Digitized by Google

7
7 M
3

CORPS DE TOVTE LA

PHILOSOPHIE DIVISÉ EN DEVX PARTIES.

LA PREMIERE CONTIENT TOVT CE QVI APPARTIENT à la Sapience : à sçauoir, la Logique, la Physique & la Metaphysique.

LA SECONDE CONTIENT TOVT CE QVI appartient à la Prudence : à sçauoir, la Morale, l'OEconomique & la Politique.

Le tout par demonstration & auctorité d'Aristote, auec esclarcissement de sa doctrine par luy-mesme.

Par Maistre THEOPHRASTE BOVJV, sieur de Beaulieu, Conseiller & Aumosnier ordinaire du Roy.

A PARIS,

Chez la Vefue Marc Orry, ruë sainct Iacques, au Lyon rampant.

M. DC. XIV.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

esté Precepteur d'vn des plus grands & heureux Roys qui viuent en la memoire des hommes : Ce Liure où est le suc de sa meilleure doctrine, deuoit estre addressé à ce Roy, duquel nous esperons encores plus, que les victoires & conquestes d'Alexandre. Car outre ce qu'il le surpasse par la grandeur de sa naissance, autant que HENRY le GRAND, & le Royaume de France, surpassent Philippes de Macedoine, & l'Estat où il commandoit : Sa Majesté a vne telle disposition naturelle aux vertus Royalles, qu'elles sont desia plus auancees en luy, que son aage ne porte ; & a encores outre cela, la grace & assistance de Dieu, comme Roy tres-Chrestien & fils aisné de son Eglise : Là où Alexandre le Grand n'estoit que Prince Payen. C'est vne grande benediction à vn jeune Roy, d'auoir vne Mere prudente, qui regisse bien son Royaume, en attendant que son aage luy permette de le gouuerner luy-mesme. La faueur du Ciel n'est pas moindre à vne sage Royne, d'estre assistee de personnes fidelles, & capables pour la seruir és fonctions de l'Estat. Mais quand le Prince est en aage, s'il n'a luy-mesme la Sapience & la Prudence, ce n'est pas assez de les auoir en autruy. Le Throsne Royal, & entre tous celuy des François, est esleué en vne telle eminence, qu'on descouure incontinent, si le Prince est paré de vertus empruntees, & si sa clarté vient d'ailleurs : Et ce defaut se trouuant en luy, il en est moins estimé, & son estat subject à de perilleux accidents. Là où s'il possede ces vertus luy-mesme, il donne comme vn vray Soleil, la lumiere à tous les astres de son Empire, & ne la reçoit que de Dieu. La force & la vigueur resident en sa personne, d'où elles decoulent aux membres de son Estat ; il est craint, il est reueré. Elles luy apprennent qu'encores qu'il soit par dessus les hommes, il doit obeïr à la raison : Qu'à ce defaut il est subject à de plus grandes cheutes que les autres, autant qu'il les surpasse en grandeur : Et que le moyen de regner heureusement, est de faire regner la Iustice & l'equité, comme gardes de son regne. La facilité que i'ay apportee à la Philosophie, non seulement pour l'auoir escritte en François, mais principalement par l'ordre & la maniere dont ie l'ay traictee, la familiarisera aisement en ce Royaume, de quoy vos Majestez receuront de l'vtilité. Elle pourra seruir à la Religion, en faisant connoistre clairement que l'vne & l'autre n'ont qu'vn mesme but. Car le courant est plus fort vers la pieté, quand elles vont ensemble, que si le discours humain contrarioit à la doctrine de salut. Ioinct que quand nous agissons selon nostre propre raison, nous pensons exercer la liberté, que nous aymons naturellement autant, que l'auctorité nous desplaist : parce qu'on estime estre plus contrainct, en ce qu'elle defend ou commande. Rien n'illustre dauantage la Religion, que quand la Sapience & la Prudence humaine se captiuent soubs la Foy. Elles sont ses gardes qui la defendent du dehors auec de vrayes raisons, contre les fausses des innouateurs & des Sophistes qui l'attaquent. La fausse Sapience n'est qu'impieté, & l'astuce & la finesse, vne fausse Prudence, qui ruïnent tousiours à la fin, ceux qui en veulent vser. Quelle plus grande commodité peut arriuer à la Noblesse Françoise, que de trouuer les Sciences faciles, & en sa langue ; puis que les vns ne peuuent prendre la peine d'en surmonter les difficultez ; & que les autres manquent de temps ou de moyens, pour apprendre les langues esquelles elles sont escrittes. Il leur sera plus honorable aussi de s'occuper en l'exercice des vertus, & s'entretenir de la Philosophie, lors qu'ils ont du loisir, que des vanitez ordinaires, où Dieu est offensé, & l'aage consommé en vain. Cela chassera l'ignorance, qui est cause de tous maux : Car la desobeïssance aux

ce aux Princes souuerains, les reuoltes & entreprises sur leurs personnes, ou sur leurs Estats, viennent le plus souuent, de ce que les ambitieux ne connoissent pas assez, en quoy consiste leur bon heur ou leur malheur; ny que chacun peut estre suffisamment heureux selon sa condition, comme la Philosophie le montre. En somme, la Philosophie est necessaire en vn Estat, pour le conseruer sans troubles. Toute la vie de l'homme est diuisee en affaires & en loisir, en guerre & en paix. Les affaires & la guerre ne sont que pour l'amour de la paix, du repos, & du loisir: Et cela hors, elles ne seruent qu'à mal. C'est pourquoy lors de la fondation d'Athenes & de son Empire; l'Oliue de Palas fut preferee au Cheual guerrier de Neptune. Quand la guerre est finie, & les affaires acheuees, s'il n'y a dequoy occuper les esprits durant la paix & le loisir; on ne les sçauroit maintenir en repos: Et n'y a rien de plus propre à les employer que la Philosophie, sans laquelle l'oysiueté engendre les vices, les factions, & la guerre ciuile apres, d'où la desolation des Royaumes s'ensuit. La Noblesse, SIRE, qui enuironne vostre Majesté en toutes sortes d'actions de paix & de guerre: estant instruicte en la Philosophie, elle la luy apprendra insensiblement, par son exemple & par ses discours. Car la coustume nous rend tels, que ceux auec lesquels nous conuersons, soit en la vertu ou au vice. Le grand Roy François ayant recognu l'aduantage que les Sciences apportoient en vn Estat, s'en faisoit entretenir ordinairement, & s'y rendit excellent par ce moyen: de quoy il fut estimé des Princes ses voisins, & plus honoré en son Royaume. Si vous ambrassez la Philosophie, SIRE, vostre Majesté acquerra le tiltre de Sage, que la Sapience & la Prudence grauent sur le front de celuy qui en est orné: & la pieté s'en ensuiura, qui la fera ressembler au Roy sainct LOYS, duquel elle porte le nom. Et en ce faisant elle surpassera tous ses predecesseurs les plus illustres, & possedera seule, ce que les plus renommez ont acquis. Ce sera de la decoration à vostre Regence, MADAME, que soubs la paix où la prudence de vostre Majesté nous a maintenus si doucement, & soubs vos heureux auspices, la Philosophie se soit tiree entierement de la subjection des langues estrangeres, pour se mettre en liberté, & s'affranchir en celle des François: chose qui n'auoit point encores esté faitte de cette sorte. Elle seruira de monuments honorables aux temps auenir, de la felicité qui aura regné soubs son gouuernement, & du bon-heur que vos Majestez auront preparé à leurs successeurs, & au peuple de l'auoir naturalisee. Les autres marques de la grandeur des Princes meurent auec eux le plus souuent, & si quelques vnes passent aux siecles futurs, c'est sans auoir le credit qu'ont les liures de consacrer leur memoire à l'eternité, les faisant viure apres leur mort, auec honneur, & auec gloire: qui est la plus grande recompense qu'ils peuuent receuoir, de leurs royalles actions. La grandeur de l'Empire decore les Princes: Mais son plus beau lustre ne consiste pas en la multitude des peuples, & en l'estendue des regions. C'est en la vertu, en la Noblesse, & en la generosité de ceux ausquels ils commandent. Vn homme sans science & sans vertu se trouue esclaue de ceux qui en sont doüez: Il est comme vne plante sans sentiment; ou s'il en a, c'est vne beste sauuage, vn loup, & encores pis, s'il ne sçait commander ny obeïr: comme nous le pouuons remarquer en la vie, & és actions des peuples qui sont sans prudence ny sapience. Quand les François adjousteront à la viuacité d'esprit, & au courage qui leur sont naturels, l'acquisition de la Philosophie, ils excelleront les autres Nations en toutes choses; & l'Empire de vos Majestez en sera illustré. C'est pour ces aduantages

qu'elle apporte que Philippes de Macedoine, l'vn des plus prudents & valeureux Roys que les histoires nous celebrent, rendoit graces aux Dieux, de ce que son fils estoit nay du temps d'Aristote, pour en pouuoir estre instruit. Et Alexandre qui receut la doctrine de ce Prince des Philosophes, comme vne semence des vertus, par lesquelles il fut esleué si haut, qu'il en acquist le nom de Grand; se reconnoissoit plus obligé à son Precepteur qu'à son Pere, preferant la vie de l'entendement à celle du corps, que Philippes luy auoit donnee. Vous tenez lieu, MADAME, de Philippes de Macedoine à cet Alexandre François: Voicy Aristote fait François, qui se presente à vos Majestez pour estre de vos subjects. Le Roy pourra cueillir sans peine le fruict de sa doctrine, & s'en orner, comme Alexandre en decora autrefois ses jeunes ans: Et par ce moyen acquerir la sapience selon que Dieu luy donne pour gouuerner les Prouinces qu'il a soubmises à ses loix. Alexandre se pleignoit à Aristote de ce qu'il auoit diuulgué les liures de la Philosophie qu'il luy auoit enseignee, estant jaloux que les autres en eussent communication. Mais au contraire vos Majestez prendront plaisir comme bons Peres de leur peuple, qu'elle luy soit publiee, & le bien en reflechira sur elles suiuant sa nature, qui est de se multiplier pour ceux qui le communiquent liberalement. Si mon œuure Philosophique peut seruir à vos Majestez, & estre vtile à vos subjects: S'il apporte quelque decoration à vostre Royaume: à Dieu en soit la gloire, & à elles l'honneur: Ie receuray assez de contentement de mon labeur si elles l'ont agreable. Ie leur en fais l'oblation au temple de la paix, qu'elles nous ont tenu ouuert par leur soin & par leur prouidence, les suppliant de l'accepter de bon œil; & ie continueray mes vœux à Dieu, & le priray sans cesse; qu'il vueille tousiours espandre de plus en plus ses sainctes benedictions sur elles, leur continuant & augmentant la grace de faire regner long temps vos Majestez sur nous, en tout heur & felicité: & leur donne apres le cours de ceste vie la couronne de gloire au Ciel.

Vostre tres-humble & tres-obeïssant seruiteur & subject,

BEAVLIEV BOVJV.

SOMMAIRE DE CE QVI EST CONTENV EN CE CORPS DE TOVTE LA PHILOSOPHIE.

Premiere partie.

STANT conuenable auparauant que d'entreprendre quelque chose, de cõnoistre ce que c'est en general, pour le moins, & à quoy on la peut r'apporter. Le premier liure de ceste œuure, est vne Introductiõ à la Philosophie, qui declare ce que c'est, son origine, sa fin, ses effets, & tout ce qui est requis pour n'y entrer point, comme en vn païs du tout inconnu : mais auec quelque addresse, telle que l'ont ceux qui abordent vne des parties de la terre, ayant sa carte à la main, en laquelle les prouinces, les villes capitales, & principaux fleuues, sont marquez, auec leur longitude & latitude.

En second lieu, il est traicté de la Logique : car d'autant qu'elle est l'instrument pour connoistre auec certitude, toutes les choses dont l'homme est capable d'auoir la science : elle doit estre la premiere de toutes.

LA LOGIQVE EST DIVISEE EN CINQ LIVRES.

Le premier contient tout ce qui apppartient aux principes de l'argumentation, desquels ell'oconsiste, comme les corps mixtes sont composez des elements.

Le second traicte de l'argumentation en general, & de ses especes : sans l'appliquer à aucune chose reelle : mais seulement ayant esgard à sa nature, selon qu'elle peut seruir à quoy que ce puisse estre, dont on veut connoistre ce qu'on en ignoroit.

Le troisiesme traicte de la demonstration, qui est le Syllogisme appliqué aux choses necessaires, (c'est à dire qui ne peuuent estre autrement) par le moyen duquel on acquiert la connoissance certaine & infaillible des choses, laquelle nous appellons science.

Le quatriesme traicte du Syllogisme probable, lequel porte ce nom, parce qu'il ne nous donne pas la science certaine & necessaire des choses dont il traicte, comme fait la demonstration : mais vne connoissance probable seulement, qui n'est proprement qu'vne opinion, auec le plus de vray-semblance qui se peut.

Le cinquiesme traicte du Syllogisme contentieux & sophistique, dont vsent les Sophistes pour deceuoir en leurs discours trompeurs. Toutes les especes de leurs Sophismes ou fraudes sont découuertes en ce liure, & les moyens donnez de s'en déuelopper, pour n'en estre point surpris, & de les retorquer contre eux, à leur confusion.

Apres la Logique vient la Metaphysique vniuerselle: parce que traictant de ce qui est commun à toutes les autres sciences, il est conuenable d'entrer en matiere par là: afin qu'en commençant par les choses vniuerselles, on n'ait rien à redire plusieurs fois.

LA METAPHYSIQVE VNIVERSELLE EST contenuë en deux liures.

Le premier traicte de l'estant, de l'estre & de l'essence transcendemment considerez, (c'est à dire sans auoir esgard à la nature d'aucune chose plustost qu'à l'autre) & des proprietez qui leur conuiennent.

Le second traicte des parties ou membres du mesme estant, sans auoir esgard qu'il soit materiel ou immateriel, substance ou accident, & semblables; mais seulement selon qu'il est estant.

La Physique ou science naturelle suit apres la Metaphysique vniuerselle: d'autant que pour descendre de la generalité de l'estant à sa specialité, on commence premierement par ce qui est materiel ou sensible (qui est le subiect de la Physique) à cause que cela est plus aysé à connoistre que les choses immaterielles.

LA PHYSIQVE EST CONTENVE EN VINGT & vn liure.

Le premier traicte des principes & causes des choses naturelles, qui sont les parties desquelles, par lesquelles, & pour lesquelles elles sont faittes.

Le second traicte du Ciel, qui est le plus noble des corps simples, (c'est à dire composez immediatement de premiere matiere & de forme) qui sont les premiers & immediats principes des choses naturelles.

Le troisiesme traicte des elements, qui sont les autres corps simples composez aussi immediatement de premiere matiere & de forme, & desquels tous les autres corps inferieurs sont faicts comme de leur matiere.

Le quatriesme traicte du temps, parce qu'apres les corps simples que Dieu a produits immediatement, il n'y a plus d'autres corps que ceux qui sont engendrez de ces simples, & la generation ne s'en peut faire qu'en temps.

Le cinquiesme traicte du lieu, d'autant que rien ne peut estre engendré qu'en quelque lieu. Ce qu'on appelle vuide y est aussi expliqué; parce que quelques vns ont estimé que le vuide estoit lieu.

Le sixiesme traicte de la production des choses en general, auparauant que de venir au mouuement & à la generation, qui sont especes de la production naturelle.

Le septiesme traicte du mouuement, qui est la production naturelle precedente la generation.

Le hui-

Le huictiesme traicte de la generation & corruption substantielle en general, qui marche apres le mouuement : à cause qu'elle ne se fait iamais sans qu'il ait precedé.

Le neufiesme traicte de l'opinion des anciens Philosophes touchant les principes & causes des choses naturelles, & de leur generation : pour monstrer en quoy ils conuiennent & ne conuiennent pas auec Aristote, & auec la verité.

Le dixiesme traicte de la mixtion, qui est vne espece de generation naturelle, laquelle se fait du meslange des elements, & concerne les mixtes parfaits inanimez, qui s'engendrent en l'eau & en la terre.

L'vnziesme traicte des meteores ou mixtes imparfaits qui s'engendrent en l'air.

Le douziesme traicte de la generation des choses animees.

Le treiziesme traicte de l'ame en general, qui est la forme des choses animees.

Le quatorziesme traicte de l'ame vegetatiue, qui donne la vie aux plantes, & est la premiere espece d'ame, sans laquelle les autres ne sont point.

Le quinziesme traicte de l'ame sensitiue, cóme forme des animaux bruts & de ses facultez cognoscitiues. Ce liure suit le liure de l'ame vegetatiue, parce que la sensitiue la presupose.

Le seiziesme traicte de l'appetit sensitif, de ses affections ou passions, & de la faculté motricé de lieu à autre : qui sont les autres puissances de l'ame sensitiue, lesquelles ne sortent en action que par le moyen des cognoscitiues.

Le dixseptiesme traicte de l'ame raisonnable, de sa faculté cognoscitiue l'entendement, & de sa maniere de connoistre. Ce liure est mis apres ceux de l'ame vegetatiue & de la sensitiue, parce que l'ame raisonnable n'est creée au corps de l'homme, que ces deux cy n'y soient auparauant.

Le dixhuictiesme traicte des habitudes cognoscitiues, qui s'acquierent en l'ame raisonnable, par le moyen de son entendement.

Le dixneufiesme traicte de l'appetit intellectif, qui est la volonté de l'homme, & de ses affections.

Le vingtiesme traicte de quelques choses communes à l'ame en general; d'autres à l'ame raisonnable & sensitiue, & d'autres en quoy elles different.

Le vingt & vniesme traicte de l'immaterialité & immortalité de l'ame raisonnable, & quelque chose de son estat apres sa separation du corps.

Le liure de la Metaphysique particuliere suit ceux de la Physique immediatement apres le liure de l'ame raisonnable; parce qu'il traicte des autres substances immaterielles, plus excellentes que l'ame raisonnable.

LA METAPHYSIQVE PARTICVLIERE EST diuisee en deux liures.

Le premier traicte de Dieu: à sçauoir de ce qui se peut connoistre par raison naturelle: à cause de quoy il peut porter le nom de Theologie naturelle.

Le second traicte des Anges, que les Philosophes appellent intelligéces: pour le regard de ce que nous en pouuós comprendre par raison naturelle.

Le liure du monde est le dernier de toutes les sciences contemplatiues: parce que le monde consiste de l'assemblement de tout ce qui y a esté traicté és liures precedents. Il parle des principales parties de la structure de l'vniuers, & de son origine & duree.

Apres le liure du monde, il y a encores vn liure qui contient l'esclarcissement de plusieurs poincts qui auoient esté remis en ce lieu-là: parce que pour estre entendus, ils requierent la connoissance de plusieurs choses qui ont esté traictees aux liures precedents, sans lesquelles ils eussent esté difficiles à comprendre.

Seconde partie.

LA seconde partie contient les sciences actiues, lesquelles ie fais marcher apres les contemplatiues: parce qu'elles presuposent la connoissance de plusieurs choses qui y sont traictees, & principalement au liure de l'ame, & requierent plus d'experience qu'elles. Ces sciences consistent de la Morale ou Ethique, de l'OEconomique, & de la Politique.

LA MORALE EST CONTENVE EN HVICT LIVRES.

Le premier traicte de la felicité humaine ou souuerain bien de l'homme: parce qu'elle est la fin des sciences: & que ce qui est la fin des sciences actiues tient le mesme lieu que les principes és contemplatiues: au moyen de quoy les Morales dependant de la fin, il est requis de les commencer par elle.

Le second traicte de la prudence & de la vertu morale en general: parce que la felicité actiue s'acquiert par la vertu Morale, laquelle est guidee par la prudence, & ne peut estre sans elle.

Ayant traicté de la vertu morale en general au second liure, l'ordre requiert de traicter és suiuants de ses especes. Le troisiesme doncques traicte des vertus morales, qui regardent plus par soy le bien de celuy qui les a, que le bien des autres: à sçauoir la temperance, la continence, la modestie, l'humilité, & les passions loüables.

Le quatriesme traicte de plusieurs autres especes de vertus morales qui s'exercent pour le bien des autres, comme de celuy qui a ces vertus: à sçauoir la vaillance, la magnanimité, la liberalité, la magnificence, la moderation és honneurs, la mansuetude, la clemence, la complaisance, la verité, & la mundicité.

Le cinquiesme traicte de la iustice & de ses parties. Ceste vertu a vn liure à part: à cause de son amplitude & excellence; & marche apres les autres, parce qu'elle les contient toutes.

Le sixiesme traicte de l'amitié, lequel est colloqué apres les vertus morales: parce qu'elle n'est pas estimee de tous estre vertu proprement, combien qu'elle soit requise à l'homme heureux, pour l'accõplissement de sa felicité.

Le septiesme traicte de plusieurs choses qui sont tres vtiles à l'esclarcissement & à la perfection de ce qui a esté touché és liures precedents, desquels on ne pouuoit pas auoir l'intelligence si clairement auparauant, que ce qui est contenu és autres liures, eust esté enseigné.

Le huictiesme traicte des moyens d'acquerir l'habitude de la vertu morale.

rale. Ce dernier lieu luy a esté reserué : parce qu'apres auoir la connoissance de ce que c'est que les vertus, & comme elle sert à la felicité : on prend plus volontiers la peine de les acquerir.

Apres les Morales suit le liure de l'OEconomie, estant raisonnable d'auoir appris à se gouuerner soy mesme, premier que d'entreprendre de regir la famille : car celuy qui ne se peut conduire n'est pas capable de commander & gouuerner les autres.

La Politique va apres la morale & l'OEconomique : parce que les deux autres sont premieres de nature qu'elle, & luy sont requises.

LA POLITIQVE EST CONTENVE EN SIX LIVRES.

Le premier traicte de la Republique en general, & de toutes ses parties.

Le second traicte de toutes les especes ou formes de gouuernement, tant directes qu'indirectes; selon lesquelles les Republiques peuuent estre institucees & regies : comparant les bonnes les vnes auec les autres, & les mauuaises entr'elles : auec la refutation des reprehensions que Bodin a faittes d'Aristote faute de l'entendre, ny la maniere dont il s'agist.

Le troisiesme traicte du vray Prince ou Roy tel qu'il doit estre pour bien gouuerner la Republique, la rendre heureuse, & luy aussi par vn mesme moyen : auec la refutation de Machiauel, pour auoir abusé de la doctrine d'Aristote, & l'auoir falsifiee en l'institution de son Prince.

Le quatriesme traicte des seditions, des causes de la ruine des Republiques, & des moyens de conseruer l'estat : car apres auoir enseigné ce que c'est que le Republique & ses especes, & comme il la faut constituer : l'ordre requiert de traicter de sa conseruation contre ce qui la peut destruire.

Le cinquiesme traicte de l'office du Politique ou Legislateur, & comme il doit faire les loix pour bien establir & regir la republique, auec vn extraict de ce que touche Aristote, des conditions & mœurs des hommes en sa Rhetorique : de quoy le Politique peut tirer beaucoup d'vtilité, pour establir la Republique, la regir & la conseruer.

Le sixiesme & dernier liure de la Politique traicte de la religion, comme d'vne des parties la plus necessaire à la Republique. Il monstre que la Chrestienne est vraye religion tres-parfaitte, que Dieu en est l'autheur, que ce qui en est estimé scandale par les Iuifs, & folie par les Gentils est vne tres profonde sapience, que les vertus Chrestiennes font mieux cónoistre, en quoy consiste la fin de l'homme, & sont de meilleurs moyens d'y paruenir, que les vertus acquises par la force de nostre esprit. Et finalement la science & la felicité contemplatiue est comparee auec l'actiue, & monstré que la parfaitte felicité de l'homme n'est pas en ceste vie.

PRIVILEGE DV ROY.

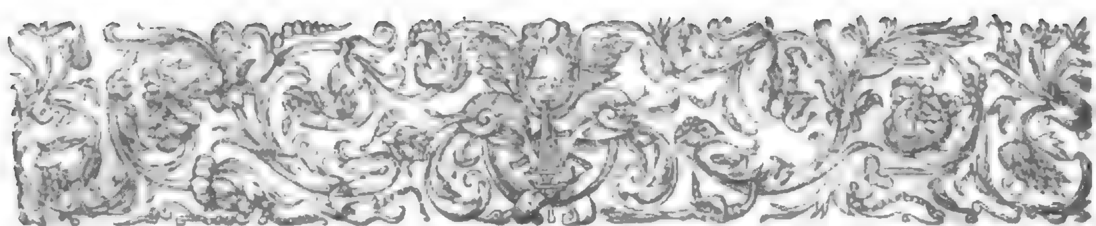
LOYS PAR LA GRACE DE DIEV ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE. A nos amez & feaux les gens tenans nos Cours de Parlement de Paris, Thoulouze, Roüen, Bourdeaux, Dijon, Bretaigne, & Grenoble, Baillifs, Preuosts, & Seneschaulx desdits lieux, Lyon, Poictiers, Orleans, Troyes, ou leurs Lieutenants, & à tous nos autres officiers qu'il appartiendra, Salut. Nostre amé & feal Conseiller & Aumosnier ordinaire Maistre THEOPHRASTE BOVJV sieur de Beaulieu, nous a fait remonstrer qu'il a faict & composé vn liure intitulé *Corps de toute la Philosophie*, lequel il desireroit mettre en lumiere, & iceluy faire imprimer, s'il nous plaisoit luy octroyer nos lettres necessaires, humblement requerant icelles. A ces causes, desirant bien & fauorablement traitter ledit Maistre THEOPHRASTE BOVJV sieur de Beaulieu, Nous luy auons de nostre grace speciale permis & accordé, permettons & accordons de faire imprimer ledit liure susnommé par tel Libraire & Imprimeur que bon luy semblera, & voudra choisir pendant le temps & espace de dix ans, & ce en telles marques & caracteres qu'il aduisera, sans qu'aucuns Libraires ou Imprimeurs de cettuy nostre Royaume, se puissent ingerer d'iceluy liure imprimer ou faire imprimer, ny d'iceluy faire extraicts ny epitomes, & iceux mettre en vente pendant & durant ledit temps sans le vouloir & consentement par escrit de l'exposant. Ce que nous leur defendons tres-expressement à peine de confiscation des liures qui se trouueront imprimez à son desceu, de trois mil liures d'amende, & de tous despens, dommages & interests. Voulons & nous plaist qu'en faisant mettre au commencement ou à la fin dudit liure vn extraict des presentes, elles soient tenuës pour bien & deuëment notifiees, & sans qu'on en puisse pretendre cause d'ignorance, nonobstant quelconques lettres à ce contraires, Car tel est nostre plaisir. Donné à Paris le treiziesme iour de Septembre l'an de grace mil six cens treize, & de nostre regne le quatriesme. Par le Roy en son Conseil.

Signé,

DE VABRES.

IE soubs-signé sieur de Beaulieu, Conseiller & Aumosnier ordinaire du Roy, recognoy & confesse auoir transporte le Priuilege cy-dessus transcrit à la vefue feu Marc Orry, & consorts, à condition et non autrement, qu'ils ne pourront imprimer de nouueau ledit liure intitulé, Corps de toute la Philosophie, *sans prendre de moy les corrections & additions que i'y auray peu faire depuis la premiere impression, & les y adiouster, ny separer les textes Grecs-Latins des lieux où ils sont, ny les oster du tout du liure sans mon consentement et permission. Faict à Paris le 22. iour d'Auril 1614.*

BEAVLIEV BOVJV.



INTRODVCTION A LA PHILOSOPHIE,

CONTENANT VNE INSTRVCTION GENERALE TRES-VTILE POVR AVOIR L'INTELLIGENCE DE ce qui est contenu en cet œuure, auec plus de lumiere & de facilité.

Des noms de Philosophe, & de Philosophie.

CHAPITRE I.

IE commenceray cet œuure par l'interpretation des noms de Philosophe & de Philosophie, car encores qu'ils soient assez communs entre nous, si est-ce que ce qu'ils signifient est si mal entendu de la plus grand part de ceux qui les ont à la bouche ordinairement, que ie pense qu'il ne sera pas inutile d'en dire quelque chose au commencement de cet œuure, afin qu'on puisse connoistre distinctement par apres, ce qui est compris en leur signification.

Les hommes estans venus de tout temps, & venant encores tous les iours au monde, sans aucune connoissance des choses qu'il contient: (comme chacun s'en peut apperceuoir en considerant sa naissance & le progres de son aage) leur ignorance les fit premierement admirer tout ce qu'ils croyoient & apprehendoient par leurs sens; & puis le desir de sçauoir que la nature a empraint en nos ames se trouuant incité par l'admiration de tant de diuerses choses qui sont au ciel, en la mer & en la terre, & generalement en tout cet vniuers; les poussa à en rechercher les causes & les principes, de la connoissance desquels la sapience s'engendra. Mais entre toutes les nations dont la memoire est venuë iusques à nous, les Grecs ont donné le plus auant auec la seule lumiere de nature en la connoissance des choses tant visibles qu'inuisibles, & ont inuenté vne grande partie des sciences, & fort augmenté & accomply les autres: toutes lesquelles ayant esté espanduës de main en main en diuers lieux de la terre, & estant paruenuës iusques à nous par le moyen des liures qu'ils en ont laissez apres eux, nous auons retenu les mesmes noms qu'ils imposerent deslors à ces sciences, & aux hommes qui en faisoient profession.

Arist. l. 1. metap. c. 1. t. 1. C. 2. t. 1.

Ceux qui s'occupoient ainsi en la Grece en la contemplation des secrets de nature, & qui auoient fait quelque progres en sa connoissance, portoient au commencement le nom de Sages, & leur profession celuy de Sapience ou Sagesse, iusques au temps de Pytagoras: lequel iugeant que ce tiltre estoit trop arrogant & presomptueux pour les hommes, se contenta de celuy de Philosophe (qui est à dire en Grec amateur de sagesse ou de sapience) signifiant par ce terme moins esleué, la mesme chose que ses predecesseurs entédoient par celuy de Sages. En quoy sa modestie a esté si bien receuë & approuuée d'vn chacun, que depuis ce temps là ceux qui ont vacqué aux mesmes estudes des sciences n'ont point pris d'autre nom que celuy de Philosophe, tant entre les Grecs que parmy les autres nations qui ont suiuy leur doctrine, conuenant tous en cela, que ce tiltre estoit trop haut pour l'imbecilité des hommes, qui ne peuuent iamais acquerir la parfaicte sagesse, & qu'il n'appartient, comme dit Platon, qu'à Dieu seul, parce qu'il n'y a que luy digne de veneration, & que ceux qui sont desireux de rechercher la verité s'appellent Philosophes. Don-

Cicer. l. 5. Tuscul. quest.

Plato in apol. Socr. de rep. dial. 5. Phil. Iud. in migrat. Abrah.

ques si nous regardons à la signification du terme, Philosophe n'est autre chose qu'amateur de sagesse ou de sapience.

De la definition de Philosophie.

CHAPITRE II.

VOILA le nom de Philosophie quant à l'etymologie declaré, mais si nous considerons ce qui est entendu & signifié dessoubs, selon que l'vsage luy dône le cours, c'est la connoissance de toutes choses tant diuines qu'humaines & de leurs causes, autant que l'esprit de l'hôme en est capable de soy pour deuenir bien-heureux. C'est pourquoy Iustin Martyr dit que la Philosophie est la science de ce qui est, la connoissance de la verité, & que son loyer est la felicité. Et sainct Augustin s'accordant à cela, escrit que Marc Varon auoit sagement parlé disant, que l'homme n'auoit autre cause de philosopher que pour estre bien-heureux. Ciceron dit que la Philosophie est la medecine de l'ame, dont il ne faut point chercher le secours dehors, comme pour le corps. En somme la Philosophie est l'art & la maistresse de la vie; car l'homme est nay pour connoistre & agir: elle est la science des choses à connoistre & à faire, d'vser conuenablement & comme il faut de soy-mesme, afin de se rendre bien-heureux & semblable à Dieu, en l'imitant par la connoissance & par les actions, le plus pres que la nature humaine en peut approcher par ses forces naturelles.

S. Iustin in colloq. cum Tryph. paulò post principiũ. S. August. l. 10. de Ciuit D. l. 19. de Ciuit. Dei. c. 1. Cic. Tusc. 3.

De l'origine des diuerses sectes de Philosophes & de leurs Autheurs.

CHAPITRE III.

LES hommes qui ont esté poussez par le desir de connoistre & par l'admiration des effects qu'ils connoissoient, à la recherche de leurs causes qu'ils ignoroient, ont esté designez par diuers noms. Ceux des Gaules estoient nommez Druydes & Bardes, les Indiens appelloiẽt les leur Gymnosophistes & Bracmanes: les Perses Mages: les Babyloniẽs Caldees: & les Egyptiens Prestres. Mais ainsi que fort peu de leur doctrine a passé iusqu'à nous, les noms aussi de la plus part ont esté supprimez auec eux, excepté des Gymnosophistes & Bracmanes, desquels il y a quelque reste és Indes. C'est pourquoy nous ne nous arresterons pas dauantage à parler de leurs sectes, ains nous viendrons aux Grecs, de qui nous auons appris les sciences, & retenu les noms qu'ils leur ont imposez.

La Philosophie fut premierement apportee d'Egypte & de Caldee en la Grece, par Thales Phenicien de nation, lequel apres les voyages qu'il fit en ce païs là, où il estoit allé chercher la science, vint habiter en la ville de Milete en Ionie, à cause dequoy la Philosophie qui prit son origine de luy, a porté le nom de Ionique. Et Pytagoras natif de Samos en Grece, qui auoit recherché les Sages d'Egypte, de Perse & d'Inde, & auoit esté disciple de Pherecydes Syrien, l'vn des anciens Philosophes, vint à tenir son escole en Calabre, & fut le premier qui enseigna la Philosophie en Italie, d'où elle a pris le nom d'Italique. De ces deux sectes Ionique & Italique, sont descendus plusieurs grands Philosophes, entre lesquels se trouuent Heraclite, Anaxagore, Democrite, Empedocles, & Socrates.

Cic. de finib. bonor. & malor. l. 5. Libr. 1. Tusculan. quest.

Tous les Philosophes de la Grece ne nous ont rien laissé de clair & resolu en la Philosophie deuant Socrates, qui commança à y donner quelque forme, ayant trouué les vniuersels, & trauaillé le premier en la definition des choses, qui eut son cours alors. Mais la recherche des secrets de nature vint à cesser de son temps, d'autant que la partie en laquelle il s'est le plus occupé, & où il a le mieux reüssi, a esté la morale, qui nous apprend à viure heureusement en conuersant les vns auec les autres. A cause dequoy il a esté dit de luy, que c'est le premier qui a tiré la Philosophie du Ciel, & qui l'a logee dans les villes: & l'oracle d'Apollon declara que c'estoit le plus sage de tous les hommes. Depuis luy, il est sorty de la Philosophie Ionique trois diuerses sectes de Philosophes, en la Grece, dont il n'y auoit que les semences iettees auparauant: à sçauoir, les Academiques, les Stoïques, & les Peripateticiens. L'eschole où Platon, disciple de Socrates enseignoit, a donné le nom aux Academiques, dont il a esté le chef. C'estoit vn beau lieu pres de la ville d'Athenes, auquel on dit qu'il estoit nay, appellé Academie, remply d'arbres, qui faisoient vn

Ar. l. 1. de part. animal. c. 1.

ombre agreable, où les auditeurs de Platon s'assembloient pour apprendre de luy la Philosophie qu'il leur enseignoit. Ces Philosophes discouroient de toutes choses sans conclure rien de soy, mais seulement par la confession qu'ils tiroient de tous les autres: ce qu'on dit que les premiers faisoient par modestie en dissimulant leur science, & non en doutant, iusqu'à Pyrro, qui commença à reuoquer tout en doute; & Arcesilas l'ensuiuant à enseigner que toutes choses estoient incertaines, & que leur verité ne se pouuoit comprendre. Dequoy il est arriué qu'à cause de ces differentes opinions, on a nommé ceux qui depuis ont suiuy Pyrro, les nouueaux Academiques, pour les distinguer des anciens, lesquels ne doutoient pas de tout comme faisoient les nouueaux.

Antisthenes, apres la mort de Socrates duquel il auoit esté auditeur, aymant mieux cette constance de vie & de mœurs, que son precepteur auoit tousiours exercee iusques à la mort, que la libre coustume de Platon de disputer en l'vne & l'autre part: vint à vne telle rigueur en la Philosophie, qu'il institua cette seuere secte, laquelle fut appellee Cynique, c'est à dire Canine, à cause de la libre façon de mordre, & de reprendre. Diogenes le Cynique, & Crates le Thebain succederent à Antisthenes, & augmenterent encores cette façon de philosopher. Mais Zenon, disciple de Crates, n'approuuant pas en tout, ains seulement en partie la dureté & seuerité des Cyniques, & reprouuant l'incertitude de Pyrro, reduisit à vne forme plus douce la Philosophie Cynique, & fit vne secte particuliere, laquelle a esté appellee Stoïque du nom de Stoa, qui signifie en langue Grecque Portique: parce que Zenon qui le premier l'a introduite, enseignoit soubz vn portique à Athenes, qui estoit embelly de diuerses peintures. Cette secte estoit tellement contraire à la nouuelle Academie, qu'elle pechoit en trop de credulité, pour le regard de la certitude des choses, de la necessité du destin, & de la fatalité, à quoy elle attribuoit plus qu'il n'estoit raisonnable. Aristote qui auoit esté auditeur trois ou quatre ans de Socrates, & vingt ans de Platon, institua vne secte à part qui a porté, & porte encores le nom maintenant de Peripatetique, du verbe Grec περιπατεῖν, qui signifie se promener, dautant qu'il enseignoit sa doctrine, & discouroit des sciences en se promenant auec ses auditeurs en vn lieu d'excellente beauté, qu'on appelloit Lycee, scitué aupres d'Athenes.

Il y a vne secte nommee Epicurienne de son autheur Epicure, lequel succeda apres plusieurs autres à l'eschole de Pytagoras, qui fut reconnu pour prince des Philosophes d'Italie, parce qu'il enseigna la Philosophie en Calabre, comme nous auons dit, bien qu'il fust de Samos en Grece. Mais dautant que cette secte auoit vne mauuaise opinion de Dieu; & qu'on a estimé que la volupté à quoy elle rapporte tout, comme à la felicité & au souuerain bien de l'homme, estoit la corporelle; on l'a iugee plustost digne des bestes, & à rejetter de la compagnie des Philosophes, que d'estre contee entre leurs sectes, à cause dequoy ie la laisseray pour reuenir aux Peripateticiens.

Comparaison de la Philosophie d'Aristote, auec celle des Philosophes des autres sectes.

CHAPITRE IIII.

Aristote ne s'accorde pas par tout en sa doctrine auec les Academiques, ny auec les Cyniques, entre lesquels estant comme arbitre des choses, il nous a laissé vne façon de philosopher differente de celles qui ont esté deuant luy, dont nous auons la connoissance, laquelle se trouue la plus parfaicte entre toutes les autres, n'y ayant point de vraye Philosophie que la sienne: car elle est entieremẽt fondee sur des raisons humaines, dont les principes peuuent estre connus par l'entendement auec l'ayde des sens, selon la capacité de leur nature. De sorte qu'il n'est pas besoin de supposer aucune chose qui nous soit inconnue, pour paruenir par son moyen à la cõnoissance de toutes les choses, dont l'esprit de l'homme est naturellement capable. Là où la Philosophie de Platon qui discourt la plus part du temps, sans asseoir les fondemẽts ny les principes, pour prouuer ce qu'il dit, entremeslant des fables & des contes ornez de belles paroles, & de plaisantes inuentions, ressemble plustost à vne agreable peinture ou poësie qui delecte, que non pas à vne doctrine qui instruise solidement en la verité. De maniere que, soit que son intention ait esté con-

forme à ses paroles, ou bien qu'il l'ait desguisee, il nous enseigne des fables ordinairement au lieu de veritez : & quand il propose quelque chose de vray, c'est bien souuent fabuleusement, & sans en donner tousiours la raison assez precise : & ensuit quelquesfois les Pytagoriens en parlant par enigmes comme eux, aussi auoient-ils estudié Pytagoras & luy, ce dit Iamblicque, la Philosophie és colomnes d'Egypte, où sont les lettres hierogliphiques. Tellement que ses escrits sont plus propres à engendrer de l'opinion dans les ames que la vraye science, comme faict la doctrine d'Aristote : à la pluspart de laquelle il n'y a personne, ayant l'vsage de la raison, qui puisse contredire. Ce n'est pas toutesfois que Platon ne soit vn grand Philosophe & des plus eloquents qui ayent iamais esté : mais certes quant à sa maniere de philosopher, pour le moins, telle que l'apparante signification de ses discours la monstre, elle n'est aucunement propre pour faire sçauoir solidement : car tant s'en faut, il oste la foy des plus certaines choses qu'il propose, par la maniere dont il les escrit. C'est pourquoy il demeure bien derriere Aristote, & luy est de beaucoup inferieur, pour ce qui concerne les disciplines. En quoy cettuy-cy a esté si excellent, & a donné si auant dans les secrets de la nature, en excedant la portee de tous ses deuanciers, qu'il est monté auec ses propres aisles par les degrez de la lumiere naturelle, & par la force & vigueur de son esprit, sur la ratiocination humaine, iusques à l'essence de Dieu, le recognoissant pour le premier moteur duquel dépend le ciel & la terre. Quant aux choses naturelles, sa doctrine est si profonde, qu'il semble que luy seul ait descouuert ce que la nature nous auoit caché & enuié auparauant. Aussi l'appelloit-on le Demon de nature, à cause qu'il en auoit la science. Platon mesme confessoit sa grandeur quand il disoit lors qu'Aristote estoit hors de son escolle, que l'esprit & l'entendement n'y estoit pas : & d'autresfois que le Philosophe de verité estoit absent, & appelloit sa maison le siege du tres-studieux lecteur. Auerroes, qui a esté vn tres-grand Philosophe & qui a commenté ses œuures, dit qu'Aristote est le seul qu'on doit croire estre la regle & l'exemple que nature nous a proposé ; auquel la souueraine perfection qui peut arriuer naturellement à vn homme viuant d'vne vie mortelle, reluit & est demonstree : que tant de vigueur, de force & d'entendement est quelque certain miracle, & que celuy qui est doüé d'vn tel esprit, doit plustost estre appellé du nom de diuin qu'humain. Alexandre Aphrodisee disciple de Sozigene, vn des plus anciens Philosophes dont nous ayons des Commentaires sur Aristote, & qui ait apporté de la lumiere à ses escrits ; dit que deuant luy la Philosophie n'estoit point exactement trouuee : & que combien que plusieurs se fussent appliquez à l'estudier, ce n'auoit esté que rudement & confusement, comme les begues prononcent les voix, qui sont les paroles d'Aristote mesme. Et quant à ce que quelques vns estiment qu'Aristote est aussi inferieur à Platon en la Metaphysique, comme il le surmonte en la Physique, ie ne suis pas de cette opinion là : car s'il eust voulu abandonner la raison humaine sur laquelle tout ce qu'il escrit est fondé, & suiure l'authorité & la fantasie des autres, ou la sienne, comme a faict Platon ; il eust peu nous parler plus amplement des choses diuines. Mais cette façon de proceder n'estant pas receuable en la Philosophie, ains seulement en la Religion, qui est fondee sur les reuelations de Dieu, ausquelles il faut adjouster foy ; il n'en seroit pas pour cela estimé plus grand Philosophe, non plus que Platon. En somme on peut dire que le nom d'Aristote, qui signifie bonne fin en Grec, luy conuient fort bien ; car il a amené les sciences à vne tres bonne fin. De sorte qu'on peut prononcer de luy, sans faire tort à ceux qui l'ont precedé, qu'il est seul sage, & que les autres ne sont que des fantosmes volants.

Arist. l. 8. Phys. c. 7. t. 45. et lib. 12. metap. c. 7.

Auerr. in proem. phy. & in 3. de anim. c. 14.

Alexand. Aphrod. l. 1. metap. t. 86.

Arist. l. 1. metaph. c. 7. t. 51.

Voila comment Aristote doit estre preferé à Platon, touchant les sciences & doctrines. Il est vray qu'on peut dire en recompense que l'eloquẽce reluit bien dauantage és escrits de Platon qu'és liures d'Aristote : ce que i'aduoüe pour le regard des delices & de l'ornement du langage : mais quant à la force & à la vertu d'exprimer, Aristote passe tous les hommes qui l'ont iamais precedé. Et si nous voulons bien considerer ce qu'il a escrit en la Rethorique, nous ne douterons point que quand il luy eust pleu de s'arrester aux paroles, comme il a faict aux choses, qu'il n'y eust aussi bien reüssi.

Quant aux Stoïques, puis qu'ils se sont plus arrestez aux mœurs qu'aux autres parties de la Philosophie, nous ne les comparerons point à Aristote pour le regard des sciences contemplatiues, estimant qu'ils luy sont inferieurs non seulement en cela, mais mesmes en la partie où ils s'occupoient le plus. A cause dequoy ce seroit luy faire tres-grand tort,

ayant

ayant escrit de toutes les parties de la Philosophie plus doctement & mieux que tous, & particulierement de la Dialectique, dont il s'attribue l'inuention, combien que quelques vns disent qu'Architas & Zenon en auoient esté les inuenteurs, & d'autres les Egyptiens. En somme on peut dire qu'il a surpassé tous les Philosophes & qu'il paroist entre eux comme vn Soleil parmy les Estoilles. L. Elench. c. 34.

Et pour le regard de ce qui concerne le souuerain bien de l'homme, ie dy que si on veut bien examiner en quoy Aristote l'a posé, le considerant selon l'intention des Philosophes qui cherchoient en quoy consistoit la felicité de cette vie, on trouuera qu'ayant estably l'action de la vertu pour son essence, & les biens du corps & de la fortune pour son exercice, afin que les operations de la vertu ne demeurassent point par ce defaut, il l'a mieux entenduë que les Stoïques, & que leur opinion ne se peut si bien monstrer par les raisons humaines, comme celle des Peripateticiens.

Pourquoy les anciens Docteurs de l'Eglise preferoient la doctrine de Platon & des Stoïques à celle d'Aristote, laquelle seule est suiuie maintenant.

CHAPITRE V.

OR combien qu'Aristote ait esté aussi excellent en la Philosophie comme nous venons de dire, & qu'il nous ait luy seul & le premier donné la vraye maniere de philosopher, toutesfois sa doctrine a esté plusieurs annees comme deserte & sans estre cultiuee, soit par l'iniure du temps, ou par son obscurité, ou bien par la negligence des hommes: mais aussi tost qu'estant appriuoisee on eust gousté de son fruict, elle rauit les esprits de tous, & conuertit leur estude vers elle. Les anciens Docteurs de l'Eglise en rejettant la doctrine des Philosophes, reprouuoient moins la Philosophie Academique & la Stoïque que celle d'Aristote, parce qu'il leur sembloit que Platon s'accordoit auec les principaux fondemens de la Religion Chrestienne, à sçauoir, pour le regard de l'origine du monde: de l'immortalité des ames: de la recompense des bons: de la punition des meschants, & de la prouidence vniuerselle de Dieu. Et quant aux Stoïques, c'estoit dautant que la rigueur de leur vie, & la regle de leurs mœurs conuenoit fort auec la Chrestienne: à cause qu'ils posoient la felicité en la preud'hommie & en la vertu, qu'ils disoient suffisante sans les biens externes pour rendre l'homme bien-heureux, mesmes au milieu des plus cruels tourmens: là où Aristote associe en la beatitude qu'il establit en l'exercice & action des vertus contemplatiues & actiues, comme son principal & essentiel fondement, vne suffisante possession des biens du corps & de la fortune; & pour le regard du monde, il pose qu'il est de toute eternité, & semble qu'il parle obscurement de l'immortalité des ames & de la prouidence de Dieu: ne la connoissant pas clairement és choses subjectes à generation & à corruption: dautant qu'il ne traicte pas assez euidemment de la recompense des bons, & de la punition des meschants. Voila pourquoy les premiers peres, à la naissance de l'Eglise & de la Religion, crioient contre Aristote, & luy preferoient Platon & les Stoïques. Mais par succession de temps, quand sa doctrine a esté mieux entenduë & son intention esclarcie, on a trouué que c'estoit toute autre chose que celle des autres sectes, & que son erreur pour le regard de l'eternité du monde qu'il a posee, n'est pas plus grande que celle de Platon qui l'estime auoir esté fait en temps des elements, lesquels estoient agitez de toute eternité. Quant aux ames humaines il a bien mieux parlé de leur nature & essence que Platon, & s'il a traitté plus obscurement de leur immortalité, ç'a esté en recompense auec de bien plus fortes raisons: car ces principes sont suffisants pour la demonstrer à quiconque en douteroit. Tellement qu'il est plus reprehensible de son obscurité, que d'aucune chose en ce poinct, & son opinion bien plus saine que celle de Platon. On ne sçauroit à la verité nier qu'il n'ait trop peu parlé de la prouidence vniuerselle de Dieu, laquelle il ne touche qu'en courant, comme aussi il n'a pas assez expliqué ce qu'il pensoit du soin que Dieu a des choses particulieres, & de son administration pour le regard des caduques & perissables: dont la cause peut estre que la raison humaine qu'il s'estoit proposee pour seule guide, ne luy auoit point monstré assez clairement ce qui en est, pour contenter son esprit: combien que si on reçoit pour estre de luy le liure du monde addressé à

Alexandre, (comme c'est l'opinion de plusieurs) il n'y a acune de ces choses qui n'y soit traittee assez ouuertement. Tout ce que dessus ayant esté bien reconnu en Aristote par succession de temps, & ce qui contreuient à la foy, repurgé auec de bonnes raisons, l'Eschole de Theologie l'a receu quasi seul pour auoir authorité és disputes, dõner des loix & des preceptes en la Philosophie, reduisant la doctrine peripatetique à l'obeissance de la foy & au seruice des fidelles. En quoy les Philosophes Chrestiens ont tellement profité depuis, qu'ils ont surpassé Aristote mesme, pour le moins en la partie de la Metaphysique qui traitte des substances immaterielles, s'estant esleuez sur les fondemens qu'il a posez à plusieurs belles contemplations, iusques ausquelles il n'a iamais donné, faute d'auoir eu comme eux les principes de la foy & de la reuelation, qui incitassent son entendement à ces belles recherches. Mais il y a bien de l'apparẽce que si cette verité se fust descouuerte de son temps, qu'il eust passé bien plus outre qu'il n'a fait, puis que n'estant porté que de la force de son esprit & de la raison humaine, il a mõté des choses inferieures & corporelles iusqu'aux plus hautes & immaterielles auec tant de dexterité : & nous a laissé vne si excellente maniere de philosopher, & des principes pour paruenir à ce qu'il n'auoit pas encore trouué. Car ainsi que la loy lors de son institution ne peut pas preuoir tous les cas particuliers concernans les actions & passions des hommes pour y pouruoir, & que l'equité supplee à ce defaut : de mesme la Philosophie d'Aristote qui n'a pas acquis sa perfection du premier coup, ny trouué la connoissance de toutes choses en mesme temps, a laissé des principes pour connoistre par apres ce qui auparauant auoit esté inconnu. A cause dequoy nous deuons rendre grace à ce Demon fauory de la nature, de nous auoir laissé le premier la vraye maniere de philosopher, afin de n'estre point ingrats enuers luy, qui deferoit tant d'honneur aux inuenteurs des choses quelques petites qu'elles fussent : & le reuerer pour le bien qu'il a fait aux hommes, puis que la Philosophie n'a point d'autre prix pour estre dignement recompensee que l'honneur ; comme luy mesme nous l'a enseigné en ses liures.

Arist. l. 1. metap. c. 1. & 2. & l. c. 1 t. 3. l. 9. Eth. c. 1.

Qu'on peut auoir la science de certaines choses contre ceux qui en ont douté.

CHAPITRE VI.

Arist. l. 1. poster. c. 2.

LA science est vne claire & parfaicte connoissance des choses necessaires, qui s'acquiert en nostre entendement par des moyens necessaires, que nous connoissons tels auec certitude, & sans aucune doute de leur verité. Or puis que la Philosophie consiste des sciences, & que plusieurs ont douté si on pouuoit auoir quelque science des choses, ie veux considerer ce qui en est en cet endroit, auparauant que de nous engager plus auant en discours, afin de ne trauailler point en vain. Heraclite disoit que les choses corruptibles estant en vne perpetuelle mutation on n'en pouuoit faire de certaine interrogation, ny de certaine responce, au moyen dequoy il estoit impossible d'en auoir la science parce qu'elle doit estre de choses immuables, & non de ce qui est subject au changement. Pythagoras & plusieurs autres ont maintenu qu'il n'y auoit point de verité determinee és choses sensibles, & qu'elle consistoit seulement en vne certaine apparence & estimation du sens. Democrite considerant les diuerses opinions que les hommes tenoient d'vne mesme chose, estimoit qu'il n'y auoit rien de vray de la part des choses, ou qu'il ne nous estoit pas manifeste : & là dessus se plaignoit, dit Lactance, que la verité estoit plongee dedans vn puits qui n'auoit point de fonds. Mais, comme dit Aristote, cela leur arriuoit parce qu'ils iugeoient de tout par leurs sens, & s'arrestoient és choses materielles en leur partie corruptible, sans donner par l'entendement à ce qui est immuable, & aux substances immaterielles.

L. 1 meta. c. 6. t. 5.
L. 11. meta. c. 4.
L. 1. de generat. & corrup. c. 2. t. 5.
L. 4. meta. c. 5. t. 21.

Socrates croyoit que durant nostre vie nous ne pouuions acquerir la science d'aucune chose, à cause de la fallace de nos sens, qui nous apportent plus d'illusion que d'instruction : & luy qui auoit esté iugé le plus sage des hommes par l'oracle d'Apollon, disoit que pour son particulier il ne sçauoit qu'vne chose, qui estoit qu'il ne sçauoit rien : & cela il le disoit par modestie plustost que par ignorance.

L. Elenc. cap 33. Cic. Tusc. quest. l. 1.

Platon concedoit que nous pouuions auoir la science des choses, mais il nioit que ce fust par vne nouuelle acquisition, estimant que l'ame estoit creée auec toutes les sciences, lesquelles elle oublioit en l'vnion du corps, où elle estoit comme endormie, iusques à ce que

Plato in Phaedon.

que peu à peu estant resueillee par les images que les sens luy apportoient, elle s'en ressouuenoit; ainsi qu'vn homme yure n'entend rien actuellement des choses dont il a la science, & les impressions en la memoire, iusqu'à ce que son vin soit digeré. Et de là il tenoit que sçauoir n'estoit qu'vne ressouuenance, & exciter les images des choses residentes en l'ame, lesquelles on auoit sceuës auparauāt. Mais si cela estoit vray, chacun se ressouuiendroit sans difficulté de toutes les sciences puis que chaque ame estant infuse au corps, reçoit en soy les images des choses par les sens qui les luy apportent: ce que nous voyons clairement estre faux par la peine & par le labeur qu'ont les hommes à les acquerir, & par le petit nombre de ceux qui y paruiennent. Et puis d'ailleurs si les sciences s'acqueroient par ressouuenance & qu'elles fussent de nature en nous, les hommes ne seroient non plus sujets à erreur en leur connoissance que les choses pesantes à tendre tousiours en bas. *Arist. l. 1. metap. c. 7. t. 48.*

Les nouueaux Academiques suiuant Pyrro & Arcesilas maintenoient qu'il n'y a rien de certain, & que nous ne sçauons que vray semblablement. Mais ces gens ne prenoient pas garde, que si nous ne sçauons le vray, nous ne pouuons connoistre le vray semblable, non plus qu'auoir asseurance que Crisippus ressemble à Socrates, si on ne connoist Socrates. Et d'ailleurs ils condamnoient par leur dire mesme l'opinion qu'ils vouloient establir, montrant qu'elle estoit incertaine & vray semblable seulement, au lieu de la poser comme vraye: ou bien si elle estoit vraye, que ce qu'ils disoient estoit faux. En somme tous ceux qui tiennent qu'il n'y a aucune science ou connoissance certaine d'aucune chose, apportent vn argument contre leur doctrine, si ce qu'ils enoncent est vray: car ils confessent qu'ils sçauent quelque chose, & font comme ceux qui en parlant nient que l'on puisse parler. Et ainsi tous ces Philosophes essaioyent en n'y pensant pas de poser ce qu'ils nioient: car il y a de certaines propositions qui sont de telle sorte, que qui les nie les pose: comme celuy qui nie qu'il y ait quelque verité, en la niant il la pose, attendu qu'il affirme que la negatiue qu'il met en auant est vraye.

Contre toutes ces opinions ie maintiens auec Aristote, qu'il y a certaines choses dont nous pouuons auoir la science, parce qu'elles sont tousiours d'vne mesme sorte & immuables, & d'autres dont nous ne pouuons rien sçauoir de certain ny d'asseuré qu'en general; qui sont les choses singulieres, muables & corruptibles. Et de fait s'il n'y auoit point de science arrestee d'aucune chose, quelle certaine connoissance les hommes pourroient ils auoir de leur fin? Et puis que la nature ne fait rien en vain, que deuiendroit le desir de sçauoir la verité qui est nay auec les hommes, & les accompagne tousiours? Car tout ainsi que le pesant de sa nature tend en bas, de mesme les hommes desirent naturellement de sçauoir, comme il est aisé à connoistre par l'affection dont nous aymons nos sens, qui est differente de celle des animaux sans raison: car ils n'ayment les leur que pour la commodité de leur vie seulement, & non pour aucune delectation qu'ils en reçoiuent, ne se soucians pas des suaues odeurs, ny des diuerses saueurs, ny de la varieté des couleurs, ny de la melodie des sons, sinon entant que ces choses conferent à la conseruation de leur vie. Mais l'homme tient ses sens chers, non seulement à cause qu'ils luy sont vtiles pour sa conseruation, mais aussi dautant qu'il acquiert par leur moyen la connoissance des choses en quoy il prend vn singulier plaisir, sans auoir esgard aux commoditez qui luy en reuiennent d'ailleurs; & entre tous celuy de la veuë est tres agreable, dautāt que par sa spiritualité, & par l'amplitude de son object, il fait connoistre dauantage de choses & plus parfaictement que les autres, lesquels n'apprehendēt que ce qui est icy bas, & luy les corps superieurs, ainsi que les inferieurs. Or puisque nous aimons nos sens non seulement pour ce qu'ils nous sont vtiles, mais dautant que par leur moyen nous paruenons à la connoissance des choses, il est euident que nous les aimons naturellement à cause qu'ils seruent à l'entendement & à ses operations, par lesquelles nous acquerons la science: dequoy il s'ensuit que nous desirons de sçauoir naturellement comme nous auons posé. Car si le moyen est desiré pour la fin, la fin l'est encores dauantage. Nous pouuons donc bien conclure que la science est. Et partant c'est sans doute qu'il y a des sciences contre l'opinion de ces Philosophes douteux, lesquels pensoient eux mesmes auoir la science en la niant, & sçauoir qu'il falloit douter de tout, & qu'il n'y auoit rien de certain. Mais n'obstant la certitude de la science, ie suis de l'aduis de S. Augustin, qui dit que la science humaine n'est qu'vne belle opinion pour la plus part, sans toutesfois l'en estimer moins, car si nous n'auons que l'opinion des choses, & que la science soit la plus belle opinion, nous la deuons preferer à toutes les autres. *Metap. l. 1. c. 1. t. 1.* *Idem ibid.* *S. August. Enchirid. ad Laurē. cap. 9.*

Que la Philosophie est vn des plus excellens biens que l'homme puisse acquerir de luy mesme.

CHAPITRE VII.

LA Philosophie n'est pas seulement le moyen de connoistre & acquerir le plus excellent bien de l'homme, à sçauoir la felicité humaine : mais elle est aussi vn tres grand bien elle mesme. C'est pourquoy Salomõ dit que la sapience est vn tresor infini aux hommes, que ceux qui en vsent deuiennent participans de l'amitié de Dieu, & que celuy là est bien heureux qui s'arreste en la sapience. Aristote prononce apres luy que celuy qui a la sapience est extremement aimé des Dieux & heureux, & demande s'il y a quelque chose meilleur que la science sinon Dieu : & Seneque que celuy est semblable à Dieu qui a la sapience excepté qu'il est mortel. Ce que Plotin a exprimé en d'autres termes apres luy, disant que ceux qui ont acquis la vraye sapience ne diferent des Dieux qu'en la possedant en vn corps. De sorte que la Philosophie qui donne la sapience, & est la sapience elle mesme, est vn tres excellẽt bien. Mais pour paruenir à la preuue de son excellence par raison, aussi bien que par authorité. Ie dy que le bien ou le bon qui aduient aux choses apres qu'elles ont l'estre, est ce qui les parfait, & accomplit le defaut & le manquement qui se trouue en elles, & que la Philosophie donne l'accomplissement & la perfection à l'entendement humain, lequel est à sa naissance tout nud, comme vne carte blanche ou vne table rase, ainsi que chacun l'experimente en soy mesme, & selon qu'Aristote l'a montré. Il est donc tout euident qu'elle est vn bien de l'homme, & parce que ce bien est spirituel comme l'ame raisonnable où il reside, & que les choses spirituelles sont plus excellentes que les corporelles, il est plus noble que les biens corporels. A quoy adjoustant qu'il surpasse en dignité tous les autres biens de l'ame, parce qu'il est en sa plus noble partie laquelle il rend parfaitte, nous pouuons conclure asseurement que la Philosophie est vn des plus grands biens que l'homme puisse acquerir de luy mesme : comme cela est confirmé par le desir que tous les hommes ont naturellement de sçauoir, car ce que toutes choses desirent est leur bien.

Sap. 7. v. 13. Eccl. c. 4. 22. Arist. l. 10 Eth. cap. 8. l. 7. Moral. Eud. c. 14. Senec. ad Seren. c. 8. Arist. li. 3. de anima. c. 5. t. 14. Lib. 1 Eth. cap. 8. Magn. Moral. c. 3. L. 1. Eth. c. 1.

Que le bien de la Philosophie est honneste, delectable & vtile tout ensemble.

CHAPITRE VIII.

PERSONNE ne peut debattre auec raison que les sciences ne soient aimables & desirables en soy, sans auoir esgard à autre chose qu'à elles seules, à cause de la beauté & de l'excellence de leur nature, qui se connoist euidemment par la comparaison des ignorans auec ceux qui ont l'esprit orné de science : & partant la Philosophie est vn bien honneste; attendu que le bien honneste est celuy qui est aimable pour l'amour de soy mesme, sans le rapporter à aucune autre chose. Ie n'insisteray pas dauantage sur cette preuue, car la verité en est trop cõnuë & hors de doute. C'est pourquoy Pic de la Mirande estoit d'opinion que celuy là n'a iamais philosophé, qui a philosophé afin que quelques fois il peust & ne voulust pas philosopher, tant il estimoit le bien de la Philosophie honneste. Aristote dit que l'amitié honneste n'a point de recompense que selon l'estime de celuy qui en est aimé, & pour le regard de la Philosophie, qu'il ne se peut donner de recompense en argent au precepteur qui la puisse esgaler, ny luy rendre d'honneur assez digne pour son merite : au moyẽ dequoy il se faut contenter de ce qu'on peut faire comme enuers Dieu, & enuers nos progeniteurs.

La science est delectable si on veut croire Aristote, qui dit qu'elle a des voluptez admirables & en pureté & en fermeté. Et nous voyons que ceux qui en ont gousté mesprisent les autres plaisirs venãt d'ailleurs pour la suiure elle seule. Cela a esté cause que Thales, Pythagoras, Anaxagore, Democrite & Platon voyagerent parmy les nations estranges sans estre retenuz du trauail ny des perils du chemin. Les transports d'Archimede quand il acqueroit quelque nouuelle connoissance qui le faisoient crier tout rauy d'aise, Ie l'ay trouué, ie l'ay trouué, & la profonde contemplation où il estoit quand il fut tué à la prise de Syracuse, en sont des tesmoins sans reproche. Dauantage la connoissance est vn bien

Arist. li. 1. Rhet. c. 9. L. 9. Eth. cap. 1. Lib. 10. Eth. c. 7. Plutar. in Marcel.

bien non seulement delectable de soy, & sans l'ayde d'aucun autre, mais aussi qui rend les autres biens agreables & plaisans; dautant que sans elle nous ne sçaurions pas qu'ils soient biens, & n'en aurions point de plaisir, non plus qu'vn aueugle de la lumiere & des couleurs: là où le plaisir de la connoissance se peut auoir sans autre ayde que de la connoissance mesme. C'est pourquoy Aristote disoit que ceux qui vouloient iouïr de la delectation d'eux-mesmes sans l'ayde d'autruy, qu'ils ne la pouuoient auoir que de la Philosophie: parce que les autres requierent l'ayde des hommes. Il s'ensuit donques puis que la sciēce est la plus parfaicte de toutes les connoissances, qu'elle est aussi le bien par consequent qui rend les autres plus parfaictement agreables & plaisans. Donques les sciences & la Philosophie qui n'est qu'vne mesme chose, sont vn bien tres-delectable. *Arist. Pol. l. 2. c. 7. & l. 1. c. 1.*

Puis que les biens de l'ame sont d'autant plus vtiles qu'ils sont excellens, il ne doit point y auoir de doute que la Philosophie ne soit vn bien tres vtile; & cela en tant de manieres qu'il seroit bien plus difficile de les proposer toutes, que de manquer à le monstrer. Les Sages Grecs disoient qu'Apollon auoit engendré deux fils, Esculape pour medeciner les corps, & Platon pour les ames, ce qui est bien à propos; car ainsi que la medecine est pour la santé du corps, la Philosophie sert à guarir les maladies de l'ame, mais auec vn plus grād aduantage: dautant que la force de la medecine ne suffit pas contre toutes sortes de maladies, attendu qu'il s'en trouue qu'elle ne sçauroit guarir, ne pouuant remedier qu'à celles qui sont curables: là où il ne se peut presenter aucune infirmité en l'ame, dont la Philosophie ne nous puisse releuer, pourueu que nous y appliquions seulement ses remedes, & que le patient en vueille vser. Car les maladies de l'esprit consistant en fausses opinions, & en mauuaises mœurs, la Philosophie qui introduict la verité, & enseigne à moderer les passions, par la vertu, chassera facilement la fausseté & reglera nostre vie. *L. 7. pol. c. 1.* *Marc. Ficin. in vita Plat.*

La Philosophie distingue les hommes les vns d'auec les autres, comme l'homme est distingué d'entre les bestes; & nous fait ressembler aux Anges, & approcher bien pres de Dieu, par la connoissance & par l'amour qui en naist. Et de là vient que Platon disoit que la Philosophie est la ressemblance de Dieu, & le Philosophe semblable à Dieu; à cause que par la connoissance de toutes les choses qui sont au monde, il approche le plus pres qu'il se peut de luy. *Plat. in Epinom. vel Phil.*

La nature qui a renclos & enfermé le cours de nostre vie dans vn petit espace, ne nous a dōné autre moyen de l'estendre, que le desir de la science qu'elle en a imprimé en nostre ame, auec la capacité de l'acquerir; car estant paruenus par ce moyen à la connoissance de tout ce qui est, & à la iouïssance du souuerain bien & de la felicité, autāt que nous en pouuons auoir naturellement en ce monde; nostre vie ne peut plus estre appellee trop breve alors qu'elle possede tout ce que nous pourrions esperer, quand elle seroit de plus longue duree. Aussi est-ce la seule iuste defence de la nature contre nos plaintes, quand nous luy reprochons la brieueté de nos iours; d'auoir donné d'vne façon aux hōmes, ce qu'elle leur a nié de l'autre, en quoy seul elle s'est sauuee du nom de marastre enuers nous.

La Philosophie, qui est l'art & la maistresse de la vie, n'est pas seulement vtile à ceux qui la possedent, mais elle sert aussi aux autres. Car si les Philosophes sont princes, ou admis au gouuernement & conseils des Princes, & qu'on les croye, ils rendent la iustice, ou la font rendre comme elle est deüe à ceux qui viuent sous leur empire, & sont causes aussi que les autres vertus soient exercees: constituant par ce moyen les vns & les autres, au plus parfait estat auquel on puisse demeurer en la vie ciuille.

Toute la nature & l'essence du souuerain bien & de la felicité des hommes consiste és œuures de la sapience, de la vertu, & de la prudence, dont la Philosophie est le principe & la source, comme nous monstrerons ces choses en leur lieu; & toutes les autres choses, les arts, & quoy que ce soit d'exterieur ne leur seruent que de bien estre, pour l'ornement, & pour la parade de leur felicité; tout ainsi que les beaux marbres, & les autres embellissements des magnifiques palais, & les riches habillements ne sont pas necessaires pour nous deffendre de l'iniure des saisons, mais seulement à nous parer & orner nos maisons.

Les animaux bruts ont ce priuilege de nature, de ne faillir iamais à se mouuoir & auancer naturellement vers la fin qui leur est propre, & en quoy consiste leur perfection; parce que la nature qui n'erre point les achemine elle mesme, & les guide ainsi qu'vne flesche qui est addressee au blāc par l'archer qui la tire, sans se pouuoir destourner: de sorte qu'ils y sont portez comme par vne necessité infaillible. Mais il n'en est pas ainsi en ce qui con-

cerne les animaux raisonnables, parce que dautant qu'il y a plus d'excellence d'auoir la connoissance, la conduitte, & le gouuernement de soy-mesme au hazard de faillir, que d'estre asseuré de n'errer point en suyuant les pas d'autruy : ainsi qu'il est meilleur de se guider auec ses propres yeux bien qu'incertainement, que d'estre aueugle & conduit sans s'esgarer, par la veuë d'vn autre : la nature voulant fauoriser les hommes, & leur faire surpasser en dignité tous les autres animaux, elle leur a departy la faculté de connoistre leur felicité & souuerain bien, & les moyens d'y paruenir, & de se gouuerner & conduire d'eux mesmes pour l'atteindre. A cause dequoy elle la leur laisse chercher, & s'y mouuoir d'eux mesmes, sans prendre plus le soin de leur conduicte, comme elle fait de la direction des autres animaux qui n'ont point de raison: parce que sa coustume est telle, que plus elle depart de vertu & de puissance aux choses, pour se connoistre & gouuerner d'elles mesmes, moins elle leur donne l'ayde par apres, pour atteindre à leur perfection. Or puis que la Philosophie enseigne aux hommes ce qui est leur felicité & souuerain bien, en quoy consiste leur perfection, autant qu'ils en peuuent comprendre selon la raison naturelle commune à tous les hommes, & leur montre les moyens d'y paruenir : il n'y a rien entre les choses humaines qui leur puisse estre plus vtile que la Philosophie.

En somme, si ie me voulois laisser aller à escrire toutes les vtilitez de la Philosophie, le temps & le loisir me defaudroient plustost que le subject. Car l'homme ne se peut appliquer à aucun vsage, auquel elle n'apporte de la commodité & de l'ornement, ny imaginer aucune sorte d'accidens, contre lesquels elle ne serue d'Asile & de retraicte.

Deffence de la Philosophie contre les calomnies des ignorans.

CHAPITRE IX.

COMBIEN que la Philosophie soit vn des plus excellens biens que les hommes puissent acquerir d'eux-mesmes, & par consequent l'vne des choses la plus aymable du monde & plus à desirer : elle ne manque pas pour cela de calomniateurs, non plus que les autres choses qui sont honnestes, iustes & sainctes. Ce qu'il ne faut pas trouuer estrange, puis que la Religion mesme, qui tient le premier rang, ne s'en sçauroit exempter. Mais les Philosophes ont pour reconfort, que ce n'est ny vertu ny science que de la reprendre & l'iniurier : tant s'en faut, c'est vn acte de l'ignorance, qui leur a de tout temps fait la guerre ouuertement, ou par soubs main. Dequoy il arriue bien souuent que cette ennemie trouuant des partisans, incommode ceux qui font profession de la science & de la vertu, & leur donne la chasse quelquesfois icy bas. Mais neantmoins la Philosophie demeure tousiours & demeurera victorieuse à la fin de la guerre, & les ignorans miserables & vaincuz par leur ignorance mesme qui les ruine.

Les ignorans qui attaquent la Philosophie, font leurs efforts par diuers endroicts, comme ils sont de diuerses humeurs, & agitez de differentes passions. Les ennemiz couuerts de la Religion, & les heretiques craignant la descouuerte qu'elle a accoustumé de faire de leurs impostures, disent qu'elle offence la foy, attribuant aux forces de l'entendement humain ce qui est hors de sa puissance, & reserué à Dieu seul ; & que nous deuons croire par sa reuelation seulement, sans y mesler nos discours. A ces ignorans icy, ie responds, qu'ils sont fort mal fondez en leur calomnie, disant qu'il se trouue quelque dispute entre la Foy & la Philosophie, attendu que l'vne & l'autre ayant la verité pour but, elles s'accordent tousiours : car la verité ne repugnera iamais à la verité. Et est certain qu'ainsi que nostre Foy n'est pas contraire à la Philosophie, ny à la raison naturelle, combien qu'elle soit par dessus : tout de mesme celles cy qui luy sont soubmises comme seruantes, se gardent bien de repugner à leur maistresse, s'arrestant plustost à admirer ce qu'elle enseigne auec tant de certitude, & qui est si esleué que leurs aisles ne les peuuent porter iusques là, pour le comprendre sans son ayde. La Philosophie possede en certaine maniere toutes les autres choses du monde, se les soubmet & leur cõmande toutes les fois qu'il luy plaist de jetter les yeux dessus, & de contempler leur nature : mais elle subit le joug & abbaisse ses marques imperialles deuant la seule Religion, & en la presence de la Theologie Chrestienne, & reconnoist que le plus haut poinct de sa doctrine ne sert que d'elemens, & de degrez, pour monter à l'intelligence de leurs diuins mysteres. Vains les hommes, dit le Sage, qui n'ont pas la science de Dieu, & qui n'ont peu des bonnes choses qui se voyent, enten-

Arist. l. 1. Perih. c. 4.

L. 1. Eth. c. 8.

Sap. 13.

entendre celuy qui est: car par la grandeur des creatures le Createur peut estre connu. Aristote est monté sur la Philosophie par les degrez du mouuement iusques à la connoissance d'vn seul premier moteur, qui est Dieu: car les choses inuisibles de Dieu sont manifestees & entenduës par les visibles qu'il a faictes, & son eternelle vertu & sa diuinité aussi: *Ad Rom. cap. 1.* cõme enseigne S. Paul. En somme la Philosophie nous apprend elle mesme qu'il faut philosopher en Dieu & non pas hors de Dieu : & que comme là où finit le Physicien, là commance le Medecin; que de mesme à où finit le Philosophe, là commance le Theologien. *Arist. l. de sens. et sens. c. 1.* Car encore que toutes les autres sciences ne soient que petits rameaux, sortãs du tronc & des racines de la Philosophie, neantmoins elle n'est aupres de la Theologie Chrestienne, qu'vn enfant begayant, pour le regard de ce qui concerne les secrets de Dieu, l'estat de la vie eternelle, & en somme la felicité & derniere fin de l'homme. Et neantmoins la Philosophie est vn instrument propre & vtile au Theologien, pour s'en seruir contre ceux qui ne deferent pas à la verité de la Religion comme ils doiuent : non pour demonstrer chacun de ses poincts en particulier par des raisons naturelles assez precises & necessaires : car cela ne luy est possible qu'en general (comme nous le monstrerons à la fin de cet œuure) mais afin de renuerser celles où ils se fondent contre elle, & les amener à leur deuoir par d'autres plus probables que les leur, desquelles ils sont plus capables du commancement que de la foy, & par lesquelles ils se rendent plus volontiers à la Religion, voyant qu'elle ne leur commande rien qui ne soit raisonnable, & en leur puissance pour faire leur salut, & deuenir heureux. Et d'ailleurs puis qu'en la saincte Escriture les diuins mysteres sont souuent declarez metaphoriquement par les noms des proprietez des choses, & qu'il est commandé au Sage de s'exercer en la recherche des choses *Ecclesiasti. c. 39. 3.* occultes, des prouerbes & paraboles, ce seroit n'estre pas Theologien de douter, qu'on ne puisse mieux entendre ce que le sainct Esprit aura voulu signifier par la similitude de ces choses là, estant aydé de la Philosophie qui en enseigne la nature. Il faut apprẽdre la science, dit sainct Thomas, pour venir à la connoissance des choses diuines, autrement nous *S. Thom. in 4. meteor. ex digress. de colori. lect. 7.* nous tromperions. En somme à proprement parler, la Philosophie prepare le chemin à la Theologie, sert de rempart à la fragilité humaine, pour se conseruer dans les bornes de la foy & de la religion, cõtre les torrens & inondations des diuerses opinions des hommes, qui ne suiuent pas la verité. La Philosophie & la Theologie sont tesmoins l'vne à l'autre, qui s'entreconfirment & font mieux connoistre la verité : celle-cy nous enseigne ce que nous deuons croire, & la raison fait que nous le croyons plus facilement & auec plus de fermeté. Elles sont deux lumieres qui rendent plus de clarté estant vnies ensemble ; desquelles la foy est la plus excellente comme plus haut esleuee, & ayant son fondement sur l'authorité de Dieu. Mais voyons si les Anciens la rejettoient comme ceux-cy. Moyse apprit la science des Egyptiens, & Daniel en Babylone celle des Caldeens : cela est sans dispute. Sainct Hierosme ce grand docteur si sçauant, qu'on dit de luy que personne n'a *S. Hieron. ad Damas. epist. 146.* iamais sceu ce qu'il a ignoré, escrit que ceux qui ayant rejetté les erreurs des Philosophes vsent de leur science pour expliquer les choses diuines, accomplissent mystiquement le *Deut. c. 21.* commandement de Dieu, enjoignant que si quelqu'vn de son peuple vouloit prendre quelque belle estrangere, qu'il luy rasast les cheueux, luy coupast les ongles, qu'il l'introduisit ainsi en sa maison, & entre le peuple de Dieu. Sainct Augustin vn des plus clair-*S. Aug. de doctr. Chr. l. 2. c. 40.* voyants & vigoureux esprits de tous les Docteurs de l'Eglise, parlant des Philosophes payens dit, que les veritez des sciences de la Philosophie sont comme quelque certain tresor tiré des mines de la diuine Prouidence, qui est espandue par tout, lequel a esté iniustement vsurpé, & indignement possedé par eux, dautant qu'ils ne glorifioient pas Dieu ainsi qu'ils le connoissoient ; & que partant nous le pouuons vandiquer à bon droict, afin qu'en estant aydez, nous comprenions mieux la doctrine de la foy : imitant en cela les enfans d'Israel, qui au partir d'Egypte emporterent les vases d'or & d'argent des Egyptiens, sans toucher à leurs Idoles, lesquelles ils leur laisserent, ayant iustement partagé ce qui leur appartenoit. Gregoire de Nice dit qu'Abraham se seruit de la Philosophie des Cal-*S. Gregor. Nyss. orat. in laud. Basil. mag. fratris.* deens, pour monter comme par des degrez à la connoissance de Dieu. Clement Alexandrin est d'opinion que la Philosophie prepare les hommes à nostre Seigneur Iesus-Christ, & accoustume les aureilles à receuoir la foy: que Dieu l'a donnee aux Grecs comme la loy aux Iuifs, afin qu'ils le connussent en attendant l'Euangile: & reprend ceux qui craignent *S. Clemens Alexandr. strom. l. 1. 6. 7. 10.* la Philosophie Grecque auec apprehension d'en estre emportez ; les comparant à des enfans ausquels les masques font peur. Il dit qu'elle ressemble au fabuleux Promethee, que

les Poëtes racontent auoir desrobé du ciel vne partie de feu : car la Philosophie desrobe quelque foible connoissance des choses diuines. Il escrit aussi qu'elle est comme l'Oliuier sauuage qui attire beaucoup de nourriture, laquelle il ne peut pas digerer comme les autres plantes, iusques à ce qu'il soit anté; parce que la foy estant inseree en la Philosophie, celle-cy produit les mesmes effects que la foy. Bref, nous n'apprenons la Philosophie que pour paruenir à la connoissance de ce qui est de Dieu & de nous, & n'y a rien entre les choses humaines plus vtile à nostre salut, que l'intelligence, la science, la sapience & la vertu, qui sont les fruicts que la Philosophie engendre en nostre ame. Et au contraire l'ignorance est la plus grande & coniuree ennemie du deuoir, & de la reuerence dont nous sommes redeuables enuers Dieu; lequel combien qu'il nous puisse donner la sagesse immediatement, veut neantmoins que les hommes s'y disposent par les moyens ordinaires qu'il a establis en l'vniuers. A cause dequoy combien que la Theologie Chrestienne soit fondee sur les principes que Dieu a reuelez, qui ne sont entenduz que par l'ayde de la lumiere diuine, toutesfois pource qu'elle vse de la ratiocination humaine, elle reçoit du secours de la lumiere de nature, dont elle se sert pour accomplir ses discours, & illustrer ses diuines vertus, comme par vn ministre, & par vn instrument. Et partant nous retiendrons la Philosophie pour garde exterieure de la Religion, & ne ferons pas à l'appetit des ignorans malicieux comme les brebis d'Esope, qui estant persuadees par les loups, chasserent les chiens qui les gardoient, & par cette faute furent en proye & deuorees par leurs ennemis.

Les ambitieux se doutant que les pernicieux desseins qu'ils couuent seront descouuerts par les Philosophes amateurs du bien public, auparauant que d'estre esclos, ou bien estouffez à leur naissance, si on veut suiure leur aduis; crient que ce sont gens pernicieux en vn estat. A quoy ie dy que les ambitieux ne sont pas du tout ignorans en la haine qu'ils portent à la Philosophie : car sans doute, c'est l'ennemie coniuree de tous les desseins tyranniques, & qui a souuent restably la liberté des Republiques, en vengeant les audacieuses & iniustes entreprises des vsurpateurs d'estatz : puis que ses resolutions ont poussé plusieurs hommes nourris en son escholle, & inuitez par la seule vertu à hazarder leur vie, voire à la sacrifier pour destruire tels tyrans. Mais nos ambitieux temoignent bien leur ignorance, en ne connoissant pas que c'est la Philosophie seule qui donne les vrays Royaumes & les Empires, puis qu'il n'y a qu'elle qui nous affranchisse de toute seruitude, en nous mettant en la main le sceptre pour dominer sur la fortune, sur tous ses accidents, & sur nos passions mesmes; & qui couronne les Roys regnants selon ses preceptes, d'vne gloire eternelle, accompagné de la benediction des peuples, qui viuent bien-heureux soubz vne telle domination. C'est pourquoy Platon disoit que les Royaumes deuiendroient bien-heureux quand les Roys seroient Philosophes, ou quand les Philosophes regeroient : là où nous voyons la plus part des ambitieux esleuez à quelque dignité par voye illegitime, estre esclaues, bourrelez, & tourmentez d'vne perpetuelle frayeur en leur ame, & d'vne continuelle crainte du dehors, iusques à ce que par vne mort violente ils reçoiuent la punition de leur detestable, & pernitieux attentat. Les Roys & les Princes legitimes mesmes à faute d'estre assistez de la Philosophie, où ils ne sont pas versez, se trouuent assujettis par des passions, ausquelles les moindres de leurs sujects peuuent resister, en s'armant de vertu par le moyen de la Philosophie. Mettez dõc vos esprits en repos, ambitieux, qui estes captifs de la passion de commander aux autres, & reconnoissez, que c'est la vertu qui rend les Philosophes ennemis de vos desseins, & les y fait opposer. Si en ce combat vous estes vaincus par eux, ce sera vostre biẽ: si vous vainquez, l'infortune sera pour le peuple, & pour vous, sans toucher aux Philosophes. Ils se retireront de vostre joug illegitime, pour aller seruir és estatz où la iustice regne en liberté : eux qui ont la connoissance de toutes choses pourront choisir les mieux reglez, afin d'y passer leur vie doucement: & si les Republiques particulieres ne les employent par leur malheur és charges, ils seruiront en cette grande Republique que le cours du Soleil borne, & n'y seront point inutiles en cherchant que c'est du ciel, de l'air, de la terre, & de la mer, & de toutes ses autres parties; en s'enquerant de Dieu, s'il est espandu dans l'vniuers, ou s'il l'enuironne & embrasse seulement. Pour le moins feront-ils que ces merueilles ne demeureront point sans admirateurs, & resiouiront la nature de ce qu'ils metteront en lumiere tant de choses cachees, qu'elle n'a point produites pour demeurer tousiours enseuelies dans les tenebres d'ignorance.

Plat. dial. 5 de Repu. vel de Iusto.

Il y a

Il y a encores vne autre sorte d'ambitieux de courage plus bas, qui veulent estre estimez entendus & hommes d'estat, lesquels disent que la Philosophie retient l'obeissance qu'on doit aux souuerains, qu'elle amollit les corps & les ames des citoyens, & ne leur enseigne rien auec cela que l'oysiueté: de sorte qu'ils demeurent inutiles à la guerre, & par consequent au maintien; & à l'augmentation de l'Empire; & attaquent ainsi les vns & les autres, les sciences & la vertu, soubs pretexte du bien. En quoy ces gens d'estat, mais plustost pestes des Republiques, quand on donne quelque authorité à leur legereté & ambitieuse ignorance: ne connoissent autre chose qu'à renuerser l'estat & à se ruiner bien souuent eux mesmes auec luy sans y penser. Au moyen dequoy il suffiroit de leur respondre qu'ils ne l'entendent pas, mais afin qu'ils ne s'en aillent point en opinion, que ce soit par paresse, ny pour chercher l'oysiueté que nous voulōs espargner les paroles: ie leur diray, qu'ils apprendront, s'ils en sont capables, ou s'ils ont le courage d'estudier, que les hommes ne peuuent bien agir ny operer que par la Philosophie, qui leur enseigne leur deuoir enuers leur Prince souuerain, & enuers leur patrie, selon la droicte raison en general & en particulier, & comme il se faut comporter en temps de paix & de guerre: & partant c'est iniustemēt qu'on l'accuse d'oysiueté. La voix ordinaire des preceptes & des conseils qu'elle donne continuellement, c'est que la santé du corps se conserue par le trauail, & que l'exercice de l'esprit le maintient en sa vigueur, en suyuant la vertu & fuyant les voluptez corporelles: & que l'homme doit, à l'exemple de Dieu operer, & faire le bien, & non se contenter de le connoistre seulement. Ce sont pauures ignorans, sans iugement, aueuglez d'ambition, qui ne voyent pas que l'action & la contemplation sont de l'essence de la Philosophie, laquelle sçait bien accorder Mars & Pallas ensemble. L'homme sage, dit Salomon, est vaillant, & le docte est robuste & vigoureux: car la guerre se commance auec disposition, & le salut sera du costé où il y aura beaucoup de conseil: & puis la peur de la mort, qui est la chose la plus terrible de toutes les humaines, ne faict point peur aux Philosophes; car ceux qui la meditent continuellement, la connoissent trop bien pour la craindre: au contraire leur estude consistant en vne certaine separation que l'ame faict du corps pour parfaire l'esprit, ils l'attendent sans peur, & mesmes la desirent, mesprisant ce que les autres en apprehendent. Que s'ils semblent quelquesfois inutiles aux affaires publiques, c'est où qu'ils les connoissent desesperees, ou parce que ceux qui ont l'authorité ne les employent pas, & non la faute des Philosophes, qui doiuent estre recherchez des autres, comme les Medecins le sont par les malades. Car les Roys, dit Euripide, sont sages quand ils escoutent les sages, & ceux qui sont ignorans ressemblent à des statuës mal proportionnees, qui tombent par terre d'elles mesmes, & se ruinent. Au reste puis que c'est la Philosophie qui enseigne auec des raisons les plus solides, qu'il faut preferer le bien & le repos de la patrie au nostre propre, s'il s'en pouuoit separer: & qu'il est necessaire de se contenir en l'obeissance du Prince & des Magistrats pour le bien de tous les citoyens, qui viuent soubs ses loix: comment se pourroit-il faire que les Philosophes qui sont de ce nōbre-là, & qui reconnoissent mieux qu'aucun autre que leur repos y est compris, fussent si ennemis de leur nature, que de chercher leur ruine? Heraclite Ephesien plain de courage & d'esprit donna son Royaume à son frere pour philosopher en plus grande liberté, estant deliuré de ce soin. L'ambition ne leur fera iamais violer le droict pour s'esleuer iniustement, puis que la Philosophie mesprise toutes sortes de vanitez & d'honneurs mondains que les autres adorent: n'y ayant rien qui puisse paroistre grand és choses humaines à ceux ausquels la petitesse du monde, & la grandeur de Dieu sont connuës, comme les Philosophes les voyent. Et partant la Philosophie les rend magnanimes, & n'y a point de gens de qui les Princes soient plus asseurez en leur estat, que des Philosophes. Mais quelle meilleure asseurance peuuent-ils auoir de leur Royaume que d'estre Philosophes eux mesmes? Les anciens Egyptiens prenoient leurs Prestres de la trouppe des Philosophes, & leur Roy de leurs Prestres: & auoient la Philosophie en telle reuerence, qu'ils n'en osoient attribuer les liures qu'à Mercure, estimant qu'vne chose si excellente ne pouuoit venir que des Dieux. Les Perses n'admettoient aucun pour Roy, qui n'eust premierement appris la science de leurs Mages, destinez pour les instruire dés leurs plus tendres ans: considerant bien ces deux prudentes nations, qu'vne Republique ne peut estre bien reglee ny gouuernee qu'auec l'aide de la Sapience, sans laquelle celuy qui a vne grande authorité temporelle, ne la peut compter pour

Prouerb. 24.

Diogenes Laert. l. 9. in Heracl.

Mars. Fic. in Plat. de Rep. Dial. 7.

vn bien : car le bien de la puissance & des autres choses mondaines, ne gist pas en leur grandeur, mais à en bien vser. Philippe de Macedoine vn des plus prudents, & aduisez Roys qui ait iamais porté couronne, estoit de la mesme opinion : car ne voulant pas que son fils Alexandre commist des fautes par mesgarde, il le mit entre les mains d'Aristote le plus grand des Philosophes du passé, comptant entre ses bonnes fortunes qu'il estoit nay de son temps : non pour le rendre ignorant au gouuernemēt de l'estat, où inutilité à la guerre, luy amolissant le courage (car cela estoit trop esloigné de la valeur du pere & du fils.) mais au contraire, afin qu'il apprist non seulement la maniere de bien regner, mais aussi comme on peut faire fleurir vn Empire & l'augmenter, dont il sçauoit que la Philosophie estoit vn vtile instrument. Alexandre le Grand, de son costé auoit en telle estime les sciences, qu'il desiroit plus d'y estre renommé qu'és armes. Les propos ordinaires de ce grand Monarque qui reconnoissoit estre plus obligé à son precepteur Aristote qu'à son Pere, & l'immense somme d'argent qu'il luy dōna pour employer à la recherche & connoissance des choses rares que la nature cachoit auparauant, monstrent assez quelle reuerence il portoit au Philosophe & à la Philosophie. Pline raconte que Pompee le Grand aprés auoir vaincu Mithridates, passant à son retour par la ville d'Athenes, visita le Philosophe Posidonius pour l'oüir, & qu'en approchāt de son eschoIle il deffendit que ses Archers qui marchoient deuant luy heurtassent à la porte, comme c'estoit leur coustume aux lieux où il alloit : & qu'ils n'entrassent dedans, cōbien que ce fussent ses marques Imperialles. En quoy cet Empereur Romain fit vn honneur à la Philosophie, qu'il n'eust pas deferé à tous les Roys de la terre ensemble: comme reconnoissant par cet acte de submission que la sapience doit estre honoree par dessus toutes les choses du mōde, & qu'il n'y a rien soubs le Ciel qui ne luy doiue ceder. Ie croy que nos ignorans se fussent bien estonnez du regne de Marc Aurelle, l'vn des plus sages & vaillās Empereurs qui ait iamais esté: quand ils eussent veu sa vie, ses actions, & sa cour mesme qu'il auoit si bien cōposee qu'elle ressembloit vne escholle de Philosophie, laquelle ce braue & genereux Prince ayma tant qu'il en porta le nom de Philosophe; ne desdaignant point d'assister aux lectures de Cheronesus, nepueu de Plutarque, & à celle d'Hermogenes & des autres Philosophes. Il y a de l'apparence que Iuliē l'Apostat leur eust esté plus agreable, lequel à l'exemple des Philistins qui osterent aux enfans d'Israël les forgerōs & armuriers, afin qu'ils ne leur peussent plus faire la guerre, ny resister estant attaquez; defendit les escholles de Philosophie aux Chrestiens, sçachant bien, luy qui auoit estudié à Athenes, combien elle pouuoit seruir à refuter son impieté. Et ne faut point douter si on vouloit escouter ces lasches censeurs des sciences & des vertus, qu'ils n'accusassent ce grand Empereur Charlemaigne, le Cesar des François, non seulement de ce qu'il a dressé la celebre Academie de Paris par Alcuin: mais aussi d'auoir employé du temps luy-mesme à l'estude des lettres, quand le repos luy en donnoit le loisir: puis que leur langue indiscrette s'attaque à la memoire du grand Roy François, à cause qu'il a remis les bonnes lettres en France. Mais la posterité plus iuste qu'eux, ne sera pas ingrate de la faueur que ce genereux Monarque leur portoit, & les sciēces à qui il redonna la vie en son Royaume, ne laisseront iamais mourir sa renommee, ains la rendront à perpetuité celebre & illustre par tout le monde, pour cette belle action entre tant d'autres qu'il a faictes. Car les sçauans qui luiront, ce dit Daniel, comme les astres du Ciel, n'espargneront pas leur lumiere, pour esclairer à celuy qui est la cause qu'elle reluit en eux. Mais c'est trop parlé à cette sorte d'ignorans, il est temps de les quitter. Donques puis que ces indignes ennemis d'vne si sage & braue aduersaire, cōme est la Philosophie, n'ont point d'autres raisons contre elle, & que leurs actions & exploicts ne nous prouuent point qu'ils soient plus prudens & vaillans que tous ces sages & valeureux Princes qu'on leur a mis en teste, c'est le meilleur de mespriser leur ignorāce, en les aduertissant qu'ils cessent leurs aboys, s'ils peuuent, pour s'en aller apprendre, que si la Philosophie, c'est à dire, la Sapience & la Vertu n'est le fondement & la guide de Empires, qu'ils sont tousiours agitez dedans & dehors iusqu'à leur entiere ruine, qui les enseuelira eux mesmes auec toute leur ignorance. S'ils ne peuuent comprendre cela, ie les renuoye à Anticyre pour purger leur cerueau, & guarir leur ambitieuse bestise.

Diogen. Laër. in Arist.

Plin. l. 7. Hist. natu. c. 30.

Dan. c. 12.

Quelques vns iugeants la Philosophie par les effects seulement qu'ils en ressentent en eux mesmes, ont voulu dire, que ce n'estoit qu'vne discoureuse pour tout, & que la science & la vertu n'estoient que des Idoles vaines & faintes, representees par des paroles, où leur estre consiste seulement. Mais ces gens-là sont des causeurs & des discoureurs

coureurs eux mesmes, qui pour se connoistre tels, & ne connoistre pas qu'ils ont vsurpé iniustement le nom de Philosophe, sans connoistre la Philosophie que par le manteau, (comme on dit) s'imaginent qu'elle leur ressemble. Ils se trompent au iugement qu'ils font de sa nature aussi bien qu'en sa personne ; elle sçait faire beaucoup, c'est à dire, ce qui est honneste, vrayement delectable & vtile, & ne parle que sobrement, & autant qu'il faut, en quoy consiste l'estendue, & la mesure de ses paroles. S'ils veulent prendre la peine de la connoistre, ils changeront d'opinion apres qu'ils auront ouy de sa propre bouche comme elle parle, & reconnu par ses effects de quel mestier elle se mesle. Ils croiront, comme c'est la verité, que les jeus de la Philosophie sont plus graues, que les grauitez de toutes les autres professions humaines, & qu'elles n'ont rien de loüable ny de solide, que ce qu'elles prennent d'elle pour se fortifier.

Il s'en trouue encores d'autres, qui soubs ombre de modestie & discretion, disent qu'à la verité la science est vne belle chose & loüable de soy, mais que les hommes ne la pouuant auoir parfaicte cependant qu'ils sont en ce monde, que c'est vne folie de s'y arrester beaucoup, & que cela ne sert qu'à les persuader qu'ils sçauent dauantage qu'ils ne peuuent sçauoir, & à les rendre plus arrogans & mespriseurs du monde, se confiant trop en la protection de la Philosophie. Auec ces faux amis de la Philosophie, laquelle ils impugnent ainsi à couuert, ie suis d'accord que la science de toutes choses ne se peut auoir parfaictement durant que nous sommes en ce monde, mais celle que nous pouuons acquerir, n'est pas à rejetter pourtant : attendu qu'elle est suffisante de nous dõner toute la felicité dont nous sommes capables en la vie presente, selon la voye ordinaire de nature, & de nous esleuer vers la diuinité, en nous retirant des choses terrestres & de l'admiration. Ie sçay bien aussi que la science humaine a ses bornes, que c'est vn erreur de se vouloir tourmenter, à sçauoir plus que nous ne pouuons sçauoir ; & que celuy-là est sage, comme dit Æschilus, qui sçait non pas beaucoup de choses, ains les bonnes & fructueuses. Mais l'erreur est plus grande & deshonneste de ne desirer pas d'apprendre ce que l'on peut sçauoir, aymant mieux demeurer ignorant en oysiueté. C'est chose certaine encores qu'il n'y a sapience qu'en Dieu, & rien de plus grand en la science de l'homme, que de connoistre & discerner iusqu'où elle se peut & ne se peut pas estendre. Ie suis d'accord auec Philon Iuif, que la fin de la science est de connoistre son ignorance, & que la sapience ne conuient qu'à Dieu seul. Et neantmoins Aristote disoit auec raison de la Sapience, que s'il pouuoit tõber de l'enuie és Dieux des choses humaines, qu'ils enuieroient les hõmes qui la recherchent. Socrates fut nommé le plus sage des hommes par l'oracle de Delphes, parce qu'il estimoit ne rien sçauoir, mais il falloit qu'il sceust la Philosophie pour sçauoir qu'il ne sçauoit rien : car il n'appartient qu'à elle d'apprendre aux hommes à ne penser pas sçauoir ce qu'ils ne sçauent pas, & à leur faire sçauoir qu'ils ne peuuent sçauoir beaucoup. Il estoit le plus sage en ce qu'il estimoit ne rien sçauoir : & les autres, ignorans en ce qu'ils ne pensoient pas ne rien sçauoir de ce qu'ils croyent sçauoir, & ne le sçauoient pas. C'estoit l'art de Socrates, dit Platon, de faire que les hõmes n'estimassent pas sçauoir ce qu'ils ne sçauoiẽt pas. Et certes c'est beaucoup d'apprendre par la science qu'il y a plusieurs choses qu'on estimoit tomber soubs la connoissance, lesquelles ne peuuent estre sceuës, & n'est pas peu de connoistre de beaucoup d'autres ce qu'elles ne sont pas. Le fruict n'est pas petit, disoit S. Augustin, si en quelques choses obscures & incertaines, que nous ne pouuons comprendre, il nous est pour le moins clair & certain qu'il ne les faut point chercher, & que chacun sçache que ce qu'il veut apprendre, estimãt qu'il luy profitera, s'il le sçait, ne luy nuira point s'il ne le sçait pas. On ne doit point douter que les Philosophes, en jettant les yeux sur les ignorãs ne puissent s'estimer beaucoup par dessus eux & les mespriser : mais cela arriuant, ce sera d'vne estime douce & moderee & sans bruict, & d'vn mespris humble & secret, qui n'aura point de presomption ny d'arrogance : ains plustost qui sera remply de pieté & de compassion de leur misere : laquelle ils essayeront de soulager tousiours par leur exemple, & en leur cõmuniquant librement le bien dont ils sont iouïssants, & les incitant & admettant à la participation s'ils veulent y entrer. Car les biens de la Philosophie sont de telle nature, qu'ils vont accroissant à ceux qui en vsent liberalement. Mais aussi en recompense, puis que la Philosophie est le plus clair, & le mieux representant miroüer, de ce que contient l'vniuers, de la grandeur & excellence de l'Autheur, qui l'a creé, & de ce que sont les creatures : quand les Philosophes viendront à se tourner vers Dieu, & à se regarder

Phil. Iud. in migrat. Abrah.
Arist. l. Metaph. c. 2. t. 27.
Plat. in Thet. l. 3. & 13.
Cicer. de senect. & de amic.
Plat. in Thet.
S. Augus. de cura pro mortuis gerenda. c. 17.

aupres de luy, ils l'estimeront & reuereront tousiours bien dauantage, & se priseront beaucoup moins, quant à eux par l'extresme distance qu'ils connoistront de l'vn à l'autre. Car tout ainsi que la plus belle des guenons, comme disoit Platon, est laide, comparee auec les autres animaux; de mesme le plus sage des hommes conferé auec Dieu, ne paroist que comme vn cinge. Et partant il est certain qu'au lieu de deuenir arrogans par la science, que la connoissance de la vileté & bassesse des creatures & des choses caduques, à comparaison du Createur, empeschera tousiours que nous ne nous destournions de luy, pour nous conuertir vers elles. Tellement que s'ils apperçoiuẽt quelque excellẽce en eux au regard des autres hommes, ils aduoüeront tout de mesme leur extresme imperfection au respect de Dieu & des Anges. Bref, puis que l'homme a en soy quelque chose de diuin & d'immortel, & que par son entendement il peut atteindre aux choses immortelles, estre parfaict par leur connoissance, & se rendre bien heureux: l'opinion de ceux-là est fausse, & condãnee par Aristote, qui disent qu'il n'appartient pas aux mortels de sçauoir les choses diuines, mais seulement les humaines: & estant mortels, qu'ils se doiuent soucier seulement des mortelles: ne considerant pas que l'homme est par l'action de son entendement non seulement maistre de soy & de sa maison, des Citez, & des Empires: mais aussi que par la contemplation il se conjoinct aux substances superieures & diuines, se rend en certaine maniere immortel, & est par l'vne & par l'autre, comme Roy du monde inferieur, & commande à toutes les choses qu'il contient.

Plato in Hippia.

Arist. l. 10. Eth. c. 7.

Il me semble apres auoir rembarré toute cette trouppe d'ignorants, que ie vois venir ce vain Agrippa sur les rangs, auec son liure de la vanité des sciences, que la seule vanité de paroistre en sçauoir, luy a fait mettre au iour, pour abbayer la Philosophie qu'il ne connoissoit pas: mais il y fera aussi mal ses affaires, qu'en son liure demoniaque, & en sa Magie noire: car l'occulte Philosophie ne l'a pas si bien caché que la misere, & les tourmẽs ne l'ayent trouué & agité, cependant que les vrays Philosophes clairs-voyant se moquent de sa vanité, qui s'est enuolee auec le vent, dont elle estoit engendree, sans luy laisser que du regret & de l'ennuy: au lieu qu'eux iouïssent du repos & tranquillité que donnent les sciences à ceux qui les embrassent pour l'amour d'elles mesmes, & pour les rapporter à la gloire de Dieu. Tu peux donc bien connoistre maintenant Agrippa, qu'il n'y a que les hommes qui sont vains, & principalement tous ceux qui te ressemblent, lesquels tu deuois accuser, & non les vrayes sciences qui sont aussi fermes & solides, comme ta folie a esté vaine. Car encores que la science humaine, comparee auec celle de Dieu, puisse estre appellee vanité; neantmoins si on la regarde aupres de l'ignorance, c'est quelque chose de bon & solide, & tel que les hommes n'ont rien de meilleur icy bas, ny de plus asseuré entre les choses humaines qu'ils peuuent posseder par leur capacité naturelle.

Ie pensois, ayant faict auec ces ignorans & calomniateurs de la Philosophie, estre quitte de respondre pour elle, n'estoit que ie voy venir vne autre sorte de gens, qui se presentent, lesquels sont d'accord auec moy, que les sciences sont belles, bonnes & loüables, & qu'il n'y a rien de plus agreable, ny qui esleue dauantage l'esprit des hommes pardessus le commun: mais ils maintiennent que tout cela n'est que pour le regard de la connoissance, & que quant à l'action, elles sont indifferentes au bien & au mal: c'est à dire, qu'elles peuuent autant nuire que profiter à celuy qui les possede; & à la Republique en laquelle viuent les Philosophes. Dautant que si elle tumbe en vn esprit malin & peruers, il en abuse au dommage de son prochain, & contre l'honneur de Dieu mesme; ne luy apportant que plus de dexterité d'exercer sa malice, d'inuenter & auoir de mauuais desseins, & de les executer. Ainsi que si c'est quelque ame bien nee qui les possede, elles luy donneront plus de moyen & de cõmodité de profiter au public, & à soy-mesme, & de mettre à execution ses bonnes intentions. En quoy l'indifference seroit esgalle sans pancher d'vn costé ny d'autre, n'estoit que les hommes estans plus enclins à mal faire de leur nature qu'és bonnes œuures, il semble selon leur opiniõ, que la Philophie seroit pour causer plus de dõmage au monde, qu'elle n'est vtile & profitable: tellemẽt qu'en fin leur aduis reuient là, qu'il vaut beaucoup mieux l'ignorer que la sçauoir. Or çà voyons si nous ne nous sauuerõs pas bien encores des mains de ces autres, non du tout ignorans, mais au moins demy ignorans, ainsi qu'ils le confesseront eux-mesme, s'ils ont la patience d'entendre la raison. Car premierement elle leur apprendra que naturellemẽt toutes choses cherchent leur bien, les vnes sans le connoistre, estant guidees de la nature, qui ne les faict iamais errer: & les autres, à sçauoir les animaux, par la cõduite de leur connoissance,

qui

qui est subjecte à deception, entre lesquels les hommes ne peuuent estre empeschez naturellement par aucun obstacle exterieur de s'y mouuoir, toutes les fois qu'ils connoissent celuy qui leur conuient proprement. Donques les sciences qui leur donnent la connoissance de leur bien, ouuriront plustost le chemin pour le suiure, & les inciteront à le prendre, que de les en retenir & les pousser au mal: car c'est chose tres-asseuree que nous ne le fuyuons, ny ne le faisons iamais que soubz l'apparence de quelque bien. Et s'il arriue que nous prenions le faux pour le vray, c'est quelque sorte d'ignorance qui en est la cause, & non la Philosophie, qui ne doit point estre responsable de l'erreur de ceux qui pensent sçauoir, & n'estant qu'ignorans, choisissent le tortu pour le droict: car si ces gens-là auoient vrayement la science, ils ne quitteroient iamais le bien pour aller apres le mal, estant impossible de forcer les loix de la nature des choses, qui est du tout repugnante à cela. Il est faux aussi que nous soyons plus enclins au mal qu'au bien, sinon en ce sens, que nostre connoissance estant foible, à faute de prendre peine de la cultiuer, nous nous trompons en celle du vray bien, à cause dequoy nous n'y tendons pas tousiours. En somme cela est tres-certain, que chacun est bon és choses dont il est *Plat in Alcin.* sage, & au contraire, mauuais à celles dont il est ignorant. Car tout ainsi qu'on erre du *Arist. l. 1. Eth. c. 3.* pied en marchant, & de la main à prendre, faute de voir clair, de mesme toutes les erreurs des hommes en leurs eslections & actions, viennent, ce dit Socrates, faute d'intelligence: car là où le conducteur est aueugle tout s'en va en ruine. Les demy ignorans ont donc le tort en ce poinct. Mais ie maintiens dauantage, que quand cette indifference auroit lieu és sciences, qu'il ne faut pas laisser pour cela d'embrasser la Philosophie, à cause que presque toutes les bonnes choses du monde sont de semblable condition: *Rhetor. l. 1. c. 1.* & que si nous les voulions rejecter à cause de l'abus à quoy elles sont subjectes, il faudroit aussi jecter nostre vie apres. Car si nous fuyons l'vsage du feu pource qu'il nous brusle quelquesfois: de l'air, pource qu'il infecte: de l'eauë, à cause qu'elle noye: du boire & du manger, parce qu'estant pris excessiuement ils nous nuisent: ce seroit en vain que nous aurions soin de nostre vie, puis que nous ne la pouuons conseruer sans cela. Secondement ils apprendront par la raison, que les sciences Moralles sont comme la source & l'origine des vertus actiues, ainsi que le centre est le principe des lignes, qui en partent tirant vers la circonferance, & que ces vertus sont tousiours bien de leur nature, sans qu'il leur soit possible de mal faire, parce que cela est aussi repugnant à leur condition, comme l'estre au non estre. Parquoy les Philosophes qui ont acquis les habitudes de ces vertus, les appliqueront tousiours aux bonnes œuures, sans en pouuoir produire de mauuaises, ce pendant qu'ils seront vertueux. Ie ne nie pas que les sciences que nous appellons contemplatiues & les arts, ne nous puissent donner la commodité & la dexterité de mal faire quelquesfois, si les vertus Morales ne sont de la partie: mais quand elles se meslent en quelque action où elles ont voix & authorité, il n'est pas en la puissance de la nature de faire prendre le mal pour laisser le bien: & pour le dire en vn mot, on peut abuser de toutes choses en quelque sorte, excepté de la vertu morale, qui en est seule exempte par sa naissance & par sa nature.

Vous vous pouuez donques bien retirer demy sçauants auec les autres plus ignorans que vous, pour estudier & apprendre tous ensemble, que la sagesse est nee de la teste de Iupiter, c'est sa fille que nous appelons Philosophie, laquelle est bonne & belle & aimable: & ie m'asseure que quand vous l'aurez regardee de pres auec tous ceux qui luy font la guerre, que ce ne sera pas sans connoistre qu'elle est tres-fidele seruante de la Theologie, que c'est vne de ses gardes profanes, & la guide qui nous conduit droit entre les bras de la foy, comme en l'Asile & au port asseuré des ames, auquel on trouue du repos & du contentement sans fin. Qu'il n'y a point d'ambition licite & hõneste que de s'esleuer en dignitez & hõneurs par le chemin qu'elle monstre, & qu'elle est seule la vraye science de gouuerner les Republiques & les Monarchies. Vous connoistrez aussi qu'encores que durant cette vie, il soit hors de nostre puissance d'auoir la science exacte de toutes choses, que neantmoins celle où nous pouuons atteindre est tres-vtile, plaisante & honorable; qu'elle nous fait mépriser les choses méprisables du mõde, n'estimer que ce qui en est digne, & reuerer Dieu par dessus tout: cõnoissant par les degrez desquels elle nous esleue plus haut que les autres hõmes, nostre bassesse & humilité aupres de sa diuine majesté. Et alors vous jetterez Agrippa auec sa vanité au vẽt, & croirez que la science nous encline du tout au bien, & nous esloigne du mal cõme d'vn precipice

de tourments & de malheurs. Et puis apres auoir bien contemplé la beauté de la Philosophie, vous direz tous espris & embrasez de son amour, qui sera perdurable sans inquietudes en continuels contentemens & repos, vn million de loüanges à Dieu, & le benirez sans cesse, en le remerciant de la grace qu'il a faicte aux hommes, de leur auoir donné vn si grand bien & fauorable secours que la Philosophie, pour retirer nostre ame de la fange où nous sommes plongez, & quasi noyez; afin que par son moyen nous la remenions au lieu de son origine, en l'approchât par la connoissance de la diuinité qui l'a creée. Mais entre toutes ces ioyes vous en sentirez les fruicts quand vous serez paruenus à la vieillesse: car en ce temps-là que l'aage aura faict decliner vos forces corporelles, & que les organes debilitez n'auront plus assez de vigueur pour le seruice des sens exterieurs, vous serez incapables des plaisirs du corps, de ses exercices & de l'vsage des richesses, quand il vous en resteroit: & vos desirs ambitieux seront refroidis, ne vous demeurant plus d'habileté en vostre corps, qu'au ressentiment des douleurs. Vous connoistrez alors que si ce n'estoit les operations que la Philosophie vous aura apprises, dont la puissance vous sera encores demeuree pour les exercer, qu'il n'y auroit rien de plus vain au monde que vous; rien qui fut plus fascheux & ennuyeux, ny plus subiect au mespris: & en somme vne inutile charge de la terre: comme sont tous ceux, qui ont passé leur aage sans enrichir leur esprit de ces belles connoissances: là où au lieu d'estre desdaignez, chacun honorera vostre vieillesse quand on sçaura que vous aurez esté, & serez encores sages, sçauans, & vertueux: & vos cheueux blancs en cet estat decrepité, feront receuoir & reuerer vos paroles comme autant d'oracles diuins, quand on vous entendra discourir de la Philosophie, & de la vie bien-heureuse, dont vostre ame sera preste d'aller ioüir, apres qu'elle sera deslice de ce corps mortel, où elle ne sera plus attachee ny retenuë que d'vn cheueu.

Courage donc, viue ieunesse Françoise, & vous entre les autres braue Noblesse, embrassez la Philosophie. Vous estimez vne belle chose d'exceller en courage, en force & disposition du corps, d'auoir la voix bonne, & d'estre richement habillez : mais que sert tout cela qu'à monstrer que les Lions, les Elephans, les Cerfs, les Rossignols, les pierreries, les metaux, & en somme toutes les bestes, de la despoüille desquelles nous parons nostre corps, nous sont superieures. Le contentement & l'honneur de viure en la lumiere du monde par la splendeur des ancestres, ou par les biens de la fortune ne vous semble pas petit : mais cela est bien plus grand de s'esleuer par sa propre vertu au dessus des autres hommes, que par ce qui despend d'autruy, & est soubmis au hazard. Vos faits d'armes reluiront bien plus clairement, & passeront à la posterité auec dauantage de lustre & de gloire, estant ornez de la Philosophie, que non pas de ces vanitez, & faux honneurs qui meurent en naissant. Car le vray honneur qui prend sa source des vertus & des sciences, rend venerables ceux qui les suiuent, non seulement durant leur vie, mais aussi il consacre auec vne illustre renommee leur memoire à l'eternité. Vous approcherez en ce faisant de Dieu par la connoissance, & par les belles actions vertueuses. Les bons vous beniront, & les meschants vous craindront, les vns & les autres auront tousiours vostre nom en la bouche, dont l'amour plein de reuerence de ceux-cy, & la tremblante crainte des autres, les feront sans cesse parler. Ie ne vous propose point l'idee d'vne Republique de Platon trop difficile à mettre en pratique, à cause de sa despendance de plusieurs & diuerses personnes. La Philosophie ne demande rien pour nous rendre bien heureux & comblez de vraye gloire & d'honneur, qui ne soit en nostre puissance, & qui ne dépende de nous seuls, sans auoir besoin de l'ayde de personne. Vous le verrez par la lecture de cet œuure, & particulierement où il est traicté des Morales, qui sont si sainctes que personne ne les peut ignorer sans manquer à son deuoir enuers Dieu, & enuers les hommes, & connoistrez à la fin de ce mesme œuure, par les preuues que i'en donne, que la Philosophie, quelque excellente qu'elle soit par dessus toutes les choses, que les hommes peuuent acquerir par les forces naturelles de leur ame, est de beaucoup inferieure à la Theologie Chrestienne, auquel lieu i'ay reserué ce discours, afin qu'apres auoir declaré toutes les parties de la Philosophie, il soit plus aysé à monstrer.

De quelle façon la Philosophie a esté escrite par les Anciens, & pourquoy il en est traicté autrement en ce Liure.

CHAPITRE X.

LEs anciens Philosophes tenoient pour maxime entre eux, que c'estoit malfait d'exposer les secrets de la Philosophie entre les mains du vulgaire: à cause dequoy, afin de ne la publier point au commun peuple, encores qu'ils en diuulgassent les liures, ils auoient accoustumé de la desguiser en sorte, qu'elle ne fust pas facile à connoistre aux esprits grossiers & paresseux, qu'ils jettoient par ce moyen aux arts moins subtils, en l'exercice desquels ils les jugeoient deuoir estre plus vtiles au public: & reseruoient par ce moyē la connoissance des plus hautes sciences aux ingenieux, & constans amateurs de sagesse. C'est ce qui a esté cause qu'Orphee & Musee anciens Poëtes & Theologiens, ont couuert le sens de leurs escrits, sous des fables. Les Pytagoriens auoient accoustumé de dresser des sepulchres vuides comme à des morts, non seulement aux personnes qui abandonnoient la Philosophie, mais aussi à quiconque la diuulgoit temerairement. A raison dequoy ceux de leur secte, & les Platoniciens ont entremeslé leurs doctrines d'enigmes, & voilé ses mysteres de figures, non seulement pour le respect du vulgaire, mais pour dissimuler modestement leur sapience contre la vanité des Sophistes. Heraclite s'est caché dans l'obscurité de sa diction, & en a porté le nom d'obscur. Et Aristote condamnant toutes ces sortes de desguisements en la Philosophie (où ils engendrent ordinairement de l'erreur & de la deception) combien qu'il approuuast leur dessein, de ne diuulguer pas la science au commun peuple; nous a laissé sa doctrine sans l'entremesler de fables, ny d'enigmes: mais il a escrit d'vn stile si resserré & particulier à luy, que les esprits peu esleuez ne sçauroient donner atteinte à son sens, duquel ils sont esblouïz, comme les foibles yeux de la lumiere du Soleil: mesmes les choses qu'il dit auoir escrittes plus facilement, & tout expres pour estre entendues du peuple, ne sont pas sans difficulté. Mais neantmoins ceux qui sont mieux naiz ne laissent pas d'y faire de grands progrez és sciences, par vne continuelle estude, & assidue meditation, que la difficulté de ses liures requiert. Certes ces grands Philosophes auoient beaucoup de raison de departir en ceste maniere quasi insensiblement, par leur sagesse & prudence, à vn chacun les arts & les sciences, selon que son naturel en estoit capable. Et neantmoins ceste façon de proceder n'est pas sans quelque apparence de vanité en eux: car il semble qu'ils ont voulu en ce faisant, estre tousiours estimez & admirez par l'ignorance des autres: ou bien qu'ils ont esté touchez de quelque certaine crainte d'estre repris à l'aduenir par la posterité, qui pourroit par succession de tẽps descouurir mieux la verité, qu'elle ne leur auoit esté connue. Mais en quelque sorte que ce soit, leurs consideratiõs ne sont pas assez fortes pour m'oster l'opinion, que ce n'est point prophaner la science d'en faciliter l'acquisition à tout le monde: & qu'au contraire c'est la faire honorer & reuerer: car il n'y a que les ignorans qui la rejettent & la mesprisent, faute de la connoistre. A cause dequoy, ie tiens qu'il est meilleur d'escrire la Philosophie, quand on pourra le faire, plus clairement, distinctement, & auec moins d'obscurité, qu'ils n'ont pas fait iusqu'à cette heure. Car puis que les sciences sont bonnes non seulement de soy, & en soy, mais aussi vtiles pour faire connoistre aux hommes en quoy consiste leur souuerain bien & leur felicité, durant ceste vie: & que le moyen d'en joüyr plainemẽt est le mesme chemin qu'il faut tenir, pour la posseder encore plus parfaictement en l'autre: que deuons-nous plus souhaitter, que d'ouurir l'entree de cette carriere à tout le monde, afin que ceux qui la voudront courir soient renduz participans de nostre felicité, à laquelle la leur doit estre conjoincte, attendu que nous deuons tous auoir pour but l'amour de Dieu & sa gloire: dont nous serons necessairement enflammez, toutes les fois que par le moyen de ces sciences, nous viendrons à reconnoistre plus particulierement dans les admirables effects de l'vniuers, les merueilles de l'ouurier tout bon & tout sage, qui l'a creé de rien, & assigné à la nature le bel ordre qu'elle tient en la generation, conseruation & corruption de toutes choses? Et puis ce n'est pas assez aux Chrestiens, de sçauoir seulement pour sçauoir: car encores que la science soit vne fin honorable, nostre Religion nous commande de passer outre, & de sçauoir pour enseigner, & faire sçauoir les autres: dont la raison est que nous auons vn lien entre nous, qui nous oblige bien plus

Arist. l. 3. Metaph. c. 4. t. 15. Clemens Alexand. l. 5. strom.

Arist. l. 3. Rhet. c. 5. l. de mund. c. 5.

L. 3. polit. c. 6.

estroictement d'amour les vns enuers les autres, que les anciens Philosophes n'estoient ny entre eux, ny auec le peuple. Et ce lien c'est la charité, par laquelle nostre Seigneur nous commande de l'aymer de tout nostre cœur, & nostre prochain comme nous-mesmes : en quoy consiste la perfection de toute la Loy, & des Prophetes. Et partant n'y ayant rien en quoy nous puissions rendre plus certain & euident tesmoignage de nostre bienvueillance enuers nos amiz, qu'en leur cômuniquant librement ce que nous auons de plus precieux, & qui peut dauantage establir leur repos durant ceste vie, & apres (c'est à dire à iamais :) il ne faut pas cacher la science qui contient tout cela. Et d'ailleurs, dautant qu'il y a moins de vertueux que d'autres, & que le repos des gens de bien entre tous sera plus grand, quand vn chacun se rangera à la raison, selon les preceptes de la Philosophie : c'est mon aduis, qu'il faut mettre en la plus claire & visible montre, qu'on pourra, la beauté naturelle des sciences & de la vertu, afin qu'elles puissent mieux attirer les hommes à les aymer, lors qu'elles seront despoüillees des difficultez qui les desguisent, & les rendent si rudes & desagreables, que ceux mesmes, qui par quelque lumiere naturelle, ou poussez d'vn bon instinct, en font cas & les estiment, s'en reculent pensant que le chemin de les approcher soit trop rude & trop penible. Et lors que ce voile obscur sera leué de dessus leur beauté, c'est sans doubte que chacun en sera espris : car si la vertu pouuoit estre connue des hommes, elle exciteroit de merueilleuses flammes d'amour en leur cœur, comme dit Platon.

S. Matth. 22. 39.

Plat. in Phæd.

Pour ayder à faciliter la connoissance de la Philosophie, ie n'ay point fait de difficulté d'en traicter en François, considerant que les Grecs, les Romains, & les Arabes l'ont escritte en leur langue, & que cette grace ne doit point estre enuiee à nostre nation, laquelle en est fort capable à cause de sa subtilité, & qui en a besoin plus qu'aucune autre, pour tenir en bride & arrester la prõptitude de nos esprits : joint qu'il me semble en verité que ces langues là ont tenu assez long tẽps à part elles les sciences sous leur empire : & qu'il est temps de les en tirer, pour en donner la joüissance, & la communiquer à la nostre. Dequoy ce bien reuiendra pour le moins à la nation Françoise, que par ce moyen nous nous serons comme remiz en liberté, & affranchiz de la subjection que nous auons au langage des autres : & qu'il ne sera plus necessaire de consommer vne partie de nostre aage à les estudier, pour auoir la connoissance des choses. On peut adjouster à ces considerations celles de l'estat, où la pieté & la Religion sont reduictes en ce Royaume, par les erreurs au faict de la Religion qui s'y sont coulees : car estant couuertes de fraudes, & de sophismes les plus deceuans que les innouateurs ont peu inuenter, ces tromperies ne peuuent pas bien estre descouuertes & cõuaincues, qu'auec vne extresme peine, & auec beaucoup de temps sans la Philosophie : pour montrer la verité des choses dõt ils abusent par ignorance ou par malice, se seruant d'elle contre toute raison. A cause de cela il est trex-expedient que ce liure soit escrit en la langue du vulgaire. Et d'ailleurs, puis que les sacrez liures de la Religion sont maintenant entre les mains du commun peuple, où ils ont esté miz par ceux qui les ont corrompuz, & prophané ses mysteres, voulant qu'il en soit le juge, comme si c'estoit quelque œuure mecanique & vulgaire, & non ordonnee pour luy estre distribuee par ses pasteurs legitimes, & par ses docteurs : la Philosophie ne rougira point de se voir maniee par le commun, à la suitte de sa superieure & maistresse, pour la seruir : ny moy par consequent, quand ie n'aurois point eu d'autre raison, pour la diuulguer en sa langue.

En somme, estant certain que tout le mal que nous faisons, tant contre Dieu, contre le bien public & particulier, que contre nous-mesmes, prend sa source de quelque espece d'ignorance, qui nous montre vn faux bien pour le vray. Le deuoir oblige tous ceux qui ont quelques moyens pour ayder à la chasser, de les communiquer au public, le plus facilement & intelligiblement qu'ils pourront ; en sorte que chacun s'en puisse preualoir s'il est possible. Car quelque facilité qu'on apporte aux sciences, elles donnent encores tousiours assez d'exercice aux beaux esprits, & rejettent bien loin ceux qui ne sont pas bien enflammez d'vn perseuerant desir de sçauoir. Et la raison de cela gist non seulement en ce que la Philosophie traicte des choses hautes & esleuees : mais aussi parce qu'estant la medecine des ames, qui les guarit de l'ignorance, & y introduit la science & la vertu : elle ne peut desraciner les fausses opinions & les vices, sans quelque peine & douleur. Il est certain qu'és chemins par où la Philosophie nous conduit à la felicité, il s'y trouue quelquesfois des espines & des rochers, auparauant que d'arriuer aux fleurs, & aux roses

Arist. l. 3. Eth. c. 2.

qui

qui croissent en la plaine. Elle est belle & attrayante de sa nature, mais ce n'est pas vne beauté delicate, & vn en-bõ poinct pour agreer à la veuë, ou à l'attouchemẽt de son premier abord. Elle est toute de nerfs, de force, & de vigueur, & ne plaist qu'à l'entendement. La majesté qui domine en elle, & ses discours seueres, lors qu'elle parle en son palais, la font sembler vn peu de difficile accés: car seant en son throsne, elle ne se laisse aborder que par la seule raison humaine: comme on voit ces souuerains Magistrats pleins de grauité en leurs sieges, qui ne prestent les oreilles qu'à la Iustice seulement, qu'ils rendent à vn chacun: & au partir de là conuersent doucement auec les compagnies, comme font les autres hommes. Car si vous la tirez hors de chez elle, pour la mesler auec les autres sciences, elle se familiarise par tout, les rend plus agreables, & leur donne de l'authorité. C'est pourquoy ie compare la Philosophie aux plus excellents parfums, comme l'ambre, le musque & la ciuette, dont l'odeur, qui est quasi insupportable à part, se tempere, deuient douce & agreable, estant mixtionnee auec les autres choses.

En quelle maniere la doctrine d'Aristote & de ses interpretes est suyuie en cet œuure.

CHAPITRE XI.

ARISTOTE estant celuy qui a le mieux sceu, & le mieux escrit de la Philosophie, pour faire sçauoir vrayement & solidement: & moy, m'accordant à ce que dit Alexandre Aphrodisee, que sa doctrine est auec beaucoup moins d'ambiguité, plus esloignee d'erreur & de repugnance, que celle des autres Philosophes (à cause dequoy il faut suyure sa voye, pour paruenir à la sapience humaine) ie me suis resolu de marcher sur ses pas en vne grande partie de ce mien liure, non sans examiner sa doctrine par les principes mesmes qu'il a donnez, & par la demonstration. Car qui ne la prendroit pour guide, on se pourroit esgarer bien souuent dedans l'obscurité de ses liures, & en la diuersité de ses interpretes, lesquels ordinairement tirent des opinions differentes d'vn mesme texte, chacun à sa fantaisie. A pas vne desquelles ie ne m'arresteray, non plus qu'au texte d'Aristote mesme, sinon entant que la demonstration qui s'en pourra faire, m'apprendra que la verité y est conjoincte. Car encore qu'il merite le nom de Prince des Philosophes, & de pere des disciplines, & qu'Auerroes qui a gaigné par ses labeurs sur les œuures de ce grand Philosophe, le nom de Commentateur, escriue, qu'il ne s'est trouué depuis Aristote iusques à son temps, en l'espace de quinze cens ans, nul erreur és sciences qu'il a inuentees, à sçauoir la Logique, la Naturelle & la Diuine: toutesfois puis qu'il est homme, il a esté subject à faillir, & bien que ce soit moins que tous les autres, qui l'ont deuancé, il n'a neantmoins pas eu tant du diuin, que quelque chose ne luy ait esté celee. Dequoy plusieurs ont eu opinion, que luy-mesme s'apperceuant, il s'est caché quelquesfois tout exprés dessous vn stile obscur, de peur d'estre repris par la posterité, comme il a attaqué les autres Philosophes qui l'ont precedé: Imitant en cela, dit Attalus le Philosophe, la Seiche, qui jette vne humeur noire, pour troubler l'eau, afin d'eschapper des retz des pescheurs, qui l'a chassent. On pourroit dire pourtant que cela vient de ce qu'Aristote inuentant alors la plus grande partie de sa doctrine, il ne pouuoit pas cultiuer tout. En somme, ie tiens qu'en matiere de Philosophie, on ne se doit pas fier en l'auctorité, mais seulement en la demonstration, qui est la vraye pierre de touche de la verité: ny se fonder sur aucun principe, dont la premiere origine ne soit soubmise à la connoissance naturelle des sens & de l'entendement humain: puis qu'en la Philosophie il faut sçauoir auparauant que de croire: tout au contraire de la vraye Religion, en laquelle il faut croire premier que de sçauoir: car la foy precede la science en la Religion, & elle la suit en la Philosophie.

Auer. in proem. phi.

Donques en philosophant, ie procederay auec Aristote mesme, par la raison qui est l'instrument des Philosophes, comme dit Platon: & suyuant l'aduis de Clement Alexandrin, qu'il ne faut croire à personne plus qu'à la raison, qui semblera plus probable. En somme, ie traicteray auec luy, comme il s'est comporté enuers les autres Philosophes qui l'ont deuancé, & à l'endroict de Socrates & de Platon ses maistres: desquels il auoit appris à preferer la verité à toutes choses: me tenant à ce qu'il a escrit, que pour la conseruer, vn chacũ, & principalemẽt le Philosophe, deuoit refuter ce qui estoit de luy-mesme,

Plat. 9. dialog. de repub.

Arist. l. 1. Eth. c. 6.

& que combien qu'ils fussent de ses amiz, que cela est sainct de preferer la verité à l'honneur: Ce que ie m'efforceray d'ensuyure, sans auoir esgard à l'authorité de qui que ce soit, quand elle contreuiendra à la raison, ny refuser aussi ce qui sera de vray, de quelque part qu'il puisse venir. Car il nous a assez appris comme il faut rechercher la verité, discerner le vray du faux, & esprouuer ce qu'on aura trouué. Et certes il y a trop longtemps qu'on s'amuse à maintenir les opinions diuerses de ses interpretes, chacun s'opiniastrant à ensuyure quelqu'vne particuliere, selon que la passion le pousse, ou que quelqu'autre accident luy engage mal à propos bien souuent. Tout cela doit estre banny de la Philosophie, comme ne ressentant rien de la dignité & liberté du vray Philosophe. La demonstration est la reigle la plus iuste, la plus honorable, & la plus seante aux Philosophes, qui ne doiuent receuoir aucun tiltre ny authorité que de la verité seule. Et si on suit quelqu'vn d'eux, faut que ce soit entant qu'il a la raison de son costé, & pour l'amour de la raison mesme, & non d'aucune autre consideration. Car ces diuerses sectes sont dangereuses en la Philosophie, où elles desguisent la verité, mettant tout en combustion, ainsi que les diuers partiz en vn estat. Mais sur tout ie desire qu'on bannisse ce nom de Ramistes, auquel ie croy que l'ignorance & la seule opiniastreté de ceux qui le portent, a donné lieu & reputation. Ioinct que la doctrine sans doctrine de Ramus, autheur de ceste secte, estant pour embroüiller, & non pour esclaircir la verité, est plus propre à leur nouuelle opinion de la Religion, que celle d'Aristote, qui va tout droict au vray. Pour mon particulier, ie n'ay rien trouué en ce que i'ay veu de ses escrits traittant de la Philosophie, sinon qu'il y estoit vn des plus ignorans hommes, qui se soit iamais meslé d'en escrire, auec du nom. Et pour certain il ne s'est mis à choquer Aristote, qu'à faute de comprendre son intention & son sens, tout ainsi qu'il y a vne fausse vaillance, qui jette des hommes hazardeusement en des perils inconnuz, où ils ne se fussent iamais aduancez s'ils les eussent descouuerts auparauant que d'y entrer. La difficulté de la Philosophie d'Aristote luy fit comprendre, qu'il estoit besoin de la rendre plus facile: mais faute d'entendre les sciences il les a embroüillees, au lieu de les demesler. De sorte que ie ne trouue pas seulement qu'il merite d'estre appellé Philosophe, ny de donner le nom à vne secte, si ce n'est par l'audace de s'estre attaqué au plus grand des Philosophes, de la façon que l'Icare des Poëtes laissa le sien à la riuiere où il fut noyé, estant descheu de sa temeraire entreprise.

Ie veux aussi à l'exemple des Auettes, qui font leur miel des fleurs de diuerses herbes, prendre en partie la doctrine de ce liure non seulement d'Aristote, mais aussi de tous ses interpretes & commenteurs: en l'imitant en cela luy-mesme, qui a puisé beaucoup de la sienne des escrits & enseignemens des Philosophes, qui estoient deuant luy, aussi bien que de son inuention, pour en faire vn corps. Mais ie me seruiray principalement de ses liures, lesquels peuuent estre comparez à vne belle grande ville, où les aduenuës sont bien posees, la grande place & les ruës en bel ordre, & bien scituees, les palais garniz de riches vases d'or, & autres meubles de prix. Mais si vous les voulez voir par dedans, vous trouuerez les entrees difficiles & obscures, vne grande partie des meubles sans ordre; la plufpart des chambres, des salles, des cabinets si meslez & ambarassez, qu'il est impossible d'y entrer sans lumiere empruntee, & d'en sortir qu'auec vne infinité de difficultez, ou le fillet en la main, comme pour se demesler du labyrinthe de Dedale. Et mon dessein est, au lieu de ces maisons obscures, d'en bastir des mesmes materiaux, qui soient bien claires, qui ayent l'yssue & l'entree aisee, & tous les appertemens bien percez au Soleil: de maniere qu'on puisse entrer dedans ou sortir, & se pourmener par tout, sans auoir besoin d'autre guide, ny lumiere pour s'en tirer. En quoy i'ensuiuray le plus pres qu'il me sera possible, Euclide, lequel a rassemblé les diuers theoremes & problemes de tous les Mathematiciens qui estoient deuant luy, les redigeant au bel ordre qu'il nous a laissé dans ses liures, dont est venuë en partie la facilité des Mathematiques, & la gloire qu'il en a acquise & meritee à bon droict. Car c'est la belle disposition & la forme, que l'Architecte donne à l'edifice, qui est digne d'estre loüee, & non la seule excellence des materiaux, attendu que c'est vne chose commune aux sçauants, & ignorants ouuriers: car il n'y a que Dieu seul de tous les agents, qui produise la forme & la matiere, estant reserué seulement aux autres de comproduire les formes auec le composé. Et puis tout ainsi qu'vn mauuais Capitaine ne sçauroit executer auec le mesme nombre de soldats, vne entreprise, que pourra mettre à fin celuy qui sçaura bien le mestier de la guerre: semblablement

blablement vn homme ſçauant auec du iugement fera merueilles des meſmes choſes, qui ne ſeruiront à vn autre ſans iugement, qu'à le faire moquer, & faire paroiſtre ſon impertinence au public.

Or dautant qu'il n'y a rien de plus beau, ny de plus diuin en l'vniuerſité de la nature, que l'ordre dont toutes les choſes y conſpirent entre elles: que tout ainſi que ſans l'ordre le grand nombre d'hommes auec des armes ne fait pas vne armee, mais pluſtoſt vne multitude confuſe: que les regles & les preceptes de la Philoſophie au lieu d'inſtruire & d'edifier, ne font qu'embroüiller la ceruelle des diſciples, s'ils ne ſont donnez auec vne certaine proportion de degré en degré. Et finalement ſçachant que l'office du Philoſophe doit eſtre d'ordonner, cela n'appartenant qu'à luy ſeul, i'ay gardé l'ordre conuenable aux matieres dont il eſt traicté le plus exactement qu'il m'a eſté poſſible: en quoy i'euſſe bien deſiré de ſuyure touſiours celuy qu'Euclide tient en ſes elements, comme eſtant le plus propre & le plus ſeur à enſeigner facilement les ſciences. Mais la Philoſophie ne le peut pas porter par tout, dautant qu'il eſt impoſſible de diſpoſer ſes matieres & propoſitions en telle ſorte, que la precedente demonſtre touſiours ce qui la ſuit; comme és Mathematiques, ſans rien preſuppoſer. A ce defaut ie m'eſtudie de l'imiter le plus pres que ie puis, eſuitant ſoigneuſement le deſordre, que ie connoy autant ennemy & contraire aux diſciplines, comme l'ordre embellit les ſciences, & eſt fauorable à ceux qui les apprennent. L. 1. Metaphyſ. c. 2.

Ie n'entreprés de traicter que des principaux poincts, & le ſolide de tout ce qui peut le plus ſeruir à la felicité actiue & à la contemplatiue, ſans m'arreſter aux curioſitez qui approchent de l'inutilité, & obſcurciſſent les choſes vtiles & neceſſaires: comme les mauuaiſes herbes qui eſtouffent les bleds, & n'eſſaye que de rendre la connoiſſance de la Philoſophie, & de ce qu'on peut ſçauoir, & ne ſçauoir pas, plus facile & plus breue qu'elle n'a eſté iuſqu'à ce temps, ſans retrancher rien du bon ny du ſolide: i'en arrache ſeulement les eſpines, & oſte les pierres du chemin: & fends les rochers pour faire voye, afin qu'on puiſſe monter aiſément au ſommet de la ſapience. Mais en ce que ie touche, qui eſt comme i'eſtime, ce qui eſt ou ſeul, ou pour le moins le plus digne d'eſtre ſceu en la Philoſophie, & qui merite qu'on y occupe ſon eſprit, quand on veut ſçauoir ſolidement pour l'amour de la ſcience: i'eſſaye de n'y oublier rien: ayant appris d'Ariſtote, que celuy qui philoſophe de propos deliberé ſur quelque ſubiect, doit regarder exactement & non negligemment la choſe dont il traicte, ſans laiſſer rien paſſer, mais eſclaircir en chaque choſe la verité: & que l'office de celuy qui enſeigne les autres, bien qu'ils n'euſſent pas la volonté de ſe rendre parfaicts en l'art ou ſcience, eſt neantmoins de les pouuoir enſeigner exactement. L. 3. pol. c. 8. L. 4. c. 1.

Ie n'approuue pas, comme i'ay deſia dit, de traicter des ſciences par auctoritez, non ſeulement parce que cela eſt contraire & eſtrange à la nature de la Philoſophie: mais auſſi à cauſe qu'il me ſemble quand la demonſtration marche, que ce ſeroit vne choſe vaine & ſuperflue, qui ſeruiroit pluſtoſt à interrompre le fil du diſcours & l'obſcurcir, qu'à ayder à l'intelligence de la queſtion qu'on peut eſclaircir. Mais neantmoins i'ay voulu rapporter grand nombre de textes d'Ariſtote en teſte des chapitres de cet œuure, pris de diuers endroicts de ſes eſcrits ſur chaque matiere que ie traicte, pour luy faire dire par ſes propres paroles, en l'ordre que ie les rapporte de diuers lieux, ſa doctrine plus clairement beaucoup, que quand ces paſſages ſont ſeparez les vns des autres, comme ils ſe trouuent en ſes liures. Ce que i'ay fait y eſtant conuié pour pluſieurs raiſons: Premierement parce qu'il eſt le Prince de la Philoſophie demonſtratiue, & que ſa doctrine eſt reconnuë pour vraye, ſans qu'on ait iamais trouué d'erreur en ſes principes, bien qu'il ait erré en quelques concluſions, où ſon eſprit n'a pas eſté addreſſé, faute de la reuelation des principes de la foy, qui l'excitaſſent aux diſcours dont il euſt peu tirer les concluſions qu'il a ignorees: comme entre autres la creation du monde en temps, que ie collige de ſes propres principes. Secondement, afin que cela ſerue comme d'vn abbregé de demonſtrations quand on voudra, à cauſe de l'auctorité que luy ſeul des Philoſophes payens, a iuſtement meritee & acquiſe, non ſeulement en l'eſcole de Philoſophie, mais auſſi en celle de Theologie: n'eſtant pas à propos de venir à la demonſtration à toutes les occaſions où il eſt requis de propoſer quelques concluſions. En troiſieſme lieu, parce que c'eſt vn moyen d'apprendre en bref toute la ſubſtance de ſa doctrine par ſes paroles, en l'ordre qu'elle peut eſtre le plus facilement entendue. A quoy ie joincts encores qu'il ſeroit bien

difficile de donner des decisions, & establir des principes si succinctement, ny auec des termes si significatifs & propres, comme il a fait. Et en somme, parce que sans qu'il soit necessaire d'auoir tousiours ses liures, on pourra voir dans cettuy-cy sa doctrine sommairement par ses propres paroles, qui sera vne grande commodité. Et dautant que si ie ne rapportois son texte en la langue qu'il l'a escrit, quelqu'vn pourroit doubter si la version Latine seroit bonne: & que d'autres seront bien aises de trouuer le Grec en ce liure, sans auoir besoin de recourir ailleurs; i'ay voulu pour les soulager, que le Grec y fust mis auec la version Latine. Ie ne m'amuse pas à traduire mot à mot les textes que ie rapporte, voulant seulement faire connoistre sa doctrine, & en quoy ie m'y conforme. Ie n'ay rapporté aucuns desdits textes iusqu'en ce lieu, ny ne commenceray à en rapporter qu'alors que i'entreray en matiere, estimant qu'il suffit cependant de les cotter en marge. Quant aux autres Autheurs, ie ne les citeray que le moins que ie pourray, afin de reduire le tout à la demonstration autant qu'il sera possible, sans m'assubjectir à rapporter leur texte, comme ie feray celuy d'Aristote.

Quoy que i'aye dit en ce discours, ie n'entens pas pourtant d'esloigner les studieux des liures d'Aristote; tant s'enfaut, i'exhorte le plus que ie puis les lecteurs de les lire, en continuant la reuerence qu'on doit à ce grand Philosophe, comme au pere des sciences: & sur tout ie conseille d'apprendre à construire son texte, qui est le plus vtile moyen d'y faire son profit: car on tire de ses paroles, comme dit Themistius, la verité en les considerant souuent, ainsi qu'on fait sortir du feu de deux cailloux, en les choquant ensemble. Mais parce qu'ainsi que le mesme Themistius escrit, son elocution est difficile, & les traictez de quelques vns de ses liures, & principalement ceux de la Metaphysique: estant posez sans ordre, rendent ses escrits tout plains d'obscuritez. Son abbord est si perilleux à ceux qui n'ont encores aucune connoissance de la Philosophie, que la plus-part y font naufrage en allant droict à luy. A cause de cela i'ay iugé qu'il est meilleur à la ieunesse de voir premierement ce liure, lequel embrasse d'ordre les parties de chaque science, qui sont espandues en ses œuures par pieces, pour s'en seruir comme d'vne carte marine, & d'vne boussolle parmy ses escrits, qui ressemblent vne mer toute pleine d'escueils: & qu'on peut dire aussi estre vne viue source de la vraye Philosophie, laquelle n'est pas si plaisante parmy les rochers, les montaignes, & les precipices dont elle sort, qu'alors qu'elle est deuenuë vne claire riuiere, faisant son cours au trauers de quelque belle campagne.

Themistius 3. de anim.

Des humeurs & aage propres à la Philosophie, par quelle discipline il faut commencer, & comment lire cet œuure.

CHAPITRE XII.

LA premiere chose qu'il faut faire pour enseigner les sciences, c'est de choisir les humeurs & l'aage, particulierement de ceux qui doiuent estre initiez en la Philosophie, & considerer la façon dont ils ont esté nourriz iusques alors pour connoistre s'ils sont propres à receuoir la doctrine, & quelle sorte de discipline leur conuient: car il y en a qui en sont du tout incapables; & de ceux qui en sont capables, les vns plus nais à vne discipline qu'à l'autre. Socrates disoit qu'ainsi que sa mere, qui estoit Sage-femme, ne pouuoit faire accoucher les autres, si elles n'estoient enceintes auparauant que de venir en ses mains: tout de mesme qu'il n'eust sceu faire enfanter de la science à ses disciples, s'ils n'en auoient les esprits gros: c'est à dire propres à receuoir la science, & capables de discipline. Car il y en a de si terrestres, qu'ils doutent des choses claires comme le iour, & connuës par soy: & ceux-là sont du tout incapables de discipline. Et y auroit de la folie, & de la perte de temps, de s'amuser à vouloir endoctriner les gens de telle condition: Dautant que, comme dit Ciceron, combattre contre les Dieux à la façon des Geants, n'est autre chose que repugner à nature. Et pour le regard de la qualité de la doctrine, il est tres-certain, comme a tres-bien dit Hippocrates, que l'esprit de l'homme a la mesme proportion auec la science, que la terre auec la semence: laquelle combien que de soy elle soit feconde, & propre à porter des grains, toutesfois il est besoin de la cultiuer, & regarder

Plat. in Theaetet.

Cicer. de senect.

Hippocr.

& regarder à quel genre de semence elle s'accorde le mieux. Et qui voudroit faire apprendre quelque science repugnante à la capacité de celuy qu'on veut instruire, ce seroit consommer en vain le temps du Precepteur & du disciple : violant ce precepte, qu'il ne faut rien faire ny dire en despit de Minerue.

L'ordre le plus propre & conuenable, selon sainct Thomas, pour apprendre les sciences, c'est premierement d'estudier la Grammaire, & puis apres la Logique : parce qu'elles preparent la maniere de sçauoir en toute la Philosophie. Secondement ce sont les Mathematiques, à cause qu'elles n'ont point besoin d'experience, & ne passent point par dessus l'imagination que les ieunes gens ont bonne. La science naturelle marche en tiers lieu, dautant qu'encores qu'elle ait besoin d'experience, toutesfois elle ne passe point pardessus le sens ny l'imaginatiõ. Les morales, qui ont besoin d'experience, & requierent que l'esprit ait de la force pour resister aux passions, tiennent le quatriesme lieu. Et finalement la derniere, c'est la Metaphysique, à cause qu'estant pardessus les sens, elle requiert vn solide & vigoureux esprit.

Il est tres-certain que la Grammaire & l'histoire sont les plus propres & faciles pour la ieunesse, parce qu'elles sont les plus aysees à retenir de toutes, & que la ieunesse les peut quasi apprendre auec la seule memoire sans discours. Mais incontinent que la ratiocination a quelque vigueur, les Mathematiques sont les plus faciles à apprendre de toutes les sciences tant reelles que rationelles. Car par la seule Logique naturelle qui est nee auec nous, c'est à dire par la puissance ou faculté de discourir que la nature a emprainte en l'ame de tous les hommes, ces sciences peuuent estre aysement apprises, si non à perfection, pour le moins auec tant d'auancement qu'elles seruiront infiniment par l'ordre de leur progrez, & par la netteté de leur ratiocination à esclaircir le moyen & la methode d'acquerir les autres sciences. Estant la plus propre pour le commencement à exercer auec certitude la Logique artificielle, qui est l'instrument de toutes les disciplines & arts, pour s'adexter à en sçauoir bien vser. C'est pourquoy l'escholle de Platon portoit sur le front de son entree : *Que personne n'entre ceans sans Geometrie.* Ce grand Philosophe voulant que tous ceux qui viendroient à ses leçons fussent imbus des preceptes de cette science : dautant qu'il sçauoit combien ils seroient plus capables puis apres de receuoir les autres disciplines. Aristote presupposant cette instruction de la Geometrie, la plus part des exemples qu'il donne en sa Philosophie, sont prises des Mathematiques. Donques il sera bon que ceux qui se voüeront du tout aux sciences contemplatiues où actiues, où qui y voudront acquerir quelque perfection, ne laissent pas les Mathematiques en arriere, & principalement en ce qui concerne l'Arithmetique & la Geometrie qui en sont les plus pures parties. En quoy ie n'entens pas pourtant qu'on y employe beaucoup de temps, si ce n'est quelqu'vn qui se voulust dedier principalement à ces sciences-là. Mais qu'on voye seulement les liures des Elemens d'Euclyde du tout ou en partie, quelque chose de l'Arithmetique, & vn traicté de la Sphere aussi : car cela suffira pour estre introduict par toutes les autres. Mais cette connoissance n'est pas toutesfois si necessaire absolument, qu'on ne puisse sçauoir sans elle, auec plus de peine & de labeur.

Ar. l. 2. Metaph. c. 3.

L'ordre que ie tiens en ces discours Philosophiques n'est pas semblable de poinct en poinct au chemin que ceux qui m'ont precedé, ont tracé : car pensant pouuoir rendre vn homme sçauant en la Logique, la Physique, & la Methaphysique chacune à part : sans le faire sortir de l'vne, pour rechercher de l'ayde en l'autre : ils ont esté contraints de rapporter en chacune d'elles beaucoup de choses qui appartiennent aux autres, dautant que ces sciences ont vne telle dépendance entre elles, que l'vne ne peut estre bien sceuë sans quelque participation de l'autre. Et ainsi en traictant les choses hors de leur lieu & de leur temps, il me semble qu'ils les ont toutes remplies d'obscurité par cette confusion, & se sont esbloüis & embarassez eux mesmes ; de sorte que plusieurs y ont veu assez trouble. C'est pourquoy afin de ne tumber pas en cet erreur : i'ay voulu traicter chaque matiere à part, disposant les subjects de sorte, que le premier ayde le second, & cettuy-cy le troisiesme autant qu'il m'a esté possible : & ainsi d'ordre, ensuiuant de plus pres que i'ay peu la methode des Mathematiques. C'est aussi la raison qui m'a empesché de suyure en tout l'ordre que sainct Thomas estime le meilleur. Car pour les raisons que i'ay dites de la facilité des Mathematiques, i'estime qu'elles doiuent preceder la Logique. Et puis i'ay separé la Metaphysique en deux parties, desquelles i'ay iugé

que la premiere deuoit immediatement suiure la Logique : parce qu'elle donne de la lumiere à la connoissance des choses contenuës dessoubs chaque science : attendu qu'elle traicte de leurs principes communs, & que la seconde partie de la Metaphysique deuoit preceder les Morales. Ce que ie pose les Morales aux dernier rang en ce liure, ce n'est pas que ie sois d'opinion qu'elles ne doiuent estre enseignees qu'en l'aage meur; au contraire ie suis d'aduis auec Plutarque qu'il y faut instruire de bonne heure & bien soigneusement les ieunes gens, voire plus qu'en aucune des autres sciences : à cause qu'ils viuent plus selon l'institution qu'on leur baille, que par ratiocination. Et commencer les premiers traicts par là auec les Mathematiques : afin que ce soit comme vne antidote contre le vice, qui pourroit faire vser des sciences contemplatiues iniustement, s'il s'emparoit le premier de la place. Ce que ie ne dy pas sans raison : car encores qu'il y ait plus de peine pour eux à acquerir l'habitude de la vertu Morale, à cause de la violence de leurs passions, lesquelles au commencement de la ieunesse sont comme les torrens qui ne peuuent estre arrestez par les leuees qu'on y oppose, & qui s'espandent par tout auec plus de violence, quand ils ont renuersé ce qu'on auoit dressé contre leurs cours. Et que mesme il leur soit plus difficile de paruenir à la connoissance de la vertu, à cause de l'experience du monde qui manque à leur aage, laquelle est requise en ces sciences, qu'à ceux ausquels l'aage en a apporté la pratique. Neantmoins ils ne sont pas du tout incapables d'en auoir la science, laquelle telle qu'on la peut imprimer en leurs tendres esprits, seruira beaucoup à leur ayder à les dompter plustost, & sera cōme vne semence qui produira de bon fruict en son temps : (encores qu'il soit tardif en quelques vns) & les disposera à l'acquerir parfaictement, & les habitudes des vertus lors que leur aage le pourra porter. A quoy conuient ce que dit Aristote, qu'il faut que celuy qui doit estre auditeur des discours de l'honnesteté, de l'equité & de tous les autres poincts de la science Morale, ait esté bien nourry en sa ieunesse. Car cette disposition luy tiendra lieu de principe, & s'il y est suffisamment confirmé, il ne recherchera point d'autre demonstration. De sorte qu'il est expedient que celuy qu'on veut instruire en cette doctrine, ait desia eu en luy mesme l'impression de ces principes, ou pour le moins qu'il soit disposé à les receuoir facilement, car s'il n'a ny l'vn ny l'autre, sa peine sera plus grande à apprendre, & luy en danger d'estre incapable du tout d'vne telle science. Ce que i'ay donques colloqué les Morales apres les autres sciences, c'est pource que ie pretens auoir rendu les contemplations si faciles, qu'on les pourra aysément entendre en peu de temps. Ioinct qu'elles peuuent estre aprises par la seule doctrine sans beaucoup d'experience du monde.

L. 1. Eth. vel c. 3.

C. 4.

Combien qu'il ne soit pas possible d'ordonner les choses en la Philosophie de sorte, que les precedentes facent tousiours connoistre exactemēt la nature des suiuantes comme en la Geometrie, à cause de leur diuersité : toutesfois ie pretends les auoir digerees en sorte, qu'il est plus facile d'entendre la Logique, la Physique, & la Metaphysique, & la Morale de la façon qu'elles sont expliquees & disposees en ce liure, & comprendre mieux leur nature & essence, qu'il n'estoit aysé d'apprendre parfaictemēt l'vne des trois premieres, seulemēt en vn mesme espace de temps. Mais parce que ie ne discourre ordinairemēt de la nature de chaque subject qu'en son lieu propre, & que la connoissance de l'vn est necessaire, ou à tout le moins fort vtile pour acquerir la connoissance de l'autre, & qu'il est impossible, comme i'ay dit, de disposer les propositions en tel ordre que les precedentes suffisent pour entendre les suiuantes. Ie conseille ceux qui ne sont pas encores aduancez en la Philosophie, lesquels voudront lire cet œuure en intention d'entendre clairement ce qui y est contenu, de ne s'arrester pas à la comprendre exactement dés la premiere lecture qu'ils en feront, laquelle ne doit estre presque que comme celle d'vne histoire. Car ce sera assez apres cette course lors qu'ils seront arriuez à la fin de la carriere de se pouuoir representer d'vne connoissance entre confuse & distincte tout ce qui y est expliqué en general : & l'endroit où chaque matiere est declaree. Cōme on s'imagine à peu pres la situation des regiōs, des Empires, & de leurs prouinces en gros, apres auoir consideré vne carte vniuerselle ou mappemonde, dont on ne sçait pas bien encores distinctemēt les diuisions & departemens. Car venant apres à relire cet œuure, pour la seconde fois, si on rencontre de la difficulté en quelque traicté, on sçaura le lieu où l'esclaircissement s'en peut trouuer. Et ainsi, auec quelque trauail & continuelle attention, y appliquant son esprit & son soin vigoureusement, comme requiert Aristote, & non negligemment : vn homme

L. 3. Pol. c. 8.

homme se pourra instituer soy-mesme en la Philosophie, & s'y rendre sçauant par le moyen de ce liure, l'ayant estudié tout du long. Car la Philosophie ne se peut pas bien apprendre par pieces comme vne histoire, ou quelque chose de semblable, en quoy la seule memoire est requise, dautant que les sciences qu'elle contient, sont fondees sur des principes & des ratiocinations qui aydent à la connoissance les vnes des autres.

Du style dont les sciences sont traictees en cet œuure.

CHAPITRE XIII.

IE me suis proposé en mettant la main à la plume pour traicter des sciẽces en cet œuure, de ne m'arrester pas à la recherche des belles paroles, ny à l'ornement du langage: estimant que quand ie pourrois esperer d'y paruenir, & de m'ayder aussi heureusement de l'eloquence comme plusieurs autres de ce temps, lesquels s'y estudient: qu'il ne seroit pas à propos de m'y occuper. Par ce premierement que les choses n'estant pas soumises aux paroles, mais les paroles aux choses, ce n'est point à la Philosophie qui a la verité des choses pour but de s'arrester à cette curiosité. Au contraire suiuãt ce que Platon enseigne, si nous mesprisions les paroles quand il est à propos, nous en seriõs plus riches és choses. Secondement dautant qu'il faut proposer les sciences le plus facilement qu'on pourra, à quoy il semble que l'eloquence repugne: parce que le principal embellissement de l'oraison consiste és tropes & figures, lesquelles sont suiuies d'ambiguitez qui engẽdrent bien souuent de l'obscurité & de la deception: au moyen dequoy on pourroit s'arrester quelquesfois à ce qui est faux au lieu de prendre le vray. Et en troisiesme lieu, par ce qu'il semble que le subject de la Philosophie ne le peut pas porter, estant propremẽt de ces choses desquelles on dit pour le regard de la façon de les traicter; que la chose defent d'estre ornee, se contentant qu'on l'enseigne. A toutes lesquelles raisons, adioustãt ce que Theophraste le disciple d'Aristote disoit, que les hõmes rustiques peuuent bien parler deuant les grãds & eloquens personnages, pourueu que ce soit auec raison. Et finalement S. Augustin qui estime qu'il est meilleur d'estre repris des Grammairiens, que non entendu du peuple. I'estime que la Philosophie sera mieux traictee & plus à son aduãtage sous vn style mediocre estãt purement & veritablement expliquee auec facilité, que par aucun ornemẽt de paroles. Tout ainsi qu'vne belle femme estant habillee fort simplement & modestement plaira dauantage à ceux qui auront le iugement bon, que si elle estoit vestuë de riches habillemens qui cachassent sa beauté. Et partant ie m'estudieray seulemẽt d'en esloigner tout ce qui peut y apporter de la difficulté, & de choisir pour cet effect des termes propres, qui soient clairs & intelligibles. Car pourueu qu'ils facent voir les sciences telles qu'elles sont de leur nature, on les trouuera plus agreables en la naïue beauté & grauité qui leur est essentielle & plus aymables, que par aucun embellissement de langage. Il ne faut pas aussi les escrire auec des paroles superfluës, de peur que dans leur trop grande estenduë l'esprit se relaschant, perde sa vigueur à les comprendre: ny qu'elles soient si serrees, qu'il ait de la peine à penetrer à trauers pour passer iusques au sens qu'elles contiennent.

Plato in Cratil.

Arist. l. 6. top. c. 2.

S. Aug. I Psal. 138.

De quelques certains termes de cet œuure.

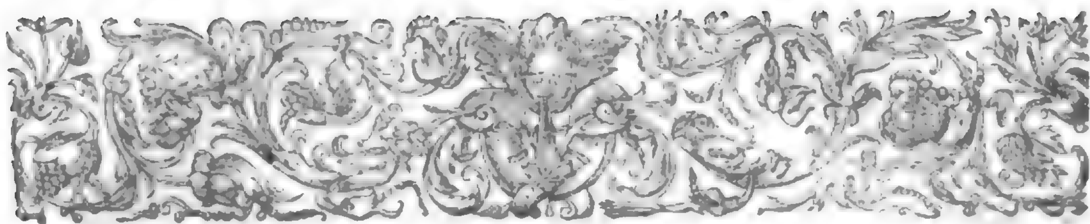
CHAPITRE XV.

CHACVN sçait qu'il n'y a aucune profession ny si petit art, qui pour nõmer sa matiere, ses instruments & les choses qui en despendent, n'ait quelques certains termes ou vocables propres à luy seul, qui ne conuiennent point aux autres que par emprunt. Au moyen dequoy on ne doit point trouuer estrãge si en la Philosophie qui contient actuellement toutes les principales sciences, & toutes les inferieures, & subalternes en vertu; parmy lesquelles il y a beaucoup de choses qui sont incõnuës & cachees à plusieurs, i'employe quelques termes que l'vsage cõmun de parler hors de cette profession ne reçoit pas ordinairement. Et quant à ce qu'escriuant en François, ie me sers de quelques vocables qui ne sont pas naturellemẽt de la langue, mon excuse de cela est fondee sur deux raisons: à sçauoir, premierement par ce qu'il est tres-difficile & quasi cõme impossible d'en trouuer

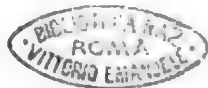
qui signifiẽt auec assez d'efficace les choses que ceux-cy representent par leur institution. Et secondement à cause que la coustume qui est la regle des paroles, & qui leur donne auctorité ou les reprouue, les a si bien entez au langage François, & tellement adoptez par succession de temps; que ceux qui ont tant soit peu de cōnoissance les entendent comme s'ils estoient enfans naturels nays dans le Royaume. A cause dequoy ie ne les ay pas voulu chãger, mais les expliquer chacun au lieu où ie traicte des choses qu'ils signifient. Tenant pour maxime qu'on ne doit point introduire en la Philosophie des termes noureaux, s'ils ne luy sont beaucoup plus propres & plus aduantageux pour la rendre claire & facile, que ceux au lieu desquels on les subroge. Car mesmes c'est vne espece de faute de les changer en d'autres plus beaux, s'ils ne sont aussi plus intelligibles. Et vaudroit mieux, comme dit S. Augustin, commettre vn barbarisme, que d'obscurcir le sens. C'est pourquoy Ramus, entre autres erreurs qu'il a commis en la Philosophie, a failly en voulant imposer d'autres termes que ceux qui estoient receuz en l'escholle: par ce que les siens n'auoient pas les conditions requises à vne telle substitution. Et pour la mesme raison Paracelse doit estre iustement repris d'auoir innoué en ses escrits les termes, les maximes, & principes de la medecine auec son sel, souffre & mercure & autres semblables, puis qu'il entendoit soubs ces mots les mesmes choses qu'Hypocrates, Galien, & les Medecins qui les suiuent entẽdent, par ceux qui sont receuz en la Medecine long temps deuant luy, pour le moins selon que quelques vns de ses sectateurs ont escrit en sa faueur & deffence.

S. Aug. l. 3. de doct. Christ.

Le lecteur sera aduerty, s'il luy plaist, que quand i'employe ces termes sensitiue, visiue, cognoscitiue, appetitiue, visibilité, connoissableté, & semblables, qui ne sont pas beaucoup en vsage hors de la science: ce n'est pas que ie ne iuge bien qu'on pourroit exprimer ce que ie leur fais signifier par des façons de parler plus communes: mais par ce qu'il faudroit vser de circonlocution, ou pour le moins de beaucoup de langage & de dauantage de paroles, dont la multitude obscurcit ordinairement la verité, & principalement és ratiocinations, ie me deporte de le faire. Et par ce aussi que ie me promets que cela ne donnera aucune peine en lisant ce liure, pourueu qu'on se souuienne seulement que ce terme cognoscitiue, ou cognoscitif, signifie vne chose qui peut connoistre, comme pour exemple, l'œil, pour le regard des couleurs est cognoscitif, car il les peut voir. Le semblable peut estre entendu des choses motiues, appetitiues, & autres telles que cela. Et quant aux choses connoissables, visibles & semblables ce sont à l'opposite des cognoscitiues, ou visibles, & autres de cette sorte: celles qui peuuent estre connuës & veuës: comme pour exemple, les couleurs sont connoissables & visibles, pource que la veuë les peut voir & connoistre, & de mesme, mobile, appettable & sensible. De sorte que ces termes cognoscitiues, , motiues & semblables, signifient par maniere d'action, & ceux de connoissable mobile, & semblables en forme de passion. Entre lesquels sont moyẽs, les termes voyant, connoissant, mouuant, & tels autres: car ils signifient les choses qui connoissent, voyent, & meuuent actuellement alors. Et les termes, conneu, meu, & veu, celles qu'on connoist, voit, & meut actuellement aussi: comme pour exemple, quand l'œil voit quelque couleur, il est actuellement voyant cette couleur, & cette couleur est actuellement veuë par l'œil: & ainsi de toutes les autres choses semblables. Et pour le regard du terme visibilité, il signifie la nature de la chose selon qu'elle est visible, comme l'humanité represente la nature humaine: & tout de mesme des autres termes connoissableté & semblables.



DE LA DIALECTIQVE, OV LOGIQVE, contenue en cinq liures.



LIVRE I.

Auquel il est traicté des elements, ou principes de l'argumentation.

Que la Dialectique, ou Logique est.

CHAPITRE I.

Διὸ δεῖ πεπαιδεῦσθαι πῶς ἕκαστα ἀποδεκτέον, ὡς ἄτοπον ἅμα ζητεῖν ἐπιστήμην, καὶ τρόπον ἐπιστήμης.

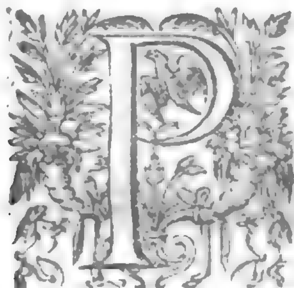
ὅσα δ' ἐγχειροῦσι τῶν λεγόντων τινὲς περὶ τῆς ἀληθείας, ὃν τρόπον δεῖ ἀποδέχεσθαι, δι' ἀπαιδευσίαν τῶν ἀναλυτικῶν τοῦτο δρῶσι· δεῖ γὰρ περὶ τούτων ἥκειν προεπισταμένους, ἀλλὰ μὴ ἀκούοντας ζητεῖν.

Ζητοῦμεν δὲ τέτταρα, τὸ ὅτι, τὸ διότι, εἰ ἔστι, τί ἐστιν.

Arist. l. 2. Metap. c. 3. t. 16. Institutus esse quisque debet (in disputationibus) quo pacto singula approbanda sint: quoniam absurdum est scientiam simul, & scientiæ modum quærere.

L. 4. c. 3. t. 8. Quæcunque autem nonnulli de veritate dicunt, quo pacto & approbanda sint differre conantur, ob imperitiam analyticæ artis id faciunt. Debent enim qui accedunt hæc prius scire, non autem dum audiunt quærere.

L. 2. post. c. 1. t. 1. Quærimus autem quatuor quod sit cur sit, an sit, & quid sit.



PVISQVE chaque science cherche la verité des choses dont elle traicte, & que pour la connoistre il faut, (comme dit Aristote) venir instruict de la Logique, & ne s'en mesler point auparauant: nous commencerons par elle deuant que de toucher aux sciences reelles, & procederons selon l'ordre requis aux doctrines, qui est d'enseigner que la chose est, ce que c'est, pourquoy elle est, quelle elle est: & finalement de monstrer les especes ou parties.

Ie croy qu'il n'y a personne qui doute que la Dialectique ou Logique ne soit, si ce n'est quelqu'vn qui n'entende pas ce que signifient ces noms Dialectique & Logique: à cause dequoy nous les leur expliquerons tout presentement. La Dialectique a pris son nom de διαλέγεσθαι, qui signifie en Grec, discourir, disputer, & la Logique le sien de λόγος, terme de la langue Grecque aussi, lequel s'interprete en François, parole, raison & dispute. Ces deux noms Dialectique & Logique, estant receus maintenant par la coustume, & par l'vsage, pour signifier vne mesme chose, comme Aristote les a employez en plusieurs lieux dont il sera parlé ailleurs, nous ne donnerons qu'vne mesme explication & definition, à ce qu'ils signifient. Donques il faut noter que nous entendons par la Dialectique, ou Logique, la faculté de discourir ou inferer vne chose d'vne autre, c'est à dire, connoistre quelque chose inconnuë par le moyen d'vne autre qui nous est connuë. Or personne ne peut douter que les hommes n'ayent vne telle faculté, attendu que chacun l'experimente en soy-mesme. Et partant, sans nous arrester à en donner d'autre preuue, nous viendrons droict à ses especes; car la Dialectique est de deux sortes, l'vne naturelle & l'autre artificielle.

De la Dialectique naturelle ce que c'est.

CHAPITRE II.

Διὸ πάντες καὶ οἱ ἰδιῶται τρόπον τινὰ χρῶνται τῇ διαλεκτικῇ, καὶ πειραστικῇ· πάντες γὰρ μέχρι τινὸς ἐγχειροῦσιν ἀνακρίνειν τοὺς ἐπαγγελλομένους, &c. ἐλέγχουσιν οὖν ἅπαντες, ἀτέχνως γὰρ μετέχουσι τούτου, οὗ ἐντέχνως ἡ διαλεκτική ἐστι.

Ρητορική ἐστιν ἀντίστροφος τῇ διαλεκτικῇ, ἀμφότεραι γὰρ περὶ τοιούτων τινῶν εἰσιν, ἃ κοινὰ τρόπον τινὰ ἁπάντων ἐστὶ γνωρίζειν, &c.

διὸ καὶ πάντες τρόπον τινὰ μετέχουσιν ἀμφοῖν.

Arist. Elench. c. 11. Et idiotæ quodammodo vtuntur Dialectica & Pirastica, omnes enim quodamtenus conantur iudicium ferre de iis qui aliquid profitentur, &c. redarguunt igitur omnes, quia sine arte sunt participes eius, in quo Dialectica versatur artificiosa.

1. Rhetoricorum ad Theodect. c. 1. Rhetorica Dialecticæ æquipollet, nam de iis vtraque est, quæ omnium quodammodo communia, &c.

Quapropter omnes etiam & vtriusque aliquomodo participes sunt.

LA Dialectique ou Logique naturelle, c'est vne certaine faculté & puissance de discourir, donnee de la nature à tous les hommes; moyennant laquelle sans estre instruicts ny versez en aucuns preceptes propres à cet effect, ils cherchent par vn naturel instinct la connoissance des choses inconnuës, en les conferant auec les connuës, & rendent raison de ce qu'ils disent, en maintenant leurs propositions, & en niant où refutant celle des autres. Et de faict nous voyons qu'il n'y a personne si grossiere au monde, qui en parlant, traittant & communiquant auec les autres, n'vse de quelque raison bonne ou mauuaise, pour soustenir & prouuer son opinion, discourant & ratiocinant à sa fantaisie, & selon son iugement, quelquefois sans ordre & sans art, & quelquefois faisant des argumentations bien formees en y pensant pas: c'est à dire, sans sçauoir ce que c'est qu'argumentation ny syllogisme: & d'autres fois il s'en trouue qui acquiescent aux argumentations qu'on leur faict, combien qu'ils ignorent la nature de l'argumentation.

De la Dialectique artificielle ce que c'est.

CHAPITRE III.

LA Logique artificielle, c'est celle que les hommes ont inuentee d'eux mesmes, auec vne longue experience & plusieurs obseruations, pour bien discourir, argumenter, & ratiociner sans faillir, ce qu'il ne pourroient faire par la Dialectique naturelle qu'en vn long espace de temps, auec beaucoup de difficulté, & en hazard de faillir. De sorte que la mode ou maniere de la Logique commence de la nature, & est parfaicte par l'art, par l'vsage, & par l'exercice. La Dialectique, ou Logique artificielle, c'est la science de bien discourir, & ratiociner, c'est à dire, d'inferer vne chose d'vne autre: qui est ce que nous appellons en vn mot argumenter: au moyen dequoy elle traicte de l'argumentation, & en donne des regles & des preceptes. Or qu'vne telle Logique artificielle soit, il n'en faut point d'autre preuue que l'experience que nous faisons en nous mesmes, quand nous l'auons acquise, où si nous ne l'auons, par comparaison de nous auec ceux qui en vsent, de l'aduantage qu'elle donne de bien argumenter par dessus ceux qui ne l'ont pas acquise. Cette science est si necessaire, que sans elle on ne pourroit tirer rien de certain du discours: car de quelques propositions que ce soit, on feroit ensuiure ce qu'on voudroit. Et partant, pour euiter cette confusion, il est necessaire qu'il y ait de certaines regles d'argumenter, desquelles les hommes conuiennent.

Des termes.

CHAPITRE IIII.

L'ARGVMENTATION qui est comme nous venons de dire le subject, dont la Logique traicte estant vne oraison, & l'oraison composee de vocables ou termes, il semble fort à propos de commancer la Logique par l'explication, & par la connoissance des vocables, ou termes dont elle se sert: joinct que l'intelligence des termes c'est la vraye

entree qui nous guide aux sciences: à cause que les choses absentes, n'estant connuës que par les notes des termes, celuy qui ignoreroit leur vertu, ne verroit pas bien clair au iugement des choses. Nous entrerons donc par là, & puis nous descendrons de degré en degré à l'argumentation. Quelques vns considerans que les discours, les conferences & les disputes se faisoient ordinairement entre les hommes par des paroles proferees, lesquelles ne pouuoient estre prononcees sans voix, ont voulu commancer la Dialectique par l'explication de la voix & par sa diuision. Mais puis que le nom & le verbe dont on faict les propositions qui composent l'argumentation, ont leur fondement en l'ame, en la voix, & en l'escriture, & qu'ils ne sont ordinairement prononcez ny escrits qu'apres auoir esté conceuz & faicts en la pensee, & par la cogitation (qui est vne allocution interieure sans aucun bruit de la voix, dont l'esprit parle en certaine maniere à part soy) il semble qu'il soit meilleur de commancer par le terme que par la voix, à cause qu'il est commun à la pensee, à la voix & à l'escriture, & plus vniuersel que la voix. Suyuant donques cet aduis, nous traicterons premierement du terme en general, afin de distinguer mieux ceux qui appartiennent à la Dialectique.

Ἔστι μὲν οὖν τὰ ἐν τῇ φωνῇ τῶν ἐν τῇ ψυχῇ παθημάτων σύμβολα, καὶ τὰ γραφόμενα τῶν ἐν τῇ φωνῇ.

Arist. de interpret. c. 1. Quæ in voce sunt notæ passionum, quæ in anima, & quæ scribuntur eorum quæ in voce.

Les hommes n'ayant iamais peu discourir en eux mesmes ny se former les conceptions des choses qui tumbent soubz leur sens, & en leur entendement, que par certaines notes, & auec des signes pour se les representer en l'ame & s'entrecommuniquer, puis apres les vns aux autres leurs volontez, leurs intentions & leurs pensees de viue voix, ou par escrit: ils ont inuenté de tout temps de certains signes que nous appellons termes ou vocables, lesquels ont esté par eux imposez aux choses, comme marques pour les figurer & signifier de viue voix à ceux qui sont presents lors qu'ils en veulent parler, ou par escrit aux absents. Car ainsi que le terme proferé est l'interprete & le signe passant des conceptions, & des passions qui sont en l'ame, seruant pour cela à l'entendement: de mesme l'escriture qui est comme vne voix morte, mais permanente, sert de marque & de signe de nos pensees & de ce que la voix a proferé; & est vne forme de parler qui demeure apres que l'homme s'est expliqué de la voix ou de l'endentement. Et par ce moyen, à defaut de pouuoir apporter en vne dispute ou conference les choses mesmes dequoy il est question, nous vsons au lieu d'elles des termes qui nous les representent en les signifiant, (car signifier, c'est representer quelque chose à vne faculté connoissante) comme ceux qui font quelque compte, nombrent auec des gettons la somme des deniers. La signification de ces termes est leur forme, & la matiere interieure c'est la voix, ou l'escriture selon qu'ils sont proferez ou escrits. Quelques vns ont dit que les choses esquelles nous les feignons & imposons pour les signifier & representer sont leur matiere: il est vray, mais c'est l'externe ou obiectiue, à laquelle les termes sont correlatifs, comme la signifiant, & elle à eux comme en estant signifiee: mais leur matiere interne ou subiectiue, c'est la voix & les characteres peints: & quant au terme mental, c'est vne pure forme qui n'a point de matiere interne. Nous pouuons considerer de ce qui a esté dit cy dessus, que les voix, les lettres & l'escriture sont non seulement marques, signes, & notes des choses, mais aussi signes des signes, marques des marques, & notes des notes: car la voix exprime le terme conceu en l'entendement, qui est l'image de la chose qu'il s'est representee par sa conception, & les lettres ou l'escriture representent le mesme terme ainsi conceu, & celuy qui esté proferé de la voix. C'est pourquoy Albert dit, que les voix ne sont pas les premieres notes des choses, mais plustost marques de leurs ressemblances qni sont en l'ame, par lesquelles elles se referent aux choses.

Que les termes sont de l'institution des hommes.

CHAPITRE V.

Καὶ ὥσπερ οὐδὲ γράμματα πᾶσι τὰ αὐτά, οὕτως οὐδὲ φωναὶ αἱ αὐταί· ὧν μέντοι ταῦτα σημεῖα πρώ-

Arist. de interpret. c. 1. Atque vt literæ non sunt apud omnes eædem, ita nec voces sunt eadem, sed pas-

τως, τὰ αὐτὰ πᾶσι παθήματα τῆς ψυχῆς· καὶ ὧν ταῦτα ὁμοιώματα, πράγματα ἤδη τὰ αὐτά.

τὸ δὲ κατὰ συνθήκην, ὅτι φύσει τῶν ὀνομάτων οὐδέν ἐστιν.

siones animi, quarum hæc primum sunt signa eadem, apud omnes eadem sunt etiam res, quarum hæ passiones sunt simulacra.

C.2. Ex instituto quia nullum nomen est natura.

ARISTOTE tient que les noms sont de l'institution des hommes, & qu'ils les ont imposez aux choses selon qui leur a pleu : mais les Platoniciens veulent qu'ils soient naturels, & non donnez aux choses selon la volonté des hommes ; se fondant sur ce que la voix est vne chose naturelle, puis qu'elle procede de la langue, du palais, & autres parties naturelles. En quoy ils ne prennent pas garde que les mains sont naturelles aussi bien que la voix, & neantmoins les hommes font plusieurs choses auec la main qui ne sont pas naturelles, mais artificielles : & que si les noms estoient naturels tous les hommes vseroient d'vn mesme langage. Mais cela n'est pas, car ainsi que tous n'vsent pas de mesmes lettres, aussi ne font-ils pas de mesmes paroles : là ou ce qui est de nature cõme les exclamations & cris de ioye ou de tristesse, les conceptions de l'entendement, & les choses dont les images resident en l'entendement, sont mesmes en tous les hommes. Et toutesfois on peut accorder ces diuerses opinions, en considerant que le terme proferé est naturel, pour le regard du principe effectif & de la voix : mais selon sa forme, qui est la signification, il est de l'institution des hommes, comme nous le pouuons remarquer en la diuersité, & en la mutation des langues, qui sont en vsage entre les hommes : lesquelles ne sont non plus de nature que la diuersité & le changement des habillemens. Doncques il se peut dire que les termes sont signes instituez veritables par vn entendement pour representer de viue voix, ou par escrit les conceptions à ceux qui l'oyent, ou qu'ils lisent ce qui en est escrit, en sorte que l'entendement y aquiesce le comprenant. Mais il y a du subject d'estimer que c'est Dieu, qui a institué luy mesme le premier langage, dequoy il sera parlé ailleurs.

Des termes de la seconde intention.

CHAPITRE VI.

LES choses n'ont pas seules des termes qui les signifiẽt, car les termes qui leur ont esté imposez pour les representer sont considerez auec de certaines proprietez & relatiõs diuerses qu'on y remarque, selon le diuers biais que nous les regardons, entant qu'ils sont termes seulement, sans auoir esgard à leur signification des choses qu'ils representent: lesquelles proprietez on exprime par d'autres termes encores qui ont esté instituez pour les signifier auec ces proprietez & relations. Et ces autres termes c'est ce que nous appellons en Grammaire nom propre, appellatif, primitif, adiectif, substantif : & en Rhetorique periode, exorde, membre : & en Logique, attributs subjects, enonciations, propositions, conclusions, & semblables. Tous ces termes lesquels signifient les proprietez des autres termes qui representent les choses, ont esté inuentez pour seruir aux arts, & aux sciences, & sont nommez par les Philosophes termes de la seconde intention, pour les distinguer d'auec ceux qui signifient les choses & leurs proprietez appellees par eux mesmes, termes de la premiere intention; parce qu'ils les ont imposez aux choses qu'ils ont premierement connuës pour les representer & signifier par leur moyen. Là où ils ont institué les autres exprimant les proprietez des premiers, lesquelles ils ont connuës apres les premiers pour s'en seruir aux arts & disciplines, comme nous venons de dire.

Tous les termes de la seconde intention, qui signifient les relations & proprietez des autres termes, ou vocables, appartiennent à la Grammaire, à la Rhetorique, & à la Dialectique : mais ie ne traitteray exactement que de ceux qui sont proprement soubs la jurisdiction de la Dialectique, & de quelques vns de la Grammaire, autant seulement qu'ils seruent à la Dialectique dont elle ne se peut passer, & les comprendray tous les vns & les autres soubs le nom, le verbe, ou la liaison, le subject, & l'adjoinct ou attribut, desquels l'énonciation est faitte, comme l'argumentation est composee des enonciations. Il y a encores, outre les noms signifians les proprietez des termes, d'autres noms qu'on appelle aussi termes de la seconde intention : par ce qu'ils signifient certaines considerations de l'entendement, lesquelles sont secondes intentions, telles que sont les relations qu'ont le genre,

le genre, l'espece & semblables, aux choses contenuës soubs eux; comme pour exemple, l'animal à l'homme, & l'homme à Socrates. Mais la consideration de ces noms comme noms n'appartient pas à la Logique, ains à la Grammaire, comme des autres vocables, & la relation qu'ils signifient à la Metaphysique, ainsi que nous le ferons paroistre en son lieu.

Du nom & du verbe.

CHAPITRE VII.

Ῥῆμα δέ ἐστι τὸ προσσημαῖνον χρόνον, οὗ μέρος οὐδὲν σημαίνει χωρίς.

Ὄνομα μὲν οὖν ἐστι φωνὴ σημαντικὴ κατὰ συνθήκην ἄνευ χρόνου, ἧς μηδὲν μέρος ἐστὶ σημαντικὸν κεχωρισμένον.

Arist. de interpret. c. 3. verbum autem est, quod adsignificat tempus, cuius nulla pars significat separatim.

C. 2. Nomen est vox significãs ex instituto sine tempore, cuius nulla pars significat separatim.

DEs termes de la premiere intention celuy qui signifie quelque chose auec le temps, sans qu'aucune de ses parties signifie separement, est nommé verbe : & celuy qui signifie sans le temps, s'appelle nom. Signifier sans le temps, c'est representer la chose sans aucune difference de temps present, passé, ou futur. Signifier auec le temps, c'est representer la chose auec quelqu'vne des differences de temps. Il y a bien des noms qui signifient le temps cõme heure, iour, an, mais non pas auec le temps : c'est à dire qu'ils ne denotent aucune chose auec difference de temps. De sorte qu'il n'y a que le verbe & ses participes qui signifient auec le temps: encores est-ce auec cette difference, que ceux-cy n'ont pas la vertu de conioindre comme luy.

Diuision du verbe.

CHAPITRE VIII.

Τὸ δὲ οὐχ ὑγιαίνει καὶ τὸ οὐ κάμνει, οὐ ῥῆμα λέγω, προσσημαίνει γὰρ χρόνον, καὶ ἀεὶ κατά τινος ὑπάρχει. τῇ δὲ διαφορᾷ ὄνομα οὐ κεῖται· ἀλλ' ἔστω ἀόριστον ῥῆμα, ὅτι ὁμοίως ἐφ' ὁτουοῦν ὑπάρχει καὶ ὄντος καὶ μὴ ὄντος. ὁμοίως δὲ καὶ ὑγίανεν ἢ τὸ ὑγιανεῖ, οὐ ῥῆμα ἀλλὰ πτώσεις ῥήματος. διαφέρει δὲ τοῦ ῥήματος, ὅτι τὸ μὲν τὸν παρόντα προσσημαίνει χρόνον, τὰ δὲ τὸν πέριξ. αὐτὰ μὲν οὖν καθ' αὑτὰ λεγόμενα τὰ ῥήματα ὀνόματά ἐστι, καὶ σημαίνει τι (ἵστησι γὰρ τὴν διάνοιαν, καὶ ὁ ἀκούσας ἠρέμησεν.)

Arist. de interpret. c. 3. Non valet autem & non laborat non voco verbum, & si adsignificat tempus, & semper de aliquo est. Huic vero differentiæ non est nomen impositum sed esto infinitum verbum quia similiter in quouis inest, tam ente quàm non ente. Similiter valuit & valebit non voco verbũ sed casus verbi, à verbo autem hæc differunt, quoniam illud adsignificat tempus præsens, hæc vero adsignificant tempus quod est circa præsens. Ipsa igitur verba per se dicta, sunt nomina, & significant aliquid: (nam qui dicit audientis dianœam sistit, & qui audiuit acquieuit.)

LE verbe se diuise en substantif & en adiectif: le substantif c'est celuy qui, outre le temps signifie seulement l'estre de la chose, à cause dequoy il porte ce nom: comme pour exemple, ces verbes, estre, exister, subsister : car quand nous disons l'homme est, nous posons seulement son estre & son existance. L'adiectif, c'est celuy qui signifie, outre l'estre & l'existance, quelque action ou passion : comme pour exemple, aymer, souffrir, & semblables ; laquelle il adiouste à la signification de l'estre. Aristote n'appelle pas verbe simplement, mais verbe infiny celuy que les Grammairiens nomment verbe impersonel ; comme pour exemple, il ne se porte pas bien, il ne trauaille pas, & semblables. La raison de cela est que le verbe doit signifier vne certaine conception determinee où l'entendement s'arreste : & vn tel verbe n'en signifie aucune, pouuant estre accommodé à infinies choses, qui sont ou ne sont point : comme pour exemple il ne court pas, se peut entendre de tout excepté de la course. Il ne nomme point aussi ceux qui ne se signifiẽt pas le temps present verbes, mais cas de verbes: par ce qu'ils signifient seulement au tour du temps present, duquel ils dépendent ; en sorte que ce qu'ils signifient pour le passé & pour l'aduenir n'est vray qu'au respect du present que la chose est: (car le passé c'est ce qui a esté present, & l'aduenir ce qui le sera.) Aristote appelle aussi le verbe nom, en ce qu'il signifie vne conception où l'entendement se repose: en quoy nom est comme genre à cause de sa plus ample signification. *S. Thom. de enũciat. moder. c. 2.*

Des noms finis & infinis.

CHAPITRE IX.

Τὸ δὲ οὐκ ἄνθρωπος, οὐκ ὄνομα· οὐμὴν οὐδὲ κεῖταί γε ὄνομα, ὅ, τι δεῖ καλεῖν αὐτό· οὔτε γὰρ λόγος οὔτε ἀπόφασίς ἐστιν· ἀλλ' ἔστω ὄνομα ἀόριστον· ὅτι ὁμοίως ἐφ' ὁτουοῦν ὑπάρχει καὶ ὄντος καὶ μὴ ὄντος.

τὸ δὲ φίλωνος καὶ φίλωνι, καὶ ὅσα τοιαῦτα, οὐκ ὀνόματα, ἀλλὰ πτώσεις ὀνόματος.

τὸ γὰρ οὐκ ἄνθρωπος ὄνομα μὲν οὐ λέγω, ἀλλ' ἀόριστον· ἓν γάρ πως σημαίνει τὸ ἀόριστον ὄνομα.

Arist. de interpret. c. 2. Non homo verò non nomen atqui non est constitutum nomen quo oporteat id appellare, quia nec est negatio nec oratio, sed esto nomen infinitum, quia similiter in quouis inest tam ente quam non ente.

Philonis autem, aut Philoni & cetera einsmodi non nomina sed casus nominis.

C. 10. Non homo non voco nomen, sed infinitum nomen, nam vnam rem quodam modo significat nomen infinitum.

Les noms considerez, selon qu'ils signifient quelque chose, determinement: cõme pour exemple le nom homme, qui signifie la nature raisonnable, & le nom animal, la nature sensitiue, sont nommez finis; & celuy qui nie ce que le nom finy signifie & n'a aucune signification determinee, que la negation de ce qu'il represente, s'appelle infiny: de sorte quil peut estre vray de toute autre chose excepté de celle qu'il nie. Ce terme infiny se faict du finy, en luy adioustant la negatiue, non, & la reduisant auec luy en vne diction: car autrement le terme ne seroit pas infiny, mais seulemẽt nié: comme pour exemple, non homme, nie la nature humaine, & peut estre entẽdu de toute autre chose qu'on voudra: car toute chose est non hõme excepté l'homme mesme. Et de cette sorte le nom infiny signifie positiuement vne infinité de choses sans en determiner aucune, & priuatiuement vne seule en certaine maniere: à sçauoir celle qu'il nie, & encores sans la supposer, qui est tout au contraire des autres noms. Car il n'y a pas iusques au nom signifiant la priuation, qui ne requiere pour le moins vn subject existant: cõme pour exemple, aueugle suppose que ce qui est aueugle soit nay apte d'auoir des yeux. Là où le nom infiny qui est faict de la negatiue ne suppose rien; pouuant aussi bien conuenir à ce qui n'est pas, comme à ce qui est: car nous disons que la chimere est non homme, aussi bien qu'vn cheual non homme. En somme tout nom & pronom pris pour le nom, excepté quelquefois le pronom demonstratif; (à sçauoir ce, cela, & semblables) signifie ou vne nature determinee: comme pour exemple, l'homme: ou vne personne determinee, comme moy: ou vne nature & personne determinee ensemble: comme Socrates, Platon. Mais le terme infiny ne signifie rien de tout cela, à cause dequoy il n'est pas nom vrayemẽt, ains plustost il signifie pour tout en façon de nom seulement: à sçauoir dautant qu'au moins il y a vn subject feint en l'apprehension. Aussi le terme infiny, n'auoit il point de nom auparauant Aristote, qui l'a nommé nom infiny. Ce terme estant, simplement pris, ne peut estre infiny par l'apposition de la negatiue, non, par ce qu'y estant adjoustee, ce terme, non estant, qui s'en faict n'est dit que de ce qui n'est point: (car c'est vne mesme chose non estant & rien) là où les termes infinis doiuent conuenir à ce qui est, & à ce qui n'est pas: comme pour exemple, non homme, se dit aussi bien que, non chimere. Comme Aristote separe du vray nom le nom infiny, il en faict tout de mesme des noms pris en leurs cas que les Grammairiens appellent cas obliques, & luy, cas simplement: & la raison pourquoy il les reiette, c'est à cause qu'estant ioincts auec le verbe substantif, la proposition n'en signifie ny le vray ny le faux, comme elle faict quand le nom est en cas droict; ainsi pour exemple cette enonciation de l'hõme, est, ne signifie ny vray ny faux, comme faict celle-cy, l'homme est, & cet autre, l'homme n'est pas.

S. Th. de enunciat. c. 1.

Des noms communs & singuliers.

CHAPITRE X.

Les noms cõsiderez selon qu'ils sont attribuez à plusieurs choses qu'ils signifient, sont appellez communs: comme pour exemple, animal, homme, & semblables, & ceux qui ne s'attribuent qu'à vne seule chose sont appellez singuliers: (qui est la mesme chose que la Grammaire appelle noms propres) comme pour exemple, Socrates, Platon, & tels autres,

autres, de chacun desquels nous designons quelque diuerse personne.

Des noms vniuoques ou synonimes.

CHAPITRE XI.

Συνώνυμα δὲ λέγεται ὧν τό, τε ὄνομα κοινὸν, καὶ ὁ κατὰ τοὔνομα λόγος τῆς οὐσίας.

Arist. categor. c. 1. Synonima dicuntur quorum & nomen commune est, & ad illud nomen accommodata definitio est eadem.

LE nom commun consideré entant qu'il conuient à plusieurs choses, qui ont chacune en soy toute la nature & l'essence de la chose signifiee par ce nom, s'appelle vniuoque ou synonime: comme pour exemple, ce terme animal est appellé vniuoque, entant que l'homme, le lion, le cheual & semblables le portent: car chacun d'eux est dit animal, & a en soy toute la sensibilité que le nom d'animal designe. Et pour la mesme raison ce terme homme est vniuoque, au regard de Socrates, de Platon d'Aristote, & semblables, chacun desquels est nommé homme.

Des noms equiuoques ou homonymes.

CHAPITRE XII.

Ὁμώνυμα λέγεται ὧν ὄνομα μόνον, κοινὸν, ὁ δὲ κατὰ τοὔνομα λόγος τῆς οὐσίας, ὁ ἕτερος.

Τὸ γὰρ μὴ ἕν τι σημαίνειν, οὐθὲν σημαίνειν ἐστί· μὴ σημαινόντων δὲ τῶν ὀνομάτων, ἀνῄρηται τὸ διαλέγεσθαι πρὸς ἀλλήλους, κατὰ δὲ τὴν ἀλήθειαν καὶ πρὸς αὐτόν.

Πολλαχῶς γὰρ λεγομένων, κἂν μηδὲν διαφέρῃ πρὸς τὸν λόγον, ἀνάγκη τὴν διάνοιαν ἀορίστως ἔχειν, ἄν τις τῷ διαιρουμένῳ πολλαχῶς ὡς ἀδιαιρέτῳ χρῆται.

Arist. Categor. c. 1. Homonyma dicuntur quorum nomen solum est commune, ad illud verò nomen accommodata definitio est diuersa.

L. 1. Metaph. c. 4. t. 11. Etenim non vnum quippiam significare nihil significare est: sublata autem nominum significatione mutus hominum inter ipsos, et vniuscuiusque re vera sermonis vsus tollitur.

L. 1. Categ. c. 11. t. 110. Nam cùm multipliciter dicuntur et si nihil ad rationem refert, mentem indefinitè sese habere necesse est: siquispiam vt indiuisibili eo vtatur, quod multis dicitur modis.

A L'opposite de l'vniuoque, le nom consideré entant que plusieurs choses le portent, sans auoir l'essence de celle qu'il signifie proprement, est appellé equiuoque ou homonyme: comme pour exemple, le terme, chien, est equiuoque au respect du chien terrestre, lequel il signifie proprement, du marin, & du celeste, du peinct & semblables: car l'vn & l'autre est appellé chien, & leurs essences sont differentes. Le lecteur notera que ie ne parle en ce lieu du terme equiuoque, que pour aduertir qu'il doit estre rejetté des sciences & disciplines, s'il n'est restrainct à vne particuliere signification. Par ce qu'autrement il n'apporteroit que de la confusion, de l'obscurité, & de la deception, au lieu d'esclaircir la verité. Car encores que le nom equiuoque soit vn pour le regard du terme, il en est plusieurs en effect, & ne scait on ce qu'on veut signifier quand on en vse, s'il n'est determiné. Or ne signifier pas vne certaine chose, c'est ne rien signifier: & oster la signification des noms, c'est en oster le mutuel vsage entre les hommes. Aristote vse en ses Topiques du vocable synonime pour polyonyme: c'est à dire nom de plusieurs significations. Plutarque & autres autheurs prennent le nom de synonime en cette mesme signification.

Des noms analogues.

CHAPITRE XIII.

Εἰσὶ δὲ τῶν ὁμωνυμιῶν, αἱ μὲν πολὺ ἀπέχουσαι, αἱ δὲ τινα ὁμοιότητα ἔχουσαι, αἱ δὲ ἐγγὺς, ἢ γένει, ἢ ἀναλογίᾳ· διὸ οὐ δοκοῦσιν ὁμωνυμίαι εἶναι οὖσαι.

Σχεδὸν μὲν οὖν, ὥσπερ καὶ τῶν ἄλλων ὀνομάτων ἕκαστον λέγεται πολλαχῶς· καὶ τὰ μὲν ὁμωνύμως, τὰ δὲ θάτερα ἀπὸ τῶν ἑτέρων, καὶ τῶν προτέρων.

Arist. l. 7. Phys. c. 5. t. 31. Homonymiarum autem aliæ longè distant, aliæ quandam similitudinem habent: aliæ sunt propinqua, aut genere, aut proportione, ideo non videntur homonymiæ cùm sint.

L. 1. de generat. & corr. c. 6. t. 44. Fere igitur vt & cetera queque alia nomina pluribus dicuntur modis, & hæc quidem æquiuocè, hæc altera ab alteris prioribusque.

Ἔτι δ' ἄλλον τρόπον τῷ ἀνάλογον ἀρχαὶ αἱ αὐταὶ οἷον ἐνέργεια καὶ δύναμις.

Valla ἀφωρισμέναι. Ἀπὸ τούτου πως *ἠρτημέναι εἰσίν· οἷον φαμὲν, ἰατρικὸν τὸ μαχαίριον, ἰατρικὸν τὸν ἄνθρωπον, καὶ ἰατρικὴν τὴν ἐπιστήμην, ταῦτα οὐχ ὁμοίως ἀλλὰ τὸ μὲν μαχαίριον τῷ χρήσιμον εἶναι πρὸς ἰατρικὴν, ἰατρικὸν λέγεται, ὁ δ' ἄνθρωπος τῷ ποιητικὸς εἶναι ὑγιείας, ἡ δ' ἐπιστήμη, τῷ αἰτία εἶναι καὶ ἀρχή.

L. 12. metaph. c. 2. t. 26. Item alio modo analogice principia sunt eadem vt actus & potentia.

L. 2. magnor. Moral. c. 11. Ab eodem quodammodo dicta sunt: velut medicum cultellum dicimus, medicum hominem, & medicam scientiam. Hac non similiter dicuntur: sed cultellus quod ad medicinæ vtilis sit, medicus dicitur: at homo, quod sanitatem faciat, scientia verò quod sit causa atque principium.

ENTRE les noms vniuoques & equiuoques, il y en a vn autre appellé analogue, qui est comme moien: lequel s'attribue à plusieurs choses differentes d'essence comme l'equiuoque, mais il y a de plus qu'il faut que ce soit auec vn certain ordre à l'vne d'elles, à laquelle il conuient premierement qu'aux autres, qui ne le portent que secondement & en se rapportãt en quelque maniere à cette premiere. Ces termes analogues sont de deux sortes; les vns se rapportent simplement selon quelque maniere à la chose qu'ils signifiẽt premierement: comme pour exemple, ce terme, sain, conuient à l'animal, à la medecine, à la sobrieté, à l'vrine, & semblables par vne certaine relatiõ selon quelque ordre de priorité & de posteriorité. Car la santé qui signifie vn tẽperament d'humeurs conuient à l'animal premierement & proprement, & secondement à la medecine parce qu'elle la cause: & à la sobrieté, en ce qu'elle la conserue. Les autres analogues se rapportent auec quelque proportion à la chose qu'ils signifient premierement: cõme pour exemple, le terme, pied, conuiẽt à l'animal, à la table, & semblables, en s'y rapportant selon vne certaine proportiõ. Car ainsi que le pied de l'animal auquel il conuient premierement, le soustient: de mesme celuy de la table la supporte. Semblablement les yeux ont telle raison au corps, que l'entendement à l'ame: par ce que le corps est conduit par ceux là, comme elle par cettuy-cy. De cette sorte la fortune & le pré sont dicts rire, à cause d'vne certaine imitation & ressemblãce à vn homme riant aux autres: à sçauoir la fortune par ses bons succez, & le pré par l'agreable gayeté de sa verdure & de ses fleurs. On appelle quelquefois les termes analogues equiuoques à dessein, pour difference des purs equiuoques, qui sont nommez equiuoques par hasard & par fortune. Aristote appelle homonymes prochains de genre ou de proportion, ce que nous nommons analogues.

Des noms concretz ou connotatifz & des abstraictz.

CHAPITRE XIIII.

DE tous ces noms, ceux qui signifient tout ensemble vn accident & le subiect où il adhere, sont nommez concretz ou connotatifz: comme pour exemple, blanc signifie la blancheur & le corps où elle adhere: & noir tout de mesme. Et ceux qui signifiẽt l'accident separement sans representer la matiere où il adhere, s'appellẽt abstraicts: comme pour exemple, blancheur, noirceur & semblables. En quoy il faut noter qu'il y a difference de signification entre les noms concretz representans les formes accidentelles, artificielles, & celles qui sont naturelles: car ceux cy signifient formellement & principallement les formes, & materiellement & connotatiuement les subjectz où elles adherent: cõme pour exemple, ce nom, blanc, signifie principalement & formellement la blancheur & materiellement la matiere où cette blancheur adhere: car il la connote aussi. Mais les noms des choses artificielles signifient l'vn & l'autre formellement, de sorte que ce nom scie, signifie la forme de scie & le fer qui est sa matiere: ainsi que ce nom homme signifie le corps & l'ame, & tout de mesme des autres. Car si le nom scie signifioit seulement la forme & non la matiere, vne scie seroit ditte equiuoquement d'vne scie de fer & de bois. Voila iusques icy ce que le Logicien considere des noms & des verbes. Et pour le regard des autres parties d'oraison, il n'y a aucun esgard qu'entant qu'elles se rapportent au nom & au verbe.

De l'oraison.

CHAPITRE XV.

Λόγος δέ ἐστι φωνὴ σημαντικὴ κατὰ συνθήκην, ἧς τῶν μερῶν τι σημαντικόν ἐστι κεχωρισμένον.

Arist. de interpret. c. 4. Oratio est vox significans ex instituto, cuius aliqua pars significat separatim.

L'ORAI-

L'ORAISON ce sont plusieurs termes signifians tous ensemble quelque chose, & chacun separement à part soy aussi, mais non comme oraison, ains seulement cõme vocable : ainsi pour exemple, ces deux termes, bon & homme, font l'oraison, Bon hõme, laquelle est significatiue & chacun des termes, dont elle est composee, est aussi significatif à part soy : à sçauoir bon, & homme. Et pour ce qu'on a plustost esgard à la signification qu'au nombre des termes, il y a quelques certaines dictions qui constituent l'oraison chacune separement à part soy quant à la signification : comme pour exemple, personne, aucun, tousiours & semblables, pour dire nul homme, & en tout temps.

De l'enonciation.

CHAPITRE XVI.

Οἱ μὲν οὖν ἄλλοι ἀφείσθωσαν· ῥητορικῆς γὰρ ἢ ποιητικῆς οἰκειοτέρα ἡ σκέψις, ὁ δὲ ἀποφαντικὸς τῆς νῦν θεωρίας.

Ἀποφαντικὸς δὲ οὐ πᾶς, ἀλλ' ἐν ᾧ τὸ ἀληθεύειν ἢ ψεύδεσθαι ὑπάρχει.

Πρότασις μὲν οὖν ἐστι λόγος καταφατικὸς ἢ ἀποφατικός, τινὸς κατά τινος.

Τὸ δὲ συμπέρασμα, τι κατά τινός ἐστι.

Ἔστι δὲ ἡ μὲν φάσις, τι κατά τινος, ὥσπερ ἡ κατάφασις, καὶ ἀληθὴς ἢ ψευδὴς πᾶσα.

Arist. De interpret. c. 4. Cetera igitur orationes missæ fiant, quoniam Rhetoricæ vel Poëticæ magis propria est earum consideratio, enunciatiua autem præsentis est inspectionis.

Enunciatiua autem est non omnis, sed ea cui verum vel falsum dicere conuenit.

Anal. prior. l. 1. c. 1. Propositio igitur est oratio affirmans vel negans aliquid de aliquo.

L. 2. c. 1. Conclusio vero est propositio significans aliquid de aliquo.

L. 3. de anima. c. 7. t. 26. Porro dictio est aliquid de aliquo vt affirmatio & omnis est vera aut falsa.

IE laisseray les especes d'oraison qui appartiennent à la Grammaire & à la Rhetorique, à la poësie & à l'histoire, pour venir tout droit à celle dont le Logicien traicte & se sert: à sçauoir l'enonciation, qui est vne oraison exprimant & declarant ou signifiant quelque chose d'vne autre: comme pour exemple, Socrates est hõme, & Socrates n'est pas lion. En quoy l'enonciation differe de l'oraison : car encores que chaque oraison signifie bien plusieurs choses, toute oraison ne signifie pas vne chose de l'autre. Voila la definition de l'enonciatiõ. Et quant à ce qu'Aristote dit au liure de l'interpretatiõ, que l'oraison est enonciatiue en laquelle le vray ou le faux est : & au premier des Analytiques prieures, que c'est vne oraison affirmant ou niant vne chose d'vne autre. Ce ne sont pas definitions proprement comme nous le montrerons cy apres, ains deux descriptions de l'enonciation par sa diuision, selon quelques siennes qualitez & selon ses parties specifiques. Mais quand il a dit au troisiesme liure de l'ame, la diction est ce qui enonce quelque chose d'vne autre, comme l'affirmation : & en ses analytiques prieures, que la conclusion est vne oraison signifiant quelque chose d'vne autre : alors il l'a essentiellement definie. Car l'enonciation & la conclusion c'est vne mesme chose reellement, comme nous l'allons declarer.

Des diuers noms de l'enonciation.

CHAPITRE XVII.

Ἔνστασις δέ ἐστι πρότασις προτάσει ἐναντία.

L. 2. prior. c. 26. Obiectio autem est propositio propositioni contraria.

L'ENONCIATION a plusieurs & diuers noms soubs diuerses considerations. Car premierement elle est appellee interpretation, par ce que c'est le truchement de nostre ame. Elle est ditte interrogation ou question, entant qu'elle est proposee auec doute. Et quand elle est prise pour en prouuer quelqu'autre, on la nomme proprement proposition. (combien que ce terme de proposition soit aussi confondu en vsage maintenant pour enonciation) Elle a le nom de conclusion entant qu'elle est prouuee par les propositions precedentes: & celuy d'instance ou objection, quand elle est amenee pour obuier à ce qu'vn autre dit. De sorte que l'enonciation, l'interpretation, l'interrogation ou question, la proposition, la conclusion, & l'instance, sont mesmes reellement & differentes de consideration seulement. Et tout de mesme de plusieurs autres noms que l'e-

nonciation a : comme pour exemple, maxime, principe, ſentence commune, & ſemblables dont il ſera parlé ailleurs.

Des termes de l'enonciation, & de leur liaiſon.

CHAPITRE XVIII.

Ὅρον δὲ καλῶ εἰς ὃν διαλύεται ἡ πρότασις· οἷον τό τε κατηγορούμενον, καὶ τὸ καθ' οὗ κατηγορεῖται, ἢ προστιθεμένου ἢ διαιρουμένου τοῦ εἶναι, ἢ μὴ εἶναι.

Οὐδὲν γὰρ διαφέρει εἰπεῖν, ἄνθρωπον βαδίζειν, ἢ ἄνθρωπον βαδίζοντα εἶναι.

Ariſt. l.1. prior. c.1. Terminũ vero appello in quem diſſoluitur propoſitio, vt attributum, & id cui attribuitur ſiue adiiciatur, ſiue ſeparetur verbum, eſſe, vel non eſſe.

De interpret. c.12. Nihil enim intereſt vtrum dicatur hominem ambulare an hominem ambulantem eſſe.

TOVTE enonciation eſt compoſee de ſubject, d'attribut & de verbe. Le nom ou les noms, dont vn nom ou pluſieurs noms ſont dits, porte le nom de ſubject: & celuy ou ceux qui en ſont dits, d'attribut: ainſi pour exemple, en ces deux enonciatiõs, Socrates eſt Philoſophe, & Les hõmes ſont raiſonnables: Socrates, & les hommes ſont ſubjects, & Philoſophe & raiſonnable, attributs. Et pource qu'on nomme auſſi la ſubſtance ſubject des accidents qui y adherent, pour diſtinguer ces deux ſubjects l'vn de l'autre: on appelle cettuy-cy ſubject d'adherence, & l'autre ſubject d'attribution. Et dautãt que le ſubject & l'adjoinct terminent la propoſitiõ par ſes deux extremitez, l'vn & l'autre ſont appellez termes, par vne metaphore priſe des bornes des chãps. Le terme, dit Ariſtote, c'eſt cela en quoy ſe reſout la propoſition, à ſçauoir, l'adjoint, & cela à quoy il ſ'adjoint. Quant au verbe, il eſt nommé liaiſon en l'enonciation, parce qu'il lie l'attribut auec le ſubject, ayant la vertu de lier, laquelle n'eſt iamais au nom ny au participe. L'attribut n'eſt pas touſiours ſeparé du verbe en l'enonciation, mais il y eſt touſiours contenu : comme cela ſe connoiſt clairemẽt au verbe adiectif, qui ſe reſout au ſubſtantif, & en ſon participe. Ainſi pour exemple en cette enonciation, L'homme chemine, l'attribut n'eſt pas ſeparé du verbe, chemine, mais il y eſt contenu : car il ſe reſout en, eſt cheminant: n'y ayant point de difference entre, chemine, & eſt cheminant. Quant au verbe ſubſtantif, auquel tous les autres ſe reſoluent en la ſuſdite maniere, à cauſe de ſa ſimplicité, ne denotant que l'eſtre, il ne ſe reſout qu'en luy meſme. De ſorte qu'enoncer, Socrates eſt, c'eſt à dire, eſt eſtant : & ainſi le verbe ſubſtantif ſe trouue en toute enonciation. Tout au contraire de l'adjoinct, le terme ſubject en toute enonciation eſt ſeparé du verbe quel qu'il ſoit, ſubſtantif ou adiectif, & iamais le verbe comme verbe, n'eſt ſubject en l'enonciation. Que ſi quelquesfois il ſemble l'eſtre, à ſçauoir en la mode infinitiue : comme en celle-cy, Courir, c'eſt mouuoir: alors, courir, n'y eſt pas comme verbe, mais comme nom, duquel il a la vertu & en faict l'office.

Du verbe, eſt, ſecond & troiſieſme adjacent en l'enonciation.

CHAPITRE XIX.

Οὐδὲ γὰρ τὸ εἶναι, ἢ μὴ εἶναι, σημεῖόν ἐστι τοῦ πράγματος· οὐδ' ἐὰν τὸ ὂν εἴπῃς αὐτὸ ψιλόν· αὐτὸ μὲν γὰρ οὐδέν ἐστι, προσσημαίνει δὲ σύνθεσίν τινα, ἣν ἄνευ τῶν συγκειμένων οὐκ ἔστι νοῆσαι.

Ἀνάγκη δὲ πάντα λόγον ἀποφαντικὸν, ἐκ ῥήματος εἶναι, ἢ ἐκ πτώσεως ῥήματος.

Ariſt. de interpret. c.3. Neque enim eſſe aut non eſſe eſt ſignum rei : ne quidem ſi ipſum ens dixeris nudum : id enim nihil eſt, ſed compoſitionem quandam adſignificat, quam ſine compoſitis non licet intelligere.

C.5. ſed omnem enunciantem orationem neceſſe eſt ex verbo eſſe.

ORDINAIREMENT le verbe, eſt, ſe trouue en l'enonciation au milieu de deux termes: comme pour exemple en cette-cy, L'homme eſt animal: & toutesfois il eſt appellé troiſieſme adjacent alors, encores qu'il ne le ſoit pas ſelon l'ordre de la ſituation des termes : mais c'eſt pource qu'il l'eſt en effect & reellement. Car ainſi que les choſes compoſees precedent la forme compoſante, comme il ſe voit que les pierres & le bois ſont deuant la forme de la maiſon : ſemblablement les noms, à ſçauoir, le ſubject & l'attribut precedent le verbe. Mais ſi le verbe eſt, ſe trouue auec vn ſubject ſeul ſans adjoinct,

comme pour exemple, en cette enonciation, l'homme est, alors on le nomme second adiacent. Et quand le verbe, est, se rencontre, second adjacent comme au susdict exemple, il signifie alors l'estre reel actuel du subiect comme d'vne certaine chose; mais quand il se trouue troisiesme adiacent en l'enonciation, il ne signifie rien : & est seulement la liaison de l'vn auec l'autre terme, sans importer leur existance. Au moyen dequoy il n'est point verbe : proprement alors, ne signifiant aucune difference de temps : comme pour exemple, quand nous disons, Homere est Poëte, nous ne signifions aucune chose par le verbe, est, qui soit attribuee à Homere, mais seulement la liaison de Poëte auec Homere. A cause dequoy on ne pourroit inferer de ce que Homere est Poëte, dõques Homere est: car alors le verbe, est, reçoit vn autre sens que celuy qu'il auoit premierement, puis qu'il signifie l'existance, comme vne certaine chose. On peut dire aussi que c'est par ce qu'on ne peut inferer de ce qui ne conuient que par accident, vne chose qui conuient par soy: car estre Poëte ne conuient que par accident à Homere, mais l'estre luy conuient par soy. D'autres posent que ce qu'on ne peut inferer de cette propositiõ, Homere est Poëte, donques Homere est : vient de ce que la liaison, est, se tient de la part de l'attribut, & qu'elle le suit: Mais ie ne voy point de raison qu'elle soit comme liaison plutost de la part de l'vn que de l'autre, qui ne luy tiẽnent tous deux que lieu de matiere. Qui est cause que ie m'arreste à la premiere raison que i'ay donnee, auec cette distinction, neantmoins que i'y adjouste: à sçauoir, que si on prenoit le verbe, est, pour signifier l'estre reel simplement sans le restraindre à estre actuel & existance, que la consequence seroit bonne, Homere est Poëte, donques il est : car il ne peut estre Poëte qu'il ne soit estant reel.

De la matiere & de la forme de l'enonciation.

CHAPITRE XX.

LE subject de l'enonciation a vne certaine analogie & correspondance pour le regard de son adjoinct, auquel il est soubmis, auec les choses naturelles & les artificielles, au respect de leur forme : à sçauoir, comme le corps à l'ame, & comme vne pierre à la forme d'vne statue, qui est faicte de cette pierre : à cause dequoy le subject de l'enonciation est comme matiere comparee à son attribut, & cetuy-cy, tient lieu de forme. Quelques vns sont d'opinion que l'vn & l'autre considerez ensemble au respect de toute l'enonciation ne sont que matiere, dautant que c'est le verbe qui les compose ensemble, lequel en est la forme, & consequemment partie: tout ainsi que les pierres, le bois, la chaulx auec leur forme & matiere, sont les parties materielles d'vne maison : & leur liaison ou composition ensemble, sa forme. Sainct Thomas dit que l'adjoinct tient lieu de forme partie, au respect du subject, comme l'ame humaine est forme partie de l'homme auec le corps, & que la composition est forme du tout en l'enonciation : comme l'humanité en l'homme. *S. Tho. de enũc. mod. cap. 11.*

Diuision de la matiere de l'enonciation en interne & externe.

CHAPITRE XXI.

LEs termes dont l'enonciation est composee, à sçauoir le subject & ladjoinct, sont la matiere interne ou essentielle & par soy de l'enonciation. Et les choses qui sont signifiees & presentees par ces termes, sont la matiere objectiue ou externe de l'enõciation: comme pour exemple en cette enonciation, l'homme est animal : ce nom, homme, qui est le subject, & ce nom, animal, qui est l'attribut, sont entant que subject & attribut, ou termes, sans auoir esgard aux choses qu'ils signifient, la matiere interne, & par soy de l'enonciation. Et les choses signifiees par ces deux noms; à sçauoir animal raisonnable, par homme, & de nature, sensitiue, par animal; sont sa matiere externe ou objectiue & par accident. Et neantmoins la forme & la matiere interne de l'enonciation sont nommees tout ensemble le formel de l'enonciation, à comparaison de sa matiere externe, qui est ditte son materiel. Mais par ce qu'il y a plusieurs accidents qui conuiennent à l'enonciation de la part de sa forme, & d'autres de la part de sa matiere interne; nous parlerons separément de chacune à part, afin qu'on puisse entendre le tout plus distinctement.

Diuision de l'enonciation selon les qualitez qui luy conuiennent de la part de sa forme.

CHAPITRE XXII.

Κατάφασις δέ ἐστιν ἀπόφανσίς τινος κατά τινος. ἀπόφασις δέ ἐστιν ἀπόφανσίς τινος ἀπὸ τινος.

Εἰ γὰρ τῶν συμπλεκομένων, αὗται ἀλλήλαις ἀντίκεινται αἱ ἀντιφάσεις, ὅσαι κατὰ τὸ εἶναι ἢ μὴ εἶναι τίθενται (οἷον τοῦ, εἶναι ἄνθρωπον, ἀπόφασις, τὸ μὴ εἶναι ἄνθρωπον, οὐ τὸ, εἶναι μὴ ἄνθρωπον. Καὶ τοῦ, εἶναι λευκὸν ἄνθρωπον, τὸ, μὴ εἶναι λευκὸν ἄνθρωπον· εἰ γὰρ κατὰ παντὸς ἢ κατάφασις, ἢ ἡ ἀπόφασις, τὸ ξύλον ἔσται ἀληθὲς εἰπεῖν εἶναι μὴ λευκὸν ἄνθρωπον.)

Arist. de interpret. c. 6. Affirmatio est enuntiatio alicuius de aliquo. Negatio est enuntiatio alicuius ab aliquo.

C. 12. Nam si ex connexis hæ contradictiones sibi inuicem opponuntur, quæ secundum esse & nõ esse disponuntur: (vt huius, esse hominem, negatio hæc, nõ esse hominem: non ista, esse non hominem. & huius esse album hominem hæc, non esse album hominem: non illa, esse non album hominem: quia si de omni re affirmatio vel negatio vera est: vere dicetur lignum esse non album hominem.

L'AFFIRMATION & la negation conuient à l'enonciation de la part de sa forme; car le verbe qui est la force de l'enonciation importe l'affirmation ou la negation, selon que la particule negatiue est auec luy, ou n'y est pas, & non autrement. Par ces qualitez d'affirmation & negation, on diuise l'enonciation en affirmatiue ou negatiue. L'enonciation affirmatiue c'est celle qui conjoinct l'attribut au subject: & la negatiue celle qui separe l'attribut du subject. On estime que cette diuision de l'enonciation est du genre en ses vrayes especes: par ce que le verbe de la part duquel elles procedent est la forme de l'enonciation, & que de la forme se prent la difference essentielle des choses. On ne laisse pas neantmoins d'appeller l'affirmation & la negation qualitez de l'enonciation: par ce que c'est la coustume de nommer les differences du genre, qualitez essentielles de la chose; à l'opposite des autres, qui sont accidentelles. Il y a deux sortes de particules negatiues en la langue Françoise, ne, & non, desquelles il n'y a que, ne, qui face l'enonciation negatiue: à sçauoir en la mettant immediatement deuant le verbe, qui importe la conjonction: lequel en ce cas est ordinairement suiuy de ces termes, pas, ou point: comme pour exemple, l'homme n'est pas blanc: car lors l'enonciation est renduë negatiue. Mais la negatiue, non, en nostre langue ne peut estre posee deuant le verbe en vne enonciation bonne à argumenter: ains seulement deuant le subject & deuant l'attribut qu'elle rend infinis, sans que l'enonciation en deuienne negatiue: comme pour exemple, Le non homme est, & L'homme est non iuste, sont deux enonciations affirmatiues, l'vne de subiect infiny, & l'autre d'attribut infiny: lesquelles ont pour negatiues, Le nom homme n'est pas, & L'homme n'est pas non iuste: en quoy la negatiue, non, compose auec l'vn & auec l'autre vne diction qu'elle rend infinie; & n'atteint rien qu'aux termes sans toucher au verbe. Or que la particule negatiue doyue estre posee deuant le verbe & non deuant l'attribut; cela paroist en ce que de cette affirmatiõ, L'homme est blanc: la negatiue c'est, L'homme n'est pas blanc, & non celle-cy, L'homme est non blanc. Car si celle-cy qui a la negatiue joincte à blanc attribut, estoit la contradictoire: cette absurdité s'ensuiuroit, qu'vn bois seroit non blãc homme: c'est à dire homme non blanc, & ainsi des autres: car de toute chose l'affirmation ou la negation est vraye. Or l'affirmation est fausse d'vn bois quil soit homme blanc: donques sa negation sera vraye qu'il est non blanc homme: car cette-cy est la negation de cette affirmation. La qualité aussi d'estre du second & troisiéme adjacent cõuient à l'enonciatiõ de la part de sa forme. Car comme nous auons dit, cela despend du verbe, est, selon qu'il se trouue en l'enonciation, auec vn subiect seul sans adjoinct autre que luy, ou ayant vn adjoinct distingué de luy: & le verbe, est, tient lieu de forme en l'enonciation.

S. Tho. de enũt. mod. cap.

Diuision de l'enonciation selon les qualitez qui luy conuiennent de la part de sa matiere interne.

CHAPITRE XXIII.

Ἔστι δὲ ἁπλῆ ἀπόφανσις, φωνὴ σημαντικὴ περὶ τοῦ ὑπάρχειν τι ἢ μὴ ὑπάρχειν.

Arist. de interpret. c. 5. simplex enuntiatio est vox significans inesse aliquid aut non inesse.

L'ENON-

L'ENONCIATION se diuise selon les qualitez qui luy conuiennent de la part de sa matiere interne, en simple ou categorique, & en cõposee. L'enonciation simple ou categorique, c'est celle qui enonçant quelque chose d'vne autre, a pour principales parties le subject & l'adjoinct auec la liaison, sans estre conjoincte à aucune autre enõciation; comme pour exemple, L'homme est animal, L'hõme est sage & vaillant, & L'homme n'est ny Lion ny cheual. Or cette qualité de simple en l'enonciation dépendant du subject & de l'adjoinct, elle luy vient de la part de sa matiere interne: car comme nous auons dit, le subject & l'adjoinct, sont la matiere de l'enonciation au respect du verbe. S. Thom. de enunc. mod. c. 5.

Ἔστι δὲ εἷς λόγος ἀποφαντικὸς, ἢ ὁ ἓν δηλῶν, ἢ ὁ συνδέσμῳ εἷς.

Μία δέ ἐστι κατάφασις καὶ ἀπόφασις, ἡ ἓν καθ' ἑνὸς σημαίνουσα, ἢ καθόλου ὄντος ὡς καθόλου, ἢ μὴ ὁμοίως· οἷον πᾶς ἄνθρωπος λευκός ἐστιν, οὐ πᾶς ἄνθρωπος λευκός ἐστιν· ἔστιν ἄνθρωπος λευκὸς, οὐκ ἔστιν ἄνθρωπος λευκός· οὐδεὶς ἄνθρωπος λευκός ἐστιν, ἔστι τις ἄνθρωπος λευκός· εἰ τὸ λευκὸν, ἓν σημαίνει. Εἰ δὲ δυοῖν ἓν ὄνομα κεῖται, ἐξ ὧν μή ἐστιν ἕν, οὐ μία κατάφασις, οὐδὲ μία ἀπόφασις· οἷον εἴ τις θεῖτο ὄνομα ἱμάτιον ἵππῳ, καὶ ἀνθρώπῳ· ὅτι ἐστὶν ἱμάτιον λευκὸν, αὕτη οὐ μία κατάφασις, οὐδὲ ἀπόφασις μία· οὐδὲν γὰρ διαφέρει τοῦτο τοῦ εἰπεῖν, ὅτι ἐστὶν ἄνθρωπος καὶ ἵππος λευκός· τοῦτο δὲ οὐδὲν διαφέρει τοῦ εἰπεῖν, ἔστιν ἄνθρωπος λευκὸς, καὶ ἔστιν ἵππος λευκός.

Arist. de interpret. c. 5. Est autem vna oratio vel quæ vnum significat, vel quæ coniunctione est vna.

C. 8. Vna autẽ affirmatio & negatio est quæ vnum de vno significat, aquè subiecto vniuersali vniuersaliter accepto, ac non vniuersaliter: vt omnis homo albus est, non omnis homo albus est: & homo albus est, non est homo albus: nullus homo albus est, est aliquis homo albus: si modo albus vnam rem significat. Si autem duabus rebus vnum nomen positum sit, ex quibus non sit, vnum, non est vna affirmatio nec vna negatio: vt si quis equo & homini nomen imponat vestimentum, hæc non erit vna affirmatio, vestimentum est album, nec vna erit eius negatio. Perinde est enim ac si dicat est homo & equus albus: quod idem valet ac si dicat est homo albus, & est equus albus.

Les qualitez d'vne, ou plusieurs, & de finie ou infinie, se trouuent aussi en l'enonciation simple, de la part de sa matiere interne: car cela dépẽd du subject & de l'attribut. L'enonciation vne c'est celle, en laquelle vn seul attribut est ẽnõcé d'vn seul sujet, soit qu'ils se prennent vniuersellement ou qu'ils ne se prennent pas vniuersellement. Le terme est vn quãd il ne signifie qu'vne chose, encores que ce soit par plusieurs termes: comme pour exemple, Tout homme est capable de discipline, Tout hõme raisonnable est capable de discipline: Tout hõme est animal, & raisonnable, & capable de rire. L'enonciatiõ plusieurs c'est celle de qui le subject ou l'attribut est double, soit qu'ils consistent d'vn seul terme signifiant diuerses choses, ou de plusieurs termes: comme pour exemple, si par ce terme, Robe, on vouloit signifier L'homme & le cheual, cette enonciation, La robe est blanche, seroit plusieurs, cõme celle-cy, Socrates est homme & docte, car ce seroit autant comme qui diroit, L'homme est blanc, le cheual est blanc: dequoy il s'ensuit que toute enõciation de termes equiuoques, est tousiours plusieurs & non vne, si le terme n'est determiné à vne certaine signification par vn autre. L'enonciation finie, c'est quand tous les termes sont finis: comme pour exemple, L'homme est iuste: & l'infinie quand elle a quelque terme infiny: comme pour exemple, Le non homme est blanc.

Diuision de l'enonciation selon la quantité de sa matiere interne.

CHAPITRE XXIIII.

Λέγω δὲ ἐπὶ τοῦ καθόλου ἀποφαίνεσθαι καθόλου· οἷον, πᾶς ἄνθρωπος λευκὸς, οὐδεὶς ἄνθρωπος λευκός.

Λέγω δὲ τὸ μὴ καθόλου ἀποφαίνεσθαι ἐπὶ τῶν καθόλου· οἷον, ἔστι λευκὸς ἄνθρωπος, οὐκ ἔστι λευκὸς ἄνθρωπος· καθόλου γὰρ ὄντος τοῦ ἄνθρωπος, οὐχ ὡς καθόλου κέχρηται τῇ ἀποφάνσει. τὸ γὰρ πᾶς, οὐ τὸ καθόλου σημαίνει, ἀλλ' ὅτι καθόλου. ἐπὶ δὲ τοῦ κατηγορουμένου καθόλου, τὸ καθόλου κατηγορεῖν, οὐκ ἔστιν ἀληθές· οὐδεμία γὰρ κατάφασις ἀληθὴς ἔσται, ἐν ᾗ τοῦ κατηγορουμένου καθόλου, τὸ καθόλου κατηγορεῖται· οἷον, ἔστι πᾶς ἄνθρωπος πᾶν ζῶον.

Arist. de interpret. c. 7. Dico autem de re vniuersali vniuersaliter enuntiare: veluti, omnis homo est albus, nullus homo est albus.

Dico autem non vniuersaliter enunciare de vniuersalibus, veluti est albus homo, non est albus: cum enim homo sit res vniuersalis, non quasi vniuersaliter vtitur in enunciatione. Etenim, omnis, non rem vniuersalem significat, sed vniuersaliter subiectum accipi ostendit. Attributum autem vniuersale, si vniuersaliter attribuatur, non est verum pronuntiatum: nulla enim affirmatio vera erit, in qua, cum attributum sit vniuersale, vniuersaliter attribuitur: vt, omnis homo est omne animal.

Πρότασις μὲν οὖν ἐστὶ λόγος καταφατικὸς ἢ ἀποφατικὸς, τινὸς κατά τινος· οὗτος δὲ ἢ καθόλου, ἢ ἐν μέρει, ἢ ἀδιόριστος· λέγω δὲ καθόλου μὲν, τὸ παντὶ ἢ μηδενὶ ὑπάρχειν· ἐν μέρει δὲ τὸ, τινὶ, ἢ μὴ τινὶ, ἢ μὴ παντὶ ὑπάρχειν· ἀδιόριστον δὲ τὸ ὑπάρχειν, ἢ μὴ ὑπάρχειν, ἄνευ τοῦ καθόλου, ἢ κατὰ μέρος· οἷον τὸ, τῶν ἐναντίων εἶναι τὴν αὐτὴν ἐπιστήμην, ἢ τὸ, τὴν ἡδονὴν μὴ εἶναι ἀγαθόν.

L.1. prior. c. 1. Propoſitio igitur eſt oratio affirmans vel negans aliquid de aliquo. Hæc autem aut vniuerſalis, aut in parte, aut indefinita: vniuerſale appello omni aut nulli ineſſe: in parte verò alicui, aut non alicui, aut non omni ineſſe: indefinitum autem ineſſe aut non ineſſe abſque vniuerſali aut particulari: veluti contrariorum eandem eſſe ſcientiam, aut voluptatem non eſſe bonum.

Καὶ γὰρ ἄχρηστον θάτερον, καὶ ἀδύνατον· οἷον πάντα ἄνθρωπον εἶναι πᾶν ζῷον· ἢ δικαιοσύνην, ἅπαν ἀγαθόν.

C. 27. Impoſſibile vt puta omnem hominem eſſe omne animal, aut iuſtitiam, omne bonum.

Ἀδιορίστου μὲν οὖν ὄντος, ἄδηλον εἰ καθόλου ἡ πρότασις· διωρισμένης δὲ, φανερόν.

Cùm igitur propoſitio eſt indefinita, non conſtat an ſit vniuerſalis: cùm autem eſt definita, id apparet.

COMME és choſes naturelles la quantité vient de la part de la matiere, elle ſe tient auſſi en l'enonciation de cette part là, ainſi qu'il ſe connoiſt en ce qu'elle dépend du tout du ſubject de l'enonciation ſimple. Or vne telle quantité c'eſt l'acception de ſon ſubject pour pluſieurs, ou ſa reſtriction pour vn ſeul, c'eſt à dire, que l'enonciation a quantité, dont le ſubject eſt pris pour quelqu'vn, pour quelques vns, pour tous, ou pour nul: cõme pour exemple, Quelqu'homme eſt iuſte, Cet hõme eſt iuſte, & Nul homme n'eſt iuſte. Car tout ainſi que la quantité d'vn corps ſ'entend ſelon les dimenſions de ſa lõgitude, latitude & profondeur, de meſme la quantité de la propoſitiõ ſe prend ſelon l'amplitude de ſon ſuject, entant qu'il eſt pour pluſieurs, ou pour vn ſeul, & iamais ſelon celle de l'attribut; tellemẽt que cette enonciatiõ, Platon eſt animal, eſt ſinguliere, cõbien que l'adjoinct ſoit commun ou vniuerſel. L'enonciation ſimple ſe diuiſe ſelon la quãtité de ſa matiere interne en vniuerſelle, en particuliere, en ſinguliere, en definie & en indefinie: car ſi le ſuject eſt vn terme ſingulier, il faict l enonciation ſinguliere: cõme pour exemple, Socrates eſt Philoſophe: ſ'il eſt commun conuenant à pluſieurs, ce ſera determinement, ou indeterminément: ſi indeterminément, c'eſt à dire, ſans aucun ſigne de quantité: cõme pour exemple, L'homme court, il faict la propoſition indefinie, dautant qu'il ne determine point, ſi c'eſt vn ou pluſieurs: ſi determinémẽt, ce ſera en deux façons: à ſçauoir, par vn ſigne vniuerſel affirmatif, ou negatif: comme pour exemple, Tout hõme court, Nul homme ne court: & alors l'enõciation ſera vniuerſelle, ou par vn ſigne particulier, & elle ſera particuliere: comme pour exemple, Quelqu'homme court. Les ſignes vniuerſels tant affirmatifs que negatifs ſont, Tout, qui que ce ſoit, chacun, rien, nul, & ſemblables: leſquels ont eſté inuentez pour diſtinguer ce qui conuient vniuerſellemẽt aux choſes: & les particuliers, qui ſont quelqu'vn, quelque, & ſemblables, pour denoter ce qui leur cõuient auſſi, mais non pas vniuerſellement: tellement que les ſignes ſ'appellent particuliers quand ils denotent le ſubject à n'eſtre pas pris vniuerſellement, mais ſeulemẽt pour quelqu'vn ou quelques vns: car le ſubject a ſon amplitude de luy meſme, laquelle ſe diſtraict par les ſignes particuliers, & eſt monſtree n'eſtre point reſtraincte, mais priſe vniuerſellement, quãd le ſigne eſt vniuerſel. Quant à l'attribut, Ariſtote nous aduertit, que ſi celuy qui eſt vniuerſel, eſt attribué vniuerſellement, que l'enonciation eſt fauſſe: parce que nulle affirmation n'eſt vraye, en laquelle vn attribut vniuerſel, eſt attribué vniuerſellement: comme pour exemple, Tout homme eſt tout animal, La Iuſtice eſt tout bien.

Nous pouuons conclure de ce que nous venons de dire, que l'enonciation vniuerſelle c'eſt celle en laquelle le ſubject eſt determiné par vn ſigne vniuerſel: enquoy il faut que le terme ſubject ſoit commun: car ſ'il eſtoit ſingulier, l'enonciation ne ſeroit que ſinguliere: parce que c'eſt la meſme choſe de dire Platon, & tout Platon, puis qu'on ne parle que d'vn. On peut auſſi definir que l'enonciation vniuerſelle eſt celle dont l'attribut eſt enoncé de tout ſon ſubject, car cela reuient à vn. L'enonciation particuliere, c'eſt celle dont le ſubject eſt limité par quelque ſigne particulier. L'enonciation definie, c'eſt celle dont le ſubject eſt limité par quelque ſigne: l'indefinie c'eſt celle dont le ſubject conuient à pluſieurs, & n'eſt determinee d'aucun ſigne de quantité vniuerſel ou particulier. L'enonciation ſinguliere c'eſt celle qui a le nom appellé en Grammaire propre, pour ſubiect: ou

vn

vn autre limité d'vn pronom demonstratif de la premiere espece, lequel le restrainct a la singularité : comme pour exemple, cet homme court : car ce terme, cet, rend le nom où il est appliqué, singulier, comme est le nom propre Platon, Socrates, & semblables.

De l'opposition des enonciations simples.

CHAPITRE XXV.

Ὥστε δῆλον ὅτι πάσῃ καταφάσει ἐστὶν ἀπόφασις ἀντικειμένη· καὶ πάσῃ ἀποφάσει, κατάφασις. &c. λέγω δὲ ἀντικεῖσθαι τὴν τοῦ αὐτοῦ, κατὰ τοῦ αὐτοῦ, μὴ ὁμωνύμως δέ. &c.

Ἐὰν μὲν οὖν καθόλου ἀποφαίνηταί τις ἐπὶ τοῦ καθόλου ὅτι ὑπάρχει, ἢ μή, ἔσονται ἐναντίαι αἱ ἀποφάνσεις. λέγω δὲ ἐπὶ τοῦ καθόλου ἀποφαίνεσθαι καθόλου· οἷον πᾶς ἄνθρωπος λευκός, οὐδεὶς ἄνθρωπος λευκός.

Ὅταν δὲ ἐπὶ τῶν καθόλου μὲν, μὴ καθόλου δὲ, αὗται μὲν οὐκ εἰσὶν ἐναντίαι· τὰ μέντοι δηλούμενα, ἔστιν εἶναί ποτε ἐναντία· λέγω δὲ τὸ μὴ καθόλου ἀποφαίνεσθαι ἐπὶ τῶν καθόλου· οἷον, ἔστιν ἄνθρωπος λευκὸς, οὐκ ἔστι λευκὸς ἄνθρωπος· καθόλου γὰρ ὄντος τοῦ ἄνθρωπος, οὐχ ὡς καθόλου κέχρηται τῇ ἀποφάνσει·

Ἀντικεῖσθαι μὲν οὖν κατάφασιν ἀποφάσει λέγω, ἀντιφατικῶς, τὴν τὸ καθόλου σημαίνουσαν τῇ τὸ αὐτὸ ὅτι οὐ καθόλου· οἷον πᾶς ἄνθρωπος λευκὸς, οὐ πᾶς ἄνθρωπος λευκός· οὐδεὶς ἄνθρωπος λευκὸς, ἔστι τις ἄνθρωπος λευκός.

Τῇ δὲ, πᾶς ἄνθρωπος λευκὸς, ἡ, οὐ πᾶς ἄνθρωπος λευκός· τῇ δὲ, τὶς ἄνθρωπος λευκὸς, ἡ, οὐδεὶς ἄνθρωπος λευκός· τῇ δὲ, ἔστιν ἄνθρωπος λευκὸς, ἡ, οὐκ ἔστιν ἄνθρωπος λευκός.

Φανερὸν δὲ, ὅτι καὶ μία ἀπόφασις μιᾶς καταφάσεώς ἐστι· τὸ γὰρ αὐτὸ δεῖ ἀποφῆσαι τὴν ἀπόφασιν, ὅπερ κατέφησεν ἡ κατάφασις, καὶ ἀπὸ τοῦ αὐτοῦ ἢ τῶν καθ' ἕκαστά τινος, ἢ ἀπὸ τῶν καθόλου τινὸς, ἢ ὡς καθόλου, ἢ ὡς μὴ καθόλου· λέγω δὲ οἷον, ἔστι Σωκράτης λευκὸς, οὐκ ἔστι Σωκράτης λευκός· ἐὰν δὲ ἄλλο τι ἀπὸ τοῦ αὐτοῦ, ἢ ἀπ' ἄλλου τὸ αὐτὸ, οὐχ ἡ ἀντικειμένη, ἀλλ' ἔσται ἐκείνης ἑτέρα. &c. μία κατάφασις, μιᾷ ἀποφάσει ἀντίκειται ἀντιφατικῶς.

Ἐναντίως δὲ, τὸ παντὶ τῷ οὐδενὶ, καὶ τὸ τινὶ τῷ οὐ τινὶ ὑπάρχειν.

Τὸ γὰρ τινὶ, τῷ οὐ τινὶ κατὰ τὴν λέξιν ἀντίκειται μόνον.

Arist. de interpret. c. 6. Manifestum est omni affirmationi esse negationem oppositam, & omni negationi affirmationem. &c. Dico autem opponi eam quæ est eiusdem de eodem non homonymos. &c.

C. 7. Si quis igitur vniuersaliter de re vniuersali enuntiet aliquid inesse aut non inesse, erunt hæ enuntiationes contrariæ. Dico autem de re vniuersali vniuersaliter enuntiare : veluti omnis homo est albus, nullus homo est albus.

At cum de rebus vniuersalibus non vniuersaliter enuntiat, hæ non sunt contrariæ : quæ verò significantur possunt aliquando esse contraria. Dico autem non vniuersaliter enuntiare de rebus vniuersalibus: veluti est albus homo, non est albus homo: cum enim hoc sit res vniuersalis, non quasi vniuersali vtitur in enunciatione.

Dico igitur affirmationem opponi negationi contradictoriè, id est eam quæ rem vniuersalem significat vniuersaliter, ei quæ eandē significat non esse vniuersaliter accipiendam : vt omnis homo est albus, non omnis homo est albus : nullus homo est albus, quidam homo est albus.

Huic verò enunciationi, omnis homo est albus, opponitur hæc, non omnis homo est albus : sed huic, quidā homo est albus, hæc, nullus homo est albus: huic autem, est homo albus, hæc, non est homo albus.

Perspicuum autem est vnam negationem vnius affirmationis esse. Idem enim oportet negationem negare quod affirmatio affirmauit, & ab eodem, id est vel ab aliquo particulari, vel ab aliquo vniuersali, siue vniuersaliter, siue non vniuersaliter accepto: verbi gratia, est Socrates albus, non est Socrates albus. quod si aliud quid ab eodem, vel ab alio idem, non erit opposita illa, sed ad ea diuersa. &c. vnam igitur affirmationem vni negationi contradictoriè opponi.

L. 2. prior. c. 8. Contrariè voco omni & nulli, item alicui & non alicui inesse.

C. 15. Alicui & non alicui secundum dictionem tantum opponuntur.

L'OPPOSITION des enonciations c'est la repugnance qui se trouue entre elles, quād l'vne affirme vn mesme terme adioint, que l'autre nie, d'vn mesme terme subiect. Il y a trois sortes de telles oppositions : à sçauoir la contraire, la subcontraire, & la contradictoire. L'opposition de deux enonciations est contraire quand l'vne est vniuerselle affirmatiue, & l'autre vniuerselle negatiue; comme pour exemple, Tout homme est blāc, & Nul hōme, n'est blāc: Quand de deux propositions, l'vne est particuliere affirmatiue, & l'autre particuliere negatiue; comme pour exemple, Quelque homme est blanc, & Quelque homme n'est pas blanc, c'est celle-cy qu'on nōme subcōtraire, pour la distinguer de la

premiere. La contradictoire c'est, quand de deux enonciations l'vn e est vniuerselle affirmatiue, & l'autre particuliere negatiue : ou l'vne vniuerselle negatiue & l'autre particuliere affirmatiue, ou toutes les deux singulieres, ou toutes les deux indefinies, selon que veut Aristote: comme pour exemple, Tout homme est blanc, Quelque homme n'est pas blanc, ou Nul hôme n'est blanc, Quelque homme est blanc, ou bien Socrates est iuste, Socrates n'est pas iuste, L'homme est iuste, L'hôme n'est pas iuste. Il est requis pour l'opposition des enonciations qu'il n'y ait autre difference entr'elles, sinon que la particule negatiue soit adioustee à l'enonciation affirmatiue : & faut que les termes ne soient point equiuoquement pris, ny considerez en diuers temps, ny au respect de diuerses choses , ny de diuerse maniere : car autrement ce ne seroit pas vn mesme terme formellement, duquel la negation & l'affirmation se feroit, attendu que le formel du terme consiste en sa signification: & s'il n'estoit mesme que materiellement & diuers formellement , ce seroit vn terme qui seroit plusieurs, entre l'affirmation & la negation, desquels il pourroit n'y auoir point de repugnance, ny par consequent d'opposition : comme pour exemple , ces deux oppositions, Les Romains commandēt à la plus grande partie du monde, Les Romains ne commandent pas à la plus grande partie du monde, si commādet s'entend en la premiere, pour le regard du spirituel, & monde pour tous les Chrestiens, & en la seconde, commander, pour le regard du temporel, & mōde, pour toute la terre , il n'y a point de repugnance, attēdu que toutes les deux sont vrayes : car le Pape cōmande à tous les vrays Chrestiens en ce qui est du spirituel, & ne commande pas à tout le monde, en ce qui est du temporel. Semblablement l'opposition cesseroit, quand les termes seroient vniuoques, si on les consideroit au respect de diuers temps : car en ces deux mesmes enonciations, si commander s'entēd en l'vne & l'autre enonciation pour le temporel, mais en la premiere au regard du temps d'Auguste, & en la seconde au respect du present, l'vne & l'autre enonciation se trouue encores vraye: car il est vray que de son regne, la plus grande partie du monde ciuilisé, estoit soubmis à l'empire Romain, & maintenant il n'y est pas soubmis. Ces conditions ne se trouuent bien exactement qu'és enonciations contradictoires : car comme pour exemple en ces enonciations contraires, Tout homme est iuste, Nul hōme n'est iuste, la negation ne nie pas seulement ce que l'affirmation affirme , mais encores quelque chose dauātage : car l'affirmation dit que tout homme est iuste, & la negation nie que tout homme soit iuste, & que quelqu'vn soit iuste : car nul , c'est à dire non aucun. Quant à ce qui est de la subcontraire, il est encores plus clair que les conditions requises pour la vraye opposition ne s'y trouuent pas, en ce qu'elles ne sont pas d'vn mesme subiect le plus souuent pour le regard de la chose signifiee : à cause dequoy il n'y a pas de vraye opposition entre elles, comme nous le dirons plus à plain parcy apres.

Il s'ensuit de ces conditions requises pour l'opposition des enonciations , qu'il n'y a qu'vne seule negation d'vne affirmation : car puisque la negation se faict par l'addition de la seule particule negatiue à l'enonciation affirmatiue, il ne peut y auoir plusieurs negatiues, ou autrement elles seroient diuerses : en quoy les conditions requises à l'opposition cesseroient, & elle par consequent : & de cette conclusion qu'il n'y a qu'vne seule negation d'vne affirmation, se peut prouuer que les enonciations indefinies sont opposees cōtradictoirement, comme dit Aristote : car à l'indefinie, l'vniuerselle ne contredit point, autrement celle cy qui contredit à la particuliere, cōtrediroit à deux, ce qui ne peut estre: la particuliere aussi ne contredit pas à l'indefinie pour la mesme raison, ny la singuliere aussi: car outre qu'elle contredit à la singuliere, elle est du tout d'vn autre subiect que l'indefinie, & consequemment leur opposition est contradictoire.

De ce que dessus nous pouuons aussi tirer la raison pourquoy l'enonciation indefinie, bien qu'elle tienne lieu de particuliere pour le regard de sa quantité, n'est pas neantmoins contradictoire à l'vniuerselle, comme est la particuliere : car c'est par ce que la particuliere est entierement du mesme subiect que l'vniuerselle, n'y adioustant ou retranchant que la particule negatiue : comme pour exemple, Tout homme est blanc, Quelqu'homme n'est pas blanc, & Nul homme n'est blanc, Quelque homme est blanc : là où l'indefinie, comme pour exemple, L'homme est blanc, L'hōme n'est pas blanc, n'est pas entierement du mesme subiect, qui est l'vniuersel : car ce n'est pas vne mesme chose que l'homme & tout homme. Or puis qu'vne enonciation ne contredit qu'à vne enonciation , & qu'il faut qu'elle soit d'vn mesme attribut & d'vn mesme subiect, & que la particuliere contredit à l'vniuerselle , l'indefinie n'y peut contredire.

De

De l'equipolence des enonciations simples.

CHAPITRE XXVI.

L'EQVIPOLENCE des enonciations en Logique, c'est l'equiualence en signification de deux enonciations qui estoient auparauant opposites : laquelle equiualence se fait par l'arriuee de la particule negatiue : en sorte que de l'vne à l'autre la consequence soit bonne : comme pour exemple, ceste enonciation, Quelque homme ne court pas, est rendue equipolente à sa contradictoire, Tout homme court : en adjoustant à celle-cy vne negation, & disant, Tout homme ne court pas. De sorte que la consequence est bonne, tout homme ne court pas, donques, Quelque homme ne court pas. Mais ces equiualẽces auec consequence en vertu de la negation, ne se rencontrent pas en la langue Françoise comme en la Latine. Car en celle-cy, la particule negatiue estant posee deuant le signe particulier ou vniuersel, elle faict equiualoir les contradictoires : comme pour exemple, *Non omnis homo currit*, donques, *Quidam homo currit*. Ce qui ne se peut faire en François, parce que la maniere de parler ne le porte pas : à cause dequoy nous ne nous arresterons point à en donner des regles.

De la conuersion des enonciations simples.

CHAPITRE XXVII.

Τὴν μὲν ἐν τῷ ὑπάρχειν καθόλου στερητικὴν, ἀνάγκη τοῖς ὅροις ἀντιστρέφειν· οἷον, εἰ μηδεμία ἡδονὴ ἀγαθὸν, οὐδ' ἀγαθὸν οὐδὲν ἔσται ἡδονή.

Τὴν δὲ κατηγορικὴν ἀντιστρέφειν μὲν ἀναγκαῖον, οὐ μὴν καθόλου, ἀλλ' ἐν μέρει· οἷον, εἰ πᾶσα ἡδονὴ ἀγαθὸν, καὶ ἀγαθόν τι εἶναι ἡδονήν.

Τῶν δὲ ἐν μέρει, τὴν μὲν καταφατικὴν ἀντιστρέφειν ἀνάγκη κατὰ μέρος· εἰ γὰρ ἡδονή τις ἀγαθὸν, καὶ ἀγαθόν τι ἔσται ἡδονή.

Τὴν δὲ στερητικὴν, οὐκ ἀναγκαῖον· οὐ γὰρ, εἰ ἄνθρωπος μὴ ὑπάρχει τινὶ ζώῳ, καὶ ζῶον οὐχ ὑπάρχει τινὶ ἀνθρώπῳ.

Η μὲν γὰρ καθόλου στερητικὴ, καθόλου ἀντιστρέφει· τῶν δὲ καταφατικῶν ἑκατέρα κατὰ μέρος.

Arist. l. 1. prior. c. 2. Propositionem de eo quod inest vniuersalem priuatiuam necesse est terminis reciprocatis conuerti : vt si nulla voluptas bonum, etiam nullum bonum erit voluptas.

Attributiuam autem conuerti necesse quidem est; non tamen vniuersaliter, sed in parte: vt si omnis voluptas est bonum, necesse est etiam quoddam bonum esse voluptatem.

Ex particularibus vero affirmatiuam necesse est in parte conuerti; nam si quadam voluptas est bonum, etiam quoddam bonum erit voluptas.

Priuatiuam autem conuerti non necesse est : non enim si homo non inest cuidam animali, propterea etiam animal non inest cuidam homini.

C. 3. Vniuersalis priuatiua vniuersaliter conuertitur, affirmatiua autem vtraque in parte.

LA conuersion de l'enonciation simple c'est la transposition de l'adjoinct au lieu du subject, & du subject au lieu de l'adjoinct, gardant la verité de l'enonciation : comme pour exemple, cette enõciation, L'homme est capable de rire, se conuertit en cette autre, Le capable de rire est homme. L'enonciation dont les extremes sont transposez est nommee conuertie, & celle qui se faict des extremes transposez s'appelle conuertissante : comme pour exemple, L'homme est capable de rire : c'est celle qui est conuertie, & Le capable de rire est homme, c'est la conuertissante. En toute vraye & bonne conuersion de propositions, cinq choses sont requises : à sçauoir, que les propositions soient constituees de mesmes termes : qu'elles soient simples & nõ composees : que tout l'adjoinct de la premiere soit le subiect de la seconde : si la proposition est d'vn verbe adiectif, qu'elle se resolue en son participe auec le verbe substantif, est, & que la consequence de l'vne à l'autre soit bonne : comme pour exemple, Tout hõme est capable de rire, donques, Ce qui est capable de rire, est hõme; Quelque homme court, donques, Quelque courãt est homme. Car le verbe adiectif se resoult au substantif, est, & au participe, courant. La conuersion des propositions simples est de trois sortes : à sçauoir simple par accident & par contreposition. La simple c'est la transposition du subiect en l'adjoinct, & de l'adjoinct au subiect, la mesme quantité & qualité des propositions demeurãt sans aucune autre mutation des termes, qui composent la proposition : comme pour exemple, celle cy, Quelque homme est animal : en cette autre, Quelque animal est homme. La conuersion par accident ou en partie qui est vne

mesme chose, c'est quand la mesme quantité ne demeure pas : cõme pour exemple, Tout homme est animal, donques Quelque animal est homme: & Nul homme est pierre : donques Quelque pierre n'est pas hõme. La conuersion par contreposition (laquelle Boëce a inuentee) c'est quand la mesme qualité & quantité est gardee : mais les termes finis sont changez en infinis : comme pour exemple, Tout homme est animal, donques Tout ce qui n'est pas animal est non homme.

On ne faudra point és conuersions des enonciations en tenant pour regles certaines que l'vniuerselle negatiue & la particuliere affirmatiue se conuertissent simplement: comme pour exemple, Nul hõme n'est arbre, donques Nul arbre n'est homme: Quelque homme est animal, donques Quelque animal est hõme. L'vniuerselle affirmatiue se conuertit par accident: comme pour exemple, Tout homme est animal, donques Quelque animal est homme. Et tout de mesme l'vniuerselle negatiue, car si Nul homme n'est pierre, donques Quelque pierre n'est pas homme. La particuliere negatiue ne se conuertit point, car la conuerse se trouue vraye & la conuertissante fausse : comme si on dit, Quelque animal n'est pas homme, donques Quelque homme n'est pas animal. Aussi cette conuersion n'est elle point necessaire pour la reduction du syllogisme, à quoy les conuersions seruent, ainsi qu'il sera montré cy apres. Mais elle peut estre conuertie par la contreposition, comme pour exẽple, Quelque hõme n'est pas asne, donques Quelque non asne n'est pas nõ homme. Que s'il semble que quelque proposition se conuertisse contre les regles que nous venons de poser, cela ne se fait pas par la vertu de la forme de la conuersion, mais à cause de la matiere obiectiue ou externe, à quoy l'enonciation est appliquee : comme pour exemple cette enonciation, Tout homme est capable de rire, se conuertit en celle-cy, Tout capable de rire est homme. Car si vne telle conuersion se faisoit en vertu de la forme, elle se trouueroit telle, en toutes semblables enonciations, ce qui n'est pas vray : attẽdu que plusieurs vniuerselles affirmatiues ne se conuertissent pas en vniuerselles negatiues : comme pour exemple, Tout homme est animal, ne se conuertit pas en Tout animal est hõme. De mesme il semble que quelquefois la particuliere negatiue se conuertisse: comme pour exemple, Quelque homme n'est pas blanc, & Quelque blanc n'est pas hõme. Mais cela arriue aussi à cause de la matiere externe & non à cause de la forme, attendu que cela n'est pas de mesme en toute telle conuersion.

De l'enonciation composee, & de ses especes.

CHAPITRE XXVIII.

IL faut reuenir maintenant à l'enonciation composee, qui est le membre opposite à l'enonciation simple ; dont nous auons parlé en la diuision de l'enonciation en simple & composee. L'enonciation composee ou conioincte, c'est celle qui a pour ses principales parties plusieurs enonciations conioinctes ensemble par quelque liaison : comme pour exemple, cette enonciation est composee, L'homme est animal, & la pierre est inanimee. Et parce que la liaison, qui est la forme de l'enonciation composee, peut estre en trois sortes auec les simples enonciations qu'elle conioinct : l'enonciation composee prend trois diuers noms, car elle assemble leurs sentences ou les diuise. Si elle les assemble par ordre de consequence, c'est à dire que l'vne s'ensuiue de l'autre : comme pour exemple, Si le Soleil luit, il est iour, elle s'appelle conditionnelle. Et la premiere enonciation de ces deux composees ensemble, s'appelle antecedent, & l'autre consequent. Trois enonciations se reduisent à la conditionnelle, à sçauoir l'enonciation qui rend la raison : comme pour exemple, Socrates est homme : donques il est animal : l'enonciation qui donne la cause; comme pour exemple, Pour ce que Socrates est homme, il est animal : l'enonciation du lieu ; comme pour exemple, Là où le Soleil luit, il lest iour. Si la liaison conioinct les enonciations simples sans auoir esgard à l'ordre de consequence: l'enonciation qui en est composee, s'appelle conionctiue ou copulatiue: comme pour exemple, Socrates court, & Platon se meut. Et à l'opposite, si la liaison diuise les enonciations, l'enonciation est nommee disionctiue : comme pour exemple, Ou l'animal est sain, ou il est malade. L'enonciation conditionnelle & la disionctiue sont aussi appellees suppositiues, & à leur occasiõ la composee, qui est leur genre, porte aussi le nom de suppositiue. Les enonciations composees n'ont point de quantité, attendu qu'elles n'enoncent point vne chose d'vne autre conioignant

joignant seulement des enonciations. A cause dequoy l'opposition ne se trouue point actuellement entre elles, si ce n'est la contradictoire, pour laquelle la seule particule adjoincte suffit. L'enonciation composee & la simple different en deux choses: à sçauoir premierement en ce que les termes, qui sont les parties prochaines & principales en la simple, sont les elloignees de la composee; ainsi que les pierres & le bois sont les parties elloignees de la maison, & les murailles les prochaines. Et secondement elles different en ce qu'en la simple, le subject prend le nom de l'attribut: car quand on dit, L'homme est animal, l'homme reçoit le nom d'animal: ce qui n'arriue pas de la composee, où vne enonciation ne s'attribue pas à l'autre; mais seulement on dit que quelque chose est, & que l'autre est aussi: comme pour exemple, quand on dit, si le Soleil luit, il est iour, on ne dit pas que le Soleil est iour, mais que le Soleil est, & qu'il est iour.

Diuision de l'enonciation selon sa matiere externe.

CHAPITRE XXIX.

Πολλαχῶς λέγεται τὸ ἐνδέχεσθαι, καὶ γὰρ καὶ τὸ ἀναγκαῖον καὶ τὸ μὴ ἀναγκαῖον καὶ τὸ δυνατὸν, ἐνδέχεσθαι λέγομεν.

L.1.prior c.3. Contingere dicitur multis modis: contingere enim dicimus, et quod est necessarium et quod non est necessarium & quod est possibile.

APRES auoir parlé de la matiere interne & de la forme qui sont les parties essentielles constituantes l'enonciation, & expliqué les proprietez & accidents qui luy conuiennent de leur part; nous viendrons maintenant à ce qui est de sa matiere externe, & objectiue. L'enonciation se diuise selon les qualitez qu'elle a de la part de sa matiere externe en necessaire, contingente, possible, impossible, vraye & fausse; selon que la matiere externe où elle est appliquee se trouue de l'vne de ces sortes. La matiere necessaire, qu'on appelle aussi naturelle, c'est celle dont la chose signifiee par le terme adioinct, est tousiours inseparablement auec celle que signifie le terme subiect: comme pour exemple, L'homme est raisonnable, L'hôme est capable de rire. La matiere contingẽte ou possible c'est celle, dõt la chose signifiee par le terme adioinct peut estre separee du subiet, sans que la destruction du subiect s'en ensuiue: cõmme pour exemple, L'homme est Grammairien, Le cheual est blanc, & semblables. La matiere esloignee ou impossible, c'est celle dont la chose signifie par le terme adioinct ne peut s'assembler auec celle qui est signifiee par le terme subiect, dautant que ce sont choses repugnantes & incompatibles: comme pour exemple, L'homme est lion. Aristote dit que le contingent se dit aussi du necessaire. Ce qui est vray, par ce que contingent signifie ce qui peut aduenir, & il n'y a point de doute que ce qui est necessaire ne puisse aduenir. Les propositions vrayes affirmatiues, sont celles qui representent les choses & les signifient telles qu'elles sont en leur nature: comme pour exemple, L'homme est raisonnable: & les negatiues celles qui les representent, n'estre pas ainsi qu'elles ne sont pas; comme pour exemple, L'homme n'est pas lion. A l'opposite des propositions vrayes, les fausses affirmatiues sont celles qui representent la chose autrement qu'elle n'est: comme pour exemple, Le cheual est asne: & les negatiues celles qui nient la chose estre ainsi qu'elle est; comme pour exemple, Le cigne n'est pas oyseau. L'ẽnociation necessaire est tellement vraye qu'elle ne peut estre fausse: l'impossible est tellement fausse qu'elle ne peut estre vraye: dont la raison est que sa matiere n'est iamais. La possible & la contingente sont quelquefois vrayes & quelques fois ne le sont pas. De la matiere necessaire se font les propositions necessaires affirmatiuement, & les impossibles negatiuemẽt. comme pour exemple, L'homme est raisonnable: & L'hôme n'est pas raisonnable. De la matiere impossible sont faittes les propositions necessaires negatiuement, & les impossibles affirmatiuement: comme pour exemple, Le cheual n'est pas lion, & Le cheual est raisonnable.

Confirmation que la definition de l'enonciation par sa signification du vray ou du faux, & par affirmer & nier n'est pas essentielle.

CHAPITRE XXX.

PVISQVE le vray & le faux ne conuiennent à l'enonciation que de la part de sa matiere externe, ils ne peuuẽt estre de son essence: car ce qui est de l'essence d'vne cho-

se luy est interne. Secondement puisque la verité ne se trouue point en l'oraison que quand elle affirme vne chose d'vne autre, il s'ensuit que l'affirmation & la negation sont premieres en l'enonciation que la verité ou fausseté. Or ce qui est posterieur en vne chose ne peut estre de son essence, car l'essence d'vne chose est deuant tout ce qui est en elle outre l'essence : comme pour exemple, animal raisonnable, qui est l'essence de l'homme, est premier en luy que d'estre capable de rire, de discipline, sçauant, vertueux, & semblables. Donques la verité & la fausseté ne sont point de l'essence de l'enonciation, mais elles l'ensuiuent seulement comme qualitez venant de dehors & non resultantes de sa nature. Cecy est confirmé en ce que le Logicien peut bien connoistre comme Logicien, les propositions qui sont affirmatiues & les negatiues, (chose que les autres sciences ne sçauroient faire. Mais il ne sçauroit s'apperceuoir si elles sont vrayes ou fausses, qu'en empruntant la connoissance des autres sciences, soubs le subject desquelles tombera la matiere à laquelle les enonciations seront appliquees, comme à leur obiect exterieur, & au terme auquel elles se referent. Dequoy il s'ensuit que quand Aristote dit que l'oraison est enonciatiue en laquelle le vray & le faux est ; il ne donne pas la definition essentielle de l'enonciation, ains seulement il l'explique selon quelques qualitez qui luy viennent de la part de sa matiere externe. Semblablement, puisque l'affirmation & la negation sont qualitez essentielles de l'enonciation, selon lesquelles elle est diuisee en affirmatiue & negatiue, comme genre en ses especes : il s'ensuit qu'elles ne sont point genre & differéce de l'enonciation. Et partant quand le mesme Aristote a dit que l'enonciation est vne oraison affirmant ou niant, il n'a pas donné vne definition essentielle : car toute definition essentielle consiste du genre & de la difference : mais seulement vne description par ses parties ou especes.

Arist. de interp. c. 4. Anal. prior lib. 1. c. 1. pag. 37.

Comment les enonciations indefinies ont quantité de la part de leur matiere externe.

CHAPITRE XXXI.

LES enonciations indefinies qui de leur nature sont sans quantité, se trouuent quelquefois vniuerselles, & quelquefois particulieres : à raison de leur matiere externe : à sçauoir vniuerselles quãd elles sont de matiere necessaire affirmatiue, ou d'impossible negatiue : comme pour exemple, L'hõme est animal raisonnable, & L'homme n'est pas cheual, sont enonciations vniuerselles. Elles sont particulieres quand leur matiere est contingente, à raison dequoy celle cy, l'homme est iuste, ne differe pas de cette autre, quelque homme est iuste,

De l'attribution directe & indirecte.

CHAPITRE XXXII.

IL conuient encores à l'enonciation de la part de sa matiere externe, que son attribution soit directe & indirecte ou oblique. Car quand l'accident est attribué à la substance, le plus vniuersel, au moins vniuersel le genre & la difference à l'espece ; & tous ces trois au particulier & au singulier, l'attribution est directe : comme pour exemple en ces enonciations, L'animal est suject à dormir, L'homme est animal, L'homme est raisonnable, Quelque homme ou Socrates est animal, est homme, est raisonnable, & semblables ; l'attribution est directe. Et à l'opposite l'attribution est indirecte ou oblique, quand la substance est attribuee à l'accident, le moins vniuersel au plus vniuersel, l'espece ou la difference au genre, & tous ces trois au particulier & à l'indiuidu; comme pour exemple, Le subject à dormir est animal, Cet animal est hõme, Le raisonnable est homme, est animal, L'homme est Socrates, & ainsi des autres semblables.

De l'enonciation modale.

CHAPITRE XXXIII.

S. Tho. de enũ. mod. c. 7. & 11.

L'ENONCIATION simple, entant qu'elle enonce quelque chose d'vne autre sans determiner la matiere dont l'attribut est lié auec le subject, est nommee pure ou absoluë : comme pour exemple, L'homme est animal, L'homme n'est pas cheual. Et à l'opposite, quand la maniere dont l'adjoinct est lié auec le subject est determinee par l'vn de quatre

quatre certains termes pris comme noms, ou comme aduerbes, elle est nommee Modale par les Logiciens. Ces termes sont, Necessaire, Impossible, Possible, & Contingent; ou bien, Necessairement, Impossiblement, Possiblement, & Contingemment. Et ainsi ces enonciations sont modales, Necessairement Socrates court, & Il est necessaire Socrates courir. Quant aux enonciations dont l'adjoinct ou le subject est modifié & non la composition de l'vn auec l'autre: comme pour exemple, Socrates court vistement: & L'honneste homme est aimable, elles ne sont pas contees entre les modales par les Logiciens, parce que la mode dont l'enonciation est ditte modale, doit regarder la composition du subject & de l'attribut

Du double subject & attribut des enonciations modales.

CHAPITRE XXXIIII.

Γίνεται γὰρ ὥσπερ ἐπ' ἐκείνων τὸ εἶναι καὶ τὸ μὴ εἶναι, προσθέσεις· τὰ δὲ ὑποκείμενα πράγματα, τὸ μὲν, λευκὸν, τὸ δὲ, ἄνθρωπος· οὕτως ἐνταῦθα, τὸ μὲν εἶναι, καὶ τὸ μὴ εἶναι, ὡς ὑποκείμενον γίνεται· τὸ δὲ δύνασθαι καὶ ἐνδέχεσθαι, προσθέσεις.

Καὶ καθόλου δὲ, ὥσπερ εἴρηται, τὸ μὲν εἶναι καὶ μὴ εἶναι, δεῖ τιθέναι ὡς τὰ ὑποκείμενα· κατάφασιν δὲ καὶ ἀπόφασιν ταῦτα ποιοῦντα, πρὸς τὸ εἶναι, καὶ τὸ μὴ εἶναι συντάττειν.

Arist. de interpret. c. 12. Vt enim in illis enuntiatiationibus absolutis, verba, esse, & nõ esse, sunt additamenta: album autem & homo, sunt res subiecta: sic in his, enuntiationibus modificatis, verba esse & non esse, pro subiecto habentur, posse autem & contingere, sunt additamenta.

Ac generaliter, vt dictum est, verba illa, esse & non esse, poni debent tanquam subiecta: hac vero (hi modi) affirmationem & negationem efficiẽtia, ad verba illa, esse, & non esse, adiungenda sunt.

ES enonciations modales, on considere double subject & double attribut, dont l'vn est appellé principal, & l'autre moins principal. L'enonciation pure ou absoluë est le principal subject de la modale, & est nommee en cet office la chose ditte: & la mode est le principal attribut, soit qu'elle precede, ou qu'elle suyue la chose ditte en l'enonciation: comme pour exemple ceste enonciation, Necessairement l'homme est raisonnable, le subject c'est, L'homme est raisonnable, qui est vne enonciatiõ absoluë, & Necessairement, qui est la mode, est attribut. Le moins principal subject & attribut c'est le subject & l'attribut que la chose ditte contient en soy comme enonciation qu'elle est: ainsi pour exemple, en cette mesme enonciation, Necessairement l'homme est raisonnable, L'homme est suject moins principal, & Raisonnable, l'attribut moins principal. Aristote appelle tantost ces modes, additions, c'est à dire attributs: parce qu'elles terminent sa liaison auec le subject: & tantost liaisons, parce que la liaison est de la part de l'attribut, comme nous auons dit par cy deuant.

Des enonciations modales affirmatiues & negatiues à raison de la mode.

CHAPITRE XXXV.

Δοκεῖ δὲ τὸ αὐτὸ δύνασθαι καὶ εἶναι, καὶ μὴ εἶναι· πᾶν γὰρ τὸ δυνατὸν τέμνεσθαι ἢ βαδίζειν, καὶ μὴ τέμνεσθαι καὶ μὴ βαδίζειν δυνατόν. λόγος δὲ, ὅτι ἅπαν τὸ οὕτω δυνατὸν, οὐκ ἀεὶ ἐνεργεῖ· ὥστε ὑπάρξει αὐτῷ καὶ ἡ ἀπόφασις· δύναται γὰρ καὶ μὴ βαδίζειν τὸ βαδιστικὸν, καὶ μὴ ὁρᾶσθαι τὸ ὁρατόν. ἀλλὰ μὴν ἀδύνατον κατὰ τοῦ αὐτοῦ ἀληθεύεσθαι τὰς ἀντικειμένας φάσεις καὶ ἀποφάσεις· οὐκ ἄρα τοῦ, δυνατὸν εἶναι, ἀπόφασίς ἐστι τὸ, δυνατὸν μὴ εἶναι.

Τὸ δὲ δύνασθαι, καὶ ἐνδέχεσθαι, προσθέσεις διορίζουσι, ὥσπερ ἐπ' ἐκείνων τὸ εἶναι καὶ μὴ εἶναι, τὸ ἀληθὲς καὶ τὸ ψεῦδος.

Καὶ ταύτας οἴεσθαι χρὴ εἶναι τὰς ἀντικειμένας φάσεις καὶ ἀποφάσεις, δυνατὸν, οὐ δυνατὸν, ἐνδεχόμενον, οὐκ ἐνδεχόμενον· ἀδύνατον, οὐκ ἀδύνατον· ἀναγκαῖον, οὐκ ἀναγκαῖον· ἀληθὲς οὐκ ἀληθές.

Arist. de interpret. c. 12. Sed idem videtur posse esse & non esse: quodcunque enim potest secari aut ambulare, potest etiam non secari & non ambulare. Ratio est, quia quodcunque ita possibile est, non semper est actu. Quapropter ei negatio quoque conueniet: nam potest etiam non ambulare, quod est aptum ad ambulandum, & non videri quod est visibile: sed impossibile est de eodem veras esse oppositas affirmationes & negationes. Non igitur huius, possibiles esse, negatio est hæc, possibile non esse.

Quæ quidem in his enuntiationibus (modificatis) esse possibile, esse non possibile, determinant verum aut falsum, vt in illis absolutis, verbum esse & non esse.

Atque hæ habendæ sunt pro oppositis affirmationibus & negationibus, possibile, non possibile: contingens non contingens: impossibile, non impossibile: necesse, non necesse: verum, non verum.

E

OR à cause de ces diuers subjects & attributs des modales, les vnes nient l'vn & l'autre attribut: comme pour exemple, Il n'est pas contingent l'homme n'estre pas animal. Les autres affirment la mode & nient l'attribut de la chose ditte: comme pour exemple, Il est possible l'homme n'estre pas Grammairien: & les autres nient la mode, & affirment l'attribut de la chose ditte: comme pour exemple, Il n'est pas impossible l'homme estre Grammairien. Mais parce qu'en ces enonciations, on a principalement esgard à la mode, celles qui affirment la mode sont appellees affirmatiues, & celles qui la nient, negatiues simplement: soit que la chose dite soit affirmatiue ou negatiue. Aristote prouue que la negation doit estre de la part de la mode, & non de la part de la chose ditte: parce que, comme pour exemple, si cette enonciation, Il est possible l'homme cheminer, & cette autre, Il est possible l'homme ne cheminer pas: qui à la negation de la part de la chose ditte, estoient opposees comme negatiues, elles seroient contradictoires entre elles: & par consequent ne pourroient estre vrayes ensemble; mais elles peuuent estre vrayes ensemble: car il est possible l'homme cheminer, & possible l'homme ne cheminer pas. Donques cette enonciation, Il est possible l'homme ne cheminer pas, qui à la negatiue de la part de la chose ditte, n'est pas contradictoire de cette autre: Il est possible l'homme cheminer: ny par consequent sa negatiue. Or si cette-cy ne luy contredit pas, ce sera cette autre, Il n'est pas possible l'homme cheminer: laquelle a la negatiue de la part de la mode (car, Il n'est pas possible, est la mesme que, Non possible est) donques ce sera sa negatiue. Et partant és modales, la negation doit estre de la part de la mode & non de la chose ditte. Aussi est-il raisonnable, qu'ainsi qu'en l'enonciation absoluë, l'affirmation & negation est de la part du verbe, comme notant la composition des termes, que semblablement en l'enonciation modale, la negation soit de la part de la mode, comme de ce qui note la qualité de la composition des termes. Il y a encores d'autres modes que ces quatre posees par Aristote: car luy mesme y adiouste par apres le vray & le faux. Mais sainct Thomas dit, que parce que, vrayement, &, faussement, ne variét point l'enonciation pour le regard des oppositions, equipolences & semblables, qui y sont prises tout en la mesme maniere qu'és absoluës, qu'à cause de cela il ne s'y arreste pas.

S. Thom. de enût. mod. c. 11. & 12.

De la quantité des enonciations modales.

CHAPITRE XXXVI.

S. Thom. de enunt. c. 11.

QVANT à la quantité des enonciations modales, elle se trouue pour le regard du moins principal subject: à sçauoir celuy de la chose ditte, telle qu'és autres enonciations absoluës. Car alle est vniuerselle, particuliere, indefinie, & singuliere: comme pour exemple, Il est necessaire tout homme estre animal: Il est contingent quelque homme estre Grammairien; Il est possible l'homme mourir: Il est impossible Socrates estre rocher. Mais pour le regard du principal subject, qui est la chose ditte, toute enonciation modale est singuliere & iamais vniuerselle; encores que le moins principal subject, qui est la chose ditte en soit vniuersel; parce que ce subject n'est tousiours qu'vne seule enonciation. De sorte que cette enonciation, Il est possible l'homme cheminer, est particuliere. A cause dequoy on ne remarque point d'autre quantité en ces enonciations là, que celle qui est propre aux verbes: à sçauoir, la quantité du temps qui est double, vniuerselle, & particuliere, dont l'vniuerselle est signifiee par les termes, Necessaire & Impossible, & par leurs equipolents: & la particuliere par ceux de contingent & possible & par leurs equipolents. Car le Necessaire pose perpetuellement la chose, l'Impossible l'oste tousiours: & le contingent la pose maintenant, & l'oste tantost: & le possible pose la chose, en sorte qu'il permet que la chose ne soit pas quelquesfois. Tellement que les termes, Necessaire, Impossible, Contingent, & Possible, sont és modales en la mesme maniere comme ces signes, Tout, Nul, Quelque, és enonciations absoluës: excepté que les signes denotent la quantité de multitude ou de nombre, & les modes, la quantité du temps. Et ainsi les enonciations modales qui posent & ostent tout le temps, sont vniuerselles de la quãtité du temps, & celles qui ne la posent & ostent que pour quelque temps, sont particulieres.

De

De l'oppositioon des modales à raison de la mode.

CHAPITRE XXXVII.

LA negation és modales se faisant de la mode & non de ce qui est dit, ainsi qu'il a esté declaré : cette enonciation, Il est possible l'homme cheminer, n'est pas opposee à celle cy, Il est possible l'homme ne cheminer pas: mais à cette autre : Il n'est pas possible l'homme cheminer. Au moyen dequoy l'opposition est contradictoire, & ne peut estre autre de la part de la mode: dautant que pour les raisons que nous auons dittes, toute enonciation modale est singuliere. *Arist. de interp. c. 13 pag. 49.*

Des modales affirmatiues & negatiues au respect du temps.

CHAPITRE XXXVIII.

LEs modales qui posent le temps, ont la vertu d'affirmatiues, mesme si la forme de l'enonciation est negatiue : comme pour exemple cette enonciation, Il n'est pas possible le ciel ne se mouuoir pas, est au regard du temps, comme vne affirmatiue : car elle pose le ciel, & est equiualente à celle-cy, Il est necessaire le ciel se mouuoir. Celles qui ostent le temps, c'est à dire qui nient la chose selon le temps, sont comme negatiues, encores que la forme de l'enonciation fust affirmatiue : comme pour exemple, Il est impossible l'homme estre cheual, car elle est equiualente à cette-cy, Il n'est pas possible l'hõme estre cheual.

De l'opposition des modales pour le regard du temps.

CHAPITRE XXXIX.

LEs enonciations modales qui ostent tout le temps sont contraires à celles qui le posent tout : comme pour exemple, Il n'est pas possible la chose estre : Il n'est pas contingent la chose estre: Il est impossible la chose estre : Il n'est pas necessaire la chose estre. Ces quatre enonciations modales estant comme vniuerselles negatiues, sont opposees à ces quatre qui sont comme vniuerselles affirmatiues à sçauoir, Il n'est pas possible la chose n'estre pas : Il n'est pas contingent la chose n'estre pas: Il est impossible la chose n'estre pas: Il est necessaire la chose estre. Les enonciations qui ne posent pas tout le temps : comme pour exemple ces quatre, Il est possible la chose estre : Il est contingent la chose estre, Il n'est pas impossible la chose estre : Il est necessaire la chose estre, sont comme particulieres affirmatiues, & opposees subcontrairement à ces autres quatre, qui sont comme particulieres negatiues, Il est possible le chose n'estre pas: Il est contingent la chose n'estre pas: Il n'est pas impossible la chose n'estre pas: Il n'est pas necessaire la chose n'estre pas. Quand à l'opposition contradictoire pour le regard du temps, les quattre susdites vniuerselles affirmatiues, que nous auons donnees pour exemple, sont opposees aux quatre particulieres negatiues, & les quatre vniuerselles negatiues aux quatre particulieres affirmatiues. *S. Thom. de enunc. mod c. 13.*

De l'equipolente des enonciations modales.

CHAPITRE XL.

Τῷ μὲν γὰρ δυνατὸν εἶναι, ἀκολουθεῖ τὸ ἐνδέχεσθαι εἶναι, καὶ τοῦτο ἐκείνῳ ἀντιστρέφει, καὶ τὸ μὴ ἀδύνατον εἶναι, καὶ τὸ μὴ ἀναγκαῖον εἶναι· τῷ δὲ δυνατὸν μὴ εἶναι, καὶ ἐνδεχόμενον μὴ εἶναι, τὸ μὴ ἀναγκαῖον μὴ εἶναι, καὶ οὐκ ἀδύνατον μὴ εἶναι· τῷ δὲ μὴ δυνατὸν εἶναι, καὶ μὴ ἐνδεχόμενον εἶναι, τὸ ἀναγκαῖον μὴ εἶναι, καὶ τὸ ἀδύνατον εἶναι· τῷ δὲ μὴ δυνατὸν μὴ εἶναι, καὶ μὴ ἐνδεχόμενον μὴ εἶναι, τὸ ἀναγκαῖον εἶναι, καὶ τὸ ἀδύνατον μὴ εἶναι.

Arist. de interpret. c. 13. Illam enuntiationem possibile esse, consequitur hac, contingere esse, atque hac cum illa reciprocatur, & hac, non impossibile esse, & hac non necesse esse. Eam vero possibile nõ esse & contingens non esse, consequitur hac, non necesse non esse, & non impossibile non esse: at illam, non possibile esse, & non contingens esse, hac, necesse non esse & impossibile esse: hanc autem, non possibile non esse, & non contingens non esse, hac, necesse esse, & hac, impossibile non esse.

L'EQVIPOLENCE des enonciations modales ne se considere point pour le regard des modes entre elles, mais à raison de la chose ditte, & est telle que pour le regard

d'vne mesme chose ditte, soit particuliere ou vniuerselle, l'enonciation du necessaire en l'affirmation, & celles du non possible, & de l'impossible en la negation, sont equipolētes. Item celles du necessaire en la negatiō du non possible, & de l'impossible en l'affirmation. Item celles du non necessaire en la negation, & du possible & non impossible en l'affirmation. Item du non necessaire en l'affirmation, & du possible & non impossible en la negation: comme pour exemple.

Il est necessaire Socrates estre raisonnable: Il n'est pas possible Socrates n'estre pas raisonnable: Il est impossible Socrates n'estre pas raisonnable.

Il est necessaire Socrates n'estre pas raisonnable: Il n'est pas possible Socrates estre raisonnable: Il est impossible Socrates estre raisonnable.

Il n'est pas necessaire Socrates n'estre pas raisonnable: Il est possible Socrates estre raisonnable: Il n'est pas impossible Socrates estre raisonnable.

Il n'est pas necessaire Socrates estre homme: Il est possible Socrates n'estre pas homme: Il n'est pas impossible Socrates n'estre pas homme.

Les mesmes exemples peuuent seruir pour la chose ditte vniuerselle, en mettant au lieu de Socrates tout homme, & nul homme.

De la conuersion des modales.

CHAPITRE XLI.

LA conuersion des modales n'est que du moins principal subject & du moins principal attribut, & se faict en la mesme maniere que des enonciations absoluës, la mode demeurant mesme & en mesme lieu: comme pour exemple, Il est necessaire nul homme n'estre irraisonnable, donques Il est necessaire quelque irraisonnable n'estre pas homme. Il est necessairé tout homme estre raisonnable, donques Il est necessaire quelque raisonnable estre homme: Il est necessaire quelque homme estre raisonnable, donques Il est necessaire quelque raisonnable estre hōme. Il en est tout de mesme des autres modes, excepté pour le regard des contingentes negatiues. Car tout au contraire des autres, la particuliere se conuertit simplement, & l'vniuerselle ne se conuertit pas: comme pour exemple cette conuersion est bonne, Il est contingent quelque homme n'estre pas blanc: donques Il est contingent quelque blanc n'estre pas homme: & ne se donne iamais en cette forme de conuerse vraye, & de conuertissante fausse. Mais celle-cy est vicieuse, Il est contingent nul homme estre blanc, donques Il est contingent nul blanc estre homme: car la conuertie est vraye, & la conuertissante fausse; attendu que quelque blanc peut estre homme, & quelque blanc n'estre pas homme: à sçauoir, la neige, le Cigne & semblables.

De la matiere des enonciations modales & des qualitez qui en resultent.

CHAPITRE XLII.

LA matiere externe des enonciations modales, pour le regard de la chose ditte, est necessaire, contingente, possible, ou impossible, selon ce que nous auons dit par cy deuant des enonciations simples. Mais au respect de la mode, elle est tousiours necessaire ou impossible, & iamais contingente ny possible; parce que toute mode qui conuient vne fois à la chose ditte, ne peut ne luy conuenir pas quelquesfois: & toute mode qui ne luy conuient pas quelquesfois, ne peut iamais luy conuenir: comme pour exemple, la matiere de cette enonciation, Il est contingent l'homme estre blanc, est necessaire, car il ne peut iamais estre que ce ne soit chose contingente à l'homme d'estre blanc: & cette autre enonciation, Il est impossible l'homme estre oyseau, est de matiere impossible, car il sera tousiours impossible l'hōme estre oyseau. Et de là viēt que toute enonciation modale qui est vne fois vraye, l'est tousiours, & tout de mesme de la fausse. Et ainsi cette enonciation, Il est necessaire l'homme estre animal, est tellement vraye, qu'elle ne peut iamais estre fausse: Et cette autre, Il est impossible que l'homme soit blanc, est tellement fausse, qu'elle ne peut iamais estre vraye.

Des enonciations explicables.

CHAPITRE XLIII.

LEs Dialecticiens depuis Aristote, ont consideré certaines enonciations qu'ils nōment explicables: parce qu'elles ont besoin d'estre expliquees, à cause de quelques particules qui les rendent obscures. Ces enonciations sont de trois sortes: à sçauoir exclusiues, exceptiues, & reduplicatiues. Les exclusiues sont celles qui consistent d'vn signe exclusif, tel qu'est, seulement, tant seulement, & semblables: & ainsi cette enonciation, L'homme tant seulement est animal raisonnable, est exclusiue, & s'explique en cette sorte, L'hōme est animal raisonnable, & nulle chose qui n'est pas hōme, n'est pas animal raisonnable. Les enonciatiōs exceptiues sont celles qui consistent d'vn signe exceptif, tel qu'est, outre, & semblables: comme pour exemple, Tout corps, outre le ciel, est subject à corruption: c'est à dire, Tout corps qui n'est pas ciel est subject à corruption, & nul ciel n'est subject à corruption. Les enonciations reduplicatiues sont celles qui consistent de quelque signe reduplicatif, tel qu'est, entant, selon, & semblables: comme pour exemple, L'homme entant que raisonnable, est capable de discipline; c'est à dire, L'homme parce qu'il est raisonnable, est capable de discipline. On diuise encores chacune des especes de ces enonciations explicables en d'autres especes: mais ie ne m'arresteray point à en traicter, estimant que ce que i'en viens de dire, est suffisant pour ouurir l'esprit à ceux qui l'ont capable de la Logique, & expliquer toutes celles qui se presenteront.

Comment l'opposition contradictoire est la plus grande, & la source de toutes les oppositions.

CHAPITRE XLIIII.

Ὅσαι μὲν οὖν ἀντιφάσεις καθόλου εἰσὶ τῶν καθόλου, ἀνάγκη τὴν ἑτέραν ἀληθῆ εἶναι ἢ ψευδῆ, καὶ ὅσαι ἐπὶ τῶν καθ' ἕκαστα· οἷον, ἔστι Σωκράτης λευκὸς, οὐκ ἔστι Σωκράτης λευκός· ὅσαι δὲ ἐπὶ τῶν καθόλου μὲν, μὴ καθόλου δὲ, οὐκ ἀεὶ ἡ μὲν ἀληθὴς, ἡ δὲ ψευδής· ἅμα γὰρ ἀληθές ἐστιν εἰπεῖν, ὅτι ἔστιν ἄνθρωπος λευκὸς, καὶ οὐκ ἔστιν ἄνθρωπος λευκός.

Ἐναντίως δὲ (λέγω) τὴν τοῦ καθόλου κατάφασιν καὶ τὴν τοῦ καθόλου ἀπόφασιν· οἷον πᾶς ἄνθρωπος λευκὸς, οὐδεὶς ἄνθρωπος λευκός· διὸ ταύτας μὲν οὐχ οἷόν τε ἅμα ἀληθεῖς εἶναι.

Ταύτας μὲν οὐχ οἷόν τε ἅμα ἀληθεῖς εἶναι. τὰς δὲ ἀντικειμένας ταύταις, ἐνδέχεταί ποτε ἐπὶ τοῦ αὐτοῦ συναληθεύειν.

Ἐπὶ μὲν οὖν τῶν ὄντων, καὶ γενομένων, ἀνάγκη τὴν κατάφασιν, ἢ τὴν ἀπόφασιν, ἀληθῆ ἢ ψευδῆ εἶναι. &c. ἐπὶ δὲ τῶν καθ' ἕκαστα καὶ μελλόντων, οὐχ ὁμοίως.

Οὐ μὴν τοίγε διελόντα εἰπεῖν θάτερον ἀναγκαῖον· λέγω δὲ, οἷον ἀνάγκη μὲν ἔσεσθαι ναυμαχίαν αὔριον, ἢ μὴ ἔσεσθαι, οὐ μὴν τοι γενέσθαι γε αὔριον ναυμαχίαν ἀνάγκη, οὐδὲ μὴ γενέσθαι· γενέσθαι μὴν τοι, ἢ μὴ γενέσθαι, ἀναγκαῖον.

Τὰ μὲν δὴ συμβαίνοντα ἄτοπα, ταῦτα καὶ τοιαῦτα ἕτερα, εἴπερ πάσης καταφάσεως καὶ ἀποφάσεως. &c. μηδὲν δὲ ὁπότερ' ἔτυχεν εἶναι ἐν τοῖς γινομένοις, ἀλλὰ πάντα εἶναι καὶ γίνεσθαι ἐξ ἀνάγκης. ὥστε οὔτε βουλεύεσθαι δέοι ἄν, οὔτε πραγματεύεσθαι· ὡς ἐὰν μὲν τοδὶ ποιήσωμεν, ἔσται τοδί.

Arist. de interpret. c. 7. Quæcunque igitur vniuersalium contradictiones sunt vniuersaliter, necesse alteram esse veram vel falsam: & quæcunque sunt de rebus singularibus: vt, est Socrates albus, nō est Socrates albus. At earum quæ sunt de rebus vniuersalibus non tamen vniuersaliter, non semper altera est vera, altera falsa: nam simul verè dicitur, est homo albus, vt non est homo albus.

Contrariè autem rei vniuersæ affirmationē & vniuersæ negationem; vt omnis homo est albus, nullus homo est albus, &c. Idcirco non possunt simul esse vera.

C. 8. Hæ (contraria) non possunt simul esse vera. His autem oppositas contingit aliquando in eodem simul veras esse.

C. 9. In iis igitur quæ sunt & quæ facta sunt, necesse affirmationem vel negationem veram, aut falsam esse. &c. In singularibus autem futurisque non similiter.

Non tamen separatim dicendum alterum necessarium: verbi gratia, necesse est cras fore vel non fore bellum nauale, non autem necesse est cras fieri bellum nauale, nec cras non fieri, sed necesse fieri, aut non fieri.

Accidunt igitur hæc incommoda atque eiusmodi alia si ex omni affirmatione ac negatione quæ sibi mutuò opponuntur. &c. Nihil esse in iis quæ fiūt quod vtrolibet modo eueniat: sed omnia esse & fieri oportebit: neque studiosè agere, quasi hoc faciamus hoc futurum sit: sin minus, non sit futurum. &c. Itaque

ἐὰν δὲ μὴ ποιῇ, οὐκ ἔσται ποιεῖ. &c. ὥστε δῆλον ὅτι οὐκ ἀνάγκη, πάσης καταφάσεως καὶ ἀποφάσεως τῶν ἀντικειμένων, τὴν μὲν ἀληθῆ, τὴν δὲ ψευδῆ εἶναι· οὐ γὰρ ὥσπερ ἐπὶ τῶν ὄντων, οὕτως ἔχει καὶ ἐπὶ τῶν μὴ ὄντων μὲν, δυνατῶν δὲ εἶναι ἢ μὴ εἶναι.

Ἐπὶ δὲ τῆς καταφάσεως καὶ ἀποφάσεως, ἀεὶ, ἐάν τε ᾖ, ἐάν τε μὴ ᾖ, τὸ μὲν ἕτερον ἔσται ψευδὲς, τὸ δὲ ἕτερον, ἀληθές· τὸ γὰρ νοσεῖν Σωκράτην καὶ τὸ μὴ νοσεῖν ὄντος αὐτοῦ, φανερὸν ὅτι τὸ ἕτερον αὐτῶν, ἀληθὲς, τὸ δὲ ἕτερον, ψευδές ἐστι.

Ὥστε ἐπὶ μόνων τούτων εἴη ἂν ἴδιον, τὸ ἀεὶ θάτερον αὐτῶν ἀληθὲς ἢ ψευδὲς εἶναι, ὅσα ὡς κατάφασις καὶ ἀπόφασις ἀντίκειται.

manifestum est non necesse esse, vt omnis affirmationis & negationis, quæ sibi inuicem opponuntur, altera sit vera, altera falsa: non enim vt in iis quæ sunt, sic se res habet in iis quæ non sunt, possuntque esse vel non esse.

Categor. c.10. Verùm in affirmatione & negatione semper siue sit, siue non sit, alterum erit verum, alterum erit falsum: nam Socratem ægrotare & non ægrotare, cùm ipse est, perspicuum alterum horum esse verum, alterum esse falsum.

His solis quæ opponuntur vt affirmatio & negatio proprium est, semper alterum eorum verum vel falsum esse.

L'Opposition contradictoire, laquelle Aristote appelle par excellẽce l'opposition de l'affirmation & de la negation, n'est pas reputee la plus grande de toutes seulemẽt à cause que les conditions requises entre les enonciations opposites, selon l'affirmation & la negation, ne se trouuẽt qu'en elle; mais aussi parce qu'en quelque matiere que ce soit, vne des propositiõs opposites est tousiours vraye, & l'autre tousiours fausse, entant qu'elles sont opposites: en sorte qu'on peut connoistre laquelle est la vraye, & laquelle est la fausse, excepté és particulieres qui sont de matiere contingente, ou possible, & du temps auenir tout ensemble: car de celles-là, on ne peut dire determinément ny absolument laquelle sera la vraye, ny laquelle sera la fausse: comme pour exemple, de ces deux propositions opposees contradictoirement, Il se donnera demain vne bataille sur la mer Mediterranee: Il ne se donnera pas demain vne bataille sur la mer Mediterranee: on ne sçauroit dire separément laquelle sera vraye, ny laquelle sera fausse: parce que la bataille à donner, estant vne chose possible, la verité si elle sera, ou si elle ne sera pas, dépend de l'euenemẽt. On peut dire seulement que l'vne ou l'autre est vraye. Autrement, comme dit Aristote, s'il n'y auoit rien aux choses qui arriuast d'vne sorte ou d'autre, & que toutes choses se fissent par necessité, ces incommoditez arriueroient, qu'il ne faudroit point consulter, ny auoir soin d'aucune chose: puis il conclud, donques il est manifeste qu'il n'est pas necessaire que de toute affirmation & negation opposees, l'vne soit vraye & l'autre fausse: car il n'en est pas és choses qui ne sont point, ainsi qu'en celles qui ne sont point, & peuuẽt estre & n'estre pas. Pour le regard des oppositions contraires & subcõtraires, il n'est pas necessaire qu'vne des parties opposites, soit vraye & l'autre fausse: car en la contraire, il peut arriuer, si la matiere est contingente, que les deux propositions seront fausses: comme pour exemple, Tout homme est blanc: Nul hõme n'est blanc: dautant qu'il peut estre que quelque homme est blanc, & que quelque homme n'est pas blanc: & partant la verité de l'vne & de l'autre proposition pourra cesser, & par consequent elles pourrõt estre fausses toutes deux: & ainsi elles ne pourront plus estre opposees, puis qu'elles ne s'entre-ruinẽt pas, & que l'opposition ne consiste qu'en la seule affirmation & negation, c'est à dire, à oster l'estre par le non estre. Par ces mesmes raisons en l'opposition subcõtraire en choses contingentes, l'vne & l'autre enonciation pouuant estre vraye ensemble; parce que quelque homme pourra estre blanc, & quelque homme n'estre pas blanc, l'opposition cessera entre les enonciations particulieres. Aussi vne telle opposition n'est pas proprement opposition, ains seulement à cause de la maniere dont ses membres sont enoncez: car les choses signifiees par les enonciations ne sont pas opposites: & ainsi ces deux sortes d'oppositions sont plus foibles & moins certaines que la contradictoire, & y a grande difference entre elles. Les enonciations indefinies, suiuent pour le regard de la verité & fausseté, la regle des subcontraires, qui est de pouuoir estre vrayes toutes deux, & non toutes deux fausses, combien qu'elles ne la suiuent pas en ce qui est de pouuoir estre opposees contradictoirement aux enonciatiions vniuerselles, comme les particulieres. Or cette proprieté qui est és contradictions, à sçauoir, qu'vne des propositions est vraye, & l'autre fausse, ne prouenant pas des qualitez qu'elles ont de la part de leur matiere, ny de leur forme (car elles conuiennent toutes en cela) il ne paroist que leur quantité, dont elles la puissent tirer.

DE

DE LA DIALECTIQVE OV LOGIQVE,

LIVRE II.

Auquel il eſt traicté de l'argumentation, & du ſyllogiſme, ſelon ſon formel.

De l'argumentation ou ratiocination.

CHAPITRE I.

L'ARGVMENTATION, ratiocination, ou diſcours, c'eſt vne oraiſon en laquelle vne choſe ſ'enſuit d'vne autre. L'argumentation a ſoubs ſoy quatre eſpeces, qui ſont, le ſyllogiſme, l'enthymeme, l'induction, & l'exemple: entre leſquelles par ce que le ſyllogiſme eſt la plus parfaitte eſpece, nous en traitterons premierement que des autres, afin de les mieux entendre par ſon moyen puis apres: car le parfaict eſt la meſure de l'imparfaict.

Du ſyllogiſme.

CHAPITRE II.

Συλλογισμὸς δέ ἐστι λόγος, ἐν ᾧ τεθέντων τινῶν, ἕτερόν τι τῶν κειμένων, ἐξ ἀνάγκης συμβαίνει, τῷ ταῦτα εἶναι· λέγω δὲ, τῷ ταῦτα εἶναι, τὸ διὰ ταῦτα συμβαίνειν· τὸ δὲ διὰ ταῦτα συμβαίνειν, τὸ μηδενὸς ἔξωθεν ὅρου προσδεῖν, πρὸς τὸ γενέσθαι τὸ ἀναγκαῖον.

Ἐστι δὲ συλλογισμὸς, λόγος, ἐν ᾧ τεθέντων τινῶν, ἕτερόν τι τῶν κειμένων ἐξ ἀνάγκης συμβαίνει, διὰ τῶν κειμένων.

Ariſt. l. 1. prior. c. 1. Syllogiſmus eſt oratio, in qua quibuſdam poſitis, aliud quiddam diuerſum ab his quæ poſita ſunt, neceſſario accidit eo quod hæc ſunt: dico autem quod hæc ſunt propter hæc euenire: ac propter hæc euenire intelligo nullo externo termino opus eſſe, vt ſit neceſſaria conſecutio.

L. 1. top. c. 1. Syllogiſmus eſt oratio in qua poſitis quibuſdam, aliud quiddam diuerſum accidit ob ea quæ poſita ſunt.

AINSI que nous auons conſideré l'enonciation ſelon ſon eſſence, à ſçauoir ſa matiere interne, & ſa forme, qui ſont ces termes, & ſa liaiſon, que nous auons nommez tout enſemble ſon formel: & ſelon ſa matiere externe ou obiectiue, qui ſont les choſes où on l'applique, que nous auons appellé ſon materiel; on conſidere le ſyllogiſme ſelon ce qui luy eſt propre, interieur, & eſſentiel, que les Philoſophes appellent ſon formel: & ſelon ce qui luy conuient de la part des choſes où il eſt appliqué, qu'ils nomment ſon materiel. Le ſyllogiſme pris ſelon ſon formel, c'eſt vne oraiſon en laquelle de certaines choſes qui y ſont poſees, il ſ'enſuit neceſſairement vne autre, pour ce qu'elles ſont. Or ces choſes qui ſont poſees ſont deux propoſitions, dont vne tierce ſ'enſuit par leur vertu: comme pour exemple de ces deux propoſitions, Tout animal eſt ſubſtance, Tout homme eſt animal, cette tierce ſ'enſuit neceſſairement, Tout homme eſt ſubſtance.

Δῆλον δὲ καὶ ὅτι πᾶσα ἀπόδειξις ἔσται διὰ τριῶν ὅρων, καὶ οὐ πλειόνων· ἐὰν μὴ δι' ἄλλων καὶ ἄλλων τὸ αὐτὸ συμπέρασμα γίνεται. &c. τούτων δὲ ὄντων, οὐχ εἷς, ἀλλὰ πλείους εἰσὶν οἱ συλλογισμοί.

Ἐστι δὲ πᾶς συλλογισμὸς διὰ τριῶν ὅρων.

Ariſt. l. 1. prior. c. 25. Manifeſtum quoque omnem demonſtrationem fore per tres terminos, nec pluros, niſi per alia atque alia efficiatur eadẽ concluſio. &c. cum autem hæc ſunt non vnus, ſed multi ſunt ſyllogiſmi.

L. 1. poſter. c. 19. t. 135. Omnis autem ſyllogiſmus ex tribus terminis conſtat.

La proposition que le syllogisme deduict des deux autres, s'appelle conclusion; qui est la proposition dont on estoit auparauant en doute, & qu'on nommoit alors question ou interrogation. Les deux propositions & la conclusion sont cõposees de trois diuers termes, & non de plus: car le syllogisme n'en a pas dauantage: & ces termes sont les subiects & adioincts, esquels seuls les propositions & la conclusion se resoluent: car le verbe estant la forme de la proposition, elle ne s'y peut resoudre, attendu qu'aucune chose artificielle ne se resoult en sa forme: comme nous le voyons en vn bastiment ruiné, dont les seuls materiaux demeurent, & rien de la forme.

Ἴσμεν, ὅτι ἄνευ μέσου συλλογισμὸς οὐ γίνεται, μέσου δὲ ἐστὶ τὸ πλεονάκις λεγόμενον.

L. 2. prior. c. 19. Scimus sine medio non effici syllogismum, medium vero est quod sæpius dicitur.

Des trois termes dont le syllogisme consiste, l'vn est celuy de qui on demonstre, l'autre ce qu'on en demonstre, & le troisiesme cela par quoy on demonstre. Le terme de qui on demonstre & celuy qu'on en demonstre, sont nommez extremes: & celuy par lequel on demonstre, moyen: par ce que c'est par son moyen, que l'assemblement ou la separation d'vn extreme auec l'autre se faict en la conclusion, où il n'entre iamais quant à luy: cõme pour exemple, en ce syllogisme, Tout animal est substance, Tout homme est animal, Donques tout homme est substance. Il y a trois termes és propositions: à sçauoir, homme, celuy de qui on demonstre: substance, celuy qui en est demonstré: & animal, celuy par qui on demonstre. Mais il n'est pas necessaire que chacun de ces termes consiste d'vne seule diction: car au contraire il peut estre vne oraison ou enonciation simple ou composee: comme pour exemple en ce syllogisme, Tout homme qui a dépensé son bien pour le seruice de la Republique, & exposé sa vie pour celle des citoyens, est digne d'estre entretenu aux despens de la communauté, & merite d'estre honoré des grands & des petits: Or vn tel a dépensé son bien pour le seruice de la Republique, & exposé sa vie pour celle des citoyens, Donques vn tel est digne d'estre entretenu aux dépens de la communauté, & merite d'estre honoré des grands & des petits. Chacun des termes est vne enonciation composee. Le terme qu'on demonstre est nommé le plus grand extreme, & celuy de qui on demonstre le plus petit extreme: par ce que cetuy cy est le moins vniuersel, & l'autre le plus; pour le moins quãd l'attribution est directe & selon l'ordre de parler. La raison pourquoy il y a trois termes au syllogisme, c'est que puis qu'il y a deux propositions dont la conclusion s'ensuit, & que chacune des propositions a vn subiect & vn attribut, il est necessaire qu'elles consistent de quatre termes ou de trois, dont l'vn face l'office de deux, autrement on n'en sçauroit faire deux propositions du syllogisme. La proposition qui a le terme moyen auec le grand extreme, est nommee proposition majeure: à cause du plus grand extreme: & l'autre qui a le moyen auec le petit extreme, mineure: à cause du plus petit extreme: on l'appelle aussi assomption.

Des figures du syllogisme.

CHAPITRE III.

Ὅταν οὖν ὅροι τρεῖς οὕτως ἔχωσι πρὸς ἀλλήλους, ὥστε τὸν ἔσχατον ἐν ὅλῳ εἶναι τῷ μέσῳ, καὶ τὸν μέσον ἐν ὅλῳ τῷ πρώτῳ εἶναι, ἢ μὴ εἶναι, ἀνάγκη τῶν ἄκρων εἶναι συλλογισμὸν τέλειον.

Arist. 1. prior. c. 4. Cum igitur tres termini inter se affecti sunt, vt extremum sit in toto medio, & medium in toto primo sit, vel non sit, necesse est extremorum esse syllogismum perfectum.

Καλῶ δὲ μέσον μὲν, ὃ καὶ αὐτὸ ἐν ἄλλῳ, καὶ ἄλλο ἐν τούτῳ ἐστίν, ὃ καὶ τῇ θέσει γίνεται μέσον· ἄκρα δὲ, τὸ αὐτό τε ἐν ἄλλῳ ὄν, καὶ ἐν ᾧ ἄλλο ἐστίν.

Voco autem medium quod & ipsum in alio cum aliud in ipso sit, & positione quoque sit medium: extrema autem appello, & id quod est in alio, & id in quo est aliud.

Λέγω δὲ, μεῖζον μὲν ἄκρον, ἐν ᾧ τὸ μέσον ἐστίν· ἔλαττον δὲ, τὸ ὑπὸ τὸ μέσον ὄν.

Maius extremum appello in quo medium est: minus autem quod est sub medio.

Ὅταν δὲ τὸ αὐτὸ τῷ μὲν παντὶ, τῷ δὲ μηδενὶ ὑπάρχῃ, ἢ ἑκατέρῳ παντὶ, ἢ μηδενὶ, τὸ μὲν σχῆμα τὸ τοιοῦτον, καλῶ δεύτερον· μέσον δὲ ἐν αὐτῷ λέγω, τὸ κατηγορούμενον ἀμφοῖν· ἄκρα δὲ, καθ' ὧν λέγεται τοῦτο· μεῖζον

C. 5. Cum autem idem partim nulli inest, aut vtrique omni, aut vtrique nulli, huiusmodi figuram voco secundam, in qua medium appello quod ambobus extremis attribuitur: extrema verò ea de quibus hoc dicitur: majus extremum quod est situm prope me-

δὲ ἄκρον, τὸ πρὸς τῷ μέσῳ κείμενον· ἔλαττον δὲ τὸ πορρώτερον τοῦ μέσου· τίθεται δὲ τὸ μέσον ἔξω μὲν τῶν ἄκρων, πρῶτον δὲ τῇ θέσει. τέλειος μὲν οὖν οὐκ ἔσται συλλογισμὸς οὐδαμῶς ἐν τούτῳ τῷ σχήματι.

Ὅταν δὲ τῷ αὐτῷ, τὸ μὲν, παντὶ, τὸ δὲ μηδενὶ ὑπάρχει, ἢ ἄμφω παντὶ, ἢ μηδενί· τὸ μὲν σχῆμα τὸ τοιοῦτον καλῶ τρίτον· μέσον δ' ἐν αὐτῷ λέγω, καθ' οὗ ἄμφω κατηγοροῦμεν· ἄκρα δὲ, τὰ κατηγορούμενα, μεῖζον δὲ ἄκρον, τὸ πορρώτερον τοῦ μέσου, ἔλαττον δὲ τὸ ἐγγύτερον. τίθεται δὲ τὸ μέσον ἔξω μὲν τῶν ἄκρων, ἔσχατόν τε τῇ θέσει.

dium: minus extremum quod longius abest à medio. Ponitur autem medium extra extrema primum situ. Perfectus igitur syllogismus neutiquam erit in hac figura.

C. 6. Cum autem eidem inest aliud quidem omni, aliud vero nulli, vel ambo omni, vel ambo nulli, huiuscemodi figuram appello tertiam: in qua medium voco cui ambo attribuimus: extrema vero quæ attribuuntur: majus autem extremũ quod longius abest à medio: minus quod propius. Ac medium ponitur quidem extra extrema, vltimũ autem positione. Perfectus igitur syllogismus neque in hac figura fit.

LA situation du terme moyen au respect des extremes, c'est à dire l'ordre ou disposition dont il est adioinct ou subiect des deux autres termes és propositions du syllogisme, s'appelle la figure du syllogisme. A cause dequoy, tout ainsi qu'és Mathematiques les poincts ou termes ausquels on tire les lignes estãt diuersement situez, varient l'espece du triangle, le faisant equilateral, ioscelle, ou scalene: (c'est à dire ayant les trois costez esgaux, ou deux seulement ou les trois inegaux:) de mesme selon la diuerse position du suject auec les extremes és propositions: (c'est à dire selon la diuersité de sa sujection & attribution auec eux en s'y ioignant ou separãt) Aristote a trouué trois diuerses figures. Car si en la proposition majeure le moyen est le subiect du grand extreme, & en la mineure l'adjoint du petit extreme, la figure qui s'en faict est appellee premiere: & à bon droict, parce qu'alors le moyen est vray moyen ressentãt la nature de l'vn & de l'autre extreme, dautant qu'il y est subiect & adioinct; à cause de quoy le syllogisme en est parfaict: comme pour exemple, en ce syllogisme, Tout animal est sensible, Tout hõme est animal, donques Tout homme est sensible: animal qui est le terme moyen, est subiect en la majeure & adioinct en la mineure. Le moyen en cette figure selon Aristote, c'est celuy qui est en vn autre & vn autre en luy, c'est à dire qui est subiect à vn des termes & attribué à l'autre. Les extremes c'est ce qui est attribué au moyen & subiect du moyen. Et finalement le terme qui s'attribue au moyen est le plus grand extreme, & celuy qui en est subiect le moindre. Si le moyen est adioinct en toutes les deux propositions, c'est la seconde figure qui en resulte, à laquelle on donne ce rang: pour ce qu'encores que le moyen n'y soit pas vrayement moyen, toutesfois c'est chose plus honorable d'estre attribué que soubmis. Mais neantmoins le syllogisme en est imparfaict, par ce que le moyen est hors des extremes, c'est à dire qu'il n'est pas entre eux cõme en la premiere figure: ainsi pour exemple, Tout homme est animal, Aucun rocher n'est animal: donques Aucun rocher n'est homme. Animal qui est le terme moyen est adioinct en la majeure & en la mineure. Le plus grand extreme en cette figure c'est, dit Aristote, celuy qui est situé aupres du moyen: c'est à dire, le premier: par ce que le moyen tient le plus haut lieu estant attribué; & le plus petit extreme, celuy qui est le plus eslongné du moyen. Quand le moyen est subiect és deux propositiõs, la figure qui en naist s'appelle troisiesme: cõme pour exẽple en ce syllogisme, Tout homme est capable de rire, Tout homme est animal, dõques Quelque animal est capable de rire, homme qui est le terme moyen est subject en la majeure & en la mineure. Le syllogisme est aussi imparfaict en cette figure, comme en la precedente, & pour la mesme raison: à sçauoir par ce que le moyen est hors des extremes. Le plus grand extreme c'est celuy qui est le plus eslongné du moyen: c'est à dire le premier, (car le moyen tient le dernier lieu estant subject,) & le plus petit extreme c'est celuy qui est le plus proche du moyen. Voila quelles sont les trois figures: pour la memoire de la differẽce desquelles ce vers a esté faict. *S. Thom. tract. de syllo. simp cap. 4.*

Sub præ prima, bis præ secunda, tertia bis sub.

Des modes du syllogisme.

CHAPITRE IIII.

LA disposition conuenable des propositions du syllogisme, selon leur quantité & qualité essentielle, pour en inferer la conclusion, s'appelle sa mode. La premiere figure à neuf modes, la seconde quatre, & la troisiesme six. Il n'y a qu'és quatre modes de la premiere figure, que la conclusion s'infere directement, si conclure directement est quand *S. Thom. tract. de syllo. c. 4.*

les deux termes extremes gardent le mesme ordre d'estre attributs & sujects en la conclusion, comme és propositions : & que conclure indirectement soit quand cet ordre n'est pas gardé. Mais selon ceux qui disent que la conclusion est directe, quand le grand extreme est attribué au petit, on conclud directement en toutes les trois figures : comme cela paroistra clairemēt par les exemples que nous donnerons cy apres. La diuersité & le nombre des modes sont representez par les trois premieres syllabes de certains vocables, dont la premiere signifie la majeure, la seconde la mineure, & la troisiesme la conclusion: toutes lesquelles sont contenuës en ces quatre vers, qui ont esté faicts pour ayder à la memoire.

Barbara, celarent, darij, ferio, Baralipton,
Celantes, dabitis, fapesmo, frisesomoron,
Cesare, camestres, festino, baroco, darapti,
Felapton, disamis, datisi, brocardo, ferison.

Et les voyelles de ces syllabes signifient la quantité & la qualité essentielle des propositions; à sçauoir, *a*, l'vniuerselle affirmatiue : *e*, l'vniuerselle negatiue : *i*, la particuliere affirmatiue : *o*, la particuliere negatiue, comme il est porté par ces deux vers.

Asserit a, *negat* e, *sunt vniuersaliter ambæ.*
Asserit i, *negat* o, *sunt particulariter ambæ.*

Or pour traitter des syllogismes proprement & purement selon leur formel, & selon qu'ils sont le subiect de la Logique, lequel est rationel: il ne les faudroit attacher à aucune matiere quelle que ce soit, comme nous auons dit. C'est pourquoy Aristote n'a exprimé leurs termes que par des lettres, à sçauoir ceux de la premiere par A, B, G, dont A, signifie le grand extreme, G, le petit, & B, le terme moyen argumentant en cette maniere en Barbara: Tout B est A, Tout G est B, dōques Tout G, est A : afin de montrer que c'est à raison de leur formel que les syllogismes concluent necessairement, & non à raison de la matiere objectiue : & que partāt ils peuuent conclure en toute matiere. Il represente les termes de la seconde figure par M, N, X, desquelles M signifie le moyen : N, le plus grand extreme: & X, le moindre. Et ceux de la troisiesme par P, R, S, à sçauoir par P, le plus grand extreme: par S, le moyen, par R, le moindre. En la premiere figure la propositiō majeure est signifiee par A, B: la mineure par B, G: & la conclusion par A, G. En la seconde la majeure par M, N: la mineure par M, X: la conclusion par N, X. Et en la troisiesme la majeure par P, S: la mineure par R, S: & la conclusiō par P, R. Mais moy pour donner plus facilement à entendre ce que ie veux enseigner, ie continueray tousiours les exemples par des choses, ausquelles l'esprit se puisse attacher auec moins d'affection & de peine : & non seulement en ces exemples, mais aussi en tout le progrez de ces discours : n'ayant autre dessein que de proposer ce que i'ay de connoissance de la Logique & des autres sciences: auec le plus de facilité qu'il me sera possible, pour l'vtilité de ceux qui les voudront apprendre. Venons donques maintenant aux exemples en toutes les modes des figures.

Exemple des modes de la premiere figure.

Bar Tout animal est sensitif:
Ba Tout homme est animal :
Ra, Donques tout homme est sensitif.

Ce Aucun animal n'est rocher:
La Tout homme est animal :
Rent, Donques aucun homme n'est rocher.

Da Tout animal est sensitif:
Ri Quelque homme est animal :
I, Donques quelque homme est sensitif.

Fe Aucun animal n'est rocher:
Ri Quelque homme est animal :
O, Donques quelque homme n'est pas rocher.

Ba Tout animal est sensitif :
Ra Tout homme est animal :
Lip. Donques quelque sensitif est homme.

Ce Nul animal n'est rocher :
Lan Tout homme est animal :
Tes, Donques nul rocher n'est homme.

Da Tout animal est vegetatif :
Bi Quelque homme est animal :
Tis, Donques quelque vegetatif est hōme.

Fa Tout homme est sensitif :
Pes Nul rocher n'est homme :
Mo, Donques quelque sensitif n'est pas rocher.

Fri Quel-

Fri Quelque asne est sensitif,
Se Nul arbre n'est asne:
So. Donques quelque sensitif n'est pas arbre.

Exemples des modes de la seconde figure.

Ce Aucun rocher n'est animal,
Sa Tout homme est animal;
Re, Donques aucun homme n'est rocher.

Ca Tout homme est animal,
Mes Aucun rocher n'est animal:
Tres, Donques aucun rocher n'est homme.

Fes Aucun rocher n'est animal,
Ti Quelque blanc est animal:
No, Donques quelque blanc n'est pas rocher.

Ba Toute vertu est loüable,
Ro Quelque auarice n'est pas loüable:
Co. Donques quelque auarice n'est pas vertu.

Exemple de la troisiesme figure.

Da Tout homme est capable de rire,
Rap Tout homme est animal:
Ti, Donques quelque animal est capable de rire.

Fe Aucun homme n'est rocher,
Lap Tout homme est capable de rire:
Ton, Dõques quelque capable de rire n'est pas rocher.

Di Quelque homme est blanc,
Sa Tout homme est animal:
Mis, Donques quelque blanc est animal.

Da Tout homme est animal,
Ti Quelque homme est blanc:
Si, Donques quelque blanc est animal.

Bro Quelque animal n'est pas rocher,
Car Tout animal est sensitif:
Do, Donques quelque sensitif n'est pas rocher.

Fe Aucun rocher n'est animal,
Ri Quelque rocher est blanc:
Son. Donques quelque blanc n'est pas animal.

Qu'il n'y a point d'autres bonnes modes d'argumenter que celles dont nous auons parlé.

CHAPITRE V.

NOVS connoissons que la forme du syllogisme est bonne & vtile, & la consequence aussi, & la liaison des termes bonne & vtile, & celle des propositions; quand estant vrayes il s'ensuit tousiours vne conclusion vraye, & des fauses vne fausse: sans que la forme d'argumenter soit changee. Mais si la mesme forme d'argumenter n'estant point changee, on conclud quelquefois de propositions vrayes, vne conclusion fausse, la forme du syllogisme est mauuaise & inutile, ou pour mieux dire il n'y a point du tout de forme syllogistique ny de syllogisme: comme pour exemple, si en la premiere figure on prenoit la mineure negatiue, cela arriueroit en cette sorte, Tout homme est animal, Nulle pierre n'est homme, donques Nulle pierre n'est animal. Tout homme est animal, Nul asne n'est homme, dõques Nul asne n'est animal. Au premier syllogisme la conclusion est vraye, & au second elle est fausse, encores que les propositions en soient vrayes, & la figure & la mode mesme. Et partant la forme du syllogisme n'est pas bonne: car si elle l'estoit, elle eust inferé la conclusion vraye d'vne mesme sorte au second, comme au premier syllogisme. Or de toutes les liaisons autres que celles des modes que nous auons posees, cela arriuera: & partant elles ne vaudront rien: & consequemment il n'y a point d'autres bonnes modes de syllogiser, que celles que nous auons assignees: comme Aristote montre cela fort amplement en ses Analytiques prieures.

Du syllogisme expositif.

CHAPITRE VI.

Ἔτι δὲ καὶ διὰ τοῦ ἀδυνάτου, καὶ τοῦ ἐκθέσθαι ποιεῖν τὴν ἀπόδειξιν.

Arist. Anal. prior. c. 6. Licet autem demonstrare etiam per impossibile & expositione vt in prioribus.

DEs modes dont nous venons de parler, est exceptee vne sorte de syllogismes appellez expositifs, qui se font d'vne mode differente de toutes celles-cy, pour le regard de la quantité. Car aucune de leurs propositions n'est vniuerselle ny particuliere, mais toutes deux singulieres : comme pour exemple, Socrates est Philosophe : Cet homme est Socrates: donques cet homme est Philosophe. Socrates est fils de Sophroniscus : Platon n'est pas fils de Sophroniscus, donques Platõ n'est pas Socrates. En cette mode on infere tousiours de propositions vrayes, le vray, & neantmoins Aristote ne l'a pas mise entre celles des syllogismes, parce peut estre qu'il ne semble pas y auoir de vraye ratiocination en cela ; dautant que le terme moyen n'est pas distingué reellement d'aucun des extremes dont il s'affirme : & qu'il ne conuient à aucune autre chose. A raison de quoy ce n'est pas prouuer vne chose, par vne autre, comme faict le syllogisme: mais par elle, mesme moyennant quelque diuerse consideration fondee dessus. Aristote n'a pas ignoré vne telle argumentation puis qu'il en a vsé à confirmer les modes de la troisiesme figure ; comme par vn temoignage du sens. Ces syllogismes sont appellez expositifs, par ce qu'ils sont si clairs & euidens, qu'ils semblẽt exposer la chose aux sens: qui est cause que c'est auec raison qu'on les appelle expositions sensibles, & qu'ils portent le nom de demonstrations sensibles.

Diuision du syllogisme selon son formel.

CHAPITRE VII.

LE syllogsme consideré formellement se diuise en parfaict & imparfaict, en ostensif, & par l'impossible, en absolut, ou cathegorique & en suppositif.

Du syllogisme parfaict & de l'imparfaict.

CHAPITRE VIII.

Τέλειον μὲν οὖν καλῶ συλλογισμὸν, τὸν μηδενὸς ἄλλου προσδεόμενον παρὰ τὰ εἰλημμένα, πρὸς τὸ φανῆναι τὸ ἀναγκαῖον· ἀτελῆ δὲ τὸν προσδεόμενον, ἢ ἑνὸς ἢ πλειόνων, ἃ ἐστι μὲν ἀναγκαῖα διὰ τῶν ὑποκειμένων ὅρων, οὐ μὴν εἴληπται διὰ προτάσεων.

Arist. l. 1. prior. c. 1. Perfectum syllogismum appello eum, qui præter ea quæ accepta sunt, nulla alia re indiget vt necessitas consecutionis appareat : imperfectum voco eum qui vna re pluribusue indiget, quæ quidem per suppositos terminos sunt necessaria, nõ autem sumpta sunt per propositiones.

LE syllogisme parfaict c'est celuy dont la necessité d'inferer est si claire & euidẽte, qu'il n'a besoin d'aucune autre chose pour la faire connoistre : & tels sont les syllogismes des quatre premieres modes de la premiere figure, dont nous venons de parler. Et l'imparfaict à l'opposite c'est celuy qui a besoin de quelque chose, pour rendre la necessité d'inferer sa conclusion claire & euidente : comme sont les syllogismes des modes de la seconde & de la tierce figure : pour les raisons que nous deduirons par cy apres.

Que toutes les modes des syllogismes de chaque figure se reduisent aux quatre premieres modes de la premiere figure, & pourquoy.

CHAPITRE IX.

Ἐστι δὲ ἀναγαγεῖν πάντας τοὺς συλλογισμοὺς εἰς τοὺς ἐν τῷ πρώτῳ σχήματι καθόλου συλλογισμούς.

Arist. l. 1. prior. c. 7. Licet reducere omnes syllogismos ad syllogismos vniuersales primæ figuræ.

LEs hommes discourent selon leur instinct naturel, par la plus facile & euidente maniere qui peut estre, estant conduits à cela par la nature, laquelle tend tousiours au mieux. Cette facilité & euidence se trouue au syllogisme, quand le terme moyen est situé au milieu des deux extremes és propositions : la majeure estant premiere de situation, & la mineure seconde, & la conclusion inferee en telle sorte, que l'extreme subject és propositions soit son subject en la conclusion, & l'attribut son attribut. Laquelle facilité & euidence ne peut estre sans cet ordre de subiection & d'attribution en la conclusion, tel qu'és propositions. Car encores que le moyen fust situé au milieu des extremes, subiect du plus grand extreme & attribué au petit : neantmoins si la conclusion se tire en peruertissant

tissant l'ordre des termes des propositions, cette maniere de discourir n'estant point selon l'instinct naturel commun aux hommes, elle ne se trouue pas si euidēte comme en l'autre. Cela paroist en ce que de ce syllogisme, Tout animal est corporel, Tout hōme est animal: la conclusion gardant le mesme ordre de subiection & d'attribution des termes, qui est, Tout homme est corporel, est plus naturelle plus facile & euidēte, que celle qui ne le garde pas, qui est, Quelque corporel est homme. Or dautant qu'en la seconde & en la troisiesme figure l'ordre de subiectiō & d'attribution des termes de la conclusion n'est pas tel, comme aux propositions, cette clarté & euidence de la necessité de leur illation ne s'y trouue pas, comme en la premiere figure: ainsi que cela s'experimēte en tous syllogismes, bien que cette mesme vertu & necessité y soit. A cause de cela on reduit tous les syllogismes à la premiere figure, pour faire paroistre clairement l'illation de leurs conclusions. Quelques vns ont dit, que l'euidence de la necessité d'inferer, prouenoit de ces deux regles, Estre dit de tout, & Estre dit de nul: mais cela n'est pas. Car s'il estoit vray, il ne faudroit point reduire les syllogismes de la secōde figure en *Cesare* & *Camestres* à la premiere, puis qu'on y conclud vniuersellement. La vertu d'inferer necessairement, procede bien de ces deux regles, mais non l'euidence de la vertu d'inferer: car comme nous auons dit, cela depend de l'ordre de l'attribution & subjection des termes, tel en la conclusion comme és propositions, dont elle est deduite. Aristote n'a posé dans la premiere figure que les quatre premieres modes des neuf que nous auons descrites, combien qu'il vse de *Fapesmo* & de *Frisesο* au premier des posterieures: où il en conclud indirectement. Depuis, quelques vns y ont adiousté les trois autres, & estiment que toutes ces cinq dernieres se doiuent reduire aux quatre premieres: à cause, disent-ils, qu'elles concluent indirectement. Mais ie ne trouue point qu'ils concluent plustost indirectement que les autres des quatre premieres modes: car au lieu des susdites conclusions indirectes, on peut conclure és exemples que nous auons donnees, Donques quelque homme est sensitif: Nul homme n'est rocher, Quelque homme est vegetatif, Quelque rocher n'est pas sensitif, & Quelque arbre n'est pas sensitif. Et tout de mesme ce que ces conclusions se peuuent conuertir, cela est commun à plusieurs autres des conclusions des quatre premieres modes: & partant elles n'ont point besoin de reduction. De sorte que *Celantes* & *Dabitis*, sont la mesme chose que *Celarent*, & *Darij*, & ne restera que, *Baralipton*, *Fapesmo*, & *Frisesο*. Quelques autres, à sçauoir, Eudemus & Galien, cōme on leur attribue, ont voulu former vne quatriesme figure de ces cinq modes, la faisant differer de la premiere, en ce qu'ils posoient le moyen attribut en la majeure, & subject en la mineure: au lieu qu'és quatre premieres modes il est subject en la majeure, & attribut en la mineure: comme pour exemple.

Ba Tout sensitif est animal,
Ra Tout animal est substance:
Li, Donques quelque sensitif est substance.

Ce Nulle pierre est animal,
Lan Tout animal est sensitif:
Tes, Donques nulle pierre est sensitiue.

Da Tout sensitif est animal,
Bi Quelque animal est substance:
Tis, Donques quelque sensitif est substance.

Fa Tout sensitif est animal,
Pes Nul animal est rocher:
Mo, Donques quelque sensitif n'est pas rocher.

Fri Quelque animal est homme,
Se Nul homme est rocher:
So. Donques quelque animal n'est pas rocher.

A ceux-cy on respond, que cette pretenduë quatriesme figure n'a point de lieu: car ce n'est autre chose que la transposition de la situation de la majeure en celle de la mineure, & de la mineure en la majeure: laquelle transposition n'empesche pas que la majeure ne demeure majeure, & la mineure mineure: & que par consequent le terme moyen ne soit subject en la majeure, & attribut en la mineure: bien que la mineure soit la premiere de situation, & la majeure posterieure contre leur ordre naturel. Au moyen dequoy, ce n'est pas changer la figure, mais quelques vnes des modes seulement: car la diuersité des figures consiste en la diuerse situation du moyen auec les extremes: à sçauoir, d'estre attribut & subject en l'vne, attribut en l'autre, & subject en l'autre: & non à estre premier attribut en la premiere proposition, & subject en la seconde: ou à ne l'estre pas. Et ne voy point qu'il arriue autre chose de cette transposition, sinon que

ces syllogismes n'ont pas leur force d'inferer, si claire comme les autres, à cause que le subject de la conclusion estant pris de la premiere proposition en ordre, & par consequent la plus eslongnee de la conclusion, cela empesche que la liaison du subject, auec l'attribut soit si facilement comprise : comme aussi n'est-elle pas selon la façon de discourir la plus naturelle aux hommes.

Τούτου δ' ὄντος φανερῦ, δῆλον ὡς καὶ ἐκ δύο προτάσεων, καὶ οὐ πλειόνων.

Φανερὸν οὖν ἐκ τῶν εἰρημένων, ὅτι οὐ μόνον ἐγχωρεῖ διὰ ταύτης τῆς ὁδοῦ γίνεσθαι πάντας τοὺς συλλογισμοὺς, ἀλλὰ καὶ ὅτι ἄλλης ἀδύνατον· ἅπας μὲν γὰρ συλλογισμὸς δέδεικται διά τινος τῶν προειρημένων σχημάτων γινόμενος.

Μέσον δέ ἐστι τὸ πλεονάκις λεγόμενον.

Arist. l. 1. prior. c. 25. Cum autem hoc perspicuum sit: planum est etiã syllogismum constare ex duabus propositionibus, non pluribus.

C. 29. Ex dictis non solum constat hac via posse confici omnes syllogismos, sed etiam alia via non posse: ostensum namque est omnem syllogismum fieri in aliqua ex supradictis figuris.

L. 2. c. 19. Medium est quod sæpius dicitur.

L. 2. Magn. moral. c. 6. Diximus in Analyticis ex duabus fieri syllogismum propositionibus.

Ἔφαμεν ἐν τοῖς ἀναλυτικοῖς, ἐκ δύο προτάσεων γίνεσθαι τὸν συλλογισμόν.

Quelqu'vn reiettant cette pretenduë figure adioustee par Galien, dit pour ses raisons, que la conclusion n'est point de l'essence du syllogisme selon Aristote: attendu qu'il escrit qu'on peut tirer d'vn mesme syllogisme plusieurs conclusions : à sçauoir, outre l'vniuerselle vne particuliere, & si elle est directement inferee, sa conuerse indirectement. Ce qui ne pourroit estre à son aduis, si la cõclusion estoit de son essence: car il ne pourroit demeurer mesme quand il la chãgeroit. Dequoy il conclud que cette figure n'est point, attendu qu'on peut tirer les conclusions des modes qu'on luy attribue, des quatre modes de la premiere figure: à sçauoir, celle de *Celantes*, de *Celarent*, celle de *Dabitis*, de *Darij*, & ainsi des autres. A cecy on peut adiouster qu'Aristote dit, que le moyen est ce qui est repeté plus souuent, parce qu'il ne le seroit pas plus souuẽt que les extremes, si la conclusion estoit de l'essence du syllogisme. Or quãt à moy pour laisser à part l'opinion qui pose que la conclusion est de l'essence du syllogisme, les vns se fondans sur ce qu'elle est liee auec les propositiõs par la particule, donques: & quelqu'autre disant qu'elle est la forme des propositions. Ie dy *Zabar in tabul. Logica.* qu'on peut respondre que ce n'est pas immediatement qu'il se tire plusieurs conclusions d'vn mesme syllogisme, mais mediatement par le moyen d'autres syllogismes tacites, desquels elles dependent. Car, comme pour exemple, quand de ce syllogisme, Tout animal est sensitif : Tout homme est animal, donques Tout homme est sensitif: on tire encores, Donques quelque hõme est sensitif : & sa conuerse indirectemẽt, Donques quelque sensitif est homme, & ainsi des semblables : Il est certain que ces deux dernieres conclusions, la directe & indirecte dependẽt de ce syllogisme tacite, Tout animal est sensitif, Quelque homme est animal, donques Quelque homme est sensitif : & sa conuerse, Quelque sensitif est homme. Et neantmoins ie conclus de tout ce que dessus que la pretenduë figure de Galien est à reietter non seulement parce que l'attribution & subjection du moyen auec les extremes ne differe point de la premiere figure, & que les conclusions qui s'y font dependent d'autres syllogismes : mais aussi dautant que ces syllogismes ne procedent pas selon la maniere de discourir que les hommes tiennent naturellement : en ce que quelquesfois le subject de la conclusion se trouue en la premiere proposition, qui est la plus eslongnee d'ordre de la conclusion. Et ainsi il n'y a que trois figures, & n'y en peut auoir dauantage : comme nous le pouuons connoistre en considerant, que trois termes en deux propositions ne peuuent estre variez en plus de trois façons: à sçauoir, que le moyen soit subject en vne proposition & adjoinct en l'autre: adjoinct en toutes les deux, & subject en toutes les deux. Car quand le moyen est situé entre les extremes, soit bien, soit mal, c'est tousiours la premiere figure: attendu qu'elle est estimee telle de la situation du moyen. Ie me tiens donc auec Aristote, lequel dit qu'il ne se peut faire aucun syllogisme qu'en l'vne de ces trois figures.

Or il n'y a point de doute que nous ne fissions tousiours, en la premiere figure plustost qu'en la seconde, & en la tierce, les syllogismes qu'il faut puis apres reduire à la premiere, (car la nature ne faict iamais auec beaucoup ce qui se peut faire de peu: parce que ce seroit en vain) si nous n'en estions quelquesfois destournez par l'euidence de certaines choses qui nous sont connuës : par le moyen desquelles nous discourons, estant naturel à vn chacun d'auoir recours quand il faut faire vn syllogisme, aux choses les plus connuës que nostre memoire & nostre imagination nous presentent alors.

alors: & s'il se rencontre dés le commancement quelque proposition propre & disposee à argumenter en la premiere figure, nous y discourons naturellement plustost qu'és autres. Et au defaut de cela nous procedons par les autres: comme pour exemple, s'il faut prouuer qu'il n'y a point d'homme qui soit cheual, & que le capable de rire nous vienne à la phantasie pour estre le moyen de la preuue: cette proposition majeure, Il n'y a point de cheual capable de rire, s'offre plus promptement & est plus conuenable: dont il s'en fait vn syllogisme en *Cesare*, que sa conuerse, Nul capable de rire n'est cheual (de laquelle le syllogisme se feroit en *Celarent*.) Car en nostre coustume de parler ordinaire, nous attribuons les proprietez aux substances, & non les substances aux proprietez: à cause dequoy nous disons plustost, qu'il n'y a point de corbeau blanc, que de blanc qui soit corbeau. Nous sommes aussi engagez à argumenter quelquesfois en la seconde & troisiesme figure par les questions & propositions qu'on nous a faictes, dont on demande la preuue. En somme quand nous pouuons auoir l'euidence de la forme & de la matiere du syllogisme, nous ratiocinons sans doute en la premiere figure & non és autres. Mais si on ne peut atteindre l'vne & l'autre, on ayme mieux suiure l'euidēce de la matiere exterieure en quelque figure qu'elle se trouue, parce qu'elle semble plus contraindre que la forme: & puis on retourne à la forme (de laquelle on auoit decliné) en reduisant le syllogisme à la premiere figure. Donques pource que l'euidence de la necessité de conclure, est plus grande & naturelle en la premiere figure qu'en la seconde & qu'en la troisiesme, on y reduit les syllogismes, pour verifier leurs preuues & les esclaircir: combien que ceux qui se font en l'vne & en l'autre concluent necessairement.

Du syllogisme ostensif & par l'impossible.

CHAPITRE X.

Ἀνάγκη δὴ, πᾶσαν ἀπόδειξιν καὶ πάντα συλλογισμὸν, ἢ ὑπάρχον τι ἢ μὴ ὑπάρχον δεικνύναι· καὶ τοῦτο, ἢ καθόλου, ἢ κατὰ μέρος· ἔτι, ἢ δεικτικῶς ἢ ἐξ ὑποθέσεως· τοῦ δ' ἐξ ὑποθέσεως, μέρος ἐστὶ τὸ διὰ τοῦ ἀδυνάτου.

Διαφέρει δὲ ὁ δεικτικὸς τοῦ εἰς τὸ ἀδύνατον· ὅτι ἐν μὲν τῷ δεικτικῷ, κατ' ἀλήθειαν ἀμφότεραι τίθενται αἱ προτάσεις· ἐν δὲ τῷ εἰς τὸ ἀδύνατον ψευδῶς ἡ μία.

Ὁ δὲ διὰ τοῦ ἀδυνάτου συλλογισμὸς, δείκνυται μὲν ὅταν ἡ ἀντίφασις τεθῇ τοῦ συμπεράσματος, καὶ προσληφθῇ ἄλλη πρότασις· γίνεται δ' ἐν ἅπασι τοῖς σχήμασι· ὅμοιον γάρ ἐστι τῇ ἀντιστροφῇ· πλὴν διαφέρει τοσοῦτον· ὅτι ἀντιστρέφεται μὲν γεγενημένου τοῦ συλλογισμοῦ, καὶ εἰλημμένων ἀμφοῖν τῶν προτάσεων· ἀπάγεται δὲ εἰς τὸ ἀδύνατον, οὐ προομολογηκέντος τοῦ ἀντικειμένου πρότερον, ἀλλὰ φανεροῦ ὄντος ὅτι ἀληθές.

Arist. l. 1. prior. c. 28. Necesse igitur omnem demonstrationem & omnem syllogismum ostendere vel quidpiam inesse vel non inesse. Idque aut vniuersaliter, aut in parte. Praeterea, aut ostensiue aut ex hypotesi. Eius autem qui ex hypothesi, pars est qui per impossibile.

C. 29. Differt autem ostensiuus ab eo qui ad impossibile: quia in ostensiuo secundum veritatem ponuntur ambe propositiones: in eo verò qui ad impossibile, vna falsò.

L. 2. c. 11. Per impossibile autem fit syllogismus cùm ponitur contradictio conclusionis, & assumitur alia propositio. Fit autem in omnibus figuris: similis est enim conuersioni, sed eo differt, quod conuertitur facto syllogismo & sumptis ambobus propositionibus: deducitur autem ad impossibile cùm oppositum esse verum non ante concessum, sed ex se manifestum est.

LE syllogisme ostensif est celuy qui de deux propositions vrayes deduit vne conclusion vraye. Le syllogisme par l'impossible, c'est à dire, menant à l'impossible, c'est quand de deux propositions l'vne concedee & l'autre cōtradictoire d'vne qui est niee, on infere vne conclusion manifestemēt fausse & absurde: dequoy il s'ensuit que les propositions sont fausses ou l'vne d'elles pour le moins: (car du vray on n'infere point le faux) & n'estant pas celle qui est cōcedee vraye, il faut que ce soit la contradictoire de celle qui est niee: & partant celle qui auoit esté niee est vraye. Car si de deux contradictoires l'vne est vraye, il s'ensuit que l'autre est fausse necessairement: comme pour exemple, cette proposition estant concedee, Tout animal est substance, & cette autre niee, Quelque homme est substance: on prend la contradictoire de cette-cy qui est, Nul hōme n'est substance, pour en faire ce syllogisme en *Camestres*, Tout animal est substance, Nul homme n'est substance, donques Nul hōme n'est animal: laquelle cōclusion est manifestement fausse &

impossible: & partant l'vne des propositions est fausse : mais ce n'est pas la majeure, Tout animal est substance: c'est donques la mineure, Nul homme n'est substance : & partant sa contradictoire, qui est la proposition niee, est veritable.

A quelle des modes de la premiere figure se reduisent les modes des autres figures.

CHAPITRE XI.

TOVTES les dictions des modes tant de la seconde & de la troisiesme figure, que des pretenduës indirectes de la premiere, commencent par mesmes lettres, que celles des quatre de la premiere, à sçauoir B, C, D, F, pour montrer par la ressemblance de leur premiere lettre, à laquelle des quatre premieres modes elles se reduisent: comme pour exemple, *Baralipton*, qui commance par B, en *Barbara* : *Celantes*, à *Celarent* : *Felapton* à *Ferio*, & ainsi des autres.

Exemple de la reduction des modes de la seconde & troisiesme figure, à celles de la premiere.

Les modes de la seconde & troisiesme figure se reduisent à la premiere en conuertissant l'vne des propositions, comme il s'ensuit.

Ce Aucun rocher n'est animal,
Sa Tout homme est animal:
Re, Donques aucun homme n'est rocher.

Ce Aucun animal n'est rocher,
La Tout homme est animal:
Rent, Donques aucun homme n'est rocher.

Ce Aucun animal n'est rocher,
La Tout homme est animal:
Rent, Dõques aucun homme n'est rocher.

Fes Aucun rocher n'est animal,
Ti Quelque blanc est animal:
No, Donques quelque blanc n'est pas rocher.

Ca Tout homme est animal,
Mes Aucun rocher n'est animal:
Tres, Donques aucun homme n'est rocher.

Fe Aucun animal n'est rocher
Ri Quelque blanc est animal:
O. Donques quelque blanc n'est pas rocher.

Le syllogisme en Baroco ne peut estre reduit en la premiere figure par conuersion des propositions: parce que la mineure, qui est particuliere negatiue, ne se conuertit point, & la majeure vniuerselle ne se conuertit qu'en vne particuliere: & de deux particulieres il ne s'ensuit rien, à raison dequoy on est contraint de le reduire par l'impossible à *Barbara*: ce qui se fait en cette sorte.

Ba Toute vertu est loüable,
Ro Quelque auarice n'est pas loüable:
Co, Donques quelque auarice n'est pas vertu.

Bar Toute vertu est loüable,
Ba Toute auarice est vertu:
Ra. Donques toute auarice est loüable.

Car auec l'opposite contradictoire de la conclusion de ce syllogisme en *Baroco*, Quelque auarice n'est pas vertu, à sçauoir, Toute auarice est vertu: & auec la majeure proposition du syllogisme en *Baroco*, on conclud l'opposite de la mineure en *Barbara*.

Exemple de la reduction des modes de la troisiesme figure.

Da Tout homme est capable de rire.
Rap Tout homme est animal:
Ti, Donques quelque animal est capable de rire.

Di Quelque homme est blanc,
Sa Tout homme est animal:
Mis, Donques quelque animal est blanc.

Da Tout homme est capable de rire,
Ri Quelque animal est homme:
I, Donques quelque animal est capable de rire.

Da Tout homme est animal,
Ri Quelque blanc est homme:
I. Donques quelque blanc est animal.

Fe Au-

Fe Aucun homme n'est rocher,
Lap Tout homme est capable de rire:
Ton, Dõques quelque capable de rire n'est pas rocher.

Da Tout homme est animal,
Ti Quelque homme est blanc:
Si, Donques quelque blanc est animal.

Fe Aucun homme n'est rocher,
Ri Quelque capable de rire est homme:
O, Dõques quelque capable de rire n'est pas rocher.

Da Tout homme est animal,
Ri Quelque blanc est homme:
I. Donques quelque blanc est animal.

Brocardo ne peut estre reduit par la conuersion des propositions non plus que Baroco, pour la mesme raison: à cause dequoy on le reduit en Barbara, par la reduction à l'impossible, de cette sorte:

Bro Quelque animal n'est pas rocher,
Car Tout animal est sensitif:
Do, Donques quelque sensitif n'est pas rocher.

Fe Aucun rocher n'est animal,
Ri Quelque rocher est blanc:
Son, Donques quelque blanc n'est pas animal.

Bar Tout sensitif est rocher,
Ba Tout animal est sensitif:
Ra, Donques tout animal est rocher.

Fe Aucun rocher n'est animal,
Ri Quelque blanc est rocher:
O. Donques quelque blanc n'est pas animal.

Nous pouuons recueillir de ce que nous auons dit des figures, & modes du syllogisme, qu'en la premiere figure la conclusion se faict en toute qualité & quantité; puis qu'il s'y en trouue d'affirmatiues, de negatiues, d'vniuerselles, & de particulieres. En la seconde elle se faict en toute quantité: car il y en a d'vniuerselles & de particulieres: mais non en toute qualité: car elle ne peut estre que negatiue. Et en la troisiesme, la conclusion se faict en toute qualité, s'y en trouuant d'affirmatiues & de negatiues: mais non en toute quantité, ne pouuant estre que particuliere.

Comparaison de la perfection des figures.

CHAPITRE XII.

Τῶν δὲ σχημάτων ἐπιστημονικὸν μάλιστα τὸ πρῶτόν ἐστι.

Arist. 1. poster. c. 14. t. 10. Ex figuris autem, prima est ad scientiam aptissima.

LA premiere figure est plus parfaicte que la seconde & que la troisiesme, pour le regard de ses quatre premieres modes. Premierement parce qu'on y collige en tous genres de conclusion, à sçauoir, affirmatiuement & negatiuement, tant vniuersellement que particulierement: là où en la seconde figure, on ne conclud qu'vne vniuerselle negatiue & vne particuliere negatiue; & en la troisiesme, on ne conclud point vniuersellement, mais seulement vne particuliere affirmatiue & vne particuliere negatiue. A cause dequoy la premiere figure est plus propre pour la science que les autres, & particulierement parce qu'elle conclud l'vniuerselle affirmatiue. Car la science est des choses vniuerselles, comme nous le dirons plus particulierement en son lieu. Secondement la premiere figure est la plus parfaicte de la part du moyen: car il n'y a qu'en elle seule où il soit vrayement moyen de situation entre les extremes, comme il l'est de leur conjonction ou separation. Et tiercement elle est plus parfaicte, en ce que ces quatre premieres modes ne sont point reduites aux autres, & les autres luy sont reduites pour estres parfaictes. La seconde figure est moyenne selon la perfection entre la premiere & la tierce: car elle est plus parfaicte que celle-cy: à sçauoir, premierement en ce qu'elle conclud l'vniuerselle negatiue: & la tierce ne conclud que particulierement, à cause dequoy elle faict moins sçauoir que la seconde. Et secondement parce que le moyen est attribué à l'vn & à l'autre extreme, chose plus noble que d'estre seulement subject, comme il est en la tierce: dautant que l'attribut a la raison de forme, & le subject de matiere.

Quelques regles communes à toutes les figures & modes des syllogismes.

CHAPITRE XIII.

OVTRE les regles qui conuiennent en particulier à chaque figure des syllogismes, il y en a plusieurs autres, qui conuiennent à toutes ensemble; telles que sont celles cy qui s'ensuiuent.

La force & la vertu d'inferer de tout syllogisme affirmatif est fondee sur ce principe, Les choses qui sont vnies en vne tierce, sont vnies entre elles, & celle de tout syllogisme negatif sur la conuerse de ce mesme principe: à sçauoir, Les choses qui ne sont pas vnies en vne tierce, ne sont pas vnies entre elles: comme pour exemple en ce syllogisme affirmatif, Tout animal est sensible, Tout homme est animal: donques Tout homme est sensible. Car en montrant que le sensible est en l'animal, & l'animal en l'homme, on montre que l'animal & le sensible sont vnis ensemble, c'est à dire que l'animal est sensible. Et en ce syllogisme negatif, Tout homme est animal, Aucun rocher n'est animal, donques aucun rocher n'est homme. Car l'animal estãt en l'homme & n'estant pas au rocher, il s'ensuit que le rocher & l'hõme ne sont pas ensemble, & que partãt l'homme n'est pas rocher. Suiuant cela, parce qu'en la premiere figure, le grand extreme est au moyen, & le moyen au petit extreme, nous inferons que le grand extreme est au petit: comme il paroist pour exemple au susdit premier syllogisme. Car parce que le sensible qui est le grãd extreme, est en l'animal, qui est le moyẽ, & l'animal en l'homme, qui est le petit extreme: il s'ensuit que le sensible est en l'homme: c'est à dire, qu'il est sensible. Et en la seconde, dautant que le moyen est au grand extreme & n'est pas au petit, il s'ensuit que l'vn & l'autre extreme ne se trouuent pas ensemble, & qu'ils sont separez: cõme pour exemple au susdit second syllogisme, l'animal terme moyen, est en l'homme, qui est le grand extreme: & n'est pas au rocher, c'est à dire, que l'hõme n'est pas rocher. Et en la troisiesme figure on recueille de ce que le terme moyen se trouue en l'vn & en l'autre extreme, au grãd & au petit, qu'ils sont conjoincts ensemble, & que l'vn s'enonce de l'autre: comme pour exemple en ce syllogisme, Tout hõme est capable de discipline: Tout homme est animal; donques Quelque animal est capable de discipline: puis que le capable de discipline, qui est le grãd extreme, se trouue en l'homme, qui est le moyen: & que l'animal, qui est le petit extreme, s'y trouue aussi: il s'ensuit que l'animal & le capable de discipline sont conjoincts ensemble, à sçauoir en l'homme, où ces deux extremes s'assemblent: & ainsi des autres syllogismes. Aristote comme S. Thomas le remarque, vse de trois vocables pour exprimer les deux termes du syllogisme en son premier liure des Prieures, à sçauoir, antecedent, consequent, & repugnant. Il appelle terme antecedent, celuy qui peut estre subject: cõsequent celuy qui peut estre attribut d'vn autre, & repugnant celuy qui ne peut estre subject ny attribut d'vn autre. Et ainsi l'homme est antecedent au respect de l'animal, & l'animal consequent au respect de l'homme, & lion est repugnãt à l'homme: car l'homme est animal, mais le lion n'est pas homme, ny l'animal homme. Il y a des termes qui peuuent estre consequents & antecedents l'vn de l'autre, à sçauoir, ceux qui sont reciproques: cõme animal & sensible, homme & capable de rire, car l'animal est sensible, & le sensible animal: & tout de mesme l'hõme est capable de rire, & le capable de rire homme. Selon cette maniere de considerer les termes il faut, pour trouuer le moyen d'vne cõclusion affirmatiue, chercher vn terme qui soit antecedent de l'attribut, & consequent du subject: comme pour exemple, qui voudra mõtrer que tout homme est substance, animal est consequent d'homme, & antecedẽt de substance, & le syllogisme s'en fera en cette maniere, Tout animal est substance, Tout hõme est animal, donques Tout homme est substance. Pour vne proposition negatiue, il faut vn terme repugnant à l'attribut & consequent au subject: cõme pour exemple, qui voudra cõclure qu'aucun homme n'est pierre, animal sera propre, & le syllogisme s'en fera en cette maniere, Nul animal n'est pierre, Tout homme est animal, dõques Nul hõme n'est pierre.

S. Tho. de syllo. c. 9.

Ετι δὲ ἐν ἅπασι δεῖ κατηγορικόν τινα τῶν ὅρων ὑπάρχειν, καὶ τὸ καθόλου ὑπάρχειν.

Πάντες γὰρ οἱ ἐν μέρει, ἢ καθόλου διειλεγμένοι (λόγοι) εἰσί. καὶ ἔνεστιν ἐν τῇ κατὰ μέρος ἡ τοῦ καθόλου ἀπόδειξις, διὰ τὸ μὴ εἶναι συλλογίσασθαι μηδὲν ἄνευ τοῦ καθόλου.

Arist. l. 1. prior. c. 24. Iam vero in omnibus syllogismis oportet aliquem terminum attributiuum & aliquem vniuersalem.

Top. 8. c. 14. Omnes enim particulares & in vniuersali versantur, & inest in probatione particulari, demonstratio ipsius vniuersalis, quia nihil syllogismo concludi potest sine vniuersali.

Il ne

Il ne se conclud rien de deux propositions negatiues, ny de deux particulieres, ny de deux indefinies : par ce que de telles propositions vrayes on pourroit conclure le faux : comme pour exemple, Nul homme n'est pierre, Nul diamant n'est homme, donques Nul diamant n'est pierre. Voila pour les propositiõs negatiues, & voicy pour les particulieres: Quelque animal est asne, Quelque hõme est animal, donques Quelque homme est asne. Il y a vne raison propre en ce qui est des propositions particulieres, qui est que signifiãt en maniere de partie d'vn tout, elles sont sujectes à ambiguité: parce que l'affirmatiue peut estre vraye de quelque vne des parties, & sa negatiue aussi semblablemẽt vraye d'vne autre : comme pour exemple, Il peut estre vray que quelque homme est blanc, & que quelque homme n'est pas blanc: à cause de quoy il n'y a point de vraye opposition entre elles. C'est pour ceste raison qu'Aristote a posé, que estre dit de tout, & estre dit de nul, qui sont les propositions vniuerselles, l'vne affirmatiue & l'autre negatiue, sont les racines des consequences necessaires : car sans cela les syllogismes n'auroient pas la vertu d'inferer necessairement vn extreme de l'autre par le moyen. Il est tout de mesme des propositions indefinies, comme des particulieres, car elles ne determinent rien.

Or encores qu'il ne se conclue rien de propositions particulieres, la conclusion ne laisse pas de se bien inferer de deux propositions singulieres au syllogisme expositif : comme pour exemple, Socrates est Philosophe, Cet homme est Socrates, donques Cet hõme est Philosophe. Socrates est fils de Sophroniscus, Platon n'est pas fils de Sophroniscus, donques Platon n'est pas Socrates. On peut donner pour raison de ce que tels syllogismes inferent necessairement tousiours de propositions vrayes, le vray, que les propositions singulieres signifient en forme d'vn tout designé, & non vne partie seulement non designee, comme les particulieres : à cause dequoy elles ne reçoiuent aucune ambiguité & sont capables de l'opposition contradictoire entre elles.

Δῆλον δὲ καὶ ὅτι ἐν ἅπαντι συλλογισμῷ, ἢ ἀμφοτέρας, ἢ τὴν ἑτέραν πρότασιν, ὁμοίαν ἀνάγκη γίνεσθαι τῷ συμπεράσματι· λέγω δ' οὐ μόνον τῷ καταφατικὴν εἶναι, ἢ στερητικήν· ἀλλὰ καὶ τῷ ἀναγκαίαν, ἢ ὑπάρχουσαν, ἢ ἐνδεχομένην.

Arist. 1. prior. c. 25. Manifestum quoque in omni syllogismo vel ambas, vel alteram propositionem necessario similem esse conclusioni: non solum quod sit affirmatiua aut priuatiua, sed etiam quod necessaria, vel pura, vel contingens.

Si vne des propositions du syllogisme est particuliere, la conclusion sera particuliere : parce que l'vnion ou la separation des extremitez en la conclusion, suit l'vnion ou la separation du moyen & des extremes és propositions : dont la cause est que le grand extreme s'adioinct au petit en la conclusion, par la vertu du moyen. Or si quelqu'vne des propositions est particuliere, le moyen doit estre en l'extreme, ou l'extreme au moyen particulierement. Donques la conclusion qui dit en vertu du moyen qu'vn extreme est en l'autre extreme, sera particuliere. Et puis, ainsi que les causes vniuerselles sont determinees par les particulieres à vn certain effect particulier, comme le soleil est determiné par le cheual à engendrer le cheual (ainsi qu'il sera montré en son lieu) il en est tout de mesme és propositions du syllogisme : car la proposition particuliere determine en sorte l'vniuerselle, que la conclusion qui est leur effect, n'en resulte que particuliere: comme cela se peut voir en toutes les exemples des syllogismes que nous auons donnez où il y a vne proposition particuliere.

S. Thom. tract. de syllog.

Si vne des propositions du syllogisme est negatiue, aussi sera la conclusiõ pour les mesmes raisons que nous venons de dire, de la conclusion particuliere, à sçauoir à cause de l'vnion, ou desunion du moyen auec eux és propositions. Ce qui aduient tout ainsi qu'en la nature, où, encores que les causes vniuerselles soient parfaittes, il ne laisse pas d'arriuer du defaut, ou de l'imperfection en l'effect, si la cause particuliere est manque & deffectueuse: comme il se voit en la generation des monstres.

Il ne se conclud rien si les deux propositions du syllogisme sont negatiues : dautant que tout syllogisme affirme vne chose d'vne autre, ou bien il la nie. S'il affirme la conclusion, il faut que ce soit par vn moyen faisant conuenir l'vne & l'autre extreme : & partant l'vne & l'autre proposition sera affirmatiue. S'il nie vne chose d'vne autre, il faut que ce soit par vn moyen qui conuienne à l'vn des extremes, & qui repugne à l'autre. Suyuant ce principe, les choses qui ne sont pas vnies en vne tierce, ne sont pas vnies entre elles : & ainsi il faudra que l'vne soit affirmatiue. Et secondement par ce que le syllogisme n'est pas bon, quand de propositions vrayes, on conclud le faux, comme il arriue quand toutes les

deux propositions sont negatiues : ainsi pour exéple, en la premiere figure, Nul homme n'est pierrerie, Nul diamant n'est homme, donques Nul diamãt n'est pierrerie. C'est pourquoy cette mode ne vaut rien, & n'estoit mise auec celles selon lesquelles on peut argumenter. On conclud bien quelquefois de pures negatiues, mais ce n'est pas en vertu de la forme du syllogisme, ains à cause qu'vne des propositiõs negatiues sera equipolente à vne affirmatiue : comme pour exemple en ce syllogisme, Ce qui n'est pas animé n'est pas homme, Vne peinture n'est pas animee, donques Vne peinture n'est pas homme : car la proposition maieure est equiualente à celle-cy, Tout homme est animé.

Ainsi qu'il ne doit y auoir que trois termes exprimez au syllogisme, il n'y en doit pas auoir dauantage implicitement ny virtuellement, autrement il ne seroit pas bon : comme pour exemple, Quiconque dit que Socrates est animal, il dit vray: Quiconque dit que Socrates est asne dit qu'il est animal, donques Quiconque dit que Socrates est asne, dit vray. Ce syllogisme ne vaut rien par ce qu'il consiste de quatre termes virtuellement : car animal est en la majeure pour le raisonnable seulement, & en la mineure pour l'irraisonnable seulement: dont les significations sont diuerses. Que si on les prend en l'vne & en l'autre proposition pour vne mesme signification la mineure est fausse, & partant l'argument pechera en la forme ou en la matiere. Le mesme deffaut arriue en tous les syllogismes, où vn mesme terme est pris en deux diuerses significations, comme pour exemple, Tout chien abbaye, Quelque estoille est chien, dõques quelque estoille abbaye. Et tout ce qui est sain est animal, la medecine est saine, donques la medecine est animal. Ces deux syllogismes concluent faux à cause du mot de chien & de sain, qui sont pris chacun en deux significations : semblablement ce syllogisme, Tout ce qui est mort ou corrompu est non estant, Aucun homme n'est non estant, donques Aucun homme n'est mort ou corrompu: ne vaut rien, parce que le terme homme est en la mineure, pour les presens seulement, & en la conclusion pour les presents, & pour les passez. L'ambiguité du moyen és syllogismes qui consistent de propositions particulieres est cause qu'ils peuuent aussi estre reputez de quatre termes, & tout de mesme ceux de propositions indefinies.

Du syllogisme de propositions modales.

CHAPITRE XIIII.

IL se fait en toutes les trois figures des syllogismes, de propositions modales pures, & de modales & absoluës ensemble, tout ainsi que de pures categoriques : comme pour exemple, Il est necessaire que tout animal sente, Il est necessaire que tout homme soit animal, donques Il est necessaire que tout homme sente.

Il est contingent que tout blanc soit musicien: Il est contingent que tout homme soit blanc, donques il est contingent que tout homme soit musicien.

Il est contingent que tout animal soit blanc: Il est necessaire que tout homme soit animal: donques Il est contingent que tout homme soit blanc.

Il est necessaire que tout animal sente, Tout homme est animal : donques il est necessaire que tout homme sente.

Il est contingent que tout homme soit blanc, Tout capable de rire est homme: donques il est contingent que tout capable de rire soit blanc.

Aristote faict de grand discours du syllogisme de propositions modales: mais par ce que cela est long, ennuyeux, difficile, & de peu d'vsage, Nous n'en dirons pas dauantage.

Du syllogisme pur, absolut ou categorique, & du suppositif.

CHAPITRE XV.

IL ne reste plus maintenant de toutes les especes du syllogisme pris selon son formel, qu'à traitter du suppositif: car quand à l'absolut ou categorique, ce n'est autre chose que le syllogisme ostensif dont nous auons parlé : entant qu'il infere sa conclusion sans supposer aucune propositiõ. Le syllogisme suppositif c'est, cõme nous auons dit, celuy qui a vne ou plusieurs propositions suppositiues. Des syllogismes suppositifs, ceux qui ont l'vne & l'autre propositiõ suppositiue, se font cõme les categoriques, à sçauoir en cette sorte.

En la

En la premiere figure.

S'il est animal il est substance,	S'il est animal, il n'est pas rocher,
S'il est homme il est animal:	S'il est homme, il est animal:
Donques s'il est homme il est substance.	Donques s'il est homme, il n'est pas rocher.

En la seconde figure.

S'il est pierre, il n'est pas animal,
S'il est homme, il est animal:
Donques s'il est homme, il n'est pas pierre.

En la troisiesme figure, il ne se conclud rien sans negatiue: comme pour exemple de ces deux propositions, S'il est homme il est raisonnable, S'il est homme il est animal. Il ne s'ensuit rien, comme quand on y met vne negatiue en cette sorte, S'il est homme il est raisonnable: S'il n'est pas homme il n'est pas raisonnable, donques s'il n'est pas irraisonnable, il est raisonnable.

Des syllogismes suppositifs n'ayant qu'vne proposition suppositiue, qui est la majeure, les vns ont en la mineure, le mesme terme de la majeure, sans qu'il y en ait aucun nouueau adiousté: comme pour exemple, S'il est animal, il est substance, mais Il est animal, donques Il est substance. Les autres ont vn terme nouueau en la mineure, qui n'estoit point en la majeure: comme pour exemple.

Là où est la charogne là s'assēblēt les aigles.	Tel Poëte qu'est Homere, tel est Virgile,
Or la charogne est aux champs,	Mais Homere est tres bon Poëte:
Donques aux chāps s'assemblent les aigles.	Donques Virgile est tres bon Poëte.

Ἔστι δὲ διττὴ ἡ τῶν ἑπομένων ἀκολούθησις· ἢ γὰρ, ὡς τῷ ἐν μέρει τὸ καθόλου· οἷον, ἀνθρώπῳ ζῷον. ἀξιοῦται γὰρ, εἰ τόδε μετὰ τοῦδε, καὶ τόδε εἶναι μετὰ τοῦδε. ἢ κατὰ τὰς ἀντιθέσεις· εἰ γὰρ τόδε τῷδε ἀκολουθεῖ, καὶ τῷ ἀντικειμένῳ τὸ ἀντικείμενον.

Arist. l. Elench. c. 28. Est autem duplex consequentiam consecutio: aut enim vt particulari vniuersale consequens est, puta homini animal: quia postulatur, si hoc cum illo iunctum est, etiam illud cum hoc esse connexum, aut secundum oppositiones: quia si hoc illi consequens est, etiam oppositum opposito consequens esse videtur.

Les syllogismes suppositifs qui n'ont point de terme nouueau, adiousté en la mineure: sont conditiōnels ou alternatifs. Les conditiōnels sont ceux qui ont la propositiō majeure conditionnelle: & vn tel syllogisme procede ou de la position de l'antecedent, à la position du consequent, ou de la destruction du consequent, à la destruction de l'antecedent. Celuy de la position de l'antecedent à la position du consequent, ou de la destruction de l'antecedent, à la destruction du consequēt, se faict de quatre modes, comme pour exēple.

S'il est homme, il est animal,	S'il n'est pas animal, il n'est pas homme,
Mais il est, homme:	Mais il n'est pas animal:
Donques il est animal.	Donques il n'est pas homme.
S'il est homme, il n'est pas pierre,	S'il n'est pas substance, il est accident,
Mais il est homme:	Mais il n'est pas substance:
Donques il n'est pas pierre.	Donques il est accident.

Exemple de la destruction du consequent à la destruction de l'antecedent.

S'il est homme, il est enimal,	S'il est homme, il n'est pas rocher,
Mais il n'est pas, animal:	Mais il est rocher:
Donques il n'est pas homme.	Donques il n'est pas homme.
S'il n'est pas homme, il n'est pas animal,	S'il n'est pas substance, il n'est pas accident,
Mais il n'est pas animal:	Mais il n'est pas accident:
Donques il n'est pas homme.	Donques il n'est pas substance.

Comme ces deux consequences sont bonnes: à sçauoir de la position de l'antecedent à la position du consequent, & de la destruction du consequent à la destruction de l'antece-

dent, les deux opposites sont mauuaises. Car de la position du consequent, la position de l'antecedent ne s'ensuit pas : comme pour exemple, Si l'homme est, L'animal est : mais l'animal est, donques L'homme est. Il en est tout de mesme de la destruction de l'antecedent à la destruction du consequent : comme pour exemple, Si l'homme est, l'animal est : mais L'homme n'est pas : donques Ny l'animal.

Soubs le nom de la position de l'antecedent à la position du consequent, sont cõpris les syllogismes de la destructiõ ou negation de l'antecedent à la destruction du consequent.

Cette regle est certaine que ce qui est affirmé en la majeure suppositiue est posé en la mineure suppositiue, s'il y est affirmé : ou destruict, s'il y est nié. Et semblablement ce qui est nié en la majeure, est posé en la mineure, s'il y est nié aussi : ou destruict s'il y est affirmé.

Quand plusieurs propositions conditiõnelles sont assemblees par continuation selon vn tel ordre que l'attribut de la premiere deuient le subiect de la secõde, & qu'elles s'entreinferent : cela n'est pas vn seul syllogisme, mais plusieurs, que les Grecs appellent Sorites, c'est à dire Accumuleur: comme pour exemple, S'il est hõme il est animal, S'il est animal, il est viuant: S'il est viuant il est corps, S'il est corps, il est substance: donques Il est hõme, il est substãce. Et ainsi en remontant iusqu'à ce que le premier subiect soit joint auec le dernier attribut. Le Sorite contient enueloppez en soy autant de syllogismes en vertu, qu'il a de propositions.

Les syllogismes alternatifs, sont ceux dont la proposition majeure offre de deux parties, l'vne, argumentant, ou de la position de l'vn à la destructiõ de l'autre, ou bien de la destruction de l'vn à la position de l'autre : comme pour exemple, de la position à la destruction.

Il est iour, ou il est nuict,
Mais il est iour :
Donques il n'est pas nuict.

Il est iour, ou nuict,
Mais il est nuict :
Donques il n'est pas iour.

Exemple de l'euersion à la position.

Ou il est iour, ou il est nuict,
Mais il n'est pas iour:
Donques il est nuict.

Il est iour, ou il est nuict,
Mais il n'est pas nuict :
Donques il est iour.

Ce syllogisme se fait tout de mesme quand il y a plus de deux termes, comme s'il n'y en auoit que deux : car les plusieurs ne tiennent lieu que d'vn negatif tacite de l'autre : comme pour exemple :

Il est ou blanc, ou noir, ou de couleur moyenne,
Mais il n'est ny blanc, ny noir,
Donques il est de couleur moyenne.

Il est ou blanc, ou noir, ou de couleur moyenne.
Mais il n'est pas blanc,
Donques il est noir, ou de couleur moyenne.

Il est ou blanc, ou noir, ou de couleur moyenne.
Mais il est blanc,
Donques il n'est ny noir, ny de couleur moyenne.

Au syllogisme alternatif se rapporte l'argumentation qu'on appelle par le denombrement des parties, qui est quand toutes les autres parties estant ostees on conclud celle qui reste: cõme pour exemple, La science que vous auez est de vostre propre inuention, ou de la doctrine de quelque Precepteur, ou par vostre propre estude, ou par infusion : mais ce n'est pas de vostre inuention, ny par doctrine d'vn Precepteur, ny par estude; donques c'est par infusion. Cette argumentation se reduit au syllogisme en cette sorte, Quiconque a de la science, non acquise par inuention ny par estude, c'est par infusion. Or la science n'est acquise d'aucune des susdites manieres, donques c'est par infusion.

De l'Enthymeme.

CHAPITRE XXI.

Ενθύμημα μὲν οὖν ἐστι συλλογισμὸς ἐξ εἰκότων, ἢ σημείων.

Arist. l. 2. prior. c. 27. Enthymema est syllogismus ex verisimilibus, vel signis.

Ἀλλὰ

Ἀλλὰ τὸ μὲν εἰκός, ἐστὶ πρότασις ἔνδοξος. ὃ γὰρ ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ ἴσασιν οὕτω γινόμενον, ἢ μὴ γινόμενον, ἢ ὄν, ἢ μὴ ὄν, τοῦτό ἐστιν εἰκός· οἷον τὸ μισεῖν τοὺς φθονοῦντας, ἢ τὸ φιλεῖν τοὺς ἐρωμένους.

Σημεῖον δὲ βούλεται εἶναι πρότασις ἀποδεικτικὴ, ἢ ἀναγκαία, ἢ ἔνδοξος. οὗ γὰρ ὄντος ἔστιν, ἢ οὗ γενομένου πρότερον ἢ ὕστερον γέγονε τὸ πρᾶγμα, τοῦτο σημεῖόν ἐστι τοῦ γεγονέναι, ἢ εἶναι.

Λέγεται γὰρ ἐνθυμήματα ἐξ εἰκότων καὶ σημείων.

Ὥστε ἀναγκαῖον τό, τε ἐνθύμημα εἶναι καὶ τὸ παράδειγμα περὶ τῶν ἐνδεχομένων ὡς τὰ πολλὰ ἔχειν καὶ ἄλλως. τὸ μὲν παράδειγμα, ἐπαγωγήν, τὸ δ' ἐνθύμημα συλλογισμόν, καὶ ἐξ ὀλίγων τε καὶ πολλάκις ἐλαττόνων, ἢ ἐξ ὧν ὁ πρῶτος συλλογισμός. ἐὰν γὰρ ᾖ τι τούτων γνώριμον, οὐδὲ δεῖ λέγειν· αὐτὸς γὰρ τοῦτο προστίθησιν ὁ ἀκροατής.

Τὸ μὲν γὰρ εἰκός ἐστιν, ὡς ἐπιτοπολὺ γινόμενον, οὐχ ἁπλῶς δέ.

Verisimile est propositio probabilis: quod enim plerumque sciunt ita fieri vel non fieri, aut esse aut non esse, hoc est verisimile: vt inuidentes odisse, aut amantes diligere.

Signum autem nihil esse videtur quàm propositio demonstratiua, aut necessaria, aut probabilis: nam quo extante res extat, vel quo facto prius aut posterius res facta est, hoc est signum indicans rem factam esse aut extare.

L. 1. Rhetor. c. 2. Fiunt autem enthymemata ex probabilibus & signis.

Necesse est tam enthymema quam exemplum, de ijs esse, quæ vt plurimùm aliter quoque possunt se habere: exemplum quidem inductionem, enthymema verò syllogismum, & ex paucis ac sæpè paucioribus quam ea sunt, ex quibus constat primus syllogismus. Nam si quid eorum perspicuum est id dicendum non est: ipse namque auditor id ex se ipso affert.

Probabile namque est quod ferè semper solet fieri verùm non simpliciter.

VOILA ce que nous auons à dire pour cette heure du syllogisme parfaict, & de l'imparfaict, de l'ostensif & de l'impossible, de l'absolut & du suppositif: tellemẽt qu'il ne reste plus maintenant qu'à considerer les autres especes de l'argumentation: à sçauoir, l'enthymeme, l'inductiõ, & l'exemple. L'enthymeme selon l'opinõ de plusieurs, est vn syllogisme imparfaict, lequel supprime ou passe soubs silence vne des propositions comme connuë: à cause dequoy ils estimẽt qu'il est dit enthymeme quasi ἐν θυμῷ· c'est à dire en l'esprit: par ce que la proposition supprimee y demeure, laquelle est le plus souuent la mineure. Et pour cette suppression de proposition, ils appellent l'enthymeme syllogisme imparfaict, & non pour aucun sien autre defaut: comme pour exemple, Quiconque est hay, hayt aussi, donques cettuy-là hayt. Cette femme a du laict aux mamelles, dõques elle a conceu. Mais selon Aristote l'enthymeme, c'est vn syllogisme de vray-semblables ou de signes, lequel il ne distingue du syllogisme que par la matiere obiectiue de ses propositions, sans requerir que pour estre enthymeme la majeure ou la mineure soient supprimees. Il dit bien en sa Rhetorique que les enthymemes consistent bien souuent de moindres parties que les syllogismes: par ce qu'on laisse l'autre proposition qui est manifeste, laquelle l'auditeur supplee de luy mesme. Dequoy il paroist que cela ne vient pas de sa nature ou forme d'enthymeme, mais de la clarté de ses propositions & pour soulager l'auditeur. Et quant au mot d'imparfaict qui se trouue joinct à la definition qu'il luy donne, on voit plusieurs exemplaires Grecs où il n'est point: & y a de l'apparence qu'il a coulé de la marge dans le texte.

Le vray-semblable dont Aristote dit que l'enthymeme se fait, c'est vne proposition probable, car ce qu'on sçait se faire souuent, ou ne se faire pas, arriuer ou n'arriuer pas, cela est vray-semblable.

Du signe.

CHAPITRE XVII.

Τούτων δὲ (σημείων) τὸ μὲν ἀναγκαῖον τεκμήριον, τὸ δὲ μὴ ἀναγκαῖον ἀνώνυμόν ἐστι κατὰ τὴν διαφοράν.

Ποιεῖ δὲ τῶν σημείων, τὸ μὲν οἴεσθαι, τὸ δὲ εἰδέναι.

Arist. l. 1. Rhetor. c. 2. Signorum quoddam necessarium est argumentum, quoddam autem non necessarium: id secundum hanc differentiam innominatum est.

Rhetor. ad Alex. c. 13. Signa vero efficiunt, alia quidem opinionem, alia vero scientiam.

LE signe est vne chose laquelle estant connuë, en fait connoistre encores vne autre: &, selon sainct Augustin, le signe est vne chose laquelle outre son image qu'elle enuoye aux sens, nous donne encores la connoissance de quelque autre chose. Le signe est de trois sortes, l'vn naturel, l'autre à plaisir, & l'autre d'accoustumance. Le signe naturel c'est celuy qui de soy faict connoistre par sa cõnoissance quelque autre chose, à quoy il est ordonné par nature: ou bien le signe naturel est celuy qui signifie vne mesme chose à

tout le monde, ou qui de sa nature, a la vertu de signifier quelque chose : comme pour exemple, la voix d'vn animal est le signe naturel de son affection, & la fumee c'est le signe du feu. Des signes naturels l'vn est necessaire appellé en Grec τεκμήριον : & l'autre probable, lequel n'a point de nom. Le necessaire infere tousiours la chose qu'il signifie, & ne defaut iamais : comme pour exemple, les cendres & la fumee du feu, sont signes du feu de cette sorte : à cause dequoy le syllogisme faict par leur moyen prouue la conclusion necessairement. Le signe probable est celuy qui ne conclud pas necessairement la chose ; comme pour exemple, estre pasle c'est vn signe probable de la peur, mais non necessaire : car cela peut venir d'autres causes que de la crainte. Le signe à plaisir c'est celuy qui est institué selon la volonté des hommes, & non de nature, pour faire connoistre quelque autre chose : comme le son de la trompette & du tambour pour aduertir les gens de guerre : de ce qu'ils ont à faire. Le signe d'accoustumance c'est celuy qui donne la connoissance de quelque autre chose, sans y auoir esté ordonné de nature, ny institué des hommes : ayant seulement pris sa vertu de signifier, par vne certaine coustume : comme pour exemple, vn chien qui suit ordinairement quelqu'vn est signe de celuy qu'il a accoustumé de suiure, & est encores signe, qu'il connoist celuy qu'il suit. De ces signes, ceux qui signifient les choses par l'institution des hommes ou de la nature, sont dits propres signes : & ceux qui denottent quelque chose sans y auoir esté ordonnez sont impropres. Des propres signes de l'institution des hommes, les vns sont auec certaine proportion & analogie aux choses qu'ils representent, & les autres non. Les vns declarent seulement les choses, cõme le son de la trompette est le signe de ce que la cauallerie doit faire à la guerre : & les autres declarent & supposent les choses : comme le Viceroy represente la personne du Roy & en faict la charge & les actions.

Le vray-semblable differe du signe, premieremẽt en ce que le vray-semblable est consideré par soy sans relation à vn autre : comme pour exemple, les enuieux haissent : là où le signe se rapporte à cela dont il est signe : comme pour exemple ; vne femme auoir du laict est signe qu'elle a conceu. Secondement le vray semblable est seulement probable : mais il y a des signes probables & de necessaires, comme nous auons dit.

De l'induction.

CHAPITRE XVIII.

Ἐπαγωγὴ δὲ ἡ ἀπὸ τῶν καθέκαστα ἐπὶ τὰ καθόλου ἔφοδος.

Τῇ καθέκαστα ἐπὶ τῶν ὁμοίων ἐπαγωγῇ τὸ καθόλου ἀξιοῦμεν ἐπάγειν.

Arist. l. 1. top. c. 12. Inductio verò est progressio à singularibus ad vniuersale.

C. 18. Similium particularium inductione, vniuersale concludi censemus.

Arist. 1. prior. c. 12. L'INDVCTION est vne argumentation ou discours qui de propositions particulieres infere l'vniuersel, par la ressemblance qui est entre les particuliers : comme pour exemple, Socrates, Platon, Aristote, ont chacun deux pieds, & tout de mesme chacun des autres hommes, donques tout homme a deux pieds. L'induction se diuise en parfaitte & imparfaitte. La parfaitte c'est celle qui prend pour faire sa preuue, toutes les choses particulieres qui sont soubs l'vniuerselle, qu'elle veut prouuer : car en ce faisant elle conclud necessairement : comme pour exemple, si nous supposons qu'il n'y a point d'autres hommes particuliers que Socrates, Platon, Aristote, cette induction que nous venons de faire sera parfaitte. L'induction imparfaitte c'est celle qui ne prend pas tous les particuliers pour faire sa preuue : car à ce d'effaut elle ne conclud pas necessairement ; comme pour exemple, si nous supposons qu'il y ait encores d'autres hommes particuliers outre Socrates, Platon, & Aristote, la susdite induction ne sera pas parfaitte. Cette forme d'argumenter a esté particuliere à Socrates, & à Platon, qui en ont fort vsé.

Ἐπαγωγὴ μὲν οὖν ἐστι, καὶ ὁ ἐξ ἐπαγωγῆς συλλογισμὸς, τὸ διὰ τοῦ ἑτέρου θάτερον ἄκρον τῷ μέσῳ συλλογίσασθαι.

Ἔστι δὲ ὁ τοιοῦτος συλλογισμὸς τῆς πρώτης καὶ ἀμέσου προτάσεως· ὧν μὲν γὰρ ἐστι μέσον, διὰ τοῦ μέσου ὁ συλλογισμὸς· ὧν δὲ μή ἐστι, δι' ἐπαγωγῆς.

Arist. 2. prior. c. 23. Est igitur inductio & syllogismus ex inductione, cum alterum extremum de medio concluditur.

Est autem huiusmodi syllogismus primæ & medio carentis propositionis : quorum enim est medium, syllogismus fit per medium : quorum autem non est medium, per inductionem.

Καὶ

Καὶ τρόπον τινὰ ἀντίκειται ἡ ἐπαγωγὴ τῷ συλλογισμῷ· ὁ μὲν γὰρ διὰ τοῦ μέσου τὸ ἄκρον τῷ τρίτῳ δείκνυσιν· ἡ δὲ, διὰ τοῦ τρίτου τὸ ἄκρον τῷ μέσῳ.

Et quodammodo opponitur inductio syllogismo: hic enim per medium probat extremum de tertio; illa vero, per tertium probat extremum de medio.

La vraye nature du syllogisme c'est de montrer par le terme moyen que le grand extreme est au petit extreme; & l'induction montre par le petit extreme, que le grand extreme est au moyen: en quoy elle prend pour moyen ce qui est le petit extreme, selon sa nature: & pour petit extreme, ce qui est naturellement moyen: de sorte qu'elle prouue par le posterieur le premier. Surquoy Aristote dit que l'induction est opposee en certaine maniere au syllogisme: comme il se voit en l'exemple susdite, où elle montre que l'homme a deux pieds par les hommes particuliers: là où le syllogisme procedant naturellemẽt, & gardant le droict ordre d'attribution des termes, prouueroit que les hommes particuliers ont deux pieds par l'homme moyen en cette sorte, Tout homme a deux pieds: Socrates, Platon, & Aristote sont hommes: donques Socrates, Platon, & Aristote, ont deux pieds: car il conuient premierement à l'homme d'auoir deux pieds, que non pas à Socrates, à Platon & semblables. L'induction proprement c'est pour les premiers principes & propositions immediates: & le syllogisme pour les conclusions, qui peuuent estre montrees par quelque moyen.

L'induction se reduit au syllogisme en la troisiesme figure de cette maniere, Socrates, Platon & Aristote ont deux pieds, Socrates, Platon & Aristote sont hommes: donques Tout homme a deux pieds. Et puis ce syllogisme se reduit en la premiere figure en cette sorte: Socrates, Platon & Aristote ont deux pieds, Tout homme est Socrates, Platon & Aristote, donques, Tout homme a deux pieds.

Φύσει μὲν οὖν πρότερος καὶ γνωριμώτερος, ὁ διὰ τοῦ μέσου συλλογισμός· ἡμῖν δὲ ἐναργέστερος ὁ διὰ τῆς ἐπαγωγῆς.

Ἔστι δὲ ἡ μὲν ἐπαγωγὴ, πιθανώτερον καὶ σαφέστερον, καὶ κατὰ τὴν αἴσθησιν γνωριμώτερον, καὶ τοῖς πολλοῖς κοινόν· ὁ δὲ συλλογισμὸς, βιαστικώτερον, καὶ πρὸς τοὺς ἀντιλογικοὺς ἐνεργέστερον.

Arist. l. 2. prior. c. 23. Natura igitur prior & notior est syllogismus, qui fit per medium: nobis verò est euidentior, qui fit per inductionem.

Lib. 1. top. c. 11. Est autem inductio aptior ad persuadendum, & apertior, & secundum sensum notior, & multis communis: syllogismus vero maiori vi urgens, & aduersus eos qui sunt ad contradicendum apti.

Aristote dit que le syllogisme est de sa nature plus connoissable que l'induction: & elle plus apte à persuader, plus claire, plus connuë selon le sens, & commune à plusieurs: mais le syllogisme contrainct auec plus grande force, & est plus efficace contre ceux qui contredisent.

De l'exemple.

CHAPITRE XIX.

Παράδειγμα δέ ἐστιν, ὅταν τῷ μέσῳ τὸ ἄκρον ὑπάρχον δειχθῇ διὰ τοῦ ὁμοίου τῷ τρίτῳ.

Φανερὸν οὖν ὅτι τὸ παράδειγμά ἐστιν, οὔτε ὡς ὅλον πρὸς μέρος, οὔτε ὡς μέρος πρὸς ὅλον, ἀλλ' ὡς μέρος πρὸς μέρος.

Παράδειγμα δὲ (καλῶ) ἐπαγωγὴν ῥητορικήν.

Arist. l. 2. prior. c. 24. Exemplum est, cum medio extremum inesse ostenditur per simile tertio.

Perspicuum igitur est, exemplum non habere rationem totius ad partem, nec partis ad totum, sed partis ad partem.

L. 1. art. Rhetor. c. 2. Exemplum verò Rhetoricam inductionem appello.

L'Exemple c'est vne argumentation, faisant connoistre vne chose particuliere inconnuë, par vne semblable particuliere connuë, ou par plusieurs: cõme pour exemple, Il prit mal aux Thebains de faire la guerre à leurs voisins, donques Il prendra mal aux Atheniens de faire la guerre à leurs voisins. Quelques vns ont pensé que l'exemple est vne espece d'induction imparfaicte: mais il ne semble pas que cela puisse estre: attendu qu'il prouue vn singulier par vn singulier, & l'induction, l'vniuersel par le singulier. Car encores qu'Aristote appelle l'exemple induction Rhetorique, il le distingue d'auec elle en cela, cõme du syllogisme: en ce qu'il procede de l'vniuersel au particulier. L'exemple se reduit en syllogisme pour se parfaire: à sçauoir, à celuy de la premiere figure en cette sorte: Faire la guerre à ses voisins, est chose mauuaise; les Atheniens faire la guerre

aux Thebains, c'est faire la guerre à leurs voisins, donques les Atheniens faire la guerre à leurs voisins, c'est chose mauuaise, & ainsi des autres.

De la comparaison.

CHAPITRE XX.

Τῶν δὲ μὴ ἐπιδεχομένων τὸν αὐτὸν λόγον, οὐδὲν ἕτερον ἑτέρου μᾶλλον ῥηθήσεται.

Οὐ μόνον δεῖ τὰ ξυμβλητὰ μὴ ὁμώνυμα εἶναι· ἀλλὰ καὶ μὴ ἔχειν διαφορὰν, μήτε ὅ, μήτε τὸ ἐν ᾧ· λέγω δὲ, οἷον χρῶμα ἔχει διαφορὰν, οὐ διαίρεσιν· τοιγαροῦν οὐ συμβλητὸν κατὰ τοῦτο· οἷον, πότερον κεχρωμάτισται μᾶλλον, μὴ κατά τι χρῶμα, ἀλλ' ᾗ χρῶμα· ἀλλὰ κατὰ τὸ λευκόν.

Arist. l. Categor. c. 8. Ex iis autem, quæ non recipiunt eandem definitionem, non dicitur alterum magis altero.

L. 7. Phys. c. 5. t. 29. Non solum oportet ea quæ sunt cōparabilia non esse homonyma, sed etiā neque quod, neque id in quo habere differentiam: verbi gratia, color recipit differentiam seu diuisionem: ergo non secundum hunc comparabile: veluti vtrum magis coloratum sit, non ratione alicuius coloris, sed quatenus est color: verum ratione alboris.

PVIS que l'exemple se faict par comparaison, il sera à propos de dire quelque chose de la comparaison en ce lieu. La comparaison est de trois sortes: à sçauoir commune, propre, & tres-propre: la commune, c'est quād la chose, selon laquelle la comparaison se faict, conuient à l'vne & à l'autre des choses qu'on compare selon quelque proportion pour le moins: comme pour exemple, si on comparoit vn animal & vne table selon leurs pieds, car le nom de pied conuient à l'animal & à la table selon quelque proportion. La comparaison propre, c'est quand les choses qu'on compare sont de mesme genre ou espece specialissime, & que la chose, selon laquelle ils sont comparez, est espece specialissime: comme pour exemple, quand le corbeau & le pigeon sont comparez, pour le regard du noir, & Socrates & Platon pour le regard du blanc. La comparaison tres-propre, c'est quand les deux choses qu'on compare sont d'vne mesme espece specialissime, & que la chose selon laquelle on les compare est espece specialissime, conuenant à l'vne & à l'autre d'vne mesme maniere: cōme pour exemple, si on compare Socrates & Platon pour le regard de la capacité de rire.

Η μὲν δὴ ἐπαγωγὴ ἀρχή ἐστι καὶ τοῦ καθόλου· ὁ δὲ συλλογισμὸς, ἐκ τῶν καθόλου· εἰσὶν ἄρα ἀρχαὶ ἐξ ὧν ὁ συλλογισμὸς, ὧν οὐκ ἔστι συλλογισμός· ἐπαγωγὴ ἄρα.

Καλῶ δ' ἐνθύμημα μὲν, ῥητορικὸν συλλογισμόν· παράδειγμα δὲ, ἐπαγωγὴν ῥητορικήν.

Arist. l. 5. Moral. Eud. c. 3. At inductio quidem principium est, & vniuersi est: ratiocinatio autem ex vniuersis constat. Sunt ergo principia aliqua, ex quibus construitur ratiocinatio, quorum non est ratiocinatio. Est igitur inductio.

L. 1. art. Rhetor. c. 2. Nam enthymema quidem syllogismum Rhetoricum: exemplum vero Rhetoricam inductionem appello.

L'exemple & l'enthymeme sont deux sortes d'argumentations, dont nous ne nous arresterons pas à traitter plus particulierement; parce qu'elles sont plus en vsage entre les Rhetoriciens, qui veulent persuader, qu'entre les Logiciens, lesquels ne se seruent que de l'induction & du syllogisme. Et parce qu'ils n'vsent gueres de l'induction que pour trouuer les principes & les propositions vniuerselles, & qu'il la faut aussi bien reduire au syllogisme, nous nous contenterons pour cette heure de ce que nous en auons dit.

Que la consequence est plustost espece que genre de l'argumentation.

CHAPITRE XXI.

QVELQVES vns disent que la consequence est vne oraison en laquelle quelque chose s'ensuit d'vne autre: comme pour exemple, Tout homme est animal, donques Quelque homme est animal: & estiment qu'elle est de plus d'estenduë que l'argumentation, & son genre: mais ie ne suis pas de cette opinion, parce qu'il me semble au contraire, que cette oraison, qu'ils appellent consequence, n'infere la conclusion qu'en vertu de ce qu'elle est vne des especes d'argumentation, dont nous auons traicté, bien qu'elle ne soit pas en forme: car sans sortir de l'exemple donné ce qu'il s'ensuit de cette proposition, Tout homme est animal, Quelque homme est animal, c'est par la vertu syllogistique, qui se trouue en ce discours, laquelle est cachee à cause d'vne des propositions qui est supprimee, à sçauoir, cette mineure, Quelque homme est homme:

laquelle adioustant, le syllogisme est parfaict en *Darij*, Tout homme est animal, Quelque homme est homme, donques Quelque homme est animal. Et se trouuera que toutes les autres oraisons, qu'ils appellent consequences, sont quelqu'vne des especes d'argumentations qui ne sont pas en forme : c'est pourquoy vne telle oraison ne me semble point estre genre de l'argumentation, mais plustost vne espece imparfaicte. Et le nom de consequẽce est plus propre pour exprimer la vertu d'inferer, que non pas vn discours. Et de faict, quand on nie la consequence de ce qu'on a conclud par vne telle oraison, il la faut reduire en syllogisme, pour montrer que la consequence est bonne : c'est à dire, que cette oraison auoit la vertu d'inferer. Nous noterons en ce lieu, que quand il se faict quelque argumẽt lequel n'est pas syllogisme en forme, soit pource qu'il y manque vne des propositions, ou pource qu'en celle dont on infere la conclusion, les termes ne sont pas disposez comme ils doiuent estre pour estre vne des propositions du syllogisme, qu'en ce cas là on appelle la partie de l'oraison ou argumentation, dont l'autre s'ensuit non majeure ny mineure, mais l'antecedent, & ce qui s'ensuit le consequent.

Πρῶτον εἰπεῖν περὶ τί, καὶ τίνος ἡ σκέψις· ὅτι περὶ ἀπόδειξιν, καὶ ἐπιστήμης ἀποδεικτικῆς· εἶτα διορίσαι τί ἐστι πρότασις, καὶ τί ὅρος, καὶ τί συλλογισμός, καὶ ποῖος τέλειος, καὶ ποῖος ἀτελής.

Ταύτης δὲ τῆς πραγματείας, οὐ τὸ μὲν ἦν, τὸ δ' οὐκ ἦν προεξειργασμένον· ἀλλ' οὐδὲν παντελῶς ὑπῆρχε.

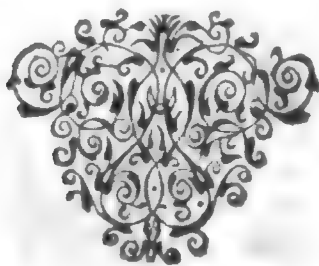
Καὶ περὶ μὲν τῶν ῥητορικῶν ὑπῆρχε πολλὰ καὶ παλαιὰ τὰ λεγόμενα· περὶ δὲ τοῦ συλλογίζεσθαι, παντελῶς οὐδὲν εἴχομεν πρότερον λέγειν ἄλλο. ἀλλὰ τριβῇ ζητοῦντες, πολὺν χρόνον ἐπονοῦμεν.

Arist. l.1. prior. c.1. Primum dicere oportet circa quid, & cuius causâ sit hac consideratio : hoc est esse circa demonstrationem, & scientiæ demonstratiuæ causâ : postea definire oportet quid sit propositio, & quid terminus, & quid syllogismus, & quis sit perfectus, & quis imperfectus.

L. Elench. 34. Huius autem (Dialectica) tractationis, non aliud erat, aliud non erat excultum : sed nihil prorsus extabat.

C.34. Ac de Rhetoricis quidem multa & antiqua dicta extabant : de syllogismis autẽ conficiendis nihil aliud habebamus antea quod diceremus : sed exercitatione quarentes, multum temporis laborauimus.

Pour finir ce discours, nous noterons de ce qui a esté dit, qu'encores qu'il y ait quelque difference entre les autres sortes d'argumentation, parce que leur forme est differente de celle du syllogisme : toutesfois si nous regardons la vertu d'inferer qu'ils ont, nous trouuerons que ce n'est que par la forme syllogistique, laquelle ils contiennent, non en acte, mais en puissance : & que de cette sorte ils sont syllogismes, qui est cause qu'on a de coustume d'appeller la vertu d'inferer, syllogistique, de quelque argumentation que ce soit. C'est pourquoy Aristote ne se propose en sa Logique lors qu'il commence à parler de l'argumentation, de traicter que du syllogisme : & à la fin de l'œuure pour montrer qu'il est premier inuenteur de la Logique, laquelle personne n'auoit pas seulement commancee deuant luy, il dit qu'il a premierement enseigné les syllogismes, dequoy aucun n'auoit parlé auparauant.



DE LA DIALECTIQVE, OV LOGIQVE,

LIVRE III.

Auquel il est traicté de la demonstration ou syllogisme demonstratif.

De la demonstration, ce que c'est.

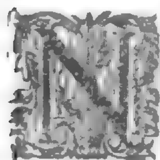
CHAPITRE I.

Ἀνάγκη καὶ τὴν ἀποδεικτικὴν ἐπιστήμην, ἐξ ἀληθῶν τ' εἶναι, καὶ πρώτων, καὶ ἀμέσων, καὶ γνωριμωτέρων, καὶ προτέρων, καὶ αἰτίων τοῦ συμπεράσματος.

Ἀπόδειξιν δὲ λέγω συλλογισμὸν ἐπιστημονικόν· ἐπιστημονικὸν δὲ λέγω, καθ' ὃν τῷ ἔχειν αὐτὸν, ἐπιστάμεθα.

Arist. l.1. poster. c.2. t.9. Necesse etiam est demonstratiuam scientiam ex veris esse, & primis, & immediatis, & notioribus, & prioribus, & causis conclusionis.

Demonstrationem autem voco syllogismum scientialem. Scientialem appello secundum quem, eo quod ipsum habemus, scimus.



NOus auons traicté iusqu'à cette heure du syllogisme selon son formel: au moyen dequoy, il ne reste plus qu'à le considerer selō son materiel, imitant Aristote, lequel apres auoir parlé du premier en ses liures des Prieures, traicte du second és liures des Posterieures: lesquels liures des Prieures & Posterieures, on nomme Analytiques, c'est à dire, resolutifs: non que la methode en soit resolutiue, mais parce qu'il y enseigne à resoudre la question, à prouuer en ses principes; c'est à dire, à trouuer deux propositions pour l'en inferer & colliger: en quoy il arriue que de question qu'elle estoit, elle deuient conclusion. Or proceder d'vne chose posee à l'inuention de ses principes, c'est resoudre: & partant vne question ou conclusion estant posee, chercher les causes ou principes dont elle procede, c'est resoudre. Galien escrit que ces liures s'intitulerent de son temps, Analytiques prieures, & posterieures, mais qu'Aristote faict mention des premiers, soubs le tiltre du syllogisme: & des secondes soubs celuy de la demonstration. Le syllogisme consideré selon son formel est parfaict, & accomply, pourueu qu'il soit faict selō sa mode & sa figure, desquelles sa forme consiste: car estant en cette sorte, nous disons qu'il est bon de forme, sans auoir esgard à la verité ny à la fausseté de ses propositions, ny de sa cōclusion: mais estant consideré selon sa matiere objectiue, il luy est requis, outre sa bōne forme, que ses propositions soiēt vrayes, afin d'en tirer vne conclusion vraye qui est son but. Tellemēt qu'il ne s'ensuit autre chose du syllogisme pris selon son formel, que la necessité de consequence de la conclusion. Là où du syllogisme au regard de sa matiere objectiue que nous appellōs son materiel, il s'ensuit, outre cette necessité de consequence, la necessité du consequent; c'est à dire, que la conclusion est vraye ou fausse, necessaire ou contingente, selon la matiere des propositiōs dont elle est déduite: & ainsi des autres qualitez qui conuiennent aux propositions de la part de leur materiel. Le syllogisme consideré selon son materiel se diuise en demonstratif & probale. Le syllogisme demōstratif ou la demonstration qui est vne mesme chose, c'est celuy qui deduit sa cōclusion de propositions vrayes, premieres, ou immediates, nessaires, premierement & plus connuës que la cōclusion & cause de la connoissance d'icelle. Aristote definit aussi la demonstration estre le syllogisme, faisant sçauoir; c'est à dire, qui engendre la science: parce qu'incontinent que la demōstration est comprise en l'esprit, nous sçauons aussi tost la chose. De ces deux definitions, la premiere est par la cause materielle, & la seconde par l'efficiente & par la fin. Le syllogisme probable, c'est celuy qui preuue sa conclusion par des propositions qui sont contingentes & probables: dōt il ne naist que de l'opinion & vne connoissance douteuse. Or parce que la demonstration au contraire, est cōme vne machine qui force nostre entendement à croire ce qu'elle prouue, quand nous

ne voudrions pas y consentir ou l'aduoüer, tant elle faict sçauoir certainement : à cause de cela, elle est le plus parfaict & le plus accomply de tous les syllogismes, comme le syllogisme est plus certain que les autres especes d'argumentation. Donques tout ainsi que l'imparfaict n'est connu que par le moyen du parfaict, parce que l'imparfaict a vne certaine priuation, dont on ne peut auoir là connoissance sans celle de l'habitude : (car qui ne sçait premierement que c'est que la vie, la lumiere, & la veuë, ne sçauroit entendre, qui signifie l'aueuglement, les tenebres & la mort) de mesme la demonstration qui est quelque chose de parfaict : parce qu'elle nous acquiert la science, precede de dignité, de connoissance, & de necessité, le syllogisme probable, lequel n'engendre que l'opinion : à cause dequoy nous traitterons premierement de la demonstration, que du syllogisme probable.

Du principe de la demonstration.

CHAPITRE II.

Ἀρχὴ δέ ἐστιν ἀποδείξεως, πρότασις ἄμεσος.

Ἔστι δὲ ὧν χρῶνται ἐν ταῖς ἀποδεικτικαῖς ἐπιστήμαις, τὰ μὲν ἴδια ἑκάστης ἐπιστήμης, τὰ δὲ κοινά.

Ἀρχαὶ μὲν γάρ αἱ προτάσεις.

Ὅθεν γνωστὸν τὸ πρᾶγμα πρῶτον, καὶ αὕτη ἀρχὴ λέγεται τοῦ πράγματος.

Arist. l. 1. post. c. 2. t. 13. principium autem demonstrationis est propositio immediata.

C. 10. Ex iis autem quibus vtuntur in demonstratiuis scientiis, alia sunt propria cuiusdam scientiæ, alia communia.

C. 32. t. 189. Principia namque sunt ipsæ propositiones.

L. 5. Metap. c. 1. t. 1. Vnde res primum cognosci potest, id quoque rei principium dicitur.

TOVTE proposition en vn syllogisme peut estre appellee principe de la conclusion qui en procede : mais elle a ce nom plus proprement en la demonstration qu'és autres especes du syllogisme, pour les raisons que nous allons deduire, apres auoir dit ce que c'est que principe, afin de mieux entendre quels sont les principes de la demonstration. Le terme principe est pris en diuerses significations, entre lesquelles il signifie en la Physique le mesme que la cause d'vne chose naturelle, & principalement pour le regard de la cause interne : cõme pour exẽple l'ame sensitiue & le corps sont principes & causes internes de l'animal, & le raisonnable principe & cause de l'homme. Le principe pris en ce sens est nõmé principe d'estre, parce que c'est par luy que la chose est, & qu'il luy donne l'estre. Mais les principes de la demonstration, ce sont certaines propositions, desquelles il s'ensuit d'autres propositions necessaires : & parce qu'en les connoissant, elles nous font connoistre des choses qui nous estoient inconnuës, nous les appellons principes de connoissance & de la science. Les Philosophes les nõment aussi principes complexes, parce qu'ils consistent de l'assemblement de plusieurs termes ; à l'opposite des principes d'estre, qui sont simples & incomplexes, ne consistant chacun que d'vne seule chose. Or parce que les principes de la connoissance se font quelquesfois, & sont pris en la demonstration des mesmes principes des choses, qui est quand les principes complexes en sont composez (c'est à dire, que la proposition a pour matiere exterieure les principes de la chose) comme nous le verrons à la suitte de ce discours : à cause de cela, le terme de principe, conuient mieux aux propositions de la demonstration qu'à celles des autres argumentations. Les principes de la connoissance ou de la demonstration ressemblent aux principes de la nature ou de la chose naturelle en deux façons : & premierement, en ce que tout ainsi que les choses naturelles sont composees de leurs principes, & s'y resoluent sans pouuoir passer outre, de mesme les demonstrations sont faictes de propositions, esquelles elles se resoluent, & lesquelles se reduisent finalement à des propositions premieres & immediates, ausquelles il faut s'arrester quand on est paruenu iusques là, n'y en ayant point de premieres au dessus, dont elles dependent : c'est pourquoy on les appelle principes de la science. Et secondement en ce que tout ainsi que les choses naturelles ont des principes premiers ou communs, & d'autres qui sont prochains ou propres : semblablement les sciences ont leurs principes communs & propres. Ainsi Dieu est le premier principe de toute action : comme pour exemple, de l'embrasement, & le feu, le prochain, ou propre principe du mesme embrasement : & les elements sont les premiers principes du corps de l'homme, & la chair, les os, & les nerfs, le prochain, & propre principe.

Des premiers & communs principes de la demonstration.

CHAPITRE III.

Οὐ γὰρ πρὸς τὸν ἔξω λόγον ἡ ἀπόδειξις ἀλλὰ πρὸς τὸν ἐν τῇ ψυχῇ· ἐπεὶ οὐδὲ συλλογισμός· ἀεὶ γὰρ ἔστιν ἐνστῆναι πρὸς τὸν ἔξω λόγον· ἀλλὰ πρὸς τὸν ἔσω λόγον, οὐκ ἀεί.

Ἐπικοινωνοῦσι δὲ πᾶσαι ἐπιστῆμαι ἀλλήλαις κατὰ τὰ κοινά. κοινὰ δὲ λέγω, οἷς χρῶνται ὡς ἐκ τούτων ἀποδεικνύντες· ἀλλ᾽ οὐ περὶ ὧν δεικνύουσιν.

Οἱ μὲν γὰρ ἀποροῦντες, πότερον δεῖ τοὺς θεοὺς τιμᾶν, καὶ τοὺς γονεῖς ἀγαπᾶν, ἢ οὐ, κολάσεως δέονται· οἱ δὲ, πότερον ἡ χιὼν λευκὴ, ἢ οὐ, αἰσθήσεως.

Τίς ἂν θύρας ἁμάρτοι;

Καθόλου γὰρ, μάλιστα, καὶ πάντων ἀρχαὶ, τὰ ἀξιώματα.

Βεβαιοτάτη δ᾽ ἀρχὴ πασῶν, περὶ ἣν διαψευσθῆναι ἀδύνατον. γνωριμωτάτην τε γὰρ ἀναγκαῖον εἶναι τὴν τοιαύτην (περὶ γὰρ ἃ μὴ γνωρίζουσιν, ἀπατῶνται πάντες) καὶ ἀνυπόθετον. ἣν γὰρ ἀναγκαῖον ἔχειν τὸν ὁτιοῦν ξυνιέντα τῶν ὄντων, τοῦτο οὐχ ὑπόθεσις. ὃ δὲ γνωρίζειν ἀναγκαῖον τῷ ὁτιοῦν γνωρίζοντι, καὶ ἥκειν ἔχοντι ἀναγκαῖον.

Ἔστι δέ τις ἐν τοῖς οὖσιν ἀρχὴ περὶ ἣν οὐκ ἔσται διαψεύσασθαι· τοὐναντίον δὲ ἀναγκαῖον ἀεὶ ποιεῖν· λέγω δὲ ἀληθεύειν.

Πρὸς μὲν οὖν τοὺς ἐκ λόγου τὰς εἰρημένας ἀπορίας ἔχοντας, οὐ ῥᾴδιον διαλῦσαι μὴ τιθέντων τι, καὶ τούτων μηκέτι λόγον ἀπαιτούντων. οὕτω γὰρ πᾶς λόγος καὶ πᾶσα ἀπόδειξις γίνεται· μηδὲν γὰρ τιθέντες, ἀναιροῦσι τὸ διαλέγεσθαι, καὶ ὅλως λόγον.

Ἄτοπον γὰρ προσφέρειν λόγον τοῖς μηδὲν λόγου δεομένοις, ἀλλὰ πάθους.

Arist. 1. Poster. c. 10. t. 77. Non enim ad externum sermonem pertinet demonstratio: sed ad eum qui est in anima, quia nec syllogismus: semper enim licet obycere aduersus sermonem externum: sed aduersus internum, non semper.

C. 11. t. 84. Communicant inter se omnes scientiæ secundum communia. Communia vero appello ea quibus vtuntur tanquam ex his demonstrantes, non ea de quibus demonstrant.

1. Top. c. 11. Qui ambigunt vtrum oporteat Deos colere, & parentes diligere nec ne, pœnâ: qui vero vtrum nix sit alba, nec ne: sensu indigent.

L. 2. Metap. c. 1. t. 1. Ecquis ab ostio aberret?

L. 3. Metap. c. 2. t. 19. Maxime enim vniuersales ac omnium principia, dignitates sunt.

L. 4. c. 3. t. 8. Firmissimum verò omniũ principium illud est in quo fieri nequit vt quisquam fallatur: nam & notissimum esse quod tale sit necesse est (in iis enim quæ non norunt, falluntur omnes) & non ex suppositione. Quod enim necesse est vt teneat is, qui quælibet rem intelligat, id suppositio non est: quod autem necessario tenere debet is, qui quiduis cognoscat, id etiã secum ferat necesse est.

L. 11. c. 5. Est autem aliquod in entibus principium, circa quod dicere falsum non erit: sed necesse est semper contrarium facere: dico autem verum dicere.

C. 6. Ad eos igitur qui ex ratione prædictas dubitationes habent, non est facile dissoluere, si nihil ponant, nec huius rationem quærant: hoc enim pacto omnis ratio, omnisque demonstratio fit. Si enim nihil ponunt ipsum disputare, & omnino orationem perimunt.

Moral. Eud. l. 1. c. 1. Absurdum quippe ratione cum iis contendere, qui non rationem sed mulctam, mereantur.

LEs premiers & communs principes de connoissance ou de la demonstration sont ceux, esquels se resoluent les principes des sciences, par lesquels elles prouuent leurs conclusions, & desquels elles dependent pour le regard de leur verité, & de la foy qu'on y adiouste, sans pouuoir passer outre. Ces principes doiuent auoir deux conditions, dont la premiere est, que personne ne puisse errer en leur connoissance: & partant il faut qu'ils soient plus connus plus clairs & plus manifestes qu'aucune autre chose: attendu que les hommes ne sont deceuz qu'en ce qu'ils ignorent. La seconde condition est, qu'ils soient connus par soy de leur nature: comme le Soleil est veu par sa propre lumiere.

La maniere dont ces principes s'engendrent en nous, est par vne certaine induction du sens & de l'entendement: laquelle se forme naturellement quasi sans y penser, & nous faict apprehender & croire sans aucune preuue incontinent, apres auoir entendu les termes de ces principes & cõceu leur sens, qu'ils sont vrays & leurs opposites faux, sans qu'il soit besoin d'aucuns autres principes pour le comprendre: comme pour exemple, incontinent que nous sçauons ce que c'est que Tout, ce que c'est que Partie, & ce que c'est que Grand, nous entendons & croyons au mesme instãt leur liaison ensemble, & que ce principe, Le tout est plus grand que sa partie, est vray, & tout de mesme cettuy, Qui de choses esgales oste choses esgales, ce qui reste est esgal: & ainsi des autres semblables. Car comme l'œil ayant receu la ressemblance de la chose visible voit la couleur; tout de mesme l'entendement consent à ces principes, incontinent qu'il a apprehendé leurs termes,

mes, & en voit les choses comme par ses propres yeux. Ces principes sont si vrays, intelligibles, & necessaires de soy, & en soy, & si connus d'vn chacun pour tels, qu'on ne les peut nier interieurement de l'entendement, où il faudroit n'auoir point de iugement. Et si quelque opiniastre les nie de la voix, on ne l'en sçauroit empescher, mais cela ne luy est pas permis interieurement en son esprit, parce que sa lumiere naturelle y repugne, qui est la partie où se rapporte la demonstration & le syllogisme, & non aux paroles externes. Au moyen dequoy s'il se trouue quelqu'vn qui ne les puisse entendre, cettuy-là est incapable de discipline. Ils sont de ceux qu'on ne peut faillir à entendre non plus qu'à trouuer la porte d'vne maison, à laquelle ils sont comparez: parce qu'ils donnent l'entree aux sciences, lesquelles sont ouuertes par leur moyen à quiconque a l'vsage de la raison. C'est d'eux qu'on doit entendre qu'il ne faut pas disputer auec celuy qui nie les principes: attendu que la dispute seroit en vain: puis que toutes les choses ne se prouuent que par eux. Le mesme Philosophe dit en vn autre endroit, que c'est folie de debattre par raison auec ceux qui meritent de payer l'amende, & non qu'on traitte par raison auec eux. Ces principes portent le nom de communs, non seulement par ce qu'ils seruent à plusieurs sciences, mais aussi parce que l'intelligence en est commune à tous. On les appelle aussi dignitez, & notions communes: à sçauoir dignitez, quasi comme dignes entre toutes les autres qu'on y adiouste foy: à cause de la grande excellence de leur clarté & euidence, & notions communes, pour ce qu'ils sont si connus, qu'aussi tost que la signification des termes dont ils sont composez est entenduë, sans discourir ny argumenter dauantage dessus, chacun entend naturellement leur verité: si ce n'est quelque hebeté priué de raison, lequel ie renuoye à Aristote, qui prononce que ceux qui doutent, qu'il faut reuerer les Dieux, ou aymer les parents, meritent d'estre punis: & que ceux qui doutent que la nege est blanche ont besoin de sens: & à Auerroes qui dit, que ceux qui ne sçauroient distinguer ce qui est connu par soy d'auec ce qui ne l'est pas, sont incapables de philosopher: & que ne pouuoir connoistre ces principes, procede de quelque defaut de nature, ou de peu d'exercice, ou d'vne mauuaise accoustumance enracinee.

Des premierement premiers principes de la demonstration.

CHAPITRE IIII.

Τὸ δὲ μὴ ἐνδέχεσθαι ἅμα φάναι καὶ ἀποφάναι οὐδεμία λαμβάνει ἀπόδειξις.

Λέγω δὲ ἀποδεικτικὰς, καὶ τὰς κοινὰς δόξας, ἐξ ὧν ἅπαντες δεικνύουσιν· οἷον, ὅτι πᾶν ἀναγκαῖον, ἢ φάναι, ἢ ἀποφάναι· καὶ ἀδύνατον ἅμα εἶναι καὶ μὴ εἶναι.

Τὸ γὰρ αὐτὸ ἅμα ὑπάρχειν, καὶ μὴ ὑπάρχειν ἀδύνατον τῷ αὐτῷ, καὶ κατὰ τὸ αὐτό. &c.

Αὕτη δ' ἁπασῶν ἐστὶ βεβαιοτάτη τῶν ἀρχῶν. &c.

Ἀδύνατον γὰρ ὁντινοῦν ταὐτὸ ὑπολαμβάνειν εἶναι, καὶ μὴ εἶναι, καθάπερ τινὲς οἴονται λέγειν Ἡράκλειτον· οὐκ ἔστι γὰρ ἀναγκαῖον, ἅ τις λέγει, ταῦτα καὶ ὑπολαμβάνειν.

Ἡμεῖς δὲ νῦν εἰλήφαμεν, ὡς ἀδυνάτου ὄντος, ἅμα εἶναι, καὶ μὴ εἶναι.

Φανερὸν, ὅτι ἀδύνατον ἅμα ὑπολαμβάνειν τὸν αὐτὸν εἶναι, καὶ μὴ εἶναι, τὸ αὐτό· ἅμα γὰρ ἂν ἔχοι τὰς ἐναντίας δόξας ὁ διεψευσμένος περὶ τούτου. διὸ πάντες οἱ ἀποδεικνύντες, εἰς ταύτην ἀνάγουσιν ἐσχάτην δόξαν· φύσει γὰρ ἀρχὴ, καὶ τῶν ἄλλων ἀξιωμάτων αὕτη πάντων.

Ἐπεὶ δ' ἀδύνατον τὴν ἀντίφασιν ἀληθεύεσθαι ἅμα κατὰ τοῦ αὐτοῦ, φανερὸν, ὅτι οὐδὲ τἀναντία ἅμα ὑπάρχειν ἐνδέχεται τῷ αὐτῷ.

Arist. 1. Poster. c. 11. t. 22. Fieri autem non potest vt idem simul affirmetur & negetur.

L. 3. metap. c. 2. t. 10. voco autem demonstratiua principia communesque sententias ea ex quibus omnes demonstrant: qualis est illud, necesse est quodvis aut affirmare aut negare: & illud fieri non posse vt aliquid simul sit & non sit.

Lib. 4. c. 3. t. 12. Etenim fieri non potest vt idem simul insit & non insit eidem & secundum idem. &c.

Hoc autem est omnium principiorum firmissimum. &c.

Non enim fieri potest vt idem esse & non esse existimet: quemadmodum Heraclitum dicere nonnulli arbitrantur: neque enim necesse est, vt, quae quis dicit, ea & sentiat, &c.

C. 4. t. 15. Vt impossibile accipimus simul esse & non esse.

Perspicium est fieri non posse vt idem simul rem eamdem & esse & non esse existimet: simul enim contrarias opiniones haberet, qui eã iure deceptus esset. Quocirca omnes qui demonstrant ad hanc vltimam sententiam omnia reuocant: hac enim caeterarum quoque omnium dignitatum suapte natura principium est.

C. 6. t. 17. Cum autem fieri nequeat vt contradictio simul de eodem vera sit, perspicuum est fieri non posse vt contraria eidem simul insint.

Οὐκ ἐνδέχεται τὸ αὐτὸ καθ' ἕνα τὸν αὐτὸν χρόνον εἶναι, καὶ μὴ εἶναι. &c.

L.11. metap. c. 5. Non contingit idem, ſecundum vnum & idem tempus, eſſe & non eſſe. &c.

Τὰς ἀντικειμένας ἄρα οὐκ ἐνδέχεται φάσεις καὶ ἀποφάσεις ἀληθεύειν κατὰ τοῦ αὐτοῦ.

Oppoſitas ergo non eſt poſſibile locutiones de eodem verificari.

ENTRE les premiers principes il y en a deux qui ſont pardeſſus les autres premierement premiers, & vrayes dignitez, tres vtiles & neceſſaires, de la verité deſquels celle des principes de toutes les ſciences dépend : comme la perfection de tous les eſtants eſt contenuë au premier, qui eſt Dieu, & ſans leſquels il n'y a point de demonſtration ny de vraye connoiſſance, ou ſcience d'aucune choſe. Au moyen dequoy ſi ces principes, eſtoient oſtez, toute diſcipline ceſſeroit, & ne ſeroit pas poſſible de philoſopher. De ces deux principes l'vn eſt affirmatif, à ſçauoir, Chaque choſe eſt ou elle n'eſt pas: & l'autre negatif, qui eſt, Vne meſme choſe ne peut eſtre & n'eſtre pas tout enſemble. Chacun de ces principes eſt enoncé encores en pluſieurs autres manieres, par Ariſtote, ne ſignifiant toutesfois que la meſme choſe : à ſçauoir le premier : De chaque choſe l'eſtre ou le non eſtre ſe dit vrayement, On peut affirmer & nier vrayement chaque choſe, & de chaque choſe l'affirmation ou la negation eſt vraye. Et pour le regard du ſecond, On ne peut dire vrayemēt d'aucune meſme choſe l'eſtre & le nō eſtre tout enſemble: On ne peut affirmer & nier vrayement aucune choſe tout enſemble; & D'aucune meſme choſe l'affirmation & la negation ne peut eſtre vraye tout enſemble. L'vne des parties du premier de ces principes eſt touſiours vraye, & l'autre touſiours fauſſe: par ce qu'elles ſont oppoſees contradictoiremēt: & ainſi ſi vne choſe eſt, il eſt faux de dire qu'elle n'eſt pas, & ſi elle n'eſt pas: il eſt faux de dire qu'elle eſt. L'vſage de ces principes eſt és ſyllogiſmes conduiſant à l'impoſſible: car de la fauſſeté de la concluſion ſe collige la fauſſeté de la propoſitiō dont elle eſt deduitte: & de la fauſſeté de la propoſition, on recueille la verité de la queſtion, à laquelle cette propoſition contredit. Donques de ce qu'vne partie de la contradiction, c'eſt à dire, la propoſition du ſyllogiſme cōduiſant à l'impoſſible, eſt fauſſe: nous inferons que l'autre partie, c'eſt à dire, la queſtion, eſt vraye: laquelle conſequence ne vaudroit rien ſi l'vne & l'autre partie pouuoit eſtre fauſſe.

Ces deux propoſitions, qui ſont vrayement les deux principes premierement premiers des ſciences ou de la connoiſſance, ſont compoſees de deux termes, que l'entendement apprehende les premieres : à ſçauoir l'eſtant & ſon oppoſite, le non eſtant : comme il ſera monſtré au liure de l'ame. Ces deux propoſitions ne ſignifient autre choſe ſinon que tout ce qu'on peut conceuoir, eſt eſtant, ou non eſtant: & que l'eſtant n'eſt pas non eſtant.

Διὸ πάντες οἱ ἀποδεικνύντες, εἰς ταύτην ἀνάγουσιν ἐσχάτην δόξαν· φύσει γὰρ ἀρχὴ καὶ τῶν ἄλλων ἀξιωμάτων αὕτη πάντων.

Ariſt. l. 4. Metap. c. 3. t. 21. Quocirca omnes qui demonſtrāt, ad hanc vltimam ſententiam omnia reuocant: hæc enim cæterarum quoque omnium dignitatum ſuapte natura principium eſt.

De ces deux propoſitions, l'affirmatiue eſt premiere de nature: dautant que le ſimple eſt premier que le compoſé. Or l'affirmation eſt plus ſimple que la negation, attendu que l'affirmation ne ſuppoſe point de negation, là où la negation ſuppoſe l'affirmation: car il faut qu'elle nie ce que l'affirmation aura affirmé: & partant elle eſt compoſee au reſpect de l'affirmation. Mais ſi on a eſgard à la nature de principe, Ariſtote tient que le negatif eſt premier : & la raiſon de cela eſt tres claire : dautant qu'il ne peut eſtre demonſtré ny oſtentiuemēt ny par l'impoſſible par aucun autre : à cauſe que toute demonſtation ſe fait par des
L.11. c. 5. choſes plus connuës, & il n'y a point de verité ſi connuë que la ſienne : comme il paroiſt par la fauſſeté de ſon oppoſite, laquelle eſt la plus abſurde de toutes: à ſçauoir que quelque choſe eſt, & n'eſt pas toute enſemble: car l'oppoſition d'entre l'eſtre & le non eſtre, eſt premierement connuë : & eſt tres clair que les choſes oppoſites ne peuuent conuenir enſemble en vne meſme choſe. C'eſt pourquoy il dit que perſonne ne ſ'y peut tromper, qu'il eſt impoſſible que quelqu'vn eſtime qu'vne meſme choſe puiſſe eſtre & n'eſtre pas tout enſemble. Le gouſt du malade peut biē eſtimer le miel amer, & la veuë eſtimer qu'vn baſton droit, dont vne partie eſt en l'eau, ſoit tortu : mais il ne iugera pas par le gouſt que le miel ſoit doux, & amer en meſme temps: ny par la veuë que le baſton ſoit droit & tortu : & encores moins par l'entendemēt, l'eſtre & le non eſtre d'vne choſe. Or ces cōditions eſtant celles qui conuiennent au premier principe ſimplement, Ariſtote le nomme à bon droict le plus

le plus ferme de tous les principes, & principe de toutes les autres dignitez par sa nature, & auquel ceux qui demõstrent rapportent tout comme à la derniere sentence. Dauantage par ce principe, Il est impossible qu'vne mesme chose soit & ne soit pas tout ensẽble, la repugnance des cõtradictoires est signifiee: Et par cetuy-cy, Chaque chose est ou n'est pas, il est declaré qu'il ne peut tumber de moyen entre les contradictoires. Or c'est chose plus manifeste que les contradictoires ont vne repugnance entre eux, que de n'auoir point de moyen: d'autant qu'il ne faut point de declaration pour montrer qu'vne chose soit ou ne soit pas tout ensemble: comme pour montrer qu'il n'y a point de moyen entre l'estre & le non estre. Cela est cause que l'impossibilité d'estre ensemble est commune à tous les opposites, & non de n'auoir point de moyen entre eux, comme il est dit en son lieu. Finalement encores que ces deux principes s'entre-prouuent en certaine maniere l'vn l'autre, en ce que, la raison pourquoy vne chose ne peut estre, & n'estre pas tout ensemble, c'est par ce que chaque chose est ou n'est pas: & la raison pourquoy chaque chose est ou n'est pas, c'est parce qu'elle ne peut estre & n'estre pas tout ensemble. Neantmoins la verité du principe negatif est plus manifeste que de l'autre, comme nous auons dit: à cause dequoy la derniere resolution des demonstrations s'y termine plutost: & ainsi il sert à montrer l'affirmatif mesme & tous les autres, sans qu'il ait besoin d'eux pour faire connoistre sa verité. Il sera bon de notter en ce lieu, que les deux premierement premiers principes, ne sont pas dits les plus connus de tous, pour estre plus faciles de connoissance selon l'ordre d'inuention, que tous les autres qui sont contenus soubs eux directement, tel qu'est cetuy-cy, Socrates chemine ou ne chemine pas: ou bien, Il est impossible que Socrates chemine ou ne chemine pas tout ensemble: attendu que les premierement premiers en sont colligez: mais c'est par ce qu'ils contiennent la plus notoire verité à laquelle l'intellect encline le plus de tous les autres principes communs, qui ne sont pas directement soubs eux, comme est ce principe, Le tout est plus grand que sa partie.

Ἀλλ' οὐδὲ τῶν κοινῶν ἀρχῶν οἷόν τ' εἶναί τινας, ἐξ ὧν ἅπαντα δειχθήσεται.

Arist. l. 1. post. c. 32. t. 188. Sed nec principiorum communium quadam esse possunt, ex quibus omnia ostendantur.

Ces deux premierement premiers principes different encores des autres principes, en ce qu'ils sont communs à toutes les sciences & demonstrations, comme les causes vniuerselles à tous les effectz des causes particulieres, & y entrent, sinon actuellement & formellement, pour le moins virtuellement, ainsi que la vertu de la premiere cause, conioint la seconde à son effect. Entrer formellement ou en vertu és demonstrations; c'est à dire par eux mesmes, ou par les choses qui sont directement, & essentiellement soubs eux, & en dépendent. Il se peut dire aussi que c'est par ce que la verité des autres principes est fondee sur la leur, comme estant de sa nature la plus connuë de toutes: à cause dequoy ils s'y resoluent, par la demonstration, conduisant à l'impossible. A cela ne repugne point ce que dit Aristote qu'il n'y a aucuns principes communs desquels toutes choses soient demontrees: car il entend par eux seuls sans y en adiouster d'autres, & cela est vray. Mais ceux-cy estãt ioints à d'autres ils entrent en toutes les demonstrations, de la sorte que nous auons dit: les autres principes communs conuiennent à plusieurs sciences & non pas à toutes: comme pour exemple, ce principe, Le tout est plus grand que sa partie, ne conuient pas aux substances immaterielles, par ce qu'elles n'ont point de tout ny de parties. Et toutesfois encores que ces deux principes conuiennent à toutes les sciences ils appartiennent neantmoins plus particulierement à la Methaphysique qu'aux autres.

Quelques vns ont esté d'opinion que ces deux principes ne sont pas les deux premierement premiers, posant que s'il se peut donner vn principe enonciatif premierement premier, que c'est cette enonciation, L'estant est estãt: supposant qu'il est de l'essence & de la nature du premier principe, que les termes dont il est composé soient premierement premiers, & qu'ils ne puissent se resoudre en d'autres premiers qu'eux, lesquelles conditions ils disent conuenir à cette enõciation, L'estant est estãt: à cause que l'estant est premierement premier, ne se resoluant point en d'autres premiers. Et partant que ce principe L'estant est estant, se trouue estre le principe premierement premier, & non cet autre cy, Il est impossible qu'vne mesme chose soit & qu'elle ne soit pas tout ensemble. Car ce terme mesme se peut resoudre en deux conceptions, l'vne relatiue, dautant qu'il est mesme par la mesmeté, qui est vne relation: & l'autre absoluë, c'est à dire, en celle de l'estant,

Anton. Andr. in 4. Metap. q 5.

mais ils sont mal fondez. Car premierement ce principe peut estre enoncé par les plus simples termes, en cette sorte: Nul estant est & n'est pas: & ainsi le faisant des plus simples & vniuersels termes, comme ils requierent, leurs raisons sont nulles. Et secondement cette pretenduë enonciation L'estant est estãt, n'est pas proposition, ains vne repetition d'vn terme qui n'adiouste rien à la signification de l'autre, & ne compose qu'vne enonciation identique, laquelle ne se reçoit pas és sciences: tant s'en faut qu'elle soit principe: car l'enonciation pour estre bonne & vraye, doit estre de diuers termes & signifier diuerses choses, ou vne mesme, soubs des conceptions diuerses: & cette-cy n'a ny l'vne ny l'autre condition: & quand on la concederoit pour enonciation, il y a difference entre estre premiere enonciation & premier principe de connoissance. Car la premiere enonciation requiert seulement d'estre composee de termes premierement premiers, & qui ne se puissent resoudre en d'autres conceptions premieres; là où il n'est point besoin de cela, au premier principe de connoissance: mais seulement que les conditions cy deuant assignees s'y trouuent, à sçauoir qu'il soit le plus cõnu de tous, & celuy-là, par lequel la verité de chaque autre enonciation puisse estre confirmee, si on vient à en douter, & auquel toute autre enonciation se puisse resoudre. Or la verité de ce principe qu'Vne mesme chose ne peut estre & n'estre pas tout ensemble, se remarque estre la plus connuë & euidente de toutes, par la fausseté de son opposite, qui est la plus absurde de toutes: comme il a esté dit. Dauantage quand cette enõciation, L'estant est estant, seroit premierement premiere, elle ne seroit pas pour cela principe premierement premier: par ce que toute autre enonciation ne s'en tire pas, & que ce n'est pas le dernier but où on s'arreste és demonstrations, qui sont les conditions requises au premierement premier principe. Tant s'en faut, l'enonciation, L'estant est estant, peut estre soustenuë par ce principe, Il est impossible qu'vne mesme chose soit & ne soit pas tout ensemble, procedant en cette sorte, Tout estant est estant ou non estant, ou bien estant & non estant. Or l'estant n'est pas non estant, car l'opposite n'est pas son opposite: l'estant aussi n'est pas estant & non estant, à cause qu'il est impossible qu'vne mesme chose soit & ne soit pas tout ensemble: Donques il reste que l'estant est estant.

Des propres principes de la demonstration.

CHAPITRE V.

Καὶ γὰρ ὁ τοῦ ἀνθρώπου λόγος, ἐὰν μὴ τὸ ἔστιν, ἢ ἦν, ἢ ἔσται, ἢ τι τοιοῦτον προστεθῇ, οὔπω λόγος ἀποφαντικός.

Arist. de interpret. c. 5. Hominis definitio, nisi Est, aut Erat, aut Erit, aut eiusmodi quippiam addatur, nondum est oratio enonciatiua.

Θέσεως δ' ἡ μὲν ὁποτερονοῦν τῶν μορίων τῆς ἀποφάνσεως λαμβάνουσα, (οἷον λέγω, τὸ εἶναί τι, ἢ μὴ εἶναί τι) ὑπόθεσις· ἡ δ' ἄνευ τούτου ὁρισμὸς, θέσις μὲν ἐστι· τίθεται γὰρ ὁ ἀριθμητικὸς μονάδα, τὸ ἀδιαίρετον εἶναι κατὰ τὸ ποσόν· ὑπόθεσις δ' οὐκ ἔστι· τὸ γὰρ τί ἐστι μονάς, καὶ τὸ εἶναι μονάδα, οὐ ταὐτόν.

L. 1. poster. c. 2. t. 14. Ex positionibus verò ea, quæ vtramuis contradictionis partem accipit (veluti esse aliquid, aut non esse aliquid) est hypothesis: at quæ hoc vacat, definitio: definitio namque est quidem thesis: ponit enim Arithmeticus vnitatem esse, quod est indiuiduum secundum quantitatem: non tamen est hypothesis, nam quid sit vnitas, & esse vnitatem, non idem est.

Λέγω δ' ἀρχὰς ἐν ἑκάστῳ γένει ταύτας, ἃς ὅτι ἔστι, μὴ ἐνδέχεται δεῖξαι.

C. 10. t. 73. Principia verò in vno quoque genere appello ea, quæ quod sint, probari nequit.

Οὐκ ἔστι δ' ὑπόθεσις, οὐδ' αἴτημα, ὃ ἀνάγκη εἶναι δι' αὐτὸ, καὶ δοκεῖν ἀνάγκη. οὐ γὰρ πρὸς τὸν ἔξω λόγον ἡ ἀπόδειξις, ἀλλὰ πρὸς τὸν ἐν τῇ ψυχῇ· ἐπεὶ οὐδὲ συλλογισμός· ἀεὶ γάρ ἐστιν ἐνστῆναι πρὸς τὸν ἔξω λόγον· ἀλλὰ πρὸς τὸν ἔσω λόγον, οὐκ ἀεί.

Tex. 77. Non est autem suppositio, nec postulatum id quod necesse est esse per se, & videri necesse: non enim ad externum sermonem demonstratio pertinet, sed ad eum qui est in anima: quia nec syllogismus ad illam, sed ad hunc pertinet: semper enim licet obijcere aduersus sermonem externum, sed aduersus internum non semper licet.

Καὶ τὰ κοινὰ, ἃ λέγομεν ἀξιώματα, ἐξ ὧν πρώτων ἀποδεικνύουσιν.

T. 76. Communia illa, quæ vocamus axiomata, ex quibus primis demonstrant.

Ὅσα μὲν οὖν δεικτὰ ὄντα λαμβάνει αὐτὸς μὴ δείξας· ταῦτα ἐὰν μὲν δοκοῦντα λαμβάνῃ τῷ μανθάνοντι, ὑποτίθεται· καὶ ἔστιν οὐχ ἁπλῶς ὑποθε-

T. 78. Quæcumque igitur, cum probari possint, sumit ipse (demõstrator) sine probatione: hæc si accipiat probabilia discenti supponit: & est non simpliciter suppo-

σις ἀλλὰ πρὸς ἐκεῖνον μόνον· ἐὰν δὲ ἢ μηδεμιᾶς ἐνούσης δόξης, ἢ καὶ ἐναντίας ἐνούσης, λαμβάνῃ, τὸ αὐτὸ αἰτεῖται. καὶ τούτῳ διαφέρει ὑπόθεσις καὶ αἴτημα· ἔστι γὰρ αἴτημα, τὸ ὑπεναντίον τοῦ μανθάνοντος τῇ δόξῃ· ἢ ὃ ἄν τις ἀποδεικτὸν ὂν λαμβάνῃ, καὶ χρῆται μὴ δείξας· οἱ μὲν οὖν ὅροι οὐκ εἰσὶν ὑποθέσεις· οὐδὲ γὰρ εἶναι, ἢ μὴ εἶναι λέγονται.

Εἰ γὰρ ἐστὶν ὅρος, λόγος ὁ τὸ τί ἦν εἶναι τῷ πράγματι δηλῶν.

Ὁ δὲ ὁρισμὸς βούλεται τὴν ἑκάστου οὐσίαν λέγειν.

Αἱ ἀρχαὶ τῶν ἀποδείξεων, ὧν ὅτι οὐκ ἔσονται ἀποδείξεις, δέδεικται πρότερον· ἢ ἔσονται αἱ ἀρχαὶ ἀποδεικταὶ, καὶ τῶν ἀρχῶν ἀρχαὶ, καὶ τοῦτ᾽ εἰς ἄπειρον βαδιεῖται· ἢ τὰ πρῶτα, ὁρισμοὶ ἔσονται ἀναπόδεικτοι.

ſitio, ſed ad illum ſolum: ſi verò, cum nulla inſit opinio, aut etiam cum contraria inſit, demonſtrator ſumat, idem poſtulat: eoque differunt ſuppoſitio & poſtulatio: eſt enim poſtulatum quod eſt ſub contrarium diſcentis opinioni, quod cum ſit demonſtrabile, aliquis ſumit, eoque vtitur non probato. Definitiones igitur non ſunt ſuppoſitiones, quia non dicunt eſſe aut non eſſe.

L. 7. top. c. 3. t. 1. Definitio eſt oratio quæ declarat rêi quidditatem.

L. 1. Magnor. moral. c. 1. definitionem oportet quid, quodque ſit, referre.

Ariſt. l. 2. poſter. c. 3. t. 14. Principia demonſtrationum ſunt definitiones, quorum principiorum non eſſe demonſtrationes, antea probatum fuit: aut enim principia erunt demonſtrabilia, nec non principiorum principia, & hoc in infinitum procedet: aut prima principia eorum definitiones indemonſtrabiles.

LEs propres principes de la demonſtration, ſe conſiderent ou ſelon qu'ils ſont oppoſez aux principes communs, ou ſelon qu'ils ſont oppoſez aux eſtranges. Les propres principes de la demonſtration oppoſez aux communs, ce ſont des propoſitions conuenantes particulierement à quelques certaines ſciences & non à toutes : & ces principes ſont encores diuiſez par Ariſtote en communs & non communs. Les propres principes communs ſont ceux qui ſont principes en toute vne certaine ſcience, ſans y eſtre demontrez : & les non communs ſont concluſions demontrees en la meſme ſcience, qui ſeruent de principes pour demonſtrer d'autres concluſions : comme pour exemple, ce principe, Tout poirier eſt animé, eſt vne concluſion de ce principe: Tout arbre eſt animé. au moyen de quoy le principe commun n'eſt pas oppoſé en ce lieu à principe propre : mais comme principe indemontré en la ſcience, à ceux qui y ſont demontrez. Ces principes propres communs ſont diuiſez en axiomes & theſes ou poſitions. Les axiomes ſont ceux qui ſe connoiſſent d'eux meſmes par leur propre facilité & lumiere, en telle ſorte qu'on ne les peut nier que de parole : comme pour exemple, Que toute ligne entiere eſt plus grande que ſa partie. La theſe ou poſition, c'eſt vne propoſition, laquelle n'eſt pas connuë naturellement par la ſeule intelligence des termes, à celuy à qui on la propoſe, ains a beſoin de quelque expoſition pour la luy faire entendre: & toutes fois elle doit eſtre receuë & cõcedee par luy cõme vraye, ſans en rechercher dauantage la cauſe : encores qu'elle ne ſoit pas connuë telle de ſoy, ny demontree en la ſcience où on la reçoit pour principe : comme pour exemple ces principes, Le poinct eſt indiuiſible & ſans parties: La ligne eſt vne longueur ſans largeur: Tous angles droicts ſont eſgaux : ſont theſes en la Geometrie. Et cet autre, La nature eſt principe de mouuement : eſt vne theſe en la Phyſique, & ainſi des autres ſemblables, que l'on a accouſtumé de mettre à l'entree des ſciences: comme quand au commencement nous auons poſé ce que c'eſtoit du terme, de la propoſition, & de l'argumentation. En ſomme le principe appellé poſition, c'eſt proprement celuy qui ne peut eſtre prouué par l'induction du ſens, ny par demonſtration, & qui n'eſt pas ſi clairement connu de ſa nature, qu'on n'en puiſſe douter de premier abord. A cauſe dequoy les choſes connuës clairement à tout le monde : comme pour exemple, que le feu eſt chaud, & la glace froide & ſemblables, ne ſont pas theſes: car cela ne peut eſtre ignoré que par vne pure malice, ou par vn tel defaut de iugement qu'on eſt incapable de diſcipline. La theſe ou poſition ſe diuiſe en ſuppoſitiõ ou hypotheſe, en definition & demãde. La ſuppoſition ou hypotheſe, c'eſt vne poſition poſant que quelque choſe eſt ou n'eſt pas : comme pour exemple, que le nombre eſt, ou le corps, ou le mouuement, ou qu'ils ne ſont pas, & ſemblables. La definition c'eſt vne theſe poſant ce que quelque choſe eſt: comme pour exemple, ou ce qu'eſt le nombre, ou le corps, ou le mouuement : & les definitions ſont, ſelon Ariſtote principes indemonſtrables. La demande c'eſt vne poſition laquelle n'eſt point prouuee à celuy à qui on la propoſe, comme elle le peut eſtre : à ſçauoir en vne autre ſcience, & luy ne ſe declare point eſtre ny de meſme ny de cõtraire aduis: ou bien s'il eſt de contraire aduis, il la laiſſe neantmoins paſſer à celuy qui la requiert, cependant que la choſe s'eſclaircira. Et ainſi la demande ne differe que rationellement de la ſuppoſition, & la

difference d'entr'elles est en nous seulement, & non en la chose: car c'est vne mesme proposition, laquelle est ditte supposition, au respect de celuy qui en cognoist la verité, consent & l'accepte sans contradiction; & au respect de celuy qui ne consent pas, & neantmoins la laisse passer, on l'appelle demande. La definition, selon Aristote, c'est vne oraison expliquant ce qu'est vne chose, c'est à dire son essence. Elle est ditte oraison, & non enonciation, par ce que de sa nature elle n'affirme ny ne nie la chose, declarant seulement l'essence de la chose definie, sans poser son estre ny son non estre: comme pour exemple, Animal raisonnable, qui est la definition de l'homme, ne dit point qu'il soit ou qu'il ne soit pas. Mais par ce que tout principe de demostration, doit estre vne proposition affirmatiue ou negatiue, quand on s'en veut seruir comme de principe: alors on la reduit en proposition selon qu'il est requis pour estre principe de la science: comme pour exemple, Animal raisonnable, qui est definition de l'hôme estant joint à l'homme par le verbe, est, il s'en faict ce principe, L'hôme est animal raisonnable. Et ainsi la definition differe de la suppositiô, & de la demande, en ce qu'elle n'est pas proposition de sa nature. Et les deux autres ne different entre elles que rationellement ou de consideration, comme il a esté dit. Le propre principe opposé au principe estranger, c'est celuy qui appartient à la science & non à vn autre, dont il sera parlé parcy apres.

Que la demonstration ne se faict point par des principes communs, mais par les propres, & pourquoy.

CHAPITRE VI.

Ἕκαστον δ' ἐπιστάμεθα μὴ κατὰ συμβεβηκός, ὅταν κατ' ἐκεῖνο γινώσκωμεν, καθ' ὃ ὑπάρχει, ἐκ τῶν ἀρχῶν τῶν ἐκείνου, ᾗ ἐκεῖνο.

Ὥστε καὶ ἐκ τούτων φανερόν, ὅτι οὐκ ἔστιν ἀποδεῖξαι ἕκαστον ἁπλῶς, ἀλλ' ἢ ἐκ τῶν ἰδίων ἀρχῶν.

Ἡ δ' ἀπόδειξις οὐκ ἐφαρμόττει ἐπ' ἄλλο γένος, ἀλλ' ἤ, ὡς εἴρηται, αἱ γεωμετρικαὶ ἐπὶ τὰς ὀπτικάς, ἢ μηχανικάς, καὶ αἱ ἀριθμητικαὶ ἐπὶ τὰς ἁρμονικάς.

Ἔστι γὰρ οὕτω δεῖξαι, ὥσπερ Βρύσων τὸν τετραγωνισμόν· κατὰ κοινόν τι γὰρ δεικνύουσιν οἱ τοιοῦτοι λόγοι, ὃ καὶ ἑτέρῳ ὑπάρξει· διὸ καὶ ἐπ' ἄλλων ἐφαρμόττουσιν οἱ λόγοι οὐ συγγενῶν· οὐκοῦν, οὐχ ᾗ ἐκεῖνο ἐπίσταται, ἀλλὰ κατὰ συμβεβηκός· οὐ γὰρ ἂν ἐφήρμοττεν ἡ ἀπόδειξις καὶ ἐπ' ἄλλο γένος.

Οἱ γὰρ μὴ ἐκ τῶν οἰκείων ἀρχῶν λόγοι, κενοί, ἀλλὰ δοκοῦσιν εἶναι τῶν πραγμάτων, οὐκ ὄντες· οἱ γὰρ ἐκ τῶν ἀρχῶν τῶν γεωμετρικῶν, γεωμετρικοί· ὁμοίως δὲ καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων· τὸ δὲ κενόν, δοκεῖ μὲν εἶναί τι· ἔστι δ' οὐδέν.

Arist. l. 1. post. c. 9. t. 68. Vnumquodque autem scimus non ex accidente, cum secundum illud cognoscimus secundum quod inest ex principijs, quæ illius, qua illud ipsum est, principia sunt, &c.

T. 69. Quare ex his etiam perspicuum est, non posse demonstrari vnumquodque simpliciter, nisi ex proprijs principijs.

T. 71. Demonstratio verò non aptatur ad aliud genus, nisi Geometrica ad optias vel mechanicas, & Arithmetica ad harmonicas.

T. 67. Fieri enim potest vt ita probetur quemadmodum Bryso tetragonismum. Etenim huiusmodi rationes probant per commune, quod & alteri inerit: id circo alijs quoque, nô eiusdem generis, hæ rationes aptantur: itaque non quâ illud, scit, sed ex accidenti: alioqui demonstratio non aptaretur etiam alij generi.

L. 2. de generat. animal. c. 8. Rationes enim quæ non ex proprijs dicuntur principijs, inanes sunt & rerum esse videntur, cum longe aberrent: sunt profectò Geometricæ rationes, quæ ex principijs Geometricis afferuntur: idem in ceteris est intelligendum: videntur tamê eiusmodi rationes, quamvis inanes, aliquid esse: videtur, cum tamen nihil omnino sit.

LA demonstration se doit faire par des propres principes, à cause qu'elle n'est pas bonne par des principes communs à plusieurs sciences: dautant, dit Aristote, qu'elle ne faict pas sçauoir par soy, ains seulement connoistre par accident: qui n'est qu'en commun & confusement & non distinctement: & rien ne peut estre démontré simplement que par ses propres principes. Il dit encores ailleurs que les discours qui ne sont point tirez des propres principes sont vains, & semblent estre des choses, mais ils en sont bien élongnez: que les argumêtations sont Geometriques, qui sont tirees des principes de la Geometrie, & ainsi des autres: mais que celles qu'on tire des principes communs, sont comme le vuide, qui semble estre quelque chose, & n'est rien. Pour ces raisons il reprend la demonstration de la quadrature du cercle de Bryson, laquelle il vouloit faire en cette sorte. De cela, dont on peut donner le plus & le moins, on peut donner l'égal: Mais on peut donner vn cercle plus grand & plus petit que le quarré descrit entre deux cercles, l'vn plus grand, & l'autre plus petit que luy: donques On peut donner vn cercle égal au quarré descrit entre deux cercles, l'vn plus grand, l'autre plus petit que luy. Les choses qui sont également plus

plus grandes & plus petites qu'vne tierce sont esgales entre elles: mais le cercle descrit entre vn quarré, dont il est contenu, & vn quarré qu'il contient, & le quarré excedant autant ce quarré contenu au cercle, comme il est excedé de celuy qui contient le cercle, sont égallement plus grands & plus petits, que le quarré contenant le cercle & celuy qui y est contenu: donques le cercle & le quarré descripts entre le quarré contenant & le quarré contenu sont egaux entre eux. Les majeures de ces deux syllogismes sont principes communs à la Geometrie, & à l'Arithmetique pour les quantitez continuës, & pour le nombre, en la Physique pour le mouuement & pour le temps, & en la morale pour la vertu. Et outre que cette demonstration n'est pas bonne à cause que les principes en sont communs, la mineure du second syllogisme n'est point prouuee. De cette regle pourtant sont exceptez les principes des sciences subalternes, lesquels elles prennent des subalternãtes: cõme pour exemple, les principes de la Geometrie seruent à la perspectiue qui luy est subalterne, & les deux premierement premiers principes des sciẽces en sont exceptez aussi: à sçauoir, Chaque chose est ou n'est pas, & Vne chose ne peut estre & n'estre pas tout ensemble: car chaque science les reçoit cõme premiers & tres vrais, mais non les autres principes cõmuns, sinon en les limittant & restraignant à leur subiect: comme pour exemple, Chaque tout est plus grand que sa partie, peut estre pris par le Geometre, en le restraignant à la quantité continuë en cette sorte: Chaque ligne entiere est plus grande que sa partie: & tout de mesme l'Arithmeticien en le determinant au nombre, & ainsi des autres sciences qui s'en peuuent seruir, & des autres semblables principes communs.

Les propres principes, dont la demonstration infere sa conclusion en chaque science, sont propositions qui doiuent auoir les conditions, dont nous auons parlé: à sçauoir, qu'elles soient vrayes, premieres & immediates, necessaires, premierement, plus connues, & causes de la conclusion qui s'en infere, pour les raisons qui s'ensuiuent.

Pourquoy il faut que les propositions de la demonstration soient vrayes.

CHAPITRE VII.

Ἐξ ἀληθῶν μὲν οὖν οὐκ ἔστι ψεῦδος συλλογίσασθαι. ἐκ ψευδῶν δ' ἔστιν ἀληθές, πλὴν οὐ διότι, ἀλλ' ὅτι.

Ἐκ ψευδῶν δ' ἔστιν ἀληθὲς συλλογίσασθαι καὶ ἀμφοτέρων τῶν προτάσεων ψευδῶν οὐσῶν, καὶ τῆς μιᾶς.

Ὥστε καὶ ἀληθέστατον τὸ τοῖς ὑστέροις αἴτιον τοῦ ἀληθέσιν εἶναι.

Arist. l. 2 prior. c. 2. Ex veris igitur non potest falsum concludi, ex falsis verum potest: non ita tamen cur, sed quid sit.

Ex falsis autem verum colligi potest, & cùm amba propositiones sunt falsa, & cùm vna.

L. 2. Metap. c. 1. t. 3. Quare & illud verissimum, quod est posterioribus causa vt sint vera.

IL faut que les propositions de la demõstration soient vrayes: car si elles estoient fausses, il ne s'en pourroit tirer aucune verité ny science; non que quelque fois on n'infere biẽ vne conclusion vraye de propositions fausses: mais parce que toute chose produit vn effect semblable à soy, la fausseté des propositions ne peut estre cause de la verité de la conclusion, pour le moins par soy; car le vray ne se collige par soy, que de choses vrayes, attendu qu'ainsi qu'on seme és propositions, on recueille en la conclusion. Donques c'est par accident que cela arriue: à sçauoir, à cause de la disposition & forme du syllogisme, & de la vertu d'inferer, & non de la matiere: comme il se voit en ce syllogisme, Tout animal est arbre: Tout poirier est animal: donques tout poirier est arbre: auquel la conclusion est vraye, & toutesfois la fausseté de l'entecedẽt n'en est pas cause: mais c'est parce que le syllogisme consiste d'extremes, desquels, encores qu'ils ne soient pas liez par le moyen en l'entecedent, ils ne laissent pas de se ioindre vrayement en la conclusion qui s'ensuit necessairement. Aussi est-ce autre chose, la conclusion estre vraye selon soy, qui est la verité de la matiere, & autre chose estre vrayement colligee des propositions antecedentes, qui est la verité de l'illation: parce que la conclusion peut estre fausse de soy, & toutesfois ensuiure vrayement vne telle laison des propositions: c'est à dire, que la consequence sera bonne & vraye encores que le consequent soit faux, qui est cause que la verité de l'illation ne suffit pas en la demonstration, mais celle de la matiere y est requise aussi. C'est pourquoy, ainsi que nous disons, que le syllogisme est en bonne forme, quand il infere bien sa conclusion, nous posons qu'il est bon de matiere, quand les propositions sont vrayes: & qu'il est vicieux en la matiere, quand elles sont fausses: & s'il n'est bon de l'vne & de l'autre sorte, il ne peut seruir à la connoissance.

Pourquoy les propositions de la demonstration doiuent estre premieres, immediates, & indemonstrables.

CHAPITRE VIII.

Ἐκ πρώτων δ' ἀναποδείκτων, ὅτι οὐκ ἐπιστήσεται μὴ ἔχων ἀπόδειξιν αὐτῶν· τὸ γὰρ ἐπίστασθαι ὧν ἀπόδειξίς ἐστι, μὴ κατὰ συμβεβηκός, τὸ ἔχειν ἀπόδειξίν ἐστι.

Arist. l. 1. post. c. 2. t. 10. Ex primis autem indemonstrabilibus: nam alioqui nesciret non habens eorũ demonstrationem: quia scire ea quorum est demonstratio non ex accidente, nihil aliud est quam habere demonstrationem.

Ἐκ πρώτων δ' ἐστὶ τὸ ἐξ ἀρχῶν οἰκείων· ταὐτὸ γὰρ λέγω πρῶτον καὶ ἀρχήν· ἀρχὴ δ' ἐστὶν ἀποδείξεως, πρότασις ἄμεσος· ἄμεσος δὲ, ἧς μή ἐστιν ἄλλη προτέρα.

T. 13. Ex primis autem est quod ex principiis propriis: idem enim voco primum & principium: principium autem demonstrationis est propositio immediata, immediata vero quia non est alia prior.

Περὶ δὲ τῶν ἀρχῶν λόγον οὐχ ὑφεκτέον τῷ γεωμέτρῃ, ᾗ γεωμέτρης.

C. 12. t. 86. De principiis autem disceptatio nõ subeunda Geometræ.

Ἔστι δὲ ἀληθῆ μὲν καὶ πρῶτα, τὰ δι' ἑτέρων, ἀλλὰ δι' αὐτῶν ἔχοντα τὴν πίστιν. οὐ δεῖ γὰρ ἐν ταῖς ἐπιστημονικαῖς ἀρχαῖς ἐπιζητεῖσθαι τὸ διὰ τί, ἀλλ' ἑκάστην τῶν ἀρχῶν, αὐτὴν καθ' ἑαυτὴν εἶναι πιστήν.

L. 1. Top. c. 1. Sunt autem vera & prima ea quæ non ab aliis sed à seipsis fidem habent: non debet enim de scientiarum principiis quæri, quam ob rem sint: sed vnumquodque principium per se ipsum debet esse fide dignum.

Ἀπόδειξις δὲ ἐστιν, ὅταν ἐξ ἀληθῶν καὶ πρώτων ὁ συλλογισμὸς ᾖ, ἢ ἐκ τοιούτων, ἃ διά τινων πρώτων καὶ ἀληθῶν τῆς περὶ αὐτὰ γνώσεως τὴν ἀρχὴν εἴληφε.

Demonstratio est cùm ex veris & primis syllogismus constat, vel ex eiusmodi quæ à quibusdam veris & primis, sui cognitionis principium sumpserunt.

Ὥσπερ γὰρ καὶ τῷ γεωμέτρῃ, οὐκ ἔτι λόγος ἐστὶ πρὸς τὸν ἀνελόντα τὰς ἀρχάς.

L. 1. Phy. c. 2. t. 8. Non amplius Geometræ est disputare aduersus eum qui Geometriæ principia euertit.

Αἱ γὰρ πρῶται ἀποδείξεις, καὶ ἐν πλείοσιν ἀποδείξεσιν ἐνυπάρχουσαι, αὗται στοιχεῖα τῶν ἀποδείξεων λέγονται.

L. 5. Metap. c. 3. t. 4. Primæ enim demonstrationes & quæ in pluribus demonstrationibus insunt, ea demonstrationum elementa dicuntur.

LEs propositions doiuent estre premieres & immediates, c'est à dire, n'en auoir point au dessus d'elles, dont elles dépendent, & qui les puissent demonstrer pour le moins en la science où elles sont receuës pour propositions & principes. Et la demonstration estant venuë iusques-là, elle est resoluë en ses derniers principes : & celuy qui demonstre n'est tenu que iusques à ce poinct là ; car la science ne demonstre que ses conclusions, & non ses principes. C'est pourquoy Aristote dit, qu'il ne faut point que le Geometre, comme Geometre, dispute des principes, ny contre celuy qui destruict les principes de Geometrie. Que si c'est quelque principe dépendant d'vne science superieure, c'est à cette science-là à le prouuer ; comme pour exemple, la medecine qui est subalterne à la Physique, suppose que tout corps naturel est subject à corruption, & la Physique, qui est superieure ou subalternante, le demonstre. Tout de mesme ie ne suis pas tenu en la perspectiue, qui est subalterne, de demontrer le principe par lequel i'auray faict ma demonstration, encores que ce soit vne conclusion de Geometrie, qui est sa science superieure, où cette conclusion se demontre. Mais si c'est vne sciẽce superieure, qui ne prenne point les principes d'vne autre, alors il faut qu'ils ne se puissent resoudre qu'en l'induction, où que ce soient suppositions ou demandes. Et de cette sorte, les propositions de la demonstration en general, doiuent estre premieres & immediates. Les demonstrations qui se font des premiers & immediatz principes, & lesquelles entrent en plusieurs demonstrations, Aristote les appelle premieres demonstrations & elements des demonstrations.

Pourquoy les propositions de la demonstration doiuent estre necessaires.

CHAPITRE IX.

Ἐξ ἀναγκαίων ἄρα συλλογισμός ἐστιν ἡ ἀπόδειξις.

Arist. l. 1. post. c. 4. t. 28. Quare demonstratio erit ratiocinatio quæ ex necessariis constat.

Σημεῖον δ' ὅτι ἐξ ἀναγκαίων, ὅτι καὶ τὰς ἐνστάσεις οὕτω φέρομεν πρὸς τοὺς οἰομένους ἀποδεικνύναι, ὅτι οὐκ ἀνάγκη· ἂν οἰώμεθα ἢ ὅλως ἐνδέχεσθαι ἄλλως ἔχειν, ἢ ἕνεκά γε τοῦ λόγου.

C. 6. t. 46. Hoc autem signum demonstrationem ex necessariis, quoniam aduersus eos qui demõstrare putant, ita obiicimus, quod non necesse: siue existimemus fieri posse vt aliter se habeat, siue disputationis causa.

Ἔτι εἴ τις μὴ οἶδε νῦν ἔχων τὸν λόγον, καὶ σωζόμενος, σωζομένου τοῦ πράγματος, μὴ ἐπιλελησμένος· οὐ-

T. 49. Si quis nunc non nouit, cùm rationem habeat, sitque saluus, re salua, nec sit oblitus, is ne antea qui-

dé

δὲ ἄρα πρότερον ᾔδει· φθαρείη δ' ἂν τὸ μέσον, εἰ μὴ ἀναγκαῖον. ὥστε ἕξει μὲν τὸν λόγον, σωζόμενος, σωζομένου τοῦ πράγματος· οὐκ οἶδε δέ· οὐδ' ἄρα πρότερον ᾔδει.

Ὅταν μὲν οὖν τὸ συμπέρασμα ἐξ ἀνάγκης ᾖ, οὐδὲν κωλύει τὸ μέσον μὴ ἀναγκαῖον εἶναι, δι' οὗ ἐδείχθη· ἔστι γὰρ τὸ ἀναγκαῖον καὶ μὴ ἐξ ἀναγκαίων συλλογίσασθαι, ὥσπερ καὶ ἀληθὲς ἐκ μὴ ἀληθῶν. ὅταν δὲ τὸ μέσον, ἐξ ἀνάγκης, καὶ τὸ συμπέρασμα ἐξ ἀνάγκης· ὥσπερ καὶ ἐξ ἀληθῶν ἀληθὲς αἰεί.

Οὐκ ἔστιν ἄρα ἀπόδειξις τῶν φθαρτῶν, οὐδὲ ἁπλῶς· ἀλλ' οὕτως ὥσπερ κατὰ συμβεβηκός.

Ἐπεὶ ἡ ἀπόδειξις τῶν ἀναγκαίων, ὅτι οὐκ ἐνδέχεται ἄλλως ἔχειν, εἰ ἀποδέδεικται ἁπλῶς· τούτου δὲ αἴτια τὰ πρῶτα, ἃ ἀδύνατον ἄλλως ἔχειν, ἐξ ὧν συλλογισμός.

Τῶν οὐσιῶν τῶν αἰσθητῶν τῶν καθ' ἕκαστα, οὔτε ὁρισμὸς, οὔτε ἀπόδειξίς ἐστιν· ὅτι ἔχουσιν ὕλην, ἧς ἡ φύσις τοιαύτη, ὥστ' ἐνδέχεσθαι καὶ εἶναι, καὶ μή.

Ὧν δ' αἱ ἀρχαὶ ἐνδέχονται ἄλλως ἔχειν, τούτων μή ἐστιν ἀπόδειξις· πάντα γὰρ ἐνδέχεται καὶ ἄλλως ἔχειν. &c.

Οὐδεμία δὲ τέχνη σκοπεῖ τὸ καθ' ἕκαστον· οἷον, ἰατρικὴ τί Σωκράτει τὸ ὑγιεινόν ἐστιν, ἢ Καλλίᾳ· ἀλλὰ τί τῷ τοιῷδε, ἢ τοῖς τοιοῖσδε· τοῦτο μὲν γὰρ ἔντεχνον· τὸ δὲ καθ' ἕκαστον, ἄπειρον, καὶ οὐκ ἐπιστητόν.

dem cognoscebat: sed interire medium potest, si necessarium non sit. Quare habebit rationem, & saluus erit re salua: nec tamen nouit: ergo nec antea quidem cognoscebat. &c.

Cum igitur conclusio est necessaria, nihil prohibet quominus non necessarium sit medium, per quod demonstratum est: quia necessarium potest etiam ex non necessariis concludi: quemadmodum & verum ex non veris. Cum autem medium necessarium est, etiã conclusio necessaria est: sicut ex veris verum semper colligitur.

C.8.t.62. Non est igitur demonstratio rerum caducarũ, nec scientia absolute; sed tanquam per accidens.

L.5. Metap. c.5. t.6. In necessariis quoque numeratur demonstratio, quod aliter res habere nequeat, si simpliciter demonstratum est. Huius autem rei causa sunt prima ipsa, quæ aliter habere non possunt, ex quibus ratiocinatio.

L.7. c.15. t.50. Singularium substantiarum sensibilium, nec definitio est, nec demonstratio: quod materiam habeant, cuius ea natura est, vt esse & non esse possit.

L.6. eth. c.5. Quorum autẽ principia aliter sese habere possunt, eorum non est demonstratio: cuncta enim aliter sese habere possunt.

L.1. Rhetor. c.2. Cumque ars nulla consideret singularia, vt medicina quid Socrati, aut Calliæ, salubre sit: sed quid tali vel talibus: id enim artificiosum est: singularia autem infinita sunt, & scientiã nequeunt contineri.

LEs propositions de la demonstration doiuent estre necessaires, c'est à dire, immuables, & qui ne puissent estre autrement. Dont le signe est, que nous objectons à ceux qui demonstrent, qu'il n'est pas necessaire, soit que nous l'estimions ainsi, ou que ce soit pour disputer. Car encores que par des propositions non necessaires on puisse conclure vne chose necessaire, ainsi que le vray peut estre conclu des propositions fausses. Neantmoins si les propositions n'estoient point necessaires, & qu'elles fussent seulement contingentes, quand elles viendroient à n'estre plus vrayes, la science, dont elles sont causes, & qui dépend de leur vertu, cesseroit, & nous ne sçaurions plus: estant certain que nous ne pouuons ignorer vne chose que nous auons sceuë, que pour l'vne de ces quatre occasions, ou par la mort, (à sçauoir, pour le moins en la sorte qu'elle estoit sceuë:) ou quand la chose se change, ou par oubliance, ou quand la raison defaut, par laquelle nous la sçauions. Et partant, qui sçauroit qu'vn homme est animal par ce principe contingent, Tout homme chemine; si l'homme vient à se reposer, il est certain qu'il ne le sçaura plus, combien qu'il demeure en vie, que l'homme ne puisse estre autre qu'animal, qu'il ne l'ait point oublié, & que la demonstration, par laquelle il sçauoit, soit en son esprit. Ce sera donques à cause que la raison qui le faisoit sçauoir, cesse. Et partant, il faut conclure que nous ne sçauions pas alors non plus que maintenant, & que le principe contingent ne nous peut faire sçauoir. Car, soit qu'il ne soit plus, ou qu'il puisse n'estre plus, c'est vne mesme chose: & consequemment il doit estre necessaire: afin que la conclusion soit tousiours necessaire: ainsi que du vray on conclud tousiours le vray. Et de là vient ce qu'Aristote dit, qu'il n'y a point de demonstration, de definition, de science, ny d'art des choses singulieres, ny des choses caduques. Ce qu'il faut entendre des choses singulieres, pour le regard des sensibles: comme il le declare ailleurs luy mesme: & parce aussi que le nombre des singuliers n'estant point finy ny limité, ils ne peuuent estre compris soubs la science. Mais quant aux singuliers immateriels, tels que l'ame raisonnable, & les Anges, qui sont incorruptibles, la sciẽce de chacun d'eux se peut auoir: comme pour exemple, que l'ame de Socrates est immortelle, intellectuelle, qu'elle a tousiours vne habitude comme acte au corps de Socrates: & tout de mesme que l'Ange est intellectuel, libre, & semblables.

Τοῦ δ' ἀπὸ τύχης, οὐκ ἔστιν ἐπιστήμη δι' ἀποδείξεως· οὔτε γὰρ ὡς ἀναγκαῖον, οὐδ' ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ τὸ ἀπὸ τύχης ἐστὶν, ἀλλὰ τὸ παρὰ ταῦτα γινόμενον. ἡ δ' ἀπόδειξις θατέρου τούτων· πᾶς γὰρ συλλογισμὸς, ἢ δι' ἀναγκαίων, ἢ διὰ τῶν ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ προτάσεων.

Arist.l.1.post.c.30.t.181. Fortuitæ autem rei non est scientia per demonstrationem: fortuitum enim nec est necessarium, nec plerumque, sed quod præter hæc fit. Demonstratio vero est horum alterius: omnis enim syllogismus vel per necessarias propositiones, vel per eas, quæ plerumque.

Or encores que le necessaire soit ce qui ne peut estre autrement, la demonstration ne laisse pas neantmoins de se faire de choses qui n'ont pas l'estre perpetuel: car si cela estoit, nous ne pourrions auoir de demonstration des effects de la plus part des causes efficiẽtes particulieres, ny de finales, & en somme d'aucune des choses naturelles, qui sont soubs le Ciel de la Lune. Mais il suffit és choses demonstrables qu'elles soiẽt tousiours telles qu'on les demande, toutes les fois qu'elles sont, sans pouuoir estre autremẽt: c'est à dire, que celles qui succedent aux autres de leur mesme espece apres leur corruption, ayent la mesme nature & condition sans pouuoir estre autrement: cõme pour exemple, la demonstration de l'eclipse de la Lune, prouuant que c'est vne priuation de lumiere en la Lune par l'interposition de la terre entre elle & le Soleil, est bõne: parce qu'il ne peut estre autremẽt que la Lune n'eclipse, toutes les fois que la terre se trouue opposee entre elle & le Soleil. Au moyẽ dequoy nous pouuons dire en tout temps que l'eclipse est vne priuation de lumiere en la Lune par l'interposition de la terre: que la rose est vne fleur odoriferante; & semblables: encores que ces choses n'ayent pas continuellemẽt existance, comme la capacité de rire en l'homme où elle existe tousiours par quelques indiuidus de l'espece, succedãs les vns aux autres; à cause que cõme nous auons dit, cela n'est point necessaire, suffisant que ce soit au temps que les choses ont existance, & qu'elles ayẽt tousiours l'estre en puissance dans leurs causes. C'est pourquoy nous disons, que les choses demonstrables peuuent estre & aduenir tousiours en quatre sortes. Les vnes parce qu'elles sont tousiours simplement: comme pour exemple, l'entendement és Anges: les autres par vne continuelle succession des vnes aux autres, comme la capacité de rire és hõmes: les autres parce qu'elles arriuent sans faillir en certain temps; comme pour exemple, l'eclipse en la Lune, quãd la terre est interposee entre elle & le Soleil: le leuer & le coucher du Soleil, & autres semblables. Et d'autres, parce qu'elles arriuent souuent; comme pour exemple, la rose au printemps, la pluye en hyuer, aimer ceux qui nous sont vtiles: se vanger des ennemis, & ainsi des semblables: car le bien souuent tient comme lieu de tousiours en la nature. Mais il n'y a point de science des choses fortuites ny casuelles, parce qu'elles n'arriuent pas tousiours ny bien souuent, comme nous le dirons en leur lieu.

Pourquoy les propositions de la demonstration doiuent estre premierement, & plus connues que la conclusion, & causes de sa connoissance.

CHAPITRE X.

Δῆλον δὲ καὶ ὅτι πᾶσα ἀπόδειξις ἔσται διὰ τριῶν ὅρων, καὶ οὐ πλειόνων.

Πᾶσα διδασκαλία, καὶ πᾶσα μάθησις διανοητικὴ, ἐκ προϋπαρχούσης γίνεται γνώσεως· φανερὸν δὲ τοῦτο θεωροῦσιν ἐπὶ πασῶν· αἵ τε γὰρ μαθηματικαὶ τῶν ἐπιστημῶν, διὰ τούτου τοῦ τρόπου παραγίνονται, καὶ τῶν ἄλλων ἑκάστη τεχνῶν. Ὁμοίως δὲ καὶ περὶ τοὺς λόγους, οἵ τε διὰ συλλογισμῶν, καὶ οἱ δι' ἐπαγωγῆς· ἀμφότεροι γὰρ διὰ προγιγνωσκομένων ποιοῦνται τὴν διδασκαλίαν.

Πᾶσα γὰρ ἀποδεικτικὴ ἐπιστήμη, περὶ τρία ἐστὶν, ὅσα τε εἶναι τίθεται· ταῦτα δέ ἐστι τὸ γένος, οὗ τῶν καθ' αὑτὰ παθημάτων ἐστὶ θεωρητική· καὶ τὰ κοινὰ ἃ λεγόμενα ἀξιώματα, ἐξ ὧν πρώτων ἀποδεικνύουσι· καὶ τρίτον, τὰ πάθη, ὧν τί σημαίνει ἕκαστον, λαμβάνει.

Arist.l.1.prior.c.25. Manifestum quoque est omnem demonstrationem fore per tres terminos, nec plures.

L.1. post.c.1.t.1. Omnis doctrina & omnis disciplina intellectiua fit ex antecedente cognitione: hoc autem perspicuum si omnes considerantur: nã & Mathematicæ scientiæ hoc modo comparantur, & cæterarum artium vnaquæque. Similiter autem & in orationibus, tã quæ syllogismis, quàm quæ inductione: ambæ namque ex præcognitis docent.

C.10.t.76. Omnis enim demõstratiua scientia circa tria est: horum duo sunt quæ ponuntur esse: nempe genus, cuius per se affectiones contemplatur: & communia illa, quæ vocamus axiomata, ex quibus primis demonstrant: tertium est, affectiones, quarum quid quæque significet, demonstrator accipit.

Πάντ-

Ὥσπερ γὰρ τὸ διότι ζητοῦμεν ἔχοντες τὸ ὅτι· ἐνίοτε δὲ καὶ ἅμα δῆλα γίνεται· ἀλλ' οὔτι πρότερόν γε τὸ διότι δυνατὸν γνωρίζειν τοῦ ὅτι· ἀδύνατον γὰρ εἰδέναι τί ἐστιν, ἀγνοοῦντας εἰ ἔστι.

L.2.c.8.t.39. Vt enim quærimus cur sit, cùm scimus quod sit: interdum vero ambo simul manifesta fiunt: sed non prius cognosci potest cur sit, quam quod sit: ita plane quid sit, cognosci non potest sine cognitione, quod sit: fieri enim nequit, vt qui ignorant an sit, cognoscant quid sit.

Εἰ γάρ ἐστιν ὅρος λόγος ὁ τὸ τί ἦν εἶναι τῷ πράγματι δηλῶν.

L.7. Top.c.3.t.1. Definitio est oratio quæ declarat rei quidditatem.

Καί τοι πᾶσα μάθησις διὰ προγινωσκομένων ἢ πάντων ἢ τινῶν ἐστὶν, καὶ ἡ δι' ἀποδείξεως, ἢ δι' ὁρισμῶν· δεῖ γὰρ, ἐξ ὧν ὁ ὁρισμὸς, προειδέναι, καὶ εἶναι γνώριμα· ὁμοίως δὲ, καὶ ἡ δι' ἐπαγωγῆς.

L.1. Metap.c.7.t.48. At omnis disciplina ex antè cognitis, aut omnibus, aut aliquibus efficitur: atque aut per demonstrationem aut per definitiones. Ea enim ex quibus definitio constat, ante cognoscãtur perspectaque sint necesse est: quod idem accidit in ea dicendi ratione quæ per inductionem habetur.

Πρὸ ἔργου γὰρ τὸ μεταβαίνειν εἰς τὸ γνωριμώτερον· ἡ γὰρ μάθησις οὕτω γίνεται πᾶσι, διὰ τῶν ἧττον γνωρίμων φύσει, εἰς τὰ γνώριμα μᾶλλον.

L.7. Metap.c.4.t.10. Est enim operepretium ad id quod notius est, transire. Discimus enim hoc pacto omnes, cum ex minus notis naturâ, ad ea quæ magis nota sunt proficiscimur.

Ἐκ προγινωσκομένων δὲ πᾶσα διδασκαλία.

L.6. Eth.c.3. Ex præcognitis autem fit omnis doctrina.

Ὅταν γάρ πως πιστεύῃ, καὶ γνώριμοι αὐτῷ ὦσιν αἱ ἀρχαὶ, ἐπίσταται· εἰ γὰρ μὴ μᾶλλον τοῦ συμπεράσματος, κατὰ συμβεβηκὸς ἕξει τὴν ἐπιστήμην.

L.5. Moral. Eudem. c.3. Cum enim rem ita esse quodammodo credit aliquis, & nota sunt ei principia, tum scire dicitur: nã si non erunt conclusione notiora, ex euentu partam scientiam habebit.

Ἴσως δὲ οὐδὲ δεῖ βουλόμενόν τι δεικνύναι, τοῖς μὴ φανεροῖς παραδείγμασι χρῆσθαι, ἀλλ' ὑπὲρ τῶν ἀφανῶν τοῖς φανεροῖς, καὶ ὑπὲρ τῶν νοητῶν τοῖς αἰσθητοῖς· καὶ ταῦτα γὰρ φανερώτατα.

L.1. magn. Moral. c.1. Caterum eum, qui velit quippiam demonstrare, minime apertis non oportet exemplis vti: sed vbi obscura aperienda sunt, manifestis: quæ sub intelligentia cadũt, sensibilibus: ea siquidem sunt apertissima.

LES principes doiuent estre premierement connus que la conclusion, ou science qui s'en engendre: parce que c'est par leur connoissance, que nous acquerons la science: car elle en est déduite & tiree par les conclusions des demonstrations. C'est pourquoy Aristote dit auec tres-bõne raison, que tout art, & toute discipline, ou doctrine, que les hommes peuuent acquerir par leurs discours, & par ratiocinatiõs, vient d'vne precedente cõnoissance, qu'ils auoient premierement. Car on n'entend point les conclusions que par quelque iugement precedent, fondé sur certaines propositiõs, dont elles sont tirees: semblablement ces propositions estoient entenduës par quelque autre precedente connoissance, & tousiours ainsi, en remontant iusques à ce qu'on soit paruenu aux premiers principes, lesquels nous cõnoissons par l'induction qui se faict insensiblement en nous: à quoy il se faut arrester sans passer outre: attendu qu'il n'y a point de progres en infiny. Suiuant cet ordre, les sciences Mathematiques sont engendrees par vne precedẽte connoissance de quelques principes naturellement connus par l'intelligence de leurs termes, ou supposez, comme les definitions du poinct, du cercle & semblables, dont le Mathematicien tire ses conclusions. La Rhetorique se sert de l'enthymeme & de l'exemple, qui se faict des choses auparauant connuës: & semblablement toutes les autres sciences & arts s'engendrent de quelques precedentes cõnoissances. Donques puis que c'est par les propositions que nous sommes conduits à la connoissance de la conclusion, il faut que nous les connoissions premieremẽt que la conclusion. Quelques vns ont voulu dire toutesfois, que la propositiõ mineure, n'estoit pas tousiours premierement connue de temps que la cõclusion, encores qu'elle la precede au discours: dautãt que (comme pour exemple) quãd on a connu cette majeure, Tout corps est substance, au mesme instant qu'on vient à sçauoir cette mineure, Tout animal est corps, On sçait que tout animal est substance: & tout de mesme és autres semblables: aduoüant seulement, que s'il n'est pas euident que la mineure soit contenue soubs la majeure, & qu'il soit besoin de la prouuer, qu'en ce cas la mineure est premierement connue de temps, aussi bien que la majeure: comme pour exemple, si on prẽt en la majeure, que tout corps est sensible, & en la mineure qu'vne certaine chose, dont il est question, est corps: si cette mineure n'est pas reconnue telle, sans estre prouuee, la cõclusion ne sera pas connue que la mineure ne soit demontree estre cõtenuë soubs la majeure. Mais neantmoins il me semble que le discours d'vne chose connue à vne inconnue, ne se pouuant faire en vn instant; que l'vne & l'autre propositiõ est purement & simplement tousiours premierement cõnue, que la conclusion, non seulement de nature,

mais aussi de temps. Il y a trois choses en la demonstration, dont nous deuons auoir vne precedente connoissance : à sçauoir, le subject duquel on demonstre, la chose qui en est demonstree, & les principes par lesquels on la demonstre. Or il y a de deux sortes de precedentes connoissances requises en la demonstration, l'vne qui nous apprent que la chose est, & l'autre, ce que c'est. La precedēte connoissance que nous deuons auoir des principes de la demonstration premier que de la conclusion, c'est qu'ils sont vrays : car sur leur verité connue auparauant, est fondee celle de la conclusion qu'on veut demontrer: mais l'vne & l'autre connoissance se doit auoir du subject, dont on veut demontrer quelque chose. Premierement, parce que chaque sciēce presuppose que son subject est sans le demontrer : & secondement, puis que la definition du subject est le moyē de la demonstration, (pour le moins en l'excellente, comme nous le dirons cy apres) il faut connoistre auparauant ce que c'est: autrement nous procederions de l'inconnu à l'inconnu : dautant que si ie ne connoissois que l'homme est animal raisonnable, auparauant que de conclure de là, qu'il est capable de rire, ma conclusion ne seroit pas euidente : & partant il faut auoir la connoissance que le subject de la demonstration est, & ce que c'est, auparauant que de demontrer par luy. La connoissance du subject qu'il est, s'appelle hypothese ou supposition : & la connoissance de ce que c'est, est nommee definition. Quant à la chose qu'on veut demontrer du subject, il faut sçauoir ce que c'est, ou pour le moins la signification du nom: mais il n'est pas besoin d'auoir vne precedente connoissance qu'elle soit, puis que par la demonstration on doit conclure qu'elle est au subject, & que ce qui se conclud par la demonstration, n'est point connu auparauant, mais apres; ainsi quand on a connu que l'homme est, & que c'est vn animal raisonnable, on montre qu'il est capable de rire: & les Astrologues, qui sçauent que la Lune est, demontrent qu'elle eclipse, n'ayant autre connoissance de sa nature & de son essence que la signification du terme.

Ἀνάγκη μὴ μόνον προγινώσκειν τὰ πρῶτα, ἢ πάντα, ἢ ἔνια, ἀλλὰ καὶ μᾶλλον· ἀεὶ γὰρ δι' ὃ ὑπάρχει ἕκαστον, ἐκεῖνο μᾶλλον ὑπάρχει· οἷον δι' ὃ φιλοῦμεν, ἐκεῖνο μᾶλλον φίλον.

Μᾶλλον γὰρ ἀνάγκη πιστεύειν ταῖς ἀρχαῖς ἢ πάσαις, ἢ τισὶ τοῦ συμπεράσματος. τὸν δὲ μέλλοντα ἕξειν τὴν ἐπιστήμην τὴν δι' ἀποδείξεως, οὐ μόνον δεῖ τὰς ἀρχὰς μᾶλλον γνωρίζειν, καὶ μᾶλλον αὐταῖς πιστεύειν, ἢ τῷ δεικνυμένῳ. ἀλλὰ μηδ' ἄλλο αὐτῷ πιστότερον εἶναι, μηδὲ γνωριμώτερον τῶν ἀντικειμένων ταῖς ἀρχαῖς, ἐξ ὧν ἔσται συλλογισμὸς τῆς ἐναντίας ἀπάτης· εἴπερ δεῖ τὸν ἐπιστάμενον ἁπλῶς, ἀμετάπειστον εἶναι.

Ἕκαστον δὲ μάλιστα αὐτὸ τῶν ἄλλων, καθ' ὃ καὶ τοῖς ἄλλοις ὑπάρχει τὸ συνώνυμον· οἷον, τὸ πῦρ θερμότατον, καὶ γὰρ τοῖς ἄλλοις τὸ αἴτιον τοῦτο τῆς θερμότητος· ὥστε καὶ ἀληθέστατον τὸ τοῖς ὑστέροις αἴτιον τοῦ ἀληθέσιν εἶναι.

Ὅταν γάρ πως πιστεύῃ, καὶ γνώριμοι αὐτῷ ὦσιν αἱ ἀρχαί, ἐπίσταται· εἰ γὰρ μὴ μᾶλλον τοῦ συμπεράσματος, κατὰ συμβεβηκὸς ἕξει τὴν ἐπιστήμην.

Arist. l. 1. post. c. 2. t. 15. Necesse non solū praenoscere prima, aut omnia, aut quadam, sed etiam magis : semper enim id magis est propter quod vnum quodque est: vtputa id magis dilectum propter quod diligimus.

T. 17. Magis autem necesse est credere principiis, vel omnibus, vel quibusdam, quam conclusioni. Non solum antè oportet eum, qui habiturus est scientiam per demonstrationem, magis principia cognoscere, & magis ei credere, quam rei demonstratae : sed neque aliud ei credibilius esse, neque notius, quam principiis opposita, ex quibus erit syllogismus contrariae deceptionis: siquidem opus est, vt qui simpliciter scit, labi & errare nequeat.

L. 2. Metap. c. 1. t. 3. Vnum quodque autem maxime tale est prae ceteris, cuius causa ceteris & nomine, & ratione, idem conuenit: sic ignis est calidissimus, quod ceteris caloris causa sit. Quam & illud est verissimū, quod est posterioribus causa & sunt vera.

L. 5. Eudem. c. 3. Cum enim rem ita esse quodammodo credit aliquis, & nota sunt ei principia, tum scire dicitur: nam si non erunt cōclusione notiora, ex euentu scientiam partam habebit.

Les propositions doiuent estre plus connuës, que la conclusion qui se tire d'elles. Premierement parcē que cela, par lequel chaque chose est telle : est, encores plus tel: car de là il s'ensuit, que nous deuons plus connoistre les choses, qui nous font connoistre les autres : à sçauoir les propositions, lesquelles estant connuës nous donnent la connoissance de la conclusion, par la demonstration, qui en est composee, & auparauant laquelle la conclusion nous en est inconnuë. Secondement, parce que si les principes ne nous estoient plus connus que la conclusion, nostre science ne seroit que par accident. Et en troisiesme lieu, parce que si nous n'auions plus de connoissance des propositions que de la conclusion, elles ne nous la pourroiēt faire connoistre, non plus qu'vn aueugle guider celuy qui ne voit

ne voit point. En somme qui veut auoir la science par demonstration, ne doit pas seulement plus connoistre les principes, que la chose demontree & y croire dauantage, mais aussi ceux qui luy sont opposez, de peur d'en estre deceu: car il faut qu'il ne puisse faillir.

Λέγω δὲ πρὸς ἡμᾶς μὲν πρότερα καὶ γνωριμώτερα, τὰ ἐγγύτερον τῆς αἰσθήσεως.

Arist. l. 1. poster. c. 2. t. 12. Quod ad nos priora & notiora appell, quæ sunt propinquiora sensui.

Il est à noter que plus & premierement connu, se doit entendre en ce lieu, selon que là chose est plus connoissable & premierement à l'entendement humain en general, & non au respect de quelque particulier, ou de la nature de la chose: car ce qui est le plus souuent connoissable simplement en soy & premierement, ne l'est pas pour le regard des hommes (excepté és Mathematiques, où les causes nous sont plus cõnoissables & connuës que les effects) donques il faut tousiours commancer par les choses les plus connoissables pour nostre regard: si ce n'est que les choses les plus connoissables de leur nature, le soient aussi pour nostre regard.

Quant à ce que les propositions de la demonstration doiuent estre causes de la conclusion, c'est à dire en ce lieu, causes de la connoissance: car elle est tiree d'elles comme de leur cause: en sorte que par leur verité, necessité & par la precedente connoissance qu'on en a, elles nous la donnent à connoistre.

En quelle sorte la conclusion est connue auparauant la demonstration.

CHAPITRE XI.

Καὶ αἱ ὑποθέσεις τοῦ συμπεράσματος, ὡς τὸ ἐξ οὗ αἴτιά ἐστι.

Arist. l. 2. Phys. c. 3. t. 31. Hypotheses conclusionis causæ sunt, vt id ex quo.

VOILA quelle doit estre la precedēte connoissance des principes de la demōstration, de son subiect, & de ce qu'on en veut demontrer. Quant à la conclusion nous pouuons bien dire qu'elle nous est connuë pour le regard de ce qu'elle signifie auparauant la demonstration : mais quant à ce qui est de sa verité, nous ne la connoissons qu'en quelque sorte: à sçauoir vniuersellement, entant qu'elle est contenuë soubs la majeure, & en ce qu'elle est en puissance és propositions, dont elle est deduitte: ainsi qu'és choses naturelles, & artificielles, la matiere est en puissance pour le regard des formes qui se tirẽt d'elle. Tellement que qui connoist ce principe, Tout corps est sensible, il connoist en puissance & en vertu que toute espece de corps est sensible: car la science en est potentiellement dans ce principe, comme l'effect naturel est en ses causes preexistantes: & ainsi que la rose est en hiuer dans le rosier. Mais la connoissance est actuelle lors que la preuue est parfaitte, comme l'effect naturel à estre en acte, & simplement, quād il est extraict hors de ses causes par la generation: car ainsi que de la matiere laquelle est en puissance, les choses à engendrer, & comme vne certaine partie d'elles, les agents produisent les substances naturelles: pour exemple; comme le Soleil agissant sur la terre en produit diuerses sortes d'animaux: de mesme de la proposition majeure qui contient la conclusion en vertu, & est quelque chose d'elle, & respond par proportion à la matiere, la mineure y estant adioustee tire, comme agent prochain, la conclusion de puissance en acte, & de connuë confusement, vniuersellement, & en puissance qu'elle estoit; elle la faict sçauoir distinctement, particulierement, & en acte.

Arist. vt supra.

Auer. in 1. Phys. t. 31.

De deux opinions erronees de la demonstration & de la refutation d'icelles.

CHAPITRE XII.

Ἐνίοις μὲν οὖν διὰ τὸ δεῖν τὰ πρῶτα ἐπίστασθαι, οὐ δοκεῖ ἐπιστήμη εἶναι· τοῖς δ' εἶναι μὲν, πάντων μέντοι ἀποδείξεις εἶναι· ὧν οὐδέτερον οὔτ' ἀληθὲς, οὔτ' ἀναγκαῖον· οἱ μὲν γὰρ ὑποθέμενοι μὴ εἶναι ὅλως ἐπίστασθαι, οὗτοι εἰς ἄπειρον ἀξιοῦσιν ἀνάγεσθαι, ὡς οὐκ ἂν ἐπισταμένους τὰ ὕστερα διὰ τὰ πρότερα, ὧν μή ἐστι πρῶτα· ὀρθῶς λέγοντες ἀ-

Arist. 1. post. c. 3. t. 18. Quibusdam igitur, quoniam oportet prima scire, non videtur scientia esse, sed omnium demonstrationes alijs quidem esse: sed omnium esse demonstrationes, quorum neutrum est verum aut necessarium. Nam qui supponunt non esse omnino scire, hi censent in infinitum deduci, vtpote cum non cognoscantur posteriora per priora, quorum non sunt prima: recte dicentes, quoniam impossibile infinita

ἀδύνατον γὰρ τὰ ἄπειρα διελθεῖν· εἰ δὲ ἵστανται καὶ εἰσὶν ἀρχαὶ, ταύτας ἀγνώστους εἶναι, ἀποδείξεώς γε μὴ οὔσης αὐτῶν· ὅπερ φασὶν εἶναι τὸ ἐπίστασθαι μόνον. εἰ δὲ μὴ ἔστι τὰ πρῶτα εἰδέναι, οὐδὲ τὰ ἐκ τούτων εἶναι ἐπίστασθαι, οὐδ᾽ ἁπλῶς, οὐδὲ κυρίως, ἀλλ᾽ ἐξ ὑποθέσεως, εἰ ἐκεῖνά ἐστιν.

percurrere: si vero statur & sunt principia, hac esse ignota, cum demonstratio eorum non sit: quod quidem solum aiunt esse scire. Quod si non licet prima cognoscere, ne illa quidem qua ex his scire posse simpliciter & proprie, sed sub conditione, si illa sunt.

Οἱ δὲ, περὶ μὲν τοῦ ἐπίστασθαι ὁμολογοῦσι· δι᾽ ἀποδείξεως γὰρ εἶναι μόνον, ἀλλὰ πάντων εἶναι ἀπόδειξιν, οὐδὲν κωλύειν· ἐνδέχεσθαι γὰρ κύκλῳ γίνεσθαι τὴν ἀπόδειξιν, καὶ ἐξ ἀλλήλων.

T. 20. Alij vero quoad ipsum scire consentiunt: tantum enim per demonstrationem esse, verum quominus omnium sit demonstratio nihil vetare: posse enim circulo fieri demonstrationem, & ex se inuicem.

De cette resolution, qu'il y a vne precedente connoissance des propositions, dont la conclusion se deduit, puis que c'est par elle que nous la sçauons, deux erreurs auoiet pris leur source lesquelles sont refutees par Aristote. L'vne est de ceux, lesquels estimant que le sçauoir ne s'acqueroit que par la demonstration, soustenoient que nous ne pouuions auoir la science d'aucune chose. Ils disoient pour leurs raisons que les principes, desquels la connoissance dépent, sont finis ou infinis: si infinis, ils ne peuuent estre sceuz: par ce que de l'infiny il n'y a point de science. Si les principes sont finis, il y en a quelques vns qui sont premiers, & ceux là ne peuuet estre sceuz: car il faudroit que ce fust par la demonstration, laquelle se faict par des propositions premierement connuës: & il n'y a rien qui soit premier que ce qui est premier. L'autre erreur est de ceux qui disoient qu'on pouuoit auoir la science de toutes choses par demonstration, & que toutes propositions se pouuoient demontrer, les vnes les autres par circulation.

Λέγω γὰρ νοῦν, ἀρχὴν ἐπιστήμης.

Arist. 1. poster. c. 33. t. 195. Voco enim intelligentiam, principium scientia.

Ἀλλὰ μὴν ὅτι ἐστὶν ἀρχή τις, καὶ οὐκ ἄπειρα τὰ αἴτια τῶν ὄντων, οὔτ᾽ εἰς εὐθυωρίαν, οὔτε κατ᾽ εἶδος, δῆλον· οὔτε γὰρ ὡς ἐξ ὕλης, τὸ δ᾽ ἐκ τοῦδε δυνατὸν ἰέναι εἰς ἄπειρον· οἷον, σάρκα μὲν ἐκ γῆς, γῆν δ᾽ ἐκ τοῦ ἀέρος, ἀέρα δ᾽ ἐκ πυρὸς, καὶ τοῦτο μὴ ἵστασθαι.

L. 2. metap. c. 2. t. 5. At verò quoddam esse principium, nec infinitas rerum esse causas, siue progressione recta, siue specie, perspicuum est: neque enim fieri potest, vt hoc ex hoc, tãquam ex materia, in infinitum habeat: veluti caro ex terra, terra ex aëre, aër ex igne, atque huius progressionis nullus sit status.

Ἡμεῖς δὲ νῦν εἰλήφαμεν, ὡς ἀδυνάτου ὄντος, ἅμα εἶναι καὶ μὴ εἶναι· καὶ διὰ τούτου ἐδείξαμεν, ὅτι βεβαιοτάτη αὕτη τῶν ἀρχῶν πασῶν. ἀξιοῦσι δὲ καὶ τοῦτο ἀποδεικνύναι τινὲς δι᾽ ἀπαιδευσίαν· ἔστι γὰρ ἀπαιδευσία, τὸ μὴ γινώσκειν τίνων δεῖ ζητεῖν ἀπόδειξιν, καὶ τίνων οὐ δεῖ· ὅλως μὲν γὰρ ἁπάντων ἀδύνατον ἀπόδειξιν εἶναι· εἰς ἄπειρον γὰρ ἂν βαδίζοι, ὥστε μηδ᾽ οὕτως εἶναι ἀπόδειξιν.

L. 4. c. 4. t. 26. Nos autem nunc, vt impossibile, accipimus simul esse & non esse: atque ex eo principium, hoc principiorum firmissimum esse demonstrauimus. Sunt autem qui per ruditatem, hoc etiam ipsum se demonstrare existiment: est enim ruditas haud nosse quarum rerum demonstratio quærenda sit, & quarum non sit. Etenim omnium omnino demonstrationem esse impossibile est: in infinitum enim progrediendum esset, & neque hoc modo demonstratio est futura.

Τῶν ἀρχῶν δὲ, αἱ μὲν ἐπαγωγῇ θεωροῦνται· αἱ δ᾽ αἰσθήσει· αἱ δὲ ἐθισμῷ τινι· καὶ ἄλλαι δὲ ἄλλως.

L. 1. Eth. c. 7. Principiorum autem alia inductione, alia sensu, alia assuetudine quadam, alia alio modo perspiciuntur.

Ἐκ προγινωσκομένων δὲ πᾶσα διδασκαλία, &c. ἡ μὲν γὰρ δι᾽ ἐπαγωγῆς, ἡ δὲ συλλογισμῷ· ἡ μὲν δὴ ἐπαγωγὴ ἀρχή ἐστι καὶ τοῦ καθόλου, ὁ δὲ συλλογισμὸς, ἐκ τῶν καθόλου· εἰσὶν ἄρα ἀρχαὶ, ἐξ ὧν ὁ συλλογισμὸς, ὧν οὐκ ἔστι συλλογισμός· ἐπαγωγὴ ἄρα.

L. 6. c. 3. Ex præcognitis autem fit omnis doctrina &c. Altera ex inductione fit, altera ratiocinatione: atque inductio quidem principium est vniuersalis, ratiocinatio ex vniuersalibus: sunt igitur principia ex quibus constat ratiocinatio, quorum non est ratiocinatio; ergo inductio.

Les premiers se sont abusez, ne cõsiderant pas que quand de propositiõ en proposition on est remonté iusqu'aux premiers principes, il n'y a plus de demonstration: dautant qu'ils ne peuuent estre demontrez, mais connus seulement par l'induction, sur l'experience du sens & par la lumiere naturelle de l'entendement: laquelle induction n'est pas vne raison par laquelle vne chose comme inconnuë, soit prouuee par vne plus connuë: mais plutost vne declaration de la chose par soy mesme, & vn passage de la chose connuë, par soy, du sens à l'entendement. Car tout ainsi que les couleurs de la plus part des corps opaques ne sont point visibles d'vne propre lumiere qui soit en eux, mais ont besoin de celle du

du soleil, ou de quelque autre clarté pour estre veuz: & que les corps lumineux, comme le soleil, le feu, & quelques certaines pierreries, & vers luisans, sont veuz de leur mesme lumiere. Semblablement il y a des propositions qui ont besoin, pour estre entenduës, qu'on les demonstre par d'autres premieres & plus connuës: & d'autres qui naturellement sont connuës sans aucune preuue ou discours par la seule apprehension & intelligence de leurs termes: & celles là sont les dignitez comme celle-cy: Que le tout est plus grand que sa partie & semblables.

Τὸ δὲ κύκλῳ, καὶ ἐξ ἀλλήλων δείκνυσθαί ἐστι, τὸ διὰ τοῦ συμπεράσματος, καὶ τοῦ ἀνάπαλιν τῇ κατηγορίᾳ τὴν ἑτέραν λαβόντα πρότασιν, συμπεράνασθαι τὴν λοιπὴν, ἣν ἐλάμβανεν ἐν ἑτέρῳ συλλογισμῷ.

Arist. l. 2. prior. c. 5. Circulo autem ex se inuicem probari, est per conclusionem & alteram propositionem, attributione inuersam, concludi reliquam, quæ accepta fuerat in altero syllogismo.

Pour connoistre l'erreur des seconds il faut noter qu'il y a vn certain ordre d'argumenter qu'on appelle circulaire, qui est quand ayant faict vn syllogisme on prend la conclusion pour proposition, & l'vne des propositions simplemẽt conuertie, desquelles on conclud l'autre proposition: comme pour exemple.

Tout ce qui est illuminé circulairement est rond: la Lune est illuminee circulairement: donques la Lune est ronde.

Tout ce qui est rond est illuminé circulairement: la Lune est ronde: donques la Lune est illuminee circulairement.

Ἐν μὲν οὖν τοῖς μὴ ἀντιστρέφουσιν ὅροις, ἐξ ἀναποδείκτου τῆς ἑτέρας προτάσεως γίνεται ὁ συλλογισμός· οὐ γάρ ἐστιν ἀποδεῖξαι διὰ τούτων τῶν ὅρων, ὅτι τῷ μέσῳ τὸ τρίτον ὑπάρχει, ἢ τῷ πρώτῳ τὸ μέσον· ἐν δὲ τοῖς ἀντιστρέφουσιν ἔστι πάντα δεικνύναι δι' ἀλλήλων.

In iis igitur (terminis) qui non conuertuntur ex altera propositione non demõstrata, fit syllogismus: quia non licet per hos terminos demonstrare tertium inesse medio, aut medium primo: in iis verò qui reciprocantur, licet omnia inuicem probare.

Ce progres de syllogismes porte le nom de circulaire par la ressemblãce qu'il a auec le cercle, d'autant que, tout ainsi que, d'vn poinct marqué en circuyant la circonference, on reuient au mesme poinct: de mesme en ce syllogisme il se faict vn passage de propositions à la conclusion, & de la conclusion aux mesmes propositions. Mais il ne se donne point de cercle parfaict, que quãd les termes du syllogisme sont reciproques, se cõuertissant les vns és autres, comme sont ceux-cy, capable de rire: raisonnable, & homme: car ce qui est capable de rire est raisonnable, & homme: & ce qui est homme, est capable de rire & raisonnable: & ce qui est raisonnable, est homme, & capable de rire. Que si les termes ne se conuertissent les vns és autres, il demeure tousiours quelque proposition qui ne peut estre demontree. Mais en quelque sorte que ce soit, il n'y a qu'en la seule premiere mode de la premiere figure, où il se peut faire de trois tels termes six syllogismes au plus, lesquels accomplissent le cercle: car le syllogisme estant faict, trois propositions sont posees: à sçauoir la conclusion & les deux propositions, & trois autres qui sont leurs conuerses, toutes lesquelles sont demontrees par six syllogismes en cette maniere en *Barbara*.

Tout raisonnable est capable de rire,
Tout homme est raisonnable:
Donques tout homme est capable de rire.

Tout homme est capable de rire,
Tout raisonnable est homme:
Dõques tout raisõnable est capable de rire.

Tout raisonnable est homme,
Tout capable de rire est raisonnable:
Donques tout capable de rire est homme.

Tout capable de rire est raisonnable,
Tout homme est capable de rire:
Donques tout homme est raisonnable.

Tout capable de rire est homme,
Tout raisonnable est capable de rire:
Donques tout raisonnable est homme.

Tout homme est raisonnable,
Tout capable de rire est homme:
Dõques tout capable de rire est raisõnable.

Ἐπὶ δὲ τῶν ἔργων φαίνεται ὧδε· βεβρεγμένης τῆς

Arist. l. 2. post. c. 12. t. 65. In ipsis autem natura

γῆς, ἀνάγκη ἀτμίδα γίνεσθαι· τούτου δὲ γενομένου, νέφος· τούτου δὲ γενομένου, ὕδωρ· τούτου δὲ γενομένου ἀνάγκη βρέχεσθαι τὴν γῆν· τοῦτο δ' ἦν τὸ ἐξ ἀρχῆς. ὥστε κύκλῳ περιελήλυθεν· ἑνὸς γὰρ αὐτῶν ὁτουοῦν ὄντος, ἕτερόν ἐστι· κἀκείνου, ἄλλο· καὶ τούτου, τὸ πρῶτον.

operibus sic apparet: madefacta terra, necesse vaporẽ fieri: hoc facto nubẽ: hac facta, aquam: hac facta necesse madefieri terrã: hoc autem erat, quod ab initio sumptum fuit. Quo circa hac in orbem rediũt: nam si quidvis horum sit, alterum est: & si illud, aliud: & si hoc, primum.

Ces circulations de syllogismes sont semblables à la generation de certaines choses naturelles, qui se font, car la terre estant humectee il s'en faict des vapeurs: de ces vapeurs, des nuees: des nuees, la pluie: de la pluie, la terre s'humecte: & de la terre humectee, il s'esleue des vapeurs: & ainsi en retournant tousiours.

Κύκλῳ δ' ὅτι ἀδύνατον ἀποδείκνυσθαι ἁπλῶς, δῆλον· εἴπερ ἐκ προτέρων δεῖ τὴν ἀπόδειξιν εἶναι, καὶ γνωριμωτέρων· ἀδύνατον γάρ ἐστι τὰ αὐτὰ τῶν αὐτῶν ἅμα πρότερα καὶ ὕστερα εἶναι. &c.

Οὐ μὴν ἀλλ' οὐδὲ τοῦτο δυνατόν, πλὴν ἐπὶ τούτων ὅσα ἀλλήλοις ἕπεται, ὥσπερ τὰ ἴδια. &c. ὥστ' ἐπειδὴ ὀλίγα τοιαῦτα ἐν ταῖς ἀποδείξεσι· φανερὸν ὅτι κενόν τε καὶ ἀδύνατον, τὸ λέγειν ἐξ ἀλλήλων εἶναι τὴν ἀπόδειξιν· καὶ διὰ τοῦτο ἐνδέχεσθαι πάντων εἶναι ἀπόδειξιν.

Arist. l. 1. prior. c. 3. Circulo autem non posse demonstrari manifestum: siquidem ex prioribus oportet demonstrationem constare, ac notioribus: fieri enim nequit vt eadem iisdem simul priora, & posteriora sint. &c.

Imo ne fieri quidem hoc potest, nisi in iis, quæ se mutuo consequũtur, vt propria. &c. Quocirca cùm pauca talia sint in demonstrationibus, apparet vanum esse & impossibile, si quis mutuam & reciprocam demonstrationem esse, ideoque omnia demonstrari posse, dicat.

Or ceux là se sont trompez, qui ont estimé qu'on pouuoit tout demontrer par vn cercle de syllogismes: car vn tel ordre de demonstrations est reietté: parce que se faisant de propositions, qui ont desia esté prouuees par la conclusion qu'elles doiuent inferer, il faudroit qu'vne mesme proposition estant mineure, fust premierement connuë: & puis apres venant conclusion, qu'elle fust posterieure de connoissance: comme pour exemple, és deux susdits syllogismes, cette proposition mineure, La Lune est illuminee circulairement, qui est mineure au premier, est conclusion au second. Dequoy il s'ensuiuroit, qu'elle seroit premiere & posterieure de connoissance tout ensemble, & cause & effect: ce qui est impossible & contenant de la contradiction: & principallement en la parfaitte demonstration qui se fait par la cause: cõme il sera declaré par cy apres. Secondement on montreroit par cette circulation vne mesme chose par elle mesme, en commettant le vice qu'on appelle demande du principe, duquel nous parlerons en son lieu: choses qui sont à reietter. Et dauantage quand on pourroit acquerir la science par ce moyen, on ne la pourroit auoir que de fort peu de choses: car il ne se trouue gueres de termes reciproques, se conuertissans les vns és autres. Et partant nous ne pouuons auoir la science de toutes choses par demonstration: mais nous entendons les premiers principes par induction, & par eux nous demontrons les choses, dont nous auons la sciẽce. Et quand de degré en degré nous auons remonté par vn progrez de demonstration iusques au premier principe, il se faut arrester là.

A cecy on peut obiecter, que puis qu'il nous faut demontrer par des choses premierement connuës, & que nostre connoissance vient premierement des sens, il est necessaire que nous demontrions premierement par l'effect connu, la cause qui estoit inconuë: & principalement és choses naturelles, où nous recherchons les causes par leurs effects, qui nous sont plus connus: & que puis apres ayant connu la cause, nous retournions à demontrer par elle l'effect. Au moyen de quoy la demonstration par la cause, n'est qu'vn regrés de celle par l'effect: & partant la demonstration circulaire est bonne. A cela ie responds, qu'il est vray, pourueu qu'on soit d'accord de la verité des propositions du premier syllogisme, & non autrement: car si elle est en doute, on douttera aussi de la conclusion qui en sera deduitte: & par consequent elle ne pourra seruir de principe en vne demonstration, pour prouuer la verité de quelque chose. Et ainsi quand on ne seroit pas d'accord de la verité de cette proposition, Tout homme est raisonnable, cette conclusion, Tout hõme est capable de rire, qu'on en veut inferer, ne pourroit seruir de principe pour montrer que tout raisonnable est capable de rire: car l'inconnu ne peut faire connoistre le connu.

Qu'il

Qu'il ne faut pas demonstrer du subiect d'vne science par les principes d'vne autre science.

CHAPITRE XIII.

Οὐκ ἄρα ἔστιν ἐξ ἄλλου γένους μεταβάντα δεῖξαι· οἷον, τὸ γεωμετρικὸν ἀριθμητικῇ.

Περὶ δὲ τῶν ἀρχῶν λόγον οὐχ ὑφεκτέον τῷ γεωμέτρῃ ᾗ γεωμέτρης· ὁμοίως δὲ καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων ἐπιστημῶν.

Ψευδὴς δὲ λόγος καλεῖται τετραχῶς. &c. ἢ πρὸς τὸ προκείμενον μὲν συμπεραίνηται, μὴ μέντοι κατὰ τὴν οἰκείαν μέθοδον· τοῦτο δ' ἐστὶν, ἐὰν ὁ μὴ ὢν ἰατρικὸς, δοκῇ ἰατρικὸς εἶναι· ἢ γεωμετρικὸς, μὴ ὢν γεωμετρικὸς ἢ διαλεκτικὸς, μὴ ὢν διαλεκτικός· ἄντε ψεῦδος, ἄντε ἀληθὲς ᾖ τὸ συμβαῖνον.

Ἅπαντος δὲ γένους, καὶ αἴσθησις μία ἑνὸς, καὶ ἐπιστήμη.

Δῆλον ἄρα, ὅτι οὐ πᾶν ἐρώτημα, γεωμετρικὸν ἂν εἴη, οὐδ' ἰατρικόν. Οὔτε πᾶν ἄρα ἕκαστον ἐπιστήμονα ἐρώτημα ἐρωτητέον, οὔθ' ἅπαν τὸ ἐρωτώμενον ἀποκριτέον περὶ ἑκάστου· ἀλλὰ τὰ κατὰ τὴν ἐπιστήμην διορισθέντα.

Οὐ γὰρ ἦν ἐξ ἄλλου γένους εἰς ἄλλο γένος διαβῆναι τὰ δεικνύμενα.

Οὐδὲ λύειν ἅπαντα προσήκει, ἀλλ' ἢ ὅσα ἐκ τῶν ἀρχῶν τις ἐπιδεικνὺς ψεύδεται· ὅσα δὲ μὴ, οὔ· οἷον τὸν τετραγωνισμὸν τὸν μὲν διὰ τῶν τμημάτων, γεωμετρικοῦ διαλῦσαι, τὸν δὲ Ἀντιφῶντος, οὐ γεωμετρικοῦ.

Δεῖ γὰρ τὰς ἀρχὰς οἰκείας λαμβάνειν· ἄτοπον γὰρ, εἴ τις βουλόμενος τὸ τρίγωνον, ὡς δυσὶν ὀρθαῖς ἴσας ἔχει δεῖξαι, λάβοι ἀρχὴν ὅτι ἡ ψυχὴ ἀθάνατος· οὐ γὰρ οἰκεία· δεῖ δὲ τὴν ἀρχὴν οἰκείαν εἶναι καὶ συνημμένην.

Arist. l. 1. post. c. 7. t. 56. Non licet igitur ex alio genere in aliud migrantem, demonstrare: vt puta non licet Arithmetices probare problema geometricum.

C. 12. t. 87. De principiis autem disceptatio subeunda non est Geometræ, quà est geometra: similiterque se res habet in aliis scientiis.

L. 8. top. c. 12. Falsa vero argumentatio vocatur quatuor modis. &c. Aut id quidem concludit quod ad propositum pertinet, non tamen secundum propriã methodum: hoc autem est, si argumentatio quæ non est medica, videatur medica: aut videatur esse Geometrica ea quæ non est Geometrica, aut Dialectica ea quæ non est Dialectica: siue verum, siue falsum sit, quod efficitur.

L. 4. metap. c. 2. t. 2. Porro cuiusque generis vnius, & sensus est vnus, & scientia.

L. 1. post. c. 12 t. 86. Constat igitur non omnem interrogationem esse Geometricam, aut medicam. Neque igitur omni interrogatione quisque sciens interrogandus: nec ad omnem interrogationem respondere oportet de quauis re, sed eã quæ illius scientia, quam quisque tenet, finibus continetur.

C. 23 t. 155. Non licebat igitur ex vno genere in aliud genus transferre ea quæ demonstrantur.

L. 1. phy c. 2. t. 11. Nec soluere omnia decet, sed ea tantum quæ ex principijs demonstrans quippiã falso concludit: quæ vero non ita concluduntur, nequaquam soluenda sunt: exempli gratia tetragonismum qui per sequentia fit Geometræ est dissoluere: Antiphontis vero tetragonismum, dissoluere non est Geometræ.

L. 1. magn. moral. c. 1. Sua enim & propria cuiuslibet scientiæ sumenda sunt principia. Absurdum quippe fuerit volenti ostendere triangulum duobus rectis æquales habere angulos, sumere principium eiusmodi, anima est immortalis: neque enim hæc propositio conuenit. Oportet siquidem principium proprium esse rei, de qua agitur, atque coniunctum.

IL est aisé d'entendre maintenant, pourquoy Aristote dit que chaque science se doit contenir au tour de son propre subiect, & qu'il nest pas permis de demonstrer quelque chose du subiect d'vne science par les principes d'vne autre. Car, puis que la demõstration n'est que de l'effect à la cause, ou de la cause à l'effect, & qu'elle se doit faire par des propres principes & immediats, ils ne pourroient estre tels, au respect des subiects de diuerses sciences: cõme pour exemple, il n'est pas licite à l'Arithmetique de demontrer que le cercle n'a point d'angles, car cela est de la quantité continuë, qui appartient au Geometre. Il appelle cela passer d'vn genre d'vne science en vn autre: nommant genre le subiect de la science: ce qu'il faut entendre du subiect formel, comme il le prent au quatriesme liure de sa Metaphysique, où il dit que d'vne science & d'vn sens il n'y a qu'vn genre. De cette regle toutesfois il faut excepter les sciẽces subalternes, dautant qu'on y peut demontrer par les principes des superieures, les conclusions des inferieures: telle que la Medecine est au respect de la Physique: & la perspectiue au regard de la Geometrie, en ce qui concerne les lignes entant que lignes: car au reste ce n'est pas au Geometre de montrer que la ligne droitte est la plus belle, ou contraire à la circulaire. Semblablement il n'appartient pas au Physicien de montrer qu'vne playe circulaire, est plus longue à guarir qu'vne angulaire: dautant que la cause de cela est que la figure circulaire, est plus grande, & qu'elle n'a point d'angles; qui faict que les extremitez estant plus élongnees, elles s'assemblent plus diffici-

lement, de quoy la connoissance appartient au Geometre: & quand le Medecin s'en sert il ne demonstre pas alors cõme Medecin. Il n'est pas licite aussi d'interroger en vne science touchant les choses qui appartiennent à vne autre, ny de conuaincre par autres raisons que celles de la science: & celuy qui en faict profession n'est pas tenu de respõdre aux choses qui ne luy appartiennent pas, ny de disputer contre celuy qui nie les principes de la science. En somme il faut que la demonstration soit par des principes propres, non seulement opposez à communs, mais aussi à estrangers: car autrement Aristote appelle fausse argumentation, celle qui conclud par des principes estrangers à la conclusion, quand on la veut faire passer pour demonstration.

De l'importance d'vne erreur au principe.

CHAPITRE XIIII.

Κράτιστον (ἀρχὴ) τῇ δυνάμει, μικρότατον ὂν τῷ μεγέθει.

Arist. Elench. c. vlt. Principium magnitudine paruum, virtute maximum.

Εἴπερ καὶ τὸ μικρὸν παραβῆναι τῆς ἀληθείας ἀφισταμένοις, γίνεται πόῤῥω μυριοπλάσιον. &c. τὸ ἐν ἀρχῇ μικρὸν, ἐν τῇ τελευτῇ γίνεται παμμεγεθές.

L. 1. De Cœl. c. 5. Paruus exitus à veritate fit hisce qui exorbitarunt, si longe progrediuntur, decies millies maior. Quod in principio paruum est, id in fine valde magnum emergit.

Δοκεῖ οὖν πλεῖον ἢ τὸ ἥμισυ τοῦ παντὸς εἶναι ἡ ἀρχὴ, καὶ πολλὰ ἐμφανῆ γίνεσθαι δι' αὐτῆς τῶν ζητουμένων.

L. 1. Eth. c. 7. Videtur enim principium esse plus quam dimidium totius: & per ipsum multa manifesta fieri eorum, quæ in quæstione posita sunt.

Αἱ γὰρ ἀρχαὶ μεγέθει οὖσαι μικραὶ, τῇ δυνάμει μεγάλαι εἰσί.

L. 5. de generat. animal. c. 7. Principia enim quãuis magnitudine parua sint, tamen facultate sunt magna.

IL paroist par ce que nous venons de dire, & par ce qui a esté traitté iusqu'en ce lieu, que l'importance des principes de la demonstration est telle, qu'il arriue que tout ainsi que d'vn petit grain de semence, & du seul pepin de quelque fruict ayant ietté les racines en terre, il s'en esleue des plantes, qui montent & s'estendent par succession de temps, en vne infinité de branches & de rameaux: de mesme vne faute en vn principe est tousiours suiuie d'vne infinité d'erreurs, qui vont continuellement en augmentant, d'autant plus qu'on s'en esloigne: tellement que de petite qu'elle estoit au commencement, elle se trouue grande à la fin, dautant que le principe bien qu'il soit petit en quantité, est tres grand en vertu. C'est pourquoy Plató disoit qu'il failloit beaucoup discourir & considerer diligemment, pour establir vn principe: par ce qu'estant posé, le reste s'en ensuit. Et partant il faut bien auoir l'œil à ne se mesprendre pas és principes, ny au moyen de la demonstration.

Plat. in Crat.

Des especes de demonstration.

CHAPITRE XV.

Ζητοῦμεν δὲ τέτταρα· τὸ ὅτι, τὸ διότι, εἰ ἔστι, τί ἐστιν· γνόντες δὲ ὅτι ἔστι, τί ἐστι ζητοῦμεν.

Arist. l. 2. post. c. 1. t. 1. Quærimus autem quatuor quod sit, cur sit, an sit, & quid sit. &c. Cum autem nouimus rem esse quærimus quid sit.

Ζητοῦμεν δὲ, ὅταν μὲν ζητῶμεν τὸ ὅτι, ἢ τὸ εἰ ἔστιν ἁπλῶς, ἆρά ἐστι μέσον αὐτοῦ, ἢ οὐκ ἔστιν· ὅταν δὲ γνόντες, ἢ τὸ ὅτι, ἢ τὸ εἰ ἔστιν, ἢ τὸ ἐπὶ μέρους, ἢ τὸ ἁπλῶς, πάλιν τὸ διὰ τί ζητοῦμεν, ἢ τὸ τί ἐστι τότε ζητοῦμεν τί τὸ μέσον. &c.

C. 2. t. 3. Cum autem quærimus quod, aut an sit simpliciter, quærimus vtrum sit medium ipsius, an non sit. Cum autem cognoscentes vel quod sit, vel an sit, siue in parte, siue simpliciter, rursus quærimus cur sit, aut medium.

Τὸ μὲν γὰρ αἴτιον, τὸ μέσον· ἐν ἅπασι δὲ τοῦτο ζητεῖται· ἆρ' ἐκλείπει; ἆρ' ἐστί τι αἴτιον, ἢ οὔ; μετὰ ταῦτα γνόντες ὅτι ἐστί τι, τί οὖν τοῦτ' ἔστι ζητοῦμεν.

T. 5. Nam causa est medium: in omnibus autem hæc quæruntur veluti deficit ne? est ne causa aliqua an non? Post hæc, cum cognouimus esse aliquam causam, quærimus quænam hæc sit.

Ἐπεὶ δὲ ἐπίστασθαι οἰόμεθα, ὅταν εἰδῶμεν τὴν αἰτίαν· αἰτίαι δὲ, τέσσαρες. &c. πᾶσαι αὗται διὰ τοῦ μέσου δείκνυνται.

C. 11. t. 48. Cum autem putemus tunc scire quando causam cognoscimus: causa verò quatuor. &c. omnes hæ per medium ostenduntur.

Εἰδέναι δὲ οὐ πρότερον οἰόμεθα ἕκαστον, πρὶν ἂν λάβωμεν τὸ διὰ τί περὶ ἕκαστον.

L. 2. phys. c. 3. t. 27. Nec prius vnum quodque nosse arbitremur, quam sumpserimus causam propter quam est.

Ὥστε τὸ διὰ τί καὶ εἰς τὴν ὕλην ἀνάγοντι ἀποδίδοται, καὶ εἰς τὸ τί ἐστι, καὶ εἰς τὸ πρῶτον κινῆσαν.

C. 7. t. 72. Causa itaque propter quam ab eo redditur quis & ad materiam, & ad quidditatem, & ad primum mouens, reducit.

Τὸ δὲ, διὰ τί ὁ Μηδικὸς πόλεμος ἐγένετο Ἀθηναίοις; ὅτι εἰς Σάρδεις μετ' Ἐρετριέων ἐνέβαλον.

C. 11. t. 50. Cur autem Medi bellum gesserunt aduersus Athenienses, quia cum Ereriis in Sardeis incursionem fecerunt.

Ὅσων δὲ αἴτιον τὸ ἕνεκά τινος· οἷον, διὰ τί περιπατεῖ; ὅπως ὑγιαίνῃ. διὰ τί οἰκία ἐστίν; ὅπως σώζηται τὰ σκεύη. τὸ μὲν, ἕνεκα τοῦ ὑγιαίνειν· τὸ δὲ ἕνεκα τοῦ σώζεσθαι.

T. 51. Quorum causa id cuius gratiâ, veluti cur deambulat? vt bene valeat: cur domus est? vt seruentur supellectilia. Illud quidem bene valendi gratiâ, hoc vero sanandi gratiâ.

Ὁμοίως δὲ πάντα ἐστὶν, ἢ οὐδὲν τὰ τί ἦν εἶναι.

L. 7. metap. c. 5. t. 21. Omnia suæ quidditates sunt aut nihil.

Ζητεῖται δὲ τὸ διὰ τί ἄλλο ἄλλῳ τινὶ ὑπάρχει. &c. τὸ μὲν οὖν διὰ τί αὐτό ἐστιν αὐτό, οὐδέν ἐστι ζητεῖν· δεῖ γὰρ τὸ ὅτι, καὶ τὸ εἶναι ὑπάρχειν δῆλα ὄντα· λέγω δὲ οἷον ὅτι ἡ σελήνη ἐκλείπει· αὐτὸ δὲ ὅτι αὐτὸς εἷς λόγος, καὶ μία αἰτία ἐπὶ πάντων· διὰ τί ὁ ἄνθρωπος ἄνθρωπος, ἢ ὁ μουσικὸς μουσικός.

C. 17. t. 55. Quæritur autem ipsum propter quid aliud alij insit. &c. Quærere igitur cur ipsum sit ipsum, nihil quærere est: nam inesse & esse manifesta sint oportet, veluti lunam deficere: cum autem ipsum sit ipsum vna ratio vnaque est causa in omnibus, cur inquã homo sit homo, aut musicus musicus.

TOVT syllogisme affirmatif a, comme nous auons dit, sa vertu d'inferer, fondee sur ce principe, Les choses qui sont vnies en vne tierce, sont vnies entre elles: & le negatif sur son opposite: à sçauoir, Les choses qui ne sont pas vnies en vne tierce, ne sont pas vnies entre elles; à cause dequoy, pour connoistre si quelque chose est en celle, dont on la veut demonstrer, il en faut trouuer vne tierce, où l'vne & l'autre soit, qui est ce que nous appellons argument, ou moyen de la demonstration. L'office du moyen, entant que moyen est, de declarer l'adherence d'vn extreme à l'autre, & si c'est pour prouuer qu'elle n'y est pas, il en faut trouuer vne tierce, où l'vne soit, & l'autre non. C'est pourquoy Aristote dit, que toute question qui se faict, est du moyen: c'est à dire, pour sçauoir le moyen d'en connoistre la verité, & en auoir la preuue. Et de faict les quatre questions qu'il pose: à sçauoir, Si la chose est, Ce que c'est, Pourquoy elle est, & Quelle elle est, sont toutes du moyen: car quand nous demandons si l'homme est, ou s'il est capable de rire, c'est demander s'il y a vn moyen qui monstre que l'homme est, & qu'il est capable de rire: & quand nous demandons ce que c'est que l'homme, & pourquoy il est capable de rire; c'est demander, qui est ce moyen, pour le montrer. Dauantage, il est certain que nous ne nous enquestons que des choses, desquelles nous ignorons la cause, & que la cause & le moyen, sont vne chose: & partant toute question est du moyen. Or pource que toute la force de la demonstration consiste en ce moyen, elle en prend sa denomination: & dautant qu'en toute demõstration ce moyen ou argument, c'est, ou la cause par laquelle on demontre l'effect: ou l'effect, par lequel on demontre la cause, il y a de deux sortes de demonstration: l'vne de la cause à l'effect, & l'autre de l'effect à la cause: c'est à dire, l'vne qui prouue la chose qu'on demontre par la cause, & l'autre qui la prouue par l'effect. Aristote dit, qu'il y a quatre causes, & qu'elles sont moyen en la demõstration, c'est à dire, qu'on demontre par chacune d'elles. En quoy il ne faut pas entendre, qu'vne chose puisse estre demontree par toutes ces quatre causes, ny par toutes ensemble, ny par chacune d'elles separément; car nulle chose ne peut estre demonstree, ny par sa cause formelle, ny par sa cause materielle: dautant que ces deux causes constituent l'essence de la chose: & partant sont la cause mesme: & nulle chose ne peut estre demontree par elle mesme, attendu que si cela estoit, on ne chercheroit iamais de moyen pour la sçauoir. C'est pourquoy il ne se dône point aussi de demonstration par le genre, ny par la difference, de la chose qu'on demontre: parce que le genre correspond à la matiere, & la difference à la forme, & constituent l'essence de la chose (comme il sera enseigné en la Metaphysique vniuerselle) ainsi pour exemple, on ne demontre point l'homme par le corps humain, qui est sa matiere: ny par l'ame raisonnable, qui est sa forme: ny par l'animal, qui est son genre: ny par le raisonnable, qui est sa difference. Et partant, ce qu'Aristote a dit, qu'il se faisoit des demonstrations par toutes les causes, ne l'entend pas des causes de la chose qu'on demontre, mais de celles du subiect, duquel on demontre, pour le regard des causes formelles & materielles: car on demontre bien par le corps humain, qui est la matiere de l'hôme, & par l'animal, qui est son genre, la pesanteur,

la grandeur, la sensibilité & semblables qui sont en luy : & par l'ame raisonnable qui est sa forme, ou par raisonnable, qui est sa difference, que la capacité de rire est en luy. Pour cette raison, selon Aristote, la question pourquoy vne chose est, c'est à dire, de l'essence d'vne chose, n'a lieu que quand on demande quelque chose d'vn autre : car si autrement, ce seroit demander vne mesme chose, d'elle mesme, & par consequent, ne rien demander, & vne question nulle ou vaine & puerile pour le moins : comme pour exemple, s'enquerir pourquoy l'homme est animal raisonnable, c'est demander pourquoy l'homme est homme : mais on peut bien demander pourquoy il est Medecin, Grammairien, & semblables: car c'est demander vne chose d'vne autre. Il n'est pas des causes efficientes ny des finales, comme des deux autres : car on peut montrer vne chose par sa propre cause efficiente, & par sa finale. En quoy il faut noter, que les Philosophes posent de deux sortes de causes efficientes, l'vne peut estre nommee efficiente simplement & actiue, dautant qu'elle produit son effect par vne vraye action, ainsi le feu engendré de la chaleur, & le froid de la froideur : l'autre est nommee efficiente par decoulement; comme pour exemple, la forme de la calamite, est cause de la faculté d'attirer le fer qui se trouue en elle : mais parce qu'elle n'en est pas cause materielle, puis qu'elle est forme, ny formelle, dautant que la faculté d'attirer n'est qu'vn accident, qui n'a point d'autre forme que luy mesme qui est forme : car vne forme n'a point de forme : la forme de la calamite n'est pas aussi cause finale de sa faculté : car la fin d'vne faculté consiste en son operation : il s'ensuit qu'elle est cause efficiente, n'y ayant que ces quatre sortes de causes. Et dautant qu'elle ne produict pas cette faculté d'attirer le fer par vne action : ains seulement entant qu'elle decoule d'elle, on l'appelle efficiente par decoulement. La matiere est tout de mesme comme la forme, ditte cause efficiente par decoulement des proprietez qui fluent d'elle : à sçauoir, la pesanteur, la grandeur, la hauteur, & semblables, pour les mesmes raisons que nous auons dittes de la forme : car elle n'est pas cause materielle de la pesanteur, qui est vn accident formel, & par consequent, qui n'a point de matiere, mais c'est le subject où il adhere qui en a : elle n'est pas aussi sa forme, parce qu'elle est matiere, ny sa cause efficiẽte par action, (car la matiere n'est point actiue) & est encores moins cause finale; au contraire, elle est pour les autres choses, & elles sont sa fin. Ie dy donques, qu'il ne se peut rien demonstrer par la cause formelle, ny par la materielle, que certains accidents, qui sont les proprietez des subjects dont elles sont matiere & forme. On demonstre par la cause efficiente simplemẽt ou actiue: à sçauoir, par la positiue; cõme pour exemple, quand on prouue la peste par l'air corrompu en cette sorte: Par tout, ou l'air est corrompu il y a de la peste, L'air est corrompu à Athenes, donques il y a de la peste à Athenes. Et quand nous montrons que la Lune eclipse par l'interposition de la terre entre elle & le Soleil, la demonstration est par la cause efficiente priuatiue. Aristote donne pour exemple de la cause efficiente que les Medes font la guerre aux Atheniens, parce que ceux-cy ont attaqué la ville de Sardes, & en forme ce syllogisme en cette maniere. A ceux qui ont attaqué, on faict la guerre: Les Atheniens ont attaqué les Medes, en faisant la guerre contre ceux de Sardes : donques la guerre se faict aux Atheniens par les Medes. Quand on monstre que quelqu'vn se pourmene, parce qu'il se veut bien porter, la demonstration est par la cause finale, & se faict comme il s'ensuit. Qui se veut bien porter, se pourmene apres souper, Vn tel se veut bien porter, donques il se pourmene apres souper.

Οἷον, διὰ τί οὐκ ἀναπνέει ὁ τοῖχος; ὅτι οὐ ζῷον. εἰ γὰρ τοῦτο τοῦ μὴ ἀναπνεῖν αἴτιον, ἔδει τὸ ζῷον αἴτιον εἶναι τοῦ ἀναπνεῖν. &c. οὐ γὰρ ἅπαν ἀναπνεῖ ζῷον.

Arist. l. 1. post. c. 13. t. 99. Veluti cur non respirat paries? quia non animal. Etenim si hac esset causa respirandi, oporteret animal esse causam respirandi. &c. non enim omne animal respirat.

Il y a de deux sortes de demonstrations par les causes : l'vne est par la cause prochaine, & l'autre par l'eslongnee; comme pour exemple, la demõstration que l'homme est capable de rire, parce qu'il est raisonnable, est par la cause prochaine : car raisonnable, est la cause immediate par decoulement, de la capacité de rire : mais la demonstration que le cheual est corruptible, parce qu'il est animal, est par la cause eslongnee : car animal n'est pas la cause prochaine de la corruptibilité : mais c'est parce qu'il est de matiere subjecte à corruption. Aristote donne pour exemple de la demonstration de la cause eslongnee, celle qui prouueroit qu'vn mur ne respire point, parce qu'il n'est pas animal:
car

car si animal estoit la cause prochaine de respirer, tout animal respireroit : mais cela n'est pas, attendu qu'il y en a plusieurs qui ne respirent point, & que la cause prochaine de respirer, c'est les poulmons : au moyen dequoy, ce qui n'en a point, ne respire point.

Il y a quelque chose qui n'a point de causes, dont neantmoins on ne laisse pas de faire des demonstrations : comme par la cause. Ainsi la Theologie naturelle faict des demonstrations de Dieu, par des raisons & moyens qui ne sont pas distinguez reellement de luy, mais rationellement seulement, selon nostre maniere d'entendre & conceuoir : comme quand nous demontrons de Dieu, qu'il est infiny, parce qu'il est acte pur : car Dieu estant vne essence simple, toutes choses ne sont reellement en luy que son essence.

Κωλύει γὰρ οὐδὲν, τῶν ἀντικατηγορουμένων γνωριμώτερον εἶναι ἐνίοτε τὸ μὴ αἴτιον· ὥστ' ἔσται διὰ τούτου ἡ ἀπόδειξις· οἷον, ὅτι ἐγγὺς οἱ πλάνητες, διὰ τοῦ μὴ στίλβειν.

Πάλιν ὡς τὴν σελήνην δεικνύουσιν, ὅτι σφαιροειδὴς, διὰ τῶν αὐξήσεων· εἰ γὰρ τὸ αὐξανόμενον οὕτω, σφαιροειδὲς· αὐξάνει δ' ἡ σελήνη· φανερὸν, ὅτι σφαιροειδές.

Οὐ γὰρ διὰ τὸ μὴ στίλβειν, ἐγγύς εἰσιν· ἀλλὰ διὰ τὸ ἐγγὺς εἶναι, οὐ στίλβουσιν· οὐ γὰρ διὰ τὰς αὐξήσεις σφαιροειδής ἐστιν· ἀλλὰ διὰ τὸ σφαιροειδὴς εἶναι, λαμβάνει τὰς αὐξήσεις τοιαύτας.

Πάσης γὰρ ἀποδείξεως ἡ ἀρχὴ τὸ τί ἐστιν.

Διόπερ φανερὸν, ὅτι οὐκ ἔστιν ἀπόδειξις οὐσίας, οὐδὲ τοῦ τί ἐστιν ἐκ τῆς τοιαύτης ἐπαγωγῆς.

Ἐπιστήμη τε γὰρ ἑκάστου αὕτη, τὸ τί ἦν ἐκείνῳ εἶναι. &c. ὁμοίως δὲ πάντα ἐστὶν, ἢ οὐδὲν, τὰ τί ἦν εἶναι. &c. ἐκ τε δὴ τούτων τῶν λόγων, ἓν καὶ ταὐτὸ οὐ κατὰ συμβεβηκὸς, αὐτὸ ἕκαστον, καὶ τὸ τί ἦν εἶναι.

Ὥστ' εἴπερ, ἐπιστήμη μὲν, μετὰ ἀποδείξεως· ὧν δὲ ἀρχαὶ ἐνδέχονται ἄλλως ἔχειν, τούτων μὴ ἐστιν ἀπόδειξις· πάντα γὰρ ἐνδέχεται καὶ ἄλλως ἔχειν.

Arist. l.1. post. c.13. t.96. Notius interdum quod nō causa. Itaque ex hoc erit demonstratio : veluti quod planetæ propè, ex eo quod non scintillant.

T.98. Rursus vt ostendunt lunam esse globosam per accretiones. Etenim si quod ita augetur, globosum est, augetur autem luna, perspicuum est esse globosam.

Non enim quia non scintillant sunt propè, sed quiā propè sunt, non scintillant. Quiā non propter accretiones luna est globosa : sed quia est globosa accipit accretiones huiusmodi.

L.1. de anim. c.1. t.11. Omnis enim demonstrationis principium quid est.

L.6. metap. c.1. t.1. Vnde patet ex huiusmodi inductione, neque substantiæ rei, neque ipsius quid est, vllam esse demonstrationem.

C.6. Sciētia enim cuiusque cognitio quidditatis illius est. &c. Omnia suæ quidditates sūt, aut nihil. &c. Patet rem ipsam, & eius quidditatem vnum atque idem non per accidens esse, & scire vnumquodque nihil esse aliud quàm eius quidditatem esse.

L.6. Eth. c.5. Scientia quidem est cum demonstratione : quorum autem principia aliter se habere possunt, eorum non est demonstratio : cuncta enim aliter se habere possunt.

La demonstration par l'effect, c'est quād l'effect de quelque chose nous sert de moyen pour faire nostre preuue : comme pour exemple, quand on demontre que l'homme a des poulmons, parce qu'il respire : que les planettes sont pres de nous, parce qu'elles ne brillent point : que la Lune est ronde, parce que la lumiere croist en rond en elle, & ainsi des semblables : ces demonstrations sont par l'effect : car respirer est vn effect des poulmons : les planettes ne briller point vn effect de ce qu'elles sont pres de nous : & la lumiere croistre en rond en la Lune, vn effect de ce qu'elle est ronde. On vse de la demonstration par l'effect, quand il est plus connu que la cause, suiuant le precepte d'Aristote, qu'il faut proceder en la doctrine, par les choses les plus connuës.

Τὸ δ' ὅτι, διαφέρει καὶ τὸ διότι ἐπίστασθαι, πρῶτον μὲν ἐν τῇ αὐτῇ ἐπιστήμῃ.

Ἔτι, ἐφ' ὧν τὸ μέσον, ἔξω τίθεται, καὶ γὰρ ἐν τούτοις, τοῦ ὅτι, καὶ οὐ τοῦ διότι ἡ ἀπόδειξις. οὐ γὰρ λέγεται τὸ αἴτιον· οἷον διὰ τί οὐκ ἀναπνεῖ ὁ τοῖχος.

Arist. l.1. post. c.13. t.95. Scire autem quod sit & cur sit differunt, primum quidem in eadem scientia.

T.99. Item in quibus medium extrinsecus, ponitur, in his enim demonstratur quod sit, non cur sit : quia non dicitur cum causa, veluti cur non respirat paries.

Outre les deux especes de demonstration de la cause à l'effect, & de l'effect à la cause, quelqu'vn en a mis en auant vne autre tierce : à sçauoir, de l'effect à l'effect ; voulant que quand deux effects procedent d'vne mesme cause tousiours ensemble, sans qu'ils s'entre-soient causes ; que l'vn puisse demontrer l'autre. Il baille pour exemple l'inegalité du poulx, & vne certaine chaleur au malade, desquels la fievre putride est la cause. La demonstration de la cause par l'effect, s'appelle aussi demonstration par le signe, qui est vn nom fort cōuenable : car le signe c'est vne chose laquelle estant connuë, en faict connoistre encores vne autre : comme nous l'auons declaré. Aristote appelle la demonstration par la cause prochaine διότι, & les Latins *propter quid*, ou *cur*, c'est à dire, pourquoy la chose est,

& celle par la cause eslongnee, & par l'effect ὅτι, & les Latins *quia, cur*, ou *quod est*, c'est à dire, que la chose est telle.

Οὔσης δ' ἀποδείξεως, τῆς μὲν καθόλου, τῆς δὲ κατὰ μέρος· καὶ τῆς μὲν, κατηγορικῆς, τῆς δὲ, στερητικῆς.

Arist. l. 1. post. c. 24. t. 160. Cum autem alia sit demonstratio vniuersalis, alia sit particularis: & alia attributiua, alia priuatiua.

La demonstration se diuise aussi en vniuerselle & particuliere, en affirmatiue, & negatiue, en ostensiue, & par l'impossible. La demonstration vniuerselle, c'est celle qui demontre de tout son subject: & la particuliere, celle qui ne demontre que d'vne partie de son subject. L'affirmatiue, celle qui attribue quelque chose au subject: & la negatiue, celle qui l'en oste. La demonstration ostensiue, c'est celle qui de propositions vrayes deduict vne conclusion vraye: celle par l'impossible, qui par le moyen d'vne proposition fausse, & d'vne vraye concedee mene à vne absurdité.

De l'abduction.

CHAPITRE XVI.

Ἀπαγωγὴ δέ ἐστιν, ὅταν τῷ μὲν μέσῳ τὸ πρῶτον δῆλον ᾖ ὑπάρχον· τῷ δὲ ἐσχάτῳ τὸ μέσον, ἄδηλον μὲν ὄν, ὁμοίως δὲ πιστὸν, ἢ μᾶλλον τοῦ συμπεράσματος· ἔτι ἐὰν ὀλίγα ᾖ τὰ μέσα τοῦ ἐσχάτου καὶ τοῦ μέσου· πάντως γὰρ ἐγγύτερον εἶναι συμβαίνει τῆς ἐπιστήμης.

Arist. l. 2. prior. c. 25. Abductio vero est, cum primum medio inesse constat: medium autem postremo inesse quidem ignotum, æque tamen credibile, aut etiã magis quam conclusio. Præterea si pauca sint media postremi & medij: omnino enim accidit vt propius accedamus ad scientiam.

IL y a encores vne autre espece de syllogisme, qui n'est pas demonstration, lequel Aristote nomme abduction: parce qu'il nous approche plus pres de la science que nous n'estions auparauant qu'il fust faict. On peut definir l'abduction estre vn syllogisme qui n'engendre pas la science, mais nous en faict approcher de plus pres qu'auparauant. Il y a deux sortes d'abduction: la premiere, c'est quand nous prouuons la cõclusion par vn syllogisme, dont la mineure n'est pas connuë, mais aussi croyable, ou plus que la cõclusion: comme pour exemple, Tout ce qui est science peut estre enseigné, la Iurisprudence est science, dõques la Iurisprudence peut estre enseignee: car il n'est pas connu que la Iurisprudence soit science. L'autre, c'est quand la mineure inconnuë se prouue par moins de moyens que la conclusion. Aristote donne pour exẽple vn syllogisme que faisoit Hypocrates de Chio, selon que Simplicius le rapporte: Tout ce qui peut estre reduit en droitte ligne, peut estre reduit au quarré, le cercle peut estre reduict en droitte ligne: donques le cercle peut estre reduict au quarré. Mais pour facilité, nous donnerons cet autre exẽple. Tout corps est substance, Tout homme est corps, donques Tout homme est substance: car il y a trois moyens entre l'homme & la substance; à sçauoir, corps, viuant, animal: & entre l'homme & le corps, il n'y a que deux moyens, viuant & animal: comme cela se peut connoistre par cet ordre substance, corps, viuant, animal, homme.

Simpl. in 2. Ph. c. 1.

De la plus excellente demonstration.

CHAPITRE XVII.

Καὶ εἰδέναι δὲ τότε οἰόμεθα ἕκαστον μάλιστα, ὅταν τί ἐστιν ὁ ἄνθρωπος γνῶμεν ἢ τὸ πῦρ· μᾶλλον ἢ τὸ ποιὸν, ἢ τὸ ποσὸν, ἢ τὸ ποῦ.

Arist. l. 7. Metap. c. 1. Scire tum demũ rem quamque putamus maxime cum quid sit homo, aut quid sit ignis, cognoscimus: magisque quàm cùm quale sit, aut quantum, aut vbi intelligimus.

LA demonstration estant, comme il paroist par ce qui a esté dit, l'instrument pour acquerir la science, celle-là est la plus excellente demonstration, qui nous faict sçauoir plus parfaictemẽt. Or non seulemẽt tous les Philosophes qui sçauent vrayemẽt, sont d'accord que les demonstrations par la cause, engẽdrent vne plus parfaitte science, que celles par l'effect; mais aussi tous ceux qui pensent sçauoir, se tiennent asseurez de sçauoir vne chose, quand ils estiment connoistre sa cause. Et partant entre les demonstrations celles par la cause sont plus excellentes que les autres, qui ne sont que par l'effect. Et entre celles par les causes, les mesmes Philosophes consentent que c'est la forme qui demontre plus parfaittement: & partant, que la demonstration par elle, est la plus excellente de toutes. Cette forme est celle du subject, auquel la proprieté qu'on demontre adhere: de la-

de laquelle proprieté, elle est cause efficiente par decoulement : comme pour exemple, quand on demontre par le raisonnable, que l'homme est capable de rire; la demonstration est par la cause formelle de l'homme : laquelle cause formelle de l'homme, est cause efficiente par decoulement de la capacité de rire, qui est proprieté de l'homme.

La cause qui faict meriter le nom de plus excellente demonstration à celle qui se dõne par vne telle cause formelle, c'est parce que l'effect (qui est la proprieté) en decoulant, il y est perpetuellement & inseparablement conjoinct sans pouuoir iamais estre autrement. La cause materielle est bien aussi cause efficiente par decoulement comme la formelle, de certaines proprietez, telles que sont la quantité & semblables qui en fluent, & n'en sont iamais separees, non plus que les proprietez de la formelle; & partant ils y sont continuellement, & perpetuellemẽt aussi. Toutesfois parce qu'ils semblent n'en decouler pas immediatement, ains par le moyen de la forme : ou bien que ce n'est pas selon qu'elle est vne telle matiere, mais comme premiere matiere, & consequemment commune aux choses naturelles, (ainsi qu'il est montré en la Physique :) au moyen dequoy, la demonstration n'est pas par vn principe si propre ny immediat, que par la forme : joinct que d'ailleurs la forme est plus noble que la matiere : à cause de cela la demonstration par la cause formelle, est plus excellente que par la matiere. Il paroist que les demonstrations par la cause efficiente par action, & par la finale, ne sont pas si excellentes que par la formelle, & par la materielle : parce qu'outre qu'elles ne sont pas internes, au subject duquel on demontre, comme est la formelle, & la materielle, la necessité dont les proprietez s'ensuiuent des causes materielles & formelles, est simple purement sans aucune supposition : là où l'efficiente actiue & la finale, sont auec supposition, que ce qui est requis, pour l'effect soit posé & tout empeschement osté. A cause dequoy nous concluons tousiours du raisonnable la capacité de rire : mais non tousiours que le feu estant approché du bois, il le brusle, ny que l'homme suyue ce qui luy est bon. Il sera à propos de noter en cet endroict, que si l'agent en produisant vne chose, produict aussi immediatement les proprietez de la chose au mesme instant qu'il la produict, ainsi que quelques vns estiment : comme pour exemple, si la cause efficiente de l'aimant produisoit la vertu qu'a l'aimant d'attirer le fer en produisant l'aimant : & que cette vertu ne fust point produitte en l'aimant par luy mesme, ains par l'engendrant : en ce cas, les demonstrations que nous appellons par la cause formelle, & par la materielle, seroient demonstrations par la cause efficiente actiue : & ne se trouueroit point de demonstration par la cause formelle efficiente, par decoulement, ny par la materielle, attendu qu'elles ne seroient point : ains seulement par l'efficiente productiue & par la fin, & par le signe, ou effect : car la capacité de rire ne decoulera pas du raisonnable, si Dieu cree immediatement la capacité de rire en creant le raisonnable : ny tout de mesme la quantité ne decoulera pas du corps, si celuy qui engendre le corps, engendre aussi sa quantité. Et cela posé, quand on concluroit par le raisonnable la capacité de rire, ce ne seroit pas par sa cause : mais par vne chose, en inferer vne autre, de laquelle elle est tousiours accompagnee, & sans en pouuoir estre separee naturellement. Et neantmoins vne telle demonstration seroit tousiours la plus excellente, parce qu'elle seroit par vne proprieté conuenant tousiours à la chose, sans en pouuoir iamais estre separee naturellement.

Ἐξ ἀναγκαίων ἄρα συλλογισμός ἐστιν ἡ ἀπόδειξις.

Κατὰ παντὸς μὲν οὖν τοῦτο λέγω, ὃ ἂν ᾖ μὴ ἐπί τινος μὲν, τινὸς δὲ μή : μηδὲ ποτὲ μὲν, ποτὲ δὲ μή.

Καθόλου δὲ λέγω, ὃ ἂν κατὰ παντός τε ὑπάρχῃ, καὶ καθ' αὑτὸ καὶ ᾗ αὐτό.

Arist. l. 1. post. c. 4. t. 28. Demonstratio igitur est syllogismus ex necessariis.

T. 29. De omni igitur id appello, quod non in aliquo est, in aliquo non est : nec interdum est, interdum non est.

T. 36. Vniuersale autem voco, quod & omni inesse, & per se, & quà id ipsum est.

Nous pouuons dire selon Aristote, que la plus excellente demonstration, & qu'il appelle demonstration simplement, est celle dont les propositions sont extrememẽt necessaires. Et cela se rapporte de poinct en poinct, à ce que nous venõs de dire : car il veut que les propositions pour estre extremement necessaires, soient vniuerselles. Mais d'autant qu'il auoit dit au premier liure des Analytiques prieures, que la proposition vniuerselle est celle dont l'attribut est enoncé de tout le subject, & qu'vne proposition pourroit estre vniuerselle de cette sorte, sans estre necessaire, ny extremement necessaire,

comme pour exemple cette proposition, Tout homme est blanc, n'est pas necessaire: ains seulement contingente, bien qu'elle soit vniuerselle. Il adiouste au premier liure des Analytiques posterieures, encores d'autres conditions à l'vniuersel, pour rendre la proposition extremement necessaire, & le definit en cette sorte. L'vniuersel c'est ce qui est attribué à tout le subject par soy, & selon que le subject est tel. En quoy il entend par estre attribué à tout le subject, conuenir à chaque chose contenuë soubs luy en tout tẽps, & non seulement à quelqu'vn, & quelquesfois, & non tousiours. Pour sçauoir ce qu'il entend par estre attribué au subject par soy, & selon qu'il est tel, il faut noter qu'il pose de quatre sortes d'attribution par soy.

Καὶ ὅσοις τῶν ἐνυπαρχόντων αὐτοῖς, αὐτὰ ἐν τῷ λόγῳ ἐνυπάρχουσι, τῷ τί ἐστι δηλοῦντι· οἷον, τὸ εὐθὺ ὑπάρχει γραμμῇ καὶ τὸ περιφερὲς, καὶ τὸ περιττὸν καὶ ἄρτιον ἀριθμῷ.

Arist. l. 1. post. c. 4. t. 31. Item ea quæ attributis suis insunt in oratione declarante quid sit: vt rectum & curuum inest lineæ, & impar ac par numero.

Ἔτι ὃ μὴ καθ' ὑποκειμένου λέγεται ἄλλου τινός· οἷον τὸ βαδίζον, ἕτερόν τι ὂν, βαδίζον ἐστὶ, καὶ λευκόν· ἡ δ' οὐσία καὶ ὅσα τόδε τι σημαίνει οὐχ ἕτερόν τι ὄντα, ἐστὶν ὅπερ ἐστί. τὰ μὲν δὴ μὴ καθ' ὑποκειμένου, καθ' αὑτὰ λέγω· τὰ δὲ καθ' ὑποκειμένου, συμβεβηκότα.

T. 33. Præterea per se appello quod non dicitur de vllo alio subiecto; vt ambulans, cũ aliud quiddam sit, ambulans est, & albũ: substãtia vero, & quæcũque hoc aliquid significant, non aliud quiddam sunt quam id quod sunt: quæ igitur de subiecto non dicuntur, per se: quæ vero de subiecto dicuntur, accidentia voco.

Ἔτι δ' ἄλλον τρόπον, τὸ μὲν δι' αὑτὸ ὑπάρχον ἑκάστῳ, καθ' αὑτό· τὸ δὲ μὴ δι' αὑτὸ, συμβεβηκός· οἷον εἰ βαδίζοντος ἤστραψε, συμβεβηκός· οὐ γὰρ διὰ τὸ βαδίζειν ἤστραψεν, ἀλλὰ συνέβη, φαμὲν, τοῦτο. εἰ δὲ δι' αὑτὸ, καθ' αὑτό· οἷον εἴ τις σφαττόμενος ἀπέθανε, καὶ κατὰ τὴν σφαγὴν, ὅτι διὰ τὸ σφάττεσθαι, ἀλλ' οὐ συνέβη σφαττόμενον ἀποθανεῖν.

T. 4. Alio præterea modo, quod propter se inest vnicuique per se est: quod non propter se, accidens: vt si ambulante aliquo fulgurauit, accidens est: non enim propter ambulationẽ fulgurauit: sed dicimus, hoc accidit: si verò propter se, per se inest: vt si quis iugulatus interiit & per iugulationem: quoniam ideo periit, quia iugulatus est: non autem accidit iugulatum interire.

Καθ' αὑτὰ δὲ ὅσα ὑπάρχει ἐν τῷ τί ἐστι· οἷον, τριγώνῳ γραμμὴ, καὶ γραμμῇ στιγμή· ἡ γὰρ οὐσία αὐτῶν ἐκ τούτων ἐστὶ, καὶ ἐν τῷ λόγῳ τῷ λέγοντι τί ἐστιν, ἐνυπάρχει.

T. 36. Per se autem voco quæcunque insunt in attributione declarante quid est, vt triangulo inest linea, & lineæ punctum: essentia namque ipsorum ex his est, & in oratione quid est dicente insunt.

L'attribution par soy est de quatre sortes, & est opposee à l'attribution par accident, qui se dit aussi en plusieurs manieres. La premiere sorte d'attribution par soy, c'est quand l'attribut est l'essence ou definition du subject, ou vne partie d'icelle: comme pour exemple en cette enonciation, L'homme est animal raisonnable; & en cette autre, L'homme est raisonnable; car animal raisonnable est l'essence ou definitiõ de l'homme, & raisonnable, en est vne partie. La secõde maniere d'attribution par soy, c'est quand l'attribut est la proprieté du subject, ou que le subject est de la definitiõ de l'attribut; cõme pour exẽple en cette enonciation, Tout raisonnable est capable de rire: car capable de rire, est proprieté de raisonnable: & raisonnable est de la definition de capable de rire. A ces deux sortes d'attribution par soy, est opposee cette attribution par accident, qui aduient, quand quelque chose est attribuee au subject, qui n'est ny sa definition, ny sa proprieté: comme pour exẽple, en cette enonciation, l'Animal est blanc. La troisiesme sorte d'attributiõ par soy c'est toute enonciation, par laquelle nous disons, que quelque substance existe: comme pour exemple, L'homme est, ou l'hõme est estant: car c'est vne mesme chose. Et à l'opposite, l'attribution par accident, c'est l'enonciation qui dit, que quelque accident existe: comme pour exemple, Le blanc chemine. La quatriesme maniere d'attribution par soy, c'est quand le subject est cause efficiente par action, ou cause finale de l'attribut, ou l'attribut du subject: comme pour exemple, Le Soleil engendre les animaux, L'eclipse est vne oppositiõ de la terre entre le Soleil & nous, L'assassiné est mort par assassinat, La peste est engendree par la corruption de l'air, Ce qui est bon est aymé, & semblables. A l'opposite l'attribution par accident, c'est quand le subject n'est pas cause de l'attribut, ny l'attribut du subject: comme pour exemple, Socrates cheminant, il a esclairé: car cheminer n'est pas la cause d'esclairer.

Τὸ καθ' αὑτὸ δὲ, καὶ ᾗ αὐτὸ, ταὐτόν.

Ὅ τοίνυν τὸ τυχὸν πρῶτον δείκνυται δύο ὀρθὰς ἔχειν, ἢ ὁποιονοῦν ἄλλο, τούτῳ πρώτῳ ὑπάρχει καθόλου· καὶ ἡ ἀπόδειξις καθ' αὑτὸ τούτου καθόλου ἐστί.

Δεῖ δὲ ἀεὶ τὸ αἴτιον ἑκάστου τὸ ἀκρότατον ζητεῖν, ὥσπερ καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων (οἷον ἄνθρωπος οἰκοδομεῖ, ὅτι οἰκοδόμος· ὁ δ' οἰκοδόμος κατὰ τὴν οἰκοδομικήν· τοῦτο τοίνυν πρότερον τὸ αἴτιον, καὶ οὕτως ἐπὶ πάντων.) ἔτι τὰ μὲν γένη, τῶν γενῶν· τὰ δὲ καθ' ἕκαστα (οἷον ἀνδριαντοποιὸς μὲν, ἀνδριάντος, ὁδὶ δὲ τοῦδί, καὶ τὰς μὲν δυνάμεις, τῶν δυνατῶν. τὰ δὲ ἐνεργοῦντα πρὸς τὰ ἐνεργούμενα.

Arist. ibid. t. 36. Per se autem, & qua ipsum, idem sunt.

T. 37. Quod igitur omne & primum ostēditur duos habere angulos, aut quoduis aliud habere, huic primo inest vniuersaliter: ac demonstratio per se huius vniuersalis.

L. 2. Phys. c. 3. t. 38. Oportet autem semper summam cuiusque rei causam quærere, quemadmodū & in aliis rebus: vt homo ædificat quia est ædificator: ædificator autem est secundum artem ædificādi: hæc igitur causa prior est: atque ita se res habet in omnibus. Præterea oportet generum quærere genera, singularium autem singularia: vt Statuarius est causa statuæ: hic autem statuarius huius statuæ. Ac potestates quidē eorum quæ fieri possunt: agentia verò eorum quæ aguntur.

Voila ce que c'est que par soy, expliqué: reste maintenant la condition que l'attribut conuiēne au subjeɛt selon qu'il est tel, qu'Aristote dit estre la mesme chose que par soy: ce qui est vray le prenant comme il le faut entendre. Pour cet effeɛt il est à noter, que toute attribution par soy l'est immediatement ou mediatement: comme pour exemple, en cette proposition, L'animal est sensible; sensible c'est vne attribution par soy immediate: car sensible conuient à l'animal de soy mesme selon qu'il est animal, sans que ce soit par le moyen d'vn autre. Et en cette enonciation, L'homme est sensible; sensible est attribué par soy: mais il ne conuient pas à l'homme immediatement & entant qu'il est homme: mais par le moyen d'vn autre, à sçauoir animal. Et partant par soy est plus ample, que selon qu'il est tel: car tout attribut par soy n'est pas selon que le subieɛt est tel, là où tout attribut qui conuient au subieɛt selon qu'il est tel, est par soy: & ainsi l'attribut conuenir au subieɛt selon qu'il est tel, c'est à dire immediatement, & non par vn autre. Aristote appelle aussi vn tel subieɛt, premier subieɛt de l'attribut, & dit que l'vniuersel est premier: comme en cette proposition, Le raisonnable est capable de rire, capable de rire est attribut par soy de raisonnable selon qu'il est tel, & premier subieɛt; & capable de rire est vniuersel conuenant premierement: & partant la proposition est extremement necessaire, & la demonstration d'vn tel par soy, vniuerselle.

Nous pouuons aussi nommer ces propositions premieres, immediates, & causes de la conclusion, encores en vn autre sens que celuy auquel elles conuiennent à la demonstratiō en general. Car en celles là elles portent le nom de premieres & immediates, parce qu'elles ne dépendent point d'vne science superieure: & en celle cy, c'est dautant que l'attribut est au subieɛt de soy mesme premierement & immediatement, & non par vn autre. Et à l'opposite la proposition non premiere & mediate, c'est celle à laquelle l'attribut est au subieɛt par vn autre, lequel est le moyen de luy faire estre. Ces propositions sont aussi non seulement causes de la conclusion pour le regard de la cōnoissance qu'elles nous en font auoir: mais aussi par ce que le moyen est cause de l'estre de l'attribut: comme pour exemple, Le raisonnable est cause du capable de rire. Et quand les principes de la demonstration sont tels que nous venons de dire, ils ne peuuent estre autres que propres.

Que la demonstration par la cause prochaine est meilleure que par l'eslongnee.

CHAPITRE XVIII.

Ἐοίκασι δὲ αἱ τοιαῦται τῶν αἰτιῶν τοῖς καθ' ὑπερβολὴν εἰρημένοις, τοῦτο δ' ἐστὶ τὸ πλεῖον, ἀποῤῥήσαντα, τὸ μέσον εἰπεῖν· οἷον, τὸ τοῦ Ἀναχάρσιδος, ὅτι ἐν Σκύθαις οὐκ εἰσὶν αὐλητρίδες, οὐδὲ γὰρ ἄμπελοι.

Arist. l. 1. post. c. 13. t. 99. Assimilantur autem huiuscemodi causæ iis quæ dicuntur per hyperbolem, hoc autem est abscedendo, medium illud dicere, quod latius patet quam causa. Quale est illud Anacharsidis, apud Scythas non esse Tybicines, quia nec vites.

IL s'ensuit de ce que nous venons de dire de la plus excellente demonstration, que celle qui se fait par la prochaine cause, est meilleure que celle qui est par l'eslongnee: comme pour exēple, la demonstratiō que les plantes ne respirent point par ce qu'elles n'ont point de poulmon: qui est la cause prochaine de respirer, est meilleure que celle, par ce qu'elles ne sont point animaux, qui est l'eslongnee: dautant que leur verité dépend d'elle mesme

& non des autres. Et puis chacun estime parfaictement sçauoir, quand il connoist par la prochaine cause, auec laquelle l'effect est conioinct immediatemẽt. Aristote compare les demonstrations par la cause eslongnee aux choses qui sont dittes hyperboliquement: par ce que nous parlons plus estenduement qu'il ne conuient: comme pour exemple, au lieu de dire que l'homme respire, par ce qu'il est animal, il suffisoit de dire, parce qu'il a des poulmons: & rapporte à cela la response d'Anacharsis le Scythe: à sçauoir qu'il n'y auoit point de Menestriers en Scythie, par ce qu'il n'y auoit point de vignes: car de là il s'ensuit qu'il n'y a point de vin, & qu'ils ne s'en yurent point. Il est tout de mesme de la demonstration par l'effect, comme de celle par la cause: car elle vaut mieux par le prochain effect que par l'eslongné. La demonstration par la cause prochaine, & principallement par la formelle ou materielle, porte le nom de simple demonstration, & les autres de demonstration en quelque sorte ou selon quelque chose.

Que la demonstration plus vniuerselle est meilleure que la particuliere.

CHAPITRE XIX.

Ὁ εἰδὼς ἕκαστον, ᾗ ἕκαστον ὑπάρχει, μᾶλλον οἶδεν. &c.

Ὥστε ὁ καθόλου εἰδὼς, μᾶλλον ᾗ ὑπάρχει, ἢ ὁ τὸ κατὰ μέρος· βελτίων ἄρα ἡ καθόλου τῆς κατὰ μέρος.

Ἔτι, ὅσῳ ἂν μᾶλλον κατὰ μέρος ᾖ, εἰς τὰ ἄπειρα ἐμπίπτει· ἡ δὲ καθόλου, εἰς τὸ ἁπλοῦν καὶ τὸ πέρας· ἔστι δ' ᾗ μὲν ἄπειρα, οὐκ ἐπιστητά· ᾗ δὲ πεπέρανται, ἐπιστητά· ᾗ ἄρα καθόλου, μᾶλλον ἐπιστητά, ἢ ᾗ κατὰ μέρος· ἀποδεικτὰ ἄρα μᾶλλον, τὰ καθόλου· τῶν δὲ ἀποδεικτῶν μᾶλλον, μᾶλλον ἡ ἀπόδειξις.

Ἔτι, αἱρετωτέρα, καθ' ἣν τοῦτο καὶ ἄλλο, ἢ καθ' ἣν τοῦτο μόνον οἶδεν· ὁ δὲ τὴν καθόλου ἔχων, οἶδε, καὶ τὸ κατὰ μέρος· οὗτος δὲ τὸ καθόλου οὐκ οἶδεν· ὥστε κἂν οὕτως, αἱρετωτέρα εἴη.

Ἡ δ' ἐπιστήμη, τῷ τὸ καθόλου γνωρίζειν, ἐστί. διὸ καὶ εἰ ἐπὶ τῆς σελήνης ὄντες ἑωρῶμεν ἀντιφράττουσαν τὴν γῆν, οὐκ ἂν ᾔδειμεν τὴν αἰτίαν τῆς ἐκλείψεως· ᾐσθανόμεθα γὰρ ὅτι νῦν ἐκλείπει, καὶ οὐ διότι ὅλως· οὐ γὰρ ἦν τοῦ καθόλου ἡ αἴσθησις, οὐ μὴν ἀλλ' ἐκ τοῦ θεωρεῖν πολλάκις τοῦτο συμβαῖνον, τὸ καθόλου ἂν θηρεύσαντες, ἀπόδειξιν εἴχομεν· ἐκ γὰρ τῶν καθέκαστα πλειόνων, τὸ καθόλου, δῆλον.

Τῶν κοινῶν γὰρ αἱ ἐπιστῆμαί εἰσιν.

Arist. l. 1. posterior. c. 24. t. 163. Q[illegible]amque rem, quâ res est, nouit, magis nouit. &c.

Quocirca qui vniuersale nouit, magis nouit, quâ inest, quam qui particulare. Melior igitur est demonstratio vniuersalis quam particularis. &c.

T. 167. Præterea quo magis particularia sunt, eo magis ad infinita declinãt: quæ verò sunt vniuersalia ad simplex & terminum accedũt: sed quæ sunt infinita sciri nequeunt, quæ vero sunt finita, sciri possunt: quæ igitur sunt vniuersalia, magis sciri possunt quàm quæ particularia: ergo vniuersalia sunt magis demonstrabilia: eorum autem quæ sunt magis demonstrabilia, magis est demonstratio. &c.

T. 168. Præterea optabilior est ea demonstratio secundum quam hoc est, aliud nouit, quam ea secundum quam hoc solum nouit: qui vero habet vniuersale nouit etiam particulare. Hic autem non nouit vniuersale: quare etiam ita efficitur vt demonstratio vniuersalis sit optabilior.

C. 31. t. 182. Scientia vero est quia vniuersale cognoscitur: idcirco si supra lunam essemus, & videremus oppositam esse terram, nondum cognosceremus causam defectionis: sentiremus enim lunam nunc deficere, non quamobrem omnino deficiat: quia sensus non est rei vniuersalis: veruntamen ex eo quod videremus sæpe hoc accidere, vniuersali inuestigato demõstrationem haberemus: ex pluribus enim particularibus vniuersale manifestum fit.

L. 10 Eth. c. 10. Rerum enim communium atque vniuersarum sunt scientiæ.

PVIS que la plus excellente demonstration est celle qui demonstre par la cause immediate, la proprieté du subiect, laquelle luy conuient selon qu'il est tel, comme il a esté enseigné; la demonstration vniuerselle est meilleure que la particuliere: parce qu'il n'y a qu'elle qui demontre de cette sorte: car comme pour exemple: la capacité de rire ne conuient pas à quelqu'homme ou à Socrates, selon qu'il est quelqu'homme ou Socrates, mais par ce que quelqu'homme ou Socrates est homme, & que la capacité de rire conuient à l'homme selon qu'il est homme. Et cela est confirmé par ce qu'Aristote a dit, que la demonstration doit estre de principes extremement necessaires, qui ne peuuent estre tels sans estre vniuersels. Secondemẽt la demonstration vniuerselle est meilleure que la particuliere, parce qu'elle est plus de l'estant que le particulier, car elle est de l'vniuersel, lequel est plus estant que le particulier, à cause qu'il est incorruptible: & le particulier ne l'est pas, pour le moins quand aux sensibles inferieurs. Or ainsi que la science de ce qui est plus estant est plus parfaicte, aussi est la demonstration. En troisiesme lieu, la demonstration vniuer-

vniuerselle preserue plus l'entendement d'erreur & de deception que la particuliere : car on sçait plus de choses par l'vniuersel, que par le particulier, & qui connoist l'vniuersel, connoist aussi le particulier, & non l'opposite : dautant que l'vniuersel comprent les particuliers, & non les particuliers l'vniuersel. Et ainsi qui sçait vne proposition vniuerselle, connoist pour le moins quelque particulier actuellement, & en puissance tous les particuliers : comme qui sçait que l'homme est capable de rire, sçait actuellement que Callias ou quelque autre est capable de rire, & en puissance que Socrates, Platon & les autres sont capables de rire : mais qui connoist le particulier ne connoist ny en acte ny en puissance, l'vniuersel : car il ne le contient pas. Et finalement l'infiny ne pouuant estre sceu, les choses qui en approchent le plus, comme sont les particuliers, sont plus difficiles à sçauoir que les vniuerselles, qui s'en eslongnent. Aristote comprent soubs le nom de demonstration particuliere, celle qui est moins vniuerselle, c'est à dire, dont le moyen de la demonstration est moins immediat. Mais ce qu'il dit que l'vniuerselle faict mieux sçauoir, parce qu'elle demonstre du subiect par soy, de la chose demontree, cette perfection luy conuient, entant qu'elle demonstre par la cause prochaine & immediate, & non selon qu'elle est plus vniuerselle; sinon au sens que nous auons dit qu'il prent l'vniuersel és analytiques posterieures. Or par ce qu'Aristote dit ailleurs que la science est par ce que l'vniuersel est cõnu, & que nous auons la demonstration quand l'vniuersel est cõnu : il pourroit sembler qu'il y eust quelque contradiction en Aristote, qui pose vne demonstration particuliere, puis qu'il la compare auec l'vniuerselle, & qu'il s'en ensuit qu'on peut auoir la science de quelque chose particuliere. Mais il n'y a point d'incõuenient en cela, par ce que les demõstratiõs particulieres ont vne proposition vniuerselle, & ne peuuent estre sans cela : & puis il parle alors de l'excellente demonstration, laquelle ne peut estre qu'vniuerselle, pour les raisons que nous auõs dittes. Car au reste il est certain que nous pouuons auoir la science d'vne chose singuliere & d'vne particuliere : comme pour exemple, du soleil & de la lune, & que quelqu'homme, ou bien Socrates, est animal raisonnable, combien que ce ne soit pas par vne cause immediate.

Que la demonstration affirmatiue est plus excellente que la negatiue.

CHAPITRE XX.

Ἔστω γὰρ αὕτη ἡ ἀπόδειξις βελτίων (τῶν ἄλλων τῶν αὐτῶν ὑπαρχόντων) ἡ ἐξ ἐλαττόνων αἰτημάτων, ἢ ὑποθέσεων ἢ προτάσεων· εἰ γὰρ γνώριμοι ὁμοίως· τὸ θᾶττον γνῶναι, διὰ τούτων ὑπάρξει· τοῦτο δ' αἱρετώτερον.

Ἀλλ' ἡ μὲν, εἶναί τι λαμβάνει· ἡ δὲ καὶ εἶναι καὶ μὴ εἶναί τι· διὰ πλειόνων ἄρα· ὥστε χείρων· ἔτι ἐπειδὴ δέδεικται ὅτι ἀδύνατον, ἀμφοτέρων οὐσῶν στερητικῶν τῶν προτάσεων γίνεσθαι συλλογισμόν· ἀλλὰ τὴν μὲν, δεῖ τοιαύτην εἶναι· τὴν δ' ὅτι ὑπάρχει.

Εἰ δὴ γνωριμώτερον, δι' ὃ δείκνυται, καὶ πρότερον· δείκνυται δ' ἡ μὲν στερητικὴ διὰ τῆς κατηγορικῆς· αὕτη δὲ δι' ἐκείνης οὐ δείκνυται· προτέρα καὶ γνωριμωτέρα οὖσα καὶ πιστοτέρα, βελτίων ἂν εἴη.

Ἔτι δὲ, ἐν μὲν τῇ δεικτικῇ καταφατικὴ, ἐν δὲ τῇ στερητικῇ ἀποφατικὴ, ἡ καθόλου πρότασις· ἡ δὲ καταφατικὴ, τῆς ἀποφατικῆς προτέρα καὶ γνωριμωτέρα· διὰ γὰρ τὴν κατάφασιν ἡ ἀπόφασις γνώριμος· καὶ προτέρα ἡ κατάφασις, ὥσπερ καὶ τὸ εἶναι, τοῦ μὴ εἶναι· ὥστε βελτίων ἡ ἀρχὴ τῆς δεικτικῆς, ἢ τῆς στερητικῆς· ἡ δὲ βελτίοσιν ἀρχαῖς χρωμένη, βελτίων.

Arist. l. 1. post. c. 25. t. 171. Esto namque ea demonstratio melior (cum cætera eadem sint) quæ ex paucioribus postulatis, vel hypothesibus vel propositionibus constat: nam si æque nota sunt celerius cognitio per has acquiritur: hoc autem est optabilius. &c.

T. 172. Sed altera sumit esse quidpiam: altera vero, & esse, & non esse quidpiã: per plura igitur fit, proinde deterior. Præterea quia probatum est non posse, cum ambæ propositiones sint priuatiuæ, fieri syllogismum: sed opus esse altera sit huiusmodi, altera verò significet inesse. &c.

T. 173. Si igitur notius & credibilius est esse per quod probatur: probatur autem demonstratio priuatiua per attributiuam: hæc vero per illam non probatur: hæc cum sit prior, & notior, & credibilior, vtique melior est. &c.

T. 174. Vniuersalis autem propositio in ostensiua affirmat, in priuatiua negat: affirmans autem negãti prior & melior: quia per affirmationẽ negatio nota: & prior affirmatio, sicut esse quam non esse: quare melius est principium ostẽsiua quàm priuatiua: quæ verò vtitur melioribus principiis, melior. &c.

Ἔτι καὶ ἀρχοειδεστέρα· ἄνευ γὰρ τῆς δεικνυούσης οὐκ ἔστιν ἡ στερητική.

Ἔοικε τῷ μὲν ἄριστα ἔχοντι ὑπάρχειν τὸ εὖ ἄνευ πράξεως· τῷ δ' ἐγγύτατα διὰ ὀλίγης καὶ μιᾶς· τοῖς δὲ πορρωτάτω, διὰ πλειόνων.

T. 175. Quinetiam ad principij naturam magis accedit, quia priuatiua non est sine ostensiua. &c.

L. 2. de Cæl. c. 12. t. 62. Ei quidem quod optime se habet inesse ipsum bonum sine actione videtur: ei vero quod illi est propinquissimum, per paruam ac vnam: At hisce quæ sunt remotissima, per plures.

LA demonstration affirmatiue est meilleure & plus excellente que la negatiue : par ce que l'affirmatiue a besoin de moins de choses que la negatiue : car encores que l'vne & l'autre se face par trois termes & deux propositions : neantmoins l'affirmatiue n'a besoin que de propositions affirmatiues, & la negatiue d'affirmatiues & negatiues. Or dépendre de plus de choses, c'est dauantage d'imperfection, que dépendre de moins: car cela est tres parfaict, qui n'a besoin d'aucune chose comme Dieu, & ce qui en a le moins affaire approche le plus pres de la perfection, & est d'autant meilleur. A quoy se rapporte le dire d'Aristote, que les choses sont d'autant plus parfaictes, qui atteignent leur souuerain bien auec moins d'actions. Et pour la mesme raison le bien est en Dieu sans aucune action, car il est le bien mesme, & la felicité, & en ce qui luy est le plus proche, par vne action, & aux choses eslongnees, par plusieurs. Cecy se voit aussi arriuer en la nature, qui incline tousiours les choses à leur perfection, par le moins d'actions qui luy est possible, faisant tendre les elementz en leurs lieux par vne droitte ligne, qui est la plus courte de toutes. Cette raison peut estre cõfirmee, par ce que la demonstration negatiue, ne se pouuant faire sans proposition affirmatiue, & l'affirmatiue n'ayant que faire de negatiue, cela montre que la proposition affirmatiue a plus de vertu d'inferer, que la negatiue ; & partant la demonstration qui est faitte, est meilleure, que celle qui vse de la negatiue. Secondement les principes dont vse l'affirmatiue sont meilleurs que ceux desquels la negatiue se sert : par ce que le principe de l'affirmatiue, c'est vne proposition affirmatiue. Or l'affirmation est plus excellente que la negation, dautant que la negation est connuë par l'affirmation, & non l'affirmation par la negation: car on connoist le non estre, par l'estre, & non l'estre, par le non estre: ainsi que cõnoissant la veuë on connoist l'aueuglement, & non la veuë par l'aueuglement. A cause dequoy on appelle l'affirmation mesure de la negation : car alors que ie sçay que l'homme est animal raisonnable, ie sçay qu'il n'est ny beste, ny plante, ny autres semblables: là où quand ie sçay qu'il n'est ny beste, ny plante, ny autres semblables, ie ne sçay pas pourtant ce que c'est. Dauantage, l'affirmation signifie l'estre, & la negation, le non estre: car encores que particulierement on puisse considerer premierement vne chose singuliere n'estre point, que d'estre, toutesfois en general l'estant precede de nature le non estant : attendu que s'il n'y auoit rien, il ne se pourroit rien faire : donques l'affirmation est meilleure que la negation. Or la demonstration est la meilleure qui vse de meilleurs principes, & partant la demonstratiõ affirmatiue qui vse de principes affirmatifs, est meilleure que la negatiue, qui se sert de principes negatifs.

Que la demonstration ostensiue est meilleure, que celle par l'impossible.

CHAPITRE XXI.

LA demonstration ostensiue, soit negatiue, ou affirmatiue, est plus excellẽte que celle qui conduit à l'impossible: par ce que la demonstration conduisant à l'impossible, ne procede que par la fausseté des propositions, & ne peut estre accomplie que par plusieurs syllogismes, dont l'vn est du posterieur au premier, & l'autre du premier au posterieur : & la demonstration ostensiue, procede par la verité des propositions & auec vn seul syllogisme. Secondement, par ce que l'ostensiue est absoluë, & celle par l'impossible tousiours conditionnee (car les propositions sont selon la supposition du defendant) on peut dire que le syllogisme ostensif est par soy directement requis à la science, & que celuy par l'impossible n'est pas necessaire, & n'est ordinairement adioinct, que par quelque defaut de celuy auquel on demõtre son ignorance ou opiniastreté. Mais neantmoins, la demonstratiõ par l'impossible est vtile, à cause non seulement pour les conclusions, ains aussi pour persuader & prouuer les premiers principes : ce qui ne se peut faire par les syllogismes ostensifs : car par ce que les premiers principes sont immediats, ils n'ont point de moyen superieur, par lequel ils puissent estre prouuez: là où en conduisant à l'impossible, on peut monstrer leur verité & contraindre l'entendement d'y consentir : voire mesme il se peut dire qu'en

qu'en tout genre de demonstration, combien que les principes demonstrent la conclusion par la cause & qu'ils soient connus par soy, la force de l'illation est fondee en vertu de la deduction à l'impossible : à sçauoir, qu'il ne se peut faire qu'vne mesme chose soit & ne soit pas tout ensemble: à cause de quoy Auerroès a dit, que sans ce principe posé par Aristote, personne ne peut disputer, philosopher, ou ratiociner.

Des causes pourquoy les demonstrations Mathematiques sont plus faciles, euidentes, & certaines que les autres.

CHAPITRE XXII.

Δῆλον δὲ καὶ ὧδε διὰ τί ὀρθὴ ἡ ἐν ἡμικυκλίῳ. Τὴν δ' ἀκριβολογίαν τὴν μαθηματικὴν οὐκ ἐν ἅπασιν ἀπαιτητέον, ἀλλ' ἐν τοῖς μὴ ἔχουσιν ὕλην.

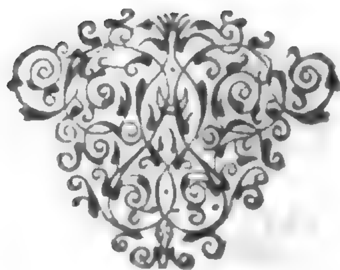
Arist. l. 2. post. c. 11. t. 49. Sed & hoc modo manifestum fiet, cur rectus qui descriptus in semicirculo. &c.
L. 2. metap. c. 3. Mathematicorum autem accurata docendi ratio non in omnibus postulanda est, sed in iis quæ materiam non habent.

LEs demonstrations de la Mathematique sont plus euidentes & certaines que celles des autres sciences, mais non pas pour les raisons que plusieurs ont pensé. Car premierement leur facilité ne vient pas seulement, de ce que la Mathematique ne demontre que par vn genre de cause : à sçauoir par la forme : comme c'est leur opinion, attendu qu'elles font aussi leurs preuues par leur matiere, qui est la quantité intelligible, & par leur cause efficiente : comme pour exemple, au troisiesme d'Euclide probleme 31. ainsi que l'a noté Aristote, la demonstration de l'angle qui se faict au demy cercle qu'on prouue estre droict, par ce qu'il est moitié de deux droicts, est deduite par la cause materielle : car la proportion de la partie ou moitié au tout, est proportion de la matiere à la forme : attendu que selon Aristote, les parties sont la matiere du tout & reduittes à la cause materielle. Le syllogisme s'en faict en cette maniere, Tout angle consistant sur l'arc au demy cercle, est la moitié de deux angles droictz: Toute moitié de deux angles droictz est angle droit: Donques tout angle consistant sur l'arc au demy cercle est angle droit. Secondement le Mathematicien demontre que quelques certains deux angles sont egaux à deux droictz, par ce qu'ils sont faicts par vne ligne droitte, tumbant sur vne autre ligne droitte : & semblablement que quelque angle est droict, par ce qu'il est faict par vne ligne droitte, qui tumbe perpendiculairement en vne autre ligne droitte : lesquelles demonstrations sont du genre de la cause efficiente. Mais la raison de la facilité & euidence des demonstrations Mathematiques, vient de ce que leurs premiers principes par lesquels elles demontrent souuent, à sçauoir leurs definitions & notions communes, sont connuës naturellement, leurs autres moyens aysez, & les demonstrations renduës comme sensibles par l'ayde des figures visibles. Pour ces raisons les termes estant compris facilement, on connoist leur connection si clairemẽt, qu'on n'y peut resister, ioint que leur subiect, qui est la quantité, peut estre apprehendé par plusieurs sens. Et puis d'ailleurs, les causes és Mathematiques, sont aussi connuës ou plus que les effectz ordinairement. Voila d'où vient la falicité & euidence des demonstrations Mathematiques, qui n'est que pour nostre regard & non en soy & selon leur nature: car les choses immaterielles, que considere la Metaphysique, & quelques autres qui appartiennent à la Physique, sont plus connoissables d'elles mesmes. Quant à la certitude des Mathematiques, elle ne vient pas de ce que leur demonstration soit tousiours plus parfaitte, que celle des autres sciences : car le moyen de la parfaitte demonstration qui doit estre la cause de l'estre & la connoissance de la chose demonstree, c'est à dire la definition de la proprieté ou du subiect, ou de l'vne & de l'autre, (comme nous auons dit) ne se trouue pas tousiours és Mathematiques : attendu qu'elles ne considerent pas la nature ny les effectz de la quantité continuë ny discrette, comme fait le Physicien: ains seulement quelques siens accidentz passifs, pour mesurer ses dimensions, & la duree du mouuement des corps celestes. Cela paroist particulierement en la demonstration du premier Theoreme d'Euclide: & secondement en cette celebree demonstration, qui est la trente deuxiesme du premier, où il montre que le triangle a trois angles egaux à deux droictz: car son moyẽ qui est l'angle externe, lequel se faict du costé alongé, & est egal à deux angles qui luy sont opposez, n'est pas cause d'vne telle proprieté en luy, comme il se connoist, en ce qu'encores qu'vn tel angle ne fust point & auparauant qu'il soit fait

le triangle est triangle, & a cette proprieté. A cecy nous pouuons adiouster que les Mathematiques demontrent souuent par l'impossible: en quoy le moyen de la parfaicte demonstration n'a point de lieu.

Et pour le regard des Mathematiques mixtes, l'Astrologue ne se soucie pas de poser ny rechercher de vrayes causes, qui cõsentent auec la nature des choses; mais seulement celles par lesquelles il puisse sçauoir en general & rendre raison de toutes les apparences des corps celestes: establissant quelque fois des choses qui semblent repugner à la droitte raison: comme les eccentiques, les epicycles, le mouuement de trepidation & semblables. Dõques la certitude des Mathematiques n'est pas simplement plus grande que des autres sciences, mais seulement pour nostre regard, à cause de leur euidence; ainsi qu'en la nature, il y a plusieurs accidents connus aussi facilement & certainement que les Mathematiques: comme la chaleur du feu, la lumiere, la froideur & semblables: par ce qu'ils sont fort sensibles. Il se peut dire que la Physique est en quelque sorte plus certaine que les Mathematiques: à sçauoir par ce qu'elle traitte de la substance, qui est plus certaine que l'accident, & pour ce qu'elle est d'vn plus excellent genre de demonstration, faisant sçauoir par les propres causes par lesquelles la chose est, ce que ne fait pas la Mathematique. Et de faict cela paroist quand elles traittent d'vne mesme chose: car le Physicien dit que la terre est ronde: parce que ses parties estant egalement pesantes & appetant egalement d'approcher du centre, elles se pressent & s'assemblent en figure ronde, qui est vne demonstration par la cause: là où l'Astrologue rendant la raison de cette rondeur, pose que c'est par ce que l'eclypse de la Lune qui aduient par son interposition, se faict en rond & circulairement, & ainsi des autres. A cecy n'apporte point de preiudice ce que les Mathematiques sont appellees disciplines par antonomasie, entre toutes les sciences: car ce n'est pas à cause de l'excellence de leur demonstration: mais pour leur tres grande facilité, bel ordre, & merueilleuses connexions de leurs demonstrations entre elles. En quoy elles sont seules qui retiennent la façon & la methode de la science: procedant tousiours par des principes premierement connus, qui est le propre office de la doctrine: car les Mathematiques ne se seruent iamais de rien qui ne soit prouué. Et quand elles veulent enseigner quelque chose, c'est auec ce qu'elles ont desia montré, lequel elles prennent pour concedé & approuué: ce que les autres arts & disciplines n'obseruent pas tousiours, amenant bien souuent en confirmation de leurs preuues, des choses qui n'ont iamais esté demontrees ny expliquees auparauant.

DE LA



DE LA DIALECTIQVE OV LOGIQVE,

LIVRE IIII.

Auquel il est traicté du syllogisme probable.

Du syllogisme probable.

CHAPITRE I.

Ἔνδοξα δὲ, τὰ δοκοῦντα πᾶσιν ἢ τοῖς πλείστοις, ἢ τοῖς σοφοῖς, καὶ τούτοις, ἢ τοῖς πᾶσιν, ἢ τοῖς πλείστοις, ἢ τοῖς μάλιστα γνωρίμοις καὶ ἐνδόξοις.

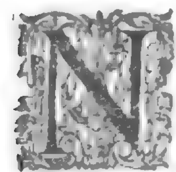
Οὐ γὰρ πᾶσαν πρότασιν, οὐδὲ πᾶν πρόβλημα διαλεκτικὸν θετέον· οὐδεὶς γὰρ ἂν προτείνειε, νοῦν ἔχων, τὸ μηδενὶ δοκοῦν· οὐδὲ προβάλοι τὸ πᾶσι φανερὸν, ἢ τοῖς πλείστοις· τὰ μὲν γὰρ, οὐκ ἔχει ἀπορίαν· τὰ δὲ οὐδεὶς ἂν θείη.

Διαλεκτικὸς δὲ συλλογισμὸς, ὁ ἐξ ἐνδόξων συλλογιζόμενος.

Arist. l. 1. Top. c. 1. Probabilia autem sunt quæ videntur omnibus, vel plerisque, vel sapientibus: atque his, vel omnibus, vel plerisque, vel maximè notis & claris.

C. 10. Nec omnis propositio nec omne problema habetur pro Dialectico: nemo enim mentis compos pro principio sumet quod nemini videtur, nec pro quæstione ponet quod videtur omnibus, aut plerisque: quoniā hæc dubitatione carent: illa verò nemo concesserit.

C. 1. Dialecticus syllogismus qui ex probabilibus concludit.



NOus auons dit au commencement du traicté de la demonstration, que le syllogisme se diuisoit selon sa matiere externe ou obiectiue, que nous appellons en vn mot son materiel, en demõstratif & probable: donques maintenant que nous auons acheué la demonstration, il ne reste plus qu'à venir au syllogisme probable. Le syllogisme probable, c'est celuy qui deduict sa conclusion de propositions probables. Les propositions probables sont celles qui semblẽt telles à tous, à plusieurs, ou aux sages: & de ceux-cy à tous, ou à plusieurs, ou aux plus connus & celebres: comme pour exemple, Si les richesses sont à desirer, S'il est meilleur d'estre pauure que riche, & autres semblables, sont propositions probables: mais non celles qui sont eslongnees de la commune opinion: comme estoit celle de Zenon, que rien ne se mouuoit: car personne ne les prendra s'il n'a faute de iugement: ny celles aussi, dont sont d'accort plusieurs: car celles-cy sont sans doute, & personne ne concedera les autres. Des propositions probables, il y en a qui le sont de soy, & quelques vnes qui sont probables par d'autres. Les probables par soy, ce sont celles qui n'ont que faire d'aucune autre confirmation: dautãt qu'on les approuue aussi tost qu'elles sont proposees, si faute de sens cõmun ou d'equité ne l'empesche: comme pour exemple, Si la Republique est mieux gouuernee par des gens de bien, que par des meschans. Les propositions probables par vn autre, sont celles qui ont besoin d'estre esclaircies par d'autres: comme pour exemple, Si la Republique est mieux gouuernee par vn seul Prince, que par le iugement de la multitude, & semblables.

Πρὸς μὲν οὖν φιλοσοφίαν, κατ' ἀλήθειαν περὶ αὐτῶν πραγματευτέον. διαλεκτικῶς δὲ, πρὸς δόξαν.

φύσει γὰρ εὐθὺς ὑπάρχει, τὰ μὲν ῥᾴω. τὰ δὲ χαλεπώτερα, τῶν ζητουμένων· ὥστε ἂν ἐξ ὧν ἐνδέχεται μάλιστα συμβιβάσῃ, διείλεκται καλῶς.

Arist. l. 1. Top. c. 14. Igitur ad Philosophum secundum veritatem de his tractandum: Dialecticè verò ad opinionem.

L. 8. c. 11. Quæ quæruntur alia naturâ sunt faciliora, alia difficiliora: quapropter si ex propositionibus, quoad eius fieri potuit, maximè probabilibus argumentatus fuerit, scitè disseruit.

Or ainsi que les propositions du syllogisme probable, ne sont pas necessaires, ny tousiours vrayes, pouuãt arriuer qu'elles soient quelquesfois autrement: aussi n'engendre-t'il pas la science certaine, mais incertainement seulement, qui n'est rien qu'opinion: car de

deux propositions incertaines, ou de l'vne certaine & l'autre incertaine, la conclusion qui en est colligee se trouue incertaine; ainsi que de la cause premiere parfaitte, & de la seconde imparfaitte, il s'ensuit vn effect imparfaict: parce que le bien ne vient que d'vne cause accomplie, & le mal de tout defaut. Et ainsi le syllogisme probable n'engendre que l'opinion: mais neantmoins il n'est pas à reietter pour celà: car quelquesfois les raisons probables seruent pour bien entendre les necessaires, & quelquesfois pour les confirmer: ioinct que toutes les disciplines, n'ayant pas tant de certitude les vnes comme les autres en soy ny en leurs parties, il se faut contenter de celle que le subject peut porter; parce que, comme dit Aristote, les choses dont on recherche la connoissance, les vnes estant de leur nature faciles, & les autres difficiles, celuy qui aura argumenté par ce qui est le plus probable, aura bien argumenté.

Du syllogisme au respect d'vn autre.

CHAPITRE II.

CE que nous auons dit iusqu'à cette heure de la Logique est suffisant pour le Philosophe consideré en soy: dautant qu'il n'a pour but que de trouuer la verité, laquelle il cherche auec luy mesme pour le seul contentement de son esprit, sans auoir esgard aux autres. Mais quand il est questiō d'enseigner par escrit ou de viue voix la Philosophie, ou bien de disputer, ou conferer en presence auec quelqu'vn de quelque certain poinct: alors il faut auoir esgard à vne autre personne, & s'y comporter, selon quelque particuliere maniere: de laquelle n'ayant rien dit iusqu'à cette heure, nous en parlerons maintenant.

Ἔστι δὴ τῶν ἐν τῷ διαλέγεσθαι λόγων γένη τέτταρα, διδασκαλικοί, καὶ διαλεκτικοί, καὶ πειραστικοί, καὶ ἐριστικοί.

Arist. Elench. c. 2. Sunt igitur argumentationum, quarum in differendo est vsus, genera quatuor, didascalice, dialectica, tentatiua, & litigiosa.

Aristote diuise l'argumentation, au respect d'vne autre personne, en quatre especes, à sçauoir en Didascalique, en Dialectique, en Tentatiue, en litigieuse; & adiouste puis apres le syllogisme Pseudographe, c'est à dire, de fausse description.

De la Didascalique & methode des sciences.

CHAPITRE III.

Διδασκαλικοὶ μὲν, οἱ ἐκ τῶν οἰκείων ἀρχῶν ἑκάστου μαθήματος, καὶ οὐκ ἐκ τῶν τοῦ ἀποκρινομένου δοξῶν συλλογιζόμενοι· δεῖ γὰρ πιστεύειν τὸν μανθάνοντα. &c. περὶ μὲν οὖν τῶν διδασκαλικῶν καὶ ἀποδεικτικῶν, ἐν τοῖς ἀναλυτικοῖς εἴρηται.

Arist. Elench. c. 2. Didascalicæ, quæ ex propriis cuiusque disciplinæ principiis, non ex respondentis opinionibus concludunt: oportet enim discentem credere. &c. Ergo de didascalicis, & demonstratiuis in Analyticis dictum fuit.

LA Didascolique qui est pour enseigner, tire ses conclusions des propres principes de chaque science & non des choses probables en general, ou selon l'opiniō du disciple: (c'est à dire, non des concessions qu'on tire de luy) car il faut que le disciple croye son precepteur au commencement, & reçoiue les principes qu'il luy propose. De sorte que nous n'auons rien à en dire, outre ce qui a esté traitté en parlant du syllogisme & de la demonstration, sinon pour declarer les methodes des sciences.

Ἐπειδὴ τὸ εἰδέναι καὶ τὸ ἐπίστασθαι συμβαίνει περὶ πάσας τὰς μεθόδους ὧν εἰσιν ἀρχαὶ, ἢ αἴτια, ἢ στοιχεῖα.

Μέθοδον γὰρ ἔχοντες, ῥᾷον περὶ παντὸς τοῦ προτεθέντος ἐπιχειρεῖν δυνησόμεθα.

Arist. l. 1. Phy. c. 1. Quoniam cognoscere ac scire contingit circa omnes methodos quorum sunt principia, & causæ, aut elementa.

L. 1. Top. c. 2. Methodum habentes facile de omni re proposita poterimus argumentari.

Le nom de methode, qui signifie proprement vne certaine voye, & le passage d'vne chose à vne autre, est transferé par metaphore à quelques autres significations: car Aristote l'employe en plusieurs endroits, pour signifier les sciences & disciplines. On le prent aussi pour vne certaine voye, maniere, & ordre conuenable de traitter & enseigner les sciences & les arts, selon laquelle signification nous en traitterons en ce lieu.

Quel-

Quelques vns veulent que la methode des sciences n'importe pas seulemēt la voye & la maniere côuenable d'enseigner les sciences : mais aussi que la vertu d'inferer & de prouuer s'ensuiue de son ordre, qui est, disent-ils, la cause pourquoy Aristote appelle les sciences & les arts methodes : parce qu'il faut que ses enseignements soient liez de sorte que les premiers prouuent les suiuants autant que faire se pourra. Mais pour mon regard i'estime que la methode ne doit point importer la vertu d'inferer : car cela appartiēt à l'argumentation, & particulierement au syllogisme (comme nous l'auons enseigné) mais bien vne telle ordre & disposition entre les choses qu'on enseigne, que la premiere dequoy on traitte, soit propre pour tirer la connoissance & preuue de la seconde, & celle-cy de la troisiesme : & ainsi tousiours autant que la matiere de la science le pourra porter. Selon laquelle disposition des matieres on formera les arguments, pour paruenir pied à pied à la connoissance de ce qui est traitté en la science, iusqu'à ce qu'on l'ait entierement acquise.

Μὴ λανθανέτω δ' ἡμᾶς ὅτι διαφέρουσιν οἱ ἀπὸ τῶν ἀρχῶν λόγοι, καὶ οἱ ἐπὶ τὰς ἀρχάς· εὖ γὰρ καὶ Πλάτων ἠπόρει τοῦτο καὶ ἐζήτει, πότερον ἀπὸ τῶν ἀρχῶν, ἢ ἐπὶ τὰς ἀρχάς ἐστιν ἡ ὁδός· ὥσπερ ἐν τῷ σταδίῳ ἀπὸ τῶν ἀθλοθετῶν ἐπὶ τὸ πέρας, ἢ ἀνάπαλιν.

Arist. l. 1. Eth. c. 4. Neque verò nos lateat aliquid interesse inter rationes quæ à principiis, atque eas quæ ad principia. Rectè enim Plato de hoc dubitabat, & quærebat, vtrùm à principiis an ad principia via esset? quemadmodum in stadio ab iisne qui præsunt certamini ad terminum an contrà.

Ἀρκτέον μὲν γὰρ ἀπὸ τῶν γνωρίμων· ταῦτα δὲ διττῶς· τὰ μὲν γὰρ ἡμῖν, τὰ δὲ ἁπλῶς· ἴσως οὖν ἡμῖν γε ἀρκτέον ἀπὸ τῶν ἡμῖν γνωρίμων.

Enimverò semper est à notis incipiendum: hæc autem duobus modis talia sunt, alia namque sunt nobis, alia simpliciter nota: nobis igitur forsitan ex iis incipiendum est.

Λέγωμεν ἀρξάμενοι πρῶτον ἀπὸ τῶν πρώτων, ὥσπερ εἴρηται, οὐ σαφῶς λεγομένων, ζητοῦντες, ἐπὶ τὸ σαφῶς εὑρεῖν τί ἐστιν εὐδαιμονία.

Moral. Eud. l. 1. c. 7. A primis obscurioribusque exorsi, ad manifestiora progrediemur quid sit fœlicitas vestigaturi.

Ὥσπερ γὰρ ἐν τοῖς ἄλλοις τὸ σύνθετον μέχρι τῶν ἀσυνθέτων ἀνάγκη διαιρεῖν· ταῦτα γὰρ ἐλάχιστα μόρια τοῦ παντός· οὕτω καὶ πόλιν ἐξ ὧν σύγκειται σκοποῦντες, ὀψόμεθα.

L. 1. Polit. c. 1. Quemadmodum enim in aliis rebus compositum vsque ad simplicia & compositionis expertia diuidere necesse est (hæc enim sunt particulæ totius minimæ) sic & si quibus ex partibus constet ciuitas, videamus.

Ἐπεὶ δὲ καὶ ἐν τοῖς ἐλαχίστοις πρῶτον ἕκαστον ζητητέον· πρῶτα δὲ καὶ ἐλάχιστα μέρη οἰκίας, δεσπότης καὶ δοῦλος, καὶ πόσις καὶ ἄλοχος, καὶ πατὴρ καὶ τέκνα· περὶ τριῶν τούτων σκεπτέον ἂν εἴη τί ἕκαστον, καὶ ποῖον δεῖ εἶναι.

C. 3. Quoniam autem primum quidque in vnaquaque re explicanda, vel in minimis quærendum est, ab iisque initium ducendum: prima autem & minima domus partes sunt dominus & seruus, vir & vxor, pater & liberi: de his tribus quid & quale vnū quidque esse debeat considerandum videatur.

La methode est diuisee par quelques vns en naturelle & accidentelle ou artificielle. La naturelle c'est celle qui procede à enseigner les choses par l'ordre où elles se trouuent en nature, & cette methode est de deux sortes: à sçauoir, cōpositiue & resolutiue. La compositiue procede des principes premiers de nature, à ce qui en est constitué iusques aux derniers effects, & des choses simples aux composees: cōme pour exemple, qui considereroit vne maison par la pierre, par la chaux, par les fondements, par les murailles, par le bois, par les portes, par les planchers, & autres parties dont elle est bastie iusqu'à la couuerture. La resolutiue à l'opposite procede des choses qui nous sont les plus connuës, remontant vers les principes, c'est à dire des accidents & des effects aux causes, des choses composees aux simples, commençant de quelque chose moins commune & s'auançant, parce qu'elle y trouue de commun à ce qui est encores plus commun, iusqu'à ce qu'elle trouue le plus commun au dernier degré: c'est à dire qu'elle soit remontee iusqu'aux premiers principes resoluant les choses par ce moyen: comme qui considereroit vne maison par la couuerture, par les murailles, & ainsi en descendant iusques aux fondements, & finalement par la pierre, par la chaux, & par le sable, par les tuilles, par le bois, qui sont les principes de la maison.

Ὅθεν καὶ τῆς μαθήσεως οὐκ ἀπὸ τοῦ πρώτου, καὶ τῆς τοῦ πράγματος ἀρχῆς ἐνίοτε ἀρκτέον, ἀλλ' ὅθεν ῥᾷστ' ἂν μάθοι.

Arist. l. 5. Metap. c. 1. t. 1. Disciplina non à primo ipsoque rei principio interdum inchoanda est, sed vnde facillimè quis discat.

Πέφυκε δ' ἐκ τῶν γνωριμωτέρων ἡμῖν ἡ ὁδὸς καὶ σαφεστέρων, ἐπὶ τὰ σαφέστερα τῇ φύσει καὶ γνωριμώτερα.

L. 1. Phys. c. 1. Hæc autem insita naturâ nobis est via, vt è notioribus nobis magisque manifestis ad notiora naturâ magisque manifesta proficiscamur.

Ἴσως οὖν ἡμῖν γε ἀρκτέον ἀπὸ τῶν ἡμῖν γνωρίμων.

L.1.Eth.c 4. Recte Plato.&c.vt sup. Nobis igitur forsitan ex iis incipiendum est, quæ nobis sunt nota.

Quant à la methode accidentelle ou artificielle, ceux qui la posent, disent que c'est vn ordre à plaisir, dont celuy qui montre les sciences les propose: à cause qu'il luy semble meilleur, ou qu'il est plus proportionné, & s'accommode mieux à l'esprit du disciple qu'il veut instruire. Ces mesmes posent encores entre les deux methodes naturelle & artificielle, vne tierce appellee par eux definitiue, comme moyenne participant à la nature de l'vne & de l'autre, ou bien estant l'vne & l'autre tout ensemble, laquelle propose vne definition, & la diuise quelquesfois en la resoluant, & quelquesfois en composant sans cesse, iusques à ce, disent-ils, qu'elle ait trouué tout ce qui est de l'art & de la science qu'elle traicte: faisant rapporter ces trois methodes aux trois sortes de mouuements naturels simples, à sçauoir du bas en haut, du haut en bas, & au circulaire par vne comparaison fort conuenante: car les choses sont enseignees par le discours qui est vn certain mouuement de l'ame. Mais quant à moy, ie ne trouue pas que ces deux methodes, l'accidentelle ou artificielle, & la definitiue, soient autres que la compositiue & la diuisiue meslees ensemble, ou sans garder l'ordre requis & conuenable aux methodes: à cause dequoy elles sont imparfaittes. Car premierement, pour le regard de l'accidentelle, il est certain que toute science ne peut pas estre bien enseignee selon diuerses methodes, ny ordres à la fantasie de l'enseignant: dautant qu'il y a en chaque science vne methode & vn ordre meilleur, & de plus facile doctrine (comme nous auons dit) lesquels estans peruertis, la methode est defectueuse, bien qu'elle se puisse accommoder à des esprits dereglez; ainsi que quelques mauuaises choses appetees par de certains gousts deprauez (tels qui se trouuent és femmes enceintes) ne sont pas vrayement bonnes, bien qu'elles apparoissent telles à leur appetit. On peut bien pour s'accommoder à la capacité de quelque esprit particulier, changer l'ordre conuenable en general d'enseigner les disciplines, suiuant le precepte d'Aristote, qui apres auoir douté en ses Ethiques, s'il faut donner la discipline morale par la methode compositiue, qu'il appelle des principes, ou par la resolutiue, qu'il nomme vers les principes, il conclud qu'il ne faut auoir esgard à autre chose qu'à commencer par les choses connuës. Et en vn autre endroict, il dit, qu'il faut commencer par où on apprent plus facilement, sans considerer si ce sont les principes de la chose ou non: & pratique cela au second liure de l'ame, où traittant des sens, il parle de celuy de la veuë, comme plus connu, premier que de celuy de l'attouchement, qui est plus general: parce qu'il est commun à tous les animaux. Pour cette mesme raison il parle en l'histoire des animaux, & au liure de leurs parties, premierement de celles de l'homme, que des autres animaux. Mais neantmoins on ne peut changer les methodes: car, comme pour exemple, celuy qui cõmencera la Physique par les corps animez, bien qu'il ne tienne pas le mesme ordre qu'vn autre qui traittera des elemẽts premierement; toutesfois de quelque façon qu'il puisse proceder au reste en la doctrine, ce sera tousiours en resoluant s'il monte vers les principes, ou en composant, s'il descent aux parties inferieures. Et en cela, il paroist, contre l'opinion de quelques vns, qu'il y a difference entre methode & ordre: car l'ordre n'estant qu'vne certaine disposition des choses entre elles, selon le deuant & l'apres pour la commodité ou pour la bien seance, de quelque façon que le Precepteur donne la science, cela est l'ordre qu'il tient en instruisant ses disciples; mais si en cet ordre les matieres ne sont disposees, en sorte que depuis le commencement iusqu'à la fin, la premiere serue à la preuue pour connoistre la seconde, & celle-cy en la troisiesme, cela n'est pas methode, ny par consequent vn bon ordre: car la methode importe de plus que l'ordre és sciences, cette disposition des parties que l'vne serue à la preuue de l'autre, autant que la chose le peut porter. Quant à la methode definitiue elle n'est point methode aussi: car la definition de la chose, dont on traitte pour le moins selon l'explication du terme qui est supposé pour elle, cela est commun à la methode cõpositiue & à la resolutiue, & n'en peut constituer vne tierce à part, n'estant que cõme vn certain proeme au cõmencement de la science, auquel les choses à traitter sont proposees en abbregé.

Ἁπλῶς μὲν οὖν βέλτιον, τὸ διὰ τῶν προτέρων τὰ ὕστερα πειρᾶσθαι γνωρίζειν· ἐπιστημονικώτερον γὰρ τὸ τοιοῦτόν ἐστι.

Ἐπειδὴ τὸ εἰδέναι καὶ τὸ ἐπίστασθαι συμβαίνει περὶ πάσας τὰς μεθόδους, ὧν εἰσιν ἀρχαὶ, ἢ αἴτια, ἢ

Arist.l.6.Top.c.4. Simpliciter melius est conari vt ex prioribus posteriora cognoscantur, quoniam hoc est ad scientiam gignendam magis accommodatum.

Arist.Phys.l.1.c.1. Quoniam cognoscere ac scire contingit circa omnes methodos, quorum sunt principia

στοιχεῖα, ἐκ τοῦ ταῦτα γνωρίζειν· τότε γὰρ οἰόμεθα γινώσκειν ἕκαστον, ὅταν τὰ αἴτια γνωρίσωμεν τὰ πρῶτα καὶ τὰς ἀρχὰς τὰς πρώτας, καὶ μέχρι τῶν στοιχείων· δῆλον ὅτι καὶ τῆς περὶ φύσεως ἐπιστήμης πειρατέον πρότερον διορίσασθαι τὰ περὶ τὰς ἀρχάς· πέφυκε δὲ ἐκ τῶν γνωριμωτέρων ἡμῖν ὁδὸς, καὶ σαφεστέρων, ἐπὶ τὰ σαφέστερα τῇ φύσει, καὶ γνωριμώτερα.

Μὴ ὄντος τοῦ συμπεράσματος, ἡ ἀρχὴ οὐκ ἔσται· καὶ ἐνταῦθα, τὸ τέλος, καὶ τὸ οὗ ἕνεκα· ἀρχὴ γὰρ καὶ αὕτη, οὐ τῆς πράξεως, ἀλλὰ τοῦ λογισμοῦ· ἐκεῖ δὲ τοῦ λογισμοῦ.

Ἐν δὲ ταῖς πράξεσι τὸ οὗ ἕνεκα, ἀρχή· ὥσπερ ἐν τοῖς μαθηματικοῖς αἱ ὑποθέσεις.

Διδασκαλική γε ἡ τῶν αἰτιῶν θεωρητικὴ μᾶλλον· οὗτοι γὰρ διδάσκουσιν οἱ τὰς αἰτίας λέγοντες περὶ ἑκάστου.

pia, aut causa, aut elementa, ex horum cognitione: tunc enim vnamquamque rē scire nos putamus, cum causas primas principiaque prima, & vsque ad elementa cognoscimus: patet & ea quæ ad principia naturalis scientiæ pertinent enitendum prius esse determinare. Hac autem insita nobis est via vt è notioribus nobis magisque manifestis, ad notiora natura magisque manifesta proficiscamur.

L.2.c.9.t.89. Si non sit conclusio, principium non erit: sic & hic finis, & id gratiâ cuius est, non erit aut non est. Est enim & hoc principium non actionis sed cogitationis: ibi autem est cogitationis.

L.7.Eth.c.8. Id autem gratiâ cuius principium est in artibus, perinde vt suppositiones ipsæ in Mathematicis.

L.1.metap.c.2.t.27. Ea aptior est ad docendum quæ magis in causarum consideratione versatur: ij enim docent qui causam cuiusque rei afferunt.

Voila comment il n'y a point d'autres methodes que la compositiue & la resolutiue, qui sont appellees naturelles: parce qu'elles suiuent l'ordre de la nature: la premiere du haut en bas, & la seconde du bas en haut. Entre ces methodes, la compositiue appartient plus proprement à la nature, laquelle procede à la production des choses, commençant des principes, à ce qui en est constitué, & des choses simples aux composees. La resolutiue, c'est celle que nous tenons naturellemēt pour rechercher la connoissance distincte d'vne chose qui n'est connue que confusement: car nostre connoissance ayant sa source & son origine des sens, les accidens, & les choses cōposees, à cause qu'elles sont sensibles, nous sont plustost connues, que les simples, lesquelles ne peuuent estre comprises par le sens. Cette voye est propre pour inuenter les sciences & les arts: car quiconque veut philosopher sans Precepteur, & penetrer par sa propre industrie, des choses soubmises aux sens, à celles qui ne tombent point soubs leur connoissance, c'est à luy à proceder du tout aux parties dont il est composé, & des choses moins vniuerselles aux plus vniuerselles: parce que ce progrés s'accommode le mieux à nostre imbecilité. Aussi Socrates qui faisoit profession de ne rien sçauoir, embrassoit cette methode comme tres-propre à ceux qui commencent à inuenter. Quand il est question de traicter des disciplines desia formees & arrestees, la methode compositiue est la plus propre: car combien qu'en les inuentant, on ait peu proceder des accidents, aux substances, des corps composez & mixtes, aux simples, des inanimez, aux animez, & ainsi iusqu'aux premiers principes de leur constitution: neantmoins cet ordre n'est pas propre à enseigner la doctrine: parce que, selō Aristote, en toute discipline bien instituee, il faut premieremēt traitter des choses vniuerselles & communes, de peur d'estre cōtrainct de les repeter souuent. Et toutesfois és arts & és sciences actiues, on commēce par la fin qu'on se propose: parce qu'encores qu'elle soit la derniere, elle est toutesfois le principe de la connoissance, dautant que toutes choses s'y rapportēt: qui est, ce dit Aristote, parce que la fin a telle raison aux sciences actiues, comme les principes aux contemplatiues. Suiuant cette maniere, il a escrit le liure des mœurs, cōmençant par la felicité, qui est la fin. Mais il faut bien noter que quand Aristote dit, que l'ordre resolutif est vers les principes à l'opposite de la methode compositiue, qui est des principes, il entend des principes qui constituent la chose, desquels se prent puis apres le commencement de l'operation; comme pour exemple, l'ame raisonnable & le corps humain sont les principes, qui constituent l'homme. Et quand il dit que la fin est le principe és choses actiues, il entent le principe de la connoissance: parce qu'on procede de la connoissance de la fin à l'inuention des principes constitutifs de la chose, & à la connoistre: cōme pour exemple, de la connoissance de la felicité morale, on connoist ce qui est propre pour y paruenir. Quelques vns sont d'opinion, qu'il est de l'essence de la methode resolutiue de commencer par la fin: mais quant à moy, ie ne suis pas de cet aduis, dautant que la nature de cette methode consiste, à commencer du moins vniuersel & moins simple, au plus vniuersel & simple: mais c'est la nature de la science actiue, & des arts

qui requierent qu'on les commence par la fin, & non la methode, dont elles sont enseignees: car la fin posee, elles peuuent estre enseignees par l'ordre compositif. Au reste ie ne mets point au nombre des methodes la voye diuisiue, ny la demonstratiue: parce que ne differant point de ces deux, que nous auons posees, ny d'vsage, ny pour le regard de leur fin, il s'ensuit qu'elles sont mesmes: aussi ne diuisons nous que pour connoistre dequoy vn Tout est composé, & pour composer: & quand nous demonstrons, ce ne peut estre que de la cause à l'effect, qui est l'ordre compositif, ou de l'effect à la cause, qui est le resolutif: comme nous l'auons declaré. Tellement qu'il n'y a point d'autres vrayes methodes pour enseigner les disciplines que ces deux que nous auons designees, par vne chacune desquelles on les peut fort bien montrer & apprendre.

Ἅμα δὲ καὶ μᾶλλον ἂν εἴη πιστὰ τὰ μέλλοντα λεχθήσεσθαι, προακηκοόσι τὰ τῶν ἀμφισβητούντων λόγων δικαιώματα· τὸ γὰρ ἐρήμην καταδικάζεσθαι δοκεῖν, ἧττον ἂν ἡμῖν ὑπάρχοι· καὶ δεῖ διαιτητὰς ἀλλ' οὐκ ἀντιδίκους εἶναι, τοὺς μέλλοντας τἀληθὲς κρίνειν ἱκανῶς.

Ἀνάγκη πρὸς τὴν ἐπιζητουμένην ἐπιστήμην, ἐπελθεῖν ἡμᾶς πρῶτον, περὶ ὧν ἀπορῆσαι δεῖ πρῶτον. ταῦτα δ' ἐστίν, ὅσα περὶ αὐτῶν ἄλλως ὑπειλήφασί τινες, κἂν εἴ τι χωρὶς τούτων τυγχάνοι παρεωραμένον. Ἔστι δὲ τοῖς εὐπορῆσαι βουλομένοις προὔργου, τὸ διαπορῆσαι καλῶς· ἡ γὰρ ὕστερον εὐπορία, λύσις τῶν πρότερον ἀπορουμένων ἐστί· λύειν δ' οὐκ ἔστιν ἀγνοοῦντας τὸν δεσμόν. ἀλλ' ἡ τῆς διανοίας ἀπορία δηλοῖ τοῦτο περὶ τοῦ πράγματος· ᾗ γὰρ ἀπορεῖ, ταύτῃ παραπλήσιον πέπονθε τοῖς δεδεμένοις· ἀδύνατον γὰρ ἀμφοτέρως προελθεῖν εἰς τὸ ἔμπροσθεν· διὸ δεῖ τὰς δυσχερείας τεθεωρηκέναι πάσας πρότερον, τούτων τε χάριν, καὶ διὰ τὸ τοὺς ζητοῦντας ἄνευ τοῦ διαπορῆσαι πρῶτον, ὁμοίους εἶναι, τοῖς ποῖ δεῖ βαδίζειν, ἀγνοοῦσι· καὶ πρὸς τούτοις, οὐδ' εἴποτε τὸ ζητούμενον εὕρηκεν, ἢ μὴ γινώσκειν· τὸ γὰρ τέλος τούτῳ μὲν οὐ δῆλον· τῷ δὲ καλῶς προηπορηκότι, δῆλον· ἔτι δὲ βέλτιον ἀνάγκη ἔχειν πρὸς τὸ κρῖναι, τὸν ὥσπερ ἀντιδίκων, καὶ τῶν ἀμφισβητούντων λόγων ἀκηκοότα πάντων.

Arist. de Cœl. l.1. c.10. t.101. Simul autem ea quæ dicentur maiorem fidem habebunt si disceptantium rationum iura prius fuerint audita, minus videbimur indicta causâ damnare. Arbitros enim non aduersarios, oportet esse eos, qui de veritate, vt res postulat, iudicium laturi sunt.

L.3. metap c.1.t.3. Necesse est ad eam, quam quærimus scientiam, ea nos primum percurrere, de quibus dubitare primum oportet: sunt autem hæc ea omnia de quibus quidam aliter senserunt, & si quid præterea ante nos omissum est. Est autem operepretium iis, qui veritatis compotes esse volunt, bene dubitare. Certa enim cognitio, quæ sequitur, solutio est eorũ quæ ante dubitabantur: soluere autem vinculum nemo potest, qui modum ignorat. Sed mentis dubitatio hoc ipsum de re declarat: quatenus enim dubitat, eatenus ei simile quid accidit, atque iis qui ligati sunt. Neutro enim modo fieri potest vt vltra procedatur. Quapropter difficultates omnes ante perspectæ sint oportet: & horum gratiâ, & quia ÿ qui quærunt nisi prius dubitent, similes sunt iis qui ignorant, quonam eundum sit. Accedit quod neque vtrum tandem inuenerint id, quod quæritur necne, cognoscant: neque enim his manifestus est finis, cum interim pateat ei qui antea rectè dubitauit. Præterea melius affectum ad iudicandum necesse est esse eum qui rationes omnes disceptantes quasi aduersarios audiuit.

Selon l'aage, & selon les humeurs, il y en a qui sont plus propres à commencer leurs estudes par vne certaine methode que les autres; & semble que la voye de resolution s'accommode mieux à la ieunesse & aux hommes grossiers: à ceux-là, pource que la chaleur de leur sang, qui est cause que leur imagination est plus viue, les rend plus propres à l'inuention; & à ceux-cy, pource que les accidents sensibles; dont cette methode là commence, ont plus de proportion auec leur esprit: à cause qu'ils sont plus faciles à connoistre. La methode compositiue semble plus propre à l'aage viril: à cause de la force & vigueur qu'a l'esprit alors, pour la contemplation de ce qui est simple & des principes, dont les choses sont composees. Quant à moy, ie me suis seruy, en suiuant Aristote, en tout ce liure, de l'ordre compositiue, le plus que i'ay peu, & procedant des choses generales, pour aller aux plus basses, par les moyennes; afin d'euiter le vice de redire souuent vne mesme chose. I'ay commencé tousiours par la definition de la chose, la faisant suiure de la preuue; parce qu'il me semble que ce chemin est le plus propre pour enseigner & receuoir facilement les sciences. Ce n'est pas que ie ne sçache bien que plusieurs sont d'auis qu'il faut premierement vuider les controuerses de la chose, que d'en establir la definition: & qu'en connoissant ce que la chose n'est pas, c'est vn preparatif, pour sçauoir ce qu'elle est: dautant que de la solution des objections procede la connoissance de la verité. Il me souuient bien aussi qu'Aristote dit, qu'il est neces-

necessaire pour acquerir la science, de courir premierement toutes les choses desquelles on peut douter : à sçauoir, celles dont les autres ont eu des opinions differentes : qu'il faut bien douter, pour connoistre la verité : que la connoissance certaine qui s'ensuit est la solution des choses dont on doutoit auparauant : que personne ne peut deslier vn lien qui ignore le nœud : qu'à celuy qui a des doutes en l'entendement, il arriue quelque chose de semblable, à celuy qui est lié : car l'vn & l'autre ne peut passer outre, à cause de quoy il faut connoistre toutes les difficultez auparauant : & par ce aussi que ceux qui cherchent, s'ils ne doutent auparauāt, sont semblables à ceux qui ignorent où il faut aller : & arriue qu'ils ne peuuent connoistre, s'ils ont trouué la chose qu'ils cherchent ou non ; ne connoissant pas la fin où ils tendent, laquelle est manifeste à celuy qui a premierement douté. Il y a de plus, que celuy là est necessairement mieux disposé à iuger, qui a ouy toutes les raisons des parties aduerses. A cecy se peut rapporter ce que dit le mesme Philosophe ailleurs, Qu'on adiouste plus de foy à la sentence quand le droict de l'vne & de l'autre partie a esté entendu, & semblera moins condamner sans auoir ouy la cause, & qu'il faut que ceux là soient arbitres & non aduersaires, qui doiuent donner le iugement de la verité comme il est requis. Albert le Grand dit sur le premier lieu, que celuy qui ne doute point premierement, erre en deux manieres, à sçauoir au terme & en la voye. Or pour mon regard i'approuue qu'il faut examiner toutes les difficultez & opinions contraires : Mais mon aduis, est qu'il ne faut pas commencer par là, sinon quand il est question d'inuenter les sciences, & non d'enseigner les disciplines : & qu'en ce cas cy, il est meilleur de munir premierement le disciple de la verité de la science & des raisons sur quoy elle est fondee : parce qu'en estant armé, il luy est bien plus aisé de destruire ce qui s'y oppose, & plus aduantageux, que de le mener tout nud au combat : estimant au reste qu'il suffit apres auoir mōtré la chose, de refuter actuellement ce qui y semble contraire, ou laissant les solutions en puissance si prochaine de sortir en acte qu'elles s'y reduisent par maniere de dire d'elles mesmes, quand on opposera quelque difficulté aux resolutions donnees : afin de ne charger point la memoire d'vne multitude de choses qui broüillent l'esprit, & font plus perdre de temps bien souuent, qu'elles ne sont vtiles.

De l'argumentation Dialectique, de la fin du Dialecticien, & de sa difference d'auec le Philosophe & celuy qui enseigne.

CHAPITRE IIII.

Καὶ ἡ διαλεκτικὴ πάσαις ἐπιστήμαις ἐπικοινωνεῖ.

Arist. l. 1. post. c. 11. t. 84. item: At dialectica omnibus scientiis communis est.

Ἡ δὲ διαλεκτικὴ οὐκ ἔστιν οὕτως ὡρισμένων τινῶν, οὐδὲ γένους ἑνός τινος, οὐ γὰρ ἂν ἠρώτα.

t. 85. Dialectica verò ita non est definitorum quorumdam, neque vnius eiusdem generis: alioqui non interrogaret.

Ἐπιχείρημα δὲ, συλλογισμὸς διαλεκτικός· Ἀπόρημα δὲ, συλλογισμὸς διαλεκτικὸς ἀντιφάσεως.

L. 8. Top. c. 11. Epichirema verò syllogismus dialecticus. Aporema syllogismus dialecticus contradictionis.

Ἔστι δὲ φιλοσόφημα μὲν συλλογισμὸς ἀποδεικτικός.

Est autem philosophema syllogismus demonstratiuus.

Οὐ γὰρ οἱ αὐτοὶ σκοποὶ τοῖς τε διδάσκουσιν, ἢ μανθάνουσι, καὶ τοῖς ἀγωνιζομένοις· οὐδὲ τούτοις τε καὶ τοῖς διατρίβουσιν ἀεὶ μετ' ἄλληλον σκέψεως χάριν· τῷ μὲν γὰρ μανθάνοντι θετέον ἀεὶ τὰ δοκοῦντα· καὶ γὰρ οὐδὲ ἐπιχειρεῖ ψεῦδος οὐδεὶς διδάσκειν· τῶν δὲ ἀγωνιζομένων, τὸν μὲν ἐρωτῶντα, φαίνεσθαί τι δεῖ ποιεῖν πάντως· τὸν δ' ἀποκρινόμενον, μηδὲν φαίνεσθαι πάσχειν.

L. 8. cap. 5. Non enim iidem scopi docentibus vel discentibus & contendentibus, neque his ipsis & iis qui semper inter se exercent inquisitionis gratiâ : nam discenti ponenda semper quæ videntur, etenim falsum nemo docere aggreditur : ex iis verò qui contendunt, interrogantem oportet videri omnino aliquid facere, respondentem autem, nihil videri pati.

Καὶ τὸν μὲν καθ' ἑκάστην ἐπιστήμην ἔλεγχον, τοῦ ἐπιστήμονός ἐστι θεωρεῖν, εἴτε μὴ ὢν φαίνεται, εἴτε ἔστι, καὶ διά τι· τὸν δὲ ἐκ τῶν κοινῶν, καὶ ὑπὸ μηδεμίαν τέχνην, τοῦ διαλεκτικοῦ. &c.

Elench. c. 9. Elenchus qui in quaque scientiâ cernitur esse ne videatur, an re vera sit, & quam ob rem, dispicere ad scientem pertinet : qui verò ex communibus sumitur, nec sub vllam artem cadit, ad Dialecticum pertinet. &c.

Ὥστε φανερὸν ὅτι τοῦ διαλεκτικοῦ ἐστι τὸ δύνασθαι λαβεῖν παρ' ὁπόσα γίνεται διὰ τῶν κοινῶν, ἢ ὢν

Itaque perspicuum est Dialectici esse, vt sumere possit, ex quibus per communes propositiones fiat qui ele-

ἔλεγχος, ἢ φαινόμενος ἔλεγχος ἢ διαλεκτικὸς ἢ φαινόμενος διαλεκτικὸς, ἢ πειραστικός.

Νῦν δ' οὐκ ἔστιν ὁ διαλεκτικὸς περὶ γένος τι ὡρισμένον, οὐδὲ δεικτικὸς οὐδενὸς, οὐδὲ τοιοῦτος, οἷος ὁ καθόλου. οὔτε γάρ ἐστιν ἅπαντα ἐν ἑνί τινι γένει.

Ὁ μὲν οὖν κατὰ τὸ πρᾶγμα θεωρῶν τὰ κοινὰ, διαλεκτικός ἐστιν.

Προειλόμεθα οὖν εὑρεῖν τινα δύναμιν συλλογιστικὴν περὶ τοῦ προβληθέντος ἐκ τῶν ὑπαρχόντων ὡς ἐνδοξοτάτων· τοῦτο γὰρ ἔργον ἐστὶ τῆς διαλεκτικῆς καθ' αὑτὴν, καὶ τῆς πειραστικῆς. &c.

Διὰ τοῦτο, οὐ μόνον τὸ λεχθὲν, ἔργον ὑπεθέμεθα τῆς πραγματείας, τὸ λόγον δύνασθαι λαβεῖν· ἀλλὰ καὶ ὅπως λόγον ὑπέχοντες φυλαξώμεθα τὴν θέσιν ὡς δι' ἐνδοξοτάτων ὁμοτρόπως.

chus est, videtur ve elenchus vel Dialecticus, vel qui videtur Dialecticus, vel pirasticus.

C. 11. Non versatur Dialecticus in genere aliquo definito, nec comparatus est ad quidpiam demonstrãdum, nec talis qualis vniuersalis (Philosophus) quia nec sunt omnia in vno aliquo genere.

Qui igitur re vera considerat communia, dialecticus est.

C. 34. Instituimus igitur inuenire quandam facultatem syllogisticam de re ad differendum proposita ex iis quæ quàm maxime probabilia sunt: hoc enim officium est Dialecticæ per se, & pirasticæ.

Non solum quod dictum est, supposuimus esse huius tractationis officium, nempe argumentationem sumere posse: verum etiam vt disputationem sustinẽtes, tueamur thesim simili modo per quàm maximè probabilia.

L'Argvmentation Dialectique selon Aristote discourt & dispute en l'vne & en l'autre part, c'est à dire en affirmant ou niant, & en attaquant ou deffendant tout probleme. Elle vse des propositions probables en soy, de celles qui le sont à l'aduersaire, & qu'on tire de ses concessions: à cause de quoy le syllogisme & la proposition probables, sont nommez Dialectiques. Le Dialecticien employe toutes sortes de principes communs: mais il n'vse point de ceux qui sont propres à quelque science en particulier. Aristote appelle le syllogisme Dialectique ἐπιχείρημα: & quand le mesme syllogisme est tel qui nous rend douteux, laquelle partie de la contradiction nous deuons approuuer, il le nomme ἀπόρημα. Le but du Dialecticien est de discourir facilement à poinct nommé de toutes choses en l'vne & en l'autre part, pour attaquer & deffendre tout probleme Dialectique. Aristote faict differer le Dialecticien d'auec le Philosophe, entre autres choses, en ce que le Philosophe ne cherche la verité qu'auec luy mesme, sans auoir esgard aux autres personnes, & n'vse ordinairement que de la demonstration, laquelle le mesme Aristote nomme φιλοσόφημα, comme estant son vray instrument. A l'opposite, le Dialecticien a tout son exercice contre vn autre. Il dit aussi que le but de ceux qui disputent & de ceux qui s'exercent, est autre que de celuy qui enseigne: par ce que celuy qui apprent doit tousiours conceder ce qui luy apparoist vray, dautant que personne n'entreprent d'enseigner le faux. Mais entre ceux qui disputent pour la contention, il faut que l'argumentant face paroistre d'auoir faict quelque chose, & le respondant, qu'on n'a rien faict contre luy. Aristote appelle l'argumentant interrogeant, par ce qu'auparauant luy, les disputes se faisoient par interrogations & responses, comme cela se peut voir de Socrates en Platon, lequel vse de ces mots, O Cratyle, appelle tu celuy qui sçait bien interroger & respondre quelque autre que Dialecticien: non, mais celuy la mesme.

Du probleme Dialectique.

CHAPITRE V.

Πρότασις δ' ἐστὶν, ἀποφάνσεως τὸ ἕτερον μόριον, ἓν καθ' ἑνός· διαλεκτικὴ μὲν, ἡ ὁμοίως λαμβάνουσα ὁποτερονοῦν.

Διαφέρει δὲ τὸ πρόβλημα, καὶ ἡ πρότασις τῷ τρόπῳ. οὕτω μὲν γὰρ ῥηθέντος, ἆρά γε τὸ ζῷον πεζὸν δίπουν, ὁρισμός ἐστιν ἀνθρώπου; καὶ, ἆρά γε τὸ ζῷον, γένος ἐστὶ τοῦ ἀνθρώπου; πρότασις γίνεται· ἐὰν δὲ, πότερον τὸ ζῷον πεζὸν δίπουν, ὁρισμός ἐστιν ἀνθρώπου, ἢ οὔ; καὶ, πότερον τὸ ζῷον γένος ἐστὶν ἀνθρώπου ἢ οὔ; πρόβλημα γίνεται. ὁμοίως δὲ καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων· ὥστ' εἰκότως ἴσα τῷ ἀριθμῷ τὰ

Arist. l. 1. post. c. 2. t. 13. Propositio autem est enũtiationis altera particula, quæ similiter accipit vnum de vno: Dialectica quidem quæ similiter accipit vtramlibet.

L. 1. Top. c. 4. Iam verò propositio & problema differunt modo: nã si ita dicatur, non ne animal pedestre bipes est hominis definitio? & nonne animal est genus hominis? propositio efficitur: Si verò dicat vtrũ animal pedestre bipes est hominis definitio, an non? & vtrùm animal est genus hominis, an non? problema efficitur, similiterq. de aliis. Meritò igitur paria numero sunt problemata & propositiones: quoniam ex om-

προβλήματα, καὶ αἱ προτάσεις εἰσὶν· ἀπὸ πάσης γὰρ προτάσεως πρόβλημα ποιήσεις μεταβάλλων τῷ τρόπῳ.

ni propositione problemata facies, si modum commutaueris.

Ἔστι δὲ πρότασις μὲν διαλεκτικὴ, ἐρώτησις ἔνδοξος, ἢ πᾶσιν, ἢ τοῖς πλείστοις, ἢ τοῖς σοφοῖς· καὶ τούτοις, ἢ πᾶσιν, ἢ τοῖς πλείστοις, ἢ τοῖς μάλιστα γνωρίμοις, μὴ παράδοξος.

C. 10 Est autem propositio Dialectica interrogatio probabilis aut omnibus, aut plerisque, aut sapientibus: atque his, vel omnibus, vel plurimis, vel nobilissimis, à communi opinione non abhorrens.

Πρόβλημα δὲ ἐστι διαλεκτικὸν, θεώρημα τὸ συντεῖνον ἢ πρὸς αἵρεσιν καὶ φυγὴν, ἢ πρὸς ἀλήθειαν, καὶ γνῶσιν, ἢ αὐτὸ, ἢ ὡς συνεργὸν πρός τι ἕτερον τῶν τοιούτων· περὶ οὗ, οὐδετέρως δοξάζουσιν, ἢ ἐναντίως οἱ πολλοὶ τοῖς σοφοῖς, ἢ οἱ σοφοὶ τοῖς πολλοῖς, ἢ ἑκάτεροι αὐτοὶ ἑαυτοῖς· ἔνια μὲν γὰρ τῶν προβλημάτων χρήσιμον εἰδέναι πρὸς τὸ ἑλέσθαι, ἢ φυγεῖν· οἷον, πότερον ἡ ἡδονὴ ἀγαθὸν, ἢ οὔ; ἔνια δὲ πρὸς τὸ εἰδέναι μόνον· οἷον, πότερον ὁ κόσμος ἀΐδιος, ἢ οὔ; ἔνια δὲ αὐτὰ μὲν καθ' αὑτὰ, πρὸς οὐδέτερον τούτων· συνεργὰ δὲ ἐστι πρός τινα τῶν τοιούτων· πολλὰ μὲν γὰρ αὐτὰ καθ' αὑτὰ οὐ βουλόμεθα γνωρίζειν, ἑτέρων δ' ἕνεκα, ὅπως διὰ τούτων ἄλλο τι γνωρίσωμεν.

C. 11. Problema vero Dialecticum est contemplatio pertinens vel ad electionem, & fugam, vel ad veritatem & cognitionem: idque vel per se, vel quia adiumentum adfert ad aliud quippiam eiusmodi, de quo aut neutram in partem sentiunt, aut multi contra ac sapientes, aut sapientes contra ac multi, aut vtrique dissentiunt ipsi inter se: quorumdam enim problematum cognitio vtilis est ad eligendum aut fugiendũ: veluti vtrum voluptas sit bonum, nec ne? Quorundam verò ad cognoscendum duntaxat: veluti, vtrũ mundus æternus, an non; Quadam autem per se ad neutrum horum, ad torum tamen aliqua conferunt: multa enim sunt quæ nolumus sui ipsorum causa nota facere, sed aliorum causa, vt per hæc aliud quippiam notum faciamus.

Ἔστι δὲ προβλήματα, καὶ ὧν ἐναντίοι οἱ συλλογισμοὶ, (ἀπορίαν γὰρ ἔχει, πότερον οὕτως ἔχει, ἢ οὐχ οὕτως, διὰ τὸ περὶ ἀμφοτέρων εἶναι λόγους πιθανούς) καὶ περὶ ὧν λόγον μὴ ἔχομεν, ὄντων μεγάλων, χαλεπὸν οἰόμενοι εἶναι τὸ διὰ τί ἀποδοῦναι· οἷον, πότερον ὁ κόσμος ἀΐδιος, ἢ οὔ.

Sunt autem problemata & quorum sunt syllogismi contrarii (quia dubitationem continent, vtrum sic habeant an secus, propterea quod in vtramque partem sunt rationes probabiles) & ea de quibus rationem non habemus, cũ magna sint & ardua, putantes difficile esse vt afferatur ratio quam ob rem ita sit: veluti vtrum mundus sit æternus, an non.

Ἔστι δὲ τῶν προτάσεων καὶ τῶν προβλημάτων μέρη τρία· αἱ μὲν γὰρ ἠθικαὶ προτάσεις εἰσὶν, αἱ δὲ, φυσικαὶ, αἱ δὲ, λογικαί· ἠθικαὶ μὲν οὖν αἱ τοιαῦται· οἷον, πότερον δεῖ τοῖς γονεῦσι μᾶλλον πειθαρχεῖν, ἢ τοῖς νόμοις, ἐὰν διαφωνῶσι· λογικαὶ δὲ, πότερον τῶν ἐναντίων ἡ αὐτὴ ἐπιστήμη, ἢ οὔ· φυσικαὶ δὲ πότερον ὁ κόσμος ἀΐδιος, ἢ οὔ.

C. 14. Sunt autem propositionum & problematum partes tres: nam aliæ propositiones sunt ethicæ, aliæ physicæ, aliæ logicæ. Ethicæ eiusmodi, veluti vtrum oporteat parentibus parere potius quàm legibus, si discrepent. Logicæ autem veluti vtrum contrariorum sit eadem scientia, an non. Physicæ verò veluti sit ne mundus æternus, nec ne.

PVISQVE ce que le Dialecticien doit attaquer & defendre est le probleme Dialectique, il faut dire ce que c'est. Le probleme Dialectique est la mesme chose que la proposition Dialectique, & la proposition Dialectique, la mesme chose que la probable, dont nous auons parlé. La proposition Dialectique & le probleme Dialectique, consistent de mesmes termes, & ne different que de maniere: car en la proposition Dialectique il ne se prẽt qu'vne partie de la contradiction en cette sorte, L'animal n'est il pas genre de l'homme? & au probleme on prent l'vne & l'autre partie: comme pour exemple, à sçauoir si l'animal qui a deux pieds est la definition de l'homme ou non? Le monde est il eternel ou ne l'est il pas? Et ainsi on peut faire d'vne proposition Dialectique vn probleme, en changeant la maniere: & partant les propositions & les problemes Dialectiques, sont de pareil nombre. Aristote dit que le probleme Dialectique, c'est vne consideration appartenante à l'electiõ, ou au refus: comme si la volupté est bonne ou non: ou appartenant à la verité & à la connoissance: comme si le monde est eternel ou non: & cela le probleme l'a par soy ou par ce qu'il apporte de l'ayde à quelqu'vne de ces choses, à quoy plusieurs & les sages ne conuiennent en l'vne ny en l'autre part, ou ont vne opinion contraire, ou n'en sont pas d'accord entre eux. Ce qu'Aristote a dit ainsi en general, il l'enseigne apres plus specialement, disant que des problemes les vns sont de choses morales: comme pour exemple, S'il faut plutost obeir au pere & à la mere qu'aux loix, s'ils ne s'accordẽt pas: les autres sont de la nature: cõme, Si le monde est eternel ou non: & les autres de la Metaphysique ou Logique: comme si la science des contraires n'est pas mesme? En somme les problemes sont

propositions qui se peuuent soustenir & debattre en l'vne & l'autre part affirmatiuement & negatiuement, sans qu'on en puisse donner vne raison si pertinente & decisiue qu'il n'y en ait tousiours qui la contrepese & balance : comme pour exemple, si l'honnesteté est preferable à l'vtilité : si les biens de l'ame sont meilleurs que ceux du corps, si la terre se meut, ou si elle est immobile.

> Θέσις δέ ἐστιν ὑπόληψις παράδοξος τῶν γνωρίμων τινὸς κατὰ φιλοσοφίαν· οἷον, ὅτι οὐκ ἔστιν ἀντιλέγειν, καθάπερ ἔφη Ἀντισθένης· ἢ ὅτι πάντα κινεῖται καθ' Ἡράκλειτον· ἢ ὅτι ἓν τὸ ὄν, καθάπερ Μέλισσός φησι· τὸ γὰρ τοῦ τυχόντος ἐναντία ταῖς δόξαις ἀποφηναμένου, φροντίζειν, εὔηθές ἐστιν.

> *Arist. l. 1. Top. c. 11. Thesis autem est præter opinionem sententia alicuius nobilis Philosophi, velut non posse contradici, vt dicebat Antisthenes: aut omnia moueri secundum Heraclitum: aut quodcumque esse vnum, vt ait Melissus: nam cuiusuis contraria opinionibus pronunciatis rationem habere, amentia est.*

Il y a vne espece de probleme qu'Aristote nomme these ou position, qu'on appelle aussi paradoxe : qui est vne opinion ou sentence repugnante à celle qui est receuë communement de tous, ou pour le moins de quelques Philosophes dont la reputation, & l'authorité sont grandes en la Philosophie. De ces paradoxes les vns sont appuyez sur l'opinion de quelque celebre Philosophe, telle qu'estoit celle d'Anthistenes, Qu'il n'y auoit point de contradiction: celle d'Heraclite, Que toutes choses se meuuent: ou de Melisse, Que toutes choses sont vn. Les autres peuuent estre fondez sur quelque raison vraye ou apparēte, telles que sont les sophismes. En quoy il ne faut pas estimer pourtant qu'il soit licite de mettre en question toute opinion contraire à celle qui est receuë communement : ainsi qu'il sera declaré plus particulierement par cy apres.

De la tentatiue.

CHAPITRE VI.

> Ἡ γὰρ πειραστική, ἐστὶ διαλεκτική τις· διὸ καὶ περὶ πάντων ἐπισκοπεῖ καὶ θεωρεῖ, οὐ τὸν εἰδότα, ἀλλὰ τὸν ἀγνοοῦντα, καὶ προσποιούμενον.
>
> Οὐδὲ γὰρ ἡ πειραστικὴ τοιαύτη ἐστὶν, οἵα ἡ γεωμετρία, ἀλλ' ἣν ἂν ἔχοι καὶ μὴ εἰδώς τις.
>
> Διὸ πάντες καὶ οἱ ἰδιῶται τρόπον τινὰ χρῶνται τῇ διαλεκτικῇ καὶ πειραστικῇ· πάντες γὰρ μέχρι τινὸς ἐγχειροῦσιν ἀνακρίνειν τοὺς ἐπαγγελλομένους.
>
> Ἐλέγχουσιν οὖν ἅπαντες· ἀτέχνως γὰρ μετέχουσι τούτου, οὗ ἐντέχνως ἡ διαλεκτική ἐστι.

> *Arist. Elenc. c. 11. Pirastice est Dialectica pars: ideoque de omnibus dispicit atque examinat, non eum qui scit, sed eum qui ignorat & fingit.*
>
> *Pirastice talis non est, qualis Geometria, sed quam habere etiam aliquis indoctus possit.*
>
> *Etiam idiota quodammodo vtuntur Dialectica & pirastica: omnes enim quadamtenus conantur iudicium ferre de iis qui aliquid profitentur.*
>
> *Redarguunt igitur omnes: quia sine arte sunt participes eius in quo dialectica artificiosè versatur.*

L'Argvmentation tentatiue n'a esgard qu'à celuy qu'on experimente sur la science qu'il s'arroge, elle vse des principes qui luy sont probables, & de ceux qui sont communs à toutes sciences, comme faict la Dialectique : enquoy elle conuient auec elle, & en ce que les indoctes s'en peuuent seruir naturellement, comme de la Dialectique: car chacun essaye de rendre raison de son faict, les doctes auec art, & les indoctes sans art: en somme elle est comprise soubs la Dialectique, & n'en differe qu'en ce qu'elle est restraincte à celuy seul qu'on essaye sur la sciēce qu'il se dit auoir: de sorte que pour ce regard toutes les loix de la Dialectique luy sont communes.

Des lieux pour le syllogisme Dialectique.

CHAPITRE VII.

> Ἡ μὲν πρόθεσις τῆς πραγματείας, μέθοδον εὑρεῖν ἀφ' ἧς δυνησόμεθα συλλογίζεσθαι περὶ παντὸς τοῦ προτεθέντος προβλήματος ἐξ ἐνδόξων, καὶ αὐτοὶ λόγον ὑπέχοντες μηδὲν ἐροῦμεν ὑπεναντίον.

> *Arist. l. 1. Top. c. 1. Propositum huius tractationis inuenire methodum per quam poterimus argumentari de omni proposito problemate ex probabilibus, & ipsi disputationem sustinentes nihil dicemus repugnans.*

ARISTOTE voulant munir le Dialecticien de tout ce qui luy est necessaire, pour paruenir à sa fin, a escript les huict liures des Topiques: c'est à dire des lieux, comme vne methode pour argumenter probablement de tout probleme, qui sera proposé, & de soutenir la dispute, sans dire rien de repugnant: dequoy il dit qu'aucun n'auoit traitté auparauant luy. Et dautant qu'il parle premierement des lieux, dont il veut qu'il y ait prouision, & que sept desdits liures y sont employez, nous toucherons premierement cette matiere auparauant que de dire comment l'argumentant & le respondant se doiuent comporter l'vn enuers l'autre, en la dispute.

Εστι δὴ πρὸς τρία, πρὸς γυμνασίαν, πρὸς τὰς ἐντεύξεις, πρὸς τὰς κατὰ φιλοσοφίαν ἐπιστήμας.

Μέχρι μὲν οὖν τοῦ εὑρεῖν τὸν τόπον, ὁμοίως τοῦ φιλοσόφου καὶ τοῦ διαλεκτικοῦ ἡ σκέψις.

Arist. Top. l. 1. c. 2. Est igitur vtilis ad tria, ad exercitationem, ad congressus, ad Philosophicas scientias.

L. 8. c. 1. Ac loci quidem inuentio aquè ad Philosophum, & ad Dialecticum pertinet.

Ces lieux sont de certaines maximes ou principes, d'où on prend les arguments, selon les propositions qui se presentent: & l'argumēt est, comme nous auons dit, la raison ou le moyen, dont on se sert en l'argumentation, pour faire foy & prouuer la chose en doute. Ces arguments sont colloquez en diuers lieux les vns auec les autres, selon qu'ils cōuiennent entre eux, & qu'ils sont propres à mesme effect: comme l'on a accoustumé de rapporter soubs chaque predicament, toutes les choses qui luy appartiēnent, afin de les trouuer plus aisement & proprement lors qu'on s'en veut seruir: & cōme les Imprimeurs logēt en des casses chaque sorte de caracteres à part, pour les prendre plus facilement, lors qu'ils veulent composer. Les maximes de ces lieux sont autant de propositions majeures, où le moyen est contenu, à laquelle adioignant la mineure, le syllogisme se faict. On dit que le lieu pris de cette maniere, a quelque certaine ressemblance à celuy des choses naturelles, par ce qu'ainsi que cettuy-cy les conserue en leur estre, de mesme l'autre est le reseruoir des arguments. Aristote dit que le traicté des lieux est vtile à trois choses: à sçauoir pour s'exercer, pour les conferences ou disputes, & pour les sciences Philosophiques: & declare puis apres que c'est pour l'inuention du moyen qu'il sert au Philosophe, & au Dialecticien. Mais ie ne me puis contenter l'esprit de cela pour plusieurs raisons: dont l'vne est, que c'est le Philosophe qui peut faire ces lieux là, & le Metaphysicien principallement, attendu que le plus grand nombre, voire quasi tous, sont maximes de la Metaphysique: car Aristote dit luy mesme que la Dialectique n'vse que des principes communs à toutes les sciences, dont la connoissance appartient à la seule Metaphysique. Or si c'est le Philosophe qui les fait, il les sçait: & s'il les sçait, il les a: & n'a plus que faire de les chercher, pour trouuer le moyen d'argumenter, en vertu duquel il sçait, & sans la connoissance duquel il ne sçauroit pas. Que si c'est pour vn qui ne soit pas Philosophe qu'on les assemble, ie trouue cela inutile: par ce que s'il ignore les choses, il n'en pourra parler que cōme vn perroquet, qui profere ce qu'il n'entend pas: veu qu'il les faut bien entendre, pour en bien parler: & ainsi ce seroit chose vaine d'en assembler. A ces raisons, ioignant que les façons de parler, dont les lieux ou maximes sont exprimees, estāt pour la plus part rationelles: à sçauoir celles qui appartiennent à la Metaphysique: il y a si peu de prise pour l'esprit des nouices és sciences & tant de difficulté pour eux, que cela sert plus à les espouuanter & à leur broüiller l'esprit, quand ils viennent à saluër la Philosophie, ne sçachāt encores rien de reel, qu'il ne leur apporte d'edification: car ils ne les sçauroient comprendre, ny s'en bien seruir, auparauant qu'ils soient consommez aux sciences, desquelles il les faut auoir tirees soy-mesme & bien entenduës pour en bien vser. Et puis d'ailleurs, discourir probablement, appartenant plus à la Rhetorique qu'à la science: & mon intention principale en ce lieu, estant d'enseigner la maniere de sçauoir solidement, & necessairemēt le plus qu'il me sera possible; i'ay deliberé pour toutes ces considerations, de ne m'arrester point à traicter des lieux en particulier, mais d'en toucher seulement quelque chose en general fort succintement, autant que ie pense estre requis, pour celuy qui veut sçauoir.

Arist. lib. Elench. c. 11. p. 118.

Il y a de deux sortes de lieux, l'vn s'appelle maxime, & l'autre difference de maxime. Le lieu maxime est vne proposition connuë par soy, necessaire ou probable, qui donne foy aux autres & les prouue: comme pour exemple, Cela à quoy la definition ne conuient point, aussi ne faict le definy. Le lieu differēce de maxime, c'est celuy qui cōtient plusieurs maximes, tels que sont, comme pour exemple, les lieux de la definition, & le lieu d'au-

thorité : car du lieu de la definition, nous ne tirons pas seulement cette maxime : A cela à quoy ne conuient pas la definition, le definy ne conuient point aussi : mais encores celle cy, A cela à quoy conuient la definition, aussi faict le definy, & plusieurs autres sẽblables.

De ces lieux, les vns contiennent les arguments artificiels : & les autres ceux qui sont inartificiels. Les arguments artificiels, sont ceux que les Dialecticiens tirent par art & par diligence de la question mesme. Et ces arguments signifient la chose mesme dont ils sont pris, ou ce qui luy est affecté, qu'ils regardent en certaine maniere & par vne certaine raison : à cause dequoy on les appelle aussi arguments internes.

Des arguments artificiels, ceux qui signifient la chose mesme sont les definitions, les descriptions, & les notions ou interpretations des vocables. La definition c'est la determinatiõ & expression de l'essence de ce qui est definy, reduitte en petit. La descriptiõ c'est la declaration de ce qu'est vne chose par quelques siens accidents. La notion ou interpretation c'est l'explication de la vertu du vocable : desquelles choses nous traitterons en la Metaphysique plus amplement, en explicant la definition.

Les arguments qui signifient ce qui est affecté à la chose luy sont conioints ou déjoints : les conioincts sont connexes, ou circonstans. On appelle connexe à quelque chose ce qui luy est tellement affecté qu'il en dépend necessairement, ou elle de luy : & de cette sorte il y a sept lieux : à sçauoir les coniugez entre eux : comme iuste & iustice : les parties auec le tout : le tout auec les parties : les causes auec l'effect : l'effect auec les causes : les antecedents auec les consequents : & les consequents auec les antecedents. Les circonstans sont ceux qui sont tellement conioincts auec la chose, qu'ils n'y sont pas attachez necessairement : & ceux là sont les precedents, les accompagnants & les suiuants la chose. Les arguments déjoincts sont ou conuenants comme les semblables, les plus grands : les plus petits, les egaux ou disconuenants, comme les dissemblables : les opposites, & les repugnants en quelque maniere que ce soit.

Les arguments inartificiels sont ceux qui ne sont pas tirez de la question mesme, ains sont pris de dehors ; à cause dequoy on les appelle aussi arguments externes : tels sont l'authorité des sainctes lettres, des loix, de quelque Philosophie approuuee, & des semblables. On colloque auec ces lieux les deux suiuants & autres qui leur ressemblent : à sçauoir, En l'vsage des parolles il faut suiure la coustume du vulgaire : Pour donner sa sentence, il faut suiure le iugement des sages.

Tous les lieux peuuẽt estre considerez comme communs & comme propres. Les communs sont ceux qu'on peut accommoder soubs quelque raison à toutes les sciences ou arts, ou bien quand ils ne sont restraincts à aucun genre des choses : comme le lieu de la definition : Cela à quoy conuient la definition aussi faict le definy : & lieu de la description. Cela à quoy ne conuient pas la description, ny la chose descripte aussi, & semblables. Et tous ces lieux sont, comme nous auons dit, maximes & choses appartenantes à la Metaphysique. Les lieux propres sont ceux qui conuiennent à quelque certain genre determiné : comme pour exemple, le lieu de la definition, de la vertu, celuy de la nature, & semblables : & ceux cy appartiennent à quelque science ou à quelque art.

Des parties inuentiue & iudicatiue.

CHAPITRE VIII.

Η δ' ἀγχίνοιά ἐστιν εὐστοχία τις ἐν ἀσκέπτῳ χρόνῳ τοῦ μέσου.

Μέχρι μὲν οὖν τοῦ εὑρεῖν τὸν τόπον, ὁμοίως τοῦ φιλοσόφου καὶ τοῦ διαλεκτικοῦ ἡ σκέψις· τὸ δὲ ἤδη ταῦτα τάττειν καὶ ἐρωτηματίζειν, ἴδιον τοῦ διαλεκτικοῦ. πρὸς ἕτερον γὰρ πᾶν τὸ τοιοῦτον· τῷ δὲ φιλοσόφῳ, καὶ ζητοῦντι καθ' ἑαυτὸν, οὐδὲν μέλει, ἐὰν ἀληθῆ μὲν ᾖ καὶ γνώριμα, δι' ὧν ὁ συλλογισμὸς, μὴ θῇ δὲ αὐτὰ ὁ ἀποκρινόμενος, διὰ τὸ σύνεγγυς εἶναι τοῦ ἐξ ἀρχῆς, καὶ προορᾷν τὸ συμβησόμενον. ἀλλ' ἴσως ἂν καὶ σπουδάσειεν ὅπ

Arist. l. 1. post. c. 34. t. 202. Sagacitas autem est bona quedam medij coniectatio breuissimo tempore.

L. 8. top. c. 1. At loci quidem inuentio æquè ad Philosophum & ad Dialecticum pertinet : eorum autem, quæ inuenta fuerunt dispositio & interrogatio, Dialectici propria est : quoniã hoc totum aduersus alterum, est : Philosopho autem, & ei qui secum veritatem inquirit, cura non est si vera sint & nota ea ex quibus efficitur syllogismus, nec tamen ponat ea is qui respondet : propterea quod propinqua sint quæstioni ab initio proposita, ac prouideat quod euenturũ est. Quinimo fortasse dat operam vt axiomata sint maxime nota &

μάλιστα

μάλιστα γνώριμα, καὶ συνεχῆ εἶναι τὰ ἀξιώματα. ἐκ τούτων γὰρ οἱ ἐπιστημονικοὶ συλλογισμοί.

propinqua: quandoquidem ex his constant syllogismi qui scientiam pariunt.

POVR les lieux, deux parties sont requises, l'inuentiue & la iudicatiue: à sçauoir, l'inuentiue, pour excogiter, trouuer, & choisir en ces lieux l'argument ou moyen pour faire la preuue. L'inuention du moyen est la mesme chose que la resolution de la conclusion és principes, desquels elle s'ensuit: & resoudre n'est pas demonstrer, mais chercher le moyen & les principes, pour demonstrer. Pour l'inuentiue, cette faculté de l'esprit est requise, qu'on appelle sagacité & perspicuité, selon laquelle on coniecture promptement le moyen. La partie iudicatiue est requise, afin de disposer le moyen entre les termes, y donner la forme & l'ordre, selon la methode la plus conuenable, pour en inferer la conclusion qu'on veut prouuer: tout ainsi que pour bastir vne maison apres qu'on a assemblé le bois, la pierre, & autres materiaux necessaires, il faut encores la main de l'ouurier pour les dresser & appliquer, selon le dessein qui en est faict: car comme les soldats pour estre en grand nombre, quelques adroits & vaillants qu'ils soient, ne feront iamais de grãds exploicts de guerre s'ils ne sont disciplinez, reduits en ordre d'armee, & rangez en bataille, par quelque bon Capitaine, quand il faut combattre: semblablemẽt les arguments assemblez és lieux, ne font que broüiller sans effect, s'ils ne sont bien disposez & ordonnez pour prouuer. De ces deux parties, Aristote ne faict que la iudicatiue commune au Philosophe, & au Dialecticien; voulant que la disposition soit propre au Dialecticien: mais cela se doit entendre pour disputer problematiquement, où on a esgard à vaincre l'aduersaire, le surprendre en ses propositions, & luy en cacher les arguments au commencement, venant de loin en rusant pour le prendre au dépourueu: ce que le Philosophe ne faict pas, esclarcissant tout au contraire ses axiomes par lesquels il veut proceder clairement, le plus qu'il peut. Mais, si ne se contentant pas d'auoir trouué la verité pour luy, & que l'ayant démeslee de la fausseté, il la vouloit communiquer de viue voix, ou par escrit, il se seruiroit alors de la iudicatiue, auec intention simplement que la proposition qu'il entreprend de prouuer, est vraye, où d'impugner celle qu'il estime estre fausse, sans y rechercher rien dauantage, & sans se soucier que celuy auec lequel il confere, l'aduouë, ny que les assistants le reconnoissent, ou se contentent d'auoir faict de bons arguments conuenables à la nature de la matiere, dont il s'agist, & qui ne soient point refutez: ou bien il pourra vouloir outre cela, que la proposition soit approuuee ou reprouuee par luy: à cause que la connoissance de sa verité importe pour les sciences, ou pour les bonnes mœurs, ou parce que l'aduersaire est opiniastre & tergiuerse. Et en cela, il n'a affaire simplement d'autres choses que de ce qui est requis à celuy qui enseigne de viue voix, ou par escrit: à sçauoir, ce que nous auons traitté par-cy deuant.

De la dispute, & comment il s'y faut preparer.

CHAPITRE IX.

Ἕξομεν δὲ τελέως τὴν μέθοδον, ὅταν ὁμοίως ἔχωμεν ὥσπερ ἐπὶ ῥητορικῆς, καὶ ἰατρικῆς, καὶ τῶν τοιούτων δυνάμεων· τοῦτο δ' ἐστὶ, τὸ ἐκ τῶν ἐνδεχομένων ποιεῖν ἃ προαιρούμεθα· οὔτε γὰρ ὁ ῥητορικὸς ἐκ παντὸς τρόπου πείσει, οὔθ' ὁ ἰατρικὸς ὑγιάσει· ἀλλ' ἐὰν τῶν ἐνδεχομένων μηδὲν παραλείπῃ, ἱκανῶς αὐτὸν ἔχειν τὴν ἐπιστήμην φήσομεν.

Ἐν δὲ ταῖς διαλεκτικαῖς συνόδοις, τοῖς μὴ ἀγῶνος χάριν, ἀλλὰ πείρας καὶ σκέψεως τοὺς λόγους ποιουμένοις, οὐ διήρθρωταί πω, τίνος δεῖ στοχάζεσθαι τὸν ἀποκρινόμενον, καὶ ποῖα διδόναι, καὶ ποῖα μὴ, πρὸς τὸ καλῶς, ἢ μὴ καλῶς φυλάττειν τὴν θέσιν. ἐπεὶ οὖν οὐδὲν ἔχομεν παραδεδομένον ὑπ' ἄλλων, αὐτοί τι πειραθῶμεν εἰπεῖν.

Arist. l. 1. top. c. 3. Habebimus autem perfectè methodum, cùm ita habebimus vt in Rhetorica & medicina, & huiusmodi facultatibus: hoc autem est ex possibilibus efficere quæ prælegimus: neque enim orator omni modo persuadebit, neque medicus sanabit: sed si nihil eorum quæ adhiberi possunt prætermittat, sufficienter eum habere scientiam dicemus.

C. 5. In Dialecticis autem congressibus, nondum distinctè expositum est iis, qui non contentionis, sed periculi & inquisitionis gratiâ disputant, & quò oporteat respondentem collimare, & quæ concedere, & quæ non, vt preclare aut secus tueatur thesim. Quoniam igitur nihil habemus ab aliis traditum, ipsi nonnihil dicere conemur.

L

LA dispute est bonne pour connoistre la verité, laquelle ne peut estre mieux deueloppee des doutes & tiree au iour, que par la conference des raisons d'vne partie, auec celle de l'autre : attendu que l'vn s'efforçant de tout son pouuoir de deffendre sa proposition, & l'autre de la renuerser & impugner, elle acquiert de la lumiere par cette agitation, qui chasse les nuees & les tenebres d'alentour, comme en choquant deux cailloux on en tire du feu, & cela doit estre sa fin. Mais parce qu'on l'entreprend encores pour s'y rendre habille afin de vaincre, & qu'on en peut auoir affaire pour d'autres fins, comme nous auons touché: Aristote a le premier donné des preceptes pour instruire l'argumentant & le respondant : l'vn, afin de bien attaquer, & l'autre pour se bien deffendre, voulant qu'il ne manque rien au Dialecticien de la perfection de la Dialectique, laquelle consiste à faire tout ce qui se peut, pour rendre sa sentence probable sans rien obmettre propre à cet effect, quoy qui en arriue : chose qui luy est commune auec la Rhetorique, la Medecine, & semblables. Car soit que l'Orateur persuade ou non, que le Medecin guarisse ou non; pourueu qu'il n'ait obmis rien de ce qui se peut, ils ont la science suffisamment.

Celuy qui veut discourir & disputer de quelque science, art, ou doctrine, doit sçauoir sur les doigts les sentences celebres & renommees de cet art : à sçauoir, celles que ceux qui en font profession y reçoiuent sans dispute, les sectes de tous ceux qui en ont traitté, & n'ignorer pas les termes de l'art, afin d'en parler proprement : se prenant bien garde de reprendre iamais les autheurs venerables & celebres, en enonçant qu'ils ont erré : mais en adoucissant la reprehention : comme par cette façon de parler ou autre, qu'on ne se peut contenter l'esprit de la raison de leur sentence; ou bien qu'il semble qu'vne autre opinion opposite ou differente seroit aussi probable, ou plus, & ainsi des semblables.

De l'office de l'argumentant.

CHAPITRE X.

Διὰ τοῦτο Σωκράτης ἠρώτα, ἀλλ' οὐκ ἀπεκρίνετο· ὡμολόγει γὰρ μὴ εἰδέναι.

L. Elench. c. 34. Ideo Socrates quoque interrogabat, non respondebat : quia nihil se scire profitebatur.

IL y a deux voyes d'assaillir, l'vne qui interroge premier que d'attaquer la these ou position en dispute, & l'autre qui vient tout d'vn plain saut à argumenter contre la these de l'aduersaire; celle cy est la plus braue, & l'autre la plus seure : car de la responce de l'aduersaire nous tirons la matiere de l'argumentation, & faisons en certaine façon la guerre à l'œil : là où si nous tenions l'autre voye, en proposant quelque chose sans interroger, il y a danger que le respondant insiste à la nier, & donne dauantage de peine. Aristote dit que Socrates interrogeoit, & ne respondoit point, parce qu'il faisoit profession de ne rien sçauoir, & de faire accuser l'esprit des autres de ce qu'il auoit conceu.

Εἰ ἐρώτησις ἡ διαλεκτικὴ ἀποκρίσεώς ἐστιν αἴτησις, ἢ τῆς προτάσεως, ἢ θατέρου μορίου τῆς ἀντιφάσεως.

Διαφέρει δὲ ἡ ἀποδεικτικὴ πρότασις τῆς διαλεκτικῆς, ὅτι ἡ μὲν ἀποδεικτική, λῆψις θατέρου μορίου τῆς ἀντιφάσεώς ἐστιν· οὐ γὰρ ἐρωτᾷ ἀλλὰ λαμβάνει ὁ ἀποδεικνύων, ἡ δὲ διαλεκτικὴ (πρότασις) ἐρώτησις τῆς ἀντιφάσεώς ἐστιν.

Ἀποδεικνύντα οὐκ ἔστιν ἐρωτᾷν, καὶ τὸ τῶν ἀντικειμένων ὄντων μὴ δείκνυσθαι τὸ αὐτό.

Ἔστι γὰρ πρότασις διαλεκτική, πρὸς ἣν ἔστιν ἀποκρίνεσθαι, ναὶ, ἢ οὔ· πρὸς δὲ τὰς εἰρημένας οὐκ ἔστιν.

Εἴη ἄν τι ἐρώτημα ἐπιστημονικόν.

Ἔστι γεωμετρικὰ ἐρωτήματα, ἆρ' ἐστὶ καὶ ἀγεωμέτρητα, καὶ παρ' ἑκάστην ἐπιστήμην τὰ κατὰ τὴν ἄγνοιαν.

Arist. de interpretat. c. 11. Si interrogatio Dialectica est petitio responsionis, nempe vel propositionis, vel alterius partis contradictionis.

L. 1. prior. c. 1. Propositio demonstratiua differt à dialectica : quia demonstratiua est sumptio alterius partis contradictionis: non enim interrogat, sed sumit qui demonstrat : dialectica autem est interrogatio contradictionis.

L. 1. post. c. 11. Demonstranti non licet interrogare, quia ex oppositis non probatur idem.

L. 8. top. c. 2. Propositio dialectica est ad quam respondere licet, etiam, aut non: ad eas autem quæ dicta sunt, non licet.

L. 1. post. c. 12. Erit vtique interrogatio quædam scientialis.

Sunt quædam Geometricæ intrrogationes, sunt etiam non Geometricæ. & in quaque sciẽtia quæ sunt secundum ignorantiam.

Τὸ φάναι ἢ ἀποφάναι ἀξιοῦν οὐ δεικνύντος ἐστίν.

Οὐδεμία τέχνη τῶν δεικνυουσῶν τινα φύσιν, ἐρωτηματική ἐστι· οὐ γὰρ ἔξεστιν ὁποτερονοῦν τῶν μορίων δοῦναι.

Elenc. c. 11. Postulare vt affirmetur vel negetur non est demonstrantis.

Nulla earum artium quæ naturam aliquam monstrant, percontatrix, quia non potest vtrauis pars concedi.

IL y a de trois sortes d'interrogations: à sçauoir, la dialectique, la scientifique, & la non scientifique. L'interrogation dialectique donne à l'aduersaire le choix, de quelle partie de la contradiction il voudra: comme pour exemple, Si le monde est eternel, ou s'il ne l'est pas, pour argumenter contre luy: parce qu'il aura concedé, en vertu de ce qu'il aura concedé. Il faut que l'interrogation soit telle, qu'on y puisse respondre, ouy ou non: car ce ne seroit pas bien interroger de demander, qu'est-ce qu'homme, ou en combien de manieres se prend le bon: mais bien s'il ne se peut pas prendre en telle, & telle maniere. L'interrogation scientifique, c'est celle qui se faict pour enseigner: à sçauoir, afin de tirer de la bouche du disciple quelque proposition vraye, pour en argumenter selon qu'elle est vraye, & non entant qu'elle est concedee: comme pour exemple, Que tout homme est raisonnable. Les questions non scientifiques sont de deux sortes, dont l'vne n'appartient aucunement à la science: comme pour exemple, Interroger en la Geometrie, si le monde est eternel: car elle ne regarde point du tout la Geometrie. Vne telle question respond par proportion à l'ignorance de pure negation. L'autre question non scientifique, appartient en quelque sorte à la science: parce qu'elle est conceuë de la matiere de la science, mais faussement: comme pour exemple, Dire en la Geometrie, que deux lignes paralelles s'assemblent. Et à ce que nous venons de poser de la question scientifique, ne contreuient point ce qu'Aristote dit, Que celuy qui demontre n'interroge point: Qu'il n'est pas permis à celuy qui demontre d'interroger, & semblables: car tout cela s'entend d'interroger de l'vne ou de l'autre partie de la contradiction ensemble, afin de prendre celle qu'il laissera, qui est l'office du Dialecticien. Mais Aristote n'entend pas qu'il ne soit permis à celuy qui demontre, d'interroger de chacune des parties de la contradiction separement: comme cela paroist quand il dit, Que ce n'est pas l'office de celuy qui demontre, de demander qu'on affirme ou nie, que l'vne ou l'autre partie ne peut estre concedee, qu'il n'est pas permis d'y respondre, ouy, ou non, & semblables; & à l'opposite, que la proposition dialectique est l'interrogation de la contradiction, qu'on y peut respondre, ouy, ou non, & semblables.

Ἀναγκαῖαι δὲ λέγονται, δι' ὧν ὁ συλλογισμὸς γίνεται· αἱ δὲ παρὰ ταύτας λαμβανόμεναι, τέτταρές εἰσιν· ἢ γὰρ ἐπαγωγῆς χάριν, τοῦ δοθῆναι τὸ καθόλου, ἢ εἰς ὄγκον τοῦ λόγου, ἢ εἰς κρύψιν τοῦ συμπεράσματος, ἢ πρὸς τὸ σαφέστερον εἶναι τὸν λόγον· παρὰ δὲ ταύτας οὐδεμίαν ληπτέον πρότασιν· ἀλλ' ἢ διὰ τούτων αὔξειν, ἢ ἐρωτηματίζειν πειρατέον. Εἰσὶ δὲ αἱ πρὸς κρύψιν, ἀγῶνος χάριν. Ἀλλ' ἐπειδὴ πᾶσα ἡ τοιαύτη πραγματεία, πρὸς ἕτερόν ἐστιν, ἀνάγκη καὶ ταύταις χρῆσθαι. Τὰς μὲν οὖν ἀναγκαίας δι' ὧν ὁ συλλογισμὸς, οὐκ εὐθὺς προτατέον, ἀλλ' ἀποστατέον ὅτι ἀνωτάτω. οἷον, μὴ τῶν ἐναντίων ἀξιοῦντα τὴν αὐτὴν ἐπιστήμην, ἂν τοῦτο βούληται λαβεῖν, ἀλλὰ τῶν ἀντικειμένων· τεθέντος γὰρ τούτου, καὶ ὅτι τῶν ἐναντίων ἡ αὐτὴ ἐπιστήμη, συλλογιεῖται. ἐπειδὴ τῶν ἀντικειμένων τὰ ἐναντία. Ἐὰν δὲ μὴ τιθῇ δι' ἐπαγωγῆς ληπτέον, προτείνοντα ἐπὶ τῶν κατὰ μέρος ἐναντίων. &c. Ἐπάγοντα μὲν, ἀπὸ τῶν καθέκαστα ἐπὶ τὰ καθόλου, καὶ τῶν γνωρίμων ἐπὶ τὰ ἄγνωστα. &c.

Arist. l. 8. Top. c. 1. Necessariæ autem dicuntur ex quibus syllogismus conficitur. Quæ vero propter has sumuntur quatuor sunt: vel sumuntur inductionis causâ, vt detur quod est vniuersale, vel vt amplificetur oratio, vel vt celetur conclusio, vel vt magis perspicua sit oratio: præter has autem nulla propositio est sumenda: sed enitendum est, vt per has amplificetur oratio, vel interrogetur. Quas autem celandæ conclusionis causâ adhibemus, eas certandi causâ adhibemus. Sed quia tota hæc tractatio est aduersus alterum, necesse est etiam his propositionibus vti. Necessaria igitur ex quibus syllogismus conficitur, non statim proponi debent, sed recedendum quàm longissimè sursum versus, vt puta, non est postulandum, contrariorum eandem esse scientiam, si quis hoc sumere velit, sed oppositorum: hoc enim posito etiam contrariorum eandem esse scientiam concludet: quoniam contraria in oppositis numerantur. Quod si aduersarius id non concedat, per inductionem sumendum est, propositis singulis contrariis. &c. Inducentem oportet à singularibus ad vniuersalia, à notis ad ignota progredi. &c. Et vt simpliciter dicam quàm maximè incertum efficere debet is qui interogat, vtrùm id quod pro-

Ἁπλῶς δὲ εἰπεῖν, ὅτι μάλιστα ποιεῖν ἄδηλον, πότερον τὸ προτεινόμενον, ἢ τὸ ἀντικείμενον βούλεται λαβεῖν· ἀδήλου γὰρ ὄντος τοῦ πρὸς τὴν θέσιν χρησίμου, μᾶλλον τὸ δοκοῦν αὐτοῖς τιθέασιν.

Ἔτι διὰ τῆς ὁμοιότητος πυνθάνεσθαι, καὶ γὰρ πιθανὸν, καὶ λανθάνει μᾶλλον τοῦ καθόλου· οἷον, ὅτι ὥσπερ ἐπιστήμη καὶ ἄγνοια τῶν ἐναντίων ἡ αὐτὴ· οὕτω καὶ αἴσθησις τῶν ἐναντίων ἡ αὐτή· καὶ ἀνάπαλιν, ἐπειδὴ ἡ αἴσθησις ἡ αὐτὴ τῶν ἐναντίων, καὶ ἐπιστήμη· τοῦτο δ' ἐστιν ὅμοιον ἐπαγωγῇ· οὐ μὴν ταυτόν γε. ἐκεῖ μὲν γὰρ ἀπὸ τῶν καθέκαστον τὸ καθόλου λαμβάνεται· ἐπὶ δὲ τῶν ὁμοίων, οὐκ ἔστι τὸ λαμβανόμενον τὸ καθόλου, ὑφ' ὃ ἅπαντα τὰ ὅμοιά ἐστι. δεῖ δὲ καὶ αὐτὸν ἑαυτῷ ποτε ἔνστασιν φέρειν· ἀνυπόπτως γὰρ ἔχουσιν οἱ ἀποκρινόμενοι πρὸς τοὺς δοκοῦντας δικαίως ἐπιχειρεῖν.

Ἔτι, μὴ αὐτὸ προτείνειν, ὃ δεῖ ληφθῆναι, ἀλλ' ᾧ τοῦτο ἕπεται ἐξ ἀνάγκης· μᾶλλόν τε γὰρ συγχωροῦσι, διὰ τὸ μὴ ὁμοίως ἐκ τούτων φανερὸν εἶναι τὸ συμβησόμενον· καὶ ληφθέντος τούτου, εἴληπται κἀκεῖνο.

Ἔτι, τὸ μηκύνειν καὶ παρεμβάλλειν τὰ μηδὲν χρήσιμα πρὸς τὸν λόγον, καθάπερ οἱ ψευδογραφοῦντες· πολλῶν γὰρ ὄντων, ἄδηλον ἐν ὁποίῳ τὸ ψεῦδος· διὸ καὶ λανθάνουσιν ἐνίοτε οἱ ἐρωτῶντες, ἐν παραβύστῳ προστιθέντες, ἃ καθ' αὐτὰ προτεινόμενα, οὐκ ἂν τεθείη. &c.

Καὶ τὸ ἐπ' ἐσχάτῳ ἐρωτᾷν, ὃ μάλιστα βούλεται λαβεῖν· μάλιστα γὰρ τὰ πρῶτα ἀναίνουσι διὰ τὸ τοὺς πλείστους τῶν ἐρωτώντων, πρῶτα λέγειν, περὶ ἃ μάλιστα σπουδάζουσι.

Πρὸς ἐνίους δὲ πρῶτα τὰ τοιαῦτα προτείνειν· οἱ γὰρ δύσκολοι τὰ πρῶτα μάλιστα συγχωροῦσιν, ἐὰν μὴ παντελῶς φανερὸν ᾖ τὸ συμβησόμενον· ἐπὶ τελευτῆς δὲ δυσκολαίνουσιν. ὁμοίως δὲ καὶ ὅσοι οἴονται δριμεῖς εἶναι ἐν τῷ ἀποκρίνεσθαι· θέντες γὰρ τὰ πλεῖστα, ἐπὶ τέλους τερθρεύονται, ὡς οὐ συμβαίνοντος ἐκ τῶν κειμένων· τιθέασι δὲ προχείρως, πιστεύοντες τῇ ἕξει, καὶ ὑπολαμβάνοντες οὐδὲν πείσεσθαι.

Ὅλως δὲ πάντα τὰ πρὸς τὴν κρύψιν λεχθέντα πρότερον, χρήσιμα καὶ πρὸς τοὺς ἀγωνιστικοὺς λόγους· ἡ γὰρ κρύψις ἐστὶ τοῦ λαθεῖν χάριν, τὸ δὲ λαθεῖν, τῆς ἀπάτης.

ponit, an oppositum sumere velit; cùm enim est obscurum quid ad thesim impugnandam vtile sit, magis quod sibi videtur, ponunt.

Præterea per similitudinis collationem interrogare oportet, quoniam & vim habet ad persuadendum, & magis latet quam vniuersale: veluti, vt scientia & ignorantia contrariorum eadem est: ita etiam sensum contrariorum eundem esse, vel contra: quia contrariorum sensus est idem, etiam scientiam esse eandem: hoc autem est simile inductioni, non tamen idem: illic enim ex singularibus sumitur vniuersale; in similibus verò id quod sumitur, non est vniuersale, sub quo similia contineantur. Oportet etiam ipsam sibi aliquando obiicere: quoniam ij qui respondent non habent eos suspectos, qui iustè argumentari videntur.

Præterea non id proponere quod sumi oportet, sed id cui hoc consequens est necessariò: nam & facilius concedunt, propterea quod non æquè perspicuum est, quid ex his efficiatur: & si hoc sumptum fuerit, illud quoque sumptum erit.

Præterea vtile est producere orationem, & interiicere ea quæ nihil ad disputationem faciunt, quemadmodum ij qui falsò quidpiam scribunt: cùm enim multa sunt, incertum in quo falsitas consistat: itaque interdum latent qui interrogant obscurè & occultè, proponentes ea quæ per se proposita non concederentur. &c.

Ac postremo loco interrogare aliquis debet quod præcipuè vult sumere, maximè enim prima negant: quia plurimi eorum qui interrogant, primùm ea dicunt, in quibus maximum studium ponunt.

Sed aduersus nonnullos primùm ea quæ sunt einsmodi proponere oportet nam proterui prima maximè concedunt, nisi omnino sit prospicuum quid sit euenturum: ad postremum verò difficiles sunt & proterui. Similiter faciunt quicunque putant se acutos esse in respōdendo: plurimis enim positis & concessis, in fine argutiolis & quasi præstigiis vtuntur, quasi non colligatur ex iis quæ posita sunt: facile autem concedunt habitu freti, putantésque se nihil passuros esse.

Elench.c.15. Et omnino quæcunque ad occultationem valere antea diximus, conferunt ad contentiosas argumentationes: nam occultatio est latendi gratiâ, latere autem, fallendi causâ.

Il y a cinq sortes de propositions desquelles on peut vser contre la these, à sçauoir, la necessaire, celle pour induire, afin de faire conceder l'vniuersel, celle qui amplifie l'oraison, celle qui cele la conclusion, & celle qui esclarcit l'oraison. Quand on a choisi la voye de l'interrogation pour la dispute, il ne faut pas vser au commencement de propositions necessaires contre la these, mais de celles qui cachent la conclusion à l'aduersaire, afin que luy déguisant nostre dessein, nous puissions tirer des concessions de luy propres à y paruenir. Pour cet effect, il faut l'interroger de plus haut, venir de loin, en s'escartant en apparence du poinct : comme pour exemple, si on veut prendre ce principe, La science des contraires est mesme, il ne luy faut pas demander : mais si la science des opposites est mesme: (car cela posé, l'autre l'est aussi, attendu

du que les contraires sont contenus dans les opposites) de peur qu'il découure où nous aspirons, & que s'en defiant, il fuye, nous empesche nostre dessein, & ferme la voye à nostre argumentation, de peut d'estre vaincu : & au contraire, afin qu'estant rendu incertain, si nous voulons prendre ce que nous proposons, ou l'opposite, & nostre intention obscurcie, il dise plus sincerement son opinion & soit pris alors. Car depuis que les propositions sont accordees, & que leur disposition en l'argumentation est legitime, la conclusion s'ensuit necessairement, sans dépendre plus du consentement du deffendeur: parce qu'il est forcé alors, selon les loix du discours. Que s'il ne veut pas conceder, il faut induire en proposant chaque contraire particulier, & aller à l'vniuersel, & de l'inconnu au connu. Il le faut aussi interroger par similitude: car elles ont de la force à persuader, & l'vniuersel y est plus caché, c'est à dire, qu'on y concede plus qu'on ne pense: car des particuliers se faict l'vniuersel: comme pour exemple, luy demander si comme la science & l'ignorance des contraires est mesme, semblablement si le sens des contraires n'est pas mesme: ou à l'opposite, si comme la science des contraires est mesme, le sens ne l'est pas aussi. Or cecy ressemble à l'induction, & n'est pas induction pourtant: car en celle-cy on prend tous les particuliers, & en la similitude quelques vns seulement. Il faut aussi quelquesfois faire des objections nous mesmes contre nos propres propositions, afin d'estre moins suspects à nostre aduersaire, & qu'il estime que nous ne voulons prendre aucune proposition, où il y ait quelque exception: car cela le persuadera en sorte, qu'il ne niera pas ce que nous proposerons, estimant que nous disputons ouuertement. Il est bon aussi en n'interrogeant pas de la proposition dont on se veut seruir, d'en prendre vne qui s'en ensuyue necessairement: car ils concedent plus facilement, d'autant que ce qui s'en ensuit, est moins clair, & l'vn estant il pose l'autre: comme pour exemple, si on se veut seruir de cette proposition, L'homme est animal, faut demander s'il n'est pas vray, que ce qui n'est pas animal, n'est pas homme: car de la concession de celle-cy, s'ensuit l'autre. Cela est encores vtile d'alonger le discours, y meslant des choses qui ne seruent point à la dispute, ainsi que ceux qui escriuent faux, le couurent en inserant du vray parmy: & par ce moyen ceux qui interrogent, cachant leur intention & l'obscurcissant, tirent des concessions que l'aduersaire n'eust pas laissé aller, si l'interrogation n'eust esté obscure. Il est bon aussi de dire qu'on propose ce qui est vulgairement concedé de tous, afin que le respondant n'ose le nier. Le dernier, dont il faut interroger, c'est de cela que nous voulons prendre pour argumenter: parce que c'est ce qu'on a accoustumé de nier, s'il est proposé au commencement, excepté quand nous auons à faire à vn aduersaire arrogant disputeur, ou fort subtil à respondre : car à ceux-là il faut les interroger du commencement de ce que nous voulons prendre : parce que l'arrogant concede facilement les propositions qui luy sont presentees, ne voyant pas ce qui en arriuera, si la chose n'estoit extremement claire : mais à la fin il est fascheux. Semblablement celuy qui s'estime subtil à respondre, ne faict point de difficulté de conceder du premier coup, estimant qu'on ne luy peut que faire, & puis se voyant pris, il nie les dernieres, estimant, mais en vain, de se sauuer auec de petites arguties. En somme, tout ce qui est bon à cacher, son intention, est fort vtile aux disputes: car se cacher est pour n'estre pas descouuert, afin d'attraper nostre aduersaire.

Χρηστέον δὲ ἐν τῷ διαλέγεσθαι, τῷ μὲν συλλογισμῷ, πρὸς τοὺς διαλεκτικοὺς μᾶλλον, ἢ πρὸς τοὺς πολλούς.

Ὅταν δὲ ἐνδέχηται τὸ αὐτὸ ἄνευ τοῦ ἀδυνάτου, καὶ διὰ τοῦ ἀδυνάτου συλλογίζεσθαι· ἀποδεικνύντι μὲν καὶ μὴ διαλεγομένῳ, οὐδὲν διαφέρει, ἢ οὕτως, ἢ ἐκείνως συλλογίσασθαι. διαλεγομένῳ δὲ οὐ χρηστέον τῷ διὰ τοῦ ἀδυνάτου συλλογισμῷ· ἄνευ μὲν γὰρ τοῦ ἀδυνάτου συλλογισαμένου, οὐκ ἔστιν ἀμφισβητεῖν· ὅταν δὲ τὸ ἀδύνατον συλλογίσωνται, ἂν μὴ λίαν ᾖ περιφανὲς ψεῦδος ὄν, οὐκ ἀδύνατόν φασιν εἶναι· ὥστε οὐ γίνεται τοῖς ἐρωτῶσιν ὃ βούλονται.

Arist. l. 8. Top. c. 2. Iam verò in differendo vtendum syllogismo apud Dialecticos potius, quam apud multos.

Cum autem idem potest sine impossibili & per impossibile concludi: quod attinet ad eum qui non disputat, sed demonstrat, nihil refert vtrùm hoc an illo modo concludat. Qui verò disputat, non debet vti syllogismo ducente ad impossibile: quia si absque impossibili concludat, ambigi non potest; cùm autem impossibile concludent, nisi valde perspicue falsum sit, non impossibile ajunt esse: quocirca non consequũtur quod volunt ij qui interrogant.

Ἔστι δ' ἡ μὲν ἐπαγωγὴ, πιθανώτερον καὶ σαφέστερον, καὶ κατὰ τὴν αἴσθησιν γνωριμώτερον, καὶ τοῖς πολλοῖς κοινόν· ὁ δὲ συλλογισμὸς, βιαστικώτερον, καὶ πρὸς τοὺς ἀντιλογικοὺς ἐνεργέστερος.

L.1.Top. c.12. Est autẽ inductio instrumentum aptius ad persuadendum, & apertius, & secundum sensum notius, & multis commune: syllogismus verò maiori vi vrgens. & aduersus eos qui sunt, ad contradicendum apti, efficacius.

Apres que tous ces preparatifs sont faicts on vient alors à l'argumentation: en quoy Aristote est d'auis qu'il faut vser de syllogisme plustost contre ceux qui sçauent la Dialectique qu'enuers le commun: & au contraire qu'il faut plustost vser d'induction enuers le commun que de syllogisme; dont la raison est, que le syllogisme a plus de force de prouuer, mais il est moins propre à persuader, pour n'estre pas si sensible que l'induction. Il est meilleur aussi de commencer à argumenter par vn prosyllogisme, qui est le syllogisme antecedent, qui prouue la proposition d'vn autre subsequẽt, que par le syllogisme principal, dont se doit ensuiure la conclusion destructiue de la these, dautant que nostre dessein y est plus caché. Il dit aussi qu'il est indifferent à celuy qui demonstre d'argumenter ostensiuement ou par l'impossible; quand l'vn & l'autre se peut: mais que le Dialecticien doit proceder par le possible, c'est à dire ostensiuement: parce que s'il conclud par le possible, on n'en peut plus douter: mais si l'impossibe n'est fort euident, ils diront qu'il n'est pas impossible: & ainsi l'argumentant n'aura pas ce qu'il cherche. Et en tout cela il faut bien prendre garde en argumentant, de ne confirmer aucune negation du respondant.

Arist. l.1. prio. c.23.

Ἔνστασις δέ ἐστι πρότασις προτάσει ἐναντία· διαφέρει δὲ τῆς προτάσεως, ὅτι τὴν μὲν ἔνστασιν ἐνδέχεται εἶναι καὶ ἐπὶ μέρους. τὴν δὲ πρότασιν, ἢ ὅλως οὐκ ἐνδέχεται, ἢ οὐκ ἐν τοῖς καθόλου συλλογισμοῖς.

Ὅταν γὰρ ἀξιώσῃ παντὶ ὑπάρχειν· ἐνιστάμεθα ἢ ὅτι οὐδενὶ, ἢ ὅτι τινὶ οὐχ ὑπάρχει.

Ὥσπερ γὰρ οὐδὲ πρότασις ἐστιν, ἡ μὴ ἐστιν ἐπὶ πλειόνων. &c. Δῆλον ὅτι οὐδ' ἔνστασις· αἱ αὐταὶ γὰρ, προτάσεις καὶ ἐνστάσεις.

Ἐὰν δὲ ἐπὶ πολλῶν προτείνοντος, μὴ φέρῃ τὴν ἔνστασιν· ἀξιωτέον τιθέναι. διαλεκτικὴ γάρ ἐστι πρότασις, πρὸς ἣν οὕτως ἐπὶ πολλῶν ἔχουσαν, μὴ ἐστιν ἔνστασις.

Ὅταν δὲ ἐπάγοντος ἐπὶ πολλῶν, μὴ διδῷ τὸ καθόλου, τότε δίκαιον ἀπαιτεῖν ἔνστασιν· μὴ εἰπόντα δ' αὐτὸν, ἐπὶ τίνων οὐχ οὕτως, οὐ δίκαιον ἀπαιτεῖν ἐπὶ τίνων οὐχ οὕτως. δεῖ γὰρ ἐπάγοντα πρότερον, οὕτω τὴν ἔνστασιν ἀπαιτεῖν.

Ὁμοίως καὶ ἐρωτᾶν ἐστι, καὶ συλλογίζεσθαι, καὶ πρὸς τὴν θέσιν, πρὸς τὸν ἀποκρινόμενον, καὶ πρὸς τὸν χρόνον, ὅταν ἡ πλείονος χρόνου δεομένη λύσις, ἢ τοῦ παρόντος καιροῦ τὸ διαλεχθῆναι πρὸς τὴν λύσιν.

Arist. l.2. prior. c.26. Obiectio autem est propositio propositioni contraria: differt autem à propositione, quia obiectio potest esse etiam in parte: propositio verò aut omnino non potest esse, vel saltem non in vniuersalibus syllogismis. &c.

Nam cùm quis omni inesse, sibi concedi postulauerit: obiicimus vel quod nulli insit, vel quod cuidam non insit.

L.1. post. c.12. t.91. Nam quemadmodum non est propositio quæ non est in pluribus. &c. Ita nec obiectionem esse constat, eadem enim sunt propositiones & obiectiones.

Quod si cũ interrogans in multis proposuerit alter non obiiciat, postulandum est vt concedat. Dialectica enim propositio est, aduersus quam, cum in multis ita habeat, non est obiectio.

L.8. Top. c.2. Cum autem inductione in multis adhibita, non dat alter vniuersale, tunc iure optimo postulatur obiectio: qui verò non dixit in quibus ita sit, non iuste postulat, in quibus non ita sit: oportet enim prius inducere: sic deinde obiectionem postulare.

Elench. c.33. Licet interrogare atque concludere & aduersus thesim, & aduersus respondentem, & ratione temporis: nimirum cum plus temporis solutio requirit, quàm vt præsentis opportunitatis sit differere aduersus solutionem.

Quand l'induction de plusieurs choses estant donnee, le respondant ne veut pas accorder la proposition vniuerselle, l'argumentant le peut à bon droict soliciter qu'il dõne vne instance qu'Aristote appelle objection, qui est vne proposition opposee à la proposition, pour montrer qu'elle n'est pas vraye: mais cela ne se peut pas demander iustement qu'apres auoir induict. Vne telle instance ou objection peut estre, selon Aristote, vniuerselle ou particuliere; comme pour exemple, contre cette proposition, Des contraires la science est mesme: cette instãce des opposites, La sciẽce n'est pas mesme, est vniuerselle: & cette autre instance, Du connu à l'inconnu, la science n'est pas mesme, est particuliere: car le connu & l'inconnu sont especes de contraires. Et à cela ne repugne point ce qu'Aristote dit ailleurs, que l'objection doit estre vniuerselle: car il entend de celle qui est non seulement pour objecter à vne proposition de la demonstration, laquelle est vniuerselle: mais aussi pour en dresser vne demonstration, qui requiert estre de propositions vniuerselles. Voila ce qu'on appelle demander vne instance, que si le respondant ne la donne,

donne, il paroistra qu'il nie mal la proposition, & s'il ne concede rien du tout, il est difficile de disputer auec luy. Tout ce qu'on peut faire c'est de le conduire iusques à nier les principes, & principalement le premier, ou à quelque autre absurdité, ou le rendre muet. Car en l'vn de ces poincts consiste la victoire de celuy qui argumente. Il est permis à celuy qui argumente d'interroger & de conclure contre la these, & contre le respondant (qui est ce qu'on appelle à l'homme) c'est à dire, vser contre luy des principes qu'il concede, & de l'opinion qu'il tient. Et finalement de prolonger, pour faire escouler le temps permis à la dispute, afin qu'il ne paroisse pas qu'il ne peut enfoncer le respondant.

Celuy qui argumente doit prendre garde de ne se mettre en cholere, ou de s'eschaufer en sorte qu'il se transporte, & qu'on estime qu'il ait de la passion, car il arriue plusieurs grands desauantages de cela : à sçauoir que la raison se trouble souuent, que cela n'est pas honeste, que cela oste la foy des parolles, qui semblent estre dittes par animosité, que celuy contre lequel on dispute, deuient plus opiniastre pour montrer qu'il n'a pas cedé à la brauerie de son aduersaire, ou qu'il n'a point de peur : & finalement que cela engendre son inimitié, & de la defaueur enuers la compagnie. Pour euiter d'en venir là, il ne faut point, s'il est possible, entrer en dispute auec les ignorans, auec les opiniastres, ny auec les arrogants. Mais il est tres vtile de mettre son aduersaire en cholere, pour le troubler.

Ἐστι δὲ δριμὺς λόγος, ὅστις ἀπορεῖν ποιεῖ μάλιστα· δάκνει γὰρ οὗτος μάλιστα.

Ἐστι δὲ συλλογιστικὸς μὲν λόγος δριμύτατος, ἂν ἐξ ὅτι μάλιστα δοκούντων ἐνδόξων, ὅτι μάλιστα ἔνδοξον ἀναιρῇ τις, καὶ κατασκευάζῃ.

Τῶν δὲ ἐριστικῶν δριμύτατος μὲν, ὁ πρῶτον εὐθὺς ἄδηλος πότερον συλλελόγισται, ἢ οὔ. καὶ πότερον παρὰ τὸ ψεῦδος ἢ διαίρεσιν ἐστὶν ἡ λύσις.

Arist. Elench. c. 33. Est autem acuta argumentatio, quæ dubitare maxime facit : hæc etenim maxime mordet.

Est autem syllogistica acutissima, si quis ex ipsis quæ quã maxime videntur probabilia, id quod quàm maxime est probabile, refutet & astruat.

Inter litigiosas autem acutissima, in qua primum statim non apparet an syllogisticè concluserit nec ne : & vtrum per id quod falsum est, an per distinctionem soluatur.

Nous pouuons noter en ce lieu que des argumentations Dialectiques celle là est aiguë qui faict extremement douter, & la syllogistique tres aiguë qui refute les choses qui semblent extremement probables par elles mesmes, & establit le contraire aussi probablemẽt: comme pour exemple, ce syllogisme : Toute mere aime ses enfans, Medee est mere, Donques Medee aime ses enfans. En prenant vne proposition repugnante à la conclusion & vne des propositions du syllogisme, on renuerse l'autre en cette sorte: Medee n'ayme pas son fils, Medee est mere, Donques quelque mere n'ayme pas son fils. On met au second rang de ces sortes d'argumentations, celle qui a l'vne & l'autre proposition egalement probable : mais toutesfois en sorte qu'il faut nier l'vne ou l'autre : à cause de quoy nous sommes en doute, laquelle nous deuons nier. Entre les argumentations litigieuses celle là est tres aigue en laquelle il n'apparoist pas incontinent si elle conclud syllogistiquement ou non, & si elle se doit soudre par negation ou distinction.

De l'office du respondant, defendant, ou proposant.

CHAPITRE XI.

Εἰσὶ δὲ προτάσεις διαλεκτικαί, καὶ τὰ τοῖς ἐνδόξοις ὅμοια, καὶ τὰ ἐναντία κατ' ἀντίφασιν τοῖς δοκοῦσιν ἐνδόξοις εἶναι προτεινόμενα, καὶ ὅσαι δόξαι κατὰ τὰς τέχνας εἰσὶ τὰς εὑρημένας.

Οὐ γὰρ πᾶσαν πρότασιν, οὐδὲ πᾶν πρόβλημα διαλεκτικὸν θετέον· οὐδεὶς γὰρ ἂν προτείνειε, νοῦν ἔχων, τὸ μηδενὶ δοκοῦν· οὐδὲ προβάλοι τὸ πᾶσι φανερὸν, ἢ τοῖς πλείστοις· τὰ μὲν γὰρ, οὐκ ἔχει ἀπορίαν· τὰ δὲ οὐδεὶς ἂν θείη.

Οὐ δεῖ δὲ πᾶν πρόβλημα, οὐδὲ πᾶσαν θέσιν ἐπισκοπεῖν· ἀλλ' ἣν ἂν ἀπορήσειεν ἄν τις τῶν λόγου δεομένων, καὶ μὴ κολάσεως, ἢ αἰσθήσεως· οἱ

Arist. l. 1. top. c. 10. Sunt autem propositiones dialecticæ etiam ea quæ probabilibus similia sunt, nec non contraria iis quæ probabilia videntur per contradictionem proposita : & quæcumque opiniones sunt secundum artes inuentas.

Nec enim omnis propositio, nec omne problema haberi debet pro dialectico : nemo enim mentis compos pro principio sumet, quod nemini videtur : nec pro quæstione ponet, quod videtur omnibus, aut plerisque: quoniam hæc dubitatione carent, illa vero nemo concesserit.

C. 11. Nec verò oportet omne problema aut omnem thesim in quæstionem reuocare, sed de qua dubitare quispiam possit egens rationis, non pœna, aut sensus: nam qui ambigunt vtrum oporteat Deos colere, &

μὲν γὰρ ἀποροῦντες, πότερον δεῖ τοὺς θεοὺς τιμᾶν, καὶ τοὺς γονεῖς ἀγαπᾶν, ἢ οὔ, κολάσεως δέονται· οἱ δὲ πότερον ἡ χιὼν λευκὴ, ἢ οὔ, αἰσθήσεως· οὐδὲ δὴ ὧν σύνεγγυς ἡ ἀπόδειξις, οὐδὲ ὧν λίαν πόῤῥω. τὰ μὲν γὰρ οὐκ ἔχει ἀπορίαν· τὰ δὲ πλείω ἢ κατὰ γυμναστικήν.

Ἐὰν δὲ ἑτέρου δόξαν διαφυλάττῃ ὁ ἀποκρινόμενος, δῆλον ὅτι πρὸς τὴν ἐκείνου διάνοιαν ἀποβλέποντα, θετέον ἕκαστα, καὶ ἀρνητέον. Διὸ καὶ οἱ κομίζοντες ἀλλοτρίας δόξας, (οἷον, ἀγαθὸν καὶ κακὸν εἶναι ταὐτὸν, καθάπερ Ἡράκλειτός φησιν) οὐ διδόασι μὴ παρεῖναι ἅμα τῷ αὐτῷ τἀναντία, οὐχ ὡς οὐ δοκοῦν αὐτοῖς τοῦτο, ἀλλ' ὅτι καθ' Ἡράκλειτον οὕτω λεκτέον.

Ἄδοξον δὲ ὑπόθεσιν εὐλαβητέον ὑπέχειν. εἴη δ' ἂν ἄδοξος πλεοναχῶς. καὶ γὰρ ἐξ ἧς ἄτοπα συμβαίνει λέγειν· οἷον, εἰ πάντα φαίη τις κινεῖσθαι, ἢ μηδέν· καὶ ὅσα χείρονος ἤθους ἑλέσθαι, καὶ ὑπεναντία ταῖς βουλήσεσιν. οἷον, ὅτι ἡ ἡδονὴ ἀγαθόν· καὶ τὸ ἀδικεῖν βέλτιον τοῦ ἀδικεῖσθαι· οὐ γὰρ ὡς λόγου χάριν ὑπέχοντα, ἀλλ' ὡς τὰ δοκοῦντα λέγοντα μισοῦσι.

Τὸ μὲν καθόλου ῥᾷον ἀνασκευάζειν, ἢ κατασκευάζειν· κατασκευάζοντα μὲν γὰρ, δεικτέον ὅτι παντί· ἀνασκευάζοντα δὲ, ἀπόχρη ἑνὶ δεῖξαι μὴ ὑπάρχον· τὸ δὲ ἐπὶ μέρους, ἀνάπαλιν, ῥᾷον γὰρ κατασκευάσαι, ἢ ἀνασκευάσαι· κατασκευάζοντι μὲν γὰρ, ἀπόχρη τὸ δεῖξαι τινὶ ὑπάρχον· ἀνασκευάζοντι δὲ, δεικτέον ὅτι οὐδενὶ ὑπάρχει.

parentes diligere, nec ne, pœnâ: qui verò vtrùm nix sit alba, nec ne, sensu indigent: nec igitur de his disputare oportet, quorum est in promptu demonstratio, nec quorum est nimis remota: quoniam illa non habent dubitationem: hæc verò maiorem habent, quam gymnastica conueniat.

L. 8. c. 5. Quod si alterius opinionem tueatur is qui respondet, procul dubio illius sententiam & mentem respiciens debet singula ponere & negare: idcirco & qui alienas opiniones inferunt (vt puta bonū & malum esse idem, vt Heraclitus ait) non concedunt eidem simul adesse contraria, non quod hoc sibi non videatur, sed quia secundum Heraclitum sic dicendum.

C. 9. Cauendum vero est ne improbabilis hypothesis sustineatur. Multis autem modis improbabilis esse potest: nā & ea est improbabilis ex qua efficitur vt absurda dicantur: veluti si quis omnia moueri dicat aut nihil, et ea quæ deterioribus moribus præditi eligunt, quæque hominum voluntatibus contraria sunt: veluti voluptatem esse rem bonam, & melius esse iniuriam facere, quam accipere: non enim quasi disputationis gratiâ defendentem, sed quasi ea quæ sibi, vt ea videntur, oderunt.

L. 7. top. c. 5. Vniuersale facilius refellitur quam confirmatur: nam confirmanti probandum est omni inesse: refellenti autē satis probare vni non inesse. Contra particulare facilius confirmatur quàm refellitur: quia confirmanti satis est probare cuidam inesse: refellenti autem probandum est, nulli inesse.

LE respondant ou defendant ne doit mettre en auant aucune these ou position ny contre Dieu ny contre les bonnes mœurs, ny deffendre rien qui ne soit vray ou vraysemblable, combien que par exercice il puisse soustenir des choses qui ne sont pas probables, & en supposer de fausses, pourueu qu'elles ne soient point impossibles, & qu'en les deffendant il declare, que ce qu'il en fait, est par maniere de dispute. Et toutesfois nonobstant cette protestation, il en faut vser rarement: par ce qu'il arriue souuent, que les auditeurs pensent que ce n'est point par exercice, mais pour ce qu'on le croit ainsi & sont mal affectionnez au soustenant. La these que le respondant met en question doit estre Dialectique, c'est à dire ainsi qu'Aristote nous l'enseigne, probable à tous, ou à plusieurs, ou aux sages: & de ceux cy à plusieurs, ou aux plus celebres, & qu'elle ne soit pas eslongnee de la commune opinion, comme il a esté dit. Les choses semblables aux probables, & celles qui ne semblent pas contraires aux probables, sont aussi propositions Dialectiques: mais, comme dit le mesme Philosophe, toute proposition & tout probleme n'est pas estimé Dialectique. Il ne faut pas mettre en question toute chose, mais cela seulement dont quelqu'vn puisse douter ayant besoin de raison, & non de chastiment ou de sens: car qui doute s'il faut venerer les Dieux, & aymer son pere & sa mere, ou non, merite d'estre puny: & qui doute si la nege est blanche ou non, a faute de sens. La position ne doit pas estre telle qu'on en puisse donner la raison sur le champ, ny trop eslongnee de la verité & difficile: par ce que la premiere est sans doute, & l'autre en a plus qu'il n'est conuenable à l'exercice de la dispute: au moyen dequoy personne ne la concedera. Il doit considerer en proposant sa these que l'vniuersel est plus aisé à estre destruict qu'à estre confirmé: car pour cōfirmer, il faut prouuer qu'il est en chaque particulier: & pour refuter, il suffit de prouuer qu'il n'est pas en quelqu'vn. Et à l'opposite, le particulier est plus facilement confirmé, qu'il n'est refuté: car pour le confirmer il suffit de prouuer qu'il est en quelqu'vn: & pour le refuter, il faut prouuer qu'il n'est en aucun. Quand on soutient l'opiniō de quelque Philosophe, il faut auoir egard aux choses qu'il approuue ou reprouue: comme pour exemple, si quelqu'vn defend cette these d'Heraclite, Que le bon & le mauuais est vne mesme chose, il

Arist. pag. 80.

se, il doit nier ce qui luy semble vray, si Heraclite ne l'estime pas vray, à sçauoir que les cõtraires peuuent estre ensemble en vn mesme subiect. On se doit bien garder aussi de repugner en vne mesme dispute aux raisons qu'on a donnees. Car c'est le plus grand vice du respondant de retorquer ses traicts contre soy mesme; à quoy principalemẽt doit prendre garde celuy qui pour exercice de la dispute deffend quelque chose fausse; car c'est pour luy qu'on a accoustumé de dire : Qu'il faut que le menteur ait bonne memoire: par ce que celuy qui maintient le faux se contredit facilement, si en le deffendant il n'est fort vigilant à son mensonge : dautant que plus de choses repugnent au faux qu'à ce qui est vray : à cause qu'il n'y a que le faux contraire au vray : là où au faux le vray & le faux sont contraires.

Διελόμενον οὖν ἐπὶ τῶν τοιούτων, ἐρωτητέον·

Ἐὰν δὲ γνώριμον μὲν ᾖ τὸ πλεοναχῶς λεγόμενον· ἐὰν μὲν ἐπὶ πάντων ἀληθὲς, ἢ ψεῦδος ᾖ τὸ λεγόμενον:, δοτέον ἁπλῶς ἢ ἀρνητέον.

Ἐὰν δὲ ἐπὶ τι μὲν, ψεῦδος ᾖ, ἐπὶ τι δὲ ἀληθές, ἐπισημαντέον, ὅτι πλεοναχῶς λέγεται· καὶ διότι τὸ μὲν, ψεῦδος, τὸ δὲ, ἀληθές. ὕστερον δὲ διαιρουμένου, ἄδηλον εἰ καὶ ἐν ἀρχῇ συνεώρα τὸ ἀμφίβολον.

Πρὸς δὲ τὸ καθόλου πειρατέον ἔνστασιν φέρειν· τὸ γὰρ ἄνευ ἐνστάσεως, ἢ οὔσης, ἢ δοκούσης, κωλύειν τὸν λόγον, δυσκολαίνειν ἐστίν. &c.

Εἰ οὖν μήτε ἀντεπιχειρεῖν ἔχων, μήτε ἐνίστασθαι, οὐ τίθησι, δῆλον ὅτι δυσκολαίνει· ἔστι γὰρ ἡ ἐν λόγοις δυσκολία, ἀπόκρισις παρὰ τοὺς εἰρημένους τρόπους, συλλογισμοῦ φθαρτική.

Δῆλον οὖν, ὡς ἐν οἷς ἀσαφὲς τὸ προτεινόμενον, οὐ συγχωρητέον ἁπλῶς.

Ἔτι, ὅσον ἄν τις προαισθάνηται τῶν ἐρωτημάτων, προενστατέον, καὶ προαγορευτέον. οὕτω γὰρ ἂν μάλιστα τὸν πυνθανόμενον κωλύσειεν.

Ἐν μὲν οὖν τοῖς κυρίως λεγομένοις ὀνόμασιν, ἀνάγκη ἀποκρίνεσθαι, ἢ ἁπλῶς, ἢ διαιρούμενον.

Arist. l. 8. top. c. 2. In ijs quæ sunt eiusmodi homonynis adhibita distinctione interrogare debemus.

C. 7. Si verò notum sit id quod multis dicitur modis, si quidem quod dicitur in omnibus verum aut falsum sit, dandum est simpliciter, aut negandum.

Si verò ex parte sit falsum, ex parte verum, indicandum est dici multis modis, & cur partim falsum, partim verum sit: nam si id posterius distinguat, dubium erit an initio ambiguitatem perspexerit.

C. 8. Aduersus autem vniuersale enitendum afferatur obiectio: nam sine obiectione quæ aut sit, aut videatur, argumentationem impedire, tergiuersari est. &c.

Si quis cum neque argumentationem contrariam habeat, neque obiicere possit, non dat quod rogatur, perspicuè tergiuersatur : nam tergiuersatio in disputationibus nihil aliud est quàm responsio præter expositos modos, vim habens syllogismi perimendi.

Elenc. c. 17. Vbi obscurum est quod proponitur, non concedendum simpliciter.

C. 17. Quascumque interrogationes quis præsenserit, illas, antequam dicantur, debet obiicere ac prædicere: sic enim percontantem impediet.

Cùm nomina propriè accipiuntur, necesse est respondere simpliciter vel per distinctionem.

Il faut qu'il aille au deuant de toutes les interrogations qu'il pourra preuoir, afin d'empescher par ce moyen l'inquisiteur : mais il doit conceder le vray, nier le faux, distinguer l'ambigu, demander l'explication d'vne proposition obscure, donner vne instance quand le cas le requiert, laquelle soit apparente, ou pour le moins qui le semble estre : & en fin reiecter les choses impertinentes, c'est à dire qui ne seruẽt de rien à la dispute ny à vuider la question, soit qu'elles soient vrayes ou fausses: ou bien si on en veut laisser passer quelqu'vne qui ne prejudicie point, faut faire connoistre qu'on void bien son defaut.

Il niera les mauuaises consequences, concedera les bonnes, sans iamais les distinguer; mais si à cause de l'ambiguité du consequent, elle peut estre bonne en vn sens, & mauuaise en l'autre, il doit deuant que de nier ou accorder la cõsequence, distinguer le consequent, & accorder la consequence en vn sens, & la nier en l'autre. Il ne faut aussi iamais conceder ou nier le consequent, mais le distinguer : car si le respondant concede l'antecedent & la consequence, il est necessaire, vueille ou non, d'accorder le consequent : & s'il a nié l'antecedent, il n'est point besoin de proceder plus outre à conceder ou nier le consequent.

Ἐὰν δὲ ἐπὶ πολλῶν προτείνοντος, μὴ φέρῃ τὴν ἔνστασιν· ἀξιωτέον τιθέναι. Διαλεκτικὴ γάρ ἐστι πρότασις, πρὸς ἣν οὕτως ἐπὶ πολλῶν ἐχούσαν, μή ἐστιν ἔνστασις.

Ἔστι δὲ τοῦ μὲν ἐρωτῶντος, τὸ οὕτως μεταγαγεῖν τὸν λόγον, ὥστε ποιῆσαι τὸν ἀποκρινόμενον τὰ ἀδοξότατα λέγειν ἐκ τῶν διὰ τὴν θέσιν ἀναγκαίων. τοῦ δὲ ἀποκρινομένου, τὸ μὴ δι᾽ αὐτὸν φαίνεσθαι συμ-

Arist. l. 8. top. c. 2. Quod si cùm interrogãs in multis proposuerit, alter non obyciat, postulandum est vt concedat. Dialectica enim propositio est, aduersus quam, cum in multis ita habeat, non est obiectio.

C. 4. Est autem interrogantis ita disputationem deducere, vt respondentem cogat maximè incredibilia dicere ex ijs, quæ propter thesim sunt necessaria. Respõdentis verò ne suâ culpâ videatur euenire quod

βαίνειν τὸ ἀδύνατον, ἢ τὸ παράδοξον, ἀλλὰ διὰ τὴν θέσιν.

Οὗτοι πάντες οὐ πρὸς τὸν λόγον, ἀλλὰ πρὸς τὸν ἄνθρωπον λύουσιν.

Ἔστι δὲ λύσις, ὁτὲ μὲν, πρὸς τὸν λόγον· ὁτὲ δὲ, πρὸς τὸν ἐρωτῶντα, καὶ τὴν ἐρώτησιν.

absurdum vel propter opinionem est, sed propter thesim.

Elench. c. 22. Omnes hi non ad argumentationem, sed ad hominem solutionem accommodant.

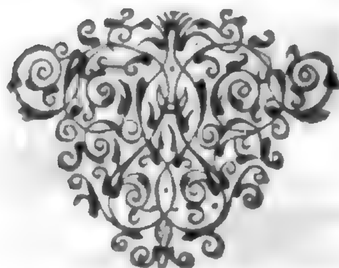
C. 33. Solutio modo ad argumentationẽ spectat, alias ad interrogantem, & interrogationem.

L. 8. Top. c. 2. vt sup. pag. 116.

Ce n'est pas chose suffisante au respondant de nier simplement la proposition de l'argumentãt, si ce n'est qu'il la face simplement sans induction : mais quand l'argumentãt a faict vne induction, bien qu'elle ne soit pas parfaitte, si le respondant ne donne vne instance contre l'vniuersel, ou plusieurs particuliers, ou bien s'il n'expose la raison pourquoy il la nie ou reprouue, il paroistra l'auoir nieé absurdement, & tergiuerser : car la proposition est Dialectique, quand ayant esté prouuee vraye en plusieurs, on ne donne point d'instãce à l'encontre. Et puis, c'est chose raisonnable que celuy qui ne peut souldre, croye aux choses qui luy ont esté prouuees. Mais le respondant peut donner ses solutions contre l'argumentation & interrogation, & contre l'argumentant, qui est ce qu'on appelle à l'hõme, comme nous auons dit, ainsi qu'il est permis à l'argumentant.

Pour ne venir point à l'inconuenient de la cholere du transport, ou de l'animosité, contre l'argumentant, dont les desauantages que nous auons dits s'ensuiuent, il faut que le respondant propose sa these en forme de question disputable d'vne part & d'autre, & ne mépriser point les raisons de l'argumentant, en sorte qu'on le vueille faire paroistre sans iugement.

En somme pour la resolution de la dispute, l'argumentant doit reduire le respondant à dire des choses plus absurdes que la these & principalement qui s'ensuiuent de la these qu'il soustient : car cela la destruict : non que pour cet effect, l'argumentant doyue argumenter par l'impossible, au contraire il s'en doit garder autãt qu'il pourra, pour les raisons que nous auons dittes. Et à l'opposite le respondant se doit garder le plus qu'il se peut, d'estre reduit à quelque absurdité : ou si le cas arriue, il doit faire connoistre que cela ne vient pas de sa faute, mais de la nature de la these. Pour fin, le respondant est vaincu, quãd il est reduit aux absurditez à nier les principes, ou au silence. Et l'argumentant succombe, quand il ne peut renuerser par ses argumentations, la these qu'il auoit entrepris d'expugner.



DE LA DIALECTIQVE OV LOGIQVE,

LIVRE V.

Auquel il est traicté du syllogisme contentieux & sophistique.

Du syllogisme contentieux, & de ses especes.

CHAPITRE I.

Ψευδὴς δὲ λόγος καλεῖται τετραχῶς· ἕνα μὲν τρόπον, ὅταν φαίνηται συμπεραίνεσθαι, μὴ συμπεραινόμενος, ὃς καλεῖται συλλογισμὸς ἐριστικός.

Ἐριστικοὶ δὲ (λόγοι) οἱ ἐκ τῶν φαινομένων ἐνδόξων, μὴ ὄντων δὲ, συλλογιστικοὶ, ἢ φαινόμενοι συλλογιστικοί.

Ὥσπερ γὰρ ἡ ἐν ἀγῶνι ἀδικία εἶδός τι ἔχει, καί ἐστιν ἀδικομαχία τις· οὕτω ἡ ἐναντιολογία ἐστὶν ἐριστική. ἐκεῖ τε γὰρ οἱ πάντως νικᾷν προαιρούμενοι, πάντων ἅπτονται· καὶ ἐνταῦθα οἱ ἐριστικοί. Οἱ μὲν οὖν τῆς νίκης αὐτῆς χάριν τοιοῦτοι, ἐριστικοὶ ἄνθρωποι καὶ φιλέριδες δοκοῦσιν εἶναι· οἱ δὲ δόξης χάριν τῆς εἰς χρηματισμὸν, σοφιστικοί· ἡ γὰρ σοφιστική ἐστιν, ὥσπερ εἴπομεν, χρηματιστική τις ἀπὸ σοφίας φαινομένης. Διὸ φαινομένης ἀποδείξεως ἐφίενται· Καὶ τῶν λόγων τῶν αὐτῶν μέν εἰσιν οἱ φιλέριδες καὶ σοφισταὶ, ἀλλ᾽ οὐ τῶν αὐτῶν ἕνεκεν.

Ὁ δὲ ψευδὴς συλλογισμὸς λέγεται διχῶς. ἢ γὰρ εἰ συλλελόγισται ψευδῶς, ἢ εἰ μὴ ὢν συλλογισμὸς, δοκεῖ εἶναι συλλογισμός.

Arist. l. 8. top. c. 12. Falsa verò argumentatio vocatur quatuor modis: vno modo cum videtur concludere, & non concludit: quiquidem vocatur syllogismus contentiosus.

Elench. c. 2. Litigiosæ vero argumentationes, quæ ex ijs, quæ videntur probabilia, cum non sint, aptæ ad concludendum, aut videntur aptæ ad concludendũ.

C. 11. Vt enim iniustitia, quæ in certamine committitur, speciem quandam æquitatis habet, & est iniusta quædam pugna: sic studiosa contradictio est iniusta pugna litigiosa: nam & illic qui omnino vincere præeligunt, omnia tentant: & hic qui sunt contentiosi, & ij quidem, qui ipsius victoriæ gratiâ tales sunt, litigiosi homines & litium amatores esse videntur: qui verò gloriæ causâ ad lucrum cõducentis, sophistæ. Est enim sophistica, vt supra diximus, facultas quædam lucrũ captans ex ea, quæ videtur, sapientiâ. Idcirco fucatam demonstrationem expetunt, & ijsdem argumentationibus vtuntur litigiosi & sophistæ, non tamen eorundem finium gratiâ.

C. 18. Falsus autem syllogismus dicitur bifariam, nempe si aut falsò conclusum est, aut si cum non sit syllogismus, videatur esse syllogismus.

CE qui appartient à l'argumentation didascalique, à la dialectique, & tentatiue, estant expedié, venons maintenant à l'argumentation contentieuse. Le syllogisme contentieux c'est celuy qui consiste de choses probables, ou qui le semblent estre, & ne le sont pas, ou qui semble conclure & ne conclud pas. De ces deux le premier est appellé syllogisme, & l'autre ne porte pas le nom de syllogisme simplement, mais de syllogisme contentieux: par ce qu'il semble conclure & ne conclud pas. Aristote le nomme aussi fausse argumentation & paralegisme bien souuent. Il y a deux especes du syllogisme contentieux, à l'vne desquelles le nom du genre demeure, & l'autre est ditte sophistique ou sophisme, lesquelles ne different pas l'vne de l'autre reellement en soy: mais seulement pour le regard de la fin & intention de celuy qui en vse. L'vne & l'autre est auec iniustice: car comme elle se trouue és combats sous quelque espece d'equité, semblablement vne curieuse contradiction est vn iniuste combat litigieux. Ceux qui ne contredisent que pour vne simulee victoire simplement, sont contentieux & amateurs de debats, & ceux qui le font pour la gloire afin d'estre estimez grands Philosophes, & en tirer du profit, sont nommez sophistes: car la sophisterie c'est vne faculté qui tire du gain de ce qui semble sapience, & ne l'est pas. Au moyen dequoy les vns & les autres recherchent vne demonstratiõ fainte, & vsent des mesmes argumentations, mais non à mesme fin. Le syllogisme contentieux pris en l'vne & en l'autre de ces manieres, se diuise en deux, qui different reellement l'vn de l'autre, combien qu'ils vsent tous deux de choses

communes, en quoy la Dialectique & la tentatiue s'exercent: mais c'est par ce que l'vn semble conclure & ne conclud rien, & l'autre conclud bien, mais il est sophistique & trompeur, en ce qu'on le veut faire passer pour demonstration, & ne l'est pas, qui est son seul vice, sans lequel il ne seroit pas sophistique, c'est à dire s'il n'estoit proposé que comme probable.

De la sophisterie des sophismes, & des sophistes.

CHAPITRE II.

Ἐστὶ ἡ σοφιστικὴ, φαινομένη σοφία, οὖσα δὲ μή.

Ὅτι μὲν οὖν οἱ μέν εἰσι συλλογισμοί, οἱ δὲ οὐκ ὄντες δοκοῦσι, φανερόν· ὥσπερ γὰρ καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων τοῦτο γίνεται διά τινος ὁμοιότητος, καὶ ἐπὶ τῶν λόγων ὡσαύτως ἔχει· καὶ γὰρ τὴν ἕξιν, οἱ μὲν ἔχουσιν εὖ, οἱ δὲ φαίνονται, φυλετικῶς φυσήσαντες, καὶ ἐπισκευάσαντες ἑαυτούς. Καὶ καλοί, οἱ μὲν διὰ κάλλος, οἱ δὲ φαίνονται κομμώσαντες ἑαυτούς. Ἐπί τε τῶν ἀψύχων ὡσαύτως· καὶ γὰρ τούτων, τὰ μὲν, ἄργυρος, τὰ δὲ χρυσός ἐστιν ἀληθῶς· τὰ δὲ, ἔστι μὲν οὔ, φαίνεται δὲ κατὰ τὴν αἴσθησιν· οἷον, τὰ μὲν λιθαργύρεια, καὶ τὰ καττιτέρεια, ἀργυρᾶ· τὰ δὲ χολοβάφινα, χρυσᾶ· τὸν αὐτὸν δὲ τρόπον καὶ συλλογισμὸς, καὶ ἔλεγχος, ὁ μέν ἐστιν, ὁ δὲ οὐκ ἔστι μὲν, φαίνεται δὲ διὰ τὴν ἀπειρίαν· οἱ μὲν γὰρ ἄπειροι, ὥσπερ ἂν ἀπέχοντες, πόρρωθεν θεωροῦσιν.

Arist. Elenc. c. 1. Sophistice est sapientia que videtur cùm re vera non sit.

Alios igitur esse syllogismos, alios cum non sint, videri perspicuum est: quemadmodum enim & in alijs rebus hoc fit ob quandam similitudinem, ita etiam in argumentationibus accidit. Etenim habitum, alij bene constitutum habent, alij habere videntur, instar tribuariarum hostiarum tumentes, & apparentes semetipsos. Et pulchri sunt alij propter pulchritudinē, alij per fucum videntur. In rebus etiam inanimis itidem se res habet: harum enim quedam argentum, quedam aurum, sunt re vera: alia cùm non sint, tamen quod ad sensum, videntur: vt lithargirina, & stanea, videntur esse argentea: qua verò felle tincta sunt, aurea. Eodemmodo & syllogismus, & Elenchus alias est, alias non est, sed videtur propter imperitiam: nam imperiti propter imperitiam quasi procul distantes, contemplantur.

Le nom de sophiste anciennement a signifié la mesme chose que sage: & en cette signification Ciceron en vse quand il appelle Protagore Abderite, tres grād sophiste. *Cicer. de nat. Deor.* Ce terme signifie aussi celuy qui imite ou contrefaict vn autre, & est passé en vsage pour signifier ceux qui imitent en apparence & non vrayement: en laquelle signification on appelle l'or & le musq contrefaicts, & non vrays, sophistiquez: & ainsi des autres choses. Et de là est venu que sophisterie signifie vne simulee & non vraye sapience: sophistes ceux qui vsent de discours trompeurs, & sophismes, les arguments dont ils se seruent. Il y en a, dit Aristote, qui sont syllogismes, & d'autres, lesquels ne l'estant pas, paroissent de l'estre: ce qui leur arriue par vne certaine ressemblance à plusieurs autres choses. Car il y en a qui semblent se bien porter, & sont mal sains: d'autres qui sont vrayement beaux, & les autres qui n'ont qu'vne vaine monstre par le moyen du fart. On voit cela és choses inanimees: car les vnes sont vrayement argent, d'autres le semblent estre, comme celles d'estain & les lytharges. Il en est tout de mesme de l'or falcifié. Il arriue aussi és fausses pierreries, qui nous trompēt les yeux, & quelquesfois és fruicts mesmes, qui sous vne belle couleur & agreable odeur, cachent des vers & de la pourriture.

Ἐπεὶ δέ ἐστί τισι μᾶλλον πρὸ ἔργου τὸ δοκεῖν εἶναι σοφοῖς, ἢ τὸ εἶναι καὶ μὴ δοκεῖν· (ἔστι γὰρ ἡ σοφιστικὴ, φαινομένη σοφία, οὖσα δὲ μή· καὶ ὁ σοφιστὴς, χρηματιστὴς ἀπὸ φαινομένης σοφίας, ἀλλ' οὐκ οὔσης) δῆλον ὅτι ἀναγκαῖον τούτοις καὶ τὸ τοῦ σοφοῦ ἔργον μᾶλλον δοκεῖν ποιεῖν, ἢ ποιεῖν καὶ μὴ δοκεῖν. ἔστι δὲ (ὡς ἓν πρὸς ἓν εἰπεῖν) ἔργον περὶ ἕκαστον τοῦ εἰδότος, ἀψευδεῖν μὲν αὐτὸν περὶ ὧν οἶδε, τὸν δὲ ψευδόμενον ἐμφανίζειν δύνασθαι. ταῦτα δέ ἐστι, τὸ μὲν, ἐν τῷ δύνασθαι δοῦναι λόγον· τὸ δὲ, ἐν τῷ λαβεῖν. ἀναγκαῖον οὖν τοῖς βουλομένοις σοφιστεύειν, τὸ τῶν εἰρημένων λόγων γένος ζητεῖν· πρὸ ἔργου γάρ ἐστιν· ἡ γὰρ τοιαύτη δύ-

Arist. Elench. c. 1. Quando autem nonnullis magis è re est videri sapientes, quam esse nec videri: (nam sophistice est sapientia que videtur, cùm non sit: & sophista qui quæstum capiat ex sapientia, que videtur nec est) patet his magis opus esse vt sapientis officium facere videantur, quam vt faciant, nec videātur. Est autem (vt singula cum singulis conferam) officium in quaque re scientis, nec mentiri ipsum in ijs que nouit, & posse alium mentientem patefacere: quorum alterum in rationis reddendæ, alterum in sumendæ facultate positum est: necesse est igitur, vt qui sophisticè cauillari volunt, dictarum argumentationum genus querant: nam è re est: huiusmodi namque facultas sapientem videri faciet: quod quidem hi preeligunt. Esse igitur eiusmodi quoddam argumentatio-

ναμις ποιήσει φαίνεσθαι σοφὸν, οὗ τυγχάνουσι τὴν προαίρεσιν ἔχοντες. ὅτι μὲν οὖν ἐστί τι τοιοῦτον γένος λόγων, καὶ ὅτι τοιαύτης ἐφίενται δυνάμεως, οὓς καλοῦμεν σοφιστὰς, δῆλον.

num genus, & huiuscemodi facultatem expetere eos quos vocamus sophistas, manifestum est.

Or au lieu que c'est le deuoir du Philosophe en toutes choses, de ne dire rien de faux de ce qu'il sçait, & s'il voit que quelqu'vn soit en erreur de l'en reprendre, & luy oster sa fausse opinion: (dont le premier point consiste à rendre bien raison des choses dont on est interrogé, & le second à bien interroger s'il y a quelque chose dont il soit besoin de demander raison.) A l'opposite ceux qui tirent du profit de paroistre estre Philosophes ne l'estant pas, il leur est plus necessaire de paroistre, faire l'office de Philosophe, que de le faire: à cause dequoy ils ont besoin de rechercher les argumentations sophistiques pour paruenir à leur fin.

Ἐπειδὴ γὰρ οὐκ ἔστιν αὐτὰ καθ' αὑτὰ τὰ πράγματα διαλέγεσθαι φέροντας, ἀλλὰ τοῖς ὀνόμασιν ἀντὶ τῶν πραγμάτων χρώμεθα συμβόλοις· τὸ συμβαῖνον ἐπὶ τῶν ὀνομάτων, καὶ ἐπὶ τῶν πραγμάτων ἡγούμεθα συμβαίνειν· καθάπερ ἐπὶ τῶν ψήφων τοῖς λογιζομένοις. τὸ δὲ οὐκ ἔστιν ὅμοιον· τὰ μὲν γὰρ ὀνόματα πεπέρασται, καὶ τὸ τῶν λόγων πλῆθος· τὰ δὲ πράγματα τὸν ἀριθμὸν ἄπειρά ἐστιν· ἀναγκαῖον οὖν πλείω τὸν αὐτὸν λόγον, καὶ τοὔνομα ἓν σημαίνειν· ὥσπερ οὖν κἀκεῖ οἱ μὴ δεινοὶ τὰς ψήφους φέρειν, ὑπὸ τῶν ἐπιστημόνων παρακρούονται, τὸν αὐτὸν τρόπον καὶ ἐπὶ τῶν λόγων, οἱ τῶν ὀνομάτων τῆς δυνάμεως ἄπειροι παραλογίζονται, καὶ αὐτοὶ διαλεγόμενοι, καὶ ἄλλων ἀκούοντες.

Arist. Elench. c. 1. Cum enim non liceat res ipsas in differendo afferre, sed nominibus vice rerum vtamur tanquam notis: id quod in nominibus euenit, etiam in rebus putamus euenire: quemadmodum in calculis accidit, iis qui rationes subducunt. Hoc verò non est simile: nomina enim sunt finita, & orationum multitudo: res autem numero infinitæ sunt: necesse igitur vt eadem oratio, vnum, nomen, plura significet: sicut igitur ibi qui calculorum vsum non tenent, à scientibus circumueniuntur: eodem modo & in disputationibus, qui nominũ potestatis imperiti sunt, paralogismis decipiuntur, & cum ipsi disputant, & cum alios audiunt.

Μᾶλλον ἡ ἀπάτη γίνεται μετ' ἄλλων σκοπουμένοις ἢ καθ' ἑαυτούς· ἡ μὲν γὰρ μετ' ἄλλων σκέψις, διὰ λόγου, ἡ δὲ καθ' αὑτοὺς, οὐχ ἧττον δι' αὐτοῦ τοῦ πράγματος. εἶτα καὶ καθ' αὑτοὺς ἀπατᾶσθαι συμβαίνει, ὅταν ἐπὶ τοῦ λόγου ποιεῖσθαι τὴν σκέψιν.

C. 17. Magis decipimur considerantes cum aliis quàm apud nosmetipsos: nam consideratio cum aliis per sermonem instituitur, apud nosmetipsos, non minus per rẽ ipsam. Deinde & per nosmetipsos vt fallamur accidit: cùm in considerandis sermo adhibetur.

Οἴεται γὰρ ἐν τοῖς ὁμωνύμοις ὁ ἀγνοῶν τὸν λόγον, ὃ ἔφησεν ἀποφῆσαι πρᾶγμα, οὐκ ὄνομα.

C. 22. Qui verborum vim ignorat in homonymiis, putat quam rem affirmauit respondens, eam negasse opponentem, non tantùm nomen.

Ἔτι δὲ τἀναντία δεῖ δύνασθαι πείθειν, καθάπερ καὶ ἐν τοῖς συλλογισμοῖς, οὐχ ὅπως ἀμφότερα πράττωμεν (οὐ γὰρ δεῖ τὰ φαῦλα πείθειν) ἀλλ' ἵνα μήτε λανθάνῃ πῶς ἔχει, καὶ ὅπως ἄλλου χρωμένου τοῖς λόγοις αὐτοῖς μὴ δικαίως, λύειν ἔχωμεν. τῶν μὲν οὖν ἄλλων τεχνῶν οὐδεμία τἀναντία συλλογίζεται· ἡ δὲ διαλεκτικὴ καὶ ἡ ῥητορικὴ μόναι τοῦτο ποιοῦσι· ὁμοίως γάρ εἰσιν ἀμφότεραι τῶν ἐναντίων.

Rhetor. l. 1. c. 1. Contraria oportet posse persuadere, quemadmodum etiam in syllogismis, non vt vtraque faciamus (non enim oportet mala persuadere) sed vt nelateant quomodo se habent, et alio vtente rationibus ipsis minus iustè, soluere possimus. Ac ex quidem artibus nulla contraria syllogismo aliis concludit. Dialectica vero & Rhetorica sola id faciunt, æquè enim sunt ambæ contrariorum.

Οὗτοι γὰρ (σοφισταὶ) τοῖς ἀλλοτρίοις λόγοις σοφίζονται.

L. 1. Eudem. c. 8. Sophistæ in aliena arena se iactando, cauillantur.

Socrates & Platon ont les premiers rendu ce nom de sophiste, en mespris: qui auparauant estoit honorable, par la découuerte qu'ils ont faicte de l'impertinence des cauillations de ceux qui vsent de cet art de deceuoir, dont l'obscurité où ils se cachent soubs les tenebres de fausseté, les rendoit admirables au peuple, qui estime ordinairement ce qu'il n'entend pas. Platon escrit que Protagoras le sophiste enseigna la ieunesse à Athenes & en la Grece par l'espace de quarante ans pour amasser de l'argent, & que durãt tout ce temps-là il fut celebre, & acquist de tres-grandes richesses, qu'il tiroit de la ieunesse pour son salaire. *Plat. in Memn. in Hipp. & in Cratyl.* Ces mesmes Philosophes ont cõmencé à faire mieux reconnoistre qu'il n'auoit esté auparauant eux, que les difficultez de la vraye Philosophie ne procedent que de ce qu'elle est couuerte de la splendeur de la verité, que les esprits vulgaires ne peuuent supporter, n'estãt pas accoustumez aux rayons de sa lumiere; & qu'en ayant surmõté la difficulté par le trauail de l'esprit & auec l'accoustumance, elle se trouue belle & agreable, & donne vn solide contentement: là où la sophisterie n'apporte que de la pre-

somption, du vent, & vne trompeuse opinion qui nous tourmente nous & les autres. Mais Aristote a passé plus outre que Socrates & Platon, car il a non seulement découuert plus exactement qu'eux, les finesses & deceptions cachees és faux discours & arguments trompeurs soubs vne vaine apparence de verité probable, afin que nous en rejettions l'vsage: mais aussi il nous a appris & donné des preceptes pour se dépetrer de leurs laqs & pieges, procedant à l'exemple des bons Medecins, lesquels non contents des remedes salutaires, cherchent la connoissance des venins, & des autres choses qui nuisent au corps humain, pour luy en deffendre l'vsage & l'en preseruer par des antidotes propres à cet effect: imitant encores en cela les sages Legislateurs, qui en deffendant le mal par leurs loix, ne l'enseignent que pour l'euiter. En quoy sa preuoyance se trouue fort à propos, dautant que, comme il dit luy mesme, il est bien aisé de deceuoir ces paroles, car parce que nous ne pouuons pas apporter les choses mesmes dont il est question en la dispute, & que nous vsons de certains termes en leur lieu pour les representer: comme ceux qui nombrant se seruent de jettons au lieu des choses qu'ils veulent compter, nous estimons que ce qui leur arriue soit és choses, ainsi qu'il aduient à ceux qui calculent: mais il n'en est pas de mesme, dautant que les noms sont limitez par vn certain nombre, & les choses infinies. A cause dequoy nous sommes contraints de nous seruir d'vn mesme terme, pour signifier diuerses choses: dont il aduient que ceux qui ignorent la vertu des vocables equiuoques, pensent auoir nié la chose qu'ils ont affirmee & non le vocable: & que ceux qui ne sçauent pas la difference de leurs significations, sont bien souuent trompez, tant en disputant qu'en escoutant les autres: ainsi que ceux qui ne sçauent pas jetter se trouuent bien loin de leur compte. Mais nous sommes plus trompez en traictant auec les autres qu'en considerant à part nous: car auec eux on vse de paroles, & à part nous on employe la chose mesme, & quand nous arrestons au nom, nous nous y trompons aussi.

Des especes de sophismes.

CHAPITRE III.

DEs sophismes, ceux qui semblent estre probables & ne le sont pas, pechent en la matiere, & ceux qui semblent conclure de probables, & ne concluent pas, pechent en la forme, & portent le nom de paralogismes proprement. Pecher en la matiere, c'est quand vne des propositions, ou l'vne d'elles est fausse; comme pour exemple, ce sophisme peche en la matiere, Ce qui rit à vne bouche: Le pré rit, Le pré a dõques vne bouche: car la mineure qui semble probable, à cause de l'equiuocation du terme, Rire, est fausse. Pecher en la forme: c'est quand le syllogisme n'a pas la vertu d'inferer ou conclure; comme pour exemple, cettuy-cy, La verité engendre la haine: Quelque mensonge engendre la haine: donques Quelque mensonge est verité, ou biẽ, Le lion est animal: L'hõme est animal: donques L'homme est lion: car on ne conclud pas de deux affirmatiues en vertu de la forme en la seconde figure. Le sophisme est vicieux en la forme & en la matiere qui a l'vn & l'autre defaut, tel comme est cettuy-cy, Vous auez tout ce que vous n'auez pas perdu, Vous n'auez pas perdu vn cheual, donques Vous auez vn cheual: car la proposition majeure est captieuse, à raison de la matiere, & la forme est mauuaise, dautant qu'elle est de deux affirmatiues en la seconde figure.

Du syllogisme pseudographe.

CHAPITRE IIII.

φανερὸν οὖν, ὅτι καὶ ἀμφοτέρων οὐσῶν ψευδῶν, καὶ τῆς ἑτέρας μόνον, ἔσται συλλογισμὸς ἀπατητικὸς ἐν τοῖς ἀτόμοις.

Ἔτι δὲ παρὰ τοὺς εἰρημένους ἅπαντας συλλογισμοὺς, οἱ ἐκ τῶν περί τινας ἐπιστήμας οἰκείων γινόμενοι παραλογισμοί· καθάπερ ἐπὶ τῆς γεωμετρίας καὶ τῶν ταύταις συγγενῶν συμβέβηκεν ἔχειν. ἔοικε

Arist. l. 1. post. c. 16. t. 120. Perspicuũ igitur est, & cùm ambæ propositiones sint falsæ, & cum altera tantùm, fore syllogismum deceptiuum in iis quæ sunt indiuidua.

L. 1. top. c. 1. Insuper sunt præter dictos omnes syllogismos, paralogismi, qui ex iis constant quæ sunt aliquarum scientiarum propria: quemadmodum in Geometria & aliis id genus accidit: videtur enim hic

γὰρ ὁ τρόπος οὗτος διαφέρειν τῶν εἰρημένων συλλογισμῶν· οὔτε γὰρ ἐξ ἀληθῶν καὶ πρώτων συλλογίζεται ὁ ψευδογραφῶν, οὔτ' ἐξ ἐνδόξων· εἰς γὰρ τὸν ὅρον οὐκ ἐμπίπτει· οὔτε γὰρ τὰ πᾶσι δοκοῦντα λαμβάνει, οὔτε τὰ τοῖς πλείστοις, οὔτε τὰ τοῖς σοφοῖς καὶ τούτοις οὔτε τοῖς ἐνδοξοτάτοις· ἀλλ' ἐκ τῶν οἰκείων μὲν τῇ ἐπιστήμῃ λημμάτων, οὐκ ἀληθῶν δὲ τὸν συλλογισμὸν ποιεῖται.

Περὶ δὲ τῶν σοφιστικῶν ἐλέγχων, καὶ τῶν φαινομένων μὲν ἐλέγχων, ὄντων δὲ παραλογισμῶν, ἀλλ' οὐκ ἐλέγχων.

Οἷον, ὁ τετραγωνισμὸς, ὁ διὰ τῶν μηνίσκων, οὐκ ἐριστικός· ὁ δὲ Βρύσωνος ἐριστικός· καὶ τὸν μὲν οὐκ ἔστι μετενεγκεῖν, ἀλλ' ἢ πρὸς γεωμετρίαν μόνον, διὰ τὸ ἐκ τῶν ἰδίων εἶναι ἀρχῶν· τὸν δὲ, πρὸς πολλοὺς, ὅσοι μὴ ἴσασι τὸ δυνατὸν ἐν ἑκάστῳ καὶ τὸ ἀδύνατον· ἁρμόσει γὰρ· ἢ ὡς Ἀντιφῶν ἐτετραγώνιζεν· ἢ εἴ τις μὴ φαίη βέλτιον εἶναι, ἀπὸ δείπνου περιπατεῖν, διὰ τὸν Ζήνωνος λόγον, οὐκ γεωμετρικός· κοινὸς γάρ.

Τὰ γὰρ ψευδογραφήματα, οὐκ ἐριστικά· (κατὰ γὰρ τὰ ὑπὸ τὴν τέχνην οἱ παραλογισμοί) οὐδέ γε, εἴ τι ἐστὶ ψευδογράφημα περὶ ἀληθές· οἷον, τὸ Ἱπποκράτους, καὶ ὁ τετραγωνισμὸς ὁ διὰ τῶν μηνίσκων. ἀλλ' ὡς ὁ Βρύσων ἐτετραγώνιζε τὸν κύκλον, εἰ καὶ τετραγωνίζεται ὁ κύκλος, ἀλλ' ὅτι οὐ κατὰ τὸ πρᾶγμα, διὰ τοῦτο σοφιστικός.

Διόπερ ὁ ἐριστικὸς οὐκ ἔστιν οὕτως ἔχων πάντη, ὡς ὁ ψευδογράφος· οὐ γὰρ ἐστὶ παραλογιστικὸς ἐξ ὡρισμένου τινὸς γένους ἀρχῶν, ἀλλὰ περὶ πᾶν γένος ἔσται ὁ ἐριστικός.

Ὁ δὲ ἐριστικὸς, ἐστί πως οὕτως ἔχων πρὸς τὸν διαλεκτικὸν, ὡς ὁ ψευδογράφος πρὸς τὸν γεωμετρικόν· ἐκ γὰρ τῶν αὐτῶν τῇ διαλεκτικῇ παραλογίζεται, καθάπερ καὶ ὁ ψευδογράφος πρὸς τὸν γεωμέτρην. ἀλλ' ὁ μὲν, οὐκ ἐριστικός, ὅτι ἐκ τῶν ἀρχῶν καὶ τῶν συμπερασμάτων τῶν ὑπὸ τὴν τέχνην ψευδογραφεῖ· ὁ δὲ ὑπὸ τὴν διαλεκτικὴν, περὶ μὲν τὰ ἄλλα ὅτι ἐριστικός ἐστιν, δῆλον.

Τὸν τετραγωνισμὸν τὸν μὲν διὰ τῶν τμημάτων, γεωμετρικοῦ διαλῦσαι· τὸν δὲ Ἀντιφῶντος, οὐ γεωμετρικοῦ.

modus differre à dictis syllogismis: quoniam qui falsis descriptionibus vtitur, nec ex veris & primis concludit, nec ex probabilibus, quandoquidem in definitionem non cadit: quia nec ea sumit quæ omnibus videntur, nec quæ plerisque, nec quæ sapientibus: & his, neque omnibus, neque plerisque, neque clarissimis: sed ex propriis scientiæ sumptionibus, non tamen veris, syllogismum efficit.

L.1.Elenc.c.1. De sophisticis autem elenchis, & iis qui cum videntur esse elenchi, sunt paralogismi non elenchi.

L.Elench.c.11. Exempli causa, quadratio circuli quæ per lunulas fit non est litigiosa: Brisonis autem quadratio est litigiosa, & illam quidem referre non licet, nisi ad Geometriam tantùm, quoniam est ex propriis principiis Geometriæ: hanc verò aduersus multos transferre licet, qui scilicet non norunt quid in quoque fieri possit, & quid fieri non possit; quia congruet, vel vt Antipho quadrauit: vel si quis neget melius esse post cœnam deambulare, propter Zenonis rationem, non est ratio Geometrica: quia communis.

Nam falsæ descriptiones non sunt litigiosæ: (quia sunt paralogismi secundum ea quæ arti subiiciuntur) neque quidem si quæ sit falsa descriptio pertinens ad veram conclusionem: vt falsa descriptio Hippocratis & tetragonismus, qui per lunulas fit. Sed vt Briso quadrauit circulum etiamsi circulus quadretur, quia tamen non est secundum rem, ideo est sophisticus.

Quocircà litigiosus non omninò ita est affectus & pseudographus: quandoquidem litigiosus nō est comparatus ad vitiosè concludendum ex principiis alicuius definiti generis, sed in omni genere versatur.

Litigiosus autem est quodammodo sic affectus ad dialecticum, vt pseudographus ad Geometricum: nã litigiosus ex iis vitiosè concludit, in quibus versatur dialectica: quomodo & pseudographus affectus est ad Geometriam: sed hic quidem non est litigiosus, quia ex principiis & conclusionibus arti subiectis falsò describit: eum verò qui dialecticæ subiicitur, quod ad alia litigiosum esse constat.

L.1.Phys.c.2.t.11. Quadrationem quæ per sequentia fit Geometræ est dissoluere: at eam quæ Antiphontis, haud quaquam.

LE syllogisme pseudographe, c'est à dire de fausse descriptiõ (qu'Aristote separe des autres especes de syllogisme) c'est le syllogisme qui vse des propres principes des sciẽces mal pris, ou plus estendus qu'ils ne doiuẽt estre: comme pour exemple, cettuy-cy, Toutes les choses dont les circuits sont égaux entre eux, sont égales entre elles: car cela est faux, attendu qu'vn quarré, vn cercle, vn triangle, & semblables, ayant mesme circuit, sont inegaux: & ce principe n'est vray que pour les figures de mesme espece, circulaires, ou angulaires. Semblablement cet autre principe: Toutes les lignes tirees d'vn mesme poinct à vn mesme poinct sont égales entre elles, n'est vray que pour les droittes, & faux pour les courbes. Aristote donne pour exemple la preuue de la quadrature du cercle que pretendoit faire Hippocrates de Chio, lequel prouuoit la quadrature de quelque lunule ou secment de cercle descrit sur vn costé du quarré: & employoit cette preuue, comme s'il eust prouué de toutes les lunules: & de là posoit la quadrature des lunules sur le costé de l'exagone, pour vraye & generale, laquelle ne l'est qu'en particulier. Mais parce qu'il n'a point vsé de principes communs, ains de ceux

qui sont propres à la Geometrie, & que ce qu'il employoit en sa ratiocination, à sçauoir, les lunules, ou secmẽts de cercle, le diametre, & les costez de l'exagone, n'ẽ sont point estrãges : elle n'est pas ditte contentieuse, encores qu'il ait mal vsé de ces principes, ains seulement il le nõme de fausse description. Et au contraire, parce que Brysso vsant de principes communs qui se peuuent transporter ailleurs : à sçauoir, que là où est le plus, & le moins, l'égal s'y trouue aussi, pensoit auoir demontré la quadrature du cercle, , son argument est sophistique. La pretenduë quadrature du cercle d'Antypho estoit sophistique aussi : parce qu'il la fondoit sur des principes communs, estimant qu'en diuisant les costez du quarré descrit dans le cercle, & en faisant vne figure de huict costez, & puis diuisant encores celle-cy pour en faire vne de seize, il approchoit plus pres de la circonference du cercle, & par ce moyen à en trouuer la quadrature, ce luy sembloit. Pareillement qui voudroit impugner l'axiome des Medecins, que le promener apres soupper est sain, par les pretenduës raisons de Zenon, qui disoit que rien ne se mouuoit d'vn lieu à l'autre : dautant qu'il faudroit passer infinies parties de l'espace, (qui est vne chose impossible, parce que l'infiny ne peut estre passé) ce seroit vn syllogisme contentieux & non pseudographe : combien qu'Aristote ne donne pas le nom de contentieux au syllogisme de fausse description, & qu'il l'en distingue : parce qu'il vse des propres principes & conclusions de l'art, & non de communs ; il en a neantmoins l'effect, & peche en la matiere : aussi l'appelle-t'il en ses premieres posterieures, deceuant : parce qu'il engendre l'ignorance de mauuaise disposition contraire à la science. Et ailleurs, il dit qu'il se rapporte à la Geometrie, comme le contentieux à la Dialectique. (En quoy il faut noter qu'en ce lieu Aristote entend par Geometrie, science, comme au premier des posterieures chap. 12. parce que de son temps ceux qui apprenoient la Logique, n'auoient encores estudié aucune autre science que la Mathematique.) Dont la raison est, que comme le pseudographe trompe, vsant des propres principes des sciences : le contentieux deçoit, vsant de principes communs & dialectiques. Il le nomme aussi paralogisme comme il faict le contentieux & le sophistique : combien qu'il n'appelle point le pseudographe sophistique. Aussi estime-je que paralogisme est le genre de tous les syllogismes defectueux, tant de ceux qui sont auec intention de deceuoir & connoissance du defaut qui y est, comme de ceux qui se commettent sans vne telle intention ny connoissance ; pour le moins quand le defaut est en la forme.

Des buts ou fins des sophismes.

CHAPITRE V.

Πόσων στοχάζονται οἱ ἐν τοῖς λόγοις ἀγωνιζόμενοι, καὶ διαφιλονεικοῦντες· εἰσὶ δὲ ταῦτα, πέντε τὸν ἀριθμὸν, ἔλεγχος, καὶ ψεῦδος, καὶ παράδοξον, καὶ σολοικισμός· καὶ πέμπτον τὸ ποιῆσαι ἀδολεσχῆσαι τὸν διαλεγόμενον.

Elench. c. 3. Ad quot colliment qui in disputationibus cõtendunt, ac vincere student. Hac verò quinque numero sunt, elenchus, falsum, inopinabile, solæcismus : & quintum, efficere, vt is quicum disputant, nugetur.

PAR la force de leurs argumentations illusoires les sophistes essayent d'amener leur partie à cinq inconuenients : à sçauoir l'elenche ou redargation, le faux, le paradoxe ou incroyable, le solœcisme ou incongruité, & la nugation ou vaine repetition d'vne mesme parole, lesquels cinq inconuenients les Dialecticiens appellent les buts, ou fins speciales des sophistes : parce que ce sont les moyens par lesquels ils veulent arriuer à leur but, qui est de paroistre Philosophes & tirer du profit.

De la redargution ou reprehention premier but sophistique.

CHAPITRE VI.

Ὁ γὰρ ἔλεγχος, ἀντιφάσεως συλλογισμός. εἰ δὲ μηδὲν συγχωροῖτο, ἀδύνατον ποιηθῆναι ἔλεγχον.

Ἔλεγχος δὲ συλλογισμὸς μετ' ἀντιφάσεως τοῦ συμπεράσματος.

Arist. l. 2. prior. c. 20. Elenchus est syllogismus contradictionis : quod si nihil concedatur, impossibile est fieri elenchum.

Elench. c. 1. Elenchus autem syllogismus cum contradictione conclusionis.

Περὶ δὲ τῶν σοφιστικῶν ἐλέγχων, καὶ τῶν φαινομένων μὲν ἐλέγχων, ὄντων δὲ παραλογισμῶν, ἀλλ' οὐκ ἐλέγχων, λέγωμεν, ἀρξάμενοι κατὰ φύσιν ἀπὸ τῶν πρώτων.

Τὸν αὐτὸν δὲ τρόπον καὶ συλλογισμός, καὶ ἔλεγχος ὁ μὲν, ἔστιν· ὁ δὲ, οὐκ ἔστι μὲν, φαίνεται δὲ διὰ τὴν ἀπειρίαν· οἱ γὰρ ἄπειροι, ὥσπερ ἂν ἀπέχοντες, πόρρωθεν θεωροῦσιν.

Μάλιστα μὲν οὖν προαιροῦνται φαίνεσθαι ἐλέγχοντες· δεύτερον δὲ, ψευδόμενόν τι δεικνύναι· τρίτον, εἰς παράδοξον ἄγειν· τέταρτον, σολοικίζειν ποιεῖν· τοῦτο δέ ἐστι, τὸ ποιῆσαι τῇ λέξει βαρβαρίζειν ἐκ τοῦ λόγου τὸν ἀποκρινόμενον· τελευταῖον δὲ, τὸ πλεονάκις τὸ αὐτὸ λέγειν.

Ο ἔλεγχος συλλογισμὸς ἀντιφάσεως.

Ἔστι δὲ ὁ σοφιστικὸς ἔλεγχος, οὐχ ἁπλῶς ἔλεγχος, ἀλλὰ πρός τινα.

De sophisticis autem elenchis, & iis qui cum videantur esse elenchi, sunt paralogismi, non elenchi, dicamus, sumpto initio secundum naturam à primis.

Syllogismus & elenchus alias est, alias non est: sed videtur esse propter imperitiam: nam imperiti quasi procul distantes, contemplantur.

C. 3. Maximè præeligunt sophistæ vt videantur elencho redarguere: secundò, vt de aliqua re mentiri ostendant: tertiò, ad inopinabile ducant: quartò, vt solœcismum committere faciant: hoc est, efficiant argumentatione, vt respondens barbarè loquatur: postremò, vt sæpius idem dicere cogant.

C. 6. Elenchus syllogismus contradictionis.

C. 8. Sophisticus elenchus non est simpliciter elenchus, sed aduersus aliquem.

L'Elenche ou redarguation, c'est quand le respondant est amené, ou semble estre amené par la force de l'argumēt, à nier ce qu'il a affirmé en la mesme dispute, ou à affirmer ce qu'il a nié : comme pour exemple : Si tu nie que tu te pourmene maintenant, & que le Sophiste argumente contre en cette sorte : N'es-tu pas celuy mesme que tu estois hier, Or hier tu estois promenant, Donques tu es maintenant promenant. En quoy il faut noter que si en vne autre dispute, ou bien de sa propre volonté, & non par la force de l'argumentation, il nie ce qu'il auoit concedé, ou concede ce qu'il auoit nié : il n'y a point en cela de reprehention ou redargution. Or encores que le Sophiste vise à ces cinq buts que nous venons de deduire, neantmoins parce qu'il tend principalement à faire paroistre de la contradiction, le liure qu'Aristote escrit de la sophisterie, est nommé des elenches : & neantmoins il ne faut pas entendre elenches simplemēt: mais parexelenches, ou faux elenches & sophistiques. Car l'elenche simplement, c'est vn syllogisme de propositions concedees, duquel la conclusion est contradictoire à la these, que le respondāt soustient : & le faux elenche, c'est vn syllogisme cōtrefaict, lequel contredit : comme aussi il le declare au commencement du liure, disant qu'il va traicter des elenches Sophistiques, & de ceux qui semblent elenches, & ne le sont pas : mais parexelenches, c'est à dire syllogismes vicieux, lesquels semblent estre bons à quelques vns qui ne sont pas versez en ces choses, parce qu'ils ne les voyent que comme ceux qui regardent de loin.

Les anciens auoient accoustumé d'vser d'interrogations en leurs disputes, afin de recueillir des propositions de la response de l'aduersaire, pour en argumenter ; & cela se faisoit y ayant quelque these proposee, ou n'y en ayant point. Quand l'aduersaire qui ne soutenoit aucune these estoit vaincu par vn syllogisme, le conduisant à quelque conclusion qui luy estoit incroyable, on disoit que cela se faisoit par vn catasyllogisme : & quand on refutoit la these, c'estoit redarguer par vn elenche.

Des quatre autres buts ou fins des Sophistes, le faux, l'incroyable, le solœcisme, la nugation.

CHAPITRE VII.

Le faux se prend en ce lieu pour ce qui est appertemēt faux, que le Sophiste faict conceder au respondant pour le faire mentir : comme pour exemple, Tout ce qui ne repugne point d'estre faict, il ne repugne point qu'il soit: Or il ne repugne point que le blanc soit faict noir : Donques il ne repugne point que le blanc soit noir.

L'incroyable ou paradoxe, c'est ce qui est contre l'opinion de tous, ou des sages, ou de ceux dont le respondant, & les assistans à la dispute, suiuent volontiers l'opinion; & le Sophiste veut faire paroistre que ce qu'on deffend contre luy, est contre l'opinion commune & receuë : comme pour exemple, Le bon n'engendre point ce qui est mauuais, La verité est bonne, & la haine est mauuaise : donques la verité n'engendre point de haine. Mais afin qu'on ne se méprenne point, faut noter qu'Aristote prend le mot de these, pour paradoxe en quelques endroits.

Arist. l. 1. top. c. 11. & l. 1. Phy. c. 2. & 9. l. 1. Polit. c. 5.

Le solœcisme ou incongruité, c'est vn vice en l'assemblement des parties de l'oraison, selon les loix de la Grammaire, à quoy ils veulent amener leur aduersaire pour le faire paroistre barbare en sa façon de parler, ne pardonnant à aucune subtilité de Grammaire, pour cet effect.

La nugation est vne vaine repetition de mots, où les sophistes tendent à conduire le respondant pour le rendre ridicule: comme pour exemple, Ce nez est vn nez camus: Camus est la mesme chose que nez camus: Donques Ce nez est vn nez nez camus. La nugation qu'on appelle aussi Tautologie, n'est pas seulement quand quelqu'vn repete vne chose en termes expres, mais aussi quand c'est tacitement: comme pour exemple, Socrates est homme animal, parce qu'en l'homme est compris l'animal: & semblablement cettuy-là est Socrates homme. Voila les fins des Sophistes, esquelles ils essayent d'amener le respondant par la force de leurs Sophismes.

Des lieux des Sophistes.

CHAPITRE VIII.

Τρόποι δέ εἰσι, τοῦ μὲν ἐλέγχειν, δύο· οἱ μὲν γάρ εἰσι παρὰ τὴν λέξιν· οἱ δὲ, ἔξω τῆς λέξεως.

Arist. Elench. c. 4. Modi autem elenchis redarguendi duo sunt: alij namque sunt in dictione, alij extra dictionem.

POVR l'executiõ de ces desseins des Sophistes, ils ont aussi leurs lieux de sophisteries pleins de feintes & fausses raisons pour deceuoir, dont nous traicterons plus particulierement, que nous n'auons faict de ceux des Dialecticiens; parce que sans y estre preparé, il seroit difficile de se sauuer des mains des Sophistes. Or nous commencerons par ceux de la reprehension: car ils tendẽt principalement par leurs argumentations de monstrer qu'ils reprennent le respondant en contradiction. Pour l'effect dequoy leurs fraudes sont fondees és dictions ou paroles, ou hors des dictions ou paroles: à sçauoir és choses.

Des especes de fraudes en la diction.

CHAPITRE IX.

Ἔστι δὲ τὰ μὲν παρὰ τὴν λέξιν ἐμποιοῦντα τὴν φαντασίαν, ἓξ τὸν ἀριθμόν. Ταῦτα δέ ἐστιν, ὁμωνυμία, ἀμφιβολία, σύνθεσις, διαίρεσις, προσῳδία, καὶ σχῆμα λέξεως.

Arist. Elench. c. 4. Sunt autem quæ dictionis ratione elenchum videri faciunt, numero sex: hæc verò sunt, homonymia, amphibologia, compositio, diuisio, accentus & figura dictionis.

LEs fraudes en la diction sont fondees, sur ce qu'vn terme signifie plusieurs choses actuellement, potentiellement, ou imaginairement. Actuellemẽt, c'est quand vn terme sans estre varié, signifie plusieurs choses: & si c'est vne diction, il s'appelle equiuocatiõ: si vne oraison, amphibologie. Potentiellement, c'est quãd le terme varié, selon la prolatiõ, signifie plusieurs choses: ce qui arriue en vne diction selon que l'accent est graue ou agu, & en l'oraison selon la composition, ou diuision d'icelle. Imaginairement, c'est quand le terme ne signifie veritablement qu'vne chose, mais semble en signifier quelque autre, & s'appelle figure de la diction: au moyen dequoy il y a six sortes de deceptions ou fraudes des paroles, qui sont; l'equiuocation, l'ambiguité, ou amphibologie, la composition, la diuision, l'accent, & la figure de la diction. Nous cõnoissons qu'il n'y a que ces especes de telles fraudes, parce que toutes les autres modes qu'on pourra trouuer s'y reduisent.

De la fraude de l'equiuocation.

CHAPITRE X.

Εἰσὶ δὲ τρεῖς τρόποι τῶν παρὰ τὴν ὁμωνυμίαν, καὶ τὴν ἀμφιβολίαν· εἷς μὲν, ὅταν ὁ λόγος ἢ τοὔνομα κυρίως σημαίνῃ πλείω· οἷον, ἀετὸς καὶ κύων· εἷς δὲ, ὅταν εἰωθότες ὦμεν οὕτω λέγειν· τρίτος δὲ ὅταν τὸ συντεθὲν, πλείω σημαίνῃ· κεχωρισμένον δὲ ἁπλῶς, οἷον, τὸ ἐπίσταται γράμματα.

Arist. c. 4. Elench. Sunt autem tres modi argumentationum quæ ab homonymia, & amphibolia sumuntur: vnus cum oratio vel nomen propriè multa significat, vt aquila & canis: Alter cum soliti simus ita loqui: tertius quando coniunctum plura significat, separatum verò simpliciter accipitur, vt, scire literas.

La

LA fraude de l'equiuocation, c'est vne deceptiõ qui se fait lors qu'on emploie vn nom equiuoque pour vne autre signification, en vne proposition, qu'en l'autre, ou d'vne autre sorte en la conclusion qu'és propositions. Il y a trois especes de cette equiuocation. L'vne est quãd vne diction signifie plusieurs choses principalement : comme pour exemple, le terme, chien, qui signifie vn animal abayant, vn poisson marin, & vn astre. Le sophisme s'en faict ainsi, Tout chien abaye, Quelque astre est chien, Donques quelque astre abaye. Mais il ne s'ensuit pas, car le terme chien signifie vne chose en la premiere proposition, & vn autre en la seconde. La seconde espece, c'est quand vn terme signifie quelque chose principalement, & quelque autre par metaphore seulement, ou par analogie : comme pour exemple, ce terme, rire, signifie principalement ou proprement vn acte propre à l'homme, & par metaphore le pré florissant : & ce terme sain qui est dit de plusieurs choses par analogie : à sçauoir de l'vrine, de l'animal, &c. Le sophisme s'en faict en cette sorte, Tout ce qui rit a vne bouche, Le pré rit, Dõques le pré a vne bouche : mais il ne s'ensuit pas, car rire, est prins proprement au premier lieu, & metaphoriquement au second. La troisiesme espece prouient de la diuerse signification selon les accidents des parties de l'oraison: à sçauoir, le temps, le genre, le nombre, & semblables, dont le sophisme se forme, comme il s'ensuit, Quiconque se leuoit, estoit leué, Celuy qui est assis se leuoit : Donques celuy qui est assis est leué : mais il ne s'ensuit pas : car l'assis est pris en la mineure selon le temps preterit imparfaict, & en la conclusion selon le present.

De la fraude de l'amphibologie.

CHAPITRE XI.

LA fraude de l'amphibologie, c'est vne deception qui se faict d'vne mesme oraison, signifiant tout ensemble plusieurs choses, selon qu'elle est diuersement construite ou autrement : au moyen de quoy le sens est douteux. Le sophisme s'en forme en cette sorte, Quand on laboure le riuage, la terre est fenduë, Quand on enseigne vn indocile, on laboure le riuage, Donques quand on enseigne vn indocile, la terre est fenduë: La fraude de l'amphibologie se faict des trois mesmes sortes de termes que l'equiuocation dõt nous venons de parler, au moyen de quoy on peut remarquer les mesmes especes.

De la fraude de la composition & diuision.

CHAPITRE XII.

Παρὰ δὲ τὴν σύνθεσιν τὰ τοιάδε· οἷον, τὸ δύνασθαι καθήμενον βαδίζειν, καὶ μὴ γράφοντα γράφειν. &c. καὶ τοῦθ' ὡσαύτως ἄν τις συνθῇ, τὸ μὴ γράφοντα γράφειν· σημαίνει γάρ, ὡς ἔχει δύναμιν τοῦ μὴ γράφοντα γράφειν· ἐὰν δὲ μὴ συνθῇ, ὅτι ἔχει δύναμιν, ὅτε οὐ γράφει, τοῦ γράφειν. &c.

Παρὰ δὲ τὴν διαίρεσιν, ὅτι τὰ πέντε ἐστὶ δύο καὶ τρία, καὶ περιττὰ καὶ ἄρτια· καὶ τὸ μεῖζον, ἴσον. τοσοῦτον γάρ, καὶ ἔτι πρός· ὁ γὰρ αὐτὸς λόγος διῃρημένος καὶ συγκείμενος, οὐκ ἀεὶ ταὐτὸ σημαίνειν ἂν δόξειεν.

Arist. Elench. c. 4. Ad compositionem autem hæc referuntur: veluti posse sedentem ambulare, & non scibentem scribere. &c. atque hoc itidem si quis coniunxerit non scibentem scibere: significat enim habere potestatem vt non scribendo scribat : si vero non coniunxerit, habere potestatem, quando non scribit, vt scribat. &c.

Ad diuisionem autem hæc pertinent, quinque esse duo et tria, atque imparia & paria: et quod est majus esse æquale: tantum enim esse & etiam num amplius. nam eadem oratio diuisa & coniuncta, non semper idem significare videtur.

LA fraude de la composition & de la diuision se faict de l'oraison qui a multiplicité potentielle: c'est à dire que ses mesmes dictions peuuent estre diuersement composees ensemble, ou diuisees demeurant vrayes en vne sorte, & fausses en l'autre. Quand l'oraison en sens composé est fausse, c'est fraude de composition : si en sens diuisé, c'est fraude de diuision: comme pour exemple, Celuy qui est là sans cheminer, peut cheminer, Socrates est là sans cheminer, Donques Socrates sans cheminer, peut cheminer. Ce sophisme est de la compositiõ: car ces mots, sans cheminer, ne peuuent vrayement estre conioincts auec ces autres, peut cheminer: Mais cet autre sophisme, Tout ce qui est deux & trois est pair & non pair : Or cinq est deux & trois : Donques cinq est pair & non pair, est de diui-

sion : car on diuise en la majeure ce qui ne doit pas estre diuisé. Cette fraude est semblable à celle de l'amphibologie, mais non mesmes toutesfois : car elle en differe par ce qu'en l'oraison ambiguë, il y a plusieurs significations d'vne mesme oraison : mais en la composition & diuisiõ ce n'est pas vne mesme oraison, que celle en laquelle certaines paroles sont prises conioinctement, & celles où elles sont prises separément.

De la fraude de l'accent.

CHAPITRE XIII.

Παρὰ δὲ τὴν προσῳδίαν, ἐν μὲν τοῖς ἄνευ γραφῆς διαλεκτικοῖς, οὐ ῥᾴδιον ποιῆσαι λόγον, ἐν δὲ τοῖς γεγραμμένοις καὶ ποιήμασι μᾶλλον.

Arist. Elench. c. 4. ex accentu verò in non scriptis discertationibus haud facile est efficere argumentationem, sed in scriptis, & poematis potius.

LA fraude de l'accent est vne deception qui se faict de quelque diction, laquelle estant diuersement prononcee, signifie diuerses choses : le sophisme s'en forme en cette sorte, Quiconque peche, offense Dieu, Quiconque prend du poisson à la ligne, pesche : Donques qui prend du poisson à la ligne, offense Dieu. Il n'est pas facile de faire de tels sophismes és discours non escrits, comme en ceux qui sont escrits. Cette fraude s'entend aussi de l'esprit aspre & doux, car du temps d'Aristote l'accent n'estoit pas en vsage.

De la fraude de la figure de la diction.

CHAPITRE XIIII.

Οἱ δὲ παρὰ τὸ σχῆμα τῆς λέξεως συμβαίνουσιν, ὅταν τὸ μὴ ταὐτὸν ὡσαύτως ἑρμηνεύηται· οἷον, τὸ ἄῤῥεν θῆλυ, ἢ τὸ θῆλυ, ἄῤῥεν, ἢ τὸ μεταξὺ, θάτερον τούτων· ἢ πάλιν τὸ ποσὸν, ποιὸν, ἢ τὸ ποιὸν, ποσὸν, ἢ τὸ ποιοῦν, πάσχον, ἢ τὸ διακείμενον, ποιοῦν· καὶ τὰ ἄλλα, ὡς διῄρηται πρότερον.

Arist. Elenc. c. 4. Hæ vero argumentationes ex figura dictionis ducuntur, cùm quis eodem modo interpretatur quod non idem est, veluti masculum vt fœminam, aut fœminam vt masculum, aut neutrum vt alterum horum : vel rursus quantum vt quale, aut quale vt quantum, aut faciens vt patiens, aut affectum vt faciens: & catera, vt antea diuisa fuerunt.

LA figure de la diction s'appelle en ce lieu la ressemblance d'vne diction à l'autre : & la fraude de la figure de la diction, c'est la deception prouenante de ce que quelque dictiõ semblable à vne autre, paroist auoir vne mesme maniere de signifier, encores qu'elle ne l'ait pas. Cette fraude est de trois manieres, dont la premiere est quand on prend vne diction d'vn certain genre grãmatical pour en signifier vn autre; à sçauoir le masculin pour le feminin, ou pour le neutre : comme pour exemple, Toute substance colloree de blanc, est blanche, L'homme est vne substance colloree de blanc : Donques l'hõme est blanche. La seconde mode est quand vn terme semble signifier selon la maniere d'vn predicament autre qu'il ne signifie : comme pour exemple, Vous auez mangé ce que vous auez acheté, Ce que vous auez acheté estoit crud, Donques ce que vous auez mangé estoit crud. En quoy, crud, qui signifie vne substance, est changé en vne qualité. La troisiesme maniere est quand quelque terme qui signifie vne chose vniuerselle, semble en signifier vne particuliere, ou vne particuliere vne vniuerselle : comme pour exemple, L'homme est espece; Socrates est homme : Donques Socrates est espece, &, Socrates n'est pas espece, Socrates est homme, Donques homme n'est pas espece.

Des fraudes & sophismes qui se commettent hors de la diction.

CHAPITRE XV.

Τῶν δὲ ἔξω τῆς λέξεως παραλογισμῶν, εἴδη εἰσὶν ἑπτά· ἓν μὲν παρὰ τὸ συμβεβηκός· δεύτερον δὲ, τὸ ἁπλῶς, ἢ μὴ ἁπλῶς, ἀλλὰ πῆ, ἢ ποῦ, ἢ ποτὲ, ἢ πρός τι λέγεσθαι· τρίτον δὲ, τὸ παρὰ τὴν τοῦ ἐλέγχου ἄγνοιαν· τέταρτον δὲ, τὸ παρὰ τὸ ἑπόμενον· πέμπτον δὲ, τὸ παρὰ τὸ ἐν ἀρχῇ λαμ-

Arist. Elench. c. 5. Paralogismorum autem qui extra dictionem consistunt, species sunt septem: vna ex accidente : secunda quia simpliciter vel non simpliciter, sed quadamtenus, vel alicubi, vel aliquando, vel ad alquid dicitur: tertia ob elenchi ignorãtiam: quarta ex consequenti : quinta quia sumitur quod initio quæsitum fuit: sexta quia non causa vt causa ponitur,

βάνειν· ἕκτον δὲ τὸ παρὰ τὸ μὴ αἴτιον, ὡς αἴτιον τιθέναι. ἕβδομον δὲ τὸ παρὰ τὸ τὰ πλείω ἐρωτήματα, ἓν ποιεῖν.

septima, quia multa interrogationes pro una accipiuntur.

AINSI qu'és fraudes de la diction, la deception prouient de ce que certaines choses qui conuiennent seulement selon la dictió, sont prises comme mesmes selon la chose: semblablement és fraudes hors de la diction, la deception prouient de ce que certaines choses conuenantes en quelque maniere ou differentes, sont prises comme mesmes simplement, ou comme diuerses à cause de la diction. Et ces fraudes sont sept: à sçauoir, de l'accident, de ce qui est simplement, & en quelque sorte, de l'ignorance de l'elenche, du consequent, de la demande du principe, de ce qui n'est pas cause prins pour cause, & de la confusion de plusieurs demandes, comme si ce n'en estoit qu'vne.

De la fraude de l'accident.

CHAPITRE XVI.

Οἱ μὲν οὖν παρὰ τὸ συμβεβηκὸς παραλογισμοί εἰσιν, ὅταν ὁμοίως ὁτιοῦν ἀξιωθῇ τῷ πράγματι, καὶ τῷ συμβεβηκότι ὑπάρχειν· ἐπεὶ γὰρ τῷ αὐτῷ πολλὰ συμβέβηκεν, οὐκ ἀνάγκη πᾶσι τοῖς κατηγορουμένοις, καὶ καθ' οὗ κατηγορεῖται, ταὐτὰ πάντα ὑπάρχειν· πάντα γὰρ οὕτω ἔσται ταὐτά, ὥσπερ φασίν, οἱ σοφισταί.

Ἀλλὰ παρὰ τοῦτο καὶ οἱ τεχνῖται, καὶ ὅλως οἱ ἐπιστήμονες ὑπὸ τῶν ἀνεπιστημόνων ἐλέγχονται· κατὰ συμβεβηκὸς γὰρ ποιοῦνται τοὺς συλλογισμοὺς πρὸς τοὺς εἰδότας· οἱ δ' οὐ δυνάμενοι διαιρεῖν ἢ ἐρωτώμενοι διδόασιν, ἢ οὐ δόντες, οἴονται δεδωκέναι.

Ar. elench. c. 5. Ex accidente igitur paralogismi sunt cùm quidvis postulatũ fuerit aequè rei atque accidenti inesse: cùm enim multa eidem accidãt, non est necesse & attributis & subiecto haec omnia inesse, alioqui omnia erunt eadem vt sophistae dicunt.

C. 6. Sed hinc artifices & omninò docti, ab indoctis redarguuntur: quoniam ex accidente syllogismos faciunt aduersus scientes: hi verò cùm diuidere non valeant, aut rogati dant, aut non dantes, videntur dedisse.

ACCIDENT signifie en ce lieu l'attribut, quand il se trouue diuers du subiect auquel il conuient vrayement, en quelque maniere que ce soit qu'il en soit diuers: comme pour exemple en ces enonciations, L'homme est animal, L'homme est capable de discipline, L'homme est blanc, animal, capable de discipline est blanc, sont dits accidents de l'homme: car aucune de ces choses n'estant pas homme, bien qu'elles luy conuiennent, elles en sont diuerses. Mais les attributs qui ne se trouuent pas diuers des subiects par aucune raison deduitte de la nature de la chose, ne sont pas appellez accidens des subiects: comme pour exemple en ces enonciations, L'homme est animal raisonnable, La robe est vn vestement: animal raisonnable n'est pas dit accident de l'homme, ny vestement de la robe. Ie dy donc maintenant que la fraude de l'accident c'est vne deception prouenant de ce qu'on infere, que tout ce qui est és accidents d'vn subiect, est au subiect: vn tel sophisme se faict en telle sorte, L'animal a quatre pieds: L'homme est animal: Donques l'homme a quatre pieds. Car quatre pieds estant vn accident qui est en l'animal, il ne s'ensuit pas qu'il soit en l'homme, qui est aussi accident en l'animal. Aristote dit qu'en cette fraude les artistes & les doctes sont redarguez par les indoctes, qui font de tels sophismes contre eux, lesquels ceux là ne prenant pas garde de distinguer la fraude, concedent estant interrogez, ou ne concedant pas, semblent auoir concedé.

De la fraude de ce qui est dit en quelque maniere à ce qui est dit simplement.

CHAPITRE XVII.

Οἱ δὲ παρὰ τὸ, τὸ ἁπλῶς τόδε, ἢ πῇ λέγεσθαι καὶ μὴ κυρίως· ὅταν τὸ ἐν μέρει λεγόμενον, ὡς ἁπλῶς εἰρημένον ληφθῇ. &c.

Οὐ γὰρ ταὐτὸ, μὴ εἶναί τι καὶ ἁπλῶς μὴ εἶναι. &c. Οἷον, εἰ ὁ Ἰνδὸς ὅλος μέλας ὢν, λευκὸς ἐστὶ τοὺς ὀδόντας· λευκὸς ἄρα καὶ οὐ λευκός ἐστι.

Arist. Elench. c. 5. Hi verò ex eo quod simpliciter tale dicitur, vel quodantenus non propriè cum id quod in parte dicitur, vt simpliciter dictum, sumitur. &c.

Non enim idem valent non esse aliquid tale, & simpliciter non esse. &c. vt putà si Indus cum sit totus niger, albus est dentes: albus igitur & non albus est.

φαίνεται δὲ διὰ παρέγγυσιν τῆς λέξεως, καὶ μικρὸν διαφέρειν τὸ εἶναί τι τοῦ εἶναι, καὶ τὸ μὴ εἶναί τι, τοῦ μὴ εἶναι.

Videtur autem vtrumque rectè colligi propter vicinitatem dictionis, & exiguitatem discriminis quod est inter esse aliquid & esse, nec non inter non esse aliquid & non esse.

CELA est simplement auquel il n'est rien adiousté qui le restraigne: & cela est en quelque sorte, qui est restrainct ou limité par quelque chose adioustee. La fraude de ce qui est selon quelque chose à ce qui est simplement, c'est vne deception prouenant de ce qu'on prend, ce qui est dit en quelque maniere & selon quelque respect seulement, comme il estoit dit simplement. Vne telle fraude se commet en cette sorte, l'Aethiopien est blanc par les dents: Donques l'Aethiopien est blanc. Il ne faut pas rendre les armes à leur maistre furieux, Donques il ne faut pas rendre les armes à leur maistre. Et il faut ietter la marchandise en la mer quand il y a peril du naufrage: Donques il faut ietter la marchandise en la mer: Et Cesar est vn homme mort: Donques Cesar est homme. Ce lieu est celuy dont les mauuais demons se seruent le plus pour deceuoir les hommes: car de ce que certains biens sont vtiles & agreables, prisez en quelque lieu, en quelque temps, & par quelques certaines personnes, ils concluent qu'ils sont simplement biens, & qu'il les faut embrasser.

De la fraude selon l'ignorance de l'elenche.

CHAPITRE XVIII.

Λέγω δὲ ἀντικεῖσθαι τὴν τοῦ αὐτοῦ, κατὰ τοῦ αὐτοῦ, μὴ ὁμωνύμως δέ, καὶ ὅσα ἄλλα τῶν τοιούτων προσδιοριζόμεθα πρὸς τὰς σοφιστικὰς ἐνοχλήσεις.

Οἱ δέ, παρὰ τὸ μὴ διωρίσθαι τί ἐστι συλλογισμός, ἢ τί ἔλεγχος, ἀλλὰ παρὰ τὴν ἔλλειψιν τοῦ λόγου γίνονται. Ἔλεγχος μὲν γάρ ἐστιν ἀντίφασις τοῦ αὐτοῦ, καὶ ἑνός, μὴ ὀνόματος, ἀλλὰ πράγματος καὶ ὀνόματος μὴ συνωνύμου, ἀλλὰ τοῦ αὐτοῦ, ἐκ τῶν δοθέντων, ἐξ ἀνάγκης, μὴ συναριθμουμένου τοῦ ἐν ἀρχῇ· καὶ κατὰ τὸ αὐτό, καὶ πρὸς τὸ αὐτό, καὶ ὡσαύτως, καὶ ἐν τῷ αὐτῷ χρόνῳ.

Arist. de interpret. c. 6. Dico autem opponi eam quæ est eiusdem de eodem, non homonymos, & cætera eiusmodi, quæ determinauimus aduersus sophisticas molestias.

Elench. c. 5. Hi verò paralogismi fiunt, quia non est definitum, quid sit syllogismus, vel quid elenchus: sed omissa est definitio. Elenchus enim est contradictio vnius & eiusdem, non nominis, sed rei: ac nominis non synonimi, sed eiusdem: quæ ex concessis necessariò colligitur, non connumerato eo quod in principio quæsitum fuit: & sumitur, secundum idem, & ad idem, eodemque modo, & eodem tempore.

LA fraude selon l'ignorance de l'elenche c'est vne deception prouenante de ce que les choses necessaires à l'elenche ne sont pas obseruees: à raison dequoy cette fraude est appellee ignorance de l'elenche: (car l'elenche c'est vn syllogisme contradictoire à vn autre, ou à quelque enonciation: & la deception n'arriue que par ce que les conditions requises à la contradiction ou quelqu'vne d'elles sont ignorees, ou obmises.) Ces conditions sont quatre: à sçauoir que la contradiction soit à raison d'vne mesme chose, ayant egard à vne mesme chose, semblablement, ou en mesme maniere, & en mesme temps: cõme nous l'auons dit ailleurs, par le defaut de l'vne desquelles la contradiction n'est pas vraye contradiction. Il y a quatre modes de telles fraudes selon les quatre conditions requises à la cõtradiction. La premiere se fait en cette sorte: Deux sont le double d'vn, Deux ne sont pas le double de trois, Donques deux sont le double & ne sont pas le double: car il ne s'ensuit pas, d'autant que le double n'est pas au respect d'vne mesme chose: à cause de laquelle condition obmise, ce n'est pas contradiction. La seconde est telle: Cette chose est double à vne autre selon la longueur: Cette mesme chose n'est pas double à vne autre selon la largeur: Donques cette chose est double & non double: car il ne s'ensuit pas, dautant que ce n'est pas à raison d'vn mesme: qui est cause que par l'obmission de cette condition, ce n'est pas contradiction. La troisiesme se forme comme il s'ensuit; Le ciel est meu en rõd: Le ciel n'est meu en haut ny en bas: Donques le ciel est meu & n'est pas meu: car il ne s'ensuit pas, dautant que l'obmission de cette condition en mesme maniere, oste la contradiction. Et finalement la quatriesme est construitte en cette sorte: L'empire Romain a esté le plus puissant de tout le monde: L'empire Romain n'a pas esté le plus puissãt de tout le monde: Donques, L'empire Romain a esté & n'a pas esté le plus puissant de tout

le monde

le monde, car il ne s'ensuit pas, dautant que cette condition en mesme temps ostee, il n'y a point de contradiction.

De la fraude du consequent.

CHAPITRE XIX.

Ὁ δὲ παρὰ τὸ ἑπόμενον ἔλεγχος, διὰ τὸ οἴεσθαι ἀντιστρέφειν τὴν ἀκολούθησιν· ὅταν γὰρ τουδὶ ὄντος ἐξ ἀνάγκης τόδε ᾖ, καὶ τοῦδε ὄντος, οἴονται καὶ θάτερον εἶναι ἐξ ἀνάγκης· ὅθεν καὶ αἱ περὶ τὴν δόξαν ἐκ τῆς αἰσθήσεως ἀπάται γίνονται· πολλάκις γὰρ τὴν χολὴν, μέλι ὑπολαμβάνομεν εἶναι, διὰ τὸ ἕπεσθαι τὸ ξανθὸν χρῶμα τῷ μέλιτι. καὶ ἐπεὶ συμβαίνει τὴν γῆν ὕσαντος γίνεσθαι διάβροχον· κἂν ᾖ διάβροχος, ὑπολαμβάνομεν ὗσαι· τὸ δὲ οὐκ ἀναγκαῖον.

Ὅτι μὲν γὰρ οὕτω παραλογίζεται Μέλισσος, δῆλον· οἴεται γὰρ εἰληφέναι, εἰ τὸ γενόμενον ἀρχὴν ἔχει ἅπαν, ὅτι καὶ τὸ μὴ γενόμενον οὐκ ἔχει.

Arist. Elench. c. 5. Propter consequens elenchus videtur, quia nonnulli putant reciprocari consecutionem: quando enim, si illud sit, necessariè hoc est, etiam putant, si hoc sit, alterum necessario esse: vnde etiam in opinione ex sensu deceptiores fiunt: sæpe enim fel pro melle accipimus, quia melli consequens est flauus color: & quoniam accidit vt terra, cùm pluit, madefiat: etiã pluisse existimamus si madida sit terra: sed hoc non est necessarium.

L. 1. phy. c. 4. t. 23. Vitiosè igitur Melissum argumentari perspicuum est: sumpsisse enim putat, si quicquid est factum, habet principium, etiam quod nõ est factum non habet principium.

Le consequent en cet endroit, c'est ce qui s'ensuit de l'antecedẽt en vne proposition conditionelle: comme pour exemple, Si Socrates est homme, Socrates est animal: Socrates est animal, c'est le consequent: la fallace d'vn tel consequent c'est la deception prouenant de ce qu'on estime qu'ainsi que le cõsequent s'ensuit de l'antecedent, que l'antecedent s'ensuit du consequẽt, & de l'opposite de l'antecedent, l'opposite du consequẽt. Voicy comme vn tel sophisme se forme: S'il pleut la terre est mouïllee: Donques si la terre est mouïllee il pleut, & Si l'ame de l'homme est engendree, elle a commencement de son estre: Donques si elle n'a point esté engendree, elle n'a point commencement de son estre: par ce qu'il ne s'ensuit pas, si la terre est mouïllee qu'il pleuue: dautant quelle peut estre mouïllee par vne autre maniere que par la pluye, ny qu'encores que l'ame de l'homme n'ait pas esté engendree, elle n'ait point de commencement de son estre: car combien qu'elle ne l'ait pas par generation, elle l'a par creation. C'est pourquoy Aristote reprend Melisse qui argumentoit en cette sorte, Si quelque chose a esté faitte, elle a commencement, Donques celle qui n'a pas esté faitte n'a point de principe, comme si l'argumentation estoit bonne de la destruction de l'antecedent, à la destruction du consequent.

Οἱ δὲ παρὰ τὸ ἑπόμενον, μέρος εἰσὶ τοῦ συμβεβηκότος· τὸ γὰρ ἑπόμενον συμβέβηκε· διαφέρει δὲ τοῦ συμβεβηκότος, ὅτι τὸ μὲν συμβεβηκὸς, ἔστιν ἐφ' ἑνὸς μόνου λαβεῖν· οἷον, ταὐτὸν εἶναι τὸ ξανθὸν καὶ τὸ μέλι, καὶ τὸ λευκὸν, καὶ κύκνον· τὸ δὲ παρὰ τὸ ἑπόμενον, ἀεὶ ἐν πλείοσι.

Arist. elench. c. 6. Qui verò ex consequente ducuntur, accidentis pars sunt, nam consequens accidit: sed eò differt ab accidente, quod licet in vno tantùm accidens sumere: vt puta idem esse flauum & mel, nec non album & cycnum: quod verò ex accidente ducitur, semper in pluribus cernitur.

Aristote dit que la fraude du consequent est vne espece de la fraude de l'accident: par ce que ce qui s'ensuit d'vne chose luy aduient, c'est à dire s'attribuë à l'accident dont elle s'ensuit: comme pour exemple, de ce que l'homme est animal, il s'ensuit qu'il est sensible, & sensible est attribué à l'animal. Or que la fraude du consequent ne soit pas du tout la mesme chose que celle de l'accident, cela paroist, en ce que la fraude du consequent adiouste quelque chose à celle de l'accident, car la fraude de l'accident ne prend qu'vn seul subiect & vn attribut, & la fraude du consequent prend plusieurs subiects qu'elle confere auec vn mesme attribut: comme pour exemple, si de ce que le miel est iaune nous concluons que le iaune est miel: comme si c'estoit vne mesme chose que le iaune & le miel, c'est fallace de l'accident & non du consequent: mais si on conclud que le fiel est miel, par ce que l'vn & l'autre est iaune, c'est fallace du consequent. Il paroist par ce que nous auons dit: que la fallace de l'accident consiste en vn: comme pour exemple, au miel, & celle du consequent, au miel & au fiel, & que toute fraude du consequent est fraude de l'accident; mais non toute fraude de l'accident, fraude du consequent.

De la fraude de la demande du principe.

CHAPITRE XX.

Τὸ δὲ ἐν ἀρχῇ αἰτεῖσθαι καὶ λαμβάνειν, ἔστι μὲν ὡς ἐν γένει λαβεῖν, ἐν τῷ μὴ ἀποδεικνύναι τὸ προκείμενον. τοῦτο δὲ ἐπισυμβαίνει πολλαχῶς· καὶ γὰρ εἰ ὅλως μὴ συλλογίζεται, καὶ εἰ μὴ δι' ἀγνωστοτέρων, ἢ ὁμοίως ἀγνώστων, καὶ εἰ διὰ τῶν ὑστέρων, τὸ πρότερον· ἡ γὰρ ἀπόδειξις, ἐκ πιστοτέρων τε καὶ προτέρων ἐστί. τούτων μὲν οὖν οὐδέν ἐστι τὸ αἰτεῖσθαι τὸ ἐξ ἀρχῆς. ἀλλ' ἐπεὶ τὰ μὲν δι' αὐτῶν πέφυκε γνωρίζεσθαι, τὰ δὲ δι' ἄλλων· (αἱ μὲν γὰρ ἀρχαὶ δι' ἑαυτῶν· τὰ δὲ ὑπὸ τὰς ἀρχὰς, δι' ἄλλων) ὅταν τὸ μὴ δι' αὐτοῦ γνωστὸν, δι' ἑαυτοῦ τις ἐπιχειρῇ δεικνύναι, τότε αἰτεῖται τὸ ἐξ ἀρχῆς.

Αἰτεῖσθαι δὲ φαίνονται τὸ ἐν ἀρχῇ πενταχῶς. φανερώτατα μὲν καὶ πρῶτον, εἴ τις αὐτὸ τὸ δείκνυσθαι δέον, αἰτήσει τοῦτο ἐπ' αὐτοῦ μὲν, οὐ ῥᾴδιον λανθάνει· ἐν δὲ τοῖς συνωνύμοις, καὶ ἐν ὅσοις τὸ ὄνομα καὶ ὁ λόγος τὸ αὐτὸ σημαίνει, μᾶλλον. Δεύτερον δὲ, ὅταν κατὰ μέρος δέον ἀποδεῖξαι, καθόλου τις αἰτήσῃ· οἷον, ἐπιχειρῶν ὅτι τῶν ἐναντίων μία ἐπιστήμη, ὅλως τῶν ἀντικειμένων ἀξιώσειε μίαν εἶναι· δοκεῖ γὰρ ὃ ἔδει καθ' αὐτὸ δεῖξαι, μετ' ἄλλων αἰτεῖσθαι πλειόνων.

Τρίτον, εἴ τις καθόλου δεῖξαι προκειμένου, κατὰ μέρος αἰτήσειεν· οἷον, εἰ πάντων τῶν ἐναντίων προκειμένου, τῶν δὲ τινῶν ἀξιώσειε. Δοκεῖ γὰρ καὶ οὗτος, ὃ μετὰ πλειόνων ἔδει δεῖξαι, καθ' αὐτὸ χωρὶς αἰτεῖσθαι.

Πάλιν, εἴ τις διελὼν αἰτεῖται τὸ προβληθέν· οἷον, εἰ δέον δεῖξαι τὴν ἰατρικὴν, ὑγιεινοῦ καὶ νοσώδους, χωρὶς ἑκάτερον ἀξιώσειεν. ἢ εἴ τις τῶν ἑπομένων ἀλλήλοις ἐξ ἀνάγκης, θάτερον αἰτήσειεν· οἷον, τὴν πλευρὰν ἀσύμμετρον τῇ διαμέτρῳ, δέον ἀποδεῖξαι, ὅτι ἡ διάμετρος τῇ πλευρᾷ.

Arist. Anal. prior. l. 2. c. 16. Petere & sumere quod ab initio quæsitum fuit, in eo positum est quod vocatur non demonstrare propositum. Hoc autem accidit multis modis: nempe siue omninò non concludatur, siue per ignotiora, vel æquè ignota: siue prius per posteriora: demonstratio namque ex credibilioribus et prioribus constat. Horum igitur modorum nullus est petitio quæsiti ab initio propositi: sed quia natura comparatum est, vt quædam per se, nonnulla per alia cognoscantur (nam principia per se: quæ verò sub principiis continentur, per alia cognoscuntur) cùm id quod per se cognosci non potest, conatur quis per se demonstrare, tunc petit quod ab initio propositum fuit.

L. 8. top. c. 13. Petere videntur quod in principio quæsitũ fuit quinque modis Manifestissimè & primò, si quis id ipsum petat quod probare oportet: hoc autẽ in eo ipso non facile latet: sed magis in synonimis, & in quibus nomen, ac definitio idem significat. Secundo quum id quod in parte demonstrari oportet, vniuersaliter aliquis petit: veluti cum probaturus contrariorum esse vnam scientiam, omninò oppositorum vnã esse, sibi cõcedi postulat videtur enim quod oportebat per se probare, vnà cum pluribus aliis petere.

Tertiò si quis cum vniuersale probare instituerit, in parte petat: veluti, si, cùm propositum sit ad probandum, omnium cõtrariorum esse vnam scientiam, petat sibi concedi certorum quorundam contrariorũ vnam esse. Nam & hic videtur, quod cum pluribus oportebat probare, per se ac separatim petere.

Rursus si quis diuiso problemate petat quod propositum est ad disputandum: veluti si cum probare oporteat medicinam esse salubrium & insalubrium, separatim vtrumque petat. Aut si quis eorum quæ se inuicem consequũtur necessariò, alterum petat, vt latus cum diametro communem habere mensuram, cùm demonstrare oporteat diametrum habere communem mensuram cum latere.

LA demande du principe c'est vne deception prouenant de ce qu'on prend pour moiẽ de la preuue, la chose en question, laquelle il faut prouuer. Aristote dit que la demande du principe est vne espece de ce qui ne demonstre pas la proposition : & ne demonstrer pas la proposition se dit en plusieurs manieres : à sçauoir quand on ne conclud point du tout, ou quand c'est par des choses plus inconnuës, ou egallement inconnuës. Il pose au mesme liure trois especes de demande du principe. La premiere est quand le terme moyẽ par lequel on demõstre, & celuy qu'on demonstre sont vne mesme chose reellement, ayãt seulement diuers noms : comme pour exemple, qui voudroit montrer que l'habillement est blanc, par ce que le vestement est blanc. La seconde, quand le terme moyen & celuy qu'on demonstre sont presque mesmes : à sçauoir à cause qu'ils se conuertissent : comme pour exemple, Homme est capable de discours. Et la troisieme quand ce qu'on demonstre est espece du moyen par lequel on le demonstre : cõme pour exemple, qui voudroit montrer que l'ame raisonnable est forme, par ce que toute ame est forme. Mais les deux dernieres se doiuẽt entendre quand le terme moyen est moins connu, ou qu'il n'est pas plus connu que celuy qu'on veut prouuer par luy : car sans cela ce n'est pas demande du principe : tant s'enfaut, la meilleure demõstration tant par la cause que par l'effect, se donne par des termes qui sont reciproques comme il a esté dit : car on montre par le raisonnable, le capable de discipline, & par le capable de discipline, le raisonnable. Et quand vn relatif est plus connu que son correlatif, ou le genre que l'espece, la preuue qui se faict par elle est

est bonne. Aristote nombre en vn autre endroict cinq especes de demande du principe: mais elles se peuuent reduire aux trois que nous venons de nombrer : car la premiere, la troisiesme, & la quatriesme, se reduisent soubs la premiere, & la secōde est la mesme chose que la seconde, & la cinquiesme que la troisiesme. En la premiere maniere, la demande du principe se commet, ou appertement soubs mesmes termes : comme qui voudroit prouuer que l'homme est capable de discours, parce que l'homme est capable de discours : ou occultement : comme quand c'est soubs vn terme diuers, mais de mesme signification : comme qui voudroit montrer, que l'habillement est blanc, parce que le vestement est blanc, ou que l'homme court, parce que l'animal raisonnable court. Secondement, quand on prend l'vniuersel pour la preuue du particulier : comme qui voudroit montrer que la discipline de tous les contraires est mesme, parce que la discipline de tous les opposites est mesme. En troisiesme lieu, quand on demande les particuliers : pour montrer l'vniuersel ; comme pour exemple, Qui prouueroit que la discipline est mesme de tous les opposites, pource qu'elle est mesme de tous les contraires, de tous les priuatifs, & ainsi des autres. En quatriesme lieu, c'est quand on demande des particuliers separément ce qui doit estre prouué conioinctement : comme si on veut prouuer que la medecine est la science de ce qui appartient à la santé & à la maladie, parce que la medecine est la science de ce qui appartient à la santé, & la science de ce qui appartient à la maladie. Et finalement quand l'vn des termes s'ensuit de l'autre : comme qui voudroit mōtrer que l'homme est capable de discipline, parce qu'il est raisonnable, ou Socrates est pere de Platon, parce que Platon est fils de Socrates.

Ἰσαχῶς δὲ καὶ τὰ ἐναντία αἰτοῦντας τῷ ἐξ ἀρχῆς· πρῶτον μὲν γὰρ, εἴ τις τὰς ἀντικειμένας αἰτήσαιτο, φάσιν καὶ ἀπόφασιν. δεύτερον δὲ, τἀναντία κατὰ τὴν ἀντίθεσιν· οἷον ἀγαθὸν, καὶ κακὸν, ταὐτόν. τρίτον, εἴ τις τὸ καθόλου ἀξιώσας, ἐπὶ μέρους αἰτοῖτο τὴν ἀντίφασιν. οἷον, εἰ λαβὼν τῶν ἐναντίων μίαν ἐπιστήμην, ὑγιεινοῦ καὶ νοσώδους ἑτέραν ἀξιώσειεν· ἢ τοῦτο αἰτησάμενος, ἐπὶ τοῦ καθόλου τὴν ἀντίθεσιν πειρῷτο λαμβάνειν.

Πάλιν ἐάν τις αἰτήσῃ τὸ ἐναντίον τῷ ἐξ ἀνάγκης συμβαίνοντι διὰ τῶν κειμένων. κἂν εἴ τις αὐτὰ μὲν μὴ λάβῃ τὰ ἀντικείμενα, τοιαῦτα δ' αἰτήσαιτο δύο, ἐξ ὧν ἔσται ἡ ἀντικειμένη ἀντίφασις. Διαφέρει δὲ τὸ τἀναντία λαμβάνειν τοῦ ἐν ἀρχῇ, τοσοῦτον, ὅτι τοῦ μὲν ἐστὶν ἡ ἁμαρτία πρὸς τὸ συμπέρασμα. πρὸς γὰρ ἐκεῖνο βλέποντες, τὸ ἐν ἀρχῇ λέγομεν αἰτεῖσθαι· τὰ δ' ἐναντία ἐστὶν ἐν ταῖς προτάσεσι· τῷ γὰρ ἔχειν πως ταύτας, πρὸς ἀλλήλας.

Arist. Top. l. 8. c. 13. Tot autem modis contraria petuntur, quot initiò quæsitum. Ac primùm si quis cōtrarias postulet affirmationem & negationem. Secundò si contraria secundum oppositionem: veluti bonum & malum esse idem. Tertiò si quis cùm vniuersale sibi concedi postulauerit, mox in parte contradictionem petat : veluti si hoc sumpto axiomate, contrariorum vnam esse scientiam, salubris & salubris diuersam esse, postulet sibi concedi: aut hoc postulato in vniuersali, oppositionem sumere conetur.

Rursus, si quis petat contrarium ei quod necessariò efficitur ex iis quæ posita sunt. Nec non si quis ipsa quidem opposita non sumat, sed duo eiusmodi petat, ex quibus sequetur opposita contradictio. Hoc autem differunt, sumere contraria & quod initiò quæsitum fuit: quod huius peccatum ad conclusionem pertinet: nam ad eam respicientes dicimus peti quod initiò quæsitum fuit: contraria verò in propositionibus cernuntur: nempe quia certo quodam modo sunt inter se affecta.

Les opposites se demādent en autant de sortes que le principe: à sçauoir, premieremēt deux enonciations contradictoires: comme pour exemple : que la volupté est bonne, & qu'elle n'est pas bonne. Secondement deux contraires, comme que la volupté est bonne, que la volupté est mauuaise. En troisiesme lieu, l'affirmatiō du genre & la negation de l'espece, comme que des cōtraires la science est mesme: mais qu'elle n'est pas mesme du sain, & du mal sain : ou à l'opposite l'affirmation de l'espece & la negation du genre. En quatriesme lieu, c'est quand on demande vne proposition cōtraire, & s'ensuiuant d'vne qu'on a demandee: comme, que toute volupté est bonne, & que toute volupté n'est pas à desirer: car de ce qui est bon, il s'ensuit qu'il est à desirer. Et finalement si quelqu'vn demande deux choses: lesquelles estant posees, bien qu'elles ne semblent pas opposites, il s'ensuit necessairement deux contradictoires : comme pour exemple, Que la seule vertu rend l'homme heureux, & que l'action selon la vertu, est meilleure que la vertu : car de la premiere proposition, il s'ensuit que la vertu est vne tres bonne chose, comme est la felicité: & de la seconde, qu'elle n'est pas vne tres-bonne chose, puis qu'vne autre est meilleure. La difference de la fraude de la demande du principe, & de la demande des opposites, consiste en

ce que la demande du principe se considere és propositions, comparees auec la conclusion : & en la demande des opposites, elle est en la conference d'vne proposition auec l'autre : parce que l'vne est opposite à l'autre.

De la fraude de ce qui n'est pas cause, comme s'il estoit cause.

CHAPITRE XXI.

Οἱ δὲ παρὰ τὸ μὴ αἴτιον, ὡς αἴτιον, ὅταν προσλήφθῇ τὸ ἀναίτιον, ὡς παρ' ἐκεῖνο γινομένου τοῦ ἐλέγχου· συμβαίνει δὲ τὸ τοιοῦτον ἐν τοῖς εἰς τὸ ἀδύνατον συλλογισμοῖς· ἐν τούτοις γὰρ ἀναγκαῖον ἀναιρεῖν τι τῶν κειμένων.

Arist. elench. c. 5. Ex eo autem quod non causa, accipitur pro causâ, paralogismus est, cum assumpta fuerit non causa, quasi ob eam fiat elenchus. Hoc autem accidit in syllogismis ducentibus ad impossibile: quoniam in his necesse est refellere aliquid eorũ, quæ posita fuerunt.

LA fraude de ce qui n'est pas cause, comme s'il estoit cause, c'est vne deception prouenant de ce qu'on refere la cõclusion à quelque proposition : cõme si elle en estoit colligee, encores qu'elle n'en dépende pas vrayement: cõme pour exemple, qui voudroit prouuer qu'il faut bannir l'eloquence: parce que les meschans s'en seruent à faire du mal: ou qu'il faut defendre l'vsage de l'argent, à cause des méchãcetez que les auaricieux commettent pour en amasser: car ny l'eloquence, ny l'vsage de l'argẽt ne sont pas les causes de ces maux. Ce vice, dit Aristote, se commet principalement és syllogismes conduisant à l'impossible, c'est à dire, quand on impugne quelque these: cõme s'il s'en ensuiuoit de l'absurdité, qui ne s'en ensuit pas pourtant en verité: mais de quelques autres propositiõs qui luy sont adioinctes : & donne pour exemple cette these, La vie & l'ame sont vne mesme chose: ce qui s'impugne sophistiquement, cõme s'il s'ẽsuiuoit que la vie est naissãce, & que viure est naistre. Or il paroist que cela est absurd, parce que quãd quelqu'vn vit, il ne naist pas. Cette absurdité se prouue par telles propositions, Parce que la naissance est contraire au decez, quelque naissance est cõtraire à quelque decez. Or la mort est vn certain decez, & la mort est cõtraire à la vie, Donques la vie est naissance. La fraude de cet argumẽt consiste en ce que la naissance est opposee au decez & à la mort qui est decez, & la mort est opposee à la vie. Il faut donc que la vie soit naissance: car autrement la naissance ne seroit pas opposee à la mort: mais ce seroit quelqu'autre chose, à sçauoir, la vie. Et partant, pour inferer vne telle conclusion, cette proposition, La vie & l'ame sont vne mesme chose, ne sert de rien.

De la fraude de plusieurs questions comme vne.

CHAPITRE XXII.

Οἱ δὲ παρὰ τὸ τὰ δύο ἐρωτήματα ἓν ποιεῖν, ὅταν λανθάνῃ πλείω ὄντα, καὶ ὡς ἑνὸς ὄντος ἀποδοθῇ ἀπόκρισις μία.

Arist. elench. c. 5. Hæ verò ex eo quod duæ interrogationes pro vna accipiuntur, cum latet plures esse, & quasi vna sit interrogatio, datur vna responsio.

LA fraude de plusieurs questions cõme vne, c'est vne deception prouenant de ce qu'a vne question qui en contient plusieurs, on ne donne qu'vne responsce : comme pour exemple, quand le sophiste interrogera, si l'asne & l'hõme ne sont pas animal raisonnable, si on luy respõd, non, il procedera en certe sorte, L'asne & l'homme ne sont pas animal raisonnable, Donques l'hõme n'est pas animal raisonnable: si on luy respõd, ouy, il procedera ainsi; l'asne & l'homme sont animal raisonnable, Donques l'asne est animal raisonnable.

De la reduction des sophismes à l'ignorance de l'elenche.

CHAPITRE XXIII.

Η δὴ οὕτως διαιρετέον τοὺς φαινομένους συλλογισμοὺς καὶ ἐλέγχους· ἢ πάντας ἀνακτέον εἰς τὴν τοῦ ἐλέγχου ἄγνοιαν, ἀρχὴν ταύτην ποιησαμένους· ἔστι γὰρ πάντας ἀναλῦσαι τοὺς λεχθέντας τρόπους εἰς τὸν τοῦ ἐλέγχου διορισμόν.

Arist. elench. c. 6. Aut igitur sic diuidendi sunt, qui videntur syllogismi, & elenchi : aut omnes reuocandi ad ignorantiam elenchi, hac pro principio sumpta: licet enim omnes dictos modos resoluere in elenchi definitionem.

ENCORES qu'en ces trèze sortes de lieux de la reprehésion, Aristote n'en nõme qu'vn de l'ignorance de l'elenche, parce que, comme il dit, elle y apparoist dauantage qu'és autres especes, où il se peut rapporter diuerses autres causes de fraude, ce qui n'est pas en celle-cy: neantmoins il montre qu'elles s'y peuuẽt toutes reduire: dequoy la raison en general est, que si la definition de l'elenche conuenoit à ces fraudes, & qu'il n'y eust point d'ignorance de l'elenche, ce ne seroiẽt pas des elenches sophistiques, mais de vrays elenches; or cela n'est pas: car encores qu'il y en ait qui prouuent quelque chose, ce n'est pas la these en question. Poûr descendre à la specialité & commencer par les sophismes qui consistent és paroles, premierement en l'homonymie, en l'amphibologie, & en la figure de la diction, il est signifié plusieurs choses & en la composition, & diuision, & en l'accent, l'oraison ou diction qui est prise pour vne, n'est pas vne. Or tout cela sont pechez contre l'elenche, parce qu'vne de ses conditions est qu'il ne concluë pas seulemẽt d'vne mesme chose, mais encores qu'il vse de mesmes termes: de telle sorte que si la these est que le vestement est blanc, & qu'on prouue que l'habillement n'est pas blanc, la these n'est pas impugnee, & faudra pour l'impugner, adiouster vn nouueau argumẽt qui concluë que le vestemẽt n'est pas blanc. Il est tout de mesme des sophistes qui sont hors de la diction; car premierement en celuy de l'accident, ce qui se trouue y estant, selon que le mesme moyen est consideré sans le subject auquel il est, quatre termes se rencontrent: à raison dequoy ce n'est pas vn syllogisme, ny par consequent vn elenche, car tout elenche est syllogisme. Au sophisme de ce qui est dit simplement à ce qui est dit en quelque sorte, la contradiction n'est pas prouuee: parce qu'il vse de ce qui est concedé selon quelque maniere seulement, comme s'il estoit concedé simplement. Es fraudes de la demande du principe & de ce qui n'est pas cause, comme s'il estoit cause, la conclusion ne s'infere pas des propositions: parce qu'au premier l'vne des propositiõs estant la mesme chose que la conclusion, elle ne l'infere pas, (car rien ne s'infere soy mesme) & au second, la propositiõ n'est pas cause de la conclusiõ: & partant, il n'y a point en cela de syllogisme, dautant que tout syllogisme doit inferer sa conclusion des propositions, & consequẽment il n'y a point d'elenche. La fraude du consequent estant vne espece de celle de l'accident, ce n'est pas vn elenche aussi. Et finalemẽt la fraude de plusieurs questions, cõme vne, ayant vne proposition qui n'est pas vne, mais plusieurs, elle n'est point proposition: dequoy il s'ensuit qu'il ne s'en peut faire d'elenche. En somme Aristote reduit toutes ces raisons à deux, pour montrer que tous les sophismes se reduisent à l'ignorãce de l'elenche; l'vne pour ceux qui sont és dictions: à sçauoir, parce qu'elles pechent contre la difference specifique de l'elenche qui est la contradiction, car c'est vn syllogisme contredisant: & ceux qui sont és choses pechent contre le genre, parce qu'ils ne concluent pas: & partant ce n'est pas vn syllogisme, ny par consequent vn elenche. Mais il semble que toutes ces raisons se peuuent reduire en vne: à sçauoir, qu'aucun de tous ces sophismes n'est syllogisme vrayement: dequoy il s'ensuit qu'il ne peut estre vray elenche: & partant il y a par tout ignorance d'elenche, or qu'aucun ne soit syllogisme, cela est vray: parce qu'excepté la demande du principe, ils sont tous composez de quatre termes. Quant aux choses signifiees, bien qu'ils ne le soient pas pour le regard des vocables, & la demande du principe n'a qu'vn ou deux termes au plus en ce qui est de la chose, cõbien qu'il y ait trois diuers vocables, & cõme il a esté enseigné, tout syllogisme, consiste de trois termes. De sorte qu'il semble que ce qu'Aristote dit, qu'il y a quelques sophismes qui sont syllogismes, ne se doit entendre qu'au respect de ce qu'ils ne pechent pas contre les regles des figures en la qualité & quantité des propositions seulement: aussi le mesme Aristote appelle-t'il le sophisme en general, paralogisme, en plusieurs endroits.

L. 1. Top. cap. 1. Elech. c. 1. & 7. et 17. L. 1. post. cap. 17.

Des moyens dont les sophistes vsent pour paruenir à leurs autres fins, & premierement pour le faux & pour le paradoxe.

CHAPITRE XXIIII.

Περὶ δὲ τοῦ ψευδόμενόν τι δεῖξαι, καὶ τὸν λόγον εἰς ἄδοξον ἀγαγεῖν (τοῦτο γὰρ ἦν δεύτερον τῆς σοφιστικῆς προαιρέσεως) πρῶτον μὲν ἐκ τοῦ πυνθάνεσθαί πως καὶ διὰ τῆς ἐρωτήσεως συμβαίνει μάλιστα. τὸ γὰρ πρὸς μηδὲν ὁρίσαντα κείμενον ἐρω-

Arist. elench. c. 12. Quod verò ad id vt aliquis falsum quidpiam dicere ostendatur, ac disputatio ad inopinabile ducatur. &c. primùm ex certo percontãdi modo, & per interrogationẽ id maximè accidit: ad nullam enim rem propositam accõmodata interrogatio, ad hæc inuestiganda valet: nam temerè

ζειν, θηρευτικόν ἐστι τούτων· εἰκῇ γὰρ λέγοντες, ἁμαρτάνουσι μᾶλλον· εἰκῇ δὲ λέγουσιν, ὅταν μηδὲν ἔχωσι προκείμενον. τό, τε ἐρωτᾶν πολλά, κἂν ὡρισμένον ᾖ πρὸς ὃ διαλέγεται, καὶ τὸ τὰ δοκοῦντα λέγειν ἀξιοῦν, ποιεῖ τινα εὐπορίαν τοῦ εἰς ἄδοξον ἀγαγεῖν, ἢ ψεῦδος· ἐάν τε ὁ ἐρωτώμενος φῇ ἢ ἀποφῇ τούτων τι, ἄγειν πρὸς ἃ ἐπιχειρήματος εὐπορεῖ. δύναται δὲ νῦν κακουργεῖν ἧττον διὰ τούτων, ἢ πρότερον· ἀπαιτοῦνται γάρ τι τοῦτο πρὸς τὸ ἐν ἀρχῇ.

dicentes magis peccant: temerè autem dicunt, cùm nihil propositum habent. Item multa interrogare etiam cùm definitum est id contra quod differitur, ac postulare vt dicat respondens quid sibi in singulis videatur, copiam quandam argumentorum ac facultatem præbet ducendi ad inopinabile, aut falsum: & siue interrogatus aliquidem his affirmet, siue neget, ducendi ad ea, aduersus quæ argumentorũ copia suppetat. Sed nunc minus licet per hæc cauillari quàm olim: quia nunc respondentes quærunt, quid hoc ad quæsitum initiò propositum pertinet.

NOVS auons declaré succintement les moyens dont les sophistes vsent ordinairement pour arriuer à leur premier but: à sçauoir, de paroistre qu'ils ont iustement redargué & amené à contradiction celuy auec lequel ils disputent. Nous traitterons tout de mesme en bref de ce qu'ils employent pour paruenir à leurs autres fins, à sçauoir, le faux, l'incroyable, le solœcisme, & la nugation. Aristote donne des lieux cõmuns pour le faux & pour le paradoxe: dont le premier est, d'interroger sans proposer aucune these determinee, afin de tirer mieux de l'aduantage des responses: parce que ceux qui parlent temerairement faillent plustost, & ceux-là parlent temerairement qui n'ont aucun but proposé: & quand il y a quelque chose d'arresté pour la dispute, ils chargent d'vne multitude d'interrogations, & essayent d'amener où il y a vne grande abondance d'arguments, pour tirer des negations, ou affirmations qui se feront, quelque chose propre à leur fin. Et finalement on interroge comme si ce n'estoit point contre quelque these, feignant que c'est pour apprendre, afin de tirer plus facilemeut des concessions.

Πάλιν πρὸς τὸ παράδοξα λέγειν, σκοπεῖν ἐκ τίνος γένους ὁ διαλεγόμενος· εἶτα ἐρωτᾶν, ὃ τοῖς πολλοῖς οὗτοι λέγωσι παράδοξον· ἔστι γὰρ ἑκάστοις τι τοιοῦτον. στοιχεῖον δὲ τούτων, τὸ τὰς ἑκάστων εἰληφέναι θέσεις ἐν ταῖς προτάσεσι. &c.

Ἔτι δὲ καὶ ἐκ τῶν βουλήσεων, καὶ ἐκ τῶν φανερῶν δοξῶν. οὐ γὰρ ταῦτα βούλονταί τε καὶ, καὶ φασίν· ἀλλὰ λέγουσι μὲν τοὺς εὐσχημονεστάτους τῶν λόγων, βούλονται δὲ τὰ φαινόμενα λυσιτελεῖν· οἷον, τεθνάναι, καλῶς μᾶλλον, ἢ πλουτεῖν αἰσχρῶς· βούλονται δὲ τἀναντία, τὸν μὲν οὖν λέγοντα κατὰ τὰς βουλήσεις, εἰς τὰς φανερὰς δόξας ἀκτέον· τὸν δὲ κατὰ ταύτας, εἰς τὰς ἀποκεκρυμμένας· ἀμφοτέρως γὰρ ἀναγκαῖον παράδοξα λέγειν· ἢ γὰρ πρὸς τὰς φανερὰς, ἢ πρὸς τὰς ἀφανεῖς δόξας, ἐροῦσιν ἐναντία. πλεῖστος δὲ τόπος ἐστὶ τοῦ ποιεῖν παράδοξα λέγειν, (ὥσπερ καὶ ὁ Καλλικλῆς ἐν τῷ Γοργίᾳ γέγραπται λέγων, καὶ οἱ ἀρχαῖοι δὲ πάντες ᾤοντο συμβαίνειν) παρὰ τὸ κατὰ φύσιν, καὶ κατὰ τὸν νόμον. ἐναντία γὰρ εἶναι φύσιν καὶ νόμον φασί· καὶ τὴν δικαιοσύνην κατὰ τὸν νόμον μὲν, εἶναι καλόν· κατὰ φύσιν δὲ, οὐ καλόν. δεῖ οὖν, πρὸς μὲν τὸν εἰπόντα κατὰ φύσιν, κατὰ νόμον ἀπαντᾶν· πρὸς δὲ τὸν κατὰ νόμον, ἐπὶ τὴν φύσιν ἄγειν. ἀμφοτέρως γὰρ εἶναι λέγειν, παράδοξον· ἦν δὲ, τὸ μὲν κατὰ φύσιν, αὐτοῖς, τὸ ἀληθές· τὸ δὲ κατὰ νόμον, τὸ τοῖς πολλοῖς δοκοῦν.

Ἔνια δὲ τῶν ἐρωτημάτων ἔχει τὸ ἀμφοτέρως ἄδοξον εἶναι τὴν ἀπόκρισιν· οἷον, πότερον τοῖς σοφοῖς, ἢ τῷ πατρὶ δεῖ πείθεσθαι; καὶ, τὰ συμφέροντα πράττειν, ἢ τὰ δίκαια; καὶ, ἀδικεῖσθαι αἱρετώτερον, ἢ ἀδικεῖν; δεῖ δὲ ἄγειν εἰς τὰ τοῖς πολλοῖς,

Arist. elench. c. 12. Rursus ad hoc vt paradoxa dicantur, videre oportet ex quo Philosophorum genere sit qui disputat: deinde interrogare quod hi qui in eo genere philosophantur, præter multorum opinionem dicunt: nam de singulis quibusque est aliquid tale. Horum elementum est sumere singulorum theses in propositionibus. &c.

Præterea arguendũ est ex voluntatibus, & ex apparentibus opinionibus: quia non eadem volunt, ac dicunt, sed orationibus honestissimis vtuntur: ea verò volunt quæ videntur prodesse: veluti mori honestè potius quàm iucundè viuere ajunt oportere: & in paupertate iustè viuere potius quàm ditari turpiter: sed contra volunt. Qui igitur voluntatibus consentanea dicit, ad apparentes opiniones ducendus est: qui verò his consentanea, ad occultas: vtroque enim modo necesse est paradoxa dicere: quia vel apparentibus, vel occultis opinionibus contraria dicent: latissimè autem patet locus ad efficiendum vt paradoxa dicantur, (sicut Callicles in Gorgia dicens inducitur, & veteres euenire putabant) ex natura & lege. Contraria namque esse naturam & legem inquiunt: ac iustitiam secundùm legem quidem esse rem honestam, secundùm naturam verò non esse rem honestam. Oportet igitur ei qui secundùm naturam loquitur, secundùm legem occurrere: eum verò qui legi consentanea dicit, ad naturam ducere: vtrouis enim modo esse dicantur, inopinabile est. Vocabant autem illi secundùm naturam, quod verum est: secundùm legem autem, quod multitudini videtur.

Quædam autem interrogationes vtrinque respõsionem opinionibus non congruentem habent: veluti vtrùm sapientibus, an patri parere oportet? & suntne facĩeda quæ prosunt, an quæ iusta sunt? &, patine iniuriam est optabilius, an facere? oportet autem ducere ad ea quæ multitudini, & ea quæ sapienti-

καὶ σοφοῖς ἐναντία· ἐὰν μὲν λέγῃ τις ὡς οἱ περὶ τοὺς λόγους, εἰς τὰ τοῖς πολλοῖς· ἐὰν δὲ, ὡς οἱ πολλοί, ἐπὶ τὰ τοῖς ἐν λόγοις. φασὶ γὰρ οἱ μὲν, ἐξ ἀνάγκης τὸν εὐδαίμονα, δίκαιον εἶναι· τοῖς δὲ πολλοῖς ἄδοξον, τὸ βασιλέα μὴ εὐδαιμονεῖν. ἔστι δὲ τὸ αὐτὸ τῷ εἰς τὴν κατὰ φύσιν καὶ κατὰ τὸν νόμον ὑπεναντίωσιν ἄγειν· ὁ μὲν γὰρ νόμος, δόξα τῶν πολλῶν· οἱ δὲ σοφοὶ, κατὰ φύσιν καὶ κατὰ ἀλήθειαν λέγουσιν. καὶ τὰ μὲν παράδοξα, ἐκ τούτων δεῖ ζητεῖν τῶν τόπων.

bus cōtraria sunt: nempe si quis ita dicat vt ij qui in disputationibus versantur, cōtradici debet: sin autē, vt multitudo, ad iis cōtraria qui in disputationibus versantur: hi namque aiunt eum qui beatus est, iustum esse: multitudini autem inopinabile videtur, regem non esse beatum. Hoc autem modo inopinabilia colligere, idem est quod ad natura, & legis repugnantiam ducere: lex enim est multitudinis opinio: sapientes verò secundum naturam, & secundū veritatem loquuntur.

POVR venir à l'incroyable, ils ont accoustumé afin de pousser le respondant à quelque chose contre l'opinion receuë communément, de demander les plus admirables sentences de chaque secte de Philosophes: voire & de prendre sans interrogation les choses qui appartiennent à celles que vous auez approuuees principalement: comme s'il n'y auoit point de doute que vous ne les admissiez librement. Ils interrogent aussi de ces choses esquelles les hommes disent d'vne sorte & font de l'autre: comme si vne glorieuse mort n'est pas plus souhaittable pour la defence de sa patrie, qu'vne vie abondante en voluptez: car si la these s'accorde auec le commun dire des hommes, elle repugne à leurs volontez tacites: & si elle conuient aux volontez, elle repugne à leurs paroles. Et ainsi, si la these est honneste, on monstre qu'elle est repugnante à l'vtilité que tous suiuent: & si elle est vtile, faut monstrer qu'elle contrarie à l'honnesteté que tous doiuent suiure. Ils regardent aussi les choses où les loix positiues, & la nature ne s'accordent pas: & si la these est conforme à la loy: comme pour exemple celle des seruitudes, ils y opposent la nature, à laquelle la seruitude est contraire: & si la these est selon la nature, ils y opposent la loy. Il y a aussi des interrogations esquelles on ne peut respondre sans tomber en quelque paradoxe: comme s'il faut obeir aux sages, ou à son pere: S'il faut faire les choses iustes, ou les vtiles, S'il est plus desiderable de faire iniure que de souffrir. Le quatriesme lieu se prend de l'opinion des sages & du vulgaire, en ce qu'elles sont opposees: car si la these est conforme à l'vne, on luy oppose l'autre: comme pour exemple, Les sages disent que l'homme de bien est heureux, & la multitude tient pour incroyable, que le Roy ne soit pas heureux. Et ce lieu ne differe qu'en paroles du troisiesme: car la loy est l'opinion de la multitude, & les sages parlent selon la nature & selon la verité.

De la nugation, & de l'incongruité.

CHAPITRE XXV.

POVR amener à la nugation, ils obseruent presque cela seul de prendre les definitions entieres au lieu des noms. La nugation consiste à prendre vn nom & vne oraison pour vne mesme chose, c'est à dire, comme si quelque nom pris par soy ou conioinct auec vn autre, signifioit vne mesme chose: le double peut seruir d'exemple: car par ce que double se rapporte à la moitié, on estime qu'vne méme chose est signifiee par le double & par la moitié du double, ce qui est faux. Cela posé, la nugation se collige en cette sorte, Tu dis le double de la moitié: donques Tu dis le double de la moitié de la moitié: car le double signifie le double de la moitié. Item, Camus, est-ce qui a le nez courbé, Camus est-ce qui a le nez courbé camus.

Finalement pour conduire le respondant à l'incongruité, ils vsent quelquesfois de la caption de la figure de la diction, laquelle, & celle de la nugation, ils suiuent puerilement: mais les deux autres superieures peuuent estre traictees par les lieux des reprehentions captieuses, qui ont esté exposees.

De la raison des deceptions qui se font és sophismes.

CHAPITRE XXVI.

Ἡ δ' ἀπάτη γίνεται τῶν μὲν παρὰ τὴν ὁμωνυμίαν, καὶ τὸν λόγον, τῷ μὴ δύνασθαι διαιρεῖν τὸ πολλα-

Arist. elench. c. 7. Porrò nos fallunt paralogismi, qui ex homonymia, & qui ex ambigua oratione du-

χῶς λεγόμενον· ἔνια γὰρ οὐκ εὔπορον διαιρεῖν· οἷον, τὸ ἕν, τὸ ὄν, καὶ τὸ ταὐτόν.

Τῶν δὲ παρὰ τὴν σύνθεσιν, καὶ διαίρεσιν, τῷ μηδὲν οἴεσθαι διαφέρειν συντιθέμενον, ἢ διαιρούμενον τὸν λόγον, καθάπερ ἐπὶ τῶν πλείστων.

cuntur quia non possumus distinguere quod multifariam dicitur: quorundam enim distinctio, non est in promptu: vt vnius, & entis, & eiusdem.

Qui verò ex compositione & diuisione: quia nihil putamus interesse inter coniunctam & diuisam orationem, sicut in plurimis.

LES fraudes qui se cõmettent en la diction pour le regard de celles de l'equiuocatiõ, amphibologie & de l'accẽt, l'vnité de la mesme dictiõ & de l'oraison est cause de leur apparence de verité, & la cause de leur defaut de verité, c'est la diuersité des choses signifiees. Aristote dit que nous y sommes trompez, parce que nous ne pouuons distinguer ce qui est dit en plusieurs manieres, y ayant plusieurs choses desquelles la distinction ne se trouue pas tousiours à poinct nommé: comme pour exemple, telle qu'est celle d'entre l'vn & l'estant. En la composition & diuision, la cause de l'apparence de verité, c'est l'vnité de l'oraison signifiant en puissance plusieurs choses: & la cause du defaut de verité, c'est la diuersité de sa signification selon qu'elle est entenduë, composee, & diuisee. La deception se faict, parce que nous n'estimons pas qu'il y ait difference entre l'oraison conioincte, & diuisee, comme il arriue souuent, & puis quand ce que nous sçauons est transposé, nous l'ignorons bien souuent.

Τῶν δὲ παρὰ τὸ σχῆμα, διὰ τὴν ὁμοιότητα τῆς λέξεως· χαλεπὸν γὰρ διαιρεῖν, ποῖα ὡσαύτως, καὶ ποῖα ὡς ἑτέρως λέγεται.

Ἔτι ἡ μὲν ἀπάτη ἐκ τῆς ὁμοιότητος· ἡ δ' ὁμοιότης, ἐκ τῆς λέξεως.

Τῶν δὲ παρὰ τὸ συμβεβηκός, διὰ τὸ μὴ δύνασθαι διακρίνειν τὸ ταὐτὸν καὶ τὸ ἕτερον, καὶ τὸ ἓν καὶ τὰ πολλά· μηδὲ τοῖς ποίοις τῶν κατηγορημάτων πάντα ταὐτὰ καὶ τῷ πράγματι συμβέβηκεν.

Arist. elench. c. 7. Qui autem ex figura dictionis propter dictionis similitudinem: nam difficile est discernere quæ eodem, & quæ diuerso modo dicuntur. &c.

Præterea deceptio est ex similitudine: similitudo autem ex dictione.

Paralogismi verò ex accidente fallunt, quia non possumus diiudicare quod est idem vel diuersum, & quod vnum vel multa: nec quibus attributis omnia eadem ac rei accidant.

En la fraude de la figure de la diction, la cause de l'apparence de verité, c'est la ressemblance d'vne diction auec l'autre: & le defaut de verité, c'est la diuerse maniere de signifier. La cause de l'apparence de verité en la fraude de l'accident, c'est vne certaine vnité des choses qui sont conioinctes en certaine maniere par accident, & la cause de leur defaut de verité, c'est leur diuersité. Aristote dit que ce sophisme trompe, parce que nous ne discernons pas ce qui est mesme, & diuers, & ce qui est vn, ou plusieurs, ny à quels attributs: tout le mesme arriue comme à la chose.

Ὁμοίως δὲ καὶ τῶν παρὰ τὸ ἑπόμενον· μέρος γάρ τι τοῦ συμβεβηκότος, τὸ ἑπόμενον· ἔτι δὲ, καὶ ἐπὶ πολλῶν φαίνεται, καὶ ἀξιοῦται οὕτως, εἰ τόδε ἀπὸ τοῦδε μὴ χωρίζεται, μηδ' ἀπὸ θατέρου χωρίζεσθαι θάτερον.

Ibidem. Similis ratio est eorum qui ex consequente ducuntur: nam consequens pars quædam accidentis: præterea & in multis videntur, & postulatur ita, si illud ab hoc non separatur, neque hoc ab illo separari.

En la fraude du consequent, la cause de l'apparence de verité, c'est la conuenance du consequent auec l'antecedent: & du defaut de verité, c'est sa disconuenance: on y est trompé pour la mesme raison qu'en la fraude de l'accident, & parce aussi qu'on estime que comme le premier n'est point separé de l'autre, que cettuy-cy ne le soit point du premier: & cela n'est vray qu'és termes qui se conuertissent.

φαίνονται δὲ ἐλέγχειν, διὰ τὸ μὴ δύνασθαι συνορᾶν, τὸ ταὐτὸν καὶ τὸ ἕτερον.

Τῶν δὲ παρὰ τὴν ἔλλειψιν τοῦ λόγου, καὶ τῶν παρὰ τὸ πῇ καὶ ἁπλῶς, ἐν τῷ παρὰ μικρὸν, ἡ ἀπάτη.

Arist. elench. c. 5. Videntur autem redarguere, quia discerni non potest quod est idem, & quod diuersum.

C. 7. Qui verò ex defectione, & qui ex eo quod quodammodo vel simpliciter dicitur, propter exiguitatem fallunt.

La cause de l'apparence de verité en l'ignorance de l'elenche, c'est la ressemblance des conditions requises à la contradiction, & la cause du defaut de verité, c'est leur diuersité.

té. On y est deceu à cause du peu de difference entre ce qui est en quelque sorte, & ce qui est simplement: car, dit Aristote, nous concedons vniuersellement, comme si en quelque maniere, simplement, selon quelque chose, maintenant, n'adioustoient rien à la signification.

Au sophisme de ce qui est dit en quelque maniere, à ce qui est dit simplement, la cause de l'apparence de verité, c'est la conuenance qui est entre l'vne & l'autre, & leur defaut c'est leur diuersité. Nous y sommes trompez aussi à cause du peu de difference entre l'vn & l'autre.

Le sophisme de la demande du principe a pour cause de l'apparence de sa verité, la diuersité des propositions, & de la conclusion pour le regard des termes seulement, & la cause du defaut de verité c'est leur mesmeté.

La cause de l'apparence de verité en la fraude de ce qui n'est pas cause, comme s'il estoit cause, c'est la conuenance de la proposition qui n'est pas cause, auec celles qui sont causes: & du defaut de verité, c'est qu'il n'y a point de relation conuenable entre les propositions & la conclusion.

Ὁμοίως δὲ καὶ ἐπὶ τῶν ἐν ἀρχῇ λαμβανόντων, καὶ τῶν ἀναιτίων, καὶ ὅσοι τὰ πλείω ἐρωτήματα ὡς ἓν ποιοῦσιν· ἐν ἅπασι γὰρ ἡ ἀπάτη, διὰ τὸ παρὰ μικρόν· οὐ γὰρ διακριβοῦμεν, οὔτε τῆς προτάσεως, οὔτε τοῦ συλλογισμοῦ τὸν ὅρον, διὰ τὴν προειρημένην αἰτίαν.

Arist. Elench. c.7. Similis est ratio eorum qui sumunt initiò & non causarum, & eorum qui multas interrogationes faciunt quasi vnam: in omnibus enim propter exiguitatem captio, quia non expendimus accuratè difinitionem propositionis syllogismi, ob antè dictam causam.

Et finalement au sophisme de plusieurs questions, comme si ce n'en estoit qu'vne, la cause de l'apparence de verité, c'est l'vnité de la maniere d'interroger, & du deffaut de verité, c'est la pluralité des interrogations. Aristote veut qu'en ces trois dernieres fraudes la deception se face, par ce que nous concedons facilement n'estimant pas que le peu de difference qui y est, soit d'importance.

Du moyen d'euiter les laqs des sophistes en general.

CHAPITRE XXVII.

Ὥσπερ συλλογίζεσθαί φαμεν ἐνδόξως ποτὲ μᾶλλον, ἢ ἀληθῶς, προαιρεῖσθαι δεῖν· οὕτω καὶ λυτέον ἐνδόξως ποτὲ μᾶλλον, ἢ κατὰ τἀληθές· ὅλως γὰρ πρὸς τοὺς ἐριστικοὺς μαχητέον, οὐχ ὡς ἐλέγχοντας, ἀλλ' ὡς φαινομένους ἐλέγχειν· οὐ γάρ φαμεν συλλογίζεσθαί γε αὐτούς· ὥστε πρὸς τὸ μὴ δοκεῖν, διορθωτέον. &c.

Οὐχ οὖν τὸ ἐλεγχθῆναι, ἀλλὰ τὸ δοκεῖν εὐλαβητέον.

Ὥσπερ οὖν εἴπομεν, ἐπειδήπερ οὐδ' ἔλεγχοί τινες ὄντες, δοκοῦσιν εἶναι· κατὰ τὸν αὐτὸν τρόπον, καὶ λύσεις δόξουσιν εἶναι, οὐκ οὖσαι λύσεις· ἃς δή φαμεν, ἐνίοτε μᾶλλον δεῖν φέρειν, ἢ τὰς ἀληθεῖς ἐν τοῖς ἀγωνιστικοῖς λόγοις, καὶ τῇ πρὸς τὸ διττὸν ἀπαντήσει.

Arist. elench. c.17. Sicut dicimus syllogismos probabiles interdũ esse praeligendos potius, quam veros: ita & soluendum nonnum quàm probabiliter potius, quàm secũdum veritatem: prorsus enim cum litigiosis pugnandum, non quasi elencho redarguant, sed quasi videantur redarguere: siquidem non dicimus eos concludere: quapropter eò dirigenda est responsio, ne videantur concludere.

Non est igitur cauendum ne redarguamur, sed ne videamur redargui. &c.

Sicut igitur diximus, quia videntur quidam elenchi esse, qui non sunt: eodem modo etiam solutiones quidem videbuntur esse, quæ non erunt quas scilicet interdum dicimus esse afferendas potius, quàm veras, in contentiosis disputationibus, & cum paralogismo & duplicitate ducto, occurretur.

Ἀποκριτέον δὲ, ἐπὶ μὲν τῶν δοκούντων, τὸ ἔστω, λέγοντα· καὶ γὰρ οὕτως ἥκιστα γένοιτ' ἂν παρεξέλεγχος.

Porrò autem in respondendo ad ea quæ vera videntur, dicendum, Esto: sic enim minime fiet parelenchus.

Ἡ μὲν ὀρθὴ λύσις ἐστὶν ἐμφάνισις ψευδοῦς συλλογισμοῦ.

C.18. Recta solutio est patefactio falsi syllogismi.

Ὥστε τοῖς βουλομένοις λύειν λόγον, πρῶτον μὲν σκεπτέον, εἰ συλλελόγισται, ἢ ἀσυλλόγιστος· εἶτα πότερον ἀληθὲς τὸ συμπέρασμα, ἢ ψευδές· ὅπως ἢ διαιροῦντες, ἢ ἀναιροῦντες λύωμεν.

Quocirca qui argumentationem soluere volunt, primum considerare debent concluserit ne, an vi concludendi careat: deinde vtrum conclusio vera sit, an falsa: vt vel distinguendo, vel tollendo soluamus.

Οὐδὲν δὲ κωλύει, τὸν αὐτὸν λόγον, πλείους μοχθηρίας ἔχειν· ἀλλ' οὐχ ἡ πάσης ἁμαρτίας ἐμφάνισις, λύσις ἐστίν· ἐγχωρεῖ γὰρ δεῖξαί τινα, ὅτι ψεῦδος μὲν συλλελόγισται· παρ' ὃ δὲ, μὴ δεῖξαι.

Διὰ γὰρ τὸ παράδοξα βούλεσθαι ἐλέγχειν, ἵνα δεινοὶ ὦσιν ὅταν ἐπιτύχωσιν, ὁ γενόμενος συλλογισμὸς, ἀπορία γίνεται· δέδεται γὰρ ἡ διάνοια, ὅταν μὲν οὐ βούληται, διὰ τὸ μὴ ἀρέσκειν τὸ συμπερανθέν· προϊέναι δὲ μὴ δύναται διὰ τὸ λῦσαι μὴ ἔχειν τὸν λόγον.

C. 24. Nihil vetat eandem argumentationem pluribus vitijs laborare : attamen non cuiuscumque peccati patefactio, solutio est: nam fieri potest vt quis ostẽdat falsum esse conclusum : vnde autem, non ostendat.

L. 7. Eth. c. 2. Quia namque admirabilia preterque opinionem sophistæ inferre volunt redarguendo, vt cum attigerint, videantur acuti, ratiocinatione facta dubitatio fit. Ligatur enim mens cum manere quidem non vult, quia conclusio non placet : procedere autem non potest, quia rationem soluere nequit.

NOus auons dit, en suiuant Aristote, que nous enseignons les fallaces & deceptions, dont les sophistes se seruent pour la conqueste de la vaine gloire qu'ils recherchent. Or par ce que, comme il escrit luy mesme, le syllogisme captieux induict necessairement du doute, attendu que d'vne part ce qu'il propose semble incroyable, & de l'autre on ne peut mespriser l'argument tant que la solution apparoisse: nous adiousterons maintenant comme il s'en faut prendre garde, ce qui sera aisé ayant découuert leurs laqs & leurs pieges ainsi que nous auons faict : car comme dit le mesme Aristote, leur vraye solution, c'est l'explication de leur vice : d'autant que le mal estant connu, le remede est tout trouué. Or ainsi qu'il faut preferer quelquefois les syllogismes probables aux necessaires, semblablement il est quelquefois meilleur de souldre probablemẽt. Et puis que le but des sophistes est non de nous reprendre auec raison, mais de paroistre qu'ils nous ont repris, & que leur argumẽtation par laquelle ils cõbattent n'est pas vn vray syllogisme reprehensif, mais deguisé, pour faire à croire qu'ils ont conclu : nous pouuons suiuant le conseil du mesme Philosophe, prendre garde non tant d'estre redarguez par eux, comme de n'estre pas veuz redarguez, & dresser nostre responsce, afin d'empescher qu'ils paroissent n'auoir conclu : & pour cet effect n'importe qu'elle ne soit que feinte & non vraye. Et par ce qu'il y en a qui semblent elenches & ne le sont pas: tout demesme il y aura des solutions qui le semblent estre & ne le sont pas: lesquelles il faut quelquesfois plustost apporter és disputes sophistiques que des veritables, pour empescher le sophiste, afin que sa fraude semble estre soluë. Es choses qui semblent vrayes pour ne donner point lieu à l'elenche sophistique, faut respondre soit, ou passe. Quand nous preuoyons quelques obiections que le sophiste nous veut proposer, il est bon d'obiecter à l'encontre, auparauant qu'il les propose, afin de l'empescher, & qu'il ne semble point puis apres que nous ne les nions pas de bõne foy, mais de peur d'en estre pressez. Il est certain que tout syllogisme faux, l'est tousiours, ou de la forme ou de la matiere: mais il faut premierement regarder à la forme de l'argument qu'à la matiere: & s'il est faux de forme, faut nier la consequence, ou distinguer la conclusion, selon que le cas le requiert: & si le vice est en la matiere, faut nier la proposition. Or puisque tout sophisme est paralogisme, on pourroit nier la consequencé montrãt son defaut en general, & cela seroit bien respondre: mais neantmoins c'est le meilleur de venir à découurir encores l'espece de la fraude. Et s'il est entaché de plusieurs vices, cõme cela peut arriuer : Aristote n'estime pas qu'il suffise de découurir lequel on voudra : vouque ce soit le plus grãd, le plus sensible & le plus repugnant à ce que veut faire le sophiste.

Solutions des sophismes de la diction.

CHAPITRE XXVIII.

Ἐπεὶ δέδοται διαιρεῖν, οὐκ ὀκνητέον. &c.

Φανερὸν ὅτι οὐδενὶ προσήκει τῶν ὁμωνύμων ἀποκρίνεσθαι ἁπλῶς, οὐδ' εἰ κατὰ πάντων ἀληθές.

Εἰ οὖν μὴ δεῖ πρὸς δύο ἐρωτήσεις μίαν ἀπόκρισιν διδόναι, φανερὸν ὅτι οὐδὲ ἐπὶ τῶν ὁμωνύμων τὸ ναί, ἢ οὔ, λεκτέον. οὐδὲ γὰρ ὁ εἰπὼν ἀποκέκριται, ἀλλ' εἴρηκεν.

Ἐν ἀρχῇ μὲν οὖν τὸ διπλοῦν, καὶ ὄνομα, καὶ λόγον, οὕτως ἀποκριτέον, ὅτι ἔστι ὡς ναί, ἔστι δ' ὡς οὔ.

Arist. l. Elench. c. 17. Cum sit concessum distinguere, non est cunctandum. &c.

Apparet ad nihil homonymum respondendum esse simpliciter, ne quidem si in omnibus verum.

Ergo si non oportet ad duas interrogationes vnam responsionem dare : perspicuum est, etiam in homonymis non dicendum esse etiam, vel non. Non enim qui dixit, respondit, sed locutus est.

C. 19. Initiò igitur cùm duplex est nomen & oratio, sic respondendum partim esse, partim non esse.

Ὅλως δὲ μαχητέον, κἂν ἁπλῶς συλλογίζηται, ὅτι οὐχ ὃ ἔφησεν, ἀπέφησε πρᾶγμα, ἀλλ' ὄνομα· ὥστε οὐκ ἔλεγχος.

Et omninò pugnare debet etiam si simpliciter concluserit, non rem à se affirmatam, sed nomen negasse: idéoque non Elenchum.

Ὅλως δὲ ἐν τοῖς παρὰ τὴν λέξιν λόγοις, ἀεὶ κατὰ τὸ ἀντικείμενον ἔσται ἡ λύσις, ἢ παρ' ὅ ἐστιν ὁ λόγος· οἷον, εἰ παρὰ τὴν σύνθεσιν ὁ λόγος, ἡ λύσις διελόντι· εἰ δὲ παρὰ τὴν διαίρεσιν, συνθέντι.

C. 23. In disputationibus à dictione sumptis semper oppositum ei ex quo argumẽtatio ducitur, erit solutio: vtputà si ex compositione argumentatio, solutio per diuisionem: si ex diuisione, per compositionem.

Πάλιν, εἰ παρὰ προσῳδίαν ὀξεῖαν ἡ βαρεῖα προσῳδία, λύσις. εἰ δὲ παρὰ βαρεῖαν, ἡ ὀξεῖα· εἰ δὲ παρ' ὁμωνυμίαν, ἔστι τὸ ἀντικείμενον ὄνομα εἰπόντα, λύειν· οἷον, εἰ ἔμψυχον συμβαίνει λέγειν, ἀποφήσαντα, μὴ εἶναι, δηλοῦν ὡς ἔστιν ἔμψυχον· εἰ δ' ἄψυχον ἔφησεν, ὁ δὲ τὸ ἔμψυχον συνελογίσατο, λέγειν ὡς ἔστιν ἄψυχον.

Rursus si ex accentu acuto arguatur, grauis accẽtus erit solutio. Si verò ex graui, acutus: sin autẽ ex homonymia, licet oppositũ nomen dicendo soluere: vtputà si sequitur vt negando dicatur non esse animatum, ostendatur esse animatum: quod si respõdens dixit inanimatum, ille autem conclusit esse animatum, dicere oportet esse animatum.

Ὥσπερ οὖν ἐν τοῖς παρὰ τὴν ὁμωνυμίαν, (ὅσπερ δοκεῖ τρόπος συνηθέστατος εἶναι τῶν παραλογισμῶν) τὰ μὲν, καὶ τοῖς τυχοῦσίν ἐστι δῆλα· καὶ οἱ λόγοι σχεδὸν οἱ γελοῖοι, πάντες εἰσὶ παρὰ τὴν λέξιν. &c. τὰ δὲ καὶ τοὺς ἐμπειροτάτους φαίνεται, λανθάνειν. σημεῖον δὲ τούτου, ὅτι μάχονται πολλάκις περὶ τῶν ὀνομάτων· οἷον πότερον ταὐτὸν σημαίνει τὸ ἓν κατὰ πάντων, καὶ τὸ ὄν, ἢ ἕτερον.

C. 33. Quemadmodum in argumentationibus homonymia dicetis (qui quidem modus frequentissimus est inter paralogismos) quædam sunt quibuslibet perspicua, ac fere omnes rationes ridiculæ sumũtur ex dictione. &c. alia vel maxime peritos videntur latere: cuius signum est: quia contendunt sæpe de nominibus: veluti vtrùm ens & vnum eadem significatione de omnibus dicantur, an diuersa.

VENONS maintenant à chaque sorte de fraudes, & cõmençons par celles de la dictiõ, disant auec Aristote qu'en toutes les fraudes de la diction, l'opposite de celà dont l'argumentation est deduitte, sera la solution: comme pour exemple, si elle est de la composition, la solution se fera par diuision: si de la diuision, par composition: si de l'accent aigu, l'accent graue sera la solution: si du graue, l'aigu: si en l'homonymie le respondant nie, comme pour exemple, Que le chien soit animé, & que le sophiste argumẽte Que tout animal est animé, & par consequent le chien qui est animal: il faut respondre, Tout au contraire le chien astre n'est pas animé. Il en faut faire tout de mesme en l'amphibologie & en la figure de la diction. En somme par ce que toutes ces fraudes pechent par vne certaine multiplicité de significations des noms, ou des propositions, il est requis d'vser d'autant de distinctions és responses: & principallement en la fraude de l'homonymie: car ainsi que quand les noms sont pris proprement, il faut respondre simplement: tout au cõtraire il ne faut iamais respondre simplement, ouy, ou non, aux fraudes de l'homonymie, non plus que donner vne seule response à deux questions. Car puisqu'il est concedé de distinguer és disputes, il ne faut point differer quand l'occasion le requiert, & qui ne le fait en ce cas, sa response ne vaut rien, encores qu'elle soit vraye & faitte à vn seul terme homonyme: par ce qu'elle respond à vne interrogation & il y en a deux: & non seulement la response n'est pas bonne, mais mesmes ce n'est pas vne response: dautant qu'elle est faite à vne seule chose, laquelle ne se trouue point és homonymes: attendu qu'il n'y a rien de commum en elles que le vocable, duquel la dispute n'est pas: mais seulement de la chose qu'il signifie: & ceux qui font autrement, c'est par l'ignorance des absurditez où ils s'exposent. Es homonymies il faut distinguer dés le commẽcement: par ce que si nous admettõs le dire du sophiste, & que nous apperceuions apres qu'il faict contre nous, si nous voulons distinguer alors, il n'apparoistra pas que nous ayõs entẽdu la fraude dés le cõmencement. Ces sophismes se soluent aussi en disant qu'il n'a pas prouué en verité le contraire de ce que le respondant affirme: mais seulement de parole: & que partant ce n'est pas vn elenche, ains vn parelenche ou faux elenche: par ce que le vray elenche requiert la contradiction d'vne mesme chose selon toutes les conditions requises à la contradiction. Toutes les fraudes qui excitent à rire se prennent presque de l'equiuocation, qui est vne fraude fort ordinaire entre les paralogismes. Il y en a de deux sortes: les vnes fort manifestes: & les autres si cachees, que les habilles ne les voyent pas: dont le signe est qu'ils disputẽt souuent du nom: comme pour exemple, à sçauoir si l'estant & l'vn sont dits d'vne mesme ou diuerse maniere, de toutes choses.

Des fraudes hors de la diction.

CHAPITRE XXIX.

Πρὸς δὲ τοὺς παρὰ τὸ συμβεβηκός, μία μὲν ἡ αὐτὴ λύσις πρὸς ἅπαντας· ἐπεὶ γὰρ ἀδιόριστόν ἐστι τὸ πότε λεκτέον ἐπὶ τοῦ πράγματος, ὅταν ἐπὶ τοῦ συμβεβηκότος ὑπάρχῃ· καὶ ἐπ' ἐνίων μὲν δοκεῖ, καὶ φασίν· ἐπ' ἐνίων δὲ οὔ φασιν ἀναγκαῖον εἶναι· ῥητέον οὖν συμβιβασθέντας ὁμοίως πρὸς ἅπαντας, ὅτι οὐκ ἀναγκαῖον· ἔχειν δὲ δεῖ προφέρειν τὸ οἷον.

Τοὺς δὲ παρὰ τὸ κυρίως τόδε, ἢ πῇ, ἢ ποῦ, ἢ πῶς, ἢ πρός τι λέγεσθαι, καὶ μὴ ἁπλῶς λυτέον, σκοποῦντι τὸ συμπέρασμα πρὸς τὴν ἀντίφασιν, εἰ ἐνδέχεται τούτων τι πεπονθέναι.

Τοῖς δὲ παρὰ τὸν ὁρισμὸν γινομένοις τοῦ ἐλέγχου, καθάπερ ἐπεγράφη πρότερον, ἀπαντητέον σκοποῦσι τὸ συμπέρασμα πρὸς τὴν ἀντίφασιν, ὅπως ἔσται τοῦ αὐτοῦ, καὶ κατὰ τὸ αὐτό, καὶ πρὸς τὸ αὐτό, καὶ ὡσαύτως, καὶ ἐν τῷ αὐτῷ χρόνῳ.

Τοὺς δὲ παρὰ τὸ αἰτεῖσθαι καὶ λαμβάνειν τὸ ἐν ἀρχῇ, πυνθανομένῳ μὲν, ἂν ᾖ δῆλον, οὐ δοτέον, οὐδ' ἂν ἔνδοξον ᾖ, λέγοντα τἀληθῆ.

Ὅσοι τε παρὰ τὸ προστιθέναι τι συλλογίζονται, σκοπεῖν, εἰ ἀφαιρουμένου συμβαίνει μηδὲν ἧττον τὸ ἀδύνατον.

Πρὸς δὲ τοὺς τὰ πλείω ἐρωτήματα ἓν ποιοῦντας, εὐθὺς ἐν ἀρχῇ διοριστέον· ἐρώτησις γὰρ μία, πρὸς ἣν μία ἀπόκρισίς ἐστιν· ὥστε οὔτε πλείω καθ' ἑνός, οὔτε ἓν κατὰ πολλῶν, ἀλλ' ἓν καθ' ἑνός, ἢ φατέον ἢ ἀποφατέον. &c.

Ariſt. l. Elench. c. 24. Ad captiones quæ ex accidente ducuntur, vna & eadem, omnium ſolutio eſt: nam quia incertum eſt quando dicendum ſit de re, quod accidenti ineſt: ac nonnullis quidem hoc videtur, & concedunt: in aliis verò negant eſſe neceſſarium: dicendum igitur accommodata ad omnes eadē ſolutione, non eſſe neceſſarium. Oportet autem habere exemplum quod proferatur.

C. 25. Ex eo quod propriè dicitur hoc vel quadantenus, vel alicubi, vel quodam modo, vel ad aliquid, non ſimpliciter ſoluendæ ſunt perpendendo concluſionem collatam cum contradictione, vt intelligatur an aliquid eiuſmodi in ea contingat.

C. 26. Iis autem argumentationibus quæ ex definitione elenchi exiſtūt, prout elenchus deſcriptus antea fuit, occurrendum concluſione ad contradictionem examinata, quomodo erit eiuſdem, & ſecundum idem, & ad idem, & eodem modo, & eodem tempore.

C. 27. Quæ verò ex eo ducuntur quod poſtulatur & ſumitur quæſitum initio propoſitum, percontanti quidem, ſi id manifeſtum ſit, non ſunt concedenda, ne quidem ſi probabile ſit eum vera dicere.

C. 29. Quæ propter aliquam adiectionem concludunt, videre oportet an dempto aliquo, nihilominus eueniat impoſſibile.

C. 30. Aduerſus eas quæ ex pluribus interrogationibus vnam faciunt, ſtatim adhibenda eſt definitio: interrogatio namque vna eſt, ad quam vna eſt reſponſio: quare nec plura de vno, nec vnum de multis, ſed vnum de vno, vel affirmandum vel negandum. &c.

IL y a vne ſolution commune à toutes les fraudes de l'accident: à ſçauoir, de reſpondre qu'il n'eſt pas neceſſaire: pourueu qu'on ait vn exemple tout preſt pour preſenter comme ſemblable à celle du ſophiſte: car cela faict vn grand effect, non ſeulement contre la fraude de l'accident, mais auſſi contre toutes les autres. Pour ce qui eſt ſimplement à ce qui eſt en quelque maniere, faut conferer la concluſion auec la theſe, & ſi l'vne eſt ſimplement & l'autre ſelon quelque choſe, il n'y a point de contradiction, ny par conſequent d'elenche: il en eſt tout de meſme de l'ignorance de l'elenche: car elle ne ſe trouuera point contradictoire, attendu qu'elle ne ſera pas d'vn meſme, ou ſelon vn meſme. On ſe depeſtrera auſſi des fraudes de la demande du principe en niant l'aſſumption, en laquelle le principe eſt demandé, encores qu'elle ſemble probable: car il n'eſt pas permis de prendre pour conceder ce qui eſt en queſtion; mais il le faut prouuer: ioinct que puiſqu'on iuge non probable la partie de la queſtion que le ſophiſte ſ'efforce de confirmer à bon eſcient, ou pour l'exercice de la diſpute, il ne faut point admettre les choſes qui luy ſont prochaines. On peut rendre pour raiſon de cela qu'vne choſe ne ſe prouue pas par elle meſme en aucune ſorte de bonne argumentation, ny par la cauſe, ny par l'effect. La fraude du conſequent ſe diſſoult en niant la conſequence, qui ſera, ou de la poſition du conſequent à la poſition de l'antecedent, ou de la deſtruction de l'antecedent à la deſtruction du conſequent: car ces deux ſortes de conſequences ne ſont pas bōnes, ainſi que nous l'auons dit. Contre la fraude de ce qui n'eſt pas cauſe comme ſ'il eſtoit cauſe, faut mōtrer que laiſſant la propoſition concedee, ſur laquelle le ſophiſte fonde ſa fraude, que le meſme impoſſible auquel le ſophiſte conduit ſ'enſuit. La fraude de pluſieurs interrogations, comme vne, ſe ſoult en diſtinguant & faiſant pluſieurs reſponſes, autant comme il y a d'interrogations: mais il faut diſtinguer la propoſition pluſieurs, auparauant que de les nier, en ce qui regarde la diſpute & ſert à la ſolution: comme pour exemple, ſ'il eſt queſtion du chien à quatre pieds

pieds, & que l'aduersaire pose que le chien vole, il suffit de le nier du terrestre sans parler du marin. Et faut distinguer dés le commencement, afin qu'il ne semble pas que nous n'ayons pas aussi tost connu la fraude. En tels sophismes on peut dire apres la cõclusion, que ce n'est pas vn elenche: par ce qu'il ne conclud pas contre la chose: mais cõtre le nom seulement, & l'elenche doit estre de la mesme chose.

Des solutions contre les autres fins des sophismes.

CHAPITRE XXX.

Οὐ γὰρ πρὸς τὸν ἔξω λόγον ἡ ἀπόδειξις, ἀλλὰ πρὸς τὸν ἐν τῇ ψυχῇ· ἐπεὶ οὐδὲ συλλογισμός· ἀεὶ γὰρ ἔστιν ἐνστῆναι πρὸς τὸν ἔξω λόγον· ἀλλὰ πρὸς τὸν ἔσω λόγον, οὐκ ἀεί.

Arist. l. 1. post. c. 10. t. 77. Non enim ad externum sermonem demonstratio pertinet, sed ad eum qui est in anima: quia nec syllogismus ad illum, sed ad hũc pertinet: semper enim licet obycere aduersus sermonem extern um: sed aduersus internum sermonem nõ semper licet.

Περὶ δὲ τῶν ἀπαγόντων εἰς ταὐτὸ πολλάκις εἰπεῖν, φανερῶς ὡς οὐ δοτέον τῶν πρός τι λεγομένων σημαίνειν τι χωριζομένας καθ' αὑτὰς τὰς κατηγορίας· οἷον, τὸ διπλάσιον ἄνευ τοῦ διπλάσιον τοῦ ἡμίσεος· ὅτι ἐν φαίνεται.

L. Elench. c. 31. Ad eos paralogismos qui ad idem dicendum sæpius perducunt, perspicuum est non esse concedendum, relatorum categorias separatas per se acceptas, aliquid significare: vt duplum seorsum ab oratione, duplum dimidij: quoniam vnum esse apparet.

Ἔτι, οὐ δοτέον τὴν λέξιν κατ' εὐθύ· ψεῦδος γάρ ἐστιν· οὐ γάρ ἐστι τὸ σιμόν, ῥὶς κοίλη· ἀλλὰ ῥινὸς τοδί, οἷον, πάθος.

Præterea non est dictio concedenda in recto casu: quia id falsum est, non enim simum est nasus curuus, sed nasi hoc, puta, affectio.

Ὅτι μὲν οὖν οἱ τοιοῦτοι τῶν λόγων οὐ συλλογίζονται σολοικισμόν, ἀλλὰ φαίνονται.

C. 32. Quod igitur huiuscemodi argumentationes non concludant solœcismum, sed videantur concludere.

LEs autres fins des sophistes sont si pueriles qu'elles ne meritent quasi pas d'en parler: nous dirons donques seulement pour euiter le paradoxe, qu'il faut vser du mot, il semble, qui l'empeschera d'estre paradoxe. Pour conclure la nugation, il faut nier que le vocable signifie separé, la mesme chose que conioinct auec vn autre: car encores qu'en disant le double, nous sousentendions la moitié, ce n'est pas signifier par soy le double: par ce qu'il n'importe que les vocables soient exprimez, ou qu'ils soient sousentendus tacitement: dautant que le syllogisme ne regarde pas aux termes externes, ains aux internes: à raison dequoy on peut tousiours obiecter contre l'externe; mais non contre l'interne. Aristote donne vne autre solution au sophisme, que Camus est nez courbé, disant que la substance ne peut estre genre de l'accident: Or le nez est substance, & camus accident: Donques camus n'est pas nez courbé. Il dit pour le solœcisme, que la solution est de respondre qu'il ne conclud pas, mais seulement qu'il semble conclure: pour les raisons qui ont esté dittes és homonymies.

Continuation du moyen d'euiter les laqs des sophistes.

CHAPITRE XXXI.

AFIN d'acheuer de retrẽcher du tout les cauillatiõs des sophistes, & couper chemin à leurs tromperies, lesquelles sont principallemẽt issuës de l'vsage des termes ou vocables qui ont plusieurs significatiõs: nous traitterõs encores de certaines proprietez des termes, que les dialecticiens modernes appellent supposition, statuts, amplication, distractiõ, restriction, appellation, alienation, & diminution, lesquelles semblent contenir tout l'vsage des termes ou vocables. Enquoy ie procederay fort succinctement, laissant vne infinité de choses qui me semblent superfluës, voire inutiles du tout: & appartenir plus à la Grammaire & à la Rhetorique qu'à la Dialectique: à cause dequoy elles embroüillẽt plus l'esprit qu'elles ne luy apportent de lumiere: & principallement en ce qui concerne les suppositions, lesquelles ont esté remplies de mots rudes & fascheux iusqu'à estre horribles par cy deuãt. De sorte que qui n'en reietteroit la plus grande partie, il vaudroit mieux n'en parler point du tout. Or ainsi qu'il seroit inutile & pernitieux de s'y arrester beaucoup, aussi ne les peut on mespriser du tout sans receuoir de la perte & du dommage: car pour

De elench. c.1.pa.133. vser de l'exemple d'Aristote, tout ainsi que ceux qui nombrent auec les iettons se trompent facilement, s'ils ne sçauent ce que chacun vaut en son lieu: de mesme ceux qui disputét, s'ils ne sçauent pour quelle chose, & en quelle maniere les termes ou vocables sont supposez & substituez en l'oraison: si leur conception est grande ou restrainćte, qui sont ceux qu'ils appellent & nomment: ils se trouueront deceuz & attrapez sans beaucoup d'affaires. Donques la connoissance de ces choses estant tiree des bonnes sources auec mediocrité, n'apportera aucun detriment à la Philosophie, tant s'en faut, elle aydera & fauorisera les estudes de ceux qui desirent y estre bien instituez.

De la supposition des termes.

CHAPITRE XXXII.

LA supposition prise pour vne certaine proprieté des termes, c'est l'vsage & l'acceptiõ de quelque terme en la proposition: car d'autant que les termes sont significatifs ils ne se declarent pas eux seuls à nous: mais aussi ils representent les choses qu'ils signifient: & à raison de cela estant pris quelquefois pour eux mesmes, & quelquefois pour les choses, ils sont estimez auoir diuerses acceptions: à cause dequoy la supposition se diuise en materielle & formelle. La supposition materielle, c'est quand le terme est pris pour luy mesme: comme si on dit l'homme est vn nom de la troisiesme declination. Pour connoistre cette sorte de supposition trois choses sont à noter. Premierement que tout terme non significatif posé en la proposition, se prend materiellement: comme pour exemple, le subiećt de cette enonciation, *Blitri* est vn terme qui peut estre exprimé par des lettres. Secondement toute dićtion qui est declaree par vn autre en l'oraison, est prise materiellement, de la sorte que ces termes, homme est *Blitri*, sont pris en ces enonciations. Ce terme, homme, signifie par institution: ce nom homme est vne dićtion de deux sillabes: le *Blitri* ne signifie rien: ou bien le *Blitri* seulement, (car *li* est signe de materialité entre les Philosophes aussi bien que cet, cette, ce, & semblables,) Et finalement quand l'attribut signifie le subiećt, alors le subiećt est pris materiellement: comme en ces propositions, L'homme est nom, Moy est pronom. La suppositiõ formelle c'est l'acception d'vn terme ou vocable pour la chose qu'il signifie, soit que le terme soit verbe, nom substãtif, ou adiećtif, ou pronom, & que la chose qu'il signifie soit vraye ou feinte, qu'elle existe ou qu'elle n'existe pas maintenant: & cela en quelque sorte qu'il signifie la chose soit proprement, comme le lion, le lion, ou improprement & metaphoriquement: comme l'aigneau l'innocent, soit premierement & immediatement, comme l'homme signifie l'homme en general: ou mediatement, comme le cheual signifie Bucephale, ou formellement, comme le blanc signifie la blancheur: ou materiellement qui est par cõnotation, comme le blanc designe la neige & la Ceruze: & l'Orateur Ciceron: ou singulierement, comme Socrates ne signifie que Socrates: ou communement comme animal signifie tous les animaux.

Ibidem. Cette definition de la supposition se prend de ce qu'Aristote dit au premier chapitre de ses elenches, que par ce que les choses ne peuuent pas estre apportees elles mesmes en la dispute, nous sommes contraints de supposer, & vser des termes ou dićtions, comme notes des choses au lieu des choses mesmes. Et partant l'acception & l'vsage du nom generallement pris pour quelque chose que ce soit, en quelque maniere qu'il la puisse signifier, est appellee auec raison supposition: car le terme est là comme supposé & substitué au lieu de la chose qu'il signifie. C'est pourquoy ce seroit plus proprement & clairement parler de dire que le terme est supposé pour la chose, que non pas qu'il la suppose. La supposition formelle est subdiuisee en simple, distributiue, & collećtiue. La simple supposition, c'est l'acception precise d'vn nom commun pour sa signification immediate, en la sorte que le subiećt de cette enonciation est pris, L'homme est espece d'animal: car cette proposition là n'afferme pas que Socrates, cet homme cy, ou cetuy là, soit espece d'animal: mais l'homme commun que la dićtion, homme, signifie precisement consideré: c'est à dire comme separé de tous les hommes singulierement. La supposition distributiue est double: l'vne pour les singuliers des genres: & l'autre pour les genres des singuliers. Celle pour les singuliers des genres, c'est quand l'attribut conuient au subjećt & à toutes les choses qui sont contenuës soubs luy, soit que ce soient especes ou indiuidus, comme pour exemple, Tout homme est animal, & cet homme-cy animal, & celuy

celuy là animal, & ainsi descendant en toutes les autres. La supposition pour les genres des singuliers, c'est quand l'attribut ne conuient pas à tout ce qui est contenu soubs le subject: mais seulement à quelque indiuidu de chaque espece des choses cõtenuës soubs ce subject: comme pour exemple, Tout animal a esté en l'arche de Noé: car auoir esté en l'arche de Noé ne conuient pas à chaque indiuidu contenu soubs l'animal: mais seulement à l'indiuidu de chaque espece contenuë soubs l'animal, lequel indiuidu a esté en l'arche de Noé.

La supposition distributiue est encores diuisee en distributiue simplement, & en distributiue auec exception. La distributiue simplement, c'est celle en laquelle aucune exception n'est entenduë, telle qu'est la supposition du nom homme, en cette proposition. Tout homme est animal, & en cette autre, Il est ordonné à tous les hommes de mourir vne fois. La supposition distributiue, auec exception (que quelques vns appellent accommodee) c'est celle en laquelle vne certaine exception est entenduë, telle qu'est l'acception du subject de cette proposition, Tout animal a esté en l'arche de Noé: car nous entendons facilement l'exception des aquatiques, & de quelques autres animaux qui peuuent estre engendrez par ceux de diuerses especes qui se meslent ensemble, comme l'asne & le cheual.

La supposition collectiue, c'est quand le terme n'est pas seulement pris pour la chose qu'il signifie premierement, mais aussi pour toutes celles qui sont contenuës dessoubs, non separément prises, mais toutes ensemble: comme pour exemple, Tous les doigts de la main sont cinq: car en cette proposition le nom de doigt n'est pas seulement entendu pour la nature du doigt, mais aussi pour quelque doigt que ce soit, qui est en la main; non pas pris separément, mais conioinctement auec chacun des doigts de la main. Il en est tout de mesme de ces autres propositions, Tous les Apostres sont douze, Tous les citoyens Romains sont à Rome, & semblables.

Des proprietez de la supposition.

CHAPITRE XXXIII.

LES PROPRIETEZ de la supposition sont le status, l'ampliation, la distraction & la restriction, lesquelles conuiennent aux termes de l'enonciation categorique au respect du temps signifié par le verbe, ou liaison de l'enonciation. Le status du terme, c'est quand le terme est pris pour les choses qui existent au temps signifié par le verbe ou liaison principale de l'enonciation: comme pour exemple, en ces enonciations, Le cheminant dispute; Les assis sont disputans: les termes supposent pour ceux qui sont presents seulement. L'ampliation, c'est quand le terme ne signifie pas seulement les choses existantes au temps designé par le verbe, mais aussi en quelque autre temps; car alors il est estimé estre amplifié ou estendu: comme pour exemple en cette proposition, Tout homme peut escrire; le terme, homme, qui appartient proprement à ceux qui sont maintenant, à cause du verbe de la proposition, lequel est du temps present, s'entend aussi à signifier ceux qui ont esté, & qui seront. La distraction, c'est quand le terme signifie pour les choses seulement, qui sont en vn autre temps diuers de celuy du verbe. La restriction, c'est quand le status, l'ampliation, ou distraction du terme est restrainct par l'addition de quelque autre terme, à moins qu'il ne pourroit signifier: comme en cette proposition, Tout homme qui ayme Dieu est heureux: le terme, homme, qui de sa nature s'estend à tous les hommes, est restrainct à certain homme. Il y a de trois sortes de restriction, l'appellation, l'alienation, & la diminution. L'appellation du nom est prise diuersement par les Dialecticiens; mais c'est vne certaine espece de restriction, laquelle se faict quand la propre signification d'vn terme conuient à l'adiectif d'vn autre terme: comme pour exemple, en cette enonciation, Socrates est bon Philosophe; cette diction, bon, appelle Philosophe, & non cette autre Socrates, parce qu'elle denomme cette-là, & non cette-cy: car le sens n'en est pas, que Socrates soit bon & Philosophe, mais qu'il est bien versé en la Philosophie: en quoy la diction appellante est tousiours adiectiue, & l'appellee, tousiours substantiue. L'aliena-

tion n'est autre chose que la translation d'vn terme de sa propre signification à vne estrangere par l'addition de quelque autre terme: comme pour exemple, en cette proposition, La Minerue de marbre a esté faicte par Phidias: le terme Minerue, passe de sa propre signification en la signification de la statuë faicte par Phidias. La diminution, c'est quand par l'addition de quelque diction vn terme est diminué en sa signification: comme pour exemple en cette proposition, L'Ethiopien est blanc par les dents, la signification de ce terme, blanc, est diminuee par l'addition de par les dents: car alors il ne signifie plus que les seules dents. Il faut bien garder en l'alienation & en la diminution d'argumenter du terme aliené ou diminué, au mesme terme non aliené ny diminué; car il ne s'ensuit pas si la Minerue de marbre a esté faicte par Phidias, Que Minerue a esté faicte par Phidias: ny tout de mesme on ne sçauroit inferer de ce que l'Ethiopien est blanc selon les dents, Qu'il est blanc: car cecy est vne caption ou fraude de ce qui est dit en quelque sorte, à ce qui est dit simplement.

Des termes Logique & Dialectique selon Aristote.

CHAPITRE XXXIIII.

Ὅτι δ' ἐπ' ἐκείνων λογικῶς μὲν θεωροῦσιν, ὧδε φανερόν.

Λογικῶς μὲν οὖν ἐκ τούτων ἄν τις πιστεύσειε περὶ τοῦ λεχθέντος.

Ἀναλυτικῶς δὲ διὰ τῶνδε συντομώτερον.

Ἔστι δὲ (ὡς τύπῳ περιλαβεῖν) τῶν προτάσεων καὶ τῶν προβλημάτων μέρη τρία· αἱ μὲν γὰρ, ἠθικαὶ προτάσεις εἰσίν· αἱ δὲ φυσικαί· αἱ δὲ λογικαί.

Λογικαὶ, οἷον, πότερον τῶν ἐναντίων ἡ αὐτὴ ἐπιστήμη, ἢ οὔ.

Λογικῶς δὲ ἐπισκοποῦσι, κἂν ἐκ τῶνδε δόξειέ τῳ ταὐτὸ τοῦτο συμβαίνειν.

Διαφερόντως δ' ἂν ὁρίσαιτο ὁ φυσικός τε καὶ ὁ διαλεκτικὸς ἕκαστον αὐτῶν, οἷον, ὀργὴ τί ἐστιν· ὁ μὲν γὰρ ὄρεξιν ἀντιλυπήσεως, ἤ τι τοιοῦτο· ὁ δὲ, ζέσιν τοῦ περὶ καρδίαν αἵματος, ἢ θερμοῦ· τούτων δὲ ὁ μὲν τὴν ὕλην ἀποδίδωσιν· ὁ δὲ τὸ εἶδος καὶ τὸν λόγον· ὁ μὲν γὰρ λόγος εἶδος τοῦ πράγματος.

Ἡ ῥητορική ἐστιν ἀντίστροφος τῇ διαλεκτικῇ· ἀμφότεραι γὰρ περὶ τοιούτων τινῶν εἰσιν, ἃ κοινὰ τρόπον τινὰ ἁπάντων ἐστὶ γνωρίζειν, καὶ οὐδεμιᾶς ἐπιστήμης ἀφωρισμένης.

Περὶ δὲ συλλογισμοῦ ὁμοίως ἅπαντος, τῆς διαλεκτικῆς ἐστιν ἰδεῖν, ἢ αὐτῆς ὅλης, ἢ μέρους τινός.

Τό, τε γὰρ ἀληθὲς, καὶ τὸ ὅμοιον τῷ ἀληθεῖ, τῆς αὐτῆς ἐστι δυνάμεως ἰδεῖν.

Arist. l. 1. post. c. 22. Quòd autem in illis fletur, logicè considerantibus, ita perspicuum erit.

Logicè igitur ex his fides fieri potest de eo quod dictum fuit.

Analyticè verò per hæc breuiùs probabitur.

L. 1. Top. c. 14. Sunt autem (vt typo complectar) propositionum & problematum partes tres: nam aliæ propositiones sunt Ethicæ, aliæ Physicæ, aliæ Logicæ.

Logicæ autem, veluti, vtrùm contrariorum eadem scientia, an non.

L. 8. Phys. c. 12. t. 70. Logicè igitur considerantibus ex eiusmodi videri possit non esse.

L. 1. de anima. c. 1. t. 16. Diuerso autem modo physicus ac dialecticus definirent horum vnumquodque, veluti quid sit ira: alter enim appetitum mutui doloris, aut tale quidpiam: alter vero feruorē suffusi cordi sanguinis, aut calidi: quorum hic materiam tradit: ille autem formam & rationem: nam forma ratio rei.

L. Rhetor. c. 1. Rhetorica Dialecticæ equipollet: nā de iis vtraque est, quæ omnium quodammodo communia & nullius determinatæ scientiæ esse cognoscūtur.

De quolibet syllogismo dialecticam, vel vniuersam, vel partem eius quandam considerare.

Eiusdem enim virtutis est, & veri, & verisimilis consideratio.

I'ay dit au 2. chap. qu'Aristote a employé les termes de Logique & Dialectique quelquesfois en mesme signification: pour l'intelligence dequoy on doit noter qu'il ne paroist pas clairemēt dās Aristote, qu'il ait vsé d'aucun nom pour signifier tout ensemble la science, qui considere toutes les parties & especes de l'argumentation, tant selon son formel, que selon son materiel, si ce n'est celuy de Dialectique, au commencement de son art de Rethorique, où il dit que la Rethorique est equipolente à la Dialectique: parce qu'on les reconnoist l'vne & l'autre estre de ce qui est commun à toutes choses, & non d'aucune science determinee: & que la Dialectique vniuerselle ou vne sienne partie, traicte du syllogisme. Pacius est d'opinion qu'il vse aussi du mot de Logique pour signi-

fier

fier la mesme chose, quād il dit qu'il n'y a point de progrés en infiny és propositiōs en les considerant logiquement. Cela ne me paroist pas, mais bien que dās le mesme chapitre il est pris pour la partie qui traicte du syllogisme probable, quād il dit, on peut estre asseuré logiquement par ces choses de ce qui a esté dit. Car, logiquement, est opposé en ce lieu à analytiquement, qui est à dire demonstratiuement. Pacius estime encores le mesme, quād Aristote dit és Topiques, qu'il y a trois parties de propositions & problemes: car les vnes sont de l'Ethique, les autres de la Physique, & les autres de la Logique: cōme pour exemple de celle-cy, S'il y a vne mesme sciēce des contraires ou non: & quād il dit aussi, parlāt du corps infiny, qu'il peut paroistre qu'il n'est point à ceux qui considerent logiquemēt. Mais mon opinion est qu'Aristote entend metaphysiquement par logiquement en ces lieux-là: comme quand il dit en vn autre endroit, cela est manifeste qu'il en cherche la cause, laquelle pour en parler logiquement, est ce qu'est la chose: car ce qu'est la chose, est son essence: dont il n'appartient de parler qu'à la Metaphysique vniuerselle: comme aussi de la science des contraires.

Il n'y a point de doute qu'Aristote n'appelle Dialectique la partie de discourir probablement de toutes choses, dōt il traitte en ses liures de Topiques, comme cela s'y voit en plusieurs lieux: dont nous en auons rapporté quelques vns: & semble qu'il nomme Logique, la partie qui traitte de la demonstration, quand il dit au premier de l'art de Rethorique. Au surplus, qui sçait dequoy sont les enthymemes, & en quoy ils different du syllogisme Logique: car la cōsideration du vray & du vray-semblable, appartiēt à vne mesme faculté: il semble qu'il employe aussi le mot de Logique pour ce qui est des syllogismes probables: à sçauoir, quand il dit, Ces raisons sont telles par lesquelles quelqu'vn pourra croire comme par des raisons propres: mais à ceux qui voudront considerer logiquemēt, il en arriuera tout de mesme par celles-cy: & ailleurs, mais peut estre que cette demōstration Logique leur semblera plus vraye, ie l'appelle Logique: car dautant qu'elle est plus vniuerselle, elle est plus eslongnee des propres principes. Il semble aussi qu'Aristote prēd dialectiquement pour metaphysiquement, quand il dit: Le Physicien & le Dialecticien definiroient diuersement chacune de ces choses: comme pour exemple, ce que c'est que l'ire: car l'vn dit que c'est vne affection de douleur ou semblable, & l'autre vne ferueur du sang ou du chaut espandu au cœur: cettuy-cy baille la matiere, & l'autre la forme: car la raison est la forme de la chose. Or n'appartenant qu'au Metaphycien de traitter de la definition, qui est l'essence de la chose: il y a bien de l'apparence qu'il entend par dialectiquement, metaphysiquement, suiuant peut estre en ceste façon de parler, Platon, qui ne distinguoit point la Dialectique de la Metaphysique.

L. 1. Topi c. 1. c. 10. c. 11. c. 12. L. 1. prior. c. 1. elenc. c. 12. pag. 147.

L. 2. de gener. animal. c. 8.

Plusieurs depuis Aristote ont compris, soubs le nom de Logique, tout ce qui traitte de l'argumentation en general: à sçauoir, tant ce qui est du formel que du materiel, ne laissant à celuy de Dialectique que ce qui concerne le syllogisme probable: cela se voit particulierement en S. Thomas, quand il dit: Il faut considerer que l'analytique, c'est à dire, la science demonstratiue, laquelle en resoluant iusqu'aux premiers principes connus par soy, s'appelle iudicatiue, & est partie de la Logique: laquelle Logique cōtient aussi la Dialectique soubs soy. Or il appartiēt à la Logique de considerer en general l'attribution par soy, & celle qui n'est pas par soy: mais l'attribution par soy est propre à la science demōstratiue. Il confond encores le nom de Dialectique & Logique en traittant, en quoy l'vne & l'autre, & la Sophistique conuiennent de subject, auec la Metaphysique vniuerselle.

S. Thom. in l. 1. poster. lect. 25.

S. Thom. in l. 5. metap. c. 5. lect. 4.

TABLE DE L'ORDRE DES CHAPITRES CONTENVS ES cinq liures de la Logique.

LIVRE I.

De la Dialectique ou Logique, auquel il est traicté des elements ou principes de l'argumentation.

LIVRE

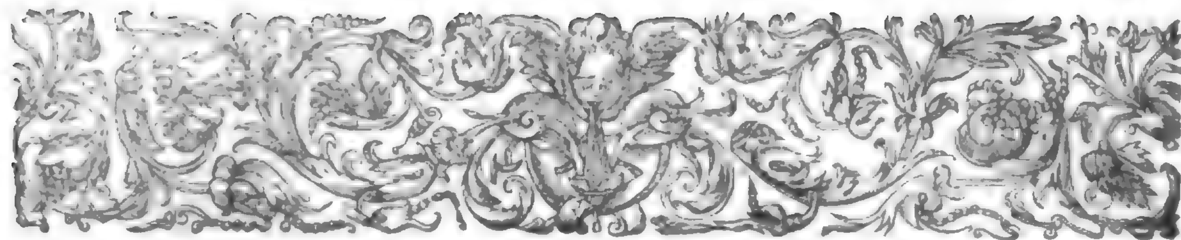
LIVRE DEVXIESME DE LA DIALECTIQVE ou Logique, auquel il est traicté de l'argumentation, & du syllogisme selon son formel.

LIVRE TROISIESME DE LA DIALECTIQVE ou Logique, auquel il est traicté de la demonstration ou syllogisme demonstratif.

LIVRE QVATRIESME DE LA DIALECTIQVE ou Logique, auquel il est traicté du syllogisme probable.

LIVRE CINQVIESME DE LA DIALECTIQVE ou Logique, auquel il est traicté du syllogisme contentieux & sophistique.

DE LA



DE LA METAPHYSIQVE VNIVERSELLE, contenue en deux liures.

LIVRE I.

Auquel il est traicté de l'estant, & de ses proprietez, selon qu'il est estant.

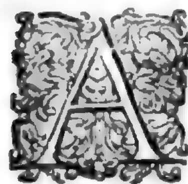
De la distinction des choses. CHAP. I.

Φανερὸν δ' ὅτι καὶ κατὰ μέρος μὲν λέγοντες περὶ πολλῶν ἐροῦμεν πολλάκις ταὐτά.

Ἐὰν καθ' ἕκαστον τῶν συμβεβηκότων λέγῃ τις, πολλάκις ἀναγκασθήσεται περὶ τῶν αὐτῶν λέγειν.

Arist. l. 1. de partib. animal. c. 1. Cùm singulatim agimus, eadem sæpe de multis referre necesse est.

Qui singulatim agere per accidentia velit, sæpenumero verba eisdem de rebus facere cogetur.



APRES auoir expliqué la Logique, qui est l'instrument pour connoistre la verité, & acquerir la science des choses : ie commenceray les autres sciences par la Metaphysique vniuerselle, qui traicte, comme nous auons dit, de ce qui est commun à toutes choses, & de ces proprietez & membres esquels il se diuise : afin de ne tumber point en l'erreur qu'Aristote dit estre à repeter vne mesme chose plusieurs fois, faute de commẽcer par les vniuerselles. Or ce qui est le plus commun à toutes choses, c'est l'estant : car signifiant ce qui à l'estre, il conuient sans rien excepter à tout ce qui est contenu en l'vniuers, & à celuy mesme qui le contient: à sçauoir Dieu son autheur. Mais d'autant qu'il seroit tres difficile de comprendre comment les proprietez & parties de l'estant sont distinguees entre elles, si on ne sçait de quelles manieres les choses sont distinguees les vnes des autres. Pour cette cause nous commencerons ce liure par le traitté de la distinction des choses.

Il y a deux sortes de distinctions selon lesquelles les choses peuuent estre distinguees entre elles. L'vne est reelle & de faict, & l'autre de consideration seulement. Les Philosophes appellent la distinction de consideration rationelle : parce que l'entendement considerant & discourant & son action, sont nommees raison en ce cas: & partant toute distinction des choses est reelle ou rationelle.

Les choses sont distinguees reellement entre elles d'ont l'vne n'est pas l'autre, & sont toutes deux reellement & de faict. Les choses distinguees reellement le sont ou de subiect, ou de nombre, ou d'essence, ou selon le plus ou le moins, ou selon plusieurs de ces manieres tout ensemble. Les choses distinguees de subiect, sont chacune vn subiect à part, ou parties de subiects separez, ou resident en diuers subiects: ainsi Socrates & Platon, l'ame de Socrates & l'ame de Platon, la chaleur de Socrates & la chaleur de Platon, sont distinguees de subiect; car Socrates est vn subiect, Platon vn autre subiect : l'ame de chacun d'eux, partie d'vn subiect: & la chaleur de l'vn en son subiect, & celle de l'autre en son subiect.

Les choses distinguees de nombre, sont celles dont l'vne n'est point l'autre : soit qu'elles soient de mesme nature, ou differentes, ou diuerses : comme pour exemple, Socrates & Platon, leurs ames, leurs chaleurs & semblables, sont distinguees de nombre: parce que l'vne n'est pas l'autre. Cette distinction est moins generale que la distinction de sujet: car tout ce qui est distingué de nombre, n'est pas distingué de sujet. Cela se connoist en ce que la couleur, la chaleur, & la figure de Socrates, sont distinguez de nombre & nõ de subiect, estant chacun vne chose qui n'est pas l'autre, & toutes en vn mesme subiect. Ie ne sçay pourquoy on a donné à cette distinction le nom de nombre, sinon par ce que sui-

considerations se font : comme pour exemple, l'entendement contemplant diuersement vn poinct dās quelque ligne, il en forme deux diuerses considerations, l'vne de commencement, l'autre de fin : & tout de mesme l'échauffement de l'eau que le feu eschauffe, est distingué rationellement, le considerant comme action de la part du feu dont il procede; & comme passion de la part de l'eau qui le reçoit. En quoy il est tout clair que combien que ces distinctions ne soient en acte que par l'entendement qui les conçoit, toutesfois elles ont fondement en la nature des choses : par ce qu'elles sont capables de correspondre à diuerses considerations. A cause dequoy quelques vns nomment cette distinction, distinction de la nature de la chose : & la veulent dire estre moyenne en quelque sorte entre la distinction reelle & la rationelle, consideree de la premiere sorte. Mais neantmoins il ne faut pas entendre que cette distinction soit autre que rationelle, combien qu'elle ait vn fondement plus naturel en la chose où elle se considere : car le poinct qui est cōmencement & fin, n'est qu'vne mesme & vnique chose reellement : & l'échauffement, qui est action & passion, n'est qu'vne simple & mesme chose de nombre reellement : & ainsi des semblables. Aussi en verité comme il n'y a point de vray moyen entre l'estre & le non estre, semblablement il ne se peut trouuer de distinction entre les choses, qui ne soit vrayement reelle ou rationelle. Et partant à l'exemple de la nature, qui procedant tousiours par la plus breue voye & n'operant iamais rien en vain, n'a garde de faire vne distinction és choses sans cause suffisante ou sans necessité; nous ne deuons pas multiplier les distinctiōs des choses, sans vn fondement suffisant. Il est bon de noter en cet endroit que toutes les choses qui sont distinguees rationellement entre elles, de quelque sorte que ce soit, sont mesmes de subiect ou materiellement : qui reuient tout à vn : car és choses immaterielles mesmes, ce qui tient lieu de subiect ou fondement, porte le nom de materiel : & ce qui est fondé dessus, est nommé le formel.

Les Philosophes appellent aussi la distinction rationelle, formelle. Et dautant que les choses distinguees rationellement sont considerees en vn mesme subiect, lequel est comme la matiere de toutes les considerations qu'on y fonde : à cause de cela ces choses sont dittes estre mesmes materiellement, & distinguees formellement : & ainsi les chemins d'Athenes à Thebes, & de Thebes à Athenes, sont mémes & nō distinguez materiellemēt, mais formellement seulement : & l'action par laquelle le feu eschauffe l'eau, & la passion par laquelle l'eau est eschauffee, sont mesmes materiellement, & distinctes formellement. Et il arriue que parce que, comme nous auons dit, ils vsent aussi du nom de formel pour la distinction, qui est entre les choses reelles de diuerse nature, qui se trouuent en vn mesme subiect : cōme pour exemple, la saueur, l'odeur, la couleur en vne mesme pomme; que la distinction formelle se trouuera estre de deux sortes, l'vne reelle, & l'autre rationelle: car il est certain que la distinction entre le chemin d'Athenes à Thebes, & de Thebes à Athenes, n'est que rationelle : & celle d'entre la saueur & la couleur d'vne mesme pomme, est reelle.

La distinction d'essence peut estre entre les choses rationelles, & celle de nombre aussi: car bien que leur essence & leur estre ne soit que rationel; puis qu'elles ont definition & estre obiectif, elles different selon leurs diuerses definitiōs : & sont nombrables selon leur estre. Il est à considerer que les choses distinguees rationellement n'estant qu'vne mesme chose reellement en leur materiel, il semble que quand deux choses rationelles ont diuers fondements, ne conuenant point en vn materiel mesme de nōbre, que la distinction qui se trouue entre elles peut estre ditte reelle : comme pour exemple, l'aueuglement & le silence, la chimere & la generalité. La raison de cela est que quand on dit que la distinction est rationelle entre deux choses, l'entendement est porté à entendre qu'elles ont vn mesme fondement ou materiel. Mais neantmoins si on veut que la distinction reelle requiere que les choses distinguees, soient reelles, il y aura des choses distinguees rationellemēt, qui ne seront pas mesmes reellement, ny materiellement.

Il semble que la distinction entre la chose en puissance passiue d'estre faitte d'vne certaine matiere, & la mesme chose estant faitte actuellement, au regard d'vn mesme subiect de nombre, peut estre ditte reelle d'vne façon & rationelle de l'autre : comme pour exemple, la distinction qui est entre vn marbre, dont on peut faire vne certaine figure qui n'est pas encores faitte, & entre le mesme marbre taillé en cette figure, est en quelque maniere reelle : par ce qu'il y a difference entre le marbre ainsi figuré & entre le mesme marbre qui n'a pas encores cette figure qu'il peut auoir. Cette difference est aussi rationelle, dautant

que c'est vne mesme chose en certaine maniere diuersement consideree: à sçauoir vn mesme marbre, consideré soubs la figure qui en peut estre faitte, & soubs celle qui en est faitte.

La distinction qui est entre l'estant & le non estant, ou entre vne chose positiue, comme homme, & vne negatiue, comme non homme, peut estre ditte reelle, & nommee reelle negatiue, attendu que l'estant est quelque chose reellement, & par consequent distingué du non estant reellement, sans aucune operation de l'entendement: & rationelle en certaine maniere, par ce que le non estant n'a estre que par la cõsideration de l'entendement.

Τὸ τῶν ὄντων ζητεῖν στοιχεῖα, μὴ διελόντας πολλαχῶς λεγομένων ἀδύνατον εὑρεῖν.

Τὸ διορίζειν γὰρ οὐκ ἔστι τῶν πολλῶν.

Arist. l. 1. metap. c. 7. t. 47. Si quis rerum elemẽta quærat, nec eas cùm multipliciter dicantur, distinguat, fieri non potest vt inueniat.

L. 10. Eth. c. 1. Distinguere enim non est multitudinis.

La distinction est d'extreme importance & requiert d'estre attentiuement & exactement consideree: car il n'y a pas vne chose qui n'ait plusieurs faces, plusieurs ances, & plusieurs biais: si on les regarde d'vn costé, elles sont vrayes: si on les prend par l'autre, elles se trouuent fausses. Quand nous les considerons en vn sens, nous les trouuons faciles, & de l'autre la connoissance s'y pert. A cause de quoy vne des plus viues sources d'erreurs, c'est quand vne seule chose est prise pour plusieurs, ou quand plusieurs sont estimees estre vne. Platon, ce dit Temistius, a esté le premier qui pour souldre les ambiguitez, introduisit la maniere de distinguer: en quoy ce grand Philosophe a autant merité, qu'en aucune autre chose qu'il ait iamais proposee: pour le moins en ce qui concerne la recherche de la verité: car c'est le plus court & le plus seur chemin de desmesler les difficultez, & de couper les laqs & les pieges des sophistes: ainsi que la confusion qui luy est opposite, est ce qui l'embrouïlle le plus, & ou ils cachent leurs fraudes.

De l'estant, de l'estre, & de l'essence.

CHAPITRE II.

L'ESTANT comme nous auons dit, c'est ce qui a estre: & l'estre est ce qui est le plus commun à toutes choses: attendu que sans l'estre qu'a vne chose, en quelque sorte que ce soit, elle ne seroit point: puis qu'on ne peut estre que par l'estre. Ainsi l'homme a estre, le lion a estre, l'eau a estre, la pierre a estre, cet homme a estre, cette statuë a estre, & ainsi des autres semblables. De sorte qu'il est commun à toutes choses sans aucune excepter d'estre estant: car l'estant c'est tout ce qui a l'estre. En quoy il faut bien noter, que l'estant signifie ce qui a estre ou qui est, sans designer que ce soit vne chose reelle, ou rationelle: (c'est à dire quelque consideration de l'entendement seulement,) dautant que l'estant ne designe rien distinctement pour tout, sinon que la chose est hors du rien, ayant estre en l'vne ou l'autre sorte. Tellement que le terme, estãt, est pris en ce lieu pour participe du verbe, signifiant l'estre au temps present, ainsi que les participes des autres verbes: comme pour exemple, viuant signifie ce qui a l'vsage de la vie au temps present: quand il est pris pour participe du verbe viure. I'ay dit estant pris pour participe du verbe estre: car quand, estre, est liaison des termes seulement, il n'est pas verbe: attendu qu'il ne signifie rien alors, comme il a esté dit, ny l'estant tout de mesme, qui en est deriué.

Or par ce que l'estant ne signifie pas quelque nature diuerse des autres natures, mais immediatement tout ce qui est en quelque sorte que ce soit; dont il s'ensuit que rien ne peut estre propremẽt appelé absolument estant ou ce qui est, s'il n'embrasse tout estre: à cause de cela le nom d'estant ne conuient proprement qu'à ce qui est tousiours, & a esté, & dont l'estre est eternel, & qui contient en soy tout estre, tous les degrés & perfections de l'estre, & auquel rien ne manque de tout ce qui est cõpris en l'estant: & cela c'est Dieu seul: comme celuy en qui les perfectious de toutes les choses sont d'vne bien plus parfaitte maniere qu'en elles mesmes. (ainsi que nous le montrerõs en son lieu.) C'est pourquoy à bon
Exod. c. 3. droit Dieu parlãt de soy en la saincte escriture, dit à Moyse, qui luy demandoit son nom,
Plutar. Opuscul. Ie suis qui suis: & luy commanda de prononcer de sa part aux enfans d'Israël, celuy qui est, m'a enuoyé. Et pour la mesme raison le faux Dieu Apollon voulant imiter le vray, se faisoit

faisoit resaluër au temple de Delphe de ce mot εἶ, escrit deuant la porte: qui signifie, Tu es; par ceux que son oracle auoit admonestez à l'entree, qu'ils se connussent eux mesmes. Mais neantmoins, comme nous auons dit, l'estant signifie tout estre de quelque sorte que ce soit. Or puisque l'estant est ce qui a l'estre, que rien n'est qui n'ait l'aistre, que tout ce qui a l'estre, est; & par consequent est estant. Il ne faut point d'autre preuue à l'estant pour montrer qu'il est, que l'explication de ce que le terme d'estant, signifie. C'est pourquoy ie ne m'y arresteray pas dauantage pour ce regard.

L'essence c'est ce qu'est vne chose, sans y comprendre aucun des accidents qui se ioignent à sa nature: comme pour exemple, Animal raisonnable est ce qu'est homme, & l'essence de l'homme, & ainsi de toutes les autres choses.

Τὸ ὂν λέγεται πολλαχῶς. &c. σημαίνει γὰρ τὸ μὲν τί ἐστι.

Τό, τε γὰρ ὂν (ὥσπερ ἐν ἄλλοις διῄρηται) σημαίνει τὸ μὲν τί ἐστι, τὸ δὲ ποιόν.

Arist. l. 7. metap. c. 1. t. 1. Ens multis modis dicitur. &c. Significat enim partim quod quid est.

L. 1. moral. Eud. c. 8. Quemadmodum enim ens (vt alibi quoque ostensum) significat quid sit res, aut qualis.

Or dautant que rien n'a l'estre qu'il ne soit ce qu'il est, & que parconsequent il n'ait essence, (car, comme nous auons dit, l'essence c'est ce qu'est vne chose) les Philosophes prẽnent aussi quelquefois le terme estant, pour signifier tout ce qui a essence ou nature: mais en cette signification le terme, estant, n'est pas participe, ains nom. Au moyen dequoy le terme, estant, a des significations; comme il arriue aussi au terme, viuant: car viuant signifie quelquesfois ce qui a l'acte vital au temps present, comme nous auons dit, & est participe du verbe viure, & opposé à mort, & quelquesfois il signifie aussi l'essence & la nature de la chose viuante: & de cette maniere il est nom, & opposé aux choses qui n'ont point de vie: comme quand nous disons, la nature des choses viuantes est de se mouuoir d'elles mesmes à diuerses differences de lieu. L'estant signifie aussi quelquesfois dans les anciens par vne façon restraincte, ce qui a l'estre distingué à l'opposite de l'estre: comme en sainct *S. Denys de diuinis nominib.* Denys, qui dit que Dieu n'est pas estant: c'est à dire qu'il est l'estre, & n'a pas l'estre d'ailleurs: & en Platon qu'il est pardessus l'estant: c'est à dire pardessus ce qui a l'estre d'vn autre: comme toutes choses l'ont, excepté Dieu seul. *Plato in Parm.*

Εἰ γὰρ ἦν ἡ τυφλότης ταὐτὸν τῷ τυφλὸν εἶναι, κατηγορεῖτο ἂν ἀμφότερα κατὰ τοῦ αὐτοῦ· ἀλλὰ τυφλὸς μὲν λέγεται ὁ ἄνθρωπος, τυφλότης δὲ οὐδαμῶς ὁ ἄνθρωπος λέγεται.

Καὶ γὰρ ἀπείρῳ εἶναι καὶ ἄπειρον, τὸ αὐτό.

Ὅπερ γὰρ τί ἦν εἶναι, ἔστι τὸ τί ἦν εἶναι.

Ἔκ τε δὴ τούτων τῶν λόγων ἓν καὶ ταὐτὸ οὐ κατὰ συμβεβηκός, αὐτὸ ἕκαστον, καὶ τὸ τί ἦν εἶναι.

Arist. Categor. c. 10. Nam si cæcitas & cæcum esse, idem esset: vtraque eidem attribueretur: atqui homo dicitur cæcus, nequaquam autem homo dicitur cæcitas.

L. 3. phys. c. 6. t. 37. Infiniti enim essentia & infinitum idem sunt.

L. 7. metap. c. 4. t. 13. Quidditas enim est id, quod vnumquodque.

C. 6. t. 21. Patet rem ipsam & eius quidditatem vnum atque idem non per accidens, esse.

On considere l'essence en deux sortes, en l'vne conioinctement ou concrettement: & en l'autre separément ou abstraictement. L'essence prise conioinctement, c'est ce qu'est la chose consideree distinctement selon ses parties. L'essence prise separément, c'est aussi ce qu'est la chose, mais cõsideree sans distinction de ses parties: cõme pour exemple, Animal raisonnable est l'essence de l'hõme consideree conioinctement: & humanité est la mesme essence prise par vne certaine maniere d'abstraction ou separation, sans auoir egard distinctement aux parties de l'essence, qui sont, animal & raisonnable. Et par ce que la forme és choses naturelles est vn principe par lequel la chose est d'vne certaine espece: comme pour exemple, L'ame raisonnable qui est la forme de l'homme, est le principe par lequel il est homme, il aduient à cause que l'essence, consideree abstraictement, a en certaine maniere la raison de principe formel, qu'on dit qu'elle est cela, parquoy la chose est, & non ce qu'elle est: comme pour exemple, que l'humanité est cela par quoy l'homme est, & non ce qu'est l'homme. A raison dequoy l'essence consideree abstraictement est quelquesfois apellee forme du tout, pour la distinguer d'auec la forme de la partie: comme pour exemple, ainsi que l'ame raisonnable est partie de l'homme, & la forme par laquelle il est fait homme, estant ioincte à vn corps, l'humanité est ditte la forme du tout composé de l'ame raisonnable & du corps: par ce que l'homme est homme par l'humanité. Et neant-

moins ce n'est pas à dire que les choses ayent deux formes substantielles : car ce nom de forme du tout, est impropre, & ne signifie autre chose sinó qu'elle represente toute l'essence par vne maniere d'abstraction, de laquelle essence la forme est vne partie. Et pour cette mesme raison, l'essence consideree separemét n'est pas attribuee à la chose directemét, comme quand elle est prise conioinctement : car on ne dit pas que l'homme soit humanité, non plus qu'ame raisonnable : mais bien qu'il est homme par l'humanité. On assigne aussi pour cause de ce que l'essence abstraictement consideree ne s'attribue pas directement à la chose ou au subiect dont elle est essence : qu'estant consideree de cette maniere, elle comprend en sa signification quelque chose de moins composé, que quand elle est prise concretement : en ce qu'elle exclud non seulement les accidents, mais aussi le subiect mesme de cela dont elle est essence : car, comme pour exemple, humanité ne represente ny animal ny raisonnable : là où estant conioinctement consideree, elle comprend le subiect, combien qu'elle exclue les accidents : de sorte qu'on ne dit point de Socrates qu'il soit humanité, combien qu'on enonce qu'il est homme & animal raisonnable. L'essence concretement consideree, signifie aussi auec vne relation ou habitude aux choses inferieures contenuës soubs elle, & prise abstraictement, elle n'importe pas vne telle relation : comme pour exemple, l'homme se refere plus à Socrates, à Platon, & semblables : que ne fait pas l'humanité.

Τὸ δ᾽ ἐκ μὴ ὄντων συγκείμενον, ἀδύνατον ἂν δόξειε μετέχειν ποτὲ οὐσίας.

Τί ἐστιν, ἁπλῶς μὲν τῇ οὐσίᾳ, πῶς δὲ τοῖς ἄλλοις.

Ἐκεῖνο δὲ φανερὸν, ὅτι ὁ πρώτως καὶ ἁπλῶς ὁρισμὸς, καὶ τὸ τί ἦν εἶναι, τῶν οὐσιῶν ἐστίν· οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ τῶν ἄλλων ὁμοίως ἐστὶ, πλὴν οὐ πρώτως.

Τὸ μὲν οὖν διὰ τί αὐτό ἐστιν αὐτὸ, οὐδέν ἐστι ζητεῖν· δεῖ γὰρ τὸ ὅτι, καὶ τὸ εἶναι ὑπάρχειν δῆλα ὄντα· λέγω δ᾽ οἷον ὅτι ἡ σελήνη ἐκλείπει· αὐτοῦ δ᾽ ὅτι αὐτὸ εἷς λόγος, καὶ μία αἰτία ἐπὶ πάντων· διὰ τί ὁ ἄνθρωπος ἄνθρωπος, ἢ ὁ μουσικὸς μουσικός· πλὴν εἴ τις λέγοι ὅτι ἀδιαίρετον πρὸς αὐτὸ ἕκαστον, τοῦτο ἦν τὸ εἶναι.

Arist. l. 4. phys. c. 14. t. 87. Quod verò constat ex iis quæ non sunt, non videtur vnquam posse obtinere essentiam.

L. 7. metap. c. 4. t. 14. Quid est simpliciter quidem substantiæ conuenit, cæteris autem modo quodam.

t. 15. Illud perspicuum est definitionem, & quidditatem quæ primò & simpliciter dicuntur, substantiarum esse : cæterorum autem esse quidem simpliciter, sed non primò.

C. 17. t. 59. Quærere igitur cur ipsum sit ipsum, nihil quærere est : nam & inesse & esse manifesta sint oportet : veluti quod luna deficiat : cur autem ipsum sit ipsum, vna ratio, vnaque est causa in omnibus : cur inquam, homo sit homo, aut musicus musicus : nisi quis dicat, quia vnumquodque ad se ipsum indiuisibile est, quod quidem erat vnum esse.

L'essence de la chose est principe, & cause de tout ce qui l'ensuit : comme pour exemple, l'animal raisonnnable, ou le composé du corps & de l'ame intellectiue, qui est ce qu'est l'hõme, ou son essence, est cause & principe de tout ce qui s'ensuit par soy de l'hõme : à sçauoir de ce qu'il est capable de deliberation, d'eslection, de rire, de discipline, & semblables. Mais l'essence n'a point quant à elle, d'autres principes ny causes interieures qu'elle mesme; car elle est par soy : aussi ne s'en doit-il point faire de question : mais par elle on resoult toutes celles qui se font des causes des autres choses. Tellement que si quelqu'vn s'enquiert pourquoy c'est que l'homme est animal raisonnable, c'est la mesme chose que s'il demandoit pourquoy c'est que l'homme est homme. Et ainsi il ne demãde rien : car ces propositions sont immediates & ne peuuent estre prouuees par d'autres causes : sinon que quelqu'vn vueille respondre auec Aristote, par ce que le mesme est attribué à soy mesme. Au reste puis que l'essence, comme nous auons dit, est ce qu'est la chose, il s'ensuit que chaque chose a essence, selon sa maniere. Mais par ce que l'estant se dit premierement & absolument des substances, comme il sera declaré cy apres, & secondement en quelque sorte seulemét des accidents, l'essence est proprement & veritablement és substances, & és accidẽts en quelque sorte seulement, & par analogie : & n'est iamais des choses qui ne sont point.

L'essence est exprimee par les Philosophes soubs diuers noms selon diuerses considerations, ainsi que plusieurs autres choses : car on appelle l'essence quelquefois nature, par ce que l'essence de la chose est le premier principe interieur, & radical des mouuemens, actions, & passions qui luy conuiennent : en quoy consiste ce qu'est la nature, comme il sera dit en son lieu. Elle est nommee espece, entant qu'elle represente toutes les choses

de mesme

de mesme nature qu'elle: & pour la distinguer du genre & de la difference, qui sont les parties, dont elle est composee: comme nous le dirons cy apres. Elle est aussi quelquefois ditte substance par les Philosophes, parce que c'est elle qui subsiste, & à quoy tout ce qui suruient aux choses, adhere. Et finalement elle est appellee definition, parce qu'elle finit & determine ce qu'est chaque chose, & la reserre en la distinguant d'auec toutes celles qui sont de differente essence: comme les fins & les limites des champs, dont elle a pris ce nom, les bornent & diuisent les vns des autres.

Diuision de l'estant en reel & rationel.

CHAPITRE III.

L'Ordre requereroit auoir enseigné ce que c'est que l'estant, de traitter des proprietez qui luy conuiennent, selon qu'il est estant, auparauant que de venir à le diuiser en ses membres ou especes: mais parce que pour entendre plus facilement ces choses, il est besoin de sçauoir ce que c'est que l'estant rationel opposé au reel: nous le declarerons tout presentement auparauant que de passer outre.

L'estant se diuise premierement, selon qu'il est estant en reel & rationel. L'estant reel c'est celuy qui subsiste ou par soy, ou auec vn autre, comme vne sienne partie essentielle: ou en vn autre auquel il adhere, comme accident au subject. Vn tel estant est au dehors de l'ame, ou en l'ame: celuy qui reside hors de l'ame, c'est Dieu, les Anges, le Ciel, les elements, & les choses elementaires. L'estant reel qui n'a point d'estre hors de l'ame, c'est l'ame mesme, ses facultez, ses operations & ce qu'elle acquiert en elle: à sçauoir les ressemblances des choses, & les sciences, les vertus & les arts.

De l'estant rationel & de ses especes.

CHAPITRE IIII.

L'Estant rationel, c'est ce qui n'a l'estre ny par soy, ny auec vn autre, ny en aucune chose comme en son subject, ny dedans l'ame, ny au dehors: c'est à dire, qu'il n'est pas subiectiuement en l'ame, comme les estants reels qui y resident: à sçauoir, les especes ou images des choses qu'il connoist, & les habitudes: mais obiectiuement seulement, de la façon que nous le declarerons cy apres, dependant du tout de l'operation de l'entendement, à l'opposite du reel qui n'en dépend en aucune sorte.

Τὰ μὲν γὰρ ὅτι οὐσία, ὄντα λέγεται, τὰ δὲ ὅτι πάθη οὐσίας, τὰ δ' ὅτι ὁδὸς εἰς οὐσίαν, ἢ φθοραὶ, ἢ στερήσεις, ἢ ποιότητες, ἢ ποιητικὰ, ἢ γεννητικὰ οὐσίας, ἢ τῶν πρὸς τὴν οὐσίαν λεγομένων, ἢ τούτων τινὸς ἀποφάσεις, ἢ οὐσίας.

Arist. l. 4. metaph. c. 2. t. 2. Alia enim dicũtur entia, quod substantiæ sint: alia, quod substantiæ affectiones: alia, quod viam ad substantiam, aut interitus, aut priuationes, aut qualitates, aut quæ substantiam, eáve quæ ad substantiam dicuntur efficere vel generare possint, aut alicuius horum, substantiave negationes.

L'estant rationel se diuise en relation, & en negation ou priuation. Les relations, ce sont certains respects resultants des considerations de l'entendement lors qu'il se reflechist par quelques siennes operations sur certaines choses qu'il a comprises; lesquelles relations sont diuerses selon les diuerses façons qu'il regarde les choses: comme pour exemple, le droict & le gauche en vne colomne: les significations des termes tant de la seconde que de la premiere intention, au regard de ce qu'ils representent: & ainsi des semblables. Car premierement le gauche & le droict és choses inanimees, (comme pour exemple en vne colomne) n'y est que par la consideratiõ de l'entendemẽt se reflechissant sur la cõparaison qu'il a faitte de la colomne, auec la situation de quelque animal, ayant la puissance motiue d'vn lieu à vn autre: attendu que le droict & le gauche, n'est reellement qu'és animaux qui peuuent changer de lieu à autre, ou bien en leurs representations: & iamais és autres choses inanimees que par la consideration de l'entendement,

comme nous auons dit, & ainſi le droict & le gauche n'eſtant en la colomne que par cette operation de l'entendement qui les conſidere, la conſideration de droict & de gauche d'entre les choſes inanimees & les animees, n'eſt qu'vn eſtant rationel. Quant aux relations des termes ou vocables aux choſes qu'ils ſignifient, cela eſt tout euident qu'elle n'eſt que rationelle: veu que nous pouuons faire ſignifier diuerſes choſes à vn meſme terme, ſelon qu'il nous plaira de les repreſenter & conſiderer par ſon moyen. Et puis d'ailleurs, ils n'ont aucun eſtre en quelque ſubject que ce ſoit, ny dehors l'ame, ny en l'ame, parce qu'ils ne ſont pas ſubſtances materielles, ny immaterielles, ny accidents ſenſibles, ny operations, conceptions, ou habitudes de l'ame: mais ce ſont ſeulement de certaines notes & ſignes que les hommes ont faicts & impoſez aux choſes où ils ſe referent, pour les marquer, ſignifier, & repreſenter. La relation d'vne choſe à elle meſme eſt rationelle auſſi: car vne choſe n'eſt point diſtinguee reellement de ſoy meſme, mais ſeulement ſelon que l'entendement la conſidere: comme quand nous diſons que Socrates eſt Socrates.

Στέρησις δὲ καὶ ἕξις λέγεται μὲν περὶ ταὐτόν τι· οἷον ἡ ὄψις καὶ ἡ τυφλότης περὶ ὀφθαλμόν· καθόλου δὲ εἰπεῖν, ἐν ᾧ ἂν πέφυκεν ἡ ἕξις γίνεσθαι, περὶ τοῦτο λέγεται ἑκάτερον αὐτῶν.

Διὸ καὶ τὸ μὴ ὂν, εἶναι μὴ ὂν φαμέν.

Οὐσίας δὲ στέρησις, ἀπόφασίς ἐστιν ἀπό τινος γένους.

Στέρησις λέγεται ἕνα μὲν τρόπον ἂν μὴ ἔχῃ τι τῶν πεφυκότων ἔχεσθαι· κἂν μὴ αὐτὸ ᾖ πεφυκὸς ἔχειν· οἷον φυτὸν ὀμμάτων ἐστερῆσθαι λέγεται· ἕνα δὲ, ἂν πεφυκὸς ἔχειν, ἢ αὐτὸ, ἢ τὸ γένος, μὴ ἔχῃ· οἷον ἄλλως ἄνθρωπος ὁ τυφλὸς ὄψεως ἐστέρηται, καὶ ὁ ἀσπάλαξ· τὸ μὲν κατὰ γένος, τὸ δὲ καθ' αὑτό· ἔτι ἂν πεφυκὸς καὶ ὅτε πέφυκεν ἔχειν μὴ ἔχῃ· ἡ γὰρ τυφλότης στέρησίς τις· τυφλὸς δὲ οὐ κατὰ πᾶσαν ἡλικίαν, ἀλλ' ἐν ᾗ πέφυκεν ἔχειν, μὴ ἔχῃ.

Ariſt. l. Categor. c. 10. Priuatio autem & habitus dicitur circa idem aliquid, vt viſus & cæcitas circa oculum: & vt in vniuerſum dicam, in quo natura comparatum eſt vt habitus ſit, circa hoc dicitur horum vtrumque eſſe.

L. 4. metaph. c. 2. t. 2. Quocirca & ipſum nõ ens, eſſe non ens dicimus.

C. 6. Priuatio, negatio eſt à definito aliquo genere.

L. 5. c. 22. t. 26. Priuatio dicitur vno quidem modo ſi res aliquid non habeat eorum quæ apta ſunt vt habeantur, & ſi ipſa non ſit apta, vt aliud habeat: quo pacto planta dicitur oculis priuata. Alio verò ſi non habeat, quod vel ipſa, vel genus eius natura habere poteſt: qua ratione aliter homo cæcus priuatus eſt aſpectu, aliter talpa: hæc, ratione generis, ille per ſeipſum. Alio ſi & apta ſit, vt habeat: eo autem tempore non habeat, quo natura habere potuit: cæcitas enim, priuatio quædam eſt, cæcus autem non omni ætate dicitur, ſed ſi aſpectum non habeat, in qua vt haberet, idoneus erat.

La priuation, c'eſt l'abſence ou le non-eſtre de quelque choſe, en vn ſubiect qui eſtoit capable de l'auoir, & la deuoit auoir ſelon ſa nature: ou dont il n'eſtoit pas capable ſelon ſa nature: comme pour exemple, n'auoir point la veuë en vn homme, ny d'yeux en vn arbre, ſont priuations. Mais proprement la priuation ne ſe dit que de la choſe, que le ſubiect eſt capable d'auoir, & au temps qu'il la deuoit auoir: comme pour exemple, l'aueuglement eſt vne priuation de la veuë: mais vn enfant n'eſt point dit eſtre aueugle, quand il eſt au ventre de ſa mere: parce que ce n'eſt pas le temps qu'il doit veoir. La negation, c'eſt le non-eſtre de quelque choſe, de ſorte que la priuation, & la negation de ſoy, ne ſont rien du tout; c'eſt à dire, qu'elles ſont non-eſtants: pour le regard de ce que le non-eſtant eſt oppoſé à l'eſtant reel, & toutesfois parce que l'entendement entend les priuations par les habitudes, & les negations par les affirmations, il ſe forme en ſoy d'vne certaine façon l'image d'vne choſe qui n'eſt point, & ſe repreſente vn eſtre de ce qui n'en a point. (car l'entendement ne peut comprendre, quoy que ce ſoit, que ſoubs raiſon d'eſtant: c'eſt à dire, qu'en ſe repreſentant que ce qu'il apprehende, eſt.) Car l'eſtant eſt ſon object formel, comme nous le dirons en ſon lieu: à cauſe dequoy les priuations des negations obtiennent comme vn certain eſtre, de ce qu'il les entend, & deuiennent eſtants rationels: & ſont par ce moyen hors du rien en quelque maniere: comme pour exemple, quand l'entendement ſe repreſente le ſilence, qui eſt en quelque lieu, le ſilence deuient ainſi que quelque certain eſtant, lequel toutesfois n'eſt qu'vne priuation, qui n'eſt pas vrayement eſtant. Semblablement quand il ſe propoſe quelque nauire n'ayant point de Pilote, l'abſence ou la non preſence du Pilote, qui ne poſe rien en l'ame, ny hors de

de l'ame, se faict par sa consideration estant rationel, lequel n'a autre estre que d'estre entendu : & tout de mesme l'aueuglement, quand il le considere en quelque aueugle. Or l'entendement ayant ainsi connu les priuations, il en forme des propositions affirmatiues : comme pour exemple, que Socrates est aueugle : en quoy neantmoins la liaison ne signifie pas vne adjonction de l'aueuglement en Socrates, ny que l'aueuglement soit en son œil : (attendu que l'aueuglement ne se peut adjoindre : car l'adjonction n'appartient qu'aux estants reels seulement) mais il signifie vne composition que l'entendement a faicte, par laquelle il s'esgale & conforme à l'object qu'il comprend, combien qu'il n'ait point d'estre reel : & c'est de cette sorte que conuient le non estre à ceux qui se tuent, apprehendant vn certain bien au non estre mesme. Il est tout ainsi de la negation comme de la priuation, n'y ayant autre difference entre elles, sinon premierement, que la priuation determine vn subject, à sçauoir, celuy mesme de l'habitude opposee à la priuation. La raison de cela est, que la priuation & l'habitude se trouuent autour d'vn mesme subiect : à cause dequoy l'aueuglement determine l'œil comme capable de la veuë, qui est l'habitude, & le connote : attendu qu'on ne peut comprendre l'aueuglement sans entendre l'œil auec, ce que ne faict pas la negation : & secondement, en ce que la negation se faict de l'estant & du non estant : car on peut nier vne chimere qui n'est point, comme vne chose qui est, & la priuation est de l'estant seulement : parce que ce qui n'est point, ne peut estre priué de quelque chose.

Les estants feints qu'on nomme aussi chimeriques, lesquels n'ont autre estre que d'estre feints par la phantasie, sont aussi estants rationels : car combien qu'vn tel estant, comme pour exemple vn hippogriphe, puisse auoir le fondement des parties dont il est composé en diuerses choses, à sçauoir, la teste en vn oyseau, le corps en vn cheual, & ainsi du reste : neantmoins il n'a point d'estre reel quant à l'assemblement & vnion de telles parties que l'entendement considere selon la forme, que la phantasie se figure qu'elles ont : & partant l'assemblement de ses parties n'est qu'vne relation des vnes aux autres, laquelle n'est que rationelle.

Voila ce que c'est de l'estant rationel, lequel est plustost vne certaine ombre d'estant, que non pas vn estant : aussi n'est-il ny de l'intention de nature, ny d'aucun autre agent. L'estant rationel n'a pour toute cause que l'entendement, de l'operation duquel il naist, non effectiuement, mais par vne maniere de suitte qui luy donne ce qu'il a d'estre, alors qu'il le conçoit en forme d'estant : à sçauoir, quand il se reflechit sur la chose conceuë & la considere : ou quand il connoist la negation par comparaison auec l'affirmation, c'est à dire, le non estre par l'estre, & tout de mesme la priuation par l'habitude : de sorte que l'estant rationel pour le regard de son formel n'a pour tout autre estre : que d'estre faict par l'entendement object de sa connoissance, & consideré par luy : à cause dequoy on dit qu'il est objectiuement en l'entendement : comme cela sera expliqué plus amplement au liure de l'ame, où nous traittons de l'entendement.

Du non estant opposite à l'estant, & de ses diuerses acceptions.

CHAPITRE V.

A L'ESTANT est opposé le non estant absolument, attendu qu'il signifie proprement ce qui n'est point du tout, & n'a l'estre en aucune maniere. Platon prend le non estant encores en vne autre signification, car il appelle les choses sensibles subiettes à generation & corruption, non estant : parce que leur duree est si petite, comparee à celle qui les a precedees, & les suit apres qu'elles ne sont plus, qu'il semble qu'elle ne donne pas le loisir de considerer qu'elles sont : & à cause aussi que leur estre cependant qu'elles sont, est en vn continuel flux & changement, sans demeurer iamais en vn mesme estat. Alexandre Aphrodisee reprend Platon de l'acception du non estant en cette signification : parce que les choses sont dittes estre, par la commune façon de parler receuë entre les hommes : & que tout ce qui s'engendre est faict du non estant : & retourne de l'estre ou non estre lors qu'il perit. A quoy Themistius defendant Platon, respond: *Alexand. Aphrod. in l. Phys. 1. 15.*

qu'ainsi que le blãc qui a beaucoup plus de noirceur meslee en luy, sera plustost dit par les sages non blanc que blanc : & l'eau qui aura en soy vn degré de chaleur & sept de froideur, ne sera pas appellee chaude : semblablement les choses corruptibles doiuent plustost estre estimees non estre qu'estre : attendu qu'elles ont plus du non estre que de l'estre : car deuant & apres leur generation, elles sont vn temps infiny sans estre : & alors qu'elles sont estimees estre, elles se changent perpetuellement, tendant au non estre. Mais nonobstant ces considerations, tout ce qui a estre en quelque sorte que ce soit, porte le nom d'estant, selon la maniere de parler qui est en vsage entre les Philosophes.

Des transcendants en general, qui sont les proprietez de l'estant.

CHAPITRE VI.

Καὶ τῷ ὄντι, ᾗ ὄν, ἐστί τινα ἴδια, καὶ ταῦτά ἐστι περὶ ὧν τοῦ φιλοσόφου ἐπισκέψασθαι τὸ ἀληθές.

Arist. l. 4. metaph. c. 2. t. 5. Et enti, qua ens est, quedam propria conueniunt. Atque hac sunt ea, de quibus philosophi est veritatem exquirere.

IL y a cinq proprietez qui conuiennent à l'estant & sont reciproques & se conuertissent auec luy, selon qu'il est estant simplement, sans estre limité ny restrainct à aucun genre ; à cause dequoy elles sont appellees les proprietez de l'estant & transcendants comme luy : parce qu'elles sont pardessus tous les souuerains genres des choses, ainsi qu'est l'estant. Ces cinq proprietez ce sont, la chose, l'vn, le quelqu'autre, le vray, & le bon. Et à l'opposite tout ce qui est chose, vn, quelqu'autre, vray, & bon, est estant. La chose, c'est le mesme que l'estant : mais elle se dit proprement de l'estant reel, parce qu'il a plus vrayement essence, & improprement du rationel ou mental. L'vn c'est l'estant pris selon qu'il est indiuis en soy. Le quelqu'autre, c'est le mesme estant consideré, selon qu'il est distingué ou diuisé de tout autre. Le vray, c'est l'estant selon qu'il est connoissable, & peut estre apprehendé & conceu par l'entendement tel qu'il est. Et le bon c'est l'estant : au regard de ce que l'estre est la perfection des choses.

L'estant, cõme nous auons dit, signifie proprement & par sa premiere & vraye signification ce qui a l'estre, sans auoir aucunemẽt esgard à ce que c'est : & quant à ce qu'il signifie l'essence, c'est secondement & plustost parce qu'on l'applique à cet vsage que de sa nature : ainsi que viuant signifie proprement l'estre & l'acte des choses viuantes, & secondemẽt & par emprunt, leur nature ou essence. Or encores que tout ce qui a estre en quelque sorte que ce soit, ait essence, comme nous auons dit : (car tout ce qui est, est ce que c'est qu'il est) d'où est venu qu'on signifie l'estre & l'essence par vn mesme terme d'estãt, & qu'on attribue les proprietez de l'estãt signifiant l'estre, à l'estant signifiant l'essence ; (comme à la verité elles conuiennent à l'vn & à l'autre,) neantmoins il me semble que c'est premierement & principalement à l'estant qu'elles conuiennent selon qu'il signifie l'estre, & secondement selon qu'il signifie l'essence, & entant que toute chose a estre en quelque sorte que ce soit : & de faict, on ne peut douter que nous ne comprenions premierement l'estre d'vne chose que son essence. A cause dequoy aussi la question, si la chose est, doit preceder celle de ce que c'est : & incontinent que la conception de la chose est faicte, celle de l'vn, de la chose, du quelqu'autre, du vray, & du bon s'ensuiuent, encores que nous n'ayons pas conceu ce que c'est, ou l'essence. Et partant, ie concluds que les proprietez de l'estant luy conuiennent premierement entant qu'il signifie ce qui a l'estre, & secondement selon qu'il denote ce qui a essence.

Ces transcendants ne sont pas distinguez reellement de l'estant : car si ainsi estoit, en les joignant auec luy, on luy adiousteroit quelque chose de reel : tellement que l'estant vn, seroit quelque chose reellement plus que l'estant, mais cela n'est pas : car il n'y a rien de reel en l'estant vn, dauantage qu'en l'estant : ioinct que si ces transcendants adioustoient ou substance ou accident à l'estant, ils ne se conuertiroient pas auec luy, ny ne seroient pas reciproques : comme nous auons dit qu'ils sont. Car bien que toute substance soit estant, tout estant n'est pas substance : & semblablement, encores que tout accident soit estant, neantmoins tout estant n'est pas accident : là où tout

tout estant est vn, & tout vn estant, tout estant est vray, & tout vray estant, & ainsi des autres. Donques les transcendants ne sont pas distinguez reellement de l'estant: & toutesfois, puis qu'il est concedé d'vn chacun que l'estant est vn, qu'il est vray, qu'il est bon, il faut qu'il soit distingué de ces autres transcendants de quelque distinction: mais puis que ce n'est pas de la reelle, comme il est prouué, c'est donques de la rationelle qu'ils sont distinguez: parce qu'encor qu'ils signifient vne mesme nature, toutesfois la chose est conceuë d'vne autre sorte comme, vne, autrement comme vraye, & d'vne autre sorte comme bonne; & cela par vn certain ordre: car la premiere chose que nostre entendement apprehende de toutes ces considerations & conceptions, c'est l'estant: & apres luy le non estant: parce que par l'opposite on connoist l'opposite. En troisiesme lieu, c'est la diuision: car aussi tost que l'estant, & le non estant sont connus, nous connoissons leurs distinctions. En quatriesme lieu, c'est l'indiuision: dautant que tout estant est indiuis en soy, & consequemment vn: car l'vn signifie l'indiuision, & parce que le non estant est negation & l'indiuision aussi: (car elle est negation de diuision) & partant ne signifient rien de positif: l'vn est apres l'estant, la premiere conception que nous auons absolument, c'est à dire, sans se referer à aucune autre chose qu'à l'estant. La conception de l'vn est suiuie de celle du vray en second lieu, & celle du bon apres. Voila l'ordre des transcendants qui n'est qu'au respect de la conception de l'entendement & non en eux: car ils ne sont reellement & materiellement rien que l'estant: & au respect de leur formel, ce sont des considerations que nostre entendement fonde dessus le mesme estant: à cause dequoy on les appelle estants rationels: car l'entendement, pour le regard de telles considerations, est nommé *ratio* par les Philosophes Latins.

De l'vn transcendant.

CHAPITRE VII.

NOUS ne nous arresterõs point à traicter de la proprieté de l'estant que nous appellõs chose: parce qu'elle ne differe point de l'estant reel, à raison dequoy nous viendrons droict à l'vn. L'vn qui est, comme nous venons de dire, la premiere conception absoluë apres l'estant, semble encores preceder d'ordre de nature toutes les autres proprietez de l'estant; en ce qu'il n'y a aucune chose à laquelle il ne conuienne absolument: là où le vray & le bon n'y conuiennent, que par comparaison & en se referant à quelque chose au dehors: & aussi à cause que l'vn est de toutes les proprietez de l'estant: celle qui semble adiouster le moins à sa conception, puis qu'il n'y apporte que l'indiuision.

Ηδη τὸ ὂν καὶ τὸ ἓν ταὐτὸν, καὶ μία φύσις, τῷ ἀκολουθεῖν ἀλλήλοις, ὥσπερ ἀρχὴ, καὶ αἴτιον, ἀλλ' οὐχ ὡς ἑνὶ λόγῳ. &c. ταὐτὸ γὰρ εἷς ἄνθρωπος, καὶ ὢν ἄνθρωπος, καὶ ἄνθρωπος· καὶ οὐχ ἕτερόν τι δηλοῖ κατὰ τὴν λέξιν ἐπαναδιπλούμενον τὸ, ἔστιν ὁ ἄνθρωπος, καὶ ἄνθρωπος, καὶ εἷς ἄνθρωπος. &c. ὥσθ' ὅσαπερ τοῦ ἑνὸς εἴδη, τοσαῦτα καὶ τοῦ ὄντος ἐστί.

Καὶ τὸ ἑνὶ εἶναι, τὸ ἀδιαιρέτῳ ἐστὶν εἶναι, ὅπερ τῷδε ὄντι.

Τό, τε γὰρ ἓν καὶ ὄν πως, τό, τε ὂν, ἕν.

Arist. l. 4. metap. c. 2. t. 3. Iam verò ens & vnum idem sunt, & vna natura, quod mutuò se sequantur, quemadmodum principium & causa: sed non vt quæ vna ratione. &c. *Idem sunt enim vnus homo, & qui est homo, atque homo: neque aliud quicquam dictio significat, si ita gemines est homo, atque homo. & vnus homo.* &c. *Quare quot sunt vnius, totidem erunt entis species.*

L. 11. c. 1. t. 1. Vnum esse, est indiuisibile esse, ipsum re vera ens.

C. 3. t. 4. Et ipsum enim vnum quodammodo ens, & ipsum ens vnum est.

On connoist fort clairement que l'estant & l'vn sont mesmes reellement, en ce qu'il est certain, que quand l'homme est engendré, l'estant homme & vn homme est engendré: & que de mesme lors qu'il meurt, l'estant homme & vn homme meurt: donques l'vn n'est pas distingué reellement de l'estant: mais il n'est pas du tout aussi la mesme chose que l'estant: c'est à dire, reellement & rationellement: parce que l'estant est premierement empraint en l'ame que l'vn: & puis si l'estant & l'vn estoient mesmes, ce seroit vne repetition vaine de dire l'estant vn, comme caualle jument: & partant, l'vn & l'estant sont distinguez. Or puis que l'vn est distingué de l'estant, il faut qu'il luy adiouste quelque chose, mais ce ne peut estre rien de reel: (comme il a esté monstré) il faut donques que ce soit quelque negation, ou priuation, ou quelque relation rationelle: car puis

qu'outre les estants reels, il ne reste que des negations & des relations rationelles (comme nous le dirons cy apres) & que l'vn n'adiouste rien de reel ainsi qu'il a esté monstré, il ne peut aussi apporter qu'vne negation ou priuation, ou bien quelque relation rationelle: mais ce n'est pas vne relation, dautant que l'vn est absolut & non relatif: c'est donques vne negation laquelle est de multitude ou de diuision, puis qu'on ne peut nier autre chose en l'estant, sinon qu'il soit plusieurs ou diuisé en soy. Or elle ne sçauroit estre negation de multitude, entant qu'elle est multitude: car la negation est par l'ordre de nature posterieure à ce qu'elle nie, & l'vn de sa nature est premier que la multitude: attendu que la multitude est composee de plusieurs vnitez comme de ses parties, lesquelles sont premieres que leur tout: & partant c'est vne negation de diuision interieure à l'estant, en laquelle negation en soy, consiste la vraye & propre vnité ou nature de l'vn: au moyen dequoy, si Dieu estoit seul en la nature des choses, il ne lairroit pas d'estre vn, parce que cela est proprement vn qui est indiuis en soy, quand aucune autre chose n'existeroit. Ce qui est vn est bien aussi diuisé d'vn autre: mais ce qui importe vn respect aux choses exterieures n'est pas de l'essence de l'vn simplement & transcendant: car cela appartient à l'vn de plusieurs, que nous appellõs quelqu'autre, vnique, seul, ou singulier, qui dit la negation de multitude, & non tant la diuision d'vn autre, que de la compagnie d'vn autre: qui est cause qu'on peut dire, que le quelqu'autre n'est pas vraye proprieté de l'estant, à cause de sa negation d'estre vne autre chose, à quoy il se refere: car en cette sorte il ne conuient pas par soy à tout estant absolument: mais par accident, à raison des autres dont il s'ensuit: c'est pourquoy nous n'en dirons pas dauantage. Et ainsi estre vnique ou seul ne dépend pas de l'vnité qui est l'indiuision en soy, mais de la diuision des autres qui est exterieure à l'vnité & hors de sa nature: car on peut estre vnique & seul, se retirant de toute compagnie, & puis apres ne l'estre pas en y retournant, & neantmoins ayant tousiours esté, & estant encores vn.

Donques l'vn transcendant signifie reellement ou materiellement l'estant & rationellement ou formellement l'indiuision ou negation de diuision, laquelle il adiouste à l'estant: & par ce que c'est en le connotant en certaine maniere: comme l'aueuglement designe l'œil, l'indiuision que luy apporte l'vn, est par maniere de priuation. En somme c'est à dire, que l'vn signifie de plus que l'estant, l'estre indiuis ou indiuision en soy: car tout ainsi que les noms des instruments artificiels ne signifient pas la seule figure, ains la matiere aussi, (comme il se voit en la sie, qui signifie le fer aussi: & ainsi és autres) de mesme le terme, vn, ne dit pas seulement l'indiuision, mais l'estant indiuis, & l'vnité l'entité indiuise: de sorte que quand on dit, estant vn, cela signifie seulement ce qui est indiuis en soy: à cause dequoy Dieu qui est le plus parfaictement indiuis, ne pouuant estre diuisé en aucune maniere, est aussi le plus parfaictement vn de toutes les choses.

De l'opposite de l'vn transcendant.

CHAPITRE VIII.

Τῷ δὲ ἑνὶ ἀντίκειται πλῆθος. | *Arist. l. 4. metaph. c. 2. t. 4. Cum, inquam, vni multitudo opponatur.*

QVELQVES vns ont voulu opposer à l'vn transcendãment consideré la multitude, mais mon aduis est que cela ne peut estre, attendu qu'il n'y a point de multitude trãscendante: car la multitude ne differe du nombre qu'en ce qu'elle dit plusieurs vns considerez confusément sans ordre ny denotation de sa quantité distinctement, comme nous le montrerons en son lieu. Or puis que la multitude & le nombre conuiennent en ce que ce sont plusieurs estãts mesurables ou nombrables par l'vn redoublé, la multitude est quantité discrette, & partant, elle ne peut estre transcendante, dautant qu'elle est determinee au genre de la quantité: autrement il faudroit que toutes choses fussent multitude, attẽdu que les transcendans conuiennent à toutes choses & se conuertissent auec elles. Mais cela ne peut estre, & partant l'vn transcendant ne peut estre consideré opposite qu'à ce qui n'est pas vn, c'est à dire nõ indiuis, mais diuisé en soy: & ne voy point qu'on puisse entendre de l'vn transcendant ce qu'Aristote dit, que l'vn est opposé à la multitude: ains seulement de l'vn pris en ce lieu-là pour vnique ou le quelqu'autre, ou l'vn de quantité: car c'est luy qui est opposé à la multitude, ainsi que nous le dirons en son lieu.

De l'vn de genre determiné, & de sa distinction d'auec l'vn transcendant.

CHAPITRE IX.

Ἓν πολλαχῶς λέγεται, ὥσπερ καὶ τὸ ὄν. &c.

Λέγεται δ' ἕν, ἢ τὸ συνεχές, ἢ τὸ ἀδιαίρετον, ἢ ὧν ὁ λόγος ὁ αὐτὸς καὶ εἷς, ὁ τοῦ τί ἦν εἶναι.

Arist. l. 1. phys. c. 3. t. 16. Vnum dicitur multis modis, quemadmodum & ens.&c.

Dicitur autem vnum, vel quod est continuum, vel quod est indiuiduũ, vel quorum vna & eadem est definitio quidditatem explicans.

AFIN de ne se mesprendre point à l'vn qui est proprieté de l'estãt selon qu'il est estant transcendant, faut noter qu'il y a vne autre sorte dvn determiné de gẽre, & vn tel vn c'est quelque certaine substance ou accident, qu'on considere selon son estre indiuis: à cause dequoy c'est vn adiousté à l'estant plus que l'vn transcendant: car l'vn transcendant apporte seulement l'estre indiuis, qui est vne simple negation de diuision: mais l'vn determiné de genre y adiouste quelque chose de reel & positif: à sçauoir l'estre indiuis de substance, ou de quantité, ou de qualité. Et partant l'vn limité à quelque certain genre adiouste quelque chose de positif à l'estant, non que l'essence de cet vn soit ditte positiue formellement, comme si elle n'enfermoit point de negatiõ: à sçauoir l'indiuision: car cela seroit faux, attendu que l'indiuision est de son essence: par ce qui n'est pas indiuis n'est pas vn, mais elle est ditte positiue formellement, dautant que ce qu'elle adiouste à l'estant est vrayement positif: à sçauoir l'estre indiuis de la substance, de la quantité, ou autre chose: tellement que nous pouuons dire que l'essence de l'vn determiné de genre est vne certaine chose: à sçauoir substance ou accident qui a l'estre indiuis: & que tout ainsi que l'homme adiouste le capable de raison pardessus la conception de l'animal: de mesme l'vn de genre determiné apporte quelque chose à l'vn transcendant: à sçauoir l'vn de substance, l'estre indiuis substantiel: l'vn d'accident, l'estre indiuis accidentel chacun selon sa nature: à cause dequoy l'vn transcendant & l'vn determiné de genre, sont distinguez entre eux comme le superieur de l'inferieur: car l'vn de genre est compris souz vn certain genre, & le transcendant est pardessus tous les genres: dequoy il s'ensuit, qu'il est plus vniuersel que l'vn de genre determiné, qui luy est par consequent inferieur, & ne se conuertit pas auec luy ny auec l'estant, comme l'vn transcendant conuient à tout ce, à quoy l'estãt peut estre attribué. Donques encores que tout vn de substance soit vn estant, tout vn & tout estant n'est pas vn de substance: attendu qu'il y a l'vn de quantité, l'vn de qualité, & semblables: & tout de mesme il y a l'estant quãtité, l'estant qualité, & ainsi des autres: là où comme tout vn transcendant est estant, ainsi tout estant est vn transcendamment.

Des diuerses sortes d'vn.

CHAPITRE X.

Τὸ ταὐτὸν εἰώθαμεν προσαγορεύειν· ἀριθμῷ μὲν, ὧν ὀνόματα πλείω, τὸ δὲ πρᾶγμα ἕν· οἷον λώπιον καὶ ἱμάτιον.

Τῶν δὲ καθ' ἑαυτὸ ἓν λεγομένων, τὰ μὲν λέγεται τῷ συνεχῆ εἶναι, οἷον φάκελος δεσμῷ, καὶ ξύλα κόλλῃ, καὶ γραμμὴ κἂν κεκαμμένη ᾖ. &c.

Μᾶλλον ἓν τὰ φύσει συνεχῆ, ἢ τέχνῃ. &c.

Τά τε δὴ ὅλως συνεχῆ, ἓν λέγεται, κἂν ἔχῃ κάμψιν, καὶ ἔτι μᾶλλον τὰ μὴ ἔχοντα κάμψιν, οἷον κνήμη, ἢ μηρὸς σκέλους, ὅτι ἐνδέχεται μὴ μίαν εἶναι τὴν κίνησιν τοῦ σκέλους· καὶ ἡ εὐθεῖα τῆς κεκαμμένης μᾶλλον ἕν.

Διὸ καὶ ἡ τοῦ κύκλου μάλιστα μία τῶν γραμμῶν, ὅτι ὅλη καὶ τέλειός ἐστι.

Πανταχοῦ δὲ τὸ ἓν ἢ τῷ εἴδει, ἢ τῷ ποσῷ ἀδιαίρετον· τὸ μὲν οὖν κατὰ τὸ ποσὸν, καὶ ᾗ ποσὸν,

Arist. l. 1. top. c. 7. Idem soliti sumus appellare, numero quidem, cum nomina sunt plura, res autem vna: vt indumentum & vestis.

L. 5. metaph. c. 6. t. 8. Horum autem quæ per se vnum dicuntur, quædam ex eo dicuntur, quia continua sunt, vt fascis vinculo, & ligna glutine: linea itẽ & si inflexa sit. &c.

Ea magis vnum sunt, quæ natura sunt continua, quàm quæ arte. &c.

Quæ omninò continua sunt, vnum dicuntur etiamsi flexionem habeant: magis autem adhuc quæ flexionem non habent, vt tibia, aut femur, quam crus: quia fieri potest, vt non vnus sit motus cruris. Est etiam recta magis vnum, quam inflexa.

T. 11. Ex omnibus lineis maxime vna sit linea circuli, quod tota sit atque perfecta.

T. 12. Vbique autem vnum aut forma, aut quantitate inuisibile est: id igitur quod quantitate, quatenus

ἀδιαίρετον· τὸ μὲν πάντη καὶ ἄθετον, λέγεται μονάς· τὸ δὲ πάντη, καὶ θέσιν ἔχον, στιγμή.

Ἔτι δὲ τὰ μὲν κατ' ἀριθμόν ἐστιν ἕν· τὰ δὲ κατ' εἶδος· τὰ δὲ κατὰ γένος· τὰ δὲ κατ' ἀναλογίαν. ἀριθμῷ μὲν ὧν ἡ ὕλη μία. εἴδει δὲ, ὧν ὁ λόγος εἷς. γένει δ', ὧν τὸ αὐτὸ σχῆμα τῆς κατηγορίας. κατ' ἀναλογίαν δὲ, ὅσα ἔχει ὡς ἄλλο πρὸς ἄλλο.

Καὶ γὰρ ὧν ἡ ὕλη μία, ἢ εἴδει, ἢ ἀριθμῷ, ἢ γένει ταὐτὰ λέγεται, καὶ ὧν ἡ οὐσία.

quantitas est, diuidi nequit, quod quidem omninò tale est & situ caret, vnitas dicitur: quod verò & omninò tale est, & situm habet, punctus. &c.

Alia numero vnum sunt, alia specie, alia genere, alia vero analogia. Numero quidem ea sunt quorum materia vna est. Specie autem quorum vna est ratio. Genere quorum eadem est prædicationis figura. Analogia quæcumque ita se habent, vt aliud ad aliud.

C. 9. t. 16. Quorum materia est vna, ea autem specie, aut numero, aut genere dicuntur eadem, & quorum substantia vna.

LEs choses le plus parfaittement & vrayement vnes, sont celles dont la nature n'est pas composee de plusieurs parties, ains est simple en soy: comme la quãtité cõtinuë, le poinct, en la discrete, l'vnité: au genre de la substance l'immaterielle, & sur tout la premiere cause: à sçauoir Dieu, qui est l'extreme simplicité & tres vne vnité. Les choses continuës sont vnes & celles qui sont continuës par nature plus que celles qui le sont par art: comme pour exemple, vne branche d'arbre ou vne ligne plus que deux pieces de bois assemblees auec de la colle ou autrement. Les choses continuës solides le sont aussi plus que les liquides: dautant que leur mouuement est vn indiuisible & vniforme: car si vne partie se meut, le tout se meut: comme pour exemple, on ne peut mouuoir vne partie d'vne pierre que l'autre ne se meuue: mais l'eau peut estre meuë au haut d'vn vase qu'elle ne le sera pas au fons. Des choses solides celles qui sont sans reflexion sont plus vnes que celles qui se reflexissent pour la mesme raison: car on peut remuer la jambe sans que la cuisse se meuue. La ligne droicte est aussi plus vne que la courbe. Les choses sont aussi dittes vnes selon leur totalité ou perfection: à cause dequoy vne ligne circulaire est extremement vne, pour ce qu'elle n'est pas seulement continue: mais parfaitte, ne luy pouuant estre fait d'addition. Les choses qui sont de mesme essence & nature, sont dittes estre vnes d'espece: celles qui sont plusieurs d'espece vne de genre: mais cette vnité n'importe pas vne indiuision proprement, ains plutost vne certaine conformité entre ces choses, laquelle s'appelle mesmeté és substances: egalité és choses quantitatiues: & ressemblance és qualitez: car Socrates & Platon sont mesmes d'essence: deux lignes de quatre pieds chacune, egales: & deux blancheurs semblables. Et pour distinguer la chose proprement vne d'auec celles qui sont vne d'espece de genre, ou de quelque egalité, ressemblance, ou autrement, on la nomme vne de nombre: par ce que c'est d'vn tel vn plusieurs fois redoublé que le nombre est composé. Les choses analogues sont aussi dittes vnes d'analogie.

Du vray & de la verité transcendante.

CHAPITRE XI.

Ὥστε ἕκαστον, ὡς ἔχει τοῦ εἶναι, οὕτω καὶ τῆς ἀληθείας.

Arist. l. 2. metap. c. 1. t. 4. Vt vnumquodque est, ita & verum est.

LE vray transcendant n'est autre chose que l'estant mesme consideré selon qu'il est cõceuable & intelligible par l'entendement, tel qu'il est: & cela luy conuient entant qu'il est estant: c'est à dire qu'il a de soy selon sa nature & essence l'aptitude d'estre conceu & compris tel qu'il est, sans l'emprunter d'ailleurs: qui est vne sienne proprieté laquelle ne conuient qu'à luy seul, & aux autres choses seulement en ce qu'elles sont estants: car tout ce qui est entendu c'est soubs raison d'estant, & non autrement. A cause de quoy le vray se conuertit auec l'estant, tout vray est estant, & tout estant est vray: c'est à dire, qu'il n'y a rien d'intelligible que soubs raison d'estant. De sorte que le vray transcendant signifie plus que l'estant, cette intelligibilité ou aptitude seulement que l'estant a de soy d'estre entendu de l'entendement tel qu'il est: laquelle intelligibilité n'est pas distinguee reellement de l'estant: & partant c'est rationellement: car l'estant, & le vray sont distinguez l'vn d'auec l'autre: attendu que nous disons l'estant vray: & puisque ce n'est pas reellement c'est rationellement. De quoy il s'ensuit que cette aptitude ou intelligibilité que le vray signifie en l'estant, qu'on appelle verité transcendante, est negation, ou priuation, ou bien relation: car il n'y a que ces deux sortes d'estants rationels. Or ce n'est pas vne negation.

gation.

gation attendu que cette verité est positiue & non pas negatiue: Dôques c'est vne relatiô, laquelle a pour terme où elle se rapporte, l'entendement, entant qu'il est faculté & puissance d'entendre l'estant & de le conceuoir. Et ainsi le vray n'est que l'estant mesme en ce qu'il a de sa nature cette proprieté d'estre entendu par l'entendement, lequel de sa part a la puissance de l'entendre & de le conceuoir. Et partant le vray signifie pardessus l'estant, la verité ou intelligibilité, qui est vne relation rationelle entre l'estant & l'entendement qui le peut entendre. En somme le vray ou la verité transcendâment considerez ne signifient premierement autre chose que l'estre ou l'estant qui est leur fondement reel: & secondement vne relation ou aptitude d'estre entendu qui est rationelle, & ensuit la nature de l'estant conceu par l'entendement. De cette sorte de vray, & de verité quand les choses où on les considere, en sont dénommees vrayes, cela ne signifie rien en elles, sinon qu'elles sont connoissables & intelligibles selon leur nature.

Du vray & de la verité des choses de genre determiné.

CHAPITRE XII.

LE vray dont les choses determinees de genre sont dittes vrayes, signifie quelque autre chose en elles qu'en l'estant consideré selon qu'il est estant simplement: car quâd nous disons de quelqu'vne qu'elle est vraye: comme pour exemple, vn vray homme, du vray or, & semblables: cela s'entend non seulement que c'est vne chose qui a l'estre, & qui peut estre entendue, mais aussi qu'elle n'est pas feinte & controuuee: ains qu'elle est reellement & de faict telle qu'elle doit estre, & que ses principes essentiels requierent: sans qu'il y ait rien de superflu ou de manque de ce qui luy est requis selon sa nature.

Que la verité des choses ne nous est point connuë par leur rapport aux idees qui sont en l'entendement de Dieu.

CHAPITRE XIII.

Δῆλον τοίνυν ὅτι τοιοῦτόν τι τὸ ἐπίστασθαί ἐστι· καὶ γὰρ καὶ οἱ μὴ ἐπιστάμενοι, καὶ οἱ ἐπιστάμενοι· οἱ μὲν οἴονται αὐτὸ οὕτως ἔχειν· οἱ δὲ ἐπιστάμενοι, καὶ ἔχουσι.

Arist. l. 1. post. c. 2. Constat igitur tale quidpiam esse ipsum scire: nam & qui nesciunt et qui sciunt: illi quidam putant se ita habere: hi verò qui sciunt, etiam.

Τά τε γὰρ ὄντα πάντες ὑπολαμβάνουσιν εἶναί που· τὸ γὰρ μὴ ὂν, οὐδαμοῦ εἶναι· ποῦ γάρ ἐστι τραγέλαφος, ἢ σφίγξ;

L. 4. phy. c. 1. Omnes enim existimât, ea quæ sunt, alicubi esse: etenim non ens nullibi est: vbi namque est hircocervus aut sphinx?

QVELQVES vns ont voulu dire que les choses estoient vrayes entant qu'elles ressêbloient & estoient conformes à l'idee de leur essence & nature qui est en Dieu: A quoy ie responds qu'il n'y a point de doute que les choses vrayes ne soient conformes aux idees qui sont en l'entendement diuin: mais ce n'est pas là qu'il nous faut rapporter les preuues de la connoissance humaine selon les raisons de la Philosophie, pour sçauoir si elle est vraye: autrement nous n'aurions iamais aucune certitude: attendu qu'il est hors de nostre puissance de les connoistre durant cette vie. Et partant l'homme seroit tousiours douteux & ne pourroit iamais auoir la science parfaitte d'aucune chose, ce qui est tres faux, comme nous l'auons montré. Ce n'est donc pas auec les idees qui sont en l'entendement diuin, qu'il nous faut examiner la verité des choses, mais en les comparât auec leurs principes essentiels. Et si on me demande qui sera la regle & le iuge pour connoistre si ces choses se ressemblêt: ie responds que ce sera le consentement vniuersel des sçauants qui ont le iugement bon, lesquels decideront de leur ressemblance & conformité par la connoissance de leurs principes essentiels, dont ils conuiennent entre eux: car en cette maniere Aristote confirme la definitiô de sçauoir, par ce que chacun l'estime ainsi: & la definition du lieu, par ce que par elle on peut expliquer ce qui se dit vulgairemêt du lieu. Dauâtage puisque toutes les idees des choses qui sont en Dieu, ne sont point distinguees reellement de sa diuine essence, & que l'essence de l'hôme animal raisonnable viuant icy bas en terre, n'est pas reellement l'essence diuine: il s'ensuit que ce n'est pas aux idees qui sont en l'entendemêt diuin, que nous deuons rapporter la verité des choses pour la cônoistre.

Difference du vray transcendant & du vray de genre determiné.

CHAPITRE XIIII.

IL resulte, de ce que nous auons dit que le vray transcendement consideré, differe du vray dont les choses determinees de genre sont denommees vrayes, en ce que le vray transcendant ne signifie que l'estre & l'intelligibilité de l'estant tel qu'il est, & cettuy cy signifie outre l'estre des choses determinees, qu'elles sont telles qu'elles doiuent estre selon leur nature & essence. Secondement cette sorte de vray differe d'auec le vray transcendant, en ce qu'il ne se conuertit pas auec l'estant, comme le transcendant: car tout ce qui est estant n'est pas substance, ny quantité, ny qualité, ny relation : mais seulement l'vn ou l'autre, combien que toutes choses soient vrayes, attendu que la substance est vraye, la qualité vraye, & ainsi des autres quand elles sont telles qu'elles doiuent estre.

De la verité par laquelle la connoissance & l'enonciation sont dittes vrayes.

CHAPITRE XV.

LA connoissance que nous auons des choses est ditte vraye quand nous les conceuons & comprenons telles qu'elles sont, & qu'il y a cõformité & ressemblance entre elles & leur espece qui est en nostre ame: & qu'elles y sont representees comme vne peinture represente l'obiect sur lequel elle est tiree. Et quant à l'enonciation on la nomme vraye, quand elle signifie les choses telles qu'elles sont en effect selon le cours & l'vsage de la signification des termes receuz entre les hommes, qui les ont instituez pour cet office, comme nous auons dit.

De ce que dessus, nous pouuons cõclure que la verité se dit de l'estant transcendemẽt consideré, des choses determinees de genre, de la connoissance, & de l'enonciation. La verité transcendente ce n'est rien que ce que nous appellons vray en l'estant, à sçauoir vne relation entre luy qui est intelligible & l'entendement qui le peut entendre tel qu'il est. La verité és choses determinees de gẽre, c'est la conformité & ressemblance entre elles & leurs principes essentiels. La verité de la connoissance c'est la conformité & ressemblance entre la chose connuë & son espece ou image intelligible, qui se trouue emprainte en l'ame alors qu'elle est connuë. Et la verité de l'enonciation c'est la droitte application aux choses selon qu'elle a esté instituee pour les representer & signifier.

Plusieurs ont escrit que la verité de la connoissance estoit vne conformité & ressemblance de la chose connuë à l'entendement, ce qui ne peut estre, qu'en signifiant par là que l'entendement deuient les choses mesmes qu'il a entẽduës. Mais par ce que ceste façon de parler est metaphorique & subiette à interpretatiõ & equiuocation, qu'on doit fuir en la Philosophie, ie trouue que la definitiõ que nous en auons donnee est plus claire & moins confuse, & par consequent meilleure: car il est certain que l'entendement ne deuient pas les choses qu'il connoist, mais seulement il acquiert leur semblance par les images, ou especes intelligibles qui s'en impriment en luy, comme il se verra au liure de l'ame.

De quelque sorte que la verité est en ce qui est dit vray.

CHAPITRE XVI.

Οὐ γάρ ἐστι τὸ ψεῦδος καὶ τὸ ἀληθὲς ἐν τοῖς πράγμασιν, οἷον τὸ μὲν ἀγαθὸν, ἀληθές· τὸ δὲ κακὸν, ψεῦδος· ἀλλ' ἐν διανοίᾳ.

Arist. l. 6. metap. c. 2. t. 8. Neque enim verum & falsum in rebus sunt, quasi verum sit id quod bonum, falsum autem id quod malum, sed in mente.

IL est aisé à connoistre par ce que nous auons dit que la verité est materiellemẽt en toutes choses: car premierement leur verité transcendante n'estant reellement rien que leur estre entant qu'il est intelligible tel qu'il est, elles ne seroient pas si elles ne l'auoient: & secondement la verité dont les choses de genre determiné sont telles qu'elles doiuent estre selon leur nature, est en elles materiellemẽt & fondamentalement aussi: car cette verité

rité n'estant reellement rien que leur mesme nature & essence : il faut qu'elle soit en elles, attendu qu'elles ne sont & ne peuuent pas estre que par leur essence & nature. La verité de la connoissance est aussi és choses connuës comme en leur fondement & materiel, & en l'entendement aussi par le moyen de l'espece de la chose connuë qui est l'autre terme de la relation de conformité. Quant à la verité de l'enonciation elle est en elle comme en vn signe, que l'entendement s'est designé & a constitué pour representer aux autres les conceptions qu'il forme des choses, lequel signe represente la chose telle qu'elle se trouue, & est vn des termes de la relation. Mais, ces trois sortes de veritez pour le regard du formel, à sçauoir l'intelligibilité, suiuant laquelle l'estant est cõsideré vray : la conformité des choses determinees de genre entre elles & leurs principes essentiels, celle d'entre la chose cõnuë & son espece emprainte en l'ame, (lesquelles veritez ont donné le nom de vrayes aux vnes & aux autres de ces choses) elles ne se trouuent qu'en l'entendement : attendu que ce ne sont que certaines siennes considerations, & purs estants rationels, qu'il fonde sur les choses, en les conferant auec les notions & especes qu'il en a en soy, selon leur cõformité, quand il a conceu les choses telles qu'elles sont, comme aussi s'il les conçoit & apprehende autremẽt qu'elles ne sont, la fausseté en est en luy. De sorte que la verité pour le regard du formel n'est qu'vn estant rationel : & quant à son materiel, elle est estant reel és choses reelles, & rationel és rationelles : car les estants rationels ont aussi leur verité en certaine maniere selon qu'ils ont d'estre connus.

Pourquoy la verité des choses est difficile à connoistre.

CHAPITRE XVII.

Η περὶ τῆς ἀληθείας θεωρία, τῇ μὲν χαλεπή, τῇ δὲ ῥᾳδία· σημεῖον δὲ τὸ μήτε ἀξίως μηδένα δύνασθαι τυχεῖν αὐτῆς, μήτε πάντας ἀποτυγχάνειν, ἀλλ' ἕκαστον λέγειν τι περὶ τῆς φύσεως· καὶ καθ' ἕνα μὲν ἢ μηδὲν, ἢ μικρὸν ἐπιβάλλειν αὐτῇ, ἐκ πάντων δὲ συναθροιζομένων γίνεσθαί τι μέγεθος. &c.

Ισως δὲ καὶ τῆς χαλεπότητος οὔσης κατὰ δύο τρόπους, οὐκ ἐν τοῖς πράγμασιν, ἀλλ' ἐν ἡμῖν τὸ αἴτιον αὐτῆς· ὥσπερ γὰρ καὶ τὰ τῶν νυκτερίδων ὄμματα πρὸς τὸ φέγγος ἔχει τὸ μεθ' ἡμέραν· οὕτω καὶ τῆς ἡμετέρας ψυχῆς ὁ νοῦς πρὸς τὰ τῇ φύσει φανερώτατα πάντων.

Ου μόνον δὲ χάριν ἔχειν δίκαιον τούτοις ὧν ἄν τις κοινωνήσαι ταῖς δόξαις, ἀλλὰ καὶ τοῖς ἔτι ἐπιπολαιότερον ἀποφηναμένοις. καὶ γὰρ οὗτοι συμβάλλονταί τι, τὴν γὰρ ἕξιν προήσκησαν ἡμῶν· εἰ μὲν γὰρ τιμόθεος μὴ ἐγένετο, πολλὴν ἂν μελοποιίαν οὐκ εἴχομεν· εἰ δὲ μὴ φρύνις, τιμόθεος οὐκ ἂν ἐγένετο.

Arist. l. 2. metap. c. 1. t. 1. Veritatis contemplatio, partim difficilis est, partim facilis : id circo autem illud est quod neque eam pro dignitate quisquam assequi potest, neque ab ea omnes aberrant sed vnusquisque de natura aliquid dicit : & singuli quidem aut nihil, aut parum ad eam conferunt, sed tamen ex omnibus in vnum congestis, magnitudo quedam existit. &c.

Fortasse autem, cùm difficultas duobus modis accidit, non in rebus, sed in nobis illius causa sita est. Nam quemadmodum vespertilionum oculi se habẽt ad lumen diurnum : ita & animæ nostræ mens ad ea, quæ natura sunt omnium manifestissima.

T. 2. Æquum est autem, vt non solum iis habeatur gratia, quorum quis placita sequatur : sed iis etiam, qui crassiore Minerua quicquam statuerunt. Nam & hi aliquid conferunt, cùm habitum nostrum antè excoluerint. Si enim Timotheus non fuisset, haud multùm haberemus Musicæ : quod si Phrynis non extitisset, nec Timotheus.

VOILA ce que c'est de la verité & de sa nature, laquelle est bien plus aisee à comprendre ainsi en general qu'elle n'est en particulier pour le regard de chaque chose : car celle-cy n'estant, comme nous auons dit, que leur nature & essence, elle nous est si cachee que nous n'auons la connoissance que de fort peu, encores la faut il acquerir en vn long temps, & l'attirer comme par force de la conference de plusieurs discours & ratiocinatiõs : de quoy mesme toutes sortes d'esprits ne sont pas capables. C'est pourquoy Heraclite disoit, que la verité estoit cachee en vn antre profond, d'où il n'y auoit que le temps qui la peust tirer en lumiere : & que Democrite estimoit qu'il n'y auoit rien de vray és choses, ou pour le moins qu'il ne nous estoit pas connu, & que la verité estoit plongee en vn puits d'où elle ne pouuoit estre tiree qu'auec beaucoup de peine & de labeur. Aristote dit que la contemplation de la verité est difficile en partie, & facile en partie : & le signe de cela est que personne n'y peut paruenir selõ la dignité de la chose, & que tous aussi n'y errent pas :

& combien que chacun à part n'y face que peu de progrés, toutesfois le tout estant assemblé il en resulte quelque chose de grand : & la difficulté est de deux endroits : à sçauoir de la part de nostre entendement & de la part des choses : car les immaterielles qui sont les plus connoissables en soy, ne peuuent estre comprises par l'entendement humain, qui en est éblouÿ comme le hibou des rayons du soleil, dont il ne peut supporter la lumiere. Et quãt aux materielles elles sont si muables, & leur nature & essence couuerte de tant d'accidents, qu'il ne la peut déuelopper pour la voir toute nuë (comme nous le dirons plus particulierement au liure de l'ame.) Mais quelle que ce soit, la connoissance que nous auons de la verité, il est raisonnable d'en sçauoir bon gré à ceux desquels nous suiuons les resolutions, & encores aux autres qui ont estably quelque chose, bien que plus grossierement : attendu qu'ils ont contribué à la connoissance, nous ayant premierement cultiué l'esprit: car comme dit le mesme Aristote, Si Timothee n'eust point esté, nous n'aurions gueres de musique, & si Phrynis n'eust point esté, Timothee n'eust point aussi esté.

De la fausseté.

CHAPITRE XVIII.

Πράγματα μὲν ψευδῆ οὕτως μὲν λέγεται ἢ τῷ μὴ εἶναι αὐτά, ἢ τῷ τὴν ἀπ' αὐτῶν φαντασίαν, μὴ ὄντος εἶναι. &c. Ὁ δὲ ψευδὴς λόγος, οὐδενός ἐστιν ἁπλῶς λόγος· διὸ Ἀντισθένης ᾤετο εὐήθως, μηδὲν ἀξιῶν λέγεσθαι, πλὴν τῷ οἰκείῳ λόγῳ ἓν ἐφ' ἑνός· ἐξ ὧν συνέβαινε μὴ εἶναι ἀντιλέγειν, σχεδὸν δὲ μηδὲ ψεύδεσθαι.

Arist. l. 5. metap. c. 29. t. 34. Res igitur hoc modo dicuntur falsæ, aut quia ipsæ non sunt, aut quia imaginatio quam efficiunt, entis non est. &c. Falsa autem oratio, nullius simpliciter oratio est. Quocirca magna inscitia tenebatur Antisthenes, cùm crederet nihil dici, nisi propria oratione vnum de vno: vnde illud accidebat non licere contradicere, atque adeò mentiri propemodum.

A L'opposite de la verité, la fausseté des choses pour le regard de la transcẽdante c'est leur non estre, dont s'ensuit la non intelligibilité, parce que (comme nous auõs dit) rien n'est intelligible que selon qu'il est estant, en quelque sorte que ce soit. Et quant à la fausseté determinee, c'est le nõ estre de leur nature, telle qu'elle doit estre, & leur difformité. La fausseté de la cõnoissance, c'est la difformité de la chose connuë auec son espece qui est en l'ame. C'est pourquoy Aristote dit que les choses sont appellees fausses, ou par ce qu'elles ne sont point, ou par ce que ce que nous nous en fantaisions n'est point. Et pour le regard de la fausseté de l'enonciation, c'est la disconuenance de sa signification à representer les choses qu'elle signifie. Le mesme autheur dit que l'oraison fausse n'est simplement oraison d'aucune chose : & accuse Anthistenes de grande ignorance en ce qu'il estimoit que rien ne se disoit que par vne propre oraison : dequoy il s'ensuiuoit qu'on ne pouuoit contredire ny mentir. Or és choses la fausseté n'estant rien qu'vn estant rationel pour le regard de son formel, à sçauoir vne negation ou priuation, elle n'est qu'en l'entendement, attendu qu'elle n'a autre chose que d'estre connuë. Quant à la fausseté de l'enonciation elle est en elle, à sçauoir lors qu'elle ne represente pas les choses qu'elle signifie telles qu'elles sont, & tout de mesme en l'entendement, quand il conçoit leur nature & essence autrement qu'elle n'est pas : car elle est fondee sur l'espece ou ressemblance qu'il a en soy.

De l'erreur de Iules Scaliger touchant la fausseté de l'enonciation.

CHAPITRE XIX.

Ἐπεὶ δὲ ἀπὸ τοῦ τέλους ἅπαντα προσαγορεύειν δίκαιον.

Arist. l. 2. de anima c. 4. t. 49. Cùm sit par vniuersas à fine res appellare. &c.

Iul. Scal. contr. Car. exercit. 1.

I L s'ensuit de ce que nous auons dit de la verité & de la fausseté de l'enonciation que Iules Scaliger s'est trompé en disant que l'oraison n'est point fausse, si quelqu'vn ne ment le voulant; allegant pour raison que celuy ne dit pas le faux qui pense dire le vray, enonçant vrayement les apprehentions qu'il a apprehendees faussement : tout ainsi que la cire rapportãt la figure grauee qui ne ressemble pas bien à ce que la figure doit exprimer, n'est pas

pas fausse. Or la pretenduë raison & la comparaison de Scaliger sont nulles : à sçauoir premierement la raison, pour le regard des choses qui ne dépendent pas de la pensee ou volonté de celuy qui en parle: veu qu'en cela nous ne considerons la verité ou faulseté de l'enonciation que selon qu'elle represente ou ne represente pas les choses qu'elle signifie, telles qu'elles sont ; & non selon la conception ou intention de celuy qui la prononce; autrement il seroit hors de nostre puissance de connoistre iamais la verité de ses paroles, attendu que sa volonté nous est cachee : donques encores qu'il pensast dire faux en enonçant que l'homme est animal raisonnable, son oraison ne laisseroit pas d'estre vraye : & quand il diroit que l'homme est animal irraisonnable, son enonciation seroit fausse, bien qu'il pensast dire vray. Scaliger s'est peu tromper en ne discernant pas la difference qu'on met entre mentir, & dire des mensonges ou des choses fausses : car dautãt que mentir proprement regarde l'intention de celuy qui dit pour vray ce qu'il sçait estre faux, on peut dire que celuy-là ne ment pas proprement qui dit le faux, pensant dire le vray. C'est pourquoy quelqu'vn voulant excuser Pline qu'on accuse d'estre menteur, a respondu qu'il disoit des mensonges, mais qu'il ne mentoit pas, les rapportant comme vrays sur la foy des autres, dont il les auoit receuz de viue voix ou par escrit : au moyen dequoy vn homme peut mentir en la pensee, & son oraison estre vraye : & à l'opposite son oraison estre fausse, sans qu'il ait intention de mentir. Cela est confirmé parce qu'on tient qu'Aristote reprit Platon & les anciens Philosophes en plusieurs choses, seulement à cause que leurs paroles ne les expliquoient pas selon la verité, combien que l'intention de Platon & des autres fust veritable & autre, que leurs paroles ne sonnoient. Que si c'est vne enonciation qui n'exprime autre chose que la volonté, les promesses, la pensee, & autres semblables choses de celuy qui la prononce, alors nous iugeons la verité de la chose selon son intention, & non selon que les paroles sonnent, parce que selon qu'il l'a dit auec dessein de tromper ou de ne tromper pas, l'oraison est nommee vraye ou fausse: dautãt qu'elle est en ce cas prise seulement pour marque & signe de son intention entant qu'intention, comme de la seule chose signifiee par ses paroles : laquelle partant doit estre la mesure où on refere la verité de son enonciation ; car comme dit Aristote, il est raisonnable que les choses soient denõmees de la fin. Et pour le regard de la comparaison de la cire, elle ne se rapporte pas à l'enonciation : car la figure empreinte en la cire peut estre consideree en deux sortes : à sçauoir, au respect de la graueure de la pierre qu'elle represente, & pour le regard de la chose que cette graueure doit representer : tellement qu'elle peut estre vraye pour l'vne & fausse pour l'autre, selon qu'elle les represente, bien ou mal ; comme pour exemple, si la figure d'vn lion mal ressemblante est grauee en vn cachet, & que de ce cachet on face vne empreinte sur de la cire, on peut considerer cette figure empreinte en la cire, au respect du lion qu'elle represente, & pour ce regard dire qu'elle est fausse, parce qu'elle ne represente pas bien : & on la peut aussi considerer au respect de la graueure du cachet qui a faict cette empreinte en la cire, & pour ce regard dire qu'elle est vraye, dautant qu'elle represente la figure telle qu'elle est au cachet.

Du bon ou bien transcendant.

CHAPITRE XX.

Ἐπεὶ τἀγαθὸν ἰσαχῶς λέγεται τῷ ὄντι. &c.

Πᾶσαι γὰρ ἀγαθοῦ τινος ἐφίενται, καὶ τὸ ἐνδεὲς ἐπιζητοῦσαι (ἐπιστῆμαι.)

Πολλαχῶς γὰρ λέγεται καὶ ἰσαχῶς τῷ ὄντι, ἀγαθόν.

Arist. l.1. eth. c.4. Quoniam bonum totidem modis dicitur, quot id quod est. &c.

Cùm aliquod bonum omnes expetant, & id quod requirant.

L.1. Moral. Eud. c.8. Quot modis enim ens, tot & bonum dicitur.

LE bon ou bien transcendant n'est autre chose que l'estant consideré selon que l'estre est ce qui parfaict les choses, & est leur premiere perfectiõ, de telle sorte que sans luy elles sont imparfaictes & rien du tout. Or ce qui a la nature de parfaire est bon, car cela est bon qui parfaict & accomplit les choses : c'est pourquoy elles appettent toutes le bon, tendant par l'inclination de nature à leur perfection. Donques l'estant, consideré selon que l'estre a la nature de parfaire, est bon : & par consequent le bon adiouste

à la signification de l'estant, vne relation laquelle est rationelle. Et ainsi il y a deux choses encloses en l'essence du bon, l'vne comme son materiel, & l'autre comme son formel. Le materiel, c'est l'estant mesme en ce qu'il a l'estre : le formel c'est vn respect & vn ordre vers la chose qui en est parfaitte : & ainsi le bon signifie materiellement l'estant, & formellement la vertu de parfaire la chose qu'il parfaict, laquelle vertu de parfaire est proprement la bonté, à raison de laquelle l'estant meut l'appetit : car toutes choses appettent naturellement leur perfection : à sçauoir, de la conseruer si elles l'ont, ou de l'acquerir si elle leur manque.

Que le bon ne conuient qu'à l'estant reel.

CHAPITRE XXI.

Καί τοι τό γε ἑκάστου ἀγαθὸν σώζει ἕκαστον. | *Arist. l. 2. polit. c. 2. Atqui cuiusque rei bonum vnamquamque rem conseruat.*

LE bon ne conuient qu'à l'estant reel & ne se conuertit qu'auec luy : car chaque chose n'est bonne qu'entant qu'elle est perfectiue d'vne autre & la conserue, & ce qui n'a point d'estre reel ne peut donner aucune perfection ny conseruer : c'est pourquoy ce qui n'est qu'en la pure puissance actiue de l'agent sans qu'il y ait aucune partie en estre reel, dequoy il puisse estre faict : comme pour exemple, vn autre monde que Dieu peut produire de nouueau, & semblables : & tout de mesme les choses qui ne sont plus, & en somme tous estants rationels, n'ont aucune bonté, ny ne peuuent estre dicts, bons : & partant ils ne sont pas appettables : attendu que rien n'est appetable que ce qui est bon. Car quant à ce que les hommes appettent l'honneur, la renommee, la gloire, la loüange, & autres telles choses qui ne sont que relations rationelles, & non quelque chose de reel, ce n'est pas qu'elles soient bonnes ou appettables d'elles mesmes : estant certain que les relations ne sont aymees qu'à raison de leur fondement, ou pour ce qui s'en ensuit : car qui ayme la renommee n'ayme pas la relation, ains ce qui resulte de l'estimation de sa personne qu'il croit luy estre extremement conuenable. Mais il n'en est pas ainsi des choses qui sont en puissance passiue : car la premiere matiere, comme dit S. Thomas, a de sa nature intrinseque vne propre bonté & perfection, parce qu'elle a sa propre nature & entité reelle, distincte de la forme, comme nous le dirons ailleurs.

S. Thom. l. 3. contr. Gent. cap. 20.

Diuision du bien en essentiel & accidentel.

CHAPITRE XXII.

LE bon des choses se considere en deux manieres, l'vn est premier transcendant ou essentiel, & l'autre second, ou accidentel. Le bien transcendant ou essentiel, c'est l'estre mesme des choses par lequel elles sont premierement & simplement, entant qu'il est leur premiere perfection, & les tire de l'imperfection où elles estoient : à sçauoir du rien, & est le fondement de toutes les autres bontez & perfections qui leur aduiennent. Le bon accidentel des choses ce sont leurs qualitez deuës & conuenables, qui naissent auec elles, ou qu'elles acquierent & peuuent acquerir apres qu'elles sont : & dont les manquements, & defauts de perfection qui se trouuent en chacune d'elles, sont accomplis : à cause dequoy toutes les choses qui les accomplissent & parfont sont appellees leur bō ou bien : comme pour exemple, la science & la vertu sont biens de l'homme, selon la partie intellectuelle : la douceur, la rougeur, & autres qualitez aduenant à la pōme, sont son bien ; les viandes tiennent lieu de bien à celuy qui a faim entant qu'il a faim : dautāt qu'elles rassasient son appetit : la iouïssance de la beauté aymee est le bien desiré de l'amant entant qu'amant : car elle l'accomplit en luy fournissant ce qui luy manquoit : les richesses sont le bien de l'auare entant qu'auare : parce que son esprit qui les souhaittoit auec inquietude, demeure content & satisfaict en les possedant : la conqueste & vsurpation de quelque empire est le bien des ambitieux entant qu'ambitieux : parce que cela satisfaict à leurs desirs, & ainsi de toutes les autres choses.

De la bonté simple, & en quelque sorte.

CHAPITRE XXIII.

LA bonté des choses cõsideree selon leur bien transcendant ou essentiel seul, est appellee la bonté de l'estant, selon laquelle elles ne sont dittes bonnes qu'en quelque sorte: mais quand elles sont parfaittes de toutes leurs dernieres perfections: à sçauoir des qualitez deuës & conuenables à leur nature: comme pour exemple, vn homme qui a les vertus dont la nature humaine est capable, vne pomme qui est arriuee à sa saueur & maturité, ces choses sont bonnes simplement par la bonté simple & parfaitte en elles: car le bon de cette sorte est appellé bon ou bien simplement. De ce que dessus, nous pouuons dire que le bien essentiel des choses, c'est leur estre, entant qu'il leur donne la perfection, & est le fondement de toutes les autres qui leur arriuent par apres. Et partant elles ont tousiours ce bien-là, & n'en peuuent estre separees: car puis que ce bien est l'estre des choses, si elles pouuoient exister sans luy, il faudroit qu'elles fussent & qu'elles ne fussent pas tout ensemble, qui seroit poser les contradictoires vrays, chose du tout impossible.

Diuision du bien accidentel en moyen & dernier ou souuerain.

CHAPITRE XXIIII.

Δῆλον οὖν ὅτι διττῶς λέγοιτ᾽ ἂν τὰ ἀγαθά· καὶ τὰ μὲν καθ᾽ αὑτὰ, θάτερα δὲ διὰ ταῦτα.

Τί οὖν ἑκάστης τἀγαθόν; ἢ οὗ χάριν τὰ λοιπὰ πράττεται; τοῦτο δ᾽ ἐν ἰατρικῇ μὲν, ὑγίεια· ἐν στρατηγικῇ δὲ, νίκη· ἐν οἰκοδομικῇ δὲ, οἰκία· ἐν ἄλλῳ δὲ, ἄλλο· ἐν ἁπάσῃ δὲ πράξει καὶ προαιρέσει, τὸ τέλος. τούτου γὰρ ἕνεκα τὰ λοιπὰ πράττουσι πάντες.

Arist. l.1.eth.c.4. Bona duob. modis dici posse: vno modo ea, quæ per se bona sunt: altero, ea quæ propter hæc.

C.5. Quodnam igitur cuique actioni, artique bonũ est? Nonne id cuius causa agũt cætera? Hoc autem in medicina, bona valetudo est: in arte imperatoria, victoria: in arte ædificandi, domus: aliudque in alia: in omni autem actione & consilio, finis: quandoquidem huius causa omnes agunt reliqua.

LE bien accidentel se diuise en moyen, & dernier ou souuerain. Le bien moyen, c'est celuy qui nous sert pour acquerir vn autre bien, à cause dequoy nous l'appettons: comme pour exemple, les richesses sont biens moyens du voluptueux, parce qu'auec leur ayde, il paruient à la volupté qu'il estime estre son souuerain bien, qui est ce qui la luy faict appetter: la prise d'vne ville, ou la victoire d'vne bataille, est vn bien moyẽ de l'ambitieux, parce que cela luy sert à la conqueste de l'empire qu'il a entreprise. Le dernier ou souuerain bien, c'est celuy qui parfaict & accomplit le desir & inclination de la chose dont il est souuerain bien, & qu'elle appetoit, pour en estre accomplie, & non pour acquerir vn autre bien par son moyen; ainsi la volupté est le souuerain bien des voluptueux: la conqueste d'vn estat, le souuerain bien des ambitieux: parce que les desirs de l'vn & de l'autre sont accomplis y estant paruenuz: à sçauoir les voluptueux à la volupté, & l'ambitieux, à la conqueste de l'empire, où il desiroit de commander

Le souuerain bien est commun & particulier: le souuerain bien commun & general de toutes les choses, c'est Dieu, duquel seul elles ont leur estre par participation du sien, & en dépendent en leur conseruation: car s'il n'auoit creé les choses, elles ne seroient pas, & s'il ne les maintenoit elles periroient, comme faict la lumiere lors que la cire du flambeau est consommee, & qu'elle ne luy donne plus de nourriture. Nous montrerons cecy en la Metaphysique particuliere, c'est pourquoy nous ne nous y arresterons pas dauantage maintenant.

Le souuerain bien particulier, c'est celuy qui conuient à vne chose, & qu'elle desire selon sa nature; comme pour exemple, les richesses sont le bien propre de l'auare: à cause dequoy ce bien est nommé le propre bien des choses à l'opposite de celuy qui leur conuient, mais non pas selon leur nature: comme pour exemple, les mesmes richesses sont aussi les biens du liberal, dautant qu'il les desire: mais ce bien luy est impropre: à cause que ce n'est pas selon sa nature de liberal qu'elles luy conuiennent, ains seulement parce qu'il ne peut exercer sa liberalité exterieurement sans elles.

communiquer le bien à plusieurs autres & à plus de choses: ainsi nous voyons que les choses de moindre condition cōme les inanimees & les animaux imparfaicts ne tēdent qu'au bien de l'indiuidu : les animaux parfaicts à celuy de toute l'espece, laquelle ils maintiennent par la generatiō & par la propagation, & luy donnent l'estre par ce moyen en le leur communiquant. Les choses les plus esleuees comme les Anges, le Ciel, & les autres causes secondes vniuerselles épandent le bien & le communiquent generalement à tant de diuerses especes, à la production & conseruation desquelles nous les voyons estre concurrantes, & la premiere cause efficiente, qui est Dieu : comme tres-excellent & tres-parfaict pardessus toutes choses, & la source & le principe de toute bonté & vertu tend au bien de l'vniuers, donne l'estre à toutes choses, & le leur conserue : & partant, communique & épand le bien par tout, comme nous le montrerons plus amplement en la Metaphysique particuliere : de sorte que nous pouuons dire, que d'autant plus que les choses sont communicatiues & diffusiues du bien enuers les autres, & que de leur part il s'estend à plusieurs, qu'elles en sont meilleures, plus parfaictes & excellentes, & plus approchantes de la diuinité en bonté & perfection, par leur ressemblance. Et semblablement, que plus le bien est communiqué, il deuient meilleur, non en essence; (car il n'y a rien meilleur que le bien :) mais en quantité : attendu qu'il va en augmentant : ainsi le bien d'vn tout est meilleur que celuy d'vne partie : comme pour exemple, le bien de tout vn peuple est meilleur que celuy de quelque particulier. Cette communication ou diffusion du bien, s'entend principalement en deux sortes; à sçauoir, comme cause efficiente de la sorte que la lumiere engendre la lumiere, & comme cause formelle, en se donnant à vn autre, & l'actuant, de la sorte que la forme se donne à la matiere.

De quel bien les choses sont denommees bonnes.

CHAPITRE XXVIII.

Μάλιστα δὲ τὸ ἀγαθὸν καὶ τὸ κακὸν σημαίνει τὸ ποιὸν ἐπὶ τῶν ἐμψύχων, καὶ τούτων μάλιστα ἐπὶ τοῖς ἔχουσι προαίρεσιν.

Arist. l. 5. metaph. c. 14. t. 19. Maximè autem bonum ac malum qualitatem in rebus animatis significant, in iis potissimùm quæ electionem habent.

Les choses ne sont point denōmees bonnes selon la façon ordinaire de parler par leur bien ou bon transcendamment consideré, ou essentiel : mais seulement par l'accidentel qu'elles ont en elles : comme pour exemple, vn cheual propre à seruir l'homme qui sçait bien manier & qui dure au trauail, est dit bon cheual : le fruict agreable au goust est denommé bon : l'homme est nommé bon par les vertus qu'il a en luy : & ainsi des autres choses semblables.

Du mal.

CHAPITRE XXIX.

Δῆλον ἄρα ὅτι οὐκ ἔστι τὸ κακὸν παρὰ τὰ πράγματα· ὕστερον γὰρ τῇ φύσει τὸ κακὸν τῆς δυνάμεως. οὐκ ἄρα οὐδ' ἐν τοῖς ἐξ ἀρχῆς καὶ τοῖς ἀϊδίοις οὔτε, οὔτε κακὸν, οὔτε ἁμάρτημα, οὔτε ἐστὶν, διεφθαρμένον. καὶ γὰρ ἡ διαφθορὰ τῶν κακῶν ἐστιν.

L. 9. metaph. c. 10. Malum non est præter res : malum namque natura perfectius potentia est. Non igitur quicquam in iis quæ à principio, & quæ perpetuò sunt, malum est, neque peccatum, neque corruptum : etenim corruptio de malis est.

A L'opposite du bien, le mal transcendant c'est la priuation de l'estre de la chose dont il est mal : & le mal accidentel, c'est la priuation de quelque perfection deuë & conuenable que quelque chose auoit, ou estoit apte d'auoir selon sa nature : (car tout defaut de perfection cōuenable s'appelle mal :) cōme pour exemple, l'aueuglement en l'hōme : estre estropié de quelques membres & semblables, c'est vn mal. On cōsidere le formel & le materiel au mal, ainsi qu'au bien : comme pour exemple, l'action de bruller vne maison est le materiel du mal qui arriue en la maison : & la priuation de l'estre de maison, est le formel du mesme mal : de sorte qu'vne mesme chose peut estre selon son materiel bien pour vn certain respect, & mal pour vn autre : car le brullement qui sera mal, au respect de la maison qui pert son estre, sera bien au respect du feu qui acquiert l'estre : en quoy nous pouuons noter que le mal n'est rien de reel quant à son formel : mais vne

pure priuation qui n'a autre estre que rationel & de consideration. En somme tout ainsi que le bien est diuisé en transcendant ou essentiel,& en accidentel, & cettuy-cy en plusieurs especes, il en est tout de mesme du mal, car des choses contraires la discipline en est tout de mesme contraire.

Que toutes choses fuyent naturellement leur mal.

CHAPITRE XXX.

Δοκεῖ καὶ τὸ μεῖον κακὸν ἀγαθόν πως εἶναι.

Arist. l. 5. eth. c. 2. Videtur etiã minus malum quodammodo bonum esse.

AINSI que toutes choses appettent le bien naturellement à cause de l'accomplissement de leur defaut, dont chacune recherche la perfection : il n'y a point de doute que par le moyen de la mesme inclination de nature toutes choses ne fuyent leur mal: car il leur est aussi naturel d'abhorrer ce qui les destruict, cõme de desirer ce qui les conserue & leur apporte de la perfection : parce que la nature ayant intention de les conseruer, leur a donné la fuitte du mal, pour empescher qu'elles en soient destruittes, comme la suitte du bien pour en estre conseruees : à cause dequoy celles que la nature conduict, ne s'endommagent iamais par leurs propres facultez, ny ne tendent à leur ruine. Et à cecy ne contreuient point ce que nous voyons quelquesfois les animaux parfaicts & les hommes ordinairement entre tous, quitter le bien pour appetter le mal : car c'est qu'ils sont trompez par l'erreur de leur iugement, qui prend le vray pour le faux: ou s'ils fuyent quelquesfois le bon ou le bien, le connoissant estre tel, c'est à cause de quelques considerations qui luy donnent la raison de mauuais en certaine maniere à comparaison de quelqu'autre chose, & en certain cas. Semblablement s'ils appettent quelquesfois le mal connu, c'est à cause de quelque occurrence qui luy apporte la raison de bien en quelque sorte. Car outre les choses qui ont la bonté par soy, à cause que de leur nature elles sont perfections & appettables, telles que nous auons la santé, la science, & semblables: il y en a encores de deux autres sortes : l'vne, laquelle combien que de soy elle ne soit pas appettable, est tousiours ordonnee à quelqu'autre, qui est bonne par soy : de cette sorte vne medecine amere est appettee pour la santé : l'autre est appettee non pour estre bonne par soy, mais parce qu'elle est la voye & le moyen de fuir ce qui est abominable & en horreur. Les priuations & les negations aussi, combien qu'en effect elles n'ayent point de bonté, sont estimees entant qu'elles ostent quelque incommodité, auoir quelque certaine conuenance, & ainsi estre bonnes. Mais en verité elles sont plus aimees, comme moyens pour obtenir quelque bien positif, ou pour en iouir plainement, que comme fin : car chacun ayme à estre priué de douleur pour l'amour de la volupté qui luy est opposee, ou pour l'amour de sa nature, & de l'estat qui luy est conuenable, tel qu'est l'indolence. Il n'est pas iusqu'à la mort mesme, encores qu'elle soit vn mal par soy, qui ne soit recherchee par celuy qui se tuë pour euiter vne extreme douleur, l'infamie, ou la seruitude, ou quelque inconuenient semblable, qu'il estime vn plus grand mal que la mort : à cause dequoy luy tenant lieu de bien en certaine maniere, il l'appette. Et partant, le mal est quelquesfois appetté : mais c'est entant que moindre mal, lequel a en cela la raison de bien, comme dit Aristote: aussi le non-estre, ne peut-il estre aymé que pour la commodité de l'estre : car on n'ayme le non-estre que pour euiter quelque grieue incommodité de l'estre, apprehẽdee plus grande au respect de la propre nature qu'on ayme pour l'amour d'elle, que de n'auoir point du tout d'estre. Dequoy il arriue que par la trop grande amour de son estre, on peut appetter le non-estre.

Ὁμοίως ἂν ἔχοι καὶ ἐν τοῖς φυσικοῖς· καὶ τὰ τέρατα, ἁμαρτήματα ἐκείνου τοῦ ἕνεκά του.

Arist. l. 2. phy. c. 8. t. 82. Res similiter etiam se habet in rebus naturalibus : ac monstra erunt peccata eius quod alicuius gratia agit.

Et quant à ce que nous voyons aussi que les agẽts naturels, lesquels n'ont point d'apprehention qui leur fasse estimer vne negation ou priuation bonne, à comparaison de quelque autre chose, causent neantmoins le mal en plusieurs sortes : ce n'est pas qu'ils l'appettent ny qu'ils y tendent par soy pour cela : car premierement, quand le feu destruict le bois qu'il brusle, luy ostant l'estre & le priuant des qualitez qu'il a : en quoy

il semble qu'il employe toute sa vertu, il n'appette par soy autre chose en cette action que d'y multiplier son estre & luy communiquer sa bonté, en luy imprimant sa forme & sa semblance, dequoy s'ensuit par accident la destruction de celle du bois, & la priuation de ses qualitez qui l'empeschoient de faire son effect: estant tres certain qu'aucun agent ne tend à la negation ny à la priuation, entant qu'elles sont negations ou priuatiõs: car agissant par sa forme & tendant à la production de son semblable, il a l'estre pour sa fin & non pas le non-estre. Semblablement quand quelque agent produict quelque monstre priué des parties qui luy conuenoient selon la nature de l'agent, ce defaut n'est pas de l'intention de l'agent particulier, ny de la nature vniuerselle: mais par accident, à cause de quelque manquement qui estoit en la matiere ou en l'agent. En somme les agents n'appettent iamais le mal, ny n'y tendent entant que mal. Or combien que les choses n'appettent point le mal, ny ne le facent point entant que mal, neantmoins par ce que leurs actiõs en sont le fondement materiel, il aduient que tout ainsi que les choses ne sont pas seulement dénommees bonnes du bien formel qui est en elles, mais aussi à raison de celuy qu'elles causent aux autres: que semblablement les seules choses ne sont pas dittes mauuaises ausquelles la priuation est arriuee, mais aussi celles qui en sont causes par leur actiõ. Il apparoist de ce que dessus, qu'vne chose pourra estre bonne naturellement en soy, & au respect de quelqu'autre, & mauuaise pour le regard de certaines autres choses: ainsi le feu qui est bon naturellement & pour quelqu'vn qui aura froid, sera mauuais au respect d'vne maison qu'il bruslera, ou de l'eau qu'il eschauffera, la priuant de sa froideur conuenable, & ainsi des autres choses.

chose, est inseparable d'elle, & neantmoins le contraire semble paroistre en la personne de nostre Seigneur : attendu que son humanité ne subsiste pas par soy, mais en la diuinité, auec laquelle elle est vnie. A cela nous respondons que selon Aristote la substation aux accidents est de l'essence de la substance, & non la subsistance, par soy : mais quand la subsistance par soy seroit de l'essence de la substance, cela se pourroit prendre en ce sens, que la subsistance importeroit que la substance ne pourroit adherer à vn autre, sans exclure pour cela, qu'elle peust estre en vn autre, par vne maniere autre que d'adherence. Si on pose aussi que la subsistance soit vne proprieté ensuiuãt les principes essentiels de la substance, on peut respondre là dessus, que puisque l'aptitude d'adherer à vn autre, qui est en l'accident, laquelle ensuit son essence, n'empesche pas que l'adherence actuelle n'en soit separee au sainct Sacrement de l'Eucharistie, par la puissance absoluë de Dieu : que tout de mesme la subsistance actuelle peut estre separee de la substance par la puissance absoluë de Dieu : & ainsi ne subsister pas par soy : sans que pour cela il se puisse faire qu'elle adhere iamais à aucun subiect, ny en dépende en la maniere que fait l'accident ; bien qu'elle puisse estre portee par la vertu diuine : dautant que l'accident n'a par soy que l'aptitude d'adherer, & non l'adherence actuelle : là où la substance a par soy la negation de l'adherence actuelle & d'aptitude.

Δοκεῖ δ' ἡ οὐσία ὑπάρχειν φανερώτατα τοῖς σώμασι· διὸ τά τε ζῷα, καὶ τὰ φυτὰ, καὶ τὰ μόρια τούτων, οὐσίας εἶναί φαμεν, καὶ τὰ φυσικὰ σώματα· οἷον, πῦρ, καὶ ὕδωρ, καὶ γῆν, καὶ τῶν τοιούτων ἕκαστον· καὶ ὅσα ἢ μόρια τούτων, ἢ ἐκ τούτων ἐστὶν, ἢ μορίων, ἢ πάντων· οἷον, ὅ τε οὐρανὸς, καὶ τὰ μόρια αὐτοῦ, ἄστρα, καὶ σελήνη, καὶ ἥλιος.

Ἴσως γὰρ ἐκ τούτων ἔσται δῆλον καὶ περὶ ἐκείνης τῆς οὐσίας, ἥτις ἐστὶ κεχωρισμένη τῶν αἰσθητῶν οὐσιῶν.

Arist. l. 7. metap. c. 2. t. 5. Videtur autem substantia manifestissimè quidem inesse corporibus, quæ propter animalia, et plantas, partesque eorum, substãtias esse dicimus : item naturalia corpora, vt ignem, aquam, terram, et huiusmodi singula : & quæcunque aut horum partes sunt, aut ex his constant, siue partibus, siue totis, vt cœlum, & partes eius, astra, luna, sol.

C. 17. t. 59. Ex his enim forsitan & substantia illa, quæ à sensibilibus substantiis separata est, aperta fiet.

Le terme de substance signifie quelquesfois entre les Philosophes l'essence & nature des choses, soit qu'elles soient substances ou accidẽts : en laquelle signification nous n'en vserons point du tout dans ce liure, ou pour le moins ce sera bien peu, pour fuir le plus qu'il sera possible les equiuocations : mais seulement selon que la substance se diuise à l'opposite de l'accident. Et en cette sorte la substance est tousiours l'estant qui subsiste par soy, sans estre en aucun subiect dont il dépend : & qui est soubmis aux accidents, lesquels subsistent en luy. Aristote diuise la substance en premiere & seconde. La premiere ce sont les indiuidus ou singuliers, comme Aristote. Platon. Et la seconde ce sont les especes, & les genres, comme homme, animal. La substance se diuise en materielle & immaterielle. La materielle ce sont tous les corps simples & composez, à sçauoir le Ciel, les elements, les pierres, les vegetaux, les animaux, & leurs parties : la substance immaterielle c'est Dieu & les intelligences ou Anges, & l'ame raisonnable.

Des proprietez de la substance.

CHAPITRE II.

Ἕτερα δὲ λέγεται, ὧν ἢ τὰ εἴδη πλείω, ἢ ἡ ὕλη, ἢ ὁ λόγος τῆς οὐσίας· καὶ ὅλως ἀντικειμένως τῷ ταὐτῷ λέγεται τὸ ἕτερον· διάφορα δὲ λέγεται ὅσα ἕτερά ἐστι τὸ αὐτό τι ὄντα, μὴ μόνον ἀριθμῷ, ἀλλ' ἢ εἴδει, ἢ γένει, ἢ ἀναλογίᾳ.

Τῶν δὲ δευτέρων οὐσιῶν μᾶλλον οὐσία τὸ γένος τοῦ εἴδους ἐστί· ἔγγιον γὰρ τῆς πρώτης οὐσίας ἐστί· ἐὰν γὰρ ἀποδιδῷ τις τὴν πρώτην οὐσίαν τί ἐστι· γνωριμώτερον καὶ οἰκειότερον ἀποδώσει τὸ εἶδος ἢ τὸ γένος ἀποδιδούς.

Δοκεῖ δὲ ἡ οὐσία μὴ ἐπιδέχεσθαι τὸ μᾶλλον καὶ τὸ ἧττον.

L. 5. metap. c. 9. t. 16. Diuersa dicuntur ea quorũ aut species plures sunt, aut materia, aut ratio substantiæ, omninóque diuerso modo, atque idem dicitur: differentia verò dicunturquecunque diuersa sunt, cùm aliquid idem sint, non numero solùm, sed aut specie, aut genere, aut analogia.

Arist. Categor. c. 5. Secundarum verò substantiarum species est magis substantia quàm genus: quoniam est propius primam substantiam : si quis enim explicet quid sit prima substantia, apertius & magis propriè explicabit tradens speciem, quàm genus.

Videtur autem substantia non recipere contensionem & remissionem.

IL est propre à toute substance de ne receuoir point le plus ny le moins intensiuement. Receuoir le plus intensiuement c'est quand quelque chose s'augmente en vertu, en vigueur, & en force: comme quand la chaleur de la main accroist, & de cette sorte vn homme ne peut estre plus homme vne fois que l'autre, ny vn homme plus homme qu'vn autre homme, & ainsi de toutes les autres substances: car pas vne ne reçoit le plus ny le moins intensiuement. Et ce qu'Aristote a dit au mesme chapitre où il affirme cette proprieté de la substance, que les especes des secondes substances sont plus substances que leurs genres, ne signifie autre chose, sinon qu'elles sont plus proches de la premiere substance, car homme, est plus proche de Socrates qu'animal: à raison dequoy nous disons que Socrates est homme, & l'homme animal. Et cela il le declare luy mesme en termes expres & fort clairs. Le mesme & le different conuiennent aussi proprement à la substance, & improprement & par emprunt aux autres choses : comme pour exemple, Socrates & Platon sont mesmes d'essence & de nature: & deux lions sont mesmes , & deux ames raisonnables mesmes, & ainsi des autres substances: mais quand nous disons que deux figures sont mesmes: que deux grandeurs ou deux nombres sont mesmes, c'est impropremēt parler: par ce que la figure ny la quantité ne sont pas substances. Semblablement nous disons des substances qu'elles sont differentes de nature : car l'homme & le lion sont differents, vne vache & vne iument differentes: mais on ne dit pas des figures, ny des grandeurs ou des nombres proprement que ce sont choses differentes , mais dissemblables & inegales. Le different est distingué du diuers à propremēt parler, en ce que les choses differentes conuiennent en quelque degré de nature qui leur est commun , & different en vn autre qui ne leur est pas commun: comme pour exemple, le lion & l'homme different au raisonnable, & conuiennēt en l'animal: car le lion n'est pas raisonnable mais l'vn & l'autre est animal : là où il n'est pas necessaire que les choses diuerses en quelque degré de leur nature, conuiennent en quelque autre: ainsi la substance & l'accident ne conuiennent en aucun degré de leur nature : mais seulement en l'estant, qui est transcendant.

Μάλιστα δὲ ἴδιον τῆς οὐσίας δοκεῖ εἶναι τὸ, ταὐτὸν καὶ ἓν ἀριθμῷ ὂν, τῶν ἐναντίων εἶναι δεκτικόν. &c. οἷον ὅ τις ἄνθρωπος, εἷς καὶ ὁ αὐτὸς ὤν, ὁτὲ μὲν λευκὸς, ὁτὲ δὲ μέλας γίνεται· καὶ θερμὸς καὶ ψυχρὸς· καὶ φαῦλος, καὶ σπουδαῖος.

Τὰ μὲν γὰρ ἐπὶ τῶν οὐσιῶν, αὐτὰ μεταβάλλοντα, τῶν ἐναντίων δεκτικά ἐστιν· ψυχρὸν γὰρ ἐκ θερμοῦ γινόμενον, μεταβάλλει· ἀλλοιοῦται γὰρ, καὶ μέλαν ἐκ λευκοῦ· καὶ σπουδαῖον ἐκ φαύλου. &c. Ὁ δέ γε λόγος, καὶ ἡ δόξα αὐτὰ μὲν ἀκίνητα πάντῃ διαμένει· τοῦ δὲ πράγματος κινουμένου τὸ ἐναντίον περὶ αὐτὰ γίνεται· ὁ μὲν γὰρ λόγος διαμένει.

Arist. Categor. c. 5. Maximè proprium substantiæ videtur esse, cùm vnum & idem numero sit, contraria suscipere posse. &c. Vt quidam homo, cùm vnus & idem sit, interdum albus, interdum niger fit: nec non calidus ac frigidus, & improbus ac probus.

Quæ in substantiis sunt, ipsa mutata possunt suscipere contraria: quod enim fit ex calido frigidum, mutatur: siquidem variarur: item quod fit ex albo nigrum: & quod ex vitioso honestum. &c. Oratio verò & opinio omninò immota permanent: sed re mota contrarium in his fit: nam oratio permanet.

Il conuient encores à la substance seule demeurant vne & mesme de nombre, de receuoir plusieurs contraires successiuement par leur mutation sans se changer: comme pour exemple, Socrates peut estre chaud, & puis froid: blanc & puis noir sans estre transmué, & ainsi des autres. Et quant à ce que l'opinion & l'oraison sont vrayes & puis fausses, demeurant neantmoins mesmes sans changer l'ordre des termes dont elles sont composees, (en quoy il semble qu'il y ait reception de contrarieté) elles ne sont pas pourtant susceptibles de contraires: car cela n'arriue pas en elles, à cause de quelque contrarieté qu'elles reçoiuent par alteration : mais dautant qu'il est aduenu du changement en la chose qu'elles signifient. Et ainsi il n'y a que la substance particuliere susceptible de contraires: non pas qu'vne seule de nombre les reçoiue tous : (car si quelque contraire est par nature en vne substance, son contraire n'y peut estre receu :) mais l'vne en reçoit d'vne sorte & l'autre de l'autre. Tellement que combiē que le Cygne ne reçoiue pas la noirceur, par ce que naturellement la blancheur est en luy, il reçoit toutesfois les autres contraires : à sçauoir la chaleur & la froideur: semblablement l'eau ne reçoit pas la secheresse, mais bien les mouuemens contraires, à sçauoir en bas naturellement, & en haut violamment. Tout de mesme les cieux ne reçoyuent pas des contraires corruptibles, & toutesfois ils reçoyuent les mouuemens contraires selon les parties par lesquelles ils se meuuent vers l'Orient & vers l'Occident, selon la commune opinion.

Puis

Puis que la substance est premiere que l'accident, dautant qu'elle subsiste par soy, & luy ne subsiste naturellement qu'en elle, l'ordre de composition requeroit de traicter de ses parties auparauant que de venir à celle de l'accident : mais dautant que ie me suis proposé la voye la plus facile pour enseigner la Philosophie, ie laisseray le discours de la substance, tãt que i'aye declaré la nature des accidents, leurs genres, & leurs especes, me contentant pour cette heure de ce que i'en ay dit.

De l'accident en general.

CHAPITRE III.

Οὐδὲν γὰρ τῶν ἄλλων χωριστόν ἐστι παρὰ τὴν οὐσίαν. &c.

Συμβεβηκός τε γὰρ ἔσται καὶ λέγεται τοῦτο, ἢ ὃ ἐνδέχεται ὑπάρχειν· ἢ οὗ ὑπάρχει ἐν τῷ λόγῳ τὸ ᾧ συμβέβηκεν.

Συμβεβηκὸς δέ ἐστιν, ὃ μηδὲν μὲν τούτων ἐστί, μήτε ὅρος, μήτε ἴδιον, μήτε γένος, ὑπάρχει δὲ τῷ πράγματι· καὶ ὃ ἐνδέχεται ὑπάρχειν ὁτῳοῦν ἑνὶ καὶ τῷ αὐτῷ, καὶ μὴ ὑπάρχειν· οἷον τὸ καθῆσθαι ἐνδέχεται ὑπάρχειν τινὶ τῷ αὐτῷ, καὶ μὴ ὑπάρχειν.

Διὸ κἂν ἀπορήσειέ τις, τί ἂν φαῖεν εἰ ἔχει τὸ διάστημα χρῶμα, ἢ ψόφον, πότερον κενόν, ἢ οὔ.

Συμβεβηκὸς δὲ λέγεται, ὃ ὑπάρχει μέν τινι, καὶ ἀληθὲς εἰπεῖν, οὐ μέντοι καὶ ἐξ ἀνάγκης. οὔτε ἐπὶ τὸ πολύ.

Λέγεται δὲ καὶ ἄλλως συμβεβηκός· οἷον ὅσα ὑπάρχει καθ' αὐτὸ ἑκάστῳ, μὴ ἐν τῇ οὐσίᾳ ὄντα, οἷον τῷ τριγώνῳ, τὸ δύο ὀρθὰς ἔχειν.

Arist. l. 1. phys. c. 3. Nihil enim aliud separabile est præter substantiam. &c.

C. 4. Id enim est ac dicitur accidens, vel quod potest inesse & non inesse : vel in cuius definitione inest id cui accidit.

L. 1. top. c. 5. Accidens autem est, quod nihil horum est : id est, nec definitio, nec proprium, nec genus : inest autem rei. Et quod cuius rei, & eidem potest inesse & non inesse : vt sedere, potest eidem alicui inesse, & non inesse.

L. 4. c. 9. Dubitare quispiam possit, quid dicerent si internallum haberet colorem aut sonum, vtrum esset inane, nec ne.

L. 5. metap. c. 30. t. 35. Accidens dicitur, id quod inest, illud quidem alicui, & vere dicitur, non tamen aut necessariò, aut maiori ex parte.

Dicitur & alio modo accidens: nempe omnia quæ per se cuiquam insunt, nec sunt in substantia, quo pacto inest triangulo duos angulos habere rectos.

L'Accident se considere en deux sortes : à sçauoir premierement pour tout ce qui n'est pas de l'essence de quelque certaine chose, soit qu'il soit substance ou qu'il ne le soit pas : comme pour exemple, l'homme est accident en l'animal, & Socrates est accident en l'homme : car vne chose ne peut estre sans ce qui est de son essence, & l'animal peut estre sans l'homme. Or n'estant pas de son essence, il luy est accident (attendu que tout ce qui est en vne chose, est de son essence, ou luy est accident,) & ainsi ces attributions sont accidentelles, l'animal est homme, & l'animal est Socrates, puis que l'homme n'est pas de l'essence de l'animal, ny Socrates de l'hõme : En quoy il faut noter qu'accident est opposé à l'essence & non à la substance. Secondement on considere l'accident comme opposite à la substance en la diuision de l'estant reel : car tout estant reel, qui n'est pas substãce, est accident. Et c'est de cette sorte d'accident dont nous traittons maintenant. Vn tel accident c'est tout estant qui adhere à vn autre, & suruiẽt à la chose lors de sa production, ou apres qu'elle est produitte : non pourtant que les accidẽts en ce qu'ils sont estants, enferment en leur nature & essence l'adherence actuelle à la substance, encores qu'ils luy adherent tousiours, & ne puissent naturellement estre autrement : dautant que ce n'est pas mesme chose à l'accident d'estre simplement & d'estre au subiect ; combien que naturellement son estre ne puisse estre qu'au subiect : c'est à dire exister sans luy adherer : car les accidents sont formellement estants de leur propre nature interieure, sans auoir cela du subiect : tout ainsi que la forme naturelle corruptible, encores qu'elle ne puisse estre qu'en la matiere dont elle est tiree, a neantmoins sa nature & son essence selon sa maniere, sans qu'estre en la matiere soit de son essence: car animer n'est pas de l'essence de l'ame. Donques l'adherence n'est pas de l'essence de l'accident, comme est son aptitude d'adherer: laquelle aptitude d'adherer n'est rien qu'vne non repugnance d'adherer en suiuant inseparablement la nature de l'accident, ainsi que les autres proprietez negatiues. Quant à adherer c'est l'effect formel de l'accident, comme subsister est celuy de la substance : aussi Aristote n'a-t-il pas estimé que l'adherence fust de l'essence de l'accident, comme il se voit

Auerr. in l. 1. Cœl. c. 14.

entre autres lieux en sa Physique, où il faict cette questiō, si l'interualle qui auroit couleur ou son, seroit vuide : car entendāt en ce lieu par interualle vne quantité sans corps, il s'ensuit qu'il considere l'accident sans adherence, parce qu'il ne la peut auoir qu'en vn corps. Et partant l'accident est estant reellement & de soy sans auoir egard à son adherēce, & ce n'est pas parce que la substance est substance, que l'accident est accident. De sorte que ce qu'on dit que les accidents ne sont estants que par ce qu'ils sont de l'estant, cela n'est vray qu'au genre de la cause materielle, & non de la formelle: c'est à dire que la substance est la matiere où les accidents qui sont formes adherent, parce qu'ils n'existent pas de soy; mais existent en vn autre, & ne peuuent exister de soy, non plus que la substance adherer: si ce n'est par la puissance diuine, qui peut separer d'vne chose tout ce qui n'est pas de son essence: & partant faire que l'accident existe sans adherer:(comme il se voit au sainct Sacrement de l'Eucharistie, où la couleur, la saueur, & la grandeur du pain n'adherent à aucune substance) & que la substance soit sans subsister d'elle mesme (comme elle se trouue en l'humanité de Iesus Christ qui ne subsiste qu'en la diuinité) car subsister n'est non plus de l'essence de la substance, qu'adherer de celle de l'accident: sans que pour cela elle adhere à vn autre, comme faict l'accident. Et quand l'accident n'adhere pas, ou que la substance ne subsiste pas par soy, ils n'acquierēt pas vn nouueau estre pour cela, ains seulemēt vne nouuelle maniere d'estre par la vertu diuine. L'accident, comme nous auons dit, ne peut estre naturellement qu'en la substance où il adhere, & iamais en vn accident: mais neantmoins on peut dire en deux cas que l'accident est vn accident : à sçauoir premierement quand c'est celuy par le moyen duquel il est en la substance, & de cette sorte les accidents corporels sont dits estre en la quantité. Et secondement on dit que les accidents sont és facultez par l'operation desquelles ils ont esté acquis en la substance, & quand ils aydent à l'accomplissement des facultez : ainsi la science, la prudence sont dittes estre en l'entendement.

Des especes d'accident.

CHAPITRE IIII.

DEs accidents considerez selon qu'ils distinguent l'estant à l'opposite de la substance, les vns ne dépendent que du subiect où ils sont, & ne se referent à aucune autre chose qui en soit hors : les autres dépendent d'vne autre chose qui est au dehors de leur subiect, à laquelle ils se rapportent (car tous accidents sont simplement en vn autre, ou dépendent encores d'vn autre :) comme pour exemple, la blancheur & la noirceur sont en vn subiect, & ne dépendent d'aucune autre chose au dehors de ce subiect : & la maistrise est aussi en vn subiect: mais elle dépēd & se rapporte à la seruitude, qui est en vn autre subiect, ne pouuant y auoir de maistre qu'il n'y ait vn seruiteur. Les accidents qui ne dépendent que de leur subject portent le nom d'absoluts, & ceux qui dépendent d'vn autre, celuy de relatifs. Et de ces accidents les vns sont permanents, & les autres successifs. Les permanents sont la quantité, la qualité, & la relation : & les successifs, le mouuement, & le temps.

Deuant que d'entrer à expliquer particulierement la nature de chacun des accidents, faut noter qu'on considere les accidents comme existants au subiect auquel ils adherent, ou à part sans auoir egard au subiect auquel ils adherent. Si on les considere adheremment (c'est à dire selon qu'ils existent en quelque substance,) c'est les prendre selon qu'ils se trouuent en la nature des choses: & de cette sorte ils sont assignez par les noms d'estant quantitatif, quel, & relatif : là où si on les regarde separez, sans auoir egard à leur subiect, c'est les considerer en forme de substance, encores qu'ils ne le soient pas : car naturellement ils ne peuuent subsister d'eux mesmes, ny estre separez de leur subiect: mais seulemēt par la seule operation de l'entendement qui les considere en eux mesmes par vne maniere de non-adherence, & alors ils sont denottez par le terme de quantité, qualité, & relation. Et toutesfois combien que naturellement les accidents ne puissent estre sans adherence actuelle au subiect, l'entendement n'entend pas faussement cette separation : car il ne cōçoit pas que l'accident n'adhere point, mais seulement il le considere à part, sans auoir egard à son adherence, comme considerant en vn lion viuant, son ame, sans auoir egard à son corps, il la considere separément du corps, bien qu'elle n'en soit pas separee.

Arist. l. 2. Phys. c. 2. t. 18.

Auicenne a tenu que l'accident consideré adheremment : comme pour exemple, le blanc,

blanc, signifie la substance en laquelle est l'accident: de sorte que la chose signifiee par l'accident adherant, c'est principalement le subiect, & secondement la nature de l'accident: & que l'accident consideré separément signifie la nature de l'accident. Mais Auerroes & sainct Thomas tiēnent que l'accident pris en l'vne & l'autre sorte, ne differe point de signification: parce que adheramment & separément il signifie la pure nature de l'accident: tellement qu'ainsi que la blancheur signifie vne pure qualité, aussi faict le blanc tout de mesme: mais seulement ils sont differents pour le regard de la mode de signifier la nature de l'accident: car cettuy-cy ne signifie par vne maniere d'adherence, & consequemment il connotte le subiect, ce que l'accident separé ne faict pas.

De la quantité, & de ses especes.

CHAPITRE V.

Τοῦ δὲ ποσοῦ, τὸ μὲν, ἐστὶ διωρισμένον· τὸ δὲ, συνεχές· καὶ τὸ μὲν ἐκ θέσιν ἐχόντων πρὸς ἄλληλα τῶν ἐν αὐτοῖς μορίων συνέστηκε· τὸ δὲ, ἐξ οὐκ ἐχόντων θέσιν.

Συνεχὲς δὲ, οἷον γραμμὴ, ἐπιφάνεια, σῶμα· ἔτι δὲ παρὰ ταῦτα, τόπος καὶ χρόνος. &c. Η δὲ γραμμὴ, συνεχής ἐστιν· ἔστι γὰρ κοινὸν ὅρον λαβεῖν.

Τὰ μὲν τῆς γραμμῆς μόρια θέσιν ἔχει πρὸς ἄλληλα· ἕκαστον γὰρ αὐτῶν κεῖταί που. &c.

Ωσαύτως δὲ καὶ τὰ τοῦ ἐπιπέδου μόρια θέσιν ἔχει τινά. &c.

Καὶ τὰ τοῦ στερεοῦ δὲ ὡσαύτως, καὶ τὰ τοῦ τόπου· ἐπὶ δέ γε τοῦ ἀριθμοῦ οὐκ ἂν ἔχοι τις ἐπιδεῖξαι, ὡς τὰ μόρια αὐτοῦ θέσιν τινὰ ἔχει πρὸς ἄλληλα, ἢ κεῖταί που, ἢ ποῖά γε πρὸς ἄλληλα συνάπτει τῶν μορίων· οὐδὲ τὰ τοῦ χρόνου· ὑπομένει γὰρ οὐδὲν τῶν τοῦ χρόνου μορίων.

Λέγω δὲ εἶναι συνεχὲς, ὅταν τὸ αὐτὸ γένηται, καὶ ἓν τὸ ἑκατέρου πέρας οἷς ἅπτονται.

Μεγέθους δὲ τὸ ἐφ' ἓν συνεχὲς, μῆκος· τὸ δ' ἐπὶ δύο πλάτος· τὸ δ' ἐπὶ τρία βάθος. &c. Μῆκος δὲ, γραμμή· πλάτος δὲ ἐπιφάνεια· βάθος δὲ σῶμα. &c. Τὰ δὲ ὡς κίνησις καὶ χρόνος· καὶ γὰρ ταῦτα ποσὰ ἄττα λέγεται καὶ συνεχῆ. &c.

Arist. categor. c. 6. Quanti autem aliud est discretum, aliud continuum: atque aliud ex partibus positionem inuicem inter se habentibus constat, aliud ex non habentibus positionem.

Continuum est, vt linea, superficies, corpus: ac preterea locus & tempus. &c. *At verò linea est continua: quia communem terminum sumere licet.* &c.

Linea partes inter se positionem habent: quoniam vnaquaeque sita est alicubi.

Itidem plani partes habent positionē aliquā. &c.

Eadem est ratio partium corporis & loci: sed in numero non potest aliquis ostēdere partes eius habere positionē inter se, vel sitas esse alicubi, vel quae partes inter se coniungantur: nec partes temporis: quia nulla pars temporis permanet.

L. 5. phys. c. 5. t. 26. Dico autem esse continuum, cùm vtriusque termini quibus se contingunt, facti sunt vnum & idem.

L. 5. metap. c. 13. t. 18. Magnitudinum verò, ea quae ad vnum continua est, longitudo dicitur: quae ad duo, latitudo: quae ad tria, profunditas. &c. *Longitudo linea, latitudo superficies, profunditas corpus dicitur.* &c. *Alia verò vt motus, ac tēpus. Haec enim & quanta quaedam continua dicuntur.* &c.

Aristote descrit la quantité estre vn accident selon lequel les choses sont dittes combien: mais son essence consiste proprement à auoir des parties les vnes hors des autres. On la diuise en continuë & discōtinuë, & en celle qui a positiō en ses parties, & en celle qui n'en a point. La quātité continuë a accoustumé d'estre definie celle dont les parties sont assemblees en vn terme commun: c'est à dire qu'elles ne sont point actuellement separees les vnes des autres: cōme pour exēple, en vne toise de six pieds, les pieds ne sont point separez d'ensemble, mais s'entretiennent. La quantité continuë est de deux sortes, l'vne est d'estendue en trois dimensions, lōgueur, largeur, & profondeur: & l'autre de duree. La quantité d'estendue est la vraye quantité accident, & tombe soubs la consideration de la Physique: à cause dequoy ie remets à en traicter là. La quantité qui est continuë, selon vne seule dimension telle qu'est la ligne, est nōmee longitude: celle qui a deux dimensions telle qu'est la superficie, s'appelle latitude ou largeur: & la quantité qui a trois diuisions telle qu'ont les corps, porte le nom de profondeur: au moyen deqnoy il y a trois dimensions de la quantité continuë, à sçauoir, longueur, latitude ou largeur, & profondeur.

Aristote pose le lieu, le temps, & le mouuement entre les especes de quantité continuë: mais dautant que pour le regard du lieu, cela n'est vray seulement que du lieu dont les corps naturels sont enuironnez, & de celuy qu'ils occupent, qui est vne quantité d'estendue, nous en reseruons encores le discours en la Physique, comme aussi celuy du mouuement, & du temps, où nous montrerons comme ils appartiennent à la quantité.

La quantité qui a position en ses parties, c'est comme pour exemple la ligne, la super-

ficie & le corps : car chacune d'elles est situee en quelque lieu, celle qui n'a point de position en ses parties, c'est le nombre : car ses parties n'ont point de position entre elles, ny de situation ; il en est tout de mesme du temps.

De la quantité de duree.

CHAPITRE VI.

LA duree des choses, c'est vne certaine perseuerãce, demeure, ou extension de leur estre actuel ou existance, cõme nons le dirons plus amplement par-cy apres : laquelle duree se reduit au genre de la quantité, parce qu'on y considere des parties les vnes hors des autres ; comme heures, iours, mois, ans, siecles, & semblables ; selon lesquelles elle est mesuree & ditte combien. La duree est de trois sortes, à sçauoir l'eternité, l'euiternité ou aage, & le temps, l'eternité, c'est la duree de Dieu : l'aage, celle des substances immaterielles, comme sont les Anges, & les ames raisonnables : & le temps, celle des choses materielles : nous traitterons de ces deux premieres sortes de quantitez en la Metaphysique particuliere, & de la troisiesme, en la Physique.

De la proprieté de la quantité continuë.

CHAPITRE VII.

Τὸ διαιρετὸν ἢ μέγεθος, ἢ πλῆθος.

Arist. l. 10. metaph. c. 9. t. 23. Diuisibile omne vel magnitudo, vel multitudo est.

Εἰς ἄπειρον γὰρ διαιρετὸν τὸ συνεχές.

L. 1. phys. c. 3. t. 17. Continuũ est diuisibile in infinitũ.

Πᾶν μέγεθος εἰς μεγέθη διαιρετόν.

L. 3. c. 11. t. 70. Omnis magnitudo in magnitudines sit diuidua.

Ποσὸν λέγεται τὸ διαιρετὸν εἰς ἐνυπάρχοντα, ὧν ἑκάτερον, ἢ ἕκαστον, ἕν τι καὶ τόδε τι πέφυκεν εἶναι.

L. 5. metap. c. 13. t. 18. Quantum dicitur quod diuisibile est, in ea quæ insunt, quorũ vtrumque, vel vnumquodque, vnum quidem, & hoc aliquid, aptũ est esse.

Συνεχὲς μὲν οὖν ἐστι τὸ διαιρετὸν, εἰς ἀεὶ διαιρετά· σῶμα δὲ τὸ πάντῃ διαιρετόν· μεγέθους δὲ, τὸ μὲν ἐφ' ἓν, γραμμή· τὸ δ' ἐπὶ δύο, ἐπίπεδον· τὸ δὲ ἐπὶ τρία, σῶμα.

L. 1. de cæl. c. 1. Continuum igitur est, quod indiuisibilia semper diuisibile est. Corpus, quod est diuisibile omni ex parte : magnitudo autem ea, quæ ad vnũ est diuisibilis, linea est : quæ ad duos, superficies : at ea, quæ ad tria est, corpus.

Ὁμοίως δὲ κἂν ἢ ἐκ στιγμῶν, οὐκ ἔσται ποσόν· ὁπότε γὰρ ἥπτοντο ἐν ἑνὶ μεγέθει, καὶ ἓν ἦν μέγεθος, καὶ πάντα ἦσαν, οὐδὲν ἐποίουν μεῖζον τὸ πᾶν· διαιρεθέντος γὰρ εἰς δύο καὶ πλείω οὐδὲν ἔλαττον, οὐδὲ μεῖζον τὸ πᾶν οὐ πρότερον. ὥστε κἂν πᾶσαι συντεθῶσιν, οὐδὲν ποιήσουσι μέγεθος.

L. 1. de gener. & cor. c. 2. t. 8. Similiter, si ex punctis constari dicatur, quantum non erit. Nam cum vna in magnitudine sese tangunt, & magnitudo vna, perpetuáque est, atque illa simul sunt, nihilo maius totum ipsum reddunt ; quoniam si totum in duo, aut plura diuidatur, nihilo ipsum minus, quam prius euadit. Quare puncta etiam si omnia coagmentata sint, nullam efficiunt magnitudinem.

Ἐπεὶ γὰρ οὐκ ἔστι στιγμὴ, στιγμῆς ἐχομένη, τὸ πάντῃ εἶναι διαιρετὸν, ἔστι μὲν ὡς ὑπάρχει τοῖς μεγέθεσιν, ἔστι δ' ὡς οὔ.

T. 9. Nam quia punctum puncto nõ hæret, magnitudines partim sunt, & partim non sunt omni ex parte diuisibiles.

Τὸ μὲν οὖν κατὰ τὸ ποσὸν, καὶ ἢ ποσὸν, ἀδιαίρετον· τὸ μὲν πάντῃ καὶ ἄθετον, λέγεται μονὰς, τὸ δὲ πάντῃ καὶ θέσιν ἔχον, στιγμή.

L. 5. metap. c. 6. t. 12. Id igitur quod quantitate, quatenus quantitas est, diuidi nequit : quod quidem omninò tale est, & situ caret, vnitas dicitur : quod verò & omninò tale est, & situm habet, punctus.

Μέγεθος δ' ἐξ ἀδιαιρέτων σύγκεισθαι πῶς δυνατόν ;

L. 12. c. 8. t. 14. Magnitudinem verò ex indiuisibilibus componi, quonam modo possibile est.

TOVTE quantité continuë se diuise en parties, lesquelles sont encores diuisibles en d'autres parties, & celles-cy encores en autres, en infiny ou infinimẽt : car on ne sçauroit tãt diuiser les parties de la duree de quelque chose, qu'elles puissent estre indiuisibles : parce que, comme pour exemple, vne heure se diuise en demies & en quarts, puis en minutes, les minutes en secondes, les secondes en tierces, & ainsi sans fin : il en est tout de mesme de la ligne : car elle se diuisera en pieds, poulces, grains d'orges, & les grains d'orges en infiny : & tout de mesme la superficie en superficies : & le corps en d'autres corps : sans que la duree puisse iamais estre diuisee en instants ou momẽts, ny la ligne en poincts : parce que toutes ces choses sont indiuisibles : à sçauoir, le moment en deuant & apres ; c'est à dire, en vne partie de temps qui soit precedente l'autre ou la suiuant, & le poinct en

en longueur, largeur, & profondeur: parce qu'il n'a aucune de ces dimentions estant sans parties. Or puis que ces choses ne peuuent estre diuisibles en parties indiuisibles, elles n'en sçauroient estre composees: car si elles en estoiẽt composees, on les y pourroit resoudre: attendu que les principes, esquels se resoluent les choses, & ceux dont elles sont composees, sont mesmes: ioinct outre cela, que les indiuisibles ne peuuent composer vne chose continuë: car les poincts n'ont pas des extremitez pour s'assembler & faire vne ligne; attendu que l'extremité presuppose vne partie premiere, & le poinct n'a aucunes parties, puis qu'il est indiuisible. Pour cette mesme raison les instants ne sçauroient se ioindre pour composer quelque duree. Semblablement les lignes n'ont point d'extremitez pour s'assembler en superficies, ny les superficies selon la profondeur, pour composer les trois dimensions ensemble. Or puis que les choses continuës sont diuisibles & iamais indiuisibles, elles sont infiniment diuisibles en parties.

Ἅπτεται δὲ ἅπαν, ἢ ὅλον ὅλου, ἢ μέρος μέρους, ἢ ὅλου μέρος. &c. στιγμῶν δ' ἀεὶ τὸ μεταξὺ, γραμμή· καὶ τῶν νῦν, χρόνος.

Ἔτι, τὸ ἀτάκτως, οὐδέν ἐστι ἕτερον, ἢ τὸ παρὰ φύσιν· ἡ γὰρ τάξις ἡ οἰκεία, τῶν αἰσθητῶν φύσις ἐστίν.

Arist. l.6. phys. c.1. t.2. Res autem omnis tangit, vel tota totam, vel pars partem, vel totam pars. &c. Quod verò punctis est interiectum, semper est linea: & quod momentis, tempus.

L.3. de cæl. c.3. t.24. Inordinatè quippiam fieri nil aliud est quàm fieri præter naturam: ordo enim proprius sensibilium natura nimirum est.

Les poincts ne peuuent aussi estre contigus, ny les instants: car les choses contiguës sont celles dont les extremitez, ou les parties s'entre-touchent. Or les choses s'entre-touchent comme toute vne chose en touche vne autre du tout; ou comme vne partie touche vne partie; ce que le poinct & l'instant ne peuuent faire, n'ayant point de parties ny l'vn ny l'autre; & partant ne constituant point de tout. Semblablement ils ne peuuẽt estre d'ordre ou de suitte: car les choses d'ordre sont celles entre lesquelles il n'y en a point de moyenne de mesme gẽre; mais entre deux poincts il y a vne ligne, & entre deux instants, vne duree. L'ordre est propre aux choses sensibles; à cause dequoy Aristote dit que quelque chose estre faitte sans ordre, c'est estre faitte contre nature.

De la quantité de vertu ou perfection.

CHAPITRE VIII.

IL y a aussi vne autre quantité qu'on appelle quantité de vertu, laquelle semble n'estre ny continuë ny discontinuë proprement, mais elle est commune à toutes choses: à cause dequoy nous en parlerons. Cette quantité c'est la vigueur, vertu, ou perfection mesme des choses, selon qu'on les considere plus ou moins parfaittes en diuers temps, au regard d'elles mesmes, ou selon qu'on les compare auec d'autres: comme pour exemple, la chaleur de six degrez est plus grande & plus parfaitte que quand elle n'estoit que de quatre, & la science d'Aristote est plus grande que celle de Parmenides, & ainsi d'autres choses semblables.

Du nombre.

CHAPITRE IX.

Ἔστι δὲ διωρισμένον μὲν, οἷον ἀριθμὸς, καὶ λόγος· &c. τῶν μὲν γὰρ τοῦ ἀριθμοῦ μορίων οὐδείς ἐστι κοινὸς ὅρος.

Ἐπεὶ δ' ἀριθμός ἐστι διχῶς· καὶ γὰρ τὸ ἀριθμούμενον, καὶ τὸ ἀριθμητὸν, ἀριθμὸν λέγομεν, καὶ ᾧ ἀριθμοῦμεν.

Ἔστι δὲ ὁ ἀριθμὸς, εἷς μὲν καὶ ὁ αὐτὸς, ὁ τῶν ἑκατὸν ἵππων, καὶ τῶν ἑκατὸν ἀνδρῶν· ὧν δ' ἀριθμὸς, ἕτερα, οἱ ἵπποι τῶν ἀνθρώπων.

Πότερον δὲ, μὴ οὔσης τῆς ψυχῆς, εἴη ἂν ὁ χρόνος, ἢ οὔ, ἀπορήσειεν ἄν τις· ἀδυνάτου γὰρ ὄντος τοῦ ἀριθμήσοντος, ἀδύνατον καὶ ἀριθμητόν τι εἶναι. ὥστε δῆλον ὅτι οὐδὲ ἀριθμός· ἀριθμὸς γὰρ, ἢ τὸ ἠριθμημένον, ἢ τὸ ἀριθμητόν· εἰ δὲ μηδὲν ἄλλο

Arist. l. categ. c.6. Discretũ est, vt numerus & sermo. &c. Nã partiũ numeri nullus est cõmunis terminus.

L.4. phys. c.16. t.102. Cùm autem numerus bifariã accipiatur: nam & quod numeratur, & quod est numerabile, numerũ vocamus, & id quo numeramus.

C.17. t.110. Numerus autem est vnus & idem, centum equorum, & centum hominum: sed quorum est numerus, ea sunt diuersa, nempe equi & homines.

C.20. t.131. Vtrum autem nisi sit anima, erit tempus, an non, dubitare, quispiam possit: cùm enim numerans esse nequit, impossibile est esse numerabile: quare manifestum est, ne quidem numerum esse posse: numerus enim est, vel quod est numeratum, vel quod est numerabile: quod si nihil aliud natura aptum est ad numerandum quàm anima, & quidem ea pars

πέφυκεν, ἢ ψυχὴ ἀριθμεῖν, καὶ ψυχῆς νοῦ. ἀδύνατον εἶναι χρόνον, ψυχῆς μὴ οὔσης.

Λέγεται δὲ πλῆθος μὲν τὸ διαιρετὸν δυνάμει εἰς μὴ συνεχῆ· μέγεθος δὲ, τὸ εἰς συνεχῆ. &c. τούτων δὲ πλῆθος τὸ πεπερασμένον, ἀριθμός.

Τὸ γὰρ ἀνάλογον οὐ μόνον ἐστὶ μοναδικοῦ ἀριθμοῦ, ἴδιον, ἀλλ' ὅλως ἀριθμοῦ.

anima, quæ vocatur intellectus, impossibile est tempus esse, cùm anima non sit.

L.5. metap. c.13. t.18. Multitudo id dicitur quod potestate in non continua diuisibile est: magnitudo, quod in continua. &c. Horum autem multitudo quidem finita, numerus.

L.4. Eud. c.2. Non enim solũ eius numeri, quo aliquid numeramus, propriũ est, proportione constare: sed etiam eius, qui vniuersè & omninò numerus est.

LA quantité discontinuë ou discrette, c'est celle dont les parties ne sont point assemblees en vn terme commun: comme pour exemple, six arbres, six cheuaux, & semblables: & cette quantité se diuise selon Aristote en nombre & oraison. Quelques vns ont diuisé le nombre en nombrant & nombré, disant que le nombre nombrant c'est l'assemblement des vnitez, ou les vnitez assemblees par l'ame, sans auoir esgard aux choses dont elles sont vnitez: & que le nombre nombré, ce sont les choses mesmes qu'on a nombrees. En quoy il faut bien noter que nombrant en ce lieu ne signifie pas l'acte de l'entendement nombrant qui est sa propre signification; mais l'assemblement faict par luy des vns nombrez, lesquels sont distinguez au nombre. On peut aussi diuiser le nombre en nombre à nombrer ou nombrable, & en nombre nombré. Le nombre à nombrer n'est rien qu'vne multitude ou plusieurs vns, qui n'ont pas encores esté nombrez par l'action de l'entendement, mais qui sont capables de l'estre: car proprement ce qui est nombrable, est multitude, & ce qui est mesurable, magnitude. Le nombre nombré se peut considerer en deux sortes: à sçauoir materiellement pour les vns nombrez auec certain ordre, lesquels n'estoient que multitude ou nombre à nombrer auparauant: & formellement, pour l'assemblement auec certain ordre de plusieurs vns faicts par l'entendement: tellement que le nombre à nombrer ne faict pas connoistre les vns non plus que la multitude: mais le nombre nombré les connotte & les faict connoistre. Et ainsi par cette distinction il sera facile d'entẽdre ce que pose Aristote, que le nombre n'est que plusieurs vnitez, ou comme dit S. Thomas, vne multitude assemblee d'vnitez, & que le nombre est vne multitude mesuree par vn. Le nombre se peut aussi considerer comme materiel ou formel. Le nombre formel c'est celuy qui est separé de toute matiere selon son essence, & conste d'vnitez absoluës qui ne sont appliquees à aucunes choses, & ce nombre est vn assemblement d'vnitez, cõme trente, cent, & semblables. Le nombre materiel est le nombre appliqué aux choses, comme pour exemple trente hommes.

Les vns du nombre à nõbrer, ou le nombre nombré consideré selon son materiel, peuuent estre reels ou rationels, & reellement vns, ou rationellement seulemẽt: car cõme on dit trois hõmes, trois maisons qui sont choses reelles, ie puis dire trois aueuglemẽts, trois chimeres, qui sont estants rationels: & puis des choses qu'on nombre, les vnes sont plusieurs vns, qui sont actuellemẽt separez les vns des autres au dehors de l'ame, ou en l'ame seulement: comme pour exemple, trois intelligẽces, trois hommes, trois lions, trois pierres, trois contemplations, trois sciences: & les autres ce sont plusieurs parties lesquelles estant vn tout continu en la nature des choses où elles demeurent, sont faittes seulement discontinuës par la marque ou diuision que l'entendement y assigne: (car il peut par sa consideration assembler en vn les choses qui sont reellement & actuellement plusieurs, & ce qui est vn, le considerer diuisé en plusieurs,) comme pour exemple, vne toise est diuisee par l'entendement en plusieurs pieds separément marquez par sa designation, les nottant en diuerses parties, sans que pour cela il s'ensuiue aucune separation ou distinction actuelle entre elles. De ce que dessus il paroist que le nombre à nombrer & le nombre nombré consideré selon son materiel, sont estants reels ou rationels, selon que les vns qui les constituent le sont: mais le nombre nombré pris selon formel, qu'on appelle aussi nombre nombrant, n'est iamais qu'estant rationel: parce que ce n'est autre chose que l'assemblement des vns faict selon vn certain ordre par l'entendement qui les nombre; en quoy il considere comme assemblez en vne chose continuë, les vns qui sont actuellement separez discontinuz, & non reellement assemblez: tellement que cet assemblement n'est pas reel: mais seulement vne simple consideration de l'entendement: comme pour exemple, le nombre de quatre pieds contenuz en vne ligne continuë de la longueur de quatre pieds, que l'entendement a remarquez & redoublez en cette ligne, sans qu'ils en soient diuisez actuellement, ny separez entre eux que par sa consideration.

Et de

Et de mesme le nombre de dix hommes n'est semblablement qu'vne vnion imaginaire des vnitez de dix hommes, laquelle n'a estre qu'en l'entendement qui se l'est feinte en nombrant: de maniere que combien que le materiel du nombre soit reel, son formel, qui est vrayement le nombre, est purement rationel.

Quelques vns se fondent sur ce qu'Aristote a escrit, que la quantité discrette prouient de la diuision du continu, ont esté estimer que le nombre ne pouuoit estre que des choses materielles: en quoy ie ne trouue aucune raison: car combien qu'il se fasse vn nombre des parties de la quantité continuë diuisee, quand on les veut nombrer, lequel est quantité discrette, ce n'est pas à dire pour cela qu'Aristote ait entendu que les choses immaterielles ne puissent estre nombrees, qui eust esté vn erreur. Ioinct que d'ailleurs luy mesme cherche le nombre des intelligences qui sont substances immaterielles, par celuy du mouuement des cieux. Au contraire, de cette opinion il s'en est trouué d'autres, qui ont pensé que le nombre ne se faisoit proprement que des choses immaterielles, prenant pour fondement de leurs resueries, que le nombre n'est que des vnitez simplement, parce qu'ils pensoient que l'vnité simple n'est que des choses simples & sans composition, & que les vnitez des choses materielles n'estant qu'vnitez en quelque sorte, que le nombre n'en est qu'en quelque sorte. Mais comme nous auons montré, tout ce qui a estre est vn, & n'y a par consequent aucune chose quelle que ce soit dont le nombre ne se puisse faire, tant des reelles que des rationelles, & des materielles que des immaterielles: car nous disons aussi bien & vrayement dix intelligences, dix relations, dix priuations, comme dix hommes, dix arbres, & semblables. Et partant, nous conclurons, que le nombre se peut faire de toutes les choses qui tombent soubs la connoissance de nostre entendement.

Or tout ainsi qu'és choses reelles: comme pour exemple, en l'homme on considere deux formes, à sçauoir, l'vne qu'on appelle formel de la partie, qui est son ame, parce qu'elle actue & informe l'autre partie qui est le corps, en l'animant: & l'autre nommee forme du tout, parce qu'elle en a quelque ressemblance par vne certaine maniere, & celle là est l'humanité, laquelle humanité resulte de l'ame & du corps, duquel elle est ame: semblablement on peut considerer par proportion deux formes au nombre: à sçauoir, l'vne, celle de la partie qui est vrayement partie du nombre, & non pas tout le nombre de laquelle le nombre prend l'espece, comme l'homme la reçoit de l'ame raisonnable: & l'autre la forme du tout, laquelle resulte de la forme de la partie du nombre, & des vnitez desquelles le nombre est assemblé, comme de sa matiere. La forme de la partie au nombre, c'est la derniere vnité, dont il est composé: comme pour exemple, la forme du nombre trois, ce n'est pas la seconde vnité adioustee à la premiere pour faire deux, mais celle qui est adioustee à deux pour faire trois: dont il y a plusieurs raisons: à sçauoir premierement dautant que par son aduenement elle constitue l'espece du nombre faisans qu'il est trois. Secondement à cause que par sa substraction l'espece est changee; (car si on ostoit de trois vne vnité, ce ne seroit plus le nombre trois, mais vn autre: à sçauoir deux,) ainsi qu'és choses l'espece deuient autre par l'arriuee ou substraction de la derniere difference: comme pour exemple, en adioustant à l'animal le raisonnable, c'est l'homme: & de l'homme ostant le raisonnable, c'est l'animal. Et en troisiesme lieu, parce que l'assemblement des vnitez ou vns, dont se faict le nombre, cesse estant arriué à cette derniere vnité, comme à la fin & à la forme où il tendoit: tout ainsi qu'vn Peintre ayant donné le dernier coup de peinceau pour representer la figure qu'il peignoit, s'arreste là. Pour toutes ces raisons le nombre prend l'espece de la derniere vnité, & partant elle en est la forme: à sçauoir, celle de la partie: car chaque chose prend l'espece de sa propre forme: ainsi l'homme est homme par l'ame raisonnable: non pourtant que cette vnité constitue vrayement l'espece du nombre comme forme, mais parce que de ce que l'entendement conçoit vn ordre d'vnitez en chaque nombre, entre lesquelles la derniere est estimee l'accomplir & le distinguer des autres, elle luy est comparee cõme sa forme. Et que cette derniere vnité ne soit pas la forme du tout au nõbre, il se prouue en ce que la forme du tout est vne troisiesme entité distincte de toutes les parties prises separément ou ensemble: comme pour exemple, l'humanité qui est forme du tout en l'homme, est autre que son corps, & autre que son ame. Or la derniere vnité n'est pas distincte de toutes les vnitez, composant le nombre, autrement elle seroit distincte de soy mesme, car elle est partie du composé; donques la derniere vnité tient

lieu de forme de la partie au nombre, non comme vnité simplement, mais comme la derniere vnité : c'est à dire, en ce qu'elle a vn ordre aux precedentes, comme le terme & la conclusion du nombre, & en ce qu'estāt soubs vn tel ordre & soubs la raison de terme, elle est comparee aux autres vnitez comme le formel au materiel. Quant à la forme du tout au nombre, c'est ce qui est signifié par le nom abstraict d'vn nombre : comme pour exemple, la forme du tout au nombre de trois, c'est la ternité, & de quatre la quaternité : ainsi qu'és choses naturelles la forme du tout de l'homme c'est l'humanité : lesquelles ternité & quaternité n'importent pas seulement vn ordre ou discontinuation des trois vnitez, mais vne multitude de trois ou quatre vnitez : ayant vn ordre les vnes enuers les autres, ou bien vne multitude d'vnitez en ce qu'elles sont soubs la discontinuation & soubs l'ordre.

Καθάπερ γὰρ φασι, καὶ οἱ Πυθαγόρειοι, τὸ πᾶν, καὶ τὰ πάντα τοῖς τρισὶν ὥρισται· τελευτὴ γὰρ, καὶ μέσον, καὶ ἀρχὴ τὸν ἀριθμὸν ἔχει τὸν παντός· ταῦτα δὲ τὸν τῆς τριάδος.

Διὸ παρὰ τῆς φύσεως εἰληφότες ὥσπερ νόμους ἐκείνης, καὶ πρὸς τὰς ἁγιστείας τῶν θεῶν χρώμεθα τῷ ἀριθμῷ τούτῳ.

Arist. l. 1. de Cœlo. c. 1. Nam vt Pythagorici etiam inquiunt, ipsum omne, ac omnia tribus sunt definita. Finis enim, medium, atque principium ipsius omnis, numerum habent : hæc autem trinitatis.

Quapropter hoc à natura numero sumpto, perinde atque quadam illius lege, & in deorum sacrificiis celebrandis vti solemus.

Les Pythagoriens qui posoient les nombres estre le principe des choses, voyant que la nature du nombre estoit accomplie par le dix, attendu que toutes les nations nombrent iusques là ; & qu'y estant paruenuës elles retournent à l'vnité, & la reïterent : à cause de cela ils donnoient premierement la raison de principe au dix : & considerant que toute la vertu de ce nombre estoit contenuë au quatre, (car l'vn, le deux, le trois, & le quatre sont enfermez en luy, lesquels adioustez ensemble font le nombre de dix) ils estimoient pour cette consideration, que le quaternaire estoit vn nombre tres-sainct, & disoient que nostre esprit en consistoit : à sçauoir, que l'vn estoit l'entendement, le binaire la science, le ternaire l'opinion, & le quaternaire le sens. Ils constituoient aussi vn grand mystere au nombre de trois, disant que le tout mesme & toutes choses estoient definies par trois : la fin, le moyen, & le principe : c'est à dire, qu'elles commencent, font progrés, & se terminent : à cause dequoy la coustume estoit d'vser de ce nombre pris de la nature, comme vne sienne loy, en la celebration des sacrifices des dieux. Suiuant cela les Chaldeens & les Ethiopiens veneroient Dieu auec de l'encens, de l'or, & de la myrrhe : les Grecs auec le feu, l'hostie & l'autel. Les paroles de Theocrite, disant : Ie fais trois effusions & prononce les paroles mystiques : & celles de Virgile, disant, Dieu prend plaisir au nombre impair, confirment cela. Mais la connoissance de la nature du nombre que ie viens d'expliquer nous apprend assez, que tous les secrets que les Pythagoriens & Platoniciens y posent, ne sont que chimeres fondees sur des fantaisies vaines & inutiles, si ce n'est pour alambiquer le cerceau de ceux qui s'y amusent, comme aux autres vanitez des Cabalistes : & que tout au contraire les Peripateticiens sont fondez sur les choses.

Virgil. in Eclog.

Comparaison de l'essence & du nombre.

CHAPITRE X.

Καὶ ὥσπερ οὐδ' ἀπ' ἀριθμοῦ ἀφαιρεθέντος τινὸς, ἢ προστεθέντος, ἐξ ὧν ὁ ἀριθμός ἐστιν, οὐκ ἔτι ὁ αὐτὸς ἀριθμός ἐστιν, ἀλλ' ἕτερος, κἂν τοὐλάχιστον ἀφαιρεθῇ, ἢ προστεθῇ· οὕτως οὐδὲ ὁ ὁρισμὸς, οὐδὲ τὸ τί ἦν εἶναι, οὐκ ἔτι ἔσται ἀφαιρεθέντος τινὸς, ἢ προστεθέντος. &c.

Καὶ ὥσπερ οὐδὲ ὁ ἀριθμὸς ἔχει τὸ μᾶλλον, καὶ τὸ ἧττον· οὐδ' ἡ κατὰ τὸ εἶδος οὐσία.

Arist. l. 8. metap. c. 3. t. 5. Et quemadmodū si quid eorum ex quibus numerus cōstat, ablatum à numero, aut additum fuerit, nō idem iam numerus, sed diuersus existit, etiam si minimum quid auferas, aut adiungas : ita neque definitio aut quidditas eadem cōsistit, si quicquā aut referatur, aut adiiciatur, &c.

Quemadmodū numerus magis & minus non habet : ita neque substantia, quæ secundum formam dicitur.

ENCORES que les formes & les essences ou especes des choses ne soient pas nombres comme estimoient Pythagoras & Platon : toutesfois elles leur ressemblent en plusieurs sortes. Premierement ainsi que si on oste quelque chose d'vn nombre, ou qu'on y ad-

y adiouste, il se faict vne autre espece de nombre : comme pour exemple, le ternaire en y adioustant vn, deuient quaternaire : & en diminuant vn, binaire : de mesme si on adiouste ou diminuë aux essences des choses quelque degré, il se faict vne autre essence & nature : & celle à laquelle on adiouste ou de laquelle ou diminuë, ne demeure pas : comme pour exẽple, si de la substance animee sensitiue, qui est l'essence de l'animal, on oste le sensitif, il ne demeurera que la nature de la plante ; & si on y adiouste le raisonnable, l'essence de l'hõme en resultera. Secondement ainsi que le nombre prend son espece par la derniere vnité : comme pour exemple, le binaire de la seconde vnité, le ternaire de la troisiesme vnité, & ainsi des autres : de mesme la nature de la chose, comme pour exemple, celle de l'homme a l'espece de la forme : à sçauoir de l'ame raisonnable. En troisiesme lieu, ainsi que le nõbre ne reçoit ny le plus, ny le moins, attendu que toute quaternité est egalemẽt quaternité, entant que quaternité ; de mesme les formes & les essences specifiques ne reçoiuent point le plus ny le moins : car comme dit Auerroes, Vn homme n'est pas de plus grande humanité selon sa forme, c'est à dire selon sa nature specifique d'homme, qu'vn autre hõme. Les essences ressemblent aussi aux nombres, en ce que les moindres sont contenuës en puissance & en vertu és supremes & plus excellentes : ainsi que les petits nombres és plus grands : car comme le degré vegetatif de la plante est cõtenu en l'animal, qui est sensitif, & le degré sensitif & vegetatif en l'homme, qui est raisonnable ; le binaire est contenu au ternaire, & l'vn & l'autre au quaternaire. Les essences ressemblent encores aux nombres en ce qu'ainsi que les diuerses especes des nombres ne contiennent pas d'égales vnitez : de mesme les essences des choses ne contiennent pas d'égales perfections : car celle de l'homme a le raisonnable que n'a pas l'animal : & l'animal, le sensitif, que n'a pas la plante, & ainsi des autres.

De l'vn de quantité.

CHAPITRE XI.

Γινώσκεται δὲ, ἢ ἑνὶ, ἢ ἀριθμῷ τὸ ποσὸν ᾗ ποσόν· ὁ γὰρ ἀριθμὸς ἅπας, ἑνί· ὥστε πᾶν τὸ ποσὸν γινώσκεται ᾗ ποσὸν, τῷ ἑνί.

Ἔστι δὲ τὸ ἓν, καὶ τὸ ἁπλοῦν, οὐ τό αὐτό· τὸ μὲν γὰρ ἓν, μέτρον σημαίνει· τὸ δὲ ἁπλοῦν, πῶς ἔχει αὐτό.

Arist. l. 9. metap. c. 1. Cognoscitur autem quantũ prout quãtum, aut numero, aut vno : omnis verò numerus vno : quare omne quantum prout quantum, vno cognoscitur.

L. 11. metap. c. 7. Est autem vnum & simplex non idem : siquidem vnum significat mensuram : simplex verò, quomodo se habeat ipsum.

L'VN duquel estant redoublé ou multipilé, le nombre est composé ; (car vn & vn constituent deux, & ainsi des autres nombres) ce n'est pas l'vn transcendant, mais l'vn determiné au genre de quantité : & cet vn, a la proprieté d'estre principe de nombre, & est la mesure de toutes quantitez : parce que de ce qu'il denotte l'estre indiuis de la quãtité, il denotte consequẽment la raison de la mesure de quãtité : car cette raison consiste à estre quãtité indiuise : à sçauoir par nature, ou par l'institution des hõmes : comme il sera declaré plus amplement par cy apres. De sorte que la premiere mesure de quantité se trouue premierement en l'vnité quantitatiue qu'és autres choses : dont la raison est, que toute mesure doit estre de la nature de la chose mesuree. Or rien n'estant diuisible que selon sa quantité, & l'indiuision, en quoy consiste la nature de la mesure, conuenant premierement à l'vnité, il s'ensuit que la nature de la mesure de quantité conuient aussi premierement à l'vnité quantitatiue : car encores que le nombre mesure aussi la quantité : comme pour exemple, deux mesure quatre, trois mesure six, & ainsi des autres : le nombre est mesuré en fin par l'vnité quantitatiue redoublee : dautant qu'il ne consiste pas proprement des autres nombres, mais seulement d'vnitez, puisque c'est vn assemblement de plusieurs vns, comme nous l'auons dit : là où il n'y a aucune chose qui mesure l'vnité, si ce n'est elle mesme : au moyen dequoy elle est ce qui mesure premierement : à sçauoir par sa repetition, redoublement, & multiplication : & elle n'est mesuree en aucune sorte : & consequemment la nature de mesure conuient premierement à l'vn de quantité. Il s'en est trouué qui ont pensé qu'elle appartenoit premierement au simple qu'à l'vn : mais ils n'ont pas pris garde que l'indiuision est premierement essence de l'vn que la simplicité : au moyen de quoy l'vnité ne se reduit point à la simplicité : tãt s'en faut, la simplicité se range à l'estre indiuis : car cela

eſt ſimple qui eſt vn,& par conſequent indiuis en parties : comme à l'oppoſite cela n'eſt pas ſimple qui n'eſt pas vn, & eſt de pluſieurs parties.

Πλῆθος μὲν τὸ πεπερασμένον, ἀριθμός.

Ariſt. l. 5. metap. c. 13. Multitudo quidem finita, numerus.

A l'oppoſite de l'vn quantitatif qui a l'indiuiſion de quantité en ſoy, dequoy ſ'enſuit la proprieté qu'il a de meſurer la quantité:la multitude enferme la diuiſion en ſa nature,& a pour proprieté d'eſtre meſuree,au lieu que l'vn a la proprieté de meſurer. La multitude ce ſont pluſieurs vns conſiderez enſemble, & en cela elle conuient ſelon quelque maniere auec le nombre: mais elle en differe en ce que le nombre denotte vn ordre des vnitez aſſemblees par l'entendement ſelon le deuant & l'apres, leſquelles il a meſurees par l'vn : (car nombrer c'eſt vne operation auec ordre) là où la multitude dit pluſieurs parties enſemble,pluſtoſt confuſement qu'auec ordre & ſans eſtre meſurees.On peut dire auſſi que le nombre differe de la multitude, en ce qu'il eſt vn aſſemblement de pluſieurs vnitez nõbrees & la multitude pluſieurs vns nombrables & à aſſembler. On conſidere l'vn de quantité au reſpect de la multitude ou pluralité en quatre façons diuerſes, ſelon leſquelles l'entendement le regarde.

Ἀντίκειται δὲ τὸ ἓν καὶ τὰ πολλὰ κατὰ πλείους τρόπους, ὧν ἕνα τὸ ἓν καὶ τὸ πλῆθος, ὡς ἀδιαίρετον καὶ διαιρετόν· τὸ μὲν γὰρ ἢ διῃρημένον, ἢ διαιρετόν, πλῆθός τι λέγεται.

Ἀντίκειται δὴ τὸ ἓν καὶ τὰ πολλὰ τὰ ἐν ἀριθμοῖς ἓν τὸ τοῖς πολλοῖς, ὡς μέτρον μετρητῷ· ταῦτα δὲ ὡς τὰ πρός τι.

Ariſt.l.9. metap.c.3.t.3.Opponuntur autẽ vnum & multa multis modis, quorum vno vnum & multitudo, vt indiuiſibile & diuiſibile: quod enim aut diuiſum aut diuiſibile eſt,multitudo quedam dicuur.

C.6.Opponuntur autem vnum & multa,quæ in numeris, vt menſura menſurato : hæc prout ea quæ ad aliquid.

L'vn conſideré comme conſtitutif de nombre eſtant repliqué ou multiplié pluſieurs en ſoy : (comme pour exemple, vn & vn conſtituent deux) il n'eſt point oppoſé à la multitude en cette maniere : par ce que comme tel il y eſt enclos & en eſt partie, (car le nombre eſt multitude, attendu que ce ſont pluſieurs vns aſſemblez, dont l'vn n'eſt pas l'autre) & il n'y a point d'oppoſite qui ſoit compris en ſon oppoſite, ny qui le conſtituë, ny des choſes conſtituees qui contrarient à celles qui les conſtituent. Secondement l'vn ſe conſidere ſelon que la meſure eſt ſa proprieté: (c'eſt à dire entant qu'il eſt meſure luy meſme, car luy & elle ne ſont diſtinguez que rationellement) & comme tel il eſt oppoſé à la multitude, ainſi que la meſure à la choſe meſuree : c'eſt à dire relatiuement. On pourroit encores conſiderer l'vn oppoſé relatiuement à la multitude comme principe ou cauſe, à ce qui en eſt cauſé. En troiſieſme lieu il eſt conſideré comme vne eſpece diſtincte de toute autre eſpece de nombre: & de cette ſorte il eſt oppoſé d'oppoſition de repugnance, ou d'incompatibilité à la multitude, comme toutes les autres eſpeces ſont oppoſees les vnes aux autres : & ainſi vn eſt oppoſé à deux, à trois, & ſemblables: comme ſix eſt oppoſé à huict, & aux autres nombres (car ſix & huict ne peuuent compatir enſemble, y ayant repugnance en leurs natures comme entre la pierre & le cheual) Et partant vn eſt oppoſé à la multitude de cette ſorte, car tout nombre eſt multitude comme nous auons dit. En quatrieſme lieu l'vn ſe conſidere ſelon ſa raiſon formelle, & comme tel il eſt oppoſé à la multitude, attendu qu'il importe formellement l'indiuiſion, & la multitude la diuiſion : c'eſt à dire que la raiſon formelle de l'vn conſiſte à eſtre eſtant indiuis, & celle de la multitude d'eſtre eſtant diuiſé, (car l'indiuis eſt vn eſtant ſimple & ſeul, & la multitude pluſieurs eſtants enſemble, & par conſequent diuiſez entre eux.)Cette oppoſition de l'vn de quantité à la multitude ſelon ſon formel, n'eſt pas relatiue, attendu qu'il ne ſ'y refere pas: car il eſt faux que l'vn ſoit vn de multitude : & puis les choſes oppoſees relatiuement doiuent eſtre enſemble de nature, & l'vn eſt premier de nature que la multitude, veu qu'il peut eſtre ſans qu'elle ſoit.Cette oppoſition n'eſt pas cõtradictoire auſſi,car encores qu'en poſant l'vn, on oſte la diuiſion,puis qu'il porte en ſoy l'indiuiſion, & que de meſme en cõſtituant la multitude l'indiuiſion ſoit enleuee, par ce qu'elle a la diuiſion : toutesfois cela ne ſe faict pas ſans ſuppoſer quelque choſe, à ſçauoir l'eſtant où on aſſigne la diuiſion:choſe qui eſt contre la nature de la contradiction, laquelle oſte du tout l'eſtre de l'vn des oppoſites: comme pour exemple, en diſant homme on oſte non homme, qui eſt ſon oppoſite con-

contradictoire: à cause dequoy il semble que l'opposition d'entre l'vn & la multitude, approche bien pres de la contrarieté: car l'indiuision est comme vne certaine qualité, laquelle ne compatit pas auec la diuision, ainsi que l'indiuision chasse la diuision; & toutesfois puis que l'vn ne peut estre au subiect de l'autre, la contrarieté qui est entre l'vn & la multitude n'est qu'imparfaitte. On pourroit dire aussi que cette opposition n'est pas priuatiue: car l'vn entant que tel, n'est pas capable de sa nature d'estre diuisé comme la multitude: (ainsi que le voyãt peut estre aueugle) ny la multitude apte d'estre indiuise: & neantmoins parce que l'indiuision a quelque chose de la priuation en sa signification, comme nous auons dit, & que la multitude tient de l'habitude dauantage que des autres, l'opposition de l'vn & de la multitude semble approcher de plus pres de la priuatiue que d'aucune autre opposition: car elle ne pose pas quelque chose comme la contrarieté, & n'oste pas du tout l'estre comme la contradiction.

L'vn est premier de nature que la multitude: car il ne s'ensuit pas si l'vn est que deux soient, là où si deux sont l'vn est. Et puis la partie est premiere que le tout, le composant que la chose composee, & la mesure que la chose mesuree, & vn est partie qui constituë la multitude & la mesure: & neantmoins nous connoissons premierement la multitude que vn: parce que nostre connoissance ayant son origine des sens, ce qui est le plus sensible en est le premier connu: tellemẽt qu'ainsi que nous ne connoissons les choses simples que par les composees, de mesme nous ne connoissons l'vn que par la multitude qui est plus sensible que l'vnité. Et outre cela toute habitude est premiere en nostre connoissance que la priuatiõ, puis qu'elle est le moyen de la cõnoistre (car qui ne cõnoistroit ce que c'est que la veuë, n'entendroit pas ce que c'est que l'aueuglement) & la multitude entant qu'elle dit la diuision, est comme priuation en quelque sorte. Mais parce que la multitude se definit par l'vn, à cause que ce sont plusieurs vns ensemble, & que si l'vn est comparé à la multitude comme la priuation à l'habitude, l'vn sera definy par la multitude: car la priuation se definit tousiours par l'habitude, dautant qu'elle ne peut estre connuë que par ce qu'elle est, & elle n'est rien que l'absence de la forme: (comme il a esté dict) il semble que l'vn soit premier que la multitude, & puis posterieur, & que la multitude soit aussi posterieure & premiere que l'vn: à cause que le definissant est premier que la chose definie: cela est vray: mais il n'y a point d'inconuenient que l'vn soit premier & posterieur à la multitude, & que la multitude soit premiere & posterieure que l'vn soubs diuerses considerations, ny qu'ils entrent en la definition l'vn de l'autre: & ainsi l'vn consideré comme constituant la multitude, il en est partie & premier qu'elle: mais si on le considere au regard de l'indiuision qu'il signifie en sa raison formelle, il est posterieur à la multitude qui enclost la diuision: car la diuision est apprehẽdee par l'entendement au troisiesme lieu, & l'indiuision au quatriesme, (comme nous auons dit parlant de l'ordre des transcendants,) & semblablement la multitude comme multitude, c'est à dire entant que constituee d'vnitez est posterieure à l'vn, & à raison de la diuision qu'elle enclost, elle est premiere que l'vn.

De la mesure.

CHAPITRE XII.

Παρὰ γὰρ τὸ μετροῦν οὐδὲν ἄλλο παρεμφαίνεται τὸ μετρούμενον, ἀλλ' ἢ πλείω μέτρα, τὸ ὅλον.

Πλῆθος μὲν οὖν ποσόν τι, ἂν ἀριθμητὸν ᾖ· μέγεθος δὲ, ἂν μετρητὸν ᾖ.

Μάλιστα δὲ τὸ μέτρον εἶναι πρῶτον ἑκάστου γένους καὶ κυριώτατα τοῦ ποσοῦ· ἐντεῦθεν γὰρ καὶ ἐπὶ τὰ ἄλλα ἐλήλυθε· μέτρον γάρ ἐστιν ᾧ τὸ ποσὸν γιγνώσκεται.

Arist. l. 4. phys. c. 20. t. 133. Præter id quod metitur, nihil aliud esse videtur totum illud quod mensura definitur quàm plures mensuræ.

L. 5. metap. c. 13. t. 18. Multitudo quidem quantum est quoddam, si numerari possit: magnitudo autem, si sub mensuram caderet.

L. 9. metap. c. 1. t. 2. Maximè autem mensuram esse cuiusque generis primũ & maximè propriè quantitatis: hinc etenim ad alia aduenit. Mensuram enim id est, quo quantum cognoscitur.

PVIS que nous auons dit que la mesure est la proprieté de l'vn de quantité, nous ne passerons pas plus outre sans en traicter; ioinct qu'il conuient à tout estant reel excepté Dieu de pouuoir estre mesuré en quelque sorte. La mesure des choses, c'est ce qui nous faict connoistre leur quantité, c'est à dire combien il y a de certaines vnitez en elles:

& mesurer c'est vne action de l'entendemẽt qui remarque les vnitez de la chose mesurable, en redoublant l'vn autant de fois qu'il y est contenu ; & nous sçauons combien il y a d'vns en les nombrant; & nous les nombrons en les mesurant par l'vn redoublé autant de fois qu'il est en la chose: tellement que mesurer & nombrer c'est vne mesme action de l'entendement, auquel seul il appartient de nombrer & mesurer: laquelle action faict connoistre combien quelque tout contient d'vnitez : car remarquant & redoublant les vnitez de la chose il la mesure , & en ce que les remarquant & redoublant il les assemble par ordre, il les nombre. Mais si les vnitez que l'entendement assemble sont de choses actuellement diuisees en vnitez,& separees reellement les vnes d'auec les autres, il est dit nombrer seulement & non mesurer proprement , dautant qu'il n'est pas besoin qu'il marque les vnitez, puisque les choses sont actuellement vnes & diuisees les vnes d'auec les autres, & partant desia remarquees: & ainsi mesurer proprement, c'est pour les magnitudes ou choses continuës faittes discontinuës, par la consideration de l'ame seulement: & nombrer c'est assembler les vnitez de plusieurs choses vnes par cette diuision de l'ame seulement , ou actuellement vnes & discontinuës en la nature : tellement que la chose continuë mesuree est vne reellement,& ses parties sont diuisees & separees rationellement seulement; & à l'opposite la chose discontinuë est vne rationellement seulement : & les vns des vnitez desquelles elle est constituee , sont reellemẽt & actuellement separez en nature : comme pour exemple, en considerant combien il y a de coudees en vne piece de bois ie la mesure, & nombre les coudees par vne seule & mesme action de l'entendement, laquelle s'appelle mesurer, parce que la piece de bois est continuë, & n'est pas actuellement diuisee ou separee en autant de pieces d'vne coudee qu'elle en contient en soy : mais si les pieces de bois estoient actuellement separees les vnes des autres, ce seroit les nombrer simplement & non les mesurer, selon la façon receuë de parler.

La mesure des choses materielles estẽdues s'appelle mesure d'estendue , entant qu'elles se mesurent selon la longueur, la largeur, & la profondeur (qui sont toutes les estendues du corps) en comparant & appliquant vne certaine mesure dont la quantité est connue à la chose qu'on veut mesurer de qui la quantité n'est pas connue : comme pour exemple, vne toise a quelque plan pour mesurer combien elle y est contenuë de fois. Mais si c'est quelque masse ou quelque autre chose continuë ou discontinuë qu'on mesure pour connoistre la quantité de sa matiere, sans auoir égard à ses dimensions , cette façon de mesurer s'appelle peser les choses: laquelle procede en comparans leur pesanteur auec vne autre certaine chose pesante connue, qui est leur mesure pour ce regard , laquelle doit estre de poids égal à celle qu'elle mesure: en quoy elle differe des autres mesures des choses continues, lesquelles mesurant par le redoublement de leur application à la chose mesurable, elles n'ont pas besoin de leur estre egalles.

Ἐντεῦθεν δὲ καὶ ἐν τοῖς ἄλλοις λέγεται μέτρον, ᾧ πρώτῳ ἕκαστον γνώσκεται, καὶ τὸ μέτρον ἑκάστου, ἓν, ἐν μήκει, ἐν πλάτει, ἐν βάθει, ἐν βάρει, ἐν τάχει.

Arist. l. 9. metap. c. 1. Hinc autem & in aliis id dicitur mensura, quo primo vnumquodque cognoscitur, & cuius mensura vnum est in longitudine, in latitudine, in profunditate, in grauitate, in celeritate.

L'vn qui est, comme nous auons dit, ce qui faict connoistre la quantité des choses, & est leur mesure, a diuers noms selon qu'il mesure leur quantité diuersement consideree : car pour le regard de la longueur, largeur, & profondeur de la continuë , on l'appelle pied, coudee, aulne, & semblables. Il porte le nom de poids quand c'est pour cõnoistre la quantité de la matiere sans auoir égard à ses dimensions. Mais selon la pesanteur, & pour la vitesse , c'est le temps. Et quand c'est pour venir à la connoissance de la quantité discrette, nous luy laissons le nom d'vn simplement, & ainsi des autres semblables.

Μέτρον δὲ, τὸ πεπερασμένον.

Ἐν πᾶσι δὴ τούτοις μέτρον καὶ ἀρχὴ ἕν τι καὶ ἀδιαίρετον· ἐπεὶ καὶ ἐν ταῖς γραμμαῖς χρῶνται ὡς ἀτόμῳ τῇ ποδιαίᾳ. πανταχοῦ γὰρ τὸ μέτρον ἕν τι ζητοῦσι καὶ ἀδιαίρετον· τοῦτο δὲ τὸ ἁπλοῦν, ἢ τῷ ποιῷ, ἢ τῷ ποσῷ· ὅπου μὲν οὖν δοκεῖ μὴ εἶναι ἀφελεῖν ἢ προσθεῖναι, τοῦτο ἀ-

Arist. l. 5. phy. c. 5. t. 24. Quod verò est terminatum, est mensura.

L. 9. metap. c. 1. t. 1. In his itaque omnibus, mensura & principium vnum quiddã, et indiuisibile est. Nam & in lineis vtuntur pedali, tanquã indiuisibili: vbique etenim mensuram, vnum quiddam & indiuisibile quærunt. Hoc autem simplex aut quali, aut quanto. Vbi itaque videtur non esse, aut auferendum,

κριβὲς

ἀκριβὲς τὸ μέτρον· διὸ τὸ τοῦ ἀριθμοῦ ἀκριβέστατον· τὴν γὰρ μονάδα τιθέασι πάντῃ ἀδιαίρετον· ἐν δὲ τοῖς ἄλλοις μιμοῦνται τὸ τοιοῦτον· ἀπὸ γὰρ σταδίου, καὶ ταλάντου, καὶ ἀεὶ τοῦ μείζονος, λάθοι ἂν προστεθέν τι καὶ ἀφαιρεθὲν μᾶλλον, ἢ ἀπὸ τοῦ ἐλάττονος· ὥστε ἀφ᾽ οὗ πρώτου κατὰ τὴν αἴσθησιν μὴ ἐνδέχεται, τοῦτο πάντες ποιοῦνται μέτρον, καὶ ὑγρῶν καὶ ξηρῶν, καὶ βάρους καὶ μεγέθους· καὶ τότε οἴονται εἰδέναι τὸ ποσόν, ὅταν εἰδῶσι διὰ τούτου τοῦ μέτρου· καὶ δὴ καὶ κίνησιν τῇ ἁπλῇ κινήσει καὶ τῇ ταχίστῃ. ὀλιγοστὸν γὰρ αὕτη ἔχει χρόνον· διὸ ἐν τῇ ἀστρολογίᾳ τὸ τοιοῦτον ἕν, ἀρχὴ καὶ μέτρον (τὴν κίνησιν γὰρ ὁμαλὴν ὑποτίθενται, καὶ ταχίστην τὴν τοῦ οὐρανοῦ, πρὸς ἣν κρίνουσι τὰς ἄλλας.&c.) ἀεὶ δὲ συγγενὲς τὸ μέτρον. μεγεθῶν μὲν γὰρ μέγεθος, καὶ καθ᾽ ἕκαστον, μήκους μῆκος, πλάτους πλάτος, φωνῶν φωνὴ, βάρους βάρος, μονάδων μονάς.

aut addendum, illa certa mensura est. Quare numeri certissima est: vnitatem etenim ponunt, quæ omninò indiuisibilis est: in cæteris verò imitantur huiuscemodi. Ex stadio namque & talento, ac semper à maiore, magis profectò latebit, & additum aliquid, & demptum, quàm ex minore. Quare à quo primo secundũ sensum non contingit, hoc omnes mensuram & humidorum & siccorũ, & grauis & leuis faciunt: & tunc putant cognoscere quantum: cùm per hanc mensuram sciant, ac etiam motum simplici & velocissimo motu: minimum enim tempus, hic habet. Quapropter in Astrologia tale vnum, principium & mensura est. Motum enim æqualem, & velocissimum cæli supponunt: ad quem cæteros iudicant.&c. Semper autem mensura congenea est. Magnitudinum namque magnitudo, & secundùm vnumquodque, longitudinis longitudo, latitudinis latitudo, vocum vox, grauitas grauitatis, vnitas vnitatum.

Toute mesure doit auoir trois conditions; à sçauoir premierement, qu'elle soit indiuise, c'est à dire, fixe & arrestee certainement: car on ne sçauroit estre certain par vne chose incertaine & variable; ainsi que d'vn principe contingent on ne sçauroit estre conduit à la connoissance d'vne conclusion necessaire: à cause de quoy toutes dimensions doiuent estre mesurees par vne ligne droitte qui est certaine, & non par vne courbe qui peut estre d'infinies façons diuerses, qui la rendent incertaine. La seconde condition requise à la mesure, c'est qu'elle soit de mesme nature ou espece que la chose mesuree: comme pour exemple, si on veut mesurer vne chose selon sa quantité d'estandue: il faut que la mesure soit quantité d'estendue: si selon sa perfection de substance, substance: si selon sa qualité, qualité: & ainsi des autres. Il faut en troisiesme lieu que la mesure soit la plus simple ou petite au genre des choses dont elle est mesure; afin qu'elle ne soit point mesuree par vne autre qui soit premiere mesure qu'elle. Or ces conditions ne conuiennent premierement & essentiellement qu'à l'vn: car de sa nature il est indiuis & le plus petit au gẽre de la quantité; puis que tout nombre ne se resould que iusqu'à vn, où on s'arreste sans pouuoir passer outre; estant tel de sa nature qu'on ne le sçauroit diminuer ny y adiouster, luy demeurant vn. Et dauantage l'vn est seul qui merite estre dit absolument le moindre: parce qu'encores que le poinct soit indiuisible ainsi que l'vn, il n'est pas separé de la situatiõ comme luy. Et en quatriesme lieu, il est du predicament de la quantité par reduction. Donques l'vn est premierement & essentiellement mesure; car combien que nous connoissions quelquesfois le nombre par vn autre nombre en le redoublant: comme pour exemple, quatre par les deux redouble, toutesfois la derniere mesure conuient premierement à l'vn & aux autres choses, entant qu'elles sont considerees comme vn, ou de soy, ou selon l'institution des hommes. Car quand vne proprieté conuient à quelque chose premierement & par soy, si elle conuient à vn autre, c'est entant que cette autre chose a la nature de la premiere: comme pour exemple, Socrates est capable de rire, parce qu'il est homme, à qui la proprieté d'estre capable de rire conuient. Donques on peut dire qu'en tout genre la mesure est ce qui est vn; c'est à dire indiuisible, pour le moins selon linstitution des hommes: comme pour exemple, au genre des choses pesantes vn grain ou quelque chose de moindre s'il y en a: aux longitudes vn pouce ou vn grain d'orge, qui est encores plus petit: en celuy de la duree des choses la reuolution ou mouuement du premier ciel qu'il faict en vingt quatre heures, ou quelqu'vne de ses parties: car à cause qu'il surpasse tous mouuements d'vne extreme vitesse, il a la raison de ce qui est tres-petit: & à cause de son vniformité, celle d'indiuis & de tres certain: & ainsi l'vn est le principe de mesurer, de peser, & de nombrer, portant le nom de mesure, d'vn, & de poids.

Vne chose ne peut mesurer elle mesme sa quantité quelle que ce soit, si ce n'est par vne certaine partie de son tout, de laquelle la mesure soit connuë; dautant qu'il faut qu'il y ait distinction reelle entre la mesure & la chose qu'elle mesure: autrement si vn tout se mesuroit par luy mesme, ce qu'il contient, nous seroit aussi tost connu comme nous connoissons ce tout, dautant que la mesure des choses nous doit estre connuë, autrement

nous ne pourrions mesurer par elle. Donques quand ie connois l'vn qui est partie de tout nombre, ie puis sçauoir par luy la quantité de quelque multitude que ce soit, en nombrãt combien de fois cette partie est contenuë au tout: & si d'vne estendue en longueur, largeur, ou profondeur ie connois vne partie comme vne toise, vne coudee, vn pied, ou semblable, ie puis mesurer toute cette quantité par vne telle partie, en la redoublant autant de fois qu'elle y est contenuë; & connoistre par ce moyen combien elle a de toises, de coudees, ou de pieds.

Nous ne sçaurions mesurer la duree des choses successiues telles qu'est le mouuement & le temps, ny de celles qui ne le sont pas, comme d'vn cheual, de l'or, d'vne pierre, & semblables, que par le moyen d'vne duree successiue qui soit de pareille ou de plus grande duree que celle qu'elle mesure. Premierement parce qu'il faut que la duree d'vne telleme sure puisse estre imaginee se coestendre en certaine maniere par quelque proportion à celle de la chose qu'elle mesure, ce qui n'est pas és choses permanentes; car leur estre demeure en vn estat sans s'estendre. Et secondement parce qu'il faut que cette mesure ait de certaines diuersitez ou differences remarquables és parties de sa duree les vnes apres les autres, par lesquelles nous puissions remarquer selon vne certaine proportion, celle des autres choses qu'elle mesure: ce qui ne peut estre en la permanente; car tout leur estre se comprend en vn instant sans diuersité. A cause dequoy le mouuement du firmament encores qu'il soit successif & ait toutes les autres conditions requises à la mesure de la duree des choses, ne pourroit les mesurer ny soy mesme, si les estoilles qui y sont attachees ne nous donnoiẽt le moyen de faire quelque distinction des parties de son mouuement, pour mesurer par elles sa duree, & celle des autres choses. De sorte que si le soleil qui est le plus visible de tous les astres, se mouuoit en roulãt dessus nostre teste à plomb, sans faire sa reuolution en dauantage d'espace que ce que son corps en occupe, comme faict la rouë du potier, nous ne pourrions connoistre par luy ny la duree de son estre, ny de son mouuement, ny celle d'aucune autre chose permanente ou successiue: parce que nous ne pourrions faire aucune distinction des parties de son mouuement en luy, ny au regard des autres parties de l'vniuers, pour fonder vne relation de mesure à la chose à mesurer. Cela peut estre esprouué en mettãt vn essieu à trauers vn globe, si egal en sa figure & semblable en toutes ses parties, qu'il n'y ait nulle distinction, & le faisant tourner: car il sera impossible de mesurer par son mouuement, ny sa duree, ny celle d'aucune autre chose, ny seulement connoistre par la veuë s'il se meut, comme on pourra faire si on marque ses parties, en sorte que par leur tour & retour on puisse voir ses reuolutions, & les compter. Mais par le moyen d'vne partie de quelque mouuement que ce soit qui nous est connue & par son redoublement, nous pouuons mesurer la duree de quelque chose finie que ce soit permanente ou successiue, sans qu'il y ait d'autre moyen de la connoistre, comme l'experience nous l'apprend. Entre toutes les choses successiues la partie la plus propre à mesurer la duree des choses, & qui est commune à toutes nations, c'est le mouuement du firmament, du Soleil, & de la Lune; parce que ce sont choses fort certaines, sensibles, & à la veuë d'vn chacun.

Καὶ τὴν ἐπιστήμην μέτρον τῶν πραγμάτων λέγομεν, καὶ τὴν αἴσθησιν διὰ τὸ αὐτὸ, ὅτι γνωρίζομέν τι αὐταῖς· ἐπεὶ μετροῦνται μᾶλλον, ἢ μετροῦσιν· ἀλλὰ συμβαίνει ἡμῖν, ὥσπερ ἂν εἰ ἄλλου ἡμᾶς μετροῦντος, ἐγνωρίσαμεν πηλίκοι ἐσμὲν, τῷ τὸν πῆχυν ἐπὶ τοσοῦτον ἡμῖν ἐπιβάλλειν. Πρωταγόρας δ' ἄνθρωπόν φησι πάντων εἶναι μέτρον, ὥσπερ ἂν εἰ τὸν ἐπιστήμονα εἰπὼν, ἢ τὸν αἰσθανόμενον· τούτους δ', ὅτι ἔχουσιν, ὁ μὲν αἴσθησιν, ὁ δ' ἐπιστήμην, ἅ φαμεν εἶναι μέτρα τῶν ὑποκειμένων· οὐδὲν δὴ λέγοντες περιττὸν φαίνονταί τι λέγειν.

Arist. l. 9. metap. c. 1. t. 1. Scientiam quoque & sensum, mensuram rerum dicimus esse, propterea quia per ea aliquid cognoscimus. Atqui mensurantur magis quàm mensurent. Sed accidit nobis, ac si alio nos mensurante cognosceremus quantinam sumus, eóque toties nobis cubitalis mensura admota est. Protagoras autem hominem ait mensuram esse cunctorum perinde ac si scientem, aut sentientem diceret. Istos autem, quia habent, ille quidem scientiam, hic verò sensum, quæ dicimus obiectorum mensuras esse: nihil itaque dicentes, superfluum aliquid dicere videntur.

On transporte aussi la mesure à signifier cela par quoy la nature d'vne chose nous est manifeste, qui est cause que nous tenons que la science est la mesure de la chose sceuë, & le sens la mesure de la chose connue par le sens. Mais entre les sciences, la pratique est plus vrayement mesure de la chose: car parce que la chose se faict selon vne telle science, elle

en

en dépend : à cauſe dequoy elle doit correſpondre à la ſcience, laquelle par ce moyen eſt ſa meſure : comme pour exemple, le gouuernement dépend de la ſcience de gouuerner du politique, & y doit correſpondre : & tout de meſme le buffet de l'art du menuiſier : mais tout au contraire, la ſcience contemplatiue dépend de la choſe ſceuë, & s'y doit conformer : pour exemple, la Phyſique dépend des choſes naturelles, & les doit repreſenter, & non les choſes la ſcience de laquelle elles ſont cauſes. C'eſt pourquoy l'opiniõ de Protagoras, qui diſoit que l'homme eſt la meſure de toutes choſes à cauſe de ſa ſcience & de ſon ſens, n'eſt pas vraye, ſinon en ce qui dépend de luy pour le regard de la ſcience pratique : & toutesfois il croiroit cela eſtre vray vniuerſellement, penſant que la verité des choſes conſiſtaſt & dépendiſt du ſens & de l'opinion des hõmes : ce qui eſt faux.

De la meſure de perfection des choſes.

CHAPITRE XIII

Τὸ γὰρ πρῶτον μέτρον ἑκάστου γένους ἀρχή· ᾧ γὰρ πρώτῳ γνωρίζομεν, τοῦτο πρῶτον μέτρον ἑκάστου γένους.

Ὅτι μὲν οὖν τὸ ἑνὶ εἶναι, μάλιστά ἐστι κατὰ τὸ ὄνομα ὃ ἀφορίζουσι, μέτρον τι καὶ κυριώτατον τοῦ ποσοῦ, εἶτα τοῦ ποιοῦ, φανερόν.

Ariſt. l. 5. metaph. c. 6 t. 8. Prima enim cuiuſque generis menſura, principium eſt : quod enim primo cõgnoſcimus, id prima menſura eſt cuiuſque generis.

L. 9. c. 1. t. 2. Quod itaque vni eſſe (maxime ſecundùm nomen quod determinant) menſura quadam eſt, maximè propriè quantitatis, deinde qualitatis, manifeſtum eſt.

AINSI qu'il y a quantité de vertu ou de perfection, on donne auſſi vne meſure de perfection & de vertu. La meſure tranſcendante de perfection de toutes les choſes contenuës en toute la latitude de l'eſtant, c'eſt le premier en entité & perfection : à ſçauoir Dieu, qui eſt le premier acte, le premier efficient, la premiere fin, la premiere vnité, & premiere cauſe de toute entité, de verité, & de perfection. On connoiſt que Dieu eſt la meſure de la perfection des choſes en ce que ſelon qu'elles s'approchent ou reculent de ſa perfection plus ou moins, on connoiſt qu'elle eſt la lueur : car tout ce qu'elles ont de perfection, d'eſtre, & d'eſſence dépend de là. Quelques vns ont voulu dire à cauſe que Dieu eſt de vertu infinie, que toutes les creatures ſont également diſtantes de luy ; parce que de l'infiny au finy, il n'y a aucune proportion. Mais cela n'empeſche pas qu'il ne puiſſe eſtre la meſure de toutes : car combien que la perfection de Dieu conſiderée en ſoy, ſoit formellement infinie, toutesfois ſelon qu'il eſt imitable, & peut eſtre participé des creatures, elle n'eſt pas infinie ſoubs telle raiſon ; parce qu'il n'y a aucune creature qui puiſſe participer la perfection infinie, ſoubs la raiſon qu'elle eſt infinie. C'eſt pourquoy ſainct Auguſtin dit que l'homme eſt creé d'vne nature, & le cheual d'vne autre : & ainſi Dieu peut eſtre la meſure de tout, ſelon qu'on s'approche, ou qu'on s'eſlongne de luy : parce que toutes choſes n'imitent pas, & ne participent pas à la diuine perfection en vn degré égal. Donques Dieu eſt la meſure de la perfection des choſes, laquelle n'eſt pas ſeulement la cauſe de la connoiſſance de leur perfection ; mais auſſi de leur eſtre, & de leur bonté & vertu.

Ὡς ὄντος τινὸς πρώτου, καὶ ἀρχῆς ἐν ἑκάστῳ γένει. &c.

Ariſt. l. 5. metaph. c. 11. t. 16. Quòd cum primùm aliquid ſit, & principium in vnoquoque genere. &c.

LA meſure de la perfection de chaque genre des choſes, c'eſt ce qui eſt le plus parfaict en vn tel genre ; à ſçauoir ſa plus noble eſpece. De ces eſpeces qui ſont ainſi les meſures de ce qui eſt contenu ſoubs leur genre, il y en a qui ne ſont pas ſeulement meſures, mais auſſi cauſes de l'eſtre & de la connoiſſance de toutes les choſes de leur genre : parce que cela entre tous eſt cauſe de l'eſtre és choſes dequoy elles reçoiuẽt quelque choſe qui leur conuient ſelõ leur nature ; comme pour exemple, la froideur de l'eau qui eſt tres-froide, ou le premier froid, eſt cauſe de la froideur qui eſt és choſes elementaires qui la participent. Or ce qui eſt cauſe de l'eſtre, eſt cauſe de la connoiſſance : car vne choſe n'eſt connue que par ce qu'elle eſt, puis que la verité dépend de ſon eſtre ; (ce qu'il faut entendre de la connoiſſance, quand on la recherche par les cauſes : car quand c'eſt par les effects, les principes de l'eſtre de la choſe, & ceux de la connoiſſance qu'on

en acquiert, different reellement les vns d'auec les autres.) Et quelques autres de ces mesures ne sont pas necessairement causes de l'estre de toutes les especes de leur genre; mais seulement de la connoissance de leur perfection, selon qu'elles s'approchent plus ou moins de sa nature; comme pour exemple, la blancheur au genre des couleurs, c'est la mesure prochaine de toutes les especes des couleurs; dautant qu'elle participe plus de la lumiere que les autres, qui est comme le formel ou parfaict en la couleur: mais elle n'est pas cause de leur estre. Semblablement au genre des animaux, l'homme est la mesure de tous les autres qui y sont contenus: parce que selon qu'ils approchent plus ou moins de sa nature, ils sont en plus haut ou en plus bas degré de perfection, à cause que l'homme est le plus parfaict de tous les animaux: & au genre des mouuements celuy du premier mobile est la mesure de leur perfection, entant qu'il est le mouuement du plus noble corps & tres-certain, parce qu'il est simple & vniforme. Les Medecins disent que le corps temperé est la mesure de tous les autres. Et Galien, qu'il est comme vne statuë de Polyclete, à laquelle on peut comparer les autres pour leur perfection, selon qu'elles s'en approchent ou qu'elles s'en eslongnent.

Comment l'oraison est quantité discontinuë.

CHAPITRE XIIII.

Ὅτι μὲν γὰρ ἐστι ποσὸν ὁ λόγος φανερόν· καταμετρεῖται γὰρ συλλαβῇ βραχείᾳ καὶ μακρᾷ· λέγω δὲ τὸν μετὰ φωνῆς λόγον γινόμενον. &c.

Arist. categor. c.6. Sermonem esse quantum, perspicuum est: quoniam eum metimur syllaba breui & longa: sermonem inquam voce prolatum. &c.

POVR venir à l'autre membre de diuision de la quantité discrette; à sçauoir l'oraison, elle est tenuë pour quantité, parce qu'elle est mesuree par ses propres parties: à sçauoir, par ses syllabes longues & breues: & on dit que sa quantité est discrette à cause que toutes ses syllabes ne s'assemblent point en aucun terme commun, ce qu'ils entendent de l'oraison proferee. Mais pour mon regard, ie ne puis comprendre que l'oraison soit quantité, ny discrette, si on ne la considere comme vn nombre ou multitude de syllabes & de termes proferez ou escrits, dont elle consiste; attendu qu'en ce cas elle auroit quantité, & seroit au predicament des choses quantitatiues discrettes, comme les nombres ou la multitude des autres choses: car autrement ie ne sçay comment on pourroit trouuer qu'elle soit quantité: attendu que l'oraison escrite est materiellement substance; & en ce qu'elle est significatiue elle est formellement relation. Et pour le regard de celle qu'on prononce, si on la prend formellement, c'est la signification mesme qui est relation; si materiellement, ce sont plusieurs voix; & la voix est le son qui se faict en l'air du heurt de la langue, du palais, des dents, & autres parties qui y seruent; & le son vne certaine qualité produite en l'air par l'entre-heurt ou mutuel choquement de deux corps, lequel on pose au predicament de la qualité: comme nous le dirons cy apres. On pourroit bien considerer l'oraison prononcee selon la duree de ses syllabes: mais si on ne les assembloit ce seroit la quantité de chaque syllabe & non de l'oraison; & si on les assemble pour faire les paroles & l'oraison, il se fera vn nombre de cet assemblement, comme il se feroit de plusieurs choses continuës reellement & actuellement separees l'vne de l'autre.

Conuenance & difference de la quantité continuë & discontinuë.

CHAPITRE XV.

LA quantité continuë ne conuient auec la discontinuë qu'en ce qu'elles sont diuisibles en parties, & mesurables par leurs parties: & elles different en ce que la quantité continuë est diuisible en parties tousiours diuisibles: comme pour exemple, en quelque partie que ce soit qu'on diuise vne ligne, chacune desdites parties pourra tousiours estre encores diuisee en d'autres parties: & la quantité discontinuë se diuise en parties indiuisibles, entant qu'elles sont ses parties: car chacune de ses parties est vnité laquelle ne se peut

se peut diuiser sans se perdre, & le nombre qui en est composé; attendu que toute adition ou substraction d'vn nombre le varie, en faisant resulter vn autre nombre plus grand ou moindre. Elles different encores, en ce que la quantité continuë a vne certaine position de ses parties entr'elles, & la discrette n'en a point; car elle n'est situee en aucune chose; mais seulement ses parties ont vn certain ordre entr'elles; ainsi les parties d'vne ligne, la superficie, & la profondeur sont situees és corps où elles sont: mais les parties du nombre, ny tout le nombre formellement pris, n'est qu'obiectiuement en l'ame. Ce qui ne se doit entendre que pour la vraye & propre quantité continuë.

De ce qui est propre à la quantité.

CHAPITRE XVI.

Ὑπάρχει δὲ ταῖς οὐσίαις καὶ τὸ μηδὲν αὐταῖς ἐναντίον εἶναι. &c. οὐκ ἴδιον δὲ τῆς οὐσίας τοῦτό ἐστι, ἀλλὰ καὶ ἐπ' ἄλλων πολλῶν, οἷον ἐπὶ τοῦ ποσοῦ· τῷ γὰρ δίπηχει οὐδὲν ἐστιν ἐναντίον. &c. τῶν δὲ ἀφωρισμένων ποσῶν οὐδὲν ἐστιν ἐναντίον οὐδενί.

Arist. categor. c. 5. Hoc quoque substantiis inest, nihil eis contrarium esse. &c. Hoc verò substantiæ proprium non est, sed & in aliis multis reperitur, vt in quanto: nihil enim est contrarium bicubito. &c. Sed definitorum quantorum nulli est quicquam contrarium.

LA quantité a cela de commun auec la substance, & de propre entre tous les accidents de n'auoir point de contraires, & de ne receuoir ny le plus ny le moins entant que quantité: ainsi l'homme n'est pas contraire à cet homme ou à quelque homme; & deux quatre dix, & semblables ne sont pas contraires. Mais l'égalité & l'inegalité conuiennent tres-proprement à la quantité, de sorte que les seules choses qui ont quantité peuuent estre appellees proprement égales & inegales. L'egalité est vne mesme quantité de choses differentes; & les choses égales sont celles dont l'vne n'excede point l'autre. On attribue aussi quelquesfois l'inegalité aux autres choses; mais c'est metaphoriquement. Il semble que l'egalité d'entre deux nombres porte proprement le nom de parité; & leur inegalité d'imparité, & que l'égal & l'inegal se dit plus proprement de la quantité continuë, que de la discontinuë.

De la qualité.

CHAPITRE XVII.

Ποιότητα δὲ λέγω καθ' ἣν ποιοί τινες εἶναι λέγονται.

Τὸ ποιὸν λέγεται ἕνα μὲν τρόπον, ἡ διαφορὰ τῆς οὐσίας· οἷον, ποιόν τι ἄνθρωπος ζῷον, ὅτι δίπουν. &c. ὡς τῆς διαφορᾶς τῆς κατὰ τὴν οὐσίαν ποιότητος οὔσης. &c. σχεδὸν δὴ κατὰ δύο τρόπους λέγοιτ' ἂν τὸ ποιὸν, καὶ τούτων ἕνα κυριώτατον· πρώτη μὲν γὰρ ποιότης ἡ τῆς οὐσίας διαφορά.

Λέγω δὲ τὸ ποιὸν, οὐ τὸ ἐν τῇ οὐσίᾳ καὶ τῇ διαφορᾷ ποιὸν, ἀλλὰ τὸ παθητικὸν, καθὸ λέγεται πάσχειν, ἢ ἀπαθὲς εἶναι.

Arist. categor. c. 8. Qualitatem appello, ex qua aliqui dicuntur esse quales.

L. 5. metap. c. 14. t. 19. Quale vno modo dicitur differentia substantiæ: exempli causa. Quale animal est homo? bipes. &c. Quasi differentia quæ ad substantiã spectat, qualitas sit. &c. Duobus ferè modis quale dici potest; & horum vno potissimo. Prima enim qualitas est differentia substantiæ.

L. 11. c. 10. Qualitatem verò, non eam dico quæ in substantia est (nam & in differentia qualitas est) sed eam quæ patibilis, à qua aliquid pati, aut impatibile esse dicitur.

LA qualité, c'est vn accident absolut selon lequel premierement & par soy les choses sont dittes quelles; c'est à dire que la qualité est cela qui determine d'vne determination accidentelle les choses, & dont elles sont denommees: ainsi l'homme est intellectuel, à cause de son entendement qu'on appelle intellect; l'eau est ditte froide & humide, à cause des qualitez de chaud & de froid: vn cheual est dit blanc, noir, ou de quelqu'autre couleur, selon qu'il en est determiné. Vn tel accident est adjoinct à la substance pour l'accomplissement de sa perfection, tant pour son existance, que pour agir. Aristote diuise la qualité en essentielle & accidentelle. L'essentielle c'est la difference qui est partie de l'essence de la chose qui la constitue auec le genre, & la faict differer des autres choses de differente nature: comme pour exemple, raisonnable est la qualité essentielle

de l'homme, laquelle le constitue auec animal qui est son genre, (car l'homme est animal raisonnable,) & le faict differer de toutes les autres choses: mais vne telle qualité n'est qualité qu'improprement, & n'est iamais accident és substances. Nous n'en dirons pas dauantage: mais retournerons à la qualité-accident, dequoy il est question en ce lieu.

La qualité accident donques a quatre especes subalternes, qui sont la disposition & habitude, la puissance & impuissance naturelles, la qualité passible & la passion, & la forme & la figure, qui est autour de quelque chose: desquelles especes la disposition & habitude, & la puissance & impuissance naturelles sont communes à toutes les choses qui tombent soubs les predicaments; & les deux autres ne conuiennent qu'aux choses corporelles, tant naturelles qu'artificielles.

De la disposition & habitude.

CHAPITRE XVIII.

Εν μὲν οὖν εἶδος ποιότητος, ἕξις καὶ διάθεσις λεγέσθω. &c.

Διαθέσεις δὲ λέγονται, ἅ ἐστιν εὐκίνητα, καὶ ταχὺ μεταβάλλοντα· οἷον θερμότης καὶ ψυχρότης, καὶ νόσος καὶ ὑγεία, καὶ ὅσα ἄλλα τοιαῦτα. &c.

Εἰσὶ δὲ αἱ μὲν ἕξεις, καὶ διαθέσεις· αἱ δὲ διαθέσεις, οὐκ ἐξ ἀνάγκης ἕξεις· οἱ μὲν ἕξεις ἔχοντες, καὶ διάκεινταί πως κατ' αὐτάς· οἱ δὲ διακείμενοι, οὐ πάντως καὶ ἕξιν ἔχουσι.

Arist. l. categor. c. 8. Vna igitur species qualitatis, habitus & affectio nuncupatur. &c.

Affectiones verò dicuntur, quæ facilè moueri possunt, & citò mutantur: vt calor & frigus; nec non morbus & sanitas; & cætera eiusmodi. &c.

At verò habitus sunt etiam affectiones: contra verò affectiones non necessariò sunt habitus: nam qui habent habitus, sunt etiam iis aliquo modo affecti: qui verò affecti sunt, non omnino etiam habitum habent.

LA disposition est consideree comme genre, & comme espece. La disposition consideree comme genre, c'est toute qualité par laquelle vn subiect est rendu apte à faire les operations qui luy conuiennent, soit qu'elles soient parfaittes ou imparfaittes: comme pour exemple; la froideur en l'eau, la science naturelle au Medecin, vne legere connoissance de l'art en l'artisan, & semblables. La disposition prise comme espece, c'est toute qualité disposant le subiect à operer imparfaittement; & cette qualité se peut facilement oster ou changer du subiect, lequel n'est rendu capable que d'operer legerement & imparfaittement: comme pour exemple, vne legere connoissance de quelque science aisee à perdre, la chaleur en l'eau, la froideur en l'air, la maladie aisee à guarir, sont qualitez qui se peuuent facilement changer en quelque certain subiect, & en estre ostees. On peut dire aussi qu'vne telle disposition est le commancement de l'habitude.

Διαφέρει δὲ ἕξις διαθέσεως, τῷ χρονιώτερον εἶναι καὶ μονιμώτερον· τοιαῦται δὲ αἵτε ἐπιστῆμαι, καὶ αἱ ἀρεταί.

φανερὸν δὲ ὅτι ταῦτα βούλονται ἕξεις λέγειν, ἅ ἐστι πολυχρονιώτερα καὶ δυσκινητότερα. τοὺς γὰρ τῶν ἐπιστημῶν μὴ πάνυ τι κατέχοντας, ἀλλ' εὐκινήτους ὄντας οὔ φασιν ἕξιν ἔχειν· καί τοι διάκεινταίγέ πως.

Ἕξις λέγεται διάθεσις, καθ' ἣν εὖ ἢ κακῶς διάκειται τὸ διακείμενον, καὶ ἢ καθ' αὑτὸ, ἢ πρὸς ἄλλο· οἷον ἡ ὑγεία ἕξις τις, διάθεσις γάρ ἐστι τοιαύτη.

Arist. categor. c. 8. Habitus ab affectione differt, quia est res diuturnior & permanentior: cuiusmodi sunt scientiæ & virtutes. &c.

Perspicuum autem est hæc debere habitus vocari, quæ sunt diuturniora, & difficiliùs amouentur: nam qui scientiarum dogmata non admodum tenent, sed facilè dimoueri possunt, eos non aiunt habere habitũ, quamquam affecti sunt aliquo modo.

L. 5. metaph. c. 20. t. 25. Dicitur habitus dispositio, qua id quod afficitur, bene aut male afficitur; idque aut per seipsum, aut ad aliud: quo pacto sanitas est quidam habitus: est enim talis dispositio.

L'habitude, c'est vne qualité enracinee au subiect, difficile à en estre ostee: & generalement toute forme accidentelle qui confere & ayde à quelque chose à faire ses operations, luy donnant vne promptitude & facilité d'operer, est habitude: & parce que l'operation suit l'estre, on estend la signification d'habitude aux qualitez qui disposent bien ou mal les choses en leur estre: & à cause de cela on nomme la santé habitude, & les naturelles dispositions du corps, desquelles il prouient à ses membres & parties de

bien ou mal faire leurs functions, bonne ou mauuaise habitude du corps : combien que la santé ne soit qu'improprement habitude, à cause qu'elle n'est pas ferme ny stable, & qu'elle consiste en vn certain temperament d'humeurs, lequel ressent plus la relation que la qualité. Mais proprement l'habitude conuient aux qualitez qui sont acquises en l'ame humaine par plusieurs actes reïterez, & par exercice : comme les sciences, les vertus morales, & les arts, lesquelles on appelle dispositions quand elles sont legerement emprai̇ntes, & habitudes quand elles adherent & sont enracinees profondement. Selon le premier sens que nous auons pris la disposition, elle est genre de la disposition & de l'habitude; parce que l'habitude dispose aussi le subiect comme noûs l'allons dire. Au second sens la disposition est espece de qualité distincte d'auec l'habitude; comme le parfaict est distingué d'auec l'imparfaict : & ainsi la disposition est genre & espece; dont la raison est que selon la doctrine d'Aristote, quand deux especes sont soubs vn genre nommé, dont l'vne a vn propre nom, & l'autre par la pauureté des termes demeure sans estre nommee, celle qui n'a point de nom emprunte celuy du genre. Il arriue aussi quelquesfois que la disposition & l'habitude semblent estre de mesme genre, & mesmes de nombre, ne differant que selon le plus & le moins. Mais quand ce sont dispositions qui ne peuuent deuenir habitudes, alors elles different essentiellement. Le terme, habitude, se prend aussi quelquesfois pour celuy de relation, mais c'est fort improprement.

Les dispositions precedent les habitudes, attendu que le subiect a premierement la disposition par laquelle il paruient à l'habitude & sans laquelle il n'y paruiendroit iamais, combien que cela ne soit pas necessaire : mais l'habitude ne precede pas la disposition, veu que l'habitude se faict de dispositions; comme tout cela se peut connoistre en l'acquisition que les hommes font des vertus, sciences, & arts.

De la puissance ou impuissance naturelle.

CHAPITRE XIX.

Ἕτερον δὲ γένος ποιότητος, καθ' ὃ πυκτικοὺς, ἢ δρομικοὺς, ἢ ὑγιεινοὺς, ἢ νοσώδεις λέγομεν· καὶ ἁπλῶς ὅσα κατὰ δύναμιν φυσικὴν, ἢ ἀδυναμίαν λέγεται· οὐ γὰρ τῷ διακεῖσθαί πως ἕκαστον τῶν τοιούτων λέγεται· ἀλλὰ τῷ δύναμιν ἔχειν φυσικὴν, ἢ ἀδυναμίαν.

Ὑγιεινοὶ δὲ λέγονται, τῷ δύναμιν ἔχειν φυσικὴν τοῦ μηδὲν πάσχειν ὑπὸ τῶν τυχόντων ῥᾳδίως· νοσώδεις δὲ, τῷ ἀδυναμίαν ἔχειν φυσικὴν τοῦ μηδὲν πάσχειν ῥᾳδίως ὑπὸ τῶν τυχόντων· ὁμοίως δὲ τούτοις καὶ τὸ σκληρὸν, καὶ τὸ μαλακὸν ἔχει· τὸ μὲν γὰρ σκληρὸν λέγεται, τῷ δύναμιν ἔχειν τοῦ μὴ ῥᾳδίως διαιρεῖσθαι· τὸ δὲ μαλακὸν, τῷ ἀδυναμίαν ἔχειν τοῦ αὐτοῦ τούτου.

Arist. Categor. c. 8. Alterum genus qualitatis est, ex quo ad pugilatum cursumve aptos, aut ad sanitatem morbumve procliues esse dicimus, & omninò quæcumque secundum naturalem vim aut imbecillitatem dicuntur: non enim singula hæc dicuntur, quia sint aliquo modo affecta: sed quia naturalem vim, aut imbecillitatem habent.

Valentes autem seu salubri corpore dicuntur, quia naturalem vim habent, ne quid facilè à quibuslibet patiantur. Valetudinarij verò, quia naturalem imbecillitatem habent, ne quid facilè à quibuslibet patiantur. His similia sunt durum & molle : durum enim dicitur, quia naturalem vim habet, ne facile secetur : molle autem, quia ad hoc ipsum imbecillitatem habet.

LA puissance ou faculté naturelle c'est vne certaine qualité propre à son subiect neé auec luy, par laquelle il est puissant de sa nature de faire les operations qui luy conuiennent naturellement, de resister aux choses contraires & nuisibles; & generalement de faire tout ce qui appartient à sa perfection : ainsi l'homme a la puissance d'entendre par son entendement; l'eau de refroidir par sa froideur, & semblables, qui sont puissances naturelles. Les qualitez qui n'ont point d'action; comme la dureté, & semblables, semblent n'estre pas puissances ou facultez naturelles : mais seulement dispositions ou habitudes naturelles.

La puissance ou faculté naturelle est ou du corps ou de l'ame. Celle du corps, c'est comme la santé, la force d'attirer le fer en la calamite. Celle de l'ame, c'est comme les facultez de vegeter, d'appeter, de connoistre, & de cheminer. Soubs la puissance naturelle sont entenduës toutes les aptitudes & inclinations naturelles des choses à operer, ou à paruenir à leur fin; comme la froideur en l'eau, la pesanteur en la terre, la lueur

au soleil & toutes les proprietez des choses, comme la capacité de rire, & de discipline en l'homme.

Ἀδυναμία δέ ἐστι στέρησις δυνάμεως, καὶ τῆς τοιαύτης ἀρχῆς ἄρσις τίς, οἷα εἴρηται, ἢ ὅλως, ἢ τῷ πεφυκότι ἔχειν, ἢ καὶ ὅτε πέφυκεν ἤδη ἔχειν· οὐδὲ γὰρ ὁμοίως ἂν φαῖεν ἀδύνατον εἶναι γεννᾷν παῖδα, καὶ ἄνδρα εὐνοῦχον.

Καὶ ἡ ἀδυναμία, καὶ τὸ ἀδύνατον, καὶ ἡ τοιαύτη δυνάμει ἐναντία, στέρησίς ἐστιν· ὥστε τοῦ αὐτοῦ κατὰ τὸ αὐτὸ πᾶσα δύναμις καὶ ἀδυναμία· ἡ δὲ στέρησις λέγεται πολλαχῶς· καὶ γὰρ τὸ μὴ ἔχον, καὶ τὸ πεφυκὸς, ἂν μὴ ἔχῃ, ὅλως, ἢ ὅτε πέφυκε, καὶ ἢ ὡδὶ, οἷον παντελῶς, ἢ κἂν ὁπωσοῦν· ἐπ' ἐνίων δὲ, ἂν πεφυκότα ἔχειν μὴ ἔχῃ βίᾳ, ἐστερῆσθαι ταῦτα λέγομεν.

Arist. l. 5. metap. c. 12. t. 17. Impotentia verò est potentiæ priuatio, talisque principij quædam detractio, quale dictum est, aut ab eo, quòd aptum est vt habeat, aut etiam quando aptum est, vt iam habeat. Neque enim eodem modo impossibile quis dixerit, puerum generare, quo virum eunuchum.

L. 9. c. 1. Iam impotentia, & impotens, & quæ est tali potentiæ contraria, priuatio est. Itaque eiusdem, & per idem potentia est omnis, & impotentia. Priuatio autem multis modis dicitur. Nam & quod non habet, & quod aptum natura est, si non habeat, aut omninò, aut quando natum est, aut certo quodam modo (veluti omni ex parte) aut vtrumque: in quibusdam verò, si natura sunt apta vt habeant, & vt non habeant, hæc priuata esse dicimus.

L'impuissance est vne imbecilité de resister à quelque chose: ainsi le bois qui ne peut resister à la sye, est dit auoir cette imbecilité. Aristote dit en quelque endroit que l'impuissance est la priuation de la puissance en vn subiect determiné, apte d'auoir cette puissance en la sorte & au temps aduenir qui luy est conuenable, ou qui est desia auenu: cōme pour exemple, le ieune enfant a l'impuissance d'engēdrer: parce qu'il n'a point encores atteint l'aage d'en auoir la puissance, & l'Eunuque au temps present qu'il la deuroit auoir. Mais ie n'estime pas qu'il vueille entendre cela de l'impuissance naturelle dont il s'agist en ce lieu: car si elle estoit priuation, de la sorte qu'elle est en l'Eunuque de la faculté d'engendrer, elle ne seroit qu'vn estant rationel, lequel ne peut estre qualité. Il semble que l'impuissance & la puissance naturelle ne different que selon le plus & le moins parfaict en certaine maniere. Premierement parce qu'en ce lieu la puissance naturelle est ditte celle par laquelle chaque chose agist ou resiste facilement, & l'impuissance difficilement. Or ce facilement & difficilement appartient à vne mesme puissance: car la puissance qu'a l'enfant de faire quelque chose & celle d'vn homme ne different pas d'espece, mais par la seule vigueur & imbecilité: comme il se voit en la faculté dont vn homme sain resiste facilement a la maladie, & en l'imbecilité du maladif, par laquelle il y resiste difficilement; dautant que les facultez ne different que de degrez seulement: à sçauoir de resister ou d'agir plus parfaittement ou imparfaittement: estant certain au reste qu'aucune qualité n'est donnee de soy aux choses pour les rendre imbeciles ou ineptes à quelque ouurage: mais pour donner de la force à agir, si elle est actiue; ou si elle ne l'est pas, de conseruer sa perfection: mais dautant qu'vne telle puissance se trouue quelquesfois imbecile pour l'execution de son acte, ceux qui sont hebetez d'esprit qui ont mauuaise memoire, qui ont vne complexion qui les rend mal sains, & semblables, sont dicts auoir quelque impuissance naturelle, & estre impuissants.

Quant aux qualitez qui disposent le subiect, comme la molesse, la rareté, & autres telles, elles semblent ne deuoir pas estre dittes puissances ny impuissances, ains plustost dispositions: mais pour le regard des qualitez intentionelles qui sont les ressemblances ou especes que les obiects sensibles produisent d'eux, il me semble qu'on les peut mettre au rang des qualitez actiues de la part des obiects, & en celuy des dispositions, de la part des sens, comme nous dirons au liure de l'ame.

L'habitude & la disposition conuiennent auec la puissance naturelle, parce que les vnes & les autres sont principes formels par lesquelles le subiect où elles sont, opere selon qu'il est conuenable: mais elles different en ce que quelque habitude & disposition se peut acquerir, & la puissance naturelle suit tousiours la nature & complexion des choses: comme il se void aux naturelles simples & composees; ou de la simple essence de la chose, comme és substances immaterielles. La disposition est prise quelquesfois comme passiuement: car il y a des dispositions requises de la part de la matiere pour receuoir les impressions des agents: & en cela il semble qu'elle conuiendroit en quelque chose auec l'impuissance naturelle, en ce qu'elle est cause de passion au subiect par son infirmité.

De

De la passion, & de la qualité passible.

CHAPITRE XX.

Τρίτον δὲ γένος ποιότητος, παθητικαὶ ποιότητες καὶ πάθη· ἔστι δὲ τοιαῦτα, οἷον γλυκύτης τε, καὶ πικρότης, καὶ στρυφνότης, καὶ πάντα τούτοις συγγενῆ· ἔτι δὲ καὶ θερμότης καὶ ψυχρότης, &c.

Τῷ δὲ κατὰ τὰς αἰσθήσεις ἑκάστην τῶν εἰρημένων ποιοτήτων πάθους εἶναι ποιητικὴν, παθητικαὶ ποιότητες λέγονται· ἥτε γὰρ γλυκύτης πάθος τι κατὰ τὴν γεῦσιν ἐμποιεῖ, καὶ ἡ θερμότης κατὰ τὴν ἁφήν· ὁμοίως δὲ καὶ αἱ ἄλλαι. Λευκότης δὲ, καὶ μελανία, καὶ αἱ ἄλλαι χροιαὶ, οὐ τὸν αὐτὸν τρόπον τοῖς εἰρημένοις παθητικαὶ ποιότητες λέγονται, ἀλλὰ τῷ αὐτὰς ἀπὸ πάθους γεγονέναι. &c. Αἰσχυνθεὶς γάρ τις, ἐρυθρὸς ἐγένετο· καὶ φοβηθεὶς, ὠχρός· καὶ ἕκαστον τῶν τοιούτων· ὥστε καὶ εἴ τις φύσει τῶν τοιούτων τι παθῶν πέπονθε, τὴν ὁμοίαν χροιὰν εἰκὸς αὐτὸν ἔχειν ἐστίν· ἥτις γὰρ νῦν ἐν τῷ αἰσχυνθῆναι διάθεσις, τῶν περὶ τὸ σῶμα ἐγένετο, καὶ κατὰ φυσικὴν σύστασιν ἡ αὐτὴ γένοιτ' ἂν διάθεσις· ὥστε φύσει καὶ τὴν χροιὰν ὁμοίαν γίνεσθαι. ὅσα μὲν οὖν τῶν τοιούτων συμπτωμάτων ἀπό τινων παθῶν δυσκινήτων καὶ παραμονίμων τὴν ἀρχὴν εἴληφε, παθητικαὶ ποιότητες λέγονται. εἴ τε γὰρ ἐν τῇ κατὰ φύσιν συστάσει ὠχρότης, ἢ μελανία γένηται, ποιότητες λέγονται· ποιοὶ γὰρ κατ' αὐτὰς λεγόμεθα, εἴ τε διὰ νόσον μακρὰν, ἢ διὰ καῦμα, τῷ αὐτῷ συμβέβηκεν ἡ ὠχρότης, ἢ μελανία· καὶ μὴ ῥᾳδίως ἀποκαθίστανται, ἢ καὶ διὰ βίου παραμένουσι. &c. Ὅσα δὲ ἀπὸ ῥᾳδίως διαλυομένων καὶ ταχὺ ἀποκαθισταμένων γίνεται, πάθη λέγεται, ποιότητες δὲ οὔ. οὐ λέγονται ποιοί τινες κατ' αὐτάς· οὔτε γὰρ ὁ ἐρυθριῶν διὰ τὸ αἰσχύνεσθαι, ἐρυθρίας λέγεται· οὔτε ὁ ὠχριῶν διὰ τὸ φοβεῖσθαι, ὠχρίας· ἀλλὰ μᾶλλον πεπονθέναι τι. &c. Ὁμοίως δὲ τούτοις καὶ κατὰ ψυχὴν παθητικαὶ ποιότητες καὶ πάθη λέγονται. ὅσα γὰρ ἐν τῇ γενέσει εὐθὺς ἀπό τινων παθῶν δυσκινήτων γεγένηται, ποιότητες λέγονται· οἷον ἥτε μανικὴ ἔκστασις, καὶ ἡ ὀργὴ, καὶ τὰ τοιαῦτα.

Arist. Categor. c. 8. Tertium genus qualitatis sunt patibiles qualitates & passiones; vt dulcedo, amaror, acerbitas, & quacunque sunt in eodem genere: item calor, frigus. &c.

Verùm quia in sensibus omnes dictæ qualitates sunt passionis effectrices, id circo patibiles qualitates dicuntur: nam dulcedo passione quadam afficit gustum, et calor tactum, & similiter aliæ. Albor verò, et nigror, & cæteri colores, non eodem modo, quo ea quæ dicta sunt, patibiles qualitates dicuntur: sed quia à passionibus producti sunt. &c. Nam pudore affectus, ruber factus est; & pauefactus, pallidus; & cætera eiusmodi: quare si quis natura sit huiusmodi passione affectus, consentaneum est eum simili colore præditum esse: namque nunc, dum pudesieret, affectio circa corpus fiebat, eadem affectio in naturali constitutione fieri potest: adeò vt natura etiam similis color fiat. Quæcumque igitur talia symptomata principium sumpserunt ab aliquibus passionibus quæ non facile amoueri possunt, sed permanent, patibiles qualitates dicuntur. Siue enim in naturali rei constitutione pallor aut nigror fiat, qualitates dicuntur: quales enim ex eis appellamur, siue ob longum morbum, aut æstum, eidem accidit pallor, vel nigror: nec facilè emendantur, aut per totam vitam permanent. &c. Quæcumque vero ab iis fiunt quæ facile dissoluuntur, & citò corriguntur, passiones nominantur, non qualitates: quia quales quidam ab eis non dicuntur: neque enim erubescens quia pudesit, ruber dicitur: nec pallescens quia timet, pallidus: sed potiùs dicitur aliquid passus esse. &c. Similiter etiam in anima patibiles qualitates & passiones dicuntur. Nam quæcumque in ipso ortu statim à quibusdam passionibus, quæ non facile amoueri queunt, affecta sunt, qualitates dicuntur; vt amentia, & ira, & cætera eiusmodi.

ARISTOTE appelle en ce lieu passion vne qualité passant promptement & de peu de duree, qui engendre de la passion au sens, ou qui procede de quelque passion: cõme pour exemple, la douceur au respect du goust, où elle cause de la passion: le froid & le chaud à l'attouchement: & toutes ces couleurs lesquelles n'engendrent aucune passion reelle au sens; mais naissent des passions de l'appetit: comme la palleur qui procede de peur, & la rougeur de honte. La qualité passible c'est vne qualité enracinee en vn subiect dont elle est inseparable, ou tres difficile d'en estre separee, laquelle cause aussi de la passion au sens pendant qu'elle est sentie; ou elle naist d'vne autre passion: comme pour exemple, la douceur est vne qualité passible du miel, & l'amertume du fiel, lesquelles sont inseparables ou tres difficiles à separer, & causant de la passion au goust. La palleur qui naist naturellement en nous, ou qui nous est demeuree de quelque maladie, est aussi qualité passible, parce qu'elle procede d'vne semblable passion que celle qui vient au craintif, de la peur: car l'vn & l'autre a le sang retiré de la face. Et tout de mesme la rougeur que nous auons de nostre naissance, ou qui est arrestee en nous par quelque autre accidẽt, est qualité passible, & procede de la mesme cause que la rougeur du honteux; à sçauoir du

sang monté au visage. Et ainsi les qualitez passibles sont durables en nous, à cause que nous les auons apportees en naissant, ou qu'elles nous sont suruenuës par quelque autre cause qui les faict durer vn long temps : là où la passion ne vient pas en naissant, & s'en va tousiours facilement, & dure fort peu. Les subiects des qualitez qui durent, sont denommez passibles, & non celuy de la passion: car vn qui sera palle ou rouge de sa naissance, ou par quelque autre accident qui rend la palleur ou la rougeur de longue duree, en sera denommé palle ou rouge: là ou les honteux & les craintifs ne portent pas le nom de palles, ny de rouges, parce que leur rougeur & leur palleur sont de peu de duree. La raison de cela est qu'il y a trois conditions requises à la denominatiõ simple qu'aquierent les choses de leurs qualitez : qui sont, premierement que la qualité soit au subiect qu'elle doit denõmer selon quelque degré de perfection; & non pas imparfaitte, (par le defaut dequoy le tiede n'est pas dit chaud simplement à cause que la chaleur n'y est pas parfaittemẽt) secondement que la qualité soit par tout le subiect ou en la plus grande part : comme la noirceur de l'Ethiopien, qui le faict nommer simplement noir, encores qu'il ait les dents blanches :(dequoy il faut excepter les parties qui peuuent donner le nom au tout, comme le nez court, qui dõne le nom de camus; & le dos esleué, de bossu; encores que l'vn & l'autre soit la moindre partie) & tiercement que la qualité soit au subiect par quelque notable espace de temps: voyla pourquoy les passions ne denomment pas les subiects, comme font les qualitez passibles. Toutes qualitez passibles sont au corps ou en l'ame : ainsi la follie & cholere naturelle, ou aduenuë depuis nostre naissance, sont en l'ame: & vne palleur, rougeur, ou noirceur naturelles ou suruenuës, sont au corps.

Les obiects de tous les sens exterieurs tant les commnns que les propres, & leurs especes intentionelles sont cõpris soubs cette troisiesme espece de qualité : & semblablement toutes les affecti ons de l'ame; comme l'amour, la haine, la ioye, la cholere, & semblables: car toutes les affections engendrent de la passiõ au corps. Quelques vns y ont voulu colloquer aussi la lueur, la lumiere, & leurs especes par lesquelles la veuë faict son operation: mais il semble qu'il est plus à propos de les mettre en la premiere espece de qualité ; car la lumiere & ses especes sont dispositions, attendu qu'elles peuuent estre facilement ostees, & la lueur qui est au corps lumineux est habitude.

En somme la passion & la qualité passible sont vne seule espece, & distinguees seulement comme vne qualité de longue duree d'auec vne de peu de duree, qui n'est qu'vne difference accidentaire, & non vne specifique qui puisse changer leur nature.

De la forme & de la figure.

CHAPITRE XXI.

Τέταρτον δὲ γένος ποιότητος, σχῆμά τε καὶ ἡ περὶ ἕκαστον ὑπάρχουσα μορφή· ἔτι δὲ πρὸς τούτοις, εὐθύτης καὶ καμπυλότης, καὶ εἴ τι τούτοις ὅμοιόν ἐστι· καθ' ἕκαστον γὰρ τούτων ποιόν τι λέγεται, &c. Τὸ δὲ μανὸν καὶ τὸ πυκνὸν, καὶ τὸ τραχὺ καὶ τὸ λεῖον, δόξειε μὲν ἂν ποιόν τι σημαίνειν· ἔοικε δὲ ἀλλότρια τὰ τοιαῦτα εἶναι τῆς περὶ τὸ ποιὸν διαιρέσεως· θέσιν γάρ τινα μᾶλλον φαίνεται τῶν μορίων ἑκάτερον δηλοῦν· πυκνὸν μὲν γὰρ τῷ τὰ μόρια συνεγγὺς εἶναι ἀλλήλοις· μανὸν δὲ τῷ διεστάναι ἀπ' ἀλλήλων· καὶ λεῖον μὲν τῷ ἐπ' εὐθείας πως τὰ μόρια κεῖσθαι· τραχὺ δὲ τῷ, τὸ μὲν ὑπερέχειν, τὸ δὲ ἐλλείπειν.

Arist. Categor. c. 8. Quartum verò genus qualitatis est figura, & circa quamque rem consistens forma: vt triangulus, et quadratum; praterea rectitudo, & obliquitas: & si quid his simile est : quia secundum singula hæc, quale quidpiam dicitur. &c. Rarum autem & densum, & asperum & læue, videri possunt quale quiddam significare : sed apparet hæc aliena esse à qualis diuisione. Situm enim quemdam partium videtur potiùs declarare. Densum enim dicitur, quia partes sibi inuicem propinquæ sunt. Rarum autem, quia distant à se inuicem. Et læue quidem, quia partes in rectum quodammodo positæ sunt. Asperum autem, quia alia eminet, alia superatur.

LA qualité appellee forme c'est la termination ou closture de lignes & superficies de tout corps naturel, animé ou inanimé; & la figure est la mesme pour le regard des choses artificielles : de sorte que cette espece de qualité ne conuient qu'aux choses materielles. Quelques vns sont d'opinion que la figure est seulement és choses mathematiques determinant leur quantité, comme vn triangle, vn quarré, vn cube, & semblables: & la forme és choses naturelles & és artificielles qui les representent. Mais quant à l'vsage

l'vne

l'vne est bien souuent prise pour l'autre. Au moyen dequoy la forme & la figure ne different que rationellement : car vne mesme qualité resultant de la termination d'vne grandeur, si elle est consideree mathematiquement, est figure, & si physiquement, forme.

Es Mathematiques les propositions des nombres sont appellees qualitez : comme pair, impair, superficiel, solide, & semblables. Tout de mesme les differences dont les figures different entre elles, sont dittes qualitez, comme le tetragone, l'exagone, le pentagone, & semblables. Mais en somme de quelque part qu'on prenne la forme & la figure dont nous traittons en ce lieu, ce n'est reellement autre chose qu'vne mode de la quantité.

La plus part de toutes les especes de qualitez ne sont distinguees entre elles que selō le plus parfaict ou moins parfaict, ou rationellement : car la chaleur & le froid prises selon qu'elles sont causes de passion au sens, appartiennent à la passion ou qualité passible : mais si on les considere au respect de leur subiect entant qu'elles le disposent bien ou mal, elles sont habitudes ou dispositions : & si on les regarde selon qu'il opere par elles, ce sont puissances naturelles. Semblablement le mol & le dur qui sont de la seconde espece se trouuēt de la premiere, si on les considere cōme perfection ou imperfection. De mesme le rare, l'espois le rude, le poly, en ce qu'ils sont faicts d'vne diuerse position de lignes, appartiennent à la quatriesme espece de qualité : mais quant à leur essence, ils se rapportent à leur situatiō : parce qu'ils la signifient de leurs parties entr'elles plus serrees & moins serrees, & plus esleuees ou vnies : & entant qu'ils changent l'attouchement luy causant de la passion, ils sont comme les autres qualitez touchables de la troisiesme espece de qualité.

Des qualitez reelles & intentionelles.

CHAPITRE XXII.

La qualité reelle c'est celle dont nous auons parlé cy deuant ; & l'intentionelle c'est l'espece ou ressemblance de quelques vnes de ces mesmes qualitez ; à sçauoir des sensibles qu'elles produisent : car ainsi que les couleurs iettēt leurs especes ou ressemblances, par le moyen desquelles nous voyons les couleurs : semblablement toutes les autres qualitez qui peuuent estre comprises par les sens, comme l'odeur, la saueur, le chaud, le froid, & semblables ont des especes ou ressemblances, par le moyen desquelles les animaux les sentent : ainsi que nous le dirons au liure de l'ame. Mais il faut bien notter que ces especes & ressemblances ne sont pas appellees intentionelles, ny opposees aux qualitez reelles pour n'estre pas estants reels : car elles sont vrayes qualitez reelles & non rationelles seulement ; comme nous le connoissons, en ce que les bestes qui sont incapables des choses rationelles (dautant qu'elles ne peuuēt estre cōnues que par l'entendement) connoissent par le moyen de ces especes les choses eslongnees & absentes d'elles : car vn chien va au lieu où il a de coustume de trouuer à manger ; les mouches à miel aux fleurs & à leurs ruches. Et quant à ce que ces especes intentionelles ne denomment pas les choses où elles sont receuës, comme font les qualitez dont elles procedent (car l'espece de la couleur d'vn obiect representé en vn miroir ou en l'œil, ne les faict point nōmer colorez de cette couleur, non plus que la cire n'est pas nommee argentee pour auoir receu l'emprainte d'vn cachet d'argent) ce n'est pas que l'espece intentionelle ne soit reelle : mais c'est qu'elle n'est pas sensible comme il est requis pour estre ditte de la chose où elle se trouue.

De ce qui est propre à la qualité.

CHAPITRE XXIII.

Ὑπάρχει δὲ καὶ ἐναντιότης κατὰ τὸ ποιόν· οἷον ἡ δικαιοσύνη ἀδικίᾳ ἐναντίον, καὶ λευκότης μελανίᾳ, καὶ τἆλλα ὡσαύτως. &c.

Οὐκ ἐπὶ πάντων δὲ τὸ τοιοῦτον συμβαίνει· τῷ γὰρ πυῤῥῷ, ἢ ὠχρῷ, ἢ ταῖς τοιαύταις χροιαῖς, οὐδέν ἐστιν ἐναντίον, ποιοῖς οὖσι. Ἐπιδέχεται δὲ τὸ μᾶλλον καὶ τὸ ἧττον τὰ ποιά· λευκὸν γὰρ μᾶλλον καὶ ἧττον ἕτερον ἑτέρου λέγεται, καὶ δίκαιον ἕτερον ἑ-

Arist. Categor. c. 8. Inest autem contrarietas in qualitate: vt iustitia iniustitiæ contraria est, & albor nigrori: & itidem cætera. &c.

Sed non in omnibus hoc contingit; nam flauo aut pallido, aut einsmodi coloribus nihil est contrarium, cùm sint qualia, &c. Recipiunt autem qualia intensionem & remissionem; album enim magis & minùs, alterum altero dicitur, & iustum alterum altero magis & minùs. &c. Triangulus verò & quadratum

τέρου μᾶλλον καὶ ἧττον. &c. Τρίγωνον δὲ καὶ τετράγωνον οὐ δοκεῖ τὸ μᾶλλον καὶ ἧττον, οὐδὲ τῶν ἄλλων σχημάτων οὐδέν. &c.

Ὅμοια δὲ ἢ ἀνόμοια κατὰ μόνας τὰς ποιότητας λέγεται· ὅμοιον γὰρ ἕτερον ἑτέρῳ οὐκ ἔστι κατ' ἄλλο οὐδὲν, ἢ καθ' ὃ ποιόν ἐστι.

non videntur recipere intensionem & remissionem, nec vlla alia figura. &c.

Similia vero aut dissimilia secundùm solas qualitates dicuntur: simile enim alterum alteri non est alia ratione, quàm qua est quale.

LA contrarieté, le plus & le moins, le semblable & le dissẽblable sont proprietez de la qualité ; cõme pour exemple, le chaud & le froid, le blanc & le noir sont contraires: mais la contrarieté ne conuiẽt pas à toute qualité; car il n'y en a point en la quatriesme espece entre les formes & les figures, ny aussi és couleurs & saueurs moyẽnes qui sont seulement differentes. Le plus & le moins se considere en deux manieres, à sçauoir, selon l'estendue & selon la force, vertu, ou vigueur. Receuoir le plus selon l'estẽdue c'est quelque forme informer dauantage de parties d'vn subiect qu'elle n'en informoit : comme pour exemple, quand la chaleur croist & se dilatte successiuement par vn certain subiect continu, eschauffant plus de parties du subiect qu'auparauãt. Et à l'opposite receuoir le moins de cette sorte, c'est vne forme informer moins de parties qu'elle n'en informoit en se retirant & se reserrant; ou bien quelque substance s'estendre en plus d'espace, ou se reserrer en moindre. Cette maniere de receuoir le plus & le moins est appellee par les Philosophes extension & restriction, & conuient à la substance & à la qualité par accident selon la quantité du subiect: car vn grand arbre a plus d'estẽdue qu'vn petit, & la chaleur qui est en vn tonneau d'eau, plus que celle qui est en vn demy-tonneau.

Receuoir le plus & le moins selõ sa forme, vertu ou vigueur, c'est quand vne forme acquiert en vne méme partie de quelque subiect vne plus grãde vertu & vigueur qu'elle n'auoit auparauant: comme pour exemple, quand vne chose chaude deuient plus chaude par l'enforcissement de la chaleur. Et à l'opposite receuoir le moins, c'est quand la mesme forme sans quitter la mesme partie où le subiect perd sa force; comme quand vne chose bien chaude deuient moins chaude: tellement que receuoir le moins, c'est d'vn estre parfaict estre reduit à vn plus imparfaict. Cette sorte de plus & de moins c'est ce que les Philosophes appellent intension & remission. L'intension n'est autre chose que le mouuemẽt par lequel vne qualité deuient plus parfaitte en mesme partie d'vn subiect: & la remission le mouuement parlequel la perfection diminue. On voit par ce que nous venons de dire, qu'il peut arriuer que l'extension & l'intension se feront ensemble, attendu que la chaleur peut s'enforcer & s'estendre tout ensemble, ou s'enforcer & estre restraincte en moins de parties: & l'vne & l'autre de ces qualitez d'estendue & d'enforcissement prises ensemble, s'appelle la latitude de la qualité.

Le plus & le moins selon l'intension & remission ne conuiennent qu'à la seule qualité: car vne chose blanche peut estre plus blanche qu'vne autre qui est blanche; & vne noire moins noire qu'vne autre noire: là où vne longueur de quatre pieds ne peut estre plus longueur qu'vne autre de quatre pieds; ny vne paternité plus paternité que l'autre; ny vne pierre plus pierre qu'vne autre. De cette regle est exceptee la quatriéme espece de qualité: car vne figure n'est point plus figure qu'vne autre, ny vne forme plus forme, estant certain que tout triangle est aussi triangle qu'vne autre triangle, & tout quarré qu'vn autre quarré, & ainsi des autres.

Le semblable se dit de deux choses distinguees de sujet, qui ont des qualitez de mesme espece: comme pour exemple, vn cheual blanc & vn chien blanc sont semblables pour le regard de leur blancheur: & à l'opposite le dissemblable se dit des choses qui ont deux qualitez diuerses: comme pour exemple, deux hommes dont l'vn est iuste & l'autre iniuste, sont dissemblables: & ainsi deux choses diuerses qui participẽt en vne mesme qualité, sont semblables; & celles qui ont des qualitez diuerses dissemblables: & les choses qui conuiennẽt auec vne autre en la qualité qui luy est la plus propre, luy sont tres-semblables; comme pour exemple, ce qui participe de la chaleur est plus semblable au feu que ce qui participe de la seicheresse: & suiuant cela l'eau est plus semblable à la terre qu'à l'air & en somme les choses qui conuiennent en plus de qualitez, sont plus semblables; & celles qui conuiennent en moins de qualitez, sont moins semblables: comme pour exemple, le poiure est fort semblable au feu, parce qu'il est chaud & sec; & le miel moins, par ce qu'il est chaud & humide. La ressemblance & dissimilitude se disent aussi de la substance & des autres accidents, mais c'est improprement.

De

De la relation.

CHAPITRE XXIIII.

Ἀλλ' ἔστι τὰ πρός τι, οἷς τὸ εἶναι ταὐτόν ἐστι τῷ πρός τί πως ἔχειν.

Arist. Categor. c. 7. Ad aliquid sunt quorum essentia nihil aliud est quàm ad aliquid modo quopiam esse affectum.

LA relation, c'est vn accident dont tout l'estre dépend formellement d'vne autre chose à laquelle il se refere: comme pour exemple, la maistrise est vne relation qui dépẽd de la seruitude, à laquelle elle se rapporte; & la paternité de la filiatiõ. Les choses où sont les relations sont nommees relatifs par ces relations comme par leur formel; & ainsi le maistre est relatif au seruiteur, & le pere au fils. Et dautant que par la seruitude le seruiteur se rapporte au maistre à cause de sa maistrise, comme le maistre se rapporte par la mesme maistrise au seruiteur; & tout de mesme le fils au pere, & le pere au fils, & ainsi de toutes les autres, ils sont nommez correlatifs au regard l'vn de l'autre: tellement que le maistre est correlatif au respect du seruiteur, & le seruiteur au respect du maistre. Vn relatif peut estre correlatif à plusieurs, & plusieurs à vn: cõme pour exemple, vn maistre à plusieurs seruiteurs, & plusieurs seruiteurs à vn maistre: vn pere à plusieurs enfans, & plusieurs enfans à vn pere. La chose où la relatiõ se trouue és correlatifs, est nommee extreme; parce qu'elle est cõme l'extremité d'vn relatif qui s'y refere. Ainsi Sophroniscus qui est pere, est extreme au respect de Socrates qui est fils; & Socrates qui est fils, est extreme au respect de Sophroniscus qui est pere. L'extreme est aussi appelé subiect; mais proprement & principalement quand il est substãce. Ce qui est cause que la relation est en quelque extreme ou subiect, est nommé le fondement de la relation: cõme pour exemple, la generation est le fondement de la paternité & filiation; la quantité est le fondement de l'egalité entre deux choses quãtitatiues. La condition sans laquelle la relation ne suiuroit pas le fondement, est nommee la raison de fonder: comme pour exemple, l'vnité de la quantité est la raison d'y fonder l'egalité, & l'vnité de la qualité le fondement de la ressemblance. La raison de fonder s'appelle aussi le fondement prochain. Et finallement cela à quoy le relatif se rapporte premierement & directement, est nõmé terme: comme pour exemple, le pere est terme du fils, & le fils terme du pere. Es relations fondees sur la quantité & sur la qualité, les extremes & les fondements sont vne mesme chose reellement; & le relatif, le correlatif, & le terme ne sont pour tout distinguez que de consideration.

Ταὐτὰ μὲν γὰρ ὧν μία ἡ οὐσία· ὅμοια δ' ὧν ἡ ποιότης μία· ἴσα δὲ, ὧν τὸ ποσὸν ἕν. &c.

Τὰ δὲ ποιητικὰ καὶ παθητικὰ, κατὰ δύναμιν ποιητικήν τε καὶ παθητικὴν, καὶ ἐνεργείας τὰς τῶν δυνάμεων· οἷον τὸ θερμαντικὸν πρὸς τὸ θερμαντὸν, ὅτι δύναται· καὶ πάλιν τὸ θερμαῖνον πρὸς τὸ θερμαινόμενον, καὶ τὸ τέμνον πρὸς τὸ τεμνόμενον, ὡς ἐνεργοῦντα. &c.

Τῶν δὲ κατὰ δύναμιν καὶ κατὰ χρόνους, ἤδη λέγεται τὰ πρός τι· οἷον τὸ πεποιηκὸς πρὸς τὸ πεποιημένον, καὶ τὸ ποιῆσον πρὸς τὸ ποιησόμενον· οὕτω γὰρ καὶ πατὴρ, υἱοῦ λέγεται πατήρ· τὸ μὲν γὰρ πεποιηκὸς, τὸ δὲ πεπονθός τι ἐστι. &c. Τὰ δὲ κατὰ συμβεβηκὸς, οἷον ἄνθρωπος πρός τι· ὅτι συμβέβηκεν αὐτῷ διπλάσια εἶναι· τοῦτο δ' ἐστὶ τῶν πρός τι· ἢ τὸ λευκὸν εἰ τῷ αὐτῷ συμβέβηκε διπλασίῳ, καὶ λευκῷ εἶναι.

Aristoteles. l. 5. metap. c. 15. t. 20. Eadem sunt, quorum vna est substantia. Similia quorum vna est qualitas. Æqualia quorum quantitas vna. &c.

Actiua autem & passiua ex potentia actiua & passiua potentiarumque actionibus dicuntur: vt calefactum ad calefactibile, quia possunt: rursusque calefaciens ad id quod calefit, & secans ad id quod secatur, quia in actu sunt. &c.

Iam quæ ex potentia dicantur ad aliquid, per tempora etiam dicuntur: veluti quod fecit, ad id quod factum est, & id quod facturũ est, ad id quod faciendum: sic enim & pater filij pater dicitur: hoc enim fecit, illud passum quid est. &c. Sunt etiam quæ per accidens dicantur: quo pacto homo est ad aliud: quia accidit ei, vt sit duplum: quod quidem numeratur in iis quæ sunt ad aliquid: aut verò album si accidat eidem rei vt dupla sit & alba.

Toutes les relations ont leur fondemẽt en la substance, en la quantité, ou en la qualité, ou au mouuement, & en la mutation. Sur la substance sont fondees les relations de mesmeté ou identité, & celles de difference: car ainsi que le mesme & le different ne se dit à parler proprement que des substances: comme pour exemple, nous disons que deux hõmes sont mesmes pour le regard de leurs substances; nous disons aussi que l'homme & la

pierre sont differents en substance. Sur la quantité sont fondees la parité, la disparité, l'egalité & linegalité: car les choses ne sont pareilles ny dispareilles, egales ny inegales qu'à raison de la quantité qu'elles ont. Sur la qualité sont fondees la ressemblãce & dissimilitude; parce que comme nous auons dit, le semblable & le dissemblable ne conuient qu'à la qualité: & ainsi entre deux choses noires il y a ressemblãce ou similitude, & entre vne blãche & vne noire dissimilitude. On fonde sur la vertu actiue & passiue les relatiõs qui sont entre la cause efficiente & l'effect: ce qui me semble qu'on pourroit fonder plus à propos sur l'action ou passion: comme pour exemple, la relation du pere au fils semble deuoir plustost estre fondee sur la generation que sur la vertu generatiue; & tout de mesme la relatiõ du feu eschauffant à l'eau eschauffee sur le mouuement d'eschauffement que sur la vertu calafactiue: dont la raison est, qu'il n'y a point de relation actuelle entre la cause & l'effect que par le moyen de l'action actuelle, & que la relation demeure apres que l'action a cessé, combien qu'elle ne soit iamais comptee deuant l'action, estant certain qu'on n'appelle iamais vn homme, pere auparauant la generation de son enfant, comme on faict apres qu'elle a esté, combien qu'il eust la vertu generatiue.

Les relatifs considerez comme nous les venons de deduire, sont relatifs par soy. Et l'extreme ou subiect & quelquesfois le fondement sont dits relatifs par accident: comme pour exemple, l'homme est relatif parce qu'il luy arriue d'estre double de quelque moitié: & tout de mesme le blanc, s'il luy arriue d'estre le double de quelqu'autre.

Des relatifs selon l'estre & selon le dire.

CHAPITRE XXV.

Πρός τι δὲ τὰ τοιαῦτα λέγεται, ὅσα αὐτὰ ἅπερ ἐστὶν, ἑτέρων εἶναι λέγεται, ἢ ὁπωσοῦν ἄλλως πρὸς ἕτερον.

Τῶν δὲ πρός τι, τὰ μὲν καθ' ὑπεροχὴν καὶ ἔλλειψιν λέγεται· τὰ δὲ κατὰ ποιητικὸν, καὶ παθητικὸν, καὶ ὅλως κινητικόν τι καὶ κινητόν· τὸ γὰρ κινητικὸν, κινητικὸν τοῦ κινητοῦ· καὶ τὸ κινητὸν, κινητὸν ὑπὸ τοῦ κινητικοῦ.

Arist. Categor. c. 7. Ad aliquid ea dicuntur quecumque id quod sunt, aliorum esse dicuntur, vel quocumque alio modo ad aliud referuntur.

L. 3. phy. c. 1. t. 3. Eorũ autem que ad aliquid referuntur; aliud secundum exuperantiam & defectionem dicitur: aliud, quia efficiendi & patiendi, & omninò vt moueat & moueatur, vim habet: quod enim mouendi vim habet, rem mobilem mouẽdi vim habet: & mobile, ab eo est mobile, quod mouendi vi est preditum.

PLVSIEVRS Philosophes tiennent que des relatifs les vns le sont selon l'estre; & les autres de conception ou de consideration seulement, qu'ils appellent aussi relatifs selon le dire; voulant que les relatifs selon l'estre soient ceux qui sont du tout relation & n'ont rien d'absolut, & ne signifient rien qu'vn pur respect: comme pour exemple, la paternité, la ressemblance, & autres tels. Les relatifs de conception selon eux, ce sont ceux qui ne sont pas relation seulement: mais qui comprennent premierement & par soy quelque chose absoluë; de quoy il naist vne certaine relation; parce qu'on les conçoit tousiours en les rapportant à vne autre chose qu'on considere auec elles: & de cette sorte les puissances & facultez actiues sont dittes relations au respect de leurs actes & de leurs obiects; & la science au respect de la chose sceuë; grand & petit, peu & beaucoup; & tout de mesme l'aisle, la teste, & semblables sont relatifs de cette sorte: parce qu'encores que tout cela soient choses absoluës, on ne les peut comprendre l'vn sans l'autre: comme pour exemple, en considerant la veuë, on la rapporte aux couleurs qui est son obiect, lequel elle connoist par la vision: & la science physique n'est point comprise sans auoir égard aux choses naturelles qui est son subiect; & ainsi de toutes les puissances actiues & des habitudes. Et non seulement les puissances actiues, mais aussi la passiue est relatiue de cette sorte: car on ne sçauroit conceuoir la premiere matiere sans vn certain respect aux formes dont elle est susceptible & priuee, bien que de sa nature elle soit estant absolut, ainsi qu'il sera plus à plain declaré en son lieu.

Εἰ γὰρ τὸ εἶδος, τῶν πρός τι, καὶ τὸ γένος, καθάπερ ἐπὶ τοῦ διπλασίου, καὶ πολλαπλασίου· ἑκάτερον γὰρ, τῶν πρός τι· εἰ δὲ τὸ γένος τῶν πρός τι, οὐκ ἀνάγκη τὸ εἶδος· ἡ μὲν γὰρ ἐπιστήμη, τῶν πρός τι· ἡ δὲ γραμματικὴ, οὔ.

Arist. l. 4. Top. c. 4. Si species refertur ad aliquid, etiam genus; vt in duplo & multiplo videre licet: vtrumque enim refertur ad aliquid. Si verò genus ad aliquid referatur, non necesse est etiam speciem referri: nam scientia quidem refertur ad aliquid, grã-

Τὰ μὲ

Τὰ μὲν οὖν καθ' ἑαυτὰ λεγόμενα πρός τι, τὰ μὲν οὕτω λέγεται· τὰ δὲ, ἂν τὰ γένη αὐτῶν ᾖ τοιαῦτα· οἷον, ἡ ἰατρικὴ τῶν πρός τι, ὅτι τὸ γένος αὐτῆς ἡ ἐπιστήμη δοκεῖ εἶναι τῶν πρός τι.

Ἔτι καθ' ὅσα τὰ ἔχοντα λέγεται πρός τι· οἷον, ἰσότης, ὅτι τὸ ἴσον· καὶ ὁμοιότης, ὅτι τὸ ὅμοιον.

L.5. metap.c.17.t.20. Quæ igitur per seipsa ad aliquid dicuntur, partim hoc modo dicuntur, partim si genera eorum sint talia: quo pacto medicina in iis, quæ genus est illius, eorum quæ sunt ad aliquid, videtur esse.

Adde omnia, quorum ratione, ea, quæ ipsa habẽt, ad aliquid dicuntur: quo pacto æqualitas dicitur ad aliquid, quia æquale: & similitudo, quia simile.

Or quant à moy, ie ne trouue autre difference entre ces relatifs & les autres, sinon que ceux qu'on nomme selon l'estre, sont considerez formellement regardant au formel du terme ou correlatif, auquel ils se rapportent, sans auoir égard à leur fondement; & ceux de conception, ou selon le dire sont considerez auec leur fondement, ayant plus d'esgard au materiel qu'au formel du terme où ils se rapportent; car si ie considere au lieu de la paternité le pere, il connottera vne substance qui est absoluë; & si au lieu de la ressemblance ie regarde ce qui est semblable, il connottera quelque qualité: & à l'opposite, si ie considere l'aptitude d'estre sceu au lieu du subiect de la science, elle ne connotera point de qualité, ny la visiueté de faculté visiue, ny la visibilité de subiect, non plus que la paternité & la ressemblance. Albert le grand dit, que si la science est rapportee à la chose sceuë, elle est au genre de la relation: si à part soy, elle est soubs la qualité. Ie dy tout de mesme, que si le pere est consideré au respect du fils, qu'il est relatif, & si sans le rapporter au fils, substance; & ainsi de tous relatifs, bien que quelques vns ayent deux noms, dont l'vn signifie l'extreme, & la relation chacune à part, & l'vn & l'autre ensemble: comme pour exemple, le double signifie la duplicité, & la quantité; & la simplicité ne signifie que la relation & non l'extreme; & partant ie concluds que ces deux sortes de relatifs selon l'estre, & selon le dire, ne sont differents que selon la differente maniere qu'on les considere; & que si on les regarde tous d'vne mesme maniere, les rapportant chacun à son terme auec des vocables propres & adaptez pour les signifier, nous connoistrons qu'ils ne different point, & se trouuera que toutes les relations, pour le regard de leur formel, naissent és choses, des comparaisons que l'entendement faict de quelques vnes auec les autres: à cause dequoy elles ne sont point distinguees reellement de leur extreme ou subiect: comme nous le montrerons. A cela s'accommode fort bien ce que dit Themistius, que tout ce qui est és choses c'est par soy, ou par comparaison à vn autre: & donne pour exemple qu'vne piece de bois est par soy de deux piedz en quantité, & double par comparaison à vn autre. Aristote dit qu'il y a de certains relatifs qui sont estimez tels, à cause que leurs genres sont relatifs: comme pour exemple, la Medecine, la Grammaire, & semblables, lesquelles ne sont relatiues qu'en ce qu'elles sont soubs la science qui est relatiue: il dit aussi que quelques relations sont estimees relatiues à cause de ce que la chose où elles sont, l'est; comme pour exemple, l'égalité & la ressemblance sont relatiues, à cause que l'égal & le semblable sont relatifs.

Albert. in prædi.c.35.

Them. paraph. in l.1 phys. Arist.

De la relation d'equiparence & de disquiparence.

CHAPITRE XXVI.

Ἔτι ἔνια κατὰ στέρησιν δυνάμεως, ὥσπερ τὸ ἀδύνατον, καὶ ὅσα οὕτω λέγεται.

Arist.l.5.metaph.c.15.t.20. Sunt etiam nonnulla, quæ ex potentiæ priuatione dicantur, vt impossibile, & quæcunque hunc in modum dicuntur.

TOVTE relation est d'equiparence, & a mesme appellation: ou de disquiparence, & a diuerse appellation. La relation d'equiparence, c'est quand les termes sont de mesme nature & excellence: comme pour exemple, la relation d'entre deux choses blanches est d'equiparence: parce que la blancheur est en l'vne & en l'autre; & la relation s'appelle ressemblãce de la part de chacun des termes: & entre deux choses noires tout de mesme. Des relations d'equiparence quelques vnes sont comme formes & habitudes: & les autres comme priuations. Celles qui sont comme formes & habitudes c'est l'égalité, la parité, la ressemblance, la contiguité, & semblables. Celles qui sont comme priuations, c'est l'inegalité, l'imparité, la dissimilitude, la discontiguité ou distance, & semblables: comme

pour exemple, si on adiouste quelque quantité à l'vn de deux corps d'égale grandeur, ou quelque degré de blancheur à l'vne de deux choses semblablement blāches, ou qu'on diminue la quantité de l'vn, & qu'on altere la qualité de l'autre, il y aura priuation de parité, d'égalité, & de ressemblance: car ce sera puis apres imparité, ou inegalité, ou dissimilitude: & tout de mesme si quelque corps se met entre deux autres contigus ou adjacents, la relation de contiguité ou adjacence cessera entr'eux, & sa priuation se fera relation de discontiguité ou distance.

La relation de disquiparence, c'est celle dont les extremes sont l'vn comme superieur, & l'autre comme inferieur, & l'vn plus digne, & l'autre moins digne en quelque sorte que ce soit: comme pour exemple, le pere & le fils, le maistre & le seruiteur, le tout & la partie & semblables. Cette relation est, ou de superposition, ou de supposition. La relation de superposition c'est celle dōt l'extreme denotte de l'excellence par dessus celuy de son terme: comme pour exemple, en la paternité, le pere pardessus le fils; en la maistrise, le maistre pardessus le seruiteur. En la relation de supposition à l'opposite, le terme du relatif est inferieur d'excellence à celuy de son correlatif: comme en la filiation, le fils est excedé par le pere; & en la seruitude, le seruiteur par le maistre. Il paroist de ce qui vient d'estre dit, que ces deux sortes de relations ne sont distinguees que rationellement, selon que l'entendement les considere de la part d'vn terme ou de l'autre.

Que toutes relations sont mutuelles.

CHAPITRE XXVII.

TOVTE relation est mutuelle, c'est à dire, reelle, ou rationelle; actuelle, ou potētielle de la part de l'vn & de l'autre terme relatif: cōme pour exemple, le maistre se refere au seruiteur par le commandement qui est relation, & le seruiteur au maistre par la seruitude, & le genre se refere à l'espece par sa relation de generalité, & semblablemēt l'espece se rapporte au genre par sa relation de specialité, qui sont mesmes relations de la part de chacun des termes: & ainsi la relation est mutuelle, & les termes des relations dépendent mutuellement les vns des autres.

Quelques vns ont estimé qu'il y a des relations qui ne sont pas mutuelles, estant reelles d'vne part & rationelles de l'autre; comme pour éxemple, celles qui sont entre le sens & le sensible, la science & ce qui se peut sçauoir. Mais ie n'y voy point d'apparence: car si on considere la chose actuellement sceuë, & la science dont elle est sceuë, la relation est de deux costez de la mesme sorte de l'vn comme de l'autre également de chaque part; & de mesme entre la vision & la chose actuellement veuë, la relation est mutuelle; & entre la chose qui peut estre veuë & la vision qui en peut estre, la visibilité est mutuelle & en mesme maniere: & semblablement entre la chose mesuree, & la mesure qui la mesure: entre la chose mesurable, & la mesure qui la peut mesurer: tellement qu'il n'y a point de relations qui ne soient mutuelles, & qui ne le soient du tout selon leur estre de relation également de la part de l'vn & de l'autre extreme, soit que les relations soient actuelles, ou potentielles.

Que tous relatifs se conuertissent auec leurs correlatifs.

CHAPITRE XXVIII.

Πάντα δὲ τὰ πρός τι, ἐὰν περ οἰκείως ἀποδιδῶται, πρὸς ἀντιστρέφοντα λέγεται.

Arist. Categor. c.7. Quecumque igitur sunt ad aliquid, si conuenienter adhibeantur, ad ea referuntur quæ secum reciprocantur.

LEs relatifs se conuertissent auec leur correlatifs, non pas que l'vn s'attribue à l'autre comme le subiect & sa proprieté; car on ne dit pas que le maistre est le seruiteur, ny que le seruiteur est le maistre, comme on dit que l'homme est raisonnable, & le raisonnable homme; mais c'est que l'vn est exprimé en se referant à l'autre: comme pour exemple, le seruiteur est seruiteur de son maistre, & le maistre est le maistre de son seruiteur. Il n'y a aucun relatif qui ne se puisse conuertir de cette façon auec son correlatif, pourueu qu'on leur assigne des termes propres pour les signifier: car ce que l'aisle & l'oyseau ne se conuertissent pas l'vn auec l'autre; dautant qu'encores que tout oyseau soit aislé à cause

cause de l'aisle, toutesfois toute aisle n'est pas aisle de quelque oyseau, puis que les mouches ont des aisles, & ne sont pas oyseaux; c'est seulement parce qu'ils ne sont pas vrays correlatifs : mais si on prend l'aisle & l'aislé, alors la conuersion se faict : car l'aisle est aisle de l'aislé, & l'aislé est aislé par l'aisle. Que si les correlatifs sont tels qu'il y ait faute de termes pour exprimer leur correlation, parce que l'vn des correlatifs n'a point de nom propre à cet effect : comme pour exemple, le gouuernail & la galere, la teste & l'animal, on peut feindre des termes pour exprimer leur conuersion, & ainsi toutes sortes de relatifs se conuertissent.

Des proprietez de la relation.

CHAPITRE XXIX.

Δοκεῖ δὲ τὰ πρός τι ἅμα τῇ φύσει εἶναι· καὶ ἐπὶ μὲν τῶν πλείστων ἀληθές ἐστι· ἅμα γὰρ διπλάσιόν τέ ἐστι καὶ ἥμισυ· καὶ ἡμίσεος ὄντος, διπλάσιόν ἐστι· καὶ δεσπότου ὄντος, δοῦλός ἐστι· καὶ δούλου ὄντος, δεσπότης ἐστίν· ὁμοίως δὲ τούτοις καὶ τὰ ἄλλα, καὶ συναναιρεῖ γε ταῦτα ἄλληλα· μὴ γὰρ ὄντος διπλασίου, οὐκ ἔστιν ἥμισυ· καὶ ἡμίσεος μὴ ὄντος. ὡσαύτως δὲ καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων ὅσα τοιαῦτα. Οὐκ ἐπὶ πάντων δὲ τῶν πρός τι ἀληθὲς δοκεῖ τὸ ἅμα φύσει εἶναι· τὸ γὰρ ἐπιστητὸν, τῆς ἐπιστήμης πρότερον ἂν δόξειεν εἶναι· ὡς γὰρ ἐπὶ τὸ πολὺ, προϋπαρχόντων τῶν πραγμάτων, τὰς ἐπιστήμας λαμβάνομεν· ἐπ' ὀλίγων γὰρ ἂν ἢ ἐπ' οὐδενὸς ἴδοι τις ἂν ἅμα τῷ ἐπιστητῷ τὴν ἐπιστήμην γινομένην. Ἔτι, τὸ μὲν ἐπιστητὸν ἀναιρεθὲν συναναιρεῖ τὴν ἐπιστήμην· ἡ δὲ ἐπιστήμη τὸ ἐπιστητὸν οὐ συναναιρεῖ. &c. Ἐκ δὲ τούτων δῆλόν ἐστι, ὅτι ἐάν τις εἰδῇ τι ὡρισμένως τῶν πρός τι, κἀκεῖνο πρὸς ὃ λέγεται, ὡρισμένως εἴσεται.

Arist. categor. c.7. Videntur autem quæ sunt ad aliquid, simul natura esse: quod sanè in plerisque verũ est. Simul enim est duplum & dimidium; & cum est dimidium, est etiam duplum; & cùm est dominus, est seruus, & cum est seruus, est dominus. Similis est aliorum ratio. Mutuò quoque hæc se tollũt: nisi enim duplum sit, non est dimidium: & nisi dimidium sit, non est duplum, Eadem est cæterorum ratio, quæ sunt eiusmodi. Sed non in omnibus iis quæ sunt ad aliquid, videtur hoc verum esse, ea simul esse natura: nam scibile videri possit prius esse quàm scientia: quia plerũque, cùm res antea extiterint, earum scientias nanciscimur: in paucis enim aut nullis rebus videri aliquis possit, vnà cum scibili scientiam ortam esse. Præterea scibile sublatum, simul tollit scientiam: scientia verò sublata, rem scibilem simul non tollit. &c. Atque ex his manifestum est, si quid definitè quidpiam nouerit quod sit ad aliquid, etiam id ad quod refertur, eum definitè cogniturum esse.

Il est propre aux seuls relatifs d'estre ensemble par nature, soit en acte & en puissance, en telle sorte qu'ils ne peuuẽt estre l'vn sans l'autre; & qu'en posant l'vn, on ne pose l'autre, & en ostant l'vn qu'on n'oste l'autre. Dequoy s'ensuit qu'vn relatif, cõme nous l'auons dit, estant posé, l'autre l'est, & de la destruction de l'vn, procede celle de l'autre; pourueu qu'on les considere ensemble & non particulierement chacun à part; autrement vn pere qui auroit plusieurs enfans ne laisseroit pas d'estre pere tant qu'ils fussent tous morts. Et ce qu'Aristote semble excepter de cette regle la science & la chose qu'on peut sçauoir, disant que la chose qu'on peut sçauoir peut estre premiere que la science, & la science cesser sans que la chose cesse d'estre, il faut qu'il l'entende quand on ne les considere pas l'vn & l'autre en acte, ou l'vn & l'autre en puissance : car autrement ce qu'il dit ne peut auoir de lieu. Les relatifs estre ainsi ensemble par nature, se doit entendre pour le regard de leur formel & non de leur subiect, ny entant qu'ils sont absoluts; autrement il ne seroit pas inconuenient que l'vn fust premier que l'autre, comme le pere & le fils, à raison de ce qu'ils sont hommes : mais entant qu'ils sont engendrant, ou engendré, ou que l'vn a engendré, & que l'autre est engendré, ils sont ensemble par nature. Il est propre aux vrays relatifs l'vn estant connu distinctement, que l'autre le soit aussi : car si ie connois distinctement que quelque chose est double, il est necessaire que ie connoisse distinctement la moitié dõt elle est double; & si ie connois confusement qu'vn est pere, ie cõnoistray cõfusement le fils, & ainsi des autres : dont la raison est que l'entendement considere en vn mesme instant le relatif, & le correlatif determinément : & que la definition faisant sçauoir la chose definie, les relatifs qui se definissent mutuellement doiuent estre reciproquement connus l'vn auec l'autre : à cause dequoy les parties des substances, comme la teste, les pieds, les aisles ne sont pas relatifs à leur corps : car il pourra arriuer que le corps d'vn animal nous sera inconnu, & que nous connoistrons ses pieds ou sa teste pour pieds, & teste seulement, sans sçauoir de quel animal ce sera.

Du moyen de connoistre le correlatif du relatif.

CHAPITRE XXX.

Ἐὰν μέν τοι οἰκείως ἀποδεδομένον ᾖ πρὸς ὃ λέγεται· πάντων περιαιρουμένων τῶν ἄλλων ὅσα συμβεβηκότα ἐστί, καταλειπομένου δὲ τούτου μόνου πρὸς ὃ ἀπεδόθη οἰκείως, ἀεὶ πρὸς αὐτὸ ῥηθήσεται· οἷον, ὁ δοῦλος ἐὰν πρὸς δεσπότην λέγηται· περιαιρουμένων τῶν ἄλλων ἁπάντων, ὅσα συμβεβηκότα ἐστὶ τῷ δεσπότῃ, (οἷον τὸ δίποδι εἶναι, καὶ τὸ ἐπιστήμης δεκτικῷ, καὶ τὸ ἀνθρώπῳ) καταλειπομένου δὲ μόνου τοῦ δεσπότην εἶναι, ἀεὶ ὁ δοῦλος πρὸς αὐτὸν ῥηθήσεται: ὁ γὰρ δοῦλος, δεσπότου δοῦλος λέγεται.

Arist. categor. c.7. Quod si aptè traditũ sit id ad quod refertur: cæteris omnibus quæ sunt accidentia, dẽptis, ac solo hoc relicto ad quod aptè adhibitũ est, semper ad id referetur: vt seruus si refertur ad dominum: demptis omnibus aliis quæ accidunt domino: (veluti bipedem, & aptum ad discendum, & hominem esse) hoc tantùm relicto, eum esse dominum, semper seruus ad ipsum referetur: seruus enim, domini seruus dicitur.

ON cognoist qui est le correlatif de quelque relatif, si toutes autres choses estant ostees de son subiect, luy seul demeurant il se conuertit auec le relatif: comme pour exemple, qui osteroit du fils qu'il est homme blanc, docte, qu'il a deux piedz, deux mains, demeurant qu'il est fils, il se conuertiroit encores auec le pere: & au contraire, celuy-là n'est pas vray relatif, lequel demeurant quand les autres choses sont ostees, la relation ne demeure pas.,

Que les relations ne sont point distinguees reellement de leur fondement.

CHAPITRE XXXI.

LES anciens deuant Platon & Aristote auoient opinion que la relation n'estoit point vn genre special par soy: dautant qu'ils la voyent meslee & conioinċte auec toutes les natures des choses, & quelquesfois auec le mouuement. Mais Platon & Aristote considerant que nonobstant ce meslange, la relation a sa nature distinċte de tous les autres genres, ont resolu qu'elle constituoit vn genre à part és predicaments. Plusieurs aussi qui les ont precedez; & autres qui ont encores esté depuis eux, ont pensé qu'il n'y auoit aucune relation reelle és choses, & qu'elles se rapportoient seulement les vnes aux autres par l'operation de l'entendement qui les compare ensemble: au moyen dequoy ils estimoient, que ce n'estoit qu'vn estant de consideration, & qu'il n'y auroit plus de relation, si on ostoit cette conference de l'entendement. Plusieurs autres Philosophes tiennent qu'il y a des relations reelles, & des relations qui ne sont que rationelles. Mais quant à moy, ie tiens que les relations ne sont point distinguees reellement des choses où elles sont fondees, soit quantité, qualité, mouuement, ou mutation; & partant qu'elles ne sont que rationelles pour le regard de leur formel; combien que leur fondement soit reel. Et premierement quant aux relations qui sont fondees sur la quantité & sur la qualité, si on les considere materiellement, elles sont mesmes d'essence & d'existance que leur fondement, & n'en sont pas quasi distinguees rationellement: car l'égalité par laquelle vne quaternité est égale à vne autre quaternité en laquelle elle est fondee, ne different point reellement: & la ressemblance entre deux blanches est, comme dit S. Thomas, la mesme chose que la blancheur de l'vne & de l'autre sur laquelle elle est fondee: mais si on les considere formellement, c'est à dire, selon qu'elles se rapportent à leur terme, elles sont distinguees de consideration seulement: parce qu'estant quelque chose d'absolu, elles n'enferment pas le terme comme faiċt la relation qui s'y rapporte: de sorte que la blancheur & la ressemblance c'est vne mesme chose estant prise materiellement: mais differentes rationellement; parce que le fondement se rapporte à soy, & la relation à vne autre. Et à qui voudra douter qu'vne telle relation materiellemẽt consideree soit la méme chose d'essence que son fondement, il se prouue en cette sorte. Il est impossible & du tout incomprehensible qu'il arriue en vn subieċt quelque chose de nouueau diuerse reellement de tout ce qui estoit au mesme subieċt, & que le subieċt ne soit point changé selon la chose qui luy arriue de nouueau: car ce subieċt receuant vne chose nouuelle, laquelle

S. Thom. opusc. 48. tract. ad aliquid, c. 1.

laquelle il n'auoit pas auparauant, il demeure au mesme estat qu'il estoit premierement, ou en vn autre : si c'est au mesme, il n'a donc rien receu de nouueau distinct reellement : si en vn autre, il est donc changé, puis qu'estre changé c'est la chose estre autrement qu'elle n'estoit auparauant : mais la relation aduient de nouueau à vn subiect sans qu'il soit changé, ainsi que tient Aristote; d'où il conclud qu'il n'y a point de mouuement qui s'y termine. Cela se connoist en ce que, si auiourd'huy il y a vne chose blanche au monde, & que demain il s'en fasse vne autre à mille lieuës de là, sans qu'aucun agent approche mediatement ny immediatement du premier blanc, il sera vray de dire, demain ce blanc icy est semblable à celuy-là : & toutesfois auiourd'huy il n'est pas vray, attendu que son correlatif n'est pas posé : donques la ressemblance est aduenuë de nouueau au premier blanc, sans qu'il se soit faict de mutation en luy ; mais par la production d'vn autre blanc. Dequoy il s'ensuit que la relation n'est pas quelque chose reellement distincte du fondement qui estoit premier au subiect, ains rationellement selon que nostre entendement considere que l'vne & l'autre de ces choses est blanche : à cause dequoy il les a nommees semblables par vn tel terme. Il se peut encores plus facilement comprendre, que la relation de ressemblance n'est que rationelle en cõsiderant celle qui est entre quelqu'homme & sa peinture ; car luy venant à mourir & sa figure à perir, sur laquelle la peinture a esté faicte, nous ne laissons pas de dire que cette peinture luy ressemble : en quoy la relatiõ ne peut estre que rationelle, attendu que l'vn des termes n'est plus : de sorte qu'elle n'a estre que par la conception de nostre entendement qui en apprehendant la peinture, se tourne à la chose qu'elle represente, combien qu'elle ne soit plus : & neantmoins sa relation de ressemblance a autant de realité qu'elle en auoit auparauant. Cecy est confirmé & paroist manifestement en ce que deux choses blanches estant posees, il n'est pas en la puissance de Dieu, elles demeurant mesmes, d'oster leurs ressemblances ; ce qu'il pourroit faire, si elles estoient distinguees reellement sans estre de leur essence. Et pour le regard des relations fondees sur le mouuement & sur la mutation qui ont passé, il est tout euident qu'elles ne sont plus que par la connoissance que nous auons qu'vne telle mutation a esté, laquelle rend la cause & son effect propre pour estre fondements des relatiõs que nostre entendement y considere : ainsi pour exemple, la generation par laquelle vn pere engendre vn fils estant passee, on ne laisse pas de considerer la relation de paternité & de filiation au pere & au fils qui sont demeurez, ainsi que nous remarquons la ressemblance és portraicts des choses qui ne sont plus.

La relation d'ordre entre plusieurs choses se connoist n'estre que rationelle, en ce que les choses qui seront d'ordre pour vn effect ne le seront pas pour vn autre : tant s'en faut elles se trouueront en desordre à cause des diuerses dispositions des choses requises à vn effect, & contraires à l'autre : comme pour exemple, des arbres plantez d'ordre pour vne figure, seront en desordre pour vne autre : les relations du maistre & du seruiteur, du seigneur & de l'esclaue, du precepteur & du disciple, tout de mesme ne sont que choses rationelles : car sans changement ny acquisition d'aucune faculté nouuelle qui soit reelle, le maistre peut obeïr, & deuenir seruiteur ou esclaue, & le seruiteur ou esclaue deuenir maistre, & commander sans qu'aucun agent exterieur produise quelque chose de reel en l'vn ny en l'autre : de sorte que la relation de superposition deuient de supposition, & celle de supposition entre au lieu de superposition ; & tout de mesme sans qu'il arriue rien de reel ny d'augmentation ou de diminution, l'vne & l'autre relation peut cesser. Dauãtage si cette dépendance que le relatif a de son correlatif, en quoy consiste la nature de la relation estoit vraye & reelle, les relatifs ne pourroient estre ensemble de nature, ains il faudroit que celuy qui dépendroit de l'autre fust posterieur.

S'il y auoit ou pouuoit auoir quelque relation reelle en la nature distincte reellement de son fondement, elle seroit entre le mouuant, le mouuement, & la chose meuë, ou entre l'agent, l'action, & le patient durant que ces choses sont en acte : car il est tout clair que le mouuement dépend tousiours reellement du moteur cependant qu'il existe, attendu que sa nature consiste en vn flux perpetuel du moteur, & a en estre tousiours faict durant qu'il est mouuement : & semblablement celle du moteur dépend du mouuement immediatement entant que moteur : car il n'est moteur que cependant qu'il meut & produict actuellement le mouuement : le moteur dépend aussi de la chose qu'il meut moyennant le mouuement ; parce que le mouuement ne peut estre sans elle. Semblablement à l'opposite la chose meuë dépend immediatement du mouue-

ment pour le regard de ce qu'elle est meuë : car elle ne le peut estre que par le mouuemẽt qui est en elle ; lequel dépend du moteur : attendu que le mouuement ne peut estre sans estre continuellement produict, comme nous auons dit. Quant à l'agent & l'action, la passion & le patient, il en est tout de mesme : car le mouuement est action consideré selon qu'il fluë du moteur ; & passion, consideré selon qu'il est receu au mobile : & tout de mesme, aucune chose ne peut estre agente sans patient. Cette relation de dépendance reelle est tousiours entre le createur & les creatures en les creant & les conseruant, & en concurrant en toutes leurs actions : elle est aussi sans cesse entre les intelligences, les cieux, les elements, & les choses elementaires en general selon leur ordre & degré : & en somme en tous les mouuements & mutations des choses particulieres : elle est telle entre les Princes des republiques, les Magistrats, les citoyens & leurs subiects, entre le Capitaine & les soldats, le General & toute l'armee : elle est telle entre le maistre & le seruiteur : & en somme entre toutes les autres choses semblables où il y a action propre ou metaphorique, corporelle ou spirituelle. Mais nonobstant cette dépendance reelle, qui voudra considerer les choses de pres, on trouuera qu'elle, & la relation des vnes aux autres, ne sont point distinguees reellemẽt de leur fondement : car il est certain qu'entre le moteur & le mobile, il n'y a rien que le mouuement qui les faict tels l'vn & l'autre : & que le mouuement n'est autre realité, qu'vne forme fluante, à laquelle nous donnons diuers noms, selon qu'elle est diuersement consideree : car la regardant comme prouenant de l'agent, elle est nommee action : & entant qu'elle ne seroit point sans luy, ny luy agent sans elle, nous considerons cela comme vne relation de dépendance : & selon que nous regardons ce mesme mouuement au mobile qui patit, nous le nommons passion : & nous imaginons vne certaine relation de mutuelle dépendance entre la passion & le patient. Et puis considerant encores que le mesme moteur conioinct le mesme mouuement & le mobile, & l'agent & le patient, nous les considerons comme dépendants les vns des autres : mais neantmoins comme nous auons dit, il n'y a rien de reel en tout cela, que le mouuant, le mouuement, & le mobile qui sont les fondements de toutes les relations que nostre entendement y conçoit par sa maniere d'entendre : qui est de feindre de certains estants comme objects de tout ce qu'il conçoit.

Ce qui, à mon aduis, a faict estimer à plusieurs que ces relations estoient reelles & autres choses reellement que leur fondement, vient de deux choses ; dont l'vne est, qu'ils n'ont pas pris garde que nostre entendement, à raison de son imperfection, n'estant pas suffisant de conceuoir certaines choses par vne seule conception, il est contrainct d'y en fonder plusieurs, & de les connoistre par comparaison de l'vne auec l'autre : au moyen dequoy nous nous representons les choses que nous ne pouuons connoistre l'vne sans l'autre, comme dépendantes l'vne de l'autre ; au lieu que c'est nostre conception qui en dépend, & qui faict la relation entre elles : & dautant que la conception formelle de l'entendement est reelle, nous pensons que l'obiectiue, c'est à dire la chose conceuë, soit reelle aussi, & distinguee reellement des fondements où il la considere : comme pour exemple, conceuant auec l'eschauffement que le feu introduict en l'eau, l'action du feu eschauffant l'eau, & la passion de l'eau eschauffee, nous estimons, si nous n'y prenons garde de pres, que l'action & la passion sont deux choses distinguees reellement l'vne de l'autre, & du mouuement : & tout cela n'est qu'vne mesme chose reellement & distinguee seulement par l'entendement, qui considere l'eschauffement en soy comme mouuement, & au respect du feu, par lequel il est produict en l'eau comme action ; & au respect de l'eau en laquelle il est produict cõme passion. L'autre cause est qu'il y a certaines relations rationelles, comme celle qui est entre le subiect & l'attribut d'vne enonciation que nous formons par nostre entendemẽt sans qu'il se trouue aucune aptitude leur correspõdant és termes esquels nous la fondons : car quand nous venons à rencõtrer d'autres termes ou fondements reels si correspondants & aptes à de certaines relations qu'elles s'offrẽt quasi d'elles mesmes à nous auec eux, que nous ne pouuõs considerer ces termes que nous ne conceuiõs aussi tost ces relations, nous pẽsons de premier abord que ces relations sont d'elles mesmes & distinguees reellement de leur fondement. Il est certain que nous ne sçaurions considerer deux choses blanches, que nous ne conceuions aussi tost la relation de ressemblance qui est entre elles ; à cause de la blãcheur qui se trouue en l'vne & en l'autre ; & pensons si nous n'y prenõs garde de pres, que cette ressemblance que nostre entendement a conceuë, soit quelque chose reellement distinguee de la blancheur, & qui

ait

ait estre sans l'operation de l'entendement : & tout de mesme pour le regard de la parité ou egalité qui est entre deux choses ayant autant de quantité l'vne comme l'autre. Mais il n'en est pas ainsi : car la ressemblance entre deux choses blanches n'est rien de reel que la blancheur qui est en elles, consideree par la comparaison qu'en faict nostre entendemẽt, selon qu'elle est telle en l'vne comme en l'autre : & tout de mesme de la parité ou egalité auec la quantité sur laquelle elle est fondee, & ainsi de toutes les autres relations.

Ἔτι, εἰ τυγχάνοι τὸ αὐτὸ, καὶ ποιὸν, καὶ πρός τι ὂν· οὐδὲν ἄτοπον ἐν ἀμφοτέροις αὐτὸ τοῖς γένεσι καταριθμεῖσθαι.

Καὶ ὅλως ὃ παρὰ τὸ ποσὸν ὑπάρχει ἐν τῇ οὐσίᾳ.

Arist. Categor. c. 8. Preterea si idem sit quale, & ad aliquid: nihil absurditatis est, in vtrisque generibus id connumerari.

L. 5. metap. c. 14. t. 19. Et omninò id quod preter quantitatem in substantia inest.

Ce que dessus peut estre confirmé par ce que nous voyons en Aristote & comme c'est la verité, qu'vn mesme accident se trouue soubs plusieurs genres & especes; & en chacune est estimé reel : comme pour exemple, la science est soubs le genre de la qualité au regard des habitudes, & soubs celuy de la relation comme vne des ses especes au respect de la chose sceuë : & la chaleur & semblables qui sont qualitez passibles, se trouuent aussi estre facultez naturelles, qui sont deux especes de qualitez differentes : & toutesfois ce sont mesmes choses materiellement & reellement. A cecy nous pouuons adiouster ce que dit le mesme Aristote, que tout ce qui est en la substance outre la quantité, est qualité.

Il paroist par ce que nous auons dit iusqu'à cette heure, qu'on ne peut distinguer les relations en reelles & rationelles, comme quelques vns font, pour le regard de leur formel: car il n'y en a aucune où l'operation de l'entendement ne soit requise : mais seulement en ce qui est de leur materiel: à sçauoir que celle là soit rationelle qui a le fondement rationel: comme pour exemple, la relation d'entre les termes qui composent l'oraison & enonciation, & des propositions dont l'argumentation est faitte : car les termes sont estants rationels.

Quelque vns diuisent les relations en transcendantes & non transcendantes; disant que les trascendantes sont celles qui n'appartiennent point à vn certain predicamẽt, ains vaguent par toute la generalité & specialité, comme l'acte & la puissance, le materiel & le formel : mais ce n'est pas comme relations qu'elles sont transcendantes pourtant : car comme telles, elles ne se conuertissent pas auec l'estant, mais sont soubs le genre de relatiõ. Les relations non transcendantes sont celles qui ne vaguent pas par tous les genres comme les autres; ains sont arrestees en vn certain genre : comme pour exemple, le double & la moitié en la quantité. Et partant il n'y a point de relations transcendantes.

Du nombre des predicaments.

CHAPITRE XXXII.

Τῶν κατὰ μηδεμίαν συμπλοκὴν λεγομένων, ἕκαστον ἤτοι οὐσίαν σημαίνει, ἢ ποσὸν, ἢ ποιὸν, ἢ πρός τι, ἢ ποῦ, ἢ ποτὲ, ἢ κεῖσθαι, ἢ ἔχειν, ἢ ποιεῖν, ἢ πάσχειν.

Ὥστε κινήσεως καὶ μεταβολῆς ἐστὶν εἴδη τοσαῦτα, ὅσα τοῦ ὄντος.

Ἐπεὶ δὲ τρεῖς εἰσι κινήσεις, ἥτε κατὰ τόπον, καὶ κατὰ τὸ ποιὸν, καὶ κατὰ τὸ ποσὸν· ἀνάγκη καὶ τὰ κινούμενα τρία.

Arist. Categor. c. 4. Eorum quæ sine omni coniunctione dicuntur, vnumquodque aut substantiam significat, aut quantum, aut quale, aut ad aliquid, aut vbi, aut quando, aut situm esse, aut habere, aut agere, aut pati.

L. 3. phys. c. 1. t. 5. Quocirca motus & mutationis species tot sunt, quot entis.

L. 7. c. 3. t. 10. Cum autem tres sint motus, nempe in loco, in quantitate, & in qualitate : necesse est tria quoque esse quæ mouentur.

Les opinions ont esté fort diuerses entre les Philosophes sur le nombre des souuerains genres ou predicaments : car premierement Pythagoras posoit deux souuerains genres, le bien & le mal, soubs chacun desquels il colloquoit dix premiers contraires ; à sçauoir soubs le bien, le finy, le pair, l'vn, le dextre, le masculin, le repos, le droict, la lumiere, le quarré, & finallement le bon : & soubs le mal, l'infiny, l'impair, la multitude, le senestre, le feminin, le mouuemẽt, le courbe, les tenebres, le trapezie, & au dernier lieu le *S. Thom. cont. Gent. l. 3. c. 9.*

mal. Mais tout cela n'est que chimere; car le bien n'est pas genre, ains vne proprieté trãscendante de l'estant par dessus tous les genres comme nous auons dit. Et le mal est vne pure priuation du bien. Platon estimoit qu'il n'y auoit qu'vn souuerain genre à sçauoir l'estant, lequel il disoit estre genre de toutes les choses, parce qui leur conuient à toutes, & que toutes les choses sont estant. Mais cette opinion ne peut auoir de lieu, dautant que comme nous le montrerons par cy apres, l'estant ne conuient pas aux choses vniuoquement comme doit faire le genre, qui constitue vn predicament: mais analogiquemẽt seulement. Aussi le mesme Platon semble-t-il reuoquer toutes choses à quatre genres en vn autre endroit. Zenocrates & Andronicus ne constituoient que deux predicamẽts, la substance qu'ils appelloient estant par soy; & l'accident estant en vn autre. Aristote en a constitué dix, la substance, la quantité, la qualité, la relation, l'action, la passion, le quãd, l'où, la situation, & l'auoir: en quoy il a esté suiuy de la plus part des Philosophes qui sont venus apres luy. Or pour le regard de cette opinion de dix predicaments, ie dy quãt à moy que si l'accident n'est point genre vniuoque, mais analogue seulement, parce que ces especes adherent par vn certain ordre de priorité & de posteriorité à leur subiect, qu'il y a quatre genres souuerains & predicaments des choses & non plus, qui soient simples, non meslez entre eux, & qui ayent leur nature distinguee des autres: à sçauoir, la substance, la quantité, la qualité, qui sont reels, & la relation qui n'est distinguee que rationellement de son fondement (comme nous l'auons montré) desquels tous les autres consistent. Mais se trouuant que l'adherence actuelle n'est point de l'essence de l'accidẽt: ains vne sienne proprieté seulement, (ainsi qu'il a esté enseigné) l'accident sera genre vniuoque de la quantité, de la qualité, & de la relation, comme la substance l'est de ses especes: & partant il n'y aura que deux predicaments, la substance & l'accident: desquels cettuy-cy aura les trois susdites especes, & non plus: dautant que les autres six n'en estant pas reellement distinguees, elles s'y reduisent, comme il sera deduict tout presentement. Et à cecy conuient fort bien ce qu'Aristote dit, qu'il y a autant d'especes de mouuement & de mutation comme d'estants; & il n'y a que trois especes de mutation & de mouuement: par lesquels le mobile acquiere quelque chose de reel: à sçauoir à la substance, à la qualité, & à la quantité, comme nous le deduirons en son lieu.

De l'action & de la passion.

CHAPITRE XXXIIII.

Πάθος μὲν λέγεται, ἕνα μὲν τρόπον ποιότης καθ' ἣν ἀλλοιοῦσθαι ἐνδέχεται, οἷον τὸ λευκὸν, καὶ τὸ μέλαν, καὶ τὸ γλυκὺ, καὶ τὸ πικρὸν, καὶ βαρύτης, καὶ κουφότης, καὶ ὅσα ἄλλα τοιαῦτα· ἕνα δὲ αἱ τούτων ἐνέργειαι καὶ ἀλλοιώσεις ἤδη.

Arist. l. 5. metap. c. 21. t. 26. Passio dicitur vno quidem modo, qualitas, qua res alterari possunt, vt album, nigrum, dulce, amarum, grauitas, lenitas, & quæuis alia huiusmodi. Alio modo horum actiones, iamque alterationes.

PREMIEREMENT quant à l'action & à la passion ce ne peut estre autre chose reellement que la forme fluante ou le terme qui n'est pas faict, mais qu'on faict; laquelle forme a diuers noms: car estant prise de cette sorte absoluëment c'est mouuement ou mutation: si on la considere comme vn acte prouenant d'vne autre & qui le parfaict, à sçauoir de l'agent duquel elle decoule, on l'appelle action: & entant qu'elle est receuë au patient qui en est changé, passiõ. Ou bien on peut dire que l'action & la passion comprennent le mouuement auec les relations fondees dessus: à sçauoir l'action, le mouuement auec la relation qu'il a à l'agent dont il decoule: & la passion la mesme relation qu'il a au patient qui le reçoit: car l'action se refere à l'agent, & luy à elle immediatement: & mediatement l'agent se rapporte par elle au patient, & luy à elle: & mediatement par elle le patient regarde l'agent; attendu que l'action touche l'agent en sortant & fluant de luy, & le patient en adherant à luy: de sorte qu'elle est reellement en luy; & neantmoins ce n'est pas formellement, ains materiellement: dautant qu'encores que le mouuement qui est le materiel de l'action, soit au patient, cela qui est sortir de l'agent, en quoy consiste le formel de l'action, n'est pas au patient: car de l'approchement de l'agent & du patient, ie ne voy autre chose arriuer de nouueau en eux, cependant que l'agent agit, & le patient patit. Quelqu'vn a escript que l'action n'est rien que la dépendance speciale que l'effect a de sa cause

cause efficiente : cela est vray pour le regard du formel de l'action, mais quant à son materiel ou fondement c'est l'acte fluant,comme nous auons dit, qui est tout ce que l'action a de reel : car cette dépendance n'est que cet acte consideré selon qu'il decoule de l'agent. Nous pouuons donques definir que l'action c'est l'operation ou perfection de la chose selon qu'elle procede de l'agent au patient, & la passion c'est la mesme operation ou mouuement selon qu'elle est receuë au patient : & l'action & la passion n'est autre chose que le mouuement ou la mutation auec vne relation à l'agent & au patient : & partant elles se reduisent aux especes d'accident dont elles sont composees. Democrite pensoit que l'action se faisoit par vne deflution des atomes du corps agent ; & que la passion estoit par leur reception au corps patient. Mais son erreur est toute manifeste, de sorte que laction & la passion ne sont autre chose que ce que nous auons dit. Le fondement de la passion & de l'action, à sçauoir le fondement,se reduit tousiours à la quantité ou à la qualité, & leur formel à la relation; & partant elles sont composees de ces predicaments.

De l'action propre & impropre.

CHAPITRE XXXV.

L'Action qui procede de la forme corporelle,à sçauoir de celle des elements & des choses elementaires inanimees,que nous appellons action naturelle, est proprement celle à laquelle le nom d'action conuient:mais neantmoins les actes & operations que les choses animees font, dont leur ame est le principe,comme vegeter,sentir, appeter,entendre, marcher,ramper,voler,& autres manieres de se mouuoir localement,sont appellees actions par vne certaine analogie qui est entre les vns & les autres, à faute d'autres termes pour les nommer: de sorte que ce nom leur conuient improprement & par emprunt. Mais dautant qu'il est requis à toute vraye action d'auoir vn subiect auquel elle adhere & s'exerce;à cause de cela la creation n'est pas vraye action,cōme nous le dirons en son lieu.

Des actions passantes & immanentes.

CHAPITRE XXXVI.

Des actions des choses animees les vnes leur sont interieures,les autres exterieures. Les interieures sont sentir, appeter,entendre, & vouloir,lesquelles portent à cause de cela,le nom d'actions immanentes c'est à dire demeurant és choses,dautant qu'elles ne passent point & n'ont aucun effect hors de l'agent qui est leur subiect. Les exterieures ou sortantes sont de deux sortes: les vnes passent sans qu'il en reste aucun ouurage, apres elles : à sçauoir celles de la puissance motiue d'vn lieu à l'autre, le chant,le parler,& semblables : les autres laissent quelque ouurage ou effect apres elles : comme pour exemple, toutes les operations selon les arts mecaniques & semblables : à cause dequoy elles sont dittes moins nobles que les ouurages qui en sont faicts, parce qu'elles sont pour l'amour d'eux. Cela se pourroit dire aussi des actions immanentes au respect des habitudes des vertus & sciences qui en sont engendrees.

La difference suffisante entre l'action passante & l'immanente,selon Aristote consiste en trois parties: dont la premiere est que l'action immanēte demeure subiectiuement en l'agent duquel elle est produitte,& la passante reside au patient comme en son subiect. La seconde c'est que de sa nature elle ne change aucunement l'obiect, au tour duquel elle se faict (car de ce que ie desire que ie croy ou que i'entens vne pierre elle n'est point changee) mais par l'action passante, le subiect est tousiours changé & acquiert ou perd quelque chose de nouueau : à sçauoir ou quantité,ou qualité, ou lieu, ou forme substantielle. La tierce c'est que par l'action passante il est tousiours & vniuersellement produit quelque chose hors d'elle,soit que ce qui est produit demeure apres l'action, ou ne demeure pas : là où par l'action immanente il n'est pas tousiours ny vniuersellement produit quelque chose distincte de l'operation ; comme pour exemple, par plusieurs actes d'entendre reiterez l'habitude speculatiue qui en est produicte, est quelque chose distincte de l'operation : mas par la vision ,l'imaginer, le vouloir, ou desirer,& par vne simple intellection, ou par la cōuersion de l'intellect sur les especes des choses vniuerselles qu'il a en soy pour

les contempler seulement, il ne se produit aucune chose distincte de l'operation. L'actiõ immanente est plus la perfectiõ de l'agent que la passante, & la passante plus la perfection du patient : & toutesfois l'operatiõ passante ne laisse pas d'estre quelque perfection de l'operant encores qu'elle soit au patient : premierement parce qu'il y est ordonné comme à quelque chose derniere ; & secondement entant qu'en se communiquant, & espendant par elle il deuient semblable à Dieu en quelque chose, qui est à quoy tendent tous les agents en operant.

Toutes choses qui se font en temps c'est pource qu'elles n'ont pas incontinent leur perfection, & qu'elles l'acquierent en vn temps terminé, qui mesure leur production : à cause dequoy les actions des choses naturelles qui se font successiuement & en temps, (comme pour exemple, l'eschauffement, la guarison, & semblables) sont nommees actes imparfaicts : & à l'opposite les actions immanentes sont nommees actes parfaicts; dautant qu'elles se font en vn instant: comme nous le pouuons connoistre facilement en l'intellection, en la vision & semblables, lesquelles sont parfaittes en tout temps sans auoir besoin de quelque chose suruenante par apres qui les accomplisse : & c'est pourquoy les actions immanentes sont appellees parfaittes, & non pource que l'agent dont elles procedent & auquel elles sont receues soit parfaict : tant s'en faut vne action de cette sorte le parfaict : & est vn accomplissement & vne perfection en la chose ou elle se faict: au contraire des actions naturelles qui ne sont pas perfections, ains destruction & corruption de leur cõtraire au subiect qui les reçoit: comme pour exemple, l'eschauffement est vne voye à la chaleur, en destruisant la froideur, & autres qualitez contraires.

De la passion propre & impropre.

CHAPITRE XXXVII.

Πάθος μὲν λέγεται ἕνα μὲν τρόπον ποιότης, καθ' ἣν ἀλλοιοῦσθαι ἐνδέχεται. &c.
Ἔτι τούτων μᾶλλον αἱ βλαβεραὶ ἀλλοιώσεις καὶ κινήσεις.

Arist. l. 5. metap. c. 21. Passio dicitur vno quidem modo qualitas, qua res alterari possunt. &c. vt suprà.
Itemque horum magis eæ alterationes & motiones quæ nocumentum afferunt.

LA passion est propre ou impropre. La propre c'est celle qui est contraire & nuisible à la nature du subiect qui la reçoit, & à raison de laquelle il est priué de quelque perfection qui luy conuient : comme pour exemple, l'eschauffement en l'eau luy corrompt sa froideur naturelle. La passion improprement prise, c'est tout acte receu en vn autre, à la nature duquel il n'est pas cõtraire ny nuisible; tant s'en faut il en est parfaict ; comme pour exemple, la vision en la veuë, la conception en l'entendement, & semblables : à cause dequoy la propre passion est nommee corruptiue, & l'impropre, perfectiue. Le nom de passion a encores d'autres acceptions : car il signifie entre les Philosophes la propre qualité, qui ensuit les principes essentiels des choses : comme pour exemple, la capacité de rire en l'homme, le hanissement au cheual, & semblables, sont appellees par les anciens Philosophes propres passions & specifiques : mais quant à moy ie n'vseray que du nom d'accident tres propre & de proprieté par tout ce liure, afin d'employer le moins qu'il sera possible des termes equiuoques. Secondement la passion se prend pour les mouuements de l'appetit sensitif : comme pour exemple, l'amour, la haine & semblables : & en troisiesme lieu la passion signifie les conceptions de l'entendement selon Aristote, qui dit que la voix est l'indice des passions de l'ame.

Du quand.

CHAPITRE XXXVIII.

LE quand n'est autre chose que la relation de la duree ou instant, auquel vne chose a esté, est, ou sera, à la chose mesme : comme pour exemple, si on demande quand ce fut qu'Alexandre donna la premiere bataille à Darius, on assigne pour responce, l'annee, le mois, le iour, & l'instant s'il est possible qu'on remarque par quelque chose signalee qui est plus connuë : & semblablement si on nous demande quand nous irons à Rome ou en vn autre lieu, on respond, tout presentement, à cette heure mesme, ou vn tel iour, ou vn tel

tel mois, ou vn tel an, ou quelque chose de semblable : tellement qu'en quelque sorte que ce soit, le quand est tousiours la relation de la chose à l'instāt de temps present, passé, ou futur : & partant le quand ne constitue point de predicament ; mais est dessoubs celuy de la relation.

De l'où.

CHAPITRE XXXIX.

L'Où n'est autre chose que le lieu interieur dont nous parlons en la Physique, consideré selon qu'il se refere à la chose qui est en ce lieu. Et partāt l'où ne constitue point de predicament à part, n'estant que relation du lieu à la chose qui est en lieu.

De la situation.

CHAPITRE XXXX.

Ἔστι δὲ καὶ ἡ ἀνάκλισις, καὶ ἡ στάσις, καὶ ἡ καθέδρα, θέσεις τινές· ἡ δὲ θέσις, τῶν πρός τι.

Διάθεσις λέγεται τοῦ ἔχοντος μέρη τάξις, ἢ κατὰ τόπον, ἢ κατὰ δύναμιν, ἢ κατ' εἶδος· θέσιν γὰρ δεῖ τινα εἶναι, ὥσπερ καὶ τὸ ὄνομα δηλοῖ ἡ διάθεσις.

Arist. l. Categor. c. 7. Sed et recubatio, & status, & sessio, sunt positiones quædam : positio verò est in iis, quæ sunt ad aliquid.

L. 5. metap. c. 19. t. 24. Dispositio dicitur ordo habentis partes. Necesse est enim vt sit quædam positio, quemadmodum & ipsum dispositionis nomen significat.

LA situation ou position c'est vne relation ou ordre d'vne chose au respect de quelque partie immobile de la terre. La situation ou posture des animaux dit aussi vn ordre de leurs parties entre elles, outre l'ordre aux parties immobiles de la terre. Cette mesme situation cōuient par analogie aux plantes, aux choses artificielles & aux naturelles mesmes, dont les parties sont diuersement figurees. Mais en quelque sorte que ce soit la situation ne constitue point de predicament à part : ains elle est soubs celuy de la substance pour le regard de son materiel, & de la relation en ce qui est de son formel, comme il paroist par ce que c'est : aussi Aristote la conte-t-il entre les relations.

De l'auoir.

CHAPITRE XXXXI.

Τὸ δὲ ἔχειν, κατὰ πλείους τρόπους λέγεται· ἢ γὰρ ὡς ἕξιν καὶ διάθεσιν, ἢ ἄλλην τινὰ ποιότητα· λεγόμεθα γὰρ καὶ ἐπιστήμην ἔχειν, καὶ ἀρετήν· ἢ ὡς ποσόν· οἷον, ὃ τυγχάνει τις ἔχων μέγεθος. λέγεται γὰρ τρίπηχυ μέγεθος ἔχειν, ἢ τετράπηχυ. ἢ ὡς τὰ περὶ τὸ σῶμα, οἷον ἱμάτιον ἢ χιτῶνα. ἢ ὡς ἐν μορίῳ· οἷον, ἐν χειρὶ δακτύλιον. ἢ ὡς μέρος· οἷον χεῖρα, ἢ πόδα. ἢ ὡς ἐν ἀγγείῳ, οἷον ὁ μέδιμνος τοὺς πυρούς, ἢ τὸ κεράμιον τὸν οἶνον. &c. ἢ ὡς κτῆμα, ἔχειν γὰρ οἰκίαν, ἢ ἀγρὸν λεγόμεθα. λέγεται δὲ καὶ ὁ ἀνὴρ γυναῖκα ἔχειν, καὶ ἡ γυνὴ ἄνδρα. ἔοικε δὲ ἀλλοτριώτατος ὁ νῦν ῥηθεὶς τρόπος τοῦ ἔχειν εἶναι· οὐδὲν γὰρ ἄλλο τῷ ἔχειν γυναῖκα σημαίνομεν, ἢ ὅτι συνοικεῖ.

Ἕξις δὲ λέγεται ἕνα μὲν τρόπον, οἷον ἐνέργειά τις τοῦ ἔχοντος, καὶ ἐχομένου, ὥσπερ πρᾶξίς τις, ἢ κίνησις· ὅταν γὰρ τὸ μὲν ποιῇ, τὸ δὲ ποιῆται, ἔστι ποίησις μεταξύ· οὕτω καὶ τοῦ ἔχοντος ἐσθῆτα, καὶ τῆς ἐχομένης ἐσθῆτος, ἔστι μεταξὺ ἕξις.

Arist. Categor. c. 15. Habere multis modis dicitur: vel enim vt habitum & affectionem, aut aliquā aliam qualitatem: nam dicimur & scientiam habere, et virtutem: vel vt quantum, vt quam quis magnitudinem habet : dicitur enim magnitudinem habere trium quatuorve cubitorum: vel vt ea quæ sunt circa corpus, vt vestimentum, aut tunicam: vel vt in parte, vt in manu annulum : vel tanquam partem, vt manum vel pedem: vel vt in vase, vt modius triticum, aut amphora vinū. &c. Vel vt possessionē : dicitur enim habere domum vel agrum : dicitur etiam vir mulierem habere, et mulier virum. Sed hic habendi modus quem nunc dixi, videtur esse maximè alienus: quia hoc habere mulierem nihil aliud significamus quàm simul habitare.

L. 5. metaph. c. 20. t. 25. Habitus vno modo dicitur vt actus quidam habentis & habiti, perinde atque actio quædam aut motus. Nam cùm alterum efficit, alterum efficitur, effectio est media ; sic inter eum qui vestem habet, & vestem quæ habetur, medius est habitus.

QVANT à l'auoir ce n'est tout de mesme qu'vne relation des choses possedees à ceux qui les possedent, soit que ce soit fruicts, or, argent, cheuaux, habillements, armes & semblables. Aristote dit que l'auoir est vn certain acte moyen entre ce qui a, & la chose euë, comme l'action moyenne entre l'agent & l'effect, qui n'est autre chose que ce que nous appellons possession: à cause dequoy il ne constitue aucun predicament, non plus que les autres, mais il est soubs la relation.

Aristote propose diuerses manieres esquelles l'auoir se prẽd, à sçauoir, ou comme quelque accident, qualité, ou quantité: ainsi nous auons la vertu, la grandeur: ou comme ce qui est au tour du corps, comme les vestements: ou en quelque partie du corps, commé vne bague au doigt; ou comme vne partie telle qu'est la main & le pied: ou comme en vn vase, ainsi que le boisseau a le bled, & le vaisseau le vin: ou comme possession, à sçauoir vne maison ou vn champ: l'homme aussi est dit auoir la femme, & la femme l'homme: mais cette maniere d'auoir dit Aristote, semble eslongnee, par ce qu'elle ne signifie qu'habiter ensemble.

Qu'il n'y a que trois predicaments purs.

CHAPITRE XLII.

IL paroist assez clairemẽt qu'il n'y a que trois sortes d'accidents qui ayent leurs natures separees des autres; dont deux sont reels, la quantité & la qualité; & l'vn rationel pour le regard de son formel qui est la relatiõ: & les six autres se referent à ceux-cy, & particulierement à la relation. Et partant il n'y a point d'accidents distinguez reellement les vns des autres que la quantité & la qualité. Aussi est-il certain que les substãces immaterielles operent & sont accomplies par les seules qualitez, & les materielles par la quantité dont elles reçoiuent la grandeur conuenable, à leur nature, & par les qualitez leur seruant à faire les operations pour lesquelles elles sont nees, & à les disposer selon qu'il conuient à leur nature.

De l'accident permanent & successif.

CHAPITRE XLIII.

Φανερὸν ὅτι οὐδὲ μόριον τὸ νῦν, τοῦ χρόνου· οὐδὲ ἡ διαίρεσις τῆς κινήσεως· ὥσπερ οὐδ' αἱ στιγμαὶ τῆς γραμμῆς· αἱ δὲ γραμμαὶ δύο, τῆς μιᾶς μόρια.

Η στιγμὴ δὲ ἀδιαίρετον. &c.

Στιγμῶν δὲ ἀεὶ τὸ μεταξὺ, γραμμή· καὶ τῶν νῦν, χρόνος.

Ἀλλ' οὐθὲν ἦν τῶν συνεχῶν, εἰς ἀμερῆ διαιρετόν. &c.

Δέδεικται γὰρ, ὅτι ἀδύνατον ἐξ ἀτόμων εἶναί τι συνεχές. &c.

Ἀνάγκη δὲ καὶ τὸ νῦν, τὸ μὴ καθ' ἕτερον, ἀλλὰ καθ' αὐτὸ, καὶ πρῶτον λεγόμενον, ἀδιαίρετον εἶναι, καὶ ἐν ἅπαντι τοιοῦτον χρόνῳ ἐνυπάρχειν· ἔστι γὰρ ἔσχατόν τι τοῦ γεγονότος, οὗ ἐπὶ τάδε οὐδέν ἐστι τοῦ μέλλοντος, καὶ πάλιν τοῦ μέλλοντος, οὗ ἐπὶ τάδε οὐδέν ἐστι τοῦ γεγονότος· ὃ δὴ ἔφαμεν ἀμφοῖν εἶναι πέρας. &c.

Ὅτι μὲν τοίνυν ἐστί τι ἐν τῷ χρόνῳ ἀδιαίρετον, ὃ φαμὲν εἶναι τὸ νῦν, δῆλον ἐκ τῶν εἰρημένων.

Φασὶ κινηθεῖσαν γραμμὴν ἐπίπεδον ποιεῖν, στιγμὴν δὲ γραμμήν.

Arist. l. 4. phys. c. 17. t. 107. Manifestum est neque momentũ esse partem temporis; neque diuisionem esse partem motus, quemadmodum nec puncta linea: sed duæ lineæ sunt partes vnius.

L. 6. c. 1. t. 1. Punctum autem res indiuidua. &c.

T. 2. Quod verò punctis est interiectum, semper est linea: & quod momentis, tempus.

T. 3. Sed nullum continuum est in ea diuiduum quæ partibus vacant. &c.

T. 11. Ostensum est fieri non posse vt ex indiuiduis constet aliquid continuum. &c.

C. 2. t. 24. Necesse est autem, momentum quod nõ per aliud, sed per se & primò dicitur, esse indiuiduum, ac tale momentum in omni tempore inesse: est enim extremum quiddam præteriti, citra quod nihil est futuri: & rursus futuri, vltra quod nihil est præteriti, quod quidem diximus esse vtriusque terminum. &c.

T. 29. Esse igitur aliquid in tempore indiuiduum, quod dicimus esse momentum.

L. 1. De anima c. 6. t. 68. Dicunt motam lineam efficere planum, & motum punctum efficere lineam.

L'ACCIDENT permanent c'est celuy dont l'estre est fixe & arresté, & qui a toutes ses parties ensemble sans operation de l'entendement, de cette sorte la quantité du soleil, sa lueur sa rondeur; & semblables sont accidents permanents. L'accident successif c'est celuy dont l'estre est en vn perpetuel coulement, & dont les parties se font continuelle

nuellement succedant l'vne apres l'autre : de sorte que tousiours celle qui se faict succede à celle qui se faisoit par vn flux continuel, sans qu'aucune demeure iamais autrement qu'en se faisant partie apres partie: & tels sont tous mouuements, car ils consistent plus à estre faicts qu'à estre, ainsi qu'il se connoist par leur nature. Il en est tout de mesme du temps pris pour la mesure de la duree des choses subiectes à generation & corruption; car ce n'est autre chose que le mouuement du ciel (comme nous expliquerons amplement toutes ces choses en leur lieu.) C'est pourquoy tout ainsi que les Geometriens expliquent la ligne par le flux d'vn poinct, pour representer sa longueur sans largeur ny profondeur, combien qu'il n'y ait aucun poinct vrayement fluant que par imagination: de mesme on explique la succession de l'estant successif par vn indiuisible coulant nommé estre meu ou changé au mouuement, & instant ou moment au temps: car l'indiuisible & l'instant tiennent le mesme lieu, au respect du mouuement & du temps, comme le poinct au respect de la ligne, estant l'vn & l'autre chose si petite qu'ils n'ont aucunes parties, afin qu'on entende qu'il n'y a rien en eux qui soit tout ensemble qu'vn indiuisible, & que cela est assez pour dire que leurs parties existent & sont presentes: parce que celles qui sont à venir & les passees sont coniointes en vn indiuisible ou instant present, lequel les continuë les vnes & les autres. Mais il ne faut pas pourtant estimer que le mouuement ny le temps consistent en la seule succession des indiuisibles continuatifs, en sorte que l'vn passant l'autre luy succede, & à cettuy cy vn autre immediatement, & ainsi des autres: par ce que le mouuement ne peut consister d'indiuisibles, ou estre meuz, ny le temps d'instants, non plus que la ligne de poincts: ains plustost on doit tenir que le mouuement & le temps existent par le flux reel & continu de leurs parties, coulants d'indiuisibles en indiuisibles l'vn suiuant tousiours l'autre en telle sorte qu'apres chaque indiuisible vne partie suit, & en chaque partie on peut remarquer vn indiuisible, & entre chaque indiuisible vne partie fluante. Et ainsi le mouuement n'existe pas de façon par ses estre meu, ny le temps par ses instants, que leurs parties n'ayent point d'autre reelle existance que celle de l'indiuisible continuatif ou continuant qui les conioinct & continuë: (autrement il n'y auroit rien de reel au mouuement ny au temps qu'vn indiuisible) mais ils sont interieurement existants par leurs parties existantes, non pas ensemble, mais successiuement & en passant, qui est la mode d'exister des choses successiues: à cause dequoy leurs parties ne sont pas dittes reelles precisement, entant que passees qui ne sont desia plus, ny seulement entant que futures qui ne sont pas encores, mais selon qu'elles sont passantes. Et n'importe que leur parties cependant qu'elles passent, ne soient pas faittes, car c'est assez qu'elles se fassent actuellement; parce que, comme dit Auerroes, l'estre des choses successiues, *Auerroes l. 3. Phys. t. 17.*
c'est de se faire continuellement. Et en cette sorte l'estant successif est tout positif, ne se trouuant pas composé de parties qui ne sont point entant qu'elles ne sont point, ains entant qu'elles se font reellement. Mais si on le prend comme composé de parties considerees selon qu'elles n'existent desia plus, ou ne sont pas encores faittes; c'est à dire les vnes estant passees, & les autres à venir, il n'est pas du tout positif: car il enferme en cette sorte quelque certaine negation en sa conception, de n'estre pas du tout ensemble, & principalement qu'il reste quelque chose de luy qui n'est pas faitte; & semble en cette sorte que les estants successifs n'ayent aucun estre reel actuel que cet indiuisible continuatif en la nature des choses, & le reste seulement en l'entendement, selon l'estre connu, lequel apprehende les parties successiues, & cet estre continuatif qui les conioinct: en quoy consiste la nature de l'estant successif.

Des accidents propres & communs separables & inseparables.

CHAPITRE XLIIII.

Πᾶσα δὲ πρότασις, καὶ πᾶν πρόβλημα, ἢ γένος, ἢ ἴδιον, ἢ συμβεβηκὸς δηλοῖ. &c.

Ἴδιον δ' ἐστὶν, ὃ μὴ δηλοῖ μὲν τὸ τί ἦν εἶναι, μόνῳ δὲ ὑπάρχει καὶ ἀντικατηγορεῖται τοῦ πράγματος· οἷον, ἴδιον ἀνθρώπου, τὸ γραμματικῆς εἶναι δεκ-

Arist. l. 1. Top. c. 4. Omnis autem propositio, & omne problema, aut genus, aut proprium, aut accidẽs declarat. &c.

C. 5. Proprium verò est quod non declarat quidditatem, sed soli inest, & cùm reciprocatur: vt proprium hominis est, Grammaticæ susceptiuum esse:

τικόν· εἰ γὰρ ἄνθρωπός ἐστι, γραμματικῆς δεκτικός ἐστι· καὶ εἰ γραμματικῆς δεκτικός ἐστιν, ἄνθρωπός ἐστι· οὐδεὶς γὰρ ἴδιον λέγει τὸ ἐνδεχόμενον ἄλλῳ ὑπάρχειν, οἷον τὸ καθεύδειν ἀνθρώπῳ.

Λέγεται δὲ καὶ ἄλλως συμβεβηκός, οἷον ὅσα ὑπάρχει καθ' αὑτὸ ἑκάστῳ, μὴ ἐν τῇ οὐσίᾳ ὄντα, οἷον, τῷ τριγώνῳ, τὸ δύο ὀρθὰς ἔχειν.

quia si homo est, Grammaticæ susceptiuus est: & retro, si Grammaticæ susceptiuus est, homo est. Nemo enim proprium appellat id quod potest alij inesse, vt dormire homini. &c.

L. 5. metaph. c. 30. t. 35. Dicitur & alio modo accidens, nempe omnia quæ per se cuiquam insunt, nec sunt in substantia: quo pacto inest triangulo duos angulos habere rectos.

TOVS les accidents se considerent comme propres & comme communs. Le propre est de quatre sortes: l'accident propre de la premiere sorte, c'est ce qui conuient à vne seule espece, mais non pas necessairement à chacun de ses indiuidus; comme pour exemple, à l'homme d'estre Medecin, Architecte, & semblables: car combien que telles qualitez conuiennent au seul homme, neantmoins tout homme n'est pas Medecin, ny Architecte. La seconde, c'est ce qui conuient à tout indiuidu d'vne espece, & tousiours, l'empeschement & les hazards ostez; mais non pas à elle seule: comme pour exemple, auoir deux piedz est propre à l'homme, mais non pas à luy seul: car il conuient aussi à plusieurs animaux. La troisiesme, c'est ce qui conuient à toute vne seule espece, mais non pas tousiours, comme à l'homme d'auoir le poil blanc en sa vieillesse. La quatriesme qui s'appelle tres-propre, ou proprieté, c'est ce qui conuient à vne seule espece & à son indiuidu en tout temps, & necessairement; parce qu'il découle de l'essence de la chose en laquelle il adhere & l'ensuit tousiours: dont le signe est, que la chose ne se trouue point en la nature selon les loix ordinaires de l'vniuers, sans qu'vne telle proprieté soit, & que la proprieté ne consiste point sans vn tel subiect: à cause dequoy elle se conuertit auec la chose & luy est reciproque: comme pour exemple, en l'homme la capacité de rire est son accident tres propre, ou sa proprieté, laquelle se conuertit auec luy: car si l'homme est, le capable de rire est; & semblablement si le capable de rire est, l'homme est. En somme cela est la proprieté d'vne chose qui ne conuient aux autres choses que par elle seulement, & ne luy conuient pas à elle par vne autre; ainsi la proprieté d'attirer le fer conuient à la calamite par soy, & aux autres choses par elle seulement. De toutes ces quatre sortes de propres, celle-cy est la plus vrayement propre, & la seconde la plus impropre, & indigne du nom de propre.

Συμβεβηκὸς δέ ἐστιν, ὃ μηδὲν μὲν τούτων ἐστί, μήτε ὅρος, μήτε ἴδιον, μήτε γένος, ὑπάρχει δὲ τῷ πράγματι· καὶ ὃ ἐνδέχεται ὑπάρχειν ὁτῳοῦν ἑνὶ καὶ τῷ αὐτῷ, καὶ μὴ ὑπάρχειν.

Arist. l. 1. Top. c. 5. Accidens autem est, quod nihil horum est, id est nec definitio, nec proprium, nec genus, inest autem rei: & quod cuiuis rei vni & eidem potest inesse & non inesse.

L'accident commun, c'est celuy qui conuient à plusieurs especes, comme pour exemple, estre chaud, froid, blanc, cheminer, se reposer, & semblables. Mais combien que tels accidents soient communs, à cause qu'ils aduiennent à plusieurs choses de diuerses natures, cela n'empesche pas pourtant qu'ils ne soient accidents tres-propres de quelque certaine espece ou genre, par le moyen desquels ils conuiennent aux autres: car les choses qui ont quelque accident par participation, c'est par le moyen d'vn autre lequel l'a de sa nature; comme pour exemple la veille qui est vn accident cōmun à l'homme, puis qu'il aduient à plusieurs autres qu'à luy, est accident tres-propre à l'animal, auquel seul il conuient, & à l'homme à cause qu'il participe en la nature d'animal, lequel est de son essence: tellement qu'vn mesme accident peut estre tres-propre & commun au respect de diuers subiects.

Toute proprieté est de telle sorte en son subiect qu'elle n'en peut estre separee par aucune chose creée sans la ruine & destruction d'iceluy: ce qu'il faut entendre reellement & actuellement; car par l'operation de l'entendement tous accidents sont separables, c'est à dire qu'ils peuuent estre considerez separément & à part, encores qu'ils soient inseparables de leur subiect: comme pour exemple, encores que plusieurs liqueurs de diuerses natures feussent meslees ensemble & inseparables les vnes d'auec les autres, on peut neantmoins considerer la nature de chacune separément à part soy: mais les autres accidents propres & les communs peuuent estre separez de leur subiect, sans que

pour

pour cela il se destruise : à cause dequoy on diuise les accidents en separables & inseparables.

La proprieté conuient premieremẽt à l'espece, & puis apres aux indiuidus : car l'homme est premierement par nature capable de rire, & Socrates l'est apres : mais au contraire l'accident commun conuient premierement aux indiuidus, & secondement à l'espece : car Socrates est blanc, & puis apres l'homme : dont la raison est que la proprieté a immediatement sa source des principes de l'espece comme de sa cause : & l'accidẽt commun de la matiere; & ainsi les proprietez sont accidents des especes, & les accidents communs des indiuidus.

Des accidents specifiques les vns ensuiuent la nature specifique selon soy : comme pour exemple la capacité de rire, celle de discipline, & semblables, regardent selon soy la nature de l'homme : les autres ensuiuent aussi la nature specifique, non toutesfois absolument ; mais entant qu'elle est determinee par quelque disposition : comme pour exemple, la camuserie suit le nez, non absolument ; mais auec vne certaine disposition : tellement que ces proprietez different entre elles en ce que les premieres sont vniuersellement en la nature qu'elles ensuiuent, & les autres n'y sont pas tousiours vniuersellement, sinon és choses où la nature est ainsi disposee.

Καὶ γὰρ οὗτοι συμβάλλονταί τι· τὴν γὰρ ἕξιν προήσκησαν ἡμῶν. &c.

Arist. l. 2. metaph. c. 1. Nam & hi aliquid conferunt, cùm habitum nostrum ante excoluerint. &c.

Aristote appelle ordinairement les accidents qui sont naturels à quelques choses, leur adherent & n'en peuuent estre separez, habitudes : & à l'opposite, ceux qui en peuuent estre separez, affections. Et ainsi quand il dit ceux qui ont cultiué par cy deuant nostre habitude, habitude est prise en ce lieu-là pour faculté de l'ame; & quand il vse du nom d'accident simplement, il l'entend ordinairement du commun & separable, opposant propre à accident.

Qu'vne mesme chose peut estre soubs diuers predicaments.

CHAPITRE XLV.

VN mesme accident peut estre en diuers predicaments soubs diuerses considerations : ainsi l'action entant que c'est vne forme fluente de la part de l'agent & receuë au patient, elle tient de la qualité, & consideree selon qu'elle regarde l'agent & en dépend, elle est relation : & tout de mesme pour le regard de la passion. Il s'en peut dire autant du quand, & de l'où, de la situation, & de l'auoir, & semblablement la science consideree comme habitude de l'ame, & le sentiment comme vne de ses operations, sont qualitez ; & au regard de la chose sceuë, & de ce qui a esté senty, ce sont relations : car la science entant que science, est de la chose sceuë; & la chose sceuë est sceuë par la science. Semblablemẽt la mesure consideree selon la nature de mesure, est du predicament de la quantité, combien que la mesure de perfection en soy soit substance ou qualité : & si on considere l'vne & l'autre mesure, au respect de la chose mesuree, elles sont relations : car la mesure est mesure de la chose mesuree, & la chose mesuree, est mesuree par la mesure.

De la diuerse maniere dont les choses entrent soubs les predicaments.

CHAPITRE XLVI.

Κοινὸν δ᾽ ἐπὶ τούτων οὐδὲν ἔστι λαβεῖν, ὥς φαμέν, ὃ οὔτε τόδε, οὔτε ποσόν, οὔτε ποιόν, οὔτε τῶν ἄλλων κατηγορημάτων οὐδέν· ὥστε οὐδὲ κίνησις, οὔτε μεταβολὴ οὐδενὸς ἔσται παρὰ τὰ εἰρημένα, μηδενός γε ὄντος παρὰ τὰ εἰρημένα.

Arist. 3. phys. c. 1. t. 4. Commune autem his sumere nihil licet, sicut dicimus, quod nec sit hoc aliquid, nec quantum, nec quale, nec in vlla alia categoria : quare nec motus, nec mutatio erit vllius preter ea que dicta sunt : cùm nihil sit preter ea que dicta sunt.

LEs choses sont de deux sortes és predicaments ; à sçauoir les vnes simplement & par soy, & les autres par reduction ; car toutes les choses complettes soit substance ou

accident, ſont és predicaments par ſoy : & les incomplettes & les rationelles y ſont par reduction; ainſi la premiere matiere, & la forme ſubſtantielle ne ſont és predicaments de la ſubſtance que reductiuement, parce qu'elles ne ſont pas ſubſtances complettes : mais parties de la ſubſtance accomplie, comme il ſera montré en ſon lieu : & tout de meſme l'eſtre ou exiſtance ſe reduiſent au genre de l'eſſence de la choſe dont ils ſont eſtre ou exiſtance. Le poinct & l'vnité ſe reduiſent au genre de la quantité, comme principes: les priuations au genre des choſes dont elles ſont priuations : parce que l'eſtre de la priuation n'eſt que l'abſence de la forme; ainſi l'aueuglement ſe reduict à la qualité à qui appartient la veuë; le mouuement & mutation, au genre du terme auquel, c'eſt à dire de la forme qui s'acquiert par eux: les eſtants par accident aux genres des eſtants par ſoy dont ils conſiſtent: comme pour exemple, l'homme blanc ſe reduict à la ſubſtance & à la qualité, & la Republique à la ſubſtance & à la relation; car les hommes dont la Republique eſt compoſee, ſont ſubſtances, & leur vnion, relation, & le monde auſſi: & tout de meſme les choſes artificielles pour le regard de leur matiere & de leur forme : ainſi la ſie, quant à ſa matiere, eſt ſubſtance, & pour le regard de ſa forme, qualité. Les concrets des accidents ſont poſez par ſoy és predicaments, parce que leurs noms ne ſignifient formellement que les formes accidentaires : comme pour exemple, le blanc eſt reduict au genre de la blancheur, le noir à celuy de la noirceur, & ainſi des autres ſemblables concrets : & les eſtants rationels ſe reduiſent par leurs fondements où ils ſont conſiderez.

Comparaiſon de la ſubſtance & de l'accident, pour le regard de leur primauté, de perfection, de nature, & de duree.

CHAPITRE XLVII.

Οὐδὲν δὲ κατὰ συμβεβηκός ἐστι πρότερον τῶν καθ' αὑτό.

Φαίνεται γὰρ τὸ συμβεβηκὸς ἐγγύς τι τοῦ μὴ ὄντος.

Ὅταν δέ τι ἐστίν, οὐ λευκόν, οὐδὲ θερμόν, οὐδὲ τρίπηχυ, ἀλλ' ἄνθρωπον ἢ θεόν. τὰ δὲ ἄλλα λέγεται ὄντα, τῷ τοῦ οὕτως ὄντος, τὰ μὲν ποσότητας εἶναι, τὰ δὲ ποιότητας, τὰ δὲ πάθη, τὰ δὲ ἄλλο τι τοιοῦτον. &c. Δῆλον οὖν ὅτι διὰ ταύτην (οὐσίαν) κἀκείνων ἕκαστόν ἐστιν· ὥστε τὸ πρώτως ὄν, καὶ οὐ τὶ ὄν, ἀλλ' ὂν ἁπλῶς, ἡ οὐσία ἂν εἴη. &c. ἡ οὐσία πρῶτον καὶ λόγῳ, καὶ γνώσει, καὶ χρόνῳ.

Κατὰ γὰρ τὸν τῆς οὐσίας λόγον λέγεται τἄλλα ὄντα, τό, τε ποσόν, καὶ τὸ ποιόν, καὶ τἄλλα τὰ οὕτως λεγόμενα.

Ariſt. l. 2. phyſ. c. 6. t. 66. Nihil autem, quod ſit ex accidente, prius eſt iis quæ ſunt per ſe.

L. 6. metaph. c. 2. Videtur enim accidens prope accedere ad non ens.

L. 7. c. 1. Quando autem, quid ſit exponimus, non album, non calidum, non tricubitum, ſed hominem aut Deum pronuntiamus. Cætera verò ea ratione dicuntur entia, quòd huiuſmodi entis partim quantitates ſint, partim qualitates, partim paſſiones, aut aliquid aliud tale. &c. Patet igitur propter hanc, illorum quodque eſſe: atque adeo ſubſtantiam eſſe id, quod primo eſt ens, & non quoddam ens; ſed ſimpliciter ens. &c. Primum omnium & ratione, & cognitione, & tempore, ſubſtantia eſt.

L. 9. c. 1. Ratione ſubſtantiæ cætera dicuntur entia, & quantum, & quale, & reliqua, quæ hoc modo dicuntur.

LA ſubſtance eſt le premier eſtant & deuant l'accident; car elle le ſouſtient & en eſt cauſe ſans ſe referer à luy, & eſt ſeule eſtant ſimplement formellement abſolut & par ſoy, ſans eſtre cauſee ny ſouſtenuë par l'accident; & l'accident n'eſt eſtant que par quelque choſe, & en regardant la ſubſtâce, à laquelle il ſe rapporte touſiours comme à ſon ſubiect où il adhere, & ſans laquelle il ne peut auoir naturellement ny exiſtance, ny inexiſtance en la nature des choſes : c'eſt pourquoy on dit que l'accident n'eſt pas proprement eſtant, mais eſtant en vn autre; attendu qu'il n'a pas l'eſtre proprement, ains pluſtoſt cela par lequel la choſe où il eſt, a quelque certain eſtre : cõme pour exemple, la chaleur eſt vn accident qui ne peut exiſter naturellement qu'en quelque ſubiect auquel il donne d'eſtre chaut : & ſi la chaleur eſt en l'eau, l'eau a l'eſtre chaut, ou d'eſtre chaude par cette chaleur : c'eſt pourquoy Ariſtote dit, que l'accident eſt proche du non eſtant : & pour cette meſme raiſon, on dit que l'accident n'eſt eſtant que parce qu'il eſt de l'eſtant: à ſçauoir quãtité, ou qualité de la ſubſtãce. Or tout ce qui eſt ſimplement, eſt premier que ce

qui est par vn autre: donques la substãce est premiere pour le moins de perfection & de nature que l'accident. Elle l'est aussi de temps selon la verité, & cõme Aristote mesme l'a escrit, encores que cela ne soit pas sans difficulté selon sa doctrine; attendu que son opinion ayant esté que le monde estoit eternel, il semble qu'on ne sçauroit assigner aucun temps ny instant auquel la substance ait eu estre, que l'accident n'ait aussi esté: là où le monde n'estant pas eternel, c'est sans doute qu'il y a quelque certaine substance, à sçauoir la premiere cause eternelle, laquelle est premiere de temps & de duree qu'aucune autre substance & accident: dautant que toute substance & tout accident prouient effectiuement de la premiere cause, comme nous le montrerons ailleurs, & aucune de ces choses n'est eternelle si le monde ne l'est pas. Or les Philosophes estimant qu'Aristote n'auoit point dit sans raison que la substance est premiere de temps que l'accident, se sont mis à rechercher comme cela pouuoit estre, & compatir auec son opinion de l'eternité du monde.

Auerroes considerant qu'il y a quelques certaines substances perpetuelles & incorruptibles, telles que sont le ciel, les intelligences qui le meuuent: & d'autres corruptibles, comme les elements, & les choses elementaires; & qu'il y a aussi plusieurs accidents perpetuels, comme sont ceux du ciel; & quelques vns engendrez de nouueau comme les accidents des substances inferieures, dont aucuns sont produicts auec elles: à sçauoir les proprietez & les accidents inseparables, comme la blancheur en la neige, & la noirceur en vn Ethiopien: & d'autres qui s'en vont & viennent, tels que sont les accidents communs separables: il a pensé que l'opinion d'Aristote se deuoit verifier d'vne sorte pour le regard de la substance comparee aux accidents communs; separables, & d'vne autre si on la comparoit aux accidents propres & inseparables; & que la substance composee est selon soy premiere de temps que les accidents communs, à cause que pour quelque temps la substance de la chose est sans auoir de tels accidents en elle: comme pour exemple, l'eau se trouue sans auoir de la chaleur, ou quelque autre accident separable: & ainsi de toutes les autres substances inferieures composees au regard des accidents communs: & quant aux accidents inseparables son opinion est que la substance composee precede de temps les accidents, non pas à raison du tout; mais seulement pour le regard de la premiere matiere, laquelle n'est pas engendree, mais eternelle: car combien que Socrates ne soit pas premier du temps que sa proprieté, ny la neige que sa blancheur; toutesfois la matiere de Socrates qui a esté deuant Socrates, & la matiere de la neige qui a esté deuant la neige, est premiere de temps que l'accident inseparable de la neige: car la matiere de Socrates qui est eternelle, precede de temps sa forme substantielle: & par consequent les accidents propres de Socrates aussi: attendu qu'ils suiuent la forme substantielle de Socrates. Mais parce que la comparaison qu'Aristote faict de la substance à l'accident selon la primauté de temps, est de la substance selon soy, non à vn accident propre, commun, & inseparable, mais à tout accident en general, & que ces paroles sonnent, que la substance consideree en ce qu'elle est estant simplement & premier estant, precede de temps l'accident consideré en sa nature selon qu'il est estant, supposant la substance: c'est à dire que la substance comme substance est premiere de temps que l'accident comme accident. L'opinion d'Auerroes ne semble pas se rapporter à celle d'Aristote: & dauantage combien qu'en quelque sorte il peust sauuer sa position pour le regard de l'accident propre & inseparable és substances inferieures, à cause que pour le moins de la part de la matiere elles sont premieres de temps, il ne le sauuera pas au corps du ciel, puis que selon sa doctrine, il n'a point de matiere, laquelle soit estant en puissance & partie du composé: & outre cela, ainsi qu'Aristote pose la substance premiere de temps que l'accident, de mesme il la met premiere de perfection, & de connoissance; mais il est faux que la substance à raison de la matiere soit plus parfaicte & premiere & plus connoissable que l'accident, attendu qu'elle est estant en puissance, & l'accident vne certaine forme & acte; & partant premier de connoissance qu'elle: car comme nous dirons ailleurs, l'acte est premier de connoissance que la puissance.

Quelqu'autre tient aussi que le dire d'Aristote est vray d'vne autre sorte pour le regard des accidents communs que des accidents propres: à sçauoir premierement pour le regard de l'accident commun, en ce que dautant que la substance n'en dépend point, il ne repugne pas qu'elle puisse estre ce qu'elle est de soy, sans vn tel accident; comme il se peut veoir en l'eau, au respect de la chaleur: & aussi parce que la substance n'est pas

cause de l'accident cōmun : car il ne decoule pas des principes de la substance dont il est accident cōmun, procedant du tout de la cause efficiente exterieure. Et quant à l'accident propre, c'est à cause que la substance ne dépend point de luy, & luy dépend de la substance pour le regard de la causalité : parce que la substāce est vrayement cause exterieure productiue de son propre accident. Mais cette opinion cōsideree de pres on trouuera qu'elle n'obserue que la primauté de nature és accidents propres : car cela est dit proprement premier de nature qui ne dépend point d'vn autre, lequel neantmoins dépend de luy, encores que l'vn ne precede point l'autre de duree ; laquelle primauté est gardee entre le subiect & sa proprieté, & entre la cause & son effect contemporel : comme pour exemple, l'animal ne dépend point du sens, & le sens dépend de l'animal, & il est icy question de la primauté de temps.

S. Thom. in l. 7. metaph. lect. 1. Sainct Thomas tient que l'opinion d'Aristote est vraye, parce qu'en toute la latitude des accidents il ne se trouue point d'accident sans substance, attendu qu'ils n'ont point d'autre siege, & qu'ils en sont inseparables naturellement sans leur destruction : là où en la latitude de la substance il n'est pas inconuenient de trouuer vn subiect sans accident, à sçauoir le premier principe qui est Dieu, lequel n'ayant rien en soy qui ne soit toute substance, les accidents ne peuuent estre en luy en aucune maniere, & consequemment en aucun temps : à cause dequoy il est premier de temps & de nature que l'accident : car il est vray que Dieu est maintenant, & qu'il n'y a aucun accident en luy ; & partant il est premier de temps que l'accident, prenant le temps selon qu'il s'estend à toute duree. Mais toutes ces raisons ne sauuent point la position d'Aristote selon sa doctrine qui est, que le monde est eternel ; car le premier principe n'a point esté qu'il n'y ait eu des accidents és autres choses qu'il luy sont coëternelles selon son opinion : à laquelle il faut dire qu'il ne pensoit pas alors qu'il a dit en general que la substance est premiere de temps que l'accident, ou bien qu'on luy impose de l'auoir prononcé : car la meilleure interpretation qu'on luy puisse donner, c'est que la substance peut de soy preceder de temps ses accidents, comme en effect elle est premiere que plusieurs, & que c'est par accident à la nature de la substance & de l'accident, qu'elle se trouue ensemble de duree auec luy.

De l'estant vniuersel & singulier ou particulier.

CHAPITRE XLVIII.

Οὐσία δέ ἐστιν ἡ κυριώτατά τε, καὶ πρώτως, καὶ μάλιστα λεγομένη, ἣ μήτε καθ' ὑποκειμένου τινὸς λέγεται, μήτε ἐν ὑποκειμένῳ τινί ἐστιν· οἷον, ὁ τὶς ἄνθρωπος, καὶ ὁ τὶς ἵππος. Δεύτεραι δὲ οὐσίαι λέγονται, ἐν οἷς εἴδεσιν αἱ πρώτως οὐσίαι λεγόμεναι ὑπάρχουσι ταῦτά τε, καὶ τὰ τῶν εἰδῶν τούτων γένη· οἷον ὁ τὶς ἄνθρωπος, ἐν εἴδει μὲν ὑπάρχει τῷ ἀνθρώπῳ· γένος δὲ τοῦ εἴδους ἐστὶ τὸ ζῷον.

Arist. categor. c. 5. Substantia autem quæ maximè propriè, & primùm, & maximè dicitur, ea est, quæ neque de subiecto aliquo dicitur, neque in subiecto aliquo est : vt quidam homo, & quidam equus. Secundæ autem substantiæ dicuntur species, in quibus speciebus insunt quæ primùm substantiæ dicuntur : hæ, inquam, species, & harum specierum genera ; vt quidam homo est, tanquam in specie, in homine : genus verò speciei est animal.

Ἐπεὶ δ' ἐστὶ τὰ μὲν, καθόλου, τῶν πραγμάτων· τὰ δὲ, καθ' ἕκαστον· (λέγω δὲ καθόλου μὲν, ὃ ἐπὶ πλειόνων πέφυκε κατηγορεῖσθαι· καθ' ἕκαστον δὲ, ὃ μή· οἷον ἄνθρωπος μὲν, τῶν καθόλου· Καλλίας δὲ, τῶν καθ' ἕκαστον.)

De interpret. c. 7. Quoniam autem rerum aliæ sunt vniuersales, aliæ singulares : (vniuersale appello, quod suapte natura multis attribuitur : singulare, quod non attribuitur : vt homo est res vniuersalis : Callias singularis.)

Λέγω δὲ τὸ καθόλου μὲν τὸ παντὶ, ἢ μηδενὶ ὑπάρχειν.

Analyt. prior. l. 1. c. 1. Vniuersale appello omni aut nulli inesse.

Καθόλου δὲ λέγω, ὃ ἂν κατὰ παντός τε ὑπάρχει, καὶ καθ' αὑτὸ, καὶ ᾗ αὐτό.

L. 1. post. c. 4. Vniuersale autem vocò quæ & omni inest, & per se, & quà id ipsum est.

Εἴδη μὲν οὖν εἶναι ἢ ἕν τι παρὰ τὰ πολλὰ, οὐκ ἀνάγκη, εἰ ἀπόδειξις ἔσται· εἶναι μέν τοι ἓν κατὰ πολλῶν, ἀληθὲς εἰπεῖν, ἀνάγκη· οὐ γὰρ ἔσται τὸ καθόλου, ἂν μὴ τοῦτο ᾖ· ἐὰν δὲ τὸ καθόλου μὴ ᾖ, τὸ μέσον οὐκ ἔσται· ὥστε οὐδ' ἀπόδειξις· δεῖ ἄρα τι ἓν καὶ τὸ αὐτὸ ἐπὶ πλειόνων εἶναι μὴ ὁμώνυμον.

C. 11. Species igitur esse aut vnum quidpiam præter multa, non necesse est, si demonstratio fuerit : sed necesse est, vt verè dicatur esse vnum de multis : quia non erit vniuersale, nisi hoc sit : quod si vniuersale non sit, medium non erit : proinde nec demonstratio. Oportet igitur aliquid vnum & idem in pluribus esse non homonymum.

Τὰ δὲ

Τὰ δὲ καθόλου κοινά· τὰ γὰρ πλείοσιν ὑπάρχοντα καθόλου λέγομεν.

Τοῦτο γὰρ λέγεται καθόλου, ὃ πλείοσιν ὑπάρχειν πέφυκε.

L.1. de part. animal. c. 4. Uniuersalia verò communia sunt: quæ enim in pluribus insunt, hæc vniuersalia appellamus.

L.7. metap. c. 13. t. 39. Idem enim vniuersale dicitur, quod in pluribus natura aptum est esse.

L'ESTANT se diuise selon qu'il est estant en vniuersel & singulier. L'vniuersel est de deux sortes, à sçauoir complexe ou incomplexe: l'vniuersel complexe c'est la mesme chose que la propositiõ appellee par les Philosophes, principe de connoissance, de laquelle ayant esté parlé assez amplement en la Logique, nous n'en dirons pas dauange en cet endroit. L'vniuersel incomplexe c'est quelque certaine chose simplement, ayant relation à plusieurs autres; & est de diuerses sortes selon qu'il se refere diuersement: de maniere qu'il y a vniuersel en causant, vniuersel en representant, vniuersel en estant, & vniuersel d'attribution. L'vniuersel en causant c'est quelque cause efficiente ou finale au respect de plusieurs effects diuers qui en procedent: comme pour exemple, les cieux au respect des choses inferieures qu'ils produisent par leur vertu; Dieu au respect de toutes choses, (car il en est cause efficiẽte parce qu'il les produict, & finale, dautãt qu'elles s'y rapportent. L'vniuersel en representant c'est l'image ou exemplaire que l'artisan a en sa pensee au respect des choses exterieures faittes à la ressemblance de cette image: & en somme toute semblable espece que nous auons en l'ame. L'vniuersel en estant se peut considerer en deux manieres, à sçauoir premierement s'il y auoit quelque chose vne de nombre qui fust en plusieurs subiects separez qui eussent la participation de sa nature, de la sorte que Platon posoit ses idees, & Auerroes son intellect vniuersel: mais ce sont choses fausses, & n'y a point de tel vniuersel, comme il sera montré ailleurs. Secondement l'vniuersel en estant se peut considerer comme quelque chose qui se trouue de mesme ou semblable nature en plusieurs subiects: & de cette sorte il y a des vniuersels: car comme pour exemple, l'animal se trouue en l'homme, au lion, au cheual, & autres; & l'homme en Socrates, en Platon, en Aristote, & semblables. Cet vniuersel est nommé aussi vniuersel d'attribution: parce que ce qui se trouue ainsi en plusieurs choses leur est attribué: car nous disons de l'homme qu'il est animal, du lion qu'il est animal, semblablement nous disons de Socrates qu'il est animal, & ainsi des autres semblables. C'est pourquoy Aristote a definy cet vniuersel en deux sortes, en disant que c'est ce qui est apte d'estre attribué à plusieurs choses, & ce qui est apte de sa nature d'estre en plusieurs choses. Or c'est de cet vniuersel que nous auons à traitter maintenant, lequel est opposé au singulier, qu'on definit estre cela qui ne s'attribue qu'à vn seul, & n'est qu'en vne seule chose: cõme pour exemple, Socrates n'est qu'en Socrates, & n'est attribué qu'à Socrates: car on ne dit pas qu'vn autre que luy soit Socrates. Et par ce qu'vn tel singulier ne se diuise point en autres parties contenuës soubs luy comme font les genres & especes, il est nommé indiuidu, & non pour autre raison. Platon & Aristote sont d'accord qu'il y a des natures vniuerselles qui sont choses reelles, differãts seulement en ce que Platon les posoit separees des choses & existantes par soy: & Aristote non: comme cela sera declaré plus particulierement au lieu où nous traittons des idees. Heraclite, Anthistenes, Democrite & quelques recents Philosophes ont estimé que les vniuersels estoiẽt choses feintes & nues cõceptions de l'entendement, & que les noms vniuersels signifioient immediatement les singuliers: mais cette opinion est reiettee de l'eschole; car si les vniuersels n'estoient point estants reels, quand on les enonce de quelque chose reelle, l'enonciation en seroit fausse: comme pour exẽple, si animal raisonnable n'estoit vraye substance, il seroit faux de dire que Socrates est animal raisonnable, & Aristote auroit erré en diuisant la substance en premiere & seconde: car il n'entend par la premiere substãce que celle qui est singuliere, comme Socrates; & par la seconde que celle qui est vniuerselle, comme l'homme consideré au respect des plusieurs singuliers.

Plat. in fine Crat. Arist. l. 4. metaph. c. 5. t. 22. Ochan. in l. 2. q. 4. & in l. log. c. 14. & 15. & quod. 5. q. 12. & 134. Gab. in 1. dist. 2. q. 2. & 8.

Que les choses ne sont de soy ny vniuerselles ny singulieres.

CHAPITRE XLIX.

IL y a des essences reelles en la nature qui sont actuellemẽt hors du rien, lesquelles correspondent aux idees qui sont en l'entendement diuin comme en leur exemplaire: car

les idees ou exemplaires de toutes choses sont en l'entendement de Dieu, ainsi qu'en celuy de l'artisan se trouue l'image des ouurages qu'il faict. Mais dautant que tout ce qui est en l'entendement de Dieu est reellement l'essence de Dieu mesme, (comme il sera monstré en son lieu) les essences des choses, telles qu'elles se trouuent en elles, sont distinguees reellement & essentiellement des idees en l'entendement diuin: & ainsi l'animal raisonnable en l'entendement de Dieu n'est reellement que l'essence diuine mesme, & est és hommes comme Socrates, Platon, & semblables, vne autre chose.

S. Thom. de ente & essent. De enunt. modal. c. 7. Porph. Isag. c. 2.

Les essences selon sainct Thomas & selon la verité, ne sont de leur nature ny vniuerselles ny particulieres: mais nous les appellons vniuerselles les cõsiderant selon qu'elles sont mesmes en plusieurs: comme pour exemple, l'homme est vniuersel consideré selon qu'il est tel en Socrates comme en Platon, en Aristote, & ainsi en chaque autre homme, & en ceux cy tel comme en Socrates. Et nous les nommons singulieres & indiuidues selon qu'on considere que l'essence qui est en quelque chose ne se trouue qu'en elle, & est incõmunicable à toute autre chose quelle que ce soit, excepté à celle en laquelle nous les considerons: comme pour exemple, l'homme en Socrates, est incommunicable à Platon, à Aristote, & aux autres hommes: car l'homme Socrates ne peut estre Platon, Aristote, ny aucun autre. De sorte qu'ainsi que le mesme mouuement qui est action consideré de la part de l'agent dont il procede, est passion au respect du patient qui les reçoit. Semblablement la mesme nature humaine qui prise en soy n'est ny vniuerselle, ny singuliere, venant à estre consideree au respect de plusieurs, est vniuerselle; & ayant égard à vn seulement, elle est singuliere. Or ainsi que les essences ne sont de soy ny vniuerselles ny singulieres, il en est tout de mesme de toutes choses: en sorte qu'il est vray qu'aucune d'*elles* n'est de soy ny vniuerselle ny singuliere: ains seulement par le mesme moyen que leurs essences sont vniuerselles ou singulieres, ce qui sera aisé à connoistre par ce qui s'ensuit.

Si les substances sont singulieres ou vniuerselles c'est par quelque chose qui leur est interieure ou exterieure. Si c'est par quelque chose interieure c'est ou toute leur essence, ou vne partie d'icelle, ou tous les accidents qui luy adherent, ou quelques vns d'eux, ou bien toute l'essence & les accidents ensemble.

Si vne substance est singuliere par vne partie de son essence, elle ne peut estre vniuerselle, & si vniuerselle, elle ne peut estre singuliere: car ce qui est de l'essence d'vne chose en est inseparable; en telle sorte que si l'entendement conceuoit vne chose sans son essence, ou sans quelque degré d'icelle, sa cõception seroit fausse: cõme pour exemple, si on dit que la singularité d'animal raisonnable en Socrates est de l'essence d'animal raisonnable, elle en est inseparable: & partant l'animal raisonnable ne se trouuãt qu'en Socrates, qu'en Platon, & autres semblables singuliers, l'entendement ne le peut iamais conceuoir sans singularité, ou sa conception seroit fausse: dautant qu'on ne sçauroit rien oster de l'essence des choses qu'elles ne cessent d'estre ce qu'elles estoient: comme pour exemple, qui osteroit de l'ame raisonnable le degré intellectif, elle seroit sensitiue: & qui osteroit le sensitif, vegetatiue. Dequoy il s'ensuiuroit que iamais l'animal raisonnable ne pourroit estre conceu comme vniuersel: & pour les mesmes raisons, si l'vniuersalité estoit de l'essence d'animal raisonnable, l'entendement ne le pourroit iamais conceuoir comme *singulier* en qui que ce fust, que sa conception ne fust fausse.

Si vne substance est singuliere par toute son essence, il s'ensuiura que l'essence de la substance & sa singuliarité seront mesmes reellement, & distinguees rationellement seulement: comme pour exemple, si l'homme est singulier par animal raisonnable qui est toute son essence, animal raisonnable & la singuliarité de l'homme seront mesmes reellemẽt, & par consequent ne pourront estre distinguez que rationellement: & cela ie le concede tant pour le regard de l'vniuersalité que de la singuliarité: car de là il s'ensuit que les choses ne sont de soy ny vniuerselles, ny particulieres reellement.

Si c'est par des accidents que les substances sont vniuerselles ou singulieres, il faudroit qu'elles peussent exister sans estre vniuerselles, & singulieres auparauant que d'estre l'vn ou l'autre: parce que la substance est premiere de temps que l'accident, cõme il a esté monstré. Cela seroit encores contre ce que dit sainct Thomas, que la substance est indiuiduë par elle mesme. Dauantage si cela est, il faut que ce soit ou par les accidents qui découllent de leur essence: comme pour exemple, l'entendement & la volonté en l'ame raisonnable, ou par d'autres qui luy aduiennent par apres, à sçauoir en l'ame raisonnable ses actes, les especes intelligibles, ou ses habitudes. Si les substances sont vniuerselles ou singulieres

S. Thom. 1. q. 29. art. 1. c.

gulieres non par des accidents qui fluent de leur essence ; mais par d'autres qui leur arriuent par apres, il s'ensuiuroit que selon que l'ame opereroit ou n'opereroit pas, & selon qu'elle auroit des habitudes ou n'en auroit pas, qu'elle seroit tantost vniuerselle, ou singuliere, ou ne le seroit pas : ce que nous sçauons estre faux : car il ne peut rien arriuer en l'ame ny s'en escouler, qui la change pour le regard de sa singularité ou vniuersalité.

Si ce sont les accidents nez auec les substances qui les rendent singulieres : comme pour exemple, l'entendement & la volonté en l'ame raisonnable, il arriueroit que ces facultez ne seroient pas en l'ame raisonnable selon qu'elle est consideree vniuersellemẽt, ce que nous sçauons estre faux: car l'ame qui est mesme en plusieurs, à sçauoir en Socrates, en Platon, & autres semblables a entendement & volonté. Et puis d'ailleurs la question demeureroit tousiours qui auroit faict chacun de ces accidents à part, ou tous ensemble singuliers pour rendre la substance singuliere.

Si on dit que la chose est singuliere par son essence & par ses accidents tout ensemble, il arriuera tout de mesme cõme de l'essence seule ; à sçauoir que la singuliarité de la chose ne sera distinguee que rationellemẽt de toute la chose ; qui sera reuenir à ce que ie dy que les choses ne sont ny vniuerselles, ny singulieres de soy ; mais par la consideration de l'entendemẽt. Quelques vns ont dit que la singuliarité qu'ils nomment hæcceité ou hæccité, est vne differẽce ou mode substantielle és substãces, & qu'on pourroit dire tout de mesme vne mode accidentelle és accidents, par lesquelles modes ils veulent que les choses soiẽt singulieres ou indiuidues. Mais cela est renuersé par ce que nous auons dit iusques icy: car ces modes se reduisent au genre de la substance ou de l'accident, & ne se trouuent distinguees que rationellement des choses dont elles sont modes.

Ὁ δ' ἄνθρωπος, καὶ ὁ ἵππος, καὶ τὰ οὕτως ἐπὶ τῶν καθ' ἕκαστα. καθόλου δὲ οὐκ ἔστιν οὐσία, ἀλλὰ σύνολόν τι ἐκ τουδὶ λόγου, καὶ τησδὶ τῆς ὕλης, ὡς καθόλου.

Arist. l. 7. metap. c. 10. t. 35. Homo verò, & equus, & huiusmodi alia in singulis existunt. Vniuersale autem non est substantia, sed totum quiddam ex hac ratione, & hac materia vniuersali.

De tout ce que dessus il s'ensuit que les choses ne sont ny vniuerselles ny singulieres par rien d'interieur qui soit en elles. Mais puis qu'il y a des choses vniuerselles il faut donques que ce soit par quelque chose exterieure : & cela ie dy que c'est de l'operation de l'entendement, lequel considerant l'animal raisonnable non en soy simplement, sans le referer à vn autre, mais selon qu'il est mesme en plusieurs, il en forme la conception d'vniuersel: & selon qu'il est en Socrates incommunicable à tout autre, la conception de singulier ou indiuidu. Tellement que l'vniuersalité & la singuliarité ne se trouuant és choses que selon la maniere dont l'entendement les considere & conçoit, les choses ne sont ny vniuerselles ny singulieres de soy, mais indifferentes à l'vn ou à l'autre: tout ainsi comme vn mesme mouuement consideré en soy, n'est action ny passion; mais si on le considere de la part de l'agent dont il procede, c'est action de la part du subiect où il est receu, passion. Et en ce sens, Fonseca interprete ces paroles d'Aristote : L'homme, & le cheual, & semblables existent és singulieres : & l'vniuersel n'est pas forme, mais quelque tout consistant de cette forme & de cette matiere. *Fonsec. in 7. Metap. c. 10.*

Τὸ γὰρ ἀριθμῷ ἕν, ἢ τὸ καθ' ἕκαστον λέγειν διαφέρει οὐδέν· οὕτω λέγομεν τὸ καθ' ἕκαστον, τὸ ἀριθμῷ ἕν· καθόλου δὲ τὸ ἐπὶ τούτων.

Arist. l. 3. c. 4. t. 14. Vnum enim numero, an singulare dicas, nihil interest; etenim hoc pacto singulare exponimus, quod numero est vnum : vniuersale autem quod in his.

Contre ce que dessus on allegue qu'il y a des choses vniuerselles & des singulieres sans aucune operation de l'entendement : & partant que ce n'est point sa consideration qui les faict telles. Pour preuue dequoy on met en auant que l'vn est proprieté de l'estant ensuiuant sa nature selon qu'il est estant & se conuertissant auec luy ; & que partant chaque chose est vne de ce qu'elle est estant, sans aucune operation de l'entendement, & consequemment indiuidue: car l'indiuidu, disent ils, c'est ce qui est indiuis en soy, & diuisé de tout autre; de quoy ils concluent qu'il y a des choses singulieres sans aucune operation de l'entendement, attẽdu que le singulier & l'indiuidu sont vne mesme chose. Ils disent semblablement que tout entendement osté, la substãce est vniuerselle, & en plusieurs choses: car l'homme est substance, le cheual substance, l'oyseau substance, la pierre substance, &

ainsi des autres semblables choses. A cela ie respõds à sçauoir premierement que combien que tout estant soit vn, qu'il ne s'ensuit rien de ce qu'on en pretend conclure: dautant que l'essence de l'vn & celle de l'indiuidu pris pour le singulier opposé à l'vniuersel dont il est question, sont differētes : car l'indiuision de l'vn proprieté de l'estant, est absoluë ne se raportant point aux autres choses, & celle de l'indiuidu entant qu'il est opposé à l'vniuersel, consiste à estre indiuisible en parties qui soient soubs luy, ausquelles il puisse estre attribué: ainsi Socrates ny Platon ne se diuisent point en parties qui soient soubs eux comme faict le genre en ses especes & l'espece en ses indiuidus : à cause de quoy on dit que l'homme est animal, & Socrates homme: mais on ne peut attribuer Socrates qu'à Socrates mesme; car rien n'est Socrates que Socrates. De sorte que c'est vne relation d'incommunicabilité. Et puis outre cela l'vn transcendant mesme n'est qu'vne consideration d'indiuision en soy que 'entendement fonde en l'estant, & n'est diuisé que rationellement de l'estant, comme nous l'auons enseigné. Dauantage ie dy que l'indiuision en soy & la diuision de tout autre ne repugnēt point à l'vniuersalité : car cela est vniuersel qui est mesme ou tel en plusieurs choses, encores qu'il soit indiuis en soy, & diuisé de chaque autre chose qui n'est pas luy mesme: (comme pour exemple, l'homme est diuisé de tout ce qui n'est pas homme) par ce que l'vniuersel estre en plusieurs choses, ne signifie pas qu'elles le participent toutes, de la sorte que la lumiere d'vn seul soleil de nombre est mesme en toutes les choses qu'il illumine, ainsi que Platon entendoit de ses idees, & Auerroes de son pretendu intellect vniuersel: mais comme l'eau est mesme en plusieurs eaux, qui est à dire que la nature d'vne eau est telle que celle de l'autre & de cette cy comme de cette là. Et partant la susdite obiection est nulle.

Τὸ δὲ ζῶον τὸ καθόλου, ἤτοι οὐδέν ἐστι, ἢ ὕστερον· ὁμοίως δὲ κἂν εἴ τι κοινὸν ἄλλο κατηγοροῖτο.

Arist. l. 1. de dnima c. 1. Animal autem vniuersale, aut nihil est, aut posterius est: & quidquid itidem aliud communiter prædicatur.

L'erreur qui faict estimer qu'il y a des choses vniuerselles & singulieres, toute operation de l'entendement ostee, vient de ce que nous conceuons ordinairement les choses non seules & à part en elles mesmes comme elles sont de leur nature, mais ioinctes auec l'vne des considerations de nostre entendement tout ensemble; à sçauoir auec celle d'vniuersalité ou de singuliarité, sans nous apperceuoir & prendre garde que nous enfermons en nostre conception vne telle consideration ou conception de l'entendement, laquelle nous fondons sur vne chose qui n'a de soy ny singularité ny vniuersalité : comme pour exemple, quand nous nous mettons à contempler l'homme qui de soy n'est vniuersel ny singulier, nous le considerons ordinairement ou selon que sa nature & essence est telle & mesme en Socrates, en Platõ, & és autres semblables personnes comme vne chose commune à toutes, & en cette sorte nous nous le representons comme vniuersel; parce qu'en vne telle conception de l'homme nous comprenons auec luy nostre consideration obiectiue qu'il est mesme ou semblable en plusieurs où nous le contemplons, selon que sa nature conuient à vn seul auquel elle est, comme ēn Socrates, ou en quelque autre singulier indiuis en parties au dessoubs de luy, sans conuenir à d'autres ausquelles *il soit* attribué : & en cette maniere nous nous le representons comme singulier, parce que nous enfermons en vne telle conception de l'homme, la consideraion d'incommunicabilité à d'autres, & d'indiuisibilité en parties inferieures; lesquelles considerations obiectiues n'õt autre estre que d'estre apprehendees par l'entendement, qui enfonde la consideration sur les choses auec lesquelles il les conçoit: au moyeǹ dequoy quand l'entendement considere l'homme comme vniuersel, ce n'est pas qu'il en separe la singularité de l'homme singulier pour le rendre vniuersel; mais c'est qu'il adiouste à l'homme qui n'est de soy ny l'vn ny l'autre, la consideration d'vniuersalité comme il faict celle de singularité lors qu'il le considere comme singulier. Ce qui dõne encores de la peine à comprendre comment les choses ne sont de soy ny vniuerselles ny singulieres, c'est que les hõmes prennent le nom qui les doit representer indifferentes d'vniuersalité & de singuliarité, pour les signifier auec la difference d'vniuersalité, sans en auoir imposé d'autre pour les representer indifferentes, comme ils ont faict pour les signifier singulieres: car les termes Socrates, Platon, & autres semblables noms propres representent l'homme singulier : là où si le terme qu'õ employe pour signifier l'vniuersel, signifioit la chose indifferemment, & qu'il y en eust vn autre pour la signifier vniuerselle, cette deception n'arriueroit nõ plus qu'au mouuement

par le moyen des trois termes qui signifient vne mesme chose diuersement consideree; à sçauoir mouuemēt, action, & passion. Et partant ce que dit Aristote ne peut subsister à sçauoir que l'animal pris pour vniuersel n'est rien, ou est apres les singulieres: & ainsi des autres vniuersels, puisque, comme nous auons dit, l'vniuersalité ne se faict point par separation de la singularité: mais par applicatiō que l'entendement faict de la relation de mesmeté & ressemblāce qu'il considere en la chose indifferente de soy, par le moyen dequoy il la rend vniuerselle, ainsi que singuliere par le moyen de la singuliarité qu'il y applique, en la considerant ne conuenir pas à d'autres.

Αἰσθάνεται μὲν τὸ καθέκαστον· ἡ δ' αἴσθησις, τοῦ καθόλου ἐστὶν, οἷον ἀνθρώπου· ἀλλ' οὐ Καλλίου ἀνθρώπου.

Τὸ μὲν γὰρ καθόλου, κατὰ τὸν λόγον γνώριμον· τὸ δὲ καθ' ἕκαστον, κατὰ τὴν αἴσθησιν· ὁ μὲν γὰρ λόγος, τοῦ καθόλου· ἡ δ' αἴσθησις, τοῦ κατὰ μέρος.

Τῶν καθ' ἕκαστον ἡ κατ' ἐνέργειαν αἴσθησις· ἡ δ' ἐπιστήμη, τῶν καθόλου.

Ἡ μὲν γὰρ καθόλου δόξα· ἡ δ' ἑτέρα, περὶ τῶν καθ' ἕκαστά ἐστιν, ὧν αἴσθησις ἤδη κυρία.

Arist. l. 2. post. c. 19. t. 106. Sentitur quidem singulare: sed sensus est rei vniuersalis, veluti hominis non Calliæ hominis.

L. 1. phys. c. 7. t. 49. Vniuersale enim secundùm rationem notum est: particulare verò secundùm sensum: quandoquidem ratio est rei vniuersalis; sensus autem, rei particularis.

L. 2. de anim. c. 5. t. 59. Sensus qui est actus, singularium est: scientia verò est vniuersalium.

L. 7. Eth. c. 5. Nam cùm opiniones aliæ sint de rebus vniuersis, aliæ de singularibus, quarum sensus arbiter ac dominus est.

Il s'ensuit de ce que nous venons de conclure de l'vniuersel & du singulier, que ce qu'Aristote dit en plusieurs endroicts que les choses singulieres tombent soubs le sens, ne peut auoir lieu: & qu'il n'y a que le materiel des choses sensibles dont l'espece est portee au sens, qui puisse estre compris par luy, lequel materiel n'est de soy ny vniuersel, ny particulier: mais l'intellect l'ayant consideré il en tire l'vniuersel & le singulier, y fondāt dessus les relations d'vniuersalité & singuliarité, qui sont choses rationelles. Et ainsi le singulier n'est que de l'entendement aussi bien que l'vniuersel pour le regard de leur formel, c'est à dire selon leur singuliarité & vniuersalité.

Αἱ δὲ πράξεις, καὶ αἱ γενέσεις πᾶσαι, περὶ τὸ καθέκαστόν εἰσιν.

Περὶ γὰρ τὰ καθ' ἕκαστα αἱ πράξεις· δεῖ δὲ ἐπὶ τούτοις συμφωνεῖν.

Arist. l. 1. metap. c. 1. Actiones verò generationesque omnes in singularibus versantur.

L. 2. Eth. c. 7. Actus namque circa singularia sūt: quibus oportet sermones consentaneos esse.

Aristote dit aussi en plusieurs endroicts que les actions sont au tour des choses singulieres. Mais puisque le materiel des choses au tour duquel les actions se font, n'est ny vniuersel, ny particulier de soy, les actions des choses inanimees & des animees non intellectuelles ne peuuent estre dittes au respect de l'agent ny du patient estre autour du singulier: mais seulement pour le regard de l'agent intellectuel, attendu que ses actions sensitiues & celles qu'il faict ou faict faire au dehors, sont autour des choses singulieres, en ce qu'en les faisant ou faisant faire, il considere l'obiect de l'action comme singulier & non comme genre ou espece.

Des especes d'vniuersel, & premierement du genre.

CHAPITRE L.

Γένος δέ ἐστι τὸ κατὰ πλειόνων καὶ διαφερόντων τῷ εἴδει ἐν τῷ τί ἐστι κατηγορούμενον.

Ἔτι ὡς ἐν τοῖς λόγοις τὸ πρῶτον ἐνυπάρχον ὃ λέγεται ἐν τῷ τί ἐστι, τοῦτο γένος οὗ διαφοραὶ λέγονται αἱ ποιότητες.

Arist. l. 1. top. c. 5. Genus autem est, quod pluribus & differentibus specie attribuitur in quæstione quid est.

L. 5. metap. c. 28. t. 33. Quod primum in rationibus inest, quodque in quæstione quid est prædicatur, id genus dicitur: cuius differentiæ qualitates dicuntur.

L'VNIVERSEL est de trois sortes, à sçauoir genre, espece, & difference. Le genre est vn degré d'essence ou de nature qui est en plusieurs especes differerentes: comme pour exemple, animal est genre, car il est en l'homme, au lion, au cheual, & en plusieurs telles especes differentes. Le genre est de deux sortes, à sçauoir generalissime & subalter-

ne. Le generalissime c'est celuy qui n'a point de genre au dessus de luy duquel il soit espece: & tels sont la substance & l'accident dont nous auons parlé. Le genre subalterne c'est celuy qui est genre & espece : à sçauoir genre de ce qui est soubs luy, & espece de ce qui tient le dessus : comme pour exemple, animal est espece du corps, & genre de l'homme. Le genre generalissime & le subalterne tels que nous le venons de definir sont nommez vniuoques & dits conuenir vniuoquement aux choses : parce que leur nature est mesme & selon le mesme ordre & maniere en toutes leurs especes. Et à l'opposite on appelle celuy-là genre analogue dont la nature cōuient selon quelque rapport ou proportion auec quelque ordre de priorité & de posteriorité à ses especes, & non selon vn mesme ordre & maniere, ainsi que faict le genre vniuoque : & de cette sorte, sain, est genre analogue de l'animal, de la medecine & de l'vrine : semblablement, riant, est analogue de l'homme, du pré, & de la fortune. L'estant est dit estre genre analogue parce qu'il conuient à Dieu seul premierement & simplement : à cause dequoy il merite seul le nom d'estant proprement & simplement, & les autres choses apres, entant qu'elles ont l'estre & dépendent de luy chacune en quelque maniere, à sçauoir la substance premierement, & puis l'accident apres : (car la substance ne dépend pas de l'accident, comme l'accident dépend de la substance) à cause dequoy la substance est premiere que l'accident. Nous connoissons encores que l'estant n'est pas genre vniuoque ; parce que tout genre vniuoque est diuisé par des differences qui sont hors de sa nature : comme pour exemple, l'animal est diuisé par le raisonnable & l'irraisonnable, qui ne sont pas de sa nature ny l'vn ny l'autre: car le raisonnable n'est pas animal, estant vne chose immaterielle selon qu'il est raisonnable, & l'estant ne peut estre diuisé par aucune difference qui ne soit estant : comme pour exemple la substance & l'accident sont differences qui diuisent l'estant : car tout estant est substance ou accident, & l'vn & l'autre sont estants.

Δεῖ γάρ, τὸ μὲν γένος ἀπὸ τῶν ἄλλων χωρίζειν· τὴν δὲ διαφορὰν, ἀπό τινος τῶν ἐν τῷ αὐτῷ γένει· τὸ μὲν οὖν πᾶσιν ὑπάρχον ἀπ' οὐδενὸς ἁπλῶς χωρίζει.

Κοινὸν δ' ἐπὶ τούτων οὐθὲν ἐστὶ λαβεῖν, ὡς φαμὲν, ὃ οὔτε τόδε, οὔτε ποσὸν, οὔτε ποιὸν, οὔτε τῶν ἄλλων κατηγορημάτων. &c.

Arist. l. 6. top. c. 3. Opus est, vt genus ab aliis secernat: differentia verò ab aliquo eorum quæ sunt in eodem genere: quod igitur omnibus inest, simpliciter à nulla re seiungit.

L. 3. physi. c. 1. t. 4. Commune autem his sumere nihil licet, sicut dicimus quod nec sit hoc aliquid, nec quantum, nec quale, nec in vlla alia Categoria. &c.

On pourroit dire que l'estant n'est point genre en tout, mais transcendant seulement, parce que le genre n'est pas de nature pour estre vniuersellement en toutes choses, comme l'estant: ains seulement en plusieurs, à sçauoir és especes qui sont és predicaments dessoubs luy, ausquelles il conuient par vn certain degré de nature qu'il a cōmun auec elles, & non auec les autres qui n'y participent pas; tant s'en faut il leur est repugnant: car il faut qu'il discerne des autres genres, ainsi que la differēce discerne des autres especes : comme pour exemple, la substance qui est vn genre ne conuient pas à la quantité, ny à la qualité, ny à la relation, & autres semblables, auec lesquelles elle ne communique pas en nature, mais seulement au corps, à l'esprit, à l'animal, à l'homme, à Socrates, à ce cheual, & autres semblables, à quoy elle est determinee. Aussi le genre est il definy ce qui est en plusieurs especes differentes & non en toutes. Quoy que s'en soit si on prend l'estant pour genre, il faut entendre genre analogue & non equiuoque. Et ce que dit Aristote qu'il n'y a rien de commun aux choses qui ne soit substance, ou quantité, ou qualité, ou en quelqu'autre categorie, se doibt entendre commun vniuoquement & non analoguement : car comme nous l'auons dit, l'estant s'attribue à toutes choses sans estre en aucune categorie selon qu'il est estant ; mais il s'attribue analoguement.

La plus grande part des Philosophes veulent que l'accidēt ne soit pas genre vniuoque, ains seulement analogue de la quantité, & de la qualité, & de la relation, parce : disent ils, qu'il ne s'y attribue pas vniuoquemēt, estimants qu'ils n'ont pas leur aptitude d'adherer en vn autre d'vne mesme maniere & selon vn mesme ordre. Mais puisque l'adherence n'est pas de l'essence de l'accident, ie ne voy point de repugnance qu'il soit genre vniuoque encores que la quantité adhere au subiect par le moyen de la matiere principalement, & la qualité moyennant la forme.

De

De l'espece.

CHAPITRE LI.

L'ESPECE est aussi de deux sortes, à sçauoir subalterne & specialissime. L'espece subalterne, c'est celle qui est genre de ce qui est au dessoubs d'elle, & espece de ce qui est au dessus, ainsi que le genre subalterne; comme pour exemple, l'animal est espece du corps, & genre de l'homme; tellement que le genre subalterne & l'espece subalterne ne different que rationellement selon leurs diuers respects. L'espece specialissime c'est celle qui n'est iamais genre, mais tousiours espece, ainsi que le genre generalissime est tousiours genre & iamais espece. Vne telle espece c'est l'essence & nature qui se trouue mesme en plusieurs choses singulieres differentes de nombre seulement; comme pour exemple, l'homme est espece de Socrates, de Platon, d'Aristote, de cet homme cy, de cettuy-là, & en somme de chaque homme singulier: car elle se trouue mesme en tous sans aucun excepter, estant certain que Socrates est homme, Platon homme, Aristote homme, & cet homme-cy homme, & l'essence de chacun d'eux consiste en cela; car chacun d'eux n'est autre chose qu'homme. Mais il faut bien noter qu'outre cette particuliere signification de ce terme, espece, il signifie aussi en general la ressemblance de toutes les choses vniuerselles & particulieres apprehendees, tant du sens que de l'entendement, & est quelquesfois pris pour la forme exemplaire appellee Idee en Grec, selon lequel sens Platon nomme les natures specifiques, Idees, dont nous parlerõs ailleurs. Elle est prise aussi pour l'image & exemplaire des choses artificielles que l'artisan reserue en son ame, suiuant ce que nous auons dit de l'vniuersel en estant & en representant.

De la difference essentielle.

CHAPITRE LII.

LA difference qui est cela parquoy vne chose est differente de l'autre, se diuise en essentielle & en accidentelle. La difference essentielle qui est autrement appellee tres-propre, c'est vn degré de nature & essence en plusieurs choses de mesme espece, qui les distingue d'auec les autres de differente espece, & constituë comme partie essentielle auec le genre qui est l'autre partie, l'espece, laquelle consiste des deux: ainsi pour exemple, raisonnable est vn degré d'essence en l'homme par lequel il est different de toutes les autres especes d'animaux, & cẽ degré est partie de son essence, & constituë sa nature & espece auec animal qui est genre de l'homme, & son autre partie essentielle; car toute l'essence de l'homme est animal raisonnable.

Λέγω δὲ τὸ ποιὸν, τὸ ἐν τῇ οὐσίᾳ· καὶ γὰρ ἡ διαφορὰ, ποιόν.

Τοῦτο γένος, οὗ διαφοραὶ λέγονται αἱ ποιότητες.

Δοκεῖ δὲ ἡ διαφορὰ ποιόν τι σημαίνειν.

Arist.l.5.phys.c.3.t.18. Dico autem qualitatem, nō quæ est in substantia: quandoquidem etiam differentia est qualitas.

L.5.metaph.c.28.t.33. Id genus dicitur cuius differentia qualitates dicuntur.

L.6.top.c.6. Videtur autem differentia quale quid significare.

La difference essentielle n'est pas en l'espece de la maniere que le genre y est, encores qu'elle en soit partie essentielle aussi bien que le genre; car elle y est en maniere d'accident, & en faict l'office en quelque partie: dautant qu'ainsi qu'il appartient à l'accident de determiner quelque chose exterieurement; comme pour exemple, le blanc aduenant à vn homme le rend blanc; de mesme la difference reserre en certaine maniere le genre interieurement, le determine, le modifie, parce qu'elle luy aduient hors de sa nature; comme pour exemple, le raisonnable ioinct à l'animal faict l'homme qui est autre que les animaux bruts, & le distingue d'auec eux: à cause dequoy le nom de qualité qui signifie proprement vn accident comme il a esté dit, est appliqué par analogie aux differences substantielles des genres, de sorte qu'elles sont quelquesfois appellees qualitez generiques. La difference essentielle est ditte cela dequoy la nature abonde par dessus le genre: car puis que le genre & la difference ne signifient chacun à part soy di-

stinctement qu'vne partie de l'essence, comme nous le dirons par cy apres, & que l'espece denote distinctement ce que les deux signifient: c'est à dire l'essence toute entiere de la chose, comme il a esté dit, elle excede en la signification de la difference la signification du genre: & ainsi la difference est cela dequoy l'espece abonde pardessus le genre, lequel n'enferme pas actuellement en soy la difference, comme faict l'espece: car ce que l'animal est raisonnable, ce n'est pas comme animal, mais entant qu'homme qui est l'espece.

Il y a trois choses qui se considerent en l'acte de la difference essentielle. La premiere, c'est de diuiser ou de determiner le genre, la seconde de constituer l'espece, & la troisiesme de la distinguer des autres especes; comme pour exemple, le raisonnable, & son opposite l'irraisonnable diuisent le genre animal, & constituent auec luy les especes de l'homme & de la beste, & les distinguent l'vne d'auec l'autre; à cause dequoy elles sont aussi appellees differences specifiques: comme les exemples qui seront donnees cy apres l'expliqueront plus clairement & plus facilement.

De la difference accidentelle.

CHAPITRE LIII.

LA difference accidentelle, c'est celle qui faict differer quelque chose de soy ou d'vn autre par quelque accident propre ou commun. Si c'est par vn accident inseparable elle s'appelle propre selon Porphyre. De cette maniere la noirceur faict differer vn corbeau d'auec les autres oyseaux, si c'est par vn accident separable, elle est nommee commune, en cette sorte le pourmener faict differer vn homme d'auec vn autre assis, & de luy mesme quand il se repose; tellement que la difference commune est vn accident commun & separable. Toutes ces trois differences ont cela de commun qu'elles rendent les choses diuerses: mais la seule difference tres-propre les faict autres, c'est à dire, diuerses d'essences, & la commune & la propre d'accident. La difference propre conuient à toute l'espece, à cause dequoy elle porte le nom de difference specifique, & est inseparable de l'espece, là où les communes ne conuiennent qu'aux indiuidus & en sont separables.

Que toute difference essentielle doit estre positiue.

CHAPITRE LIIII.

LEs differences qui diuisent le gēre & constituent les especes doiuent estre positiues & non negatiues: mais on est contrainct d'vser de negations au lieu de positions, parce que ces differences sont fort cachees & tres-difficiles à trouuer, ou parce qu'elles sont plusieurs, lesquelles on seroit trop long temps à exprimer; car il est bien certain que les differences priuatiues comme telles, ne peuuent constituer l'espece, dautant que la priuation n'est pas de l'essence d'vne chose positiue, telle qu'est l'espece; comme pour exemple, en diuisant l'animal par le raisonnable & par l'irraisonnable, on met l'irraisonnable au lieu de la difference qui constituë l'espece des bruts, faute de la connoistre.

Comment ce qui est en l'espece est, & n'est point au genre entant que genre.

CHAPITRE LV.

QVELQV'VN a posé que ce qui est en l'espece est aussi au genre, mais indeterminément: parce que si le genre n'estoit tout ce qu'est l'espece, ains seulement vne sienne partie, il ne luy seroit pas attribué, attendu qu'aucune partie integrale n'est attribuee à son tout, comme pour exemple l'animal qui est genre est attribué à l'homme qui est son tout, ce qui n'est pas de l'ame raisonnable, parce que c'est vne sienne partie integrale, à cause dequoy on dit que l'homme est animal, & non ame raisonnable.

Mais

Mais quant à moy i'estime que ce qui est en l'espece n'est point reellement au genre ny actuellement ny potentiellement, autrement il faudroit qu'il fust par tout où est le genre; attendu que le genre est mesme en toutes ses especes: & il est tres-certain que le raisonnable n'est point au c[illegible]y en acte, ny en puissance reelle, encores que l'animal y soit aussi bien qu'en l'homme. Il seroit bien plus supportable de dire que le genre est en puissance rationelle à toute l'espece, parce que la difference y suruenant elle la constituë auec luy, en quoy il ressemble à la matiere, & elle à la forme qui est tiree de sa puissance: & de faict il n'y a personne quand on luy parle d'animal sans autre designation qui puisse entendre quelle espece c'est qu'on veut dire, s'il n'y a quelque autre restrinction; car quant à ce qu'il dit que les parties integrales ne s'attribuent pas à leur tout, ie l'aduouë des parties essentielles naturelles, pour le regard de la forme, parce qu'il n'y a aucune chose qui soit pure forme que Dieu seul: mais cela n'est pas vniuersellement vray pour le regard des parties materielles; car l'homme est corps, Socrates corps, & semblables. Mais quant aux parties essentielles Metaphysiques ou de la definition, elles s'attribuent chacune à leur tout, parce qu'elles signifient tousiours en maniere de substances complettes, qui peuuent subsister par soy; ainsi l'animal signifie vne chose subsistante, & la rationalité emporte tousiours l'animalité auec elle.

Comparaison du genre, de l'espece, & de la difference, auec la matiere, la forme, & le composé des choses naturelles.

CHAPITRE LVI.

TOVTE chose naturelle est composee de matiere & de forme, comme il sera montré cy apres: le genre par vne certaine proportion ressemble à la matiere; la difference represente la forme; & l'espece, le composé, ou la chose qui est constituee de l'vne & de l'autre. Car comme la matiere est reserree, & que la forme est ce qui la restrainct, de mesme le genre est limité par la difference qui le determine: & ainsi que de la matiere & de la forme le composé naturel s'engendre, semblablement du genre & de la difference se font les especes qui sont composez, que nous appellons Metaphysiques: & comme le composé, à cause qu'il est vn tout, est plus parfaict que la forme qui n'en est qu'vne partie, semblablement l'espece est plus parfaicte que le genre: comme pour exemple, L'homme qui est vne chose naturelle, est composé de corps qui est sa matiere, & d'ame qui est sa forme. Or comme la matiere du corps qui auparauant est illimitee se trouue restraincte & reserree à deuenir & estre matiere d'homme par l'ame raisonnable quand elle y est adioincte: de mesme le genre lequel deuant que d'estre ioinct à la difference est indeterminé; (car il ne represente point ny l'homme ny le cheual ny le lion) deuient determiné à estre homme quand on luy adiouste la difference de raisonnable, & ainsi des autres: tellement que comme du corps & de l'ame humaine se faict le composé, qui est l'homme: semblablement de l'animal qui est genre, & du raisonnable qui est difference, l'espece est constituee qui est la mesme chose que l'essence. De sorte que le genre ne signifie l'essence que confusement sans estre determiné actuellement d'aucune des differences specifiques, lesquelles il ne contient qu'en puissance: à sçauoir rationellement seulement, ainsi que nous auons dit. La difference signifie la substance distincte & limitee en acte de la forme specifique, mais confusément pour le regard du genre. L'espece signifie l'essence limitee actuellement de genre & de difference, car par l'homme on entend l'animal raisonnable. L'animal donques signifie deux choses; à sçauoir la nature sensitiue formellement & premierement, & puis indeterminement ce qui a cette nature: car il n'explique point si c'est vn homme ou vn lion. De mesme le raisonnable signifie la raisonnableté formellement & premierement, & secondement & indeterminement, ce qui a la raisonnableté. De sorte que le genre & la difference peuuent estre entendus l'vn sans l'autre: car tout ainsi que la forme n'est point enclose actuellement en la nature de la matiere: mais seulement en puissance; semblablement la difference n'appartient point à la nature du genre, lequel ne la contient qu'en puissance rationelle seulement. Et partant nous pouuons dire que la signification formelle du genre regarde la perfection materielle: celle de la difference la perfection formelle,

à sçauoir du dernier degré de la forme, & non de toute la forme (car la difference essentielle ne s'en prend iamais) celle de l'espece l'assemblement de l'vne & de l'autre perfection; comme pour exemple, la signification formelle de l'animal, c'est la nature sensitiue qui se rapporte comme le materiel à la perfection raisonnable qui est comme la formelle: semblablement la signification formelle de l'homme & de l'animal raisonnable, c'est l'assemblement de la nature sensitiue & intellectiue, & ainsi l'homme est composé de l'animal & du raisonnable.

Que le genre & la difference sont distinguez reellement.

CHAPITRE LVII.

IL est tout clair par ce que nous auons dit du genre & de la difference qu'il est faux que ce soit vne mesme chose reellement, comme quelques vns ont voulu dire, & que leur distinction soit rationelle seulement; car puis que les choses qui conuiennent de genre, sont de mesme nature & essence pour le regard des parties dont elles conuiennent en mesme genre, si l'animal & le raisonnable en l'homme qui sont le genre & la difference composant l'espece humaine estoient mesmes reellement, & distinguez rationellement seulement, il s'ensuiuroit que l'animalité du cheual, qui est de mesme nature & essence que celle de l'homme ne seroit distinguee que rationellement de la raisonnableté, non plus que l'animalité de l'homme; & seroient vne mesme chose reellement, parce que les choses qui sont mesmes qu'vne tierce sont mesmes entre elles: & consequemment tout animal seroit reellement raisonnable. Il s'ensuiuroit encores qu'il n'y auroit point de difference essentielle reelle entre l'homme & le cheual, mais seulemẽt rationelle, ny tout de mesme entre tous les animaux, chose qui est du tout absurde: & partant le genre & la difference sont distinguez reellement, à sçauoir essentiellement, mais non de subiect, tout ainsi que la matiere & la forme.

Que l'espece est plus parfaitte que le genre & que la difference.

CHAPITRE LVIII.

LA nature de l'espece est plus parfaitte que celle du genre, car elle est plus acte, puis qu'elle comprend actuellement la difference qui est hors de la nature du genre, lequel ne l'a qu'en puissance seulement: à sçauoir pource qu'elle est receuë par luy, ainsi que la forme de quelque image se reçoit en la cire: tellement qu'il n'est pas inconuenient que plusieurs differences soient au genre en puissance, non plus que diuerses figures en la cire. L'espece est aussi plus parfaitte que la difference, ainsi que le composé est plus parfaict qu'vne de ses parties: & la difference ne tient lieu que de partie en l'espece, ainsi que la forme au composé naturel.

Comparaison du genre de l'espece & de la difference selon la priorité & posteriorité.

CHAPITRE LIX.

LE genre consideré selon qu'il represente la matiere par analogie, est premier de nature que l'espece, ainsi que l'or est premier que la statuë qui en est faitte: dequoy il s'ẽsuit que le genre estant osté l'espece ne peut demeurer: & le genre pour quelque espece ostee, ne laisseroit pas d'estre: car il en contient plusieurs en soy, en vertu & en puissance. Mais le genre consideré selon la raison & la relation à l'espece, en cette sorte luy & elle sont ensemble de temps & de nature, ainsi que formellemẽt le pere n'est pas premier que le fils: car les relatifs sont ensemble de nature, comme il a esté dit.

Le genre est aussi premier de nature que la difference qui le diuise, comme la forme est posterieure à la matiere dont elle est tiree; car le marbre est premier que la figure du lion qui en est faitte: de sorte que le genre cessant toutes ces differences diuisiues cessent: & toutes ces differences diuisiues cessant, la nature du genre demeure toute

entiere, comme quand la figure du lion, du cheual, & autres cessant, le marbre demeureroit. Mais il est commun au genre & à la difference en cessant d'estre, que ce qui est soubs eux, cesse d'estre: car s'il n'y a point d'animal, il n'y a point de lion; & s'il n'y a point de raisonnable, il n'y a point d'homme.

La difference est premiere naturellement que l'espece, pource qu'elle est vn des principes qui la constituent, & l'espece est premiere de nature que l'indiuidu; comme pour exemple, l'animal est premier de nature que l'homme, & l'homme que Socrates, & cõme le genre est vn certain tout, contenant les especes, semblablement l'espece est vn tout, contenant les indiuidus. Mais ce n'est pas d'vne mesme façon; car le genre ne cõtient pas reellement ny actuellement toute l'essence de l'espece, dautant qu'elle ne consiste pas du genre seul, mais aussi de la difference; là où l'espece contient toute la nature de l'indiuidu, attendu que tous les indiuidus n'ont autre essence que la mesme espece à laquelle ils n'adioustent que des accidents: au moyen dequoy elle est leur essence & leur nature, en sorte que tout ce qui est contenu essentiellement dans l'espece & dãs son gẽre iusqu'au generalissime, est contenu en l'indiuidu. En quoy il faut bien noter que ces primautez de nature entre le genre, & l'espece, & la difference ne sont que rationelles; car il n'y a point de precedence reelle entre l'essence & les parties essentielles d'vne chose ny entre elles, selon qu'elles sont parties essentielles; mais seulement pour le regard de nostre entendement, qui connoissant & conceuant toutes les choses par vn certain ordre l'vne apres l'autre, s'en represente les vnes premieres & les autres posterieures, quand il vient à se reflechir dessus, & les enonce les vnes des autres selon cet ordre. Et de faict en Socrates, l'homme, le raisonnable, & l'animal n'y sont pas reellement l'vn plustost que l'autre. Il se peut bien faire que les choses dont vn tout est composé, ayent esté auparauant qu'il fust composé d'elles: mais elles ne peuuent auoir esté ses parties auparauant qu'il ait esté tout; car le tout & les parties sont relatifs, & partant ensemble de nature.

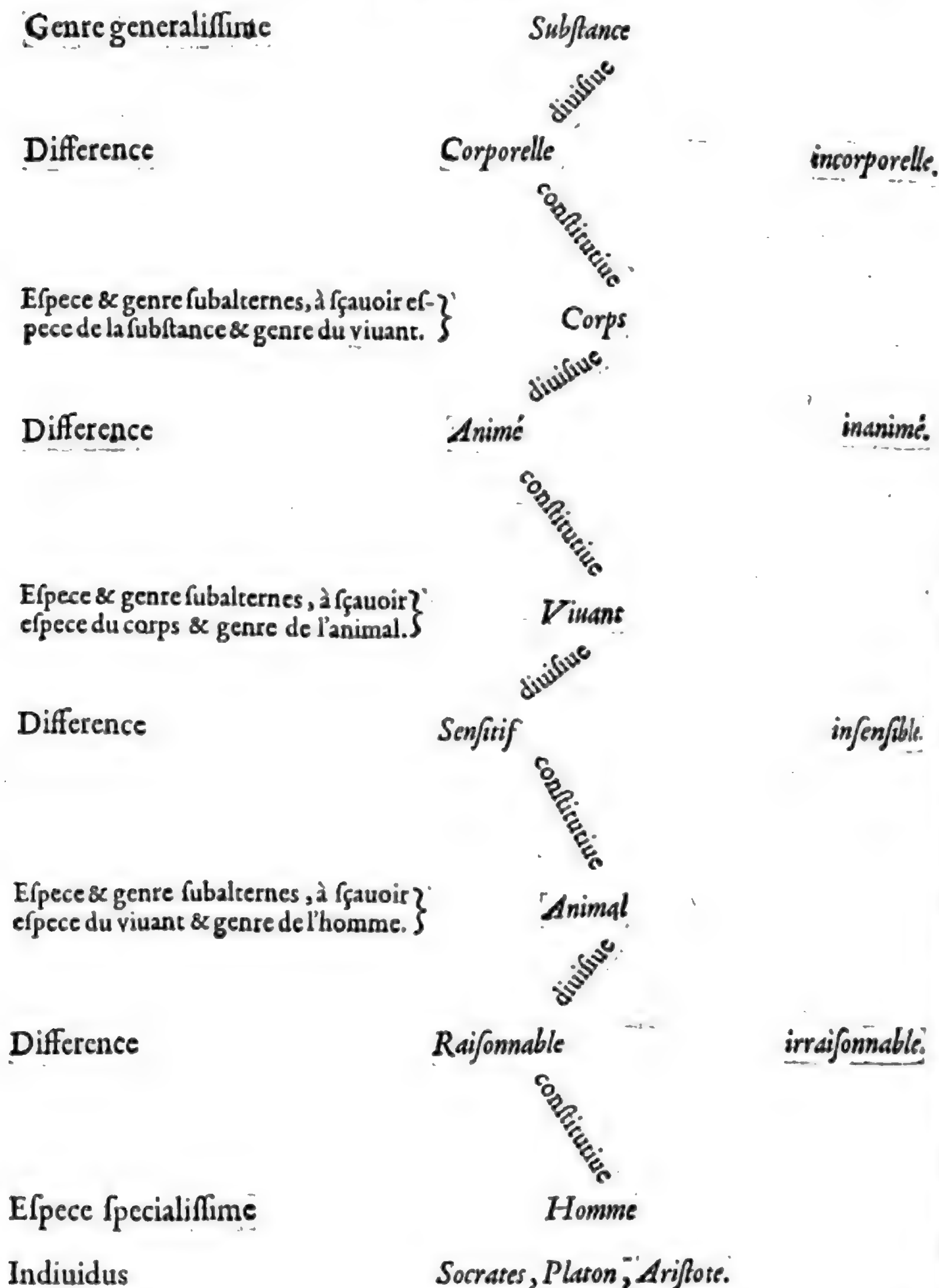
De l'ordre & disposition des choses qui entrent és predicaments ou categories.

CHAPITRE LX.

DESSOVBS chacun des souuerains genres sont compris cõme en vne certaine classe ou en vn departement, tous les genres & especes iusques aux indiuidus qui ont quelque degré de nature commun entre elles, selon la disposition naturelle & l'ordre dont elles sont soubmises les vnes aux autres. Les Grecs ont nommé ces classes & departements selon cet ordre du nom de categories, & les Latins de celuy de predicaments, & y en a autant comme de souuerains genres. Nous nous pouuons seruir du nom de predicament & de categorie; car encores qu'ils ne soient pas françois, l'vsage les a tellement familiarisez que ceux qui sont tant soit peu versez és disciplines, les entendent. Mais pour mieux comprendre comment toutes les choses se rapportent d'ordre l'vne enuers l'autre depuis le souuerain genre soubs lequel elles sont, par les subalternes iusqu'aux especes specialissimes & aux indiuidus chacune en son predicament, i'en donneray icy l'exemple d'vn, à sçauoir de celuy de la substance corporelle qui suffira pour faire entendre tous les autres. La substance est premierement diuisee par les differences de corporelle & incorporelle, dont la corporelle constitue le corps, & l'incorporelle l'esprit; qui sont genres & especes subalternes. Le corps est diuisé par les differences d'animé & inanimé, dont l'animé constituë le viuant, & l'inanimé les choses sans vie, qui sont genres & especes subalternes. Le viuant est diuisé par les differences de sensitif & insensible, dont le sensitif constituë l'animal, & l'insensible les plantes qui n'ont point de sentiment, & sont aussi genres & especes subalternes. L'animal est diuisé par les differences de raisonnable & irraisonnable, dont le raisonnable auec l'animal constituë l'homme; & l'irraisonnable, le cheual, le lion, & autres bestes, qui sont especes specialissimes, lesquelles n'ont soubs soy que des particulieres ou singulieres comme Socrates, Platon, cet homme-cy, & cettuy-là, ce cheual, ce lion, & semblables, que nous appellons indiuidus, parce qu'ils ne se diuisent point en d'autres soubs eux, ausquels ils soient attribuez. Tout de mesme les autres genres generalissimes soit l'accident seul, soit la quantité, la qualité, ou la relation, sont diuisez en genres & especes subalternes, & en specialissimes, puis finalement en in-

diuidus : de sorte que Socrates est homme, l'homme est animal, l'animal est viuant, le viuant est corps, le corps est substance, outre laquelle on ne peut plus monter : parce que c'est vn genre generalissime qui n'a dessus luy que l'estant, non plus que descendre plus bas que l'espece specialissime, attendu qu'elle n'a soubs elle que les indiuidus. La figure de cette diuision se faict en cette sorte.

Figure predicamentale.



Voila ce que c'est de tous les vniuersels dont les Philosophes parlent tant en leurs liures, & desquels la science est : en quoy il faut bien noter que ce que ces natures & essences sont dittes communes & vniuerselles aux choses, & qu'elles sont participees par elles, que ce n'est pas que chacune d'elles soit commune ny vniuerselle à toutes celles qu'elles repre-

representent, ny participee par elles, de la sorte que la lumiere du Soleil est commune & vniuerselle à toutes les choses qu'il illumine & comme elles la participent : car comme nous auons dit l'vniuersel n'est rien qu'vn des degrez de la nature, ou toute l'essence de la chose où il est consideré, entant qu'il se trouue mesme semblable ou egal en toutes les choses qui sont de mesme essence ou nature selon le mesme degré.

Pourquoy ce qui est mesme en plusieurs choses est nommé vniuersel d'attribution.

CHAPITRE LXI.

DAVTANT que ce qui est és choses est dit & enoncé d'elles, l'vniuersel est dit & enoncé de toutes celles où il se trouue : car nous disons que Socrates est homme, qu'il est animal, & ainsi generallement des autres : à cause de cela au lieu de la façon dont nous auons traitté des choses selon leur verité & realité, on a de coustume de les definir & considerer logiquement en la maniere qui s'ensuit : à sçauoir premierement que tout ce qui est dit des choses c'est ou d'vne, & il s'appelle indiuidu ; ou de plusieurs qu'on nomme vniuersel d'attribution : parce qu'en estant dit il leur est attribué. L'indiuidu est vague ou marqué: le vague c'est ce que nous appellons particulier : comme pour exemple, quelque homme; car par ce signe, quelque, le terme, homme, qui est commun à tous les animaux raisonnables est restrainct à vne partie : l'indiuidu marqué c'est vne chose singuliere : comme pour exemple, Socrates, Bucefale. L'vniuersel d'attribution est ou genre, ou espece, ou difference, ou propre, ou accident. Le genre est ce qui est dit de plusieurs choses differentes d'espece en la questiõ de ce qu'est vne chose. L'espece c'est ce qui est dit de plusieurs choses differẽtes de nombre en la question de ce qu'est vne chose. La difference c'est ce qui est dit en forme de qualité de plusieurs choses differentes d'espece en la question de ce qu'est vne chose. Le propre c'est ce qui est dit de plusieurs choses differẽtes de nombre en la question quelle est vne chose. Et l'accident c'est ce qui est dit de plusieurs choses differentes d'espece en la question quelle est vne chose. De cette façon Porphyre traitte des vniuersels soubs le titre des cinq voix: lequel titre ne leur conuient pas bien, ce me semble : car encores que ces vniuersels soient representez par des voix prononcees & par des termes escrits ou cõceuz en la pensee seulement sans estre prononcez ou escrits: neantmoins les vniuersels des choses reelles sont essences ou natures reelles, & non seulement des vocables comme les noms communs qui signifient ces choses. Il est certain qu'on peut bien donner le nom d'vniuersel à quelques termes communs à signifier plusieurs choses mesmes ou diuerses; mais pour cela les genres, les especes, & les differences, la proprieté, ny l'accident des choses ne sont pas voix ny vocables, puisque ce sont choses reelles materiellement comme nous venons de dire, & que les termes ne sont qu'estants rationels faicts selon le plaisir des hõmes. C'est pourquoy quãd on assigne pour definition du genre, de l'espece, & de la differẽce, ce qui se dit de plusieurs, il me semble que cela imprime plustost en l'esprit la notion d'vn vocable que non pas celle d'vne nature ou essence reelle telle qu'est l'vniuersel membre de l'estant : à cause de quoy plusieurs parlent de ces choses sans les entendre : car encores que les vniuersels reels soient dits des choses où ils sont par le moyen des termes adioincts ou attributs, neantmoins ce n'est pas les definir essentiellement ny expliquer leur nature selõ la verité, que de poser que c'est ce qui se dit de plusieurs, puis qu'ils ne sont pas noms, ny appartenãts à la Logique que cõme matiere exterieure, mais à la Metaphysique, soubs la iurisdiction de laquelle ils sont. Et me semble qu'on ne doit iamais traitter vne chose reelle ou formelle auec des termes logiques, parce que c'est en déguiser la verité & oster à l'entendement la prise qu'il a sur les choses reelles, & le ietter sur les rationelles où il en a fort peu. Et partant il n'estoit point besoin de donner aux vniuersels des deffinitions logiques qui cachent plus leur essence & nature qu'elles ne l'expliquent. Et pour mon regard si ce n'estoit que cette façon de parler est receuë entre les Philosophes par vn long vsage, ie ne m'en seruirois iamais en traittant de la Philosophie, pour éuiter l'obscurité, & dirois tousiours que le genre est vn degré de nature ou essence qui se trouue en plusieurs differentes especes, afin d'imprimer immediatement en la connoissance les choses telles qu'elles sont reellement, & donner dauantage de prise à l'entendement, au lieu qu'il la perd quasi toute en ces secondes intentions, desquelles encores faut il apres qu'il reuienne tousiours à la realité des choses qui est leur fon-

dement pour comprendre leur verité : à sçauoir, à considerer qu'elles sont ce qui est dit d'elles. Mais puisque cette façon est admise par la coustume, ie ne feray point de difficulté d'en vser; ce sera rarement toutesfois, combien qu'elle ne doiue plus tant donner de peine apres cette declaration que i'en ay faitte.

Quel vniuersel est attribué aux choses, & comment.

CHAPITRE LXII.

PVIS QVE les especes, images, ou ressemblãces residentes en nostre entendemẽt sont dites vniuerses selon qu'elles representent plusieurs choses, l'vniuersel se trouue en l'entendement & és choses. Or les vniversels des substances qui sont és choses, sont substances pour le regard du materiel ou fondement de leur relation d'vniuersalité : & ceux qui resident en l'entendement sont accidents representants les substances : comme pour exemple, le cheual qui est en Bucefale, en cette haquenee, & autres semblables, est substance; mais l'espece ou ressemblance de cheual qui est en l'entendement, est accident. Quant à l'vniuersel d'attribution par lequel nous designons chaque chose selon sa nature, (comme pour exemple, que Socrates est substance, animal, qu'il est homme, que Bucefale est substance, animal, cheual, & semblables) on peut douter si c'est celuy que nous auons en l'entendement, ou celuy qui est és choses que nous leur attribuons : à quoy ie responds que c'est l'vniuersel mesme qui est en la chose que nous luy attribuons, mais c'est selon celuy qui reside en l'entendement & auec le terme qui l'exprime : car l'attribution n'estant rien qu'vne enonciation que nous faisons que quelque chose est en vne autre, par le moyen des termes qui representent les choses, l'entendement les attribue l'vn à l'autre selon qu'il connoist que les choses qu'ils signifient sont elles mesmes conioinctes & vnies ensemble, & fait cette operation par le moyen de l'espece intelligible & image qu'il a en soy de la nature de ces choses là, qui est l'vniuersel selon lequel il se conduit en cette attribution & application des termes les vns aux autres, quãd il veut parler des choses mentallement à part soy, ou les declarer dehors de viue voix, ou par escrit. La raison est toute euidente que l'attribution se faict comme ie dy; car attribuer vne chose à vne autre, ce n'est pas luy adiouster quelque nouueauté, ains c'est exprimer, enoncer, & declarer que la chose qu'on attribue est en celle à qui elle est attribuee, & sont conioinctes ensemble: en quoy faisant il ne leur arriue rien sinon que ce qui est en elle est exprimé; comme pour exemple, quãd ie dy que Socrates est animal raisonnable ie ne luy adiouste rien; mais seulement ie declare que l'animal & le raisonnable sont en luy. Ioinct que d'ailleurs l'vniuersel qui est en l'entendement ne peut estre attribué à vne substance comme en estant genre, espece, ou difference specifique : car comme nous auons dit vn tel vniuersel n'est qu'accident, lequel partant ne peut constituer l'essence d'vne substance, ainsi que cela sera veu plus clairement cy apres; mais nous pouuons dire & auec verité que rien ne peut estre attribué aux choses que l'espece intelligible n'en n'ait premierement esté en l'ẽtendement; car l'attribution n'estant qu'vne expression que l'entendement faict de la connoissance qu'il a des choses ausquelles il a imposé des termes pour les signifier, apres en auoir eu la connoissance & y estant paruenu par leur espece intelligible, il est necessaire que ces especes qui sont vniuersels precedent en luy deuant toute attribution.

Comment les souuerains genres sont subalternes.

CHAPITRE LXIII.

Δοξαστὸν ἐπὶ πλέον λέγεται τοῦ ὄντος· καὶ γὰρ τὸ ὄν, καὶ τὸ μὴ ὄν, δοξαστόν· ὥστ' οὐκ ἂν εἴη τὸ δοξαστὸν, εἶδος τοῦ ὄντος· ἐπὶ πλέον γὰρ ἀεὶ τὸ γένος τοῦ εἴδους λέγεται.

Arist. l. 4. top. c. 1. Opinabile latiùs patet quàm ens: quia & quod est & quod non est, opinabile est: quare opinabile non potest esse species entis, quia genus semper altiùs patet quàm species.

IL arriue encores de ces considerations logiques, que le genre souuerain pris non selon son materiel & ce qu'il a de reel; mais selon son formel ou rationellement : à sçauoir au regard de ce qu'il est dit de plusieurs, est non seulement genre subalterne d'attribuable; mais aussi l'vniuersel & l'estant mesme se trouuẽt subalternes, comme luy du mes-

me

me attribuable; car le genre qui se dit de plusieurs differentes especes leur est attribuable: & l'vniuersel qui se dit de plusieurs especes & indiuidus leur est attribuable : & finalemét l'estant qui se dit de tout, leur est attribuable aussi, & ainsi l'estant est attribuable, la substáce attribuable ; & de cette sorte opinable est au dessus de l'estant & encores parce qu'opinable se peut dire de ce qui est, & de ce qui n'est pas : au moyen dequoy opinable a plus d'estendue que l'estant, & n'en peut estre espece. De sorte qu'en ce sens l'estant mesme qui est pardessus les souuerains genres se trouue au dessoubs de l'attribuable & de l'opinable comme vne de leurs especes: & partant on ne trouuera point estrange que contre la deffinition du genre generalissime, il se trouue espece de l'vniuersel & de l'attribuable en ce sens.

De la deffinition.

CHAPITRE LXIIII.

Ἔστι δὲ ὅρος μὲν, λόγος ὁ τὸ τί ἦν εἶναι σημαίνων.

Ὁ ὁρισμὸς ἐκ γένους καὶ διαφορῶν ἐστι.

Ἧττον γὰρ ἡ διαφορὰ τοῦ γένους γνώριμος.

Δεῖ γὰρ τὸν ὁριζόμενον εἰς τὸ γένος θέντα τὰς διαφορὰς προσάπτειν.

Δεῖ τὸ μὲν γένος ἀπὸ τῶν ἄλλων χωρίζειν, τὴν δὲ διαφορὰν, ἀπό τινος τῶν ἐν τῷ αὐτῷ γένει· τὸ μὲν οὖν πᾶσιν ὑπάρχον, ἁπλῶς ἀπ' οὐδενὸς χωρίζει.

Ὁ γὰρ εἰς τὸ ἐγγυτάτω θεὶς, πάντα τὰ ἐπάνω εἴρηκεν· ἐπειδὴ πάντα τὰ ἐπάνω γένη τῶν ὑποκάτω κατηγορεῖται· ὥστε ἢ εἰς τὸ ἐγγυτάτω γένος θετέον· ἢ πάσας τὰς διαφορὰς τῷ ἐπάνω γένει προσαπτέον δι' ὧν ἐγγυτάτω.

Οὐδὲν γὰρ ἕτερόν ἐστιν ἐν τῷ ὁρισμῷ, πλὴν τό τε πρῶτον λεγόμενον γένος, καὶ αἱ διαφοραί· τὰ δ' ἄλλα γένη ἐστὶ, τό τε πρῶτον, καὶ μετὰ τοῦτο αἱ συλλαμβανόμεναι.

Φανερὸν ὅτι ἡ τελευταία διαφορὰ ἡ οὐσία τοῦ πράγματος ἔσται, καὶ ὁ ὁρισμός.

Ἔστι δὲ τῆς ὕλης ἡ μὲν νοητή, ἡ δ' αἰσθητή· καὶ ἀεὶ τοῦ λόγου τὸ μὲν ὕλη, τὸ δὲ ἐνέργειά ἐστι. &c.

Οὐκ ἔστιν ἐν τοῖς ὁρισμοῖς οὔτε τὸ ὂν, οὔτε τὸ ἕν.

Ὁ δὲ ὁρισμὸς βούλεται τὴν ἑκάστου οὐσίαν λέγειν.

Arist. l. 1. top. c. 5. Est autem definitio, oratio quæ significat quid res sit.

C. 8. Definitio ex genere & differentiis constat.

L. 6. top. c. 2. Minus enim differentia quàm genus nota est.

L. 6. c. 1. Debet is qui definit, cùm in genere deffinitum collocauerit, differentias adiungere.

C. 3. Opus est vt genus ab aliis secernat, differentia verò ab aliquo eorum quæ sunt in eodem genere: quod igitur omnibus inest, simpliciter à nulla re seiungit.

C. 5. Qui in proximo genere posuit, omnia superiora dixit: quippe cùm omnia superiora genera inferioribus attribuantur: quocirca vel in proximo genere ponendum est id quod definitur, vel omnes differentiæ superiori generi adiungi debent, per quas proximum genus definitur.

L. 7. metap. c. 12. t. 43. Nihil enim est aliud in definitione nisi genus, quod primum dicitur, & differentia: quandoquidem cætera genera sunt primum illud, & differentiæ cum eo simul collectæ.

L. 7. metap. c. 12. t. 43. Perspicuum est vltimam differentiam, substantiam rei ac definitionem fore.

L. 8. c. 6. t. 15. Est autem materia alia intelligibilis, alia sensibilis: & semper in ratione alterum materia est, alterum actus. &c.

Neque ens, neque vnum in definitionibus insunt.

L. 1. magn. moral. c. 1. Definitionem oportet quid quæque res sit referre.

A L'EXEMPLE du sage Architecte qui ne commence point l'edifice que les materiaux dont il le veut construire ne soient prests, ie puis (maintenant que i'ay traitté du genre, de l'espece, & de la difference) parler de la deffinition plus amplement que ie n'ay faict iusques à cette heure. Il a esté dit par cy deuant que l'essence consideree selon qu'elle determine & definit la nature de la chose dont elle est essence, d'auec celles qui en sont diuerses & differentes, ainsi que les bornes assignent les fins des terres, les separant & distinguant les vnes d'auec les autres, est nommee deffinition : tellement que definir vne chose, c'est assigner son essence, & expliquer sa nature separément des autres choses. Or cela se faict en deux sortes : à sçauoir en donnant par le menu tous les degrez de nature qui sont en elle, ou declarant seulement son genre & sa differéce essentielle : comme pour exemple, l'homme est vne substance composee de corps naturel organique, & d'ame intellectuelle : & l'homme est animal raisonnable, qui sont deux definitions dont la premiere est nommee par les Philosophes, Physique ou naturelle, & la seconde est Metaphysique; par ce qu'elle se peut donner de cette sorte à toutes choses. Ces deux deffinitions sont bonnes en l'vne & en l'autre maniere : mais parce que tous les degrez superieurs de la nature d'vne chose sont cõpris dans son gẽre prochain, & que luy & toutes les autres differéces ne tiennent lieu que de matiere au respect de sa differéce essentielle, qui

distingue la chose d'auec toutes les autres. Les Philosophes vsent plustost de la definition consistante du genre & de la difference, que non pas de celle qui embrasse la narration de toutes les parties essentielles par le menu de la chose definie; imitant la nature en cela qui prend tousiours la plus courte voye pour ne faire rien en vain. Ioinct que les hommes n'ayant point d'autre moyen de connoistre les choses inconnues, ny de les exprimer aux autres, que montrant leur conuenance & disconuenance auec celles qui nous sont desia connues, le genre & la difference qui exercent ces offices sont propres & suffisants pour cet effect: car le genre qui est plus connu montre la conuenance: & la difference qui est moins connue, montre en quoy elles different. Donques la deffinition doibt consister de deux parties: à sçauoir du genre prochain pour n'auoir que faire des superieurs qu'il contient tous, afin d'en separer la chose definie, & de la difference essentielle, qui representent la nature de la chose, luy selon ce qu'elle a de commun auec celles de son genre, & elle selon ce qu'elle a de different des autres: car par la composition de l'vn auec l'autre, la nature de la chose est expliquee & comprise, comme reduitte en abregé & racourcie au petit pied: ainsi pour exemple, l'animal qui est genre de l'homme, & le raisonnable qui est sa difference essentielle, constituent la definition de l'homme, & nous apprennent qu'il est animal raisonnable. En quoy animal qui est le genre montre la conuenance de l'homme auec les autres animaux, & le raisonnable qui est la difference, enseigne sa disconuenance d'auec les autres animaux compris soubs le mesme genre. Par la connoissance de la nature & essence de la chose qu'on acquiert par la definition on reuient puis apres à celle des accidents tant propres que communs & des effects aussi, puis que les vns & les autres en procedent. Et dautant que l'estant & l'vn ne signifient point en quoy quelque chose conuient plustost auec vne qu'auec l'autre, comme faict le genre, parce qu'ils sont communs à toutes choses, & non à quelques especes seulement, à cause de cela ils n'entrent point dans les definitions, dautant que comme Aristote a tres bien dit, il faut que chaque partie de la definition separe des autres choses: ainsi en cette definition de l'homme, animal raisonnable, animal separe des autres genres des choses, & raisonnable des autres especes d'animaux, & l'estant qui conuient à toutes choses ne les separe point les vnes des autres.

Ἐπεὶ γὰρ ὁ ὅρος ἀποδίδοται τοῦ γνωρίσαι χάριν τὸ λεχθέν· γνωρίζομεν δ' οὐκ ἐκ τῶν τυχόντων, ἀλλ' ἐκ τῶν προτέρων καὶ γνωριμωτέρων· καθάπερ ἐν ταῖς ἀποδείξεσι.

Arist. l. 6. top. c. 4. Cùm enim definitio tradatur eius quod dictum est cognoscendi causâ: cognoscamus autem non ex quibusvis, sed ex prioribus & notioribus: quemadmodum in demonstrationibus.

Μάλιστα δ' ὁμολογουμένως ἀναιρεῖν ἐνδέχεται τὸν ὁρισμόν, ἐὰν μήτ' ἐκ τῶν ἁπλῶς γνωριμωτέρων, μήτε ἐκ τῶν ἡμῖν τυγχάνῃ τὸν λόγον πεποιημένος.

Maximè autem in confesso est, definitionem euerti, si neque ex simpliciter notioribus, neque ex ijs qui sunt nobis notiora oratio confecta sit.

Καὶ οὐκ ἔνεστιν ἐν τοῖς ὁρισμοῖς, οὔτε τὸ ὄν, οὔτε τὸ ἕν.

L. 8. metap. c. 6. Neque ens neque vnum in definitione insunt.

La definition se doit tousiours faire par des choses premieres de nature que ce qui est definy: car puisque ce sont les principes & les causes de la chose qu'on definit qui entrent en la definition, il faut par necessité qu'ils soient premiers de nature que la chose definie: attendu que l'effect est posterieur de nature à ses causes: dequoy il s'ensuit, que ny les trãscendants, ny les genres generalissimes ne peuuent estre proprement definis; mais seulement par quelque analogie, dautant qu'ils n'ont point de genre au dessus d'eux, ny de difference qui constituent leur definition: & ainsi il ne reste que les genres ou especes subalternes & les specialissimes capables de la vraye definition: car en l'espece specialissime est comprise celle de tous les ndiuidus qu'elle a soubs elle, parce que, comme nous auons dit, tout ce qui est attribué de degré en degré iusqu'au genre generalissime conuient à l'indiuidu. De sorte que quãd nous definissons que l'homme est animal raisonnable, nous posons par vn mesme, que Socrates est animal raisonnable, & ainsi de Platon, & de tous les autres indiuidus de la mesme espece.

Καὶ τῶν οὐσιῶν τῶν αἰσθητῶν τῶν καθ' ἕκαστα, οὔτε ὁρισμός, οὔτε ἀπόδειξίς ἐστι, ὅτι ἔχουσιν ὕλην, ἧς ἡ φύσις τοιαύτη, ὥστ' ἐνδέχεσθαι καὶ εἶναι, καὶ μή.

Arist. l. 7. metap. c. 15. t. 53. Singularium substantiarum sensibilium, nec definitio est, nec demonstratio; quòd materiam habeant, cuius ea natura est, vt & esse, & non esse possit.

Δεῖ

Δεῖ τῶν περὶ ὅρον, ὅταν τις ὁρίζηταί τι τῶν καθ' ἕκαστα, μὴ ἀγνοεῖν ὅτι ἀεὶ ἀναιρεῖν ἔστιν· οὐ γὰρ ἐνδέχεται ὁρίσασθαι, οὐδὲ δὴ ἰδέαν οὐδεμίαν ἔστιν ὁρίσασθαι· τῶν γὰρ καθ' ἕκαστον ἡ ἰδέα, ὥς φασι, καὶ χωριστή.

Si quis eorum, qui definiendis rebus studen, rei alicuius singularis definitionem tradat: non ignoret oportet semper euerti posse, cùm definitio tradi nequeat: neque igitur idea vlla definiri potest, cùm sit singularis, vt aiunt, ac separata.

Il faut que la definition soit des choses necessaires aussi bien que la demonstration, c'est a dire qu'elle conuiéne tousiours à la chose definie, sans qu'il puisse estre autrement: comme pour exemple, que l'homme soit à iamais raisonnable, l'eclypse vne priuation de lumiere en la lune, le tonnerre vn son en la nuë, & ainsi des autres: combien que toutes les choses n'ayent pas leur existance perpetuelle, mais il suffit qu'elles soient telles lors qu'elles existent, comme nous auons dit des choses demonstrables, & pour les mesmes raisons. C'est pourquoy les choses materielles & particulieres qui peuuent estre & n'estre point, ne sçauroiét estre definies. Mais ie ne voy point de raison pourquoy les singulieres immaterielles comme les idees ne le pourroiét estre, sinon que la singuliarité n'est pas de leur essence. Que si la definition n'estoit des choses necessaires, l'enonciation qui s'en fait ne pourroit estre principe comme elle doit en la parfaitte demonstration, attendu que ces principes doiuent estre necessaires.

Δεῖ γὰρ τὸν ὁριζόμενον, ὡς ἐνδέχεται, σαφεστάτῃ τῇ ἑρμηνείᾳ κεχρῆσθαι, ἐπειδὴ τοῦ γνωρίσαι χάριν ἀποδίδοται ὁ ὁρισμός. &c.

Πᾶν γὰρ τὸ προσκείμενον ἐν τῷ ὁρισμῷ, περίεργον.

Πᾶν γὰρ ἀσαφὲς, τὸ κατὰ μεταφορὰν λεγόμενον.

Εἴπερ δὴ ταὐτόν ἐστι τὸ κατὰ τὸν λόγον ἀποδοθὲν, τῷ πράγματι.

Ψυχή ἐστιν ἐντελέχεια ἡ πρώτη σώματος φυσικοῦ ζωὴν ἔχοντος δυνάμει, τοιοῦτον δὲ ὃ ἂν ᾖ ὀργανικόν.

Arist. l. 6. top. c. 1. Oportet enim, eum qui definit, quoad eius fieri potest, clarissima interpretatione vti: quia cognoscendi causa traditur. &c.

Quicquid enim adiicitur in definitione, superuacuum.

C. 2. Quicquid enim per translationem dicitur, obscurum est.

C. 7. Siquidem idem est quod in oratione traditur, atque res definita.

L. 2. de anim. c. 1. t. 6. Anima est actus primus corporis naturalis vitam habentis potestate, tale autem est quod est organicum.

Il faut que la definition soit en termes les plus clairs qu'il sera possible, parce qu'elle n'est donnee que pour faire connoistre: au moyen de quoy les termes metaphoriques n'y sont pas propres, car ils sont obscurs. La definition pour estre legitime & parfaitte ne doit point estre restrainćte ny plus estendue en ses parties que la chose definie, c'est à dire luy adiouster ou diminuer, tellement qu'il n'y faut rien mettre de plus ny obmettre aucune chose: car en l'vne & en l'autre façon vn seul poinćt destruićt la definition. C'est chose necessaire aussi que la definitiõ & la chose definie se conuertissent & s'enoncent egalemẽt & reciproquement l'vne de l'autre: & qu'ainsi que la chose diuisee respond à la diuision, que la chose definie corresponde à la definition: comme pour exemple, l'homme est animal raisonnable, & animal raisonnable homme.

Ἐκεῖνο δὲ φανερὸν ὅτι ὁ πρώτως καὶ ἁπλῶς ὁρισμὸς, καὶ τὸ τί ἦν εἶναι, τῶν οὐσιῶν ἐστιν· οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ τῶν ἄλλων ὁμοίως ἐστὶ, πλὴν οὐ πρώτως.

Δῆλον τοίνυν ὅτι μόνης τῆς οὐσίας ἐστὶν ὁρισμός.

Arist. l. 7. metap. c. 4. t. 16. Illud perspicuum est definitionem, & quidditatem, quæ primò & simpliciter dicuntur, substantiarum esse: cæterorum autem esse quidem similiter, sed non primò.

C. 5. t. 18. Perspicuum est igitur solius substantiæ definitionem esse.

La definition ainsi que l'essence appartient premierement & principalement à la seule substance, & secondement à l'accident, auquel elle ne conuient qu'analogiquement, ainsi que l'estant est attribué par analogie à la substance & à l'accident: car la substance est le premier & simplement estant, & l'accident ne l'est que selon l'habitude qu'il a à la substãce, & en quelque sorte. Or parce que la definition doit declarer ce que c'est que la chose definie selon qu'il luy est conuenable, il faut, si la chose est estant simplement & selon soy, & non au respećt d'vn autre, qu'elle exprime son essence, en sorte que chaque partie definie en soit: mais si elle n'est pas simplement estant selon soy, ains selon quelque

sorte, se rapportant à vn autre, la definition doit estre assignee en telle maniere qu'elle exprime cela par quoy elle est estant, ou à quoy elle se refere, encores qu'il soit hors de son essence: & partant il n'est pas necessaire que toute partie de la definition soit de l'essence de la chose definie, si ce n'est quelque subiect ou substance sans relation à vn autre qu'on definisse. Au moyen de quoy il n'y a que les substances purement absoluës & parfaittes qui puissent estre definies de la simple definition, en laquelle il n'entre rien d'estrange à leur essence: car les formes accidentelles & les substantielles mesmes reçoiuent la matiere ou leur subiect en leur definition: aussi voyons nous qu'Aristote a faict entrer le corps naturel organique en celle qu'il donne à l'ame; & ainsi la matiere & le subiect des formes entre en leur definition, encores que toute leur essence consiste en la forme mesme: & cela se faict parce que leur difference n'estant pas connue, le subiect où elles sont en sert pour nous les faire distinguer les vnes d'auec les autres: & dautant que le subiect n'est pas de l'essence de la forme, on appelle ces definitions par addition.

Les accidents sont definis considerez separément de leur subiect, ou conioinctement auec luy. Si c'est separément, leur subiect tient lieu de difference en la definition: comme pour exemple, en la definition du tonnerre qui est vn son, dautant que tout son n'est pas tonnerre, il est besoin d'vne partie qui restraigne le nom de son, & le limite à signifier le tonnerre & non vn autre son: à cause dequoy afin de restraindre le genre, on adiouste le subiect propre où le son se faict, au lieu de difference: à sçauoir la nuee, non comme vne partie de l'essence, mais comme referrant cette diction, son: & ainsi le subiect tient quelquesfois lieu de difference essentielle, encores qu'il ne le soit pas: & le tonnerre c'est vn son en la nuee. Mais si on considere l'accident conioinctemēt auec son subiect, tout à l'opposite son subiect est pris au lieu de genre, parce qu'alors il est definy en maniere de substance: ainsi le camus c'est ce qui a le nez caue; & crespu ou frisé, c'est ce qui a le cheueux retroussez.

En la definition des qualitez actiues le subiect où elles adherent, n'est pas receu, parce qu'il se trouue plusieurs qualitez de differente nature en vn mesme subiect, & plusieurs de mesme nature en differēts subiects: à cause dequoy le subiect ne pouuant seruir de difference pour distinguer les vnes d'auec les autres, on prēd leur difference de leurs effects & operations, & des obiects qui les determinent, ausquels les qualitez se rapportent. De cette sorte on definit la veuë, vn sens qui connoist les couleurs, l'ouyë vne faculté de cōprendre le son, & ainsi des autres semblables: & vne telle definition est par la fin & par l'obiect, car les operations des choses sont leur fin & leur perfection: comme il a esté dit.

Οὐ γὰρ μόνον τὸ ὅτι δεῖ τὸν ὁριστικὸν δηλοῦν, ὥσπερ οἱ πλεῖστοι τῶν ὅρων λέγουσιν· ἀλλὰ καὶ τὴν αἰτίαν ἐνυπάρχειν καὶ ἐμφαίνεσθαι.

Τὸ δ' οὗ ἕνεκα ἴσως οὐκ ἔστι· τὸ δ' ὡς εἶδος, ὁ λόγος· ἀλλὰ ἄδηλος, ἐὰν μὴ μετὰ τῆς αἰτίας ὁ λόγος ᾖ· οἷον, τί ἔκλειψις; στέρησις φωτός· ἐὰν δὲ προστεθῇ, ὑπὸ γῆς ἐν μέσῳ γινόμενος, ὁ σὺν τῷ αἰτίῳ λόγος οὗτος.

Arist. l. 2. de anima. c. 2. t. 12. Non solum enim oportet orationem definitiuam declarare quod sit, vt pleraque definitiones aiunt: sed etiam causam inesse & in ea apparere.

L. 8. metap. c. 4. t. 9. Id autem, cuius gratia, forsitan non est: forma vero ratio ipsa: tametsi ratio non erit manifesta, nisi cum causa sit coniuncta: verbi causa, quidditas eclipsis est priuatio luminis; si autem addatur, à terra in medio interposita, hæc erit ratio cum causa simul.

La definition de la substance est parfaitte par le genre prochain & par la difference essentielle, & ne luy defaut rien: car cette definition de l'homme, animal raisonnable, est essentielle & parfaitte definition, parce qu'elle declare en sorte l'essence de l'homme qu'il ne reste plus riē à en rechercher: dont la raison est que cette differēce là est en vn tel genre sans moyen, & ne dépend d'aucune chose exterieure, estant tout ensemble l'essence & la cause de la chose. Mais il n'en est pas de mesme és accidents; car encores que la definition qu'on leur donne estant consideree conioinctement, soit essentielle, dautant que toute leur essence y est exprimee, à sçauoir par le genre que le propre subiect qui faict l'office de difference, referre: car (comme pour exemple,) le tonnerre c'est vn certain son en la nuee, & ainsi des semblables: neantmoins vne telle definition n'est pas parfaitte en tous, parce que quelques accidents dépendent d'vne autre cause exterieure diuerse de leur essence: à cause de quoy pour rendre leur definition parfaitte, vne troisiesme partie y est requise outre la forme & la matiere: à sçauoir la cause de l'adherence de cette forme en cette matiere; ainsi la parfaitte definition du tonnerre est vn son en la nuee par l'exhala-

tion

tion ignee qui la choque ou rōpt: de sorte que la parfaitte definition de telles qualitez doit consister de trois parties : à sçauoir de la forme du subiect où elle adhere, & de la cause de son adherence. Or vne telle cause en la definition de l'accident se prēd non comme vne partie de l'essence, mais comme cause externe efficiente de la chose. Et partant à proprement parler, elle ne tient plus lieu de genre ny de difference en cette definition, mais de cause efficiente seulement. Et toutesfois cette cause peut estre nommee difference par vne certaine ressemblance, dautant que c'est la principale partie de la definition propre & égalee à la chose, & est la cause laquelle estant posee, la chose l'est; & estant ostee, la chose cesse d'estre : dequoy il aduient qu'elle est semblable à la derniere difference, qui distingue vne chose de toutes les autres qui sont de diuerses natures.

La definition parfaitte de l'accident en la sorte que nous la venons d'expliquer, se diuise en deux imparfaittes, dont l'vne exprime plustost la cause efficiente que ce qu'est la chose : comme pour exemple, l'eclipse est vne interposition de la terre entre la Lune & le Soleil; & cette cy s'appelle definition causelle : car c'est l'interposition de la terre qui cause l'eclipse, empeschant que la lumiere du Soleil n'illumine la Lune. L'autre definition contient la matiere & la forme sans la cause efficiente : comme pour exemple, l'eclipse est vne priuation de la lumiere de la Lune, qui est la definition essentielle ou formelle; car elle exprime la nature & essence interieure. Et dautant que cette definition en declarant l'essence qui dépend d'vne cause exterieure sans exprimer la cause, ne declare pas bien l'essence; car ce qui a quelque cause par laquelle il est, ne peut estre bien connu que par elle : & parce qu'elle exprime mieux la signification du nom que l'essence de la chose, *Arist. l. 2. post. c. 10. t. 44.* Aristote la nomme definition du nom.

Les definitions des relatifs se font par leurs correlatifs: dont la raison est, que les relations par lesquelles il se rapportent l'vn à l'autre, dépendent & sont de l'essence l'vne de l'autre; & à proprement parler vn relatif ne se definit pas par son correlatif, mais par le respect qui se termine en luy : comme pour exemple, le pere n'est pas definy par le fils, mais par le respect qui commence en luy & se termine au fils; au moyen dequoy vn relatif est de la definition essentielle de l'autre: en cette sorte: & combien que le relatif & correlatif soient égalemēt inconnus chacun à part soy, neantmoins estant comparez l'vn auec l'autre, chacun deuient plus connu que soy-mesme, & s'entre-font connoistre ensemble; car le pere est plus connu auec le fils, & le fils auec le pere, qu'estant pris separez chacun à part soy. Cette forme de definition se peut appeller circulaire à cause de la ressemblāce à la demonstration circulaire qu'elle a en certaine maniere: car on definit vne chose par celle qui a esté definie, combien qu'il semble qu'il ne se cōmette point de cercle és definitions, sinon quand vn mesme est definissant & definy, & que c'est au regard d'vne mesme chose cōsideree soubs mesme raison. Ainsi cōme les relatifs aydent à la cōnoissance l'vn de l'autre; semblablement la definition d'vn cōtraire faict connoistre l'autre contraire: car quād on a definy que la blancheur est vne couleur dissipāt la veuë, il s'ensuit que le noir est vne couleur assemblant la veuë, suiuant cet axiome, que la science des contraires est mesme.

Comme les choses qui sont estants par soy se definissent par vne seule definitiō, ce qui est vn par accident, n'est pas definy par vne definition simplement; parce qu'il n'a pas vne nature simplement, mais plusieurs : ainsi pour exemple, l'hōme blanc est definy vn animal raisonnable de couleur separant la veuë.

Les priuations sont definies par les formes ou habitudes, parce qu'elles ne sont autre chose que leur absence: mais la priuation n'entre pas pourtant en la definition de l'habitude; dont la raison est, que le droict est iuge de soy & de l'oblique : & l'oblique ne l'est de soy ny des autres.

Διαφερόντως δ' ἂν ὁρίσαιτο ὁ φυσικός τε καὶ διαλεκτικὸς ἕκαστον αὐτῶν, οἷον, ὀργὴ, τί ἐστιν· ὁ μὲν γὰρ ὄρεξιν ἀντιλυπήσεως, ἤ τι τοιοῦτο· ὁ δὲ, ζέσιν τοῦ περὶ καρδίαν αἵματος, ἢ θερμοῦ· τούτων δὲ, ὁ μὲν τὴν ὕλην ἀποδίδωσιν· ὁ δὲ τὸ εἶδος καὶ τὸν λόγον· ὁ μὲν γὰρ λόγος εἶδος τοῦ πράγματος. ἀνάγκη δ' εἶναι τοῦτον ἐν ὕλῃ τοιαδὶ, εἰ ἔσται· ὥσπερ οἰκίας, ὁ μὲν λόγος, τοιοῦτος ἂν εἴη, σκέπασμα κωλυτικὸν φθορᾶς ὑπ' ἀνέμων, καὶ ὄμβρων, καὶ καυμάτων· ὁ δέ φησι λίθους, καὶ πλίνθους, καὶ ξύλα· ἕτερος

Arist. l. 1. de anima. c. 1. t. 16. Diuerso autem modo Physicus ac Dialecticus definirent horum vnūquodque, veluti quid sit ira: alter enim diceret esse appetitum mutui doloris inferendi, aut tale quidpiam : alter vero esse feruorem suffusi cordis sanguinis, aut calidi; quorum hic materiam tradit, ille autem formā & rationem; nam ratio ést forma rei. Sed necesse est hanc esse in tali materia, si erit, vt puta dominus; alia definitio talis erit, integumentum propulsans corruptionem à ventis, & imbribus, & æstibus : alia verò dicet lapides, & lateres, & ligna : alia autem in his

δὲ, ἐν τούτοις τὸ εἶδος ἕνεκα τουδί.

Τῶν ὁριζομένων, οἱ μὲν λέγοντες, τί ἐστιν οἰκία, ὅτι λίθοι, πλίνθοι, ξύλα, τὴν δυνάμει οἰκίαν λέγουσιν· ὕλη γὰρ ταῦτα· οἱ δὲ ἀγγεῖον σκεπαστικὸν χρημάτων καὶ σωμάτων, ἤ τι καὶ ἄλλο τοιοῦτο προσθέντες, τὴν ἐνέργειαν λέγουσιν· οἱ δ' ἄμφω ταῦτα τιθέντες, τὴν τρίτην καὶ τὴν ἐκ τούτων οὐσίαν· ἔοικε γὰρ ὁ μὲν διὰ τῶν διαφορῶν λόγος, τοῦ εἴδους καὶ τῆς ἐνεργείας εἶναι.

formam gratia horum.

L. 8 metap. c. 2. t. 4. Horum qui domum definiunt, quodque ea sit, exponunt, ij quidem, qui lapides, lateres, ac ligna esse dicunt, domum potentia declarãt: sunt enim hæc materia: qui verò aiunt esse receptaculum ad tuendas res ac corpora, accommodatum, aut aliquid huiusmodi aliud adiungunt, ij actum dicunt. Iam qui hæc ambo adhibent, tertiam & quæ ex his constat, substantiã explicant. Ratio enim, quæ per differentias traditur, forma ac actus videtur esse.

Toute definition des choses materielles doit contenir la matiere & la forme; mais attendu qu'il est quelquesfois permis d'imposer à la principale partie le nom du tout, la definition est ditte materielle, quand elle explique dauantage la matiere, combien qu'elle contienne aussi la forme confusément; & formelle quand elle explique beaucoup plus de la forme que de la matiere: comme pour exemple, ces deux definitions la colere est vn appetit de vengeance, & la maison c'est vn receptacle pour se conseruer, sont l'vne & l'autre formelles: mais si nous disons que la cholere est vn mouuement du sang au tour du cœur, & que la maison est vne chose construitte de bois, de pierre, de cimant, & tuille, alors leurs definitions sont materielles.

La definition se donne quelquesfois negatiuement pour deux raisons: la premiere, c'est à cause de l'extreme perfection de la chose qui excede toutes les autres de son genre, & toutesfois n'est pas bien connuë, comme on descrit que Dieu n'est ny Ange, ny corps, mais bien quelque chose de plus excellent; non que la negation soit de l'essence de ces choses, mais c'est à cause que nostre entendement qui apprehende premierement les choses composees, ne peut paruenir à la connoissance des simples qu'en ostant la composition. La seconde, c'est à cause de l'imperfection de la chose qui est surmontee de toutes les autres de son genre, de la façon qu'on dit que la premiere matiere n'est ny feu, ny eau, ny lion, ny plante, ny aucun composé: car c'est vne substance plus imparfaitte que tout cela. On compare la definition negatiue à l'art de faire des statuës; parce que la statuë est faitte & tiree de la matiere en reiettant & ostant tousiours quelque chose: & la definition affirmatiue est comparee à la peinture qui faict ses ouurages, non en ostãt, mais en appliquant les couleurs auec le pinceau.

Quand les parties essentielles ou causes internes de quelque subject sont inconnuës, on ne le peut definir de la definition essentielle; mais on le definit ou par ses causes externes, à sçauoir la finale & l'efficiente, dont les definitions sont nõmees causelles: comme pour exemple par la cause finale, l'homme est vne substance ordonnee à la beatitude; par l'efficiente, l'homme est vne chose produite de son semblable en espece selon le corps, & creé immediatement de Dieu quant à l'ame: ou par les effects, comme le Soleil est autheur de la lumiere & du iour: ou par le denombrement des parties assemblees, comme, vne maison c'est ce qui consiste du fondement, des murailles, & du toict: ou par description, (qui est l'explication de ce qu'est la chose par son genre & par ses accidents) comme pour exemple, l'homme est animal de stature droicte, capable de rire, & d'estre heureux: (& celle qui se dõne par le genre auec la proprieté, c'est la plus propre descriptiõ) ou par l'explication, notatiõ, ou declaration des vocables appellee etymologie, assignant la cause pourquoy chaque chose est ainsi nommee par vn autre terme du mesme idiome qui est plus connu: comme qui exposeroit ce terme Soleil quasi seul luisant; ou par interpretation, qui est l'explication d'vn terme moins connu par vn autre plus connu de la mesme langue ou d'vne autre: cõme pour exemple, le Theologien est celuy qui traicte de Dieu. Quelquesfois l'interpretation se conuertit auec la chose interpretee: comme pour exemple, Philosophe auec amateur de sagesse; & quelquesfois elle ne s'y cõuertit pas aussi. On appelle l'etymologie & l'interpretation, definitions du nom: parce qu'elles appliquẽt seulement la signification du nom à la chose definie, sans en expliquer la nature que confusément, pour faire entendre seulement vne certaine chose distincte & separee des autres. Là où la definition essentielle explique l'essence du subiect, le resoluant en toutes les parties de sa nature, & le faisant connoistre d'vne connoissance & conception distincte: à cause dequoy l'etymologie ny l'interpretation ne meritẽt pas d'estre appellees definitiõs. Il y a encores difference entre les definitions du nom & de la chose, en ce qu'vn mesme terme signifie quelquesfois vne mesme chose soubs diuerses considerations de son etymologie,

mologie, à cause dequoy la chose pourra auoir diuerses definitions du nom: la où la definition essentielle ne peut estre iamais qu'vne; attendu qu'il n'y a qu'vn genre prochain & vne difference prochaine.

Ce que i'ay dit en parlant de l'enonciation en la Logique, qu'Aristote ne l'a pas definie, quand il a dit que c'estoit vne oraison signifiant le vray & le faux, & en vn autre endroit, vne oraison affirmatiue ou negatiue, est aisee à connoistre maintenant que nous auons expliqué la nature de la definition: car le vray & le faux sont qualitez de l'enonciation, & affirmatiue & negatiue ses especes, & non son genre, ny sa difference dequoy consiste la definition: de sorte que ce n'est qu'vne declaration de l'enonciation par deux qualitez, dont l'vne ou l'autre se trouue tousiours en elle, & par l'enumeration de ses especes.

Δείξαντες γὰρ ὅτι οὐ ταὐτόν ἐστιν, ἀνῃρηκότες ἐσόμεθα τὸν ὁρισμόν· οὐ μὴν ἀντιστρέφει τὸ νῦν ῥηθέν· οὐ γὰρ ἱκανὸν πρὸς τὸ κατασκευάσαι τὸν ὁρισμὸν, τὸ δεῖξαι ταὐτὸν ὄν.

Φανερὸν δὲ καὶ, διότι πάντων ῥᾷστον, ὅρον ἀνασκευάσαι· πλεῖστα μὲν γὰρ ἐν αὐτῷ τὰ δεδομένα πολλῶν εἰρημένων· ἐκ δὲ τῶν πλειόνων, θᾶττον γίνεται συλλογισμός· εἰκὸς γὰρ ἐν τοῖς πολλοῖς μᾶλλον, ἢ ἐν τοῖς ὀλίγοις, ἁμάρτημα γίνεσθαι.

Arist. l. 1. top. c. 5. Ostendentes enim non idem esse, euertemus definitionem. Sed non conuertitur quod nunc dixi. non enim sufficit ad confirmandam definitionem, si ostendatur idem esse.

L. 7. top. c. 5. Perspicuum quoque est cur omnium facillimum sit definitionem euertere: cùm enim multa dicta sint, quæ in definitione seruari debent, plurima data sunt ad eam euertendam: ex pluribus autem fit syllogismus: quia verisimile est in multis magis quàm in paucis peccari.

En somme pour clorre ce discours, ie ne diray plus autre chose de la definition, sinon que la constructiõ en est tres-difficile à faire, à cause qu'il faut que toutes les conditions qui enseignent & determinent la nature & essence de la chose definie, entrẽt en son edifice; là ou au contraire il est tres-aisé de la destruire; parce que pour la renuerser il suffit qu'vne de ces choses defaille tant seulement, ainsi qu'il est plus facile à ruiner vn edifice qu'à le construire & bastir.

De la diuision.

CHAPITRE LXV.

Αἱ γὰρ διαφοραὶ ἐναντίαι, αἷς διαφέρει τὸ γένος.

Ἔτι τοῖς ἀντικειμένοις χρὴ διαιρεῖν· διάφορα γὰρ ἀλλήλοις τὰ ἀντικείμενα, οἷον λευκότης καὶ μελανία, καὶ εὐθύτης καὶ καμπυλότης· ἐὰν οὖν θάτερα διάφορα ᾖ, τῷ ἀντικειμένῳ διαιρετέον.

Arist. l. 7. metap. c. 12. t. 42. Quippe cùm differentiæ quibus genus differt, contraria sint.

L. 1. de part. animal. c. 3. Oppositis item diuidẽdum est: distant enim inter se opposita omnia, vt albedo & nigredo, & rectitudo & curuitas. Quod si altera diuersa sunt, diuidendum per opposita est.

ESTANT tres-certain qu'on ne sçauroit definir vne chose sans la diuiser, nous parlerons aussi en cet endroict de la diuision. La diuision c'est vne distrinction d'vn tout en ses parties ou membres. On peut dire aussi que la diuision est vne deduction ou partition d'vne chose commune & generale en d'autres moins communes & generales; car ce qui est diuisé, est tousiours plus commun & plus ample que les choses en quoy il est diuisé. Toute vraye & bonne diuision doit estre departie en membres opposites, lesquels ne puissent compatir ensemble; mais il faut qu'ils soient tels que si l'vn s'affirme, l'autre se nie; & s'ils ne sont opposites reellement, que pour le moins ils le soient rationellement: c'est à dire tellement disposez entre eux, que l'vn ne puisse estre compris de l'autre.

Il faut que les membres diuisants contiennent chacun moins que le tout qu'ils diuisent, & qu'estants pris tous ensemble, il s'egallent à la chose diuisee, la vuidant tellement qu'il n'y ait rien de contenu en elle qui ne soit compris en eux: à cause dequoy cette diuision n'est pas bonne, des animaux les vns sont doüez de sens, & les autres de raison: car estre doüé de sens s'estend autant comme animal. Cette diuision ne vaudroit rien aussi, des animaux les vns ont deux pieds & les autres quatre; dautant qu'il s'en trouue qui en ont dauantage, & d'autres qui n'en ont point du tout.

Tous les membres de chaque bonne diuision pris ensemble conioinctement ou separément, se doiuent conuertir auec la chose qu'on diuise: comme pour exemple corporel & incorporel s'attribuent à la substance qu'ils diuisent, & elle à eux: car on dit que le corporel & l'incorporel est substance, & que la substãce est corporelle ou incorporelle;

toute bonne diuision se doit faire és prochains membres diuisans, pour le moins entant qu'il est possible : comme pour exemple, en diuisant le corps animé, faut que ce soit en animal, & plante, & non en homme, en beste, en arbre & en herbe.

Il ne faut pas en diuisant nommer seulement vne partie positiue du tout, & l'autre ou les autres, si elles sont plus de deux par negation de celle-là : comme pour exemple des grandeurs, l'vne est ligne, l'autre n'est pas ligne ; dautant qu'il semble qu'on n'expliqueroit pas proprement en parties ce qu'on diuiseroit en cette sorte : car la negation d'vne partie n'est difference selon Aristote, ny partie en aucune façon qui compose le tout, ny soubmise au tout. Il est bien vray qu'on est contrainct pour trois causes de diuiser vne chose en vne partie positiue, & en la negation de cette partie : dont la premiere est, pour constituer vne diuision necessaire & qui ne puisse estre niee : (car de chaque chose l'affirmation ou la negation est vraye,) la seconde c'est quand les parties respondantes à l'opposite n'ont point de noms positifs, à raison dequoy il faut recourir aux negatiues ; comme quand on diuise la substance en corporelle & incorporelle, l'animal en raisonnable & irraisonnable : à cause que les vrayes differences qui constituent la beste sont ignorees. Tiercement si les parties esquelles la diuision se doit faire immediatement, sont en plus grand nombre que l'esclarcissement de la diuision ne peut porter, alors elles doiuent toutes, excepté vne, estre exposees par vne negatiue : cõme pour exemple, qui voudroit dire des animaux, l'vn est homme, l'autre elephant, l'autre cinge, & poursuiure de cette sorte par toutes les especes, iamais on n'auroit faict. Et quand la chose qu'on diuise est negatiue, les membres esquels elle se diuise comme en parties soubmises doiuent estre negatifs aussi ; non pas pourtant que l'vn nie l'autre, comme pour exemple, des infinis, l'vn est infiny de diuision, l'autre infiny d'adition, & l'autre infiny d'essence.

Du tout, & de ses especes.

CHAPITRE LXVI.

Οὐδὲ γὰρ οὐδέν ἐστι, ἀλλ' ἢ ἐν τῷ ὅλῳ δυνάμει.

Ὅλον λέγεται οὗ μηθὲν ἄπεστι μέρος, ἐξ ὧν λέγεται τὸ ὅλον φύσει· καὶ τὸ περιέχον τὰ περιεχόμενα, ὥστε ἕν τι εἶναι ἐκεῖνα.

Arist. l. 7. phys. c. 6. t. 37. Quia nulla pars est in toto nisi potestate.

L. 5. metaph. c. 26. t. 31. Totum dicitur cuius nulla pars earum abest, ex quibus natura totum nominatur : & quod ita continet ea quæ continentur, vt illa sint vnum.

PVISQVE les choses qui tombent soubs la diuision sont considerees comme certains touts, il est raisonnable apres que la nature de diuision est expliquee de toucher celle du tout. L'estant se considere comme tout, ou comme partie ; car chaque estant est tout, ou partie. Le tout generalement consideré, c'est cela à quoy il ne defaut aucune des parties dont sa nature est constituee, lesquelles il contient en soy, de sorte qu'elles y sont vne seule chose, parce qu'elles n'ont point d'estre separément entant que parties, mais existance par l'estre du tout cependant qu'elles le composent. Cette definition est vraye de chaque tout simplement, dautant que le tout, le parfaict, & ce qui est accomply semble estre vne mesme chose.

Τὸ δὲ καθόλου, ὅλον τί ἐστι· πολλὰ γὰρ περιλαμβάνει ὡς μέρη.

Τὸ μὲν γὰρ καθόλου, καὶ τὸ ὅλως λεγόμενον, ὡς ὅλον τι ὄν, οὕτως ἐστὶ καθόλου ὡς πολλὰ περιέχον, τῷ κατηγορεῖσθαι καθ' ἑκάστου, καὶ ἓν ἅπαντα εἶναι ὡς ἕκαστον· οἷον, ἄνθρωπον, ἵππον, θεόν, ὅτι ἅπαντα ζῷα.

Arist. l. 1. phys. c. 1. t. 8. Vniuersale autem est totum quiddam : quoniam vniuersale multa, tanquam partes, comprehendit.

L. 5. metap. c. 26. Vniuersale enim, & quod ὅλως, hoc est totaliter, vt ita dicam, prædicatur (quasi totum quid existat) ea ratione vniuersale est, vt plura continens ; quia de vnoquoque prædicatur, & omnia illa sunt vnum, vt singula : veluti homo, equus, Deus, quia omnia sunt animalia.

Il y a de cinq sortes de touts : à sçauoir le tout de plusieurs significations, le tout vniuersel ou potentiel, le tout essentiel ou actuel, le tout integral, & le tout par accident. Le tout de plusieurs significations, c'est vn terme qui a plusieurs significations : comme pour exemple aigu signifie l'angle d'vne figure, & se rapporte au son, & à vne chose pointuë. Le tout vniuersel ou potentiel, c'est l'vniuersel superieur au respect de ses inferieurs, lesquels sont dits ses parties potentielles, parce qu'il les contient en puissance : com-

ce: comme pour exemple, le genre c'eſt vn tout vniuerſel ou potentiel, & ſes eſpeces ſont ſes parties: car le genre contient ſes eſpeces en puiſſance, & l'eſpece ſes indiuidus: en quoy il faut notter que ce tout n'a pas ſes parties en ſoy. Le tout eſſentiel ou actuel eſt double, l'vn Phyſique, & l'autre Metaphyſique. Le tout eſſentiel Phyſique ou naturel, c'eſt celuy dont les parties compoſent naturellement ſon eſſence: ainſi pour exemple, l'homme eſt conſtitué de corps & d'ame: à ſçauoir de corps, comme de matiere, & d'ame comme de forme. Le tout metaphyſique ou ſupernaturel conſiſte de parties qui compoſent ſon eſſence metaphyſiquement, de cette ſorte l'eſpece eſt conſtituee du genre & de la difference: côme pour exemple l'homme de l'animal & du raiſonnable. Ce tout eſſentiel metaphyſique ſ'appelle auſſi vn tout definiſſable, qui eſt la choſe definie au reſpect des parties de ſa definition: ainſi l'eſpece eſt vn tout definiſſable dont le gêre eſt partie: car de luy & de la difference ſe faict l'eſpece: l'homme eſt vn tout definiſſable, & l'animal qui eſt ſon genre, & le raiſonnable qui eſt ſa difference ſont ſes parties definitiues. L'eſpece outre cela, eſt partie potentielle du genre qui eſt ſon tout vniuerſel ou potentiel. Et partant l'vniuerſel a double totalité: car il eſt ſelon diuers reſpects vn tout definiſſable, & vn tout vniuerſel. Le tout qu'on appelle integral, c'eſt premierement la quantité au reſpect de ſes parties, & par elle la ſubſtance materielle au reſpect des parties qui l'accompliſſent: & finalement ce ſont auſſi les autres accidents coeſtendus auec la ſubſtance. Ce tout eſt de deux ſortes, continu ou diſcôtinu. Le tout continu l'eſt de nature ou par art. Le tout continu par nature, c'eſt celuy auquel les parties ſont ioinctes & vnies l'vne à l'autre de leur nature. Ce tout eſt homogene ou heterogene. L'homogene c'eſt celuy dôt les parties ſont de meſme nature, côme l'eau, le bois, & ſemblables: & de ces touts, les vns ſont permanents, comme les choſes corporelles, ſolides, le bois, la pierre, les metaux, & ſemblables: & les autres ſont ſucceſſifs; côme pour exemple, vne riuiere courãte, l'air fluant, & ſemblables. A l'oppoſite le tout heterogene, c'eſt celuy dont les parties ſont de diuerſe nature: comme pour exemple, le corps humain auquel la teſte, le bras, la chair, les os, & autres parties ſont continuës de diuerſe nature & ſemblablement en la plante, la racine, la tige, & les feüilles: c'eſt pourquoy il n'y a aucunes des parties du tout continu & heterogene qui ſ'attribuent directement au tout; car vn homme n'eſt pas bras, ny jambe, ny teſte, ny os, & ſemblables.

Τούτων δ' αὐτῶν μᾶλλον τὰ φύσει, ἢ τέχνῃ τοιαῦτα, ὥσπερ καὶ ἐπὶ τοῦ ἑνὸς ἐλέγομεν, ὡς οὔσης τῆς ὁλότητος, ἑνότητός τινος.

Ariſt. l. 5. metaph. c. 26. t. 31. Horum ipſorum magis ſunt talia, quæ natura conſtant, quàm quæ arte; quemadmodum & in vno dicebamus, quaſi totalitas vnitas quædam ſit.

Des tous heterogenes, il y en a quelques vns qui ont en ſoy leurs parties integrantes, en deux ſortes: les vnes ſont premierement parties telles que ſont celles qui ne côpoſent autre choſe que le tout immediatement, côme la teſte, les bras, les jãbes, & ſemblables qui conſtituent le corps: les autres ne compoſent le tout que par le moyen d'vn autre, & non pas premierement, comme pour exemple, l'œil, la langue, le nez, compoſent le corps par le moyen de la teſte, & les pierres conſtituent premierement les murailles que la maiſon. Mais des tous continus, celuy qui l'eſt par nature eſt plus tout que le continu par art, parce qu'il eſt plus vn. Le tout continu par art c'eſt celuy dont les parties ſont aſſemblees par quelque liaiſon artificielle: comme pour exemple, vn buffet, ou vne table de pluſieurs pieces de bois ioinctes les vnes auec les autres par des cheuilles, ou auec de la colle, ou par quelque autre moyen.

Le tout diſcontinu eſt de deux ſortes, contigu, & d'ordre ou de relation. Le tout contigu, c'eſt celuy dont les parties ſont aſſemblees par attouchement Mathematique ſeulement, c'eſt à dire ſelon leurs extremitez; comme pour exemple vne muraille ſeiche: dont les parties n'ont autre liaiſon que de ſ'entre-toucher, & la couuerture d'vne maiſon, dont les tuilles & ardoiſes ſont aſſemblees par attouchement ſeulement; vn monceau de bled, de pierres, & ſemblables. Le tout ſelon l'ordre ou relation, c'eſt celuy auquel les parties ne ſont point aſſemblees par continuation, ny par attouchement; mais ſeulement ſelon vne certaine precedence & ſuitte dont elles ſont diſpoſees, & ſe rapportent l'vne à l'autre: comme pour exemple, vn nombre, vne republique, vne armee: dont toutes les parties ſe referent par vn certain ordre à vne premiere; à ſçauoir le nombre à l'vn, puis deux ſuiuent, puis trois: en la republique, aux gouuerneurs, puis

la noblesse suit & le peuple, en l'armee au general, puis la cauallerie va apres, & puis l'infanterie. En cette sorte le tout peut estre aussi consideré permanent & successif, & vne republique semblablement: parce qu'encores que tous ceux qui les composent meurent, les autres de mesme espece qui succedent la maintiennent, & la font demeurer vn tout mesme de nombre. Le tout par accident, c'est le subiect auec quelque certain accident: comme pour exemple, l'homme & le blanc, le cheual & le noir, dont resulte vn homme blanc & vn cheual noir.

Κολοβὸν δὲ λέγεται τῶν ποσῶν, οὐ τὸ τυχόν, ἀλλὰ μεριστόν τε αὐτὸ δεῖ εἶναι, καὶ ὅλον· τά τε γὰρ δύο, οὐ κολοβά, θατέρου ἀφαιρουμένου ἑνὸς (καὶ γὰρ ἴσον τὸ κολόβωμα, καὶ τὸ λοιπὸν οὐδέποτ' ἐστὶν) οὐδ' ὅλως ἀριθμὸς οὐδείς· καὶ γὰρ τὴν οὐσίαν δεῖ μένειν· εἰ κύλιξ κολοβὸς, ἔτι δεῖ εἶναι κύλικα· ὁ δὲ ἀριθμὸς οὐκ ἔτι ὁ αὐτός· πρὸς δὲ τούτοις κἂν ἀνομοιομερῆ ᾖ, οὐδὲ ταῦτα πάντα· ὁ γὰρ ἀριθμός ἐστιν, ὃς καὶ ἀνόμοια ἔχει μέρη, οἷον, δυάδα, τριάδα· ἀλλ' ὅλως ὧν μὴ ποιεῖ ἡ θέσις διαφορὰν, οὐδὲν κολοβὸν, οἷον ὕδωρ, ἢ πῦρ· ἀλλὰ δεῖ τοιαῦτα εἶναι, ἃ κατὰ τὴν οὐσίαν θέσιν ἔχει ἔτι συνεχῆ· ἡ γὰρ ἁρμονία ἐκ τῶν ἀνομοιομερῶν μὲν, καὶ θέσιν ἔχει, κολοβὸς δὲ οὐ γίνεται· πρὸς δὲ τούτοις, οὐδ' ὅσα ὅλα, οὐδὲ ταῦτα ὁτουοῦν μορίου στερήσει, κολοβά· οὐ γὰρ δεῖ οὔτε τὰ μέρια τῆς οὐσίας, οὔτε τὰ ὁτουοῦν ὄντα· οἷον ἂν τρυπηθῇ ἡ κύλιξ, οὐ κολοβὸς, ἀλλ' ἂν τὸ οὖς, ἢ ἀκρωτήριόν τι· καὶ ὁ ἄνθρωπος, οὐκ ἐὰν σάρκα, ἢ τὸν σπλῆνα, ἀλλ' ἂν τὸ ἀκρωτήριον· καὶ τοῦτο οὐ πᾶν, ἀλλ' ὃ μὴ ἔχει γένεσιν ἀφαιρεθὲν ὅλον· διὰ τοῦτο οἱ φαλακροὶ οὐ κολοβοί.

Arist. l. 5. metap. c. 27. t. 32. Mutilum verò dicitur, non quodvis eorum, quæ quanta sunt, sed & partibile, & totum illud sit oportet. Duo enim sunt mutila, altera ablata vnitate (neque enim id, cuius ablatione aliquid fit mutilum, & id quod superest, equalia vnquam sunt) neque omnino vllus numerus. Namque substantia permaneat necesse est. Si mutilũ sit poculum, adhuc poculum sit oportet: at numerus non iam idem est. Ad hæc, neque omnia dissimilium partium mutila esse possunt: numerus enim est, qui & dissimiles partes habeat, & binarium, & ternarium. Cæterum nihil omninò eorum, quorum positio differentiam non efficit, mutilum est, veluti aqua aut ignis: sed eiusmodi sint oportet, quæ ratione substantiæ positionem habeant. Itemque continua. Concentus enim ex dissimilibus constat partibus, & positionem habet: mutilus autem non fit. Ad hæc, nec quævis tota, nec verò hæc, cuiusvis partis priuatione fiunt mutila. Neque enim vel præcipuas substantiæ, vel alias vbivis existentes abesse oportet. Exempli causâ, si poculum perforetur, non continuò erit mutilum, sed si ansa, aut extremum aliquid, ac prominens auferatur: & homo non si caro, aut splen, sed si aliquid extremum, quod promineat: atque id non omne, sed quod totum sublatum generari non possit: quam ob causam calui mutili non sunt.

Il y a encores vne autre sorte de tout qu'on peut appeller defectueux, mutilé, ou imparfaict; qui est vn tout, lequel a du defaut en quelqu'vne de ses parties, comme le corps d'vn hõme qui n'auroit point de pieds ou de mains. Ce tout doit estre integral, continu, & heterogene: à sçauoir integral pour differer du tout vniuersel: car soustrayant vne espece du genre, ou vn indiuidu d'vne espece qui en a plusieurs, il n'est pas pour cela mutilé; autrement les especes des choses corruptibles le seroient tousiours. Il faut qu'il soit de parties continues ensemble, tellement qu'vn camp pour perdre quelques soldats, n'est pas mutilé, ny l'harmonie par la substraction d'vne voix, dautant qu'elle est composee de voix graues & aiguës, qui ne sont pas continuës entre elles, mais seulement proportionnees. Il doit estre composé de parties dissemblables & qui ayent position; c'est à dire vn ordre naturel au tout: car les homogenes ne sont pas mutilez quand on oste quelques vnes de leurs parties, comme l'eau, le bois, & semblables. Mais toutesfois il ne conuient pas à chaque tout heterogene de pouuoir estre mutilé: car le nombre ny l'harmonie ne le peuuent estre, comme vn homme, vn cheual & semblables.

Il faut que la partie qui manque soit moindre que celle qui reste: car si quelque chose estoit composee de deux parties seulement qui fussent égales, l'vne estant ostee, le reste ne peut estre dit mutilé; comme pour exemple, le corps d'vn homme couppé en deux par le milieu de la teste, laissant vne cuisse & vne iambe de chaque costé, n'a aucune de ses parties qui soit vn tout mutilé. Il faut aussi qu'vne partie estant ostee, que le nom & l'essence demeure à l'autre: c'est pourquoy le nombre dont on tire vne partie, n'est pas mutilé, pource que le nom ne luy demeure pas, ny la mesme espece de nombre. Il est requis aussi que la transposition des parties fasse difference au tout, qui est encores vne raison pourquoy les homogenes ne le peuuent estre. Il est requis de la part des parties substraites, que ce ne soit pas des principales, lesquelles conseruent la substance du tout: car vn animal ayant la teste tranchee, ou vn arbre les racines couppees, ne peuuent estre mutilez, parce que la substance du tout est destruicte. Lesdites parties doiuent estre és extremi-

tez,

tez, comme l'oreille, les mains : car si on tiroit à vn homme vne piece de chair de la cuisse, ou quelque chose d'interieur, comme la rate, il ne seroit pas mutilé. Il faut aussi que la partie ne se r'engendre point : c'est pourquoy vn arbre pour la perte d'vne feuille ou d'vn rameau, n'est pas mutilé ; ny l'animal pour la defluxion du poil ; ny pour cette raison, les chauues.

De la partie, & des especes.

CHAPITRE LXVII.

Μέρος λέγεται ἕνα μὲν τρόπον, εἰς ὃ διαιρεθείη ἂν τὸ ποσὸν ὁπωσοῦν· ἀεὶ γὰρ τὸ ἀφαιρούμενον τοῦ ποσοῦ, ᾗ ποσόν, μέρος λέγεται ἐκείνου, οἷον τῶν τριῶν, τὰ δύο μέρος λέγεταί πως. ἄλλον δὲ τρόπον τὰ καταμετροῦντα τῶν τοιούτων μόνον· διὸ τὰ δύο τῶν τριῶν, ἔστι μὲν ὡς λέγεται μέρος, ἔστι δ' ὡς οὔ· ἔτι εἰς ἃ τὸ εἶδος διαιρεθείη ἂν ἄνευ τοῦ ποσοῦ, καὶ ταῦτα μόρια λέγεται τούτου· διὸ τὰ εἴδη τοῦ γένους φασὶν εἶναι μόρια· ἔτι εἰς ἃ διαιρεῖταί τι, ἢ ἐξ ὧν σύγκειται τὸ ὅλον, ἢ τὸ εἶδος, ἢ τὸ ἔχον τὸ εἶδος. &c. Ἔτι τὰ ἐν τῷ λόγῳ τῷ δηλοῦντι ἕκαστον, καὶ ταῦτα μόρια τοῦ ὅλου· διὸ τὸ γένος τοῦ εἴδους καὶ μέρος λέγεται, ἄλλως δὲ τὸ εἶδος τοῦ γένους μέρος.

Arist. l.5. metap. c.25. Pars vno modo id dicitur in quod quantum quovis modo diuidi potest. Semper enim id, quod aufertur à quanto, qua ratione quantum est, pars illius dicitur : quo pacto duo quodammodo dicuntur partes trium. Alio modo ea tantùm ex his dicuntur partes, quæ metiuntur : quo fit, vt duo modo quodam sint pars trium : modo autem alio non item. Ea etiam in qua forma sine quantitate diuidi potest, partes illius esse dicuntur. Vnde fit vt species partes generis appellentur. Ea quoque in qua aliquid diuiditur, aut ex quibus totum componitur, aut ipsa forma, aut quod formam habet. &c. Præterea quæ sunt in ratione qua quæque res declaratur, ea etiam sunt partes totius. Ita fit, vt genus pars etiam speciei, alio autem modo, species pars generis dicatur.

SELON cette maxime que l'opposite est d'autant de sortes que son opposite, il est tout euident qu'il y a autant d'especes de parties comme de touts. C'est pourquoy nous ne nous arresterons pas à les declarer; mais seulement à quelques particuliaritez qui les concernent : à sçauoir premierement, que comme la substance composee peut estre consideree doublement, vniuerselle comme l'homme, & particuliere comme cet homme : de mesme les parties essentielles se considerent vniuersellement comme le corps, l'ame, l'os, le nerf, & particulierement cóme ce corps, cette chair, & semblables. Or estát considerees vniuersellemẽt elles sont dittes parties de l'espece prise pour l'essence ou nature de la substance composee, comme de l'homme, du cheual, & semblables : & estant considerees comme singulieres elles sont dittes parties de l'indiuidu, c'est à dire parties indiuiduables ou constituantes l'indiuidu.

Les parties de l'espece entrent en la definition du tout; dautant que ce qui constitue la substance est de l'essence du tout, luy conuient par soy, & est mis en sa definition: (autrement la definition ne declareroit pas suffisamment la nature de la chose definie) mais les parties de l'indiuidu ne se mettent pas en la definition du tout vniuersellement, ny particulierement pris, pource que la definition est de ce qui conuient par soy à la chose definie : & les parties indiuiduables ne conuiennent pas par soy, mais par accident au tout particulierement pris, à cause que les singuliers ne se definissent pas par soy: mais si le singulier se definissoit, les parties indiuiduables entreroient en sa definition, dautant qu'elles constituent l'indiuidu, & luy conuiennent par soy.

Les parties de l'espece sont premieres que le tout : car elles constituent leur essence, & entrent en sa definition : & les choses constituantes sont premieres que les constituees. Mais les parties indiuiduales sont en vne sorte posterieures, & en vne autre premieres : car si on les compare au tout, elles sont posterieures, attendu qu'il entre en leur definition quand on les definit, comme le doigt c'est vne partie de l'homme, & le demy-cercle c'est vne portion du cercle: mais estant considerees, comme principes dont le tout est composé, elles sont premieres que luy; car le composant est premier que le composé, & ce qui est cause premier que l'effect. Mais de la sorte que quelque chose est ditte premiere, parce qu'elle peut estre sans vn autre qui ne peut estre sans elle, les vnes sont posterieures, & les autres ensemble : car les moins principales comme le doigt, l'oreille, ne peuuent estre sans le tout, & le tout peut estre sans elles.

Distinction du tout auec ses parties.

CHAPITRE LXVIII.

Πάντων γὰρ ὅσα πλείω μέρη ἔχει, καὶ μὴ ἔστιν οἷον σωρὸς τὸ πᾶν, ἀλλ' ἔστι τι ὅλον παρὰ τὰ μόρια, ἔστι τι αἴτιον.

Arist. l. 8. metaph. c. 6. t. 15. Omnium enim, quæ plures partes habent, nec vniuersum est vnum quasi aceruus, sed aliquid est totum præter partes, causa est aliqua, cur vnum sint.

LE tout tient lieu de forme, & ses parties de matiere, & est distingué d'elles toutes prises ensemble: parce que de sa nature il est vne entité autre que la leur contenant de plus leur liaison ensemble, qui le faict estre vn tout resultant d'elles & de leur assemblement; c'est vne mesme chose materiellement, mais diuerse formellement. Tous les Philosophes ne sont pas d'accord qu'elle est la distinction d'entre le tout & ses parties, dont il est composé, les vns estimant qu'elle est reelle, & les autres, rationelle: sur quoy il me semble que la solution de cette question dépend de la nature de la liaison des parties; car si elle est reelle & distinguee reellement des parties, le tout qui contient cette liaison, & a cela de plus que les parties, semble estre distingué reellement d'elles. Mais si la liaison des parties est rationelle, la distinction ne sera que rationelle. Or la conionction de la forme substantielle & de l'accidentelle aussi auec la matiere estant vne chose reelle, il s'ensuit que le tout qui en resulte est distingué reellement de ses parties, combien que non de subiect. Et semble qu'Aristote soit de cette opinion, quãd il dit que le tout n'est pas seulement ses parties mais aussi quelque autre chose outre ses parties. Quant au tout dont les parties ne sont conioinctes que rationellement: comme pour exemple, au nombre au monceau de bled, és choses artificielles, le tout & les parties ne sont distinguez que rationellement, attendu qu'il n'a rien de reel outre ses parties.

De l'estant simple & composé.

CHAPITRE LXIX.

L'ESTANT reel se diuise en simple & composé. Le simple c'est celuy qui na point plusieurs parties reellemẽt distinguees, desquelles son essence soit cõstituee, ainsi Dieu, les Anges, l'ame sont choses simples. L'estant composé est celuy qui a plusieurs parties reelles dont son essence est composee: comme pour exemple, toutes les choses corporelles sont composees de matiere & de forme, & ainsi l'hõme est composé de corps & d'ame.

De l'acte, de la puissance, & de leurs parties.

CHAPITRE LXX.

Τὸ δὲ εἶδος, ἐντελέχεια· καὶ τοῦτο διχῶς· τὸ μὲν ὡς ἐπιστήμη· τὸ δὲ ὡς θεωρεῖν.

Ἐλήλυθε δ' ἡ ἐνέργεια τοὔνομα ἡ πρὸς τὴν ἐντελέχειαν συντιθεμένη, καὶ ἐπὶ τὰ ἄλλα ἐκ τῶν κινήσεων μάλιστα· δοκεῖ γὰρ ἡ ἐνέργεια μάλιστα κίνησις εἶναι.

Arist. l. 2. de anima. c. 1. t. 2. Forma verò actus atque perfectio, quæ quidem bifariam dicitur: quædam enim est vt scientia, quædam vt contemplatio.

L. 9. metap. c. 3. t. 7. Porrò nomen actus qui cum forma perfectioneve copulatur, ad alia quoque ex motibus maximè peruenit, videtur enim actus esse motus maximè.

POVR entendre la diuision que nous faisons en ce lieu de l'estant simple en acte & puissance, faut expliquer premierement les diuerses acceptions des termes acte & puissance, afin de ne se tromper point. L'acte est vn estant simple reel ayant quelque perfection: vn tel acte se considere comme premier ou second: l'acte premier est essentiel ou accidentel: l'acte premier essentiel és choses immaterielles c'est la chose mesme selõ qu'elle a quelque perfection qu'elle ne reçoit point d'aucune partie distincte d'elle: & és choses materielles c'est la partie d'icelles qui leur donne la perfection & les determine à estre d'vne certaine nature: comme pour exemple, l'ange est acte premier substantiel, & l'ame du cheual est son acte premier qui luy donne la perfection de cheual, & le faict estre de

cette espece: l'acte premier accidentel, c'est ce qui donne quelque perfection & determination accidentelle à la chose où il est: comme pour exemple, la veuë en l'homme, la chaleur en vn cheual, & semblables. L'acte second ce sont les operations des actes premiers: comme pour exemple, la vision est acte second de la veuë, & l'eschauffemēt de la chaleur. Aristote dit que le nom d'acte a esté pris du mouuement parce qu'il est plus euident en luy qu'en aucune autre chose: au moyen dequoy le nom d'acte a esté premierement imposé au mouuement, & de luy a esté deriué aux autres operations, qui ne se font point auec mouuement.

Ὅτι μὲν οὖν λέγεται πολλαχῶς ἡ δύναμις, καὶ τὸ δύνασθαι. &c.

Ὅσαι δὲ πρὸς τὸ αὐτὸ εἶδος, πᾶσαι ἀρχαί τινές εἰσι, καὶ πρὸς πρώτην μίαν λέγονται, ἥ ἐστιν ἀρχὴ μεταβολῆς ἐν ἄλλῳ ἢ ἄλλο.

Arist. l. 9. metap. c. 1. t. 2. Quod igitur potentia ipsumque posse multis modis dicatur. &c.

Quæcumque verò ad eamdem speciem pertinent, eæ omnes principia quædam sunt, & ad vnam primam dicuntur, quæ principium est mutationis in alio, quatenus aliud est.

La puissance c'est vn principe de mutatiõ: elle est actiue ou passiue. La puissance actiue est vn estant simple ayant de la perfection qui est principe d'agir ou de causer de la mutation en vn autre, entāt qu'il est autre, ou de le passer de quelque non estre à l'estre; & vne telle puissance est la méme chose que les qualitez, habitudes, & puissances, ou facultez naturelles dont nous auons parlé: car la chaleur peut causer l'eschauffement en l'eau, & ainsi des autres: tellement qu'vne mesme chose peut estre acte premier accidentel & puissance actiue.

Ἔστι δὲ ἡ μὲν ὕλη, δύναμις· τὸ δὲ εἶδος, ἐντελέχεια.

Ἐν γὰρ τούτοις ἔνεστι πᾶσι τοῖς ὅροις ὁ τῆς πρώτης δυνάμεως λόγος. &c. ἡ γὰρ ἐν τῷ πάσχοντι, διὰ γὰρ τὸ ἔχειν τινὰ ἀρχὴν, καὶ εἶναι καὶ τὴν ὕλην ἀρχήν τινα, πάσχει τὸ πάσχον καὶ ἄλλο ὑπ' ἄλλου.

Ἡ μὲν γὰρ τοῦ παθεῖν ἐστὶ δύναμις, ἡ ἐν αὐτῷ τῷ πάσχοντι ἀρχὴ μεταβολῆς παθητικῆς ὑπ' ἄλλου ἢ ἄλλο. &c.

Arist. l. 2. de anima. c. 1. t. 2. Est autem materia quidem potentia, forma verò actus.

L. 9. metap. c. 1. t. 2. In his enim omnibus definitionibus primæ potentiæ ratio inest. &c. *Nam quedā in patiente est. Etenim quia principium quoddam habet, & quia materia principium quoddam est, patitur id quod patitur, & ab alio aliud.*

Quedā enim est patiendi potentia, quæ in patiente ipso principium mutationis passiuæ est ab alio, quatenus aliud est. &c.

La puissance passiue c'est vn estant simple ayant de l'imperfection qui est principe de patir d'vn autre selon qu'il est autre. La puissance actiue est celle à qui appartient proprement le nom de puissance, & de laquelle il deriue à la puissance passiue: parce que l'actiue le regarde, & s'y rapporte, cõme à son obiect en certaine maniere: mais la passiue meriteroit mieux le nom de passibilité. A la puisāce actiue se reduit la puissance qui se trouue és choses de resister à la mutation qui les empire ou destruict, non en agissant, mais en empeschant ou retardant l'action de l'agent: comme la dureté au diamant, qui resiste à sa rupture, & la quantité en vn corps qui empesche qu'vn autre n'occupe son lieu. La puissance passiue és substances immaterielles c'est leur substance mesme, selon qu'elle est subiecte à receuoir du changement de la part de Dieu, & de leurs facultez mesmes, par les actions qu'elles produisent en elles mesmes. La puissance passiue és choses materielles c'est la premiere matiere, dont toutes choses materielles sont composees, comme d'vne partie de leur essence, telle que sont les elements premierement: à sçauoir l'air, l'eau, & la terre: & la seconde, les choses elementaires. La diuision que nous faisons en ce lieu de l'estant simple en puissance & acte, c'est à l'opposite de la puissance passiue que nous l'entendons.

Outre ces deux sortes de puissances qui sont les plus proprement puissances, la puissance se prēd encores en plusieurs manieres: & premierement pour vn principe par lequel nous pouuons bien & parfaittement agir; comme pour exemple, on dit d'vn qui a la langue à commandement qu'il peut parler, parce qu'il parle bien, & au contraire d'vn begue qu'il parle mal pource qu'il ne peut pas bien parler: semblablement on dit pouuoir faire ce qui est selon la loy & ne pouuoir ce qui est contre, parce que ce ne seroit pas bien fait. La puissance est aussi vn vsage pour vn principe par lequel vne chose peut bien & facilement patir: comme pour exemple, on dit le bois pouuoir estre fendu, pource qu'il est facile à fendre, & vne pierre au contraire: & finalement la puissance c'est toute habitude,

disposition, faculté, ou vertu par laquelle nous pouuōs resister à ce qui corrompt, & sommes rendus comme impassibles, & s'appelle puissance naturelle : & à l'opposite si nous ne pouuons resister, nous sommes dits auoir l'impuissance qui est naturelle aussi.

Κατὰ μεταφορὰν δὲ ἡ ἐν τῇ γεωμετρίᾳ λέγεται δύναμις. ταῦτα μὲν οὖν τὰ δυνατὰ οὐ κατὰ δύναμιν.

Arist. l. 5. metap. c. 12. t. 17. Quæ autem in Geometria dicitur potentia, translatione dicitur. Atque hæc quidem δυνατὰ *non ex potentia dicuntur.*

La puissance & l'impuissance se disent par quelque similitude és Mathematiques, comme quand nous disons que le nombre ternaire est en puissance au nouenaire, parce que s'il est multiplié en soy, le nombre nouenaire en viendra: (car trois fois constituent neuf) mais cette puissance n'est pas reellement & vrayement puissance, dautant qu'en la quantité il n'y a point de principe actif ny de passif, mais seulement par ressemblance : car ainsi que ce qui est en acte est faict de ce qui est en puissance, de mesme de la multiplicatino d'vn nombre en soy, se faict le nombre quarré : & le nōbre quarré ainsi produit, se dit metaphoriquement estre en la racine ou puissance de celuy qui la produit par la multiplication. En somme cela est en puissance ou possible dont il ne s'ensuit aucune chose impossible : mais cela dont quelque chose impossible s'ensuiueroit, n'est pas possible, ny n'a pas la puissance : comme pour exemple, l'homme ne peut estre pierre, dautant qu'il s'en ensuiuroit de la contradiction : à sçauoir, qu'il seroit homme & ne le seroit pas, ce qui est impossible. Toutes les sortes de puissances regardent la premiere qui est l'actiue, laquelle estant ostee toutes les autres cesseroient : car ce qui est en puissance passiue, c'est pource que quelque chose y peut agir. Il y a encores vne autre sorte de puissance actiue; mais elle est plus impropre que les autres & equiuoque : à sçauoir celle qui est coniointe à l'acte second; comme quand nous disons que le ciel se peut mouuoir alors qu'il se meut actuellement, car la puissance proprement prise c'est celle qui regarde l'acte, & le precede.

Tout ce qui a l'vne de ces sortes de puissances est dit puissant, & rien n'est puissant de patir qu'il n'ait quelque chose, & qu'il ne soit priué de quelque autre : comme pour exemple, l'eau est puissance de patir du feu parce qu'elle a la nature de receuoir la chaleur, & qu'elle n'a pas assez de vertu pour resister que le feu n'agisse en elle, combien qu'il semble que le terme de puissant soit plus propre à la puissance actiue ; & celuy de possible, à la passiue.

Ἔστι δέ τι τὸ μὲν ἐντελεχείᾳ μόνον· τὸ δὲ δυνάμει καὶ ἐντελεχείᾳ.

Ἔτι τὸ εἶναι σημαίνει καὶ τὸ ὄν, τὸ μὲν δυνάμει ῥητόν, τὸ δ' ἐντελεχείᾳ τῶν εἰρημένων τούτων· ὁρῶν τε γὰρ εἶναί φαμεν, καὶ τὸ δυνάμει ῥητῶς ὁρῶν, καὶ τὸ ἐντελεχείᾳ.

Arist. l. 3. phys. c. 1. t. 3. Est autem aliquid quod est actu tantum: aliud quod est potestate & actu.

L. 5. metap. c. 7. t. 14. Ad hæc ipsum esse & ipsum ens partim significat, id quod potentia afferri potest: partim quod actu horum ipsorum quæ dicta sunt. Videns enim dicitur is, & quod expresse dicitur potētia videns, & quod actu.

L'acte se diuise en pur & non pur. L'acte pur c'est celuy qui n'a rien de la puissance passiue meslé auec luy, tel qu'est Dieu seul, qui ne peut receuoir aucun changement en luy. L'acte non pur c'est celuy qui a la puissance passiue meslee auec luy, & tels sont les Anges que les Philosophes appellent intelligences, l'ame raisonnable, & les formes substantielles & accidentelles des choses; comme pour exemple, l'ame du cheual, sa couleur, sa grādeur, & leurs operations, & semblables. Et à l'opposite la pure puissance passiue c'est celle qui n'a aucun acte meslé auec elle, telle qu'est la seule premiere matiere consideree en soy: mais nous ne disons point qu'il y ait de puissance passiue nō pure : c'est à dire qui soit meslee d'acte: car les choses où l'vne & l'autre se trouuēt ensemble nous les disōs estre en puissance passiue, mais non puissances passiues; comme il sera declaré par cy apres. La puissance passiue ne peut iamais estre si elle n'est ioincte à quelque acte: ainsi la premiere matiere qui est puissance passiue, ne se trouue iamais separee de la forme qui est acte : mais l'acte premier peut estre sans vne telle puissance, comme il se trouue en Dieu, ainsi que nous le prouuerons en la Metaphysique particuliere.

Καὶ τὰ μὲν, ἄνευ δυνάμεως ἐνέργειαί εἰσιν, οἷον αἱ πρῶται οὐσίαι· τὰ δὲ μετὰ δυνάμεως.

Arist. l. de interpret. c. 13. Et alia quidem sunt actus sine potestate, vt primæ substantiæ; alia autem cum potestate.

Comme

Comme il ne se trouue point d'actes purs qui soient de diuerses natures n'y ayant que Dieu seul qui soit acte pur; semblablement il ne se trouue point de pures puissances passiues qui soient de diuerses especes: car il n'y a que la premiere matiere qui soit pure puissance. Mais les actes non purs sont d'autant de diuerses natures comme il y a de diuerses especes de choses; car l'ame d'vn cheual est diuerse de celle d'vn lion, & ainsi des autres.

Combien que les actes premiers essentiels des choses, ne soiẽt point composez de puissance passiue, comme d'vne partie de leur essence, dautant qu'ils sont estants simples, neãtmoins ils sont dits estre meslez de puissance, parce que les naturels, à sçauoir les formes, sont soubsmis aux agents dont ils peuuent patir: de sorte qu'à cause de cela les Anges mesmes encores qu'ils soient immateriels, sont dits estre meslez de puissance, parce que Dieu peut agir sur eux comme il luy plaira, & qu'ils patissent de leurs actes secõds lesquels ils reçoiuent. Quelques vns ont voulu conclure de là que les substances immaterielles estoient composees reellemẽt d'acte & de puissance comme de deux parties reelles: mais cela n'est point, attendu que les substances immaterielles sont simples: car biẽ qu'on puisse admettre qu'elles sont composees metaphysiquement ou rationellement, c'est à dire de genre & de difference, en ce qu'ils conuiennent en quelque degré de leur nature auec plusieurs autres, & en different par quelque autre qui leur est propre: c'est toutesfois sans compositiõ de parties reelles, comme il sera montré en son lieu. Mais nous pouuons conclure que de cette sorte la puissance & l'acte se trouuent en toutes choses excepté en Dieu, qui est acte pur, & en la premiere matiere qui est pure puissance passiue.

De la difference d'entre estre acte, & en acte, & d'estre puissance ou en puissance paßiue.

CHAPITRE LXXI.

Ἔστι δ' ἡ ἐνέργεια τὸ ὑπάρχειν τὸ πρᾶγμα, μὴ οὕτως, ὥσπερ λέγομεν δυνάμει· λέγομεν δὲ δυνάμει, οἷον, ἐν τῷ ξύλῳ Ἑρμῆν, καὶ ἐν τῇ ὅλῃ τὴν ἡμίσειαν, ὅτι ἀφαιρεθείη ἄν, καὶ ἐπιστήμονα καὶ τὸν μὴ θεωροῦντα, ἂν δυνατὸς ᾖ θεωρῆσαι· τὸ δὲ ἐνεργείᾳ.

Ἔστι δή τι τὸ μὲν ἐντελεχείᾳ μόνον· τὸ δὲ δυνάμει καὶ ἐντελεχείᾳ.

Arist. l. 9. metap. c. 6. t. 11. Est autem actus rem esse non eodem modo quo dicimus potentia. Dicimus verò potentia esse, vt in ligno Mercurii, & in toto dimidium quod auferri possit, & scientem eum, qui non contemplatur, si contemplari potest: hoc verò est actu.

Arist. l. 3. phys. c. 1. t. 3. Est autem aliquid quod est actu tantùm: aliud quod est potestate.

C'EST vne mesme chose és estants qui sont simples, d'estre acte & d'estre en acte, à sçauoir en Dieu simplement: car il est pur acte, & és autres en quelque sorte: comme les intelligences, l'ame raisonnable, & tous accidents: dautãt que ces choses ne sont pas purs actes. Es choses composees il y a de la difference; car acte en elles ne cõuient qu'aux formes qui les determinẽt à quelque certaine espece, qualité, ou semblables; & le composé qui est faict de tels actes & de la matiere, n'est pas acte, mais en acte seulement; ainsi en Socrates l'ame raisonnable qui est sa forme substantielle, & la blancheur accidentelle sont actes; & Socrates selon le corps l'ame & les accidents qui se trouuent en luy, est en acte: la raison que Socrates n'est pas acte, ny la chose blanche acte, c'est par ce que luy & elle ne sont pas tout acte, attendu que la matiere entre en leur compositiõ laquelle est puissance. Estre puissance passiue simplement & estre en puissance passiue, c'est vne mesme chose en la premiere matiere, comme nous le dirons au traicté que i'en fais, parce qu'elle n'a aucun estre specifique d'elle mesme, ny de sa nature. Mais il ne faut pas dire des elements, des mixtes, ny des autres choses determinees d'especes, qu'elles soient puissances passiues, ains seulement qu'elles sont en puissance passiue: à sçauoir par ce que certaines autres choses peuuent estre faittes d'elles. Et quant aux substances immaterielles qui ne sont pas actes purs, comme est Dieu, bien qu'elles ayent la puissance passiue meslee auec elles de la sorte que nous auons dit, neantmoins elles ne sont pas puissances passiues, mais en puissance passiue.

Estre en puissance se dit en deux sortes: à sçauoir premieremẽt de la chose qui n'existe point, mais peut estre faitte d'vne autre existante desia reellement: comme pour exemple, vne statuë qui peut estre faitte d'vn certain marbre, est en puissance. Secondement

estre en puissance se dit de la chose mesme existante, dont vne autre peut estre faitte, ou qu'elle peut receuoir: comme pour exemple, vne piece de bois est en puissance pour le regard d'vn banc ou du feu qui en peut estre fait, & de la froideur qu'on y peut introduire. Or quand on dit que tout estant est en acte ou en puissance, cela se doit entendre de la premiere sorte de puissance passiue proprement, attendu que de la seconde sorte vne chose peut estre tout ensemble en acte & en puissance selō diuers respects: car le bois qui est en acte, selon qu'il est hors de ses causes, est en puissance pour le regard de la table qui en peut estre faitte, & de la chaleur qu'on y peut introduire. Mais ce qui est en puissance de la premiere sorte ne peut estre dit en acte. On dit aussi pour le regard de la puissance actiue, que les choses en acte sont en puissance, dautant qu'elles peuuent operer selon cette puissance: comme pour exemple, le feu eschauffer, l'eau refroidir: mais à parler proprement estre en puissance ne se dit qu'au respect de la puissance passiue; & quant à l'actiue, c'est mieux parlé de dire auoir la puissance que d'estre en puissance; comme aussi il faut dire de la passiue non auoir la puissance, mais estre en puissance.

L'acte pur qui est Dieu, n'est iamais puissance passiue ny en puissance passiue pour quelque respect que ce soit: car comme il sera montré en son lieu, Dieu est tousiours son essence pure & rien autre chose. Et à l'opposite la premiere matiere qui est pure puissance passiue, n'est iamais acte, mais elle est en acte: car estre en acte c'est estre estant reel hors de ses causes & exister ou coexister; & la premiere matiere est estant reel simple, & a l'estre reel de matiere hors de ses causes, & coëxiste auec la forme au composé. Ainsi que la puissance passiue laquelle ne peut estre acte, se trouue neantmoins estre en acte; semblablement cōbien qu'aucun acte ne puisse estre puissance passiue, il s'en trouue qui peut bien estre en puissance passiue: comme pour exemple, l'Ange, l'ame raisonnable & la sensitiue sont en puissance de la seconde maniere, pour le regard des connoissances ressemblances des choses & habitudes qu'elles peuuent receuoir: car ces connoissances ressemblances des choses & habitudes auparauant que d'estre produittes, sont en puissance en l'Ange, en l'ame raisonnable, & en la sensitiue. Mais les formes substātielles ou accidentelles des choses naturelles qui n'ont point de connoissance, sont en puissance seulement de la premiere maniere, entant qu'elles peuuent estre tirees des elements & choses elementaires par l'agent, & non de la seconde maniere.

Comparaison de l'acte premier & du second.

CHAPITRE LXXII.

Εκαςόν ἐςιν ὧν ἔργον ἐςὶν, ἕνεκα τοῦ ἔργου.

Arist. l. 2. de Cœl. c. 3. t. 17. Eorum quodque quorum est opus, operis ipsius esse gratia constat.

L'ACTE premier est plus excellent que le second, estant consideré comme sa cause efficiente: car toute cause est plus noble que son operation. Mais si on le regarde entant que le premier acte, semble estre ordonné pour le second, & non le second pour le premier: (car chaque chose est pour son operation) le second paroistroit estre le plus excellent. Mais parce que l'operation est de la perfection accidentelle de la chose dont elle procede; attendu que sa perfection consiste à operer & à n'estre point otieuse, ce n'est pas seruir autruy en faisant son operatiō, mais plustost acquerir sa perfection & son accōplissement. Ioinct que d'ailleurs les operations sont pour les choses aussi bien que les choses pour leurs operations. Et quoy que s'en soit la chose est plus parfaitte soubs l'acte second que quand elle n'est que soubs le premier; car alors elle est accomplie de l'vne & de l'autre acte.

Quelques vns diuisent les actes premiers des choses sensibles en parfaits & imparfaits; disant que les parfaicts sont ceux qui sont composez tels que les elements & choses elementaires; & que les imparfaicts sont ceux qui composent vne autre chose: à sçauoir la premiere matiere & la forme substantielle consideree chacun à part soy. Mais il paroist par ce que nous auons dit, que cette distinction n'est pas bonne; car combien que les formes des choses corporelles soient actes imparfaicts, elle ne peut auoir de lieu, attendu que les choses composees sont en acte parfaict & non actes, & les formes sont leur acte: & quant à la matiere elle n'est rien que pure puissance, comme il est discouru amplement en son lieu: au moyen dequoy elle ne peut rendre le composé acte parfaict. En somme le

nom

nom d'acte ne conuient qu'à l'estant reel simple, ny le nom de puissance passiue qu'à la premiere matiere : mais estre en acte, & estre en puissance conuient à tout estant, soit qu'il soit composé ou simple.

Que toute chose qui a acte, a puissance actiue.

CHAPITRE LXXIII.

TOVTE chose qui a acte est pour sa propre operation: à cause dequoy il n'y en a aucune quelque vile qu'elle soit, qui n'ait la puissance actiue en elle, comme principe de sa propre operation, autrement elle seroit otieuse & inutile en l'vniuers, ce que la nature n'admet iamais : car ainsi qu'elle ne defaut point és choses necessaires, elle n'abonde iamais en superfluës. Cette puissance actiue est en certaines choses tousiours coniointe à l'acte second, & en d'autres, non: car les intelligēces entendent tousiours le premier principe qui est Dieu, le Soleil luit tousiours, & épand sa lumiere, & ainsi des autres semblables : entre lesquelles il semble qu'on peut nombrer celles qui sont tousiours soubs leur derniere disposition pour agir sans auoir besoin d'estre aydees pour cet effect; cōme pour exemple, la terre deseiche tousiours l'eau qui luy est voisine, entant qu'elle peut, & l'eau humecte tout de mesme, & l'air aussi luy imprime les qualitez qu'il a en tout ce qu'il peut : & ainsi en font les mixtes qui sont composez des elements. Les choses qui ne sont pas tousiours soubs l'acte second, ce sont (comme pour exemple) les puissances animales sensitiues, & les humaines intellectiues: car nous ne voyons ny n'entendons pas tousiours : & pour exemple de celles des inanimees, le vin n'eschauffe pas tousiours, la rubarbe ne purge pas tousiours la cholere, l'aymant n'attire pas tousiours le fer, & ainsi des autres semblables.

Que la puissance actiue & la passiue s'entre-correspondent.

CHAPITRE LXXIIII.

IL correspond à toute puissance actiue naturelle vne puissance passiue reelle, & à toute puissance passiue vne actiue: car celle-cy ne peut agir sans subiect qui patisse, non plus que l'autre, patir sans que l'agent agisse: & puis la nature qui ne faict rien en vain, ne donne iamais l'vn sans l'autre. Mais pour le regard de la puissance actiue de Dieu, il n'est pas necessaire qu'vne puissance passiue luy corresponde pour le faire agir, qui soit quelque chose de reel: car il peut operer sans qu'aucun subiect soit precedant son action, de sorte que la puissance obiectiue, ou de non repugnance de quelque chose (qu'on appelle aussi Logique, & qu'on nommeroit mieux Metaphysique) suffit à Dieu, qui est que la position en estre de cette chose, n'enferme point de contradiction en soy, à sçauoir qu'elle fust, & ne fust pas tout ensemble : car cela hors, tout est possible à Dieu à cause de sa puissance infinie, comme il sera expliqué en la Metaphysique particuliere. Au moyen dequoy vne telle puissance n'est pas positiue, mais negatiue: car c'est vne negation de non repugnance, ou bien vne non implication de contradiction que quelque chose soit. Il correspond aussi à chaque puissance vn propre acte, à sçauoir à la passiue vn acte formel qui l'actuë; comme pour exemple, à la puissance d'estre eau, la forme d'eau & la froideur, & ainsi des autres, & à la puissance actiue l'acte second ou action qui decoulle d'elle & la parfaict aussi, entant qu'elle est plus parfaitte soubs l'acte second, que n'ayant que le premier seulement; ainsi qu'il a esté dit : comme pour exemple, la veuë est plus parfaitte soubs la vision qu'autrement.

Que la puissance & l'acte qui luy correspond sont tousiours en vn mesme genre.

CHAPITRE LXXV.

LA puissance & l'acte estre en vn mesme genre se doit entendre des choses creées & auec distinction : car en ce qui est de la puissance actiue, cela doit estre entendu de

son acte accõply, qui est acte second, lequel cependant qu'il se faict porte le nom d'action: comme pour exemple, la veuë & la vision qu'il produit. Et quant à la passiue, les qualitez receptiues, comme les sens & l'entendement & autres semblables, elles sont du genre de leurs actes accomplis, & des habitudes qui s'en font: car la veuë est du genre de la vision qu'elle reçoit, l'entendement de celuy de son intellection, & de la science qu'il acquiert. Et pour le regard de la puissance passiue substance, qui est la premiere matiere mesme, comme nous le dirons cy apres, elle est du genre de son acte qu'elle regarde premierement & principalement, qui est la forme substantielle, & non les accidents, qu'elle ne regarde que consequemment; dautant qu'elle est premierement & principalement pour le composé qu'elle faict par le moyen de la forme substantielle, comme il sera declaré en la Physique.

De la distinction d'entre l'acte & la puissance qui s'entre-correspondent.

CHAPITRE LXXVI.

Ἔστι δ' ὥσπερ εἴρηται, καὶ ἡ ἐσχάτη ὕλη καὶ ἡ μορφὴ, ταὐτό· τὸ μὲν δυνάμει, τὸ δ' ἐνεργείᾳ.

Διὸ ᾗ συμπέφυκεν, οὐθὲν πάσχει αὐτὸ ὑφ' ἑαυτοῦ· ἓν γὰρ, καὶ οὐκ ἄλλο.

Arist. l.8. metap. c.6. t.16. Materia autem vltima & forma, vt dictum est, idem sunt: illud quidem potentia, hoc autem actu.

L.9. c.1. t.2. Nihil quatenus congeneum est, ipsum à seipso patitur: vnum est enim, & non aliud.

IL y a tousiours distinction reelle entre l'acte & la puissance qui s'entre-regardẽt: car la puissance actiue est autre que son acte second; cõme pour exemple, la faculté visiue est autre que la vision qui est son acte second, (attendu qu'elle le produit, & qu'il ne peut y auoir de vraye efficience qu'entre les choses reellement distinctes.) La puissance passiue est cause materielle, & l'acte cause formelle selon la maniere de chaque chose: comme pour exemple, le bois qui est puissance passiue dont l'inflammation se faict, est cause materielle, & l'inflammation en est l'acte & la cause formelle selon qu'il est enflãmé: semblablement l'entendement tient lieu de cause materielle au respect de l'intellection qu'il reçoit selon qu'il la reçoit, & l'intellection de cause formelle au regard de l'entendement: & partant la puissance passiue & l'acte sont reellement distincts. Ce qu'Aristote dit que la puissance & l'acte ne sont pas plusieurs choses, mais vne, c'est à dire que la puissance passiue & l'acte font vn composé par soy ensemble, & que ce qui est en puissance est puis apres en acte: c'est à dire que la puissance est constituee soubs l'acte, dont elle estoit priuee auparauant: comme pour exemple, le bois qui estoit puissance au respect de l'inflammation, est lors qu'il est enflammé soubs l'inflammation qui est l'acte; & le bois & l'inflammation n'est rien qu'vne seule chose, à sçauoir le bois enflammé.

De l'opposition & mesmeté de la puissance passiue & de l'acte.

CHAPITRE LXXVII.

IL semble que la puissance passiue soit opposee priuatiuement à l'acte qu'elle regarde; comme pour exemple, que l'eau dont il se doit engendrer de la vapeur, soit opposee à la forme de la vapeur, comme à vne chose dont elle est priuee: & ainsi la puissance passiue, à raison de l'absence de l'acte qu'elle connotte, est opposee à l'acte comme la priuation à l'habitude: mais à raison de l'aptitude qu'elle signifie premierement, elle est imparfaittement du genre de l'acte où elle tend, & la mesme en vertu, & ne semble pas estre opposee à l'acte, mais plustost semblable & amie; attendu qu'elle denotte vne inclination vers luy: comme pour exemple, la puissance passiue du bois, au respect de la forme de Mercure qu'on y peut tailler, est comme priuation de cette forme, & entant que d'elle la figure de Mercure peut estre tiree, elle est cette figure imparfaittement en certaine maniere: ou bien si on veut que la puissance soit opposee à l'acte, ce sera relatiuement: car encores que l'vne & l'autre soient choses absoluës, neantmoins parce que nous ne pouuõs connoistre l'acte comme acte, sans nous representer la puissance, ny la puissance comme puissance sans auoir esgard à l'acte, nous les considerons auec vne certaine relation.

Comment

Comment l'acte est plus parfaict que la puissance passiue.

CHAPITRE LXXVIII.

Εκαστον γὰρ τότε λέγεται, ὅταν ἐντελεχείᾳ ᾖ μᾶλλον, ἢ ὅταν δυνάμει.

Πάσης δὴ τῆς τοιαύτης προτέρα ἐστὶν ἡ ἐνέργεια, καὶ λόγῳ, καὶ τῇ οὐσίᾳ.

Arist.l.2.phys. c.1.t.12.Vnumquodque tunc enim dicitur cùm actu est potiùs, quàm cùm est potestate.

L.9.metaph.c.8.t.13.Itaque omni huiusmodi potẽtia prior est actus, & ratione, & substantia.

L'Acte est plus parfaict que la puissance passiue: car premierement l'acte estant principe d'agir, & elle de patir, & l'agent entant que tel ayant sa nature plus noble que le patient, il n'y a point de doute que l'acte ne soit plus excellent & parfaict que la puissance. Secondement parce que la fin est meilleure que ce qui luy est ordonné; la puissance passiue qui est ordonnee à l'acte est moins excellente: cela se connoist en la production des choses naturelles qui sont de mesme genre & ordonnees l'vne à l'autre: car les dernieres engendrees sont les premieres de perfection, dautant que la nature procede tousiours de l'imparfaict au parfaict, c'est à dire de la puissance à l'acte; ainsi la semence qui est premiere engendree comme puissance d'estre animal, est plus imparfaitte que luy qui est son acte, & la fin à quoy elle est ordonnee & l'enfant est moins parfaict que l'homme. Le mesme se peut aussi remarquer par les choses perpetuelles, & par les corruptibles: car puis que les choses perpetuelles se rapportent aux corruptibles, comme l'acte à la puissance, à cause que les perpetuelles sont tousiours, & ne sçauroient n'estre pas (chose qui conuient à l'acte) là où les corruptibles peuuent n'estre pas (chose qui appartient à la puissance passiue) c'est signe que l'acte est plus parfaict que la puissance passiue: car les choses perpetuelles sont plus parfaittes que les corruptibles, selon le consentement de tous les Philosophes. Et en somme, comme dit Aristote, vne chose est plus quand elle est en acte, que quand elle est en puissance.

Οτι δὲ καὶ βελτίων καὶ τιμιωτέρα τῆς σπουδαίας δυνάμεως ἡ ἐνέργεια, ἐκ τῶνδε δῆλον· ὅσα γὰρ κατὰ τὸ δύνασθαι λέγεται, ταὐτόν ἐστι δυνατὸν τἀναντία.

Ανάγκη δὲ ἐπὶ τῶν κακῶν τὸ τέλος καὶ τὴν ἐνέργειαν εἶναι χεῖρον τῆς δυνάμεως.

Arist.l.9. metaph.c.10.t.19. Quòd autem actus sit melior & studiosior studiosa potentia, ex his patebit: in iis enim quæ ex potentia dicuntur, idem contraria potest. &c.

In malis autem necesse est finem & actum potentia esse deteriorem.

Es choses bonnes l'acte est meilleur que la puissance, & és mauuaises la puissance est meilleure que l'acte. La raison de cela est qu'vne mesme puissance est de contraires: cõme pour exemple, de sain & de malade; & par consequent elle est en quelque maniere l'vn & l'autre, & n'est aucun d'eux simplement & actuellement: dequoy il s'ensuit qu'és choses bonnes l'acte est meilleur que la puissance, attendu qu'il est simplement bon, & elle en quelque sorte seulement: & tout à l'opposite puisque la puissance n'est mauuaise qu'en certaine sorte és choses mauuaises, & que l'acte y est mauuais simplement, la puissance est meilleure que l'acte és choses mauuaises.

Comparaison de l'acte, & de la puissance passiue selon la primauté de temps.

CHAPITRE LXXIX.

Χρόνῳ δ' ἔστι μὲν ὡς, ἔστι δ' ὡς οὔ.

Arist.l.9. metap.c. 8.t.13.Tempore autem partim est prior, partim non est.

L'Acte peut estre comparé à la puissance passiue en cinq manieres, pour le regard de la primauté de temps: à sçauoir, premierement l'acte en general comme acte à la puissance en general comme puissance: secondement l'acte selõ l'espece a la puissance, selon l'espece: en troisiesme lieu l'acte selon l'espece à la puissance, selõ l'indiuidu: en quatriesme lieu l'acte selon l'indiuidu à la puissance selon l'espece: & finalement l'acte selon l'indiuidu à la puissance selõ l'indiuidu, c'est à dire l'acte & la puissance selõ vn mesme de nõbre.

Selon la verité, le monde n'estant pas de toute eternité, ains ayant eu commancement auec le temps par vn acte, l'acte est simplement & vniuersellement premier de temps que ce qui est en puissance passiue; & vn tel acte qui a precedé la nature, le ciel, & toutes les choses qui y sont contenuës, c'est Dieu, qui est vn acte par lequel tout a esté crée de rien,

comme nous montrerons tout cela en son lieu. Que si la puissance en general estoit premiere de temps, ou de nature que l'acte, il s'ensuiuroit que quelquesfois il n'y auroit point eu d'estant en acte, & que maintenant il n'y en auroit point encores: car ce qui est en puissance passiue ne se reduit point en acte par soy, mais par quelque chose qui est acte, ou en acte par soy; ainsi que nous voyons és choses artificielles la matiere, comme pour exemple, le fer n'est point faict espee que par l'ouurier, en l'entendement duquel la forme ou idee de l'espee reside actuellement: & és choses naturelles la menstrue ne reçoit point la forme de l'animal, si ce n'est par la semence en laquelle la vertu de l'engendrer est actuellement: donques il est tout euident que l'acte est simplement premier que la puissance selon la verité. Mais qui poseroit le monde eternel suiuant la doctrine d'Aristote (qui est fausse en cela, comme nous le montrerons en son lieu) l'acte comme acte ne seroit pas simplement premier de temps que la puissance comme puissance, ny la puissance comme telle premiere de temps que l'acte comme tel: parce qu'ainsi que la puissance passiue, à sçauoir la matiere est eternelle selon Aristote; de mesme ce qui est acte est eternel, soit qu'il soit pris pour la substance immaterielle, ou pour la forme immaterielle, ou pour la forme informatiue de la matiere: car combien qu'aucune forme tiree, ou qui puisse estre tiree de la matiere, ne soit eternelle mesme de nombre, toutesfois elle est eternelle, selon son espece, & selon son genre: dautant que selon cette position les especes des choses corruptibles sont eternelles, & de toute eternité, la matiere a tousiours esté actuee de quelque forme qui l'informoit. Donques puis que les choses en acte & en puissance generallement considerees sont eternelles, l'vne n'est pas premiere de temps que l'autre, parce qu'il n'y a rien premier de duree que l'eternel, autrement il ne seroit pas eternel; car l'eternel c'est ce qui n'a point de fin ny de commancement de sa duree.

Quant à l'acte, comme espece il n'est pas premier de temps que la puissance comme espece; car depuis que les hommes sont, il y a tousiours eu de tout temps des hommes engendrans, & des hommes à engendrer, c'est à dire que soubs l'espece d'homme il y a tousiours eu quelque homme en acte, & quelque homme en puissance: autrement la generation humaine auroit cessé, & ainsi de toutes les autres especes des choses.

L'acte, selon l'espece est premier de temps que la puissance selon l'indiuidu, & principalement en la generation vniuoque; parce que la cause efficiente, ou agente precede cela dont elle est cause. Or l'acte, selon l'espece est cause efficiente au respect de la puissance selon l'indiuidu; car vn particulier homme est en puissance d'estre engendré par quelqu'homme actuellement existãt; attendu qu'vne chose qui est en puissance passiue, ne se peut reduire soy mesme en acte, autrement elle seroit actiue & passiue au regard d'vn mesme: (ce qui contient de la cõtradiction) elle n'y peut aussi estre reduitte par quelqu'autre en pareille puissance; (car chaque chose n'agit qu'entant qu'elle est en acte) donques il est necessaire que quelque chose de mesme espece, en acte precede, par laquelle l'indiuidu qui est en puissance soit reduit en acte; comme pour exemple, que cet homme qui doit estre engendré le soit d'vn qui ait existance auparauant luy, parce qu'és operatiõs vniuoques, chaque chose est faitte de son semblable en espece.

La puissance comme espece est premiere que l'acte comme indiuidu; car tout ce qui procede de puissance en acte, (comme sont toutes les choses engendrables) est premierement en la puissance de la matiere que d'estre en acte, ainsi la rose qui doit estre engendree au printemps, est premierement en puissance qu'aucune rose particuliere qui en soit actuellement engendree.

Pour le regard de la primauté de l'acte & de la puissance selon l'indiuidu ou mesme de nombre, la puissance est premiere que l'acte; car ce cheual estoit en puissance de la matiere d'estre engendré premier que d'auoir esté engendré, & ce Mercure de bois en puissance dans le bois duquel il est taillé en cette forme de Mercure, auparauant que d'en estre taillé. La raison de cela peut estre, que quand nous attribuons la puissance à vn effect futur, disant qu'il est en puissance, alors qu'il n'est pas encores en acte, dautant qu'il y peut estre, cela ne signifie autre chose sinon qu'il y a des causes dont l'effect peut estre produict: car combien que la chose qui est en puissance d'vne autre, ou d'en receuoir vn autre, soit reelle, cette autre qui doit estre faitte ou receuë, n'est pas reellement pour cela, si ce n'est selon vne sienne partie: à sçauoir la matiere dont elle sera composee: mais cela n'est estre reellement qu'imparfaittement.

De

De l'existance & duree des choses.

CHAPITRE LXXX.

PARCE que l'estant signifie, comme nous auons dit, tout ce qui est, sans distinguer si la chose est en puissance ou en acte, les Philosophes pour denotter vne chose reelle qui est en acte, ou qui a l'estre actuel, vsent de ce terme, existant, lequel signifie vne chose qui est, ou qui a l'estre en acte, & ne signifie iamais l'estre en puissance: au moyen dequoy l'estre actuel & l'existance sont reellement vne, & mesme chose de nombre ou de subiect, & distinguez rationellement seulement, tant pour le regard de la substance que de l'accident: car la mesme chose qui est ditte estre en acte comme opposee à celle qui est en puissance, est ditte auoir l'estre actuel, à l'opposite de l'estre potentiel: & l'existance n'est distinguee de l'estre actuel qu'entant qu'elle le signifie par vne maniere d'abstraction, ainsi comme l'humanité represente l'homme: estant certain que dire Socrates a l'estre actuel, c'est la mesme chose que dire qu'il a existance. La preuue que l'existance est la mesme chose que l'estre actuel, se void en ce que, si l'existance estoit distinguee de l'estre actuel, il arriueroit premierement qu'vne chose pourroit exister sans existance; attendu qu'il n'est requis pour exister que d'estre en acte, ou auoir l'estre actuel, qui est vne mesme chose, & cela est impossible: car exister n'est que par l'existance. Secondement puis que rien ne peut estre en acte sans auoir existance, il s'ensuiuroit que l'existance d'vne chose existante auroit son existance, & celle-cy vne autre, & ainsi en infiny; ce qui ne peut estre aussi, n'y ayant point de tel progrés: & puis outre cela Dieu pourroit separer l'existance de l'estre actuel d'vne chose: car il n'y auroit point de contradiction; toutes lesquelles choses sont absurdes. Donques nous conclurons que l'acte & l'existance ne sont distinguez que rationellement, & que c'est vne mesme signification en vne chose de dire qu'elle est acte ou actuelle, qu'elle a l'estre actuel, qu'elle existe, ou qu'elle a existance: & partant l'existance d'vne chose existante n'est distinguee que rationellement de son essence, puis qu'elle n'est point distinguee de son estre actuel.

Contre ce que dessus on peut opposer, que si l'existance, l'estre actuel, & l'essence sont vne mesme chose reellement, qu'il faudroit donques que l'existance entrast en la definition de ce qu'on definit; attendu que la definition, la chose definie, & l'essence sont vne mesme chose reellement: ce qui ne se faict pas. A quoy ie responds que les definitions se donnent indifferemment en commun de l'essence & nature des choses, tant de celles qui sont en acte & existent, que de celles qui sont seulement en puissance: à cause dequoy elles ne declarent point ny n'embrassent point en leur conception si la chose existe, ou si elle n'existe pas, mais seulement ce que c'est: & partant l'estre actuel & l'existance qui enferment en soy (selon la matiere dont on les conçoit) quelque chose outre l'estre simplement, à sçauoir l'estre actuel, l'opposition à l'estre potentiel, & l'existance, la signification de l'estre actuel en maniere d'abstraction, & l'vn & l'autre auec la difference du temps present, ne doiuent pas entrer en la definition de la chose, puis que par elle on ne declare point si elle est actuellement, ou en puissance, ny son estre au temps present: ains seulement ce que c'est, comme nous auons dit. Mais qui voudroit definir vne chose existante comme telle il faudroit que l'estre actuel ou l'existance entrassent en sa definition, de sorte que la susdite obiection est nulle.

On peut encores obiecter, que comme nous disons, que l'existance n'est pas distinguee reellement, mais rationellement seulement de l'estre actuel, que tout de mesme la subsistance n'est distinguee que rationellement de la substance & non reellement: attendu qu'il y a telle raison de subsister à subsistance, que de l'estre à l'existance: dequoy il s'ensuiuroit que la subsistance ne pourroit estre separee de la substance: parce que ce qui est reellement vne chose, ne peut estre separé d'elle: ce que nous voyons estre faux en nostre Seigneur Iesus Christ: auquel la nature humaine, qui est substance se trouue sans subsistance. A cela ie responds qu'il est vray, que ce qui est vne chose reellement ne peut estre separé d'elle: mais ie dy que ce qui n'est que rationellement en cette chose, peut estre separé d'elle, quand la raison de le fonder cesse, comme il arriue en cet endroict, car la subsistance n'estant autre chose que la substance actuelle consideree,

selon qu'elle ne subsiste point en vn autre, elle en peut estre separee en Iesus Christ, pour le regard de sa nature humaine : car puis que cette nature humaine est portee par la Diuinité qu'il a prise, il n'y a point de raison d'y cõsiderer la subsistance, ny l'a cõceuoir, ny de luy fonder: bien que cette nature humaine soit substance. Et tout de mesme l'action d'vn agent naturel, bien qu'elle ne soit pas distinguee reellement du mouuemẽt, pourroit cesser sans que le mouuemẽt cessast, s'il plaisoit à Dieu qu'il durast encores apres que l'agent n'agiroit plus ; dautant qu'alors la raison de fonder, la conception d'action cesseroit, bien que le mouuement demeurast, qui est tout ce qu'il y a de reel au mouuement.

La duree des choses dont nous auons parlé, ne differe point de leur existance, comme il se connoist en ce qu'il n'y a point de difference de s'enquerir combien de temps vne chose dure, & combien de temps elle existe, ny de dire qu'elle dure long temps, ou qu'elle existe long temps. Que si ce sont deux diuerses choses, il faudra puisque la duree ne peut estre sans existance, que la duree de chaque chose ait son existance ; & l'existance ne pouuant durer sans duree, elle requerra aussi sa duree, & ainsi en infiny : ce qui est impossible. Dauantage Dieu les pourroit separer ; car si elles estoient deux choses, il n'y auroit point de contradiction enueloppee pour les separer: & partant vne chose existeroit au monde sans aucune duree. Mais la duree est distinguee rationellement de l'existance ; car la nature de l'existance consiste seulement en cela, que la chose soit actuellement hors de ses causes sans comprendre en soy combien de temps la chose sera longuement ou peu. Mais la duree signifie la quantité & l'extension de l'existance mesme, & comme la demeure, perseuerance, ou permanence de la chose en son estre actuel : de sorte qu'on peut dire que la duree est vne certaine extension ou demeure de l'estre actuel. C'est pourquoy les choses qui n'ont existãnce qu'en vn instant, n'ont point de duree proprement ; & au contraire celles-là sont dittes durer, qui demeurent & perseuerent en leur existance. Et ainsi la duree est vne certaine estenduë demeure & perseuerance d'vne chose qu'elle adiouste à son existance, auec vne negation de la destruction de l'estre actuel. En somme l'ordre est tel és choses que l'estre tient le premier lieu, l'essence apres, & puis l'existance & la duree. L'existance est ditte l'actualité, dautant que c'est cela par quoy la chose qui se produict, est posee formellement hors de ses causes, combien qui luy suruienne quelque chose puis apres.

Du lieu de situation des estants en acte.

CHAPITRE LXXXI.

Τά τε γὰρ ὄντα ὑπολαμβάνουσι πάντες εἶναί που· τὸ γὰρ μὴ ὂν, οὐδαμοῦ εἶναι, ποῦ γάρ ἐστι τραγέλαφος, ἢ σφίγξ;

Ταῦτα δ' ἐστὶ τόπου μέρη καὶ εἴδη, τό, τε ἄνω, καὶ τὸ κάτω, καὶ αἱ λοιπαὶ τῶν ἓξ διαστάσεων· ἔστι δὲ τὰ τοιαῦτα οὐ μόνον πρὸς ἡμᾶς, τὸ δεξιὸν καὶ τὸ ἀριστερὸν, καὶ τὸ ἄνω καὶ τὸ κάτω· ἡμῖν μὲν γὰρ οὐκ ἀεὶ τὸ αὐτό· ἀλλὰ κατὰ τὴν θέσιν, ὅπως ἂν στραφῶμεν, γίνεται.

Ἔμπροσθεν γὰρ λέγεται, ἐφ' ὅ ἐστιν ἡμῖν ἡ αἴσθησις· ὄπισθεν δὲ τὸ ἀντικείμενον. &c. καθ' ὃ μὲν εἰσέρχεται μόριον ἡ τροφὴ, ἄνω καλοῦμεν. &c. τοῖς δὲ φυτοῖς ἀκινήτοις οὖσι, καὶ λαμβάνουσιν ἐκ τῆς γῆς τὴν τροφὴν, ἀναγκαῖον ἀεὶ κάτω τοῦτ' ἔχειν τὸ μόριον· ἀνάλογον γάρ εἰσιν αἱ ῥίζαι τοῖς φυτοῖς, καὶ τὸ καλούμενον στόμα τοῖς ζώοις, δι' οὗ τὴν τροφὴν, τὰ μὲν ἐκ τῆς γῆς λαμβάνει, τὰ δὲ δι' αὑτῶν.

Arist. l. 4. phys. c. 1. t. 1. Omnes enim existimant ea, quæ sunt, alicubi esse: etenim non ens nullibi est, vbi namque est hircocerũus, aut sphynx.

C. 2. t. 4. Loci partes ac species ; superum inquam, & inferum, & sex dimensionum reliquæ. Talia verò sunt, non tantum quod ad nos, nempè dextrum & sinistrum, & superum & inferum: quia nobis non semper idem est : sed secundùm positionem fit, prout nos conuertimur.

De iuuent. & senect. c. 1. Pars prior dicitur, in qua sensum gerimus : posterior, quæ è regione illius sita est. &c. Partem quo cibus ingreditur, superam nuncupamus. &c. At Plantis cùm stabiles sint, cibumque ex imo capiant, ea pars necessariò infra posita semper est: quam enim habet rationem in animalibus vocatum os, eam subeunt in plantis radices: nam illa ore cibum è terra capiunt, hæ radicibus.

PVIS qu'il est commun à tout estant en acte d'estre en quelque lieu de situation, excepté à Dieu qui est par tout, nous en pouuons traicter en ce liure. Le lieu de situation n'est autre chose qu'vn terme fixe où la chose qui est en lieu se trouue situee, lequel nous considerons au respect de quelques certaines parties de la terre qui sont immobiles.

Ce

Ce lieu est celuy pour le regard duquel les choses sont dittes auoir changé de lieu : comme pour exemple, vne personne qui estoit à Rome venant à Paris, change de lieu; car elle se trouue alors en vne autre situation qu'elle n'estoit auparauant, au respect de quelque certaine partie de la terre. Or estre en lieu pour le regard de cette sorte de lieu, ce n'est autre chose qu'assister par sa reelle presence & existance en quelque partie du monde que ce soit; tellement que cette sorte de lieu n'est pas quantité. Ce lieu a six differences à sçauoir le haut, le bas, le deuant, & le derriere, le droit, & le gauche, lesquelles ne sont és choses inanimees que par la relation qu'ils ont auec les animaux, de façon qu'elles sont diuerses selon la diuersité des situations où elles se trouuent au regard d'eux : pour exemple vne colone n'a ny deuãt ny derriere, ny droit ny gauche, sinon au respect de celuy qui la considerera ou de quelque autre animal, ny tout de mesme vn Ange: mais és choses animees ces differences y sont reellement & de leur nature: à sçauoir premierement aux plantes le haut & le bas y est: car la partie par où elle prend nourriture s'appelle le haut, & l'opposite le bas par où elle iette ses superfluitez, comme les feuilles, les fleurs, & son fruict. Semblablement en tout animal le lieu par où il reçoit nourriture s'appelle le haut, & l'opposite le bas : le dextre en l'animal c'est la partie d'où son mouuemẽt de lieu commance, & le senestre c'est l'opposite. Le deuãt c'est la partie où sont situez les sens exterieurs, & le derriere c'est son opposite. Les plantes n'ont les differences que du haut & du bas, parce qu'elles ne changent pas de lieu du tout, ne se mouuant que selon leurs parties; & les animaux qui en changent du tout, ont toutes les six differences auec diuerses vertus & puissances, au regard desquelles les differences de lieu sont considerees. Toutes ces differences de lieu sont ordonnees entre elles selon l'ordre de trois mouuements de la chose animee : à sçauoir de la nourriture, des sens, & du lieu : & ainsi parce que le mouuement de la nourriture est deuant celuy du sens, comme il paroist en la plante qui l'a & non le sentiment : à cause de cela le haut & le bas sont les premieres differences : apres elles, le deuant & le derriere precedent le droit & le gauche, à cause que le sentiment precede le mouuement de lieu, comme il se connoist és huistres, & semblables qui ont sentiment, & ne se meuuent pas localement par soy selon leur tout, & tout de mesme és petits enfans.

De l'estant complet & incomplet.

CHAPITRE LXXXII.

L'Estant complet c'est celuy qui existe de soy, sans estre partie substantielle d'vn autre : comme pour exemple, Dieu, l'intelligence, l'homme, le cheual, la pierre, le chaud, le froid, & semblables sont estants complets; car ils sont estants qui existent sans estre partie substantielle d'aucune autre chose. L'estant incomplet c'est celuy qui n'existe point qu'estant partie d'vne autre chose : comme pour exemple, la premiere matiere, & les formes substantielles de toutes les choses corporelles : car la premiere matiere ne se trouue iamais sans la forme qui est l'autre partie de la chose qu'elle compose, ny la forme separee de la matiere : comme pour exemple, la forme de l'eau ne se trouue iamais sans quelque matiere: à cause de quoy la matiere ny la forme ne sont pas dittes exister de soy, mais seulement coëxister, parce que l'vne ne peut estre qu'auec l'autre: dequoy il faut excepter l'ame raisonnable : parce qu'encores qu'elle soit forme & partie substantielle de l'homme, neantmois elle peut exister à part separee du corps de l'homme : comme cela sera mõtré au liure de l'ame. L'estant complet est quelquesfois nommé estant simplemẽt : & l'incomplet estant en quelque sorte.

De l'estant corruptible, & de l'incorruptible.

CHAPITRE LXXXIII.

L'Estant se diuise en corruptible & incorruptible. Le corruptible c'est ce qui est, & peut cesser d'estre, & ce en deux façons. En l'vne par mutation, qui est vraye corruption, de la sorte que les corps naturels sont corruptibles : comme pour exemple, le bois qui est bruslé, le vin qui deuient vinaigre, vn cheual quand il meurt. L'autre sorte de corruptible est sans mutation, qui soit vraye corruption : comme pour exmple, l'eschauffe-

ment de l'eau est corruptible de cette sorte : car ainsi que le mouuement ny la mutation ne s'engendrent pas par generation, comme il sera montré en son lieu ; de mesme ils ne sont pas corrompues par vraye corruptiõ. L'incorruptible proprement c'est ce qui a estre, & ne peut cesser d'estre : & vn tel incorruptible l'est simplement, ou au respect de quelques autres. L'incorruptible simplemẽt c'est Dieu seul, lequel ne peut cesser d'estre simplemẽt. L'incorruptible au respect d'vn autre se cõsidere és choses creées: car au regard de Dieu il n'y en a aucune incorruptible les pouuant toutes faire cesser d'estre. Toutes les substances immaterielles sont incorruptibles: parce qu'elles ne se peuuent destruire l'vne l'autre, ny d'elles mesmes aussi, ny estre destruittes par aucun agent naturel. Semblablement la premiere matiere n'est point corruptible, ainsi qu'elle ne peut estre engendree, cõme il a esté dit ; mais toutes les choses corporelles sont corruptibles, excepté les cieux, parce qu'il ne se trouue point d'agent qui agisse en eux.

Cela aussi est appellé incorruptible, mais improprement, qui est & ne peut n'estre point par vraye corruption, combien qu'il puisse n'estre point : en cette façon tout mouuement & toute mutation peuuent estre incorruptibles, dautant qu'encores qu'ils puissent cesser d'estre, ce n'est pas toutesfois par vraye corruption : parce qu'ainsi que le mouuement ne se faict pas par mouuement, ny la generation par generation : de mesme ils ne se corrompent pas par vraye corruption : comme il sera montré en son lieu. Cela aussi est dit incorruptible improprement qui se corrompt auec grande difficulté, comme le diamant.

Les choses sont dittes corruptibles simplement au respect de leurs formes substantielles, & en quelque sorte au respect des accidentelles : comme pour exemple, le bois est corruptible simplement au respect du feu qui le peut brusler ; mais il n'est pas corruptible qu'en quelque sorte au respect de sa figure de sa couleur ou autres semblables choses qu'il peut perdre sans cesser d'estre bois. Car ce n'est pas luy qui est proprement corrompu, mais vn sien accident seulement.

Ἀνάγκη ἕτερον εἶναι τὸ γένει τὸ φθαρτὸν καὶ τὸ ἄφθαρτον.	*Arist. l. 9. metap. c. 10. t. 26. Necesse est diuersum genere esse corruptibile & incorruptibile.*

L. 1. post. c. 7. t. 56. L. 4. meta. c. 1. t. 2. pag. 95. Aristote dit qu'il est necessaire que le corruptible & l'incorruptible different de genre: en quoy il ne veut dire sinon qu'vne chose corruptible ne peut estre incorruptible : car il prend le genre pour subiect, comme il faict en plusieurs lieux dont nous en auons cité quelques vns; à sçauoir quand il dit que chaque science n'a qu'vn genre, & qu'en la demõstration on ne passe point d'vn genre de science en vn autre.

De l'estant parfaict & de l'imparfaict.

CHAPITRE LXXXIV.

Οὗ δὲ μηδὲν ἔξω, τοῦτ᾽ ἔστι τέλειον καὶ ὅλον· οὕτω γὰρ ὁριζόμεθα τὸ ὅλον, οὗ πρὸς τὰ μέρη μηδὲν ἄπεστιν.	*Arist. l. 3. physi. c. 9. t. 63. Cuius autem nihil extra est, id est perfectum ac totum: sic enim totum definimus, à quo nihil abest, quod ad partes pertineat.*
Τέλειον λέγεται, ἓν μὲν οὗ μὴ ἔστιν ἔξω τι λαβεῖν μηδὲ ἓν μόριον, οἷον χρόνος τέλειος ἑκάστου, οὗτος, οὗ μὴ ἔστιν ἔξω τι λαβεῖν χρόνον τινά.	*L. 5. metap. c. 16. t. 21. Perfectum dicitur, aliud quidem extra quod nullam particulam licet sumere: quo pacto tempus cuiusque rei illud perfectũ dicitur, extra quod nullum tempus accipi potest.*

TOVT estant reel est parfaict ou imparfaict. Le parfait c'est cela à quoy il ne manque rien : à cause dequoy on dit que le tout & le parfaict sont vne mesme chose. Le parfaict est simplement parfaict, ou en quelque sorte. Le parfaict simplement, c'est cela à quoy il ne defaut rien, à quoy on ne peut rien adiouster & qui n'a rien de plus parfaict que luy, chose qui ne conuient qu'à Dieu seul. Le parfaict en quelque sorte c'est ce qui n'est pas absolument parfaict, mais en adioustant : comme pour exemple, Platon est parfaict homme, cette demeure est vne parfaitte maison, & ainsi des autres choses semblables. Le parfaict en quelque sorte se considere selon soy, ou au regard d'vn autre. Le parfaict en quelque sorte selon soy est de trois sortes: à sçauoir de quantité, de qualité & pour le regard de la fin. Le parfaict selon la quantité, c'est cela à quoy il ne manque aucune partie pour son accomplissement: comme au temps vn iour est parfaict quand vingt-quatre heures sont passees,

passees, & le temps de la vie d'vne chose viuante est dit parfaict quand il n'y manque aucune partie : & l'homme comme vn tout integral est dit parfaict, quand il ne luy manque aucun membre, & qu'il n'y en a aucun diminué ou excedant la conuenance de sa nature.

Καὶ τὸ κατ' ἀρετὴν καὶ τὸ εὖ μὴ ἔχον ὑπερβολὴν πρὸς τι γένος, οἷον, τέλειος ἰατρὸς καὶ τέλειος αὐλητὴς ὅταν κατὰ τὸ εἶδος τῆς οἰκείας ἀρετῆς μηδὲν ἐλλείπωσιν· οὕτω δὲ μεταφέροντες καὶ ἐπὶ τῶν κακῶν λέγομεν αὐτούς, συκοφάντην τέλειον, ἐπειδὴ καὶ ἀγαθοὺς λέγομεν αὐτούς, οἷον, κλέπτην ἀγαθόν, καὶ συκοφάντην ἀγαθόν· καὶ ἡ ἀρετὴ τελείωσίς τις· ἕκαστον γὰρ τότε τέλειον, καὶ ἡ οὐσία πᾶσα τότε τελεία, ὅταν κατὰ τὸ εἶδος τῆς οἰκείας ἀρετῆς μηδὲν ἐλλείπῃ μόριον τοῦ κατὰ φύσιν μεγέθους.

Arist. l. 5. metap. c 16. t. 21. Aliud ex virtute, & bene se habendi ratione, quod nimirum in genere aliquo non separatur : quo pacto tum perfectus est medicus, & tibicen perfectus, cùm nihil eis deest, quod ad speciem propria virtutis pertineat. Hoc autem modo in malis quoque hominibus per trãslationem dicimus calumniatorem perfectum, & furem perfectum : quãdoquidem & bonos eosdem appellamus, vt bonum furem, & bonum calumniatorem. Atque virtus ipsa perfectio quadam est, tum enim vnumquodque perfectũ est, & omnis substantia perfecta, cùm nulla ei deest particula naturalis magnitudinis, qua ad speciem propria virtutis pertineat.

Le parfaict selon la qualité, c'est cela à quoy il ne defaut riẽ de la vertu & bonté qui luy conuient, de maniere qu'il ne se donne rien en son genre qui l'excede, & n'a rien moins en vertu de ce qu'il doit auoir. Cette perfection se trouue tant és choses corporelles qu'és incorporelles : comme le soleil est parfaict en sa lumiere, & l'intelligence en vertu motrice & en science : & le Medecin est parfaict en son art, auquel il ne defaut rien de ce qui est requis à l'action de la Medecine. Le parfaict selon la qualité conuient à Dieu seul absolument, qui contient toutes les vertus qui se peuuent donner de quelque genre que ce soit, lesquelles il ne reçoit de personne, & n'est point excedé, & n'y a point de bonté outre la sienne qui ne soit de luy. On vse aussi de cette sorte de parfaict és choses mauuaises, attendu qu'on dit vn parfaict larron, vn parfaict calomniateur : comme aussi vn bon larron, & vn bon calomniateur : car cela est parfaict à quoy il ne manque rien de ce qu'il luy est requis selon son espece.

Ἔτι οἷς ὑπάρχει τὸ τέλος σπουδαῖον, ταῦτα λέγεται τέλεια. &c.

Ἐπειδὴ τὸ τέλος τῶν ἐσχάτων τί ἐστι, καὶ τὰ φαῦλα μεταφέροντες, λέγομεν τελέως ἀπολωλέναι, καὶ τελείως ἐφθάρθαι, ὅταν μηδὲν μέρος ἐλλείπῃ τῆς φθορᾶς καὶ τοῦ κακοῦ ἀλλ' ἐπὶ τοῦ ἐσχάτου ᾖ. &c.

Τὰ δὲ ἄλλα ἤδη κατ' αὐτά, τῷ ἢ ποιεῖν τι τοιοῦτον, ἢ ἔχειν, ἢ ἁρμόττειν τοιούτῳ, ἢ ἄλλως γέ πως λέγεσθαι πρὸς τὰ πρώτως λεγόμενα τέλεια.

Ὥσπερ καὶ τἆλλα τῷ τέλος ἔχειν λέγεται τέλεια· τοῦ δὲ τέλους οὐδὲν ἔξω· ἔσχατον γὰρ ἐν παντί, καὶ περιέχει· διὸ οὐδὲν ἔξω τοῦ τέλους· οὐδὲ προσδεῖται οὐδενὸς τὸ τέλειον.

Arist. l. 5. metap. c. 16. t. 21. Ea etiam dicuntur perfecta, quibus inest studiosus finis. &c.

Quocirca quia finis extremum est quiddam; in malis etiam per translationem dicimus tum demum aliquid perfectè perijsse, & perfectè interijsse, cùm nihil deest mali & interitus: sed iam in extremo est. &c.

Catera verò per hac iam ipsa dicuntur perfecta, quòd tale aliquid aut faciant, aut habeant, aut alicui talium accommodentur, aut aliquo modo ex iis, qua primò dicuntur perfecta, appellentur.

L. 9. metap. c. 4. t. 13. Quemadmodum catera perfecta dicuntur, eo quod habeant finem. Extra finem autem nihil est; vltimum enim in re omni est, & continet. Quare nihil extra finem est, nec indiget aliquo, quod perfectum est.

Le parfaict selon la fin c'est ce qui est paruenu à sa fin : comme l'homme est parfaict quãd il est arriué à la beatitude, qui est le dernier poinct de son bien. Et par metaphore cette façon de parler s'entend aussi pour le mal, comme quand vne chose est du tout ruinee & corrompue, on dit qu'elle l'est parfaittement: mais c'est improprement : car en l'essence de la fin le bon & le desirable y sont compris, & non ce qui importe de l'imperfection, comme il sera dit par cy apres.

Le parfaict à raison d'vn autre se dit en quatre sortes. Premierement cela est parfaict qui produit quelque chose parfaittement, ainsi chaque chose est parfaitte qui en produit vne telle qu'elle est. Secondement ce qui a quelque chose de parfaict : comme pour exemple, le Soleil est dit parfaict parce qu'il a la lumiere parfaitte. En troisiesme lieu, ce qui imite quelque chose parfaittement, comme le disciple est parfaict qui imite parfaittement son maistre en enseignant. En quatriesme lieu ce qui represente quelque chose parfaittement, comme vne image conforme à son exemplaire : & ainsi tout effect vniuoque est dit par-

faict, quand il ressemble parfaittement à sa cause.

Quant à l'imparfaict nous n'en dirons aucune chose, sinon qu'il est d'autant de sortes que le parfaict selon la regle des opposites : à sçauoir que des contraires il y a vne mesme discipline contraire : & que tout cela est imparfaict au respect d'vn autre qui a moins de perfection que luy : comme pour exemple, toutes choses sont imparfaittes à comparaison de Dieu, & tous les animaux bruts sont imparfaicts au respect de l'homme.

De l'estant par soy & par accident.

CHAPITRE LXXXV.

TOVT ce qui est, est estant par soy ou par accident. L'estant par soy, c'est en premier lieu celuy dont la nature est simple non composee de parties: comme pour exemple, Dieu qui est seul proprement estant par soy, & apres luy les intelligences, les formes substantielles & accidentelles : ou si la nature d'vn tel estant est composee de parties, les choses qui entrent en sa composition sont de mesme genre & font vne seule essence, l'vne comme acte, & l'autre comme puissance, qui s'vnissent ensemble par vne mutuelle proportion dont elles sont liees, telles que sont toutes les substances corporelles, superieures, incorruptibles, & les inferieures corruptibles, tant les elements comme les choses elementaires, parce qu'encores qu'ils soient estants composez, leurs parties sont de mesme essence : car leur forme & leur matiere se reduisent à la substance : à sçauoir la matiere comme puissance passiue, & la forme comme acte : à cause de quoy il s'en faict vne chose par soy.

Σύγκειται γὰρ ὁ μουσικὸς ἄνθρωπος ἐξ ἀνθρώπου καὶ μουσικοῦ.

Arist. l. 1. physi. c. 8. t. 65. Componitur enim quodammodo musicus homo ex homine & musico.

Ainsi que de la forme & de la matiere iointes ensemble il se faict vn composé substantiel; de mesme du subiect & de l'accident se faict vn composé accidentel, que les Philosophes appellent estant par accident. L'estant par accident se faict aussi de deux accidents conioincts l'vn auec l'autre en vn mesme subiect : les Philosophes le definissent estre vne chose composee d'estants de diuers genres, desquels l'vn aduient à l'autre, ou deux à vn tiers : comme pour exemple, l'homme capable de rire est estant par accident, parce que l'hôme est substance, & la capacité de rire qualité. L'homme blanc est estant par accident, dautant que l'homme peut estre sans blancheur, & le musicien blanc est estant par accident, attendu que le blanc aduient au musicien, & l'vn & l'autre à vn tiers, à sçauoir à vn homme: car il s'en peut trouuer qui ne sera ny blanc ny musicien. Et quand en quelque espece l'vn ne se pourroit trouuer sans l'autre, l'estant par accident ne laisseroit pas de s'en constituer, pourueu qu'ils soient de diuers genres : à cause de quoy la neige blanche est estant par accident.

Ἐπεὶ δὲ πολλαχῶς λέγεται τὸ ὄν, πρῶτον περὶ τοῦ κατὰ συμβεβηκὸς λεκτέον, ὅτι οὐδεμία περὶ αὐτό ἐστι θεωρία· σημεῖον δὲ, οὐδεμίᾳ γὰρ ἐπιστήμῃ ἐπιμελὲς περὶ αὐτοῦ, οὔτε πρακτικῇ, οὔτε ποιητικῇ, οὔτε θεωρητικῇ. οὔτε γὰρ ὁ ποιῶν οἰκίαν, ποιεῖ ὅσα συμβαίνει ἅμα τῇ οἰκίᾳ γινομένῃ· ἄπειρα γάρ ἐστι· τοῖς μὲν γὰρ ἡδεῖαν, τοῖς δὲ βλαβερὰν, τοῖς δ' ὠφέλιμον οὐδὲν εἶναι κωλύει τὴν ποιηθεῖσαν, καὶ ἑτέραν, ὡς εἰπεῖν, πάντων τῶν ὄντων, ὧν οὐδενός ἐστιν ἡ οἰκοδομικὴ ποιητική. &c.

Arist. l. 6. metap. c. 2. t. 4. Cùm ens, inquam, multis modis dicatur, primùm de eo quod per accidens dicitur, id statuendum est, nullam de eo considerationem existere. Signum eius rei est, quòd illud nulli scientiæ curæ sit, neque actiuæ, neque effectiuæ, neque etiam contemplatiuæ. Neque enim qui domum ædificat, efficit quæcumque factæ domui simul accidunt: cùm infinita sint: nihil enim prohibet, quominus constructa domus aliis sit iucunda, aliis molesta, aliis vtilis, & ab omnibus pene rebus diuersa, quorum nullius effectiua est ars ædificandi. &c.

φαίνεται γὰρ τὸ συμβεβηκὸς ἐγγύς τι τοῦ μὴ ὄντος. &c.

Videtur enim accidens propè accedere ad non ens. &c.

Ὅτι δ' ἐπιστήμη οὐκ ἔστι τοῦ συμβεβηκότος, φανερόν· ἐπιστήμη μὲν γὰρ πᾶσα, ἢ τοῦ ἀεὶ, ἢ τοῦ ὡς ἐπὶ τὸ πολύ. πῶς γὰρ ἢ μαθήσεται, ἢ διδάξει ἄλλον; δεῖ γὰρ ὡρίσθαι ἢ τῷ ἀεὶ, ἢ τῷ ὡς ἐπὶ τὸ πολύ· οἷον, ὅτι ὠφέλιμον τῷ πυρέττοντι τὸ μελίκρατον ὡς ἐπὶ τὸ πολύ,

Quòd autem accidentis non sit scientia, perspicuum est. Omnis enim scientia aut in eo quod semper, aut in eo quod majori ex parte est, versatur. Nam quo pacto aut discet quis, aut docebit alium? Certum enim esse oportet semper id aut maiori ex parte accidere: veluti quod febri laborantibus maiori ex parte vtilis sit aqua mulsa.

Ὅταν δὲ τί ἐστιν, οὐ λευκὸν, οὐδὲ θερμὸν, οὐδὲ τρίπηχυ, ἀλλ' ἄνθρωπον, ἢ θεόν· τὰ δ' ἄλλα λέγεται ὄντα, τῷ τοῦ οὕτως ὄντος, τὰ μὲν ποσότητας εἶναι, τὰ δὲ ποιότητας, τὰ δὲ πάθη, τὰ δὲ ἄλλο τι τοιοῦτον.

L. 7. c. 1. t. 2. Quando autem quid sit exponimus, non album, non calidum, non tricubitum, sed hominem, aut Deum pronuntiamus. Catera verè ea ratione dicuntur entia, quod huiusmodi entis partim quātitates sint, partim qualitates, partim passiones, aut aliquid aliud tale.

Ce qu'Aristote dit qu'il n'y a point de science de l'estant par accident, il prend l'accident pour opposé à propre, & non à la substance: au moyen dequoy il se doibt entendre de celuy qui est composé de quelque accident qui n'ensuit pas l'essence de la chose auec laquelle il constituë l'estant par accident, tel qu'est l'accident commun, ou celuy qui s'acquiert par accoustumance, dautant que la science n'est que de ce qui est tousiours, ou fort souuent: & ces choses ne se trouuent pas tousiours ensemble ny le plus souuent; comme pour exemple, il n'y a point de science de l'homme blanc, ny du Medecin musicien, ny de l'homme qui trouue vn tresor, danse, chante, ou semblables qui arriuent fort rarement; comme elle se trouue de l'homme capable de rire, capable de discipline, & semblables qui arriuent tousiours, parce qu'ils suiuent la nature du subiect dont ils sont proprietez, ou parce qu'ils arriuent souuent, & en de certains temps determinez: car il n'y a point de raison pour montrer que tout homme est blanc, comme pour montrer que toute neige est blanche: dautant que le blanc ne suit pas l'essence de l'homme, comme la blācheur celle de la neige. En somme ce qu'Aristote semble reietter les estants par accident, ce n'est que de la sorte qu'il reiette les accidents; à sçauoir parce qu'ils ne sont que proprietez de la substance, laquelle est premierement estant, & seule simplement estant. Car tant s'en faut qu'il n'y ait point de science de l'estant par accident; tout au contraire, il n'y en a de parfaitte que de luy seul, comme il a esté enseigné en la Logique. Et cela paroist par ses paroles qui sont telles; Il est euident qu'il n'y a point de science de l'accident, en ce que toute science considere ce qui est tousiours, ou le plus souuent; car autrement comment pourroit-on enseigner ou apprendre?

De l'estant finy & de l'infiny.

CHAPITRE LXXXVI.

IL n'y a point d'estant reel qui ne soit finy ou infiny. L'infiny peut estre consideré en deux façons, simplement, & en quelque sorte. L'infiny simplement c'est ce qui n'est limité d'aucune borne ny d'aucun genre en toute la latitude de l'estant, mais qui cōtient eminemment en soy tous les degrez de l'estant, & tous ceux qu'on peut donner de perfection sans dépendre d'aucune autre chose que de soy mesme. Cette sorte d'infiny ne conuient qu'à Dieu seul, lequel est infiny d'entité, d'essence, de perfection, & de duree: dont la raison est qu'il a l'estre de soy, & tout autre estant l'a de luy, comme nous le montrerons en la Metaphysique particuliere: car tout ce qui a l'estre d'vn autre, est produit & determiné à quelque degré ou difference specifique: & partant le finy d'essence est limité d'estre & de perfection, c'est à dire determiné à quelque certain degré de perfection; soit que ce soit substance corporelle ou incorporelle, ou quelque accident.

L'infiny en quelque sorte (s'il s'en trouuoit en la nature) ce seroit vne chose finie & determinee à vn certain genre d'estant selon son essence; mais infinie en quantité d'estenduë, ou discrette, ou de perfection, ou de duree: car vn tel infiny ne se peut considerer qu'au respect de la quantité propre ou impropre: cōme pour exemple, s'il se donnoit quelque chose quantitatiue continuë qui ne fust point bornee en son estendue, elle seroit infinie selon l'essence & l'estre de quantité: c'est à dire en estenduë; mais elle ne seroit pas infinie simplement, car elle seroit estant finy & limite au genre de la quantité. Semblablement si elle estoit si blanche qu'elle n'eust aucun limite en sa blancheur, elle seroit infinie intensiuemēt selon sa propre essence & perfectiō de blancheur: car cette blancheur seroit infinie, & toutesfois elle ne seroit pas infinie simplement: dautant qu'elle seroit limitee au genre de la qualité infinie. De mesme si quelque chose auoit vne puissance infinie d'operer, elle seroit de vigueur & de vertu infinie: & si elle auoit l'estre perpetuellement elle seroit infinie de duree: mais il n'y a riē dont Dieu n'ait determiné la grādeur, les qualitez, & la duree aussi bien que l'essence, chacun à vn certain degré selō son espece en la creant.

Τὸ ἐπιπέδῳ ὡρισμένον, οὐκ ἂν εἴη σῶμα ἄπειρον, οὔτε νοητὸν, οὔτε αἰσθητόν.

Ὅλως δὲ φανερὸν, ὅτι ἀδύνατον, ἅμα ἄπειρον λέγειν σῶμα, καὶ τόπον τινὰ εἶναι τοῖς σώμασιν· εἰ πᾶν σῶμα αἰσθητὸν, ἢ βάρος ἔχει, ἢ κουφότητα· καὶ εἰ μὲν βαρὺ, ἐπὶ τὸ μέσον ἔχει τὴν φορὰν φύσει.

Τῶν ἀπείρων οὐκ ἔστι τι πρῶτον.

Τὸ δ' ἄπειρον, ἢ τὸ ἀδύνατον διελθεῖν τῷ μὴ πεφυκέναι διιέναι· καθάπερ ἡ φωνὴ ἀόρατος· ἢ τὸ διέξοδον ἔχον ἀτελεύτητον, ἢ ὃ μόλις.

Arist. l. 3. phy. c. 7. t. 40. Quod superficie terminatur, non potest esse corpus infinitum, nec intelligibile, nec sensibile.

L. 3. phy. c. 7. t. 53. Omninò autem patet esse impossibile, vt simul dicatur esse infinitum corpus, & aliquem esse locum corporibus: si omninò corpus sensile aut pōdus habet, aut leuitatem: & si quidem graue est, ad medium natura fertur.

L. 5. c. 3. t. 15. In infinitū non est aliquod primū.

Arist. l. 10. metap. c. 9. Infinitum verò est, aut quod impossibile est pertransire, aut quod non sit aptum permeari: quemadmodum vox inuisibilis: aut quod transitum habet inconsummabilē, aut quod vix.

Premierement pour le regard de la quantité continuë, elle ne se trouue qu'en vn corps: or tout corps a figure de soy ou par vn autre qui le contient ou le borne, comme l'eau prend celle du vase où elle se trouue: & la figure en quelque sorte que ce soit est vn terme & limite de quantité par lequel elle est finie & partant la quantité continuë ne peut estre infinie, car l'infiny n'a point de bornes. Que s'il y auoit vn corps infiny selon toutes les dimensions, il seroit seul en l'vniuers, car il occuperoit tout le lieu; ce que nous sçauons estre faux, y ayant plusieurs corps de diuerse nature. Quant à la quantité discontinuë il ne s'en trouue point d'infinie aussi: car si elle estoit, ce seroit vne certaine multitude nombrable ou innombrable. Pour le regard de la nombrable elle ne peut estre infinie, car tout nombre est contenu soubs quelque espece de nombre: & il n'y a point d'espece de nombre qui soit infinie: attendu que tout nombre se peut mesurer par l'vnité. Or estre mesuré repugne à l'infiny: car ce qui peut estre mesuré est finy. Et puis d'ailleurs on peut adiouster à tout nombre quelque grand qu'il soit, & par consequent l'augmenter, chose qui ne conuient pas à l'infiny, lequel ne reçoit point d'accroissemēt. Il n'y a point aussi de multitude & n'y en peut auoir qui soit simplement innombrable, pour le moins au respect de Dieu, & peut estre des intelligences aussi: car de poser quelque quātité que Dieu, dont la puissance est infinie, ne peust nombrer & connoistre, cela est ridicule. Et s'il s'en trouuoit quelqu'vne que l'entendement humain ne peust nombrer, elle ne pourroit estre infinie pourtant, n'y ayant point de raison que ce qui surpasse la capacité de l'homme, soit infiny pour cela seulement. Tellement qu'il n'y a point d'infiny en quelque sorte, non plus que d'infiny simple, excepté Dieu.

Pour le regard de la quantité impropre, à sçauoir premierement celle de perfection, il n'est pas possible que la chose qui est creée & finie selō son essence, comme toutes le sont, excepté Dieu, soit de vertu ou duree infinie, bien qu'elle soit immaterielle, car cela repugne à la creation & à la dépendance du Createur, comme nous le montrerons en son lieu. Quant aux choses corporelles, il en est tout de mesme à plus forte raison. Et s'il y auoit quelque element de vertu infinie, il seroit suffisant pour corrompre tous les autres & les conuertir en soy: chose qui est contre l'ordre de l'vniuers. Et partant nul corps mixte ne se trouue de vertu infinie: car les elements qui les composent, ne leur peuuent donner l'infinité qu'ils n'ont pas.

L'infiny en quelque sorte dont nous venons de parler, ne se trouue point non seulemēt en acte, mais aussi en puissance: car s'il se trouuoit en puissance passiue il pourroit estre reduict en acte, attendu que la nature ne faict rien en vain: ou si c'estoit en puissance obiectiue ou actiue, c'est à dire en la puissance de l'agent, Dieu pour le moins le pourroit produire puis qu'il n'enueloperoit point de contradiction. Mais cela ne peut estre: car Dieu ne pouuant rien faire dauantage que l'infiny, il ne pourroit rien faire apres qu'il l'auroit faict: & partant sa puissance seroit moindre qu'auparauant, voire nulle du tout, puisqu'il ne pourroit plus rien faire apres l'infiny: ce qui est tres absurd: attendu qu'elle ne se diminuë, ny ne s'augmente, ny ne peut estre épuisee és choses qu'elle faict hors de soy. Dauantage puisque la puissance de Dieu est infinie, comme nous le montrerons ailleurs, il ne la sçauroit finir par quelqu'vne de ses œuures. Et partant il n'en peut faire de si grande qu'il n'en puisse faire encores vne plus grande, autrement la puissance de Dieu seroit limitee, par ce qui procederoit d'elle mesme. C'est pourquoy on dit que Dieu a l'infinité de puissance, mais non pas la puissance d'infinité, c'est à dire qu'encores que sa puissance soit infinie, qu'il ne sçauroit faire aucune chose infinie: à sçauoir distincte de son essence.

Οὐσίαν δὲ εἶναι ἄπειρον, ἢ ποιότητα, ἢ πάθος οὐκ ἐνδέχεται, εἰ μὴ κατὰ συμβεβηκὸς, εἰ ἅμα καὶ ποσὰ ἄττα εἶεν· ὁ γὰρ τοῦ ἀπείρου λόγος, τῷ ποσῷ προσχρῆται, ἀλλ' οὐκ οὐσίᾳ, οὐδὲ τῷ ποιῷ.

Καὶ πάντες ὡς ἀρχήν τινα τιθέασι τῶν ὄντων· οἱ μὲν ὥσπερ Πυθαγόρειοι καὶ Πλάτων, καθ' αὑτὸ, οὐχ ὡς συμβεβηκός τινι ἑτέρῳ, ἀλλ' ὡς οὐσίαν αὐτὸ ὂν τὸ ἄπειρον.

Ὅτι δὲ εἰ μὴ ἔστιν ἄπειρον ἁπλῶς, πολλὰ ἀδύνατα συμβαίνει, δῆλον· τοῦ τε γὰρ χρόνου ἔσται τις ἀρχὴ καὶ τελευτή· καὶ τὰ μεγέθη οὐ διαιρετὰ εἰς μέγεθος· καὶ ἀριθμὸς οὐκ ἔσται ἄπειρος· ὅταν δὲ διωρισμένων οὕτως, μηδετέρως φαίνηται ἐνδέχεσθαι· διὰ τοῦτο δὴ καὶ δῆλον, ὅτι πῶς μὲν ἔστι, πῶς δ' οὔ· λέγεται δὲ τὸ εἶναι, τὸ μὲν, δυνάμει· τὸ δὲ, ἐντελεχείᾳ· καὶ τὸ ἄπειρον, ἔστι μὲν προσθέσει, ἔστι δὲ καὶ ἀφαιρέσει· τὸ δὲ μέγεθος, ὅτι μὲν κατ' ἐνέργειαν οὐκ ἔστιν ἄπειρον, εἴρηται· διαιρέσει δ' ἔστι· οὐ γὰρ χαλεπὸν ἀνελεῖν τὰς ἀτόμους γραμμάς.

Λείπεται οὖν δυνάμει εἶναι τὸ ἄπειρον· οὐ δεῖ δὲ τὸ δυνάμει ὂν λαμβάνειν· ὥσπερ, εἰ δυνατὸν τοῦτ' ἀνδριάντα εἶναι, ὡς καὶ ἔσται τοῦτ' ἀνδριάς· οὕτω καὶ ἄπειρόν τι, ὃ ἔσται ἐνεργείᾳ.

Συμβαίνει δὲ τοὐναντίον εἶναι ἄπειρον, ἢ ὡς λέγουσιν· οὐ γὰρ, οὗ μηδὲν ἔξω, ἀλλ' οὗ ἀεί τι ἔξω ἐστὶ, τοῦτο ἄπειρον.

Διαιρεῖται μὲν γὰρ εἰς ἄπειρα τὸ συνεχές.

Τὸ δὲ ἄπειρον οὐ ταὐτὸν ἐν κινήσει, καὶ μεγέθει, καὶ χρόνῳ, ὡς καὶ μία τις φύσις· ἀλλὰ τὸ ὕστερον λέγεται κατὰ τὸ πρότερον· οἷον, κίνησις μὲν, ὅτι πρότερον τὸ μέγεθος, ἐφ' οὗ κινεῖται, ἢ ἀλλοιοῦται, ἢ αὐξάνεται· ὁ χρόνος δὲ διὰ τὴν κίνησιν.

Κατ' ἐνέργειαν μὲν γὰρ οὐδέν ἐστιν ἄπειρον, δυνάμει δ' ἐπὶ τὴν διαίρεσιν.

Ἀλλ' ἀδύνατον, τὸ ἐντελεχείᾳ ὂν, ἄπειρον· ποσὸν γὰρ εἶναι ἀνάγκη.

Arist. l. 1. phys. c. 3. t. 15. Substantia verò, aut qualitas, aut affectio, non potest esse infinita nisi ex accidenti; videlicet si quædam simul quanta sint: nam in definitione infiniti quantum adhibetur, non substantia, nec quale.

L. 3. c. 4. t. 25. De infinito disseruerunt, idque omnes vt principium quoddam entium, ponũt. Alij quidem, vt Pythagorei & Plato, per se; non quasi ipsum infinitum alij cuipiam accidat, sed quasi sit substantia.

C. 8. t. 56. Sed accidere multa impossibilia, si infinitum omninò non sit, manifestum est: quia temporis erit aliquod principium & finis; ac magnitudines non erunt diuiduæ in magnitudinem, ac numerus non erit infinitus. Quando autem his sic definitis, neutro modo videtur esse posse. Hinc apparet aliquo modo infinitum esse, aliquo modo non esse. Esse autem dicitur aliud potestate, aliud actu. Et infinitum partim est adiectione, partim detractione. Iam verò magnitudinem actu non esse infinitam, dictum fuit: diuisionem autem esse infinitam: non enim difficile est tollere insectiles lineas.

T. 57. Relinquitur ergo infinitum esse potestate. Non oportet autem quod est potestate accipere: veluti si hoc potest esse statua, hoc erit statua: sic & infinitum quidpiam quod erit actu.

C. 9. t. 62. Contrà verò accidit esse infinitum quàm alij dicant: non enim cuius nihil extra est, sed cuius semper aliquid extra est, id infinitum est.

C. 11. t. 69. Continuum diuiditur quidem in infinita.

T. 70. Iam verò infinitum non est idem in motu, & magnitudine, & tempore, quasi vna quædam natura: sed posterius dicitur ratione prioris: vt motus dicitur, quia prius est magnitudo, in qua mouetur, aut variatur, aut augetur; tempus autem propter motum.

L. 1. de gener. & corrup. c. 3. t. 16. Nihil enim actu infinitum est, sed potentia tantùm, nempe diuisione ipsa.

L. 10. metap. c. 9. t. 20. Verùm hoc impossibile, actu esse ens infinitum. Necessarium enim quantum esse.

Aristote traictant de l'infiny contre ceux des anciens Philosophes, qui constituoient vn principe infiny, ne le considere qu'en la quantité, & dit que l'infiny est cela dequoy on peut tousiours prēdre quelque chose selon la quantité: c'est à dire qu'on en peut tousiours prendre vne partie apres l'autre, sans pouuoir iamais paruenir à la derniere, encores qu'on ne prenne iamais vne mesme partie deux fois: comme pour exemple, si vne ligne estoit sans limites, on en pourroit tousiours prēdre vne partie apres l'autre sans pouuoir iamais venir à la derniere, & tout de mesme d'vne multitude d'vnitez infinies. Les anciens disoient que l'infiny estoit cela, duquel il n'y auoit rien dehors, c'est à dire qui cōtient toutes choses, & auquel rien ne defaut; & Aristote reprend cette definition comme fausse, parce qu'elle conuient à d'autres choses, à sçauoir au parfaict, & au tout. Il cōsidere l'infiny premierement en la quantité d'estanduë, & puis au mouuement, & par cettuy-cy au temps; & nomme vn tel infiny, infiny en acte. Il pose vn autre infiny de substraction ou diuision, & d'additiō, & vn tel infiny est vne quantité actuellement finie de soy: qu'il nomme infinie en puissance, en ce qu'elle peut estre diuisee en parties tousiours diuisibles sans fin, ou à laquelle on peut tousiours adiouster des parties les vnes apres les autres sans fin; comme pour exemple, vne ligne de six pieds se diuisera en parties, & chacune des parties en plusieurs parties, & ainsi sans fin: car la quantité continuë est diuisible en parties tousiours diuisibles: & à l'opposite, on peut adiouster à vne ligne de six pieds tant de

pieds qu'on voudra, & à chaque nombre, des vnitez sans fin. Et ayant ainsi distingué ces deux sortes d'infinis, il montre par les raisons que nous auons deduites, que l'infiny qu'il appelle en acte, ne peut estre, & que l'infiny qu'il nomme en puissance peut estre. En quoy est à remarquer que cet infiny en acte, & cet infiny en puissance, ne sont pas vne mesme chose consideree selon qu'elle est hors de ses causes, & existante, & selon qu'elle n'en est pas encores hors, & est estant en puissance seulemẽt; comme la rose en puissance, & la rose en acte sont vne mesme chose, ne differant que de cette maniere, & tout de mesme du cheual en puissance & du cheual en acte: de sorte que quand Aristote, apres auoir montré qu'il n'y a point d'infiny en acte, dit que l'infiny en puissance est, il parle d'vn infiny en autre sens ou equiuoquement pris que l'infiny en acte, & n'est pas de l'infiny duquel il a disputé auec les Philosophes. Donques ainsi que l'infiny en acte dont parle Aristote, ne se trouue point en puissance, l'infiny en puissance dont il parle ne se reduit iamais en acte. Car outre que l'infiny en quelque sorte selon l'acte ne se trouue point, cela est impossible: dautant que si ses parties estoient infinies, elles ne pourroient estre diuisees en d'autres parties, parce que leur nombre s'augmenteroit par cette diuision, & l'infiny ne reçoit point d'accroissement. Et partant ce seroit oster la proprieté de la quantité continuë, qui est que ses parties sont tousiours diuisibles en parties. Il y a grande difference entre estre diuisible en infinies parties, & diuisible infiniment en parties: & ces choses ne se conuertissent pas; attendu que toutes choses continuës sont diuisibles infiniment en parties, & non en infinies parties: de sorte que la quantité continuë n'a pas la diuisibilité en puissance d'estre diuisee en parties infinies: mais seulement la puissance & la diuisibilité en infiny ou infiniment, qui n'est à dire autre chose, sinon qu'on peut tousiours diuiser ses parties; encores faut-il entendre cela de la quantité mathematiquement consideree, laquelle ne se trouue point en nature: & non physiquement: car les choses naturelles ont vne certaine determination de leur grandeur, sans laquelle elles ne peuuent consister. La premiere matiere est tout de mesme infiniment receptiue des formes: mais elle n'en peut receuoir d'infinies, car il n'y en a point, & ne peut y en auoir: & partant il paroist de ce que dessus, que quand on appelle la quantité continuë infinie parce qu'on la peut diuiser en parties tousiours diuisibles, & le nombre infiny parce qu'on y peut tousiours adiouster: cet infiny de diuision & d'addition se prend en vn autre sens que l'infiny illimité simplement, ou selon quelque sorte: à quoy ceux qui ne prennent pas garde de pres, se trouuent ambarassez dans les discours qu'Aristote faict de l'infiny.

De l'estant possible, & du contingent, de l'impossible, & du necessaire.

CHAPITRE LXXXVII.

Τὸ δυνατὸν δὲ πᾶν ἐνδέχεται μὴ ἐνεργεῖν· τὸ ἄρα δυνατὸν εἶναι, ἐνδέχεται καὶ εἶναι, καὶ μὴ εἶναι· τὸ αὐτὸ ἄρα δυνατὸν καὶ εἶναι καὶ μὴ εἶναι· τὸ δὲ δυνατὸν μὴ εἶναι ἐνδέχεται μὴ εἶναι· τὸ δὲ ἐνδεχόμενον μὴ εἶναι, φθαρτὸν, ἢ ἁπλῶς, ἢ τοῦτο αὐτὸ, ὃ λέγεται ἐνδέχεσθαι μὴ εἶναι, ἢ κατὰ τόπον, ἢ κατὰ τὸ ποσὸν, ἢ κατὰ τὸ ποιόν· ἁπλῶς δὲ τὸ κατ' οὐσίαν.

Arist. l. 9. metap. c. 9. t. 17. Quidquid autem est possibile, fieri potest vt non sit: ergo id quod possibile est, & esse, & non esse potest: idem igitur esse potest & non esse. Quod autem potest non esse, contingit non esse: quod verò contingit non esse, corruptibile est, aut simpliciter, aut quatenus contingit non esse, siue loci ratione, siue quantitatis, siue qualitatis: simpliciter autem ratione substantiæ.

L'ESTANT possible, c'est ce qui n'est pas & peut estre: & cela luy arriue en deux manieres: en l'vne par quelque puissance interieure, actiue, ou passiue; comme pour exemple, de l'actiue. Il est possible à l'homme de se pourmener parce qu'il a la puissance de cheminer: & de la passiue, il est possible à l'homme de mourir, parce qu'il est de matiere subiecte à priuation. L'estant contingent, c'est ce qui est & peut n'estre pas en cessant d'estre: comme pour exemple, la neige est chose contingente, alors qu'elle est; car elle peut cesser d'estre & n'estre pas. Mais on confond bien souuent le possible & le contingent, vsant de l'vn au lieu de l'autre. Selon l'autre sorte vne chose est ditte possible, non pas par vne puissance interieure, mais par non repugnance: c'est à dire que si elle estoit, il ne s'en ensuiuroit rien d'impossible, ny de contradiction: comme pour exemple, il est possible qu'il y ait deux Soleils ou deux Lunes, parce que si on les pose, il ne s'en ensuit point de repugnance. Le premier possible de ces deux manieres est appellé reel, & le second rationel

tionel ou de consideration, que quelques vns nomment aussi Logique, en ce qu'il y a conuenance, ou non repugnance des termes.

L'impossible, c'est ce qui n'est pas & ne peut estre: & cela arriue en deux sortes: premierement par defaut de puissance actiue ou passiue: cõme pour exemple de l'actiue, il est impossible que la taupe voye; & de la passiue, il est impossible que l'Ange ou l'intelligẽce soit corrompuë naturellement. Secondement par la repugnance des termes; car il s'ensuit alors de la contradiction: comme pour exemple, il est impossible que l'homme soit asne, car il seroit raisonnable & irraisonnable.

Τὸ δ᾽ ἐξ ἀνάγκης, πότερον ἐξ ὑποθέσεως ὑπάρχει, ἢ καὶ ἁπλῶς.

Τὸ γὰρ ἀναγκαῖον, οὐκ ἐνδέχεται ἄλλως καὶ ἄλλως ἔχειν· ὥστ᾽ εἴ τι ἐστὶν ἐξ ἀνάγκης, οὐκ ἕξει πως τε, καὶ οὐχ οὕτω.

Ἐπὶ τὸ βίαιον καὶ ἡ βία· τοῦτο δ᾽ ἐστὶ τὸ παρὰ τὴν ὁρμὴν καὶ τὴν προαίρεσιν ἐμποδίζον καὶ κωλυτικόν.

Arist. l.2. phys. c.9. t.87. Necessitas autem vtrum inest ex hypothesi, an simpliciter.

L.4. metaph. c.5. t.27. Quod enim necessarium est, aliter se habere non potest. Quare siquid ex necessitate sit, id profectò non ita, ac non ita se habebit.

L.5. metap. c.5. t.6. Preterea violentum, & vis ipsa: hoc verò est, quod præter propensionem electionemque impedit ac probibet.

L'estant necessaire, c'est ce qui ne peut estre autrement. Il y a deux sortes de necessaite, l'vn absolut ou simple, & l'autre de supposition ou conditionné. Le necessaire simple ou absolut, c'est celuy qui est tousiours necessaire sans aucune supposition, par vne cause interne: comme pour exemple, l'Ange est substance immaterielle par son essence, & l'homme est corporel par la matiere qui est en luy, & raisonnable par son ame. Le necessaire absolut est double: l'vn par la cause interne seulement, comme pour exemple, l'Ange, parce qu'il n'a point de principe interne par lequel il puisse n'estre pas: l'autre l'est non seulement par la cause interne, à sçauoir par son essence: mais aussi par l'habitude des termes, de sorte que s'il n'estoit pas, il s'en ensuiuroit de la contradiction: vn tel necessaire est cela dont l'estre ne dépend point d'vn autre, comme est Dieu seul: tant s'en faut l'estre est tousiours de son essence, de sorte que dire Dieu n'est pas, c'est de la contradiction: parce qu'estre, & n'estre pas seroient attribuez à Dieu; tellement qu'ainsi que cette enonciation l'hòmme est animal, est necessaire de l'habitude des termes, de mesme & cettecy Dieu est.

Τὸ μὴ ἐνδεχόμενον ἄλλως ἔχειν, ἀναγκαῖόν φαμεν ἔχειν οὕτως.

Arist. l.5. c.5. metap. t.7. Quod aliter se habere non potest, necessariò se ita habere dicimus.

Le necessaire de supposition c'est ce qui ne peut estre autrement, moyennant quelque condition supposee. Cette sorte de necessaire se prend des causes externes, à sçauoir, de l'efficiente ou de la fin: comme pour exemple, de l'efficiente, il est necessaire qu'vne pierre iettee en haut monte. Les choses aussi qu'on faict faire par force, & violence contre la volonté de quelqu'vn sont necessaires de cette sorte, & pour exemple de la fin, il est necessaire que l'homme voulant viure, respire.

Πολλαχῶς λέγεται τὸ ἐνδέχεσθαι· καὶ γὰρ καὶ τὸ ἀναγκαῖον, καὶ τὸ μὴ ἀναγκαῖον, καὶ τὸ δυνατὸν, ἐνδέχεσθαι λέγομεν.

Arist. l.1. prior. c.3. Contingere dicitur multifariam: contingere enim dicimus, & quod est necessarium, & quod non est necessarium, & quod est possibile.

Le contingent & le possible peuuent deuenir necessaires de la necessité conditionnee, en y adioustant vne condition: comme pour exemple, pleuuoir qui est vne chose contingente, est necessaire quand il pleut: car comme dit Aristote, tout ce qui est, est necessairement cependant qu'il est. Et à l'opposite les choses necessaires de supposition ou conditionnément peuuent estre contingentes, la condition estant ostee. C'est pourquoy le mesme Philosophe dit, que le contingent se dit en trois sortes: à sçauoir ce qui est necessaire, ce qui n'est pas necessaire, & ce qui est possible. Le necessaire selõ la fin est de deux sortes, l'vn sans lequel on ne peut du tout obtenir cette fin: comme pour exemple, la lumiere est necessaire à l'homme pour voir: l'autre sans lequel on ne peut commodément paruenir à la fin encores qu'on le puisse simplement; comme pour exemple, de faire vn voyage par terre sans cheual: & ce necessaire s'appelle pour le bien estre, ou vtile. Le pos-

sible, & le contingent dont nous auons parlé sont opposez au necessaire ; mais quand on appelle possible tout ce qui peut estre, le possible de cette sorte n'est point opposé au necessaire : tant s'en faut, il s'en ensuit bien : car puisque l'homme estre animal raisonnable est necessaire, il s'ensuit qu'il est possible.

Le necessaire, le possible, le contingent, & l'impossible respondent aux trois degrez des choses : dont le premier est des substances eternelles qui sont tousiours actuellement, desquelles comme de causes & de principes, toutes les autres choses dépendent : car à ces choses respond le necessaire absolut. Le second est des choses corruptibles, qui sont quelquesfois, & quelquesfois ne sont pas, lesquelles dépendent des choses sempiternelles, comme des principes des autres : à celles-cy respondent le possible & le contingent. Et le troisiesme, c'est des choses qui sont tousiours en puissance, & ne sont iamais reduittes en acte : à sçauoir la chose continuë pour le regard de la diuision, & le nombre pour le regard de l'augmentation : car selon cela l'vne & l'autre procede en infiny ; c'est à dire, qu'elle peut tousiours estre diuisee, & luy tousiours augmenté : au moyen dequoy l'impossible luy correspond. En somme le necessaire simplement ou absolut est tousiours : l'impossible absolut iamais : & le possible & le contingent sont quelquesfois, & quelquesfois ne sont pas. Mais il n'y a rien de necessaire absolument & simplement que Dieu ; parce qu'il peut par sa puissance absoluë faire cesser d'estre tout ce qui est, & faire que tout ce qui n'est point & n'enueloppe point de contradiction, soit.

De diuerses sortes de premier & de posterieur.

CHAPITRE LXXXVIII.

Πρότερον δ' ἑτέρου ἕτερον λέγεται τετραχῶς· πρῶτον μὲν καὶ κυριώτατα κατὰ τὸν χρόνον· καθ' ὃ πρεσβύτερον ἕτερον ἑτέρου, καὶ παλαιότερον λέγεται· τῷ γὰρ τὸν χρόνον πλείω εἶναι, καὶ παλαιότερον, καὶ πρεσβύτερον λέγεται.

Δεύτερον δὲ, τὸ μὴ ἀντιστρέφον κατὰ τὴν τοῦ εἶναι ἀκολούθησιν· οἷον, τὸ ἓν τῶν δύο πρότερον· δυοῖν μὲν γὰρ ὄντοιν ἀκολουθεῖ εὐθὺς τὸ ἓν εἶναι· ἑνὸς δὲ ὄντος, οὐκ ἀναγκαῖον δύο εἶναι· ὥστε οὐκ ἀντιστρέφει ἀπὸ τοῦ ἑνὸς ἡ ἀκολούθησις τοῦ εἶναι τὸ λοιπόν· πρότερον δὲ δοκεῖ τὸ τοιοῦτον εἶναι ἀφ' οὗ μὴ ἀντιστρέφει ἡ τοῦ εἶναι ἀκολούθησις.

Τρίτον δὲ κατά τινα τάξιν τὸ πρότερον λέγεται, καθάπερ ἐπὶ τῶν ἐπιστημῶν καὶ τῶν λόγων· ἔν τε γὰρ ταῖς ἀποδεικτικαῖς ἐπιστήμαις ὑπάρχει τὸ πρότερον καὶ τὸ ὕστερον τῇ τάξει· τὰ γὰρ στοιχεῖα, πρότερα τῶν διαγραμμάτων τῇ τάξει· καὶ ἐπὶ τῆς γραμματικῆς τὰ στοιχεῖα, πρότερα τῶν συλλαβῶν· ἐπί τε τῶν λόγων ὁμοίως· τὸ γὰρ προοίμιον, τῆς διηγήσεως πρότερον τῇ τάξει ἐστίν.

Τὸ βέλτιον καὶ τὸ τιμιώτερον, πρότερον τῇ φύσει δοκεῖ· εἰώθασι δὲ καὶ οἱ πολλοὶ τοὺς ἐντιμοτέρους καὶ μᾶλλον ἀγαπωμένους ὑπ' αὐτῶν, προτέρους παρ' αὐτοῖς φάσκειν εἶναι· ἔστι δὲ δὴ καὶ σχεδὸν ἀλλοτριώτατος τῶν τρόπων οὗτος.

Δόξειε δ' ἂν παρὰ τοὺς εἰρημένους καὶ ἕτερος εἶναι προτέρου τρόπος· τῶν γὰρ ἀντιστρεφόντων κατὰ τὴν τοῦ εἶναι ἀκολούθησιν, τὸ αἴτιον ὁπωσοῦν θατέρῳ τοῦ εἶναι, πρότερον εἰκότως τῇ φύσει λέγοιτ' ἄν.

Πρότερα δὲ τὰ μὲν κατὰ τόπον. &c.

Τὰ δὲ κατὰ κίνησιν. &c.

Τὰ δὲ κατὰ δύναμιν. &c.

Ἄλλον δὲ τρόπον τὸ τῇ γνώσει πρότερον.

Arist. Categor. c. 12. Prius aliud alio dicitur quadrifariã. Primum ac maxime propriè, ratione temporis; ex quo aliud alio vetustius et antiquius dicitur: nam antiquius & vetustius dicitur, quia tempus longius est.

Secundò quod non reciprocatur secundùm existendi consecutionem; vt vnum duobus prius: nam si duo sunt statim sequitur vnum esse; quod si vnum est, non necesse duo esse. Quare non reciprocatur, vt si vnum sit, sequatur reliquum esse: prius autẽ videtur id esse à quo non reciprocatur existendi consecutio.

Tertiò ratione ordinis prius dicitur; vt in scientiis & orationibus: nam ordine prius, & posterius inest in scientiis demonstratiuis: elementa namque sunt ordine priora descriptionibus; & in grãmatica elementa priora syllabis, similiterque in orationibus: quoniã procemium ordine prius est oratione.

Quod melius & prestantius, videtur natura prius. Multi enim dicere soliti sunt priores apud se esse quos magis honorant magisque diligunt. Sed hic modus est omnium ferè maximè alienus.

Sed præter modos commemoratos videri potest etiã alius esse prioris modus; eorum enim quæ secundùm existendi consecutionem reciprocantur, quod quomodocumque est causa cur alterum sit, meritò prius natura dici potest.

L. 5. metaph. cap. 11. t. 16. Quædam sunt priora loco. &c.

Alia motu. &c.

Alia potestate. &c.

Alio modo quod est cognitione prius.

Tout

TOVT estant est premier ou posterieur. Premier, c'est ce qui precede vn autre; & cela arriue en plusieurs manieres qu'Aristote reduict à cinq especes en ses Categories, à sçauoir premier de temps, de nature, d'ordre, de dignité, ou honneur, & de cause. Premier de temps, c'est ce qui est plus ancien : comme pour exemple, Alexandre est premier de temps que Cesar, la destruction de Troye premiere que celle de Cartage. Les choses premieres de nature sont celles qui peuuent estre sans leurs posterieures, & ne sont pas reciproques par la consequence de leur estre, ainsi vn est premier de nature que deux, & n'est pas reciproque auec luy ; car encores qu'vn soit, il ne s'ensuit pas que deux soit. Premier d'ordre, c'est ce qui precede selon quelque certain progrés d'enumeration ; de cette sorte en vne harangue l'exorde est premier que la narration, deux est premier que trois, l'eau est premiere que l'air, au regard de la terre; & au respect du ciel, l'air est premier que l'eau. Cela est premier d'honneur qui excelle vn autre en dignité, ainsi vn vertueux est premier qu'vn vicieux, & vn Roy qu'vn Duc. Premier de cause, c'est és choses qui s'ensuiuent l'vne de l'autre, ou sont reciproques par la consequence de leur estre, celle dont l'estre de l'autre dépend, comme pour exemple, le feu, & l'eschauffement du feu s'ensuit l'vn de l'autre, car si le feu est, il y a eschauffement de feu, & s'il y a eschauffement du feu, le feu est, & le feu est premier de cause que l'eschauffement, car c'est luy qui luy donne l'estre le produisant. Aristote cõpte au cinquiesme liure de la Metaphysique entre les especes de primauté celle de lieu, de mouuement, de puissance, & de cõnoissance; mais elles se reduisent aux cinq premieres. Et de toutes ces sortes de priorité celle de tẽps est la plus vraye & la plus propre, & celle d'honneur la moins propre. Quant à celle de cause la primauté se doit entendre pour le regard de la chose qui est cause, mais non comme cause; car comme cause elle n'est pas premiere que l'effect, dautant que ce sont choses relatiues ; lesquelles sont ensemble : ainsi pour exemple, Ciceron est premier que Marcus son fils, mais il n'est pas premier pere que l'autre est fils. Et outre cela la primauté de cause retombe en celle de tẽps ou de nature: car tout ce qui est cause est premier que son effect de l'vne de ces deux manieres : de sorte qu'il n'y a que de quatre sortes de vrayes primautez. Il y a autant de sortes de posterieur comme de premier, suiuant la regle des contraires : c'est pourquoy nous n'en dirons rien dauantage.

De diuerses manieres d'estre ensemble.

CHAPITRE LXXXIX.

Ἅμα δὲ λέγεται ἁπλῶς μὲν καὶ κυριώτατα, ὧν ἡ γένεσις ἐν τῷ αὐτῷ χρόνῳ· οὐδέτερον γάρ, πρότερον, οὐδ' ὕστερον, αὐτῶν ἐστιν· ἅμα δὲ κατὰ τὸν χρόνον αὐτὰ λέγεται.

Φύσει δὲ ἅμα ὅσα ἀντιστρέφει μὲν, κατὰ τὴν τοῦ εἶναι ἀκολούθησιν· μηδαμῶς δὲ αἴτιον θάτερον θατέρῳ τοῦ εἶναί ἐστιν, οἷον ἐπὶ τοῦ διπλασίου, καὶ τοῦ ἡμίσεος.

Καὶ τὰ ἐκ τοῦ αὐτοῦ γένους ἀντιδιῃρημένα ἀλλήλοις, ἅμα τῇ φύσει λέγεται· ἀντιδιῃρῆσθαι δὲ λέγεται ἀλλήλοις, τὰ κατὰ τὴν αὐτὴν διαίρεσιν· οἷον, τὸ πτηνὸν τῷ πεζῷ, καὶ τῷ ἐνύδρῳ.

Arist. categor. c. 13. Simul autem dicuntur simpliciter & maximè propriè, quorum ortus in eodem tempore: neutrum enim horum est prius aut posterius: hæc autem dicuntur simul tempore.

Natura verò simul quæcumque reciprocãtur quidem secundùm existendi consecutionem; sed nullo modo alterum est causa cur alterum sit, vt in duplo & dimidio.

Ea quoque quæ ex eodem genere sibi inuicem in diuisione opponuntur, simul natura dicuntur. Sibi inuicem in diuisione opponi dicuntur, quæ in eadem diuisione ponuntur : vt volucre terrestri & aquatili.

TOVT estant est auec vn autre ou n'y est pas. Les choses sont simplement & tres-proprement ensemble qui ont leur naissance en mesme temps, comme les gemeaux. Les choses sont ensemble par nature qui se conuertissent par la cõsequence de leur estre, c'est à dire que l'vne s'ensuit tousiours de l'autre negatiuemẽt & affirmatiuement, comme le double & le simple, le maistre & le seruiteur, le pere & le fils, & sans que l'vn soit causé de l'autre: car autrement elles ne seroient pas ensemble de nature, ce qui se trouue en tous les relatifs, c'est à dire cõme pere & fils, & non cõme Sophronimius & Socrates : & ainsi les choses sont ensemble de nature, qui s'ẽtre-posent & destruisent, & desquelles l'vne estant posee aussi est l'autre ; & l'vne estãt ostee, il est necessaire que l'autre le soit. Les choses sont ensemble de diuision qui diuisent quelque chose cõmune superieure ; ainsi deux differences d'vn genre sont ensemble de diuision, & semblablemẽt deux especes d'vn genre constituees par ces differences : comme pour exemple, l'irraisonnable & le raisonnable diui-

sent l'animal, & l'homme, & l'asne qui sont especes d'animal. Les choses sont ensemble selon le lieu qui sont en vn mesme lieu. Et faut noter, comme dit Albert le grand, qu'estre ensemble differe de s'entre-toucher : parce que l'attouchement s'accomplit és extremitez interieures des corps s'entre-touchants, & qui sont quelque chose d'eux : & estre ensemble se parfaict és extremitez du corps qui sont dehors, c'est à dire, qui ne sont pas quelque chose des corps touchables. Vn estant peut n'estre pas auec vn autre, en autant de manieres comme il y a de sortes d'estre ensemble, selon la regle des opposites : à cause dequoy il n'est point besoin de les nombrer dauantage.

Des diuerses manieres d'estre en vn autre.

CHAPITRE CX.

Μετὰ δὲ ταῦτα ληπτέον ποσαχῶς ἄλλο ἐν ἄλλῳ γίνεται· ἕνα μὲν δὴ τρόπον, ὡς ὁ δάκτυλος ἐν τῇ χειρὶ, καὶ ὅλως τὸ μέρος ἐν τῷ ὅλῳ· ἄλλον δὲ, ὡς τὸ ὅλον ἐν τοῖς μέρεσιν· οὐ γάρ ἐστι παρὰ τὰ μέρη τὸ ὅλον· ἄλλον δὲ τρόπον ὡς ὁ ἄνθρωπος ἐν τῷ ζώῳ, καὶ ὅλως ὡς εἶδος ἐν γένει· ἄλλον δὲ, ὡς τὸ γένος ἐν τῷ εἴδει, καὶ ὅλως τὸ μέρος τοῦ εἴδους ἐν τῷ τοῦ εἴδους λόγῳ· ἔτι δὲ, ὡς ὑγίεια ἐν θερμοῖς καὶ ψυχροῖς, καὶ ὅλως τὸ εἶδος ἐν τῇ ὕλῃ· ἔτι, ὡς ἐν βασιλεῖ τὰ τῶν ἑλλήνων, καὶ ὅμως τὸ ἐν τῷ πρώτῳ κινητικῷ· ἔτι ὡς ἐν τῷ ἀγαθῷ, καὶ ὅλως, ἐν τῷ τέλει· τοῦτο δ' ἐστι τὸ οὗ ἕνεκα· πάντων δὲ κυριώτατον τὸ ὡς ἐν ἀγγείῳ, καὶ ὅλως τὸ ἐν τόπῳ.

Οταν μὲν γὰρ ᾖ μόρια τοῦ ὅλου, τότ' ἐν ᾧ, καὶ τὸ ἐν τούτῳ, λεχθήσεται τὸ ὅλον ἐν αὐτῷ· λέγεται γὰρ καὶ κατὰ μέρη. &c. Οὕτω μὲν οὖν ἐνδέχεται αὐτό τι ἐν αὐτῷ εἶναι.

Arist. phys. l. 4. c. 3. t. 23. Sumendum quot modis aliud sit in alio: vno igitur modo, vt digitus in manu, & omninò pars in toto: alio, vt totum in partibus: non enim totum est extra partes: alio modo, vt homo in animali, & omninò vt species in genere: alio vt genus in specie, & omninò pars speciei in definitione speciei. Preterea vt sanitas in calidis, & omninò forma in materia. Praterea vt in Rege res Græcorum, & omninò quod in primo motore. Praterea vt in bono, & omninò in fine. Hoc autem est id cuius gratia: omnium autem maximè propriè quod est in vase, & omninò quod est in loco.

T. 24. Cùm enim sint partes totius, & id in quo, & id quod in hoc dicitur totum in seipso, nam & ratione partium dicitur. &c. Sic igitur fieri potest vt idem sit in seipso.

IL n'y a proprement que l'accident qui soit en vn autre: mais neantmoins parce qu'vne chose est ditte estant en vne autre en plusieurs sortes, il est bon de les declarer en ce lieu. Les manieres d'estre en vn autre se reduisent à huict. Premierement vne chose est en vne autre, ainsi qu'vne partie integrale en son tout; comme pour exemple, la main, le bras, la teste, au corps humain. Secondement à l'opposite le tout integral est en ses parties, à sçauoir le corps humain en ses membres. En troisiesme lieu, comme l'espece est au genre; de cette sorte l'homme est en l'animal & tout inferieur en son superieur. En quatriesme lieu, c'est comme le genre en l'espece, & tout superieur en son inferieur. En cinquiesme lieu, comme la forme substantielle est en la matiere, & l'accidentelle au subiect; ainsi l'ame est au corps, & la blancheur en la muraille. En sixiesme lieu, c'est de la sorte que l'effect est en sa cause efficiente: comme la fleur en la racine, & le Roy en son royaume. En septiesme lieu, comme quelque chose est en la fin, ainsi la vertu est en la beatitude. Et finalement cõme est la chose contenuë en celle qui la contient : de la sorte que les corps sont en lieu enuironnant, & les choses temporelles au corps.

De l'estant principe, ou cause, & de l'estant qui en procede.

CHAPITRE XCI.

TOVT estant est principe ou cause, ou procede de principe, ou de cause. L'estant reel qui est principe & cause simplement, & ne procede d'aucun principe ny d'aucune cause, c'est Dieu seul qui est de soy eternel sans commencement & sans fin : car toute autre chose quelle que ce soit procede de luy cõme de son principe & de sa cause, ainsi que nous le monstrerons en la Metaphysique particuliere. Et de ces choses procedantes de principes ou causes, les vnes sont principes & causes non simplement, mais au respect de certaines choses qui procedent d'elles & en sont effects.

Du principe.

CHAPITRE XCII.

Δεῖ γὰρ τὰς ἀρχὰς μήτ' ἐξ ἀλλήλων εἶναι, μήτ' ἐξ ἄλλων· καὶ ἐκ τούτων πάντα.

Πασῶν μὲν οὖν κοινὸν τῶν ἀρχῶν, τὸ πρῶτον εἶναι, ὅθεν ἢ ἔστιν, ἢ γίγνεται, ἢ γιγνώσκεται.

Τοῦτο γάρ ἐστι τὸ ἀρχὴν εἶναι, τὸ αὐτὴν μὲν αἰτίαν εἶναι πολλῶν, ταύτης δ' ἄλλο ἄνωθεν μηδέν.

Ἀρχὴ δέ ἐστιν ὃ αὐτὸ μὲν ἐξ ἀνάγκης μὴ μετ' ἄλλο ἐστί· μετ' ἐκεῖνο δ' ἕτερον πέφυκεν εἶναι, ἢ γίνεσθαι.

Arist. l. 1. physi. c. 8. Oportet enim principia nec ex se inuicem, nec ex aliis, & ex ipsis esse omnia.

L. 5. metap. c. 1. Omnibus igitur principiis commune est primum esse, vnde aliquid aut est, aut fit, aut cognoscitur.

L. 5. de generat. animal. c. 7. Hoc est enim principium esse, vt ipsum quidem causa sit multorum, sed ipsius nulla sit superior causa.

L. Poëtic. c. 7. Principium est quod ipsum ex necessitate post aliud non est : post illud verò aliud naturaliter est, aut fit.

LE principe c'est cela d'où quelque chose est ou est faitte, ou est connue. S. Thomas definit que le principe est cela dont quelque chose procede en quelque sorte que ce soit: tellement que par necessité il doit y auoir vne certaine connexion entre le principe & la chose dont il est principe : à sçauoir de luy à elle, soit de situation, soit de succession, dépendance ou suitte. Le principe se considere ou pour le regard des choses, ou pour le regard de la connoissance. Le principe des choses est nommé incomplexe, parce qu'il n'est qu'vne seule chose. Celuy de la connoissance complexe, parce que c'est vne proposition composee de plusieurs termes, ainsi que nous l'auons expliqué en traittant de la Logique : comme pour exemple, la matiere est principe incomplexe des choses materielles, & cette propositiõ. Le tout est plus grand que sa partie, est principe de connoissance & cõplexe. Tout principe des choses est interne ou externe : le principe interne des choses qu'on appelle aussi principe d'estre, n'est rien que leur essence ou vne partie d'icelle. Des principes externes les vns sont reels & les autres ne le sont pas. Les principes externes qui sont reels, c'est l'efficient & la fin : & ceux qui ne sont pas reels c'est la priuation pour le regard de la generation des choses naturelles, comme nous le dirons en son lieu : & tout de mesme le poinct est le principe de la ligne. Le terme d'où, est le principe d'où commẽce le mouuement quel qu'il soit. Les principes internes sont tousiours principes actuellement & reellement de la chose, cependant qu'elle a existance : & les externes ne le sont reellement que cependant que les choses se font. Voyla comment le principe a soubs soy plusieurs membres esquels il se diuise analogiquement.

S. Thom. 1. p. qu. 33. art. 1.

De la cause & de ses especes.

CHAPITRE XCIII.

LA cause c'est cela dont quelque chose est. On la definit aussi estre cela dequoy quelque chose dépend ou s'ensuit, qui est l'effect ; attendu qu'elle luy donne l'estre, & que l'effect c'est ce qui a son estre d'vn autre. Or de ce que la cause est cela à l'estre de quoy vn autre s'ensuit, ou qui fluë sur la chose causee qui est l'effect, la distinction reelle & essentielle est necessaire entre l'vn & l'autre : & par consequent ce qui est causé prend l'estre, dépend & est posterieur à sa cause : dautant qu'aucune chose ne se communique à vne autre distincte essentiellement, si elle n'est supposee estre : & consequemment elle est premiere pour le moins de nature que son effect : mais cela se doit entendre seulement, pour le regard de son estre absolut, au respect de l'estre absolut de l'effect : car entant que cause elle est ensemble de nature auec l'effect selon qu'il est causé, parce qu'en ce sens ce sont choses correlatiues: (car la cause n'est cause que par l'effect causé, ny l'effect, effect, que par la cause dont il est causé.) Il y a quatre genres de causes ; à sçauoir la finale, l'efficiente, la materielle, & la formelle, comme nous auons dit : lesquelles ne different point reellement des principes reels des choses, comme cela sera connu apres que nous en aurons traicté en la Physique.

Que la cause finale est.

CHAPITRE XCIV.

Ἀπὸ τύχης δ' οὐδὲν ἕνεκά του γίνεται.

Ταῦτα μὲν γὰρ καὶ πάντα τὰ φύσει, ἢ ἀεὶ οὕτω γίνεται, ἢ ὡς ἐπὶ τὸ πολύ· τῶν δ' ἀπὸ τύχης, καὶ τοῦ αὐτομάτου, οὐθέν. οὔτε γὰρ ἀπὸ τύχης, οὔτ' ἀπὸ συμπτώματος δοκεῖ ὕειν πολλάκις τοῦ χειμῶνος, ἀλλ' ἐὰν ὑπὸ κύνα· οὐδὲ καύματα ὑπὸ κύνα, ἀλλ' ἂν χειμῶνος· εἰ οὖν ἢ ἀπὸ συμπτώματος δοκεῖ, ἢ ἕνεκά του εἶναι. εἰ μὴ οἷόν τε ταῦτα εἶναι, μήτε ἀπὸ συμπτώματος, μήτε ἀπὸ ταὐτομάτου, ἕνεκά του ἂν εἴη. &c. Ἐν ὅσοις τέλος τί ἐστι, τούτου ἕνεκα πράττεται τὸ πρότερον, καὶ τὸ ἐφεξῆς· οὐκοῦν, ὡς πράττεται, οὕτω πέφυκε· καὶ ὡς πέφυκεν, ἂν μή τι ἐμποδίζῃ, οὕτω πράττεται ἕκαστον· πράττεται δὲ ἕνεκά του· καὶ πέφυκεν ἄρα τούτου ἕνεκα· οἷον, εἰ οἰκία τῶν φύσει γινομένων ἦν, οὕτως ἂν ἐγένετο, ὡς νῦν ὑπὸ τέχνης· εἰ δὲ τὰ φύσει, μὴ μόνον φύσει, ἀλλὰ καὶ τέχνῃ γίγνοιτο, ὡσαύτως ἂν γίγνοιτο ᾗ πέφυκεν. ἕνεκα ἄρα θατέρου θάτερον· ὅλως τε ἡ τέχνη τὰ μὲν ἐπιτελεῖ, ἃ ἡ φύσις ἀδυνατεῖ ἀπεργάζεσθαι, τὰ δὲ μιμεῖται· εἰ οὖν τὰ κατὰ τέχνην ἕνεκά του· δῆλον ὅτι καὶ τὰ κατὰ φύσιν. ὁμοίως γὰρ ἔχει πρὸς ἄλληλα, ἐν τοῖς κατὰ τέχνην, καὶ ἐν τοῖς κατὰ φύσιν. &c. Εἰ δὴ ἔστιν ἔνια κατὰ τέχνην, ἐν οἷς τὸ ὀρθῶς, ἕνεκά του· ἐν δὲ τοῖς ἁμαρτανομένοις, ἕνεκα μέν τινος ἐπιχειρεῖται, ἀλλ' ἀποτυγχάνεται· ὁμοίως ἂν ἔχοι καὶ ἐν τοῖς φυσικοῖς· καὶ τὰ τέρατα, ἁμαρτήματα ἐκείνου τοῦ ἕνεκά του. &c.

Ἀλλ' ὅταν τοῦτο ἀεὶ ἢ ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ γίγνηται, οὐ κατὰ συμβεβηκός, οὐδ' ἀπὸ τύχης.

Καὶ γὰρ εἰ ἐνῆν ἐν τῷ ξύλῳ ἡ ναυπηγική, ὁμοίως ἂν τῇ φύσει· ὥστε εἰ ἐν τῇ τέχνῃ ἔνεστι τὸ ἕνεκά του, καὶ ἐν τῇ φύσει ἔνεστι.

Τὸ μὲν γὰρ αὐτόματόν ἐστι, καὶ τὸ ἀπὸ τῆς τύχης, παρὰ τὸ ἀεὶ καὶ τὸ ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ ἢ ὂν, ἢ γινόμενον.

Ἅμα δὲ καὶ οὐκ ἔστιν ἐν τοῖς φύσει τὸ ὡς ἔτυχεν, οὐδὲ τὸ πανταχοῦ, καὶ πᾶσιν ὑπάρχον, τὸ ἀπὸ τῆς τύχης.

Μιμεῖται γὰρ ἡ τέχνη τὴν φύσιν.

Ἕνεκά του γὰρ ἅπαντα ὑπάρχει τὰ φύσει, ἢ συμπτώματα ἔσται τῶν ἕνεκά του.

Ὅσα γὰρ μὴ τῆς φύσεως ἔργα κοινῇ, μηδ' ἴδια τοῦ γένους ἑκάστου, τούτων οὐδὲν ἐστὶν ἕνεκά του, οὔτε γίνεται. &c.

Ἔστι μὲν οὖν ἕκαστον ἕνεκα τοῦδε.

Ὡς τὸ τέλος· τοῦτο δ' ἐστὶ τὸ οὗ ἕνεκα, οἷον τοῦ περιπατεῖν ἡ ὑγεία· διὰ τί γὰρ περιπατεῖ; φαμὲν, ἵνα ὑγιαίνῃ· καὶ εἰπόντες οὕτως, οἰόμεθα ἀποδεδωκέναι τὸ αἴτιον.

Τέλος δ' ἐστὶν οὗ ἕνεκα τὰ ἄλλα.

Τὸ γὰρ μὴ τυχόντως, ἀλλ' ἕνεκά τινος ἐν τοῖς τῆς φύσεως ἔργοις ἐστὶ, καὶ μάλιστα.

Arist. l. 2. poster. c. 11. A fortuna verò nihil fit alicuius gratia.

L. 2. physi. c. 8. Quacumque natura constant, aut semper ita fiunt, aut plerumque: eorum autem quæ à fortuna aut casu fiunt, nihil semper aut plerumque ita fit: neque enim fortuitò, neque casu videtur sæpe pluere hyeme, sed si id fiat cùm sol est sub cane: neque æstus sub cane, sed si hyeme. Si igitur aut casu esse videtur, aut alicuius gratia: si hæc esse casu non possunt, certè alicuius gratia erunt. &c. In quibus est aliquis finis, huius gratia fit id quod est prius, & quod deinceps: ergo vt fit, ita natura aptum est fieri: & vt natura aptum est fieri: nisi quid impediat, ita vnumquodque fit, atqui fit alicuius gratia. Ergo etiam natura aptum est fieri huius gratia, vt puta si domus in eorum numero esset, quæ natura fiunt: sic vtique à natura fieret, vt nunc fit ab arte: quòd si ea quæ fiunt natura, non solum natura, sed etiam arte fierent: eodem sane modo fierent, quo natura fieri apta sunt: alterum igitur alterius gratia, & omnino ars partim perficit, quæ non potest natura perficere: partim naturam imitatur. Si igitur artificiosa fiunt alicuius gratia: patet etiam naturalia ita fieri: nam posteriora & priora similiter inter se affecta sunt in rebus artificiosis, atque in rebus naturalibus. &c. Si igitur sunt quædam artificiosa, in quibus quod rectè fit, alicuius gratia fit: in iis autem quæ peccantur, alicuius quidem gratia ars aggreditur: sed aberrat. Res similiter se habebit etiam in rebus naturalibus, ac mõstra erunt peccata eius quod alicuius gratia agit. &c.

Sed cùm hoc semper aut plerumque fit: tunc non fit ex accidenti, nec à fortuna. &c.

Si in ligno inesset ars nauium extruendarum: similiter vt natura faceret: quapropter si in arte inest, quod est alicuius gratia: etiam in natura inest, quod maximè manifestum est. &c.

L. 1. Cœl. c. 12. t. 135. Quod enim casu est atque fortuna, est præter id quod semper, aut plerumque aut est, aut fit.

L. 2. c. 8. t. 45. In hisce, quæ sunt natura, non est id quod fit à casu: neque id quod vbique & in omnibus est, proficiscitur à fortuna.

L. 4. meteor. c. 6. Cùm ars naturæ æmula sit.

L. 3. de anima. c. 12. t. 60. Quæ natura conficiuntur, gratia sunt alicuius, aut sunt casus eorum quæ alicuius causa fiunt.

L. 5. de generat. animal. c. 1. Quæ enim non sint opera, vel naturæ communia, vel generum singulorum propria, horum nullum alicuius gratia, aut est, aut fit. &c.

Alicuius gratia vnumquodque est. &c.

L. 5. metap. c. 2. t. 2. Hæc verò (finis) est id cuius gratia: quo pacto valetudo est causa deambulationis. Cur enim deambulat? dicimus vt valeat, quo pacto cùm diximus, causam nos reddidisse arbitramur.

L. 1. Rhet. c. 7. Finis verò est cuius causa alia sunt.

L. 1. c. de partit. animal. 5. Quippe cùm naturæ operibus iunctum illud præcipuè sit, vbi nihil temerè viceque fortuita committatur, sed alicuius gratia omnia agantur.

LA cause finale c'est cela pour l'amour de laquelle toutes les autres choses se font, sont, & operent, & ce qui meut l'agent à operer: comme pour exemple, la santé est la cause finale pour l'amour de laquelle on prend medecine, & qui faict operer le Medecin & le malade. Quelques vns des anciens ne cōnoissoient pas la fin pour cause, & pour cette raison la nioient. Mais Aristote les refute; & elle est bien aisee à prouuer en plusieurs sortes comme il s'ensuit. Et premierement il n'y a personne, ayant du sens commun, qui puisse nier pour le regard des choses artificielles qu'elles ne se fassent pour quelque fin: car nous cultiuons la terre & l'engressons pour la rendre plus fertile à produire des fruicts: & nous recherchons les fruicts pour le maintien de nostre vie & pour la volupté: nous batissons des maisons afin de nous deffendre de l'iniure du temps selon la diuersité des saisons: nous dressons des cheuaux, nous forgeons des armes pour nous en seruir à la guerre: nous joüons des instruments de musique à cause de leur harmonie qui nous delecte: nous estudions la medecine pour l'amour de la santé: & tout de mesme de toutes nos actions, de nos desseins, & de nos entreprises. Donques l'art agit pour vne fin, laquelle est cause de ses operations, & de quoy il a esté inuenté & acquis. Or l'art imite la nature, car comme dit S. Thomas puis qu'il y a telle raison des principes entre eux, comme de leurs operations ou effects les vns enuers les autres, & que le principe des choses artificielles est l'entendement humain, lequel deriué selon vne certaine ressemblance de l'entendement diuin, qui est le principe des choses naturelles; il est necessaire que comme vn apprentif doit estre ententif à faire ses ouurages à l'imitation du maistre artisan qui luy monstre son mestier, que l'entendement humain auquel la lumiere intelligible decoulle de l'intellect diuin, s'informe par sa contemplation des choses naturelles que Dieu faict, pour en faire de semblables entant qu'il peut: de quoy il s'ensuit que l'art en ses œuures imite la nature aux siennes, faisant des plantes, des arbres, des animaux, & autres semblables choses à son exemple quant à leur forme exterieure. Mais puisque l'art imite la nature, comme nous l'auons monstré, il est certain que la nature qui luy donne l'exemple, & qui n'est rien elle mesme, comme dit aussi S. Thomas, qu'vne certaine maniere d'art inseré aux choses, agit aussi pour vne fin suiuant ce que dit Aristote, que les choses qui se font selon l'art & selon la nature se rapportent à vne fin; car les choses naturelles se rapportent à l'art diuin, comme les artificielles à l'art humain: & n'y a point de doute que tout ainsi que l'art destine ses ouurages & les ordonne chacune à quelque fin, que les choses naturelles ne soient tout de mesme cōstituees & addressees toutes à quelque fin pour l'amour de laquelle elles font leurs operations, & qui en est cause. (car la nature n'opere iamais en vain) Et partant la cause finale est tant pour le regard des choses naturelles comme des artificielles. Secondement, quand le progrés continuel des choses en leurs effects & en leurs operations, procede quasi tousiours ou pour le moins fort souuent d'vne mesme maniere, c'est vne marque asseuree qu'aucune d'elles n'opere ny par fortune, ny par hazard; & partant pour vne fin. Or l'experience nous mōtre que chaque agent naturel, mesme celuy qui n'a point de connoissance où il tēd a de l'inclination de sa propre nature à vne operation determinee, vne mode d'operer & vn certain terme où il tend par son operation, comme il se connoist par la certitude ordinaire de leurs operations qui sont mesmes ou diuerses selon que leurs natures sont mesmes ou diuerses: car le feu brusle tousiours, la pierre tend à bas, & ainsi de tous les autres. Cela se void aussi par les diuers organes des choses selon que leurs diuerses operations le requierent. Donques les choses n'operent point par hazard, mais pour vne fin. Que si toutes choses n'estoient constituees de cette sorte, il arriueroit au lieu de la beauté qui reluit en l'vniuers, & de son bien qui resulte de leur ordre à leurs fins, que ce ne seroit que confusion entre elles à cause de leur diuersité, de telle sorte que rien ne pourroit estre conserué. En troisiesme lieu, nous connoissons encores que la nature agit pour vne fin, en ce que ses œuures sont tousiours les meilleures qu'elle les peut faire, & en ce que la nature particuliere à cause des empeschements suruenants, faict quelques fois des monstres & commet des pechez; ainsi que l'art, des fautes: car cela n'arriueroit pas si elle ne tendoit à vne certaine fin: dautant que le monstre n'est rien proprement qu'vn vice de nature, defaillant de sa propre fin, & que le peché ne se trouue qu'és choses qui sont pour vne fin: à cause de quoy on n'imputeroit point à erreur à vn Grammairien de n'auoir pas, entāt que Grammairien, guary vn malade: car la santé n'est pas sa fin, mais celle du medecin. En somme c'est auec raison que Themistius demande pourquoy ceux qui ostent la fin à la nature laissent le nom de nature, dautant que celuy qui dit que quelque

S. Thom. cont. Gent. l. 3. c. 2.

S. Thom in l. 1. Eth. c. 1.

S. Thom in l. 2. phy. lect. 14. t. 86.

chose a esté faitte, ou assemblee par nature, & nie que cela ait esté faict pour l'amour de quelque chose, faict mention en vain du nom de nature : car les choses naturelles sont à cet effect par quelque principe. Et partãt nous pouuons cõclure que la fin est, & est cause.

De la fin pour l'amour de laquelle, à laquelle, & par laquelle.

CHAPITRE XCV.

Τὸ δὲ οὗ ἕνεκα διττόν· τὸ μὲν, οὗ· τὸ δὲ, ᾧ. ἐπεὶ οὖν κοινωνεῖν ἀδυνατεῖ τοῦ ἀεὶ καὶ τοῦ θείου τῇ συνεχείᾳ, διὰ τὸ μηδὲν ἐνδέχεσθαι τῶν φθαρτῶν τὸ αὐτό, καὶ ἓν ἀριθμῷ διαμένειν· ᾗ μετέχειν δύναται ἕκαστον, ταύτῃ κοινωνεῖ· τὸ μὲν, μᾶλλον· τὸ δὲ, ἧττον.

Ἐν ὅσοις τέλος τί ἐστι, τούτου ἕνεκα πράττεται τὸ πρότερον, καὶ τὸ ἐφεξῆς.

Arist. l. 2. de anima. c. 4. t. 35. Duplex est autem id, causa cuius cætera fiunt : atque vnum est quo : alterum cui. Cùm igitur semper esse, conditionemque diuinam subire continuatione nequeant animantia; quia fieri nequit, vt caducorum atque mortalium quicquam idem vnumque numero semper permaneat: vt vnumquodque potest, sic æternitatis conditionisque diuinæ particeps est, aliud quidem magis, aliud autem minus.

L. 2. phy. c. 8. In quibus est aliquis finis, huius gratia fit id quod est prius, & quod deinceps.

LA fin se diuise premierement en fin pour l'amour de laquelle, en fin à laquelle, & en fin par laquelle. La fin pour l'amour de laquelle, c'est cela pour l'amour dequoy quelque chose se faict. La fin à laquelle, c'est cela à quoy la fin est procuree : comme pour exemple, la santé est la fin pour l'amour de laquelle le Medecin opere, & le malade la fin à laquelle la cure se faict, & la santé est procuree : car combien que l'homme soit pensé pour l'amour de la santé, il recherche la santé pour luy & pour sa commodité; (attendu que c'est pour la recouurer que toutes les operations se font) tout de mesme, la maison est la fin pour l'amour de laquelle de celuy qui bastit, & celuy qui y doit habiter est la fin à laquelle. De cette sorte Aristote dit que l'eternité est la fin pour l'amour de laquelle, & l'agent naturel la fin à laquelle; car chacun l'appette. Mais on peut dire que ces deux fins pour l'amour de laquelle & à laquelle ne sont qu'vne mesme fin : car c'est l'amour que le Medecin porte au malade qui le meut à le penser & introduire la santé en luy, ou bien l'amour qu'il se porte à luy mesme, soit pour se rendre parfaict en son art, & acquerir de la reputation, ou pour en tirer du profit : & ainsi des autres semblables : de sorte que cette fin à laquelle n'est que la mesme fin pour l'amour de laquelle il opere. La fin pour l'amour de laquelle est tousiours adressee à la fin à laquelle, & la fin à laquelle n'est pas tousiours rapportee à vne autre fin : car le malade ou le Medecin addresse tousiours la santé au malade, mais le malade ne se dirige par tousiours à vne autre fin superieure. La fin par laquelle c'est celle à quoy les choses tendent, ou qu'elles operent pour paruenir apres par son moyen à vne autre fin : cõme pour exemple, la prise d'vne ville ou la victoire d'vne bataille c'est vne fin par laquelle l'ambicieux veut comme par vn moyen, paruenir à la conqueste du Royaume où il aspire de regner; le trafic de marchandise, l'vsure ou autres semblables choses, c'est la fin de l'auare par laquelle il tend à acquerir des richesses. Cette fin n'est qu'vn instrument ou vne voye par laquelle, ou par le moyen de laquelle nous paruenons à la derniere fin qui incite premierement à operer, & pour l'amour de laquelle les choses operent : à cause de quoy elle est appellee aussi fin moyenne, & n'est aimable qu'entant qu'elle est vtile pour paruenir à la fin derniere; à sçauoir celle pour l'amour de laquelle les choses operent, qui est aimable de soy mesme.

Des fins obiectiue & formelle.

CHAPITRE XCVI.

ON considere la fin cõme obiectiue & formelle. La fin obiectiue c'est la chose où l'on tend. La fin formelle c'est l'vsage & la possession de cette chose : ainsi pour exemple, la fin du mouuement du corps pesant; c'est ce lieu comme la chose, & estre au lieu inferieur comme l'vsage, & la fin de l'auare c'est ou l'argent comme la chose, ou la possession de l'argent, comme l'vsage. Mais il est certain que chacune de ces choses prise à part, n'est pas la fin proprement : car c'est l'vsage ou la possession, & la chose ensemble qui est la fin pour

pour l'amour dequoy on opere, en telle sorte que l'auare recherche non les richesses simplement, mais de les posseder, les auoir en sa puissance, & en iouïr.

Des fins interne & externe.

CHAPITRE XCVII.

LA fin pour l'amour de laquelle est interne ou externe. La fin interne des choses c'est la conseruatiõ & la perpetuité de leur propre estre chacune selõ sa maniere, comme il se connoist en ce que toutes en general tendent à repousser la violence de ce qui leur est contraire, afin de se conseruer particulierement & s'accroistre en le chassant & le ruinant entant qu'elle peut : c'est pourquoy Dieu n'a rien faict qu'il ne luy ait opposé vn cõtraire pour le tenir en bride & arrester ses efforts. Chaque element suiuant sa propre fin resiste à ce qui le veut destruire & essaye de le ruiner: les choses mixtes composees des elements ont des effects selon leurs facultez & vertus resistant toutes à leurs contraires & tendant à les destruire : & tout cela pour la conseruation, augmentation, & perpetuité de leur estre. Les vegetaux se nourrissent & s'augmentent, croissent & se maintiennent en leur estre & le conseruent le plus qu'ils peuuent : les animaux sensitifs tendent au mesme but ne prenant plaisir qu'à l'acte de Venus, & en l'vsage de l'aliment conuenable à leur nature; en quoy consiste la conseruation de leur estre corporel selon leur espece & en particulier. Pour cet effect les plantes s'attachent fermemẽt en la terre auec leurs racines qu'elles y iettent: & attirent, & succent l'aliment qui est requis à leur nourriture : elles deffendent leur tronc par leur écorce, & de leurs feuilles couurent leurs fruicts qu'elles produisent, essayant de les sauuer des intemperies de l'air : les bestes brutes vsent des sens pour connoistre les choses conuenables ou nuisibles à leur nature, de leur vertu motrice de lieu à autre pour les suiure ou fuir, & de la bouche pour prẽdre l'aliment qui les nourrit & maintient : & ainsi des autres membres & organes. La fin externe ou accidentelle c'est ce qui est hors des choses pour l'amour dequoy elles operent, ou qui les meut à operer afin de l'acquerir: (& celle-cy est tousiours obiectiue) ainsi la pierre qui est hors de la terre y tend, & s'y meut quand elle peut: les animaux suiuuent l'aliment, l'artisan faict des choses artificielles pour ce que c'est sa fin entant qu'artisan; à cause dequoy l'image qu'il en a en son ame l'incite à operer & à les faire; vn ambicieux essaye de conquerir quelque Royaume pource qu'il desire d'y commander, & qu'il y est incité selon qu'il est ambicieux : l'auare s'occuppe à l'acquisition des richesses: parce que c'est sa fin comme auare, dont il est incité à les acquerir.

De la derniere fin & de la moyenne.

CHAPITRE XCVIII.

Ἔτι, ὡς τὸ τέλος· τοῦτο δ᾽ ἐστὶ τὸ οὗ ἕνεκα. &c. Καὶ ὅσα δὴ κινήσαντος ἄλλου, μεταξὺ γίνεται, τοῦ τέλους· οἷον, τῆς ὑγιείας ἡ ἰσχνασία, ἢ ἡ κάθαρσις, ἢ τὰ φάρμακα, ἢ τὰ ὄργανα· πάντα γὰρ ταῦτα τοῦ τέλους ἕνεκά ἐστι.

Arist. l. 2. physi. c. 3. t. 29. Praeterea vt finis, hoc autem est id cuius gratia. &c. Quaecumque igitur alio mouente interiecta, finis gratia fiunt : vt sanitatis gratia sit extenuatio, vel purgatio, vel pharmaca, vel instrumenta : hac enim omnia finis gratia sunt.

LA fin pour l'amour de laquelle est ditte derniere fin, parce que les choses operent pour l'amour d'elle sans estre incitee à tendre à vne autre fin plus outre: comme pour exemple, la derniere fin de l'ambicieux laquelle l'incite & qu'il desire c'est de commander à vn empire: la derniere fin de l'auare c'est de posseder des richesses: celle du Medecin entant que Medecin de donner la santé au malade, & ainsi des autres: & la fin par laquelle est denommee fin non derniere, & moyenne, parce qu'on ne s'arreste pas à elle, & que les choses n'y tendent que pour paruenir à vne autre.

Διὸ καὶ ὁ ποιητὴς γελοίως προήχθη εἰπεῖν, ἔχει τελευτήν, ἧσπερ οὕνεκ᾽ ἐγένετο. Βούλεται γὰρ οὐ πᾶν εἶναι τὸ ἔσχατον, τέλος, ἀλλὰ τὸ βέλτιστον.

Arist. l. 2. physi. c. 2. t. 23. Ideóque Poëta ridiculè adductus est, vt diceret, habet finem, cuius causa genitus erat. Non enim omne extremum meretur nomen finis, sed id quod est optimum.

Combien que la cause finale soit le dernier de l'operation, il ne suffit pas pourtant à vne chose pour estre cause finale qu'elle soit le dernier du mouuement: car le mouuement peut estre interrompu deuant que de paruenir à la fin pour laquelle il estoit. C'est pourquoy Aristote reprend le Poëte Euripide qui parlãt de la mort de quelqu'vn dit qu'il auoit la fin pour laquelle il estoit faict: dautant que la mort est bien le terme de la vie, mais non sa cause finale: c'est à dire que la nature ne nous a pas dõné la vie afin que nous mourions: car le dernier de toutes choses n'est pas leur cause finale.

De la propre fin & de l'impropre.

CHAPITRE XCIX.

LA derniere fin est consideree comme particuliere & comme commune: la fin particuliere se considere comme propre & impropre. La propre fin d'vne chose c'est celle pour l'amour de laquelle elle opere selon sa nature: comme pour exemple, les richesses sont la propre fin de l'auare entant qu'il est auare, car selon sa nature d'auare il est incité d'operer pour l'amour d'elles: commander à vn empire conquis par vsurpation c'est la propre fin de l'ambicieux selon sa nature d'ambicieux, & ainsi des semblables. La fin impropre des choses c'est cela qu'elles operent, non selon leur nature: comme pour exemple le liberal operera pour auoir des richesses, encores que les richesses ne soient pas selon sa nature de liberal, mais pour exercer apres les œuures de liberalité, & les donner selon la raison, qui est la fin propre du liberal: l'ambicieux recherchera quelquesfois de se soubmettre à l'obeissance & au seruice d'vn Prince, encores qu'obeir & seruir ne soient pas selon sa nature d'ambicieux, mais c'est pour auoir moyẽ d'vsurper puis apres sa principauté, & d'y commander luy mesme, qui est sa propre fin & selon sa nature d'ambicieux.

La derniere fin particuliere des choses & leur propre fin, est vne & mesme: car chaque chose est incitee naturellement à operer pour l'amour de ce qui luy est propre selon sa nature sans le rapporter à vne autre fin particuliere: comme pour exemple, l'ambitieux opere pour paruenir à commander à vn empire, qui est sa fin propre selon sa nature d'ambicieux, & y estãt paruenu il ne la rapporte point à vne autre fin: l'auare est excité & meu par les richesses à les amasser qui est sa propre fin selon sa nature d'auare; & les ayant amassees il ne les rapporte point à vne autre fin. Donques puisque cela pour l'amour de quoy les choses operent sans les rapporter à vne autre fin plus outre est leur derniere fin, & que les choses operent naturellement pour leur propre fin particuliere, sans la rapporter à vne autre, la derniere fin des choses & leur propre fin est vne & mesme reellement. La fin moyenne ou par laquelle, & la fin impropre des choses, est bien souuent vne & mesme: car la fin moyenne ou par laquelle c'est celle qui sert aux choses pour paruenir à leur derniere fin: semblablement l'impropre c'est celle par laquelle ils operent pour acquerir leur propre fin.

De la fin commune des choses.

CHAPITRE C.

LEs choses ont deux fins communes ausquelles toutes se rapportent, dont la premiere est de composer l'vniuers comme parties: & la seconde c'est Dieu tout bon & tout sage, comme nous le montrerons de l'vne & de l'autre en la Metaphysique particuliere.

De l'appetit des choses.

CHAPITRE CI.

L'APPETIT des choses estant la partie émuë & excitee à operer par la fin, il est à propos d'en dire quelque chose en ce lieu: l'appetit donques est double, l'vn est commun à toutes choses, tant à celles qui ont connoissance qu'à celles qui n'en ont point: & l'autre ne conuient qu'à celles qui connoissent seulement. L'appetit commun aux vnes & aux autres, c'est l'inclination de toute faculté à son bien & à sa fin, par laquelle chacune y tend & opere tousiours, quand elle peut sans aucune precedẽte connoissance de sa part:

tel est

tel est l'appetit de la terre au centre, de l'eau à humecter, de la calamite à attirer le fer, & generalement de toutes les choses à leurs operations, en quoy consiste leur bien & leur fin. L'autre appetit, c'est vne faculté ou puissance par laquelle les choses appetent le bien, ou fuyent le mal qu'elles connoissent: & cet appetit est de deux sortes, l'vn sensitif & l'autre intellectif. Le sensitif est commun à tous les animaux: & l'intellectif que nous appellons volonté, ne conuiennent qu'aux hommes, aux intelligences, & à Dieu. Tous ces appetits sont naturels és choses; parce qu'ils leur conuiennent de leur essence & nature: mais particulierement celuy qui est commun à toutes les choses, tant animees qu'inanimees, est nõmé naturel; & cet appetit n'est point vne qualité distincte reellement des puissances ou facultez des choses par lesquelles elles font les operations qui leur conuiennent; car l'appetit de la terre au centre n'est pas distingué reellement de sa pesanteur, ny celuy qu'a l'eau d'humecter de son humidité, ny celuy de voir en l'animal de sa veuë, ny en l'homme celuy d'entendre ou sçauoir, de son entendement: & ainsi des autres. De sorte que l'appetit naturel consideré de toutes ces façons, n'est en chaque chose qu'vne certaine faculté actiue, par laquelle elles acquierent leur perfection en agissant.

Comment l'appetit est meu à appeter.

CHAPITRE CII.

Μάλιστα δὲ φανερὸν ἐπὶ τῶν ζώων τῶν ἄλλων, ἃ οὔτε τέχνῃ, οὔτε ζητήσαντα, οὔτε βουλευσάμενα, ποιεῖ· διὸ ἀποροῦσί τινες, πότερον νῷ, ἤ τινι ἄλλῳ ἐργάζονται οἵτε ἀράχναι, καὶ οἱ μύρμηκες, καὶ τὰ τοιαῦτα· κατὰ μικρὸν δ' οὕτω προϊόντι, καὶ ἐν τοῖς φυτοῖς φαίνεται τὰ συμφέροντα γινόμενα πρὸς τὸ τέλος· οἷον, τὰ φύλλα ἕνεκα τῆς τοῦ καρποῦ σκέπης· ὥστε εἰ φύσει τε ποιεῖ καὶ ἕνεκά του, ἡ χελιδὼν τὴν νεοττιὰν, καὶ ὁ ἀράχνης τὸ ἀράχνιον· καὶ τὰ φυτὰ τὰ φύλλα, ἕνεκα τῶν καρπῶν· καὶ τὰς ῥίζας οὐκ ἄνω, ἀλλὰ κάτω, ἕνεκα τῆς τροφῆς· φανερὸν ὅτι ἔστιν ἡ αἰτία ἡ τοιαύτη ἐν τοῖς φύσει γινομένοις.

Arist. l. 2. phys. c. 8. t. 80. Maximè autem hoc manifestum est in aliis animalibus, quæ nec arte, nec adhibita inquisitione aut consultatione, faciunt: ideò quidam dubitant vtrum mente an alio quopiam operentur aranei, & formicæ, & eiusmodi animalia. Paulatim verò ita progredienti, etiam in plantis videntur ea fieri, quæ ad finem conferunt: vt folia fructus tegendi gratia: quocirca si natura & alicuius gratia facit hirundo nidum, & araneus araneam, & plantæ folia fructuum gratiâ, & radices non sursum, sed deorsum versus, alimenti gratia: perspicuum est, eiusmodi causam esse in iis quæ natura fiunt & constant.

CHACVN éprouue en soy-mesme que les animaux sont incitez à suiure leur fin par leur appetit qui commande à la puissance motiue de la suiure quand il en est besoin; à cause dequoy il n'y a point de doute pour leur regard comment ils y sont meuz: mais cecy est plus caché & obscur, pour ce qui concerne les choses sans connoissance: car il ne paroist point comment ces qualitez ou puissances actiues qui sont les instruments par lesquels ils font leurs propres operations, & qui leur tiennent lieu d'appetit naturel, (comme nous auons dit) sont allechees & excitees à operer par leurs obiects, tant pour le regard des elements que des choses elementaires qui n'ont point de connoissance pour estre excitees par eux. Or il me semble que cela doit arriuer ou par le seul attouchement virtuel ou naturel de l'obiect & des facultez, lequel obiect se rencontrant dans l'estenduë de leur actiuité, elles produisent necessairement par leur seule vertu & inclination leur operation, qui est leur fin, dautant que leur nature est telle sans y estre incitee d'ailleurs; comme pour exemple, le feu touchant le bois sec d'vn attouchement naturel, il le bruslera, & la chaleur du feu touchant les choses eslongnees par sa vertu les eschauffera dans toute l'espace où elle se peut estendre, ou bien cela arriue parce que la nature vniuerselle meut les choses auec leurs puissances actiues & appetits à faire leurs operations à la rencontre des obiects, sur lesquels elles sont nees pour agir, les conduisant par ce moyen cõme la fleche est adressee au but par l'archer qui la tire, connoissant leur fin & leur obiect pour elles: à cause dequoy Auerroes & S. Thomas vsent de cet axiome qui a cours entre les Philosophes, Que l'œuure de nature est l'œuure d'vne intelligence: & auparauãt eux Hippocrates & Galien, auoient appellé la nature indocte, parce

Auerr. in metap. c. 12 t. 18. S. Thom. cont. Gent. l. 3. c. 24. Hippocr. l. de art. 2. Galen. l. 1. de vs. part. & l. 6. loc. affect.

que de soy elle n'a ny conseil ny deliberatiõ, & docte entant qu'elle est assistee d'vne intelligence en ses œuures. Cela n'est pas sans difficulté, car il y a plusieurs choses où il paroist que les agents naturels sont guidez par vn superieur, cõme en la descente de l'air, & en la montee de l'eau contre leur nature pour fuir le vuide, dequoy il ne se peut rendre raison sinon de la fin requise à la perfectiõ de tout l'vniuers, à laquelle il faut que quelque agent superieur tende & qu'il suffise que l'apprehension & l'amour de la fin se trouue en luy, que par luy les agents inferieurs soient meuz & regis, & qu'au lieu de la connoissance de la fin, ils ayent vne inclination à la fin, laquelle la nature a plantee en eux. Toutesfois cecy qui se peut aisément comprendre pour le regard du mouuement de lieu, dont les choses sont meuës, semble incomprehensible en ce qui est de leurs autres actions, car les produisant effectiuement par leurs facultez, elles ne peuuent estre meuës à cela qu'au genre de la cause finale par l'obiect: à quoy il ne paroist point comment la nature vniuerselle interpose son action. Mais en quelque sorte que ce soit, nous pouuons dire qu'ainsi qu'en l'agent par l'entendement l'apprehension & le desir se rapportent à la fin pour l'amour de laquelle il agit, tout de mesme en l'agent naturel la vertu actiue & la naturelle inclination se referent à la fin naturelle: & neantmoins l'appetit ne peut conuenir vniuoquement, ou de mesme sorte, aux choses qui ont connoissance, & à celles qui n'en ont point; ains plustost par analogie, laquelle se remarque dauantage és vegetaux, & és mixtes inanimez, que non pas és elements & à leurs proprietez: car en ceux-cy, l'appetit n'est quasi qu'equiuoque, à comparaison des choses qui ont connoissance. Voila pour le regard de la fin particuliere des choses comment elles y sont portees par leur appetit. Mais quant à celle qui est commune à toutes, il semble estre bien clair que les inanimees, les vegetables, & les sensitiues y sont adressees par la premiere cause en laquelle leur fin, leur connoissance, & leur amour est preexistant. Et pour le regard des substances intellectiues bien qu'elles ayent receu de grandes faueurs & de hauts degrez de preeminence par dessus les autres en la connoissance de leur fin & de leur souuerain bien en particulier, & des moyens d'y paruenir, si est-ce que pour le regard de la fin commune, il semble qu'elles ne sçauent pas distinctement comment Dieu les y veut rapporter, & se seruir d'elles pour sa gloire, de sorte qu'elles y sont aussi conduites en cela pour sa toute science & diuine prouidence, comme les autres choses.

De quel mouuement la fin meut.

CHAPITRE CIII.

Εστι δὲ τὸ ποιητικὸν αἴτιον, ὡς ὅθεν ἡ ἀρχὴ τῆς κινήσεως· τὸ δ' οὗ ἕνεκα, οὐ ποιητικόν· διὸ ἡ ὑγίεια οὐ ποιητικὸν, εἰ μὴ κατὰ μεταφοράν· καὶ γὰρ τοῦ μὲν ποιοῦντος ὅταν ὑπάρχῃ, γίνεταί τι τὸ πάσχον· τῶν δ' ἕξεων παρουσῶν, οὐκ ἔτι γίνεται, ἀλλ' ἔστιν ἤδη· τὰ δ' εἴδη καὶ τὰ τέλη ἕξεις τινές.

Arist. l. 1. de generat. & corrup. c. 7. t. 55. Nã causa vt vnde principium motus existit, actiua est: cuius autem gratia catera fiunt, actiua non est. Quapropter sanitas ipsa non est actiua nisi per trãslationem. Etenim cùm ea aliquo quidem agente adest, patiens fit quippiam. Sed cùm habitus ipsi adsunt, nihil prætereà fit, sed iam est: formæ autem, atque fines, habitus quidam sunt.

LA cause finale meut les choses à la suiure, non pas proprement ou effectiuement, mais metaphoriquement, & en certaine maniere; car mouuoir proprement, c'est causer quelque chose de reel effectiuement en la chose meuë, soit vne forme substantielle ou accidentelle, soit par action reelle ou par transmutation, ce qui n'appartient qu'à la seule cause efficiente: là où mouuoir metaphoriquement, c'est ne causer rien effectiuement en la chose meuë; mais seulement attirer l'agent, l'allecher, & l'exciter à faire quelque chose effectiuement pour l'amour de ce qui l'excite à operer: & cecy est vne motion impropre qui ne conuient qu'à la seule cause finale, dont le propre office est de mouuoir & inciter l'efficient, afin qu'il agisse & opere, comme nous voyons que la chose aimee & desiree meut & attire l'amant à la suiure & à l'acquerir: de sorte que combien que la fin attire, elle ne meut pas effectiuement pourtant, mais c'est seulement pour l'amour d'elle que le mouuement se faict. C'est pourquoy Aristote dit, que la cause efficiente est actiue, & que la finale n'est pas actiue proprement, & ainsi la santé n'est actiue que par metaphore. & cela se connoist en ce que l'agent estant auec le patient, il se faict quelque

quelque chose, là où quand la fin est obtenuë, il ne se faict rien : au contraire, c'est desia faict, car on attribuë à la fin pour second exercice de faire reposer l'agent en elle quand il l'a obtenuë : & neantmoins la motion de la fin n'est pas nommee Metaphorique pour n'estre pas reelle, car elle l'est : ains dautant qu'elle ne se faict pas par vne influence effe-ctiue, ny par vne motion intentionelle & animale.

De la causalité ou causation des causes.

CHAPITRE CIIII.

LES choses qui ne sont causes qu'en puissance & en vertu ne sont pas proprement causes, mais quand elles le sont en acte elles le sont vrayement. Cela par quoy la chose est constituee actuellement à estre cause, est nommé causalité ou causation, tenant en certaine maniere lieu d'acte second à la cause au respect de sa puissance de causer, laquelle est comme acte premier. Cette causalité n'est rien que l'influence ou concours par lequel chaque cause influe actuellement selon sa mode l'estre en effect, en quoy toutes les causes sont differentes l'vne de l'autre : tellement que comme chaque cause est distinguee d'vne autre, elle a vne causalité differente : mais cette causalité en toutes les causes, excepté l'efficiente, n'est qu'vne certaine mode ou concours qui ne se trouue pas distingué d'elles reellement, ains rationellement seulement, comme cela se montrera en son lieu.

De la causalité de la fin.

CHAPITRE CV.

LA fin peut estre consideree au respect de l'agent, tendant à la fin, ou operant pour l'amour d'elle, & pour le regard des moyens ordonnez pour paruenir à la fin : comme pour exemple, la santé au respect du Medecin & de la medecine : si on considere la fin au respect de l'agent pour l'amour d'elle, sa causalté est d'imprimer en luy son amour, & vne inclination & motion vers elle parquoy il est attiré à operer. La causalité de la fin consideree pour le regard des moyens ordonnez à la fin, consiste à leur donner vne certaine bonté & aimableté de ce qu'elle est ordonnee à la fin, outre ce qu'elle a de sa nature, & d'attirer à raison de cela l'agent à se mouuoir vers elle : comme pour exemple, la santé desiree d'vn malade, donne vne certaine bonté & aimableté à la medecine, entant qu'elle est ordonnee à causer sa santé, de sorte que quand elle ne seroit pas de bon goust, ains au contraire puante & abhorrable, elle est aimee & desiree pour la santé, sans laquelle elle seroit reiectee comme quelque chose de rude & fascheux.

Διαφερέτω δὲ μηδὲν, αὐτὸ εἰπεῖν ἀγαθὸν (τὸ τέλος,) ἢ φαινόμενον ἀγαθόν.

Ἔτι δὲ τὸ οὗ ἕνεκα, τέλος· τοιοῦτον δὲ, ὃ μὴ ἄλλου ἕνεκα, ἀλλὰ τὰ ἄλλα ἐκείνου.

Τὰ δ᾽ ἄλλα, ὡς τὸ τέλος καὶ ἀγαθὸν τῶν ἄλλων· τὸ γὰρ οὗ ἕνεκα βέλτιστον καὶ τέλος τῶν ἄλλων ἐθέλει εἶναι· διαφερέτω δὲ μηδὲν αὐτὸ εἰπεῖν, ἢ ἀγαθὸν, ἢ φαινόμενον ἀγαθόν.

Arist. l. 2. phys. c. 3. t. 31. Nihil intersit, vtrum dicatur ipsum finem esse bonum, an videri bonum.

L. 2. metap. c. 2. t. 8. Id cuius gratia finis est: eiusmodi est autem id, quod non est alterius gratia, sed alia illius causa sunt.

L. 5. c. 2. t. 3. Cætera autem, vt finis bonumque aliorum : id enim cuius gratia optimum, finisque cæterorum esse vult : intersit autem nihil, bonumne illud dicantur, aut quod bonum apparet.

La raison formelle ou cause prochaine de causer finalement, c'est la bonté de l'obiect, ou celle qui est estimee y estre, soit veritablement, soit faussement ; car toutes choses appetent le bien : au moyen dequoy il n'y en a aucune qui puisse proprement exercer la causalité de derniere fin, si elle n'est bonne par soy & desirable : car comme dit Aristote, il est de l'essence de la fin qu'elle soit appettee pour l'amour d'elle & non pour l'amour des autres : c'est à dire qu'elle soit appetable par vne propre bonté qu'elle a en elle, estant certain que le bien qu'on peut dire estre en tous les moyens pour paruenir à la fin, n'a pas interieurement en soy la raison de bien, ny par consequent l'appetibilité entant qu'vtile, sinon à cause de la fin où on tend, parce qu'il luy est soubmis : & partant les moyens n'ont point de vraye causalité de fin. Nous éprouuons cela és person-

nes, & és choses qui n'ont aucune bonté qui nous les faict aimer, si ce n'estoit que nous les recherchons pour l'amour d'autres. Les moyens de paruenir à la fin peuuent bien auoir d'autres bontez & appetibilitez internes, en vertu dequoy il sont aimez hors de la raison pour laquelle ils se referent à la fin, & n'y a point de doute que selon vne telle bonté, ils ne puissent exercer la causalité finale, mais ce ne sera pas alors entant qu'vtiles.

La causalité ou causation de la fin au respect de l'agent, n'est autre chose reellement que l'acte de son appetit, lequel acte entant qu'il procede de la fin obiectiue qui luy imprimant son amour, excite la faculté à operer, est dit causalité de la fin; & entant qu'il procede effectiuement de l'appetit, c'est son acte; comme pour exemple, l'appetition des bons morceaux selon qu'elle est excitee par les viandes delicieuses qui sont la fin obiectiue du voluptueux, est causation ou causalité de la fin, & cette mesme appetition au regard de l'appetit qui la produit comme estant sa cause efficiente, est acte de l'appetit. De la part de la fin, la causalité est vne motion metaphorique, & de celle de l'appetit vne motion reelle & propre: parce qu'vne telle action procede de la puissance, comme d'vn principe naturel: de sorte qu'vne distinction rationelle suffit pour faire qu'vne mesme chose soit causalité de la fin & acte de l'appetit. La causalité de la fin est principalement pour le regard des hommes entre les choses inferieures, & en certaine maniere seulement en ce qui concerne les bruts: mais fort imparfaitte, parce qu'ils ne connoissent pas la raison de leur fin ny des moyens, à cause qu'ils ne les peuuent conferer ensemble faute de raison. En somme la causation de la cause finale c'est mouuoir l'efficient à agir: & ce mouuoir l'efficient à agir, n'est autre chose que la fin estre aimee de luy, & pour cette amour vne autre chose estre aimee & faitte.

De l'estre requis à la fin pour mouuoir.

CHAPITRE CVI.

PARCE que la santé qu'vn malade recherche, laquelle n'est point encores, le meut; & le Medecin aussi à le penser pour l'introduire en luy, & qu'vn edifice qui n'est point aussi, meut le bastisseur à le construire, & ainsi des autres semblables; il semble que l'estre actuel de la chose ne soit pas requis à la fin pour mouuoir. Et toutesfois dautant que c'est le desir actuel qu'a le Medecin de guarir le malade qui luy en faict entreprendre la cure, & que ce desir luy naist du bien qu'il veut au malade ou à luy mesme; & que tout de mesme le bastisseur est meu à bastir la maison du desir qu'il en a pour le bien qui luy en reuiendra, on pourroit penser que c'est le desir qui est la cause de l'entreprise de l'vn & de l'autre, lequel desir de paruenir à ce qu'ils entreprennent est actuellement. Mais si nous venons à remonter iusqu'à la cause de ce desir, nous trouuerons que c'est la seule connoissance du bien à venir, ou le bien mesme à venir, encores qu'il n'ait l'estre qu'en puissance, ou tous les deux ensemble. Or si la connoissance estoit ce qui meut l'appetit en cela à desirer, elle le termineroit: car la fin où se termine l'appetit & celle qui le meut n'est qu'vne mesme chose: mais ce n'est point la connoissance de la santé qui meut le Medecin de penser le malade, ains la santé mesme qu'il veut introduire en luy: & tout de mesme ce n'est point la connoissance de la maison qui faict desirer le bastisseur de la construire, ains la maison mesme qu'il desire estre construitte: car le Medecin ayant la connoissance de la santé, & le bastisseur de la maison, ils ne se mouueroient pas pour la rechercher. Donques il reste que c'est l'estre potentiel de la santé & de la maison qui meut chacun d'eux comme fin. Et dautant qu'elle ne mouueroit pas si on ne connoissoit que cette chose sera actuellement, estant certain que le Medecin ne penseroit pas le malade s'il ne connoissoit le pouuoir guarir, ou pour le moins qu'il n'est pas impossible; ny le bastisseur n'entreprendroit pas de construire vne maison s'il n'estimoit la pouuoir faire, il s'ensuit que la connoissance de la fin est vne condition necessairemét requise pour en estre meu. C'est pourquoy les Philosophes disent que l'œuure de nature est l'œuure d'vne intelligence; dautant qu'il semble que l'apprehension d'vne certaine fin y soit comme condition: & partant la fin selon l'estre qu'elle a actuellement, ou qu'elle peut auoir, auec cette condition d'estre actuellement connuë, meut l'appetit.

Que

Que le bien & la fin sont vne mesme chose.

CHAPITRE CVII.

Τὰ δὲ, (ἐστὶν αἴτια) ὡς τὸ τέλος καὶ τὸ ἀγαθὸν τῶν ἄλλων· τὸ γὰρ οὗ ἕνεκα, βέλτιστον, καὶ τέλος τῶν ἄλλων ἐθέλει εἶναι.

Εἴ γὰρ ἅπαν, ὃ ἂν ᾖ ἀγαθὸν καθ' αὑτὸ, καὶ διὰ τὴν αὑτοῦ φύσιν, τέλος ἐστὶν, καὶ οὕτως αἴτιον, ὅτι ἐκείνου ἕνεκα καὶ γίγνεται, καὶ ἔστι τἄλλα.

Τί οὖν ἑκάστης τἀγαθόν; ἢ οὗ χάριν τὰ λοιπὰ πράττεται;

Ορθῶς δὲ καὶ ὅτι πράξεις τινὲς λέγονται καὶ ἐνέργειαι, τὸ τέλος· οὕτω γὰρ τῶν περὶ ψυχὴν ἀγαθῶν γίνεται, καὶ οὐ τῶν ἐκτός.

Ετι τὸ οὗ ἕνεκα, καὶ τὸ τέλος, βέλτιστον.

Εστω δὴ ἀγαθὸν ὃ ἂν αὐτὸ ἑαυτοῦ ἕνεκα ᾖ αἱρετόν· καὶ οὗ ἕνεκα ἄλλο αἱρούμεθα· καὶ οὗ ἐφίεται πάντα, ἢ πάντα τὰ αἴσθησιν ἔχοντα, ἢ νοῦν, ἢ εἰ λάβοι νοῦν.

Οὗ δ' ἕνεκα συνέστηκεν, ἢ γέγονε τέλους, τὴν τοῦ καλοῦ χώραν εἴληφεν.

Arist. l. 2. phys. c. 3. t. 31. Aliæ verò sunt causæ, vt finis bonumque aliorum: id enim cuius gratia debet esse optimum, & cæterorum finis.

L. 3. metap. c. 2. t. 2. Siquidem omne, quod per se, ac suaptè natura bonum est, finis est, & eo pacto causa, vt illius gratia, & fiant, & sint cætera.

L. 1. Eth. c. 5. Quodnam igitur cuique actioni, artique bonum est? Nonne id cuius causa aguntur cætera?

C. 8. Actiones & functiones muneris nonnullæ, ipsius finis rationem vicemque obtinent. Sic enim efficitur, vt beatitudo in animi bonis, non in externis numeretur.

L. 1. Polit. c. 2. Id cuius gratia res fit, & cuiusque rei finis, optimum quiddam est.

L. 1. Rhetor. c. 6. Iam sit bonum, quod ipsum sui causa eligendum est. Et cuius causa aliud eligimus. Et quod appetunt omnia, aut omnia sensum habentia, aut mentem, aut si assumerent mentem.

L. de part. animal. c. 5. Finis autem cuius gratia quicquam vel constat, vel conditum est, boni honestique obtinet rationem.

DE ce que nous auons dit au traitté des transcendents, de la nature du bien ou bon des choses, & de sa diuision, il est aisé à comprendre que la fin & le bien est reellement vne mesme chose, & que la distinction entre l'vn & l'autre est rationelle seulement: car premierement la fin interne & le bien transcendent & interne d'vne chose, c'est son estre qui est vn & mesme de nombre, differant seulement en ce qu'estant consideré comme donnant la perfection à la chose, il est dit son bien, & estant pris selon qu'elle est incitee & tend à le conseruer operant pour l'amour de luy, il est appellé sa fin. Secondement la fin accidentelle & le bien accidentel ne different qu'en ce qu'vne mesme chose estant consideree selon qu'elle en incite vn autre à se mouuoir pour l'amour d'elle & pour l'acquerir, elle porte le nom de fin; & entant qu'il en est ou sera parfaict & accomply lors qu'il l'aura acquise, elle porte le nom de bien: comme il se peut remarquer en toutes les especes de la fin accidentelle. On peut encores reconnoistre que la fin accidentelle des choses, & le bien sont vne & mesme chose reellement par toutes les proprietez de l'vn & de l'autre qui sont mesmes: car de tout ce qui a ses proprietez mesmes, & qui cause de semblables effects en tout, nous pouuons conclure que les natures sont mesmes. (attendu que nous ne connoissons la diuersité ou mesmeté des choses que par leurs proprietez & effects) Or il conste que la fin a les proprietez d'exciter la chose dont elle est fin à se mouuoir vers elle, & l'ayant atteinte de s'y reposer, pour le moins quand c'est la derniere fin: car nous voyons comme la volupté que le voluptueux se propose pour fin, l'excite à sa recherche & à reietter de toute sa force ce qui l'empesche d'y atteindre: & puis estant paruenu à la iouïssance de ce qui l'excitoit: à sçauoir ou des delicieux ou friands morceaux, ou de quelque belle femme aimee, il cesse de se mouuoir deuers la volupté dont il iouït, laquelle l'excitoit auparauant. Ce plaisir se remarque non seulement és autres animaux, mais mesmes iusqu'és choses inanimees, qui par leurs mouuemẽts & operations naturelles tendent à leur fin, où elles semblent en certaine façon se ranger auec plaisir, & se reconnoist au repos de quelques vnes y estant paruenuës, car elles s'y arrestent si fermement qu'elles n'en partent iamais que par violence: comme du lieu qui leur plaist & agree le plus. Semblablement les mesmes proprietez sont au bien; car la mesme volupté que le voluptueux desire comme vn bien pour accomplir le defaut & le manquement qui est en luy, l'excite à se mouuoir vers elle, à renuerser tous les empeschemẽts, & passer par dessus toutes les difficultez qu'il peut surmonter, iusqu'à ce qu'il ait acquis la volupté, & qu'il soit paruenu à la iouïssance de ce qu'il desiroit, dautant qu'alors il se trouue en repos; c'est à dire, qu'il cesse de se mouuoir vers ce bien: n'en

ayant plus le defaut ny le manquement comme auparauant: car il est de la nature du bien de terminer l'appetit: attendu que le bien est ce que toutes choses appetent: ainsi que chacun le peut esprouuer en soy mesme par le plaisir qu'il ressent en s'auançant vers le bien qu'il a choisy & s'est proposé pour dernier but, & par l'extréme contentement & aise dont il iouït y estant paruenu, & en le possedant comme fin.

Qu'il n'y a point de progrés en infiny és causes finales.

CHAPITRE CVIII.

Οὐδὲ τὸ οὗ ἕνεκα εἰς ἄπειρον οἷόν τε ἰέναι, βάδισιν μὲν ὑγιείας ἕνεκα, ταύτην δ' εὐδαιμονίας, τὴν δ' εὐδαιμονίαν ἄλλου· καὶ οὕτως ἀεὶ ἄλλο ἄλλου ἕνεκεν εἶναι.

Τὸ οὗ ἕνεκα, τέλος· τὸ τοιοῦτον δὲ, ὃ μὴ ἄλλου ἕνεκα, ἀλλὰ τὰ ἄλλα ἐκείνου· ὥστε εἰ μὲν ἔσται τοιοῦτον τὸ ἔσχατον, οὐκ ἔσται ἄπειρον· εἰ δὲ μηδὲν τοιοῦτον, οὐκ ἔσται τὸ οὗ ἕνεκα. ἀλλ' οἱ τὸ ἄπειρον ποιοῦντες, λανθάνουσιν ἐξαιροῦντες τὴν τοῦ ἀγαθοῦ φύσιν· καίτοι οὐθεὶς ἂν ἐγχειρήσειε οὐθὲν πράττειν μὴ μέλλων ἐπὶ τὸ πέρας ἥκειν· οὐδ' ἂν εἴη νοῦς ἐν τοῖς τοιούτοις· ἕνεκα γάρ τινος ἀεὶ πράττει ὅ γε νοῦν ἔχων· τοῦτο γάρ ἐστι πέρας· τὸ γὰρ τέλος πέρας ἐστίν.

Arist. l. 2. metap. c. 2. t. 5. Neque id cuius gratia in infinitum ire potest: vt deambulatio quidem bonæ valetudinis causa sit, hæc autem fœlicitatis, fœlicitas vero alterius rei, atque hac ratione semper alterum alterius sit gratia. &c.

Id cuius gratia, finis est: eiusmodi est aut id, quod non est alterius gratia, sed alia illius causa sunt. Quare si id erit vltimum, non erit infinitio: sin autem nihil tale fuerit, non erit id, cuius gratia. Sed qui infinitionem inducunt, non animaduertunt se boni naturam de medio tollere. Atqui nemo agere quicquam aggrederetur, non peruenturus ad extremum. Neque vero in his mẽti locus relinquitur: semper enim alicuius rei gratia agit, qui mentem habet: hoc enim extremum est, quandoquidem finis extremum.

IL n'y a point de progrés en infiny és causes finales: car puisque toutes les autres choses sont ordonnees à cela pour l'amour de quoy quelque chose se faict, & luy comme fin n'est point ordonné aux autres, il a la raison de dernier, & par consequent le progrés n'est pas en infiny és causes finales: car estre dernier c'est vn terme, & tout terme repugne à l'infiny. Que s'il n'y auoit point de derniere chose à laquelle toutes les actions fussent ordonnees, il s'en ensuiuroit plusieurs inconueniens: à sçauoir, premierement puis que tout moyen est appeté pour vn autre, si on ne paruenoit iamais à quelque chose aimable par soy, la nature du bien seroit destruitte: parce que le bien vtile à vn autre n'est bien qu'en quelque sorte, & n'est appetable qu'à raison d'vn autre à quoy il est vtile. Or ostant le bien qui est bien simplement, il est necessaire que celuy qui n'est bien que selon quelque sorte, soit osté: attendu qu'il n'est bien vtile que par l'habitude qu'il a au bien simplement. Mais le bien simplement & la derniere fin qui est appetee par soy, c'est vne mesme chose: & partant si la fin, qui est appetee pour l'amour d'elle mesme estoit ostee, tout bien seroit osté, & sa nature destruitte: en quoy il y auroit de l'absurdité. Secondement on osteroit l'operation des agents: car en premier lieu celuy qui opere par l'entendemẽt se propose vne fin derniere, pour laquelle il consulte & faict election, à laquelle il ordonne ses moyens sur l'esperance de l'atteindre ou d'y paruenir, sans laquelle il n'opereroit pas, autrement son action seroit vaine. Et en second lieu il n'y auroit point d'agent naturel, car il n'agit iamais qu'estant conduict & adressé par vn agent intellectuel à vne fin, & il est repugnãt que quelque chose soit la fin de nature, & que la nature n'y puisse paruenir: comme il arriueroit si le progrés alloit en infiny, où il y a des agents naturels: & partant il n'y a point de progrés en infiny és causes finales.

Qu'és causes finales ordonnees l'vne à l'autre, la superieure est plus excellente que l'inferieure.

CHAPITRE CIX.

Ἐν ἁπάσαις δὲ τὰ τῶν ἀρχιτεκτονικῶν τέλη, πάντων ἐστὶν αἱρετώτερα τῶν ὑφ' αὐτά· τούτων γὰρ χάριν κἀκεῖνα διώκεται.

Arist. l. 1. Eth. c. 1. In iis omnibus fines earum, quæ principem locum obtinent, earum quæ eis subiectæ sunt, finibus sunt optabiliores. Nam horum causa illi quoque expetuntur.

EN toutes les fins des choses, celle à laquelle vne autre est ordonnee, est meilleure que la fin qui s'y rapporte : au moyen de quoy la suiuante se trouue tousiours meilleure que la precedente qui y est ordonnee, & ainsi de degré en degré iusqu'à la derniere fin : laquelle ne se rapportant à aucune autre plus outre, elle est la tres bonne fin & tres excellente : c'est pourquoy l'appetit de la chose qui s'y mouuoit se repose & arreste quand elle y est arriuee. Ainsi les elements & corps simples sont moins nobles que les corps mixtes, ausquels ils sont ordonnez pour les composer de leurs diuers meslanges, tels que sont les pierres, les metaux, & semblables : les corps mixtes inanimez moins excellents que les animez : les vegetaux moins nobles que les sensitifs : & les sensitifs moins excellents que les raisonnables. On remarque encores des degrez de noblesse & de preeminence entre les proprietez des choses animees : car celles des sensitiues sont plus excellentes que les vegetatiues qui leur seruent, & l'entendement plus noble que les sens qui luy sont ordõnez pour faire ses operations, comme il sera montré en son lieu.

Cet ordre de bonté & meliorité des fins ne se connoist pas seulement és choses naturelles & supernaturelles, mais aussi és artificielles : comme pour exemple, les materiaux sons moins bons que n'est la construction de la maison, & la construction de la maison moins bonne que la maison : & en somme la maison moins excellente que la defence du froid & de la pluie à quoy elle est ordonnee, & pour l'amour de laquelle elle a esté construitte : tout de mesme la paix à laquelle se refere la victoire vaut mieux que la victoire, la victoire à quoy l'art militaire est ordonné est meilleur que l'art militaire : & l'art militaire plus noble que celuy de manier des cheuaux qui luy sert : & ainsi de tous les autres inferieurs. Car encores que toutes ces fins soient bonnes puisque le bon ou bien & la fin des choses est vn & mesme, celle à laquelle les autres sont addressees tient lieu de meilleure, aussi ne sont elles recherchees que pour l'amour de celle où on veut paruenir par leur moyen : car on ne se soucieroit pas des materiaux de la construction, ny de la maison mesme, si ce n'estoit pour se deffendre du froid, du chaud, & autres qualitez nuisibles de l'air : ny semblablement de dresser les cheuaux pour la guerre de l'art militaire, ny de la victoire mesme, si ce n'estoit pour la conqueste: donques de toutes les fins des choses, celles qui tiennent lieu de dernieres ausquelles les autres se rapportent, sont les meilleures & les plus excellentes.

De la cause efficiente.

CHAPITRE CX.

Οὐδὲ ποιεῖ τὸ μὲν ξύλον κλίνην, ὁ δὲ χαλκὸς ἀνδριάντα, ἀλλ' ἕτερόν τι τῆς μεταβολῆς αἴτιον. τὸ δὲ τοῦτο ζητεῖν ἐστὶ τὸ τὴν ἑτέραν ἀρχὴν ζητεῖν, ὡς ἂν ἡμεῖς φαίημεν, ὅθεν ἡ ἀρχὴ τῆς κινήσεως.

Ἔτι ὅθεν ἡ ἀρχὴ τῆς μεταβολῆς ἡ πρώτη, ἢ τῆς ἠρεμήσεως· οἷον, ὁ βουλεύσας αἴτιος, καὶ ὁ πατὴρ τοῦ τέκνου, καὶ ὅλως τὸ ποιοῦν τοῦ ποιουμένου, καὶ τὸ μεταβλητικὸν τοῦ μεταβάλλοντος.

Arist. l. 1. metap. c. 3. t. 5. Nec lignum quidem lectum, æs verò statuam efficit, sed aliquid aliud mutationis causa est. Hoc autem quærere, aliud principium quærere est, quod nos dicamus licet, vnde est principium motus.

L. 5. c. 2. t. 2. Præterea id vnde primum mutationis, aut quietis principium existit : quo pacto est causa is, qui consilium dedit, & pater fily, & vno nomine id, quod efficit, eius quod efficitur, & quod mutandi vim habet, eius, quod mutatur.

LA cause efficiente c'est cela dont le mouuement ou la mutation procede & decoulle: car le mouuant & l'efficient c'est vne mesme chose : comme pour exemple, celuy qui pousse vne pierre & la faict changer de lieu est cause efficiente de son mouuement, & tout de mesme le feu est le principe de l'eschauffement de l'eau lequel est mouuement, & l'engendrant de la generation. On connoist que la cause efficiente est par les changemẽts qui arriuent és subiects: car ne se changeant pas eux mesmes, (comme pour exemple, le bois ne se faict pas table, ny la bronze statuë) il faut qu'il y ait vne cause principe de mouuement & de mutation qui est l'efficiente. Et puis l'experience nous mõtre tous les iours qu'il y a des choses qui en font d'autres, & dont les mouuemens & mutations par lesquels elles sont faittes, procedent : de sorte qu'il ne faut point d'autre preuue pour montrer que la cause efficiente est.

De la cause formelle.

CHAPITRE CXI.

Τοῦτο δὲ (τὸ εἶδος) ἐστὶν ὁ λόγος τοῦ τί ἦν εἶναι, καὶ τὰ τούτων γένη.

Arist. l. 5. metap. c. 2. t. 2. Hæc autem (forma) est ratio quidditatis, & horum genera.

Les Philosophes considerent de deux sortes de formes; l'vne assistante, & l'autre informante. La forme assistante c'est vne certaine substance laquelle est exterieure à cela dont elle est ditte forme, en sorte qu'elle n'est ny partie de son essence, ny accident qui luy adhere, mais seulement luy est vnie, selon quelque operation : laquelle operation cette chose ne pourroit exercer sans vne telle forme : comme pour exemple, l'intelligence est ditte forme assistãte du Ciel qu'elle meut & sans laquelle il ne seroit point meu, non plus que le nauire ne pourroit tenir sa route sans le Pilote qui luy assiste pour le conduire. Or vne telle forme n'est forme qu'improprement & de nom seulement, appartenant plustost à la cause efficiente qu'à la forme : c'est pourquoy nous la laisserons là pour venir à la vraye cause formelle qui est l'informante. La cause formelle ou la forme qui est, la mesme chose, c'est vn acte qui compose quelque chose auec la matiere où elle se trouue & la determine à vn certain estre : comme pour exemple, l'ame est forme qui estant ioincte à la matiere, l'animal est composé d'elles deux, & la matiere determinee par elle à estre animal : ainsi par la chaleur qui est forme, l'eau où elle se trouue est faitte chaude, & tout de mesme par la figure d'vn homme qui est forme aussi, le cuiure est determiné à estre statuë d'homme, & ainsi des semblables : or qu'vne telle forme soit, cela est manifeste : car nous voyons qu'vne mesme matiere sera faitte diuerses choses selon les diuerses formes qui s'y trouueront : comme pour exemple, vne mesme masse de cuiure se trouuera statuë d'homme, de lion, de cheual, & semblables, selon la figure qu'on luy donnera : elle sera tantost froide & tantost chaude selon qu'elle receura ces qualitez : semblablement la matiere du vin deuiẽt vinaigre, & celle du cheual qui est animee deuiendra inanimee quand l'ame n'y sera plus, & ainsi des autres sẽblables. Or ces diuers estres ne se peuuẽt trouuer en vne mesme matiere que par quelque autre chose que cette matiere qui la diuersifie, & par consequent c'est par la forme, n'y ayant rien és choses cõposees qui ne soit matiere ou forme. Et puis que la forme donne ces diuers estres à la matiere, c'est signe que la forme est : car ce qui n'est point ne peut donner l'estre.

De la cause materielle.

CHAPITRE CXII.

Αἴτιον δὲ λέγεται, ἕνα μὲν τρόπον, ἐξ οὗ γίνεταί τι ἐνυπάρχοντος· οἷον, ὁ χαλκὸς τοῦ ἀνδριάντος, καὶ ὁ ἄργυρος τῆς φιάλης, καὶ τὰ τούτων γένη.

Arist. l. 5. metap. c. 2. t. 2. Causa autem vno modo dicitur, id ex quo insito aliquid fit, vt æs statuæ, & argentum phialæ, horumque genera.

La cause materielle c'est la matiere dequoy chaque corps est faict, en sorte qu'elle demeure en luy, ainsi le marbre est la cause materielle d'vne statuë qui en est faitte: le corps du cheual est la cause materielle du cheual : & ainsi des autres choses materielles. Cela est si clair qu'il y a de telles causes materielles qui sont parties auec la forme composant toutes sortes de corps, que ce seroit superfluité d'aller chercher d'autres preuues qu'vne telle cause est.

Idem. l. 2. phys. c. 3. t. 28.

Ἔστι δὲ τῆς ὕλης ἡ μὲν νοητή, ἡ δὲ αἰσθητή· καὶ ἀεὶ τοῦ λόγου τὸ μὲν ὕλη, τὸ δὲ ἐνέργειά ἐστιν, οἷον ὁ κύκλος σχῆμα ἐπίπεδον.

Arist. l. 8. metap. c. 6. t. 15. Est autem materia alia intelligibilis, alia sensibilis: & semper in ratione alterum materia est, alterum actus, vt cùm circulus dicitur figura plana.

En toute chose où on considere le parfaict & l'imparfaict, ou ce qui determine ce qui est determiné, ou l'actif & le passif & semblables, vne partie tient lieu de matiere, & est nommé le materiel, & l'autre lieu de forme qu'on nomme le formel, mesme és choses où il n'y a aucune matiere, & qui ne sont distinguees que de consideration & non reellemẽt. La raison de cela est premierement que la vraye composition reelle & par soy estant de la matiere & de la forme, toute autre composition si rapporte par vne certaine analogie : & secondement par ce que la premiere connoissance que les hommes ont euë par la lumiere naturelle a esté des choses materielles les plus sensibles, au moyen de quoy quand on est venu par apres à connoistre les immaterielles ou moins sensibles, nous leur auons imposé par analogie les noms des choses corporelles : comme pour exemple, en la voix qui n'est pas composee de matiere & de forme, ains vn accident seulement, le son est le materiel,

riel, & la signification d'iceluy est le formel : le materiel d'vn triangle c'est la quantité, & son formel c'est la figure à trois angles: l'ame raisonnable est immaterielle, & neantmoins elle est le materiel au respect de la science qui est en elle comme vne certaine forme accidentelle.

Ie ne diray rien dauantage en ce lieu de la cause materielle, parce que i'ay reserué à en traitter amplement en la Physique, comme aussi de la cause formelle, dautant qu'elle ne se trouue naturellement qu'en l'a matiere. Ie n'ay pas parlé amplement aussi de l'efficiente cōme il eust esté permis en ce lieu, à cause qu'elle est cōmune à toutes les choses creées: mais pour cause de facilité i'en ay remis le discours à la Physique, dautant que la plus part des effects de l'efficiēte regardent les choses naturelles qui se font & defont tous les iours: mais iay traicté amplement de la cause finale, qui est commune à toutes choses excepté à Dieu, qui n'en a point d'autre que luy mesme : comme il sera montré ailleurs.

De la cause exemplaire.

CHAPITRE CXIII.

Ἄλλον δὲ (τρόπον) τὸ εἶδος καὶ τὸ παράδειγμα, τοῦτο δ' ἐστὶν ὁ λόγος τοῦ τί ἦν εἶναι, καὶ τὰ τούτου γένη.

Arist. l. 2. physi. c. 3. t. [illegible]. Alio autem modo forma & exemplar, hac autem est ratio quidditatis & huius genera.

Ἀπὸ τέχνης δὲ γίγνεται, ὧν τὸ εἶδος ἐν τῇ ψυχῇ· εἶδος δὲ λέγω, τὸ τί ἦν εἶναι ἑκάστου, καὶ τὴν πρώτην οὐσίαν. &c.

L. 7. metap. c. 7. t. 29. Ab arte autem fiunt, quorũ forma in anima est : formam verò dico quidditatem cuiusque, substantiamque primam. &c.

Ὥστε συμβαίνει τρόπον τινὰ ὑγιείαν ἐξ ὑγιείας, καὶ τὴν οἰκίαν ἐξ οἰκίας, τῆς ἄνευ ὕλης τὴν ἔχουσαν ὕλην· ἡ γὰρ ἰατρική ἐστι καὶ οἰκοδομική, τὸ εἶδος τῆς ὑγιείας καὶ τῆς οἰκίας.

Iam fit, vt sanitas ex sanitate quodammodo fiat, & ex domo domus, ea nimirum quæ habet materiam, ex ea quæ sine materia est : artes enim medendi & ædificandi, sanitatis ac domus formæ sunt.

Ἡ οἰκία ἐξ οἰκίας, ἢ ἀπὸ νοῦ· ἡ γὰρ τέχνη, τὸ εἶδος.

C. 9. Veluti domus ex domo, aut à mente: ars enim est ipsa forma.

A Ces quatre genres des causes dont nous venons de parler, les Platoniciens en adioustent vne cinquiesme, qu'ils appellent exemplaire ou idee; car dautant que Dieu qui est l'ouurier vniuersel de toutes choses, ne faict rien que sagement & parfaittement, en entendant ce qu'il faict & pour quoy il le faict ; il faut qu'il y ait des idees, des notions & formes intelligibles des choses qu'il faict en son entendement diuin. Cette forme exemplaire se trouue aussi en l'entendement des hommes: car ainsi que l'agent naturel a en soy la forme naturelle par laquelle il produict son effect & le rend semblable : de mesme l'agent qui agit par l'entendement, a en soy la forme intelligible de ce qu'il veut faire, s'efforçant d'y faire ressēbler ce qu'il faict entāt qu'il peut: ainsi le Medecin essaye d'introduire la santé au malade selon l'idee qu'il en a, & l'Architecte de cōstruire la maison materielle semblable à celle qui est en sa pensee. Mais cette cause n'est point d'vn autre genre que les quatre que nous auōs posees, car elle se reduit selon l'opinion de la plus part des Philosophes à la cause formelle separee & exterieure : parce qu'ainsi que par la forme qui est vne partie du composé & sa cause interieure, la chose est determinee & a sa perfection specifique; de mesme l'effect de l'artisan est en sa mode determiné selon sa perfection particuliere par l'exemplaire qu'il a residente en son esprit, auquel il a égard en faisant la chose artificielle en luy introduisant d'vne semblable forme. Quelques autres la reduisent au genre de la cause efficiente ; dautant que c'est selon elle qu'ils operent. Les vns & les autres veulent tirer Aristote de leur costé ; à sçauoir les premiers ; dautant qu'en denombrant les causes, il a nommé l'exemplaire auec la formelle : & les autres par ce qu'il compte l'art entre les causes efficientes : en vn autre endroit où il dit que la santé est faitte dehors par la santé qui est en l'entendement, c'est à dire de la cause exemplaire: car le Medecin pour faire que le malade acquiere la santé, il opere selon l'idee ou exemplaire de la santé qu'il a en son entendement. Ces deux opinions ne sont pas sans raison, à mon aduis, car il semble que la cause exemplaire participe en certaine maniere de l'vne & de l'autre cause, & que comme les agents naturels agissent par leur forme qui est le principe effectif de leur action & de la ressemblance de la forme naturelle qu'ils produisent, que tout de

Idem l. 5. metap. c. 2.

mesme l'exemplaire en l'entendement de l'artisan a le mesme office selon sa mode: car elle est forme en l'entendement & comme efficiente dehors. A quoy se rapporte ce que dit Themistius qu'en Aristote l'efficient & la fin son causes,& la matiere & la forme concauses, & que Platon adiouste aux causes l'exemplaire, & aux concauses l'instrumentaire.

De l'estant par soy, & de l'estant par vn autre.

CHAPITRE CXIV.

ON diuise encores l'estant selon qu'il est estant en l'estant qui a l'estre de soy & en l'estant qui a l'estre d'vn autre, laquelle diuision ne semble differer que de nom seulement de l'estant principe ou cause simplement, & de l'estant qui en procede: car l'estre de soy, n'adiouste à l'estant qu'vne negation d'origine d'vn autre : dautant que l'estant ne peut estre de soy par vne origine positiue: au moyen de quoy estre de soy signifie n'auoir point procedé d'vn autre. C'est en cette sorte que se doit exposer ce qu'on dit, que Dieu est cause à luy mesme de son estre & de son essence, & partant Dieu seul est estant de soy, & toutes les autres choses sont estants par vn autre.

De l'estant par essence, & de l'estant par participation.

CHAPITRE CXV.

L'ESTANT par essence c'est celuy qui par soy & de sa propre nature a essentiellemẽt l'estre sans l'auoir receu, ou le participer d'vn autre. Et l'estant par participation & communication d'vn autre, c'est celuy dont l'estre dépend mediatement ou immediatement d'vn autre lequel il participe : de sorte qu'il n'y a que Dieu seul qui soit estant par essence,& toutes les autres choses de l'vniuers sont estants qui ont l'estre par participatiõ. Cette diuision de l'estant differe peu de la precedente.

Des estants opposites & non opposites.

CHAPITRE CXVI.

Λέγεται δὲ ἕτερον ἑτέρῳ ἀντικεῖσθαι τετραχῶς· ἢ ὡς τὰ πρός τι, ἢ ὡς τὰ ἐναντία, ἢ ὡς στέρησις καὶ ἕξις.

Ὅσα οὖν ἀντίκειται ὡς τὰ πρός τι, αὐτὰ ἅπερ ἐστὶ, τῶν ἀντικειμένων, ἢ ὅπως δή ποτε πρὸς ἄλληλα λέγεται.

Στέρησις δὲ καὶ ἕξις λέγεται μὲν περὶ ταὐτόν τι· οἷον, ἡ ὄψις, καὶ ἡ τυφλότης περὶ ὀφθαλμόν· καθόλου δὲ εἰπεῖν, ἐν ᾧ ἂν πέφυκεν ἡ ἕξις γίνεσθαι, περὶ τοῦτο λέγεται ἑκάτερον αὐτῶν· ἐστερῆσθαι δὲ τότε λέγομεν ἕκαστον τῶν τῆς ἕξεως δεκτικῶν, ὅταν ἐν ᾧ πέφυκεν ὑπάρχειν, ἢ ὅτε πέφυκεν ἔχειν, μηδαμῶς ὑπάρχῃ. &c.

Λέγεται δὲ καὶ ταῦτα ἀντικεῖσθαι ἀλλήλοις, ὡς κατάφασις καὶ ἀπόφασις· καὶ γὰρ καὶ ἐπὶ τούτων ὁ τρόπος τῆς ἀντιθέσεως ὁ αὐτός· ὡς γάρ ποτε ἡ κατάφασις πρὸς τὴν ἀπόφασιν ἀντίκειται, οἷον, τὸ, κάθηται, τῷ, οὐ κάθηται.

Τὰ δ' ἐναντία, ἅμα ἀδύνατον, οἷον ὑγιαίνειν καὶ κάμνειν.

Arist. l. Categor. c. 10. Dicitur autem alterum alteri opponi quadrifariam: vel vt ad aliquid, vel vt contraria, vel vt priuatio & habitus.

Quæcumque igitur opponuntur vt ad aliquid, id ipsum quod sunt, oppositorum esse dicuntur, aut quomodocumque inter se referuntur.

Priuatio autem & habitus dicitur circa idem aliquid, vt visus & cæcitas circa oculum: & vt in vniuersum dicam, in quo natura comparatum est vt habitus sit, circa hoc dicitur horũ vtrumque esse. Tunc verò dicimus singula quæ habitum recipere possunt, priuata esse: cùm in quo natura inesse debet, aut quãdo natura haberi debet, nullomodo inest. &c.

Sed & hæc dicuntur sibi inuicem opponi, vt affirmatio & negatio: quoniam in his quoque idem est modus oppositionis: vt enim affirmatio & negatio opponuntur, veluti, sedet, non sedet.

L. 8. metap. c. 10. t. 19. Contraria verò simul esse impossibile est, vt sanum & ægrotum esse.

DEs estants les vns sont opposites & les autres non opposites entre eux. Ceux-là ne sont point opposites qui ne repugnent pas les vns aux autres: comme pour exemple, les choses de mesme espece ne sont point opposees l'vne à l'autre en leurs degrez speci-

cifi-

cifiques, & ainsi Socrates & Platon ne sont point opposez pour le regard de l'animal & du raisonnable qui est en eux, ny pour le regard des quantitez egales semblables qualitez, ou relations qu'ils peuuent auoir. Les estants opposites sont ceux entre lesquels il y a opposition, & l'opposition c'est la repugnance des choses qui ne peuuent s'entre-souffrir ensemble en vn mesme subiect : il y a de quatre sortes de telles oppositions, à sçauoir la contradictoire, la contraire, la priuatiue & la relatiue. L'opposition contradictoire c'est la repugnance de deux choses s'entre-ostant totalement l'vne l'autre : comme pour exemple, assis non assis, homme & non homme, blanc & non blanc : car l'vne est l'estre, & l'autre le non estre, au regard d'vn mesme subiect : vne telle opposition est comme l'affirmation & la negation en l'oraison. L'opposition contraire c'est la repugnance de deux choses d'vn mesme genre extremement eslongnees l'vne de l'autre, qui peuuent estre successiuement en vn mesme subiect, auquel elles ne se souffrent iamais ensemble, s'entre-chassant l'vne l'autre par leur propre action, ou moyennant celle d'vn autre ; excepté quand l'vne est au subiect par nature : comme pour exemple, la blancheur est contraire à la noirceur & s'entre-chassent, & le feu repousse le froid par le moyen de la chaleur : mais la chaleur du feu ne peut estre chassee hors de luy par la froideur, ny la pesanteur de la pierre par la legereté; dautant que la froideur est en l'eau, & la pesanteur en la pierre par nature : il se trouue quelques contraires qui ne sont pas soubs vn mesme genre cõme l'iniustice & la iustice: car cette cy est au gẽre de la vertu, & l'autre au genre du vice, & d'autres qui sont genres eux mesmes, comme le bien & le mal. L'opposition priuatiue est la repugnance de l'habitude & de la priuation, ne pouuant estre ensemble en vn mesme subiect, auquel il est necessaire que l'vne des deux soit : cõme pour exemple, la faculté visiue & l'aueuglement ne peuuẽt estre en l'œil l'vne auec l'autre, ny la surdité en l'ouië. L'opposition relatiue c'est la repugnance qui est entre le relatif & son correlatif, laquelle empesche qu'ils ne peuuent estre ensemble au respect d'vn mesme : comme pour exemple, maistre & seruiteur, Pere & fils, & semblables.

Comment toute opposition a vn terme negatif.

CHAPITRE CXVII.

ENCORES que l'opposition contraire & la relatiue soient entre des termes positifs, sans qu'aucun soit negatif ny priuatif comme la contradictoire & la priuatiue, neantmoins il est commun à toute opposition qu'vn des opposez contiẽne la negation de l'autre opposé, mais c'est differemment, car le relatif par la negation de son correlatif ne luy oste rien : comme pour exemple, le maistre enferme en soy la negation de seruiteur qui est son correlatif : sans rien oster du subiect qui est seruiteur. Le contradictoire enferme en soy la negation de son opposite en sorte qu'il l'oste du tout : comme pour exemple, le non homme enferme en soy la negation d'homme, en telle sorte qu'il oste l'homme, car l'estre non homme oste l'estre homme : l'opposite priuatif enferme en soy la negation de son opposite ostant la forme seulement du subiect qu'il connotte, sans oster le subiect né capable de cette forme : ainsi l'aueugle enferme la negation de voyant, ostant la veuë de l'œil lequel il connotte comme capable d'auoir la veuë, qui est la forme que l'aueugle oste; car aueugle connotte l'œil priué de la veuë. Finalement l'vn des cõtraires nie la forme de son opposite contraire en posant vne autre au mesme subiect incompatible auec celle qui oste, sans cõnotter ny oster le subiect : comme pour exemple, le chaud nie le froid, & pose la chaleur contraire au froid sans connotter ny oster le subiect, car en disant chaud on ne connotte point si c'est de l'eau, de l'air, vne pierre, ou semblables. Et ainsi en la negation qu'enferme vn opposite de son opposite, le relatif n'oste rien de son opposite : le contradictoire oste du tout son opposite, le priuatif oste la forme & connotte le subiect né capable de cette forme, & le contraire oste la forme en posant vn autre, sans connotter ny oster le subiect. Et de rechef en l'opposition contradictoire la negation est opposee en sorte à l'affirmation qu'elle ne pose rien : en la priuatiue la priuation est tellement opposee à l'habitude qu'elle suppose son subiect : (comme pour exemple, l'aueuglement suppose l'œil où se faict la priuation de la veuë) en la contrarieté le subiect est supposé, & vne des formes ou qualitez contraire : car la blancheur est opposee en sorte à la noirceur, qu'elle suppose vn subiect auquel elles se trouuent l'vne apres l'autre. Quant à l'opposition relatiue, il est tout euident que les deux subiects sont supposez, & les deux relations fondees dessus, car le pere presuppose le fils, & le fils le pere, & ainsi des autres semblables.

Difference de l'opposition relatiue d'auec les autres, pour le regard de la negation des opposites.

CHAPITRE CXVIII.

Τῶν γὰρ ἐναντίων εἰ θάτερον φύσει, ἀνάγκη καὶ θάτερον εἶναι φύσει, εἴπερ ἦ ἐναντίον, καὶ εἶναί τινα αὐτοῦ φύσιν.

Πρώτη δ' ἐναντίωσις, ἕξις καὶ στέρησίς ἐστιν· οὐ πᾶσα δὲ στέρησις (πολλαχῶς γὰρ λέγεται ἡ στέρησις) ἀλλ' ἥ τις ἂν τελεία ᾖ. &c. ὅτι μὲν οὖν οὐ ταὐτὸν ἀντίφασις καὶ τὰ ἐναντία, δῆλον.

Πᾶσα γὰρ ἐναντίωσις ἔχει στέρησιν θατέρου τῶν ἐναντίων, ἀλλ' οὐχ ὁμοίως πάντα. &c.

Arist. l. 2. de Cœlo. c. 3. t. 18. Contrariorum enim si alterũ est natura, & alterum esse natura necesse est, si sit contrarium, atque aliquam ipsius esse naturam.

L. 9. metap. c. 4. t. 18. Prima verò contrarietas, habitus & priuatio est, non tamen omnis priuatio: (multiplicatior enim priuatio dicitur) sed quecumque perfecta sit. &c. Patet quòd non idem est contradictio et contraria.

Omnis namque contrarietas habet alterius contrariorum priuationem: verùm non omnia similiter. &c.

L'OPPOSITION relatiue differe en deux choses des autres oppositions pour le regard de ce qu'vn des opposites contient la negation de son opposite. La premiere c'est que tous les opposez priuatiuement, contrairement, ou contradictoirement, sont entre eux de sorte que l'vn oste & destruict l'autre comme nous auons dit: là où les opposez relatiuemẽt sont en telle maniere entre eux que l'vn pose l'autre & l'vn s'ensuit de l'autre: car estants posez ils se posent, & estants ostez ils s'ostent: mais c'est en deux diuers subiects. Quant à ce qu'Aristote dit que si l'vn des contraires est en nature, que l'autre y doit estre, cela ne peut signifier qu'vn des contraires pose l'autre de sa propre nature de contrarieté, tant s'en faut, il le destruict entant qu'en luy est, & ne sçay comment Aristote veut inferer de l'existance d'vn certain contraire, l'existance de l'autre, s'il n'entend seulement que ce soit pour la beauté de l'vniuers qu'vn contraire ne se trouue point sans l'autre, ou pour sa conseruation, ou s'il ne considere le contraire de la position duquel il veut inferer l'autre selon son estre relatif, en ce qu'il ne peut estre sans son correlatif, ne le considerant pas alors selon l'existance de ce qu'est la chose contraire: car vne chose ne peut estre contraire s'il n'y en a vne autre à laquelle elle soit contraire. La seconde difference est que les opposites priuatiuemẽt, contrairemẽt, & contradictoirement, sont de sorte entre eux que l'vn est parfaict, & l'autre imparfaict au regard l'vn de l'autre: car premierement en la contradiction l'vn des extremes se verifie du non-estant qui est imparfaict & rien du tout: & l'autre qui est estant, est parfaict. En l'opposition priuatiue l'habitude est quelque chose de parfaict, & la priuation quelque chose d'imparfaict: le mesme se voit en la contrarieté en laquelle l'vn des contraires est comme priuation de l'autre: comme pour exemple, l'ignorance au respect de la science, & l'amertume au respect de la douceur: à cause dequoy l'vn de ses opposites a tousiours la raison de bien, & l'autre de mal à comparaison l'vn de l'autre. Et pour cette mesme raison on dit que la priuation est la racine & le principe de contrarieté: car l'vn des contraires est tousiours deffectueux au respect de l'autre. Mais quand aux opposites relatifs il n'y a point d'inconuenient qu'ils soient egalement parfaicts comme deux choses semblables en degrez egaux, ainsi qu'il se voit en la cause vniuoque & en son effect vniuoque, en l'engendrant & en l'engendré en vne mesme nature.

De quelle sorte l'opposite dépend & ne dépend pas de son opposite.

CHAPITRE CXIX.

TOVT opposite selon qu'il est opposite dépẽd de son opposite: car vne chose ne peut estre opposite que par le moyen d'vne autre qui luy soit opposite: mais les choses opposites considerees l'vne auec l'autre en soy, & nõ au regard de ce qu'elles sont opposites, le contradictoire ne dépend point de son contradictoire: car le non homme ne dépend pas de l'homme, ny l'homme du non homme, ny le contraire de son contraire, comme nous voyons que le blanc ne dépend pas du noir, ny le relatif de son correlatif: car Ciceron ne dépend point de son fils ny son fils de luy, pouuant estre l'vn sans l'autre. Il n'y a que l'opposition priuatiue, où il y a dépẽdance entre les opposites: mais elle n'est pas mutuelle

tuelle: car la priuation dépend de l'habitude dont elle est priuation: comme pour exemple l'aueuglement ne peut estre definy ny entendu sans que la veuë dont il est priuation, entre en sa definition : mais l'habitude ne dépend point de la priuation; estant certain que comme la veuë est sans aueuglement, qu'elle est entendue & definie sans luy.

Que la contradiction est simple opposition & la premiere de toutes.

CHAPITRE CXX.

Αντίφασις δὲ, ἀντίθεσις, ἧς οὐκ ἔστι μεταξὺ καθ' αὑτήν.

Ἀντιφάσεως δὲ οὐδὲν ἀνὰ μέσον.

Ἐπεὶ δ' ἀδύνατον τὴν ἀντίφασιν ἀληθεύεσθαι ἅμα κατὰ τοῦ αὐτοῦ, φανερὸν ὅτι οὐδὲ τἀναντία ἅμα ὑπάρχειν ἐνδέχεται τῷ αὐτῷ.

Εἰ δὴ ἀντίκειται μὲν ἀντίφασις, καὶ στέρησις, καὶ ἐναντιότης, καὶ τὰ πρός τι· τούτων δὲ πρῶτον ἀντίφασις· ἀντιφάσεως δὲ μηδέν ἐστι μεταξύ· τῶν δὲ ἐναντίων ἐνδέχεται. &c.

Arist. l. 1. post. c. 2. Contradictio est oppositio medio carens per se.

L. 5. physi. c. 5. t. 26. Contradictionis autem nihil est medium.

L. 4. metap. c. t. 28. Cùm autem fieri nequeat, vt contradictio simul de eodem vera sit, perspicuum est fieri non posse, vt contraria eidem simul insint.

L. 9. c. 4. t. 15. Si opponuntur itaque contradictio, priuatio, contrarietas, & ad aliquid: horum autem primum contradictio: contradictionis verò nihil medium est: contrariorum autem contingit. &c.

L'OPPOSITION contradictoire est simple & vraye oppositiõ la plus grande & la premiere de toutes, & les autres ne le sont que selon quelque chose. Premierement parce que la repugnance estant de l'essence de l'opposition, là où est la plus grande repugnãce, là est la plus grande opposition : mais la plus grande repugnance est entre deux contradictoires, dautant qu'ils ne sçauroient conuenir en aucune chose: attendu qu'ils n'ont point de moyen: & secondement par ce qu'ils sont extremement distants, à cause que l'vn est comme estant, & l'autre comme non estant : & on ne sçauroit imaginer de plus grande distance que celle qui est entre l'estant & le non estant. Ces conditions ne se verifient point des autres oppositions: car les oppositions priuatiuement peuuent auoir vn moyen : comme pour exemple, vn rocher ny voyant, ny aueugle: semblablement les cõtraires: comme pour exemple, vne espee ny saine ny malade : Et tout de mesme les opposites relatiuement : comme vn rocher qui n'est ny pere ny fils. La contradiction est la premiere de toutes les oppositions parce qu'elle est cause des autres, & ce qui est cause des choses qui sont d'vn mesme genre est premier en vn tel genre. Il se prouue qu'elle en est cause, en ce que toutes les choses opposites sont opposees parce qu'elles ne peuuent exister ensemble, dautant qu'vn opposite enclost la negation de l'autre: car le voyant & l'aueugle sont opposez dautant que l'aueugle est non voyant; le doux & l'amer sont opposez, parce que l'amer est non doux: le pere & le fils sont opposez, parce que le fils n'est pas pere. Les autres opposites donques sont opposites parce qu'ils enferment l'affirmation & la negation. Or la contradiction c'est l'affirmation & negation d'vne mesme chose: ils sont donques opposites par la contradiction qu'ils contiennent. Et partant la contradiction est la vraye & simple opposition, & les autres le sont selon quelque chose, & seulement entant qu'elles signifient de la contradiction en quelque sorte : à sçauoir l'estre & le non-estre.

De la contrarieté parfaitte & de l'imparfaitte

CHAPITRE CXXI.

Ἀεὶ γὰρ ἐν ἑνὶ γένει μία ἐναντίωσίς ἐστι· ἅπασαι δ' αἱ ἐναντιώσεις ἀνάγεσθαι δοκοῦσιν εἰς μίαν.

Πολλαχῶς δὲ λεγομένων τῶν ἐναντίων, ἀκολουθήσει τὸ τελείως οὕτως, ὡς ἂν καὶ τὸ ἐναντίοις εἶναι ὑπάρχοι αὐτοῖς· τούτων δὲ ὄντων, φανερὸν ὅτι οὐκ ἐνδέχεται ἑνὶ πλείω ἐναντία εἶναι· οὔτε γὰρ τοῦ ἐσχάτου ἐσχατώτερον εἴη ἄν τι, οὔτε τοῦ ἑνὸς διαστήματος πλείω δυοῖν ἔσχατα.

Arist. l. 1. phy. c. 7. t. 56. In vno genere est vna cõtrarietas: omnes autem contrarietates ad vnam referri videntur.

L. 9. metap. c. 4. t. 4. Cùm autem multipliciter dicantur contraria, ita perfectum sequitur, sicuti eis inest esse contrariis. His autem existẽtibus patet quòd non contingit, vni plura contraria esse. Nec enim vltimo vlterius aliquid erit: nec vnius distantiæ plura, quàm duo vltima.

LA contrarieté parfaite c'est celle qui se trouue entre deux contraires extremement distants l'vn de l'autre: comme pour exemple, entre le blanc & le noir, le chaud & le

froid, & de cette sorte de contrarieté vne chose ne peut estre contraire à deux, mais seulement à vne: comme la blancheur ne peut estre parfaittement contraire à aucune des couleurs moyennes, le vert, le iaune, le rouge, & semblables: parce que la distance n'est pas extreme entre elle & ses couleurs moyennes, comme entre le blanc & le noir. La contrarieté imparfaitte c'est c'elle d'entre deux contraires qui ne sont pas en extreme distance: comme pour exemple, entre vne des couleurs extremes & les moyennes, ou entre deux couleurs moyennes.

Des choses improprement contraires entre elles.

CHAPITRE CXXII.

Les choses proprement contraires sont celles qui ont des qualitez incompatibles ensemble, cõme le blanc, & le noir, & semblables. Les improprement contraires ce sont celles qui le sont pour d'autres raisons. Et premierement il est commun à toutes les especes differẽtes de quelque genre que ce soit d'estre contraires les vnes aux autres, dautant que deux especes d'vn genre ne pouuant estre en mesme degré, (attendu qu'elles sont cõme les differences qui diuisent le genre, & par lesquelles il est diuersifié ainsi que la matiere est diuersifiee par les formes,) elles se trouuent de diuerse nature, & à cause de cela sont incompatibles, & par consequent opposites. Or les especes ne sont pas opposees contradictoirement, parce que l'vn des contradictoires est non-estant, (car le non blanc, qui est le contradictoire du blanc, n'est pas estant, ains non estant) & le non-estant n'est difference, ny espece, ny genre d'aucune chose: & partant il ne peut estre opposé comme espece à vne autre espece. Elles ne sont pas aussi opposees purement priuatiuement, dautant que la priuation estant negation, est aussi formellement non-estant. Leur opposition n'est pas relatiue aussi, car il y a plusieurs genres qui sont absoluz, lesquels ne se diuisent pas par des relatifs. Doncques puis que les especes d'vn genre sont opposees entre elles, & que ce n'est ny contradictoirement, ny priuatiuement, ny relatiuement; il s'ensuit par la suffisante diuision que c'est contrairement. Et pour ces mesmes raisons nous pouuons dire aussi que les souuerains genres sont contraires entre eux: mais ces contrarietez tant des especes que des genres, ne sont pas propres, comme il se voit par le defaut des conditions requises à la vraye contrarieté: il s'ensuit donc que leur contrarieté est impropre.

Τὸ δὲ ἄῤῥεν καὶ θῆλυ, τοῦ ζώου οἰκεῖα μὲν πάθη, ἀλλ' οὐ κατὰ τὴν οὐσίαν, ἀλλ' ἐν τῇ ὕλῃ καὶ τῷ σώματι· διὸ τὸ αὐτὸ σπέρμα, ἢ θῆλυ, ἢ ἄῤῥεν γίνεται παθόν τι πάθος.

Arist. l. 9. metap. c. 9. t. 25. Masculinum & femininum propria quidem animalis passiones sunt, sed non secundum substantiam, verùm in materia & corpore. Quare idem sperma aliquam passionem passum, aut fœmina, aut mas fit.

La contrarieté improprement prise ne se considere pas seulement selon les formes des choses, mais aussi selon la matiere: non toutesfois simplement comme matiere, mais au regard de la diuerse disposition de la matiere: à cause de laquelle disposition, elle regarde diuerses conditions des indiuiduz: comme pour exemple, le masculin & le feminin sont opposez, bien qu'ils ne varient point l'espece, à cause qu'ils n'en sont pas differences: c'est pourquoy le masle & la femelle ne different point au genre de l'animal, non plus que le blanc & le noir au genre de la couleur; mais ils different au genre de sexe, & sont contraires pour ce regard.

Ἐναντίον δὲ κατὰ τόπον, τὸ κατ' εὐθεῖαν ἀπέχον πλεῖστον· ἡ γὰρ ἐλαχίστη πεπέρανται· μέτρον δὲ, τὸ πεπερασμένον.

Τὸ γὰρ ἐναντίον, τροφὴ λέγεται τῷ ἐναντίῳ.

Τὰ δ' ἄλλα ἐναντία λέγεται, τὰ μὲν τῷ τὰ τοιαῦτα ἔχειν, τὰ δὲ τῷ δεκτικὰ εἶναι τῶν τοιούτων, τὰ δὲ τῷ ποιητικὰ, ἢ παθητικὰ, ἢ ποιοῦντα, ἢ πάσχοντα, ἢ ἀποβολαὶ, ἢ λήψεις, ἢ ἕξεις, ἢ στερήσεις εἶναι τούτων.

Arist. l. 5. physi. c. 5. t. 24. Contrarium verò secundùm locum est, quod recta linea plurimùm distat: quæ est enim minima, terminata est: quod verò est terminatum, est mensura.

L. 8. c. 10. t. 55. Quod est contrarium dicitur alimentum contrario.

L. 1. metap. c. 10. t. 16. Cætera verò dicuntur contraria, partim quòd ea habeãt, partim quòd ea suscipere, partim quod efficere, aut pati possint, eave efficiãt, aut patiatur, aut verò sint horũ similiumve abiectiones, aut susceptiones, aut habitus, aut priuationes.

Ἐναντίον

Ἐναντίον κατὰ τόπον, τὸ κατ᾽ εὐθεῖαν ἀπέχον πλεῖστον.

Πάντα γὰρ τὰ ἐναντία ὕλην ἔχει.

L. 10. c. 11. Contrarium secundùm locum quod secundùm rectitudinem plurimum distat.

L. 11. c. 10. Cuncta contraria materiam habent.

Il y a encores d'autres sortes de choses improprement contraires. Et premierement celles qui different beaucoup de situation sont contraires de cette sorte : comme pour exemple, l'Orient & l'Occident au mouuement du Ciel, & le pole artique & l'antartique en son essieu. Les choses qui sont actiues de contraires en vertu, biẽ que non formellement, sont aussi dittes contraires : comme pour exemple, Saturne qui est cause de froideur, & Iupiter de chaleur, encores que ces qualitez ne soient pas formellement en eux; car l'vn ny l'autre n'est estimé froid ny chaud actuellement : & semblablement le Poivre est contraire au Canfre à cause de leurs vertus contraires. Les puissances receptiues de contraires, non par des contraires, mais par vne mesme chose, sont contraires : comme pour exemple, la veuë de la choüette qui reçoit de l'incommodité de la lumiere, & celle de l'aigle qui en reçoit du plaisir, sont facultez contraires : & vn homme maladif qui reçoit facilement la maladie, & vn sain la santé, sont contraires Et tout de mesme les agents & patients parce que tout patient patit de son dissemblable, & contrarie iusqu'à ce qu'il luy soit faict semblable: ainsi l'aliment, selon Aristote, est contraire à ce qui est nourry auant que la digestion soit faitte, pource qu'il patit de luy par la chaleur naturelle, faisant la concoction ou digestion. Les choses aussi dont l'vne est susceptible d'habitude, & l'autre de priuation, sont cõtraires: comme pour exemple, l'air enfermé qui est receptif de tenebres, & celuy qui est ouuert ou libre, qui est susceptible de lumiere. En somme la contrarieté proprement ditte ne se trouue qu'és choses materielles ; mais l'improprement ditte est aussi és immaterielles.

Des diuers contraires à ce qui est mauuais.

CHAPITRE CXXIII.

TOVT ce qui est mauuais est contraire au bon: mais au mauuais quelquesfois le bon, & quelquesfois mauuais aussi est contraire: comme pour exemple, à la poltronnerie, la vaillance & la temerité sont opposees : à l'auare, la liberalité & la prodigalité. La vertu est contraire aux extremitez soubs raison d'extreme, c'est à dire entant que la vertu est vn bien moral, & les extremes mauuais, car le bon & le mauuais sont extremes.

Quels contraires peuuent estre ensemble en vn mesme subiect.

CHAPITRE CXXIIII.

IL n'est pas inconuenient que certains contraires reels soient en vn mesme subiect : à sçauoir ou en puissance, ou en leurs degrez affoiblis : car deux qualitez qui en leur estre parfaict & en leur vigueur ne peuuent estre ensemble, se peuuẽt trouuer en vn mesme subiect en leurs degrez affoiblis: comme on le connoist en l'eschauffement de l'eau, où la chaleur & la froideur se rencontrent ; & ainsi au blanchissement & noircissement, la blancheur & noirceur sont en vn mesme subiect. Les qualitez intentionelles contraires peuuent aussi estre ensemble en vn mesme subiect : car en la phantaisie & en la memoire se trouuent les especes des qualitez contraires du blanc, du noir, du chaud, du froid, & semblables, ainsi que les lumieres de plusieurs flambeaux peuuent demeurer ensemble en vn mesme moyen : comme on le peut éprouuer par les diuers ombres qu'elles ietteront en posant trois flambeaux derriere quelque ais où il y a vn trou. Mais deux cõtraires reels en acte & non affoiblis en leur estre ne se peuuent trouuer en vn mesme subiect.

Des contraires l'vn en acte & l'autre en puissance.

CHAPITRE CXXV.

IL y a des contraires de telle nature que quand l'vn d'eux a actuellemẽt l'estre, l'autre l'a en puissance, & quãd le subiect sera en acte soubs l'vn, il sera derechef en puissãce soubs

l'autre ; comme pour exemple, quand le corps de l'animal est actuellement malade, il est en puissance d'estre sain, & quand il est actuellemẽt sain, il est en puissance d'estre malade, quand l'air aussi est obscur, il est en puissance d'estre clair, & quand il est actuellement soubs la lumiere, il est en puissance soubs les tenebres.

Des oppositions du corruptible & de l'incorruptible, & du bien & du mal.

CHAPITRE CXXVI.

LEs choses corruptibles & les incorruptibles sont contraires aussi, mais parce que ce qui est impassible & immuable, ou non facilement muable en pis, denote de la puissance, & ce qui est passible & muable, de l'impuissance : cette opposition se peut dire en certaine maniere priuatiue cõbien qu'elle soit entre deux qualitez contraires, dautant que la puissance & l'impuissance sont comme l'habitude & la priuation. Le bien & le mal cõparez ensemble au respect d'vne mesme chose, sont selon leur formel opposez priuatiuement : car le bien est la mesme chose que le parfaict au respect de cela dont il est bien, & le mal c'est ce qui manque de sa perfection conuenable. Mais si les choses denommees bonnes, & les mauuaises sont comparees selon cette maniere-là, elles ne sont pas opposites proprement, entant qu'elles sont en soy bonnes & mauuaises, ains seulement entant qu'au respect d'vn autre, l'vne est conuenante, & l'autre disconuenante : car ce n'est que de cette sorte qu'elles s'entre-chassent : & partant elles peuuent estre opposees contrairement. Et semblablement en cette maniere le vray & le faux peuuent estre dits opposites, à raison des iugements ou consentements diuers qu'on peut auoir d'vne mesme chose successiuement.

Du moyen des opposites.

CHAPITRE CXXVII.

Πάντα γὰρ τὰ μεταξὺ, ἐν τῷ αὐτῷ γένει ἐστὶ, καὶ ὧν ἐστι μεταξύ· μεταξὺ μὲν γὰρ ταῦτα λέγομεν, εἰς ὅσα μεταβάλλειν πρότερον ἀνάγκη τὸ μεταβάλλον· οἷον ἀπὸ τῆς ὑπάτης ἐπὶ τὴν νήτην, εἰ μεταβαίνοι τῷ ὀλίγῳ χρόνῳ, ἥξει πρότερον εἰς τοὺς μεταξὺ φθόγγους· καὶ ἐν χρώμασιν, εἰ ἥξει ἐκ τοῦ λευκοῦ εἰς τὸ μέλαν, πρότερον ἥξει εἰς τὸ φοινικοῦν, καὶ φαιὸν, ἢ εἰς τὸ μέλαν. ὁμοίως δὲ καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων.

Arist. l. 9. metap. c. 7. t. 22. Omnia enim media, & illa, quorum media sunt, in eodẽ genere sunt. Media namque illa dicimus, in quæ necesse est primò transmutari quod transmutatur : vt puta si ab hypate in netem paulatim pertranseat priùs ad medios sonos veniet. Et in coloribus si ex albo ad nigrum veniat, priùs ad puniceum & fuscum, quàm ad nigrum veniet. Similiter autem & in aliis.

OR dautant que des choses opposites les vnes ont des moyens & les autres n'en ont point, il sera bon auparauant que de poser celles qui sont mediates & celles qui sont immediates, de declarer que c'est que le moyen entre deux extremes : car il est de plusieurs sortes. Le moyen entre deux extremes est de distance, par participation, de negation, moralement & metaphoriquement, ou de seconde intention. Le moyen de distance ce n'est autre chose que l'espace contenuë entre deux choses situees en diuers lieux. Le moyen de participation c'est vne certaine forme moyenne entre deux autres, tenant de la nature de toutes les deux, combien qu'elle ne soit ny en l'vne ny en l'autre : comme pour exemple, la tiedeur est vn moyen entre la chaleur & la froideur : & le rouge & le vert & semblables couleurs sont moyennes entre le blanc & le noir : & ce moyen qui est le vray & tres-propre moyen, est tousiours du genre des extremes, & eux sont tousiours concurrents pour le faire par vne certaine mixtion accidentelle, ou par vne vertu communiquee de l'vne & de l'autre part : car du meslãge du blanc & du noir, se font toutes les autres couleurs. Le moyen de negatiõ est vn subiect à quoy ny l'vn ny l'autre extreme ne peut conuenir : comme pour exemple la pierre est vn moyen entre aueugle & voyant, parce que ny l'vn ny l'autre de ces extremes ne conuient à la pierre ; dautant qu'elle ne peut estre ditte aueugle ny voyante, mais bien non voyante. Le moyen és morales, c'est la vertu qui reside entre les deux extremes : comme pour exemple, la vaillance entre la crainte & la temerité ou audace. Le moyen metaphorique ou de seconde intention, c'est cela qui est attribué à vn autre, & à quoy vn autre s'attribue, comme pour exemple, l'animal comme genre est moyen entre le viuant & l'homme, car l'animal est viuant, & l'homme est animal.

Tous

Τῶν δ' ἀντικειμένων ἀντιφάσεως μὲν, οὐκ ἔστι μεταξύ· τοῦτο γάρ ἐστιν ἀντίφασις, ἀντίθεσις, ἧς ὁτῳοῦν μόριον θάτερον πάρεστιν, ἐχούσης οὐδὲν μεταξύ. ἧς ὁτῳοῦν θάτερον μόριον ὄν τὸ καὶ ἢ τὸ οὐ πάρεστιν, οὐκ ἐχούσης οὐδὲν μεταξύ·

Arist. l. 9. metap. c. 7. t. 22. Oppositum verò contradictionis quidem nullum est medium. Hoc enim est contradictio, oppositio cuius, cùm nihil habeat mediũ cuicumque altera pars adest.

Il y a trois des genres d'oppositions qui ont des moyens, à sçauoir les relatifs, les priuatifs & les contraires. Les relatifs & les priuatifs ont le moyẽ de negation: comme pour exemple, vn rocher est moyen de negation entre le pere & le fils qui sont relatifs: car vn rocher n'est ny pere ny fils, & tout de mesme entre le vif & le mort: car vn rocher n'est ny vif ny mort. Les contraires ont, ou le moyen de participation, ou celuy de negation: comme pour exemple, entre le blanc & le noir, les autres couleurs sont moyens de participation: car vn corps pourra estre rouge, vert, ou de quelque autre semblable couleur participant au blanc & au noir, & entre le sain & le malade, vn rocher est moyen de negation, car il n'est ny sain ny malade. Quant aux opposites contradictoires, ils n'ont aucun moyen de participation ny de negation: parce qu'il n'y a rien de reel commun proprement à l'estre & au non estre.

Outre ces cinq sortes de moyens quelques vns en posent encores trois autres: l'vn de comparaison: comme pour exemple, l'eau est le moyen entre l'air & la terre: l'autre de puissance à receuoir l'vn & l'autre extreme, & de cette sorte le subiect & la matiere sont moyens, parce que la puissance de receuoir l'vn & l'autre extreme, y est: & le troisiesme en causant; & vn tel moyen, c'est ce qui est entre la cause & l'effect, comme plus proche & immediat à causer l'effect, ainsi pour exemple, l'homme engendrant est moyen entre le Soleil & l'homme engendré: car le Soleil & l'homme engendrent l'homme.

Des contraires mediats & immediats.

CHAPITRE CXXVIII.

Τῶν μὲν γὰρ ἐναντίων, ὧν μηδέν ἐστιν ἀνὰ μέσον, ἀναγκαῖον, ἐν οἷς πέφυκε γίνεσθαι, ἢ ὧν κατηγορεῖται, θάτερον αὐτῶν ὑπάρχειν ἀεί· τούτων γὰρ οὐδὲν ἦν ἀνὰ μέσον, ὧν θάτερον ἀναγκαῖον ἦν τῷ δεκτικῷ ὑπάρχειν· οἷον ἐπὶ νόσου καὶ ὑγιείας, καὶ περιττοῦ καὶ ἀρτίου· ὧν δέ ἐστί τι ἀνὰ μέσον, οὐδέποτε ἀνάγκη παντὶ ὑπάρχειν θάτερον· οὔτε γὰρ λευκὸν ἢ μέλαν ἀνάγκη πᾶν εἶναι τὸ δεκτικὸν, οὔτε θερμὸν ἢ ψυχρόν· τούτων γὰρ ἀνὰ μέσον τι, οὐδὲν κωλύει ὑπάρχειν.

Arist. l. Categor. c. 10. Contrariorum inter quæ nihil est interiectum semper necesse est alterum inesse, in quibus natura comparatum est vt insint, aut quibus attribuuntur: siquidem inter ea nihil erat mediũ quorum alterum necesse erat in eo inesse, quod suscipiẽdi vim habet: vt in sanitate & morbo, nec nõ in impari et pari. Inter quæ autẽ est medium, nunquam necesse alterum in omni inesse: neque enim album aut nigrum necesse esse, quodcumque suscipiẽdi vim habet, nec calidum nec frigidum: quia medium inter hæc esse nihil prohibet.

LEs contraires qui ont vn moyen de participation sont appelez mediats, & n'est pas necessaire que l'vn de ces cõtraires soit au subiect: car vne chose pourra auoir le iaune, le rouge, ou quelque autre semblable couleur sans estre blãche ny noire. De ces contraires les vns ont des noms à leur moyens, comme les couleurs & les saueurs, la tiedeur entre le chaud & le froid, & quelques extremes des morales: les autres sont sans nom, cõme le moyen d'entre le bõ & le mauuais, & autres semblables. Les contraires qui ont seulement entre eux le moyen de negation, sont appellez immediats, parce qu'il est necessaire que l'vn des deux soit au subiect: comme pour exemple, il est necessaire qu'vn animal soit sain ou malade. Dequoy nous pouuons dire que les contraires immediats sont ceux dont l'vn est necessairement au subiect: & à l'opposite les mediats sont ceux dont l'vn ny l'autre n'est pas necessairement au subiect.

Il paroist par ce que nous auons traicté de l'opposition, qu'elle ne s'attribue pas comme genre vniuoque à ses especes, mais comme analogue à ses analoguez: car la vraye & simple opposition c'est la contradiction, & les autres le sont seulement en quelque sorte comme nous auons dit: à sçauoir entant qu'elles enferment de la contradiction, c'est à dire l'estre & non-estre selon quelque chose. Et ces oppositions ne sont pas quelque chose de reel distingué des opposites, encores qu'ils soient reellement opposez: car l'opposition n'est distinguee des opposites que rationellement.

Conclusion du liure.

CHAPITRE CXXIX.

POVR finir ce liure de la Metaphysique vniuerselle nous pouuons considerer maintenãt de tout ce que nous auons dit iusqu'à cette heure de l'estant transcendement cõsideré & de ses parties selon qu'il est estant, que la plus part de ses membres ne sont distinguez entre eux que rationellement, à sçauoir de la nature de la chose: car vn mesme estãt reel: comme pour exemple, l'ame de l'homme est acte, substance, vniuersel, particulier cause, estant par participation, incorruptible, parfait, infiny, & necessaire; & ainsi de toutes les autres parties de l'estant: à chacune desquelles nous donnons diuers noms selon les diuerses conceptions que l'entendement se forme d'elles, en comprenant leur nature.

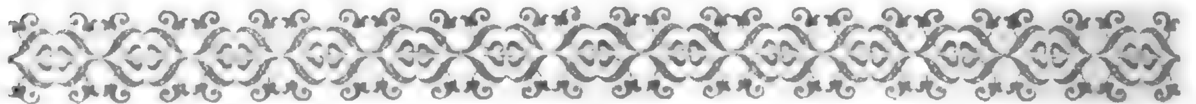


TABLE DE L'ORDRE DES CHAPITRES CONTENVS ES DEVX liures de la Metaphysique vniuerselle.

LIVRE PREMIER.

Auquel il est traicté de l'estant, & de ses proprietez, selon qu'il est estant.

LIVRE

LIVRE DEVXIESME DE LA METAPHYSIQVE vniuerselle, auquel il est traicté des parties ou membres de l'estant, selon qu'il est estant.

DE LA

DE LA PHYSIQVE OV SCIENCE NATVRELLE, contenue en dix-neuf liures.

LIVRE PREMIER.

Auquel il eſt traicté des premiers principes & cauſes des choſes naturelles.

De la nature.

CHAPITRE I.

Τὰ μὲν γὰρ φύσει ὄντα, πάντα φαίνεται ἔχοντα ἐν ἑαυτοῖς ἀρχὴν κινήσεως καὶ στάσεως· τὰ μὲν, κατὰ τόπον· τὰ δὲ, κατ' αὔξησιν, καὶ φθίσιν· τὰ δὲ, κατ' ἀλλοίωσιν· κλίνη δὲ καὶ ἱμάτιον, καὶ εἴ τι τοιοῦτον ἄλλο γένος ἐστὶν, ᾗ μὲν τετύχηκε κατηγορίας ἑκάστης, καὶ καθ' ὅσον ἐστὶν ἀπὸ τέχνης, οὐδεμίαν ὁρμὴν ἔχει μεταβολῆς ἔμφυτον. ᾗ δὲ συμβέβηκεν αὐτοῖς, λιθίνοις, ἢ γηΐνοις εἶναι, ἢ μικτοῖς ἐκ τούτων, ἔχει κατὰ τοσοῦτον· ὡς οὔσης τῆς φύσεως, ἀρχῆς τινος καὶ αἰτίας τοῦ κινεῖσθαι καὶ ἠρεμεῖν, ἐν ᾧ ὑπάρχει πρώτως, καθ' αὑτὸ, καὶ μὴ κατὰ συμβεβηκός.

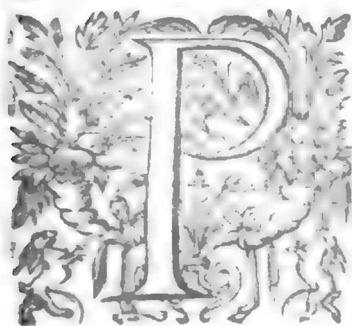
Ἐπεὶ δὲ ἡ φύσις μὲν ἀρχή ἐστι κινήσεως καὶ μεταβολῆς.

Ἐπειδὴ δὲ ἡ φύσις διχῶς, τό, τε εἶδος καὶ ἡ ὕλη.

Ariſt. l. 2. phyſ. c. 1. t. 1. Quæcumque natura conſtant, videntur in ſeipſis habere principium motus & quietis, alia ſecundum locum, alia ſecundum accretionem & deminutionem, alia ſecundum variationẽ. t. 2. Lectica verò, & veſtimẽtum, & ſi quod aliud eiuſmodi genus eſt, quæ ſingulis his appellationibus ſignificantur, & quatenus ab arte ſunt, nullum mutationis impetum inſitum habent: quæ verò eis accidit, vt ſint lapidea, vel terrea, vel ex his mixta: eatenus id habent. t. 3. Tamquam natura ſit principiũ quoddã & cauſa cur id moueatur & quieſcat, in quo ineſt primum, per ſe, non ex accidenti. Dico autem, non ex accidenti: quia fieri poteſt, vt aliquis ſibi ipſi ſit cauſa ſanitatis.

L. 3. c. 1. t. 1. Cùm autem natura ſit principium motus & mutationis.

L. 2. c. 2. t. 21. Cùm autem natura duobus modis dicatur, nimirum materia & forma.



PVISQVE la ſcience dont nous allons traitter en ce lieu eſt celle qui eſt nommee Phyſique, c'eſt à dire naturelle, nous commancerons par cela que les Philoſophes appellent nature. La nature donques eſt vniuerſelle & particuliere. La nature particuliere ſe prend en pluſieurs ſignifications: & premierement la nature eſt le premier principe, & la cauſe interne du mouuement & du repos qui conuient aux choſes par ſoy & non par accident: ainſi pour exemple, la terre ſe meut en bas, & les animaux cheminent, volent, & rampent, & ſe repoſent auſſi, par vn principe interne, qui eſt leur nature. En quoy la nature eſt oppoſee à l'art, & les choſes naturelles different des artificielles: car celles-cy, entant qu'artificielles, n'ont aucun principe interne de mouuement ny de repos, que celuy qui prouient de la nature de la choſe dont elles ſont faittes, l'art n'y adiouſtant qu'vne certaine mode ſelon la forme artificielle: laquelle eſt au dehors de la choſe, & non intrinſeque. Il n'y a point d'inconuenient de poſer que la nature eſt vn principe de mouuement & de repos, bien que ce ſoient choſes contraires: car vne meſme choſe peut eſtre principe de contraires, quand l'vn eſt ordonné à l'autre comme à ſa fin: ainſi que nous voyons que le mouuement ſe rapporte au repos pour le regard des choſes qui ſont capables de repos. La nature priſe de la façon que nous venons de dire, ſe diuiſe en actiue & paſſiue. L'actiue c'eſt la forme,

& la passiue la matiere, en toutes les choses corporelles, & és incorporelles : c'est ce qui correspond en elles à la matiere & à la forme, dont nous parlerons cy apres.

Ἔτι δὲ ἡ φύσις, ἡ λεγομένη ὡς γένεσις, ὁδός ἐστιν εἰς φύσιν.

φύσις δὲ, ἣν λέγομεν ὡς εἶδος καὶ οὐσίαν.

φύσις μὲν λέγεται ἕνα μὲν τρόπον, ἡ τῶν φυομένων γένεσις.

Arist. l. 2. phys. c. 1. t. 14. Natura accepta pro generatione, est via ad naturam.

L. 4. meteor. 2. Natura autem est, quam veluti formam, essentiámque dicimus.

L. 5. metap. c. 4. Natura autem dicitur vno quidē modo, eorum quæ nascuntur generatio.

Parce que la generation est vne voye à la nature, le terme, nature, signifie la generation ou naissance des choses viuantes : comme quand nous disons, il a vn tel signe de nature. Elle se prend pour l'essence des choses, parce que les principes internes d'vne chose, dont son essence consiste, sont les principes de son repos & de son mouuement: comme quand nous disons, la nature de la substance est autre que celle de la quantité, & que celle de la qualité : & en cette sorte la nature de Dieu, c'est son essence : & tout de mesme des intelligences, du ciel, des elements, des accidents, & semblables. Suiuant cette mesme signification, la nature se prend pour toute difference specifique distinguant essentiellement vne chose, d'auec vne autre : comme quand nous disons, la nature de l'homme est d'estre raisonnable, & du cheual de hannir. Quelquesfois la signification de nature est prise fort estroittement : à sçauoir pour le principe des seules choses inanimees ; tellement qu'en cette maniere vne chose naturelle est opposee à vne chose animee. La nature se prend encores pour toute proprieté, qui ensuit l'essence de la chose inseparablement : comme quand nous disons, l'homme desire de sçauoir par nature, c'est à dire par vne inclination ensuiuant son essence : la nature de la pierre, c'est de descendre : & la nature de la rubarbe, c'est de purger la cholere. Es morales, la nature est en vsage pour la coustume, ainsi la nature du vray Roy c'est de conseruer ses subiects, & du tyran de les opprimer. Les Medecins appellent la complexion des choses, nature.

La nature vniuerselle se prend aussi en plusieurs façons. Les causes motiues vniuerselles du monde tant les intellectuelles que corporelles, sont nommees nature : comme quand nous disons, toute la nature est comparee à Dieu comme l'instrument au principal agent. La nature vniuerselle est prise pour Dieu mesme, non pas consideré en soy, mais entant qu'il addresse toutes les causes secondes à leurs actions naturelles ; & entant qu'il est le premier principe de tous mouuements, selon l'ordre qu'il a ordonné ferme & stable aux choses : comme quand nous disons que la nature a institué que le Soleil decline de l'equinoctial en se mouuant, pour la generation & corruption alternatiue des choses inferieures : mais neantmoins c'est moins improprement que la nature se prend pour Dieu mesme. Quelques vns ont nommé la nature prise de cette façon, nature naturante. Et finalement la nature se prend pour l'ordre essentiel des choses concurrentes par soy, & principalement à la perfection de l'vniuers, de sorte qu'vn tel ordre est ferme & immuable : comme quand nous disons que c'est contre nature, que le Soleil soit arresté, qu'vn mort ressuscite, & qu'il se donne du vuide. De ce que dessus, nous pouuons dire que la nature vniuerselle n'est que les causes vniuerselles : à sçauoir Dieu, les intelligences, & les cieux selon l'ordre dont elles sont ordonnees à leurs effects : ou bien l'ordre mesme des causes secondes vniuerselles, se rapportant à vn principe : à sçauoir Dieu, dont elles dépendent, lequel a constitué cet ordre pour loix propres qu'elles ne peuuent outrepasser, comme il sera montré en son lieu. Mais en toutes ces manieres, la nature se dit premierement des choses materielles, & secondement des immaterielles, lesquelles nous denommons du nom, que nous auons premierement imposé aux materielles, parce qu'elles nous sont premierement connuës que les autres.

Οὐδέν γε ἄτακτον τῶν φύσει καὶ κατὰ φύσιν· ἡ γὰρ φύσις, αἰτία πᾶσι τάξεως.

Τὸ δὲ βέλτιον ἀεὶ ὑπολαμβάνομεν ἐν τῇ φύσει ὑπάρχειν, ἐὰν ᾖ δυνατόν.

Ὁ θεὸς δὲ καὶ ἡ φύσις οὐδὲν μάτην ποιοῦσιν.

Arist. l. 8. phys. c. 1. t. 15. Nihil ordine vacat ex iis quæ natura & secundùm naturam constant, quandoquidem natura omnibus est causa ordinis.

L. 8. phys. c. 10. t. 56. Quod autem præstat, semper existimemus in natura esse, si sit possibile.

L. 1. Cœl. c. 4. t. 33. Deus & natura nihil prorsus faciunt frustra.

Parce

Η φύσις ἀεὶ ποιεῖ τῶν ἐνδεχομένων τὸ βέλτιστον.

Η δ' ἀδυναμία παρὰ φύσιν· καὶ γὰρ αἱ ἐν τοῖς ζώοις ἀδυναμίαι πᾶσαι παρὰ φύσιν εἰσίν, οἷον γῆρας καὶ φθίσις.

Οὐδὲν γὰρ ὡς ἔτυχε ποιεῖ ἡ φύσις.

Ετι, τὸ ἀτάκτως, οὐδέν ἐστιν ἕτερον, ἢ τὸ παρὰ φύσιν· ἡ γὰρ τάξις ἡ οἰκεία, τῶν αἰσθητῶν φύσις ἐστίν.

Η δὲ φύσις φεύγει τὸ ἄπειρον, τὸ μὲν γὰρ ἄπειρον, ἀτελές· ἡ δὲ φύσις, ἀεὶ ζητεῖ τέλος.

Η δὲ φύσις οὐδὲν ποιεῖ περίεργον.

Η γὰρ φύσις αὐτὴ ζητεῖ τὸ συμφέρον.

Μηδὲν ἡ φύσις ποιεῖ μάτην.

L.2.c.5.t.34. Natura semper id facit, quod est optimum eorum, quæ fieri possunt.

C.6.t.37. Imbecillitas verò res est profectò præter naturam. Etenim omnes imbecillitates, quæ in animalibus insunt, præter naturam esse videntur, vt senectus & decrementum.

C.8.t.50. Nihil enim casu natura facit.

L.3.c.2.t.24. Præterea inordinatè quidpiam fieri nil aliud est, quàm fieri præter naturam: ordo enim proprius, sensibilium natura nimirum est.

L.1.de gener. animal. c.1. Natura infinitum vitare solet. Infinitum enim fine caret: natura autem semper finem quærit.

L.2.c.4. Natura nullã rem superuacaneam facit.

Histor. animal. l.9.c.12. Natura enim ipsa quærit quod sibi commodius sit.

L.3. de ani. c.10.t.45. Natura nihil facit frustra.

De tout ce qui se faict selon l'intention de la nature vniuerselle, les Philosophes disent, que la nature faict tousiours le mieux qu'elle peut: que les choses naturelles, ou selon nature, sont tousiours auec ordre: (car la nature est cause d'ordre) qu'elle hait les choses superfluës: qu'elle n'obmet ny ne dénie rien de ce qui est necessaire: (c'est à dire qu'elle n'abonde point en choses superfluës, ny ne manque point en necessaires,) que Dieu & nature ne font rien en vain: qu'elle prend tousiours le plus court chemin en ses operations: qu'elle n'est iamais otieuse: qu'elle desire tousiours le meilleur: que l'œuure de nature est l'œuure d'vne intelligence: qu'elle opere pour vne fin. (ce qui se connoist, parce que ses œuures sont tousiours les meilleures & les plus commodes qu'elles peuuent estre au moyen dequoy ce qui est le meilleur nous l'estimons tousiours estre en nature s'il est possible:) qu'elle abhorre l'infiny: (parce qu'il n'a aucun ordre ny intention de l'agent, & qu'il est en vain: attendu qu'on n'y sçauroit iamais paruenir) qu'elle cherche ce qui luy est le plus commode: & autres semblables. Et s'il arriue quelque chose au contraire de cecy, c'est contre le conseil de la nature vniuerselle, c'est pourquoy l'imbecilité des choses est reputee contre nature, comme aussi ce qui se faict contre l'ordre qui appartient proprement à la nature des choses sensibles. En somme parce que l'ordre de la nature ressemble à celle de l'art, on appelle la nature l'art de Dieu, & Dieu ouurier: car la nature regarde l'art diuin, comme l'art humain regarde la nature.

Φύσει μὲν, τά τε ζῶα, καὶ τὰ μέρη αὐτῶν, καὶ τὰ φυτὰ, καὶ τὰ ἁπλᾶ τῶν σωμάτων, οἷον γῆ, καὶ πῦρ, καὶ ἀὴρ, καὶ ὕδωρ.

Φύσις μὲν οὖν ἐστὶ τὸ ῥηθέν.

Φύσιν δὲ ἔχει, ὅσα τὴν τοιαύτην ἔχει ἀρχήν. καὶ ἔστι ταῦτα πάντα, οὐσία· ὑποκείμενον γάρ τι, καὶ ἐν ὑποκειμένῳ ἐστὶν ἡ φύσις ἀεί. Κατὰ φύσιν δὲ, ταῦτά τε, καὶ ὅσα τούτοις ὑπάρχει καθ' αὑτά· οἷον τῷ πυρὶ τὸ φέρεσθαι ἄνω· τοῦτο γὰρ, φύσις μὲν οὐκ ἔστιν, οὐδ' ἔχει φύσιν· φύσει δὲ καὶ κατὰ φύσιν ἐστίν.

Ὡς δ' ἐστὶν ἡ φύσις, πειρᾶσθαι δεικνύναι, γελοῖον· φανερὸν γὰρ, ὅτι τοιαῦτα τῶν ὄντων ἐστὶ πολλά· τὸ δὲ δεικνύναι τὰ φανερὰ διὰ τῶν ἀφανῶν, οὐ δυναμένου κρίνειν ἐστὶ τὸ δι' αὑτὸ καὶ μὴ δι' αὑτὸ γνώριμον· ὅτι δὲ ἐνδέχεται τοῦτο πάσχειν, οὐκ ἄδηλον· συλλογίσαιτο γὰρ ἄν τις ἐκ γενετῆς ὢν τυφλὸς, περὶ χρωμάτων· ὥστε ἀνάγκη τοῖς τοιούτοις περὶ τῶν ὀνομάτων εἶναι τὸν λόγον, μηδὲν δὲ νοεῖν.

Arist. l.2. physic. c.1.t.1. Natura quidem constant & animalia, & eorum partes, & plantæ, & simplicia corpora, vt terra, & ignis, & aër, & aqua.

T.4. Natura igitur est, quod dictum fuit.

Naturam verò habent, quæcumque habent eiusmodi principium. Atque hæc omnia sunt substantiæ: natura namque semper est subiectum quoddam & in subiecto. Secundùm naturam autem dicuntur & hæc, & quæ his insunt per se, vt igni sursum ferri. Hoc enim non est natura, nec habet naturam: sed est naturaliter, & secundum naturam.

T.8. Esse autem naturam conari probare, ridiculum est: patet enim eiusmodi entia multa esse: demonstrare autem quæ sunt perspicua, ex obscuris, eius est qui non potest diiudicare, quod est per se, & quod non est per se notum. Posse autem aliquem ita esse affectum, non est obscurum: aliquis enim qui ab ortu sit cæcus, potest de coloribus ratiocinari: quare necesse est his esse disputationem de nominibus, sed ipsos nihil intelligere.

Vne chose est ditte naturelle en six manieres: premierement selon qu'elle est opposee, à ce qui dépend de la volonté: & de cette sorte, il est naturel à l'homme d'estre

nourry, & n'est pas naturel d'estre iuste ou sage: car cela dépend de la volonté: en sorte qu'il ne le peut estre sans elle. Secondement vne chose est ditte naturelle, entant qu'elle est opposee au violent; & en cette façon le naturel, c'est cela à quoy la chose a vne inclination selon sa nature: (car le violent qui se trouue opposé au naturel, c'est ce qui arriue à la chose, sa nature y repugnant) comme pour exemple, il est naturel à la pierre d'estre meuë en bas, & violent d'estre poussee en haut. En troisiéme lieu, naturel, c'est ce qui est opposé au supernaturel: & ce naturel, est ce qui est faict naturellement par vn agent naturel, selon l'ordre de nature. En quatriéme lieu, cela est dit naturel, qui est opposé au hazard, & qui arriue souuent selon l'intention de l'agent particulier. En cinquiéme lieu vne chose est ditte naturelle, selon qu'elle est opposee à l'artificielle, c'est à dire entant qu'elle a en soy le principe de son mouuement. Et finalement ce qui est composé de matiere & de forme, & ses causes ou principes tant interieurs qu'exterieurs, sont choses naturelles; qui est dequoy la science naturelle ou Physique traicte, & dont elle prend le nom. Or pour reuenir à la nature de laquelle la science est nommee naturelle, ie ne me suis point arresté à montrer qu'elle est; car il seroit ridicule de le faire, comme dit Aristote, attendu qu'il est euident aux sens, & par vne induction qui se faict insensiblement en l'entendement de tous les hommes: que les choses materielles sont, se meuuent, & se reposent par soy. A cause dequoy ce seroit vouloir montrer les choses manifestes par des obscures: ce qui n'appartient qu'à celuy qui ne sçait pas discerner, ce qui est connu par soy, d'auec ce qui ne l'est pas; lequel par consequent ne peut discourir que comme vn aueugle né des couleurs: à sçauoir du nom seulement, sans pouuoir conceuoir la chose.

Les choses naturelles & les proprietez qui procedent de leur nature, sont appellees aussi estants selon nature: mais ce qui ne conuient point à la nature de la chose, & y est imprimé par la violence de l'agent exterieur, lequel domine, la forme y repugnant, s'appelle estant contre nature; comme pour exemple, la chaleur en l'eau. Le mouuement de dehors qui ne repugne pas à la nature de la chose, & auquel elle ne s'oppose pas, mais le permet, parce qu'ainsi qu'il ne luy conuient pas, aussi ne luy est-il point contraire, s'appelle outre nature: comme pour exemple, le mouuement d'vne pierre iettee au long d'vn plan.

Des premiers principes des choses naturelles.

CHAPITRE II.

Δεῖ γὰρ τὰς ἀρχὰς μήτε ἐξ ἀλλήλων εἶναι, μήτε ἐξ ἄλλων· καὶ ἐκ τούτων πάντα· τοῖς δὲ ἐναντίοις τοῖς πρώτοις ὑπάρχει ταῦτα.

Φανερὸν οὖν, ὡς εἴπερ εἰσὶν αἰτίαι καὶ ἀρχαὶ τῶν φύσει ὄντων, ἐξ ὧν πρώτων εἰσί, καὶ γεγόνασι μὴ κατὰ συμβεβηκὸς, ἀλλ' ἕκαστον ὃ λέγεται κατὰ τὴν οὐσίαν, ὅτι γίγνεται ἅπαν ἔκ τε τοῦ ὑποκειμένου καὶ τῆς μορφῆς.

Ἡ μὲν γὰρ, ὑπομένουσα συναιτία τῇ μορφῇ τῶν γιγνομένων ἐστὶν, ὥσπερ μήτηρ.

Arist. l. 1. phys. c. 6. t. 42. Oportet enim principia nec ex se inuicem esse, nec ex aliis; & ex ipsis esse omnia.

C. 8. t. 65. Causa & principia rerum natura constantium, ea sunt, ex quibus primis res sunt & fiunt; non ex accidenti, sed quod quidque secundùm essentiam dicitur: perspicuum est rem omnem fieri ex subiecto & forma.

C. 10. t. 80. Alia namque natura, cùm permaneat, eorum quæ fiunt, vnà cum forma est causa, quasi mater.

TOVT ainsi que nous auons commancé la Metaphysique, par ce qui est le plus commun: à sçauoir l'estant qui se trouue en toutes choses, nous traicterons premierement en la Physique (que nous allons expliquer) des premiers principes communs à toutes les substances materielles. Les premiers principes des choses naturelles, sont ceux desquels toutes les choses naturelles se font, & eux ne sont point faicts l'vn de l'autre, ny d'aucuns autres premiers qu'eux. Nous auons dit en la Metaphysique vniuerselle que des principes des choses, les vns sont reels, & les autres rationels: & que des reels, les vns sont internes, & les autres externes: les principes internes des choses naturelles sont la matiere & la forme desquels nous traicterons premierement.

De la matiere, & de ses especes.

CHAPITRE III.

Μία μ̀ οὖν ἀρχὴ αὕτη (ὕλη) οὐχ οὕτω μία οὖσα, οὐδὲ οὕτως ὄν, ὡς τόδε τι.

Λέγω γὰρ ὕλην, τὸ πρῶτον ὑποκείμενον ἑκάστῳ, ἐξ οὗ γίνεταί τι ἐνυπάρχοντος, μὴ κατὰ συμβεβηκός· εἴτε φθείρεταί τι, εἰς τοῦτο ἀφίξεται ἔσχατον.

Τὸ δὲ ἐξ οὗ γίγνεται, ἣν λέγομεν ὕλην.

Arist. l.1.phys.c.8.t.69. Cùm tamen (materia) non sit ita vnum, nec ita ens, vt hoc aliquid.

C.10.t.82. Materiam enim voco primum cuiusque rei subiectum, ex quo insito fit aliquid, non per accidens: siue quid intereat, in hoc vltimum abibit.

L.7. metap. c.6.t.22. Id autem ex quo res fit, materia dicitur.

LA matiere ou cause materielle, c'est comme nous auons dit, cela dequoy les choses naturelles ou corporelles sont faittes. La forme, c'est vn acte lequel auec la matiere, compose la chose naturelle, & la determine à estre d'vne certaine espece. La matiere est de deux sortes, l'vne premiere, & l'autre seconde ou propre. La premiere matiere consideree purement & simplement selon soy & selon sa nature de premiere matiere, c'est vne substance incomplette qui n'est d'aucune espece ou genre des choses naturelles; mais seulement pure puissance ou en puissance à toute chose specifique: c'est à dire qu'elle est en soy capable d'estre renduë substance naturelle parfaitte de quelque espece que ce soit: à sçauoir, simple corps ou mixte, animé, ou inanimé, sans estre rien de tout cela actuellement. On la definit aussi en cette maniere, ayant égard au composé où elle entre. La premiere matiere, c'est le premier subiect dequoy vne chose naturelle est engendree & faitte par soy & non par accident, comme d'vne partie interieure dont elle est composee, & en quoy elle se resout finalement: & la forme substantielle informante estant ioincte à cette matiere, elles composent ensemble vne substance parfaitte, à laquelle la forme donne l'estre specifique: à sçauoir d'eau, de lion, d'oranger, d'or, & semblables, qui sont composees de l'vne & de l'autre. On peut comparer la premiere matiere au respect de ces choses, comme le Cameleon aux couleurs: à cause qu'il n'est determiné à aucune de sa nature, & les peut receuoir successiuement toutes. La seconde ou propre matiere, c'est celle qui est composee de la premiere matiere & de la forme substantielle: comme sont les elements, les pierres, les metaux, les plantes, les animaux, & semblables. Il est si euident & sensible que cette seconde matiere est, qu'il n'est point besoin de preuue pour la faire connoistre.

Que la premiere matiere est.

CHAPITRE IIII.

Ἔοικε δὲ Ἀναξαγόρας, οὕτως ἄπειρα οἰηθῆναι διὰ τὸ ὑπολαμβάνειν τὴν κοινὴν δόξαν τῶν φυσικῶν εἶναι ἀληθῆ, ὡς οὐ γινομένου οὐδενὸς ἐκ τοῦ μὴ ὄντος.

Πολλαχῶς δὲ λεγομένου τοῦ γίνεσθαι, καὶ τῶν μὲν οὐ γίγνεσθαι ἁπλῶς, ἀλλὰ τόδε τι γίγνεσθαι· ἁπλῶς δὲ γίγνεσθαι τῶν οὐσιῶν μόνον· κατὰ μὲν τἆλλα, φανερὸν ὅτι ἀνάγκη ὑποκεῖσθαί τι τὸ γιγνόμενον.

Ὥστε δῆλον ἐκ τῶν εἰρημένων, ὅτι τὸ γινόμενον ἅπαν ἀεὶ σύνθετόν ἐστι· καὶ ἔστι μέν τι τὸ γιγνόμενον· ἔστι δέ τι ὃ τοῦτο γίγνεται.

Ἡ δ' ὑποκειμένη φύσις, ἐπιστητὴ κατ' ἀναλογίαν· ὡς γὰρ πρὸς ἀνδριάντα χαλκός, ἢ πρὸς κλίνην ξύλον, ἢ πρὸς ἄλλο τι τῶν ἐχόντων μορφήν, ἡ ὕλη καὶ τὸ ἄμορφον, πρὶν λαβεῖν τὴν μορφήν· οὕτως αὕτη πρὸς οὐσίαν ἔχει, καὶ τόδε τι, καὶ τὸ ὄν.

Ἐκ τε μὴ ὄντος οὐδὲν ἂν γίνεσθαι· ὑποκεῖσθαι γάρ τι δεῖ.

Arist. l.1. Phys. c.5. t.33. Existimauit (Anaxagoras) communem Physicorum opinionem esse verã, ex nihilo nihil fieri.

C.8. t.62. Cùm autem multis modis fieri dicatur, & quadam dicantur nõ fieri simpliciter: sed fieri hoc aliquid: simpliciter autem fieri, tantùm substantiarum proprium sit: in aliis quidem constat necesse esse, vt subiiciatur aliquid quod fiat.

T. 64. Quapropter ex iis quæ diximus manifestũ est, quicquid fit, semper esse compositum: & esse quidem aliquid quod fit: esse autem & aliquid in quod hoc mutatur.

T. 69. Subiecta verò natura sciri potest proportione: vt enim ad statuam æs, vel ad lecticam lignum, vel ad aliud quidpiam eorum quæ formam habent, materia, & quod forma caret, se habet priusquã formam acceperit: sic ipsa ad substantiam se habet, & ad id quod est hoc aliquid, atque ens.

C. 9. t. 71. Ex nihilo autem nihil fit, quoniam aliquid subiici oportet.

Ἔστι δὴ καὶ σώματος ὕλη, καὶ μεγάλου, καὶ μικροῦ, ἡ αὐτή· δῆλον δέ· ὅταν γὰρ ἐξ ὕδατος ἀὴρ γένηται, ἡ αὐτὴ ὕλη οὐ προσλαβοῦσα ἄλλο τι, ἐγένετο· ἀλλ' ὃ ἦν δυνάμει, ἐνεργείᾳ ἐγένετο· καὶ πάλιν ὕδωρ ἐξ ἀέρος ὡσαύτως.

L.4.c.13.t.84. Corporis tam magni quàm parui eadem est materia: hoc autem manifestum est: quia cùm ex aqua fit aër, eadem materia non assumpto aliquo alio, fit aër: sed quod erat potestate, fit actu: uidémque rursus fit aqua ex aëre.

OR parce que la premiere matiere ne tombe pas soubs les sens comme la seconde, il est besoin de mõtrer qu'elle est. Aristote la prouue par la transmutation des elemẽts les vns és autres, l'inferãt de ce qu'il estime que l'eau se transmue en air, & l'air en eau, & ainsi des autres : car comme en la facture des choses artificielles, où l'art imite la nature, nous voyons qu'elles ne peuuent estre faittes que de quelque matiere ou subiect qui demeure en elle; comme pour exemple, quand du cuiure on faict vne statuë d'hõme, & de cette mesme statuë vne autre de lion, ou choses semblables, le cuiure demeure toujours. Semblablement il s'ensuit selon la proportiõ qui est entre les choses naturelles & les artificielles, qu'en la transmutation d'vn elemẽt en l'autre, il demeure vn subiect commun qui se trouue soubs la forme d'vn element, & puis soubs celle de l'autre. Dauantage il est impossible d'imaginer que l'eau deuienne air, si ce n'est que la forme de l'vn s'en aille & corrompe, & que l'autre vienne & succede en la mesme matiere: car estant choses de differentes natures, qui ne peuuẽt estre receuës l'vne en l'autre, il ne se pourroit faire entre elles vn tel passage, si elles n'auoient pour subiect commun cette premiere matiere: & en somme si l'air se faict de l'eau, il faut qu'il demeure quelque chose de l'eau, dequoy il se fasse : car si elle se perdoit toute, l'air se feroit de rien, & l'eau retourneroit en rien ; ce qui ne peut estre naturellement ny de l'vn ny de l'autre, estant vne maxime receuë de tous les Philosophes, qu'ainsi que de rien il ne s'engendre rien naturellement, que tout de mesme les choses ne se peuuent resoudre en rien. Or ce n'est pas la forme de l'eau dequoy l'air se faict : car elle s'en va : donques c'est quelque chose qui demeure : & cela c'est ce que les Philosophes appellent la premiere matiere : car les elements sont corps simples, qui ne sont point composez d'vne seconde matiere, comme nous le dirons en son lieu. Or encores que i'estime que cette conclusion soit vraye, que la premiere matiere est, nous dirons en vn autre endroit, pourquoy ce moyen de la preuue ne nous semble pas bon, & en donnerons vn autre.

Que la premiere matiere est substance.

CHAPITRE V.

Καὶ ἔτι ἡ ὕλη οὐσία γίγνεται· εἰ γὰρ μὴ αὐτὴ οὐσία, τίς ἐστιν ἄλλη, διαφεύγει· περιαιρουμένων γὰρ τῶν ἄλλων, οὐ φαίνεται οὐδὲν ὑπομένον. &c.

Arist.l.7.metap.c.3.t.8. Accedit, quòd & materia substantia esse colligitur: nisi enim ipsa sit substantia, fugit nos quænam sit alia: namque sublatis cæteris, nihil aliud videtur remanere. &c.

Ὥστε τὴν ὕλην ἀνάγκη φαίνεσθαι μόνην οὐσίαν οὕτω σκοπουμένοις· λέγω δ' ὕλην, ἣ καθ' αὑτὴν, μήτε τι, μήτε ποσὸν, μήτε ἄλλο μηδὲν λέγεται, οἷς ὥρισται τὸ ὄν.

Quare hoc pacto considerantibus sola materia substantia esse necessariò videbitur: materiam autem eam dico, quæ per se ipsam, neque quid, neque quantum, neque aliud quidquam eorum dicitur, quibus ens definitum est.

Λέγομεν δὴ ἕν τι γένος τῶν ὄντων, τὴν οὐσίαν· ταύτης δὲ, τὸ μὲν, ὡς ὕλην, ὃ καθ' αὑτὸ μὲν οὐκ ἔστι τόδε τι· ἕτερον δὲ, μορφὴν καὶ εἶδος, καθ' ἣν ἤδη λέγεται τόδε τι· καὶ τρίτον, τὸ ἐκ τούτων.

L.2. de anima. c.1.t.2. Dicimus itaque genus vnum quoddam eorum quæ sunt, ipsam substantiam esse. Atque huius aliud, vt materiam, quod quidẽ per se non est hoc aliquid, aliud formam, & speciem, qua quidem iam hoc aliquid dicitur: & tertium id, quod ex istis constat atque componitur.

ARISTOTE diuise la substance en matiere, forme, & composé: ce qu'il faut entendre de la substance materielle: car elle est composee de matiere & de forme, qui sont des parties constituant son essence, lesquelles on appelle aussi substances, combien qu'elles ne subsistent pas par soy comme la vraye substance : mais parce qu'elles sont les parties de la substance, laquelle ne peut estre composee d'accidents : aussi quand on leur donne ce nom de substances, il faut adiouster celuy d'imparfaittes ou incomplettes, dautant qu'elles ne peuuent subsister separément l'vne de l'autre : mais seulement elles consubsistent ensem-

ensemble en la substance parfaitte : non comme vn accident adhere à la substance, mais en composant la substance parfaitte comme siennes parties, lesquelles ne se trouuent iamais separees les vnes des autres. C'est pourquoy Simplicius dit, qu'elles sont mieux appelles substantielles, que substances, & corporelles que corps. Or il se prouue que la premiere matiere est substance, parce qu'elle est soubmise à toutes les mutations opposites; comme cela se connoist és elements qui s'entre-alterent : lequel office ne peut estre faict par vn accident : car il faut que ce soit vn subiect qui reçoiue la mutation, & luy ne le peut estre. Et finalemẽt puis qu'elle est le premier subiect, il luy est repugnant d'estre en vn subiect, & consequemment d'estre accident : & partant elle est substance ; attendu que tout estant reel est substance ou accident. Donques la premiere matiere est substance : à sçauoir substance incomplette, parce qu'elle en compose vne autre, & n'est pas composee.

Ie croy qu'il ne se trouuera point de Philosophes qui ne soient d'accort que la matiere est vne substance imparfaitte: car ne pouuant estre accident comme nous l'auons montré, ce seroit la dire vn rien. Quant à estre rien, c'est vne maxime si claire en la Philosophie naturelle & tellement approuuee par la raison, par l'experience, & par le consentement vniuersel des bons Philosophes, que de rien il ne se faict rien artificiellement, ny naturellement; qu'on ne peut soustenir le contraire, sans se montrer irraisonnable & repugner au sens : attendu que chacun sçait & experimente, que tout ce qui se faict & s'engendre, est faict & engẽdré de quelque chose : ainsi la statuë est faitte de cuiure, l'espee de fer, les corps mixtes des elemẽts, vn cheual de semẽce & menstrue de cheual, & ainsi des autres choses. *Arist. l. 1. Phys. c. 5. t. 33.*

Que la premiere matiere est pure puissance paßiue, & comment.

CHAPITRE VI.

Ἐστι δὲ ἡ μὲν ὕλη, δύναμις· τὸ δὲ εἶδος, ἐντελέχεια.

Ὕλην δὲ λέγω, ἣ μὴ τόδε τι οὖσα ἐνεργείᾳ, δυνάμει ἐστὶ τόδε τι· ἄλλως δὲ ὁ λόγος καὶ ἡ μορφὴ, ὃ τόδε τι ὂν, τῷ λόγῳ χωριστόν ἐστι.

Ἐπεὶ δ' ἡ μὲν, ὡς ὑποκειμένη καὶ ὡς ὕλη, οὐσία, ὁμολογεῖται, αὕτη δ' ἐστὶν ἡ δυνάμει.

Ἡ δ' ὕλη, ᾗ ὕλη, παθητικόν.

Arist. l. 2. de anima. c. 1. t. 2. Est autem materia quidem potentia : forma verò, actus.

L. 8. metap. c. 1. t. 3. Materiam autem dico, quæ non hoc aliquid est actu, sed potentia. Alio vero modo ratio & forma, id inquam, quod, cùm sit hoc aliquid, ratione separabile est.

C. 2. t. 5. Quia verò substantia ea, quæ est vt subiectum & materia, ab omnibus esse conceditur, hæc autem est illa, quæ potentia est.

L. 1. de generat. & corr. c. 7. t. 55. Materies vt materies, passiua est.

LA premiere matiere est pure puissance, ou en pure puissance pour le regard des choses naturelles qui en peuuent estre faittes ; & non en pure puissance à tout estant simplement : car ce qui est en puissance de cette sorte, n'a aucun estre ny parfaict ny imparfaict : & partant c'est vn pur rien : dautant qu'en cette maniere il n'est dit estre en puissance, que parce qu'il n'y a point de repugnance que l'agent le puisse produire, encores est-ce supernaturellement, à sçauoir par la creation : & consequemment il n'est point du tout iusqu'à ce qu'il soit creé. Mais il n'est pas ainsi de la premiere matiere : car elle a l'estre de matiere pour le moins, qui est d'estre estant reel potentiel & substance imparfaitte, ou autrement elle ne seroit pas matiere, ains seulement vn pur rien : dequoy il s'ensuit qu'elle ne pourroit entrer en la composition de la substãce parfaitte dont elle est partie : (comme nous auons montré) car de rien il ne se faict rien naturellement. Donques la premiere matiere est de soy & de sa propre nature de matiere, pure puissance, ou en puissance à tout estant specifique seulement, & non à tout estant simplement : mais neantmoins à cause de son imperfection on la nomme pure puissance simplement. Et de vray si on compare la premiere matiere aux substances qui en sont composees, elle est cõme pure puissance : car tout ainsi que le bois qui est de soy & en soy estant reel & en acte, se trouue neantmoins si on le considere au regard des choses artificielles estre vne pure puissance (attendu qu'il n'est ny buffet, ny table : ny aucune chose artificielle, mais en pure puissance tout cela) de mesme la matiere qui n'est estant parfaict qu'en puissance, à cause de cela n'est ny feu, ny eau, ny aucune autre chose semblable : mais elle est tout cela en puissance. Donques la premiere matiere est pure puissance, ou en pure puissance, à sçauoir puissance passiue, attendu qu'elle reçoit la forme & cause auec elle materiellement

le composé, comme partie interieure & essentielle d'iceluy, & non seulemẽt en receuant la forme comme le vase faict l'eau.

Οἱ δὲ, τὸ μὴ ὂν τὸ μέγα καὶ τὸ μικρὸν ὁμοίως, ἢ τὸ συναμφότερον, ἢ τὸ χωρὶς ἑκάτερον. &c.

Ἡ μὲν γὰρ, ὑπομένουσα συναιτία τῇ μορφῇ τῶν γινομένων ἐστὶν, ὥσπερ μήτηρ. &c.

Ἀλλὰ τοῦτ' ἐστιν ἡ ὕλη, ὥσπερ ἂν εἰ θῆλυ ἄρρενος, καὶ αἰσχρὸν, καλοῦ.

Τὰ δ' εἴδη καὶ τὰ τέλη, ἕξεις τινές· ἡ δ' ὕλη, ἣ ὕλη, παθητικόν.

Τῆς μὲν γὰρ ὕλης τὸ πάσχειν ἐστὶ, καὶ τὸ κινεῖσθαι· τὸ δὲ κινεῖν καὶ τὸ ποιεῖν, ἑτέρας δυνάμεως.

Arist. l. 1. physi. c. 10. t. 80. Alij verò magnum & paruum, siue vtrumque, siue seorsum, alterutrũ similiter statuunt esse non ens. &c.

Alia namque natura, cùm permaneat eorumque fiunt: vna cum forma est causa, quasi mater. &c.

T. 81. Sed hoc est materia: perinde ac si fœmina marem, aut turpe pulchrum appeteret.

L. 1. de generat. c. 7. t. 55. Formæ autem, atque fines, habitus quidam sunt. At materies vt materies, passiua est.

L. 2. c. 9. t. 53. Pati namque & moueri materiæ est: agere verò & mouere, alterius potentia.

L'essence de la premiere matiere, c'est estre puissance passiue seulemẽt: à cause de quoy c'est à elle à estre meuë, & à vne autre puissance à mouuoir & à operer: car puis que tout agent produict son semblable, si la matiere agissoit, elle ne produiroit pas la forme, attendu qu'elle luy est dissemblable & opposite: elle ne produira pas aussi la matiere, qui est inengendrable & incorruptible, comme il sera mõtré incontinent: & puis si son action se receuoit en elle mesme, qui est homogene, elle seroit agente & patiente au respect d'vn mesme: ce qui est cõtradictoire: ioinct que l'action n'est qu'entre cõtraires; & la matiere ne l'est pas à soy ny à aucune autre chose, parce que la matiere n'est rien que pure puissance sans aucune forme ou acte specifique. A cause de cela la matiere est difforme, & appellee laide & vilaine par Aristote, qui la nõme aussi mere, parce qu'elle conçoit en elle & fomẽte les formes. Platon appelloit cette matiere grand & petit, parce qu'elle n'est aucune chose actuellement, & qu'elle les peut estre toutes: il la nommoit aussi, ayant tout. Sainct Augustin l'appelle forest, comme aussi font les Arabes: parce qu'elle est propre aux agents naturels pour leurs œuures, comme la forest aux manœuures & artisans. Quelqu'vn la compare à la Lune, à cause de son changement de forme, & qu'elle luit par la lumiere d'autruy. Elle peut aussi estre appellee le Prothee muable des Poëtes, qui prend successiuemẽt toutes formes: elle est aussi nommee femme & seminaire, & ainsi des autres noms semblables.

Auerr. de subst. orbis initio.

S. Aug. de natur. boni c. 8.

Ἡ γὰρ ἐντελέχεια χωρίζει.
Ὕλη δύναμις οὖσα, οὐκ ἐνέργεια.

Arist. l. 7. metap. c. 15. t. 49. Actus enim distinguit.

L. 9. metap. c. 9. t. 17. Materia ea quæ potentia quadam existens, actu non est.

On pourroit obiecter que la premiere matiere n'est pas pure puissance passiue: parce qu'elle determine l'estant à vne certaine espece, en le diuisant à l'opposite de l'acte: & l'office de determiner ou distinguer n'appartient qu'à l'acte. Mais la responce à cela est, premierement que cette maxime, c'est l'acte qui distingue, se doit entendre seulement pour le regard des choses reelles composees de deux parties reellement distinctes d'essence l'vne de l'autre qui tombent soubs les predicaments. Or l'estant comme estant n'ayant ny l'vne ny l'autre de ces conditions, cet axiome n'a point de lieu pour son regard. Mais pour determiner l'estant à vne certaine espece analogique, la puissance passiue le peut faire & tenir lieu d'acte par analogie en le diuisant: comme l'estant de son costé represente en cela la matiere par proportion. Et secondement on peut respondre que quand on dit que la puissance diuise l'estant à l'opposite de l'acte, c'est à dire qu'elle est vn des membres esquels l'estant est diuisé. Et cette maxime, l'acte c'est ce qui distingue, signifie que l'acte faict estre la chose dont il est acte d'vne certaine espece, & non qu'il la diuise en parties, ou soit l'vne des parties esquelles elle est diuisee. Or faire que la chose soit d'vne certaine espece cela n'appartient qu'à l'acte, & iamais à la puissance passiue selon qu'elle est telle. Mais pour diuiser l'estant, c'est à dire estre vne de ses parties, il n'est point requis d'estre acte, suffisant d'estre acte ou puissance passiue, & pour le diuiser ou distinguer à l'opposite de l'acte, il est necessaire d'estre puissance passiue.

La puissance de la premiere matiere, c'est la premiere matiere mesme, laquelle est essentiellement telle, afin de tendre à l'acte & estre proportionnee à la forme qui y doit estre receuë. La raison de cela est que la matiere est de sa nature non seulement substance imparfaitte, mais imparfaitte, en telle sorte qu'elle peut estre parfaitte. Et cela c'est estre matiere

tiere & puissance passiue, qui est vne mesme chose : car la puissance passiue est l'essence de la matiere, sans laquelle elle ne peut estre conceuë, ny entenduë, ny entierement definie. Si la premiere matiere n'estoit pure puissance passiue elle seroit acte simplement ou composee d'acte & de puissance. Si elle estoit acte, il faudroit que ce fust vn acte informant quelque subiect : car il n'y a point d'autres actes excepté Dieu, l'Ange, & l'ame raisonnable estant separee du corps : (comme il sera montré en son lieu) mais ce ne peut estre vn acte informant, ou autrement il faudroit qu'il y eust vn subiect premier qu'elle, ce qui ne peut estre; puis quelle est le premier subiect : comme aussi le mesme arriueroit si elle estoit composee d'acte & de puissance. Nous pouuons encores inferer que la premiere matiere est telle que nous l'auons expliquee, par ce qu'il y a quelque chose entre les estants qui est acte pur n'ayant rien de sa puissance meslé en sa nature, à sçauoir Dieu : & qu'il se trouue quelques autres choses composees d'acte & de puissance, comme sont toutes les substances corporelles pour le moins. Car de là il semble estre conuenable qu'il y ait vn troisiesme degré d'estant opposite au premier, qui n'enferme aucun acte ; & cela est la premiere matiere qui est pure puissance.

De l'appetit de la premiere matiere.

CHAPITRE VII.

Ὄντος γάρ τινος θείου, καὶ ἀγαθοῦ, καὶ ἐφετοῦ, τὸ μὲν ἐναντίον αὐτῷ φαμὲν εἶναι· τὸ δὲ, ὃ πέφυκεν ἐφίεσθαι καὶ ὀρέγεσθαι αὐτοῦ, κατὰ τὴν αὐτοῦ φύσιν. &c. ὥσπερ ἂν εἰ θῆλυ ἄρρενος, καὶ αἰσχρὸν καλοῦ.

Οὐκ οὖν διὰ τὸ τὴν τοῦδε φθορὰν ἄλλου, εἶναι γένεσιν· καὶ τὴν τοῦδε γένεσιν ἄλλου εἶναι φθοράν, ἄπαυστον ἀναγκαῖον εἶναι τὴν μεταβολήν.

Arist. l. 1. physi. c. 10. t. 81. Cùm enim sit quiddam diuinum, & bonum, & expetendum : dicimus aliud esse ei contrarium : aliud, quod sua natura id expetit & appetit. &c. *Perinde ac si fœmina marem, aut turpe pulchrum appeteret.*

L. 1. de gener. & corrupt. c. 3. t. 17. Propterea quòd interitus huius, alterius est ortus: & cōtra ortus huius, alterius interitus : necessariò accidit, vt mutatio irrequieta sit, & subsistere nequeat.

LA premiere matiere est, ainsi qu'il a esté declaré, vne substance imparfaitte & indeterminee, laquelle entre en la composition de la substance parfaitte, & la constitue, estant ioincte à la forme qui en est l'autre partie, & qui l'accomplit, la determine, & luy donne l'estre specifique : en sorte que d'elles deux il se faict vn composé accomply. C'est pourquoy ainsi que nous desirons les choses qui nous conuiennent, Aristote dit que la premiere matiere appete la forme, (qui est quelque chose de diuin) comme la femelle appetee le masle, & l'imparfaict le parfaict. Auicēne ne veut pas admettre cela, disant qu'il faudroit que ce fust d'vn appetit naturel, ce qui ne peut estre: attendu que la forme specifique est l'origine d'vn tel appetit, & non la matiere: ou d'vn appetit animal, ce qui ne peut estre aussi : attendu que cet appetit est auec connoissance, de quoy la matiere est destituee, ou pour ce qu'elle s'ennuie de celle qu'elle a, ce qui est aussi peu : car elle est egalement à toutes : ou pour ce qu'elle en veut plusieurs, ce qui n'est pas possible tout ensemble. Quelques vns respondent qu'à la verité ce n'est rien de tout cela, mais que c'est vn appetit naturel qu'Auicenne n'a pas cōsideré, lequel n'estant qu'vne propre inclination d'vne chose vers son propre accōplissement, il se trouue en tout ce qui est perfaisable par sa naturelle perfection: & que la matiere a cet appetit, afin qu'vne continuelle generation se face : car estant naturellement inclinee à toutes formes, & ne les pouuant auoir toutes ensemble, il luy a esté donné de les auoir successiuement. Mais parce que, cōme nous le dirons, l'appetit naturel és choses n'est rien de reel que les facultez actiues qu'elles ont de faire leurs propres operations, chacune selon sa nature : & pour le regard des autres puissances selon lesquelles elles reçoiuent de la perfection en patissant, ce n'est és choses naturelles ou corporelles rien que la puissance passiue qu'elles ont de la premiere matiere : & és immaterielles quelqu'autre puissance proportionnee & correspōdant par analogie à la premiere matiere : il me semble qu'Auicenne auroit raison, si on vouloit entendre par cet appetit de la premiere matiere autre chose que sa puissance passiue, qui est son essence mesme; car elle n'a point d'autre inclination ou aptitude : mais c'est chaque agent qui a l'inclination d'engendrer son semblable : à cause de quoy il appete d'imprimer sa forme par tout où il peut agir selon son aptitude & inclination d'operer, & la matiere les reçoit toutes : parce qu'elle est en puissance à toutes, & que son imperfection est accomplie & rendue

Auicen. sufficientia c. 1.

parfaitte par elle. En somme la premiere matiere n'est que puissance passiue pour tout, & est tres certain qu'elle n'a aucune qualité actiue, ny aucun autre accident reel : attendu que ces choses prouiennent de la forme substantielle. Donques puisque la matiere n'a point d'appetit : il ne faut pas estimer que la forme soit plus sa fin qu'elle est fin de la forme, ny qu'elle s'y refere premierement de soy & selon l'intention de la nature vniuerselle; mais seulement que la premiere matiere & la forme se rapportent au composé comme les parties au tout.

Comment la premiere matiere peut & ne peut pas estre engendree & corrompue.

CHAPITRE VIII.

Περὶ μὲν οὖν τοῦ πρώτου τῶν στοιχείων εἴρηται, καὶ ποῖόν τι τὴν φύσιν, καὶ ὅτι ἄφθαρτον καὶ ἀγένητον.

Οὐ γίνεται οὔτε ἡ ὕλη, οὔτε τὸ εἶδος· λέγω δὲ τὰ ἔσχατα.

Arist. l. 3. de Cœl. c. 1. t. 1. De primo igitur elemento, & quale quid est natura, & incorruptibile ac ingenerabile esse, satis diximus.

L. 12. metap. c. 3. t. 12. Neque materia fit, neque species : dico autem extrema.

La premiere matiere n'est de soy engendrable ny corruptible : car puisque toutes les choses naturelles sont engendrees de la premiere matiere: si elle estoit engendrable, il faudroit que ce fust d'vne autre premiere matiere, chose qui impliqueroit de la contradictiõ : attendu qu'elle seroit premiere matiere & ne la seroit pas. Et puis cette autre matiere seroit encores faitte d'vne autre, ou elle ne le seroit pas, tellemẽt qu'il faudroit en fin venir à vn suject qui ne seroit point engẽdré, ou bien le progrez seroit en infiny, ce qui est impossible, ainsi qu'il est mõtré en son lieu. Mais encores qu'elle ne soit pas engendree, ce n'est pas à dire qu'elle soit eternelle, ains seulement qu'elle n'est pas produitte de quelque matiere qui la precedast: car Dieu la creée de rien, cõme nous le montrerons ailleurs. Elle nest pas corruptible aussi, car vne chose ne peut estre corrompue qu'en cela dont elle est engendree. En somme puis qu'en toute generation il y a vn subiect qui precede, & en la corruption quelque chose qui demeure, la premiere matiere ne pourra estre engendree ny corrompue : car elle est ce premier subiect precedant & permanent, & non pas ce qui est engendré & corrompu; & puis ce qui est engendré & corrompu est estant en acte determiné à quelque espece naturelle, & la matiere ne l'est qu'en puissance. Et finalement il se connoist par l'analogie des choses artificielles : car leur destruction & construction nous montre que leur matiere n'est engendree ny corrompue par l'art.

Quant à la forme naturelle, puis qu'elle est vne simple essence, elle ne se resoult point par soy en quelques choses, mais par accident seulement : car le composé estant resolu en matiere, la forme s'y resoult aussi : parce que la forme n'est pas faitte par soy, mais c'est le composé, comme il sera montré en son lieu.

Φθείρεται δὲ καὶ γίνεται· ἔστι μὲν ὥς, ἔστι δ' ὡς οὔ· ὡς γὰρ τὸ ἐν ᾧ καθ' αὑτὸ φθείρεται· τὸ φθειρόμενον γὰρ ἐν τούτῳ ἐστίν, ἡ στέρησις· ὡς δὲ κατὰ τὴν δύναμιν, οὐ καθ' αὑτό, ἀλλ' ἄφθαρτον καὶ ἀγένητον ἀνάγκη αὐτὴν εἶναι· εἴ τε γὰρ ἐγίγνετο, ὑποκεῖσθαί τι δεῖ πρῶτον, τὸ ἐξ οὗ ἐνυπάρχοντος· τοῦτο δ' ἐστὶν ἡ αὐτῆς φύσις· ὥστ' ἔσται πρὶν γενέσθαι.

Arist. l. 1. physi. c. 10. t. 82. Partim autem interit, & fit : partim minimè: ut enim est id in quo, per se interit : quod enim interit, in ipsa est, nempe priuatio. Ut autẽ secundum potestatem spectatur, non per se gignitur et interit: sed necesse est eam esse incorruptibilẽ & ingenitam: siue enim fieret, oporteret subiici aliquod primum, nempe id ex quo insito fit : hoc autem est eius natura, proinde prius erit, quàm fiat.

La matiere est engendrable & corruptible par accident : à sçauoir engendrable par ce qu'elle acquiert en soy la forme qu'elle n'auoit pas; & corruptible par ce qu'elle pert la forme qu'elle auoit conioincte auec elle. Tellement qu'elle n'est engendrable ny corruptible qu'à raison de la forme & non à raison de soy : & partant elle n'est telle que par accident. C'est pourquoy quelques vns disent qu'à l'arriuee de la forme, la priuation de la matiere au regard d'vne telle forme estant abolie, la matiere est ditte perir en certaine maniere : parce qu'elle cesse soubs vne telle priuation. Et quand apres la forme abolie la priuation reuient, la mesme matiere renaist en certaine façon : entant qu'elle reçoit la priuation dont elle estoit despouillee. Simplicius dit qu'Aristote a pensé que la naissance & la mort de la matiere luy estoit plutost communiquee par la priuation que par la forme :
parce

parce que quand la forme aduient la matiere est cachee en certaine maniere, & quand elle s'en va elle demeure nuë.

Que la premiere matiere est principe de generation & corruption.

CHAPITRE IX.

Τοῦ δὲ τοιούτου ἡ αὐτὴ δύναμις τῆς ἀντιφάσεως, καὶ αἰτία ἡ ὕλη.

Νῦν δὲ τὴν ὡς ἐν ὕλης εἴδει τιθεμένην αἰτίαν εἴπωμεν, δι' ἣν ἀεὶ φθορὰ καὶ γένεσις οὐχ ὑπολείπει τὴν φύσιν.

Ἀνάγκη γένεσιν εἶναι καὶ φθορὰν, περὶ τὸ δυνατὸν εἶναι καὶ μὴ εἶναι, διὸ καὶ ὡς μὲν ὕλη, τοῦτ' ἔστιν αἴτιον τοῖς γενητοῖς.

Ἅπαντα δὲ τὰ γινόμενα, ἢ φύσει, ἢ τέχνῃ, ἔχει ὕλην· δυνατὸν γὰρ εἶναι καὶ μὴ εἶναι ἕκαστον αὐτῶν· τοῦτο δ' ἔστιν ἡ ἐν ἑκάστῳ ὕλη.

Arist. l. 1. de Cœl. 12. t. 136. Vt sint & non sint, causa materies est.

L. 1. de generat. & corr. c. 3. t. 15. Nunc autem eam quæ velut in materiæ specie sita est, causam per quam generatio & corruptio, numquam natura deficiunt, dicamus oportet.

C. 9. t. 51. Necesse est vt generatio, atque corruptio circa id sit: quod esse & non esse potest. Quo circa & hoc causa, vt materies generabilis existit.

L. 7. metap. c. 7. t. 22. Omnia porrò, quæ siue natura, siue arte fiunt, materiam habent: quippe cùm eorum, quodque tum esse, tum non esse possit: quod quidam præstat materia, quæ in singulis existit.

ENCORES que la premiere matiere soit inengendrable, incorruptible en soy & de sa nature, elle est neantmoins principe de generation & de corruption en chaque chose où elle entre, à cause qu'elle est en puissance à tous les contraires; lesquels estant receuz successiuement en elle, ils s'entre-corrompẽt & s'entre-chassent par la destruction les vns des autres: dont s'ensuit la corruption & la negation des composez: de sorte que comme elle est cause de la ruine des vns, les autres renaissent par son moyen. Et ainsi la generation & la corruption est continuee & perpetuee en la matiere. A cause de quoy on dit que la premiere matiere est en puissance de contradiction: parce que par elle la chose peut estre & n'estre pas. Cela se connoist si facilement, tant par l'analogie des transmutations artificielles, que de celles des accidents naturels, & est si euident au sens par l'experience, que ce seroit amuser le Lecteur en vain de l'arrester à en donner d'autres preuues.

De la bonté & coëxistance de la premiere matiere.

CHAPITRE X.

AINSI que la matiere est selon soy & de sa nature vn estant imparfaict, de mesme elle est vn bon imparfaict: & tout ainsi qu'elle est en puissance à l'estant parfaict, elle l'est tout de mesme au bon parfaict. Et parce qu'il ne luy defaut rien au genre de la puissance passiue (car de sa nature & essence elle est cõuenable à receuoir les formes) elle peut estre ditte bonne par soy de cette sorte: semblablement ainsi que la matiere a son entité imparfaicte, elle a son existance imparfaitte, qui n'est que la coëxistãce auec la forme specifique à laquelle elle est ioincte: de quoy il s'ensuit, que la forme & la matiere sont distinguees reellement & que l'vne n'est pas l'autre: combien qu'elles soient conioinctes: car la conionction ne faict pas la mesmeté.

Comment la premiere matiere est moyenne entre l'estant & le non estant.

CHAPITRE XI.

Ἔστιν ὃν τρόπον ἐνδέχεσθαι γίγνεσθαί τι ἐκ τοῦ μὴ ὄντος, ἔστι δ' ὃν οὔ· καὶ ἅμα τὸ αὐτὸ εἶναι ὂν, καὶ μὴ ὂν, ἀλλ' οὐ κατὰ τὸ αὐτὸ ὄν· δυνάμει μὲν γὰρ ἐνδέχεται ἅμα τὸ αὐτὸ εἶναι τὰ ἐναντία, ἐντελεχείᾳ δ' οὔ. &c.

Arist. l. 4. metap. c. 5. t. 20. Est quo pacto aliquid ex non ente fieri possit; est item quo non possit, idemque simul sit ens, et non ens, non tamen eadem ratione: nam potestate idem simul contraria esse potest, actu non item. &c.

LA premiere matiere est vn moyen entre les choses parfaites determinees d'espece & entre le pur rien. Non qu'il se puisse donner vrayement vn moyen reel entre l'estant

& le rien : mais c'est à dire qu'elle est le moindre de tous les estants, le plus imparfaict, & le plus proche du rien, n'ayant de soy aucune perfection. Aussi estoit-il requis afin qu'elle peust receuoir toutes sortes de dispositions, & s'accommoder à toutes formes, qu'elle fust de sa nature despoüillee de toute forme & qualité, attendu que si elle en eust eu quelqu'vne propre à elle particulierement, il n'eust pas esté facile de l'accommoder à toutes les autres : parce qu'elle eust voulu retenir la sienne, comme luy appartenant en propre : mais estāt vn subiect commun à toutes formes sans estre plus encliné à l'vn qu'à l'autre, il arriue qu'elle ne peut estre perpetuellemēt souz vne mesme, & que les autres qui ont part en la communauté de ce subiect, ne demeurent point vaines & sans support. Et au contraire les formes deuant s'entre-chasser de la matiere, afin que les vnes & les autres y puissent estre introduittes successiuement, il a esté necessaire qu'elles eussent diuerses qualitez contraires pour cet effect.

Diuision des formes en substantielles & accidentelles.

CHAPITRE XII.

Ὡς δὲ τὸ οὗ ἕνεκα ἡ μορφὴ καὶ τὸ εἶδος· τοῦτο δ' ἐστιν ὁ λόγος ὁ τῆς ἑκάστου οὐσίας.

Τούτων δ' ἡ μὲν ὕλη, δύναμις· τὸ δὲ εἶδος, ἐντελέχεια.

Ἄλλον δὲ (τρόπον) τὸ εἶδος, καὶ τὸ παράδειγμα, τοῦτο δ' ἐστιν ὁ λόγος τοῦ τί ἦν εἶναι, καὶ τὰ τούτων γένη.

Arist. l. 2. de gener. & corrupt. c. 9. t. 51. At forma speciesque, vt cuius gratia: hac autem est substantia cuius ratio.

L. 2. de anima. c. 2. t. 25. Materia quidem est, vt patet, potentia : forma autem, actus.

L. 5. metap. c. 2. t. 2 forma & exemplar. Hac autem est ratio quidditatis horum genera.

Pag. 313. La forme qui est comme nous l'auons dit vn acte composant quelque chose auec la matiere où elle est ioincte, & la determinant à vn certain estre, est de deux sortes, l'vne naturelle & l'autre artificielle. La naturelle est ou substantielle ou accidentelle : les formes substantielles sont de deux sortes : l'vne informe, & donne l'estre simple & specifique au composé qu'elle informe, & demeure partie essentielle auec la matiere de la chose qui est composee d'elles deux : & vne telle forme est substance : comme pour exemple, l'ame est forme de l'animal & est partie qui le compose auec le corps, & luy donne l'estre specifique, le faisant estre cheual, lion, ou semblable. L'autre forme substantielle n'informe pas, mais elle assiste seulement ; & de cette sorte l'intelligence ou Ange est forme conioincte auec le Ciel qu'elle meut, & le Pilote au nauire.

Les formes naturelles accidentelles sont les accidents qui se trouuent és choses materielles composees, ausquelles elles donnent l'estre accidentel, ou en quelque sorte : ainsi que les substantielles le leur donnent simplement en determinant leur espece : comme pour exemple, par la chaleur le feu a d'estre chaud, la terre par la froideur d'estre froide, la pomme par la douceur d'estre douce, l'homme par la risibilité d'estre capable de rire, & tout de mesme des autres.

Μάλιστα γὰρ δοκεῖ εἶναι οὐσία τὸ ὑποκείμενον πρῶτον. τοιοῦτον δὲ τρόπον μέν τινα, ἡ ὕλη λέγεται· ἄλλον δὲ τρόπον ἡ μορφή· τρίτον δὲ, τὸ ἐκ τούτων. &c.

Διὸ τὸ εἶδος, καὶ τὸ ἐξ ἀμφοῖν, οὐσία δόξειεν ἂν μᾶλλον εἶναι τῆς ὕλης.

Arist. l. 7. metap. c. 3. t. 7. Cùm primum subiectum maximè videatur esse substantia. Tale autem modo quodam dicitur materia : alio modo forma : tertium quod ex his constat. &c.

T. 8. Quocirca cum forma, tum id, quod ex vtraque constat, potiùs quàm materia substantia esse videbitur.

La forme naturelle informante qui donne l'estre specifique au composé faict d'elle & de la matiere, est substance : car autrement elle ne pourroit estre partie essentielle de la substance propre ou parfaitte, qui en est composee : attendu qu'vne substance ne peut estre composee de parties qui ne soient point substances. Et si elle estoit accident : le cōposé ne seroit pas vn estant par soy, mais par accidēt seulement : parce que, comme nous Pag. 274. l'auons dit, il ne se faict qu'vn estant par accident de la substance & de l'accident. Et ainsi l'ame d'vn cheual qui est la forme dont il est informé, est substance, & tout de mesme la forme de la pierre, de la plante, & semblables : mais ces formes ne sont pas substances cō-

plettes

plettes qui subsistent par soy hors de la matiere, non plus que la premiere matiere, (excepté l'ame raisonnable, comme il sera montré en son lieu) n'estant que parties de substances parfaittes, aussi n'ont-elles point de substance ny d'existance proprement, mais seulement consubsistance, & coëxistance, comme la premiere matiere.

Il n'y a personne pour peu versee qu'elle soit en quelque sorte de bonne Philosophie qui voulust douter que les elements, l'air, l'eau, & la terre ne soient choses materielles, & de differente nature entre eux, si ce n'estoit qu'on voulust changer la signification des termes selon l'vsage commun, ce qui n'est pas permis, mais contraire à l'eclarcissement de la verité. Il n'y a point aussi de raison d'estimer que la matiere qui est en eux tous, ne soit de mesme essence: car Dieu & la nature ne multiplient iamais les choses sans necessité, cõme il a esté dit. Or il s'ensuit de là que les elements ne sont de differente essence que par leurs formes, lesquelles ne peuuent estre que substantielles ou accidentelles: mais ce ne peut estre par les formes accidentelles que leur essence est cõstituee, & l'espece de l'vn distinguee de celle de l'autre pour plusieurs raisons. Premierement on ne sçauroit dõner de raison, pourquoy la froideur constitueroit plustost l'espece de l'eau que la liquidité ou la pesanteur qui se trouuent aussi en elle, ny pourquoy la secheresse seroit plustost la forme substantielle de la terre, que sa froideur ou pesanteur, & ainsi des autres choses, ny pourquoy la secheresse seroit plustost en la terre qu'en l'eau. Secondement il y a encores moins de raison de dire que la nature de chaque element seroit distinguee d'essence des autres par plusieurs formes tout ensemble: attendu que la multiplicité est plus propre à confondre qu'à distinguer, & que quand elle pourroit distinguer aussi, la nature qui n'abõde point en chose superfluës, ny ne fait rien en vain, vseroit plustost d'vne forme que de plusieurs, pour distinguer les substances. En troisiesme lieu nous voyons que les elements reçoiuent des qualitez les vns des autres sans changer de nature: car l'eau & la terre deuiennent chaudes, quelquesfois l'eau s'époissist, & la terre s'humecte sans cesser d'estre eau ny terre pour cela. En quatriesme lieu, nous voyons des corps mixtes de diuerses natures qui ont de mesmes accidents, cela se connoist és inanimez, és plantes, & és animaux. Il faut donques que les substances soient differentes d'espece par d'autres formes que par les accidentelles; & partant que ce soit par les substantielles: dequoy nous conclurons qu'il y a des formes substantielles & des accidentelles.

Les formes artificielles sont celles que l'art introduict és choses, & dont elles acquierent vn certain estre artificiel: comme pour exemple, le cuivre a de la forme artificielle de statuë, qu'il est statuë: le bois de la forme de la table, qu'il est table: & ainsi de toutes les autres choses artificielles. Vne telle forme artificielle n'est rien qu'vne certaine mode ou determination de la quantité, par laquelle les choses se trouuent de diuerses figures, de sorte que la forme artificielle n'est pas distinguee reellement de la quantité du subiect, ains rationellement seulement. Aussi n'est-elle pas principe de mouuement, mais elle determine & modifie seulement, entant qu'elle est vne diuerse mode de la chose. Que si elle estoit autre chose, il faudroit qu'elle aduint de dehors au corps naturel, & qu'elle fust produite de rien, (car elle n'est pas tiree de la puissance de la matiere comme les formes naturelles,) ce qui est impossible. En somme la forme artificielle est vne deuë determination, conformation, & figuration de la quantité: en quoy consiste la nature de la figure. Nous auons mõtré que ces formes sont, en la Metaphysique vniuerselle: & la connoissance en est si facile, qu'il n'est point besoin d'en repeter la preuue.

De quelle sorte la forme informante est acte simple.

CHAPITRE XIIII.

LA forme essentielle & l'acte substantiel és choses naturelles sont mesmes reellement de nombre, de sorte que tout ce qui est forme est acte, & tout ce qui est acte substantiel en la matiere est forme essentielle du composé. Elle est ditte simple tant parce qu'elle determine tousiours la matiere, & n'a point de puissance en soy pour pouuoir estre determinee naturellement d'vne autre, qu'à cause qu'elle est indiuisible de soy, ne pouuant estre diuisee que par accident selon la diuision du composé qu'elle informe, le-

quel quant à luy l'est par sa quantité, & elle par luy, en qui elle est insinuee par toutes ses parties, & estenduë selon l'extension de la matiere, puis qu'elle est tiree de sa puissance: combien qu'elle soit toute entiere en chaque partie de la matiere, ainsi que la blancheur se trouue en toutes celles d'vne muraille blanche. Et ainsi encores que la forme soit indiuisible, & que nous ne puissions faire vne diuision des parties de la forme au composé, que selon les siennes, elle se peut neantmoins faire mentalement en considerant en chaque partie du corps vne partie de la forme qui luy corresponde.

Comment la forme donne l'estre au composé.

CHAPITRE XV.

Τὸ εἶδος καὶ τὸ παράδειγμα. τοῦτο δ' ἐστὶν ὁ λόγος ὁ τί ἦν εἶναι, καὶ τὰ τούτου γένη.

Arist. l. 5. metap. c. 2. t. 2. Forma & exemplar. Hæc autem est ratio quidditatis horum genera.

LA forme substantielle dõne l'estre specifique à la substance parfaitte, qui est le composé de matiere & de forme: car tout ainsi que cela dont se faict la chose artificielle, n'est aucunement en acte limité: comme pour exemple, le cuiure n'est ny cheual, ny lion, tant qu'il ait receu la forme artificielle du cheual ou du lion: semblablement l'estant naturel n'est point en acte determiné, que par l'arriuee de la forme substantielle specifique. De sorte que la matiere n'est point, ny terre, ny eau, que la forme de la terre ou de l'eau n'y soit, qui luy donne l'estre specifique en se communiquant à elle: car c'est elle qui est l'estre specifique mesme: ainsi que la lueur est & donne la lumiere au Soleil. Tout de mesme la forme accidentelle donne l'estre accidentel determiné au composé, en se communiquant à luy: parce qu'elle est aussi l'estre accidentel mesme: car la muraille a l'estre blanc par la blancheur qui est cet estre mesme.

Conuenance & disconuenance de la forme substantielle, & de l'accidentelle.

CHAPITRE XVI.

Τὸ γὰρ συμβεβηκὸς, οὐ συμβεβηκότι συμβεβηκὸς, εἰ μὴ ὅτι ἄμφω συμβέβηκε ταὐτῷ.

Arist. l. 4. metaph. c. 4. t. 14. Cùm accidens non sit accidenti accidens, nisi quia vtrumque eidem accidit.

LA forme substantielle & l'accidẽtelle conuiennent en partie & different en partie. Elles conuiennent en ce que l'vne & l'autre est acte, & ne sont iamais submises: car l'accident n'aduient point à l'accident, & vne forme simple ne peut estre soubmise: parce que cela appartient à la nature de la matiere. Mais ils different en deux poincts: premierement parce que la forme substantielle faict estre specifiquement, & son subiect est seulement estant en puissance: & la forme accidentelle ne faict pas estre simplement, mais estre tel, ou tant, & semblables, & son subiect est estant en acte determiné. Secondemẽt la forme substantielle & l'accidentelle different, parce que dautant que le moins principal est pour l'amour du plus principal, la matiere qui est moindre que la forme substantielle, est pour l'amour de la forme substantielle: & au rebours, la forme accidentelle est pour l'accomplissement du subiect. Il y a plus de conuenance entre la forme substãtielle & l'accidẽtelle, qu'entre la forme substantielle & la matiere: parce que l'vne & l'autre sont actes, & donnent l'estre, & determinẽt à quelque chose: mais il y a plus d'affinité entre la forme substantielle & la matiere, qu'entre la matiere & la forme accidẽtelle: parce que la forme substãtielle & la matiere sont d'vne mesme categorie, principes d'vne mesme chose, & se ioignent & vnissent ensemble: de sorte qu'elles sont vn, estant par soy proprement.

Que la forme est plus parfaitte & plus noble que la matiere, & chacune d'elles moins que le composé.

CHAPITRE XVII.

Καὶ μᾶλλον φύσις αὕτη τῆς ὕλης· ἕκαστον γὰρ τότε λέγεται, ὅταν ἐντελεχείᾳ ᾖ μᾶλλον, ἢ ὅταν δυνάμει.

Arist. l. 2. phys. c. 1. t. 12. Atque hæc magis, quàm materia, est natura: vnumquodque enim tunc dicitur, cùm actu est potius, quàm cùm est potestate.

Διὸ τὸ εἶδος, καὶ τὸ ἐξ ἀμφοῖν, οὐσία δόξειεν ἂν μᾶλλον εἶναι τῆς ὕλης.

L.7. metap.c.3.t.8. Quocirca tum forma, tum id quod ex vtraque constat, potius quàm materia, substantia esse videbitur.

LA forme est plus parfaitte que la matiere, à cause qu'elle la faict estre en acte determiné de la puissance où elle estoit: mais la matiere ne parfaict pas la forme, si ce n'est par occasion: en ce que la forme est tiree de la puissance de la matiere, & ne peut auoir l'estre qu'en la matiere; qui est plustost soustenir que parfaire la forme. La forme est plus noble que la matiere. Premieremẽt parce qu'elle est acte, qui est parfaict; & la matiere, puissance, qui est parfaisable. Secondement parce que l'agent estãt plus noble que le patiẽt, la forme qui à la vertu d'agir, excelle la matiere qui est toute passiue: donques la forme est plus noble que la matiere: nonobstant que celle-cy soit incorruptible, comme nous auõs dit: car ce qui n'a pas l'incorruptibilité, à cause de sa perfection, cõme elle est és intelligences, & en l'ame raisonnable, qui sont par dessus la generation, mais seulemẽt pour estre au dessoubs de la generation, à cause de son imperfection & proximité du rien, telle qu'est la premiere matiere: (laquelle n'est pas faitte incorruptible pour elle, mais en faueur des formes, afin de leur seruir de siege & de passage des vnes aux autres) cela est moins parfaict que les formes: ioinct que quand on dit que l'incorruptible est plus noble que le corruptible, cela s'entend és choses de mesme ordre, & de mesme nature: comme est l'ame de l'homme, & l'ame du cheual. Quant au composé, il semble surpasser en excellence la forme: parce qu'il a l'estre complet, & est d'vne espece parfaitte, engendre par soy, subsiste par soy, & opere par soy.

Que la forme est vn bien parfaict, & de son excellence.

CHAPITRE XVIII.

Οὗτος γάρ τινος θείου, καὶ ἀγαθοῦ, καὶ ἐφετοῦ.
Καὶ ἐπεὶ ἡ φύσις διττὴ, ἡ μὲν ὡς ὕλη, ἡ δ' ὡς μορφὴ· τέλος δὲ αὕτη, τοῦ τέλους δὲ ἕνεκα τὰ ἄλλα· αὕτη ἂν εἴη ἡ αἰτία, ἡ οὗ ἕνεκα.

Arist. l.1. phys. c.10.t.81. Cùm enim sit quiddam diuinum, & bonum, & expetendum.
L.2.c.8.t.81. Et cùm natura duplex sit, altera vt materia, altera vt forma: hæc autem sit finis, & finis gratiâ reliqua sint: certè hæc erit causa cuius gratia.

A L'opposite de la premiere matiere, ainsi que la forme est vn estant parfaict; tout de mesme elle est vn bon parfait: plus ou moins selõ l'excellence de sa nature. Et parce que Dieu communique l'estre à toutes choses, dont chacune est ce qu'elle est par la participation diuine, les vnes plus, les autres moins: (comme il sera montré en son lieu) & que l'estre specifique est donné à chaque chose immediatement par sa forme, la forme est aussi appellee diuine, entant qu'elle est image de quelque degré de la diuinité.

L'acte substantiel, qui est la perfection de la matiere, porte le nom de forme: parce qu'il forme, distingue, & designe la matiere: laquelle sans luy seroit vuide & difforme, & en certaine façon non-estant. Cette forme est comme dame & royne, à l'obeissance & au seruice de laquelle les accidents sont soubmis & subiects: car tout autant qu'il y en a, ce sont preparations & dispositions de la matiere à deffendre la forme, ou instruments pour faire ses operations. C'est celle qui est la fin des agents naturels, lesquels trauaillent tous pour y paruenir, où ils se reposent l'ayant obtenuë, par laquelle ils sont estimez parfaits, & acquierent vne certaine espece d'eternité & de diuinité: c'est celle qui donne la Noblesse & perfection aux choses composees, & qui resserre & limite l'amplitude de l'estant naturel, imprimant en chaque chose sa marque & son charactere, pour estre distinguee des autres: car sans elle & sans sa diuersité, toutes choses seroient confuses: attendu qu'il n'y a que l'acte qui distingue & separe és choses naturelles. C'est la fontaine de toutes les actions, & de tous les mouuements, & l'architectrice des œuures admirables, dont la vertu & la dexterité à faire, & à former les choses, ne peut estre imitee par aucune industrie, ny par aucun art des hommes. C'est elle principalement qui contient tout l'ornement du monde: car non seulement la multitude, la varieté, & la beauté des choses en dépend; mais aussi leur conuenance, & repugnance naturelle entre elles, en quoy consiste principalement l'excellence & beauté de l'vniuers. En fin c'est quasi le comble, & le but de la sapience humaine: car la parfaitte connoissance des choses se tire de leurs causes, entre lesquelles la forme tient le premier lieu.

Que la forme n'est pas toute l'essence du composé.

CHAPITRE XIX.

Ὡς δὲ τὸ οὗ ἕνεκα, ἡ μορφὴ καὶ τὸ εἶδος· τοῦτο δ' ἐστὶν ὁ λόγος ὁ τῆς ἑκάστου οὐσίας.

Εἶδος δὲ λέγω, τὸ τί ἦν εἶναι ἑκάστου, καὶ τὴν πρώτην οὐσίαν. &c. ἡ γὰρ ἰατρική ἐστι καὶ ἡ οἰκοδομική, τὸ εἶδος τῆς ὑγιείας, καὶ τῆς οἰκίας· λέγω δὲ οὐσίαν ἄνευ ὕλης, τὸ τί ἦν εἶναι.

Τὸ γὰρ εἴδει λέγω καὶ λόγῳ ταυτόν.

Arist. l. 2. de gener. c. 9. t. 51. At forma speciésque vt cuius gratia: hæc autem est substantia cuiusque ratio.

L. 7. metap. c. 7. t. 23. Formam verò dico quidditaté cuiusque substantiamque primam. &c. Artes enim medendi, & edificandi, sanitatis, ac domus formæ sunt: voco autem substantiam sine materia, ipsam rei quidditatem.

L. 1. phy. c. 8. t. 60. Nam forma & definitione pro eodem accipio.

QVELQVES vns tiennent que la seule forme est toute l'essence de la substance corporelle, & que la matiere se refere à l'essence, cõme ce qui la porte, & n'entre en sa definition que comme telle; c'est à dire que la matiere porte la forme, parce qu'elle ne seroit pas, si elle n'estoit soustenuë par la matiere, en laquelle elle est receuë. Et ainsi ils estiment que l'essence qui est ce que signifie la definition, importe la seule forme. Mais ils se mesprennent: car cette maniere n'appartient qu'aux formes accidentaires, qui sont comme portees par la matiere où elles sont enracinees, lesquelles ne sont ny l'essence, ny de l'essence de la substance. Leur opinion est fondee premierement sur ce que si l'essence de la substance composee consistoit de matiere & de forme, il y auroit à leur dire, progrés en infiny: ce qui est faux, comme nous le montrerons. Et secondement sur ce qu'Aristote appelle souuent la forme ce qu'est la chose, ne considerant pas qu'en disant cela, il n'entendoit rien sinon que la propre difference qui est la principale partie de la definition, & qui l'accõplit, estãt prise de la forme mesme, la forme peut estre appropriee à signifier l'essence, non pas simplement; mais parce que c'est sa principale partie; attendu que chaque chose est ditte par vne certaine maniere de parler, ce qui est le principal en elle, & qui distingue son espece des autres, combien qu'elle consiste de toutes ses parties: car au contraire le mesme Philosophe prononce, que toutes choses se font de l'estant en puissance, & du non-estant en acte; & que de la matiere se faict la chose naturelle, en sorte qu'elle y demeure interieurement. Il ne dit pas de mesme, que la chose naturelle soit faitte de la forme, encores qu'elle en soit partie, dautant que la matiere precede, & que la forme ne donne que la perfection.

Que les diuerses actions & proprietez des choses corporelles prouiennent de leurs formes substantielles.

CHAPITRE XX.

Τῆς μὲν γὰρ ὕλης τὸ πάσχειν ἐστὶ καὶ τὸ κινεῖσθαι· τὸ δὲ κινεῖν καὶ τὸ ποιεῖν, ἑτέρας δυνάμεως· δῆλον δὲ καὶ ἐπὶ τῶν τέχνῃ, καὶ ἐπὶ τῶν φύσει γινομένων· οὔτε γὰρ αὐτὸ ποιεῖ τὸ ὕδωρ ζῷον ἐξ ἑαυτοῦ· οὔτε τὸ ξύλον κλίνην, ἀλλ' ἡ τέχνη.

Arist. l. 2. de generat. & corr. c. 9. t. 53. Patináque & moueri, materia est: agere verò & mouere, alterius potentiæ: palam autem est cum iis, quæ natura fiunt: nam neque aqua ex se animal facit, sed natura, neque lignum lecticam: sed ars.

LES operations que nous experimentons estre propres & particulieres en certaines choses, comme à l'eau de refroidir, à l'aymant d'attirer le fer, & autres semblables: ne prouiennent point de la matiere: parce que comme nous l'auons montré, elle est passiue: & partant il faut que ce soit de la forme; à sçauoir de la substantielle, qui donne la vertu au composé de produire des effects selon les facultez & vertus qu'il a, lesquelles suiuent sa forme substantielle: n'y ayant point d'autre raison pourquoy les choses auroient diuerses proprietez & operations: veu que la matiere est mesme en elles toutes. Et puis d'ailleurs, il ne peut estre que la matiere, qui est vne, & toute passiue, soit principe des actions qu'elle reçoit, dautant que cela enueloppe de la contradiction; attendu qu'il s'ensuiuroit qu'elle seroit actiue & passiue au respect d'vn mesme effect, sans qu'il y eust distinction reelle d'aucunes parties en elle.

Qu'vne

Qu'vne seule forme ne peut informer plusieurs matieres discontinues.

CHAPITRE XXI.

Ἀλλ' ἄλογον, δύο ἑτέρων τῷ εἴδει τὴν αὐτὴν καὶ μίαν εἶναι ἐνέργειαν.

Καὶ εἶναι ἓν κατὰ τὸ συνεχές, καὶ ποσόν, ἀλλὰ μὴ κατὰ τὸ ποιόν.

Ἀριθμῷ μὲν ὧν ἡ ὕλη μία.

Arist. l. 3. phys. c. 2. t. 19. Verùm à ratione est alienum duarum rerum specie diuersarũ vnum & eumdem esse actum.

L. 5. metap. c. 4. t. 5. Quædam & vt continuationé, quantitatéque, non qualitate sint vnum.

C. 6. t. 12. Numero quidem ea sunt, quorum materia vna est.

IL est impossible qu'vne forme soit toute ensemble en plusieurs matieres discontinuës: car l'estre & vnité specifique vient de la forme: au moyẽ dequoy il y auroit de la contradition, si vne seule forme de nombre informoit plusieurs matieres: attendu qu'il faudroit qu'elles fussent vne chose & plusieurs choses. Et puis d'ailleurs, vne forme en diuerses matieres qui ne dépendẽt point l'vne de l'autre, pourroit estre corrompue en l'vne & non en l'autre: & ainsi estre & non estre: car il n'y auroit point de raison qu'vne alteration corruptiue destruisant vn subiect, destruisist necessairemẽt l'autre, qui en seroit separé. Et à l'opposite deux choses de diuerse nature ne peuuent estre cõtinuës: car encores qu'vne branche d'arbre dont vne partie est viuante, & l'autre morte, semblent estre continues, ayant deux diuerses formes: neantmoins elles ne sont que contigues, & de cette sorte se doit entendre ce qu'Aristote dit, que quelques choses sont vnes de quantité, & non de qualité: & quand il dit aussi que les choses sont vnes de nombre, dont la matiere est vne, s'entend vne determinee par vne forme.

Comment plusieurs formes peuuent, & ne peuuent pas estre en vn mesme subiect.

CHAPITRE XXII.

PLVSIEVRS formes substantielles ne peuuent estre toutes ensemble en mesme subiect; parce que chacune est suffisante d'occuper & remplir la capacité de la matiere. Mais plusieurs formes accidentelles peuuent se trouuer ensemble en vn mesme subiect: parce que ne constituant pas [illegible] chose par soy, & ne luy donnant pas l'estre simple ou essentiel; ny par consequent l'vnité: il n'y a point de repugnãce qu'elles soient multipliees en vn mesme subiect, tant pour le regard des formes reelles que des intentionelles: cõme pour exẽple, en vne mesme orange la quãtité, l'odeur, la saueur, la couleur, & semblables se trouuent: & dans la memoire l'espece ou ressemblãce de la maison, du cheual, d'vn arbre, & autres semblables. Deux accidents de mesme espece differents de nombre seulement ne peuuent selon les loix ordinaires de la nature estre en mesme subiect; attendu qu'il n'apparoist point de raison pourquoy vn vnique accident de quelque espece n'emplisse la capacité qu'a le subiect, de cette espece d'accident: & partant la pluralité de tels accidents est superflue, & contre l'institution de nature, laquelle comme nous experimẽtons ordinairement, faict par vne chose, ce à quoy plusieurs ne sont pas necessaires: dautãt qu'elle ne faict rien en vain ny de superflu: comme il a esté dit. Secondement quand les Pag. 310. & 311. agents naturels trouuent au subiect la forme qu'ils tendent à introduire, ils ne font autre chose que de la parfaire, si elle est en vn degré de perfection qu'ils puissent augmenter: dont la raison est, qu'ils tendent directement à la conseruation de l'espece seulement: à cause dequoy ils se contentent si la forme de leur espece est desia introduitte, & a acquis la perfection qu'ils luy peuuent conferer: ainsi vne chose qui reçoit du chaud, de plusieurs chaleurs distinctes de nõbre, n'acquiert qu'vne seule chaleur de nõbre; & tout de mesme de la froideur, & autres semblables qualitez. Que si plusieurs telles qualitez distinctes de nõbre, pouuoient estre en vn mesme suject: cela arriueroit principalemẽt en plusieurs lumieres diuerses de nõbre, qui illuminent vne mesme chose: mais cela n'est point: car ce que deux lumieres agissent plus en vne mesme partie, que l'vne d'elles seulemẽt, ce n'est pas par la multiplicatiõ des lumieres, mais par la plus grãde force & vigueur: dequoy il aduiẽt qu'ostant vn des agẽts, l'effect apparoist moindre: nõ qu'vne lumiere se corrõpe & que l'autre demeure; mais parce que le mesme se faict & conserue plus foiblemẽt. Que si deux choses lumineuses produisoient deux lumieres en mesme partie de l'air, elles n'illumine-

roient pas toutes deux vne plus grande espace, ny vne plus grande sphere d'actiuité que chacune d'elles à part, comme nous voyons qu'elles font; car leurs lumieres ensemble illuminent plus loin & plus clairement, que ne feroit l'vne d'elles separément. A cecy on peut opposer, que de deux flambeaux allumez, l'vn estant esteint, la lumiere seule de l'vn demeure esteincte, & non celle de l'autre : qu'ils font ietter deux ombres à vne mesme colomne: & que passant par vn trou, ils enuoyent deux lumieres diuerses à la muraille. Mais cela ne faict rien; car premierement, c'est que la lumiere esteincte n'est plus vne auec celle qui reste. Et pour le regard des deux autres, c'est qu'elles ne sont pas vnies de la part qu'elles iettent les ombres, en estant empeschees par l'opacité des corps. Quelques vns ont opinion que l'vnité du subiect, est la raison que plusieurs accidents distinguez de nombre seulement, ne peuuent estre en vn mesme subiect: parce qu'ils estiment que cette vnité est la cause de leur indiuiduation : mais cela n'est point : car quand ils y seroient, ils ne laisseroient pas d'estre distinguez de nombre à raison de leurs entitez: ainsi que les autres diuers accidents compatibles, qui s'y trouuent ensemble: ayant plus d'apparence que cela prouient de l'incapacité naturelle du subiect qui est remply d'vn tel acte, & n'est pas capable de plus pour lors : & par cõsequent du defaut de l'agent naturel aussi, qui ne peut faire cette multiplication : ou bien parce qu'vne telle multiplicité seroit en vain, ce que la nature ne souffre pas, dautant qu'elle n'abonde point en choses superflues.

Que la nature & forme naturelle ne se trouuent iamais separees naturellement l'vne de l'autre.

CHAPITRE XXIII.

Βέλτιον τοίνυν ποιεῖν πᾶσιν ἀχώριστον εἶναι τὴν ὕλην.

Ἐπεὶ δ᾽ ἔστι καὶ οὐσίας ὕλη σωματικῆς, σώματος δ᾽ ἤδη τοιουδί (σῶμα γὰρ κοινὸν οὐδέν) ἡ αὐτὴ καὶ μεγέθους, καὶ πάθους ἐστί, τῷ μὲν λόγῳ χωριστή, τόπῳ δὲ οὐ χωριστή, εἰ μὴ καὶ τὰ πάθη χωριστά.

Ἡμεῖς δὲ φαμὲν ὕλην τινὰ τῶν σωμάτων τῶν αἰσθητῶν· ἀλλὰ ταύτην οὐ χωριστήν, ἀλλ᾽ ἀεὶ μετ᾽ ἐναντιώσεως, ἐξ ἧς γίνεται τὰ καλούμενα στοιχεῖα.

Arist. l. 1. de generat. & corrupt. c. 5. t. 29. Satius igitur fuerit inseparabilẽ omnibus materiã tribuere.

T. 31. Cùm autem & corporeæ substantiæ materies, sit corporis iam talis: (nullũ enim est cõmune corpus) eadem & à magnitudine, & ab affectu, ratione quidem, non item loco separabilis est, nisi & ipsi quoque affectus separabiles sint.

C. 1. t. 6. Nos autem sensibilium corporum quãdam esse materiam dicimus; sed eam separari non posse, sed semper esse cum contrarietate, ex qua elementa vocata fiunt.

COMBIEN que la matiere & la forme soient distinguees d'elles mesmes & diuerses comme sont les souuerains genres, & non par aucunes differẽces adioustees : & que nous definissions & expliquions separément chacune à part soy la matiere & la forme, selon que leur nature le peut porter: il ne faut pas s'imaginer pourtant qu'il se puisse trouuer naturellemẽt de la premiere matiere separee de quelque forme naturelle: ny vne forme naturelle separee de la premiere matiere: non plus que la cire, le cuiure, & autres semblables choses, ne sont iamais sans quelque figure : car la premiere matiere n'ayant estre que pour cõposer vn tiers auec la forme, est de ceste nature qu'elle n'en laisse iamais vne sans en receuoir vne autre: au moyen dequoy elle ne se trouue iamais sans la forme. Semblablement il seroit encores plus impossible de trouuer quelque forme naturelle separee de la matiere, dautant que son estre en dépend : car la forme estre tiree de la puissance de la matiere, c'est estre faicte en la matiere auec dépendance d'elle, lors qu'elle se faict, & en son estre apres qu'elle est faitte: au moyen dequoy il est impossible qu'elle subsiste ailleurs. Que si elle en pouuoit estre separee; il faudroit que ce fust par l'introductiõ d'vne forme naturelle qui actuast la matiere dont elle seroit tiree; puis que, comme nous auons dit, la matiere ne peut estre sans forme: mais vne forme ne peut estre introduitte en la matiere, que celle qui y estoit auparauant, composant la substance auec elle ne soit corrõpue auec le composé. Dauantage, puis que la forme & la matiere ne sont estants que pour estre iointes ensemble & cõposer la substance parfaitte, elles demeureroient otieuses, si elles estoient separees l'vne d'auec l'autre, chose qui ne peut arriuer: car la nature ne produit iamais rien en vain ny otieux: ioinct que d'ailleurs la nature de la premiere matiere ny celle de la forme ne le peuuent porter, parce qu'elles ne sont ny l'vne ny l'autre estants, qui subsistent par soy, mais qui consubsistent l'vne auec l'autre. Aussi n'est il point de besoin

soin de s'imaginer qu'elles soient separees l'vne de l'autre: car si nous considerons le monde selon qu'il a eu commancement par la creatiõ, (comme c'est la verité, & comme nous le demonstrons en la Metaphysique particuliere) Dieu a creé toutes les choses naturelles, parfaittes selon leur essence, la matiere & la forme iointes ensemble au composé: afin que celles qui sont corruptibles, selon leurs indiuidus, se puissent maintenir & conseruer par la generation d'autres semblables à elles: ou bien si nous regardons le monde comme eternel selon l'opinion d'Aristote, (laquelle ie refute ailleurs pour ce regard) nous trouuerons que les choses naturelles, ayant tousiours engendré des choses accomplies & parfaittes, elles estoiẽt de toute eternité parfaittes; autremẽt elles ne les eussent pas engendrer telles, car chacune engẽdre sa semblable. Mais encores que la forme & la matiere ne soiẽt point separables l'vne de l'autre pour le regard de leur estre & de leur existance, l'entendement ne laisse pas de separer leurs essences, c'est à dire les considerer chacune à part selon leur nature. Il n'y a que la seule ame raisonnable de toutes les formes qui informent la matiere, laquelle demeure naturellement apres estre separee du corps: dont la raison est, qu'elle ne dépend pas en son estre de la matiere: parce qu'elle n'est pas tiree de sa puissance, ny faitte par la mesme action que le composé, (comme nous le montrerons en son lieu) de sorte que combien que la matiere soit en puissance naturelle de receuoir l'ame raisonnable, elle ne la contient pas en sa puissance toutesfois, attendu qu'elle n'en peut estre cause. Et partant elle n'est pas tiree de sa puissance, car rien n'est tiré de là où il est contenu.

Pourquoy les formes naturelles sont dittes materielles.

CHAPITRE XXIV.

Λέγω δὲ οὐσίαν ἄνευ ὕλης, τὸ τί ἦν εἶναι.

Arist. l. 7. metap. c. 7. t. 23. Voco autem substantiam sine materia ipsam rei quidditatem.

ENCORES que les formes substantielles & accidentelles des choses naturelles ne cõsistent ny ne soient pas composees de matiere, elles sont dittes neantmoins formes materielles, à cause qu'elles sont tirees de la puissance de la matiere; & n'ont point d'estre qu'en elle, faisant ensemble la substance cõposee de matiere & de forme, qui est le subiect & la matiere des accidents, car ils n'en ont point d'autres: comme pour exemple, la froideur a pour matiere l'eau, ou la main, & semblables; la rougeur & la saueur, la pomme; la capacité de rire a pour matiere l'homme auquel elle est.

Comment la premiere matiere est nature par soy.

CHAPITRE XXV.

QVELQVES vns disent que la matiere n'est pas nature par soy, ains seulement par accident; entant qu'elle a la puissance de receuoir la forme, qu'ils veulent estre seule vrayement nature & principe passif de mouuement. Les autres soustiennent qu'elle est nature par soy. Les premiers se fondent sur ce que la premiere matiere estant également apte aux mouuements opposites, elle ne peut estre principe d'aucun mouuement determiné, de sorte qu'elle ne le soit pas de son contraire, & qu'il n'y a qu'vne matiere de toutes choses: à cause de quoy si elle estoit nature, deux choses s'en ensuiuroient: la premiere c'est qu'il n'y auroit qu'vne mesme nature en toutes choses: ce qui ne peut estre, attendu qu'elles ont diuers mouuements. L'autre c'est que tout mouuement seroit naturel, & mesme ceux qu'on appelle contre nature & violents: car si la terre iettee en haut, monte, on ne sçauroit nier que ce mouuement ne luy soit naturel, pour le moins à raison de principe passif, & tout de mesme les mouuements artificiels seroient naturels, choses qui sont absurdes. De quoy ils concluent que la matiere n'est point principe passif du mouuement; & que partant c'est la forme, non de tout mouuement indistinctement, mais seulement de celuy qui est determiné, qu'on appelle naturel. Ils disent que la raison pourquoy la forme est principe passif d'vn tel mouuement, c'est entant qu'elle resserre la puissance de la matiere qui est commune de soy, & luy donne l'inclination à vn certain mouuement

naturel : en sorte que ce n'est pas à vne autre : car la terre qui a l'inclination au mouuemẽt d'en bas seulement, & non à celuy d'en haut, ne tient pas cela de la matiere, attendu que la matiere regarde egalement tous les mouuements : que donques c'est de la seule forme qui la restrainct au mouuement d'en-haut : & que partant la forme est principe actif & passif de mouuement : car elle meut entant qu'elle est forme, & est meuë entant qu'elle est en la matiere, dont l'office est de patir, comme celuy de la forme d'agir.

Ὥστε ἄλλον τρόπον ἡ φύσις ἂν εἴη τῶν ἐχόντων ἐν ἑαυτοῖς κινήσεως ἀρχήν, ἡ μορφὴ καὶ τὸ εἶδος, οὐ χωριστὸν ὄν, ἀλλ' ἢ κατὰ τὸν λόγον. &c.

Καὶ μᾶλλον φύσις αὕτη ὕλης· ἕκαστον γὰρ τότε λέγεται, ὅταν ἐντελεχείᾳ ᾖ, μᾶλλον ἢ ὅταν δυνάμει.

Ἐπειδὴ δὲ ἡ φύσις διχῶς, τό, τὸ εἶδος καὶ ἡ ὕλη·

φύσις δὲ ἥ τε πρώτη ὕλη, καὶ αὕτη διχῶς, ἢ ἡ πρὸς αὐτὸ πρώτη, ἢ ἡ ὅλως πρώτη. &c. Ἐκ δὴ τῶν εἰρημένων ἡ πρώτη φύσις καὶ κυρίως λεγομένη ἐστὶν ἡ οὐσία ἡ τῶν ἐχόντων ἀρχὴν κινήσεως ἐν αὑτοῖς ᾗ αὐτά.

Arist. l. 2. physi. c. 1. t. 12. Alio modo natura est, eorum quæ in se principium motus habent, forma & species, quæ non est separabilis, nisi secundum definitionem. &c.

Atque hæc magis quàm materia, est natura: vnũquodque enim tunc dicitur, cum actu est, potiùs quàm cùm est po[illegible]tate.

C. 2. t. 21. Cùm autem natura duobus modis dicatur, nimirum forma & materia.

L. 5. metat. c. 4. t. 5. Natura autem & materia prima est : & ea dupliciter, aut quæ ad ipsum est prima, aut omninò prima. &c. *Prima & quæ propriè natura dicitur, substantia est eorum quæ in seipsis, quatenus ipsa sunt, motus principium habent.*

Il me semble qu'on peut dire pour les seconds, que la matiere consideree en soy, est principe passif vniuersel de tout mouuement : mais si on la regarde selon qu'elle est determinee par quelque forme, elle ne peut estre principe passif que de certains mouuements particuliers ou determinez, selon qu'il luy est permis par la forme dont elle est informee, & par les dispositions qui l'ensuiuent : car les choses naturelles ne se meuuent pas chacune de toutes sortes de mouuements selon leur nature. Or la matiere ne peut auoir cette mobilité determinee, ou que par la vertu que luy en donne la forme, ou par celle qu'elle a de soy, qui ne luy est point retranchee par la forme, comme est son aptitude vniuerselle indifferemment à tous mouuements. Que si la forme luy donne la mobilité à ces certains mouuemẽts qu'elle n'auoit pas, il n'y a point de doute que la forme ne soit principe passif de soy elle mesme, & la matiere seulement par accident : entant que la forme luy donne cette mobilité. Si aussi la forme ne la luy dõne qu'entant qu'elle ne la luy retrãche point, comme elle luy oste son aptitude actuelle aux autres mouuements, dont elle la rend incapable à son aduenement, en sorte que la determination que la forme faict en la matiere, soit seulement luy retrancher cependant qu'elle l'informe, quelques vnes des aptitudes passiues qu'elle a de sa nature, & luy laisser les autres en ne les luy ostant pas : en ce cas la matiere est nature & principe passif par soy, & la forme seulement par accident, entant qu'elle laisse cette passibilité à la matiere, & qu'elle est meuë auec elle. En quoy ceux là n'auroient pas faute de raison, qui disent que tant s'en faut que la forme soit principe passif de mouuement, qu'au cõtraire elle empesche la matiere, où elle est, d'estre meuë de toutes les façons dont elle en a la puissance de soy, & la resserre à des certains mouuements particuliers, luy retranchant les autres. Or ie ne trouue point d'apparence que la forme dõne positiuement à la matiere dont elle est forme, sa mobilité naturelle determinee : car ce seroit vne action vaine de luy donner vne chose qu'elle a desia : mais il y a bien plus de raison de dire qu'elle la luy donne seulement entant qu'elle ne l'en priue ou ne luy oste pas : comme elle faict la mobilité pour le regard des autres mouuements qu'elle luy retranche, se seruant quelquesfois d'elle mesme pour cet effect, en la rendant plus rare ou époisse & massiue. Et partant la matiere est principe passif par soy, & la forme seulement par accidẽt : à sçauoir entant qu'elle luy laisse cette mobililité, & qu'elle est mobile elle mesme au mouuement de la substance dont elle informe la matiere : & la forme est seule principe actif, combien qu'elle soit en la matiere qui est passiue. Ie concluray dõques auec Aristote, que la matiere est nature proprement : combien que ce ne soit pas tant que la forme ; parce que chaque chose est plus quand elle est en acte, que quand elle est en puissance.

La

Refutation d'vne pretendue puissance obiective en la premiere matiere, & de l'acte obiectif qui luy respond.

CHAPITRE XXVI.

NOvs ne considerons autre chose en la premiere matiere, comme nous auons dit, sinon qu'elle est vne puissance passiue, ou estant en pure puissance à tout acte, & estant specifique: c'est à dire qu'elle est capable que les agēts naturels fassent d'elle toutes sortes de choses materielles. Mais il y a quelqu'vn qui constitue deux puissances en la premiere matiere, dont il nomme l'vne subiectiue ou passiue, qu'il considere au regard de la forme, à laquelle il compare cette puissance, comme à l'acte formel, entant qu'elle le peut receuoir par l'agent naturel: & pose que cette puissance est la matiere mesme: laquelle il concede estre distinguee reellement de l'acte formel: parce que rien ne s'actue & ne se parfaict soy mesme, ny n'est receu en soy, ny ne fait composition auec soy: & parce encores que ce qui est meu à la forme, n'est pas la forme ny ce qui reçoit la chose receuë. L'autre puissance qu'il appelle obiectiue, c'est vne puissance de la forme qu'il imagine estre en la matiere, entant que la forme peut estre tiree de puissance en acte de la matiere, par l'action de l'agent. Et dit que cette puissance est la mesme forme à produire par l'agent, & qu'elle n'est pas puissance passiue, ny receptiue de la forme, mais obiectiue; parce que la forme à produire est obiect, qui peut estre produict par la puissance actiue de l'agent: & est distinguee de la puissance passiue reellement, en ce que la puissance passiue est le subiect du mouuemēt & de la transmutation, & l'obiectiue est le terme duquel. (car de la rose en puissance se faict la rose en acte) Il dit aussi qu'elle n'est pas distinguee reellement de l'acte qu'il pose luy correspondre appellee par luy obiectif, qui est le terme auquel se termine la production: comme pour exemple, la rose auant que d'estre produitte est la puissance obiectiue, & apres qu'elle est produite, elle est l'acte obiectif. De sorte que l'opinion de cettuy là est qu'il y a deux puissances en la premiere matiere: à sçauoir la subiectiue ou passiue, par laquelle elle peut estre meuë de l'agent pour receuoir la forme, & cette puissance est la mesme matiere: & l'obiectiue qui est la mesme forme, selon qu'elle a l'estre potentiel deuant que d'estre tiree en acte: lesquelles deux puissances, il pose estre distinguees reellement entre elles, & que l'obiectiue & la forme ou acte obiectif, sont mesmes reellement. Le mesme a posé aussi que l'acte & la puissance estre en vn mesme gēre, ne se peut verifier de la puissance passiue, ains seulement de l'obiectiue: parce que la puissance qui est la matiere mesme, est en puissance passiue de la quantité, de la qualité, & autres accidents: & toutesfois il conste que la matiere n'est pas de leur mesme genre.

Contre ces opinions, nous disons en premier lieu, que cette pretendue puissance obiectiue n'est rien que la chose à produire, consideree au respect de la puissance actiue de l'agent, qui peut produire la chose de la matiere: comme l'eau est vapeur en puissance obiectiue, au respect du feu, qui de l'eau engendre de la vapeur: ou sans matiere, comme les ames raisonnables & les intelligences, que Dieu produict sans aucune matiere: & tout de mesme de tout estant possible qu'on appelle Logique, consideré comme obiect de la puissance productiue: laquelle le peut produire, n'y ayant point de repugnance qu'il soit. De sorte que la puissance obiectiue n'est qu'vne non repugnāce que la chose à produire, soit ou ne soit pas: que les autres appellent puissance Logique.

Secondement nous disons que la matiere n'a aucune puissance que la passiue, qui est la matiere mesme, (dont elle est distinguee rationellement seulement) par laquelle elle peut estre transmuee par l'agent. Et quāt à la forme, elle n'est en aucune autre façon en la matiere, qu'en puissance passiue. Et lors que nous disons que la puissance de la forme est en la matiere, ce n'est à dire autre chose, sinon que la forme peut estre tiree de la puissance de la matiere, & receuë en elle, & l'actuer. Et par estre tiree de la puissance de la matiere, nous entendons que la forme est faitte de la matiere & auec dépendance d'elle, par la mesme trasmutation, generation, & action, par laquelle l'agent naturel engendre & produict le composé, chose qui conuient à toutes les formes naturelles, excepté à l'ame raisonnable, comme il sera dit en son lieu. En quoy il faut noter qu'encores que la premiere matiere ne soit actuellement aucune des choses, lesquelles elle est en puissance, que neantmoins son estre est reel. Mais les choses qui sont en la puissance passiue de la premiere matiere

ou d'vn mixte, ou bien en la puissance productiue de quelque agẽt, n'ont aucun estre reel que la matiere comme partie future, dont la forme sera tiree : car leur estre en puissance n'est aucune chose de reel que cela : attendu qu'on ne le peut considerer que de la part de la matiere dont il sera produict, laquelle estant simple n'a point d'autre estre que le sien : ou de la part de l'agent qui le doibt produire, & de ses facultez, lequel n'a autre estre que le sien aussi, & ses facultez le leur.

En troisiesme lieu la puissance obiectiue que ceux de cette oppinion posent pour le terme d'où se fait le mouuement : & la forme ou acte obiectif, pour le terme auquel tend le mouuement, ne peuuent estre mesmes reellement : car ces termes sont opposites, & les opposites ne peuuent estre ensemble. Et puis il n'est pas imaginable que deux choses soiẽt mesmes, dont l'vne passant comme fait la puissance, l'autre demeure, ainsi qu'ils posent de cet acte obiectif. Et outre cela quand deux choses sont mesmes reellement, on n'en sçauroit poser l'vne qu'on ne pose l'autre, dont le contraire arriue icy : car si la puissance obiectiue est, l'acte obiectif n'est pas encores, & si l'acte obiectif est, la puissance obiectiue n'est plus.

En quatriesme lieu on luy respõd qu'il est vray que l'acte & la puissance sont en mesme genre, pour le regard de la puissance passiue de la matiere, & de l'acte formel qu'elle regarde premierement & par soy : & non quant à celuy qu'elle regarde secondement & apres : car elle tend à l'vn apres l'autre, comme l'ame tend premierement à animer, & puis à faire les operations de la vie : dont la raison est que la premiere matiere tendant premierement au composé, regarde la forme substantielle auparauant que l'accidentelle. Et partant elle est en mesme genre auec la forme, attendu que l'vne & l'autre est substance : mais elle n'est pas au mesme genre que les formes accidentelles, qui ensuiuent le cõposé : parce qu'elle n'y tend que secondement.

Reiection de l'acte entitatif ou obiectif, que quelques vns ont estimé estre en la premiere matiere.

CHAPITRE XXVII.

CET Autheur dit aussi que la premiere matiere posee sans aucune forme, est depuis qu'elle a esté produitte, en acte entitatif ou obiectif, & en puissance subiectiue : & qu'auparauant que d'estre produitte, elle estoit vn pur rien, hors duquel elle a esté tiree par la cause qui la produitte & mise au genre des estants. Or par ce que ce terme d'acte entitatif pour le regard de la matiere, a apporté de l'obscurité, ie respons que c'est chose accordee de tous les anciens Philosophes que la premiere matiere consideree separément de la forme, est estant reel : & partant il n'y a point de doute entre eux, qu'elle ne soit hors du rien : & que son sens ne soit vray, s'il entend ainsi, en disant qu'elle a l'acte entitatif : Mais il a vsé sans propos du terme d'acte, pour exprimer l'estre de la premiere matiere, attendu que l'acte doibt tousiours signifier vn estre auec quelque perfection determiné d'espece, tel qu'ont les formes & qu'elles le donnent : lequel la premiere matiere n'a iamais de soy, attẽdu que le sien n'est que potentiel : car elle est estant puissance, cõme nous l'auons expliqué, & non estant acte qui est la forme, ny en acte qui est le cõposé : dont elle n'est que partie. De sorte que pour signifier qu'vne chose est hors du rien, il suffit de dire qu'elle est estant reel hors de ses causes productiues, sans parler d'acte : car l'estant reel puissance est hors du rien aussi biẽ que l'estant acte ou en acte : cõbien que sa nature soit moins parfaitte és choses naturelles. Mais nonobstant ce que dessus, on peut dire que la premiere matiere encores qu'elle soit puissance passiue seulement, & non acte, que neantmoins entant qu'estre en acte signifie estre estant reel hors de ses causes productiues, qu'elle est en acte, bien qu'elle n'existe pas : ains coëxiste seulement auec le composé. Et toutesfois cette façon de parler est moins propre, que de dire qu'elle est estant reel coëxistant puissance passiue ou en puissance passiue à tout estant naturel specifique. Que si en posant que la premiere matiere a l'acte entitatif, il veut entendre qu'elle peut estre & exister sans forme, on luy concede, s'il entend par la puissance absoluë de Dieu : car cela n'enueloppe point de contradiction : mais autrement on luy nie : attendu qu'en quelque sorte qu'il puisse considerer le monde fait auec le temps, comme c'est la verité : ou eternel, selon Aristote : la matiere n'a iamais esté sans forme, & a tousiours esté en puissance à toutes.

Et

Et partant il ne deuoit pas aller donner le nom d'acte entitatif à ce qui a esté bien nommé estant puissance, ou estant en puissance passiue.

Refutation de l'opinion que la premiere matiere peut estre naturellement sans la forme.

CHAPITRE XXVIII.

Χωριστὴ μὲν γὰρ οὖσα, ἢ οὐδένα καθέξει τόπον, ἢ οἷον στιγμή τις, ἢ κενὸν ἔσται, ἢ σῶμα οὐκ αἰσθητόν.

Arist. l. 1. de generat. & corr. c. 5. t. 27. Nam si separata sit, aut nullum occupabit locum, veluti punctus quidam, aut vacuum, vel corpus nō sensibile erit.

QVELQVES vns ont inferé de la susdite opinion que puisque la premiere matiere est acte entitatif sans la forme, & qu'vne chose peut estre separee de tout ce qui ne luy est pas essentiel ny propre: que la matiere qui est indifferente à toute forme, en peut estre separee. Mais il paroist par ce qui a esté dit, que leur fondement est nul. Et pour l'estre nous respondons premierement, que combien qu'aucune forme particuliere ne soit de l'essence de la matiere, & que par consequent elle puisse estre sans celle là & sans celle cy, neantmoins elle ne peut estre sans toute forme: parce qu'il est propre à la matiere d'estre soubs quelque forme: n'estant que pour estre partie du composé auec la forme. Et secondement qu'encores que la premiere matiere soit incorruptible de sa nature, toutesfois il luy est impossible d'estre denuee de toute forme. Au moyen de quoy, si on posoit cet antecedent impossible, qu'elle en est denuee, il s'en ensuiuroit vn consequent impossible: comme si on posoit que les substances immaterielles fussent alterables, il s'en ensuiuroit qu'elles seroient corruptibles. En somme de quelque conception qu'on conçoiue la matiere, elle ne luy sera pas propre, & sera mal conceuë, si elle n'est conceuë cōme puissance passiue, laquelle puissance ne peut estre separee de l'acte specifique, si ce n'est par la puissance absoluë de Dieu: encores faudroit-il qu'il luy dōnast de la quantité; ou autrement elle n'occuperoit point de lieu, & seroit comme vn poinct ou du vuide sans cela, selon l'opinion d'Aristote.

De la causalité de la matiere.

CHAPITRE XXIX.

ON considere en la matiere double causalité, l'vne au regard de la forme, & l'autre au regard du composé. La causalité de la matiere au respect de la forme tant substantielle comme accidentelle, consiste à estre cela de quoy la forme est extraitte, & là où elle est receuë, soustenue & conseruee. Car là matiere est cause ou pource qu'elle produict la forme, & cela non: car il appartient à l'agent, à cause que ce qui produict le tout, ou le composé, produict sa forme par accident comme partie: ou pour ce qu'elle donne l'estre formellement à la forme mesme: & cela non aussi, dautant que cet office appartient à l'acte lequel la forme est: ou pour ce que la forme luy est ordonnee comme à sa fin: ce qui n'est pas aussi, attendu que cela à quoy vn autre est ordonné est plus parfaict que luy: & il conste que la matiere est plus imparfaitte que la forme: à cause dequoy la forme est plus ditte fin de la matiere, que la matiere fin de la forme: ou pour ce que la forme est tiree de sa puissance, & qu'elle la reçoit ou soustient: ce qui est vray par la suffisante diuision. Et outre cela, puisque la matiere est vne puissance passiue, sa causalité consiste en ce qui conuient à la puissance passiue de sa nature: qui est de receuoir ce qui en est tiré.

La matiere limite aussi & restrainct par sa causalité l'amplitude de la forme qu'elle reçoit. Pour l'intelligence de quoy il faut considerer qu'estre limité se prend en deux sortes. Premieremēt en ce qu'il est opposé a l'illimité simplement, lequel est absoluement indefiny: & de cette sorte toute forme creée a l'estre limité, & n'a besoing d'aucune chose exterieure qui la limite: comme s'il estoit simplement de soy illimité. Secondement en ce qu'il est opposé à l'illimité en quelque sorte: comme pour exemple, la blancheur selon quelque degré, est opposé à l'extreme blancheur, comme vne chose qui est limitee à celle qui est illimitee en quelque sorte: & de cette façon toute forme creée n'a pas l'estre limité de sa nature: tant s'en faut elle l'a illimité en quelque sorte: dautant que si elle existoit sans

estre receuë en la matiere, elle auroit tous les degrez de perfection qui luy conuient de sa nature : comme pour exemple, si la chaleur estoit separee de la matiere, elle seroit vne tres-parfaitte chaleur : mais pour ce qu'elle est receuë en la matiere, il est necessaire qu'elle soit proportionnee à la capacité de la matiere qui la reçoit, & consequemment qu'elle ne soit pas receuë selon l'estre requis à la nature, ains selon la distinction de la matiere. De là vient que les formes separees de la matiere sont dittes auoir quelque infinité, pour ce qu'elles ne sont aucunement terminees ny resserrees par la matiere. Et à l'opposite les formes materielles sont dittes finies parce qu'elles sont restrainctes par la diuerse capacité de la matiere. Donques au respect de la forme, la matiere est cause, pour ce que la forme est extraicte d'elle & qu'elle la soustient. Et de ce qu'elle reçoit la forme, elle est ditte la limiter en la maniere que nous venons de dire: non que par cette limitation la matiere donne quelque chose à la forme, ny qu'elle y influe, ou qu'elle la parfasse : (car limiter la forme n'est autre chose que la receuoir selon la capacité de la matiere, & non selon tout l'estre deu à la nature d'vne telle forme.) Quelques-vns veulent que la proprieté de la matiere de limiter la forme, s'entende seulement des formes inferieures, lesquelles n'égalent pas toute la puissance de la matiere: parce que la forme du Ciel qui est selon leur opinion vne forme vniuerselle, & contient en vertu toutes les formes inferieures materielles, termine à raison de cette vniuersité, toute la potentialité de la matiere du Ciel : à raison de quoy ils le disent estre incorruptible, mais c'est pour vne autre cause comme nous le dirons en son lieu. On peut aussi dire que cette proprieté de limiter la forme se verifie de toute matiere capable de plusieurs formes successiuement, ce qui ne conuient pas à la matiere du Ciel, en supposant que son essence est diuerse de celle des choses inferieures.

Il faut noter que combien que soustenir la forme conuienne à la matiere, entant qu'elle est receptiue de la forme, ce n'est pas toutesfois par vne mesme raison, ny d'vne mesme sorte, au regard de chaque forme. Car quand aux formes tirees de sa puissance, elle les soustient pour le regard de l'estre & de l'acte informer : dautant que si on les separe de la matiere, elles cessent d'estre & d'informer. Mais quant à l'ame raisonnable, qui n'est pas tiree de sa puissance : elle ne la soustient point pour le regard de l'estre. Car estant incorruptible, (comme tout cela sera montré ailleurs) elle demeure encores en estre, apres qu'elle est separee de la matiere : & la matiere la soustient seulement quant à l'acte d'informer, à cause qu'estant separee elle n'est pas actuellement forme du corps. Or pour ce que la matiere côme matiere qui est puissãce seulemét n'a point d'estre parfait, & qu'à cela il semble que la causalité repugne: dautãt que causer suppose vn acte parfait, il y auroit raison d'estimer qu'elle ne seroit en aucune façon cause. Mais ce doute est aisé à leuer, en considerant que la potentialité signifie l'estre en puissance, lequel ne repugne qu'à la causalité de l'efficient, & à la causalité de la forme, par ce que chaque chose est agente entãt qu'elle est en acte, & forme selon qu'elle est acte, & donne l'estre actuel. Mais il ne repugne point à la causalité de la matiere, pour ce qu'elle est receptiue de la forme, & que l'estre receptif dit vne puissance passiue & l'estre potentiel, ne repugne point à la causalité de la cause materielle, ny à la finale.

De la causalité de la forme.

CHAPITRE XXX.

LA forme a double causalité aussi, l'vne au respect de la matiere, & l'autre pour le regard du composé. La causalité de la forme au respect de la matiere côsiste à informer la matiere & faire estre la chose en acte specifique, qui auparauant estoit telle en puissance: de sorte qu'il n'y a rien tant és choses naturelles qu'és artificielles, qui soit actuellement tel en son essence, auparauant l'arriuee de la forme en son subiect, ou en la matiere. Car le bois n'est pas actuellement table, s'il n'a receu la forme : ny la chair actuellement chair, si elle n'a la forme de la chair : ny l'eau actuellement chaude, que par l'actuelle reception de la chaleur. Nous voyons donques de ce que les choses naturelles & artificielles ne passét pas plustost de l'estre potentiel à l'estre actuel, qu'elles n'ayent actuellement leurs formes, que la forme est cause, parce qu'elle faict estre la chose en acte, qui estoit auparauant en puissance : & elle la fait estre en acte, parce qu'elle luy donne vn estre specifique ; & la constitue en sa propre & determinee espece. Et partant la causalité de la forme au respect de la

de la matiere, consiste à l'informer, donner l'estre specifique à la chose, à faire exister la chose en acte parfait, qui estoit premierement en puissance : c'est à dire, à constituer la chose en sa propre espece: (car la difference specifique se prend d'elle) en somme le principe d'informer la matiere de s'y vnir, de donner l'estre specifique, ce n'est qu'vne mesme action ou causalité, laquelle causalité nous connoissons estre distinguee de la forme par le moyen de l'ame raisonnable, qui demeure estant separee du corps, sans cette causalité. Les accidents qui adherent à la substance exercent aussi la causalité formelle, selon leur mode, en la composition accidentelle de l'estant par accident.

Ainsi que la matiere resserre l'amplitude de la forme, la forme limite la matiere ou sa potentialité. Car de la reception actuelle de la forme la matiere est restraincte de la puissance à diuerses formes où elle estoit, auparauant l'aduenement de cette forme : attendu qu'apres qu'elle l'a receuë il ne luy est pas possible durant qu'elle est soubs elle, d'en receuoir aucune autre. (ou bien les opposites de diuerses natures s'entre-souffriroient en vn mesme subiect) Cecy se doit entendre non seulement de la premiere matiere és choses naturelles, mais aussi de la seconde matiere és choses artificielles, & du subiect de l'accident : car apres que le bois a receu la forme d'vne table, il n'en peut receuoir d'autre, pendant qu'il est soubs cette là : & apres que la muraille a receu la blancheur, elle ne peut receuoir d'autre couleur auec elle. En ces indeterminations de la matiere & de la forme, quant à ce qu'elles s'entre-terminent l'vne l'autre : il y a cette difference, que l'indetermination de la matiere signifie son imperfection, & la termination sa perfection : & tout à l'opposite, l'indetermination de la forme est perfection, & sa determination a de l'imperfection adioincte auec elle : car la forme n'a pas tant de perfection en la matiere, qu'elle en pourroit auoir sans elle. La cause formelle a les causalitez de trois des autres causes selon diuers respects : car pour le regard de son estre, elle est cause formelle : au respect de ses operations & mouuements naturels, elle est cause efficiente : & au regard de la generation par laquelle elle sort en estre, elle est fin : car c'est où la generation tend, comme nous le dirons en son lieu.

Il paroist par ce que nous venons de dire, que combiẽ que la matiere n'ait pas son estre propre de la forme, mais seulement le specifique: ny la forme le sien de la matiere, combien qu'elle en soit extraitte : que neantmoins pour le regard de l'actuelle causalité, la matiere & la forme s'entre sont mutuellement causes en certaine maniere, car la matiere est en son genre cause actuelle de l'information mesme de la forme: & à l'opposite la matiere ne peut actuellement soustenir la forme, que la mesme forme ne soit causante en son genre, la mesme substentatiõ de la matiere: mais cette mutuelle causalité en causant, n'est autre chose qu'vn mutuel concours de l'vne & de l'autre cause, à ses propres causalitez: estant certain que la matiere & la forme ne sont vrayement causes que du composé. Et toutesfois il se peut dire, que la matiere & la forme materielle estant comparees l'vne à l'autre, la causalité de la matiere est plus proprement en la forme, que celle de la forme en la matiere : parce qu'il semble que la dépendance qu'a la forme de la matiere, est premiere que celle que la matiere a de la forme.

De la causalité de la matiere, & de la forme au respect du composé.

CHAPITRE XXXI.

La causalité de la matiere & celle de la forme au respect du composé, c'est d'en estre partie l'vne & l'autre & de le cõposer. Il y a difference entre les causalitez de ces causes l'vne enuers l'autre, & au respect du composé: car celle que la matiere & la forme exercent mutuellement entre elles, precede d'origine celles qu'elles ont enuers le cõposé: parce que selon nostre maniere d'entendre la matiere & la forme s'vnissent entre-elles par leurs mutuels offices, auparauant que de constituer le tout, contribuant chacun de sa part à l'vnion: mais comme le composé est de plus digne nature que ses parties, de mesme la causalité de la matiere & de la forme vers luy, est plus noble que celle de l'vne enuers l'autre. En somme la causalité de la matiere & de la forme au respect du tout, consiste à le composer : à sçauoir la matiere, en maniere de puissance conferant vn estre commancé & imparfait, & la forme en maniere d'acte parfait : c'est à dire la colloquant en certain degré & espece, en embellissant la matiere & la conseruant : car la matiere est quelque chose

informe & imparfaitte, vn certain commencement,& comme le fondement de la nature : & la forme eſt quaſi comme la beauté & l'accompliſſement de la nature.

Qu'il n'y a point de progrés en infiny és cauſes materielles ny formelles.

CHAPITRE XXXII.

IL n'y a point de progrés en infiny au gẽre des cauſes materielles : car toutes les choſes materielles eſtant engendrees de la premiere matiere,à ſçauoir les elements,& les choſes elementaires, toutes les eſpeces de corps ou ſubſtances ſenſibles ſe reſoluent és elements, dont elles ſont compoſees ; & les elements ne ſe reſoluent point en d'autres : ou bien s'ils ſe tranſmuent, c'eſt les vns és autres,s'engendrants les vns des autres,cõme toutes les choſes naturelles ſont engendrees d'eux.Et partant il y a reflexion & reciprocation, laquelle ne peut eſtre entre choſes infinies; car c'eſt le retour du dernier au premier, qui ſont des termes repugnants à l'infiny. Le progrés en infiny ne ſe trouue point auſſi és cauſes formelles : parce qu'elles ne dépendent point les vnes des autres, par ſoy, ny par accident.

Des cauſes efficientes ſuperieure & inferieure, vniuerſelle particuliere, premiere & ſeconde de cauſalité, principale & moins principale, equiuoque & vniuoque.

CHAPITRE XXXIII.

Δῆλον γὰρ ὅτι κινεῖϑαι ὑπὸ τ᾽ ἀνωτέρω κινοῦντος, τὸ κινούμενον πᾶν· καὶ μᾶλλον ὑπὸ τοῦ προτέρου τῶν κινούντων.

Ariſt. l. 8. phyſ. c. 5. t. 38. Conſtat enim quidquid mouetur, etiam à ſuperiore mouente moueri, & quidẽ magis moueri ab eo quod inter mouentia prius eſt.

NOVS auons traicté iuſqu'en ce lieu des principes internes des choſes materielles: il faut venir maintenãt aux externes reels qui ſont la fin & l'efficient,& la meſme choſe que les cauſes efficiente & finale.Nous auõs dit que la cauſe efficiente eſt celle d'où le mouuement ou la mutation procede; nous la diuiſerons maintenant en ſes eſpeces,& premierement en ſuperieure & inferieure. La ſuperieure, c'eſt celle qui influë en l'effect , & dõne la cauſalité à l'inferieure,& telles ſont Dieu,les intelligences,& les corps celeſtes. La cauſe inferieure, c'eſt celle qui dépend en ſon operation & cauſalité de la ſuperieure,en ſorte qu'elle ne peut cauſer ſans ſon influence , & de cette ſorte ſont toutes les choſes au deſſoubs de la Lune. Or que les cauſes inferieures ayent cette dépendance des ſuperieures, Ariſtote l'infere de ce qu'il n'y a aucun mouuement ſoubs la Lune , qui puiſſe exiſter ſans le mouuement circulaire du ciel, & de ce que les corps inferieurs ſont conſeruez & gouuernez par les ſuperieurs : & cela nous l'experimentons ſi ſouuent , qu'il n'en faut point d'autre preuue. La cauſe ſuperieure a diuers noms, ſelon qu'elle eſt diuerſement conſideree. Elle eſt nommee vniuerſelle au regard de ce qu'elle produit plusieurs effects differẽts d'eſpece: on l'appelle premiere cauſe de cauſalité , parce qu'elle la donne aux inferieures: elle eſt ditte cauſe principale, dautant qu'elle cauſe plus que l'inferieure : & nous l'appellõs equiuoque,parce qu'elle produit des effects diſſemblables d'eſpece d'elles. (car les intelligences ne produiſent point d'intelligences,ny les corps celeſtes,d'aſtres) A l'oppoſite la cauſe inferieure , eſt nommee particuliere ; parce qu'elle ne produit point d'effects de differente eſpece,mais tous d'vne ſorte : comme pour exemple, le lion ne produit que le lion , & le cheual que le cheual. La meſme cauſe inferieure s'appelle ſeconde cauſe de cauſalité : parce qu'elle reçoit la cauſalité des ſuperieures , & ne peut cauſer ſans cela: elle eſt ditte cauſe moins principale , dautant qu'elle eſt moins cauſe de l'effect que la ſuperieure nous la nommons vniuoque, parce que ſon effect eſt de meſme eſpece qu'elle, (car l'homme, comme homme, n'engendre que l'homme & le lion, que le lion)

[illegible] κινεῖν φαμὲν , καὶ τὸ τελευταῖον , καὶ τὸ [illegible] τῶν κινούντων· ἀλλὰ μᾶλλον τὸ [illegible] [illegible] γὰρ κινεῖ τὸ τελευταῖον · ἀλλ᾽ οὐ τοῦτο , τὸ [illegible] · καὶ ἄνευ μὲν [illegible] , τὸ τελευταῖον οὐ κι[illegible] ἐκεῖνο δ᾽ ἄνευ τούτου [illegible] [illegible] [illegible].

Ariſt. l. 8. phyſ. c. 5. t. 33. Vtrumque igitur mouere dicimus, & quod eſt poſtremum, & quod eſt primum inter mouentia : ſed magis quod eſt primum : quippe quod mouet poſtremum, ſed ab eo non mouetur : & ſine primo quidem poſtremum non mouebit : illud autem ſine hoc mouebit : vt baculus non mouebit, niſi homo moueat.

Τὸ γὰρ πρότερον, αἰτιώτερον τοῦ κινεῖσθαι τοῦ ἐχομένου, καὶ κινήσει μᾶλλον. &c. ἐγγύτερον δὲ τὸ πορρώτερον τοῦ κινουμένου, τῆς ἀρχῆς, ἢ τὸ μεταξύ.

C.6.t.41. Quod enim est prius magis est causa mouendi, & magis mouebit quàm id quod hæret. &c. Quod est remotius à re quod mouetur, id propinquius est principio, quàm medium.

Il y a vne dépendance de connexion entre les causes superieures & les inferieures, selon la causalité : en quoy consiste la principale connexion & ordre des parties de l'vniuers. Aristote dit de la cause superieure, que ce qui est premier est plus cause de mouuoir que le suiuant, & meut dauantage : & au liure des causes il est escrit, que la premiere cause côcourt auec plus de vehemêce, plus intimement, & inseparablemêt és effects & les ayde en leurs operations, & est plus cause de l'effect qu'elles. C'est pourquoy les Philosophes disent que la secôde cause n'agit point qu'estant meuë de la premiere. Mais cela n'est vray selon le sens litteral, que pour le regard des causes inferieures, & ne se dit que par metaphore prise des machines & instruments, & signifie seulemêt qu'elles n'agissent point sans le concours & influence des superieures, par le moyen dequoy les inferieures côcurrent en l'action dépendement des superieures, & operent auec elles, sans auoir besoin d'autre motion : de sorte qu'afin que l'eau produise de la froideur, supposant sa vertu naturelle, & vn subiect capable de la receuoir, & les autres circonstâces : il n'est point besoin de motion, ains seulement du concours de la cause superieure : n'y ayant point de raison pourquoy cela ne soit suffisant. Que s'il estoit requis vne motion, qui fust quelque qualité, elle n'auroit pas moins besoin de motion que l'eau, & ainsi le progrés seroit en infiny. Il est tout de mesme quand on dit que la seconde cause est appliquee à agir par la premiere, qu'elle n'agit qu'en vertu de la premiere, & qu'elle ne donne l'estre qu'en vertu de la premiere, & entant qu'elle participe à l'operation de la premiere. Voila donques quelle est la dépendance que la cause inferieure a de la superieure. Mais quant à la superieure, combien qu'elle ait besoin de l'inferieure pour determiner son actiô à vne chose & non à vne autre : comme pour exemple, le Soleil a besoin du lion pour engendrer le lion, & du cheual pour engendrer le cheual, & ainsi des semblables ; elle ne concourt pas neantmoins auec la cause inferieure en dépendant d'elle, ne luy estant pas repugnant en son genre de la suppleer : comme l'artisan supplee quelquesfois ses instruments. Il est à noter en cecy, que l'action de la cause superieure n'est qu'vne auec celle de la cause inferieure ; car encores qu'vne action ne procede pas de deux agents totaux, rien n'empesche qu'vne mesme action procede du superieur & de l'inferieur, ou du second & du premier agent.

Quelques vns ont estimé que nulle cause inferieure en agissant, ne dépend par soy, & interieurement d'vne autre superieure creée ; come d'vn agent immediat, qui influë selon son ordre en l'action de la cause inferieure : mais seulemêt de la premiere cause efficiente de tout, qui est Dieu. Parce disent-ils, que si la cause seconde ne dépend point en son estre d'vne autre cause creée, elle n'en dépend non plus en ses actiôs, & ce que le ciel influë sur les corps inferieurs, cela ne regarde point quelque dépendance que les causes inferieures ayent de la superieure : mais seulement à suppleer leur insuffisance. La raison est qu'apres cette vertu empreinte par le ciel és agents inferieurs, le composé qui se fait de leur vertu, & de celle qui leur a esté infuse, est vne cause prochaine suffisante pour agir, sans dépendre par soy du ciel en cette action : on peut dire seulement qu'elle en dépend de loing entant qu'elle a receu de luy la vertu d'agir : comme l'eau eschauffee dépend du feu, quâd en ayant esté eschauffee, elle eschauffe. Mais cela n'est pas : car encores qu'il soit propre à la premiere cause efficiente que toute operation dépende d'elle par soy immediatement & essentiellement, de sorte que la vertu inferieure quelque grâde qu'elle soit, ne puisse agir sans ceste influence : ny cette influence estre supplee par vn autre agent, ny par aucune autre vertu creée. Toutesfois, parce que les choses naturelles engêdrables & corruptibles, ont des vertus imparfaittes à agir & plusieurs contraires desquels elles peuuent estre empeschees en leurs generations ; (dont la succession est necessaire pour la conseruation de l'vniuers) Dieu a pourueu de certaines causes qui ont diuerses vertus d'agir, lesquelles sont appliquees en diuerses manieres par vn côtinuel mouuement ; afin qu'elles puissent ayder par ce moyen en diuerses façons, les agents inferieurs en leurs generations & corruptions ; en sorte que les secondes n'agissent, ny ne meuuent qu'estant meuës par les premieres, selon vne certaine dépendance & liaison telle que nous auons dit.

Des cauſes premieres & ſecondes d'attribution.

CHAPITRE XXXIIII.

Λέγεται γὰρ αἴτια πολλαχῶς καὶ αὐτῶν τῶν ὁμοειδῶν, προτέρως καὶ ὑστέρως ἄλλο ἄλλο, οἷον, ὑγιείας ὁ ἰατρὸς, καὶ ὁ τεχνίτης.

Ariſt. l.2.phyſ.c.3.t.32. Cauſarum quæ ſunt eiuſdem generis, alia eſt prior & poſterior quàm alia, vt ſanitatis cauſa eſt medicus, & artifex.

NOvs auons auſſi à l'oppoſite des cauſes efficiẽtes qu'on appelle premieres & ſecõdes de cauſalité, deſquelles il a eſté parlé, les cauſes premieres & ſecondes ſelon l'attribution. La cauſe premiere ſelon l'attribution, c'eſt celle qui eſt la plus generale d'attribution: & la poſterieure ou ſecõde, celle qui l'eſt le moins: comme pour exemple, la cauſe premiere de la maiſon, c'eſt l'artiſan, & la ſeconde le Maçõ, le Charpẽtier, ou ce Maçon, ce Charpentier, & telles cauſes ne ſont pas diſtinguees reellement comme ſont les cauſes premieres & les ſecondes de cauſalité: ains rationellement ſeulement: car l'artiſan, le Charpentier, & ce Charpentier, ſont meſmes reellement: là où le Soleil & le cheual engendrants, ſont diſtinguez reellement.

Des cauſes eſſentiellement ſubordonnees.

CHAPITRE XXXV.

PArce qu'il eſt bien ſeant que la diſpoſition des parties de l'vniuers & ſon ordre entre elles, ſoit tres-bon & tres-parfait, & que l'ordre immuable par ſoy eſt meilleur que l'ordre par accident, & qu'vne connexion qui ſe puiſſe diſſoudre: l'ordre de dépendence & cõnexion entre les cauſes ſuperieures & inferieures, eſt neceſſaire par ſoy & de leur nature: à cauſe dequoy ces cauſes ſont dittes eſſentiellement ſubordonnees, en telle maniere qu'elles ne peuuent operer l'vne ſans l'autre, de la ſorte qu'il eſt dit: car les cauſes ſubordonnees ſont celles qui ont vn tel reſpect entre-elles, que l'vne dépend de ſa nature de l'autre, en cauſant.

Cette liaiſon & dépendance des cauſes efficientes n'eſt pas requiſe en l'ordre des cauſes materielles & formelles, comme és efficientes & finales: dautant que les premieres ne dépendent pas des poſterieures, & peuuẽt exercer leur cauſalité ſans elles: car la premiere matiere ne dépend pas de la ſeconde: ny l'ame vegetatiue de la ſenſitiue: ny celles-cy de l'intellectuelle; dõt la raiſon eſt, qu'en ces cauſes-cy, la cauſalité des premieres & des poſterieures ne ſe termine pas en vn meſme effect: car diuerſes matieres ont diuers effects materiels; & diuerſes formes, diuers effects formels: là où és cauſes efficiẽtes, les inferieures ſans les ſuperieures ne peuuẽt rien faire: parce qu'en leur genre de cauſe, la cauſalité de la cauſe ſuperieure & de l'inferieure, ſe terminent à vn meſme effect de nombre, & n'y a aucun autre effect d'vne de ces cauſes que de l'autre: & neantmoins il ſe peut dire, au regard de Dieu, que toutes les cauſes de quelque genre qu'elles ſoient luy ſont eſſentiellement ſubordonnees, parce que chacune d'elles donne en ſon genre l'eſtre en cauſant, & tout effect reçoit l'eſtre de ſa cauſe, pour le moins cependant qu'il ſe faict, & il n'y a point de raiſon qu'aucune choſe puiſſe donner l'eſtre en quelque ſorte que ce ſoit, ſans que la cauſe à laquelle il appartient de donner premierement l'eſtre, ne ſoit concurrente.

Des cauſes accidentellement ſubordonnees.

CHAPITRE XXXVI.

A L'oppoſite des cauſes eſſentiellement ſubordõnees, il y en a que nous diſons accidẽtellement ſubordonnees: à ſçauoir celles qui ne dépendent point l'vne de l'autre par nature en ce qui eſt de leur cauſalité, & peuuent operer l'vne ſans l'autre: cõme pour exẽple, le pere & le fils ſont cauſes accidentellement ſubordonnees: car cõbien que le fils dépẽde du pere, pour le regard de ſon eſtre de fils, il n'en dépẽd pas quãt à ſa cauſalité: car le pere eſtãt mort, le fils peut engendrer par ſoy. Les cauſes accidentellemẽt ſubordonnees, different de celles qui le ſont eſſentiellemẽt en trois ſortes. Et premierement parce qu'és cauſes eſſentiellement ſubordonnees l'inferieure ſuppoſe la ſuperieure en eſtre, & reçoit d'elle cõme de ce qui eſt autre qu'elle, la vertu de cauſer: de ſorte que ſi la ſuperieure n'influoit en l'inferieure, l'inferieure ne pourroit cauſer en aucune maniere: mais en celles qui

ſont

sont ordonnees accidentellemẽt, vne telle suppositiõ n'est pas necessaire: car encores que l'vne dépende de l'autre pour le regard de l'estre effectiuemẽt qu'elle en reçoit, ou a receu, toutesfois il n'est pas necessaire qu'elle en dépende pour le regard de sa causalité, comme nous auons dit. Secondement toutes les causes subordõnees essentiellement sont de differente nature: dautant que l'vne est essentiellement plus parfaitte que l'autre: cõme on le peut connoistre, en l'intelligence, le ciel, & l'hõme: mais celles qui sont accidentellement subordõnees, peuuẽt estre de mesme nature & perfection specifique: cõme tous les hommes engendrans & les marteaux frappans. Et en troisiesm e lieu, toutes les causes subordonnees essentiellement, sont cõcurrentes ensemble & cooperantes à l'effect, dépendant en cela les vnes des autres: là où les causes accidentellement subordonnees, ne concurrent pas necessairement ensemble: car l'vne estant ostee, l'autre peut causer: comme pour exemple, l'artisan, vn marteau estant destruict, peut operer auec l'autre. En somme, les causes essentiellement subordõnees ne peuuent causer l'vne sans l'autre, & ce que l'vne d'elles cause, les autres le causent, ainsi l'hõme ne peut engẽdrer sans influence du Soleil: & quãd vne des Planetes cause quelque chose icy bas, toutes les autres causent aussi; là où les causes subordonnees accidentellement peuuent aussi causer separément: car la main qui meut la pierre auec vn bastõ, la peut mouuoir separémẽt. A l'opposite des vnes & des autres de ces causes subordõnees, il y en a qui ne sont point ordõnees l'vne à l'autre, à sçauoir celles qui ne dépẽdent point l'vne de l'autre. Ainsi Aristote ne dépẽd point de Platon, ny Platon de Socrates, pour le regard de leur estre, ny pour engẽdrer leur semblable, Le feu ne dépend point du cheual, ny le cheual du feu, tout de mesme & ainsi des autres.

Des causes efficientes principales & instrumentales.

CHAPITRE XXXVII.

LA cause efficiente principale considerée à l'opposite de l'instrumẽtale, c'est celle qui opere l'effect de sa propre vertu, se seruant en cela de quelque sien instrument: de cette sorte l'eau refroidit par sa froideur, la terre deseche par sa secheresse, l'homme marche auec ses jambes, escrit auec vne plume, & semblables. La cause instrumẽtale c'est celle qui opere en vertu de la cause principale: ainsi les facultez des subiects sont causes instrumentales: comme pour exemple, la froideur de l'eau, la secheresse de la terre, les sens, l'appetit & l'entendement de l'ame; les parties integrantes aussi des corps organiques sont dittes leurs instruments, comme les mains, les bras, & semblables. Plusieurs Philosophes posent de deux sortes d'instruments, l'vn conioinct à sa cause, à sçauoir, selon l'estre, où selon la causalité, & l'autre separé de sa cause de l'vne de ces manieres. L'instrumẽt conioinct selon l'estre, c'est celuy qui est vny en quelque maniere ou vnion reelle à l'agent principal: comme pour exemple, la plume est instrument conioinct de celuy qui escrit, la froideur de l'eau qui refroidit. A l'opposite de cette sorte d'instrument conioinct, ceux qui posent l'instrument separé disent que c'est celuy qui n'est ioinct en aucune maniere à l'agent principal, & donnent pour exemple la semẽce des plantes & animaux, qui agit estant separee d'eux. Mais pour mon regard: ie ne voy point de raison qu'vne cause soit instrument de celle, à laquelle elle n'est point conioincte selon l'estre immediatement: comme la plume à celuy qui escrit: ou mediatement, comme le feu qui eschauffe quelque chose esloignee de luy, par le moyen de l'air entre deux qu'il a eschauffé. Et quãt à la semence de la plante ou animal dont elle est tombee, elle n'est non plus leur instrument, que la chaleur du vin instrument de la vigne de laquelle il est procedé: car la semence opere alors sans ayde, ny sans influence de l'animal, & est cause principale de son effect: en quoy elle peut estre aydee de quelque autre cause qui luy est conioincte mediatement, ou immediatement: car, & par raison, & selon Aristote, les choses ne peuuent agir si elles ne touchent le patient immediatement, ou immediatement: comme nous montrerons toutes ces choses chacune en leur lieu.

Des causes efficientes prochaines & esloignees, mediates ou immediates.

CHAPITRE XXXVIII.

LA cause efficiente prochaine, c'est celle qui est proche de l'effect & l'atteint par soy: cõme pour exemple, le feu qui brusle le bois, & semblables. La cause esloignee, c'est

celle qui est reculee de l'effect, & qui ne l'atteint que par le moyen d'vne autre: comme pour exemple, le grand pere est cause eslongnee de son petit fils. Toutes les causes vniuerselles peuuent estre dittes prochaines de tous les effects naturels, parce qu'elles les atteignent tous immediatement par soy, combien qu'elles n'y soient determinees que par le moyen des particuliers. La cause immediate est la mesme cause que la prochaine: car c'est celle qui peut atteindre l'effect d'elle mesme sans auoir besoin d'aucun autre moyen. Elle est de deux sortes: à sçauoir d'immediation de cause, & d'immediation d'effect. La cause immediate d'immediation de cause, c'est celle qui n'a entre elle & l'effect aucune cause moyenne, de laquelle il procede. Et la cause immediate d'immediation d'effect, c'est la cause qui peut produire vn effect sans vn autre effect qui y soit concurrant: cõme pour exemple, le feu est cause immediate d'immediation de cause de la chaleur qu'il produit, mais non d'effect du feu qu'il produit: parce qu'il ne peut introduire la forme de feu en la matiere, sans produire de la chaleur premieremẽt. La cause mediate, c'est celle qui cause par le moyen d'vne autre cause: comme pour exemple, le feu qui eschauffe de l'eau elloignee de luy, c'est par le moyen de l'air ou autre corps, qui est entre deux: c'est pourquoy vne telle cause est appellee cause de cause.

De la cause efficiente totale & partialle.

CHAPITRE XXXIX.

LA cause efficiente totale, c'est celle qui en son genre & en sa maniere est seule & de soy cause suffisante pour produire l'effect, quand toutes les autres choses requises à agir sont posees: comme pour exemple, le feu est cause totale de l'eschauffemẽt de l'eau, quand elle est en l'estenduë de son actiuité & en deuë proportion. La partiale, c'est celle qui ne peut pas de soy seule faire vn effect, mais seulement auec la concurrence d'vne autre de mesme genre: comme pour exemple, Platon & Socrates ensemble tirent vn nauire que l'vn d'eux ne peut tirer estant separé de l'autre.

De la cause efficiente positiue & priuatiue.

CHAPITRE XL.

Ἔτι δέ, τὸ αὐτὸ τῶν ἐναντίων ἐστὶν αἴτιον· ὃ γὰρ παρὸν, αἴτιον τοῦδε, τοῦτο καὶ ἀπὸν αἰτιώμεθα ἐνίοτε τοῦ ἐναντίου· οἷον, τὴν ἀπουσίαν τοῦ κυβερνήτου, τῆς τοῦ πλοίου ἀνατροπῆς· οὗ ἦν ἡ παρουσία, αἰτία τῆς σωτηρίας.

Ὃ γὰρ παρὸν αἴτιον τοῦδι, τοῦτ' ἀπὸν αἰτιώμεθα ἐνίοτε τοῦ ἐναντίου· οἷον τὴν ἀπουσίαν τοῦ κυβερνήτου τῆς ἀνατροπῆς τοῦ πλοίου, οὗ ἦν ἡ παρουσία αἰτία τῆς σωτηρίας.

Arist. l. 2. phys. c. 3. t. 30. Praterea eadem est contrariorum causa, quod enim præsens, est causa huius effectus, hoc absens dicimus interdum causam esse contrarij effectus: vt absentiam gubernatoris dicimus esse causam subuersionis nauis, cuius præsentia erat causa salutis.

L. 5. metap. c. 2. t. 2. Quod enim, cùm adest, huius rei est causa, id, si absit, contrarij causa esse interdum querimur, vt gubernatoris absentiam auersionis nauis: cuius præsentia causa erat salutis.

LA cause efficiente positiue, c'est celle qui par sa presence cause reellement quelque effect: comme pour exemple le Pilote est cause positiue de la conseruatiõ du nauire qu'il conduit. La cause priuatiue, c'est celle qui par son absence est cause de quelque effect: comme pour exemple, le Pilote est cause par son absence de la submersion du nauire, qui eust peu estre empeschee par sa conduite: & l'interposition de la terre entre la Lune & le Soleil cause de l'eclipse de la Lune. Mais la cause priuatiue doit estre reduite à vne positiue: comme pour exemple, la cause positiue où se reduit celle de la submersion du nauire, c'est le vent, la tempeste, quelque escueil, ou semblables.

Des causes efficientes en acte & en puissance.

CHAPITRE XLI.

Τὰ μὲν ὡς δυνάμενα λέγεται (αἴτια·) τὰ δέ, ὡς ἐνεργοῦντα· οἷον, τοῦ οἰκοδομεῖσθαι οἰκίαν ὁ οἰκοδόμος, ἢ ὁ οἰκοδομῶν οἰκοδόμος.

Arist. l. 2. phys. c. 3. t. 34. Aliæ dicuntur causa, quia possunt: aliæ quia agunt: vt ædificandæ domus causa est ædificator, aut ædificans ædificator.

Διαφέρει δὲ τοσοῦτον· ὅτι τὰ μὲν ἐνεργοῦντα, καὶ τὰ καθ' ἕκαστον, ἅμα ἐστὶ καὶ οὐκ ἔστι, καὶ ὧν αἴτια· (οἷον, ὅδε ὁ ἰατρεύων, τῷδε τῷ ὑγιαζομένῳ, καὶ ὅδε ὁ οἰκοδομῶν τῷδε τῷ οἰκοδομουμένῳ) τὰ δὲ κατὰ δύναμιν, οὐκ ἀεί· φθείρεται γὰρ οὐχ ἅμα ἡ οἰκία καὶ ὁ οἰκοδόμος.

T. 37. Adeò autem differunt vt agentes, & singulares simul sint & non sint cum iis quorum sunt causæ: (veluti hic qui medetur, simul est cũ hoc qui sanatur: & hic ædificans, simul est cum hac re quæ ædificatur) quæ verò secundum potestatem causa dicuntur; non semper simul sunt, quia non simul interit domus & ædificator.

LEs causes efficientes se considerent selon qu'elles sont causes en puissance ou causes en acte : comme pour exemple, le soleil en hyuer est cause en puissance productiue de la rose, mais non pas pour lors en acte, comme il est puis apres au printemps : & tout de mesme de quelques causes particulieres. Ces causes ont diuerses habitudes à l'effect selon qu'elles sont en acte ou en puissance: car la cause en acte & l'effect en acte, selon qu'elle est causante & qu'il est causé, sont ensemble, & cessent ensemble, tant pour le regard de la cause qui est cause de son effect en sa production, en son estre, & en sa conseruation, que pour le regard des autres causes qui ne sont causes de leur effect que cepẽdant qu'elles le sont seulement : comme pour exemple, du premier si le soleil illumine l'air actuellement, l'air est actuellement illuminé : & s'il cesse de l'illuminer : il cesse d'estre illuminé : car la lumiere se faict continuellement & est conseruee par sa seule presence. Et de cette sorte toutes les causes inferieures cesseroient si le mouuement du Ciel cessoit, dautant qu'il n'y auroit plus de generation ny de conseruation des choses, attendu qu'il en est cause. Et pour exemple du second, si le bâtisseur bâtit actuellement vne maison, vne maison est actuellement bâtie : & s'il ne la bâtit pas actuellement, elle ne se bâtit pas actuellemẽt. De ceci il s'ensuit qu'en posant la cause, on pose l'effect, de la mesme sorte qu'elle est cause: car si elle est cause en puissance, c'est à dire qu'elle puisse causer, l'effect est en puissance, c'est à dire qu'il peut estre causé : & si la cause est en acte, soit pour le regard de la production de l'estre, ou de sa conseruation, l'effect est semblablement en acte. Il s'ensuit aussi en la mesme sorte, que la cause estant ostee l'effect cesse, excepté quand c'est vn effect qui ne dépend de sa cause que durant qu'il se fait : car en ce cas il n'y a point de necessité, qu'il cesse auec sa cause : comme pour exemple si le bâtisseur qui a bâti vne maison meurt, il n'est pas necessaire que la maison cesse d'estre. Ces distinctions n'estant pas bien considerees, il s'engendre quelquesfois des deceptions au tour de ces deux maximes; à sçauoir quand la cause & l'effect sont pris selon l'entité, au lieu de la causalité: comme qui voudroit inferer de ce que le Soleil est actuellement que nostre air fust illuminé : car cette consequence ne vaut rien, dautant qu'encores que le Soleil existe actuellement pour le regard de sa substance, toutesfois il n'illumine pas tousiours nostre air, pour ce qu'il est quelquesfois soubs nostre horison. Mais pour obuier à cet erreur, il faut considerer que la cause se prend selon son entité, & selon la relation de laquelle elle se rapporte à l'effect: quant à l'entité, elle est tousiours premiere que son effect: mais quant à la relation de cause à l'effect, elle est ensemble auec son effect : dont la raison est, que l'vn se refere à l'autre; & partant sont ensemble de nature & cessent tout ensemble, estant vne proprieté inseparable des relatifs.

Des causes efficientes, necessaires & contingentes.

CHAPITRE XLII.

QVELQVES vns qui diuisent les causes en necessaires & contingentes, disent que les necessaires sont celles, dont il ne se peut faire que l'effect ne s'ensuiue pouuant ne le produire pas, ny estre empeschees de le produire : comme pour exemple, que le Soleil ne circuie tous les iours la terre, & semblables. Et les causes contingentes, sont celles dont l'effect pourroit ne s'ensuiure pas, parce qu'elles pourroient ne le produire pas, & estre empeschees de la produire : comme pour exemple, qu'vn certain bois soit brulé par quelque empeschement qui pourroit suruenir: & de mesme que quelqu'vn aille à Rome. Il me semble que de là il s'ensuit, ou qu'il ne peut y auoir de cause contingente que pour le regard de celles qui sont en puissance & non de celles qui sont en acte: (car toute cause en acte importe que l'effect soit en acte, cepẽdant qu'elle le cause; & partant elle ne peut estre contingente, n'estant pas possible alors qu'il ne s'ensuiue pas: attendu qu'il est necessaire qu'vne chose soit cependant qu'elle est) ou bien il faudroit

dire que la cause contingente seroit celle dont l'effect aduenu eust peu n'aduenir pas. Mais en quelque sorte que ce soit, il ne peut y auoir d'effects contingents és choses naturelles, que pour le regard des causes particulieres par accident : car au reste de l'ordre general de toutes les causes que Dieu a institué en l'vniuers, tous effects aduiennent necessairement par vne necessité naturelle : parce que, comme dit saint Thomas, si quelque cause particuliere manque en son effect, c'est à raison de quelque cause particuliere qui l'empesche, laquelle est contenuë soubs l'ordre de la cause vniuerselle: au moyen dequoy l'effect ne peut aucunement sortir de l'ordre de la cause vniuerselle. Et partant quel qu'il soit il se reduira par quelques causes moyennens, à l'vniuerselle.

S.Thom.1. part. q.19. ar.6. & q.115. vlt. ar.

Des causes efficientes par mutation & par emanation.

CHAPITRE XLIII.

LA cause efficiente par mutation, c'est celle qui agit en quelque subiet hors d'elle, ou en elle mesme, par vne vraye action, en sorte qu'il en reçoiue vne vraye passion : cõme pour exemple, le feu qui eschauffe l'eau, ou l'eau qui humecte la terre, & ainsi des semblables. La cause efficiente par decoullement, c'est celle dont quelque effect decoulle en son mesme subiect, sans qu'elle agisse par vne vraye action, ny sans que le subiect où l'effect se trouue, en reçoiue vne vraye passion : mais seulement par vn simple decoullement de l'effect qui procede d'elle interieurement en elle mesme, sans passer en vn autre subiect, comme si elle n'operoit point: attendu qu'elle le fait sans aucune resistance du subiect. En cette sorte la quantité decoulle de la matiere, & la qualité des formes és composez comme pour exemple, la proprieté de purger la cholere, decoulle de l'essence de la rubarbe : la vertu d'attirer le fer, de celle de l'aimant : la capacité de rire, de celle de l'homme: l'entendement & la volonté, de celles des substances immaterielles ; à sçauoir des intelligences & de l'ame raisonnable. Et s'il est vray qu'vne telle cause par emanation se trouue, elle n'est pas vraye cause efficiente : & ne porte ce nom que par ce qu'elle se reduit plus cõuenablemẽt à ce gẽre qu'à aucun autre: mais nous en dirõs ailleurs ce qui nous en semble.

Des causes efficientes par soy & par accident.

CHAPITRE XLIV.

Ἔτι δὲ, ὡς τὸ συμβεβηκός, καὶ τὰ τούτων γένη· οἷον, ἀνδριάντος ἄλλως Πολύκλειτος, καὶ ἄλλως ἀνδριαντοποιός, ὅτι συμβέβηκεν τῷ ἀνδριαντοποιῷ τὸ Πολυκλείτῳ εἶναι.

Ὥσπερ γὰρ καὶ ὂν ἐστι, τὸ μὲν καθ' αὑτό· τὸ δὲ κατὰ συμβεβηκός· οὕτω καὶ αἴτιον ἐνδέχεται εἶναι· οἷον, οἰκίας καθ' αὑτὸ μὲν, αἴτιον τὸ οἰκοδομικόν· κατὰ συμβεβηκὸς δὲ, τὸ λευκὸν, ἢ τὸ μουσικόν· τὸ μὲν οὖν καθ' αὑτὸ αἴτιον, ὡρισμένον· τὸ δὲ κατὰ συμβεβηκός, ἀόριστον· ἄπειρα γὰρ ἂν τῷ ἑνὶ συμβαίη.

Arist. l. 2. physi. c. 3. t. 33. Præterea dicuntur causæ vt accidens & horum genera, vt putà statuæ aliter causa est Polycletus, aliter statuarius: quoniam accidit statuario vt sit Polycletus.

C. 5. t. 50. Sicut enim ens aliud est per se, aliud ex accidenti: ita enim causa esse potest vt ædium per se causa est quod est ædificante facultate præditum: ex accidenti autem album, aut musicum. Quæ igitur est causa per se, definita est: quæ verò ex accidenti, indefinita: quoniam infinita possunt vni accidere.

LA cause efficiente par soy, c'est celle qui selon soy entant qu'elle est telle & selon sa nature, vertu & intention, cause & influe en l'effect, l'attaint, & le produit : ou bien c'est celle, dont l'effect dépend directement, selon le propre estre qu'il a entant qu'effect: comme pour exemple, le feu est cause par soy d'vn autre feu: le Sculpteur est cause par soy de la statue qu'il faict: & ainsi des semblables. La cause par accidẽt, c'est celle qui cause non par soy, mais par quelque chose suruenante, & qui n'influe pas en l'effect, selon son intention ou nature & ne l'attaint pas par soy: comme pour exemple, le musicien est cause par accident de la maison qu'il bastit: car il ne bastit pas entant que musicien, mais entant que batissant. De mesme Phidias est cause par accident de la statue de Minerue : car il ne la fait pas entant que Phidias, mais entant qu'il y est arriué d'estre sculpteur. Les effects des causes par soy, sont aussi appellez effects par soy : & ceux des causes par accident, effects par accident. L'effect par soy, c'est ce qui se faict par la vertu & intention de l'efficient: & l'effect par accident, celuy qui se faict non selon son intention.

De

De la cause efficiente par accident de la part de la cause.

CHAPITRE XLV.

IL y a double cause par accident, l'vne de la part de la cause & l'autre de la part de l'effect. La cause par accident de la part de la cause, c'est quelque certaine chose aduenuë à ce qui est cause par soy de l'effect : comme pour exemple, le Musicien, le blanc & le Philosophe sont causes par accident de la statue, quand il arriue que le Sculpteur qui est cause par soy, est blanc, Musicien & Philosophe.

De la cause efficiente par accident & de la part de l'effect.

CHAPITRE XLVI.

LA cause par accident de la part de l'effect, c'est celle qui est cause de quelques effects qui arriuent auec les effects par soy de cette cause, parce qu'ils y sont conioincts : cõme pour exemple, le fouïssement de la terre, est cause par accident de la découuerte d'vn tresor, parce que l'inuention du tresor est conioincte à l'effect par soy du fouïssement de la terre : & le Sculpteur est cause du blanc, s'il arriue que la statue qu'il fait, soit blanche.

Τί μὲν οὖν ἐστι τὸ αὐτόματον, καὶ τί ἡ τύχη, &c. τὰ δὲ τρόπον τῆς αἰτίας, ἐν τοῖς ὅθεν ἡ ἀρχὴ τῆς κινήσεως, ἑκάτερον αὐτῶν.

Arist. l. 1. physi. c. 6. t. 65. Quid igitur sit casus, & quid fortuna. &c. Horum vtrumque in iis causis numeratur, vnde est principium motus.

La cause par accident de la part de l'effect se considere en cinq manieres. Elle est ditte ostant l'empeschement, quand elle attaint à la separation de quelque chose qui empeschoit l'effect : comme pour exemple, l'abbatemẽt d'vne colonne sur laquelle vne maison estoit appuyee, est par accident cause de la ruine de la maison. La seconde, c'est quand vne cause est ditte cause de son contraire : à sçauoir, quand elle oste quelque chose qui deuoit operer le contraire de son effect : comme pour exemple, la Scamonee est chaude & toutesfois elle est ditte refroidir le corps, pource qu'elle oste la cholere qui eschauffe : ainsi le sel est dit conseruer certaines choses, parce qu'il oste l'humidité qui les corrompt. Cette cause differe de la precedente que nous nommons ostant l'empeschement, laquelle faict son effect par le seul reculement de l'empeschement : dautant que celle-cy ne faict pas l'effect en ostant seulement le contraire, mais en laissant aux autres causes à le faire : & est ditte cause, parce qu'elle faict que telles causes s'appliquent à l'operatiõ. La troisiesme c'est la cause qui attaint quelque disposition requise à vn effect, qui ne s'ensuit pas d'elle seule, mais ne peut estre posé sans elle. Cette cause s'appelle occasion, & se trouue pour le regard des effects qui dépendent de la volonté, plustost qu'és choses naturelles : à sçauoir quand la volonté se determine à produire vn effect en la presence d'vne autre cause, sans laquelle elle ne le peut produire : bien que cette-cy ne soit pas capable naturellement de le produire : cõme pour exemple, les Tyrans ont esté causes des Martyrs, pource qu'ils dõnoient la mort, laquelle estoit necessaire au Martyr ; mais elle ne suffit pas pourtant si la foy & la patience n'y estoiẽt. Les Philosophes appellẽt aussi cette cause, cause sans laquelle non : parce que sans elle l'effect par soy ne s'ensuiuroit pas. La quatriesme est vne cause operant quelque effect, qui est ensuiuy d'vn autre effect contingent où elle ne tendoit pas, lequel arriue rarement : si vne telle cause est sans eslection, on la nomme hazard ; & si elle est auec eslection, fortune. On peut encores adiouster aux causes par accident de la part de l'effect, la cause morale ou imputatiue.

Du hazard & de la fortune.

CHAPITRE XLVII.

Καὶ τὸ φάναι εἶναί τι παράλογον τὴν τύχην, ὀρθῶς· ὁ γὰρ λόγος, ἢ τῶν ἀεὶ ὄντων, ἢ τῶν ὡς ἐπὶ τὸ πολύ· ἡ δὲ τύχη, ἐν τοῖς γινομένοις παρὰ ταῦτα

Arist. l. 2. physi. c. 5. t. 55. Illud quoque rectè dicitur fortunam esse à ratione alienam : quoniam ratio est eorum, quæ semper, aut quæ plerumque sunt : for-

τα· ὥστε ἐπειδὴ ἀόριστα τὰ οὕτως αἴτια, καὶ ἡ τύχη ἀόριστον.

Τύχη δὲ ἀγαθὴ μὲν λέγεται, ὅταν ἀγαθόν τι ἀποβῇ· φαύλη δὲ, ὅταν φαῦλόν τι· εὐτυχία δὲ, καὶ δυστυχία, ὅταν μέγεθος ἔχοντα ταῦτα. καὶ τὸ παρὰ μικρὸν, κακὸν ἢ ἀγαθὸν λαβεῖν μέγα, ἢ δυστυχεῖν ἢ εὐτυχεῖν ἐστὶν· ὅτι ὡς ὑπάρχον λέγει ἡ διάνοια· τὸ γὰρ παρὰ μικρὸν, ὥσπερ οὐδὲν ἀπέχειν δοκεῖ.

Ἔστι μὲν οὖν ἄμφω αἴτια, καθάπερ εἴρηται, κατὰ συμβεβηκὸς, ἥ τε τύχη, καὶ τὸ αὐτόματον, ἐν τοῖς ἐνδεχομένοις γίγνεσθαι μὴ ἁπλῶς, μηδὲ ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ καὶ τούτων, ὅσα ἂν γένοιτο ἐν τοῖς ἕνεκά του.

Καὶ διὰ τοῦτο οὔτε ἄψυχον οὐθὲν, οὔτε θηρίον, οὔτε παιδίον, οὐδὲν ποιεῖ ἀπὸ τύχης, ὅτι οὐκ ἔχει προαίρεσιν· οὐδ᾿ εὐτυχία, οὐδ᾿ ἀτυχία ὑπάρχει τούτοις, εἰ μὴ καθ᾿ ὁμοιότητα· ὥσπερ ἔφη Πρώταρχος, εὐτυχεῖς εἶναι τοὺς λίθους, ἐξ ὧν οἱ βωμοί, ὅτι τιμῶνται, οἱ δὲ ὁμόζυγες αὐτῶν καταπατοῦνται. &c. Τὸ δὲ αὐτόματον, καὶ τοῖς ἄλλοις ζώοις, καὶ πολλοῖς τῶν ἀψύχων.

Διὸ ἡ τύχη ἐν τοῖς τοιούτοις εἶναι λέγεται· οὔτε δὴ νοῦν γέ τινα, ἢ λόγον ὀρθόν. &c.

Οὗ πλεῖστος νοῦς καὶ λόγος, ἐνταῦθα ἐλαχίστη τύχη· οὗ δὲ πλείστη τύχη, ἐνταῦθα ἐλάχιστος νοῦς.

tuna verò in iis cernitur quæ præter hæc fiunt: adeò vt quia indefinitæ ſunt, quæ ita ſunt cauſæ, etiam fortuna ſit res indefinita.

T. 56. Secunda autem fortuna dicitur, cùm aliquid boni euenit: aduerſa verò, cùm aliquid mali: fortuna verò proſperitas, & infortunium ſeu calamitas tum dicitur cùm hæc magna ſunt. Quare etiam cùm parum abeſt quin in magnū aliquod malum vel bonum inciderimus, id quoque eſt infortunio vel proſperitate fortunæ vti: quia mens id aſſerit quaſi ſit: quod enim parum abeſt, quaſi nihil abeſſe videtur.

C. 6. t. 57. Vtraque igitur ſunt cauſæ, ſicut dictum fuit, ex accidenti, tam fortuna quàm caſus: videlicet in iis quæ fieri contingit nec ſimpliciter, nec plerumque; & ſunt in horum numero quæ fieri poſſunt alicuius gratia.

T. 59. Nec inanimatum aliquid, nec bellua, nec infans facit aliquid fortuitò: quia non habet prælectionem; nec fortunæ proſperitas vel infortunium his ineſt, niſi ſecundùm ſimilitudinem: vt Protarchus dixit fortunatos eſſe lapides, ex quibus aræ extruuntur, quia honorantur, cùm alij eiuſdem generis pedibus conculcentur. &c. t. 60. Caſus autem aliis quoque animalibus, & multis rebus inanimatis attribuuntur.

L. 2. mag. moral c. 8. Fortuna in eiuſmodi eſſe dicitur, vbi neque mens vlla, neque recta ratio eſt. &c.

Vbi mens plurima, ac ratio, ibi fortuna nimiū: vbi plurima fortuna, ibi mens perexigua.

NOvs pouuons dire ſuiuant ce que deſſus, que le hazard eſt vne cauſe par accident de la part de l'effect, és choſes contingentes qui arriuent rarement, contre l'intention de ce qui opere pour vne fin ſans eſlectiō. Et ainſi le hazard peut eſtre toute cauſe efficiente creée, entant que par accident & contre ſon intention, il ſ'adioinct à ſon effect par ſoy, vn autre effect rare & du tout accidentaire. Et la fortune eſt de ce qui opere auec eſlectiō. Et par ce qu'il n'y a que les hōmes entre les choſes inferieures, qui ayent eſlectiō, la fortune ne conuient qu'à eux, & ſont pour cette raiſon proprement nommez fortunez & infortunez. Et le defaut de cette eſlection, eſt cauſe que les beſtes ny les enfans ne ſont dits fortunez ny infortunez. Car ce que Protarchus a dit que les pierres ſont bien fortunees qui ſont és autels des temples, dautant que les autres ſont foulees auec les pieds, celles là reuerees & honorees: c'eſt improprement & par metaphore. Pour cette meſme raiſon que la fortune n'eſt que pour le regard des hommes, Ariſtote afferme que l'entendement & la fortune ſ'exercent au tour d'vne meſme choſe, combien que la fortune n'arriue que par le defaut de l'entendement: lors qu'il ne peut pouruoir que rien n'arriue contre ſon intention. Il dit auſſi ſur cette meſme conſideration, que là où il y a beaucoup de iugement il y a peu de fortune: & à l'oppoſite où il y a beaucoup de fortune, il y a peu de iugement. Mais pour reuenir à mon propos, tous les effects contingents qui arriuent rarement contre l'intention de leur cauſe, tendant à vne fin ſans eſlection, & qui ſont conioincts à vn effect par ſoy de la meſme cauſe, ſont dits caſuels. Et par ce qu'vn tel effect prouient touſiours du concours de pluſieurs cauſes, il faut qu'il n'en ait aucune certaine definie: comme nous voyons cela arriuer en la cheute d'vne pierre ſur vn paſſant: mais ſ'il y a de l'eſlection en l'agent, l'effect eſt fortuit: comme pour exemple, trouuer vn treſor en foüillant la terre pour chercher vn puits: c'eſt vn effect fortuit. En cecy l'intention de l'agent ſe doit entendre pour le regard des cauſes particulieres, & non des vniuerſelles: & principalement du premier agent qui eſt Dieu: car rien ne peut arriuer contre ſon intention, ny fuir ſa preſcience, par laquelle il voit tout ce qui arriue, & connoiſt bien ce qui nous eſt inconnu de la fortune & du hazard: de ſorte que toutes choſes ſont certaines au reſpect de ſa ſcience, & de ſa prouidence; leſquelles au regard de noſtre ignorance, & de noſtre aueuglement, ſont incertaines & fortuites, comme il eſt montré ailleurs. Semblablement il n'y a point d'effect caſuel pour les corps celeſtes, dautant que le Soleil ne tend pas à produire vn ſoleil, ny aucune choſe en particulier, & ainſi de toutes les autres. En ſomme toute choſe par accident ſe reduit à vne cauſe par ſoy, & les cauſes particulieres

contin-

contingentes quand elles sortent de la loy eternelle, en quelque effect particulier, elles retumbent en la mesme loy, entant qu'elles attaignent vne autre fin particuliere qui leur est constituee par la mesme loy, en vn cas particulier. Il paroist euidemment que le hazard & la fortune sont ce que nous venons de dire : car puisque de toutes les choses les vnes prouiennent tousiours d'vne mesme façon, les autres fort souuent, & les autres rarement: & qu'on ne dit pas des choses qui arriuent ordinairement, comme le leuer & le coucher du soleil tous les iours, ny de celles que nous voyons bien souuent aduenir, comme les hômes d'auoir deux bras, l'esté estre plus chaud que les autres saisons, & semblables, que ce soit par fortune ny par hazard; il reste que ce sont celles qui arriuent rarement que nous appellons fortuites & casuelles. Quand il arriue quelque chose de bien, cela s'appelle bonne ou fauorable fortune, quād quelque chose de mauuais, fortune aduerse ou contraire: mais quand ce qui aduient est grand, on le nomme prosperité & infortune. Au moyen de quoy quand il y a quelque grand bien ou mal prest à nous arriuer, cela aussi est dit estre en prosperité ou infortune, parce que l'entendement le tient comme s'il estoit: car ce qui est peu esloigné, est comme s'il ne l'estoit point.

Διαφέρει δὲ, ὅτι τὸ αὐτόματον ἐπὶ πλεῖόν ἐστι· τὸ μὲν γὰρ ἀπὸ τύχης, ἀπὸ ταὐτομάτου· τοῦτο δὲ οὐ πᾶν, ἀπὸ τύχης.

Arist. l. 2. phys. c. t. 57. Differunt autem, quia casus latius patet; quod enim à fortuna est, casu est: hoc autem non omne est fortuna.

Le hazard se prēd en deux sortes. En la premiere pour vne espece diuisee d'auec la fortune comme d'vne autre espece : & le hazard de cette maniere c'est celuy dōt nous venōs de parler. En l'autre sorte il est pris pour genre de la fortune & du hazard, que nous auons declaré : qui est la maniere dont Aristote l'entend quand il dit, que le hazard est de plus grande estendue que la fortune, & que tout hazard est fortune, mais non toute fortune hazard. Voila ce que c'est de la fortune reueree par les Anciens comme vne Deesse, laquelle ils estimoient dominatrice de toutes choses, gouuernante des humains, en ayant l'administration & la disposition selon son arbitre & plaisir, sans mettre difference entre les bons & les mauuais. C'est pourquoy ils luy ont basty tant de temples, soubs diuers noms fort honorables. A quoy on dit que Seruius Tulius Roy des Romains donna commencement : parce que d'esclaue né d'vn esclaue, il auoit esté elleué à la Royauté : & cōsiderant le pouuoir qu'elle a sur toutes occasions en l'vne & en l'autre part, il estima qu'elle dominoit sur toutes choses. Cette vaine & feinte Deesse en la fantaisie des hommes ignorants, estoit representee par le simulachre d'vne femme comme en furie, en partie blanche, & en partie noire : pour designer la bonne & la mauuaise fortune : & aueugle pour montrer son imprudence à departir des biens plustost aux meschants, qu'au merite des bons. Cest ce qui faict feindre à Aristophanes, que quand Iupiter enuoyoit Pluton Dieu des richesses vers les gens de bien, qu'il alloit en clochant : & quand il alloit trouuer les meschans, que c'estoit gayemēt auec diligence. Cebes le Philosophe & autres Anciēs peignoiēt la fortune aueugle, semblable à vn furieux, & ayant le pied sur vne boulle. Pline parle elegamment & de bonne grace de cette Deesse imaginaire, en ces termes, La misere humaine pour rendre moins certaine l'opinion qu'on pourroit auoir de Dieu, a inuēté vne moyenne deité : car par tout le monde, en tous lieux, à toutes heures, la seule fortune est inuoquee par les voix d'vn chacun : on ne parle que d'elle, on l'accuse seule, elle est seule loüee, on la reprend, on l'adore auec des iniures, l'appellant variable : elle est mesme estimee de plusieurs estre aueugle : ils disent que c'est vne inconstance sans arrest incertaine, diuerse, fautrice de ceux qui ne le meritent pas : on luy rend compte de la recepte & de la despence, & neantmoins elle faict l'vne & l'autre és comptes des mortels. Et en somme nous nous assuiectissons tant au sort, que le sort mesme qui nous rend incertains de Dieu, est reconnu de nous pour Dieu. Toutes ces folies entroient en la ceruelle du peuple, faute de connoistre que la fortune n'est rien qu'vne simple cause par accident: & parce qu'il ne sçauroient à qui se prendre de leur imprudence. A l'opposite de cette opinion, ceux qui tenoient que toutes choses arriuoient par la necessité du destin, estimoient qu'il n'y auoit point de fortune.

Alber. l. 2. phys. t. 87.

Plin. l. 2. natur. hist. c. 7.

De la cause morale ou imputatiue.

CHAPITRE XLVIII.

PVISQVE la cause morale est cause aussi par accident selon certain respect, il sera à propos d'en traitter en cet endroit. La cause efficiente morale c'est vne chose qui ne produit pas effectiuement par soy l'effect vrayement, ny n'influe pas en luy: mais sert seulement d'obiect pour mouuoir l'entendement & la volonté de quelque autre, qui puis apres en vertu de cela opere reellement & directement: à cause de quoy l'effect est imputé à cette chose: de cette sorte celuy qui conseille, qui prie, qui excite, ou induict en quelque maniere que ce soit, qui commande, qui n'empesche pas quand il le faut ou le doit, ou n'applique pas la cause par soy à l'œuure, sont causes morales. Et semblablement l'argent est cause morale de la liberté d'vn captif rachepté pour certaine somme. On oppose la cause morale à la cause, qui cause effectiuement & influe en l'effect par soy, laquelle est nommee cause Physique ou naturelle: & est au respect d'elle, que la cause morale ou imputatiue est seulement cause par accident: dautant qu'elle n'influe pas par soy vrayement en l'effect: de sorte que quelquesfois celuy qui opere par quelque certain mouuement local, est dit causer moralement: comme quand quelqu'vn applique le feu à vne maison: car combien qu'il soit cause naturelle par soy de ce mouuement, toutesfois il est seulement cause par accident de l'embrasement. Mais cette causalité laquelle se trouue physiquement par accident, est reputee moralement par soy. La cause priuatiue mesme peut estre ditte quelquesfois cause par soy: comme pour exemple, encores que la presence du Pilote se puisse nommer cause efficiente positiue par soy de la conseruation du nauire, son absence ne le peut estre de la submersion du mesme nauire, sinon par accident, à parler physiquement: attendu qu'il est plustost en ce cas cause non agente: neantmoins moralement & imputatiuement, on le peut dire cause par soy, s'il estoit tenu d'y assister. En somme à l'opposite de la cause instrumentale Physique, qui agit tousiours par quelque mouuement ou vertu des causes principales, selon vn certain attouchement: la cause instrumentale morale agit sans attouchement, se mouuant effectiuement elle mesme, selon quelque consideration ou signe, car celuy qui commande ou conseille vn autre, n'a point besoing de le toucher pour le faire agir.

De la causalité de la cause efficiente.

CHAPITRE XLIX.

LA causalité de la cause efficiente consiste en l'action par laquelle elle produit l'effect selon toute l'essence, ou selon vne partie, ou selon l'accident: car en la creation la premiere cause efficiente produit les choses selon toute leur essence: en la generation, l'agent naturel suppose la matiere & comproduit la forme auec le composé: comme quand le Soleil engendre vn ver de la terre: & en la production accidentelle, l'agent n'introduit qu'vn accident: comme pour exemple, quand le feu eschauffe l'eau, ainsi que tout cela sera enseigné en son lieu. Es autres causes la causalité n'est pas distinguee d'elles reellement, ains rationellement seulement: mais en l'efficiente, la causalité est son action, qui est vne chose reellement distincte d'elle. Cela luy conuient particulierement, & a esté ordonné de la nature fort à propos: parce qu'ainsi qu'il est propre à cette cause de pouuoir produire vn effect, par l'entre-venuë de la forme, lequel en est reellement diuers: & qu'il n'appartient qu'à elle seule de comproduire vrayement & simplement la forme dont elle est reellement distincte, & agir és choses esloignees en épendant l'effect par les moyens qui sont entre deux: de mesme il y a esté bien seant, qu'il cõuienne à elle seule d'auoir vne raison de causer reellement, diuerse d'elle mesme.

La vertu & la causalité de la cause efficiente vniuerselle, est plus excellente que celle de la particuliere. Premierement par ce qu'elle est plus ample & s'estend à plusieurs effects: car le Soleil engendre l'homme, le cheual, les animaux, & semblables: & la particuliere est limitee à vn effect, attendu que l'homme comme homme, n'engendre que l'homme: & le cheual que le cheual: & ainsi des autres. Secondemẽt parce qu'elle a plus d'efficace qu'elle: car elle n'est pas seulement concurrente à la production de l'effect, mais aussi à sa con-

ser-

seruation & perfection, ce que n'est pas la particuliere. En troisiesme lieu, parce qu'elle est premiere & principale, dautant qu'elle meut la chose particuliere à agir. Et finalement elle est plus indépendante : car combien qu'elle soit plus esloignee de l'effect, toutesfois sa causalité ne dépend point de la cause particuliere, veu qu'elle la meut & n'en est point meuë: là où la cause particuliere combien qu'elle soit plus proche de l'effect, dépend toutesfois de la cause vniuerselle, parce qu'elle ne meut point qu'estant meuë par elle : c'est pourquoy les Philosophes disent, que la cause vniuerselle est concurrente plus immediatement à l'effect de l'immediation de vertu, & la cause particuliere plus immediatement de l'immeditation du subiect.

Qu'il n'y a point de progrés en infiny és causes efficientes.

CHAPITRE L.

Διχῶς λέγεται καὶ τὸ κινοῦν· ἐν ᾧ τε γὰρ ἡ ἀρχὴ τῆς κινήσεως, δοκεῖ τοῦτο κινεῖν· ἡ γὰρ ἀρχὴ πρώτη τῶν αἰτίων· καὶ πάλιν τὸ ἔσχατον πρὸς τὸ κινούμενον καὶ τὴν γένεσιν· ὁμοίως καὶ περὶ τοῦ ποιοῦντος· καὶ γὰρ τὸν ἰατρὸν φαμὲν ὑγιάζειν, καὶ τὸν οἶνον.

Arist. l. 1. de gener. & corr. c. 7. t. 53. Ipsum quoque mouens bifariam dicitur: nam & in quo motus principium inest, mouere videtur; quippe cùm principium prima causarum sit: & rursum quod vltimum est, ad id quod mouetur, ad generationem. Simili modo de ipso agente est dicendum: nihil igitur vetat in motu, quominus primum mouens immobile sit: nam & Medicum & vinum sanare dicimus.

Οὐ δὴ εἰς ἄπειρον πρόεισιν· ἀλλὰ στήσεταί που, καὶ ἔσται τι, ὃ πρώτως αἴτιον ἔσται τοῦ κινεῖσθαι.

L. 7. phys. c. 2. t. 4. Non tamen in infinitũ procedit: sed alicubi sistitur, & erit aliquid quod primò erit causa motionis.

S'Il y auoit progrés en infiny és causes efficientes essentiellement subordonnees, il ne s'en dõneroit ny de premiere ny de derniere: dautant que les termes & limites repugnent à l'infiny : & s'il ne s'en dõnoit ny de premieres ny de dernieres, elles seroient toutes moyẽnes : car chacune d'elles aura vne cause deuãt soy, de laquelle elle receura la vertu de causer. Si elles sont toutes moyẽnes, toute cause & causalité sera ostee, parce que la moyẽne ne cause pas par soy, mais selon qu'elle reçoit la vertu de causer de la premiere, ou immediatement, ou reductiuement. Mais cela ne peut estre: car il est euident qu'il y a des causes & des effects, & par cõsequent des causalitez. Dauantage le progrés en infiny n'est point : parce qu'il presuppose que les causes soient infinies, & il est impossible qu'il y ait vn tel infiny, comme nous l'auons monstré. Ioinct que si les causes efficientes estoient infinies, la nature abonderoit en choses superflues, attendu que toutes les operations requises en l'vniuers se peuuent faire auec vn nombre de causes determiné, tellement qu'elle auroit manqué de sagesse. Quelques vns ont estimé que s'il y auoit progrés en infiny és causes essentiellement subordonnees, que cela empescheroit qu'elles puissent paruenir à l'effect, attendu que ce qui est infiny, ne sçauroit estre passé. Mais cette raison est nulle, car si ce progrés pouuoit estre, il n'empescheroit pas l'effect, dautant que les causes essentiellement subordonnees operent toutes ensemble.

Es causes accidentellement subordonnees qui existent en mesme temps, il n'y a point de progrés en infiny; attendu qu'il ne se donne point de multitude ny de nõbre infiny en acte. Et partant il est necessaire que toute multitude de causes existantes ensemble, soit finie, & consequẽment qu'il se donne deux extremes, entre lesquels il est repugnant qu'il y ait progrés en infiny : mais és causes accidentellement subordonnees, dont l'vne succede à l'autre, & qui n'existent pas en mesme temps, si la generation estoit eternelle, le progrés seroit en infiny ; c'est à dire qu'il ne seroit pas possible de remonter: comme pour exemple, depuis Socrates au premier hõme engendrant. Mais n'estant pas eternelle comme ie le prouue contre Aristote en nostre liure du monde par ses propres principes, le progrés n'est pas infiny. Nous pouuons donc conclure maintenant de ce que nous auons dit en la Metaphysique vniuerselle, & en ce lieu, qu'il y a vn principe & n'y a point de progrés en infiny, en aucun genre de causes, ny en la finale, ny en l'efficiente, ny en la formelle, ny en la materielle : & que les genres des causes ne sont point infinis : mais se reduisent tous à quatre.

Ayant traicté en ce liure des principes internes des choses naturelles, & d'vn des externes, à sçauoir, la cause efficiente : il ne reste plus que la fin qui est principe & cause

mais en ayant deduit tout ce qui est requis en la Metaphysique vniuerselle, comme aussi de la cause exemplaire nous n'auons rien à en dire en ce lieu.

De l'ordre des causes en leur causalité.

CHAPITRE LI.

LA cause finale est la premiere entre les causes ; dont la raison est, que la matiere ne reçoit pas la forme & n'est iamais auec elle, que selon qu'elle est meuë par l'agent: car rien ne se reduit soy-mesme de puissance en acte. Or l'agent ne meut qu'excité par la fin & alleché de son desir, dautant que s'il n'estoit determiné à quelque chose pour l'amour de la fin, il n'agiroit pas plustost vne chose que l'autre: donques pour luy faire produire vn effect determiné, il est necessaire qu'il soit limité à quelque chose de certain qui ait la raison de fin, de sorte que l'efficient est pour l'amour de la fin, à cause dequoy, s'il n'y auoit point de fin, il n'y auroit point d'efficient : aussi n'est-il iamais sans elle, non plus que la forme & la matiere l'vne sans l'autre és choses naturelles. En somme qui destruit la fin, destruit toutes les choses qui sont deuant elle : & si la fin estoit ostee, il faudroit que toutes les autres causes le feussent, car elles ne causent que pour l'amour d'elle : c'est pourquoy la fin est appellee la cause de la causation, ou causalité de toutes les autres causes, & est non seulement cause des causes, mais aussi des moyens destinez à la fin : comme pour exemple, l'habitation n'est pas seulement la fin de celuy qui se bastit vne maison, ny de la forme de la maison, & de la matiere, en laquelle la forme de la maison s'introduit : mais aussi, & plus veritablement de la construction mesme, par laquelle la maison est construite & l'habitation preparee. La cause efficiente est la seconde en l'ordre de la causalité : car c'est elle qui donne l'estre. La matiere en laquelle l'efficiente agit, est la troisiesme : car elle en tire la forme: & la forme qui resulte de cette action par laquelle le composé est produit, c'est la derniere.

La causalité de la fin peut estre ditte premiere, non seulement d'origine, mais aussi de dignité, que celle de toutes les autres causes: en ce que tout ainsi qu'il est plus noble d'agir que de patir, & de faire que d'estre fait: de mesme en l'ordre des choses mouuantes, cela excelle qui meut, n'estant point meu de la sorte qu'est la fin, attendu qu'elle meut les autres causes, & n'en est point meuë. Pour toutes ces considerations Socrates appelle la fin seule cause en Platon au Phedon. Et puis la fin semble surmonter principalement les autres, en ce qu'elle est le premier commancemēt & le principe de toute action, car elle excite & attire l'efficient à operer, elle en est aussi le repos ; car l'ayant atteinte il se repose.

Comparaison de l'excellence des causes entre-elles.

CHAPITRE LII.

LA cause efficiente & la finale sont plus parfaittes que la materielle & la formelle en leur genre, tant pour le regard de la causalité, que de l'entité: à sçauoir pour la causalité; parce que, comme dit Aristote, quand la comparaison se fait entre les genres, celuy doit estre preferé à vn autre, dont la tres-parfaitte espece excede la tres-parfaitte espece de cet autre genre, ainsi qu'il arriue au supreme efficient, & à la supreme fin, comme il sera monstré ailleurs: car vne telle cause est Dieu, qui excelle toute matiere & toute forme: & pour le regard de l'entité, la matiere & la forme sont estants incomplets & imparfaicts, & enferment de l'imperfection en leur mode de causer: car ils ne peuuent estre ny causer qu'en composant, (comme nous l'auōs enseigné) ce qui n'est pas de l'efficiēte ny de la fin: la matiere quant à son essence, est moins noble que la forme: parce que l'acte surpasse la puissance, & puis la forme est quelque chose de beau & de diuin: comme nous l'auons rapporté d'Aristote.

L. 1. de cæl. t. 115. 116.

Dautant que la cause efficiente influë plus en l'effect que les autres causes, & que son influence est plus immediate, plus propre, & reelle, par vne essentielle dépendance, & découlement que l'effect en a ; elle est ditte proprement donner l'estre à l'effect, & s'appelle cause par antonomasie, à raison dequoy les Stoïques, comme rapporte Seneque, l'estimoient seule vraye cause & digne de ce nom: disant que si toutes choses sans lesquelles

quelles l'effect ne pourroit estre fait, se doiuent mettre au nõbre des causes, que le temps, le lieu, & le mouuement seroient causes, ce qui n'est pas: car ils ne meuuent pas ny n'influent en l'effect, ny n'en sont parties. Or dautant que la fin & l'efficiente considerees selon toute leur latitude, ne sont pas tousiours distinguees reellement: car souuent l'vne & l'autre n'est qu'vne mesme chose, & principalement en Dieu: elles sont en leur nature d'estant, d'égale perfection, & n'enferment ny l'vne ny l'autre, aucune imperfection selon leur genre: mais parce qu'en la fin, la propre & formelle raison de causer, c'est la bonté & perfection, & que l'efficiente cause par sa forme ou nature, la cause finale exprime plus formellement la perfection & bonté que l'efficiente: neantmoins il arriue quelquesfois que ces causes se trouuent en plusieurs choses l'vne plus parfaitte que l'autre mutuellement, selon diuerses considerations; & toutesfois la finale est tenuë premiere & principale en causant. Et d'ailleurs la fin excelle l'efficiente en ce qu'elle est comme le dernier terme, auquel toute l'action de l'efficient est adressee: de sorte qu'on peut dire que l'efficiente sert à la fin en certaine maniere, cependant qu'elle opere pour l'amour d'elle tout ce qu'elle opere. Et pour cette raison, encores que l'effect soit en certaine maniere pour sa cause: toutesfois par antonomasie, la fin est ditte celle pour l'amour de laquelle la chose se fait. Es morales, la fin est quasi toute la cause des actions, parce que là principalemẽt elles prennent d'elle leur principe de causer. Elle est aussi en certaine maniere seule cause simplement: parce qu'elle est cause de toutes les autres, & elle n'a point de cause premiere en raison de causer.

Comparaison de l'excellence des causes, auec leurs effects.

CHAPITRE LIII.

TOVTE cause, entant que cause, sans auoir égard à son essence, est plus noble que son effect: parce qu'il est plus excellent & diuin de donner que de receuoir, & de ne dépendre point d'vn autre que d'en dépendre: & causer n'est autre chose sinon donner l'estre à vn autre & n'en dépendre point pour ce regard. La matiere est moins noble que le composé, attendu que la forme qui s'y trouue enclose est plus noble qu'elle. La forme est moins excellente que le composé, premierement parce qu'il contient la forme & quelque chose dauantage: à sçauoir la matiere. Et secondement, parce qu'il luy conuient vne plus noble maniere d'estre & d'operer qu'à la forme, dautant qu'il est quelque chose d'accomply, qui subsiste par soy, & à quoy on attribue les proprietez: là où nous ne disons pas que la forme du cheual engendre le cheual, mais que c'est le cheual. Et puis d'ailleurs, la principale intention de la nature tend au tout: le tout est ce qui est principalement engendré: & les parties à comparaison du tout, sont cõme matiere selon Aristote. La cause exemplaire est quelquesfois plus noble que son effect, comme Socrates est plus excellent que son pourtrait; & quelquesfois moins noble: comme il arriue souuent és choses artificielles, qu'elles ne sont pas si parfaittes que l'idee de l'artisan, combien que quelquesfois elles soiẽt aussi plus parfaittes que l'exemplaire. La cause finale comme cause, est plus noble que son effect, & que les moyens pour paruenir à elle. Ainsi Dieu qui est la fin de toutes choses, est plus excellent que nostre contemplation, & les actions par lesquelles la vertu s'engẽdre, moins nobles que la vertu. Il n'y a aucune cause principale, qui soit moins noble que son effect; car l'effect auroit de soy ou de sa cause cela, dont il vaincroit sa propre cause de dignité. Ce n'est pas de soy: attendu qu'outre Dieu, rien n'a estre de soy: ce n'est pas de la cause, car rien ne baille ce qu'il n'a pas, & tout ce qui est conferé à l'effect par la cause, elle l'a d'vne aussi excellente maniere ou plus: mais il n'est pas ainsi des causes moins principales: car elles sont quelquesfois inferieures en degré à leurs effects: comme la semence à comparaison de la race qui en est engendree, & la chaleur à comparaison du feu. Semblablement la cause equiuoque principale est tousiours plus noble que l'effect, parce que l'effect differe de sa cause equiuoque. Or elle ne l'ayant pas en soy formellement ou en espece, il faut qu'elle le contienne eminemment: de sorte qu'elle est de plus noble nature que son effect: comme pour exemple, la chaleur est d'vne plus excellente maniere au Soleil qu'en l'air. La cause efficiente vniuoque & son effect sont d'égale perfection, tant selon la nature specifique que l'indiuidu: car la cause vniuoque conuient d'espece auec son effect: & la nature specifique est comme les nom-

bres qui ne reçoiuent point d'addition ny de substractiõ, sans changer leur espece: à cause dequoy les singuliers ne sont pas plus parfaicts essentiellement les vns que les autres.

Comment les choses dépendent de leurs cause.

CHAPITRE LIIII.

DE l'acte & de la puissance dépendent toutes choses creées: & de la cause materielle & formelle dépendent toutes les naturelles, comme des causes interieures & propres parties essentielles; non seulement cependant qu'elles se font, mais aussi durant qu'elles ont esté en nature. Quant à l'efficiente & à la finale, les choses en dépendent: comme de causes exterieures, alors seulement qu'on les fait, mais depuis que les choses sont acheuees, elles n'en dépendent plus: car elles ne sont pas de leur essence, & ne concurrent qu'à leur production: apres laquelle leur causalité cesse. (excepté en celle dont la continuation de la concurrence est requise pour la conseruation de l'effect, comme il arriue en la lumiere, dõt l'estre dépend d'estre tousiours faitte du Soleil. La cause materielle n'est pas tant de l'essence de la chose, comme la forme; car celle-cy en est principalement & quasi toute l'essence: parce qu'elle est l'estre specifique de la chose. C'est pourquoy on dit que la forme donne l'estre formellemẽt, qui est à dire de soy mesme, & non par l'actiõ. L'efficiente donne l'estre effectiuement lors de la generation, par l'action, dont elle tire la forme de la puissance de la matiere en acte, & l'y introduit. On dit aussi que la forme donne l'estre par lequel, ou comme principe interieur, & l'efficient, comme principe exterieur.

Des causes qui sont causes & effects d'vne mesme chose.

CHAPITRE LV.

Ἔστι δέ τινα καὶ ἀλλήλων αἴτια· οἷον, τὸ πονεῖν, αἴτιον τῆς εὐεξίας, καὶ αὕτη τοῦ πονεῖν· ἀλλ' οὐ τὸν αὐτὸν τρόπον· ἀλλὰ τὸ μὲν, ὡς τέλος, τὸ δὲ ὡς ἀρχὴ κινήσεως.

Arist. l. 2. phys. c. 3. t. 30. Sunt etiam quædam sibi inuicem causæ: vt labor est causa firmæ corporis constitutionis: atque hæc est causa laborandi: non tamẽ eodem modo: sed hæc est causa, vt finis: illud autem, vt principium motus.

VNE cause peut estre cause d'vne autre cause, ou pour le regard de la causalité, ou pour le regard de l'estre. La fin est cause de l'efficiente pour le regard de sa causalité, & non quant à son estre. Cela paroist en ce que la causalité de l'efficiente, c'est son operation qui est contee entre les effects de la fin, attendu que l'efficiente n'opere que pour l'amour de quelque fin, qui l'excite & alleche à operer: comme pour exẽple, la santé est cause finale de la cure que le Medecin fait, mais le Medecin ne reçoit pas son estre de la santé: & à l'opposite, l'efficiente est cause de la fin quant à son estre, ou quant à l'acquisition & vsage de la fin, si elle estoit desia. Car lors que le Medecin medicamente le malade & le guarit pour l'amour de la santé, il constitue sa santé en estre, laquelle n'y estoit pas auparauant: & lors que l'auare paruient aux richesses, l'efficient est cause de cette acquisition: dõques la fin peut estre cause & effect de l'efficiente: à sçauoir cause, parce qu'elle la meut à operer: (ce que l'efficiente ne feroit pas autrement) & effect; parce qu'elle est produite en estre par l'efficiente, sans qu'il y ait de la repugnance en cela. Car encores que l'efficiẽte meine la fin à son estre, la fin ne rend pas le semblable à l'efficiente, dautant qu'elle la suppose estre actuellement pour la mouuoir: là où l'efficiente ne suppose que l'estre potentiel de la fin productible, lequel estant connu, suffit pour mouuoir l'efficiente. Cela arriue aussi entre la cause efficiente & la materielle en certaine maniere: car le vent entrant par vne fenestre qu'il ouure, est cause efficiente de son ouuerture: & cette ouuerture de la fenestre est cause au genre de la materielle de l'entree de l'air, parce qu'autrement il n'y entreroit pas, si la fenestre n'estoit ouuerte premierement, de nature pour le moins.

Arist. l. 5. metap. c. 2.

Deux causes ne peuuent estre causes l'vne de l'autre en mesme genre, ny pour le regard de la causalité, ny pour le regard de l'estre: car cela implique de la contradiction: attendu que l'vne seroit cause & effect de l'autre, par ce moyen: & ainsi elle seroit cause & ne seroit pas cause. Et puis d'ailleurs l'effect estant posterieur à sa cause, vne mesme chose seroit premiere & posterieure. Il y a toutesfois exception de cela au genre de la cause finale

nale: car deux choses soubs diuerses raisons, peuuent estre fins l'vne de l'autre: comme pour exemple, la faculté est pour l'amour de son operation, & l'operation pour l'amour de la faculté: à cause dequoy on dit que la puissance n'est pas tant pour son operation, comme pour elle mesme qui opere. On peut dire aussi que la matiere est pour la forme, & la forme pour la matiere: mais ce n'est pas si proprement.

Il est impossible aussi pour les mesmes raisons, qu'aucune cause soit cause de soy-mesme mediatement ou immediatement: excepté pour le regard de la cause finale, à raison de ses diuerses manieres d'exister: car elle peut estre cause soubs son estre intentionel, de l'estre reel où elle se trouue apres: à sçauoir non immediatement, mais par le moyen de l'efficiente; comme pour exemple, le nauire en l'entendement de l'artisan, est cause finale de faire vne sie, & autres semblables instruments, par lesquels puis apres le nauire est fait. Et ainsi vne mesme chose soubs diuerses conditions d'exister, se peut causer soy-mesme, en estant cause de choses qui la produisent.

Comment vne mesme cause produit des effects contraires.

CHAPITRE LVI.

Ἔτι δὲ, τὸ αὐτὸ τῶν ἐναντίων ἐστὶν αἴτιον· ὃ γὰρ παρὸν, αἴτιον τοῦδε, τοῦτο καὶ ἀπὸν αἰτιώμεθα ἐνίοτε τοῦ ἐναντίου· οἷον, τὴν ἀπουσίαν τοῦ κυβερνήτου, τῆς τοῦ πλοίου ἀνατροπῆς· οὗ ἦν ἡ παρουσία αἰτία τῆς σωτηρίας.

Arist. l. 2. phys. c. 3. t. 30. Eadem est contrariorum causa: quod enim præsens, est causa huius effectus: hoc absens dicimus interdum causam esse contrarij effectus, vt absentiam gubernatoris dicimus esse causam submersionis nauis, cuius præsentia erat causa salutis.

VNE mesme cause peut produire diuers effects: mais ou l'vn positiuement, & l'autre priuatiuement: comme pour exemple, au genre de la cause efficiente, le Soleil par sa presence est cause efficiente de la clarté de l'air; & par son absence, dequoy il est tenebreux: où l'vne par soy & l'autre par accident: comme pour exemple, la neige refroidit les mains par soy & les eschauffe par accident: ou au respect de diuerses dispositions: comme le vin qui refroidit exterieurement & eschauffe interieurement, aydé de la chaleur naturelle: ou au respect de diuerses choses: ainsi le Soleil amolit la cire & endurcit le limon. Mais vne mesme cause ne peut produire des effects contraires, selon vne mesme maniere, & au respect d'vn mesme subiect: car le Soleil ne sçauroit endurcir la cire, & l'amolir.

Il n'est point repugnant qu'vne mesme cause ait plusieurs diuerses causalitez selon diuers respects: car vne mesme forme est fin, au respect de la generation ou alteration, par laquelle elle est faitte; & est forme au respect de la matiere & du composé; & est principe effectif, au respect de l'action en vn autre: & peut estre cause materielle de ses proprietez: comme l'ame raisonnable de l'entendement & de la volonté.

Vne mesme cause peut estre tout ensemble cause prochaine de plusieurs effects, qui ne sont point contraires, en vn mesme genre de cause: car il y a de certains accidents, lesquels ensuiuent également & immediatement vne mesme forme, sans que l'vn dépende de l'autre: comme pour exemple, la nature du Soleil est ensuiuie d'vne tres-grãde lueur, de sa propre figure, de l'inclination à vn si grand mouuement comme est le sien: toutes lesquelles choses ne dépendent point l'vne de l'autre.

De quelle sorte plusieurs causes totales ne peuuent produire vn mesme effect.

CHAPITRE LVII.

PLVSIEVRS causes totales de mesme ordre ne peuuent produire vn mesme effect, en sorte que chacune le produise tout: parce que si elles agissẽt toutes ensemble, chacune ne produira pas tout l'effect, mais y contribuera seulement en maniere de cause partiale; tout ainsi que celuy qui peut soustenir seul auec la main quelque faix, venant à le soustenir auec d'autres personnes, ne le soustiendra pas tout, mais seulement en partie, selon le nombre des soustenans: encores qu'il le puisse soustenir seul. Que si ces choses agissent en diuers temps, quand la premiere aura produit l'effect, il est impossible que la seconde le produise puis apres: car toute production de quelque chose hors de sa cause, suppose le non estre de la chose qui est produitte: de sorte qu'il y auroit de la contradi-

ction enueloppee, à poser qu'vne cause produisist vn effect desia fait. Et ainsi aucun effect ne peut proceder de plusieurs causes totales, selon qu'elles sont totales.

Ἐπεὶ δὲ αἰτίαι τέσσαρες, περὶ πασῶν τοῦ φυσικοῦ εἰδέναι· καὶ εἰς πάσας ἀνάγων τὸ διὰ τί, ἀποδώσει φυσικῶς, τὴν ὕλην, τὸ εἶδος, τὸ κινῆσαν, τὸ οὗ ἕνεκα. &c. Ὅσα δὲ μὴ κινούμενα κινεῖ, οὐκ ἔτι φυσικῆς.

Arist. l. 2. phys. c. 7. t. 70. Cùm autem causæ quatuor sint: omnes nosse, Physici munus est: & ad omnes referẽs, causam cur sit, physice reddet: nimirũ ad materiam, formam, mouens, & id cuius gratia. &c. Quæcumque verò non mota mouent, nõ sunt amplius Physicæ considerationis.

Pour conclusion de ce traicté des causes, nous disons auec Aristote, qu'il est de l'office du Physicien de traitter de toutes les quatre: à sçauoir la matiere, la forme, l'efficient, & la fin: & de demontrer par elles: mais la cause efficiente qui meut sans estre meuë, ne tombe point soubs la consideration de la Physique: car c'est Dieu, comme premier efficient, duquel la Metaphysique particuliere traicte: parce qu'il est substance immaterielle.

Du nombre & contrarieté des principes des choses naturelles.

CHAPITRE LVIII.

Ἔστι δὲ τὸ ὑποκείμενον ἀριθμῷ μὲν ἕν, εἴδει δὲ δύο. &c. ἡ δὲ στέρησις, καὶ ἐναντίωσις, συμβεβηκός· ἓν δὲ τὸ εἶδος. &c.

Διό, ἔστι μὲν ὡς δύο λεκτέον τὰς ἀρχάς· ἔστι δ' ὡς τρεῖς· καὶ ἔστι μὲν ὡς τἀναντία, οἷον, εἴ τις λέγοι τὸ μουσικὸν καὶ τὸ ἄμουσον, ἢ τὸ θερμὸν καὶ τὸ ψυχρόν, ἢ τὸ ἡρμοσμένον καὶ τὸ ἀνάρμοστον· ἔστι δέ, ὡς οὐ· ὑπ' ἀλλήλων γὰρ πάσχειν τἀναντία ἀδύνατον. &c. ὥστε οὔτε πλείους τῶν ἐναντίων αἱ ἀρχαὶ τρόπον τινά, ἀλλὰ δύο, ὡς εἰπεῖν, τῷ ἀριθμῷ· οὔτε αὖ παντελῶς δύο, διὰ τὸ ἕτερον ὑπάρχειν τὸ εἶναι αὐτοῖς· ἀλλὰ τρεῖς· ἕτερον γὰρ τὸ ἀνθρώπῳ καὶ τὸ ἀμούσῳ τὸ εἶναι, καὶ τὸ ἀσχηματίστῳ καὶ χαλκῷ. Πόσαι μὲν οὖν ἀρχαὶ τῶν περὶ γένεσιν φυσικῶν, καὶ πῶς πόσαι, εἴρηται, καὶ δῆλόν ἐστιν ὅτι δεῖ ὑποκεῖσθαί τι τοῖς ἐναντίοις, καὶ τὰ ἐναντία δύο εἶναι. &c.

Μία μὲν οὖν ἀρχὴ αὕτη, οὐχ οὕτω μία οὖσα, οὐδὲ οὕτως ὄν, ὡς τὸ τόδε τι· μία δὲ ὁ λόγος· ἔτι δὲ τὸ ἐναντίον τούτῳ, ἡ στέρησις.

Ἀρχαί εἰσι τρεῖς, τὸ εἶδος, καὶ ἡ στέρησις, καὶ ἡ ὕλη.

Arist. l. 1. phys. c. 8. t. 66. Porrò subiectum numero quidem vnum est, specie autem duo. &c. Priuatio autem & contrarietas est accidens. Forma verò est vnum principium. &c.

T. 67. Quapropter cùm duo principia dici possunt, tum etiam tria. Et partim contraria: veluti si quis dicat musicum & musicæ expers, aut calidum & frigidum, aut harmonia constans & harmonia carens: partim non contraria: quia contraria vicissim pati nequeunt. &c. Quocirca principia nec plura quodãmodo sunt, quàm contraria, sed duo tantum, vt ita dicam, numero: nec rursus sunt omninò duo, quia diuersa est eorum essentia: sed sunt tria: alia est enim hominis, alia musicæ expertis essentia: nec non eius quod figura caret & æris. t. 68. Quot igitur sint principia rerum naturalium, quæ sub generationem cadunt, & quomodo tot sint, dictum est: & constat opus esse, vt aliquid subiiciatur contrariis: & contraria duo esse. &c.

T. 69. Hæc igitur est vnum principium: cùm tamen non sit ita vnum, nec ita ens, vt hoc aliquid: alterum principium est, ratio: insuper est & huic contrarium, idest priuatio.

L. 11. metap. c. 4. Principia sunt tria, species, priuatio, & materia.

Les principes des choses naturelles sont estimez estre trois, desquels deux seulemẽt sont distinguez reellement l'vn de l'autre, & le tiers rationellement seulement. La matiere & la forme sont deux principes reels & distinguez reellement l'vn de l'autre. La priuation c'est l'absence ou le non estre de la forme de ce qui doit estre engẽdré, laquelle n'est distinguee que rationellement de la matiere, & ne se considere qu'en la generation, & non en la chose engendree: car lors que le composé est fait, l'absence de sa forme ou le nõ estre d'icelle, a cessé par l'estre ou coëstre de ladite forme qui luy estoit opposé. Et ainsi il y a trois principes des choses naturelles, les considerãt d'vne façon: & n'y en a que deux les considerant de l'autre: car si on a égard à ce que la matiere où le subiect & la priuation ne sont qu'vne mesme chose reellement, il n'y a que deux principes tant de la generation que des choses naturelles: ou bien si on les considere seulement au respect de la chose engendree, auec laquelle la priuatiõ de sa forme ne se trouue point, quãd elle est engendree. Et tout de mesme les principes des choses naturelles sont opposites cõsiderez en vn sens, & ne le sont pas considerez en l'autre: attendu que la matiere & la forme ne sont pas contraires: car elles compatissent & demeurent ensemble. Mais la forme & sa priuation ne peuuent compatir ensemble: aussi est ce d'elles qu'Aristote l'entend quand il dit, que les prin-

principes des choses naturelles sont cõtraires, & les premiers contraires, & en quoy tous les Philosophes conuiennent, que les principes des choses naturelles sont contraires.

Que la premiere matiere & la forme sont les premiers principes internes des choses naturelles.

CHAPITRE LIX.

Δεῖ γὰρ τὰς ἀρχὰς μήτε ἐξ ἀλλήλων εἶναι, μήτε ἐξ ἄλλων· ἐκ τούτων πάντα.

Τὸ γινόμενον ἅπαν ἀεὶ συνθετόν ἐστι. &c.

Φανερὸν ἄρα ὅτι οὔτε τὸ εἶδος, ἢ ὅ,τι δήποτε χρὴ καλεῖν τὴν ἐν τῷ αἰσθητῷ μορφὴν, οὐ γίνεται, οὐδ' ἔστιν αὐτοῦ γένεσις, οὐδὲ τὸ τί ἦν εἶναι· τοῦτο γὰρ ἐστιν, ὃ ἐν ἄλλῳ γίγνεται, ἢ ἀπὸ τέχνης, ἢ ἀπὸ φύσεως, ἢ δυνάμεως· τὸ δὲ χαλκῆν σφαῖραν εἶναι ποιεῖ, ποιεῖ γὰρ ἐκ χαλκοῦ καὶ σφαίρας εἰς τοδὶ γὰρ τοδὶ τὸ εἶδος ποιεῖ· καὶ ἔστι τοῦτο σφαῖρα χαλκῆ.

Ἀδύνατον καὶ ἄτοπον, τὸ τόδε, καὶ οὐσίαν, εἰ ἔστιν ἔκ τινων, μὴ ἐξ οὐσιῶν εἶναι, μηδ' ἐκ τοῦ τόδε τι, ἀλλ' ἐκ τοῦ ποιοῦ.

Arist. l. 1. physi. c. 6. t. 42. Oportet enim principia nec ex se inuicem esse, nec ex aliis, & ex ipsis esse omnia.

C. 8. t. 64. Quidquid fit, semper esse compositum. &c.

L. 7. metap. c. 8. t. 27. Patet igitur neque speciem fieri, siue quod alio nomine formam, quæ est in re sensibili, appellare oporteat, neque eius esse generationem, neque etiam hanc esse quidditatem: hac enim est, quæ in alio fit, siue ab arte, siue à natura, siue à potentia: facit autem æneum globum esse, quia ex ære & globo facit: in hoc enim hanc formam facit, & hoc quidem est æneus globus, hoc autem globi esse.

L. 7. metap. c. 13. t. 49. Impossibile atque absurdum est, hoc aliquid & substantiam si ex quibusdam constat non ex substantiis, nec ex eo quod est hoc aliquid, sed ex quali constare.

IL est tout clair qu'il s'ensuit de ce qui a esté dit, que la premiere matiere & la forme substantielle, sont les premiers principes internes de toutes les substances naturelles, desquels leur essence est constituee: car les premiers principes des choses naturelles (comme a posé Aristote) ce sont ceux desquels toutes choses naturelles se font, & eux ne sont point faicts l'vn de l'autre, ny d'aucuns autres premiers qu'eux. Toutes lesquelles conditions se trouuent en la premiere matiere & en la forme: car premierement la premiere matiere entre en la composition & essence de toutes les choses naturelles, & elle n'est faitte d'aucune autre premiere qu'elle, autrement elle ne seroit pas premiere matiere. Et pour le regard de la forme naturelle, combien qu'elle soit tiree par l'agent naturel de la matiere, ce n'est pas que la forme en naisse, attendu que c'est le composé de forme & de matiere qui est faict & engendré par soy: car l'agent ne faict pas vn autre en vn autre, c'est à dire la forme en la matiere, mais de la matiere en tirant d'elle la forme de puissance en acte, il faict le composé par soy auec lequel la forme est comproduitte par accident, comme cela sera expliqué en son lieu: de sorte que la premiere matiere & la forme sont les principes interieurs & essentiels de toutes les choses naturelles. Les accidents & principalemẽt les proprietez sont aussi interieurs aux choses par leur adherence, mais ils n'en sont que principes accidentels, & non de leur nature & essence, bien qu'ils l'ensuiuent: car aucune substance ne peut consister que de substance.

De la conuenance & difference des principes.

CHAPITRE LX.

Ἀρχὴ μὲν λέγεται ὅθεν ἄν τις τοῦ πράγματος κινηθείη πρῶτον. οἷον τοῦ μήκους καὶ ὁδοῦ &c. ἡ δὲ ὅθεν ἂν κάλλιστα ἕκαστον γένοιτο. &c. ἡ δὲ ὅθεν πρῶτον γίνεται ἐνυπάρχοντος, οἷον ὡς πλοίου τρόπις· ἡ δὲ ὅθεν γίνεται πρῶτον μὴ ἐνυπάρχοντος, καὶ ὅθεν πρῶτον ἡ κίνησις πέφυκεν ἄρχεσθαι καὶ ἡ μεταβολή· οἷον τὸ τέκνον ἐκ τοῦ πατρὸς καὶ τῆς μητρός. &c. ἔτι ὅθεν γνωστὸν τὸ πρᾶγμα πρῶτον καὶ αὐτὴ ἀρχὴ λέγεται τοῦ πράγματος· οἷον τῶν ἀποδείξεων αἱ ὑποθέσεις· ἰσαχῶς δὲ καὶ τὰ αἴτια λέγεται· πάντα γὰρ τὰ αἴτια ἀρχαί· πασῶν μὲν οὖν κοινὸν τῶν ἀρχῶν, τὸ πρῶτον εἶναι, ὅθεν ἢ ἔστιν, ἢ γίγνεται, ἢ γιγνώσκεται· τούτων δὲ, αἱ μὲν ἐνυπάρχουσαί εἰσιν, αἱ δὲ ἐκτός.

Ἀρχὴ γὰρ τὸ οὗ ἕνεκα.

Arist. l. 5. metap. c. 1. t. 1. Principium partim dicitur id rei, vnde quis primum mouetur, vt longitudinis, & viæ. &c. Partim id vnde vnumquodque optimè fieri potest. &c. Partim id vnde primò aliquid fit, ita vt insit, veluti nauigij carina. Partim id vnde aliquid priùs fit ita vt non insit, & vnde primùm motus, mutatioque incohari apta est, vt ex patre & matre soboles. Præterea vnde res primum cognosci potest, id quoque rei principium dicitur, veluti demonstrationum suppositiones. Totidem autẽ modis, & causæ dicuntur: Omnes enim causæ principia sunt. Omnibus igitur principiis commune est primum esse, vnde aliquid aut est, aut fit, aut cognoscitur. Horum autem alia insunt, alia externa sunt.

L. 7. c. 9. Id enim cuius gratia principium est.

IL eſt tout clair auſſi par ce que nous auons dit, que les premiers princi pes interieurs & eſſentiels des choſes naturelles & leurs cauſes materielles & formelles, ſont meſme choſe. Et puis qu'on appelle auſſi quelquesfois les cauſes efficientes & finales les principes exterieurs des choſes, nous pouuons dire que le principe és choſes naturelles ne differe de la cauſe qu'en ce qu'il a la ſignification vn peu plus ample & de dauãtage d'eſtendue qu'elle: dautant qu'il comprend auſſi le terme d'où le mouuement & la mutation commence: car le lieu d'où quelqu'vn part ſ'appelle le principe de la voye: & la priuation eſt le principe d'où de la generatiõ: & neantmoins ils ne ſont pas cauſes, car ils ſont eſtants rationels, & la cauſe eſt touſiours relle, en acte ou en puiſſance. De cette ſorte le poinct eſt appellé principe és Mathematiques, par ce que la ligne en commence: & les propoſitions de la demonſtration, principes, parce que la connoiſſance neceſſaire en procede. Voyla toutes les ſortes eſquelles le principe eſt en vſage en la Philoſophie. Mais principe proprement ſignifie és choſes naturelles ſelon la doctrine d'Ariſtote, la premiere matiere, la forme ſubſtantielle, & la priuation: & la cauſe ſignifie la matiere ſeconde, la cauſe efficiente, & la finale plus proprement que les principes.

Des principes & cauſes qui ſont meſmes pour toutes choſes, & de ceux qui ne le ſont pas.

CHAPITRE LXI.

LA premiere matiere eſt vne & meſme en toutes les choſes naturelles, & de cela tous les Philoſophes en ſont d'accort: pour le moins en celles qui ſont ſoubs le Ciel. Les principes externes conſiderez comme premierement premiers ſont ſimplement meſmes auſſi pour toutes les choſes materielles & immaterielles: car le premierement premier efficient & derniere fin de tout c'eſt Dieu, duquel dépend le Ciel & toutes les choſes naturelles, qui ſont ſoubs le Ciel: comme il ſera montré en ſon lieu. Les principes vniuerſels efficients premiers de genre ſont meſmes: car Dieu, les intelligences & le Ciel, ſont les premiers principes effectifs des choſes inferieures, permanentes, & ſucceſſiues.

Ἀνηϑέον δὴ πρῶτον, ὅτι ἁπάντων τῶν ὄντων οὐδὲν οὔτε ποιεῖν πέφυκεν, οὔτε πάσχειν, τὸ τυχὸν ὑπὸ τοῦ τυχόντος· οὔτε γίνεται ὁτιοῦν ἐξ ὁτουοῦν, ἐὰν μή τις λαμβάνει κατὰ συμβεβηκός.

Ariſt. l. 1. phyſi. c. 6. t. 43. In omnibus entibus ita eſſe natura comparatum, vt nec agat quoduis in quoduis, nec patiatur quodlibet à quolibet, nec fiat quodcumque ex quocumque, niſi quis hæc ſumat ex accidenti.

Pour le regard des principes prochains tant internes qu'externes, il paroiſt qu'ils ne ſont pas meſmes en toutes choſes, pource que de diuerſes choſes les formes ſont diuerſes, & qu'vne chacune de ces formes eſt receuë en ſa propre & diſtincte matiere. Et ſelon que ces choſes ſont diuerſes, elles ont diuers efficients: car l'homme procede de l'homme, le cheual du cheual, cet homme de cet hõme, & ce lion de ce lion: attendu que chaque choſe particuliere agit ſelon ſon eſpece. Mais il n'eſt pas inconuenient qu'vn meſme efficient de nombre, ſoit principe de pluſieurs indiuidus: comme pour exemple, que Socrates engendre pluſieurs enfans. Quant à la generation des animaux imparfaicts, les principes peuuent touſiours eſtre meſme, car le Ciel eſt efficient ſuffiſant pour leur generation, comme des grenoüilles, des vers, & d'autres telles choſes.

Les principes externes & principalement l'efficient & premier moteur tres vniuerſel, & les efficients ſeconds & tres vniuerſels, à ſçauoir les intelligences, les Cieux, & les Aſtres, ſont termines d'eſpece & de nombre: mais les efficients particuliers & vniuoques, auec leurs effects ſont ſeulement determinez ſelon l'eſpece, entant qu'vn chacun produit vn ſemblable à ſoy en eſpece: ſi ce n'eſt quelque monſtre prouenant du defaut de l'agent, ou de l'indiſpoſition de la matiere. Quant aux principes internes, & principallement les formes, il ſuffit qu'elles ſoient determinees ſelon l'eſpece, mais elles ſont indeterminees de nombre, conſiderees ſelon les indiuidus: car ainſi que les indiuidus de meſme eſpece ſe multiplient par ſucceſſion de generation, tout de meſme leurs formes ſe multiplient.

De tous ces principes & cauſes, il n'y a que la cauſe finale, l'efficiente & l'exemplaire qui ſoient les vrays principes eternels de toutes choſes: parce que celles-cy tombent en Dieu, & la matiere & la forme outre qu'elles ne ſont pas eternelles, elles ne ſont pas auſſi principes de toutes choſes.

LIVRE SECOND DE LA PHYSIQVE,

Auquel il est traicté du premier corps simple, à sçauoir le Ciel.

Que le Ciel est vn corps composé de matiere & de forme.

CHAPITRE I.

Πόσαι μὲν οὖν ἀρχαὶ τῶν περὶ γένεσιν φυσικῶν, καὶ πῶς πόσαι, εἴρηται· καὶ δῆλόν ἐστιν, ὅτι δεῖ ὑποκεῖσθαί τι τοῖς ἐναντίοις, καὶ τὰ ἐναντία δύο εἶναι.

Σῶμα δὲ, τὸ πάντῃ διαιρετόν· μεγέθους δὲ, τὸ μὲν ἐφ' ἓν γραμμή· τὸ δ' ἐπὶ δύο, ἐπίπεδον· τὸ δ' ἐπὶ τρία, σῶμα.

Σῶμα μόνον ἂν εἴη τῶν μεγεθῶν τέλειον· μόνον γὰρ ὥρισται τοῖς τρισὶ, τοῦτο δ' ἐστὶ πᾶν.

Καὶ γὰρ ἐπίπεδα καὶ στερεὰ ἔχει τὰ φυσικὰ σώματα, καὶ μήκη, καὶ στιγμὰς, περὶ ὧν σκοπεῖ ὁ μαθηματικός.

Οὐ μὴν ἀλλ' ἐπειδὴ καὶ τὸν τρόπον τοῦτόν ἐστιν ἐκ τῆς ὕλης τὰ σώματα τὰ πρῶτα, διοριστέον καὶ περὶ τούτων, ἀρχὴν μὲν καὶ πρώτην ὑποτιθεμένοις εἶναι τὴν ὕλην, τὴν ἀχώριστον μὲν, ὑποκειμένην δὲ τοῖς ἐναντίοις.

Εἰώθαμεν γὰρ τὸ ἔχατον καὶ ἄνω μάλιστα καλεῖν οὐρανὸν ἐν ᾧ τὸ θεῖον πᾶν ἱδρῦσθαί φαμεν· ἄλλον δ' αὖ τρόπον, τὸ συνεχὲς σῶμα τῇ ἐχάτῃ περιφορᾷ τοῦ παντὸς, ἐν ᾧ σελήνη, καὶ ἥλιος, καὶ ἔνια τῶν ἄστρων· καὶ γὰρ ταῦτα ἐν τῷ οὐρανῷ εἶναί φαμεν· ἔτι δ' ἄλλως λέγομεν οὐρανὸν, τὸ περιεχόμενον σῶμα ὑπὸ τῆς ἐχάτης περιφορᾶς· τὸ γὰρ ὅλον καὶ τὸ πᾶν εἰώθαμεν λέγειν οὐρανόν.

Καὶ τοίγε τὰ στοιχεῖα διακρίνει, οὐ τὸ νεῖκος, ἀλλ' ἡ φιλία, τὰ φύσει πρότερα τοῦ θεοῦ· θεοὶ δὲ καὶ ταῦτα.

Εἰσὶν οὖν καὶ τὸν ἀριθμὸν ἴσαι, καὶ τῷ γένει αἱ αὐταί, αἵπερ ἐν τοῖς ἰδίοις καὶ πρώτοις· ἡ μὲν γὰρ ἐστὶν ὡς ὕλη, ἡ δ' ὡς μορφή.

Αἱ αἰσθηταὶ οὐσίαι πᾶσαι ὕλην ἔχουσι. &c.

Arist. l. 1. physi. c. 8. t. 68. Quot igitur sint principia rerum naturaliũ, quæ sub generationẽ cadũt, & quomodo tot sint, dictum est: & constat opus esse, vt aliquid subiiciatur contrariis: & contraria duo esse.

L. 1. de Cœl. c. 1. t. 2. Corpus quod est diuisibile omni ex parte: magnitudo autem ea quæ ad vnum est diuisibilis, linea est: quæ ad duas, superficies: ea quæ ad tria, est corpus.

T. 3. Corpus profectò magnitudinum solum perfectum erit. Solum enim istis tribus est definitum, hoc autem est omne.

L. 2. c. 2. t. 16. Naturalia namque corpora planities habent, & soliditates, & longitudines, & puncta, quæ considerat Mathematicus.

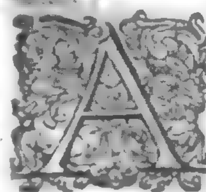
L. 2. de generat. & corr. c. 1. t. 6. Verumenimuerò cùm ad hunc modum ex materia corpora prima constent, de hisce quoque determinemus oportet: supponentes materiam inseparabilem quidem, sed contrariis subiectam, principium atque primum esse.

L. 1. de Cœl. c. 9. t. 96. Vltimum enim superumque corpus Cœlum maximè consueuimus appellare, in quo & vniuersum diuinum dicimus esse. Alio modo cœlum id corpus dicimus quod est proximum vltimæ vniuersi conuersioni, in quo luna, & sol, & nonnulla stellarum sunt collocata: hæc enim in cœlo dicimus esse? insuper alio modo dicitur cœlum id corpus, quod à conuersione vltima continetur: totum enim ac vniuersum, cœlum dicere consueuimus.

L. 2. de gener. & corr. c. 6. t. 41. Atqui discordia haudquaquam secernit elementa ipsa, quæ natura Deo priore sunt, sed concordia: dii autem & hæc quoque sunt.

C. 9. t. 51. Sunt igitur tot numero & genere eadem quæ in æternis, primisque: nam alterum vt materia, alterum vt forma existit.

L. 8. metaphys. c. 1. t. 2. Sensibiles autem substantiæ omnes materiam habent. &c.



APRES auoir traicté des principes des choses naturelles & de leur productiõ en general, l'ordre requiert maintenant de venir à ce qui en est composé: c'est à dire à la substance materielle, dont nous auons parlé par cy deuant, & à tous ses accidents: car ils sont estants naturels. La substance materielle est nommee corps, & luy & elle ne sont tous deux qu'vne mesme chose cõposee de matiere & de forme, lesquelles sont les deux principes constituãt son essence. Et ce qu'Aristote dit, que le corps est ce qui a dimension de toutes parts, cela signifie que le corps est vne substance ayant longueur, largeur & profondeur: afin de la faire plus aysement comprendre par cette description. Pour traicter de ces corps, nous

commancerons par ceux qui sont immediatement composez de premiere matiere & de forme, & ne sont point faicts d'autres corps, qui soient parties de leur essence: à cause de quoy on les appelle corps simples : ces corps sont le Ciel & les elements. Mais parce que le Ciel est le plus noble ou à cause de sa nature, ou de ses effects, & que les autres dépendēt de luy en plusieurs choses, nous en parlerons premierement. Aristote dit que le Ciel se prend en trois manieres : en l'vne pour la derniere sphere où sont les estoilles : en l'autre pour tout l'assemblement des corps celestes, où sont les estoilles fixes & les planetes, qui est de la sorte que nous l'entendons en ce liure : & en troisiesme lieu pour tout ce qui est ambrassé par la derniere sphere. Or combien que le Ciel soit sensible (ainsi que chacun le peut voir tous les iours) & que par consequent il doiue estre materiel, attendu que riē n'est soubmis au sens s'il n'est faict de matiere : & qu'Aristote ait escrit clairement que les premiers corps consistent de matiere ; toutesfois Auerroes & quelques vns qui suiuent son opinion, ont voulu dire que le corps celeste est vne substance simple, laquelle est parfaitte, subsistante actuellement par soy, mais non composee de matiere & de forme; ains quelque chose moyenne entre la pure puissance & le pur acte : à sçauoir vne certaine forme sans matiere, laquelle a les dimensions de la quantité, est capable de mouuement, participe à la lumiere & à quelques autres accidents. Ils fondent leur opinion, sur ce qu'ils ne connoissent au Ciel aucune transmutation de l'estre au non estre, comme és autres choses materielles, & sur ce que tout ce qui paroist au Ciel luy peut cōuenir, selon leur dire, en le posant estre vne telle substance & forme que nous la venons de descrire, auec les dimensions sans matiere. Mais cette opinion n'est pas receuable : car puisque l'experiēce nous apprēd que chaque chose qui tombe soubs le sens est materielle, & que la forme substantielle ne peut estre connue que par l'entendement, il est certain que le Ciel qui est sensible, aussi bien comme intelligible, n'a pas seulement la forme, mais la matiere aussi : cōme Auerroes luy mesme le confesse en vn autre lieu, disant, que chaque chose qui tombe soubs le sens, c'est à raison de la matiere. Et d'ailleurs, le mouuement, la quantité, la trāsparence, la rareté, la densité, la lumiere, & autres semblables accidents, qui sont proprietez des choses naturelles, lesquelles consistent de matiere & de forme, nous asseurent que le ciel auquel ils se trouuent, doit estre composé de forme & de matiere, comme Aristote l'a posé. En quoy il paroist que quand il escrit au premier liure de la Physique, apres auoir parlé de la premiere matiere & de la forme, qu'il auoit declaré les principes des choses subiettes à generation & corruption, que ce n'estoit pas pour exclure, qu'ils ne fussent aussi principes du Ciel, ny que la definition qu'il auoit donnee des principes des choses naturelles, ne conuinst aussi à ceux du Ciel.

Il s'en est trouué d'autres, qui ont estimé, que le Ciel estoit de feu : mais il n'y a point d'apparence : car le feu estant comme dit Herodote vne beste goulluë, affamee, & insatiable, laquelle deuore tousiours de plus en plus, il y a long temps, si cela estoit, qu'il auroit consommé tout le monde. Platon ensuiuant Thimee, tient que le Ciel n'est pas du tout de feu mais qu'il est constitué des fleurs ou comme Procle dit, des delices des elements & principalement de la terre & du feu. Empedocles appelloit les elements Dieux & le Ciel Dieu, & disoit que les elements estoient premiers que Dieu : c'est à dire ce Ciel, lequel il estimoit estre faict de l'assemblement des elements. Aristote est le premier qui a maintenu que le Ciel estoit de nature distincte des elements, se fondant sur ce qu'il ne le voyoit point subiect à la generation, à la corruption, aux mouuements des autres corps elementaires ny à plusieurs autres accidents. Or soit que le Ciel soit vn corps distinct d'essence des elemēts, ou qu'il ne le soit pas, il est corps simple, de premiere matiere & de forme, non composé d'elements : autrement il ne seroit pas logé au dessus d'eux.

De la matiere du Ciel.

CHAPITRE II.

Διόπερ ἐξ ἁπάντων ἄν τις τούτων συλλογιζόμενος πιστεύσειεν, ὡς ἔστι τι παρὰ τὰ σώματα τὰ δεῦρο, καὶ περὶ ἡμᾶς ἕτερον κεχωρισμένον, τοσούτῳ τιμιωτέραν ἔχον τὴν φύσιν, ὅσῳπερ ἀφέστηκε τῶν ἐνταῦθα πλέιον.

Arist. l. 1. de Cœl. c. 2. t. 16. Quapropter ex his omnibus quispiam rationibus, corpus quippiam aliud esse crediderit præter ea corpora, quæ hic & circa nos sunt, separatum, tantò præstantiorem habens naturam, quantò plus ab istis corporibus distat.

Εἰ δὴ ταύτῃ μηδὲν ἐναντίον ἐνδέχεται εἶναι, διὰ τὸ καὶ τῇ φορᾷ τῇ κύκλῳ μὴ εἶναι ἄν τινα ἐναντίαν κίνησιν ὀρθῶς ἔοικεν ἡ φύσις τὸ μέλλον ἔσεσθαι ἀγέννητον καὶ ἄφθαρτον ἐξελέσθαι ἐκ τῶν ἐναντίων, ἐν τοῖς ἐναντίοις γὰρ ἡ γένεσις καὶ ἡ φθορά.

Διόπερ ὡς ἑτέρου τινὸς ὄντος τοῦ πρώτου σώματος παρὰ γῆν, καὶ πῦρ, καὶ ἀέρα, καὶ ὕδωρ· αἰθέρα προσωνόμασαν τὸν ἄνω τάτω τόπον, ἀπὸ τοῦ θεῖν ἀεὶ, τὸν ἀΐδιον χρόνον.

Οὐ γὰρ ἀνάγκη εἴ τι ἔχει ὕλην τοπικὴν, τοῦτο καὶ γεννητὴν, καὶ φθαρτὴν ἔχειν.

Διὸ ἀεὶ ἐνεργεῖ ὁ ἥλιος, καὶ ἄστρα, καὶ ὅλος ὁ οὐρανὸς, καὶ οὐ φοβερὸν μή ποτε στῇ, ὃ φοβοῦνται οἱ περὶ φύσεως· οὐδὲ κάμνει τοῦτο δρῶντα· οὐ περὶ τὴν δύναμιν τῆς ἀντιφάσεως αὐτοῖς, οἷον τοῖς φθαρτοῖς, ἡ κίνησις, ὥστε ἐπίπονον εἶναι τὴν συνέχειαν τῆς κινήσεως· ἡ γὰρ οὐσία, καὶ ὕλη δύναμις οὖσα, οὐκ ἐνέργεια αἰτία τούτου.

Πάντα δ' ὕλην ἔχει ὅσα μεταβάλλει· ἀλλ' ἑτέραν καὶ τῶν ἀϊδίων ὅσα μὴ γεννητὰ, κινητὰ δὲ φορᾷ· ἀλλ' οὐ γεννητὴν, ἀλλὰ πόθεν ποῖ.

T.20. Si igitur huic nihil contrarium esse potest, propterea quod & conuersioni nullius contrarius motus. natura rectè id à cōtrariis excepisse videtur, quod ingenerabile atque incorruptibile est, generatio namque coruptioque in ipsis contrariis est.

C.3.t.22. Quia primum corpus diuersum quiddā à terra est, igne, aëre, atque aqua Aetherem superum locum appellauerunt à semper currendo perpetuo tempore.

L.8. metap. c.1. t. 4. Neque enim necesse est, si quid habet materiam mutationi loci subiectam, id & generationi & corruptioni obnoxiam habere.

L.9. c.9. t.17. Sol & astra totumque cælum semper in actu sunt: nec metuendum est ne aliquando moueri desinant, quod Physici metuunt: nec cùm hoc faciunt, defatigantur. Neque enim eorum motus quemadmodū eorum quæ caduca sunt, in potentia contradictionis versatur, vt laboriosa eis sit motus continuatio: huius enim rei causa est substantia, & materia ea, quæ potentia quadam existens, actu non est.

L.11. c.2. Cuncta verò quæcumque mutantur, materiam habent, sed diuersam: nam & ipsorum sempiternorum quæcumque non sunt generabilia, sed latione mobilia, attamen non generabilem, sed vnde quo.

ENTRE ceux qui tiennent que le Ciel est materiel & composé de matiere & de forme informante, les vns sont d'opinion que sa matiere n'est pas la mesme qui entre en la constitution des autres choses naturelles: à sçauoir les elements & les corps mixtes qui en sont composez. Les autres estiment, que c'est la mesme matiere commune à tous les autres corps sensibles. Les premiers se fondent sur ce que le Ciel n'est subiect à aucune generation ny corruption, comme les autres choses materielles: ainsi qu'il paroist en ce qu'on n'y a encores iamais veu arriuer de transmutation, & que partant il est incorruptible: car Aristote n'estime pas que la matiere subiette au mouuement de lieu, soit pour cela engendrable ny corruptible. De quoy ils disent s'ensuiure, que le Ciel ne pourroit estre incorruptible, si sa matiere estoit subiecte à generation & corruption: n'estant pas possible, que la noblesse de la forme qui luy donne l'estre, peust assouuir l'appetit de la matiere & son inclination à toutes formes: & par cela le garantir de corruptibilité, puisque l'ame raisonnable qui est plus excellente & esleuee en dignité, n'en sçauroit preseruer les corps humains. Ioinct que qui osteroit la puissance de la matiere à toutes sortes de formes substantielles, ce seroit destruire du tout sa nature, laquelle ne consiste qu'en cela seulement. Et si la forme du Ciel estoit incorruptible, la proportion qu'elle doit auoir à la matiere, luy mâqueroit, & l'armonie des choses se trouueroit destruite. Ils disent aussi que si le Ciel n'auoit son incorruptibilité de la part de la matiere & de la forme, que l'vniuers manqueroit d'vn degré de perfection: car la composition substantielle se trouuant en la nature de matiere incorruptible, & de forme corruptible és elements: de forme incorruptible & de matiere corruptible, en l'homme: de matiere corruptible & de forme corruptible, en toutes les autres choses inferieures: il est biē seant que ce quart degré de matiere incorruptible & de forme incorruptible, ne manque pas és choses naturelles, pour opposer au troisiesme. Aristote semble tenir que la matiere du Ciel est autre que celle des elements, disant en plusieurs lieux, que c'est vn corps diuers d'eux, & que son mouuement n'est pas laborieux, comme celuy des corps caduques, qui sont en puissance de contradiction: c'est à dire, d'estre & de n'estre pas: dont il attribue la cause à leur matiere, qui est en puissance.

Ceux qui sont de la seconde opinion, disent attendu qu'il se donne vne seule cause premiere en tous les autres genres des causes, que ce seroit vne chose absurde qu'il y en eust deux premieres en la substāce materielle, que combien que le Ciel n'ait iamais esté actuellement corrompu, il ne s'ensuit pas qu'il soit incorruptible pourtant, en sorte que quelque chose exterieure ne le puisse corrompre: pouuant aduenir, que combien que par la nature de sa composition substantielle il soit corruptible, que de faict neantmoins il ne soit iamais corrōpu: pource qu'estant en son lieu naturel distant de tous agēts contraires,

il demeure tousiours en son entier : car la matiere estre capable de diuerses formes, n'est pas chose suffisante pour la corruption des corps, qui sont composez d'elle, s'il n'y a des agents pour y introduire d'autres formes : comme nous le voyons en l'or, & au diamant, lesquels encores qu'ils soient de la matiere des autres choses inferieures, demeureroient incorruptibles à iamais, s'ils estoient en quelque lieu, où l'artisan ne peust paruenir à les dompter. Dauantage encores que le Ciel consistast de choses corruptibles, il peut estre naturellement incorruptible de dehors : dautant que la premiere matiere n'est pas de soy vn principe suffisant de corruptibilité, si la forme aussi n'est telle que son vnion soit separable de la matiere : ce qui peut aduenir de deux endroicts : à sçauoir, ou par ce que la forme est telle, qu'elle ne rẽplit pas toute la capacité de la matiere : ou qu'elle s'y vnit par le moyẽ de certaines dispositions, qui ont vn contraire : lesquelles deux conditions, se trouuent és formes des choses engendrables : & se peut dire que non, en celles du Ciel : & qu'à cause de son eminente perfection, elle contient en vertu toutes les inferieures : & ainsi elle remplit par soy toute la capacité de la matiere : à raison de quoy elle s'vnit auec elle, par des dispositions qui n'ont point de contraires. Et de cela seul, Aristote veut prouuer que le Ciel est incorruptible : à sçauoir parce qu'il n'a point de contraire, comme il sera dit cy-apres. De sorte que par ce moyen la forme du Ciel ne seroit pas disproportionnee à la matiere qu'elle informe. Et n'y a point faute d'apparence, qu'il a esté conuenable à la perfection de l'vniuers, qu'ainsi qu'entre les choses animees il y a vne forme incorruptible, à sçauoir l'ame raisonnable qui s'vnit à la matiere corruptible : que tout de mesme, entre les inanimees celle du Ciel eust la mesme condition, pour le regard de la perpetuité de son estre. Et partant puisque tout ce qui est requis aux choses materielles tant corruptibles qu'incorruptibles, se peut trouuer en vne mesme premiere matiere : il n'est pas besoin de poser que celle des Cieux, soit autre que des choses inferieures : car il ne faut point multiplier les estants, sans raison : attendu que nature n'abonde iamais en choses superflues.

Que la forme informante du Ciel n'est point ame.

CHAPITRE III.

Ὑπέστησαν αὐτῷ μυθικῶς ἀνάγκην ἔμψυχον.

Ἀλλὰ μὴν οὔτε ὑπὸ ψυχῆς εὔλογον ἀναγκαζούσης μένειν ἀΐδιον. &c.

Εἰ οὖν μήτε μηδὲν ἡ φύσις ποιεῖ μάτην, μήτε ἀπολείπει τῶν ἀναγκαίων, πλὴν ἐν τοῖς πηρώμασι καὶ τοῖς ἀτελέσι. τὰ δὲ τοιαῦτα τῶν ζώων, τέλεια, οὐ πηρώματά ἐστιν. &c. ὥστ' εἶχεν ἂν καὶ τὰ ὀργανικὰ μέρη τῆς πορείας.

Ὅτι δ' οὐχ οἷόν τε ἁπλοῦν τὸ τοῦ ζώου σῶμα εἶναι. &c.

Arist. l. 2. de Cœl. c. 1. t. 4. Necessitatem animæ participem ipsi fabulosè supposuere.

T. 6. Neque verò ab anima cogente sempiternum manere, consentaneum est rationi. &c.

L. 3. de anima. c. 10. t. 45. Quòd si natura nihil facit frustra, neque necessarium quicquam omittit, nisi in animalibus membris captis, ac imperfectis. &c. haberent & eas ipsa profectò partes quæ progrediendi sunt instrumenta.

L. 13. t. 66. Atqui perspicuum est fieri non posse vt corpus animalis sit simplex. &c.

NOVS ne connoissons la nature des choses que par leurs operations, & il n'en apparoist aucune au Ciel, par laquelle nous le deuions tenir animé d'vne ame qui l'informe, attendu qu'il n'a point d'operation de la vegetatiue, ny de la sensitiue : parce qu'elles requerroient des organes composez de la mixtion des elemẽts, & le Ciel est vn corps simple, lequel est incapable d'ame. Et puis d'ailleurs, il ne nous paroist en aucune façon, qu'il ait des organes : ce que la nature n'auroit pas mãqué de luy donner, s'il eust deu estre animé ; attendu qu'elle ne defaut iamais és choses necessaires : donques le Ciel n'est point animé : car toute ame est acte d'vn corps qui a des organes pour faire ses operations : comme nous le montrerons au liure de l'ame.

De la cause efficiente du Ciel.

CHAPITRE IV.

Συνεπλήρωσε τὸ ὅλον ὁ θεὸς, ἐντελεχῆ ποιήσας τὴν γένεσιν.

Arist. l. 2. de gener. & cor. c. 10. t. 59. Deus ipse vniuersum compleuit, continua facta generatione.

Ἀλλὰ μὴν ὅτι γ' ἐστὶν ἀρχή τις, καὶ οὐκ ἄπειρα τὰ αἴτια τῶν ὄντων.

L.2. metap. c.2. t.5. At verò quoddam esse principium, nec infinitas esse rerum causas.

Ἐκ τοιαύτης ἄρα ἀρχῆς ἤρτηται ὁ οὐρανὸς, καὶ ἡ φύσις.

L.2. c.7. t.38. A tali ergo principio tum cœlũ, tum natura dependet.

IL est certain, comme nous le dirons cy apres, que le Ciel est vne des causes efficiẽtes vniuerselles qui produisent toutes les choses inanimees du meslange des elements, & les animees des corps elementaires: mais nous n'auons point de connoissance, qu'il ait quant à luy, vne autre cause efficiente que Dieu, qui l'a creé immediatement, comme la principale partie du monde sensible: à quoy on peut rapporter ce qu'Aristote dit, que le Ciel & la nature dépend de Dieu: là où les autres choses composees, en dépendent mediatement: dautant que Dieu se sert du ciel mesme, pour leur generation & production: comme nous declarons toutes ces choses en leur lieu. Cela est bien aisé à iuger: car nous ne cõnoissons point qu'il soit engendré naturellement de quelque chose, cõme il arriue à tout ce qui dépend immediatement de quelque agent, autre que Dieu. Et quant à ce qui est produit, sans que ce soit d'aucune chose precedente, de laquelle il soit composé, il prend son estre par creation: laquelle ne peut appartenir à aucune creature, mais à Dieu seul: ainsi qu'il sera prouué en la Metaphysique particuliere.

De la figure ou forme exterieure du Ciel.

CHAPITRE V.

Τὸ γὰρ τέλειον πρότερον τῇ φύσει τοῦ ἀτελοῦς, ὁ δὲ κύκλος τῶν τελείων· εὐθεῖα δὲ γραμμὴ, οὐδεμία· οὔτε γὰρ ἡ ἄπειρος. &c. οὔτε τῶν πεπερασμένων οὐδεμία. &c.

Arist. l.1. de Cœl. c.2. t.12. Perfectum enim imperfectum antecedit natura: atque circulus quidem perfectum est; linea verò recta nulla est sanè perfecta: neque enim infinita. &c. neque finita. &c.

Σχῆμα δ' ἀνάγκη σφαιροειδὲς ἔχειν τὸν οὐρανόν· τοῦτο γὰρ οἰκειότατόν τε τῇ οὐσίᾳ καὶ τῇ φύσει πρῶτον. &c. ἅπαν δὴ σχῆμα ἐπίπεδον ἢ εὐθύγραμμόν ἐστιν, ἢ περιφερόγραμμον· καὶ τὸ μὲν εὐθύγραμμον ὑπὸ πλειόνων περιέχεται γραμμῶν· τὸ δὲ περιφερόγραμμον, ὑπὸ μιᾶς. ἐπεὶ δὲ πρότερον τῇ φύσει ἐν ἑκάστῳ γένει τὸ ἓν τῶν πολλῶν, καὶ τὰ ἁπλᾶ τῶν συνθέτων, πρῶτον ἂν εἴη τῶν ἐπιπέδων σχημάτων ὁ κύκλος· ἔτι δὲ εἴπερ τέλειόν ἐστιν, οὗ μηδὲν ἔξω τῶν αὐτοῦ λαβεῖν δυνατὸν, καὶ τῇ μὲν εὐθείᾳ πρόσθεσις ἐστὶν ἀεὶ, τῇ δὲ τοῦ κύκλου οὐδέποτε. &c. ὥστ' εἰ τὸ τέλειον πρότερον τοῦ ἀτελοῦς, καὶ διὰ ταῦτα πρότερος ἂν εἴη τῶν σχημάτων ὁ κύκλος· ὡσαύτως δὲ καὶ ἡ σφαῖρα τῶν στερεῶν· μόνη γὰρ ἐκείνη περιέχεται μιᾷ ἐπιφανείᾳ. &c. ὡς γὰρ ἔχει ὁ κύκλος ἐν τοῖς ἐπιπέδοις, οὕτως ἡ σφαῖρα ἐν τοῖς στερεοῖς.

L.2. c.4. t.22. Figuram autem cœlum rotundã habere necesse est. Hæc enim accommodatissima substãtiæ ipsius, & natura etiam prima. &c. Omnis itaque figura plana, aut à rectis lineis, aut à circumferẽtia continetur: & illa quidem à pluribus: hæc ab vna linea solùm. Cùm vnum igitur in vno quoque genere prius sit multis natura, compositóque simplex, figurarũ planarũ profectò circulus erit prima. t.23. Præterea si perfectum, idest, extra quod nihil eorum, quæ sunt ipsius accipi potest, & linea quidẽ rectæ semper additio fieri potest, lineæ verò circulari numquã. &c. Quare si perfectum prius est imperfecto ob hæc & circulus prima erit figura. Eodem & sphæra modo solidarum figurarum prima erit figura: sola namque ab vna superficie continetur. &c. t. 24. Vt enim in planis circulus sese habet, sic in solidis sphæra.

Τὸ μὲν πρῶτον σχῆμα, τοῦ πρώτου σώματος· πρῶτον δὲ σῶμα, τὸ ἐν τῇ ἐσχάτῃ περιφορᾷ· σφαιροειδὲς ἂν εἴη τὸ τῷ κύκλῳ περιφερόμενον φοράν. &c.

T.26. Prima figura primi sit corporis, primũ verò corpus id sit, quod est, vltima in conuersione; rotundũ id erit sanè quod fertur conuersione. &c.

Εἴπερ τῶν μὲν κινήσεων τὸ μέτρον, ἡ τοῦ οὐρανοῦ φορά. &c. ἐν ἑκάστῳ δὲ μέτρον τὸ ἐλάχιστον· ἐλαχίστη δὲ κίνησις, ἡ ταχίστη· δῆλον ὅτι ταχίστη ἂν εἴη πασῶν τῶν κινήσεων, ἡ τοῦ οὐρανοῦ κίνησις. &c. ὥστ' εἰ ὁ οὐρανὸς κύκλῳ τε φέρεται, καὶ τάχιστα κινεῖται, σφαιροειδῆ αὐτὸν ἀνάγκη εἶναι. λάβοι δ' ἄν τις καὶ ἐκ τῶν περὶ τὸ μέσον ἱδρυμένων σωμάτων, ταύτην τὴν πίστιν· εἰ γὰρ τὸ μὲν ὕδωρ ἐστὶ περὶ τὴν γῆν, ὁ δὲ ἀὴρ περὶ τὸ ὕδωρ, τὸ δὲ πῦρ περὶ τὸν ἀέρα, καὶ τὰ ἄνω σώματα κατὰ τὸν αὐτὸν λόγον. &c.

T. 28. Si cœli latio quidẽ mensura est motuũ. &c. in vnoquoque autem genere mensura id est, quod est minimum, minimus verò motus is est celerrimus: patet cœli motum omniũ motuum celerrimum esse. &c. t.29. Quare si cœlum conuertitur, celerriméque mouetur, rotundum ipsum esse necesse est. t. 30. Sumere etiam quispiam & ex hisce corporibus, quæ circa medium collocãtur, hanc fidẽ potest. Si enim aqua quidem est circa terram, aër autem circa aquã, & ignis circa aërem collocatur, & supera corpora per rationem eandem ita se habent. &c.

Εὐλόγως ἂν δόξειεν ὅ, τε ὅλος οὐρανὸς σφαιροειδὴς εἶναι, καὶ ἕκαστον τῶν ἄστρων· πρὸς μὲν γὰρ τὴν ἐν αὐτῷ κίνησιν, ἡ σφαῖρα τῶν σχημάτων χρησιμώτατον. &c.

C.8. t.51. Totum cœlum rotundum cum ratione, & vnaquæque stellarum esse videbitur. Sphæra enim figurarum maximè vtilis est ad eum motum, qui eodem in loco fit. &c.

LE Ciel est de figure rõde ou spherique, c'est à dire cõtenuë d'vne seule superficie: car ce qu'il en a deux, la conuexe, & la cõcaue, cette cy est quasi par accident. Vne telle figure luy conuient pour cinq raisons, dont la premiere est, qu'estant le premier corps des simples composant le monde, & le plus noble, la premiere figure luy estoit deuë, qui est la spherique contenuë d'vne superficie, & partant plus s'imple que les autres. La seconde c'est qu'au corps parfait, la figure parfaitte conuenoit, qui est la spherique: parce qu'on n'y peut rien adiouster; attendu que la fin & le commancement sont conioints ensemble, en telle sorte, que chacune de ses parties est principe, moyen, & fin, sans que pour cela il y ait aucune distinction reelle entre elles: car la figure ronde n'a aucun terme que rationel: à cause dequoy elle est ditte infinie. En troisiesme lieu, puisqu'il se meut tousiours circulairement & extremement viste, il deuoit auoir la figure la plus commode au mouuement circulaire, telle qu'est la spherique, laquelle n'a point d'angles: car la nature donne ordinairement aux choses la figure la plus commode à leurs proprietez & operations. Cela se peut encores induire, de ce que la terre & l'eau constituent vn globe, l'air l'enuironne en rond, & le Ciel par consequent. En quatriesme lieu, puis qu'il contient & embrasse tout, il deuoit auoir la figure la plus capable, qui est la circulaire: parce qu'elle n'a point d'angle: car tout angle interieur, est moindre que la partie exterieure dont il est contenu. Et finalement s'il n'estoit rond & qu'il fust angulaire, il faudroit qu'il y eust du vuide, ou qu'il penetrast le corps ou il se mouueroit, ou qu'il fust penetré luy mesme.

Que le Ciel a mouuement de lieu.

CHAPITRE VI.

NICETAS Syracusien, Heraclyte de Pont, & Aristarque, posoient que le Ciel est immobile, & que c'estoit la terre qui tournoit, mais cette opinion est à reietter, comme nous le monstrerons au traitté de la terre. Quelques autres assignoient pour raison de ce que le ciel ne se mouuoit pas: à sçauoir premierement, que la nature est forme d'vn corps, & ne tend qu'à vn lieu, où estant paruenuë, elle s'y repose sans en partir, ce qui n'arriue point au Ciel, dont le mouuement, ny le repos n'est terminé en aucun *lieu*. Ceux-cy vouloient prouuer que le Ciel ne se mouuoit point: parce qu'il se mouuoit tousiours. Secondement parce que tout ce qui se meut d'vn mouuement naturel, c'est quand il se trouue hors de son lieu, auquel estant arriué, il se repose, & le Ciel ne sort iamais du sien, & n'y a iamais de repos Et en troisiesme lieu, parce que le mouuement n'est que pour les choses en puissance à la forme à acquerir, & le Ciel n'est aucunement en puissance. Toutes ces raisons qui seroient de poids pour les elemẽts & les choses elementaires, n'en ont point au regard du Ciel, dont le mouuement, & peut estre la nature, est differente des elements, & autres choses elementaires, & a pour le moins vn autre office. Car il est necessaire pour le bien de l'vniuers, & pour la conseruation & generation des choses que le Ciel se meuue cõtinuellement, sans se reposer iamais; ny sans que pour cela il passe proprement de puissance en acte: car il procede plustost d'acte en acte, à cause que son mouuement est parfait, & que la perfection de son estre, c'est d'estre tousiours en mouuement, sans se lasser iamais. Que si le Ciel & les astres estoient immobiles ils se trouueroient tousiours d'vne mesme sorte, au regard de certaines parties determinees de la terre, & produiroient tousiours de mesmes choses: (car ce qui demeure tousiours mesme, est apte de faire tousiours vne mesme operation) de sorte qu'en vne mesme partie, il n'y auroit point de successions alternatiues des iours & de nuict selon la longueur & la breueté, ny du chaud & du froid, ny de l'esté, ny de l'hyuer: ce que l'experiẽce nous monstre tous les iours estre tres-faux. Donques afin qu'il y ait succession alternatiue de ces choses là, il est requis que les astres soient quelquesfois d'vne sorte, & quelquesfois d'vne autre, au regard d'vne mesme region.

Que le mouuement du Ciel est circulaire.

CHAPITRE VII.

Π[illegible] δὲ τούτοις, εἰ [illegible] φύσιν, [illegible]

Arist. l. 2. de Cœl. c. 2. t. 15. Insuper si conuersio cuipiam competit secundum naturam, patet esse quip-

τε ἐ πρώτων, ὃ πέφυκεν, ὥσπερ τὸ πῦρ ἄνω, ἐ ἡ γῆ κάτω, ἐκεῖνο κύκλῳ φέρεσθαι κατὰ φύσιν. εἰ δὲ παρὰ φύσιν φέρεται τὰ φερόμενα κύκλῳ τὴν περὶ μέσον, θαυμαστὸν, ἐ παντελῶς ἄλογον τὸ μόνην εἶναι συνεχῆ ταύτην τὴν κίνησιν καὶ ἀΐδιον οὖσαν, παρὰ φύσιν· φαίνεται γὰρ ἔν τε τοῖς ἄλλοις τάχιστα φθειρόμενα τὰ παρὰ φύσιν.

piam corporum simplicium, atque primorum, quod quidem sic suapte natura versatur, vt ignis sursum, et terra deorsum fertur. Si verò corpora, quæ versantur circa medium, præter naturam feruntur, mirabile sanè, metásque penitus egredi rationis videtur, hunc solum motuum continuum esse, perpetuumve, qui quidem præter naturam illis corporibus inest: in cæteris enim ea, quæ præter naturam sunt, citissimè corrumpi, perireque videntur.

NOVS connoissons que le Ciel se meut circulairement, par le leuer & par le coucher des estoilles; & par le mouuement de celles qui ne se couchent point: attendu que les parties se meuuent au mouuement de tout. Ce mouuement en rond conuient fort bien au ciel; car toute operation estant pour la chose qui la faict, cette sienne operation luy doit respondre selon sa dignité. Et partant, il faut qu'vn corps perpetuel, ait vne operation perpetuelle & vn mouuement, lequel ne defaille iamais, qui luy soit comme sa vie. Or il ne peut y auoir de mouuement perpetuel, que celuy de lieu circulaire, ainsi que nous le montrons en son lieu: donques le ciel a son mouuement circulaire. Et outre cela, le mouuement local circulaire estant seul parfait: à cause qu'il retourne à son principe, ce que les droicts ne font pas, il conuenoit au corps parfait, qui est le ciel.

Du principe effectif du mouuement du Ciel.

CHAPITRE VIII.

Ἀδύνατον δὴ τὸ αὐτὸ αὑτὸ κινεῖν, πάντῃ κινεῖν αὐτὸ ἑαυτό· φέροιτο γὰρ ἂν ὅλον, καὶ φέροι τὴν αὐτὴν φοράν, ἓν ὂν καὶ ἄτομον τῷ εἴδει· καὶ ἀλλοιοῖτο ἐ ἀλλοιοῖ· ὥστε διδάσκοι ἂν ἐ διδάσκοιτο ἅμα, ἐ ὑγιάζοι ἐ ὑγιάζοιτο τὴν αὐτὴν ὑγίειαν. &c.

Τὸ μὲν ἄρα, κινεῖ· τὸ δὲ, κινεῖται, οὐκ αὐτὸ αὑτὸ κινοῦντος· ὅτι δ' οὐκ ἔστι τὸ αὐτὸ αὑτὸ κινοῦν οὕτως, ὥστε ἑκάτερον ὑφ' ἑκατέρου κινεῖσθαι, ἐκ τῶνδε φανερόν· οὔτε γὰρ ἔσται πρῶτον κινοῦν οὐδὲν, εἴ γε ἑκάτερον κινήσει ἑκάτερον. &c.

Τῆς ὅλης ἄρα, τὸ μὲν, κινήσει, ἀκίνητον ὄν· τὸ δὲ, κινηθήσεται· μόνως γὰρ οὕτως οἷόν τί τι αὐτοκίνητον εἶναι.

Ὥστ' εἴπερ ἀνάγκη συνεχῶς εἶναι κίνησιν· εἶναί τι δεῖ τὸ πρῶτον κινοῦν ἀκίνητον, καὶ μὴ κατὰ συμβεβηκός· εἰ μέλλει καθάπερ εἴπομεν, ἔσεσθαι ἐν τοῖς οὖσιν ἄπαυστός τις καὶ ἀθάνατος κίνησις.

Ὁ δ' οὐρανὸς ἔμψυχος, καὶ ἔχει κινήσεως ἀρχήν.

Ἀνάγκη καὶ τούτων ἑκάστην τῶν φορῶν ὑπ' ἀκινήτου τε κινεῖσθαι καθ' αὑτὸ, καὶ ἀϊδίου οὐσίας· ἥ τε γὰρ τῶν ἄστρων φύσις, ἀΐδιος οὐσία τις οὖσα· καὶ τὸ κινοῦν, ἀΐδιον, καὶ πρότερον τοῦ κινουμένου. &c. καὶ τὸ πρότερον οὐσίας, οὐσίαν ἀναγκαῖον εἶναι.

Arist.l.8.phys.c.6.t.40. Impossibile igitur est, vt id quod seipsum mouet, in totum moueat seipsum: nam totum ferretur & ferret eadem latione, cùm sit vnum est indiuiduum specie: & variaretur & variaret: quare doceret & doceretur simul: & sanaret & sanaretur eadem sanitate. &c.

Eius igitur quod seipsum mouet, aliud mouet, aliud mouetur. t.41. Non posse autem idem seipsum ita mouere, vt vtraque pars ab vtraque moueatur, ex his perspicuum est: quia nullum erit primum mouens, si vtraque pars vtramque moueat. &c.

T.42. Totius igitur altera pars mouebit, cùm sit immobilis: altera verò mouebitur: nam hoc tantùm modo fieri potest vt aliquid sui mouẽdi vim habeat.

C.8.t.52. Si necesse est continenter esse motum: oportet esse aliquod primum mouens immobile, quod ne quidem ex accidenti moueatur: si debet, quemadmodum diximus, esse in rebus indeficiens quidam & immortalis motus.

L.2.de Cæl.c.2.t.13. Et cœlum sit animatum, atque principium habeat motus.

L.12. metap.c.7.t.43. Necesse est quoque harum lationum, vnamquamque à per se immobili, & aeterna substantia moueri: nam & stellarum natura perpetua substantia quadam existens, & quod mouet perpetuum & prius est moto. &c. quod prius substantia est, substantia sit necesse est.

ARISTOTE se fondant sur cette maxime, qu'vne mesme chose ne pouuoit estre par soy mouuante & mobile, c'est à dire se mouuoir elle mesme, quand elle n'est point animée, a inferé de là, que les cieux qui sont inanimez, ne pouuoient auoir interieurement le principe de leur mouuement en eux, & conclud que chaque ciel est meu par vn moteur externe: à sçauoir vne substance immaterielle, ayant entendement: que les Philosophes appellent intelligence, & les Theologiens Ange; en quoy il a esté suiuy de la plus grande partie des Philosophes, qui sont venus depuis luy. Or quant à moy ie suis bien d'accord que le ciel & les planetes sont meuës par des intelligences; mais non pas des raisons qui ont persuadé à Aristote, qu'ils n'auoient pas le principe de leur mouuement en eux: car comme ie le montre en parlant de la cause effectiue du mouuement des choses pesantes, & legeres, il y a bien de la raison, que celles

qui sont inanimees, ayent en elles interieurement le principe efficient du mouuement à leur lieu naturel: la nature ayant donné, comme nous auons dit, à chacune des choses qu'elle a produittes, la vertu de paruenir à ce qui est requis à sa perfection. De sorte que l'apparence est grande, que les corps celestes pourroient auoir interieurement en eux, le principe de leur mouuement: si leur mouuement estoit leur fin, & l'operation en laquelle leur perfection consiste, pour le moins si le mouuement estoit vn & simple. Donques ce qu'ils ne se meuuent pas eux mesmes, ce n'est pas pour cette raison, mais pour d'autres: à sçauoir premierement, parce que leur propre operation estant de jetter diuerses vertus & influēces icy bas, pour la generation & corruption du monde inferieur, la nature s'est contentee de leur donner la faculté de produire de tels effects, & parce que n'estant point animez & par cōsequent n'ayant point de connoissance, ils ne sçauroient les enuoyer en la façon & en la maniere requise, pour satisfaire à l'intention de la nature vniuerselle, (qui est de conseruer l'estre des choses par vn certain temps, & leurs especes perpetuellement par la generation) La conduitte en a esté donnee aux intelligences, lesquelles les meuuent tousiours sans faillir, selon les loix qui leur ont esté destinees: lesquelles elles entendent & pratiquent continuellement, & sans cesse. Secondement ne conuenant à chaque corps inanimé, qu'vn seul mouuement de sa nature, le principe effectif du mouuement de lieu du Ciel, ne luy peut estre interieur: à cause que durant son mouuement, sa partie qui a esté vers l'Orient par en haut, retourne puis apres vers l'Occident par embas: qui sont deux differences de lieu contraires; dont il s'ensuit que les mouuements vers elles sont diuers. En troisiesme lieu, quand quelque chose inanimee se meut par vn sien principe interieur, en sorte que son accés en vn certain lieu luy est naturel, son esloignement au mesme lieu, luy est contre nature. Et partant, puis qu'il est aussi naturel au Ciel de se mouuoir de l'Orient en Occident, comme de l'Occident en l'Orient, ce mouuement ne pourra venir d'vn sien principe interieur. Et en quatriesme lieu, l'accort des mouuements celestes & l'vniforme difformité qui s'y trouue, par les vicissitudes des temps, selon qu'il est expedient au bon gouuernement de l'vniuers, & à sa conseruation; montre qu'il faut que ce qui le meut, ait connoissance, & que pour de tels effects, il est requis vn entendement qui preside, & non vne simple chose sans connoissance. Mais puis que le Ciel n'est point animé, ny par consequent meu par sa forme en ces diuers mouuements, il faut que ce soit Dieu, ou quelque Ange, ou l'homme, qui le meuue; attendu qu'il n'y a aucune chose que Dieu, l'Ange, ou intelligence, & l'homme, qui ayent entendement: mais ce n'est pas Dieu: car combien qu'il peust produire cet effect immediatement luy seul, il est plus conuenable à sa prouidence, qui dispose toutes les choses suauement, d'administrer par les creatures qui luy sont subiectes, les choses qu'il a constituees: que d'estre moteur du Ciel, soit par sa volonté ou autrement, comme nous le montrons ailleurs. Quant à l'homme, nous sçauons assez que ce n'est pas luy: & partant c'est vne intelligence, laquelle assiste au Ciel & le meut. Or l'entendre requis au Ciel pour ses diuers mouuements ne le conuainq point d'estre animé, parce qu'entendre, est vne operation qui se fait sans organes, comme il est montré au liure de l'ame, laquelle n'a que faire du corps, qu'à raison des fantosmes luy seruant à entendre, qui appartiennent à la partie sensitiue, laquelle ne peut estre au Ciel comme nous auons dit. Son mouuement local à diuers lieux, n'est point aussi vn signe necessaire, que le Ciel soit animé: car il suffit pour mouuoir de cette maniere, que la chose mouuante & la meuë, soient ensemble; de sorte qu'il y ait vn attouchement entre-elles, reel, virtuel, ou metaphorique. Et ainsi l'entend Aristote: quand il escrit, que le moteur du Ciel est vny à son Ciel, par vn attouchement de vertu, qui est vne vnion differente de celle de la forme auec la matiere qu'elle informe. Semblablement la generation des choses inferieures animees, qui est causee par le mouuement du Ciel, n'est pas vn argument necessaire, non plus que le Ciel soit animé: car il suffit pour la production des choses que la cause soit en vertu, telle qu'est l'effect, sans estre formellemēt telle: & ainsi il suffit, que le Ciel vny à l'intelligence, soit vif en vertu, pour produire par soy ou comproduire les choses viuantes: laquelle vertu il tire de l'intelligence qui a vie, ainsi que la chaleur naturelle, tire de l'ame la vertu d'engendrer la chair viue, par la digestion de l'aliment. Et en cette sorte on peut dire que la chaleur naturelle est viue en vertu: parce

parce qu'elle est l'instrument de l'ame, ce que n'est pas la chaleur des autres choses. Il est bien vray que l'intelligence, encores qu'elle ne soit pas simplement forme de son Ciel, peut estre ditte neantmoins sa forme, par vne certaine ressemblance & auec plus de raison, que les autres moteurs exterieurs ne sont dits formes des corps qu'ils meuuent: premierement, parce que le Ciel de sa nature a inclination à ce mouuement, qui ne luy peut estre donné d'vn autre que de l'intelligence. Secondement, à cause que l'intelligence adhere en mesme situation auec le Ciel, selon la partie où elle luy transmet l'impetuosité. Et en troisiesme lieu dautant que l'intelligence est tellement liee à sa Sphere, qu'elle n'en peut naturellement estre arrachee, & ne luy donner pas le mouuement, cependant que les generations & corruptions se font au monde inferieur: ainsi que nous auons accoustumé de dire, que la commune influence que Dieu donne aux choses pour les conseruer & administrer auec elles leurs actions, combien qu'elle soit simplement volontaire & libre, est en certaine maniere naturelle, si on regarde le decret de la loy ordinaire, par laquelle il a ordonné qu'elle sera preste aux causes secondes, & leur departira vne concurrence generalle pour faire leurs fonctions. Pour ces raisons l'intelligence est forme assistante du Ciel, lequel consideré conioinctement auec l'intelligence qui luy est vnie, comme le Pilotte au nauire, & le Potier à sa roüe, on peut dire qu'il est animé en certaine maniere. Et c'est de cette sorte qu'Aristote l'entend, quand il dit, que le Ciel a les differences de lieu: parce qu'il est animé.

Contre cecy on oppose, que si le Ciel estoit informé d'vne autre forme que de l'intelligence, que cette forme seroit sa nature: & partant principe de quelque mouuement: mais n'y en ayant point d'autre au Ciel, que le local circulaire dont l'intelligence est principe, que cette forme seroit otieuse. A quoy ie responds, que la forme du Ciel n'est pas otieuse, dautant qu'elle agit sur les choses inferieures par ses influences, comme nous le dirons par-cy apres: & quand elle ne seruiroit d'autre chose, que de determiner la matiere du Ciel à pouuoir estre perpetuellement meuë du mouuement local circulaire, elle ne peut estre ditte otieuse: & partant l'intelligence est ditte forme assistante seulement du Ciel, & ne l'informe pas.

Quelqu'vn a mis en auant, qu'vne seule intelligence mouuoit tous les Cieux: mais outre que cela repugne au commun consentement des Theologiens & des Philosophes, il est indubitable, que tout ainsi que chaque intelligence a vne certaine & definie essence, comme il sera enseigné en son lieu; de mesme, qu'elle est terminee à vne certaine espace, de sorte qu'elle ne peut assister au supréme Ciel de sa presence, qui est necessaire à le bien gouuerner, & faire des mouuements si diuers & dissemblables, comme il en est requis és autres corps inferieurs: car encores qu'il ne soit pas besoin qu'elle reside en tout le plus haut Ciel pour le mouuoir, & que ce soit assez qu'elle y soit conioincte en vne certaine situation; il ne se peut toutesfois faire qu'elle departe de là le mouuement à tous les autres corps: attendu qu'ils sont diuers en leurs progrés, selon la vitesse ou tardiueté. Et ne se faut pas fonder sur ce qu'elle est d'vne nature plus diuine que l'ame raisonnable, qui fournit seule à tous les mouuements du corps: car l'intelligence n'a pas la mesme proportion à tout le corps celeste, que l'ame humaine à son corps: & puis la vertu de l'intelligence estant limitee, il n'y a point d'apparence qu'elle fust suffisante à tant de corps & de mouuements ensemble. Et partant il y a plusieurs intelligences, qui meuuent les corps celestes.

Comment le mouuement circulaire est naturel au Ciel & non violent.

CHAPITRE IX.

Πρὸς δὲ τούτοις, ἄπονον, διὰ τὸ μηδεμιᾶς προσδεῖσθαι βιαίας ἀνάγκης, ἣ κατέχει κωλύουσα φέρεσθαι πεφυκότα αὐτὸν ἄλλως· πᾶν γὰρ τὸ τοιοῦτον ἐπίπονον, ὅσῳ περ ἂν ἀϊδιώτερον ᾖ, καὶ διαθέσεως τῆς ἀρίστης ἄμοιρον. διόπερ οὔτε κατὰ τὸν τῶν παλαιῶν μῦθον ὑποληπτέον ἔχειν οἵ φασιν Ἄτλαντός τινος αὐτῷ προσδεῖσθαι τὴν σωτηρίαν.

Arist. l.2. de Cœl.c.1.t.3. Et insuper esse sine labore, propterea quòd nullius indiget vim inferentis necessitatis, quæ quidem prohibens detineret ipsum aptum alio modo ferri. Omne namque tale laboriosum est, quò magis perpetuum est, & optima dispositionis expers. Idcirco neque putandum est ipsum ita se habere, vt veterum fabula dicit, quiquidem salutem ipsius, Atlante quodam inquiunt indigere.

Μία γὰρ ἦν ἑκάστου τῶν ἁπλῶν. &c. ἔφαμεν γὰρ τῶν ἐναντίων ἂν ἡ ἑτέρα παρὰ φύσιν, τὴν ἑτέραν εἶναι παρὰ φύσιν. &c.

Arist. l. 1. de Cœl. c. 3. t. 18. Vniuscuiusque corporis simplicis vna esse latio dicebatur. &c. si contrariorum motuum alter est cuipiam præter naturam, alterum eidem competere secundum naturam. &c.

Ἔτι δὲ οὐχ εὔλογον τι κινητὸν εἶναι ἀΐδιον, οὗ μὴ ἐνδέχεται εἶναι κατὰ φύσιν τὴν κίνησιν ἀΐδιον.

L. 2. c. 3. t. 20. Non est præterea consentaneum rationi, mobile quippiam perpetuum esse, motus secundum naturam perpetuus esse non potest.

LE mouuement circulaire est naturel au Ciel, non seulement de la part de sa matiere, mais aussi de la part de sa forme: parce qu'vn mouuement pour estre absolument naturel au composé, ce n'est pas assez que la matiere en soit le principe, estant requis que la forme s'y rapporte aussi, comme vne nature; ce que la forme du Ciel fait, pour le regard de son mouuement circulaire: car elle y est concurrēte non comme vn principe effectif, mais comme vn passif: à cause dequoy le mouuement circulaire & le mouuement en haut, ne sont point naturels à la terre, dautant qu'ils ne luy conuiennent pas à raison de la forme, ainsi que de la part de la matiere, comme le mouuement circulaire conuient au Ciel. Et partant, il y a vne inclination naturelle par laquelle il y tend. Quelques vns ont pensé que le mouuement de lieu du Ciel luy estoit violent, à cause que le principe dont il part, est exterieur. Mais ils se sont trompez: premierement, en ne considerant pas la nature pour vn principe passif, ains seulement pour vn actif. Secondement en ce que cela est proprement violent, à quoy le patient resiste actiuement par l'action de sa propre forme; de la façon qu'vne pierre fait resistance au mouuement d'en-haut par sa forme & par la pesanteur: mais tant s'en faut que le Ciel s'oppose à son mouuement circulaire, qu'au contraire il y a vne inclination naturelle, & y tend tousiours, comme à la perfection de l'vniuers, dont il est la principale partie. Dauantage, les corps celestes ont cela de propre, qu'ils sont meuz en maniere de nature, par l'intelligence: tant parce qu'il en sont tousiours poussez d'vne mesme teneur & égalité, qu'à cause qu'elles ne s'en peuuent separer, & ne les mouuoir pas, ayant égard à la generation & corruption des choses, comme nous auons dit. Au moyen dequoy on peut dire, que ce mouuement est en certaine maniere naturel au Ciel. Et de fait Aristote l'estime tel; car il dit, que tout mouuement est selon nature ou contre nature, & que celuy qui est contre nature à vn corps, est selon sa nature à vn autre, & que partant le mouuement circulaire est necessairement par nature en quelque corps: dont il s'ensuit, que quelque corps simple est nay capable de se mouuoir circulairement. Or il ne conuient pas aux elements, donques il conuient au Ciel. Et si vn tel mouuemēt n'estoit naturel, il n'y auroit point de raison que son mobile fust perpetuel. La confirmation que ce mouuement est naturel au Ciel, se prend de ce qu'il est meu sans repugnance & labeur, n'y ayant aucune opposition qui le retarde interieurement, ny exterieurement; comme il aduient aux choses meuës contre leur nature, dont le mouuement est d'autant plus difficile & laborieux, qu'il est de plus longue duree. Et partant il ne faut pas estimer qu'il ne se peust maintenir, si Atlas ne le supportoit, comme dit la fable des Anciens. On peut bien dire neantmoins, que le mouuement circulaire du Ciel ne luy est pas naturel en certaine maniere: à sçauoir, entant que l'intelligence qui en est le principe, est exterieure & hors de sa nature.

Du nombre des Cieux, & mouuement des corps celestes.

CHAPITRE X.

Περὶ δὲ τῆς τάξεως αὐτῆς, ὃν μὲν τρόπον ἕκαστον αὐτῆς κεῖται, τῷ τὰ μὲν εἶναι πρότερα, τὰ δὲ ὕστερα· καὶ πῶς ἔχει πρὸς ἄλληλα τοῖς ἀποστήμασιν, ἐκ τῆς περὶ ἀστρολογίαν θεωρείσθω· λέγεται γὰρ ἱκανῶς. &c.

Arist. l. 2. de Cœl. c. 10. t. 57. De ordine verò ipsarum quomodo quæque disposita est, vt quædam sint priores, quædam posteriores, & quomodo sese habent interuallis, ex hisce quæ in Astrologia dicuntur, contemplemur oportet: dicitur enim ibi sufficienter. &c.

LEs anciens Astrologues obseruerent que sept des estoilles ne gardoient pas tousiours vne mesme conionction entre elles, n'estoient pas perpetuellement d'vne mesme maniere en leur leuer & coucher, & ne respondoient pas continuellement en vne mesme distance, aux autres estoilles: ains qu'vn iour elles se conioignoient auec quelques

quelques certaines estoilles, & puis apres qu'elles s'en esloignoiẽt. Ils remarquerent aussi qu'il y en auoit d'esleuees les vnes plus haut que les autres, & que leurs mouuements estoient inegaux pour le regard de la vitesse : à cause de quoy ils iugerent que chacune de ces estoilles auoit son Ciel à part, & que partant il y auoit huict Cieux : desquels le plus esleué, est celuy où se trouue cette grande quantité d'estoilles, qu'on appelle fixes : à cause qu'elles gardent tousiours vn mesme ordre entre elles, sans iamais varier : le second apres est nommé Saturne : celuy d'au dessoubs Iupiter, & ainsi d'ordre en descendant vers nous : il y a Mars & le Soleil apres : & puis Venus : Mercure, & en fin la Lune : qui est la plus proche de la terre : lesquelles sept estoilles, portent le nom de planettes, du verbe Grec πλανᾶσθαι, qui signifie errer & vaguer : parce qu'elles seules errent & se meuuent diuersement chacune à part, d'vn mouuement particulier à soy, inegallement en vitesse les vnes & les autres, & d'vne façon autre, que celle du huictiesme Ciel que les Grecs nomment non errant, & nous firmament. Voyla sur quoy les Astrologues iusqu'au temps d'Aristote contoient huict Cieux. Mais les Mathematiciens qui sont venus depuis, ayant obserué ce leur semble, que la huictiesme sphere auoit trois diuers mouuements : à sçauoir, celuy d'Orient en Occident, par lequel elle faict sa reuolution en vingt & quatre heures : vn autre d'Occident en Orient, que les vns estiment se faire en trente six mille ans, les autres en vingt & trois mille sept cents soixante, & les autres en quarante neuf mille ans. Et puis encores outre cela le mouuement qu'ils appellent de trepidation ou d'approchement & de reculement, tantost vers vn des poles du monde, & tantost vers l'autre, qui se faict au chef du Belier & de la balance, lequel ils tiẽnent luy estre propre & luy conuenir particulieremẽt : à cause de cela, ils ont pensé qu'il y auoit encores deux Cieux pardessus le firmament : croyant que plusieurs mouuements naturels ne conuiennent pas à vn mesme corps simple selon sa nature, comme nous auons dit, & que partant, il estoit besoing que le firmament fust meu par d'autres Cieux au dessus de luy. Ils ont donques estimé qu'il y en auoit vn neufiesme, qui par son mouuement le meut d'Occident en Orient : & vn autre dixiesme, qu'ils ont nommé le premier mobile, lequel meut ce neufieme Ciel & le firmament & tous ceux des planettes d'Orient en Occident, par son propre mouuemẽt, qui s'accomplit en vingt quatre heures.

Φανερὸν ἄρα ὅτι οὔτε τόπος, οὔτε κενὸν, οὔτε χρόνος ἐστὶν ἔξωθεν· διόπερ οὔτ' ἐν τόπῳ τἀκεῖ πέφυκεν, οὔτε χρόνος αὐτὰ ποιεῖ γηράσκειν, οὐδ' ἐστὶν οὐδενὸς οὐδεμία μεταβολὴ τῶν ὑπὲρ τὴν ἐξωτάτω τεταγμένων φοράν, ἀλλ' ἀναλλοίωτα καὶ ἀπαθῆ, τὴν ἀρίστην ἔχοντα ζωὴν, καὶ τὴν αὐταρκεστάτην διατελεῖ τὸν ἅπαντα αἰῶνα.

Arist. l. 1. de Cœl. c. 9. t. 100. Patet ergo neque locum extra Cœlum esse, neque vacuum, neque tempus. Quocirca neque apta sunt ea, quæ illic sunt, esse in loco, neque tempus senescere ipsa facit, neque vllius eorũ est vlla mutatio, quæ super extima sunt disposita latione : sed nullis alterationibus, nullis prorsus passionibus subiecta optimam in vniuersa sempiternitate vitam, & sufficientissimam habent.

Ils posent que ces Cieux au dessus du firmament n'ont point d'estoilles, & appellent celuy qui en est prochain Crystalin : à cause disent-ils, que la grande clarté le rend semblable au Crystal, ou à l'eau. Quelques vns tiennent que c'est de ces eaux qu'il cõtient dont il est parlé és Pseaumes en ces mots, Les eaux qui sont sur les Cieux loüent le nom du Seigneur, & qu'elles ont esté ordonnees là pour temperer vn vnziesme Ciel, qu'on appelle Empyree, qu'ils estimẽt estre tout de feu, bien qu'il ne paroisse point, à cause de sa pureté & rareté : lequel est encores pardessus & immobile, où les Theologiens tiennent qu'est le throsne de Dieu, & que les biẽ heureux y ont leur demeure. A quoy s'accorde ce que dit Aristote, que pardessus le Ciel, il n'y a ny temps, ny lieu, ny vuide : & que partant, les choses qui y demeurent ne sont pas en lieu, (à sçauoir enuironnant) que le temps ne les faict point envieillir, & qu'estant pardessus le dernier mouuement, elles ne sont subiettes à aucun changement, à aucune alteration, ny à aucune passion : mais menent là vne tres bonne vie sempiternelle, sans manquement d'aucune chose. Quelques vns veulent prouuer que le Ciel empiree est immobile : parce qu'il se trouue quelques choses auec certaines proprietez en des contrees, & non en toutes celles qui sont dessoubs vn mesme clymat : comme la pierre d'aimant, les grands lions dont Pline parle, qui ne se trouuẽt qu'en vn endroit de l'Europe : & ainsi d'autres choses, lesquelles ne pouuant prouenir que de la vertu & des influences de quelques corps celestes sur ces lieux là, & ne procedãt pas d'aucuns de ceux qui sont mobiles, puisque tout le clymat au tour duquel ils se meuuent, ne

Psal. 148.

s'en ressent pas: il y a de la raison de conclure, que c'est d'vn autre corps celeste immobile.

Ἅμα δὲ μὴ ἐνδέχεται κινεῖσθαι τὰς ἐναντίας.

Ἐπεὶ τοίνυν οὔτε ἀμφότερα κινεῖσθαι εὔλογον, οὔτε τὸ ἄστρον μόνον, λείπεται τοὺς μὲν κύκλους κινεῖσθαι, τὰ δὲ ἄστρα ἠρεμεῖν, καὶ ἐνδεδεμένα τοῖς κύκλοις φέρεσθαι· μόνως γὰρ ἂν οὕτως οὐδὲν ἄλογον συμβαίνοι.

Ἕκαστον γὰρ ἀντιφέρεται τῷ οὐρανῷ κατὰ τὸν αὑτοῦ κύκλον.

Arist. l. 8. physi. c. 12. t. 71. Simul autem non potest aliquid contrariis motibus cieri.

L. 2. de Cœl. c. 8. t. 46. Cum igitur neque vtraque, neque stellam solum moueri consentaneum sit rationi, restat orbes quidem moueri; stellas verò quiescere, & infixas in ipsis orbibus fieri: hoc enim modo dumtaxat nihil accidit, quod rationis fines egrediatur.

C. 10. t. 58. Quaque namque stella motu fertur contrario, atque Cœlum suo in orbe.

Or encores que tous les Philosophes soient d'accord des huict cieux: à sçauoir du firmament pour les estoilles fixes, & des sept au dessoubs pour les sept errantes, cela n'est pas entendu en vne mesme façon de tous: car quelques vns croyent que ce sont diuers cieux reellement & actuellement diuisez & distinguez les vns des autres, constituant diuerses spheres: & les autres tiennent que depuis le firmament iusques à la Lune, ce n'est reellement qu'vn corps transparant de mesme substance, ressemblant à l'air, au moins pour le regard destre liquide: tellement que les planettes s'y meuuent ainsi que les poissons dans l'eau, & cõme les oyseaux volant par l'air, faisants là leurs diuers mouuements en toute liberté. La raison qui a faict poser aux premiers ces cieux distinguez reellement vn pour chaque planette, c'est parce qu'ils ont estimé, & Aristote auec eux, qu'elles estoient meuës chacune de deux mouuements, l'vn d'Orient en Occident, & l'autre d'Occident en Oriẽt: & qu'vn corps simple, ne pouuant estre meu en mesme temps, de ces deux mouuements opposites par vn seul principe, ils imaginerent, qu'il y auoit vn premier mobile, ambrassant tous les corps celestes, lequel se mouuant d'Orient en Occident, les entrainoit tous auec luy, comme vn basteau est emporté à vau l'eau par le courãt d'vne riuiere, auec ceux qui sont dedans, & que chacun de ces cieux estoit meu de son propre mouuement d'Occident en Orient à l'opposite du premier, en le biaisant vn peu, du midy au Septentrion, comme ceux qui sont dans vn basteau qui descend, peuuent cheminer dans le mesme basteau contre l'eau, & la planette estant attachee à ce Ciel, est aussi meuë auec luy d'Occident en Orient.

Voyla comment le nombre des Cieux & la distinctiõ reelle entre eux, est fondee sur la pluralité & cõtrarieté de mouuemẽts, qu'on a estimé estre au firmamẽt & en chacune des planettes, n'ayant peu sauuer autrement toutes les apparences des diuers mouuements, conionctions, & oppositions qu'on voit en eux. Or il se trouue vn moyen de sauuer toutes ces mesmes apparences, & diuersité de mouuements au firmament & és planettes, qui est tel comme il s'ensuit. Qu'on pose vn mouuement d'Orient en Occidẽt à part pour le Ciel des estoilles fixes, que nous appellons firmament, lequel fasse sa reuolution entiere en vingt quatre heures, retardant seulement, dautant que les Mathematiciens luy attribuent qu'il se meut tous les iours d'Orient en Occident, & que l'intelligence qui le cõduit, incline en le mouuant quelquesfois son orbe vers le midy, & quelquesfois vers le Septentrion correspõdamment à ce qu'ils obseruent au mouuement qu'ils nomment de trepidation: toutes les apparences qu'ils sauuent par les trois mouuements qu'ils y imaginent, se trouueront garanties par ce seul mouuement d'Orient en Occident causé par l'intelligence, sans qu'il soit besoin d'aucun mobile superieur, pour l'emporter par son mouuement. Quant aux planettes, toutes les apparences de leurs conionctions, oppositions, & diuers aspects, peuuent aussi aysement estre sauuees par le seul mouuement que chacune d'elles fera d'Orient en Occident en vingt & quatre heures, pourueu qu'on le pose moindre que l'entier circuit du monde, d'autant de degrez, que les Mathematiciens leur attribuent, qu'ils se meuuent par iour d'Occident en Orient, que leur chemin se fasse en lignes spiralles entre les tropiques, selon sa plus grande latitude: qu'elles en reuiennent vers l'equinoctial par d'autres lignes spiralles, qui croizẽt celles par lesquelles les planettes s'en estoient esloignees s'approchãt toujours, ou s'esloignant de la terre, autant que les Mathematiciẽs remarquent qu'elles font: & tout cela soubs la conduitte de l'intelligẽce, qui les meut, sans qu'il soit besoin d'aucun autre mobile superieur qui les entraine auec luy, par son mouuement. Ce mouuemẽt des astres d'Orient en Occident, de la façon que nous le posons, ne sauuera pas seulement les apparences de leurs effects & conionctions, mais il ostera les difficultez procedentes de ce grand nõbre de cieux, d'orbes, & de cercles,

lesquelles ne sont pas petites, si on suppose que les Cieux sont solides & durs : car premieremēt il faudroit que tous ces diuers orbes celestes fussent contigus, & qu'ils s'entre-touchassent, ou separez & discontigus : s'ils ne s'entre-touchent point, il y a donques du vuide entre deux, ou de l'air, ou quelqu'autre corps liquide. Mais il n'y a aucune raison en tout celà. Et d'ailleurs puis qu'on veut que le premier mobile les entraine tous d'Oriēt en Occident, ce doit estre parce que leur contiguité les rend conioints & vnis, attendu qu'il ne paroist point d'autre moyen qui les lie ensemble auec luy, pour estre emportez par son mouuement. Or s'ils sont contigus, quel moyen y a-t-il que deux corps solides & durs comme ils les posent, s'entre-touchant soient meuz de mouuemēts cōtraires, & si rapides, l'vn vers l'Orient, & l'autre vers l'Occident: attendu que l'experience nous montre, que pour en faire mouuoir de cette sorte icy bas, il faut qu'il y ait vn corps liquide entre deux quelque peu que ce soit. Ie concluds donques, que nous n'auons point de raison qui nous enseigne que cela puisse estre : & partant, qu'il est plus conuenable à la prouidence de la nature, laquelle n'abonde iamais en choses superflues, qui tend à sa fin par la plus courte voye, & qui ne faict rien en vain; que toutes les estoilles soient meuës de ce seul mouuement d'Orient en Occident; puisque toutes les apparences celestes sont sauuees en la mesme maniere, que par tous les orbes eccentriques, epicycles, & autres tels corps separez, qu'on imagine estre reels, & qui ne sont que rationels, pour les raisons que nous en venons de dire. C'est pourquoy l'opinion qu'il n'y a qu'vn Ciel depuis le firmament iusqu'à la Lune, & que les Cieux des planettes ne sont distinguez que rationellement, me plaist plus que la premiere, ne voyant point d'apparence ny de besoing que pour porter chacune des planettes, il y ait vn Ciel à part enuironnant de tous costez la terre, auec vne si grande estenduë, lequel soit meu pour cette office. Et dauantage si cela estoit, il faudroit tout de mesme que les orbes difformes, les excētriques & epicycles, que les Astrologues posent pour sauuer les apparences des diuers mouuemēts des astres, fussent tous distinguez reellement & actuellement les vns des autres, & conduits par vne intelligence aussi : de sorte que chaque planette auroit plusieurs Cieux ou orbes à part. En quoy ie ne trouue point de raison, me semblant qu'il suffit que tous ces cercles imaginez par les Mathematiciens, soient distinguez rationellemēt les vns des autres. Car puisqu'aussi bien il faut qu'il y ait vne intelligence pour conduire chaque Ciel: elle peut tout de mesme guider la planette par sa connoissance, selon les voyes où ils estiment que ce sont ces diuers mouuements, comme si l'astre estoit attaché à vne sphere. Et partant depuis le firmamēt où sont attachees les estoilles, lequel on peut estimer estre vn corps solide & dur, il n'y auroit iusqu'à la Lune qu'vn seul Ciel ou corps continu liquide, lequel cederoit au mouuemēt des astres qui font leurs reuolutions parmy son estendue, cōme nous voyons que l'air donne lieu aux animaux qui volent pas ses regions, & la mer aux poissons qui y nagent. Cette opinion a encores de l'authorité auec la raison: car saint Chrysostome dit que ceux qui posent plusieurs Cieux, repugnent à l'authorité des lettres diuines : attendu que Moyse a remarqué qu'il n'y en auoit qu'vn, ayant escrit : Au commencement Dieu crea le Ciel & la terre : Theodoret dit que celuy qui nombre plus de deux Cieux, adhere aux fables, laissant la doctrine du sainct Esprit : car Moyse n'en nombre que deux, l'vn faict deuant la lumiere, & l'autre apres de la nature des eaux : saint Damacene ne reconnoist que deux Cieux outre l'air : & saint Ambroise dit, qu'il ne peut nier trois Cieux.

S. Chrys. in Psal. 148.

Theodor. quest. 11. in Genes.

L. de fid. ortho. c. 4.

Ὁρῶμεν δὲ τὴν κίνησιν, ὅτι δύναται διακρίνειν τὸν ἀέρα καὶ ἐκπυροῦν· ὥστε καὶ τὰ φερόμενα, τηκόμενα φαίνεσθαι πολλάκις. &c. Καὶ γὰρ ἐνταῦθα τῶν βίᾳ φερομένων ὁ πλησιάζων ἀὴρ μάλιστα γίνεται θερμός· καὶ τοῦτ' εὐλόγως συμβαίνει· μάλιστα γὰρ ἡ τοῦ στερεοῦ διακρίνει κίνησις αὐτόν.

Arist. l. 1. meteor. c. 3. Videmus itaque motum posse aërem segregare atque incendere in tantum, vt sæpiùs & quæ motu cientur, liquefieri videātur. &c. Etenim cùm quædam hîc vi ferūtur, vicinus aër maximè calidus effici solet, id quod haud sine ratione cōtingit. Nā solidæ rei motio aërem in primis segregare potest.

A l'vnité & mesmeté de ce corps continu depuis la terre & l'eau iusqu'au firmament, ne preiudicie point le troisiesme Ciel dont parle sainct Paul: car premierement, on peut dire que cette distinction de trois Cieux n'est que rationelle, comme sainct Augustin estime, qu'est celle des iours de la creation du monde, dont il est parlé au Genese. Et secondemēt parce que nous pouuons compter la region depuis l'air iusqu'au firmament pour le premier Ciel : le firmament auec ses estoilles pour le second : & celuy où est le siege de Dieu

& des bien heureux, pour le troisiesme, auquel sainct Paul fut rauy : car quant aux eaux du Ciel dont l'escriture parle, qui sont diuisees des inferieures : & celles qui sont pardessus les Cieux qui louent le Seigneur : cela se peut entẽdre pour la moyenne region de l'air d'où nous viennent toutes les pluies, selon la façon de parler commune & vsitee d'appeller Ciel, ce qui est au dessus de nous, & de dire que la pluie tombe du Ciel. Ce qui est dit aussi en Iob, que les Cieux sont solides & comme fondus d'airain, ne fait rien cõtre moy; car quãd cette façon de parler ne sera point poëtique, & figuree pour representer l'incorruptibilité & duree du Ciel, & pour donner à entendre par là que le Ciel est dur & impenetrable aux autres corps : on peut conceder cela pour le regard du firmament, lequel est comme les dernieres bornes & les barrieres des choses corporelles, qu'il embrasse & contient en son estendue. On le peut encores accorder, pour le regard du corps des planetes, comme Aristote l'estime; & principallement celuy du Soleil, lequel il dit briser & comme brayer l'air par son mouuement, ce qu'il ne pouroit faire s'il n'estoit solide.

Des diuerses opinions de l'ordre & situation des planetes.

CHAPITRE XI.

Δῆλον δὲ τοῦτο περὶ ἐνίων ἐν τῇ ὄψει γέγονε· τὴν γὰρ σελήνην ἑωράκαμεν διχότομον μὲν οὖσαν, ἐπισελθοῦσαν δὲ τὸν ἀστέρα τὸν τοῦ Ἄρεος, καὶ ἀποκρυφέντα μὲν κατὰ τὸ μέλαν αὐτῆς, ἐξελθόντα δὲ κατὰ τὸ φανὸν καὶ λαμπρόν· ὁμοίως δὲ καὶ περὶ τοὺς ἄλλους ἀστέρας λέγουσιν οἱ παρατετηρηκότες ἐκ πλείστων ἐτῶν Αἰγύπτιοι, καὶ Βαβυλώνιοι· παρ' ὧν πολλὰς πίστεις ἔχομεν περὶ ἑκάστου τῶν ἄστρων.

Arist. l. 2. de Cœl. c. 12. t. 60. Manifestum hoc etiam de nonnullis etiam ipso visu fuit : lunam enim vidimus media parte lucidã, Martis stellam subesse, quæ cœlata quidẽ fuit in parte obscura, egressa autem per lucidã partem : similiter & de cæteris stellis Ægyptij & Babylonij dicũt, qui plurimis iam annis ante hac obseruarunt, & à quibus multa fide digna de singulis stellis accepimus.

TOVS les Astrologues du passé ne sont pas d'accord auec ceux qui sont venus depuis eux, de l'ordre dont nous auons posé que les planetes sont situees les vnes au dessus des autres, à sçauoir, que la Lune soit prochaine de nous, Mercure apres, & puis Venus, le Soleil, Mars, Iupiter, & Saturne : car Calippus, & Eudoxus, Platon, Aristote, & les Egyptiens tenoiẽt que le Soleil estoit au dessous de Venus & de Mercure, prochain de la Lune : mais depuis eux, Ptolomee suiuant Anaxagoras le constitue au milieu des planetes. En quoy il y a bien plus d'apparence de raison : car estant le principe & la sourse de la lumiere, laquelle il a de soy & de sa nature, comme nous l'allons dire, & tous les astres de luy par participation seulement, ainsi que les mẽbres du corps ont la chaleur du cœur, il est situé en ce lieu là plus à propos, comme au milieu de son Royaume entre les planetes, pour là leur departir commodement, estant en la region celeste & au monde inferieur, ce que le cœur est en l'animal : car toutes les choses animees ont la chaleur vitale, & la vie de luy. Là où s'il estoit plus prochain de la terre, il la brusleroit par sa trop grande & excessiue ardeur, qu'elle ne pourroit supporter, & en ce faisant il destruiroit toutes les choses viuantes. Et d'ailleurs il peut estre, que les autres estoilles n'en seroient pas si commodement illuminees. Les Egyptiens, Babyloniens, & autres anciens, connurent que les autres planetes estoient au dessus de la Lune, par des obseruations qu'ils firent, qu'estant droit à droit entre nostre veuë, la Lune empeschoit, qu'on ne les vist.

De la figure des estoilles, & maniere dont elles sont meuës.

CHAPITRE XII.

Ἔτι δὲ, ἐπεὶ σφαιροειδῆ τὰ ἄστρα, καθάπερ οἵ τε ἄλλοι φασὶ, καὶ ἡμῖν ὁμολογούμενον εἰπεῖν, ἐξ ἐκείνου γε τοῦ σώματος γεννῶσι· τοῦ δὲ σφαιροειδοῦς, δύο κινήσεις εἰσὶ καθ' αὑτὸ, κύλισις καὶ δίνησις· εἴπερ οὖν κινοῖτο τὰ ἄστρα δι' αὑτῶν, τὴν ἑτέραν ἂν κινοῖτο τούτων. ἀλλ' οὐδετέραν φαίνεται· δινούμενα μὲν γὰρ ἔμενεν ἂν ἐν ταὐτῷ, καὶ οὐ μετέβαλε τὸν τόπον,

Arist. l. 2. de Cœl. c. 8. t. 48. Præterea cùm stellæ sint rotundæ, quemadmodum & cæteri dicunt, & nos etiam, vt nostris consonum sententiis dicimus, ex illo corpore ipsas generantes : rotundique ipsius duæ sint per se motiones, volutio, & conuersio : si stellæ per se mouerentur, harum altera motione mouerentur : at natura moueri videntur, si versarentur enim, eodem in loco sanè manerent, locumve non mutarent: viden-

ὅπερ

ὅπερ φαίνεταί τε, καὶ πάντες φασίν. Ἔτι δὲ πάντα μὲν εὔλογον τὴν αὐτὴν κίνησιν κινεῖσθαι. μόνος δὲ δοκεῖ τῶν ἄστρων ὁ ἥλιος τοῦτο δρᾶν ἀνατέλλων ἢ δύνων· καὶ οὗτος οὐ δι' αὑτόν, ἀλλὰ διὰ τὴν ἀπόστασιν τῆς ἡμετέρας ὄψεως· ἡ γὰρ ὄψις ἀποτεινομένη μακρὰν ἑλίσσεται διὰ τὴν ἀσθένειαν· ὅπερ αἴτιον ἴσως καὶ τοῦ στίλβειν φαίνεσθαι τοὺς ἀστέρας τοὺς ἐνδεδεμένους, τοὺς δὲ πλανήτας μὴ στίλβειν. &c.

Ὁ δὲ τρόμος αὐτῆς ποιεῖ τοῦ ἄστρου δοκεῖν εἶναι τὴν κίνησιν· οὐδὲν γὰρ διαφέρει κινεῖν τὴν ὄψιν, ἢ τὸ ὁρώμενον. ἀλλὰ μὴν ὅτι οὐδὲ κυλίεται τὰ ἄστρα, φανερόν· τὸ μὲν γὰρ κυλιόμενον στρέφεσθαι ἀνάγκη· τῆς δὲ σελήνης ἀεὶ δῆλόν ἐστι τὸ καλούμενον πρόσωπον· ὥστ' ἐπεὶ κινούμενα μὲν δι' αὑτῶν τὰς οἰκείας κινεῖσθαι κινήσεις εὔλογον· ταύτας δὲ οὐ φαίνεται κινούμενα· δῆλον ὅτι οὐκ ἂν κινοῖτο δι' αὑτῶν. πρὸς δὲ τούτοις, ἄλογον τὸ μηθὲν ὄργανον αὐτοῖς ἀποδοῦναι τὴν φύσιν πρὸς τὴν κίνησιν· οὐδὲν γὰρ ὡς ἔτυχε ποιεῖ ἡ φύσις, οὐδὲ τῶν μὲν ζῴων φροντίσαι, τῶν δὲ οὕτω τιμίων ὑπεριδεῖν· ἀλλ' ἔοικεν ὥσπερ ἐπίτηδες ἀφελεῖν πάντα, δι' ὧν ἐνεδέχετο προϊέναι καθ' αὑτά, καὶ ὅτι πλεῖστον ἀποστῆσαι τῶν ἐχόντων ὄργανα πρὸς κίνησιν· διὸ καὶ εὐλόγως ἂν δόξειεν ὅ τε ὅλος οὐρανὸς σφαιροειδὴς εἶναι, καὶ ἕκαστον τῶν ἄστρων· πρὸς μὲν γὰρ τὴν ἐν αὑτῷ κίνησιν, ἡ σφαῖρα τῶν σχημάτων χρησιμώτατον· οὕτω γὰρ ἂν καὶ τάχιστα κινοῖτο, καὶ μάλιστα κατέχοι τὸν αὐτὸν τόπον. &c. ἐπεὶ οὖν δεῖ τὸν μὲν οὐρανὸν κινεῖσθαι τὴν ἐν αὑτῷ κίνησιν, τὰ δ' ἄλλα ἄστρα μὴ προϊέναι δι' αὑτῶν, εὐλόγως ἂν ἑκάτερον εἴη σφαιροειδές·

Ὥστ' ἐπείπερ οὐ φαίνεται τοῦτο συμβαῖνον, οὔτ' ἂν ἔμψυχον, οὔτε βίαιον φέροιτο φορὰν οὐθὲν αὐτῶν, ὥσπερ τὸ μέλλον ἔσεσθαι προνοούσης τῆς φύσεως. &c.

Ὅτι μὲν οὖν σφαιροειδῆ τὰ ἄστρα, καὶ ὅτι οὐ κινεῖται δι' αὑτῶν, εἴρηται.

Τὸ δὲ σχῆμα τῶν ἀστέρων ἑκάστου σφαιροειδὲς μάλιστ' ἄν τις εὐλόγως ὑπολάβοι· ἐπεὶ γὰρ δέδεικται, ὅτι οὔτε κινεῖσθαι πεφύκασι δι' ἑαυτῶν· ἡ δὲ φύσις οὐδὲν ἀλόγως, οὐδὲ μάτην ποιεῖ· δῆλον ὅτι καὶ σχῆμα τοιοῦτον ἀπέδωκε τοῖς ἀκινήτοις, ὃ ἥκιστά ἐστι κινητικόν, ἥκιστα δὲ κινητικὸν ἡ σφαῖρα, διὰ τὸ μηθὲν ἔχειν ὄργανον πρὸς τὴν κίνησιν· ὥστε δῆλον ὅτι σφαιροειδῆ ἂν εἴη τὸν ὄγκον. ἔτι δ' ὁμοίως μὲν ἅπαντα καὶ ἕν· ἡ δὲ σελήνη δείκνυται διὰ τῶν περὶ τὴν ὄψιν, ὅτι σφαιροειδής· οὐ γὰρ ἂν ἐγίνετο αὐξανομένη, καὶ φθίνουσα, τὰ μὲν πλεῖστα μηνοειδής, ἢ ἀμφίκυρτος. &c.

Περὶ δὲ τῆς ἀπορίας, ὅτι μὲν κατὰ τὴν πρώτην μίαν οὖσαν φορὰν πολὺ πλῆθος συνέστηκεν ἄστρων· τῶν δ' ἄλλων χωρὶς ἕκαστον εἴληφεν ἰδίας κινήσεις. &c.

Ἔτι δ' ἂν ἧδε συμβαίνουσα κατὰ λόγον· ἡ μὲν γὰρ πρώτη μία οὖσα, πολλὰ κινεῖ τῶν σωμάτων τῶν θείων· αἱ δὲ πολλαὶ οὖσαι, ἓν μόνον ἑκάστη· τῶν γὰρ πλανωμένων ἓν ὁποιονοῦν, πλείους φορὰς φέρεται·

tur autem locum mutare, ac omnes dicunt. Prætereà omnes quidem consentaneum est rationi eodē motu cieri. Sol autem stellarum solus hoc facere videtur, cum oritur atque occidit, & hic non per se, sed ob nostri sensus rationem: visus enim longe sese extendens, versatur ob imbecillitatem, quæ quidem fortasse causa est, vt & stellæ quidem fixæ micare, vagantes autem non micare videantur. &c.

T. 49. Tremor autem ipsius facit vt hæc motio stellæ ipsius esse videatur: nihil enim interest, visus an id quod cernitur moueatur. At vero non stellas, perspicuum esse videtur. Id enim quod voluitur, vertetur necesse est. At id Lunæ quod facies nuncupatur, semper videtur. Quare cum consonum sit rationi stellas hisce motibus, qui ad ipsas sunt accommodati moueri, si per se moueantur, his autē moueri non videantur, patet ipsas per se non moueri. t. 50. Insuper nullum ipsis instrumentum ad motū tribuisse naturam, metas egreditur rationis. Nihil enim casu natura facit. Neque animalia quidem ipsi curæ fuisse, adeò verò præstabiles res despexit: sed vniuersa videtur tanquam de industria abstulisse, quibus per se procedere ipsa possent, atque ab hisce, quæ instrumenta ad motum habent, quamplurimum se mouisse. t. 51 Quapropter & totum Cælum rotundum cum ratione, & vnumquodque stellarum esse videbitur. sphæra enim figurarum maximè vtilis est ad eum motum, qui eodem in loco fit: sic enim & celerrimè moueri, & eundem maximè locum occupare potest. &c. Cùm igitur Cælum quidem in seipso moueri oporteat, stellas autem non per seipsas procedere, cum ratione nimirum fit vtrumque vt figuræ rotundæ sit.

C. 9. t. 56. Sed cùm fieri videatur, neque animātis motu, neque violento vllam stellarum ferri, quasi futuris ipsa prouidente natura. &c.

Stellas igitur esse rotundas & per se ipsas non moueri, satis iam diximus.

C. 11. t. 59. Atqui figuram vniuscuiusque stellarum rotundam, maximè non absque ratione quispiam esse existimabit: nam cùm demonstratum sit, stellas haud aptas esse per se moueri, naturaque nihil absque ratione frustraque faciat: patet eam figuram ipsam immobilibus tribuisse, quæ minimè est motiua: talis autem est rotunda, propterea quòd instrumentum nullum habet ad motum. Quare patet, stellarum molem rotundam esse. Prætereà similiter se se habent omnes, atque vna. At Luna per ea, quæ circa visum accidunt, rotundam esse ostenditur: non enim accrescens atque decrescens, pluries quidem altera ex parte curua, altera concaua fieret. &c.

C. 12. t. 67. In prima quidem latione magnam copiam esse stellarum: cæterarum verò stellarum quamque seorsum proprias motiones habere. &c.

T. 69. Hoc autem accidere per rationem videtur: prima namque vna quidem est, multa autem diuinorum corporum mouet. Cætera verò multa quidem sunt vnum tamen quæque tantummodo mouet: vagarum enim stellarum quæque pluribus lationibus fertur.

ταύτη τε οὖν ἀνισάζει ἡ φύσις, καὶ ποιεῖ τινα τάξιν, τῇ μὲν μιᾷ φορᾷ πολλὰ ἀποδοῦσα σώματα, τῷ δ' ἑνὶ σώματι πολλὰς φοράς.

Hoc igitur pacto natura ipsa in æqualitatem hæc redigit, atque ordinem quendam facit, vni quidem lationi multa corpora, vni corpori lationes complures reddens.

ARISTOTE suit l'opinion commune des Philosophes, que les estoilles sont rondes comme elles paroissent à la veuë: & y a bien de la raison, qu'à ces corps aussi parfaicts pour le moins ou plus que celuy de tout le Ciel, la forme la plus parfaitte conuienne, qui est la ronde: ioinct qu'elle est plus conuenable au mouuement circulaire, qu'aucune des autres: & puis nous le iugeons des autres estoilles, par la figure de la Lune, que nous sçauons estre ronde, par la maniere dont elle reçoit la lumiere, en croissant & decroissant, ainsi qu'il sera montré. Or les estoilles ne se meuuent pas en roulant & tournant sans partir d'vne place egale à leur grandeur, comme il paroist en ce que nous les voyons auoir changé d'vn lieu en vn autre vers l'Orient ou vers l'Occident. Et ce qu'il nous semble quelquesfois vers le leuer ou coucher du Soleil, qu'il tremble: cela prouient des vapeurs qui sont entre nous & luy, & de la debilité de l'organe de la veuë: qui ne pouuant supporter la splendeur de sa lumiere, tremble, & faict à cause de cela sembler que ce soit le Soleil qui tremble: car l'effect est pareil, si la veuë où l'obiect tremble. Ce n'est pas aussi en roullant comme vne boulle qu'elles sont meuës en s'aduançant: autrement la superficie de la Lune estant en son plain, ne nous paroistroit pas tousiours d'vne façon, comme ses taches nous donnent à connoistre qu'elle faict, se montrant perpetuellement à nous en vne mesme situation. Elles ne se meuuent non plus en marchant comme les animaux, puis qu'elles n'ont point d'organes pour cet effect: car toute chose à laquelle il conuient quelque operation naturellement, la nature luy donne tousiours les parties sans lesquelles elle ne la peut exercer: attendu qu'elle ne faict rien par hazard, ny ne manque iamais és choses necessaires: & il n'y a point de raison d'estimer, comme dit Aristote, qu'elle ait eu plus de soing des animaux, que des choses si excellentes, comme sont les corps celestes. Et partant il faut que les estoilles soient portees, poussees, ou tirees: car il ne reste que ces trois manieres, par lesquelles elles puissent estre meuës de la façon que nous leur voyons faire leurs cours vers l'Orient & vers l'Occident.

Des poles au tour desquels le mouuement du Ciel se faict.

CHAPITRE XIII.

Λέγω δὲ μῆκος αὐτοῦ τὸ κατὰ τοὺς πόλους διάστημα· ἐκ τῶν πόλων, τὸν μὲν ἄνω, τὸν δὲ κάτω.

Arist. l. 2. de Cœl. c. 2. t. 14. Dico autem longitudinem ipsius quidem eam esse quæ est inter polos distantiam: & polorum alterum superam, alterum inferam partem.

SELON le consentement de tous les Astrologues, les Cieux sont meus d'Oriët en Occident, sur vn essieu, qui est vne ligne imaginee passant à trauers le centre de la terre, & dônant iusqu'à la circonferéce du plus haut Ciel, & par l'vne & l'autre de ses extremitez qui s'appellent poles. Ces poles sont deux poincts immobiles, au tour desquels les Cieux sont tournez. L'vn de ces poles, à sçauoir celuy qui est sur l'horison des habitãs d'Europe, s'appelle septentrional ou boreal, on l'appelle aussi artique, c'est à dire Vrsin, à cause de la constellation qu'on appelle Ourse, qui est aupres. L'autre opposite est appellé meridional ou Austral, & Antartique, par ce qu'il est opposé à l'Ourse. Ils ont nômé ces deux poincts Poles du monde, par ce que tous les Cieux tournent dessus, du mouuement d'Orient en Occident, sur vn mesme essieu: & aussi à l'opposite de deux autres poincts, qu'ils appellent les poles du Zodiaque, au tour desquels ils disent, que se mouuêt les planettes d'Occident en Orient, en escharpe ou biaisant vers le midy & le septentrion. Ils dônent pour raison de cela qu'on ne voit pas les planetes se leuer tousiours en mesme poinct de l'horison, au cours de l'annee; mais tãtost aupres de l'equinoctial, & tantost à l'vn de ses costez, & tantost à l'autre: comme il est aisé à remarquer par la consideration de la sphere. Mais les planettes ne se mouuant toutes que d'Orient en Occident, comme nous auons dict, par des lignes spirales, cette consideration de poles n'a point de lieu, que pour le regard de ceux du mouuement iournalier du huictiesme Ciel, où sont les estoilles fixes.

Quelques vns ont dit que le mouuement du Ciel estoit fondé sur l'immobilité des poles,

les, comme s'ils estoient quelque chose interieure au Ciel, laquelle fust immobile : mais leur erreur est toute manifeste, dautãt que le Ciel n'a rien de corporel interieur en luy, qui se repose : car il faudroit que cela fust partie du Ciel, à laquelle il seroit impossible de se reposer : parce que puisque le Ciel dernier est vn corps continu solide, il faut que cette partie demeure continuë ou discontinuë aux autres : si elle demeure continuë, tout le Ciel se reposera quant & elle, ou elle se mouuera auec le Ciel, à cause qu'és choses continues solides sans reflexion, toutes les parties se meuuent d'vn seul mouuement, & se reposent d'vn seul repos : si elle est discontinuë, elle ne seroit pas partie du Ciel : & partant, posé que le Ciel soit tousiours en mouuement, il n'a rien qui se repose. Dauantage, puis que les poles sont deux poincts indiuisibles, terminant l'essieu, ils ne peuuent estre corporels : car tout ce qui est corporel a grandeur, & partant est diuisible : & n'estant point corporels, ils ne se peuuent reposer : car rien n'est capable du repos ny du mouuement naturel, s'il n'est corporel.

Qu'il n'y a point d'harmonie sensible au mouuement des Cieux.

CHAPITRE XIIII.

φανερὸν δὲ ἐκ τούτων, ὅτι καὶ τὸ φάναι γίνεσθαι φερομένων ἁρμονίαν, ὡς συμφώνων γινομένων τῶν ψόφων, κομψῶς μὲν εἴρηται καὶ περιττῶς ὑπὸ τῶν εἰπόντων· οὐ μὴν οὕτω γ' ἔχει τὸ ἀληθές.

Arist.l.2.de Cœl.c.9.t.52. Ex his autem patet id, quod dictum est à quibusdam, horum inquam latione concentum fieri sonis emergentibus inde ratione rata distinctis, lepidè quidem esse dictum atque concinne: non tamen esse verum, nec ita rem se habere.

PYTHAGORAS, Platon, & Macrobe, tenoient que du mouuement des Cieux il s'engendre vne harmonie, & que nostre musique n'est qu'vne imparfaitte ressemblance de la celeste, laquelle delecte nostre ame selon leur opinion : parce qu'elle tire son origine du Ciel, où cette excellente & admirable Musique est causee, par le mouuement des corps celestes : & Platon recite en son Thimee, qu'il y a en chaque Ciel des Syrenes posees, c'est à dire des chants de la loüange diuine. Les anciens disoient, que dautant que ces sons ne peuuent estre apprehendez, que d'vn sens tres-pur & esleué, & parce que la plus part des hommes ont les sens abaissez & ententifs seulement aux choses corruptibles, qui leur sont vtiles, lesquelles n'ont point de melodie ; qu'à cause de cela, ils n'oyoient point ces sons. Pythagoras asseuroit les auoir oüys, dautant qu'il conseruoit ses sens fort esleuez, mesprisant les choses inferieures, ils croyoient aussi, comme rapporte Aristote, que nous ne les oyons plus ; parce que nous y sommes tellement accoustumez, que nous n'y prenons point garde : ainsi que les forgerons n'oyent point le bruict des marteaux si grand, que ceux qui n'y sont point accoustumez. Mais toute cette Musique du mouuement des Cieux, n'est qu'vne harmonie imaginaire, dont la melodie s'engendre, & est oüye en leur fantasie seulement, où elle a son estre, & non ailleurs : car premierement puis que nous oyons bien les moindres sons, c'est sans doute que ceux des Cieux qui seroient plus grands ne nous eschaperoient pas, sans nous en apperceuoir. Et secondement, puis que l'air où le son s'engendre, ne se trouue point parmy les Cieux selon leur opinion, il ne peut y auoir de son, & d'ailleurs, parce que comme nous auons dit, il y a plus d'apparence que les Cieux des Planettes ne sont distinguez que rationellement les vns d'auec les autres : ou bien si nous voulons accorder de l'harmonie au Ciel, elle n'est pas sensible ; ny par aucun son vocal : mais plustost intelligible, à sçauoir, vne proportion en ses mouuements.

Comment le Ciel a des differences de lieu.

CHAPITRE XV.

Τόπου δὲ εἴδη καὶ διαφοραί, τὸ ἄνω καὶ κάτω, καὶ ἔμπροσθεν καὶ ὄπισθεν, καὶ δεξιὸν καὶ ἀριστερόν· καὶ ταῦτα οὐ μόνον πρὸς ἡμᾶς καὶ θέσει, ἀλλὰ καὶ ἐν αὐτῷ τῷ ὅλῳ διώρισται.

Arist.3.phy.c.7.t.54. Loci autem species ac differentiæ sunt supremum & inferum, & anterius & posterius, & dextrum & sinistrum: atque hæc non tantùm relatione ad nos habita, & positione; sed etiam in ipso vniuerso definita sunt.

Πρὸς δὲ τούτοις, εἰ τὸ μὲν ἄνω ἐστὶ τὸ ὅθεν ἡ κίνησις· τὸ δὲ δεξιὸν, ἀφ' οὗ· τὸ δ' εἰς τὸ πρόσθεν, ἐφ' ὅ, κἂν οὕτως ἔχῃ τινὰ δύναμιν ἀρχῆς τὸ ἄνω πρὸς τὰς ἄλλας ἰδέας. &c. Ἡμῖν δ' ἐπειδὴ ὥρισται πρότερον, ὅτι ἐν τοῖς ἔχουσιν ἀρχὴν κινήσεως, αἱ τοιαῦται δυνάμεις ἐνυπάρχουσιν· ὁ δ' οὐρανὸς ἔμψυχος, καὶ ἔχει κινήσεως ἀρχήν. &c. Καὶ γὰρ εἰ μηδέποτ' ἤρξατο, ὅμως ἔχειν ἀναγκαῖον ἀρχὴν, ὅθεν ἂν ἤρξατο, εἰ ἤρχετο κινούμενον κινεῖσθαι· κἂν εἰ σταίη, κινηθείη κἂν πάλιν. &c.

Τῶν δὲ πόλων, ὁ μὲν ὑπὲρ ἡμᾶς φαινόμενος, τὸ κάτω μέρος ἐστίν· ὁ δ' ἡμῖν ἄδηλος τὸ ἄνω.

Δεξιὸν γὰρ ἑκάστου λέγομεν, ὅθεν ἡ ἀρχὴ τῆς κατὰ τόπον κινήσεως· τοῦ δ' οὐρανοῦ ἀρχὴ τῆς περιφορᾶς ὅθεν αἱ ἀνατολαὶ τῶν ἄστρων.

L. 2. de Cœl. c. 2. t. 13. Insuper si superum quidem est id vnde est motio: dextrum autem a quo, & ante ad quod, hoc quoque modo vim quandã principij superum ad cæteras species habet. &c. Cùm autem à nobis sit antea definitum tales potentias iis inesse, quæ principium motus habent, & cælum sit animatum, atque principium habeat motus. &c. Etsi numquam moueri cœlum incepit, principium tamen habeat ipsum necesse est, vnde incepisset si inciperet moueri: & rursus ciebitur motu, si stabit. &c.

T. 14. Polorum autem is quidem qui apud nos videtur, pars infera est: is autem qui manifestus nobis non est, partis rationem superæ subit.

T. 15. Dextrum enim vniuscuiusque id esse dicimus, vnde principium ad locum accommodata motionis emergit. Conuersionis verò cœli principium id est, vnde oriuntur stellæ.

IL y a six differences de lieu cõme nous le dirons au liure du lieu, lesquelles on remarque au Ciel; mais il ne les a pas de soy, ains seulement par relation à l'animal, attendu que le Ciel n'est pas animal: car ce qu'Aristote le nomme animé, c'est à cause de l'intelligence ou Ange qui y assiste & le meut, & non pour estre informé de quelque forme qui soit ame. Les Philosophes considerant que le Ciel se meut d'Orient en Occident, faisant sa reuolutiõ entiere en vingt & quatre heures, ont estimé auec raison, que sa vertu motrice, reside principalement du costé d'Orient: à cause dequoy, ils ont nommé cette partie là, la droitte, à l'exemple des animaux; cõme si le mouuement en commençoit, & par consequent, l'Occident la gauche: car encores qu'Aristote ait estimé que le mouuement du Ciel n'a iamais commencé, il dit toutesfois qu'il est necessaire que le Ciel eust vn principe, duquel son mouuement eust commencé s'il auoit commencé. Et comme és animaux cette partie de laquelle le mouuemẽt se fait de la droitte iusqu'à la gauche, est appellé le deuant, & l'opposite le derriere: tout de mesme, ils ont aussi donné le nom de deuant, à la partie du ciel, vers laquelle son mouuement se faict d'Orient iusqu'à l'Occident par dessus la terre. Dequoy il s'ensuit, que la partie du Ciel respondant au haut, c'est le Pole Antartique, & par consequẽt le bas c'est l'Artique. Pour representer toutes lesquelles differẽces, Aristote a feint vn homme ayant la teste au Pole Antartique, les reins sur la terre, les pieds au Pole Artique, les bras estendus le droit en Orient, & le gauche en Occident.

Comment le repos n'est pas contre la nature du Ciel.

CHAPITRE XVI.

LE Ciel n'ayant pas le principe effectif de son mouuement en luy, mais seulement vne naturelle habileté de receuoir le mouuement, par vne vertu exterieure, ou bien de se reposer, si rien ne le pousse: à cause de cela il ne regarde, ou ne rejette point plus le mouuement que le repos, mais il admet l'vn & l'autre naturellement: parquoy en quelque sorte que son mouuement cesse, il se reposera selon sa nature, & son repos ne sera pas contre sa nature. Mais encores qu'en cette maniere il luy soit naturel, & que nous teniõs qu'il se reposera apres le iugement, si est-ce qu'il ne peut acquerir ce repos, que surnaturellement: c'est à dire par vne puissance qui commande à la nature, laquelle puissance ne sera point requise és elements, pour se reposer alors: car il est de leur nature, de se reposer quand ils sont en leur lieu. Ce que nous venons de dire du repos du Ciel est confirmé, parce que tout mouuement n'est qu'vne voye pour paruenir au terme necessaire, vtile, ou connaturel, & que le terme propre ou interieur du mouuement local, c'est la presence locale, laquelle ne se change ny ne se renouuelle au mouuemẽt local circulaire que selon les parties: car de là il s'ensuit, que par le mouuement circulaire le Ciel n'acquiert autre chose, sinon qu'il a ses parties successiuement presentes à cet hemisphere, & puis apres à l'autre; chose qui ne sert de rien à la perfection de sa nature: attendu que quant à luy il demeure tousiours en vn mesme lieu. Donques ce n'est pas pour luy qu'il se meut ainsi, mais afin que son action soit appliquee à agir en diuers lieux & en diuers

uers corps, de laquelle estant passante, il n'acquiert en soy aucune accroissance de perfection, mais seulement és choses qu'elle influë & à tout l'vniuers qui est cõserué par cette influence. Et partant le mouuement local du Ciel est bien naturel à l'vniuers & au Ciel mesme, entant qu'il en est la principale partie, mais non entant qu'il soit requis au Ciel, selon sa propre & particuliere nature & perfection: à cause dequoy quand il se reposera, ce ne sera pas violamment, & ne manquera pas pour cela, d'aucune sienne perfection.

De la nature des estoilles.

CHAPITRE XVII.

Τὸ ἕκαστον τῶν ἄστρων ποιεῖν ἐκ τούτου τοῦ σώματος, ἐν ᾧ τυγχάνει τὴν φορὰν ἔχον.

Arist. l. 2. de Cœl. c. 7. t. 41. Vnamquamque stellarum ex hoc asserere esse corpore, in quo lationem habet.

HERACLITE & quelques Pythagoriens ont estimé, que chaque astre estoit vn monde, où il y auoit de l'air & de la terre. Anaximander disoit que les estoilles estoient composees d'air & plaines de feu, lequel elles jettoient comme par des bouches en tournant, ainsi qu'vne roüe. Et vne pierre grande comme vne charette, estant tombee du Ciel dans la riuiere d'Aegos en Thrace, selon que le mesme Anaximander auoit predit, il asseuroit que le Ciel estoit tout de pierre, & que le Soleil estoit vne pierre ardente. Anaxagoras estimoit que le Soleil estoit vne pierre, & la Lune terre. Mais *Plato. in Apolog. Socrat.* les autres Philosophes & Astrologues ont tenu que les estoilles sont certaines parties du Ciel plus espoisses, opaques & resserrees que les autres: de sorte qu'elles ne differoient d'auec luy, que comme l'eau simple de la gelee, ou comme vn nœud en du bois, est different du bois: à cause dequoy elles reçoiuent la lumiere du Soleil & la renuoyent icy bas. Pour cette raison ils definissoient que l'estoille est la plus épaisse partie du Ciel. Mais cela n'est nullement receuable, en ce qui est des planettes, estant separees du corps du Ciel, dans lequel elles se meuuent, comme ie l'estime, & de nature si differentes, qu'elles se font connoistre par leurs diuers effects. Et quant aux estoilles du firmament, il y auroit plus d'apparence de l'estimer: mais neantmoins il n'y a point de certitude, au contraire, les diuers effects qu'on leur attribuë, sont arguments qu'elles ne sont pas de la mesme nature, que leur Ciel.

Quelques vns ont opiniõ que les estoilles sont toutes de mesme nature: à sçauoir d'espece specialissime selon Auerroes; & de genre seulement, selon Auicenne; & selon S. Thomas qui tient le contraire d'Auerroes, & prouue son opinion en cette maniere: les choses qui sont de mesme espece, ont leurs proprietez & leurs operations naturelles semblables: car la proprieté & l'operation, ensuiuent la nature specifique: comme pour exemple, dautant que chaque partie de terre est de mesme espece, toutes les parties de la terre ont de la pesanteur, & tendent en bas: là où tant s'en faut que les estoilles ayent mesmes proprietez & operations naturelles, qu'au contraire elles les ont opposites: car l'vne influe de la chaleur icy bas, comme le Soleil: l'autre de la froideur, à sçauoir Saturne: quelques vnes des amitiez: quelques autres des inimitiez: les vnes sont humides: & les autres deseichent, selon que tiennent les Astronomes.

Des diuerses grandeurs ou grosseurs des estoilles.

CHAPITRE XVIII.

Ὤφθη διὰ τῶν ἀστρολογικῶν θεωρημάτων ἡμῖν, ὅτι πολὺ καὶ τῶν ἄστρων ἐνίων ἐλάττων ἐστί. &c.

Λίαν γὰρ ἁπλοῦ τὸ νομίζειν μικρὸν τοῖς μεγέθεσιν εἶναι τῶν φερομένων ἕκαστον, ὅτι φαίνεται θεωροῦσιν ἡμῖν ἐντεῦθεν οὕτως.

Arist. l. 1. meteor. c. 3. Per syderalis scientiæ theoremata deprehensum à nobis est, terram esse multò item quàm stellas quasdam, minorem. &c.

Est enim animi perquàm simplicis putare singula quæ motu cientur, ideò pusilla esse magnitudine, quod nobis hinc aspicientibus appareant eiusmodi.

LEs estoilles du firmamẽt sõt de six differẽtes grosseurs entre elles, & toutes pl⁹ grosses que toute la terre, selõ ce que les Astrologues no⁹ rapportẽt. Il y en a quinze de la pre-

miere grosseur, qui sont plus grosses que la terre cent sept fois : quarante huict de la seconde, qui le sont huictante sept : vingt-huict de la troisiesme, qui le sont cinquante quatre : deux cents vingt & vne de la cinquiesme, qui le sont trente six : & cinquante cinq, dix-huict fois plus grosses que la terre. Quant aux Planettes, Saturne, Iupiter, Mars, & le Soleil, elles sont plus grosses que la terre : à sçauoir, Saturne nonante vne fois, vn dix-huictiesme : Iupiter nonante cinq fois & vn treiziesme : Mars vne fois & vn douziesme : & le Soleil cent soixante six fois & trois huictiesmes : Venus, Mercure & la Lune, sont moindres que la terre ; à sçauoir, Venus vingt-huict ou trente cinq fois : Mercure vingt & vn mil neuf cents cinquante deux : & la Lune trente neuf fois, & pres d'vn treiziesme, selon que toutes ces choses sont demonstrees par la Mathematique.

Des images celestes ou constellations.

CHAPITRE XIX.

LES Astrologues nombrent mil vingt-deux estoilles, qu'ils ont obseruees les plus apparentes au firmament, lesquelles peuuent estre veuës commodement d'ordinaire ; & les ont redigees à quarante huict constellations ou images celestes : en chacune desquelles ils remarquent la representation de quelque chose animee ou inanimee, par vn certain nombre d'estoilles, & luy en font porter le nom : afin que par cette distinction elles puissent plus aysément estre connues & conseruees en la memoire. De ces images il y en a vingt & vne depuis le pole Septentrional iusqu'au Zodiaque, qui sont la petite Ourse, la grande Ourse, le Dragon, Cepheus, Bootes ou Arctophylax, Persee, Erictonius ou le Chartier, le Serpentaire, le Serpent, la Flesche, l'Aigle, le Dauphin, le demy-cheual, Pegaze, Andromede, le Triangle, lesquelles contiennent trois cents soixante estoilles. Il y a douze constellations au Zodiaque appellees les douze signes, qui sont, le Belier, le Taureau, les Gemeaux, l'Escreuisse, le Lion, la Vierge, les Balances, le Scorpion, le Sagitaire, le Capricorne, le Verse-eau, & les Poissons, contenant en tout trois cents quarante six estoilles. Depuis le Zodiaque iusqu'au pole austral, il y a quinze images, qui sont la Balance, Orion, le Pau, le Lieure, le grand Chien, le petit Chien, le Nauire, l'Hydre, l'Vrne, le Corbeau, le Centaure, le Loup, l'Autel ou l'Encensoir, la Couronne Australe ou roüe d'Ixion, le poisson Austral, faisant en tout trois cents seize estoilles.

De la voye laictee.

CHAPITRE XX.

Πρὸς δὲ τούτοις ἄστρων ὁ τόπος πλήρης ἐστὶ τῶν τε μεγίστων καὶ λαμπροτάτων, καὶ ἔτι τῶν σποράδων καλουμένων· τοῦτο δ' ἐστὶ καὶ τοῖς ὄμμασιν ἰδεῖν φανερόν· ὥστε διὰ ταῦτα συνεχῶς, καὶ ἀεὶ ταύτην πᾶσαν ἀθροίζεσθαι τὴν σύγκρισιν. Σημεῖον δέ, καὶ γὰρ αὐτοῦ κύκλου πλεῖον τὸ φῶς ἐστιν ἐν θατέρῳ ἡμικυκλίῳ τῷ τὸ δίπλωμα ἔχοντι· ἐν τούτῳ γὰρ πλείω καὶ πυκνότερά ἐστιν ἄστρα, ἢ ἐν θατέρῳ· ὡς οὐ δι' ἑτέραν τινὰ αἰτίαν γινομένου τοῦ φέγγους.

Arist. l. 1. meteor. c. 8. Locus ipse maximis splendidissimisque stellis, & insuper hisce quas sparsas nuncupãt, oppletus est : (quod & oculis cernere licet :) adeò & his de causis assiduè ac semper tota hæc coacernetur concretio. Cuius rei signum est : nam in huius circuli partes altera quæ candorem duplicato maiorem præfert, maius lumen est : in hac enim maiores densioresque stellæ sunt, quàm in altera : quasi non alia vlla de causa iubar quàm ob stellarum lationem fiat.

OVTRE les quarante huict images dont nous venons de parler, on remarque encores vne zone ou cercle, auec vne grande lumiere qui coupe le firmament par le Sagitaire & par les Gemeaux. Quelques vns ont estimé que cette lumiere prouient d'vn grand nombre d'estoilles pres-à-pres qui sont en ces endroits là, lesquelles nous ne voyõs point à raison de leur petitesse, mais que nous pensons estre la cause de la grande lumiere meslee & confonduë qui se trouue en cette zone. D'autres ont estimé que ce sont des parties du firmament plus opaques que les autres, mais moins que les astres, lesquelles iettent cette clarté par la reflexion de la lumiere qu'elles reçoiuent du Soleil & des autres estoilles.

estoilles. Cette zone est appellee la voye laictee, à cause de sa grande blancheur ressemblant au laict : quelques autres ont pensé qu'elle estoit en l'air & non au firmament : mais si cela estoit tout le monde ne la verroit pas passer par mesmes astres, ains elle paroistroit en diuerses regions au tour de diuerses estoilles, ainsi que les cometes qui sont en l'air ne se voyent pas par tout soubs vne mesme estoille fixe ; mais il conste par le témoignage du sens que la voye laictee est tousiours en mesme lieu & en pareille distance de mesmes astres : donques elle est en la huictiesme sphere, & non en l'air : & d'ailleurs si elle estoit causee d'exhalations ou de vapeurs, comme les autres meteores, il ne seroit pas possible qu'elle parust tousiours d'vne mesme sorte comme elle faict. La plus veritable opinion a esté de ceux qui ont dit, que cette grande lumiere ou blancheur prouenoit d'vn grand nombre d'estoilles qui sont les vnes pres des autres en ces endroits là, lesquelles nous ne voyons point à cause de leur petitesse. Et de fait cela s'est decouuert veritable par le moyen des lunettes de Holande, qui les font toutes voir distinctement.

Que le Ciel est limité en sa grandeur & non infiny.

CHAPITRE XXI.

Τῶν δ' ἀπείρων τὸ διάστημα ἄπειρον.
Τῶν γὰρ πεπερασμένων (τὸ διάστημα) ἀεὶ ἔσται πεπερασμένον. &c. εἰ οὖν μὴ ἐστι. &c.

Arist. l. 1. Cæl. c. 5. t. 35. Infinitarum enim interuallum infinitum etiam est. &c.
Finitarum enim interuallum semper finitum erit. &c. Si igitur fieri nequit. &c.

LE Ciel ne peut estre de grandeur infinie, puis qu'il fait sa reuolution d'Orient en Occident en vingt quatre heures : car quand le mobile est infiny, il faut que son mouuement l'espace & le temps auquel il le fait, soient aussi infinis ; comme il sera dit en son lieu : & nous sçauons que l'infiny ne peut estre passé, & partant le Ciel ne se pourroit mouuoir, comme nous voyons qu'il fait. Secondement parce qu'il est rond : car il n'y a point de corps ayant figure, qui soit infiny : attendu que la figure, c'est ce qui est enclos & limité de termes, & l'infiny ne le peut estre. Et en troisiesme lieu, si vn corps meu circulairement estoit infiny, il n'auroit point de centre, à cause que le centre est vn poinct dont il se peut tirer des lignes esgales entre elles à la circonference, laquelle finit & termine le corps, qui par consequent n'est pas infiny. Or s'il n'auoit point de circonference, il n'auroit point de centre : & partant il ne se mouueroit pas circulairement : car cela est de l'essence du mouuement circulaire, de se faire au tour du centre ; comme du mouuement droict d'en partir ou d'y tendre. Que si on obiecte, que le Ciel est infiny, parce que Dieu qui le meut, est infiny, & que le moteur infiny doit auoir vn mobile infiny, dautant que si le moteur infiny mouuoit vn mobile finy, il le mouueroit en vn instant : attendu qu'il n'y a point de proportion du finy à l'infiny : ce qui est impossible : car tout mouuement se fait en temps. La responce à cela est, que le moteur infiny peut estre consideré doublement : premierement, comme mouuant par la necessité de nature, & selon toute sa puissance : & de cette sorte si le moteur estoit infiny, & le mobile finy, il mouueroit sans temps de sa part, encores qu'il soit repugnant de la part de la chose. Secondement il est consideré comme mouuant librement, & de sa volonté, selon laquelle il peut mouuoir viste ou tard : & de cette sorte, il n'est point necessaire que le mobile soit infiny. Si on obiecte aussi, que puis que l'espace sur laquelle est le mouuement, le mobile & le temps se rapportent, en sorte que l'vn ne peut estre finy, que les autres ne le soient, le mouuement circulaire estant infiny selon Aristote, qui le pose eternel, il faut que le mobile soit infiny : On respond, que le mouuement du premier Ciel, n'est pas infiny selon soy, mais seulement par reiteration, en retournant d'Orient en Occident, & d'Occident en Orient, à quoy l'infinité du mobile n'est point requise : & partant le Ciel est de grandeur limitee & non infinie, quand ce seroit Dieu qui le mouueroit immediatement & effectiuement luy-mesme.

Qu'il n'y a rien par-delà le premier Ciel.

CHAPITRE XXII.

Οὐδὲν ἄρα ὅλως σῶμα ἔξω τοῦ οὐρανοῦ· εἰ μὲν γὰρ νοητὸν, ἔσται ἐν τόπῳ· τὸ γὰρ ἔξω καὶ ἔσω τόπον σημαίνει· ὥστ' ἔσται αἰσθητόν· αἰσθητὸν δ' οὐδὲν μὴ ἐν τόπῳ.

Arist. l. 1. Cœl. c. 7. t. 69. Nullum ergo corpus omninò est extra cœlum: nam si intelligibile sit, erit sanè in loco. Extrà enim & intrà, locum significat. Quare sensibile corpus erit: sensibile autem nullum est non in loco.

LE Ciel qui est limité en sa grandeur, limite toutes les autres choses naturelles: car le premier Ciel est le dernier corps sensible, & n'y en peut auoir par-delà: attendu que si cela estoit, il faudroit qu'il fust simple ou composé: mais ce ne sera pas vn corps simple, pource que tout corps simple est ciel ou element. Quant au Ciel, il n'y en a point par-delà le premier, ou bien il ne seroit pas le premier. Il n'y a point d'element aussi: dautant qu'il seroit comme en son lieu violent ou naturel: il n'y peut estre cõme en son lieu naturel, puisque cettuy-cy est au dessoubs de la sphere de la Lune, comme il sera dit cy apres: ny comme en vn violent: car tout lieu violent à vn corps, est naturel à l'autre: & il n'y a point de corps qui nous paroisse auoir son lieu naturel par-delà le premier Ciel. Il n'y a point aussi de lieu enuironnant, n'y pouuant auoir de corps pour y estre contenu, ny par consequent de vuide: qui est vn lieu imaginé sans corps, capable d'en contenir: ny de mouuement, n'y ayant point de corps mobile: ny de vraye espace reelle: attendu que c'est quantité, qui ne se trouue point naturellement sans corps. On peut dire seulement qu'il y a vne espace imaginaire, qui n'est rien qu'vne non repugnãce de la situaion d'vn corps, si Dieu y en vouloit creer quelqu'vn.

De la lueur du Soleil, & de la lumiere qu'il communique aux autres corps.

CHAPITRE XXIII.

Δοκεῖ δὲ τὸ φῶς ἐναντίον εἶναι τῷ σκότει· ἔστι δὲ σκότος στέρησις τῆς τοιαύτης ἕξεως ἐκ διαφανοῦς.

Arist. l. 2. de anim. c. 7. t. 70. Videtur autem tenebris contrarium esse lumen. At tenebræ priuatio sunt talis habitus, atque ignis, vel corporis talis absentia à perspicuo.

LA lueur, c'est vne qualité ou perfection du corps lumineux selon laquelle il est veu, & fait voir les autres corps qui en sont illuminez. La lueur qui est la source de toute la lumiere que nous voyons au monde superieur & en l'inferieur, est au Soleil de sa propre nature, sans qu'il l'emprunte d'ailleurs, & és autres choses par la communication qu'il leur en fait. Nous le connoissons premieremẽt és corps celestes, par l'accroissement & decroissement de la lumiere que nous voyõs en la Lune, venir & s'en aller, selon qu'elle est opposee diuersement au Soleil pour la receuoir: mais principalement cela se cõnoist fort manifestement, quand la terre se trouue directement opposee entre deux, en sorte que la Lune n'en peut receuoir de lumiere: car alors elle paroist vn corps obscur, sans aucune clarté, pour le moins elle est si obscure, qu'elle ne peut estre appellee lumineuse. Et combien que la chose ne soit pas si clairement connuë pour le regard des autres estoilles fixes & des planettes, toutesfois nous iugeons par la Lune, qu'elles n'ont toutes leurs lumieres que du Soleil, duquel elles la reçoiuent: & selon que chaque astre est plus épois, sa lumiere paroist plus rouge, comme nous le voyons en celuy de Mars. Tellement que tout le corps du Ciel & les estoilles n'ont aucune clarté qui merite le nom de lumiere, que par le seul benefice du Soleil: non toutesfois en vne mesme maniere, ains diuersement: car les astres la reçoiuent comme vn vase ou vn miroüer, duquel à cause de son époisseur, elle est reflechie & renuoyee: & eux en deuiennent lucides: parce que leurs parties estant époisses, elle ne les peut penetrer. Et quant au reste du Ciel, elle y est receuë comme en vn moyen transparent, qui la porte, duquel elle n'est point reflechie, à cause de sa transparence & rareté: comme il se connoist la nuict, que le Ciel n'est veu que par la clarté des estoilles.

Voila pour le regard des corps superieurs d'où leur vient la lumiere: quant aux inferieurs, il est manifeste que tous ceux qui sont opposez au Soleil en sont illuminez, & qu'au-

qu'aucun d'eux n'est veu que par sa lumiere : excepté quelques vns, qui en ont d'eux mesmes ; comme le feu, quelques vers, & bois pourry, quelques escailles de poisson, & semblables, qui luisent en l'obcurité : mais encores il se peut dire que tout cela prouient du Soleil, duquel ils ont receu la chaleur qui les rend ainsi luisants: car comme nous le dirons ailleurs, il n'apparoist point de cause de la chaleur qui se trouue és corps inanimez, que celle su Soleil, qui deur est communiquee. Albert le grand rendant raison de certaines choses qui sont veuës la nuict, dit que les pourries luisent, dautāt que par la putrefaction l'humide s'est enfuy aux parties exterieures du corps, & la chaleur le suiuant, s'assemble là & paroist y luire : ainsi qu'vn charbon ou fer chaud auquel il y a beaucoup de chaleur, laquelle si peut trouuer en telle abondance, que l'humeur s'enflamme : à cause dequoy il paroist quelquesfois des flammes és sepulchres des morts. Les autres choses luisantes qui ne sont pas pourries, luisent de l'abondance de la chaleur, nō pas assemblee par la mesme cause : mais parce que la nature a faict ces parties là chaudes, pour suppleer à d'autres choses : comme pour exemple, les poissons à cause de leur manquement de sang, ayant besoing de chaleur, la nature leur a faict des escailles chaudes, pour reparer ce defaut.

La lueur que le Soleil communique aux autres corps, a diuers noms, selon qu'elle est diuersement consideree: car entant qu'elle est receuë en vn corps transparant, tel qu'est l'air, l'eau, & semblables, elle est appellee lumiere : on la nomme rayon selon que le Soleil la produict par progrez, en maniere de ligne droicte : elle s'appelle splendeur au regard de ce qu'elle procede de quelque corps poly illuminé d'où elle est reflechie, comme quand vn miroir ayant receu les rayons du Soleil, renuoye vne lumiere par l'air : & finalement quand la lumiere est obscurcie par l'opacité d'vn corps non transparant, auquel elle s'arreste, elle prend le nom de couleur : tellement que cette couleur est vne lueur ou lumiere obscurcie, en l'extremité d'vn corps opaque, ou non transparant : & ainsi la lumiere, le rayon, la splendeur, & cette couleur, sont diuers noms signifiants vne mesme chose diuersement consideree. La lumiere se peut dire aussi, vne action de la lueur, dont les tenebres en sont la priuation.

Des eclipses de la Lune & du Soleil.

CHAPITRE XXIV.

L'ECLIPSE n'est autre chose en la Lune que la priuation de la lumiere qu'elle reçoit de luy quand la terre se trouue entre deux, empeschant qu'elle ne paruienne iusqu'à elle. Or ainsi que de l'interposition de la terre entre le Soleil & la Lune il aduient que la Lune eclipse, ne pouuant receuoir la lumiere du Soleil: tout de mesme, quand la Lune est droittemēt opposee entre nous & le Soleil, en sorte qu'il se puisse tirer vne ligne droicte qui passe par le corps de l'vn & de l'autre, nous perdons la veuë du Soleil, & appellons cela aussi eclipse du Soleil, combien qu'il ne perde pas sa lumiere en cette opposition ainsi que faict la Lune quand elle eclipse : (car le Soleil luit d'vne lumiere propre & non empruntee comme est celle de la Lune) mais c'est parce que sa lumiere est empeschee alors de venir iusqu'en terre par l'opacité du corps de la Lune, qui est entre deux. Thales a esté le premier entre les Grecs qui a decouuert la cause des eclipses de la Lune, car deuant luy elle estoit inconnue : & entre les Romains, le premier qui a publié les raisons de l'vne & de l'autre eclipse, ç'a esté Supplicius Gallus alors Tribun militaire, & depuis Consul auec Marcus Marcellus, comme Pline le rapporte. *Plin. l. 2. Hist. c. 13.*

Il n'y a point d'astres au dessus du Soleil qui patisse le defaut de la lumiere par l'interposition de la terre : parce que son ombre se consomme en pointe, sans pouuoir aller iusques là : c'est à dire que la lumiere du Soleil n'est pas empeschee par la terre de les illuminer: ils n'ōt point aussi de vicissitude de faces, ny de lumieres : parce que celle du Soleil les illumine tousiours parfaictement, ce qui n'arriue pas de mesme en la Lune. Semblablement les deux astres inferieurs n'ont point en eux ce changement de lumiere qui se voit en la Lune : parce qu'ils ne sont iamais tellement opposez au Soleil, qu'ils n'en soient du tout illuminez, ou pour le moins la diuersité de leur lumiere est si petite, que nous ne la connoissons point. Ils ne peuuent aussi empescher la lumiere du Soleil : parce que Venus qui est la plus grande est en proportion centuple auec le Soleil, & qu'ils sont plus clairs que la Lune : car d'vn de ces costez est Mars tout de feu : & de l'autre Venus, de laquelle il n'est

iamais abandonné en se leuant ou en se couchant, non plus que d'vne fidelle compagne : à cause de quoy elle en reçoit tant de lumiere, qu'elle en porte le nom de lucifer lors qu'elle est Orientale : parce qu'elle donne de la clarté à l'Aube du iour, comme vn second Soleil; & estant Occidētale, on l'appelle vesper, à cause qu'elle sert comme d'vne seconde Lune à prolonger la clarté du iour.

Que la lumiere n'est pas forme substantielle ny corps.

CHAPITRE XXV.

IL y a eu des Philosophes qui ont douté, si la lumiere estoit substance : mais ç'a esté sans raison : car premierement, si elle estoit substance, elle ne receuroit pas enforcissement & affoiblissement cōme elle fait: & si elle estoit forme substantielle, elle ne pourroit estre en l'air, & que luy retint sa forme d'air, comme nous voyons cela arriuer : car il ne laisse pas d'estre air, pour estre illuminé. Secōdement puisque la lumiere & les tenebres sont opposez, & que les tenebres sont priuatiōs, il faut que la lumiere soit habitude; & partāt qualité, qui est accidēt, lequel n'est pas corps : car tout corps est substance. En troisiéme lieu, il arriue deux choses en la productiō de la lumiere, qui mōtrent qu'elle ne peut estre corps: l'vne est, qu'elle illumine toute l'hemisphere en vn instant, & l'autre c'est qu'elle penetre toutes les parties du moyē transparant, en sorte qu'il n'y en a aucune qui ne soit lumineuse & penetree : & neātmoins la nature du trāsparant & de la lumiere est conseruee. Or si la lumiere estoit corps, elle ne s'espandroit pas en vn instant, par toute l'hemisphere: car vn corps ne se peut mouuoir qu'en temps, en vn espace plain, à cause de la resistance du moyen, comme il sera enseigné cy apres. Donques, puis qu'elle est produitte subitement au transparant, par la presence du corps lumineux : il faut qu'elle n'ait point de contraire positif, qui luy resiste : & partant elle n'est pas corps. Semblablement elle ne pourroit penetrer toutes les parties cōmme elle faict : car il n'y a point de penetration de dimensiōs. En quatriesme lieu, si la lumiere estoit corps, elle seroit agitee par le vent, & quand on fermeroit les fenestres d'vne chambre elle y seroit retenuë : ce que nous esprouuons estre faux : car incontinent elle perit, par l'absence du corps lumineux efficient. Et finalement la lumiere est accident, parce qu'elle est obiect de la veuë, (comme nous le rapporterons d'Aristote en traittant de l'ame) & le sens ne connoist que les accidents. Si la lumiere estoit feu ainsi que Proclus a estimé, elle ne pourroit demeurer dans la glace comme elle faict : & plusieurs choses non ignees comme certains os & escailles de poisson ne seroient pas lumineuses. Et quant à ce qu'elle produict du feu, qu'ils disent estre corps: on leur respond que ce n'est pas la lumiere qui produict le feu, ains la chaleur accompagnant la lumiere, c'est à dire la substance d'ou cette chaleur découle, outre que nous ne leur concedons pas que le feu soit vn corps simple.

Arist. l. 2. de anima. c. 7.

Que la lumiere est qualité reelle & non intentionnelle.

CHAPITRE XXVI.

A L'opposite de ceux qui doubtoient si la lumiere estoit corps, il y en a qui ont estimé qu'elle n'estoit que l'espece intentionelle du corps lumineux, c'est à dire la ressemblance de sa lueur : comme nous le declarons ailleurs, se fondant sur ce qu'elle ne peut agir que par ligne droitte, cōme les images que les miroirs enuoyent à la veuë, ou par reflexion d'vn corps opaque illuminé: & par ce aussi qu'elle n'a pas l'estre fixe & permanent en cela qu'elle illumine, non plus que les especes intentionelles. Mais tout cela n'est rien: car premierement, pour le regard d'agir par vne ligne droitte, il n'est pas inconueniēt que les choses differētes agissent d'vne mesme maniere. Et pour le reste la lumiere se reflechit cōtre les corps non polis ny lucides, & illumine aucunement les lieux circōuoisins. Secōdement, quant à ce que la lumiere n'a pas vn estre permanent, cela n'est point estrāge, attendu que la flamme qui est vne substance enflammee, en est bien de mesme, & le mouuement des choses aussi, qui pour cela ne laissent pas d'estre reels & non intentionels. Et puis nous connoissons en plusieurs sortes, que la lumiere est qualité reelle. Et premierement en ce que l'air qu'elle illumine, en est denommé illuminé : là ou les qualitez intentionel-

tionelles ne denomment point les choses qui les reçoiuent: car l'œil ny le miroir ne sont point dits colorez de l'espece des couleurs qu'ils reçoiuent. Et secondement, parce que son action cause de la passion: comme nous l'esprouuons en l'organe de la veuë, & en ce qu'elle engendre de la chaleur qui est vne qualité reelle: ce que les especes intentionelles ne peuuent faire. Et en troisiesme lieu parce que la lumiere est veuë sans corps poly qui la reçoiue, & sans representer le Soleil: là où les especes intentionelles des couleurs ne peuuent estre receuës qu'en vn corps poly, & ne seruent qu'à faire voir les choses sans pouuoir estre veuës d'elles mesmes, cela n'appartenant qu'aux choses reelles.

Que toutes les lumieres sont d'vne mesme espece.

CHAPITRE XXVII.

PVISQVE toutes les lumieres superieures & inferieures s'entre-aydent & augmentent, & qu'il ne paroist point de necessité de nature, qui montre qu'il y ait de la diuersité d'espece entre elles, il est plus raisonnable de croire qu'elles sont toutes de mesme espece & vn accident commun au corps, qu'autrement: suiuāt la maxime des Philosophes, qu'il ne faut point multiplier les estants sans necessité. Car encores que quelques lumieres semblent disparoistre en la presence de celle du Soleil, ce n'est pas qu'elle l'estaigne, ny qu'elle enleue ses especes des yeux: mais c'est parce qu'vn obiect sensible excellent, en empesche vn moindre, c'est à dire qu'il occupe tellement le sens à cause de son excellence, qu'il ne tire point de sentiment du tout des autres obiects: ou bien c'est si foiblement, qu'il ne le discerne point d'auec l'autre. Cela est cause que nous ne pouuons voir ce pendant que la lumiere du Soleil illumine fortement nostre horison, les autres astres qui sont au Ciel: parce que nos yeux sont occupez de cette grande lumiere du Soleil, comme l'experience nous le montre, quand on est au fonds d'vn puits, où cette grande lumiere ne frappe point la veuë: car de là on voit, quand l'air est serain, les astres du Ciel en plain midy. Nous voyons bien aussi diuers effects des choses lumineuses, mais il ne s'ensuit pas que cette diuersité procede de la diuerse nature de la lumiere, mais plustost de celle des corps où elle est: attendu que ce n'est pas des diuers effects où les accidents attaignent, qu'on iuge leur difference specifique, mais de leurs actions immediates: comme pour exemple, c'est par le chauffement que nous discernons de la nature de la chaleur, & semblables, & non par ses autres effects. Et ce que nous voyons des choses luire diuersement, cela ne conuainc qu'vne difference accidentelle de lumieres & non specifique.

Si les corps celestes ont couleur.

CHAPITRE XXVIII.

QVAND il n'y a point de nuees entre le Ciel & nous, il paroist estre de couleur de saphir tirant sur l'azur, mais cela n'est qu'vne illusion de la veuë: parce que comme a tresbien remarqué le Cardinal Contarin, le corps qui est depuis nous iusques au firmament espandu en cette grande longueur prend vne forme d'époisseur, à cause que la distance represente à la veuë plusieurs parties les vnes sur les autres disposees en longitude selon la ligne visuelle; au moyen de quoy la raison de la vision estendue en long en vn corps rare, est mesme qu'en vn corps espois & reduit en bref. En cette faço̅ donques toute l'espace depuis la terre iusques au firmament, qui de sa nature est transparēte, paroissant par cette maniere époisse, offre comme vne certaine borne où la veuë s'arreste: & le meslange de lumiere en cet espois, represente vne couleur de saphir, qui n'est pas vraye couleur, mais apparente seulement, c'est à dire vne lumiere temperee d'vne certaine maniere qui se presente à nostre veuë. Quant aux planettes on estime qu'ils n'ont point de vrayes couleurs aussi, mais vne lumiere diuersement modifiee, selon laquelle chacune paroist de quelque couleur, laquelle modification prouient partie de la diuerse distance des corps celestes, & partie de leurs plus ou moins de rareté. Mais il me semble que nous connoissons facilement és eclipses de la Lune qu'elle a vne propre couleur obscure; dequoy nous pouuons estimer qu'il en est ainsi des autres planettes & estoilles fixes, comme nous voyons que les nuees qui paroissent de diuerses couleurs, selon que la lumiere se mesle di-

Cardin. Contar. l. 5. de elem.

uersement en elle, & tout de mesme le col d'vn pigeon, ne laissent pas d'auoir quelque couleur qui leur est propre.

De la cause du brillement des estoilles fixes.

CHAPITRE XXIX.

Ἡ γὰρ ὄψις ἀποτεινομένη μακρὰν, ἑλίσσεται διὰ τὴν ἀσθένειαν· ὅπερ αἴτιον ἴσως καὶ τοῦ στίλβειν φαίνεσθαι τοὺς ἀστέρας τοὺς ἐνδεδεμένους, τοὺς δὲ πλάνητας μὴ στίλβειν· οἱ μὲν γὰρ πλάνητες ἐγγύς εἰσιν· ὥστ' ἐγκρατὴς οὖσα πρὸς αὐτοὺς ἀφικνεῖται ἡ ὄψις· πρὸς δὲ τοὺς μένοντας κραδαίνεται διὰ τὸ μῆκος, ἀποτεινομένη πόῤῥω λίαν· ὁ δὲ τρόμος αὐτῆς ποιεῖ τοῦ ἄστρου δοκεῖν εἶναι τὴν κίνησιν· οὐθὲν γὰρ διαφέρει κινεῖν τὴν ὄψιν ἢ τὸ ὁρώμενον.

Arist. l. 2. de Cæl. c. 8. t. 48. Visus enim longè sese extendens, versatur ob imbecillitatem, quæ quidem fortasse causa est, vt & stellæ quidem fixæ micare, vagantes autem non micare videantur. Vagæ namque stellæ sunt propè: quare visus sui compos ad ipsas accedit: ad fixas autem longè valde sese extendens ob longitudinem tremit. Tremor autem ipsius facit vt hæc motio stellæ ipsius esse videatur. Nihil enim interest, visus an id quod cernitur moueatur.

L'Experience nous montre tous les iours, ou pour mieux dire toutes les nuicts, que les planettes ne brillent point, & qu'il n'y a que les estoilles fixes: de quoy on estime que la cause est, que quand l'œil est distant d'vne trop longue espace de la chose veuë, ou quand la chose veuë surmonte par sa clarté, excelle, & ébloüit les yeux, alors la veuë se resserre comme fuyant cette lumiere immoderee, à cause de la debilité & tedreté des yeux, & la veuë tremble; & ainsi l'espece receuë aux yeux est tremblante & instable: ioinct que la trop grande lumiere enuoyee aux yeux resoult leur humeur, en sorte qu'ils pleurent quasi, & ainsi l'humide flottant en eux, tremble & estincelle, ayāt receu l'espece: car l'effect se trouue pareil, soit que la veuë ou la chose veuë tremble.

Si le Soleil est chaud formellement ou en vertu, & le Ciel pesant ou leger.

CHAPITRE XXX.

Ἀνάγκη δὴ πᾶν τὸ φερόμενον, ἢ κάτω, ἢ ἄνω, ἢ κουφότητ' ἔχειν, ἢ βάρος. &c.

Τὸ δὴ κύκλῳ σῶμα φερόμενον, ἀδύνατον ἔχειν βάρος ἢ κουφότητα, οὔτε γὰρ κατὰ φύσιν, οὔτε παρὰ φύσιν ἐνδέχεται αὐτῷ κινηθῆναι, ἢ ἐπὶ τὸ μέσον, ἢ ἀπὸ τοῦ μέσου· κατὰ φύσιν μὲν γὰρ οὐκ ἔστιν αὐτῷ ἡ ἐπ' εὐθείας φορά· μία γὰρ ἦν ἑκάστου τῶν ἁπλῶν.

Σημεῖον δ' ἱκανὸν, ὅτι ὁ ἄνω τόπος, οὐκ ἔστι θερμὸς, οὐδὲ ἐκπεπυρωμένος, καὶ αἱ διαδρομαὶ τῶν ἄστρων.

Arist. l. 1. de Cæl. c. 3. t. 17. Omne autem quod fertur sursum, aut deorsum, aut leuitatem, aut grauitatem habet. &c.

Corpus igitur id quod versatur, impossibile est grauitatem aut leuitatem habere: fieri enim non potest vt ipsum aut secundùm naturam, aut præter naturam, ad medium aut medio moueatur. Latio enim recta non competit ipsi naturâ: nam vniuscuiusque corporis simplicis vna esse latio dicebatur.

L. 1. meteor. c. 3. Quod au... superus locus, non calidus sit, nec ignitus, vel stellarum discursus, sufficienti sunt indicio.

Aristote qui estimoit que tout ce qui est depuis les elements iusques au firmamēt estoit d'vne cinquiesmé nature autre que celle des elemēts, ne vouloit point conceder de qualitez aux corps celestes, qui leur fussent cōmunes: mais parce qu'il n'en a point dóné de raison valable, ces choses sont demeurees en dispute entre les Philosophes. Democrite tenoit pour certain que le Soleil n'estoit pas chaud de sa nature. Xenophanes estimoit qu'il se faisoit chaque iour de petits feux, que Thales disoit estre celestes, & Anaximenes de terre: Anaxagoras pensoit que c'estoit vne pierre en feu: Olympiodore qu'il estoit de fer rouge ardāt: Philolaus, que c'estoit de verre faict de feu mōdain: & Anaximander qu'il estoit plain de petits feux: Aristote n'estimoit pas que le Soleil ny aucun corps celeste, fust chaud actuellemēt: S. Thomas dit qu'il n'est pas tres chaud comme le feu, ains cōme quelque chose de plus que tres-chaude. Pour mō regard ie suis d'autant plus porté à estimer que le Soleil a quelque chaleur en luy, que ie ne voy point d'apparence qu'il y ait vn element de feu, pour les raisons que ie diray au traicté des elements: au moyē dequoy si le Soleil n'auoit de la chaleur actuelle, elle ne se trouueroit en aucun corps simple, comme le froid, le sec, & l'humide: ny par consequent és corps mixtes, puisque ceux-cy ne l'ont

l'ont que de ceux là. Ioinct que d'ailleurs, l'experience semble nous le montrer : car si la chaleur du Soleil n'estoit actuelle : il n'y a point d'apparence que ses rayons nous eschauffassent au mesme instant qu'ils nous touchent, comme nous le sentons quand il est pres de nostre zenit. La raison qu'Aristote donne que les corps celestes ne sont pesants ny legers, parce que tout ce qui est pesant se meut en bas; & ce qui est leger, en haut; & le Ciel ne se meut d'vne sorte ny de l'autre, mais en rond seulement : ne me semble pas concluãte, car premierement il n'y a point de preuue certaine que l'air qui est leger, se meuue par soy en haut, comme nous le dirons en son lieu. Secondement quand le Ciel seroit leger il ne se pourroit mouuoir en haut, n'y ayant point de lieu; ny en bas pour la mesme raison; & parce qu'embrassant tout l'air ensemble, & la terre & l'eau ayãt leur lieu au milieu, il n'y a point de raison qui leur peust faire changer leur situation pour se ioindre à la terre : au moyẽ de quoy il ne se pourroit mouuoir que circulairemẽt, quãd il seroit pesant ou leger.

Comment le Ciel peut estre & n'estre pas incorruptible.

CHAPITRE XXXI.

Εὔλογον ὑπολαβεῖν περὶ αὐτοῦ, καὶ ὅτι ἀγένητον καὶ ἄφθαρτον, καὶ ἀναυξὲς, καὶ ἀναλλοίωτον, διὰ τὸ γίνεσθαι μὲν ἅπαν τὸ γινόμενον ἐξ ἐναντίου τε καὶ ὑποκειμένου τινός· καὶ φθείρεσθαι ὡσαύτως ὑποκειμένου τέ τινος· καὶ ὑπ' ἐναντίου, καὶ εἰς ἐναντίον· καθάπερ ἐν τοῖς πρώτοις εἴρηται λόγοις· τῶν δὲ ἐναντίων καὶ αἱ φοραὶ ἐναντίαι· εἰ δὴ τούτῳ μηδὲν ἐναντίον ἐνδέχεται εἶναι, διὰ τὸ καὶ τῇ φορᾷ, τῇ κύκλῳ μὴ εἶναι ἄν τινα ἐναντίαν κίνησιν, ὀρθῶς ἔοικεν ἡ φύσις τὸ μέλλον ἔσεσθαι ἀγένητον καὶ ἄφθαρτον ἐξελέσθαι ἐκ τῶν ἐναντίων.

Εἰσὶ δὲ τόπου ἐναντιότητες, τὸ ἄνω καὶ τὸ κάτω, καὶ τὸ πρόσθεν καὶ τὸ ὄπισθεν, καὶ τὸ δεξιὸν καὶ τὸ ἀριστερόν· αἱ δὲ τῆς φορᾶς ἐναντιώσεις, κατὰ τὰς τῶν τόπων εἰσὶν ἐναντιώσεις.

Ἔοικε δ' ὅτε λόγος τοῖς φαινομένοις μαρτυρεῖν, καὶ τὰ φαινόμενα τῷ λόγῳ· πάντες γὰρ ἄνθρωποι περὶ θεῶν ἔχουσιν ὑπόληψιν· καὶ πάντες τὸν ἀνωτάτω τῷ θείῳ τόπον ἀποδιδόασιν, καὶ βάρβαροι καὶ ἕλληνες, ὅσοιπερ εἶναι νομίζουσι θεούς, δηλονότι, ὡς τῷ ἀθανάτῳ τὸ ἀθάνατον συνηρτημένον· ἀδύνατον γὰρ ἄλλως. Συμβαίνει δὲ τοῦτο καὶ διὰ τῆς αἰσθήσεως ἱκανῶς, ὥστε γε πρὸς ἀνθρωπίνην εἰπεῖν πίστιν· ἐν ἅπαντι γὰρ τῷ παρεληλυθότι χρόνῳ κατὰ τὴν παραδεδομένην ἀλλήλοις μνήμην, οὐδὲ φαίνεται μεταβεβληκός· οὔτε καθ' ὅλον τὸν ἔσχατον οὐρανὸν, οὔτε κατὰ μόριον αὐτοῦ τῶν οἰκείων οὐδέν.

Arist. l. 1. de Cœl. c. 3. t. 20. Rationi consentaneum est, & ingenerabile atque incorruptibile ipsum esse existimare, & neque incrementa, decrementaque suscipere, neque alterationibus subiici posse : propterea quod omne quod generatur, ex contrario & ex subiecto fit quodam, & identidem, quod corrumpitur subiecta materia, & à contrario ad contrarium sanè corrumpitur, vt primis in sermonibus diximus. Contrariarum vero rerum & lationes contrariæ sunt : si igitur nihil huic contrarium esse potest, propterea quod & conuersioni nullus est cõtrarius motus; natura recte id à contrariis excepisse videtur quod ingenerabile atque incorruptibile est.

C. 4. t. 31. Sunt autem loci contrarietates suprà & infrà, ante & retro, dextrum & sinistrum. Lationis vero contrarietates, per locorum sunt contrarietates.

T. 22. Videtur autem & ratio testis his esse quæ apparent, & ea quæ apparent testes esse etiam rationi. Omnes enim homines de diis existimationem habent : & vniuersi qui deos esse putant, tam Græci quàm Barbari ipsum supremum locum diis tribuerunt, propterea quod immortale ad immortale est accommodatum, alio namque modo est impossibile. &c. Emergit autem hoc & per sensum respectu fidei humanæ sufficienter : in toto namque præterito tempore per traditam successione memoriam posteris non mutatum vllo pacto fuisse videtur, aut in toto vltimo Cœlo, aut in suarum partium vlla.

ARISTOTE estime que le Ciel est incorruptible parce que tout ce qui est subiect à generation & corruption, s'engẽdre de son contraire, & se corrompt en son contraire : ainsi de ce qui est froid ce fait ce qui est chaud, de ce qui est petit, ce qui est grand; de ce qui n'est pas homme, se faict vn homme, à sçauoir de la semence & menstrue : & quand l'homme meurt il se corrompt en ce qui n'est pas homme. Or il dit que le Ciel ne deuient point de plus grand plus petit, ny de plus petit plus grand, dequoy il infere aussi qu'il ne reçoit point de qualitez qui se destruisent les vnes & les autres, parce que riẽ ne reçoit ces qualitez qui ne reçoiue augmentation & diminution en sa quantité. Et en somme il dit qu'il ne se meut que du mouuement de lieu circulaire, auquel il n'y a aucun mouuement contraire de nature : dequoy il conclud que le Ciel est incorruptible. On infere encores que le Ciel est incorruptible de ce qu'il reçoit la lumiere sans en receuoir aucun detrimẽt comme elle en cause és choses inferieures, ainsi que nous le prouuons quand nos yeux en

sont frappez là où la Lune la reçoit & la pert en diuers endroits, & demeure neantmoins tousiours mesme. Aristote confirme tout cela par cet indice, tous les hommes & mesme les Barbares, posent que le Ciel est le siege des Dieux pour cette seule raison, qu'il conuient à la deité eternelle vne demeure perpetuelle, & exempte de corruption: & encores par l'experience de tant d'aages & de siecles, durant lesquels cette admirable constance a esté obseruee au Ciel sans mutation ny changement en son tout, ny en ses parties. A quoy on peut adiouster qu'il a esté conuenable, ce semble, à la perfection & à la beauté de l'vniuers, qu'il y eust des corps incorruptibles & des corruptibles aussi: ainsi qu'il y en a d'animez & d'inanimez: ioinct que d'ailleurs, l'ordre de nature requeroit que les choses superieures eussent la prerogatiue d'immortalité pardessus les corporelles inferieures, qui en dépendent. Or parce qu'il y a autant de raison pour montrer que l'air & la terre ne croissent ny ne decroissent point que pour le Ciel: & neantmoins l'air & la terre sont subiects à alteration comme nous l'experimentons. Et d'ailleurs le mouuement circulaire ne laissant pas d'auoir vn cōtraire, comme dit le mesme Aristote en vn autre endroit, bien que ces contraires ne soient pas destructifs l'vn de l'autre, (qui est comme il entend la contrarieté qu'il nie au mouuement circulaire) il s'ensuit que ces preuues d'Aristote ne montrent pas que le Ciel soit exempt de generation & de corruption. Quant à la lumiere il ne nous paroist point que ses effects dās le Ciel soiēt differents de ceux qu'elle produit en l'air au dessus de la moyenne region. Au moyen dequoy il ne reste plus qu'à examiner l'experience du passé de l'incorruptibilité du Ciel: la bien seance de la demeure de Dieu: & ce que cela semble estre requis à la perfection de l'vniuers. Mais il sera bon auparauant de faire quelque discours pour y trouuer de l'eclarcissement.

Puis qu'il ne nous paroist point, comme il a esté dit, que le Ciel soit d'autre matiere que les autres corps inferieurs, il faut s'il est incorruptible, que ce soit à cause d'vne plus excellente forme qu'il ait, que la leur: ou parce qu'il ne monte point d'agents contraires, iusques à luy pour l'alterer & corrompre, quand il seroit corruptible de sa nature: comme l'air & les autres elemēts. Or pour approcher plus pres de la connoissance de la verité, en ce faict i'estime qu'il faut distinguer premierement les planettes d'auec ce grand corps qui est de puis la Lune iusqu'au firmament, où elles font leurs mouuemēts: car ie ne voy point de raison pour conclure qu'elles n'en sont differentes, que comme parties plus espoisses de celles qui sont moins espoisses, ainsi que l'opoinin commune le tient: attēdu que leurs effets si differētsfur les choses d'icy bas, sont des tesmoignages certains, qu'elles ont leurs natures diuerses: & que par consequent elles different du corps du Ciel autrement, que comme siennes parties plus espoisses, que les autres. Secondement on peut douter si le Ciel des estoilles fixes, qu'on appelle firmament, est de mesme nature que ce susdit grand corps, au dessoubs de luy où les sept planettes sont, & dans lequel, ie trouue plus d'apparence qu'elles se meuuent, comme les oyseaux font en l'air, & les poissons en l'eau, que nō pas qu'elles ayent chacun vn Ciel à part, distingué reellement l'vn de l'autre, qui se meuue tout entier auec elles, pour les raisōs que i'ay déduittes. En troisiesme lieu il n'y a pas faute de probabilité, que ce mesme grand corps, qui est depuis le Ciel des estoilles, iusqu'à la Lune, soit encores continu depuis elle iusqu'à nous: car il y a beaucoup d'apparence que cette contree de l'air au dessous de la Lune, enuironnant les eaux & la terre, que nous appellons la moyenne region de l'air: n'est subiette aux diuerses mutations, & aux continuels changements que nous y voyons arriuer, qu'à cause du combat des contraires qualitez qui si trouuent, par le moyen des vapeurs & exhalations aquatiques & terrestres, qui y montent perpetuellement & la remplissent. De quoy nous peuuent seruir de preuues les oyseaux qui s'esleuent par leur vol, quelquesfois au dessus des nues, pour se sauuer des orages, comme en vn lieu qui est exempt de toutes ces tempestes: à cause que les vapeurs ne peuuent monter iusques là: & tout de mesme le mont Olympe en Thessalie, & celuy d'Athos en Macedoyne, sur lesquels les cendres qui y demeuroient apres les sacrifices, n'estoient iamais emportees du vent, ny mouillees de la pluie: comme Solinus le témoigne, & sainct Augustin: qui est cause que l'air est si subtil au mont Olympe, que ceux qui montent dessus pour y sacrifier & contempler, portent des esponges plaines d'eau, afin d'en succer l'humeur pour leur rafraichir le cœur: autrement ils n'y pourroient viure. On peut inferer de là, qu'il n'y a point de repugnance à la raison, d'estimer que la cause pourquoy nous ne voyons point arriuer de mutations ny de changement en la region

gion celeste, est que les vapeurs & les exhalations, ny aucuns autres agents contraires & corruptifs, ne se peuuent esleuer si haut pour y faire du trouble. Au moyen dequoy, ce grand corps celeste où se meuuent les planettes, ne seroit pas plus incorruptible de soy, que l'air. Et partant n'y ayant point de certitude de l'incorruptibilité de ce grand corps, nous n'auons non plus de subiect d'estimer que sa forme soit differente de celle de l'air que sa matiere.

Ἀλλὰ καὶ ἡμεῖς ἑωράκαμεν· τῶν γὰρ ἐν τῷ ἰσχίῳ τοῦ κυνὸς ἀστέρων τις ἔσχε κόμην, ἀμαυρὰν μέντοι.

Arist. l. 1. meteor. c. 6. Sed & nos vidimus. Nam stella quadam ex hisce quæ in canicula coxa sunt, comam habuit languidam tamen atque obscuram.

Reste à veoir maintenant, si nous deuons estimer que le firmament, les estoilles fixes qui y sont attachees, & les errantes ou planettes, doiuent estre tenuës plus asseurement pour incorruptibles par soy que non pas ce grand corps, où les planettes se meuuent. Surquoy mon opinion est, qu'il y a plus d'apparence de l'estimer à cause de leur diuerse & excellente nature, qui paroist par leurs effects sur les choses inferieures: ioinct qu'il semble plus conuenable, que le firmament qui contient tout le monde sensible, le borne & le limite, & par dessus lequel Aristote mesme estime, comme il sera rapporté cy *Arist. l. 1.* apres, qu'il n'y a que les esprits bien-heureux qui demeurent, soit exempt de corruption *de Cæl. c.* par soy. Et neantmoins nous n'auons point de raison necessaire de cela: car on pourroit *9. t. 100.* dire que son immuableté prouiendroit de ce qu'il est esleué pardessus les agents, & hors de la circonferéce de leur actiuité, & mesmes il semble qu'il ne soit pas tousiours exempt de mutation & de nouueauté. Aristote escrit, qu'il a veu vne des estoilles de la cuisse de la canicule, qui auoit vne cheuelure languide & obscure: Pline rapporte, qu'Hipparque dé- *Plin. l. 2.* couurit vne nouuelle estoille nee en son temps, laquelle le fit douter s'il en naissoit sou- *nat. hist. c.* uent de telles: a cause dequoy il entreprit de nombrer les estoilles pour découurir s'il en *26.* arriueroit quelques autres de nouueau: S. Augustin rapporte des liures de Marc Varõ, que *S. Aug. 21.* l'estoille de Venus changea sa grandeur, son cours, & sa figure. Et nous auõs veu de nostre *ciuit. D.* temps, l'an 1572. vne nouuelle estoille, qui a apparu en la Cassioppee, laquelle dura deux *c. 8.* ans. Ceste estoille sembloit au commancement surpasser l'astre de Venus en grandeur & en clarté, & quelques mois apres elle decreut en sorte, qu'elle ne paroissoit plus exceder celle de la troisiesme grãdeur, & garda cette quantité iusques au bout de deux ans, qu'elle s'euanoüit. On ne peut dire que cette estoille fust en l'air, où arriuent ordinairement les Cometes: parce qu'elle a apparu d'vne mesme sorte à tous ceux qui l'ont veuë, de quelque region que ç'ait esté, & qu'elle s'est tousiours meuë comme les autres astres d'Orient en Occident: ce qui n'eust peu arriuer, si elle n'eust esté qu'en la moyenne region de l'air, qui est le lieu des Cometes.

Voila donc comme il n'y a point de certitude qu'au passé il ne soit pas arriué de changement au Ciel, bien qu'il demeure de Dieu qui est par tout par son immensité, sans receuoir aucun changement des choses muables, cõme il sera déduit en la Metaphysique particuliere. La perfection de l'vniuers aussi ne manqueroit pas quand les corps celestes ne seroient pas incorruptibles de soy, mais seulement faute d'agent qui les peust destruire, comme il arriue aux elements, qui neantmoins sont des principales parties de l'vniuers.

Comment le Ciel est plus & moins noble que les animaux.

CHAPITRE XXXII.

Εἰ γὰρ οὖν ἐστί τι θεῖον, ὥσπερ δ' ἐστί, καὶ τὰ νῦν εἰρημένα περὶ τῆς πρώτης οὐσίας τῶν σωμάτων εἴρηται καλῶς.

Arist. 1. de cæl. c. 3. t. 22. Si igitur quippiam est diuinum, quemadmodum & est, ea sanè quæ de prima corporũ substantia dicta sunt, bene rectéq; sunt dicta.

QVELQVES vns ont voulu inferer de ce que le Ciel n'est pas animé, qu'il est moins noble que les animaux: parce que le degré de la vie, dõne vne preeminẽce de noblesse aux choses qui en ioüissent pardessus celles qui ne sont pas viuantes: mais il ne laisse pour cela d'estre en quelque maniere plus noble, que les choses naturelles animees: car vn corps peut estre plus noble qu'vn autre en deux sortes: à sçauoir, pour le degré de sõ estre, & pour la maniere de son estre. De la premiere sorte, il n'y a point de doute que les animaux ne soient plus nobles que le Ciel: car ils ont l'estre & le viure, qui sont deux degrez d'estre; là où le Ciel n'a que l'estre simplemẽt; & c'est de cette maniere que l'entend S. Au- *S. Aug. de* gustin, quand il dit, qu'vne mouche est plus excellente que le Ciel: parce qu'elle a la vie. *duab. ani.* Mais de la seconde maniere le Ciel est plus noble que toutes les choses inferieures, s'il est

incorruptible de soy, dautant qu'elles sont toutes corruptibles. A cause dequoy Aristote qui l'estime incorruptible, l'appelle corps diuin, parlant à la maniere de Platon : & dit en reprenant ceux qui posoient que les plantes & les animaux estoient produits par leurs causes, & que le Ciel & les astres n'auoient eu l'estre que fortuitement & par hazard, que cela est absurd, de soubmettre le Ciel & les plus diuines choses des sensibles à la temerité de la fortune. Et puis d'ailleurs, les causes equiuoques estant plus parfaittes que leurs effects, il n'y a point d'apparence que le Ciel, dont la production de toutes les choses tant animees qu'inanimees dépend, leur fust inferieur en excellence : ioinct que son moteur, les surpasse toutes par la noblesse de sa nature : car ce que nous voyons qu'il fait ses reuolutions en certaine maniere, pour les choses inferieures subiettes à generation & corruption, ce n'est pas qu'il y tende comme à sa derniere fin : mais à ressembler à Dieu, autant qu'il peut, & par ce moyen à son bien.

Comment le mouuement du Ciel est premier que les autres mouuements, & comment ils en dependent.

CHAPITRE XXXIII.

LE mouuement du Ciel est premier que celuy de toutes les choses inferieures, non seulemẽt pour le regard de la perfection, entant qu'il ne corrompt point son mobile, ny ne luy apporte point d'imperfection comme les autres : mais aussi de temps & de nature : car il a estre tousiours semblable à soy, franc de toute corruptiõ, sans dépendre d'aucun autre mouuement: là où ceux de toutes les choses inferieures dépendent tous de luy, sans lequel il n'y auroit aucune alteration, ny generation icy bas.

Οἷον ζωή τις οὖσα τοῖς φύσει συνεστῶσι πᾶσιν.

Ἔστι δ' ἐξ ἀνάγκης συνεχὴς πως οὗτος ταῖς ἄνω φοραῖς, ὥστε πᾶσαν αὐτοῦ τὴν δύναμιν κυβερνᾶσθαι ἐκεῖθεν· ὅθεν γὰρ ἡ τῆς κινήσεως ἀρχὴ πᾶσιν, ἐκείνην αἰτίαν νομιστέον πρώτην.

Arist. l. 8. phy. c. 1. t. 1. Tanquam sit vita quadam omnibus natura constantibus.

L. 1. meteor. c. 2. Est autem necessariò mundus iste supernis lationibus ferè cõtinuus, vt inde vis eius vniuersa regatur. Ea siquidem causa prima putanda omnibus est, vnde motus principium existit.

Il a esté conuenable que le monde inferieur fust regy par la vertu & par l'influence des corps celestes : parce qu'il est raisonnable que les choses dont le mouuemẽt n'est pas continu, comme les elements & les choses elementaires, soient regies par celles qui se meuuent tousiours sans cesse. Cela arriue aussi, dautãt que de ce que toute multitude procede de l'vnité, & que ce qui est immobile se trouue d'vne sorte, & ce qui se meut en plusieurs, il s'ensuit qu'en toute la nature le mouuement procede de l'immobile, & que d'autant plus qu'vne chose est exempte de mouuement, d'autant plus a-t-elle de droict & de raison de cause, au respect des choses mobiles. Or les corps celestes, entre tous les autres, n'ont que le seul mouuement de lieu circulaire en rond, lequel est semblable au repos: attendu qu'il ne change pas du tout de lieu, comme ce qui est meu en ligne droitte : dõques il est necessaire que tant de diuers & inegaux mouuements des corps inferieurs soient referez à ce simple & égal mouuement des spheres celestes, comme à leur cause.

Que les corps celestes agissent sur les inferieurs.

CHAPITRE XXXIIII.

Κατὰ γὰρ τὴν τοῦ ὅλου, ὡσαύτως ἀναγκαῖον ἔχειν καὶ τὰ στοιχεῖα τῶν σωμάτων πρὸς ἄλληλα.

Ἐπεὶ δ' ὑπόκειται καὶ δέδεικται συνεχὴς οὖσα τοῖς πράγμασι γένεσις καὶ φθορά· φαμὲν δὲ αἰτίαν εἶναι τὴν φορὰν τοῦ γίνεσθαι· φανερὸν ὅτι μιᾶς μὲν οὔσης τῆς φορᾶς, οὐκ ἐνδέχεται γίνεσθαι ἄμφω, διὰ τὸ ἐναντία εἶναι· τὸ γὰρ αὐτὸ καὶ ὡσαύτως ἔχον ἀεὶ, τὸ αὐτὸ πέφυκε ποιεῖν· ὥστε ἤτοι γένεσις ἔσται ἀεὶ, ἢ φθορά· δεῖ δὲ πλείους εἶναι τὰς κινήσεις καὶ ἐναντίας, ἢ τῇ φορᾷ, ἢ τῇ ἀνωμαλίᾳ· τῶν γὰρ ἐναντίων αἴτια τἀναντία. διὸ καὶ οὐχ ἡ πρώτη φορὰ αἰτία ἐστὶ γενέσεως καὶ φθορᾶς· ἀλλ' ἡ κατὰ τὸν

Arist. l. 2. de Cœl. c. 3. t. 20. Vt sese habet totius motio cœli, sic elementa corporum inter sese respectu generationis habere necesse esse.

L. 2. de gener. & corrupt. c. 10. t. 56. Cùm autem supponatur & demonstratum sit continuam nobis ipsis generationem, corruptionémque cõpetere, & lationem generationis causam esse dicamus: patet quod si vnica latio foret, fieri non posset, vt amba fierent, propterea quod contraria sunt. Nam idem eodémque modo semper habens, idem facere natum est. Quare aut generatio semper esset, aut corruptio. Multos autem esse motus contrariósque aut latione, aut inaequalitate conuenit : contrariorum enim contraria sunt causa. Quocirca & prima latio, ortus ac interi-

λοξὸν

λοξὸν κύκλον· ἐν ταύτῃ γὰρ καὶ τὸ συνεχὲς ἔνεστι, καὶ τὸ κινεῖσθαι δύο κινήσεις· ἀνάγκη γάρ, εἴ γε ἀεὶ ἔσται συνεχὴς γένεσις καὶ φθορά, ἀεὶ μέν τοι κινεῖσθαι, ἵνα μὴ ἐπιλείπωσιν αὗται αἱ μεταβολαί· δύο δέ, ὅπως μὴ θάτερον συμβαίνῃ μόνον· τῆς μὲν οὖν συνεχείας ἡ τοῦ ὅλου φορὰ αἰτία· τοῦ δὲ προσιέναι καὶ ἀπιέναι, ἡ ἔγκλισις.

Ἔστι δὲ ἡ σελήνη ἀρχή, διὰ τὴν πρὸς τὸν ἥλιον κοινωνίαν, καὶ τὴν μετάληψιν τοῦ φωτός· γίνεται γὰρ ὥσπερ ἄλλος ἥλιος ἐλάττων.

tus causa non est, sed obliqui circuli latio: ea namque & continua est & duobus motibus fit. Nam generatio corruptiove futura sit semper continua, semper quippiam quidem moueri necesse est, vt ne mutationes istæ deficiant: sed duobus, vt ne altera dumtaxat eueniat. Continuitatis igitur causa est latio vniuersi; accessus verò & recessus, ipsa decliuitas.

L.4. gener. animal. c.10. Luna autem principium est, propter solis societatem, receptúmque lucis: fit enim quasi alter sol minor.

LA generation qui se fait icy bas de plusieurs animaux sans semence, qui ne sont point produits par leurs semblables: les diuerses vertus que nous auons découuertes & découurons tous les iours és corps mixtes, tant animez qu'inanimez, lesquelles surpassent les forces des elements, comme la faculté de l'aimant d'attirer le fer & semblables, nous montrent bien qu'elles ne peuuent prouenir d'eux, & que partant c'est du Ciel. Et puis l'experience nous apprend, que les corps celestes agissent sur les inferieurs: car premierement ils apportent la difference des saisons, selon que le Soleil, la Lune, & les autres planettes s'approchent ou reculent de nostre zenit, dont s'ensuit la vicissitude de leur froideur & chaleur, & de la generation & corruption des choses, qu'Aristote estime dépendre de leur mouuement contraires au Zodiaque entre les deux Tropiques; comme il dit que la continuité de la generation dépend du mouuement vniforme d'Orient en Occident que faict le firmament. Apres nous voyons que les astres par leur leuer, conionctions & oppositions, enuoyent icy bas la fertilité ou sterilité, le calme ou la tempeste, & la santé ou la maladie. Car combien que le Ciel couure tout, & qu'il enuoye ses vertus par ses influences, & par sa lumiere en chaque endroit du monde, ce n'est pas toutesfois d'vne mesme façon en toutes choses; & si vne mesme vertu ne part pas de toutes les parties du Ciel, combien qu'il influe de toutes. Mais entre tous les corps celestes, le Soleil & la Lune nous font connoistre leurs effects & leurs vertus icy bas, sur tout ce qui est subiect à generation & corruption. Les Astronomes disent que Mars excite la bille, Saturne la melancholie, la Lune fait croistre la pituite, & que le Soleil & Iupiter dominent au sang: cela n'est pas sans apparence. Il est certain que les astres influent en nos corps, comme chacun en peut faire l'experience, par le moyen dequoy on peut dire qu'ils meuuent nostre volonté indirectement & par accident; à cause que selon nos dispositions nous sommes plus subiects à vne passion qu'à l'autre: mais c'est sans que l'appetit puisse necessiter l'entendement de iuger le bien pour le mal, ny par consequent la volonté de suiure son iugement. Mais les corps celestes n'ont aucune puissance directe sur l'entendement ny sur la volonté: parce que ce sont choses immaterielles, comme il sera monstré au liure de l'ame.

Que le Ciel peut agir sans se mouuoir.

CHAPITRE XXXV.

QVELQVES vns sont d'opinion, que si le mouuemét du Ciel cessoit, que les corps inferieurs ny le Ciel mesme ne pourroient produire aucunes actions naturelles, ains seulement des actions intentionnelles: à sçauoir leurs especes pour pouuoir estre connuës des sens: parce premierement, que des choses inferieures il ne sçauroit proceder des actions naturelles, que par la concurrence du premier alterant: c'est à dire, du Ciel, par son mouuement: car sans cela elles n'ont pas assez de vertu pour les exercer. Secondement, quant au Ciel, parce qu'il ne peut executer ses operations materielles au monde qui luy est subiect, si les intelligences n'y sont subordonnees, & cette subordination ne consiste qu'à receuoir d'elles le bransle & l'impulsion au mouuement.

Contre cette opinion quelques vns maintiennent que le Ciel peut agir naturellemét, sans se mouuoir, se fondants premierement, sur ce que plusieurs choses inferieures agissent sans mouuement local: comme pour exemple, l'aimant en attirant le fer à soy, & le feu en eschauffant l'eau, & que les choses superieures ne doiuét pas auoir moins de vertu ny moins d'efficace. Secondemét, sur ce que le Ciel ne reçoit pas la vertu d'influer de l'intelligence qui le meut: car les intelligences ne peuuent imprimer aucune forme acci-

dentelle ou substantielle és corps outre l'impulsion, sinon en appliquant les choses naturelles actiues aux passiues: ainsi que celuy qui approche la flamme de l'estouppe pour la brusler, ne luy confere pas la chaleur ny la force de brusler: mais seulement il applique le feu à la matiere capable de brusler. Et en troisiesme lieu, parce que des actions materielles, les vnes dépendent des influences celestes, & non du mouuement du Ciel.

Sur ce debat on peut dire, que quand le mouuement du Ciel & son influence seroient arrestez, que quelques actions naturelles, ne laisseroient pas de se faire: comme pour exemple, l'estouppe ne laisseroit pas d'estre enflammee par le feu: attendu que la concurrence generale de Dieu posee, il semble que rien ne defaut au feu, pour produire vne telle action: & principalement, parce qu'il n'apparoist point ce que le Ciel doit donner au feu, qui est garny de toutes les qualitez propres à brusler, pour attaquer la matiere bruslable.

Que les corps celestes engendrent de la chaleur icy bas.

CHAPITRE XXXVI.

C'EST chose si claire que le Soleil engendre de la chaleur icy bas, qu'il y a plus d'apparence qu'autrement, que toute la chaleur que nous auons vient de ses rayons, lesquels les regions qui sont esloignees des Tropiques & vers les Poles, ne receuant que de biais, & auec peu de reflexion, sont quasi toutes couuertes de gelee, de glaces & de neiges, & perpetuellement infertiles & steriles de tant de sortes d'excellents & delicieux fruicts, que les regions qu'il regarde plus à plomb, produisent en abondance. Et cela est cause que quand le Soleil s'approche de nostre zenit, il ameine la generation des choses; & quand il se recule la corruption des choses luy succede. Et parce que s'il estoit tout ensemble esloigné de la terre & du zenit en vn certain climat, il semble que la chaleur manqueroit du tout, dequoy sa ruine s'ensuiuroit: la nature par vne sage prouidence a ordonné son mouuement de telle sorte, qu'estant esloigné de nostre zenit en hyuer, il est plus proche de la terre qu'en esté. Quant aux autres planettes, ils en engendrent aussi, comme il se remarque principalement par les effects de la Lune, lors qu'elle est plaine, & par ceux de Mars.

Que la lumiere engendre de la chaleur és choses inferieures, & comment.

CHAPITRE XXXVII.

IL n'y a personne qui n'experimente que la lumiere du Soleil ne sert pas seulement d'esclairer les corps inferieurs, mais aussi qu'elle les eschauffe & viuifie: y causant diuerses mutations & changements: à cause dequoy on l'appelle qualité du premier alterant: parce que le Ciel s'en sert pour agir, luy qui est appellé premier alterant, non alteré: car il eschauffe par sa lumiere pour le moins, en produisant de la chaleur. Aristote prouue que la lumiere produit de la chaleur, en ce que les nuicts de la plaine Lune sont plus tiedes, dautant qu'ainsi qu'elle épand plus de lumiere alors, elle imprime aussi plus de chaleur en de certains corps: à cause dequoy les animaux qui n'ont point de sang, & sont de froide nature comme les huistres & semblables, sont plus plains en ce temps-là: parce qu'ils sont moins blessez du froid, & que selon l'opinion de quelques vns, ils cuisent dauantage d'aliment, par l'ayde d'vne telle chaleur lunaire: car la digestion se faict par la chaleur naturelle. Aristote qui n'estimoit pas qu'il y eust de la chaleur actuelle au Ciel, ne consideroit pas que la lumiere est chaleur elle mesme: au moyen dequoy elle engendre de la chaleur icy bas, car il veut que ce soit par le mouuement que le Soleil en engendre, & par la lumiere: non comme ayant chaleur, mais parce qu'elle rarefie & extenuë, & que de l'extenuation s'ensuit la chaleur: & neantmoins il n'y a point de raison que la lumiere extenuë qu'entant qu'elle est chaleur: comme il paroist és rayons du Soleil, qui sont chauds, comme nous auons dit, & engendrent encores vne plus grãde chaleur par leur reflexion. Quoy que s'en soit, la chaleur produitte par la lumiere est ainsi qu'vne

qu'vne race de la plus noble qualité corporelle: à sçauoir de la lumiere, comme le plus noble ouurier de la nature vniuerselle.

Si les corps celestes engendrent de la froideur és corps inferieurs ou non.

CHAPITRE XXXVIII.

PLVSIEVRS sont d'opinion que les corps celestes n'engendrent point de froideur icy bas, mais seulement vne priuation de chaleur, ainsi qu'Aristote dit que le mouuement du Soleil au Zodiaque est cause de la generation des choses par son approchement de nostre zenit, & de la courruption par son esloignement: car vne mesme cause soubs des dispositiõs opposites, peut produire des effects contraires: ainsi on dit que le Nautonnier est cause de la perte du nauire par son absence, du salut de laquelle sa presence estoit cause. Le fondement de cette opinion se prend, de ce qu'Aristote ne veut point que les estants soient multipliez sans necessité, dautant que la nature n'abonde point en choses superflues, & de ce qu'il tient que le mouuement du Ciel est comme la vie à toutes les choses naturelles, & que le monde inferieur est contigu au superieur, afin que sa vertu en soit gouuernee, de sorte que ce mouuemẽt est ce qui conserue & sauue toutes choses en estre. Il veut que ce mouuement & la lumiere soient causes positiues de la chaleur, & priuatiues de la froideur: car encores que le Ciel se meuue & luise tousiours, il ne s'ensuit pas qu'il eschauffe tousiours vniformément: parce que le corps lumineux ne regarde pas tousiours d'vne mesme maniere les choses inferieures, & que d'ailleurs, les aspects & les conionctions des estoilles ne sont pas tousiours semblables. Auerroes s'accorde à cela, tenant que les astres n'agissent point par froideur, combien qu'il le semble alors qu'ils eschauffent le moins.

Quelques autres, & auec eux la plus part des Mathematiciens, sont d'opinion contraire, se fondant sur ce que ce qui n'est pas produit par soy de l'agent, semble estre par accident, & que les corps celestes sont actifs au respect des inferieurs; dont il s'ensuit que s'ils ne produisoient pas par soy la froideur, l'humidité & autres qualitez semblables, que ces choses procederoient par accident de l'agent vniuersel. Et puis, veu que toutes les formes substantielles des corps inferieurs sortant de la vertu des corps celestes, il s'ensuit que les qualitez qui ensuiuent les especes ou formes des elements, doiuent estre aussi de leur vertu: à sçauoir, le chaud, le froid, l'humide, & le sec, & autres semblables: & que partant il faut dire, que tous les corps celestes, selon la cõmune vertu de la lumiere, doiuent eschauffer, & selon leurs autres vertus, qu'ils doiuent non seulement eschauffer & refroidir, mais aussi faire d'autres effects és choses inferieures par leurs influences. Ioinct que combien que la froideur, à comparaison de la chaleur, puisse estre ditte vne cause priuatiue en certaine maniere, dautant que le plus vil des contraires, est comme vne priuation au respect du plus parfaict: toutesfois, parce que l'effect positif doit auoir vne cause positiue, il en faut trouuer vne des froideurs, que nous voyons arriuer bien souuent, és saisons mesmes qui deuroient estre chaudes: car la froideur est vn effect positif.

A cecy on respond, que les corps celestes sont causes vniuerselles, & esloignees des effects d'icy bas, & que toutes les qualitez des corps inferieurs, qui ne procedent point des elements, dependent du Ciel, comme d'vne cause vniuerselle; sans que toutesfois les corps celestes concurrent à leur production, par quelque qualité speciale, comme vne cause determinee à vn effect determiné. Les animaux parfaicts sont engendrez du Ciel & d'vn agent particulier; & la chaleur en la terre & en l'eau, telle qu'elle suffit à la production des animaux, qui s'engendrent de pourriture, est produite par le mouuement d'vne plus principale intention que la froideur: car le mouuement & la lumiere, engendrent par soy la chaleur: & ainsi le Ciel semble estre cause positiue de la chaleur: mais au respect de la froideur, il n'est que cause priuatiue, entant que par sa distance il produict vne fort foible chaleur, & que quant à la cause positiue de la froideur, c'est la cause particuliere engendrante, comme les vents & les vapeurs, esleuees de l'eau & de la terre, qui sont elements froids.

Quant à moy ne voyant point de demonstration d'vne part ny d'autre, ie demeure neantmoins sans me rendre encores à l'opinion d'Aristote & d'Auerroes, pour

le regard de la froideur produitte par les astres, quelques grands Philosophes qu'ils soient: dautant que ie ne suis pas assez satisfaict à mon gré, comment en vne mesme saison, quelquesfois dedans l'espace de six heures, & encores en moins que cela, le temps deuient promptement chaud & froid, sans qu'il paroisse des vents, ny des vapeurs suffisantes pour engendrer tant de froideur. Ioint que d'ailleurs la froideur qui glace l'eau, ne pouuant estre celle qui luy est naturelle, puis que l'eau doit estre liquide de sa nature, ce qu'elle n'est pas estant glacee, il faudroit que la glace fust causee du seul froid, prouenant de la terre: lequel est moindre que celuy de l'eau, ce qui est sans apparence: & puis nous experimentons que les eaux qui se trouuent au plus profond de la terre, où elles n'ont aucun secours de la chaleur du Soleil contre sa froideur, ne sont pas glacees, mais liquides: de sorte que ie ne puis attribuer la cause de telles froideurs, si ce n'est à la rencontre de quelques astres qui l'engendrent icy bas, veu mesme qu'alors le Soleil ne laisse pas de luire & d'espandre sa lumiere par tout, & que les eaux qui se glassent, n'ont point d'autre meslange de terre parmy elles, que celuy qu'elles auoient immediatement auparauant lors qu'elles n'estoient point glacees.

Du moyen par lequel le Ciel agit sur les choses inferieures.

CHAPITRE XXXIX.

IL y a bien de l'apparence que le Ciel n'agit pas seulement par la lumiere, mais aussi par d'autres vertus cachees, selon lesquelles il influe icy bas: car les astres engendrent les metaux dans le giron de la terre, où il semble que le mouuement ne va point, ny la lumiere: dautãt que son espoisseur ne peut estre penetree par les rayons, ny la chaleur qu'elle engẽdre aussi: car estant premieremẽt receuë en la superficie de la terre, elle a de certains limites de sa propagation enfermez en vn bref espace, qu'elle ne peut outrepasser. Apres on iuge que ce que l'aimant est tiré vers les parties du Pole, cela ne procede pas de la lumiere, parce qu'en l'obscurité & en chaque lieu tenebreux, l'éguille qui en est frottee ne laisse pas de s'y tourner; & puis le flus & le reflus de la mer, dont la Lune est tenuë pour cause, se fait tous les iours sans qu'elle soit sur nostre hemisphere. Et d'ailleurs, l'experience nous apprend, que la Lune estant en conionction auec le Soleil, meut auec plus de vehemence les corps inferieurs, & fait d'autres semblables effects, combien qu'elle ait alors beaucoup moins de lumiere, par laquelle elle opere.

De l'ordre & connexion du Ciel, auec les agents inferieurs en la production des choses.

CHAPITRE XL.

TOVTES ces productions & generations des choses, se font par vn certain ordre & enchainement essentiel entre le Ciel & les astres, qui sont les agents vniuersels & superieurs, & entre les agents particuliers & inferieurs: car ceux cy se rapportẽt aux corps celestes, comme la cause seconde à la cause premiere, laquelle n'agit point si la premiere n'agit. Ces causes superieures ont telle causalité sur les inferieures, que la cause premiere sur l'effect de la seconde, auquel elle influë dauantage que la seconde: car la cause seconde n'influë, sinon parce que la premiere influë en elle: de sorte que le cheual n'engendre le cheual, que parce que le Soleil influë par son mouuement au cheual. Et bien que les elements & les choses elementaires soient determinees par leur vertu actiue à de propres effects, elles ne peuuent sortir de puissance en acte, qu'auec la concurrence & la concausation du Ciel, par le mouuement: dautant que l'ordre est entre les mouuements naturels, que les seconds, tels que sont ceux des agents inferieurs, supposent le premier. Toutes lesquelles choses se connoissent és mutations & changements, que nous voyons és choses inferieures, selon la diuerse disposition des superieures. Tout ainsi que tous les estants supposent le premier, qui est Dieu, sans l'influence duquel toutes choses retourneroient au non estant: Aristote pose que tous les mouuements & actions des choses agentes inferieures, supposent semblablement le premier mouuement, qui est celuy de lieu du Ciel, lequel estant osté, ils sont ostez, ainsi que la causalité de la cause premiere

estant

estant ostee: la causalité de toute cause seconde est ostee. C'est pourquoy il dit que ce premier mouuement est la vie des choses naturelles, c'est à dire la source & leur principe vniuersel: car comme nous voyons en l'animal que les mouuements des autres parties dépendent de celuy du cœur, & luy estant osté, les autres parties deuiennent immobiles: de mesme en l'vniuers, tout le mouuement des choses naturelles dépend du mouuement du Ciel, lequel cessant, toutes choses deuiennent immobiles, de quelque sorte de mouuement que ce soit.

Des perfections, vtilitez, & offices du Soleil.

CHAPITRE XLI.

Ὁρῶμεν γὰρ ὅτι προσιόντος μὲν τοῦ ἡλίου γένεσίς ἐστι· ἀπιόντος δὲ φθίσις, καὶ ἐν ἴσῳ χρόνῳ ἑκάτερον.

Διὰ μὲν οὖν τὴν φορὰν τὴν ἐπὶ τροπάς, καὶ ἀπὸ τροπῶν, θέρος τε γίνεται καὶ χειμών· καὶ ἀνάγεσθαί τε ἄνω τὸ ὕδωρ, καὶ γίνεται πάλιν.

Arist. l. 2. de generat. & corr. c. 10. t. 57. Accedente namque sole, generationem fieri, & recedente corruptionem, & in tempore æquali vtrumque videmus.

Arist. l. 2. meteor. c. 4. Ob solis lationem qua solstitia petũtur deseruntурque, æstas hyemsque fiunt, & aqua in altum rapi, sursumque in imbrem conuerti solita est.

ENTRE toutes les estoilles & les planettes qui seruent à la generation, conseruation, & corruption des choses inferieures, le Soleil se faict tellement remarquer par ses effects, qu'il semble quasi estre seul la cause de toutes les productions naturelles, par la chaleur vitale qui prouient de luy icy bas: car c'est luy qui est le Seigneur des vertus elementaires, & qui entre les corps celestes excelle principalement les autres causes des choses naturelles, en ce qu'il fait tout par sa chaleur, & montre tout par sa lumiere. Il est au monde ce que le cœur est en l'animal. Les anciens Poetes l'appelloient pere des Dieux & des hommes: parce qu'il donne la lumiere, le mouuement & est concurrant en toute action, comme cause vniuerselle. C'est vn astre si vtile & fauorable, que nous ne sçaurions assez loüer Dieu de nous l'auoir dõné. C'est luy qui distingue les iours, les heures, les annees, & par son approchemẽt & recullemẽt les saisons. De sorte que si le Soleil defailloit, nous ne cõnoistrions plus de temps, pour le moins si facilemẽt: car c'est le principal qui nous le declare, cõme il sera dit cy apres. Au coucher du Soleil il semble que toutes les choses s'attristent: en son Orient il rẽplit tout de ioye & d'allegresse par sa lumiere; il est le plus beau de tous les astres, le pere de la beauté, & seul par qui nous la cõnoissons, & voyons les choses belles, lesquelles sans luy demeureroiẽt toutes couuertes d'inuisibles tenebres; il est la grace de nature, la beauté du Ciel & l'œil du mõde, constitué au Ciel cõme vne tres belle image de la diuinité, dont il represente la bonté & la beauté; à cause de quoy il a esté estimé le fils visible du Dieu inuisible, & reputé par Platon que Dieu l'auoit mis au monde comme vne sienne statue, afin que chacun la vist. Aussi represente-t il par sa lumiere sensible, qui procedant de luy seul, donne la vie & la conserue aux choses corporelles, celle du grand Soleil des ames, qui leur donne & conserue la vie spirituelle, par la lumiere intelligible qui n'a sa source que de luy. C'est de l'admiration & de l'excellente beauté de cet astre, qu'Eudoxe estãt épris & rauy, souhaittoit d'en approcher si pres qu'il peust connoistre son essence, en peine d'en estre bruslé apres. Et certes s'il est licite de faire vn semblable souhait, ce doit plutost estre pour vn si beau & digne subiect, que nõ pas pour regner vn iour & mourir le lendemain, comme a faict quelque ambitieux. Les Egyptiens disoient que le Soleil estoit l'enfantement de Minerue, c'est à dire de la diuine intelligence: à cause de quoy ces paroles estoient escrittes en lettres d'or en son temple, Ie suis les choses qui sõt, qui seront, & qui ont esté; personne n'a découuert mon voile; & le fruict que i'ay enfanté, c'est le Soleil qui est né. Proclus dit que les anciens Theologiens tenoient que la Iustice Royne des vertus procedoit du milieu du Soleil en toutes choses, & qu'elle les agissoit. Les Indiens auoient accoustumé de le salüer en dançant au matin, lors qu'il se leuoit: les Pythagoriens luy chantoient des hymnes auec la lyre: & dit on que Socrates tõboit souuent en extase quand il le salüoit en son Orient: les Platoniciens l'adoroient entre les lumieres celestes: & Iunianus & Iamblique luy ont addressé des oraisons. Et certes s'il y auoit quelque lieu de pardon pour ceux qui ont deferé à la creature le souuerain honneur deu au Createur, ceux-là sont aucunement excusables, qui n'estant point illuminez de la

soy, ny esleuez du terrestre des sens, par vne assez haute Philosophie, se sont laissez aller à venerer le Soleil, comme s'il eust eu quelque diuinité en luy: car la merueille de sa beauté & de ses effects si vtiles & necessaires à tout le monde, qui en reçoit en certaine maniere l'estre & la cõseruation de sa vie, sont assez suffisants pour cõuier à luy porter de la reuerence plus qu'à toutes les autres choses visibles. Et ne faut point imputer pour cela à ce bel astre, que ses imperfections ayent esté en scandale à plusieurs, en ce qu'elles l'ont faict adorer au lieu du grand ouurier de nature, qui l'a creé luy mesme, rendans à cette lumiere corporelle la gloire qui est deuë à sa lumiere toute spirituelle: car en recompense de cette erreur où il ne consentoit pas, il nous sert de guide par sa lueur qui engendre la lumiere, & par la chaleur procedant de l'vne & de l'autre, & ayde à nous esleuer par elles trois à la connoissance de la saincte Trinité, & de l'eternelle procession des personnes diuines: en quoy nous cõduisant au magnifique & superbe throsne de la gloire de Dieu, il faict l'office de l'astre qui addressa les trois Mages à l'humble creche de nostre Seigneur & Redempteur, lequel le mesme Soleil reconnut publiquement pour Souuerain, lors qu'abominant l'acte des Iuifs en sa mort, il retira sa lumiere pour n'en resiouïr point la terre, cependant que ces meschants faisoient souffrir son Createur. Sois donques beny, ô bel astre qui vois tout, la plus excellente des creatures inanimees, que ton Dieu & le mien a faitte auec action de graces pour les merueilles de ta nature, qui ayde à connoistre les miracles de l'ouurier & les sacrez secrets des trois personnes en vn seul Dieu: & que chacun puisse estre incité à compatir à ton exemple, à la mort du Redempteur du monde, dont nos pechez & non les tiens, ont esté seuls la cause.

De la Lune.

CHAPITRE XLII.

Ὁ μὲν γὰρ ἥλιος, ἐν ὅλῳ τῷ ἐνιαυτῷ ποιεῖ χειμῶνα καὶ θέρος· ἡ δὲ σελήνη, ἐν τῷ μηνί· τοῦτο δ' οὐ διὰ τὰς τροπάς· ἀλλὰ τὸ μὲν, αὐξανομένου συμβαίνει τοῦ φωτός· τὸ δὲ φθίνοντος.

Ἔστι δὲ ἡ σελήνη ἀρχὴ, διὰ τὴν πρὸς τὸν ἥλιον κοινωνίαν, καὶ τὴν μετάληψιν τοῦ φωτός· γίνεται γὰρ ὥσπερ ἄλλος ἥλιος ἐλάττων.

Arist. l. 4. de gener. animal. c. 2. Sol. enim per totum annum, hyemem atque æstatem facit: at Luna per mensem id agit. Quod ita fit non accessu discessuque Lunæ, sed alterum in crescente luce, alterum decrescente.

C. 10. Luna autem principium est propter solis societatem, receptamque lucis: fit enim quasi alter sol minor.

LA Lune, qu'Aristote appelle le moindre Soleil, faict en chaque mois l'esté & l'hyuer par son accroissement & decroissement, comme le Soleil en tout le cours de l'annee selon qu'il s'approche ou recule de nostre zenit: d'autant qu'ainsi que le Soleil eschauffe plus en esté & moins en hyuer, de mesme la Lune engendre cependant qu'elle est plaine vne chaleur forte, & au reste du temps vne moindre. Quelqu'vn estime que depuis qu'elle sort de conionction, iusqu'à ce qu'elle soit demie plaine, elle est chaude & humide, cõme le printemps: & de là iusqu'à ce qu'elle soit plaine, elle est chaude & seiche comme l'esté: de sa plenitude iusqu'à la moitié de son decours froide & seiche, comme l'automne: & de là iusqu'à la conionction, froide & humide comme l'hyuer: non peut estre qu'ainsi soit que la Lune influë de l'humidité, mais par ce que sa chaleur qui est tiede, ne desseche pas comme celle du Soleil, qui est plus ardante, ains dissoult seulement l'humidité, qu'elle trouue en vn corps aqueux & froid par sa chaleur, & l'attire en l'épendãt. Son principal empire & ses plus signalez effects se reconnoissent sur la mer, és flus & reflus de ses eaux, dont elle est renommee pour la cause.

La Lune a long temps tourmenté auec ses diuerses faces les esprits de ceux qui la contemploient, auparauant que de pouuoir découurir sa nature, & cõme elle est nouuelle, en croissant, plaine, ou en decours, selon que le Soleil la regarde: car c'est de luy seul qu'elle tire toute sa lumiere, comme l'experience l'enseigne asseurémẽt, lors que la terre se trouue opposee diametralement entre luy & elle, par son eclipse qui s'en ensuit, n'ayant aucune lumiere cependant que si sombre, qu'elle n'en merite pas le nom. C'est par la connoissance de son illumination, que nous auons conceu que tous les autres astres n'ont lumiere que du Soleil comme elle, & par les taches qui rendent sa face diforme, que nous sçauons que les planettes font leurs reuolutions sans tourner leur corps en roullant, puisque

que nous les voyons tousiours d'vne mesme sorte en elle. Auerroes a voulu maintenir que ces macules n'estoient autre chose que l'image de la terre qui se representoit en sa superficie, comme dans vn miroir. Mais les Mathematiciens le conuainquent d'erreur, par le paralaxe de la Lune. Et de faict la raison nous apprend, que ce sont quelques parties en elle plus rares que les autres, contre lesquelles la lumiere ne se reflechissant pas, faute de l'espoisseur qui leur manque, pour l'arrester & retenir, cela la faict paroistre auec cette varieté & difformité en elle, qui n'est point és autres astres ; comme les lunettes de Holande montrent cela clairement : & la cause de ce defaut peut estre, que la Lune estant proche des corps inferieurs, sur lesquels la difformité & l'obscurité domine, il a esté raisonnable qu'elle conuinst en cela auec eux, & qu'elle fust comme vn Ciel terrestre & vne terre celeste : car peu à peu les choses superieures degenerent és inferieures, ainsi que les superieures s'auancent en vne meilleure condition de nature, en montant: de sorte que le plus haut des inferieures, attaint le bas des superieures. Encores que la Lune soit entre les planettes des moindres en grandeur, toutesfois, à cause qu'elle est la plus proche de nous, elle nous paroist de la grandeur du Soleil, qui est plus grand beaucoup, & en sert en certaine maniere la nuict, durãt l'absence de l'autre, qu'elle supplee par sa lumiere. Leon Hebrieu dit que le Soleil & la Lune sont deux simulachres plains d'vn grãd artifice, desquels *M. ficin. de sole c. 6.* le Soleil represente l'entendement diuin, & la Lune l'ame du monde. Orphee appelle le Soleil l'œil viuifique du Ciel, qui tempere les choses celestes & terrestres, & conduit le cours harmonique du monde, & dit que la Lune est grosse d'estoilles, & qu'elle en est la Royne. Ciceron asseure que Xenophanes pensoit que la Lune fust habitee & que ce fust *Cic. Aca. quæst. 2.* vne terre de plusieurs villes & montaignes : mais cela est dit sans aucun fondement.

De la difference qui est entre la chaleur du Soleil & celle de Mars, & de l'humidité de la Lune & de Venus.

CHAPITRE XLIII.

LE Soleil & Mars conuiennent en ce que l'vn & l'autre est chaud : mais il y a grande difference entre eux pourtant : parce que la chaleur du Soleil est temperee, plaine d'efficace & viuifiante, donnant la perfection à toutes les choses viuantes, & à l'accõplissement de la maturité aux fruicts, & en somme semblable à celle du cœur qui est vitale, cõseruatrice de la vie qu'elle a dõnee. Mais la chaleur de Mars est comme celle de la cholere, laquelle consomme & destruict tout, quand elle peut dominer. La diuersité de ces deux chaleurs paroist bien par leurs effects, dautant que ceux ausquels le Soleil domine selon vn fauorable aspect, ont le cœur temperement chaut, & sont d'vn courage vrayement grand & vrayement vertueux & magnanime : là où ceux sur lesquels Mars estend sa domination, sont d'vn courage feroce, plustost que vrayement grand, & sont plustost audacieux que vrayement magnanimes : car l'excez de la chaleur engendre vn excez d'audace & de temerité, & enflamme trop immoderement le sang. On pourroit quasi assigner vne semblable difference entre Venus & la Lune pour leur humidité : parce que Venus engendre de l'humidité telle que la radicale, qui est vitale & necessaire à la conseruation de l'animal, comme est la chaleur du cœur: mais la Lune plus d'humide phlegmatique, lequel abondant excessiuement, engendre diuerses maladies.

Combien que la vertu du Soleil soit fort grande & plus connue que toutes les autres estoilles ; toutesfois on peut dire que l'influence de celles du firmament est plus excellente & diuine que la sienne, parce qu'il ne s'employe qu'au mouuement & à la varieté des choses, & celles là à la perpetuité, & à garder & establir les choses en leur estre, selon qu'a estimé Aristote.

De la propre fin du Ciel.

CHAPITRE XLIIII.

Ὡς ἡμῶν ἕνεκα πάντων ὑπαρχόντων· ἐσμὲν γάρ πως καὶ ἡμεῖς τέλος.

Οἰητέον τά τε φυτὰ τῶν ζώων ἕνεκεν εἶναι, καὶ τὰ ἄλλα ζῷα τῶν ἀνθρώπων χάριν· τὰ μὲν ἥμερα,

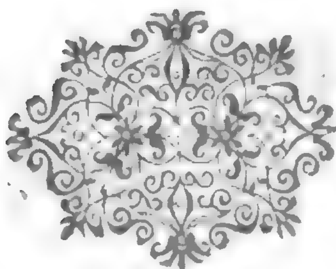
Arist. 2. physi. c. 2. t. 24. Quod nostri gratia sint omnia, siquidem finis quoquomodo & nos sumus.

L. 1. polit. c. 8. Existimare oportet scilicet etiam animalium causa stirpes ac plantas esse notas, & ho-

καὶ διὰ τὴν χρῆσιν, καὶ διὰ τὴν τροφήν· τῶν δ' ἀγρίων, εἰ μὴ πάντα, ἀλλὰ τά γε πλεῖστα τῆς τροφῆς καὶ ἄλλης βοηθείας ἕνεκεν, ἵνα καὶ ἐσθὴς καὶ ἄλλα ὄργανα γίνηται ἐξ αὐτῶν· εἰ οὖν ἡ φύσις μηθὲν, μηδὲ ἀτελὲς ποιεῖ, μήτε μάτην, ἀναγκαῖον τῶν ἀνθρώπων ἕνεκεν αὐτὰ πάντα πεποιηκέναι τὴν φύσιν.

minum gratia, cætera animalia, mansueta quidem tum propter vsum, tum propter victum: fera autem & agrestia, si non omnia, at certè plurima victus & cæteri subsidij atque adiumenti causa, vt vestitus & alia instrumenta ex iis comparentur. Si igitur natura nihil neque imperfectum, neque frustra facit, necesse est ea omnia hominum causa fecisse naturam.

OVTRE la fin du Ciel commune à toutes les choses creées, qui est la gloire de Dieu: nous ne connoissons point qu'il en ait aucune particuliere, sinon de distinguer les saisons en printemps, esté, automne, hyuer, esclairer icy bas, ietter ses influences sur les corps inferieurs: de quoy procede leur estre, leur generation & conseruation. Car les planettes par leurs diuers mouuemẽts, effects & conionctiõs, sont causes de la generation & corruption, accroissance & decroissance des choses inferieures, de chacune selon leur temps & complexion. Et pour le regard de leur estre & conseruation, Aristote a estimé, que le Ciel des estoilles en estoit cause par son extreme egalité & vniformité, estant cõme leur vie en certaine maniere, ainsi qu'il a esté rapporté, c'est à dire selõ son opinion, la fontaine & le principe vniuersel des choses existantes en nature: en quoy on peut comparer son mouuement, comme celuy du cœur en l'animal, lequel cessant, toute action cesse, & la mort s'en ensuit. Tous ces effects du Ciel sur les corps qui sont au dessoubs de luy, sont principalement pour l'amour de l'homme, & pour sa commodité: car la generation & production des autres choses s'y rapportent, comme à leur fin, en certaine maniere, comme Aristote le reconnoist, & l'escriture en rend témoignagne, disant que Dieu a fait les corps celestes pour seruir à toutes nations: dequoy nous parlerons plus amplement ailleurs. Mais pour ce qui est de ces operations du Ciel, cela nous est si connu par l'experience que nous en faisons tous les iours, qu'il n'est point besoin d'en donner d'autre preuue.



LIVRE TROISIESME DE LA PHYSIQVE,

Auquel il est traicté des autres corps simples, les elements.

Qu'il y a des elements des choses naturelles & ce que c'est.

CHAPITRE I.

Ἐπειδὴ τὸ εἰδέναι καὶ τὸ ἐπίστασθαι συμβαίνει περὶ πάσας τὰς μεθόδους, ὧν εἰσιν ἀρχαί, ἢ αἴτια, ἢ στοιχεῖα. &c.

Ἡμεῖς δὲ φαμὲν ὕλην τινὰ τῶν σωμάτων τῶν αἰσθητῶν· ἀλλὰ ταύτην οὐ χωριστὴν, ἀεὶ μετ᾽ ἐναντιώσεως, ἐξ ἧς γίνεται τὰ καλούμενα στοιχεῖα.

Οὐ μὴν ἀλλ᾽ ἐπειδὴ καὶ τὸν τρόπον τοῦτον ἐστὶν ἐκ τῆς ὕλης τὰ σώματα τὰ πρῶτα, διοριστέον καὶ περὶ τούτων, ἀρχὴν μὲν καὶ πρώτην ὑποθεμένοις εἶναι τὴν ὕλην, τὴν ἀχώριστον μὲν, ὑποκειμένην δὲ τοῖς ἐναντίοις.

Στοιχεῖον λέγεται, ἐξ οὗ σύγκειται πρώτου ἐνυπάρχοντος ἀδιαιρέτου τῷ εἴδει εἰς ἕτερον εἶδος· οἷον, φωνῆς στοιχεῖα. &c. ὁμοίως δὲ, καὶ τὰ τῶν σωμάτων στοιχεῖα λέγουσιν οἱ λέγοντες, εἰς ἃ διαιρεῖται τὰ σώματα ἔσχατα, ἐκεῖνα δὲ μηκέτ᾽ εἰς ἄλλα εἴδει διαφέροντα σώματα· καὶ εἴτε ἕν, εἴτε πλείω τὰ τοιαῦτα, ταῦτα στοιχεῖα λέγουσι. &c.

Καὶ μεταφέροντες δὲ στοιχεῖον καλοῦσιν ἐντεῦθεν, ὃ ἂν ἓν ὂν καὶ μικρὸν, ἐπὶ πολλὰ ᾖ χρήσιμον.

Ἀναξαγόραν δ᾽ εἴ τις ὑπολάβοι δύο λέγειν στοιχεῖα, μάλιστ᾽ ἂν ὑπολάβοι κατὰ λόγον.

Ἀρχαὶ τρεῖς εἰσι τὸ εἶδος, καὶ ἡ στέρησις, καὶ ἡ ὕλη. &c. ὥστε στοιχεῖα μὲν κατ᾽ ἀναλογίαν, τρία· αἴτια δὲ καὶ ἀρχαὶ, τέτταρα.

Πρότερον τὸ στοιχεῖον, ἢ οὗ στοιχεῖον.

Arist. l. 1. physi. c. 1. t. 1. Quoniam in omnibus methodis, quarum sunt principia, vel causæ, vel elementa. &c.

Arist. l. 2. de generat & corr. c. 1. t. 6. Nos autem sensibilium corporum quandam esse materiam dicimus, sed eam separari non posse, sed semper esse cum contrarietate, ex qua elementa vocata sunt.

Verumenimverò cùm ad hunc modum ex materia corpora prius constent, de hisce quoque determinemus oportet, supponentes materiam inseparabilem quidem, sed contrariis subiectam, principium at primum esse.

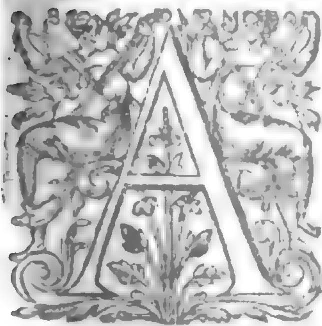
L. 5. metap. c. 3. t. 4. Elementum dicitur id ex quo primo insito, ac indiuisibili specie in aliam speciem aliquid componitur, vt vocis elementa. &c. Simili quoque modo & ea corporum elementa dicunt, qui de hac re loquuntur, in qua vltima corpora ipsa diuiduntur: illa verò non in alia rursus corpora quæ specie differant: siue autem vnum, siue plura sint talia, ea elementa dicunt. &c.

Hinc autem & per translationem elementum vocant quicquid vnum cùm sit & paruum, ad multa est vtile.

L. 1. c. 7. Anaxagoram verò si quis elementa duo dicere constituat, maxima cum ratione id sentiat.

L. 11. c. 4. Principia sunt tria, species, priuatio, & materia. &c. Quare elementa quidem analogicè tria, causæ verò atque principia, quatuor.

L. 12. c. 4. t. 19. Prius elementum est quàm ea quorum est elementum.



APRES le Ciel qui est le premier corps simple, nous auons les elements, qui sont les autres corps simples composez de premiere matiere immediatement, desquels il faut traitter maintenant. L'element est definy par Aristote en plusieurs lieux en cette sorte. L'element c'est cela dont quelque chose consiste interieurement cõme de sa matiere, en sorte qu'il n'y a rien premier en sa composition, & ne peut estre diuisé en vne autre chose distincte d'espece: De cette sorte les syllabes sont les elements desquels les voix & vocables sont composez: ainsi en la Geometrie les premieres descriptions & les demonstrations qui se font par elles, sont elements des autres. Semblablement les corps simples desquels les autres sont premierement composez, à sçauoir les corps mixtes, & esquels ils se resoluent, sont les elements des choses naturelles, & ces elements ne peuuent estre resouls en d'autres corps, parce qu'ils sont premiers & simples: mais seulement par la consideration de l'entendement en la premiere matiere, & en leur forme, dont ils sont immediatement composez, sans estre corps ny l'vn ny l'autre; car

les elements sont les corps premiers de nature & simples, dont les autres non simples mais mixtes, sont composez par vn certain ordre, comme nous le dirons. Aristote appelle les principes de la generation, à sçauoir la matiere, la forme, & la priuation, elements, par analogie, & selon quelques vns, il donne aussi ce nom à la premiere matiere au commancement du premier de la Physique. Il dit encores, que toute chose qui estant vne & petite, se trouue vtile à plusieurs choses, s'appelle aussi element par metaphore; & de cette sorte, il appelle elements les lieux communs, desquels on tire plusieurs arguments, il prend encores le nom d'element pour principes en quelques autres endroicts.

Ἅπαντες γὰρ οἱ τὰ ἁπλᾶ σώματα στοιχεῖα ποιοῦντες, οἱ μὲν, ἕν· οἱ δὲ, δύο· οἱ δὲ τρία· οἱ δὲ τέσσαρα ποιοῦσιν.

Ἅπαν γὰρ ἐξ οὗ ἐστι, καὶ διαλύεται εἰς τοῦτο.

Τῶν γὰρ μικτῶν τὴν φορὰν ἔφαμεν εἶναι κατὰ τὸ ἐπικρατοῦν ἐν τῇ μίξει τῶν ἁπλῶν· ἔκ τε δὴ τούτων φανερὸν, ὅτι πέφυκέ τις οὐσία σώματος ἄλλη παρὰ τὰς ἐνταῦθα συστάσεις θειοτέρα καὶ προτέρα.

Τῶν συμβαινόντων περὶ αὐτὸν, πῦρ μὲν, καὶ γῆν, καὶ τὰ συγγενῆ τούτοις, ὡς ἐν ὕλης εἴδει τῶν γιγνομένων αἴτια χρὴ νομίζειν, τὸ γὰρ ὑποκείμενον καὶ πάσχον τοῦτον, προσαγορεύομεν τὸν τρόπον.

Arist. l. 3. physi. c. 7. t. 45. Omnis enim res, ex quo est, in id etiam dissoluitur.

L. 1. de Cœl. c. 2. t. 12. Mistorum enim lationem eius nutu simplicis fieri diximus, quod in mistione dominatur atque superat. t. 13. Ex his igitur patet aliam quandam in ratione rerum corporis substantiam esse prater eas corporum constitutiones, quæ hic sunt, diuiniorem his vniuersis atque priorem.

L. 2. de generat. & corr. c. 3. t. 17. Omnes enim & qui simplicia corpora elementa faciunt, alij vnum, alij duo, alii tria, alij quatuor, esse volunt.

L. 1. meteor. c. 2. Ignem & terram, & quæ his cognata sunt eorum quæ inferiore mundo contingãt vt in genere materiæ eorum quæ fiunt, causas existimare addecet: quod enim subiicitur patiturque, hoc nũcupare modo consueuimus.

C'est chose manifeste qu'il y a des corps simples qui ne sont point composez d'autres corps, & dont tous les mixtes sont composez; à sçauoir, la terre, l'eau, & l'air: car ces corps ne se resoluent iamais en d'autres, & les corps mixtes se resoluent en eux. Nous connoissons cecy par l'experiẽce, qui nous faict voir que quelques corps, à sçauoir ceux que nous appellons mixtes ou composez, se resoluent en plusieurs autres corps: comme pour exemple, vn melon venãt à se putrifier, se resoudra en air, en eau, & en terre, & que quelques autres corps qui ne sont pas mixtes, ne se resoluent point en d'autres corps parfaicts: comme pour exemple, l'eau, l'air, & semblables. Or ceux qui se resoluent, sont infailliblement composez de ceux en quoy ils se resoluent: car les choses se resoluent és parties desquelles elles sont composees, & n'y ayant point de progrés en infiny és resolutions, comme nous l'auons montré, il faut admettre qu'il y a de certains corps, lesquels ne se peuuent resoudre en d'autres, & ceux là sont les elements. La compositition nous mõtre le mesme: car nous experimentons, qu'il se faict plusieurs corps par le meslange d'autres corps, comme quand les grenoüilles s'engendrẽt en l'air, & les pierres qui tombent en terre auec la foudre, & que ces corps qui se font ainsi, sont autres que ceux dont ils sont composez, lesquels ne sont point faicts d'autres quant à eux. Il y a donques vrayemẽt des corps simples qui ne se font point par le meslange d'autres corps, & ceux là sont les corps que nous appellons elements.

Nous connoissons en plusieurs mixtes sensiblement, & en leur resolutiõ, & sans qu'ils se resoluent, qu'ils sont composez de terre & d'eau. Cela se voit principalement és fruicts des arbres: & pour le regard de l'air, il paroist aussi estre de la partie, en ce qu'il y a des corps, cõme l'huile, le bois, & semblables, qui nagent dessus l'eau: & partãt ont en eux vne matiere plus legere qu'elle, pour partie de leur composition, qui est l'air. L'air, l'eau, & la terre ne se resoluant en aucun autre corps, ils nous enseignẽt qu'ils sont elements & corps simples, entrant en la cõstitution de toutes les choses naturelles mixtes, nous cõprenons ces elemẽts ou corps simples par les sens, nõ seulement és mixtes, dãs lesquels ils sont meslez & en les resoluant, mais aussi chacun d'eux à part simple & separement, hors de toute composition: ainsi nous connoissons l'eau & la terre par l'attouchement & par la veuë, & l'air par l'attouchement seul, moyennant ses agitations & mouuement, que nous sentons, & par la grande resistance qu'il faict quand nous voulons faire entrer quelque chose en vn lieu ou il est, si nous ne luy donnons moyen de sortir, pour faire place au corps suruenant: car autremẽt il ne le souffrira iamais entrer. Mais nous sçauons qu'il est entendu en cet espace qui nous semble vuide entre la terre & le Ciel: parce qu'autrement sans son moyen nous ne pourriõs rien voir: car il faut que les especes visibles soient portees à l'œil

l'œil, à trauers quelque corps : & que tous les corps inferieurs & les superieurs soient joincts les vns auec les autres par quelque moyen, pour apporter les vertus & influences du Ciel en la terre, & constituer l'vnité de l'vniuers empeschant le vuide. (comme nous enseignons ces choses en leur lieu) Voila donques trois elements asseurez, ausquels la plus-part des Philosophes & des Medecins en adioustent vn quart, qui est le feu, lequel ils posent auoir sa region pardessus l'air, joignant le Ciel de la Lune, où ils estiment qu'est son lieu naturel. Mais parce que les raisons sur quoy cette opinion est fondee, ne me contentent pas, ie les examineray & diray ce qui m'en semble ailleurs, apres auoir discouru premierement des elements selon l'opinion commune, qui a le plus de cours.

Auerroes estimant qu'il n'y auoit que trois choses de l'essence & nature du vray element : à sçauoir en premier lieu d'estre cela dont la chose est premierement composee : secondement de demeurer au composé : & tiercement de ne se diuiser point en vne espece premiere que luy ; il a pensé, à cause que ces trois conditions sont en la premiere matiere, qu'elle estoit vrayement & proprement element, & que le feu, l'eau, l'air, & la terre n'estoient elements, que selon le bruict commun : & principalement dautant que les Anciens croyoient, que les corps qui composoient simplement les choses, estoient les premiers corps : (car ils n'ont iamais donné iusqu'à la connoissance distincte de la premiere matiere) mais outre ces conditions, l'element en prend encores vne quatriesme : à sçauoir, qu'il est corps d'vne certaine espece, combien que non resoluable en d'autres corps premiers que luy, desquels il soit composé : à raison dequoy la premiere matiere, qui de soy n'a aucune espece & n'est pas corps, ne peut estre vrayement element, encores qu'elle ne se puisse resoudre en d'autres choses premieres qu'elle : ou bien si on la veut appeller element, ce terme luy conuiendra analogiquement, & tout de mesme à la forme, comme nous auons rapporté qu'Aristote en parle.

Des premieres qualitez elementaires.

CHAPITRE II.

LES elements ont plusieurs qualitez lesquelles on appelle premieres qualitez : parce que c'est d'elles que prouiennent les autres qualitez qui se trouuent és mixtes, & elles ne procedent d'aucunes autres premieres qu'elles : ces qualitez sont le froid ou la froideur, le sec ou la seicheresse, & l'humide ou l'humidité, & le chaud ou la chaleur.

Δοκεῖ γὰρ μᾶλλον συγκρίνειν, (τὸ πῦρ) καὶ συνορίζειν, ἢ διακρίνειν· διακρίνειν μὲν γὰρ τὰ μὴ ὁμόφυλα, συγκρίνειν δὲ τὰ ὁμόφυλα· καὶ ἡ μὲν σύγκρισις καθ᾽ αὑτό ἐστι· τὸ γὰρ συνορίζειν καὶ ἑνοῦν, τοῦ πυρός.

Θερμὸν γάρ ἐστι τὸ συγκρῖνον τὰ ὁμογενῆ· τὸ γὰρ διακρίνειν, ὅπερ φασὶ ποιεῖν τὸ πῦρ, συγκρίνειν ἐστὶ τὰ ὁμόφυλα· συμβαίνει ἐξαιρεῖν τὰ ἀλλότρια· ψυχρὸν δὲ τὸ συνάγον καὶ συγκρῖνον ὁμοίως τά τε συγγενῆ, καὶ τὰ μὴ ὁμόφυλα· ὑγρὸν δὲ τὸ ἀόριστον οἰκείῳ ὅρῳ εὐόριστον ὄν· ξηρὸν δὲ, τὸ εὐόριστον μὲν οἰκείῳ ὅρῳ, δυσόριστον δέ.

Ὡς φασι, τὸ μὲν θερμὸν διακρίνειν, τὸ δὲ ψυχρὸν συνιστάναι.

Γῆ μὲν γὰρ ξηροῦ μᾶλλον, ἢ ψυχροῦ· ὕδωρ δὲ, ψυχροῦ μᾶλλον, ἢ ὑγροῦ· ἀὴρ δὲ, ὑγροῦ μᾶλλον ἢ θερμοῦ· πῦρ δὲ θερμοῦ μᾶλλον ἢ ξηροῦ.

Arist. l. 3. de cœl. c. 8. t. 74. Ignis enim congregare magis finesque in vnum redigere, quàm segregare videtur. Segregat enim ea, quæ non eiusdem generis sunt : congregat autem ea, quæ sub eodem genere collocantur, & congregatio quidem per se est. Fines enim in vnum cogere atque venire, ignis ipsius est.

L. 2. de gener. & corrupt. c. 2. t. 8. Calidum enim est, quod ea congregat, quæ eiusdem sunt generis. Nam segregare (id quod ignem facere aiunt) est cognata, & quæ eiusdem sunt generis congregare : accidit enim vt aliena eximat : frigidum vero, quod ex æquo cogit, ac congregat tam quæ eiusdẽ sunt generis, quàm quæ diuersi. Humidũ autem, quod cum facilè terminos suscipiat, proprio nõ definitur : siccũ verò, quod proprio termino bellè definitur, alieno ægrè.

C. 9. t. 54. Calidum segregare, & frigidum congregare natum est.

L. 2. de generat. & corr. c. 3. t. 23. Terra siquidem sicci potiùs est quàm frigidi. Aqua verò frigidi magis quàm humidi : aër humidi magis quàm calidi : ignis calidi magis quàm sicci.

Ces qualitez sont definies par Aristote en cette sorte, Le chaud, c'est ce qui assemble les choses homogenes, ou qui separe les heterogenes pour assembler les homogenes. Le froid c'est ce qui assemble indistinctemẽt toutes choses, tant homogenes qu'heterogenes. Le sec, c'est ce qui est limité facilement par ses propres termes, & difficilemẽt par ceux des autres. L'humide, c'est ce qui n'est pas terminé par ses propres termes, mais qui l'est facilement par ceux d'autruy. Les choses homogenes, ce sont corps consistant de parties

de mesme nature auec leur tout: comme pour exemple, l'or, le bois, l'eau & semblables: & les heterogenes à l'opposite, ce sont celles, dont les parties composant le tout, sont de diuerses natures: comme pour exemple, le corps d'vn animal, car sa chair, ses os, ses nerfs & semblables, sont de diuerse nature. De mesme vne masse de plusieurs diuers metaux fondus ensemble, est heterogene.

La separation que la chaleur faict des choses heterogenes, & l'assemblement des homogenes, se connoist en ce que si vne masse composee de cire, de metal, de terre, de bois, de paille est suffisamment eschauffee par le feu: chacune de ces diuerses choses se separera à part, & celles qui sont semblables s'assembleront: car le metail ira au fonds, & la terre au dessus du metail, la cire demeurera plus haute, & le bois & la paille encores pardessus tout cela. Ces mesmes choses qui ont esté separees par la chaleur qui a fondu la cire, seront assemblees par le froid lors qu'il viendra à agir dessus, de sorte qu'il en fera vne masse, selon qu'il les trouuera meslees. Quant au sec, d'estre terminé par soy, & l'humide par vn autre, cela se connoist tout clairement: car la terre n'est terminee que de soy mesme, & l'eau & l'air sont terminez par les choses qui les contiennent. Il est propre à la chaleur de rarefier & de subtiliser, qui est ce qui assemble les parties homogenes, & separe les heterogenes, si quelque chose ne l'épesche: & à la froideur, d'époissir, par le moyé dequoy elle assemble. La chaleur assemble par accident les choses heterogenes, comme il arriue en la cire & en la poix fonduës ensemble; car combien que le but de la chaleur soit de separer la poix de la cire, neantmoins à cause de la conuenance de leur nature, & de la conformité de leur fusion, il arriue qu'estant fonduës ensemble, on ne les peut separer: car cette conuenance l'empesche: parquoy le chaud assemble par accident les heterogenes, ou plustost il les conioinct entant qu'elles tournent à la nature d'homogenes: à sçauoir, à raison de la conuenance & de la ressemblance qu'elles ont entre-elles: ainsi le plomb & l'estain fondus ensemble s'vnissent, à cause de leur conuenance, mieux que le plomb & le cuiure: parce qu'il n'y a pas tant de ressemblance entre-eux. Le chaud peut aussi assembler par accident les choses heterogenes, en vne autre maniere, qui est en les endurcissant par la resolution qu'il faict de leurs plus subtiles parties: comme il arriue au mortier, dont les murailles sont faittes, dans lequel les choses de diuers genres sont assemblees par la dureté & par l'époisseur, en quoy elles cõuiennent. Plusieurs drogues s'assemblent encores par le feu, qui sont de diuerses natures: mais c'est moyennant le meslange artificiel, que les Droguistes & Apoticaires en font, sans lequel la conjonction ne s'en feroit pas

Quand la chaleur n'agit pas selon sa propre nature, mais comme instrumét d'vn agent premier, elle peut produire quelque action qui sera contre sa nature, mais selon l'intention de cet agent premier, duquel elle est regie: ce qui se connoist au sang tiré des veines, lequel cependant qu'il est dedans, est regy par l'ame: à cause dequoy elle agit alors, selon l'intention de l'ame: & non selon sa propre nature de chaleur: car si elle agissoit de cette sorte seulement, elle separeroit les heterogenes, comme elle faict manifestement, apres qu'elle est tiree des veines: attendu que les parties terrestres vont au fonds, les aqueuses nagent dessus, & le pur sang demeure au milieu, dautant que cette separation se faict par la chaleur, que le sang garde encores; laquelle agit lors par ses propres forces, sans estre soubmise à l'empire de l'ame, qui veut nourrir de sang toutes les parties du corps & le conuertir en la substance de l'animal. Le mesme peut estre cõsideré en l'vrine: car ses parties heterogenes sont separees par la chaleur qui sort auec elle de la vessie, en laquelle estant auparauant, les parties terrestres s'estoient rassises au fonds, & remeslees en sortant, ou bien le conseil de nature empesche quelque temps cette separation, pour l'vtilité de l'animal. Et ce qu'en l'vrine refroidie, les parties heterogenes separees se rassemblent en luy faisant receuoir la chaleur du feu, ce n'est pas que le feu les conjoigne autrement que par accident: à sçauoir, à cause de leur conuenance & semblableté de liquation. Cet empire de l'ame sur ses instruments, se confirme par la consideration du mouuement de l'aliment, lequel est enuoyé par elle aux parties superieures, encores que de sa nature il soit pesant, & tende par consequent en bas.

La froideur separe aussi par accident les parties heterogenes: car en restraignant & resserrant selon sa nature, il arriue quelquesfois contre son intention, qui n'est que d'assembler par ceste action, qu'elle exprime & separe les parties tenuës & subtiles des plus crasses: comme il aduient és larmes, que le froid tire des yeux. Semblablement quand

quand les pierres sont fenduës par le froid, cela aduient parce qu'en les estraignant les vnes ne peuuent suiure les autres, & les membres du corps sont dicts estre dislouts, par le froid, parce que les esprits & la chaleur s'assemblant au dedans, ils ne se peuuent soustenir.

Quant au sec, encores qu'il semble qu'en la flamme il soit terminé par quelque autre, cela n'est pas pourtant de sa nature, comme nous le voyons en la fournaise, où si on pense l'arrester, ou luy faire prendre vne autre figure que la sienne, elle rompt tout, ou s'estaint, si elle n'a quelque passage pour sortir: mais la figure de la flamme est par accident, selon la figure de la vapeur à laquelle elle adhere, comme nous le dirons plus amplement par cy apres.

Καὶ τῆς στερήσεως πρότερον ἡ κατάφασις.

Τὸ μὲν θερμὸν κατηγορία τις καὶ εἶδος· ἡ δὲ ψυχρότης στέρησις. &c.

Ἡ δὲ ψύξις, στέρησις θερμότητός ἐστι· χρῆται δ' ἀμφοτέροις ἡ φύσις, ἔχουσι μὲν δύναμιν ἐξ ἀνάγκης, ὥστε τὸ μὲν τοδὶ, τὸ δὲ τοδὶ ποιεῖν.

Ὡς μὲν εἶδος τὸ θερμὸν, καὶ ἄλλον τρόπον τὸ ψυχρὸν, ἡ στέρησις.

Arist. l.2. de cœl. c.3. t.18. Affirmatio priuatione est prior, veluti calidum frigido.

L.1. de generat. & corrupt. c.3. t.18. Calor predicamentum quoddam, & species est; frigiditas priuatio. &c.

L.2. de gener. animal. c.6. Frigus priuatio caloris est: vtitur his ambobus natura vim habentibus necessario, vt alteram hoc alterum illud faciat.

L.11. metap. c.4. Calidum tanquam species, & alio modo frigidum, vt priuatio.

Quelques vns ont estimé que le froid & la seicheresse n'estoient pas qualitez positiues, ains seulement priuations: mais cette opinion est nulle: car premierement, pour le regard du froid, s'il estoit priuation de chaleur, il faudroit admettre par la mesme raison, que la pesanteur est priuation de la legereté, la dureté de mollesse, la noirceur de blancheur, & ainsi de plusieurs autres: de sorte que ce seroit oster vne des grandes parties des qualitez. Secondement le froid & le sec, font plusieurs & insignes mutations aux corps, ce que la priuation ne peut faire, puis qu'elle n'a point d'estre reel, lequel toute operation presuppose, attendu que ce qui n'est point ne peut operer. En troisiesme lieu, la priuation ne reçoit point d'enforcissement ny d'affoiblissement, ce que nous voyons arriuer à la froideur & à la seicheresse. Et finalement la froideur & la seicheresse tombent soubs le sens de l'attouchement, comme ses propres obiects: là où la priuation n'est sensible par aucun sens. Et quant à ce qu'Aristote appelle en plusieurs endroicts le le froid, priuation de chaleur, c'est sa coustume de nommer ainsi celuy des contraires, qui a le moins de perfection que l'autre: parce que de deux especes contenuës soubs vn mesme genre, l'vne est plus parfaitte que l'autre, & la moins parfaitte tient en certaine maniere lieu de priuation de la perfection de l'autre: cela paroist en ce qu'en vn endroit, apres auoir dit que la froideur est priuation de chaleur, il adiouste tout de suitte, que la nature vse de l'vne & de l'autre qui ont vertu necessairement, l'vne de faire cecy, & l'autre de faire cela: car vne priuation n'a pas la vertu de faire quelque chose, pour les raisons que nous auons dittes.

Que les autres qualitez procedent des quatre premierement premieres qualitez.

CHAPITRE III.

Εἰσὶ δ' ἐναντιώσεις κατὰ τὴν ἁφὴν αἵδε, θερμὸν ψυχρὸν, ξηρὸν ὑγρὸν, βαρὺ κοῦφον, σκληρὸν, μαλακὸν, γλίσχρον, κραῦρον, τραχὺ λεῖον, παχὺ λεπτόν.

Τὸ δὲ λεπτὸν καὶ παχὺ, γλίσχρον καὶ κραῦρον, καὶ σκληρὸν, καὶ μαλακὸν, καὶ αἱ ἄλλαι διαφοραὶ ἐκ τούτων· ἐπεὶ γὰρ τὸ ἀναπληστικόν ἐστι τοῦ ὑγροῦ, διὰ τὸ μὴ ὡρίσθαι μὲν, εὐόριστον δὲ εἶναι καὶ ἀκολουθεῖν τῷ ἁπτομένῳ· τὸ δὲ λεπτὸν ἀναπληστικόν· λεπτομερὲς γὰρ καὶ τὸ μικρομερὲς, ἀναπληστικόν· ὅλον γὰρ ὅλου ἅπτεται· τὸ δὲ λεπτὸν, μάλιστα τοιοῦτον· φανερὸν ὅτι τὸ μὲν λεπτὸν ἔσται τοῦ ὑγροῦ, τὸ δὲ

Arist. l.2. de generat. & corrupt. c.2. t.8. Sunt autem tangibiles cōtrarietates hæ: calidum, frigidum: siccum, humidum: graue, leue: durum, molle: viscosum, aridum: scabrum, glabrum: crassum, tenue.

T.10. Tenue autem & crassum, viscosum: & aridum: durum, & molle: & cætera differentiæ ex hisce sunt. Nũ cùm quod repletiuum existit, ad humidum ex eo pertineat, quia non sit definitum, sed promptè terminari possit, & sequatur id, quod ipsum tangit: tenue autem sit repletiuum: (nam paruarum est partium, & quod est eiusmodi, repletiuũ est: totum enim totum tangit, tenue autem maximè est tale) tenue sub humido, & crassum sub sicco fore constat. Rursum viscosum ab humido comprehendetur: nam viscosum

παχὺ, τοῦ ξηροῦ· πάλιν δὲ τὸ μὲν γλισχρὸν, τοῦ ὑγροῦ· τὸ γὰρ γλισχρὸν ὑγρὸν πεπονθός τι, ἐστὶν, οἷον τὸ ἔλαιον· τὸ δὲ κραῦρον, τοῦ ξηροῦ· κραῦρον γὰρ, τὸ τελέως ξηρὸν, ὥστε καὶ πεπηγέναι δι' ἔλλειψιν ὑγρότητος ἐστι, τὸ μὲν μαλακὸν, τοῦ ὑγροῦ· μαλακὸν γὰρ τὸ ὑπεῖκον εἰς ἑαυτὸ, καὶ μὴ μεθιστάμενον, ὅπερ ποιεῖ τὸ ὑγρόν· διὸ καὶ οὐκ ἔστι τὸ ὑγρὸν μαλακὸν, ἀλλὰ τὸ μαλακὸν τοῦ ὑγροῦ· τὸ δὲ σκληρὸν τοῦ ξηροῦ· σκληρὸν γὰρ ἐστι τὸ πεπηγός· τὸ δὲ πεπηγὸς, ξηρόν.

Δῆλον τοίνυν ὅτι καὶ αἱ ἄλλαι πᾶσαι διαφοραὶ, ἀνάγονται εἰς τὰς πρώτας τέσσαρας· αὗται δὲ, οὐκ ἔτι εἰς ἐλάσσους.

Αἱ δ' ἄλλαι διαφοραὶ τούτοις ἀκολουθοῦσιν· οἷον βάρος, καὶ κουφότης, καὶ πυκνότης, καὶ μανότης, καὶ τραχύτης, καὶ λειότης, καὶ τἄλλα τὰ τοιαῦτα πάθη τῶν σωμάτων.

humidum cum quadam affectione existit, velut oleū. Aridum autem à sicco: aridum enim est, quod perfectè siccum est; adeo vt ob humiditatis defectum etiam concreuerit. Insuper molle, humidum comitari solet: & durum, siccum. Molle enim est, quod in se refugit ceditque, & non resistit, id quod humidum facere assolet. Quamobrē & humidum molle non est, sed molle sub humido: & durum sub sicco collocatur. Durum siquidem est quod concretum, seu cōgelatum est. Quod autem est concretum, siccum est.

T. 15. Constat igitur cęteras omnes differentias ad quatuor primas, & has non amplius in pauciores reduci.

L. 2. de partib. animal. c. 1. Cętera autem differentię eas sequuntur, vt grauitas, leuitas, densitas, raritas, asperitas, lenitas, & reliquę id genus affectiones.

DE ces quatre qualitez la chaleur, la froideur, l'humidité, & la seicheresse, il procede plusieurs autres qualitez: à sçauoir, la rareté ou transparence, l'espoisseur ou densité, la pesanteur, la legereté ou dureté, la mollesse, l'aspreté ou rudesse, & la polissure. On connoist que ces qualitez procedent des quatre premieres par l'experience que nous auons, que par leur mutation les corps se laschent, se retraignent, s'espoississent, se rarefient, deuiennent durs, mols, aspres, legers: & tout de mesme par leur varieté, les saueurs & odeurs, & les couleurs se changent és fruicts des arbres, és herbes, & és viandes. La rareté & la legereté sont causees par la chaleur, qui a cette proprieté de rarefier: & de la rarefaction, s'ensuit la legereté: à cause dequoy le plus rare des elements est le plus leger. De la rareté s'ensuit aussi la mollesse, comme il se void en l'eau; la pesanteur procede du froid, duquel l'époisseur ou densité prouient premierement: car c'est le propre de la froideur d'époissir, comme il paroist en l'eau gelee: & de la condensation s'ensuit la pesanteur; parce que les parties époisses ont plus de matiere en moins d'estenduë, ou dimension que les autres, à cause dequoy elles sont plus pesantes, ce qui se void en vne pierre. La dureté s'ensuit aussi de l'époississement, comme nous l'esprouuons en la terre: & de la dureté l'aspreté: car en la chose dure, vne partie peut estre plus eminente que l'autre, dequoy l'aspreté ou dureté prouient. La polissure se peut ensuiure de la dureté & de la mollesse: car les choses dures & les molles peuuent auoir des parties, dont l'vne n'est pas plus eminente que l'autre: comme l'experience nous le montre en du marbre poly & en de l'eau qui se repose, en quoy les parties se trouuent égales à l'attouchement. Mais il est bien à noter, que c'est entre les qualitez des choses inferieures, que le chaud, le froid, le sec, & l'humide, sont premieremēt premieres qualitez: car absolument la lueur du Ciel, le premier & le plus noble corps & ses influences, sont premieres de nature & de perfection: & principalement la lumiere, au respect de celles des elements & des choses elementaires, que toutes les qualitez touchables, & autres naturelles, qu'elles que ce soient. Mais ce n'est pas pour leur regard aussi que les qualitez elementaires sont appellees premieres qualitez, ains à comparaison des secondes, qui naissent de leur meslange, temperatures & actions mutuelles. Toutes ces qualitez sont appellees touchables: parce qu'elles ne peuuent estre connuës proprement, que par le sens de l'attouchement: mais entre toutes, la chaleur, la froideur, la seicheresse & l'humidité, sont appellees premierement premieres: à cause que les autres les ensuiuent, & ne procedent d'aucunes autres premieres qu'elles, & ne peuuent s'entre estre principes les vnes aux autres.

Pourquoy Aristote a desiny les premierement premieres qualitez, par leurs secondes operations.

CHAPITRE IIII.

LEs operations des premieres qualitez, eschauffer, refroidir, seicher, & humecter, sont principales & premieres d'origine que les secondes operatiōs des mesmes qualitez:

litez : mais en l'intention de nature, qui tend à la generation du mixte, les secondes operations sont principales, & les premieres se rapportent à elles : c'est pourquoy il semble qu'Aristote a definy les premieres qualitez par leurs secondes operations : & aussi à cause qu'il les consideroit és elements, comme principes du mixte : mais pour les definir sans auoir égard qu'à elles, il faut que ce soit par leurs premieres operations. Et ainsi la chaleur c'est vne qualité qui est principe d'eschauffer : la froideur de refroidir : le sec de seicher : & l'humide d'humecter les corps. La chaleur neantmoins refroidit quelquesfois, mais c'est par accident : car vne chose peut appartenir essentiellement à vne autre, & l'opposite luy conuenir par accident : ainsi que nous l'auons declaré en traittant des causes par accident.

Des qualitez actiues & passiues proprement.

CHAPITRE V.

LES qualitez premierement premieres, qui sont quatre en nombre, comme il est reconnu & concedé d'vn chacun, sont seules vrayemẽt & proprement actiues & passiues, c'est à dire, principes de l'action, & de la passion corruptiues, en ce que les autres suiuantes sont plustost causees de l'alteration faitte par elles, que principes d'alteratiõ : car de l'eschauffement vient la rareté, de laquelle s'ensuit la legereté : & bien que la pesanteur soit principe d'action par soy, puis que par elle se fait le mouuement local en bas és choses pesantes, comme nous le dirons cy apres, ce mouuement n'est pas action corruptiue, selon laquelle il se fasse quelque alteration, mais seulement que le mobile se trouue en vn nouueau lieu. On pourroit encores obiecter que la pesanteur & la legereté sont premieres que la chaleur, la froideur, la seicheresse, & l'humidité : parce qu'elles sont causes du mouuement de lieu, qui est le premier de tous les mouuements : mais comme nous le dirons en son lieu, le mouuement premier de tous, c'est le circulaire, dont le Ciel fait sa reuolution, duquel la pesanteur, & la legereté ne sont pas principes, comme du mouuement de lieu droict, qui n'est pas simplement le premier.

Comment les premieres qualitez sont, & ne sont pas actiues & passiues entre-elles.

CHAPITRE VI.

Ἐκ πυρὸς μὲ ἔσται ἀήρ. &c.

Πάλιν δὲ ἐξ ἀέρος, ὕδωρ. &c. τὸ αὐτὸν δὲ τρόπον καὶ ἐξ ὕδατος γῆ, καὶ ἐκ γῆς πῦρ. &c. ὥστε φανερὸν, ὅτι κύκλῳ τε ἔσται ἡ γένεσις τοῖς ἁπλοῖς σώμασι. &c.

Ἐκ πυρὸς δὲ ὕδωρ, καὶ ἐξ ἀέρος γῆν, καὶ πάλιν ἐξ ὕδατος καὶ γῆς, ἀέρα καὶ πῦρ.

Arist. l. 2. de generat. & corrup. c. 4. t. 25. Ex igni fiet aër. &c.

Ex aëre aqua fiet. &c. Eodem modo, ex aqua quoque fiet terra, & ex terra ignis. &c. Patet circularem generationem simplicibus competere corporibus. &c.

T. 26. Aqua autem ex igni, & terra ex aëre, et rursum ex aqua ignis, & aer ex terra gigni quidem possunt.

LES quatre premieres qualitez sont toutes actiues & passiues entre elles, si on les compare les vnes auec les autres, selon qu'elles sont contraires : car les choses proprement contraires, ce sont deux formes actiues & passiues les vnes enuers les autres, s'entre-chassant d'vn mesme subiect, auquel elles peuuent estre l'vne apres l'autre, si l'vne n'y est de nature : tellement qu'en comparant la chaleur à la froideur, & l'humidité à la seicheresse, elles sont actiues & passiues les vnes enuers les autres : attendu que le chaud corrompt le froid, & le froid le chaud, comme il se connoist en approchant vn corps froid, aupres d'vn chaud, en ce que si le chaud est le plus fort, il eschauffera l'autre, & si le froid a plus de vigueur, il refroidira le chaud : dont la raison est que tout contraire plus puissant agit en son contraire : semblablement l'humide corrompt la seicheresse, & la seicheresse l'humidité : ce que l'experience nous montre, lors qu'on épand de l'eau sur la terre : car la plus forte qualité du sec & de l'humide, corrompra la plus foible. Mais de toutes ces qualitez, la seicheresse a le moins de force à agir ; comme il paroist facilement, en ce que deux choses, l'vne seiche, & l'autre humide, estant approchees l'vne de l'au-

tre, l'humide humectera bien plustost la ſeiche, que la ſeiche ne ſeichera l'humide.

Si on compare les premieres qualitez l'vne à l'autre ſelon qu'elles ne ſont pas contraires: à ſçauoir la chaleur à la ſeichereſſe, & la froideur à l'humidité, ils n'agiſſent ny ne patiſſent pas les vnes enuers les autres par ſoy: car toute action & paſſion corruptiue eſt alteration, & toute alteration eſt entre qualitez contraires, ainſi que tout mouuement eſt entre des termes oppoſites. Or la chaleur & l'humidité, la froideur & la ſeichereſſe, ne ſont pas contraires, attẽdu qu'elles ſ'entre-ſouffrent: ce qui ſe connoiſt en la terre, qui eſt froide & ſeiche, comme nous le declarerons plus amplement cy apres. Donques ces qualitez n'agiſſent pas les vnes ſur les autres, ny ne patiſſent pas les vnes des autres.

Quelles qualitez premieres nommees actiues, & quelles paſſiues.

CHAPITRE VII.

Βαρὺ καὶ κοῦφον, οὐ ποιητικά, οὐδὲ παθητικά· οὐ γὰρ τῷ ποιεῖν τι ἕτερον, οὐδὲ τῷ πάσχειν ὑφ' ἑτέρου λέγεται &c.

Θερμὸν δὲ καὶ ψυχρὸν, καὶ ξηρὸν καὶ ὑγρὸν, τὰ μὲν τῷ ποιητικὰ εἶναι, τὰ δὲ τῷ παθητικὰ, λέγεται.

Τὰ μὲν δύο, ποιητικά, τὸ θερμὸν, καὶ τὸ ψυχρόν· τὰ δὲ δύο, παθητικά, τὸ ξηρὸν, καὶ τὸ ὑγρόν· ἡ δὲ πίστις τούτων ἐκ τῆς ἐπαγωγῆς· φαίνεται γὰρ ἐν πᾶσιν, ἡ μὲν θερμότης καὶ ψυχρότης, ὁρίζουσαι καὶ συμφύουσαι, καὶ μεταβάλλουσαι τὰ ὁμογενῆ καὶ μὴ ὁμογενῆ, καὶ ὑγραίνουσαι, καὶ ξηραίνουσαι, καὶ σκληρύνουσαι, καὶ μαλάττουσαι.

Τριῶν δ' οὐσῶν τῶν συνθέσεων· πρώτην μὲν ἄν τις θείη τὴν ἐκ τῶν καλουμένων ὑπό τινων στοιχείων, οἷον γῆς, ἀέρος, ὕδατος, πυρός· ἔστι δὲ βέλτιον ἴσως ἐκ τῶν δυνάμεων λέγειν, καὶ τούτων οὐκ ἐξ ἁπασῶν, ἀλλ' ὥσπερ ἐν ἑτέροις εἴρηται καὶ πρότερον· ὑγρὸν γὰρ καὶ ξηρὸν, καὶ θερμὸν καὶ ψυχρὸν, ὕλη τῶν συνθέτων σωμάτων ἐστίν.

Ariſt l.2. de gener. & corrup. c.2. t.8. Graue & leue, neque actiua ſunt, neque paſſiua: non enim quod alterum quippiam agat patiaturve ab altero dicuntur. &c.

Calidum autem frigidumque, & humidum ac ſiccum: illa quidem, quod actiua ſint: hæc verò quod paſſiua, dicuntur.

L.4. meteor. c.1. Calor inquam & frigus, agere ſolent: duæ vero, ariditas videlicet & humiditas pati. cuius rei ſides ex inductione ſumi poteſt. Nam in omnibus calor & frigus, tam quæ vnius, quàm quæ diuerſi ſunt generis definire, copulare, tranſmutare, humectare, areſacere, indurare, & mollificare videntur.

L.2. de partib. animal. c.1. Cùm itaque triplex ſit compoſitio, prima ſtatui poteſt ea quæ ex primordiis cõficitur iis, quæ nonnulli elementa appellant, terram dico, aquam, aërem, ignem: ſed melius fortaſſe dici poteſt ex virtutibus confici elementorum, iiſque non omnibus, ſed vt ante expoſitum eſt: humiditas enim & ſiccitas, & caliditas & frigiditas, materia corporum ſunt compoſitorum.

DEs quatre premieres qualitez, la chaleur & la froideur ſont appellees actiues par Ariſtote, & la ſeichereſſe & l'humidité, paſſiues; non pas qu'elles ne ſoiẽt actiues & paſſiues les vnes & les autres, conſiderees au reſpect de leur contrarieté, cõme nous venons de dire: mais c'eſt parce que ſelon l'opiniõ de quelques vns, la chaleur & la froideur meritẽt d'eſtre dittes, entre toutes ces qualitez, les plus actiues, & l'humidité & la ſeichereſſe, les plus paſſiues: & principalement ſi on les cõſidere ſelon la vertu d'vnir, & entant qu'elles rendent le ſubiect facile ou difficile à terminer: car vnir c'eſt agir, ce que la chaleur & la froideur font: & eſtre terminé facilement ou difficilemẽt, qui eſt patir en certaine maniere, & appartenant à la puiſſance paſſiue, conuient à l'humide & au ſec: comme cela ſe connoiſt és pots de terre & en la tuille, où la chaleur conioinct les parties ſeiches auec les humides, en les cuiſant & digerãt, & le froid les reſerre; & la ſeichereſſe & l'humidité ſe laiſſe former. On peut conſiderer double action en ces qualitez: à ſçauoir l'vne vniuoque, par laquelle chaque qualité peut engendrer ſa ſemblable, en deſtruiſant ſa contraire: l'autre équiuoque, par laquelle elles produiſent les qualitez ſecondes, & la nature meſme du mixte diuerſe de celle des elements. Or toutes les quatre qualitez exercent cette premiere action, non pas ſeulement és corps ſimples, mais auſſi és mixtes: à cauſe dequoy elles ſont en cette ſorte toutes actiues & paſſiues: car chacune s'efforce de deſtruire ſa cõtraire, & produire ſa ſemblable: & partant ce ne peut eſtre pour le regard de cette action, que le chaud & le froid ſont qualitez actiues, & le feu & l'humide paſſiues, ſi ce n'eſt à cauſe de la plus prompte action du chaud & du froid, & que l'eſtenduë de leur actiuité eſt plus grande, c'eſt à dire, que leur action s'eſtend dauantage que celle du ſec & de l'humide. Mais il y a de l'apparence que c'eſt au reſpect de la ſeconde action qu'Ariſtote appelle le chaud & le froid qualitez actiues, & le ſec & l'humide paſſiues: car cette

action n'est pas d'vne qualité contraire à vne contraire, mais comme d'vn ouurier en la matiere, dautant que la seicheresse & l'humidité n'ont aucune force d'action equiuoque par laquelle elles puissent produire quelque action diuerse en agissant, mais elles sont cõditions qui rendent la matiere propre à patir, des deux qualitez actiues comme d'vn artisan operant: car la chaleur ne produict pas les secondes qualitez, ny le mixte, agissant au seul sec ou au seul humide, mais au sec conioinct auec l'humide. Et dautant que cette chaleur ne doit pas estre extreme: car en cette sorte elle seroit destructiue, là ou il faut qu'elle soit affoiblie & corrigee par le froid, & tantost plus & tantost moins selon les diuerses natures des mixtes: c'est pour le regard de la seconde action, que la chaleur & la froideur portent le nom d'actiues, & l'humidité & la seicheresse de passiues, & qu'on dit que la chaleur & la froideur tiennent lieu de causes efficientes, & le sec & l'humide de materielles. Mais en quelque œuure que ce soit, les qualitez actiues ne font point de secondes qualitez, ny de secondes operations, que par le moyen de leurs propres & premieres operatiõs: car le froid ne congele point, s'il ne refroidit premierement, ny le chaud ne liquifie point que par l'eschauffement, & ainsi des autres. On peut dire aussi que les quatre premieres qualitez des elements; considerees entant que les mixtes sont faicts d'eux, comme de matieres pour ce regard, sont toutes passiues seulement: car en cette sorte elles tiennent lieu de matiere auec la substance des elements. C'est pourquoy Aristote les appelle la matiere des corps composez.

De l'ordre & excellence des premieres qualitez en leur action & resistance.

CHAPITRE VIII.

DEs deux qualitez plus actiues, la chaleur l'est encores dauantage que la froideur: comme il paroist par les prompts effects du feu; & pour cela on la tient la plus noble & la plus excellente de toutes les qualitez: (à cause que leur noblesse & excellence se prẽd de leur actiuité) c'est pourquoy elle conuient premierement au Soleil. Or apres la chaleur qui tient, comme nous auons dit, le premier rang en actiuité, la froideur a le second, l'humide le troisiesme, & la seicheresse le dernier. Mais l'ordre de ces qualitez pour le regard de la resistance est tout à l'opposite: car la seicheresse qui a la moindre force de toutes à agir, en a plus qu'aucune des autres à resister, & tient le premier lieu: car ce qui est humide est bien plustost desseiché, que ce qui est sec, humecté: tellement que la seicheresse a le premier lieu à resister, ainsi qu'elle a le dernier à agir. L'humidité a le second lieu à resister, & la froideur le troisiesme: comme nous le voyons, en ce qu'vne chose froide n'est pas si tost eschauffee comme vne chaude refroidie: parce que la chaleur est la moindre à resister, à raison de ce qu'elle est la plus forte & la plus puissante à agir. En quoy il est à noter, que l'humidité & la seicheresse, ne sont pas dittes exceller dauantage en resistance, pour resister plus qu'elles n'agissent, car en verité elles agissent dauantage qu'elles ne resistent: mais parce que conferees auec les deux autres premieres qualitez, celles cy resistent plus, & celle-là moins. Voyla comment la nature a recompensé, ainsi qu'il estoit cõuenable à l'ordre de la diuine Sapience, la debilité que les qualitez ont d'vn costé, par la force quelle leur a donnee de l'autre, balançant par vne certaine proportion la vertu & la vigueur des vnes & des autres, lesquelles estant contraires, & l'vne machinant la ruine de l'autre, elles sont contrepesees par cette moderation, pour durer perpetuellement, comme deux arcs-boutans poussans l'vn contre l'autre; de peur que si mesmes qualitez auoient plus d'action & plus de resistance tout ensemble, elles ne destruisissent les autres du tout.

Que toute chaleur, froideur, seicheresse, & humidité sont d'vne mesme espece.

CHAPITRE IX.

TOVTE chaleur est d'vne mesme espece specialissime & de mesme tout froid, tout sec, & tout humide, de sorte que la froideur de la terre & celle de l'eau, est mesme, & ainsi des autres qualitez: parce premieremẽt que la chaleur du feu & de l'air s'entre-renforcissent, & tout de mesme la froideur de l'eau & celle de la terre. Or si elles estoient dif-

ferentes d'espece, ainsi qu'elles ne pourroient conuenir en vne nature, elles ne pourroiēt aussi s'entre-enforcir. Secondement, parce qu'en la mutation des choses les vnes és autres les qualitez symbolisantes demeurēt : car la nature n'opere iamais en vain. En troisiesme lieu, parce qu'il y auroit huict premieres qualitez & non quatre seulement, contre l'ordre de nature, qui ne faict rien de superflu. Mais neantmoins ces quatre qualitez symbolisantes sont tenuës pour diuerses, à raison des diuers corps qui en vsent : à cause dequoy la froideur de la terre & celle de l'eau, combien que selon leur propre essence elles soient d'vne mesme espece, toutesfois entant que l'vne ensuit la forme de la terre, & l'autre la forme de l'eau, elles sont dittes distinctes d'espece : suiuant vne certaine façon de parler receuë entre nous, combien qu'elle soit impropre, qui est d'vser de ces termes differer d'espece où la difference n'est qu'accidentelle : car nous disons diuerses especes de terre, & diuerses especes d'eau, combien qu'il n'y en ait qu'vne.

De la fin des elements des premieres qualitez, & de leur principale action.

CHAPITRE X.

LA fin pour l'amour de laquelle la nature a produict les elements, n'est pas seulement pour composer & occuper vne partie de l'vniuers, mais aussi pour seruir à la generation de toutes choses composees, laquelle ne se peut faire sans mixtion, comme nous le montrerons cy apres, ny la mixtion sans action & passion, & la mixtion estant commune à toutes les choses naturelles composees des elements, la nature a bien à propos accompagné les elements des premieres qualitez touchables, qui sont accidents actifs & passifs & communs à toutes les choses engendrables mixtes: attendu que sans ces qualitez ils demeureroient otieux & auroient esté produicts en vain : dautant qu'il est requis selon le but de la nature vniuerselle qui regit toutes choses, que les elements agissent & patissent mutuellement entre eux, afin de s'entre-reboucher & rompre leurs forces, pour leur conseruation & pour la generation des mixtes. Or les quatre premieres qualitez n'ayant esté donnees de la nature aux elements que pour l'amour des mixtes, à sçauoir pour en estre principes, cette action à raison de laquelle deux des qualitez sont actiues & les autres passiues, est la principale action des elements entant qu'ils sont elements, & pour l'amour de laquelle la premiere action leur a esté donnee de nature : parce que sans elle ils n'eussent peu exercer cette seconde cy.

A quel element chaque premiere qualité conuient au souuerain degré.

CHAPITRE XI.

Ὕδωρ δὲ, διὰ τὸ δεῖν μὲν ὁρίζεσθαι τὰ σύνθετα, μόνον δὲ εἶναι τῶν ἁπλῶν εὐόριστον τὸ ὕδωρ· ἔτι δὲ καὶ τὸ τὴν γῆν ἄνευ τοῦ ὑγροῦ μὴ δύνασθαι συμμένειν· ἀλλὰ τοῦτ' εἶναι τὸ συνέχον· εἰ γὰρ ἐξαιρεθείη τελέως ἐξ αὐτῆς τὸ ὑγρὸν, διαπίπτοι ἄν.

Arist. l. 2. de generat. & corr. c. 8. t. 49. Aqua verò, quòd composita finiri oporteat, & illa è simplicibus sola bene terminari queat. Praetereà quòd & terra sine humiditate consistere non possit, sed humiditas id sit, quod continendi vim ac coërcendi habeat, nisi humiditas à terra prorsus eximatur, ea deflueret profectò.

LA tres grande humidité conuient à l'air : car l'humide c'est ce qui est aysement contenu dans les termes d'autruy, & difficilement és siens : chose que nous voyons cōuenir extremement à l'air, entre tout les elements. Et ce que l'eau humecte plustost que l'air, ce n'est pas que l'humeur aqueuse soit plus vigoureuse que celle de l'air, mais c'est pource qu'elle est en vne matiere plus époisse : à cause de quoy, quand elle est inseree dās les pores des corps, elle y adhere dauantage : car plus de matiere a plus de forme, & est retenuë plus long temps que l'air, à cause de sa subtilité qui le faict escouler plus aysement. C'est pourquoy Auerroes dit que l'air est plus humide que l'eau, mais que l'eau est plus puissante à humecter : & Aristote qu'elle seule de tous les elements, peut estre tres bien terminee, qui est le propre de l'humide. Et ce qu'il dit en vn autre endroit que l'eau est proprement humide, & la terre seiche : à sçauoir qu'entre tous les elements elle est facilement terminee par les limites d'autruy, c'est dautant que par son meslange, elle rend les autres choses facilement terminables : comme il paroist en la terre detrampee d'eau, qui s'assem-

ſaſſemble en telle forme qu'on veut, par le moyen de l'eau, qui luy donne la liaiſon l'humectant, & non de l'air par lequel elle ne peut eſtre aſſemblee.

Γῆ μὲν γὰρ ξηροῦ μᾶλλον, ἢ ψυχροῦ· ὕδωρ δὲ, ψυχροῦ μᾶλλον, ἢ ὑγροῦ· ἀὴρ δὲ ὑγροῦ μᾶλλον, ἢ θερμοῦ· πῦρ δὲ, θερμοῦ μᾶλλον ἢ ξηροῦ.

Ariſt. l. 2. de generat. & corr. c. 3. t. 23. Terra ſi quid ſicci potiùs eſt quàm humidi: aqua verò frigidi magis quàm humidi, aër humidi magis quàm calidi, ignis calidi, magi quàm ſicci.

Selon l'opinion d'Ariſtote l'extreſme froideur conuient à l'eau, comme il ſe connoiſt en ce qu'il n'y a aucun element qui refroidiſſe dauantage. Et puis d'ailleurs il paroiſt qu'elle eſt plus froide que la terre, qui eſt l'autre element auquel la froideur conuient: en ce qu'eſtant plus époiſſe, & ayant par conſequent dauãtage de froideur en quantité, nous experimentons neantmoins, qu'elle refroidit moins que l'eau. La ſeichereſſe au ſouuerain degré conuient à la terre: car puiſque l'humidité appartient à l'air, la chaleur au feu: ſelon l'opinion de ceux qui l'eſtime elemẽt: (mais ſelon la verité, au Soleil) & la froideur à l'eau au ſouuerain degré, il eſt neceſſaire en la diſtributiõ des premieres qualitez que l'extreſme ſeichereſſe conuienne à la terre: ce qui nous eſt confirmé parce que nous ne voyõs aucun element ſi ayſé à terminer que la terre. Et combien que le feu deſſeiche plus que la terre, ce n'eſt pas à cauſe de ſa plus grande ſeichereſſe, mais à raiſon de ſa chaleur, par la vertu de laquelle il extenuë les parties hudimes, & les reſoult en vapeurs. *De ſenſu & ſenſibil. c. 4.*

Que chaque element a deux premieres qualitez.

CHAPITRE XII.

Καὶ τοί γέ τις ἐθαύμασε, πῶς ποτε εἰ ἐκ τῶν ἐναντίων ἀρχῶν συνέστηκεν ὁ κόσμος, λέγω δὲ ξηρῶν τε καὶ ὑγρῶν, ψυχρῶν τε καὶ θερμῶν, οὐ πάλαι διέφθαρται καὶ ἀπόλωλε, ὡς κἂν εἰ πόλιν τινὲς θαυμάζοιεν, ὅπως διαμένει, συνεστηκυῖαν ἐκ τῶν ἐθνῶν, πενήτων λέγω καὶ πλουσίων, νέων καὶ γερόντων, ἀσθενῶν, ἰσχυρῶν, πονηρῶν, χρηστῶν.

Ariſtotel. de mundo. c. 5. Tametſi extiterunt, qui ſeſe admirari adhabitabundi dicerent, qui fieri tandem poſſet ſi è principiis contrariis mundus conſtitu, ſiccis dico & humidis, frigidis & calidis, vt iam diu non diſſolutus fuerit atque interierit. Perinde quaſi mirari quiſquam debeat, quo nam pacto ciuitas incolumis perduret, quæ è gentibus contrariis compoſita ſit, egenis inquam & diuitibus, iuuenimus & ſenio confectis, infirmis & valentibus, prauis atque innocentibus.

Τὸ μὲν γὰρ πῦρ, θερμὸν καὶ ξηρόν· ὁ δὲ ἀὴρ, θερμὸς καὶ ὑγρός· οἷον ἀτμὶς γὰρ ὁ ἀήρ· τὸ δὲ ὕδωρ, ψυχρὸν καὶ ὑγρόν· ἡ δὲ γῆ, ψυχρὸν καὶ ξηρόν.

L. 2. de gener. & corr. c. 3. t. 16. Ignis calidus, ſic vſque eſt: aër verò calidus et humidus: (nam aër velut vapor eſt) aqua frigida, humidaque: terra frigida, atque ſicca.

CHAQVE element a deux des premieres qualitez, l'vne au ſouuerain degré, & l'autre aucunement affoiblie, ainſi que nous l'experimentons: car l'air eſchauffe & humecte: l'eau refroidit & humecte: & la terre deſſeiche & refroidit: & comme cela eſt confirmé, en ce que la concorde diſcordante, qui conſerue l'vniuers, & en quoy conſiſte ſon ordre & ſa beauté, n'a peu eſtre mieux aſſemblee: car cette diſconuenance des qualitez qu'ont les corps, ſert à la generation des choſes, dautant que toute generation eſt d'vn contraire & la conuenance ſert à leur conſeruation, parce que la concorde & la paix ſõt cauſes de la longue duree: ce que la contrarieté faict auſſi, en ſeruant à la generation, entant que par la generation vne autre choſe ſuccede au lieu de celle qui perit. Et ne ſe faut pas eſtonner, dit Ariſtote, que le monde ainſi compoſé des contraires, ait duré ſi long tẽps ſans ſe diſſoudre, puis qu'vne cité compoſee de riches & de pauures, de ieunes & de vieux, de forts & de foibles, de meſchants & de bons ſe conſerue longuement. Nous pouuons noter icy, que puiſque l'humidité conuient à l'eau, & que l'humide c'eſt ce qui ne peut eſtre terminé par ſes propres termes, que la glace, la greſle, & ſemblables où l'eau a des figures terminees, c'eſt contre ſa nature d'eau, & que cela prouient de quelque choſe, qui n'eſt pas de ſa nature.

Diuerſes opinions des qualitez de l'air.

CHAPITRE XIII.

Ὁ δὲ ἀὴρ, θερμὸς καὶ ὑγρός· οἷον ἀτμὶς γὰρ ὁ ἀήρ. &c.

Ariſt. l. 2. de generat. & corrup. c. 3. t. 16. Aër verò calidus & humidus: nam aër velut vapor. &c.

Ἀὴρ δὲ, ὑγρὸν μᾶλλον, ἢ θερμόν. &c.
Ὁ γὰρ ἀὴρ θερμὸν καὶ ἄπηκτον.

T. 23. Aer humidi magis quam calidi. &c.
De gener. animal. l. 2. c. 2. Aër namque calidus & incongelabilis est.

LEs opinions sont diuerses pour le regard de l'air, à sçauoir s'il est froid ou chaud: car la plus part des Peripateticiens tiennēt qu'il est chaud, cōtre les Stoïques, & ceux qui suiuent leur opinion, comme Ciceron, Seneque, Gallien, & autres. Ceux qui disent que l'air est chaud, se fondent premieremēt sur cette opinion qu'il s'engendre par l'action de la chaleur: mais quand il s'engendreroit par elle, cette raison est nulle: car le Soleil par la chaleur de ses rayons engendre aussi des vapeurs & des exhalations froides. Secondemēt ils disent qu'il est chaud parce qu'il est leger, & que la legereté est accompagnee de chaleur & l'ensuit: attendu que nous voyons que les choses qui s'eschauffent, sont plus rares & legeres. Cette preuue est encores aussi foible que la premiere: car les vapeurs & quelques exhalatiōs qui sont legeres & rarefiees, sont froides de leur nature. En troisiesme lieu, ils mettent en auant, que si l'air n'estoit chaud, que l'harmonie & concorde discordante de la distribution des quatre premieres qualitez au monde elementaire, se dissoudroit. Mais tant s'enfaut que cela soit, nous montrerōs par cy apres, que l'vniuers peut consister sans la chaleur du pretendu element de feu, & que l'air estant froid, il se trouue plus propre à la mixtion. En quatriesme lieu, ils alleguent que les choses aëriennes sont chaudes, telle qu'est l'huille. A quoy on peut respondre, que cette vertu que l'huille a d'eschauffer estant eschauffee premierement, (comme le vin quand il a receu quelque degré de chaud en l'estomach par la vertu naturelle) est vne disposition seulement, laquelle ne prouient pas de l'air, mais du Soleil & de sa forme, alors que l'huille a esté produitte, & de ce qu'estant plus subtile que les autres liqueurs, elle penetre plus promptement & eschauffe plus viste par sa chaleur actuelle acquise. Quant à ce que d'autres disent que l'air deseiche fort, & que cela doibt arriuer par sa chaleur: cela ne faict rien pour prouuer qu'il soit chaud de son naturel, mais seulement qu'il a de la chaleur, laquelle a peu estre engendree en luy par les rayons du Soleil. Et finalement pour le regard de ce que la chaleur paroist en hyuer dās les caues & lieux sousterrains où elle se renforcit, à cause de l'entiperistasie du froid de la terre. On peut opposer que sa froideur paroist aussi en esté pour la mesme raison, estāt assiegee de la terre eschauffee: laquelle chaleur & froideur de l'air, luy peut estre acquise & non naturelle: outre qu'il y a de l'apparence que ce plus grand chaud & froid de l'air ne nous paroist, qu'à comparaison de la chaleur ou froideur que nous sentons sur la terre: car la neige & la glace se conserue aussi bien & mieux és lieux sousterrains en hyuer, qu'en esté.

Pour l'opinion que l'air est froid, il y a de grandes raisons: car en premier lieu, nous voyons qu'és regions septentrionalles où il est fort peu eschauffé par les rayons du Soleil, le froid y est quasi insupportable, & que la mer y est la plus part du temps glacee: ce qui semble ne pouuoir prouenir de la froideur naturelle de l'elemēt de l'eau: car si cela estoit, elle ne seroit pas humide de sa nature, comme elle est concedee d'vn chacun, ny de la froideur de la terre, puis qu'elle n'est pas si forte que celle de l'eau: & partant il faut que ce soit la froideur de l'air qui la glace en cette sorte, & qui remplisse tout de neige & de frimats. Car quant à ce qu'on pourroit dire, que combiē qu'il ne soit pas naturel à l'element de l'eau pur d'estre glacé, que neantmoins sa froideur est suffisante pour se reduire en glace, quand il est meslé d'vn peu de terre pour luy donner liaison: l'experience ne nous montre point cela, ains le contraire: car vne mesme eau sans receuoir nouueau meslange de terre se voit glacee, & puis liquide, selō que l'air se refroidit & eschauffe: ioinct que la terre estant moins froide que l'eau, comme nous auons dit: elle ne peut estre cause de la glace, qui est vn excez de froideur. Secondemēt, il paroist par la moyenne region de l'air, où la neige & la gresle sont produittes, qu'il est extremement froid, & comme on l'espreuue au dessus des montaignes qui atteignent iusques en cette contree, telles que sont les Alpes & le monts Pyrenees, où il y a des endroits qui sont tousiours couuerts de neiges & de glaces. Car d'alleguer que cette region de l'air est froide par l'antiperistasie, c'est à dire par l'enuironnement de la chaleur du feu par le haut, & de l'air eschauffé en bas de la reuerberation des rayons du Soleil remōtans de la terre, à cause qu'vne qualité assiegee par ses contraires, ramasse ses forces & redouble sa vertu, tousiours faut il presupposer qu'il a de la froideur, autrement elle ne se renforceroit pas en luy par l'assiegement de ses contraires: cela ne sert pas beaucoup d'opposer qu'il acquiert cette froideur là par quel-

ques

ques vapeurs qui la luy portent, lesquelles perdent leur chaleur se resoluant en eau qui est froide: car il n'y a point d'apparēce si elle luy aduenoit d'autre part, que tout le corps de l'element de l'air ensemble estant chaud de soy, fortifié par le pretendu element de feu qui l'enuironne, & encores estant fortifié des rayons du Soleil & de leur reflexion en quelques vnes de ses parties, ne fust suffisant pour repousser & vaincre cette froideur violēte à sa nature. Et en troisiesme lieu, puis que toutes les condensatiōs qui arriuent en l'vniuers se font par la froideur, il est necessaire qu'il y en ait, au lieu où les rarefactions que le Soleil a faittes de l'eau & de la terre, en engendrant des vapeurs & exhalations, se rendent, afin de les resserrer & condenser: car il est necessaire qu'il se fasse autant de condensations en vne partie de l'vniuers, comme il se faict de rarefaction en l'autre: autrement l'air qui est contrainct à leur arriuee de se restraindre en soy, en leur cedant, seroit trop long temps violenté en sa nature. Or l'air estant le lieu où ces vapeurs & exhalations s'assemblent, il faut qu'il ait de la froideur pour les condenser.

Contre ces opinions de la froideur de l'air & de sa chaleur, il n'y a pas faute d'apparence, qu'il n'a ny l'vne ny l'autre de ces qualitez de soy: mais qu'il est susceptible de l'vne & de l'autre, sans que pour cela l'air soit en vain, ny inutile en la nature: car il est propre par son extreme humidité, rareté, tenueté & mobilité, à estre meu & meslé par toutés mixtions, à y porter les autres qualitez & impressions qu'il reçoit des autres corps, & à estre le moyen ou tous les autres corps se meuuēt d'vn lieu à l'autre: & est celuy qui empesche le plus le vuide ennemy de la nature. De sorte que sans auoir les qualitez de chaud ou de froid naturelles en luy, tant s'en faut qu'il fust inutile ou en vain, ce seroit tousiours vn tres-vtile element.

Des diuerses sortes de pesant & de leger.

CHAPITRE XIV.

Βαρὺ μὲν οὖν ἔστω τὸ φέρεσθαι πεφυκὸς ἐπὶ τὸ μέσον· κοῦφον δὲ, τὸ ἀπὸ τοῦ μέσου· βαρύτατον δὲ τὸ πᾶσιν ὑφιστάμενον τοῖς κάτω φερομένοις· κουφότατον δὲ τὸ πᾶσιν ἐπιπολάζον τοῖς ἄνω φερομένοις.

Ἁπλῶς μὲν οὖν κοῦφον λέγομεν τὸ ἄνω φερόμενον, καὶ πρὸς τὸ ἔσχατον· βαρὺ δὲ, τὸ ἁπλῶς κάτω, καὶ πρὸς τὸ μέσον· πρὸς ἄλλο δὲ κοῦφον, καὶ κουφότερον, ὃ δυοῖν ἐχόντων βάρος, καὶ τὸν ὄγκον ἴσον, κάτω φέρεται θάτερον φύσει θᾶττον.

Arist. l. 1. de Cæl. c. 3. t. 17. Graue igitur id sit, quod aptum est ad medium ferri. Leue id quod aptũ est à medio ferri. Grauissimum id, quod sub his omnibus collocatur, quæ deorsum feruntur: leuissimum id, quod super omnia collocatur, quæ sursum pergunt.

L. 4. c. 1. t. 6. Id igitur absolutè dicimus leue, quod sursum ad extremumque fertur: id graue quod simpliciter deorsum, atque ad medium fertur. Ad aliud autem leue, ac leuius id esse dicimus, quod alio natura deorsum celerius fertur, vtrisque pondus habentibus, æqualemque molem.

ARISTOTE dit que le pesant, c'est ce qui est apte de se mouuoir au milieu: & le leger ce qui est apte de se mouuoir du milieu, c'est à dire du centre du mōde. Le pesant & le leger sont considerez simplement & respectiuement. Le pesant simplement se dit en trois manieres, premierement, c'est ce qui n'a rien de plus pesant & est appellé pesant au plus haut degré. Secondement cela est dit pesant simplement, à la pesanteur duquel aucun degré de legereté n'est meslé. Et en troisieme lieu, ce qui est nay apte de descendre par sa propre vertu & par son pois en quelque que ce soit des elements qu'on le mette, excepté en la terre. Quant au pesant respectiuement, c'est ce qui monte comparé à vne chose, & descend comparé à l'autre: comme l'huille au respect de l'eau & de l'air. Pour le regard du leger, ils en posent de trois sortes, comme du pesant, dont la troisiesme est celuy qui est nay apte de monter par sa propre vertu & par sa legereté, en quelque que ce soit des elements qu'on le mette. Et le leger respectiuement tout de mesme comme le pesāt.

De cecy il s'ensuit, que chacune partie de la terre est simplement pesante, & l'air simplement leger: car en quelque autre element qu'on les mette, l'air monte, & la terre descend tousiours, nonobstant que les atomes qu'on voit és rayons du Soleil, se mouuants en l'air, ne descendent point, encores qu'ils soient petites parties tenant de la terre: car cela ne prouiēt que de ce qu'ils ne peuuēt diuiser l'air qui est dessoubs eux, à cause de leur petitesse: & ainsi ils sont retenus en l'air contre leur nature: comme nous le pouuons iuger, en ce que les choses les plus pondereuses estant estenduës en vne figure large, elles nagent sur les eaux: parce qu'elles comprennent par leur estenduë, beaucoup du corps

qui leur est soubmis : à cause de quoy ils ne le peuuent pas facilement diuiser, combien qu'elles soient plus pesantes. Quant aux elements de l'air & de l'eau, ce qu'ils sont pesants & legers respectiuement, ce n'est pas qu'ils ayent les deux qualitez de leger & de pesant, ny vne qualité meslee d'elles deux, mais ils ont chacun vne simple qualité, par laquelle ils sont aptes d'estre au dessus du plus pesant, & au dessoubs du plus leger. Semblablement il y a des choses elementaires, dont les vnes sont simplement pesantes à cause de la terre qui y domine : comme les pierres & les metaux: les autres sont simplement legeres, à cause du feu qui y excelle, comme les vapeurs.

La pesanteur & la legereté se considerent encores comme actuelles & comme habituelles: elles sont dittes habituelles, entant qu'elles inclinēt les choses à se mouuoir à leur lieu, combien qu'elles n'y soient pas meuës actuellement: & actuelles, lors que les choses se meuuent actuellement à leur lieu. L'element pesant estant hors de son lieu, il a la pesanteur actuelle: & estant en son lieu, il y a l'habituelle qui l'y fait reposer, comme l'autre s'y mouuoir: dequoy s'ensuit que la terre estant au milieu du monde, ne pese pas actuellement, ce qu'elle faict en estant hors, comme resistant à la violence : & l'eau tout de mesme : ainsi qu'il est confirmé par Achimedes en son liure des poids, qui dit que nul corps n'est pesant en soy. Cela est cause que si quelqu'vn descend au fonds de la mer ou d'vn puids, il ne sentira point la pesanteur de l'eau sur sa teste : & quand quelqu'vn veut tirer de l'eau ou de la terre hors de leur lieu, la resistance qu'il trouue procede de ce que la pesanteur habituelle deuient actuelle, pour resister à ce qui leur faict violence. Et quād l'eau descend en vne fosse faitte soubz la terre qu'elle couure, c'est pource qu'à l'heure elle cesse d'estre en son lieu naturel ; à cause de quoy elle descend au fonds de la fosse, pour estre immediatement au dessus de la terre : ou bien que par son poids, l'air luy cede, au moyen de quoy elle occupe sa place.

Qu'il n'y a point d'elements purs, ny de premieres qualitez pures.

CHAPITRE XV.

Οὐκ ἔστι δὲ τὸ πῦρ, καὶ ὁ ἀήρ, καὶ σχεδὸν ἕκαστον τῶν εἰρημένων, ἁπλοῦν, ἀλλὰ μικτόν.

Aristot. l. 2. de generat. & corr. c. 3. t. 20. Ignis, & aer, & vnumquodque eorum quæ dicta sunt, haudquaquam simplex est, sed mixtum.

IL n'y a pas vn des elements qui soient purs pour le moins, entre la moyenne region de l'air & la terre: c'est à dire, qui ne soit meslé auec quelqu'vn des autres: nō d'vne mixtion parfaitte qui change son espece, mais improprement, de la sorte que l'eau, le vin, & choses semblables se meslent ensemble, retenant chacune sa nature à part. Leur voysinage & proximité est cause qu'ils se meslent les vnes auec les autres, & n'ont pas leurs qualitez pures: de quoy il s'ensuit, que combien qu'elles deussent estre en leur plus haud degré de force & de vigueur és elements, elles n'y sont pas actuellement pourtāt. Mais soit que chaque qualité soit au souuerain degré ou non en tous les elements, si on considere les elements, non en soy, mais en l'vsage de la mixtion ; alors il se peut dire que les elements ont vne de leurs qualitez au souuerain degré, & l'autre en vn moindre : tellement que combien que l'eau ait la froideur & l'humidité, elle sera toutesfois plus froide qu'humide : parce qu'en la mixtion elle vse plus de la froideur que de l'humidité. Tout de mesme l'air sera plus humide que chaud ou froid, ce qui se cōnoist par les effects des vnes qui paroissent plus que des autres en la mixtion. Chose qui a esté faitte auec raison : attendu qu'en chaque genre, il se donne vne chose qui est la mesure de toutes les autres qui y sont contenuës. Semblablement au genre des choses froides, il est necessaire d'en donner vne qui soit comme le principe de toutes les froides : & celle là sera l'eau : au genre des choses humides, l'air : en celuy des seiches, la terre : en celuy des chaudes, le feu : selon ceux qui le posent pour element.

Que les premieres qualitez ne sont pas formes substantielles des elements.

CHAPITRE XVI.

Τὰ γὰρ πάθη καθ' ἃ φαμὲν τοῦτο συμβαίνειν, διαφοραὶ τῶν στοιχείων εἰσί· λέγω δ' οἷον θερμὸν, ψυχρόν,

Arist. l. 1. de generat. & corr. c. 1. t. 1. Siquidem affectus ipsi, iuxta quos id accidere dicimus, differen-

ψυχρὸν, λευκὸν, μέλαν, ξηρὸν, ὑγρὸν, μαλακὸν, σκληρὸν, καὶ τῶν ἄλλων ἕκαστον, ὥσπερ καὶ φησιν Ἐμπεδοκλῆς.

Πρῶτον μὲν τὸ δυνάμει σῶμα αἰσθητὸν ἀρχή· δεύτερον δὲ, αἱ ἐναντιώσεις· λέγω δὲ, οἷον θερμότης καὶ ψυχρότης· τρίτον δὲ ἤδη, πῦρ καὶ ὕδωρ, καὶ τὰ τοιαῦτα.

Φανερὸν ὅτι οὐ πᾶσαι αἱ ἐναντιώσεις σώματος εἴδη καὶ ἀρχὰς ποιοῦσιν, ἀλλὰ μόνον αἱ κατὰ τὴν ἁφήν.

Ἡ μὲν οὖν πῦρ, ἢ ἡ γῆ, οὐδὲν πέφυκε ποιεῖν ἢ πάσχειν, οὐδ' ἄλλο οὐδέν· ᾗ δὲ ὑπάρχει ἐν αὐτοῖς ἐναντιότης, ταύτῃ πάντα ποιοῦσι καὶ πάσχουσιν.

tiæ sunt elementorum, quod genus sunt, caliditas, frigiditas: albedo, nigredo: ariditas, humiditas: mollitudo, durities: & cætera alia, uti & Empedocles ait.

L.2.c.1.t.6. Quare primo quod potentia sensibile corpus existit, principium est. Deinde contrarietates ipsæ, seu calor, & frigus. Postremo ignis & aqua, & quæ sunt eiusmodi.

C.2.t.7. Constat non omnes corporis cõtrarietates, species & principia facere, sed eas solum quæ sub tactum cadunt.

De sens. & sensili. c.4. Nihil itaque quatenus ignis sit, aut aqua, aut quippiam aliud, agere aut pati natum est: sed omnia, quatenus cõtrarietatem subeunt, eatenus agunt, patiunturque.

QVELQVES vns ont pensé, que les qualitez premierement premieres, estoient les formes substantielles des elements: & d'autres, que c'estoit la pesanteur & la legereté. Mais les vns & les autres erroient: car combiẽ que les elements ayent ces qualitez là, ce n'est pas par soy premierement, mais moyennant la forme substantielle: ce qui se prouue par plusieurs raisons. Et premierement, si ces qualitez estoient formes, les elements seroient composez de plusieurs formes: attendu que chacun a deux des premierement premieres qualitez, & la pesanteur ou la legereté, ce que la nature des choses simples, cõme sont les elements abhorre. Secondement, parce que ces qualitez sont sensibles à l'attouchement, & les formes substantielles ne le sont pas par soy à aucun des sens, ains seulement par leurs qualitez sensibles. En troisiesme lieu, parce qu'il n'y a point de contrarieté entre les substances, comme elle se trouue entre le chaud & le froid, le sec & l'humide. Ces secondes qualitez, comme la pesanteur, la legereté, & semblables, ne peuuent estre formes substantielles des elements: parce que la substance ne reçoit point ny le plus ny le moins, comme il arriue à la pesanteur & à la legereté: car vne partie de terre est plus pesante que l'autre, selõ qu'elle est plus époisse: & partant la pesanteur & la legereté ne sont pas formes substantielles: attendu que les formes substantielles sont indiuisibles. Et quant à ce qu'Aristote dit, que les premieres qualitez cõstituent les elements, & sont leurs premieres differences, il ne considere pas là les elements selon leur essence, mais entant qu'actifs & passifs: car en cette sorte il est certain qu'ils peuuent estre distinguez par les premieres qualitez, qui sont les principes instrumentaux d'alterer: & ce qu'en vn autre endroit il declare les differences du feu & de la terre, par le chaud & par le froid; c'est parce que les differences substantielles des elements luy sont inconnuës: car puis que (comme il dit luy mesme) ce qui est substance en vne chose, ne peut estre accident en vne autre; la chaleur, la froideur, & semblables qui sont accidents és corps, (attendu qu'elles s'en vont & y reuiennent sans destruction du subiect) ne peuuent estre substãces en d'autres choses: autrement vne chose mesme d'espece seroit substance & accident, & n'adhereroit pas; subsisteroit par soy, & ne subsisteroit pas: en quoy il y a de la contradiction. Dauantage, il dit en vn autre lieu, que le feu entant que feu, n'agit point: mais entant qu'il est chaud: ny la terre entant que terre, mais entant que seiche: & partant la chaleur n'est pas la forme du feu, ny la seicheresse de la terre.

Que l'element pretendu du feu n'est point.

CHAPITRE XVIII.

Ἀλλὰ καὶ τοῦτο δεῖ τὸν λέγοντα μὴ ἀποφαίνεσθαι μόνον, ἀλλὰ καὶ τὴν αἰτίαν αὐτοῦ λέγειν· καὶ μὴ τίθεσθαι μηδὲν, μηδ' ἀξιοῦν ἀξίωμ' ἄλογον· ἀλλ' ἢ ἐπαγωγὴν, ἢ ἀπόδειξιν φέρειν.

Ἅπαντες γὰρ οἱ τὰ ἁπλᾶ σώματα στοιχεῖα ποιοῦντες, οἱ μὲν ἕν, οἱ δὲ δύο, οἱ δὲ τρία, οἱ δὲ τέσσαρα ποιοῦσιν.

Ἔνιοι δ' εὐθὺς τέτταρα λέγουσιν, οἷον Ἐμπεδοκλῆς, συνάγει δὲ καὶ οὗτος εἰς τὰ δύο· τῷ γὰρ πυρὶ τἄλλα πάντα ἀντιτίθησι.

Ὄντων δὲ τεττάρων τῶν ἁπλῶν σωμάτων ἑκάτερον τοῖν δυοῖν, ἑκατέρου τῶν τόπων ἐστί· πῦρ μὲν γὰρ

Arist. l.8. phys. c.1. t.15. Sed & qui hoc dicit, non solum id pronuntiare debet, sed etiam eius causam dicere, nec ponere, nec petere sibi concedi aliquod axioma sine ratione: sed vel inductionem, vel demonstrationem afferre.

L.2. de generat. & corrup. c.3. t.17. Omnes enim & qui simplicia corpora elementa faciunt, alij vnum, alij duo, alij tria, alij quatuor esse volunt.

T.19. Porrò nonnulli statim quatuor esse aiunt, vt Empedocles; cogit autem & hic illa in duo: nam igni cætera omnia contraponit.

T.22. Cum autem simplicia corpora sint quatuor, è duobus vtrumque vtriusque locorum est: ignis enim

καὶ ἀὴρ τοῦ πρὸς τὸν ὅρον φερομένου· γῆ δὲ καὶ ὕδωρ, τοῦ πρὸς τὸ μέσον· καὶ ἄκρα μὲν καὶ εἰλικρινέστατα, πῦρ καὶ γῆ· μέσα δὲ καὶ μεμιγμένα μᾶλλον, ὕδωρ καὶ ἀήρ· καὶ ἑκάτερα δὲ ἑκατέροις ἐναντία.

Ἔδει οὖν ἢ ὁρίσασθαι, ἢ ὑποθέσθαι, ἢ ἀποδεῖξαι, ἢ ἀκριβῶς, ἢ μαλακῶς, ἢ ἄλλως γέ πως.

& aër eius, qui ad superficiem, terminumque vergit; terra verò, & aqua eius, qui ad mediũ. Atque ignis & terra extrema quidem sunt, & synceriora: aqua verò & aer media & mista magis: & vtraque etiam vtrisque contraria sunt.

C. 6. t. 42. Igitur aut definiuisse, aut supposuisse, aut exactè vel molliter, vel alio quolibet modo demonstrasse oportebat.

IL y a si long temps que les elements sont estimez quatre en nombre, par la plus part des Philosophes, & par les Medecins, qu'il semble que c'est vouloir renuerser les fondements de la Philosophie naturelle & de la nature mesme, & ruiner l'vniuers, que d'essayer d'y adiouster ou de les diminuer. Ces considerations joinctes à la reuerence que ie porte aux cheueux blancs de l'antiquité, me feroient passer condemnation de mesme nombre d'elements, auec les autres, sans y contreuenir, n'estoit qu'ayant resolu, comme i'ay proposé & promis au commancement de cet œuure, de proceder tousiours par le discours de la raison, & non sur le fondement de l'authorité, laquelle ne doit point auoir de poids en la Philosophie sans demonstratiõ, suiuant ce qu'Aristote dit, qu'vn Philosophe ne doit pas seulement enoncer; mais aussi donner la cause, & ne poser rien, ny ne proferer aucune sentence, sans en rendre raison, amenant quelque induction, ou demonstration ou probabilité; ie ne puis que ie ne die franchemẽt en ce lieu, qu'il ne me paroist aucune raison, ny experience assez forte, qui me montre certainement, qu'en la nature il y ait vn element de feu, ny qu'il s'en trouue en la composition, ny en la resolution d'aucun mixte quel qu'il soit.

Premierement ce grand corps pretendu appellé l'element du feu, lequel on dit estre pardessus l'air, le contenir, & l'embrasser, ne nous paroit à la veuë, ny à l'attouchement en aucune saison: qui sont les sens par lesquels nous deurions en auoir des nouuelles: tant s'en faut, l'empire du froid & sa rigueur plus grande ou moindre en certaines cõtrees, selon qu'elles s'esloignent des Tropiques, & que leur zenit s'approche des Poles du monde, semblent nous asseurer qu'il n'y a point d'autre chaleur, que celle qui prouient du Soleil.

Secondement vne des marques, que le feu n'est point vn element qui entre en la composition des mixtes, se prend, de ce que toute chose se ressent de la nature des principes qui la composent, & nous n'en voyons aucune qui soit actuellement chaude de sa nature, comme elles sont toutes sensibles par les autres qualitez selon leurs diuerses natures: car les terrestres, comme les pierres, les metaux, & semblables sont de leur naturel actuellement froides, & seiches à l'attouchement; les aquatiques comme les poissons, les cerises, les raisins, & autres fruicts sont froids & humides; les aërees, comme l'huylle, le bois, & semblables qui nagent dessus l'eau, tantost chaudes & tantost froides, selon la disposition du lieu où elles sont. Il n'y a que les seuls animaux qui ayent de la chaleur actuelle, laquelle on tient ensuiure leur ame, & prouenir du Soleil, & non de la part de leur matiere: parce qu'elle ne se trouue en aucune chose insensible, encores que sa composition soit de mesme matiere.

En troisiesme lieu, il n'y a point d'apparence que la nature, qui n'abõde iamais en choses superfluës, & ne faict rien en vain, se soit amusee à faire cet element qui luy seroit inutile: car premierement, il ne peut descendre en la basse region de l'air où les mixtions se font, pour y entrer. Secondement on n'a point besoin de luy pour la generation, corruption, & conseruation des mixtes, ny pour la constitution de l'vniuers: car pour le regard de l'action de la chaleur requise en l'alteration des elements, & afin de les mesler ensemble en la composition du mixte, & lier le sec & l'humide, comme il est conuenable, les qualitez du froid & du sec en la terre, du froid & de l'humide en l'eau, & du liquide en l'air, soit qu'il soit froid ou chaud, ou ny l'vn ny l'autre, mais susceptible de ces deux qualitez, sont suffisantes pour la mixtiõ des choses. A sçauoir, l'humide, pour dõner liaison aux matieres par le moyen de l'eau, sans laquelle ce ne seroit que poudre; le froid pour le serrer & endurcir: le sec pour leur donner de la consistance auec la chaleur du Soleil & des astres; afin de consommer tout cela en vn, le digerer, mesler plus parfaittement, endurcir & reduire en vnité, selon les diuerses temperatures des choses prouenantes du diuers meslange des elements: car la chaleur endurcit, deseichant l'humeur aqueuse; & la froideur resserrant, comme il paroist és metaux & au crystal, qui se ressoluent

par

par le feu. Quant au chaud en acte ou en puissance actiue, requis à quelqu'vn des elements ou des corps elementaires, comme dispositions necessaires à la conseruation de leurs formes & à leurs operations chacun selon sa nature, le Soleil le supplee par la chaleur qu'il enuoye icy bas : ainsi que nous l'auons dit au liure du Ciel, & cõme l'experience le monstre tous les iours sensiblement, quand il eschauffe l'air & les corps inferieurs, & en leur generation, car il est principe efficient vniuersel de toutes les choses materielles en la generation desquelles il est concurrant auec les agents particuliers, de sorte que si cet element estoit, il ne seruiroit que d'occuper son lieu pour tout, qui est se moquer de la nature.

En quatriesme lieu, s'il y auoit vn element du feu autour de l'air, & qu'il eust besoin de nourriture selon son naturel, pour se conseruer & maintenir, comme le feu d'icy bas, il n'y a point d'apparence que luy qui est si grand deuoreur, n'eust desia consommé l'air & la terre il y a long temps : attendu qu'il ne peut subsister sans aliment. Et ne sert de rien d'alleguer qu'il ne brusle point, non plus que de certaines eaues de vie, lesquelles estant enflammees ne consomment point ce qu'on met en leurs flãmes. Car nous disons que quand cela seroit vray, qu'vne telle flamme consomme pour le moins cette eau de vie : & puis on ne peut inferer de là l'estre de cet element pretendu, ny qu'il soit tel, pour le regard de la chaleur.

En cinquiesme lieu, si ce pretendu element de feu estoit situé là haut, toutes les fois que nous ietterions la veuë au Ciel, il y auroit refraction des rayons, comme parlent les Optiques, à cause des diuers moyens pour la vision : au moyen dequoy nous ne verrions iamais les astres au propre lieu où ils sont, non plus qu'vne piece d'argent en l'eau : ce qui est déraisonnable, & contre l'ordre de nature qui ne tend pas à nous tromper. A cela nous pouuons adiouster, que la Genese ne parle que de la terre & de l'eau en la creation du monde, sans faire mention de l'element du feu ; & dit, que Dieu forma le corps humain de limon, lequel consiste de terre & d'eau. *Genes. 2.*

En somme le Soleil & les astres estants suffisants par leurs rayons, pour fournir l'vniuers de chaleur requise à la generation & mixtion des choses qui se font en l'air, en l'eau, & en la terre : il est aussi apparent & plus raisonnable, que leur vertu penetre iusques dans ses entrailles mediatement ou immediatement, que d'imaginer comment l'element pretendu du feu va iusques là se mesler auec cet autre element le plus esloigné de la situation qu'on luy donne. Et ne sert de rien d'alleguer, que les sources d'eaux actuellement chaudes, sortant de la terre, monstrent qu'elle a dans son sein de la chaleur actuelle, procedant d'ailleurs que du Soleil ; car elle ne prouient que de quelque feu allumé là bas par les rayons du Soleil ou par quelque autre accident, comme il s'enflãme parmy nous : lequel estant entretenu par des choses sulphurees ou bitumineuses propres à le nourrir, ces eaux qui coulent par là, sont renduës actuellement chaudes, ainsi que nous le sentons : estant certain, comme nous l'auons desia touché, que nous n'esprouuons rien actuellement chaud, dont la chaleur ne prouienne, ou des rayons du Soleil, ou de la chaleur animale dont il est la source, ou de celles des exhalations & matieres enflãmees & allumees, que nous auons icy bas : car le poivre, le vin, & autres telles choses qui sont dittes chaudes, n'eschauffent qu'apres auoir receu de la chaleur dans l'estomach, n'important qu'elles en rendent apres plus qu'elles n'en ont receu : dautant que cela peut arriuer en leur temperamment, sans qu'il soit requis que ce pretendu element de feu ait entré en leur mixtion.

Τὸ δὲ πῦρ ἐστὶν ὑπερβολὴ θερμότητος, ὥσπερ καὶ κρύσταλλος ψυχρότητος· ἡ γὰρ πῆξις, καὶ ἡ ζέσις ὑπερβολαί τινές εἰσιν· ἡ μὲν ψυχρότητος, ἡ δὲ θερμότητος.

Ὁμολογουμένη δὲ καὶ τῇ αἰσθήσει ἡ τοῦ πυρὸς γένεσις· μάλιστα μὲν γὰρ ἡ φλὸξ πῦρ.

Ἔστι γὰρ ἡ φλὸξ, πνεύματος ξηροῦ ζέσις.

Τὸ μὲν πῦρ ἀεὶ φαίνεται τὴν μορφὴν οὐκ ἰδίαν ἔχον, ἀλλ' ἐν ἑτέρῳ τῶν σωμάτων· ἢ γὰρ ἀὴρ, ἢ καπνὸς, ἢ γῆ φαίνεται τὸ πεπυρωμένον.

Arist. l. 2. de gener. & corr. c. 3. t. 21. Ignis etiã caloris est excessus : perinde vt glacies frigoris. Nam congelatio & feruor excessiones quædam sunt : illa quidẽ frigoris ; hæc verò caloris.

C. 4. t. 28. Ignem autem gigni etiam sensus ipse approbat : maximè enim flamma ignis est.

L. 1. meteor. c. 4. Flamma feruor est spiritus aridi.

L. 3. de generat. animal. c. 11. Ignis, semper formam non propriam habere videtur, sed in alio corpore. Aut enim aër, aut fumus, aut terra esse videtur quod ignitum est.

Quant au feu que nous auons icy bas parmy nous, duquel nous vsons, ce n'est ny corps simple, ny vne substance à part separee des autres corps : car la flamme n'est qu'vne chaleur excessiue qui s'attache & adhere aux choses qui ont en elles quelque humeur crasse & oleagineuse, où elles demeurent par vn continuel flus & engendrement successif, sans aucune permanence, ainsi qu'vne riuiere, ou comme la lumiere du Soleil : laquelle flamme dure tant que cette humeur soit consommee : comme il se voit en celle qui est au bois, & qui en sort, à laquelle elle est tousiours attachee, viuant autant qu'elle dure, se mouuant & montant auec elle, & non plus, & mourant quand elle n'est plus : de sorte que toute l'inflammation cesse, quand le bois ou autre matiere capable de feu, se trouue du tout reduitte en cendres ou priuee d'vne telle humeur : & neantmoins Aristote dit, que cette flamme est principalement feu. Que si le feu & la flamme estoient quelque substance corporelle, il faudroit admettre la penetration des dimensions entre les corps solides, qui ont leurs superfices actuelles, chose que la Philosophie ne peut receuoir aucunement : tellement que quand vne masse de fer est toute rouge, ce n'est point qu'elle ait vn autre corps meslé parmy le sien, mais seulement vne qualité : à sçauoir, vne chaleur excessiue, contraire à sa nature ; qui est vne qualité appellee inflammation. Cela se connoist aussi, en ce que si vne boulle d'or ou de verre creuse est mise dans vne fournaise embrasee, l'air enfermé dedans deuient enflammé & demeure air, comme il estoit, sans changer de lieu ; qui montre bien que la flamme n'est qu'vne qualité, & non corps : car autrement il y auroit penetration de dimensions, puis que l'air est demeuré : ou si on pose qu'il eust esté deuoré par le feu, on ne sçauroit donner de cause qui l'auroit rengendré de nouueau dedans la boulle, apres qu'elle n'est plus enflammee ; ou bien il faudroit qu'il y eust du vuide, puis que le feu n'y demeure pas, comme l'attouchement nous le montre.

Solution des arguments par lesquels on a pretendu prouuer l'element du feu.

CHAPITRE XIX.

Ἐπεὶ δὲ τέτταρα διώρισται αἴτια τῶν στοιχείων, τούτων δὲ κατὰ τὰς συζυγίας, καὶ τὰ στοιχεῖα τέτταρα συμβέβηκεν εἶναι.

Arist. l. 4. meteor. c. 1. Cùm autem elementorum causas quatuor esse à nobis definitum sit, & iuxta coniugationes harum, ipsa quoque elementa esse quatuor accidit.

Les principaux & plus apparents arguments qu'ont accoustumé de mettre en auant ceux qui posent l'element du feu, sont tels : Premierement, puis que des quatre premieres qualitez le sec, le froid, & l'humide ont chacune vn corps simple, auquel elles conuiennent premierement & par soy, la chaleur qui est la plus excellente de toutes, aura aussi le sien : or ce ne peut estre la terre, l'eau ny l'air : donques ce sera le feu. Ou bien, ainsi qu'il y a vn premier principe par soy du froid entre les choses naturelles inferieures, à sçauoir l'eau : tout de mesme il est requis d'en trouuer vn en la nature, d'où prouienne la premiere chaleur par soy : attendu que tout ce qui est par participation ou par accident és choses, se doit reduire à quelqu'autre, où il reside de soy & par soy. Mais cet argument est nul, car il n'est point necessaire qu'il y ait d'autre subiect ou principe de soy ny par soy de la chaleur, que le Soleil & les astres qui en ont assez, sinon formellement, au moins virtuellement & effectiuement, pour en fournir l'vniuers de tout ce qui luy en est requis, pour la generation, conseruation, & corruption de toutes choses : comme nous voyons que le Soleil engendre les grenoüilles du limon du Nil, & autres semblables choses, sans estre tel formellement.

Φανερὸν ὅτι τέσσαρες ἔσονται αἱ τῶν στοιχείων συζεύξεις, θερμοῦ καὶ ξηροῦ, καὶ θερμοῦ καὶ ὑγροῦ· καὶ πάλιν ψυχροῦ καὶ ξηροῦ, καὶ ψυχροῦ καὶ ὑγροῦ· καὶ ἠκολούθηκε κατὰ λόγον τοῖς ἁπλοῖς φαινομένοις σώμασι, πυρὶ, καὶ ἀέρι, καὶ ὕδατι, καὶ γῇ· τὸ μὲν γὰρ πῦρ, θερμὸν καὶ ξηρόν· ὁ δὲ ἀὴρ θερμὸς καὶ ὑγρός· οἷον ἀτμὶς γὰρ ὁ ἀήρ· τὸ δὲ ὕδωρ ψυχρὸν καὶ ὑγρόν· ἡ δὲ γῆ ψυχρὸν καὶ ξηρόν.

Arist. l. 2. de gener. & corr. c. 3. t. 16. Elementorum copulæ quatuor erunt : nempe calidum & siccum, calidum & humidum : rursus frigidum & siccum, frigidum & humidum : atque hæc corpora ea, quæ simplicia videntur esse, ignem, inquam, aërem, aquam, terram secundùm rationem comitari, ac sequi solent. Nam ignis calidus siccusque est : Aër verò calidus & humidus ; nam aër velut vapor est aqua frigida, humidáque : terra frigida atque sicca.

Des

Des quatre accouplements possibles entre les quatre premieres qualitez : les trois, à sçauoir, le chaud & l'humide, ont l'air : le froid & l'humide, l'eau : & le sec & le froid, la terre : qui est à chacun accouplement vn corps simple, où deux de ces qualitez sont assemblees : donques le chaud & le sec en auront vn aussi : Or ce n'est pas l'eau, l'air, ny la terre, & partant ce sera le feu. C'est argument est encores nul, dautant que quand l'air seroit chaud, comme il est icy presupposé & non prouué, & que ces trois accouplements de qualitez se trouueroient és trois corps simples, l'air, l'eau, & la terre, il n'est pas necessaire qu'il se trouue vn autre corps simple, auquel le chaud & le sec soient accouplez : car le Soleil est suffisant de donner la chaleur à toutes choses, telle que leur nature le requiert. Et pour le regard des quatre complexions qui se trouuent és animaux, lesquelles correspondent à ces quatre pretendus accouplements de qualitez, és quatre elements, elles ne laisseront pas d'estre és mixtes, sans le feu, & de prouenir de l'action & de la passion des qualitez des autres elements meslez en la composition du mixte : parce que la chaleur engendree par le Soleil est suffisante à suppleer tout ce qu'on suppose de la part du feu.

Ἀήρ τε καὶ ὃ διὰ συνήθειαν καλοῦμεν πῦρ, οὐκ ἔστι δὲ πῦρ· ὑπερβολὴ γὰρ θερμοῦ, καὶ οἷον ζέσις ἐστὶ τὸ πῦρ.

Arist. l. 1. meteor. c. 3. Aër scilicet, atque id quod quamuis ignem assueuimus appellare, ignis tamen haud quaquam est. Siquidem ignis, caloris exuperantia, ac veluti feruor existit.

L'argument aussi est nul de ceux, qui estiment que la chaleur animale est distinguee d'espece de celle qu'ils appellent elementaire, à cause des diuers effects qu'elles produisent : dequoy ils concluent, qu'elles ne procedent pas d'vn mesme premier principe, mais de deux chaleurs de differente nature : car outre que la froideur de la terre & celle de l'eau qui sont mesmes d'espece, produisent diuers effects : à cause des diuerses dispositions des choses où elles resident ; & que l'ame qui se sert de la chaleur animale en ses operations, faict des œuures que ne peut faire vne forme moins noble. Plusieurs autres raisons se trouuent encores contre cette opinion, lesquelles nous auons deduittes par-cy deuant, outre lesquelles il y a encores, que si la chaleur du Soleil estoit differente d'espece de celle qu'ils nomment elementaire, ses rayons n'engendreroient pas du feu comme ils font. Cela se connoist encores en ce que les choses doüees de cette pretendue chaleur elementaire, renforcent la chaleur de l'estomach, & celle du feu faict éclore les œufs des poullets, comme si elles les couuoyent. Et se trouuera qu'Aristote mesme, qui pose l'element du feu, ne tient pas que ces chaleurs soient distinguees d'espece.

Τῶν ἐναντίων οὐκ ἀναγκαῖόν ἐστιν, ἐὰν τὸ ἕτερον ᾖ, καὶ τὸ λοιπὸν εἶναι.

Arist. l. categor. c. 11. Non necesse est si cõtrariorum alterum sit, etiam reliquum esse.

Πῦρ γὰρ δὴ, καὶ γῆ, καὶ ἀὴρ, καὶ ὕδωρ μετ' ἐναντιοτήτων συμπεπλεγμένα ἐστί.

L. 1. phys. c. 7. t. 54. Ignis enim, ac terra, nec non aër, & aqua, contrarietatibus implicita sunt.

Ἀλλὰ μὴν εἰ γῆ, ἀνάγκη καὶ πῦρ εἶναι· τῶν γὰρ ἐναντίων εἰ θάτερον φύσει, ἀνάγκη καὶ θάτερον εἶναι φύσει, ἄν περ ᾖ ἐναντίον, καὶ εἶναί τινα αὐτοῦ φύσιν· ἡ γὰρ αὐτὴ ὕλη τῶν ἐναντίων· καὶ τῆς στερήσεως πρότερον ἡ κατάφασις· οἷον τὸ θερμὸν τοῦ ψυχροῦ. &c.

L. 2. de cœl. c. 3. t. 18. At si terram esse necesse est, ignem etiam esse necesse est. Contrariorum enim si alterum est natura, & alterum esse natura necesse est, si sit contrarium ; atque aliquam ipsius esse naturam. Est enim eadem contrariorum materies, & affirmatio priuatione est prior : veluti calidum frigido. &c.

Ἀλλὰ μὴν εἴπερ ἐστὶ πῦρ καὶ γῆ, ἀνάγκη καὶ τὰ μεταξὺ αὐτῶν εἶναι σώματα· ἐναντίωσιν γὰρ ἔχει ἕκαστον τῶν στοιχείων πρὸς ἕκαστα.

T. 19. Atqui si terra est atque ignis, ea quoque corpora esse quæ sunt inter ipsa, necesse est. Elementorum enim vnumquodque contrarietatem ad quodque nimirum habet.

Par la regle des contraires dont Aristote vse au second liure du Ciel, à sçauoir, que si vn des contraires est, qu'aussi est l'autre : dont on peut assigner pour raison, que la nature les oppose tousiours l'vn à l'autre, de peur que l'vn estant sans resistance, il destruisist l'vniuers ; on veut inferer que puis que pour le regard des qualitez, il y a vn corps simple, froid, & humide en l'vniuers, qui est l'eau, que tout de mesme il est requis d'en donner vn chaud & sec, qui est le feu : ou bien que comme il y a vn

corps tres-pesant situé au plus bas lieu, à sçauoir la terre, qu'il y en ait vn tres-leger au plus haut qui est l'element du feu. A quoy ils adioustent, que ce quatriesme element est requis à la perfection de l'vniuers, afin de comprendre tout ce qui est par raison. Ces arguments sont nuls : car pour le premier, le mesme Aristote dit, qu'il n'est pas necessaire si l'vn des contraires est, que l'autre soit aussi: mais posé qu'il doiue estre, si on cōsidere l'eau pour le regard de la froideur, la chaleur qu'engendre le Soleil luy est opposee: si pour son humidité, la seicheresse de la terre : si au regard de la terre, l'air & le Ciel sont au dessus d'elle. Et pour le second, il n'y a point de raison, que ce pretendu element adiouste quelque chose à la perfection de l'vniuers : au contraire, puis qu'il seroit inutile, c'est vne raison qu'il n'est point : car ainsi que la nature ne defaut iamais és choses necessaires, elle n'abonde iamais en superfluës : ce qui arriueroit, puis que le Soleil faict tout ce qu'on peut requerir d'vn tel element.

Les arguments aussi qu'on veut prendre du mouuement en haut de la flāme, tant pour prouuer l'element du feu, que son lieu, sont tels ; & premierement, puis qu'il est naturel à chaque corps de se reposer en son lieu, & que la flamme ne se repose pas en la terre, en l'air, ny en l'eau, ains seulement en haut : il s'ensuit que son lieu est au dessus de l'air, ou tout feu tend. Secondement, puis que la partie & le tout ont vn mesme lieu, & que toute flamme d'icy bas tend en haut, il y a au dessus de l'air vn lieu où toutes flammes s'assemblent, ainsi que la mer est le receptacle commun de toutes les eaux qui se rendent là de toutes parts & se ioignent ensemble. La responce est premierement, qu'outre que comme nous auons dit, la flamme n'est pas vn corps simple, ny vn estant par soy substance, elle ne se meut ny ne tend pas par soy en haut, mais seulement par accident, auec l'exhalation vnctueuse, à laquelle elle adhere : hors de laquelle elle ne se trouue point: & laquelle elle suiuroit tout de mesme, quand elle descendroit en bas : comme il se void en la fumee d'vne chandelle nouuellement estaincte, au haut de laquelle la flamme d'vne autre estant approchee, se prend & descend par elle, iusqu'à la mesche qui estoit estaincte : & tout de mesme en chaque matiere, où la flamme peut adherer. Secondement, ainsi que si on ne voyoit point cette grande assemblee d'eaux, que nous appellons la Mer, on ne sçauroit inferer du cours de certaines riuieres en diuerses parties de la terre vers l'Orient, l'Occident, le Midy, & le Septentrion, qu'il y a vn lieu commun où elles s'assemblent : car on pourroit estimer raisonnablement, qu'elles se perdroient en parties dans la terre qui les boiroit, & en parties seroient transmuees en vapeurs, pour retourner en pluyes comme elles en sont venuës. De mesme, puis que le sens ny la raison ne nous montre point cet amas de feux, nous ne pouuons conclure l'element du feu situé au dessus de l'air par la tendance de toutes les flammes en haut, joinct que nous ne voyons iamais que la flamme monte seulement iusqu'à my-chemin de la moyenne region de l'air : car aussi tost que l'vnctuosité où elle adhere, est consommee ou dissipee en l'air, elle s'estainct & perit.

Il ne sert de rien d'alleguer aussi, que du frottement de deux cailloux, il s'engendre du feu, pour prouuer ce pretendu element : car si la cause efficiente de ce feu est la chaleur virtuelle residente dans les cailloux, qui par le mouuement d'entre-choquement l'engendre, ou de l'air subtilisé par son brisement & froissement, ou de quelque matiere vnctueuse tiree des corps durs choquez, comme il paroist par l'époisseur de ce feu tombant en bas. On peut dire que cette cause efficiente a cette chaleur virtuelle du Soleil, & tout de mesme de quelque autre cause efficiente de feu que ce soit, qui n'est pas feu formellement.

La preuue qu'on pretend faire par le nombre des mouuements du lieu en haut & en bas, simples & respectifs, & par les qualitez motiues, qu'il y a quatre elements : comme ces choses sont quatre en nombre, demeure destruitte par les responses precedentes: car ces choses presupposent l'element du feu dont il est question, duquel nous auons monstré les raisons n'estre point necessaires : parce que la chaleur prouenant du Soleil, est suffisante à tout.

Et finalement pour le regard de la lueur des Cometes, qu'on dit prouenir de ce qu'elles sont enflammees par le feu elemētaire, voisin de la region où elles sont, l'argument pour prouuer l'element du feu, en est nul : car si c'est feu qui les rend lumineuses en les allumant, il leur peut aduenir des rayons du Soleil & autres astres, ou des feux qui s'engendrent par le tonnerre en la moyenne region de l'air.

Contre

Contre ceux qui ne posent qu'vn element.

CHAPITRE XIX.

DE ce que nous auons dit des elements iusqu'à cette heure, la ruine de l'opinion d'Anaxagore s'ensuit, qui tenoit que les elements estoient en nombre infiny. Quãd à l'erreur de ceux qui ne posoient qu'vn element, outre ce qu'elle est semblablement refutee par les raisons susdites, elle se destruit encores par d'autres. Et premierement, en ce que si cela estoit, il n'y auroit point de qualitez actiues contraires, parce qu'elles ne peuuent demeurer en vn mesme subiect: or s'il n'y auoit point de qualitez actiues contraires, il n'y auroit point d'alteration, attendu qu'elle procede de leur contrarieté, ny partant de generation, ny de corruption: ce que nous voyons estre faux. Il s'ensuiuroit encores que les corps n'auroient qu'vn mouuement naturel, dautant que les mixtes se meuuent du mouuement de l'element qui y domine: mais nous connoissons qu'il y a plusieurs mouuements. Dauãtage, s'il n'y auoit qu'vn element, il n'y auroit qu'vne forme, & nulle pluralité de substances; ny partant de vraye action ny de vraye passion: veu qu'elles ne sont pas sans pluralité de substances, toutes lesquelles choses estant fausses, il est tout manifeste qu'il y a plus d'vn element.

De la cause efficiente du mouuement naturel de lieu des choses pesantes.

CHAPITRE XX.

Ταῦτα δ' ἐστὶν ἃ τὴν ἀπορίαν παράσχοι ἄν, ὑπό τινος κινεῖται· οἷον τὰ κοῦφα, καὶ τὰ βαρέα· ταῦτα γὰρ εἰς μὲν τοὺς ἀντικειμένους τόπους βίᾳ κινεῖται· εἰς δὲ τοὺς οἰκείους, τὸ μὲν κοῦφον, ἄνω· τὸ δὲ βαρὺ, κάτω, φύσει· τὸ δὲ ὑπό τινος οὐκ ἔτι φανερὸν, ὥσπερ ὅταν κινῶνται παρὰ φύσιν.

Arist. l. 8. physi. c. 4. t. 28. Hæc autem sunt quæ dubitationem præbere possunt, à quonam moueantur: vt leuia & grauia, nam hæc ad oppositos locos vi mouentur: ad proprios autem, nempe leue sursum, graue deorsum, natura mouentur. t. 29. Sed à quonam moueantur, nondum liquet, sicuti cùm mouentur præter naturam.

IL y a vne grande dispute entre les Philosophes, à sçauoir qui est la cause efficiente prochaine par soy du mouuement des choses pesantes & legeres à leur lieu naturel en bas & en haut, quand elles en sont dehors: car les vns ont dit que c'est le lieu mesme qui est ce principe: les autres l'engendrant: quelques vns que c'est ce qui oste l'empeschant: & d'autres que la forme mesme de l'element le meut effectiuement à son lieu naturel.

Οἷον ὅδε ὁ ἰατρεύων τῷδε τῷ ὑγιαζομένῳ, καὶ ὅδε ὁ οἰκοδομῶν, τῷδε τῷ οἰκοδομουμένῳ.

Τὸ δὲ πρῶτον κινοῦν, μὴ ὡς τὸ οὗ ἕνεκεν, ἀλλ' ὅθεν ἡ ἀρχὴ τῆς κινήσεως, ἅμα ἐστὶ τῷ κινουμένῳ· ἅμα δὲ λέγω, διότι οὐθὲν αὐτῶν μεταξύ ἐστι· τοῦτο γὰρ κοινὸν ἐπὶ παντὸς κινουμένου καὶ κινοῦντός ἐστιν.

Καί τοι τοῦτο ζητεῖται, διὰ τί ποτε κινεῖται εἰς τὸν αὑτῶν τόπον τὰ κοῦφα καὶ τὰ βαρέα· αἴτιον δ' ὅτι πέφυκέ ποι· καὶ τοῦτό ἐστι τῷ κούφῳ καὶ βαρεῖ εἶναι, τὸ μὲν, τὸ ἄνω· τὸ δὲ, τῷ κάτω διωρισμένον.

Κινεῖν τε γὰρ μὴ ἁπτόμενον, ἀδύνατον, καὶ μὴ κινοῦντος, πάσχειν τι ὑπὸ τούτου.

Arist. l. 2. physi. c. 3. t. 37. Hic qui medetur simul est cum hoc qui sanatur, & hic ædificans, simul est cum hac re quæ ædificatur.

L. 7. physi. c. 3. t. 10. Quod autem primum mouet, non vt id cuius gratia, sed vnde principium motus, simul est cum eo quod mouetur: simul autem dico, quia nihil est his interiectum. Hoc enim commune est omni rei quæ mouetur, & quæ mouet.

Arist. l. 8. physi. c. 4. t. 32. Atqui hoc quæritur cur ad sua ipsorum loca moueantur grauia & leuia. Causa vero est, quia natura est comparatum, vt sint alicubi: atque hæc est rei leuis & grauis essentia, ita vt illa loco supero, hæc loco infero definiatur.

L. 2. de generat. animal. c. 1. Fieri enim non potest vt moueat quod non tangit, & quicquam ab eo, quod non mouet, afficiatur.

Quant au lieu naturel, il ne peut estre la cause efficiente par soy de la chose qui y tend: car premierement, si c'est le lieu de situation, il n'est pas actif, attendu que les relations ne produisent point d'action: si c'est le lieu enuironnant, il ne peut aussi: car il est superfice, comme nous le montrerons, & par consequent quantité, tel qu'est aussi le lieu interne; & par consequent il n'a point d'action aussi. Si c'est la substance mesme du lieu naturel, qui meut effectiuement la chose pesante, estant hors de son lieu: comme pour exemple,

que ce soit la terre qui meuue vne chose terrestre qui est en l'eau, ou en l'air, il faut que ce soit en la touchãt immediatement ou mediatemẽt : car tout mouuemẽt qui procede d'vn principe exterieur se faict par l'attouchement de la chose mouuante & de la chose meuë, sans lequel l'agent ne peut produire d'actiõ: car selon Aristote, tout mouuant & son mobile sont ensemble : Or la terre ne touche pas immediatement la chose terrestre qui est en l'air ou en l'eau, attendu qu'elle en est esloignee : Dõques elle ne la meut pas effectiuemẽt immediatement: tant s'en faut si elle la touchoit, elle se reposeroit : car elle seroit en son lieu naturel. Ce n'est pas aussi mediatement : car il faudroit que ce fust par le moyen de quelque vertu que le lieu enuoyast à la chose pesante, qui luy donnast la force de se mouuoir elle mesme, ou qui l'attirast, cõme l'aimant est dit enuoyer vne vertu au fer, & l'ambre à la paille, par laquelle l'vn & l'autre est attiré & meu : Mais nous ne reconnoissons point que la terre ait d'autres qualitez, qu'elle puisse cõmuniquer que la pesanteur, la froideur, la seicheresse, lesquelles sont desia en la chose terrestre de sa nature : à cause de quoy elle n'a point de besoin qu'elles luy soient communiquees ; & partant si ces qualitez mouuoient la chose pesante en son lieu, lors qu'elle en est hors, ce seroit la chose mesme qui se mouuroit par ces qualitez qu'elle a, & non le lieu par les siennes qu'elle n'a pas : donques le lieu naturel ne meut pas effectiuemẽt à soy la chose pesante qui en est hors. Quelques vns ont voulu dire qu'il la mouuoit cõme fin, mais ils se sont trõpez en deux sortes. Premierement, en croyant que la chose finale peust mouuoir effectiuement : car elle ne meut que metaphoriquemẽt, & n'a aucun autre office que d'exciter l'efficiente à agir. Secondement en ce qu'il n'y a pas tant d'apparence que les choses inanimees soient sollicitees à se mouuoir pour leur fin, à cause qu'elles ne la connoissent pas : comme par vn instinct & puissance, que la nature vniuerselle qui connoist leur fin pour elles, leur donne de se mouuoir à la rencontre de l'obiect. (car il n'appartient qu'aux choses qui connoissent leur bien & leur fin, d'en estre excitees à s'y mouuoir) Le lieu violẽt où la chose pesante se trouue, & duquel elle est enuironnee, n'est point aussi le principe effectif de son mouuement : car il faudroit que ce fust l'eau ou l'air : quant à l'eau, nous ne luy cõnoissons point d'autres qualitez que celles qui sont en la terre, excepté l'humidité, laquelle se trouuant aussi en l'air, personne ne la voudroit estimer estre le principe efficient du mouuement de la chose pesante en son lieu Et quant à l'air il ne peut donner autre qualité nouuelle que la chaleur, quand il seroit chaud, laquelle nous ne connoissons point auoir d'autre effect, que rarefier, dilater & eschauffer, sans mouuoir en bas : car pour le regard de sa legereté encores moins, attendu que cette qualité sert plustost pour monter, que non pas pour descendre.

Τοῦ δὲ φύσει πάλιν τά τε ὑφ' αὑτῆς κινούμενα ὑπό τινος κινεῖται, καὶ τὰ μὴ ὑφ' αὑτῆς· οἷον, τὰ κοῦφα καὶ τὰ βαρέα· (ἢ γὰρ ὑπὸ τοῦ γεννήσαντος καὶ ποιήσαντος κοῦφον ἢ βαρὺ, ἢ ὑπὸ τοῦ τὰ ἐμποδίζοντα καὶ κωλύοντα λύσαντος.)

Πάντα δὲ πάσχει καὶ κινεῖται ὑπὸ τοῦ ποιητικοῦ καὶ ἐνεργείᾳ ὄντος.

Τὰ μὲν ἐνεργοῦντα, καὶ τὰ καθ' ἕκαστον, ἅμα ἐστὶν, καὶ οὐκ ἔστιν, αὐτά τε, καὶ ὧν αἴτια· οἷον, ὅδε ὁ ἰατρεύων τῷδε τῷ ὑγιαζομένῳ, καὶ ὅδε ὁ οἰκοδόμος τῷδε τῷ οἰκοδομουμένῳ· τὰ δὲ κατὰ δύναμιν, οὐκ ἀεί· φθείρεται γὰρ οὐχ ἅμα ἡ οἰκία, καὶ ὁ οἰκοδόμος.

Arist. l. 8. c. 4. t. 33. Eorũ rursus quæ naturâ tã ea quæ à seipsis mouentur, ab aliquo mouentur, quàm ea quæ non a seipsis, vt leuia & grauia : (aut enim mouentur ab eo qui genuit & fecit leue seu graue, aut ab eo quod impedientia et prohibentia amouit.)

L. 2. de anima. c. 5. t. 54. Ea verò cuncta quæ patiuntur atque mouentur, ab actiuo & eo quod est actu patiuntur, atque mouentur.

L. 5. metap. c. 2. t. 5. Quæ in actu sunt & singulares, simul ipsæ sunt, & non sunt cum iis, quorum sunt causæ; vt hic qui ædificat, cum hoc quod ædificatur. Quæ vero potentiâ dicuntur, non semper : neque enim domus ædificatorque simul intereunt.

Venons maintenant à l'engendrant. S'il est le principe effectif immediat du mouuement des choses pesantes, il faut qu'il les touche mediatement ou immediatement, comme nous auons dit du lieu, pour les mesmes raisons toutes les fois qu'elles sont meuës. Donques si l'engendrant cesse d'estre, les choses pesantes ne se pourront plus mouuoir naturellement, ou ce sera par vn autre principe efficient : car selon Aristote & selon la verité, tout effect en acte requiert vne cause en acte, laquelle cessant, l'effect cesse : dautant que, comme dit sainct Thomas, toute cause agente agit selon qu'elle est en acte, c'est à dire en somme, que d'vn effect, pendant qu'on le produit actuellement, il est necessaire que la cause efficiente soit existante & en acte. Cela est encores confirmé par ce que dit le

S. Thom. q. 1. de mal. art. 1. in resp.

mesme

mesme Philosophe, que le prochain moteur est tousiours auec la chose qu'il meut sans qu'il y ait aucun moyen entre deux : ce qui ne pourroit estre du mouuement de la chose pesante, si l'engendrant d'vne pierre engendree en l'air, estoit le principe effectif de son mouuement en bas & qu'il vint à cesser d'estre, cependãt que la pierre descend en bas, auparauant qu'elle soit arriuee iusques en la terre : car la pierre demeureroit suspenduë, ce qui ne se vit iamais & qui est impossible naturellement : Donques la pierre acheuera son mouuemẽt iusqu'à ce qu'elle touche la terre : & partant ce sera par vn autre principe efficient prochain que l'engendrant, attendu qu'il n'est plus. Ie m'estonne comme ceux qui reconnoissent qu'vn effect durant sa production requiert vne cause en acte, veulẽt maintenir que l'engendrant qui n'est plus, meut la chose pesante en bas, attendu que cela enueloppe de la contradiction : car c'est dire qu'il est, puis qu'il meut, & dire qu'il n'est pas, puis qu'il n'existe plus. Que si on respond que l'engendrant meut tousiours absent ou present, parce qu'il a donné & laissé vne vertu motrice à la chose pesante ; i'oppose qu'il ne sera pas pour cela le mouuant : car n'estant plus, ce sera cette vertu qui aura esté laissee : attendu qu'elle ne sçauroit operer comme l'instrumẽt d'vne chose qui n'est plus. Et puis d'ailleurs l'engendrant pourroit estre dit en cette sorte le principe effectif de toutes les sortes de mouuement des choses engendrees, tant animees qu'inanimees : car en cette maniere il leur donne toutes les vertus motrices, ensuiuant la forme qu'elles reçoiuent de luy. De sorte qu'on diroit veritablement, que l'eschauffement de l'eau par le feu, viẽdroit de l'engendrant qui a donné la chaleur au feu, & tout de mesme la puissance d'estre meu : & en se faisant les choses n'auroient en elles aucun principe actif de leur mouuement, qui est contre la raison, contre Aristote, & contre la nature.

Ὁ δὲ τὸ ὑφιστάμενον καὶ κωλῦον κινήσας, ἔστι μὲν ὡς κινεῖ, ἔστι δ' ὡς οὔ· οἷον ὁ τὸν κίονα ὑποσπάσας, ἢ ὁ τὸν λίθον ἀφελὼν ἀπὸ τοῦ ἀσκοῦ ἐν ὕδατι· κατὰ συμβεβηκὸς γὰρ κινεῖ· ὥσπερ καὶ ἡ ἀνακλασθεῖσα σφαῖρα, οὐχ ὑπὸ τοῦ τοίχου ἐκινήθη, ἀλλ' ὑπὸ τοῦ βαλόντος· ὅτι μὲν οὖν οὐδὲν τούτων αὐτὸ κινεῖ ἑαυτό, δῆλον· ἀλλὰ κινήσεως ἀρχὴν ἔχει, οὐ τοῦ κινεῖν, οὐδὲ τοῦ ποιεῖν, ἀλλὰ τοῦ πάσχειν.

Arist. l. 8. physi. c. 4. t. 32. Qui verò id amouit quod subest & prohibet, aliquo modo nõ mouet; veluti qui columnam substraxit, aut qui lapidem exemit ex vtre in aqua : ex accidenti namque mouet : sicut et pila repercussa, non à pariete mota est, sed ab eo qui proiecit. Patet igitur nihil horum sespsum mouere : sed motus principium habere id est non mouendi, nec faciendi; sed patiendi.

Or pour le regard de l'ostant l'empeschant, le mesme s'en peut dire que de l'engendrãt; d'autant que son action consiste au seul reculement de l'empeschant, & non apres cet instant : car quand il est séparé, ou qu'il cesse d'estre, il ne peut plus estre le principe effectif : d'autant qu'il faut que d'vn effect present qui se faict, la cause efficiente prochaine soit presente : comme de l'effect passé, que la cause soit passee : du futur, future : de l'existant en acte, existante en acte : & de l'existant en puissance, qu'elle existe en puissance : parquoy il est necessaire, que la cause de l'effect qui se faict, soit en la mesme sorte que luy. Et puis l'ostant l'empeschant n'est principe effectif que par accident, & nous cherchons la cause par soy. Donques le lieu, l'engendrant, ny l'ostant l'empeschant ne sont pas la cause effectrice immediate du mouuement des choses pesantes, l'ors qu'elles se meuuent à leur lieu naturel.

Puisque ce n'est point l'engendrant, ny l'ostant l'empeschant, ny le lieu qui sont le principe effectif par soy du mouuãt des choses pesantes à leur lieu, & que ce ne peut estre aussi le corps qui les contient & enuironne quand elles sont hors de leur lieu; ie ne voy point que le principe effectif par soy de ce mouuement, soit exterieur. Et partant il faut voir s'il est interieur en la chose pesante. S'il luy est interne, il faut par necessité que ce soit toute la chose qui se meuue elle mesme ; c'est à dire tout le subiect ou composé, ou que ce soit la matiere, ou la forme, ou quelque qualité. Ce ne peut estre vne qualité seule : parce que les qualitez ne meuuent que comme causes instrumentales de quelque substance, & non cõme causes principales. Ce ne peut estre aussi la quãtité pour cette mesme raison. Ce ne peut estre encores la matiere qui meut effectiuemẽt le composé, car elle est toute passiue, & nullemẽt actiue : ioinct que n'y ayãt qu'vne mesme matiere en toutes les choses naturelles, elle les mouueroit toutes en vn mesme lieu. Ce ne peut non plus estre la forme seule, car il n'y a aucune substãce, excepté Dieu, qui agisse immediatemẽt par son essence; ains seulement par quelque qualité qui est instrument de son operatiõ : telle que peut estre la pesanteur és choses pesantes. Si c'est la forme par le moyen de la pesanteur, en pressant

l'air, & s'auançant selon qu'il cede, en ce cas la forme mouueroit par soy le composé, par le moyen de sa qualité, & y auroit distinctiõ essentielle reelle, entre le mouuant & la chose meuë : car la forme qui seroit la motrice, est distinguee reellement essentiellement du composé, à raison de sa nature, dont elle est l'vne des parties, combien qu'elle n'en soit pas distinguee à raison de sa forme, puisque c'est la mesme. Et ainsi la forme de la chose pesante mouueroit auec ses qualitez cõme instrumẽts, par soy, le composé, (qui est l'opinion d'Auerroes) & seroit meuë par accident auec luy. Pour l'effect de quoy il semble que la distinction essentielle de la forme & de sa qualité d'auec le composé suffit sans absurdité. Que si on dit que ce ne peut estre la forme parce que les actiõs sont de tout le subiect ou composé, il n'y aura point encores d'inconueniẽt en cela ; car il pourra mouuoir par la pesanteur, qui est distinguee reellement de luy.

Auerr. in lib. 4. de cœl. c. 22.

Ἡ μὲν τέχνη, ἀρχὴ ἐν ἄλλῳ· ἡ δὲ φύσις, ἀρχὴ ἐν αὐτῷ.

Πάντα γὰρ ὑπ' ἄλλου κινεῖται τὰ ἄψυχα.

Ἐπεὶ δὲ τὸ κινούμενον πᾶν, ὑπό τινος κινεῖται· ἀνάγκη καὶ τὸ κινούμενον πᾶν ἐν τόπῳ, κινεῖσθαι ὑπ' ἄλλου· καὶ τὸ κινοῦν τοίνυν, ὑφ' ἑτέρου, ἐπειδὴ καὶ αὐτὸ κινεῖται, καὶ πάλιν τοῦτο ὑφ' ἑτέρου.

Μετὰ δὲ τὰ παρὰ φύσιν, τῶν κατὰ φύσιν τὰ αὐτὰ ὑφ' αὑτῶν, οἷον τὰ ζῷα· οὐ γὰρ τοῦτ' ἄδηλον, εἰ ὑπό τινος κινεῖται· ἀλλὰ πῶς δεῖ διαλαβεῖν αὐτοῦ τό τε κινοῦν καὶ τὸ κινούμενον· ἔοικε γάρ, ὥσπερ ἐν τοῖς πλοίοις καὶ τοῖς μὴ φύσει συνισταμένοις, οὕτω καὶ ἐν τοῖς ζῴοις εἶναι διῃρημένον τὸ κινοῦν καὶ τὸ κινούμενον, καὶ οὕτω τὸ πᾶν αὐτὸ ἑαυτὸ κινεῖν.

Ἀδύνατον δὴ τὸ αὐτὸ αὑτὸ κινοῦν, πάντῃ κινεῖν αὐτὸ ἑαυτό· φέροιτο γὰρ ἂν ὅλον καὶ φέροι τὴν αὐτὴν φοράν, ἓν ὂν καὶ ἄτομον τῷ εἴδει· καὶ ἀλλοιοῖτο καὶ ἀλλοιοῖ· ὥστε διδάσκοι ἂν καὶ διδάσκοιτο ἅμα, καὶ ὑγιάζοι καὶ ὑγιάζοιτο τὴν αὐτὴν ὑγίειαν. Ἔτι διώρισται, ὅτι κινεῖται τὸ κινητόν· τοῦτο δέ ἐστι δυνάμει κινούμενον, οὐκ ἐντελεχείᾳ· τὸ δὲ δυνάμει, εἰς ἐντελέχειαν βαδίζει· ἔστι δὲ ἡ κίνησις, ἐντελέχεια κινητοῦ ἀτελής· τὸ δὲ κινοῦν ἤδη ἐνεργείᾳ ἐστίν· οἷον θερμαίνει τὸ θερμόν, καὶ ὅλως γεννᾷ τὸ ἔχον τὸ εἶδος· ὥστε ἅμα τὸ αὐτό, καὶ κατὰ τὸ αὐτό, θερμὸν ἔσται καὶ οὐ θερμόν· ὁμοίως δὲ καὶ τῶν ἄλλων ἕκαστον, ὅσων τὸ κινοῦν ἀνάγκη ἔχειν τὸ συνώνυμον· τὸ μὲν ἄρα, κινεῖ· τὸ δὲ κινεῖται τοῦ αὐτοῦ αὑτὸ κινοῦντος· ὅτι δ' οὐκ ἔστι τὸ αὐτὸ αὑτὸ κινοῦν, ὥστε ἑκάτερον ὑφ' ἑκατέρου κινεῖσθαι, ἐκ τῶνδε φανερόν· οὔτε γὰρ ἔσται πρῶτον κινοῦν οὐδέν, εἴ γε ἑκάτερον κινήσει ἑκάτερον· τὸ γὰρ πρότερον, αἰτιώτερον τοῦ κινεῖσθαι τοῦ ἐχομένου, καὶ κινήσει μᾶλλον. &c.

Τῆς ὅλης ἄρα τὸ μὲν κινήσει, ἀκίνητον ὄν· τὸ δέ, κινηθήσεται· μόνως γὰρ οὕτως οἷόν τέ τι αὐτοκίνητον εἶναι.

Arist. l. 12. metap. c. 3. t. 13. Ars est principiũ in alio, natura in ipso.

De animal. mot. c. 4. Inanima namque omnia ab alio mouentur.

L. 7. physi. c. 1. t. 3. Quoniam autem quicquid mouetur, ab aliquo mouetur : necesse est etiam quicquid mouetur in loco, moueri ab aliquo. Ergo & quod mouet, ab altero mouetur, quando ipsum quoque mouetur : & rursus hoc ab altero.

L. 8. c. 4. t. 28. Intereà quæ mouentur secundum naturam, illa sunt magis manifesta, quæ à seipsis mouentur, vt animalia: non est enim hoc obscurum an ab aliquo moueantur; sed quomodo oporteat distinguere ipsum mouens & quod mouetur : nam videtur, vt in nauibus & iis quæ natura non constant; ita etiam in animalibus esse diuisum id quod mouet & id quod mouetur: atque ita totum mouere seipsum.

C. 6. t. 40. Impossibile igitur est, vt id quod seipsum mouet, in totum moueat seipsum: nam totum ferretur & ferret eadem latione, cum sit vnũ & indiuiduum specie, & variaretur & variaret : quare doceret & doceretur simul : & sanaret & sanaretur eadem sanitate. Præterea definitum fuit, moueri id quod est mobile : hoc autem dum mouetur, esse potestate, non actu : quod autem potestate est, ad actum progredi : motum verò esse actum imperfectum rei mobilis: quod autem mouet, iam acta est; vt puta calidum calefacit : & omninò quod habet formã, gignit: quare simul idem, & secundum idem, erit calidum & non calidum : similiterque se habebit vnumquodque aliorum, quorum mouens necessario habet id quod est synonymũ. Eius igitur quod seipsum mouet, aliud mouet, aliud mouetur.

T. 41. Non posse autem idem seipsum ita mouere, vt vtraque pars ab vtraque moueatur, ex his perspicuum est : quia nullum erit primum mouens, si vtraque pars vtramque moueat : quod enim est prius, magis est causa mouendi, & magis mouebit, quàm id quod hæret. &c.

T. 42. Totius igitur altera pars mouebit, cum sit immobilis : altera verò mouebitur: nam hoc tantum modo fieri potest vt aliquid sui mouendi vim habeat.

A cecy semble s'opposer Aristote, qui dit que tout ce qui se meut localemẽt est meu par vn autre : qu'il est impossible que ce qui se meut, se meuue soy mesme tout entier : parce qu'il seroit meu & mouuroit par vn mesme mouuemẽt local, il altereroit & seroit alteré: au moyẽ dequoy il enseigneroit & seroit enseigné, il seroit guary & gariroit ensemble par vne mesme santé. Dauantage le mouuement est acte imparfaict du mobile, lequel tend à l'acte parfaict: au moyen de quoy le mobile est en puissance, & non en acte cependãt qu'il se meut

se meut; & à l'opposite le mouuant est en acte: comme pour exemple, ce qui eschauffe est chaud en acte, & ce qui s'eschauffe ne l'est qu'en puissance: de sorte que si vne mesme chose se pouuoit eschauffer soy mesme, elle seroit chaude & non chaude selon vn mesme respect: le semblable arriueroit de tous les mouuants vniuoques: c'est à dire, qui ont en acte ce qu'ils produisent. De quoy il conclud qu'il faut que ce qui se meut, vne partie soit mouuante, & l'autre meuë.

A cela ie responds qu'à la verité il est impossible qu'vne chose mesme de nombre soit rēduë toute mouuāte & toute meuë par vn mesme acte de nōbre. Premieremēt parce que cela enuelopperoit double contradiction: l'vne en ce que l'acte par lequel vne chose est mouuāte, est acte premier & parfaict de la chose mouuante, & l'acte par lequel la chose est meuë est acte imparfaict de la mesme chose: au moyē de quoy vn acte mesme de nombre seroit acte parfaict & imparfaict d'vne chose mesme de nombre en mesme temps & pour vn mesme respect. L'autre contradiction consiste en ce qu'vne chose mesme de nōbre seroit en mesme temps, & au regard d'vne mesme chose en acte & en puissance: comme pour exemple, des deux susdites contradictions, vn mesme refroidissemēt d'eau ne peut estre l'acte par lequel l'eau se refroidit, & par lequel elle est refroidie: car la froideur par laquelle l'eau peut refroidir, est acte premier: & le refroidissement est acte second de la froideur, comme l'eschauffemēt est acte second de la chaleur: sēblablement l'eau ne peut par le mouuement de refroidissemēt auoir en mesme instant la froideur où elle tend, & s'y mouuoir par ce mouuement pour y paruenir: car elle s'y meut parce qu'elle ne l'a pas, & si elle l'auoit elle ne s'y mouueroit pas. La seconde raison de la susdite impossibilité est, que si vne chose mesme de nombre produisoit en elle mesme comme agente par vn acte qu'elle auroit, ce mesme acte de nombre, il s'ensuiuroit que cet acte seroit & ne seroit pas tout ensemble: car ce qui est à produire n'a pas l'estre reel actuel; & ce qui produit a l'estre actuel: qui seroit vne troisiéme contradiction. Et finalement si vne chose produisoit en elle mesme l'acte qu'elle a desia, ce seroit vne action vaine & superflue, qui est chose que Dieu & la nature n'admettent iamais. *Arist. l. 1. de cæl. c. 4. t. 33. pag. 310.*

Mais il n'y a aucun de ces inconuenients en la façon dont nous auons posé que la chose pesante se meut en bas, soit que sa forme ou toute la chose en soit la motrice par le moyen de la pesanteur: car le mouuement qui est produit est autre que la pesanteur. Au moyen dequoy ce n'est point vn acte mesme de nōbre qui soit parfait, ny imparfaict: le mobile n'est pas en puissance & en acte au respect d'vne mesme chose: ce n'est point vn mesme acte de nombre qui soit produit & produisant, & ainsi du reste: Donques il n'y a point d'inconuenient qu'vne chose mesme de nombre produise en elle mesme par vn acte distingué reellement d'elle qu'elle a, vn autre acte qu'elle n'auoit pas. Aussi voyons-nous que la chose vegetatiue produit en elle mesme l'augmentation: la sensitiue la vision: l'appetition, & semblables: & l'ame raisonnable produit en elle l'entendre & le vouloir. Cela se remarque iusqu'au mouuement progressif des animaux: car combien qu'ils ayent plusieurs organes dont l'vn meut l'autre; neantmoins la premiere partie qui est meuë, soit le cœur ou autre, est meu par tout l'animal qui agit en luy mesme: au moyen de quoy ce qui meut vn autre n'en doit point estre discontinu ny separé du subiect. Ie dy dauantage, qu'il semble y auoir moins de difficulté au mouuement en bas de la terre, ou de l'eau, qui sont hors de leur lieu, n'y ayant point de preuue claire que ce mouuement soit adherāt au mobile, comme sont les autres mouuements.

En somme il n'y a point d'apparence puisque la nature donne aux choses naturelles vn principe interieur effectif par soy de toutes les autres operations qu'elles produisent exterieurement, qu'elle leur ait denié celuy de leur mouuement à leur lieu naturel, qui est pour leur perfection & la conseruation de leur estre: car autrement, il sembleroit qu'elle les eust laissez deffectueuses en cela, & qu'elle qui est si aduisee, eust manqué de sagesse. Nous pouuons adiouster à ce que dessus, qu'Aristote cōstituë la difference entre les choses naturelles & artificielles, en ce que les naturelles ont en elles le principe de leur mouuement, & que celuy des artificielles est en vn autre.

Que si cette maniere de mouuoir de la forme ou du composé ne paroist assez suffisante pour mouuoir les choses à leur lieu, en pressant l'air & s'aduançant selon qu'il cede, nous viendrons encores à vne autre sorte dont les corps se peuuēt mouuoir, laquelle pose vne distinction de subiect entre ce mouuant & ce mobile: qui est que tout ainsi que la calamite communique vne vertu au fer qui est dans l'estenduë de son actiuité, moyennant

l'air qui est entre deux, par laquelle ou elle le tire à soy, ou luy se meut vers elle. Tout de mesme, la pesanteur empraint vne certaine qualité en l'air, qui le faict retirer d'entre elle & la terre où la chose pesante tend, & luy se retirant, la chose pesante le suit cõtinuellement selon qu'il cede, afin d'empescher qu'il y ait du vuide, lequel autrement se trouueroit entre eux : ce que la nature abhorre & ne souffre iamais. Et ainsi la chose pesante chasse l'air par soy de sa vertu, & se meut par accident elle mesme. Mais neantmoins cette maniere est fort difficile à compredre, aussi bien que celle dont le fer est meu par l'aimant, ou le sang par l'ame vers toutes les parties : car si la vertu imprimee par l'aimant au fer, le meut luy mesme, ie ne voy point comment cette qualité acquise meuue le subiect où elle est, ou qu'il se meuue par elle, sinon en se mouuant soy mesme. Si aussi elle est imprimée en l'air, on ne peut conceuoir qu'il attire le fer, qu'en se reculant de luy mesme, qui est tousiours estre agent & patient au respect d'vne mesme chose.

Διὸ ᾗ συμπέφυκεν, οὐθὲν πάσχει αὐτὸ ὑφ' ἑαυτοῦ· ἓν γάρ, καὶ οὐκ ἄλλο.	*Arist. l. 9. metaph. c. 1. Nihil quatenus congeneum est, ipsum à seipso patitur vnum: vnum est enim, & non aliud.*

Ceux qui ont pensé que les elements & les choses elementaires inanimees n'ont pas en soy le principe effectif de leur mouuement de lieu naturel, se sont fondez premierement, sur ce qu'ils ont estimé que la difference d'entre les choses animees & les inanimees est, que les animees ont interieurement en elles le principe effectif de leur mouuement de lieu naturel, & que les inanimees ne l'ont pas. Secondement que les choses qui se meuuẽt d'elles mesmes, se reposent quand elles veulent. En troisiesme lieu que les choses animees qui se meuuent localement d'elles mesmes, sont toutes heterogenes : que les elements & mixtes inanimez qui sont tous homogenes, ne sçauroient se mouuoir d'eux mesmes, autrement vne chose seroit mouuante & meuë : & partant en acte & en puissance tout ensemble, ce qui contient de la contradiction. Et finalement parce qu'il faut, qu'en toute chose qui se meut de soy localement, que la partie qui est meuë, soit ioincte à vne autre partie interieure qui se repose & demeure stable, cependant que l'autre se meut: ce qui ne peut estre és choses homogenes.

A toutes ces pretendues raisons on peut respondre, & premierement pour le regard de la premiere, que la difference entre les choses animees & inanimees, consiste en ce que les animees ont en soy le principe effectif de se mouuoir naturellement entãt qu'animees, à diuerses differences de lieu : à sçauoir à gauche & à droit, deuant & derriere, en haut & bas; si non à toutes, pour le moins à plusieurs : & que les inanimees n'ont en elles le principe actif de se mouuoir naturellement, qu'à vne seule difference de lieu. Et dauantage que puis que les choses naturelles ont en elles le principe actif de leur mouuement, & que les artificielles entant que telles, ne l'ont pas, il faut que les elements & les mixtes inanimez, qui sont choses naturelles, ayent en elles le principe actif de leur mouuement de lieu naturel : car pour le regard des autres mouuements, cela leur est commun.

A la seconde, que les choses qui se meuuent d'elles mesmes, se reposent quãd elles veulent, se doibt entendre du mouuement animal seulement : car encores que les animaux sensitifs parfaicts & les raisonnables se reposent quand il leur plaist, en cessant le mouuement de lieu animal, qui se faict selon leur appetit sensitif ou intellectif: si est ce que s'ils sont lancez d'vn lieu haut en l'air volontairement, par violence ou par hazard, il leur est impossible de se reposer auparauant que d'estre arriuez en la terre, ou autre chose qui les soustienne, quoy qu'ils le desirassent : parce que la faculté motrice animalle n'a pouuoir que quand l'animal a pied sur quelque fondement solide, qui ne luy cede pas. Cela paroist encores, en ce qu'ils ne sçauroient empescher le mouuement de l'aliment, qui est en leur corps ny le faire reposer, celuy du sang & des esprits qui montent du cœur en la teste & és autres parties.

A la tierce, qu'il n'est pas requis és choses pour se mouuoir d'vne seule sorte de mouuemẽt de lieu, d'estre heterogenes, mais seulemẽt pour se mouuoir naturellement de diuers mouuement de lieu: comme cela se connoist és elements & autres mixtes inanimez, que nous auons prouué se mouuoir d'vn principe interieur. Et qu'vne chose homogene se mouuant à son lieu naturel de la sorte que nous auons posé que son mouuement se faict, n'est pas pour cela en acte & en puissance, selon vne mesme partie: pour les raisons que nous

nous auons dittes, ou pour le moins qu'il n'y a point d'inconuenient. Et finalement à la quatriesme, que cela ne s'entend que pour les animaux qui ont diuers mouuemēts, & qui meuuent selon vne partie par soy, & sont meus selon la mesme par accident.

Nous pouuons encores montrer outre les preuues precedentes, que le principe du mouuement de lieu naturel est interieur és choses pesantes par cet exemple: à sçauoir, si quelque chose pesante ayant demeuré quelque espace de temps penduë à vn fillet, vient par son poids à le rompre & se mouuoir en bas, comme il arriue souuent: car il est certain que le fillet estoit l'empeschant, & qu'il n'a esté osté que par la chose pesante, en pressant de son poids l'air dessoubs elle & le chassant, au moyen dequoy elle est attiree à le suiure à la fuitte du vuide: n'y ayant aucune raison ny apparence de nul autre moteur. Donques la chose pesante se meut premierement soy mesme en pressant l'air, ou estant attiree par luy, à la fuitte du vuide: & puis le rōpement de fil suit ce mouuement. Et ainsi c'est, comme nous auons dit, de soy mesme & de leurs propres formes, que les choses pesantes se meuuent premierement à leurs lieux naturels par soy ou par accident, ou de toutes les deux sortes ensemble. Et d'ailleurs, si les choses pesantes se mouuoiēt premierement à leurs lieux naturels par vn moteur exterieur, tous leurs mouuements de lieu seroient violēts: ce qui est manifestement faux. Il faudroit que leur mouuement allast en affoiblissant & s'allentissant tousiours, cōme celuy des choses iettees: mais tout à l'opposite, nous voyons qu'il va tousiours en s'enforcissant, & qu'il deuient tousiours plus viste approchant de sa fin: doncques il faut que la cause en soit contraire. Dauantage, puis que (comme il est montré par-cy apres) la chose iettee se meut de façon par l'air où elle est portee, que la main pousse premierement la pierre: & la pierre la prochaine partie de l'air: & cette partie de l'air poussee en pousse vn autre; & ainsi cōtinuellement l'vne donnant la vertu de mouuoir successiuement à la suiuante, qu'elle a receu de la precedente, iusqu'à ce que petit à petit cette force se perd: de sorte que quand vne partie ne peut plus mouuoir l'autre, ce mouuement violent cesse: à cause que le premier mouuant n'y est plus pour reparer cette force qu'il auoit donnee au commancement en poussant l'air. Nous pouuons considerer que les choses pesantes se meuuēt à leur lieu naturel tout de mesme par l'air, qui est poussé deuant elles, chassant l'autre successiuement, & puis que leur mouuement ne va point en s'alentissant, il faut que leur moteur soit perpetuellemēt auec elles, pour leur continuer tousiours la vertu de mouuoir durant qu'elles se meuuēt. Mais nous ne voyons point qu'il y ait rien d'exterieur auec la chose terrestre qui descēde en bas, que l'air, par lequel les elemēts se meuuent: ce n'est donc pas quelque chose d'exterieur: & partant il faut que ce soit quelque principe interieur, lequel ie ne voy point pouuoir estre autre que leur forme & sa qualité. Et quant à ce que les choses pesantes se meuuent plus viste à la fin qu'au commancement de leur mouuement, ce n'est pas qu'elles n'ayent tousiours en soy vne semblable force & vertu de se mouuoir également viste, par leur principe interieur qui est leur forme: mais c'est que leur mouuemēt va tousiours en augmentant par vne cause exterieure, qui est que la premiere partie de l'air qui resiste, estant poussee par la chose pesante qui descend, elle en presse vne autre plus fort qu'elle n'a esté poussee, & cette seconde vne troisiesme encores plus fort, & tousiours ainsi successiuement de plus fort en plus fort: à cause dequoy les choses qui se meuuent, trouuant ainsi les parties de l'air meuës deuant elles de plus viste en plus viste, & par consequent auec moins de resistance, elles sont portees auec dauantage de vitesse: laquelle va tousiours s'augmentant de plus en plus par l'affoiblissement de la resistance, tout ainsi qu'vn bateau se meut plus viste sur vne eau dormante, qu'en montant contre le courant de la riuiere, & encores plus viste s'il descend selon le cours de l'eau: de maniere que par cette cause exterieure le mouuement va tousiours accroissant en vitesse plus l'espace est longue, combien que le principe interieur du mouuement demeure tousiours d'vne vertu égale.

Deux choses de poids égal & de mesme volume, poussees en bas de deux lieux l'vn plus haut que l'autre selon certaine proportiō, en sorte que celle qui sera au plus bas descende au mesme instant que la plus haute, elles arriueront en terre en mesme instant: en quoy on voit à l'œil que celle qui vient de plus haut se meut plus viste que l'autre: cela paroistra encores par la violence plus grande que le lieu où elles tomberont, receura de celle qui sera descenduë de plus haut que l'autre. L'eau qui tombe du haut des goustieres en bas nous enseigne cela par la continuité qu'elle auoit au commancement, qui

se pert peu à peu : dont la cause est, que son mouuement se trouue plus viste à la fin qu'au commancement. Et cela peut bien estre la mesme raison pourquoy l'eau des nuës qui font la pluye, tombe ordinairement goutte à goutte. Quelques vns ont voulu dire, que les choses pesantes ont leur mouuement plus viste en approchant de leur lieu : à cause qu'elles en sont fortifiees en leur vertu. Mais si cela estoit, le mouuement seroit égal en celles qui partent de loing, & en celles qui partent de pres, ce que l'experience nous montre estre faux.

Φύσει γὰρ, ὅσα ἀπό τινος ἐν ἑαυτοῖς ἀρχῆς συνεχῶς κινούμενα, ἀφικνεῖται εἴς τι τέλος.

Τὰ μὲν βαρέα, κάτω πέφυκε φέρεσθαι· τὰ δὲ κοῦφα, ἐπιπολῆς.

Τὸ δὲ πῦρ, ἄνω μὲν, φύσει· κάτω δὲ, παρὰ φύσιν.

Ὅμως κινούμεθά ποτε, καὶ ἐγγίνεται ἐν ἡμῖν ἐξ ἡμῶν αὐτῶν ἀρχὴ κινήσεως ἐνίοτε, κἂν μηδὲν ἔξωθεν κινήσῃ· τοῦτο γὰρ ἐπὶ τῶν ἀψύχων οὐχ ὁρῶμεν ὁμοίως, ἀλλ' ἀεί τι κινεῖ αὐτὰ τῶν ἔξωθεν, ἕτερον· τὸ δὲ ζῷον, αὐτό φαμεν ἑαυτὸ κινεῖν.

Πάντα γὰρ τὰ φυσικὰ σώματα καὶ μεγέθη, καθ' αὑτὰ κινητὰ λέγομεν εἶναι κατὰ τόπον· τὴν γὰρ φύσιν, κινήσεως ἀρχὴν φαμὲν εἶναι αὐτοῖς.

Εἰ μὲν γὰρ αὐτὸ ἑαυτὸ ἔμψυχον ἔσται. &c.

Ὅπου γὰρ μία βῶλος, καὶ ἡ σύμπασα γῆ φέρεται, καὶ τό, τε πᾶν πῦρ καὶ σπινθὴρ εἰς τὸν αὐτὸν τόπον.

Διὸ καὶ οὐκ ἐν ἅπαντι σώματι, τὸ ἄνω, καὶ τὸ κάτω, καὶ τὸ δεξιὸν, καὶ τὸ ἀριστερὸν, καὶ τὸ ἔμπροσθεν, καὶ τὸ ὄπισθεν ζητητέον· ἀλλ' ὅσα ἔχει κινήσεως ἀρχὴν ἐν ἑαυτοῖς ἔμψυχα ὄντα· τῶν γὰρ ἀψύχων ἐν οὐθενὶ ὁρῶμεν, ὅθεν ἡ ἀρχὴ τῆς κινήσεως. τὰ μὲν γὰρ, ὅλως οὐ κινεῖται· τὰ δὲ, κινεῖται μὲν, ἀλλ' οὐ πανταχόθεν ὁμοίως· οἷον τὸ πῦρ ἄνω μόνον, καὶ ἡ γῆ ἐπὶ τὸ μέσον· ἀλλ' ἐν μὲν τούτοις λέγομεν τὸ ἄνω καὶ τὸ κάτω, καὶ τὸ δεξιὸν καὶ τὸ ἀριστερὸν πρὸς ἡμᾶς ἀναφέροντες.

Καὶ ἐν τόπῳ τὰ μὲν κοῦφα ἄνω, τὰ δὲ βαρέα κάτω, πλὴν ὅτι τὰ μὲν ἐν αὑτοῖς δοκεῖ ἔχειν ἀρχὴν τῆς μεταβολῆς· λέγω δὲ τὸ βαρὺ καὶ τὸ κοῦφον· τὰ δ' οὔ· ἀλλ' ἔξωθεν, οἷον τὸ ὑγιαστὸν, ἢ τὸ αὐξητόν.

Ἔτι, ἐπεὶ φαίνεται καὶ βίᾳ, καὶ παρὰ φύσιν κινούμενα τὰ σώματα, καὶ κατὰ φύσιν, οἷον τὸ πῦρ, ἄνω μὲν, οὐ βίᾳ, κάτω δὲ βίᾳ.

Μόνον γὰρ ἐστὶ καὶ μάλιστα τοῦ εἴδους τὸ πῦρ, διὰ τὸ πεφυκέναι φέρεσθαι πρὸς τὸν ὅρον.

Τό, τε γὰρ ἄνω καὶ τὸ κάτω νομίζειν οὕτως ἔχειν, ὥστε μὴ πρὸς τὴν γῆν πάντῃ φέρεσθαι τὰ βάρος ἔχοντα τῶν σωμάτων, ἄνω δὲ τὰ κοῦφα, καὶ τὸ πῦρ.

Διὰ τὸ ποιητικὸν καὶ παθητικὸν, τῶν πρὸς ἄλληλα τὴν φύσιν· τὸ δὲ κινοῦν πρῶτον τὸ ζῷον, ἀνάγκη εἶναι ἔν τινι ἀρχῇ.

Arist. l. 2. phys. c. 8. t. 84. Natura enim constant, quæcunque ab aliquo interno principio continenter mota, perueniunt ad aliquem finem.

C. 9. t. 87. Grauia deorsum feruntur suapte natura: leuia vero in locum sublimem.

L. 5. c. 9. t. 59. Ignis verò sursum quidem fertur natura, deorsum autem præter naturam.

L. 8. phys. c. 2. t. 17. Mouemur quandoque & fit interdum ex nobismet ipsis principium motus, etiam si nihil extrinsecus mouerit. Hoc enim in inanimatis non similiter cernimus; sed semper aliquid aliud quod extra est, ea mouet: animal autem dicimus seipsum mouere.

L. 1. de cœl. c. 2. t. 5. Omnia namque corpora naturalia magnitudines ve mobiles per se loco dicimus esse. Naturam enim principium ipsis insitum esse motus asserimus.

C. 7. t. 72. Nam si ipsum seipsum mouet, animatũ erit profecto. &c.

T. 73. Quò namque vna globa fertur, eò & vniuersa terra mouetur: & totus ignis, atque scintilla eundem ad locum feruntur.

L. 2. c. 2. t. 9. Non omni in corpore quærendum est superum atque inferum, & dextrum læuumque, atque antè & retro: sed in hisce, quæ cùm animata sint, motus in seipsis principium habent. In nullo enim eorum quæ vacant anima, id cernimus vnde est principium motus. Quædam enim omninò non mouentur: quædam mouentur quidem, sed omni ex parte simili modo, veluti ignis sursum solùm, & terra ad mediũ. t. 10. Sed in his superum & inferum, dextrum læuumque dicimus, ad nosipsos referentes.

L. 4. c. 4. t. 24. Hæc enim, graue, inquam ac leue in seipsis mutationis principiũ habere videntur. Illa verò nõ in seipsis, sed foris ceu sanabile ac accrescibile.

L. 2. de generat. & corr. c. 6. t. 43. Cùm vi & præter naturam moueri corpora videantur, per naturam quoque moueantur, vt ignis ad superum quidem locũ non vi, sed ad inferum vi fertur.

C. 8. t. 50. Ignis suapte natum ad terminum fertur vniuersi. In suum autem locum quodque ferri, natum est.

L. 2. meteor. c. 7. Stultum est arbitrari sursum ac deorsum ita habere, vt non corpora grauia ad terram vndique ferantur, & leuia ac ignis in superum concedant locum.

De motu animal. c. 8. Quoniam patibile & actiuum eorum de numero sunt, quæ ad se inuicem mutuam habent naturam. Primum autem mouens animal, in aliquo esse principio necesse est.

Ie concluds donques que le principe effectif du mouuement naturel des choses pesantes leur est interieur, & reside en elles mesmes : & ainsi le doute de cette question demeurera terminé, lequel n'est pas venu seulement de la nature de la chose obscure en soy; mais aussi de ce qu'Aristote en quelques endroits, escrit que les choses pesantes n'ont pas en elles le principe de leur mouuement, mais sont meuës de l'engendrant ou de l'estant

Arist. l. 8. phy. c. 4. t. 33.

l'empes-

l'empeschant : & en plusieurs autres lieux, qu'elles se meuuẽt d'elles mesmes, que les choses naturelles sont meuës par vn principe qui leur est interne. Quant à moy, ie ne sçay cõment on peut oster cette apparence de contradiction en luy, sinon d'interpreter que les choses pesantes ne sont pas meuës d'elles mesmes de la façon que se meuuẽt les animaux à toutes differences de lieu; & de la maniere qu'ils se reposent selõ que l'appetit les pousse: là où les corps inanimez ne se peuuent mouuoir que d'vne seule difference de lieu à vne certaine autre, à sçauoir, du lieu violẽt au naturel : & quand ils ont commancé à se mouuoir, ils ne peuuent arrester leur mouuement ny se reposer, tant qu'ils soient paruenus à leur lieu naturel : ou bien on peut estimer, qu'il entend par l'engendrant, le premier efficient qui a creé les elements, qui est Dieu, duquel le mesme Aristote reconnoist que le Ciel & la nature dépẽdent, suiuant l'axiome des Philosophes, que l'œuure de nature est l'œuure d'vne intelligence; laquelle cõduit toutes les choses à leur fin qui n'en ont point de connoissance. Eudemus & Alexandre sont de cette mesme opinion : car comme Simplicius rapporte, ils tiennent qu'il y a vn principe actif du mouuemẽt de lieu és elements. *Simplic. in 2. phy. t. 1.* Auerroes en doute aucunement : car il dit, que quand la chose pesante se meut de puissance essentielle à son lieu immediatement, qu'elle n'est pas meuë de l'engendrant : ains de sa forme. Et en vn autre endroit, que la pesanteur & la legereté meuuent les choses à leurs lieux, quand elles en sont hors, & ne les meuuent pas quand elles y sont. *Auerr. 3. cæl. t. 28. t 92. 4. Cæl. t. 37.*

De la cause efficiente du mouuement naturel de lieu des choses legeres.

CHAPITRE XXII.

NOVS pourrions dire que les choses legeres sont meuës en haut par leur forme & par leur legereté, comme les pesantes en bas par leur pesanteur, selõ l'opinion commune : n'estoit que ie ne voy point de raison concluante d'estimer, que les choses que nous appellons legeres : à sçauoir la flamme, l'air, les vapeurs, & exhalations, ayant en elles vn principe actif de mouuement qui les meuue en haut, chacune à vn certain lieu, s'il ne sont empeschez d'y aller : car premierement pour le regard de la flamme, c'est vne exhalation & vapeur vnctueuse enflammee, laquelle ne semble pas s'esleuer en l'air pour estre plus legere que luy : car tant s'en faut, elle est plus materielle, attendu que sa forme est de mesme espece, comme celle de la terre, dont elle s'est esleuee, & ainsi qu'on le peut connoistre és cheminees où la suie prouenant de la fumee, demeure attachee, qui est la partie plus terrestre de la vapeur & de l'exhalation : mais on peut estimer que la vapeur ou exhalation monte parce qu'estant engendrez de nouueau, en sortant de terre auec violence, elle a premierement poussé l'air prochain en haut, lequel par sa mobilité en luy cedant, chasse celuy qui luy est proche, & elle le suiuant selon qu'il luy donne lieu, va apres : ou bien c'est que l'exhalation ou vapeur monte en haut pour trouuer lieu, & ne le cherche pas aux costez de la terre : dautant que l'air luy cede plus difficilement en cet endroit, tant parce qu'il est empesché de se mouuoir si librement de cette part là, à cause de la resistance de plusieurs choses qu'il rencontre & qui l'arrestent, que parce que l'air ayant moins d'estenduë pres de la terre, qu'és lieux qui en sont plus esloignez, il ne luy est pas si aisé de faire place aux vapeurs : dautant qu'il luy est necessaire de se resserrer dauantage, & faire violence à sa nature : laquelle violence ne luy arriue pas si grande és endroits plus esloignez de la terre, parce qu'il a plus d'estenduë, & est moins terrestre & meslé de vapeurs: & par consequent, auec moins de resistance. Et ce qui montre bien, encores que les vapeurs & exhalations ne montent que pour chercher lieu, c'est que si elles sont enfermees en quelque closture, où il n'y ait point d'ouuerture que par en bas, pour chasser l'air, elles prendront ce chemin là pour s'en aller. Que si le feu se mouuoit en haut de sa nature, vne boule de fer creuse grosse & tenuë, estant enflammee, deuroit tomber plus lentement en terre qu'vne autre qui ne le seroit pas à cause du feu qui seroit en elle, mais cela ne se trouue point.

Quant à l'air, nous ne connoissons aucun mouuement local en luy, de quelque partie que ce soit, s'il n'est poussé d'vn moteur exterieur : nous sçauons bien qu'il va occuper la place de quelque autre corps, qui l'a quittee, & qu'il s'estend en son lieu, pour empescher le vuide : mais ce mouuement ne tend à aucune difference de lieu determiné, ains

differemment à toutes, selon que la necessité s'en presente : aussi n'est il pas particulier à l'air, mais commun à l'eau, à la terre, & aux corps mixtes, à quelque difference de lieu que ce soit : & cela non par vn principe interne qui soit en eux ; mais seulement de l'ordonnance de la nature vniuerselle, dont la disposition est telle en la composition du monde, que les corps ne peuuent estre sans contiguité les vns auec les autres, pour conseruer l'vnité de l'vniuers : laquelle se ruineroit, s'il arriuoit du vuide entre eux par leur separation: Et quād l'air monte en haut à l'arriuee de quelque chose plus pesante que luy, qui veut occuper le lieu où il estoit : cōme pour exemple, celuy de quelque puits qu'on rempliroit de pierre, de terre, ou d'eau ; c'est par accident qu'il cede au plus pesant qui se meut en bas, auquel il n'est pas suffisant de resister, & non par vn principe qui luy soit interieur : comme cela paroist en l'eau, à laquelle il aduient tout ainsi comme à l'air, quand on iecte dans le vase qu'elle occupe, quelque chose plus pondereuse qu'elle, en égalité de volume, combien que de sa nature elle se meuue en bas. Il est requis que l'air quitte son lieu naturel, à cause qu'il est le plus mobile de tous les corps, pour aller remplir tout lieu qui se trouue abandonné d'vn autre corps pour éuiter le vuide, que nature abhorre tant, iusques à ce qu'vn autre corps arriuant, il en soit chassé par la pesanteur de ce corps, laquelle est suffisante pour faire retrouuer l'air au lieu où il doit estre pour le bien de l'vniuers.

Διὸ ἀὴρ καὶ ὕδωρ ἔχουσι καὶ κουφότητα, καὶ βάρος ἑκάτερον· καὶ ὕδωρ μὲν πλὴν γῆς, πᾶσιν ὑφίσταται· ἀὴρ δὲ πλὴν πυρὸς, πᾶσιν ἐπιπολάζει.

Ἐν μὲν οὖν τῇ αὐτοῦ χώρᾳ τῶν ἐχόντων καὶ βάρος καὶ κουφότητα, ἕκαστον ἔχει βάρος· ἡ δὲ γῆ, ἐν ἅπασιν ἔχει βάρος, κουφότητα δ' οὐκ ἔχει, εἰ μὴ ἐν οἷς ἐπιπολάζει· διὸ καὶ ὑποσπωμένων μὲν, φέρεται εἰς τὸ ἐφεξῆς κάτω· ἀὴρ μὲν, εἰς τὴν τοῦ ὕδατος χώραν· ὕδωρ δὲ, εἰς τὴν τῆς γῆς· ἄνω δ' εἰς τὴν τοῦ πυρὸς, ἀναιρουμένου τοῦ πυρὸς, οὐκ οἰσθήσεται ὁ ἀὴρ, ἀλλ' ἢ βίᾳ· ὥσπερ δὲ τὸ ὕδωρ σπᾶται, ὅταν γένηται τὸ ἐπίπεδον ἕν, καὶ θᾶττον σπάσῃ τις ἄνω τῆς φορᾶς, ἣν φέρεται τὸ ὕδωρ κάτω.

Arist. l. 4. de cœl. c. 5. t. 36. Quapropter aër & aqua leuitatem habent & pōdus: Atque aqua quidem vniuersis, terra excepta, subst at. Aër autem super omnia eminet, igne excepto.

T. 39. Vnumquodque igitur eorum, quæ pondus habēt leuitatémque, pondus habet in suo loco: leuitatem autem nō habet nisi in hisce super quæ natat. Quapropter si subtrahatur, deorsum in id fertur, quod deinceps est collocatum. Aër quidem in locum aquæ: aqua verò in locum terræ, sursum autem in locum ignis, si ignis ipse tollatur, aër non feretur nisi vi, sicut & ipsa aqua trahitur, cùm ipsum planum fuerit vnum, atque celeriùs quispiā traxerit aquam sursum, quàm sit ea latio, qua fertur ipsa deorsum.

Aristote donne pour raison de la descente des choses legeres, que les elements qu'il estime moyens, à sçauoir l'air, & l'eau, sont meslez de pesanteur & de legereté, à comparaison du feu qui est purement leger, & de la terre qui est purement pesante : disant, que ces elements moyens pesent en leur lieu : au moyen dequoy si on en soubstraict vn de dessoubs l'autre, que celuy qui est au dessus descend en son lieu, sans violence: mais il n'estime pas que l'air monte en la place du feu, ny l'eau en celle de l'air sans violence. Et neantmoins nous voyons dans les pompes, que l'eau & la terre monte pour remplir l'espace d'où l'air est tiré, sans qu'il y ait aucun moteur exterieur, qu'on connoisse les pousser ny tirer. De sorte qu'il semble qu'il y a bien plus de raison d'estimer, que tels mouuements des choses pesantes & legeres, sont pour empescher qu'il ne se trouue du vuide en l'vniuers, & qu'ils se font par quelque intelligence ordonnee à cela: ou par vne vertu generalle qu'a chaque corps, de se mouuoir en quelque lieu que ce soit, pour empescher le vuide, en cas de necessité: à raison dequoy ce mouuement ne seroit pas violent, non plus que celuy des choses pesantes en bas. Pour reuenir à l'air, il se peut dire que cette qualité motrice seroit plustost en vain inutile & contre nature, qui hait les choses superflues, ne multiplie point les estants sans necessité, & prend tousiours la plus courte voye, que de luy estre requise ou necessaire : car encores qu'il y ait de l'apparence que l'air soit mieux auec tout son element, que quand il en est separé, & que partant il appete alors d'y retourner; ce qui sembleroit estre en vain, s'il n'auoit la faculté de s'y mouuoir: neantmoins, puis que le corps plus pesant qui occupera sa place, est suffisant par sa pesanteur pour l'y faire retourner, & qu'il n'en sortiroit iamais, si vn tel corps ne l'en chassoit, ou pour ne laisser point de vuide, il n'est point besoin qu'il ait vn autre principe de mouuement en luy, joinct que sa principale fin est de seruir au bien de l'vni-

de l'vniuers : à ſçauoir, pour la mixtion des choſes, parmy leſquelles il ſe trouue meſlé, & pour le mouuement de lieu des choſes mixtes, auquel il ſeroit preiudiciable que l'air euſt aucun principe naturel de mouuement local en ſoy.

Μόνον γάρ ἐστι, καὶ μάλιστα τοῦ εἴδους τὸ πῦρ, διὰ τὸ πεφυκέναι φέρεσθαι πρὸς τὸν ὅρον· ἕκαστον δὲ πέφυκεν εἰς τὴν ἑαυτοῦ φέρεσθαι χώραν· ἡ δὲ μορφὴ καὶ τὸ εἶδος ἁπάντων ἐν τοῖς ὅροις.

Ariſt. l. 2. de generat. & corr. c. 8. t. 50. Quippe qui ſolus ac maxime forma ſit, propterea quod ſuapte natura ad terminum fertur vniuerſi. In ſuum autem locum quodque ferri, natum eſt: forma verò ſpeciesque omnium, in ipſis conſiſtit terminis.

Il ſemble par ce que deſſus qu'il n'y auroit que la terre & l'eau, qui euſſent en ſoy le principe efficient de leur mouuement à leur lieu naturel; & les choſes qui en ſont compoſees, par leur moyen: ſelon lequel chacune y tendant, les plus peſantes ſont ceder à celles qui le ſont moins: c'eſt à dire, les plus materielles, celles qui ont moins de matiere, ſoubs égales dimenſions, en approchant plus ou moins du centre, ſelon qu'elles ont plus ou moins de matiere, ſoubs meſme quantité: afin que la proportion d'égalité de la matiere, ſoit gardee entre les corps pres du centre, où le lieu s'eſtrecit, & ceux qui en ſont eſloignez en vne plus ample eſtenduë. En quoy ie trouue bien plus de raiſon, qu'à ce qu'Ariſtote veut, que les elements ſuperieurs ſoient formes au reſpect des inferieurs: parce qu'ils les terminent, choſe qui conuient à la forme: à cauſe dequoy il dit, que le feu eſt extremement forme ou formel: parce que de ſa nature il eſt pardeſſus tous les autres. Et pour cette meſme raiſon les elements ſuperieurs eſtans plus parfaicts que les inferieurs, ils ſont eſtimez les conſermer, & que les choſes peſantes & legeres tendent & ſont portees à leur lieu naturel, comme à leur perfection & à leur forme: car ie ne voy point de raiſon que les elements voiſins s'entre conſeruent, veu qu'à l'oppoſite ils s'entre-deſtruiſent, entant qu'ils peuuent par leurs qualitez contraires. Et quand il y auroit vn element de feu au deſſus de l'air, tant s'en faut que l'air ſe deuſt mouuoir vers luy comme à ſon conſeruateur, il le deuroit pluſtoſt fuir, pour n'en eſtre point conſommé. Mais ceux qui poſent ainſi ces lieux pour conſeruer les corps qu'ils contiennent, & Ariſtote le premier, ne pouuant trouuer comme le Ciel ſeroit dit conſeruateur du feu, qu'ils conſtituent contigu au concaue de celuy de la Lune, auquel comme corps ſuperieur ils n'admettent aucune qualité ſymbolizante auec les inferieurs, & ne voyans en eux aucuns effects du Ciel par ſes influences & par ſa lumiere, qu'en la terre & en l'eau, ils ſont venus à cette opinion, que le Ciel conſeruoit le feu par ſon mouuement: à ſçauoir en le briſant, l'attenuant, le rarefiant, & par ce moyen l'eſchauffant: car le mouuement qui eſt tres-viſte a, ſelon Ariſtote, la vertu d'eſchauffer, & en ce faiſant de conſeruer la chaleur, dont s'enſuit la conſeruation de la nature du feu. Toutes leſquelles choſes ſont dittes ſans demonſtration & contre l'experience: car le mouuement n'engendre de la chaleur que par l'attrition ou frottement de deux corps durs, & iamais de celuy de deux liquides, ny d'vn dur & d'vn humide: tant s'en faut, l'air & l'eau eſtant meus, ſe refroidiſſent. Et d'ailleurs, il eſt tout euident, que s'il y auoit vn element du feu, & que le mouuement local l'eſchauffaſt, qu'il ſeroit tellement augmenté depuis la creation du monde, qu'il auroit tout conſommé: de ſorte que ſi l'eau ou la terre eſtant hors de ſon lieu s'y meut pour en receuoir quelque perfection, ou pour en eſtre conſeruee, ce n'eſt pas du lieu enuironnant, mais pluſtoſt de ſon tout meſme, auec lequel eſtant joincte, elle eſt bien moins corruptible & plus puiſſante de reſiſter à ſes contraires deſtructifs: car les parties prochaines conferent touſiours de l'ayde & du ſecours à celles qui ſont attaquees par leurs aduerſaires. Il y a bien de l'apparence que la terre & l'eau eſtant hors du globe, qu'elles conſtituent enſemble & hors de leur lieu, s'y meuuent parce que c'eſt la ſituation que Dieu leur a donnee dés l'heure de leur creation, & l'ordre où il les a eſtablies en la conſtitution de l'vniuers, & lequel leur appartient proprement ſelon leur nature. Car puis qu'en égale grãdeur ces elements cõtiennent en leur mace, infinies fois plus de matiere que l'air, il eſtoit raiſonnable & appartenoit à la prouidence de Dieu, de leur aſſigner le plus eſtroict lieu à occuper, lequel eſt au tour du centre, & laiſſer toute l'amplitude du reſte à l'air, lequel auec peu de matiere, a vne ſi grande eſtenduë.

De la cause efficiente du mouuement des choses pesantes jettees en haut, ou au long de la terre.

CHAPITRE XXIII.

Arist. l. 7. phys. c. 1. t. 10. pag. 411.

PARCE que tout mouuant touche le mobile, & qu'il n'y a riẽ entre le prochain mouuant & le mobile: on connoist aisémẽt que quand quelque chose pesante a esté poussee en haut vers le Ciel, ou au lõg de la terre par quelque instrument, qu'il faut alors qu'elle est separee de cet instrument, qu'il y ait quelque autre moteur auec elle qui la touche, pour la mouuoir cependant qu'elle monte en haut, ou qu'elle se meut au long de la terre. Quelques vns sont d'opinion, que les choses pesantes sont meuës alors par vne certaine vertu que leur a emprainte l'instrument qui les a poussees, laquelle defaillant peu à peu la chose cesse de se mouuoir. Contre vne telle opinion, ie dy premierement qu'il faut que cette vertu emprainte soit substance ou accident: car tout estant est substance ou accident: mais ce ne peut estre vne substance: car outre qu'vn baston, vn arc d'acier, la main, ou autre semblable instrument, n'engendre point de substance lors qu'il pousse quelque chose en haut, n'estants pas agents capables de cela, & ne se trouuant aucunes dispositions requises à la generation substãtielle, & que d'ailleurs vne substance ne peut estre emprainte en vne autre substance: il faut que cette vertu soit vn accident: lequel par consequent adhere à la chose où il sera empraint: car il ne peut naturellement subsister de soy mesme: dequoy il s'ensuiuroit qu'vn corps inanimé seroit meu violamment par vn principe interieur: qui est contre la nature du mouuement violent qui a tousiours son moteur au dehors: comme les Philosophes en sont d'accord: entre lesquels Simplicius dit, que les corps qui sont meus violamment, c'est de dehors; & ceux qui sont meus de nature, c'est du dedans: Auerroes, que tout mouuement violant à vn corps, procede d'vn corps de dehors: S. Thomas, que le moteur violent n'imprime point à la pierre qui se meut violamment, aucune vertu, par qui elle soit meuë: car si cela estoit, le mouuement violent prouiendroit d'vn principe interieur, chose qui est contre sa nature: & s'ensuiuroit aussi de ce que la pierre seroit meuë localement, qu'elle s'altereroit, ce qui est contre nature: dont on peut donner pour raison, selon Aristote, que le mouuement local n'engendre, ny ne corrompt par soy aucune forme au mobile.

Simplic. in 7. phy. t. 1.
Auerr. destruct. disp. 14.
S. Thom. 3. cœl. c. 7. t. 28.

Καὶ ἡ κίνησις αὕτη, πρώτη τῶν ἄλλων ἂν εἴη κατ' οὐσίαν διά τε ταῦτα· καὶ διότι ἥκιστα τῆς οὐσίας ἐξίστασθαι τὸ κινούμενον τῶν κινήσεων ἐν τῷ φέρεσθαι· κατὰ μόνην γὰρ οὐδὲν μεταβάλλει τοῦ εἶναι, ὥσπερ ἀλλοιουμένου μὲν τὸ ποιόν, αὐξανομένου δὲ καὶ φθίνοντος τὸ ποσόν.

Arist. l. 8. phys. c. 10. t. 58. Etiam hic motus erit aliorum primus essentia. t. 59. Cùm propter hæc, tum etiam quia minimè omnium motuum latione ab essentia recedit id quod mouetur. Solo enim hoc motu non mutatur aliquid quod insit: vt eius quod variatur, qualitas mutatur: eius autem quod augetur & minuitur, quantitas.

Secondement cette vertu emprainte est vn accident permanent ou successif: si permanent, c'est quantité, qualité, ou relation. Quant à la quantité, il est certain, selon Aristote & selon la verité, qu'elle n'est point cause efficiente de mouuement autre que naturel, & encores moins la relation, de sorte qu'il faudroit donc que cette vertu imprimee fust qualité: à sçauoir, ou l'vne des premieres qualitez, ou quelque autre qualité procedant des premieres: mais on sçait que les premieres qualitez ne sont point causes efficientes de mouuement de lieu par soy. Et pour le regard des qualitez qui procedent des premieres, on ne connoist point qu'il y en ait d'efficientes de mouuement de lieu, si ce n'est la pesanteur, en ce qui est du mouuement naturel en bas seulement, & la legereté: selon l'opinion de quelques vns, pour le mouuement naturel en haut: & partant ce ne peut estre la pesanteur qui meut les choses pesantes en haut.

En troisiesme lieu, si quelque corps mouuãt localement, imprimoit au mobile quelque qualité efficiente de son mouuement de lieu violãt, il arriueroit qu'vn mesme agent homogene produiroit plusieurs vertus motrices contraires les vnes aux autres, en vne mesme chose, sans qu'il suruint aucun changement és dispositions de l'agent ny du patient: car vne mesme balle d'or pourroit estre poussee en bas plus viste qu'elle n'y tombe naturellement, estre tiree en haut, à gauche, à droict, deuant & derriere, sans

qu'elle

qu'elle ny l'instrument qui la tireroit, receust aucune alteration, qui seroit vne chose contre l'ordre de nature : car nous ne voyons point d'agents, qui produisent diuers effects, sinon en diuers patients : ou bien si c'est en vn mesme patient, c'est entant qu'il se trouue soubs diuerses dispositions : ou bien si le patiēt se trouue disposé d'vne mesme sorte, il faut necessairement que le changement de disposition soit en l'agent : car l'agent & le patient demeurants mesmes, ils engendreront tousiours de mesmes effects. Il arriueroit encores si ce qui iette vne pierre ou autre chose semblable, luy imprimoit la vertu motrice du mouuement local violent, que plusieurs agents de diuerse nature & ayant diuerses qualitez, imprimeroient vne semblable vertu motrice en vne mesme chose, disposee d'vne mesme façon : car auec la main, auec vne fonde, vn instrument d'or, de fer, de bois, d'argent, de pierre, & autres semblables ; on peut mouuoir vne balle de plomb égalemenr viste, en proportionnant bien le mouuement, en quoy il n'y a point de raison aussi. Dauantage, si nous voulons considerer de quelle façon nous iettons vne pierre, nous trouuerons que cependant que la tenant en la main nous plions & estēdons nostre bras pour la ruer, qu'il ne se faict aucune impression ny mouuement qu'en l'air, & que la pierre ne reçoit point dauantage d'impression en cela, qu'vn homme qui est porté dans vn bateau qui va roidement; en quoy comme nous experimentons il n'acquerra aucune vertu de se mouuoir, quand il est hors du bateau. Nous pouuons encores remarquer cela en la pierre, en considerant qu'apres l'auoir prise en la main, plié le bras & lancé auec violence, sans ouurir la main pour lascher la pierre incontinent, mais en vn instant suiuant seulement, que la pierre ne se mouuera ny en haut ny au long de la terre, mais tombera seulement en bas de son mouuement naturel.

Voyla ce qui concerne les accidents permanents. Quant aux successifs, qui sont les mouuements, il n'y a que l'alteration & le mouuemēt de lieu, dont vn corps inanimé soit susceptible: car l'accroissement & le decroissemēt n'est que pour les choses animees, ainsi qu'il sera montré en son lieu. Or il est tout clair que l'alteration, comme pour exemple, l'eschauffement, le refroidissement, & semblables, n'est point cause efficiente de mouuement de lieu par soy. Cette vertu emprainte au mobile par l'instrument qui pousse la chose pesante, n'est point le mouuement de lieu du mobile aussi, autrement le mouuement seroit cause efficiente de soy mesme : ce qui est impossible ; car la chose qui cause doit auoir l'estre actuel, autrement elle ne pourroit operer, attendu que toute generatiō procede de l'estre actuel, & le mouuement qu'elle cause n'a pas l'estre actuel : au contraire, il faut qu'elle le tire en acte de la puissance où il est : car s'il estoit en acte, elle ne luy reduiroit pas, ny ne le causeroit pas : de sorte que si vne chose estoit cause efficiente de soy mesme, elle auroit l'estre & ne l'auroit pas tout ensemble : en quoy il y a de la contradiction enueloppee. Et en somme, comme dit Aristote, le mouuement de lieu est seul qui n'apporte aucun changement au mobile, ny de qualité, ny de quantité, comme fait l'alteration & l'accroissement & decroissement.

Περὶ δὲ τῶν φερομένων, καλῶς ἔχει διαπορῆσαί τινα ἀπορίαν πρῶτον· εἰ γὰρ πᾶν τὸ κινούμενον, κινεῖται ὑπό τινος· ὅσα μὴ αὐτὰ ἑαυτὰ κινεῖ, πῶς κινεῖται ἔνια συνεχῶς, μὴ ἁπτομένου τοῦ κινήσαντος; οἷον τὰ ῥιπτούμενα· εἰ δ' ἅμα κινεῖ καὶ ἄλλο τι ὁ κινήσας, οἷον, τὸν ἀέρα ὃς κινούμενος κινεῖ· ὁμοίως ἀδύνατον, τοῦ πρώτου μὴ ἁπτομένου, μηδὲ κινοῦντος κινεῖσθαι· ἀλλ' ἅμα πάντα κινεῖσθαι καὶ πεπαῦσθαι ὅταν τὸ πρῶτον κινοῦν παύονται· καὶ εἰ ποιεῖ, ὥσπερ ὁ λίθος, οἷον, κινεῖν ὃ ἐκίνησεν. ἀνάγκη δὲ τοῦτο μὲν λέγειν, ὅτι τὸ πρῶτον κινῆσαν, ποιεῖ οἷόν τε κινεῖν ἢ τὸν ἀέρα τοιοῦτον, ἢ τὸ ὕδωρ, ἢ ἄλλο τι τοιοῦτον ὃ πέφυκε κινεῖν καὶ κινεῖσθαι.

Ἐπεὶ δὲ φύσις μέν ἐστιν ἡ ἐν αὐτῷ ὑπάρχουσα κινήσεως ἀρχή, δύναμις δ' ἡ ἐν ἄλλῳ, ᾗ ἄλλο· κίνησις δὲ, ἡ μὲν κατὰ φύσιν, ἡ δὲ βίαιος πᾶσα· τὴν μὲν κατὰ φύσιν, οἷον, τῷ λίθῳ τὴν κάτω, θᾶττον ποιήσ

Arist. l. 8. physi. c. 15. t. 82. De his autem quæ feruntur, rectè habet dubitationem quandam primùm proponere, nam si quidquid mouetur, ab aliquo mouetur: quæcumque non seipsa mouent, horum nōnulla quomodo continenter mouentur, non tangente eo quod mouet? veluti quæ proiiciuntur. Quod si is qui mouet, simul etiam aliud quidpiam moueat, vt aërem qui dū mouetur, mouet: similiter impossibile est, primo non tangente, nec mouente, moueri: sed simul omnia moueri: & cessare, cùm mouens primum cessauerit, etiā si faciat vt lapis ille, nempe vt id moueat quod mouit: sed necesse est hoc dicere, primum mouens efficere vt possit mouere vel aër talis, vel aqua, vel aliud quidpiam tale, quod natura aptum est mouere & moueri.

L. 3. de Cæl. c. 3. t. 28. Cùm autem natura quidē id sit principium motus, quod in ipso: potentia autem id quod est in alio, vt aliud est: atque motus alius sit secundùm naturam, alius violentus: naturalem quidem motum sic celeriorem faciet id, quod potentia

τὸ κατὰ δύναμιν· τὴν δὲ παρὰ φύσιν ὅλως αὐτή· πρὸς ἀμφότερα δὲ ὥσπερ ὀργάνῳ χρῆται τῷ ἀέρι· πέφυκε γὰρ οὗτος, καὶ κοῦφος εἶναι καὶ βαρύς. τὴν μὲν οὖν ἄνω ποιήσει φορὰν, ᾗ κοῦφος· ὅταν ὠσθῇ καὶ λάβῃ τὴν ἀρχὴν ἀπὸ τῆς δυνάμεως· τὴν δὲ κάτω πάλιν, ᾗ βαρύς· ὥσπερ γὰρ ἐναφάψασα, παραδίδωσιν ἑκατέρῳ.

mouet, vt eum, quo lapis deorsum fertur; eum autem qui est præter naturam, omnino potentia ipsa: ad vtrumque autem vtitur aëre ipso, vt instrumento: est enim hic aptus, & leuis esse & grauis. Lationem igitur eam, qua sursum itur, faciet vti leuis, cùm pulsus fuerit, principiumque sumpserit à potentia ipsa: lationem autem eam, qua descenditur, faciet vti grauis: potentia enim quasi vim impressam tradit vtrique.

Il paroist par ce que nous auons dit, que les choses ne se meuuent pas de lieu violent, par quelque vertu qui leur soit emprainte par l'agent ou moteur: mais il y a bien plus de raison & d'apparence que ce soit par l'air, lequel estant extremement mobile de toutes parts par sa subtilité & legereté, quand le moteur iette vne pierre, il pousse l'air qui est deuant elle, & celuy qui est à l'entour par l'agitation de sa main & de son bras, & cet air ainsi poussé & frappé, se mouuant promptemẽt, à cause de sa facile mobilité, partie apres partie, la pierre le suit. Car l'air qui la precede estant contrainct de ceder à la violence de l'agent qui l'a poussé par le moyen de la chose iettee, s'il n'attiroit la pierre à soy, il demeureroit du vuide entre l'vn & l'autre, ce que la nature ne peut souffrir: car elle a constitué vn ordre tel entre les corps naturels, qu'ils sont tous ioincts les vns aux autres, par des mutuels attouchemẽts: & tout de mesme si l'air de derriere la chose meuë ne la suiuoit, il demeureroit du vuide entre luy & elle pour les mémes raisons, ou il faudroit qu'il se dilatast plus que la nature ne porte. Or l'air qui est deuant la chose meuë luy cedant, elle le suit pour fuir le vuide, que nature ne souffre point: Et celuy qui est apres en la suiuant pour la mesme raison, la pousse & se meut plus ou moins de temps, plus vistement ou plus lentement, selon que le principe du mouuement a esté violent, & cesse petit à petit, suiuãt que l'air qui auoit esté contrainct de se resserrer deuant, & de s'estendre derriere, retourne à son naturel, s'estant accoisé peu à peu: (comme nous voyõs que l'eau émeuë par quelque chose iettee dedans, se met peu à peu en repos) car alors n'ayant point de mouuemẽt violent en soy, il n'empesche plus la chose pesante de se mouuoir naturellement en son lieu: ainsi qu'il se remarque és choses meuës de cette façon, lesquelles cessent premierement peu à peu en ligne courbe, au commencement selon que l'air s'accoise, iusqu'à ce qu'en fin elles viennent à tomber par vne ligne droitte au centre, lors que le mouuement leur de l'air vient à estre moindre que leur naturel, en sorte qu'elles ne se meuuent plus que de mouuement naturel.

Ὁρῶμεν γὰρ τὸ αὐτὸ βάρος καὶ σῶμα θᾶττον φερόμενον, διὰ δύο αἰτίας, ἢ τῷ διαφέρειν τὸ δι' οὗ, οἷον, δι' ὕδατος, ἢ γῆς, ἢ ἀέρος· ἢ τῷ διαφέρειν τὸ φερόμενον, ἂν τἆλλα ταὐτὰ ὑπάρχῃ, διὰ τὴν ὑπεροχὴν τοῦ βάρους, ἢ τῆς κουφότητος.

Κίνησις δὲ ἡ μὲν κατὰ φύσιν, ἡ δὲ βίαιος πᾶσα. &c. πρὸς ἀμφότερα δὲ ὥσπερ τῷ ὀργάνῳ χρῆται τῷ ἀέρι· πέφυκε γὰρ οὗτος καὶ κοῦφος εἶναι καὶ βαρύς.

Arist. l. 4. physi. c. 11. t. 71. Videmus enim idem pondus & corpus celerius ferri ob duas causas: nimirum vel quia differt id per quod fertur, vel vt per aquam, aut terram, aut aerem: vel quia id quod fertur, si cætera eadem sint, differt ob exuperãtiam ponderis vel leuitatis.

l. 3. de Cæl. c. 3. t. 28. Atque motus alius fit secundum naturam, alius violentus. &c. Ad vtrumque autem vtitur aëre ipso, vt instrumento: est enim hic aptus, & leuis esse & grauis.

On peut remarquer que les choses iettees sont attirees par l'air poussé deuant elles, qui les precede, & poussees par celuy de derriere, qui va apres elles, l'vn & l'autre à la fuitte du vuide: en ce que si vous pliez vne gaule ou houssine verte par les deux bouts, elle reiallit en l'air, si vous la luy laissez aller: ou se meut vn certain espace au long de la terre, attiree par les parties de l'air qu'elle a chassees deuant elle en se redressant, & par celles qui la suiuent: car sans cela la houssine retourneroit seulement en sa droitteur, autant qu'elle pourroit par sa vertu interieure, sans se mouuoir dauantage contre le naturel de sa pesanteur: attendu qu'il n'y a point de raison d'attribuer cela à vne vertu imprimee, principallement veu qu'estant pliee tout doucement, on la peut faire mouuoir tres vistement de tous costez sans chãger ce pliement. La rouë du potier & toutes les autres choses qui tournent encores apres que le potier ou moteur cessent de les toucher, selon le tour qui leur a donné, sont meuës tout de mesme par l'air emeu precedẽt & suiuant, comme celles qui se meuuent de droitte ligne: combien que la cause en soit plus difficile à comprendre: car c'est sans doubte, que la rouë meut l'air qui l'enuironne & la touche selon le mesme tour qu'elle

qu'elle prend en luy estant émeu, encores que le premier moteur se repose, il ne peut pas cesser en vn instant à cause de sa grãde émotion, conceuë par sa grande & facile mobilité; ny par consequent la rouë aussi, ains seulement petit à petit l'vn auec l'autre. Cela se connoist aussi en l'eau qui est dans vne fiolle de verre, laquelle on ne sçauroit mouuoir, s'il n'y a de l'air auec, pour luy ayder à son mouuement. A cecy s'accorde fort bien ce qu'Aristote escrit, que la nature pour faire le mouuement local des corps simples naturel ou violent, vse de l'air pour moyen, comme d'vn instrument, & que luy osté, on ne peut faire aucun de ces mouuements. Et en vn autre endroit, que sans moyen, c'est à dire dans le vuide s'il y en auoit, qu'il ne se peut faire aucun mouuement des corps simples, assignant toute la cause de la succession du mouuement, au moyen. Et de fait nous voyons que c'est en l'air, que les autres corps se meuuent d'vn lieu à l'autre, en haut, en bas, à droict, à gauche, deuant & derriere, de droitte ligne, en tournant, & en somme de quelque difference & façon que ce soit. Ce qui luy aduient à cause de l'extréme facilité à se mouuoir par ses parties l'vne apres l'autre, de la premiere à la seconde, & de celle cy à la troisiesme, & ainsi tousiours d'ordre, iusqu'à la fin du mouuement : comme on voit qu'és instruments geometriques, le premier auquel on a donné le principe de mouuement, meut tous les autres par vn certain ordre, les vns apres les autres. Laquelle mobilité paroist en toutes les sortes de mouuements de lieu, qui se font en luy, par le peu de resistance qui trouuent les moteurs, alors qu'il est calme.

De la situation, immobilité, & grandeur de la masse de la terre.

CHAPITRE XXIV.

Τοῖς μὲν γὰρ εἶναι δοκεῖ σφαιροειδής· τοῖς δὲ πλατεῖα, καὶ τὸ σχῆμα τυμπανοειδής· ποιοῦνται δὲ τεκμήριον, ὅτι δύνων καὶ ἀνατέλλων ὁ ἥλιος, εὐθεῖαν ἀλλ' οὐ περιφερῆ τὴν ἀπόκρυψιν φαίνεται ποιούμενος ὑπὸ τῆς γῆς· ὡς δέον εἴπερ ἦν σφαιροειδής, περιφερῆ γίνεσθαι καὶ τὴν ἀποτομήν· οὐ προσλογιζόμενοι τό, τε ἀπόστημα τοῦ ἡλίου πρὸς τὴν γῆν, καὶ τὸ τῆς περιφερείας μέγεθος, ὡς ἐν τοῖς φαινομένοις μικροῖς κύκλοις εὐθεῖα φαίνεται πόρρωθεν.

Σχῆμα δ' ἔχειν σφαιροειδὲς ἀναγκαῖον αὐτήν· ἕκαστον γὰρ τῶν μορίων βάρος ἔχει μέχρι πρὸς τὸ μέσον· καὶ τὸ ἔλαττον ὑπὸ τοῦ μείζονος ὠθούμενον οὐχ οἷόν τε κυμαίνειν, ἀλλὰ συμπιέζεσθαι μᾶλλον, καὶ συγχωρεῖν ἕτερον ἑτέρῳ, ἕως ἂν ἔλθῃ ἐπὶ τὸ μέσον. &c.

Εἰ τ' οὖν ἐγένετο, τοῦτον ἀναγκαῖον γενέσθαι τὸν τρόπον· ὥστε φανερὸν, ὅτι σφαιροειδὴς ἡ γένεσις αὐτῆς, εἴ τε ἀγένητος ἀεὶ μένουσα, τὸν αὐτὸν τρόπον ἔχειν, ὅνπερ κἂν εἰ γιγνομένη τὸ πρῶτον ἐγένετο· κατὰ τοῦτόν τε δὴ τὸν λόγον, ἀναγκαῖον εἶναι τὸ σχῆμα σφαιροειδὲς αὐτῆς. &c. δεῖ δὲ ἕκαστον λέγειν τοιοῦτον εἶναι, ὃ φύσει βούλεται εἶναι, καὶ ὃ ὑπάρχειν· ἀλλὰ μὴ ὃ βίᾳ, καὶ παρὰ φύσιν.

Ἔτι δὲ καὶ διὰ τῶν φαινομένων κατὰ τὴν αἴσθησιν· οὔτε γὰρ αἱ τῆς σελήνης ἐκλείψεις τοιαύτας ἂν εἶχον τὰς ἀποτομάς· νῦν μὲν γὰρ ἐν τοῖς κατὰ μῆνα σχηματισμοῖς, πάσας λαμβάνει τὰς διαιρέσεις· καὶ γὰρ εὐθεῖα γίνεται, καὶ ἀμφίκυρτος, καὶ κοίλη· περὶ δὲ τὰς ἐκλείψεις, ἀεὶ κυρτὴν ἔχει τὴν ὁρίζουσαν γραμμήν· ὥστ' ἐπείπερ ἐκλείπει διὰ τὴν τῆς γῆς ἐπιπρόσθησιν, ἡ τῆς γῆς ἂν εἴη περιφέρεια τοῦ σχήματος αἰτία σφαιροειδὴς οὖσα. &c.

Ἔτι δὲ διὰ τῆς τῶν ἄστρων φαντασίας, οὐ μόνον

Arist. l. 2. de Cœl. c. 13. t. 76. Quibusdam enim rotunda esse videtur, quibusdam verò lata, vt tympanum: cui hoc indicium faciunt: Etenim cùm occidit atque oritur sol, per rectam lineam, sed non per curuam celari videtur: quippe cùm oporteret, si esset terra rotunda, diuisionem fieri curuam: non animaduertentes distantiam solis ad terram, & circumferentiæ magnitudinem, quomodo in hisce circulis, qui parui eminus videntur, linea recta apparet.

C. 14. t. 104. Figuram autem rotundam, ipsam habere necesse est: vnaquaque enim partium pondus ad ipsum medium habet: & minor si à maiori pellatur, egredi non potest, sed premitur potius, ac alia alij cedit, donec ac medium ipsum perueniat. &c.

T. 108. Siue igitur facta est, hoc necessarium factum esse modo. Quare manifestum quia sphærica generatio ipsius, siue ingenita, ac semper manens eodem modo habet, quo si oriretur, primum orta fuisset. Et hac igitur ratione figuram ipsius esse rotundam necesse est. &c. Vnumquodque autem tale dicere oportet, quale esse natura solet, & quod est: sed non id, quod violentia & præter naturam est.

T. 109. Præterea & per ea, quæ sensu videntur: Lunæ namque defectiones, non diuisiones tales haberent. Etenim nunc quidem in hisce figuris, quæ per mensem efficiuntur, diuisiones suscipit omnes. Recta enim fit, vt vtraque ex parte curua, & concaua; in defectionibus verò semper curuam habet lineam, quæ distinguit. Quare cùm obiectu terræ deficiat; terræ sanè circumferentia figura causa est. &c.

T. 110. Præterea per ea quæ videntur de stellis, pa-

φανερὸν, ὅτι περιφερὴς, ἀλλὰ καὶ τὸ μέγεθος οὐκ οὖσα μεγάλη· μικρᾶς γὰρ ἡμῖν γιγνομένης μεταβάσεως πρὸς μεσημβρίαν καὶ ἄρκτον, ἐπιδήλως ἕτερος γίνεται ὁ ὁρίζων κύκλος· ὥστε τὰ ὑπὲρ κεφαλῆς ἄστρα μεγάλην ἔχειν τὴν μεταβολὴν, καὶ μὴ ταὐτὰ φαίνεσθαι πρὸς ἄρκτον τε καὶ μεσημβρίαν μεταβαίνουσιν.

tet non solum rotundam esse, sed etiam mole magnam non esse. Si parua enim migratio meridiem versus ac vrsam fiat, alius manifeste fit is, qui terminat orbis: vt stellæ quæ sunt super caput mutationem habeant magnam, & non eadem videantur meridiem versus migrantibus, atque vrsam.

APRES auoir parlé des elements selon leur nature, selon l'eurs qualitez alteratiues & motrices de lieu à autre, nous en traitterons maintenant, pour le regard de leur figure & de leur situation. La terre auec l'eau est de figure ronde, ce que nous sçauons par l'experience de ceux qui en faisant le tour, se sont trouuez au lieu d'où ils estoient partis. Or la raison pourquoy elles constituent vn globe, c'est à cause que toutes choses pesantes tendent au centre de tous costez, & s'y entrepressent chacune tendāt d'y estre le plus pres qu'elle peut, dequoy leur figure ronde resulte; car si elle estoit angulaire, les parties des angles seroient plus esloignees que les autres. Il semble que la nature ait assemblé ces deux elements afin que la terre qui est aride & seiche & ne peut consister par soy & sans humeur, ny l'eau demeurer que par le soustien de la terre, elles fussent ioinctes d'vn mutuel embrassement, la terre ouurant son sein & l'eau coulant dessus, dessoubs & dedās par ses veines comme par des liens coulants. La forme ronde de l'ombre de la terre & de l'eau ensemble, que nous voyons és eclipses de la Lune, nous donne aussi à connoistre qu'elles constituent vne figure spherique l'vne auec l'autre: cela se connoist aussi par la veuë des astres, car si la superficie de la terre estoit plaine, les habitans du midy & du septentrion auroient vn mesme horison, & verroient mesmes estoilles, ce qui n'est pas, comme l'experience le montre à ceux qui voyagent en ces quartiers là. La rōdeur de ces deux elements, n'est point empeschee, par l'inegalité des montaignes, valees, & autres parties de la terre, plus esleuees que l'eau pour la contenir: car cela est plus insensible en vne telle magnitude, qu'vn ciron sur vn globle, d'vn pied de diametre. Quelques vns ont estimé qu'elle estoit platte comme vn tambour: par ce qu'au leuer & coucher du Soleil, quand il n'est pas tout sur l'horison, il paroist qu'elle le couppe en ligne droitte & non en rond: mais leur erreur vient de ne considerer pas, que la grande distance du Soleil à la terre, & la grandeur de sa circonferēce faict que les lignes circulaires paroissent droittes de loing. Ils disoient aussi que cette figure luy estoit requise pour demeurer stable. Il a semblé à d'autres que la mer estoit plus esleuee que la terre: parce qu'elle paroist telle, en regardant du riuage la plaine mer. Mais cela vient de ce que le sens est trompé, en ce que la terre estant plus obscure que la mer, celle-cy semble plus enfoncee, & l'autre plus releuee; ainsi que la peinture nous apprend, que le iour releue & que l'ombre enfonce: cōme aussi il est raisonnable d'estimer que Dieu ne viole point les loix de la nature en cela, selon lesquelles la terre doit estre plus esleuee que l'eau: car comme dit sainct Augustin, Dieu administre en telle sorte toutes les choses qu'il a creées, qu'il leur laisse agir & faire leurs propres mouuements. Et à cela ne contreuient point, que l'élement de l'eau n'est pas au dessus de celuy de la terre, comme il semble que leur situation naturelle le requiert, & qu'au contraire vne partie est dessoubs; car outre que les elements ne sont pas pour l'amour de leurs lieux, mais pour la produiction des mixtes & nourriture des animaux, il est plus naturel à l'eau de descendre aux lieux creux de la terre, qu'à l'air pour empescher le vuide: attendu qu'elle suit sa nature en demeurant au dessoubs de ce qui est plus leger, & pardessus de ce qui est plus pesant. Aussi lisons nous en la saincte Escriture, que Dieu fit des montaignes le troisiesme iour, quand il separa les eaux en vn lieu. De sorte qu'il ne faut point attribuer à vn miracle de sa puissance diuine, qui ait ainsi refrené la mer contre sa naturelle inclination, pour donner commodité aux hommes d'habiter la terre & d'entretenir leur vie: mais cela se doit plustost referer à sa diuine sapience & prouidence, qui a sceu déprimer les eaux & les borner par certaines parties de la terre éleuees au dessus de l'eau, pour la contenir. Et ainsi se doiuēt interpreter les lieux de la saincte Escriture, qui en parlent. On ne peut considerer la raison pourquoy la mer & les riuieres couurent vne partie de la terre & non le tout, encores que la terre soit la plus pesante, que de la part de la cause finale des elements: car estant engendrez pour la mixtion & pour les corps mixtes, il s'ensuit que l'element de l'eau doit naturellement occuper seulement vne partie de la terre,

S. August. de ciuit. Dei. l. 7. c. 30.

terre, & que l'autre doit estre descouuerte pour les animaux terrestres & volatilles, qui autrement ne pourroient viure.

Συμβέβηκε δὲ ταὐτὸ μέσον εἶναι τ̃ γῆς ἢ τ̃ παντός· φέρεται γὰρ ἢ ἐπὶ τὸ τ̃ γῆς μέσον, ἀλλὰ κτ̃ συμβεβηκός, ᾗ τὸ μέσον ἔχει ἐπὶ τῷ τ̃ παντὸς μέσῳ.

Μαρτυρεῖ δὲ τούτοις ἢ τὰ παρὰ τ̃ Μαθηματικῶν λεγόμενα περὶ τ̃ ἀστρολογίας. &c.

Arist. l. 2. Cœl. c. 14. t. 100. Accidit autem idem terra medium esse, ac vniuersi: feruntur enim pondera, & ad medium terra, sed per accidens ea ratione qua terra medium suum habet in ipso medio vniuersi.

T. 103. Testes sunt hisce & ea, quæ à Mathematicis circa Astrologiam dicuntur. &c.

Le globe ainsi constitué de la terre & de l'eau a deux centres: à sçauoir le centre de sa grandeur, & celuy de sa pesanteur: car elle est difformement pesante, à cause des eaux qui la couurent d'vn costé, lesquelles sont plus legeres que la terre: & tous les corps difformement pesants ont deux centres, à l'opposite des vniformes qui n'en ont qu'vn. Le cẽtre de la grandeur de ce globe, c'est vn poinct au milieu d'vne ligne droitte qui le diuise en deux parties egales: & celuy de sa pesanteur, c'est vn poinct au milieu d'vne ligne droitte, diuisant son globe en parties également pesantes: & de ces deux centres: celuy de la grãdeur est le milieu de tout le monde, & celuy de la pesanteur ne l'est pas: ce qu'il faut entendre en considerant le globe de la terre selon sa rondeur parfaitte: mais si on n'a point d'egard aux parties esleuees & abbaissees de la terre & de l'eau, comme estãt quasi insensibles en vn si grand corps, & que l'eau est meslee en diuerses parties de la terre, en sorte que son equilibre n'est point perdu, le centre de la grandeur & de la pesanteur de la terre est de mesme que celuy de l'vniuers. Les Mathematiciens montrent que le globe de l'eau & de la terre est au milieu du monde, & également distant du Ciel de tous costez: Premieremẽt par la correspondãce des parties du Ciel aux siennes: car en tout iour artificiel, c'est à dire en ce temps que le Soleil tourne sur nostre horison, il se leue & couche tousiours six signes: que si la terre n'estoit au milieu, l'horison ou terme de nostre veuë, ne coupperoit pas tout le Ciel en deux parties égales, en sorte qu'il nous parust comme il faict tousiours six signes dessus. Secondement par l'opposition du Soleil & de la Lune estant l'vn & l'autre en l'horison, ce qui n'arriueroit pas si la terre estoit plus pres du Ciel en vne part qu'en l'autre. En troisiesme lieu, si elle estoit plus pres d'vn des Poles, les equinoxes ne seroient pas vniuersels, car iamais il ne se leueroit des arcs égaux de l'equinoctial de iour & de nuict, & si il ne se pourroit faire d'eclipses és conionctions ny és oppositions.

Οὐδὲν γὰρ, ὡς εἰπεῖν, μέρος ὁ τ̃ γῆς ἐστὶν ὄγκος, ἐν ῷ συνείληπται πᾶν ἢ τὸ τ̃ ὕδατος πλῆθος πρὸς τὸ περιέχον μέγεθος.

Arist. l. 1. meteor. c. 3. Terra moles qua totam etiam aqua copiam complexa est, nullius (prope dixerim) particula rationem subit ad ambientem magnitudinem.

Les mesmes Mathematiciens remarquent, que le globe de la terre & de l'eau ensemble comparé auec l'estenduë du firmament, est au regard de nostre aspect comme vn poinct: c'est à dire que sa quantité, quelque grande qu'elle soit, est insensible, comparee au firmament: ainsi qu'on le iuge, en ce qu'en chaque partie du monde en mesme tẽps, vne estoille est trouuee de mesme grandeur & en mesme distance, par diuers Astronomes: ce qui n'arriueroit pas, si la grandeur de la terre estoit sensible, au regard du firmament. Secondement, parce que de quelque endroit que ce soit de la terre, il paroist tousiours six signes sur la terre, & les six autres sont cachez dessoubs. Et partant celuy qui est en la superficie de la terre, voit autant que s'il estoit au centre.

Περὶ μὲν οὖν τ̃ θέσεως, ἢ τ̃ αὐτὴν ἔχουσιν ἅπαντες δόξαν· ἀλλὰ τ̃ πλείστων ἐπὶ τ̃ μέσου κεῖσθαι λεγόντων, ὅσοι τ̃ ὅλον οὐρανὸν πεπερασμένον εἶναί φασιν. &c. ἐναντίως οἱ περὶ τ̃ Ιταλίαν, καλούμενοι δὲ Πυθαγόρειοι λέγουσιν· ἐπὶ μὲν γὰρ τ̃ μέσου πῦρ εἶναί φασι, τ̃ δὲ γῆν ἓν τ̃ ἄστρων οὖσαν κύκλῳ φερομένην περὶ τὸ μέσον, νύκτα τε, ἢ ἡμέραν ποιεῖν· ἔτι δ' ἐναντίαν ἄλλην ταύτῃ κατασκευάζουσι γῆν. &c.

Arist. l. 2. de Cœl. c. 13. t. 72. De situ itaque ipsius non eandem omnes opinionem habent: sed plurimi quidem in medio iacere dicũt. &c. Ii verò qui Italia partem habitant, Pythagorique vocantur, contrarium asserunt: nam in medio quidem ignem esse aiũt; terram autem vnam esse stellarum ferrique circa medium, atque hoc pacto noctem atque diem efficere. Aliam autem huic contrariam terram, conficiunt. &c.

Τὸ δὲ μέσον εἶναι τοιοῦτον ὃ Διὸς φυλακὴν ὀνομάζουσι, τὸ ταύτην ἔχον τὴν χώραν πῦρ.

Κινεῖσθαι δὲ κύκλῳ περὶ τὸ μέσον οὐ μόνον δὲ ταύτην, ἀλλὰ καὶ τὴν ἀντίχθονα. &c. ἔνιοι δὲ καὶ κειμένην ἐπὶ τοῦ κέντρου φασὶν αὐτὴν. εἱλεῖσθαι περὶ τὸν διὰ παντὸς τεταγμένον πόλον, ὥσπερ ἐν τῷ Τιμαίῳ γέγραπται.

T. 73. Ideò eum ignem qui locũ hunc occupat, custodiam Iouis appellant.

T. 75. Circa medium moueri dicunt: atque non solum hanc, sed etiam aduersam terram. &c. Quidã autem in centro ipsam iacentem volui, & circa ipsum per vniuersum extensum moueri dicunt, vt in Timeo est scriptum.

Les Pythagoriens qui habitoient la Calabre, estimoient que le feu estoit au milieu du monde, & l'appelloient la prison de Iupiter: ils le constituoient là pour donner au plus noble element le plus noble lieu: & disoiẽt que la terre estoit vne des estoilles & se mouuoit à l'entour, faisant par ce moyen le iour & la nuict: & qu'il y auoit vne autre terre son opposite, qui se mouuoit de mesme. Quelques vns ont estimé qu'elle se mouuoit au centre du monde en roullant, sans changer de lieu selon son tout d'Orient en Occident, autour du Pole.

Καθάπερ γὰρ εἴπομεν, οἱ μὲν αὐτὴν ἓν τῶν ἄστρων ποιοῦσιν· οἱ δ᾽ ἐπὶ τοῦ μέσου θέντες, εἱλεῖσθαι καὶ κινεῖσθαί φασι περὶ τὸν μέσον πόλον. &c.

Εἰς ὃ γὰρ τὸ μόριον πέφυκε φέρεσθαι, καὶ τὸ ὅλον ἐνταῦθα πέφυκε.

Arist. l. 2. de Cœl. c. 14. t. 96. Quidam ipsam vnam stellarum inquiunt esse, quidam in medio positam volui mouerique circa polum dicunt. &c.

T. 102. Quo enim pars apta est moueri, eòdem & totum aptum est ferri.

Nycetas Syracusain, Heraclides de Pont, & Aristarque disoient, que la terre se mouuoit, & que le Ciel estoit immobile: quelques autres ont dit que la terre se mouuoit à l'entour du Pole. Mais outre que cela se trouue contre la saincte Escriture, il paroist que cela n'est point: parce que soit qu'elle se meuue au milieu ou hors du milieu, il est necessaire que ce soit d'vn mouuement violent qu'elle se meuue; car il ne luy est pas naturel, puis que nous voyons que chacune de ses parties n'a pas ce mouuement, & qu'au contraire elles tendent au milieu & s'y reposent: attendu que le mouuement des parties est tel que celuy du tout. Elle ne se meut point selon soy toute d'vn mouuement droict hors de son propre lieu, dautant qu'en quelque part qu'elle se meust, elle approcheroit du Ciel & monteroit, qui est contre la nature des choses pesantes. Car ce que quelques vnes de ses parties sont meuës d'vn mouuement droit, comme il se voit que les riuieres entrainent de la terre continuellement en la mer par le courant de leurs eauës, & que les torrents font des montaignes en des endroits, & des vallees en d'autres, c'est par vn mouuement outre la nature. La terre ne se meut pas aussi circulairement au tour d'vn centre qui luy soit exterieur, autrement le centre de sa grandeur ne seroit pas le centre du monde. Elle n'est pas meuë aussi autour de son propre centre vers ses propres Poles de Midy au Septentrion, comme quelques vns ont estimé; ou bien on les verroit en diuerses éleuations, sans bouger d'vn mesme lieu: & les villes changeroient à toutes heures leur latitude, & verroient tantost vn pole & tantost l'autre: ce qui n'arriue iamais. Elle ne se meut pas aussi d'Orient en Occident sans changer de lieu selon son tout, comme d'autres ont pensé: car les choses pesantes ne tomberoient pas perpendiculairement au lieu d'où elles ont esté iettees, comme elles font, de quelque hauteur que ce soit qu'elles descendent. Et outre cela, si elle se mouuoit d'Orient en Occident, ou d'Occident en Orient, & que le Ciel fust immobile, comme quelques vns ont voulu dire, il seroit impossible que la Lune n'eclipsast, toutes les fois qu'elle seroit en son plain, & de conseruer les diuers aspects qui sont entre les planettes & les estoilles fixes, tãtost d'vne sorte & tantost d'vne autre. Et quãt à ce que la terre semble se mouuoir, à ceux qui nauigent: c'est parce que les choses sensibles n'apparoissent pas se mouuoir seulement, quand elles se meuuent, mais aussi quand le sens se meut.

Εἰσὶ δέ τινες, οἳ διὰ τὴν ὁμοιότητά φασιν αὐτὴν μένειν, ὥσπερ τῶν ἀρχαίων Ἀναξίμανδρος· μᾶλλον γὰρ οὐθὲν ἄνω ἢ κάτω, ἢ εἰς τὰ πλάγια φέρεσθαι προσήκει τὸ ἐπὶ τοῦ μέσου ἱδρυμένον, καὶ ὁμοίως πρὸς τὰ ἔσχατα ἔχον· ἅμα δ᾽ ἀ-

Arist. l. 2. de Cœl. c. 13. t. 90. Sunt autem qui manere ipsam, ob similitudinem dicunt: vt ex veteribus Anaximander dicebat. Id enim inquiunt, quod est in medio collocatum, & equè ad extrema se habet, non ad supera magis, quàm ad infera, aut versus la-

δύναται εἰς τἀναντία ποιεῖσθαι τὴν κίνησιν· ὥστε ἐξ ἀνάγκης μένειν. τοῦτο δὲ λέγεται κομψῶς μὲν, οὐκ ἀληθῶς δέ.

Ἕκαστον γὰρ τῶν μορίων βάρος ἔχει μέχρι πρὸς τὸ μέσον· καὶ τὸ ἔλαττον ὑπὸ τοῦ μείζονος ὠθούμενον, οὐχ οἷόν τε κυμαίνειν, ἀλλὰ συμπιέζεσθαι μᾶλλον, καὶ συγχωρεῖν ἕτερον ἑτέρῳ, ἕως ἂν ἔλθῃ ἐπὶ τὸ μέσον.

tera ferri oportere, & ſimul ad contraria moueri non poſſe: quare neceſſario illud manere dicunt. t. 91. Hoc autem eleganter quidem, non verè tamen eſt dictum.

C.14.t.104. Unaquaque enim partium pondus ad ipſum medium habet: & minor ſi à maiori pellatur, egredi non poteſt; ſed premitur potius, ac alia alij cedit donec ad medium ipſum perueniat.

Il y a eu des Philoſophes qui ont eſtimé, & entre les anciẽs Anaximander, que la terre eſtoit immobile: parce qu'eſtant au milieu de l'vniuers égalemẽt diſtante des extremitez, ayant vne certaine reſſemblãce à toutes leurs parties, & non plus d'inclination à l'vne qu'à l'autre, & ne ſe pouuant pas mouuoir tout enſemble à deux lieux contraires: ains à vn definy, il aduient qu'à raiſon de cette indifference, elle demeure ſans ſe mouuoir: mais comme dit Ariſtote, il y a de la galantiſe en cette opinion, & non de la verité: car par cette meſme raiſon, tout ce qui ſeroit mis au milieu y demeureroit: & ſi le feu ſ'y trouuoit, il y demeureroit immobile. Il n'y a point d'autre raiſon pourquoy la terre demeure ſtable & immobile au milieu du monde, ſinon que la nature des choſes peſantes, eſt de tendre touſiours au centre, comme au plus bas de l'vniuers: c'eſt à dire, au plus eſloigné du Ciel ou la terre eſt perpetuellement balancee par ſa peſanteur.

Ἐπεὶ δ᾽ εἰς τὸ αὐτὸ φέρεται τὸ ὅλον καὶ τὸ μόριον κατὰ φύσιν, οἷον πᾶσα γῆ καὶ μικρὰ βῶλος.

Ariſt. l. 1. de cœl. c. 3. t. 19. Cùm autem ad idem totum, & pars ſecundùm naturam feratur, veluti tota terra paruaque gleba.

Ἐναντίως οἱ περὶ τὴν Ἰταλίαν, καλούμενοι δὲ Πυθαγόρειοι λέγουσιν· ἐπὶ μὲν γὰρ τοῦ μέσου πῦρ εἶναί φασι, τὴν δὲ γῆν ἓν τῶν ἄστρων οὖσαν κύκλῳ φερομένην περὶ τὸ μέσον, νύκτα τε καὶ ἡμέραν ποιεῖν. ἔτι δ᾽ ἐναντίαν ἄλλην ταύτῃ κατασκευάζουσι γῆν, ἣν ἀντίχθονα ὄνομα καλοῦσιν, οὐ πρὸς τὰ φαινόμενα τοὺς λόγους καὶ τὰς αἰτίας ζητοῦντες, ἀλλὰ πρός τινας δόξας, καὶ λόγους αὑτῶν τὰ φαινόμενα προσέλκοντες, καὶ πειρώμενοι συγκοσμεῖν. &c.

L. 2. c. 13. t. 72. Ii verò qui Italiæ partem habitant, Pythagoricique vocantur, contrariũ aſſerunt: nam in medio quidem ignẽ eſſe aiunt: terram autem vnã eſſe ſtellarum, ferrique circa medium, atque hoc pacto noctem atque diem efficere. Aliam autem hic contrariam terram conficiunt, quam terram aduerſam vocant, non ad ea, quæ videntur, rationes cauſáſque quærentes: ſed ad quaſdam ſuas rationes opinionéſque ea, quæ videntur, trahentes atque ornare conantes. &c.

Τῷ γὰρ τιμιωτάτῳ (σώματι) οἴονται προσήκειν τὴν τιμιωτάτην ὑπάρχειν χώραν· εἶναι δὲ πῦρ μὲν γῆς τιμιώτερον· τὸ δὲ πέρας τῶν μεταξύ· τὸ δὲ ἔσχατον καὶ τὸ μέσον, πέρας· ὥστε ἐκ τούτων ἀναλογιζόμενοι οὐκ οἴονται ἐπὶ τοῦ μέσου κεῖσθαι τῆς σφαίρας αὐτήν, ἀλλὰ μᾶλλον τὸ πῦρ.

T. 73. Præſtabiliſſimum enim corpus locum occupare præſtabiliſſimum oportere putant. Atque ignem quidem præſtabiliorem terram, finem atque mediis ipſis præſtabiliſſimum eſſe. Quare ex his ratiocinantes nõ ipſam in medio ſphæræ iacere. Sed potius ignem putant.

Ὥσπερ τὸ μέσον ἁπλῶς λεγόμενον, καὶ τὸ τοῦ μεγέθους μέσον, καὶ τοῦ πράγματος ὂν μέσον, καὶ τῆς φύσεως· καίτοι καθάπερ ἐν τοῖς ζῴοις οὐ τὸ αὐτὸ τοῦ ζῴου, καὶ τοῦ σώματος τὸ μέσον, οὕτως ὑποληπτέον μᾶλλον καὶ περὶ τὸν ὅλον οὐρανόν.

T. 74. Quaſi medium ſimpliciter diceretur, & medium magnitudinis, rei medium eſſet, atque naturæ. Enimuero vt in animalibus non idem eſt animalis atque corporis medium: ſic & magis & circa ipſum cœlum totum exiſtimandum.

Οἱ μὲν γὰρ διὰ ταῦτα ἄπειρον τὸ κάτω τῆς γῆς εἶναί φασιν ἐπ᾽ ἄπειρον αὐτὴν ἐρριζῶσθαι λέγοντες, ὥσπερ Ξενοφάνης ὁ Κολοφώνιος, ἵνα μὴ πράγματ᾽ ἔχωσι ζητοῦντες τὴν αἰτίαν. &c.

T. 78. Quidam enim ob hoc infinitam inferam terræ partem inquiunt eſſe, in infinitam ipſam radicatam eſſe dicentes: vt Xenophanes Colophonius dixit, ne moleſtias habeant cauſas quæritantes. &c.

Οἱ δ᾽ ἐφ᾽ ὕδατος κεῖσθαι· τοῦτον γὰρ ἀρχαιότατον παρειλήφαμεν λόγον, ὅν φασιν εἰπεῖν τὸν Θαλῆν τὸν Μιλήσιον, ὡς διὰ τὸ πλωτὴν εἶναι μένουσαν ὥσπερ ξύλον, ἤ τι τοιοῦτον ἕτερον. καὶ γὰρ τούτων ἐπ᾽ ἀέρος μὲν οὐθὲν πέφυκε μένειν, ἀλλ᾽ ἐφ᾽ ὕδατος, ὥσπερ οὐ τὸν αὐτὸν λόγον ὄντα περὶ τῆς γῆς καὶ τοῦ

Quidam ſuper aquam iacere dicunt. Hanc enim ſententiam vetuſtiſſimam accepimus, quam Taletem Mileſium dixiſſe ferunt: terram inquam, ideò quieſcere, perinde atque lignum, aut quippiam tale natat. t. 79. Etenim nihil horum ſuper aërem manere eſt aptum, ſed ſuper aquam: quaſi non eadem ſit de terra ratio atque aqua, quæ terram vehit. Neque enim a-

ὕδατος ὃ ὀχοῦντος τὴν γῆν. οὐδὲ γὰρ τὸ ὕδωρ πέφυκε μένειν μετέωρον, ἀλλ' ἐπί τινός ἐστιν. &c. ἔτι δὲ, εἴπερ ὅλη πέφυκε μένειν ἐφ' ὕδατος, δῆλον ὅτι καὶ τῶν μορίων ἕκαστον αὐτῆς· νῦν δὲ οὐ φαίνεται τοῦτο γινόμενον, ἀλλὰ τὸ τυχὸν μόριον φέρεται εἰς βυθὸν καὶ θᾶττον τὸ μεῖζον.

qua sublimis manere est apta. &c. Praeterea si tota est apta super aquam manere, patet & quamque partem ipsius identidem aptam esse: nunc autem hoc fieri non videtur; sed quaeuis pars in fundum & celerius maior fertur.

Ἀναξιμένης δὲ, καὶ Ἀναξαγόρας, καὶ Δημόκριτος τὸ πλάτος αἴτιον εἶναί φασι τοῦ μένειν αὐτήν· οὐ γὰρ τέμνειν, ἀλλ' ἐπιπωματίζειν τὸν ἀέρα τὸν κάτωθεν· ὥσπερ φαίνεται τὰ πλάτος ἔχοντα τῶν σωμάτων ποιεῖν. &c. ὥσπερ τὸ ἐν ταῖς κλεψύδραις ὕδωρ· ὅτι δὲ δύναται πολὺ βάρος φέρειν ἀπολαμβανόμενος, καὶ μένων ὁ ἀὴρ, τεκμήρια πολλὰ λέγουσι.

T.81. Anaximenes autem, Anaxagoras, & Democritus latitudinē causam manendi ipsam inquiūt esse: non enim diuidere, sed operire aërem dicunt inferum: quod quidem latitudinem habentia corpora facere videntur. &c. Perinde atque aqua in bisce vasis, quae surripiunt aquam. Posse vero aërem pondus magnum si comprehendatur inferre, compluribus signis ostendunt.

Οἱ δὲ ὥσπερ Ἐμπεδοκλῆς, τὴν τοῦ οὐρανοῦ φορὰν κύκλῳ περιθέουσαν, καὶ θᾶττον φερομένην τὴν τῆς γῆς φορὰν κωλύειν, καθάπερ τὸ ἐν τοῖς κυάθοις ὕδωρ· καὶ γὰρ τοῦτο κύκλῳ τοῦ κυάθου φερομένου πολλάκις κάτω τοῦ χαλκοῦ γινόμενον, ὅμως οὐ φέρεται κάτω πεφυκὸς φέρεσθαι διὰ τὴν αὐτὴν αἰτίαν.

T.85. Empedocles censet, cœlum conuersione sua celeriore, quàm est terrae motio, lationem ipsius prohibere: vt fit in aqua, quae in cyathis est: Hac enim cum cyathis orbe fertur, & si saepe cyathus adeò vertitur, vt supra fundum, infra labia fiant; non fertur tamen deorsum, apta deorsum ferri propter eandem causam sanè.

Τὰ μὲν οὖν ἔχοντα πλάτος διὰ τὸ πολὺ περιλαμβάνειν, ἐπιμένει, διὰ τὸ μὴ διασπᾶσθαι τὸ πλεῖον ῥᾳδίως.

L.4. c.6. t.45. Ea igitur, quae latitudinem habent, quia multum comprehendunt, ideò supra manent: propterea quòd non facilè illud disrumpitur.

Les autres Anciens qui tenoiēt que la terre estoit immobile, se fondoient sur diuerses raisons. Xenophanes Colophinien disoit que la cause du repos de la terre, estoit la profondeur infinie de sa partie inferieure, & que ses racines estoient enfoncees en infiny: dequoy Empedocles le reprend & se moque, comme d'vne opinion du bas peuple, ignorant en la nature. Thales & ceux qui l'ont suiuy, ont dit qu'elle nageoit sur les eaux. Mais leur erreur est manifeste, en ce que la raison des parties & du tout, estant mesme és choses homogenes, les parties y nageroient aussi: ce que nous voyons estre faux. Et d'ailleurs, comment pensent-ils que l'eau qui est moins pesante que la terre, la peust supporter? Et puis outre cela, la questiō demeure tousiours, cōment c'est que les eaux qui sont pesantes se soustiendront, car ce n'est pas leur nature de demeurer sans estre sur quelque chose. Anaximenes, Anaxagoras, & Democrite disoiēt qu'elle se reposoit, à cause de sa largeur & estenduë, ne pouuant diuiser l'air: mais plustost le pressant & époississant, de sorte que n'ayant point de lieu où ceder, il la soustient: comme l'eau est soubstenuë en vne chātepleure, qui n'a point d'air par le haut: mais les voyages de ceux qui ont esté au tour de la terre d'Orient en Occident, & de Midy en Septentrion, cōuainquent ces deux opinions de faux. Empedocles estimoit que la terre estoit immobile pour vne mauuaise raison: car il disoit que c'estoit parce que le Ciel de son rapide mouuement preuenoit celuy de la terre, & ne la permettoit pas s'escouler: comme nous voyōs és vases plains d'eau, lesquels estants meus en rond, fort vistemēt, l'eau dont ils sont plains ne tombe pas, combien que l'entree soit ouuerte. Mais la vraye cause de l'immobilité de la terre, c'est sa pesanteur, cōme nous auons dit, qui tend tousiours au centre. En somme, tant s'en faut que la terre se meuue, elle est seule immobile entre toutes les choses inferieures, pour le regard de son tout; ce qu'on ne peut n'admirer point, comme Aristote dit, sinon faute de raison & de iugement: veu que chacune de ses parties en estant enleuee, elle y recourt incontinent sans repos, si elle n'en est empeschee. Et encores que la terre soit appellee par Platon, l'ouuriere du iour & de la nuict, elle ne le faict pas pourtant par son mouuement, mais elle empesche seulement que nous ne l'ayons pas tousiours: parce qu'à cause de son opacité, le Soleil ne nous peut enuoyer sa lumiere, quand elle est entre luy & nous.

Plotin estimoit que la terre auoit vne ame vegetable, dont elle estoit animee, fondant sa coniecture, sur ce qu'il en naissoit des animaux; & erroit faute de prendre garde, qu'il n'est pas requis que ce qui doit estre la matiere, où les vegetaux sont enracinez, & prennent

prennent nourriture, soit animé. Mais il ne se faut estonner de cette bisarre opinion, puis qu'il doutoit, si elle auoit entendement aussi, & mesme si elle n'estoit pas Dieu. Pic de la Mirande tient que la terre est blanche de soy & de sa nature, combien qu'elle paroisse d'autres couleurs diuerses, à cause de son meslange auec les autres elements. Hesiode l'appelle femme du Ciel: parce qu'ayant receu ses influences, elle produit diuerses choses, comme si elle en auoit esté enceinte par ses embrassements: Albert dit qu'elle porte le nom de grand' mere, à cause de la grande abondance de la matiere terrestre qui est en tous les corps composez, & parce qu'elle conçoit en soy les semences de toutes choses: mais neantmoins pas vn des Philosophes qui ont posé qu'il n'y auoit qu'vn principe, n'a estimé que la terre fust le premier principe, comme il a esté dit. *Pic. mirād. de element. c. 5.*

Καὶ τῶν Μαθηματικῶν ὅσοι τὸ μέγεθος ἀναλογίζεσθαι πειρῶνται τῆς περιφερείας, εἰς τετταράκοντα λέγουσιν εἶναι μυριάδας σταδίων.

Καί τοι ἐπὶ πλάτους μὲν μέχρι τῆς ἀοικήτου ἴσμεν τὴν οἰκουμένην· ἔνθα μὲν γὰρ διὰ ψύχος οὐκ ἔτι κατοικοῦσιν· ἔνθα δὲ διὰ τὴν ἀλέαν.

Οὐδὲν, ὡς εἰπεῖν, μόριον ὁ τῆς γῆς ἐστιν ὄγκος, ἐν ᾧ συνείληπται πᾶν καὶ τὸ τοῦ ὕδατος πλῆθος πρὸς τὸ περιέχον μέγεθος.

Arist. l. 2. de cœl. c. 14. t. 112. Mathematicorum etiam qui magnitudinē orbis terræ metiri conantur, quadrigentis terram cingi stadiorū millibus dicunt.

L. 2. meteor. c. 5. Atqui partem orbis terræ habitatam, in latum ad loca vsque inhabitata exploratam habemus. Nam hic præ frigore, illic præ æstu habitari prætereà nequit.

L. 1. meteor. c. 3. Terræ moles quæ totam etiam aquæ copiam cōplexa est, nullius (propè dixerim) particulæ rationem subit ad ambientem magnitudinem.

Les Mathematiciens disent que le globe de la terre & de l'eau a enuiron dix mille lieuës françoises de tour, qui est enuiron trois mille trois cents trente trois lieuës de diametre. Et neantmoins elle ne tient lieu que d'vn poinct au respect du Ciel, comme ils le remarquent. On la diuise en plusieurs parties, dont les principales & connuës de plus long-temps, sont l'Europe, l'Asie, & l'Afrique, & les nouuellement découuertes, sont l'Amerique, comprenant tout ce grand continent de terre depuis le Nort iusqu'au destroit de Magellan, qu'on appelle le nouueau Monde, & puis les terres qui sont vers la partie Australe, dont on ne connoist encores que les costez; à cause dequoy on donne à cette partie de terre, le nom de Monde inconnu. Ces principales parties sont diuisees en plusieurs Republiques. On assigne aussi plusieurs climats en la terre pour remarquer la difference de ses temperaments: Mais dautant que toutes ces choses appartiennent à la Geographie, à la Geometrie & à l'Astrologie, nous leur laisserons à en discourir plus particulierement, afin de ne confondre point les sciences en les meslant les vnes auec les autres.

De la situation de l'eau, de la saleure de la mer, douceur des riuieres & fontaines, & de leurs sources.

CHAPITRE XXV.

Η μὲν οὖν αἰτία ἡ ποιήσασα τοὺς πρότερον οἴεσθαι τὴν θάλασσαν ἀρχὴν εἶναι καὶ σῶμα τοῦ παντὸς ὕδατος, ἥδ' ἐστί· δόξειε γὰρ ἂν εὔλογον εἶναι, καθάπερ καὶ τῶν ἄλλων στοιχείων ἐστὶν ἠθροισμένος ὄγκος, καὶ ἀρχὴ διὰ τὸ πλῆθος, ὅθεν μεταβάλλει τε μεριζόμενον, καὶ μίγνυται τοῖς ἄλλοις· οἷον πυρὸς μὲν, ἐν τοῖς ἄνω τόποις· ἀέρος δὲ πλῆθος, τὸ μετὰ τὸν τοῦ πυρὸς τόπον· γῆς δὲ σῶμα, περὶ ὃ ταῦτα πάντα κεῖται φανερῶς. &c.

Τοῦ γὰρ ὕδατος περὶ τὴν γῆν περιτεταμένου, καθάπερ περὶ τοῦτο ἡ τοῦ ἀέρος σφαῖρα, καὶ περὶ ταύτην ἡ λεγομένη πυρός. &c.

Καί τοι πάντες οἱ ποταμοὶ φαίνονται τελευτῶντες εἰς τὴν θάλασσαν, ὅσοι μὴ εἰς ἀλλήλους· εἰς δὲ τὴν γῆν οὐθείς· ἀλλὰ κἂν ἀφανισθῇ, πάλιν ἀναδύνουσι. &c.

Arist. l. 2. meteor. c. 2. Causa quæ maiores nostros compulit, vt mare vniuersæ aquæ corpus atque originem esse putarent, hæc est; videbitur enim cōsonum esse rationi, vt totius aquæ corpus quoddam sit, à quo cum detrahitur, abscedit & cæteris admiscetur, perinde ac cæterorū quoque elementorū congesta moles est, atque initiū quod multitudine constat: vt ignis in sublimi: aëris, in loco ab igni secundo: terræ in eo, circa quem omnia isthæc apertè sita sunt. &c.

Cùm enim aqua terram ambiat, perinde vt aquam aër, & aërem ignis. &c.

Atqui flumina omnia quotquot in alia non influūt, in mare desinere visuntur: in terram, nullum: sed quanquam sese condunt, tamen rursum emergere solent. &c.

NOvs auons dit que l'element de l'eau ne couure pas la terre comme il deuroit, selon sa naturelle situation: parce que Dieu a renfermé les eaux dās des profondeurs de la

terre, les bornant par des mõtaignes & parties plus esleuees d'icelle, afin que la terre peust produire & estre habitee. L'element de l'eau enuironne seulement la terre, sans toutesfois estre continu & tout en vn tenant, pour le moins par le dehors de la terre, comme est l'air & la terre : car l'eau est diuisee en plusieurs mers, lacs, & riuieres. Mais l'Ocean, entre toutes les mers, represente le plus le corps de l'element de l'eau, à cause de sa grandeur, excedant de beaucoup toutes les autres eaux ensemble, dont il est comme le receptacle : car la plus part d'elles s'y viennent toutes rendre à nostre veuë, amenant leurs eaux par vne maniere de tribut : cõme il y a bien de l'apparence que toutes les autres que nous ne voyons point y vont aussi par des chemins cachez & à nous inconneus. Et neantmoins toute cette grande affluence d'eaux qui luy arriuent tous les iours & continuellement, n'accroissent pas sa grandeur sensiblement ; ce qu'il ne faut pas trouuer estrange, car la chaleur du Soleil & des astres en faict autant euaporer, comme il y en suruient de nouueau. Ceux qui nauigent en l'Ocean éprouuent tous les iours, s'ils le veulent obseruer, lors qu'il n'y a point de tempeste, & que le calme leur en donne la commodité, que la mer est meuë continuellement d'Orient en Occident : car ils s'apperçoiuent en allant vers la partie du couchant, qu'ils auancent plus de chemin en mesme temps & ayant le vent égal, qu'ils ne font pas lors que leur route s'addresse vers le leuãt. A quoy on estime que la mer est excitee par le mouuement du Ciel d'Orient en Occident. La mer a encores vn autre cours, dont elle s'auance en la terre en six heures, & puis en six heures elle s'en retire, qui est son flus & reflus, de sorte que deux fois le iour elle s'esleue aux costes & aux havres, & deux fois elle s'abbaisse. Ce mouuement est causé par la Lune particulierement selon l'opinion commune, & la mer est plus esleuee lors qu'elle est plaine, qu'en son croissant ou decours, & principalement és equinoxes : mais entre tous les flus & reflus de la mer, celuy du Golphe ou Euripe entre la Bœotie où Thebes estoit situee, & l'Isle Euboee, appellee maintenant Negrepont, est renommé parce qu'il va & vient sept fois le iour, & qu'on dit qu'Aristote n'en pouuant comprendre la cause, se precipita dedans pour en estre compris : combien que ce dernier soit vne fable.

Il y a bien de l'apparence que la nature a donné le mouuement de flus & reflus à la mer pour trois causes : premierement, afin qu'elle ne se corrompist point : car le mouuement empesche la putrefaction, dautant qu'elle se faict par la chaleur exterieure, laquelle le mouuement detourne, moyennant le changement qu'il y apporte : comme ceux qui se pourmeinent au Soleil l'experimentent, ayant moins de chaud que quand ils demeurent arrestez, si ce n'est qu'ils marchent auec tant de violence, qu'il s'engendre plus de chaleur en ce mouuement, par les esprits animaux excitez, que le changement de l'air dont le corps est enuironné, ne peut rafraischir. Secondement, ce mouuement semble auoir esté concedé pour la purgation des eaux : car par son moyen la mer iette à bord tout ce qui est d'estrange en elle. Et tiercement, pour ayder à la nauigation, à quoy il sert beaucoup : comme les mariniers en font souuent l'espreuue.

Φανερὸν δὴ διὰ πολλῶν σημείων, ὅτι γίνεται τοιοῦτος ὁ χυμὸς διὰ σύμμιξίν τινα· ἔν τε γὰρ τοῖς σώμασι τὸ ἀπεπτότατον, ἁλμυρὸν καὶ πικρόν. &c.

Διὸ καὶ τὴν θάλασσαν τινὲς ἐκ κατακεκαυμένης φασὶ γενέσθαι γῆς· τὸ δ' οὕτω μὲν εἰπεῖν, ἄτοπον· τὸ μέντοι ἐκ τοιαύτης, ἀληθές· ὥσπερ γὰρ ἐν τοῖς εἰρημένοις, οὕτω καὶ ἐν τῷ ὅλῳ, ἔκ τε τῶν φυομένων καὶ γιγνομένων κατὰ φύσιν, ἀεὶ δεῖ νοεῖν ὥσπερ ἐκ πεπυρωμένων τὸ λειπόμενον τοιαύτην εἶναι τὴν γῆν· καὶ δὴ καὶ τὴν ἐν τῇ ξηρᾷ, ἀναθυμίασιν πᾶσαν· αὕτη γὰρ καὶ παρέχεται τὸ πολὺ τοῦτο πλῆθος· μεμιγμένης δ' οὔσης, ὥσπερ εἴπομεν, τῆς τε ἀτμιδώδους ἀναθυμιάσεως καὶ τῆς ξηρᾶς, ὅταν συνίστηται εἰς νέφη καὶ ὕδωρ, ἀναγκαῖον ἐμπεριλαμβάνεσθαί τι πλῆθος ἀεὶ ταύτης τῆς δυνάμεως, καὶ συγκαταφέρεσθαι πάλιν ἐν τοῖς ὑετοῖς· καὶ τοῦτ'

Arist. l. 2. meteor. c. 3. Eiusmodi saporem ob commixtionem quandam prouenire multis constat indiciis. Quòd enim in corpore minimè concoctum est id salsum amarumque haberi solet. &c.

Quamobrem & mare è terra perusta factum esse nonnulli asserunt. Caeterum ita quidem dicere absurdum est : esse tamen ex tali factum, à veritate nequaquam abhorret. Nam vt & in hisce quæ diximus, ita in ipso quoque vniuerso (quod ex iis quæ nascũtur atque per naturam fiunt, non aliter quàm ex iis quæ ignem sentiunt relinqui solet) esse terram talem animaduertẽdum semper est. Quinimo & omnem aridæ telluris halitum esse eiusmodi, putandum est: ea enim hanc ingẽtem halituum copiam suppeditat. Cùm autem halitus vapidus cum arido permistus (vt diximus) in nubem & aquam cogitur : necessariò accidit, vt semper quædam non parua huiusce facultatis portio intercipiatur, & rursum pariter cùm pluuia deorsum feratur, idque semper fiat ordine quodam, quan-

ἀεὶ γίνεσθαι κατά τινα τάξιν, ὡς ἐνδέχεται μετέχειν τὰ ἐνταῦθα, τάξεως· ὅθεν μὲν οὖν ἡ γένεσις τοῦ ἁλμυροῦ ἐν τῷ ὕδατι, εἴρηται.&c.

Ὥστε τὰ πλοῖα ἀπὸ τοῦ αὐτοῦ τῶν ἀγωγίμων βάρους, ἐν μὲν τοῖς ποταμοῖς ὀλίγου καταδύνειν· ἐν δὲ τῇ θαλάττῃ μετρίως ἔχειν καὶ πλωτικῶς.&c.

tum fieri potest, vt quæ apud nos sunt, ordinem participent: vnde igitur in aqua salsudo proueniat dictum est.&c.

Nauigia aquo rerũ quæ conuehuntur onere pressa, in amnibus ferè demergi videantur, in mari modicè sese atque ad nauigandum peropportunè habeant.&c.

Il y a bien de l'apparence aussi, que la salure de la mer luy a esté donnee, afin que la perpetuelle chaleur du Soleil ne la putrefiast point: car le sel emspeche la putrefaction, à quoy le mouuement de flus & reflus ne suffiroit pas, dautant que toute la mer n'en est pas meuë. Or pource que la salure prouient, selon Aristote, du meslange du sec terrestre, indigest & aduste auec l'humide, dont les indices sont, que la sueur & l'vrine sont ameres, parce qu'elles ont de l'adustion, & la lexiue aussi, dautant qu'elle participe à l'adustion des cendres: le mesme Aristote dit que la mer est salee, à cause de la multitude des exhalations adustes, lesquelles y tombent portees par les pluyes: & à cause qu'elle est cuitte par l'ardeur du Soleil, & que ce qui est subtil s'exhale: chose qu'on dit pouuoir estre encores remarquee, en ce que l'eau marine eschauffe & deseiche, en ce que les lieux maritimes sont moins froids que les autres, de pareille situation: & en ce que l'eau de la mer est la plus pesante de toutes, & soustient plus facilement les poids à cause de la crasse qu'elle a receuë de ces exhalations: lesquelles combien qu'elles soient legeres, perdent leur legereté en partie, dautant qu'elles sont humectees. Mais il y a peu d'apparence en ces raisons de la cause pourquoy la mer est salee: car estant si grande & s'esleuant fort peu ou point du tout d'exhalations de cette qualité, de l'eau, cela ne la peut rendre salee: ioinct que l'experience nous apprend, que les exhalations adustes de la terre & des fleuues qui y passent, ne suffisent pas pour rendre leur eau de douce salee & amere, de sorte qu'il y a vne autre cause efficiente de la salure de la mer, qui ne peut estre que Dieu, lequel la luy a donnee dés le commancement qu'il l'a creée.

Ἔνιοι δ' αὐτῶν, θερμαινομένης φασὶν ὑπὸ τοῦ ἡλίου τῆς γῆς, οἷον ἱδρῶτα γίγνεσθαι· διὸ καὶ ἁλμυρὰν εἶναι· καὶ γὰρ ὁ ἱδρὼς, ἁλμυρός· οἱ δὲ τῆς ἁλμυρότητος αἰτίαν τὴν γῆν εἶναί φασιν· καθάπερ γὰρ τὸ διὰ τῆς τέφρας ἠθούμενον, ἁλμυρὸν γίνεται· τὸν αὐτὸν τρόπον καὶ ταύτην ἁλμυρὰν εἶναι, μιχθείσης αὐτῇ τοιαύτης γῆς.

Ὁμοίως δὲ γελοῖον, καὶ εἴ τις εἰπὼν, ἱδρῶτα τῆς γῆς εἶναι θάλασσαν, οἴεταί τι σαφὲς εἰρηκέναι καθάπερ Ἐμπεδοκλῆς· πρὸς ποίησιν μὲν γὰρ οὕτως εἰπὼν, ἴσως εἴρηκεν ἱκανῶς· ἡ γὰρ μεταφορὰ ποιητικόν.

Arist. l. 2. meteor. c. 1. Nonnulli mare esse veluti sudationem terræ, quæ sole recalescit, salsumque proinde haberi aiunt: etenim sudor salsus est. Aly salsedinis causam terræ tribuunt, nam vt aqua per cinerem trãsmissa salsa redditur: sic etiam mare propter terram eiusmodi sibi admistam, salsum esse volunt.

C. 3. Ridiculum fuerit, si quis cùm mare terræ sudorem esse dixerit, dilucidum quippiam dixisse, perinde vt Empedocles. Is enim ita locutus, quoad Poësin, satis forsitan dixit (quippe cùm translatio Poëtis amica sit.)

Empedocles a estimé que la mer estoit comme vne sueur de la terre qu'elle iettoit, estant eschauffee par le Soleil: à raison dequoy elle est salee, parce que la sueur est salee. Sur cela Aristote dit, que si Empedocles pensoit auoir dit quelque chose de clair, qu'il seroit ridicule, qu'il en a bien assez dit pour le regard de la poesie, qui ayme les tropes, mais non suffisamment, pour la connoissance de la nature. D'autres ont attribué la cause de la salure de la mer à la terre, voulant que comme l'eau ayant passé par de la cendre deuient salee, tout de mesme la mer soit salee, à cause d'vne telle terre, qui est meslee parmy elle.

Des sources des fleuues riuieres, & fontaines.

CHAPITRE XXVI.

Τὸ γὰρ ἀναχθὲν ὑπὸ τοῦ ἡλίου ὕδωρ, πάλιν ὑόμενον, ἀθροισθὲν ὑπὸ γῆν, ῥεῖν ἐκ κοιλίας μεγάλης ἢ πάντας ἐκ μιᾶς, ἢ ἄλλον ἄλλης· καὶ οὐ γίνεσθαι ὕδωρ οὐθὲν, ἀλλὰ τὸ συλλεχθὲν ἐκ τοῦ χει-

Arist. l. 1. meteor. c. 13. Etenim aquam solaribus radiis leuatam in sublime, cùm plura rursum aggregata, congestáque fuerit in terræ visceribus, tãquam ex aluo prægrandi erumpere, & aut fluuios omnes ex

μένου εἰς τὰς τοιαύτας ὑποδοχάς, τοῦτο γίνεσθαι τὸ πλῆθος τῶν ποταμῶν· διὸ καὶ μείζους ἀεὶ τοῦ χειμῶνος ῥεῖν ἢ τοῦ θέρους. &c.

Οὐ μὴν ἀλλ' ἄτοπον, εἴ τις μὴ νομίζοι διὰ τὴν αὐτὴν αἰτίαν ὕδωρ ἐξ ἀέρος γίγνεσθαι, δι' ἣν ὑπὲρ γῆς, καὶ ἐν τῇ γῇ· ὥστ' εἰ κἀκεῖ διὰ ψυχρότητα συνίσταται ὁ ἀτμίζων ἀὴρ εἰς ὕδωρ, καὶ ὑπὸ τῆς ἐν τῇ γῇ ψυχρότητος τὸ αὐτὸ τοῦτο δεῖ νομίζειν συμβαίνειν, καὶ γίγνεσθαι μὴ μόνον τὸ ἀποκεκριμένον ὕδωρ ἐν αὐτῇ, καὶ τοῦτο ῥεῖν, ἀλλὰ καὶ γίγνεσθαι συνεχῶς.

vna, aut alium ex alia scaturire, nec vllam gigni aquam, sed quæ hybernis mensibus in huiusmodi conceptacula collecta fuerit, hanc in amnium euadere multitudinem arbitrantur, & ob id putant maiores semper hyeme quàm æstate profluere. &c.

Verumenimverò absurdū fuerit, si quis nō putet eandem ob causam ex aëre aquam etiam in terræ visceribus nasci, ob quam supra terram fieri assolet. Quare si hic aër ad vaporis naturā accedens ob frigus in aquam descendit: idem hoc ab ea quoque quæ in terra est frigiditate euenire ac fieri, & non solum aquam eam quæ in illa sequestrata sit fluere, sed continue fieri censeamus opera precium est.

QVAND ainsi seroit que quelques fontaines auroient leurs sources, (comme Aristote a posé), de l'air ou plustost des vapeurs qui sont conuerties en eau, par la froideur de quelques lieux soubsterrains dont elles coullent, il n'est pas possible qu'il se puisse conuertir assez d'air & de vapeurs en eau dans des cauernes, pour fournir tant de si grands fleuues qui durent continuellement, & tant de viues fontaines qui ne manquent ny esté ny hyuer, veu la grande quantité d'air ou de vapeur qui seroit requise pour faire vn bien peu d'eau. Et partant il faut reconnoistre necessairement que leurs sources partent de certains reseruoirs d'eaux, qui sont dedans la terre de tout temps, ou bien de la mer d'où elles viennent par des certains secrets conduits inconneus aux hommes, & y retournent; & qu'en venant elles se dessalent par les chemins, se purgeant dans la terre, & deposant cette accrimonie & amertume qu'elles auoiēt en la mer: ou bien que ce sont les pluyes ou les neiges fonduës qui descoulent des montaignes, d'ou toutes les plus grandes riuieres sont engendrees, auec l'aide des petites sources d'eau viue qui se viennent ioindre à leur cours, & que quelques vnes de ces eaux coulent par les cōduits & ouuertures de la terre où elles s'assemblent cōme en des lacs d'où elles fluent puis apres en diuerses parties: en quoy ie trouue plus d'apparence qu'en aucune opinion de la production & cōseruation des grāds fleuues: car sans doute l'ordre de l'vniuers est tel, que perpetuellement le Soleil & les astres esleuent des vapeurs de la mer des riuieres & de la terre, lesquelles estant arriuees en la moyenne region de l'air, sont époissies premierement en nuees par le froid, & puis resoutes en pluye ou neige: laquelle estant fonduë & meslee parmy les eaux de pluye, les riuieres s'engendrent & s'en reuont à la mer: d'où elles sont derechef esleuees en vapeurs, & retournent par vne continuelle circulation en eau & en nuees pour le bien commun de l'vniuers; qui est la façon dont il faut entendre l'Ecclesiastique, disant que les fleuues retournent d'où ils fluent, afin qu'ils fluent de rechef: ce qui se faict en la mesme sorte qu'on void aux pelicans des Distillateurs vne mesme liqueur monter & descendre continuellement, representant en ce petit abbregé, l'institution de Dieu en toute l'estenduë de l'vniuers: à sçauoir que toutes choses retournent d'où elles viennent. Et se peut dire que les eaux procedant des vapeurs ainsi esleuees, qui se resoluent, perdent leur salure & deuiennent douces: ainsi que l'experience nous l'apprend par l'eau de la mer, distillee en vn alambic.

Quand les riuieres cessent de courir, ou qu'il naist des sources és lieux où il n'y en auoit point auparauant, cela vient, ou parce que leurs sources sont taries: à sçauoir, à cause que les eaux de pluyes n'y viennent plus, ou parce que les cauernes où les vapeurs se resoluoient en eau, sont remplies: ou parce que le chemin de leur cours de la mer est bouché par quelque accident, d'vn costé; au moyen dequoy elles vont par vn autre: comme aussi il y a des riuieres qui se perdent dessus la terre, & puis à quelque espace de là elles se releuent, & remontent en vn autre endroit: ce qui arriue à cause de quelques lieux creuez ou poreux esquels elles enfoncent pour lors: d'autres passent par dessoubs la mer sans se mesler auec elle, comme on dit du fleuue Alphee, lequel se perd en Achaïe à la coste de la Moree, qui est en Grece, & se releue en la fontaine Arethuse de l'Isle de Sicile: dōt la fable des amours de ce fleuue & de cette fontaine, a pris son origine: & ainsi de plusieurs autres fleuues.

Il semble que ce que les eaux des fontaines sousterraines sont chaudes en hyuer & froides en esté, c'est à cause qu'en hyuer les pores de la terre sont resserrez & fermez par le froid, de façon que les exhalations chaudes ne sortant pas aisément & demeurant

rant ainsi enfermees au ventre de la terre, l'eau en deuient chaude : Et qu'en esté la chaleur enuironnant les pores de la terre exterieurement & les voulant penetrer, elle émeut vn combat auec le froid interieur, & ainsi par antiperistasie le froid s'enforcit.

Quant à la cause de tãt de diuerses natures qui se trouuent és riuieres, és lacs, & és fontaines, comme leurs effects nous le font paroistre, les hommes ne l'ont point encores découuerte, estant chose extrememement difficile, ainsi qu'elles sont admirables : car qui deuineroit pourquoy la mer autour de Messine & Mila iette ses purgations comme du fumier sur le riuage : (qui est d'où a pris naissance la fable que les cheuaux du Soleil ont là leur estable.) Ce n'est pas chose estrange que l'eau douce nage par dessus la salee : car elle est plus legere & moins époisse: mais il est bien estrange qu'elle coulle par dessoubs sans se meller auec la mer, ny prendre de sa salure : comme il arriue du fleuue Alphee, qui passe à trauers la mer depuis la Grece iusqu'en Sicile : & que des eaux douces les vnes passẽt parmy les autres sans se mesler : comme cela se voit en plusieurs lieux. Tout ce qu'on iette dans le lac Asphaltide ou de Sodome, & au fleuue Arethuse en Armenie la grande, ne va iamais au fonds; le fleuue Sylarus au Royaume de Naples conuertit en pierre le bois & les feuilles qui tombẽt dedans, & neantmoins l'eau n'en est pas mauuaise à boire. Au temple de Iupiter en Dodone il y auoit vne fontaine qui allumoit les flambeaux estaints, & estaignoit les allumez, & cette mesme fontaine se perdoit à midy & vn peu apres reuenoit, croissant iusqu'à minuict, puis elle cõmançoit à decroistre iusqu'à midy qu'elle se perdoit, & ainsi tousiours successiuement. La fontaine du temple de Iupiter Hamon en Afrique est froide de iour & boüillãte de nuict. Le fleuue Clytumnus des Falisques faict deuenir les bœufs qui boiuent de son eau, blancs : & le fleuue Melas en la Bœotie, rẽd les moutõs noirs : & neantmoins la riuiere de Cephise, qui sort du mesme lac que Melas, blanchit les moutons qui en boiuent. En Ponte toute la campagne que le fleuue Astaces arrouse, faict le laict noir des iuments qui y paissent.

Plin. l. 2. hist. nat. c 98.

De l'air & de ses regions.

CHAPITRE XXVII.

L'Air occupe l'espace depuis le globe de l'eau & de la terre iusques au Ciel; & est diuisé en trois regions, qui sont l'vne au dessus de l'autre : la plus haute region de l'air c'est sa partie prochaine du Ciel : la plus basse est celle qui est depuis le globe de la terre & de l'eau iusqu'où la chaleur des rayons du Soleil qui en sont reflechis, peut attaindre : & la moyenne c'est celle qui contient tout l'air qui est entre la haute & la basse region. Tout l'air se meut au mouuement du Ciel d'Orient en Occident, comme nous le coniecturons par l'experience que nous auons que la nauigation en la mer Oceane se faict bien plus viste de l'Orient en Occident que de l'Occident en Orient : qui est vn signe que la mer participe à ce mouuement du Ciel, & partant l'air encores plustost pour en estre voisin : ioinct qu'il est plus mobile, comme il se void au plus grand calme, en ce que les petits atomes qui paroissent en l'air és rayons du Soleil, sont tousiours agitez.

La plus haute region de l'air est chaude ou froide, si l'air est chaud ou froid de sa nature : la plus basse region de l'air est chaude par le moyen de la chaleur engendree des rayons du Soleil reflechis de la terre qui l'echauffe : à cause de quoy il ne s'y peut aussi assembler de nuees : la moyenne region est froide, non par soy & simplement, selon ceux qui tiennent que l'air est chaud de sa nature : mais par accident, à sçauoir parce que les vapeurs & les exhalations froides de leur nature estant montees iusques là, sont refroidies par l'antiperistasie de la chaleur de l'air voisin, qui par son enuironnement faict redoubler leur froideur, en ramassant & vnissant leur force ensemble, comme pour resister à l'ennemy : car de cette façon estant vnie, elle deuient plus grande, que lors qu'elle est épanduë & cõme separee : ainsi que le charbon en la fournaise prend plus de force estant arrousé d'vn peu d'eau : à cause de quoy elles refroidissent cette regiõ. Or la maniere dont les vapeurs sont refroidies par la moyenne region de l'air, & elle par les vapeurs, est telle : Les vapeurs qui sont montees iusqu'en la moyenne region de l'air se trouuant plus chaudes qu'elle, pour auoir acquis de la chaleur qui surpasse celle de cet air là, par le chaud qui les a engendrees, & par celuy de la basse region où elles ont passé en montant de la terre, elles prennent le principe de leur refroidissement & de leur époississement en la moyenne region

qui est plus froide que l'autre, & commancent à tendre à leur premiere nature d'eau: parquoy elles commancent aussi à vser de leurs propres forces, & leur nature les ayde à reuenir en eau: & lors les vapeurs estant trãsmuees en eau, la moyenne region de l'air en est rẽdue plus froide: ainsi que le vin fort qui a esté premierement receu froid actuellement au ventricule, ayant puis apres pris de la chaleur du ventricule, vse de ses forces & deuient plus chaud que le ventricule qui l'a eschauffé, & l'eschauffe luy mesme, en luy redonnant vne plus grande chaleur que celle qui l'a empruntee de luy. Cecy se connoist encores és distillations par la vapeur que le feu esleue en l'alambic, car elle y est conuertie en eau: cõbien que l'air enuironnant la chapelle, & la chapelle aussi, ayent de la chaleur: mais c'est parce qu'elle est moindre que celle de la vapeur. Quant au refroidissement que la cõuersion de la vapeur en eau apporte en la moyenne region où elle s'engendre, nous nous en apperceuons en la terre: en ce que la pluie en tombant refroidit l'air de la basse region, qui est plus chaud que celuy de la moyenne: comme nous le ressentons toutes les fois qu'il pleut en esté.

La basse region de l'air & la moyenne sont tousiours difformes: car la basse n'est pas si esleuee sur la terre en la partie approchant des poles: à cause de la chaleur qui est moindre en ces climats là, qu'entre les deux tropiques; où au contraire elle est plus haute, parce que le plus de chaleur l'esleue dauantage: de quoy il s'ensuit que la moyenne region qui est tousiours terminee par la basse, du costé de sa partie concaue, ensuit sa difformité. Ces deux regions difformes n'ont pas tousiours vne mesme largeur à l'endroit d'vn mesme climat; à cause de l'inegalité de la chaleur qui les accroist & diminuë; car la basse regiõ est plus large sur vn mesme climat en esté qu'en hyuer: parce que les rayons du Soleil frappant la terre perpendiculairement, ou pour le moins plus approchant des angles droits qu'en hyuer, ils remõtent plus haut en se reflechissant. Mais il faut noter que cette inégalité & changement de quantité de ces deux regions la moyenne & la basse, ne se doit entendre qu'au respect des climats particuliers: car pour le regard de chaque region consideree en son tout, elles ont chacune vne mesme grãdeur, pour le moins quand les annees sont égallement chaudes: dautant que quand le Soleil approche du Zenit d'vn climat, il se recule de celuy d'vn autre, tellement que ce qui les accroist en vn endroict, les diminuë en l'autre.

La basse region de l'air n'a gueres d'estenduë en hauteur: car il y a des montaignes plus hautes qu'elle, comme il se connoist au mont Olympe en Thessalie & en celuy d'Athos de Macedoyne: sur lesquels les cendres qui demeuroient apres les sacrifices, n'estoient iamais emportees du vent, ny mouillees de la pluie, selon ce que dit Solinus, & sainct Augustin, qu'au mont Olympe l'air est si subtil, qu'il faut que les hommes qui y vont pour sacrifier ou contempler, portẽt des esponges plaines d'eau, afin d'en succer l'humeur pour leur rafraischir le cœur: autrement ils n'y pourroient viure.

Solin. c 14. S. Aug. l. 3. de Gen. ad literam. c. 2.

Que les elements sont sans figure de leur nature.

CHAPITRE XXVIII.

Les elements n'ont aucune figure naturelle qui leur conuienne par leur forme substantielle; comme il se voit en vne partie de terre, à laquelle on donne telle forme qu'õ veut, & à l'eau vne semblable à celle du vase où on la mettra. L'on peut iuger le mesme de tout l'element comme de ses parties; attendu qu'elles sont homogenes: ioinct que si les elements auoient quelque figure naturelle, elle seroit inseparable d'auec eux, & n'en pourroient receuoir de diuerses, comme nous voyons qu'ils font. De sorte que les elements n'ont autre figure, ou que celle des corps qui les contiennent, dont ils sont bornez & enuironnez, ou que celle qu'ils acquierent par accident.

Ἐπεὶ δὲ τὸ μὲν πρῶτον χῆμα τοῦ πρώτου σώματος· πρῶτον δὲ σῶμα, τὸ ἐν τῇ ἐχάτῃ περιφορᾷ σφαιροειδὲς ἂν εἴη τὸ τὴν κύκλῳ περιφερόμενον φοράν· καὶ τὸ συνεχὲς ἄρα ἐκείνῳ· τὸ γὰρ τῷ σφαιροειδεῖ συνεχὲς, σφαιροειδές· ὡσαύτως δὲ καὶ τὰ πρὸς τὸ μέσον τούτων· τὰ γὰρ ὑπὸ τοῦ σφαιροειδοῦς πε-

Arist. l. 2. de Cæl. c. 4. t. 26. *Cùm autẽ prima figura primi sit corporis: primum verò corpus id sit, quod est vltima in conuersione, rotundum id erit sanè quod fertur conuersione: & id ergo quod illi inhæret: quod enim hæret rotundo, id rotundum etiam est. Similiter & ea, quæ in medio collocarentur: ea namque quæ à rotundo corpore continentur, ac tangunt, rotunda*

συνεχόμενα καὶ ἁπτόμενα, ὅλα σφαιροειδῆ ἀνάγκη εἶναι· τὰ δὲ κάτω τῆς τῶν πλανητῶν, ἅπτεται τῆς ἐπάνω σφαίρας· ὥστε σφαιροειδὴς ἂν εἴη πᾶσα φορά.

Ὥστε καὶ διὰ τοῦτο φανερὸν εἴη, ὅτι σφαιροειδής ἐστιν ὁ οὐρανός.

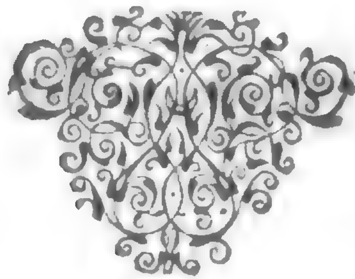
Ἀλλὰ μὴν ὅτι γε ἡ τοῦ ὕδατος ἐπιφάνεια τοιαύτη, φανερὸν ὑπόθεσιν λαβοῦσιν, ὅτι πέφυκεν ἀεὶ συρρεῖν τὸ ὕδωρ εἰς τὸ κοιλότερον· κοιλότερον δέ ἐστι τὸ τοῦ κέντρου ἐγγύτερον.

esse cuncta necesse est. Atque sunt sub vagarum sphera, superam spharam tangunt. Quare ipsum vniuersum rotundum erit.

T. 30. Patet hac etiam ratione Cœlum rotundum esse.

T. 31. At verò superficiem aquæ talem esse patebit si suppositionem sumpserimus, aquam suapte natura semper ad magis concauum locum confluere; & eum locũ magis concauum esse qui est propinquior centro.

Il se peut dire que chacun des elements l'air, l'eau, & la terre, sont nais pour estre de figure ronde, parce que c'est la plus parfaitte & capable de toutes les autres en circuit égal. L'air a encores cette figure par accident; & l'eau & la terre l'auroient tout de mesme si vn autre accident ne les empeschoit. Cela est tout clair pour le regard de l'air, car le Ciel estant rond, l'air ne peut auoir d'autre figure par sa partie superieure que celle du Ciel: parce que les corps liquides tel qu'il est, prẽnent la figure du corps qui les termine: Semblablement la terre & l'eau constituant vn globe, l'air est pour les susdites raisons, rond par sa partie inferieure ou concaue. La terre seroit ronde, parce que toutes ses parties tendent au centre le plus pres qu'elles peuuẽt, sinon que pour la nourriture des animaux terrestres, Dieu a voulu que certaines parties fussent esleuees en sorte que l'eau ne les peust couurir, & que les concauitez de la terre d'où sont sorties ces parties esleuees, retirassent l'eau, afin qu'elle ne couurist point toute la terre, comme elle feroit sans cela, qui empesche que la terre & l'eau n'ont pas chacune à part la figure rõde, & est cause qu'elles ne l'ont que toutes deux ensemble constituant vn seul globe, comme il a esté declaré. Il y a de l'apparence par ce que nous auons dit, que si on pouuoit mesurer combien il y a de terre esleuee par dessus le globe parfaict & solide que doit auoir la terre, qu'on sçauroit la quantité d'eau qui est contenuë dans ses concauitez: mais ces choses estant impossibles aux hommes, ils ne les doiuent pas tenter.



LIVRE QVATRIESME DE LA PHYSIQVE,

Auquel il est traicté du Temps.

Pourquoy le liure du Temps est posé apres celuy des Elements.

CHAPITRE I.

Πᾶν σῶμα αἰσθητὸν, ἐν τόπῳ.
Ἀνάγκη ἄρα καὶ κινεῖσθαι, τὸ κινούμενον, ἐν χρόνῳ.

Arist. l. 3. physi. c. 7. t. 54. Omne corpus sensibile est in loco.
L. 6. c. 2. t. 31. Necesse est igitur, id quod mouetur, in tempore moueri.

NOvs auons traicté iusqu'en ce lieu des principes des choses naturelles& des corps simples qui en sont cõposez immediatement, lesquels n'ont point d'autre cause efficiente de leur estre, que Dieu seul qui les a creez : au moyen de quoy l'ordre requiert que nous venions à parler maintenant des corps composez qui ont pour principes immediats ces corps simples, & en dépendent. Mais dautant que les corps composez ne sont produicts que par le mouuement & la generation, & que le mouuement ne se faict qu'en temps & lieu, où sont les corps: l'ordre semble requerir d'expliquer premierement ce que c'est que le tẽps & le lieu selon qu'ils se considerẽt pour le regard des choses naturelles, auparauant que de traitter du mouuement de la generation, ny de ce que les agents naturels produisent & engendrent.

De la difficulté de comprendre ce que c'est que le Temps.

CHAPITRE II.

LEs Egyptiens representoient le temps par vn serpent plié en rond qui auoit la queuë soubs sa gorge, designant par ses tournoiements l'ordre muable des iours & des annees: & par sa queuë cachee, la nature du temps difficile à connoistre. Sainct Augustin cõsiderant l'obscurité de l'essence du temps, dit que si on ne luy demande point ce que c'est que le temps, qu'il sçait ce que c'est: mais s'il le veut expliquer à ceux qui luy demandent, alors qu'il ne sçait que c'est, n'y ayant rien de plus connu pour le nommer, & rien de plus secret pour l'entendre. Et ailleurs, que nous sommes dans le temps, mais que nous ne sçauõs que c'est que le temps: car il semble à vn fleuue, duquel vne partie de l'eau est passee, & l'autre est encores à venir, & celle qui passe coule si promptement, que nous n'auons pas loisir d'y prendre garde. Simplicius ne craint point de confesser que les Sages l'ignoroiẽt, & trouue qu'il y a deux choses admirables en luy, l'vne que tous le cõfessent: parce qu'ils voient des iours, des ans, & des mois; & l'autre, que personne ne le connoist. Or quant à moy, i'estime que la difficulté de connoistre le temps, ne vient pas seulement de ce qu'il n'est pas sensible, ny de ce que sa nature est cachee à cause de la debilité de son estre, selon l'opinion d'Auerroes, bien que cela en soit vne des raisons: mais la principale à mõ aduis, c'est que le terme de temps se prẽd en diuerses significations, lesquelles n'estant point distinguees, laissent sa connoissance confuse, comme elles le sont en elles. A cause dequoy ie mettray peine de les expliquer en ce lieu, pour montrer clairement ce que i'ay peu descouurir de sa nature: esperant qu'on m'excusera, si apres l'adueu que tant de grands personnages font de sa difficulté & obscurité, ie n'y ay pas veu si clair, comme chacun pourroit desirer: bien que pour mon regard ie m'en tienne du tout satisfaict.

S. August. l. 11. cõfess. c. 14.

Des

Des diuerses acceptions du temps & ce que c'est.

CHAPITRE III.

LE temps se prend en plusieurs sortes Et premierement, il est entendu pour la duree, selon le passé, le present, & l'aduenir, des choses subiectes à generation & à corruption: ou selon l'vne de de ces trois parties, ou differences de leur duree. Et de cette sorte, quand nous disons, cela est arriué du temps de Iules Cesar: c'est à dire quand il viuoit au monde, en l'estenduë de son existance, cependant qu'il duroit & n'auoit point cessé. Et semblablement si on dit, que quelque chose est faitte de notre temps, cela signifie cependant que nous viuons au monde, que nous y durons: & tout de mesme pour le regard de l'aduenir: car le temps de ceux qui nous succederont, signifie leur duree: & ainsi de la duree de toutes les choses subiettes à generation.

Καὶ τῆς κινήσεως ἡ κοινὴ μάλιστα καὶ κυριωτάτη, κατὰ τόπον ἐστὶν, ἣν καλοῦμεν φοράν.

Ἐπεὶ δ' ὁ χρόνος μέτρον κινήσεώς ἐστι καὶ τοῦ κινεῖσθαι· μετρεῖ δ' οὗτος τὴν κίνησιν, τῷ ὁρίσαι τινὰ κίνησιν, ἣ καταμετρήσει τὴν ὅλην· (ὥσπερ καὶ τὸ μῆκος ὁ πῆχυς, τῷ ὁρίσαι τι μέγεθος ὃ καταμετρήσει τὸ ὅλον.) &c.

Ἔστι γὰρ χρόνος τις πλείων, ὃς ὑπερέξει τοῦ εἶναι αὐτῶν.

Εἰ οὖν τὸ πρῶτον, μέτρον πάντων τῶν συγγενῶν· ἡ κυκλοφορία ἡ ὁμαλὴς, μέτρον μάλιστα· ὅτι ὁ ἀριθμὸς ταύτης, γνωριμώτατος· ἀλλοίωσις μὲν οὖν, οὐδὲ αὔξησις, οὐδὲ γένεσις, οὐκ εἰσὶν ὁμαλεῖς· φορὰ δ' ἐστί· διὸ καὶ δοκεῖ ὁ χρόνος εἶναι ἡ τῆς σφαίρας κίνησις, ὅτι ταύτῃ μετροῦνται, αἱ ἄλλαι κινήσεις, καὶ ὁ χρόνος ταύτῃ τῇ κινήσει.

Ἔτι δ' εἰ περὶ τῶν μὲν κινήσεων τὸ μέτρον, ἡ τοῦ οὐρανοῦ φορὰ, διὰ τὸ εἶναι μόνη συνεχὴς, καὶ ὁμαλὴς, καὶ ἀΐδιος· ἐν ἑκάστῳ δὲ μέτρον τὸ ἐλάχιστον· ἐλαχίστη δὲ κίνησις ἡ ταχίστη· δῆλον ὅτι ταχίστη ἂν εἴη πασῶν τῶν κινήσεων, ἡ τοῦ οὐρανοῦ κίνησις.

Arist. l. 1. physi. c. 1. t. 1. Motus ille qui est maximè communis, & maximè proprius, secundùm locum est, quem vocamus lationem.

L. 4. c. 19. t. 114. Cùm autem tempus sit mensura, motus & ipsius moueri: hoc autem metiatur motum, eo quod definit aliquem motum qui totum metietur: (sicut & lōgitudinem vlna, eo quod definit aliquam magnitudinem qua metietur totum.) &c.

T. 120. Est enim tempus quoddam maius, quod excedet eorum essentiam.

C. 20. t. 133. Si igitur quod est primum, est mensura eorum omnium que sunt eiusdem generis: certè conuersio æquabilis maximè est mensura: quia numerus eius est notissimus. Ergo variatio quidem, & accretio, & generatio, non sunt æquabiles: latio verò est æquabilis. Ideóque tempus videtur esse motus sphæræ; quia & alios motus & ipsum tempus hic motus metitur.

L. 2. de Cœl. c. 4. t. 28. Præterea si Cœli latio quidem mensura est motuum, propterea quod sola continuus est, & vniformis, sempiternusque motus: in vnoquoque autem genere mensura; id est, quod est minimum: minimus verò motus is est celerrimus: patet Cœli motum omnium motuum celerrimum esse.

Secondement le temps se prẽd pour ce qui faict connoistre la duree des choses engendrables & corruptibles, & en est la mesure tant selon le passé, le present, que l'aduenir tout ensemble, ou selon vne ou deux de ces differences seulement. Et cette mesure n'est rien qu'vne chose successiue, comme il a esté dit: à sçauoir le mouuement, selõ qu'il a des parties successiues l'vne apres l'autre, qui peuuent estre remarquees & distinguees par le moyen de son mobile au respect de certaines parties de l'espace où il passe sensiblement: comme pour exemple, le mouuement de la rouë du potier, laquelle aura des parties distinguees entre elles, nous pourra faire connoistre par ses tours au long d'vn certain espace combien quelque chose aura duré pourueu que l'estre de cette chose, cõmance auec le mouuement de la rouë, ou depuis, & qu'elle cesse auec luy, ou auparauant. Cela se peut tout de mesme remarquer par le mouuement sensible d'alteration, que quelque subiect receura partie à partie, soit en s'eschauffant, refroidissant, blanchissant, ou semblables: & tout de mesme par le mouuement d'accroissance & de decroissance d'vne chose. Et parce que la duree de ces mouuements ne peut estre connuë que par eux mesmes, ou par d'autres qui les mesurent; les hommes pour auoir vne connoissance asseuree de la duree des choses, ont voulu chercher non seulement ce qui a la condition de la vraye mesure, mais encores, ce qui est commun à tout le monde: afin d'en estre asseurez chacun en particulier, & pouuoir cõmuniquer entre eux de la duree tant des choses naturelles, que de leurs œuures & actions d'eux mesmes. Or estant necessaire, comme nous auons montré, que la mesure qui nous ameine à la connoissance de la duree des choses, tant permanentes que

Pag. 204.

successiues, soit successiue selon diuerses parties sensibles, l'vne apres l'autre : afin que par ces diuersitez & changements, nous la puissions remarquer selon les diuerses situations ou mutations de ses parties : parce qu'il est impossible que les hommes connoissent autrement la duree, pour les raisons que nous en auons donnees, traittant de la mesure : & le mouuement de lieu estāt plus vniforme & connu que l'alteration & l'accroissement, ils l'ont choisi. Et dautant qu'entre les mouuements de lieu, ceux des corps celestes, & principallement celuy du firmament, du Soleil, & de la Lune sont les plus sensibles & cōmuns, & mesurent tous les autres mouuements de lieu, ils se sont arrestez là pour mesurer par eux, la duree des choses subiectes à generation & corruption. Mais parce que la mesure doit estre le plus simple & le plus certain en son genre, ils se seruent plus communement de celuy du firmament, y trouuant ces conditions plus qu'aux autres : car par ce qu'il les surpasse d'vne extreme vitesse, il a la raison de tres simple & de plus petit entre eux : & parce qu'il est le plus egal, le plus semblable à soy, & outre cela le plus sensible par le moyen des estoilles qui y sont attachees, il est le plus certain de tous. Et d'ailleurs estāt le premier de nature, & capable à cause de sa continuité de durer perpetuellement, il est le plus propre à mesurer la duree des autres mouuements & des choses permanentes corruptibles : car comme nous auons dit, il faut que la mesure de la duree des choses, soit de plus longue duree qu'elles, ou pour le moins d'egale. Pour ces raisons toutes nations *Auer. epit. meta. tr. 3.* conuiennent entre elles en cela, comme a remarqué Auerroes, que le mouuement qu'ils appellent du premier mobile, (lequel me semble estre celuy que le firmament faict tous les iours en vingt quatre heures d'Orient en Occidēt, pour les raisons que i'ay deduites au liure du Ciel) est la mesure de la duree de toutes les choses corruptibles. Et ainsi le tēps pris de cette sorte, n'est distingué que rationellement du mouuement d'Orient en Occident du firmament; car c'est le mouuement mesme, entant qu'on le considere comme mesure de la duree des autres mouuements & choses corruptibles, par vne de ses reuolutions d'Orient en Occident de vingt quatre heures, ou par quelqu'vne de ses parties, moyennant la comparaison que nous faisons de l'vn auec l'autre, par l'esprit & par la pensee : comme on applique auec la main vne toise à quelque longueur & estenduë, dont la quantité est inconnuë pour la mesurer. Et ainsi quand nous voulons sçauoir combien quelque chose a duré ou durera en estre, nous cherchons combien il s'est passé de reuolutions du premier mobile d'Orient en Occident, lesquelles nous connoissons par le leuer & coucher des estoilles du firmament, ou par le Soleil, qui nous faict la nuict & le iour : chacune d'elles reuolutions est comptee pour vn iour : & des assemblements de plusieurs d'elles, se font les sepmaines, les mois, les annees, & les siecles, & en somme les mesures égales de la duree de toutes les choses corruptibles. C'est pourquoy nous y rapportons la duree de tous les autres mouuemēts, & nous seruons d'horloges, & semblables, cōme d'instruments, pour diuiser le mouuement du firmament, & le mesurer plus aysément.

Ἀλλὰ μὴν οὐδ' ἄνευ γε μεταβολῆς· ὅταν γὰρ αὐτοὶ μηδὲν μεταβάλλωμεν τὴν διάνοιαν, ἢ λάθωμεν μεταβάλλοντες, οὐ δοκεῖ ἡμῖν γεγονέναι ὁ χρόνος· καθάπερ οὐδὲ τοῖς ἐν τῇ Σαρδοῖ μυθολογουμένοις καθεύδειν παρὰ τοῖς ἥρωσιν, ὅταν ἐγερθῶσι· συνάπτουσι γὰρ τὸ πρότερον νῦν τῷ ὕστερον νῦν, καὶ ἓν ποιοῦσι, ἐξαιροῦντες διὰ τὴν ἀναισθησίαν τὸ μεταξύ· ὥσπερ οὖν, εἰ μὴ ἦν ἕτερον τὸ νῦν, ἀλλὰ ταὐτὸ καὶ ἕν, οὐκ ἂν ἦν χρόνος· οὕτως καὶ ἐπεὶ λανθάνει ἕτερον ὄν, οὐ δοκεῖ εἶναι τὸ μεταξὺ χρόνος. &c.

Καὶ γὰρ ἐὰν ᾖ σκότος, καὶ μηδὲν διὰ τοῦ σώματος πάσχωμεν, κίνησις δέ τις ἐν τῇ ψυχῇ ἐνῇ· εὐθὺς ἅμα δοκεῖ τις γεγονέναι καὶ χρόνος. &c.

Ἀλλὰ μὴν καὶ τὸν χρόνον γε γνωρίζομεν, ὅταν ὁρίζωμεν τὴν κίνησιν, τὸ πρότερον καὶ ὕστερον ὁρίζοντες· καὶ τότε φαμὲν γεγονέναι χρόνον, ὅταν τοῦ προτέρου καὶ ὑστέρου ἐν τῇ κινήσει αἴσθησιν λάβωμεν· ὁρίζομεν δὲ, τῷ ἄλλο καὶ ἄλλο ὑπολαβεῖν αὐτά,

Arist. l. 4. physi. c. 16. t. 97. At verò nec est sine mutatione : cum enim ipsi nihil mutamur, cogitatione, aut si mutemur, non animaduertimus ; tunc non videtur nobis fuisse tempus : quemadmodum nec ys quos in Sardo fabulantur dormire apud heroas, cū experti fuerint : coniungunt enim prius instans cum posteriori instanti, & vnum faciunt, eximentes tempus interiectum, quia id sensu non percipiunt ; sicut igitur si non esset aliud instans, sed vnum & idem, non esset tempus : ita etiam quando non animaduertitur esse diuersum, non videtur esse tempus quod est interiectum. &c.

T. 98. Etiam si tenebræ sint, & nihil corpore patiamur, motus tamen aliquis in anima insit : confestim simul videtur fuisse etiam aliquod tempus. &c.

Arist. l. 4. physi. c. 16. t. 100. At verò etiam tēpus cognoscimus, cum motum distinguimus, prius & posterius distinguentes : tuncque dicimus fuisse tempus, cùm sensu præcepimus prius & posterius in motu : distinguimus autem, quoniam hæc aliud atque aliud

καὶ

καὶ μεταξύ τι αὐτῶν ἕτερον· ὅταν γὰρ τὰ ἄκρα ἕτερα τοῦ μέσου νοήσωμεν, καὶ δύο εἴπῃ ἡ ψυχὴ τὰ νῦν, τὸ μὲν πρότερον, τὸ δὲ ὕστερον· τότε καὶ τοῦτό φαμεν εἶναι χρόνον. &c. Ὅταν μὲν οὖν, ὡς ἕν, τὸ νῦν αἰσθανώμεθα, καὶ μὴ ἤ τι, ὡς τὸ πρότερον καὶ ὕστερον ἐν τῇ κινήσει, ἢ ὡς τὸ αὐτὸ μὲν, μὴ προτέρου δὲ καὶ ὑστέρου τινός· χρόνος γεγονέναι οὐθεὶς ὅτι οὐδὲ κίνησις· ὅταν τὸ πρότερον καὶ ὕστερον, τότε λέγομεν χρόνον· τοῦτο γάρ ἐστιν ὁ χρόνος, ἀριθμὸς τῆς κινήσεως κατὰ τὸ πρότερον καὶ ὕστερον.

Ἐπεὶ δ' ὁ χρόνος μέτρον κινήσεώς ἐστι, καὶ τοῦ κινεῖσθαι· μετρεῖ δ' οὗτος τὴν κίνησιν, τῷ ὁρίσαι τινὰ κίνησιν, ἣ καταμετρήσει τὴν ὅλην· ὥσπερ καὶ τὸ μῆκος καὶ ὁ πῆχυς, τῷ ὁρίσαι τι μέγεθος, ὃ καταμετρήσει τὸ ὅλον.

Ἐπεὶ δ' ἐστὶν ὁ χρόνος μέτρον κινήσεως, ἔστι καὶ ἠρεμίας μέτρον κατὰ συμβεβηκός.

Εἴπερ ἀεὶ χρόνος ἐστὶν, ἀνάγκη καὶ κίνησιν ἀΐδιον εἶναι.

esse, & his diuersum quiddam esse interiectum existimamus: cùm enim extrema à medio diuersa intelligimus, ac duo momenta affirmat anima, alterum prius, alterum posterius: tunc id dicimus esse tempus. &c.

T. 101. Cum igitur sentimus momentum quasi vnum, nec est aliquid tanquã prius & posterius in motu: vel sentimus quasi idem, non prioris & posterioris alicuius: tũc non videtur fuisse vllum tempus, quia nec motus: cùm autem prius & posterius sentimus, tunc dicimus esse tempus. Tempus enim nihil aliud est, quàm numerus motus secundùm prius & posterius.

C. 19. t. 114. Cùm autem tempus sit mẽsura motus & ipsius moueri: hoc autem metiatur motũ, eo quòd definit aliquem motum, qui totũ metietur: (sicut & longitudinem vlna, eo quod definit aliquam magnitudinem, quæ metietur totum.)

T. 118. Quoniam autem tempus est mensura motus, est etiam quietis mensura ex accidenti.

L. 8. c. 1. t. 10. Siquidem semper est tempus, necesse est motum quoque sempiternum esse.

La duree ne se peut connoistre ny mesurer que par le deuant & l'apres, n'y ayant point d'autre moyen de luy feindre vne extension : & l'apres ne peut estre cõpris ny le deuant, que par le moyen d'vn mouuement sensible qui fasse noter deux instants diuers, entre lesquels on comprend l'extension, comme la longitude entre deux termes. Cela se connoist en ce que ceux qui ont dormy fort lõg temps d'vn profond sommeil, n'ayant senty aucun mouuement, ny par consequent point apperceu de temps, ils joignent le premier instant de leur somme auec le dernier, auquel ils s'esueillent : & estiment à leur resueil, que leur repos n'a point duré. Et pour cette mesme raison, ceux qui font quelque chose où ils prennent du plaisir, trouuẽt le temps fort bref : parce que la ioye leur empesche de s'apperceuoir du mouuement : & au contraire il semble long à ceux qui trauaillent : à cause qu'ils sentent le mouuemẽt fort ennuyeux. En quoy il est à noter, qu'il n'importe quel mouuement ce soit qu'on sente pour comprendre le temps, pourueu que nous nottiõs deux instants diuers: car quand il n'y auroit que le mouuement de la fantasie & de la pẽsee en resuant, nous le pouuons cõnoistre par luy, combien que ce ne soit pas auec certitude: comme quand nous pouuons apprehender le mouuemẽt du Ciel. Les horloges nous sont vn tesmoignage tres-sensible que le mouuement faict connoistre le temps, & que sans le deuant & l'apres on ne le pourroit comprendre.

Le temps pris de cette sorte, qui est le mouuement du firmamẽt, selon que nous mesurõs par luy la duree de tous les autres mouuemẽts, nous sert aussi à mesurer sa duree de luy mesme, par quelque partie de ses reuolutiõs. Car par vne reuolution de vingt-quatre heures redoublee, nous sçauons combien il a duré de iours, de sepmaines, de mois, d'ans, & de siecles. Et ainsi que nous mesurons la duree du mouuement par le temps, nous mesurons aussi celle du repos, qui en est priuation : car les opposites ont vne mesme mesure, ainsi que la science en est mesme: & qui sçait l'vn, ne peut ignorer l'autre: mais il mesure le mouuement par soy & immediatement, & le repos par accident : à sçauoir, en le rapportant & cõparant au mouuement, qui s'est faict cependant: car le deuant & l'apres ne se trouuẽt en luy, que de cette façon. Or parce que le temps pris pour la mesure de la duree des choses n'est reellement, comme nous auons dit, rien que le mouuement du firmament; le temps consideré de cette sorte est comparé à ce Ciel, comme l'accidẽt à son subiect : & au mouuement du firmament comme vne sienne proprieté: attẽdu que les reuolutions du firmament sont accidens en luy, qui ont la proprieté de mesurer la duree de toutes choses, & de luy mesme, comme sa mesure; non seulement interieure, mais aussi égalee : estant certain qu'il durera autãt que luy, puis qu'il n'en est distingué que rationellement. Au moyẽ dequoy le principe & le commancement du temps pris en cette façon, le firmament & son mouuement ont leur duree & continuation égale, & la fin de l'vn sera auec celle de l'autre, ainsi qu'a esté le commancement.

Τοῦτο γάρ ἐστιν ὁ χρόνος, ἀριθμὸς κινήσεως κατὰ τὸ πρότερον καὶ ὕστερον.

Ὁ δὴ χρόνος ἐστὶ τὸ ἀριθμούμενον καὶ οὐχ ᾧ ἀριθμοῦμεν.

Arist. l. 4. phys. c. 16. t. 101. Tẽpus enim nihil aliud est, quàm numerus motus secundũ prius & posterius.

T. 102. Tempus igitur est id quod numeratur, non quo numeramus.

Ὅτι μὲν τοίνυν ὁ χρόνος ἀριθμὸς κινήσεώς ἐστι κατὰ τὸ πρότερον καὶ ὕστερον.

Ὁ δὲ χρόνος, ἀριθμός ἐστιν, οὐχ ᾧ ἀριθμοῦμεν, ἀλλ' ὁ ἀριθμούμενος· οὗτος δὲ συμβαίνει κατὰ πρότερον καὶ ὕστερον, ἀεὶ ἕτερος· τὰ γὰρ νῦν, ἕτερα.

C.18.t.108. Tempus igitur esse numerum motus ratione prioris & posterioris.

T.110. Tempus autem est numerus, non quo numeramus sed qui numeratur: hoc autem euenit ratione prioris & posterioris semper diuersum: quia momēta sunt diuersa.

Le temps se prend encores en vne autre maniere: car dautant que la duree des choses corruptibles se mesure par la reuolution du Ciel, d'Orient en Occident en vingt-quatre heures, comme il vient d'estre dit, nous connoissons cette duree par le nombre de ses reuolutions, soit passees ou aduenir, laquelle il nous represente; à cause de cela, ce nombre porte aussi le nom de temps: & ainsi le nombre du mouuement du Ciel est temps, de sorte que quand nous disons dix ans, ce nombre de dix ans est vn temps, & ce temps plusieurs reuolutions du premier mobile, dont le nombre de dix ans est constitué: car ce sont les reuolutions, & non leur assemblement que nous appellons temps, c'est à dire le nombre nombré & non le nombrant: comme parle Aristote & les Philosophes.

Voila dōques trois sortes de temps, dont les deux dernieres portēt le nom de tēps par analogie, se rapportant à la premiere: car le temps proprement c'est la duree des choses sujettes à generatiō & corruption, & les reuolutions du Ciel sont dittes tēps, parce qu'elles sont la mesure & le nōbre de la duree de ces choses là selō le deuant & l'apres. En quoy il faut noter que le deuant & l'apres conuiennent par soy, & proprement à la longitude à raison de ses parties, & ne conuiennent au mouuement de lieu qu'au respect de la longitude ou espace sur laquelle ou au long de laquelle il se faict, & aux autres mouuemēts par celuy de lieu qui est le plus conneu. Le deuant & l'apres s'attribuent au temps, parce que nous nous representons la duree auec vne certaine extension imaginaire, égale au mouuement qui la mesure, ce qui ne se peut faire que par le deuant & l'apres. Nous pouuons dire aussi qu'il semble de ce que dessus que le deuant ny l'apres n'ont point de fondemēt reel au tēps, ains seulement en la magnitude, laquelle a aussi seule position en ses parties.

Du materiel & du formel du temps.

CHAPITRE IIII.

Le temps cōsideré pour la duree des choses, a son materiel ou fondement reellemēt en toutes les choses corruptibles, estant la mesme chose que leur existance; dont la duree n'est distinguee que rationellement, cōme nous l'auons dit en la Metaphysique vniuerselle. Le temps pris pour la mesure de la duree, n'estant reellement autre chose que le mouuemēt du Ciel, il a son materiel reel au Ciel, duquel il est mouuement, selon ses trois parties ou differences dōt le temps consiste; à sçauoir, le present, le passé, & l'aduenir. Le materiel du temps pris pour le nombre de la duree, c'est la mesme chose que celuy du temps, consideré comme mesure de la duree; à sçauoir, les reuolutions du Ciel.

Τὸ μὲν γὰρ αὐτοῦ γέγονε, καὶ οὐκ ἔστι· τὸ δὲ μέλλει, καὶ οὔπω ἐστίν, ἐκ δὲ τούτων καὶ ὁ ἄπειρος καὶ ὁ ἀεὶ λαμβανόμενος χρόνος σύγκειται· τὸ δ' ἐκ μὴ ὄντων συγκείμενον, ἀδύνατον ἂν δόξειε μετέχειν ποτὲ οὐσίας.

Πρὸς δὲ τούτοις, παντὸς μεριστοῦ, ἐάνπερ ᾖ ἀνάγκη, ὅτε ἐστίν, ἤτοι ἔνια ἢ πάντα τὰ μέρη εἶναι· τοῦ δὲ χρόνου, τὰ μὲν γέγονε, τὰ δὲ μέλλει· ἔστι δ' οὐδὲν ὄντος μεριστοῦ· τὸ δὲ νῦν, οὐ μέρος· καὶ συγκεῖσθαι δεῖ τὸ ὅλον ἐκ τῶν μερῶν· ὁ δὲ χρόνος οὐ δοκεῖ συγκεῖσθαι ἐκ τῶν νῦν.

Πότερον δὲ μὴ οὔσης τῆς ψυχῆς, εἴη ἂν ὁ χρόνος ἢ οὔ, ἀπορήσειεν ἄν τις· ἀδυνάτου γὰρ ὄντος τοῦ ἀριθμήσαντος, ἀδύνατον καὶ ἀριθμητόν τι εἶναι· ὥστε δῆλον, ὅτι οὐδὲ ἀριθμός· ἀριθμὸς γὰρ ἢ τὸ ἠριθμημένον, ἢ τὸ ἀριθμητόν· εἰ δὲ μηδὲν ἄλλο πέφυκεν, ἢ ψυχή, ἀριθμεῖν, καὶ ψυχῆς νοῦς· ἀδύνατον εἶναι χρόνον, ψυχῆς μὴ οὔσης· ἀλλ' ἢ τοῦτο ὅ ποτε ὂν ἐστὶν ὁ χρόνος· οἷον, εἰ ἐνδέχεται κίνησιν ἄνευ ψυχῆς εἶ-

Arist. l.4. phys. c.14. t.88. Pars enim eius fuit, nec est: pars autem futura est, nec dum est: ex his autem partibus constat tempus infinitum, & quod semper sumitur: quod verò constat ex iis quæ non sunt, non videtur posse vnquam obtinere essentiam.

T. 89. Ad hæc cuiusuis rei diuidua, si sit, necesse est vt, quando est, vel aliquæ, vel omnes eius partes sint: atqui temporis aliæ partes præterierunt, aliæ futuræ sunt, nulla autem est, cùm sit diuiduum; instans autem non est pars; nam pars metitur: & opus est vt totum componatur ex partibus: tempus autem non videtur componi ex instantibus.

C. 20. t.131. Vtrum autem nisi sit anima, erit tempus, an non, dubitare quispiam possit; cùm enim numerans esse nequit, impossibile est esse numerabile: quare manifestum est, ne quidem numerum esse posse: numerus enim est, vel quod est numeratum, vel quod est numerabile: quòd si nihil aliud natura aptū est ad numerādum quàm anima, & quidem ea pars animæ, quæ vocatur intellectus: impossibile est tempus esse, cùm anima non sit, nisi hoc ipsum quod re & subiecto est tempus: veluti si potest esse motus sine anima: prius

rui

καὶ τὸ δὲ πρότερον καὶ ὕστερον ἐν κινήσει ἐστί· χρόνος δὲ ταῦτά ἐστι, ἡ ἀριθμητά ἐστι.

Ἀνάγκη δὲ καὶ τὸ νῦν, τὸ μὴ καθ᾽ ἕτερον, ἀλλὰ καθ᾽ αὑτὸ, καὶ πρῶτον λεγόμενον, ἀδιαίρετον εἶναι, καὶ ἐν ἅπαντι τοιοῦτον χρόνῳ ἐνυπάρχειν· ἔστι γὰρ ἔσχατόν τι τοῦ γεγονότος οὗ ἐπὶ τάδε οὐδέν ἐστι τοῦ μέλλοντος· καὶ πάλιν τοῦ μέλλοντος, οὗ ἐπὶ τοῦ οὐδέν ἐστι τοῦ γεγονότος.

Ἀδύνατον χρόνον ἄνευ κινήσεως εἶναι.

Οὐδ᾽ ἐνδέχεται χρόνον εἶναι ἀναίσθητον οὐδένα, οὐδὲ λανθάνειν, ἀλλὰ παντὸς ἐνδέχεται αἰσθάνεσθαι.

autẽ ac posterius in motu est: at tempus hæc est, quatenus sunt numerabilia.

L.6.c.2.t.24. Necesse autem est, momentum, quod non per aliud, sed per se & primo dicitur, esse indiuiduum, ac tale momentum in omni tempore inesse, est enim extremum quiddam præteriti, citraque quod nihil est futuri; & rursus futuri, vltra quod nihil est præteriti.

L.2. de gener. & corr. c.10.t.61. Fieri nequit vt sit tempus sine motu.

De sensu & sensili. c.7. Nec fieri potest vt tempus vllũ sit insẽsibile, aut lateat: sed omne sentiri cõtingit.

Venons maintenãt au formel du temps, & nous trouuerons qu'il est rationel en toutes les trois sortes de temps: car la duree n'est qu'vne consideration sur l'existance, comme si elle estoit estenduë en deuant & apres: le mouuement du Ciel n'est mesure de la duree des choses corruptibles, que par l'application qu'en fait l'entendement: & le nõbre des reuolutions n'est aussi que par l'entendement qui diuise en parties le mouuement du Ciel, lequel est vn & continu reellement de soy; & puis assemblant ces parties on fait le nõbre. Or des trois parties ou differences de temps, le passé, le present, & l'aduenir; le passé & l'aduenir sont choses rationelles; car le passé n'est plus, & l'aduenir n'est pas encores: de sorte qu'il n'y a iamais que l'instant present qui soit vrayement en acte, lequel est cõme vn certain moyen, qui conioinct le passé & l'aduenir, & a en certaine maniere la raison de commancement de l'aduenir, & de fin du passé: mais ce qu'il a d'estre reel est en vn perpetuel flux successif & si debile, qu'à peine le peut-on comprendre: & encores auec tout cela, n'est-il point partie du temps selon Aristote, qui dit que le temps n'est pas composé d'instants: dont la raison est toute claire, car l'instãt est indiuisible & faut que la partie du tẽps soit temps, & par consequent diuisible, cõme le mouuemẽt duquel il n'est distingué que rationellement. A quoy les Arabes ayãt égard ils confondent (cõme rapporte Auerroes) *Auerr.l. Perich.c.3. com.36.* le temps present auec l'aduenir. Et certes aussi en est-il suiuy de si pres, qu'il est fort difficile de les distinguer l'vn d'auec l'autre. Et partant c'estoit auec beaucoup de raison que *S.Aug.l.11. de ciuit.D. c.26.* sainct Augustin disoit, Ie mesure le temps, ie le sçay, mais ie ne mesure pas le futur, car il n'est pas encores: ny le present, parce qu'il n'a aucune estẽduë: ie ne mesure pas le passé, car il n'est plus desia; que mesuré-ie donques? sont-ce les temps passants, qui ne sont pas encores passez? Il est de mesme du mouuement comme du temps: & toutesfois nous disons vrayement que le iour est, la course est, & semblables; combien qu'ils n'existent pas de soy immediatement, en sorte que les parties soient ensemble: mais seulement selon l'instant ou estre meu, qui continuë & assemble leurs parties: parce que telle est la nature des estants successifs. Et partant nous pouuons bien conclure de tout ce que dessus, que quand Aristote dit qu'il n'y a point de temps, qui ne soit sensible, & non caché au sens, qu'il entend du materiel du temps, pris pour le mouuement & pour le nõbre du mouuement. Et quand il dit que le temps ne peut estre en acte, si l'ame intellectiue n'est, combien qu'il puisse estre en puissance, il l'entend du formel; en quoy est tout le principal de l'essence: car il n'est que par les operations de l'entendement, lesquelles il ensuit, & n'a autre estre que cela.

De la reprehension qu'Aristote faict des opinions du temps que tenoient les autres Philosophes, & de l'examen de la sienne.

CHAPITRE V.

Οἱ μὲν γὰρ, τὴν τοῦ ὅλου κίνησιν εἶναί φασιν· οἱ δὲ, τὴν σφαῖραν αὐτήν. &c. ἔτι δὲ, εἰ πλείους ἦσαν οὐρανοὶ, ὁμοίως ἂν ἦν ὁ χρόνος, ἡ ὁτουοῦν αὐτῶν κίνησις· ὥστε πολλοὶ χρόνοι ἅμα.

Ἡ δὲ τοῦ ὅλου σφαῖρα ἔδοξε μὲν τοῖς εἰποῦσιν εἶναι ὁ χρόνος, ὅτι ἔν τε τῷ χρόνῳ πάντα ἐστὶ, καὶ ἐν τῇ τοῦ ὅλου σφαίρᾳ· ἔστι δὲ εὐηθικώτερον τὸ εἰρημένον, ἢ ὥστε περὶ αὐτοῦ τὰ ἀδύνατα ἐπισκοπεῖν· ἐπεὶ δὲ δοκεῖ μάλιστα κίνησις εἶναι καὶ μεταβολή

Arist.l.4.phys.c.15.t.93. Alij namque aiunt esse motum vniuersi: alij verò ipsam sphæram. &c. Si plures essent cæli, æque tempus esset cuiusuis horũ motio, quare multa tempora simul essent.

T. 94. Vniuersi autem sphæra visum est iis qui id dixerunt, tempus esse: quia & in tempore omnia sunt, & in vniuersi sphæra. Sed hoc eorum dictum magis fatuum est, quàm vt sit opus de eo considerare impossibilia quæ consequuntur.

T. 95. Cum autem maximè videatur tempus esse

τις ὁ χρόνος, τοῦτ' ἂν εἴη σκεπτέον· ἡ μὲν οὖν ἑκάστου μεταβολὴ, ἐν αὐτῷ τῷ μεταβάλλοντί ἐστι μόνον, ἢ οὗ ἂν τύχῃ ὂν αὐτὸ τὸ κινούμενον καὶ μεταβάλλον· ὁ δὲ χρόνος ὁμοίως καὶ πανταχοῦ, καὶ παρὰ πᾶσιν. Ἔτι δὲ, μεταβολὴ μέν ἐστι πᾶσα, θάττων καὶ βραδυτέρα· χρόνος δ' οὐκ ἔστι· τὸ γὰρ βραδὺ, καὶ ταχὺ, χρόνῳ ὥρισται· ταχὺ μὲν γὰρ, τὸ ἐν ὀλίγῳ πολὺ κινούμενον· βραδὺ δὲ, τὸ ἐν πολλῷ ὀλίγον· ὁ δὲ χρόνος οὐχ ὥρισται χρόνῳ, οὔτε τῷ ποσός τις εἶναι, οὔτε τῷ ποιός.

motus, & mutatio quædam: hoc vtique considerandum est: ergo cuiusque mutatio ac motus est solum in eo quod mutatur, vel vbicumque est illud ipsum quod mouetur & mutatur: tempus verò peræque est & vbique, & apud omnia. 96. Insuper omnis quidem mutatio est celerior & tardior: tempus vero non est: nam tardum & velox tempore definitur; velox etenim est, quod breui tempore multum mouetur: tardũ autem, quod longo tempore parum: atqui tempus non definitur tempore, nec quia sit quantum quiddã, nec quia sit quale.

ARISTOTE rapporte trois opinions du temps, autres que la sienne. La premiere est de Platon qui dit en son Timee, que le temps est la reuolution du monde celeste. La seconde est des Pythagoriens qui disoient, que la sphere celeste estoit le temps: par ce que toutes choses sont au temps & en la sphere de l'vniuers. Et la troisiesme est des Stoïques, qui estimoient que le temps estoit mouuement simplement. Aristote reiette la premiere de ces opinions: parce, dit-il, qu'il s'ensuiuroit entre autres choses, s'il y auoit plusieurs mondes, comme disoit Democrite, qu'il y auroit autant de temps ensemble; ce qu'il estime faux: dautant que quand il y auroit plusieurs mondes, ce que non: il n'y auroit qu'vn seul temps Il trouue la seconde opinion si fade, qu'elle n'est pas digne d'estre refutee. Et pour le regard de la troisiesme, elle luy semble plus probable que les deux autres: parce que cõbien que le mouuement ne soit pas temps, toutesfois le temps n'est pas sans mouuement. Il refute cette opinion: premierement, parce, dit-il, que le mouuemẽt n'est qu'au mobile, & où est le mobile, là où le temps est par tout, & auec toutes choses. Secondement, parce que tout mouuement est dit viste & tardif, & non le temps: attendu que le viste & le tardif sont definis par le temps: (car viste, c'est ce qui se meut beaucoup en peu de temps, & tardif ce qui en vn long temps se meut peu, & vne chose ne se definit pas par elle mesme) mais le temps est dit long & court ou bref, selon qu'il est continu, & selon qu'il est nombre, beaucoup & peu.

Ἡ μὲν οὖν ἑκάστου μεταβολὴ καὶ κίνησις, ἐν αὐτῷ τῷ μεταβάλλοντί ἐστι μόνον, ἢ οὗ ἂν τύχῃ ὂν αὐτὸ τὸ κινούμενον καὶ μεταβάλλον· ὁ δὲ χρόνος ὁμοίως καὶ πανταχοῦ, καὶ παρὰ πᾶσιν.

Τοῦτο γάρ ἐστιν ὁ χρόνος, ἀριθμὸς κινήσεως κατὰ τὸ πρότερον καὶ ὕστερον· οὐκ ἄρα κίνησις ὁ χρόνος, ἀλλ' ᾗ ἀριθμὸν ἔχει ἡ κίνησις· σημεῖον δὲ, τὸ μὲν γὰρ πλεῖον καὶ ἔλαττον κρίνομεν ἀριθμῷ· κίνησιν δὲ πλείω καὶ ἐλάττω, χρόνῳ.

Ὅτι μὲν τοίνυν ὁ χρόνος, ἀριθμὸς κινήσεώς ἐστι, κατὰ τὸ πρότερον καὶ ὕστερον, καὶ συνεχὴς, συνεχοῦς γὰρ, φανερόν.

Δῆλον δ' ὅτι καὶ τοῖς ἄλλοις τοῦτ' ἔστι τὸ ἐν χρόνῳ εἶναι, τὸ μετρεῖσθαι αὐτῶν τὸ εἶναι ὑπὸ τοῦ χρόνου.

Ὥστε φανερὸν ὅτι τὰ ἀεὶ ὄντα, ᾗ ἀεὶ ὄντα, οὐκ ἔστιν ἐν χρόνῳ· οὐ γὰρ περιέχεται ὑπὸ τοῦ χρόνου· σημεῖον δὲ τούτου, ὅτι οὐ πάσχει οὐδὲν ὑπὸ τοῦ χρόνου, ὡς οὐκ ὄντα ἐν τῷ χρόνῳ. Ἐπεὶ δ' ἐστιν ὁ χρόνος μέτρον κινήσεως, ἔσται καὶ ἠρεμίας μέτρον κατὰ συμβεβηκός· πᾶσα γὰρ ἠρεμία, ἐν χρόνῳ. &c.

Ὥστε ὅσα μήτε κινεῖται, μήτε ἠρεμεῖ, οὐκ ἔστιν ἐν χρόνῳ· τὸ μὲν γὰρ ἐν χρόνῳ εἶναι, ἔστι τὸ μετρεῖσθαι χρόνῳ. &c.

Ὅλως γὰρ, εἰ μέτρον μέν ἐστι κινήσεως ὁ χρόνος καθ' αὑτό, τῶν δ' ἄλλων κατὰ συμβεβηκός· δῆλον ὅτι, ὧν τὸ εἶναι μετρεῖ, τούτοις ἅπασιν ἔσται τὸ εἶναι ἐν τῷ ἠρεμεῖν ἢ κινεῖσθαι· ὅσα μὲν οὖν φθαρ-

Arist. l. 4. phys. c. 15. t. 95. Cuiusque mutatio ac motus est solum in eo quod mutatur, vel vbicumque est istud ipsum quod mouetur & mutatur, tẽpus verò peræquè est & vbique, & apud omnia.

C. 16. t. 101. Tempus enim nihil aliud est, quàm numerus motus secundum prius & posterius. Tempus igitur non est motus, nisi quatenus motus numerũ habet. t. 102. Argumento est, quod plus & minus diiudicamus numero; motum autem maiorem & minorem diiudicamus tempore.

C. 18. t. 108. Tempus igitur esse numerum motus ratione prioris & posterioris, & esse continuum, quia est continui, perspicuum est.

C. 19. t. 115. Constat hoc conuenire, vt esse in tempore, nihil aliud sit quàm tempus, eorum essentiam metiri. &c.

T. 117. Perspicuum est, ea quæ semper sunt, quatenus semper sunt, non esse in tempore: quia non continentur à tempore, nec tempus metitur eorum essentiam: huius rei argumentum est, quod nihil patiuntur à tẽpore, vtpote quæ non sunt in tempore. t. 118. Quoniam autẽ tempus est mensura motus, est etiam quietis mensura ex accidenti. &c.

T. 119. Quæcumque nec mouentur, nec quiescunt, nõ sunt in tempore: nam esse in tempore nihil aliud est, quàm comprehendi mensura temporis. &c.

T. 120. Omninò enim si tempus est motus mensura per se, cæterorum autem ex accidenti: manifestum est, quorum essentiam tempus metitur, eorum omnium essentiam consistere in eo vt moueantur & quiescant: quæcumque igitur interitui & generationi sunt obno-

ταὶ καὶ γεννᾶται, καὶ ὅλως ὁτὲ μὲν ὄντα, ὁτὲ δὲ μὴ ἀνάγκη ἐν χρόνῳ εἶναι· ἔστι γὰρ χρόνος τις πλείων ὃς ὑπερέξει τοῦ εἶναι αὐτῶν, καὶ τοῦ μετροῦντος τὴν οὐσίαν.

Ἀεὶ ἐστὶ κίνησις. &c. δῆλον ὅτι, ὡς ἂν εἴη ἡ κίνησις, οὕτω καὶ ὁ χρόνος.

Εἰ γὰρ ἀεὶ χρόνος ἐστὶν, ἀνάγκη καὶ κίνησιν ἀΐδιον εἶναι· ἀλλὰ μὴν περί γε χρόνου, ἔξω ἑνὸς, ὁμονοητικῶς ἔχοντες φαίνονται πάντες· ἀγέννητον γὰρ εἶναι λέγουσι· καὶ διὰ τοῦτο Δημόκριτός τε δείκνυσιν ὡς ἀδύνατον ἅπαντα γεγονέναι· τὸν γὰρ χρόνον, ἀγέννητον εἶναι. Πλάτων δὲ αὐτὸν γεννᾷ μόνος· ἅμα γὰρ αὐτὸν τῷ οὐρανῷ γεγονέναι, τὸν δὲ οὐρανὸν γεγονέναι φησίν.

Ἀδύνατον χρόνον ἄνευ κινήσεως εἶναι.

xia, & omninò quandoque sunt, quandoque non sunt hæc, necesse est esse in tempore: est enim tempus quoddam maius, quod excedet eorum essentiam, ac tempus metiens eorum essentiam.

T. 124. Semper est motus. &c. Manifestum est vt est motus, ita etiam esse tempus.

L. 8. c. 1. t. 10. Siquidem semper est tempus, necesse est motum quoque sempiternum esse: atqui de tempore præter vnum, omnes videntur in eadē sententia conuenire: ingenitum enim esse dicunt. Idcóque Democritus probat non posse omnia esse genita, quia tempus est ingenitum. Plato autem solus ipsum gignit, ipsum enim simul cum cœlo genitum esse, ac cœlum genitum esse asserit.

L. 2. de gener. & corr. c. 10. t. 6. Fieri nequit vt sit tempus sine motu.

Il semble que la reprehention qu'Aristote faict de l'opinion de Platon, n'est bõne qu'en ce qu'il a mis pour temps ce qui n'en est que le materiel, & vne espece de mouuement, au lieu du nõbre ou de la mesure du mouuement en general. Il ne reiette celle des Stoïques, que parce qu'ils ont mis le mouuemēt simplement, & non la mesure ou le nõbre du mouuement. Venons maintenant à considerer l'opinion d'Aristote, qui est cõme nous auons dit, que le temps est le nõbre du mouuement, selon le precedent & le suiuant, & la mesure du mouuement & du mouuoir (qu'on peut interpreter du mouuement cõme acte premier, c'est à dire habitude, & comme acte second. Or soit que ce Prince des Philosophes n'ait pas connu toutes les trois acceptiõs du temps que nous auons posees, ou qu'il ne les ait pas voulu bailler distinctement, mais les laisser en doute, comme cela luy aduient quelquesfois; il semble qu'en sa definition la premiere acception de temps que nous auons posee; à sçauoir la duree des choses subiettes à generation & corruption, n'est point exprimee formellement ny explicitement: & y a subiect de penser qu'il ne l'a pas conneu, quand il a dit qu'il n'y a point de temps sans mouuement. Il n'explique aussi la seconde, qui est la mesure de la duree de ces mesmes choses, qu'implicitemēt: à sçauoir quand il dit, que le temps ne se connoist point sans mouuement: tellement qu'il ne toucheroit qu'à la troisiesme sorte, dont nous auons montré que le temps se prend, & encores à demy: car il montre qu'il n'entend par nombre & mesure du mouuement qu'vne mesme chose, ny le temps que pour le regard des choses successiues, & au plus des permanentes, selõ qu'elles se meuuent. Car il dit que la chose qui se meut ne tombe pas simplement soubs la mesure du temps, selon qu'elle est quantitatiue, mais selon que sa motion l'est: & puis apres que l'estre des choses que le temps mesure, consiste à se mouuoir & reposer. Et derechef, que le temps semble estre en toutes choses en la terre, en la mer, & au Ciel: parce que ces choses sont mobiles; au moyen dequoy il ne parleroit pas de toutes les choses dont la duree n'excederoit point celles du temps: en quoy il pourroit y auoir quelque chose à desirer: parce que les choses qui tombent soubs la mesure du temps, ce n'est point en tant qu'elles sont mobiles ou successiues: mais seulemēt selon que la duree de leur estre n'est point deuant le temps, & ne sera point apres luy (qui est ce que i'entends, quand ie limite les choses qui tombent soubs le temps, à celles qui sont soubmises à la generation & corruption laquelle est tousiours auec le temps. Ie dis dõques, pour exemple, que s'il y auoit quelque diament en lieu où les agents naturels ne le peussent alterer, ny chãger de place, soit par leur impuissance sur luy, soit pour estre hors de l'estenduë de leur actiuité, ou par la vertu diuine: il ne laisseroit pas d'estre soubs le temps, & sa duree estre mesuree par le temps: parce seulement qu'il n'auroit point precedé le temps, & ne demeureroit point apres luy: ou bien s'il plaisoit à Dieu de faire qu'il n'y eust aucun mouuement des choses corporelles au monde inferieur, en autant de duree qu'en contient vn an ou plus, & qu'alors les Anges vinssent visiter les hõmes, on ne laisseroit pas apres cela de compter cette duree entre le temps des choses, & dire, que du temps qu'il n'y auoit point de mouuemēt au monde, qu'elles estoient toutes au mesme respect entre elles, qu'elles se trouuerent en la terre: & chacun pourroit rapporter ce que luy auroient dit les Anges l'vn apres l'autre, encores qu'ils n'eussent cõmuniqué auec eux que par leur entendement, sans que l'imagination y eust rien cõtribué de ses fantosmes: au moyē dequoy les choses ne laissent pas de pouuoir tõber soubs le temps, cõbien qu'elles soiēt immobiles: ce qu'il semble qu'Aristote

concede luy mesme en vn autre endroit, quãd il reprouue la definition que les Stoïques donnoient du temps, qu'ils posoient estre le mouuemẽt: parce, dit-il, que le mouuement est seulement au mobile, ou bien par tout où est le mobile: la ou le temps est égalemẽt par tout, & auec toutes choses, comme nous le venons de repeter. Pour ces raisons ie ne suis point satisfaict, de ce qu'Aristote veut que les choses qui sont tousiours, ne soient point en temps, selon qu'elles sont tousiours: parce, dit-il, qu'elles ne sont point contenuës du temps, & qu'il ne mesure point leur existance: car puis que selon sa doctrine, le mouuement du firmament est eternel, & par consequent le temps, & sa duree égalle à celle des choses eternelles, il s'ensuit de sa doctrine, que le temps pourroit mesurer leur duree: parce qu'il suffit à vne mesure successiue, de s'estendre autant en duree que celle qu'elle mesure: car de vouloir dire qu'en ce lieu-là Aristote ne parle que de chaque temps particulier, & non du temps en toute son amplitude, ie n'y voy point de propos: & quand ainsi seroit, il en faudroit tousiours reuenir là, que le temps consideré en general & eternel, selon sa doctrine, pourroit mesurer la duree de toutes choses.

Ου μόνον δὲ τὴν κίνησιν τῷ χρόνῳ μετροῦμεν, ἀλλὰ καὶ τῇ κινήσει τὸν χρόνον, διὰ τὸ ὁρίζεσθαι ὑπ' ἀλλήλων· ὁ μὲν γὰρ χρόνος ὁρίζει τὴν κίνησιν, ἀριθμὸς ὢν αὐτῆς, ἡ δὲ κίνησις τ χρόνον.

Μετρεῖται δ' (ὥσπερ εἴπομεν) ὅ, τε χρόνος κινήσει, καὶ ἡ κίνησις χρόνῳ.

Arist. l. 4. phys. c. 18. t. 112. Non solum autem metimur motum tempore, sed etiam motu tempus: quia se inuicem definiunt, tempus enim definit motum, cùm sit eius numerus, ac motus tempus.

C. 20. t. 133. Metitur autem (vt diximus) tempus motio, & motionem tempus.

Aristote dit encores, que comme le temps mesure le mouuement, que le mouuement mesure le temps aussi: mais ie ne comprens point comment le mouuement comme mouuement, puisse mesurer le temps comme temps: car encores qu'en la seconde & troisiesme acception de temps, & principalement en la secõde, le temps & le mouuement ne soit qu'vne mesme chose materiellement, neãtmoins ils different formellement: & il faut selon la doctrine d'Aristote, que la mesure & ce qui est mesuré d'vne chose, soient de mesme nature: en quoy le formel tient le principal lieu. Or luy mesme impugne l'opiniõ des Stoïques, qui posent que le mouuement comme mouuement, est temps. Il semble donques que le temps, cõme temps, mesure la duree du mouuement, aussi bien que des autres choses, & la sienne de luy mesme: cõme la quantité interne d'vne toise, la mesure elle mesme, sans que le mouuement consideré comme mouuement, soit mesuré du mouuement, ny d'aucune autre chose. La dessus Iavelle dit que le temps mesure le mouuemẽt par soy, & que le temps est mesuré du mouuement par accident: cõme quand il arriue quelquesfois que la quantité du mouuement est plus connuë que celle du temps: dequoy il donne pour exemple, que voulant sçauoir combien il a employé de temps à faire trois lieuës de chemin, il suppute de ce qu'il a faict vne lieuë en vne heure, qu'il s'est passé trois heures durant son chemin: dequoy il conclud, que par vne plus grande connoissance qu'il auoit du mouuement, que du temps, il a mesuré le temps par le mouuement. Mais cela n'est rien dire, car ayãt mesuré par vne heure, qui est temps, la premiere lieuë, & par la duree de cette premiere lieuë, mesure les deux autres, c'est auoir mesuré la duree de son chemin, par le temps, c'est à dire vn temps moins connu, par vn temps plus connu. Et ainsi le mouuemẽt ne mesure iamais vne duree, estant consideré comme mouuement, mais seulement lors qu'il est pris pour vne duree successiue. Il est certain, que bien que le temps puisse estre sans mouuemẽt, neantmoins il ne peut estre conneu sans mouuemẽt; car c'est par le mouuement que nous mesurons la duree; mais à cause de cette office de mesurer & faire connoistre la duree, il porte le nom de temps, comme nous auons dit.

L. 9. meta. c. 5. t. 1.
L. 4. phys. c. 20. t. 133
Iavelle, quest. 22. in 4. phys.

Par ce que nous auons dit que le temps est estant successif, & que cela n'est pas vray de toute acception de temps, nous declarerons en ce lieu ce qui en est. Le temps propremẽt pris, qui est la duree des choses, ne fluë pas en ce qui regarde les permanẽtes: car la duree n'est distinguee que rationellement de l'existance, comme il a esté dit. Le temps pris pour le nombre du mouuement, n'est pas estant successif, ny ne fluë pas; car le nombre est estãt permanent. Il n'y a donques que le temps pris pour la mesure de la duree qui soit successif: parce que reellement ce temps n'est autre chose que le mouuement, lequel est en vn flus perpetuel, & n'a point d'autre estre: à cause dequoy on luy attribuë les trois differẽces passé, present, & aduenir, ou bien, deuãt, maintenant, & apres. C'est encores du temps pris de

de cette acception, qu'on dit qu'il se chãge tousiours, & neãtmoins demeure tousiours vn mesme temps : ainsi qu'vne riuiere, est vne mesme eau, combien qu'elle se change tousiours. Dõt la cause est que le mouuement qui le mesure selon le deuant & l'apres, faict le temps : ainsi que le flus du poinct faict la ligne: & parce qu'il n'y a qu'vn momẽt fluant, il n'y a aussi qu'vn temps. Et dautãt que le moment est diuers rationellement, en ce qu'il est consideré comme deuãt & apres: à cause de cela le temps n'est pas vn & mesme rationellemẽt, mais autre est le passé, & autre l'aduenir; au moyẽ de quoy vn temps est diuisé de l'autre. Or encores que la duree des choses permanẽtes ne fluë pas proprement, ny ne chãge pas reellement, neantmoins parce que l'entendement la considere comme s'estendant selon sa mesure qui est successiue, on en peut dire les mesmes choses qu'on dit du temps pris pour la mesure de la duree des choses, mais c'est improprement.

De deux exceptions de temps autres que les precedentes.

CHAPITRE VI.

OVTRE ces trois diuerses acceptions du temps, on le prend encores en deux autres manieres. Et premierement, parce que le mouuement du Ciel est temps materiellement, & que le Ciel est ordinairement confondu par le commun auec l'air, qui est entre luy & la terre, il est aduenu par vne certaine maniere de parler, introduitte par la coustume que le temps est pris pour le temperament, & pour la disposition de l'air : à raison de quoy, suiuant cette façon, quand l'air est clair & serain, nous disons qu'il faict beau temps, ou que le temps est beau : & si l'air est troublé par quelque orage de pluye, gresle, tonnerre, ou vents, qu'il faict mauuais temps, ou que le temps est fascheux. Semblablements, quand la temperature de l'air est telle, qu'elle doit estre pour la santé, & pour la production & conseruation des fruicts, qui sont sur la terre, ou dedans, on dit que le tẽps est beau, & si elle y est contraire on dit que le temps est mauuais. Secondement, dautant que nous receuons dedans le temps de nostre duree, tout le bien & le mal qui nous arriue en chaque partie de nostre vie, le temps signifie aussi entre nous, l'estat & la fortune où nous auons esté, où nous sommes, & où nous nous trouuerõs : cela est cause que nous disons, que quelqu'vn a bon temps, & que le temps luy a esté fauorable, quand il passe sa vie doucement & à son ayse, ses affaires succedant à souhait : & au contraire qu'il a mauuais temps, lors qu'il vit en malaise, & auec des incommoditez : & tout de mesme qu'il a eu, ou qu'il aura du mauuais temps. On peut dire aussi, que le temps a cette signification par analogie au bon ou mauuais temps dont nous venons de parler, pour le regard de la serenité de l'air ou de son intemperie, à comparaison de ceux qui ont des fruicts à esperer de la terre, & qui craignent de les voir gastez.

Καὶ πάσχειν δή τι ὑπὸ τοῦ χρόνου· καθάπερ καὶ λέγειν εἰώθαμεν, ὅτι κατατήκει ὁ χρόνος, καὶ γηράσκει πάνθ᾽ ὑπὸ τοῦ χρόνου, καὶ ἐπιλανθάνεται διὰ τὸν χρόνον· ἀλλ᾽ οὐ μεμάθηκεν, οὐδὲ νέον γέγονεν, οὐδὲ καλόν· φθορᾶς γὰρ αἴτιος καθ᾽ αὑτὸν μᾶλλον ὁ χρόνος· ἀριθμὸς γὰρ κινήσεως· ἡ δὲ κίνησις ἐξίστησι τὸ ὑπάρχον. &c.

Μεταβολὴ δὲ πᾶσα φύσει ἐκστατικόν· ἐν δὲ τῷ χρόνῳ πάντα γίνεται καὶ φθείρεται· διὸ καὶ οἱ μὲν, σοφώτατον ἔλεγον· ὁ δὲ Πυθαγόρειος Πάρων, ἀμαθέστατον, ὅτι καὶ ἐπιλανθάνονται ἐν τούτῳ λέγων ὀρθότερον· δῆλον οὖν, ὅτι φθορᾶς μᾶλλον ἔσται καθ᾽ αὑτὸν αἴτιος ἢ γενέσεως, καθάπερ ἐλέχθη καὶ πρότερον· ἐκστατικὸν γὰρ ἡ μεταβολὴ καθ᾽ αὑτήν· γενέσεως δὲ καὶ τοῦ εἶναι κατὰ συμβεβηκός.

Arist. l. 4. physi. c. 19. t. 117. Ergo & pati aliquid à tempore; quemadmodum & dicere solemus, tempus omnia consumere, ac tempore omnia se senescere. & obliuionem induci propter tempus: sed non didicit, neque iuuentutem aut pulchritudinem tempore nactum quidpiam est, tempus enim per se est potiùs causa interitus: quia est numerus motus; motus autem id quod est, de statu suo dimouet. &c.

T. 128. Omnis autem mutatio naturaliter vim habet de statu dimouendi: omnia vero in tempore fiunt, & intereunt: idcirco alij dixerunt tempus esse sapientissimum; Pythagoreus autem Paro rectius dixit esse insipientissimum, quia & obliuiscuntur in eo: manifestum igitur est, tempus per se fore potiùs causam interitus, quàm generationis, quemadmodum & antea dictum fuit; nam mutatio per se vim habet de statu dimouendi: ex accidenti autem est causa generationis, et cur quidque sit.

Le temps est quelquesfois dit cause, mais plustost de la corruption que de la generatiõ: car parce qu'il y a quelque certaine cause de la generation qui nous est connuë, nous ne la referons pas au temps; mais dautant que nous n'auons aucune certaine cause de la cor-

ruption, nous la rapportons au temps : c'est pourquoy nous disons que les choses contenuës dedans le temps, n'en sont pas seulement excedees, mais aussi vaincues & en patissent; que toutes choses flestrissent par le temps, les autres vieillissent, & les autres s'oublient, & que le temps deuore ses enfans. Et quand la cause efficiente de quelque action nous est cachee, on l'attribuë aussi au temps : parce qu'il est present à tout : ainsi qu'on accuse d'vn larrecin ou homicide, dont l'hauteur est inconnu, celuy qu'on trouue aupres à l'heure du faict. Tales Melisien a dit, que le temps estoit tres-sage, parce que par vne lõgue experience & exercice, les sciences s'engendrent, & qu'elles s'acquierent en temps: mais dautant qu'il semble oster & redemander tout ce qu'il a donné, & que les sciences perissent ordinairement auec le temps, Paro Pythagoriē est iugé par Aristote, auoir mieux dit en appellant le temps indocte. Simplicius appelloit le temps tres sage, parce qu'en luy nous sommes enseignez; & insipient, par ce qu'en luy mesme nous oublions. On dit aussi que la verité est fille du temps, à cause qu'on descouure en fin le mensonge caché. Il y a plusieurs autres choses, qui sont ainsi attribuees au temps. Mais de tout ce que nous en auons dit, il n'y a que les trois premieres acceptions du temps, qui appartiennent proprement à la Philosophie : car toutes les autres regardent plustost la Rhetorique qui vse de façons de parler metaphoriques. Et de toutes ces trois sortes, il semble qu'Aristote n'a exprimé formellement & explicitement que la derniere, & implicitement la seconde, quãd il a dit que le temps ne se connoist point sans mouuement. Et quant à la premiere, il ne s'en peut rien comprendre de luy, sinon entant qu'elle est obiect de cette seconde sorte, qu'il touche implicitement, c'est à dire la chose qui est mesuree; & neantmoins c'est du temps pris pour la duree des choses, que chacun entẽd & prend ordinairement le temps.

Comment le mouuement & le temps sont quantitez.

CHAPITRE VII.

MAINTENANT que nous auons traitté du mouuement & du temps, nous pouuõs entrer à l'examen pour veoir s'ils sont quantitez, lequel nous auions remis en ce lieu. La nature de la quantité est de faire que la chose dont elle est quantité, ait ses parties les vnes hors des autres : à cause de quoy toute chose reelle, où il y a des parties les vnes hors des autres reellement distinctes, est quantité vrayement, laquelle ne se trouue qu'és choses materielles. Et neantmoins ce qui n'a point de parties reelles les vnes hors des autres, mais peut estre comparé par l'entendement à quelque chose, comme si elle auoit reellement des parties & y estre rapporté, est appellé quantité par analogie : comme pour exemple, le nombre est dit quantité, parce que les vns dont il est composé, sont considerees comme ses parties les vnes hors des autres : combiē que pour le regard de son formel, il ne soit qu'vn estant rationel : & que les choses nombrees dont il est composé, puissent estre parties non assemblees reellement & actuellement entre elles, & mesme n'estre point quantitez : car au nombre de vingt hommes, & de dix blancheurs, ce sont substances & qualitez qui sont nombrees. Le mouuement est dit quantité, parce qu'estant vne forme ou acte imparfaict, fluant tousiours vers sa perfection, l'entendement remarque en luy ce progrez vers sa perfection, comme si c'estoient diuerses parties reelles en luy, lesquelles se connoissent au respect du mobile ou de l'espace. Semblablement la duree des choses se reduit à la quantité : parce qu'on la rapporte à certaines choses, qui ont diuerses parties, comme si elle en auoit. Et ce qui mesure la durée des choses, ou le nombre de la duree, se rapporte aussi à la quantité à cause qu'il en est mesure ou nombre. C'est pourquoy le temps qui faict l'vn & l'autre, est nommé quantité. Et parce aussi qu'és qualitez qui reçoiuent de l'enforcissement ou de l'affoiblissement en elles, on y remarque l'enforcissement & l'affoiblissement, comme si c'estoient diuerses parties les vnes hors des autres : cela est appellé quantité de perfection. Or il est aisé à montrer, que toutes ces choses ne sont point vrayes quantitez, mais seulement par analogie, en examinãt quelqu'vne d'elles; comme pour exemple, le mouuement d'eschauffement : car estãt vne forme simple, laquelle se reduit à la chaleur qui est qualité, il ne peut estre vrayement quantité : autrement la chaleur seroit composee de deux predicaments diuers : & par cõsequent ne seroit pas vn estant simple, ny par soy, comme elle est. De sorte qu'elle n'est quantité, qu'au respect de ce qu'on la considere, comme si elle auoit des parties fluantes à compa-

comparaison d'vne chose qui en a, telle qu'est l'eau coulante, ou autre semblable. Cela est tout de mesme pour le regard de sa quantité de perfection. La duree de ce mesme eschauffement, qui est aussi nommee quantité, n'est pas distinguee reellemēt de l'existance, ny l'eschauffement du feu, de son action lors qu'il eschauffe. Et partant l'eschauffemēt ne peut estre quantité, que par analogie, comme nous auons dit. Semblablement le nombre de vingt eschauffements, ne peut estre quantité : car premierement pour le regard de sō materiel, chaque eschauffement se reduit ou à la quantité, s'il est consideré comme chaleur; ou à l'action, si comme decoulant du feu qui agit; ou comme passion, si on le regarde selon qu'il est receu au patient, qui en est alteré. Et quant au nombre de vingt, qui est l'assemblement de vingt eschauffements, ce n'est rien qu'vne consideration obiectiue de l'entendement, laquelle n'est pas estant reel, ny par consequent vraye quantité.

Διὰ γὰρ τὸ μέγεθος εἶναι συνεχὲς, καὶ κίνησις ἐστι συνεχής· διὰ δὲ τὴν κίνησιν καὶ ὁ χρόνος· ὅση γὰρ ἡ κίνησις, τοσοῦτος καὶ ὁ χρόνος ἀεὶ δοκεῖ γεγονέναι.

Arist. l. 4. physi. c. 16. t. 99. Quia magnitudo est continua, etiam motus est cōtinuus; & quia motus, etiā tempus; quantus enim fuit motus, tantum etiam semper videtur tempus fuisse.

Nous pouuons aussi examiner maintenant si le mouuement & le temps sont quantitez par accident, de quoy nous auions remis le discours en ce lieu. Aristote dit que le mouuement est quantité par accident, parce que le subiect où il se trouue a quantité; & que le temps est quantitatif, par ce qu'il est proprieté du mouuement. Or premierement pour le regard du mouuement de lieu, il est difficile à conceuoir comme il peut estre estendu selon le mobile, dautāt que l'estre du mouuement se prend du terme où il tēd, & que le mobile acquiert, & nous ne connoissons point qu'il acquiere durant le mouuement, ny à la fin d'iceluy autre chose qu'vne situation differente de celle qu'il auoit au respect de certaines parties de la terre, & cette situation durant le mouuement ny apres, n'est ny estenduë ny diuisible. De vouloir aussi considerer la continuité & diuisibilité du mouuement de lieu selon celle de l'espace, ce n'est pas ce que dit Aristote en ce lieu : mais parce qu'il le dit en vn autre, nous respondons que cette quantité est celle de l'espace & l'espace mesme, & que le mouuement n'est estendu que par l'entendement non plus que le temps, dautant qu'il n'y a qu'vn diuisible & instāt present de leurs parties qui soit en acte.

Arist. l. 5. Metaph. c. 13. t. 18. l. 1. de cæl. c. 1. t. 7.

Secondement si nous venons au mouuement d'alteration, comme pour exemple, l'eschauffement; il ne paroist point que cette espece de quantité par accident soit differente de la premiere par accident qu'Aristote a posee, à sçauoir de dire ce chaud est grand comme ce blanc est grand. Et finallement quant au mouuement d'accroissement ou decroissement, le mobile n'acquiert rien de luy que de la quantité qui est quantité par soy & non par accident. De sorte que le mouuemēt ne se trouueroit point estre quantitatif par accident selon son mobile, de cette maniere, ny le temps aussi par consequent. Si tout cela n'est entendu par analogie seulement, comme nous auons dit du mouuement par soy.

Selon la maniere que nous venons de dire, on peut considerer que le temps est quantité continuë en vn sens, à sçauoir estant pris comme la duree des choses corruptibles & leur mesure : car en cette sorte il est consideré comme coëstendu à leur duree & à celle du mouuement du premier mobile, & partant diuisible en parties tousiours diuisibles en d'autres, & consequemment quantité continuë ; mais le temps consideré comme nombre est quantité discrette.

De l'instant de temps.

CHAPITRE VIII.

Οὐθενὸς γὰρ διαιρετοῦ πεπερασμένου, ἓν πέρας ἐστὶν, οὔτε ἂν ἐφ' ἓν ᾖ συνεχὲς, οὔτε ἂν ἐπὶ πλείω. τὸ δὲ νῦν, πέρας ἐστί.

Καὶ γὰρ ἡ στιγμὴ καὶ συνέχει πως τὸ μῆκος, καὶ ὁρίζει· ἔστι γὰρ τοῦ μὲν ἀρχή· τοῦ δὲ τελευτή.

Ἐπεὶ δὲ τὸ νῦν, τελευτὴ καὶ ἀρχὴ τοῦ χρόνου, ἀλλ' οὐ τοῦ αὐτοῦ, ἀλλὰ τοῦ μὲν παρήκοντος τελευτή, ἀρχὴ δὲ τοῦ μέλλοντος· ἔχοι ἂν ὥσπερ ὁ κύκλος ἐν τῷ

Arist. l. 4. physi. c. 14. t. 91. Nullius enim rei diuiduæ finita vnus est terminus, nec si ad vnum sit cōtinua, nec si ad plura : instans autem est terminus.

C. 17. t. 105. Punctum quoque & continet quodammodo longitudinem, & terminat : quoniam alterius est principium, alterius est finis.

C. 19. t. 125. Quia verò nunc est finis & principium temporis, non tamen eiusdem, sed finis præteriti, principium autem futuri ; vtique sicut circulus in

αὐτῷ πως τὸ κυρτὸν καὶ τὸ κοῖλον· οὕτω καὶ ὁ χρόνος ἀεὶ ἐν ἀρχῇ καὶ τελευτῇ· καὶ διὰ τοῦτο δοκεῖ ἀεὶ ἕτερος· οὐ γὰρ τοῦ αὐτοῦ ἀρχὴ καὶ τελευτὴ τὸ νῦν· ἅμα γὰρ ἂν καὶ κατὰ τὸ αὐτὸ τὰ ἀντικείμενα εἴη.

Η στιγμὴ δὲ ἀδιαίρετον. &c.

Η γὰρ στιγμὴ, μονάς ἐστι θέσιν ἔχουσα.

eodem quodammodo habet connexum & concauum: ita etiam tempus semper est in principio & fine. Ideóque semper aliud videtur esse: quia nunc non est principium & finis eiusdem: alioqui simul & secundùm idem essent opposita.

L. 6. c. 1. t. 1. Punctum autem res indiuidua. &c.

L. 1. de anima. c. 4. t. 68. Punctum enim vnitas est positionem habens.

POVR entendre ce que c'est de l'instant, faut noter premierement que le poinct c'est ce qui ne peut estre diuisé en parties, non plus que l'vn: car comme dit Aristote, le poinct est vnité ayant position. On considere le poinct en deux façons: à sçauoir, comme exterieur & comme interieur. L'exterieur c'est l'extremité d'vne ligne finie, & est double; l'vn le commencemẽt de la ligne, & l'autre la fin: le premier est tellement cõmancement, qu'il n'est en aucune façõ fin: & le second de telle sorte fin, qu'il n'est aucunement cõmancemẽt. Le poinct interieur, c'est celuy qui est commancement & fin tout ensemble de la ligne: à sçauoir, fin de la partie precedente & cõmancement de la suiuante: ce poinct continuë la ligne & la diuise, selon les diuisions qui se font en elle. Or cõme l'estre meu ou chãgé au mouuement se rapporte au poinct, & se changer ou mouuoir passiuement pris, à la ligne: de mesme l'instant ou moment, signifie vn temps indiuisible, qui se rapporte au temps, cõme le poinct à la ligne, au cõmancement, au milieu, & à la fin. Au moyen dequoy tout ainsi qu'vn poinct au milieu d'vne ligne qu'il diuise, est terme de la partie precedente & principe de la suiuante, laquelle il continuë: semblablement l'instant continuë & cõmance le temps, en ce qu'il est fin d'vne partie de temps, & commancement de la suiuante, qu'il continuë, car il les diuise l'vne d'auec l'autre: comme s'il est pris au milieu d'vne heure, il la diuise en deux parties. Et ainsi l'instant, n'est pas distingué du temps reellemẽt aussi, ains rationellement seulement, Semblablement, entant qu'il diuise le deuant & l'apres, il est aussi vn reellement, & diuers rationellemẽt seulemẽt, en la sorte qu'est le poinct en la ligne qui la diuise, & qu'vne mesme ligne est concaue & conuexe.

Τὸ δὲ νῦν ἐστι συνέχεια χρόνου, ὥσπερ ἐλέχθη· συνέχει γὰρ τὸν χρόνον τὸν παρελθόντα καὶ ἐσόμενον, καὶ ὅλως πέρας χρόνου ἐστίν· ἔστι γὰρ, τοῦ μὲν, ἀρχή· τοῦ δὲ, τελευτή· ἀλλὰ τοῦτ' οὐχ ὥσπερ ἐπὶ τῆς στιγμῆς μενούσης, φανερόν· διαιρεῖ δὲ δυνάμει· καὶ ᾗ μὲν τοιοῦτον, ἀεὶ ἕτερον τὸ νῦν· ᾗ δὲ συνδεῖ, ἀεὶ τὸ αὐτό· ὥσπερ ἐπὶ τῶν μαθηματικῶν γραμμῶν· οὐ γὰρ ἡ αὐτὴ ἀεὶ καὶ μία στιγμὴ τῇ νοήσει· διαιρούντων γὰρ ἄλλη, καὶ ἄλλη· ᾗ δὲ μία, ἡ αὐτὴ πάντη· οὕτω καὶ τὸ νῦν, τὸ μὲν, τοῦ χρόνου διαίρεσις κατὰ δύναμιν· τὸ δὲ, πέρας ἀμφοῖν καὶ ἑνότης· ἔστι δὲ τὸ αὐτὸ καὶ κατὰ τὸ αὐτὸ ἡ διαίρεσις καὶ ἡ ἕνωσις· τὸ δ' εἶναι, οὐ ταὐτό.

Arist. l. 4. phy. c. 19. t. 121. Nunc, seu momentum est continuatio temporis, sicuti dictum fuit: continet enim tempus præteritum & futurum: & omninò est terminus temporis; quoniam alterius est principium, alterius est finis: quamquam hoc non est vt in puncto permanente, perspicuum: diuidit autem potestate, & quatenus est tale, semper est diuersum nunc: quatenus verò connectit, semper est idem: vt in Mathematicis lineis: non enim est semper vnum & idem punctum intellectu; quia diuidentibus est aliud atque aliud: sed quatenus est vna linea, idem punctum est omninò: ita etiam nunc, partim est temporis diuisio secundùm potestatem; partim terminus vtriusque & copula; est autem idem & secundùm idem diuisio & copulatio: sed essentia non est eadem.

Le poinct en la ligne differe du moment au temps, en ce que le poinct en la ligne y est permanent, & l'instant n'est pas permanent au temps, ains il flue tousiours. Mais comme le poinct se considere en la ligne, de deux manieres: en l'vne, selon qu'il est vn terme cõmun auquel les parties de la ligne s'assemblent; en laquelle sorte il est cause de la continuité de la ligne, & est entierement vn reellement & rationellement: parce qu'il n'est consideré que comme terme: en l'autre maniere, le poinct est pris comme fin & commancement de la ligne; & en cette sorte, il n'est pas cause de la continuation de la ligne, ains de sa diuision, laquelle diuision n'est qu'en puissance & rationelle. Et de cette façon, le poinct est bien vn reellement, mais double rationellement: car il est consideré comme fin & comme commancement. Semblablement l'instant se cõsidere aussi comme fin du passé, & cõmancement de l'aduenir, les diuisant l'vn & l'autre rationellement. (car le temps est cõtinu) Et de cette sorte il est vn reellement, & diuers rationellement: à raison dequoy le temps est tousiours diuers: & s'il estoit mesme, il arriueroit cette absurdité, que le commancement & la fin du temps seroient mesmes. L'instant se considere encores comme liaison des deux temps, & de cette sorte il est vn reellement & rationellement.

Τὸ

Τὸ δὲ νῦν, οὐ μέρος· μετρεῖ τε γὰρ τὸ μέρος, καὶ συγκεῖσθαι δεῖ τὸ ὅλον ἐκ τῶν μερῶν· ὁ δὲ χρόνος οὐ δοκεῖ συγκεῖσθαι ἐκ τῶν νῦν.

Arist. l. 14. phy. c. 14. t. 89. Instans autem non est pars, nam pars metitur: & opus est vt totum componatur ex partibus: tempus autem non videtur componi ex instantibus.

Tout ainsi qu'vne partie de la ligne est ligne, & que le poinct n'est pas ligne, & quelque redoublement qu'on fasse de luy, il ne la peut composer, de mesme l'instant n'est pas tẽps; attendu qu'il n'en est pas partie: car ce qui est indiuisible ne peut composer vne chose diuisible: mais il en est seulement le terme. C'est pourquoy on dit que le temps n'est pas composé d'instants, ny ne s'y peut resoudre, & qu'entre le temps & l'instant il n'y a aucune proportion. Auerroes dit qu'on ne peut donner ny imaginer vn instant de temps, qui ne soit commancement & fin du temps: dont la cause est qu'il considere le temps eternel, selon l'opinion d'Aristote: mais ainsi que cette opinion est fausse, comme nous le montrons en son lieu, aussi est la position d'Auerroes: si ce n'est qu'il voulust prendre le temps pour l'eternité mesme: car le vray temps a vn instant commancement de son estre, & en aura vn de son non estre.

De ce que dessus il paroist ce que nous auons dit ailleurs: à sçauoir, que la premiere ny la derniere partie du temps ne se peut donner, non plus que celle du mouuement: car si vne telle partie se donnoit, elle seroit diuisible ou indiuisible: si indiuisible, le temps pourroit estre diuisé en instants; ce qui est faux, attendu que n'en estant point composé, il ne s'y peut resoudre. Si elle est diuisible, c'est donques en vne partie premiere, & en vne posterieure: parce que toute diuision du temps; est par le passé comme premiere partie, & par l'aduenir comme posterieure: & ainsi il aduiendroit que cette premiere partie du temps seroit diuisible (car toute partie de quantité est diuisible) & en auroit par consequent vne premiere qu'elle: ce qui est impossible, attendu qu'il n'y a rien qui precede le premier.

De l'instant de nature.

CHAPITRE IX.

OVTRE les instants de temps, il y a les instants de nature, qui n'est autre chose que certaine precedence que nous representons és choses, selon l'ordre que nous les entendons. A raison de quoy nous en conceuons les vnes en maniere de causes, au respect de quelques autres choses que nous comprenons auec vne certaine posteriorité, & dépendance d'elles: ainsi que si elles estoient leurs effects: combien que ces choses cõmancent d'estre en vn mesme instant indiuisible de temps. De sorte qu'il arriue qu'en vn mesme moment de temps ou de duree, il se remõstre plusieurs instants de nature qui y sõt enclos. Ce qui est cause que nous disõs que certaines choses sont premieres de nature que les autres: comme pour exemple, combien qu'en vn mesme instant de duree Socrates soit substance, corps viuant, animal, & homme, & finalement Socrates: neantmoins selon nostre maniere de conceuoir, & selon l'eminence des choses les vnes par dessus les autres, nous disons que chaque attribut superieur precede l'inferieur, & cõuient premier que luy à Socrates. Dequoy il est euident qu'en cet instant de temps ou de duree, que Socrates est engendré, il y a autant d'instants de nature concurremment, qu'il y a d'attributs superieurs. Mais il faut noter en cela que iamais vne chose ne peut estre en vn instant de nature, ce qu'elle n'est pas en l'instant de duree, sur lequel est fondé cet instant de nature qui n'est qu'vne certaine consideration de l'entendement: comme pour exemple, en aucun instãt de temps auquel Socrates n'est pas raisonnable, il n'y peut auoir d'instant de nature auquel il soit vegetatif, sensitif, ny raisonnable; autrement il seroit en vn mesme instant de duree, animal raisonnable & ne le seroit pas: qui seroit admettre vne chose impossible: à sçauoir que deux propositions contradictoires seroient vrayes tout ensemble.

LIVRE CINQVIESME DE LA PHYSIQVE,

Auquel il est traicté du lieu des choses naturelles, & du vuide.

Que le lieu est, & de la difficulté de comprendre ce que c'est.

CHAPITRE I.

Πᾶν σῶμα αἰσθητὸν, ἐν τόπῳ.

Ἔχει δὲ πολλὰς ἀπορίας τί ποτέ ἐστιν ὁ τόπος· οὐ γὰρ ταὐτὸν φαίνεται θεωροῦσιν ἐξ ἁπάντων τῶν ὑπαρχόντων· ἔτι δ' οὐδ' ἔχομεν οὐδὲν παρὰ τῶν ἄλλων, οὔτε προηπορημένον, οὔτε προηυπορημένον.

Ὅτι μὲν οὖν ἔστιν ὁ τόπος, δοκεῖ δῆλον εἶναι ἐκ τῆς ἀντιμεταστάσεως· ὅπου γὰρ ἔστι νῦν ὕδωρ, ἐνταῦθα ἐξελθόντος ὥσπερ ἐξ ἀγγείου, πάλιν ἀὴρ ἔνεστιν· ὁτὲ δὲ τὸν αὐτὸν τόπον τοῦτον ἄλλο τι τῶν σωμάτων κατέχει. &c.

Ἔτι δὲ καὶ αἱ φοραὶ τῶν φυσικῶν σωμάτων καὶ ἁπλῶν, οἷον πυρὸς, καὶ γῆς, καὶ τῶν τοιούτων, οὐ μόνον δηλοῦσιν ὅτι ἐστί τι ὁ τόπος, ἀλλ' ὅτι καὶ ἔχει τινὰ δύναμιν· φέρεται γὰρ ἕκαστον εἰς τὸν αὑτοῦ τόπον, μὴ κωλυόμενον. &c.

Ἔτι, οἱ τὸ κενὸν φάσκοντες εἶναι, τόπον λέγουσι· τὸ γὰρ κενὸν, τόπος ἂν εἴη ἐστερημένος σώματος.

Διὸ καὶ ὁ Πλάτων τὴν ὕλην καὶ τὴν χώραν τὸ αὐτό φησιν εἶναι ἐν τῷ Τιμαίῳ. Λέγουσι μὲν γὰρ ἅπαντες εἶναί τι τὸν τόπον· τί δ' ἐστιν, οὗτος μόνος ἐπεχείρησεν εἰπεῖν.

Πρῶτον μὲν οὖν δεῖ κατανοῆσαι, ὅτι οὐκ ἂν ἐζητεῖτο ὁ τόπος, εἰ μὴ κίνησίς τις ἦν ἡ κατὰ τόπον· διὰ γὰρ τοῦτο καὶ τὸν οὐρανὸν μάλιστα οἰόμεθα ἐν τόπῳ, ὅτι ἀεὶ ἐν κινήσει.

Arist. l. 3. physi. c. 7. t. 54. Omne corpus sensibile est in loco.

L. 4. physi. c. 1. t. 2. Existunt autem multæ dubitationes, quid tandem sit locus: non enim idem videtur dispicientibus, ex ijs omnibus quæ insunt. Præterea nihil habemus ab alijs de eo vel dubitatum, vel expositum.

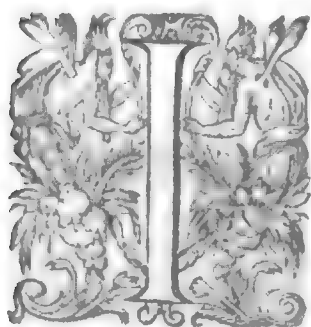
C. 2. t. 3. Locum igitur esse, videtur constare ex mutatione quæ vicissim fit: vbi namque nunc est aqua hic, ea exeunte vt ex vase, rursus aër inerit: quandoque verò hunc ipsum locum aliquod aliud corpus occupat. &c.

L. 4. Lationes naturalium & simplicium corporum, vt ignis, & terræ, & aliorum eiusmodi, non solù declarant locum esse aliquid, sed & habere vim quãdam: vnumquodque enim fertur in suum locum, nisi prohibeatur. &c.

T. 6. Qui dicunt esse inane, hi locum esse inquiũt: quandoquidem inane est locus corpore priuatus.

C. 4. t. 15. Plato locum & receptaculum pronunciauit esse idem. t. 16. Nam omnes quidem inquiunt locum esse aliquid sed quid sit, hic solus dicere est aggressus.

C. 6. t. 32. Primùm itaque oportet intelligere, non futuram fuisse loci inquisitionem, nisi motus aliquis esset, qui in loco spectaretur. Idcirco & Cœlum maximè putamus esse in loco, quia semper est in motu.



IL suffit d'entendre la signification du mot de lieu, pour sçauoir que le lieu est : car son estre est tres-connu. Aristote dit qu'il est ordonné par la nature, que tout corps soit en lieu : il prouue que le lieu est, par le changement des corps qui se trouuent l'vn apres l'autre en mesme endroit ; & estime que les mouuements des elements montrent non seulement que le lieu est quelque chose ; mais aussi qu'il a quelque vertu : parce qu'ils s'y meuuẽt tousiours quand ils n'en sont point empeschez. Or autant que l'estre du lieu est connu, son essence est cachee & difficile à cõnoistre. Aristote reconnoist cette difficulté, & dit que les Philosophes precedents n'en ont donné aucune exposition, ny formé aucun doute : excepté Platon, qui a dit que le lieu & le receptacle estoit vne mesme chose, & ceux qui posent le vuide disent qu'il est lieu. I'ay dit en la Metaphysique vniuerselle que le lieu estoit quelque terme fixe & arresté, où la chose se trouuant, elle a vn respect de situation à certaines parties immobiles de la terre : mais parce qu'Aristote & les autres Philosophes definissent autrement le lieu, nous en parlerons en cet endroit.

De quelques opinions du lieu, qui sont reiettees, & de celle d'Aristote.

CHAPITRE II.

Ἀδύνατον δὲ σῶμα τὸν τόπον εἶναι· ἐν ταὐτῷ γὰρ ἂν εἴη δύο σώματα.

Ἡ δὲ δοκεῖ ὁ τόπος εἶναι τὸ διάστημα τοῦ μεγέθους, ἡ ὕλη. &c.

Δόξειεν ἂν εἶναι χαλεπὸν γνωρίσαι, τί ἐστιν ὁ τόπος, εἴπερ τούτων ὁποτερονοῦν ἐστιν, εἴ τε ὕλη, εἴ τε τὸ εἶδος.

Ἀλλὰ μὴν, ὅτι γε ἀδύνατον ὁποτερονοῦν τούτων εἶναι τὸν τόπον, οὐ χαλεπὸν ἰδεῖν· τὸ μὲν γὰρ εἶδος καὶ ἡ ὕλη οὐ χωρίζεται τοῦ πράγματος· τὸν δὲ τόπον, ἐνδέχεται· ἐν ᾧ γὰρ ἀὴρ ἦν, ἐν τούτῳ πάλιν ὕδωρ, ὥς φαμεν, γίνεται, ἀντιμεθισταμένων ἀλλήλοις τοῦ τε ἀέρος καὶ ὕδατος, καὶ τῶν ἄλλων σωμάτων ὁμοίως· ὥστε οὔτε μόριον, οὔτε ἕξις, ἀλλὰ χωριστὸς ὁ τόπος ἐστὶν ἑκάστου· καὶ γὰρ δοκεῖ τοιοῦτόν τι εἶναι ὁ τόπος, οἷον τὸ ἀγγεῖον· ἔστι γὰρ τὸ ἀγγεῖον τόπος μεταφορητός· τὸ γὰρ ἀγγεῖον, οὐδὲν τοῦ πράγματός ἐστιν.

Σχεδὸν γὰρ τέτταρά ἐστιν, ὧν ἀνάγκη τὸν τόπον ἕν τι εἶναι· ἢ γὰρ μορφὴ ἢ ὕλη ἢ διάστημά τι τὸ μεταξὺ τῶν ἐσχάτων ἢ τὰ ἔσχατα, εἰ μὴ ἐστι μηδὲν διάστημα παρὰ τὸ τοῦ ἐγγινομένου σώματος μέγεθος.

Εἰ τοίνυν μηδὲν τούτων τῶν τριῶν, μήτε τὸ εἶδος, μήτε ἡ ὕλη, μήτε διάστημα, ἀεί τι ὑπάρχον ἕτερον παρὰ τὸ τοῦ πράγματος τοῦ μεθισταμένου· ἀνάγκη τὸν τόπον εἶναι τὸ λοιπὸν τῶν τεσσάρων, τὸ πέρας τοῦ περιέχοντος σώματος.

Ἔστι δ' ὥσπερ ἀγγεῖον τόπος μεταφορητὸς, οὕτως ὁ τόπος ἀγγεῖον ἀμετακίνητον· διὸ, ὅταν μὲν ἐν κινουμένῳ τι κινῆται, καὶ μεταβάλλῃ τὸ ἐντὸς, οἷον ἐν ποταμῷ πλοῖον· ὡς ἀγγείῳ χρῆται μᾶλλον, ἢ τόπῳ, τῷ περιέχοντι· βούλεται δ' ἀκίνητον εἶναι ὁ τόπος· διὸ ὁ πᾶς μᾶλλον ποταμὸς, τόπος, ὅτι ἀκίνητος ὁ πᾶς· ὥστε τὸ τοῦ περιέχοντος πέρας ἀκίνητον πρῶτον, τοῦτ' ἔστιν ὁ τόπος.

Ὧ μὲν οὖν σώματι ἐστί τι ἐκτὸς σῶμα περιέχον αὐτὸ, τοῦτό ἐστιν ἐν τόπῳ· ᾧ δὲ μὴ, οὔ.

Arist.l.4.phys.c.3.t.8. Impossibile tamẽ est locum esse corpus, propterea quod in eodem essent duo corpora.

C.4.15. Quatenus autem locus videtur esse interuallum magnitudinis. &c.

T.16. Difficile esse videbitur cognoscere quid sit locus: siquidem est horum alterutrum, id est, siue materia, siue forma.

T.17. At verò impossibile esse, vt locus sit horum alterutrum, non difficile est videre: forma namque & materia non seiunguntur à re: locus autem seiungi potest: in quo enim modo erat aër, in eum rursus aqua (vt dicimus) ingreditur, vicissim facta translatione aëris & aquæ, & similiter aliorum corporum. Quocirca locus nec est pars, nec habitus, sed est separabilis à quaque re. Etenim locus tale quidpiam esse videtur, quale est vas: nam vas est locus qui transferri potest: vas autem non est pars vlla rei.

C.6.t.35. Ferè enim quatuor sunt, ad quorũ vnum necesse est locum referri: aut enim est forma; aut materia: aut interuallum quoddam, quod est extremis interiectum: aut extrema, si nullum est interuallum præter magnitudinem corporis quod inest.

T.39. Si igitur locus non est vllum ex his tribus: hoc est, neque forma, neque materia, neque internallum, quod semper diuersum quiddam sit præter rem quæ transfertur: necesse est, locum esse id quod ex his tribus est reliquum, nempe terminus corporis continentis.

T.41. Porrò sicut vas est locus qui transferri potest, ita locus est vas immobile: idcirco quando in re motu aliquid mouetur; & quod intus est, mutat locũ, veluti in flumine nauigium: eo vtitur quod continet, potius vt vase, quàm vt loco: locus autem debet esse quiddam immobile: quare vniuersum flumen magis est locus: quia vniuersum est immobile. Quocirca eius quod continet, terminus immobilis prius, ipsum est locus.

C.7.t.43. Illud corpus igitur est in loco, extra quod est aliquod alind corpus, quod ipsum continet: illud verò non est in loco, extra quod non est vllum corpus.

DEVANT Aristote & apres luy, plusieurs ont estimé que le lieu estoit vn certain espace, auquel le corps estoit receu: & cet espace, selon l'opinion de quelques vns, est comme vn certain vuide occupé du corps qui s'y trouue: ainsi qu'on ...t que le vuide d'vn vase, est le lieu de ce qu'on met dedans: & selon l'opinió des autres cét espace est le corps mesme, ou sa quantité, qui cede au corps arriuant en ce lieu: comme pour exemple, cet air qui cede à l'eau, qu'on met dás vn vase, où la quantité de cet air est l'espace que l'eau vient à occuper, en le chassant. Or l'espace selon la premiere de ces deux sortes d'acceptions, estant vn pur vuide, lequel, comme nous le montrerons par cy apres, ne se trouue point en nature, ce ne peut estre le lieu. Quãt à l'espace pris de la seconde façon, il ne peut estre corps: car il arriueroit que deux corps seroient en vn mesme lieu, ce qui est impossible. Ce ne peut estre aussi la quãtité de ce corps qui soit le lieu: car encores que la quantité consideree separemẽt soit vrayement espace, neantmoins elle ne peut estre lieu: car vn autre corps se trouuant en lieu, il y auroit penetration de dimensions. Ce qu'estant impossible, il s'ensuiuroit qu'il n'y auroit iamais de corps en ce lieu, ce que nous sçauons estre

faux, ou qu'il ne seroit iamais en lieu, si c'estoit la quãtité du corps qui luy cede qui fust le lieu : attẽdu qu'elle s'en va tousiours auec ce corps cedãt, sans demeurer, de sorte qu'vn autre ne pourroit estre en son lieu. C'est pourquoy Aristote considerant que l'espace, ny en l'vne ny en l'autre de ces manieres, n'estoit point le lieu, & que d'ailleurs rien d'interieur à vn corps ne le pouuoit estre : à sçauoir ny sa matiere, ny sa forme, la quantité, ny les autres accidents qui luy adherent : dautant qu'vne chose ne changeroit point de lieu en se mouuant localement, il a posé que le lieu estoit la superficie, non du corps qui est en lieu, mais de celuy qui l'enuironne. Tellement qu'il veut que ce soit la superficie de l'air, qui soit le lieu d'vn oyseau qui vole en l'air: la superficie de l'eau, d'vn poisson qui nage: & ainsi, les extremitez d'vn vase, & non son espace entre ses extremitez, sont le lieu des liqueurs qui sont receuës dedans.

Que la definition qu'Aristote donne au lieu, n'est pas suffisante pour sauuer les inconuenients du mouuement de lieu.

CHAPITRE III.

COMBIEN qu'en posant ainsi la superficie du corps enuironnant pour le lieu, Aristote sauue plusieurs inconuenients qui se trouuent à le mettre en l'espace prise, comme nous l'auons ditte : neantmoins il en reste assez pour monstrer que cette superficie enuironnante ne peut estre le lieu : à sçauoir, parce qu'il arriueroit qu'vne chose se pourroit mouuoir localement sans changer de lieu, & vn autre changer de lieu, sans se mouuoir; car l'air qui seroit meu auec vn oyseau volant, & l'eau auec vn poisson nageant, ou auec vn bateau nauigant; feroit qu'ils n'auroient point changé de lieu: & le vent chassant l'air d'alentour vne tour, la feroit changer de lieu, sans qu'elle bougeast d'vne place : qui est contre ce qu'Aristote mesme pose, que le lieu est immobile. Cela est cause qu'on est contrainct, pour sauuer sa doctrine en cet endroict, d'estimer qu'il referoit cette superficie enuironnante qu'il appelle lieu, à vne superficie imaginaire immobile : mais cela n'est pas encores suffisant; dautant qu'on ne pourroit sçauoir quand quelque chose auroit changé de lieu, sans rapporter encores cette superficie imaginaire à quelques autres parties reelles de la terre ou du Ciel, qui fussent fixes: par le moyen desquelles on peust connoistre le mouuement de la chose, selon ce qu'elle s'en feroit approchee ou esloignee; qui seroit faire par plusieurs ce qui se peut mieux faire par moins, & multiplier les estants sans necessité, qui est contre la procedure de nature: comme il nous l'enseigne luy mesme. Et partant ie cõcluds que la superficie du corps enuironnant n'est point le lieu, au respect duquel les choses sont dittes se mouuoir localement, non plus que l'espace.

Du vray lieu selon lequel les choses sont connuës auoir esté meuës de mouuement de lieu.

CHAPITRE IV.

pag.270. LE lieu, selon lequel on peut connoistre que les choses se meuuent, ou ont esté meuës d'vn lieu à l'autre, c'est comme i'ay dit en la Metaphysique vniuerselle, vn certain terme immobile qui a relation aux parties de la terre, où la chose se trouuant, elle acquiert vne autre situation qu'elle n'auoit au respect des parties de la terre : de sorte que le lieu n'est rien qu'vn terme ou situation au respect de certaines parties de la terre: comme aussi nostre intelligence, quand nous pensons au lieu, ou quand nous en parlons, ne nous porte droit, & premierement qu'à la situation de la chose, en quelque partie de l'vniuers. Et ce que pour le regard des corps, nous sommes portez quant & quant à l'espace, c'est parce que nous voyons & experimentons qu'il faut pour les loger, trouuer vn corps mobile qui leur cede à leur arriuee, tel qu'est l'air, où si c'est vn autre corps, qui ne cede pas de sa nature, l'oster par art ou par violence; afin de situer celuy qui se meut en ce lieu-là. Et quant à ce que nous auons aussi égard à la superficie du corps enuironnãt, ce n'est que par consequence: à sçauoir, en ce que nous voyons qu'vn vase ou autre chose semblable, enuironne ce qui est dedans; à cause dequoy l'esprit n'est pas porté à l'imaginer premieremẽt en pensant au lieu: comme il s'addresse à la situation & à l'espace occupee par le corps, laquelle espace, par la coustume de parler, signifie aussi le lieu.

Distinction

Distinction du lieu en trois especes, & des proprietez qui conuiennent à chacune.

CHAPITRE V.

ENCORES que le lieu ne soit rien vrayement qu'vn certain terme situation, au respect de certaines parties de la terre, comme nous auons dit: neantmoins, parce que l'authorité d'Aristote a obtenu que la superficie enuironnante a esté estimee lieu, & que l'esprit est porté à estimer que l'espace est lieu; dequoy il s'est ensuiuy, qu'on a attribué plusieurs choses au lieu, qui ne conuiennent qu'à l'espace & à la superficie: comme il y en a aussi d'autres qui ne se peuuent rapporter qu'à la situation: nous distinguons ces choses chacune à part, selon la sorte de lieu, dont elles sont proprietez: n'entendāt pas par espace, ny la quantité du corps, qui est en lieu, ny celle du corps qui luy cede: mais en general, la quantité intelligible, comme les Mathematiciens la considerent: c'est à dire sans la rapporter à cecy ny à cela, telle qu'elle doit estre pour loger le corps: car si nous considerions la quantité du corps en lieu, ou de celuy qui luy cede, il ne changeroit iamais de lieu, ou ne seroit iamais en lieu, comme il a esté dit. Et pour ces raisons nous distinguerons le lieu en trois especes, à sçauoir lieu de situation, lieu contenant, & lieu espace que nous pouuons nommer Où, & lieu interne, à comparaison du lieu enuironnāt, qui est externe à la chose qui est en lieu. Il cōuient au lieu de situation d'estre immobile, soit que la chose qui est en lieu, se meuue localement, ou qu'elle se repose: à cause dequoy c'est selon luy qu'on dit, que les choses se meuuent, ou se sont meuës de mouuement de lieu; qu'elles chāgent ou qu'elles ont changé de lieu: car les choses ne sont dittes se mouuoir, qu'à comparaison d'vne chose immobile, ou d'vne qui se meut plus lentemēt: parce qu'elle semble se reposer au respect de celle qui se meut plus viste; ou bien si l'vne & l'autre de ces choses s'esloignent, c'est au respect d'vne tierce immobile, changeant le respect qu'elles auoient vers elle: car c'est bien sans doute, que toutes les choses ne peuuent se mouuoir localement, ensemble d'vn mesme bransle; de sorte qu'elles gardent vn mesme respect entre elles: attendu que se mouuoir, c'est estre autrement qu'on n'estoit auparauant. Or si rien ne changeoit de situation, on ne seroit point autremēt qu'on estoit, pour le regard du lieu: & partant il n'y auroit point de mouuement local: mais quād toute la terre seule se mouueroit ensemble, le lieu ne laisseroit pas d'estre immobile pour le regard des choses particulieres non fixes en icelle qui se meuuēt: parce que les parties fixes de la terre sont immobiles au respect de leur tout, & mobiles seulement au respect du Ciel: car la France, l'Espagne, & semblables ne peuuēt changer de lieu. Alexandre de Ales a si bien conneu cette necessité de l'immobilité du lieu selon lequel les choses se meuuent d'vn lieu à l'autre, qu'il a escrit qu'elle est de son essence. Et S. Thomas la iugeant bien, considere deux choses au lieu, l'vne comme son materiel, qui est la superficie du corps contenāt; l'autre comme son formel, qu'il pose estre l'ordre de la distance qu'vne telle superficie a au regard du Ciel, du centre, ou des Poles du monde. Et parce que l'vnité & la distinction de chaque chose se prend de son formel & nō de son materiel, il dit que l'immobilité du lieu ne doit pas estre consideree selon la superficie contenante, mais selon l'ordre & la distance du Ciel. Tellement que combien que la superficie de l'air contenant vne tour soit souuent chāgee, toutesfois parce que la tour & la superficie qui l'enuironne, quelle que ce soit, gardēt vn mesme ordre & vne mesme distance au respect du Ciel, du centre, & des Poles du monde, la tour est ditte demeurer en mesme lieu, non pour estre soubs vne superficie d'air mesme de nōbre: mais parce qu'elle est tousiours en vne mesme distāce du Ciel. Cecy se rapporte à la distinction que nous auons faitte du lieu de situation & du lieu enuironnant: excepté que les deux diuerses sortes de lieux ne sont pas clairemēt distinguees ny expliquees, & que ie ne refere pas le lieu de la situation au Ciel, ny au cētre: parce qu'on pourroit chāger de lieu sans en auoir chāgé, & n'y auroit point de certitude du mouuemēt local. C'est pourquoy il est meilleur de rapporter le lieu de situation à certaines parties de la terre, au respect desquelles le mobile se recule en se mouuāt localement, & approche de certaines autres. Ainsi qu'il cōuiēt au lieu de situatiō d'estre immobile: chacune des autres sortes de lieu a ses proprietez particulieres: car il cōuiēt au lieu enuironnāt d'estre mobile, soit que le corps qui est cōtenu en luy se meuue ou se repose: cōme on le peut voir, considerant vn bateau, qui est meu selō le cours de l'eau: car son lieu, à sçauoir l'eau, est meuë auec luy, laquelle peut estre aussi accōpagnee de l'air prochain d'elle, en ce mouuemēt par le vēt qui,

S. Thom. in l. 4. phys. lect. 6. t. 41.

le poussera; & tout de mesme vn oyseau se mouuant par l'air, son lieu qui le contient, à sçauoir en l'air, pourra estre meu auec luy, estant poussé par le vent: de sorte que le bateau s'estant meu localemēt, sans changer de lieu enuironnant, ce ne sçauroit estre pour le regard de ce lieu, qu'on peut dire qu'il s'est meu: puis qu'estre meu, c'est estre autremēt qu'il estoit, pour le regard du lieu enuironnant: mais seulement à comparaison de celuy de situation, ayant changé sa distance, à certaines parties de la terre qui sont immobiles. Semblablement, il arriueroit qu'vn oyseau estant sur vn arbre, lequel nous considerons comme son lieu de situation; que l'arbre, & la racine fussent transportez, sans que l'oyseau fust osté de dessus, l'oyseau ne laisseroit pas d'auoir changé de lieu: car la situatiō d'où il seroit party, se doit cōsiderer alors à l'endroict fixe de la terre où l'arbre estoit planté, & nō au regard de l'arbre, parce qu'en ce mouuemēt il a esté mobile cōme l'oyseau, & non le terme du mouuemēt local. Il se peut dire du lieu interne appellé Où, qu'il est mobile aussi, parce qu'il est compris dās le lieu enuironnant, de sorte que l'immobilité ne cōuiendroit qu'au lieu de situation; & neantmoins dautant que les superficies & l'espace sont quātité, qui doit estre intelligible, comme la considerent les Mathematiciens, c'est à dire, prise en general sans auoir égard à celle de ce corps-cy où de cettuy-là, on peut dire que ces deux sortes de lieux seroiēt immobiles. Cela est vray: Mais dautāt que pour les cōsiderer immobiles & termes du mouuemēt de lieu; il faudroit les imaginer en quelque situation, au respect de certaines parties de la terre, qui seroit tousiours reuenir au lieu de situation; nous n'attribuons pour ces raisons l'immobilité qu'au lieu de situation, n'y ayant point d'autre moyen de connoistre le mouuement de lieu: ioinct que le lieu de situation conuient aux substances immaterielles, à sçauoir, les Anges & les ames raisonnables separees du corps, aussi biē qu'aux materielles, & les deux autres sortes de lieu ne cōuiennent qu'aux corps.

Καὶ τὰ τοῦ στερεοῦ δὲ ὡσαύτως, καὶ τὰ τοῦ τόπου.

Arist. l. categor. c. 6. Eadem est ratio partium corporis, & loci.

Ἀδύνατον γὰρ μὴ ἀπαρτίζειν τὸν τόπον καὶ τὸ σῶμα· οὔτε γὰρ ὁ τόπος ὁ πᾶς, μείζων ἢ ὅσον ἐνδέχεται τὸ σῶμα ἅμα εἶναι· (ἅμα δ' οὐδ' ἄπειρον ἔσται τὸ σῶμα) οὔτε τὸ σῶμα μεῖζον ἢ ὁ τόπος· ἢ γὰρ κενὸν ἔσται τι, ἢ σῶμα οὐδαμοῦ πεφυκὸς εἶναι.

L. 3. phys. c. 7. t. 49. Impossibile, non esse paria locum & corpus: quia neque totus locus est maior, quàm vt possit corpus simul esse: (simul autem neque corpus erit infinitum) neque corpus est maius, quàm locus: alioqui aut erit aliquid inane, aut corpus quod suapte natura nullibi sit.

Καὶ τόπος ὁ μὲν κοινός, ἐν ᾧ ἅπαντα τὰ σώματά ἐστιν· ὁ δ' ἴδιος, ἐν ᾧ πρώτῳ· λέγω δὲ οἷον σὺ νῦν ἐν τῷ οὐρανῷ, ὅτι ἐν τῷ ἀέρι, οὗτος δ' ἐν τῷ οὐρανῷ· καὶ ἐν τῷ ἀέρι, ὅτι ἐν τῇ γῇ· ὁμοίως δὲ καὶ ἐν ταύτῃ, ὅτι ἐν τῷδε τῷ τόπῳ, ὃς περιέχει οὐδὲν πλέον ἢ σέ.

L. 4. c. 4. t. 14. Locus quoque alius est communis, in quo sunt omnia corpora: alius proprius, in quo primo aliquid est; verbi gratia, tu nunc es in cœlo, quia es in aëre, hic autem est in cœlo: & in aëre es, quia es in terra: similitérque in hac es, quia es in hoc loco.

Ἀξιοῦμεν δὴ τὸν τόπον εἶναι, πρῶτον μὲν, περιέχον ἐκεῖνο οὗ τόπος ἐστί· καὶ μηδὲν τοῦ πράγματος εἶναι· ἔτι, τὸν πρῶτον τόπον, μήτε ἐλάττω, μήτε μείζω· ἔτι μήτε ἀπολείπεσθαι ἑκάστου, καὶ χωριστὸν· πρὸς δὲ τούτοις πάντα τόπον ἔχειν τὸ ἄνω, καὶ τὸ κάτω· καὶ φέρεσθαι φύσει, καὶ μένειν ἐν τοῖς οἰκείοις τόποις ἕκαστον τῶν σωμάτων.

C. 6. t. 30. Censemus igitur locum primò continere id cuius est locus, nec esse aliquid rei quam continet: prætereà primum locum nec esse minorē, nec maiorem re locata: prætereà nec destitui quaque re, & esse separabile, ad hæc omnem locum habere partem superam & inferam, & singula corpora natura ferri, ac manere in propriis locis.

Ὅταν δὲ διῃρημένον ᾖ καὶ ἁπτόμενον, ἐν πρώτῳ ἐστί τινι τῷ ἐσχάτῳ τοῦ περιέχοντος, ὃ οὔτ' ἐστὶ μέρος τοῦ ἐν αὐτῷ ὄντος, οὔτε μεῖζον τοῦ διαστήματος, ἀλλ' ἴσον· ἐν γὰρ τῷ αὐτῷ τὰ ἔσχατα τῶν ἁπτομένων.

T. 34. Cùm autem est diuisum, ac tangit; tunc est in aliquo primo, quod est extremū continentis, & neque est pars eius quod in ipso est, neque maius interuallo: sed æquale, quoniam in eodem sunt extremitates eorum quæ se tangunt.

Οὐ γὰρ πᾶν τὸ ὂν, ἐν τόπῳ, ἀλλὰ τὸ κινητὸν σῶμα.

C. 7. t. 47. Non enim omne ens est in loco; sed tantùm corpus mobile.

C'est du lieu espace appellé aussi Où, qu'on dit que le corps occupe le lieu, qu'il est égal au corps qu'il contient, que les parties du corps occupent chacune vne partie du lieu, & qu'elles correspōdent à ses parties. Et de cette sorte il s'appelle lieu propre: comme pour exemple, le vase est le lieu propre de l'eau qu'il contient: & à l'opposite, le lieu commun, c'est celuy à certaines parties duquel toutes les parties de la chose ne correspondent pas. En cette maniere le temple est le lieu commun de ceux qui sont dedans: & le nauire

le nauire de ceux qu'il porte. C'est au lieu enuironnant, auquel il conuient de circonscrire le corps qu'il contient: c'est luy qui contient la chose qui est colloquee en luy, & qui a sa superficie interieure ou concaue, égale à la conuexe ou exterieure du corps contenu, n'ayant point de latitude, & estant d'vn egal circuit. C'est du lieu enuironnant ou exterieur & de l'interieur, que ce doit entendre, que le lieu ne peut estre sans vn corps contenu.

De ce qui conuient à toutes les trois sortes de lieu en commun.

CHAPITRE VI.

Τόπου δὲ εἴδη καὶ διαφοραί, τὸ ἄνω καὶ κάτω, καὶ ἔμπροσθεν καὶ ὄπισθεν, καὶ δεξιὸν καὶ ἀριστερόν.

φανερῶς γὰρ ἔν γε τοῖς ζώοις ὑπάρχοντα φαίνεται, τοῖς μὲν πάντα τὰ τοιαῦτα μόρια· λέγω δ' οἷον τό, τε ἀριστερὸν καὶ τὸ δεξιόν· τοῖς δ' ἔνια, τοῖς δὲ φυτοῖς τὸ ἄνω καὶ τὸ κάτω μόνον.

Ἔστι δὲ τὸ μὲν ἄνω τοῦ μήκους ἀρχή· τὸ δὲ δεξιὸν τοῦ πλάτους· τὸ δὲ ἔμπροσθεν τοῦ βάθους· ἔτι δὲ ἄλλως κατὰ τὰς κινήσεις· ἀρχὰς γὰρ ταύτας λέγω, ὅθεν ἄρχονται πρῶτον αἱ κινήσεις τοῖς ἔχουσιν· ἔστι δὲ ἀπὸ μὲν τοῦ ἄνω ἡ αὔξησις, ἀπὸ δὲ τῶν δεξιῶν, ἡ κατὰ τόπον· ἀπὸ δὲ τοῦ ἔμπροσθεν, ἡ κατὰ τὴν αἴσθησιν· ἔμπροσθεν δὲ λέγω, ἐφ' ὃ αἱ αἰσθήσεις· διὸ καὶ οὐκ ἐν ἅπαντι σώματι τὸ ἄνω καὶ τὸ κάτω, καὶ τὸ δεξιὸν καὶ τὸ ἀριστερόν, καὶ τὸ ἔμπροσθεν καὶ τὸ ὄπισθεν ζητητέον· ἀλλ' ὅσα ἔχει κινήσεως ἀρχὴν ἐν ἑαυτοῖς ἔμψυχα ὄντα.

Οὐ γὰρ ταὐτὸ πᾶσι τὸ ἄνω καὶ τὸ κάτω, καὶ τῷ παντί· ἀλλ' ὡς ἡ κεφαλὴ τῶν ζώων, οὕτως αἱ ῥίζαι τῶν φυτῶν.

Ἔμπροσθεν μὲν λέγεται, ἐφ' ὅ ἐστιν ἡμῖν αἴσθησις· ὄπισθεν δέ, τὸ ἀντικείμενον. &c.

Καθ' ὃ μὲν εἰσέρχεται μόριον ἡ τροφή, ἄνω καλοῦμεν.

Τοῖς δὲ φυτοῖς ἀκινήτοις οὖσι καὶ λαμβάνουσιν ἐκ τῆς γῆς τὴν τροφήν, ἀναγκαῖον ἀεὶ κάτω τοῦτ' ἔχειν τὸ μόριον· ἀνάλογον γάρ εἰσιν αἱ ῥίζαι τοῖς φυτοῖς, καὶ τὸ καλούμενον στόμα τοῖς ζώοις, δι' οὗ τὴν τροφήν, τὰ μὲν ἐκ τῆς γῆς λαμβάνει, τὰ δὲ δι' αὑτῶν.

Arist. 3. phys. c. 7. t. 54. Loci autem species ac differentiæ sunt, superum & inferum, & anterius & posterius, & dextrum & sinistrum.

L. 2. de cœl. c. 2. t. 7. Manifestè namque animalibus inesse videntur quibusdam omnes istiusmodi partes, (dextrum inquam atque sinistrum) quibusdam nonnullæ: plantis vero supera atque infera solum.

T. 8. Atque superum quidem longitudinis, dextrũ autem latitudinis; ipsum vero ante, altitudinis principium est: insuper alio modo motuum ratione. Hæc enim principia dico, vnde motus incipiunt, quæ hæc habent. Est autem ab ipso quidem supero accretio, à dextris autem ea motio, quæ loco accommodatur: ab hisce vero quæ ante sunt, ea motio quæ fit sensu. Atque id ante dico, in quo sunt sensus. t. 9. Quapropter & non omni in corpore quærendum est superum atque inferum, & dextrum læuumque, atque ante & retro: sed in hisce, quæ cum animata sint, motus in seipsis principium habent.

L. 2. de anim. c. 4. t. 38. Non enim eadem sunt omnium rerum & vniuersi supra & infra: sed quam habent rationem in animalibus caput, eam subeunt in plantis radices.

De iuuent. & senect. c. 1. Pars prior dicitur, in qua sensum gerimus: posterior quæ à regione illius sita est. &c.

Partemque cibus ingreditur superum nuncupamus.

At plantis cùm stabiles sint, cibumque ex imo capiant, ea pars necessario infra posita semper est: quã enim rationem habet in animalibus vocatum os, eam subeunt in plantis radices: nam illa ore cibum è terra capiunt, hæ radicibus.

IL y a six differences de lieu, le haut & le bas; le deuãt & le derriere; le droict & le gauche, lesquelles ne conuiennent de soy, qu'à l'animal parfaict. La partie par où il prend nourriture s'appelle le haut, & l'opposite le bas, par où il iette les excrements. La partie d'où son mouuement commance, est nommee dextre, & l'opposite senestre. Le deuant, c'est la partie où sont situez les sens, & le derriere c'est son opposite. Les plantes n'ont que deux differences de lieu, le haut & le bas. Leurs racines sont dittes leur haut, parce qu'elles en prennent nourriture: comme les animaux par leur bouche, & l'opposite le bas. Les autres choses n'ont ces differences de lieu, que par comparaison auec les animaux parfaits. Ainsi la colomne n'a le droict, ny le gauche, ny aucune des autres differences de lieu, qu'au respect de la situation de quelque animal: au moyen dequoy, selon qu'il la changera, elle pourra estre à gauche, à droit, deuant, & derriere. Ces six differẽces de lieu se remarquent tant pour le regard du lieu de la situation, que de l'enuironnant, ou externe & de l'interne: mais elles ne conuiennent au lieu enuironnant, ny à l'où, qu'à cause qu'ils sont en quelque situation eux mesmes: car elles appartiennent au lieu de situation par-soy seulement.

Comment le Ciel & la terre sont en lieu, & peuuent estre dits se mouuoir de mouuement de lieu.

CHAPITRE VII.

Ὁ δ' οὐρανός, ὥσπερ εἴρηται, οὔ που ὅλος, οὐδ' ἔν τινι τόπῳ ἐστίν, εἴ γε μηδὲν αὐτὸν περιέχει σῶμα· ἐφ' ᾧ δὲ κινεῖται, ταύτῃ καὶ τόπος ἐστὶ τοῖς μορίοις· ἕτερον γὰρ ἑτέρου ἐχόμενον τῶν μορίων ἐστί· τὰ δὲ κατὰ συμβεβηκός· οἷον, ἡ ψυχὴ καὶ οὐρανός· τὰ γὰρ μόρια, ἐν τόπῳ πως πάντα· ἐπὶ τῷ κύκλῳ γὰρ περιέχει ἄλλο ἄλλο. &c.

Arist. l. 4. phys. c. 7. t. 45. Cœlum autem vt dictum fuit nusquam totum est, nec in aliquo loco: siquidem nullo corpore continetur, quatenus autem mouetur, eatenus etiam locus est eius partibus: alia namque pars alij cohæret. Alia verò sunt in loco ex accidenti: vt anima & cœlum: nam omnes partes sunt quodammodo in loco: quoniam in circulo alia pars aliam continet. &c.

Καὶ διὰ τοῦτο ἡ μὲν γῆ ἐν τῷ ὕδατι, τοῦτο δ' ἐν τῷ ἀέρι, οὗτος δ' ἐν τῷ αἰθέρι, ὁ δ' αἰθὴρ ἐν τῷ οὐρανῷ, ὁ δ' οὐρανὸς οὐκ ἔτι ἐν ἄλλῳ. &c.

T. 46. Ideóque terra est in aqua, hæc verò in aëre, hic autem in æthere, æther autem in cœlo; sed cœlum non est amplius in alio. &c.

Καὶ φέρεται δὴ εἰς τὸν αὑτοῦ τόπον ἕκαστον, εὐλόγως· ὁ γὰρ ἐφεξῆς καὶ ἁπτόμενον μὴ βίᾳ, συγγενές· καὶ συμπεφυκότα μὲν ἀπαθῆ· ἁπτόμενα δέ, παθητικὰ, καὶ ποιητικὰ ἀλλήλων· καὶ μένει δὴ φύσει πᾶν ἐν τῷ οἰκείῳ τόπῳ ἕκαστον, οὐκ ἀλόγως· καὶ γὰρ τὸ μέρος τόδε, ἐν ὅλῳ τῷ τόπῳ, ὡς διαιρετὸν μέρος πρὸς ὅλον ἐστίν· οἷον, ὅταν ὕδατος κινήσῃ τις μόριον, ἢ ἀέρος· οὕτω δὲ καὶ ὁ ἀὴρ ἔχει πρὸς ὕδωρ· οἷον ὕλη γάρ· τὸ δέ, εἶδος.

T. 48. Et fertur igitur vnumquodque optima ratione ad suum locum: quod enim deinceps collocatum est, ac tangit non vi, illud est cognatum, & copulata quidem in vnam naturam, sunt impatibilia, cum autem se tangunt, vicissim pati & agere possunt. Et manet igitur naturaliter vnumquodque in loco proprio non sine ratione: nam & hæc pars habet eãdem rationem ad totum locum, quam habet pars diuisa ad totum veluti cùm aliquis amouerit partẽ aquæ, vel aëris. Sic vero & aër se habet ad aquam; hæc enim est vt materia: ille verò vt forma.

Τὸ δ' εἰς τὸν αὑτοῦ τόπον φέρεσθαι ἕκαστον, τὸ εἰς τὸ αὑτοῦ εἶδός ἐστι φέρεσθαι. &c.

L. 4. de cœl. c. 3. t. 22. Ferri verò quodque suum in locum nihil aliud est, quàm in suam formã ferri. &c.

Ἀεὶ γὰρ τὸ ἀνώτερον πρὸς τὸ ὑφ' αὐτό ὡς εἶδος πρὸς ὕλην, οὕτως ἔχει πρὸς ἄλληλα.

T. 23. Sẽper enim id quod superius est, ad id quod sub ipso collocatur, sic se habet, vt ad materiam forma.

Φαμὲν δὲ τὸ μὲν περιέχον εἶναι τοῦ εἴδους, τὸ δὲ περιεχόμενον τῆς ὕλης· ἔστι δ' ἐν πᾶσι τοῖς γένεσιν αὕτη ἡ διάστασις· καὶ γὰρ ἐν τῷ ποιῷ καὶ ἐν τῷ ποσῷ, ἔστι τὸ μὲν ὡς εἶδος μᾶλλον, τὸ δ' ὡς ὕλη· καὶ ἐν τοῖς κατὰ τόπον ὡσαύτως, τὸ μὲν ἄνω τοῦ ὡρισμένου· τὸ δὲ κάτω τῆς ὕλης· ὥστε καὶ ἐν αὐτῇ τῇ ὕλῃ τῇ τοῦ βαρέος καὶ κούφου, ἡ μὲν τοιοῦτον δυνάμει, βαρέος ὕλη, ἡ δὲ τοιοῦτον κούφου· καὶ ἔστι μὲν ἡ αὐτή, τὸ δ' εἶναι οὐ ταὐτόν· διόπερ οὐδὲ τὸ νοσώδει εἶναι, ἢ ὑγιεινῷ.

C. 4. t. 34. Dicimus autem id quod continet, formæ esse: id autem quod continetur, materiei. 35. Atque hæc differentia vniuersis in generibus est. In qualitate enim & quantitate, est aliud vt forma magis, aliud vt materies, & in loco simili modo. Superum enim est, definiti: inferum materiei. Quare & in ipsa materia quæ est ipsius grauis & leuis quo quidem tale est potentia, eo grauis materies est: quo verò tale est, eo leuis materies est; atque eadem quidem est, esse autem non eadem est: quemadmodum & ægrotabile ac sanabile, idem est, esse verò non idem est.

Ἡ δὲ φύσις ἐν τοῖς οἰκείοις μάλιστα σώζεται τόποις.

De respirat. c. 14. Natura vero suis in locis potissimum seruatur.

LE premier Ciel est au lieu Où; mais il ne peut estre en lieu enuironnant: parce qu'il ne sçauroit estre contenu, estant le premier corps qui enuironne & contient tous les autres; aussi n'y doit-il pas estre: car le lieu enuironnant n'est pas seulement pour contenir la chose qui est colloquee en luy: mais aussi pour la conseruer, comme quelque partie par vne vertu ou faculté conseruatrice qu'a le tout, au respect de la partie, & afin qu'elle soit en la situation où elle a esté ordonnee, dés le commancement de son estre. En quoy il semble que la nature du lieu naturel, soit principalement constituee; attendu qu'il ne paroist point d'autre meilleure raison, pourquoy naturellement les choses sont portees à leur lieu. Et peut-estre qu'Aristote y auoit égard, quand il a dit, que les choses superieures contenant les inferieures, leur tenoient lieu de formes. Mais le premier mobile n'estant point enuironné d'agent qui le corrompe, ou à cause de sa parfaitte nature, se conseruant bien perpetuellement luy mesme; il n'a point de besoing de lieu enuironnant, qui luy serue de conseruateur exterieur: à quoy ioignant que le mouuement du Ciel ne se faict pas pour acquerir quelque lieu, nous pouuons conclure que le premier mobile n'a point besoing du lieu enuironnant pour estre conserué. Ce qu'on ne doit pas trouuer estrange; car le corps entant que corps, n'a point besoing de lieu pour estre contenu, autrement il faudroit que tout corps en fust enuirõné: car ce qui conuient

conuient à vne choſe entant qu'elle eſt telle, conuient à tout ce qui eſt tel : & puis ſi tout corps eſtoit contenu d'vn lieu, le progrez ſeroit en infiny: ce qui eſt impoſſible. A cela on peut adiouſter, que Dieu pouuoit creer vn rocher deuant que de creer le Monde, lequel rocher par conſequent n'euſt point eſté enuironné, ſans que cela enueloppe de la contradiction. C'eſt pourquoy auſſi le mouuemẽt local ſe faict par ſoy au lieu de ſituation, & par accident au lieu enuironnant.

La terre eſt au lieu Où, & en l'enuironnant, & ſe peuſt auſſi dire eſtre en lieu de ſituatiõ au reſpect des Poles du monde. Mais elle ne peut changer de lieu au reſpect de ſon tout; dautant qu'elle eſt immobile pour ce regard, & mobile ſeulement au reſpect de quelques parties qui peuuent eſtre ſeparees du tout, & emportees en d'autres. Le firmamẽt eſt auſſi en lieu de ſituation, au reſpect de la terre: mais il n'en peut changer que ſelon ſes parties & non ſelõ ſon tout, non plus que la terre, cõbien que ce ſoit pour vne diuerſe raiſon : car ce n'eſt pas pour eſtre immobile comme elle; mais parce qu'en ſe mouuãt il garde touſiours vn meſme ordre, ſelon ſon tout, au reſpect de la terre : & qu'il ne ſçauroit s'approcher ny ſe reculer de la terre, n'y ayãt point d'eſpace par delà ſa ſuperficie conuexe, comme nous auons dit; au moyen dequoy il ne ſe trouue iamais de changemẽt en ſa ſituation. Ses parties auſſi ſont meuës ſans pouuoir changer de lieu, les vnes au reſpect des autres : parce qu'elles ſont fixes en leur tout : là où les parties de la terre qui peuuent eſtre enleuees de leur tout, peuuent auſſi chãger de lieu les vnes au reſpect des autres. Que ſi la terre eſtoit mobile, & le Ciel immobile, comme quelques vns ont eſtimé, les choſes du lieu, qui conuiennent au Ciel à cauſe de ſon mouuement, conuiendroient à la terre.

Ariſtote ne monstre point auoir cõneu aſſez la nature du lieu, qui eſtoit obſcure auparauant, à ſçauoir le lieu de ſituation : à defaut de quoy il eſt contraint de dire, ſelon ſainct Thomas, que le Ciel eſt en lieu par ſes parties, voyant qu'il n'y eſtoit point ſelon ſon tout: parce qu'il n'y a point de corps ſuperieur qui l'enuironne: mais les parties du dernier Ciel ne ſont non plus en lieu enuironnant que le tout, pour le regard de leur ſuperficie ſuperieure ou conuexe. Il euſt peu dire, qu'il luy ſuffit d'eſtre le lieu commun de toutes choſes & le dernier, ſans auoir beſoing d'eſtre en lieu enuironnant quant à luy. Il ſemble qu'il a faict du lieu comme du temps, l'attachant à ſon eſpece la plus eſloignee de la conception qu'vn chacun a du lieu, & qui neantmoins eſt la plus naturelle & vraye pour le mouuement de lieu.

Τά τε γὰρ ὄντα πάντες ὑπολαμβάνουσιν εἶναί που· τὸ γὰρ μὴ ὂν, οὐδαμοῦ εἶναι.

Ἔτι δὲ, καὶ αὐτὸς εἰ ἔστι τι τῶν ὄντων, ποῦ ἔσται; ἡ γὰρ Ζήνωνος ἀπορία ζητεῖ τινα λόγον, εἰ γὰρ πᾶν τὸ ὂν, ἐν τόπῳ, δῆλον ὅτι καὶ τοῦ τόπου τόπος ἔσται· καὶ τοῦτο εἰς ἄπειρον πρόεισιν.

Ariſt. l. 4. phyſi. c. 1. t. 1. Omnes enim exiſtimant ea, quæ ſunt, alicubi eſſe : enim non ens nullibi eſt.

C. 3. t. 12. Præterea & ipſe locus, ſi eſt aliquod ens, erit; Zenonis enim dubitatio rationem aliquam quærit : quia ſi omne ens eſt in loco: patet etiam loci locum fore.

Voyla ce que i'auois à dire de la nature du lieu, que ie tiens ſi bien declaré maintenant par ces trois diſtinctions, qu'il ne pourra reſter aucun doubte de ſa nature : nonobſtãt que Themiſtius ait dit, que celuy qui s'efforcera de donner la nature du lieu, courra fortune de confeſſer qu'il n'y a point de lieu. Or dautant que tout eſtant reel eſt en lieu, on peut mouuoir le doubte que faiſoit Zenon; à ſçauoir ſi le lieu eſt quelque eſtãt, où il ſera. Nous pouuons reſpondre que le lieu de ſituation eſt par tout où ſe trouue la choſe en lieu, au Ciel & en la terre, ſãs eſtre en lieu: car il n'y a point de progrez en infiny: il luy ſuffit d'eſtre lieu, ſans eſtre en lieu; comme à la blancheur, d'eſtre blancheur, ſans eſtre blanche. Mais il ſe peut dire, que le lieu interne & externe ſont en lieu de ſituation: & l'enuironnant, en lieu enuironné, depuis le centre de la terre, iuſqu'au dernier Ciel.

Du lieu naturel & violent.

CHAPITRE VIII.

Le lieu des choſes ſe conſidere comme leur eſtant naturel ou violent. Le lieu naturel c'eſt celuy auquel chaque choſe naturelle tend & ſe meut, quand elle n'en eſt point empeſchee, & duquel ſa nature eſt conſeruee : comme pour exemple, le centre eſt le lieu

naturel des choses pesantes; l'eau, du poissõ; & le lieu naturel de l'air, est au dessus de l'eau. Le lieu violent c'est celuy où les choses sont retenuës contre leur inclination, & duquel elles essayent tousiours de se retirer, lors que l'empeschement est osté: & de cette sorte le poisson est en l'air, & l'air en l'eau. Or toutes choses ayant esté constituees de leur nature, pour estre en certain ordre & respect de situation les vnes enuers les autres, & principalement les corporelles: & d'ailleurs estant mieux conseruees en leur tout, que lors qu'elles en sont separees; elles y tendent tousiours, & ne procedent point plus auant lors qu'elles y sont arriuees. De sorte que quand la terre seroit diametrallemẽt percee d'outre en outre, vne pierre estant paruenuë à son centre, s'y arresteroit, si la violence & impetuosité de son mouuement ne la faisoit passer outre pour y retourner, toutesfois puis apres. Et partãt le lieu naturel se dit de toutes les trois sortes de lieu, & le violent par consequẽt, & selon la regle des opposites: car les choses sont violamment és lieux contraires à leurs situations naturelles, & où elles ne sont pas conseruees; mais destruites par ce qu'il les enuironne.

Que le lieu naturel est immobile.

CHAPITRE IX.

IL est necessaire que le lieu naturel des corps naturels soit immobile; car s'il estoit mobile, leur mouuement seroit en vain: attendu qu'il pourroit arriuer que le trouuant changé de place, apres s'estre meus vers luy, en intẽtion de s'y reposer, ils seroient frustrez de leur fin, & demeureroient violamment hors de lieu: car de retourner pour vn autre mouuement en vn autre endroit, il n'y a point de raison de penser que cela se puisse faire: attendu que les corps n'ont qu'vn mouuement de lieu naturel, & qu'ils sont sans connoissance, laquelle seroit requise à vne telle recherche de lieu selon ses mobilitez. Et dauantage ces trois choses, la nature qui est principe de mouuement, le mouuement local, & le lieu, s'entre-correspondent. Donques puis que la nature & le mouuement local des corps simples est determiné, leur lieu sera aussi certain & immuable. Et en somme, puis que l'ordre de l'vniuers est son bien & sa perfection, comme veut Aristote, il doit estre immobile. Mais cet ordre consiste en ce que les corps qui sont les parties du monde, tiennent vn certain lieu definy & arresté: à cause de quoy le lieu naturel doit estre immobile: car tout ainsi qu'au corps humain, qui est le petit monde, les membres ne sont par conseruez ny parfaicts si chacun n'obtient son lieu, & si quelqu'vn en est hors il perit aussi incontinẽt: semblablement, si toutes les parties n'obtiennent chacune leur lieu au grand monde, elles ne seront pas bien: parce que la conseruation & la perfection de la partie, c'est d'estre ioincte à son tout, au lieu qui luy est conuenable.

Des diuerses manieres dont les choses sont en lieu.

CHAPITRE X.

Ἔστι δὲ κινούμενον, τὸ μὲν, καθ' αὑτὸ ἐνεργείᾳ· τὸ δὲ, κατὰ συμβεβηκός· τὸ μὲν, ἐνδεχόμενον κινεῖσθαι καθ' αὑτό· οἷον τὰ μέρια τοῦ σώματος, καὶ ὁ ἐν τῷ πλοίῳ ἧλος· τὰ δὲ οὐκ ἐνδεχόμενα, ἀλλ' ἀεὶ κατὰ συμβεβηκός· οἷον, ἡ λευκότης καὶ ἡ ἐπιστήμη· ταῦτα γὰρ οὕτω μεταβέβληκε τὸν τόπον, ὅτι ἐν ᾧ ὑπάρχουσι, μεταβάλλει.

Διό, ὅταν μὲν συνεχὲς ᾖ τὸ ὁμοιομερές, κατὰ δύναμιν ἐν τόπῳ τὰ μέρη· ὅταν δὲ χωρισθῇ μὲν, ἅπτηται δὲ ὥσπερ σωρός, καθ' ἐνέργειαν· καὶ τὰ μὲν, καθ' αὑτά· οἷον, πᾶν σῶμα, ἢ κατὰ φορὰν, ἢ κατ' αὔξησιν κινητὸν, καθ' αὑτό, ποῦ.

Arist. l. 4. physi. c. 6. t. 32. Quod autem mouetur, partim est per se actu, partim ex accidenti. Quod autem est ex accidenti, partim potest moueri per se, vt partes corporis, & clauus qui est in naui: alia non possunt per se moueri, sed semper mouentur ex accidenti: vt albor & scientia: hæc enim sic mutant locum, quia id in quo insunt, mutat.

C. 7. t. 44. Cùm id quod constat ex similaribus partibus, est continuum; partes potestate in loco sunt: cùm autem separatæ sunt, ac tangunt, velut aceruus; tunc actu in loco sunt. Et alia quidem per se sunt in loco: vt omne corpus aut latione, aut accretione mobile per se est alicubi.

EN quelque sorte de lieu que ce soit, les choses y peuuent estre en trois manieres; à sçauoir selon soy, selon vn autre, & par accident. Cela est en lieu selon soy, qui y est prochainement: comme pour exemple, Socrates est selon soy en son lieu. Vne chose est selon

vne

vne autre en lieu, qui y est selon vne sienne partie : comme pour exemple, vn arbre est dit estre en vne riuiere, qui y est selon sa racine ou selon quelque autre partie. Et cela est en lieu par accident, qui est en vne chose, laquelle est en lieu par soy : comme pour exemple, le Marinier est en la mer, parce qu'il est au nauire, qui est en la mer : & les parties du tout sont par accident auec leur tout, au lieu où il est cependant qu'elles sont ses parties : car si elles en estoient separees, elles seroient chacune en lieu par soy. Le lieu commun, contient selon vn autre ; à sçauoir selon le lieu propre, mais non par accident : & contenir par soy, c'est contenir premierement & prochainemẽt. Rien ne peut estre en lieu par soy, si ce n'est vne chose qui existe par soy : à cause de quoy toutes les formes substãtielles, ne sçauroient estre en façon quelconque en lieu par soy, excepté l'ame humaine, laquelle estant moyenne entre les choses spirituelles, & corporelles, & pouuant subsister par soy hors du corps, elle peut estre en lieu par soy quand elle en est separee par la mort de l'homme.

Τά τε γὰρ ὄντα πάντες ὑπολαμβάνουσιν εἶναί που· τὸ γὰρ μὴ ὂν, οὐδαμοῦ εἶναι.

Ὧ μὲν οὖν σώματί ἐστί τι ἐκτὸς σῶμα περιέχον αὐτὸ, τοῦτό ἐστιν ἐν τόπῳ· ᾧ δὲ μὴ, οὔ.

Arist. l. 4. phy. c. 1. t. 1. Omnes enim existimant ea, quæ sunt, alicubi esse : etenim non ens nullibi est.

C. 7. t. 43. Illud corpus igitur est in loco, extra quod est aliquod aliud corpus, quod ipsum cõtinet. Illud verò non est in loco : extra quod non est vllũ corpus.

Quelques vns ont estimé que les choses corporelles estoient simplement en lieu par l'extension de leur quantité. Mais ie ne trouue point de raison en cela : car toutes les substances creées, tant les materielles que les immaterielles, sont en lieu de situation par leur existance, ou estre actuel, en telle sorte que quand Dieu par sa toute puissance suspẽdroit l'extension de la quantité de quelque certain corps, il demeureroit situé au lieu où l'effect de sa quantité seroit suspendu : voire quand il demeureroit sans aucune quantité : parce que tout estant reel, excepté Dieu, est en lieu : & qu'il ne s'ensuiuroit point de là, qu'il fust anichilé, ny corrompu naturellement, en sorte qu'il ne fust plus, ny qu'il fust party du lieu où il estoit, par vn mouuement local, ny que le lieu fust pery : qui sont les moyẽs par lesquels il pourroit cesser d'estre au lieu, où l'extension de sa quantité auroit esté supprimee, comme nous auons dit. Mais il est vray que les choses corporelles sont en lieu enuironnant & au lieu interieur, par la quantité, & qu'elle cessant, ils cessent d'y estre de cette sorte : car c'est par la quantité qu'elles ont d'occuper le lieu interieur, d'estre enuironnees de l'exterieur, & d'auoir leurs parties correspondantes à celles de ces lieux. De quoy toutesfois il faut excepter le premier Ciel, lequel bien qu'il ait quantité, n'est point en lieu enuironnant : parce que c'est luy qui est le dernier corps : mais seulement en lieu de situation, faisant la superficie concaue du monde, lequel il borne. Il semble qu'Aristote, qui ne s'arreste qu'au lieu enuironnant, n'a pas estimé que les intelligences fussent en lieu, parce qu'elles sont immaterielles : mais nous traitterons de cela en la Metaphysique particuliere, à laquelle le discours en appartient. Nous pouuons conclure ce traicté du lieu par cette resolution, que comme il n'y a rien de plus conneu que l'estre du mouuemẽt de lieu, du temps, & du lieu : à l'opposite, il n'y a rien en la nature, dont l'essence soit plus difficile à connoistre, que du mouuement de lieu, du temps, & du lieu.

Du vuide selon l'opinion de quelques vns.

CHAPITRE XI.

Οἷον γὰρ τόπον τινὰ καὶ ἀγγεῖον, τὸ κενὸν τιθέασιν οἱ λέγοντες· δοκεῖ δὲ, πλῆρες μὲν εἶναι ὅταν ἔχῃ τὸν ὄγκον, οὗ δεκτικόν ἐστι· ὅταν δὲ στερηθῇ, κενόν. &c.

Οἱ δὲ ἄνθρωποι βούλονται κενὸν εἶναι διάστημα ἐν ᾧ μηδέν ἐστι σῶμα αἰσθητόν· οἰόμενοι δὲ τὸ ὂν ἅπαν εἶναι σῶμα, φασὶν ἐν ᾧ ὅλως μηδέν ἐστι, τοῦτ' εἶναι κενόν· διὸ τὸ πλῆρες ἀέρος, κενὸν εἶναι. &c. ἀλλ' ὅτι οὐκ ἔστι διάστημα ἕτερον τῶν σωμάτων, οὔτε χωριστὸν, οὔτε ἐνεργείᾳ ὂν, ὃ διαλαμβάνει τὸ πᾶν σῶμα, ὥστ' εἶναι μὴ συνεχὲς, καθάπερ λέγουσι Δημόκριτος, καὶ Λεύκιππος, καὶ ἕτεροι πολλοὶ τῶν

Arist. l. 4. physi. c. 8. t. 50. Ponunt inane quasi locum quendam & vas : videtur autem plenum quidem esse ; cùm molem habet cuius est capax : cum autem ea destituta fuerit, tunc esse inane. &c.

T. 51. Homines autem volunt inane esse interuallum, in quo nullum est corpus sensile. t. 52. Cùm autem putent omne ens esse corpus ; inquiunt, in quo omninò nihil est, id esse inane : Idcirco quod est aëre plenum esse inane. &c. Sed non esse interuallum diuersum à corporibus, neque separatum, neque quod actu sit & permeet per omne corpus, adeò vt non sit continuum, quemadmodum inquiunt, Democritus & Leucippus

φυσιολόγων, ἢ καὶ εἴ τι ἔξω τοῦ παντὸς σώματός ἐστιν, ὄντος συνεχοῦς.

Εἶναι δ' ἔφασαν καὶ οἱ Πυθαγόρειοι κενόν· καὶ ἐπεισιέναι αὐτὸ τῷ οὐρανῷ ἐκ τοῦ ἀπείρου πνεύματος, ὡς ἂν ἀναπνέοντι· καὶ τὸ κενὸν, ὃ διορίζει τὰς φύσεις, ὡς ὄντος τοῦ κενοῦ, χωρισμοῦ τινος τῶν ἐφεξῆς, καὶ τῆς διορίσεως, καὶ τοῦτ' εἶναι πρῶτον ἐν τοῖς ἀριθμοῖς· τὸ γὰρ κενὸν διορίζειν τὴν φύσιν αὐτῶν.

Κενὸν δ' εἶναί φασιν, ἐν ᾧ μὴ ὑπάρχει σῶμα δυνατὸν δὲ γενέσθαι.

& multi alij de natura differentes, aut si quid est extra omne corpus, cùm corpus sit continuum.

T. 56. Pythagorei quoque dixerunt esse inane: & in Cœlum, quasi respiret, ingredi ex infinito spiritu: atque inane esse quod naturas determinat; tanquã inane sit separatio quadã & distinctio eorum quæ deinceps collocantur: & hoc esse primum in numeris: inane enim distinguere eorum naturam.

L. 1. de Cœl. c. 9. t. 100. Vacuum autem id esse dicunt, in quo corpus non est, sed esse potest.

IL est raisonnable apres auoir traitté du lieu, de parler de ce qu'on appelle le vuide, puis que quelques vns de ceux qui l'ont posé, estimoient que c'estoit vn lieu, vne espace ou interualle, non occupee d'vn corps, mais apte d'en estre remplie & le contenir. Quelques vns posoient le vuide dans le monde seulement & separé des corps, comme vne espace où il n'y auoit rien, estimans que tout estant estoit corps & ne s'éperceuãs pas que l'air fust corps, ils croyoient que par tout où il estoit, c'estoit du vuide. Les autres comme Democrite & Leucippe, tenoient que le vuide estoit inseré parmy les corps, les empeschant d'estre du tout continus, en la sorte qu'il se voit de certaines raretez en la laine, és espõges, & semblables. Les Pythagoriens posoient le vuide hors du monde, disants qu'il l'attiroit en soy par aspiration, cõme si le monde eust esté vn grand animal, & qu'y estãt entré par ce moyen, il separoit les choses les vnes des autres à sçauoir l'eau de la terre, & l'air aussi des autres, sans quoy elles eussent esté toutes continuës. Ils disoient que cette distinction se remarquoit premierement és nombres : car comme pour exemple, trois & quatre estant distinguez, sans qu'il y ait aucune chose entre deux, il s'ensuit que c'est le vuide qui les separe.

Reprehension par Aristote de ceux qui refutoient mal le vuide.

CHAPITRE XII.

Οἱ μὲν οὖν δεικνύναι πειρώμενοι ὅτι οὐκ ἔστιν, οὐχ ὃ βούλονται λέγειν οἱ ἄνθρωποι κενὸν, τοῦτο ἐξελέγχουσιν, ἀλλ' ὃ ἐξαμαρτάνοντες λέγουσιν, ὥσπερ Ἀναξαγόρας, καὶ οἱ τὸν τρόπον τοῦτον ἐλέγχοντες· ἐπιδεικνύουσι γὰρ, ὅτι ἐστί τι ὁ ἀὴρ, στρεβλοῦντες τοὺς ἀσκοὺς, καὶ δεικνύοντες, ὡς ἰσχυρὸς ὁ ἀὴρ, καὶ ἐναπολαμβάνοντες ἐν ταῖς κλεψύδραις. &c.

Λέγουσι δὲ, ἓν μὲν, ὅτι ἡ κίνησις ἡ κατὰ τόπον οὐκ ἂν εἴη· αὕτη δ' ἐστὶ φορὰ καὶ αὔξησις· οὐ γὰρ ἂν δοκοίη εἶναι κίνησις, εἰ μὴ ἦ κενόν· τὸ γὰρ πλῆρες ἀδύνατον εἶναι δέξασθαι· εἰ δὲ δέξαιτο, καὶ ἔσται δύο ἐν τῷ αὐτῷ· ἐνδέχοιτ' ἂν καὶ ὁποσαοῦν ἅμα εἶναι σώματα· τὴν γὰρ διαφορὰν, δι' ἣν οὐκ ἂν εἴη τὸ λεχθὲν, οὐκ ἔστιν εἰπεῖν· εἰ δὲ τοῦτο ἐνδέχεται, καὶ τὸ σμικρότατον δέξεται τὸ μέγιστον. &c.

Μέλισσος μὲν οὖν καὶ δείκνυσιν, ὅτι τὸ πᾶν ἀκίνητον, ἐκ τούτων· εἰ γὰρ κινήσεται, ἀνάγκη εἶναι, φησὶ, κενόν· τὸ δὲ κενὸν οὐ τῶν ὄντων· ἕνα μὲν οὖν τρόπον ἐκ τούτων δεικνύουσιν, ὅτι ἐστί τι κενόν· ἄλλον δὲ, ὅτι φαίνεται ἔνια συνιόντα καὶ πιλούμενα· οἷον καὶ τὸν οἶνόν φασι μετὰ τῶν ἀσκῶν δέχεσθαι τοὺς πίθους, ὡς εἰς τὰ ἐνόντα κενὰ συνιόντος τοῦ πυκνουμένου σώματος· ἔτι δὲ, ἡ αὔξησις δοκεῖ γίγνεσθαι πᾶσι, καὶ διὰ κενοῦ· τὴν μὲν γὰρ τροφὴν εἶναι σῶμα· δύο δὲ σώματα ἀδύνατον ἅμα εἶναι· μαρτύριον δὲ καὶ τὸ περὶ τῆς τέφρας ποιοῦνται, ἣ δέχεται ἴσον ὕδωρ, ὅσον τὸ ἀγγεῖον τὸ κενόν.

Arist. l. 4. physi. c. 8. t. 51. Qui igitur ostendere conantur non esse inane, hi non id refellunt, quod homines inane dicere volunt, sed quod aberrantes inquiũt: sicut Anaxagoras, & alij qui hoc modo redarguunt: demonstrãt enim aerem esse aliquid, vtres torquendo, & ostendẽdo quanta sit vis aëris, eumque in clepsydris intercipiendo. &c.

T. 53. Primum autem inquiunt non fore motum secundùm locum: hic verò est latio & accretio; non videbitur enim esse motus, nisi sit inane: quia quod est plenum, recipere nequit: sin autem reciperet, & duo corpora in eodem essent: certè possent quodcumque corpora simul esse: nam differentia, propter quam quod dixi, esse nequeat, afferri non potest; quòd si hoc fieri potest, etiam quod est minimum, recipiet quod est maximum. &c.

T. 54. Ac Melissus quidem ex his ostendit vniuersum esse immobile: quia si mouebitur, necesse (inquit) erit inane esse: inane autem non est in entium numero. t. 55. Vno igitur modo ex his ostendunt inane esse aliud: alio autem, quia videtur quædam coire & comprimi, sicut & vinum aiunt vnà cum vtribus recipi a dolijs, tanquam corpus condensatum coëat in ea spatia inania quæ insunt. Præterea etiam accretio videtur omnibus fieri per inane: alimentum enim esse corpus: duo verò corpora simul esse non posse. Testimonium quoque de cinere efferunt, qui recipit tantum aqua quantum vas, cùm est inane.

Αἴτιον δὲ κινήσεως οἴονται εἶναι τὸ κενόν, οὕτως ὡς ἐν ᾧ κινεῖται· τοῦτο δ' ἂν εἴη, οἷον τὸν τόπον φασί τινες εἶναι.

C.10.t.61. Putant autem inanem esse causam motus, sicut id in quo mouetur; quod perinde est, vt nonnulli locum esse inquiunt.

Ἐνίοις ἔδοξε τῶν ἀρχαίων, τὸ ὂν ἐξ ἀνάγκης ἓν εἶναι καὶ ἀκίνητον, τὸ μὲν γὰρ κενὸν, οὐκ ὄν· κινηθῆναι δ' οὐκ ἂν δύνασθαι, μὴ ὄντος κενοῦ κεχωρισμένου.

L.1.de gener. & corr. c.8. t.57. Nōnullis ex veteribus id quod est, necessariò esse vnum atque immobile visum est: vacuum enim ipsum non esse: nihil autem moueri posse si vacuum separatum in ratione rerum non sit.

Οὐδὲ γὰρ δύο σώματα ἅμα δυνατὸν ἐν τῷ αὐτῷ εἶναι.

L.2. de anim. c.7. t.69. Fieri namque non potest, vt in eodem sint duo corpora simul.

Ἅμα καὶ κατὰ τόπον, ὅσα ἐν ἑνὶ τόπῳ πρώτῳ· καὶ χωρὶς, ὅσα ἐν ἄλλῳ.

L.11. metap. c.11. Simul autem loco sunt ea, quæ in vno loco sunt primo: seorsim verò, quæ alio.

Aristote reprend ceux qui vouloient refuter l'opinion du vuide, parce qu'ils ne l'attaquoient pas directement: mais seulement vne autre erreur qui s'en ensuiuoit; à sçauoir que l'air n'estoit pas corps, au lieu qu'ils deuoient montrer que le vuide n'estoit point vne interualle ou espace destituee de tout corps: & entre autres Anaxagoras, qui prouuoit que l'air estoit corps, par la resistance qu'il faisoit en des outres, qui en estoient remplis, empeschant que leurs extremitez ne se rejoignissent: & par les châtepleures où il empeschoit que l'eau n'étrast, si on ne luy dōnoit ouuerture pour sortir par vn autre costé: en quoy ils inpugnoiēt mal vne fausse proposition que les autres establissoient mieux par les arguments suiuants. Premierement qu'il n'y auroit point de mouuement s'il n'y auoit du vuide: parce que ce qui est remply d'vn corps, n'en peut receuoir vn autre, qui est cōtre l'experience des mouuements de lieu & d'accroissement. Et secondement, si le plain receuoit vn corps, deux corps seroient en mesme lieu: & si deux corps estoient en mesme lieu, vn troisiesme & vn quatriesme corps, & en fin tous les corps pouroiēt estre en ce mesme lieu: n'y ayāt point de differēce de raison, pour l'vn plus que pour l'autre; & ainsi le lieu & les choses contenuës ne seroient pas égalles. Melisse retorquoit cet argument pour establir son opinion, disant, s'il y a mouuement, il y a du vuide: mais il n'y a point de vuide, donques il n'y a point de mouuement; & par consequent l'vniuers est immobile. Ils se fondoient encores sur quelques certaines experiences des choses, qui se resserroient & estendoient: comme pour exemple, qu'vn muid plain de vin receuoit encores en soy les outres où il estoit, (c'est à dire les peaux de bouc) qu'vn vase plain de cendre, receuoit encores autant d'eau comme si aucune chose n'eust esté dedans: que l'accroissement és animaux se faisoit par le vuide où estoit receu l'aliment, parce qu'il est corps: & deux corps ne peuuent estre ensemble en mesme lieu, & ainsi des semblables.

Refutation des arguments pour le vuide.

CHAPITRE XIII.

Οὐδεμία δ' ἀνάγκη, εἰ ἔστι κίνησις, εἶναι κενόν· ὅλως μὲν οὖν ἁπάσης κινήσεως, οὐδαμῶς, διὸ καὶ Μέλισσον ἔλαθεν· ἀλλοιοῦσθαι γὰρ ἐνδέχεται τὸ πλῆρες· ἀλλὰ δὴ οὔτε τὴν κατὰ τόπον κίνησιν· ἅμα γὰρ ὑπεξιέναι ἀλλήλοις ἐνδέχεται, οὐδενὸς ὄντος διαστήματος χωριστοῦ παρὰ τὰ κινούμενα, καὶ τοῦτο δῆλον καὶ ἐν ταῖς τῶν συνεχῶν δίναις, ὥσπερ καὶ ταῖς τῶν ὑγρῶν· ἐνδέχεται δὲ καὶ πυκνοῦσθαι μὴ εἰς τὸ κενόν, ἀλλὰ διὰ τὸ τὰ ἐνόντα ἐκπυρηνίζειν· οἷον ὕδατος συνθλιβομένου, τὸν ἐνόντα ἀέρα· καὶ αὐξάνεσθαι οὐ μόνον εἰσιόντος τινός, ἀλλὰ καὶ ἀλλοιώσει, οἷον εἰ ἐξ ὕδατος γίνοιτο ἀήρ· ὅλως τε ὁ, τε περὶ τῆς αὐξήσεως λόγος, καὶ ὁ εἰς τὴν τέφραν ἐγχεομένου ὕδατος, αὐτὸς αὑτὸν ἐμποδίζει· ἢ γὰρ οὐκ αὐξάνεται ὁτιοῦν· ἢ οὐ σώματι· ἢ ἐνδέχεται δύο σώματα ἐν τῷ αὐτῷ εἶναι· ἀπορίαν οὖν ἀξιοῦσι κοινὴν λύειν· ἀλλ' οὐ κενὸν δεικνύουσιν ὡς ἔστιν· ἢ πᾶν εἶναι

Arist. l.4. physi. c.10. t.62. Sed nulla necessitas cogit, si sit motus, esse inane. Ac omninò quidem omnis motus inane causa esse nullo modo potest, ob id quod & Melissum latuit: variari enim potest, quod est plenum. Sed neque motum secundùm locum necesse est esse propter inane, simul enim vicissim cedere possunt corpora quæ mouentur, cùm nullum præter ea sit interuallum separatum. Atque hoc manifestum est, etiam in rerum continuarum, vt & in humidarum conuersionibus. t.63. Possunt etiam corpora cogi non inane, sed quia extruduntur ea quæ insunt, vt aqua compressa, extruditur aër qui inest. Et augeri possunt non solum corpore aliquo ingrediente, sed etiam variatione, veluti si ex aqua fiat aër. Omninò autem & hæc ratio de accretione, & illa de aqua in cinerem infusa, sibiipsi est impedimento: aut enim non quodvis augetur: aut non corpore augetur: aut possunt duo corpora esse in eodem loco: (dubitationem igitur cōmunem putant se soluere, sed non probant esse inane)

τὸ σῶμα ἀναγκαῖον κενὸν, εἰ πάντῃ αὐξάνεται, καὶ αὐξάνεται διὰ κενοῦ· ὁ δ' αὐτὸς λόγος καὶ ἐπὶ τῆς τέφρας.

aut necesse est vniuersum corpus esse inane, si vndique augetur, & per inane augetur. Eadem ratio est etiam in cinere.

POVR soudre l'argument pour le vuide, faict par le mouuement, en quoy le vuide est pris pour vn lieu sans corps: Aristote respond que la consequence ne vaut rien: parce qu'il y a le mouuement d'alteration qui se peut faire sans mouuement de lieu, à cause de quoy Melisse s'y est trompé aussi. Et quant au mouuemẽt de lieu, il peut estre sans vuide, & sans que deux corps se trouuent en vn mesme lieu: car encores que l'vniuers soit plain, vn corps peut passer au lieu de celuy qui luy cede, & cettuy-cy au lieu d'vn autre, & ainsi successiuement sans qu'il soit besoing d'vn progrez en infiny, comme cela se voit és mouuements circulaires des choses continuës ou discontinuës, solides ou liquides, telles que sont l'eau, le sable, & semblables: non qu'il soit necessaire qu'en chaque mouuement de lieu en l'vniuers, il se fasse vne succession circulaire de toutes les parties: car l'air se resserre assez d'vn costé, & s'estend de l'autre, pour satisfaire au mouuemẽt sans faire tout le tour de l'vniuers. Quant au tonneau qui reçoit les outres auec le vin, cela vient de ce que le vin estant comprimé, les parties les plus subtiles sont chassees, & mesme l'air qui estoit meslé parmy. Cette mesme raison a lieu aussi, pour l'eau infuse dans le vase plain de cendre, laquelle outre cela est rare & plaine d'air, qui est chassé, & a encores vne certaine nature de chaux, & par consequent vne chaleur potentielle, qui fait exhaler vne partie de l'eau. Et pour le regard de l'accroissement de la chose viuante, il s'ensuit l'vne de quatre absurditez, s'y l'aliment doit passer par du vuide: car premierement l'aliment est corps ou il n'est pas corps: s'il n'est pas corps, la chose viuante sera augmentee, par ce qui n'est pas corps; qui est vne absurdité: s'il est corps, & qu'il ne passe pas par toutes les parties de la chose viuante, il s'ensuit que tout le corps viuant n'est pas augmenté: qui est vne autre absurdité: s'il s'espand par toutes les parties & qu'elles soient plaines, il se trouuera deux corps ensemble, qui est vne troisiesme absurdité: si elles sont vuides, il s'ensuiura qu'il n'y a que du vuide & rien de solide au corps de l'animal. Cette solution est sans declarer la maniere dont se faict l'accroissement de la chose viuãte, qui sera declaré au liure de l'ame.

Ὅτι δ' οὐκ ἔστι κενὸν οὕτω κεχωρισμένον, ὥς ἔνιοί φασι, λέγωμεν πάλιν· εἰ γάρ ἐστιν ἑκάστου φορά τις τῶν ἁπλῶν σωμάτων φύσει· οἷον, τῷ πυρὶ μὲν, ἄνω· τῇ δὲ γῇ, κάτω καὶ πρὸς τὸ μέσον· δῆλον ὅτι οὐκ ἂν τὸ κενὸν εἴη αἴτιον τῆς φορᾶς· τίνος οὖν αἴτιον ἔσται τὸ κενόν; δοκεῖ γὰρ αἴτιον εἶναι κινήσεως τῆς κατὰ τόπον· ταύτης δ' οὐκ ἔστιν· ἔτι, εἰ ἔστι τι, οἷον τόπος ἐστερημένος σώματος, ὅταν ᾖ κενὸν, ποῦ οἰσθήσεται τὸ ἐντεθὲν εἰς αὐτὸ σῶμα, οὐ γὰρ δὴ εἰς ἅπαν· ὁ δ' αὐτὸς λόγος καὶ πρὸς τοὺς τὸν τόπον εἶναί τι οἰομένους κεχωρισμένον, εἰς ὃν φέρεται τὸ φερόμενον· πῶς οἰσθήσεται τὸ ἐντεθὲν, ἢ μενεῖ; &c.

Συμβαίνει δὲ τοῖς λέγουσιν εἶναι κενὸν, ὡς ἀναγκαῖον, εἴπερ ἔσται κίνησις, τοὐναντίον μᾶλλον, ἐάν τις ἐπισκοπῇ, μὴ ἐνδέχεσθαι κινεῖσθαι μηδὲν, ἐὰν ᾖ κενόν· ὥσπερ γὰρ οἱ διὰ τὸ ὅμοιον φάμενοι καὶ τὴν γῆν ἠρεμεῖν, οὕτως καὶ ἐν τῷ κενῷ ἀνάγκη ἠρεμεῖν· οὐ γάρ ἐστιν, οὗ μᾶλλον, ἢ ἧττον κινηθήσεται· ᾗ γὰρ κενὸν, οὐκ ἔχει διαφοράν.

Πρῶτον μὲν οὖν, ὅτι πᾶσα κίνησις, ἢ βίᾳ, ἢ κατὰ φύσιν· ἀνάγκη δὲ, ἄν περ ᾖ βίαιος, εἶναι καὶ τὴν κατὰ φύσιν· ἡ μὲν γὰρ βίαιος, παρὰ φύσιν· ἡ δὲ παρὰ φύσιν, ὑστέρα τῆς κατὰ φύσιν· ὥστε εἰ μὴ κατὰ φύσιν ἐστὶν, ἑκάστῳ τῶν φυσικῶν σωμάτων κίνησις, οὐδὲ τῶν ἄλλων ἔσται κινήσεων οὐδεμία· ἀλλὰ μὴν φύσει γε πῶς ἔσται, μηδεμιᾶς οὔσης διαφορᾶς κατὰ τὸ κενὸν καὶ τὸ

Arist. l. 4. physi. c. 11. t. 64. Non esse autem inane ita separatum, vt nõnulli aiunt, rursus dicamus. Nã si cuique simplici corpori est naturalis quædam latio, vt igni sursum versus, terræ autem deorsum & ad medium: vtique patet, inane non esse causam lationis. cuius igitur causa inane erit? Quandoquidem videtur esse causa motus qui fit in loco: sed tamen huius causa non est. t. 65. Præterea si est aliquid vt locus priuatus corpore cum sit inane quo feretur corpus in illud impositum? non enim feretur ad vniuersum: eadem ratio est & aduersus eos qui putant locum esse aliquid separatum in quem fertur id quod fertur: quomodo enim feretur, quod impositum est: aut quomodo manebit? &c.

T. 66. Quod si quis rem consideret: iis qui dicunt esse inane quasi hoc sit necessarium si sit motus, cõtrarium potius euenit, id est non posse quidpiam moueri si sit inane: sicut enim quidem propter similitudinem inquiunt terram quiescere: ita etiam necesse est in inani quiescere, non est enim vbi magis vel minus moueatur: nam qua est inane, non habet differentiam.

T. 67. Primum igitur quia omnis motus aut est vi, aut natura: necesse est, si violentus sit, etiam naturalem esse: nam violentus est præter naturam, est naturali posterior: quare nisi motus naturalis inest cuique naturali corpori, nec vllus alius motus inerit: atqui naturalis quomodo erit, cum nulla sit differentia in inani & infinito. &c. Nam sicuti nihili nulla est differentia, ita etiam non entis: inane autem videtur

ἄπειρον,

ἄπειρον; &c. ὥσπερ γὰρ τοῦ μηδενὸς οὐδεμία ἐστὶ διαφορά, οὕτως καὶ τοῦ μὴ ὄντος· τὸ δὲ κενὸν, μὴ ὄν τι, καὶ στέρησις δοκεῖ εἶναι· ἡ δὲ φύσει φορὰ, διάφορος· ὥστ' ἔσται τὰ φύσει διάφορα· ἢ οὖν οὐκ ἔστι φύσει οὐδαμοῦ οὐδενὶ φορά· ἢ, εἰ τοῦτ' ἔστιν, οὐκ ἔστι κενόν· ἔτι, νῦν μὲν κινεῖται τὰ ῥιπτούμενα, τοῦ ὤσαντος οὐχ ἁπτομένου, ἢ δι' ἀντιπερίστασιν, ὥσπερ ἔνιοί φασιν· ἢ διὰ τὸ ὠθεῖν τὸν ὠσθέντα ἀέρα θάττω κίνησιν τῆς τοῦ ὠσθέντος φορᾶς, ἣν φέρεται εἰς τὸν οἰκεῖον τόπον· ἐν δὲ τῷ κενῷ οὐδὲν τούτων ἐνδέχεται ὑπάρχειν· οὐδ' ἔστι φέρεσθαι, ἀλλ' ἢ ὡς τὸ ὀχούμενον. Ἔτι, οὐδεὶς ἂν ἔχοι εἰπεῖν, διὰ τί κινηθὲν στήσεταί που· τί γὰρ μᾶλλον ἐνταῦθα ἢ ἐνταῦθα; ὥστε ἢ ἠρεμήσει, ἢ εἰς ἄπειρον ἀνάγκη φέρεσθαι, ἐὰν μή τι ἐμποδίσῃ κρεῖττον· ἔτι δὲ, νῦν μὲν εἰς τὸ κενὸν διὰ τὸ ὑπείκειν, φέρεσθαι δοκεῖ· ἐν δὲ τῷ κενῷ, πάντῃ ὁμοίως τὸ τοιοῦτον· ὥστε πάντῃ οἰσθήσεται. &c. ὁρῶμεν γὰρ τὸ αὐτὸ βάρος καὶ σῶμα θᾶττον φερόμενον, διὰ δύο αἰτίας, ἢ τῷ διαφέρειν τὸ δι' οὗ, οἷον, δι' ὕδατος, ἢ γῆς, ἢ ἀέρος· ἢ τῷ διαφέρειν τὸ φερόμενον, ἂν τἆλλα ταὐτὰ ὑπάρχῃ, διὰ τὴν ὑπεροχὴν τοῦ βάρους, ἢ τῆς κουφότητος. Τὸ μὲν οὖν δι' οὗ φέρεται, αἴτιον, ὅτι ἐμποδίζει, μάλιστα μὲν ἀντιφερόμενον, ἔπειτα δὲ καὶ μένον· μᾶλλον δὲ, τὸ μὴ εὐδιαίρετον· τοιοῦτον δὲ τὸ παχύτερον. &c. Τὸ δὲ κενὸν, οὐδένα ἔχει λόγον, ᾧ ὑπερέχεται ὑπὸ τοῦ σώματος· ὥσπερ οὐδὲ τὸ μηδὲν, πρὸς τὸν ἀριθμόν· εἰ γὰρ τὰ τέτταρα τῶν τριῶν ὑπερέχει ἑνὶ, πλείονι δὲ, τῶν δυοῖν, καὶ ἔτι τοῦ ἑνὸς πλείονι, ἢ τοῖν δυοῖν· τοῦ δὲ μηδενὸς οὐκ ἔτι ἔχει λόγον ᾧ ὑπερέχει· ἀνάγκη γὰρ διαιρεῖσθαι τὸ ὑπερέχον, εἴς τε τὴν ὑπεροχὴν, καὶ εἰς τὸ ὑπερεχόμενον· ὥστε ἔσται τὰ τέτταρα ὅσῳ τε ὑπερέχει καὶ οὐδέν· διὸ, οὐδὲ γραμμὴ στιγμῆς ὑπερέχει, εἰ μὴ σύγκειται ἐκ στιγμῶν· ὁμοίως δὲ καὶ τὸ κενὸν, πρὸς τὸ πλῆρες, οὐδένα οἷόν τε ἔχειν λόγον· ὥστε οὐδὲ τὴν κίνησιν· ἀλλ' εἰ διὰ τοῦ λεπτοτάτου ἐν τοσῳδὶ τὴν τοσήνδε φέρεται· διὰ τοῦ κενοῦ, παντὸς ὑπερβάλλει λόγου. &c.

Ὅτι μὲν οὖν, εἰ ἔστι κενὸν, συμβαίνει τοὐναντίον, ἢ δι' ὃ κατασκευάζουσιν οἱ φάσκοντες εἶναι κενὸν, φανερὸν ἐκ τῶν εἰρημένων.

esse non ens quiddam ac priuatio: sed naturalis latio est differens: quocirca & quæ natura mouentur, differentia erunt: aut igitur nulli vsquam est naturalis latio: aut, si hoc est, non est inane. t.68. Præterea quæ iaciuntur, nunc mouentur, cùm is, qui impulit, amplius non tangit: vel propter antiperistasin, vt nonnulli inquiunt: vel quoniam aër impulsus celeriori motu impellit quàm sit latio corporis impulsi, qua fertur ad proprium locum: in inani autẽ nihil tale inesse potest: nec ferri quicquam poterit, nisi vt id quod vehitur. t.69. Præterea nemo potest dicere, cur res motu sistetur alicubi: cur enim potius hîc quàm illic? quare aut quiescet: aut necesse est in infinitum ferri, nisi quid potentius impediet. t.70. Præterea nunc ad inane, quia cedit, ferri videtur: sed in omni parte inanis similiter est eiusmodi quod cedit: quare in omnem partem feretur. &c. t.71. Videmus enim idem pondus & corpus celerius ferri ob duas causas: nimirum vel quia differt id per quod fertur, veluti per aquam, aut terram, aut aërem: vel quia id quod fertur, si cætera eadem sint, differt ob exuperantiã ponderis vel leuitatis: id igitur, per quod fertur, est causa, quia impedit, maximè quidem si contra feratur, deinde etiam si maneat: magis autem quod non facile diuidi potest, cuiusmodi est, quod crassius est. &c. Inane autem nullam habet proportionem, qua superetur à corpore: sicuti nihil nullam habet proportionem ad numerum, nam si quatuor vno superant tria, pluribus autem duo, & adhuc pluribus vnum quàm duo: iam nulla erit proportio, qua superet nihil: quandoquidem necesse est, id quod superat, diuidi in exuperantiam & id quod superatur: proinde quatuor erunt id quo superant & nihil. Idcirco nec linea superat punctum, nisi componatur ex punctis. Itidemque inane non potest vllam rationem habere ad plenum, quocirca neque motus per inane vllam rationem habebit ad motum qui fit per plenum. t.72. Sed si pondus conficit tantum spatij, tanto tempore, per id quod est subtilissimum: profectò si feratur per inane, superat omnem proportionem. &c.

T.75. Ex his igitur, quæ dicta sunt, apparet, si inane sit, contrarium accidere, quàm cuius causa, qui dicunt esse inane, illud adstruunt.

Qu'il n'y a point de vuide.

CHAPITRE XIIII.

Les arguments de ceux qui posent le vuide estant destruicts, reste à montrer maintenant qu'il n'y en a point, ny de separé des corps, non occcupé ou penetré par eux, ny demeslé parmy les corps. Premierement, s'il y auoit du vuide separé des corps, ce seroit pour le mouuement, comme ils le posent: mais cela n'est point; car il n'est ny cause efficiente, ny finale, qui sont les deux seules causes qu'on peut considerer au mouuement, qui est forme: & par consequent simple, non composé de matiere. Or vn Philosophe ne doit iamais poser ny receuoir vne chose sans quelque cause & raison de la receuoir. Secondement vne chose ne se peut mouuoir à tout le vuide: parce qu'elle ne le peut occuper, autrement elle ne laisseroit point de lieu aux autres choses. Elle ne se meut pas aussi à vne partie: car il n'y a point de raison pourquoy elle se mouueroit à l'vne, plustost qu'à l'autre. Ce mesme argument destruict le lieu sepa-

ré: c'est à dire vne espace sans corps, ayant les trois dimensions. Secondement s'ils disent que la chose se meut à vne partie du vuide, on retorque leur argument contre eux en cette sorte: s'il y a mouuement de lieu naturel ou violent, il n'y a point de vuide: parce que tout ce qui est meu d'vn mouuement naturel, se meut à quelque difference de lieu, qui luy conuient pour y trouuer sa conseruation: comme pour exemple, le leger en haut, & le pesant en bas: or s'il se pouuoit donner vne espace vuide, il n'y auroit ny haut ny bas, ny autres differences de lieu: parce que le non-estant n'a point de difference de parties, & le vuide est priuation, la priuation negation, & la negation non-estant: & partant rien ne se mouueroit naturellement à son lieu. Il n'y auroit point de mouuement violent aussi: parce que les choses ne se meuuent violamment, qu'entant qu'elles s'esloignent de la difference de lieu qui leur conuient, & sont poussees à vne qui ne leur conuient pas: comme pour exemple, quand vne pierre est iettee du bas en haut. En troisiesme lieu, puis que le mouuement est viste ou tardif, selon la proportion de la force du moteur & de la resistance que le mobile trouue en l'espace, par lequel il se faict (ainsi qu'il se voit sur la mer, où vn mesme vaisseau va plus viste ou lentement, selon qu'il a le vent bon ou contraire, ou qu'il suit le courant ou va à l'encontre) si l'espace estoit vuide, il n'y auroit point de resistance: & partant le mouuement se feroit en vn instant: car s'il estoit en temps, quelque petit qu'il fust, il faudroit qu'il y eust quelque proportion de resistance: à quoy ne faict point de preiudice le mouuement du firmament, qui est successif & en temps: encores qu'il semble n'auoir point de resistance du moyen où il se meut: car quand ainsi seroit, que cela fust prouué, qu'il n'ait point de resistance, on peut dire qu'il y en a vne intrinseque, & vn moteur distinct du mobile, qui empeschent qu'il ne se meuue en vn instant: comme la resistance de dehors en empesche les autres corps. En quatriesme lieu puis que tout mouuement se faict en temps, & qu'entre deux temps finis quels qu'ils soient, il y a raison d'égalité ou inegalité; si le mouuement se faisoit dedans le vuide en temps finy & non en vn instant, il s'ensuiuroit de ce que le mouuement dans le plain se faict en temps finy, qu'il y auroit proportion entre ces deux temps: or telle qu'est la proportion entre deux temps, elle est telle entre les mouuements & les moyens où ils se font: & partant, s'il y a proportion entre les temps, durant lesquels vne chose se meut dans le plain & dans le vuide, il y aura proportion entre le vuide & le plain, ce qui est faux: car le vuide est non-estant, & il ne peut y auoir de proportion entre l'estant & le non-estant. A cause dequoy, quand le vuide seroit infiniment redoublé, iamais il ne deuiendroit semblable au plain; & le plain quelque tenue & subtil qu'on le feigne, resistera tousiours en quelque sorte, ce que le vuide ne sçauroit faire: donques, le mouuement ne se peut faire dedans le vuide en temps: mais en vn instant. Dauantage, si le mouuement dans le vuide se faict en temps: que ce temps soit pour exemple d'vne heure, & le temps auquel il se faict au plain de dix: si on pose vn plain dix fois plus subtil & auec moins de resistance que le premier, alors le mouuement se fera au plain & au vuide, en temps égal: & si on met encores le plain plus subtil, le mouuement s'y fera plus viste & en moins de temps qu'au vuide: qui sont des absurditez euidentes. Nous pouuons adiouster, que s'il y auoit vne colomne depuis la terre iusqu'au Ciel, & que l'espace entre l'vne & l'autre de ses extremitez fust vuide, vne pierre descendant du Ciel en la terre, du long de cette colomne, passeroit en vn instant toutes ses parties qui luy correspondroient, tellement qu'en vn instant elle seroit en plusieurs & diuers endroicts: à sçauoir en ceux qui correspondroient à l'air depuis le Ciel iusqu'a la terre, ce qui n'est pas seulement imaginable, & ne peut estre: car cela enueloppe de la contradiction: parce que le mobile seroit en mesme instant en vne partie, & n'y seroit pas: & le mouuement de lieu se feroit en vn instant, contre la nature de tout mouuement, qui est de ce faire en temps. On connoist encores que ce vuide n'est point, par la cause efficiente du mouuement des choses iettees, qui est l'air ou autre corps moyen où se faict le mouuement: comme nous l'auons enseigné: car elle ne peut estre au vuide, qui n'est rien. En cinquiesme lieu, si le vuide est, il s'ensuit que les choses se reposent tousiours & qu'elles se meuuent indifferemment de tous costez, n'y ayant point de raison pourquoy les choses ne se reposeroient tousiours, ou pourquoy elles ne se mouueroient tousiours, & plustost d'vn costé que d'autre: car on ne sçauroit donner des differences de lieu au vuide, pour se mouuoir, ny pour se reposer, ny de causes de mouuement, ny de repos:

pos: & partant le mouuement de lieu & le vuide s'entre-ruinent au lieu de s'establir. Finalement puis que le lieu est tel que nous l'auons enseigné, & que les corps y succedent l'vn apres l'autre, s'entrecedants, comme l'experience nous le monstre : car l'air cede à l'eau, & l'eau à la terre, & ainsi des autres : cela est suffisant, sans aller chercher du vuide, qui ne peut estre.

Καὶ καθ' αὑτὸ δὲ σκοποῦσι, φανείη ἂν τὸ λεγόμενον κενὸν, ὡς ἀληθῶς κενόν. Ὥσπερ γὰρ ἐν ὕδατι ἂν θῇ τις κύβον, ἐκστήσεται τοσοῦτον ὕδωρ, ὅσος ὁ κύβος· οὕτω καὶ ἐν ἀέρι· ἀλλὰ καὶ τῇ αἰσθήσει ἄδηλον. &c. Ἀλλὰ μὴν καὶ ὁ κύβος ἔχει τοσοῦτον μέγεθος, ὅσον κατέχει τὸ κενόν· ὃ εἰ καὶ θερμόν ἐστιν, ἢ ψυχρὸν, ἢ βαρὺ, ἢ κοῦφον, οὐδὲν ἧττον ἕτερον, ἀλλὰ καὶ μᾶλλον, τῷ εἶναι, πάντων τῶν παθημάτων ἐστὶ, καὶ εἰ μὴ χωριστόν· λέγω δὲ τὸν ὄγκον τοῦ ξυλίνου κύβου· ὥστε εἰ καὶ χωρισθείη πάντων τῶν ἄλλων, καὶ μήτε βαρὺ, μήτε κοῦφον εἴη, καθέξει τὸ ἴσον κενὸν, καὶ ἐν τῷ αὐτῷ ἔσται τῷ τοῦ τόπου, καὶ τοῦ τοῦ κενοῦ μέρει ἴσῳ αὐτῷ· τί οὖν διοίσει τὸ τοῦ κύβου σῶμα, τοῦ ἴσου κενοῦ καὶ τόπου; καὶ εἰ δύο τοιαῦτα, διὰ τί οὐ καὶ ὁποσαοῦν ἐν τῷ αὐτῷ ἔσται; ἓν μὲν δὴ τοῦτο ἄτοπον καὶ ἀδύνατον. Ἔτι δὲ φανερὸν, ὅτι τοῦτο ὁ κύβος ἕξει καὶ μεθιστάμενος, ὃ καὶ τὰ ἄλλα σώματα πάντα ἔχει· ὥστ' εἰ τοῦ τόπου μηδὲν διαφέρει, τί δεῖ ποιεῖν τόπον τοῖς σώμασιν παρὰ τὸν ἑκάστου ὄγκον, εἰ ἀπαθὲς ὁ ὄγκος; οὐδὲν γὰρ συμβάλλεται, εἰ ἕτερον περὶ αὐτὸν ἴσον διάστημα τοιοῦτον εἴη.

Arist. l. 4. phys. c. 12. t. 76. Sed & per se considerantibus videbitur, quod dicitur inane, re vera esse inane. Sicut enim in aqua si quis ponat tesseram, tantum aqua cedet, quanta est tessera: ita etiam in aëre, quanquam sensu non percipitur. &c. At verò & tesseram habet tantam magnitudinem, quantum inane continet: quæ etiam si calida sit, aut frigida, aut grauis, aut leuis, nihilò minus, immo & magis essentiâ differt ab omnibus affectionibus, quamuis non sit separabilis, molem dico ligneæ tesseræ: quocirca etiamsi separetur ab omnibus aliis, & neque sit grauis, neque leuis, tamen occupabit æquale inane, & erit in eadem loci atque inanis parte sibi æquali. Quid ergo differet corpus tesseræ ab æquali inani & loco? & si duo eiusmodi, cur non etiam quotcumque in eodem erunt? Hoc igitur est vnum absurdum & impossibile. t. 77. Prætereà perspicuum est, tesseram etiam aliò translatam, hoc habituram, quod & reliqua omnia corpora habent: quare si nihil à loco differt, quid opus est efficere locum corporibus præter cuiusque rei molē, si moles est impatibilis? nihil enim confert, si æquale huiusmodi interuallum in ipsa sit.

Voila assez de preuues qu'il n'y a point d'espace vuide de corps : considerons maintenant, comme il n'y a point de vuide où les corps soient qui les penetre, & que les corps occupent : cela est aysé à connoistre, en ce que nous ne sçaurions colloquer quelque corps que ce soit en aucun endroit, que nous ne nous apperceuions qu'vn autre corps luy cede, qui y estoit. Cela est manifeste és corps solides, & en l'eau : & nous le trouuerons tout de mesme en l'air, si nous y regardons de pres : car on ne sçauroit faire entrer de l'eau, quelque liquide & subtile qu'elle soit, en vn vase, si l'entree est petite, & que l'eau la bouche en sorte, que l'air n'en puisse sortir ; & si on donne vne autre petite ouuerture au vase, par où l'air puisse sortir, lors que l'eau entrera, on le sentira s'en aller auec la mesme impetuosité que l'eau entrera. Secondement, si le vuide penetroit le corps, il faudroit que sa quantité fust auec celle du corps, au moyē dequoy, il y auroit penetration de dimensiōs, & deux quātitez en mesme espace : & s'il y auoit ainsi deux corps, il y en pourroit auoir plusieurs : car il n'y a rien que la quantité qui occupe, qui remplisse, ny qui fasse resister vn corps à l'autre, sans que les qualitez y seruent : & si deux quantitez peuuent estre ensemble, il n'y a point de raison que plusieurs n'y puissent estre tout de mesme : & consequemment plusieurs corps en mesme lieu, qui sont des choses impossibles : & partant il n'y a point de vuide qui penetre les corps. Finalement c'est en vain de poser vn interualle passant à trauers le corps pour le receuoir comme lieu, veu que l'interualle du lieu n'est que celuy du corps mesme.

Il ne reste plus qu'à refuter le vuide pretendu enfermé dans les corps, non occupé d'eux, ny ne les penetrant, qu'ils posoient pour faire les condensations & rarefactions : n'ayant peu imaginer comment sans luy elles se pourroient faire, ny que sans elles il se peust engendrer quelque chose de nouueau en l'vniuers : comme pour exemple, que de l'eau deuint air, s'il ne se condensoit autant d'air en eau ; afin que l'vn fist place à l'autre : car ils estimoient que sans cela, tout l'vniuers seroit émeu partie apres partie, quand il arriueroit quelque nouuelle rarefaction, chacune s'entre-poussant comme la premiere auroit poussé l'autre. Mais la maniere dont nous auons declaré que la condensation & rarefaction se faict, & l'air estant de telle nature, qu'il peut estre resserré & estendu :

cela monstre assez, qu'il n'est point besoin de vuide pour les condensations & rarefa-ctions, ny pour empescher l'émotion de tout l'vniuers.

Οὐ γὰρ καλῶς τοῦτο λέγει Δημόκριτος, οἰόμενος, εἰ γένοιτο κενὸν τὸ μεταξὺ, ὁρᾶσθαι ἂν ἀκριβῶς, καὶ εἰ μύρμηξ ἐν τῷ οὐρανῷ εἴη. τοῦτο γὰρ ἐστὶν ἀδύνατον· πάσχοντος γάρ τι τοῦ αἰσθητικοῦ, γίνεται τὸ ὁρᾶν· ὑπ' αὐτοῦ μὲν οὖν τοῦ ὁρωμένου χρώματος, ἀδύνατον. λείπεται δὲ ὑπὸ τοῦ μεταξύ· ὥστ' ἀναγκαῖόν τι εἶναι μεταξύ· κενοῦ δὲ γενομένου οὐχ ὅτι ἀκριβῶς, ἀλλ' ὅλως οὐδὲν ὀφθήσεται.

Ἔστι δ' ἀνάγκης συνεχής πως οὕτως ταῖς ἄνω φοραῖς, ὥστε πᾶσαν αὐτοῦ τὴν δύναμιν κυβερνᾶσθαι ἐκεῖθεν.

Arist. l. 2. de anim. c. 7. t. 74. Non enim hoc loco rectè sentire videtur Democritus, qui quidem putat si medium spatium vacuum fiat, formicam etiam si sit in cælo, exactè perfectéque videri. Etenim id ipsum fieri non potest: visio namque fit patiente aliquid sensitiuo. At vt patiatur ab ipso colore qui videtur, fieri nequit. Restat igitur, vt à medio. Quare necesse est aliquid esse medium inter colorẽ ipsum, & visum. Quod si id vacuum fiat, non modo non exactè, sed neque quicquam omninò videbitur.

L. 1. meteor. c. 2. Est autem necessariò mundus iste supernis lationibus ferè continuus, vt inde vis eius vniuersa regatur.

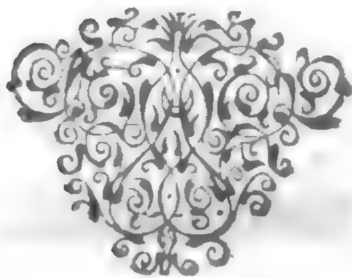
Nous conclurons donques, que le vuide est vne chose fausse & imaginaire, qui destruiroit la nature, s'il estoit, au lieu de l'ayder en ses mouuements. Car s'il y auoit du vuide entre les corps, le monde superieur ne seroit point cõtigu à l'inferieur: au moyen dequoy, les causes vniuerselles & superieures ne pourroient enuoyer leurs vertus & influences aux choses d'icy bas; ny celles-cy les receuoir, pour produire les effects qu'ils font par cette communication de corps en corps; car il faut que tout agent touche le patient mediatement ou immediatement: de sorte que l'vniuers ne pourroit subsister. A quoy l'autheur de la nature preuoyant, leur a donné vne telle disposition de contiguité à tous, que comme vne partie continuë attire l'autre partie continuë par son mouuement; de mesme vn corps cõtigu attire son contigu, pour luy succeder en se mouuãt, iusques là que nous voyõs les corps legers mesmes descẽdre pour s'vnir aux pesants, & l'eau demeurer en l'air, sans sortir de la chantepleure, encores que ce soit sa naturelle inclination de tendre en bas, tant que le passage soit ouuert à l'air pour luy succeder, lors qu'elle sortira dehors, afin qu'il ne demeure point de vuide: & en vn vase tout plain d'eau, bouché de telle maniere que l'air n'y puisse entrer, l'eau ne se gellera iamais sans que le vase se casse, pour donner passage à l'air, afin qu'il remplisse le vuide qui demeureroit, à cause que la gellee resserre l'eau. Il est tout de mesme impossible d'ouurir des soufflets d'vne forge, s'ils sont bouchez, pour empescher l'air d'y entrer & remplir l'espace qui se faict par leur ouuerture: car ils rompront plustost, tant nature abhorre le vuide: comme vne infinité de telles exemples nous l'apprennent par l'experience. A cause dequoy, quand pour l'euiter, les corps pesants demeurent en l'air, ou que les legers descendent, leurs mouuements ne sont pas alors proprement violents, attendu qu'ils seruent en ce faisant, au bien de l'vniuers, pour lequel la nature les a principallement constituez. Aristote reprend Democrite, de ce qu'il estimoit qu'vne fourmis se pourroit veoir de la terre au Ciel, si l'espace estoit vuide entre l'vn & l'autre: parce que tout au contraire, la vision ne se peut faire s'il n'y a vn corps moyen entre l'œil & la chose veuë: comme il sera enseigné au liure de l'ame.

Comment le lieu enuironnant peut & ne peut estre vuide, par la puissance absoluë de Dieu.

CHAPITRE XV.

OR pource qu'on met souuent cette question en auant; à sçauoir s'il est possible qu'vn lieu puisse estre vuide de tout corps: ce qui se doit entendre du lieu interieur, c'est à dire de l'espace, distance, place, ou interualle, qui est entre les extremitez du lieu enuironnant. Ie responds, qu'vne telle espace ou distance estant quantité, il est impossible qu'elle puisse estre sans corps, dautant que la quantité est vn accident, lequel requiert vn corps pour y adherer, sans lequel il ne peut exister: si ce n'estoit que Dieu par sa puissance absoluë, donnast vne subsistance à la quantité; comme il faict en la saincte Eucharistie, à celles des especes du pain & du vin, qui demeurent apres la transsubstan-

ſtantiation. Mais en ce cas, le lieu pourroit eſtre ſans corps. Que ſi on demande auſſi, ſi le lieu pourroit eſtre ſans quantité, ie reſponds, que non : car l'eſpace ou diſtance eſtant quantité, comme il paroiſt en ce qu'elle eſt diuiſible par ſoy en parties, cela enuelopperoit de la contradiction, qu'elle fuſt quantité & ne le fuſt pas : & qu'il ſe trouuaſt vne choſe ou vn rien qui fuſt diuiſible en parties, ſans eſtre quantité ou coëſtendu auec la quantité, tellement que ſi Dieu, auant la creation du monde euſt creé vn ſeul corps ; comme pour exemple, vn rocher, ou ſemblable, s'il euſt voulu créer quelque autre corps à part, cela n'euſt peu eſtre qu'en le faiſant contigu au premier creé, ſinon immediatement, pour le moins mediatement, en donnant de la ſubſiſtance par ſa puiſſance abſoluë à la quantité, qui ſe trouueroit faiſant l'eſpace entre l'vn & l'autre. Et ſi on m'obiecte, qu'il arriueroit ſi l'eſpace ou diſtance eſtoit quantité, qu'en vuidant la liqueur dont vn vaſe ſeroit remply, & y en mettant d'autre, ou le laiſſant remply d'air ſeulement, que la diſtance ne demeureroit pas meſme de nombre, attendu que la quantité change ; ce qui ſemble contreuenir au ſens. Ie reſponds, que la diſtance ou eſpace eſt conſideree, comme les autres quantitez Mathematiques, ſans auoir égard à aucune particuliere quantité, attachee en quelque matiere : & que partant, l'eſpace demeure touſiours meſme, quelque changement de corps qui arriue au vaiſſeau, ou entre quelques autres termes que ce ſoit, pourueu qu'ils demeurent immobiles ſans eſtre changez de lieu : ainſi que la difference nature des choſes nombrees, ne diuerſifie point le nombre, pourueu que les vnitez ſoient égales. On peut dire que le materiel de l'eſpace change, & non le formel, en quoy conſiſte l'eſſence de l'eſpace ou diſtance, qui dépend de ſes extremitez.

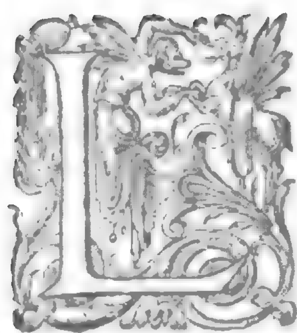


LIVRE SIXIESME DE LA PHYSIQVE,

Auquel il est traicté de la production des choses en general, de ses especes, & de celles des choses naturelles.

De la production des choses en general, & de ses especes.

CHAPITRE I.



LA production d'vne chose c'est la constitution ou establissement d'vne chose en estre, par vn autre : & l'opposite de la production, c'est la cessation d'estre d'vne chose. La productiō se diuise en deux especes, l'vne supernaturelle, & l'autre naturelle. La production supernaturelle est de deux sortes : l'vne se faict en la chose mesme qui produit & non au dehors d'elle, & ce qui est produit est la mesme chose essentiellement, & a le mesme estre que ce qui la produit. Vne telle production est celle par laquelle Dieu le Pere produit Dieu le Fils : Et Dieu le Pere & Dieu le Fils produisent le S. Esprit. Mais cette production appartenant à la Theologie Chrestienne, ie n'en diray rien dauantage en cette œuure. L'autre production supernaturelle que nous appellons creation, c'est celle par laquelle vne chose est produitte, qui n'estoit point auparauant selon aucune sienne partie, en puissance passiue reelle, mais seulemēt en puissance de non repugnance, que les Philosophes appellent possibilité logique, & en la puissance actiue de l'agēt, lequel en la production luy donne tout l'estre au dehors de luy. L'opposite de la creation c'est l'anichilatiō ou perte de l'estre de la chose du tout. De cette sorte de productiō Dieu a produit les Anges, les ames raisonnables, la premiere matiere, & peut produire telles autres substances ou accidents qu'il luy plaira : comme pour exemple, la science, la sapience, la foy, la charité, & semblables, en l'ame de l'homme. Ie me contenteray d'auoir dit en cet endroit ce que c'est que la creation sans en traitter dauantage, remettant le tout au liure du monde : & viendray à la production des choses qui se font naturellement, laquelle ie veux expliquer auparauant.

De la production ou mutation naturelle.

CHAPITRE II.

Ἐπεὶ δὲ πᾶσα μεταβολή ἐστιν ἔκ τινος εἴς τι· δηλοῖ δὲ καὶ τοὔνομα.

Ἐπεὶ δὲ πᾶν τὸ μεταβάλλον, ἔκ τινος εἴς τι μεταβάλλει· ἀνάγκη τὸ μεταβεβληκός, ὅτε πρῶτον μεταβέβληκεν, εἶναι ἐν ᾧ μεταβέβληκε· τὸ γὰρ μεταβάλλον, ἐξ οὗ μεταβάλλει, ἐξίσταται, ἢ ἀπολείπει αὐτό.

Arist. l. 5 phys. c. 2. t. 7. Cùm autem omnis mutatio sit ex quopiam in quidpiam: (id autē declarat Græcum nomen μεταβολή.)

L 6. c. 6. t. 40. Quia verò quidquid mutatur ex aliquo in aliquid mutatur: necesse est, id quod est mutatum, cùm primùm est mutatum; esse in eo in quod est mutatum: quod enim mutatur, exit ex eo ex quo mutatur, seu ipsum relinquit.

LA production naturelle d'vne chose, c'est la constitution d'vn subiect en quelque estre nouueau, autre que celuy qu'elle auoit auparauant, ou selon son essence, ou selon quelque sien accident: & parce qu'en cela il se faict vn progrés d'vne chose en vne autre, cette production est nommee mutation. Le subiect d'vne telle mutation est tousiours quelque substance, laquelle reçoit changement. Et dautant que par la mutatiō, cette substance se trouue soubs vn autre estre qu'elle n'estoit auparauant, on la considere comme passant

passant de l'vn à l'autre. L'estre d'où elle part & qui cesse, est nommé terme duquel; & celuy où elle tend, qu'elle acquiert & s'y arreste, terme auquel: cõme pour exemple, quand l'air tenebreux est rendu lumineux, les tenebres qui cessent sont le terme duquel ; & la lumiere qu'il acquiert, le terme auquel : quand de l'eau froide s'eschauffe, le terme duquel c'est la froideur qui cesse; & le terme auquel, la chaleur qu'elle acquiert: quand d'vn pepin il s'engendre vn arbre, le terme duquel c'est le pepin : & le terme auquel , l'arbre. Ces termes entre lesquels la production naturelle se faict, sont tousiours opposites ou priuatiuement, ou comme contraires : car sans cela la mutatiõ ne peut estre, n'y ayant point de raison qu'elle se fist, attendu qu'estre changé c'est estre autrement qu'on estoit auparauant. Au moyen de quoy toute mutatiõ enferme en soy deux termes opposites, non seulement pour cette raison : mais encores pource qu'en la mutation l'vn des termes estant reietté, & l'autre acquis, il n'y auroit point de raison en cela, si les termes estoiẽt semblables. La production naturelle a pour especes la mutation & la generation.

Des especes de production ou mutation naturelle.

CHAPITRE III.

Ὥστε ἀνάγκη ἐκ τῶν εἰρημένων τρεῖς εἶναι μεταβολάς, τήν τε ἐξ ὑποκειμένου εἰς ὑποκείμενον, καὶ τὴν ἐξ ὑποκειμένου εἰς μὴ ὑποκείμενον, καὶ τὴν ἐκ μὴ ὑποκειμένου εἰς ὑποκείμενον.

Ἡ μὲν οὖν ἐξ οὐχ ὑποκειμένου εἰς ὑποκείμενον μεταβολὴ κατ' ἀντίφασιν, γένεσίς ἐστιν· ἡ μὲν ἁπλῶς, ἁπλῆ· ἡ δέ τις, τινός· οἷον ἡ μὲν ἐκ μὴ λευκοῦ εἰς λευκόν, γένεσις τούτου· ἡ δ' ἐκ τοῦ μὴ ὄντος ἁπλῶς, εἰς οὐσίαν, γένεσις ἁπλῶς, καθ' ἣν ἁπλῶς γίνεσθαι, καὶ οὔ τι γίνεσθαι λέγομεν. Ἡ δ' ἐξ ὑποκειμένου εἰς οὐχ ὑποκείμενον, φθορά. ἁπλῶς μὲν, ἡ ἐκ τῆς οὐσίας εἰς τὸ μὴ εἶναι· τὶς δὲ, ἡ εἰς τὴν ἀντικειμένην ἀπόφασιν, καθάπερ ἐλέχθη καὶ ἐπὶ τῆς γενέσεως.

Ἐπεὶ δὲ πᾶσα κίνησις μεταβολή τις· μεταβολαὶ δὲ τρεῖς, αἱ εἰρημέναι· τούτων δὲ αἱ κατὰ γένεσιν καὶ φθορὰν, οὐ κινήσεις· αὗται δέ εἰσιν αἱ κατ' ἀντίφασιν· ἀνάγκη τὴν ἐξ ὑποκειμένου εἰς ὑποκείμενον μεταβολὴν, κίνησιν εἶναι μόνον· τὰ δὲ ὑποκείμενα, ἢ ἐναντία, ἢ μεταξύ· καὶ γὰρ ἡ στέρησις κείσθω ἐναντίον· καὶ δηλοῦται καταφάσει, τὸ γυμνὸν, καὶ λευκὸν, καὶ μέλαν.

Τίς αἰτία τοῦ γένεσιν ἀεὶ εἶναι, καὶ τὴν ἁπλῆν, καὶ τὴν κατὰ μέρος.

Φαμὲν γὰρ τὸν μανθάνοντα γίνεσθαι μὲν ἐπιστήμονα· γίνεσθαι δ' ἁπλῶς, οὔ.

Ὅσα οὖν μὴ οὐσίαν σημαίνει, οὐ λέγεται ἁπλῶς, ἀλλά τι γίνεσθαι.

Arist. l. 5. physi. c. 2. t. 7. Quare necesse est ex his quæ dicta sunt, tres esse mutationes, eam quæ est ex subiecto in subiectum, & eam quæ est ex subiecto in nõ subiectum, & eam quæ est ex non subiecto in subiectũ.

Mutatio igitur quæ in contradictione est ex non subiecto in subiectum, est generatio : simplex quidem quæ est simpliciter : aliqua verò, quæ est alicuius : vt puta quæ est ex non albo in album, est generatio huius; quæ verò ex non ente simpliciter, in substantiam, generatio simpliciter secundùm quam simpliciter fieri nõ aliquid fieri dicimus : Quæ verò est ex non subiecto in subiectum, est interitus : simpliciter quidem quæ est ab essentia ad non esse : quædam verò, quæ est in oppositam negationem, quemadmodum dictum etiam fuit in generatione.

T. 9. Quoniam autem omnis motus est mutatio quædam : mutationes verò sunt tres, quæ cõmemoratæ fuerunt : harum autem eæ quæ in ortu & interitu spectantur, non sunt motus : hæ verò sunt, quæ in contradictione consistunt : necesse est, eam tantùm mutationem, quæ est ex subiecto in subiectum, esse motum. Subiecta verò aut sunt contraria, aut interiecta : nam & priuatio ponatur esse contrarium : & declaratur affirmatione, nudum, & album, & nigrum.

L. 1. de generat. & corr. c. 3. t. 13. Quænam sit caussa cur generatio tam quæ simpliciter, quàm quæ secũdùm partem fit, semper sit, disserendum est.

T. 18. Etenim eum qui discit, scientem fieri dicimus, non autem simpliciter fieri.

T. 20. Quæcumque igitur substantiam non significant, ea non simpliciter, sed quippiam fieri dicũtur.

La mutation se prend en deux significations, l'vne pour la mesme chose que la production naturelle, contenant soubs soy toute espece de mutation ou production, qui n'est point œuure de l'art du hazard, ou semblable: & l'autre pour vne espece de mutation qui porte le nom de son genre. Aristote parlant de la mutation prise pour la mesme chose que la production naturelle, dit que toute mutation se faict entre deux termes opposites, & que chacun d'eux est subject ou non subject: entendant par subjet ce qui est declaré par affirmation; & non subject, ce qui est declaré par negation. De là il collige qu'il y a trois sortes de mutations, l'vne du subject au subject : l'autre du subject au non subject : & la troisiesme du non subject au subject. Il dit que la mutation du non subject au subject, consiste en contradiction, parce que ces deux termes sont opposez contradictoirement, &

l'appelle generation, qu'il diuise en deux especes: à sçauoir generation simple, & generation selon quelque chose. La generation simple c'est quand il s'engẽdre quelque substance, de ce qui n'estoit point cette substance: comme pour exemple quand de ce qui n'estoit point plante, il se fait vne plante. La generation en quelque sorte, c'est quand quelque substãce ou subject, sans changer d'espece deuient de non blanche blãche, ou de non chaude chaude, & ainsi des semblables. Et à l'opposite la mutation du subiect au non subiect qui cõsiste aussi en contradictiõ, & est nommee corruption, il la diuise comme la generation en simple, & selon quelque chose. La corruption simple c'est quand la chose perit selon son espece, comme quand vn animal cesse d'estre animal: & la corruption en quelque sorte, c'est quãd la chose sans perir, deuient de blanche non blanche; de chaude non chaude, & semblables. La mutation du subiect au subiect c'est mouuement, le considerant, non selon que du non blanc se faict le blanc, ou du blanc le non blanc, mais selon qu'il se faict entre termes contraires, comme du noir le blanc, du rouge le vert, & semblables, ou entre termes opposez priuatiuemẽt, dont le priuatif soit par affirmation: comme pour exemple, aueugle; & non par negation, comme non voyant: & ainsi entre aueugle & voyant il y a mouuement. Il s'ensuit de ce que dessus que la generation simple est la mesme chose que la substantielle; & la generation en quelque sorte la mesme chose que le mouuement ou generation accidentelle. Aristote appelle aussi la generation en quelque sorte, la generation d'vne substance moins parfaitte, à comparaison d'vne parfaitte.

Ὅτι ἅπασαν μεταβολὴν, καὶ ἅπαν τὸ κινούμενον, ἀνάγκη κινεῖσθαι ἐν χρόνῳ.

Arist. l. 4. phys. c. 20. t. 129. Necesse esse vt omnis mutatio sit in tempore, & quicquid mouetur, moueatur in tempore.

La mutation espece de production ou mutation naturelle (à laquelle on dõne le nom de son genre, faute d'vn autre pour la signifier) c'est vne production naturelle qui se faict en vn instant: & vne telle mutation est substantielle ou accidentelle. La mutation substãtielle c'est la production d'vne substance: comme pour exemple, d'vn homme, d'vn lion, d'vn arbre, d'vne pierre, & semblables. La mutation accidentelle c'est la production naturelle d'vn accident telle qu'est la lumiere en l'air, & la vision en la veuë, & semblables, qui se font en vn instant. Aristote confond quelquesfois le nom de mutation auec celuy du mouuement: mais quand la mutation est prise pour espece de production, & non pour le genre, elle est tousiours opposee au mouuement, en ce qu'il ne se faict pas en vn instant, mais tousiours en temps,

De la mutation substantielle, & de ses especes.

CHAPITRE IV.

La mutation substantielle a esté estimee par plusieurs auoir trois especes, à sçauoir la transmutation des elements les vns és autres, la generation des corps composez des elements appellee mixtion, & la generation des choses animees. Quant à la mixtion des choses inanimees elle est si claire & euidente qu'on n'en peut doubter: & la generatiõ des choses animees encores plus manifeste (comme cela sera montré en son lieu:) mais pour le regard de la transmutation des elements les vns és autres, ie ne voy point de demonstration qu'elle soit, ny de necessité de l'admettre, comme nous le dirons incontinent: à raison de quoy ie ne conteray que deux especes de mutation substantielles, à sçauoir la mixtion, & la generation des choses animees.

Qu'il n'y a point de certitude de la transmutation des elements les vns és autres ny de necessité.

CHAPITRE V.

Ἐπεὶ δὲ διώρισται πρότερον, ὅτι τοῖς ἁπλοῖς σώμασιν ἐξ ἀλλήλων ἡ γένεσις, ἅμα δὲ καὶ κατὰ τὴν αἴσθησιν φαίνεται γινόμενα. &c. Ὅτι μὲν οὖν ἅπαντα πέφυκεν εἰς ἄλληλα μεταβάλλειν, φανερόν· ἡ γὰρ γένεσις, εἰς ἐναντία, καὶ ἐξ ἐναντίων·

Arist. l. 2. de generat. & corr. c. 4. t. 24. Cum autem prius sit definitum simplicia corpora mutuam subire generationem, & ea insuper gigni ad sensum videantur. &c. Quòd igitur vniuersa in se inuicem transmutari nata sunt, palam est: Nam generatio

τὰ δὲ στοιχεῖα πάντα, ἔχει ἐναντίωσιν εἰς ἄλληλα, διὰ τὸ τὰς διαφορὰς ἐναντίας εἶναι.

φαμὲν δὲ πῦρ, καὶ ἀέρα, καὶ ὕδωρ, καὶ γῆν, γίνεσθαι ἐξ ἀλλήλων, καὶ ἕκαστον ἐν ἑκάστῳ ὑπάρχειν τούτων δυνάμει· ὥσπερ καὶ τῶν ἄλλων οἷς ἕν τι καὶ τὸ αὐτὸ ὑπόκειται, εἰς ὃ καὶ ἀναλύονται ἔσχατον.

in contrarium, & è contrario fit: omnia autem elementa inter se contrarietatē ex eo habent: quia differentiæ ipsæ contrariæ sunt.

L. 1. meteor. c. 3. *Dicimus autem ignem, aërem, aquam, & terram ex sese mutuo gigni: & eorum perinde quodque in quoque potentia inesse, vt & cæterorũ, quibus vnum quippiam idemque subycitur, in quod vltimum resolui solent.*

LEs Philosophes sont d'accord que les elements comme principales parties de l'vniuers, sans lesquelles il ne pourroit subsister, ne peuuēt estre destruicts, corrompus, ny engendrez de nouueau selon leur tout: mais pour le regard de leurs parties Aristote & plusieurs autres Philosophes, ont eu opinion qu'ils se trāsmuoient les vns és autres: à sçauoir que l'eau se conuertissoit en air, l'air en l'eau, & ainsi des autres, agissant les vns és autres par leurs qualitez. Or il n'y a point de preuue certaine de cela, & y a bien de l'apparēce du cōtraire. Premieremēt il est tout euident que les vapeurs & exhalations qui sortent de l'eau & de la terre, se resoluent par la froideur en la moyenne regiō de l'air, en pluye, en gresle, en neige en frimats, en tonnerres, en esclairs, en foudres, & quelquesfois en cometes & petits feux appellez estoilles courantes (comme il sera enseigné au liure des Meteores.) Mais il ne nous paroist point qu'il se conuertisse rien en air de tout ce qui a ainsi esté tiré de la terre & de l'eau, par la chaleur prouenant des corps celestes. Et au contraire il est clair que ces choses se resoluent en eau & en terre par vne continuelle & reciproque circulation, comme nous voyons en la distilation par le pellican, que les liqueurs montent en vapeurs, descendent en eau, & remontent successiuement en vapeur, sans qu'il se perde rien, & tout cela plustost par condensation & rarefaction que par mutation substantielle. Quant à l'air il y a aussi peu de demonstration qu'il se resolue en eau: car és lieux esleuez par dessus la moyenne region de l'air, où les vapeurs ne peuuent donner, il ne se voit aucune humidité ny humectation aquatique. On trouuoit sur le mont Olympe & sur le mont Athos en Macedoyne, quand on y retournoit sacrifier, les cendres au mesme estat qu'on les auoit laissees l'annee precedente: qui montre assez que les parties de l'air qui sēblent se resoudre en pluies, ne sont que certaines vapeurs si subtiles qu'elles ne paroissent pas à nos yeux, lesquelles ne s'esleuent point outre la moyenne region de l'air. Et de fait il ne se verra point que les maisons situees en lieu haut & sec, non ouuertes du costé des vēts pluuieux soient humides, ny que l'air s'y resolue en eau: cōme il aduient en celles qui sōt assises en lieu marescageux percees au midy & au couchant, & és caues où les vapeurs de la terre s'arrestent. Quant à la conuersion de l'eau en terre, ou de la terre en eau, cela ne se voit point: ils se meslent bien ensemble, mais sans changer de nature: car quelque meslange qu'il y ait, elles sont aysees à estre separees d'ensemble. Le feu mesme qui est la plus actiue chose elementaire que nous ayons, ne sçauroit conuertir la terre en aucun autre element: car nous voyōs que le dernier poinct où il la peut reduire, c'est cendre, chaux, ou verre Or comme il n'y a point de certitude de la transmutation des elements les vns és autres, & y a beaucoup de probabilité du contraire: il ne se trouue non plus de commodité ny de necessité que cette transmutation se fasse: car elle ne sert de rien à la mixtion ny à la generation des choses animees, ny à la constitution & conseruation de l'vniuers, comme cela paroistra parcy apres, lors que nous traitterons de ces choses.

LIVRE SEPTIESME DE LA PHYSIQVE,

Auquel il est traicté du mouuement.

Du mouuement & de ses especes.

CHAPITRE I.

OMBIEN que nous ayons nombré le mouuement au dernier rang des especes de productions ou mutations naturelles. Neantmoins i'en traitteray premier que des autres especes, parce qu'il precede tousiours les mutations substantielles, & leur est ordonné comme vne voye pour y paruenir.

Δεῖ μὴ λανθάνειν, τί ἐστι κίνησις· ἀναγκαῖον γὰρ ἀγνοουμένης αὐτῆς ἀγνοεῖσθαι καὶ τὴν φύσιν.

Η τοῦ δυνάμει ὄντος ἐντελέχεια, ᾗ τοιοῦτον, κίνησίς ἐστιν· οἷον τοῦ μὲν ἀλλοιωτοῦ, ᾗ ἀλλοίωτον ἡ κίνησις.

Η δὲ τοῦ δυνάμει ὄντος ἐντελέχεια, ὅταν ἐντελεχείᾳ ὂν ἐνεργῇ, οὐχ ᾗ αὐτό, ἀλλ' ᾗ κινητόν, κίνησίς ἐστι· λέγω δὲ τὸ ᾗ, ὡδί. ἔστι γὰρ ὁ χαλκὸς δυνάμει ἀνδριάς· ἀλλ' ὅμως οὐχ ἡ τοῦ χαλκοῦ ἐντελέχεια, ᾗ χαλκός, κίνησίς ἐστιν· οὐ γὰρ τὸ αὐτό, τὸ χαλκῷ εἶναι, καὶ δυνάμει τινὶ κινητῷ. &c.

Η τε κίνησις ἐνέργεια μέν τις εἶναι δοκεῖ, ἀτελὴς δέ· αἴτιον δέ, ὅτι ἀτελὲς τὸ δυνατόν, οὗ ἐστιν ἐνέργεια κίνησις.

Διὸ ἡ κίνησις ἐντελέχεια τοῦ κινητοῦ, ᾗ κινητόν. &c.

Φανερὸν ὅτι ἅπασαν μεταβολὴν, καὶ ἅπαν τὸ κινούμενον, ἀνάγκη κινεῖσθαι ἐν χρόνῳ.

Ενδέχεται γὰρ τὰ μὲν ἀεὶ τῶν ὄντων ἀκίνητα εἶναι, τὰ δ' ἀεὶ κινούμενα· τὰ δ' ἀμφοτέρων μεταλαμβάνειν.

Τὸ μὲν οὖν πάντα ἠρεμεῖν, καὶ τούτου ζητεῖν λόγον, ἀφέντας τὴν αἴσθησιν, ἀρρωστία τίς ἐστι διανοίας.

Ετι ὥρισται ὅτι κινεῖται τὸ κινητόν· τοῦτο δ' ἐστὶ δυνάμει κινούμενον, οὐκ ἐντελεχείᾳ· τὸ δὲ δυνάμει εἰς ἐντελέχειαν βαδίζει· ἔστι δὲ ἡ κίνησις ἐντελέχεια κινητοῦ ἀτελής. &c.

Ανάγκη δὲ ἀεὶ κίνησιν ἔχειν σῶμα φυσικόν.

Καὶ γὰρ ἐστιν ἡ κίνησις, ἐνέργειά τις, ἀτελὴς μέν τοι.

Φανερὸν δ' ὅτι, οὐδ' οἱ τὰ πάντα ἠρεμεῖν λέγοντες, ἀληθῆ λέγουσιν, οὐδ' οἱ πάντα κινεῖσθαι.

Η τοῦ δυνατοῦ ᾗ δυνατόν, ἐντελέχεια κίνησίς ἐστιν.

Arist. l. 3. physi. c. 1. t. 1. Non est ignorandum, quid sit motus: hoc enim ignorato, necesse est etiam naturam ignorari.

T. 6. Actus eius quod est potestate, qua talis est, motus est, vt eius quod est variabile, qua est variabile, variatio.

T. 9. Actus verò eius quod potestate est, quando actu est, non quatenus est id ipsum quod est, sed quatenus est mobile, hic inquã actus est motus. Illud autẽ quatenus, sic dico: nam æs potestate est statua: non tamen actus æris: quatenus est æs, est motus: non est enim eadem essentia æris, & potestate alicuius mobilis. &c.

T. 15. Ac motus videtur quidem esse actus quidam, sed imperfectus: causa autem est, quia id est imperfectum, quod est potestate, cuius actus est motus.

C. 2. t. 16. Idcirco motus est actus eius quod est mobile, quatenus est mobile. &c.

L. 4. c. 20. t. 129. Necesse est vt omnis mutatio sit in tempore: & quicquid mouetur, moueatur in tempore.

L. 8. c. 3. t. 21. Contingit enim quadam entia semper esse immobilia, nõnulla semper moueri, alia vtroque participare.

T. 22. Dicere igitur omnia quiescere, & huius rationem quærere, omisso sensu, est infirmitas quædam cogitationis.

C. 6. t. 40. Definitum fuit, moueri id quod est mobile: hoc autem dum mouetur esse potestate nõ actu: quod autem potestate est, ad actum progredi: motum verò esse actum imperfectum rei mobilis. &c.

L. 1. de Cœl. c. 7. t. 57. Omne naturale corpus, motionem habere necesse est.

L. 2. de anima. c. 5. t. 54. Motus enim est quidam actus, imperfectus tamen.

L. 4. metap. c. 8. t. 29. Neque eos, qui dicũt omnia quiescere, neque eos qui moueri omnia, verum dicere.

L. 10. c. 8. t. 25. Constat motum esse actum rei possibilis, prout possibilis est.

Aristote escript que les vns & les autres de ceux qui disent, que toutes choses se meuuent, & que toutes choses se reposent, disent faux : & adiouste en vn autre endroit, que

c'est infirmité d'entendement de dire que toutes choses se reposent,& en chercher la raison: car il est certain qu'il y a quelques choses tousiours immuables & immobiles, quelques autres qui se meuuent tousiours,& d'autres qui se meuuent & se reposent quelquesfois. C'est pourquoy afin de n'estre point condamné auec eux par ce grand Philosophe, qui dit que tout corps naturel est necessairement subiect au mouuement: ie ne m'arresteray point à montrer que le mouuement est, parce qu'on le connoist assez euidemment; mais bien à expliquer ce que c'est, puis qu'il est de telle importance, comme le mesme Aristote pronõce, que si on l'ignore, il est necessaire d'ignorer la nature: à cause de quoy il ne veut pas que le Physicien s'amuse à impugner celuy qui le destruit, ny qu'il dispute auec luy. Donques i'en donneray quelques definitions pour le faire entendre le plus clairement qu'il me sera possible: & tout premierement cette-cy d'Aristote. Le mouuement c'est l'acte du mobile entant qu'il est mobile: c'est à dire que le mouuement est l'acte d'vne chose qu'on meut, entant qu'on la meut, & qu'elle peut encores estre meuë (car en cet endroit, mobile, signifie la chose qu'on meut actuellement, & qui peut encores estre meuë plus outre) en quoy il faut noter deux choses: la premiere, c'est que le mobile a tousiours deux actes, l'vn qui donne l'estre & constituë son espece: & cettuy-là n'est n'y mouuement ny acte du mobile, entant que mobile ou subiect du mouuement: mais il est sa forme substantielle partie de son essence, & l'autre c'est le mouuement, qui est son acte, entant qu'on le meut & qu'il est mobile: comme pour exemple, la forme substãtielle de l'eau est l'acte par lequel elle est eau, & constituee en la nature des choses determinees d'espece: & l'eschauffement de l'eau prouenant de la chaleur du feu c'est le mouuement ou acte de l'eau entãt qu'elle est mobile ou meuë, & par lequel elle est mobile ou meuë à la chaleur. La seconde chose à noter c'est que le mobile a tousiours cependant qu'il est meu, le mouuement actuellement: puisque c'est par luy qu'il est mobile, & est neantmoins en puissance au mouuement: non à celuy par lequel il est meu ou mobile: mais au mouuement suiuant; c'est à dire à la partie du mouuement succedant à celle qu'il a, laquelle passe: car le mouuement est vne chose successiue & vn flus continuel. En somme le mouuement n'est rien qu'vn acte ou vne forme imparfaitte & non accomplie, comme fluante & naissante partie à partie successiuement & continuellement l'vne apres l'autre, en vn subiect qui est capable de la receuoir & d'en acquerir l'accomplissement ou la perfection, outre ce qu'elle en a desia; durant lequel flus, le mouuement dure, & quand il s'arreste & cesse, le mouuement cesse. Le mouuement, selon Auerroes, n'est autre chose que l'acquisitiõ, *Auerr. 3.*
vne partie apres l'autre, de cela à quoy on meut le mobile, iusqu'à ce qu'il l'ait acquis parfaittement: & alors il cesse. *phys. t. 48.* Philoponus l'explique en cette sorte: Le mouuement c'est cet acte qui dure iusqu'à cette forme, laquelle estant, il cesse: *Philop. 3. phys. t. 7.* & Albert le grãd pose, que c'est le flus d'vne nature en vne autre nature, d'vne forme en vne forme, & de puissance en acte. *Albert. 6. phys.*
Ces definitions se rapportent les vnes aux autres, & toutes ensemble à vne mesme, declarant fort exactement ce que c'est que le mouuement, comme il paroistra par cet exemple. L'eschauffement par lequel le feu ou quelque chose chaude eschauffe l'eau froide, c'est le mouuement ou acte de l'eau selon qu'elle est eschauffee, durãt que le feu l'eschauffe seulemẽt: car alors qu'il ne l'eschauffe plus, ou que l'acte ne coulle plus, ou ne naist plus en elle, & qu'elle demeure arrestee & determinee soubs quelque certain degré de chaleur, il n'y a plus d'eschauffement, ny de flus de la chaleur en la froideur, ny d'vne nature en vne autre nature, ny d'acquisition de partie apres partie, ny par consequent de mouuement en l'eau, & elle n'est plus mobile: c'est à dire qu'on ne la meut plus. Car alors la chaleur qu'elle a acquise est la chaleur permanẽte determinee à vn certain degré de forme acquise, & acte arresté, & n'est plus fluante comme elle estoit durant que le feu eschauffoit l'eau. Et partant alors cette chaleur est forme parfaitte & acte accidentel de l'eau simplement, & non entant qu'elle est mobile, c'est à dire non entant que le feu la meut, comme quand il l'eschauffoit & introduisoit la chaleur en elle, partie a partie, ou degré à degré. Ce flus de forme succession ou acquisition d'icelle partie à partie compris au mouuement, monstre qu'il ne se faict pas en vn instant, comme la mutation, mais qu'il a duree, & se faict en vn certain temps.

Τεσσάρων δὲ κινήσεων οὐσῶν, φορᾶς, ἀλλοιώσεως, φθίσεως, αὐξήσεως.

Arist. l. 1. de anim. c. 3. t. 38. Cùm igitur quatuor sint motus, latio, alteratio, accretio, atque decretio.

Il est tout euident par ce que nous venons de dire, que le mouuement n'est ny pur acte ny pure puissance, mais entre l'vn & l'autre, attendu qu'il est meslé de l'vn & de l'autre. Or

ainsi qu'il est vn acte imparfaict qui a tousiours quelque chose de la puissance adjoincte auec luy, tout de mesme le subiect, où il se faict a la puissance qui se reduit imparfaittemẽt en acte, de sorte qu'elle ne perit pas du tout, & qu'elle ne demeure pas du tout entiere: la raison de cela est qu'vne chose peut estre en mesme temps en puissance & en acte, pourueu que ce ne soit pas d'vne mesme maniere: à sçauoir en acte imparfaict, & en puissãce à la perfection : comme pour exemple, l'eau qu'on eschauffe est en acte & en puissance chaude: car elle est actuellement chaude, pour le regard de la chaleur imparfaitte qu'elle a déja acquise; & en puissance au respect de celle qu'elle n'a pas encores, & où elle tẽd. Or afin de ne se méprendre point en ce que nous touchons par-cy apres du mouuement, il faut bien noter qu'en tout ce qu'il concerne l'estre ou forme fluante, ou imparfaitte tendant à la perfection, le flus ou acquisition de la forme, la voye ou tendance à la forme, & tout cela partie à partie & successiuement, n'est rien que le mouuemẽt mesme, duquel toutes ces choses ne sont distinguees entre elles que rationellement; conformemẽt aux diuers biais dont l'entendement considere le mouuement. Venons donc maintenant à ses especes, & nous trouuerons qu'il y en a quatre : qui sont, l'alteration, l'accroissement, & le decroissement, & le mouuement de lieu.

De l'alteration.

CHAPITRE II.

Η μὲν οὖν κατὰ τὸ ποιὸν κίνησις, ἀλλοίωσις ἔστω.

Η δ' ἐν τῷ αὐτῷ εἴδει, μεταβολὴ ἐπὶ τὸ μᾶλλον καὶ ἧττον, ἀλλοίωσίς ἐστι· ἢ γὰρ ἐξ ἐναντίου εἰς ἐναντίον κίνησις, ἢ ἁπλῶς, ἢ πῇ· ἐπὶ μὲν γὰρ τὸ ἧττον ἰοῦσα εἰς τοὐναντίον λεχθήσεται μεταβάλλειν· ἐπὶ δὲ τὸ μᾶλλον, ὡς ἐκ τοῦ ἐναντίου εἰς αὐτό.

Αλλοιοῦνται γάρ πως καὶ αἱ αἰσθήσεις· ἡ γὰρ αἴσθησις, ἡ κατ' ἐνέργειαν, κίνησίς ἐστι διὰ τοῦ σώματος, πασχούσης τι τῆς αἰσθήσεως.

Η γὰρ φαντασία, καὶ ἡ δόξα κινήσεις τινὲς δοκοῦσιν εἶναι.

Αλλοίωσις μέν ἐστιν, ὅταν ὑπομένοντος τοῦ ὑποκειμένου, αἰσθητοῦ ὄντος, μεταβάλλῃ ἐν τοῖς αὑτοῦ πάθεσιν, ἢ ἐναντίοις οὖσιν, ἢ μεταξύ· οἷον τὸ σῶμα ὑγιαίνει, καὶ πάλιν κάμνει, ὑπομένον γε ταὐτό· καὶ ὁ χαλκὸς στρογγύλος, ὁτὲ δὲ γωνιοειδής, ὁ αὐτός γε ὤν.

Η δὲ αἴσθησις ἐν τῷ κινεῖσθαί τι καὶ πάσχειν συμβαίνει, καθάπερ εἴρηται· δοκεῖ γὰρ ἀλλοίωσίς τις εἶναι. Θεωροῦν γὰρ γίγνεται τὸ ἔχον τὴν ἐπιστήμην· ὅπερ ἢ οὐκ ἔστιν ἀλλοιοῦσθαι (εἰς αὐτὸ γὰρ ἡ ἐπίδοσις καὶ εἰς ἐντελέχειαν) ἢ ἕτερον γένος ἀλλοιώσεως.

Arist. l. 5. phys. c. 3. t. 18. Motus igitur, qui est in qualitate, esto alteratio. &c.

T. 19. Iam verò mutatio quæ fit in eadem forma ad magis & minus, alteratio est: etenim motus est ex contrario in contrarium, vel simpliciter, vel quadamtenus: nam qui ad minus progreditur, in contrarium dicetur mutari : qui verò ad magis, tamquam ex contrario ad ipsum.

L. 7. c. 3. t. 12. Alterantur enim aliquo modo etiã sensus: nam sensus, qui est actu, est motus per corpus, sensu aliquid patiente.

L. 8. c. 3. t. 26. Quoniam phantasia & opinio videntur esse motiones quædam.

L. 1. de gener. & corr. c. 4. t. 23. Alteratio sanè est quando sensibile subiectum permanẽs, in suis mutatur affectibus, qui aut contrarij aut inter cõtrarios medij sunt, sicut corpus idem permanens, vicissim modo sanum, modo ægrum est: atque æs quamquã idẽ alias teres atq; rotundum est, alias angulis speciem præ se fert.

L. 2. de anima. c. 5. t. 51. Sensus accidit, eo quod aliquid mouetur & patitur, sicuti dictum fuit : videtur enim esse alteratio quædam. t. 57. Id enim quod scientiam habet, contemplans euadit: quod quidẽ aut non est alterari (quoniam accessio in ipsum est, & in actum,) aut est alterum genus alterationis.

L'ALTERATION c'est le mouuement de quelque qualité en vn subiect : comme pour exemple, l'eschauffement dont l'eau froide est eschauffee est vn mouuement d'alteration, par lequel la chaleur qui est vne qualité, est produitte en l'eau: tout de mesme quãd l'eau chaude deuient plus chaude, c'est alteration. Semblablement si vne chose blanche deuient noire, le noircissement par lequel elle est noircie, est alteration : car la noirceur en est produitte. L'alteration est double, l'vne qui se faict és qualitez spirituelles, telles que sont les sciences, les vertus, & les sentiments és sens, & semblables. L'autre est pour le regard des qualitez naturelles; & celle-cy est de deux sortes, à sçauoir perfectiue & corruptiue. L'alteratiõ perfectiue c'est celle qui apporte quelque perfection au subiect en l'accomplissant, en le conseruant, & en chassant quelque autre qualité ennemie de la nature d'iceluy; comme pour exemple, l'eschauffement en ceux qui sont molestez du froid est vne qualité perfectiue, & le refroidissement en l'eau chaude. L'alteration corruptiue, c'est celle qui est contraire à quelque qualité conuenable au subiect, laquelle elle destruit à son arriuee: de cette sorte est l'eschauffement en l'eau, laquelle est froide de nature. L'alteration se considere comme propre & impropre. La vraye & propre alteratiõ, c'est celle qui se fait és quatre premieres qualitez touchables, le chaud, le froid, le sec, & l'humide. L'impropre c'est celle qui se fait és autres qualitez qui naissent de la mixtiõ des premieres; à sçauoir és cou-

és couleurs, és odeurs, és saueurs, en la santé, en la maladie, & generalemẽt, en toutes autres especes de qualitez naturelles ou spirituelles, autres que les quatre premieres sensibles: comme pour exemple, quand les elements & corps elementaires sont illuminez de la lumiere du Soleil, & que l'ame sent, entend, ou appette, (car Aristote appelle ces changements, alterations.)

De l'accroissement & du decroissement.

CHAPITRE VI.

Ἡ δὲ κατὰ τὸ ποσὸν, τὸ μὲν κοινὸν, ἀνώνυμον· καθ' ἑκάτερον δὲ αὔξησις, καὶ φθίσις· ἡ μὲν εἰς τὸ τέλειον μέγεθος, αὔξησις· ἡ δ' ἐκ τούτου φθίσις.

Arist. l. 5. physi. c. 3. t. 18. Qui autem est quantitate, communiter quidem vacat nomine: vtriusque autem ratione vocatur accretio, & diminutio, is quidem qui tendit ad perfectam magnitudinem, accretio: qui verò ab hac, deminutio.

Ὅταν μὲν οὖν κατὰ τὸ ποσὸν ᾖ ἡ μεταβολὴ τῆς ἐναντιώσεως, αὔξησις καὶ φθίσις.

C. 4. t. 24. Cum igitur contrarietatis mutatio in quantitate est accretio atque decretio. &c.

Ὑπομένοντός τι τοῦ αὐξανομένου, καὶ προσιόντος τινὸς αὐξάνεσθαι, ἀπιόντος δὲ φθίνειν.

L. 1. de generat. & corrup. c. 5. t. 35. Permanente, inquam, eo quod augetur, atque adueniente aliquo fieri accretionem, & abeunte decretionem.

Ἡ αὔξησίς ἐστι τοῦ συνυπάρχοντος μεγέθους ἐπίδοσις.

T. 31. Accretio magnitudinis quæ in copiam inest, augmentatio est: decretio verò eiusdem diminutio.

L'Accroissement & le decroissement se considerent proprement & improprement. L'accroissement propremẽt pris, c'est l'augmentation d'vn corps animé ou viuant, par lequel son ame l'estend à vne plus grande quantité: comme pour exemple, c'est par l'accroissement que les plantes & les animaux croissent & s'augmentent en hauteur, largeur, & époisseur. Le décroissement propre c'est la diminution d'vn corps animé ou viuant dont la quantité est amoindrie par son ame, en quoy il faut noter, que l'ame est cause efficiente positiue de l'accroissement: mais seulement priuatiue du décroissement, par le defaut & manquement de son action; ainsi que le Pilote est dit cause efficiente du naufrage d'vn nauire, faute de l'auoir bien gouuerné. L'accroissement improprement pris, c'est l'additiõ, de quelque quantité que ce soit continuë ou discõtinuë à vn corps inanimé, ou à vn animé; si la quantité ne s'vnit à luy soubs sa forme substantielle: de cette sorte le feu s'augmente par l'addition de nouueau feu qui s'engendre: le vin, l'eau, & semblables autres liqueurs en les meslant les vnes auec les autres: & semblablement vn monceau de bled s'accroist par d'autre bled qu'on y adiouste. Le decroissemẽt impropre c'est la substraction de quelque partie de la quantité des choses: cette sorte d'accroissement & de decroissement ne porte ce nom, que par vne certaine ressemblance au vray & propre accroissement & decroissement, & n'est pas contee entre les especes des vrays mouuements. C'est pourquoy quand nous parlons de l'augmentation ou accroissement & du decroissement simplement, ce n'est pas de ceux cy, mais du premier qu'il faut l'entendre.

Du mouuement de lieu.

CHAPITRE VII.

Καὶ τῆς κινήσεως ἡ κοινὴ μάλιστα, καὶ κυριωτάτη, κατὰ τόπον ἐστὶν, ἣν καλοῦμεν φοράν.

Arist. l. 4. physi. c. 1. t. 1. Et motus ille, qui est maximè communis & maximè proprius secundum locum est, quem vocamus lationem.

Καὶ κυρίως δὲ κινεῖσθαί φαμεν μόνον τὸ κινούμενον τὴν κατὰ τόπον κίνησιν· ἐὰν δ' ἠρεμῇ μὲν ἐν τῷ αὐτῷ, αὐξάνηται δὲ, ἢ φθίνῃ, ἢ ἀλλοιούμενον τυγχάνῃ, πῇ κινεῖσθαι, ἁπλῶς δὲ κινεῖσθαι οὔ φαμεν.

L. 8. c. 14. t. 77. Propriè moueri dicimus duntaxat quod secundùm locum mouetur, quod si quiescat in eodem loco, augeatur autem, vel minuatur, aut varietur. &c.

Le mouuement de lieu c'est le changement de situation du mobile selon son tout, ou selon vne de ses parties, au respect de certains endroits de l'vn desquels il s'approche & reculle de l'autre: au moyen dequoy à l'opposite de l'alteration, où le mouuement est fluant: c'est en cettuy, le mobile qui flue. Ce mouuemẽt est le vray & propre mouuement, duquel le nom a esté donné aux autres par vne certaine analogie. On le diuise en droit & circulaire, comme nous l'exposerons plus particulierement à la fin de ce traicté, où nous en reprendrons le discours; lequel je remets iusques là pour cause de facilité.

Qu'il n'y a que quatre especes de mouuements.

CHAPITRE VIII.

Ὥστε κινήσεως καὶ μεταβολῆς ἐστὶν εἴδη τοσαῦτα, ὅσα τοῦ ὄντος.

Arist. l. 3. physi. c. 1. t. 5. Quocirca motus & mutationis species tot sunt, quot entis.

Ἀνάγκη τρεῖς εἶναι κινήσεις, τήν τε τοῦ ποσοῦ, καὶ τὴν τοῦ ποιοῦ, καὶ τὴν κατὰ τόπον· κατ' οὐσίαν δὲ οὐκ ἔστι κίνησις, διὰ τὸ μηδὲν εἶναι τῶν ὄντων οὐσίᾳ ἐναντίον· οὐδὲ δὴ τῶν πρός τι· ἐνδέχεται γὰρ θατέρου μεταβάλλοντος, ἀληθεύεσθαι θάτερον, μηδὲν μεταβάλλον. ὥστε κατὰ συμβεβηκὸς ἡ κίνησις αὐτῶν. οὐδὲ δὴ ποιοῦντος καὶ πάσχοντος, οὐδὲ παντὸς κινουμένου καὶ κινοῦντος, ὅτι οὐκ ἔστι κινήσεως κίνησις, οὐδὲ γενέσεως γένεσις.

Ἀνάγκη τρεῖς εἶναι κινήσεις ποιοῦ, ποσοῦ, τόπου· κατ' οὐσίαν δ' οὔ, διὰ τὸ μηδὲν εἶναι οὐσίᾳ ἐναντίον.

L. c. 5. 3. t. 9. Necesse est tres esse motus, nempe eum qui est quanti, & eum qui est qualis, & eum qui est secundùm locum. t. 10. In substantia verò non est motus, quia nulla res substantiæ est contraria. Sed neque in eo quod est ad aliquid: quia fieri potest, vt altero mutato, alterum verè dicatur, quamquam nihil mutatum: quapropter ex accidenti est horum motus. Neq; igitur motus est efficientis & patiẽtis, neq; vllius moti & mouentis: quia nõ est motionis motio, nec generationis generatio, nec omninò mutatio mutationis.

L. 10. metap. c. 11. t. 30. Tres esse motus necesse est, qualis, quanti, & loci: secundũ verò substantiã minimè: propterea quod substantiæ nihil contrariũ est. &c.

IL ne peut y auoir que les quatre especes de mouuement que nous auons posees, deux en la quantité, vn en la qualité, & l'autre au lieu: car il faut que par le mouuement reel, qui est vn estant successif, & la voye à la generatiõ des choses naturelles, il s'acquierre quelque estant permanent reel. Or tout estant permanent & reel, excepté Dieu, est substance ou accident: mais le mouuement ne peut estre au predicament de la substance, attendu que tout mouuement la presuppose, comme son subiect, sans lequel il ne peut estre, ny se faire; ou bien, comme dit Aristote, pource qu'elle n'a point de contraire, car il faut que tout mouuement se fasse d'vn contraire en l'autre; & partant il ne peut y auoir de mouuement qu'à la quantité, à la qualité, & au lieu; qui est le nombre de trois, comme le pose Aristote: à sçauoir, l'accroissement & le decroissement à la quantité: l'alteration à la qualité: & le mouuement de lieu à la situation. Toutes ces especes de mouuements sont si sensibles qu'il n'est point besoin de donner de preuue qu'ils sont.

Du subiect & des termes du mouuement.

CHAPITRE VI.

Ἐν μὲν τῷ γίνεσθαί τι ἁπλῶς ἢ φθείρεσθαι, οὐχ ὑπομένει· ἐν δὲ τῷ ἀλλοιοῦσθαι, ἢ αὐξάνεσθαι, ἢ φθίνειν· ὑπομένει τόδε τὸ αὐξανόμενον ἢ ἀλλοιούμενον. ἀλλ' ἔνθα μὲν τὸ πάθος, ἔνθα δὲ τὸ μέγεθος τὸ αὐτὸ οὐ μένει.

Ἕκαστον δὲ διχῶς ὑπάρχει πᾶσιν· οἷον, τόδε· τὸ μὲν γὰρ, μορφὴ, αὐτοῦ· τὸ δὲ στέρησις· καὶ κατὰ τὸ ποιόν· τὸ μὲν γὰρ λευκὸν, τὸ δὲ, μέλαν· καὶ κατὰ τὸ ποσὸν, τὸ μὲν, τέλειον, τὸ δ' ἀτελές· ὁμοίως δὲ καὶ κατὰ τὴν φορὰν, τὸ μὲν ἄνω· τὸ δὲ, κάτω.

Πᾶσα γὰρ κίνησις, ἔκ τινος, καὶ εἴς τι· ἕτερον γὰρ τὸ πρῶτον κινούμενον, καὶ εἰς ὃ κινεῖται, καὶ ἐξ οὗ· οἷον, τὸ ξύλον, καὶ τὸ θερμὸν, καὶ τὸ ψυχρόν· τούτων δὲ τὸ μὲν, ὅ· τὸ δ' εἰς ὅ. &c.

Τῶν οὐσιῶν ἄνευ, οὐκ ἔστι τὰ πάθη καὶ αἱ κινήσεις.

Arist. l. 1. de gener. & cor. c. 5. t. 33. Cùm quippiam simpliciter absoluteque gignitur aut interit, non permanet. At cùm alteratur aut accrescit, decrescitur; quod alteratur, aut incrementa suscipit, id permanet: verũ illic affectio, hic magnitudo eadẽ non manet.

L. 3. physi. c. 1. t. 5. Vnumquodque aut bifariam cunctis inest, vt hoc aliquid: nam eius aliud est forma, aliud priuatio, & in qualitate: aliud enim est album, aliud nigrum: & in quantitate, aliud est perfectum, aliud imperfectum: similiter & in latione, aliud est suprà, aliud infra: &c.

L. 5. c. 1. t. 3. Omnis enim motus est ex aliquo, & in aliquid: nam aliud est quod primum mouet, & in quo mouetur, & ex quo: vt lignum & calidum & frigidum: horum autem, aliud est quod: aliud in quo: aliud ex quo. &c.

L. 11. metap. c. 5. Absque substantijs passiones & motus non sunt.

LE subiect du mouuement naturel ou le mobile (qui est vne mesme chose reellement) c'est tousiours quelque substance complete; à sçauoir vn element ou vne chose elementaire; comme air, eau, terre, pierre, arbre, animal, ou semblables. Le terme duquel le mouuement commence, n'est autre chose que la forme accidentaire du mobile qui doit cesser d'estre, & se perdre par le mouuement entant qu'elle est contraire à la forme acquerable au mesme mobile par le mouuement. Le terme auquel du mouuemẽt c'est la forme que le mobile acquiert par le mouuement: ainsi en l'accroissement & au decroissement, les termes sont le grand & le petit: en l'alteratiõ, le chaud & le froid, & semblables: au mouuement local, le haut, le bas & autres telles differẽces de lieu. Mais cette oppositiõ des termes ne doit pas tousiours estre reelle, suffisant quelquesfois quelle soit rationelle; car au mouuemẽt circulaire, vn mesme poinct est terme d'où & terme auquel, entãt qu'il a la raison de commencemẽt & de fin: parce qu'on en part & on y retourne: au mouuement du moins blanc au plus blãc, ils sont en mesme espece materiellemẽt, mais nõ formellemẽt; car la mutation ne se faict pas du moins blanc entãt qu'il est blanc: mais entant qu'il a du noir meslé.

En

En l'accroissement le terme duquel demeure materiellement, car la premiere quantité demeure, mais non formellemẽt, dautãt qu'elle ne demeure pas petite & imparfaitte, attendu qu'elle est deuenuë grande & parfaitte: c'est pourquoy Albert dit, qu'il n'y a point de mouuement en la quantité, entant qu'elle est quantité; mais seulement selon la raison de parfaict & d'imparfaict, qui sont comme qualitez en la quantité.

Que le mobile est le subiect où le mouuement adhere, & comment le mouuement est son acte, & du moteur tout ensemble.

CHAPITRE XI.

Καὶ τὸ ἀπορούμενον δὲ φανερὸν, ὅτι ἐστὶν ἡ κίνησις ἐν τῷ κινητῷ· ἐντελέχεια γάρ ἐστι τούτου, καὶ ὑπὸ τοῦ κινητικοῦ· καὶ ἡ τοῦ κινητικοῦ δὲ ἐνέργεια, οὐκ ἄλλη ἐστί· δεῖ μὲν γὰρ εἶναι ἐντελέχειαν ἀμφοῖν· κινητικὸν μὲν γάρ ἐστι, τῷ δύνασθαι· κινοῦν δὲ, τῷ ἐνεργεῖν ἐστιν· ἀλλ᾽, ἐνεργητικὸν τοῦ κινητοῦ· ὥστε ὁμοίως μία ἡ ἀμφοῖν ἐνέργεια. ὥσπερ τὸ αὐτὸ διάστημα, ἓν πρὸς δύο, καὶ δύο πρὸς ἕν· καὶ τὸ ἄναντες καὶ τὸ κάταντες. ταῦτα γὰρ ἓν μέν ἐστιν· ὁ μέντοι λόγος, οὐχ εἷς· ὁμοίως δὲ καὶ ἐπὶ τοῦ κινοῦντος καὶ κινουμένου.

Οὔτε μίαν δυοῖν κωλύει οὐθὲν τὴν αὐτὴν εἶναι.

Μὴ μέντοι ὥστε λόγον εἶναι ἕνα, τὸ τί ἦν εἶναι λέγοντα, οἷον τῷ λωπίῳ καὶ τὸ ἱματίῳ, ἀλλ᾽ ὡς ἡ ὁδὸς ἡ Θήβηθεν Ἀθήναζε, καὶ ἡ Ἀθήνηθεν εἰς Θήβας, οὐ γὰρ τὰ αὐτὰ πάντα ὑπάρχει τοῖς ὁπωσοῦν ταὐτοῖς· ἀλλὰ μόνον οἷς τὸ εἶναι τὸ αὐτό. &c.

Οὐδ᾽ ἡ δίδαξις τῇ μαθήσει, οὐδ᾽ ἡ ποίησις τῇ παθήσει τὸ αὐτὸ κυρίως· ἀλλ᾽ ᾧ ὑπάρχει ταῦτα, ἡ κίνησις· τὸ γὰρ τοῦδε ἐν τῷδε, καὶ τὸ τοῦδε ὑπὸ τοῦδε ἐνέργειαν εἶναι, ἕτερον τῷ λόγῳ.

Arist. l. 3. physi. c. 2. t. 18. Perspicuum fit nempe motum esse in re mobili: est enim actus huius & ab eo quod mouendi vim habet. Atque eius quod mouendi vim habet, actus non est diuersus: oportet enim ambobus esse actum, motiuũ enim est quia potest, mouens autem quia agit: est autem actiuum ipsius mobilis: quare similiter vnus est vtrisque actus, quemadmodũ idem est interuallum siue spectes vnum ad duo, siue duo ad vnum, nec non accliue & decliue. Hæc enim sunt vnum, sed definitio non est vna: similiter autem res habet etiam in mouente & eo quod mouetur.

T. 22. Nec quidquam prohibet vnum & eundem esse duarum rerum actum. &c.

T. 21. Non sint tamen vt vna sit ratio quidditatẽ explicans, qualis est vestimenti & indumenti: sed vt via quæ Thebis Athenas, & quæ Athenis, Thebas ducit, non enim eadem omnia insunt ijs quæ quomodo sunt eadem, sed tantùm ijs quorum eadem est essentia. &c.

T. 22. Nec docendi & discendi actus, nec affectio & passio sunt idem propriè, sed motus cui hæc insunt, idem est: nam esse actum huius in hoc, & huius ab hoc, ratione differunt.

LE mouuement naist & a son principe du moteur ou mouuant, & toutesfois le subiect où il reside, c'est le mobile. Aristote l'entend ainsi quand il dit que le mouuement est acte du mouuant au mobile: & il se prouue en cette sorte. Et premierement, la relation que le mobile acquiert en s'approchant du lieu où il tend, il n'y a point de doubte qu'elle ne soit en luy, puisqu'il en est vn des termes, & celuy d'où il part, l'autre. Cela est tout clair pour le regard de l'alteration aussi; attendu, comme pour exemple, que l'eschauffement ou la chaleur qui est le mouuemẽt de l'eau s'eschauffant, est en elle, puisqu'il l'eschauffe, qu'elle en est denommee & ditte chaude, & qu'il reside en elle apres que le moteur est esloigné, lors qu'elle cesse d'en estre meuë. Quant à l'accroissement, cela est si euident qu'il est en la seule chose qui accroist, qu'on n'en sçauroit doubter, & tout de mesme du decroissement en la chose qui diminue: donques tout mouuement est au mobile. Cela peut encores estre confirmé par ce que dit Aristote, qu'estre meu c'est la chose deuenir autrement qu'auparauant. De cecy nous pouuons dire aussi, que le mouuement est acte imparfaict du mobile où il est, entant qu'il est en puissance d'acquerir vn terme plus parfaict; car comme pour exemple, si l'eau n'estoit en puissance d'acquerir vn plus parfaict degré de chaleur que celuy où elle est durant l'eschauffement, & qu'elle l'eust desia, le mouuement ne seroit pas, ains il cesseroit. Et puis l'eau n'est pas ditte s'eschauffer selon sa chaleur soubs laquelle elle est desia actuellement: mais au regard d'vne plus parfaitte, à laquelle elle est en puissance, entant qu'elle y est en puissance. Or combien que le mouuement soit subiectiuement au mobile: neantmoins vn mesme mouuement est acte du mouuant & du mobile, au mouuement de l'alteratiõ, tout ainsi que le chemin de Thebes à Athenes, & d'Athenes à Thebes est vn & mesme: cõme pour exemple, vn mesme eschauffemẽt est acte second & parfaict du feu qui eschauffe de l'eau, & acte premier accidentel imparfaict, & nõ accomply de l'eau qu'il eschauffe: mais il n'en est pas de mesme au mouuemẽt local, car la relation de proximité aux parties de la terre que le mobile acquiert successiuemẽt, & qui est en luy imparfaitte, non accomplie, & en estre fluant, cepẽdant qu'il se meut, n'est pas acte second

du mouuant; dautant que le poussement ou acte du mouuāt, ne passe pas interieurement au mobile, comme celuy de l'alterant en la chose alteree: en laquelle il demeure vne qualité qu'il y laisse: car cette operation qui est l'acte second du mouuāt, n'est pas l'acte imparfaict, à la perfectiō duquel le mobile tend; attendu que c'est vne relation de proximité aux parties de la terre qu'il acquiert successiuement: mais seulemēt elle aduient par l'operation ou poussement du mouuant, par accident au mobile, dont elle est acte imparfaict: & de ce qu'il est poussé par le mouuant vers le terme auquel, la relation de proximité imparfaitte luy aduient. Tout de mesme au mouuement d'accroissement & de decroissement, la quantité fluante qui s'acquiert & se perd, n'est pas acte second du mouuant: car le mouuant c'est la chaleur naturelle, & les esprits qui conuertissent le sang élabouré en substance, & qui dilatent la chair de l'animal par leur operation ou acte second; qui ne peut estre quantité: comme cela sera enseigné au liure de l'ame.

De ce que le mobile acquiert par le mouuement.

CHAPITRE VIII.

PAR l'accroissement, par le decroissement, & par l'alteration, la forme que le mobile acquiert luy est interieure & absoluë: mais par le mouuement de lieu, celle qu'il acquiert dépend de dehors, & est relatiue: à sçauoir seulement d'estre situé en vn autre endroit de la terre, & y estre contigu ou proche: la forme qui aduient au mobile par le mouuement d'augmentation ou de diminution, ce n'est pas simplement: mais seulement selon quelque chose; car par l'accroissemēt c'est vne nouuelle quātité qui est adioustee à celle qui y estoit desia; & par le decroissement c'est la mesme quantité du mobile. Par l'alteratiō, c'est quelquesfois simplemēt: c'est à dire sans qu'il y eust aucune partie de cette forme actuellement au mobile auparauant; cōme pour exemple, quand l'eau qui estoit froide, est eschauffee: & quelquesfois elle n'aduient que selon quelque chose, ainsi qu'en l'augmentation & en la diminution: cōme par exemple, quand l'air desia chaud est eschauffé dauantage, ce n'est autre chose que l'enforcissement de la chaleur qui estoit desia en luy: la relation de proximité que le mobile acquiert par le mouuement de lieu, est vne certaine habitude dont il estoit priué par le corps qui faisoit la distance entre luy & cette partie là. Tout ce que dessus est si clair, que ce seroit chose superflue & vaine d'en donner preuue.

Comment le mouuement est mesme, & different de son terme auquel.

CHAPITRE IX.

LE mouuement est reellement la mesme chose que son terme auquel, c'est à dire que la forme qui s'acquiert par luy: car il n'y a difference entre eux que selon l'estre fluant & permanent, ou selon se faire & estre faict: c'est à dire selon ce qui a tout l'estre ensemble & selon ce qui ne l'a que successiuement, partie à partie continuellement, ou bien selon l'estre indeterminé & selon le terminé; & en somme selon l'estre parfaict & selon l'imparfaict. Donques on peut considerer deux choses au mouuement, l'vne comme le materiel qui est la forme, l'autre quasi comme le formel qui est couler & tendre continuellement de l'imparfaict au parfaict lesquelles distinctions ne sont que rationnelles, & selon le plus & le moins, qui ne varient point l'espece: & partant le mouuement est reellement la mesme chose que son terme: ce qui se prouue & confirme encores en cette sorte: Si l'eschauffement est vne chose differente de la chaleur qui est produitte en l'eau, il sera produit aussi, car il a l'estre au lieu du non-estre qu'il auoit auparauāt: parquoy ce sera ou par luy mesme, ce qui est impossible; (car vne chose ne se peut produire elle mesme, dautant que ce qui produict doit auoir l'estre, & ce qu'on produict le non estre) ou par vn autre mouuement, & ce mouuement encores par vn autre, & ainsi le progrés sera en infiny; ce qui est impossible. Dauantage puis que le feu entant que chaud n'agit que par l'eschauffement, il faudra si l'eschauffement produict est differant de la chaleur produitte, qu'il soit produict par vn eschauffement; & partant il y aura deux eschauffements, l'vn par lequel la chaleur est produitte en l'eau, & l'autre par lequel cest eschauffement est produict (car l'eschauffement ne peut estre separé de la chaleur:) toutes lesquelles choses sont absurdes. Dauantage si l'eschauffement differe de la chaleur, leur difference est de nombre ou d'espece; ce n'est pas de nombre seulement, tant à cause que deux accidents ne differents que de nombre ne peuuent estre ensemble en vn mesme subiect, que parce que l'vn est permanent, & l'autre successif: ny d'espece aussi, parce

parce qu'ils sont produits par vn feu mesme de nombre, & par vn mesme principe, qui est la chaleur au feu. Quant au mouuement local s'il est produit, c'est donques par vn autre mouuement local aussi: ce qui est impossible, tant pour ce qu'on iroit en infiny, que parce que le mouuement local n'a point par soy de vertu productiue d'aucune chose; ou bien ce sera par vn autre mouuement d'alteration: de quoy il s'ensuiuroit que le mouuement local seroit par soy posterieur aux autres, ce qui est contre Aristote, qui monstre par plusieurs arguments que le mouuement local est premier que les autres, comme nous le dirons par cy apres. Donques nous conclurons que le mouuement & son terme auquel, ne sont distinguez que rationellement. Aristote est de cette opinion: car il dit en sa Physique que le mouuemẽt n'est que les choses où il tẽd, & que le mouuemẽt est quelque chose meslee de puissance & d'acte, & acte imparfaict qui se parfaict continuellemẽt, & que le mouuement est parfaict en vn certain terme par le repos. Toutes lesquelles choses ne peuuẽt estre biẽ exposees ny entenduës si le mouuement & son terme auquel ne sont mesmes reellement & essentiellement. A tout cecy ne preiudicie point que le mouuement peut estre sans son terme auquel: car cet axiome, que les choses different reellemẽt dont l'vne peut estre sans l'autre, est faux si l'vne est reelle & l'autre rationelle: comme il se voit en la quantité & en la figure qu'elle a, sans laquelle elle peut estre, & neantmoins ce n'est qu'vne mesme chose reellement, mais distinguee rationellement seulement: comme pour exemple, ie pourray donner à vne mesme quãtité la figure de triangle, de quarré, de pentagone, & semblables: & tout de mesme en la blãcheur & en la ressemblãce, & ainsi des autres. Et quant à l'enonciation contradictoire qui sera faitte du mouuemẽt & de son terme auquel, en disant qu'il est estant successif, & qu'il ne l'est pas puisqu'il est permanent; cela n'arriue que par vne distinction rationnelle aussi, en le considerant au respect de ses termes fluãt de l'vn à l'autre, ou sans ses termes. Et pour le regard de ce qu'on dit que le mouuemẽt local est au mobile, & non le lieu qu'il acquiert: cela n'est pas vray; car ce qui est acquis interieurement & formellement par le mouuement local n'est pas l'espace, ou le lieu enuironnant, mais estre en lieu: parquoy le mouuemẽt local selõ la chose ne differe point du mobile, ny de l'Où: car ce n'est autre chose que le mobile ayant continuellemẽt vn autre Où, & vn autre estre en lieu.

D'où le mouuement prend sa perfection & sa denomination.

CHAPITRE X.

Μᾶλλον γὰρ εἰς ὃ, ἢ ἐξ οὗ κινεῖται, ὀνομάζεται ἡ μεταβολή· διὸ καὶ ἡ φθορὰ, εἰς τὸ μὴ ὂν, μεταβολή ἐστι· καίτοι καὶ ἐξ ὄντος μεταβάλλει τὸ φθειρόμενον.

Arist. l. 5. phys. c. 1. t. 4. Magis enim ab eo in quod, quàm ab eo ex quo mouetur, nominatur mutatio: ideóque interitus est mutatio in non ens, quamuis etiam ex ente mutetur id quod interit: & generatio est mutatio in ens, quamuis sit ex non ente.

Parce que le terme auquel tient lieu d'habitude, & celuy duquel de priuation à son respect (car cettuy cy represente le non estre & l'autre l'estre) le terme auquel est plus excellent que le terme duquel: à cause de quoy nous mesurons la perfection ou imperfection des mouuements selon celle des termes où ils tendent, de sorte que le mouuement est plus parfaict qui tẽd à vne forme plus parfaitte: & pour ces mesmes raisons la denomination du mouuant se prend du terme auquel, & la distinction du genre & de l'espece du mouuement aussi: comme pour exemple, la blancheur soit qu'elle parte de la noirceur ou d'autres couleurs, elle est tousiours blancheur, comme nous le dirons cy apres.

De la mesmeté des mouuements & de leur diuersité.

CHAPITRE XI.

Γένει δ' ἡ αὐτὴ κίνησις, ἡ ἐν τῇ αὐτῇ κατηγορίᾳ τῆς οὐσίας, ἢ τοῦ γένους· εἴδει δὲ, ἡ ἐκ τοῦ αὐτοῦ τῷ εἴδει, εἰς ταὐτὸ τῷ εἴδει. οἷον, ἐκ τοῦ λευκοῦ εἰς τὸ μέλαν, ἢ ἐκ τοῦ ἀγαθοῦ εἰς τὸ κακόν.

Arist. l. 7. phys. c. 2. t. 5. Genere autem idem motus est, qui fit in eadem categoria siue substantiæ, siue alius generis. Specie verò qui fit ex eodẽ specie, in idem specie: vt ex albo in nigrum, aut ex bono in malum.

Les mouuemẽts pour estre mesmes doiuẽt prẽdre leur mesmeté du terme auquel principalemẽt; parce qu'ils en approchẽt tousiours & se reculẽt du terme duquel en sorte

que le mouuement deuient le terme auquel lors qu'il s'arreste, n'en differant auparauant que comme l'estre fluãt successif de l'estre fixe & permanẽt, ainsi qu'il a esté dit. Donques les mouuements sont vns & mesmes de genre qui se terminẽt à vn mesme genre; comme pour exemple, toutes les alteratiõs sont mesmes de genre, parce qu'elles se terminent à la qualité; les mouuements sont mesmes d'espece specialissime qui se terminent à vne mesme espece specialissime; comme pour exemple, tous ceux qui se terminent à la blancheur qui est vne espece specialissime, & ainsi des autres.

Ἁπλῶς δὲ μία κίνησις, ἡ τῇ οὐσίᾳ μία, καὶ τῷ ἀριθμῷ. τίς δὲ ἡ τοιαύτη, δῆλον διελομένοις· τρία γάρ ἐστι τὸν ἀριθμὸν, περὶ ἃ λέγομεν τὴν κίνησιν μίαν, ὃ, καὶ ἐν ᾧ, καὶ ὅτε· λέγω δὲ ὃ, ὅτι ἀνάγκη εἶναί τι τὸ κινούμενον. οἷον, ἄνθρωπον ἢ χρυσόν· καὶ ἔν τινι τοῦτο κινεῖσθαι· οἷον, ἐν τόπῳ ἢ ἐν πάθει· καὶ ποτὲ· ἐν χρόνῳ γὰρ πᾶν κινεῖται. &c.

Καὶ γὰρ ἐν ᾧ, ἓν εἶναι καὶ ἄτομον. οἷον, τὸ εἶδος· καὶ αὐτὸ ὅτε· οἷον, τὸν χρόνον ἕνα, καὶ μὴ διαλείπειν· καὶ τὸ κινούμενον ἓν εἶναι, μὴ κατὰ συμβεβηκὸς (ὥσπερ τὸ λευκὸν μελαίνεσθαι, καὶ Κορίσκον βαδίζειν· ἓν δὲ ὁ Κορίσκος καὶ λευκὸν, ἀλλὰ κατὰ συμβεβηκὸς) μηδὲ κοινόν· εἴη γὰρ ἂν ἅμα δύο ἀνθρώπους ὑγιάζεσθαι τὴν αὐτὴν ὑγίανσιν, οἷον, ὀφθαλμίας· ἀλλ' οὐ μία αὕτη, ἀλλ' εἴδει μία.

Ἐπεὶ δὲ συνεχὴς πᾶσα κίνησις· τήν τε ἁπλῶς μίαν ἀνάγκη καὶ συνεχῆ εἶναι· εἰ περ πᾶσα, διαιρετή. καὶ εἰ συνεχὴς, μία.

Διὸ ἀνάγκη τὴν αὐτὴν τῷ εἴδει εἶναι, καὶ ἑνὸς, καὶ ἐν ἑνὶ χρόνῳ, τὴν ἁπλῶς συνεχῆ κίνησιν καὶ μίαν· τῷ χρόνῳ μὲν, ὅπως μὴ ἀκινησία μεταξὺ ᾖ· ἐν τῷ διαλείποντι γὰρ ἠρεμεῖν ἀνάγκη· πολλαὶ οὖν, καὶ οὐ μία ἡ κίνησις ὧν ἐστιν ἠρεμία μεταξύ.

Ἀριθμῷ μὲν οὖν λέγω τὴν αὐτὴν κίνησιν, τὴν ἐκ τοῦ αὐτοῦ εἰς τὸ αὐτὸ τῷ ἀριθμῷ, ἐν τῷ αὐτῷ χρόνῳ τῷ ἀριθμῷ γινομένην· οἷον, ἐκ τοῦδε τοῦ λευκοῦ ὅ, ἐστιν ἓν τῷ ἀριθμῷ, εἰς τόδε τὸ μέλαν κατὰ τόνδε τὸν χρόνον, ἕνα ὄντα τῷ ἀριθμῷ· εἰ γὰρ κατ' ἄλλον, οὐκ ἔτι μία ἔσται τῷ ἀριθμῷ, ἀλλὰ τῷ εἴδει.

Τίς δ' ἐστὶ μία καὶ συνεχὴς κίνησις, διώρισται πρότερον, ὅτι ἡ τοῦ ἑνὸς, καὶ ἐν ἑνὶ χρόνῳ, καὶ ἐν ἀδιαφόρῳ κατ' εἶδος.

Arist. l. 5. physi. c. 6. t. 34. Simpliciter autem vnus est motus, qui est essentia vnus numero: quis autem sit talis, manifestum diuidentibus fiet: tria namque sunt numero; circa quæ dicimus motum vnum esse, nempe quod, & in quo, & quando: dico autem quod, quia necesse est esse aliquid quod moueatur; vt hominem aut aurũ, & in aliquo hoc moueri: velut in loco, vel in affectione, & aliquando: propterea quod in tempore omnis res mouetur. &c. T. 35. Nam & in quo, vnũ esse oportet atq; indiuiduum: veluti formam. Et rursus quando: veluti tempus vnum esse nec interrumpi, sed & mobile vnum esse, non ex accidenti, (vt album nigrescere, & Coriscum ambulare: vnum autem sunt Coriscus & album, sed ex accidenti) neque commune: quia possunt duo homines simul curari eadem curatione, vt lippitudinis: verùm hic non est vnus motus simpliciter, sed specie vnus.

T. 39. Cùm autem omnis motus sit continuus, necesse est, eum qui simpliciter est vnus, esse etiam continuum: siquidem omnis est diuiduus: &, si est continuus, est vnus.

T. 41. Necesse est vt motus qui est simpliciter continuus & vnus, sit idẽ specie, & vnius, & in vno tẽpore. In vno quidem tempore, ne motus vacuitas interijciatur: quoniam in interuallo quiescere necesse est: proinde multi non vnus est motus quibus est quies interiecta.

L. 7. c. 2. t. 5. Ac numero quidem dico eundem motum esse eum, qui ex eodem in idem numero fit: in tempore quod est idem numero: vt ex hoc albo quod est vnum numerò, in hoc nigrum, hoc tempore quod vnũ numero est. Nam si alio tempore non erit amplius vnus motus numero, sed specie.

L. 8. c. 12. t. 64. Quis autem sit vnus & continuus motus, definitum antea fuit, nempe qui est vnius, & in vno tempore, & in eo quod non habet formæ differentiam.

Pour l'vnité de nombre ou continuité de mouuements qui est vne mesme chose, il faut que le terme auquel soit vn de nombre ou indiuidu; comme pour exemple, le guarissement de Socrates: & outre cela il luy est requis dauantage qu'à la mesmeté de genre & d'espece, l'vnité du mobile, & que le temps durant lequel il se faict soit continu & non interrompu. Quant à l'vnité du mobile necessaire à la continuité & mesmeté de nombre du mouuement, c'est seulement celle de la matiere: c'est à dire qu'il n'y ait point diuers subiects: cõme pour exemple, Socrates & Platon: car il est impossible que le mouuement de l'vn & de l'autre soit mesme & continuel. Mais quand la forme de Socrates s'en allant, celle du cadauer demeure & succede, il n'y a point d'apparence que le mouuement ne soit continu quand l'vnité du temps & du terme auquel y est. Tellement que l'eschauffement de Socrates, & celuy de son cadauer continué apres sa mort, est vn de nombre, pourueu qu'il n'y ait point eu d'interruption de temps: & de mesme le mouuement de lieu est vn & continu d'vn chien tombant du haut d'vne tour en terre, encores qu'il meure en l'air en descendant. Car combien que ce soit le composé qui soit meu; toutesfois quand la mesme matiere demeure, le mouuement ne se change pas, encores que le composé soit changé; mais seulement cela qui estoit denommé par le mouuement. Il y a de la

raison en cela: car puis qu'il se peut dire vrayement à l'instant que le chien se corrompt, qu'en cette mesme matiere il n'y a point de mouuement de chien, & qu'immediatement apres, le mouuement du cadauer sera, les mouuements sont continus; attendu qu'ils sont conioincts: car autrement on ne cõcede pas que le mouuement est en l'instant, que parce que l'instant continuë alors le mouuement. Quant à ce qu'il est requis pour la continuité & mesmeté de nombre du mouuemẽt, que le temps soit continu & non interrompu, c'est que s'il est interrompu, il y aura du repos; & s'il y a du repos quelque petit qu'il soit, le mouuement n'est pas continu, ny par consequent mesme de nombre.

Quelques vns ont estimé que pour la continuité & mesmeté de nõbre du mouuement de lieu, celle du moteur estoit requise & celle de l'espace aussi: mais il n'y en a pas vne de ces deux qui le soit; & premierement pour le regard de l'vnité du moteur elle n'est point necessaire, si ce n'est par accident que le moteur & le mobile soient mesmes, ce qui arriue quelquesfois quand quelque chose se meut soy mesme; car alors le mobile ne peut estre vn que le moteur ne le soit: mais le mouuement ne laissera pas d'estre continu & mesme de nombre quand il y aura plusieurs moteurs: comme pour exemple, si Socrates & Platon tiroient vn nauire, le mouuement du nauire ne laisseroit pas d'estre vn: & semblablement l'alteration est continue & mesme de nombre encores qu'elle soit du soleil, des planettes, & de la qualité alterante: & d'vn grain de bled porté par vn formis, & puis par vn autre qui luy succede sans cesser, le mouuement en est vn & continu. La raison de cecy est que le mouuement reside subiectiuement au mobile entant que mobile, & non au moteur. Quant a l'vnité de l'espace, elle n'est pas requise à la continuité du mouuement, car s'il tomboit vne pierre à trauers l'air & l'eau iusqu'en terre sans s'arrester, le mouuement seroit continu; combien que les elements par lesquels elle auroit passé, ne feussent pas continus: dont la raison est qu'il n'y a point de continuité necessaire en l'espace, que celle qui suffit à l'vnité de lieu enuironnant. Or il peut estre que deux superficies discontinuës & seulement contiguës soient vne en raison de lieu, pource qu'elles enuironnent chaque partie de ce qu'elles contiennent. Donques l'vnité de l'espace n'est pas requise pour la continuité du mouuement, ou bien il suffit pour la continuité de l'espace, que sa quantité soit prise intelligiblement sans auoir égard à la matiere où elle adhere; & ainsi il se peut tirer vne ligne depuis le ciel iusqu'à la terre. Mais il est à noter qu'il n'y a point de progrés ny de mouuement proprement continu que celuy de lieu; car combien que la resistance que le patient faict à l'agent és autres mouuements leur donne la succession, & la succession la continuité; toutesfois la mesme resistance est celle qui interrompt le mouuement; comme pour exemple, vn agent chaud imprimant au patient la chaleur positiue, trouue de la resistance de la part du patient, laquelle luy discontinue son action en reagissant. Or puisque la cause de la discontinuité au progrés & au mouuement, est la resistance positiue du patient qu'il oppose à l'agent, il s'ensuit que le mouuement qui sera deliuré de la resistance positiue du patient, sera continuel & non successif, & tel est le mouuement de lieu auquel il n'y a point de reaction positiue; parce que le patient qui est meu localement du mouuant n'imprime rien en l'agent, reagissant seulement par la seule resistance que faict l'air ou autre corps, à trauers lequel il est porté, laquelle est facilement surmontee par le mouuant ou agent.

Ainsi que la mesmeté & vnité des mouuements est selon les genres, les especes, & le nombre, aussi est leur diuersité; car les mouuements sont diuers de genre, qui se terminent à des choses de diuers genres; ainsi l'accroissement, l'alteration, & le changement de lieu sont mouuements diuers de genre; le blanchissement & le noircissement sont mouuements diuers d'especes specialissimes; parce que l'vn est terminé à la blancheur, & l'autre à la noirceur, qui sont especes specialissimes: & finalement les mouuement sont diuers de nombre qui se terminent à des choses distinctes de nombre; comme pour exemple, la guarison de Socrates se termine à la santé de Socrates; & la guarison de Platon se termine à la santé de Platon.

Du mouuement naturel & violent.

CHAPITRE XII.

Ἐπεὶ φαίνεται καὶ βίᾳ καὶ παρὰ φύσιν κινούμενα τὰ σώματα, καὶ κατὰ φύσιν, οἷον τὸ πῦρ ἄνω μὲ

L. 2. de gener. & corr. c. 6. t. 43. Cùm vi & præter naturam moueri corpora videãtur, per naturam

οὐ βίᾳ, κάτω δὲ βίᾳ· τῷ δὲ βίᾳ, τὸ κατὰ φύσιν, ἐναντίον ἐστι δὲ τὸ βίᾳ; ἔστιν ἄρα καὶ τὸ κατὰ φύσιν κινεῖσθαι.

Πρῶτον μὲν οὖν ὅτι πᾶσα κίνησις, ἢ βίᾳ, ἢ κατὰ φύσιν· ἀνάγκη δὲ, ἄν περ ᾖ βίαιος, εἶναι καὶ τὴν κατὰ φύσιν· ἡ μὲν γὰρ βίαιος, παρὰ φύσιν· ἡ δὲ παρὰ φύσιν, ὑστέρα τῆς κατὰ φύσιν.

Καὶ τὴν ἄλλῳ παρὰ φύσιν, ἑτέρῳ κατὰ φύσιν.

Ὥσπερ γὰρ κίνησις ὑπάρχει ἢ βίᾳ, ἢ φύσει, οὕτω καὶ ἠρεμία.

quoque mouentur; vt ignis ad superum quidem locum non vi, sed ad inferum vi fertur: vi autem & natura contraria sunt; contingit autem vi moueri: ergo & natura quoque motu cieri contingit.

L. 4. physi. c. 11. t. 67. Omnis motus aut est vi, aut natura: necesse est si violentus sit, etiam naturalem esse: nam violentus est præter naturam; qui verò est præter naturam, est naturali posterior.

L. 1. de Cœl. c. 2. t. 14. Qui motuum est cuipiam præter naturam, is alij naturalis est.

L. 2. c. 13. t. 83. Et motus natura alius competit, alius est violentus, sic & quies.

TOvs les mouuements se considerent comme naturels ou comme violents. Le mouuement naturel est pris en deux sortes: en l'vne selon qu'il s'oppose au violent: & en l'autre selon qu'il est opposite au libre. Le mouuemēt naturel opposé au violent, c'est celuy qui conuient naturellement à la chose, ou qui se faict par le principe interieur du mobile, lequel principe est quelquesfois actif, & quelquesfois passif: à sçauoir le passif la matiere mesme, selon sa naturelle inclignation: comme celuy du Ciel qui est naturellement circulaire. Le mouuement naturel opposite au libre, c'est celuy qui ne procede pas de la liberté des hommes. Le violent c'est celuy qui se fait d'vn principe exterieur contre la nature & inclination du mobile: comme pour exemple l'eschauffement de l'eau, & le mouuement des choses pesantes en haut & des legeres en bas: ou bien quand on pousse les choses pesantes en bas & les legeres en haut auec plus de vitesse & d'impetuosité que leur nature ne porte: car la violence c'est l'effort ou impetuosité d'vne chose exterieure, par laquelle les choses mobiles sont meuës contre leur nature ou contre leur appetit. En quoy il faut noter que le violent ne se dit iamais proprement de la part du moteur, mais seulemēt de celle du mobile; car les actiōs sont naturelles aux agents. Tous les mouuemens au regard de la matiere peuuent estre dits naturels & non violents; mais non pas tous au respect du composé: car parce que la forme est meilleure & plus excellemmēt nature que la matiere, si elle n'a inclinatiō au mouuemēt, & qu'elle y resiste, il ne sera pas simplement naturel, ains violent: ou bien outre nature si la forme est indifferente: c'est à dire sans inclination ou repugnance. S. Thomas dit que le mouuement violent c'est vn reculement du repos naturel: ainsi qu'il a dit ailleurs, que tout mouuement naturel commence d'vn lieu qui ne luy est pas naturel, & tend à vn naturel, ce qui se doit entendre du mouuement local; mais tout cela reuient à ce que nous auons dit.

S. Thom. 6. physi. t. 25. & 4.

Le mouuement violent ne se dit proprement que du mouuemēt de lieu; car encores que l'eschauffement de l'eau soit contre la forme de l'eau & contre sa vertu; il n'est pas pourtant violent, comme le mouuement d'vne flesche, parce que la raison en est diuerse: car l'eschauffement de l'eau est vne disposition à la generation du feu qui est naturelle: tellement que combien que selon qu'il est mouuement de l'eau, il soit en certaine façon violent, toutesfois simplement il est naturel, parce qu'il dispose à la generation de la substance qui est naturelle, ce qui ne se fait pas au mouuement de la flesche. Le mouuemēt és choses naturelles tendant aux artificielles, semble estre neutre entre le violent & le naturel, parce que naturellement la chose n'est enclinee ny repugnante à cet acte là.

Des mouuements subordonnez.

CHAPITRE XVI.

DEs mouuements ordonnez les vns aux autres, il y en a qui le sont essentiellemēt, & les autres accidentellement. Les mouuemēts essentiellemēt subordonnez sont ceux qui ne peuuent estre l'vn sans l'autre, à sçauoir quand le mouuement & le mobile sont ordonnez en sorte que le mouuement du mobile ne peut estre sans celuy du mouuant: ainsi que le mouuemēt des elements ne peut estre sans celuy des cieux. Les mouuements accidentellement subordonnez sont ceux lesquels combien que l'vn procede de l'autre, toutesfois il n'en depend pas tousiours pour le regard de son estre: comme le mouuement d'vne pierre iettee lequel dure celuy du moteur qui la iettee estant cessee: à cause de quoy il peut y auoir durant quelque temps mouuement és membres, le cœur estant hors du corps, & la teste estant couppee.

Du mouuement par soy & par accident.

CHAPITRE XVII.

Τῶν δὴ κινούντων καὶ κινουμένων, τὰ μὲν, κατὰ συμβεβηκὸς κινεῖ καὶ κινεῖται· τὰ δὲ καθ' αὑτά· κατὰ συμβεβηκὸς μὲν, οἷον ὅσα τε τῷ ὑπάρχειν τοῖς κινοῦσιν ἢ κινουμένοις, καὶ τὰ κατὰ μόριον· τὰ δὲ καθ' αὑτὰ, ὅσα μὴ τῷ ὑπάρχειν τῷ κινοῦντι, ἢ κινουμένῳ, μηδὲ τῷ μόριόν τι αὐτῶν κινεῖν ἢ κινεῖσθαι.

Arist. l. 8. physi. c. 4. t. 27. Mouentiũ igitur & eorũ quæ mouentur, alia ex accidenti mouent & mouentur, alia per se: ex accidenti quidem, vt quæcumque eò quòd insunt mouentibus aut ijs quæ mouentur, & quæ per partem: per se autem, quæcumque nec eò quod insint in mouente aut eo quod mouetur, nec eò quòd aliqua ipsorum pars moueat aut moueatur.

DEs mouuements l'vn est par soy & l'autre par accident. Le mouuement par soy c'est quãd le subject ou corps mobile est meu à l'acquisitiõ de quelque nouuelle forme. Le mouuement par accident, c'est celuy duquel vne chose est meuë au mouuement d'vn autre, ce qui arriue en trois sortes: à sçauoir au mouuement du subject, ou corps qu'elle informe. De la premiere sorte les accidẽts sont meus auec le subject, ainsi l'homme mourant, la santé, la complexion, & la chaleur sont corrompuës: & quand il marche, la couleur, la figure, le Musicien, s'il l'est, la quantité, & semblable sont meuës auec luy: à cause dequoy on dit qu'en nous mouuant tous les accidents qui sont auec nous, sont meus: de la seconde sorte vne partie est meuë au mouuement du tout: comme les membres auec le corps, & les rameaux auec l'arbre, & semblables. Et de la troisiesme, quand l'animal se meut localement, son ame est meuë auec luy. Quelqu'vn a dit que se mouuoir selon vne partie est vn moyen entre estre meu par soy & par accident.

De la contrarieté des mouuements entre eux.

CHAPITRE XVIII.

Οὐδὲ ἡ ἐξ ἐναντίου, τῇ ἐξ ἐναντίου· ἅμα γὰρ συμβαίνει ἐξ ἐναντίου, καὶ εἰς ἐναντίον, ἢ μεταξύ· ἀλλὰ περὶ μὲν τούτου, ὕστερον ἐροῦμεν· ἀλλὰ μᾶλλον τὸ εἰς ἐναντίον μεταβάλλειν, δόξειεν ἂν αἴτιον εἶναι τῆς ἐναντιώσεως, ἢ τὸ ἐξ ἐναντίου.

Arist. l. 5. physi. c. 7. t. 48. Nec qui est ex cõtrario, ei qui ex altero contrario: simul enim accidit vt sit ex contrario & in contrarium vel medium interiectum, sed de hoc posterius dicemus: sed potiùs in contrarium mutari, videri potest esse causa contrarietatis, quàm mutari ex contrario; quoniam hoc est liberatio à contrario.

LA contrarieté des mouuements se prend des termes ausquels, & ainsi les mouuements contraires sont ceux qui tendent à des termes contraires, encores qu'ils partent d'vn mesme terme; comme pour exemple, s'il y auoit en vn mesme endroit de la moyenne regiõ de l'air, du feu qui s'en allast en haut, & vne partie en bas, les mouuemẽts seroient contraires. Semblablement le blanchissement & le noircissemẽt partant d'vne mesme rougeur sont cõtraires; mais les mouuements qui partent des termes contraires ne sont pas contraires, s'ils ne tendent à des termes contraires: car ceux de la blancheur à la rougeur, & de la noirceur à la mesme rougeur, ne le sont pas. La raison est, que de cela dont la nature & l'essence se prend, la contrarieté s'en doit prendre aussi: comme nous voyons arriuer és mouuements de leurs termes ausquels.

Κίνησις μὲν δὴ κινήσει ἐναντία οὕτως, ἡ ἐξ ἐναντίου εἰς ἐναντίον, τῇ ἐξ ἐναντίου εἰς ἐναντίον.

Arist. l. 5. physi. c. 7. t. 52. Motui igitur motui contrarius ita est; nempe qui est ex contrario in contrarium, ei qui est ex contrario in contrarium.

ENtre tous les mouuements contraires ceux là le sont le plus, qui de termes contraires, tendent à des contraires: comme pour exemple les mouuements de la santé à la maladie, & de la maladie à la santé sont parfaictement contraires. Albert le grand dit que la vraye contrarieté des mouuements requiert que les mouuements soient contraires, & que les corps meus soient distinguez par des qualitez contraires és mouuemẽts d'accroisse-

ment & de decroissemẽt, il n'y a point de cõtrarieté parfaitte entre tous les termes ausquels, mais seulement vne imparfaicte: parce que l'vne ne tend qu'à vne plus grande quantité, & l'autre à vne moindre, qui sont termes imparfaictement contraires, n'estant tels que selon le plus & le moins parfaict: & toutesfois ils sont suffisants pour rẽdre les mouuements qui y tendent, contraires. Le mesme se peut dire pour le mouuement de lieu: car la relation qui s'acquiert n'est pas proprement contraire, tellement qu'il n'y auroit aucuns mouuements vrayement contraires que les alterations. Non pourtant que les mouuements de lieu à des differences de lieu opposites, ne soient contraires (comme pour exemple, le mouuement en bas au mouuement en haut) mais ce n'est pas proprement. En somme la vraye & simple opposition des mouuements entant que mouuements, est de la part des termes ausquels: car celle qui se trouue entre eux de la part des principes efficients, comme entre le mouuement naturel & le violent, n'est contraire qu'en quelque sorte.

Du repos.

CHAPITRE XVI.

Τὸ γὰρ ἠρεμεῖν, ἐστὶ τὸ ἐν τῷ αὐτῷ εἶναι χρόνον τινὰ καὶ αὐτὸ, καὶ τῶν μερῶν ἕκαστον· οὕτω γὰρ λέγομεν ἠρεμεῖν, ὅταν ἐν ἄλλῳ, καὶ ἄλλῳ τῷ νῦν ἀληθὲς ᾖ εἰπεῖν, ὅτι ἐν τῷ αὐτῷ, καὶ αὐτὸ, καὶ τὰ μέρη.

Ἡ γὰρ ἠρεμία στέρησις τῆς κινήσεώς ἐστι.

Arist. l. 6. physi. c.13. t.74. Hoc enim est quiescere aliquo tempore in eodem esse tam ipsam rem, quàm singulas eius partes: ita namque dicimus quiescere, quando in alio atque alio momento, verè dicitur in eodem esse tam rem ipsam quàm eius partes.

L. 8. c.12. t.71. Quies est priuatio motus.

Le repos est vne priuation ou cessation de mouuemẽt passé ou à venir, tant pour le regard du mouuãt que du mobile: car le repos se cõsidere de la part de l'vn & de l'autre, soit deuant que de mouuoir ou estre meu, ou apres que l'vn a meu & l'autre a esté meu, tant au terme duquel, comme au terme auquel: ainsi pour exemple, l'animal est en repos deuant que de cheminer, & alors qu'il cesse de cheminer: & les arbres en hyuer lors qu'ils ne produisẽt point de fruicts, & en Automne apres qu'ils les ont produits: vn grain de bled deuant que d'estre semé est en repos au terme d'où, & la pierre qui est tombee en terre est en repos au terme auquel.

Le repos du mouuant est vne imperfection en luy: car il est priuation, laquelle est imparfaite en soy, & à comparaison du mouuement, qui est son habitude, & l'acte second du mouuant. Et puis d'ailleurs les choses sont plus parfaites soubs l'acte second, que quand elles en sont priuees. Mais au mobile, le repos au terme auquel est plus parfaict que le mouuement: car ce repos est la perfection & l'accomplissement du mouuement; attendu qu'il est le terme auquel de ce mouuement qui luy est ordonné comme le moyen à la fin: car le mobile se meut à la forme pour acquerir quelque estre d'elle, soubs lequel il demeure quelque temps: & partant pour se reposer, l'ayant acquise. De ceste sorte le malade se mouuant à la santé, il la reçoit premierement imparfaictement, & comme vn moyen pour paruenir à la parfaicte, ainsi que la disposition à l'habitude, & l'ayant obtenuë & estant guary, il s'y repose. Tellement qu'ainsi que le moyen prend sa bonté & sa perfection de la fin; de mesme le mobile la reçoit du corps, qui est la cessation du mouuement, & son terme auquel. Ie dy doncques que le repos du mobile au terme auquel, denote vne certaine habitude & perfection en luy acquise par le mouuement dõt il estoit priué auparauant: pour le moins quand le mouuement est naturel. Car premierement il n'y a point de doute pour le regard du mouuemẽt de lieu, que les choses estant arriuees à leur lieu naturel n'ayent acquis vne certaine habitude, dont elles estoiẽt priuees lors qu'elles s'y mouuoient; laquelle confere à leur perfection. Quant à l'accroissement il est tout éuident que le mobile a acquis vne perfection lors qu'il est paruenu à vne conuenable grandeur, laquelle luy manquoit pendant qu'il s'augmentoit. Le mesme ne se peut pas tousiours dire du decroissement: mais aussi ce mouuement n'est que comme vne sorte de priuation de l'accroissement. Et partant il n'est pas estrange que l'effect s'en trouue contraire. Pour le regard de l'alteration cela est indifferent; car quelquesfois la qualité que le subject acquerra par elle, sera de sa perfectiõ & amie de nature, & quelquesfois ennemie. Dauantage ce qu'on dit que le mouuant est plus parfaict soubs le mouuement

ment que soubs le repos; il semble que cela se doit entendre pour le regard du mouuement de lieu és animaux seulement, & non és autres corps inanimez; pour le moins és elemēts dont la perfectiō ne consiste pas en leur mouuemēt local; mais plustost en leur lieu naturel. A cause dequoy Auerroes dit, que les definitions des corps simples assignees par leur repos, sont les parfaictes; parce qu'elles declarent leur naturel estat & leur dispositiō: car les elements ne se meuuent que parce qu'ils sont hors de leur naturelle disposition, & afin deparuenir à leur lieu pour s'y reposer.

Ἔτι δοκεῖ τὸ ἵστασθαι κυρίως λέγεσθαι, ἢ ὅλως εἶναι, ἐπὶ τοῦ κατὰ φύσιν εἰς τὸν αὐτοῦ τόπον φέρεσθαι, ἢ συμβαίνειν ἅμα.

Ὥσπερ γὰρ κινεῖται παρὰ φύσιν, καὶ ἠρεμοίη ἄν τι παρὰ φύσιν.

Ἐπεὶ δ' ἠρεμεῖν μὲν λέγομεν, τὸ ὁμοίως ἔχειν, καὶ αὐτὸ, καὶ τὰ μέρη νῦν καὶ πρότερον.

Ὥσπερ γὰρ κίνησις ὑπάρχει ἢ βίᾳ, ἢ φύσει, οὕτω καὶ ἠρεμία.

Arist. l. 5. physi. c. 9. t. 61. Tendere ad quietem videtur propriè dici de eo quod secundùm naturam ad suum locum fertur, hoc est, vel omnino id esse, vel simul accidere.

T. 64. Vt enim mouetur præter naturam, etiam aliquid quiescere potest præter naturam.

L. 6. c. 2. t. 31. Quiescere dicimus, quod similiter se habet & ipsum & partes eius, tam nunc quàm priùs.

L. 2. de cæl. c. 13. t. 83. Vt & motus natura alius competit, alius est violentus, sic & quies.

Encores que le repos se considere au respect du mouuant & du mobile, il appartient proprement au mobile, qui est nay apte d'estre meu, lequel se repose vrayement quand il est comme il estoit auparauant, luy & ses parties. A l'opposite d'estre meu qui est, comme nous auons dit, estre maintenant autrement qu'on n'estoit auparauant, les choses se reposent qui se trouuent maintenant comme elles estoient auparauant. Ainsi qu'il y a mouuement naturel & violent, il en est tout de mesme du repos, car vne pierre suspenduë en l'air, s'y repose violamment.

De l'opposition entre le mouuement & le repos.

CHAPITRE XVII.

Ἐναντίον γὰρ ἠρεμία κινήσει· ὥστε στέρησις ἂν εἴη τοῦ δεκτικοῦ.

Ἁπλῶς μὲν γὰρ ἐναντίον κίνησις κινήσει· ἀντίκειται δὲ καὶ ἡ ἠρεμία· στέρησις γὰρ ἐστι· ἔστι δ' ὡς καὶ ἡ στέρησις ἐναντία λέγεται.

Δῆλον δὴ, ὅτι, ἐπεὶ ἐν δυσὶν ἡ κίνησις ὑποκειμένοις, τῇ μὲν ἐκ τούτου εἰς ἐναντίον, ἡ ἐν τούτῳ μονὴ· τῇ δ' ἐκ τοῦ ἐναντίου εἰς τοῦτο, ἡ ἐν τῷ ἐναντίῳ· ἅμα δὲ καὶ ἀλλήλαις ἐναντίαι αὗται· καὶ γὰρ ἄτοπον, εἰ κινήσεις μὲν, ἐναντίαι εἰσίν· ἠρεμίαι δὲ ἀντικείμεναι, οὐκ εἰσίν· εἰσὶ δὲ αἱ ἐν τοῖς ἐναντίοις· οἷον, ἡ ἐν ὑγιείᾳ, τῇ ἐν νόσῳ ἠρεμίᾳ, κινήσει δὲ τῇ ἐξ ὑγιείας εἰς νόσον· τῇ γὰρ ἐκ νόσου εἰς ὑγίειαν, ἄλογον· ἡ γὰρ εἰς αὐτὸ κίνησις, ἐν ᾧ ἕστηκεν, ἠρέμησις μᾶλλόν ἐστιν, ἢ συμβαίνει γε ἅμα γίνεσθαι τῇ κινήσει.

Διὸ καὶ μᾶλλον κίνησις κινήσει ἐναντίον.

Arist. l. 5. physi. c. 4. t. 20. Contrarium enim est quies motui. proinde erit priuatio eius quod est motionis capax.

C. 8. t. 53. Simpliciter enim contrarius est motus motui: sed opponitur etiam quies: quandoquidem est priuatio, & priuatio quodammodo contraria dicitur.

T. 54. Manifestum igitur est. cùm in duobus subiectis motus cernatur, ei qui est ex hoc in contrarium, opponi statum qui est in hoc: ei verò qui est ex contrario in hoc, eum qui est in cōtrario. Quinetiā hæ quietes sunt inter se cōtrariæ: etenim absurdū est si motus quidā contrarij sunt: quietes autē illis opposita, contraria non sunt: sunt autē quæ in cōtrarijs cernuntur, vt quies quæ est in sanitate, quieti quæ est in morbo: motui verò qui est ex sanitate in morbū: nā ei qui est ex morbo in sanitatē, esse hāc quietē cōtrariā, à ratione alienū est: nā motus qui est ad illud ipsum in quo stetit, est potiùs creatio quietis, quæ accidit simul fieri cum motu.

C. 9. t. 63. Magis motus motui est contrarius quàm quies.

Le mouuement est opposé au repos en deux sortes: à sçauoir à raison de soy, & à raison du terme: à raison de soy il est opposé au repos, comme l'habitude à la priuation, pour le regard du mobile; attendu que le repos est cessation du mouuement: & à raison du terme selon qu'il tend à vne chose contraire à celuy où est le repos; comme pour exemple, le mouuement de la santé à la maladie, est opposé au repos en la santé: car auoir quelque chose & la perdre, sont opposez entre eux. Or cela arriue en vn tel mouuement, puis que par le repos on a le terme, & que par le mouuement il est reietté: mais le repos en quelque chose n'est pas opposé au mouuement qui tend à la perfection, pour laquelle se fait le mouuemēt: car le repos en la santé n'est pas opposé au mouuemēt de la maladie & à la santé. Quant aux

repos entre eux, ceux des termes contraires sont opposez l'vn à l'autre: cóme pour exemple le repos au froid & le repos en la chaleur, tant parce qu'ils sont priuations de mouuements contraires: à sçauoir d'eschauffement & de refroidissement, que parce qu'ils sont mesmes reellement auec leurs termes: car c'est vne mesme chose le repos en la chaleur, & la chaleur acquise & parfaitte.

Qu'il n'y a point mouuement de mouuement.

CHAPITRE XVIII.

Ἄτοπον τὸ δύο κινήσεις ἅμα κινεῖσθαι· τινὲς γὰρ ἔσονται, ἀλλοιώσεις, δύο τὸ εἶδος, καὶ εἰς ἓν εἶδος· ἀλλ' ἀδύνατον.

Ὅτι οὐκ ἔστι κινήσεως κίνησις, οὐδὲ γενέσεως γένεσις, οὐδ' ὅλως μεταβολὴ μεταβολῆς.

Ἔτι δὲ, εἰς ἄπειρον βαδιεῖται, εἰ ἔσται μεταβολῆς μεταβολὴ, καὶ γένεσις· ἀνάγκη δὴ γενέσεως καὶ τὴν προτέραν εἶναι, εἰ ἡ ὑστέρα ἔσται. &c. ἐπεὶ δὲ τῶν ἀπείρων οὐκ ἔστι τι πρῶτον.

Arist. l.3.physi.c.2.t.19. Eueniet absurdum duobus motibus idem simul moueri, erunt enim aliqua alterationes, duæ vnius subiecti & ad vnam formam, quod est impossibile.

L.5.c.3.t.10. Quia non est motionis motio, nec generationis generatio, nec omnino mutatio mutationis. &c.

T.13. Præterea in infinitum res abibit, si erit mutationis mutatio, & generationis generatio: necesse igitur est etiam priorem esse, si posterior erit. &c. In infinitis non est aliud primum.

SIl y auoit mouuement de mouuement, le mouuement par lequel se fait le mouuemẽt se feroit par vn autre mouuemẽt, & ainsi en infiny: n'y ayant point plus de raison qu'on s'arreste plustost à l'vn qu'à l'autre. Or le progrez en infiny est impossible, pour les mesmes raisons que nous auõs dittes des causes efficiẽtes. Que s'il y auoit progres en infiny és mouuemẽts, il ne s'en donneroit point de premier: car en l'infiny il n'y a point de premier, & s'il n'y auoit point de premier mouuement, il n'y en auroit point en tout: parce que les seconds en dependent. Dauantage il ne peut y auoir mouuement de mouuement, dautant que le mouuement ne peut estre meu comme subject, attendu que tout subject de mouuement est corps, ce que n'est pas le mouuemẽt: aussi ne dit on pas que le mouuement se fasse blanc, ou chaud, ou semblables. Le mouuement ne se fait pas aussi comme se terminant par soy à vn autre mouuement, autrement il faudroit que le mouuement se terminast à vn mouuement cõtraire: de quoy il s'en ensuiuroit deux incõuenients; l'vn qu'vn mesme subject seroit meu tout ensemble à deux cõtraires: cóme pour exemple, au chaud & au froid, car tout mouuement se termine à son cõtraire: & ainsi vn mesme subject seroit chaud & froid tout ensẽble, ce qui est impossible. L'autre inconuenient seroit que necessairement vn mesme subject se reculleroit d'vn mesme terme & s'en approcheroit: car si Socrates se meut par le blanchissement au noircissement, par le blanchissement il se recule de la noirceur, & par le noircissement il en approche, ce qui est impossible.

Κατὰ συμβεβηκὸς μόνον ἂν ἐνδέχοιτο μεταβάλλειν τὴν μεταβολήν· οἷον εἰ ὑγιαζόμενος τρέχοι ἢ μανθάνοι.

Τὸ γὰρ συμβεβηκὸς, οὐ συμβεβηκότι συμβέβηκεν, εἰ μὴ ὅτι ἄμφω συμβέβηκε ταὐτῷ.

Arist. l. 5. physi.c.3.t.17. Solùm ex accidenti potest mutari mutatio: veluti si is qui sanatur, currat, aut discat.

L.4.meta.p.c.4.t.14. Quippe cum accidens non sit accidenti accidẽs, nisi quia vtrumque eidem accidit.

Par accident le mouuement se peut bien terminer au mouuemẽt; comme pour exemple celuy de lieu à la maladie ou à la santé, mais iamais par soy. A cecy nous pouuons adiouster qu'il s'ensuiuroit, s'il y auoit mouuement de mouuemẽt, qu'il y auroit accident d'accident, contre l'authorité d'Aristote, qui dit que cela n'est point, & contre toute raison: car il faudroit que l'accident adherast à l'accident, & il ne peut auoir naturellement d'autre subject que la substance. il est tout de mesme de la mutation en general comme du mouuemẽt: car pour les mesmes raisons il ne peut y auoir mutation de mutation.

Qu'il ne se donne point de premiere, ny de derniere partie du mouuement, ny du temps auquel il se faict.

CHAPITRE XIX.

Ἠρεμεῖ μὲν καὶ κινεῖται πᾶν ἐν χρόνῳ· χρόνος δ' οὐκ ἔστι πρῶτος, οὐδὲ μέγεθος, οὐδ' ὅλως συνεχὲς οὐδέν· ἅπαν γὰρ εἰς ἄπειρα μεριστόν.

Οὔτε κινεῖσθαι, οὔτε ἠρεμεῖν ἐστὶν ἐν τῷ νῦν.

Arist. l. 6. physi. c. 12. t. 73. Res omnis quiescit & mouetur in tempore: non est autem primum tempus, nec prima magnitudo, nec omninò vllum continuum, quoniam omne continuum secari potest in infinitum.

C.13.t.74. Nec moueri, nec quiescere est in momento.

LE mouuement estant (comme nous auons dit en la Metaphysique vniuerselle & en ce liure,) vn estant successif, lequel a son estre en vn perpetuel flus; on ne sçauroit assigner aucune sienne partie, mais seulement vn certain sien indiuisible, qu'on nomme estre meu ou changé au mouuement, & instant au temps, continuant leur succession ou forme successiue; lequel indiuisible continuant ou cõtinuatif, n'est pas la chose successiue ny vne sienne partie; car les choses successiues requierẽt vne certaine cõtinuité, à cause dequoy elles & leurs parties sont diuisibles. Or il s'ensuit de cela, qu'on ne sçauroit dõner la premiere partie du mouuement ny la derniere, lors qu'il commence ou finit: car le mouuemẽt, ou le mouuoir & chãger passiuemẽt pris, estant vne chose continue, & par consequẽt diuisible, si la premiere partie se donnoit, elle se diuiseroit en vne autre qui succederoit encores apres, & cette cy encores en vne autre, & tousiours infiniment. C'est pourquoy on dit, que rien ne se meut qui n'ait desia esté meu; car l'estre meu ou changé, c'est le terme conioignant le mouuement, comme vn poinct dãs vne ligne conioinct la partie precedẽte & la suiuante, & l'instant present le passé & l'aduenir. Et dautant que le temps est quantité continue, on ne sçauroit aussi donner ny la premiere, ny la derniere partie du temps auquel le mouuement commence. On donnera bien vn temps ou vn instant, auquel le mouuement aura commencé ou finy; mais on n'en sçauroit assigner iustement la premiere partie ou la derniere; parce que comme nous auons dit, chaque partie est tousiours diuisible.

Que tout mouuement & repos se faict en temps.

CHAPITRE XX.

Ἀνάγκη ἄρα, καὶ κινεῖσθαι τὸ κινούμενον ἐν χρόνῳ, καὶ ἠρεμεῖν τὸ ἠρεμοῦν.

Arist. l. 8. phys. c. 2. t. 31. Necesse est igitur, id quod mouetur, in tempore moueri: & quod quiescit, in tempore quiescere.

DE ce que la nature du mouuement est ainsi successiue, il s'ensuit qu'il n'est iamais, ny ne se peut faire en vn instant, mais seulemẽt en temps: à sçauoir selon que ses parties sont receües successiuemẽt les vnes apres les autres au mobile. Le repos se faict en tẽps, cõme le mouuement, parce, dit Aristote, qu'en cela mesme, en quoy est le mouuoir, se trouue aussi le reposer; à cause dequoy on ne peut aussi assigner sa premiere ny derniere partie.

De l'vniformité & difformité du mouuement, & de sa regularité & irregularité.

CHAPITRE XXI.

Ἅπασα γὰρ ἡ ἀνώμαλος φορὰ, καὶ ἄνεσιν ἔχει, καὶ ἐπίτασιν, καὶ ἀκμήν.

Arist. l. 2. de cœl. c. 6. t. 35. Omnis enim difformis latio, remissionem, intensionem, ac statum habet.

QVand le mobile est meu selon ses parties égalément viste ou tard, (cõme pour exemple, vn homme égalemẽt eschauffé en tous ses membres; le mouuemẽt s'appelle vniforme: & quãd le mobile est inégalemẽt meu selon ses parties plus viste ou plus tard: comme vn homme diuersemẽt eschauffé aux pieds & aux autres endroits, le mouuemẽt est difforme. Tout corps se mouuãt circulairement est meu difformemẽt, à cause que les parties prochaines de la circonference sont meües plus viste que les proches du centre. Quand le mobile se meut égalément selon le temps tard ou viste, au cõmencement, au milieu, & à la fin, le mouuemẽt est regulier; de cette sorte le premier mobile se meut regulierement encores que diformement (selon la cõmune opinion des Astrologues,) parce qu'il garde vn mesme mouuemẽt, combiẽ que ses parties se meuuẽt difformemẽt à l'opposite de la chose pesante, dont chaque partie garde l'vniformité en se mouuant à son lieu naturel: mais non pas la regularité, car son mouuement est plus viste à la fin qu'au commencement par accident: comme nous le dirons en son lieu: de maniere que la regularité se considere au tout, & la difformité és parties. Le mouuement irregulier c'est l'opposite du regulier.

Du mouuement subit, successif, & sensible.

CHAPITRE XXII.

LE mouuement qui se faict en vn temps imperceptible, est appellé subit; comme pour exemple, ce qui eschauffe, introduict le premier degré de chaleur au subiect, non en vn instant, à cause de quelque resistãce du contraire; mais en vn temps imperceptible: c'est à dire auquel on n'en sçauroit assigner vn égal. Le mouuement est successif & sensible quand sa succession est manifeste, en sorte qu'on peut remarquer quelle partie de la forme, & en quelle partie de temps elle a esté introduitte ou chassee par le mouuement; comme il arriue en l'eschauffement ou refroidissement, & en general és choses naturelles, lesquelles

se meuuent toutes de ce mouuement, en partie par le defaut de la vertu actiue, & en partie à cause de la resistance des contraires ou de l'indisposition du mobile.

Refutation de la continuité du mouuement de l'alteration & augmentation que posoit Heraclite.

CHAPITRE XXIII.

Οὔτε γὰρ αὐξάνεσθαι, οὔτε φθίνειν οἷόν τε συνεχῶς· ἀλλ' ἔστι, καὶ τὸ μέσον· ἔστι δ' ὅμοιος ὁ λόγος τῷ περὶ τοῦ τὸν σταλαγμὸν κατατρίβειν, καὶ τὰ ἐκφυόμενα τοὺς λίθους διαιρεῖν. &c.

Arist. l. 8. phys. c. 3. t. 23. Neque enim res augeri neque diminui possunt continenter, sed est etiam medium: est autem hic sermo ei similis, quo dicitur à guttæ consumi, & ab ijs quæ pullulant diuidi lapides. &c.

HEraclite maintenoit que toutes choses se mouuoiét tousiours sans se reposer iamais: à sçauoir que l'eau estoit tousiours alteree; que les arbres croissoient sans cesse, que durant l'aage d'acroissement, vn enfant croissoit tous les iours, encores qu'on ne s'en apperçoiue pas. Mais Aristote reprouue cela; disant qu'il pourra arriuer que l'enfant sera trois mois se disposant à croistre, sans croistre qu'au quatriéme: cóme nous voions que les gouttes d'eau tombant sur vne pierre, les dernieres cauent ce que les premieres auoient disposé à estre caué. Et pour le regard des autres choses naturelles, il est tout de mesme de l'alteration comme de l'accroissement; car elle peut estre entre-rompuë sensiblement, & quelquesfois sans qu'on s'en apperçoiue. Au moyen de quoy il n'est pas necessaire que toutes choses se meuuent continuellement des mouuements d'accroissement, ny d'alteration.

Des especes de mouuement de lieu & de leur opposition.

CHAPITRE XXIV.

Τέτταρα γὰρ εἴδη τῆς ὑπ' ἄλλου φορᾶς, ἕλξις, ὦσις, ὄχησις, δίνησις· ἅπασαι γὰρ αἱ κατὰ τόπον κινήσεις ἀνάγονται εἰς ταύτας.

Τούτων δὲ πάλιν ἡ ὄχησις, καὶ ἡ δίνησις, εἰς ἕλξιν, καὶ ὦσιν· ἡ μὲν γὰρ ὄχησις κατὰ τούτων τινὰ τῶν τριῶν τρόπων ἐστί· τὸ μὲν γὰρ ὀχούμενον, κινεῖται κατὰ συμβεβηκός, ὅτι ἐν κινουμένῳ ἐστίν, ἢ ἐπὶ κινουμένου τινός· τὸ δ' ὀχοῦν κινεῖται, ἢ ὠθούμενον, ἢ ἑλκόμενον, ἢ δινούμενον· ὥστε κοινή ἐστιν ἁπασῶν τῶν τριῶν ἡ ὄχησις· ἡ δὲ δίνησις σύγκειται ἐξ ἕλξεώς τε καὶ ὤσεως· ἀνάγκη γὰρ τὸ δινοῦν, τὸ μὲν ἕλκειν, τὸ δ' ὠθεῖν.

Ἐναντία γὰρ κατὰ τόπον ἡ ἄνω τῇ κάτω· καὶ ἡ εἰς τὸ πρόσθεν, τῇ εἰς τὸ ὄπισθεν· καὶ ἡ εἰς τὰ δεξιὰ τῇ εἰς τὰ ἀριστερά· τόπου γὰρ ἐναντιώσεις αὗται.

Πᾶσα δὲ κίνησις, ὅση κατὰ τόπον, ἣν καλοῦμεν φοράν, ἢ εὐθεῖα, ἢ κύκλῳ, ἢ ἐκ τούτων μικτή. &c. Κύκλῳ μὲν οὖν ἐστιν ἡ περὶ τὸ μέσον· εὐθεῖα δὲ ἡ ἄνω, καὶ κάτω· λέγω δέ, ἄνω μέν, τὴν ἀπὸ τοῦ μέσου· κάτω δέ, τὴν ἐπὶ τὸ μέσον.

Μόνας δὲ ταύτας φαμὲν ἁπλᾶς τήν τε κύκλῳ, καὶ τὴν ἐπ' εὐθείας· καὶ ταύτης δύο μέρη· τὴν μὲν ἀπὸ τοῦ μέσου· τὴν δ' ἐπὶ τὸ μέσον.

Εἰσὶ δὲ τόπου ἐναντιότητες, τὸ ἄνω καὶ τὸ κάτω, καὶ τὸ πρόσθεν καὶ τὸ ὄπισθεν, καὶ τὸ δεξιὸν καὶ τὸ ἀριστερόν· αἱ δὲ τῶν φορῶν ἐναντιώσεις κατὰ τὰς τῶν τόπων εἰσὶν ἐναντιώσεις.

Καὶ ταῦτα, ἐξ οὗ καὶ εἰς ὅ, εἴδει διαφέρει.

Arist. l. 7. phys. c. 3. t. 10. Quatuor enim sunt species lationis quæ ab alio fit, tractus, pulsus, vectio, cõuersio: omnes enim motus qui in loco fiunt, ad hos reducuntur.

Rursus ex his motibus vectio & cõuersio reseruatur ad tractũ & pulsum. Nam vectio est aliquo ex his tribus modis: quod enim vehitur, ex accidenti mouetur, quia est in eo quod mouetur, aut super aliquo quod mouetur: quod autem vehit, mouetur vel pulsum, vel tractum, vel conuersum. Quapropter communis his omnibus tribus est vectio. Conuersio autem constat ex tractu & pulsu: quia necesse est, vt id quod conuertit: partem trahat, partem pellat.

L. 8. c. 12. t. 64. Sunt enim contraria secundum locum motus sursum versus, motui deorsum versus: & motus in anteriorem partem, motui in posteriorem: & motus dextrorsum, motui sinistrorsum: loci namque contrarietates hæ sunt.

L. 1. de cœl. c. 2. t. 5. Omnis autem motus ad locum accomodatus, quem lationem consueuimus appellare, aut rectus est, aut circularis: aut ex hisce mistus. &c. Circularis igitur est, qui circa medium fit. Rectus autem, quo sursum itur atque deorsum. Atque eo sursum iri dico, quo è medio pergitur: eo verò deorsum, quo ad medium tenditur.

C. 3. t. 23. Solus autem motus hosce simplices dicimus esse, circularem & rectum: & huius duas partes, vnã, qua à medio; alteram, qua ad medium pergitur.

C. 4. t. 3. Sunt autem loci contrarietates supra & infra, ante et retro, dextrum & sinistrum: lationes verò contrarietates per locorum sunt contrarietates.

C. 8. t. 86. Id ergo ex quo, et id quod aptum est ferri, specie differunt.

LE mouuement de lieu outre ce qu'il a de commun auec les autres mouuements, est diuisé à raison de l'espace en droit & circulaire; & à raison des termes ausquels en haut & en bas absolument en toutes choses; & en droit & gauche, deuãt & derriere pour le regard de ce qui est animé: ou au respect des animees en ce qui est des inanimees. Le mouuement en haut est contraire à celuy en bas, le droit au gauche, & le deuant au derriere. Le mouuement droit est celuy qui se fait selõ vne ligne droitte telle qu'est le mouuement, duquel les choses se meuuent du centre de la terre en montant vers le ciel, & en descendant en bas vers le centre. Le circulaire c'est celuy qui se faict selon vne ligne circulaire au tour d'vn centre,

centre, tel qu'est le mouuement dont les cieux se meuuent autour de la terre sur vne ligne droitte imaginaire, passant à trauers la terre & atteignant au ciel de chacune de ses extremitez. Aristote le definit estre aussi le mouuement qui d'vn mesme reuient à vn mesme. Par le mouuement de lieu droit, le mobile change selō soy du tout, & par le circulaire naturel il change selon ses parties seulement. L'vn & l'autre mouuemēt droit ou circulaire, & principalement celuy qui se faict par vn moteur separé du mobile, se faict par attraction ou impulsion, car le circulaire est composé de l'vn & de l'autre. Porter est vne certaine maniere d'impulsion, & tourner vne sorte d'attraction ; au moyen dequoy ces quatre especes de mouuements de lieu, pousser, tirer, porter, tourner, se reduisent aux deux premieres. Le commencement du mouuement de lieu (selon Aristote) c'est l'impulsion, & l'attraction, par soy, & par accident.

De la primauté du mouuement de lieu.

CHAPITRE XXV.

Ἄμφω δὴ κινεῖν φαμὲν, καὶ τὸ τελευταῖον, καὶ τὸ πρῶτον τῶν κινούντων, ἀλλὰ μᾶλλον τὸ πρῶτον· ἐκεῖνο γὰρ κινεῖ τὸ τελευταῖον· ἀλλ' οὐ τοῦτο, τὸ πρῶτον· καὶ ἄνευ μὲν τοῦ πρώτου, τὸ τελευταῖον οὐ κινήσει· ἐκεῖνο δ' ἄνευ τούτου· οἷον ἡ βακτηρία οὐ κινήσει μὴ κινοῦντος τοῦ ἀνθρώπου.

Τὸ γὰρ πρότερον, αἰτιώτερον τοῦ κινεῖσθαι τοῦ ἐχομένου, καὶ κινήσει μᾶλλον.

Ἀδύνατον γὰρ αὔξησιν εἶναι, ἀλλοιώσεως μὴ προϋπαρχούσης· τὸ γὰρ αὐξανόμενον, ἔστι μὲν ὡς ὁμοίῳ αὐξάνεται, ἔστι δ' ὡς ἀνομοίῳ· τὸ γὰρ ἐναντίον τροφὴ λέγεται τῷ ἐναντίῳ· προσγίνεται δὲ πᾶν, γενόμενον ὅμοιον ὁμοίῳ· ἀνάγκη οὖν ἀλλοίωσιν εἶναι τὴν εἰς τἀναντία μεταβολήν.

Διὸ τὰ μὲν, ὅλως ἀκίνητα, τῶν ζώντων, δι' ἔνδειαν τοῦ ὀργάνου· οἷον τὰ φυτά, καὶ πολλὰ γένη τῶν ζώων· τοῖς δὲ, τελειουμένοις ὑπάρχει· ὥστ' εἰ μᾶλλον ὑπάρχει φορὰ τοῖς μᾶλλον ἀπειληφόσι τὴν φύσιν καὶ ἡ κίνησις αὕτη, πρώτη τῶν ἄλλων ἂν εἴη κατ' οὐσίαν.

Διά τε ταῦτα, καὶ διότι ἥκιστα τῆς οὐσίας ἐξίσταται τὸ κινούμενον τῶν κινήσεων ἐν τῷ φέρεσθαι.

Τῶν κινήσεων ἡ φορὰ πρώτη, φανερὸν ἐκ τούτων.

Ὅτι δὲ τῶν φορῶν ἡ κυκλοφορία πρώτη, δῆλον· τῆς δ' εὐθείας ἡ κύκλῳ· ἁπλῆ γὰρ, καὶ τέλειος μᾶλλον.

Καὶ γὰρ ὅτι μέτρον τῶν κινήσεων ἡ περιφορά ἐστι, πρώτην ἀναγκαῖον αὐτὴν εἶναι· ἅπαντα γὰρ μετρεῖται τῷ πρώτῳ· καὶ διότι πρώτη μέτρον ἐστὶ τῶν ἄλλων.

Ὥστε εἴπερ ἡ μὲν προτέρα κίνησις προτέρου τῇ φύσει σώματος· ἡ δὲ κύκλῳ προτέρα τῆς εὐθείας.

Arist. l. 8. phys. c. 5. t. 33. Vtrumque igitur mouere dicimus & quod est postremum, & quod est primū inter mouentia, sed magis quod est primum: quippe quod mouet postremum, sed ab eo nō mouetur. Et sine primo quidem postremum non mouebit, illud autem sine hoc mouebit, vt baculus non mouebit, nisi homo moueat.

C. 6. t. 41. *Quod enim est prius, magis est causa mouendi, & magis mouebit quam id quod haret.*

C. 10. t. 55. *Impossibile enim est auctionem esse quin variatio antecedat: quod enim augetur partim ex dissimili augescit, cum alimentum contrariū contrario dicatur; & quidquid accedit, simile simili, id omne euaserit mutatio: itaque ea, qua contraria est, alteratio sit necesse est.*

T. 58. *Alia viuentia sunt omninò immobilia propter defectum instrumenti, vt planta & multa genera animalium: alijs vero motus inest cum sunt perfecta: quare si magis inest latio ijs qua magis adepta sunt naturam, etiam hic motus erit aliorum primus essentia. t. 59. Cùm propter hac, tùm etiam quia minimè omnium motuum latione ab essentia recedit id quod mouetur.*

T. 60. *Lationem esse motionum primam ex his perspicuum est.*

C. 13. t. 75. *At verò lationum primam esse conuersionem, manifestum est. &c.*

Recta autem prior est quæ fit in orbe: quia simplex & perfecta magis est.

C. 14. t. 76. *Quia conuersio est mensura motuum, necesse est eam esse primam: omnia namque primum metitur: & quia est prima, est mensura aliorum motuum.*

L. 1. de cœl. c. 2. t. 12. Si prior quidem motus corporis sit prioris natura, conuersio verò prior sit rectò:

ENTRE tous les mouuements celuy de lieu est premier que les autres, de nature, de temps & de perfection. Et premierement de nature, parce qu'vne chose se peut mouuoir localement sans estre augmentee, diminuee, ou altèree: & elle ne sçauroit se mouuoir d'aucun des autres mouuements, si le mouuement de lieu n'est: car auparauant que la chose soit augmentee, il faut qu'il y ait mouuement local, pour mettre l'aliment auec la chose qui doit estre augmentee, afin qu'il soit alteré par elle & qu'elle se l'adioigne. Cela est clair en la diminution, comme en l'augmentation; car la chose diminuë par separation, comme elle augmente par l'adionction de la substance. Quant à l'alteration Aristote dit que le mouuement de lieu continuel, selon lequel le premier moteur meut, n'estant point; il n'y auroit ny alteration, ny augmentatiō, ny generatiō; car toutes les choses naturelles en dependent, comme chacun le peut experimenter. Et partant puisque le mouuement de lieu peut estre sans les autres, & que les autres ne peuuent estre sans luy; c'est signe qu'il est premier de nature qu'eux. Secondement il est premier de temps ou duree, d'autant qu'il n'a ia-

Arist. l. 1. Meteor. c. 2. l. 2. de gen. & corr. c. 10. t. 56. pag. 383.

mais cessé;pour le moins celuy des corps celestes,depuis qu'ils ont cõmencé à se mouuoir: là où aucun des autres ne peut auoir esté continuellement. On cõnoist encores qu'il est le premier,en ce qu'il mesure la duree de tous les autres mouuemẽts, cõme il a esté monstré. Et en troisiéme lieu,il est le premier de perfectiõ pour le regard du mobile en deux sortes;à sçauoir,premieremẽt, parce qu'vn mouuemẽt est d'autãt plus parfaict qu'il apporte moins de changement en son subiect, & le mouuement de lieu cause moins de changement au sien que tous les autres; car le mobile n'acquiert par luy aucune forme reelle qui luy soit adherante.Et secondemẽt parce qu'il se trouue en toutes les plus nobles substãces creées; à sçauoir és anges,és hommes,& és cieux.En somme le mouuemẽt de lieu est plus parfaict que les autres,parce qu'il est cause de tous.Aquoy on peut adiouster d'Aristote,que le premier mouuant est plus cause de mouuoir que le suiuant,& entre les mouuements celuy de lieu circulaire est le premier d'excellẽce,parce qu'il ne reçoit additiõ ny diminutiõ.Que si on considere le mouuemẽt au respect du terme où il tend,il est certain que l'alteratiõ est le plus noble de tous; car elle tend à la qualité qui est vne forme reelle,laquelle est actiue; ce que n'est pas la situation,ny la quantité,où le mouuement de lieu tend en l'accroissement.

Que le seul mouuement de lieu circulaire peut estre perpetuel demeurant vn & mesme de nombre.

CHAPITRE XXVI.

Ὅτι δὲ τὸ φερόμενον τὴν εὐθεῖαν καὶ πεπερασμένην, οὐ φέρεται συνεχῶς, δῆλον· ἀνακάμπτει γὰρ· τὸ δ' ἀνακάμπτον τὴν εὐθεῖαν, τὰς ἐναντίας κινεῖται κινήσεις.

Μάλιστα δὲ φανερὸν, ὅτι ἀδύνατον εἶναι συνεχῆ τὴν ἐπὶ τῆς εὐθείας κίνησιν,ὅτι ἀνακάμπτον ἀναγκαῖον στῆναι, οὐ μόνον ἐπὶ τῆς εὐθείας,ἀλλὰ κἂν κύκλον φέρηται. οὐ γὰρ τὸ αὐτὸ,κύκλῳ φέρεσθαι,καὶ κύκλον· ἔστι γὰρ, ὁτὲ μὲν συνείρειν κινούμενον,ὁτὲ δὲ ἐπὶ τὸ αὐτὸ ἐλθὸν, ὅθεν ὡρμήθη, ἀνακάμψαι πάλιν· ὅτι δ' ἀναγκαῖον ἵστασθαι, ἡ πίστις οὐ μόνον ἐπὶ τῆς αἰσθήσεως, ἀλλὰ καὶ ἐπὶ τοῦ λόγου.

Ἐπὶ δὲ τοῦ ἀνακάμπτοντος, ἀνάγκη λέγειν οὕτως· εἰ γὰρ τὸ η φέροιτο πρὸς τὸ δ, καὶ πάλιν ἀνακάμψασα, κάτω φέροιτο· τῷ ἄκρῳ, τῷ ἐφ' οὗ τὸ δ, τελευτῇ καὶ ἀρχῇ κέχρηται, τῷ ἑνὶ σημείῳ ὡς δύο· διὸ στῆναι ἀνάγκη· καὶ οὐχ ἅμα γέγονεν ἐπὶ τῷ δ, καὶ ἀπελήλυθεν ἀπὸ τοῦ δ· ἐκεῖ γὰρ ἂν ἅμα εἴη, καὶ οὐκ εἴη, ἐν τῷ αὐτῷ νῦν. &c.

Τὸ μὲν οὖν ἐν μέσῳ, δυνάμει ἐστί· τοῦτο δ' ἐν ἐργείᾳ· καὶ τελευτὴ μὲν κάτωθεν, ἀρχὴ δὲ ἄνωθεν· καὶ τῶν κινήσεων ἄρα ὡσαύτως· ἀνάγκη ἄρα στῆναι τὸ ἀνακάμπτον ἐπὶ τῆς εὐθείας· οὐκ ἄρα ἐνδέχεται συνεχῆ κίνησιν εἶναι ἀΐδιον ἐπὶ τῆς εὐθείας.

Φανερὸν δὲ, καὶ ἐκ ταύτης τῆς διαιρέσεως, ὅτι οὐδὲ τὰς ἄλλας ἐνδέχεται κινήσεις εἶναι συνεχεῖς· ἐν ἁπάσαις γὰρ ταὐτὰ συμβαίνει κινεῖσθαι πολλάκις. &c. ὁ δὲ λόγος νῦν εἴρηκε καθόλου περὶ πάσης κινήσεως, ὅτι καὶ οὐδεμίαν κίνησιν ἐνδέχεται κινεῖσθαι συνεχῶς, ἔξω τῆς κύκλῳ· ὥστε οὔτε κατ' ἀλλοίωσιν, οὐδὲ κατ' αὔξησιν.

Ἄπειρον μὲν γὰρ οὐκ ἔστιν εὐθεῖαν φέρεσθαι· τὸ γὰρ οὕτως ἄπειρον οὐκ ἔστι· ἀλλ' οὐδὲ εἰ ἦν, ἐκινεῖτο ἂν οὐδέν· οὐ γὰρ γίνεται τὸ ἀδύνατον· διελθεῖν δὲ τὴν ἄπειρον, ἀδύνατον.

Arist. l. 8. phys. c. 12. t. 64. Id autem quod fertur per lineam rectam & finitam, non ferri continenter, manifestum est: quoniam recurrit: quod autem per rectam recurrit, contrarijs motibus cietur.

T. 65. Maximè autem perspicuum est, fieri non posse, vt motus super recta sit continuus: quia non recurrit, necesse est consistere non solùm super recta, sed etiam si super orbe feratur. Non est enim idem, in orbem ferri, & super orbe, nam id quod mouetur, aliquando continuat motum, aliquãdo verò cùm ad idẽ peruenerit à quo discessit, rursus retrocedit. Necesse autem esse vt consistat, non solùm sensus fidem facit, sed etiam ratio.

T. 66. In eo autem quod recurrit, necesse est ita dicere, nam si τὸ η feratur ad δ rursus retrocesserit, deorsum feratur: certè vsum est extremò δ vt fine & principio, nimirum vno puncto quasi duobus: idcirco stetisse necesse est: nec simul accessit ad δ & recessit à δ illic enim simul esset, & non esset eodẽ momento. &c.

Punctum itaque quod est in medio, potestate est: hoc autem est actu: & est quidem finis loci, si spectetur ab infero ad superum: principium verò, si à supero: eodem igitur modo est etiam principium & finis motuum. Ergo necesse est, vt id quod super recta regreditur, constiterit: quare non potest esse continuus æternus motus super recta.

T. 74. Perspicuum est ne alios quidem motus esse posse continuos, quoniam in omnibus accidit per eadem sæpe moueri. &c. Ostendit nullo motu posse aliquid continenter cieri præterquam conuersione: quapropter nec varietate, nec auctione.

C. 13. t. 75. Etenim per infinitam lineam rectam non potest aliquid ferri: quoniam ita infinitum non est: sed nec si esset, quicquam per id moueretur: quia non fit quod est impossibile: pertransire verò infinitum est possibile.

LEs mouuements d'augmentation & alteration ne peuuẽt estre perpetuels pour deux raisons;l'vne parce qu'il n'y a point de quantité infinie d'aucune sorte,ny d'estenduë, ny de duree:ny de perfection,(cõme il a esté enseigné)pour ausquelles paruenir, il fust requis vn mouuement perpetuel,c'est à dire qui durast sans fin depuis son commencement.

L'autre raison est qu'aucune chose ne se meut jamais à vn terme, auquel elle ne puisse paruenir: parce que son mouuemẽt seroit en vain, ce que Dieu & la nature ne souffrent jamais. Le mouuement de lieu ne peut estre perpetuel ou infiny de duree, sur vne ligne droitte; premierement, parce qu'il ne se donne point de ligne droitte infinie sur laquelle le mobile puisse estre meu d'vn mouuement infiny. Il ne le peut estre aussi par reflechissemẽt sur vne ligne droitte, dautant que le mouuement par reflechissement ou reciprocation est interrompu & non continu en retournant d'vn terme à l'autre, parce qu'il y a tousiours vn repos moyen au mouuement de reflechissement: car si entre le mouuement direct & le reflechy il n'y auoit point de repos, ces mouuements qui sont contraires, l'vn s'approchãt & l'autre se reculant d'vn mesme terme, seroient continus: dequoy il s'ensuyuroit que le mobile seroit meu tout ensemble de contraires mouuemẽts, ce qui est impossible, & contre la nature des contraires, qui ne sont pas cõpatibles l'vn auec l'autre en vn mesme subiect. Et puis d'ailleurs, le mobile reflechy est actuellemẽt au poinct de la reflection, cõme au commencement & à la fin; ce qui n'est pas ainsi du poinct au milieu d'vne ligne droitte: car il n'est l'vn ny l'autre qu'en puissance. Il en va tout de mesme du mouuement de reciprocation sur vne ligne circulaire, comme sur vne droitte, & pour les mesmes raisons.

Contre ce que dessus on obiecte que si au mouuement de reflexiõ il y a vn repos qui l'interrõpe alors que le mobile retourne, il s'ensuiura qu'vne pierre iettee en haut se reposera en l'air auparauant que de descendre, sans qu'aucun empeschement la retienne; qui est vne chose impossible. Mais cette obiection n'est rien, car la pierre est empeschee de descendre en ce peu de temps là par l'air émeu en montant, ainsi cõme elle en est poussee en haut, cependant qu'elle monte. Et n'est pas estrãge qu'il l'arreste, puis qu'il a peu la pousser en haut iusqu'à lors qu'elle redescent: en quoy il est requis bien plus de force qu'à la retenir si peu de temps. Il ne s'ensuiuroit pas aussi si vne meule de moulin estoit poussee du haut d'vne tour en bas, & qu'vne febue qu'on auroit iettee en haut, la vint rencontrer, qu'il n'y eust point de repos en la febue qui interrompist son mouuemẽt, si elle n'arrestoit la meule qui descend: car il se peut dire que l'air émeu qui monte deuant la febue, rencõtrant celuy qui precede la meule rompra sa force, de sorte que la febue se reposera alors qu'il commẽcera à ne pouuoir plus monter, auãt que de rencontrer la meule, & redescendra auec la meule. Il ne s'ensuit pas aussi si au mouuement par reflexion le mobile se reposoit, que ce fust vn mouuemẽt sans moteur, car l'air qui est le prochain moteur, ne se repose pas tout ensemble en la reflexion; mais partie apres partie: au moien dequoy comme l'vne commence à se reposer, l'autre qui la suit la pousse, tant que l'vne apres l'autre elles soient toutes accoisees.

Κίνησις δ᾽ οὐκ ἔστι συνεχής, ἀλλ᾽ ἢ κατὰ τόπον· καὶ ταύτης ἡ κύκλῳ.

Ἡ δ᾽ ἐπὶ τῆς περιφερείας, ἔσται μία, καὶ συνεχής· οὐδὲν γὰρ ἀδύνατον συμβαίνει· τὸ γὰρ ἐκ τοῦ α κινούμενον, ἅμα κινηθήσεται εἰς τὸ α κατὰ τὴν αὐτὴν πρόθεσιν· εἰς ὃ γὰρ ἥξει, καὶ κινεῖται εἰς τοῦτο· ἀλλ᾽ οὐχ ἅμα κινηθήσεται τὰς ἐναντίας, οὐδὲ τὰς ἀντικειμένας· οὐ γὰρ ἅπασα ἡ ἐκ τούτου, τῇ εἰς τοῦτο ἐναντία, οὐδ᾽ ἀντικειμένη· ἀλλ᾽ ἐναντία μὲν ἡ ἐπ᾽ εὐθείας· ταύτῃ γάρ ἐστιν ἐναντία κατὰ τόπον· οἷον ἡ κατὰ διάμετρον· ἀπέχει γὰρ πλεῖστον· ἀντικειμένη δὲ ἡ κατὰ τὸ αὐτὸ μῆκος· ὥστε οὐδὲν κωλύει, συνεχῶς κινεῖσθαι, καὶ μηδένα· ἡ μὲν γὰρ κύκλῳ κίνησίς ἐστιν, ἡ ἀφ᾽ αὐτοῦ εἰς τὸ αὐτό· ἡ δὲ κατ᾽ εὐθεῖαν ἀφ᾽ αὐτοῦ εἰς ἄλλο. &c. ὥστε οὐδ᾽ ἐν τῷ ἡμικυκλίῳ, οὐδ᾽ ἐν ἄλλῃ περιφερείᾳ οὐδεμιᾷ ἐνδέχεται συνεχῶς κινεῖσθαι· πολλάκις γὰρ ἀνάγκη ταὐτὰ κινεῖσθαι, καὶ τὰς ἐναντίας μεταβάλλειν μεταβολάς· οὐ γὰρ συνάπτει τῇ ἀρχῇ τὸ πέρας· ἡ δὲ τοῦ κύκλου, συνάπτει, καὶ ἔστι μόνη τέλειος.

Εὐλόγως δὲ συμβέβηκε, τὸ τὴν κύκλῳ μίαν εἶναι καὶ συνεχῆ, καὶ μὴ τὴν ἐπ᾽ εὐθείας· τῆς μὲν γὰρ ἐπ᾽ εὐθείας ὥρισται, καὶ ἀρχή, καὶ μέσον, καὶ τέλος, καὶ πάντ᾽ ἔχει ἐν ἑαυτῇ· ὥστ᾽ ἔστιν ὅθεν ἄρξεται τὸ κινούμενον, καὶ οὗ

Arist. l. 11. metap. c. 6. Motus verò non est continuus præter hunc qui secundùm locum, & hunc qui circularis est.

L. 8. phys. c. 1. 2. t. 93. Motus autem qui fit super linea orbiculata, erit vnus & continuus: quia nihil impossibile accidit: quod enim ex α mouetur simul ad α mouebitur eodem impetu: ad quod enim veniet, ad id etiam mouetur: sed non mouebitur simul contrarijs aut oppositis motibus: non enim omnis motus qui fit ex hoc, est contrarius ei qui fit ad hoc, nec oppositus: sed is contrarius, qui fit super recta: hanc enim ob rẽ sunt contraria secundùm locum: veluti qui fit per diametrum: plurimum enim distant. Oppositus autẽ est, qui fit per eandem longitudinem: quocirca nihil prohibet continenter moueri, ac nullo tempore intermitti. Nam conuersio est motus, qui fit ab eodem in idem: motus autẽ per rectã ab eodẽ in aliud. &c. Quapropter nec in semicirculo, nec in vlla alia circumferẽtia potest continuenter moueri: quia necesse est per eadem sæpe moueri, & contrarijs mutationibus mutari: non coniungit enim finem cum principio: cõuersio verò coniungit; & sola est perfecta.

C. 14. t. 16. Rationi autem consentaneum hoc euenit, vt motus qui fit in orbem, sit vnus continuus: non is qui fit super recta: nam eius qui fit super recta, definitum est & principium, & mediũ, & finis: atque hæc omnia

τελευτήσει· πρὸς γὰρ τοῖς πέρασιν ἠρεμεῖ πᾶν, ἢ ὅθεν, ἢ οὗ· τῆς δὲ περιφερείας, ἀόριστα· τί γὰρ μᾶλλον ὁποιονοῦν πέρας τῶν ἐπὶ τῆς περιφερείας; ὁμοίως γὰρ ἕκαστον, καὶ ἀρχὴ, καὶ μέσον, καὶ τέλος· ὥς ἀεί τε τινα εἶναι ἐν ἀρχῇ, καὶ ἐν τέλει, καὶ μηδέποτε· διὸ κινεῖται, καὶ ἠρεμεῖ πως ἡ σφαῖρα· τὸν αὐτὸν γὰρ κατέχει τόπον· αἴτιον δ' ὅτι πάντα συμβέβηκε ταῦτα τῷ κέντρῳ· καὶ γὰρ ἀρχὴ, καὶ μέσον τοῦ μεγέθους, καὶ τέλος ἐστὶν· ὥστε διὰ τὸ ἔξω εἶναι τοῦτο τῆς περιφερείας, οὐκ ἔστιν ὅπου τὸ φερόμενον ἠρεμήσει, ὡς ἐληλυθός· ἀεὶ γὰρ φέρεται περὶ τὸ μέσον, ἀλλ' οὐ πρὸς τὸ ἔσχατον. διὰ δὲ τοῦτο μένει ἀεί, καὶ ἠρεμεῖ πως τὸ ὅλον, κινεῖται συνεχῶς. &c.

Τῷ δὲ κύκλῳ σώματι, ὁ αὐτὸς τόπος ὅθεν ἤρξατο, καὶ εἰς ὃν τελευτᾷ.

Τῶν ἀφ' αὑτοῦ ἐφ' αὑτὸ, ἐλαχίστη ἐστὶν ἡ τοῦ κύκλου γραμμή.

Ὅτι δ' οὐκ ἔστι τῇ κύκλῳ φορᾷ ἐναντία ἄλλη φορά, πλεοναχόθεν ἄν τις λάβοι τὴν πίστιν.

Εἰ δὲ καὶ ἦν ἡ κύκλος τῇ κύκλῳ ἐναντία, μάτην ἂν ἦν ἑτέρα· ἐπὶ τὸ αὐτὸ γὰρ ὅτι ἀνάγκη τὸ κύκλῳ φερόμενον ὁποθενοῦν ἀρξάμενον εἰς πάντας ὁμοίως ἀφικνεῖσθαι τοὺς ἐναντίους τόπους· εἰσὶ δὲ τόπου ἐναντιότητες, τὸ ἄνω καὶ τὸ κάτω καὶ τὸ πρόσθεν, καὶ τὸ ὄπισθεν, καὶ τὸ δεξιὸν καὶ τὸ ἀριστερόν· αἱ δὲ τῶν φορῶν ἐναντιώσεις, κατὰ τὰς τῶν τόπων εἰσὶν ἐναντιώσεις· εἰ μὲν γὰρ ἴσαι ἦσαν οὐκ ἂν ἦν κίνησις αὐτῶν· εἰ δὲ ἡ ἑτέρα κίνησις ἐκράτει, ἡ ἑτέρα οὐκ ἂν ἦν· ὥστε εἰ ἀμφότερα ἦν, μάτην ἂν θάτερον ἦν σῶμα μὴ κινούμενον τὴν αὐτοῦ κίνησιν· μάτην γὰρ ὑπόδημα τοῦτο λέγομεν· οὗ μὴ ἐστὶν ὑπόδεσις.

Ὁ δὲ θεὸς καὶ ἡ φύσις, οὐδὲν μάτην ποιοῦσι.

in se habet: quocirca est, vnde incipiet id quod mouetur & vbi desinet: in extremis enim qualibet res quiescit, id est, vel vnde, vel quò mouetur: conuersionis autem nō sunt hac distincta, cur enim quod vis eorum qua sunt in conuersione, potiùs quàm catera, sit extremum? quia similiter vnumquodque est & principium, & medium, & finis: adeò vt semper aliqua sim in principio & in fine, et numquam. Idcirco mouetur & quiescit quodammodo globus, quoniam occupat eundem locum. Causa verò est: quia hac omnia centro accidunt, quoniam & principium est, & medium magnitudinis, & finis: quare cum hoc sit extra circonferentiā, non est, vbi id quod fertur, quiescit, quasi pertransierit: semper enim fertur circa medium, non ad extremum. Ideóque totum manet semper & quiescit quodammodo, & nihilominus mouetur continenter. &c.

L. 1. de cœlo. c. 9. t. 100. Eius autem corporis quod versatur, idem est locus in quo incipit, & in quo desinit.

T. 14. Etenim si nunquam moueri cælum incepit: principium tamen habeat ipsum necesse est, vnde incepisset si inciperet moueri.

L. 2. c. 4. t. 29. Eorum qua ab eodem ad idem pergunt, minima ipsum circuli linea est.

L. 1. de cæl. c. 4. t. 24. Non esse autem aliam lationem conuersioni contrariam, ex compluribus quispiam sumere fidem potest.

T. 31. Quod si circularis motio circulari esset contraria, frustrà altera esset. Ad idem enim fit profectio per vtrasq;. Praterea id quod versatur à quocumque signo inceperit, ad omnia similiter accedere contraria loca necesse est: sunt autem loci contrarietates supra & infra, ante & retro, dextrum & sinistrum: lationis verò contrarietates per locorum sunt contrarietates. Si igitur aqualia essent, motus ipsorū non esset: si alterum superaret, alter profectò non esset. t. 32. Quare si vtraque essent, frustra sane corpus alterum esset, suum non subiēs motum: frustra enim calceum eum dicimus esse, cuius vsus non est.

T. 33. At Deus & natura nihil prorsus faciūt frustra.

Le mouuement de l'eau circulaire peut estre perpetuel sur vne quantité finie par vne continuelle reuolution & succession; car encores qu'il repasse sans cesse les mesmes parties d'vne ligne finie, cela n'interrompt pas sa continuité ny duree: attendu qu'il ne se faict pas d'vn terme à l'autre en rebroussant: mais en allant à l'vn par vn demy-cercle, & reuenant à l'autre par vn autre demy cercle: en quoy il ne se trouue point de repos moyē, ny par consequent d'interruption comme s'il y auoit reflechissement, ce qui arriueroit si le mobile retournoit au terme d'où il est party sur le mesme demy-cercle. Le mobile peut estre dit en se mouuāt ainsi circulairement, estre meu de mouuements contraires, dautant que le mouuent d'Orient en Occident, est opposé au mouuement d'Occident en Orient. Mais neantmoins ce n'est qu'vn mouuemēt mesme de nombre reellemēt, & distingué de consideration seulement selon qu'il le meut par deux demy cercles à tous les deux termes. Que si deux mobiles se mouuoiēt sur vn mesme cercle à l'opposite l'vn de l'autre, à sçauoir l'vn d'Orient en Occident, & l'autre d'Occident en Orient, leurs mouuemēts partiroient de termes contraires, & neantmoins parce qu'ils iroyent à vn mesme terme, ils ne seroient pas contraires: dautant que venant à se rencontrer, ils s'entre-arresteroient si l'vn auoit autant de force que l'autre, ou si l'vn estoit plus fort, il n'y auroit que luy qui se mouuroit: au moyen dequoy leurs mouuements, ou l'vn deux seroit en vain, qui est cause qu'il ne se trouue point de mouuements circulaires, naturels, sur vne mesme ligne qui soient opposez l'vn à l'autre: car Dieu & la nature ne font rien en vain. Il paroist de ce que dessus qu'Aristote ne se contredit point disant, que les mouuements faicts sur vn cercle à des parties opposites sont contraires, & qu'il n'y a point de mouuement circulaire contraire au circulaire. Il dit aussi que le mouuement circulaire n'a point d'où il commence, ny où il se termine, & qu'il cōmence en vn mesme lieu & y finit: ce qui n'éueloppe point encores de

de contradiction, si on prend ses paroles selon son sens. Il est certain qu'en la circonference il n'y a aucun endroit qui soit cõmencemẽt, milieu, ny fin, parce que ces choses n'y sont point distinctes : & dautant qu'elles n'y sont point distinctes, il n'y a aucun poinct qui ne puisse estre dit commencement, milieu & fin. Aristote donne pour raison de ceste indistinction que le centre du cercle est son principe, son moyẽ, & sa fin: attendu que c'est vn poinct indiuisible, & hors de la circonference, en telle sorte que ce qui se meut circulairement ne se meut point à la fin, mais au centre, c'est à dire au tour du centre; au moyen de quoy il ne paruient iamais à la fin. Et dautãt que le cẽtre est hors de la circonference, à cause de cela, le globe ne se meut pas seulement tousiours, parce qu'il ne paruient point à la fin; mais il se repose aussi tousiours, parce qu'il ne part iamais du centre qui est son principe, en la mesme maniere, que le poinct est dit principe de la ligne, & la ligne de la superficie. Cela ne contrarie point aussi à ce qu'il dit en vn autre lieu, que combien que le Ciel n'ait iamais commencé à se mouuoir, que neantmoins il est necessaire que le Ciel eust vn principe d'où ce mouuement eust commencé, s'il commençoit à mouuoir; attendu qu'il n'entend pas en cet endroit aucun poinct, mais vne des differences de lieu du Ciel, de laquelle son mouuement eust commancé.

Qu'vne espace finie ne peut estre passee en vn temps infiny, ny vne infinie en vn temps finy.

CHAPITRE XXVII.

Ἐπεὶ δὲ πᾶν τὸ κινούμενον, ἐν χρόνῳ κινεῖται, καὶ ἐν τῷ πλείονι μεῖζον μέγεθος· ἐν τῷ ἀπείρῳ χρόνῳ ἀδύνατόν ἐστι πεπερασμένην κινεῖσθαι, μὴ τὴν αὐτὴν ἀεὶ, καὶ τῆς ἐκείνης τι κινούμενον, ἀλλ᾽ ἐν τῷ ἅπαντι ἅπασαν.

Τοῦ μὲν ἀπείρου οὐδέν ἐστι μέτριον ὃ καταμετρήσει· (ἀδύνατον γὰρ τὸ ἄπειρον εἶναι ἐκ πεπερασμένων καὶ ἴσων, καὶ ἀνίσων.)

Ὁ αὐτὸς δὲ λόγος, καὶ ὅτι ἐν πεπερασμένῳ χρόνῳ ἄπειρον οἷόν τε κινεῖσθαι. Φανερὸν ὅτι οὐδὲ τὸ πεπερασμένον μέγεθος, τὸ ἄπειρον ἐνδέχεται διελθεῖν ἐν πεπερασμένῳ χρόνῳ, διὰ τὴν αὐτὴν αἰτίαν· ἐν γὰρ τῷ μορίῳ τοῦ χρόνου πεπερασμένον δίεισι· καὶ ἐν ἑκάστῳ ὡσαύτως· ὥστε ἐν τῷ παντὶ πεπερασμένον.

Arist. l. 6. physi. c. 11. t. 60. Cùm autem quicquid mouetur, in tempore moueatur, & in maiori tempore maiorem magnitudinem conficiat: impossibile est, vt infinito tempore per finitum spatium moueatur, quod nec per idem semper, nec per aliquam eius partem moueatur, sed toto tempore per totum.

T. 61. Infiniti nulla est pars, quæ ipsum metiatur; quippe impossibile est infinitum constare ex infinitis tam æqualibus quàm inæqualibus.

T. 62. Eadem quoque ratio est, quòd neque finito tempore per infinitum potest moueri.

T. 63. Nec finitam magnitudinem posse infinitũ spatium pertransire tempore finito, propter eandem causam: quoniam certam temporis partẽ pertransit finitum, & in singulis partibus itidem: quare toto tempore conficit spatium finitum.

ON prouue qu'il est impossible de passer vne espace finie en vn temps infiny en ceste sorte: qu'il se donne vne espace finie, & qu'on la diuise en certaines parties; chacune sera finie en grandeur; & toutes ensemble finies de nombre. Or chacune de ces parties sera passee en temps finy, à sçauoir l'vne en tant de temps finy, & l'autre semblablement, & ainsi des autres, doncques il faut que toutes soient passees en temps finy : à sçauoir en autant de temps qu'est l'assemblement d'autant de parties qu'estoient celles de l'espace : lesquels temps, sont semblablement finis en multitude de nombre ou grandeur. Et partant le tout ne sera pas infiny: car les choses finies prises finiement ne font point d'infiny, comme elles pourroient faire estant prises infiniment : on ne sçauroit aussi passer vne espace infinie, s'il y en auoit, en temps finy, par les mesmes raisons que nous venons de dire; en diuisant le temps finy en parties, lesquelles seront finies en nombre; attendu qu'il est finy. Et tout de mesme vn mobile finy; car la raison est mesme de l'espace & du mouuement.

Refutation de l'opinion de Zenon, niant le mouuement de lieu.

CHAPITRE XXVIII.

Διὸ καὶ ὁ Ζήνωνος λόγος ψεῦδος λαμβάνει, τὸ μὴ ἐνδέχεσθαι τὰ ἄπειρα διελθεῖν, ἢ ἅψασθαι τῶν ἀπείρων καθ᾽ ἕκαστον ἐν πεπερασμένῳ χρόνῳ· διχῶς γὰρ λέγεται, καὶ τὸ μῆκος, καὶ ὁ χρόνος ἄπειρον, καὶ ὅλως πᾶν τὸ συνεχὲς, ἢ τῷ κατὰ διαίρεσιν, ἢ τοῖς ἐσχάτοις· τῶν μὲν οὖν κατὰ τὸ ποσὸν ἀπείρων οὐκ ἐνδέ-

Arist. l. 6. physi. c. 1. t. 19. Ideóque Zenonis ratiò falsum sumit, non posse aliquid infinita pertransire seu tangere infinita sigillatim, tempore finito: nam & lõgitudo, & tempus, & omninò continuum bifariam dicitur infinitum, nimirũ: vel diuisione, vel extremis: quæ igitur secundùm quantitatẽ sunt infinita, non possunt tangi tempore finito: quæ vero secundùm diuisionem,

καθ' ἅπτεσθαι ἐν πεπερασμένῳ χρόνῳ· τὰ δὲ κατὰ διαίρεσιν, ἐνδέχεται· καὶ γὰρ αὐτὸς ὁ χρόνος οὕτως ἄπειρος· ὥστε ἐν τῷ ἀπείρῳ, καὶ οὐκ ἐν τῷ πεπερασμένῳ, συμβαίνει διιέναι τὰ πεπερασμένα.

Τέσσαρες δ' εἰσὶν οἱ λόγοι περὶ κινήσεως, Ζήνωνος, οἱ παρέχοντες τὰς δυσκολίας τοῖς λύουσι· πρῶτος μὲν, ὁ περὶ τοῦ μὴ κινεῖσθαι, διὰ τὸ πρότερον εἰς τὸ ἥμισυ δεῖν ἀφικέσθαι τὸ φερόμενον, ἢ πρὸς τὸ τέλος·

Τὸν αὐτὸν δὲ τρόπον ἀπαντητέον καὶ πρὸς τοὺς ἐρωτῶντας τὸν Ζήνωνος λόγον, καὶ ἀξιοῦντας, εἰ ἀεὶ τὸ ἥμισυ διιέναι δεῖ· ταῦτα δ' ἄπειρα· τὰ δ' ἄπειρα ἀδύνατον διεξελθεῖν· ἢ ὡς τὸν αὐτὸν τοῦτον λόγον τινὲς ἄλλως ἐρωτῶσιν, ἀξιοῦντες, ἅμα τῷ κινεῖσθαι τὴν ἡμίσειαν πρότερον, ἀριθμεῖν καθ' ἕκαστον γινόμενον τὸ ἥμισυ· ὥστε, διελθόντος τὴν ὅλην, ἄπειρον συμβαίνει ἠριθμηκέναι ἀριθμόν· τοῦτο δ' ὁμολογουμένως ἐστὶν ἀδύνατον· ἐν μὲν οὖν τοῖς πρώτοις λόγοις, τοῖς περὶ κινήσεως, ἐλύομεν, διὰ τὸ τὸν χρόνον ἄπειρα ἔχειν ἐν αὐτῷ. &c. Ἀλλ' αὕτη ἡ λύσις πρὸς τὸν ἐρωτῶντα ἱκανῶς ἔχει· ἠρωτᾶτο γὰρ, εἰ ἐν τῷ πεπερασμένῳ ἐνδέχεται ἄπειρα διεξελθεῖν, ἢ ἀριθμῆσαι· πρὸς δὲ τὸ πρᾶγμα, καὶ τὴν ἀλήθειαν, οὐχ ἱκανῶς. &c. ἀλλὰ τὸ ἀληθὲς λεκτέον, ὅπερ εἴπομεν ἐν τοῖς ἄρτι λόγοις· ἂν γάρ τις τὴν συνεχῆ διαιρῇ εἰς δύο ἡμίση, οὗτος τῷ ἑνὶ σημείῳ ὡς δυσὶ χρῆται· ποιεῖ γὰρ αὐτὸ, καὶ ἀρχὴν, καὶ τελευτήν. &c. ἐν δὲ τῷ συνεχεῖ ἔνεστι μὲν ἄπειρα ἡμίση, ἀλλ' οὐκ ἐντελεχείᾳ, ἀλλὰ δυνάμει· ἂν δὲ ποιῇ ἐντελεχείᾳ, οὐ ποιήσει συνεχῆ, ἀλλὰ στήσει· ὅπερ ἐπὶ τοῦ ἀριθμοῦντος τὰ ἡμίση φανερόν ἐστιν ὅτι συμβαίνει· ὥστε λεκτέον πρὸς τὸν ἐρωτῶντα εἰ ἐνδέχεται ἄπειρα διεξελθεῖν, ἢ ἐν χρόνῳ, ἢ ἐν μήκει, ὅτι ἔστι μὲν ὡς, ἔστι δ' ὡς οὔ· ἐντελεχείᾳ μὲν γὰρ ὄντα, οὐκ ἐνδέχεται· δυνάμει δ', ἐνδέχεται· ὁ γὰρ συνεχῶς κινούμενος, κατὰ συμβεβηκὸς ἄπειρα διελήλυθεν, ἁπλῶς δ' οὔ· συμβέβηκε γὰρ τῇ γραμμῇ ἄπειρα ἡμίσεα εἶναι, ἡ δ' οὐσία ἐστὶν ἑτέρα, καὶ τὸ εἶναι.

possunt : quoniam & ipsum tempus ita est infinitum : quare tempore infinito, non finito, accidit vt aliquid pertranseat infinita, ac tangat infinita infinitis, non finitis.

C. 14. t. 77. Quatuor autem sunt rationes Zenonis de motu, quæ negotium soluentibus facessunt. Prima est quæ probat non moueri, quoniã oportet idquod fertur, prius peruenire ad dimidium, quàm ad finem.

L. 8. c. 12. t. 67. Occurrendum est ÿs, qui rationem Zenonis interrogant ac postulant num semper dimidiam pertransire oporteat? hæc verò (inquiunt) sunt infinita: infinita autem impossibile est pertransire: vel vt nonnulli eandem rationem aliter interrogant, qui simul cum eo prius moueri per dimidiam sibi cõcedi postulant, prout vnumquodque fit: quare cùm mobile totam lineã confecerit, euenit vt numerauerit numerum infinitum, hoc autẽ omnium concessione est impossibile. t. 68. In primis itaque sermonibus qui de motu sunt, eo soluebamus quòd tempus habet in se infinita. &c. Verum hæc solutio aduersus interrogantẽ quidem satisfacit: interrogabat enim, an tempore finito possint infinita pertransiri, vel numerari: quod autem ad rem & ad veritatem attinet, non satisfacit. &c. Sed veritas dicenda est, quam in proximis sermonibus diximus, si quis enim lineam continuam diuidat in duo dimidia, hic vno puncto vtitur quasi duobus: quoniam id facit. &c. In continuo autem insunt quidem infinita dimidia, non tamen actu, sed potestate: quod si faciet actu non faciet continuum, sed stabit, quodquidem in eo qui dimidia numerat perspicuè accidit. &c. Ad eũ qui interrogat, an possint pertransiri infinita, vel in tempore vel in longitudine, dicendum est, partim posse, partim non posse: nam quæ actu sunt, nõ posse; quæ verò potestate, posse: etenim qui continenter mouetur, ex accidenti infinita pertransit: simpliciter autem minimè: accidit enim lineæ vt sint infinita dimidia: substantia verò atque essentia diuersa est.

ZENON Eleates nioit le mouuement de lieu droict, pour quatre pretenduës raisons particulierement; dont la premiere est telle, s'il y auoit mouuement de lieu, il faudroit que le mobile passast infinies parties en vn temps finy, parce qu'il est necessaire qu'il passe premierement la moitié de l'espace, & puis la moitié de la moitié, & ainsi en infiny: ou que l'espace soit diuisible en parties infinies, ce qui est impossible: car l'infiny ne peut estre passé en vn tẽps fini: à la verité s'il y auoit des parties actuelles infinies de quelque espace, elles feroient qu'elles ne pourroient estre passees chacune l'vne apres l'autre en vn tẽps finy: mais ainsi que ceste espace est vne; & finie actuellemẽt quant à son estenduë, & infinie seulemẽt de diuision, c'est à dire qu'elle peut estre diuisee en plusieurs parties tousiours diuisibles: semblablement elle peut estre passee en vn temps finy actuellement; car il est aussi bien infiny de diuision en parties de sa duree, cõme l'espace est infiny de diuision en partie de son estenduë. Et ainsi le pretendu argumẽt de Zenon est vn sophisme, voulant faire passer l'espace, qui est vne & diuisible en infiny, pour vne espace diuisee actuellement en parties infinies: ce qui est impossible, comme nous l'auons monstré, parlant de l'infiny.

Δεύτερος δ' ὁ καλούμενος Ἀχιλλεύς· ἔστι δ' οὗτος, ὅτι τὸ βραδύτερον οὐδέποτε καταληφθήσεται θέον ὑπὸ τοῦ ταχίστου· ἔμπροσθεν γὰρ ἀναγκαῖον ἐλθεῖν τὸ διῶκον ὅθεν ὥρμησε τὸ φεῦγον· ὥστε ἀεί τι προέχειν ἀναγκαῖον τὸ βραδύτερον· ἔστι δὲ καὶ οὗτος ὁ αὐτὸς λόγος τῷ διχοτομεῖν· διαφέρει δ' ἐν τῷ διαιρεῖν μὴ δίχα τὸ προσλαμβανόμενον μέγεθος.

Arist. l. 6. physi. c. 14. t. 78. Secunda est quæ vocatur Achilles: est autem hæc: quia tardius numquam cõprehendetur currens à velocissimo: nam prius necesse est, vt id quod persequitur eò perueniat, vnde id, quod fugit, discessit: quapropter necesse est vt semper quod est tardius, aliquantum progrediatur. t. 79. Sed hæc ratio eadem est, atque ea quæ in duas partes secat: differt autem, quatenus assumptam magnitudinem non bifariam diuidit.

Son second argument est, que si quelque chose se mouuoit localement, vn mobile quelque viste qu'il fust, ne pourroit en attaindre vn quelque tardif qu'il fust, lequel precederoit le viste de quelque espace au commencemēt du mouuemēt: de sorte qu'Achilles non seulement ne deuanceroit pas Hector, mais mesme vne tortuë; car comme pour exemple, si Achilles se mouuoit dix fois plus viste que la tortuë: que l'espace fust d'vne stade, Achilles au commancement, la tortuë au milieu; durant qu'Achilles passeroit ceste moitié de stade, la tortuë passeroit vne dixiesme partie de la demie stade qui resteroit, & en autant de temps qu'Achilles passeroit ceste dixiesme partie de demie stade, la tortuë passeroit vne dixiesme partie de ceste dixiesme partie: & ainsi tousiours en continuant, de sorte que iamais il ne se pourroit faire que la tortuë ne le deuançast tousiours. Cet argumēt ests sēblable au precedēt; en ce que les parties de l'espace sont considerees selon la diuision quis'en peut faire, cōme si elles estoiēt diuisees actuellemēt, & qu'elles ne peussent estre passees que l'vne apres l'autre: car il n'y a difference sinō qu'au premier argumēt Zenō diuisoit l'espace par la moitié, & la moitié en vne autre moitié & tousiours ainsi: & cettuy cy est en vne proportiō du mouuemēt d'vne chose viste & d'vne tardiue selon certaines parties esquelles l'espace se peut diuiser; tellemēt qu'Achilles n'estant point obligé de diuiser actuellemēt les parties de l'espace, il passeroit incontinēt, laissāt Zenō derriere auec sa tortuë, de laquelle l'argumēt merite mieux le nom, que celuy d'Achilles, dōt il le nōme par brauerie: encores que la vitesse d'Achilles y peust donné lieu: & de là est venu qu'on nomme les arguments qu on estime fort, Achilles.

Ζήνων δὲ παραλογίζεται· εἰ γὰρ ἀεί, φησίν, ἠρεμεῖ πᾶν ἢ κινεῖται, ὅταν ᾖ κατὰ τὸ ἴσον, ἔστι δ' ἀεὶ τὸ φερόμενον, ἐν τῷ νῦν, τὸ κατὰ τὸ ἴσον ἀκίνητον τὴν φερομένην εἶναι οἰστόν· τοῦτο δέ ἐστι ψεῦδος· οὐ γὰρ σύγκειται ὁ χρόνος ἐκ τῶν νῦν ὄντων ἀδιαιρέτων, ὥσπερ οὐδ' ἄλλο μέγεθος οὐδέν.

Arist. l.6 phys. c.14. t.75. Zeno autem captiose ratiocinatur: inquit enim si semper res omnis quiescit aut mouetur, quando est in loco sibi æquali, semper autem quod mouetur in momento, est in loco sibi æquali, sagittam quæ fertur, esse immobilem. t.75. Sed hoc est falsum: quoniam tempus non compositum ex momentis quæ sunt indiuidua, quemadmodum nec vlla alia magnitudo.

La troisiesme raison estoit que tout ce qui est en lieu egal à luy, (comme pour exemple vne fleche) se meut en ce lieu là, ou s'y repose en chacun instāt, qu'il y est; mais il ne s'y meut pas, car il n'y a point de mouuement en vn instant: doncques il s'y repose. Et ainsi puis qu'il se repose en tout instant il n'y a point de mouuement de lieu. Mais cela est faux, dautant qu'ainsi que rien ne meut en vn instant, rien ne s'y repose aussi: car vne chose se repose alors qu'elle ne se meut point & qu'elle se peut mouuoir, attendu que le repos est vne priuatiō de mouuement. Or elle ne se peut mouuoir en vn instant; doncques ny s'y reposer: mais seulement en temps, ainsi qu'elle s'y meut. Et puis cela est dit se reposer, qui est maintenāt de la sorte qu'il estoit auparauant, comme si le repos ne se connoissoit que par diuers instants. Or l'instant n'a point de deuant ny d'apres, doncques il se repose en temps, lequel temps n'est point composé d'instants, comme il a esté monstré.

Τέταρτος δέ, ὁ περὶ τῶν ἐν τῷ σταδίῳ κινουμένων ἐξ ἐναντίας ἴσων ὄγκων παρ' ἴσους. &c.

Ἔστι δ' ὁ παραλογισμὸς ἐν τῷ τὸ μὲν παρὰ κινούμενον, τὸ δέ, παρ' ἠρεμοῦν, τὸ ἴσον μέγεθος ἀξιοῦν τῷ ἴσῳ τάχει τὸν ἴσον φέρεσθαι χρόνον.

Idem ibidem. t. 81. Quarta ratio est de æqualibus molibus, quæ in stadio mouentur ex contrario. &c.

T. 82. Sed est rationis fallacia in eo posita, quòd sibi concedi postulat, alterum iuxta id quod mouetur, alterum iuxta quiescens, æquali celeritate moueri æquali tempore per æqualem magnitudinem.

La quatriesme raison est, que s'il y auoit mouuement de lieu, vn temps double seroit égal à la moitié: à sçauoir vne heure égale à vne demie heure. Il prenoit pour montrer cela ce principe, que quand deux mobiles égalemēt vistes courent vne égale espace, le temps de l'vn & de l'autre mouuement sont égaux: puis il prenoit trois espaces égales chacune de quatre parties égales, & posoit la premiere fixe & immobile qui est presentee par A A A A: l'autre estoit constituee au dessus, laquelle commançoit du milieu de la fixe & immobile representee par BBBB, en sorte que le premier B estoit auec le second A: la troisiesme representee par CCCC posee en sorte que le premier C estoit auec le dernier A, comme ceste figure suiuante le monstre.

```
BBBB
  AAAA
     CCCC
```

Que la troisiesme grãdeur C se meuue par toute celle d'A, & en vne heure; en sorte que quand elle sera paruenuë au second A où commence B, la grandeur B se meuue vers l'A, dont C a commencé son mouuement, laquelle n'ayant que deux A à passer fera son mouuemẽt en demie heure; & en ceste mesme demie heure, C acheuera de passer les deux autres A, tellement qu'à la fin de ceste derniere demie heure, les extremitez de ces trois grãdeurs seront ensemble. Or en ce cas le temps du mouuemẽt de C est double au temps de B, parce que C a passé quatre A, & B seulemẽt deux: & toutesfois il se prouue en ceste sorte que les deux temps sont égaulx, B, a passé en demie heure par tous les quatre C; mais les quatre C sont égaulx aux quatre A: doncques B a passé vne égale grandeur à celle que C a passee: & partant leurs temps sont égaulx. Zenon erroit en ceste pretenduë demonstration, en ce que son fondement se doit entendre que deux mobiles passent deux grãdeurs égales fixes: car l'vne estant fixe. & l'autre se mouuant à l'opposite du mobile, celle qui se meut est plustost passee.

Zenon nioit aussi le mouuement circulaire, disant que puis que ce qui se meut localemẽt est en vn lieu & puis en vn autre: que le corps circulaire qui est tousiours en vn mesme lieu (cõme il se cõnoist en ce que la rouë ne sort point de ces poles) ne se meut point: mais il se trompoit, en ce qu'il n'est requis que le mobile change de lieu selon soy du tout, & selon ses parties, qu'au seul mouuement de lieu droict: suffisant au circulaire, que le mobile change selon ses parties, sans changer selon le tout.

Εἴπερ οὖν ἐστὶ δόξα ψευδὴς ἢ ὅλως δόξα· καὶ κίνησίς ἐστι, κἂν εἰ φαντασία· κἂν ὅτε μὲν οὕτως δοκῇ εἶναι, ὅτε δ' ἑτέρως· ἡ γὰρ φαντασία, καὶ ἡ δόξα, κινήσεις τινὲς δοκοῦσιν εἶναι· ἀλλὰ τὸ μὲν περὶ τούτου σκοπεῖν, καὶ ζητεῖν λόγον, ὧν βέλτιον ἔχομεν ἢ λόγου δεῖσθαι, κακῶς κρίνειν ἐστὶ τὸ βέλτιον, καὶ τὸ χεῖρον, καὶ τὸ πιστὸν, καὶ τὸ μὴ πιστὸν, καὶ ἀρχὴν, καὶ μὴ ἀρχήν.

Καὶ τοῖς λόγοις πιστευτέον, ἐὰν ὁμολογούμενα δεικνύωσι τοῖς φαινομένοις.

Ἐλήλυθε δ' ἐνίοις αὕτη ἡ δόξα, ὥσπερ καὶ αἱ ἄλλαι τῶν παραδόξων· ὅταν γὰρ λύειν μὴ δύνωνται λόγους ἐριστικοὺς ἐνδόντες τῷ λόγῳ σύμφασιν, ἀληθὲς εἶναι τὸ συλλογισθέν.

Ἀλλὰ μὴν οὐ πάντα ἠρεμεῖ, ἢ κινεῖται ποτὲ ἀεὶ δ' οὐθέν.

Arist. l. 8. physic. 3. t. 26. Si igitur est opinio falsa, aut omninò opinio: certè est etiam motus: necnon si sit phãtasia: & si quandoque ita videatur, quandoq; aliter: quoniã phãtasia & opinio videntur esse motiones quedã: verùm de his considerare & rationem quærere, in quibus sumus meliùs affecti, quà vt ratione egeamus, nihil aliud est quàm malè iudicare, quod est melius & quod deterius, & quod est credibile, & quod non credibile, item principium & non principium.

L. 3. de gener. animal. c. 10. Rationi fides adhibenda est, si quæ demonstrantur conueniunt cum ijs quæ sensu percipiuntur, rebus.

L. 4. metap. c. 7. t. 28. Aduenit autem quibusdam sentẽtia hæc eo modo, quo & aliæ, quæ sunt præter opinionẽ. Dum enim rationes contentiosas soluere nequeunt, rationi cedẽtes, id, quod cõclusũ est, verũ esse fatẽtur.

C. 8. t. 29. At verò neque omnia interdum quiescunt, interdum mouentur, semper autem nihil.

Voyla les resueries de Zenon niant le mouuemẽt de lieu: lequel estãt si sensible & aisé à connoistre qu'il est, on peut iustement estimer ceux qui l'ont nié, desraisonnables, voulant plustost repugner aux choses connuës par soy du sens, & confirmees par l'experience, que d'aduoüer que les raisons qu'il ne pouuoit souldre, estoiẽt sophistiques, ne cõsiderant pas, qu'il ne fault adiouster foy au discours que quand il ne repugne point au sens; & que les choses fausses sont quelquesfois tellement meslées auec les vrayes, que nostre esprit ne les peut bien distinguer. Diogenes se édpestra fort ingenieusement de ces argumens, tendant à prouuer qu'il n'y a point de mouuement; car sans rien respondre, il se leua seulemẽt de son seant & chemina; conuainquant par là ceste erreur. L'opinion d'Heraclite que toutes choses estoient en vn continuel flus & mouuement, est fort desraisonnable aussi; car il est euident que toutes choses ne se meuuent pas, ny ne se reposent pas tousiours; & que les vnes se meuuent & les autres se reposent: mais n'ayãt peu souldre les raisons sophistiques sur lesquelles sont fondees ces opinions, ils concedoient les conclusions, & les voulant soustenir ils destruisoiẽt la nature; car comme nous auons dit, elle est principe de mouuement & de repos.

Que l'estre du mouuement de lieu est plus connu que d'aucun autre, & son essence moins.

CHAPITRE XXVII.

IL est certain qu'il est plus connu, que le mouuement de lieu est, qu'aucun des autres mouuements, & que mesmes ils ont tous pris le nom du sien: mais son essence est la plus inconnue qu'aucune de celle des autres: car premierement il n'y a poinr d'apparence qu'il adhere proprement & interieurement au mobile comme les autres mouuements; semblant

semblãt plustost ne passer point sa superficie; & outre cela le mobile n'aquiert riẽ de reel qui luy adhere cõme font les choses alterees & augmẽtees, ny ne pert rien cõme les diminuees; ains seulemẽt il luy aduiẽt vne relatiõ à certaines parties de la terre, laquelle n'est que rationelle: & vne relation de contiguité de la superficie exterieure ou conuexe à l'exterieure, ou concaue du corps enuironnãt, laquelle relation n'a rien de reel que les deux mesmes superficies. Nous pouuons dire aussi que par le mouuement de lieu, le mobile n'acquiert pas proprement son terme partie à partie cõme les autres mouuements, combien qu'il s'en approche successiuement; car vn tel progrez ne le porte pas; & outre cela il semble qu'au mouuement de lieu c'est le mobile qui flue, & non le mouuement, comme és autres. Et partant il est aussi difficile de connoistre & d'exprimer ce qu'est le mouuement de lieu, comme facile d'apprehender qu'il est.

De la rarefaction & condensation.

CHAPITRE XXX.

Ἔστι δὲ καὶ σώματος ὕλη, καὶ μεγάλου, καὶ μικροῦ, ἡ αὐτή· δῆλον δέ· ὅταν γὰρ ἐξ ὕδατος ἀὴρ γένηται· ἡ αὐτὴ ὕλη, οὐ προσλαβοῦσα ἄλλο τι, ἐγένετο· ἀλλ' ὃ ἦν δυνάμει, ἐνεργείᾳ ἐγένετο, καὶ πάλιν ὕδωρ ἐξ ἀέρος, ὡσαύτως· ὁτὲ μὲν εἰς μέγεθος ἐκ μικρότητος, ὁτὲ δὲ εἰς μικρότητα ἐκ μεγέθους· ὁμοίως τοίνυν, καὶ ἂν ἀὴρ πολὺς ὢν ἐν ἐλάττονι γένηται ὄγκῳ, καὶ ἐξ ἐλάττονος μείζων ἡ δυνάμει οὖσα, γίνεται ὕλη ἄμφω.

Arist. l. 4. physi. c. 13. t. 84. Ergo & corporis tam magni quàm parui eadem est materia: hoc autem manifestum est: quia cùm ex aqua fit aër, eadem materia non assumpto aliquo alio, fit aër: sed quod erat potestate, fit actu: itidemque rursus fit aqua ex aëre: modò ex paruitate in magnitudinem, modo ex magnitudine in exiguitatẽ mutatione facta: similiter itaque si aër ex maiori mole in minorem, & ex minore in maiorem mutetur: materia quæ potestate est, fit vtrumque. &c. Quare & magnitudo & paruitas molis sensibilis non adiumente aliquid materia, extendit: sed quia materia potestate est ad vtrumque.

LEs mouuements de rarefaction & de condensatiõ suiuẽt apres les autres mouuemẽts; car ils en sont composez; c'est pourquoy nous en traitterõs en ce lieu. Pour l'effect dequoy il faut sçauoir premieremẽt que le corps rare c'est ce qui a peu de matiere en vne grãde estendue ou soubs de grandes dimensions; comme le liege, la laine, l'air, le feu. Le corps épois ou condense, c'est ce qui a beaucoup de matiere soubs peu d'estenduë, ou soubs de petites dimensions; comme pour exemple, vne pierre, du plomb, de l'or, & semblables. La rarefaction & la condensation se considerent comme propres ou impropres. La propre rarefaction c'est la dilatation des parties d'vn corps, ou bien c'est le passage de quelque corps d'vne moindre quantité à vne plus grande: cõme quãd l'eau boust, & quand de l'estouppe il se fait du feu. L'époississement propre, c'est le resserrement des parties de quelque corps; comme quand l'eau se gele, de sorte que la rarefaction n'est qu'vn certain mouuement à la rareté, & l'espoississement à l'espoisseur. La rarefaction impropre, c'est celle qui se fait sans aucune transmutation ny alteration des parties de la chose: mais seulement par vn certain mouuemẽt local & separatiõ des parties, ainsi que l'esponge qui estoit resserree en se rẽplissant d'air ou d'eau se rarefie; & quand elle est estrainte, elle s'espoissit de l'espoissement impropre par la sortie de l'air qui estoit dedans: tellement que ceste sorte de rarefactiõ & d'espoississement ne se fait que par l'introduction d'vn corps qui s'y insere de dehors, ou par sa sortie. La propre rarefactiõ ne se faict pas de ceste façon, mais seulemẽt par la seule mutatiõ du subiect de puissance en acte: car tout ainsi que ce qui estoit chaud deuient froid, sans receuoir quelque chose de dehors, parce que la matiere qui estoit froide en puissance, le deuient actuellement: de mesme elle deuient rare & espoisse actuellement, de ce qu'elle ne l'estoit qu'en puissance, & non pource que les choses reçoiuent en soy quelque chose de vuide & qu'elles le reiettent; comme pour exemple, quand de l'eau il se fait de la vapeur, c'est la mesme matiere de l'eau qui est estendue par vne nouuelle maniere qu'elle acquiert, sans qu'il s'y adioigne d'autre matiere de dehors; & quand la vapeur retourne en eau, c'est la mesme matiere qui se condense par vne autre nouuelle maniere d'estre qu'elle acquiert aussi: par lesquelles manieres d'estre, la quantité est differẽte en cela seulement, de ce qu'elle estoit, & non autrement.

Ces deux sortes de rarefactions sont l'vne & l'autre vn passage à vne plus grande quantité ou a de plus grands termes de quantité non pas premierement, mais secondement, & par vne certaine suitte: car la propre rarefaction c'est vn mouuement à la chaleur, lequel est ensuiuy du mouuemẽt de lieu & de la rareté & tenueté du corps rarefié, que l'accroissemẽt de grandeur accompagné: comme pour exemple, quand l'eau est changee en vapeur. Et

en l'impropre c'est premieremẽt vn mouuemãt local à la quantité, & secondemẽt à la situatiõ, cõme quãd l'esponge qui estoit estrainte viẽt à s'estendre. A l'opposite de ces deux sortes de rarefactiõ, il y a les deux sortes de cõdensations, cõme il a esté dit. La propre c'est vne restriction de la quantité de la chose cõdensee à vn moindre lieu que celuy qu'elle auoit sans diminutiõ d'aucune partie de sa matiere: cõme pour exẽple, quãd la vapeur est cõuertie en eau, sa mesme matiere demeure & sa mesme quãtité intensiuemẽt, mais non extẽsiuemẽt; car elle occupe moins de lieu. En l'impropre condensation la chose cõdensee acquiert plus de matiere interieuremẽt, & par cõsequẽt plus de quãtité intẽsiuemẽt, sãs que son lieu enuironnãt augmẽte ou diminuë: cõme pour exẽple, quand vne esponge seiche est emplie d'eau sa quantité augmẽte, car elle a en soy plus de matiere, sans que son estenduë s'accroisse.

La rareté qui s'acquiert par la propre rarefaction, est proprement en la categorie de la quantité du nombre des secondes: attendu qu'elle consiste en la tenueté du corps rarefié, telle qu'elle se trouue en l'air, & au feu, & semblables: sans que pour cela elle soit réellement distincte de la quantité. L'autre sorte de rareté ne consiste pas en la tenueté d'vn corps qui se rarefie, mais en la distance des parties entre elles; comme elle est en l'esponge que nous appellons rare, parce qu'elle a des parties distantes entre elles, par vne espace qui semble vuide; dautant qu'elle n'est remplie que d'air qui est insensible. Cette sorte de rareté n'est qu'vne situation, car la distance ou proximité des parties entr'elles n'est autre chose.

En la rarefaction & en l'époississement propres, ceux qui tiennent auec Auerroes que la matiere a tousiours la quantité conioincte auec soy, ont opinion que la matiere n'acquiert ny ne pert iamais de nouueau aucune partie de quantité estãt seulemẽt d'vne sorte & d'vne autre. Mais encore que la matiere n'ait pas de soy la quantité, pour les raisons que nous en donnons en son lieu, ains seulement entant qu'elle est partie du composé: cõme elle a les autres accidẽts: ie ne laisse pas de tenir que quãd l'eau se rarefie en vapeur, & puis s'espoissit, qu'elle ne pert ny n'acquiert point de quãtité nouuelle materiellemẽt; parce que lors qu'elle s'espoissit, elle se resserre seulemẽt, & lors qu'elle s'estend elle se dilate selon l'exigãce des formes; sans que pour cela il y ait aucune absurdité, car cette maxime receuë en la Philosophie qu'il n'y a point de penetratiõ de dimension, ne peut tousiours auoir lieu que pour le regard de deux corps distinguez l'vn de l'autre reellement & actuellement de nombre: estãt certain qu'il est impossible de les faire entrer les vns dans les autres: mais l'experience nous montre és corps liquides que les dimẽsions d'vn corps mesme de nõbre s'entre-peuuẽt penetrer: comme il se connoist en l'air, lequel de rare & estendu se condense & restraint en moins de lieu, & mesme l'or & le plomb qui sont les plus condensez de tous les corps, estãt battus se resserrent en moins de lieu, comme il se peut veoir par vne balle remise apres qu'elle a esté battuë au mesme moule, où on l'auoit premierement fonduë.

Εἰσὶ δέ τινες, οἳ διὰ τοῦ μανοῦ, καὶ πυκνοῦ οἴονται φανερὸν εἶναι, ὅτι ἐστὶ κενόν· εἰ μὲν γὰρ μὴ ἐστὶ μανὸν, καὶ πυκνὸν, οὐδὲ συνιέναι, καὶ πιλεῖσθαι οἷόν τε· εἰ δὲ τοῦτο μὴ ᾖ, ἢ ὅλως κίνησις οὐκ ἔσται, ἢ κυμανεῖ τὸ ὅλον, ὥσπερ ἔφη Ξοῦθος, ἢ εἰς ἴσον ἀεὶ μεταβάλλειν ἀέρα, καὶ ὕδωρ· λέγω δὲ, οἷον, εἰ ἐξ ὕδατος κυάθου γέγονεν ἀὴρ, ἅμα ἐξ ἴσου ἀέρος ὕδωρ τοσοῦτον γεγενῆσθαι· ἢ κενὸν εἶναι ἐξ ἀνάγκης· συμπιλεῖσθαι γὰρ, καὶ συνεκτείνεσθαι οὐκ ἐνδέχεσθαι ἄλλως.

Arist. l. 4 phys. c. 13. t. 79. Sunt autem nonnulli, qui ex raro & denso perspicuum esse putant, esse inane: nisi enim sit rarũ ac densum, neque cõire & comprimi res poterunt: quod si non sit, aut omninò motus non erit, aut fluctuabit vniuersum, vt dicebat Xuthus, aut semper oportebit tantũdem mutari aëris & aquæ; verbigratia si ex aquæ poculo sit factus aër, simul ex equalia ere factum esse tantundem aquæ, aut vacuũ esse necessario: cõprimi enim ac dilatari non aliter accidit.

Plusieurs des Philosophes qui deuant Aristote, tenoient que la condensation se faisoit par le moyen du vuide qui estoit dans les corps, quand il se resserroit: & la rarefaction quãd il venoit à se restendre; estimãts, que s'il n'y auoit du vuide pour donner lieu à la condensation, que quand quelque chose s'engendroit par rarefaction; comme pour exemple l'air de de l'eau, il faudroit par necessité qu'il se conuertist en l'vniuers autant d'air en eau; afin de donner lieu à la rarefaction; autrement que tout l'vniuers seroit emeu & esbrãlé; parce que ce qui seroit rarefié pousseroit la chose prochaine de luy pour trouuer lieu, & celle cy vne autre, & ainsi d'ordre la premiere la suiuante: & la circulation acheuee tousiours ainsi en recommençant. Au moyen dequoy l'vniuers demeureroit perpetuellement en branlle. Si les condensations se faisoient par le moyen du vuide meslé parmy les corps en des parties qui se comprimeroient, ou qui seroient remplies, la condensation ne se feroit

qu'en ces parties là,& non en toutes celles du corps: & si les rarefactions se faisoient par le vuide comprimé qui se restendroit, la rarefaction ne se feroit aussi qu'en ces parties-là, & non és autres: ce qui ne peut estre ainsi, car il faut que toutes les parties soient rarefiees & condensees: comme quand vne chose de chaude deuiēt plus chaude, toutes les parties s'eschauffent. Mais par le moyen de ce que les corps se resserrent en eux mesmes, & l'air principalement, comme nous le venons de dire, il n'est besoin ny de vuide, ny d'vne telle émotion en l'vniuers: car l'estenduë de l'air est si grande, qu'il ne s'y peut faire si peu de resserrement, que la chose rarefiee ne trouue lieu au bout de quelque espace, sans qu'il soit requis que toutes les parties de l'vniuers soient ainsi esbranlees.

De l'enforcissement, & affoiblissement des qualitez.

CHAPITRE XXXI.

Ἡ δ' ἐν τῷ αὐτῷ εἴδει μεταβολὴ ἐπὶ τὸ μᾶλλον καὶ ἧττον, ἀλλοίωσίς ἐστι.&c.

Arist. l.5. met ap. c.3. t.19. Iam verò mutatio, quæ fit in eadē forma ad magis & minus, variatio est.&c.

Apres auoir traicté de la rarefaction & condensation, i'estime à propos de traicter en ce lieu de la maniere dont l'enforcissement & l'affoiblissement des qualitez (que les Philosophes appellent intension & remission) se faict; parce qu'il y a quelque peu de ressemblance entre la condensation & l'intension, & entre la rarefaction & la remissiō. L'intension d'vne qualité, comme nous auons dit ailleurs, c'est quand elle s'acquiert en vne partie de quelque suject en plus grande vertu & vigueur qu'elle n'auoit auparauant: comme pour exemple, quand vne chose chaude deuient plus chaude par l'enforcissement de sa chaleur. Et à l'opposite la remission, c'est quand la mesme forme sans quitter la mesme partie ou le subiect pert de sa force, comme quand vne chose bien chaude deuient moins chaude. En somme la forme receuoir intention ou remission en vn subiect, c'est en estre plus ou moins participee. L'intension & la remission se reduisent au mouuemēt d'alteration, & ne sont autre chose. Or l'intension ou enforcissement d'vne qualité se faire: cōme pour exemple vne chose moins chaude deuenir plus chaude, c'est les degrez de chaleur, qui estoiēt au subiect moins chaud, estre tirez de puissance en acte: & à l'opposite la remission ou affoiblissement se faire, c'est quelques parties graduelles ou degrez de la chaleur d'vne chose chaude se perdre, par l'introduction du froid qui se tire aussi de puissance en acte: en sorte que la chose deuienne moins chaude qu'elle n'estoit: tellement que l'intension & la remission c'est plus ou moins de degrez ou parties graduelles de qualité, estre en vne mesme partie du subiect. Le degré de qualité, c'est la plus petite partie de qualité qui peut demeurer actuellement par soy en quelque subiect: & la partie graduelle de qualité, c'est ce qui ne peut à cause de sa foiblesse, estre actuellement par soy: de sorte que le degré qui peut demeurer par soy, contient plusieurs parties graduelles.

Quand quelque qualité reçoit l'enforcissement ou l'affoiblissement, ce n'est pas en procedant par degrez, en sorte qu'en chaque instant, chaque degré se produise: mais par des parties graduelles: car tout ainsi que la chaleur apres qu'elle est introduite en la premiere petite partie, s'estēd puis apres successiuemēt par les tres-petites parties conioinctes peu à peu; de mesme l'affoiblissement se faict peu à peu, iusqu'à ce qu'on soit paruenu au dernier degré. Il faut noter aussi que cette additiō de degrez par laquelle l'enforcissement se faict, n'est pas vne propre addition, ainsi que si on adioustoit quelque chaleur qui fust en acte, autre part: cōme quand nous adioustons de l'eau à de l'eau: mais c'est vne additiō impropre, car ce qui s'adiouste y estoit desia en puissance, de laquelle il est tiré en acte.

Or ainsi que plusieurs parties d'eau font l'vn de continuation, par les quātitez des parties qui s'vnissent en vn: de mesme plusieurs degrez de mesme qualité font l'vn d'intension ou d'enforcissement, en ce qu'attendu qu'ils sont de mesme espece, ils se reduisent à vne & mesme qualité du subiect, & sont penetrez & composent vne mesme forme, ayant la latitude & magnitude d'intension ou d'enforcissement. Et ainsi nous pouuons dire, qu'ils sont vn de composition, non d'estenduë, mais d'intension d'vne mesme forme Ces degrez qui s'vnissent se peuuēt dire estre distinguez de nombre entre eux, pour trois respects: premierement pour le regard de la puissance & de l'acte, quād l'vn est en puissance & l'autre en acte. Secondemēt au respect de l'action, parce qu'vn tel degré est produit par

cette production,& non celuy qui estoit auparauāt. En troisiéme lieu au respect du temps, parce que le degré precedent a quelquesfois esté, que celuy qui se produit n'a pas esté. Toutesfois ils ne sont pas parfaittement distinguez de nombre, parce qu'apres qu'ils sont produits & en acte, ils sont vne seule forme actuellement l'vne auec l'autre; ainsi que les parties continuës sont vne chose continuë,& peuuent estre ensemble en vn mesme subiect: dautant qu'ils ne sont pas actuellement existants l'vn & l'autre, tels que doiuent estre ceux qui n'y peuuent demeurer ensemble.

Que les qualitez ne sont point corrompuës par l'affoiblissement, ny par l'enforcissement.

CHAPITRE XXXII.

QVELQVES-VNS ont pensé qu'en l'enforcissement d'vne qualité, la precedente se corrompt, & qu'il s'en engendre vne nouuelle: comme quand d'vne chaleur foible il s'en engendre vne plus forte; que la foible est corrompuë,& la plus forte produitte: se fondant principalement sur ce que l'intention & la remission estants mouuements, ils tendent d'vn terme contraire à vn contraire: or les termes contraires ne peuuent estre ensemble: donques la chaleur qui estoit foible, & la chaleur qui estoit forte, ne sont pas ensemble, (attendu que ce sont termes du mouuement dont l'vn est corrompu à l'arriuee de l'autre.) Mais cet argument est facile à soudre, en considerant la chaleur forte, & la foible en deux sortes: à sçauoir en l'vne formellement selon qu'elle est forte & foible, & ainsi l'vne est opposee à l'autre: & sont les termes de l'enforcissement & de l'affoiblissement: & quand elle est affoiblie elle n'est pas forte, ny quād elle est forte affoiblie: & l'autre materiellement pour la chaleur mesme: & ainsi elles ne sont pas opposees ny corrompuës: c'est à dire que la chaleur qui estoit foible, demeure en l'enforcissement, mais elle ne demeure pas foible; & de mesme il demeure vne partie de la chaleur qui est forte, mais elle ne demeure pas si forte. Or que la qualité ne se corrompe point en se rēforçant ny en s'affoiblissant, cela se prouue en cette maniere: & premierement, si vn accident est corrompu, c'est par son contraire; cōme la chaleur par la froideur: ou par le defaut de ce qui le cōserue, ainsi qu'il arriue de la lumiere en l'air, le flābeau estāt estainct: ou par la corruptiō du subiect; car les accidents sont destruicts par la destruction du subiect: mais vne qualité foible ne peut estre corrompuë par vne forte de mesme espece: parce que la qualité forte & la foible ne sont pas contraires, ne differant que selon le plus & le moins: elle n'est pas corrompuë aussi par le defaut de ce qui la conserue: car l'agent demeure tousiours en enforcissant: ny par la corruption du subiect; attendu qu'il demeure tousiours en tout l'enforcissement: donques elle n'est point corrompuë, puis que si elle auoit à l'estre, ce seroit par vne de ces manieres. Secondement, si vne foible qualité estoit corrompuë en l'enforcissement, & qu'vne plus forte fust produite: il s'ensuiuroit qu'vne qualité seroit toute faitte en vn instant, par le premier de son estre,& non successiuement, (ce qui est impossible, comme il sera montré:) car auparauant cet instant, elle estoit foible, & elle a deu estre corrompuë pour estre plus forte. En troisiesme lieu, si en l'affoiblissement il se corrompoit vne qualité plus forte,& qu'il s'en produisit vne plus foible: il s'ensuiuroit qu'vn contraire produiroit par soy vn contraire: comme pour exemple, si vne chaleur, comme six commance à s'affoiblir par le froid, le froid destruira toute cette chaleur, & en produira vne plus foible, & ainsi le froid produiroit le chaud. Et dauantage s'il a incontinent destruict toute cette chaleur, pourquoy en produit-il vn autre: attendu qu'il la doit aussi corrompre, veu que nature ne faict rien en vain.

LIVRE HVICTIESME DE LA PHYSIQVE,

Auquel il est traicté de la generation simple, & en quelque sorte, ou substantielle & accidentelle.

De la generation simple ou substantielle en general.

CHAPITRE I.

Ὥστε τῶν μὲν κατὰ τὴν ἀντίφασιν, ἡ κατάφασις, καὶ ἡ ἀπόφασις, πέρας· οἷον, γενέσεως μὲν, τὸ ὄν· φθορᾶς δὲ, τὸ μὴ ὄν.

Ὅταν δὲ ὅλον μεταβάλλῃ, μὴ ὑπομένοντος αἰσθητοῦ τινος, ὡς ὑποκειμένου τοῦ αὐτοῦ· ἀλλ' οἷον ἐκ τῆς γονῆς αἷμα πάσης, ἢ ἐξ ὕδατος ἀήρ, ἢ ἐξ ἀέρος παντὸς ὕδωρ, γένεσις ἤδη τὸ τοιοῦτον, τοῦ δὲ φθορά. &c.

Ὅταν δὲ μηδὲν ὑπομένῃ, οὗ θάτερον πάθος ἢ συμβεβηκὸς ὅλως, γένεσις· τὸ δὲ φθορά.

Ὅτι ἡ μὲν ἐκ τοῦδε εἰς τόδε μεταβολή, οἷον ἐκ δυνάμει οὐσίας εἰς ἐντελεχείᾳ οὐσίαν γένεσίς ἐστιν.

Arist. l. 6. phys. c. 16. t. 91. Mutationum earũ quæ in cõtradictione spectãtur, affirmatio & negatio est terminus, vt generationis, ens: interitus autem, non ens.

L. 1. de gener. & corrupt. c. 4. t. 23. Cum totum mutatur, nec sensibile quicquam, vt subiectũ idem permanet: sed perinde euenit, vt cùm ex toto semine sanguis, aut ex tota aqua aër, aut ex aëre toto aqua fit: iam quod est tale, generatio huius est, & illius corruptio. &c.

T. 24. At cùm id non remanet, in quo affectuum alter, aut omninò accidens existit, tum generatio vnius est, & alterius corruptio.

C. 5. t. 25. Quod ea mutatio, quæ ex hoc in hoc tendit, putà ex substãntia potentia in substantiam actu, generatio fit.

LA generation substantielle generalement consideree, est definie par Aristote en plusieurs manieres; à sçauoir premierement, la generation c'est la mutation de l'estant au non-estant. Secondement, la generation, c'est la mutation de toute vne chose, sans qu'il en demeure aucun subiect sensible. Et en troisiesme lieu, la generation, c'est vne mutation d'vne substance en puissance, en vne substance en acte. Toutes ces definitions peuuent estre recueillies en celle cy: la generation c'est la conuersion, la mutation, la voye, ou le progrés d'vne substance à vne autre substance, laquelle est produitte de nouueau selõ sa forme: ou bien d'vn certain non-estre substãciel & specifique, à vn autre estre substantiel & specifique: cõme pour exẽple, quand de la semence il s'engẽdre vne plãte ou vn animal. A cõparaison de la generation en quelque sorte ou accidentelle, la simple ou substãtielle est ditte generation d'vn tout, & l'autre d'vne partie seulement: parce qu'en la generation substãtielle, il s'engendre vne chose cõplette; & en l'accidentelle, il aduient seulemẽt vn accident de nouueau, à vne substãce desia engendree.

De deux diuerses manieres de considerer la generation substantielle.

CHAPITRE II.

Κινήσεως δὲ ἐστὶν εἴδη ἕξ, γένεσις, φθορά, αὔξησις, μείωσις, ἀλλοίωσις, καὶ ἡ κατὰ τόπον μεταβολή.

Ἀδύνατον γὰρ τὸ μὴ ὂν κινεῖσθαι· εἰ δὲ τοῦτο, καὶ τὴν γένεσιν, κίνησιν εἶναι· γίνεται γὰρ τὸ μὴ ὄν. &c. οὐδὲ δὴ ἡ φθορά, κίνησις· ἐναντίον μὲν γὰρ κινήσει κίνησις, ἢ ἠρεμία· ἡ δὲ φθορὰ γενέσει ἐναντίον.

Διὸ γένεσις φθορᾷ ἐναντία, καὶ ἀποβολὴ λήψει· αὗται δὲ μεταβολαὶ μὲν, κινήσεις δὲ οὔ.

Ἀλλὰ γενέσθαι μὲν, ἴσως ἕκαστον ἀναγκαῖον, ἀλλοιουμένου τινός· οἷον, τῆς ὕλης πυκνουμένης ἢ μανουμένης, ἢ θερμαινομένης, ἢ ψυχομένης.

Arist. de interpret. c. 14. Motus species sunt sex, ortus, interitus, auctio, deminutio, variatio, & secundum locum mutatio.

L. 5. phys. c. 2. t. 8. Impossibile enim est, id quod non est, moueri: hoc, inquã, si ita est, etiã est impossibile generationẽ esse motum: quia fit, quod non est. &c. Ergo nec interitus est motus: motui nãque cõtrarius est motus, aut quies: interitus autẽ est generationi cõtrarius.

C. 7. t. 5. Ortus est interitui contrarius: & abiectio assumptioni: verùm hæ sunt mutationes, non motus.

L. 7. c. 4. t. 16. Sed fortasse necesse est, vnumquodque fieri aliquo alterato, veluti materia densata, aut rarefacta, aut calefacta, aut refrigerata.

LA generation substantielle generallement consideree se prẽd en deux manieres. En l'vne pour la seule & pure introduction d'vne nouuelle forme substantielle en la matiere disposee & preparee à la receuoir : laquelle introduction se faict en vn instant, & par consequent elle n'est pas mouuement, ains plustost terme du mouuement: car tout mouuement se faict en temps. La generation prise de cette sorte est appellee quelquesfois mutation simplement. De la seconde sorte, la generation est prise non seulemẽt pour la pure & seule introduction de la forme : mais aussi pour l'alteration ensemble, qui precede l'introduction de la forme; parce qu'elle est (cõme dit Aristote) vne disposition & vne voye à la generation & sa compagne, instituee pour elle, (qui est la maniere dont il l'entend quand il dit que tout ce qui s'engendre s'engendroit auparauant, & qu'il conte la generation & la corruption au nombre des mouuements,) car il est necessaire que la matiere soit premierement disposee par l'agent d'vne alteration preparant le chemin à receuoir la forme. Et en cette façon la generation se faict en temps, & ce qu'on engẽdre estoit premierement engendré: là où en la premiere sorte ce qu'on engendre n'estoit pas premieremẽt engendré. La generation se prend aussi en Aristote pour la production des seules choses viuantes : comme quand il dit, que la generation est la premiere participation de l'ame vegetatiue auec le chaud.

Des termes de la generation substantielle.

CHAPITRE III.

Ὡς δὲ τὸ οὗ ἕνεκα ἡ μορφὴ καὶ τὸ εἶδος· τοῦτο δ' ἐστὶν ὁ λόγος ὁ τῆς ἑκάστου οὐσίας.

Ἅπασαι γὰρ ἐξ ἀντικειμένων εἰς ἀντικείμενά εἰσι, καὶ αἱ κινήσεις καὶ αἱ μεταβολαί· οἷον γενέσει μὲν καὶ φθορᾷ, τὸ ὂν καὶ μὴ ὄν.

Arist. l. 2. de gener. & corrupt. c. 9. t. 51. At forma speciesque vt cuius gratia, hac autem est substantiæ cuiusque ratio.

L. 8. phys. c. 11. Omnes enim motiones & mutationes sunt ex oppositis in opposita: vt ortui & interitui ens & non ens, sunt termini.

QVELQVES-VNS considerent le terme duquel de la generatiõ substantielle, ou au respect de la forme seule du composé qui doit estre engendré, ou au respect de tout le composé : si au respect de la forme du composé qui doit estre engẽdré, le terme d'où de la generation c'est la priuation de cette forme: si au respect de ce qui doit estre engendré, ils disent que le terme d'ou de la generatiõ, c'est le subiect dont il doit estre engendré auec la priuation comme pour exemple, le terme d'où de la generation d'vn cheual consideré au respect de la forme du cheual qui s'engendre, c'est le non-cheual, & au respect de tout le cheual, c'est la semence ou menstrue non-cheual. Les mesmes considerent aussi le terme auquel de la generation ayant égard à l'engendrant ou à la generation seule : si on considere l'engendrant, le terme auquel c'est tout le composé qui est engendré; si on regarde la generation seulement, c'est la forme du composé à engendrer. Mais quant à moy i'estime que le terme duquel & auquel de la generation, ne peuuent estre considerez au respect de l'engendrant, ny du subiect dont il le doit engendrer: car les termes ne cõuiennent qu'aux productions. Ioinct qu'au respect de l'engendrant, le composé qui doit estre engendré est sa fin proprement ou plustost de la nature vniuerselle: & le subiect dont il engendré, est le subiect de la generation proprement, & non le terme duquel.

Du subiect de la generation.

CHAPITRE IIII.

Ἔστι δὲ ὕλη, μάλιστα μὲν καὶ κυρίως τὸ ὑποκείμενον γενέσεως καὶ φθορᾶς δεκτικόν· τρόπον δέ τινα καὶ τὸ ταῖς ἄλλαις μεταβολαῖς, ὅτι πάντα δεκτικὰ τὰ ὑποκείμενα, ἐναντιώσεών τινων.

Γένεσις μὲν γὰρ καὶ φθορὰ, πάσαις ταῖς φύσει συνεστώσαις οὐσίαις, οὐκ ἄνευ τῶν αἰσθητῶν σωμάτων.

Ὅταν γὰρ ἐξ ὕδατος ἀὴρ γένηται, καὶ ἐξ ἀέρος πῦρ, καὶ πάλιν ἐκ τοῦ πυρὸς ὕδωρ, κύκλῳ φαμὲν περιεληλυθέναι τὴν γένεσιν, διὰ τὸ πάλιν ἀνακάμπτειν.

Arist. l. 1. de gener. & corrupt. c. 4. t. 24. Subiectũ ortus & interitus susceptiuum maximè quidẽ ac propriè materies est: quodam autem modo & id quoque, quod cæteris aliis mutationibus subiici solet, propterea quod subiecta omnia quarundam contrarietatum susceptiua sunt.

L. 2. c. 1. t. 1. Generatio & corruptio substantiis omnibus quæ natura constant, haud sine sensibilibus corporibus, competunt.

C. 10. t. 59. Cum ex aqua gignitur aër, & ex aëre ignis, & rursum ex igni aër, & ex aëre aqua, in orbẽ ire generationem ideo dicimus, quia rursum eodem cedit, reciprocaturque.

Il n'y

IL n'y a point de doute par ce qui a esté dit iusqu'à cette heure, que le suject de la generation ne soit la matiere de laquelle la chose qui s'engẽdre se faict Mais il y a de la difficulté à resoudre si cette matiere est la premiere matiere immediatemẽt, ou si c'est quelque seconde ou propre matiere. Que si les elements se transmuoient les vns és autres, comme estime Aristote, il est certain qu'en leur transmutation la premiere matiere seroit le subiect d'vne telle generatiõ: parce que ce sont corps simples composez de premiere matiere immediatement, & de leur forme substantielle. Mais ie ne voy point de raison cõcluante qu'ils se transmuent les vns és autres: & encores moins quand il s'engẽdre vn corps mixte de l'assemblement des elements; ou d'vn corps mixte, quelque autre corps, que le subiect dont il sont engendrez soit resoult iusqu'à la premiere matiere: comme ie deduis cela traictant de la mixtion & de la generation des animaux. A quoy on peut adiouster, que si le suject de la generatiõ estoit la premiere matiere, on pourroit dire selon la definitiõ qu'on donne communement à l'accident, que toutes les formes qui se trouuent en la matiere, peuuent estre & cesser d'y estre sans la corruption du subiect: & partant ie ne puis cõclure que le subiect de la generation soit la premiere matiere, & non vne seconde matiere.

Des causes & principes de la generation substantielle.

CHAPITRE V.

Πᾶν γὰρ τὸ γινόμενον, ἔκ τινός καὶ εἴς τι ποιεῖται τὴν γένεσιν, καὶ ἀπ' ἀρχῆς ἐπ' ἀρχήν, ἀπὸ τῆς πρώτης κινούσης καὶ ἐχούσης ἤδη τινὰ φύσιν, ἐπὶ τινὰ μορφήν, ἢ τοιοῦτον ἄλλο τέλος· ἄνθρωπος γὰρ ἄνθρωπον, καὶ φυτὸν γεννᾷ φυτόν, ἐκ τῆς περὶ ἕκαστον ὑποκειμένης ὕλης.

Arist. l. 2. de part. animal. c. 1. Omne enim quod gignitur ex aliquo, & ad aliquid, suam generationem deducit, & à principio ad principium pergit; hoc est, ab eo, quod primum mouet, & naturam iam aliquã obtinet, ad formam aliquam, aut talem quempiam finem: homo enim hominem gignit, & stirps stirpem, ex materia, quæ subiecta singulis est.

LA generation substantielle n'est pas le mouuement ny la forme qui est le terme du mouuement, c'est à dire qu'elle n'est ny la forme fluante, ny la forme en estre permanent: comme pour exemple, la generation du feu au bois, n'est ny l'eschauffement, ny la chaleur: parce que le mouuement estant vne espece de productiõ opposee à la generation substantielle, il n'est pas generation substãtielle. La generation n'est pas aussi la forme substantielle de la chose engendree: car cette forme demeure, la generation n'estant plus: si ce n'est qu'on voulust nommer cette forme generation, à l'instant qu'elle passe du non-estre à l'estre. Ce n'est point encores le composé engendré: car il demeure aussi, la generation n'estant plus. C'est encores moins la matiere du composé: car elle est le subiect de la generation. Il ne reste donques autre chose que l'vnion de la forme auec la matiere de la chose qui s'engendre: mais il est tres-difficile de comprẽdre que cette vnion soit distinguee de l'action qui introduit la forme au subiect & que ce soit autre chose de reel que la matiere & la forme. Mais quoy que c'en soit, la generatiõ est comme vne forme procedant du non estre à l'estre, & partant elle n'a point de cause formelle. Il s'ensuit aussi de là que la generation n'a point de cause materielle dont elle soit composee, car les formes sont actes simples non composez de matiere. La cause efficiente de la generation c'est celle de la chose engendree, à sçauoir les agents naturels particuliers, & les causes efficientes vniuerselles ausquelles ils sont subordõnez, qui engendrent les choses: cõme pour exemple, la cause efficiente de la generation de l'homme, c'est l'homme, le Soleil, le Ciel, son mouuement, l'intelligence, Dieu, & leurs operations La cause finale de la generation, c'est la forme de la chose à engẽdrer n'en differant que rationellement, à sçauoir, en ce qu'on considere la generation comme vne forme se tirant de la matiere, & produisant auec elle le composé: & la fin comme la forme desia tiree de la matiere & cõproduitte auec le composé, & ainsi la generation, la forme de la chose engendree, la fin & le terme auquel de la generatiõ est vne mesme chose reellement, distincte de consideration seulement.

De la fin de la nature vniuerselle, & des agents particuliers en la generation.

CHAPITRE VI.

Οὐκοῦν διὰ τὸ, τὴν τοῦδε φθορὰν, ἄλλου εἶναι γένεσιν· καὶ τὴν τοῦδε γένεσιν, ἄλλου εἶναι φθορὰν, ἄπαυστον ἀναγκαῖον εἶναι τὴν μεταβολήν.

Arist. l. 1. de gener. & corr. c. 3. t. 17. Ergo propterea quòd interitus huius; alterius est ortus, & cõtra ortus huius, alterius interitus, necessario accidit vt mutatio inquieta sit, & subsistere nequeat.

Ἐπεὶ γὰρ ἐν ἅπασιν ἀεὶ τοῦ βελτίονος ὀρέγεσθαί φαμεν τὴν φύσιν, βέλτιον δὲ τὸ εἶναι, ἢ μὴ εἶναι· τὸ δὲ εἶναι ποσαχῶς λέγομεν, ἐν ἄλλοις εἴρηται· τοῦτο δ' ἐν ἅπασιν ἀδύνατον ὑπάρχειν, διὰ τὸ πόρρω τῆς ἀρχῆς ἀφίστασθαι, τῷ λειπομένῳ τρόπῳ, συνεπλήρωσε τὸ ὅλον ὁ θεὸς ἐντελεχῆ ποιήσας τὴν γένεσιν· οὕτω γὰρ ἂν μάλιστα συνείροιτο τὸ εἶναι, διὰ τὸ ἐγγύτατα εἶναι τῆς οὐσίας, τὸ γίνεσθαι ἀεὶ τὴν γένεσιν.

Φυσικώτατον γὰρ τῶν ἐν τοῖς ζῶσιν ἔργων, ὅσα τέλεια, καὶ μὴ πηρώματα, ἢ τὴν γένεσιν αὐτόματον ἔχει, τὸ ποιῆσαι ἕτερον οἷον αὐτὸ, ζῷον μὲν ζῷον, φυτὸν δὲ φυτὸν, ἵνα τοῦ ἀεὶ καὶ τοῦ θείου μετέχωσιν ᾗ δύνανται· πάντα γὰρ ἐκείνου ὀρέγεται, κἀκείνου ἕνεκα πράττει ὅσα κατὰ φύσιν πράττει· τὸ δὲ οὗ ἕνεκα, διττόν· τὸ μὲν, οὗ· τὸ δὲ, ᾧ· ἐπεὶ οὖν κοινωνεῖν ἀδυνατεῖ τοῦ ἀεὶ καὶ τοῦ θείου τῇ συνεχείᾳ, διὰ τὸ μηδὲν ἐνδέχεσθαι τῶν φθαρτῶν τὸ αὐτὸ καὶ ἓν ἀριθμῷ διαμένειν· ᾗ μετέχειν δύναται ἕκαστον, ταύτῃ κοινωνεῖ· τὸ μὲν, μᾶλλον· τὸ δὲ, ἦτον· καὶ διαμένει οὐκ αὐτό, ἀλλ' οἷον αὐτό· ἀριθμῷ μὲν οὐχ ἕν, εἴδει δὲ ἕν.

Cùm in omnibus quod præstabilius est, natura semper expetere dicatur: præstabilius autem sit esse, quã non esse: & quot modis esse dicamus, alibi dictum sit: hoc verò in omnibus inesse impossibile sit, propterea quòd longè ab ipso principio distent, reliquo modo Deus ipse vniuersum compleuit, continua facta generatione. Nam ita maximè ipsum esse continenter erit, propterea quòd illud, semper inquam generationem fieri, ad substantiam proximè accidit.

L.2. de anim. c.4. t.34. Inter opera viuẽtium, quæcumque perfecta nec mutila sunt, aut sponte sua nascuntur, maximè naturale est efficere aliud quale ipsum est, animal quidem animal, planta verò plãtam; vt æternitatem & diuinitatem participent, quatenus possunt omnia; namque illud appetunt, & illius gratia agunt quæcumque secũdum naturam agunt. t.35. Certum id cuius gratia, duplex est: alterũ enim est quod expetitur, alterum verò cui expetitur: quoniam igitur non possunt æternitatem ac diuinitatem participare continuatione, propterea quod nulla res interitui obnoxia potest vna & eadem numero permanere; idcirco quatenus vnumquodque particeps fieri potest, eatenus participat, aliud quidem magis, aliud verò minùs: ac permanet nõ ipsum, sed quale ipsum; id est numero quidem non vnum, sed specie vnum.

EN la generation le principal conseil & but de la nature vniuerselle, est tant pour la perfection de ce monde que pour son ornement, que toutes ses especes soient conseruees perpetuelles: à cause dequoy celles dont elle ne souffre point la perpetuité en vn mesme indiuidu, elle la leur dõne par vne continuelle generatiõ, faisant succeder à celuy qui est corrompu, vn autre de semblable espece, pour conseruer en plusieurs indiuidus la perpetuité de l'espece. La raison en est, ce dit Aristote, que la nature appettant tousiours ce qui est le meilleur: & estant meilleur d'estre tousiours que de n'estre pas: elle a donné aux choses naturelles qui sont mortelles & caduques, en recõpense de la corruptibilité de leurs indiuidus, la vertu de perpetuer leurs especes par la generatiõ de leur semblable; & principalemẽt és choses animees: afin que la naissance & la mort des choses puissent estre perpetuellement, & que le mõde ne fust point desert & destitué quelquesfois des choses qui y sont, lesquelles le constituent. Donques la nature vniuerselle cherche par la generation la conseruation de l'espece, & la particuliere n'a soin que de l'indiuidu premieremẽt, & puis de l'espece apres: car c'est l'office de la nature vniuerselle d'establir aux choses la derniere fin, à laquelle elles tẽdent; & celuy de la nature particuliere de proceder en executant son ordonnance en certaine maniere, par l'ordre de la generatiõ: afin, cõme pour exemple, que l'animal soit premierement, & puis qu'il dure & soit cõserué, iusqu'à ce qu'il ait attaint l'aage parfaict de pouuoir engendrer son semblable. Nous pouuons bien iuger que la generatiõ est de l'intention de la nature vniuerselle, & non de la particuliere, en ce que les animaux bruts parfaicts, & la pluspart des hõmes, ne se proposent en recherchãt la cõpagnie des femmes que d'auoir des enfans, ou le plaisir qu'ils y reçoiuent sans se soucier d'engẽdrer, ou bien s'ils desirent d'engendrer, c'est rapportãt cela à quelqu'autre fin, qu'à la cõseruation de l'espece. Cela se connoist encores en ce que nous voyõs que les premieres actiõs des agents inanimez est de destruire leurs cõtraires, afin de n'en estre point destruits, & pour se conseruer en estre: dõt la raison est, que la generation n'appartient pas propremẽt à leur estre: ny à leur manutention, mais seulemẽt à la cõseruation de l'espece, tellement que ce qu'on dit que tout agent naturel a en soy vn desir emprainct de produire son semblable, se doit entẽdre de luy seulement, en ce que la nature vniuerselle s'en sert cõme d'vn instrument pour la conseruatiõ de l'espece, faisant produire par l'agẽt vne forme au patient, à sçauoir substantielle ou accidentelle, semblable à celle qu'il a en acte formellement ou en vertu, selon qu'il est vniuoque ou equiuoque; & ainsi le cheual engendre vn cheual, & le Soleil des grenoüilles. Dequoy on peut tirer, que par la generation la nature vniuerselle a pour fin la perpetuelle duree des especes naturelles, en reparant les indiuidus qui sont corruptibles & subiects à changement, & que Dieu ayant creé le monde

monde inferieur corruptible, a substitué la generation à la creation pour le conseruer en estre.

Comment la generation est action, & ne l'est pas.

CHAPITRE VII.

Καὶ ἐπὶ γενέσεως καὶ φθορᾶς τὸ αὐτὸ σκεπτέον, πῶς ἰσοταχὴς ἡ γένεσις, εἰ ἐν ἴσῳ χρόνῳ τὸ αὐτὸ καὶ ἄτομον· οἷον, ἄνθρωπος, ἀλλὰ μὴ ζῶον· θᾶττον δὲ, εἰ ἐν ἴσῳ ἕτερον.

L. 7. c. 5. t. 34. Quin & in generatione & interitu idem considerandum est quomodo generatio sit aquè velox, nempe si æquali tempore idem atque indiuiduum gignatur, vt homo, non autem animal: velocior autem, si æquali tempore diuersum.

LEs Philosophes ne sont pas d'accord, si la generation est vne vraye action: car les vns tiennent la partie affirmatiue, & les autres la negatiue: & chacun d'eux veut tirer Aristote de son costé. Ceux qui le niẽt produisent plusieurs lieux d'Aristote où il distingue la mutation en generation & mouuement comme en membres opposites : il dit qu'autre est le subiect d'alteration, & autre celuy de la generation : & que la generation n'est pas mouuement, parce qu'il est entre termes contraires, & elle entre des termes contradictoires. Or si la generation n'est pas mouuement, elle n'est pas action : car és choses naturelles nõ sensitiues, l'action & le mouuement sont mesmes reellement, comme il a esté dit. Les autres ont pour eux qu'Aristote nombre la generation entre les especes de mouuements. Il dit que ce qui se change est en partie au terme duquel, & en partie au terme auquel : & finallement compare les generations pour le regard de leur tardiueté & vitesse: De quoy ils inferent que la generation est action. Mais on peut respondre qu'en tous ces lieux Aristote parle de la generation coniointe auec l'alteration; & qu'il enonce clairement ailleurs que la generation n'est point mouuement : & partant il ne s'ensuit pas que la generation consideree separement, soit action, combien qu'elle soit appellee par luy mutation, n'estãt point prouué que toute mutation soit action : comme il est en la doctrine d'Aristote, que nulle actiõ n'est substãce és choses creées : à cause de quoy il en fait vn predicament à part comme de la passion. Ioinct que d'ailleurs les Philosophes ont accoustumé de reduire les alterations, qui sont reellement la mesme chose que l'action & la passion, au genre de la qualité. Pour mon regard ie ne puis conceuoir que la generation consideree à part de l'alteration, soit vraye action, ny qu'il y ait d'autre vraye action en la generation, que l'alteration. Cela peut encores estre connu par la facture des choses artificielles, qui nous mene à la connoissance de la generation naturelle des substances: car il se trouue que par les seules alterations & mouuement de lieu, la forme artificielle resulte, sans qu'il y ait aucune autre vraye action, & neantmoins vne telle production est vraye mutation : car le subiect de la chose est autrement qu'il n'estoit auparauant que la chose fust faitte.

Que les mouuements naturels sont pour la generation.

CHAPITRE VIII.

TOVT ainsi que les formes accidentelles sont ordõnees aux substantielles, pour leur seruir en leurs operations, & à paruenir à la fin: comme nous l'experimentons en l'vsage & office où elles sont propres : il semble que les voyes d'attaindre les formes accidẽtelles, sont ordonnees pour acquerir les substantielles. C'est pourquoy les mouuements naturels, qui sont de certaines voyes par lesquelles les accidents sont conduicts à leur perfection, doiuent estre ordonnez comme à leur fin, à la generation, qui est le chemin par lequel les formes substantielles sont acquises. Nous connoissons cela en tous les mouuements, & premieremẽt en l'alteration, laquelle precede tousiours la generation des substances : afin qu'elle se fasse plus commodement; car les formes naturelles ne peuuent pas faire leurs entieres operations, sans vne bonne & conuenable preparation & vn tẽperamment du corps. Et tout ainsi qu'en la fabrication des choses artificielles, on prepare la matiere pour l'ouurage & pour la figure : de mesme en la generation des choses naturelles, la matiere doit estre disposee pour la forme : ce qui ne se faict que par l'alteration. Il s'ensuit donc qu'elle est ordonnee à la generation, comme à sa fin, à sçauoir externe; car la qualité est la fin interne de l'alteration, & n'en differe que comme l'estre fluant du fixe. Et

dautant que les formes des choses produittes par la generation, requierent pour operer vne certaine quantité proportionnee qui s'acquiert par l'augmentation, laquelle est meslee du mouuement d'alteration & de celuy de lieu: il semble que tous les mouuements seruent à la generation, car en la mesme sorte qu'és operations artificielles, l'artisan qui a en soy la principalle vertu d'operer, à sçauoir l'art, se sert de diuers instruments qui luy aident à mieux faire son ouurage: semblablement en la constitution des choses naturelles, la generation est premiere & principalle voye, en laquelle reside vne certaine force de les engendrer: & le mouuement est comme l'instrument dont l'agent est secouru, pour faire sa production plus facilement.

De la corruption & de sa conuenance & disconuenance auec sa generation.

CHAPITRE VIII.

Ἡ μὲν οὖν εἰς τὸ μὴ ὂν ἁπλῶς ὁδὸς, φθορὰ ἁπλῆ· ἡ δ' εἰς τὸ ἁπλῶς ὂν, γένεσις ἁπλῆ.

Νῦν μὲν γὰρ τοσοῦτον διώρισται, τί δή ποτε πάσης γενέσεως φθορᾶς οὔσης ἄλλου, καὶ πάσης φθορᾶς οὔσης ἑτέρου τινὸς γενέσεως. &c.

Ἐν πᾶσι γένεσις μὲν κατὰ τὰ ἐν τῇ ἑτέρᾳ συστοιχίᾳ λέγεται· οἷον, ἐν μὲν οὐσίᾳ, ἐὰν πῦρ· ἀλλ' οὐχ ἐὰν γῆ· ἐν δὲ τῷ ποιῷ, ἐὰν ἐπιστήμων, ἀλλ' οὐχ ὅταν ἀνεπιστήμων.

Arist. l. 1. de gener. & corr. c. 3. t. 8. Quæ igitur ad nō ens simpliciter fit migratio, corruptio simpliciter est: quæ vero ad ens simpliciter, simplex generatio.

T. 20. Nam cùm omnis generatio sit alterius corruptio; & omnis corruptio, cuiuspiam alius generatio. &c.

In omnibus generatio simpliciter iuxta ea, quæ in altera sunt serie dicitur, vt substantia si ignis fiat, sed non si terra: & in qualitate, si sciens, sed non insciens.

LA generation de l'vn est la corruption de l'autre; & la corruption de l'vn, la generatiō de l'autre: car l'acte par lequel le composé substantiel s'engendre, & le subiect duquel il est engendré, se corrompt est vn & mesme: mais si on le considere de la part du subiect, il s'appelle mutation & corruption: parce que la mutation est le passage d'vne chose à vne autre, & vne perte de ce qu'elle estoit. Si on regarde cet acte de la part de la chose engendree, c'est production & generation: parce que la production & generation denotte l'acquisition de l'estre en soy, lequel le composé acquiert par la generatiō. En quoy il faut noter, que les mutations tendantes à de moins excellentes formes, que celles qui se corrompent, sont plustost appellees par Aristote corruptions, que generations: parce qu'elles sont plus signalees de la perte de la plus excellente forme, que de l'introduction ou demeure de la moins parfaitte. A l'opposite de la generation, le terme duquel de la corruption, c'est la forme de la chose qui doit est corrompuë, & son terme auquel, c'est le non-estre ou la priuation de cette forme. En quoy il faut noter que le corrompant ne tend pas au terme de la corruption comme à vne fin, ny par soy: car la fin de la corruption est quelque chose de priuatif, & la fin de chaque action est quelque estre qui s'acquiert, ou est conserué par elle: mais il y tend par accident: dautant qu'il faut que l'agent corrompe pour pouuoir engendrer: à cause de quoy la corruption consideree de la part de l'agent, est ordonnee à la fin qui est la generation. Donques il s'ensuit, que la corruption ou cessation d'vne chose ne se fait iamais par vne efficience positiue & propre, sinon entant que le defaut de quelque estre s'ensuit de l'effection on position d'vn autre estre: parce que l'efficience positiue ne se fait que par vne action positiue, laquelle ne tend pas immediatement par soy au non estre: suiuant cet axiome, que nul agent n'opere tendant au mal: à cause dequoy l'agent volontaire, encores qu'il puisse tendre à la destruction de la chose, ne sçauroit executer sō intention, par vne action qui tende premierement par soy au non-estre. De sorte que quand Dieu mesme voudroit destruire quelque chose, il faudroit que ce fust en suspendant son influence vers elle, sans action positiue; ou s'il vsoit d'vne action positiue, il faudroit necessairement qu'il fist quelque chose, dont vne telle corruption s'ensuiuist. Mais l'homme qui ne peut destruire la chose par la seule suspension de l'influence, attendu qu'il ne la luy donne pas; il faut tousiours qu'il vse d'actions, lesquelles ne sont communemēt que des mutations locales: lesquelles tendent tousiours directement à leurs propres termes. Donques la generation & la corruption ne sont reellement qu'vne seule mutation ou production mesme de nombre, differant seulement de consideration au regard des deux termes duquel & auquel: car la generation enferme en soy l'acquisition d'vne forme,

me; & la corruption la priuatiõ de celle qui estoit au subiect. Et partant, si on la considere de la part de la forme qui arriue, c'est generation : si de celle qui s'en va, corruption : tout ainsi qu'vn mesme mouuemẽt est action & passion reellement ou materiellemẽt, & qu'vn mesme mouuement de lieu consideré d'Athenes à Thebes, est vn recullement d'Athenes, & vn approchement de Thebes. Et de cette sorte si le Soleil agissant en l'eau la transmuë en vapeur, la corruption de l'eau & la generation de la vapeur ne sera qu'vne mesme production, laquelle est enfermee entre deux termes, dont elle pert l'vn & acquiert l'autre. Tout cecy se peut conclure & montrer de ce que la matiere ne peut demeurer denuee de forme specifique, car puisque la corruption se faict par le depart de la forme specifique, il est necessaire qu'en s'en allant, il en arriue vne autre. Et puis estãt impossible que deux formes specifiques cõme telles, soient ensemble en vne certaine matiere, (c'est à dire qu'vne chose puisse estre soubs deux diuerses dernieres especes, au predicament de la substance: comme pour exemple, estre tout ensemble eau & air, ou cheual & lion) necessairement la generation d'vne chose est la corruption d'vne autre: c'est pourquoy on dit que la nature tend premierement à la generation, & secondement à la corruptiõ : parce qu'elle ne peut engendrer vne chose sans en corrompre vne autre. Mais en la generation accidentelle cela n'arriue point : dautant que la matiere n'y receuant pas l'estre specifique, qu'elle a desia par la forme substantielle, il s'en peut aller quelque accident, sans qu'il en arriue vn autre : ce qui aduient quand l'accident n'a point de contraire tel qu'est la lumiere : car elle s'en va sans que de son depart il en arriue d'autre à la matiere : & peut y auoir en vn mesme subiect plusieurs accidents qui different d'espece : attendu qu'vne chose peut estre douce & blanche, & semblables. En somme toute corruption de substãce se fait quãd son non-estre s'ensuit de l'estre d'vn autre : comme pour exemple, le bois est corrompu lors qu'il cesse d'estre bois, par le feu qui luy estant appliqué, le conuertit en feu. Et quant aux accidents ils sont corrompus ou à la corruption du subiect, ou par l'introduction de leur contraire, ou par l'absence de la cause conseruante : comme il arriue à la lumiere, en l'absence du corps lumineux. La corruption se peut diuiser en simple & en quelque sorte, tout ainsi que la generation : à sçauoir que celle d'vne substance est simple corruption ; & celle de l'accident, corruption en quelque sorte.

Comment tout le composé est principe efficient de toute generation & action.

CHAPITRE X.

Ἀλλὰ τὸ κινεῖν, ἐπὶ πλέον τοῦ ποιεῖν ἐστίν.

Τὸν αὐτὸν δὲ λόγον ὑποληπτέον εἶναι περὶ τοῦ ποιεῖν καὶ πάσχειν, ὅνπερ καὶ περὶ τοῦ κινεῖσθαι καὶ κινεῖν.

Καὶ ἐν ἅπασιν εἰώθαμεν τοῦτο λέγειν τὸ ποιοῦν, ὁμοίως ἔν τε τοῖς φύσει, καὶ ἐν τοῖς ἀπὸ τέχνης, ὃ ἂν ᾖ κινητικόν.

Τὰς δυνάμεις ἀποδιδόασι τοῖς σώμασι, δι' ἃς γεννῶσι λίαν ὀργανικῶς, ἀφαιροῦντες τὴν κατὰ τὸ εἶδος αἰτίαν.

Παραπλήσιόν τι ποιοῦσιν, ὥσπερ εἴ τις τῷ πρίονι, καὶ ἑκάστῳ τῶν ὀργάνων ἀπονέμει τὴν αἰτίαν τῶν γινομένων· ἀνάγκη γὰρ πρίοντος ὄντος διαιρεῖσθαι, καὶ ξέοντος λεαίνεσθαι, καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων ὁμοίως.

Ἐπεὶ δὲ οὔτε τῆς ψυχῆς ἴδιον τὸ αἰσθάνεσθαι οὔτε τοῦ σώματος, (οὗ γὰρ ἡ δύναμις, τούτου καὶ ἡ ἐνέργεια.

Arist. l. 1. de gener. et corrup. c. 6. t. 45. Mouere latius, quàm agere, patet.

C. 7. t. 53. Haud aliam esse rationem de ipso agere, ac pati, quàm de ipso mouere ac moueri, existimandum est.

L. 2. c. 9. t. 53. In omnibus ex æquo tam hisce, quæ natura constant, quàm quæ ab arte proficiscuntur, hoc agens dicere consueuimus, quod mouendi vim obtinet.

L. 2. de gener. & corrup. c. 10. t. 54. Potentias *atque vires corporibus tribuunt : per quas admodum instrumentaliter generant, eam, quæ à specie sumitur, causam auferentes.*

T. 35. Perinde faciũt ac si quis serræ & instrumẽtorũ cuique eorum quæ generatur, causam tribuas. Nã cùm quis serra secat, diuidi quippiam ; & cùm corradit, laue fieri necesse est : & in cæteris simili modo.

L. de somn. & vigil. c. 1. Cùm autem sentire ipsum neque animæ, neque corporis proprium sit, (nam ad idem actus & potentia pertinent.

APRES auoir traitté des principes & des causes de la substance naturelle, de leur mouuement & de leur generation en general: il sera à propos maintenant de montrer cõme les choses sont produittes & engendrees par ces principes & par ces causes. Pour à quoy paruenir, il faut premierement remarquer que la cause efficiente, l'agent, le produisant, l'operant, le mouuant, & l'engendrant, n'est qu'vne mesme chose, exprimee par di-

uers termes, selon qu'elle est conceuë diuersement par l'entẽdement. Cela posé, ie dy que tout agent agit selon toute la substance & nature de son composé : attendu que ce n'est point sa matiere seule d'où vient l'actió, puisqu'elle est toute passiue & nullement actiue: ioinct que si elle en prouenoit, il n'y auroit qu'vne mesme action en toutes les choses naturelles, ainsi qu'il n'y a qu'vne mesme matiere. Ce n'est pas aussi sa forme, dautant que toute action presuppose l'estre de l'agent, & en procede : (car ce qui n'est pas ne peut agir) & il n'y a que le seul composé és choses naturelles qui ait l'estre & l'existance simplement. La forme substantielle a coëxistance seulement: c'est à dire existance auec luy, cõme nous l'auons dit ailleurs, combien que le composé n'ait l'estre specifique que par la forme. De sorte que la forme n'est pas le moteur ny l'agent duquel est le mouuement & l'action; excepté l'ame raisonnable, laquelle ayant l'estre indépendant de la matiere, a des operatiõs qui luy sont propres, sans en communiquer auec le composé; comme nous l'exposerons en son lieu. Ce ne sont pas aussi les accidents du composé, entant qu'accidents qui agissent: car puisque chaque chose opere selon qu'elle a l'estre: il s'ensuit qu'ainsi que l'accidẽt n'est pas par soy ny de sa vertu, ains de celle de la substance, que de mesme il n'opere pas par sa vertu, mais par celle de la substance: en la mesme sorte que les outils de l'artisan, ne font pas par eux les figures de l'art. Il reste donques que c'est tout le composé qui agit; c'est à dire l'agent selon toute son essence.

De quelle sorte la forme substantielle & les accidents sont principes de l'action.

CHAPITRE XI.

Ἔρχεται δὲ τὰ τρία εἰς τὸ ἓν πολλάκις· τὸ μὲν γὰρ τί ἐστι, καὶ τὸ οὗ ἕνεκα, ἕν ἐστι· τὸ δὲ ὅθεν ἡ κίνησις πρῶτον, τῷ εἴδει ταὐτὸ τούτοις· ἄνθρωπος μὲν γὰρ ἄνθρωπον γεννᾷ.

Εἶδος δὲ ἀεὶ οἴσεταί τι τὸ κινοῦν, ἤτοι τόδε, ἢ τοιόνδε, ἢ τοσόνδε, ὃ ἔσται ἀρχὴ καὶ αἴτιον τῆς κινήσεως, ὅταν κινῇ· οἷον, ὁ ἐντελεχείᾳ ἄνθρωπος ποιεῖ ἐκ τοῦ δυνάμει ὄντος ἀνθρώπου ἄνθρωπον.

Τῆς μὲν γὰρ ὕλης τὸ πάσχειν ἐστὶ καὶ τὸ κινεῖσθαι· τὸ δὲ κινεῖν καὶ τὸ ποιεῖν, ἑτέρας δυνάμεως· δῆλον δὲ καὶ ἐπὶ τῶν τέχνῃ, καὶ ἐπὶ τῶν φύσει γινομένων· οὔτε γὰρ αὐτὸ ποιεῖ τὸ ὕδωρ ζῷον ἐξ ἑαυτοῦ, οὔτε τὸ ξύλον κλίνην, ἀλλ' ἡ τέχνη.

Arist. l. 2. phys. c. 7. t. 70. Sed tres plerumque in vnam coëunt: nam quid est, & id cuius gratia, vnum sunt: primum autem à quo motus proficiscitur, specie ab his non differt: homo namque hominem gignit.

L. 3. c. 2. t. 17. Iam verò quod mouet sẽper, adfert aliquam formam, id est vel hoc aliquid, vel tale, vel tantum quod erit principium & causa motus quando mouet, vt is qui actu est homo, facit hominem ex eo quod est homo potestate.

L. 2. de gener. & corr. c. 9. t. 53. Pati namque & moueri, materiæ est: agere verò et mouere, alterius potentiæ: palam autem est cùm in ijs, quæ arte, tum in ijs, quæ natura fiunt: nam neque aqua ex se animal facit, sed natura, neque lignum lecticam, sed ars.

OR encores que ce soit la substance ou le composé, duquel l'action procede seló toute son essence, comme du principe que les Philosophes appellent lequel: neantmoins sa forme substantielle & ses accidents sont aussi principes de la mesme action, & y contribuent chacune de leur part en certaine maniere: à sçauoir la forme substantielle, comme principe motif & effectif, nommé par lequel: car c'est seló sa nature que les mouuements & actions se font: & les accidents comme instruments seruants à la forme & au composé, pour disposer la matiere ou le subject duquel ils produisent quelque chose, ainsi que l'artisan vse de ses outils en faisant ses ouurages. C'est pourquoy la nature a donné des qualitez diuerses aux agents, afin qu'ils produisent diuers effects. En somme les accidents n'attaignent iamais la production de la substance par leur propre vertu, mais par celle des formes substantielles, & ne sont iamais principaux produisants de la chose, soit substance ou accidents, mais tousiours instruments. La cause instrumentale prend tousiours sa vertu d'vne cause du mesme ordre en agissant, & fait auec elle comme vne cause totale & immediate de l'effect: comme pour exemple, la coignee reçoit la vertu du Charpentier pour faire sa charpenterie; mais la cause principale ne prend iamais sa vertu en agissant, d'vne cause de mesme ordre, combien qu'elle la puisse prendre d'vne superieure: comme l'homme la reçoit de Dieu & du Soleil en la generation de l'homme, mais non de la semence.

Il se peut dire que tout instrument a double action, & raison d'action, l'vne propre, & l'autre qui participe du principal agẽt: comme pour exemple, vne coignee sans estre meuë du

du Charpentier, peut par la vertu de sa forme, matiere, & pesanteur couper vn bois en tõbant: mais selon qu'elle est meuë d'vne maniere ou d'vne autre par l'artisan, elle a de pouuoir faire quelque certain ouurage. Semblablement la chaleur a de sa propre nature qu'elle eschauffe, de telle sorte que si elle auoit existance par soy, elle eschaufferoit sans operer par la vertu d'aucune substance: mais entant que l'ame sensitiue vse d'elle pour le nourrissement, elle engendre la chair. Donques combien que l'instrument à raison de la seconde action & de la mode d'agir, ne puisse iamais estre dit principe principal actif, neantmoins au respect de la premiere, il peut estre quelquesfois principal proprement: si c'est vne chose subsistante par soy, (comme la coignee & semblables;) & quelquesfois en certaine maniere, & non simplement comme sont les accidents.

Que nul agent, excepté Dieu, n'agit immediatement par son essence.

CHAPITRE XII.

Τρία γὰρ ἀνάγκη εἶναι, τό,τε κινούμενον, καὶ τὸ κινοῦν, καὶ τὸ ᾧ κινεῖ.

Οὐ γὰρ ἵνα ὄψιν ἔχωσιν ὁρῶσι τὰ ζῶα, ἀλλ' ὅπως ὁρῶσιν ὄψιν ἔχουσιν. ὁμοίως δὲ καὶ οἰκοδομικήν, ἵνα οἰκοδομῶσι καὶ τὴν θεωρητικήν, ἵνα θεωρῶσιν· ἀλλ' οὐ θεωροῦσιν, ἵνα θεωρητικὴν ἔχωσιν, εἰ μὴ οἱ μελετῶντες.

Arist. l. 8. phys. c. 5. t. 37. Tria namque esse necesse est: nimirum id quod mouetur, & id quod mouet, & id quo mouet.

L. 8 metaph. c. 8. Non enim vt visum habeant, animalia vident; sed vt videant, visum habent. Similiter etiam ædificatiuam vt ædificent, & speculatiuam vt speculentur, non vt speculatiuam habeant, speculantur; nisi qui exercitantur.

IL n'y a aucune substãce finie qui agisse par son essence; ains seulement par le moyen de quelque qualité qui luy sert d'instrumẽt pour operer. La raison pourquoy la substãce ne sçauroit produire aucune chose immediatemẽt, c'est parce que la productiõ naturelle est auec action, & l'action ne peut estre sans quelque contrarieté entre l'agent & le patient, laquelle ne conuient à la substance, qu'à cause des accidents: ainsi le feu agit par la chaleur, l'eau par la froideur, & tout de mesme des autres. Cecy se connoist premierement és elemẽts: car les accidents cõmuns & separables qui leur suruiẽnent, nous font cõnoistre que les elements n'operent que par le moyen de leurs qualitez qui sont en eux: dautant que tout ainsi que l'air ne refroidit ny n'echauffe que par la froideur ou chaleur qui se trouue en luy, & que l'eau & la terre n'eschauffent que par la chaleur qu'ils reçoiuent d'ailleurs; de mesme l'eau ne refroidit que par sa froideur, & la terre ne deseiche que par la seicheresse: & ainsi des choses semblables, suiuant les contrarietez qui se trouuent en elles. Secondemẽt cela se connoist és mixtes inanimez, lesquels operant par de certaines qualitez & vertus qu'ils acquierent & perdent sans changer de substance, nous montrent par là que tout de mesme ils font leur operation naturelle, par des qualitez cõtraires, & non par leur essence immediatement. Et en troisiesme lieu cela se connoist, parce que nulle substãce produitte ne peut estre principe immediat d'agir: dautant que cõme estre sans dépendre d'vn autre premier, est propre de la premiere cause, qui est Dieu, (comme il sera montré en son lieu:) aussi ne conuient-il qu'à elle d'agir sans dépendre d'vn autre: c'est à dire sans interuention d'vn autre qui influe en l'espect. Donques nous pouuons tirer de là qu'aucune substance finie ne peut estre principe immediat de son operation. Ce qu'Auerroes afferme aussi. Et *Auerr. in l. 7. metaph. com. 31.*
partant cecy nous doit seruir de preuue, que les substances n'agissent que par le moyen des accidents, desquels neantmoins l'action ne procede pas, ains de la substance, dont ils sont instruments: car ce n'est pas la chaleur qui eschauffe, mais la substance où elle est, eschauffe par la chaleur qui est son instrumẽt: ainsi que c'est l'artisan qui opere & fait les ouurages, & non pas les outils. Et de ces deux regles, Dieu seul est excepté, auquel l'essence, les facultez, & les operations n'est qu'vn, & opere par son essence à cause de son infinité: comme nous le dirons en son lieu.

Des puissances actiue & passiue naturelles, & de leur correspondance.

CHAPITRE XIII.

LEs accidents par lesquels les substances materielles agissent en engendrant ou produisant vne chose, de quelque sorte d'action que ce soit, sont qualitez que nous appellons puissances actiues naturelles. Et la puissance actiue, c'est vn principe és choses

d'operer, & d'en mouuoir ou transmuer vn autre (comme il a esté dit :) car il faut que ce qui transmuë, soit tousiours autre que celuy qui est transmué : dautant que rien ne se transmue soy mesme par soy premierement : parce que cela enueloppe de la contradiction ; à sçauoir qu'vne mesme chose seroit transmuee & ne le seroit pas, ou transmuante & non transmuante en mesme temps : attendu que selon qu'elle est transmuante, elle n'est pas trãsmuee, ny selon qu'elle est transmuee, transmuãte : mais vne chose se peut biẽ transmuer elle mesme par accident : car quãd quelque Medecin se guarit luy mesme, c'est à cause qu'il est arriué qu'il a l'art de Medecine, & que le Medecin & le malade sont vne mesme personne. Toutes ces qualitez ne seruẽt pas seulement d'instruments aux agents, pour preparer la matiere & la disposer à la generatiõ, mais aussi de conseruer leur substance, & la deffendre des choses corruptiues, qui entreprennent contre elle.

Or ainsi que les agents agissent par des puissances actiues, les patients patissent par des puissances passiues. Et la puissance passiue est vn principe par lequel vne chose peut estre changee ou transmuee en vn autre, & estre faitte ce qu'elle n'est pas en patissant proprement ou improprement. Mais ces puissances passiues, ne sont pas qualitez comme les actiues : car ce n'est que la puissance de leur premiere matiere : c'est à dire la premiere matiere mesme, de laquelle les substances materielles ont le principe de patir, comme celuy d'agir des formes : & par laquelle le composé patit, & non la premiere matiere seule : combien qu'elle soit le principe passif, ainsi que comme nous auons dit, c'est le composé qui agit, encores que la forme soit le principe actif.

Il correspond à chaque puissance actiue naturelle, quelque puissance passiue naturelle : & à chaque puissance passiue naturelle, quelque actiue naturelle : parce que les choses qui dépendent l'vne de l'autre, s'entre correspondent. Cela se connoist par induction ; car on voit que tout agent ou il agit en engendrant, & ainsi il suppose la chose corruptible : ou en mouuant selon le lieu supposant le mobile : ou en augmentant ou diminuant, & ainsi il suppose ce qui est capable de diminution & d'augmentation : ou en alterant, & ainsi qu'il suppose la chose alterable : donques la puissance actiue naturelle, & la puissance passiue naturelle s'entre-regardent. Suiuant cela la rose à engendrer est de telle maniere en la puissance actiue de l'agent naturel qui la produit, que la passiue qui luy respond dont elle est produite, se trouue en la matiere dont se tire la forme de la rose.

De la puissance prochaine & esloignee.

CHAPITRE XIV.

Des puissances l'vne est prochaine de l'autre esloignee. La puissance esloignee c'est celle qui n'est pas encores soubs la derniere dispositiõ pour agir, laquelle elle est nee apte d'auoir : comme pour exemple, vn enfant n'a pas encores la science, & vn chien nouuellement nay ne voit pas : le vin ne peut eschauffer auparauant que d'estre en l'estomach, & semblables. Cela est en puissance prochaine qui a quelque habitude ou forme & n'en vse pas : comme le goust & ne gouste pas : ou faute d'obiect, comme la puissance nutritiue alors que l'aliment luy manque. La difference d'entre ces deux puissances, c'est que ce qui est en puissance esloignee ne peut acquerir l'habitude ou forme sans mutation : car ce qui est en puissance esloignee, n'est point transferé en acte, que par plusieurs transmutations : comme il se voit de la terre auant qu'il s'en face des arbres, du fruict, de la chair, & semblables : cela s'appelle estre en puissance en quelque sorte. Mais ce qui est en puissance prochaine, peut operer sans aucune mutation, pourueu qu'il n'y ait point d'empeschemẽt : comme pour exemple vser de l'entendement ou des sens, c'est se parfaire & non s'alterer, ainsi que la perfection de l'ouurier, c'est d'vser de l'art.

Il est tout de mesme de la puissance passiue prochaine & de l'esloignee en son gentre, comme de l'actiue. Et ce qui est en puissance prochaine, se reduict de puissance en acte, d'vne seule action, pourueu qu'il ny ait rien d'interieur ny d'exterieur qui empesche : cõme il se voit des pierres taillees pour bastir vne maison : & cela s'appelle estre en puissance simplement. En quoy on peut noter, que les choses qui se font de la matiere en puissance prochaine, en prennent leur denominatiõ : comme vne maison sera ditte de pierre, & vne statue de cuiure : mais celles qui se font de matiere en puissance passiue esloignee, n'en prennent pas leur denomination : car vne statuë de bois ne sera pas ditte de terre, ny vne d'a-

d'airain, d'eau, bien qu'elles en soient faittes, par le moyen des transmutations precedentes.

De quelle sorte l'agent ou mouuant doit estre distingué du patient ou mobile.

CHAPITRE XV.

Τὸν αὐτὸν δὲ λόγον ὑπολημπτέον εἶναι περὶ τοῦ ποιεῖν καὶ πάσχειν, ὅνπερ καὶ περὶ τοῦ κινεῖσθαι καὶ κινεῖν.

Arist. l. 1. de gener. et corr. c. 7. t. 53. Caterũ haud aliam esse rationẽ de ipso agere, ac pati, quàm de ipso mouere ac moueri existimendum est.

C'Est chose tres certaine qu'il est requis vne distinction reelle, essentielle entre tout agent & patient, ou tout mouuant & mobile : car autrement le mouuant comme tel estant en acte, & le mobile cõme tel en puissance (attendu que chaque chose n'agist qu'entant qu'elle est en acte, ny ne patit qu'entant qu'elle est en puissance) vne mesme chose seroit en puissance & en acte, & agente & patiente : c'est à dire agente & non agente, patiente & non patiente en mesme temps : en quoy il y auroit de la contradiction enueloppee, & par consequent de l'impossibilité : car les opposites ne se peuuent souffrir ensemble : mais il n'est pas requis que tout mouuant soit distingué reellement de subiect de son mobile : car vne mesme chose pourra en mesme temps agir en soy, & patir de soy selon diuerses parties : comme pour exemple, la main frapper la poictrine, & la ceruelle refroidir l'estomach, & semblables. Et quand de cette sorte le mouuement est subiectiuement au mouuant, ce n'est pas entant qu'il est mouuant, ny selon la partie qui est mouuante : ains seulement selon celle qui est mobile. De tout cecy nous pouuons conclure deux choses : l'vne que le mouuement n'est iamais subiectiuement au mouuant ou moteur, entant qu'il est moteur : mais seulement causellement : c'est à dire en ce qu'il en procede, & en est cause : car l'acte est subiectiuement en cela dont il est acte, & qu'il denomme, comme il paroist en ce que de l'eschauffement de l'eau, nous disons que l'eau est chaude. L'autre, c'est qu'aucune chose ne peut estre agente & patiente tout ensemble, selon vne mesme partie d'action naturelle proprement prise : mais en ce qui est de l'action impropre, comme est l'acte second des facultez cognoscitiues & appetitiues, tant de l'ame sensitiue que de la raisonnable, il n'y a point d'inconuenient : car le composé & l'ame reçoiuent ces actes par les mesmes parties qu'ils les produisent, comme cela est monstré au liure de l'ame.

Comment tout mouuant ou agent doit toucher son mobile ou patient.

CHAPITRE XVI.

Συμβαίνει δὲ τοῦτο θίξει τοῦ κινητοῦ· ὥστε ἅμα καὶ πάσχει.

Τὸ δὲ πρῶτον κινοῦν, μὴ ὡς τὸ οὗ ἕνεκεν, ἀλλ' ὅθεν ἡ ἀρχὴ τῆς κινήσεως, ἅμα ἐστὶ τῷ κινουμένῳ. &c.

Ὅσα μὲν οὖν αὐτὰ ὑφ' αὑτῶν κινεῖται, φανερὸν ἐν τούτοις, ὅτι ἅμα τὸ κινούμενον καὶ τὸ κινοῦν ἐστίν· ἐνυπάρχει γὰρ αὐτοῖς τὸ πρῶτον κινοῦν· ὥστ' οὐδέν ἐστιν ἀνὰ μεταξύ.

Τὸ γὰρ γινόμενον, καὶ ἐξ οὗ γίγνεται, ἀνάγκη ἅμα εἶναι.

Οὔτε γὰρ ποιεῖν ταῦτα καὶ πάσχειν δύναται κυρίως, ἃ μὴ οἷόν τε ἅψασθαι ἀλλήλων.

Συμφυὲς μὲν οὖν ἕκαστον, καὶ ἓν ὂν ἀπαθές· ὁμοίως δὲ καὶ μὴ θιγγάνοντα, μήτε αὑτῶν, μήτε ἄλλων, ἃ ποιεῖν πέφυκε καὶ πάσχειν· λέγω δὲ, οἷον οὐ μόνον ἁπτόμενον θερμαίνει τὸ πῦρ, ἀλλὰ κἂν ἄποθεν ᾖ·

Arist. l. 3. phys. c. 2. t. 17. Hoc euenit tactu eius quod mouendi vim habet : quapropter simul etiam patitur.

L. 7. c. 3. t. 10. Quod autem primum mouet, nõ vt id cuius gratia, sed vnde principium motus, simul est cum eo quod mouetur. &c.

Quæcumque igitur ipsa à seipsis mouentur, in his perspicuum est simul esse quod mouetur & quod mouet : inest enim ipsis id quod primum mouet : quare nihil est interiectum.

L. 3. de cæl. c. 6. t. 55. Id enim quod fit, & id ex quo fit, simul esse necesse est.

L. 1. de gener. & cor. c. 6. t. 43. Nam neque agere & pati ea possunt propriè, quæ se mutuò tangere nequeunt.

C. 1. t. 78. Continuum igitur quodque & vnum existẽs, affectionis expers est. Similiter & ea, quæ tametsi agere & pati nata sunt, tamen neque sese tangunt, neque alia. Intelligi volo, vt ignis non modò cùm tangit, sed etiã si procul sit, calefacit. Nam ignis aerem,

τὸ μὲν γὰρ ἀέρα τὸ πῦρ, ὁ δ᾽ ἀὴρ τὸ σῶμα θερμαίνει, πεφυκὸς ποιεῖν καὶ πάσχειν.

aër corpus excalefacit: cui vt agat, patiaturque est insitum.

C'Est auec grande raison qu'Aristote dit que tout mouuement se faict au mobile par l'attouchement du moteur, à cause dequoy il en repatist. Il dit ailleurs, que ce qui n'est point touché ne peut estre meu, & que le mouuement prochain & le mobile n'ont point de moyen entre eux: ce qu'Auerroes au mesme lieu appelle vn tres-grand fondement és choses naturelles: cela est cause que nous disons, que le mouuant est perfection du mouuant & du mobile, lesquels il conioinct en certaine maniere ensemble: & de faict si quelque mouuant pouuoit mouuoir immediatement la chose distante de luy, il n'y auroit point de raison pourquoy les Philosophes prescriuent à chaque agent vne certaine estendue de son actiuité: car pourquoy l'agent ne pourroit-il pas produire son action de quelque distance que ce soit, s'il ne luy estoit point necessaire de passer sa force & sa vertu par vn moyen auquel elle se debilite peu à peu? Secondement, parce qu'ainsi que la lumiere du Soleil n'attaint point les corps separez que par le moyen, il est raisonnable que nous tenions de mesme, que le Soleil ne peut rien engendrer icy bas immediatement par sa substance, ains que necessairement il requiert pour cet effect des corps moyens où il engendre des qualitez. Et en troisiesme lieu, parce qu'il semble que ce soit la principale raison pour laquelle la nature abhorre tant le vuide, & que les corps s'attachent les vns aux autres auec tant de soin: dautant que les choses inferieures ne reçoiuent point la vertu decoulant du Ciel, que par les entre-moyennes. Le mouuement neantmoins & le mobile ne doiuent pas estre continus, comme dit S. Thomas, ains seulement prochains: qui est à dire s'entre toucher. Cette necessité d'attouchement mutuel entre l'agent & le patient en l'action, prouient de la dépendance de l'effect de sa cause: car elle requiert que l'agent s'vnisse à l'effect auquel il influe l'estre. En consideration dequoy la prouidente nature a lié les corps de l'vniuers ensemble, les inferieurs auec les superieurs: & a vn continuel soin qu'il ne se trouue du vuide entre eux; afin que les actions & passions ne cessent point les vnes enuers les autres, & que la ruine de l'vniuers ne s'en ensuiue. Or s'il y a quelque corps moyen entre l'agent & le patient, il faut qu'il soit capable de l'action, & de la communiquer de l'vn à l'autre: car sans cela elle ne se fera pas: attendu qu'aucune chose n'agit en vne autre distante, que par vn moyen, comme l'experience le monstre en l'interruption des actions qui aduient quand quelques corps sont interposez entre l'agent & le patient, lesquels ne sont pas capables de porter la vertu de l'vn à l'autre: comme pour exemple vne muraille entre le feu & le bois, empeschera qu'il n'en soit eschauffé ou bruslé, ce qui n'auiendroit pas s'il n'y auoit que l'air au deuant.

S.Thom. de anim. motu l.1.c.47.

Des diuerses sortes d'attouchements des choses entre-elles.

CHAPITRE XVII.

Ἅμα μὲν οὖν λέγεται ταῦτα εἶναι κατὰ τόπον, ὅσα ἐν ἑνὶ τόπῳ ἐστὶ πρώτῳ· χωρὶς δὲ, ὅσα ἐν ἑτέρῳ. ἅπτεσθαι δὲ ὧν τὰ ἄκρα ἅμα.

Καὶ εἰ μὲν συνεχὲς, ἀνάγκη ἅπτεσθαι· εἰ δ᾽ ἅπτεται, οὔπω συνεχές· οὐ γὰρ ἀνάγκη ἓν εἶναι αὐτῶν τὰ ἄκρα, εἰ ἅμα εἶεν. &c.

Ἐν οἷς δὲ μή ἐστιν ἁφὴ, δῆλον ὅτι οὐκ ἔστιν οὐδὲ σύμφυσις ἐν τούτοις.

Συνεχῆ μὲν, ὧν τὰ ἔσχατα ἕν· ἁπτόμενα δὲ ὧν ἅμα· ἐφεξῆς δὲ ὧν μηδὲν μεταξὺ συγγενές.

Σχεδὸν μὲν οὖν, ὥσπερ καὶ τῶν ἄλλων ὀνομάτων ἕκαστον λέγεται πολλαχῶς, καὶ τὰ μὲν ὁμωνύμως, τὰ δὲ θάτερα ἀπὸ τῶν ἑτέρων καὶ τῶν προτέρων· οὕτως ἔχει καὶ περὶ ἁφῆς· ὅμως δὲ τὸ κυρίως λεγόμενον ὑπάρχει τοῖς ἔχουσι θέσιν· θέσις δὲ, οἷσπερ καὶ τό-

Arist.l.5.phys.c.5.t.22. Simul igitur dicuntur hec esse secundum locum, quecumque sunt in vno loco primo. Separatim verò quecunque sunt in diuerso. Se autem tangere dicuntur ea quorũ extrema sunt simul.

T.28. Si est continuum, necesse est vt tangat: si verò tangit, nondum est continuum: quia non est necesse, vt eorum extrema sint vnum. &c.

In quibus verò non est tactus, manifestum est in his non esse naturalem copulationem.

L.6.c.1.t.1. Continua, quorum extrema sunt vnum: tangentia verò, quorum sunt simul: deinceps autem, quibus nihil esse interiectum eiusdem generis.

L.1.de gener. & cor. c.6.t.44. Ferè igitur vt & cetera queque alia nomina pluribus dicuntur modis, & hec quidem equiuocè, hec altera ab alteris prioribusque; sic & de tactu quoque res sese habet. Sed tamen quod propriè dicitur, ad ea cõmodari solet, quae situm habent. Situs autem hisce quibus & locus competit:

πος

πως· καὶ γὰρ τοῖς μαθηματικοῖς· ὁμοίως ἀποδοτέον ἁφὴν καὶ τόπον, εἴτε ἐστὶ κεχωρισμένον ἕκαστον αὐτῶν, εἴτε ἄλλον τρόπον· εἰ οὖν ἐστιν, ὥσπερ διωρίσθη πρότερον, τὸ ἅπτεσθαι, τὸ τὰ ἔσχατα ἔχειν ἅμα, ταῦτα ἂν ἅπτοιτο ἀλλήλων ὅσα διωρισμένα μεγέθη καὶ θέσιν ἔχοντα, ἅμα ἔχει τὰ ἔσχατα· ἐπεὶ δὲ θέσις ὅσοις καὶ τόπος ὑπάρχει. πρώτη δὲ διαφορὰ τόπου, τὸ ἄνω καὶ τὸ κάτω, καὶ τὰ τοιαῦτα τῶν ἀντικειμένων, ἅπαντα τὰ ἀλλήλων ἁπτόμενα βάρος ἂν ἔχοι, ἢ κουφότητα, ἢ ἄμφω, ἢ θάτερον· τὰ δὲ τοιαῦτα παθητικὰ καὶ ποιητικά· ὥστε φανερὸν ὅτι ταῦτα ἅπτεσθαι πέφυκεν ἀλλήλων, ὧν διῃρημένων μεγεθῶν, ἅμα τὰ ἔσχατά ἐστιν, ὄντων κινητῶν καὶ κινητικῶν ὑπ' ἀλλήλων. &c.

Ἐκεῖνο δ' οὖν φανερόν, ὅτι ἐστὶ μὲν ὡς τὰ κινοῦντα τῶν κινητῶν ἅπτοιτ' ἄν, ἔστι δ' ὡς οὔ. &c.

Ἔστι δ' ὡς ἐνίοτέ φαμεν, τὸ κινοῦν ἅπτεσθαι μόνου τοῦ κινουμένου· τὸ δ' ἁπτόμενον, μὴ ἅπτεσθαι ἁπτομένου· ἀλλὰ διὰ τὸ κινεῖν κινούμενα τὰ ὁμογενῆ, ἀνάγκη δοκεῖ εἶναι ἁπτομένου ἅπτεσθαι· ὥστε εἴ τι κινεῖ ἀκίνητον ὄν, ἐκεῖνο μὲν ἂν ἅπτοιτο τοῦ κινητοῦ, ἐκείνου δὲ οὐδέν· φαμὲν γὰρ ἐνίοτε τὸν λυποῦντα ἅπτεσθαι ἡμῶν, ἀλλ' οὐκ αὐτοὶ ἐκείνου.

etenim perinde vt mathematici, de actu & loco reddamus oportet; siue eorum quodque separatum sit, siue alio modo habeat. Si ergo tangere sit, quemadmodum anteà est definitum extrema simul esse; ea profectò se mutuò tangent, quæ cùm discretas magnitudines situmque habeant, extrema simul habent. Porro cùm situs omnibus quibus & locus competat, atque supra, & infra, & id genus opposita, prima loci differentia sint: omnia sanè quæ sese mutuò tangunt, pondus leuitatemue, aut vtraque, aut alterum habebunt: quæ autem talia sunt, actiua sunt, & passiua: vnde constat ea suapte natura mutuò sese tangere, quorum cùm vicissim mobilia sint, atque motiua, discretis separatisque magnitudinibus extra sunt simul. &c.

T. 45. illud igitur palam est, ea inquam, quæ mouent, partim mobilia tangere, partim minimè. &c.

Interdum autem dicimus, mouens solum tangere id, quod motu cietur, & contra quod tangitur, id non tãgere à quo tangitur. Verùm, quia quæ eiusdem sunt generis, cùm motum subeunt, mouent; vt quod tangitur, tangat, necessarium esse videtur. Quare si quid motus expers moueat, id profectò tanget mobile; nihil autem illud. Interdum enim dicimus, eum qui nos molestiâ afficit, tangere nos, non nos illum.

IL y a de trois sortes d'attouchements des choses entre-elles, le mathematique, le naturel, & le metaphorique. Le mathematique: c'est la conionction des extremitez de deux choses qui ont quantité: à cause dequoy on appelle aussi cet attouchement quantitatif: comme pour exemple, deux pierres ioinctes ensemble s'entre-touchent mathematiquement, & tout de mesme deux pieces de bois. Il y a deux cõditions requises à tout attouchement mathematique: à sçauoir premierement, que les choses qui s'entre-touchẽt soient distinguees de situation, de façon que l'vne soit hors de l'autre: & partãt l'accident ne touche point son subiect, ny la forme la matiere de cette sorte: attendu que l'vn est en l'autre sans estre distinguez de situation: & secondement que les extremitez des choses quãtitatiues soient ensemble sans estre vnies: autrement elles seroient continuës, & non contiguës: ainsi que deux lignes ioinctes à vn terme commun, ne sont pas dittes s'attoucher, mais estre continuës. L'attouchement naturel, c'est la conionction de deux choses corporelles ayant distincte situation, & dont les extremitez sont ensemble actiues & passiues l'vne enuers l'autre. En somme l'attouchement naturel comprend toutes les conditions du mathematique, mais il a dauantage que la chose touchante agit en la chose touchee; la chose touchee reagit sur celle qui la touche, & sont dittes reciproquement actiues & passiues, & de cette sorte tous les elements se touchent. L'attouchement naturel est dit se faire entre les corps, combien que ce soit par les superficies non entãt qu'elles sont superficies, mais entant qu'elles sont termes de dimension. L'attouchement metaphorique, c'est quand de deux choses l'vne touche l'autre de sa vertu, encores qu'elle n'agisse pas en elle d'aucune vertu alteratiue: ou si elle luy cause de l'alteration, elle ne repatist pas: comme pour exemple, les intelligences qui meuuent les corps celestes, les touchent metaphoriquement en leur donnant quelque vertu seulement sans en receuoir riẽ, & de mesme l'ame touche le corps. Et parce que la cause finale excite la cause efficiere à se mouuoir, elle est ditte aussi la toucher metaphoriquement en certaine maniere. L'attouchement metaphorique est aussi appellé attouchement virtuel. Quelquesfois l'attouchemẽt est mixte: à sçauoir metaphorique de la part d'vne des choses, & naturel de la part de l'autre: comme pour exemple, quãd les corps superieurs agissent és inferieurs, il y a vn attouchement naturel de la part du corps inferieur: car il reçoit des qualitez alteratiues, ainsi qu'il se void en l'eau qui est eschauffee du Soleil, & és autres choses humides qui sont seichees; & du costé du Ciel, l'attouchement est metaphorique, car le Ciel ne repatit point,

& ne reçoit aucune qualité alteratiue. Et cela est ce qu'Aristote entend quand il dit, que quelquesfois ce qui est touché ne touche pas ce qui le touche.

De l'immediation de subiect & de vertu.

CHAPITRE XVIII.

Ὁμοίως δὲ καὶ μὴ θιγγάνοντα, μήτε αὑτῶν, μήτε ἄλλων, ἃ ποιεῖν πέφυκε καὶ πάσχειν· λέγω δὲ, οἷον οὐ μόνον ἁπτόμενον θερμαίνει τὸ πῦρ, ἀλλὰ κἂν ἄποθεν ᾖ· τὸν μὲν γὰρ ἀέρα τὸ πῦρ· ὁ δ' ἀὴρ τὸ σῶμα θερμαίνει πεφυκὼς ποιεῖν καὶ πάσχειν.

Arist. l. 1. de gener. & corr. c. 9. t. 78. Similiter & ea, quæ tametsi agere & pati nata sunt; tamen neque sese tangunt, neque alia. Intelligi volo vt ignis non modo cum tangit, sed etiam si procul sit, calefacit. Nam ignis aërem, aër corpus excalefacit: cui vt agat patiatúrque, est insitum.

PVISQVE tout agent doit toucher le patient, il faut que ce soit immediatement ou mediatement. Immediatement se dit en deux sortes: à sçauoir de subiect ou de vertu. Quelquesfois l'agent touche le subiect immediatement de l'vne & de l'autre maniere: & quelquesfois de vertu seulement, car il n'est pas necessaire que tout agent touche le patient immediatement de subiect: mais il est necessaire qu'il le touche de vertu pour agir: c'est à dire que tout agent agit d'immediation de vertu, mais non de subiect. Agir d'immediation du subiect, c'est quand l'agent n'agit point par le ministere, ny côme par le ministere d'aucun autre subiect: & de cette sorte agissent tous les agents particuliers, qui n'agissent point par vn instrument proprement dit, tel qu'est la coignee du Charpentier, par laquelle il faict son ouurage: car elle est vn subiect, & luy vn subiect: mais le feu agit d'immediation de subiect en produisant du feu, attendu qu'il n'vse pour cet effect que de sa chaleur, qui n'est pas vn subiect. Donques il faut pour agir, que la chose touche l'autre qui doit patir, à sçauoir: ou mediatemẽt de subiect, ou immediatement par vn autre: côme pour exemple, le feu pour brusler le bois le doit toucher immediatement de subiect à subiect: & pour l'eschauffer, il suffit que par le moyẽ de l'air, auquel sa chaleur se communique, il le touche de mediation de subiect, & se conioigne par elle auec luy d'immediation de vertu: pourueu que le bois ne soit point esloigné de feu hors l'estendue de son actiuité: c'est à dire, si loing qu'il ne puisse enuoyer sa chaleur iusqu'à luy par le moyen de l'air: car les choses finies ont des limites outre lesquelles leur action ne s'estend point: comme cela paroist en ce qu'on peut estre esloigné du feu en sorte qu'il ne nous pourra eschauffer, à cause que nous sommes hors de l'estenduë de son actiuité: en laquelle venant à s'approcher, nous sentons sa chaleur. Ainsi les corps celestes enuoyent leur vertu icy bas, moyennant les corps qui sont entre eux & nous, & se conioignent par leurs vertus pour agir sur les choses terrestres: & selon la façon mutuelle d'agir de la cause efficiente, qui est en forme de droitte ligne continuë, de son action au patient.

Que tout agent doit exceder en vertu la resistance du patient.

CHAPITRE XIX.

Κρατεῖ γὰρ τῇ ὑπεροχῇ τὰ φυσικὰ σώματα ἀλλήλων.

Arist. l. de mot. animal. c. 10. Vincunt enim se inuicem per exuperantiam naturalia corpora.

AGIR important l'acte ou estre en acte, & souffrir la puissance ou en puissance: il n'y a point de doute qu'agir n'ait de la perfection en sa nature, & estre patient de l'imperfection, à comparaison l'vn de l'autre: & que l'agent entant que tel, ne soit plus excellent que le patient. Or afin que l'agent puisse agir sur le patient, il faut qu'il ait plus de force & de vigueur que luy: & que sa vertu actiue domine la resistance du patient: car toute action est fondee en la victoire & excés de l'agent sur le patiẽt, lequel il s'efforce de rendre semblable à luy en quelque sorte que ce soit: au moyen dequoy selon la proportion de la vertu motrice, sur la resistãce ou indisposition du mobile; il sera meu ou non meu, plus viste, plus tard, plus vniformement ou plus difformement: attendu que l'action se faict tousiours selon la proportion de plus grande inegalité, & iamais selon celle de moindre inegalité: c'est à dire, que l'agent ne peut agir sur le patient si sa vertu n'en sur-

surmonte la resistance : & que la puissance du patient ne soit inégale selon le defaut : & à l'opposite, ce qui est de moindre vertu & puissance, ne peut agir sur ce qui a dauantage de vigueur & de resistance : comme pour exemple, si le feu est plus puissant en vertu à eschauffer, que l'eau à resister, alors il agira, & l'eau patira : mais au contraire si l'eau est dominante, le feu patira, & selon la plus grande ou moindre resistance du patient, l'agẽt agira plus ou moins, en gardant tousiours vne certaine proportion entre eux.

Le patient souffre plus ou moins, selon qu'il est plus ou moins disposé : car l'action de l'agent n'est receuë qu'au patient disposé de la receuoir : & la force de l'action est selon celle de la vertu & puissance de l'agent : de maniere que pour l'introduction, il faut que la matiere soit disposee, autrement les agents ne pourroient agir. Mais il faut bien noter que l'excellence & force d'agir ne vient pas de l'excés seulement des degrez de la forme, en intention ou vigueur : car elle procede aussi du plus de la forme, lequel ensuit le plus de matiere ; & cela en deux sortes : à sçauoir premierement, quand les choses actiues ont la matiere plus époisse : car alors elles sont plus actiues, à cause de cette époisseur : combien qu'à raison du degré & vigueur de leur forme elles eussent moins de force ; tellement que le feu de trois degrez est plus actif au fer, que de six en l'estouppe, à raison de plus de matiere où il se trouue dauantage vny & ramassé, car le plus d'action ensuit le plus de forme, & le plus de forme le plus de matiere : comme l'experience nous le montre en la vistesse & promptitude de brusler au fer rouge, plus grande qu'en la flamme du feu (qui est en quoy consiste cette plus grande actiuité.) Il en est tout de mesme de la glace au respect de l'eau. Pour cette raison, combien que les choses aqueuses soient de beaucoup plus humides que celles où l'air est espandu, il ne faut pas estimer que cela arriue des degrez d'humidité excedents en vigueur en l'eau, car c'est seulement qu'elle se trouue en vne matiere plus crasse : au moyen dequoy cependant qu'elle s'insere dans les voyes & dans les pores des corps, elle les rend plus humides que l'humidité de l'air : à cause de la tenueté de la matiere de cettuy-cy : encores qu'il soit plus humide de la part des degrez d'humidité, en vigueur. Secõdement les choses sont plus actiues, quand elles sont de beaucoup plus grandes en estenduë de matiere que celle des autres qui les excedent en degré de vigueur. Mais la plus grande actiuité prouenant de cette estenduë de matiere, & non de son resserremẽt en soy, ne faict pas son effect par la promptitude, comme celle de l'époisseur de la matiere ; ains seulement par la continuité, vainquant auec vn long temps, qui est la façon de proceder de l'air, en la plus part de ses actions ordinaires.

Comment l'agent & le patient doiuent estre semblables & dissemblables.

CHAPITRE XX.

Πάντα γὰρ μεταβάλλει ἐξ ἐναντίου εἰς ἐναντίον· οἷον, ἐκ θερμοῦ εἰς ψυχρόν.

Τὸ γὰρ ψυχρὸν, δυνάμει θερμόν· ὅταν δὲ μεταβάλλῃ, ἤδη πῦρ· καίει δὲ, ἂν μή τι κωλύῃ, καὶ ἐμποδίζῃ.

Οἱ μὲν γὰρ πλεῖστοι, τοῦτό γε ὁμονοητικῶς λέγουσιν, ὡς τὸ μὲν ὅμοιον ὑπὸ τοῦ ὁμοίου πᾶν ἀπαθές ἐστι, διὰ τὸ μηδὲν μᾶλλον ποιητικὸν ἢ παθητικὸν εἶναι θάτερον θατέρου· πάντα γὰρ ὁμοίως ὑπάρχει ταὐτὰ τοῖς ὁμοίοις.

Δημόκριτος δὲ παρὰ τοὺς ἄλλους ἔλεξε μόνος ἰδίως· φησὶ γὰρ τὸ αὐτὸ καὶ ὅμοιον εἶναι τό, τε ποιοῦν καὶ τὸ πάσχον· οὐ γὰρ ἐγχωρεῖν τὰ ἕτερα, καὶ διαφέροντα πάσχειν ὑπ' ἀλλήλων· ἀλλὰ κἂν ἕτερα ὄντα ποιῇ τι εἰς ἄλληλα, οὐχ ᾗ ἕτερα, ἀλλ' ᾗ ταὐτόν τι ὑπάρχει.

Ἀλλ' ἐπεὶ οὐ τὸ τυχὸν πέφυκε πάσχειν καὶ ποιεῖν, ἀλλ' ὅσα ἢ ἐναντία ἐστὶν, ἢ ἐναντίωσιν ἔχει, ἀνάγ-

Arist. l. 3 phys. c. 7. t. 47. Omnia namque mutantur ex contrario in contrarium, vt ex calido in frigidum,

L. 8. c. 4 t. 32. Frigidum est potestate calidum : cùm autem est mutatum, iam est ignis, & comburit, nisi quid prohibeat et impediat.

C. 7. t. 46. Plurimi enim vno ore hoc astruunt, à simili, inquam, simile nullum pati : quia neutrum altero potius actiuum sit, aut passiuum : quippe cùm eadem omnia similibus similiter insunt.

T. 47. Democritus verò solus præ cæteris peculiariter dixit : Nam agens & patiens idem ac simile esse asserit : non enim fieri posse arbitratur, vt differentia, atque diuersa à sese vicissim patiantur. Sed & si quæ diuersa sunt, quippiam in se mutuò agant, hoc illis euenire, non quo diuersa sunt, sed quo idem quippiam habent.

T. 50. At cùm non quoduis agere, ac pati natum sit : sed quæ aut contraria sunt, aut habent contrarie-

κη καὶ τὸ ποιοῦν καὶ τὸ πάσχον, τῷ γένει μὲν ὅμοιον εἶναι καὶ ταὐτό· τῷ δὲ εἴδει, ἀνόμοιον καὶ ἐναντίον. &c.

Τούτου δ' αἴτιον, ὅτι τἀναντία ἐν τῷ αὐτῷ γένει πάντα· ποιεῖ δὲ καὶ πάσχει τἀναντία ὑπ' ἀλλήλων· ὥστε ἀνάγκη, πῶς μὲν εἶναι ταὐτὰ τό, τε ποιοῦν καὶ τὸ πάσχον, πῶς δ' ἕτερα καὶ ἀνόμοια ἀλλήλοις. &c. Καὶ γὰρ ὅλως φθορὰ καὶ γένεσις ἐν τούτοις. διὸ καὶ εὔλογον ἤδη, τό, τε πῦρ θερμαίνειν, καὶ τὸ ψυχρὸν ψύχειν, καὶ ὅλως τὸ ποιητικὸν ὁμοιοῦν ἑαυτῷ τὸ πάσχον· τό, τε γὰρ ποιοῦν καὶ τὸ πάσχον ἐναντία ἐστί· καὶ ἡ γένεσις εἰς τοὐναντίον· ὥστε ἀνάγκη τὸ πάσχον εἰς τὸ ποιοῦν μεταβάλλειν· οὕτω γὰρ ἔσται εἰς τοὐναντίον ἡ γένεσις· καὶ κατὰ λόγον δὴ τὸ μὴ ταὐτὰ λέγοντας, ἀμφοτέρους ὅμως ἐστὶν ἅπτεσθαι τῆς φύσεως· λέγομεν γὰρ πάσχειν, ὁτὲ μὲν τὸ ὑποκείμενον, οἷον ὑγιάζεσθαι τὸν ἄνθρωπον, καὶ θερμαίνεσθαι, καὶ ψύχεσθαι· καὶ τἆλλα τὸν αὐτὸν τρόπον· ὁτὲ δὲ θερμαίνεσθαι μὲν τὸ ψυχρόν, ὑγιάζεσθαι δὲ τὸ κάμνον· ἀμφότερα δέ ἐστιν ἀληθῆ.

tatem tam agens quàm patiens genere quidem simile, ac idem: specie dissimile atque contrarium esse, est necesse. &c.

T.51. Cuius causa est, quod contraria in eodem genere sunt omnia. Contraria vero inter sese vicissim agunt, patiunturque. Quare & agens & patiens partim eadem sint, partim diuersa atque inter sese assimilia, necesse est. &c. Etenim omnino generatio, atque corruptio in hisce consistunt. Quamobrem & ignem calefacere, & frigidum frigefacere, & omnino actiuum, id quod patitur sibi simile reddere, iam rationi consentaneum existit: nam agens & patiens contraria sunt, & generatio in contrarium tendit. Quare necesse est, vt patiens in id mutetur, quod agendi vim obtinet: hoc enim pacto in contrarium erit generatio. t.52. Itaque tametsi verbo tenus eadē non dicūt, vtrosque tamen naturam ipsam attingere accidit: dicemus enim interdum subiectum ipsum pati, vt hominem sanari & calefieri, ac frigefieri, & cætera ad hūc modum: interdum vero frigidum calefieri, & ægrum sanari, atque vtraque vera sunt.

Καὶ τοῦτο ὀρθῶς λέγει Διογένης, ὅτι εἰ μὴ ἦν ἐξ ὸς ἅπαντα, οὐκ ἂν ἦν τὸ ποιεῖν καὶ πάσχειν ὑπ' ἀλλήλων· οἷον τὸ θερμὸν ψύχεσθαι, καὶ τοῦτο θερμαίνεσθαι πάλιν· οὐ γὰρ ἡ θερμότης μεταβάλλει καὶ ψυχρότης εἰς ἄλληλα· ἀλλὰ δῆλον ὅτι τὸ ὑποκείμενον· ὥστε ἐν οἷς τὸ ποιεῖν ἐστὶ καὶ τὸ πάσχειν· ἀνάγκη τούτων μίαν εἶναι τὴν ὑποκειμένην φύσιν.

L.1. de gener. & corr. c.6. t.43. Rectè quidem dicit Diogenes, nisi ex vno essent omnia nō posse vicissim agere; ceu calidum frigefieri, & idē rursum calefieri: nō enim calor & frigus in sese mutuò trāseunt sed ipsum, vt patet, subiectum mutationem suscipit. Quare horum quibus actio competit, vnam esse subiectā materiam necesse est.

Διό ἐστι μὲν ὡς ὑπὸ τοῦ ὁμοίου πάσχει, ἔστι δὲ ὡς ὑπὸ ἀνομοίου, καθάπερ εἴπομεν; πάσχει μὲν γὰρ τὸ ἀνόμοιον ὄν· πεπονθὸς δέ, ὅμοιόν ἐστιν.

φθείρεται γὰρ τὰ μὲν ὑπάρχοντα τοῖς ἐναντίοις κατὰ συμβεβηκός, τῷ ἐκεῖνα φθείρεσθαι· ἀναιρεῖται γὰρ τὰ ἐναντία ὑπ' ἀλλήλων· κατὰ συμβεβηκὸς δ' οὐδὲν τῶν ἐν ταῖς οὐσίαις ἐναντίων φθείρεται· διὰ τὸ μηδενὸς ὑποκειμένου κατηγορεῖσθαι τὴν οὐσίαν.

L.2. de anim. c.5. t.54. Idcirco fit, vt tū à simili sibi, tum à dissimili res omnis patiatur, vt diximus: patitur enim ea quæ est dissimilis: at cùm est passa, tum similis est, vt patet.

De longit. & breuit. vitæ c.3. Quæ enim contrariis insunt, per accidens corrūpi solent, eò quòd illa intereāt, tolluntur enim contraria à sese. At cōtrariorum quæ in substantiis sunt, nullum per accidens corrumpi potest, propterea quòd substantia de nullo subiecto prædicatur.

EN toute action & passion naturelle l'agent & le patient prochains doiuent estre semblables de matiere s'il y a action & reaction entre eux : mais s'il n'y a action que d'vne part, & passion de l'autre seulement sans reaction, il n'est pas necessaire qu'ils soient d'vne mesme matiere ; comme pour exemple, il n'est pas necessaire que les corps celestes qui agissent sur les elements & corps elementaires sans repartir d'eux, soient de matiere corruptible, comme les corps inferieurs. Il est encores necessaire en toute action & reaction que l'agent & le patient soient semblables en puissance passiue, comme pour exemple, qu'vne chose chaude soit froide en puissance passiue, & la froide chaude tout de mesme ; ce qui semble ne differer point d'estre de mesme matiere : attendu que toute puissance passiue vient de la premiere matiere, qui n'est que puissance passiue pour tout, comme il a esté dit. Mais il est necessaire qu'il y ait dissimilitude entre l'agent & le patient : selō leur puissance actiue ou acte : car les choses semblables ne patissent point de leurs semblables, selon qu'elles sont semblables : à cause dequoy Aristote dit que là où il y aura vne parfaitte ressemblance, il n'y aura point d'action. Et partant il faut que l'agent soit dissemblable de forme du patient au commancement de l'action. La raison est que l'agent agist entant qu'il est en acte, & le patient patit entant qu'il est en puissance. Or ce qui est en acte est dissemblable de ce qui est en puissance au respect d'vne mesme chose. Et si le patient n'estoit en puissance, pour le regard de la ressemblance qu'il y veut introduire, l'agēt ne luy pourroit cōmuniquer son estre : cela est confirmé en ce que l'agent agit sur le patient pour se le

rendre

rendre semblable, en luy induisant quelque forme qu'il n'a pas de soy, en quoy il est dissemblable. Que s'il en estoit autremét, il n'y auroit point de raison pourquoy l'vn agiroit plustost en l'autre qu'en son cōtraire: ioinct que quād ils sont deuenus semblables, les actions ne prendroiēt iamais fin: ains seroiēt tantost d'vne part & tantost d'vne autre. Cette dissimilitude est si necessaire que s'il n'y auoit vn principe cōtraire à l'autre en chacun d'eux, ils n'agiroient iamais & ne se feroit aucune productiō: au moyen de quoy, si l'eau sur laquelle le feu doibt agir estoit chaude auparauant, au mesme degré de chaleur, il n'auroit point d'action dessus: car toute action est d'vn contraire en vn contraire, & le feu agit sur l'eau, non entant qu'elle est eau & qu'il est feu; ains entāt qu'il est chaud & elle froide. Mais tout agent & patient naturel à la fin de l'action sont semblables, si non en tout, pour le moins en quelque qualité. Et quād le feu agit sur quelque chose desia chaude, c'est qu'elle ne l'est pas au mesme degré de chaleur, mais en vn plus foible: à cause dequoy l'action y est receuë. Car en somme il faut que le patient n'aye pas toute la forme que l'agent y peut introduire: dautant que s'il estoit au terme, il n'y auroit point d'action. Tout au contraire Democrite disoit que l'agent & le patient estoient semblables, ce qu'Aristote accorde selon la matiere: car en cela les agents & les patients sont semblables, mais non en ce qui est de la forme, selon laquelle ils agissent: car l'action est entre contraires qui ont vne mesme matiere: sans quoy ils ne pourroient agir l'vn en l'autre.

De quelle sorte l'engendrant & la chose engendree sont semblables.

CHAPITRE XXI.

Γίγνεται μὲν οὖν ἁπλῶς ἕτερον ἐξ ἑτέρου. &c. καὶ ὑπό τινος δὲ ἐντελεχείᾳ ὄντος, ἢ ὁμογενοῦς, ἢ ὁμοιοειδοῦς· οἷον πῦρ ὑπὸ πυρὸς, ἢ ἄνθρωπος ὑπὸ ἀνθρώπου, ἢ ὑπὸ ἐντελεχείας· σκληρὸν γὰρ οὐχ ὑπὸ σκληροῦ γίνεται.

Arist. l. 1. de gener. & cor. c. 5. t. 30. Gignitur igitur absolutè aliud ex alio. &c. Atque ab aliquo actu existente, quod eiusdem sit aut generis, aut speciei, vt ignis ab igne, aut ab homine homo aut actu: durum enim non à duro fit.

Ἐπὶ δή τινων καὶ φανερὸν, ὅτι τὸ γεννῶν τοιοῦτον μὲν, οἷον τὸ γεννώμενον, οὐ μέντοι τὸ αὐτό γε, οὐδ' ἐν τῷ ἀριθμῷ, ἀλλ' ἐν τῷ εἴδει, οἷον ἐν τοῖς φυσικοῖς (ἄνθρωπος γὰρ ἄνθρωπον γεννᾷ) ἐὰν μή τι παρὰ φύσιν γένηται, οἷον ἵππος ἡμίονον, καὶ ταῦτα δὲ ὁμοίως· ὃ γὰρ ἂν κοινὸν εἴη ἐφ' ἵππου καὶ ὄνου, οὐκ ὠνόμασται τὸ ἐγγύτατω γένος· εἴη δ' ἂν ἄμφω ἴσως, οἷον ἡμίονος.

L. 7. metaphysi. c. 8. t. 28. In quibusdam etiam perspicuum est tale esse id quod generat, quale est, quod generatur, non tamen idem nec vnum numero, sed specie vnum, & in rebus naturalibus (homo enim hominem generat,) nisi quid præter naturam fiat, vt cùm equus generat mulum: tametsi & hæc similiter fiunt: genus enim proximum, quod fortè equo & asino commune est, nomine caret: fuerint autē ambo fortasse veluti mulus.

Δῆλον δ' ἐκ τῶν εἰρημένων, καὶ ὅτι τρόπον τινὰ ἅπαντα γίγνεται ἐξ συνωνύμου· ὥσπερ τὰ φύσει ἢ ἐκ μέρους συνωνύμου, οἷον ἡ οἰκία ἐξ οἰκίας, ἢ ὑπὸ νοῦ (ἡ γὰρ τέχνη, τὸ εἶδος.

C. 9. t. 30. Perspicuū est autem ex iis quæ dicta sunt, omnia quodammodo ex vniuoco fieri; vt ea quæ natura constant, aut ex parte vniuoca, veluti domus ex domo, aut à mente (ars enim est ipsa forma.

TOVTE chose est engendree selon la ressemblance de l'agent: mais la ressemblance n'est pas en toutes d'vne mesme maniere, car la ressemblance est selō l'espece és substances naturelles parfaittes & en quelques accidents, ainsi l'homme engendre l'homme, & le lion le lion, & le chaud le chaud, & le froid le froid. Il y a d'autres substances où la ressemblance est seulement selon le genre: comme pour exemple, le mulet n'est semblable au cheual & à l'asne qu'en l'animal, qui est le genre: le mesme se trouue en quelques accidents: car la chaleur engendree des rayons du Soleil, & celle engendree du feu, tiree de deux caillous, n'est aussi sēblable qu'au gēre. Es choses artificielles la ressemblāce n'est que selon la forme ou figure que l'artisan a en sa pensee, auec cette difference, que la forme a l'estre reel és choses artificielles, & l'intentionel seulement en l'ame de l'artisan. Il y a encores d'autres choses engendrees tant substances qu'accidents, où la ressemblāce n'est que virtuellement & non formellement: comme pour exemple, és choses engendrees de putrefaction, souris, grenoüilles, hannetons, & semblables: la ressemblance n'est au Soleil & aux astres qu'en vertu, & non formellement; & tout de mesme, le vin, le poivre, & semblables, qui engendrent de la chaleur, n'en ont pas formellement; mais en vertu seulement.

Quant aux choses artificielles, la ressemblance est selon l'exemplaire ou idee qui est en l'entendement de l'artisan. Or cette ressemblance és choses ne prouenant pas de la matiere, attendu qu'elle est mesme en toutes choses, il faut que ce soit de la forme : car elles ne sont composees que de ces deux parties là. En somme tout ce qui en est l'effect, preexiste en la cause efficiente aussi parfaittement, si elle est vniuoque : c'est à dire de mesme espece : & plus parfaittement, si elle est vniuoque : c'est à dire d'vne autre espece & superieure : car elle ne donne rien, qu'elle ne l'ait : ou formellement ou eminemment, c'est à dire plus excellemment.

De l'action & reaction des agents & patients naturels.

CHAPITRE XII.

Ἐπεὶ δ' ἔνια τὰ αὐτὰ καὶ δυνάμει καὶ ἐντελεχείᾳ ἐστίν, οὐχ ἅμα δέ, ἢ οὐ κατὰ τὸ αὐτό, ἀλλ' οἷον θερμὸν μὲν δυνάμει, ψυχρὸν δὲ ἐντελεχείᾳ· πολλὰ ἤδη ποιήσει καὶ πείσεται ὑπ' ἀλλήλων· ἅπαν γὰρ ἔσται ἅμα ποιητικὸν καὶ παθητικόν.

Πάσχει γὰρ καὶ ποιεῖ τἀναντία ὑπ' ἀλλήλων, καὶ φθαρτικά ἀλλήλων ἐστίν.

Τίνα δὲ τρόπον ὑπάρχει τοῖς οὖσι γεννᾶν, καὶ ποιεῖν, καὶ πάσχειν, λέγωμεν λαβόντες ἀρχὴν τὴν πολλάκις εἰρημένην· εἰ γάρ ἐστι τὸ μὲν, δυνάμει· τὸ δ' ἐντελεχείᾳ.

Ἀεὶ δέ, ὅταν ἅμα τὸ ποιητικὸν καὶ τὸ παθητικὸν ὦσι, γίνεται ἐνεργείᾳ τὸ δυνατόν.

Ἡ δὲ πρᾶξις ἐστὶν ἀεὶ ἐν δυσίν, ὅταν καὶ οὗ ἕνεκα ᾖ, καί, τὸ τούτου ἕνεκα.

Ἔστι τὸ ἐνεργείᾳ θερμόν, δυνάμει ψυχρὸν ὄν, καὶ τὸ ἐνεργείᾳ ψυχρόν, δυνάμει θερμόν.

Τῆς μὲν γὰρ ὕλης τὸ πάσχειν ἐστί, καὶ τὸ κινεῖσθαι· τὸ δὲ κινεῖν καὶ τὸ ποιεῖν, ἑτέρας δυνάμεως.

Arist. l. 3. phys. c. 1. t. 8. Cùm autem nõnulla ita se habeant, vt eadem sint potestate & actu: non tamẽ simul, vel non secũdum idem; sed exempli gratia, calidum potestate, frigidum actu, multa iam vicissim facient et patientur : quodvis enim horum simul habebit vim faciendi & patiendi.

L. 2. de Cœl. c. 3. t. 20. Agunt enim inter sese contraria ipsa, mutuóque à sese patiuntur, ac corrumpuntur.

L. 1. de gener. & corr. c. 9. t. 77. Quonam autem modo ea quæ sunt; generent, agantque, ac patiantur, sũpto initio sæpe iã dicto, declaremus oportet : si enim aliud potentia, aliud actu tale est.

L. 8. phys. c. 4. t. 32. Quotiescumque autem id quod efficiendi, & id quod patiendi vim habet simul sunt : id quod est potestate, fit actu.

L. 2. de Cœl. c. 12. t. 64. Actio verò semper in duobus consistit : quando & id gratia cuius agitur, est & id, quod huius gratia agit.

L. 2. de generat. & cor. c. 7. t. 48. Actu calidum, potentia frigidum est; et actu frigidum, potentia calidum.

C. 9. t. 53. Pati namque et moueri materiæ est: agere verò & mouere, alterius potentiæ.

TOVT agent naturel repatit en agissant, non au respect d'vne mesme chose, cela estãt impossible, comme nous auons dit : mais il agit à raison de la forme, & patit à raison de la matiere. De sorte qu'il y a action & reaction és choses naturelles quand l'agent & le patient sont chacun d'eux en puissance ce que l'autre est en acte, posez en deuë proportion d'espace, & que l'agent immediat touche le patient immediat. Il faut aussi qu'ils communiquent ensemble en la matiere pasiue l'vn & l'autre, autremẽt il n'y auroit ny action, ny pasion, ny reaction : & moyennant ces conditions necessaires, tout ce qui agira repatira : mais si l'vn des agents est hors de l'estendue de son actiuité, & l'autre non, alors il n'y aura point de reaction, ains seulement action d'vn costé & pasion de l'autre. Quelques-vns ont douté de la reaction : mais si elle n'estoit, il ne se pourroit faire de temperament és choses engendrees, car il ne naist que de là.

Τῷ δύναμιν ἔχειν φυσικὴν ἢ ἀδυναμίαν τοῦ ποιῆσαί τι ῥᾳδίως, ἢ μηδὲν πάσχειν. &c.

Ὑγιεινὰ δὲ λέγονται, τῷ δύναμιν ἔχειν φυσικὴν τοῦ μηδὲν πάσχειν ὑπὸ τῶν τυχόντων ῥᾳδίως.

Ὁρῶμεν γὰρ τὸ αὐτὸ βάρος καὶ σῶμα θᾶττον φερόμενον, διὰ δύο αἰτίας, ἢ τῷ διαφέρειν τὸ δι' οὗ, οἷον, δι' ὕδατος, ἢ γῆς, ἢ ἀέρος· ἢ τῷ διαφέρειν τὸ φερόμενον, ἂν τἄλλα ταὐτὰ ὑπάρχῃ, διὰ τὴν ὑπεροχὴν τοῦ βάρους ἢ τῆς κουφότητος. Τὸ μὲν οὖν δι' οὗ φέρεται, αἴτιον, ὅτι ἐμποδίζει, μάλιστα μὲν

Arist. l. categor. c. 8. Quia naturalem vim aut imbecillitatem habent ad aliquid facile faciendum, aut nihil patiendum. &c.

Valentes autem seu salubri corpore dicuntur : quia naturalem vim habent, ne quid facilè à quibuslibet patiantur.

L. 4. phys. c. 9. t. 71. Videmus enim idem pondus & corpus celeriùs ferri ob duas causas : nimirum, vel quia differt id per quod fertur, veluti per aquam, aut terram, aut aërem : vel quia id quod fertur, si cætera eadem sint, differt ob exuperantiam ponderis vel le-

ἀντιφερόμενον, ἔπειτα δὲ καὶ μένον· μᾶλλον δὲ, τὸ μὴ εὐδιαίρετον· τοιοῦτον δὲ τὸ παχύτερον.

nitatis: id igitur per quod fertur, est causa, quia impedit; maximè quidem si contra feratur: deinde etiam si maneat, magis autem quod non facile diuidi potest, cuiusmodi est quod crassius est.

Pour l'intelligence de la reaction faut noter qu'il se trouue contre les actions de deux sortes de resistance; l'vne qui est positiue ou contraire, & lautre priuatiue ou pasiue. La resistance contraire ou positiue, c'est quand le patient reagit en l'agent duquel il patit, l'affoiblit, & retarde son action en luy reimprimant quelque qualité, & le faisant repatir au mesme temps; comme pour exemple, quand le chaud eschauffe le froid, luy imprimãt de la chaleur, & que ce mesme froid refroidit le mesme chaud, introduisant en luy de la froideur: & cette sorte de resistance est vrayement & proprement reaction. La resistance priuatiue, qui est ausi appellee pasiue: c'est celle qui consiste en la seule resistance du patient en l'agent, qui agit sur luy, en retardant quelque temps son action, & ne luy cedant qu'auec difficulté, deuant que d'estre destruit, sans agir de sa part pourtant, ny luy imprimer aucune qualité: comme pour exemple, quand vne pierre resiste par sa dureté à celuy qui la veut rompre. Cette mode de resistance est distinguee de l'action: car Aristote definissant la puissance naturelle, dit que c'est cela auec quoy quelque chose agit facilement, & ne patit point: c'est à dire resiste. En quoy il ne distingue pas seulement l'action de la resistance, mais enseigne ce que c'est que la resistance: appellant resister ne patir point: à sçauoir parce que cette resistance n'est rien qu'vne impatibilité selon laquelle la qualité n'est pas chassee facilement du subiect: & le subiect ne patit pas de son contraire. Cela se voit au mouuement local, où il y a resistance du moyen sans action, quand il retarde le mobile par son époisseur. Quant à la resistance negatiue ou priuatiue, elle consiste en la seule incapacité du subiect de receuoir la forme, ainsi que le Ciel est dit resister au feu.

Toute forme qui a contraire, a deux vertus distinctes, l'vne actiue sur son contraire: cõme pour exemple, le chaud sur le froid: & l'autre conseruatrice de soy mesme, par laquelle elle s'efforce de se conseruer autant qu'elle peut. Pour cet effect elle n'admet point l'action de l'agent, l'empeschant du tout d'agir, ou en retardant son action pour vn certain temps: (en quoy elle est ditte resister) sans considerer aucunement sa reaction: & cette resistance est proprement vn certain repoussement de l'action; lequel n'a l'estre que priuatif: car c'est seulement vne non admission de l'actiõ, ou bien vne non passion; & ainsi tous les elements & les choses elementaires se conseruent ou en detruisant les autres, ou en resistant à ce qui s'efforce de les ruiner, & en ne receuant pas leur action; lesquelles conditions ne sont point donnees toutes deux extremes à quelque chose, mais l'vne seulement extreme, & l'autre foible, ou toutes les deux mediocres. Car la terre resiste extremement à l'action exterieure, mais elle a vne tres petite force d'agir.

Toutes ces operations & resistances prouiennent des formes des elements par le moyẽ des qualitez qui les ensuiuent: mais la plus grande & la moindre action & resistance ne prouient pas seulement de la diuersité des natures, mais ausi des diuerses qualitez d'vne mesme nature: car vne plus grande quantité de terre agit plus & resiste dauantage qu'vne moindre: & ainsi des autres; parce que les formes sont multipliees par l'accroissement de quantité, comme nous auons dit; combien que le degré ne s'enforcisse point; car le degré de chaleur n'est pas moindre en vn petit feu qu'en vn grand.

L'action & reaction se fait en cette sorte: soit pour exemple, vn feu chaud comme huict degrez, & l'eau froide comme huict ou sept; car cela n'importe, pourueu que l'agent qui doit transmuer le patiẽt soit le plus fort: que le feu commẽce à eschauffer l'eau, il agit premierement par sa force & vigueur comme de huict: mais pource qu'il est affoibly en cette action, par le contraire qui reagit, il n'agit pas continuellement comme huict, ne pouuant pas tousiours garder tant de vigueur; ains il agit comme sept, & apres comme six, & puis quatre. Mais en fin le froid est tellement affoibly en cette action, & le chaud reprend vne telle force, qu'il repousse la froideur qui luy auoit esté imprimee.

En l'action & reaction, l'agent peut par soy selon vne mesme qualité, agir & patir: dautant que par son actiuité, elle peut surmonter la resistance de la contraire, & estre vaincue pour le regard de sa resistance, par sa contraire: car puisque l'action peut s'aduancer selon la proportion de plus grande inegalité, rien n'empeschera que l'vn agisse en l'autre: attẽdu qu'vne telle proportion ne consiste pas en l'actiuité de l'vne & de l'autre, mais en l'acti-

uité & resistance de l'autre. Et de fait l'experience nous montre que l'eau chaude versee auec de la froide, combien que l'vne soit en pareil degré de chaleur, que l'autre de froideur, que le froid & le chaud de l'vne & de l'autre sont affoiblis, sans que l'humidité se diminue d'vne part, ny d'autre. Et puis s'il se donnoit deux corps, l'vn chaud sans seicheresse, & l'autre froid sans humidité, ils agiroient l'vn sur l'autre par soy & s'entre-affoibliroient.

L'action & la reaction se font selon vne mesme partie quantitatiue, estant repugnant aux principes de la Philosophie, qu'elles se fassent selon vne autre partie quantitatiue, par ce que ces parties estant semblables, homogenes de tous costez & de mesme vertu, il s'ensuit que cecy ne se peut attribuer à vne partie, & cela à vne autre. Dauantage si vne petite partie de feu agit en vne petite partie d'eau, comme il se peut faire estât d'extreme actiuité, il s'ensuit qu'vne tres petite partie de feu repatira d'vne tres petite partie d'eau: & ces parties estant tres petites, ils ne peuuent patir selon vne partie & selon l'autre. Cela se peut cõnoistre par l'experiẽce, en meslât de l'eau chaude auec de la froide: car encores que celle cy soit vniformemẽt chaude, & l'autre vniformemẽt froide, la chaleur de l'vne & la froideur de l'autre s'amoindrissent, sans que l'humidité se diminue d'aucune partie. Et ce qu'Aristote dit que la reactiõ se fait par diuerses parties, s'entend qualitatiues & non quãtitatiues.

De ce que la reaction se fait selon vne mesme qualité, & selon vne mesme partie quantitatiue: il s'ensuit que l'air se trouuant entre le feu qui agit en l'eau, & l'eau qui patit & reagit, il reçoit tout ensemble la chaleur & la froideur de l'action & de la reaction de l'vne & de l'autre, sans que pour cela il y ait aucun inconuenient: car combien que deux contraires entiers & parfaits ne puissent estre ensemble en vn mesme subiect; neãtmoins s'ils sont bien affoiblis l'vn & l'autre, & reduits à vne certaine mediocrité ils peuuent y demeurer: car ils ne sont plus deux qualitez distinctes contraires, mais comme vne mediocrité prouenãt de l'vne & de l'autre: & ainsi en l'eau chaude & en la froide meslee, se trouue la chaleur & la froideur. Quelques vns ont voulu dire qu'il ne s'ensuiuroit pas du passage de ces deux contraires qualitez, que l'air puisse estre tout ensemble chaud & froid, parce qu'estre chaud & froid consiste à estre actuellement chaud & froid, & non pas à passer seulement: à cause de quoy la chaleur & la froideur ne se trouuant en l'air moyen qu'en acte passant, ne peuuent denommer l'air, car les choses qui doiuent estre denommees, il faut qu'elles possedent les formes fixement, & selon vne matiere permanente. Mais cette raison est nulle, & n'a lieu qu'és accidents intentiõnels, lesquels dépendent de l'agent qui les produict, cõme nous le disons en son lieu, & non du subiect où ils sont receuz.

L'action pourra estre de la part d'vn seul agent & la reaction en luy de la part de plusieurs: comme pour exemple, vn mesme eschauffement où la chaleur procederoit d'vne chose chaude, sera receuë en plusieurs froides, lesquelles agiront toutes par leur froideur en la chaleur, & ainsi d'vne part la chaleur sera vne, & plusieurs de la part des patients. Et à l'opposite il y aura plusieurs froideurs d'vn costé, & vne seule de l'autre. L'agent ne repatit pas de tout patient; attendu que pour repatir, il faut que sa resistance soit vaincue par son contraire, & l'actiuité du patient peut estre si petite & la resistance de l'agent si grande, qu'elle n'en peut estre surmontee: & cela arriuant il n'y aura aucune passion ny repassion, attendu que rien ne patit que de ce qui le vainq.

Toute action qui trouue de la resistance positiue ou priuatiue, elle se faict en temps: mais quand l'vne ny l'autre resistance n'y est point, elle se fait en vn instant, & de cette sorte la lumiere est tiree de la puissance de l'air, & les especes intentionelles de la puissance du moyen par les corps lumineux & colorez, sans transmutation du subiect, par vne simple induction des formes: parce qu'elles ne trouuent ny contraire à chasser, ny resistance au subiect.

Il n'y a point de reaction positiue en la chose qui se meut de mouuement de lieu: parce que le patient qui est meu par le mouuement, n'imprime rien au mouuement, ne reagissant que par la seule resistance, à sçauoir interieurement si le mouuement est violent, & exterieurement s'il est naturel: & ce par le corps où le mouuement se fait, lequel s'oppose au moteur resistant au mouuement: c'est pourquoy le mouuement continu ne se trouue purement & proprement qu'au mouuement local, & entre les mouuements de lieu en celuy du Ciel qui est circulaire. Or la raison, qu'en l'agent selon l'alteration la reaction positiue se fait, & selon le lieu la priuatiue seulement: c'est parce que la vertu motiue par laquelle

quelle la cause efficiente meut, est telle au mouuement local, que la resistance par laquelle elle resiste : à cause de quoy le mouuant ne patit pas positiuement, ains priuatiuement: mais l'agent alteratif n'estãt pas de tant de vertu à resister qu'à agir, il s'ensuit qu'il peut prendre facilemẽt des impressions estranges : & patir facilemẽt de la passion positiue.

Puisque le mouuement d'augmẽtation est moyen entre l'alteration & le mouuement de lieu, dautant qu'il est vne certaine espece de mouuement de lieu, par laquelle le mobile change de lieu selon les parties, auquel toutesfois l'alteration se trouue continuellement conioincte : il s'ensuit que le mouuement d'augmentation est d'vne maniere moyenne: d'autant que de la partie par laquelle il participe du mouuement local, il repatit priuatiuement: mais par la partie dont il patit, estant conioincte auec l'alteratiõ, il participe le mouuement d'alteratiõ, de la cause qui fait l'alteratiõ; & par ce moyen il repatit positiuement.

Ὅσα γὰρ μὴ ἔχει τὴν αὐτὴν ὕλην, ποιεῖ, ἀπαθῆ ὄντα· οἷον ἡ ἰατρική· αὐτὴ γὰρ ποιοῦσα ὑγίειαν, οὐδὲν πάσχει ὑπὸ τοῦ ὑγιαζομένου· τὸ δὲ σιτίον τὸ ποιοῦν, καὶ αὐτὸ πάσχει τι· ἢ γὰρ θερμαίνεται, ἢ ψύχεται, ἢ ἄλλο τι πάσχει, ἅμα ποιοῦν.

Ὅσα μὲν οὖν μὴ ἐν ὕλῃ ἔχει τὴν μορφὴν, ταῦτα μὲν ἀπαθῆ τῶν ποιητικῶν· ὅσα δ' ἐν ὕλῃ, παθητικά· τὴν μὲν γὰρ ὕλην λέγομεν ὁμοίως, ὡς εἰπεῖν τὴν αὐτὴν εἶναι τῶν ἀντικειμένων ὁποτερουοῦν, ὥσπερ γένος ὄν.

Τὰ μὲν οὖν ἀντιστρέφει, ὅσων ἡ αὐτὴ ὕλη ἐστὶ, καὶ ποιητικὰ ἀλλήλων, καὶ παθητικὰ ὑπ' ἀλλήλων· τὰ δὲ ποιεῖ, ἀπαθῆ ὄντα, ὅσων μὴ ἡ αὐτὴ ὕλη.

Arist. l. 1. de gener. et corr. c. 7. t. 53. Quæ enim eandem materiam non habent, ea citra passionem agunt, ceu medendi ars: hæc enim sanitatem efficit, & nihil ab eo patitur quod sanari solet. At cibus dum agit, ipse quoque quippiam patitur: aut enim calefit, aut frigefit, aut aliud patitur & simul agit.

T. 54. Quæcumque igitur actiua in materia formam non habent, ea pati nequeunt: quæcumque habẽt, queunt. Nos enim similiter prope dixerimus omnes, oppositorum vtriusuis eandem esse materiam; sicuti genus vnum dicimus.

T. 87. Quædam igitur conuertuntur, suntque inter se mutuo actiua & passiua, quorum videlicet eadem est materies. Quædam verò agunt & non patiuntur, nimirum quibus materies eadem non est.

Il n'y a point d'action ny de reaction qu'entre les agents & patients materiels; comme pour exemple, deux ames raisonnables, ny deux Anges n'agissent ny ne patissent point l'vn de l'autre. Entre vn agent spirituel & vn agent corporel, il y a action de la part de l'agent spirituel, & passion seulement de la part du corporel sans reaction, ny passion de la part du spirituel. Si les agẽts corporels sont de diuerse matiere, comme le Ciel & les corps inferieurs selon la plus commune opinion, il n'y a point de reaction entre eux, mais seulement action de la part des corps celestes, & passiõ és elements & corps qui en sont composez. Au moyen dequoy il reste que l'action & reaction ne se trouue qu'entre les choses qui sont de mesme matiere & receptiues de contraires : à sçauoir les elemẽts & les corps elementaires. Et pour cet effect il faut que la matiere de l'agẽt & du patient soit estenduë; car sans cela l'vn ny l'autre ne peut agir ny patir : c'est pourquoy on dit que les choses indiuisibles, comme pour exemple le poinct, ne peuuent estre meuz ny patir des agents.

De l'opinion de quelques Anciens touchant la maniere d'agir & de patir.

CHAPITRE XXIII.

Τοῖς μὲν οὖν δοκεῖ πάσχειν ἕκαστον, διά τινων πόρων εἰσιόντος τοῦ ποιοῦντος ἐσχάτου καὶ κυριωτάτου· καὶ τοῦτον τὸν τρόπον καὶ ὁρᾶν, καὶ ἀκούειν ἡμᾶς φασι, καὶ τὰς ἄλλας αἰσθήσεις αἰσθάνεσθαι πάσας. &c.

Οἱ μὲν οὖν ἐπί τινων οὕτως διώρισαν, ὥσπερ καὶ Ἐμπεδοκλῆς, οὐ μόνον ἐπὶ τῶν ποιούντων καὶ τῶν πασχόντων, ἀλλὰ καὶ μίγνυσθαί φασιν, ὅσων οἱ πόροι σύμμετροι πρὸς ἀλλήλους εἰσίν.

Σχεδὸν δὲ καὶ Ἐμπεδοκλεῖ ἀναγκαῖον λέγειν, ὥσπερ καὶ Λεύκιππός φησιν.

Arist. l. 1. de gener. & cor. c. 8. t. 56. Quibusdam igitur pati quodque videtur agente per quosdã meatus sese intrudente, atque nos hoc pacto & videre, et audire, cæterisque alys sensibus sentire ajunt. &c.

Quidam igitur, quemadmodum & Empedocles, hoc pacto in nonnullis definierunt, non solùm in agentibus patientibusque; sed & ea misceri aiunt, quorum pori ac meatus commensibiles inter sese sunt.

T. 62. Ferè autem perinde dicat Empedocles atque Leucippus ait. &c.

QVELQVES Anciens auparauant Aristote tenoient que l'action & passion se faisoit d'vne autre maniere que nous ne venons de dire. Ils disoient que l'agent pour agir s'insinuoit dans de certains pores du patient. Entre ces Philosophes Empedocles estimoit que quand deux corps ayãt des pores tels, que chacun de ces corps y pouuoit passer com-

me peuuent l'eau & le vin, qu'alors il se faisoit vne mixtion ; & que quand il n'y auoit que l'vn qui peust penetrer l'autre, comme le feu le bois, qu'il y auoit bien alors action & passion, mais non mixtion: parce que le feu le brusle. Leucippe differoit d'Empedocles en ce qu'Empedocles estimoit, que ces pores estoient remplis de corps tenues & subtils, qui cedoiet la place à l'agent entrãt ; & Leucippe estimoit que ces corps estoient vuides. Mais la nullité de ces opinions paroist en ce que quand ces pores seroient remplis, la mesme difficulté demeureroit, & n'y auroit point d'action : puis qu'ils sont requis pour agir.

Que les agents naturels ne produisent les choses que selon leur forme.

CHAPITRE XXIV.

Οὐδὲν γὰρ ἐκ παντὸς γίνεται καθάπερ οὐδ' ἐν τοῖς ἀπὸ τῆς τέχνης δημιουργουμένοις. | *Arist. l.3. de gener. animal. c.11. Nihil enim ex toto efficitur, quomodo neque in iis quæ ab arte cõduntur.*

DEs agents l'vn produit toute la substance de la chose, qui est Dieu seul, quand il cree: comme nous le montrerons ailleurs. Les autres qui sont les agents naturels ne produisent les choses que selon vne partie: à sçauoir selon la forme qu'ils tirent de la matiere: laquelle matiere n'est pas produitte par eux, au moins quant à la premiere matiere, cõbiẽ qu'ils engendrent le composé d'elle & de la forme, laquelle ils comproduisent auec luy: & ainsi quand le feu engendre du charbon ou de la cendre, il ne les produit que selon la forme, & n'engendre pas leur matiere: car elle estoit au bois : & quand de l'eau il se fait de la vapeur, c'est de la matiere de l'eau, & ainsi des semblables. Platon estimoit que les agẽts corporels agissoient selon la forme accidẽtelle en disposant la matiere pour la forme substantielle: mais que la derniere perfection qui est par l'induction de la forme substantielle, venoit d'vn principe immateriel : à sçauoir des idees dont nous auons parlé ; lesquelles il posoit autant en nombre comme il y a d'especes des choses naturelles, se fondant entre autres raisons sur ce que chaque chose se fait de son semblable, & que nous voyons plusieurs effects desquels il n'a precedé aucune cause particuliere semblable; comme il se connoist en la generation du mulet, és animaux engendrez de putrefaction qui sont differẽts des elements dont ils sont composez, & ainsi des autres : & que partant ils se doiuent referer à la cause vniuerselle. Auicenne batissant là dessus, disoit que les agents particuliers disposoient la matiere & produisoient les accidents ; & dautant que les accidents ne peuuent engendrer la substance; qu'il y auoit vne dixiesme intelligence presidente au monde inferieur, qui y induisoit les formes substantielles, lesquelles elle creoit de rien.

Auic. suffi. 1. c. 10. & 5. metaph. 9. c. 4.

Quant au fondement de Platon sur lequel Auicenne a pris pied, outre ce que nous refutons ses idees en general: il est aisé à mõtrer encores qu'il est nul, pour ce regard. Car en la generation des choses qui ne sont pas formellemẽt semblables à leurs engẽdrants, cela prouient, ou de ce qu'vne telle generation est outre l'intention de la nature particuliere: comme en la generation du mulet : car le cheual engendrant, tend à produire vn cheual: mais parce que la semence receue en la matiere menstrualle de l'asne, ne peut produire la forme d'vn cheual, à cause de ses indispositions: elle produit vne forme moyenne entre le cheual & l'asne, afin que l'œuure de nature ne soit point frustree. Pour le regard de la generatiõ des animaux produits par putrefaction, comme sont les imparfaicts, les grenouilles, les vers, & semblables, il n'est point requis que les agents soient formellement semblables à leurs effects, suffisant qu'ils le soient en vertu. Il en est tout de mesme pour le regard de la generation des mixtes, qui se fait du meslange des elements, & suiuant cela le Soleil & autres agents vniuersels peuuent engendrer les animaux imparfaicts & mixtes inanimez. En somme és generations selon nature, le semblable est engendré de son semblable en espece: & és generations outre nature, il suffit qu'il y ait ressemblance au genre. Et en la generation equiuoque, le semblable en vertu est suffisant : sans qu'il soit besoing en cela des idees que Platon s'imaginoit, ny de la Calchod ee d'Auicenne, qui par consequent seroient superflues.

Auer. in l. 5 met. com. disp. 3. c. 18.

Certains Arabes ont eu opinion, comme rapporte Auerroes, que les agents n'operent rien, & que c'estoit Dieu seul en leur presence : mais Aristote tient & auec raison, que les causes efficientes particulieres sont actiues & productiues de leurs semblables: & que c'est vn mesme agent qui dispose la matiere & introduict la formé auec la concurrence des causes efficientes vniuerselles en son action : & ainsi le lion engendre le lion, le feu engendre le feu, les corps celestes, les intelligences, & Dieu mesme, y concurrants; & estime tant cette verité, qu'il tient les choses pour vaines & otieuses, si elles n'agissoient point

point. Cette opinion est la vraye, & celle que nous suiuons aussi, reiettant les autres comme contraires au sens & à l'experience, qui nous monstre que l'eau refroidit & humecte, que le feu brusle, & que l'homme engendre l'homme. Or bien que cette opinion Arabesque, ne merite pas qu'on y ait égard, attendu qu'elle pose toutes les choses contre toute ordre & coustume de la nature; neantmoins nous montrons amplement sa nullité en la Metaphysique particuliere, par plusieurs fortes raisons qui confirment celle que nous tenons au contraire. Il ne reste donc maintenant que declarer la maniere dont les agents naturels engendrent les choses selon leurs formes.

De la maniere dont la generation substantielle des choses naturelles se faict.

CHAPITRE XXV.

Ἑκάστου γὰρ ἡ ἐντελέχεια, ἐν τῷ δυνάμει ὑπάρχοντι, καὶ τῇ οἰκείᾳ ὕλῃ, πέφυκε γίνεσθαι.

Arist. l. 2. de anim. t. 2. t. 25. Actus enim uniuscuiusque in eo quod est potentia, & in propria materia suapte natura fieri, esseque solet.

OR pour sçauoir particulierement la maniere dont la generation substantielle se faict; & comme les substances naturelles sont produittes, il faut que nous l'apprenions de l'art, lequel imite la nature: car c'est luy qui nous ameine & nous conduict par la main à la connoissance de ces mouuements & operations: donques tout ainsi qu'vn artisan par le moyen de son art & des idees de diuerses choses qu'il reserue en sa pensee, faict plusieurs differentes figures d'vne mesme matiere, selon les especes des formes artificielles qu'il y introduict, auec diuers instruments; comme pour exemple, il construira d'vn mesme bois vne table, vn buffet, il en taillera la statue d'vn homme, & autres semblables; & d'vne mesme cire il en fera la figure d'vn lion, d'vn cheual, d'vn arbre, & d'vn oranger: & puis les changera en autre sorte, la mesme matiere demeurant tousiours; laquelle il reduict seulement en d'autres formes: semblablement la nature produict d'vne mesme matiere; à sçauoir de la premiere diuerses choses, selon les diuerses formes qu'elle en tire: car les elements, l'air, l'eau, & la terre, les choses elementaires tant animees qu'inanimees; comme le lion, le cheual, l'oranger, la cire, les metaux, les mineraux; & les pierres, sont tous composez d'vne mesme matiere; differant seulement entre eux, par la diuersité des formes dont la nature les a distinguees & determinees, chacun selon son espece. Et les choses elementaires sont transmuees par la nature, qui corrompt le composé & en engendre vn autre, la premiere matiere demeurant tousiours mesme. Pour la production, & generation de toutes ces diuerses choses, ainsi que l'artisan se sert de diuers instruments en la fabrication de ses ouurages; semblablement la nature opere par diuers agents particuliers, lesquels par diuerses puissances auec la concurrence des causes efficientes vniuerselles, engendrent chacun leur semblable en espece, selon la puissance & la vertu que Dieu leur a dónee: à sçauoir les inanimees, en transmuant la matiere qui leur est proche, de puissance en acte, par leurs qualitez, sans qu'il sorte aucune substance de l'agent: & les choses viuantes, par l'emission d'vne certaine substance, qui est leur semence, en laquelle reside la vertu formatiue: comme nous le dirons en son lieu. Et ainsi chaque agent ayant disposé sa propre matiere selon qu'il est requis à la chose qu'il tend à engendrer, la generation s'accomplit, & la forme qui s'engendre en resulte en vn instãt; cóme nous voyons que le feu se prend à vn bois, apres qu'il est sec. En somme, comme l'artisan fabriquãt quelque machine n'y adiouste, ny n'y contribue rien que son action, disposant seulemẽt la matiere selon certaines façons, dequoy il faict resulter en acte, la forme qui estoit en puissance: sẽblablement la vertu formatiue agissant en sa matiere, elle n'y communique autre chose que son action: par laquelle elle tire la forme en acte qui y estoit en puissance: en quoy l'artisan & la nature conuiennent. Mais la nature differe de l'artisan, parce qu'il ne donne la forme qu'exterieurement à la matiere, laissant son interieur sans forme artificielle; là où la vertu formatiue, qui est en l'agent naturel, donne à la matiere vne propre forme, tant interieurement qu'exterieurement; & l'acte pour faire ses propres operations. Ils different aussi en ce que l'artisan agit auec connoissance & deliberation, & faict ses ouurages à la ressemblance de l'exemplaire qu'il a en l'entendement: & la vertu formatiue agit naturellement sans cóseil & deliberation. Car encores que la nature agisse pour la fin à laquelle

estant paruenue elle cesse son ouurage: ce n'est pas pourtant que chaque chose particuliere ait la connoissance de ce qu'elle faict, ny de sa fin, dautát qu'ainsi qu'vn Architecte voulant executer le desseing qu'il a conceu d'vn grand bastiment, apres auoir preueu tout ce qui est necessaire pour son ouurage, distribue à plusieurs artisans & maneuures ce qu'ils ont affaire chacun en leur particulier; à sçauoir à l'vn de fossoyer, à l'autre de tirer les pierres, à l'autre de les tailler, à l'autre de les assembler, & ainsi des autres choses requises à son edifice: tous lesquels trauaillent & operent selon qu'il leur est prescrit par l'Architecte. Semblablement en la constitution des choses naturelles, le premier principe, qui est Dieu, tres bon & tres-sage, comme il sera montré, a inseré de tout temps vn certain naturel principe en chaque espece naturelle, de produire son semblable: que nous appellons vertu formatiue, laquelle procede sans auoir aucune deliberation ny conseil, non plus que les manœuures en mouuant & disposant la matiere, iusqu'à ce que la forme y soit appropriee, & qu'elle luy conuienne propremét, plainement, & parfaittement. De cette maniere dont la generation se faict, nous pouuons remarquer, qu'il n'y a point de donneur de forme de dehors, comme estimoient Platon & Auicenne.

Du monstre.

CHAPITRE XXVIII.

Τὸ δὲ ἄρρεν καὶ θῆλυ τοῦ ζώου οἰκεῖα μὲν πάθη, ἀλλ' οὐ κατὰ τὴν οὐσίαν, ἀλλ' ἐν τῇ ὕλῃ καὶ τῷ σώματι· διὸ τὸ αὐτὸ σπέρμα, ἢ θῆλυ, ἢ ἄρρεν γίνεται παθόν τι πάθος.

Εἰ δὴ ἔστιν ἔνια κατὰ τέχνην, ἐν οἷς τὸ ὀρθῶς, ἕνεκά του· ἐν δὲ τοῖς ἁμαρτανομένοις, ἕνεκα μὲν τινὸς ἐπιχειρεῖται, ἀλλ' ἀποτυγχάνεται· ὁμοίως ἂν ἔχοι καὶ ἐν τοῖς φυσικοῖς· καὶ τὰ τέρατα, ἁμαρτήματα ἐκείνου τοῦ ἕνεκά του.

Arist. l. 10. metap. c. 9. t. 25. Masculinum & fœminum propria quidem passiones animalis sunt, sed non secundum substantiam, verum in materia & corpore: quare idem sperma aliquam passionem passum, aut fœmina, aut mas fit.

L. 2. phys. c. 8. t. 82. Si igitur sũt quadam artificiosa; in quibus quod rectè fit, alicuius gratia fit: in iis autem quæ peccantur, alicuius quidem gratia ars aggreditur, sed aberrat: res similiter se habebit etiam in rebus naturalibus: ac monstra erunt peccata eius quod alicuius gratia agit.

CHAQVE agent particulier s'efforce & tend par son action à introduire vne forme substantielle ou vne qualité au patient, semblable à celle qu'il a en acte: à sçauoir formellement, s'il est agent vniuoque, ou en vertu s'il est equiuoque. De sorte que quand l'effect est dissemblable à l'agent, c'est contre l'intention du particulier purement & simplement: car chaque chose tend à sa fin: & celle des agents naturels consiste, comme nous auons dit, selon qu'ils sont agents naturels, à se conseruer en estre, & à produire leur semblable, selon l'instinct de la nature vniuerselle, qui veut conseruer leur espece: mais quelquesfois les agents sont frustrez de leur intention, par le hazard, lequel est cause de la generation des monstres, qui se font par quelque defaut; car le monstre est vn effect naturel degenerant de la droitte raison & accoustumee disposition de l'espece, & vn defaut de la nature agissant pour quelque fin, dont elle est frustree par vn certain principe corrompu qui la detourne de son droit cours, & la diuertit par accident à engendrer des monstres, ne pouuant atteindre à sa droitte fin. Ces defauts procedent de quatre causes, ou de quelqu'vne d'elles: à sçauoir premierement, ou pour l'indisposition de la matiere à receuoir la forme à introduire: secondement ou par l'excés ou manquement de quantité; soit pour le regard de tout le corps ou de quelques membres: en troisiéme lieu par quelque manquement de qualité, soit pour le regard de la figure, de la couleur, de l'ordre des membres, & semblables: & en quatriéme lieu, pour le defaut du temps, quand il n'est pas bien obserué selon la coustume ordinaire. Le monstre a pris ce nom parce qu'il montre quelque euenement futur, ou parce qu'on le montre au doigt, comme vne chose nouuelle & estrange. Aristote appelle ce defaut peché de nature, ainsi que si elle auoit erré en le faisant contre son intention; car elle n'a iamais pour fin d'engendrer vn monstre. Or parce que si l'intention particuliere des agents de produire leur semblable d'espece ou sa ressemblance en figure & dispositions, est frustree; ils ne laissent pas pour cela d'auoir produict quelque chose: il aduient que les monstres qui en procedent, ne sont pas ordinairement du tout estranges de l'effect où la nature tendoit; car l'homme n'engendre pas vn cheual, ny vne plante au lieu d'vn homme; ains vn homme, quelquesfois auec vn, ou deux des susdits manquements, ou auec tous les trois; & l'asne engendre vn mulet en la iument, au lieu d'vn asne: parce que la menstrue ou semence de la iument

n'est

n'est pas disposee à la forme de l'asne:(ce qui n'est pas si estrange comme si c'estoit quelque chose de plus esloignee de son estre.) Tous les monstres peuuent estre dicts engendrez contre l'intention de la nature vniuerselle & de la particuliere aussi, qui suit ses loix & son instinct. Mais il y a certains effects dissemblables à l'agent particulier, outre son intention, lesquels sont de l'intention de la nature vniuerselle; comme il arriue en la generation de la femelle, à quoy la nature vniuerselle tend, pour la propagation des animaux, qui ne se pourroit faire sans elle; & neantmoins l'agent n'y tend pas, essayant tousiours de produire l'effect le plus parfaict qu'il peut, & partant semblable à luy: car le masle est plus parfaict que la femelle, combien que leur difference ne soit pas selon la forme, mais selon la matiere seulement: comme nous le connoissons par leurs proprietez, & ainsi qu'Aristote l'a prononcé.

Que l'efficient est premier que la chose qu'il produict, & la forme ensemble auec la chose produitte.

CHAPITRE XXVIII.

Πάντα δὲ πάσχει καὶ κινεῖται ὑπὸ τοῦ ποιητικοῦ καὶ ἐν ἐνεργείᾳ ὄντος.

Οὐ γίνεται οὔτε ἡ ὕλη, οὔτε τὸ εἶδος· λέγω δὲ τὰ ἔσχατα· πᾶν γὰρ μεταβάλλει τι καὶ ὑπό τινος, καὶ εἴς τι.

Τὰ μὲν οὖν κινοῦντα αἴτια, ὡς προγεγενημένα ὄντα, τὰ δ' ὡς ὁ λόγος, ἅμα· ὅτε γὰρ ὑγιαίνει ὁ ἄνθρωπος, τότε καὶ ὑγίεια, ἐστὶ καὶ σχῆμα τῆς χαλκῆς σφαίρας ἅμα καὶ ἡ χαλκῆ σφαῖρα.

Arist. l. 2 de anim. c. 5 t. 54. Omnia vero patiuntur & mouentur ab eo quod efficiendi vim habet & actu est.

L. 12. metap. c. 6. Neque materia fit, neque species: dico autem ex extrema: omne enim quod transmutatur, aliquid est, & ab aliquo in aliquod transmutatur.

Causæ itaque mouentes, tanquam anteà ortæ existunt: quæ verò vt ratio, simul sunt. Cum enim sanus sit homo, tunc etiam sanitas est: & forma æneæ sphæræ simul atque ænea sphæra.

En toute production naturelle, la matiere & l'efficient sont premiers de temps que ce qui est produict, & la forme en mesme temps & non auparauant. Cela est manifesté pour le regard de la matiere, puisque c'est d'elle que la chose doit estre engendree. E quant à l'efficiente, la raison le montre; car si ce qui se produict estoit aussi tost que l'efficient, l'efficient ne le pourroit produire; dautant que toute production d'vn effect distingué reellement d'essence de sa cause, a pour terme duquel le non-estre de ce qui se produict, & pour terme auquel, son estre. Lesquels deux termes estre & non estre, ne peuuent compatir ensemble, parce qu'ils sont contradictoires. La mesme raison nous mõtre que la forme prend sa naissance auec cela dont elle est forme, dautant qu'elle n'est que pour en estre partie, & le composer en informant la matiere: au moyen dequoy si elle estoit auparauant, elle seroit vaine & superflue. Donques la forme n'a pas l'estre auparauant cela dont elle est forme; à cause de quoy l'ame raisonnable mesme, combien qu'elle n'ait point la necessité de dépendre de la matiere, ne precede point le composé dont elle est forme, dautant que son estre est pour celuy du composé, nonobstant qu'elle puisse par apres exister separément, comme nous le dirons en son lieu. Cela se peut aussi facilement connoistre par la production des choses artificielles, ausquelles les naturelles tant substantielles qu'accidentelles, se rapportent par vne certaine proportion: car ainsi que la forme d'vne statue est faitte par l'artisan, auec la statue dont elle est forme, & n'estoit pas auparauant: semblablement quand Socrates se guarit, sa santé commence, laquelle ne precedoit pas; & quand vn cheual s'engendre, sa forme est produitte auec luy, laquelle auparauant n'estoit qu'en la puissance de la matiere, comme toutes les autres formes. Quant à la fin elle est en mesme temps que la chose engendree comme la forme, puisqu'elle n'en est distinguee que rationellement, comme nous auons dit.

Que le composé est produict par soy, & la forme par accident.

CHAPITRE XXIX.

Ὥστε δῆλον ἐκ τῶν εἰρημένων, ὅτι τὸ γιγνόμενον ἅπαν, ἀεὶ σύνθετόν ἐστι.

Arist. l. 1. phys. c. 8. t. 64. Ex ijs quæ dicimus manifestum est, quidquid fit, semper esse compositum.

φανερὸν ἄρα ὅτι οὔτε τὸ εἶδος, ἢ ὅ, τι δήποτε χρὴ καλεῖν τὴν ἐν τῷ αἰσθητῷ μορφήν, οὐ γίνεται, οὐδ' ἔστιν αὐτοῦ γένεσις, οὐδὲ τὸ τί ἦν εἶναι· τοῦτο γάρ ἐστιν ὃ ἐν ἄλλῳ γίνεται, ἢ ἀπὸ τέχνης, ἢ ἀπὸ φύσεως, ἢ δυνάμεως· τὸ δὲ χαλκῆν σφαῖραν εἶναι ποιεῖ, ποιεῖ γὰρ ἐκ χαλκοῦ καὶ σφαίρας· εἰς τοδὶ γὰρ τοδὶ τὸ εἶδος ποιεῖ· καὶ ἔστι τοῦτο σφαῖρα χαλκῆ· τοῦτο δὲ σφαίρᾳ εἶναι. &c. φανερὸν δὴ ἐκ τῶν εἰρημένων, ὅτι τὸ μὲν ὡς εἶδος, ἢ ὡς οὐσία λεγόμενον οὐ γίγνεται· ἡ δὲ σύνοδος ἡ κατὰ ταύτην λεγομένη, γίνεται.

Ἐπεὶ δ' ἔνια ἄνευ γενέσεως καὶ φθορᾶς ἐστι καὶ οὐκ ἔστιν, οἷον αἱ στιγμαί, εἴπερ εἰσί, καὶ ὅλως τὰ εἴδη, καὶ αἱ μορφαί· οὐ γὰρ τὸ λευκὸν γίνεται, ἀλλὰ τὸ ξύλον λευκόν, ἢ ἔκ τινος, καί τι πᾶν τὸ γινόμενον γίνεται.

Οὐ γίνεται οὔτε ἡ ὕλη, οὔτε τὸ εἶδος. &c. πᾶν γὰρ μεταβάλλει τι.

L.7. metap.c.8.t.27. Patet igitur *neque speciem fieri, siue quo alio nomine formam, quæ est in re sensibili, appellare oporteat; neque eius esse generationem: neque etiã hãc esse quidditatem: hæc enim est, quæ in alio fit, siue ab arte, siue à natura, siue à potentia: facit autem æneum globum esse; quia ex ære & globo facit: in hoc enim hanc formam facit, & hoc quidem est æneus globus, hoc autem globi esse.* &c. *Perspicuum est igitur ex ijs, quæ dicta sunt, id non fieri, quod vt forma, siue vt substantia dicitur: sed coniunctum, quod ex ea appellatur.*

L.*8.c.5.t.10. Quædam sine generatione & corruptione sunt & non sunt, veluti puncta, si vlla existunt, & omnino species, ac formæ: neque enim ipsum album fit, sed lignum album: si quicquid fit, & aliquid & ex aliquo fit.*

L.12.c.3. Neque materia fit, neque species.&c. *Omne enim quod transmutatur aliquid est.*

EN la generation la forme n'est pas proprement ce qui est engendré, ny par soy, ny par vne autre; mais c'est le composé qui est premierement produict par soy: de sorte que l'action de l'agent ne se termine premierement qu'en luy: car il se faict vn lion, vn arbre, vne pierre, ou quelque chose de semblable; & non la forme ou la matiere de ces choses. Dont la raison est, que cela est proprement engendré à quoy il conuient d'exister, qui est le composé. Et puis d'ailleurs la matiere ne s'engendre pas: car elle est auparauant que le composé soit engendré, puis qu'il est faict d'elle. La forme ne s'engendre pas aussi proprement: car ce qui est engendré doit acquerir l'existãce. Et ainsi la forme n'est pas engendree proprement par soy: mais bien il se peut dire, qu'elle est faitte par accidẽt; c'est à dire qu'elle est produitte, pource que quelque chose est produitte, dont elle est partie: comme pource qu'vne sphere de cuiure est produitte, il se peut dire que la forme d'vne sphere est produitte: & pource qu'vne pierre est produitte, la forme de la pierre est produitte; car la forme tant substantielle comme artificielle, n'a pas l'estre comme ce qu'est la chose proprement, mais cela par quoy elle est determinee: c'est à dire que la forme n'est pas ce qui est proprement; mais c'est cela par quoy le composé est d'vne certaine nature & espece: car ce qui est proprement, n'a point d'estre en vn autre, comme à la forme, ains est par soy: mais elle est comproduitte à la production du composé, c'est à dire que l'action se termine premierement au composé, & consequemment & par accident la forme; laquelle n'est que pour le composé: & ainsi il n'y a point de forme engendrable ny corruptible par soy, mais seulement par accident; à sçauoir par la generation & corruption du composé, & la forme estant receuë & comproduitte en la matiere, elle compose auec elle vne chose substantielle, & communique en certaine façon & par accident l'estre specifique à la matiere, en le donnant au composé; car le cheual a de sa forme qu'il est cheual, & la premiere matiere seulement qu'elle est matiere de cheual. Il paroist de ce qui a esté dit, que les formes estre tirees de la puissance de la matiere, n'est autre chose que d'estre faittes consequemment, & auoir estre par la mesme action, de laquelle le composé est faict, lequel est tiré de la puissance de la matiere: c'est pourquoy Aristote dit, que la forme ne s'engendre point de la matiere, mais seulement le composé: parce que c'est luy proprement, qui est simplement sans rien adiouster ou entendre: là où la matiere n'est qu'au composé, & tout de mesme la forme. Et de faict, la forme & la matiere sont deux entitez si petites & imparfaittes, qu'elles ne peuuent naturellemẽt estre l'vne sans l'autre. Et par cette mesme raison l'entité de la matiere doit plustost estre appellee coentité, ou coexistance, qu'entité simplement: & de laquelle il s'ensuit plustost coexister, qu'exister. Il arriue tout de mesme des formes accidentelles, comme des substantielles; car les vnes, ny les autres n'ont l'estre que par lequel la chose est, & non ce qu'elle est: & partant ne peuuent estre ce qui s'engendre. Donques ainsi que ce n'est pas la forme d'vne pierre qui s'engendre, mais vne pierre; ny la forme d'vne sphere, mais vne sphere de cuiure: semblablement la blancheur n'est pas engendree, mais le bois blanc: ny la quantité, ny le poinct: mais quelque chose ayant la quantité, & ainsi des autres. Ces mesmes choses ne sont point aussi

aussi corrompues, pour les mesmes raisons, si ce n'est par accident. En somme la fin de l'agent ou engendrant c'est la chose semblable qu'il produict & engendre.

Comment l'efficient & la forme donnent l'estre.

CHAPITRE XXX.

LA forme donne l'estre à la matiere en l'informant par soy & en l'vnissant à soy, ainsi que la blancheur faict de soy la muraille blanche ; & l'agent donne l'estre en ce qu'il produict & engendre la forme en la matiere, hors de soy ; & non se donnant soy mesme, pour demeurer en la matiere comme faict la forme: tellement que la forme comparee à l'agent, n'est pas principe; mais plustost ce qui vient du principe : parce qu'elle est effect produict de l'engendrant, qui autrement ne produiroit pas son semblable : mais la comparant au composé qui a esté produict, elle en est principe ; combien que ce soit luy qui ait esté produict par soy, & elle seulement par accident auec luy. Ainsi on pourroit dire qu'vn Roy ayant donné de grandes richesses à quelqu'vn, l'auroit faict riche, & que celuy qui les auroit receües seroit riche par ces richesses. De sorte que le Roy & les richesses luy auroient donné d'estre riche, chacun en sa maniere.

Des moyens qui vnißent les parties des composez.

CHAPITRE XXXI.

TOVT ainsi que les choses artificielles composees de plusieurs parties dont il se faict vn tout, sont vnies de quelque lien comme moyen ; autrement elles ne seroient point faittes vn ; & ces liens estants dissous, la chose l'est aussi, & cesse d'estre vne : semblablement les parties essentielles dont la substance est composee ; à sçauoir la matiere & la forme, sont vnies par soy, par la cause efficiente, laquelle de son action reduict en acte, ce qui estoit auparauant en puissance; sans auoir besoing d'aucun autre moyen; ainsi que du cuiure il se faict vne statue, sans autre moyen que le cuiure, & l'action de l'agent.

Μήτ' ἐξ οὐσιῶν ἐνδέχεται ἐντελεχείᾳ εἶναι μηδεμίαν οὐσίαν σύνθετον.

Arist. l. 7. metap. c. 13. Nec ex substantijs actu cōtingit vllam substantiam esse compositam.

Les Anciens estimoient impossible que la matiere & la forme, & particulierement l'ame & le corps, peussent estre vnis & constituer vne chose sans vn moyen qui les liast ; & estant en doubte de la necessité de ce moyen, ils se trouuoient bien empeschez à l'assigner. Et la raison qui leur faisoit tenir cette vnion impossible sans moyē, c'est qu'ils croyoient que la matiere & la forme fussent deux diuerses choses, existantes chacune de soy : qui a esté la racine de leur erreur: car si cela estoit, la matiere & la forme ne pourroient estre vnies que par vn moyen, qui fust comme vn nœud & vn lien ; dequoy il ne resulteroit qu'vn estant par accident, & non par soy ; comme quand l'vne des parties est puissance ou en puissance, & l'autre acte, n'estant pas possible qu'aucune substance consiste de deux substances qui soient en acte.

Refutation de l'opinion attribuant au choses naturelles composees autant de formes substantielles que d'attributs substantiels.

CHAPITRE XXXII.

Ἀλλὰ μὴν ὅτι γ' ἐστὶν ἀρχή τις, καὶ οὐκ ἄπειρα τὰ αἴτια τῶν ὄντων, οὔτ' εἰς εὐθυωρίαν, οὔτε κατ' εἶδος, δῆλον. &c. καὶ ἐπὶ τοῦ τί ἦν εἶναι, ὡσαύτως.

Arist. l. 2. metap. c. 2. t. 5. At verò quoddam esse principium, nec infinitas esse rerum causas, siue progressione recta, siue specie perspicuum est. &c. Similiter res habet in eo, quod quidque est.

AVICEBRON & quelques autres apres luy, ont estimé qu'il y auoit autant de formes és substances naturelles composees, que d'attributs substantiels : comme

pour exemple, que Socrates par vne forme estoit homme, par vne autre, animal, par vne autre, corps animé, & par vne autre, substance corporelle: se fondants en cette opinion sur la diuersité des operations de chaque chose, desquelles ils inferoient cette diuersité de formes : parce que les formes sont principes d'agir, & que l'vne differe de l'autre, selon la diuersité de ses operations & offices; lesquelles se trouuent autant en chaque chose naturelle composee, comme il y a d'attributs essentiels. Ils l'inferoient aussi de ce que les choses qui sont soubs vne mesme forme substantielle, n'y peuuent pas estre l'vne premiere que l'autre, & il se trouue que la substance corporelle est premiere que le corps animé, le corps animé premier que l'animal, & l'animal premier que l'homme : ce qui se prouue en ce que l'homme presuppose l'animal, l'animal le corps animé, la substance corporelle : là où la substance corporelle ne presuppose point le corps animé, attendu qu'elle peut estre sans luy, ny le corps animé, l'animal tout de mesme, puisque la plante peut estre sans animal, & ainsi des autres : car ce qui presuppose vn autre, est posterieur. Ils veulent aussi fortifier leur opinion, de ce que les parties de la definition respondoient à celles de la chose definie, & qu'il n'y a point de progrez en infiny és choses formelles : parce qu'il ne se trouue point és attributs essentiels : ce qu'ils estiment ne pouuoir estre vray, sinon qu'autant qu'il y a de parties formelles en la definition, il y ait autant de formes Physiques au composé naturel. Voila leurs plus forts arguments, lesquels sont bien aysez à souldre. Car pour le regard du premier, encores que des diuerses proprietez qui ne se trouuent qu'en diuerses choses (comme l'action de rire en l'homme, celle de hannir au cheual, & semblables) on collige vne difference specifique des choses, esquelles elles sont; il ne s'ensuit pas que des actions diuerses d'especes, qu'on trouue en vn mesme subiect, il y ait diuerses formes substantielles en luy; parce que plusieurs & diuerses actions procedent d'vne mesme forme substantielle, en vn mesme subiect, où il se trouue diuerses facultez : & de cette sorte, la terre qui n'a qu'vne seule forme substantielle, se meut en bas par sa pesanteur, refroidit par sa froideur, & desseiche par sa seicheresse. Pour le regard du second argument, ce n'est rien aussi; car tous les attributs, substance corporelle, corps animé, animal, homme, & semblables, ne sont point l'vn premier que l'autre de temps en vne chose mesme de nombre; mais seulement d'vn instant de nature, qui n'est qu'vne precedence selon la consideration de nostre entendement. Quant à l'authorité d'Aristote, ils y sont mal fondez aussi : car si on met d'autres parties en la definition Metaphysique, que le genre & la difference, ou la matiere & la forme en la Physique, il n'est pas necessaire que ces parties soient substantielles & autant de formes, suffisant que ce soient diuers degrez essentiels de la forme substantielle vnique du composé, ou diuerses proprietez, ou l'vn & l'autre ensemble: comme pour exemple, qui definiroit que l'homme est vne substance vegetatiue, sensitiue, & raisonnable, capable de discipline: car vegetatif, sensitif, & raisonnable, sont trois degrez de l'ame humaine; combien qu'elle soit vn acte simple non composé, ainsi qu'il sera montré en son lieu : & la capacité de discipline est vne faculté procedant de l'ame raisonnable. Et au reste Aristote ne parle point expressement en l'autre lieu des causes formelles physiques, ny ne prouue qu'elles ne soient pas infinies, parce qu'il se donneroit des attributs essentiels infinis; mais qu'il ne se donne point d'infinité és attributs essentiels, qu'il appelle causes formelles, selon la façon de parler metaphysique: parce que si cela estoit, les absurditez qu'il recueille en ce lieu là, s'en ensuiuroient. Ces arguments destruicts, l'opinion de la pluralité de formes selon celle des attributs, demeure nulle; laquelle outre cela est contre l'ordre de nature, qui ne multiplie point les estants sans necessité, & fuit la superfluité, qui se trouueroit és choses naturelles, si cette pluralité de formes estoit vraye: attendu qu'vne seule fournit tout ce qu'on attribue à celle-cy. Que si cette pluralité de formes estoit, & qu'il y en eust autant en Socrates distinctes reellement, comme il y a d'attributs essentiels; Dieu pourroit destruire toutes les autres formes, conseruant seulement celle, par laquelle il seroit substance; ou celle encores, par laquelle il seroit corps auec, & ainsi il s'engendreroit vne substance ou vn corps, qui ne seroit animé ny inanimé : à sçauoir ny pierre, ny metail, ny plante, ny animal, ny homme, & semblables: ce que l'experience nous montre estre tres-faux.

De la vraye quantité continuë, commune à toutes les substances materielles.

CHAPITRE XXXIII.

Κυρίως δὲ ποσὰ ταῦτα λέγεται μόνα τὰ εἰρημένα· τὰ δὲ ἄλλα πάντα, κατὰ συμβεβηκός· εἰς ταῦτα γὰρ ἀποβλέποντες, καὶ τὰ ἄλλα, ποσὰ λέγομεν· οἷον πολὺ τὸ λευκὸν λέγεται, τῷ γε τὴν ἐπιφάνειαν πολλὴν εἶναι, καὶ ἡ πρᾶξις, μακρὰ τῷ γε τὸν χρόνον πολὺν εἶναι· καὶ ἡ κίνησις πολλή.

Εἰ μὲν τοίνυν συνεχές, πολλὰ τὸ ὄν· εἰς ἄπειρον γὰρ διαιρετὸν τὸ συνεχές.

Σῶμα δὲ τὸ πάντῃ διαιρετόν· μεγέθους δέ, τὸ μὲν ἐφ' ἕν, γραμμή· τὸ δ' ἐπὶ δύο, ἐπίπεδον· τὸ δ' ἐπὶ τρία, σῶμα· καὶ παρὰ ταῦτα οὐκ ἔστιν ἄλλο μέγεθος.

Τὸ δὲ μοναχῇ (διαιρετόν,) γραμμή· τὸ δὲ διχῇ, ἐπίπεδον· τὸ δὲ πάντῃ καὶ τριχῇ διαιρετόν, σῶμα.

Μεγέθους δὲ τὸ μὲν ἐφ' ἓν συνεχές, μῆκος· τὸ δ' ἐπὶ δύο, πλάτος· τὸ δ' ἐπὶ τρία, βάθος.

Arist.l.categor.c.6. Atque hæc sola quæ dicta sunt, appellentur propriè quanta: reliqua vero omnia ex accidente: nam ad hæc respicientes, etiam alia vocamus quanta, veluti multum album dicitur, quia superficies magna est, & actio longa: & motus multus, quia temporis multum est.

L.1 phys.c.3.t.17. Itaque si ens continuum est: multa est, quod est vnum: quia continuum est diuisibile in infinitum.

L.1.de cœl.c.1.t.2. Corpus quod est diuisibile omni ex parte: magnitudo autem ea, quæ ad vnum est diuisibilis, linea est; quæ ad duo, superficies: at ea, quæ ad tria, est corpus. Atque preter has nulla alia prorsus est magnitudo.

L.5.metap.c.6.t.12. Quod autem vno modo, linea: quod duobus, planum: quod denique omnino, tribusque modis ratione quantitatis diuidi potest, corpus appellatur.

C.13.t.18. Magnitudinum verò, ea quæ ad vnum continua est, longitudo dicitur: quæ ad duo, latitudo: quæ ad tria, profunditas.

L'VNION de la matiere auec la forme substantielle en la composition des corps, est tousiours accompagnee de deux accidents, la quantité & la qualité; desquels la quantité prouient de la nature de la matiere, & la qualité de la forme. Et ceste quantité est la vraye quantité continuë, commune à toutes les substances materielles, de laquelle traittāt en la Metaphysique, nous en auions remis le discours en ce lieu: sa nature & essence consiste à auoir ses parties les vnes hors des autres interieurement en elle: son effect formel, c'est de rendre la substance materielle où elle est quantitatiue, & par ce moyen ses parties les vnes hors des autres interieurement en soy, dequoy la figure des corps prouient & la distinctiō des organes, en ceux qui en ont: cōme l'effect formel de la blancheur, est de rēdre blanc le subject où elle se trouue. Cette quantité a plusieurs proprietez & offices: à sçauoir d'estendre la substance materielle où elle est, en trois dimensions, longueur, largeur & profondeur, au respect du lieu qui l'enuironne: dequoy s'ensuit, qu'elle deuient diuisible en parties tousiours diuisibles & mesurables par la mesme quantité: car de l'estenduë s'ensuit la continuité; de la continuité, la diuisibilité en parties, par lesquelles les choses sont mesurees. Et quant à la quantité, elle est mesuree par ses propres parties, dont elle estend la substance ou elle est: de sorte que sa mesure luy est interieure, & ainsi les substances materielles, ont par la quantité continue, que leurs parties sont hors les vnes des autres, qu'elles sont estenduës, continuës, diuisibles, & mesurables par leurs parties. Elle a encore pour office, de diuiser chaque corps d'vn autre pour le regard de sa situatiō, & le faire estre à part en empeschant que les dimensions d'vn corps ne penetrent celles d'vn autre, non qu'elle ait cet office actiuement, car elle n'est point actiue, mais c'est negatiuement, en n'admetāt point l'entree d'vn autre corps. Tellement que nous pouuons vrayement definir, que la quantité continuë proprement prise, est vn accidēt des substances materielles ou sensibles, selon lequel leurs parties sont distinguees les vnes hors des autres en soy, & puis estenduës en longueur, largeur, & profondeur, au dehors. Cette quantité est premiere de nature és corps qu'aucun des autres accidents, & est comme le fondemēt de tous les autres qui luy conuiennent. Si la quantité d'estenduë est consideree selon la longueur sans largeur, elle s'appelle ligne; si selon la longueur & largeur sans profondeur, superficie ou plan: & si auec longueur, largeur, & profondeur, c'est ce qu'on appelle corps Mathematique; qui consiste de ces trois dimensions, sans auoir esgard à la substāce où elles adherent, laquelle appartient au corps naturel & non au Mathematique, qui ne consiste que trois dimensions, selon toutes lesquelles il est diuisible: comme la superficie consiste de deux, selon lesquelles elle est diuisible, & la ligne n'a qu'vne dimension & ne cōsiste que d'vne, selon laquelle

elle est aussi diuisible. La quantité de duree est continue aussi ; mais c'est pour vne autre raison: à sçauoir parce qu'elle n'est point interrompue:& non pour auoir des parties d'estenduë vnies en vn poinct:il en est tout de mesme de la continuité du mouuement.

Nous auons dit que la quantité continue a ceste proprieté ,qu'elle est tousiours diuisible en parties tousiours diuisibles : mais il ne s'ensuit pas pourtant , que la substance corporelle où elle est soit en effect tousiours diuisible en parties tousiours diuisibles : car on peut bien donner vne partie si petite de quelque corps : comme pour exemple de chair, qu'elle ne peut estre diuisee en parties plus petites,& demeurer chair;combiē que sa quantité puisse estre diuisee en parties tousiours diuisibles.

Τὰ δὲ πάθη διαιρετὰ πάντα διχῶς· ἢ γὰρ κατ' εἶδος, ἢ κατὰ συμβεβηκός· κατ' εἶδος μὲν, οἷον χρώματος, τὸ λευκὸν καὶ τὸ μέλαν· κατὰ συμβεβηκὸς δὲ, ἂν ᾧ ὑπάρχῃ, ᾖ διαιρετόν.

Ἔτι, τὰ μὲν λέγεται καθ' αὑτὰ ποσὰ ἄττα, τὰ δὲ κατὰ συμβεβηκός· οἷον, ἡ μὲν γραμμὴ, ποσόν τι καθ' ἑαυτὸ, τὸ δὲ μουσικὸν, κατὰ συμβεβηκός.

Arist. l.3. de cœl. c.1.t.7. Affectus autem omnes diuisibiles dupliciter sunt : aut specie, aut per accidens: specie quidem, vt coloris, album & nigrum : per accidens autem si id, in quo est diuisibile sit.

L. 5. metap. c. 13.t.18. Alia quadam per se quanta dicuntur; alia per accidens: verbi causa linea quãtum est quiddam, per se; musicum autem per accidens.

Aristote diuise la quantité continuë en quantité par soy & quantité par accident. Il pose de deux sortes de quantitez par soy, dont l'vne est celle qui est quantité selon son essence: comme pour exemple vne ligne:& l'autre les proprietez d'vne telle quantité:comme pour exemple,beaucoup & peu,long,court,large,& estroit,plus grand,plus petit,& semblables. Il constitue aussi deux sortes de quantitez par accident: à sçauoir l'vne des choses qui sont dittes quãtitatiues: parce que cela où elles sont est quantitatif,soit qu'elles soient estendues selon son extension;comme pour exemple,la blancheur qui est estendue selon le subject où elle est,soit qu'elles ne soient pas estendues:comme pour exemple,l'art de Musique:car on dit le Musicien est grand, aussi bien que le blanc est grand. L'autre sorte de quantité par accident,c'est des choses qui sont dittes continues & quantitatiues; parce que les choses desquelles elles sont proprietez,sont diuisibles: & de cette sorte le mouuement est quantitatif, à cause que son subject l'est; & le temps aussi quantitatif, parce qu'il est proprieté du mouuement. Mais parce que ceste derniere espece de quantité par accident , n'est pas sans difficulté,nous en parlerons ailleurs, apres auoir expliqué ce que c'est du mouuement.

De la cause efficiente des proprietez des choses.

CHAPITRE XXXIV.

AINSI que le composé de matiere & de forme est tousiours accompagné de la quantité d'estendue,qu'on dit proceder de la matiere ; il se trouue aussi tousiours auec des qualitez qui sont diuerses selon la diuersité des formes, que ces qualitez suiuent: comme pour exemple, la rhubarbe a la faculté de purger la colere, l'aymant d'attirer le fer , & sēblables: & n'y a point de doute que ces proprietez ne suiuent les formes substantielles : car si elles dépendoient de la matiere , elles seroient mesmes en toutes choses, comme est la matiere. Mais la difficulté est de sçauoir si c'est l'agēt qui les comproduit,& la quãtité aussi en mesme temps, en engendrãt le composé , en sorte qu'il en soit la cause efficiente immediate : ou si la quantité flue de la matiere, & les qualitez de la forme ; ensorte qu'elles en soient les causes efficientes par émanation.

Ceux qui tiennent que la quantité d'estendue & les proprietez des subjects y sont par émanation, disent que tout ainsi qu'au mesme instãt que le feu eschauffe l'eau,l'eau eschauffe aussi de sa part les choses qu'elle touche: que tout de mesme durãt que lagent fait le subject, le subject est ensuiuy de sa proprieté qui decoulle de luy , à mesure que l'agent le faict, & que l'vn naissant ainsi auec l'autre,il est plus raisōnable que ce soit de l'essence du subject à mesure qu'elle se faict,que la proprieté en decoule,que non pas de l'agent qui la produit, sans qu'il y ait aucun inconuenient que ceste proprieté soit posterieure à son subject , attēduque ce n'est pas vn instant de duree,ains de nature seulement.

Πολὺ γὰρ εὐλογώτερον, τὸ ὂν τῷ μὴ ὄντι γενέσεως αἴτιον εἶναι, ἢ τὸ μὴ ὂν τῷ ὄντι τοῦ εἶναι.

Arist. l.2. de gener. & cor. c.10.t.55. Multò magis cōsonum est rationi id quod est, ei quod non est, vt nascatur, causam esse, quàm id quod nō est, ei quod est, vt sit.

Les autres tiennẽt, & auec plus de raison à mon auis, que c'est l'agẽt produisant le subject qui produit ces proprietez auec luy, par la mesme action & au mesme instant, se fondant sur ce que toute operation suit l'estre, & qu'à l'instant de la generation d'vn subject qui se fait, il n'y a que l'agent qui puisse operer: à cause que le subject qui se fait n'est pas alors en estat d'operer en cet instãt: attendu que son estre se fait & n'est pas fait encores. Et que partant c'est l'agẽt produisant le subject auquel il tend premieremẽt, cõme à son effect interne qui produit sa proprieté, par vne maniere de suitte naturelle, cõme vn sien effet externe auquel il ne tend que secondemẽt. De ceste sorte l'agent eschauffant produit cõme son immediat & interieur effect l'eschauffemẽt, & la rareté par vne mode de suitte naturelle, le feu engendrant le feu, produit sa chaleur & sa legereté: Dieu en creant le Soleil, a creé sa lueur, & luy luisant, & ainsi des autres. Or si c'estoit du subject que la proprieté decoulast, ce seroit en l'instant de duree suiuant celuy de son estre, puis que l'operation suit l'estre. Et partant le subject auroit esté sans sa proprieté, chose qui n'est pas receuable. Ioint que d'ailleurs, ce seroit poser vne mesme chose agente & patiente en mesme instãte de duree, au respect d'vn mesme: en quoy la distinction de l'instant de nature n'empescheroit pas qu'il n'y eust de la contradiction, parce qu'vn tel instant, n'estant autre chose qu'vne certaine consideration de nostre entendement selon sa maniere de conceuoir, il ne se peut faire qu'vne chose soit en vn instãt de nature, ce qu'elle n'est pas en l'instant de duree, sur lequel il est fondé. Donques nous conclurons, que c'est l'agent produisant qui produit la proprieté auec le subject: à sçauoir suiuammẽt & secondement; car par la mesme action que l'agent donne la forme, il dõne ce qui ensuit la forme. A raison dequoy ce qu'on a accoustumé de dire que le mouuement & le terme sont mesmes reellement, se doit entendre du premier terme & non du suiuant. Tout mouuement se termine tousiours interieurement à quelque accident, & exterieurement à la generation de la substance & de ses proprietez.

Des formes dont il y a regrés en la matiere, & comment.

CHAPITRE XXXV.

IL y a de certaines formes accidentelles, lesquelles sont engendrees par vne necessité naturelle auec la substãce où elles se trouuẽt, ou coulẽt de quelque sien principe interieur, & ne peuuent estre faittes autrement: desquelles s'il aduient priuation, il n'y a point de regrés naturellemẽt à leur habitude mesme de nombre & d'espece; comme pour exemple, il n'y a point de regrés de l'aueuglement ny de la surdité à la veuë, ny à l'ouïe, ny des semblables: par ce qu'il n'y a point en la nature de principe, excepté Dieu, qui puisse restituer l'organe d'vne telle faculté en ceste disposition, par le deffaut de laquelle la faculté s'est perduë: & quand on voit quelques vns qui ne voyoient ou n'oyoient point, voir par apres & ouyr, sans operation miraculeuse de Dieu, il faut tenir que ceux là n'auoient pas l'organe destruit, ny perdu la faculté de veoir ou d'oüyr: mais seulemẽt qu'il y auoit quelque indisposition ou quelque obstacle, qui leur empeschoit l'vsage de ces facultez. Le regrés aux formes qui ne se peut faire en l'indiuidu mesme de nombre se fait en l'espece, combien que ce ne soit pas immediatement en toutes choses: car du vinaigre le vin ne se fait pas immediatement; ny du cadauer l'animal: combien que de la vapeur il se fasse de l'eau, & de l'eau de la vapeur. Et la raison de cette diuersité, c'est parce qu'il y a certaines formes, lesquelles la matiere regarde d'vn ordre égal & immediatement; & d'autres qui regardent vn certain ordre, selon lequel il faut que l'vne soit induite apres l'autre, comme du terme duquel: car la forme du vinaigre & du cadauer ne peut naturellement estre introduite, qu'apres la forme du vin, & de l'animal par leur cession, & là l'ordre de la generation ne peut estre changé en sorte, que du vinaigre il se fasse du vin: ainsi que du sang la semence se fait. Et partant il est necessaire en ces choses que la matiere, cõme pour exemple, le vinaigre, retourne premierement és elements ou soubs d'autres formes requises, afin qu'elle puisse estre disposee à vne forme de la mesme espece que celle qu'elle a perduë: à sçauoir du vin.

Du principe de l'indiuiduation.

CHAPITRE XXXVI.

LEs Philosophes ont accoustumé de faire vne grande question, pour sçauoir ce qui est le principe de l'indiuiduation és choses: c'est à dire par quoy elles sont indiuidues, &

non communes. Quant à moy, ie me pourrois passer d'en parler, ayant montré en la Metaphysique vniuerselle, que les choses ne sont ny vniuerselles, ny singulieres (qui est le mesme que cōmunes & indiuidues) par aucun principe interieur en elles, mais seulement de dehors: à sçauoir par la consideration de l'entendemēt. Neantmoins ie ne laisseray d'en toucher quelque chose. S. Thomas estimant suiure Aristote, tient que la matiere marquee, c'est à dire ayant la quantité, est le principe de l'indiuiduatiō des choses corruptibles: mais nous auons montré que l'accident ne peut rendre la substance indiuidue: outre que le doute demeure, comment la quantité qui marque la matiere est indiuidue elle mesme, ainsi que nous l'auons dit. Quelque autre a estimé que c'estoit la forme substantielle, & veut attirer Aristote aussi de son costé; mais la questiō demeure tousiours, comment la forme est indiuiduë elle mesme. Il y en a eu qui ont dit que c'estoit l'efficient, mais cela n'est pas oster la difficulté: car quād l'efficiēt n'est plus auec la chose, ou mesme qu'il cesse d'estre du tout, elle ne laisse pas d'estre indiuidue. D'autres ont dit que les choses estoient indiuidues par vne certaine difference simple, qu'ils nomment Heccité, laquelle adioustée à l'espece, la rendoit indiuidue; ayant cela d'elle mesme, sans l'emprunter d'ailleurs: mais venāt à considerer qu'il faut que cette difference soit de l'essence de la chose, ou vn sien accident luy adherant, ou quelque chose de dehors: nous trouuerons qu'il n'en peut estre que ce que nous auons dit: & tout au contraire qu'il ne se trouuerra point de differēce qui ne soit vniuerselle, si on la considere selon qu'elle est, ou peut estre mesme en plusieurs. I'estime doncques que les choses ne sont communes ny indiuidues d'elles mesmes, mais selon que l'entendement les considere, ou au respect de plusieurs, ou d'vn mesme. Et ce qui fait que Socrates n'est pas Platon, ny Platon Aristote, c'est que l'ame, ny le corps, ny tout l'homme Socrates n'est pas l'ame, ny le corps de Platon, ny l'vn ny l'autre ensemble: combien qu'ils soient l'vn & l'autre d'vne mesme nature & essence. Il ne faut pas chercher en ces choses vn principe d'indiuiduation, comme s'il y auoit vne nature subsistante participee par plusieurs, ainsi que Platon posoit ses idees: car cela ne se trouue point en nature. Pour venir maintenant à ce qu'on cite d'Aristote; ie ne vois point qu'on puisse distinctement connoistre ce qu'il tenoit de resolu en cela.

Ἀριθμῷ μὲν ἕν, ὧν ἡ ὕλη μία.

Arist. l. 5. metap. c. 6. t. 12. Numero quidem ea sunt vnum, quorum materia vna est.

Τὸ δ' ἅπαν ἤδη τὸ τοιόνδε εἶδος, ἐν ταῖσδε ταῖς σαρξὶ καὶ ὀστοῖς Καλλίας καὶ Σωκράτης.

L. 7. c. 8. t. 28. Tota autem iam talis forma in his carnibus, & ossibus Callias est, & Socrates.

Καθ' ἕκαστον δ' ἐκ τῆς ἐσχάτης ὕλης ὁ Σωκράτης ἤδη ἐστί.

C. 10. t. 35. Singulare autem ex vltima materia constitutum, Socrates iam est.

Ἀλλ' ὅσα ἀριθμῷ πολλά, ὕλην ἔχει.

L. 12. c. 8. t. 49. At quæcumque plura sunt, numero materiam habent.

Ceux qui estiment qu'és choses materielles la matiere est le principe de l'inuiduation, citent ces passages d'Aristote: à sçauoir, que les choses sont vne de nombre dont la matiere est vne. Et cela est vray: car si la matiere estoit separee en plusieurs parties ce seroient plusieurs choses de nombre, & non vne seulement, attendu que plusieurs parties de matieres requierent plusieurs formes, & par consequēt sont plusieurs choses. Mais il ne s'ensuit pas de là, que la matiere soit principe de l'indiuiduation, ains seulement que l'vnité de la matiere est requise à l'vnité de la chose. Secondement, cet autre passage, toute la forme estāt en cette chair & en ces os, est Socrates & Callias. Cela ne veut dire autre chose sinon que contre l'opiniō de Platon, les choses ne sont point ce qu'elles sont par la participatiō d'vne forme commune qu'il nommoit Idee (comme nous le declarons plus amplement par cy apres:) mais que toute la forme estant en cette chair & ces os, Socrates est constitué de l'vn & de l'autre, comme de forme & de matiere, lesquelles luy sont propres à luy seul, & non communes à d'autres: mais il ne s'ensuit en façō quelconque de là, que la matiere soit principe d'indiuiduation. En troisiesme lieu, ils citent ces paroles le singulier constitué de la derniere matiere, est Socrates. Il ne se peut non plus inferer de là, que la matiere soit principe d'indiuiduation, n'estant signifié autre chose, sinon que Socrates n'est pas immediatement constitué de matiere, mais de propre matiere ayant toutes les dispositions propres à receuoir la forme. Et finalement ils citent d'Aristote que les choses qui sont plusieurs de nōbre, ont matiere. Mais il s'en peut encores inferer moins que des autres, que la matiere soit

soit principe d'indiuiduation: car cela ne signifie autre chose que l'opinion qu'auoit Aristote, que les substances materielles engendrables & corruptibles, seules estoiêt plusieurs de nombre, & que les immaterielles estoient d'autant d'especes chacune, qui n'en auoit point soubs elle plusieurs differentes de nombre.

Οὐσίας δὲ τὸ μὲν, ὡς ὕλην ὃ καθ' αὑτὸ μὲν οὐκ ἔστι τόδε τι· ἕτερον δὲ, μορφὴν καὶ εἶδος, καθ' ἣν ἤδη λέγεται τόδε τι.

Τὸ γὰρ ἓν καὶ τὸ εἶναι ἐπεὶ πλεοναχῶς λέγεται, τὸ κυρίως ἡ ἐντελέχειά ἐστι.

Ταὐτὸ γὰρ εἷς ἄνθρωπος, καὶ ὢν ἄνθρωπος, καὶ ἄνθρωπος, καὶ οὐχ ἕτερόν τι δηλοῖ κατὰ τὴν λέξιν ἐπαναδιπλούμενον τὸ, ἔστιν ὁ ἄνθρωπος, καὶ ἄνθρωπος, καὶ εἷς ἄνθρωπος.

Arist. l. 2. de anim. c. 1. t. 2. Substantiæ autem aliud esse vt materiã, quod per se non est hoc aliquid: aliud verò formam et speciem, ex qua iam dicitur hoc aliquid.

T. 7. Cùm enim vnum & esse multipliciter dicatur, quod propriè dicitur, actu est.

L. 4. metap. t. 3. Idem enim sunt vnus homo, & qui est homo: neque aliud quidquam significat si ita gemines, est homo, atque homo, & vnus homo.

Ceux qui tiennent que la forme est le principe de l'indiuiduation, citent aussi quelques passages d'Aristote pour s'authoriser: à sçauoir premieremẽt cettuy-cy: des substãces l'vne est matiere, laquelle n'est pas par soy substance de quelque espece, & la forme, laquelle est par soy substance d'vne certaine espece. Mais il ne s'ensuit point de là qu'il entende que la forme soit principe d'indiuiduation. Secondemẽt ils citent ces paroles, l'vn & l'estre sont dits en plusieurs manieres, l'acte est ce qui l'est proprement. Cela ne signifie autre chose sinon que la forme donne l'estre specifique à la chose: c'est à dire la fait estre d'vne certaine espece. En troisiesme lieu, ils alleguent de luy, que c'est vne mesme chose estre homme & estre vn hôme: dequoy ils veulent inferer que la forme donnant l'vnité, elle fait l'indiuidu: mais comme nous auons dit ailleurs, l'vn & l'indiuidu ne sont pas vne mesme chose, & encores moins l'vnité specifique & l'indiuidualité. Au moyen dequoy il ne s'ensuit point de ce que dit Aristote en ce lieu, non plus qu'és autres, que la forme soit principe d'indiuision. Et partãt il n'y a point de preuue claire qu'Aristote ait tenu ny la forme ny la matiere chacune à part, pour principe d'indiuiduation.

Comment vne chose peut estre reparee, mesme de nombre.

CHAPITRE XXXVII.

Εἰ μὲν ἐνδέχεται τὸ φθαρὲν, πάλιν ἓν γίνεσθαι τῷ ἀριθμῷ· εἴη ἂν καὶ αὕτη μία. &c.

Εἰ δ' ἡ αὐτὴ καὶ μία, ἡ ἕωθεν, καὶ νῦν ὑγίεια· διὰ τί οὐκ ἂν, καὶ ὅταν διαλιπὼν, λάβῃ καὶ πάλιν τὴν ὑγίειαν, καὶ αὕτη κἀκείνη μία τῷ ἀριθμῷ ἂν εἴη.

Οὔτε γίνεσθαι οὔτε φθείρεσθαι οἷόν τε ἀεί τι τὸ αὐτὸ καὶ ἕν.

Τί οὖν δή ποτε τὰ μὲν τῶν φαίνεται, οἷον ὕδατα καὶ ἀὴρ κύκλῳ γινόμενα. καὶ εἰ μὲν νέφος ἔσται, δεῖ καὶ ὗσαι· καὶ εἰ ὕσει γε, δεῖ καὶ νέφος εἶναι· ἄνθρωποι δὲ καὶ ζῷα οὐκ ἀνακάμπτουσιν εἰς ἑαυτοὺς, ὥστε πάλιν γίνεσθαι τὸν αὐτόν· οὐ γὰρ ἀνάγκη εἰ ὁ πατὴρ ἐγίνετο, σὲ γενέσθαι, ἀλλ' εἰ σὺ, ἐκεῖνον· εἰς εὐθὺ δὲ ἔοικεν εἶναι αὕτη ἡ γένεσις· ἀρχὴ δὲ τῆς σκέψεως πάλιν αὕτη, πότερον ὁμοίως ἅπαντα ἀνακάμπτει, ἢ οὔ· ἀλλὰ τὰ μὲν ἀριθμῷ, τὰ δ' εἴδει μόνον· ὅσων μὲν οὖν ἄφθαρτος οὐσία ἡ κινουμένη, φανερὸν ὅτι καὶ ἀριθμῷ ταὐτὰ ἔσται· ἡ γὰρ κίνησις ἀκολουθεῖ τῷ κινουμένῳ· ὅσων δὲ μὴ, ἀλλὰ φθαρτὴ, ἀνάγκη τῷ εἴδει, ἀριθμῷ δὲ μὴ, ἀνακάμπτειν· διὸ ὕδωρ ἐξ ἀέρος, καὶ ἀὴρ ἐξ ὕδατος, εἴδει ὁ αὐ-

Arist. l. 5. phys. c. 6. t. 36. Siquidem potest quod interijt, rursus vnum fieri numero: erit & hic motus vnus. &c.

T. 37. Quod si vna & eadem est sanitas, quæ erat manè, & quæ nunc est: cur non etiam, cùm intermissam sanitatem rursus receperit, hæc quoque vna & eadem numero erit.

L. 6. c. 11. t. 61. Nec fieri nec interire aliquid potest, quod semper sit vnum & idem.

L. 2. de gener. & cor. c. 11. t. 7. Cur nam igitur quædam ita fieri videntur, nempe circulatim oriri, vt pluuia, & aër (nam si nubes erit, pluat etiam oporteret; et si pluet, nubem quoque fore conuenit) homines verò & animalia in sese nõn redeunt, remeantque ita, vt idem rursum oriatur? non enim si pater sit, te fore; sed illum, si tu sis necesse est; hæc autem generatio in rectum proficisci videtur. Rursum autẽ hoc considerationis initium sumatur simili ne modo vniuersa redeant, an non; sed quædam numero, quædam specie solum? Quorum igitur substantia motum subiens incorruptibilis est, ea omnia, vt patet, etiam numero eadem redire solent: nam motus id comitari solet, quod motu cietur. Quorum verò non, sed corruptibilis specie non item numero, reuerti necesse est. Quocirca cùm ex aëre aqua fit, et ex aqua aër, aër specie idem, non numero redit. Quod si & eadem nu-

τός, οὐκ ἀριθμῷ· εἰ δὲ καὶ ταῦτα ἀριθμῷ, ἀλλ' οὐχ ὧν ἡ οὐσία γίνεται οὖσα τοιαύτη· οἷα ἐνδέχεσθαι μὴ εἶναι.

mero aliqua redeant, non tamen ea, quorum substantia ortum subit eiuscemodi existens, quæ non esse possit.

IL y a circulation és choses naturelles engendrables & corruptibles, car elles se font les vnes des autres : cõme pour exemple, de l'eau vne nuee, de la nuee la pluye, qui est eau, la neige & la gresle qui se fondent apres en eau : semblablement l'animal se corrompt en charõgne, la charõgne és elemẽts, & des elemẽts se refont les mixtes, & en fin les animaux. Mais Aristote estime que les choses corrompues ne peuuent reuenir les mesmes de nombre, ains seulement les mesmes d'espece : comme pour exemple, que l'air qui s'engendrera de l'eau, & puis l'eau qui s'engendrera de l'air, ne sera pas la mesme eau de nombre : mais d'espece seulement. Plusieurs Philosophes le suiuent en cela, quand les parties du mixte sont corrompues, en sorte qu'elles sont vne autre essence, que ce qu'elles estoiẽt au mixte; cõme pour exemple, ce qui estoit chair estant putrifié, de maniere qu'il n'est plus chair : car autrement il ne seroit pas impossible, attendu qu'il se voit que de certaines parties du corps estant separees, se reprennent par l'art de la Medecine, en les rapliquant l'vne à l'autre auparauant qu'elles soient putrifiees : & nous ne doutons point que par la vertu de Dieu, l'ame raisonable ne puisse estre reünie au corps dont elle a esté separee. Les autres disent que cela est seulement impossible à la nature, & non à la puissance absoluë de Dieu : attendu que la foy nous apprend que tous les morts dont nous sçauons que les corps sont dissoults & entierement putrifiez, ressusciteront mesmes de nombre. Ceux qui tiennent cela impossible, se fondent principallement sur ce que pour la mesmeté de nombre d'vne chose, non seulement la mesme matiere & la mesme forme de nombre, mais aussi le mesme agent, le mesme patient, le mesme temps de nombre, & les mesmes circonstances sont requises necessairement : dequoy il arriue que de l'vnité de la production on infere la mesmeté de l'effect, & de la diuersité la diuersité. A ceux cy nous respondons auec S. Gregoire & les autres Peres, que c'est beaucoup moins de reparer ce qui a esté, que de creer ce qui n'a pas esté : & que quand toutes ces choses qu'ils posent seroient necessaires pour vne chose mesme de nombre, que Dieu peut aussi facilement les reproduire toutes & leurs mesmes existances, comme de les creer : attendu que les choses qu'il a produittes, sont apres leur production éminemment en luy comme elles estoient auparauant, & luy a la mesme puissance. Et partant Dieu pourra pour le moins par sa puissance absoluë, reparer vne chose corrompuë mesme de nombre : veu principalement qu'il ne s'ensuit de la part de la chose qui doit estre restituee, aucune contradiction. Mais il me semble qu'on peut dire que ceste reparation mesme de nombre n'est pas impossible à la nature : combien qu'il soit tres-difficile, que ce qui est requis pour cet effect, se rencõtre : à sçauoir la mesme matiere de nombre & toutes les dispositions requises pour en tirer la forme par l'agent mesme de nombre, qui auoit produit la premiere : ou par vn autre mesme d'espece qui soit de sa part en la disposition conuenable pour vne telle production. Car quant à moy, i'estime que cela est suffisant, par ce que l'essence de la chose ne consistant que de matiere & de forme, il n'est requis à vne chose pour estre la mesme de nombre qu'elle estoit auparauant, sinon que ce soit la mesme matiere de nombre & la mesme forme de nombre : comme nous pouuons le connoistre par les mesmes parties de nombre d'vne chose artificielle assemblee, desassẽblee, & puis rassemblee, comme elles estoient, que nous estimons estre mesme de nombre; combien que ce soit par vn autre agent de nombre & en diuers temps. De sorte qu'il ne reste plus qu'attirer de la matiere mesme de nombre, la forme mesme de nombre. Or ie ne voy point de contradictiõ que la matiere mesme de nombre, ne puisse se rencontrer auec les dipositions requises en l'estenduë de l'actiuité de l'agent, capable d'en tirer la forme, & qui en effect la tire de la puissance de cette matiere. Ie ne voy point aussi de raison que ce ne puisse estre la mesme forme de nõbre, attẽdu que la matiere auoit la mesme puissance de nombre : & par consequent la mesme chose de nombre quelque action & quelque temps que ce soit, par lequel elle ait esté produitte, attendu que ce qu'est vne chose, ne depend point des causes exterieures : ains seulement des principes interieurs.

S. Gregor. hom. 27. in Euang. Aug. de Ciuit. Dei l 22 q 10. de verbo Domini serm. vlt.

Que

Que la premiere matiere n'a de soy forme, qualité, ny quantité.

CHAPITRE XXVI.

LA matiere de ce chapitre pouuoit estre traictee au premier liure de la Physique, où il est parlé de l'essence de la premiere matiere : mais je l'ay reseruee en ce lieu, ou elle peut mieux estre entendue, apres auoir expliqué ce qui appartient à la generation. Simplicius escript, que c'estoit vne ancienne opinion des Stoïques, qu'il y auoit en chaque chose naturelle, vne certaine forme nommee par eux corporeité, laquelle estoit comme vne disposition preparatoire à la forme specifique. Auicenne tenoit que cette forme de corporeité a tousiours esté ioincte à la premiere matiere, inseparable d'elle, distincte reellement des formes specifiques, & que d'elle & de la matiere se faisoit vn corps de la categorie de la substance. Vn autre estime que la forme de corporeité ne se trouue qu'és choses viuantes, faisant auec la premiere matiere vn certain corps incomplet, qui est partie materielle de la chose viuante, & n'appartient pas directement à la categorie de la substance : mais seulement par reduction. Il dit que cette forme ne differe de la forme specifique qu'és choses viuantes, & non és autres, & qu'elle n'est pas inseparable de la premiere matiere. Auicenne fonde son opinion sur ce que la forme specifique ne se receuant pas en vn indiuisible, il faut que la matiere ait pour la receuoir des parties distinctes & estanduës, ce qu'elle ne peut obtenir s'il n'y a quelque forme qui la rende capable de quantité : car la quantité est vn accident, lequel par consequent presuppose la forme au subiect où il est, (car nul accident n'adhere immediatement à la premiere matiere.) Le fondement de l'autre est que la chose viuante estant composee d'ame & de corps & non de premiere matiere simplement denuee de forme, que la matiere a cette forme de corporeité faisant auec elle le corps qui est partie de la chose viuante : que quelquesfois vne petite partie de chair separee de l'animal se reioinct auec l'autre chair, & recouure la forme de la chose viuante : ce qui ne pourroit estre, si cette partie ne retenoit quelque forme substantielle qui luy fust propre, auec ses dispositions pour se reünir à l'ame : & en somme qu'il n'y a point de raison qu'aussi tost que l'ame est separee du corps sans preparations precedentes, qu'il succede vne nouuelle forme au corps mort violamment, en vn instant : & que par consequent, celle qui luy reste, est celle de corporeité, qui conserue l'vnité de ce corps mort.

Simplic. l. 1 phys. d.g. de c. trans. mater.

Auicen. l. 1 suff. c. 2.

Quelques vns ont posé que la premiere matiere auoit forme, quantité, & qualité indeterminees, entant que premiere matiere ; que cette forme n'est d'aucune espece naturelle : à sçauoir ny d'arbre, ny de pierre, ny de lion, ny de cheual, ny d'autre semblable, qui constitue en estre specifique son subiect & le determine à estre tel : & que tant s'en faut, elle faict tout l'opposite ; parce qu'ainsi que les formes specifiques determinent à estre d'vne certaine espece, elle indetermine à estre de nulle espece : & comme celle-là reduict son subiect en estre specifique & distinct, celle-cy pose le sien en estre general & confus : celle-là produict des operations, & celle-cy n'agit en aucune sorte ; estant seulement en puissance à toutes formes naturelles, & comme forme generale, de laquelle se puisent toutes les formes specifiques. Ils disent tout de mesme, que sa quantité & sa qualité indeterminees, ne sont d'aucune espece ; mais capables d'y estre determinees, à l'arriuee de la forme specifique en la matiere, & d'estre faittes toutes sortes de quantitez & de qualitez. Or parce que la quantité indeterminee de la premiere matiere, se tire de l'opinion d'Auerroes, qui dit qu'elle a des dimensions indeterminees, qui sont nees auec elle : ils le veulent aussi tirer à garand de leur opinion, mais à tort & sans bon fondement, pour celle de la forme indeterminee, de la matiere qu'ils essayent en vain, de prouuer en cette sorte.

Auerr. de sub. orb. c. 1 Epitom. metaph. tr. 2. c. vlt.

Si la matiere n'auoit cette forme indeterminee, les generations de toutes les formes substantielles se feroient de rien, & les formes seroiēt creees, ou pour le moins increées : car si la matiere premiere n'est qu'en puissance subiectiue, & qu'elle ne soit en acte ny en puissance

forme à engendrer, quand de nouueau quelque forme seroit engendree, il faudroit que ce fust de rien attendu, qu'elle ne sort point de l'agent: ce que ne pouuant estre, il s'ensuit qu'il est necessaire de poser quelque chose en la matiere ayant la raison d'imparfaict, & qui soit vne puissance correspondante à l'acte futur: lequel acte futur estant substance, cette puissance qui regarde son acte à raison duquel elle est ditte estre faitte d'imparfaitte parfaitte, doit auoir vn acte substantiel, mais tres-imparfaict, autrement la substance se feroit de ce qui n'est point du tout substance. Et de là ils concluent, que la forme de la premiere matiere est, & est substance. Mais ce que dessus se comprendra encores plus facilement par cette exemple, Quand vn cheual engendre vn cheual, la forme de cheual est du tout produitte par la vertu du cheual engendrant, sans que la matiere y communique autre chose que le subiect pour la soustenir & estre vne partie du cheual engendré, ny qu'il ait aucune chose de la forme en elle auparauant: ou bien la forme du cheual à engendrer est tiree de la matiere en laquelle elle estoit auparauant en puissance, & est reduitte en acte: si la forme est produitte de la premiere sorte, elle est donques concreée ou increée (c'est à dire produitte en quelque subiect, sans estre tiree de sa puissance:) mais cette increation ne se faict d'aucune forme, que de l'ame raisonnable, laquelle Dieu seul peut increer, comme il sera monstré en son lieu: Donques on ne peut admettre cette façon de production en formes purement naturelles. Que si elles sont produittes de la seconde façon, les formes estoient donques premierement en puissance en la premiere matiere, auparauant que d'estre tirees en acte specifique, & par consequent formes en puissance, qui n'est autre chose que la forme illimitee & vniuerselle de la premiere matiere, de laquelle toutes les autres formes specifiques sont faittes, ainsi que toutes les matieres determinees.

Ils disent que cette forme indeterminee & generale, n'est pas connue par ses operations, comme les autres, attendu qu'elle n'en a point; mais seulement par analogie, comme la premiere matiere, en laquelle elle est tousiours. Car ainsi qu'vn sculpteur deuāt que de tailler vne pierre de marbre en la forme parfaitte de Mercure, le reduit premierement en vne forme imparfaitte, laquelle n'est point distinguee reellement de la parfaitte, mais est la mesme, ainsi que c'est vne mesme main que la close & l'ouuerte: semblablement on vient par vn pareil iugement qu'on faict en la generation & consideration des formes naturelles, de celle qui est indeterminee, & de la specifique qui s'en tire, à connoistre cette forme de corporeité ou priuation.

C'est de la quantité d'estendue dont il s'agit, quand ils posent que la premiere matiere a quantité indeterminee. Ils disent donques, que combien que toute la quantité de la matiere soit terminee en general, estant comprise dans les bornes du ciel; toutesfois qu'elle est indeterminee, à cause de ses innombrables termes & figures qu'elle n'a pas en soy, mais les peut prendre des agents naturels, selon la varieté des formes substantielles qu'on luy induict, ainsi que quelque bois peut estre dit sans forme, à raison des formes de l'art qu'il peut receuoir: à cause dequoy ils la definissent en cette sorte, La quantité indeterminee, c'est celle-là qui n'a par soy aucune figure de celles des choses naturelles, qui les determinent selon leurs especes: & adioustent, qu'elle est la premiere disposition de la matiere, par laquelle elle est faitte capable de toutes les mutations & susceptible de diuerses formes en diuerses parties. Or pour le regard de la preuue qu'elle est, ils la pretendent faire: premierement en ce que si la premiere matiere n'auoit point de quantité de soy & de sa nature, deuant la reception de la forme specifique, les choses naturelles qui sont composees de l'vne & de l'autre, n'auroient point de quantité, & partant seroient indiuisibles: car les formes sont indiuisibles, attendu qu'elles n'ont point de quantité de soy; qui est ce qui rend les choses diuisibles: n'estant pas possible que de ce qui n'a point de quantité de soy, il en prouienne des choses quantitatiues. Et partant les choses naturelles ne seroient ny quantitatiues, ny diuisibles: chose que le sens monstre estre absurde & contre raison; & qu'elles ont toutes quantité de soy. Secondement, ainsi que la matiere ne peut auoir des parties distinctes sans quantité; semblablement elle ne peut receuoir diuerses formes selon diuerses parties, que par le moyen de la quantité. Et partant la forme presupposant la quantité, elle ne la donne pas à la matiere. En troisiéme lieu, la forme substātielle qui de soy est indiuisible, est quātitatiue & diuisible à raison du subiect auquel elle est, qui est la matiere. Donques c'est par la quātité de la matiere, que la forme est faitte quātitatiue & diuisible.

Mais

Mais si la forme donnoit la quantité à la matiere, la forme ne seroit pas diuisible par la matiere; mais plustost au contraire la matiere par la forme, attendu qu'elle en auroit la quantité.

Εἰ δὲ τούτοις ἐστί τι ὑπομένον πάθος τὸ αὐτὸ ἐναντιώσεως ἐν τῷ γενομένῳ καὶ ἐν τῷ φθαρέντι· οἷον ὅταν ἐξ ἀέρος ὕδωρ, εἰ ἄμφω διαφανῆ ἢ ψυχρά, οὐ δεῖ τούτου θάτερον πάθος εἶναι εἰς ὃ μεταβάλλει.

Arist. l.1. de gener. & corrup. c.4. t.24. Caeterum in hisce, si qua è contrarietate affectio eadem remaneat, in eo quod ortum est, quae prius in eo quod interiit, erat: ceu si, cùm ex aëre fit aqua, aëris perspicuitas, aut frigus, in aqua remaneat: affectionum alterutram eius esse, in quod mutatio fiat, minimè oportet.

En quatriéme lieu Aristote dit que les accidents qui sont communs à l'engendré & au corrompu, demeurent en la generation: comme pour exemple, quand l'air est transmué en feu, la chaleur de l'air demeure: parce qu'elle conuient au feu: & partant la quantité qui conuient à toutes les choses naturelles & leur est commune, demeure en la premiere matiere mesme, pour toutes choses. Ils ont encores plusieurs autres raisons apparentes, toutes de cette sorte. Mais en somme cette quantité indeterminee de la premiere matiere, est selon eux la mesme de nombre que la terminee & specifique qui s'engendre, combien que pour cela elle ne precede pas la substance dont elle est quantité, non plus que la matiere de Socrates ne le precede pas: car ainsi que la premiere matiere n'est en la matiere de Socrates que lors qu'elle est informee de la forme de Socrates: de mesme ny la quantité indeterminee.

Quant à la qualité indeterminee de la matiere, ils posent que c'est vne certaine puissance, faculté, ou aptitude naturelle de patir, qui est en la matiere, & de la part de la forme: comme vne certaine preparation, laquelle la rend apte à la transmutation, à estre conuertie proprement en vn autre estat, à receuoir indifferemment la forme qu'elle appete, de quelque espece naturelle que ce soit. Cette puissance qui de sa nature est illimitee, comme la premiere matiere dont elle est accident, se trouue limitee selon leur opinion, quand la matiere est informee de quelque forme specifique, & lors elle regarde vn certain agent & vne certaine forme determinee, & est la matiere prochaine pour cette forme là seulement, & non pour vne autre: car les choses naturelles specifiques ne se faisant pas indifferemment de toute matiere ou semence: comme pour exemple, le cheual & le lion ne s'engendrent que de menstruë & de la semence qui sont procedees du lion & du cheual: Il s'ensuit aussi, que les puissances naturelles qui se trouuent en ces semences, sont limitees de sorte à ces agents là & aux matieres prochaines, pour l'introduction de la forme du cheual & du lion, qu'elles peuuent seulement estre cheual & lion, & non aucune autre espece naturelle.

Εἶδος γὰρ οὐκ ἔχει ἡ ὕλη.

Arist. l.3. phys. c.10. t.66. Materia namque formam non habet.

Ces opinions qui attribuent vne forme à la premiere matiere, sont contraires à Aristote, qui dit que la matiere n'a point de forme: aussi est-ce vne chose vaine & inutile de la poser & destruire la nature de la premiere matiere. Premierement, en quelque sorte qu'on considere le monde; à sçauoir ou creé auec le temps, comme c'est la verité, (& ainsi nous le demonstrôs au liure du monde) ou eternel comme l'a estimé Aristote; il n'y a iamais eu de premiere matiere, sans estre soubs quelque forme specifique, accompagnee des accidents requis au composé: ny de forme naturelle sans premiere matiere, informee d'elle, (combien que nostre entendement considere l'essence de l'vne & l'autre separement:) & secondement il ne se fait point de resolution iusqu'à la premiere matiere, en la generatiõ d'aucun corps, comme cela sera monstre, & principalement des corps mixtes. Ceste pretenduë forme de corporeité n'est point requise à la matiere, ny pour luy donner les dispositions conuenables à la generation, ny pour en faire vn corps de la categorie de la substance, ny pour reünir à l'ame les petites parties de chair separees: & non seulement cela: car mesmes quand il se feroit resolution des corps iusqu'à leur premiere matiere, elle ne se trouueroit iamais sans forme specifique: car l'vne y succede au mesme instant que l'autre cesse d'y estre: ainsi que deux corps contigus s'entre-poussants

sur vn plan, l'vn ne peut faire quitter vn poinct, ny vne ligne à l'autre, sans succeder au mesme instant en son lieu, en telle sorte que le poinct ou la ligne ne sont iamais aucun moment sans vn des deux corps. Ie suis bien d'accord qu'en l'instant qu'vne plante est couppee, ou vn animal sain tué, qu'il ne succede point vne nouuelle forme. Mais ce que les corps de la plante & de l'animal priuez de leur ame subsistent vn certain temps, cela se faict par la seule liaison materielle qui est entre leurs parties heterogenes, comme cela se voit és artificielles, laquelle demeure tant que ce qui les vnit ainsi materiellement, soit putrifié. Et puis chaqu'vne des parties ainsi separees demeure vne, iusqu'à ce qu'elle se putrifie, & que les elements dont elle est composee se dissoluēt, sans qu'il y ait en elles d'autres formes, que celles des elements meslez l'vn parmy l'autre, demeurant vnis iusqu'à leur resolution : laquelle est ordinairement plus long temps à se faire, quand les mixtes se trouuent fort secs, comme est le bois & les os. Et ainsi l'vnité materielle est gardee, laquelle est suffisante pour l'vnité d'vn tel corps. Voila pour ce qui est de la forme de corporeité.

Quant à la pretendue forme indeterminee, nous respondons que pour la generation des choses, il n'est besoin en leur matiere que de sa puissance passiue & de l'operation de l'agent : comme pour exemple, quand d'vne mesme piece de bois ou de marbre, vn artisan fera diuers ouurages ; à sçauoir vn cube, vn globe, vne statue d'homme, vn lion, & semblables ; il ne se peut imaginer, que la matiere dont ces choses sont faittes contribue autre chose que la puissance passiue de pouuoir estre faicte ces choses là, & que l'agent de sa part y apporte autre chose, que son action, guidee par l'image & idee qu'il a des choses artificielles en sa pensee. Et neantmoins vous voyez, que sans que la matiere ait fourny les formes des choses en autre puissance que subiectiue ou passiue, ny que l'artisan ait communiqué autre chose de luy que son operation, qui soit passee au subiect ; comment ce qui a esté produict est de diuerse nature : car le cube est stable & comme immobile : & à l'opposite le globe parfaict, est mobile en telle sorte, que s'il est en vn plan fort droit & poly, il sera difficile qu'il ne se meuue tousiours, si on ne l'arreste. La partie taillee en lion, nous represente vn animal fier, braue & rugissant ; & celle taillee en homme, vn animal raisonnable, capable de discipline & sociable. Or la nature & l'art se rapportant l'vn à l'autre par vne certaine ressemblance, comme il a esté deduit ; ie dy que l'agent naturel n'a besoing de trouuer autre chose au subiect de la generation, que la matiere auec sa puissance passiue : en laquelle, apres qu'il l'a disposee & preparee par son action, il imprime sa forme substantielle ou accidentelle, selon la qualité de la production : sans que la forme soit faicte de rien : attendu qu'elle n'est pas produitte ; mais comproduitte auec son composé. Car ainsi que la forme n'est pas ce qui existe, mais cela par quoy le composé existe de quelque espece ; de mesme la forme n'est pas proprement faicte, ains le composé seulement : car la production est comme vne voye à exister, de sorte que la forme resulte de l'action de l'agent, par laquelle il a disposé & determiné la matiere en la mesme sorte, que la forme artificielle de l'operation de l'artisan élabourant sa matiere ; & les accidents tout de mesme : qui est ce que les Philosophes appellent l'agent tirer la forme en acte de la puissance de la matiere. Et ainsi il paroist par ce que nous venons de deduire, que quand on dit que les formes materielles sont en puissance en la matiere, ou tirees de sa puissance ; ce n'est pas à dire, qu'elles y soient cachees en ombre, ou delinees : mais seulement qu'elles en peuuent estre comproduittes par accident, auec le composé : qui est produict par soy. Et partant puisqu'il ne faut point multiplier les estants sans necessité, que la nature ne faict rien en vain & que la forme generique, la specifique, & l'indiuiduale des choses, sont vne de nombre mesme reellement. cette forme indeterminee, doit estre reiettee comme chose non seulement feinte & imaginee, & qui seroit superflue quand elle pourroit estre : mais aussi, qui destruict la nature de la premiere matiere ; laquelle suiuant cette opinion ne seroit pas simple, ny premiere matiere, mais composee de forme & d'vne autre matiere premiere qu'elle : attendu que ce qui compose precede le composé ; & ainsi le progrez seroit en infiny, chose du tout impossible, comme il a esté declaré. I'adiousteray encores pour monstrer l'absurdité de cette opinion, qu'en quelque sens qu'on die qu'il precede en la matiere quelque chose distincte d'elle, dont la for-

me

me est produicte; cela est faux & inutile, pour vuider la difficulté qu'ils font. Car premierement, ce qui precede n'est pas vn accident, attendu qu'il ne peut estre commencement d'vne forme substantielle qui se face de luy. Si on dit que c'est substance, il faut que ce soit matiere, forme, ou composé: car il n'y a point d'autre substance materielle, selon Aristote & selon la verité. Ce n'est pas matiere, puisqu'on suppose, que cela est distinct d'elle. Ce n'est pas la forme aussi; car la forme commence d'estre par la generation. De dire aussi que cette forme est en estre imparfaict, cela ne se peut, puis qu'il est question de l'estre actuel: mais posant que cette chose eust l'estre imparfaict, il faut qu'elle deuienne forme en estre parfaict, ou en s'enforcissant, ou par transmutation; car il n'y a que ces deux manieres. Mais premierement les formes substantielles ne sont point soubmises à l'enforcissement, ny à l'affoiblissement: car la substance ne reçoit pas le plus ny le moins. Secondement, parce que quand la matiere preexisteroit en acte toutes les formes substantielles qui en peuuent estre extraictes, & qu'elles y fussent en degré affoibly; ce seroit toutesfois, soubs quelque vraye & reelle entité; & ainsi il y auroit en la matiere des entitez actuelles innombrables; car les formes peuuent estre multipliees sans fin, chose tres-absurde. Et en troisiéme lieu, parce que ces entitez imparfaittes estans posees, la mesme difficulté demeure, comme se faict ce degré ou partie d'entité qui est adioustee à la precedente; parce qu'il commence du tout d'estre, attendu qu'il n'estoit rien auparauant: car és formes qui s'enforcissent, le second degré ne se faict pas du premier; si ce n'est peut estre, comme du terme duquel la production commence. De sorte qu'il n'arriue rien de cette position, sinon que la vraye generation & corruption substantielle sont ostees, dautant que ce ne sera qu'vn enforcissement ou affoiblissement des formes seulement. *Arist. pag. 314.* *Arist. pag. 189.*

Or ainsi que la generation substantielle se faict sans qu'il y ait vne forme substantielle indeterminee en la premiere matiere, la quantité indeterminee ne luy est non plus requise: suffisant qu'elle ait aussi la quantité terminee du composé, auquel la matiere se trouue comme vne sienne partie essentielle; laquelle l'agent estend & dilate, ou la restrainct ou reserre, en y introduisant la forme: selon qu'il est requis à la nature de cette forme qu'il introduict, & du composé qu'il engendre; sans qu'il s'ensuiue de là, que la matiere se trouue en aucun instant, sans forme substantielle & sans quantité. Car l'instant de la corruption de la forme, qui est destruitte en la matiere, & celuy de l'introduction de la nouuelle forme du composé, lequel est engendré est vn & mesme; attendu que la forme que l'agent corrompt en la matiere, ne se trouue iamais ensemble auec celle qu'il y introduict, ny la premiere matiere aucun instant sans forme substantielle. De sorte que la generation de la forme nouuelle ou du composé, se faict au mesme instant que celle qui se corrompt, est chassee & destruitte: tout ainsi que coupant vne piece de bois en deux; c'est en vn mesme instant, que son vnité se pert, & que sa dualité naist: & en vn mesme instant, que deux vases s'entre-touchant, l'eau sort de l'vn & entre dedans l'autre: & en mesme instant que l'air entre en chacun d'eux & que l'eau en sort, iusqu'à ce que le mouuement cesse. D'auantage, encores que pour receuoir les accidents la matiere ne requiere point la forme, comme concause de la reception d'iceux en mesme genre de cause, neantmoins elle luy est necessaire, comme cause formelle, par laquelle elle est faicte completement habile à cet office. Or tout cecy s'accorde bien à ce que veut Aristote, que les accidents qui se trouuent en la chose corrompuë, lesquels ne contreuiennent point à celle qui s'engendre, demeurent en la generation, (comme il sera rapporté cy apres:) car autrement ce seroit vne vaine operation à la nature de les corrompre, pour en engendrer de semblables: ce qui ne peut estre admis en elle, qui ne faict iamais rien en vain. *pag. 511.*

Il n'y a point d'inconuenient aussi que les choses naturelles ayent toute quantité, encores que la premiere matiere & la forme substantielle, qui sont les parties essentielles dont leur nature & essence est composee, n'ayent ny l'vne, ny l'autre chacune à part soy, aucune quantité; suffisant que la quantité soit comproduitte par l'agent auec le composé, & qu'elle se trouue quand la matiere & la forme sont vnies: car cela est tout commun & sensible, que certaines choses ont des vertus estant ioinctes ensemble, que l'vne ny l'autre n'auoit à part qu'en puissance: ainsi comme nous disons que la premiere matiere a en puissance la quantité & toutes les autres choses qui en sont tirees, & neantmoins la premiere matiere n'a iamais de quantité actuel-

le, sans forme substantielle & specifique, ny n'est iamais sans quantité actuelle, & sans auoir ses parties estendues : à cause que ne se trouuant iamais que partie de quelque composé, auec la forme qui en est l'autre partie, ny par consequent sans forme, ny les formes sans leurs dispositions conuenables, la quantité qui est la premiere de toutes les dispositions, est tousiours actuellement en la matiere à cause de cela : combien que de sa nature la matiere ne soit estendue, ny restraincte qu'en puissance. A cecy ne preiudicie point ce qui est receu entre les Philosophes, que la quantité est de la part de la matiere : car la cause de cela est, qu'elle est tiree de sa puissance, & est la raison de sa reception au composé ; & qu'il n'y a que les seules choses materielles, qui ayent quantité d'estendue.

Par les mesmes raisons que nous auons deduittes, contre la fausse supposition de la forme & quantité indeterminee de la premiere matiere; cette qualité indeterminee qu'ils supposent y estre, se trouue du tout destruitte : car la puissance de la premiere matiere est suffisante pour fournir aux agents de quoy tirer en acte toutes les qualitez requises aux choses qu'ils engendrent. Ioinct que si vne telle quantité & qualité estoient en la premiere matiere, auparauant la forme substantielle du composé qui s'engendre, l'estant par accident seroit premier que celuy par soy: & ainsi d'vne infinité d'autres absurditez qui s'en ensuiuroient. Et partant ces pretendues formes & accidents indeterminez de la premiere matiere qu'ils posent, s'en iront en fumee & au vent, comme imaginations chimeriques & monstrueuses, lesquelles destruiroient la nature de la premiere matiere, qui est vrayement vne substance simple & vne pure puissance, non à tout estant simplement; mais à tout acte ou estant naturel specifique.

De la generation accidentelle ou selon quelque chose, & comment elle se faict.

CHAPITRE XXXVIII.

Οὐ γὰρ ἡ θερμότης μεταβάλλει, καὶ ἡ ψυχρότης εἰς ἄλληλα· ἀλλὰ δῆλον ὅτι τὸ ὑποκείμενον.

Arist. l. 1. de generat. & corr. c 6. t. 43. Non enim calor & frigus in sese mutuò transeunt, sed ipsum, vt patet, subiectum mutationem suscipit.

LA generation selon quelque chose c'est, comme nous auōs dit, la mutation d'vn subiect selon quelque sien accident, sans que le subiect change d'essence ou espece: comme pour exemple, quand l'eau chaude deuient froide, ou la froide chaude, & ainsi des semblables. Or vne telle generation n'estant rien que le mouuement duquel nous auons traicté au liure precedent, nous n'en dirons rien dauantage, mais seulement cōme elle se faict.

Puisque les accidents ne passent point d'vn subiect à l'autre, estant chose impossible, parce qu'il faudroit qu'ils existassent sans adherer à vn subiect en ce passage, il s'ensuit qu'ils sont extraicts de la puissance passiue du subiect, (qui n'est que celle de la premiere matiere ;) & dépendent des subiects, non seulement cependant qu'on les faict: mais aussi pour le regard de leur existance, tant les accidents permanents comme les successifs, & tant les reels que les intentionels : car la lumiere mesme ne passant pas du Soleil en vn autre subiect, & n'estant pas creée en l'air, il faut qu'elle soit tiree de sa puissance. Quelques vns ont pensé, que la puissance passiue du subiect dont les accidents se tirent, n'est pas la premiere matiere; ains quelque accident du composé. Mais ie ne voy point quel pourroit estre cet accident, ny aucune raison en cela: ioinct que l'accident n'estant vny en la substance que pour la parfaire, il faut qu'elle en soit intimement capable, & qu'ainsi qu'il y adhere immediatement sans le moyen d'aucun accident, qu'il soit tout de mesme tiré immediatement de sa puissance, qui est substance.

De la generation accidentelle, reelle, & intentionelle.

CHAPITRE XXXIX.

TOVTE forme peut estre multipliee reellement & spirituellemēt ou intentionellemēt. On appelle vne forme estre multipliee reellement quand vne chose en produit vne toute semblable à la sienne en la matiere: comme pour exemple ce qui est chaud produit de la chaleur, ce qui est froid de la froideur reellemēt: & ainsi des autres. Et la forme est multipliee spirituellemēt ou intentionellement, quand vne chose produit son image & ressemblance

blance qui la represente,comme vne peinture fait vn arbre,ou semblable. Albert appelle la multiplication que ie nomme icy reelle, production de la forme en la matiere; & la spirituelle,production de la forme seulement. L'experiẽce nous enseigne ces deux manieres de productiõ de formes par les effects:car nous connoissons assez que la chaleur engendre de la chaleur,& la froideur de la froideur: & nous nous apperceuõs que nous sentons par des especes intẽtionelles ou ressemblãce des objects,en ce qu'en l'absence des choses que nous auons connuës, nous nous les representons telles qu'elles sont,par le moyen de l'imaginatiue & de la memoire,où ses especes sont reseruees: ce que nous ne sçaurions faire de ceux que nous n'auons iamais veuz ou sentis par quelque sens: à cause dequoy, vn aueugle nay ne se pourra iamais representer en l'ame la couleur. Les formes ou especes intentionelles se voyent clairement és miroirs & choses semblables, ou elles representent les objects.

L'action intentionelle ou production spirituelle dés choses, c'est vne certaien effusion de la ressemblance de leur forme,parmy le moyen où elle est receuë,& en l'organe du sens: tout ainsi que la lumiere du Soleil ou de quelque autre corps lumineux,est produitte & espanduë dans l'air: & ainsi les especes & images des choses viennẽt de leur formes: comme de leurs principes interieurs, par vne certaine occulte proprieté qui est en elle & en leur essence. Car la forme des choses n'estant pas seulement principe de leur estre, mais aussi de pouuoir estre connues: il se produit parmi l'estenduë du moyen de certaines especes & ressemblances de la chose dont elle est forme: afin que paruenant iusqu'au sens, elles soient causes de les faire comprendre & connoistre. La production intentionelle ne se fait pas par vne action corruptiue, dautant qu'il n'y a point de forme contraire ny repugnante es subjects, qui luy resiste; au moyen dequoy elle se fait en vn instant: & la lumiere aussi tout de mesme pour les mesmes raisons: comme nous le connoissons par l'illumination de tout l'air en vn instant. Et en cela ces productions different des autres : car celles là se font par des actions corruptiues pour destruire les formes qui leur sont contraires; à cause dequoy elles ne se peuuent faire qu'en temps: cõme pour exemple,la froideur ne peut estre produitte dans vne chose chaude,qu'en temps, ny la chaleur dans vne froide. Elles differẽt encores, en ce que leur estre consiste à se faire tousiours, & non à demeurer fait: cõme cela se void en general de la lumiere qui ne dure qu'autant que le corps lumineux est present, par l'absence duquel elle cesse aussi tost. Cela est tout de mesme de la ressemblãce ou espece sensible par tout où elle peut estre receuë:car nous nous apperceuons qu'aussitost que l'object est absent, son image ou espece ne paroist plus au miroir, & tout de mesme du son en l'ouye, & ainsi des autres. Dequoy toutesfois il faut excepter les organes animez où l'impression a esté faite: car nous esprouuons que les images demeurent en la phantaisie en l'absence de l'obect.

De ce qui n'est pas faict naturellement.

CHAPITRE XL.

LEs choses qui ne sont pas faittes naturellemẽt, sont celles qui procedent de l'art,cõme vne statuë; ou quelque puissance sans art,comme le ject d'vne pierre,& autres semblables: & different des choses produittes par nature, en ce que celles-cy le sont d'vne façon determinee; & celles selon l'entendement & la volonté, tantost d'vne façon & tantost de l'autre.

Ἀπὸ τέχνης δὲ γίγνεται ὧν τὸ εἶδος ἐν τῇ ψυχῇ. &c. ὥστε συμβαίνει τρόπον τινὰ ὑγίειαν ἐξ ὑγιείας γίνεσθαι καὶ τὴν οἰκίαν ἐξ οἰκίας, τὴν ἄνευ ὕλης τὴν ἔχουσαν ὕλην, ἡ γὰρ ἰατρική ἐστι καὶ οἰκοδομική, τὸ εἶδος τῆς ὑγιείας καὶ τῆς οἰκίας.

Δῆλον δ' ἐκ τῶν εἰρημένων, καὶ ὅτι τρόπον τινὰ ἅπαντα γίνεται ἐκ συνωνύμου, ὥσπερ τὰ φύσει ἢ ἐκ μέρους συνωνύμου, οἷον, οἰκία ἐξ οἰκίας· ἢ ὑπὸ νοῦ (ἡ γὰρ τέχνη τὸ εἶδος.)

Arist. l. 7. metap. c. 7. Ab arte omnia fiunt quorum forma in anima est: Ita fit vt sanitas ex sanitate quodãmodo fiat, & ex domo domus; ea nimirum quæ habet materiam, ex ea quæ sine materia est: artes enim medendi & ædificãdi, sanitatis ac domus forma sunt.

L. 7. metap. c. 9. t. 30. Perspicuum est autem ex iis, quæ dicta sunt, omnia quodammodo ex vniuoco fieri, vt ea quæ natura constant: aut ex parte vniuoca, veluti domus ex domo, aut à mẽte, (ars enim est ipsa forma.)

En la production des choses artificielles,le subject ne change point sa nature specifique non plus qu'en la generation accidentelle ou selon quelque chose. Et tout ainsi qu'en la production des choses naturelles,le principe par lequel l'agẽt agit, c'est sa forme naturelle qui le determine actuellement à vne certaine espece de mesme en la facture d'vne chose ar-

tificielle; c'est la forme ou idee de la chose qui est en son ame. Et la chose artificielle est ditte faitte en partie par vne sẽblable; à sçauoir par vne sẽblable, quant à la forme exmplaire ou idee la chose qui est en l'ame de l'agẽt, & dissẽblable quãt à l'estre, par ce que la forme de la chose artificielle produitte a l'estre materiel, & en l'ame de l'artisan, elle a l'intentionnel ou immateriel: les formes artificielles ne passent non plus de l'artisan au subject, dõt elles sont faites, que les accidẽtelles de l'agent naturel au subject où elles adherẽt: & partãt elles sont faites en leur matiere par l'artisan. Mais neantmoins elles ne sont pas propremẽt tirees de la puissãce de la matiere: parce qu'elle n'y a pas vne naturelle propensiõ cõme aux choses naturelles. Et toutesfois il n'y a point de differẽce pour ce regard, si on cõsidere que l'appetit vers la forme n'est point de la matiere, ains de la part de l'agẽt qui tend à produire son semblable & perpetuer son estre, cõme nous auons dit: si ce n'est qu'on vueille dire que la premiere matiere est de soy pour les formes naturelles, & par accident pour les artificielles.

Ἀπορήσειε δ' ἄν τις, διὰ τί τὰ μὲν γίνεται καὶ τέχνῃ καὶ ἀπὸ ταυτομάτου, οἷον, ὑγίεια· τὰ δ' οὔ, οἷον οἰκία· αἴτιον δὲ, ὅτι τῶν μὲν ἡ ὕλη, ἡ ἄρχουσα τῆς γενέσεως ἐν τῷ ποιεῖν καὶ γίνεσθαί τι τῶν ἀπὸ τῆς τέχνης, ἐν ᾗ ὑπάρχει τι μέρος τοῦ πράγματος, ἡ μὲν τοιαύτη ἐστὶν, οἵα κινεῖσθαι ὑφ' αὐτῆς, ἡ δ' οὔ.

Arist. l. 7. metap. c. 9. t. 29. Dubitabit fortasse aliquis quid causa sit, cur quedã & arte & casu fiant, vt bona valetudo: quedam verò minimè, veluti domus: causa verò est, quia materia, quæ in ea generatione principatũ obtinet, cùm fit ac generatur aliquid eorum, quæ arte conficiuntur, & in qua pars aliqua rei inest, alia talis est, vt à seipsa moueatur, alia minimè.

De ce qui est fait de l'art & de la nature.
CHAPITRE XLI.

IL y a des choses artificielles qui ne peuuẽt estre faittes que de l'art seulemẽt, qui meut la matiere à la forme: cõme pour exẽple, le fer est fait espee, la pierre statuë, & semblables. D'autres se font de l'art & de la nature: ce qui aduient, par ce que la matiere de l'artifice a quelques fois en soy vne partie du principe de la chose qui doit estre faitte, par lequel elle se peut mouuoir de soy à la forme, sans vn mouuant exterieur: cõme le corps humain qui est la matiere de la santé, a en soy la vertu actiue: à sçauoir la chaleur naturelle au cœur, cõme premier principe, par lequel il peut estre meu à la santé, ainsi que par l'art de medecine, encores que ce ne soit pas en la mesme sorte. Ces choses qui peuuent estre faittes en ceste maniere de l'art & de la nature, sont cõparees aux choses animees, qui se peuuẽt mouuoir à diuers lieux d'elles mesmes, & par vn agent exterieur aussi auec violẽce: & les autres qui ne sõt que de l'art aux choses inanimées, qui sont meuës seulemẽt d'vn mouuemẽt exterieur.

De l'ordre de la premiere matiere en la generation.
CHAPITRE XLII.

PVis que la premiere matiere est vn estant imparfait, & qu'elle n'est parfaite qu'alors qu'elle est partie actuellemẽt composant la substance. Il s'ensuit que sa puissance & son ordre est tel en la generation, qu'elle ne se rapporte pas premierement & immediatemẽt à la forme, ains au composé qui se fait; lequel est estant accomply: car chaque chose tend à sa perfection. Et puis c'est à cela à estre fin premieremẽt & par soy, à quoy l'estre appartient: attendu qu'estre fait, tend à l'estre; mais l'estre appartiẽt propremẽt à ce qui subsiste: doncques ce qui subsiste est fait proprement. Or les formes materielles ne subsistent pas, mais les composez qui en sont faits: & partant l'action est determinee proprement aux composez; mais parce qu'ils ne peuuent estre sans forme, elle regarde la forme par vn ordre mediat & non immediat: (car autrement de ce qu'on voudroit il se feroit ce qu'on voudroit,) lequel ordre est tel qu'elle se rapporte premierement & immediatement à la forme des elements, puis à celle des mixtes inanimez; apres aux choses animees: à sçauoir au vegetatif, au sensitif, & finalement au raisonnable: comme il sera enseigné en son lieu. Car la matiere ne peut paruenir de la forme intime, à la supreme, sinõ par des formes moyẽnes. Et c'est cela qui cause les diuerses dispositiõs que les diuerses formes requierent en la matiere: lesquelles vne seule matiere n'a pas, si elle n'est assemblee de diuerses choses. Or attendu que les substances composees ont besoin d'accident pour leurs operations & conseruations, la matiere a aussi vn ordre aux accidents: mais c'est consequẽment apres celuy

qu'elle

qu'elle à la substance, dont la raison est en premier lieu, que tout imparfait tend premierement à ce qui le parfait: & partant la matiere tend à la forme substantielle qui seule la parfait en composant la chose auec elle. Et en second lieu, les accidents requierent que le cõposé auquel ils adherent, soit premier qu'eux; lequel composé n'estant en acte que par la forme substantielle, la matiere s'vnit premieremẽt de nature à la forme substantielle qu'à l'accidentelle. Et l'ordre que la matiere aux accidents, c'est premierement à la quantité, & apres la qualité; parce que la quantité suit la matiere, & la qualité la forme.

Des instants esquels les choses commencent & cessent d'estre.

CHAPITRE XLIV.

PVisque toute generation & corruption substantielle se fait en vn instant, & l'accidẽtelle en temps: il arriue de là que les instants esquels les choses commẽcent & cessent d'estre, ne sont pas mesmes: c'est pourquoy nous en parlerons en ce lieu. Toute chose cõmence ou en l'instant auquel elle est, en sorte qu'elle n'estoit pas immediatemẽt auparauãt ce que les Philosophes nomment commencer par le premier de son estre ou intrinsequement: ou bien en l'instant auquel elle n'est pas, en sorte qu'elle est apres immediatement, qu'ils appellent commencer par son dernier non-estre ou extrinsequement. Et tout de mesme chaque chose finit par le dernier de son estre, ou le premier de son non-estre.

Les choses successiues, à sçauoir le mouuemẽt & le temps, commencẽt par leur dernier non-estre, & finissent par leur dernier non-estre: dõt la raison est, que le temps & le mouuement ne peut estre en vn instant: & partant n'ont point de premier ny de dernier instãt, lesquel ils soient. Que si le temps passé finissoit en vn sien dernier instant, & que celuy qui luy succede immediatemẽt commençast par vn sien premier instant: deux instants se trouueroient ioincts ensemble immediatement, ce qui est impossible: car comme deux poincts ne peuuent estre sans qu'il y ait vne ligne entre deux: semblablemẽt deux instants ont tousiours vn temps moyen entre l'vn & l'autre: de sorte que le mouuemẽt ny le temps ne cõmencẽt point par le premier de leur estre, & ne finissent point par le dernier de leur estre: or toutes choses qui ne finissent ny ne cõmencent point de cette façon, commencẽt necessairement par leur dernier nõ-estre, & finissent par leur premier non-estre, n'y ayant point d'autres manieres de cõmencer ny de finir que celles-là. Doncques le mouuemẽt & le tẽps cõmencent & finissent en cette sorte. Tellement qu'il n'y a qu'vn instant entre le tẽps present & l'aduenir, lequel instant est le premier nõ-estre du passé, & le dernier non-estre de l'aduenir. Le mesme doit estre entendu du repos cõme du mouuemẽt: d'autãt que le repos est la negation du mouuement au subiect.

Les choses permanentes qui commencent & finissent absoluement auec le mouuemẽt sont de mesme condition, comme les successiues.

Les autres choses permanentes, à sçauoir les substances, soit qu'elles soient engendrees ou creées, commencent par le premier de leur estre: car en celles qui s'engendrent, la forme s'induit en vn instant. Elles finissent par le premier de leur estre: parce que cela se fait à la cessation des dispositiõs requises pour conseruer la forme, lesquelles cessent par mouuement, qui est successif. Et d'ailleurs puis qu'à la corruption d'vne chose, la generation de l'autre est conioincte, & que les substances qui s'engendrent commancent par le premier de leur estre, il est necessaire que celle qui se corrompt à la generation des autres, finisse par le premier de son non-estre: autrement si elle finissoit en vn dernier instant de sõ estre: cet instant se trouueroit ioinct auec le premier instant de la substance qui s'engendre: ce qui est impossible, comme nous l'auons dit. Pour le regard des choses creées, la raison est, que Dieu, lequel seul peut creer, les produict en vn instant: comme nous le dirons en son lieu: & partant par le premier de leur estre. Et si Dieu vouloit les reduire en rien, il y a de l'apparence que ce seroit pour le premier non-estre de sa concurrence, dont il les conserueroit.

Les indiuisibles des choses successiues commencent par le premier de leur estre, & finissent par le dernier de leur estre: parce qu'ils ont leur estre en vn instant, & ne peuuent consister qu'vn moment, qui est necessairement leur premier estre: attendu qu'ils n'estoient point auparauant: & leur dernier estre, à cause qu'immediatement apres qu'ils finissent. Il se peut dire des actions, momentanees, comme l'intellection & la volition, le mesme que des indiuisibles du mouuemẽt & du tẽps: attẽdu qu'elles ne durẽt qu'vn instãt.

LIVRE NEVFIESME DE LA PHYSIQVE,

Auquel il est traicté de l'opinion des anciens Philosophes, touchant les principes & causes des choses naturelles.

Des opinions des anciens Philosophes, touchant la matiere des choses naturelles.

CHAPITRE I.

Η ἄλλο ὅ ἐςὶ πυρὸς μὲ πυκνότερον, ἀέρος δὲ λεπτότερον.

Arist. l. 1. phys. c. 5. t. 32. Aliud quod est igne densius, aëre rarius.

Ἀλλὰ Θαλῆς μὲ ὁ τῆς τοιαύτης ἀρχηγὸς φιλοσοφίας, ὕδωρ φησὶν εἶναι. &c.

L. 1. metap. c. 3. Sed Thales, qui huiusmodi Philosophiæ princeps, aquam esse dicit. &c.

Καὶ ἔτι ὅσοι ἀέρα, ἢ πῦρ, ἢ ὕδωρ, ἢ πυρὸς μὲ πυκνότερον, ἀέρος δὲ λεπτότερον· ἔστι γὰρ τοιοῦτόν τινες εἰρήκασιν εἶναι τὸ πρῶτον στοιχεῖον.

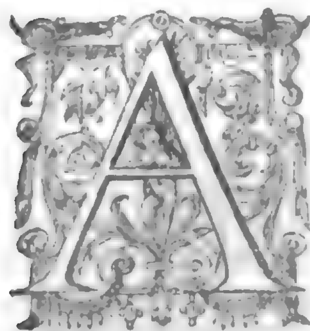
C. 6. t. 10. Et insuper quicumque aërem aut ignem, aut aquam, aut igne quidem densius, aëre verò tenuius posuerunt: sunt enim qui tale quiddam primum elementum esse dixerunt.

Οὐδεὶς γοῦν τῶν ὕστερον ἠξίωσε, καὶ ἓν λεγόντων, γῆν εἶναι στοιχεῖον, δῆλον ὅτι διὰ τὴν μεγαλομέρειαν, τῶν δὲ τριῶν ἕκαστον στοιχείων, εἴληφε κριτήν τινά· οἱ μὲν γὰρ πῦρ, οἱ δ' ὕδωρ, οἱ δ' ἀέρα τοῦτ' εἶναί φασι· καί τοι διὰ τί ποτ' οὐ καὶ τὴν γῆν λέγουσι, ὥσπερ οἱ πολλοὶ τῶν ἀνθρώπων, πάντα γὰρ εἶναί φασι τὴν γῆν· φησὶ δὲ καὶ Ἡσίοδος, τὴν γῆν πρώτην γενέσθαι τῶν σωμάτων· οὕτως ἀρχαίαν καὶ δημοτικὴν συμβέβηκεν εἶναι τὴν ὑπόληψιν.

C. 7. t. 14. Quamobrem nemo ex posterioribus, quidquam vnum asserunt, terram elementum esse censuit, propter partium videlicet magnitudinem: vnumquodque autem cæterorum trium patronum aliquem inuenit: nam alij ignem, alij aquam, alij aërem hoc ipsum esse volunt. At enim cur non etiam terram dicunt, vt vulgò homines opinantur: omnia enim terram esse aiunt. Hesiodus quoque primam ex corporibus terram esse genitam dicit, adeò vetus, & vulgata hæc opinio est.

Οἱ μὲν οὖν περὶ Ἡσίοδον καὶ πάντες ὅσοι θεολόγοι, τοῦ μόνον ἐφρόντισαν πιθανοῦ τοῦ πρὸς αὐτούς.

L. 3. c. 4. t. 5. Ac Hesiodo quidem, cunctisque Theologis, id solùm curæ fuit, vt sibi probabilia dicerent.



Pres auoir traitté des principes & causes des choses naturelles, & de la generation, il sera à propos maintenant de mettre en auant ce que les anciens premiers qu'Aristote, en ont tenu: afin que par la verité que nous auons deduitte, il soit facile de remarquer iusqu'où ils en ont approché, ou de combiẽ ils s'en sont esloignez: car les principes n'ont point esté parfaittemẽt connus auparauãt luy: mais moins par les vns & plus par les autres. Premierement pour le regard de la matiere, quelques vns ont posé vn seul principe, les autres plusieurs, & les autres infinis. Ceux qui n'en ont posé qu'vn, sont Thales & Anaximander son disciple, Anaximenes & son disciple Diogenes Apolloniades, Hippasus Metapontin, & Heraclite d'Ephese. Thales estimoit que l'eau estoit le principe de toutes choses, ce que les Poëtes & Theologiens de son tẽps figuroient, disant en leurs vers, que l'Occean & Thetis estoient les Peres de toutes choses: que le Palus de Styx estoit le plus ancien, à cause de quoy les dieux iuroient par luy: & peut estre estoit il induit à cette opinion, par ce que la terre, selon le tesmoignage des anciens Poëtes, est portee sur l'eau: que l'aliment de toutes choses est humide: & le chaud mesme est nourry de l'humide: que les animaux viuent d'humide: que la vieillesse les sechant, ils meurent: & finalement que toutes les semenses sont d'humide nature. Hippon a eu la mesme opinion que Thales: mais il n'a pas esté estimé digne d'estre nombré entre les Philosophes à cause de son impieté, & qu'il refuioit la connoissance de Dieu, comme Simplicius & Alexandre le rapportent. Anaximenes estimoit que l'air estoit la matiere de toutes choses, & qu'il estoit infiny: & Diogenes Apolloniades a-uoit

Simplic. in 1 phys. Alexand. in 1 metap. c. 3.

uoit ceste mesme opinion. Simplicius escrit qu'il a leu le commentaire d'Anaximenes de la nature auquel il pose l'air comme premiere matiere, tout ainsi qu'Aristote le rapporte. Hippasus & Heraclite ont tenu que c'estoit le feu. Anaximander posoit vn certain corps moyẽ entre le feu & l'air plus tenue que cettuy-là, & plus espois que cettuy-cy. Le vulgaire croyoit que la terre estoit la premiere matiere: estimant que tout ce qui s'engendre en est fait, & que tout ce qui se corrompt s'y resoult, & parce aussi qu'elle nourrit & fomente toutes les choses viuantes. Mais Aristote dit que nul Philosophe des posterieurs n'a eu ceste opinion, que la terre fust principe des choses: peut estre, par ce qu'à cause de son espoisseur & secheresse, elle est incapable de receuoir les formes & figures des choses naturelles. Hesiode l'a nommee principe en sa Theogonie: mais il estoit Theologien, plus que Physicien. Et puis ç'a esté en parlant poëtiquement & non philosophiquement; pour l'accommoder à l'opinion vulgaire: qui croit que toutes choses se font de la terre. Simpli. in 1. phys.

Εμπεδοκλῆς μὲν γὰρ τὰ μὲν σωματικὰ τέσσαρα, τὰ δὲ πάντα μετὰ τῶν κινούντων. &c.

Αμα μὲν γὰρ οὔ φησιν ἕτερον ἐξ ἑτέρου γίνεσθαι τῶν στοιχείων οὐδὲν, ἀλλὰ τἆλλα πάντα ἐκ τούτων· ἅμα δ' ὅταν συναγάγῃ εἰς ἓν τὴν ἅπασαν φύσιν, πλὴν τοῦ νείκους, ἐκ τοῦ ἑνὸς γίνεσθαι πάλιν ἕκαστον. &c.

Αδηλον δὲ καὶ τὸ, πότερον ἀρχὴν αὐτῶν, θετέον τὸ ἓν, ἢ τὰ πολλά· λέγω δὲ πῦρ, καὶ γῆν, καὶ τὰ σύστοιχα τούτων· ἧ μὲν γὰρ ὡς ὕλη ὑπόκειται, ἐξ οὗ μεταβάλλοντα διὰ τὴν κίνησιν γίνονται γῆ καὶ πῦρ, τὸ ἓν στοιχεῖον· ᾗ δὲ τοῦτο μὲν ἐκ συνθέσεως γίγνεται, συνιόντων ἐκείνων, ἐκεῖνα δ' ἐκ διαλύσεως, στοιχειωδέστερα ἐκεῖνα, καὶ πρότερα τὴν φύσιν.

Καί τοι γε τὰ στοιχεῖα διακρίνει, οὐ τὸ νεῖκος, ἀλλ' ἡ φιλία, τὰ φύσει πρότερα τοῦ θεοῦ· θεοὶ δὲ καὶ ταῦτα.

Arist. l. 1. de gener. & corr. c. 1. t. 1. Empedocles corporea quidem elementa, quatuor: omnia vero vnà cùm hisce. &c

T. 2. Nam elementorum nullum ex alio fieri, sed ex eis cætera omnia, & cùm vniuersam naturam in vnum coëgit præter discordiam, ex illo vno rursus quodque fieri asserit. &c.

T. 3. Sed & id quoque nequaquam liquet, vtrum scilicet ille ipsum vnum principium statuere debeat, an ipse multa, ignem, inquam & terram, & quæ cum hisce eiusdem sunt seriei. Nam quo ipsum vnum, vt materia subiicitur, ex quo mutatione, quæ motionis opera fit, terra & ignis fiunt, elementum est. At quo id quidem ex compositione fit, coëuntibus, inquam, illis: illa verò ex dissolutione: hoc elementi appellatione digniora sunt, naturaque priora.

L. 2. c. t. 41. Atqui discordia haudquaquam secernit elementa ipsa, quæ natura Deo priora sunt, sed concordia; Dij autem, & hæc quoque sunt.

Empedocles a cõstitué le premier quatre elemẽts, le feu, l'air, l'eau, & la terre, pour principes de toutes les choses: comme s'engendrant par leur assemblement, & estant corrompues par leur separation. Il appelloit ces elements Dieux, & le Ciel Dieu: & disoit que les elements estoient premier que Dieu, c'est à dire que le Ciel: car il posoit que le Ciel estoit fait de l'assemblement des elements, lesquels quant à eux, ne se font point l'vn de l'autre. Aristote dit qu'il n'est pas clair si Empedocles posoit que c'est vn mixte ou confusion que d'autres appellent Cahos, duquel il disoit que les elements estoiẽt separez par la discorde, & auquel ils se rassembloient par la concorde, fust seul principe; ou s'il posoit plusieurs principes, à sçauoir les elements: car considerant qu'ils sont tirez & separez de ce cahos, il semble estre leur principe: & en ce qu'il est fait d'eux, ils tiennent lieu d'element.

Αναξαγόρας δὲ ἄπειρα, καὶ Λεύκιππος, καὶ Δημόκριτος· ὁ μὲν γὰρ τὰ ὁμοιομερῆ στοιχεῖα τίθησιν, οἷον ὀστοῦν, καὶ σάρκα, καὶ μυελὸν, καὶ τῶν ἄλλων, ὧν ἑκάστου τὸ μέρος συνώνυμόν ἐστι.

Αναξαγόρας δὲ ὁ Κλαζομένιος τῇ μὲν ἡλικίᾳ πρότερος ὢν τούτου, τοῖς δ' ἔργοις ὕστερος, ἀπείρους εἶναί φησι τὰς ἀρχάς· σχεδὸν γὰρ ἅπαντα ὁμοιομερῆ καθάπερ ὕδωρ, ἢ πῦρ οὕτω γίνεσθαι, καὶ ἀπόλλυσθαί φησι συγκρίσει, καὶ διακρίσει μόνον. ἄλλως δ' οὔτε γίνεσθαι, οὔτε ἀπόλλυσθαι, ἀλλὰ διαμένειν ἀΐδια.

Arist. l. 1. de gener. & corr. c. 1. t. 1. Anaxagoras verò & Leucippus, & Democritus: infinita. Etenim Anaxagoras ea facit elementa rerum, quæ similaria sunt: vt os, carnem, medullam, cæteraque, quorum cuiusque pars eandem cùm totò sortita est appellatiõnẽ.

L. 1. metap. c. 3. Anaxagoras autem Clazomenius ætate quidem hoc prior, operibus autem posterior, infinita dicit esse principia. Penè enim omnia, quæ sunt similium partium, vt aquam, aut ignem hoc pacto gigni, et corrumpi asserit, sola coniunctione, ac disiunctione: alioqui ne- generari, nec corrumpi, sed perpetua permanere.

Anaxagore Clazomenien, Leucippe d'Eleate, & Democrite d'Abdere son amy familier;

Δημόκριτος δὲ καὶ Λεύκιππος, ἐκ σωμάτων ἀδιαιρέτων τἆλλα συγκεῖσθαί φασι· ταῦτα δὲ ἄπειρα, καὶ τὸ πλῆθος εἶναι, καὶ τὰς μορφάς· αὐτὰ δὲ πρὸς αὑτὰ διαφέρειν τούτοις, ἐξ ὧν εἰσι καὶ θέσει καὶ τάξει τούτων.

Ἐπεὶ δ' ᾤοντο τὸ ἀληθὲς ἐν τῷ φαίνεσθαι, ἐναντία δὲ καὶ ἄπειρα τὰ φαινόμενα, τὰ σχήματα ἄπειρα ἐποίησαν· ὥστε ταῖς μεταβολαῖς τοῦ συγκειμένου τὸ αὐτὸ ἐναντίον δοκεῖν ἄλλῳ καὶ ἄλλῳ, καὶ μετακινεῖσθαι μικροῦ ἐμμιγνυμένου, καὶ ὅλως ἕτερον φαίνεσθαι ἑνὸς μετακινηθέντος· ἐκ τ' αὐτῆς γὰρ τραγῳδία γίνεται καὶ κωμῳδία γραμμάτων.

Ἀπείρων γὰρ ὄντων σχημάτων καὶ ἀτόμων, τὰ σφαιροειδῆ, πῦρ καὶ ψυχὴν λέγει· οἷον ἐν τῷ ἀέρι τὰ καλούμενα ξύσματα, ἃ φαίνεται ἐν ταῖς διὰ τῶν θυρίδων ἀκτῖσι· ὧν τὴν πανσπερμίαν, στοιχεῖα λέγει τῆς ὅλης φύσεως· ὁμοίως δὲ καὶ Λεύκιππος.

Λεύκιππος δὲ καὶ ὁ ἑταῖρος αὐτοῦ Δημόκριτος, στοιχεῖα μὲν τὸ πλῆρες καὶ τὸ κενόν φασιν εἶναι, λέγοντες· οἷον, τὸ μὲν ὄν, τὸ δὲ μὴ ὄν· τούτων δὲ τὸ μὲν πλῆρες, καὶ στερεὸν τὸ ὄν· τὸ δὲ κενόν γε καὶ μανόν, τὸ μὴ ὄν· διὸ καὶ οὐδὲν μᾶλλον τὸ ὂν τοῦ μὴ ὄντος εἶναί φασιν· ὅτι οὐδὲ τὸ σῶμα τοῦ κενοῦ, αἴτια δὲ τῶν ὄντων ταῦτα, ὡς ὕλη.

Arist. l. 1. de gener. & corr. c. 1. t. 1. Democritus autem & Leucippus ex indiuisibilibus corporibus, quæ & multitudine & formis infinita sunt, cætera componi dicunt, atque hæc inter sese differre per illa, nimirum situ ac ordine eorum ex quibus constant.

C. 2. t. 5. Cæterum quoniam quæ apparent, ea vera esse putabant, contraria autem & infinita sunt, quæ apparent infinitas facere figuras, ita vt per compositi transmutationem idem contrarium videatur alij atque alij, transmutetúrque, incerta re pusilla, & omninò permutato vno quopiam diuersum quid appareat: quandoquidem tragœdia & comœdia eisdem fiunt litteris.

L. 1. de anim. c. 2. t. 20. Cùm enim infinitæ sint figuræ & atomi: eas, quæ sunt rotundæ, ignem & animam esse dicit, cuiusmodi sunt in aëre, quæ vocantur ramēta, quæ cernuntur in radiis per fenestras immissis: quorum farraginem dicit esse, elementa totius naturæ; similiter etiam Leucippus statuit.

L. 1. metap. c. 4. Leucippus verò eiúsque familiaris Democritus, plenum ac vacuum elementa esse dicunt, vtpote alterum ens, alterum non ens, plenum quidem ac solidum ens; vacuum autem, & rarū non ens. Quocirca nihilò magis id quod est, quàm quod non est esse inquiunt, quia nec corpus, quàm vacuum: hæc autem causæ rerum ponuntur, & materia.

Leucippe & Democrite, posoient pour principes, infinis petits corps solides, nommez atomes en Grec, c'est à dire indiuisibles, qu'ils appelloient la semence des choses: disant qu'elles se faisoient de leur assemblement, & estoient corrompuës par leur separation. Et dautant qu'ils estimoient que les choses estoient vrayes, selon qu'elles paroissent à vn chacun, & qu'ils voyoient qu'vne mesme sembloit diuerse ou contraire, voire en infinies manieres: à cause de cela ils disoient, que ces atomes qu'ils posoient pour principes, estoient infinis & de diuerses figures, & que par la transposition de chacun d'eux, les choses paroissoient d'vne sorte à l'vn, & d'vne autre à l'autre: ainsi que la tragedie & la comedie se font de mesmes lettres. Ils disoient que le plain & le vuide estoient les elements, desquels les choses estoient faittes, autant de l'vn comme de l'autre: appellant le plain, (à sçauoir leurs atomes) l'estant; & le vuide, non estant.

De l'opinion des anciens Philosophes, touchant la cause formelle.

CHAPITRE II.

Δοκεῖ δὲ ἡ φύσις καὶ ἡ οὐσία τῶν φύσει ὄντων ἐνίοις εἶναι τὸ πρῶτον ἐνυπάρχον ἑκάστῳ, ἀρρύθμιστον καθ' ἑαυτό· οἷον, κλίνης φύσις τὸ ξύλον· ἀνδριάντος δ' ὁ χαλκός. &c.

Διόπερ οἱ μὲν, γῆν· οἱ δὲ, ὕδωρ· οἱ δὲ, ἔνια τούτων· οἱ δὲ, πάντα ταῦτα, τὴν φύσιν εἶναι τὴν τῶν ὄντων· ὃ γάρ τις αὐτῶν ὑπέλαβε τοιοῦτον, εἴτε ἕν, εἴτε πλείω, τοῦτο καὶ τοσαῦτά φασιν εἶναι τὴν ἅπασαν οὐσίαν· τὰ δὲ ἄλλα πάντα, πάθη τούτων, καὶ ἕξεις, καὶ διαθέσεις· καὶ τούτων μὲν ὁτιοῦν εἶναι ἀΐδιον· οὐ γὰρ εἶναι μεταβολὴν αὐτοῖς ἐξ ἑαυτῶν· τὰ δ' ἄλλα γίνεσθαι, καὶ φθείρεσθαι ἀπειράκις.

Arist. l. 2. phys. c. 1. t. 7. Iam verò quibusdam videtur natura & essentia eorum quæ natura constant, esse id quod primum cuique rei inest, informe per se, vt lecticæ natura est lignum, statuæ verò æs. &c.

T. 9. Idcirco alij terram, alij ignem, alij aërem, alij aquam, alij nonnulla ex his, alij hæc omnia inquiunt esse rerum naturam. Quod enim quisque existimauit esse tale, siue vnum, siue multa, hoc & tot inquiunt esse vniuersam essentiam; reliqua autem omnia esse horum affectiones, & habitus, & dispositiones. t. 10. Et horum quidem quoduis esse sempiternum: non enim esse ipsis mutationem ex seipsis; cætera verò fieri & interire infinities.

Nous n'auons pas beaucoup de choses à dire de l'opinion des anciens Philosophes, qui estoient deuant Aristote, touchant le principe formel, la forme ou la cause formelle, qui est vne mesme chose: car ils en ont eu fort peu de cõnoissance, à defaut dequoy ils estimoient que la seule matiere estoit la nature & essence des choses chaqun selon ce qu'il estimoit estre principe: à sçauoir le feu, l'air, ou l'eau, ou tous les elements ensemble: & tenoient que tout le reste n'estoit qu'accidents de la premiere matiere, qui se changeoient, elle demeurant immuable, & mouroient & renaissoient infinies fois.

De l'opinion des anciens Philosophes, touchant la cause efficiente.

CHAPITRE III.

Οὐ γὰρ δὴ τό γε ὑποκείμενον, αὐτὸ ποιεῖ μεταβάλλειν ἑαυτό· λέγω δ' οἷον, οὔτε τὸ ξύλον, οὔτε ὁ χαλκὸς αἴτιον τοῦ μεταβάλλειν ἑκάτερον αὐτῶν, οὐδὲ ποιεῖ τὸ μὲν ξύλον κλίνην, ὁ δὲ χαλκὸς ἀνδριάντα· ἀλλ' ἕτερόν τι τῆς μεταβολῆς αἴτιον, τὸ δὲ τοῦτο ζητεῖν, ὡς ἂν ἡμεῖς φαίημεν, ὅθεν ἡ ἀρχὴ τῆς κινήσεως. &c.

Arist. l.1. metap. c.3. Neque enim id quod subiicitur, suam ipsius mutationem efficit, neque lignum, verbi gratia, neque æs sua vtrumque mutationis est causa, nec lignum quidem lectum, es verò statuam efficit: sed aliquid aliud mutationis causa est. Hoc autem quærere, aliud principium quærere est, quod nos dicamus licet vnde est principium motus. &c.

Μετὰ δὲ τούτους καὶ τὰς τοιαύτας ἀρχάς, ὡς οὐχ ἱκανῶν οὐσῶν γεννῆσαι τὴν τῶν ὄντων φύσιν, πάλιν ὑπ' αὐτῆς τῆς ἀληθείας, ὥσπερ εἴπομεν, ἀναγκαζόμενοι, τὴν ἐχομένην ἐζήτησαν ἀρχήν· τοῦ γὰρ εὖ, καὶ καλῶς τὰ μὲν ἔχειν, τὰ δὲ γίγνεσθαι τῶν ὄντων, ἴσως οὔτε πῦρ, οὔτε γῆν, οὔτ' ἄλλο τῶν τοιούτων οὐθέν, οὔτ' εἰκὸς αἴτιον εἶναι· οὔτ' ἐκείνους εἰκὸς οἰηθῆναι, οὐδ' αὖ τῷ αὐτομάτῳ καὶ τύχῃ τοσοῦτον ἐπιτρέψαι πρᾶγμα καλῶς ἔχει· νοῦν δή τις εἰπὼν εἶναι, καθάπερ ἐν τοῖς ζώοις, καὶ ἐν τῇ φύσει τὸν αἴτιον καὶ τοῦ κόσμου, καὶ τῆς τάξεως πάσης, οἷον νήφων ἐφάνη παρ' εἰκῆ λέγοντας τοὺς πρότερον· φανερῶς μὲν οὖν Ἀναξαγόραν ἴσμεν ἁψάμενον τούτων τῶν λόγων· αἰτίαν δ' ἔχει πρότερον Ἑρμότιμος ὁ Κλαζομένιος.

Post hos, & huiusmodi principia vt que non satis essent ad rerum naturam gignendam, rursus ab ipsa veritate, vti diximus, coacti Philosophi principium, quod sequitur, quæsiuerunt. Cur enim res bene, rectéque partim habeant, partim fiant, neque ignem forsitan; neque totam, neque aliud quicquam tale verisimile est causam esse, aut illos ita sensisse, nec rursus æquum est tantam rem casui, & fortunæ tribuere. Itaque qui mentẽ, quemadmodũ in animantibus, sic in natura causam cum mundi, tum etiam totius ordinis esse dixit, is præ superioribus temerè loquentibus, quasi sobrius visus est. Atque Anaxagoram quidem hos sermones palam tetigisse scimus: sed tamen Hermotimus Clazomenius id prius dixisse fertur.

Ὑποπτεύσειε δ' ἄν τις Ἡσίοδον πρῶτον ζητῆσαι τὸ τοιοῦτο, κἂν εἴ τις ἄλλος ἔρωτα, ἢ ἐπιθυμίαν ἐν τοῖς οὖσιν ἔθηκεν ὡς ἀρχήν, οἷον καὶ Παρμενίδης· καὶ γὰρ οὗτος κατασκευάζων τὴν τοῦ παντὸς γένεσιν· πρώτιστον μέν, φησίν, ἔρωτα θεῶν μητίσατο πάντων. Ἡσίοδος δέ, πάντων μὲν πρώτιστα χάος γένετ', αὐτὰρ ἔπειτα γαῖ' εὐρύστερνος, ἠδ' ἔρος, ὃς πάντεσσι μεταπρέπει ἀθανάτοισι. &c.

C.4. Coniiciat verò aliquis, Hesiodum primũ id quæsiuisse, & si quis alius amorem & cupiditatem iis, quæ sunt, vti principium posuit, velut Parmenides: is enim, cum vniuersi generationem molitur, sic ait. Cunctorum ille Deũm primum produxit amorẽ. Hesiodus autem, Extitit ante chaos, post hoc vastissima tellus, Exin amor cunctis decus immortalibus affert. &c.

Ἀναξαγόρας τε γὰρ μηχανῇ χρῆται τῷ νῷ, πρὸς τὴν κοσμοποιίαν. &c.

Anaxagoras ad Mundi opificium quasi machina vtitur mente. &c.

ARISTOTE rapporte de la cause efficiente, qu'il y en a eu entre les Philosophes, qui n'en ont posé qu'vne, & les autres plusieurs. Ce qui leur fit connoistre cette cause, fut qu'ils considererent que les choses ne se faisoient pas d'elles mesmes: comme pour exemple, le bois ne se faisoit pas de luy mesme lict, ny le cuiure statuë: & furent contraints par la verité de n'estimer pas equitable, qu'vne si grande chose que la generation de tout ce qui se void, fust attribuee au hazard ou à la fortune. Anaxagore ne mettoit qu'vne seule cause efficiente du monde & de tout l'ordre de l'vniuers, laquelle il

disoit

disoit estre vn entendement, qui estoit en la nature, comme és animaux : & le posoit comme vne machine de la structure d'iceluy : à raison dequoy Aristote dit qu'Anaxagoras a paru sobre entre les autres qui ont parlé temerairement, combien que Hermotimus Clazomenien soit estimé auoir dit cela auparauant, & qu'on puisse coniecturer qu'Hesiode a le premier recherché vne telle cause; ou quiconque a posé l'amour pour principe des choses, comme Parmenide : car cettuy-cy a escrit en ses vers lors qu'il traicte de la generation de l'vniuers, que Dieu produisit premierement l'amour. Et Hesiode, que le cahos fut premierement, & apres la terre tres-vaste, & apres cela l'amour apporta l'ornement à toutes les choses immortelles.

Εἰ δὲ ἐνδέχεταί ποτε μηδὲν κινεῖσθαι, διχῶς ἀνάγκη τοῦτο συμβαίνειν· ἢ γὰρ, ὡς Ἀναξαγόρας λέγει· φησὶ γὰρ ἐκεῖνος ὁμοῦ πάντων ὄντων, καὶ ἠρεμούντων τὸν ἄπειρον χρόνον· κίνησιν ἐμποιῆσαι τὸν νοῦν καὶ διακρῖναι· ἢ ὡς Ἐμπεδοκλῆς, ἐν μέρει κινεῖσθαι, καὶ πάλιν ἠρεμεῖν· κινεῖσθαι μὲν, ὅταν ἡ φιλία ἐκ πολλῶν ποιῇ τὸ ἕν, ἢ τὸ νεῖκος πολλὰ ἐξ ἑνός· ἠρεμεῖν δὲ ἐν τοῖς μεταξὺ χρόνοις.

Διάκρισις γὰρ, καὶ σύγκρισις, κινήσεις κατὰ τόπον εἰσίν· οὕτω δὲ κινοῦσιν ἡ φιλία καὶ τὸ νεῖκος· τὸ μὲν γὰρ διακρίνει, τὸ δὲ συγκρίνει, αὐτῶν· καὶ τὸν νοῦν δέ φησιν Ἀναξαγόρας διακρίνειν.

Ἐμπεδοκλῆς μὲν οὖν ἔοικεν ἐναντία λέγειν, καὶ πρὸς τὰ φαινόμενα πρὸς αὑτὸν αὐτός· ἅμα μὲν γὰρ οὔ φησιν ἕτερον ἐξ ἑτέρου γίνεσθαι τῶν στοιχείων οὐδέν, ἀλλὰ τἆλλα πάντα ἐκ τούτων· ἅμα δ᾽ ὅταν συναγάγῃ εἰς ἓν τὴν ἅπασαν φύσιν πλὴν τοῦ νείκους, ἐκ τοῦ ἑνὸς γίγνεσθαι πάλιν ἕκαστον.

Οἱ δὲ αὐτὴν τὴν ὕλην· ἀπὸ ταύτης γὰρ εἶναι τὴν κίνησιν.

Οὕτως ἄλλος τις φιλίαν εἰσήνεγκε, καὶ τὸ νεῖκος, ἑκάτερον ἑκατέρων αἴτιον τούτων· εἰ γάρ τις ἀκολουθοίη, καὶ λαμβάνοι πρὸς τὴν διάνοιαν, καὶ μὴ πρὸς ἃ ψελλίζεται λέγων Ἐμπεδοκλῆς, εὑρήσει τὴν μὲν φιλίαν αἰτίαν οὖσαν τῶν ἀγαθῶν, τὸ δὲ νεῖκος τῶν κακῶν· ὥστ᾽ εἴ τις φαίη τρόπον τινὰ καὶ λέγειν, καὶ πρῶτον λέγειν τὸ κακὸν καὶ τὸ ἀγαθὸν, ἀρχὰς Ἐμπεδοκλέα, τάχ᾽ ἂν λέγοι καλῶς· εἴπερ τὸ τῶν ἀγαθῶν ἁπάντων αἴτιον, αὐτὸ τὸ ἀγαθόν ἐστι, καὶ τῶν κακῶν, τὸ κακόν.

Ἔτι δὲ καὶ τὰ ὡς ἐν ὕλης εἴδει λεγόμενα στοιχεῖα, τέτταρα πρῶτος εἶπεν· οὐ μὴν χρῆταί γε τέτταρσιν, ἀλλ᾽ ὡς δυσὶν οὖσι μόνοις· πυρὶ μὲν καθ᾽ αὑτό· τοῖς δ᾽ ἀντικειμένοις, ὡς μιᾷ φύσει, γῇ τε, καὶ ἀέρι, καὶ ὕδατι.

Arist. l. 8. phys. c. 1. t. 2. Si igitur fieri potest, vt aliquando nihil moueatur, bifariam necesse est hoc accidere, vel enim vt Anaxagoras dicit: is enim ait, cùm simul omnia essent ac quiescerent infinito tempore, mentem illam produxisse motum & secreuisse: vel, vt inquit Empedocles, vicissim moueri, & rursus quiescere: moueri quidem, cùm amicitia ex multis vnum facit, aut dissidium multa ex vno: quiescere autem temporibus interiectis.

C. 14. t. 77. Segregatio namque et aggregatio sunt motus secundum locum. Sic autem mouent amicitia & contentio: quandoquidem alterum eorum segregat, alterum congregat: sed & mentem, quæ primum mouit, segregare ait Anaxagoras.

L. 1. de gener. & corr. c. 1. t. 1. Empedocles igitur & hisce quæ apparent, & ipse sibi contraria dicere videtur. Nam elementorum nullum ex alio fieri, sed ex eis cætera omnia: & cùm vniuersam naturam in vnum coëgit præter discordiã, ex illo vno rursus quodque fieri asserit.

L. 2. c. 9. t. 52. Alij ipsam materiam, nimirum aqua fit motus.

L. 1. metap. c. 4. Alius quidam amicitiam & contentionẽ inuenit, vt vtrumque vtriusque horum causa esset, si quis enim rem ipsam persequatur, mentemque Empedoclis obseruet, non verba, quæ balbutit, inueniet profectò amicitiam bonorum, contentionem verò malorum causam esse. Quare si quis dicat, Empedoclem quodammodò & tradere, & primum tradere bonum, ac malum principio esse, rectè fortasse dixerit: siquidem bonorum omnium causa ipsum bonum est, & malorum malum.

Præterea idem elementa ea, quæ ad speciem materiæ pertinere dicuntur, quatuor primus esse dixit: tamen si non eis, vt quatuor vtitur, sed vt duobus tantum, igne quidem, per se: oppositis autem terra, aëre, & aqua, vt vna quadam natura.

Ceux qui ont posé plusieurs causes efficientes, sont premierement Empedocles, qui en a constitué deux; l'vne du bien qu'il appelle concorde ou amitié: & l'autre du mal, qu'il nomme discorde ou inimitié : parce qu'elle dissout ce que l'autre assemble és elements. En quoy Aristote dit neantmoins qu'Empedocles n'estoit pas bien d'accord auec luy mesme : parce que la concorde est cause de mal au cahos, assemblant en confusion les parties de l'vniuers, & la discorde cause de bien quand elle les desassembla en la production de l'vniuers : dautant qu'elle les tire par ce moyen de la confusion, pour aller chacune en son lieu. Le mesme Empedocles qui posoit tous les quatre elements causes materielles, au respect du mixte, les comparant entre eux : posoit le feu

pour cause efficiente & les trois autres pour matiere : mais tout cela n'estant point appliquer les causes secondes efficientes à chaque chose, pour les engendrer ; c'est poser la matiere cause efficiente de la generation des choses naturelles.

Ὥσπερ Ἐμπεδοκλῆς οὐκ ἀεὶ τὸν ἀέρα ἀποκρίνεσθαι ἀνωτάτω φησὶν, ἀλλ' ὅπως ἂν τύχῃ· λέγει γοῦν ἐν τῇ Κοσμοποιίᾳ.

Ὡς οὕτω συνέκυρσε θέων τότε, πολλάκι δ' ἄλλως.

Εἰσὶ δέ τινες, οἳ καὶ τοῦ οὐρανοῦ τοῦδε, καὶ τῶν κοσμικῶν πάντων αἰτιῶνται τὸ αὐτόματον· ἀπὸ ταὐτομάτου γὰρ γίγνεσθαί φασι τὴν δίνην, καὶ τὴν κίνησιν, τὴν διακρίνασαν, καὶ καταστήσασαν εἰς ταύτην τὴν τάξιν τὸ πᾶν· καὶ μάλα τοῦτό γε αὐτὸ θαυμάσαι ἄξιον, λέγοντας, τὰ μὲν ζῷα, καὶ τὰ φυτὰ, ἀπὸ τύχης μήτε εἶναι, μήτε γίγνεσθαι, ἀλλ' ἤτοι φύσιν, ἢ νοῦν, ἤ τι τοιοῦτον ἕτερον εἶναι τὸ αἴτιον· (οὐ γὰρ, ὅ,τι ἔτυχεν, ἐκ τοῦ σπέρματος ἑκάστου γίγνεται, ἀλλ' ἐκ μὲν τοῦ τοιουδὶ, ἐκ δὲ τοῦ τοιουδὶ ἄνθρωπος·) τὸν δ' οὐρανὸν, καὶ τὰ θειότερα τῶν φανερῶν, ἀπὸ τοῦ αὐτομάτου γενέσθαι· τοιαύτην δὲ αἰτίαν μηδεμίαν εἶναι, οἵαν τῶν ζῴων, καὶ τῶν φυτῶν· Καί τοί γε, εἰ οὕτως ἔχει, τοῦτό γε αὐτὸ ἄξιον ἐπιστάσεως· καὶ καλῶς ἔχει λεχθῆναί τι περὶ αὐτοῦ τούτου· πρὸς γὰρ τῷ καὶ ἄλλως ἄτοπον εἶναι τὸ λεγόμενον, ἔτι ἀτοπώτερον τὸ λέγειν ταῦτα, ὁρῶντας ἐν μὲν τῷ οὐρανῷ οὐδὲν ἀπὸ ταὐτομάτου γιγνόμενον, ἐν δὲ τοῖς μὴ ἀπὸ τύχης πολλὰ συμβαίνοντα ἀπὸ τύχης· καί τοι εἰκός γε ἦν τοὐναντίον γενέσθαι.

Arist. l. 2. phys. c. 4. t. 43. Sicut Empedocles non semper aërem in superiorem locum secerni inquit, sed quomodo contigerit: dicit enim in Cosmopœia.

Sæpe aliàs aliter, sed tum sic fortè cucurrit.

T. 44. Sunt autem nonnulli qui & cœli huius, & omnium mundi partium causam adscribunt casui: casu enim fieri aiunt conuersionem & motum qui vniuersum distinxit & redegit in hunc ordinē. Et sanè hoc ipsum est valdè admiratione dignū. quod dicunt, & animalia quidē & plantæ necesse esse nec esse, nec fieri à fortuna : sed eorum causam esse aut naturam, aut mentem, aut aliquid aliud tale (quia non quoduis ex vnoquoque semine fit ; sed ex hoc oliua, ex hoc autem homo:) cœlum autē & quæ sunt inter res manifestas maximè diuina, casu facta esse, atque earum nullam talem esse causam, qualem fatentur esse animalium & plantarum. Atqui si ita res habet : hoc ipsum est consideratione dignum, & è re est de ipso aliquid dicere: nam præterquàm quòd alioqui est absurdum quod dicitur : adhuc absurdius est hæc dicere, cùm videamus in cœlo quidem nihil casu fieri: in his autem quæ non sunt à fortuna, multa fortuitò accidere: atqui contrarium fieri decebat.

Quelques autres Philosophes, entre lesquels est Democrite, estimoient que le hazard estoit la cause efficiente du Ciel & des principales parties du monde, à sçauoir des elements, par le concours des atomes qui s'estoit ainsi rencontré. Mais pour le regard des plantes & des animaux, il ne vouloit pas qu'elles fussent faittes fortuitement, disant que c'estoit la nature ou vn entendement : parce que chaque chose ne se faict pas de chaque semence : attendu que de l'vne l'oliue s'engendre, & de l'autre l'homme. Aristote trouue absurde, & auec raison, d'attribuer au hazard la structure de l'vniuers, la distinction de ses parties en l'ordre où elles sont, & le mouuement du Ciel : mais il trouue encores plus absurde pour le regard du Ciel, où il ne se voit rien arriuer de fortuit, que Democrite ait posé, que le hazard en soit cause efficiente, & que des plantes & des animaux où nous voyons arriuer plusieurs choses fortuites, il dise qu'elles ne sont pas faittes par hazard Empedocles n'a esté gueres plus raisonnable que Democrite : car il dit, que quand la discorde separe les choses du mixte, où la concorde les a assemblees, que c'est par hazard, que les elements se trouuent en la situation où ils sont maintenant : à sçauoir, que la terre soit au milieu, & l'air à l'entour, estant arriué quelquesfois que l'air ait esté au bas, & la terre au haut ; & dit que les parties des animaux sont faittes fortuitement.

Οὗτοι μὲν οὖν ὥσπερ λέγομεν καὶ μέχρι τούτου, δυεῖν αἰτίαιν ἐφήψαντο, ὡς ἡμεῖς διωρίσαμεν ἐν τοῖς περὶ φύσεως, τῆς τε ὕλης, καὶ τοῦ ὅθεν ἡ κίνησις, ἀμυδρῶς μέντοι καὶ οὐδὲν σαφῶς, ἀλλ' οἷον ἐν ταῖς μάχαις οἱ ἀγύμναστοι ποιοῦσι· ἐκεῖνοι γὰρ περιφερόμενοι τύπτουσι πολλάκις καλὰς πληγάς· ἀλλ' οὔτε ἐκεῖνοι ἀπὸ ἐπιστήμης, οὔτε οὗτοι ἐοίκασιν εἰδόσι λέγειν ἃ λέγουσι. &c.

Arist. l. 1. metap. c. 4. Atque hi quidem, vti diximus, atque hactenus duas causas attigerunt, vt nos in libris de natura definiuimus, materiam, & id vnde est motus ; obscurè tamen & neutiquam dilucidè, sed quemadmodum inexercitati in pugna faciunt : y enim cùm in omnem partem feruntur, insignes plagas persæpe inferunt : verùm neque illi ex arte faciunt, neque hi, videntur ea, quæ dicunt, scientia tenere. &c.

Aristote dit que les Philosophes anciens n'ont touché que ces deux causes, l'efficiente, & la materielle; mais obscurement, non distinctement & sans science, comme ceux qui n'estant point exercez és combats, donnent quelquesfois de beaux coups sans art. Platon a connu la premiere matiere & en a traitté, mais non si clairement & parfaittement comme Aristote: Auerroes dit qu'aucun n'a connu la matiere, selon la verité de la chose, deuant Aristote, & que les autres ne la regardoient que de loing. *Auerr. in 12. metap. t. 9.*

Ἀπείρους δὲ οὔσας (τὰς ἀρχάς,) ὅτι οὐκ ἐπιστητὸν τὸ ὂν ἔσται.

Ἀτόπου γὰρ ὄντος καὶ ἄλλως τοῦ φάσκειν μεμίχθαι τὴν ἀρχὴν πάντα, καὶ διὰ τὸ συμβαίνειν ἄμικτα δεῖν προϋπάρχειν, καὶ διὰ τὸ μὴ πεφυκέναι τὸ τυχόντι μίγνυσθαι τὸ τυχόν. &c.

Φησὶ δ' εἶναι μεμιγμένα πάντα πλὴν τοῦ νοῦ, τοῦτον δ' ἀμιγῆ μόνον, καὶ καθαρόν.

Arist. l. 1. phys. c. 7. t. 50. Infinita verò principia esse non possunt, quoniam ens sub scientiam non caderet.

L. 1. metap. c. 7. t. 16. Nam etsi alioqui absurdum est asserere permixta à principio fuisse omnia, tum quia sequitur debuisse ea priùs existere nõ permixta: tum quia non est natura comparatum, vt quodvis cũ quovis misceatur. &c.

T. 18. Ait autem mixta esse omnia, preter mentem, eamque solam esse puram, & ab omni permixtione liberam.

Il paroist par ce que nous auons enseigné de la premiere matiere & des elements, en quoy est le defaut de ces Philosophes touchant les principes materiels des choses: car ceux qui ne posoient qu'vn element, erroient en posant pour premiere matiere, ce qui n'est qu'vn des corps simples, & non suffisant sans les autres corps simples, pour cõstituer les mixtes. Ceux qui estimoient que d'vn mixte ou cahos se tiroient les elements ou semences, dequoy les choses naturelles estoient constituees, ont approché le plus pres de la verité, pour le regard du principe materiel: c'est pourquoy, combien qu'Aristote troue de l'absurdité à poser, que toutes choses ayent esté meslees dés le cõmencement, tant parce qu'il s'ensuit qu'auparauãt elles doiuent auoir esté sans estre meslees; que parce que la nature ne souffre pas que chaque chose puisse estre meslee auec chaque chose, il loüe neantmoins l'opinion d'Anaxagore: d'autant qu'à la bien prendre, on y trouue deux causes bien adombrees, encores que ce soit obscurement: à sçauoir, la premiere matiere où toutes choses sont en puissance, & d'où elles se tirent en acte, & le premier efficient, qui est l'entendement diuin, non meslé en la matiere: comme nous le montrerons en son lieu. Quant à l'infinité des principes qu'ils ont posee, cela destruict la science naturelle: car il n'y a point de science de l'infiny, & elle ne se peut auoir que par les principes. Il s'ensuit aussi vne absurdité de leur opinion: à sçauoir, que s'il y auoit infinis principes de chaque chose, en chaque chose, qu'il y auroit plusieurs infinis en vn corps finy: de sorte que le contenant seroit infiniment moindre que le contenu: outre que comme nous l'auons prouué, il n'y a, ny ne peut y auoir de corps infiny. Pour le regard de la cause efficiente, l'opinion de Democrite est la moins raisonnable & digne d'vn Philosophe, comme aussi celle d'Empedocle. Il en est tout de mesme de l'opinion d'Epicure: car il a ensuiuy celle de Democrite, y ayant seulement adiousté que les atomes ont du poids pour s'émouuoir.

De l'opinion des anciens Philosophes touchant la cause finale.

CHAPITRE IV.

Αἴτιον δὲ τοῦ ἐπ' ἔλαττον δύνασθαι τὰ ὁμολογούμενα συνορᾶν, ἡ ἀπειρία. &c. οἱ δ' ἐκ τῶν πολλῶν λόγων ἀθεώρητοι τῶν ὑπαρχόντων ὄντες, πρὸς ὀλίγα ἐπιβλέψαντες, ἀποφαίνονται ῥᾷον.

Τὸ δ' οὗ ἕνεκα αἱ πράξεις, καὶ αἱ μεταβολαί, καὶ αἱ κινήσεις, τρόπον μέν τινα λέγουσιν αἴτιον, οὕτω δὲ οὐ λέγουσιν, οὐδ' ὅνπερ πέφυκεν.

Οὐδὲ δὴ ὅπερ ταῖς ἐπιστήμαις ὁρῶμεν ὂν αἴτιον, δι' ὃ καὶ πᾶς νοῦς, καὶ πᾶσα φύσις ποιεῖ, οὐδὲ ταύτης τῆς αἰτίας, ἥν φαμεν εἶναι μίαν τῶν ἀρχῶν οὐδὲν ἅπτεται τὰ εἴδη· ἀλλὰ γέγονε τὰ μαθήματα

Arist. l. 1. de gener. & corr. c. 2. t. 7. Sed cur parum valeant, que consentanea sunt perspicere, causam habet ipsa experientia vacuitas. &c. Atqui è multis rationibus, quanam vera sint, haudquaquam expendere consueuerunt, paucis inspectis facilè pronuntiãt.

L. 1. metap. c. 6. t. 10. Id vero, cuius gratia actiones, mutationes, & motus existunt, quodammodo quidem causam esse dicunt: hoc autem pacto non dicant, nec quemadmodum natura postulat.

C. 7. t. 44. Neque vero id quod scientiis causam esse cernimus, propter quod & mens omnis, & omnis natura agit, neque, inquam, causam eam, quam nos principiorum vnum esse dicimus, vlla ex parte forma tã-

τοῖς νῦν ἡ φιλοσοφία, φασκόντων, ἄλλων χάριν αὐτὰ δεῖν πραγματεύεσθαι. &c.

Ὅτι μὲν οὖν τὰς εἰρημένας ἐν τοῖς φυσικοῖς αἰτίας ζητεῖν ἐοίκασι πάντες, καὶ τούτων ἐκτὸς οὐδεμίαν ἔχοιμεν ἂν εἰπεῖν, δῆλον καὶ ἐκ τῶν πρότερον εἰρημένων, ἀλλ' ἀμυδρῶς ταύτας· καὶ τρόπον μέν τινα ἅπασαι πρότερον εἴρηνται, τρόπον δέ τινα, οὐδαμῶς· ψελλιζομένη γὰρ ἔοικεν ἡ πρώτη φιλοσοφία περὶ πάντων, ἅτε νέα τε καὶ κατ' ἀρχὰς οὖσα, καὶ τὸ πρῶτον.

gunt: verum apud eos qui hac ætate sunt, tota Philosophia summa in mathematicis posita est, cum interim dicant, ea aliorum gratia tractari oportere. &c.

T. 50. Quod igitur omnes quærere videantur causas eas, quas in physicis exposuimus, quoaque præter eas, nullam aliã dicere habeamus, vel ex iis, quæ ante dicta sunt, perspicuum est, nisi quod illi obscurè eas tetigerunt. Ac prius quidem omnes quodammodo tradita erant, quodammodo autem nulla. t. 51. Prima enim Philosophia, vt noua adhuc & parum à suo ortu, initijsque progressa, omnia videtur balbutire.

ARISTOTE dit qu'aucun des anciens Philosophes n'a posé la cause finale, comme cause par soy : c'est à dire comme cause finale, mais seulement par accident, ou à raison d'vne autre cause: car ceux qui ont posé le bien pour cause, ce n'a pas esté comme appetable, en quoy consiste la raison de fin, mais comme cause du bien: à sçauoir Anaxagore cause efficiente, & Platon exemplaire. Aristote se dit le premier qui a posé la cause finale, entre les principes, distincte de l'efficiente: & donne pour raison de ce que Platon a laissé passer ces deux especes de causes; qu'ayant esté imbu dés le cõmancement, des Mathematiques, esquelles ces causes n'ont comme point de lieu, il traictoit de toutes choses à la mode des Mathematiques, encores qu'il reconnust qu'elles se deuoient rapporter à vne plus haute Philosophie. Et la cause de cet erreur vient d'auoir negligé l'experience, qui est la mere de Philosophie; & de n'auoir pas assez consideré les choses sensibles, ayant suiuy vne methode toute contraire à celle d'Aristote: car cettuy-cy est venu des sensibles materiels, aux intelligibles: & l'autre a voulu mesurer par les intelligibles qu'il conceuoit, les sensibles : c'est pourquoy il a esté dit, que l'amour de son maistre & de la Geometrie, ont esté cause de son erreur. En somme Aristote conclud qu'il n'y a que les quatre genres de causes qu'il a declarees: parce qu'aucun des anciẽs Philosophes n'en a point enseigné, ny cherché d'autres, bien qu'ils ne les ayent connuës qu'en partie, & ignorees en partie: dautant que la Metaphysique estoit encores alors comme en enfance; & neantmoins il defere beaucoup à ce qui se tire de l'opinion de tous les autres Philosophes.

De l'opinion de Parmenide, Colophane, & Melissus, touchant les principes des choses.

CHAPITRE V.

Ἀνάγκη δ' ἤτοι μίαν εἶναι τὴν ἀρχὴν, ἢ πλείους· καὶ εἰ μίαν ἤτοι ἀκίνητον, ὥς φασι Παρμενίδης, καὶ Μέλισσος.

Μέλισσος δέ φησι τὸ ὂν, ἄπειρον εἶναι.

Ἔπειτα καὶ διὰ τί ἀκίνητον, εἰ ἕν; ὥσπερ γὰρ καὶ τὸ μέρος ἓν ὂν, τοδὶ τὸ ὕδωρ, κινεῖται ἐν αὑτῷ, διὰ τί οὐ καὶ τὸ πᾶν;

Ἔνιοι γὰρ τὴν φύσιν ἐξ ἀριθμῶν συνιστᾶσιν, ὥσπερ τῶν Πυθαγορείων τινές.

Εἰσὶ δέ τινες, οἳ περὶ τοῦ παντὸς ὡς ἂν μιᾶς οὔσης φύσεως ἀπεφήναντο, τρόπον δὲ οὐ τὸν αὐτὸν πάντες. &c. Ξενοφάνης δὲ πρῶτος τούτων ἑνίσας, (ὁ γὰρ Παρμενίδης τούτου λέγεται μαθητὴς) οὐδὲν διεσαφήνισεν, οὐδὲ τῆς φύσεως τούτων οὐδετέρας ἔοικε θιγεῖν, ἀλλ' εἰς τὸν ὅλον οὐρανὸν ἀποβλέψας, τὸ ἓν εἶναί φησι τὸν θεόν.

Ἀλλὰ περὶ μὲν τῶν μυθικῶς σοφιζομένων, οὐκ ἄξιον μετὰ σπουδῆς σκοπεῖν.

Arist. l. 1. phys. c. 2. t. 6. Necesse autem est aut vnũ esse principium, aut plura: & si vnum sit, aut esse immobile, vt inquiunt Parmenides & Melissus.

C. 3. t. 15. Melissus inquit ens infinitum esse.

C. 4. t. 24. Insuper cur est immobile, si sit vnum? sicut enim pars, cùm sit vna, vt hæc aqua, mouetur in eodem loco: cur non etiam vniuersum.

L. 3. de cœl. c. 2. t. 15. Quidam enim ex numeris naturam constituunt, vt Pythagoricorum nonnulli.

L. 1. metap. c. 5. t. 1. Sunt autem, qui de vniuerso, perinde ac si esset vna natura, pronunciarint; non tamen omnes eodem modo. &c. Xenophanes autem cùm ante hoc vnum fecisset (Parmenides enim huius discipulus fuisse fertur) nihil perspicuè dixit, neutrãque horum naturam attigisse videtur, sed in totum cælum respiciens, vnum ipsum ait Deum esse.

L. 3. c. 4. t. 15. Sed cum iis, qui fabularũ inuolucro philosophantur, seriò agere æquum non est.

RESTE deux opinions des principes des choses, lesquelles il est difficile de reduire à vn certain genre de cause, à sçauoir, l'opiniõ de ceux qui posoient que toutes choses estoient

estoient vn, comme Xenophane, Parmenide, & Melissus: & l'opinion de ceux qui constituoient les nombres pour principes, comme les Pythagoriens.

Xenophane, Parmenide son disciple, & Melissus ne posoient qu'vn seul principe, comme si l'vniuers n'estoit qu'vne nature (car principe & estant se prenoient par le Anciens, pour vn mesme; parce qu'ils n'estimoient que le seul principe estant, & tout le reste accident:) ils ne s'accordoient pas eux trois en tout, comme ils sembloient faire en ce poinct, que toutes les choses naturelles estoient de mesme essence, & distinguees seulement par des accidents, lesquels ils ne contoient pas entre les estants. Quelques vns ont estimé, qu'ils entendoient l'estant immateriel lequel est seul vray estant: & de fait Platon a escript que Xenophane appelloit Dieu cet estant, qu'il disoit estre vn, comme Aristote le rapporte aussi. Et se trouue des vers de Parmenide, esquels il fait mention de l'estant immortel & du mortel. Mais parce que Xenophane signifie par le nom d'vn, tout le Ciel, c'est à dire l'vniuersité de toutes choses: & que d'ailleurs quand ils auroient entendu par l'estât, Dieu, (lequel se donne luy mesme ce nom) ils ont esté bien repris par Aristote, d'auoir parlé en sorte, qu'ils confondent toutes choses en vne, n'estant pas raisonnable de proceder serieusement cõtre ceux qui philosophẽt auec de ambaras de fables. Melisse soustenoit que ce principe estoit infiny. Et à cause de cela Parmenide l'estimoit immobile: car disoit il, s'il estoit infiny, il n'y auroit point de lieu pour le mouuoir, dautant qu'il le rempliroit. Mais outre que cette raison est nulle, dautât que l'infiny de quantité se pourroit bien mouuoir localement, s'il estoit ainsi que le Ciel se meust bien encores qu'il remplist l'vniuers, & qu'il puisse estre meu d'vn autre mouuemẽt que de lieu, nous auons montré qu'il n'y a rien que Dieu infiny, & partant cette opinion est fausse.

Plato. l. 7. de repub. tuit. *L. 2 prior. c. 25 pa 7. L. 1. post. c. 1. pag. 5.*

Ἐνίοις γὰρ ἔδοξε τῶν ἀρχαίων τὸ ὂν ἐξ ἀνάγκης ἓν εἶναι καὶ ἀκίνητον· τὸ μὲν γὰρ κενὸν, οὐκ ὄν· κινηθῆναι δ' οὐκ ἂν δύνασθαι, μὴ ὄντος κενοῦ κεχωρισμένου· οὐδ' αὖ πολλὰ εἶναι. &c.

Ἔτι δὲ ἐπὶ μὲν τῶν λόγων δοκεῖ ταῦτα συμβαίνειν, ἐπὶ δὲ τῶν πραγμάτων, μανίᾳ παραπλήσιον εἶναι τὸ δοξάζειν οὕτως· οὐδένα γὰρ τῶν μαινομένων ἐξεστάναι τοσοῦτον, ὥστε τὸ πῦρ ἓν εἶναι δοκεῖν, καὶ τὸν κρύσταλλον· ἀλλὰ μόνον τὰ καλὰ, καὶ τὰ φαινόμενα διὰ τὴν συνήθειαν, ταῦτα ἐνίοις διὰ μανίαν, οὐδὲν δοκεῖ διαφέρειν.

Arist. l. 1. de gener. & corrup. c. 8. t. 57. Nonnullis enim ex veteribus id quod est, necessario esse vnum atque immobile visum est: vacuum enim ipsum non esse. Nihil autem moueri posse, si vacuum separatum in ratione rerum non sit. Nec rursus esse multa. &c.

T. 59. Sed cùm in rationibus hæc videantur euenire; in ipsis verò rebus, minimè, hoc pacto sentire insania persimile existit: nemo enim ex hisce, quos insania male habet; à mente eòusque discedit, vt ignem & glaciem, vnum esse putet: sed solum quæ bona, honestaque sunt, & quæ per consuetudinem talia esse apparent, ea quibusdam ob insaniam nihil differre videntur.

Parmenide & Melisse pretendoiẽt prouuer que ce principe ou estant estoit immobile en cette sorte. Il ne se peut dõner de mouuemẽt s'il n'y a du vuide: mais il n'y a point de vuide dõques il n'y a point de mouuement. Et vouloient montrer qu'il estoit vn cõme il s'ensuit. Plusieurs choses ne peuuẽt estre s'il n'y a quelqu'vn qui les separe & diuise: mais riẽ ne peut estre tel s'il n'i a du vuide: or il n'y a point de vuide dõques il ne peut y auoir plusieurs choses separees l'vne de l'autre. Et parce qu'on leur eust peu obiecter, qu'il y a plusieurs corps qui se touchent, entre lesquels il n'y a point de vuide, ils preuenoiẽt la solution, disant que s'entretoucher & estre cõtinu ne different point. Et si quelqu'vn leur disoit que le continu estoit diuisible en plusieurs parties: cela leur sembloit estre feint, parce qu'il n'y a point de plus grãde raison, pourquoy le cõtinu soit plutost diuisé en vn poinct qu'en l'autre: & pourquoy vne partie soit plustost diuisee que l'autre en l'vniuers, par l'interposition du vuide. Par ces vaines raisons, Parmenide & Melisse estant éblouïs, ils nioyent contre le sens & l'experience, le mouuement, & tout ensemble la nature qui en est le principe. En quoy Aristote dit qu'ils ressemblent aux insensez, & que ceux qui sont agitez de folie, ne perdẽt iamais le iugement, iusqu'à ce poinct que d'estimer que le feu & la glace ne soit qu'vne mesme chose: mais seulement que les choses qui sont vrayement bonnes & honnestes, & celles qui n'en ont que l'apparence, soient vne mesme chose.

Τὸ μὲν οὖν, εἰ ἓν καὶ ἀκίνητον τὸ ὂν σκοπεῖν, οὐ περὶ φύσεώς ἐστι σκοπεῖν· ὥσπερ καὶ τῷ γεωμέτρῃ οὐκ ἔτι λόγος ἐστὶ πρὸς τὸν ἀνελόντα τὰς ἀρχάς, ἀλλ' ἤτοι ἑτέρας ἐπιστήμης, ἢ πασῶν κοινῆς· οὕτως οὐδὲ

Arist. l. 1. phys. c. 2. t. 8. Porrò hæc consideratio, an vnum sit ens & immobile, non est consideratio de natura: quemadmodum enim nõ amplius Geometræ est disputare aduersus eũ qui Geometriæ principia euertit: sed ea disputatio est vel alterius scientiæ, vel

τῷ περὶ ἀρχῶν· οὐ γὰρ ἔτι ἀρχή ἐστιν· εἰ ἓν μόνον, καὶ οὕτως ἕν ἐστιν· ἡ γὰρ ἀρχή, τινὸς, ἢ τινων.

omnium communis: ita etiam ei qui de principiis physicis agit, non est disputandum aduersus negantes principia physica: quia non est amplius principium si est tantum vnum, & ita vnum, quandoquidē principium est alicuius, vel aliquorum.

Ἀλλ' ἑνὸς ἀτόπου δοθέντος, τἆλλα συμβαίνει.

T. 10. Vno absurdo dato cætera eueniunt.

Ἡμῖν δὲ ὑποκείσθω, τὰ φύσει, ἢ πάντα, ἢ ἔνια κινούμενα εἶναι· δῆλον δὲ ἐκ τῆς ἐπαγωγῆς· ἅμα δὲ οὐδὲ λύειν ἅπαντα προσήκει· ἀλλ' ἢ ὅσα ἐκ τῶν ἀρχῶν τις ἐπιδεικνὺς ψεύδεται, ὅσα δὲ μή, οὔ.

T. 11. Nos autem supponamus, quæ natura constāt, vel omnia, vel quædam moueri, quod quiddā per inductionem perspicuum est. Simul autem nec soluere omnia decet: sed ea tantùm, quæ ex principiis demōstrans quispiam falsò concludit: quæ verò non ita cōcluduntur, nequaquam soluenda sunt.

Ἀλλὰ μὴν, εἰ τῷ λόγῳ ἓν τὰ ὄντα πάντα, ὡς λώπιον καὶ ἱμάτιον· τὸν Ἡρακλείτου λόγον συμβαίνει λέγειν αὐτοῖς· ταὐτὸ γὰρ ἔσται καὶ ἀγαθῷ καὶ κακῷ καὶ μὴ ἀγαθῷ εἶναι, καὶ ἀγαθῷ· ὥστε τὸ αὐτὸ ἔσται καὶ ἀγαθὸν καὶ οὐκ ἀγαθόν· καὶ ἄνθρωπος, καὶ ἵππος.

C. 3. t. 19. Sed si omnia entia sunt definitione vnū, vt vestimentum & indumentum: accidit eis, vt Heracliti sermonem pronuncient; eadem enim erit essētia boni, & mali: item non boni & boni: quocirca idē erit & bonum, & non bonum: nec non homo & equus.

Ἐξ ἀδιαιρέτων ἄρα τὸ πᾶν.

C. 4. t. 30. Ex indiuiduis igitur vniuersum cōstat.

Le mesme Aristote dit, qu'il ne faut point disputer contre ceux qui posent vn seul estāt principe & immobile en la nature: parce qu'ils destruisent les principes de la Physique: dont la raison est, premierement, que la nature est principe de mouuement, & adiouste qu'on montre par induction, que toutes les choses naturelles ou quelques vnes sont subiettes au mouuement: c'est à dire, clairement & manifestement, (car le terme induction signifie cela en ce lieu, comme en plusieurs autres d'Aristote, & nō vne espece d'argumētation, au sens qu'il le prend ailleurs.) Secondement parce que le principe est relatif à cela dont il est principe, il s'ensuit qu'il est principe d'vne ou plusieurs choses: & partant, il y a plusieurs estants. La diuersité des choses l'en conuainq assez, montrant que toutes ne sōt pas vne mesme chose. Aristote conduit cette opinion à cette absurdité, que l'vniuers cōsisteroit d'indiuisibles: car s'il se diuisoit, il y auroit plusieurs, & par consequent diuers estants: contre ce qu'elle affirme, que toutes choses ne sont qu'vn estant. Et comme vn absurde posé, les autres s'en ensuiuent; il aduient encores de cette opinion, que les contradictoires seroient vrays: attendu qu'ils se trouueroient en vne mesme chose, puisque toutes ne seroient qu'vn. Mais il ne se faut pas amuser dauantage à la refuter: parce que comme il dit, il n'est pas besoing de soudre toutes choses, mais seulement ce que quelqu'vn demonstrant selon les principes de la sciēce, conclud faussement, parce qu'il ne faut point disputer contre celuy qui nie les principes.

De l'opinion des Pythagoriens touchant les principes des choses.

CHAPITRE VI.

Δοκεῖ δέ τισι τὰ τοῦ σώματος πέρατα, οἷον ἐπιφάνεια, καὶ γραμμή, καὶ στιγμή, καὶ μονάς, εἶναι οὐσίαι, καὶ μᾶλλον ἢ τὸ σῶμα καὶ τὸ στερεόν.

Arist. l. 7. metap. c. 2. t. 5. Sunt autem quibus corporis fines, vt superficies, linea, punctus, & vnitas, substantia esse videtur: ac quoque adeò magis quàm corpus solidumque.

Ἐν δὲ τούτοις, καὶ πρὸ τούτων οἱ καλούμενοι Πυθαγόρειοι τῶν μαθημάτων ἁψάμενοι πρῶτον, ταῦτα προήγαγον καὶ ἐντραφέντες ἐν αὐτοῖς τὰς τούτων ἀρχὰς τῶν ὄντων, ἀρχὰς ᾠήθησαν εἶναι πάντων. &c.

L. 1. metap. c. 5. t. 2. Inter hos autem, & ante hos ij, qui Pythagorici appellantur, cùm Mathematica primum tractassent, ea ante posuerunt, atque in eis educati eorum principia omnium rerum principia esse crediderunt. &c.

Καὶ ὅσα εἶχον ὁμολογούμενα δεικνύναι ἔν τε τοῖς ἀριθμοῖς, καὶ ταῖς ἁρμονίαις πρὸς τὰ τοῦ οὐρανοῦ πάθη καὶ μέρη, καὶ πρὸς τὴν ὅλην διακόσμησιν, ταῦτα συνάγοντες ἐφήρμοττον. &c. Ἐπειδὴ τέλειον ἡ δεκὰς εἶναι δοκεῖ, καὶ πᾶσαν περιειληφέναι τὴν τῶν ἀριθμῶν φύσιν, καὶ τὰ φερόμενα κατὰ τὸν οὐρανὸν, δέκα μὲν εἶναί φασιν, ὄντων δὲ ἐννέα μόνον τῶν φανερῶν, διὰ τοῦτο δεκάτην τὴν ἀντίχθονα ποιοῦσι. &c. Φαίνονται δὲ καὶ οὗτοι τὸν ἀριθμὸν νομίζοντες ἀρχὴν εἶναι, καὶ ὡς ὕλην τοῖς οὖσι, καὶ ὡς πάθη τε καὶ ἕξεις· τοῦ δὲ ἀριθμοῦ στοιχεῖα τὸ ἄρτιον,

Quæcumque in numeris, & concentibus ostendere poterant cœli affectionibus, ac partibus vniuersoque ornatui esse consentanea, ea colligentes accommodabant. &c. Quoniam denarius numerus perfectum quid videtur esse, omnemque numerorum naturam complecti, ea etiam quæ in Cœlo feruntur, decem quidem esse inquiunt: & quia nouem dumtaxat sunt, quæ perspicuè cernantur, ob id decimam oppositam terram faciunt. &c. Videntur autem & hi numerum principium esse existimare, & vt materiam rerum, & vt affectiones atque habitus: numeri verò elementa, par & impar, horumque alterum finitum esse, alterū

καὶ τὸ περιττόν· τούτων δὲ τὸ μὲν πεπερασμένον, τὸ δὲ ἄπειρον, τὸ δὲ ἓν δὴ ἐξ ἀμφοτέρων εἶναι τούτων· καὶ γὰρ ἄρτιον εἶναι, καὶ περιττόν, τὸν δ' ἀριθμὸν ἐκ τοῦ ἑνός· ἀριθμοὺς δὲ καθάπερ εἴρηται, τὸν ὅλον οὐρανόν· ἕτεροι δὲ τῶν αὐτῶν τούτων τὰς ἀρχὰς δέκα λέγουσιν εἶναι τὰς κατὰ συστοιχίαν λεγομένας, πέρας ἄπειρον, περιττὸν, ἄρτιον, ἕν, πλῆθος, δεξιὸν, ἀριστερὸν, ἄρρεν, θῆλυ, ἠρεμοῦν, κινούμενον, εὐθὺ, καμπύλον, φῶς, σκότος, ἀγαθὸν, κακὸν, τετράγωνον, ἑτερόμηκες, ὅνπερ τρόπον ἔοικε καὶ Ἀλκμαίων ὁ Κροτωνιάτης ὑπολαβεῖν καὶ ἤτοι οὗτος παρ' ἐκείνων, ἢ ἐκεῖνοι παρὰ τούτου παρέλαβον τὸν λόγον τοῦτον.

infinitum, vnum autem ex his vtrisque esse: par enim esse, & impar: numerum porro ex vno constare, totũque Cœlum, vt dictum est, esse numeros. Horum autem ipsorum alij decem principia esse dicunt, quæ coniugatione quadam afferuntur, finitum, infinitum, par, impar, vnum, multitudinem, dextrum, sinistrum, marem, fœminam, quiescens, quod mouetur, rectum, obliquum, lumen, tenebras, bonum, malum, quadratum, altera parte longius, quemadmodum, & Alcmæo Crotoniates videtur sensisse, atque aut hic ab illis, aut ab hoc illi hanc sententiam acceperunt.

Οἱ μὲν οὖν καλούμενοι Πυθαγόρειοι, ταῖς μὲν ἀρχαῖς, καὶ τοῖς στοιχείοις ἐκτοπωτέρως χρῶνται τῶν φυσιολόγων· τὸ δ' αἴτιον ὅτι παρέλαβον αὐτὰς οὐκ ἐξ αἰσθητῶν· τὰ γὰρ μαθηματικὰ τῶν ὄντων ἄνευ κινήσεώς ἐστιν, ἔξω τῶν περὶ τὴν ἀστρολογίαν· διαλέγονται μέντοι, καὶ πραγματεύονται περὶ φύσεως πάντα.

C. 7. t. 19. Ac ij quidem qui Pythagorici vocantur, remotioribus vtuntur principijs, & elementis, quàm naturales. Eius rei causa est, quod ea non ex sensibilibus acceperint: res enim Mathematicæ, præter eas quæ in Astrologia traduntur, à motu sunt liberæ: sed tamen de natura disserunt, & omnia quæ tractant ad eam referunt.

Καλῶς ἔχει πάλιν θεωρῆσαι τὰ περὶ τοὺς ἀριθμοὺς συμβαίνοντα τοῖς λέγουσιν οὐσίας αὐτοὺς εἶναι χωριστὰς, καὶ τῶν ὄντων αἰτίας πρώτας.

L. 13. metap. c. 6. Decet rursus quæ circa numeros illos accidunt, qui eos substantias separatas dicunt, ac entium causas primas speculari.

Οἱ δὲ τὸν Μαθηματικὸν μόνον ἀριθμὸν εἶναι τὸν πρῶτον τῶν ὄντων κεχωρισμένον τῶν αἰσθητῶν· καὶ οἱ Πυθαγόρειοι δὲ ἕνα τὸν μαθηματικόν, πλὴν οὐ κεχωρισμένον, ἀλλ' ἐκ τούτου τὰς αἰσθητὰς οὐσίας συνεστάναι φασί.

Quidam Mathematicum solum numerum esse primum entium, ac sensibilibus separatum: Pythagorici quoque vnum ipsum Mathematicum, verùm non separatum, sed ex eo sensibiles substantias constare dicunt.

Οἱ δὲ Πυθαγόρειοι διὰ τὸ ὁρᾶν πολλὰ τῶν ἀριθμῶν πάθη ὑπάρχοντα τοῖς αἰσθητοῖς σώμασιν, εἶναι μὲν ἀριθμοὺς ἐποίησαν τὰ ὄντα, οὐ χωριστοὺς δὲ, ἀλλ' ἐξ ἀριθμῶν τὰ ὄντα.

L. 14. c. 3. Pythagorici verò eò quòd multas numerorũ passiones sensibilibus inesse corporibus videbant, numeros quidem entia fecerunt, non tamen separatos, verùm ex numeris entia.

Οἱ μὲν οὖν Πυθαγόρειοι, κατὰ μὲν τὸ τοιοῦτον οὐθενὶ ἔνοχοί εἰσι· κατὰ μέντοι τὸ ποιεῖν ἐξ ἀριθμῶν τὰ φυσικὰ σώματα, ἐκ μὴ ἐχόντων βάρος μηδὲ κουφότητα, ἔχοντα κουφότητα καὶ βάρος, ἐοίκασι περὶ ἄλλου οὐρανοῦ λέγειν καὶ σωμάτων, ἀλλ' οὐ τῶν αἰσθητῶν.

Pythagorici verò secundùm tale nullius culpabiles existunt. At secundùm quod naturalia corpora ex numeris faciunt, ex non habentibus grauitatem & leuitatem grauitatem & leuitatem habentia, videntur de alio Cœlo, corporibusque alijs, non autem de sensibilibus dicere.

LEs Pythagoriens qui auoient commencé leur science par les Mathematiques, & s'y estoient nourris, preferoiẽt cette science à tout, & croyoient que ses principes, la superficie, la ligne, le poinct, l'vnité, estoient les principes de toutes choses, & particulierement les nombres; parce qu'ils sont les premiers de nature és Mathematiques; & tout ce qu'ils pouuoient montrer és nombres & accords, ils le rapportoient au Ciel & à l'ordre de l'vniuers. Et d'autant que le nombre de dix semble estre parfaict & comprendre toute la nature des nombres, ils disoient qu'il y auoit dix corps simples, qui se mouuoient en rond: & n'en remarquans que neuf; à sçauoir huict au Ciel, & la terre qu'ils posoient se mouuoir au tour du centre du monde, où ils constituoient le feu; ils disoient qu'il y auoit encores vne seconde terre, qui se mouuoit au tour du mesme centre du mõde, à l'opposite de l'autre. Et comme ils constituoient pour les elements des nombres, le pair & l'impair; c'est à dire l'vnité: parce qu'estant adioustee au nombre impair, elle le rend pair: & au pair elle le rend impair: (à raison de quoy ils l'appelloient pair impair.) ils disoient peut estre à cause de cela, que les essences des choses cõsistoient de pair & d'impair: entẽdans par pair, cõme plus apte à la diuision, la matiere: & par impair moins apte, la forme. Ils appelloient pour la mesme raison l'impair finy, & le pair infiny. Quelques Pythagoriens ne se contentans pas de ces deux principes, & pour venir au nombre de dix qui leur plaisoit tant, ils adioustoient de plus, neuf contrarietez, pour faire dix couples de principes, desquels toutes choses se fissent. Ces dix accouplements estoient le finy, l'infiny, le pair, l'impair, l'vn, la

multitude, le dextre, le senestre, le masle, & la femelle, le reposant, le mouuãt, le droit, l'oblique, la lumiere, les tenebres, le bien, le mal, le quarré, & le plus long d'vn costé. Aristote dit qu'Alcmeon Crotoniate a esté de cette opinion, & que ceux cy l'ont prise de luy: ou luy d'eux. Si les Pythagoriens entendoient les principes des choses selon que leur paroles sonnent, il paroist clairement par ce que nous auõs traitté iusqu'à cette heure, qu'ils sont fort elloignez de la verité, car les nombres ne peuuent estre principes de substances, n'estant pas non seulement substance, mais mesmes accidents reels: car comme il a esté montré: le nombre n'est qu'vn estant rationel, pour le regard de son formel. Quant és dix accouplements de principes que quelques vns d'eux ont posé, si on les prend selon la lettre, ce sont les chimeres aussi esloignees des principes des choses naturelles comme les nombres. Que si ces pretendus principes sont representez enigmatiquement, c'est mal philosophé à eux: & partant il n'est point besoing de s'amuser à y respondre tant qu'ils soient expliquez, n'estant pas vn œuure qui appartienne au Philosophe auparauant leur explicatiõ. Il y en a eu d'autres que les Pythagoriẽs qui constituoiẽt les principes des choses és nombres qu'ils posoient: comme substances separees des choses sensibles. Mais Aristote dit que les Pythagoriens ne sont point coulpables de cet erreur, n'ayant pas estimé que les nombres fussent separez: mais pour le regard de ce qu'ils en font les corps naturels qui sont pesants & legers, il luy semble qu'ils parlent d'vn autre Ciel, & d'autres corps, & non des sensibles.

De l'opinion de Platon touchant les principes des choses.

CHAPITRE VII.

Ἀλλ' οἱ μὲν ἱκανὴν ᾠήθησαν αἰτίαν εἶναι πρὸς τὸ γίγνεσθαι τὴν τῶν εἰδῶν φύσιν, ὥσπερ ὁ ἐν τῷ Φαίδωνι Σωκράτης· καὶ γὰρ ἐκεῖνος ἐπιτιμήσας τοῖς ἄλλοις, ὡς οὐδὲν εἰρηκόσιν, ὑποτίθεται ὅτι ἐστὶ τῶν ὄντων, τὰ μὲν εἴδη, τὰ δὲ μεθεκτικὰ τῶν εἰδῶν· καὶ ὅτι εἶναι μὲν ἕκαστον τούτων λέγεται κατὰ τὸ εἶδος· γίγνεσθαι δὲ κατὰ τὴν μετάληψιν, καὶ φθείρεσθαι κατὰ τὴν ἀποβολήν· ὥστ' εἰ ταῦτα ἀληθῆ, τὰ εἴδη οἴεται ἐξ ἀνάγκης αἴτια εἶναι.

Μετὰ δὲ τὰς εἰρημένας φιλοσοφίας, ἡ Πλάτωνος ἐπεγένετο πραγματεία, τὰ μὲν πολλὰ τοῖς Πυθαγορείοις τούτοις ἀκολουθοῦσα, τὰ δὲ καὶ ἴδια παρὰ τὴν τῶν Ἰταλικῶν ἔχουσα φιλοσοφίαν, ἐκ νέου τε γὰρ συγγενόμενος πρῶτον Κρατύλῳ, καὶ ταῖς Ἡρακλειτείοις δόξαις, ὡς ἁπάντων τῶν αἰσθητῶν ἀεὶ ῥεόντων, καὶ ἐπιστήμης περὶ αὐτῶν οὐκ οὔσης, ταῦτα μὲν ὕστερον οὕτως ὑπέλαβε. Σωκράτους δὲ περὶ μὲν τὰ ἠθικὰ πραγματευομένου, περὶ δὲ τῆς ὅλης φύσεως οὐδὲν, ἐν μέντοι τούτοις τὸ καθόλου ζητοῦντος, καὶ περὶ ὁρισμῶν ἐπιστήσαντος πρώτου τὴν διάνοιαν, ἐκεῖνον ἀποδεξάμενος διὰ τὸ ζητῆσαι περὶ τῶν καθόλου, τοιοῦτον ὑπέλαβεν, ὡς περὶ ἑτέρων τοὺς ὁρισμοὺς τούτους γινομένους, καὶ οὐ περὶ τῶν αἰσθητῶν τινος· ἀδύνατον γὰρ εἶναι τὸν κοινὸν ὅρον τῶν αἰσθητῶν τινος, ἀεί γε μεταβαλλόντων· οὗτος οὖν τὰ μὲν τοιαῦτα τῶν ὄντων ἰδέας προσηγόρευσε, τὰ δ' αἰσθητὰ παρὰ ταῦτα, καὶ κατὰ ταῦτα λέγεσθαι πάντα.

Ἀλλ' ὁ μὲν Σωκράτης τὰ καθόλου οὐ χωριστὰ ἐποίει, οὐδὲ τοὺς ὁρισμούς· οἱ δ' ἐχώρισαν, καὶ τὰ τοιαῦτα τῶν ὄντων ἰδέας προσηγόρευσαν· ὥστε συνέβαινεν αὐτοῖς σχεδὸν τῷ αὐτῷ λόγῳ, πάντων ἰδέας εἶναι τῶν καθόλου λεγομένων.

Ἐπὶ Σωκράτους μὲν δὲ τοῦτο μὲν ηὐξήθη, τὸ δὲ

Arist. l. 2. de gener. & corr. c. 9. t. 51. Alij specierum naturam causam esse sufficientem ad generandum arbitrati sunt, quemadmodum in Phædone Socrates. Nam vbi ille cæteros increpuit tanquam nihil locutos, eorum quæ sunt, quædam species esse, quædam quæ species participent: & eorum quoque per speciem esse dici, susceptione verò oriri & abiectione interire supponit. Quare si hæc vera sunt, species causas esse generationis & corruptionis necessariò putat.

L. 1. metap. c. 6. t. 5. Post eas autem Philosophias, quas commemorauimus, disciplina Platonis accessit, quæ magna quidem ex parte horum Pytagoricorum doctrinam sequitur, sed quædam etiam propria continet, præter Italicorum Philosophiam Plato ab ineũte ætate Cratyli primùm consuetudine vsus, et Heracliti opinionibus assuetus, quasi omnia sensibilia semper fluerent, nec vlla eorum esset scientia, hæc quidem postea ita habere existimauit; sed cùm Socrates ea, quæ ad mores pertinent, tractaret, de tota verò natura nihil ageret, t. 6. Et tamen in ijs rem vniuersalem quæreret, mentemque primus ad definitiones applicaret, eius doctrina ob eam causam probata, quod de rebus vniuersalibus disputaret: id ita accepit, quasi de alijs rebus, non de vlla eorum, quæ sensibus percipiuntur, eiusmodi definitiones fierẽt. Neque enim fieri posse, vt communis definitio vllius rei sit earum, quæ sensibus subiectæ sunt, vt quæ semper mutentur: itaque huiusmodi quidem entia ideas appellauit; quæ verò sensibus perspiciuntur, præter hæc esse, & ab his omnia dici voluit.

L. 12. metap. c. 4. Socrates quidem vniuersalia nõ ponebat separata, nec definitiones: quidam verò separarunt, ac talia entium ideas appellarunt: quare ferè accidebat eis eadem ratione, omnium quæ vniuersaliter dicuntur, ideas esse.

T. 1. de partib. animal. c. 1. Socratis verò tempo-

ζητεῖν

ζητεῖν τὰ περὶ φύσεως ἔληξε· περὶ δὲ τὴν χρήσιμον ἀρετὴν καὶ τὴν πολιτικὴν ἀπέκλιναν οἱ φιλοσοφοῦντες.

Οἱ δὲ τὰς ἰδέας τιθέμενοι, πρῶτον μὲν ζητοῦντες τωνδὶ τῶν ὄντων λαβεῖν τὰς αἰτίας, ἕτερα τούτοις ἴσα τὸν ἀριθμὸν ἐκόμισαν, ὥσπερ εἴ τις ἀριθμῆσαι βουλόμενος, ἐλαττόνων μὲν ὄντων, οἴοιτο μὴ δυνήσεσθαι, πλείω δὲ ποιήσας, ἀριθμοίη. Σχεδὸν γὰρ ἴσα, ἢ οὐκ ἐλάττω τὰ εἴδη ἐστὶ τούτων περὶ ὧν ζητοῦντες τὰς αἰτίας, ἐκ τούτων ἐπ' ἐκεῖνα προῆλθον.

Συνέβη δ' ἡ περὶ τῶν εἰδῶν δόξα τοῖς εἰποῦσι, διὰ τὸ πεισθῆναι περὶ τῆς ἀληθείας τοῖς Ηρακλειτείοις λόγοις, ὡς πάντων τῶν αἰσθητῶν ἀεὶ ῥεόντων· ὥστ' εἴπερ ἐπιστήμη τινὸς ἔσται καὶ φρόνησις, ἑτέρας δεῖν τινὰς φύσεις εἶναι· παρὰ τὰς αἰσθητὰς μενούσας· οὐ γὰρ εἶναι τῶν ῥεόντων ἐπιστήμην· Σωκράτους δὲ περὶ τὰς ἠθικὰς ἀρετὰς πραγματευομένου, καὶ περὶ τούτων ὁρίζεσθαι καθόλου ζητοῦντος πρώτου (τῶν μὲν γὰρ φυσικῶν ἐπὶ μικρὸν Δημόκριτος ἥψατο· μόνον καὶ ὡρίσατό πως τὸ θερμὸν καὶ τὸ ψυχρόν.

Αἴτιον δὲ τοῦ συνάψαι ταῦτα εἰς ταυτὸν τοῖς λέγουσι τὰς ἰδέας καθόλου, ὅτι τοῖς αἰσθητοῖς οὐ τὰς αὐτὰς οὐσίας ἐποίουν· τὰ μὲν οὖν ἐν τοῖς αἰσθητοῖς καθέκαστα ῥεῖν ἐνόμιζον, καὶ μένειν οὐδὲν αὐτῶν· τὸ δὲ καθόλου παρὰ ταῦτα εἶναί τε, καὶ ἕτερόν τι εἶναι.

Η μὲν γὰρ ἰδέα χωριστόν, καὶ αὐτὸ καθ' αὑτό.

Φασὶ γὰρ ἄριστον μὲν εἶναι πάντων αὐτὸ τὸ ἀγαθόν· αὐτὸ δ' εἶναι τὸ ἀγαθὸν ᾧ ὑπάρχει, τῷ πρώτῳ εἶναι τῶν ἀγαθῶν καὶ τῷ αἰτίῳ, τῇ παρουσίᾳ τοῖς ἄλλοις τοῦ ἀγαθοῦ εἶναι· οἱ δὲ Πυθαγόρειοι πρότερον περὶ τινῶν ὀλίγων, ὧν τοὺς λόγους εἰς τοὺς ἀριθμοὺς ἀνῆπτον οἷον, τί ἐστι καιρός, ἢ τὸ δίκαιον, ἢ γάμος.
Πολλαχῶς γὰρ λέγεται καὶ ἰσαχῶς τῷ ὄντι ἀγαθόν· τό, τε γὰρ ὂν (ὥσπερ ἐν ἄλλοις διῄρηται) σημαίνει τὸ μὲν τί ἐστι, τὸ δὲ ποιόν, τὸ δὲ ποσόν. &c. Καὶ τὸ ἀγαθὸν ἐν ἑκάστῃ τῶν πτώσεών ἐστι τούτων.

ribus, vsus quidem definiendi increuit, sed indagatio rerum naturalium desiit: nam omne Philosophandi studium, ad vtilem virtutem ciuilemque vsum translatum est.

C. 7. t. 25. Qui verò ideas ponunt, primùm quidem cùm vellent harum rerum causas sumere: alia his numero æqualia induxerunt, quemadmodum si quis numerare volens, si pauciora quidem sint, se non posse putet: cùm autem plura fecerit, tum demum numeret, ferè enim æquales aut non pauciores sunt formæ ijs rebus. t. 26. Quarum causas exquirentes, ab his ad illas progressi sunt.

L. 13. c. 4. Accidit verò de ideis opinio illorum, qui dixerunt, propterea quod de veritate adhæserant Heracliti rationibus, tanquam omnia sensibilia semper fluant. Quare si qua cuiuspiam scientia prudentiaque erit, oportet alias quasdam naturas permanentes esse, præter sensibiles: non enim fluentium esse scientiam. Cùm verò Socrates circa morales virtutes vacaret, & de his vniuersaliter definire omnes quæreret; naturalia enim parū Democritus attigerat solùm, & aliquo modo tam calidū & frigidū definierat.

C. 9. Causa verò cur ij qui vniuersales ideas dicunt, vt eas in idem coniungant, fuit quia sensibilibus non faciebant easdē substantias: singularia enim quæ à sensibilibus fluere putabant, id aliquid horum manere: vniuersale autem præter hæc tum esse, tū aliud quid esse.

L. 1. magn. moral. c. 1. Idea enim separari potest & per se subsistit.

L. 1. moral. eud. c. 8. Omnium enim bonorum excellentissimum inquiunt ipsum bonum: ipsum autem bonum esse, quod & primum sit, & alijs suæ bonitatis causa, quorum vtrumque ideæ boni competit. Pythagorici etiam priùs de quibusdam paucis, quorum rationes & numeros reducebant, veluti quid est tempus, aut iustum, aut nupta. Quot modis enim ens, tot & bonum dicitur. Quemadmodum enim ens (vt alibi quoque ostensum) significat quid sit res, aut qualis, nonnumquam quanta. &c. sic & bonum in singulis his ordinibus conspicitur.

APRES la doctrine des Pythagoriens vint celle de Platon, laquelle y est conforme en la plus grāde partie, mais elle en est differente en quelques poincts qu'il y a adioustez du sien. Il eut pour precepteur Socrates lequel traicta des mœurs, & y transfera toute la Philosophie sans toucher aucunement aux choses naturelles, lesquelles n'auoient encores esté touchees que fort peu par Democrite & par les Pythagoriens, qui les rapportoient aux nombres. Et de son temps la recherche en cessa, & fut le premier qui appliqua son esprit aux definitions: à cause de quoy il disputoit des vniuersels qu'il cherchoit és morales, comme il parloit d'autres choses. Or dautant que Platon auoit conuersé en sa ieunesse auec Cratyle, & s'estoit accoustumé és opinions d'Heraclite: à sçauoir, que toutes les choses sensibles estoient en vn perpetuel flus, & n'y en auoit point de science: il prit ce que disoit Socrates, comme il eust parlé des choses separees de la matiere; ce qu'il n'entēdoit pas ainsi, & comme s'il ne se peust donner de definition des choses soubmises au sens: à cause qu'elles se changent continuellement; & là dessus estima que les principes des choses estoient certaines essences ou formes immaterielles, incorruptibles, existantes par soy, (qu'il nomme idees) separees des subiects dont elles sont principes, & autant en nombre comme il y a de diuerses especes des substances des choses sensibles, selon qu'Aristote son disciple rapporte de la doctrine de son precepteur. Platō posoit ces idees comme causes efficientes formelles & exēplaires des choses: car en premier lieu, il pensoit que cōme le premieremēt & par soy chaud est cause efficiente de tout chaud, que semblablement le premier & par soy homme, qu'il appelle idee de l'homme, & homme d'essence, est cause de la generation de tout homme, qu'il le faict à sa semblance, comme par l'impressiō d'vn

Euseb. l. 11. de prepar. euag. c. 11. cachet les figures se font en la cire, (selon que Didymus explique en Eusebe cette opinion de Platon) & ainsi de toutes les autres especes. Et secondement il estimoit que tout ainsi que la chaleur n'existe point en l'eau, que par la participation de la chaleur essentielle qui est au premier chaud: de mesme que les indiuidus n'existoiẽt point dessoubs certaines especes, que par la participation de la nature specifique, laquelle est essentiellemẽt idee; c'est à dire durant qu'elle influoit les formes en la matiere, comme certaines images d'elle: à sçauoir qu'vn homme particulier estoit, quand il participoit de l'idee de l'homme par soy en cette façon: & ainsi d'vn lion & de tous les autres indiuidus. Au moyẽ de quoy les choses portoient le nom des idees qu'elles participoient, & cessoient d'estre, quand elles ne les participoient plus. Et partant les idees estoient causes de l'estre, generation, & corruption des choses. Platon posoit aussi l'idee de l'estant & de l'vn separé, qu'il appelloit par soy estant & par soy vn; par la participation de quoy, chaque chose estoit ditte estant & vn : & que le par soy estant & le par soy vn, estoit le souuerain bien : dautant que le bon se conuertit auec l'estant, ainsi que l'vn. Et ce par soy bon est Dieu, duquel toutes choses sont dittes bonnes, par vne maniere de participation. Tellement que de ce que dessus, nous pouuons definir selon l'opinion de Plató, que les idees sont certaines essences ou formes existantes, outre les choses dont elles sont formes & essences, & sont leurs causes exemplaires, efficientes & formelles.

Οἱ μὲν γὰρ Πυθαγόρειοι μιμήσει τὰ ὄντα φασὶν εἶναι τῶν ἀριθμῶν, Πλάτων δὲ μεθέξει, τοὔνομα μεταβαλών· τὴν μέντοι γε μέθεξιν, ἢ τὴν μίμησιν, ἥτις ἂν εἴη τῶν εἰδῶν, ἀφῆκαν ἐν τῷ κοινῷ ζητεῖν· ἔτι δὲ παρὰ τὰ αἰσθητὰ καὶ τὰ εἴδη, τὰ μαθηματικὰ τῶν πραγμάτων εἶναί φησι μεταξύ, διαφέροντα τῶν μὲν αἰσθητῶν, τῷ ἀΐδια καὶ ἀκίνητα εἶναι· τῶν δ' εἰδῶν, τῷ τὰ μὲν πόλλ' ἄττα ὅμοια εἶναι, τὸ δ' εἶδος αὐτό, ἓν ἕκαστον μόνον· ἐπεὶ δ' αἴτια τὰ εἴδη τοῖς ἄλλοις, τὰ ἐκείνων στοιχεῖα, πάντων ᾠήθη τῶν ὄντων εἶναι στοιχεῖα· ὡς μὲν οὖν ὕλην τὸ μέγα, καὶ τὸ μικρὸν εἶναι ἀρχάς, ὡς δ' οὐσίαν, τὸ ἕν· ἐξ ἐκείνων γὰρ κατὰ μέθεξιν τοῦ ἑνὸς τὰ εἴδη εἶναι τοὺς ἀριθμούς· τὸ μέντοι γε ἓν ὡς οὐσίαν εἶναι, καὶ μὴ ἕτερόν τι τὸ ὂν λέγεσθαι εἶναι, παραπλησίως τοῖς Πυθαγορείοις ἔλεγε, καὶ τὸ τοὺς ἀριθμοὺς αἰτίους εἶναι τοῖς ἄλλοις τῆς οὐσίας, ὡσαύτως ἐκείνοις· τὸ δὲ ἀντὶ τοῦ ἀπείρου ὡς ἑνὸς δυάδα ποιῆσαι, τὸ δ' ἄπειρον ἐκ μεγάλου καὶ μικροῦ, τοῦτ' ἴδιον· καὶ ἔτι ὁ μὲν τοὺς ἀριθμοὺς παρὰ τὰ αἰσθητά, οἱ δ' ἀριθμοὺς εἶναί φασιν αὐτὰ τὰ πράγματα, καὶ τὰ μαθηματικὰ μεταξὺ τούτων οὐ τιθέασι.

Arist. l. 1. metap. c. 6. t. 6. Pythagorici ea quæ sunt, imitationem numerorum esse dicunt: Plato autem, nomine mutato, participationem: cæterum quænam esset eiusmodi formarum, siue participatio, siue imitatio in communi disputatione expendere omiserunt. Ad hæc præter sensibilia, & formas, Mathematica rerum media esse ait, quæ hoc differant à sensibilibus, quod sempiterna sint ac immobilia: formis autem quod pleraque eorum similia sunt inter sese: forma autem ipsa vnaquæque vnũ quiddam sit tantum. Quoniam verò formæ causa sunt cæterorum, putauit ille earum elementa esse omnium rerum elementa; ac magnum quidem, & paruum esse principia, vt materiam; vnum autem, vt substantiam. t. 7. Ex illis enim formas participatione vnius, esse numeros; ipsum tamen vnum substantiam esse, neque ens aliud quicquam dici esse, vt Pythagorici: numeros etiam, quemadmodum illi, cæteris substantiæ causas esse asserebat. t. 8. Pro infinito autem, vt vno, qualitatem; infinitum verò ex magno & paruo fecisse, hoc eius est proprium. Præterea hic ponit numeros præter sensibilia: illi verò aiunt numeros esse res ipsas, nec res mathematicas inter hæc collocant.

En cette participation que les choses auoient des idees, Platon ne changeoit en la doctrine des Pythagoriens, que le nom de participation, au lieu de celuy d'imitation, duquel les Pythagoriens vsoient, disant, que tous les estants estoient imitatió des nombres: mais ç'a esté sans que les vns ny les autres, ayant expliqué ce qu'ils entendoient par cette imitation, ny participation. Il posoit que le grand & le petit, qu'il nomme aussi dualité, estoit comme le principe materiel des idees, & le souuerain vn, comme le formel: & que cela mesme estoit le principe des choses Et dautant que le nombre est constitué d'vnitez, il appeloit aussi ses idees nombres. On ne sçait pas ce qu'il entẽdoit par grand & petit, comme on sçait qu'il entendoit, que l'vnité estoit la substance mesme des choses, & les nombres causes des choses, mais non materelles, comme les Pythagoriens; ains exemplaires, qui se reduisent aux formelles. Il differe encores d'eux, en ce qu'il a posé pour principe materiel des choses, le grand & le petit, & eux le pair & l'infiny. Secondement en ce qu'il estime les nombres estre separez des choses, lesquels il a appellez idees: & eux disoient que les nombres estoient les choses sensibles. Et en troisieme lieu, en ce que les Pythagoriens ne separoient pas les Mathematiques de la matiere: & Platon les posoit comme vn autre genre de choses separees des sensibles: les disant estre moyennes entre les idees & les choses sensi-

sensibles, parce qu'elles estoient perpetuelles, cõme les idees, qu'autrement on n'en pourroit auoir la science, & qu'elles ressembloient aux sensibles, en ce qu'il y en auoit plusieurs de mesme espece: comme pour exemple, plusieurs triangles & quarrez.

Καθὰ τε γὰρ τοὺς λόγους τοὺς ἐκ τῶν ἐπιστημῶν, εἴδη ἔσται πάντων, ὅσων ἐπιστῆμαί εἰσι· καὶ κατὰ τὸ ἓν ἐπὶ πολλῶν. &c.

Arist. l. 1. metap. c. 7. t. 27. Namque ex iis rationibus, quæ ex scientiis ducuntur, eorum omnium formæ erunt, quorum scientiæ sunt, quinetiam ex iis, quæ sumuntur ex vno in multis. &c.

Platon pour confirmer son opinion des idees, disoit, que la science n'est que des choses perpetuelles, necessaires, finies & vniuerselles, & ne s'acquiert que par la demõstration, laquelle doit estre faitte par des principes necessaires, finis, & vniuersels: de quoy il inferoit qu'on ne pourroit auoir la science des choses particulieres sensibles, qui sont variables, corruptibles, & infinies: & que partant, outre chaque chose particuliere sensible, il estoit necessaire qu'il y en eust d'immaterielles, vniuerselles, inuariables, & incorruptibles, qui furent leurs principes, desquelles on peut auoir la science: comme pour exemple, outre Socrates, Eudoxe, & autres hommes particuliers, qu'il y eust l'homme incorruptible, quil nomme l'idee de l'homme, separé de tout homme particulier, lequel par consequent fust immateriel, & ainsi des autres substances: (car selon Platon, tout ce qui est sensible & materiel est corruptible. C'est pourquoy il a escrit en son Timee, que le Ciel est corruptible de sa nature.) Il disoit pour le mesme effect, que nous experimentons que l'entendement considere l'homme comme homme, separé de tout particulier, en forme vne definition, & en dem õtre les proprietez, argumentãt là dessus. Que si cette separation est fausse, que la definition de l'homme, entant qu'homme, est fausse & chimerique: & si elle est vraye, qu'il est donques ainsi en la chose comme l'entendement la conçoit: car l'entité de la chose est le fondement de la verité.

Refutation des idees de Platon par Aristote.

CHAPITRE VIII.

Ἔτι, δόξειεν ἂν ἀδύνατον εἶναι χωρὶς τὴν οὐσίαν, καὶ οὗ ἡ οὐσία· ὥστε πῶς ἂν αἱ ἰδέαι οὐσίαι τῶν πραγμάτων οὖσαι, χωρὶς εἶεν. Ἐν δὲ τῷ Φαίδωνι οὕτω λέγεται, ὡς καὶ τοῦ εἶναι, καὶ τοῦ γίγνεσθαι αἴτια τὰ εἴδη ἐστί· καί τοι τῶν εἰδῶν ὄντων, ὅμως οὐ γίγνεται τὰ μετέχοντα, ἂν μὴ ᾖ τὸ κινῆσον, καὶ πολλὰ γίγνεται ἕτερα, οἷον οἰκία καὶ δακτύλιος, ὧν οὔ φαμεν εἴδη εἶναι.

Τὴν δ' οὐσίαν οἰόμενοι λέγειν αὐτῶν, ἑτέρας οὐσίας εἶναί φαμεν, ὅπως δὲ ἐκεῖναι τούτων οὐσίαι, διὰ κενῆς λέγομεν· τὸ γὰρ μετέχειν, ὥσπερ πρότερον εἴπομεν, οὐδέν ἐστι.

Arist. l. 1. metap. c. 7. t. 33. Videbitur fieri non posse, vt substantia, & id cuius est substantia, seiuncta sint. Quo igitur modo ideæ, cum sint rerum substantiæ, separatæ fuerint? In Phædone autem hunc in modum dicitur, formas, & vt res sint, & vt fiant, causas esse.

T. 34. Atqui existentibus formis, res, quæ illarum participes sunt, nequaquam fiunt, nisi sit quod moueat: multáque fiunt alia, vt domus, ac annulus, quorum non dicimus formas esse.

T. 44. Cum autem substantiam eorum nos exponere existimamus, alias substantias inducimus, sed quo pacto illæ horum substantiæ sint, inaniter exponimus; cum participatio, quemadmodum antè diximus, nihil sit.

ARISTOTE impugne par deux voyes les idees que Platon posoit pour principes: dont l'vne est, parce qu'elles sont inutiles à cela pourquoy il les posoit: attẽdu qu'elles ne seruent ny pour causes formelles, ny efficiẽtes, ny exemplaires, ny pour les sciẽces. Premierement, si elles estoient formes, elles ne pourroiẽt estre separees des choses dont elles seroient formes: attendu que la forme est de l'essence de la chose, & ce qui est de l'essence d'vne chose, n'en peut estre separé. Aristote dit, que Platon pensant donner la cause formelle de chaque chose, a apporté vn autre genre de choses, desquelles il faudroit encores chercher les causes. Et puis il a en vain exposé comme ces idees sont causes formelles, attendu que la participation dont il parle, n'est rien: car il pose que l'homme singulier, & l'homme par soy, sont de mesme nature; encores qu'ils different en deux poincts: dont l'vn est, en ce que l'homme particulier est homme par participation, & l'homme par soy, essentiellement homme: ainsi que la lueur en l'air est lueur par participation, & la lueur au Soleil est essentiellement lueur, & toutesfois sont de mesme nature. L'autre poinct est, en ce que l'homme particulier est corruptible, & l'homme par soy incorruptible. Or s'il veut entendre par cette participation de l'idee, que l'homme particulier n'est point homme, qu'entant qu'il est ressemblant

à cette idee, comme à son exemplaire : il n'est point besoing d'autre chose pour cela, que la nature specifique telle qu'elle est en chaque particulier, pour le rendre & faire exister : mais s'il entend par la participatiõ de l'idee, qu'elle doiue estre en chaque particulier, pour le rendre & faire exister homme : comme la lueur du Soleil est en l'air & en toutes les choses qui la participent : cela est faux: car vne chose n'est ce qu'elle est, que par ce qui luy est interieur : & ce qui est interieur en vne chose ne peut estre en vne autre : cõme nous l'auons montré.

Secondement encores qu'il y eust des idees, nous ne connoissons point que les choses qui en sont participantes, se facent, s'il n'y a vne autre cause efficiente : là où sans vne idee subsistante par soy, quand il y a vne cause efficiẽte, plusieurs choses se font : comme pour exemple, vne maison & autres semblables choses, ainsi que Platon luy mesme en est d'accord. Or puis que l'art imite la nature, & que nous voyons qu'il y a en la fabrication des choses artificielles vne cause efficiente sensible outre la matiere, la forme & l'idee de l'artisan, à la ressemblãce duquel elles sont faittes; il en faut iuger de mesme en la generation des choses naturelles.

Εἰ μὲν γάρ ἐστιν αἴτια τὰ εἴδη, διὰ τί οὐκ ἀεὶ γεννᾷ συνεχῶς· ἀλλά ποτε δ' οὔ, ὄντων ἀεὶ καὶ τῶν εἰδῶν καὶ τῶν μεθεκτικῶν; ἔτι δ' ἐπ' ἐνίων θεωροῦμεν ἄλλο τι τὸ αἴτιον ὄν· ὑγίειαν γὰρ ὁ ἰατρὸς ἐμποιεῖ καὶ ἐπιστήμην ὁ ἐπιστήμων, οὔσης καὶ ὑγιείας αὐτῆς, καὶ τῶν μεθεκτικῶν.

Τὸ δὲ λέγειν παραδείγματα αὐτὰ εἶναι, καὶ μετέχειν αὐτῶν τἆλλα, κενολογεῖν ἐστι, καὶ μεταφορὰς λέγειν ποιητικάς· τί γάρ ἐστι τὸ ἐργαζόμενον πρὸς τὰς ἰδέας ἀποβλέπον, ἐνδέχεται γὰρ καὶ εἶναι, καὶ γίνεσθαι ὅμοιον ὁτιοῦν, καὶ μὴ εἰκαζόμενον πρὸς ἐκεῖνο.

Arist. l. 2. de gener. & corrup. c. 9. t. 52. Si species causæ sunt, cur non semper gignunt continenter: sed quandoque, & quandoque non, cùm semper tum species, tum quæ eas participant, in ratione rerum sint? Præterea in nonnullis aliam quandam esse causam spectamus. Nam medicus in corpore sanitatem efficit, & scientiam sciens, existente & ipsa sanitate & scientia, & hisce, quæ eas participant.

L. 1. metap. c. 7. t. 32. Dicere autem exemplaria eas esse, résque cæteras earum esse participes, inania loqui est, & poëticis translationibus vti. Quid enim est, quod agat ad ideas respiciẽs? esse enim, ac fieri potest quidvis simile, etiam si ad illius imaginem non exprimatur.

Dauantage, puis que selon Platon, l'idee est vne forme participable, & qu'il y a de la matiere qui la peut participer; si l'idee est cause suffisante de la generation, il s'ẽsuit que tout ce qui peut estre engendré, sera engendré en vn instant & en tout temps : & ainsi la rose naistra en hyuer, ce qui peut estre feu sera incontinent feu, & tout ce qui est bruslable sera aussi tost bruslé: car la forme participable estant posee, & la matiere qui la peut participer, la generation s'ensuit incontinent: comme pour exemple, la forme du feu estant posee, & le bois capable de la participer; le bois sera aussi tost en feu. Mais le sens nous montre que cela est faux: donques il n'y a point d'idees telles que Platon les constitue; qui soient causes efficientes des choses engendrables. Et si on dit que cette raison ne conclud pas contre Platon, dautant qu'il est requis vn conuenable approchement de l'agent, pour disposer la matiere: car si le feu estoit en France, & la paille en Espagne, l'embrazement ne se feroit pas pour cela, si on n'approchoit le feu de la paille; on respond que cela n'est necessaire qu'aux agents corporels, qui sont distinguez de situation; là où les idees qui sont incorporelles, ne sont en aucun lieu à part, selon qu'il les pose, & ne s'approchent pas plus de la matiere estant en vn endroit du monde qu'en l'autre : & ainsi par tout où sera la matiere qui peut participer l'idee, incontinent la generation de la chose s'ensuiura.

Quant à poser que les idees sont comme exemplaires, & que les autres choses les participent, c'est dire, comme en parle Aristote, des choses vaines, & vser de metaphores poëtiques: car qui a-t-il entre les choses naturelles qui agisse regardant à de telles idees? mais nous experimentons que plusieurs choses semblables s'engendrent sans cela: attendu que l'agent naturel engendre de luy mesme son semblable en espece, sans idees: ainsi l'homme engendre l'homme, & cet homme cet homme, sans qu'il soit besoin d'aucune idee ou essence d'homme separé, comme exemplaire externe pour cet effect : attendu que la vertu formatiue, qui est en l'engendrant, suffit pour luy faire ressembler la chose engendree.

Ηδη μὲν οὖν εἶναι, ἢ ἕν τι παρὰ τὰ πολλά, οὐκ ἀνάγκη, εἰ ἀπόδειξις ἔσται· εἶναι μέντοι ἓν κατὰ πολλῶν, ἀληθὲς εἰπεῖν ἀνάγκη· οὐ γὰρ ἔσται τὸ καθόλου, ἂν μὴ τοῦτο ᾖ· ἐὰν δὲ τὸ καθόλου μὴ ᾖ· τὸ μέσον οὐκ ἔσται, ὥστ' οὐδ' ἀπόδειξις.

Arist. Anal. poster. l. 1. c. 11. Species igitur esse, aut vnum quidpiam præter multa, non necesse est, si demonstratio fuerit; sed necesse est vt verè dicatur esse vnum de multis: quia non erit vniuersale nisi hoc sit: quod si vniuersale non sit, medium non erit: proinde nec demonstratio.

Venons

Venons maintenant à la science des choses sensibles. Il est clair par ce que nous auons traicté des sciences, qu'il n'est point de besoin d'idee separee pour les acquerir : car pour auoir la science des choses, comme pour exemple, de l'homme, il suffit que l'entẽdement considere sa nature en soy ou specifiquement, sans considerer les particuliers : attẽdu que la nature de l'homme estant ainsi consideree, c'est quelque chose necessaire & inuariable & perpetuelle; puis qu'en cette sorte les attributs en sont verifiez infailliblement & perpetuellement par soy : car il est tousiours vray, que l'homme est capable de rire : de sorte que par ce moyen on a la science de l'homme par des conclusions necessaires, deduittes de principes necessaires : & de cette maniere l'homme ne tombe point soubs les sens, & tout de mesme des autres choses. Et quant à ce que Platon demãde s'il est ainsi en la chose comme il se faict par l'entendement : Ie responds que les essences des choses, ny quoy que ce soit, n'estans ny vniuerselles ny particulieres de soy, mais seulement par la consideration de l'entendement, comme nous l'auons montré, on en peut auoir la science selon ce qu'elles sont en soy, ou les considerant vniuersellement, sans les considerer comme particulieres, ny aucunes de leurs conditions. Et ces natures ainsi considerees, ne sont pas plus en nombre que les idees de Platon, mais plustost moins qu'il ne s'en ensuit de sa position. Et finalement, pour le regard de l'estant, de l'vn & du bon par soy, c'est chose certaine qu'il y a quelque chose premiere que toutes les autres, laquelle est estant & bonne par son essence : qui est ce que nous appellons Dieu, (à quoy Aristote mesme s'accorde;) duquel premier estant & bon par son essence, chaque chose peut estre ditte bonne & estant, selon qu'elle le participe par vne maniere de quelque certaine ressemblance, combien que ce soit de loing & deffectueusement, sans qu'il soit besoin d'aucune idee pour cela.

Ὅλως τε ἀναιροῦσιν οἱ περὶ τῶν εἰδῶν λόγοι, ἃ μᾶλλον εἶναι βούλονται οἱ λέγοντες εἴδη τοῦ τὰς ἰδέας εἶναι. &c.

Arist. l. 1. metap. c. 7. t. 28. Atque omninò rationes ea, quæ pro formis afferuntur, ea tollunt, quæ formarum auctores magis esse volunt quàm ideas ipsas. &c.

L'autre voye qu'Aristote tient contre les idees de Platon, c'est de mõtrer qu'il s'en ensuit des repugnances à sa position, & des absurditez. Et premieremẽt, s'il y auoit des idees ainsi separees, qui fussent premieres substances que les particulieres & que leurs essences, & qu'vniuersellement l'idee fut autre que cela, dont elle est idee, il s'ensuiuroit que ces idees estant quelque chose, auroient leurs essences aussi, lesquelles seroiẽt differentes d'elles, premieres, & separees : car il n'y a pas plus de raison en l'vn qu'en l'autre ; puis qu'à son dire, l'essence est premiere que cela, dont elle est essence, & que chaque chose depend de son essence : & ainsi, l'estant, l'vn, & le bon auroient quelque chose premiere qu'eux, ce qui ne peut estre, & choque contre l'opinion de Platon mesme, lequel tient que l'estant, l'vn, & le bon par soy sont simplement premiers. Secõdemẽt, si l'essence n'estoit pas mesme que cela dont elle est essence, il s'en ensuiuroit vn progrés en infiny : car comme pour exemple si vn homme & son essence ne sont pas mesmes, l'essence de l'hõme sera vne autre chose que l'homme : & puis que chaque chose a son essence, l'essence de l'homme aura son essence aussi, & l'essence de l'essence de l'homme encores la sienne, & ainsi en infiny : qui est vne absurdité : attendu qu'il y a en tout genre de cause vn dernier but où on s'arreste, comme nous l'auons montré, & l'essence a la raison de cause & de principe formel. Dauantage, si l'essence estoit separee de la chose, l'estant ne seroit point estant, le bon ne seroit pas bon, ny l'vn vn : car il n'y a rien qui ne soit constitué en quelque nature, que par quelque chose interieure, & principalement ce qui est absolut : & ce seroit folie de dire que l'eau fust chaude, si la chaleur n'y estoit : & que l'hõme fust animal s'il n'auoit en luy la nature sensitiue : donques, si l'essence de l'estant n'est point en l'estant, il n'est pas estãt, & semblablemẽt du bon, du vray, & de chaque chose en son gẽre. Les vniuersels d'ailleurs, à sçauoir, l'estãt, l'animal, l'hõme, & sẽblables ne sont point essẽces ayãt estre par soy : car puis que selõ Platõ toute essence est essẽce de quelque chose, en sorte qu'elle ne l'est pas d'vne autre ; si l'vniuersel est essẽce, il l'est de toutes les choses à quoy il est attribué, ou d'vne seule chose : mais il ne le peut estre de toutes, parce que puis qu'elles sõt plusieurs, il est impossible qu'vn tel vniuersel soit essence de toutes, autremẽt ces plusieurs choses ne demeureroiẽt pas plusieurs, mais vne : car qui n'a qu'vne essence, est vn. Il ne peut aussi l'estre d'vne chose, dautant que par la mesme raison qu'il le seroit d'vne, il le seroit aussi des autres, veu

qu'il s'y attribué : dequoy il s'ensuiuroit encores que tous les indiuidus de quelque vniuersel seroient vn de nombre : car ils auroient leur essence vne de nombre : à sçauoir de cet vniuersel de Platon : ou ils ne seroient pas tous de sa mesme essence, s'il estoit essence d'vn seulement.

De l'opinion des anciens Philosophes touchant la generation des choses.

CHAPITRE IX.

Ζητοῦντες γὰρ οἱ κατὰ φιλοσοφίαν πρῶτοι τὴν ἀλήθειαν, καὶ τὴν φύσιν τὴν τῶν ὄντων, ἐξετράπησαν, οἷον ὁδόν τινα ἄλλην ἀπωσθέντες ὑπὸ ἀπειρίας· καί φασιν οὔτε γίνεσθαι τῶν ὄντων οὐδέν, οὔτε φθείρεσθαι, διὰ τὸ ἀναγκαῖον εἶναι γίγνεσθαι τὸ γιγνόμενον ἢ ἐξ ὄντος, ἢ ἐκ μὴ ὄντος· ἐκ δὲ τούτων ἀμφοτέρων ἀδύνατον εἶναι· οὔτε γὰρ τὸ ὂν γίνεσθαι· εἶναι γὰρ εἴδη· ἔκ τε μὴ ὄντος οὐδὲν ἂν γενέσθαι. &c.

Arist. l. 1. phys. c. 9. t. 71. Primi namque Philosophi veritatem & rerum naturam quærentes aberrarunt, quasi in aliam quandam viam præ imperitia abducti : atque asserunt, eorum quæ sunt nihil fieri aut corrumpi, propte eà quòd necesse est, vt quod fit vel fiat ex ente, vel ex non ente : ex his autem vtrisque fieri nequit : quia neque ens fit cùm iam sit : ex nihilo autem nihil fit, quoniam aliquid subiici oportet. &c.

Ἡμεῖς δὲ καὶ αὐτοί φαμεν, γίγνεσθαι μὲν οὐδὲν ἁπλῶς ἐκ μὴ ὄντος, ὅμως μέν τοι γίγνεσθαι ἐκ μὴ ὄντος, οἷον, κατὰ συμβεβηκός· ἐκ γὰρ τῆς στερήσεως, ὅ ἐστι καθ' αὑτὸ μὴ ὄν, οὐκ ἐνυπάρχοντος γίγνεται.

T. 75. Nos autem & ipsi dicimus nihil quidem fieri simpliciter ex non ente : fieri tamen ex non ente tanquam per accidens, fit enim aliquid ex priuatione, quæ est per se non ens, cùm non insit in eo quod fit.

Ῥεῖν γὰρ φασιν ἀεὶ καὶ φθίνειν· ἔτι δὲ, καὶ τὴν γένεσιν, καὶ τὴν φθορὰν, ἀλλοίωσιν λέγουσιν.

L. 8. c. 12 t. 74. Nam fluere semper aiunt & imminui : præterea generationem & interitum, alterationem appellant.

Οἱ μὲν οὖν πρότερον φιλοσοφήσαντες περὶ τῆς ἀληθείας, καὶ πρὸς οὓς νῦν λέγομεν ἡμεῖς λόγους, καὶ πρὸς ἀλλήλους διηνέχθησαν· οἱ μὲν γὰρ αὐτῶν καὶ ἀνεῖλον. ὅλως γένεσιν καὶ φθορὰν· οὐθὲν γὰρ οὔτε γίγνεσθαί φασιν, οὔτε φθείρεσθαι τῶν ὄντων, ἀλλὰ μόνον δοκεῖν ἡμῖν· οἷον οἱ περὶ Μέλισσόν τε καὶ Παρμενίδην· οὕς, εἰ καὶ τἄλλα λέγουσι καλῶς, ἀλλ' οὐ φυσικῶς γε δεῖ νομίσαι λέγειν.

L. 3. de cœl. c. 1. t. 2. Hi igitur qui priùs de veritate philosophati sunt, tam in hisce sermonibus, quos nūc nos dicimus, quàm inter sese discordes fuere. Quidā enim ipsorum generationem è medio corruptionemoe tollunt : & nihil eorum quæ sunt, generari, aut corrūpi : sed solùm ita nobis videri dicunt, vt Melissus, atque Parmenides : quos, & si bene cætera dicunt, non naturaliter tamen dicere oportet putare.

Τοῖς μὲν οὖν ἐξ ἑνὸς πάντα κατασκευάζουσιν ἀναγκαῖον λέγειν τὴν γένεσιν καὶ τὴν φθορὰν, ἀλλοίωσιν· ἀεὶ γὰρ μένειν τὸ ὑποκείμενον ταὐτὸ, καὶ ἕν· τὸ δὲ τοιοῦτον ἀλλοιοῦσθαί φαμεν.

L. 1. de gener. & corrup. c. 1. t. 1. Igitur qui ex vno omnia conficiunt, generationem & corruptionem esse dicant alterationem est necesse. Nam subiectū ipsum semper idem atque vnum manere dicāt oportet : quod autem tale est, id dicimus alterari.

Ὅτι τρόπον μέν τινα ἐκ μὴ ὄντος ἁπλῶς γίνεται, τρόπον δὲ ἄλλον, ἐξ ὄντος ἀεί· τὸ γὰρ δυνάμει ὂν, ἐντελεχείᾳ δὲ μὴ ὂν, ἀνάγκη προϋπάρχειν λεγόμενον ἀμφοτέρως. &c.

C. 3. t. 11. E non ente simpliciter aliquo modo non fieri generationem, & alio ex ente semper : namque ens potentia, sed actu non ens, præexistat est necesse : quod sanè, vt patet, vtroque dicitur modo. &c.

Μάλιστα φοβούμενοι διετέλεσαν οἱ πρῶτοι φιλοσοφήσαντες, τὸ ἐκ μηδενὸς γίνεσθαι προϋπάρχοντος.

T. 12. Semper maximè sunt veriti, qui primi in philosophia versati sunt, nihilo præexistente quippiam gigni.

Τῶν δὴ πρώτων φιλοσοφησάντων, οἱ πλεῖστοι τὰς ἐν ὕλης εἴδει μόνον ᾠήθησαν ἀρχὰς εἶναι πάντων· ἐξ οὗ γὰρ ἔστιν ἅπαντα τὰ ὄντα, καὶ ἐξ οὗ γίγνεται πρώτου, καὶ εἰς ὃ φθείρεται τελευταῖον, τῆς μὲν οὐσίας ὑπομενούσης, τοῖς δὲ πάθεσι μεταβαλλούσης, τοῦτο στοιχεῖον, καὶ ταύτην τὴν ἀρχήν φασιν εἶναι τῶν ὄντων, καὶ διὰ τοῦτο, οὔτε γίγνεσθαι οὐθὲν οἴονται, οὔτε ἀπόλλυσθαι, ὡς τῆς τοιαύτης φύσεως ἀεὶ σωζομένης.

L. 1. metap. c. 3. Plurimis igitur eorum, qui primi philosophati sunt, eas solas, quæ sunt in specie materiæ, principia rerum omniū esse crediderunt. Ex quo enim sunt omnia, quæ sunt, & ex quo primo fiunt, & in quod vltimum, substantia quidem permanente, sed affectionibus mutata, dissoluuntur, id elementum, ac principium rerum omnium esse asserunt : ob eamque causam, nec generari quicquam existimant, nec corrumpi, quòd eiusmodi natura semper salua permaneat.

Καθάπερ λέγεται, ἀδύνατον γενέσθαι, εἰ μηδὲν προϋπάρχοι.

L. 7. c. 7. t. 23. Quemadmodū dici solet, impossibile est quicquam fieri, si nihil anteà existat.

LEs mesmes anciens Philosophes dont nous auons parlé, ignorāts les principes des choses naturelles, tels qu'Aristote les a découuerts, nioient la generation & la corruption substantielle, se trouuant induits à cela par ces raisons ; à sçauoir, que la generation estant du non estre à l'estre d'vne chose, si la chose à engēdrer estoit auparauant que d'estre engendree, on ne la pouuoit plus engendrer : parce que c'est poser l'estre & le non estre ensemble, en quoy il y a de la contradiction : que si elle n'estoit point, on ne la pouuoit

pouuoit engendrer aussi, par ce que ce qui n'est point, est rien: & tous les Naturalistes conuiennent, que de rien il ne se peut faire aucune chose. Voicy comme ils formoiẽt leur argument, s'il s'engendre quelque chose, c'est de l'estant, ou du non estant: ce n'est pas de l'estant: car il seroit desia deuant que d'estre engendré: ny du non estant aussi; car de rien il ne se faict rien. Et de cette conclusion, l'estant ne se peut engẽdrer de l'estant ny du non estant, ils tiroient cette consequence: semblablement il ne se peut corrompre en l'estant, ny au non estant, & concluoient cette tierce; donques l estant ne peut estre engendré ny corrompu, & ainsi de leur premiere erreur, s'ensuiuoit cette seconde. Et parce que cela sembloit repugner au sens, attendu qu'on voit par tout diuerses choses naistre & perir: pour soudre cette obiectiõ, ils disoient, que toutes choses n'estoient qu'vn estant, & comme vne masse de cire demeuroit mesme en receuant diuerses formes, les vnes apres les autres; semblablement que quelques formes venant à se montrer, & d'autres à se cacher, qu'il sembloit qu'il s'engendrast & corrompist des choses: encores que ce ne fust qu'vn mesme estant. Ils estoient en cette erreur: parce qu'ils ne connoissoient que ces deux extremes, l'estant parfaict en acte de quelque nature determinee d'espece & le pur rien. Mais Aristote ayant trouué la nature de la premiere matiere, comme vn estant moyen entre l'acte & le rien: ou entre l'estre & le non estre, en certaine maniere; (attendu qu'elle est estant en puissance, duquel se faict l'estant en acte determiné d'espece, & est non estant en acte d'aucune espece.) Il a solu les difficultez de la generation substantielle, & montré comme elle s'en faict: car encores qu'il soit impossible à la nature de faire quelque chose du non estant simplemẽt & par soy, comme il le reconnoist auec tous les Physiciens, parce qu'vn tel non estant est rien, & de rien on ne peut faire quelque chose naturellement; il a enseigné que cela se peut, de ce qui est non estant par accident, mais estant par soy: à sçauoir la premiere matiere, qui est estant en puissance par soy, & non estant par accident, à raison de la priuation de la forme à engendrer, qui luy est iointe: laquelle priuation est non estãt par soy. Au moyẽ dequoy on peut dire, que les choses sont faictes du non estãt en certaine maniere. Et ainsi cõme veut Themistius, la generation est en partie de l'estãt, qui ne s'engendre pas, & en partie du non estãt, qui s'engẽdre; car la matiere dont se fait la generatiõ, est priuee de ce qui s'engendre. Et partant c'est de cette priuation qui est non-estant, duquel se fait ce qui s'engendre: cõme pour exẽple, de ce qui n'est pas bois s'engẽdre le bois, & ainsi la generatiõ se fait par soy de l'estant & par accidẽt du nõ estant, de la sorte que nous venons de dire. Parmenide & Melissus posant, cõme Aristote leur attribuë, que toutes choses estoiẽt vn estant immobile, c'estoit oster la generation de tout: dautãt que ne poser qu'vn estant, c'est nier du tout qu'il soit principe: car s'il est seul, il ne peut estre principe: attendu que tout principe l'est de quelque chose ou de plusieurs. Le mesme Aristote dit, que par leur maxime, il s'ensuiuroit que la generation estoit alteration: & que c'estoit à dire que ce qui s'engendroit, s'alteroit. De l'opinion d'Anaxagore, il s'ensuiuoit aussi qu'il n'y auoit point de generation substantielle, mais seulement accidentelle. Quelques autres destruisoient aussi la generation & corruption substantielle, estimant que la matiere seule estoit le principe des choses: parce qu'ils voyoient qu'elles en estoient faittes & y retournoient, & que les changements qui arriuoient n'estoient qu'accidents, selon que les formes se montroient ou cachoient.

Πυκνότητι καὶ μανότητι πολλὰ ποιοῦντες. ταῦτα δ' ἐστὶν ἐναντία· καθόλου δ' ὑπεροχὴ καὶ ἔλλειψις, ὥσπερ τὸ μέγα φησί γε ὁ Πλάτων καὶ τὸ μικρόν.

Arist. l. 1. phys. c. 5. t. 32. Densitate ac raritate multas res efficiendo. Hæc verò sunt contraria: vniuersaliter autem sunt exuperantia & defectio: vt magnũ & paruum asserit Plato.

Καὶ ἔοικε παλαία εἶναι καὶ αὐτὴ ἡ δόξα, ὅτι τὸ ἓν, καὶ ὑπεροχὴ, καὶ ἔλλειψις, ἀρχαὶ τῶν ὄντων εἰσί.

C. 7. t. 55. Videtur hæc opinio antiqua esse: nempe vnum, & exuperãtiam, & defectionem esse rerũ principia.

Ὅσοι μὲν οὖν τὸ ἓν τοῦτο ποιοῦσιν ὕδωρ, ἢ ἀέρα, ἢ ὕδατος μὲν λεπτότερον, ἀέρος δὲ πυκνότερον, εἶτ' ἐκ τούτου μανότητι, καὶ πυκνότητι τἄλλα γεννῶσι, οὗτοι λανθάνουσιν αὐτοὶ αὑτοὺς, ἄλλο τι πρότερον τοῦ στοιχείου ποιοῦντες. ἔστι γὰρ ἡ μὲν ἐκ τῶν στοιχείων γένεσις σύνθεσις, ὥς φασι· ἡ δὲ εἰς τὰ στοιχεῖα, διάλυσις· ὥστε ἀνάγκη πρότερον εἶναι τῇ φύσει τὸ λεπτομερέστερον.

L. 3. de cœl. c. 5. t. 42. Qui igitur hoc vnum aquam, aut aërem faciunt, aut aqua quidem subtilius, aëre densius, deinde ex hoc raritate densitateque cætera generant, ij sanè ignorant aliquid aliud elemento se facere prius. Generatio enim ex elementis compositio est, vt dicunt: ad elementa verò profectio, dissolutio. Quare id, quod est subtilium magis partium, natura prius esse necesse est.

Aristote remarque deux diuerses manieres de la generation des choses, selon les Phi-

losophes que nous venons de nommer, qui constituent quelque principe materiel des choses. La premiere est, de ceux qui posoient l'eau, l'air, le feu, ou quelque corps moyen entre deux; & dit, que tous ces Philosophes, bien qu'ils ne conuinssent pas d'vn mesme principe materiel, conuenoient neantmoins de la matiere dont les choses s'en engendroient: à sçauoir, que c'estoit par condensation & rarefaction: comme pour exemple, le feu s'époississant vn peu, deuenoit air: si dauantage, eau: & si encores plus, terre: & si l'air se rarefioit, il deuenoit feu: & il s'épaississoit, eau: & ainsi de chacun de ces principes, de sorte que la diuersité des principes formels des choses, n'estoit que selon la condensation & rarefaction. Aristote rapporte encores la rarefaction & la cõdensation à vn genre plus vniuersel, qui est la surmontance & le defaut: à sçauoir, la rarefaction, à la surmontance: & la condensation, au defaut; que Platon appelloit le grand & le petit.

Οἱ δὲ, ἐκ τοῦ ἑνὸς ἐνούσας τὰς ἐναντιότητας ἐκκρίνουσι, ὥσπερ Αναξίμανδρός φησι· καὶ ὅσοι δὲ ἓν καὶ πολλά φασιν εἶναι τὰ ὄντα, ὥσπερ Εμπεδοκλῆς, καὶ Αναξαγόρας· ἐκ τοῦ μίγματος γὰρ καὶ οὗτοι ἐκκρίνουσι τὰ ἄλλα· διαφέρουσι δ' ἀλλήλων, τῷ, τὸν μὲν περίοδον ποιεῖν τούτων· τὸν δ' ἅπαξ· καὶ τὸν μὲν, ἄπειρα, τά τε ὁμοιομερῆ, καὶ τἀναντία· τὸν δὲ τὰ καλούμενα στοιχεῖα μόνον.

Τὸ δὲ μηδέποτε διακριθήσεσθαι, οὐκ εἰδότως μὲν λέγεται. &c. ὥστε ἄτοπος ἀδύνατα ζητεῖν ὁ νοῦς· εἴπερ βούλεται μὲν διακρῖναι· τοῦτο δὲ ποιῆσαι ἀδύνατον. &c.

Βέλτιον δ' ἐλάττω καὶ πεπερασμένα λαβεῖν, ὥσπερ ποιεῖ Εμπεδοκλῆς.

Εοικε δὲ τοῦτό γε αὐτὸ καλῶς Αναξαγόρας ὑπολαβεῖν· ἐξ ἀκινήτων γὰρ ἄρχεται κοσμοποιεῖν· πειρῶνται δὲ καὶ οἱ ἄλλοι συγκρίνοντες, πῶς πάλιν κινεῖν, καὶ διακρίνειν.

Arist. l. 1. phys. c. 5. t. 32. Alij autem ex vno contrarietates quæ in eo insunt, secernunt: quemadmodũ ait Anaximander, & quicunque inquiunt vnum & multa esse entia: sicut Empedocles, & Anaxagoras: ex eo namque quod mixtum est, hi quoque reliqua secernũt: differunt autem inter se: quoniam ille horum circuitum facit: hic verò semel: & hic quidem infinitates & similares partes & contraria esse inquit: ille verò ea tantum, quæ vocantur elementa. &c.

T. 39. Quod autem ais Anaxagoras, nunquam secretum iri, non quidem scite dicitur. &c. Quapropter mens illa inepta erit, ea quærens quæ fieri nequeunt: siquidem vult secernere: hoc autem est factu impossibile. &c.

T. 41. Præstat autem pauciora & finita principia sumere: quodquidem facit Empedocles.

L. 3. de cæl. c. 2. t. 25. Anaxagoras hoc ipsum bene accepisse: ex immobilibus enim incipit conficere mundum. Enituntur autem & cæteri congregantes aliquo modo rursus mouere ac segregare.

L'autre maniere que remarque Aristote, c'est de ceux qui posoient pour principes, vn & plusieurs estants: entre lesquels il nõme Anaximãder & Anaxagore, lesquels tenoient que la generation se faisoit par separation des choses contenuës en vn certain mixte ou cahos, & qu elles se destruisoient en s'y reconfondant. Anaximander estimoit que dans ce corps moyen, qu'il posoit pour principe materiel des choses, la semence de toutes y estoit meslee: & que l'entendement diuin les separant de là, il constituoit le principe des choses naturelles. Empedocles & Anaxagore conuenoient en ce qu'ils disoient, que d'vn certain mixte ou cahos, se separoiẽt les choses naturelles: mais ils n'estoiẽt pas d'accord de la maniere: car Empedocles estimoit, que de cette masse meslee estoit faict le monde, quand par la discorde les quatre elements estoient separez, chacun allant en son lieu, que venant à se rassembler par la concorde, le monde estoit dissout, & que par circulation il se refaisoit & dissoluoit en infiny. Mais Anaxagore pose que l'entendement diuin separoit tousiours du cahos les principes des choses, sans qu'il fust besoin qu'elles se reconfondissent pour les separer de rechef, estimant qu'elles estoient infinies au cahos, en sorte que l'entendement diuin ne pouuoit iamais arriuer à la fin de cette separation: dequoy il inferoit l'éternité du monde. Mais Aristote le reprend, estimant inepte que l'entendement diuin entreprinst vne chose, qu'il ne peust acheuer.

Πλάτων μὲν οὖν μόνον περὶ γενέσεως ἐσκέψατο καὶ φθορᾶς, ὅπως ὑπάρχει τοῖς πράγμασι· καὶ περὶ γενέσεως οὐ πάσης, ἀλλὰ τῆς τῶν στοιχείων· πῶς δὲ σάρκες, ἢ ὀστᾶ, ἢ τῶν ἄλλων τι τῶν τοιούτων, οὐδέν. Ετι οὐδὲ περὶ ἀλλοιώσεως· οὐδὲ περὶ αὐξήσεως, τίνα τρόπον ὑπάρχουσι τοῖς πράγμασι· ὅλως δὲ παρὰ τὰ ἐπιπολῆς περὶ οὐδενὸς οὐδεὶς ἐπέστησεν, ἔξω Δημοκρίτου· οὗτος δ' ἔοικε μὲν περὶ ἁπάντων φροντίσαι. &c.

Arist. l. 1. de gener. & corrup. c. 2. t. 5. Plato igitur de generatione & corruptione quomodo rebus ipsis competant, considerauit solum, nec id quidem de omni, sed elementorum: quomodo verò carnes, aut ossa, aut quippiam aliud tale gignatur, nequaquam. Insuper nec de alteratione, nec de accretione, quonam pacto rebus ipsis contingant. Ad summũ de nulla mutatione, nisi superficie tenus, quicquam vllus definiuit, præterquã Democrit⁹, cui omnia fuisse curæ videtur.

On

Ὅτι προσιόντος αὐξάνονται τῷ ὁμοίῳ· πῶς δὲ τοῦτο, οὐκ ἔτι· οὐδὲ περὶ μίξεως, οὐδὲ περὶ ἄλλων ὡς εἰπεῖν, οὐδενὸς· οἷον τοῦ ποιεῖν, ἢ τοῦ πάσχειν, τίνα τρόπον τὸ μὲν ποιεῖ, τὸ δὲ πάσχει τὰς φυσικὰς ποιήσεις. Δημόκριτος δὲ καὶ Λεύκιππος ποιήσαντες τὰ σχήματα, τὴν ἀλλοίωσιν καὶ τὴν γένεσιν ἐκ τούτων ποιοῦσι· διακρίσει μὲν καὶ συγκρίσει, γένεσιν καὶ φθορὰν· τάξει δὲ καὶ θέσει, ἀλλοίωσιν.

Dixerunt enim res ipsas accessu rei similis augeri: id autem quonam pacto fiat, nihil prætereà dixere, nec de mistione, nec de aliorum, propè dixerim, ullo; verbi causa, de actione & passione, quonam modo aliud agat, aliud patiatur in actione naturali. Democritus autẽ & Leucippus figuras cõcinnant, ex quibus alterationem faciunt, atque generationem: congregatione quidem & segregatione, generationem atque corruptionẽ: ordine verò & positu alterationem.

Aristote dit que Platon a fort peu traicté de l'alteration & de l'accroissement, n'ayant parlé que de la generation & corruption, & encores non de toutes choses: mais des elements seulement. Il dit aussi qu'aucun des anciens Philosophes n'a traitté de l'accroissement ny de l'alteration, & en somme d'aucune mutation que superficiellement: excepté Democrite, qui semble auoir eu soing de tout. Mais luy & Leucippe ont estimé que la generation n'estoit autre chose, qu'vn assemblement d'atomes: c'est à dire, de petits corps indiuisibles, que la corruption estoit leur separation, & que les choses estoient alterees quand il arriuoit du changement en leurs figures, en leur situation, & en leur ordre.

Πάντες δὴ τἀναντία ἀρχὰς ποιοῦσι· οἵ τε λέγοντες ὅτι ἓν τὸ πᾶν, καὶ μὴ κινούμενον (καὶ γὰρ Παρμενίδης θερμὸν καὶ ψυχρὸν ἀρχὰς ποιεῖ· ταῦτα δὲ προσαγορεύει πῦρ καὶ γῆν) καὶ οἱ, μανὸν καὶ πυκνόν· καὶ Δημόκριτος τὸ στερεὸν καὶ κενόν· ὧν τὸ μὲν, ὡς ὄν· τὸ δ' ὡς οὐκ ὄν, εἶναί φησιν. &c.

Arist. l. 1. phys. c. 6. t. 41. Omnes igitur ea quæ contraria sunt, principia esse statuunt, tam ij qui dicunt vniuersum esse vnum quod non mouetur: (etenim Parmenides calidum & frigidum principia facit, hæc autem appellat ignem & terram) quàm ij qui rarum & densum. Democritus quoque solidũ & inane principia statuit, quorũ illud rationem entis, hoc verò rationem non entis habere ait. &c.

Ὅτι μὲν οὖν τἀναντία πως πάντες ποιοῦσι τὰς ἀρχὰς, δῆλον. Καὶ τοῦτο εὐλόγως· δεῖ γὰρ τὰς ἀρχὰς μήτε ἐξ ἀλλήλων εἶναι, μήτε ἐξ ἄλλων· καὶ ἐκ τούτων πάντα· τοῖς δ' ἐναντίοις τοῖς πρώτοις ὑπάρχει ταῦτα· διὰ μὲν τὸ πρῶτα εἶναι, μὴ ἐξ ἄλλων· διὰ δὲ τὸ ἐναντία, μὴ ἐξ ἀλλήλων. &c.

Omnes igitur quodammodo ea quæ contraria sunt, rerum principia statuere, manifestum est. t. 42. Atque hoc rationi est consentaneum, oportet enim principia nec ex se inuicem esse, nec ex aliis, & ex ipsis esse omnia: primis autem cõtrariis hæc insunt: nam quia prima sunt, ex aliis non sunt: & quia sunt contraria, non sunt ex se inuicem. &c.

Πάντες μὲν γὰρ τὰ στοιχεῖα, καὶ τὰς ὑπ' αὐτῶν καλουμένας ἀρχὰς, καίπερ ἄνευ λόγου τιθέντες, ὅμως τἀναντία λέγουσιν ὥσπερ ὑπ' αὐτῆς τῆς ἀληθείας ἀναγκασθέντες. &c. οἱ μὲν γὰρ θερμὸν καὶ ψυχρὸν, οἱ δὲ ὑγρὸν καὶ ξηρὸν, ἕτεροι δὲ περιττὸν καὶ ἄρτιον, οἱ δὲ νεῖκος καὶ φιλίαν, αἰτίας τίθενται τῆς γενέσεως· ταῦτα δ' ἀλλήλων διαφέρει κατὰ τὴν εἰρημένον τρόπον.

T. 48. Omnes enim elementa, & quæ ab istis vocãtur principia, quamvis sine ratione ponant, tamen contraria esse pronuntiant tanquam ab ista veritate coacti. &c. Alij namque calidum & frigidum, quidam humidum & siccum, alii impar & par, nõnulli contentionem & amicitiam generationis causas ponunt: hæ verò inter se eo, quo diximus modo, differũt.

Ἔτι δὲ, ἐστὶν ἄλλα ἄλλων πρότερα ἐναντία, καὶ γίνεται ἕτερα ἐξ ἄλλων· οἷον τὸ γλυκὺ καὶ πικρὸν, καὶ λευκὸν καὶ μέλαν· τὰς δ' ἀρχὰς ἀεὶ δεῖ μένειν.

C. 7. t. 50. Prætereà alia contraria sunt aliis priora, & fiunt alia ex aliis, vt dulce & austerum, & album & nigrũ: principia verò semper manere oportet.

Ὥσπερ Παρμενίδης λέγει δύο, τὸ ὂν καὶ τὸ μὴ ὂν, εἶναι φάσκων, πῦρ καὶ γῆν.

L. 1. de gener. et cor. c. 3. t. 18. Sicuti Parmenides asserit, qui duo, ens, inquam, & non ens, ignem & terram esse dicit.

Quelques diuerses qu'ayent esté les opinions des anciens Philosophes, touchant les principes des choses & leur generation. Aristote dit, qu'ils se sont tous accordez en ce poinct, cõme contraints par la verité, que les premiers principes sont contraires, tant ceux qui ont tenu que l'vniuers n'estoit qu'vne chose qui ne se mouuoit point, (car Parmenide a posé le chaud & le froid principe, qu'il nomme le feu & la terre) que ceux qui l'ont estimé mobile; attendu que ceux cy ont posé le rare & l'espois, pour principes. Democrite aussi disoit, que le solide & le vuide estoient principes, estimants que cettuy-cy auoit la raison d'estant & l'autre de non estant. Les vns ont estimé que c'estoit l'humide & le sec, les autres le pair & l'impair, & quelques vns la concorde & la discorde, qui sont toutes choses contraires. Dequoy Aristote conclud, que les premiers principes sont les premiers contraires, argumentant en cette sorte. Les premiers principes ne sont point faicts d'eux mesmes ny dautres, & d'eux toutes choses sont faittes: Or les premiers cõtraires ne sont point faicts d'eux mesmes ny d'autres premiers qu'eux, (car ils sont premiers:) ny l'vn de l'autre (car ils sont contraires) & d'eux toutes choses sont faittes: donques les premiers contrai-

res sont les premiers principes : à sçauoir l'vn comme terme duquel, & l'autre comme le terme auquel : (car ils ne peuuent demeurer ensemble, puis qu'ils s'entre destruisent.) Aristote a dit, que ces premiers principes doiuent tousiours demeurer. De quoy quelques vns entendent, que les principes sont eternels. Et cela se pourroit dire de la premiere matiere, pour le regard de l'aduenir : parce qu'elle est incorruptible par soy & de sa nature : mais on peut aussi entendre par les paroles d'Aristote, que les premiers principes demeurent tousiours premiers principes, sans estre iamais seconds principes, ny effects.

Eclarcissement de quelques lieux d'Aristote touchant les premiers principes des choses naturelles.

CHAPITRE X.

Πάντες δὴ τἀναντία ἀρχὰς ποιοῦσιν.

Καὶ τοῦτο εὐλόγως· δεῖ γὰρ τὰς ἀρχὰς μήτε ἐξ ἀλλήλων εἶναι, μήτε ἐξ ἄλλων, καὶ ἐκ τούτων πάντα· τοῖς δὲ ἐναντίοις τοῖς πρώτοις ὑπάρχει ταῦτα· διὰ μὲν τὸ πρῶτα εἶναι, μὴ ἐξ ἄλλων· διὰ δὲ τὸ ἐναντία, μὴ ἐξ ἀλλήλων.

Ἅπαν ἂν γίγνοιτο τὸ γιγνόμενον, καὶ φθείροιτο, ἢ ἐξ ἐναντίων, ἢ εἰς ἐναντία, καὶ τὰ τούτων μεταξύ· τὰ δὲ μεταξὺ, ἐκ τῶν ἐναντίων ἐστίν· οἷον χρώματα ἐκ λευκοῦ καὶ μέλανος· ὥστε πάντα ἂν εἴη τὰ φύσει γινόμενα, ἢ ἐναντία, ἢ ἐξ ἐναντίων.

Ἔτι δὲ ἔστιν ἄλλα ἄλλων πρότερα ἐναντία, καὶ γίνεται ἕτερα ἐξ ἄλλων· οἷον τὸ γλυκὺ καὶ πικρὸν, καὶ λευκὸν καὶ μέλαν.

Φανερὸν οὖν ὡς εἴπερ εἰσὶν αἰτίαι καὶ ἀρχαὶ τῶν φύσει ὄντων, ἐξ ὧν πρώτων εἰσὶ, καὶ γεγόνασι μὴ κατὰ συμβεβηκὸς, ἀλλ' ἕκαστον ὃ λέγεται κατὰ τὴν οὐσίαν, ὅτι γίγνεται ἅπαν ἔκ τε τοῦ ὑποκειμένου καὶ τῆς μορφῆς.

Διὸ, ἔστι μὲν ὡς δύο λεκτέον εἶναι τὰς ἀρχάς· ἔστι δ' ὡς τρεῖς. Καὶ ἔστι μὲν, ὡς τἀναντία, οἷον εἴ τις λέγοι τὸ μουσικὸν καὶ τὸ ἄμουσον, ἢ τὸ θερμὸν καὶ τὸ ψυχρὸν, ἢ τὸ ἡρμοσμένον καὶ τὸ ἀνάρμοστον· ἔστι δ' ὡς οὔ· ὑπ' ἀλλήλων γὰρ πάσχειν τἀναντία ἀδύνατον.

Ἡ μὲν γὰρ ὑπομένουσα συναιτία τῇ μορφῇ τῶν γινομένων ἐστὶν, ὥσπερ μήτηρ.

Φθαρτικὰ γὰρ ἀλλήλων, τὰ ἐναντία.

Ἀρχὴ μὲν λέγεται, ὅθεν ἄν τις τοῦ πράγματος, κινηθείη πρῶτον, οἷον τοῦ μήκους καὶ ὁδοῦ. &c. Ἡ δὲ ὅθεν πρῶτον γίνεται ἐνυπάρχοντος· οἷον ὡς πλοίου τρόπις. &c. Ἡ δὲ, ὅθεν γίνεται πρῶτον μὴ ἐνυπάρχοντος, καὶ ὅθεν πρῶτον ἡ κίνησις πέφυκεν ἄρχεσθαι, καὶ ἡ μεταβολὴ, οἷον τὸ τέκνον ἐκ τοῦ πατρὸς, καὶ τῆς μητρός.

Ἔτι ὅθεν γνωστὸν τὸ πρᾶγμα πρῶτον καὶ αὕτη ἀρχὴ λέγεται τοῦ πράγματος, οἷον τῶν ἀποδείξεων αἱ ὑποθέσεις· ἰσαχῶς δὲ καὶ τὰ αἴτια λέγεται· πάντα γὰρ τὰ αἴτια ἀρχαί· πασῶν μὲν οὖν κοινὸν τῶν ἀρχῶν τὸ πρῶτον εἶναι, ὅθεν ἢ ἔστιν, ἢ γίνεται, ἢ γιγνώσκεται· τούτων δὲ αἱ ἐνυπάρχουσαί εἰσιν, αἱ δὲ ἐκτός.

Τοῦτο γὰρ ἐστὶ τὸ ἀρχὴν εἶναι, τοιαύτην μὲν αἰτίαν εἶναι πολλῶν, τοιαύτης δ' ἄλλο ἄνωθεν μηδέν.

Arist. l. 1. phys. c. 6. t. 41. Omnes igitur quodammodo ea quæ contraria sunt, rerum principia statuere manifestum est.

T. 42. Atque hoc rationi est consentaneum, oportet enim principia nec ex se inuicē esse, nec ex aliis, & ex ipsis esse omnia : primis autem contrariis hæc insunt, nam quia prima sunt, ex aliis non sunt; & quia sunt contraria, non sunt ex se inuicem.

T. 47. Quicquid gignitur è contrariis profectò gignitur, et quicquid interit, in contraria interit, atque in ea quæ inter hæc locata sunt. E contrariis autem ea fiunt, quia in illorum medio locata sunt, vt colores ex albo & nigro. Quæcumque igitur fiunt natura, aut contraria sunt, aut ex contrariis.

C. 7. t. 50. Præterea alia cōtraria sunt aliis priora, & fiunt alia ex aliis, vt dulce & austerum, & album & nigrum.

T. 65. Causæ & principia rerum natura constantium, ea sunt, ex quibus primis res sunt, & fiunt non ex accidenti, sed quod quidque secundùm essentiam dicitur : perspicuum est rem omnem fieri ex subiecto & forma.

T. 67. Quapropter cùm duo principia dici possunt, tum etiam tria. Et partim cōtraria : veluti si quis dicat musicum & musicæ expers, aut calidum & frigidum, aut harmonia constans & harmonia carens : partim non contraria : quia contraria vicissim pati nequeunt.

C. 10. t. 80. Alia namque natura cùm permaneat, eorum quæ fiunt, vna cum forma est causa quasi mater.

T. 81. Corruptibilia enim ad inuicem contraria.

L. 5. metap. c. 1. t. 1. Principium partim dicitur id rei, vnde quis primum mouetur, vt longitudinis & via. &c. Partim id vnde primò aliquid fit ita vt insit, veluti nauigij carina. &c. Partim id vnde aliquid primò fit, ita vt non insit, & vnde primum motus mutatióque inchoari apta est, vt ex patre & matre soboles. Præterea vnde primum res cognosci potest, ideóque rei principium dicitur, veluti demonstrationum suppositiones.

Totidem autem modis, & causæ dicuntur : omnes enim causæ principia sunt. Omnibus igitur principiis commune est primum esse, vnde aliquid est, aut fit, aut cognoscitur. Horum autem alia insunt, alia externa sunt.

L. 5. de gener. animal. c. 7. Hoc est enim principium esse, vt ipsum quidem sit causa multorum, sed ipsius nulla sit superior causa.

Διὸ, ἥ τε φύσις ἀρχή. &c. ὃ τὸ οὗ ἕνεκα.

Ἅπαν τὸ γινόμενον ἐξ ἐναντίου τε καὶ ὑποκειμένου τινὸς, καὶ φθείρεσθαι ὡσαύτως ὑποκειμένου τέ τινος, καὶ ὑπ' ἐναντίου, καὶ εἰς ἐναντίον.

L. 5. metap. c. 1. Quocirca & natura principiũ eſt. &c. & id cuius gratia. L. 5. de cœl. c. 3. t. 20. Omne quod generatur ex contrario & ex ſubiecto fit quodam, & identidem quod corrumpitur ſubiecta materia, & à contrario ad contrarium ſanè corrumpitur.

I'Ay eſtimé à propos à la fin de ce liure de repaſſer ſur quelques lieux d'Ariſtote concernant les principes des choſes naturelles & de leur generation; afin que ſes paroles, faute d'eſtre priſes ſelon ſon ſens, ne donnent point ſubiect d'eſtimer qu'il ſe contrediſe à luy meſme. Premieremẽt il dit que le principe eſt cela d'où quelque choſe ſe fait ou eſt cõnuë, qu'il eſt cauſe de pluſieurs, luy n'ayãt point de cauſe ſuperieure, & que les cauſes ſont dittes en autant de ſortes que les principes, & a nombré quatre cauſes, ſans l'exẽplaire qui ſe reduit aux autres. Or par ce qu'il ſemble que cela ne ſ'accorde pas à ce qu'il dit qu'il n'y a que deux ou trois principes des choſes naturelles, & que la priuation qu'il met pour principe n'eſt pas cauſe: il faut noter qu'il y a differẽce en Ariſtote entre principes des choſes naturelles, & principes de la generatiõ des choſes naturelles: nous diſons dõques premieremẽt qu'il n'entẽd en ce lieu par premiers principes des choſes naturelles que ceux qui ſont internes & conſtituent l'eſſence de la choſe naturelle: à ſçauoir la matiere & la forme, cõme il paroiſt parce qu'il a dit puis apres que les cauſes & principes des choſes naturelles ſõt ceux deſquels les choſes ſont faittes, & conſiſtent non par accidẽt, mais chacune ſelõ leur eſſẽce: de quoy il eſt euidẽt que cela ſ'entẽd de la matiere & de la forme deſquelles les choſes naturelles ſont faittes & conſiſtent, comme eſtant leurs principes, & nõ de la generation. Et quant à ce qu'il nombre auſſi la priuation entre les principes, laquelle n'eſt qu'eſtant rationel, c'eſt qu'il prẽd alors le mot de principe en vn autre ſens, àſçauoir pour le terme d'où quelque choſe commence, & ne le conſidere cõme principe par ſoy qu'au reſpect de la generatiõ, & par accident ſeulemẽt pour le regard de la choſe engẽdree: de laquelle auſſi elle ne peut eſtre principe ny cauſe en façõ quelcõque, ny interne ny externe; car elle n'eſt ny matiere, ny forme, ny cauſe efficiẽte, ny finale: au moyen de quoy ce principe ne ſe cõſidere qu'en la generatiõ laquelle ſe fait du nõ eſtre à l'eſtre de la choſe qui s'engẽdre, c'eſt à dire de la priuatiõ d'vne certaine forme que le ſubiet n'auoit pas auparauãt la generation, à cette forme qu'il ſe trouue auoir apres la generation, cõme pour exẽple; quãd de la ſemẽce & mẽſtruë de cheual priuee de la forme de cheual il ſ'engẽdre vn cheual, le ſubiet de la generatiõ ſe trouue auoir apres la generatiõ la forme de cheual dõt il eſtoit priué auparauãt.

Il dit que les premiers principes des choſes naturelles ſont les premiers contraires. Or parce que la matiere & la forme ſõt les principes des choſes naturelles deſquelles leur eſſẽce conſiſte, & qui demeurent en elle ne ſont pas contraires, & que d'ailleurs deux cõtraires ne peuuent demeurer enſemble, pour conſtituer vne choſe: ſes parolles ſẽblent contenir de la repugnãce, n'eſtoit qu'il entẽd par principes contraires, non les principes de la choſe engendree qui la conſtituent, mais les deux termes entre leſquels la generatiõ ſe fait, à ſçauoir la priuatiõ de la forme de la choſe qui doibt eſtre engẽdree, & cette forme qui ſe trouue au ſubiect apres la generation, Il ſemble auſſi qu'il y ait de la contradictiõ en ſes parolles, quand il dit que les principes ne ſ'engẽdrent point l'vn de l'autre, parce qu'ils ſont cõtraires, & que les cõtraires ne peuuent patir l'vn de l'autre, veu qu'il dit en pluſieurs autres lieux que chaque choſe ſe fait de ſon contraire & ſe corrompt en ſon contraire: mais il eſt facile de leuer ce doute en prenant les choſes comme il l'entend, à ſçauoir que les principes internes de la choſe qui la conſtituent, ne peuuent eſtre choſes contraires, parce qu'ils doiuent demeurer enſemble en elle, ce que les contraires ne peuuent faire: & à l'oppoſite il faut que les principes de la generation, c'eſt à dire les termes, le ſoient: car le lion ſe faict du non lion, le chaud du froid, & ſemblables, qui ſont ceux dont il parle quãd il dit que chaque choſe s'engendre de ſon cõtraire: & s'ils eſtoient autremẽt, il ne ſe feroit point de generatiõ: car vn cheual ne peut eſtre faict ce qu'il eſt deſia, ny corrõpu en ce qu'il eſt auparauant la corruption: & ce qu'vn contraire ne peut patir de ſon contraire, c'eſt parce que c'eſt le ſubiect qui patit, & non les contraires, n'y ayãt que luy qui puiſſe receuoir la paſſiõ. Il ſemble auſſi qu'il contrarie à ce que deſſus, quãd il dit que chaque choſe s'engendre de ce qui exiſte actuellement tel ou de genre, ou d'eſpece, cõme le feu du feu, & l'hõme de l'hõme, & tout de meſme que toutes choſes ſe font en certaine maniere de l'vniuoque, telles que ſont les naturelles, ou d'vne partie vniuoque, comme la maiſon ſe faict de la maiſon, ou de l'entendement: car l'art eſt la forme meſme. Mais il n'y a point de contrarieté entre ces maximes d'Ariſtote, car celles-cy s'entendent de la cauſe efficiente, & les premieres ſont des principes internes, à ſçauoir, la matiere & la forme, & les ſeconds des termes de la generation.

LIVRE DIXIESME DE LA PHYSIQVE,

Auquel il est traitté de la mixtion ou generation des corps mixtes.

De la mixtion propre & impropre.

CHAPITRE I.

Τὸ δὲ συνεχὲς τούτοις ἀπόρημα διαιρητέον, πότερον ἡ μίξις πρὸς τὴν αἴσθησίν τί ἐστιν· ὅταν γὰρ οὕτως εἰς μικρὰ διαιρεθῇ τὰ μιγνύμενα, καὶ τεθῇ παρ' ἄλληλα τοῦτον τὸν τρόπον, ὥστε μὴ δῆλον ἕκαστον εἶναι τῇ αἰσθήσει, τότε μέμικται, ἢ οὔ· ἀλλ' ἔστιν ὥστε ὁτιοῦν παρ' ὁτιοῦν εἶναι μόριον τῶν μιχθέντων· λέγεται μὲν οὖν ἐκείνως, οἷον κριθὰς μεμίχθαι πυροῖς, ὅταν ἡτισοῦν παρ' ὁντινοῦν τεθῇ· εἰ δ' ἐστὶ πᾶν σῶμα διαιρετὸν εἴπερ ἐστὶ σῶμα σώματι μικτὸν ὁμοιομερές, ὁτιοῦν ἂν δέοι μέρος γίνεσθαι παρ' ὁτιοῦν· ἐπεὶ δ' οὐκ ἔστιν εἰς τὰ ἐλάχιστα διαιρεθῆναι, οὔτε σύνθεσις ταὐτὸ καὶ μίξις, ἀλλ' ἕτερον, δῆλον ὡς οὔτε κατὰ μικρὰ σωζόμενα δεῖ τὰ μιγνύμενα φάναι μεμίχθαι· σύνθεσις γὰρ ἔσται καὶ οὐ κρᾶσις, οὐδὲ μίξις· οὐδ' ἕξει τὸν αὐτὸν λόγον τῷ ὅλῳ τὸ μόριον.

Ἡ δὲ μίξις τῶν μικτῶν ἀλλοιωθέντων ἕνωσις.

Arist. l. 1. generat. & corrup. c. 10. t. 85. Dubitationem autem hisce continuam edisseramus oportet, vtrum mistio quippiam ad sensum sit, verbi gratia, cùm ea quæ miscentur, ita in parua diuisa fuerint, & hoc pacto iuxta sese posita, vt nullũ sensu dignoscatur, tuncne mista sunt, an non; sed fit vt eorum quæ mista sunt, particula quælibet iuxta quamlibet sit: illo igitur modo mista esse dicuntur: vt hordeacea grana frumentaceis, cùm quodlibet iuxta quodlibet positum est. t. 86. At si omne corpus sit diuisibile, si corpus corpori mistum similare sit, partem quamlibet secus quamlibet, esse oportebit. Atque cùm fieri nequeat, vt in partes minimas diuisio fiat, & cõpositio, non idem sit quod mistio, sed aliud, non oportere dicere, quæ miscentur, esse mista secundùm partes exiguas, quæ suam adhuc retineant naturam, perspicuũ est; compositio enim esset, non temperatura, aut mistio, nec pars eandem cum toto haberet rationem.

T. 90. Mistio verò est mistilium alteratorum vnio.

IL y a de quatre sortes de mixtion. La premiere c'est vn amoncellement de plusieurs choses, qui demeurent en leur propre forme & figure; comme pour exemple, le fourmẽt, l'orge, le mil, & choses semblables, peuuent estre meslees ensemble. Cette sorte de mixtion s'appelle sensible, parce qu'on la peut connoistre par le sens, & qu'elle est plustost composition que mixtion. La seconde c'est vn assemblemẽt de choses pillees, broyees, ou puluerisees les vnes auec les autres, iusqu'aux moindres ou plus petites parties. La tierce, c'est l'vnion de plusieurs liqueurs, lesquelles demeurent toutes en acte selon leur forme: comme il se voit au meslange de l'eau & du vin, dont on peut separer l'vne & l'autre. Ces deux sortes de mixtions ne sont pas si sensibles que la premiere: car il y en a peu qui les puissent discerner par le sens. La quatriéme sorte de mixtion, qui est celle dont nous auons à parler en ce traicté, & qui merite proprement le nom de mixtion, c'est l'vnion soubs vne forme substantielle des elements meslez ensemble, desquels il se faict vn corps composé, autre que les elements & differãt d'especes d'eux: nous connoissons qu'vne telle mixtion se fait par la generation des grenoüilles en l'air, lesquelles ne peuuent prouenir que des exhalations & vapeurs, qui montẽt de la terre, & se meslent auec de la pluie & auec l'air. Nous le iugeons aussi par les pierres qui tombent auec la foudre, lesquelles ne peuuent estre engendrees que par vn tel meslange en l'air. Mais cela s'apperçoit sensiblement en la resolution qui se fait des mixtes és elements; à sçauoir en eau, en terre, & en air, qui demeurent separez chacun sensiblement: car de là il s'ensuit qu'ils en estoient composez: parce que les choses ne se peuuent resoudre, qu'és principes desquels elles sont composees.

De

De la cause efficiente materielle & formelle des mixtes.

CHAPITRE II.

LEs causes efficientes de la mixtion, ce sont les mesmes causes efficientes du mixte, à sçauoir les corps celestes absolument, pour le regard des inanimez, par le moyen de leurs mouuements & influēces: & entre autres par la chaleur du Soleil. Mais les plus principales, sont les elements, quand ils s'entre alterent & meslent auparauāt que le mixte soit produict: car alors ils ne sont plus que les causes materielles. Et toutes fois il n'y a pas faute d'apparence, que quelque mixte se puisse faire par la vertu des elements: car combien que chacun d'eux soit à part plus imparfaict que le mixte, toutesfois estant conioincts, ils pourroient bien attaindre la production de quelque chose plus parfaitte.

Le subiect de la mixtion, c'est la matiere des mixtes; à sçauoir, les choses meslables qui sont les elements, lesquels en la mixtion doiuent estre diuisez iusqu'à leurs petites parties naturelles, & meslees ensemble les vnes ioignāt les autres, & s'entre alterer iusqu'à ce qu'il en resulte vne troisiéme forme du mixte: non qu'il soit tousiours necessaire que cette diuision se fasse iusques aux plus petites parties, suffisant qu'elles soiēt petites en sorte qu'elles ne laissent pas de s'entre alterer: car il semble qu'il y a des parties plus grandes les vnes que les autres: parce que les subiects meslables ne sont pas tousiours vniformes pour pouuoir estre diuisez en egales parties. Cette diuisiō est faitte par le mouuement, & par l'actiō des elements les vns enuers les autres, selon leurs qualitez actiues: mais principallement par la chaleur celeste. Et ce que la diuisiō se fait plus en de certaines parties qu'en d'autres, cela peut estre attribué à l'impression celeste, qui n'est pas receuë vniformement, à cause de l'inegalité de la distance, ou bien de la difformité des parties en soy, ou au regard d'vne autre chose meslable, à quoy elle se refere. Quāt à la forme du mixte, c'est celle qui resulte de l'assemblement des elements ainsi meslez: laquelle est differente d'espece des leur, cōme le mixte qu'elle informe: & ainsi les formes de l'or, des metaux, pierres, & mineraux, qui sont tous mixtes, sont differentes de celles des elements.

Qu'en la mixtion l'humide & le sec tiennent lieu de patient, & le chaud & le froid d'agent.

CHAPITRE III.

Ἅπαντα δὲ τὰ μικτὰ σώματα ὅσα περὶ τὸν τοῦ μέσου τόπον ἐστίν, ἐξ ἁπάντων σύγκειται τῶν ἁπλῶν· γῆ μὲν γὰρ ἐνυπάρχει πᾶσι, διὰ τὸ ἕκαστον εἶναι μάλιστα, καὶ πλεῖστον ἐν τῷ οἰκείῳ τόπῳ· ὕδωρ δέ, διὰ τὸ δεῖν μὲν ὁρίζεσθαι τὰ σύνθετα, μόνον δὲ εἶναι τῶν ἁπλῶν εὐόριστον τὸ ὕδωρ· ἔτι δὲ καὶ τὴν γῆν ἄνευ τοῦ ὑγροῦ μὴ δύνασθαι συμμένειν· ἀλλὰ τοῦτ᾽ εἶναι τὸ συνέχον· εἰ γὰρ ἐξαιρεθείη τελέως ἐξ αὐτῆς τὸ ὑγρόν, διαπίπτοι ἄν· γῆ μὲν οὖν καὶ ὕδωρ, διὰ ταύτας ἐνυπάρχουσι τὰς αἰτίας· ἀὴρ δὲ καὶ πῦρ, ὅτι ἐναντία ἐστὶ γῇ καὶ ὕδατι· γῆ μὲν ἀέρι, ὕδωρ δὲ πυρὶ ἐναντίον ἐστίν· ὡς ἐνδέχεται οὐσίαν οὐσίᾳ ἐναντίαν εἶναι.

Arist. l. 2. de generat. & cor. c. 8. t. 49. Omnia autem mista corpora, quæ circa locum, qui medio vniuersi tribuitur, collocata sunt, ex simplicibus constant omnibus. Nam terra quidem ideò cunctis inest, quod vnumquodque maximum, & vt plurimùm in proprio terræ loco existit. Aqua verò quod composita finiri oporteat: et illa à simplicibus sola bellè terminari queat. Præterea quòd & terra sine humiditate consistere non possit, sed humiditas id sit, quod continendi vim ac coercendi habeat: nam si humiditas à terra prorsus eximatur, ea defluet profectò. Terra igitur et aqua has ob causas insunt. Item aër & ignis, quod terræ & aquæ contrariæ sint. Nam aëri terra, & aqua igni contraria est: quantum substantiam substantiæ contrariam esse contingit.

EN la production du mixte l'humidité & la seicheresse tiennent lieu de matiere, à sçauoir, la terre pour donner la consistance, & l'eau la liaison, & l'agent prochain ce sōt le chaud & le froid contēperez ensemble. Et parce que l'agēt n'agit point en la matiere s'il ne l'a surmonte, en sorte qu'il y domine, à cause de cela il faut en la production du mixte que les qualitez actiues dominent sur les passiues: & cette domination est diuerse & requiert diuerses proportions, selon les diuerses natures des mixtes. Mais il ne faut pas entendre en cette domination des qualitez actiues sur les passiues, que les actiues atteignent les passiues selon les degrez, ains seulement au respect de la forme à engendrer, (qui est la fin du mixte) & autant qu'elle requiert. De sorte que quand cette proportion des actiues

requise pour tirer cette forme, vient à se rencontrer, alors les actiues sont dittes dominer sur les passiues, combien qu'elles fussent plus foibles que les passiues seló les degrez: comme pour exemple, la chaleur combien qu'elle fust plus foible que l'humide selon les degrez, elle peut y agir le plus fort comme en la matiere, pour engendrer quelque chose: ce qui ne pourroit pas arriuer de l'action d'vne qualité cõtraire en son contraire; car alors il faudroit que l'agent surmontast de degrez son contraire: autrement l'action ne se feroit point. A cause de quoy nous disons, qu'il ne se fait point d'action, en proportion de moindre inegalité.

Que la chaleur agit par soy en la mixtion, & la froideur par accident.

CHAPITRE IV.

Τὸ μὲν θερμὸν κατηγορία τις καὶ εἶδος· ἡ δὲ ψυχρότης, στέρησις. &c.
Ἀπεψία δ' ἀτέλεια δι' ἔνδειαν τῆς οἰκείας θερμότητος· ἡ δ' ἔνδεια τῆς θερμότητος, ψυχρότης ἐστίν.

Arist. l. 1. de generat. & corr. c. 3. t. 18. Calor prædicamentum quoddam, & species est: frigiditas, priuatio. &c.
L. 4. meteor. c. 3. Inconcoctio imperfectio est, quæ proprij caloris penuria accidit: caloris verò penuria frigus est.

LE meslange de l'humide auec le sec, en quoy consiste la mixtion, ne se peut faire que par la chaleur: car elle extenuë en sorte, que les petites parties du mixte peuuent estre meslees en la forme du mixte tiree: au moyen de quoy l'alteration precedente & preparatoire se fait aussi par elle, & non par le froid; sinon par accident: car en ce qu'il fait vne operation contraire à l'operation da la chaleur, en ramassant & époississant, & par ce moyen empeschant l'extenuation & la diuision en petites parties, il est par soy contraire à la production du mixte: mais par accident il sert, entant qu'il modere la chaleur, tantost plus, tantost moins, selon qu'il est requis à la generation de chaque mixte. Dõques quelle que soit la chaleur, ou forte ou foible, c'est à elle seule que s'attribuë la productiõ du mixte, & la disposition preparatoire pour elle: ce qui se montre par la raison prise de sa fin. La fin c'est l'extractiõ de la forme du mixte: cette extraction ne se peut faire sans vn conuenable mesláge de l'humide auec le sec: le meslange ne se fait que par l'extenuation, l'extenuatiõ que par le chaud. Dõques la seule chaleur prepare la matiere par vne alteration precedente, & tire la forme du mixte de la puissãce de la matiere: mais le froid n'agit pas par soy, ains seulement en contemperant la chaleur. Cette action par soy du chaud & par accident du froid, est bien clairement connue en l'animal; car le chaud cause par soy la digestion, & le froid l'indigestion par soy, & iamais de digestion, si non par accident: comme quand par vn froid exterieur, la chaleur de l'animal est ramassee au ventricule, elle deuient plus forte & plus puissante à faire la digestion. Donques dautant que toute chaleur n'est pas apte à tirer toute forme, estant besoing qu'elle soit determinee & affoiblie en diuerses sortes, selon que chaque forme le requiert: attendu que l'extreme chaleur corrompt le mixte, & ne peut engendrer aucune chose que du feu: à cause de cela le froid est cõcurrant pour temperer & moderer la chaleur. Ce n'est pas que le froid n'ait de l'action, mais quand il transmue le chaud cela doit plustost estre dit corruptiõ que generation: parce que, comme dit Aristote, le plus noble est peri, & le moins noble engendré. Il est bien vray qu'ainsi que la chaleur engendre par soy la chaleur, le froid corrompt par soy: mais il n'engendre pas pour cela: car quand il tue vn animal, il n'a point autre action que de tuer, par la destruction de la forme: à sçauoir l'ame, en esteignant la chaleur de l'animal: mais il ne se tire alors aucune forme, qui ne fust là premierement: parquoy le froid ne fait aucune operation que de tuer, ny aucune precedente alteration pour tirer la forme, mais seulement pour son depart. Nous pouuons remarquer de ce qui a esté dit, qu'il y a trois operations au progrés de la mixtion. La premiere c'est l'alteration mutuelle par l'action & passion de toutes les contraires qualitez entre-elles. La seconde c'est l'actiõ des deux actiues és deux passiues. Et la troisiesme, c'est la production du mixte, qui se fait par la comproduction de la forme.

De

De quelques opinions touchant la maniere dont les elements demeurent au mixte.

CHAPITRE V.

LE plus grand nombre des Philosophes conuiennent en tout ce que nous auons dit de la mixtion, estant quasi tous d'accord qu'il y a diuision des choses meslables, contiguité de leurs parties mutuelles, alteration entre elles, acquisition de la forme du mixte, & continuation des parties & des matieres: mais la dispute est grande entre-eux, de quelle sorte les elements demeurent au mixte: car quelques vns ont tenu que les elements n'estoient point vrayement és mixtes, ains seulement metaphoriquement, par vne ressemblance des qualitez des mixtes & des elements. Mais cette opinion est ridicule: car leur realité y paroist au sens. Quelques autres posoient que les elements sont au mixte, mais qu'il ne s'en peut faire aucun immediatement des elements, estant besoing qu'il y ait quelque autre mixte auec: tout ainsi que la premiere matiere est bien au composé, & toutesfois il ne se peut rien faire d'elle, si elle n'a esté premierement soubs vne autre forme. Cette opinion est sans raison: car combien qu'il arriue souuent que les mixtes se fassent d'autres mixtes, cela n'empesche pas qu'il se puisse faire quelque chose immediatement des elements: dautant que puisque cet ordre est necessaire en la nature, qu'vne chose se fasse de l'autre, & qu'il n'y a point de degrez en infiny, il faut en fin venir à quelqu'vn, qui despende immediatement des elements, lesquels semblent n'estre instituez à autre but ny fin, que pour la mixtion & generation des choses naturelles. Quelques autres ont eu opinion que la forme du mixte n'estoit autre chose qu'vne proportion & concorde des elements. Cette opinion semble fausse pour plusieurs raisons. Et premierement, puisqu'vn mixte differe essentiellement de l'autre, c'est par vne forme substantielle qui luy est propre: & partant, cette proportion & temperie des elements qui n'est qu'vn accident, n'est pas leur forme. Secondement, le mixte seroit engendré par vne alteration seulement, car il n'y auroit point de forme induitte ny comproduitte de nouueau en la matiere; mais seulement vne temperie faitte en la seule alteration des qualitez simples, qui sont leurs proprietez, autres que celles des elements; comme il se voit és vertus des pierres, des herbes, & autres mixtes. Donques les formes des mixtes sont simples, substantielles, propres à chacun; car telles proprietez prouiennent de leurs formes.

De l'opinion d'Auerroes & de ceux qui le suiuent.

CHAPITRE VI.

AVERROES dit que les formes substantielles des elements & leurs premieres qualitez demeurent actuellement au mixte, non pas en acte parfaict, mais soubs vn estre amoindry: parce que chaque petite partie reçoit les formes des autres elemẽts, & les autres qualitez: comme pour exemple, cependant qu'vne petite partie de l'eau s'altere, elle reçoit des autres elements leurs formes amoindries, & ainsi chaque partie du mixte est meslee sans penetration. Ceux qui suiuent son opinion prennent pour fondement, que ce qu'Aristote dit de la substance, qu'elle ne reçoit ny le plus ny le moins, ne s'entend que des substãces composees des elements & non des corps simples, tels que sont les elements. Ils tiennent qu'il y a des substances qui ont l'estre parfaict & accomply telles, que sont celles qui sont composees des elements, & d'autres à sçauoir les elements, lesquelles ne sont pas accomplies, ny parfaittes, qui ont l'estre moyen entre la substance parfaitte & l'accidẽt: ainsi que nous voyõs d'autres choses moyẽnes en la nature: cõme le corail, qui est plante & puis pierre, les Zoophytes, & l'ame raisonnable mesmes entre les anges & les animaux. Ils disent que les substances parfaittes ne reçoiuent, ny le plus ny le moins; mais que les formes des elements peuuent receuoir en quelque sorte le plus & le moins; la nature ayant voulu, premier que de passer aux formes des corps mixtes, lesquels sont solides & tres-parfaittes substances; produire les formes des elements, pour estre moyẽnes entre les formes substantielles & accidẽtelles: afin de ne saulter point d'vn extreme à l'autre. Ils veulent que

le moyen dont les formes des elements sont moyennes entre les formes des substances parfaittes & les accidents, ne soit pas de participation ; mais seulemēt vn moyen de ressemblance & de comparaison : disant que tout ainsi que l'air est moyen entre l'eau & le feu, en ce que s'il est comparé à l'eau, il est leger; si au feu, il est pesant: semblablement si on compare les formes des elements aux accidents, elles leur ressemblent en quelques conditions: à sçauoir, de receuoir le plus & le moins ; & aux substances, entant qu'elles en ont quelques conditions, qui est d'informer la matiere, & la reduire à vne espece determinee. Ils disent que la nature a vsé d'vne grande prudence en la constitution de ces substances moyennes: parce que la mixtion estant la cause finale des elements, & elles les ayant engendrez pour vser d'eux comme de matiere en la constitution des corps mixtes, à quoy la forme n'est pas requise, mais au contraire elle y est vn empeschement; il estoit necessaire que tout ainsi que la premiere matiere, qui est le subiect de la simple generation de toutes choses naturelles, est sans forme, que le subiect de la mixtion qui est en certaine façon moyenne, eust vne forme de telle condition, qu'elle peust estre reduitte à vne mediocrité, selon qu'il conuient à la mixtion. Et cela a esté cause, que les elements n'ont eu aucune propre figure naturelle, afin qu'ayant à estre la matiere de la mixtion, ils puissent plus facilement se mesler, & receuoir toute sorte de figure proportionnee aux choses naturelles mixtes. Et pour paroistre ne repugner point en cela à Aristote, ils disent que ce qu'il a prononcé que la substance ne reçoit ny le plus, ny le moins, s'entend des substances parfaittes simplement, comme nous auons dit: or se fondant là dessus, ils disent que les formes des elements demeurent en acte en la mixtion, auec leurs qualitez, mais non parfaict ny accomply, ains affoibly & remis. Mais tout cela n'est rien: car il n'y a aucune substance simple, ny composee, parfaitte, ny imparfaitte, qui reçoiue l'intension & la remission, ou l'enforcissement & l'affoiblissement, de la façon que ces Auerroïstes les posent. Car toute substance a son essence constituee en l'indiuisible, & est comme les nombres, ausquels on ne sçauroit adiouster, ny en diminuer sans varier l'espece. De sorte que de l'eau ne sçauroit estre vne fois plus eau, & vne fois moins eau que l'autre: & en cecy les substances different de la qualité, laquelle reçoit le plus & le moins; car le chaud peut estre plus chaud, & vn chaud plus chaud que l'autre. Donques les formes des elements ne peuuent receuoir l'enforcissement, ny l'affoiblissement de cette sorte. A quoy nous pouuons adiouster, que puisque les choses moyennes sont du genre de leurs extremes, qu'il s'ensuiuroit si les formes elementaires estoient moyennes entre la substance & l'accident, que la substance & l'accident seroient de mesme genre; ce qui est manifestement faux.

Auerr. l. 1. de gen. & corr. com. 30. l. 3. de cæl. com 67. epitom. me tap. tr. 1.

De l'opinion de sainct Thomas.

CHAPITRE VII.

SAINCT Thomas est d'opinion que les elements ne demeurent en aucune façon, ny formellement, ny selon leurs qualitez en acte au mixte: ains qu'ils s'entre-alterent & corrrompent selon leurs formes en la mixtion, & que leurs natures y sont conseruees en vertu & en puissance seulement, soubs la forme du mixte, qui resulte de la mixtion des quatre elements. Mais ie ne puis approuuer vne telle opinion : parce qu'en cette sorte, les elements ne seroient point en puissance au mixte tous ensemble autrement qu'est chacun element à part; de sorte que le meslange que faict la nature & leurs mutuelles alterations, seroient en vain, puisque la matiere d'vn element seroit suffisante à tout cela; car les qualitez ne peuuent demeurer en la mixtion selon cette opinion.

S. Thom. opusc. 33. & 1. p. q. 76. art. 4.

De l'opinion d'Auicenne, & de la verité de la maniere dont les elements demeurent au mixte.

CHAPITRE VIII.

Τῶν δὲ ποιητικῶν ϗ παθητικῶν ὅσα εὐδιαίρετα, πολλὰ μὲν ὀλίγοις, καὶ μεγάλα μικροῖς συντιθέμενα, ου ποιεῖ μίξιν, ἀλλ' αὔξησιν τοῦ κρα-

Arist. l. 1. de gener. & corr. c. 10. t. 88. Eorum verò actiuorum, & passiuorum, quæ facilè diuisibilia sunt, multa quidē paucis, & magna paruis composita m-

τοῦ ὄγκου· μεταβάλλει γὰρ θάτερον εἰς τὸ κρατοῦν· οἷον σταλαγμὸς οἴνου μυρίοις χοεῦσιν ὕδατος οὐ μίγνυται· λύεται γὰρ τὸ εἶδος καὶ μεταβάλλει εἰς τὸ πᾶν ὕδωρ· ὅταν δὲ ταῖς δυνάμεσιν ἰσάζῃ πως, τότε μεταβάλλει μὲν ἑκάτερον εἰς τὸ κρατοῦν ἐκ τῆς αὐτοῦ φύσεως· οὐ γίνεται δὲ θάτερον, ἀλλὰ μεταξὺ καὶ κοινόν· φανερὸν οὖν, ὅτι ἐστὶ ταῦτα μικτά, ὅσα ἐναντίωσιν ἔχει τῶν ποιούντων· ταῦτα γάρ ἐστιν ὑπ᾽ ἀλλήλων παθητικά· καὶ μικρὰ δὲ μικροῖς παρατιθέμενα μίγνυται μᾶλλον· ῥᾷον γὰρ καὶ θᾶττον ἄλληλα μεθίστησι· τὸ δὲ πολὺ καὶ ὑπὸ πολλοῦ, χρονίως τοῦτο δρᾷ· διὸ τὰ εὐόριστα τῶν διαιρετῶν καὶ παθητικῶν, μικτά· διαιρεῖται γὰρ εἰς μικρὰ ταῦτα ῥαδίως, τοῦτο γὰρ ἦν τὸ εὐορίστῳ εἶναι, οἷον τὰ ὑγρά, μικτὰ μάλιστα τῶν σωμάτων· εὐόριστον γὰρ μάλιστα τὸ ὑγρὸν τῶν διαιρετῶν, ἐὰν μὴ γλίσχρον ᾖ· ταῦτα γὰρ μείζω δὴ καὶ πλείω ποιεῖ μόνον τὸν ὄγκον.

Ἀλλ᾽ ἔστι μικτὸν μὲν, ὃ εὐόριστον ὂν παθητικόν ἐστι καὶ ποιητικὸν καὶ τοιούτῳ μικτόν· πρὸς ὁμώνυμον γὰρ τὸ μικτόν.

Δεῖ δὲ ποιητικὰ καὶ παθητικὰ εἶναι ἀλλήλων τὰ στοιχεῖα· μίγνυται γὰρ καὶ μεταβάλλει εἰς ἄλληλα.

stionem non faciunt, sed accretionem eiusce quod euincit. Nam alterum in id, quod euincit, verti solet, vt gutta vini, decies millenis aquæ mensuris nō miscetur: etenim forma vini perit, atque vinū in totam aquam vertitur. t. 89. Cùm verò potentias habent quodammodo æquales, tum vtrumque à sua quidem mutatur natura in id, quod vincit ac superat: non tamen fit alterum, sed inter vtrumque medium atque commune. Patet igitur ea esse mistilia, quæcunque ex agentibus contrarietatem habent: hæc enim inter se passiua sunt. Parua autem dum paruis admouentur, propensius misceri solent: quippe cùm ea faciliùs, celeriusque se transmutent, at multùm tardius hoc idem efficit patiturque à multo: idcirco ex iis quæ diuidi possunt patique solent, quæ facilè terminos suscipiunt, ea mistilia sunt: quippe quæ facilè in parua dirimantur, hæc enim est eius, quod facilè terminatur, ratio: verbi gratia, quæ liquida sunt inter corpora maximè mistilia sunt, cùm liquidem maximè omnium diuisibilium facilè terminari possit, modo non sit viscosum, atque tenax. Hæc enim molē reddunt ampliorem ac maiorem. &c.

T. 90. Sed mistile quidem est, quando cùm facilè definiri queat, passiuum est, & actiuum, & ei, quod est eiusmodi, mistile: nam mistile ad id, quod eodem appellatur nomine, refertur.

L. 2. c. 2. t. 8. At elementa ipsa inter se mutuò actiua sint, & passiua oportet. Nam miscentur & in sese vicissim mutantur.

AVICENNE tenoit que les formes des elements demeurent en acte parfaict au mixte, & que les seules qualitez qui les ensuiuent sont affoiblies, disant que la plante n'est pas soubs tant de chaleur, qu'il y en a au feu, ny soubs tant d'humidité qu'il y en a en l'eau; à cause dequoy, encores que la forme substantielle de l'eau soit en la plante selon son estre parfaict: toutesfois la froideur de l'eau est diminuee, & ainsi les qualitez des autres elements. Or si Auicenne entend que la forme des elements demeure tellement en acte parfaict au mixte, que chaque element qui en est partie, puisse produire quelque effect par elle; cela est faux, & l'experience monstre le contraire: mais s'il n'entend autre chose, sinon que la forme n'est pas corrompue; ie suis de son aduis pour ce regard; car quant à moy i'estime qu'en la mixtion les elements y demeurent formellement; mais fort affoiblis à cause de ce qu'ils se trouuent separez en tres-petites parties & meslez ensemble: sans que pour cet affoiblissement, l'eau soit moins eau en la mixtion, & la terre moins terre, dont ils sont composez. Et neantmoins, les elements qui entrent en la mixtion estant bien meslez l'vn parmy l'autre, ne tiennent lieu au mixte que de matiere, soubs la forme du mixte, laquelle resulte de leur assemblement, & est autre que celle des elements, & donne l'estre au mixte, l'vnité, l'espece, constitue vn estant par soy, & tient tellement liez les elements meslez selon leurs petites parties ensemble, que pas vn d'eux ne pouuant se separer des autres & se ramasser ensemble, pour auoir quelque force, ils ne peuuent produire aucun effect par leur forme, bien qu'entiere en chaque petite partie, ny selon leurs qualitez trop affoiblies les vnes par les autres: car il ne procede plus alors aucunes actions, que par les qualitez nees auec la forme de la mixtion, ou acquises depuis.

Auicen. 1. suff. c. 10. & 19. doct. c. 3.

La mixtion se faisant de cette sorte, les elements sont actuellement au mixte, & neantmoins en puissance; à sçauoir actuellemēt, entāt que leur matiere, leur forme, & leurs qualitez y sont vrayement & reellemēt & en puissance: à cause que tout cela est tellement affoibly, brisé, & rompu en chacun, par la meslange & par la forme du mixte, selon son temperament, qu'ils ne tiennēt lieu que de matiere; mais prests à retourner en acte, quand ils seront deliurez de la forme du mixte. Cecy se connoist par la fin de la mixtiō, laquelle estant de reduire à vne certaine mesmeté & vnité plusieurs choses meslables diuerses, il faut qu'elles soient en cet assemblement & vnion, corrōpues selon leurs formes, ou qu'elles ne le soient pas: si elles le sont, alors les choses meslables ne demeurēt plus en sorte quelcōque, ains seu-

lement leur premiere matiere; & partant il ne se feroit point de mixtion & n'y auroit point de cause de diuersité és formes de la mixtion. Si aussi les formes des elements ne sont point corrompuës, elles demeurent donques au mixte, selon l'estre parfaict ou selon l'estre affoibly; mais cela ne pouuant estre soubs l'estre parfaict: en sorte que les elements fussent sensibles, c'est soubs vn estre amoindry, tel que nous venons de dire, qui est qu'en la mixtion, les elements sont tellement meslez & leurs qualitez rompuës, brisees, & affoiblies, qu'ils ne seruent que de matiere, eux, leurs formes & qualitez, à vne autre forme substantielle & à vne autre qualité, laquelle forme resulte de ce meslangé, & donne l'espece au mixte & le distingue des elements & de toute autre chose. Ces formes substantielles des mixtes, & les qualitez qui naissent de la mixtion des elements & de celle de leurs qualitez, sont diuerses, selon les diuerses proportions des elements meslez dont le mixte est constitué; tenant plus de celuy qui domine en la mixtiõ, que des autres. On peut encores confirmer, que les elements ne sont pas du tout corrompus en la mixtion: parce qu'il y a des mixtes, où nous connoissons quasi sensiblement les elements qui y dominent; les vns estans si terrestres, que ce n'est quasi que de terre; les autres quasi qu'eau; & les autres presque du tout aëriens: & le mixte se corrompãt, on les apperçoit encores plus sensiblement: là où s'ils auoient esté du tout corrompus, ils ne pourroient estre veus ny separez de cela, en quoy ils auroient esté corrompus.

Themistius dit que la nature vse tousiours des choses imparfaittes, au lieu de matiere, au respect des parfaittes; & des plus parfaittes, au lieu des formes, au respect des imparfaittes. Or parce qu'autant qu'vne forme est plus esleuee de la matiere, elle est d'autant plus eslongnee de la puissance & de la diuisibilité, & approche à l'vnité & actualité; à cause dequoy les formes des elements pour leur tres-grande proximité de la matiere, sont tres-imparfaittes, il ne faut pas trouuer estrange que les elements & leurs formes seruent de matiere seulement en la mixtion. A quoy nous pouuons adiouster, que tout ainsi que l'organe de l'attouchement ne doit pas estre desnué simplement des qualitez touchables; mais seulement au respect de celles dont il est en puissance, comme nous l'enseignons au liure de l'ame, de mesme, il n'est pas besoing, que les elements pour estre le subiect du mixtes, soient desnuez simplement de toute forme, mais de celle du mixte seulement.

Or encores que les elements demeurent formellement en la mixtion, de la sorte que nous la venons de poser; le mixte ne laisse pas d'estre du tout continu, tant parce que les matieres diuerses peuuent deuenir continuës par leur meslange, comme il paroist en l'eau, au vin, & semblables, qu'à cause que la forme du mixte qui est vne, les vnit. Les elements n'y sont pas violamment aussi, non plus que le sang qui est pesant de sa nature, ne monte pas violamment aux parties superieures de l'animal, pour les nourrir, ny quand l'air descend dans la terre à la fuitte du vuide: car ils sont ordonnez de nature, pour seruir de matiere à la forme du mixte: & ainsi ne tenant lieu que de matiere en la mixtion, ils ne sont point estants parfaicts, ny en acte proprement; mais en puissance, au regard de la forme du mixte; laquelle est forme substantielle. Il n'y a point aussi d'incompatibilité au mixte entre les elements; attendu que leurs qualitez, sont tellement affoiblies en la mixtion par leur meslange, qu'aucune d'elles ne peut auoir d'action à part, outre la subiection en laquelle la forme du mixte les tient: & neantmoins les corps sont meslez de sorte par leurs petites parties, que la forme de l'vne n'est point en celle de l'autre, & n'y a point de penetration de leurs dimensions, non plus qu'és compositions des choses liquides incorporees & meslees ensemble subtilement; sans qu'on puisse cependant qu'elles sont ainsi meslees, prendre aucune partie de l'vne d'elles, que l'autre ne soit auec: & neantmoins la mixtion des elemẽts, laquelle est substantielle, se trouue differente de celles-cy, qui ne sont qu'improprement mixtions & vrayes cõpositions artificielles seulement; car il ne s'engendre point de leur meslange aucune nouuelle forme substantielle, qui informe la compositiõ & qui donne vn autre estre actuel aux choses meslees, laquelle contienne en vnité soubs elles, les reduisant à ne tenir lieu que de matiere: à cause dequoy les choses ne demeurent pas tousiours meslees en vne mesme maniere les vnes auec les autres, ains elles se separent d'elles mesmes en quelque sorte, sans aucune action corruptiue, comme il aduient au meslange de l'eau & du vin dedans vn verre, où nous voyons au bout de quelque temps, qu'il se trouue plus d'eau au fonds qu'au haut, à cause qu'elle est plus pondereuse que le vin. Mais en la vraye mixtion, de la sorte

que nous la venons de poser, la forme substantielle qui en resulte, contient les parties meslees ensemble en vnité, sans qu'elles se puissent separer, qu'en parties homogenes, iusqu'à ce que le mixte soit corrompu.

En somme qui voudra regarder de pres la façon de proceder de la nature, laquelle ne saute iamais d'vn extreme en l'autre, sans passer par quelque moyen, s'aduançant pied à pied; on trouuera beaucoup d'apparence, que la mixtion & la generation des choses animees, sont deux productions substantielles, conuenant en ce qu'il s'engendre en chacune d'elles vne nouuelle forme substantielle, qui constitue en espece les choses qui s'engendrent : à sçauoir le mixte & la chose animee; mais qu'elles different pour le regard de leur subiect, en ce que les elements meslez sont le subiect de la mixtion; & les mixtes, celuy de la generation de la chose animee. Et n'y a point d'absurdité, ny d'inconuenient en cette diuersité de matiere & de subiects, és diuerses generations substantielles; car ce n'est pas la perfection de nature, de proceder d'vne mesme maniere en la constitution des choses diuerses; tant s'en faut, c'est la varieté qui embellit l'vniuers en leur production, aussi bien qu'en leur nature & conseruation ; comme nous le pouuons veoir tous les iours, si nous voulons ouurir les yeux sur ses œuures, qui s'offrent d'elles-mesmes à nous.

Ἐναντίως δὲ φαίνονται λέγοντες, οἱ περὶ Ἀναξαγόραν τοῖς περὶ Ἐμπεδοκλέα· ὁ μὲν γὰρ φησὶ πῦρ, καὶ ὕδωρ, καὶ ἀέρα, καὶ γῆν, στοιχεῖα τέσσαρα, καὶ ἁπλᾶ εἶναι μᾶλλον, ἢ σάρκα, καὶ ὀστοῦν, καὶ τὰ τοιαῦτα τῶν ὁμοιομερῶν· οἱ δὲ ταῦτα μὲν ἁπλᾶ, καὶ στοιχεῖα· γῆν δὲ, καὶ πῦρ, καὶ ἀέρα, καὶ ὕδωρ σύνθετα· πανσπερμίαν γὰρ εἶναι τούτων.

Arist. l. 1. de gener. & corrupt. c. 1. t. 1. Porrò Anaxagoras & Empedocles contrario modo dicere videntur: ille enim terram, aquam, aërem & ignem elementa quatuor, eaque simplicia magis quàm carnem, os, & id genus similaria. Hic verò hæc quidē simplicia, elementaque: illa verò, terram, inquam, aquam, aërē- que & ignem composita: vtpotè quibus gignendis illa præstent semina.

Voila la maniere dont la mixtion se faict des elements, comme des premiers corps simples, & de quelle sorte les mixtes s'en engendrent, au contraire de l'opinion d'Empedocles, qui disoit que l'os, la chair, & autres semblables, estoiēt simples, & les quatre elements mixtes; parce qu'il croyoit que les choses se faisoient par leur separation du mixte, auquel elles e[illegible]oient; voyant que de la terre, de l'eau, & de l'air, les autres corps s'engendroient, à cause dequoy il les estimoit mixtes.

Ἐπεὶ δὲ τῶν σωμάτων, τὰ μέν ἐστιν ἁπλᾶ, τὰ δὲ σύνθετα ἐκ τούτων· λέγω δ' ἁπλᾶ μέν, ὅσα κινήσεως ἀρχὴν ἔχει κατὰ φύσιν, οἷον πῦρ καὶ γῆν, καὶ τὰ τούτων εἴδη, καὶ τὰ συγγενῆ τούτοις· ἀνάγκη καὶ τὰς κινήσεις εἶναι, τὰς μὲν ἁπλᾶς, τὰς δὲ μικτάς πως· τῶν μὲν ἁπλῶν ἁπλᾶς, μικτὰς δὲ τῶν συνθέτων, κινεῖσθαι δὲ κατὰ τὸ ἐπικρατοῦν.

Ἔστω δὴ τὸ στοιχεῖον τῶν σωμάτων, εἰς ὃ τὰ ἄλλα σώματα διαιρεῖται, ἐνυπάρχον δυνάμει ἢ ἐνεργείᾳ· τοῦτο γὰρ ποτέρως, ἔτι ἀμφισβητήσιμον.

Οὗτος μὲν οὖν ὁ λόγος ἔοικε ζητεῖν διορίσαι, τί διαφέρει μίξις γενέσεως καὶ φθορᾶς· καὶ τί τὸ μικτὸν τοῦ γεννητοῦ καὶ φθαρτοῦ. Δῆλον γὰρ ὡς δεῖ διαφέρειν, εἴπερ ἔστιν. &c. ἀλλὰ μὴν οὐδὲ τὴν ὕλην τῷ πυρὶ μεμῖχθαι φαμέν, οὐδὲ μίγνυσθαι καιομένην, οὔτε αὐτὴν αὐτῆς τοῖς μορίοις, οὔτε τῷ πυρί· ἀλλὰ τὸ μὲν πῦρ γίνεσθαι, τὴν δὲ φθείρεσθαι. &c.

Φαίνεται δὲ τὰ μιγνύμενα πρότερόν τε ἐκ κεχωρισμένων συνιόντα, καὶ δυνάμενα χωρίζεσθαι πάλιν· οὔτε διαμένουσιν οὖν ἐνεργείᾳ ὥσπερ τὸ σῶμα, καὶ τὸ λευκόν, οὔτε φθείρονται, οὔτε θάτερον, οὔτε ἄμφω· σώζεται γὰρ ἡ δύναμις αὐτῶν.

Arist. l. 1. de cœl. c. 2. t. 7. Cum autem corporum alia simplicia sint, alia ex hisce composita: atque ea simplicia dico, quæ motus secundum naturam principium habent, vt ignem, terram, horumque species, & ea quæ sunt hisce propinqua; motiones etiam alias simplices, alias quodammodo mistas esse necesse est; simplicium quidem simplices, compositorum autem mistas, moueri que composita nutu eius ce simplicis, quod in his ipsis dominatur ac superat.

L. 3. de cœl c. 3. t. 31. Si igitur id corporum elementum in quod cætera corpora diuiduntur, in quibus potest potentia, aut actu, hoc enim vtro modo se habent, ambigitur.

L. 1. de gener. & corr. c. 10. t. 83. Hæc igitur ratio postulare videtur, vt quo mistio à generatione, et corruptione, & quo mistile à generabili, & corruptibili differat, definiamus. Perspicuum enim est mistionem, si quidem sit, ab illis differre oportere. &c. At verò neque materiam igni mistam esse, neque misceri dum comburitur, aut ipsam suis partibus, aut igni, sed ignem gigni & materiam corrumpi dicimus. &c.

T. 84. Nam quæ miscentur & prius ex separatis coiisse, & posse rursum separari videmus. Igitur neque permanent actu, vti corpus, & albedo: neque corrumpuntur, aut ambo, aut alterum; nam eorum virtus atque potentia salua manet.

Τῶν δὲ ποιητικῶν καὶ παθητικῶν ὅσα εὐδιαίρετα, πολλὰ μὲν ὀλίγοις καὶ μεγάλα μικροῖς συντιθέμενα, οὐ ποιεῖ μίξιν, ἀλλ' αὔξησιν τοῦ κρατοῦντος· μεταβάλλει γὰρ θάτερον εἰς τὸ κρατοῦν· οἷον σταλαγμὸς οἴνου μυρίοις χοεῦσιν ὕδατος οὐ μίγνυται· λύεται γὰρ τὸ εἶδος, καὶ μεταβάλλει εἰς τὸ πᾶν ὕδωρ.

T. 88. Horum verò actiuorum et passiuorum quæ facilè diuisibilia sunt, multa quidem paucis & magna paruis composita mixtionem non faciunt, sed accretionem eiusce quod euincit: nam alterum in id quod euincit verti solet, vt gutta vini, decies millenis aquæ mensuris non miscetur: etenim forma vini perit, atque vinum in totam aquam vertitur.

Ὅταν δὲ ταῖς δυνάμεσιν ἰσάζῃ πως, τότε μεταβάλλει μὲν ἑκάτερον εἰς τὸ κρατοῦν ἐκ τῆς αὐτοῦ φύσεως· οὐ γίνεται δὲ θάτερον, ἀλλὰ μεταξὺ καὶ κοινόν.

T. 89. Cùm verò potentias habent quodammodo æquales, tum vtrumque è sua quidem mutatur natura in id quod vincit, ac superat: non tamen fit alterum, sed inter vtrumque medium atque commune.

Ἔσται δὲ μιχθέντα τἆλλα, ἐκ τῶν ἐναντίων, ἢ τῶν στοιχείων, καὶ τὰ στοιχεῖα ἐξ ἐκείνων δυνάμει πως ὄντων· οὐχ οὕτω δὲ ὡς ἡ ὕλη, ἀλλὰ τὸν εἰρημένον τρόπον· καὶ ἔστιν οὕτω μὲν μίξις, ἐκείνως δὲ ὕλη τὸ γινόμενον.

L. 2. c. 7. t. 48. Alia itaque mista ex contrariis erũt, aut elementis: & elementa ex illis quodammodo potentia existentibus, non tamen sicut materia, sed dicto modo. Atque hoc quidem pacto mistio: illa verò materia id quod gignitur, existit.

Ἐπεὶ οὖν αἱ γενέσεις ἐκ τῶν ἐναντίων εἰσίν, ἐνυπάρχει δὲ θάτερον ἄκρον τῶν ἐναντίων, ἀνάγκη καὶ θάτερον ἐνυπάρχειν· ὥστε ἐν ἅπαντι τῷ συνθέτῳ πάντα τὰ ἁπλᾶ ἐνέσται.

C. 8. t. 49. Cùm igitur generationes è contrariis sint, & contrariorum extremum alterum insit, alterum quoque inesse est necesse. Quare in omni composito simplicia omnia inerunt.

Τριῶν δ' οὐσῶν τῶν συνθέσεων, πρώτην μὲν ἄν τις θείη τὴν ἐκ τῶν καλουμένων ὑπό τινων στοιχείων, οἷον γῆς, ἀέρος, ὕδατος, πυρός· ἔτι δὲ βέλτιον ἴσως ἐκ τῶν δυνάμεων λέγειν.

L. 1. de partib. animal. c. 1. Cùm itaque triplex sit cõpositio, prima statui potest, eaque ex primordiis cõficitur iis, quæ nonnulli elementa appellant, terrã dico, aquam, aerẽ, ignem melius fortasse dici potest ex virtutibus eorum.

Aristote a donné quelque occasion à ces diuerses opinions, touchant la maniere dont les elements demeurent au mixte; car il dit en ses liures de la generation, que la mixtion differe de la generation & corruption; parce que quand quelque chose est engendree d'vne autre, comme pour exemple, le feu du bois, on ne dit pas que le feu soit meslé au bois, ny le bois au feu, mais que le feu est engendré, & le bois corrompu : & peu apres que les elements desquels le mixte se faict, en peuuent estre separez, qu'ils n'y demeurent pas actuellement, comme vn corps ou la blancheur, & qu'ils ne sont pas corrompus : parce que leur vertu ou puissance demeure sauue : & plus bas, qu'il ne se faict point de mixtion de peu auec beaucoup des choses actiues & passiues assemblees qui se diuisent facilement; mais seulement augmentation de celle qui surmonte : parce que celle cy conuertit l'autre en soy. Au moyẽ dequoy vne goutte de vin ne se mesle pas en dix mille mesures d'eau: parce que la forme du vin est abolie : mais quand ils ont leurs puissances égalles en quelque maniere, alors chacun d'eux change de nature en ce qui surmonte, sans que l'vn se conuertisse en l'autre, mais en quelque chose moyenne qui soit commune : & derechef, que les mixtes se font des elements, & que les elements se tirent du mixte où ils sont en certaine maniere en puissance, non toutesfois comme si leur seule matiere demeuroit, & que ce ne fust qu'vne pure generation. Et au 1. liure du ciel, que les corps mixtes se meuuent localement selon l'element qui domine entre ceux desquels il est composé au 3. liure du ciel, que cela n'est pas encores bien resolu, si les elements demeurent en acte ou en puissance és choses qui en sont composees. Et au 2. liure de l'ame, que si l'ame ne retenoit & empeschoit les elements au corps, qu'ils se separeroient allant chacun en leur lieu. Par tous lesquels passages, il semble que son opinion est que les elements demeurent au mixte sans estre corrompus. Mais parce que quand il dit au second passage que nous auons allegué, qu'ils n'y demeurent pas comme vn corps ou la blancheur, & ne sont pas corrompus, parce que leur vertu ou puissance demeure ; & qu'au 2. liure des parties des animaux apres auoir dit, que les elements demeurẽt au mixte, il adiouste ou plustost leurs vertus, demeurent : à sçauoir le chaud, le froid, le sec, & l'humide; il donne quelque subiect de doubter de son opinion. En somme si les elements estoient du tout corrompus en la mixtion, ils ne seroient non plus en puissance au mixte, qu'en vn des elements à part, auquel il est certain, qu'ils sont tous en puissance: puisque chaque element est composé de premiere matiere, de laquelle toutes sortes de corps peuuent estre extraicts.

Que la premiere matiere ne laisse pas d'estre telle qu'Aristote l'a posee, encores que les elements ne se transmuent point les vns és autres.

CHAPITRE VIII.

NOvs auons dit par cy-deuant que les elements ne se transmuoient point les vns és autres : & nous venons de monstrer qu'ils demeurent au mixte de telle sorte qu'il ne se fait point en l'vne ny en l'autre de ces generations de resolution iusqu'à la premiere matiere, & par consequent encores moins en la generatiō des choses animees : & partant les corps naturels ne se resoluēt point en leur generation ny en leur corruptiō plus outre que les elements. Dequoy on pourroit dire qu'ils sont le premier principe materiel, ou la premiere matiere de toutes les choses naturelles, & que ceste autre premiere matiere qu'Aristote pense auoir prouuee par la transmutatiō des elements les vns és autres, demeure sans preuue, puis que ceste transmutation ne se fait point. A cela ie responds que bien que la derniere resolution des corps ne passe point outre les elements, qu'il ne s'ensuit pas qu'il n'y ait vne premiere matiere de laquelle ils soient composez telle qu'Aristote l'a posee: car encores qu'ils soient corps simples, c'est à dire non composez d'autres corps, ce n'est pas à dire qu'ils soient estants simples & non composez de forme & d'vne matiere premiere, & plus simple qu'eux; mais seulemēt qu'ils ne sont pas cōposez d'autres corps. Nous connoissons qu'ils sont composez de deux parties substantielles, en ce qu'ils sont differents d'espece, & qu'ils ne peuuent differer les vns des autres par vne forme accidētelle, mais seulement par vne substantielle, laquelle est partie de leur essence. La raison nous peut encores monstrer que la premiere matiere est, parce que (comme nous le deduisons au liure du monde ou vniuers,) ainsi qu'il se trouue au souuerain degré des choses vn acte pur qui n'a besoin de rien, cause efficiente de toutes les formes, franc de tout changement, auquel se termine l'ordre des causes efficientes comme à la derniere : semblablement il doit y auoir quelque chose au dernier degré des estants qui soit pure puissance, ayant besoin de tout receptif de toute forme, estant sans forme de sa nature, sans vertu effectiue, capable de receuoir toutes sortes de mutations corporelles, & auquel l'ordre des causes passiues se termine : & ceste chose est la premiere matiere. l. du monde c. a.

Comment il ne semble point necessaire d'establir la priuation pour principe de la generation.

CHAPITRE IX.

Τὴν γένεσιν (ἀδύνατον) κίνησιν εἶναι.

Arist. l. 5. phys. c. 2. t. 8. Impossibile est generationē esse motum, quia fit quod non est.

IL semble qu'on peut inferer de ce qu'il ne se fait point de resolution iusqu'à la premiere matiere en aucune sorte de generation, qu'il n'est point necessaire d'establir la priuation pour principe de la generation des choses naturelles, comme Aristote a fait, non plus que pour le mouuement: au moyen dequoy, comme quand l'eau froide est eschauffee, le terme de ce mouuement d'eschauffement est la froideur de l'eau ; tout de mesme quād d'vn œuf il s'engendre vn poulet, la forme soubs laquelle se trouue l'œuf alors est le terme d'où de la generation, sans qu'il y ait plus de raison de considerer ce terme comme priuation de la forme du poulet à engendrer, que celuy de la froideur de l'eau priuatiō de la chaleur quād on eschauffe l'eau. Il suffit que le terme duquel ne soit point celuy auquel pour estre terme du mouuement & de la generation : car s'il estoit auparauant il ne s'en pourroit faire aucune production, dautant que ce qui se fait n'estoit point, & ce qui est ne peut plus estre produit tel qu'il est. A cecy ie ne voy autre responce pour Aristote, sinon que le terme d'où de la generation, n'est point terme selon qu'il est soubs telle ou telle forme, mais seulement selon qu'il n'est pas le terme auquel. Cecy est vray, mais neantmoins il ne semble point importer de necessité d'establir la priuation pour principe, ainsi qu'il ne s'ensuit aucune difficulté qu'elle soit nombree pour principe, en prenant principe en vn autre sens qu'il n'est attribué à la matiere, à la forme, à l'efficient, & à la fin.

Ἡμεῖς δὲ καὶ αὐτοί φαμεν, γίνεσθαι μὲν οὐδὲν ἁπλῶς ἐκ μὴ ὄντος, ὅμως μέντοι γίνεσθαι ἐκ μὴ ὄντος, οἷον κατὰ συμβεβηκός· ἐκ γὰρ τῆς στερήσεως, ὅ ἐστι καθ' αὑτὸ μὴ ὄν, οὐκ ἐνυπάρχοντος γίνεται.

L. 1. phys. c. 6. t. 47. Nos autem & ipsi dicimus nihil quidem fieri simpliciter ex non ente: fieri tamen ex non ente tanquam per accidens; fit enim ex priuatione, quæ est per se non ens, cum insit in eo quod fit.

On peut encores inferer de ce que nous venons de dire, que pour souldre l'argumēt des anciens qui nioyent la generatiō substantielle des choses, se fondant sur ces maximes qué de rien il ne s'engēdre rien, & que ce qui est ne peut estre engendré: il n'estoit point besoin de mettre en auant la premiere matiere comme moyenne en certaine maniere entre l'acte & le rien, ou l'estre ou le non-estre, & sans estre determinee d'aucune espece, puisque nous trouuons que le subiect de la generation est determiné d'espece, & ne se resoult point iusqu'à la premiere matiere. Il n'estoit point besoin de dire qu'il ne se faisoit rien du non-estant simplement, mais qu'il se faisoit quelque chose du non-estant comme par accident; car la chose se fait de la priuation qui est par soy non-estant, attendu qu'elle n'est point en la chose qui se fait. La responce eust esté bonne de dire que la generation se fait d'vn estant reel qui est d'autre espece que la chose qui s'en engendre, & que cela est suffisant pour la generation d'vne substance qui n'estoit point auparauant ce qu'elle est engendree: n'importaut pas que le subject de la generation fust vne autre chose: car par ce moyen la solutiō est plus facile, sensible, & correspondante à ce que nous voyons & experimentons des choses.

De la complexion ou temperature du mixte, & pourquoy la terre y domine.

CHAPITRE XI.

Ἕτερον δὲ γένος ποιότητος, καθ' ὃ πυκτικοὺς, ἢ δρομικοὺς, ἢ ὑγιεινοὺς, ἢ νοσώδεις λέγομεν. &c.

Arist. l. categor. c. 8. Alterum genus qualitatis est, ex quo ad pugilatum cursúmve aptos, aut ad sanitatem morbúmve proclines esse dicimus. &c.

LA complexion ou temperature du mixte, laquelle approche ordinairement le plus pres des qualitez de l'element dominant en la mixtion, peut estre estimee, selon Aristote, vne qualité; puis qu'il appelle la maladie & la santé, qui sont temperaments, qualitez. Quelques vns ont pensé que c'estoit relation: mais cela ne peut estre; car rien n'est contraire à la relation, & le temperament bilieux, est contraire au flegmatique: & puis le mesme Philosophe attribuë les operations des corps mixtes, à leur temperature, & les relations n'ont point d'action: & en somme, par la temperie des qualitez, la matiere est disposee & preparee à receuoir la forme du mixte, & elle ne l'est point par des relations. Quant à ce que le temperament est definy vne proportion des premieres qualitez, ce n'est pas que son essence consiste en la relation de proportion; mais c'est qu'elle la connote en certaine maniere, dautant que ce sont les premieres qualitez, soubs vne certaine proportion.

Les mixtes se font en l'air, en l'eau, & en la terre: mais plus souuent en la terre: parce qu'il y en a en leur mixtion vne plus grande portion: car tous les mixtes parfaits tiennent plus de la terre que d'aucun autre elemēt, afin que leurs parties soient solides & fermes, & aussi parce que les elements plus actifs, doiuent estre en moindre quantité au mixte, de peur qu'ils corrompent les autres qui le sont moins: en quoy nature a esté fort pouruoyante. On pourroit dire aussi qu'elle a voulu que la terre dominast aux mixtes, auec sa masse, pour les rendre pesants: afin que quand ils seroient hors de leur lieu naturel, qui est la terre, ils y fussent poussez par le mouuement, dont la pesanteur de la terre est le principe.

Du lieu naturel des mixtes.

CHAPITRE XII.

LEs mixtes n'ont point d'autre lieu naturel que celuy de l'elemēt qui domine en eux: parce que tout mixte est corps naturel, ayant vne nature & non plusieurs, & vne seule qualité motrice: car il ne demeure aucun degré d'element distinct des degrez des autres, ny aucune qualité distincte, ausquels les qualitez des autres resistent: mais ainsi que tous,

les

les elements ont conspiré en vn, & que de plusieurs natures il s'est fait vne nature; de mesme plusieurs qualitez contraires se sont faittes vne seule qualité, sans aucune repugnance ou distinction de degrez: mais ceste matiere tient plus de l'element dominant en la mixtiõ que des autres, & n'a point d'autre inclination au mouuemẽt de lieu naturel, que la sienne; car tous les autres elements sont tellement rendus obeïssans à l'empire d'vn, qu'ils ne s'enclinent à aucun autre mouuement, qu'à celuy qui est naturel à cet element : lequel regarde vn certain lieu arresté en l'vniuers qui est conuenable au mixte soubs l'empire d'vn tel element. A cause dequoy nous voyons diuers lieux assignez à diuers mixtes, selon la diuersité de l'element dominant; d'où il arriue, que les vns descendent en l'eau & se reposent en la terre, les autres montent en l'eau & en l'air, comme les exhalations : & ainsi il n'y a point de difference entre les elemẽts & les mixtes, entant qu'ils sont pesants & legers. Car il y a vn lieu naturel assigné au monde, auquel le mixte se meut de tous les autres lieux où il puisse estre; lequel est plus ou moins esloigné du Ciel, selon sa plus grãde pesanteur ou legereté. Mais pourtant il n'y a que les seuls elements qui ayent vn lieu propre au monde; car tous les mixtes ne l'ayant qu'à raison de l'element dominant en la mixtion, ils n'ont vn lieu que par participation, selon lequel ils ont aussi vn mouuement naturel, qui leur conuient, entant qu'ils sont pesants.

De l'opinion des Nominaulx, touchant le principe du mouuement de lieu des mixtes.

CHAPITRE XIII.

Les Nominaux auoient opinion que les mixtes se mouuoient à leur lieu par plusieurs qualitez, tantost selon l'vne & tantost selon l'autre, & que quelquesfois selõ plusieurs tout ensemble, donnãt pour exemple si vn mixte a cinq degrez de qualité ignee, trois d'airiẽne, trois de l'eau, & trois de la terre: il est certain que la qualité ignee domine en ce mixte, & toutesfois il n'en est pas tousiours meu; car s'il est posé en la regiõ du feu, il descẽdra; parce qu'outre que les degrez ignees sont otieux en la region du feu, n'y estãt pas legers actuellemẽt, mais seulement habituellemẽt; les neuf degrez des elements plus pesants l'emportent, lesquels dominent alors & agissent. Quand il sera paruenu en l'element de l'air, il descendra aussi: car les degrez de l'air seront otieux pour la mesme raison de ceux du feu: & les six degrez plus pesants emporteront ceux du feu : & quand il sera paruenu à l'eau, alors les degrez de l'eau seront otieux ; parquoy il ne descendra pas en l'eau, mais plustost il montera : parce que les huict degrez des elements legers l'emporteront par dessus les trois degrez de terre : parquoy ce mixte là se reposera entre l'air & l'eau, comme nous voyons arriuer à l'huille, & aux semblables choses. Or la qualité ignee demeure absolumẽt en vn tel mixte, & toutesfois le mixte n'en est pas tousiours meu: parce qu'à raison des diuers lieux où il est posé, les qualitez dominantes & mouuantes sont variees. Il s'ensuiuroit de ceste opinion qu'on pourroit donner vn mixte qui se moueroit plus lentement à la fin de son mouuement naturel qu'au commancement, ce qu'ils monstroiẽt en ceste sorte: qu'il y ait vn mixte ayant deux degrez de feu, deux d'air, trois d'eau, cinq de terre, & qu'il soit posé en la region du feu, il descendra fort viste: car il sera meu des dix degrez des autres elements, sans aucun retardemẽt de ceux du feu, qui ne resistẽt point en leur lieu: mais estant arriué en l'air, il se mouuera plus lentement: par ce que la forme motiue se diminuẽra, & la resistãce s'augmentera: car alors il n'y aura que les huict degrez d'eau & de terre qui mouueront: dautant que les degrez aëriens seront otieux en leur lieu: & quand ils arriuera à l'eau, encores plus lentement, à cause de l'augmentation de la resistance & de la diminution de la forme motiue.

Ceste folle opinion pose que les qualitez des elements demeurent entieres au mixte; & partant distinctes, combattantes, & resistantes entre elles: que le mouuement du mixte est violent & naturel tout ensemble; qu'autre est la cause du mouuement naturel & autre celle du repos naturel : car si vn mixte a dix degrez de terre, dix d'air & de feu pris ensemble, & vn d'eau seulement, il descendra au feu & en l'air, & les principes de ce mouuement serõt les degrez de terre & d'eau; mais il se reposera en l'eau, attendu que les degrez pesants & les legers sont égaux, & que celuy de l'eau est otieux. Et partant la cause du repos ne sera ny les dix degrez pesants, ny les dix legers : parce qu'ils sont égaux : ny celuy d'eau,

attendu qu'il est otieux : mais ce sera seulement l'equilibre des degrez de la terre & des elements legers. Il s'ensuit encores que l'element dominant, ne sçauroit faire que le mixte se repose au lieu de cet elemēt domināt, combien que son excés soit le plus grād au mixte: parce qu'il n'a aucune force de resister aux autres elements en son lieu. Il s'ensuit encore outre cela qu'il se peut donner vn mixte qui demeurera suspendu en l'air sans se mouuoir ny en haut ny en bas; car s'il a dix degrez de feu, cinq d'eau, cinq de terre, & cinq d'air, ou tant qu'on voudra, (parce qu'estant en l'air ils n'ont point de force) le mixte y demeurera suspendu à cause de l'equilibre: chose qui ne c'est encores iamais veuë. Il s'ensuit encores plusieurs autres absurditez de ceste opinion.

De la corruption simple des mixtes inanimez.

CHAPITRE XIV.

Σήπεται ὑπὸ τῆς ἐν τῷ περιέχοντι θερμότητος· γίνεται δ' ἡ σῆψις ὑπὸ θερμότητος μὲν πάσα, οὐ τῆς συμφύτου δέ.

Arist. l. 5. de gener. animal. c. 4. Humor putrescit, calore aëris ambientis, fit enim putredo quaque à calore, sed non à suo, natiuoque.

La corruption est commune à tous les mixtes, selon les loix de la nature vniuerselle, qui l'a ainsi ordonné: car combien que les diamants, l'or, l'argent, & semblables ne paroissent point estre subjects à la corruption de leur nature, ains seulemēt diuisibles en parties: toutesfois il est necessaire qu'ils retournent aux elements dont ils sont composez. Mais pour le regard du principe actif de leur corruption, il n'y a pas beaucoup d'apparēce que les inanimez l'ayent en eux : à sçauoir qu'vne des qualitez elementaires venant à dominer excessiuement au temperament de la mixtion, elle détruise par son action la proportiō en laquelle il consistoit, dont la dissolution des elements s'ensuiue : car si cela estoit, vn corps homogene agiroit en soy mesme : & ainsi vne mesme chose seroit agente & patiente d'vne action corruptiue, en quoy il y auroit de la contradiction. Doncques la corruption des mixtes, ne prouient pas de ce qu'ils consistent de qualitez cōtraires, lesquelles s'entre-destruise nt l'vne l'autre: car la mixtion estant faitte, elles ne peuuent plus agir d'elles mesmes l'vne en l'autre: mais c'est parce qu'ils sont composez de matiere subiette à generation & corruption, sur laquelle les agents exterieurs ont prise par leurs qualitez contraires à celles du mixte.

Le mixte estant engendré, comme nous auons dit, des elements qui sont meslez ensemble, & reduits auec leurs qualitez en vn temperament conuenable. Quelques vns tiennent qu'ainsi qu'il est reduit à ceste temperature & mixtion, par l'action & par l'empire des qualitez actiues: c'est à dire de la chaleur temperee par le froid, selon que la nature de chaque mixte le requiert : que tout de mesme il est conserué autant de temps que cet empire de la chaleur naturelle à chaque mixte, dure, dautant qu'elle contient le sec & l'humide conioinct. De sorte que tout ainsi que la generation du mixte se fait par la chaleur naturelle, de mesme quand elle en est separee, sa dissolution en prouient : qui est contraire à sa generation : car il n'y a plus rien qui retienne l'humide & le sec vnis ensemble, & partant le mixte se dissoult és elements dont il estoit engendré.

Il y a deux manieres par lesquelles le mixte peut estre corrompu, entant qu'il est mixte: l'vne est moyenne & naturelle appellee putrefaction ou pourriture: qui est quand le mixte est dissoult, en tous les elements dont il est composé. L'autre est externe & violente, parce que par elle le mixte ne se resoult pas immediatement en tous les elements, mais en quelque autre mixte; comme quand du bois est conuerty en charbon, du limon en pierres, & semblables. La putrefaction ou pourriture est, suiuant la mesme opinion, vne corruption de la propre & naturelle chaleur en tout corps humide, par la chaleur du corps enuironnant : car la corruption de ceste chaleur naturelle fait que l'humide est separé du sec, desquels le mixte consistoit, comme de sa matiere : tellement que la separation de l'humide d'auec le sec est proprement l'essence de la putrefaction; & la corruption de la chaleur naturelle, sa cause efficiente; car tout ainsi qu'en la generation du mixte, deux qualitez actiues font l'office d'agent, parce que la chaleur contemperee par le froid meslé, vnit & termine le sec & l'humide conioincts ; de mesme le deffaut de la chaleur est la cause efficiente priuatiue de la putrefaction, & non la putrefaction mesme: & sa cause efficiente positiue, c'est la chaleur exterieure: car toute cause priuatiue en a vne positiue premiere,

de laquelle elle despend.

Διὸ ὑγρὰ πρῶτον, εἶτα ξηρὰ τέλος γίγνεται τὰ σηπόμενα· ἐκ τούτων γὰρ ἐγένετο, καὶ ὡρίσθη τῷ ὑγρῷ τὸ ξηρὸν, ἐργαζομένων τῶν ποιητικῶν· γίγνεται δὲ φθορά, ὅταν κρατῇ τοῦ ὁρίζοντος τὸ ὁριζόμενον διὰ τὸ περιέχον· οὐ μὴν ἀλλὰ ἰδίως γε λέγεται σῆψις ἐπὶ τῶν κατὰ μέρος φθειρομένων, ὅταν χωρισθῇ τῆς φύσεως· διὸ καὶ σήπεται πάντα τὰ ἄλλα, πλὴν πυρός· καὶ γὰρ γῆ, καὶ ὕδωρ, καὶ ἀὴρ σήπεται· πάντα γὰρ ὕλη τῷ πυρί ἐστι ταῦτα· σῆψις δ' ἐστὶ φθορὰ τῆς ἐν ἑκάστῳ ὑγρῷ οἰκείας καὶ κατὰ φύσιν θερμότητος, ὑπ' ἀλλοτρίας θερμότητος· αὕτη δ' ἐστὶν ἡ τοῦ περιέχοντος.

Arist. l. 4. meteor. c. 1. Quæ putrent primò humida; posteà, tandem sicca euadunt: nam ex hisce facta sunt, definitumque est humido siccum, operantibus hisce quibus agendi facultas est tributa: corruptio autem fit cùm id quod definitur, ob id quod ambit continetque, dominantius eo fuerit quod definit: verùm putrefactio de hisce quæ particulatim corruptionem subeunt, cùm à sua recesserunt natura, peculiariter dici solet. Quocirca & reliqua omnia, præter ignem, putrent: etenim terra, & aqua, & aër putrescunt: nam hæc omnia igni materia sunt. Est autem putrefactio, proprij naturalisque caloris in vnoquoque humido existentis, ab extraria caliditate corruptio: hæc autem est, quæ in eo quod circumfunditur ac continet, existit.

L'ordre de la nature en la putrefaction, est que la chaleur du corps enuironnant, tire la chaleur naturelle: & en cela elle est ditte la corrõpre & destruire, non comme vn contraire ruyne son contraire; mais c'est qu'elle la tire en la ioignant à soy: car il est raisonnable que le semblable attire le semblable, comme le contraire chasse le contraire. De sorte qu'au regard de la chaleur, ce n'est qu'vn tirement de chaleur; mais au respect du mixte, c'est la destructiõ de la chaleur, entant que le mixte est priué de sa chaleur: car ceste separatiõ de la propre chaleur est ensuyuie de la separation de l'humide d'auec le sec. Et partant le mixte se dissoult: ce que l'experience nous apprend: attendu que nous voyõs en esté que les choses se pourrissent plustost qu'en hyuer: à cause que la chaleur de l'air estãt debile alors, elle ne peut pas (pour le moins si facilemẽt) tirer la chaleur naturelle du mixte, comme en esté. Semblablemẽt il se voit que les choses se pourrissent plustost és lieux chauds qu'és froids: & puis les mixtes tres-froids & tres-chauds se pourrissent plus dificilement: les froids à cause de leur resistance, & les tres chauds à cause que leur chaleur ne peut estre excedee par celle qui l'enuironne.

Quant à moy ie tiens, qu'ainsi qu'en la mixtion le sec & l'humide digeré par la chaleur, lequel le lie & conioinct, sont les causes materielles du mixte qui les contient en vnité par sa forme substantielle: que tout de mesme quand quelque agent exterieur vient à dissoudre ce meslange du sec & de l'humide par sa violence, cõme la chaleur de l'air enuironnant, laquelle en eschauffant le mixte, rarefie son humidité, & la fait euaporer; qu'alors le sec demeurant sans humidité, ou bien luy en restant moins qu'il n'en est requis pour leur liaison & pour la conseruation de la forme du mixte, sa corruption s'en ensuit: de sorte qu'elle ne consiste point en l'extraction de sa chaleur, mais en celle de son humidité, la tirãt d'auec le sec. Et de fait l'experience nous monstre en general, que tous les mixtes qui se pourrissent sont humides au commancement en la superficie, & qu'à la fin ils demeurent secs: car au commancement l'humide sort au dehors pendant qu'il se separe du sec: mais parce que cõtinuellemẽt il s'euapore & se resoult, il demeure en fin terre: c'est à dire le sec seul destitué de l'humide: non pas que l'humidité dont les mixtes sont au commancement de leur putrefaction plus humide, soit nouuelle: mais parce que l'humide tiré des parties interieures & separé du sec, deuient plus sensible.

La putrefaction est de deux sortes: à sçauoir parfaitte ou selon le tout, & imparfaitte ou selon vne partie: qui ne sont pas pourtant deux putrefactions diuerses d'espece: car la differẽce selon le plus & le moins ne change pas l'espece, mais plustost elle fait diuers degrez de pourriture. La putrefactiõ parfaitte c'est celle par laquelle le mixte est du tout dissoult és elemẽts, en sorte qu'il n'ẽ apparoist riẽ de reste que la terre: de ceste maniere la chair se pourrit, & la pomme, & le fient, & tous les autres mixtes, solides & excessiuemẽt terrestres; car l'humidité en estant tiree dehors, ils se consomment en fin, de sorte que la terre demeure seiche. La putrefaction imparfaitte ou selon vne partie, c'est quãd le mixte n'est pas dissoult purement & entierement és elements, en sorte que la seule terre en reste: ce qui arriue aux choses qui sont fluides & excessiuement aqueuses, cõme pour exemple, au vin, car y ayãt en luy beaucoup d'humide & peu de sec, si par l'attraction du sec aussi la putrefaction se pouuoit faire, il se pourriroit facilement selon le tout: mais parce que le sec ne peut estre tiré par la chaleur, & qu'il n'y a que l'humide qui est seul attirable, lequel ne peut toutesfois

estre attiré du vin; à cause qu'il est en trop grande abondance, ny estre separé du sec; mais seulement les plus subtilles parties sont tirees : parce que l'attraction en est plus facile que des crasses, comme nous le voyons au vin qui se putrifie : car son exhalation monstre que ses plus subtilles & aqueuses parties s'exhalent, desquelles s'engendre en la superficie du vin ceste moisissure que nous y voyons, qui a accoustumé d'estre vn signe de putrefaction. Et toutesfois le vin ne se dissoult pas alors par ceste action és elements: parce qu'il y a bien vne plus grãde abondãce d'humeur en luy, qu'il n'en peut estre tiré & separé du sec: & partant le vin n'est pas du tout corrompu, cõbien qu'il soit reculé de sa temperature naturelle.

En ceste putrefaction imparfaitte ou selõ vne partie du mixte, il n'est pas necessaire que sa forme substantielle perisse, ny qu'elle soit conseruee aussi: car elle peut estre si legere que la chose n'est seulemẽt qu'alteree, & quelquesfois telle, que la forme substantielle du mixte se pert, sans qu'il se fasse dissolution és elements: mais seulement vne mutation du mixte en vn autre espece de mixte: ainsi nous voyons quelques fois le vin se putrifier legeremẽt, & ne cesser point d'estre vin; & de mesme du sang és veines; ce qui ne pourroit arriuer en l'vn ny en l'autre si leur forme substantielle auoit pery; car le composé qui est corompu ne peut naturellement reuenir mesme de nombre. A l'opposite la putrefaction peut proceder si auant, que la forme substantielle est estainte, & que le vin n'est plus vin qu'equiuoquement, non plus que le cadaure homme: & semblablement le sang peut estre tellement putrifié, qu'il n'est plus sang; ains seulement vne humeur putride, auec laquelle l'animal ne peut plus viure.

La plus part des Philosophes tiennẽt aussi que les elements, leau, l'air, & la terre, se putrefient de ceste sorte de putrefaction imparfaitte, à laquelle ils sont subjects: mais c'est entant qu'ils ne sõt pas simples & purs, ains meslez : à sçauoir la terre d'vne humeur aqueuse & de la chaleur engendree par la lumiere des astres: l'eau des exhalations seiches, terrestres, & de sẽblables chaleurs, prises de la lumiere des astres: l'air des exhalations aqueuses & terrestres auec sa chaleur interieure selon ceux qui l'estimẽt estre chaud. Mais ceux qui posent le feu pour elemẽt, disent qu'il n'est point capable de putrefactiõ: parce qu'il ne souffre pas qu'aucune chose se mesle auec luy, conuertissant tout en sa nature : & parce qu'il est si chaud, qu'il n'y a rien qui le soit dauantage. Quant à ceste putrefaction des elements, elle n'est pas vraye putrefaction, qui soit corruption substantielle: car s'ils se trouuoient purs separemẽt les vns des autres, ceste putrefaction ne seroit que pour le regard de quelques mauuaises qualitez qu'ils acquerroient: mais ne se trouuant iamais purs, ains tousiours meslez imparfaittemẽt ensemble: tout ainsi qu'il n'y a point de vraye mixtion en eux, attendu que l'vn d'eux excede trop ce qui y est meslé, & que son nom demeure à la chose, sans qu'il s'engendre aucune nature moyenne; il n'y a point aussi de vraye putrefaction.

La chaleur en l'air se trouuãt mediocre, elle produit sõ actiõ lentemẽt, & peu à peu resoult l'humide, & fait la pourriture; dont la raison est, que tout agent corporel passible repatit necessairement en agissant: & de ceste repassion ses forces se diminuẽt. Mais quand l'agent est grand d'estenduë au respect du patient, il n'y a là aucune repassion, où elle est extrememẽt foible: parce que les parties esquelles l'agẽt repatit sont fomentees & secouruës par les parties esloignees, qui ne se ressentẽt point de la repassion : de sorte qu'il semble que leur force est conseruee sans receuoir aucune diminutiõ : là où les forces du patiẽt sont continuellement diminuees & debilitees, tellemẽt qu'en fin il faut qu'il succombe. Par ce moyen vne longue & perseuerante action d'vn agent grand d'estenduë, combiẽ qu'il soit debile en vigueur, se fait grande & forte; tellement qu'elle surmonte la force & la vertu du patient plus grande en vigueur, mais moindre en estenduë: & arriue de là, qu'il est necessaire que tous les mixtes soient surmontez à la fin, & putrifiez par l'air enuironnant.

Comment la generation & corruption du mixte est vne seule mutation & plusieurs.

CHAPITRE XV.

AINSI que si la generation du mixte est prise proprement pour la seule introduction de la forme substantielle, n'est rien qu'vne mutation: tout de mesme sa putrefaction n'est que corruptiõ, si elle est prise pour la seule destructiõ du mixte: au moyẽ dequoy elles sont cõtraires entre elles: car par celle-là, la chose qui n'estoit pas, cõmance à estre, & par l'autre

la mesme

la mesme cesse d'estre. Mais l'vne & l'autre de ces mutations considerees auec toutes leurs dispositions precedentes, c'est vne assemblee de plusieurs mutations; car en la putrefaction, il y a action du chaud exterieur qui eschauffe le mixte: apres il y a l'attraction de l'humide qui est vn certain mouuement local; puis l'humectement des parties exterieures; & finalement le deseichant du tout. Mais neantmoins la putrefaction peut estre appellee vne mutation, entant que toutes ces mutations tendent à vne fin, à sçauoir, à la mutation de la substance. Il n'est pas necessaire que toutes ces mutations en autant de contraires, se facent en la generation du mixte, combien qu'elle soit contraire à la putrefaction, comme nous auons dit, n'y ayant point de necessité que les contraires ayent du tout mesmes conditions: mais quelques vnes mesmes, & quelques vnes differentes, voire contraires. Semblablement il ne faut pas en la mort de la chose viuante, que les mesmes dispositions precedentes se facent, qui se trouuent en sa generation: ny autant qui leur soient contraires: mais il suffit, si la fin de chacune est vne, & que la fin de l'vne soit contraire à la fin de l'autre. Or parce qu'en la mixtion la realité de la matiere & de la forme des elements demeurent au mixte, comme nous auons dit, on peut tenir quand il vient à se putrefier parfaittement que les elements qui ont entré en la mixtion, reuiennent mesmes de nombre, & non seulement mesmes d'especes: attendu qu'ils n'ont pas perdu leurs propres formalitez, n'ayant cessé que pour leurs operations, d'estre eau, air, & terre; parce que leur meslange, & la forme du mixte les empeschoit.

De la corruption en quelque sorte, ou accidentelle, du mixte.

CHAPITRE XV.

APRES auoir dit ce que c'est de la corruption substantielle du mixte, nous viendrons à celle des accidents, qui peut arriuer en quatre manieres; à sçauoir par l'absence de la cause qui les conserue; comme la lumiere s'euanoüit quand le corps lumineux est osté. Secondement par alteration, quand vne contraire qualité est introduitte au subiect: & de cette sorte la froideur perit, par l'arriuee de la chaleur. En troisiéme lieu par la destruction du subiect; car Socrates mourant, sa capacité de rire, & sa science perissent. Et finalement, quand vn des termes du relatif perit, aussi fait l'autre; attendu que s'il n'y a plus de pere il n'y aura plus de fils, ny de maistre s'il n'y a point de seruiteur.

De la couleur.

CHAPITRE XVI.

AINSI que ie ne traicte point en particulier des diuerses natures des mixtes, ie ne m'arresteray point aussi à parler de leurs qualitez, qui sont diuerses selon leur diuerse nature: ie toucheray seulement quelque chose de la couleur, de l'odeur & de la saueur: parce qu'elles sont les obiects des sens, de la veuë, de l'odorat, & du goust, desquels ie traicteray au liure de l'ame. Des couleurs les vnes sont apparẽtes, & les autres vrayes ou naturelles. Les apparentes ne sont autre chose que la lumiere, selon qu'elle est meslee diuersement parmy les corps: comme il paroist en ce que selon les diuers aspects, & la diuerse distance & situation du corps lumineux, elles se representent diuersement à la veuë; ainsi selon que la lumiere tombe sur quelque corps opaque & se mesle en certaine maniere auec luy; comme pour exemple, si la lumiere du Soleil qui est naturellement blanche, se trouue à trauers d'vn air noir meslé de beaucoup d'exhalations terrestres, elle paroist à l'œil de couleur rouge, & y a bien de l'apparẽce, que la lumiere qui se voit de diuerses couleurs és corps celestes, n'est autre chose qu'vne telle lumiere: attendu qu'ils n'en ont que du Soleil, & que de leur nature les corps simples, comme le ciel, & les elements, n'ont point de couleur: car ce qu'Aristote dit au liure des couleurs; que la blancheur & la noirceur suiuent les elements simples: c'est à dire vn element plus que l'autre, combien qu'elles supposent la mixtion de tous. Ainsi les mixtes esquels l'air & l'eau excellent, sont blancs; & quand la lumiere domine, ils tirent sur le iaune, & si c'est la terre, ils sont noirs.

La couleur naturelle, c'est celle qui est engendree d'vne proportionee mixtion des pre-

mieres qualitez, dont il prouient diuerses couleurs és mixtes : comme nous voyons que du diuers meslange des quatre elements, il resulte des complexions diuerses és choses elementaires. Quelques vns disent qu'il se trouue en ces couleurs naturelles vne certaine lueur qui entre en la composition du mixte lors de sa generation pour principe interne, ou qui luy aduient depuis; laquelle estant receüe auec la transparence de l'eau & de l'air, & estant opaquee par l'opaque de la terre, la couleur s'en faict : selon laquelle opinion les premieres qualitez ne seroient pas les prochains principes des couleurs, ains les eslongnez, entant qu'ils font quelque opacité, quelque transparence, & quelque lumiere : & toute couleur seroit vrayement lueur, ou lumiere diuersifiee, selon les diuers meslãges des corps où elle se trouueroit. Quant à moy, ie ne voy point d'apparence qu'il entre de la lumiere és couleurs : quoy que en soit, la couleur naturelle dépend du tout du subiect où elle est, & se meut selon son mouuement; comme nous le voyons en la couleur du vin, du laict, & semblables; mais la couleur apparente dépend de l'agent qui la produict & ne se meut point au mouuement du subiect auquel elle est receüe: comme pour exemple, la couleur procedant d'vn verre de vin, sur vn linge blanc, se meut au mouuement du verre, & non au mouuement du linge.

Ὥσπερ οὖν ἐν τῷ ἀέρι, τὸ μὲν φῶς, τὸ δὲ σκότος· οὕτως ἐν τοῖς σώμασιν ἐγγίνεται τὸ λευκὸν, καὶ τὸ μέλαν.

Ἀλλὰ μὴν ἔν γε χρώμασίν ἐστι τὸ ἓν χρῶμα, οἷον τὸ λευκόν· εἶτα τὰ ἄλλα ἐκ τούτου καὶ τοῦ μέλανος φαίνεται γιγνόμενα· τὸ δὲ μέλαν στέρησις λευκοῦ, ὥσπερ καὶ φωτὸς σκότος.

Οἷον εἰ τὸ λευκὸν καὶ μέλαν ἐναντία· Ἔστι δὲ τὸ μὲν διακριτικὸν χρῶμα.

Arist. l. de sensu et sens. c. 3. Quemadmodum in aëre modò lumen, modò tenebra insunt, ita in ipsis corporibus albor & nigror innasci assolent.

L. 9. metap. c. 2. At verò in coloribus est vnus color, vt puta album, deinde alij ex hoc & negro fieri videntur, nigrum autem priuatio albi est, sicuti tenebra lucis : hæ autem, lucis priuatio sunt.

C. 7. Vt puta si album & nigrum contraria sunt : est autem illud segregatiuus color.

Iul. Scalig. exerc. 325. 8. Iules Scaliger tient qu'il y a quatre premieres couleurs, à sçauoir le iaune par le feu dominant, le pers ou bleu par l'air, le vert par l'eau, & le blanc par la terre. Mais quasi tous les Philosophes sont d'accord, que la noirceur, & la blancheur, sont les deux premieres couleurs, & que toutes les autres couleurs, sont moyennes entre ces deux-la. La blancheur est definie vne couleur separant la veuë: c'est à dire dissipant les esprits visuels qui fluent de la ceruelle à la veuë : *Plat. in Timaeo.* cela luy est propre entre les couleurs, à cause qu'elle approche de la nature de la lumiere, qui produict principalement vn tel effect, par le moyen de la chaleur qu'elle engendre. A l'opposite la noirceur c'est vne couleur assemblant la veuë, comme ayant le moins de lumiere, ou point du tout. C'est pourquoy les yeux qui se lassent, & fatiguent quand ils regardent des choses tres-blanches, se recreent & fortifient quand ils en voyent des vertes : parce que la couleur verte en a vne certaine mediocrité conuenable à la veuë. De ces deux couleurs, la blancheur est comme habitude, & la noirceur comme priuation: non que la noirceur ne soit vne vraye couleur reelle & positiue; attendu qu'elle meut la veuë par soy, ce qui ne conuient point à la priuation; car il n'en procede point d'espece sensible; mais parce que quand deux especes sont contenues soubs vn mesme genre, la moins parfaitte tient, en certaine maniere, lieu de priuation, & la blancheur est plus parfaitte que la noirceur, d'autant que la blancheur approche plus pres de la nature de la lumiere, de laquelle les couleurs sont comme degenerantes; à cause dequoy elle est estimee la mesure de la perfection de toutes les autres couleurs; c'est pourquoy les *Cic. 2. de leg.* Anciens croyoient qu'elle plaisoit d'auantage aux Dieux que les autres couleurs. Ciceron disoit qu'elle estoit principalement agreable aux Dieux; *Plat. de leg. latorib. dial.* & Platon, que les couleurs blanches és autres choses & en toile, estoient conuenables aux Dieux; Diogenes Laertius, qu'il faut rendre des honneurs aux Dieux auec louanges, & en habit blanc: *In Pyth. g. Apoc c. 1.* & sainct Jean, quand il descrit le verbe Diuin, ayant vestu la nature humaine, dit que sa teste & ses cheueux sont blancs comme laine blanche & comme la neige: pour signifier par cette couleur, vne tres-grande pureté, & vne eternelle sapience, comme l'interprete sainct Hierosme.

Diuerses opinions touchant les couleurs moyennes & leurs extremes.

CHAPITRE XVII.

Τὰ δὲ μεταξὺ, ἐκ τῶν ἐναντίων ἐστίν· οἷον χρώματα, ἐκ λευκοῦ καὶ μέλανος.
ὥσπερ δὲ τὰ χρώματα ἐκ τῆς τοῦ λευκοῦ καὶ μέλανός ἐστι μίξεως, οὕτως καὶ οἱ χυμοὶ ἐκ γλυκέος καὶ πικροῦ. &c. σχεδὸν γὰρ ἴσα καὶ τὰ τῶν χυμῶν εἴδη, καὶ τὰ τῶν χρωμάτων ἐστίν· ἑπτὰ γὰρ ἀμφοτέρων εἴδη ἄν τις θείη· ὥσπερ εὐλόγως τὸ φαιὸν μέλαν τι εἶναι· λείπεται γὰρ τὸ ξανθὸν μὲν τοῦ λευκοῦ εἶναι, ὥσπερ τὸ λιπαρὸν τοῦ γλυκέος· τὸ φοινικοῦν δὲ, καὶ ἁλουργὸν καὶ πράσινον, καὶ κυανοῦν, μεταξὺ τοῦ λευκοῦ καὶ τοῦ μέλανος, τὰ δὲ ἄλλα μικτὰ ἐκ τούτων.

Πάντα γὰρ τὰ μεταξὺ ἐν τῷ αὐτῷ γένει ἐστί, καὶ ὧν ἐστι μεταξύ· μεταξὺ μὲν γὰρ ταῦτα λέγομεν, εἰς ὅσα μεταβάλλειν πρότερον ἀνάγκη τὸ μεταβάλλον; οἷον ἀπὸ τῆς ὑπάτης ἐπὶ τὴν νήτην, εἰ μεταβαίνοι τῷ ὀλίγῳ χρόνῳ, ἥξει πρότερον εἰς τοὺς μεταξὺ φθόγγους· καὶ ἐν χρώμασιν, εἰ ἥξει ἐκ τοῦ λευκοῦ εἰς τὸ μέλαν, πρότερον ἥξει εἰς τὸ φοινικοῦν καὶ φαιὸν, ἢ εἰς τὸ μέλαν.

Arist. l. 1. phys. c. 6. t. 47. Media ex contrarijs sunt, vt medij colores ex albo & nigro.

L. De sensu & sens. c. 4. Quemadmodum colores ex albo & nigro commistis proueniunt, sic & sapores permistione dulcis & amari exultant. &c. Quandoquidem saporũ & colorũ species ferè numero pares sunt; nam vtrorumque species septem habentur, si quis, vti consentaneum est; fuscum colorem non alium quàm nigrum posuerit; reliquum enim est vt flauus color ad albũ, sicuti sapor dulcis ad pinguẽ pertinea; puniceus verò, purpureus, viridis, & cæruleus, album & nigrũ interiacent, cæteri ex horum mistura gignuntur.

L. 9. metap. c. 7. t. 22. Omnia enim media, & illa, quorum media sunt, in eodem genere sunt. Media namque illa dicimus in quæ necesse est primò transmutari quod transmutatur: vt puta si ab hypate in mentẽ paulatim pertranseat, prius ad medios sonos veniet, Et in coloribus, si ex albo, ad nigrum veniat, priùs ad puniceum & fuscum, quàm ad nigrum veniet. Similiter autem & in aliis.

IL y a presqu'vn nombre infiny de couleurs moyennes, mais on en compte cinq principales, qui sont sept auec les deux extremes, ausquelles toutes les autres se reduisent, comme à leurs chefs : ces couleurs ce sont le blanc, le pourprin, le rouge, le iaune, le vert, le violet, & le noir. Il semble qu'Aristote ait opinion, que ces couleurs moyennes ne different point d'espece des extremes, & qu'elles en sont composees, de sorte que les extremes sont és moyennes en acte non parfaict, mais affoibly & imparfaict : en la mesme sorte que le chaud, & le froid, est au tiede. Auerroes tient cela tout ouuertement, & essaye de le prouuer par cet argument, puis qu'il ne se faict point de mutation d'vn extreme à l'autre, comme pour exemple du blanc au noir, sinon par les moyens qui sont entre l'vn & l'autre extreme ; si les moyens differoient d'espece des extremes, iamais il ne se pourroit faire mouuement d'vn extreme à l'autre extreme, qui fust d'vne espece, ny continu; car il seroit souuent interrompu, à cause des diuerses especes de qualitez moyẽnes : de sorte qu'Auerroes veut, que du rouge, & du vert, & semblables, il se face mutation au blanc, comme du moins blanc, où le noir est meslé : & que les couleurs entre les extremes, ne soyent pas moyennes par comparaison; mais de composition. Themistius & Simplicius sont de cette mesme opinion, & que du noir il se faict mutation au vert, non entant que vert, mais à cause de certaine partie de blancheur, qui est contenue en luy.

A l'opposite de cette opinion, plusieurs autres grands Philosophes estiment que les qualitez moyennes sont distinguees d'espece des extremes, & que celles-cy ne sont pas és autres actuellement, ny formellement, mais seulement en vertu : à cause de la similitude & conuenance, que les moyennes ont auec les extremes, elles sont dittes en estre composees. Donques quand du noir il se faict vne mutation au vert, elle est ditte estre faitte au blanc, en quelque maniere : parce que le vert a vne certaine conuenance auec le blanc ; à cause de laquelle, le vert est en quelque sorte contraire au noir. Et dautant que la mutation ne se faict que là où il y a de la contrarieté, Aristote dit que la mutation se faict du noir au vert, entant qu'il est en certaine maniere blanc : à cause que par ce moyen il est contraire au noir en quelque sorte : mais le verd n'a rien de la noirceur, ny de la blancheur par soy formellement ou en acte, & differe de l'vne & de l'autre couleur. Cette opinion est plus probable que la premiere ; parce qu'il y a plus de vray-semblance que les qualitez moyennes soient simples & formes, & qu'elles ont de pareilles causes, proprietez & effects par quoy elles sont necessairement distinguees d'espece des extremes : car si elles n'en different que selon le plus & le moins, le vert ne

differera donc pas plus du noir & du blanc, que le moins blanc & le moins noir en different, mais la veüe contredit à cela. Que si les couleurs moyennes ne differoient point d'espece des extremes, mais seulement selon le plus & le moins, & qu'elles fussent composees de leur meslange, il faudroit toutes les fois qu'il se faict vne parfaitte mutation du noir au blanc, que toutes les couleurs moyennes fussent produittes, & qu'elles apparussent: mais les mutations que nous voyons tous les iours se faire de telles couleurs, nous montrent que cela est faux.

Τὸ χρῶμα ἂν εἴη τοῦ διαφανοῦς ἐν σώματι ὡρισμένῳ πέρας.	*Arist. l. de sensu & sens. c. 3. Color perspicuitatis in corpore definito terminus erit.*

Il paroist par ce que nous auons dit de la couleur iusqu'à cette heure, que ce que le liure des couleurs attribué à Aristote, porte que la diuersité des couleurs prouient du diuers meslange de la lumiere & des tenebres; cela ne se peut entendre que des couleurs apparentes, & non des vrayes reelles: si ce n'est que la lumiere soit prise en ce lieu pour la couleur blanche, & les tenebres pour la noire. Nous pouuons aussi noter de là, que quand Aristote dit que la couleur est l'extremité du transparant en vn corps determiné, que cette definition, ny autres semblables, n'est pas vraye definition.

De l'odeur.

CHAPITRE XVIII.

Ἡ δ' ὀσμὴ, καπνώδης τίς ἐστιν ἀναθυμίασις.	*Arist. de sensu & sens. c. 2. Odor autem non nisi fumida quedam exhalatio existit.*

L'ODEVR est vne qualité seconde, qui est engendree du meslange des premieres: à sçauoir de l'humide acqueux, du sec tetrestre, & de la chaleur les cuisant. Quant à la froideur, elle y est tellement contraire, que si elles s'y rencontroit bien grande, elle rendroit les choses sans odeur: & ainsi on peut dire, que l'odeur est vne qualité ou impression, causee de l'humide par le chaud qui les resoult, laquelle est subiectiuement en l'exhalation procedant du corps odoriferant. Il y a trois choses principalement requises à la generation de l'odeur: à sçauoir premierement, l'humide incorporé & imbu auec quelque sec, dont le signe est, qu'il n'y a point d'element qui selon soy ait odeur: car tout element est ou sec seulement, sans estre humide comme la terre: ou il est seulement humide, sans estre sec comme l'eau & l'air: & à cause de cela ils n'ont aucune odeur. Mais les choses qui ont en soy quelque humidité & seicheresse, sont en quelque sorte odorables; comme pour exemple, l'eau de la mer a de l'odeur: parce que le sec terrestre est meslé en son humide aqueux, qui la rend salee: là où l'or n'a point d'odeur, dautant qu'il est sec sans humidité, à cause de son extreme terrestreté: comme sa pesanteur par dessus celle des autres metaux, le tesmoigne.

Il paroist que l'odeur, laquelle consiste du sec & de l'humide, naist du sec dominant; en ce que les lieux arides, & les regions chaudes, cõme l'Arabie, & la Syrie, portẽt de tres bonnes odeurs. Et puis en ce que si les choses odoriferantes sont trop humectees, elles deuiennent sans odeur: qui est pourquoy les fleurs en Egypte ne sentent pas beaucoup: à cause d'vn air nebuleux & rosoyant du Nil, qui les couure. Et au contraire la rose cueillie en vn iour serain, rend vne meilleure odeur: d'où vient que quelques vns donnent pour raison, que les roses plantees aupres des aulx, sentent meilleur: parce que ceux-cy eschauffent la terre & la deseichent; & qu'Alexandre iettoit vne odeur suaue de ses membres, parce qu'il estoit d'vn naturel chaud, & sec.

De la saueur.

CHAPITRE XIX.

Καὶ τὸ σῶμα δὲ, ἐν ὁ χυμὸς, τὸ γευστὸν, ἐν ὑγρῷ ὡς ὕλη.	*Arist. l. 2. de anima. c. 10. t. 101. Et corpus gustabile in quo est sapor, consistit in humido tanquam materia.*
Οὐθὲν δὲ ποιεῖ αἴσθησιν χυμοῦ ἄνευ ὑγρότη-	*T. 102. Nihil autem facit sensum saporis sine hu-*

ἀλλ' ἔχει ἐνεργείᾳ, ἢ δυνάμει, ὑγρότητα· οἷον τὸ ἁλμυρόν· εὔτηκτόν τε γὰρ αὐτὸ καὶ συντηκτικὸν γλώσσης.

miditate: sed habet actu vel poteſtate humiditatem: vt ſalſum quod & facilè liqueſieri poteſt, & colliquefaciendæ linguæ vim habet.

LA ſaueur eſt vne qualité, à la generation de laquelle trois choſes ſont principalement concurrentes, le terreſtre, l'humidité aqueuſe, & la chaleur qui les digere & cuit: l'experience nous l'apprend pour le regard de la ſiccité terreſtre és choſes ſauoureuſes. Nous connoiſſons que l'humeur y eſt requiſe, en ce que pluſieurs corps deuiennent ſauoureux, apres qu'ils ſont humectez; & que le gouſt ne peut rien ſentir s'il n'eſt actuellement humide, ou en puiſſance, comme le ſalé. La langue meſme ne ſçauroit gouſter, ſi elle n'eſt humectee par la ſaliue; & cet humide doit eſtre acqueux & non aërien: parce que cettuy-cy s'euanouït trop toſt. Le ſec & l'humide tiennent lieu de matiere, & la chaleur qui les cuit & digere, de cauſe efficiente; & de ces choſes, la qualité que nous appellons ſaueur, reſulte. Tellement que la ſaueur eſt engendree de meſme matiere que l'odeur, mais diuerſement diſpoſee; & auec cette difference, que l'humide acqueux domine en la ſaueur, & le ſec en l'odeur. Et ainſi il eſt neceſſaire en la generation de l'vn & de l'autre, qu'il y ait vn certain contemperament des premieres qualitez, en telle maniere que ſi l'vne excede la deuë proportion, les choſes ſe trouuent comme inſipides & ſans ſaueur: ce que nous connoiſſons en celles où il y a beaucoup de froideur: car les choſes gelees deuiennent preſque ſans ſaueur & odeur; & en la pierre où il n'y a point d'odeur, pource qu'elle a du ſec ſans humidité. Et pource que la ſaueur eſt vne qualité ſeconde, nee de la commiſtion des quatre premieres qualitez, aucun corps ſimple pur n'eſt ſauoureux.

De la conuenance & diſconuenance de la ſaueur auec l'odeur.

CHAPITRE XX.

Ἔοικε γὰρ ἀνάλογον ἔχειν πρὸς τὴν γεῦσιν, καὶ ὁμοίως τὰ εἴδη τῶν χυμῶν τοῖς τῆς ὀσμῆς· ἀλλ' ἀκριβεστέραν ἔχομεν τὴν γεῦσιν, διὰ τὸ αὐτὴν εἶναι ἁφήν τινα· ταύτην δὲ ἔχειν τὴν αἴσθησιν τὸν ἄνθρωπον ἀκριβεστάτην· ἐν μὲν γὰρ ταῖς ἄλλαις λείπεται πολλῶν τῶν ζώων. &c.

Ariſt. l. 2. de anima. c. 9. t. 93. Enimverò ſaporum ſpecies proportione, ac ſimiliter videntur ſe habere ad guſtum, vt ſpecies odoris ad odoratum. t. 94. Sed exquiſitiorem habemus guſtum: quoniam eſt tactus quidam: hunc verò ſenſum homo habet exquiſitiſſimum; nam alijs ſuperatur à multis animalibus. &c.

Ἔστι δ' ὥσπερ χυμὸς, ὁ μὲν, γλυκὺς, ὁ δὲ πικρός· οὕτω καὶ ὀσμαί· ἀλλὰ τὰ μὲν, ἔχουσι τὴν ἀνάλογον ὀσμὴν, καὶ χυμόν· λέγω δὲ, οἷον γλυκεῖαν ὀσμὴν, καὶ γλυκὺν χυμόν· τὰ δὲ, τοὐναντίον· ὁμοίως δὲ καὶ δριμεῖα, καὶ αὐστηρά, καὶ ὀξεῖα, καὶ λιπαρά ἐστιν ὀσμή· ἀλλ', ὥσπερ εἴπομεν διὰ τὸ μὴ σφόδρα διαδήλους εἶναι τὰς ὀσμὰς ὥσπερ τοὺς χυμοὺς, ἀπὸ τούτων εἴληφθη τὰ ὀνόματα κατ' ὁμοιότητα τῶν πραγμάτων· ἡ μὲν γὰρ γλυκεῖα, ἀπὸ τοῦ κρόκου καὶ τοῦ μέλιτος· ἡ δὲ δριμεῖα, ἀπὸ τοῦ θύμου καὶ τῶν τοιούτων· τὸν αὐτὸν δὲ τρόπον καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων.

T. 95. Vt autem ſapor alius eſt dulcis, alius amarus: ita etiam odores. ſed alia habent proportionalem odorem & ſaporem; verbi gratia, dulcem odorem & dulcem ſaporem: alia contrà. Similiter etiam eſt acer & auſterus, & acidus & pinguis odor. Sed, vt diximus, quia odores non ſunt admodum manifeſti vt ſapores, idcirco ab his ſumpta ſunt illorum nomina ſecundum rerum ſimilitudinem: dulcis nimirum à croco & melle: acer autem à thymo, ac talibus: & eodẽ modo in cæteris.

Δῆλον ἄρα, ὅτι ὅπερ ἐν τῷ ὕδατι χυμὸς, τοῦτ' ἐν τῷ ἀέρι καὶ ὕδατι ἡ ὀσμή· καὶ διὰ τοῦτο τὸ ψυχρὸν καὶ ἡ πῆξις καὶ τοὺς χυμοὺς ἀμβλύνει, καὶ τὰς ὀσμὰς ἀφανίζει· τὸ γὰρ θερμὸν τὸ κινοῦν καὶ δημιουργοῦν ἀφανίζουσιν ἡ ψύξις καὶ πῆξις.

L. de ſenſu & ſenſ. c. 5. Clarum itaque eſt, quod ſapor in aqua eſt, id odorem in aëre & aqua eſſe, ob idque frigus & concretio & ſapores hebetant, ita odores abolent, quippe quæ calorem illum deleant, qui mouendi vim obtinet, atque creandi.

EN la ſaueur l'humide eſt principe paſſif, & l'actif c'eſt le ſec terreſtre, & le chaud cuiſant, l'humide, & le meſlant auec le ſec; mais en l'odeur, le ſec eſt paſſif, & l'actif c'eſt l'humide incorporé auec le ſec, lequel eſt meſme que l'humide ſauoureux, & le chaud reſoluãt: car la chaleur agiſſant auec l'humidité ſauoureuſe, elle reſout le ſec chaud, qui n'eſt autre choſe

qu'vn certain esprit,&cet esprit qui est vne certaine partie seiche resolue, est le premier subiect de l'odeur. Selō l'ordre de nature, la saueur est engēdree premiere que l'odeur: car quād l'humide aqueux, & aërien est incorporé au sec & qu'il est cuit par la chaleur, agissant en cet humide sauoureux, elle en resout vn sec chaud, qui est le mesme que l'odeur. Or puisque la saueur & l'odeur sont engendrees de mesme matiere, combien que diuersement disposee, & que nous connoissons mieux les especes des saueurs, que des odeurs (parce que l'homme a l'odorer imparfaict, & le goust tres-parfaict & meilleur que tous les animaux;) il est necessaire que nous connoissions & denomiōs les especes des odeurs par celles des saueurs: à cause dequoy, ainsi que nous disons de la saueur qu'elle est douce & amere; semblablement nous nommons certaines odeurs douces comme celles des violettes & des roses: & d'autres ameres comme celle de l'aloe. Et mesme il arriue quelquesfois, qu'vne chose a vne mesme saueur, & vne mesme odeur; comme pour exemple, le miel qui a la saueur & l'odeur douce. Il se trouue aussi des choses qui ont la saueur & l'odeur dissemblables: car le citron a la saueur amere, & l'odeur suaue. La difference & la ressemblance de la saueur & de l'odeur en vne mesme chose, prouiēnent de ce que la saueur estant fondee en l'humide aqueux aucunement cuit par la chaleur, & l'odeur au sec subtil temperé en quelque sorte: quand l'humide aqueux & le sec subtil sont bien meslez ensemble & temperez l'vn auec l'autre, il s'ensuit vne saueur & vne odeur suaue, telle qu'elle se trouue és violettes: mais quand l'humide aqueux n'est pas bien cuit, ou qu'il est brullé, & que le sec subtil est bien temperé, il s'en ensuit vne saueur & vne odeur dissemblable: car l'analogie qui est entre la saueur & l'odeur ne consiste pas en ce que l'odeur douce soit tousiours auec la saueur douce; mais c'est en deux autres choses, dont l'vne est qu'en quelque proportion de l'humide par dessus le sec que soit la saueur douce, en la mesme du sec par dessus l'humide est l'odeur douce: l'autre est au regard du sens; car l'odeur douce porte à l'odorer vne telle passion, que la saueur au goust.

Des especes de saueur, & des extremes entre-elles.

CHAPITRE XXI.

Τὰ δὲ εἴδη τῶν χυμῶν, ὥσπερ καὶ ἐπὶ τῶν χρωμάτων, ἁπλᾶ μὲν τἀναντία, τὸ γλυκὺ καὶ τὸ πικρόν· ἐχόμενα δὲ, τοῦ μὲν τὸ λιπαρὸν, τοῦ δὲ, τὸ ἁλμυρόν· μεταξὺ δὲ τούτων, τό, τε δριμὺ καὶ αὐστηρὸν, καὶ στρυφνὸν καὶ ὀξύ· σχεδὸν γὰρ αὗται δοκοῦσιν εἶναι διαφοραὶ χυμῶν.

Arist. l. 2. de anim. c. 10. t. 105. Species autem saporū, vt etiam colorum, simplices sunt ea quæ sunt cōtraria, nempe dulce & amarum: proxima verò sunt, ab illo pingue, ab hoc salsum: his autem interiecta sunt acre et austerum, nec nō acerbum & acidum: ferè enim hæ videntur esse differentiæ saporum.

ARISTOTE pose huict especes de saueurs, le doux, l'amer, le gras, le salé, l'aigre, l'aigret, l'aspre ou austere. Le doux se sent au miel, aux figues & aux raisins meurs, l'amer en la bile, en l'oppium, en l'absinte, au genest, & en l'aloës; le gras, au beurre, en l'huile & au laict; le salé, au sel & en l'eau marine; l'acre, au poivre & en l'ail; l'aigre au vinaigre; l'acide au vin qui s'aigrit: l'austere, l'aspre ou acerbe, & agaçant, qui est aussi dit pontique & styptique ou astringent, aux pommes qui ne sont pas meures, aux cormes, & semblables, & au fruict du myrthe; l'acide ou rude aux oliues; & l'aigu ou aigreur, au vinaigre & au refort. Aristote dit que de ces saueurs le gras adhere au doux, & le salé à l'amer; c'est à dire qu'ils s'y peuuent reduire, non qu'elles conuiennent d'espece: mais à cause de la plus grande affinité qu'elles ont auec elles.

Ὥσπερ δὲ τὰ χρώματα ἐκ τῆς τοῦ λευκοῦ καὶ μέλανός ἐστι μίξεως· οὕτω καὶ οἱ χυμοὶ ἐκ γλυκέος καὶ πικροῦ. &c.

Arist. l. de sensu & sens. c. 4. Quemadmodum colores ex albo & nigro commistis proueniunt, sic & sapores permistione dulcis & amari exultant. &c.

Ὁ μὲν οὖν λιπαρὸς τοῦ γλυκέος ἐστὶ χυμός· τὸ δὲ ἁλμυρὸν καὶ πικρὸν, σχεδὸν τὸ αὐτό. &c.

Pinguis igitur sapor specie dulcis est: salsus verò & amarus, idem ferè sunt. &c.

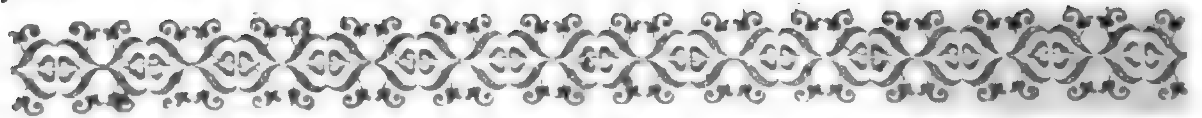
Ἑπτὰ γὰρ ἀμφοτέρων εἴδη ἄν τις θείη.

Nam vtrorumque species, septem habentur.

Les saueurs estant considerees selon leur nature, on doit prendre l'extreme selon l'humidité

dité & la siccité: mais si on les cõsidere selõ qu'elles tombent soubs le goust: ce doit estre selon l'horreur & la suauité qu'elles luy induisent, tellement que le doux & l'amer sont les saueurs extremes. En quoy Galien n'est pas d'accord auec sainct Thomas, ny auec Auerroes, qui tiennent ceste opinion : car quant à luy, il les pose selon le chaud & le froid, & tient que ce sont les aigues & pontiques : mais ceste contemplation n'est pas propre és saueurs comme saueurs, ains entant qu'elles sont pour la temperature du corps : à quoy les Medecins ont principalement égard.

On considere encores la saueur en trois sortes. Premierement selon la conuenance & disconuenance. Secondement selon qu'elle engendre de la ioye ou de la tristesse & vn sentiment de douleur & de volupté. Et en troisiesme lieu, selon qu'elle dilatte & restrainct la langue par la diuerse impression qu'elle y engendre. Si on considere la saueur en la premiere maniere, le doux est le seul moyen, & les autres sont excez: si en la seconde maniere, le doux & l'amer sont les extremes : si en la troisiesme maniere, l'aigre est contraire à l'aspre.



LIVRE VNZIESME DE LA PHYSIQVE,

Auquel il est traitté des Meteores.

Des mixtes imparfaits.

CHAPITRE I.

Δύο δὲ καὶ τὰ εἴδη τῶν ἐν τῇ γῇ γινομένων· τὰ μὲν ὀρυκτὰ, τὰ δὲ, μεταλλευτά· ἡ μὲν οὖν ξηρὰ ἀναθυμίασίς ἐστιν, ἥ τις ἐκπυροῦσα ποιεῖ τὰ ὀρυκτὰ πάντα.

Arist. l. 3. meteor. c. 6. Eorum quæ in terrâ fieri solent genera duo sunt: etenim alia fossilia sunt, alia metallica. Igitur exhalatio arida suo calore fossilia omnia efficit.

LA mixtion est de deux sortes: à sçauoir parfaitte ou imparfaitte. La parfaitte, c'est celle qui est composee de tous les elements vnis, auec vne telle ptoportion entr'eux, qu'il en resulte vne substance autre d'espece qu'eux, & plus parfaitte, laquelle a de la consistance & de la duree, plus ou moins, selon la nature du temperament. De ceste sorte sont les plantes & les animaux sur la terre; les pierres & les pierreries: les metaux & mineraux dans la terre: lesquels mixtes sousterrains, Aristote estime prouenir d'vne exhalation aride, qui les faict par sa chaleur. La mixtion imparfaitte c'est celle qui se fait du meslange des qualitez, auec vn seul ou deux des elements seulement, & non de tous, & encores meslez si imparfaittement, que les mixtes n'en ont point de consistance ny de durée que fort petite, & n'acquierēt point de forme substantielle qui les fasse estre d'autre espece: tels mixtes se font pour la plus part en l'air. Ie laisse le traitté des especes des mixtes parfaits à la medecine, à la chimie, & autres semblables sciences subalternes de la Physique: mais parce qu'il n'y en a aucune qui traitte en particulier des mixtes imparfaits: i'en toucheray quelque chose, & principalement de ceux de l'air, que nous appellons Meteores.

Des Meteores.

CHAPITRE II.

Λοιπὸν δ' ἐστὶ μέρος ταύτης τῆς μεθόδου ἔτι θεωρητέον, ὃ πάντες οἱ πρότεροι μετεωρολογίαν ἐκάλουν.

Ἔστιν ἀτμίδος μὲν φύσις, ὑγρὸν καὶ θερμόν· ἀναθυμιάσεως δὲ θερμὸν καὶ ξηρόν· καὶ ἔστιν ἀτμὶς μὲν δυνάμει, οἷον ὕδωρ· ἀναθυμίασις δὲ δυνάμει οἷον πῦρ.

Θερμαινομένης γὰρ τῆς γῆς ὑπὸ τοῦ ἡλίου, τὴν ἀναθυμίασιν ἀναγκαῖον γίνεσθαι, μὴ ἁπλῆν, ὥς τινες οἴονται, ἀλλὰ διπλῆν· τὴν μὲν τοῦ ἐν τῇ γῇ, καὶ ἐπὶ τῇ γῇ ὑγροῦ, ἀτμιδώδη· τὴν δ' αὐτῆς τῆς γῆς οὔσης ξηρᾶς, καπνώδη· καὶ τούτων τὴν μὲν πνευματώδη ἐπιπολάζειν, διὰ τὸ θερμόν· τὴν δ' ὑγροτέραν ὑφίστασθαι, διὰ τὸ βάρος.

Ἔστι δ' ἡ μὲν ἐξ ὕδατος ἀναθυμίασις, ἀτμίς.

Δύο μὲν γὰρ αἱ ἀναθυμιάσεις· ἡ μὲν ἀτμιδώδης· ἡ δὲ καπνώδης.

Arist. l. 1. meteor. c. 1. Restat autem adhuc quædam huiusce disciplinæ portio contemplanda: quam priores vniuersi Metheorologiam, id est eorum quæ fiunt in sublimi scientiam appellitabant.

C. 3. Vaporis natura, humida calidaque est: exhalationis calida & arida. Estque vapor, potentia vt aqua: exhalatio, potentia vt ignis.

C. 4. Incalescente namque à solè terra, halitum fieri non simplicem, vti quidam putant, sed geminum, necessarium est: alterum vaporosum magis, alterum magis spiritosum humidi quidem halitum, quod in terra vt super terram existit, vaporem: terræ verò præaridæ existentis, anhelitū fumidū è quibus qui spirituosus est, eum caloris beneficio innehi: qui verò humentior, subsidere ob grauitatem.

C. 9. Est autem halitus, qui ex aqua ortum habet, vapor.

L. 3. c. 6. Halitus duo sunt, alter vapidus, alter fumidus.

Les

LEs mixtes imparfaits qui s'engendrent en l'air, sont nommez Meteores : c'est à dire qui se font en haut: ils ont pour leur matiere esloignee, la terre & l'eau: & pour la prochaine la vapeur & l'exhalation. La vapeur & l'exhalation, ce sont certaines haleines & parties plus subtiles, qui se separent des parties plus crasses de la terre & de l'eau, & s'esleuent en l'air en forme de fumee; comme on la voit monter d'vn pot plain d'eau boüillante. De ces haleines, celles qui sont humides portent plus proprement le nom de vapeur, & les seiches celuy d'exhalations. Il s'ensuit de la nature de la vapeur & exhalation, que l'air ne vapore ny n'exhale point: parce qu'il n'a pas ceste diuersité de parties, dont les vapeurs & exhalations naissent. La terre selon son naturel, ne sçauroit produire que des exhalations froides & seiches: & l'eau que des vapeurs froides & humides: mais estãt eschauffees par accidẽt, il en sort de chaudes de l'vne & de l'autre. De sorte que ce qu'elles sõt chaudes, ce n'est pas de leur nature ou proprieté interieure, mais de dehors: à sçauoir, de la vertu & efficace du soleil & des autres astres, desquels elles sõt excitees par le moyẽ de la chaleur qui a la force d'attenuer, dõt s'ẽsuit la legereté: & parce qu'en beaucoup d'endroicts la terre & l'eau sont meslees ensemble, la vapeur & l'exhalatiõ s'esleuẽt quelquesfois meslees l'vne auec l'autre, & se separent en la moyenne region de l'air: car l'exhalation monte plus haut que la vapeur. Quelques vns ont estimé qu'elles n'estoient pas esleuees par quelque legereté receuë en elles, ains exterieurement seulement par la chaleur des rayons du Soleil. Mais ceux-là se trompent, car la chaleur n'est pas vne vertu motrice de lieu par soy, ains seulement elle cause la rareté & la legereté, qui leur peuuent seruir à estre esleuees en haut par soy ou par accident pour aller chercher lieu, comme nous auons dit.

La cause efficiente des vapeurs, des exhalations, & des Meteores, ce sont les corps celestes: & l'instrumentale, la chaleur, leur mouuement, leur vertu, leur influence, & les qualitez qui en prouiennent. Il y en a qui tiennẽt que les vapeurs & exhalations ont leurs formes essentielles distinguees de celles des elements, & qu'elles en sont composees: les autres estiment que la vapeur n'est point distinguee d'espece de l'eau, ny l'exhalation de la terre, mais seulement d'accidents. Ceste opinion me semble la plus vraye, parce que l'vne & l'autre se resoluent facilement en ces elements, chose qui n'arriueroit pas, si elles auoiẽt des formes qui en fussent distinctes. La cause finale en general des Meteores, c'est le salut des animaux, des plantes, & des autres corps : & la commodité de chacun en particulier.

Des nuees.

CHAPITRE III.

Ἔστι δὴ ἡ μὲν ἐξ ὕδατος ἀναθυμίασις, ἀτμίς· ἡ δ᾽ ἐξ ἀέρος εἰς ὕδωρ, νέφος· ὁμίχλη δὲ, νεφέλης περίττωμα τῆς εἰς ὕδωρ συγκρίσεως.

Διὰ γὰρ τὸ συνεχῶς μὲν, μᾶλλον δὲ καὶ ἧττον, καὶ πλείω, καὶ ἐλάττω γίνεσθαι τὴν ἀναθυμίασιν, ἀεὶ νέφη τε καὶ πνεύματα γίνεται κατὰ τὴν ὥραν ἑκάστην ὡς πέφυκε.

Arist. l. 1. meteor. c. 9. Est autem halitus, qui ex aqua ortum habet, vapor. Qui verò ex aëre in aquã mutari solet, nubes. Nebula autem, nubis in aquam concretæ superfluitas.

L. 2. c. 4. Quia continuè quidem, sed plus ac minus fieri, & maior minorve halitus assolet, sẽper nubes ac spiritus per singula anni tempora pro cuiusque natura efficiuntur.

QVAND les vapeurs sont montees iusqu'à la moyenne region de l'air, elles perdent là leur chaleur accidentaire: en partie parce qu'elles sont esloignees de l'air prochain de la terre, qui est chaud à cause de la reflection des rayons du Soleil: à raison dequoy elles retournent à leur froideur naturelle; & en partie parce que la moyenne region les refroidit par sa froideur: & ainsi le froid les resserrant, il les espoissit, & estant espoissies, nous les appellons nuees: de sorte que la nuee n'est autre chose qu'vne vapeur époissie. Il s'engendre des nuees selon la diuersité de leur matiere, & de la lumiere des astres tombant dessus plusieurs Meteores, lesquels nous voyons: dont l'estre n'est qu'en apparence seulemẽt, à cause de quoy on les appelle apparences de l'air aussi.

Des diuerses couleurs apparentes.

CHAPITRE IV.

LA varieté des couleurs qui paroissent en l'air tant la nuict que le iour, n'aist en partie de la diuersité de la nuee illuminee: en partie du diuers regard du corps lumineux: &

en partie de la qualité du moyen, par lequel la lumiere est enuoyee, ou les especes visibles portees à l'œil: & en partie selon la plus petite ou moindre force de la lumiere. Car quand ce que la lumiere des astres frappe en l'air, est fort espois, cela fait voir quelque chose d'ombreux & obscur. S'il est quelque peu espois & humide, vne couleur violette ou bleuë, laquelle denonce de la pluye, à cause qu'elle tesmoigne vn assemblement de vapeurs. Si l'assemblement est moins espois, il paroist de couleur rouge, laquelle s'appelle aurore, à cause de sa splendeur, quand elle paroist au matin vn peu deuant le leuer du Soleil. Si des exhalations encores plus tenuës & subtiles sont opposees à la lumiere, elles paroissent rougeastres. Et tout ainsi que les flammes ont accoustumé d'estre diuersement colorees selon la diuerse commixtion de la vapeur vnctueuse qui les nourrit: (car les vnes paroissent rouges, les autres de pourpre, & les autres verdastres) de mesme les astres, & entre autres le Soleil & la Lune nous semblent de diuerses couleurs selon la diuersité du moyen qui est entre eux & nostre aspect, & principalement en leur leuer & coucher, lors qu'il y a plus grande quantité d'exhalatiõs, lesquelles la chaleur du iour dissipe puis apres. En somme plus la matiere est rare, elle est plus susceptible de lumiere, d'où vient la blancheur: & plus elle est espoisse, elle en est moins susceptible, d'où procede la noirceur, priuation de la blancheur, & ainsi des autres couleurs moyennes.

Du gouffre & ouuerture.

CHAPITRE V.

Τὰ δὲ χάσματα, ἀναῤῥηγνυμένου τοῦ φωτὸς ἐκ κυανοῦ καὶ μέλανος, ποιεῖ τι βάθος ἔχειν δοκεῖν.

Arist. l. 1. meteor. c. 5. Hiatus autem lumine interrupto, cærulei atríve coloris interuentu efficit, vt aliqua videatur inesse profunditas.

SI la nuict estant seraine, plusieurs exhalatiõs assemblees en l'air plus espoisses au milieu & rares au reste, sont entre la lumiere des astres & nostre regard; elles paroissent cõme vne fosse; parce que le moyen qui est moins esclairé à cause de son espoisseur, semble vne certaine profondeur: dont la raison est, que toutes choses obscures nous semblent plus loing, que ce qui est clair: combien qu'elles soient en mesme distance: à cause que le blanc & le luisant meut d'auantage nostre regard, & l'obscur moins. Et si ceste fosse ou profondeur est grande, elle s'appelle gouffre; & si elle est petite, fente & ouuerture.

De la couronne & verges.

CHAPITRE VI.

Τῆς μὲν οὖν ἅλω φαίνεται πολλάκις κύκλος ὅλος· καὶ γίγνεται περὶ ἥλιον καὶ σελήνην, καὶ περὶ τὰ λαμπρὰ τῶν ἄστρων· ἔτι δ' οὐδὲν ἧττον νυκτὸς, ἢ ἡμέρας· καὶ περὶ μεσημβρίαν, ἢ δείλην· ἕωθεν δ' ἐλαττονάκις, καὶ περὶ δύσιν.

Ἀνακλᾶται δὲ ἀπὸ τῆς συνισταμένης ἀχλύος περὶ τὸν ἥλιον ἢ τὴν σελήνην ἡ ὄψις· διὸ οὐκ ἐξ ἐναντίας, ὥσπερ ἶρις, φαίνεται· πάντοθεν δ' ὁμοίως ἀνακλωμένης, ἀναγκαῖον κύκλον εἶναι, ἢ κύκλου μέρος· ἀπὸ γὰρ τοῦ αὐτοῦ σημείου πρὸς τὸ αὐτὸ σημεῖον αἱ ἴσαι κλασθήσονται ἐπὶ κύκλου γραμμαὶ ἀεί.

Arist. l. 3. meteor. c. 2. Area igitur plerumque completa circuli forma cernitur, fitque circa solem lunãque, & splendida astra. Præterea non minus noctu quã interdiu, & horis antemeridianis quàm postmeridianis, manè verò & circa solis obitum, rarius.

C. 3. Refrangitur autem aspectus à caligine, quæ circa solem lunámve consistit. Quocirca area non è regione, perinde vt arcus, apparet. Cùm autem æquo vndique modo refrangitur aspectus, circulum exultare aut certè circuli partem necesse est. Nam lineæ æquales ab eodem puncto ad idem punctum ductæ, semper super circuli lineam frangentur.

QVAND beaucoup de vapeur égale en espoisseur est espanduë en rond soubs le Soleil, ou soubs la Lune, ou quelque autre des astres les plus clairs: en sorte que les rayons des corps lumineux ne puissent venir droict à nous à cause de l'espoisseur, ains seulement par les extremitez; alors il apparoist soubs l'astre vn cercle clair en forme de couronne, & plus souuent soubs la Lune que dessoubs le Soleil: parce que la chaleur du Soleil ne laisse pas espoissir les vapeurs, dautant qu'elle les dissipe & consomme, à quoy la Lune

a moins de force que luy, quelquesfois selon que la matiere des exhalations & vapeurs est disposee, il paroist aussi comme des verges & autres choses semblables. D'autres disent qu'vne vapeur humide estant plus chaude au milieu qu'aux extremitez & directement situee soubs les rayons du Soleil ou de la Lune, elle commencera à s'illuminer premieremẽt au milieu ou elle est plus chaude qu'aux extremitez, & en se dilatant en rond elle fait la couronne.

Des Parelies.

CHAPITRE VII.

Τὰς δ' αὐτὰς αἰτίας ὑποληπτέον καὶ περὶ παρηλίου καὶ ῥάβδων ταῖς εἰρημέναις· γίνεται γὰρ παρήλιος μὲν, ἀνακλωμένης τῆς ὄψεως πρὸς τὸν ἥλιον ἀπό τινος. &c.

Ὁ δὲ παρήλιος, ὅταν μὴ μάλιστα ὁμαλὸς ᾖ ὁ ἀήρ, καὶ πυκνὸς ὁμοίως· διὸ φαίνεται λευκός. &c.

Γίγνονται δ' (ὥσπερ εἴπομεν) περί τε τὰς δυσμὰς, καὶ περὶ τὰς ἀνατολὰς, καὶ οὔτ' ἄνωθεν οὔτε κάτωθεν, ἀλλ' ἐκ τῶν πλαγίων καὶ ῥάβδοι καὶ παρήλιοι· καὶ οὔτ' ἐγγὺς τοῦ ἡλίου λίαν, οὔτε πόρρω παντελῶς· ἐγγὺς μὲν γὰρ τὴν οὖσαν ὁ ἥλιος διαλύει τὴν σύστασιν· πόρρω δ' οὔσης ἡ ὄψις οὐκ ἀνακλασθήσεται· ἀπὸ γὰρ μικροῦ ἐνόπτρου πόρρω ἀποτεινομένη, ἀσθενὴς γίγνεται· διὸ καὶ αἱ ἅλω οὐ γίγνονται ἐξ ἐναντίας τοῦ ἡλίου· ἄνω μὲν οὖν ἐὰν γίγνηται καὶ ἐγγὺς, διαλύσει ὁ ἥλιος· ἐὰν δὲ πόρρω, ἐλάττων ἡ ὄψις οὖσα ἢ ὥστε ποιεῖν ἀνάκλασιν, οὐ προσπεσεῖται· (ἐν δὲ τῷ πλαγίῳ, ἔστι τοσοῦτον ἀποστῆναι τὸ ἔνοπτρον, ὥστε μήτε τὸν ἥλιον διαλῦσαι, τήν τε ὄψιν ἀθρόαν ἐλθεῖν) διὰ τὸ πρὸς τὴν γῆν φερομένην μὴ διικνεῖσθαι ὥσπερ δι' ἀχανοῦς φερομένην· ὑπὸ δὲ τὸν ἥλιον οὐ γίγνεται διὰ τὸ πλησίον μὲν τῆς γῆς διαλύεσθαι ἂν ὑπὸ τοῦ ἡλίου· ἄνω δὲ μεσουρανοῦντος, τὴν ὄψιν διασπᾶσθαι· καὶ ὅλως οὐδ' ἐκ πλαγίας μεσουρανοῦ γίνεται· ἡ γὰρ ὄψις οὐχ ὑπὸ τὴν γῆν φέρεται· ὥστε, ὀλίγη ἀφικνεῖται πρὸς τὸ ἔνοπτρον, καὶ ἡ ἀνακλωμένη γίνεται πάμπαν ἀσθενής.

Arist. l. 3. meteor. c. 6. De geminato autem sole (quem Greci parelium vocãt. &c. Tum parelius fieri assolet, cùm solem versus refrangitur aspectus. &c.

Parelius autẽ fit, cùm aëre quàm maximè æquabilis & ex æquo densus est, & proinde albus apparet. &c.

Fiunt etiam, tam parelij quàm virgæ, vti diximus, in oriente & occidente, & nec supra solem nec infra, sed ex lateribus, nec prope admodum, nec procul omninò. Nam si illa aëris concrescentis soliditas propè sit, resoluetur à sole: si procul, aspectus refrangit, non poterit, cùm enim longe de paruo speculo remeet, imbecillius redditur. Quamobrem areæ quoque fieri non possunt à regione. Quod si pura & in propinquo inchoetur, à solis feruore dissoluetur; sin procul, aspectus minor, quàm vt refractionem facere queat, solẽ haudquaquam inuadet. Sed in latere fieri potest, vt speculũ ita distet, vt nec solis feruore absumi possit, et aspectus vniuersus recurrat. Nam si in terram quasi per immensum sparsus feratur, deuenire ad solem non potest. Sub sole etiam fieri non potest, quia si prope terram extiterit, consumetur feruore: si autem supra cœlo in medio, aspectus distrahetur & euanescet. Denique nec è latere quidem effici illa potest, cùm sol cœli vmbilicum perrepeat, nam aspectus, nequaquam fertur in terram. Itaque exiguus ad speculum venit, & refractus omninò imbecillus recedit.

SI au costé du Soleil à droict ou à gauche, c'est à dire vers le septentrion ou vers le midy, il se trouue vne nuee espoisse, preste à se tourner en eau, transparante du costé du Soleil & terminee de l'autre, telle qu'est vn miroir, ou de l'eau en vne riuiere; le Soleil y imprime son image comme dans vn miroir: de sorte que nous voyons deux Soleils; & quelquesfois d'auantage, selon que le Soleil & son image se multiplient en diuerses nuees, qui se trouuent disposees à cest effect. Vne telle apparence est appellee des Grecs parelies, c'est à dire aupres du Soleil: & ne se fait qu'alors que le Soleil monte sur l'horison, ou en descend; car estant au milieu du Ciel, il dissoult l'espoisseur de la nuee propre à cela: il ne faut pas qu'elle soit au dessoubs ny trop pres du Soleil, dautant qu'il dissiperoit son espoisseur; & estant posee loing, elle ne reflechit ny ses rayons ny son image, non plus que les miroirs qui sont fort esloignez de l'obiect, ne les representent pas. Que s'il paroist en plain midy des parelies, comme il s'est veu autresfois aux Bosphores, selon le rapport d'Aristote & de Pline, cela auient rarement. Il paroist aussi quelquesfois plusieurs Lunes en la mesme sorte & pour les mesmes raisons que plusieurs Soleils; lors que la Lune est en son plain, parce qu'alors son corps iette plus de lumiere.

De l'Iris ou arc en ciel.

CHAPITRE VIII.

Ἀνακλωμένη μὲν οὖν ἡ ὄψις ἀπὸ πάντων φαίνεται τῶν λείων· τούτων δ' ἐστὶ καὶ ἀὴρ καὶ ὕδωρ. &c.

Ἀναγκαῖον, ὅταν ἄρχηται ὕειν, καὶ ἤδη μὲν συνίστηται εἰς ψεκάδας ὁ ἐν τοῖς νέφεσιν ἀὴρ, μή πω δ' ὕει· ἐὰν ἐξ ἐναντίας ᾖ ὁ ἥλιος, ἢ ἄλλο τι οὕτω λαμπρὸν, ὥστε γίγνεσθαι ἔνοπτρον τὸ νέφος, καὶ τὴν ἀνάκλασιν γίνεσθαι πρὸς τὸ λαμπρὸν ἐξ ἐναντίας· γίγνεσθαί τε ἔμφασιν χρώματος, οὐ σχήματος, ἑκάστου δὲ ὄντος τῶν ἐνόπτρων μικροῦ καὶ ἀοράτου. &c.

Ὥστ' ἐπεὶ ταῦτ' ἐνδέχεται συμβαίνειν, ὅταν τοῦτον ἔχῃ τὸν τρόπον ὅ τε ἥλιος καὶ τὸ νέφος, καὶ ἡμεῖς ὦμεν μεταξὺ αὐτῶν, ἔσται διὰ τὴν ἀνάκλασιν ἔμφασίς τις· ἀλλὰ μὴν καὶ φαίνεται τότε, καὶ οὐκ ἄλλως ἐχόντων, γιγνομένη ἡ ἶρις· ὅτι μὲν οὖν ἀνάκλασις ἡ ἶρις τῆς ὄψεως πρὸς τὸν ἥλιόν ἐστι, φανερόν· διὸ καὶ ἐξ ἐναντίας ἀεὶ γίνεται ἡ δ' ἅλως περὶ αὐτόν. &c.

Τρεῖς δ' οὐκ ἔτι γίνονται, οὐδὲ πλείους ἴριδες, διὰ τὸ καὶ τὴν δευτέραν γίνεσθαι ἀμαυροτέραν· γίνεται δὲ, κἄν τις λεπταῖς ῥανίσιν, εἰς τι τοιοῦτον χωρίον, ὃ τὴν θέσιν πρὸς τὸν ἥλιον ἐστραμμένον ἐστὶ, καὶ τῇ μὲν ὁ ἥλιος ἀνίσχει, τῇ δὲ σκιάζει· ἐν τῷ τοιούτῳ γὰρ, ἐάν εἴσω τις ῥαίνῃ τῷ ἑστῶτι ἐκτὸς, ᾗ ἐπαλλάττουσιν αἱ ἀκτῖνες, καὶ ποιοῦσι τὴν σκιὰν, φαίνεται ἶρις.

Ὅτι δ' οὔτε κύκλον οἷόν τε γίγνεσθαι τὸν ἴριδος, οὔτε μεῖζον ἡμικυκλίου τμῆμα.

Arist. l. 3. meteor. c. 4. ***Ab omnibus leuibus refrangi aspectus videtur, de quorum numero est tam aër quàm aqua. &c.***

Necessariò accidit cùm pluere incipit, & iam quidem nubium aër in mollem pluuiam concreuit, nondũ tamen pluit, si è regione sit sol, aut quippiam aliud quod adeò lucidum sit, vt nubes speculũ reddi queat, & refractio in corpus lucidũ ex aduerso fiat, coloris, non figuræ apparitionem fieri, cùm speculum quodque paruum sit atque inuisibile. &c.

Quare cùm hæc accidere possint, quoties sol & nubes sese ad hunc modum habebunt, & nos solem inter & nubem erimus, apparitio quædam ob refractionem fiet. Quinimò & tunc, et non aliter habentibus illis arcus in cælo cernitur. Patet igitur arcum esse refractionem visionis in solem. Quamobrem & arcus nisi sole aduerso, area verò nisi circa solem non fit. &c.

Tres arcus aut plures facti ad hoc vsque æui nunquam fuerunt: fit autem etiam iris si quis talem qui soli oppositus sit, & hac quidem faciem suam ostentet, illac verò vmbram faciat, tenuibus conspergat rorationibus. Nam si in tali loco, si quis intra irroret, ei qui foris stat, quà solis radij permutantur atque vmbram efficiunt, iris apparere solet.

C. 5. Porro arcum cælestem nec in circulum euadere posse, nec in portionem semicirculo maiorem.

Plat. in Theatet. L'Iris qui est le plus beau de tous les Meteores, à cause dequoy il est appellé fille de Taumante, c'est à dire de l'admiration, (comme pense Platon) c'est vn arc de la figure d'vn demy cercle, ou d'vne moindre partie, paroissant de plusieurs couleurs, en vne nuee rosoyante, espoisse & concaue; lequel prouient de la reflection des rayons du Soleil opposé à ceste nuee. Pour la generation de cet arc, il faut que le Soleil & vne nuee soient concurrẽts, luy comme cause efficiente de la lumiere & des couleurs qui paroissent; & elle cõme cause materielle & receptiue de ceste lumiere: & ceste nuee rosoyãte doit estre trãsparente du costé que le Soleil la regarde, & espoisse de l'autre part. L'Iris paroist en arc ou demy cercle, à cause de la forme de la nuee qui enuironne la terre circulairement. Il se fait en partie des rayõs droicts en la nuee rosoyante cõme d'vn miroir où le Soleil n'est pas representé entier, à cause de la petitesse des gouttes d'eau. Il se faict aussi en partie des rayons reflechis: par ce que la lumiere du Soleil estant enuoyee au corps de la nuee concaue & reflefchie de là, il paroist non perpendiculairement, mais obliquement, par la ligne de refraction oblique. Et pour veoir l'Iris, il faut que nous soyons entre le Soleil & la nuee: c'est pourquoy ceux qui demeurent entre les Tropiques, ne peuuent apperceuoir d'arc au Ciel, vers le midy, ny vers le Septentrion, ains seulemẽt vers l'Oriẽt & l'Occident, où il y aura des nuees opposees. Et pour la mesme raison nous ne le voyons gueres qu'au matin, & vers le soir: encores que quelques vns disent, que la cause de cela est qu'estant fort esleué sur l'horison, il a plus de force de resouldre & surmonter les nuees. Nous connoissons que l'arc en Ciel se fait de ceste sorte, parce que si on fait iallir ou tomber de l'eau en l'air qui s'esparpille en petites gouttes en assez bonne quantité, qui ait de l'õbre d'vn costé & le Soleil oppose de l'autre, & que nous soyons entre le Soleil & ceste

cette eau ainsi éparpillee, nous y voyons les couleurs de l'arc en Ciel. Il se peut engendrer aussi vn arc en Ciel de la reflection de celuy que le Soleil aura faict, & de cettuy cy encores vn autre : & ainsi iusqu'à ce qu'il n'ait plus de force : car ils vont tousiours en affoiblissant, iusques à vn certain nombre, lequel Aristote dit ne s'estre point trouué iusqu'à son temps

φαίνεται δὲ τὸ λαμπρὸν διὰ τοῦ μέλανος, ἢ ἐν τῷ μέλανι (διαφέρει γὰρ οὐθὲν) φοινικοῦν· ὁρᾶν δ᾽ ἔξεστι τό γε τῶν χλωρῶν ξύλων πῦρ, ὡς ἐρυθρὰν ἔχει τὴν φλόγα, διὰ τὸ τῷ καπνῷ πολλῷ μεμίχθαι τὸ πῦρ, λαμπρὸν ὂν καὶ λευκόν· καὶ δι᾽ ἀχλύος καὶ καπνοῦ ὁ ἥλιος φαίνεται φοινικοῦς· διὸ ἡ μὲν τῆς ἴριδος ἀνάκλασις, ἡ μὲν πρώτη τοιαύτην ἔχειν φαίνεται τὴν χρόαν· ἀπὸ ῥανίδων γὰρ μικρῶν γίνεται ἡ ἀνάκλασις.

Διὸ καὶ ἡ ἶρις τρίχρως φαίνεται, ἑκατέρα μὲν, ἐναντίως δέ· ἡ μὲν οὖν πρώτη, τὴν ἔξω φοινικῆν ἔχει· ἀπὸ μεγίστης γὰρ περιφερείας πλείστη προσπίπτει ἡ ὄψις πρὸς τὸν ἥλιον· μεγίστη δ᾽ ἡ ἔξω· ἡ δ᾽ ἐχομένη, καὶ ἡ τρίτη, ἀνάλογον· ὥστ᾽ εἰ τὰ περὶ τῶν χρωμάτων τῆς φαντασίας εἴρηται καλῶς, ἀνάγκη τρίχρων τε εἶναι αὐτὴν, καὶ τούτοις τοῖς χρώμασι κεχρῶσθαι μόνοις· τὸ δὲ ξανθὸν φαίνεται, διὰ τὸ παρ᾽ ἄλληλα φαίνεσθαι· τὸ φοινικοῦν γὰρ παρὰ τὸ πράσινον, λευκὸν φαίνεται· σημεῖον δὲ τούτου· ἐν γὰρ τῷ μελαντάτῳ νέφει μάλιστα ἄκρατος γίνεται ἡ ἶρις· συμβαίνει δὲ τότε ξανθότερον εἶναι δοκεῖν τὸ φοινικοῦν· ἔστι δὲ τὸ ξανθὸν ἐν τῇ ἴριδι χρῶμα μεταξὺ τοῦ τε φοινικοῦ καὶ πρασίνου χρώματος· διὰ τὴν μελανίαν οὖν τοῦ κύκλῳ νέφους, ὅλον αὐτοῦ φαίνεται τὸ φοινικοῦν, λευκόν· ἔστι γὰρ πρὸς ἐκεῖνα λευκόν· καὶ πάλιν ἀπομαραινομένης τῆς ἴριδος ἐγγυτάτω, ὅταν λύηται τὸ φοινικοῦν· ἡ γὰρ νεφέλη, λευκὴ οὖσα, προσπίπτουσα παρὰ τὸ πράσινον, μεταπίπτει εἰς τὸ ξανθόν.

Arist. l. 3. meteor. c. 4. Quòd autem fulgidum est, per atrum, aut in atro (nihil enim refert,) puniceum apparet. Contueri autem possumus, ignem qui è virentibus lignis fit, rubram flammam habere: propterea quod ignis qui fulgidus albúsque est, multo fumo admistus est. Quinetiam sol ipse per caliginem & fumum puniceus apparet: Quocirca arcus refractio prima, eiusmodi colorem habere videtur, quippe cùm ea refractio, à paruis asperginibus fiat, &c.

Arcus tricolor, vterque quidem, sed opposito modo apparet. Prius igitur extimam supremámque circunferentiam puniceam habet: nam aspectus à maxima circumferentia, soli plurimus incurrit, extima autẽ maxima est. Proxima verò & tertia, iuxta proportionẽ sese habent. Quare si quæ de colorũ apparitione differuimus, probè dicta sunt, irin & tricolorẽ esse, & hisce coloribus tingi necesse est. Flauus autem color idcirco apparet, quia iuxtà positi colores spectantur. Nam color puniceus iuxta viridem albus apparet. Cuius rei signum est. Nam in nube nigerrima, iris maximè pura synceráque fieri assolet, tunc enim accidit, vt color puniceus flauior esse videatur. Flauum autem illud quòd in arcu apparet, color est inter puniceum & viridem: medius igitur ob nubis circunstantis nigrorem, quicquid enim puniceum est album apparet. Nam puniceum ad illa, album est, & rursum emarcescente proximè terram iride, cùm dissoluitur puniceum, nebula alba iuxta viridem sese applicans, in flauum transire solet.

Entre les diuerses couleurs qui paroissent en l'arc en Ciel, il y en a trois principales; la premiere, qui tient le plus haut lieu en la circonference, est rougeastre ou de couleur de citron: la moyenne qui peint le milieu de la nuee est verte: la troisiesme qui a le plus bas siege, & qui décrit le moindre cercle, c'est celle qui est de pourpre. La raison de la distinction de ces couleurs, est que le rayon de lueur faict, auec peu d'opacité, la couleur violatre: auec vne mediocre, la verte: & auec dauantage, le pourpre : & que l'épaisseur de la nuee est petite en la partie exterieure. Mais au second arc en Ciel, qui paroist par reflexion du premier, les premieres couleurs se voyent d'vn ordre renuersé, selon la nature des miroüers, où la droicte paroist gauche. La raison comment ces couleurs & les autres paroissent en l'arc en Ciel, dépend de la perspectiue qui traicte de la refracti on ou reflexion des rayons, c'est pourquoy nous renuoyons là ceux qui la voudront sçauoir plus exactement.

Μέγιστον δὲ σημεῖον τούτων ἡ ἀπὸ τῆς σελήνης ἶρις· φαίνεται γὰρ λευκὴ πάμπαν· γίγνεται δὲ τοῦτο, ὅτι ἔν τε τῷ νέφει ζοφερῷ ὄντι φαίνεται, καὶ ἐν νυκτί· ὥσπερ οὖν πῦρ ἐπὶ πῦρ, μέλαν παρὰ μέλαν, ποιεῖ τὸ ἠρέμα λευκὸν, παντελῶς φαίνεσθαι λευκόν· τοῦτο δ᾽ ἐστὶ τὸ φοινικοῦν.

Hæc autem maximè indicat lunæ arcus: quippe qui albus omninò appareat; quòd accidit, quia & in nube atra, & noctu spectari solet. Ergo vt ignis igni adiectus, sic nigrum iuxta nigrum positum, quod remissè album est (id quod est puniceum,) prorsus album apparere facit.

La Lune faict aussi vn arc en Ciel, non pas de cette varieté & beauté de couleurs, mais presque tout d'vne couleur blanche : parce que les rayons de la Lune, à cause de leur foiblesse, ne peuuent pas penetrer profondement la nuee rosoyante : ou bien à cause de l'obscurité de la nuict : à raison de laquelle, la lumiere qui se voit aux tenebres apparoist blanche. L'vne & l'autre de ces Iris faittes par le Soleil & par la Lune, sont signes de pluye : car elles ne paroissent qu'en vne nuee rosoyante & preste de se resoudre en pluye.

Du Tonnerre.

CHAPITRE IX.

Ὅσον δ' ἐμπεριλαμβάνεται τῆς ξηρᾶς ἀναθυμιάσεως ἐν τῇ μεταβολῇ ψυχομένου τοῦ ἀέρος, αὕτη συνιόντων τῶν νεφῶν ἐκκρίνεται· βίᾳ δὲ φερομένη καὶ προσπίπτουσα τοῖς περιεχομένοις νέφεσι, ποιεῖ πληγὴν ἧς ὁ ψόφος καλεῖται βροντή· γίνεται δ' ἡ πληγὴ τὸν αὐτὸν τρόπον, ὥσπερ εἰκάσαι μείζονι μεῖζον πάθος, τῷ ἐν τῇ φλογὶ γινομένῳ ψόφῳ, ὃν καλοῦσιν οἱ μὲν τὸν Ἥφαιστον γελᾶν, οἱ δὲ τὴν Ἑστίαν, οἱ δ' ἀπειλὴν τούτων· γίγνεται δ' ὅταν ἡ ἀναθυμίασις εἰς τὴν φλόγα συνεστραμμένη, ῥηγνυμένων καὶ ξηραινομένων τῶν ξύλων· οὕτως γὰρ καὶ ἐν τοῖς νέφεσι γιγνομένη ἡ τοῦ πνεύματος ἔκκρισις, πρὸς τὴν πυκνότητα τῶν νεφῶν εἰσπίπτουσα, ποιεῖ τὴν βροντήν.

Arist. l. 2. meteor. c. 9. Quantum autem aridæ exhalationis in mutatione frigescentis aëris, intercipitur, id coëuntibus nubibus excernitur, quod cùm vi feratur & ambientibus nubibus incurrat, ictum facit, cuius sonitus tonitru nuncupari solet. Efficitur autem ictus haud aliter (vt paruæ affectioni magnam conferant) quam qui in flamma fit sonus, quam alij Vulcani risum, alij Vestæ, nonnulli horum minas vocãt. Fit autem cùm exhalatio in flammam conuersa, disrumpentibus sese lignis, atque siccantibus exilit. Sic enim & spiritus secretio, quæ in ipsis nubibus fieri solet, cùm nubium densitati ingruit, tonitru excitat.

QVAND vne exhalation se trouue enfermee en vne grande & époisse nuee, il arriue qu'elle court deçà & delà en sa concauité, & par son mouuement, ou par l'antiperistasie, ou par l'vne & par l'autre cause ensemble, elle s'eschauffe, rarefie & s'enflamme : & partant elle demande vn plus grand lieu. Et cependant la nuee tout au contraire, se resserrant tousiours de plus en plus par le froid, & reuenant en eau, l'exhalation qui est dedans voulant sortir, la frappe & la rompt : dequoy il sort vn son que nous appellons tonnerre, lequel mene vn tres-grand bruit : tout ainsi que les bois qui ont beaucoup d'exhalations seiches en leurs pores, font du bruit lors qu'on les brusle : parce que l'exhalation sort au large, & qu'elle rompt le bois. Mais il n'est pas pourtant tousiours necessaire pour la generation du tonnerre, que l'exhalation s'enflamme, & qu'elle rompe la nuee : car il suffit qu'il se donne vn grand coup en vn corps capable : soit par l'exhalation enclose en la nuee, ou par le choq de deux nuees l'vne contre l'autre : comme nous oyons bien souuent qu'il tonne sans voir d'éclair. Les exhalations sont souuent receuës és nuees : parce qu'elles y entrent facilement à cause de leur subtilité : & parce qu'elles s'esleuent pesle-mesle auec la vapeur, laquelle deuient nuee. Donques nous pouuons dire que le tonnerre c'est vn son ou vn bruit, causé du choquement de l'exhalation, qui s'efforce de sortir d'vne nuee, ou qui en sort : ou bien vn heurt de deux nuees l'vne contre l'autre.

Τοῦτο δ' Ἐμπεδοκλῆς μέν φησιν, τὸ ἐμπεριλαμβανόμενον τῶν τοῦ ἡλίου ἀκτίνων. Ἀναξαγόρας δὲ, τοῦ ἄνωθεν αἰθέρος, ὃ δὴ ἐκεῖνος καλεῖ πῦρ, κατενεχθὲν ἄνωθεν κάτω· τὴν μὲν οὖν διάλαμψιν τοῦ τοιούτου πυρὸς ἀστραπὴν εἶναι· τὸν δὲ ψόφον ἐναποσβεννυμένου καὶ τὴν σίξιν, βροντήν· ὡς, καθάπερ φαίνεται, καὶ γιγνόμενον οὕτω, καὶ πρότερον τὴν ἀστραπὴν οὖσαν τῆς βροντῆς.

Ὁμοίως δὲ καὶ τὸ τὴν ἀπὸ τῶν ἀκτίνων θερμότητα φάναι τὴν ἀπολαμβανομένην ἐν τοῖς νέφεσιν εἶναι τούτων αἴτιον, οὐ πιθανόν.

Arist. l. 2. meteor. c. 9. Hunc autem Empedocles quidẽ id esse inquit, quod è solis radiis intus circumuertitur coërceturque. Anaxagoras verò, quod è superno æthere, quem ille ignem vocat, deorsum è sublimi defertur. Itaque splendorem huiusce ignis, fulgetrum : sonitum verò atque stridorem quem facit, cum intra nubes extinguitur, tonitru esse dicunt : tanquam, sicut prius fulgetrum fieri quàm tonitruum videtur ita etiam prius fiat.

Dicere inquam radiorum solis calorem qui in nubibus inhibetur atque detinetur, esse harum rerum causam, haudquaquam probabile existit.

Entre

Entre plusieurs diuerses opinions que les anciens Philosophes ont euës du tonnerre, celle d'Empedocles & d'Anaxagoras est celebre, qui pensoient que le tonnerre se fist par l'extinction du feu surpris dans les nuees: tout ainsi que le fer chaud plongé en l'eau meine du bruit, & faict sortir vn tourbillon de fumee: mais si cela estoit vray, l'esclair ne paroistroit pas en feu, ains seulement en fumee & obscur, ce que l'experience nous nie tous les iours.

De l'Esclair.

CHAPITRE X.

Τὸ δὲ πνεῦμα τὸ ἐκθλιβόμενον, τὰ πολλὰ μὲν ἐκπυροῦται λεπτῇ καὶ ἀσθενεῖ πυρώσει· καὶ τοῦτ' ἔστιν, ἣν καλοῦμεν ἀστραπήν, ᾗ ἂν ὥσπερ ἐκπῖπτον τὸ πνεῦμα χρωματισθὲν ὀφθῇ· γίνεται δὲ μετὰ τὴν πληγήν, καὶ ὕστερον τῆς βροντῆς· ἀλλὰ φαίνεται πρότερον, διὰ τὸ τὴν ὄψιν προτερεῖν τῆς ἀκοῆς· δηλοῖ δ' ἐπὶ τῆς εἰρεσίας τῶν τριήρων· ἤδη γὰρ ἀναφερόντων πάλιν τὰς κώπας, ὁ πρῶτος ἀφικνεῖται ψόφος τῆς κωπηλασίας.

Arist. l. 2. meteor. c. 9. Spiritus autem qui extinguitur, ferè conflagrat tenui & imbecilli ardore, atque id est quod vocant fulgetrum, quo ceu tinctus excidens spiritus videri potest. Fit autem post ictum tonitruum, sed prius cerni quàm tonitruum audiri assolet, quoniam aspectus auditum anteuertit. Id quod remigatio triremium declarat, cùm enim iam rursum nautæ referunt, primus remigij sonus ad aures peruenit.

L'Esclair n'est autre chose que l'exhalation allumee en la nuee, par le heurt dont elle la choque, lors qu'il tonne; non pas tousiours pourtant: parce que la matiere ne se trouue pas tousiours propre à s'allumer: à cause de quoy il n'esclaire pas toutes les fois qu'il tonne. Or dautant que par le heurt & par le mouuement l'exhalation s'embrasse, le tonnerre est premier que l'éclair, encores que l'éclair soit ordinairement veu le premier; dont la raison est, que la veuë est plus subtile que l'ouye. Il arriue neantmoins quelquesfois, qu'on oit le tonnerre premier que de voir l'éclair: parce que l'exhalation frappe plusieurs fois la nuee & faict du bruit, auant qu'elle s'enflamme: & dautant aussi que la vision se faict plus promptement que l'audition. Quelquesfois aussi il se faict des éclairs sans tonnerre, à sçauoir quand la nuee est si tenue qu'elle ne resiste pas beaucoup à l'exhalation qui court, & est neantmoins suffisante pour exciter le feu.

De la foudre.

CHAPITRE XI.

La foudre c'est vne exhalation enflammee, sortant auec impetuosité de la nuee; laquelle se creuant par la partie d'en bas, la foudre vient iusqu'en terre, auec la mesme impetuosité qu'elle a rompu la nuee: & quelquesfois quand elle faict son issuë par le haut, ou que c'est auec moins de violence, elle se dissipe auant que d'arriuer en terre, & demeure sans force. Quelquesfois il s'engendre vne pierre parmy la foudre, laquelle brise tout en tombant. Cette pierre est aiguë vers la partie inferieure où elle descend, parce que l'humide meslé auec le sec se forçant de s'enfuir tent en bas où il est resserré, & en la partie superieure le sec est assemblé comme plus épois. Les foudres sont rares en hyuer & en esté; dautant qu'en hyuer, ainsi que l'exhalation a moins de chaleur, semblablement elle conçoit moins de feu: à cause dequoy les regions froides ne sont gueres subiectes aux coups de la foudre: & en esté les exhalations estant fort tenues & subtiles, elles ne sont gueres propres à engendrer de la foudre.

La foudre tombant faict ordinairement ses effects plus admirables sur les choses qui ont dauantage de resistance, que dessus celles qui en ont moins: parce que quand elle ne tombe pas sur des corps durs & solides, ains dessus des rares & tenues, trouuant peu de resistance, elle demeure peu là: & partant elle n'vse gueres de sa vertu & force: non pas pour le defaut de resistance seulement, mais pour celuy du temps necessaire à vn tel effect qui luy manque: à cause dequoy la foudre ne brise ordinairement que la ma-

tiere la plus forte & puissante, en laissant la plus foible entiere: c'est à cause de cela qu'elle a fondu l'argent dans la bourse sans la gaster: l'espee sans offencer son fourreau: le fer d'vn dard sans corrompre le bois: fait demeurer le vin l'espace de trois iours, le tonneau estant rõpu: mais venant à se reliquifier, il tue ou rend fols ceux qui en boiuẽt. On dit aussi que les serpens veneneux frappez de la foudre, perdent leur venin; ce qu'on remarque, en ce que les vers ne naissent iamais des corps veneneux, & ceux qui ont esté foudroyez, sont conuertis promptement en vers.

L'éclair ne differe de la foudre, qu'en ce que l'éclair auec sa splendeur s'estainct en l'air sans donner iusqu'en terre, & sans rien frapper auec effect qui apparoisse: & la foudre tombe iusqu'en terre, frappant & faisant quelquesfois des effects merueilleux: à cause de quoy Seneque dit, que les éclairs sont les menaces de Iupiter, & la foudre le coup. Elle sort plus ordinairement par la partie inferieure: parce que la nuee estant moins épaisse de ce costé-là, elle resiste moins, & elle est moins épaisse par le bas, à cause du voisinage de la basse region, laquelle estant moins froide, elle s'épaissit moins aussi.

Les Anciens disoient que Iupiter enuoyoit de trois sortes de foudres, dont la premiere aduertit, la seconde faict du bien en nuisant, & la troisiesme nuit seulement: mais cette-cy n'est enuoyee qu'auec le conseil des Dieux: par cette exemple les grands sont aduertis qu'ils ne doiuent pas entreprendre la ruine de quelqu'vn mal à propos, & sans conseil. Pythagoras disoit que le tonnerre se faisoit pour menacer ceux qui sont és enfers, afin qu'ils craignent. *Plin. hist. natu. c. 20.* Pline auoit opinion qu'il y a vn certain feu és trois planettes superieures, lequel tombant sur la terre prend le nom de foudre, & principalement quand il part de la planette appellee Iupiter: à cause dequoy on dit que Iupiter enuoye la foudre: & adiouste, que tout ainsi qu'vn charbon sortant du bois qui est au feu, iette vn grand bruict, aussi faict ce feu foudroyant, quand il sort de cette planette qui se décharge d'autant. Et neantmoins ce feu ne tombe iamais sans quelque presage, le Ciel voulant montrer ses operations diuines, iusques és choses qu'il iette hors de soy. *Cap. 54.* Le mesme autheur dit que tous les animaux pour peu qu'ils soient frappez de foudre, meurent soudain, excepté le seul homme, qui en eschappe quelquesfois: en quoy nature luy a voulu deferer cet honneur par dessus tant d'animaux qui sont plus excellents que luy en force.

Des Comettes.

CHAPITRE XII.

Παραπλήσιον γὰρ τὸ γιγνόμενον, οἷον, εἴ τις εἰς τὴν ἀχύρων θημῶνα ἢ πλῆθος ὥσπερ δαλὸν, ἢ πυρὸς ἀρχὴν ἐμβάλοι μικράν.	*Arist. l. 1. meteor. c. 7. Idem enim propemodùm, ac si quispiam torrem aut paruum ignis principium, in palearum cumulum aceruumque immiserit atque iniecerit.*

LA Comette, c'est vne exhalatiõ visqueuse, grasse & épaisse, fort liee ensemble, allumee en l'air où elle s'arreste, éclairant en forme d'astre, tantost plus, & tãtost moins de temps: car sa duree est selon la quantité & abondance de la matiere, & des exhalations dont elle est nourrie. La Comette s'allume, ou par la reflexion des rayons du Soleil, ou par le feu elementaire, selon l'opinion de ceux qui l'estiment estre au dessus de l'air: ou par le foudre qui s'eslance de quelque nuee en haut. Quelques vns ont estimé que la matiere de la comette n'estoit point enflammee, mais qu'estant épaisse, elle receuoit les rayons du Soleil & les renuoyoit comme les autres astres: en quoy il n'y a pas beaucoup d'apparence: car si cela estoit, elles seroient subiectes à eclipser par l'interposition de la terre: chose qui n'a point encores esté veuë arriuer.

Quand les comettes sont entournees de rayons en forme de cheueux, on les appelle cheuelues: s'il n'y en a qu'en la partie d'en bas en forme de barbe, elles portent le nom de barbues: & si c'est à costé & qu'ils soient longs en forme de queuë, on dit qu'elles ont queuë. Seneque escrit qu'il y eut vne comette soubs l'Empire de Neron, qui dura six mois. Iosephe rapporte qu'il en apparut vne sur le temple de Ierusalem en forme d'espee, par l'espace d'vn an. *M. Ficin. in Tim. Plat. c. 5.* Quelques vns entendent par le foudroiemẽt de Phaëton & par la terre qu'il brusla, vne grande comette de nature solaire, laquelle engendra d'intollerables

rables chaleurs: & peut estre aussi que ce pourroit bien estre le feu, qui fut enuoyé diuinement du Ciel, duquel Moyse parle.

Le feu dont les Comettes sont enflammees, & dont elles brusl̃et, est lent & moderé, elles ne sont pas portees en haut à cause du pois de leur matiere, mais elles se mouuent d'Orient en Occident selon le mouuement du Ciel, combien que ce ne soit pas reglement. Ces mouuements qu'elles ont en leur hauteur moindre que celle des planettes & autres estoilles, nous monstrent qu'elles demeurent en la moyenne region de l'air: comme aussi sont ces lumieres en forme d'estoilles, qui semblent la nuict tomber du Ciel, lesquelles ne sont que meteores de la nature des Comettes, naissantes & mourantes quasi en mesme instant; & non pas des vrayes estoilles: autrement depuis le temps qu'il en tombe, il n'en resteroit plus au Ciel, ou nous remarquons tousiours celles que nous auons accoustumé d'y voir Ce ne sont pas aussi des feux tombant des estoilles, comme Pline pense: car elles n'en ont point, comme nous l'auons dit en traictant du Ciel: & partant elles n'engendrent pas aussi des vapeurs tombant sur les nuees comme du fer chaud plongé en l'eau, qui estoit son opinion aussi. Il dit encores qu'il a esté veu Cn. Oct. & C. Scribon estant Consuls, vne estincelle tombant d'vne estoille, qui croissoit tousiours en grosseur comme elle approchoit de la terre, & apres qu'elle fut deuenuë grosse comme la Lune, elle rendoit la nuict aussi claire comme vn iour nubileux, & se retira vers le Ciel, paroissant en forme de lampe ou de flambeau.

Pli. l. 2. hist. natu. c. 35. 43. Idem. c. 35.

De quelques autres meteores ardents de diuerses figures.

CHAPITRE XIII.

Ὅσα μὲν οὖν μᾶλλον ἐν τῷ ἀνωτάτω τόπῳ συνίσταται, ἐκκαιομένης γίγνεται τῆς ἀναθυμιάσεως· ὅσα δὲ κατώτερον, ἐκκρινομένης διὰ τὸ συνιέναι καὶ ψύχεσθαι τὴν ὑγροτέραν ἀναθυμίασιν.

Arist. l. 1. meteor. c. 4. Quecunque igitur superiore in loco consistunt, conflagrante fiunt exhalatione. At quecunque in inferiore, secretione exhalationis proueniunt: quod ea cùm sit humiuscula, frigefiat atque coagmentetur.

SELON que les exhalations esleuees en haut sont plus ou moins époisses ou rares, & selon qu'elles sont diuersement enflammees, il en apparoist diuerses figures ignees; les vnes en la plus haute region de l'air, les autres en la moyenne, & les autres en la basse. En la supreme region de l'air s'engendrent les meteores en forme de colomnes pyramidales, de chandelles ardentes, de lances ardentes, & de tisons, selon que la matiere enflammee est de cette figure. En la moyenne region de l'air s'engendrent les chevres sautelantes, les estoilles volantes, & les dragons en replis. En la basse region de l'air, s'engendrent les ardans qu'on appelle, & autres lueurs ou feux d'autres formes.

Du Vent.

CHAPITRE XIIII.

Εἰσὶ δέ τινες, οἵ φασι τὸν καλούμενον ἀέρα, κινούμενον μὲν καὶ ῥέοντα, ἄνεμον εἶναι· συνιστάμενον δὲ τὸν αὐτὸν τοῦτον πάλιν, νέφος καὶ ὕδωρ· ὡς τῆς αὐτῆς φύσεως οὔσης ὕδατος καὶ πνεύματος· καὶ τὸν ἄνεμον εἶναι κίνησιν ἀέρος. &c.

Διὸ καὶ τῶν σοφῶς βουλομένων λέγειν τινὲς, ἕνα φασὶν ἄνεμον εἶναι πάντας τοὺς ἀνέμους· ὅτι συμπέπτωκε καὶ τὸν ἀέρα τὸν κινούμενον, ἕνα καὶ τὸν αὐτὸν εἶναι πάντα· δοκεῖν δὲ διαφέρειν, οὐδὲν διαφέροντα, διὰ τοὺς τόπους, ὅθεν ἂν τυγχάνοι ῥέων ἑκάστοτε· παραπλησίως λέγοντες ὥσπερ ἂν εἴ τις οἴοιτο καὶ τοὺς ποταμοὺς πάντας ἕνα εἶναι ποταμόν. &c. δῆλον ὅτι τὸ κόμψευμα ἂν εἴη τοῦτο ψεῦδος.

Arist. l. 1. meteor. c. 13. Sunt autem qui aërem motum subeuntem, fluitanteque esse ventum, & hunc eundem consistentem nubem rursum æquamque, tanquam eadem sit flatus & aque natura, nec non ventum motionem aëris afferant. &c.

Quidam ventos omnes vnum esse ventum, aiunt: quia omnem aërem qui motum subeat, eundem atque vnum esse contingit. Sed cum nullam subeat differentiam, videri tamen differre propter loca vnde semper fluit: perinde dicentes, ac si quis omnia quoque flumina vnum esse flumen putet. &c. Lepidè quidem hoc dictum esse, non tamen verè perspicuum existit.

Ἔτι δὲ, μετὰ τοὺς ὄμβρους ἄνεμος ὡς τὰ πολλὰ γίνεται ἐν ἐκείνοις τοῖς τόποις, καθ' οὓς ἂν συμπέσῃ γίνεσθαι τοὺς ὄμβρους· καὶ τὰ πνεύματα παύεται, ὕδατος γενομένου, ταῦτα γὰρ ἀνάγκη συμβαίνειν διὰ τὰς εἰρημένας ἀρχάς· ὕοντός τε γὰρ, ἡ γῆ ξηραινομένη ὑπό τε τοῦ ἐν αὐτῇ θερμοῦ, καὶ ὑπὸ τοῦ ἄνωθεν, ἀναθυμιᾶται· τοῦτο δ' ἦν ἀνέμου σῶμα.

Ἡμεῖς δὲ φαμὲν τὴν αὐτὴν εἶναι φύσιν, ἐπὶ μὲν τῆς γῆς ἄνεμον, ἐν δὲ τῇ γῇ σεισμὸν, ἐν δὲ τοῖς νέφεσι βροντήν· πάντα γὰρ εἶναι ταῦτα τὴν οὐσίαν ταὐτὸν, ἀναθυμίασιν ξηράν· ἡ ῥέουσα μὲν πως, ἄνεμός ἐστιν.

Τὸ δὲ πνεῦμα, ξηρὰν εἶναι καὶ θερμὴν ἀναθυμίασιν.

L.2.c.4. Prætereà vt post imbrem flatus magna ex parte oriri eo in loco soliti sunt, in quo illum fieri contigerit: ita superueniente imbre consternuntur. Hæc enim propter principia quæ dicta sunt, euenire necessum est. Nam ab imbribus terra dum calore tam suo quàm superno resiccatur, halitum profundit, qui nimirum venti materies esse solet.

C.9. Nos autem super terram ventum, in terra terræ motum, in nubibus tonitru, eandem esse naturam dicimus. Nam hæc omnia idem essentia sunt, nempe exhalatio arida: quæ cùm modo quodam fluit, ventus existit.

L.3.c.1. Flatus verò, non nisi calida siccáque exhalatio est.

ANAXIMANDER estimoit que le vent estoit vn flus d'air faict de ses plus subtiles & humides parties, meuës ou liquifiees par le Soleil. Les Stoïques tenoient que c'estoit vn flus d'air simplement, prenant diuerses denominations des diuerses regions d'où il a accoustumé de souffler. Aristote estime que cette opinion est, comme qui diroit que toutes les riuieres ne sont qu'vn fleuue, & estime que cela est galamment dit, mais qu'il n'est pas clairement vray. Quant à luy, son opinion est, que le vent n'est autre chose qu'vne exhalation seiche & chaude, qui est agitee. Il dit que le vent est la mesme chose sur la terre, que le tremblement de terre en la terre, & le tonnerre dans les nuees, selon qu'elle flue au dehors, qu'elle ébransle la terre, ou qu'elle rompt la nuee en sortant: ce que ceux qui suiuent son opinion pensent connoistre par ces indices: à sçauoir premierement, en ce qu'au temps qu'il y a vne grande abondance d'exhalation, il se trouue plus ordinairement des vents: à sçauoir, au printemps & en automne. Secondement parce qu'au matin, lors que le Soleil se leue, il se meut souuent du vent: dautant qu'il se trouue alors beaucoup d'exhalations de la terre: ce qui est confirmé en ce que la pluye venant à tomber en terre, & à boucher ses pores, elle faict cesser le vent. En troisiesme lieu, parce que le mesme arriue quand la neige se fond: à cause d'vne exhalation seiche qui estoit meslee parmy elle, qui s'en separe, lors qu'elle se liquefie: & finalement, parce que les vents seichent fort, non pour autre raison, sinon à cause qu'ils sont de matiere chaude & seiche. Il y a aussi quelquesfois des vapeurs meslees parmy les vents, principalement quand ils viennent de la mer, & lors que nous les sentons humides.

Ἐπεὶ δ' ἐστὶν ἄνεμος, πλῆθός ἐστι τῆς ἐκ γῆς ξηρᾶς ἀναθυμιάσεως κινούμενον περὶ τὴν γῆν· δῆλον ὅτι τῆς μὲν κινήσεως ἡ ἀρχὴ, ἄνωθεν· τῆς δ' ὕλης καὶ τῆς γενέσεως, κάτωθεν· ἡ μὲν γὰρ ῥευσεῖται τὸ ἀνιὸν, ἐκεῖθεν τὸ αἴτιον.

Ὅτι δ' ἐκ πολλῶν ἀναθυμιάσεων συνιουσῶν κατὰ μικρὸν, ὥσπερ αἱ τῶν ποταμῶν ἀρχαὶ γίγνονται νοτιζούσης τῆς γῆς, δῆλον καὶ ἐπὶ τῶν ἔργων, ὅθεν γὰρ ἕκαστοι πνέουσιν, ἐλάχιστοι πάντες εἰσί.

Arist. l.2. meteor. c.4. Cùm autem ventus quædam sicci halitus, quem tellus profundit, copia per terram currens sit, motionis initium ab altero peruenire, materiei & ortus ab imo, planum est. Nam quà parte quod ascendebat inclinarit, inde sui cursus causam sortitur.

Porrò flatuum initia multis exhalationibus sensim coëuntibus exultare, quomodo amnium fontes terra humorem fundente fiunt, experientia quoque ipsa constat. Omnes enim venti ibi minimi sunt, vnde singuli spirare cœperint.

Quant à dire que le vent est air agité, ou vne agitation de l'air, il n'y a point de doute en cela: car c'est vne chose sensible: mais la difficulté est de sçauoir comment il est agité. Aristote tient que les exhalations qui sont la matiere des vents, estant esleuees par l'attraction du Soleil & des autres astres, & paruenus iusqu'à la moyenne region de l'air, & de la repoussees par le froid, qui y reside, reuiennent auec impetuosité: & parce qu'à cause de leur legereté elles tendent en haut, à quoy elles peuuent encores estre aydees par les autres exhalations & vapeurs montant de la terre & de l'eau, il se faict là vn contraste & vn combat: dont il arriue que cependant que l'vne ny l'autre partie ne vaincq, elles ne coullent ny en haut ny en bas, mais obliquement, comme partissant leur contention, & auec plus ou moins d'impetuosité, selon qu'elles en ont en montant, & qu'elles sont

sont rechassees en bas, & font couller l'air auec elles, le trainant en diuerses parties. On tient aussi qu'il y a quelques certains astres, dont l'influence a par leurs conionctions & aspects, vne particuliere vertu d'engendrer les vents.

Il est certain qu'il se peut engendrer quelque vent de cette sorte là. Mais le vent ordinaire & de duree qui souffle tout du long de l'annee, ou le plus souuent, n'est autre chose que l'air emeu par la partie d'vne nuee épaisse, laquelle estant rarefiee par les rayons du Soleil qui se reflechissent dessus: cette partie rarefiee sort d'vn des costez de la nué où elle fait ouuerture, & descend en bas auec impetuosité, pour chercher lieu, & en descendant elle emeut l'air qui est fort mobile de sa nature: tout ainsi comme nous voyons d'vn vase plain d'eau ayant l'entree fort estroitte aupres du feu, que la partie de l'eau rarefiee par la chaleur, sort auec impetuosité & souffle comme du vent: & puis cette voye estant faitte, tout le reste de la nuee à mesure qu'elle se rarefie: & celles qui sont aupres suiuent ce mesme train: qui est cause que les vents durent long temps: quelquesfois d'vn mesme costé, selon la quantité de la matiere des nuees, laquelle en se rarefiant tousiours pendant qu'elle dure, meut l'air continuellement: & quād elle est toute consommee, ou qu'elle se resoult en pluie, l'air s'appaise petit à petit, & non en vn instant: car à cause de son bransle & émotion, il peut encores durer quelque temps apres.

La confirmation que le vent se fait en cette sorte, se prend de ce qu'il commence de la partie de la nuee opposee au Soleil: comme l'experience nous le fait voir à l'œil, principallement sur la mer, où les mariniers l'obseruent souuent. Cela s'éprouue particulierement sur le lac de Bel estāt en Italie, où il souffle tous les iours deux contraires vents, l'vn de la part d'Orient lors que le Soleil se leue, & l'autre de l'Occidēt lors que le Soleil se couche. Il y a bien plus d'apparence que le vent se fait des nuees en cette façon, & que les vapeurs en soient la matiere, que non pas les exhalations: car les lieux du monde ou il se trouue le plus ordinairement du vent, c'est sur la mer & sur les eaux, d'où il sort perpetuellement des vapeurs, & iamais des exhalations: ou pour le moins fort rarement. C'est pourquoy ainsi que la matiere ne manque point là, le vent qui s'engēdre n'y defaut gueres aussi. Que si ces vents venoient d'exhalations, leur plus grande force paroistroit lors qu'il y a plus grande abondance d'exhalations, à sçauoir en esté: & nous voyons que c'est la saison où il se trouue le moins de vents. Et quant à ce que la pluye abat le vent, ce n'est pas qu'elle bouche les pores de la terre, fermant par là le passage aux exhalations: mais c'est que la nuee retournant en eau, elle se resserre, à cause de quoy l'air n'est plus agité par ses parties rarefiees, qui cherchent lieu.

Quelquesfois ces mesmes vents prouenants de diuerses nuees ou de diuerses parties d'vne mesme nuee s'assemblent, & pendant qu'ils combattent l'vn contre l'autre & s'efforcent en diuerses parties, ils font en tournant vn tourbillon, semblable à celuy que nous voyons aux eaux des fleuues, lesquelles courent contre quelque rocher, qui leur empesche l'issue. Ce vent s'appelle Tipho qui est la ruine des Mariniers, car il fait engloutir leurs vaisseaux à la mer, & quelques fois il les esleue en l'air.

Il y a aussi des cauernes où il s'engendre des vents en plusieurs endroicts. Pline escript qu'il y a vn roc en Carene d'Afrique, qu'on dit estre dedié au vent Meridional, lequel ne peut estre si peu touché de la main, que ce vent ne s'esleue, lequel emeut en vn instant force tourbillons de sable. Il dit aussi qu'il y a és costez de Dalmatie, vn profond abisme, dans lequel si on iette quelque petite chose que ce soit, il en sort soudain vn tourbillō de vent, encores que le temps fust clair & serain auparauāt. Ce que ie croy facilement parce qu'il s'est trouué assez de gens qui ont veu aux Indes Occidētales de semblables puits ou abismes, d'où il sort du vent, & vn bruit horrible quand on iette quelque chose dedans. *Pli. 2. hist. natu. c. 45.*

Le vent est vtile à plusieurs choses: car il sert à agiter l'air, & empescher qu'il ne se corrompe: à donner de la pluie aux terres pour les rendre plus fertilles, en épandant & chassant les nuees par tout: à voyager sur la mer, afin d'vnir par le commerce les peuples esloignez; & à vne infinité d'autres vsages.

De la pluye, gresle, glace, & neige.

CHAPITRE XV.

Δεῖ δὲ νοῆσαι τοῦτον ὥσπερ ποταμὸν ῥέοντα κύκλῳ ἄνω καὶ κάτω, κοινὸν ἀέρος καὶ ὕδατος· πλη-

Arist. l. 1. meteor. c. 9. Atque considerasse oportet hunc veluti fluuium aëris & aquæ promiscuum, in

σίον μὲν γὰρ ὄντος τοῦ ἡλίου, ὁ τῆς ἀτμίδος ἄνω ῥεῖ ποταμός· ἀφισαμένου δὲ, ὁ τοῦ ὕδατος, κάτω. Αναγομένου δὲ τοῦ ὑγροῦ ἀεὶ διὰ τὴν τοῦ θερμοῦ δύναμιν, καὶ πάλιν φερομένου κάτω διὰ τὴν ψύξιν πρὸς τὴν γῆν, οἰκείως τὰ ὀνόματα τοῖς πάθεσι κεῖται,

Εστι μὲν γὰρ ἡ χάλαζα, κρύσταλλος· πήγνυται δὲ τὸ ὕδωρ, τοῦ χειμῶνος· αἱ δὲ χάλαζαι γίνονται ἔαρος μὲν καὶ μετοπώρου μάλιστα· εἶτα καὶ τῆς ὀπώρας· χειμῶνος δ' ὀλιγάκις, καὶ ὅταν ἧττον ἦ ψῦχος· καὶ ὅλως δὲ γίνονται χάλαζαι μὲν ἐν τοῖς εὐδιεινοτέροις τόποις· αἱ δὲ χιόνες, ἐν τοῖς ψυχροτέροις. &c.

Τοῖς μὲν οὖν δοκεῖ τοῦτο τοῦ πάθους αἴτιον εἶναι τοῦτο, καὶ τῆς γενέσεως, ὅταν ἀπωσθῇ τὸ νέφος εἰς τὸν ἄνω τόπον μᾶλλον ὄντα ψυχρὸν, διὰ τὸ λήγειν ἐκεῖ τὰς ἀπὸ τῆς γῆς τῶν ἀκτίνων ἀνακλάσεις, ἐλθὸν ἐκεῖ πήγνυσθαι τὸ ὕδωρ· διὸ καὶ θέρους μᾶλλον καὶ ἐν ταῖς ἀλεειναῖς χώραις γίνεσθαι τὰς χαλάζας, ὅτι ἐπὶ πλεῖον τὸ θερμὸν ἀναωθεῖ ἀπὸ τῆς γῆς τὰς νεφέλας. &c.

Οτι μὲν οὖν οὐ τῷ ἀπωθεῖσθαι εἰς τὸν ἄνω τόπον τὸ ψυχρὸν ἡ πῆξις συμβαίνει, δῆλον. Αλλ' ἐπειδὴ ὁρῶμεν ὅτι γίνεται ἀντιπερίστασις τῷ θερμῷ καὶ τῷ ψυχρῷ ἀλλήλοις· διὸ ἔν τε ταῖς ἀλέαις, ψυχρὰ τὰ κάτω τῆς γῆς, καὶ ἀλεεινὰ ἐν τοῖς πάγοις· τοῦτο δεῖ νομίζειν καὶ ἐν τῷ ἄνω γίνεσθαι τόπῳ· ὥστε ἐν ταῖς ἀλεεινοτέραις ὥραις ἀντιπεριστάμενον εἴσω τὸ ψυχρὸν διὰ τὴν κύκλῳ θερμότητα, ὁτὲ μὲν ταχὺ ὕδωρ ἐκ τοῦ νέφους ποιεῖ, ὁτὲ δὲ χάλαζαν.

Διὸ καὶ οἱ ψακάδες πολὺ μείζους ἐν ταῖς ἀλεειναῖς γίνονται ἡμέραις, ἢ ἐν τῷ χειμῶνι, καὶ ὕδατα λαβρότερα· λαβρότερα γὰρ λέγεται, ὅταν ἀθροώτερα καὶ διὰ τὸ τάχος τῆς πυκνώσεως. Οταν δ' ἔτι μᾶλλον ἀντιπερισταθῇ ἡ ἐντὸς τὸ ψυχρὸν ὑπὸ τοῦ ἔξω θερμοῦ, ὕδωρ ποιήσαν ἔπηξε, καὶ γίνεται χάλαζα.

orbem sursum ac deorsum fluere. Nam cùm sol prope terram fertur, vaporis fluuius in sublime effluit: cum vero se dimouit, aquæ fluuius in terram defluit. &c. Humore autem semper in altum vi caloris scandente, & rursus deorsum ad terram ob refrigerationem ruente.

C. 12. Grando namque glacies est, concrescit autẽ aqua per hyemem, ipsæ vero grandines vere & autũno potissimum fieri solent, deinde & æstate, hyeme autem rarenter, & tum cùm non admodum magnum fuerit frigus. Atque in totum grandines, in locis temperatioribus fiunt: niues frigidiusculis. &c.

Sunt igitur quibus huiusce affectus ac generationis causa, hæc esse videatur: nubem cum in superiorem locum, qui idcirco frigidior est, quod solarium radiorum à terra refractiones inibi desinat, fuerit propulsa, perueneritque illuc, in aquam densari. Quocirca & æstate, inque æstuantibus locis, grandines gigni potiùs volunt, quod tum calor longius à terra nubes sursum versus propellat. &c.

Patet igitur, concretionem non ideò euenire, quòd nubes in superiorem locum qui multo frigore riget, propellantur. At cùm hic mutua calidi ac frigidi pugna, antiperistasin fieri videamus (ob quod, vt æstuante tẽpore subterranea loca, frigida sunt; ita gelante, calida;) hoc ipsum in supero quoque loco fieri putandum est. Proinde frigus tempore calidiusculo introrsum per antiperistasin coactum ob circundantem calorem, interdum celerior aquam è nube facit, interdum grandinem.

Quocirca & multò maiores stillæ, & aquæ impetuosiores æstuantibus diebus, quàm hyberno tempore fiunt: impetuosiores namque dicuntur, cùm densiores ex alto ruunt, quod profectò euenire solet ob concretionis celeritatem. &c. Cùm autem frigus adhuc magis in profundum coactum fuerit ab exteriore calore quam fecerit aquam, conglaciat magis, emergitque grando.

LA pluie n'est autre chose qu'vne nuee qui se resoult en eau, par la froideur de la moiẽne region de l'air; comme nous voyons les vapeurs esleuees d'vn alambic, se resoudre en eau par la fraischeur de l'air enuironnant sa chape. Et comme il se voit qu'en l'alambic nommé Pelican, l'eau qui est dedans, monte tousiours en vapeur par la vertu de la chaleur, & retombe en eau, en quoy la vapeur se resoult estant refroidie par l'air: semblablement, il se peut remarquer comme vn fleuue de vapeurs montant en haut ou il s'assemble en nuees, & redescendant continuellement en bas, estant cõuerti en eau de pluie. A cet effet l'influence des astres, & principallemẽt du Soleil & de la Lune, conferẽt beaucoup pour sa generation: les vents aussi y seruent: car les vns assemblent les nuees, & les autres les dissippent & en tirent la pluie. Que si lors que la pluie est preste, ou qu'elle commence à tomber en gouttes, elle trouue le froid grand, qui la congele en petites balles, il s'en fait de la gresle ce qui arriue le plus souuent au printemps & en l'autõne. Et la glace c'est de l'eau prise ensemblement & congelee par le froid, qui se fait en hiuer.

Χιὼν γὰρ καὶ πάχνη, ταὐτὸν, καὶ ὑετὸς καὶ δρόσος· ἀλλὰ τὸ μὲν, πολύ· τὸ δ' ὀλίγον. &c.

Ομοίως δὲ καὶ πάχνη καὶ χιών· ὅταν γὰρ παγῇ τὸ νέφος, χιών ἐστιν· ὅταν δ' ἡ ἀτμὶς, πάχνη.

Arist. l. 1. meteor. c. 11. Nix namque & pruina, item pluuia & ros, sunt idem: verùm illud, multum; hoc, paucum existit. &c.

Consimiliter pruina et nix sese habent: nam cùm nubes fuerit congelata, nix: cùm vapor, pruina emergit.

Quand la nuee se gele en la moyenne region de l'air par la vehemente froideur, qui s'y trouue deuãt que de se resoudre en eau, la neige s'en fait, de sorte que la neige n'est autre chose

chose qu'vne nuee congelee, ce que nous pouuons connoistre par ce signe, que les vapeurs qui sortent en hyuer d'vne caue, ou d'vn fumier, estant arriuees à l'entree du sopirail, ou au long de quelque muraille, sont arrestees & congelees par l'air qui est froid pour lors, en forme de neige, telle que celle qui tombe de la moyenne region de l'air. Et quant à ce que nous voyons qu'en hyuer la neige tombe, & la gresle le plus souuent en esté; c'est que le froid empesche en hyuer que la nuee ne se tourne en eau, & durant la chaleur elles s'y resoult plus facilement.

De la rosee & pruine.

CHAPITRE XVI.

Ἐκ δὴ τῦ καθ' ἡμέραν ἀτμίζοντας, ὅσον ἂν μὴ μετεωρισθῇ διὰ ὀλιγότητα τῦ ἀνάγοντος αὐτὸ πυρὸς πρὸς τὸ ἀναγόμενον ὕδωρ, πάλιν καταφερόμενον, ὅταν ψυχθῇ νύκτωρ, καλεῖται δρόσος καὶ πάχνη· πάχνη μὲν, ὅταν ἡ ἀτμὶς παγῇ, πρὶν εἰς ὕδωρ συγκριθῆναι πάλιν, (γίνεται δὲ χειμῶνος, καὶ μᾶλλον ἐν τοῖς χειμερινοῖς τόποις·) δρόσος δ' ὅταν συγκριθῇ εἰς ὕδωρ ἡ ἀτμὶς, καὶ μήθ' ὕτως ἔχῃ ἡ ἀλέα, ὥστε ξηρᾶναι τὸ ἀναχθὲν· μήθ' ὕτω ψῦχος, ὥστε παγιῶσαι τ' ἀτμίδα αὐτὴν διὰ τὸ ἢ τὸν τόπον ἀλεεινότερον, ἢ τὴν ὥραν εἶναι· γίνεται γὰρ μᾶλλον ἡ δρόσος ἐν εὐδίᾳ, καὶ ἐν τοῖς εὐδιεινοτέροις τόποις. &c.

Γίνεται δὲ ἄμφω αἰθρίας τε, ϗ νηνεμίας. &c.

Ἐπὶ γὰρ τοῖς ὄρεσιν ὐ γίνεται πάχνη· αἰτία δὲ μία μὲν αὐτη, ὅτι ἀνάγεται ἐκ τῶν κοιλῶν καὶ ἐφύδρων τόπων· ὥστε καθάπερ φορτίον φέρουσα πλέον ἢ ἀνάγουσα θερμότης, ἢ καθ' αὐτὴν, ὐδύναται μετεωρίζειν ἐπὶ πολὺν τόπον αὐτὸ τῦ ὕψους, ἀλλ' ἐγγὺς ἀφίησι πάλιν.

Arist. l. 1. meteor. c. 10. Ex eo autem quod interdiu euaporat, quantumcunque attolli in sublime nequiuerit, ob caloris, ipsum eleuantis ad vaporem qui surrigitur, paruitatem, cũ rursum descendit, concepto per noctẽ frigore, ros & pruina vocitatur. Pruina quidem, cùm vapor fuerit antè conglaciatus, quàm rursum in aquam concreuerit: fit autem per hyemem, & potissimum frigidioribus in locis. Ros verò cùm in aquam vapor fuerit densatus, & nec tepor tantas vires habuerit, vt quod sublatum sit assiccare, nec itidem frigus vt ipsum vaporem gelare, propter vel loci vel temporis naturam calentiorem, quiuerit. Ros enim per temperiem maximè, inque temperatioribus locis nasci solet. &c.

Fiunt autem ambo, non nisi serena nocte, & à vẽtis silente. &c.

Pruinam in montibus non gigni. Huius rei duæ sunt causæ. Vna hæc est, quod è locis humilibus & aquosis in sublime attollitur. Proinde calor euehens, quasi qui pondus ferat maius quàm suis congruat viribus, in locum admodum altum surrigere illud nequit; sed aut procul à terra rursum dimittit.

QVAND vne vapeur deliee & subtile n'a esté esleuee gueres haut en l'air, à cause que la chaleur qui l'attire est foible, elle est tournee en rosee par le froid temperé d'vne nuict seraine; ou congelee en pruine ou frimas, si le froid est violent. De sorte que l'vne & l'autre s'engendre en la basse region de l'air: à sçauoir quand il n'est point troublé de pluies, ny de vents; car alors la vapeur ne se peut assembler: comme nous voyons que l'eau agitee se gelle difficilement; qu'il faut bien vn plus aspre froid pour prendre les riuieres courantes, que les estangs: & qu'il ne s'engendre gueres de rosee ny de pruines au sommet des hautes montaignes: à cause qu'il y a ordinairement des vents qui separent les vapeurs, & empeschent qu'elles ne s'assemblent: & aussi parce qu'il ne s'y esleue gueres de vapeurs. Et ainsi la matiere de la pruine & de la rosee est mesme, & l'agent diuers seulement selon le plus & le moins. La figure de la pruine est en maniere de rayons, se reduisant au centre, qui est la figure de la vapeur: laquelle s'estend ainsi en l'air, & est congelee en cette forme: là où la rosee se resoult en maniere de gouttes d'eau, n'estant pas pressee du froid. Au moyen de quoy on peut dire qu'il y a telle difference entre l'eau & la rosee, comme entre la glace & la pruine, ou entre la glace & la neige.

Du miel & de la manne.

CHAPITRE XVII.

Ἐκ δὲ τῶν ἀνθέων τὸ μέλι ὅτι ὐ ποιῦσι, ἀλλὰ φέρει πλεῖστον μόνον, σημεῖον· ἐν μιᾷ γὰρ ἢ ἐν δυσὶν ἡμέραις πλήρη εὑρίσκουσι τὰ σμήνη οἱ μελιττουργοὶ μέλιτος.

Arist. l. 5. de histor. animal. c. 22. Mel autem non ipsas facere apes, sed rorem ac dẽtem deferre argumento est, quòd vno aut altero die, cellas melle impletas inueniunt apiarij.

QVAND il s'éleue auec la vapeur dont la rosee est engendree, quelques certaines parties de terres subtiles, si l'humide aqueux n'est pas beaucoup resoult, il s'engendre de

leur diuerse commixtiõ vn suc tres doux, qui tombe sur les feuilles & fleurs des arbres & des herbes, sur les pierres & sur la terre, lequel nous appellons miel : c'est de cette liqueur qu'Aristote enseigne que les auettes assemblent le miel de leurs ruches, qu'elles y portent seulement, & ne le font pas : ce qu'il conclud, par ce premierement qu'on trouue des ruches plaines de miel en vn iour ou en deux : & secondement par ce qu'en Autonne elles ne reparent point le miel qu'on leur oste, encores qu'il y ait des fleurs en ce temps là : estãt bien certain si elles le faisoiẽt de fleurs, que se trouuant alors reduittes en pauureté à cause de leur aliment emporté, qu'elles recommenceroiẽt par leur industrie & prouidence à en refaire d'autre. En Sardaigne il se trouue du miel amer, à cause que les abeilles le cueillent sur l'absinte : & en Heraclie de Pont, où l'aconit naist, il y a du miel qui rend les effects de l'aconit, en ceux qui en mangent ou boiuent.

Arist. l. 5. hist. anim. cap. 21.

Quant en la matiere dont le miel s'engendre, les parties terrestres demeurant auec peu d'humidité, en sorte que l'humide aqueux soit fort cuit : il s'en fait vne liqueur blanche, qui tombe aussi sur les arbres & herbes : comme le miel, laquelle est vn peu plus dure, & de mesme saueur. Cette liqueur est appellee manne, & a quelque conuenance auec celle dont les enfans d'Israël vescurent aux deserts d'Arabie, à sçauoir le goust & la couleur: mais elle en differe aussi en certaines choses : Premierement parce que deuant la cheute de cette manne des Hebrieux, il precedoit tousiours de la pluie, qui ne naist qu'au temps de la froideur : là où nostre manne ne tombe qu'alors que le Ciel est temperé. Secondement cette mãne là venoit tous les iours excepté le Samedy. En trosiéme lieu qui plus en serroit n'en auoit pas dauantage, ny qui moins, n'en auoit pas moins. En quatriesme lieu, si elle estoit gardee au lendemain, elle se corrompoit. Et finallement, elle tomboit par grains ronds comme de la coriande, toutes lesquelles choses ne sont pas en la nostre. Et toutesfois on peut dire que l'vne & l'autre manne estoit de mesme espece, combien que la generation de celle des enfans d'Israël, fust d'vne maniere non vsitee à la nature : à sçauoir par les Anges, appliquant les choses actiues naturelles aux passiues: car le changement de la chose appliquante ou efficiente, n'arguë pas vne mutation d'espece en l'effect, s'il n'arriue quelqu'autre chose dont on puisse colliger ce changement: ce qui n'est pas en cet endroit : car ce qu'elle est plus excellente que la commune, c'est pour ce que Dieu donne plus de perfection accidentaire aux choses qu'il fait extraordinairement & par vne voye non vsitee en la nature, comme il arriua au vin des nopces de Cana en Galilee.

Du tremblement de terre.

CHAPITRE XVIII.

Υπάρχει ἡ γῆ καθ' αὑτὴν μὲν ξηρά· διὰ δὲ τοὺς ὄμβρους ἔχουσα ἐν αὑτῇ νοτίδα πολλήν· ὥς ὑπό τε τοῦ ἡλίου καὶ τοῦ ἐν αὑτῇ πυρὸς θερμαινομένης πολὺ μὲν ἔξω, πολὺ δ' ἐντὸς γίνεσθαι τὸ πνεῦμα· καὶ τοῦτο ὁτὲ μὲν συνεχὲς ἔξω ῥεῖ πᾶν· ὁτὲ δ' εἴσω πᾶν, ἐνίοτε δὲ καὶ μερίζεται. &c.

Οὐκ ἂν οὖν ὕδωρ, οὐδὲ γῆ, αἴτιον εἴη, ἀλλὰ πνεῦμα, τῆς κινήσεως, ὅταν εἴσω τύχῃ ῥυὲν τὸ ἔξω ἀναθυμιώμενον. &c.

Δεῖ γὰρ νοεῖν, ὅτι, ὥσπερ ἐν τῷ σώματι ἡμῶν, καὶ τρόμων καὶ σφυγμῶν, αἴτιόν ἐστιν ἡ τοῦ πνεύματος ἐναπολαμβανομένου δύναμις, οὕτω καὶ ἐν τῇ γῇ τὸ πνεῦμα παραπλήσια ποιεῖ. &c.

Τὸ δ' ἐνίους γίνεσθαι σεισμοὺς καὶ πνεύματος ὄντος, οὐδὲν ἄλογον· ὁρῶμεν γὰρ ἐνίοτε ἅμα πλείους πνέοντας ἀνέμους· ὧν ὅταν εἰς τὴν γῆν ὁρμήσῃ θάτερος, ἔσται πνεύματος ὄντος ὁ σεισμός.

Arist. l. 2. meteor. c. 15. Terra per se quidem arida existit: at ratione imbrium multum in se continet humoris, adeò vt cùm ipsa tam fauore solis, quàm suo incalescit, multum spiritus intra extraque gignatur. Atque is interdum quidem extra totus continenter effluit, interdum autem intro influit. &c.

Neque aqua, neque terra causa tremoris esse potest. sed spiritus, vbi scilicet quod extra exhalat intro fluit. &c.

Nosse enim oportet, vt nostro in corpore flatus inclusi vis tam tremorum quàm pulsuum causa existit : ita & in ipsa quoque terra flatum similes praestare effectus : atque e terrae motibus alium esse veluti tremorem, alium veluti pulsum. &c.

Quòd autem aliqui terrae motus flante etiam vento fiant, nihil absurdum (nam interdum plures ventos simul flare videmus, quorum vti alter terrã subiecit, terrae motus spirante vento accidet.

PVISQVE le tremblement de terre prouient de la mesme cause que quelques meteores, nous en dirons quelque chose en ce lieu. Le tremblement de terre se fait de quelque exhalation, esprit, vent, ou feu, enfermé dans les entrailles de la terre, ou de tous ensemble,

semble, lesquels courent pour trouuer issuë: s'entre-choquants & poussants comme contraires; & en la cherchant & ne la trouuant pas, ils se remuent & agitent par tout, essayãts de se faire voye pour sortir, dont il s'engendre vn tres-grand bruit & le tremblement de terre, laquelle ils ouurent quelquesfois auec bruit, comme vne chastaigne qui se creue au feu, pour donner lieu à l'humeur qu'il a rarefiee en elle. Nous pouuons cõnoistre comme de ces esprits renfermez il peut proceder de telles violences, en considerant qu'vn grand vent transporte quelques fois des rochers d'vn lieu à l'autre, & déracine & renuerse des forests, & abat de fortes tours. Pline raconte d'vn tremblement de terre qui faisoit heurter, s'assembler & desassembler plusieurs fois deux mõtaignes voisines en plain iour, dont il sortoit des flammes de feu, de la fumee, & vn si grand & horrible bruit, que tout le païs en estoit épouuété. Il dit aussi que de son temps au dernier an de Neron en la terre des Marrussins en la Pruze vn grand verger peuplé d'oliuiers, appartenant à Vectius Marcellus cheualier Romain, procureur de l'Empereur Neron, fut trãsporté de l'autre costé d'vn grand chemin. Le mesme se voit és animaux agitez par des esprits allumez, qui sont les instruments des functions vitales & animales: car par sa violence vn seul fera des efforts & effects estant malade, que plusieurs robustes & forts se portants bien, ne sçauroient executer: comme il se voit qu'vn frenetique rompra des chesnes & des liens auec les mains, dõt plusieurs ensemble n'eussent peu le défaire. Et ainsi la terre qui est en certaine maniere, seule stable entre les choses inferieures, est agitee en ses parties de diuers mouuements, parce que, comme dit Mercure Tirsmegiste, les choses qui ne se meuuent point, ne peuuent enfanter. On s'apperçoit que le tremblement de terre prouient des exhalations & d'vn tel esprit, par la consideration du temps, auquel ils aduiennent, & du lieu où ils arriuent: car c'est ordinairement au printemps, & en l'autonne, alors qu'il y a beaucoup d'exhalations encloses au sein de la terre, & principallement en celles qui ont des concauitez, & partant grande abondance d'exhalations & d'esprits qui s'engendrent par la chaleur du soleil & des feux soubs-terrains, là où iamais il ne s'en voit és terres sablonneuses, à cause que les vapeurs & exhalations passent à trauers par leurs pores: elles arriuent aussi en hyuer, par l'antiperistasie, laquelle fait resserrer en bas la chaleur, qui estoit auparauant és parties superieures. Le tremblement de terre peut aussi arriuer par le vẽt, lequel entre par quelque ouuerture qu'il trouue du costé où il souffle.

Plin. l. 3. hist. nat. c. 83.

Καὶ γὰρ δὴ τοῦ γιγνομένου πυρὸς ἐν τῇ γῇ ταύτην οἰητέον εἶναι τὴν αἰτίαν, ὅταν κοπτόμενον ἐκπρησθῇ, πρῶτον εἰς μικρὰ κερματισθέντος τοῦ ἀέρος.

Arist. l. 2. meteor. c. 8. Hanc esse causam ignium, qui in terrá fieri solent, arbitrandum est: nempe spiritus collisi incensionem, discerpto priùs in exigua frusta aëre.

Le feu qui se trouue soubs terre n'est pas engendré du Soleil & des estoilles: car puis qu'ils n'allument pas les lieux bitumineux & sulphurez exposez à l'air ouuert, ils produirõt encores moins cet effect sur ce qui est enclos dans les entrailles de la terre. Et quand leur chaleur y pourroit penetrer, elle ne pourroit exciter du feu; car elle seroit incontinent esteinte par la froideur qui y resiste. Donques c'est l'agitation de quelque exhalation laquelle resserre la vapeur qui se trouue là, & la choque. Or la matiere dõt le feu est nourry & conserué, n'est pas aride: parce qu'elle seroit incontinent consommee; mais elle est grasse & neantmoins il y a apparẽce que ce n'est pas du soufre meslé parmy: car l'eau l'estaint; & que c'est plustost du bitume seul, ou du souffre meslé parmy: car le bitume brulle dans l'eau: de sorte qu'on peut dire, que c'est de tels lieux & de semblables causes que viennent les sources d'eaux chaudes.

LIVRE DOVZIESME DE LA PHYSIQVE,

Auquel il eſt traitté de la generation des choſes animees.

Ce que c'eſt que la generation des choſes animees, & de ſes termes.

CHAPITRE I.

LA generation des choſes animees concerne les plantes & les animaux parfaicts & imparfaicts: mais nous ne la cõſiderons pas au reſpect des plantes ny des animaux imparfaicts, tels que ſont les mouches, les vers & ſemblables, mais au reſpect des parfaicts ſeulement, tels que ſont l'homme, & le cheual, & ſemblables : parce que nous en auons vne plus certaine connoiſſance que des autres, laquelle ſeruira à faire connoiſtre celle des imparfaicts & des plantes, ſelon qu'ils ſ'entre-correſpondent par proportion.

La generation de la choſe animee, c'eſt la production ou mutation naturelle d'vne ſubſtance viuante ou ayant ame. Le terme d'où d'vne telle generation c'eſt la priuation de la forme du compoſé qui ſ'engendre, à ſçauoir ſon ame, ou bien c'eſt la forme du ſubiect de la generation : comme pour exemple, quand il ſ'engendre vn poulet, la priuation de l'ame du poulet, ou la forme de l'œuf eſt le terme d'où la generatiõ d'vn poulet, & le terme auquel c'eſt la forme du poulet. Le terme d'où de la generation d'vn cheual, c'eſt la priuation de l'ame du cheual, ou la forme de la menſtruë de la iument; car elle eſt le ſubiect de la generation du poulet, comme l'œuf de celle du poulet.

Du ſubiect ou matiere de la generation.

CHAPITRE II.

Εἰς τὴν τοῦ ἄρρενος γονὴν τὸ θῆλυ συμβάλλοιτο οὐ γονὴν, ἀλλ᾽ ὕλην· ὅπερ καὶ φαίνεται συμβαίνειν· κατὰ γὰρ τὴν πρώτην ὕλην ἐστὶν ἡ τῶν καταμηνίων φύσις.

Ἄνευ μὲν οὖν τῆς τοῦ ἄρρενος προέσεως τῇ συνουσίᾳ, ἀδύνατον συλλαβεῖν, καὶ ἄνευ τῆς τῶν γυναικείων περιττώσεως.

Εἴρηται δὲ καὶ πρότερον· ἡ γὰρ αὐτὴ ὕλη ἡ τρέφουσα, καὶ ἐξ ἧς συνίστησι τὴν γένεσιν ἡ φύσις· ἔστι δὲ τοῦτο ἡ αἱματικὴ ὑγρότης τοῖς ἐναίμοις· τὸ γὰρ γάλα πεπεμμένον αἷμά ἐστιν ἀλλ᾽ οὐ διεφθαρμένον.

Ariſt. l. 2. de generat. animal. c. 20. Sequitur vt ad maris genituram fœmina non genituram, ſed materiam conferat. Quod & fieri ita videtur : natura enim menſtruorum pro prima materia eſt.

L. 2. c. 4. Res ita ſe habet, vt ſine maris emiſſione concipi impoſſibile ſit, atque etiam ſine menſtruorum excremento.

L. 4. c. 8. Nam quod antè diximus eadem materia eſt, quæ alit, & ex qua generationem natura conſtituit, eaque ſanguineus humor, in ſanguinem habentibus : lac enim ſanguis concoctus eſt non corruptus.

EN la generation des mixtes inanimez : les engendrants agiſſent en vne matiere hors d'eux, de laquelle ils engendrent le mixte en eſtraignant la forme de cette matiere cõme nous l'auons dit. Mais il n'en eſt pas ainſi de la choſe animee, car elle fournit en certaine façon la cauſe. Les Peripateticiens eſtimant ſuiure Ariſtote diſent que les menſtrues ou ſang menſtruel eſt la matiere de quoy ſe fait l'animal, lequel ſang n'eſt pas alors impur, & indigeſte, comme quand il ne ſert pas à cet effect, & que la nature le iette dehors. Mais les Medecins diſent que le plus eſpois de la ſemence eſt matiere de l'animal, & que certaines parties du corps qu'ils appellent ſpermatiques, en ſont faittes; à ſçauoir les os, les nerfs, & ſemblables : car comme apres la formation & animation de l'enfant, les os ſont nourris

par

par la plus grande partie du sang conuerty en moelle, qui est plus compacte & époisse que sang: il semble tout de mesme estre conuenable que les os soiẽt faicts de la plus compacte & époisse partie de la matiere: & de la plus tenue, les plus charnues.

Η μὲν οὖν τ' ὀστῶν φύσις, ἐν τῇ πρώτῃ συστάσει γίνεται τ' μορίων, ἐκ τ' σπερματικῆς περιττώσεως, καὶ τῶν ζώων αὐξανομένων, ἐκ τῆς φυσικῆς τροφῆς λαμβάνει τ' αὔξησιν, ἐξ ἧσπερ τὰ μόρια τὰ κύρια.

Arist. l. 2. de gener. animal. c. 6. Ossa igitur in prima partium constitutione gignuntur ex seminali excremẽto, cumque animal augetur, hæc incremẽtũ ex alimento capiunt naturali, quo partes principales augentur.

Sur ces differentes opinions Fernel estime qu'il faut interpreter ce qu'Aristote dit, que l'embrion n'est pas composé de la semence comme matiere; qu'il ne parle pas de toutes les parties de la semence: mais seulement de celle où est la vertu formatiue: en quoy il y a bien de la raison: car Aristote dit en vne autre lieu, que les os en leur premiere constitution sont engendrez du reste de la semẽce. Et neantmoins tout cela semble engendrer de la contradiction: attendu que c'est faire vne mesme chose agente & patiente selon son opinion. Car s'ils attribuẽt cette action aux esprits meslez parmy la semence, & qu'ils soiẽt comme cause materielle, faisant vn tout par soy auec la semẽce soubs vne forme commune, ce sera poser vne mesme chose agente & patiente par elle mesme en elle mesme. En quoy pour mon regard ie ne trouue point d'inconuenient, comme ie l'ay dict pour le regard des actions perfectiues. Que s'ils posent que les esprits sont meslez auec la semence, retenant leur forme à part, sans constituer vn tout par soy auec elle, ils ne donneront en ce faisant que lieu de pure matiere à la semence, & concederont aux esprits homogenes & non organiques, la vertu d'vne chose heterogene & organique, ce qui est tres-difficile, comme il sera dit cy apres.

De la distinction du masle & de la femelle.

CHAPITRE III.

Καλεῖται δὲ τὸ μὲν εἰς αὑτὸ ἀφιὲν θῆλυ· τὸ δ' εἰς τοῦτο, ἄρρεν.

Ὅσα δὲ μὴ πορευτικά, καθάπερ τὰ ὀστρακόδερμα τ' ζώων, καὶ τὰ ζῶντα τῷ προσπεφυκέναι, διὰ τὸ παραπλησίαν αὐτῶν εἶναι τ' οὐσίαν τοῖς φυτοῖς, ὥσπερ οὐδ' ἐν ἐκείνοις, οὐδ' ἐν τούτοις ἐστὶ τὸ ἄρρεν καὶ τὸ θῆλυ.

Ἄρρεν μὲν γὰρ λέγομεν τὸ εἰς ἄλλο γεννῶν ζῷον· θῆλυ δέ, τὸ εἰς αὑτό.

Καὶ ἔστιν ἕτερον ζῷον θῆλυ, καὶ ἕτερον ἄρρεν, τῷ δὲ εἴδει ταὐτόν· οἷον ἄνθρωπος ἀμφότερα· ἐν δὲ τοῖς φυτοῖς μεμιγμέναι αὗται αἱ δυνάμεις εἰσί, καὶ οὐ κεχώρισται· διὸ καὶ γεννᾷ αὐτὰ ἐξ αὑτῶν, καὶ οὐ προΐεται γονήν, ἀλλὰ κύημα τὰ καλούμενα σπέρματα.

Βελτίονος δὲ καὶ θειοτέρας τ' φύσει οὔσης τ' αἰτίας τ' κινούσης πρώτον, ᾗ ὁ λόγος ὑπάρχει καὶ τὸ εἶδος τ' ὕλης· βέλτιον δὲ καὶ τὸ κεχωρίσθαι τὸ κρεῖττον τ' χείρονος, διὰ τοῦτ' ἐν ὅσοις ἐνδέχεται, καὶ καθ' ὅσον ἐνδέχεται, κεχώρισται τ' θήλεος τὸ ἄρρεν. Βέλτιον γὰρ καὶ θειότερον ἡ ἀρχὴ τ' κινήσεως, ᾗ ἄρρεν ὑπάρχει τοῖς γινομένοις· ὕλη δὲ τὸ θῆλυ· συνέρχεται δὲ καὶ μίγνυται πρὸς τ' ἐργασίαν τ' γενέσεως τῷ θήλει τὸ ἄρρεν· αὕτη γὰρ κοινὴ ἀμφοτέρων.

Τὸ γὰρ θῆλυ ὥσπερ ἐστὶν ἄρρεν πεπηρωμένον.

Τὸ δὲ ἄρρεν καὶ θῆλυ, τ' ζώου οἰκεῖα μὲν πάθη, ἀλλ' οὐ κατὰ τὴν οὐσίαν, ἀλλ' ἐν τῇ ὕλῃ καὶ τῷ σώματι· διὸ τὸ αὐτὸ σπέρμα, ἢ θῆλυ, ἢ ἄρρεν γίνεται παθόν τι πάθος.

Arist. l. 1. de hist. animal. c. 3. Fœmina quod in se emittit semen, appellatur. Mas quod in alterum.

De generat. animal. l. 1. c. 1. Quæ autem non gressilia sunt, vt testatum animalium genus, & quæ saxis adhærentia viuunt; quoniam natura simili plantis constant, hinc & in illis, sic in iis mas deest & fœmina.

C. 2. Marem namque id animal dicimus quod in alio gignit: fœminam quod in seipso.

C. 23. Et quamquam diuersa sunt animalia mas & fœmina, tamen specie idem sunt: verbi gratia, homo vtrumque. At in plantis facultates istæ miscẽtur, nec mas à fœmina separatur: quamobrem ex seipsis progenerant, nec genitură emittunt, sed conceptum, quod semen vocatur, afferunt.

L. 2. c. 1. Cumque sua natura melior, magisque diuina causa sit ea quæ prima mouet, cui ratio inest, & forma, quàm materia: cumque melius etiam sit separari à deteriori quod melius est; ideo in quibuscunque potest, & quoad eius fieri potest, mas à fœmina separatur. Melius enim magisque diuinum est principium motus, quod per generationem mas obtinet, fœmina enim materia est: sed coit, & iungitur ad generationis officium mas cum fœmina: id enim commune ambobus est.

C. 3. Fœmina enim quasi mas læsus est.

L. 9. metap. c. 9. t. 25. Masculinum & fœmininum, propria quidem animalis passiones sunt, sed nõ secundùm substantiam: verùm in materia, & corpore. Quare idem sperma aliquam passionem passum, aut fœmina, aut mas fit.

LES animaux sont distinguez de sexe, non tous: mais la plus grande partie: à sçauoir, ceux qui sont les plus parfaicts. Aristote dit que la nature faict cette distinction en tous ceux qu'elle peut: parce qu'il est meilleur que ce qui est le plus excellent, soit separé de ce qui l'est moins: & le masle est plus excellent que la femelle: dautant qu'il est,

selon son opinion, la cause efficiente de la generation, & la femelle la materielle; comme nous le declarerons par cy apres, & la cause efficiente excelle de beaucoup la materielle. Aristote definit le masle & la femelle comme il s'ensuit: Nous appellons, dit-il, masle cet animal qui engendre en vn autre: & femelle, celuy qui engendre en luy-mesme: & en vn autre endroit, ce qui iette sa semence en luy-mesme, est nommé femelle: & ce qui la iette en vn autre, masle. Ceste distinction de sexe entre les animaux, n'est pas essentielle: car le masle & la femelle ne laissent pas pour cela d'estre de mesme essence ou espece, ne differant que comme le plus parfaict du moins parfaict, selon certaines dispositions de la matiere, de laquelle la distinction de sexe prouient. Or comme nous auons dit, cette distinction ne se trouue pas en toute espece d'animal: car entre les terrestres ceux qui ne marchēt point, ne sont pas connus estre distinguez d'espece, cōme les huistres, & semblables qui sont attachez aux rochers, les vers, les limaçōs & autres tels, qui approchēt de plus pres de la nature des plātes, lesquelles n'ont point aussi cette distinction entre-elles proprement.

De la semence.

CHAPITRE IIII.

LA generation des animaux, & principalement des parfaicts, se faict par le moyen de leur semence: & la semence est vn corps imparfaict, à la forme duquel nature ne tend pas à cause de luy, mais pour l'amour d'vn autre; afin qu'il s'engendre quelque chose de semblable à l'engendrant: car au progrés generatif, la nature cōmence par la semence; mais elle ne s'y arreste pas: ains par son moyen elle procede plus outre à la forme specifique, à laquelle elle tend finalement; à sçauoir d'vn arbre, d'vn cheual, d'vn lion, & semblables, où se repose l'intention de nature: dequoy on peut connoistre que la semence est produitte de l'engendrāt, pour estre vne voye de mōter à la forme parfaitte, selon son espece, où la nature tend finalement. Ie dy où la nature tend finalement; dautāt que par la semence, on procede quelquesfois à plusieurs formes moyennes: comme il se voit au fourmēt, auquel la forme de l'herbe & celle de la glaire en maniere de laict, ne tendent qu'au grain de fourment, où elles se terminent toutes: ainsi qu'il paroist par leur repos y estant arriuees: & ainsi des autres choses semblables. Cette suitte se remarque aussi en la forme de l'embriō; tendant à celle d'vn animal de mesme espece, que celuy duquel la semence s'accomplit: car la semence retient de certaines qualitez de l'animal, duquel elle est tombee, qui font que la matiere ne peut receuoir d'autre forme que celle de cet animal, ou que la semence se retourt és elements, si quelque chose empesche que l'animal ne puisse engendrer. Les vns disent que la semence prouiēt du plus subtil de l'aliment apres la derniere digestion, les autres du foye, les autres de la ceruelle, & les autres des moüelles, & quelques vns également de toutes les parties du corps, comme il sera dit cy apres.

Λέγω δὲ περίττωμα μὲν, τὸ τῆς τροφῆς ὑπόλειμμα· σύντηγμα δὲ, τὸ ἀποκριθὲν ἐκ τοῦ αὐξήματος, ὑπὸ τῆς παρὰ φύσιν ἀναλύσεως.

Arist. l. 1. de gener. animal. c. 18. Excrementum appello reliquias alimenti: colliquamentum, quòd ex incremento secernitur resolutione præter naturam.

Ὅτι μὲν οὖν ἐσχάτη ἐστὶ τροφὴ τὸ αἷμα τοῖς ἐναίμοις, τοῖς δ᾽ ἀναίμοις τὸ ἀνάλογον, εἴρηται πρότερον· ἐπεὶ δὲ καὶ ἡ γονὴ περίττωμά ἐστι τροφῆς καὶ τῆς ἐσχάτης, ἤτοι αἷμα ἂν εἴη, ἢ τὸ ἀνάλογον, ἢ ἐκ τούτων τι· ἐπεὶ δ᾽ ἐκ τοῦ αἵματος πεττομένου καὶ μεριζομένου πως, γίνεται τῶν μορίων ἕκαστον· τὸ δὲ σπέρμα, πεφθὲν μὲν, ἀλλοιότερον ἀποκρίνεται τοῦ αἵματος· ἄπεπτον δ᾽ ὂν, καὶ ὅταν τις προσβιάζηται πλεονάκις χρώμενος τῷ ἀφροδισιάζειν, ἐνίοις αἱματῶδες ἤδη προελήλυθε· φανερὸν ὅτι τῆς αἱματικῆς ἂν εἴη περίττωμα τροφῆς τὸ σπέρμα, τῆς ἐπὶ τὰ μέρη διαδιδομένης τελευταίας.

C. 19. Sed enim sanguinem esse vltimum alimētum in sanguinario genere animalium, proportionale autem in exangui, dictum anteà est. Verùm cùm semen quoque execrementum sit alimenti cuiusque vltimi, aut sanguis, proportionaleve est, aut ex iis aliquid. Sed cùm ex sanguine concocto digestóque, modo quodam pars quæque gignatur, semen autem concoctum, diuersum à sanguine secernitur, (nam inconcoctum, aut per vim emissum, videlicet cùm vltra modum quis re venerea vtitur, cruentum iam aliquibus prodiit;) constat semen esse excrementum alimenti sanguinei, quod vltimum in membra digeritur.

Τὸ γὰρ σπέρμα περίττωμα μεταβαλλούσης τῆς τροφῆς ἐστι.

L. 2. c. 3. Semen enim excrementum alimenti mutati est.

Les Medecins definissent que la semence de l'animal est vn corps humide, écumeux, & blanc, meslé des restes du dernier aliment, & des esprits prouenants de toutes les par-

ties du corps de l'animal : lequel corps humide est cuit & élabouré par les testicules, pour la parfaitte generation d'vn animal. La prouidence de nature est estimee telle que tendant à conseruer non seulement l'animal en vie, mais aussi son espece, elle conuertit premierement l'aliment en la substance propre de l'animal, pour le nourrir & maintenir : & met à part le reste de l'aliment en vn lieu destiné pour estre conuerty en semẽce, & prendre la vertu d'engendrer vn autre indiuidu de la mesme espece : c'est pourquoy la semence est ditte le reste de l'aliment. Or que la semence se fasse de sang comme l'aliment, cela paroist en ceux qui faisants des efforts en l'acte de Venus, iettent du sang au lieu de semence, lors qu'ils en vsent immoderément, n'ayant pas eu le loisir d'estre cuit, comme il est requis, pour estre semence parfaitte.

Σπέρμα δὲ προΐεται τὰ ἔχοντα αἷμα ἅπαντα. Λευκὸν δὲ πάντων. ἀλλ' Ἡρόδοτος διέψευσται, γράψας τοὺς Αἰθίοπας προΐεσθαι μέλαιναν γονήν· τὸ δὲ σπέρμα ἐξέρχεται μὲν λευκὸν καὶ παχύ, ἂν ᾖ ὑγιεινόν· θύραζε δ' ἐλθὸν, λεπτὸν γίνεται καὶ μέλαν· ἐν δὲ τοῖς πάγοις οὐ πήγνυται, ἀλλὰ γίνεται πάμπαν λεπτὸν καὶ ὑδατῶδες, καὶ τὸ χρῶμα καὶ τὸ πάχος· ὑπὸ δὲ τοῦ θερμοῦ πήγνυται καὶ παχύνεται.

Ἔτι δὲ σχεδὸν οἷς ἄν τις χρήσαιτο τεκμηρίοις, ὡς ἀφ' ἑκάστου τῶν μορίων ἀπιόντος τοῦ σπέρματος, τέτταρα πρῶτον μὲν, ἡ σφοδρότης τῆς ἡδονῆς· μᾶλλον γὰρ ἡδὺ ταὐτὸ πλέον γινόμενον πάθος· πλέον δὲ τὸ πᾶσι τοῖς μορίοις ἢ τὸ ἑνὶ ἢ ὀλίγοις συμβαῖνον αὐτῶν· ἔτι τὸ ἐκ κολοβῶν κολοβὰ γίνεσθαι· διὰ μὲν γὰρ τὸ τοῦ μορίου ἐνδεὲς εἶναι, οὐ βαδίζειν σπέρμα ἐντεῦθεν φασίν· ὅθεν δ' ἂν μὴ ἔλθῃ τοῦτο, συμβαίνειν μὴ γίνεσθαι· πρὸς δὲ τούτοις αἱ ὁμοιότητες πρὸς τοὺς γεννήσαντας· γίνονται γὰρ ἐοικότες, ὥσπερ καὶ τὸ ὅλον σῶμα καὶ τὰ μόρια μορίοις. &c. Ἔτι δὲ καὶ εὔλογος εἶναι δόξειεν, ὥσπερ καὶ τοῦ ὅλου ἐστί τι, ἐξ οὗ γίνεται τὸ πρῶτον, οὕτω καὶ τῶν μορίων ἑκάστου εἴη ἄν τι σπέρμα ἴδιον.

Φαίνεται δ' ἐξετάζουσι τὸν λόγον τοὐναντίον μᾶλλον, τὰ τέτταρα δὲ εἰρημένα λύειν, οὐ χαλεπόν· καὶ πρὸς τούτοις ἀλλὰ συμβαίνει λέγειν ἀδύνατα· πρῶτον μὲν οὖν ὅτι οὐδὲν σημεῖον ἡ ὁμοιότης τοῦ ἀπιέναι ἀπὸ παντός, ὅτι καὶ φωνὴν, καὶ ὄνυχας, καὶ τρίχας ὅμοιοι γίγνονται, καὶ τὴν κίνησιν, ἀφ' ὧν οὐδὲν ἀπέρχεται· ἔνια δὲ οὐκ ἔχουσί πω ὅταν γεννῶσιν, οἷον τρίχωσιν πολιῶν, ἢ γένειον.

Arist. l. 3. de hist. animal. c. 22. Semen genitale omnia emittunt, quæ habent sanguinem. &c.

Album omnium est. Nec audiendus Herodotus, qui Æthiopes genituram colore nigro promere scripserat. Exit profectò semen hoc genitale album & crassum si integrum est : sed foris tenue totum redditur, & nigrum. Nũquam id gelu concrescit: imò admodum, & aquæ tum colorem, tum etiam substãtiam trahit : calore autem coït, & crassescit.

L. 1. de gener. animal. c. 17. Quibus autem argumentis probent, vt semen ex vnaquaque corporis parte secernatur, quatuor ferè numero sunt. Primum vehementia voluptatis: magis enim suaue est, quod idem amplioris sit affectus : amplius autem est, quod omnibus membris, quàm quod paucis accidat, secundum, quòd ex mancis manca procreentur, semen enim ab ea, quæ deest, parte proficisci negant. Vnde autem nõ accesserit, id ne procreetur, accidit. Tertium similitudo parentum : similes enim gignuntur, vt toto corpore toti, sic particulatim singulis partibus. &c. Quartum, quod ratio esse videtur, vt quemadmodũ totius aliquid est, ex quo primum generetur, sic partis quoque cuiusque sit semen aliquod proprium.

C. 18. Sed cùm scrutamur, & diligentiùs rem discurrimus, contra potius esse videtur. Nec supra dicta quatuor illa soluere difficile est, & quædam alia sequuntur impossibilia ex ea ipsa opinione. Primùm igitur similitudo nullum indicium affert, vt semen genitale ex toto corpore secedat : quandoquidem & voce, & vnguibus, & pilis, & motu similes procreantur, ex quibus nihil proueniat. Nonnulla etiam modum habent cùm generant, vt canos, aut barbam.

Aristote dit que tous animaux qui ont du sang, iettent de la semence prolifique, qui est blanche : & reprend Herodote, qui escrit que celle des Ethiopiens est noire. Il dit aussi qu'elle ne gele iamais. Platon qui auoit cette opinion, que la semence descendoit de tous les membres, se fondoit sur quatre causes : à sçauoir, parce que la force de la delectation est plus grande, si elle descend de tous les membres, que de peu : secondement, parce qu'vn animal mutilé en engendre vn mutilé: cõme pour exemple vn chien sans queuë, vn chien qui n'aura point de queuë: d'autant que sa semence ne sort pas du membre defectueux. En troisiesme lieu, à cause de la ressemblance qu'a quelquesfois ce qui est engendré à l'engendrant, laquelle est selon tous les membres. Et en quatriesme lieu, parce que comme il y a quelque chose du tout, dequoy l'animal est engẽdré, il faut qu'il y ait quelque semence de chaque partie. Mais Aristote tient qu'elle ne descend pas de tous les membres : parce qu'encores que la ressemblance du pere au fils en soit vn signe, toutesfois il luy ressemble souuent aussi au poil, aux ongles, & à la voix, qui sont parties dont la semence ne descend pas : & aussi que plusieurs peres qui sont sans cheueux & sans barbe, font des enfans qui ont l'vn & l'autre. Et puis l'experience nous montre que les enfans des mutilez ne naissent pas mutilez.

De la cause efficiente de l'embrion, ou portee de l'animal.

CHAPITRE V.

Οἴονται δέ τινες σπέρμα συμβάλλεσθαι ἐν τῇ συνουσίᾳ τὸ θῆλυ (διὰ τὸ γίνεσθαι παραπλησίαν τε χαρὰν ἐνίοτε αὐταῖς τῇ τῶν ἀρρένων, καὶ ἅμα ὑγρὰν ἀπόκρισιν· οὐκ ἔστι ἡ ὑγρασία αὕτη σπερματική, ἀλλὰ τοῦ τόπου ἴδιος ἑκάσταις· ἔστι γὰρ τῶν ὑστερῶν ἔκκρισις, καὶ ταῖς μὲν γίνεται, ταῖς δ' οὔ.

Εἰ οὖν τὸ ἄρρεν ἐστὶν ὡς κινοῦν καὶ ποιοῦν, τὸ δὲ θῆλυ (ᾗ θῆλυ) ὡς παθητικόν, εἰς τὴν τοῦ ἄρρενος γονὴν τὸ θῆλυ συμβάλλοιτο οὐ γονήν, ἀλλ' ὕλην· ὅπερ καὶ φαίνεται συμβαῖνον· κατὰ γὰρ τὴν πρώτην ὕλην ἐστὶν ἡ τῶν καταμηνίων φύσις.

Ἀλλὰ μὴν τό γε θῆλυ, ᾗ θῆλυ, παθητικόν· τὸ δὲ ἄρρεν ᾗ ἄρρεν, ποιητικόν, καὶ ὅθεν ἡ ἀρχὴ τῆς κινήσεως.

Ἄνευ μὲν οὖν τῆς τοῦ ἄρρενος προέσεως τῇ συνουσίᾳ ἀδύνατον συλλαβεῖν, καὶ ἄνευ τῆς τῶν γυναικῶν περιττώσεως, ἢ θύραζε προελθούσης, ἢ ἐντὸς ἱκανῆς οὔσης, οὐ συμβαινούσης μέντοι τῆς εἰωθυίας γίνεσθαι ταῖς θηλέσιν ἡδονῆς περὶ τὴν ὁμιλίαν τὴν τοιαύτην συλλαμβάνουσιν, τύχῃ ὁ τόπος ὀργῶν καὶ καταβεβηκυῖαι αἱ ὑστέραι ἐχῶς.

Arist. l. 1. de gener. animal. c. 20. Quod autem semen conferri à fœmina per coitum nonnulli existimant, propterea quòd interdum simili voluptate afficiatur, vt mas, simúlque aliquid humoris secernat: id non humor seminalis est, sed loci proprius: vteri enim excretio est, quæ aliis euenit, aliis non. &c.

Quòd mas est vt mouens & agens; fœmina, qua fœmina, vt patiens, sequitur vt ad maris genituram fœmina non genituram, sed materiam cōferat. Quod & fieri ita videtur: natura enim menstruorum pro prima materia est.

C. 21. At fœmina quidem, qua fœmina, patiens est: mas, qua mas, agens, & vnde mouendi principium est.

L. 2. c. 4. Res ita se habet, vt sine maris emissione concipi impossibile sit, atque etiam sine mēstruorum excremento, quod aut redundans effluat foras, aut intus satis sit. At sine ea voluptate, qua fœminis per coitum euenire solet, concipitur, si locus turget & vulua descendit propius.

LEs Peripateticiens tiennent, suiuant Aristote, que la semence du masle est seule agente en la formation de l'embrion: que le sang mēstrual de la femme, est la matiere: & que sa semence qu'ils disent n'estre pas vraye semence, ne concourt auec celle du masle quand elles s'y rencontre, que pour la temperer & fomenter, sans agir aucunement en la production de l'embrion: voulant au cōtraire qu'elle soit toute passiue, sans differer des menstrues que selon le plus pur & digeste, du moins pur & indigeste. En quoy Aristote se fonde principalement sur ce qu'il faut que l'office d'agir & de patir, lequel est requis à la generation, soit distingué de subiect: au moyen dequoy, estant concedé d'vn chacun que le masle agit, il s'ensuit que c'est à la femelle à patir. Et secondemēt, sur ce que si la femelle qui fournit la matiere, auoit la vertu d'agir, elle pourroit conceuoir sans le masle. Mais il est aisé à respondre à ces raisons, car posant que le masle & la femelle agissent, il suffira que ce qui est engendré, soit le patiēt. Et Aristote luy mesme dit des rougets, qu'il est doubteus s'il y a vn masle parmy eux: & en vn autre endroit il dit, que s'il y a quelque sorte d'animal qui soit femelle, & n'ait point de masle distinct, qu'il peut de luy mesme engēdrer vn animal: en quoy il montre qu'il ne tient pas impossible, que ce qui tient lieu d'agent, ne soit point distingué de subiect de ce qui a le lieu de matiere.

Εἰ δ' ἐστί τι γένος, ὃ θῆλυ μέν ἐστιν, ἄρρεν δὲ μὴ ἔχει κεχωρισμένον, ἐνδέχεται τοῦτο τὸ ζῷον ἐξ αὑτοῦ γεννᾶν.

Ὅτι μὲν οὖν ἐστὶ τὸ γάλα τὴν αὐτὴν ἔχον φύσιν τῇ ἀποκρίσει, ἐξ ἧς γίνεται ἕκαστον, δῆλον· εἴρηται δὲ καὶ πρότερον· ἡ γὰρ αὐτὴ ὕλη ἡ τρέφουσα, καὶ ἐξ ἧς συνίστησι τὴν γένεσιν ἡ φύσις· ἔστι δὲ τοῦτο ἡ αἱματικὴ ὑγρότης τοῖς ἐναίμοις· τὸ γὰρ γάλα, πεπεμμένον αἷμά ἐστιν, ἀλλ' οὐ διεφθαρμένον.

Arist. l. 2. de gener. animal. c. 5. Si quod autem genus est quod fœmina sit, & marem distinctum nō habeat, id ex seipso animal generare potest.

L. 4. c. 8. Sed lactis naturam eandem esse, quam excrementi, ex quo vnumquodque generetur, apertum est. Nam quod antè diximus, eadē materia est quæ alit, & ex qua generationem natura constituit, eaque sanguineus humor in sanguinem habentibus est. Lac enim sanguis concoctus est, non corruptus.

L'anatomie d'ailleurs a appris, que les femmes engendrent de la semēce vraye & parfaitte, cōbien que moins que celle de l'homme: au moyen dequoy elle peut estre concurrente auec celle du masle, comme deux causes instrumentales, l'vne plus & l'autre moins parfaitte; desquelles il se peut faire vne cause totale instrumentale, mais en sorte que celle

de la femelle ne pourroit agir toute seule: parce que sa vertu est imparfaitte. Or ioignant à cela premieremẽt, que les puissances de mesme nature ont accoustumé de suiure les formes de mesme espece; la femme dont la forme est de mesme espece que celle de l'homme, aura la puissance d'engendrer comme l'homme: secondement, que ce que les enfans ressemblent aussi bien à la mere comme au pere, en ce qui est de l'effigie & de la couleur, monstre que la femme agit aussi; car la ressemblance prouient de la vertu formatiue: & en somme, qu'elle agit par sa chaleur naturelle en la matiere, où la forme doit estre introduitte: laquelle chaleur est vne des dispositions qui atteignent effectiuement l'introduction de la forme: de quoy s'ensuit que la femme atteint actiuement par la chaleur qu'elle produict, l'introduction de la forme & la generation de l'enfant. Pour ces raisons & autres, la plus part des Medecins sont d'opinion que l'vne & l'autre semence sont principes actifs de la generation des animaux: à sçauoir celle du masle, agissant par soy & formant, à cause de l'abondance des esprits contenus en ses viscositez, & celle de la femme aussi: & que ces deux semences estant meslees aucune fois, la vertu de celle de la femelle se trouue superieure en sorte qu'elle est le principal agent en la formation de l'embrion: à cause dequoy l'animal engendré ressemble quelquesfois au pere, & quelquesfois à la mere. Galien dit, que si la semence de la femme n'operoit point en la generation, que la nature auroit faict ses testicules en vain: & argumente qu'elle est concurrente à la generation par la ressemblãce que les enfans ont quelquesfois au pere, & quelquesfois à la mere: à cause dequoy il faut qu'elle se fasse de quelque mesme cause commune au masle & à la femelle qui est le sang ou la semence: mais ne s'y trouuant du sang que de la femelle, il conclud que c'est la semence: en quoy il y a beaucoup d'apparence, encores que cette ressemblance puisse venir de l'imagination de la femme; & que quelques vnes disent auoir conceu sans emission de semences de leur part: car la matrice la peut auoir attiree sans qu'elles en ayent rien senty.

Hippocr. l. de genitura. Galen. l. 6. de locis affectu. c. 5. aliisque in locis.

Que la semence n'est point animee.

CHAPITRE VI.

Τὴν μὲν οὖν θρεπτικὴν ψυχὴν σπέρματα καὶ τὰ κυήματα, τὰ χωριστὰ δηλονότι, δυνάμει μὲν ἔχοντα θετέον, ἐνεργείᾳ δὲ οὐκ ἔχοντα, πρὶν ἢ καθάπερ τὰ χωριζόμενα τῶν κυημάτων ἕλκει τὴν τροφὴν, καὶ ποιεῖ τὸ τῆς τοιαύτης ψυχῆς ἔργον.

L. 2. de gener. animal. c. 3. Animam igitur vegetalem in seminibus, conceptibus scilicet, nondum separatis, haberi potentia statuendum est, non actu, prius quàm eo modo, quo conceptus, qui iam separatur, cibum trahant, & officio eius animæ fungantur.

QVELQVES-VNS ont tenu que la semence estoit animee, & les autres sont d'opinion qu'elle ne l'est pas. Ceux qui tiennent l'affirmatiue, se fondent sur ces arguments: à sçauoir premierement, que le sang n'est point conuerty par le nourrissement en la substance de la chose viuante, sans estre alteré & cuit par l'animal viuant: qu'à plus forte raison la semence ou le sang ne pourra estre formé en vn animal entier, si la semence qui le forme, n'est animee. Secondement, il ne se faict rien en acte, tant és œuures de l'art que de la nature, que par ce qui est formellemẽt tel ou virtuellement: & partant la semẽce qui compose la matiere menstruale en l'effigie de la chose viuante, doit auoir vie, ou la vertu de donner la vie. Contre cela, les autres disent que puis que la semence est le superflu de l'aliment qui est sans vie, qu'elle n'est pas animee. Et puis nous voyons que la semence des plantes qu'on garde ne iouïst pas de la vie: attendu qu'elle ne prend ny nourriture ny accroissement. Et en somme, parce qu'il faudroit que la semence fust vn animal & organique, ce qui ne paroist point.

Il est certain que les choses animees sont engendrees de semence, encores que la matiere de cette production soit fort cachee: mais en quelque sorte que ce soit, i'en trouue la production merueilleuse, & quasi comme incomprehensible. Car ou la semence est animee & a en soy la forme mesme de nombre que ce qui est engendré, ou si elle n'est point animee, elle a en soy par elle seule la vertu d'engendrer la chose animee, de former ses organes & comproduire auec elle son ame vegetatiue: ou bien la semence a cette vertu, aydee de l'influence des corps celestes, qui cooperent auec elle comme agents vniuersels: ou bien la vertu de la semence n'est que de disposer la matiere pour receuoir la forme que Dieu, le Ciel, ou la Calcodee d'Auicenne y produict: ou bien c'est la chose animee dont la semence est tombee qui engendre, & la semence n'est que son instru-

ment, ou bien c'est la femelle qui ayant receu la semence du masle forme les organes & l'embrion, & produict l'animal.

Or premierement si la semence a en soy la forme mesme de nombre de ce qui est engendré, l'ame ne seroit pas l'acte du corps organique, comme elle est: car il ne paroist point d'organes en la semence: cela est bien estrange aussi que la semence sans organes attire elle mesme la matiere dont elle doit faire la plante ou l'animal, & qu'elle les forme: car il semble que toutes ces operations requierent des organes, pour estre faittes. Et si on dit que la semence a de soy assez d'organes, bien qu'inuisibles, & par consequent qu'elle peut attirer la matiere & former la plante, & qu'il n'est pas plus difficile qu'elle se fasse elle mesme par leur moyen vne petite plante, telle qu'elle se voit au commancement de sa naissance, que puis apres de petite comme cela, se faire vn grand arbre, chargé de fruict comme elle deuient: ou bien de l'embrion vn animal. Ie respõds, que cela est aussi tost deuiner que philosopher: attendu qu'il ne paroist aucun organe en la semence: & puis il semble qu'en posant en cette sorte, que la forme de la semence est mesme de nombre que celle de la chose à engendrer, ce seroit poser que la semence seroit animee: en quoy il n'y a pas beaucoup d'apparence: car l'ame estant l'acte du corps organique, elle ne le peut informer auparauant que ses organes soient faicts, ny y demeurer sans nourrissement: ce qui n'est point, comme il paroist sensiblement en la semence des plantes.

Βελτίονος δὲ καὶ θειοτέρας τὴν φύσιν οὔσης τῆς αἰτίας τῆς κινούσης πρῶτον, ἢ ὁ λόγος ὑπάρχει, καὶ τὸ εἶδος τῆς ὕλης.

Arist. l. 2. de gener. animal. c. 1. Cumque sua natura melior, magisque diuina causa sit ea que prima mouet, cui ratio inest, & forma quàm materia.

Si la semence n'est point animee formellement, & qu'elle ait la vertu d'engendrer la plante, & de comproduire auec elle son ame vegetatiue: il est bien estrange aussi qu'vn agent vniforme tel qu'est la semence, fasse vn effect difforme: attendu que la difformité en l'effect, prouient de l agent ou du patient: & plus estrange qu'vne chose qui ne vegette point, engendre vne chose qui vegette; s'il est vray que la chose animee, soit plus noble que l'inanimee, & que l'agent doiue estre ou superieur, ou pour le moins égal en perfection à son effect: comme les Philosophes le tiennent.

Si la semence a la vertu de produire les plantes, aydee des influences du Ciel, concurrant à cette production comme agent vniuersel: cela est encores estrange qu'vne chose non organique & non animee, forme des organes & produise des choses organiques animees; mais cela n'est pas si merueilleux que les autres, dont nous auons parlé: parce que nous estimons que c'est le Soleil, qui par sa chaleur engendre des grenoüilles au limon du Nil, & des rats dans les nauires.

Ἐξ οὗ μὲν οὖν γίνεται, ἡ τοιαύτη ὕλη ἐστί· ζητεῖται δὲ νῦν, οὐκ ἐξ οὗ, ἀλλ' ὑφ' οὗ γίνεται τὰ μόρια· ἤτοι γὰρ τῶν ἔξωθέν τι ποιεῖ, ἢ ἐνυπάρχει ἐν τῇ γονῇ καὶ σπέρματι· καὶ τοῦτ' ἐστιν, ἢ μέρος τι ψυχῆς, ἢ ψυχή, ἢ ἔχον ἂν εἴη ψυχήν· τὸ μὲν οὖν ἔξωθέν τι ποιεῖν ἕκαστον, ἢ τῶν σπλάγχνων, ἢ τῶν ἄλλων πορῶν, ἄλογον ἂν δόξειε· κινεῖν τε γὰρ μὴ ἁπτόμενον, ἀδύνατον· καὶ μὴ κινοῦντος πάσχειν τι ὑπὸ τούτου.

Arist. l. 2. de gener. animal. c. 1. Id ex quo oriuntur, materia est: sed hoc loco non ex quo oriantur quærimus, sed à quo partes corporis generentur. Aut enim extrinsecus aliquid, aut genitura & semine insitum agit: idque aut pars aliqua animæ, aut anima, aut habens animam est: sed ab aliquo extrinsecus agente effici quæque aut viscera, aut alia membra, remotum à ratione videtur. Fieri enim non potest vt moueat quod non tangit, & quicquam ab eo, quod non moueat, efficiatur.

De mettre en auant que la semence n'est qu'instrument de l'engendrant, non plus que la chaleur; laquelle estant accident seulement, ne laisse pas d'engendrer vne substance plus noble qu'elle, semblable à celle dont elle est proprieté: à sçauoir, le sang de l'aliment, & semblables: & que partant il n'y a point de difficulté que la semence, comme instrument de la plante dont elle est tombee, engendre vne autre plante. Ie trouue biẽ estrange, voire impossible, que la plante n'estant plus, ou ne touchant point la semence immediatement ny mediatement; elle produise par cet instrument, vne chose animee semblable à celle dont elle est instrument: attendu qu'il est necessaire par raison, & selon Aristote, que tout mouuant touche le mobile mediatement ou immediatement: cõme nous l'auons enseigné: de sorte que le masle n'est non plus efficiẽt en l'organization des membres & productions de la forme de l'animal, apres l'emission de la semence; que le feu qui

a eschauffé

a eschauffé de l'eau, estant estaint, est dit eschauffer la main de celuy qui la met en cette eau eschauffee, laquelle se rapporte à la semence.

Βέλτιον δὲ, ψυχὴ μὲν, σώματος· τὸ δ' ἔμψυχον, τοῦ ἀψύχου, διὰ τὴν ψυχήν· καὶ τὸ εἶναι, τοῦ μὴ εἶναι· καὶ τὸ ζῆν, τοῦ μὴ ζῆν· διὰ ταύτας τὰς αἰτίας γένεσις ζώων ἐστίν· ἐπεὶ γὰρ ἀδύνατος ἡ φύσις τοῦ τοιούτου γένους ἀΐδιος εἶναι, καθ' ὃν ἐνδέχεται τρόπον, κατὰ τοῦτόν ἐστιν ἀΐδιον τὸ γινόμενον· ἀειθμῷ μὲν οὖν ἀδύνατον· (ἡ γὰρ οὐσία τῶν ὄντων ἐν τῷ καθ' ἕκαστον τοιοῦτον δ' εἴπερ ἦν, ἀΐδιον ἂν ἦν, εἴδει δ' ἐνδέχεται· διὸ γένος ἀεὶ ἀνθρώπων καὶ ζώων ἐστὶ καὶ φυτῶν.

Arist. l. 2. de generat. animal. c. 1. Cumque anima sit corpore melior, animatumque inanimato, praeter propter animam, & esse quam non esse, & viuere quam non viuere, melius sit; efficitur his de causis, vt generatio sit animalium. Cum enim natura eius sempiterna esse non possit: quomodo fieri potest, eo sempiternum quod gignitur, est. Numero igitur non potest, substãtia enim rerum in singularibus est. Quae si talia essent, sempiterna essent, specie verò potest. Itaque genus hominum semper & bestiarum & plantarum est.

Quant à dire que Dieu ou le Ciel produisent la plante en introduisant la forme, apres que la matiere a esté preparee par la semence: il seroit bien estrange que la nature qui est si prudente & bonne ouuriere, n'eust pas donné aux choses animees la vertu de produire leur semblable d'elles mesmes, en la matiere; pour conseruer leur estre perpetuel en l'espece, au defaut de l'indiuidu: qui semble estre la cause pourquoy la generation est, & la fin de toutes les choses naturelles: & qu'elle leur eust seulement laissé la faculté de preparer la matiere, pour receuoir la generation de leur semblable.

Ie ne dy rien de l'opinion de Platon, qui estimoit que les Dieux seconds estoient producteurs de l'ame: car il ne peut entendre que les corps celestes par eux: ou bien cela est aussi vain cõme sont ses idees dont nous auons traicté ailleurs. Ie ne m'arresteray nõ plus à la Calcodee d'Auicenne, qui est vne intelligẽce laquelle il imaginoit donner les formes aux matieres disposees: car la Philosophie n'en cõnoist point d'autres que celles qui meuuent les Cieux, lesquelles n'agissent naturellement que par les mouuements des corps celestes. Et neantmoins il est quasi incomprehensible commẽt l'organization des membres en la generation, puisse estre faitte sans vne vertu qui ait entendement: mais si c'estoit quelque chose de diuin qui formast le corps, il n'y auroit iamais d'erreur en la nature, cõme il s'y en voit souuent.

Et finalement, poser que c'est la femelle qui ayant receu la semence du masle en sa matrice, forme l'embrion, cela n'est pas sans apparence: car la femelle a vne ame de mesme espece que le masle & que l'animal qu'elle enfante: mais nous auons contre cela que le germe en l'œuf, est celuy qui estant aidé par la chaleur naturelle de la poule, ou d'vne autre chaleur estrangere, forme le poulet & luy donne la vie: attendu que ceux où il n'y a point de germe, qui ont esté ponnus sans coq, n'en produisent point. Et puis d'ailleurs mal aysement les Philosophes concederoient ils cela à la mere: attendu que sainct Thomas ne veut pas que les operations de la vie en l'embrion, deuant son dernier accomplissement, procedent de la mere: car si cela estoit, (dit-il,) l'embrion ne seroit pas animal: car tout animal consiste de corps & d'ame. Et puis les operations de la vie ne prouiennent pas d'vn principe exterieur, mais interieur: car ce qui est nourry se rend l'animal semblable: à cause de quoy il faut qu'il ait la vertu nutritiue actiue en soy. Et partãt puisque l'embrion est nourry deuant son dernier accomplissement, & qu'il sent aussi, cela ne peut estre attribué à l'ame de la mere.

Ἀλλὰ τὸ περιλαμβανόμενον ἐν τῷ σπέρματι, καὶ ἐν τῷ ἀφρώδει πνεῦμα, καὶ ἡ ἐν τῷ πνεύματι φύσις, ἀνάλογος οὖσα τῷ τῶν ἄστρων στοιχείῳ.

L. 2. de generat. animal. c. 3. Sed spiritus qui in semine spumosoque corpore continetur, & naturaque in eo spiritu est, proportione respondens elemento stellarum.

Entre toutes ces difficultez, ie voy plus d'apparence en la troisieme maniere de production: à sçauoir que ce soit la semence inanimee, laquelle aydee des influences du Ciel cooperant comme agent vniuersel, produise la plante, encores que cet effet de la semence, soit merueilleux. En quoy ie suis fortifié par ce qu'Aristote dit qu'il y a vn esprit & vne nature en la semence qui respond par proportion à l'element des estoilles, & tient comme luy attribue Auerroes, que c'est par le Soleil & par le Zodiaque, & que l'vn & l'autre disent, que la vertu de la sem̃ece des animaux en vne telle production, est diuine & agente en maniere d'entendement: dautant qu'ainsi que la vertu de l'entendement est diuine & occulte, & qu'elle conduit la chose à son accomplissement: de mesme la vertu en la semence

opere occultement & par dessus tous les sens, & códuit la chose animee qui doit estre engendree, à sa perfection: & secondement à cause que comme l'entendement opere sans aucun organe corporel: semblablement la vertu de la semence forme les membres diuersement, selon qu'il est requis, & cōproduit l'ame sans aucun organe corporel. Sainct Thomas compare la vertu formatiue de la semence à la matiere de la chose conceuë, comme la forme d'vne maison en l'entendement de l'artisan, est comparee au bois & à la pierre: excepté que la forme de l'art est du tout exterieure au bois & à la pierre, & la vertu formatiue de la semence interieure.

La vertu formatiue qui forme les membres de l'animal ne demeure pas apres leur formation en l'animal, selon l'opinion de quelques vns: parce que nous ne voyons point que les membres solides soient r'engendrez. Il y a bien en l'animal vne vertu generatiue des membres & qui les forme par vne generation partialle, en les continuant par le ministere du nourrissement, laquelle est mesme d'espece que celle de l'engendrant, mais non comme celle qui estoit en la semence: & cette vertu est la nutritiue mesme. Et quant à ce que les membres solides, ne sont point engendrez, c'est qu'elle n'est pas si vigoureuse pour les refaire, qu'a esté celle de la semence à les faire.

Que l'embrion est animé de toutes les ames successiuement l'vne apres l'autre.

CHAPITRE VII.

Ἡ μὲν οὖν αὔξησις τῷ κυήματι γίνεται διὰ τοῦ ὀμφαλοῦ, τὸν αὐτὸν τρόπον ὅνπερ διὰ τῶν ῥιζῶν τοῖς φυτοῖς.

Οὔτε γὰρ ὡς ἄψυχον θείη τις τὸ κύημα καὶ κατὰ πάντα τρόπον ἐστερημένον ζωῆς· οὐδὲν γὰρ ἧττον τά τε σπέρματα καὶ τὰ κυήματα τῶν ζῴων ζῇ τῶν φυτῶν· καὶ γόνιμα μέχρι τινός ἐστιν· ὅτι μὲν οὖν τὴν θρεπτικὴν ἔχουσι ψυχήν, φανερόν· δι' ὅτι πρῶτον ἐστὶν ἀναγκαῖον ταύτην λαβεῖν ἐκ τῶν περὶ ψυχῆς διωρισμένων, ἐν ἄλλοις φανερόν· προϊόντα δὲ, καὶ τὴν αἰσθητικήν· καθ' ἣν ζῷόν ἐστιν· οὐ γὰρ ἅμα γίνεται ζῷον καὶ ἄνθρωπος, οὐδὲ ζῷον καὶ ἵππος. &c.

Πρῶτον μὲν γὰρ ἅπαντ' ἔοικε ζῆν τὰ τοιαῦτα φυτοῦ βίον· ἑπομένως δὲ δηλονότι καὶ περὶ τῆς αἰσθητικῆς λεκτέον ψυχῆς, καὶ περὶ τῆς νοητικῆς.

Τί γὰρ διαφέρει καθεύδειν ἀνέγερτον ὕπνον ἀπὸ τῆς πρώτης ἡμέρας μέχρι τῆς τελευταίας ἐτῶν ἀριθμὸν χιλίων ἢ ποσονοῦν, ἢ ζῆν ὄντα φυτόν· τὰ γοῦν φυτὰ τοιαύτης τινὸς ἔοικε μετέχειν ζωῆς, ὥσπερ καὶ τὰ παιδία· καὶ γὰρ ταῦτα κατὰ τὴν πρώτην ἐν τῇ μητρὶ γένεσιν πεφυκότα μὲν διατελεῖ, καθεύδοντα δὲ τὸν πάντα χρόνον.

Arist. l. 2. de generat. animal. c. 4. Incrementum igitur fœtui per vmbilicum contingit eodem, quo plātis modo per radices.

L. 2. de gener. animal. c. 3. Conceptum enim inanimatum esse nemo statuerit & vita omnibus modis priuatum: quippe cùm nihilò minus semina, & conceptus animalium viuant, quàm stirpes, & aliquandiu prolifica sunt. Ergo in ijs habere vegetalem palam est; sed quamobrem eam primum habere necesse sit, ex ijs quæ alibi de anima disseruimus, apertum est, sensualem qua animal est, tempore procedente recipi, & rationalem, qua homo, certum est. Non enim simul animal fit & homo, nec animal & equus. &c.

Principio enim hæc omnia vitam stirps viuere vidētur: de anima sensuali pari modo dicendum est, atque etiam de intellectuali.

L. 1. Moral. Eud. c. 5. Quid enim refert, siue à prima natiuitatis die ad vltimam vsque, mille annis aut circiter somno profundo stertas, an vitam plantæ viuas: illæ enim eadem propemodum, qua infantes, vita participant: nam & hi vt primum in vtero concepti sunt, excrescunt quidem, sed veluti iugi somno sopiti.

CE qui s'engendre premierement en la matrice de l'animal, & que nous appellons embrion, vit premierement, selon l'opinion des Philosophes, de la vie d'vne plante, par la seule ame vegetatiue: & puis l'ame vegetatiue est abolie à l'arriuee de la forme sensitiue: & finallement la sensitiue est esteinte par la venuë de la raisonnable qui est enuiron le quarantiéme iour; sans que pour cela ces deux premieres ames ayent esté superflues: car l'ordre de la nature qui tend de l'imparfaict au plus parfaict, est, que la matiere soit promeuë comme par degrez à la reception de la meilleure forme: parce que d'autant qu'vne forme est plus noble & plus esloignee de la forme d'vn element, il faut d'autant plus de formes moyennes pour y paruenir.

D. Thom. cont. ét. l. 2. c. 89.

Des

Des animaux qui ne sont iamais produicts sans semence, & de ceux qui ne le sont pas.

CHAPITRE VIII.

LEs animaux parfaicts ne sont point produicts naturellement sans semence : car cõme pour exemple, si le cheual peut estre engendré de terre, c'est necessairement ou contingemment. Ce n'est pas necessairement : parce qu'il ne pourroit estre ny se faire autrement : & consequemment le cheual ne pourroit estre engendré du cheual : car ce qui est necessaire ne peut estre autrement. Si contingemment, cela arriue à la plus grande partie ou à fort peu : ce n'est pas à la plus grande partie : car nous voyons le contraire ; attendu qu'ordinairement & reglement le cheual prouient du cheual : ce n'est pas aussi comme à fort peu : par ce qu'és choses naturelles, ce qui arriue comme à fort peu, ne se fait pas naturellemẽt, mais plustost monstrueusement : principallemẽt és animaux : tellement qu'vn cheual engendré de la terre, ne seroit pas naturel : mais plustost monstrueux. Dauantage, si les animaux parfaicts peuuent estre produits sans semence, les propres matieres disposees correspondantes aux propres formes, ne seroient pas necessaires : parce que si la forme d'vn cheual peut actuer vne autre matiere : à sçauoir quelque terre ou semblable autre que celle qui est disposee par la semence du cheual, la propre matiere ne seroit pas necessaire : & consequemment l'ordre naturel seroit osté des choses naturelles. Mais cela est faux, parce que naturellement le propre acte, est receu en sa propre & determinee matiere.

Auicenne selon que luy attribue Auerroes & qu'Albert semble suiure, a eu opinion que tous les animaux tãt les parfaicts comme les imparfaicts, voire l'homme mesme, pouuoient estre engendrez non seulement de semence, mais aussi sans semence : à sçauoir de la terre, par la vertu & l'aspect determiné des estoilles. Ceux qui l'ensuiuent s'efforcent de prouuer son opiniõ en cette sorte : Ce que la vertu inferieure peut, aussi fait la superieure & encores dauantage : Or l'agent particulier, cõme pour exemple, le cheual combien qu'il soit de vertu inferieure, peut engendrer vn cheual : Donques le Ciel qui est de vertu superieure, le pourra encores plus. Mais la maieure de ce syllogisme n'est vraye, que quand la vertu superieure & l'inferieure sont vertus totales & de diuerses especes, qui peuuent auoir causalité sur vn mesme effect : or le cheual & le Ciel ne sont pas en la generation du cheual, comme deux vertus totales, ains comme deux partialles, & tout de mesme des sẽblables : & partant l'argumentation ne conclut rien. Ils adioustent que puisque les corps celestes produisent les corps inferieurs selon leurs diuers & determinez aspects, qu'il s'ensuit, que selon que l'aspect est plus ou moins excellent, qu'vn animal plus ou moins noble pourra estre produit : comme pour exemple, vne grenoüille ou vn lion. Mais si l'antecedent de cet argument s'entend, que les corps celestes seuls produisent ou peuuent produire par soy, tous les corps inferieurs selon les diuers aspects, cela est faux ; mais s'il veut dire, que moyennant les agents seconds, ils produisent les inferieurs selon les diuers aspects, on le concede tout : dautant qu'il ne se conclut autre chose, sinon qu'en vne mesme espece : comme pour exemple, le cheual, le Ciel selon vn noble aspect peut auec la concurrence du cheual engendrer vn excellent cheual, & selon vn plus noble, vn plus noble, & selon vn tres noble, vn tres noble, tousiours par la concurrence d'vn engendrant particulier. Au reste, la raison crie contre cette opinion : car outre ce que l'experience l'arguë de faux, il n'y a apparence quelconque qu'vne si subite & artificielle formation de tant de parties du corps humain, fust ainsi faitte par hazard : & que l'homme engendré par cette imaginaire production, fust laissé sans aliment pour le substanter : & sans vn pere qui eust soing de sa vie & de luy administrer ses necessitez : la nature manqueroit bien de sa sagesse & prouidence accoustumee, si elle engendroit vn homme pour le laisser perdre sans le pouuoir conseruer. Mais cette opinion est si inepte, qu'elle ne merite pas d'estre refutee. Ioint que c'est folie, comme dit Aristote, de prendre garde à ce que chacun dit, car les sages doubtent lequel est le plus fol, celuy qui parle sottement ou celuy qui s'efforce de refuter serieusement, quelqu'vn qui parle sottement. Ciceron dit qu'on ne sçauroit excogiter aucune opinion de nouueau, quelque absurde & abhorrable qu'elle puisse estre, qui ne se trouue auoir esté mise en auant par quelqu'vn des Philosophes.

Auerr. in 8. phys. com. 46.

Cic. l. de Diuin.

Des animaux imparfaicts de mesme espece, quelques vns s'engendrent auec semẽce, & quelques autres sans semence ; comme il se voit és grenoüilles tombantes de l'air : és souris engẽdrees és nauires : és fourmis qui naissent du vin : és limaçõs & vers, & autres sẽblables.

Que les animaux produicts sans semence, sont de mesme espece, que ceux qui sont produits auec semence.

CHAPITRE IX.

Καίτοι γὰρ οὐδὲ φαινομένου τοῦ τυχόντος δέχεσθαι τὸ τυχόν· οὕτω δὲ γίνεται κατὰ λόγον· ἑκάστου γὰρ ἡ ἐντελέχεια, ἐν τῷ δυνάμει ὑπάρχοντι, καὶ τῇ οἰκείᾳ ὕλῃ πέφυκε γίνεσθαι.

Arist. l. 2. de animal. c. 2. t. 26. Quamuis non videatur quodlibet recipere quodlibet, sic vero fit secundum rationem: quippe natura comparatum est, vt cuiusque rei actus in eo insit quod est potestate, & in propria materia.

AVERROES tient que les choses produittes sans semẽce, sont d'autre espece que celles qui sont produittes auec semẽce: selon laquelle opinion le nom de souris ne conuiẽdroit qu'equiuoquement à vne souris engendree de semence & à vne engendree de la terre: au moyen de quoy ces deux souris ne seroient pas de mesme espece specialissime. Il fonde son opinion, sur ce que chaque chose ne reçoit pas chaque chose: & que chaque matiere propre distincte d'espece d'vn autre, requiert vne forme distincte d'espece d'elle: ainsi que les propres formes requierent des matieres propres. Et estimant que la semence & la matiere putrifiee sont matieres propres, distinctes d'espece l'vne de l'autre, il cõclud de là, que la forme de la souris introduitte en la matiere seminaire, & celle de la matiere putrefiee, sont distinctes d'espece: & consequemment cette souris cy & cette la seront distinguees d'espece: car la forme donne l'espece à la chose qu'elle informe. Mais cette raisõ ne presse pas; car en la matiere putrefiee, il y a vne certaine chaleur putredinale, laquelle estant aydee par la vertu du Ciel, dispose la matiere putrefiee à la forme d'vne souris: comme la chaleur de la semence, dispose la matiere menstrualle, à la mesme forme: & cõsequemment ces deux matieres sont de mesme nature specifique, en ce qu'elles regardent vne forme mesme d'espece.

Il y a bien plus de raison que les choses engendrees sans semẽce soient de mesme espece que celles qui sont engendrees auec semẽce: dautant que les vnes & les autres ont mesme figure, mesmes mouuements, & leurs operations & proprietez semblables: comme on voit en la grenoüille engẽdree de putrefaction, laquelle est de mesme figure, & forme la voix, & se meut locallement & produit vne grenoüille à mesmes ennemis & amis, tout ainsi que celle qui est produitte de semence. Le semblable se voit aussi és plantes: & partant elles sont de mesme espece specialissime: car és choses naturelles on cherche l'vnité ou la distinction specifique, par les propres accidents, par les propres operatiõs, & par les propres effects: estant certain, que ce n'est pas la similitude de l'efficient qui fait qu'elles soient de mesme nature: mais la mesmeté de leurs principes essentiels, lesquels se cõnoissent par les propres operations & par la figure exterieure: ainsi qu'vn poullet éclos par la chaleur du feu, ne differe point d'espece de celuy qu'vne poulle a couué: n'estant pas necessaire au reste, que tous les effects soient semblables formellement, aux agents qui les produisent; car il suffit que l'agent soit tel en vertu: comme nous sçauons que les corps celestes produisent plusieurs choses, qui leur sont dissemblables, & n'en produisent iamais qui leur soient semblables formellement.

Des parties de l'animal animees & inanimees.

CHAPITRE X.

Διὰ τὸ συνεχῆ τὴν ῥάχιν αὐτῷ ὁρᾶν μυελόν.
Ὅτι μὲν οὖν οὐκ ἔχει συνέχειαν οὐδεμίαν πρὸς τὰ αἰσθητικὰ μόρια, δῆλον μὲν καὶ διὰ τῆς ὄψεως· ἔτι δὲ μᾶλλον, τῷ μηδεμίαν ποιεῖν αἴσθησιν θιγγανόμενος,

Arist. l. 2. de partib. animal. c. 7. Argumento quod dorsi si medullam iunctam cum cerebro cernerent.
Nullam verò cum partibus quæ vim sentiendi obtinent, continuitatem habere, cùm intuitu pateat, tũ vel maximè inde constat, quod cùm tangitur, nullum efficit sensum.

TOVS les membres & toutes les parties de l'animal sont liees & cõtinuees les vnes auec les autres par des muscles, nerfs, & fibres tenues, & par d'autres ioinctures, qui les couurent, combien que tous les liements n'en soient pas tousiours discernez par les sens: car quant à ce que dit Aristote, que la ceruelle n'est pas continuee auec les autres parties de l'animal: cela s'entend prochainement auec celles qui sentent: comme il paroist en ce qu'il auoit dit auparauant, qu'elle est continuë auec la moüelle du dos. Or pour le regard

de

de toutes les parties continuës de l'animal, il n'y a point de doute qu'elles ne soient animees de la mesme ame de l'animal, excepté le poil, dont il y a differentes opinions : car quelques-vns estiment que le poil & les ongles de l'animal, sont animez par sa mesme forme : parce que les ongles ont la mesme couleur que la peau : qu'ils croissent & s'endurcissent auec l'aage, comme les autres membres : & que les cheueux se font plus épois & durs par progrez de temps, & sont plus deliez en ceux qui ont la peau plus delicate, & quand la chaleur animale manque, ils sentent le mesme defaut : à cause dequoy les vieillards blanchissent. Les autres tiennent qu'ils sont animez, nõ par la forme de l'animal, mais par vne autre propre à eux, doüee de la seule vertu de vegeter : & que ces parties sont au corps, comme les plantes en la terre. Ils fondent leur opinion sur ce que quand l'animal a pris son accroissance en vn certain temps prefix, pour le regard de toutes ses autres parties; ses cheueux couppez & ses ongles ne laissent pas de croistre, & mesme és corps morts, durant vn certain temps; comme l'experience le monstre. La troisiéme opinion est que les ongles & les cheueux ne sont pas animez ny nourris & augmentez par attraction & reception interieure de l'aliment qui soit conuerty en leur substance : mais seulement par apposition & addition de matiere à leur racine, en la poussant en auant : comme il se connoist, en ce qu'ils ne prennent accroissement que par la matiere superfluë qui doit estre reiettee. Toutes ces trois opinions sont probables, & est assez difficile de choisir entre elles laquelle l'est dauantage : & toutesfois ie trouue plus de raison en la seconde : à cause que l'animal estant mort les cheueux & les ongles semblent vegeter, iusqu'à ce que le corps soit putrifié. On peut aussi douter des dents, mais il y a bien de l'apparence qu'elles sont informees de la forme de l'animal, comme les os, soit qu'elles ayent sentiment ou non : comme quelques vns semblent estimer.

Οὐδ' αὐτὸ τὸ αἷμα αἰσθητικόν· οὐδὲν γὰρ τῶν ζώων.

L. 2. de partib. animal. c. 10. Nec ipse sanguis sensu preditus est : quippe qui nulla pars sit animalium.

Quant aux quatre humeurs qui se trouuent en l'animal : à sçauoir le sang, la pituite, la bile, & la melãcholie : quelques-vns ont posé quelles sont animees : mais il n'y a point d'apparence : car elles n'ont point d'organes, ny la faculté de nourrir, ny de principe interieur de s'accroistre, comme les choses animees : & puis d'ailleurs elles ne sont pas continuës aux autres parties de l'animal, pour estre informees de sa forme Et pour le regard du sang, puis qu'il est l'aliment de l'animal, il s'ensuiuroit, s'il estoit informé de sa forme, que l'animal seroit nourry de ses mesmes parties : chose toute pleine d'absurdité : cela est confirmé par Aristote, qui dit, que le sang n'est aucune partie de l'animal, & par Gallien aussi.

Les quatre humeurs sont bien parties de l'animal, mais non essentielles ny integrales, ains comme necessaires seulement à la conseruation de la vie : à quoy il n'est pas requis, qu'elles soient animees, ny le sang particulierement pour faire ses diuers mouuements ; car ce n'est pas de soy qu'il est meu, mais par l'ame, qui le meut par ses vertus attractiues & expultrices, à diuers offices, selon la varieté des choses & des affectiõs, comme vn instrument, non pas conioinct, ainsi qu'est la main ; ains comme separé. Cela il le faut entendre, tant du sang qui prouient du foye par les veines, que de l'arterial procedant du cœur ; car quant à ce qu'Hippocrates dit, que les esprits sont nourris, ce n'est pas d'vne nourriture propre aux choses viuantes : mais d'vne impropre, entant qu'ils sont substantez & refaicts par vn doux respir.

Les animaux engendrez de putrefaction estans comparez à diuers agents, peuuẽt estre dits engendrez par hazard : car les animaux engẽdrez par putrefaction, sont comme la sãté causee par friction : or la santé causee par friction est casuelle : attendu que la principale intention de la frictiõ, n'est pas à la santé; mais de chasser la demangeaison. Que si la santé est comparee à la vertu qui regit l'animal, il se trouuera que de cette sorte elle en est faite par soy, dautant que la friction excite la chaleur, & la chaleur est partie de la santé. Le semblable se doit dire de l'animal engendré de putrefaction : car s'il est cõsideré au respect de la vertu du Ciel, laquelle regit tout l'vniuers; il est produit par soy : à cause que la vertu celeste tend à produire toutes les formes qu'elle peut produire elle seule : mais parce que la matiere de certaines choses : comme pour exemple, des animaux parfaits, a besoin de plus grande dispositiõ, que la vertu celeste n'en peut faire seule, à cause de cela elle ne produit pas immediatement toute forme, ains par le moyen des animaux.

Du principal membre, en l'animal où l'ame reside.

CHAPITRE XI.

Ὑποληπτέον δὲ συνεστάναι τὸ ζῶον, ὥσπερ πόλιν εὐνομουμένην· ἔν τε γὰρ τῇ πόλει, ὅταν ἅπαξ στῇ ἡ τάξις, οὐδὲν δεῖ κεχωρισμένου μονάρχου ὃν δεῖ παρεῖναι παρ' ἕκαστον τῶν γινομένων· ἀλλ' αὐτὸς ἕκαστος ποιεῖ τὰ αὑτοῦ, ὡς τέτακται, καὶ γίνεται μετὰ τόδε διὰ τὸ ἔθος· ἔν τε τοῖς ζῴοις τὸ αὐτὸ τοῦτο διὰ τὴν φύσιν γίνεται· καὶ τῷ πεφυκέναι ἕκαστον οὕτω συστάντων ποιεῖν τὸ ἑαυτοῦ ἔργον· ὥστε μηδὲν δεῖν ἐν ἑκάστῳ εἶναι τὴν ψυχήν· ἀλλ' ἔν τινι ἀρχῇ τοῦ σώματος οὔσης, τὰ ἄλλα ζῆν μὲν τῷ προσπεφυκέναι· ποιεῖν δὲ τὸ ἔργον τὸ αὑτῶν διὰ τὴν φύσιν.

Πάντα τὰ ἔναιμα, καρδίαν ἔχει· καὶ ἡ ἀρχὴ τῆς αἰσθήσεως καὶ τῆς κινήσεως τῆς κυρίας, ἐντεῦθέν ἐστι· τῆς μὲν οὖν κινήσεως φανερὸν ὅτι καὶ ἡ τοῦ πνεύματος ἀρχή, καὶ ὅλως ἡ τῆς καταψύξεώς ἐστιν ἐνταῦθα· καὶ τὰ ἀναπνέοντα, καὶ τὰ τῷ ὑγρῷ καταψυχόμενα πρός γε τὴν σωτηρίαν τοῦ ἐν τούτῳ τῷ μορίῳ θερμοῦ, ἡ φύσις πεπόρηκε.

Πάντα δὲ τὰ μόρια, καὶ πᾶν σῶμα τῶν ζῴων ἔχει τινὰ σύμφυτον θερμότητα φυσικήν· διὸ ζῶντα μὲν φαίνεται θερμά, τελευτῶντα δέ, καὶ στερισκόμενα τοῦ ζῆν, τοὐναντίον. Ἀναγκαῖον δὴ ταύτης τὴν ἀρχὴν τῆς θερμότητος ἐν τῇ καρδίᾳ τοῖς ἐναίμοις εἶναι· τοῖς δὲ ἀναίμοις, ἐν τῷ ἀνάλογον· ἐργάζεται γὰρ καὶ πέττει τῷ φυσικῷ θερμῷ πάντα τὴν τροφήν· μάλιστα δὲ τὸ κυριώτατον, ἡ καρδία, ἢ τὸ ἀνάλογον.

Πρὸς τὴν ἀρχὴν τῆς θερμότητος τῆς ἐν τῇ καρδίᾳ πορεύεται τὸ πνεῦμα ῥᾳδίως.

Τῶν κινήσεων τῶν κατὰ τόπους ἀρχαί, ὦσις καὶ ἕλξις· καθ' αὑτὰς μὲν οὖν αὗται καὶ δοκεῖ κινεῖν, ἀλλ' ὑπ' ἄλλου κινεῖσθαι, τὸ ὑπό τινος φερόμενον.

Μέσον γὰρ τὸ τῆς καρδίας ἐστὶ σῶμα πυκνὸν καὶ κοῖλον πεφυκός· ἔτι δὲ πλῆρες αἵματος ὡς τῶν φλεβῶν ἐντεῦθεν ἠργμένων· κοῖλον μέν, πρὸς τὴν ὑποδοχὴν τοῦ αἵματος· πυκνὸν δέ, πρὸς τὸ φυλάσσειν τὴν ἀρχὴν τῆς θερμότητος· εὐθέως γάρ ἐστιν ἔναιμος πρώτη γενομένη τῶν μορίων ἁπάντων.

Ἀλλὰ μόνον ἀναγκαῖον ἔχειν αὐτοῖς τὸ ἀνάλογον τῇ καρδίᾳ, τὸ γὰρ αἰσθητικῶν ψυχῆς, καὶ τὸ τῆς ζωῆς αἴτιον ἀρχῇ τινι τῶν μορίων καὶ τοῦ σώματος ὑπάρχει πᾶσι τοῖς ζῴοις.

Arist. l. de animal. mot. c. 10. Et existimandum profectò est cõstare animal, vt ciuitatem bene legibus institutam: in hac enim postquàm semel ordo constiterit, nihil opus esse secreto duce, quem singulis que geruntur, interesse oporteat: sed quisque vt mandatũ est, quod ad se pertinet, agat, & aliud post aliud consuetudine efficitur. Ita in animalibus hoc ipsum natura efficitur: & quoniam vnumquodque constitutorum ad sua exequẽda munia natũ est, vt nihil opus sit animam interesse: sed cùm illa incerto corporis consistat principio, alia quidam viuere, quia sunt annexa, proprium autem opus efficere per naturam.

Arist. l. de somn. & vigilia. c. 2. Quæcumque sanguinem habent, habent & cor, à quo motus sensusque principis origo atque initium pendet. Motus igitur & spiritus, & omninò refrigerationis principium in corde (vt patet) collocatum est. Quin et ipsa natura tã partes eas quæ spirationi destinatæ sunt quàm quæ refrigerio quod ab humore peti solet, ad calorem partis huius seruandum tutandumque concinnasse videtur.

L. de iuuent. & senect. c. 4. Porro animalium partes omnes, totumque corpus, calorem quẽdam naturalem insitum habent. Quocirca dum viuunt, calida cõtra. Necessarium mortua sunt atque vita destituta, apparent: dum autem est, vt eius caloris principium sanguineis in corde, exanguibus in proportionali habeatur: cibum enim naturali calore conficiunt, atque concoquunt omnia: sed inprimis id quod potissimum est, nempe cor, aut quod ei proportione respondet.

L. de respir. c. 15. Spiritus ad originem caloris cordi inditi, facilé commeat.

L. de incess. animal. c. 2. Motionum per locum initia sunt impulsus, & tractus. Hæc enim per se sũt, & moueri videntur, sed ab alio moueri quod fertur ab alio.

L. 3. de part. animal. c. 4. Medium enim cordis spissum, cauumque corpus est. Plenum etiam sanguinis est, quasi hinc venæ oriantur: cauum est vt contineat sanguinem: spissum vt principium caloris seruare possit.

Cor enim statim omnium partium primum consistens, sanguinolentum est.

L. 4. c. 5. Sed vnum quod cordi proportionetur, id habeant necesse est, vt enim animæ sentiendi, vitæque causa parte aliqua corporis, principium animalibus omnibus est.

TOVT ainsi qu'il n'y a qu'vne premiere cause efficiente dont le Ciel, la nature, & tout l'vniuers dépend: comme les mouuements des choses inferieures de degré en degré depuis les plus prochaines iusqu'aux plus eslongnees ont tous leurs dépendances de celuy du Ciel, lequel estant posé, toutes choses sont constituees, & luy cessant elles cessẽt aussi: & le Ciel quant à luy dépent du premier efficient, qui est Dieu; dont l'action est de mouuoir toutes choses, chacune selõ sa nature, & leur inspirer l'estre & la vie. Et tout cecy par vn certain ordre, en la mesme sorte qu'en vne monarchie qui est le meilleur de tous les gouuernements, il n'y a qu'vn seul Roy qui commande souuerainement, premieremẽt, & principalement de soy, & secondement par des vices Roys, gouuerneurs, lieutenants, magistrats & autres officiers ausquels il donne l'authorité de ce faire proportionnément à chacun selon qu'il est conuenable pour biẽ regir & administrer son estat, encores qu'il demeure arresté en vn lieu. Les Peripateticiens tiennent tout de mesme, qu'il n'y a au corps de l'animal qu'vn principal membre, auquel l'ame est principallement enracinee & a son siege

siege: & duquel, comme d'vn principe, elle cõmunique par vn certain ordre, la vie à toutes les parties, & la vertu à chacune, de faire ses operations, conspirãt ensemble par son moyen à la conseruation de l'animal ; car autrement s'il y auoit plusieurs principes diuers, ils n'auroient aucune correspondãce entre-eux, & la ruine de l'animal s'en ensuiuroit incõtinent. Ce principal membre selon leur opinion est le cœur : parce disent-ils, premierement, que puisque l'ame ne peut rien faire, non pas cõsister au corps seulement, sans la chaleur naturelle qui est son premier instrumẽt, auec lequel elle dispose, conserue, & tempere toutes les parties de l'animal, il n'y a point de doubte que l'ame n'ait son siege, là où la chaleur se trouue resider originairement. Or par le consentement de tous, l'experience nous montre que le cœur est le lieu où il reside le plus de chaleur, & où elle est plus long temps: dont le signe est, qu'en ouurant les animaux viuants & mettant les doigts dedans le ventricule de leur cœur, on trouue que c'est le lieu le plus chaud, & qu'eux mourãts, il est le dernier refroidy: & partant c'est de là où elle s'espand par tout le corps comme d'vne fontaine, d'où tous les membres prennẽt la vie; de quoy il s'ensuit, que le siege de l'ame est là, & que toutes les facultez en partent. A cause de quoy la nature l'a constitué au milieu du corps, cõme le centre de l'animal, pour distribuer plus commodément à chacune partie, la vertu qui luy est necessaire pour ses operations: ainsi qu'elle a ordonné le Soleil au milieu de sept planettes, pour leur départir la lumiere à toutes, car il y a tant d'affinité entre les operations du Soleil & du cœur, qu'on appelle le Soleil cœur du grand monde ou vniuers. De sorte que tout ainsi que les mouuements inferieurs sont conseruez & regis par le continuel mouuement du ciel: de mesme ceux de l'animal, sont cõduicts & maintenus par le mouuemẽt du cœur. Cela se connoist, en ce que quand il cesse, toute operation, & tout mouuement cessent en l'animal: de quoy par consequent il demeure destruit: ainsi que si le mouuement du ciel cessoit, tout mouuement cesseroit és choses inferieures, & elles s'en-iroient toutes en ruine. Car encore que Dieu puisse produire & conseruer les choses, sans vser du moyen d'vn mobile perpetuel: toutesfois selon l'ordre qu'il a constitué à la nature, elles ne peuuent estre engendrees, ny maintenuës, sans le mouuement du ciel, que sa diuine prouidence a ordonné pour cet effect dés le commencement du monde. Le cœur est comparé à vn cercle en deux choses. Premierement, à cause du mouuement & du repos : parce qu'ainsi que le corps circulaire quand il est meu, se repose selon le tout, & change de lieu selon ses parties ; le cœur en faict de mesme par le mouuement du poussement, & par celuy du retirement, quand il se dilate & reserre. Secondement à cause que comme le mouuement circulaire est composé de poussemẽt par le demy cercle superieur, & d'attraction par l'inferieur: semblablement le cœur en son eleuation est de poussement, & en son abaissement d'attraction: & ainsi au cœur est le commencement & la fin du mouuement, en poussant & en retirant, quand il se dilatte & reserre.

Τῶν ζώων τῶν ἐναίμων ἡ καρδία γίνεται πρῶτον· τοῦτο δὲ δῆλον, ἐξ ὧν ἐν τοῖς ἐνδεχομένοις ἔτι γινομένοις ἰδεῖν, τεθεωρήκαμεν· ὥστε καὶ ἐν τοῖς ἀναίμοις ἀναγκαῖον ἀνάλογον τῇ καρδίᾳ γίνεσθαι πρῶτον.

Ἢ γάρ τοι ἅμα πάντα γίνεται τὰ μόρια, οἷον καρδία, πνεύμων, ἧπαρ, ὀφθαλμός, καὶ τῶν ἄλλων ἕκαστον· ἢ ἐφεξῆς· ὥσπερ ἐν τοῖς καλουμένοις Ὀρφέως ἔπεσιν· ἐκεῖ γὰρ ὁμοίως φησὶ γίνεσθαι τὸ ζῶον τῇ τοῦ δικτύου πλοκῇ· ὅτι μὲν οὖν οὐχ ἅμα, καὶ τῷ λόγῳ καὶ τῇ αἰσθήσει ἐστὶ φανερόν· τὰ μὲν γὰρ φαίνονται ἐνόντα ἤδη τῶν μορίων, τὰ δ' οὔ· ὅτι δὲ οὐ διὰ μικρότητα οὐ φαίνεται, δῆλον· μείζων γὰρ τὸ μέγεθος ὢν ὁ πνεύμων τῆς καρδίας ὕστερον φαίνεται τῆς καρδίας ἐν τῇ ἐξ ἀρχῆς γενέσει.

Γίνεται δὲ μετὰ τὴν ἀρχήν, ὥσπερ ἐλέχθη, τὰ ἐντὸς πρότερα· φαίνεται δὲ πρότερα τὰ μέγεθος ἔχοντα τῶν ἐλαττόνων, οὐδ' ἔνια γινόμενα πρότερον.

Διὰ μὲν οὖν τὸ τὴν ἀρχὴν ἐν τῇ καρδίᾳ τῶν αἰσθήσεων εἶναι καὶ τοῦ ζῴου παντός, αὕτη γίνεται πρῶτον.

Arist. l. de iuuent. & seneƈt. c. 3. Cor animantiũ sanguine preditorũ primũ gignitur, quod etiã per ea constat que fuim⁹ speculati in hisce, que dũ adhuc fierẽt, nobis vidisse cõtigit. Quare in iis que sanguine carent id primũ fieri necesse est, quod vice cordis subrogatur.

L. 2. de generat. animal. c. 1. Aut enim simul omnes partes generantur : verbi gratia. cor, pulmo, iecur, oculus, & reliqua omnia : aut ordine deinceps, vt in his carminibus, que ad Orpheum authorem referuntur. Similiter enim, vt retis implexum cõstitui animal ibi scribitur. Sed nõ enim simul omnia effici vel sensu percipi potest, cùm partes alie iam inesse, alie nondum ad esse cernantur. Nec dici potest, eas pre sua exiguitate latere. Pulmo enim, qui amplioris quàm cor magnitudinis est, posterior corde in primo ortu cõspicitur.

C. 6. Fit autem primò principium, quod in sanguineo genere cor est : in ceteris proportionale, vt sepiùs dictum est. Idque effici primum non modò sensu percipitur, sed etiam quod per obitum vita hic vltimò deficit. Euenit namque in omnibus, vt quod vltimum fit, id primum deficiat: & quod primum, id vltimũ, quasi natura decursionem reducem agat, & à calce ad carceres, vnde prorũit redeat, est enim generatio ex nõ ente in ens : corruptio contra ex ente in non ens.

Cùm itaque principiũ sensuũ, totiusque animalis in corde contineatur, hoc ob eam rem primum gignitur.

Aristote dit que le cœur est la premiere partie engendree en l'animal, qu'il l'a ainsi experimenté, qu'en la naissance il se voit premier que le poulmon, bien qu'il soit plus petit; & que cela ne se connoist pas seulement par le sens, mais encores par la raison. Il dit aussi qu'il defaut le dernier de tous: de sorte qu'il est le premier viuant & le dernier mourant, ainsi que ce qui est le dernier faict, est le premier qui defaut en toutes choses: comme si la nature reuenoit sur ses pas, de la fin de la carriere, au commencement d'où elle estoit partie. Il y a de la raison pour soutenir son opinion: à sçauoir, qu'aucun membre de l'animal ne peut subsister, ny mesme estre formé, sans chaleur naturelle, laquelle procede du cœur, comme de la source. Secondement il est conuenable que comme il est le dernier mourant en l'animal; ainsi que l'experience nous l'apprẽd, qu'il soit le premier viuant, & le commencement de la vie & du mouuement. Et puis l'animal ne pouuant viure au ventre de sa mere sans estre nourry, & la nourriture ne se pouuant faire sans sa chaleur naturelle, pour conuertir le sang de sa mere qui luy est transmis par le nombril, il paroist que le cœur est le premier formé. Mais quoy que c'en soit, aucun membre n'est animé, que le cœur ne le soit premierement: car encores qu'ils soient tous formez, pour le moins les principaux, auant l'aduenement de l'ame, afin de la receuoir comme vne Royne en son palais preparé; attendu qu'elle est le premier acte du corps organique, toutesfois c'est luy qu'elle anime premierement, pour le moins de nature: tellement que le principe de la vie est en luy.

Καὶ ἀεὶ, ἕως ἂν ζῇ τὸ αἷμα μόνον· πρῶτον δὲ γίνεται τὸ αἷμα ἐν τοῖς ζώοις τῇ καρδίᾳ καὶ πρὶν ὅλον διηρθρῶσθαι τὸ σῶμα.

Arist. l. 3. de hist. animal. c. 19. Et semper quandiu vita seruatur, sanguis vnus animatur, & feruet. Oritur primũ in corde antè quàm totũ corpus formetur.

Le cœur n'est occupé en aucune particuliere action, mais seulement en vne vniuerselle, qui est d'engendrer les esprits vitaux, par le moyen de la chaleur naturelle residant en luy, comme en sa source. Ces esprits vitaux ne sont riẽ qu'vn sang tres-subtil, qui porte le nom d'esprit, à cause de sa subtilité & viuacité: duquel puis apres le cœur vsant, cõme vn prince souuerain se sert de ses ministres, il faict toutes ses operations: car il enuoye par ces esprits en toutes les parties du corps, les vertus à chacune de faire sa propre function: tellement qu'il n'y a aucun membre, qui puisse exercer son operation sans esprit vital, que le cœur luy enuoye par les arteres, qui ont leur origine en luy, & luy seruent pour cet effect: à cause de quoy il est le premier efficient & le prince de toutes les operations de l'animal.

Ἡ δὲ καρδία ὅτι ἐστὶν ἀρχὴ τῶν φλεβῶν, καὶ ἐν τοῖς περὶ τὰ μέρη τῶν ζώων εἴρηται πρότερον· καὶ ὅτι τὸ αἷμα τοῖς ἐναίμοις ἐστὶ τελευταία τροφή, ἐξ οὗ γίνεται τὰ μόρια, φανερὸν τοίνυν, ὅτι μίαν μὲν τινα ἐργασίαν ἡ τοῦ στόματος λειτουργεῖ δύναμις, ἑτέραν δὲ, ἡ τῆς κοιλίας περὶ τὴν τροφήν· ἡ δὲ καρδία κυριωτάτη, καὶ τὸ τέλος ἐπιτίθησιν, ὥστ' ἀνάγκη καὶ τῆς αἰσθητικῆς καὶ τῆς θρεπτικῆς ψυχῆς ἐν τῇ καρδίᾳ τὴν ἀρχὴν εἶναι τοῖς ἐναίμοις· τὰ γὰρ τῶν ἄλλων μορίων ἔργα περὶ τὴν τροφήν, τοῦ ταύτης ἔργου χάριν ἐστί· δεῖ μὲν γὰρ τὸ κύριον πρὸς τὸ οὗ ἕνεκα διατελεῖν, ἀλλ' οὐκ ἐν τοῖς τούτου ἕνεκα· οἷον ἰατρὸς πρὸς τὴν ὑγίειαν.

Arist. l. de iuuent. & senect. c. 3. Quòd autem cor venarũ principium sit, quódque in sanguineis sanguis sit vltimũ alimentum, ex quo partes efficiunt, in libris de partibus animaliũ dictum iam est. Constat itaque oris facultatẽ alteram operam cibo conficiendo prestare, ventris alteram: cor verò potissimum esse atque finem imponere. Quare vt sentientis, ita etiam vegetantis animæ originem sanguinariis in corde haberi necesse est, nam cæterarum partium officia circa cibũ, officij cordis gratia sunt. Oportet enim vt principale ad id, cuius causa properet, & non in iis quæ huius causa, subsistat, perinde atque medicus ad ipsam sanitatem.

Le foye ayant receu les esprits vitaux qui sont partis du cœur, son office est de faire par leur ayde, le sang comme matiere pour nourrir le corps & de l'enuoyer par les veines estãt preparé à toutes ses parties & au cœur mesme: afin qu'apres estre espãdu en chacune, il soit cõuerty en la substance de l'animal par la chaleur naturelle que les esprits vitaux portent, lesquels le cœur ayãt faits de la portiõ du sang qu'il a receuë du foye, apres l'auoir élabouré il les transmet par les arteres: & c'est pourquoy nature a accõpagné chaque veine d'vne artere: parce que le nourrissemẽt ne requiert pas seulemẽt le sang alimẽtal qui est nourricier cõme matiere, mais vn agent aussi pour le conuertir en la substance de la chose à nourrir. De sorte que combien que le sang que le foye faict par le moyen des esprits vitaux, que luy a enuoyez le cœur, soit premier de generation que les esprits vitaux qui s'en engendrent puis apres au cœur; toutesfois celuy qui s'engendre au cœur, est le premier de perfection

ction selon l'intention & le conseil de nature, & tient plustost lieu d'agent second ou d'instrument prochain, que de matiere au nourrissement principal de tout le corps, soubs le cœur, qui est le premier & principal: & partãt l'office du cœur est bien plus noble, & luy ressent dauantage le prince, que le foye, qui ne luy sert que de preparer & administrer de la matiere pour ses operations, qui est vne œuure seruile.

La ceruelle, en laquelle est la source & l'origine de tous les nerfs qui sortent de sa substance ou de l'espine mouelliere, laquelle luy est cõioincte, reçoit les esprits vitaux que le cœur luy enuoye par les arteres, & les ayant receus, elle tempere leur trop grande chaleur auec sa froideur; afin que la connoissance s'y face par leur benefice: car l'operation de sentir & de mouuoir, ne se peut faire sans les esprits vitaux, qui sont enfermez és ventricules de la ceruelle, & communiquez aux nerfs par les arteres; comme nous le connoissons en ce que les facultez animales cessent par le somne, & le somne vient de la retraitte de la chaleur & des esprits au cœur: ainsi que nous le dirõs en son lieu. Donques la substãce de la ceruelle & les nerfs sont l'instrumẽt de tous les sens tant interieurs qu'exterieurs: & l'esprit vital est le premier organe & le plus prochain de l'ame, laquelle est le premier mouuant: car l'ame vse immediatement de l'esprit vital, luy se sert du nerf, & le nerf meut par le muscle chaque partie: c'est pourquoy chaque nerf est accompagné d'vn artere qui porte les esprits.

Le foye & la ceruelle sont les deux principaux ministres & instruments du cœur, lesquels ont soubs luy les premiers offices au corps de l'animal: à sçauoir le foye celuy de faire du sang, de le preparer, & de l'enuoyer par tout comme matiere & aliment dont l'animal est nourry, & conserué en estre par ce moyen: attendu que sans nourriture il luy est impossible de viure. L'office de la ceruelle, c'est de moderer la chaleur des esprits, pour les rendre plus propres à la connoissance, qu'vne trop grande chaleur empesche: parce qu'elle faict du mouuement & de l'agitation; & la connoissance requiert du repos & de la stabilité. Aussi experimentons nous que ceux qui ont le sang plus froid & tenuë, sont plus ingenieux. Pour cette consideration la nature a faict la ceruelle froide & fort ample, & principalement en l'homme, qui est nay le plus capable entre tout les animaux, pour connoistre & pour contempler: afin de pouuoir contenir plus d'esprits vitaux, & les rendre aptes à la connoissance, en les rafraichissant. La froideur de la ceruelle se cõnoist, en ce que les seuls animaux qui ont du sang, sont doüez de ce membre là, pour rafraischir la chaleur qu'ils ont à cause de leur sang, que la ceruelle est capable de moderer.

Voila les raisons pour lesquelles les Peripateticiens posent que l'ame a son siege au cœur, qui est le Roy & prince souuerain en la monarchie du corps de l'animal: & le foye & la ceruelle les deux principaux vice-rois & ministres: lesquels reçoiuent de luy plus d'authorité, que tous les autres: auec cette differẽce toutesfois, que celle de la ceruelle est plus noble & excellente que celle du foye; dautãt que la connoissance surpasse le nourrissemẽt. On compare aussi le cœur à vn artisan, qui a en soy la vertu en estre parfaict, laquelle il cõmunique en operant à ses outils & instruments en estre imparfaict: car tout ainsi comme l'artisan diuisant vne piece de bois auec vne sie, cõmunique la vertu à la sie pour le regard d'operer & de l'estre imparfaict, par lequel elle diuise le bois: semblablemẽt l'esprit sortant continuellement du cœur cõme d'vne fonteine de la vie, où l'ame est en repos, ainsi qu'en son propre siege, il est porté en chaque partie du corps faisant viure tous les mẽbres par son action vitale, qu'il reçoit continuellement de l'ame; attendu qu'ils sont actuez par cet esprit influãt, & excitez à leurs operatiõs. Et ce qu'il faict tant de diuerses functions, cela vient qu'estãt conioinct auec chaque mẽbre, il est limité par luy, pour ce qui est requis à ce mẽbre: tellement que les differentes functions des parties ne prouiennent pas de la difference de l'ame, ou de l'esprit influant, mais de celles des parties esquelles il est inspiré & influé: ainsi comme les actions du Soleil concurrentes auec celles des agents particuliers sont limitees par eux.

Ἀρχὴ, ὅθεν πρῶτον γίνεται ἐνυπάρχοντος· οἷον ὡς πλοίου τρόπις καὶ οἰκίας θεμέλιος· καὶ τῶν ζώων, οἱ μὲν καρδίαν, οἱ δὲ ἐγκέφαλον, οἱ δ᾽ ὅτι ἂν τύχωσι τοιοῦτον ὑπολαμβάνουσιν,

Arist. l. 5. metap. c. 1. t. 1. Principium partim id vnde primò aliquid fit, ita vt insit; veluti nauigij carina & domus fundamentum: sic animalium alij cor, alij cerebrum, alij quidvis tale esse existimant.

Long temps auparauant qu'Aristote eust escript, il y auoit eu diuerses opinions touchant le membre qui estoit engendré le premier en l'animal, comme il le tesmoigne luy mesme. Empedocles a estimé selon que le rapporte Galien, que l'espine estoit faitte la premiere, comme la quille d'vn nauire. Et Democrite estimoit que le nõbril estoit formé le premier,

Galien l. de histor. phil. c. 22. Plutarch. l. de amore parent. erga liberos. Hippocr. de natura pueri. Galen. l. de fort. format. c. 3.

comme vn ancre, pour empescher que l'embrion ne fust agité. Alcmeon pensoit que c'estoit la teste, & ainsi de plusieurs autres, mais toute la dispute a esté reduitte à deux membres: à sçauoir le cœur que les Peripateticiens soutiennent estre le premier formé, & le foye qu'Hippocrates & apres luy Galien ont estimé estre le premier deliniee, le cœur le second & la ceruelle la troisiéme. Hippocrates dit auoir veu en vne portee de six iours, quelque chose de rouge & rōd, marqué de veines, qu'il estime estre le foye, sans qu'il parust aucune chose du cœur. Ils fondent aussi cette opinion sur cette raison, que l'animal vit premierement de la vie des plantes qui est d'estre nourry seulemēt, ce qui ne peut estre faict sans sang, qui est son aliment, lequel est faict au foye: & confirmēt cela, parce que la nature a accoustumé de commencer par le plus facile, & que la generation du foye l'est, comme il paroist par sa couleur, en laquelle on connoist qu'il est engēdré de sang, sans grande transmutation. Les medecins qui suiuent cette opinion, tiennēt contre les Peripateticiēs, qu'il y a trois parties egalement principales au corps de l'animal: à sçauoir la ceruelle, le cœur, & le foye, ausquelles toutes les autres seruēt: & qu'en elles se trouuēt trois facultez, l'animale en la ceruelle: la vitale au cœur. & la naturelle au foye: & que de la ceruelle decoule l'esprit animal, qui est porté en tout le corps par les nerfs, lesquels ont leur origine en elle: que le cœur enuoye par les arteres qui procedent de luy, l'esprit vital par tout: & finalement que l'esprit naturel decoule du foye par les veines qui y ont leur source: combien qu'il semble que ce soit plustost vne certaine matiere, que quelque esprit qui parte de luy. De sorte qu'ils reduisent à trois genres, les facultez par lesquelles nostre corps est administré & regy: à sçauoir la naturelle, la vitale, & l'animale: à la faculté naturelle appartiēt la vertu de nourrir, d'augmēter & d'engendrer: à la vitale, celle qui pousse, celle qui faict les esprits & l'officine de la chaleur: à l'animale les sens & la vertu motrice. Et afin d'oster le souuerain empire au cœur que les Peripateticiens luy attribuent, ils disent que l'vnité de l'ame est suffisante pour conseruer l'vnité de l'animal, & veulent qu'il y ait plusieurs parties egalemēt principales en son corps: duquel ils establissent, par ce moyen, le regime Aristocratique, par elles. Pour ce te effect, quelques vns d'eux nient, en premier lieu, que ce soit par la vertu des esprits enuoyez du cœur, que le foye a la puissance de faire premierement du sang; voulant qu'il ait cette vertu de luy mesme: à cause disent-ils, que le cœur n'en a point d'autre que celuy que le foye luy enuoie, pour faire ses esprits & le nourrir. Quelques vns nient aussi, que les esprits portez par les arteres, soient necessaires à la conuersion du sang nourricier, en la substance de la chose; voulant qu'ils soient requis seulement, à donner la viuacité aux membres: parce que l'experience leur apprēd (disent ils), que l'artere du bras estāt coupé aupres du coude, que tout le reste de la main ne laisse pas d'estre nourrie, de sentir, & de mouuoir: ne receuant du retranchement de l'artere que quelque stupidité, & demeurant auec moins de viuacité qu'auparauant. Et pource qu'ils ne peuuent nier que la ceruelle ne dépende du cœur, pour le regard des esprits vitaux qui en montent vers elle; ils disent que ces esprits sont changez d'espece par la ceruelle & transmuez en animaux: tout ainsi que le sang est changé en laict par les mammelles, & en semence par les testicules. Et partant à leur dire, ce seroit le cœur qui prepareroit, en cette operation, la matiere à la ceruelle: laquelle feroit l'agent, qui en feroit les esprits animaux.

A ce que dessus nous respondōs pour les Peripateticiēs; & premierement, à ce qui est de l'experiēce de la partie premiere formee en l'animal, qu'Aristote est plus croyable qu'Hippocrates pour auoir peu faire plus d'essais de ces choses que luy, à cause des grands moyens qu'Alexandre luy donnoit pour dépendre en semblables choses, & du grand nombre de toutes sortes d'animaux qui luy estoiēt apportez par son cōmandement, de toutes les parties de Grece & d'Asie. Quant à la premiere raison, elle est aisee à soudre: attendu qu'il n'est pas necessaire que le premier aliment de l'animal soit de sang faict par son foye, suffisant que ce soit de celuy de la mere, qui luy est enuoyé par le nombril. Et pour le regard de la seconde raison; nous disons que la nature commence quelquesfois par les parties plus necessaires, plustost que par les plus faciles: à cause que l'ordre de la prouidence le requiert. Quant au regime aristocratique, nous disons que tout ainsi que le premier efficient, qui est Dieu, estant suffisant par soy seul de conseruer l'vnité de l'vniuers en son estre & en son regime, a neantmoins voulu que toutes les causes naturelles & leurs mouuements dépendissent du ciel, connoissant que cet ordre est le meilleur: semblablement, la nature, qui imite en ses œuures particulieres l'ordre de l'vniuers, selon la condition de chacune; a estably vn semblable ordre & regime au corps de l'animal, faisant que tous ses membres dépendissen

dissent d'vn membre principal, pour le regard de leurs operations requises à la vie de l'animal. Et ce membre est le cœur, lequel nous disons secondement, ne receuoir point du foye le sang, dont les esprits qu'ils enuoye premierement, sont engendrez : & que ce sang est nay aussi tost que le cœur & que le foye : ou bien on peut dire, que le cœur en faict luy mesme assez, pour enuoyer premierement la vertu au foye d'en engendrer pour la nourriture de tout le corps, & pour la confection des esprits que le cœur transmet par tout. Et bien que le foye ait de sa nature la faculté de faire du sang, il n'a pas la derniere disposition de sortir en acte pour cet effect, sans estre aydé des esprits que le cœur luy enuoye. Desorte que s'il n'auoit cette vertu qu'il reçoit du cœur, il ne pourroit faire de sang ; & partant il dépend du cœur en son operation, comme la cause seconde de la premiere, sans l'influence de laquelle, elle ne sçauroit causer: là où le cœur n'emprunte d'aucun autre membre la faculté, ny la disposition d'operer, non pas seulement la matiere de quoy il faict premierement les esprits à la naissance de l'animal. Ioinct que si vn membre meritoit le rang de principal pour administrer de la matiere à vn autre en l'animal, le ventricule qui administre le chyle au foye pour en faire le sang, seroit plus principal que luy. Mais ce sont les arts inferieurs qui administrẽt à l'architecte, & les facultez qui sont ordonnees aux autres, comme la nutritiue à la generatiue, & le sens à l'entendemẽt, qui cedent en noblesse & preeminence à leurs superieurs. En troisiéme lieu, quand cette experience de l'artere couppee au bras, seroit vraye ; cela n'empesche pas que ce ne soiẽt les esprits portez par les arteres qui conuertissent le sang en la nourriture de l'animal : car puisque les esprits portez par les arteres entrent dedãs les veines, selon l'opiniõ d'Hippocrates, encores que l'artere soit retrãchee, le sang qui a cõmunication des esprits receus de l'autre partie de l'artere, qui est demeuree, ne laisse pas d'estre conuerty par eux en la substance de la chose à nourrir ; combien que ce ne soit pas si parfaittement; comme nous le voyons en ce que la viuacité, le mouuement, & le sentiment, ont moins de vigueur en cette partie selon leur confession. En quatriéme lieu, il n'y a point d'apparence que la ceruelle puisse par la froideur changer l'espece des esprits, en les conuertissant de vitaux en animaux : car l'ame vse tousiours premierement de son plus noble instrument & le plus digne d'elle, qui est la chaleur naturelle, quand elle agit: & secondement de la froideur, quand elle la veut moderer & temperer: dautant que la condition de l'ame est telle, que tout ainsi que les corps celestes, selon l'opinion de plusieurs, n'engendrent point de froideur, mais de la chaleur seulement : de mesme elle n'est point ensuiuie du froid, ains de la seule chaleur; laquelle Aristote appelle vitale, & dit qu'elle respond par proportion à celle des estoilles ; comme cela se voit par les corps morts, qui sont plus froids, que lors qu'ils estoient viuants : à cause que la mort est l'extinction de la chaleur vitale, que les choses viuantes reçoiuent de l'ame. Donques puisque ce n'est pas le froid qui ensuit l'ame, mais la chaleur nõ extreme, ains moderee; l'ame n'vse pas en ses operations animales, du froid; mais de la chaleur, comme de son instrumẽt, tantost plus foible & tantost plus forte : selon que chacune action le requiert. Cecy se peut connoistre par la comparaison des choses artificielles : car quand nous affoiblissons du feu pour cuite quelque viande, selon qu'elle le requiert; les degrez de froid qui sont meslez auec le feu pour le moderer, ne sont pas dits faire la cuisson; mais biẽ ceux du feu: car ceux du froid ne seruent que de la moderer. Or il en est tout de mesme des esprits que le cœur enuoye en la ceruelle: car leur chaleur est seulement refroidie par la froideur de la ceruelle; de sorte qu'ils ne reçoiuent d'elle, que les seuls degrez de froideur ; mais les degrez de chaleur qu'ils tiennent, ils les ont du cœur. Donques les operations animales qui se font en la ceruelle, c'est par des degrez de la chaleur de ces esprits, & non des degrez de froid : & partant c'est de la faculté coulante du cœur, & non de celle de la ceruelle: sinon entant que la ceruelle modere la chaleur des esprits par sa froideur; car c'est à la chaleur, qu'il appartient proprement de tirer la forme de puissance en acte : à cause dequoy il n'y a qu'elle qui opere à introduire la forme en tous les composez, là où la froideur n'a operation, que pour le regard de ce qui est souris à la forme : à sçauoir à la consistance des parties de la matiere, afin qu'elles ne soient point dissoultes de la chaleur: & ainsi en assemblant les parties, elle contient les figures & les formes des choses à engendrer: mais elle n'opere rien pour la forme de l'espece.

Ἀλλὰ μὴν τό γε κύριον τῶν αἰσθήσεων ἐν ταύτῃ τοῖς ἐναίμοις πᾶσιν· ἐν τούτῳ γὰρ ἀναγκαῖον εἶναι τὸ πάντων τῶν αἰσθητηρίων κοινὸν αἰσθητήριον.

Arist. l. de iuuent. & senect. c. 3. At verò sensuum principatus, in corde sanguinarijs omnibus est: nam in corde omnium sensorium cõmune sensorium haberi necesse est.

Τοῦ δ' αἵματος καὶ τῶν φλεβῶν, τὴν αὐτὴν ἀρχὴν ἀναγκαῖον εἶναι· θάτερον γὰρ ἕνεκα θατέρου ἐστίν, ὡς ἀγγεῖον καὶ δεκτικόν· ἀρχὴ δὲ τῶν φλεβῶν τοῖς ἐναίμοις, ἡ καρδία· οὐ γὰρ διὰ ταύτης, ἀλλ' ἐκ ταύτης ἠρτημέναι πᾶσαι τυγχάνουσι· δῆλον δ' ἡμῖν τοῦτο ἐκ τῶν ἀνατομῶν.

L. de reſpirat. c. 8. Sanguinis autem & venarum generis idem eſſe principium neceſſe eſt; nam alterum alterius gratia eſt, nempe quaſi vas & conceptaculũ. Porrò venarum principium in ſanguineis, cor eſt: non enim per hoc tendunt, ſed ex hoc omnes dependent: quod nobis facilè conſtat ex diſſectionibus.

Ἡ μὲν ἀρχὴ καὶ νεύρων ἐστὶν ἐκ τῆς καρδίας· καὶ γὰρ ἐν αὐτῇ ἡ καρδία νεῦρα ἔχει, ἐν τῇ μεγίστῃ κοιλίᾳ.

L. 3. de hiſt. animal. c. 5. Origo neruorum quoque in corde eſt: id enim neruulos ſuo ampliore ventriculo continet.

Ἡ δὲ καρδία τῶν φλεβῶν ἀρχή· φαίνονται γὰρ ἐκ ταύτης οὖσαι, καὶ οὐ διὰ ταύτης.

De partib. animal l. 3. c. 4. Cor autẽ venarum principium eſt: ex hoc enim venæ, & per hoc eſſe videntur.

Διὸ ἡ καρδία καὶ τούτων ἀρχή· δῆλον δὲ τοῦτο ἐκ τῶν ἱστοριῶν καὶ τῶν ἀνατομῶν.

De generat. animal. l. 2. c. 4. Venarum quoque principium cor eſt. Patet hoc ex hiſtorijs, & diſſectionibus animalium.

Ἐκ δὲ τῆς καρδίας αἱ φλέβες διατεταμέναι, καθάπερ οἱ τοὺς κανάβους γράφοντες ἐν τοῖς τοίχοις· τὰ γὰρ μέρη περὶ ταύτας ἐστίν, ἅτε γινόμενα ἐκ τούτων.

C. 6. Venæ ex corde tendunt diductæ modo riuorũ, qui in parietibus proficiſcentes ab eodẽ fonte pinguntur: partes enim cõiunctæ ijs ſunt, vt pote quæ ex ijs coagmententur, atque conſiſtant.

Finalement quant à la comparaiſon du ſang conuerty en laict par les mammelles, & en ſemence par les teſticules; cela ne faict rien cõtre les Peripateticiens: car ces effects ne ſont que par l'operation de la chaleur, portee par les eſprits, que le cœur enuoye, pour ſeruir à toutes les functions de l'animal: & puis vne telle conuerſion n'eſt point requiſe aux eſprits qui ont monté du cœur à la ceruelle, ſuffiſant qu'ils en ſoient alterez & temperez, comme il eſt requis à l'operation des facultez cognoſcitiues. Tant s'en faut cette conuerſion ſeroit contre l'ordre de nature, laquelle n'abonde iamais en choſes ſuperflues. Au moyen dequoy ie concluds, en ſuiuant Ariſtote, que l'ordre & le regime du corps en l'animal, eſt monarchique: que le cœur en eſt le principe, & la ceruelle & le foye, les principaux membres apres luy: ſans qu'il ſoit beſoing pour cela de maintenir qu'il ſoit le principe des nerfs, du ſentiment, & des veines: ny la ſource du ſang materiellement, comme il ſemble qu'il a eſtimé ſuiuant Platon. *Plat. in Timeo.*

Des conditions requiſes à l'animal pour pouuoir engendrer.

CHAPITRE XII.

IL y a trois conditions requiſes és animaux pour pouuoir engendrer. La premiere eſt qu'ils doiuent eſtre paruenus au degré de perfection & de grandeur qui leur eſt requis: à cauſe dequoy les enfants n'engendrent point: car la nature ententiue à leur perfection, conuertit tout l'aliment en la ſubſtance de l'indiuidu, & ne laiſſe rien à la generation. La ſeconde, c'eſt qu'ils ne ſoient point mutilez & imparfaicts, cõme les Eunuques & les froids de nature: ou par accident, comme les hommes en leur extreme vieilleſſe. Et la troiſiéme qu'ils ne ſoient point engendrez d'eux meſmes, c'eſt à dire de putrefaction, comme ſont les vers: parce que tels animaux ne peuuent pas tous engendrer leur ſemblable: car combien qu'vne ſouris engendree de putrefaction puiſſe produire vne autre ſouris, toutesfois toutes les autres choſes ainſi engendrees ne le peuuent pas: car la mouche, le ver, & ſemblables, ne ſçauroient produire vn ſemblable à ſoy. Les mulets n'engendrent point auſſi, à cauſe qu'ils ſont comme monſtres produicts outre l'intention de nature, qui veut que le cheual ſe ioigne auec la iument, & l'aſne auec l'aſneſſe: de ſorte qu'on peut douter ſi on leur doit aſſigner vne eſpece: attẽdu que le mulet n'eſt qu'vn cheual & vn aſne imparfaicts.

Que la temperature du corps humain, eſt la plus parfaitte de tous les mixtes.

CHAPITRE XIII.

ENTRE toutes les temperatures & conſtitutions des mixtes ſoit animez ou inanimez, celle du corps humain eſt tenuë la plus excellente de toutes, & la plus apte, comme il eſtoit

il estoit requis, puis que la matiere & toutes ses dispositiōs sont pour la forme, & que l'ame raisonnable surmonte toutes les formes en noblesse & excellence: comme nous le monstrerons en son lieu. La complexion ou temperature humaine se trouue de quatre sortes: à sçauoir sanguine, cholerique, phlegmatique & melancholique. De ces complexions la sanguine respond à l'air, à cause de sa chaleur & humidité, la cholerique ou billieuse au feu, parce qu'elle abonde en chaud & sec: la phlegmatique qui est humide & froide, à l'eau: & la melancholique à la terre, parce qu'elle est froide & seiche. On compare aussi les quatre temperamēts de l'hōme aux quatres saisons de l'annee: à sçauoir la sanguine au printemps qui est humide & chaud: la cholerique à l'esté, qui est chaude & seiche: la melancholique à l'automne, qui est froide & seiche: & la phlegmatique à l'hyuer, qui est froide & humide.

De la vie.

CHAPITRE XIV.

Ζωὴν δὲ λέγομεν τὴν δι' αὑτοῦ τροφήν τε, καὶ αὔξησιν, καὶ φθίσιν.

Ἀνάγκη τοίνυν ἅμα τό, τε ζῆν ὑπάρχειν, καὶ τὴν τοῦ θερμοῦ τούτου σωτηρίαν, καὶ τὸν καλούμενον θάνατον εἶναι τὴν τούτου φθοράν.

Γένεσις μὲν οὖν ἐστιν ἡ πρώτη μέθεξις σὺν τῷ θερμῷ τῆς θρεπτικῆς· ζωὴ δ' ἡ μονὴ ταύτης.

Arist. l. 2. de anim. c. 1. t. 3. Vitam autem dicimus nutritionem, & auctionem, & deminutionem quæ per seipsum fit.

L. de iuuent. & senect. c. 4. Necessum itaque est, vitam & incolumitatem huiusce caloris, item mortem & eiusdem corruptionem, simul esse.

De respir. c. 18. Est igitur ortus quidem prima vegetatricis animæ cum calore participatio: vita verò mora eius.

ARISTOTE dit, que la naissance est la premiere participation de l'ame nourriciere auec la chaleur, & que la vie c'est la demeure de ceste ame: c'est à dire que la vie est l'existance de l'ame vegetatiue au corps qu'elle informe, auec lequel elle demeure conioincte par le moyen de la chaleur naturelle; à raison dequoy il dit que la vie est la conseruation de la chaleur naturelle. Le signe de cela est, que les animaux viuants ont ceste chaleur naturelle, & les mourants deuiennent froids: car de là on conclud que les viuants viuēt auec l'ayde de la chaleur. Ioinct aussi que l'ame vegetatiue, par laquelle on vit premierement, faict ses operatiōs vitales, qui sont, nourrir, augmēter, & engendrer par la chaleur. Or ceste chaleur reside au cœur, comme nous auōs dit, ou en ce qui luy est proportionné és choses qui n'ont point de cœur, & de là elle s'épand par tous le corps auec les esprits qui la portēt: à cause dequoy le siege de la vie est dit estre au cœur, qui est la fontaine & la source de ceste chaleur. L'humide naturel est la nourriture de ceste chaleur naturelle & le subject qui la substante; ainsi que la flamme de la lampe est entretenue & substantee par l'huyle ou autre humide gras. Et comme quand elle defaut la flamme s'esteint & la lumiere aussi; semblablement, quand l'humide naturel vient à manquer, la chaleur naturelle cesse d'estre; & la vie auec elle: à cause de quoy on dit que la chaleur naturelle auec l'humide qui luy est proportionné, est le fondement de la vie. Et cōme la pasture du feu n'est pas l'humide aqueux, tant s'en faut, il en est tué & esteinct: semblablement tout humide en l'animal n'est pas le subject & la nourriture de la chaleur naturelle: car il faut que ce soit vn humide qui ait de la liaison, & puisse fomenter plus long temps la chaleur, tel qu'est l'humide gras & visqueux. Il faut aussi qu'il soit subtil, digeste, & aerien tout ensemble, cōme il se trouue au sang pur, qui est l'humide que nous appellons proportionné à la chaleur: mais s'il est aqueux, crasse ou indigeste, il la debilite & esteint en fin. Ceste definition de la vie conuiēt aussi bien aux animaux raisonnables comme aux bruts: parce que l'ame raisonnable ne demeure au corps, qu'autant que la chaleur naturelle s'y trouue pour faire les functions de sa partie vegetatiue & sensitiue, de laquelle dépendent non seulement la conseruation du corps, qui est partie de l'animal brut & de l'homme; mais aussi les functions de la partie intellectuelle, cependāt que l'ame raisonnable est vnie au corps. Quant aux vegetaux, ceste definition s'entend par proportion de ce qui respond en eux, à la chaleur naturelle des animaux.

Ceste chaleur naturelle qui se nourrit ainsi de l'humide naturel ou radical, lequel en fin elle consomme, ne se peut entendre de la chaleur prise pour qualité, ains pour les esprits vitaux: lesquels sont continuellement nourris, cependant qu'ils trouuent l'humidité en

leur substance : or ceste consommation d'humide & ce nourrissement, par la consommation, ne se fait que par l'action de la substance chaude, en vne autre substance humide : & partant elle n'a lieu qu'és corps heterogenes ; lesquels consistent de parties de diuerse nature, & de diuers temperaments : car autre est la nature de l'esprit, & autre celle du sang, & autre celle de la chair, & autre celle de l'os : c'est pourquoy au mixte inanimé qui est d'vne mesme temperature, la chaleur n'est point nourrie par la consommation de l'humide naturel. Voyla ce que c'est que la vie & le viure, qui est vne tres-bonne chose, ce dit Alexandre Aphrodisee ; ainsi qu'il se connoist au tres-grand soing que nous auons d'engendrer des enfans, comme ayant à viure en certaine maniere par eux.

Alexand. Aphrod. nat. quæst. 4 c. 2.

De la mort.

CHAPITRE XV.

Διὸ τῶν μὲν ἄλλων μορίων, ἀποψυχομένων τὸ ζῆν, τοῦ δ' ἐν ταύτῃ, φθείρεται πάμπαν, διὰ τὸ τὴν ἀρχὴν ἐντεῦθεν τῆς θερμότητος ἠρτῆσθαι πᾶσι, καὶ τῆς ψυχῆς, ὥσπερ ἐμπεπυρευμένης ἐν τοῖς μορίοις τούτοις· τῶν μὲν ἀναίμων, ἐν τῷ ἀνάλογον, ἐν δὲ τῇ καρδίᾳ τῶν ἐναίμων· ἀνάγκη τοίνυν ἅμα τό, τε ζῆν ὑπάρχειν, καὶ τὴν τοῦ θερμοῦ τούτου σωτηρίαν, καὶ τὸν καλούμενον θάνατον εἶναι τὴν τούτου φθοράν.

Arist. l. de iuuent. & senect. c. 4. Quamobrem cæterarum partium calore frigefacto, vita remanet, cordis, prorsus interit, quod omnibus inde caloris principium pendeat, & anima quasi ignita sit in hisce partibus, sanguineorum in corde, exanguium in parte proportionali. Necessum itaque est, vitam & incolumitatem huiusce caloris, item mortem et eiusdem corruptionem, simul esse.

Πᾶσι μὲν οὖν ἡ φθορὰ γίνεται διὰ θερμότητος ἔκλειψιν.

L. de respir. c. 17. Omnibus igitur corruptio obuenit, ob caloris defectum.

LA mort c'est la priuation de l'ame vegetatiue au corps qu'elle animoit, & dautant que sans l'humide radical auquel la chaleur naturelle consiste, l'ame ne demeure point au corps, Aristote dit, que la mort est l'extinction de la chaleur naturelle en l'humide. Cela aduient en la partie où la vie estoit premierement fondee, à sçauoir le cœur, ou quelque chose qui luy soit proportionné : car toutes les autres parties du corps pourroiēt estre froides, que l'animal viuroit encores, s'il y auoit de la chaleur au cœur, mais sa chaleur estant esteinte, l'animal meurt. La chaleur naturelle n'est iamais corrompuë que par la destructiō de l'humide naturel : à sçauoir quand elle le consomme au bout du temps determiné à la vie de chaque animal selon son espece & complexion de l'indiuidu ; ou bien quād par quelques autres accidents de maladie l'humide est tellemēt gasté & corrompu, qu'il est disproportiōné à la chaleur naturelle du cœur, en sorte qu'il ne la peut plus nourrir ny substāter.

Ἡ ἐλάττων φλὸξ καταχεῖται ὑπὸ τῆς πολλῆς κατὰ συμβεβηκός· ὅτι ἡ τροφὴ ἣν ἐκείνη ἐν πολλῷ χρόνῳ ἀναλίσκει τὸν καπνόν, ταύτην ἡ πολλὴ φλὸξ ταχύ.

Arist. l. de longitud. & breuitate vitæ c. 3. Minor flamma à maiore per accidens deuritur : quod pabulum, fumum scilicet, quod illa non nisi longo tempore absumere potest, hæc ocyus insumat.

Ὅτι μὲν οὖν ὅσα πνεύμονα ἔχει τῶν ζῴων, ἀναπνεῖ πάντα, φανερόν· ἀλλὰ καὶ τούτων αὐτῶν ὅσα μὲν ἄναιμον ἔχει καὶ σομφὸν τὸν πνεύμονα, ἧττον δέονται τῆς ἀναπνοῆς.

L. de respirat. c. 1. Animalia quæ pulmonem habeant, spirare omnia, dilucidum est; sed & de his ipsis quotquot exanguem fungosumque gerunt, spiratione minus indigent.

Τὰ δ' ἔναιμον ἔχοντα τὸν πνεύμονα, πάντα μᾶλλον δεῖται τῆς ἀναπνοῆς διὰ τὸ πλῆθος τῆς θερμότητος· τῶν δ' ἄλλων ὅσα μὴ ἔχει πνεύμονα, οὐδὲν ἀναπνεῖ.

Quotquot autem sanguinē obtinent, spiratiōne magis indigent, propter caloris abundantiam : cætera verò quæcunque pulmone vacant, spirare non solent.

Τοῖς δ' ἐναίμοις καὶ τοῖς ἔχουσι καρδίαν, ὅσα μὲν ἔχει αὐτῶν πνεύμονα, πάντα δέχεται τὸν ἀέρα, καὶ τὴν κατάψυξιν ποιεῖται διὰ τοῦ ἀναπνεῖν καὶ ἐκπνεῖν.

C. 10. At ex iis quæ sanguine prædita sunt, & cor habent, quæ pulmonem sortiuntur, omnia aërem recipiunt, & spiritū trahendo reddendoque, refrigerātur.

Ὅσα δὲ βράγχια ἔχει, πάντα καταψύχεται δεχόμενα τὸ ὕδωρ.

Quæcunque verò branchias obtinent, omnia recipiendo aquam refrigerantur.

Ἅμα δὲ πνεύμονα καὶ βράγχια οὐδὲν ὦπται πως ἔχον.

Cæterum simul pulmonem & branchias habere nullum vnquam visum est.

Ἐπεὶ δὲ πρὸς μὲν τὸ εἶναι τροφῆς δεῖται τῶν ζῴων

C. 11. Cum autem quodque animal vt sit, cibo in-

ἕκαστον, πρὸς δὲ τὴν σωτηρίαν τῆς καταψύξεως τῷ αὐτῷ ὀργάνῳ χρῆται πρὸς ἄμφω ταῦτα ἡ φύσις.

Αἴτιον τοῦ μὲν ἀναπνεῖν ὁ πνεύμων. &c.

Τὰ δὲ καρδίαν μὲν ἔχοντα, πνεύμονα δὲ μή, καθάπερ ἰχθύες διὰ τὸ ἔνυδρον αὐτῶν εἶναι, τῷ ὕδατι ποιοῦνται τὴν κατάψυξιν διὰ τῶν βραγχίων.

Ἡ δ' ἀρχὴ τῆς ζωῆς ἐκλείπει τοῖς ἔχουσιν ὅταν μὴ καταψύχηται τὸ θερμὸν τὸ κοινωνοῦν αὐτῆς· καθάπερ γὰρ εἴρηται πολλάκις συντήκεται αὐτὸ ὑφ' αὑτοῦ.

Δεῖ δ' ὑπολαβεῖν τὴν σύστασιν τοῦ ὀργάνου, παραπλησίαν μὲν εἶναι ταῖς φύσαις ταῖς ἐν τοῖς χαλκείοις· οὐ πόρρω γὰρ οὔθ' ὁ πνεύμων, οὔθ' ἡ καρδία προσδέξασθαι σχῆμα τοιοῦτον.

Ὅτι δὲ μαραίνεσθαι συμβαίνει, πλείονος ἀθροιζομένου θερμοῦ διὰ τὸ μὴ ἀναπνεῖν, μηδὲ καταψύχεσθαι· ταχὺ γὰρ καὶ οὕτω καταναλίσκει τὴν τροφὴν πολὺ συναθροιζόμενον τὸ θερμόν, καὶ φθάνει καταναλίσκον, πρὶν ἐπιθεῖναι τὴν ἀναθυμίασιν.

Δῆλον τοίνυν, ὡς εἴπερ δεῖ σώζεσθαι τὸ θερμόν· τοῦτο δ' ἀναγκαῖον, εἴπερ μέλλει ζῆν· δεῖ γίνεσθαί τινα τοῦ θερμοῦ τοῦ ἐν τῇ ἀρχῇ κατάψυξιν· παράδειγμα δ' ἐκ τούτου λαμβάνειν ἐπὶ τὸ συμβαῖνον ἐπὶ τῶν καταπνιγομένων ἀνθράκων· ἂν μὲν γὰρ ὦσι περιπεπωμασμένοι τῷ καλουμένῳ πνιγεῖ συνεχῶς, ἀποσβέννυνται ταχέως· ἂν δὲ παράλληλά τις ποιῇ πυκνὰ τὴν ἀφαίρεσιν καὶ τὴν ἐπίθεσιν, μένουσι πεπυρωμένοι πολὺν χρόνον.

digeat vt conseruetur refrigeratione, ad hoc vtrumque natura eodem vtitur instrumento.

C.15. Causa spirandi pulmo est. &c.

C.16 Quæ cor habent, sed pulmone vacant vti pisces: aqua per branchias refrigerantur, quod eorum natura aquatilis sit.

C.17. Vitæ principium in quibus habetur deficere solet, cùm calor vitalis non refrigeratur, tunc enim idem, quod sæpe diximus, seipsum consumit.

C.21. Existimare autem oportet, instrumenti constitutionem similem esse follibus, quæ in officinis ferrarijs habentur: parum enim abest quin pulmo & cor sibi formam talem vendicent.

De iuuent. & senect. c. 5. Est etiam quando ignem marcescere contigit ampliori colore ob id collecto, quia neque spiraminis quicquam habeat, neque refrigerij: ita enim calor plurimus sese intercolligens, alimentũ celerrimè absumit, idque prius facit, quàm vt vlla respiratio adhiberi queat.

Clarum itaque est, si seruari calorem oporteat, quod sanè necessarium est si animal victurum sit, quadam fieri caloris in sua origine refrigerationem oportere. Cuius rei exemplum sumere licet, id quod in hisce carbonibus qui præfocantur euenit, nã si continuè obturati sint eo quod suffocatorium vocant, celeriter extinguuntur: si verò mutatis vicibus quispiam crebrò operculum auferat apponatque, longo tempore ignem retinere suum assolent.

La chaleur naturelle est quelquesfois elle mesme la cause prochaine de sa destruction: à sçauoir quand la respiration est empeschee à l'animal, par laquelle il puisse attirer autant d'air qu'il en est requis pour rafraischir la chaleur naturelle: car il se fait vne si grande chaleur, que la naturelle en est consommee elle mesme en consommant l'aliment qui la sustãtoit, cõme vne petite flamme est consommee par vne plus grande. Nous auons l'experience de cela au feu, lequel estant contrainct sans rafraichissement ny exhalation, consomme incontinent son aliment & soy mesme auparauant qu'il puisse auoir d'exhalation. Il paroist que le rafraischissement est necessaire pour la conseruation de la chaleur naturelle, par l'exemple des charbons allumez: car s'ils n'ont point d'air pour exhaler leur chaleur, ils s'esteignent incontinent: & si on leur donne de l'air de fois à autre, ils conseruent leur chaleur. C'est pourquoy la nature a esté si soigneuse de donner le moyen aux choses viuantes d'auoir du rafraichissement continuel à leur chaleur naturelle. Ainsi la chaleur des plantes, bien qu'elle ne soit pas telle que nous la discernions par l'attouchement comme celle des animaux, est rafraichie par le corps enuironnant & par l'aliment: celle des animaux qui n'ont point de sang, & qui sont ordinairement de breue vie, n'est aussi rafraichie que par le corps enuironnant où ils viuent, soit l'eau, soit l'air, & par l'aliment: mais ceux qui ont du sang, se trouuent auoir outre le rafraichissemẽt du corps enuironnant, & de l'alimant, la respiration, ou de l'eau, ou de l'air, pour rafraichir leur chaleur. Cela se fait aux vns, comme à l'homme & à plusieurs autres animaux, par le moyen des poulmõs que la nature leur a donné pour aspirer l'air & le respirer: à l'effect dequoy elle a rẽdu les poulmons semblables aux soufflets de forge, comme dit Aristote. Les animaux qui n'ont point de poulmõ respirẽt par quelqu'autre organe, tel que sont les oüyes és poissons, par lesquelles ils attirent & reiettent l'eau. Mais Aristote dit qu'il ne s'est point veu d'animal qui eust vn poulmon & des oüyes tout ensemble.

Ἀλλὰ μὴν πυρός γε δύο ὁρῶμεν φθορὰς μάρανσίν τε καὶ σβέσιν· καλοῦμεν δὲ τὴν μὲν ὑφ' ἑαυτοῦ μά-

Arist. l. de iuuent. & senect. c. 5. At verò ignis duas esse corruptiones videmus, marcorem, & extin-

ρανσιν· τὴν δ' ὑπὸ τῶν ἐναντίων, σβέσιν· τὴν μὲν, γῆρας· τὴν δὲ, βίαιον· συμβαίνει δ' ἀμφοτέρας δι' αὐτὸ γίνεσθαι τὰς φθορὰς· ὑπολειπούσης γὰρ τῆς τροφῆς, οὐ δυναμένου λαμβάνειν τοῦ θερμοῦ τὴν τροφὴν, φθορὰ γίνεται τοῦ πυρός.

Θάνατος δ' ἐστὶν ὁ μὲν βίαιος, ὁ δὲ κατὰ φύσιν· βίαιος μὲν, ὅταν ἡ ἀρχὴ ἔξωθεν ἦ· κατὰ φύσιν δ', ὅταν ἐν αὐτῷ καὶ ἡ τοῦ μορίου σύστασις ἐξ ἀρχῆς τοιαύτης, ἀλλὰ μὴ ἐπίκτητόν τι πάθος· τοῖς μὲν οὖν φυτοῖς αὔανσις· ἐν δὲ τοῖς ζώοις καλεῖται τοῦτο γῆρας. &c.

Πᾶσι μὲν οὖν ἡ φθορὰ γίνεται διὰ θερμότητός ἔκλειψιν· τοῖς δὲ τελείοις, ἐν ᾧ τῆς οὐσίας ἡ ἀρχή· αὕτη δ' ἐστὶν ὥσπερ εἴρηται πρότερον, ἐν ᾧ τό, τε ἄνω καὶ τὸ κάτω συνάπτει, τοῖς μὲν φυτοῖς, μέσον βλαστοῦ καὶ ῥίζης· τῶν δὲ ζώων, τοῖς μὲν ἐναίμοις ἡ καρδία· τοῖς δ' ἀναίμοις, τὸ ἀνάλογον.

Τελευτὴ δὲ καὶ φθορὰ βίαιος μὲν, ἡ τοῦ θερμοῦ σβέσις καὶ μάρανσις· φθαρείη γὰρ ἂν δι' ἀμφοτέρας ταύτας τὰς αἰτίας· ἡ δὲ κατὰ φύσιν τοῦ αὐτοῦ τούτου, μάρανσις διὰ χρόνου μῆκος γινομένη καὶ τελειότητα· τοῖς μὲν οὖν φυτοῖς αὔανσις, ἐν δὲ τοῖς ζώοις καλεῖται θάνατος· τούτου δ' ὁ μὲν ἐν γήρᾳ θάνατος, μάρανσις τοῦ μορίου διὰ ἀδυναμίαν τοῦ καταψύχειν ὑπὸ γήρως.

ctionem. Eam quæ à seipso prouenit, marcorem appellitamus: quæ verò à contrarijs, extinctionem: & illam quidem, senectutem, hanc autem violentiam, vtramque tamen corruptionem.

L. de respirat. c. 17. Mors altera violenta est, altera naturalis. Violenta cùm principium extrinsecus aduenit. Naturalis cùm idem in ipso animali, est & particulæ constitutio talis est qualis ab initio erat, nec affectio vlla superuenit. Hæc igitur in plantis ariditas appellatur: in animantibus senecta. &c.

Omnibus igitur corruptio obuenit, ob caloris defectũ, sed perfectis, in eo in quo essentia principium habetur, hoc autem, id est, vt ante diximus, in quo superum & inferum coëunt plantis, quod inter germẽ & radicem medium est: animalium sanguinarijs cor, exanguibus proportionale.

C. 18. Obitus verò atque corruptio violenta quidẽ caloris extinctio aut marcor, (his enim vtrisque de causis calor extingui potest:) naturalis verò eiusdem marcor ob temporis transacti longitudinẽ proueniens; verùm in plantis, ariditas: in animalibus, mors nuncupari solet. Cæterum ea quæ in senili ætate obuenit, marcor partis illius est, qui quod eam refrigerare animal præ senio non possit, committitur.

Comme le feu meurt de luy mesme quand la matiere qui l'entretient est consommee, ou bien par extinction en iettant de l'eau dessus, ou par quelqu'autre chose qui l'offusque, ou en luy ostant l'air: semblablement és choses viuantes la mort est naturelle ou violente. La mort naturelle c'est celle dont le principe est interieur à la chose viuante: vne telle mort peut arriuer en deux sortes à l'hõme: à sçauoir ou par vieillesse, quand la nourriture cessant de se faire l'humide radical, manque, & la chaleur defaut ne trouuant plus de pasture: ou par maladie, qui destruit la chaleur naturelle. La mort violente c'est celle dont le principe est au dehors de la chose viuante, comme il aduient à ceux qui meurent deuãt l'aage. Ceste mort porte le nom de violante, par ce qu'elle n'arriue pas ordinairemẽt sans vn grand effort contre la nature: car la vie du ieune est comparee à vne lampe bien allumee, plaine d'huille, pure & abondante, laquelle ne peut estre estaincte que par vne grande impetuosité de ce qui la souffle. Mais il en arriue tout autremẽt aux vieilles gens, dont la vie est cõparee à vne lampe fumente à cause du peu d'huille, & de son impureté, dont la flamme s'estaint par vn leger mouuement, ou de soy mesme: au moyen dequoy leur vie se resoult comme vne petite flamme. La mort se nomme és plantes aridité ou seicheresse: parce qu'elles ne sont iamais destituees d'humeur que par la mort.

La mort peut estre ditte naturelle de la part de la matiere prochaine ou de la premiere: à sçauoir de la prochaine, qui est la chair, les os, & nerfs, parce qu'ils consistent du meslange des elements, qui peuuent estre separez les vns des autres: & de la premiere, parce qu'estant soubs vne forme, elle est en puissance à vne autre: laquelle puissance doit estre quelquesfois reduitte en acte, autrement ceste puissance de la matiere seroit en vain: c'est à dire que la matiere est cause de la possibilité de la corruption des choses, ainsi que de leur generation: parce que sans elle elles ne seroient subjectes ny à l'vne ny à l'autre. Car la matiere est bien la vraye cause que les choses peuuent estre engendrees & corrompues; dautant que tout ce qui est materiel est subject à generation & corruption: mais elle n'est pas cause qu'actuellement elles soient engendrees ou corrompues; ains c'est l'agent engendrant ou tuant: car autre chose est la generatiõ & la corruption actuelle, & autre chose la generabilité & corruptibilité. De la part de la forme il n'y a point de mort naturelle par soy: dautant qu'elle est le principe d'estre, lequel elle donne tousiours de soy, & non l'opposite: mais elle se peut trouuer au regard des dispositions requises à la forme; car tout ainsi que par leur conseruation la forme demeure vnie à la matiere: de mesme par leur destruction la forme cesse d'estre: & cela s'appelle vniuersellement corruption, & particulierement

culierement mort és choses animees : mais parce que les dispositions requises à la forme se trouuent de la part de la cause materielle, il ne se donne point proprement de mort naturelle que de la part de la matiere.

En chaque chose animee il y a deux corruptions naturelles distinguees de temps, dont la premiere porte le nom de mort, la seconde celuy de putrefaction. La mort naturelle est vne consommation de l'humidité naturelle, comme nous auons dit : au moyen dequoy le corps demeure sans ame, & puis apres demeure inanimé : il perit par putrefaction, qui est la corruption de la chaleur du temperament, laquelle contenoit & determinoit l'humide meslé au sec. Apres la mort de la chose animee, les accidents qui ensuiuẽt la forme de la mixtion & ne dépendẽt pas du tout de l'ame, demeurẽt en la chose morte : ainsi les odeurs, les saueurs & les couleurs mesmes de certaines plantes demeurent apres leur mort; dautant qu'elles ensuiuent la forme de la mixtion, laquelle demeure apres leur mort. Semblablemẽt la figure des corps demeure, parce qu'encores qu'elle ensuiue l'ame, neantmoins dautãt que c'est vne determination de la chose quantitatiue & que la quantité ensuit premierement la nature de la matiere, à cause de cela elle demeure au cadaure: la cicatrice demeure tout de mesme, qui est vn certain vice suruenu en la figure: car ce seroit chose ridicule de penser que ces choses se corrompissent & r'engendrassent en vn instant, à la mort de la chose animee. Mais ces mesmes accidents ne se conseruẽt pas apres la seconde corruption, qui est la putrefaction de ces corps : parce que la mixtion se dissoult par la putrefaction du corps; & la forme de la mixtion cessant, ils ne peuuent demeurer. Ie n'ay que cela à dire de la mort pour ceste heure presente, laquelle est la derniere des choses viuantes, mais non pas leur fin; car elle n'est pas ce qui est le meilleur, ny ne les parfaict pas : tant s'en faut elle les destruit & toute operation de la vie; aussi est elle appellee la plus horrible des choses par Aristote : non que toute mort soit auec douleur, mais par ce qu'elle est le dernier de toutes choses en ce monde.

Du periode des choses corruptibles.

CHAPITRE XVI.

Οἱ χρόνοι καὶ οἱ βίοι ἑκάστων, ἀριθμὸν ἔχουσι, καὶ τούτῳ διορίζονται. πάντων γάρ ἐστι τάξις, καὶ ἅπας χρόνος, καὶ βίος μετρεῖται περιόδῳ· πλὴν οὐ τῇ αὐτῇ πάντες· ἀλλ' οἱ μὲν, ἐλάττονι, οἱ δὲ πλείονι· τοῖς μὲν γὰρ ἐνιαυτός, τοῖς δὲ μείζων, τοῖς δὲ ἐλάττων ἡ περίοδός ἐστι τὸ μέτρον.

Arist. l. 2. de gener. & corrupt. c. 10. t. 57. Cuiusque tempus & vita numerũ habent, numeroque præfiniuntur : omnium enim ordo, & omne tempus ac vita circuitu mensuratur : verùm non eodem omnis, sed alia minori, alia maiori mensuratur : alij siquidem annus; alij maior, alij minor circuitus mensura est.

Chaque chose corruptible a vne certaine duree, dont elle est definie, laquelle porte le nom de periode, qui est vn nombre ou mesure circulaire : parce qu'elle est mesuree & nõbree par certaines reuolutions du Ciel. Ce periode n'est pas égal en toutes les especes des choses corruptibles : car les vnes l'ont plus long, & les autres plus bref, tant pour le regard des animees que des inanimees: dont on peut assigner deux causes, l'vne interieure, & l'autre exterieure. L'exterieure c'est le diuers aspect des astres, & la conionction des plantes à leur naissance, & la proportion du lieu quand il est conforme à la nature de la chose; cõme il se voit que les vnes sont mieux conseruees en vn climat, qu'en l'autre. L'interieure est de plusieurs manieres, & entre autres la dureté est de plus longue duree: car les choses dures resistent dauantage à la diuision, qui est cause de la corruption. Secondement le bon meslange de l'humide auec le chaud & le sec terrestre, car estant bien contemperez ils sont cause de longue vie. En troisiesme lieu la similitude des parties : car les choses homogenes ne se corrompent point que d'vn principe exterieur; là où les heterogenes sont destruites de l'interieur & de l'exterieur.

Τὰ μακροβιώτατα ἐν τοῖς φυτοῖς ἐστιν, οἷον ὁ φοῖνιξ· εἶτ' ἐν τοῖς ἐναίμοις ζώοις μᾶλλον ἢ ἐν τοῖς ἀναίμοις· καὶ πεζοῖς, ἢ ἐν τοῖς ἐνύδροις· ὥστε καὶ συνδυασθέντων ἐν τοῖς ἐναίμοις καὶ πεζοῖς τὰ μακροβιώτατα τῶν ζώων ἐστὶν, οἷον ἄνθρωπος καὶ ἐλέφας.

Arist. l. de longit. & breuit. vitæ. c. 4. Quæ diutissimè viuunt, ea in stirpium genere continentur, vt palma & cupressus; mox in sanguineo genere animalium potiùs, quàm exangui : & in pedestri, quàm in aquatili. Quare & illis duobus iunctis, in ijs quæ sanguinea pariter & pedestra sunt, ea haberi solent quæ inter animalia longissimè viuunt, vt homo atque elephas.

Τὰ ὀχευτικὰ καὶ πολύσπερμα γηράσκει ταχύ· τὸ γὰρ σπέρμα περίττωμα, καὶ ἔτι ξηραίνει, ἀπιόν· καὶ διὰ τοῦτο ἡμίονος μακροβιώτερος ἵππου καὶ ὄνου, ἐξ ὧν ἐγένετο, καὶ τὰ θήλεα τῶν ἀρρένων, ἐὰν ὀχευτικὰ ᾖ τὰ ἄρρενα· διὸ καὶ οἱ στρουθοὶ οἱ ἄρρενες, βραχυβιώτεροι τῶν θηλειῶν· ἔτι δὲ καὶ ὅσα πονητικὰ τῶν ἀρρένων, καὶ διὰ τὸν πόνον γηράσκει μᾶλλον· ξηραίνει γὰρ ὁ πόνος· τὸ δὲ γῆρας ξηρόν ἐστι, φύσει δὲ, καὶ ὡς ἐπὶ τὸ πᾶν εἰπεῖν, τὰ ἄρρενα τῶν θηλειῶν μακροβιώτερα· αἴτιον δὲ, ὅτι θερμότερον ζῷον τὸ ἄρρεν ἐστὶ, τοῦ θήλεος.

C.5. Quæ salacia sunt & semine redundant, ocissimè senescunt, nam semen, excrementum est: & insuper cum prodit, assiccat. Ob idque mulus equo & asino, ex quibus procreatus est, plus temporis viuit: & fœmina maribus, si mares salaces sint. Quocirca & in passerum genere, mares breuiorem, quam fœmina vitam obtinent. Adde etiam quod quicunque marte laboriosi sunt, amplius (laboris nomine) senescere solent, labor enim exsiccat: senectus autem sicca est. Natura tamē mares, vt in vniuersum dixerim, viuaciores fœminis sunt. Cuius rei causa est, quod mas fœmina calidior sit.

Νεότης δ' ἐστὶν, ἡ τοῦ πρώτου καταψυκτικοῦ μορίου αὔξησις· γῆρας δ' ἡ τούτων φθίσις· ἀκμὴ δὲ, τὸ τούτων μέσον.

L. de Respir. c. 18. Iuuenta, primæ refrigerabilis particulæ auctio: senecta eiusdem decretio. Status autem siue ætas adulta; quod horum medium est.

Aristote dit qu'entre les plantes la palme & le cyprés sont de tres-longue vie: que des animaux ceux qui ont du sang viuent plus que ceux qui n'en ont point: les terrestres plus que les aquatiques: & entre ceux qui cheminent, l'homme & l'elephant: & qu'ordinairement les plus grands sont de plus longue vie que les plus petits. Dont il donne pour cause que l'animal est de nature chaud & humide: en quoy consiste la vie, & la vieillesse froide & seiche, dont s'ensuit la mort: & qu'il est raisonnable qu'ils ayent plus d'humide: combien que, comme il dit, l'abondance d'humide simplement, ne soit pas suffisante: car il faut qu'il soit chaud aussi, afin qu'il ne se gele ny ne se desseiche facilement. Et pour ceste cause les hommes sont de plus longue vie que quelques animaux plus grands, & les animaux luxurieux & qui iettent beaucoup de semēce vieillissent bien tost: car la semence desseiche estant iettee, & à cause de cela le mulet est de plus longue vie que le cheual & que l'asne, desquels il est engendré: & les femelles que les masles s'ils sont paillards: parquoy les masles des passes, sont de plus courte vie que les femelles: combien que les masles en general soient de plus longue vie que les femelles, parce qu'ils ont plus de chaleur. Le labeur aussi abrege la vie, car il desseiche & la vieillesse est seiche. Les animaux aquatiques sont de plus breue vie que ceux qui cheminent, non simplement parce qu'ils sont plus humides, mais parce qu'ils sont aqueux; car vn tel humide se corrompt aisémēt: & ceux qui n'ont point de sang sont aussi de plus breue vie pour ceste mesme cause, s'ils ne sont recompensez par leur grandeur: car ils n'ont point de gras ny de doux: attendu qu'en l'animal, ce qui est gras est doux: à raison dequoy les auettes sont de plus longue vie, que les autres plus grands animaux.

Aristote partage la vie de l'homme en trois. Le premier est la ieunesse qui contient le temps qu'il prend accroissance. Le second c'est la virilité qui comprend l'aage de consistance. Et le troisiesme la vieillesse qui est depuis qu'il commēce à decroistre iusqu'à la fin. Les autres partagēt l'aage de l'hōme en quatre, adioustant aux trois autres l'enfance, & les comparent aux quatre saisons de l'annee: à sçauoir l'enfance au printemps qui est chaud & humide: la ieunesse à l'esté, parce qu'alors commence la production du fruict: la virilité à l'automne, qui est le temps qu'on ioüyt des fruicts: & la vieillesse à l'hyuer: à cause qu'elle est froide & seiche.

Plusieurs mixtes inanimez sont de plus longue vie que les animaux: parce premieremēt que les formes de ceux-cy demeurēt en la matiere auec vne grāde intēperie des qualitez que les ames ne peuuent supporter; car ainsi qu'elles sont formes plus parfaittes, elles requierent d'auantage de choses à leur conseruation: & secondement, à cause que les animaux ont en eux des principes interieurs actifs de leur corruptiō; & les choses inanimees ne sont corrompuës, que par des exterieurs: à sçauoir l'air enuironnant, la chaleur, l'humidité, & autres semblables.

On peut attribuer deux periodes à la chose corruptible, l'vne de l'espece, & l'autre de l'induidu, selon sa complexion. Tous les indiuidus d'vne espece au regard de ce qu'ils conuiennent en vne mesme nature specifique, ont vn égal periode; de sorte qu'vn homme comme homme, n'est pas de plus longue vie ou breue vie que l'autre: car la mesure de la duree se prend selon l'estre de la chose: dautant que durer, c'est estre conserué en estre. Et ainsi puis que tous les indiuidus conuiennent en vn estre specifique, ils conuiennent en vn periode

periode conseruatif de cet estre là. Mais si on compare les diuers indiuidus d'vne mesme espece l'vn auec l'autre, & qu'on ait égard à leur complexion, ils ont diuers periodes de leur duree: comme il se voit des hommes viure plus longuement les vns que les autres, encores qu'vne mort naturelle soit la fin de leur vie. La cause de cela vient des diuers aspects des astres, de la diuersité de complexion, & de la temperature du lieu où on habite, & du bon regime de viure: à cause de quoy les Medecins peuuent prolonger la vie outre le periode de l'espece: mais non pas outre celuy de l'indiuidu selon sa complexion.

Des termes de la grandeur & petitesse naturelle des choses.

CHAPITRE XVII.

IL y a deux manieres de limites de la grandeur des choses naturelles: l'vn interieur, l'autre exterieur. L'interieur c'est la plus grande quãtité qu'vne chose peut atteindre. L'exterieur, c'est la prochaine quãtité qu'vne chose ne peut atteindre; à cause de la grandeur de cette quantité; mais elle en peut bien atteindre vne moindre. Et tout de mesme il y a aussi deux manieres de bornes de petitesse, l'vne interieure, & l'autre exterieure. L'interieure c'est la plus petite quantité soubs laquelle vne chose peut estre; en sorte qu'elle ne peut demeurer soubs vne moindre. L'exterieure, c'est la petite quantité prochaine, soubs laquelle vne chose ne peut estre, mais bien soubs vne plus grande.

Τὸ δὲ, συναίτιον μέν πως ἐστὶν, οὐ μὴν ἁπλῶς γε αἴτιον· ἀλλὰ μᾶλλον ἡ ψυχή· ἡ μὲν γὰρ τοῦ πυρὸς αὔξησις, εἰς ἄπειρον, ἕως ἂν ᾖ τὸ καυστόν· τῶν δὲ φύσει συνεστώτων πέρας ἐστὶ καὶ λόγος μεγέθους καὶ αὐξήσεως· ταῦτα δὲ ψυχῆς, ἀλλ' οὐ πυρὸς καὶ λόγου μᾶλλον ἢ ὕλης.

Arist. l. 2. de anim. c. 4. t. 41. Hic autem est quidem aliquo modo concausa, non tamen simpliciter causa; sed potius anima: nam ignis auctio in infinitum procedit, donec sit res combustibilis: eorum verò quæ natura constant, terminus est & ratio magnitudinis, et auctionis: atque hæc sunt, animæ non ignis; et potius rationis quàm materiæ.

Si nous considerons l'absoluë puissance de Dieu, il n'y a point de corps qui ait de certain limite de sa grandeur: car quel qu'il soit, il le peut faire plus grand ou plus petit, selon qu'il plaira à sa toute puissante volonté: en quoy il n'y a point de dispute, estant concedé par le consentement de tous les Philosophes, que Dieu peut faire tout ce qui ne contient point de contradiction: comme nous le monstrons ailleurs. Mais si on a égard à l'ordre qu'il a estably en l'vniuers, la grandeur des corps est limitee: car aucun ne se peut estendre par delà le ciel, puis qu'il est le dernier des corps: & n'y en a aucun aussi de ceux qui sont au dessoubs de luy, lequel puisse estre plus grand, que ce qui se peut faire de la matiere de tous ceux qu'il ambrasse & contient. Donques considerant les choses absolument en soy & selon leur matiere; chaque espece des viuantes a vn certain terme interieurement de sa grandeur & de sa petitesse; en sorte qu'aucun particulier ne peut estre soubs vne plus grande, ny soubs vne moindre: mais seulement en l'vn de ces termes, ou entre les deux. Et si quelque chose vient à naistre hors de cette latitude, elle est vrayement monstrueuse, & tels seroient les hommes excessifs en grandeur: comme Pline rapporte que le corps *Plin. l. 7.* d'Oreste estoit de sept coudees de haut: & qu'en Crete, vne montagne s'estant ouuerte par *natur. histor. c.* vn tremblement de terre, il fut trouué vn corps debout de quarante six coudees. Abulen- *16.* sis rapporte qu'en l'an de grace huict cents, il se trouua vn corps aussi haut que les murs de Rome, auec cette graueure, Pallantes fils d'Euandre. Il en seroit tout de mesme s'il naissoit des hõmes d'vn pied de haut seulemẽt. La raison de ce terme de grandeur est, que la cause instrumentale de l'accroissement des choses naturelles viuantes, est la chaleur naturelle, qui consomme les parties & les repare auec vn nouuel aliment; laquelle est limitee en sa vertu & s'affoiblit, & deuient debile en operant: de sorte que reparant moins qu'elle ne les debilite, l'augmentation des choses viuantes est limitee. Et partant puisque la cause instrumentale de l'augmentatiõ des choses viuantes, à sçauoir leur chaleur naturelle & leurs formes, sont interieures les choses viuantes sont de soy & de leur nature terminees interieurement, selon la plus grande quantité interieure qu'elles peuuent auoir, & selon la moindre en laquelle elles peuuent estre, pour l'introduction & conseruation de leur forme: c'est à dire, qu'elles ont de leur interieur, de ne pouuoir acquerir vne plus grande quantité, ny subsister en vne moindre. Et contre cela ne preiudicie point que la vigne peut estre proui-

gnee sans limites : le lierre croistre tout de mesme : & ainsi des autres plantes semblables. Car encores que chacune de ces choses soit continuë, elle a neantmoins la raison de plusieurs à cause des racines qu'elle iette.

Ἕκαστόν ἐστιν ὧν ἔργον ἐστὶν, ἕνεκα τοῦ ἔργου. | *Arist. l. 2. de cœl. c. 3. t. 17. Horum quodque quorum est opus, operis ipsius esse gratia constat.*

Les corps inanimez n'ont point de soy ou de l'interieur vn certain terme de leur grandeur; mais ils l'ont d'vne cause exterieure: ainsi le feu n'a de soy aucune certaine grandeur: tant s'en faut si on luy adioustoit tousiours du bois, il iroit tousiours en croissant. Quant à leur petitesse, si on considere les corps homogenes adherant à leur tout, ils n'ont aucun terme de leur petitesse: car on n'en sçauroit imaginer aucune si petite, qu'il ne s'en donne encores vne moindre: mais estant separees de là, ils ont vn terme interieur de leur petitesse, hors duquel ils ne peuuēt subsister. Car, comme dit Aristote, la nature n'a point accoustumé d'engendrer, ny de conseruer des corps, que soubs la quantité en laquelle elles peuuent faire leur operation: dont on peut assigner pour raison, que puisque chaque chose est pour son operation, comme le mesme Philosophe a dit ailleurs, si elle se trouuoit en vn estre soubs lequel elle ne peust operer, ce seroit vne chose vaine & inutile: ce que la nature ne souffre iamais. Ioinct que d'ailleurs, il est tout clair en la nature, qu'vne forme ne peut estre receuë, ny demeurer qu'en la matiere disposee. Or l'vne des dispositions requises & la principale, c'est la quantité proportionee: à cause que si elle excede ou si elle est defectueuse, la chose ne pourra operer: comme il se voit és choses artificielles, qu'vne machine trop grande, ne pourra estre meüe: & vne hache pourra estre si petite, qu'elle ne pourra fendre: Et partant puisqu'vne chose ne peut demeurer en la quantité où elle ne peut operer; dautant qu'il n'y a point d'estre specifique, sans operation: comme nous auons dit: il s'ensuit de ce qu'il est requis vne certaine quantité à l'operation, qu'elle est donques requise aussi à l'estre, duquel elle procede; afin qu'il puisse operer: car l'estre est le principe de toute operation.

LIVRE

LIVRE TREIZIESME DE LA PHYSIQVE,

Auquel il est traitté de l'ame, de ses facultez, & especes en general.

De l'ame ce que c'est.

CHAPITRE I.

Ἔστι γὰρ οἷον ἀρχὴ τῶν ζώων.

Ἀναγκαῖον ἄρα τὴν ψυχὴν οὐσίαν εἶναι, ὡς εἶδος σώματος φυσικοῦ δυνάμει ζωὴν ἔχοντος.

Διὸ ψυχή ἐστιν ἐντελέχεια ἡ πρώτη σώματος φυσικοῦ ζωὴν ἔχοντος δυνάμει, τοιοῦτον δὲ, ὃ ἂν ᾖ ὀργανικόν· ὄργανα δὲ καὶ τὰ τῶν φυτῶν μέρη ἀλλὰ παντελῶς ἁπλᾶ· οἷον τὸ φύλλον, περικαρπίου σκέπασμα· τὸ δὲ περικάρπιον, καρποῦ· αἱ δὲ ῥίζαι τῷ στόματι ἀνάλογον· ἄμφω γὰρ ἕλκει τὴν τροφήν. εἰ δέ τι κοινὸν, ἐπὶ πάσης ψυχῆς δεῖ λέγειν, εἴη ἂν ἡ πρώτη ἐντελέχεια σώματος φυσικοῦ ὀργανικοῦ.

Διωρίσθαι τὸ ἔμψυχον τοῦ ἀψύχου τῷ ζῆν.

Ἔστι δὲ ἡ ψυχὴ τοῦ ζῶντος σώματος αἰτία καὶ ἀρχή.

Φανερὸν δ', ὡς καὶ οὗ ἕνεκα, αἰτία ἡ ψυχή· ὥσπερ γὰρ ὁ νοῦς ἕνεκά τινος ποιεῖ, τὸν αὐτὸν τρόπον καὶ ἡ φύσις· καὶ τοῦτ' ἔστιν αὐτῆς τέλος· τοιοῦτον δ' ἐν τοῖς ζώοις ἡ ψυχὴ κατὰ φύσιν· πάντα γὰρ τὰ φυσικὰ σώματα τῆς ψυχῆς ὄργανα, καθάπερ τὰ τῶν ζώων, οὕτω καὶ τὰ τῶν φυτῶν, ὡς ἕνεκα τῆς ψυχῆς ὄντα.

Ἐπεὶ δὲ τὸ μὲν ὄργανον πᾶν ἕνεκά του. &c. ὥστε καὶ τὸ σῶμά πως τῆς ψυχῆς ἕνεκεν, καὶ τὰ μόρια τῶν ἔργων ἕνεκα πρὸς ἃ πέφυκεν ἕκαστον.

Ὁμοίως ἔχει ψυχὴ πρὸς σῶμα, καὶ τεχνίτης πρὸς ὄργανον, καὶ δεσπότης πρὸς δοῦλον.

Arist.l.1. de anim.c.1.t.2. Est enim tanquã principium animalium.

L.2.c.1.t.4. Necesse est igitur animam esse substantiam, tanquam formam corporis naturalis potestate vitam habentis.

T.6. Proinde anima est actus primus corporis naturalis vitã habentis potestate. Tale autem est, quod est organicũ, ac partes quoque plantarũ sunt organa; sed omninò simplicia, vt folium est integumentũ corticis fructũ obducentis, ille autẽ cortex est integumẽtũ fructus: radices autem ori proportione respondent; ambo namque trahunt alimentum. Quòd si commune aliquid de anima dicere oportet: erit vtique priùs actus corporis naturalis organici.

C.2.t.13. Animatum ab inanimato distingui eo quod viuit.

C.4.t.36. Anima est corporis viuentis causa, et principium.

T.37. Patet etiam animam esse causam vt id cuius gratia: sicut enim intellectus gratia alicuius facit: ita etiã natura, idque est ipsi finis: eiusmodi autem in animalibus anima est secundũ naturam, omnia namque corpora naturalia sunt animæ instrumẽta, vt corpora animaliũ, sic etiã plantarũ, tãquã animæ gratia sint.

L.1.de part.animal.c.5. Cùm autẽ instrumentũ omne alicuius gratia sit. &c. Quapropter corpus etiã totius animæ gratia conditũ est, vt mẽbra officiorũ gratiã cõstant, & munerũ ad quæ singula accõmodantur.

L.7.Moral.Eud.c.9. Similiter habet anima ad corpus, vt artifex ad instrumentũ, & seruus ad dominũ.

NOus auons dit que l'ame est le terme auquel de la generation des choses animees, voicy le lieu d'en traicter. Nous appellons ame, la forme substantielle ou l'acte essentiel premier, des choses naturelles viuantes: car c'est elle qui les viuifie en les animant. Aristote la definit tres-bien disant, que c'est la forme essentielle ou le premier acte du corps naturel organique, ayant la vie en puissance, & les parties duquel sont instruments de l'ame; c'est à dire, que l'ame est la premiere perfection ou forme, laquelle donne la vie au corps naturel, qui a puissance de l'auoir, & les instruments ou organes pour en faire les operations. Car le corps qui reçoit l'ame est nommé organique, à cause qu'il a plusieurs organes, chacun desquels est ordonné à vn office particulier, & dont l'ame se sert comme d'instruments pour exercer ses diuerses operations, lesquels la nature ne luy a donnez pour autre effect: ainsi les racines seruent de bouche aux plantes pour attirer l'aliment; les fibres, de veines: l'escorce & les feuilles, de couuerture au fruict: & tout de mesme des semblables: & generalement tout le corps sert à l'ame, comme l'instrument à l'artisan. Aristote veut que corps organique importe ayant la vie en puissance, sans qu'il soit besoing de l'exprimer dauantage: mais parce que le corps

semble organique, apres que l'ame cesse d'y estre: & neātmoins n'a plus la vie en puissance naturellement, ny comme il l'auoit auparauāt que d'estre animé, ny durant qu'il estoit animé: pour cette raison ie ioincts en la definition ayāt la vie en puissance auec corps organique. L'ame n'est pas seulement forme du corps organique: mais aussi comme sa cause finale: car il n'est que pour l'amour d'elle, comme le moins noble pour l'amour du plus noble.

Τὸ ἔμψυχον δὴ τοῦ ἀψύχου δυοῖν μάλιστα διαφέρειν δοκεῖ· κινήσει τε, καὶ τῷ αἰσθάνεσθαι· παρειλήφαμεν δὲ καὶ παρὰ τῶν προγενεστέρων σχεδὸν δύο ταῦτα περὶ ψυχῆς· φασὶ γὰρ ἔνιοι καὶ μάλιστα καὶ πρώτως ψυχὴν εἶναι τὸ κινοῦν· οἰηθέντες δὲ, τὸ μὴ κινούμενον αὐτὸ μὴ ἐνδέχεσθαι κινεῖν ἕτερον τῶν κινουμένων τι τὴν ψυχὴν οὕτως ὑπέλαβον εἶναι· ὅθεν Δημόκριτος μὲν, πῦρ τι καὶ θερμόν φησιν αὐτὴν εἶναι· ἀπείρων γὰρ ὄντων σχημάτων καὶ ἀτόμων, τὰ σφαιροειδῆ, πῦρ καὶ ψυχὴν λέγει. &c.

Ὁμοίως δὲ καὶ Λεύκιππος· τούτων δὲ τὰ σφαιροειδῆ, ψυχὴν, διὰ τὸ μάλιστα διὰ παντὸς δύνασθαι διαδύνειν τοὺς τοιούτους ῥυσμοὺς· καὶ κινεῖν τὰ λοιπὰ, κινούμενα καὶ αὐτὰ, ὑπολαμβάνοντες τὴν ψυχὴν εἶναι τὸ παρέχον τοῖς ζῴοις τὴν κίνησιν.

Ὁμοίως δὲ καὶ Ἀναξαγόρας ψυχὴν εἶναι λέγει τὴν κινοῦσαν· καὶ εἴ τις ἄλλος εἴρηκεν ὡς τὸ πᾶν ἐκίνησε νοῦς.

Ἔοικε δὲ καὶ Θαλῆς, ἐξ ὧν ἀπομνημονεύουσι κινητικόν τι τὴν ψυχὴν ὑπολαμβάνειν, εἴπερ τὴν λίθον ἔφη ψυχὴν ἔχειν, ὅτι τὸν σίδηρον κινεῖ.

Arist. l. 1. de anim. c. 2. t. 19. Animatū igitur ab inanimato duobus maximè differre videtur, motu & sensu: ferè autem à maioribus quoque accepimus duo hæc de anima. Aiunt enim quidem, & maximè & primum animam esse id quod mouet, putantes autem, id, quod non mouetur, non posse mouere alterū: ita existimarūt animam esse aliquid eorum quæ mouētur, vnde inquit Democritus eam esse ignem quendam & calorē: cùm enim infinitæ sint figuræ & atomi, eas quæ sunt rotundæ, ignem & animam esse dicit. &c.

Similiter etiam Leucippus statuit. Harū autem eas quæ sunt rotundæ, esse animam: quoniam huiusmodi figuræ maximè possunt per vniuersum permeare, & reliqua mouere, cū & ipsæ moueantur: sic ergo dixerunt Democritus & Leucippus existimantes animā esse, quod præbet animalibus motum.

T. 23. Similiter autem Anaxagoras animam esse inquit eam quæ mouet, ac siquis alius dixit mentem vniuersum mouisse.

T. 32. Videtur etiam Thales ex iis quæ memorantur, existimare animā esse quiddā ad mouendum aptū: siquidem dixit lapidem illum habere animam, quia ferrum mouet.

Or dautant que se mouuoir d'vn lieu à l'autre de soy mesme, est vn des plus sensibles effects de la vie; les Anciens ont principalement consideré l'ame par le mouuement. Democrite estimoit pour cette raison, qu'elle estoit feu & chaleur : à cause qu'ils sont fort mouuants. Et Thales disoit, que l'ame est ce qui meut le plus, & que l'aymant auoit vne ame parce qu'il meut le fer. Et neantmoins combien que l'ame soit principe de mouuement, il ne s'ensuit pas que tout ce qui se meut d'vn lieu à l'autre, soit animé; attendu que la terre & l'eau se meuuent bien de bas en haut qui ne sont ny ames ny animees. Mais il faut entendre qu'elle est principe de mouuement à diuerses differences de lieu: cōme en bas, & en haut: deuant & derriere: à droit & à gauche : car il n'y a que les choses animees qui se meuuent d'elles mesmes, & par soy de cette maniere, & les inanimees à vne seule differēce seulement par soy : à sçauoir la terre en bas, & l'eau tout de mesme : sans jamais se mouuoir par soy en haut, mais seulement par violence ou autre accident : & ce qu'on appelle les eaux courantes viues, l'argent courāt vif: ce n'est qu'improprement & par quelque ressemblance, que ces choses ont à celles qui se meuuent d'elles mesmes à diuerses differences de lieu; car celles-cy ne tendent jamais de leur nature qu'en bas.

Des diuerses acceptions de viure & de vie.

CHAPITRE II.

Ἔστι δὲ οὐ τὸ ἀποβεβληκὸς τὴν ψυχὴν τὸ δυνάμει ὂν ὥστε ζῆν, ἀλλὰ τὸ ἔχον.

Πλεοναχῶς δὲ τοῦ ζῆν λεγομένου κἂν ἕν τι τούτων ὑπάρχῃ μόνον, ζῆν λέγομεν αὐτὸ, οἷον νοῦς, αἴσθησις, κίνησις, καὶ στάσις ἡ κατὰ τόπον· ἔτι δὲ κίνησις ἡ κατὰ τροφὴν, καὶ φθίσιν τε, καὶ αὔξησιν.

Τὸ δὲ ζῆν, τοῖς ζῶσι τὸ εἶναί ἐστιν· αἰτία δὲ καὶ ἀρχὴ τούτων ἡ ψυχή.

Arist. l. 2. de anim. c. 1. t. 10. Porrò nō quod animam abiecit; sed quod habet, est id quod potestatem habet ad viuendum.

C. 2. t. 13. Cùm autē viuere multis modis dicatur: etiam si vnū quidpiā horū tantū insit, dicimus ipsū viuere, vt intellectus, sensus, motus, & status secundùm nutritionem, & diminutionem, & auctionem.

C. 4. t. 37. Viuere autem viuentibus est esse: horum autem causa & principium est anima.

LA vie se peut entendre en deux sortes, en l'vne pour l'estre substantiel de la chose viuante; tellement qu'auoir vie ne signifie autre chose en ce sens, qu'estre animé : & la vie est l'ame. En l'autre, la vie c'est l'acte second ou operation prouenant d'vn tel estre: c'est à dire, les functions de l'ame ou de la vie. En quoy il faut noter, que combien que l'ame & les operations qui en procedent soient la vie, que neantmoins ce n'est pas l'ame qui vit, ny le corps aussi, mais le composé des deux : à sçauoir la chose animee. De quoy nous remar-

remarquerons, que si le corps ayant la vie en puissance qui entre en la susdicte definition, est entendu comme actuellement animé, de la sorte qu'il semble qu'Aristote l'entend; la vie est prise en cest endroict pour l'acte second: car s'il a l'ame, il a actuellement le premier acte & non en puissance. Si aussi le corps entre en la definition, consideré auant que d'estre animé, la vie doit en ce cas estre entendue pour le premier acte, & le peut estre aussi pour le second: mais de diuerse maniere; car le premier y est en puissance prochaine, & l'autre en puissance eslongnee.

Que l'ame est forme substantielle & acte premier.

CHAPITRE III.

Καθάπερ εἴ τι τῶν ὀργάνων φυσικὸν ἦν σῶμα, οἷον πέλεκυς· ἦν γὰρ ἂν τὸ πελέκει εἶναι ἡ οὐσία αὐτοῦ, καὶ ἡ ψυχὴ τοῦτο· χωρισθείσης γὰρ ταύτης, οὐκ ἂν ἔτι πέλεκυς ἦν, ἀλλ' ἢ ὁμωνύμως.

Εἰ γὰρ ἦν ὁ ὀφθαλμὸς ζῶον, ψυχὴ ἂν αὐτῷ ἦν ἡ ὄψις· αὕτη γὰρ οὐσία ὀφθαλμοῦ, ἡ κατὰ λόγον· ὁ δ' ὀφθαλμὸς, ὕλη ὄψεως· ἧς ἀπολιπούσης, οὐκ ἔστιν ὀφθαλμὸς πλὴν ὁμωνύμως, καθάπερ ὁ λίθινος, καὶ γεγραμμένος.

Ὁρῶμεν ὅτι οὐθενὶ ἄλλῳ ἢ ψυχῇ ζῶμεν.

Arist. l. 2. de anim. c. 1. t. 8. Quemadmodum si instrumentũ aliquod esset corpus naturale, veluti securis, etiam essentia securis esset eius substantia, et anima illud ipsum esset; hac enim separata, non esset amplius securis, nisi homonymos.

T. 9. Nã si oculus esset animal: vtique aspectus esset eius anima: hic enim essẽtia oculi quæ in ratione cõsistit: oculus verò est materia aspectus; quo deficiẽte nõ est oculus nisi homonymos, quemadmodum lapideus, & pictus.

L. 1. magn. moral. c. 4. Intuemur alia re nullâ quàm anima, nos viuere.

IL est tout euident que l'ame est la forme substantielle & l'acte premier du corps animé viuãt: en ce que durant qu'elle y est, il demeure animé & viuant, & faict ses operations vitales; & n'y estant plus, il meurt, ne faict plus aucune œuure de vie, & cesse d'estre le corps qu'il estoit. Car cõme pour exẽple, le corps d'vn homme mort, son œil, ny sa chair, & semblables, ne sont parties d'hõmes qu'equiuoquement. Ainsi la forme de la hache cessant, elle ne peut plus faire les operations de hache, & cesse d'estre hache: car il y a proportion entre les choses naturelles, & les artificielles, ainsi que nous l'auons assez enseigné.

Des puissances ou facultez de l'ame & comment elles en sont distinguees.

CHAPITRE IV.

Ἐπιζητοῦμεν δὲ θεωρῆσαι καὶ γνῶναι τήν τε φύσιν αὐτῆς, καὶ τὴν οὐσίαν· εἶθ' ὅσα συμβέβηκε περὶ αὐτήν· ὧν τὰ μὲν ἴδια πάθη τῆς ψυχῆς εἶναι δοκεῖ, τὰ δὲ κοινὰ καὶ τοῖς ζῴοις δι' ἐκείνην ὑπάρχειν.

Ἀναξαγόρας δ' ἔοικε μὲν ἕτερον λέγειν ψυχήν τε καὶ νοῦν.

Τῶν δὲ δυνάμεων τῆς ψυχῆς αἱ λεχθεῖσαι, τοῖς μὲν, ἐνυπάρχουσι πᾶσαι, καθάπερ εἴπομεν· τοῖς δὲ τινὲς αὐτῶν· ἐνίοις δὲ, μία μόνη· δυνάμεις δὲ εἴπομεν, θρεπτικὸν, αἰσθητικὸν, ὀρεκτικὸν, κινητικὸν κατὰ τόπον, διανοητικόν.

Τοῖς δὲ διαιροῦσι τὰ μέρη τῆς ψυχῆς, ἐὰν κατὰ τὰς δυνάμεις διαιρῶσι καὶ χωρίζωσι, πάμπολλα γίνεται, θρεπτικὸν, αἰσθητικὸν, νοητικὸν, βουλευτικὸν, ἔτι δ' ὀρεκτικόν· ταῦτα γὰρ πλεῖον διαφέρει ἀλλήλων, ἢ τὸ ἐπιθυμητικὸν καὶ θυμικόν.

Arist. l. 1. de anim. c. 1. t. 3. Quærimus autẽ spectare & cognoscere naturam eius & essentiam: deinde quæcunque circa ipsam accidunt: quorum alia propriæ affectiones ipsius animæ esse videntur, alia verò cõmunia, & animalibus propter illam inesse.

C. 1. t. 31. Anaxagoras verò videtur quidem diuersum statuere animam & mentem.

L. 2. c. 3. t. 27. Facultates autẽ animæ quæ dictæ sunt, quibusdam insunt omnes, vt antea diximus: quibusdã nonnullæ earum: quibusdam vna tantùm: facultates autem diximus nutritiuum, sensitiuum, appetitiuum, motiuum secundùm locum, & dianoëticum.

L. 3. c. 11. t. 52. Iis autem qui diuidunt partes animæ, si secundũ potestates diuidant ac separent, permultæ fiũt, videlicet nutritiua, sensitiua, intellectiua, deliberatiua: præterea etiã appetitiua. Hæ namque magis differunt inter se, quam vis cupiendi & vis irascendi.

LA diuersité des actions des choses animees, cõme se mouuoir de lieu à autre, vegeter, sentir, appeter, entẽdre & vouloir, nous faict cognoistre qu'il y a plusieurs puissances & facultez distinctes en l'ame, pour luy seruir d'instrumẽts à exercer ses diuerses operatiõs; cõme le corps a plusieurs mẽbres & parties pour luy seruir en ses effects diuers. De sorte qu'vne mesme ame faict diuers effects, par les diuers instruments dont elle vse; ainsi qu'vne mesme bouche, vne mesme langue, vn mesme soufle faict en vne flute diuers sons; à cause des diuers trous qu'elle a. Et parce que les facultez de l'ame luy sont destinees pour s'en seruir, & qu'elle les reçoit: (en quoy elle a pour leur regard la causalité de fin & de matiere:) quelques vns ont estimé que les puissances de l'ame ne sont pas distinguees essentiellemẽt d'auec elle, mais seulement rationellement: & que ce sont les facultez des organes qui sont diuerses, selon lesquelles l'ame opere diuersement par son essence immediatement. Les

autres ont posé qu'elles estoient essentiellemẽt distinctes de l'essence de l'ame: & de ceux-cy quelques-vns tiennẽt, que les puissances ou facultez de l'ame, sont les agents prochains & moyens entre-elles & ses operations: & les autres, qu'elles ne sont pas agents; mais instruments & aptitudes, par lesquels l'ame faict ses operations.

Quant à moy, i'estime que les facultez de l'ame sont essentiellemẽt distinguees d'elle, & le prouue: à sçauoir premieremẽt, par l'exẽple des formes des elemẽts & des mixtes inanimez, lesquels operants quelques effects, comme nous l'auõs montré, par de certaines qualitez & vertus qu'ils acquierent & perdent, sans changer leur essence ou nature, & qu'ils ne peuuent plus produire estãt destituez de ces qualitez: car de là il s'ensuit, que tout de mesme ils font leurs operations naturelles par des qualitez, qui ne sont pas de leur essence. Or encores que la preuue ne soit pas euidente pour le regard des formes des choses animees, si est-ce que la raison nous mõtre qu'elles agissent sur leurs obiets mediatemẽt, comme les formes des choses inanimees: à sçauoir par des puissances, qui sont certaines qualitez nées auec elles: & partant accidents, encores qu'elles suiuent leur essence, voire quand elles en flueroient, cõme quelques vns estimẽt de toutes les proprietez des choses. Secondement nous connoissons par l'ayde que les habitudes des vertus apportent à l'ame pour faire ses operations, qu'elle ne pourroit exercer que tres-imparfaittemẽt sans elles; que l'ame agit par des facultez, qui sont reellement distinctes d'elle; ainsi que les habitudes des vertus qu'elle a acquises. En troisiéme lieu, puisque la puissance & son acte second sont d'vn mesme genre, cõme nous auons enseigné, & que l'operation de l'ame n'est pas substãce, il s'ensuit que la puissance dont elle procede n'est pas substance. Or la faculté de l'ame n'estãt pas substance, elle est distinguee reellement de l'ame qui est substance. En quatriéme lieu, ce qui est de soy indifferẽt à diuers actes, doit estre determiné par quelque chose qui luy soit adioustee. Or l'essence de l'ame regardee en soy, est indifferente à chacun des actes qu'elle produict: autrement puisque son essence est vne & que ses actes sont plusieurs, distinguez reellement entre-eux; vne mesme chose selon qu'elle est mesme, seroit tout ensemble determinee à plusieurs choses diuerses reellement: ce qui ne peut estre; Donques il faut que l'essence de l'ame soit determinee par quelque chose à cet acte-cy, ou à cetuy-la: & cela sont ses facultez ou puissances; & partant les facultez de l'ame sont quelque chose sur-adioustee à son essence. En cinquiéme lieu, puisque de tout principe finy qui est vn, il ne peut proceder qu'vn effect selon que ce principe est vn, l'ame qui est vne & finie de son essence, ne pourroit produire que d'vne sorte d'operation, si elle operoit immediatement selon son essence: mais nous sommes tous d'accord qu'elle produict plusieurs sortes d'operations: à sçauoir, vegeter, sentir, se mouuoir selon le lieu, entendre, & appeter. Donques cette diuersité ne peut prouenir immediatement de son essence: parce que, comme nous auons dit, tout principe finy qui est vn, ne produict qu'vn effect, entant que le principe est vn: & partant, c'est par diuers principes distincts reellement d'elle, que l'ame faict ces diuerses operations. Or ces diuers principes, ce sont les facultez qui sont qualitez en elle, comme leurs operations: & consequemment elles sont distinguees de son essence. Et finalement, il n'y a que Dieu, qui puisse agir immediatement par son essence, comme nous l'auons montré:

Ἀπορίαν δὲ ἔχει καὶ τὰ πάθη τῆς ψυχῆς, πότερόν ἐστι πάντα κοινὰ καὶ τοῦ ἔχοντος, ἢ ἔστι τι καὶ τῆς ψυχῆς ἴδιον αὐτῆς.

Οὐ μὴν παντελῶς γε, ὥσπερ Δημόκριτος, ἐκεῖνος μὲν γὰρ ἁπλῶς ταὐτὸ τὴν ψυχὴν καὶ τὸν νοῦν.

Τούτου δὲ τὸ μὲν, ὡς ἐπιπειθὲς λόγῳ· τὸ δ' ὡς ἔχον καὶ διανοούμενον.

Φαίνεται δὴ καὶ τὸ ἄλογον διττόν· τὸ μὲν γὰρ φυτικὸν οὐδαμῶς κοινωνεῖ λόγου· τὸ δὲ ἐπιθυμητικὸν καὶ ὅλως ὀρεκτικὸν, μετέχει πως, ᾗ κατήκοόν ἐστιν αὐτοῦ καὶ πειθαρχικόν.

Ὅτι δὲ πείθεταί πως ὑπὸ λόγου τὸ ἄλογον, μηνύει καὶ ἡ νουθέτησις, καὶ πᾶσα ἐπιτίμησίς τε καὶ παράκλησις.

Ὑποκείσθω δύο μέρη ψυχῆς τὰ λόγου μετέχοντα· οὐ τὸν αὐτὸν δὲ τρόπον μετέχειν λόγου ἄμφω, ἀλλὰ τὸ μὲν τῷ ἐπιτάττειν, τὸ δὲ τῷ πείθεσθαι καὶ ἀκούειν πεφυκέναι.

Arist. l. 1. de anim. c. 1. t. 12. Sed & affectiones animæ dubitationem habent, vtrum omnes sint etiam animã habẽti communes, an sit aliqua ipsius animæ propria.

C. 2. t. 23. Non tamen omnino vt Democritus: Is enim asseruit simpliciter idem esse animam & mentẽ.

L. 1. Eth. c. 6. Huius autem pars vna est, quæ rationi obtemperat, ipsa rationis expers: altera, quæ ratione prædita est, cogitandique munere fungitur.

C. 13. Apparet ergo, vim quoque rationis expertem esse duplicem. Nam quæ ad stirpes propriè pertinet, nulla ex parte rationis est particeps: ea autem, quæ ad concupiscendum, & omninò ad appetendum impellit, aliqua ex parte ratione prædita est; nempe quæ ei paret, atque obtemperat.

Rationi autem quodammodo parere animi partem rationis expertem, cùm præceptio ac monitio, tum omnis reprehensio atque exhortatio indicat.

L. 2. Eud. c. 1. Sunt enim animæ duæ partes, quarum vtraque ratione participat: sed non eodem modo: altera enim vt imperio, altera verò vt obsequentiæ, ausculationique nata.

Αἰεὶ γὰρ τὸ χεῖρον τοῦ βελτίονός ἐστιν ἕνεκεν. &c.

Βέλτιον δὲ τὸ λόγον ἔχον· διῄρηταί τε διχῆ, καθ' ὅνπερ εἰώθαμεν τρόπον διαιρεῖν· ὁ μὲν γὰρ, πρακτικός ἐστι λόγος, ὁ δὲ θεωρητικός· ὡσαύτως οὖν ἀνάγκη διῃρῆσθαι καὶ τοῦτο τὸ μέρος.

L.7.polit.c.14. Semper enim quod deterius est eius, quod melius est gratia. &c.

At quæ pars animi ratione prædita est, melior ea est, quæ non est. Rationis porrò duæ sunt partes, quomodo nos quidem diuidere consueuimus, altera enim in agendo versatur, altera in contemplando. Quoniam igitur necesse est actiones ad eundem modum esse diuisas, quemadmodum ea, quorum sunt actiones, diuisa sunt: hanc animi partem ita oportet esse diuisam.

Il s'en est trouué, qui voulãts prouuer que la faculté est la mesme chose que la forme, ont dit, que tout ainsi que la puissance passiue en la matiere est la mesme chose que la matiere, qu'il sẽble que la puissance actiue soit vne mesme chose que la forme. A ceux-la nous respondons, qu'il n'y a aucune correspondance pour ce regard, d'vne chose purement passiue & qui ne peut produire aucune operation, à vne qui est toute acte & produicte seulement pour operer, & que leur comparaison ne vaut rien. En somme en toutes choses, excepté en Dieu, l'estre, le pouuoir ou la faculté, & l'operer, sont distinguees, comme nous le dirons plus amplement ailleurs. Nous pouuons adiouster à toutes ces raisons l'authorité d'Aristote, qui diuise toutes les facultez de l'ame les vnes d'auec les autres : il dict que l'vne est raisonnable de soy, l'autre par participation: & que quelqu'vne ne l'est en l'vne ny en l'autre maniere: que la partie doüee de raison est meilleure que l'autre: que celle-la est nee pour commander, & celle-cy pour obeïr; & reprend Democrite d'auoir estimé que le sens & l'entendement estoient vne mesme chose.

Ceux qui tiennent que les facultez sont les agents prochains, se sont fondez par cy deuant, sur ce que la nature ne passe point d'vn extreme en l'autre sans moyen; car par ceste raison, l'ame estant substance & permanente, & l'operation, soit qu'elle soit immanente ou passante, accident; il a esté conuenable que l'operation de l'ame procedast d'vne puissance moyenne, qui est accident & permanente: & partant moyen entre les extremes. A quoy ie responds que la puissance ou faculté de l'ame est bien en quelque sorte moyenne entre l'ame & entre l'operation: mais elle n'est pas pourtant cause moyẽne qui agisse propremẽt, ains seulemẽt comme vn instrumẽt de l'ame, laquelle est la cause immediate de l'operatiõ; comme pour exemple, si quelqu'vn court, nous ne disons pas que la puissance de courir soit la prochaine cause, & que l'animal qui a ceste puissance soit la cause esloignee : car au contraire il est la prochaine & immediate : & tout de mesme quand nous voyons les couleurs, c'est l'animal qui voit, & non proprement la veuë ny l'œil: & quand nous entendons, c'est l'ame ou l'homme, & non l'entendement proprement; dautant que la faculté n'est pas cause de l'operation, ains seulement elle est vn instrument, par lequel la chose opere.

De l'object des puissances de l'ame, & comment elles sont distinguees entre elles elles par luy & par leurs actions.

CHAPITRE V.

Πρὸς γὰρ τὰ τῷ γένει ἕτερα, καὶ τῶν τῆς ψυχῆς μορίων ἕτερον τῷ γένει, τὸ πρὸς ἑκάτερον πεφυκός.

Arist.l.6.Eth.c.2. Ad ea enim, quorum non est idem genus, intelligenda, partium quoque animi eã quæ ad vtrũque apta sint, natura oportet genere differre.

NOvs appellons object d'vne puissance, cela surquoy elle exerce & execute ses operations, & à quoy elle a vn certain ordre de sa nature. L'object des puissances de l'ame est distingué en materiel & formel, ou partial & total. L'obiect total ou formel, c'est celuy soubs la raison duquel toutes les choses submises à la puissance se r'apportent à elle: & vn tel obiect, c'est le commun genre soubs lequel sont contenus & auquel conuiennent tous les obiects particuliers de la puissance: c'est à dire les choses autour desquelles la puissance opere: comme pour exemple, la couleur illuminee, est l'obiect formel de la veuë, car elle ne voit rien qui ne participe de la couleur & de la lumiere. Cet obiect est aussi dict obiect égalé de la puissance, car l'obiect d'vne puissance luy est dit égalé, selon vne certaine communauté d'extension; quand toute chose à laquelle la nature de cet obiect cõuient, peut estre attaincte par vne telle puissance, & tout cela à quoy la puissance se peut estendre, est contenu soubs cet obiect. L'obiect materiel ou partial, ce sont les choses contenuës soubs le formel, lesquelles terminẽt la puissance, c'est à dire où elles s'arreste à faire son operatiõ

S. Thom. de Syll. demonst. c.14.

comme pour exemple, la blancheur est obiect de la veuë, & de mesme la noirceur, & autres semblables contenuës soubs le genre de la couleur.

Πρότερον ἔτι λεκτέον, τί τὸ νοεῖν, καὶ τί τὸ αἰσθάνεσθαι· πρότεραι γάρ εἰσι τῶν δυνάμεων αἱ ἐνέργειαι καὶ αἱ πράξεις κατὰ τὸν λόγον· εἰ δ' οὕτως, τούτων δ' ἔτι πρότερα τὰ ἀντικείμενα δεῖ τεθεωρηκέναι.

Arist. l. 2. de anim. c. 4. t. 33. Prius dicendum quid sit intelligere, & quid sentire: nam priores facultatibus sunt actus & operationes secundum rationẽ, quod si ita est, adhuc autem his priora obiecta contemplari oportet.

Dautant que nostre cognoissance commence par les choses les plus sensibles ou faciles à congnoistre, nous venons à la congnoissance des operations premierement que de celles des facultez, parce qu'elles sont plus sensibles : & puis par les operatiõs nous cognoissons les facultez; car telles que sont les operations des choses, telles sont leurs facultez & proprietez dont elles partent: & par la congnoissance des facultez nous venons à celle des essences : dautant que telles que sont les facultez, telles sont les natures & les essences dont elles sont facultez. La raison de cela est, que les facultez suiuẽt la nature de chaque chose & sont principes des operations : & les vnes & les autres distinguees & connues par les obiects, ausquels elles se terminent. Ainsi la proprieté que la calamite a d'attirer le fer, qui est l'obiect où elle opere, est connue par le fer qu'elle attire : celle de l'ambre, par la paille qui la suit : celle de la rhubarbe, par la colere qu'elle purge : le nourrissement & l'augmentation de la vegetatiue est connu par l'aliment : la vision par la couleur : & l'odorer par l'odeur, & semblables. Pour ces causes on distingue & definit les puissances par leurs actions & par leurs obiects formels, qui sont la mesure du pouuoir que les facultez doiuẽt auoir: ainsi qu'on le remarque en toute faculté, authorité, charge, & operation. Doncques nous cognoissons les puissances & leurs distinctiõs entre-elles, par leurs actiõs & par leurs obiects : dautant qu'ils sont plus sensibles que leurs principes interieurs, & par consequẽt plus faciles à cognoistre. Et parce que les facultez combien qu'elles soient absoluës, ne peuuẽt estre comprises que d'vne conception relatiue : car en cõceuant la veuë, nous conceuons son action vers son obiect la couleur : & en nous representant l'oüye, nous pensons à son operation qui est d'oüyr le son; à cause de cela nous definissons que la veuë est vne faculté de l'ame, par laquelle nous cõnoissons les couleurs, & ainsi des autres facultez. Les actions & obiects en distinguant les puissances de l'ame, nous en apprennent aussi le nombre; car selon la diuersité des actions & des obiects formels, on trouue le nombre des puissances de l'ame : mais il faut noter qu'vne mesme chose peut estre obiect de deux puissances, selon qu'elle est consideree diuersement; ainsi pour exemple, l'auoine consideree cõme coloree est l'obiect de la veuë du cheual, & cõme bõne pour le nourrir, obiect de son appetit. Tellement qu'vne mesme chose consideree diuersement est obiect de la puissance connoscitiue & de l'appetitiue : & partant la distinction rationelle en l'obiect, peut denoter vne distinction reelle en la puissance.

Des especes d'ame.

CHAPITRE VI.

Ψυχὴ ὥρισται, θρεπτικῷ, αἰσθητικῷ, διανοητικῷ, κινήσει.

Καθ' ἕκαστον ζητητέον, τίς ἑκάστου ψυχή· οἷον τίς φυτοῦ, καὶ τίς ἀνθρώπου, ἢ θηρίου.

Ἡ ψυχὴ δὲ, τοῦτο ᾧ ζῶμεν, καὶ αἰσθανόμεθα, καὶ διανοούμεθα πρώτως.

Arist. l. 2. de anim. c. 2. t. 18. Anima definitur, nutritiuo, sensitiuo, dianoëtico motu.

C. 3. t. 31. Sigillatim quaerendum est, quae sit cuiusque anima; veluti, quae sit anima plantae, & quae hominis vel bestiae.

T. 24. Anima verò est id quo viuimus, & sentimus, & intelligimus primò.

Puis que l'ame a esté definie par la vie & par les choses viuãtes; nous la diuiserõs selõ leurs especes, qui sont trois: à sçauoir, les plantes ou vegetaux: les bestes ou animaux bruts: & les hommes. Doncques il y a de trois sortes d'ames, la vegetatiue pour les plantes : la sensitiue pour les bestes: & la raisonnable pour les hõmes. Car tout ce qui a vie vegete, ou sent, ou ratiocine & discourt, qui est vne mesme chose. C'est pourquoy Aristote dit, que l'ame est cela par quoy nous viuons, sentons, & entendons premierement, qui est vne explication ou description de l'ame, par les trois propres offices de chacune de ses especes. Ces trois genres de vie, sont distinguez entre-eux, comme superieurs & inferieurs, en tant que les premiers se trouuent sans les seconds, & non à l'opposite les seconds sans les premiers. Car les plantes vegetent & ne sentent pas, les bestes brutes se meuuent & n'entẽdent pas; mais les hõmes ne peuuent estre sans vegeter, ny sentir, ny les animaux sans vegeter: comme il sera declaré plus amplement par cy apres.

LIVRE QVATORZIESME DE LA PHYSIQVE,

Auquel il est traitté de l'Ame vegetatiue.

De l'ame vegetatiue, ce que c'est.

CHAPITRE I.

Ἡ γὰρ θρεπτικὴ ψυχὴ καὶ τοῖς ἄλλοις ὑπάρχει, καὶ πρώτη, καὶ κοινοτάτη δύναμίς ἐστι ψυχῆς, καθ' ἣν ὑπάρχει τὸ ζῆν ἅπασιν.

Θρεπτικὸν (ὃ καὶ τοῖς φυτοῖς ὑπάρχει καὶ πᾶσι τοῖς ζῴοις.

Τοῦ ἀλόγου δὲ, τὸ μὲν ἔοικε κοινῷ καὶ φυτικῷ· λέγω δὲ τὸ αἴτιον τοῦ τρέφεσθαι, καὶ τοῦ αὔξεσθαι· τὴν τοιαύτην γὰρ δύναμιν τῆς ψυχῆς ἐν ἅπασι τοῖς τρεφομένοις θείη τις ἂν, καὶ ἐν τοῖς ἐμβρύοις, τὴν αὐτὴν δὲ ταύτην καὶ ἐν τοῖς τελείοις· εὐλογώτερον γάρ.

Arist. l. 2. de anim. c. 4. t. 34. Nam anima nutritiua etiam alijs inest, atque est prima & maximè cõmunis facultas animæ, secundum quã omnibus viuere inest.

L. 3. c. 10. t. 41. Nutritiua (quæ tam plantis inest, quàm omnibus animalibus.

L. 1. Eth. c. 13. Eius autem partis, quæ rationis expers est, duæ aliæ partes intelliguntur: quarum altera eius, quæ omnium communis est, & quæ stirpibus propriè conuenit, similis est: eam dico, quæ alendi augendique corporis causa est. Talem enim animi vim cùm in ijs omnib⁹, quæ aluntur: atque adeò in fœtibus immaturis atq; imperfectis ponere licet: tũ etiã in perfectis animãtibus: probabili⁹ est enim hãc eandẽ esse.

ENTRE ces trois especes d'ames, la vegetatiue est la plus commune: à cause que toutes les choses naturelles viuantes vegetẽt, & que tout ce qui vit a en soy l'ame vegetable: ou formellemẽt cõme les plantes, ou en vertu cõme les animaux bruts & les raisonnables: là où toutes les autres choses viuantes, n'ont pas la sensitiue ny la raisonnable. Doncques nous commencerons par elle. L'ame vegetatiue c'est le premier acte de la chose vegetable: c'est à dire la forme par laquelle elle est viuante. Ou bien c'est celle qui donne premierement la vie aux vegetaux: on la definit aussi par ces operations estre l'ame par laquelle toutes choses animees sont nourries; prennent accroissance & engendrent: tant les plantes & les bestes que les hommes. En ce traitté de l'ame vegetatiue, nous ne considererons ses facultez & operations, principalement & particulierement, qu'au respect des animaux parfaits; tel qu'est l'homme, le cheual, le lion, & semblables: parce que nous y connoissons mieux toutes les functions qu'elle a qu'és animaux imparfaits, tels que sont les vers, les lezarts, les mouches, & semblables: & qu'és plantes aussi. Mais neantmoins, ce que nous en dirons pour le regard des animaux parfaits seruira à faire connoistre ce qui concerne les imparfaits & les plantes, en leur rapportant les mesmes facultez & operations, selon la proportion & conuenance qui est entre les vns & les autres.

De la puissance nutritiue & du nourrissement.

CHAPITRE II.

Θρεπτικὸν δὲ λέγομεν τὸ τοιοῦτον μόριον τῆς ψυχῆς, οὗ καὶ τὰ φυτὰ μετέχει.

Τὴν μὲν οὖν θρεπτικὴν ψυχὴν ἀνάγκη πᾶν ἔχειν, ὅ τι περ ἂν ζῇ καὶ ψυχὴν ἔχει, ἀπὸ γενέσεως μέχρι φθορᾶς· ἀνάγκη γὰρ τὸ γενόμενον αὔξησιν ἔχειν, καὶ ἀκμὴν καὶ φθίσιν· ταῦτα δὲ ἄνευ τροφῆς ἔχειν ἀδύνατον.

Οὔτε τὸ ξηρὸν ἄνευ τοῦ ὑγροῦ, οὔτε τὸ ὑγρὸν ἄνευ τοῦ ξηροῦ· τροφὴ γὰρ οὐχ ἓν μόνον ἐν τοῖς ζῴοις, οὐδὲ αὐτοῖς φυτοῖς.

Arist. l. 2 de anim. c. 2. t. 17. Nutritiuum autẽ principium dicimus eiusmodi partem animæ, cuius & plantæ sunt participes.

L. 3. c. 12. t. 59. Necesse est igitur, vt quidquid viuit & animam habet, nutritiuam animam habeat ab ortu vsque ad interitum; quia necesse est, vt quod est factũ auctionem habeat, & statum, & deminutionem: quæ quidem sine alimento habere impossibile est.

L. de sensu & sens. c. 4. Nec siccum sine humido sit, nec contrà, humidum sine sicco: neutrum enim horum animantibus aut plantis ipsis cibus esse potest.

Ἐπεὶ δὲ πρὸς μὲν τὸ εἶναι τροφῆς δεῖται τῶν ζώων ἕκαστον.

L. de respirat. c. 11. Cùm autem quodque animal vt sit, cibo indigeat.

POVR faire les trois operations dont nous auons parlé, l'ame vegetatiue a trois principalles puissãces: à sçauoir, la nutritiue, l'augmẽtatiue, & la generatiue: & encore outre cela, la chaleur naturelle, de laquelle elle se sert és fonctions de ses facultez. La faculté nutrice c'est vne puissance de l'ame vegetatiue, par laquelle la chose viuante est reparee durãt vn certain temps ordonné selon son espece, de ce que la chaleur naturelle consomme de sa substance: autrement elle se corromproit & defaudroit; comme la lumiere d'vne lampe, si on n'y mettoit point d'huille: car tout viuant a besoin de nourriture cependant qu'il vit. L'obiect de ceste puissance c'est l'aliment, duquel tout ce qui a vie est nourry: & l'aliment c'est vn corps mixte, composé des mesmes elements, que la chose qui en est nourrie: car selon Aristote, auquel tous les Philosophes s'accordent en cela, nul elemẽt en sa pure nature d'element, ne peut nourrir. Il dit aussi que le sec sans l'humide ny, l'humide sans le sec ne peut estre aliment, ny aux animaux, ny aux plantes, pour nourrir aucune chose viuante. Quelques Pytagoriens ont estimé qu'il y auoit quelques animaux qui viuoient d'odeurs. Mais Aristote estime cela desraisonnable. On peut definir que l'alimẽt est ce qui peut estre conuerty en la substance de la chose viuante. La chaleur naturelle dont l'ame vegetatiue se sert en ses operatiõs c'est vne chaleur actuelle en l'animal, laquelle ensuit son essence, & en la plante c'est quelque chose qui correspond par proportion à ceste chaleur naturelle. La puissance nutritiue a quatre facultez qui luy seruent: à sçauoir la vertu attractiue, pour attirer l'aliment: la retentiue, pour le retenir & conseruer iusqu'à ce qu'il soit cuit: la digestiue pour le digerer: (car tout aliment doit pouuoir estre digeré par la chaleur naturelle) & l'expulsiue, pour ietter les excrements & superfluitez qui restent apres que la nourriture en est tiree.

Ἡ τροφὴ πάσχει τι ὑπὸ τοῦ τρεφομένου, ἀλλ' οὐ τοῦτο ὑπὸ τῆς τροφῆς· ὥσπερ οὐδ' ὁ τέκτων ὑπὸ τῆς ὕλης, ἀλλ' ὑπ' ἐκείνου αὕτη· ὁ δὲ τέκτων μεταβάλλει μόνον εἰς ἐνέργειαν ἐξ ἀργίας.

Arist. l. 2. de anim. c. 4. t. 45. Alimentum patitur aliquid ab eo quod alitur, non hoc, ab alimento: quemadmodũ nec faber patitur à materia, sed hæc ab illo: faber autem tantùm mutatur ab otio ad negotium.

Ὡς ἡ κεφαλὴ τῶν ζώων, οὕτως αἱ ῥίζαι τῶν φυτῶν, εἰ χρὴ τὰ ὄργανα ἕτερα λέγειν, καὶ ταὐτὰ, τοῖς ἔργοις.

T. 38. Vt caput animaliũ se habet, ita radices plantarum: si oportet ex officijs instrumenta dicere eadem & diuersa.

Φανερὸν δὴ, ὅτι ἐπεὶ ἀναγκαῖον τῷ ζώῳ ὅταν αἴσθησιν ἔχῃ, τότε πρῶτον τροφήν τε λαμβάνειν, καὶ αὔξησιν· τροφὴ δ' ἐστὶ πᾶσιν ἡ ἐσχάτη· τοῖς μὲν ἐναίμοις, ἡ τοῦ αἵματος φύσις· τοῖς δὲ ἀναίμοις, τὸ ἀνάλογον· τόπος δὲ τοῦ αἵματος, αἱ φλέβες· τούτων δ' ἀρχὴ ἡ καρδία· φανερὸν δὲ τὸ λεχθὲν ἐκ τῶν ἀνατομῶν· τῆς μὲν οὖν θύραθεν τροφῆς εἰσιούσης εἰς τοὺς δεκτικοὺς τόπους, γίνεται ἡ ἀναθυμίασις εἰς τὰς φλέβας· ἐκεῖ δὲ μεταβάλλουσα ἐξαιματοῦται, καὶ πορεύεται ἐπὶ τὴν ἀρχήν.

L. de somn. & vigilia. c. 3. Cùm animal vbi sensũ habet, tum primũ ali & crescere oporteat, sitque alimentum nouissimũ sanguineis sanguis, exanguibus quod sanguini proportione respondet, atque venæ conceptacula sanguinis sint, venarũ autẽ initium cor, id quod ex dissectionibus perspici potest: cibum vtique illum qui per os ingeri solet, in loca sua receptũ euaporari in venas, inibique mutatum in sanguinem verti, & mox principium ipsum adire constat.

Φανερὸν τοίνυν, ὅτι μίαν μὲν τινὰ ἐργασίαν ἡ τοῦ στόματος λειτουργεῖ δύναμις· ἑτέραν δὲ, ἡ τῆς κοιλίας περὶ τὴν τροφήν· ἡ δὲ καρδία κυριωτάτη τὸ τέλος ἐπιτίθησιν.

L. de iuuent. et senect. c. 3. Constat itaque oris facultatem alteram operam cibo, conficiendo præstare, vẽtris alteram: cor verò potissimum esse atque finem imponere.

Τροφὴ δὲ ζώου ἡ ἐσχάτη αἷμα, καὶ τὸ ἀνάλογον· τούτων δ' ἀγγεῖον αἱ φλέβες.

L. 2. de generat. animal. c. 4. Alimentum autem vltimum animalis sanguis est, aut quod sanguini proportionetur, quorum vasa et conceptacula venæ sunt.

L'ordre & la maniere dont le nourrissement de l'animal se faict est tel comme il s'ensuit. Premierement l'aliment est receu en la bouche, où il commence à estre preparé par les dents: de là il passe au ventricule par vn mouuement local. Estant au ventricule la premiere concoction se faict, par laquelle la viande est alteree & transmuee selon sa substance, en suc; que les Medecins appellent chile. Parquoy il y a là alteration, generation, & corruption: à sçauoir generation du suc, corruption de l'aliment, & l'alteration qui precede. Apres cela, le suc se meut aux intestins, par vn autre mouuement local: d'où il est porté au foye par les veines du mesentere; & là il est derechef alteré, changé selon sa substance & conuerty en sang. De sorte qu'il se faict au foye vne alteration, vne corruption du suc, & vne generation du sang; lequel puis apres se meut localement & est transmis par

les veines, à tous les membres, & des veines il penetre par de tres petits-pores: les parties solides des membres, lesquelles en sont toutes remplies, tirant cõme esponges le sang des veines. Les pores estant remplis de sang, la troisiesme & derniere concoction se faict là: & le sang est alteré par la chaleur naturelle, espoissy & conuerty en la substance de l'animal. Parquoy il aduient alors pour la troisiesme fois, vne corruption & alteration de sang & generation de chair, d'os & d'autres parties; qui est cause qu'on appelle le sang le dernier aliment: car il est tellement preparé par plusieurs mutations, qu'il a la puissance prochaine d'estre conuerty en la substance de l'animal. En quoy il faut noter que ceste conuersion qui se fait du sang en la substance de la chose nourrie, n'est pas proprement generation simplement: dautant qu'il ne s'engendre pas quelque chose separee & consistante par soy: mais vne partie simplement s'engendre à vne autre partie: à cause de quoy, elle est ditte adgeneration, & non generation simplement.

Quant à la nourriture des choses animees qui n'ont point de sang: à sçauoir, les plantes & autres vegetaux; cecy se doit entendre de toute autre humeur, qui respond par proportion au sang. La nature du nourrissement consiste en ceste derniere mutation, par laquelle le dernier aliment est conuerty en la substance de l'animal: ainsi que l'humeur aqueuse en celle de la plante. Car le nourrissement est vne adgeneration de nouuelles parties: lesquelles l'ame fait de l'aliment apporté de dehors; vsant pour cet effect de la chaleur naturelle: afin que la matiere qui est escoulee soit restauree; & que la chose viuante puisse estre conseruee iusqu'au temps qui luy est prescrit de nature. Ceste definition est par les quatre causes. Car la forme du nourrissement c'est sa nature, qui est signifiee par le genre: à sçauoir l'adgeneration, restrainte par ceste conditiõ de nouuelles parties qui s'adioignẽt à la chose viuante. La matiere est double, l'vne de laquelle, qui est l'aliment: lequel au commencement est contraire, & à la fin fait semblable & conuerty en la substãce de la chose nourrie. L'autre en laquelle: qui est l'animal croissant. La cause efficiente est double, l'vne premiere qui est l'ame: l'autre seconde & instrumentale, qui est la faculté nutritiue & la chaleur naturelle. La fin est double aussi, l'vne prochaine: à sçauoir, que les parties de la matiere soient restaurees, qui ont esté consommees par la chaleur naturelle: & l'esloignee & principale, c'est la conseruation de l'ame & de l'animal, & la duree de la vie, iusqu'au temps definy par la nature à chaque chose viuante.

Le nourrissement estant fait, l'humide qui est encores en la chair & és autres parties, se consomme par la continuelle action de la chaleur naturelle: & de sa consommation il en naist de nouueau des pores, lesquels sont encores remplis de sang qui se cõuertit de rechef en substance & nourriture: & ainsi incessammẽt iusqu'à la fin de la vie: car les animaux doiuent tousiours estre nourris cependant qu'ils viuent: & quand ils ne peuuent plus estre nourris, ils meurẽt necessairemẽt. Et pour le regard de ce que plusieurs animaux sont longtemps sans manger: comme les ours quarante iours le gresillon tout l'hyuer: le crocodille aquatile, & certains serpens: c'est qu'ils sont nourris de pituit & d'vn humeur indigeste assemblee: laquelle à cause de la paresse de leur chaleur, ils cuisent lentement. Et ceste paresse est entretenuë par la froideur de l'humeur assemblee, & par leur long sommeil: car durant ce temps-la, ils sont comme morts en leurs cauernes. Ou bien ce nourrissement continuel dont parle Aristote, se doit entendre pour le regard de la chaleur naturelle, qui autrement s'estaindroit.

Οὐδὲν γὰρ φθίνει οὐδ' αὐξάνεται φυσικῶς μὴ τρεφόμενον· τρέφεται δ' οὐδὲν ὃ μὴ κοινωνεῖ ζωῆς.
Οὐδὲν τρέφεται, μὴ μετέχον ζωῆς· τὸ ἔμψυχον ἂν εἴη σῶμα, τὸ τρεφόμενον.

Arist. l. 2. de anim. c. 4. t. 37. Nihil etiã deminuitur, aut augetur naturaliter quod non alatur: nihil autem alitur, quod non sit vitæ particeps.
T. 46. Nihil alitur quod non sit vitæ particeps: certè id quod alitur, est corpus animatum.

Il y a trois conditions requises au nourrissement: l'vne que la matiere de laquelle il se fait, vienne de dehors: la seconde, que la chose nourrie soit conseruee mesme de nombre: & la tierce, que le tout & chacune partie de la chose soit nourrie. A cause des deux dernieres de ces conditions, le nourrissement ne conuient proprement qu'aux choses viuantes, & par metaphore & ressemblance seulement, aux autres: comme pour exemple: le feu est dit se nourrir: parce qu'il semble que le bois & autre matiere dont il est entretenu & conserué en estre, se conuertisse en sa substance: mais toutesfois il n'y a point de nourrissement: car le bois se bruslant, ne passe pas en

la substance du feu, & ne s'adiouste pas à toutes ses parties, comme il est requis au nourrissement: ains c'est vn nouueau feu autre de nombre, qui s'engẽdre de la matiere approchee; au moyen de quoy il se fait autant de feux successiuemẽt l'vn apres l'autre, qu'il y a de bois bruslez, combien qu'il semble que ce ne soit qu'vn seul feu: à cause qu'ils se font continus ou contigus, en s'entre-touchant selon leurs superficies.

Des conditions de l'aliment, obiect de la faculté nutritiue.

CHAPITRE III.

L'Aliment qui est, cõme nous auons dict, l'obiect de la faculté nutritiue requiert trois conditions: l'vne qu'il soit contraire à la chose nourrie: car il doit estre changé en elle: & la mutation ne se faict pas s'il ne luy estoit en quelque sorte contraire. Secondement, qu'il soit des contraires dont la mutatiõ de l'vn augmẽte l'autre: c'est à dire, que le subiect ne passe pas seulement d'vne forme contraire à vne autre, cõme feroit pour exemple l'eau qui deuiendroit vapeur: mais aussi qu'en changeant de forme, il s'vnisse à son contraire, duquel il est transmué. La troisiesme, c'est qu'il augmente en façon la chose, que la mutation ne soit pas mutuelle: car l'aliment se doit conuertir en la chose nourrie, & non la nourrie en l'aliment.

Πότερον δὲ ἐστιν ἡ τροφὴ τὸ τελευταῖον προσγινόμενον, ἢ τὸ πρῶτον, ἔχει διαφοράν· εἰ δ' ἄμφω, ἀλλ' ἡ μὲν, ἄπεπτος, ἡ δὲ πεπεμμένη· ἀμφοτέρως ἂν ἐνδέχοιτο τὴν τροφὴν λέγειν· ᾗ μὲν γὰρ ἄπεπτος, τὸ ἐναντίον τῷ ἐναντίῳ τρέφεται· ᾗ δὲ πεπεμμένη, τὸ ὅμοιον τῷ ὁμοίῳ.

Arist. l. 2. de anim. c. 4. t. 45. Interest autem, vtrum alimentum sit id quod vltimum accedit, an quod primum: quod si vtrumque est alimentum; sed illud est crudum, hoc verò concoctum; profectò vtroque modò alimentum dici potest: quatenus enim est crudum, contrarium contrario alitur: quatenus verò est concoctũ, simile alitur simili.

L'aliment se doit entendre estre contraire à la chose nourrie, alors seulement qu'il est imparfaict, indigeste, & crud; car quand il est digeré & parfait, il deuiẽt semblable à la chose qui en doit estre nourrie. Et alors il ne reagit plus contre la puissance nutritiue, & est le prochain subiect & la matiere du nourrissement & aliment en acte: ce qu'il n'estoit qu'en puissance pendant qu'il estoit imparfait & indigeste, ne pouuant estre conuerty en la substance de la chose qui en doit estre nourrie, sans y estre preparé: car les choses viuantes sont nourries & augmentees de mesme chose. Si l'aliment est consideré comme contraire, il est premier de temps que le pur nourrissement: mais si on le considere selon qu'il est semblable, il est premier de nature seulement.

De la faculté augmentatiue, & de l'accroissement.

CHAPITRE IV.

φαίνεται δὴ τοῦ αὐξανομένου ὁπουοῦν μέρος ηὐξῆσθαι, ὁμοίως δὲ καὶ ἐν τῷ φθίνειν ἔλαττον γεγονέναι· ἔτι δὲ προσιόντος τινὸς αὐξάνεται, καὶ ἀπιόντος φθίνει.

Arist. l. 1. de generat. & corr. c. 5. t. 32. Eius quod augmentum suscipit, pars quævis augeri videtur. Atque pari modo in decretione minor euadere: præterea accedente quopiam accrescere, & abeunte decrescere.

LA faculté augmentatiue c'est vne puissance en l'ame vegetatiue, de conduire à vne iuste quantité, la chose viuante, selon qu'il est conuenable à sa nature: car les choses viuantes estant engendrees d'vne petite semence prise de la chose engendrante, naissent aussi auec vne petite quantité: à cause de quoy la puissance augmentatiue leur a esté concedee pour paruenir à la quantité requise & parfaitte selon leur nature & condition, & pour exercer les operations de la vie. L'operation de la faculté augmentatiue, c'est le mouuement qui est appellé augmentation ou accroissance, par lequel toute la chose vegetable & ses parties sont estendues selon toutes leurs dimentiõs à vne plus grande quantité; en conuertissant l'aliment en parties de la substane plus grandes que celles qui ont esté consommees.

Ἀλλὰ μὴν οὐδ' οὕτως ἐνδέχεται λέγειν γίνεσθαι τὴν αὔξησιν, καὶ τὴν φθίσιν, ὥσπερ ὅταν ἐξ ὕδατος

Arist. l. 1. de gener. et corr. c. 5. t. 33. At verò nec accretionem, decretionemve perinde fieri,

ἀήρ

ἀὴρ· τότε γὰρ μείζων ὁ ὄγκος γέγονεν· οὐ γὰρ αὔξησις τοῦτο, ἀλλὰ γένεσις μὲν τοῦ εἰς ὃ μετέβαλεν, ἔσται· φθορὰ δὲ τοῦ ἐναντίου, αὔξησις δὲ, οὐδετέρου.

Ἐν δὲ τῷ ἀλλοιοῦσθαι, ἢ αὐξάνεσθαι, ἢ φθίνειν, ὑπομένει τόδε τὸ αὐξανόμενον, ἢ ἀλλοιούμενον· ἀλλ' ἔνθα μὲν τὸ πάθος, ἔνθα δὲ τὸ μέγεθος τὸ αὐτὸ οὐ μένει· εἰ δὴ ἔσται ἡ εἰρημένη αὔξησις· ἐνδέχοιτ' ἂν, μηδενός γε προσιόντος, μηδὲ ὑπομένοντος, αὐξάνεσθαι· καὶ μηδενὸς ἀπιόντος, φθίνειν· καὶ μὴ ὑπομένειν τὸ αὐξανόμενον· ἀλλὰ δεῖ τοῦτο σώζειν· ὑπόκειται γὰρ ἡ αὔξησις τοιοῦτον.

atque cum ex aqua fit aër (tunc enim moles fieri maior assolet) dicere contingit : non enim id accretio, sed eius quidem, in quod mutatio fit, generatio : contrarij verò corruptio erit, neutrius autẽ accretio. &c.

At cum alteratur, aut accrescit, decrescitve: quod alteratur, aut incrementa suscipit, id permanet : verùm illic affectio, hic magnitudo eadem non manet. Quod si mutatio illa, quam diximus, esset accretio, contingeret profectò quippiam nulla re accedẽte, permanenteve accrescere, nullâque abeunte decrescere, & id non manere, quod suscipit accretionem. At hoc seruare oportet: quippe cùm accretio talis esse supponatur.

L'accroissemẽt se faict en deux manieres, l'vne est selon la quãtité extensiue ou ampliation des termes; qui est quand la chose augmentee occupe vne plus grande espace qu'elle ne faisoit auparauãt, sans qu'il se face additiõ de nouuelle matiere qui en soit cause: & cecy arriue en deux façons, selon les deux sortes de rarefactiõs propre & impropre: comme pour exemple, de la propre, quand l'eau estant transmuee en vapeur occupe vne plus grãde espace qu'elle ne faisoit auparauant: parce que sa matiere est rarefiee: & de l'impropre, quand les parties d'vne chose qui estoient contiguës, deuiennent discõtiguës & occupent vn plus grand lieu : de la sorte qu'vne esponge serree dans la main vient à s'estendre lors qu'elle s'ouure : car encores que l'air se mette entre les parties discontiguës, ce n'est pas luy pourtant qui est la cause de l'augmentation.

Καὶ μήτε κενὸν εἶναι τὸ σῶμα, μήτε δύο ἐν τῷ αὐτῷ τόπῳ μεγέθη, μήτε ἀσωμάτῳ αὐξάνεσθαι.

Arist. l. 1. de generat. & corrupt. t. 35. Et neque corpus esse inane, neque eodem in loco duas esse magnitudines, neque in corporea re quicquam augeri.

L'autre sorte d'accroissance ou d'augmentation est par addition de nouuelle matiere: chose qui aduient en deux manieres. La premiere se faict en occupant vn plus grand lieu: comme pour exemple, quand nous adioustons quelque liqueur à vne liqueur, ou quelque chose dure & solide à vne solide: à sçauoir de l'eau à de l'eau, du bois à du bois, & des pierres à des pierres. L'augmentation sans occuper vn plus grand lieu est de deux sortes: en vne la chose qui est adioustee à celle qu'elle augmente, se conuertit en sa substance : & en l'autre elle ne s'y conuertit pas. Selon la premiere façon, le sang qui est faict substance de la chose viuante, laquelle est nourrie, l'augmente sans occuper vne plus grãde espace, entant qu'il est conuerty : car sa quãtité croist seulement, parce que dauantage de matiere a dauantage de quãtité. Et cette sorte d'accroissemẽt de quantité est en certaine façon intentionel, comme l'enforcissement de la chaleur en vn subiect qui estoit desia chaut : & est aussi proprement vne condensation. La seconde est quand la matiere adioincte à la chose augmentee, ne se conuertit pas en sa substance, y demeurant seulement contiguë: comme pour exemple, quand vne esponge est emplie d'eau, sa quantité est creuë: car elle a plus de matiere sans occuper vn plus grand lieu: & ainsi des choses semblables. L'augmentation selon la seconde & impropre sorte de rarefaction, & celle selon l'addition de nouuelles parties qui se conuertissent en la substance de la chose augmẽtee, sans occuper vn plus grand lieu; se trouuent ensemble en l'accroissement de l'animal. Car premieremẽt il naist dans la chair de l'animal des trous ou pores, qui sont comme des parties vuides, esquelles il n'y a point de chair; mais vn air & vne certaine vapeur semblable, qui font estendre l'animal: & par consequent ses termes accroissent par cette extension-la, comme vne esponge: laquelle estant desserree, vient à s'ouurir, se rarefiant de l'impropre sorte de rarefaction & non de la propre: qui est vne attenuation de substance. Car la substance de la chose viuante ne se faict pas plus tenue qu'elle estoit auparauant : mais seulement plus rare : (parce que le premier but que la nature se propose en ce mouuement-la, c'est l'acquisition d'vne plus grande quantité, que la mutation de l'assiette des parties ensuit:) Apres cela, le sang qui nourrit vient à remplir ces pores, & à se conuertir en chair : & lors la chair est espoissie, parce qu'elle n'a plus de trous, & l'accroissement par addition de nouuelles parties se faict, sans occuper vn plus grand lieu : & puis la chair s'estend de rechef, & se faict rare par la naissance d'autres pores qui se font en elle, lesquels se remplissent encores apres de sang, qui est conuerty en chair: & ainsi en continuant, l'animal accroist. De ces deux sortes d'accroissement celuy-la est le vray

& le propre accroissement de l'animal, lequel se faict selon la rarefaction ; & difere de celuy de l'esponge : en ce qu'elle tend par son extension premierement au lieu & non à la quantité : & l'accroissement de la chose viuante tend premierement à la quantité, & secondement au lieu. Il sera bon de noter en passant que les pores qui s'engendrent en la chose viuante, cependant qu'elle prend accroissance : prouiennent de deux causes ; l'vne de la consommation de l'humide faitte par la chaleur naturelle, & l'autre de l'extension : mais és viuants qui ont desia atteint l'accroissance, les pores ne naisent que de la seule consommation de l'humide : parce qu'il ne se faict aucune extension en eux. En somme la nature de l'accroisement consiste en l'extension & en la conuersion du dernier aliment en plus grandes parties de la substance, lesquelles il contient essentiellement : car l'accroissement c'est vne mutation à plus grande quantité, par le mouuement d'extension & par la conuersion de l'aliment en la substance. Et à l'opposite le decroissement, c'est le mouuement d'vne plus grande quantité à vne moindre, par la substraction ou perte de la matiere : lequel mouuement semble estre essentiellement negatif. Car comme l'accroissance est essentiellement acquisition de quantité ; le decroissement est vn certain reiettement ou corruption de la mesme quantité interieurement, tendant à son non-estre : & tout de mesme de l'affoiblissement ou remission de qualité.

Ὅτι δυνάμει ἐκεῖνο· οἷον, εἰ σάρξ, δυνάμει σάρκα· ἐντελεχείᾳ ἕτερον ἄρα· φθαρὲν δὲ τοῦτο, σὰρξ γέγονεν· οὐκοῦν οὐκ αὐτὸ καθ' αὑτό· γένεσις γὰρ ἂν ἦν, οὐκ αὔξησις, ἀλλὰ τὸ αὐξανόμενον ἐν τούτῳ.

Arist. l.1. de gener. & corr. c.5. t.39. Hoc potentia illud, quod augetur, esse oportere : vt si caro accretionem subeat, id, quo illa accrescit, potentia carnẽ esse, actu autem aliud : quod sane vbi corrumpitur, caro fieri solet. Non igitur ipsum per se, solúmque est, (nam alioqui generatio esset, non accretio :) sed id quod augetur, cum eo est.

Σὰρξ γοῦν, καὶ ὀστοῦν, ἢ χείρ, ἢ νεῦρα, καὶ τούτων τὰ ὁμοιομερῆ, προσελθόντος μὲν δή τινος ποσοῦ· ἀλλ' οὐ σαρκὸς ποσῆς· ᾗ μὲν οὖν δυνάμει τὸ συναμφότερον, οἷον ποσὴ σάρξ, ταύτῃ μὲν αὔξει· καὶ γὰρ ποσὴν δεῖ γίνεσθαι, καὶ σάρκα· ᾗ δὲ μόνον σάρξ, τρέφει· ταύτῃ γὰρ διαφέρει τροφὴ καὶ αὔξησις τῷ λόγῳ· διὸ τρέφεται μέν, ἕως ἂν σώζηται καὶ φθίνει, αὔξεται δὲ οὐκ ἀεί, καὶ ἡ τροφή, τῇ αὐξήσει τὸ αὐτὸ μέν· τὸ δὲ εἶναι, ἄλλο· ᾗ μὲν γάρ ἐστι τὸ προσιὸν, δυνάμει ποσὴ σάρξ, ταύτῃ μὲν αὐξητικὸν σαρκός· ᾗ δὲ μόνον δυνάμει σάρξ, τροφή.

T.4. Caro igitur, & os, & neruus, & similares partes, accedente quidem quanto aliquo, sed non carne quanta, augescunt. Quo igitur potentia simul vtrumque existit, videlicet caro quanta, hoc quidem auget : nam carnem quantam fieri oportet. Qui verò solum caro, hoc alit ; hac enim nutritio & accretio ratione differunt. Quocirca quamdiu saluum manet animal, & si decretionem subeat, alitur, sed non semper accrescit. Atque nutritio idem quod accretio existit, ratio tamen est diuersa. Quo enim id, quod adiungitur atque additur, potẽtia caro quanta est, hoc carnẽ augere potest : quo verò caro potẽtia solũ, hoc nutrire.

Ἔστι δ' ἕτερον τροφῇ καὶ αὐξητικῷ εἶναι· ᾗ μὲν γὰρ ποσόν τι τὸ ἔμψυχον, αὐξητικόν· ᾗ δὲ τόδε τι καὶ οὐσία, τροφή· σώζει γὰρ τὴν οὐσίαν καὶ μέχρι τούτου ἐστίν, ἕως ἂν τρέφηται.

L.2. de anim c.4. t.47. Iam verò alia est alimenti, alia auctiui essentia : quatenus enim animatũ est quãtum quiddam, hoc habet vim augendi : quatenus verò illud est hoc aliquid & substantia, hoc est alimentum : conseruat enim substantiam : ac tãdiu est, quamdiu alitur.

L'accroissement de l'animal sans occuper vn plus grand lieu où sans extension, est reellement la mesme chose que le nourrissement, & en differe rationellement seulement, & se font en vn mesme instant & d'vne mesme chose : car entant que le sang est conuerty en chair, laquelle il estoit en puissance, c'est nourrisement qui regarde la seule substance : veu que c'est la reparation de la substance : & entant qu'il est quantitatif changé en chair, qui s'adioinct, il est accroisement, qui ne regarde pas la substance, mais la quantité : combien qu'il contienne la mutation de la substance necessairement. C'est pourquoy Aristote a dit que l'aliment nourrit entant qu'il est chair en puissance : & qu'il augmente, entant qu'il est en puissance, chair quãtitatiue. Mais si nous considerons l'accroisement de l'animal, selon qu'il occupe vn plus grand lieu, à sçauoir, selon l'extension qui ensuit la mutation du nourrisement, leur difference est reelle. Car au nourrisement entant que nourrisement, il ne se faict aucune extension : & en l'accroisement, il est necessaire que les membres s'estendent. A cause dequoy cet accroisement n'est pas ensemble de temps auec le nourrissement, ains il y est posterieur, pour le regard de l'extension : car le nourrissement est vne mutation substantielle, laquelle ne se faict pas en temps, ains en vn instant : & l'accroisement estant vn mouuement, il se faict successiuement & en temps. L'extension est si necessaire à constituer la nature du

du vray & propre accroiſſement de l'animal : que s'il ſe faict vne conuerſion en la ſeule ſubſtance, & qu'il ne s'enſuiue aucune extenſion, ce n'eſt pas accroiſſement, mais nourriſſement ſeulement : comme il ſe connoiſt és animaux qui ont acquis leur grandeur conuenable, quand ils deuiennent plus charnuës : & encores n'y a-t-il point de propre accroiſſement de l'accroiſſement d'extenſion, que ce qui ſe faict ſelon la longitude, & principalement pour le regard des hommes.

φαίνεται δὴ ὅσω τῦ αὐξανομένυ ὁπουῦ μέρος ηὐξῆσθαι· ὁμοίως δὲ καὶ ἐν τῷ φθίνειν ἔλαττον γεγονέναι· ἔτι δὲ προσιόντος τινὸς αὐξάνεσθαι, καὶ ἀπιόντος φθίνειν.

Ariſt.l.1.de gener.& corr.c.5.t.32. Eius quod accrementum ſuſcipit, pars quævis augeri videtur. Atque pari modo in decretione minor euadere. Præterea accedente quopiam accreſcere, & abeunte decreſcere.

Les trois meſmes conditions du nourriſſement ſont auſſi en l'accroiſſance : car la choſe qui accroit, ſe fait plus grande d'vne matiere venant de dehors : eſtant accreüe elle demeure meſme de nombre : & le tout & chaque ſienne partie reçoit augmẽtation : que s'il manque vne de ces conditions à quelque accroiſſement, il ne ſera pas vne operation de l'ame vegetatiue, ains vn aſſemblement de choſes qui s'entre-augmẽteront : comme pour exemple, quãd on adiouſte des febues à vn mõceau de febues, de l'eau à de l'eau, du feu à du feu : ou bien ce ſera rarefaction, comme quand de l'eau eſt tranſmuee en vapeur.

La fin de l'accroiſſement eſt double comme du nourriſſement : la prochaine, c'eſt l'acquiſition d'vne deuë quantité : & l'eſloignee & principale eſt, que la choſe viuante puiſſe exercer toutes les operations de la vie ; & entre autre la principale, qui eſt d'engendrer ſon ſemblable : ce qu'elle ne peut faire auec vne petite quantité. De cette cauſe finale de l'accroiſſement, nous pouuons tirer la raiſon pourquoy les choſes viuantes ne s'augmentent plus, quand elles ont acquis vne conuenable grandeur pour leur operation : qui eſt, que la nature ne faict rien en vain, & que toutes ces actions ſont pour vne certaine fin, à laquelle eſtant paruenuë, elle s'y repoſe ſans paſſer outre.

Nous auons aſſez éclarcy comme les animaux prennent accroiſſance, par le moyẽ des parties qui en ſe rarefiant en pores, s'épandent comme vne eſponge, leſquels puis apres ſont remplis de ſang qui ſe conuertit en la ſubſtance de la choſe : mais les petites parties qui ſont la ſeparation des pores ou trous, leſquelles n'ont point de pores quant à elles (cõme nous voyons en l'eſponge) ne ſont pas augmentees par la reception de l'aliment en dedans : car attendu qu'elles n'ont aucun trou, elles ne reçoiuẽt rien en ſoy : parce que l'aliment n'y peut entrer, autrement il y auroit penetration de dimẽſions : mais elles ſe font plus grandes par la ſeule appoſition de nouuelle chair : & partant elles n'ont point d'accroiſſance proprement ditte ; ains ſeulement celle qui ſe faict par appoſition de dehors : laquelle differe neantmoins de l'accroiſſance des choſes inanimees qui ſe faict par appoſition, en ce que l'ame qui eſt en cette petite partie, conuertit l'aliment appoſé en nouuelle chair. En ſomme combien que cette accroiſſance ne ſoit pas vrayemẽt accroiſsance ſelon ſoy, toutesfois c'eſt vne vraye accroiſsance entant que cette petite partie eſt conſideree comme partie du tout, lequel receuant en ſoy l'aliment, eſt dit vrayement s'augmenter.

Ἔστι δ' ἕτερον τροφῇ καὶ αὐξητικῷ εἶναι· ᾗ μὲν γὰρ ποσόν τι τὸ ἔμψυχον, αὐξητικόν· ᾗ δὲ τόδε τι καὶ οὐσία, τροφή.

Ariſt.l.2.de anim.c.4.t.47. Alia eſt alimenti, alia auctiui eſſentia : quatenus enim animatum eſt quantum quiddam, hoc habet vim augendi : quatenus verò illud eſt hoc aliquid & ſubſtantia, hoc eſt alimẽtum.

Nous pouuons auſſi noter en cet endroit, que l'aliment n'eſt obiect de la faculté augmentatiue, que ſelon l'augmentation qui ſe faict par appoſition de parties, & ce ſeulement quand il eſt ſang élabouré, & tout preparé, pour eſtre conuerty en la ſubſtãce de l'animal, & non quand il eſt crud & indigeſte : car en cet eſtat, il n'appartient proprement qu'à la vertu nutritiue qui le digere : mais pour le regard de l'augmentatiue d'extenſion, le corps meſme de la choſe viuante eſt l'obiect de la faculté augmentation : car c'eſt luy qu'elle eſtend & faict croiſtre. Quelques vns ont poſé que l'accroiſſement ſe faiſoit par vn certain pouſſement de parties s'entre-chaſſant l'vne l'autre : mais cela ne peut eſtre : car au vray accroiſſement de la choſe viuante, tout le corps eſt augmenté, ſelon toutes les differences des dimenſions : & outre cela, ſi l'accroiſſement ſe faiſoit par pouſſement, il faudroit qu'vne cicatrice en la main d'vn enfant fuſt pouſſee au doigt par progrés de temps : ce que nous ne voyons point arriuer.

L'accroiſſement des choſes viuantes, pris pour celuy qui ſe faict depuis leur cõmence-

ment iusqu'à leur aage de consistance, lequel cōprend plusieurs nourrissemēs & plusieurs extensions distinctes, n'est pas vn continuel mouuement: car en tout ce temps-là il se faict plusieurs extēsions entre-rompues, entre lesquelles il y a du temps moyen, auquel il ne se faict aucune extensiō: car apres que quelqu'vne a esté faitte en vn enfant, il cesse de s'estē-dre par quelque certain espace, pendant lequel les pores se remplissent de rechef de sang, qui est conuerty en la substance: & puis apres il se faict vne autre extension de membres: & ainsi l'accroissement est composé de plusieurs mouuements & de plusieurs repos: mais l'accroissemēt pris pour vne seule particuliere extēsion est vrayement mouuement, vn, & continuel.

De la maniere dont l'ame s'estend en l'accroissement de l'animal, & demeure mesme de nombre en luy.

CHAPITRE V.

Il faut considerer maintenant la maniere, dont l'ame informe la matiere, qui est de nouueau adioustee à la chose animee & dōt elle prend accroissance. Il y a deux diuerses opinions pour le regard de la chose qui reçoit l'accroissance. L'vne est que le viuant n'est pas tout du long de sa vie mesme de nombre, sinon selon quelque certaine equiualence; parce qu'il ne demeure pas en luy vne matiere & vne forme mesme de nombre. De la matiere, il semble estre certain: car elle fluë cōtinuellement, & s'y en engēdre tousiours de nouuelle, de l'aliment: parquoy ce n'est pas la chair mesme de nombre au vieillard, qui a esté en luy estant enfant: ains seulement selon l'equiualēce: parce qu'elle n'est pas toute renouuellee ensemble, mais vne partie apres l'autre: de sorte que ceux qui tiennent qu'il y a trāsmutatiō des elements les vns és autres, estimēt que les totalitez des elemēts sont dittes demeurer mesmes, cōme indiuidus eternels: parce qu'ils sont cōseruez, mesmes selō l'equiualence seulement: car il se faict vne cōtinuelle mutatiō és parties desquelles les mixtes se font, & esquelles ils se resoluent, & non en tout l'element. Semblablement le nauire aussi est dit demeurer longuement mesme de nombre, par equiualence: combien qu'en fin, toutes les planches & autres parties en ayent esté renouuellees successiuement l'vne apres l'autre: là où si elles auoient esté renouuellees successiuemēt l'vne apres l'autre en vn temps continu & tout de suite, on ne diroit pas que ce fust vn mesme nauire: ains qu'vn autre diuers de nōbre auroit esté faict de nouueau. Il semble aussi que le mesme doit estre dit de la forme comme de la matiere de la puissance de laquelle elle est tiree: car la forme materielle n'est pas separable de sa matiere, ains elle est estendue selō son estendue: parquoy vne partie de la forme est en vne partie de la matiere, comme toute la forme en toute la matiere. Dōques puis que les parties de la matiere fluent, il est necessaire que les parties de la forme coulent, & qu'il s'engendre d'autres nouuelles parties auec la nouuelle matiere: c'est à dire, qu'elles se tirent de sa puissance.

Ἐν δὲ τῷ ἀλλοιοῦσθαι, ἢ αὐξάνεσθαι, ἢ φθίνειν· ὑπομένει τόδε τὸ αὐξανόμενον ἢ ἀλλοιούμενον· ἔνθα μὲν τὸ πάθος, ἔνθα δὲ τὸ μέγεθος τὸ αὐτὸ οὐ μένει.

Ὑπομένοντός τε τοῦ αὐξανομένου, καὶ προσιόντος τινὸς, αὐξάνεσθαι, ἀπιόντος δὲ φθίνειν.

Τὸ μὲν οὖν ὁτιοῦν μέρος αὐξάνεσθαι καὶ προσιόντος τινὸς, κατὰ μὲν τὸ εἶδός ἐστιν ἐνδεχόμενον· κατὰ δὲ τὴν ὕλην οὐκ ἔστι.

Arist. l. 1. de gener. & corrupt. c. 5. t. 33. At cùm alteratur, aut accrescit, decrescitve; quod alteratur, aut incrementa suscipit, id permanet: verùm illic affectio, hic magnitudo eadem non manet.

T. 35. Permanente, inquam, eo quod augetur, atque adueniente aliquo fieri accretionem, & abeunte decretionem.

Partem igitur quamlibet augeri, & accedente aliquo secundum formam quidem est possibile: at secundùm materiam haudquaquam.

L'autre opinion est, que la seule matiere flue selon ses parties & se renouuelle mesme de nombre. Et quant à l'ame, elle ne flue pas, ains demeure mesme de nombre, durāt toute la vie de la chose animee tant selon soy toute, que selon toutes ses parties: & aduenant vne nouuelle matiere, elle s'estend à l'informer & animer: & coulant vne certaine partie de la matiere, qu'elle ne decoule pas auec elle, ains qu'elle se retire és autres parties de la matiere. Mais encores que la matiere de la chose animee flue tousiours & soit en vn continuel changement, neantmoins elle ne change pas du tout: car il y en a vne certaine partie qui est cōsommee par la chaleur naturelle, & quelque certaine autre qui n'est pas cōsommee: dōt la cause est, qu'vne partie est humide, & l'autre seiche & terrestre. L'humide est cōsommee par la chaleur naturelle: car c'est sa pasture: & la partie terrestre demeure cōme nous voyons és choses qui se bruslent: car tout l'humide estant cōsommé par le feu, la cendre demeure

demeure qu'il ne peut du tout destruire : à cause de sa grãde resistãce. Et ce qui n'est point consommé, c'est la partie terrestre, tant celle qui est de la naissance, que celle qui est adioincte cõtinuellement de la part de l'aliment. De sorte que toute la matiere ne flue pas: & ainsi il y a quelque partie de la matiere au vieillard, la mesme qui a esté en l'enfant : cõme il se voit és cicatrices receuës en l'enfance, lesquelles demeurent mesmes en la vieillesse.

Selon la premiere opinion, ce ne seroit pas vne mesme ame qui informeroit ny les plantes ny les animaux, tout le long de leur vie. Mais à cela resiste la conseruation des images & especes des choses sensibles en la memoire, qui ont esté apprehendees par les sens; non seulement és hommes, mais aussi és bestes. Car il y en a qui retiennent plusieurs especes imprimees en leur memoire iusqu'à la mort: s'estant trouué des chiens, lesquels apres auoir esté plusieurs annees sans veoir leur maistre, l'ont reconnu incontinent qu'ils l'ont veu: ce qui ne semble pas pouuoir arriuer, si l'ame n'est conseruee mesme de nombre, sans flux d'aucune de ses parties: & non seulement par equiualence: car l'equiualence faict pour tout, que l'animal est semblablement capable d'apprendre vne mesme chose; mais non pas de la retenir mesme actuellement: ce qui est tout euidẽt par la similitude d'vn nauire, lequel ne retiẽt pas les caracteres ny la peinture, dont il estoit premieremẽt marqué: apres qu'on l'a tout refaict planche pour plãche, si on ne le marquoit ou peignoit de nouueau. Il s'ensuit plusieurs absurditez de cette opinion: & premierement, si d'vne nouuelle petite partie de la chair, il se tiroit vne petite partie de l'ame: l'ame seroit premierement l'acte du corps homogene; & ainsi cette condition ne luy seroit pas essentielle, d'estre acte du corps organique, qui est heterogene: mais au contraire, elle seroit toute tiree du corps homogene: car estant indiuisible, elle est toute en chaque partie du corps. Secõdement, il s'ensuiuroit, qu'il n'y auroit aucun principal membre, mais que toutes les parties seroient également principales : attendu que la principale partie n'est connue telle pour autre raison qu à cause de la premiere naissance de l'ame & de son principal siege en elle, d'où elle deriue & s'espand és autres parties: parquoy si l'ame est par tout, le principal mẽbre est par tout: & ainsi la dépendance des autres parties du cœur seroit ostee: car la chose dépend pour estre conseruee du mesme dont elle a l'estre. Parquoy il s'ensuiuroit aussi, qu'il faudroit que chaque membre vescust quelque temps separé de l'animal: car si le membre n'a pas l'ame coulante du cœur, mais qu'elle soit premierement nee en luy, il ne peut y auoir de raison, pourquoy vn mẽbre separé du tout, ne doiue point retenir l'ame quelque tẽps: attendu que la mort n'aduient point sans quelque alteration precedente, laquelle se faict en temps, & non en vn instant. Dauantage il s'ensuiuroit aussi, qu'il y auroit en chaque petite partie de la chair nouuellement engendree, vne ame propre separément des autres, qui seroit tiree de la puissance de la matiere.

Toutes ces absurditez nous feront recourir à la seconde opinion, où il y a bien plus de raison: à sçauoir que le subiect demeure mesme de nombre par cõtinuation, pour le regard de ses parties materielles: & mesme absolument, en ce qui est des formelles. Et partãt nous disons premierement que l'ame reside en vn principal mẽbre du corps des animaux: à sçauoir au cœur, en ceux qui ont du sang: & pour le regard des exangues & des plantes, c'est en vne partie respondant par proportion au cœur. L'ame doncques a son siege principalement au cœur, & de là elle decoule en toutes les parties qui luy sont adengendrees par le nourrissement: car incontinent le cœur estant engendré, l'ame est produite en luy par extraction de puissance en acte, & de là elle s'estend ou épand substantiellement, cõme d'vn principe en certaine maniere, par ordre aux autres membres nez à l'entour du cœur, pour les animer: tout ainsi qu'vn Roy residãt en sa cour, estand sa puissance par tout son royaume pour le gouuerner: & comme le Soleil iette sa lumiere. On peut colliger de cecy, qu'il y a double production de l'ame au corps, l'vne se faict au cœur au cõmencement de la generation, & cette-cy est la vraye productiõ de l'ame: & vne generation par extraction de la forme en acte, de la puissance de la matiere, où elle estoit: laquelle extraction ne se faict qu'vne fois en la chose viuante L'autre production, c'est quand l'ame informe les autres mẽbres qui sont nez au tour du cœur, mais non plus en tirant la forme de la puissance de la matiere, ains par la deriuation du cœur & par l'influence substãtielle de ce principe, en certaine maniere: ainsi comme la lumiere découle du Soleil: & cecy continue durant toute la vie aux parties engendrees, par le nourrissement. Cette production n'est pas propre production: car l'ame ny aucune sienne partie ne s'engendre pas proprement és parties adioustees par le nourrissement : dautant qu'il ne s'y produict aucune par-

tie de l'ame, qui n'ait esté premierement : mais c'est plustost vne nouuelle partie de la matiere qui n'estoit pas premierement, laquelle s'engendre à l'ame qui preexistoit. L'ame n'est pas si materielle & diuisible, qu'elle ne soit aussi comme immaterielle & indiuisible, en quelque autre sorte : attendu qu'elle est d'vne nature moyenne, entre les formes du tout separees de la matiere, & entre celles des choses inanimees, qui y sont du tout plongees. Car les formes separees de la matiere : sont du tout indiuisibles; & n'ont aucune quantité parce qu'elles n'ont point de matiere : mais les formes des choses inanimees sont necessairement adioinctes à la quantité de la matiere, en laquelle elles s'estendent, & sont determinees par l'vne & par l'autre, sans lesquelles elles ne peuuent exister : dautant que la forme qui est en cette petite partie d'eau, est tellement liee à cette portion de matiere & à cette quantité determinee, qu'elle ne peut s'estẽdre à informer quelque autre portion de matiere adioustee : de sorte que s'il s'y adioinct quelque portiõ de matiere qui doiue receuoir la forme de l'eau, il faut qu'il se tire de cette portion vne autre forme d'eau. Or l'ame est d'vne maniere moyenne; car encores qu'elle soit necessairemẽt attachee à la matiere & à la quantité : parce qu'elle ne peut estre sans elle; elle n'est pas pourtant tellement assubiectie à vne matiere & à vne quãtité determinee, qu'elle ne puisse s'attribuer d'autre matiere, à laquelle elle se ioinct: nõ toutesfois en sorte qu'elle puisse delaisser selõ le tout, la matiere où elle est, & passer à vne autre : parce que si toute la matiere se destruict ensemble, l'ame se pert necessairement : mais seulement, selõ les parties & par succession : à sçauoir vne mesme matiere demeurant mesme par equiualence, comme au nauire renouuellé partie à partie en diuers temps : car la comparaison en est bonne, pour le regard d'vne partie de la matiere & du corps: mais non quant à l'ame, dont les parties ne coulent pas auec celle de la matiere : car l'ame est vne forme de plus noble condition & plus esleuee & libre des liens de la matiere, que les formes des choses inanimees, lesquelles n'ont aucun empire en la matiere. Cecy se rapporte à la cõparaison qu'Aristote faict du corps de l'animal prenãt accroissance, à vn tonneau plain d'eau qui coule, disant, que la forme est semblable au tonneau, & sa matiere à l'eau coulante : car la matiere coule tousiours, comme l'eau par le tonneau; la forme duquel demeure sans aucun flus, ainsi que la forme de ce qui s'augmente, ne coule point.

Le passage des formes d'vn subiect en l'autre, qui semble impossible aux Philosophes; c'est celuy par lequel l'accident ou la forme substantielle laisseroit du tout son subiect, & passeroit mesme de nombre à vn autre : mais quant à l'ame, pourueu qu'elle ne delaisse point tout son subiect & qu'elle y demeure, elle peut passer sans aucune absurdité, d'vne partie, à informer, l'autre continue, qui luy est adengendree, à cause de sa nature esleuee & moyenne. Ce passage qui est impossible aux autres formes, n'est pas seulement possible à l'ame, mais il y est necessaire. Et la raison de cette difference est, que les autres formes naturelles sont formes des corps homogenes, ausquels il y a vne mesme nature & condition du tout & de chaque partie : & partant il n'y a aucun ordre de nature és parties pour participer leur forme : là ou l'ame qui est seule forme du corps organique & heterogene, ayant à informer par vn certain & necessaire ordre ses parties qui sont diuerses, il est necessaire que d'vne principale partie de la chose viuante, l'ame s'espande és autres.

Quand l'ame passe pour informer les parties nouuellement adengendrees, ce n'est pas par vn mouuement : mais par vne certaine maniere qui nous est cachee : comme plusieurs autres choses de la nature, telle qu'est l'attraction du feu par l'aymant, de la paille par l'ambre, & semblables : dont nous n'entendons la raison ny la maniere : à cause de l'imbecilité de nostre esprit & de nostre ignorance : qu'il est bien plus raisonnable de confesser que de nier ce passage de la forme, parce que la raison & la maniere en sont ignorees. Nous pouuons dire que l'ame s'estend d'vne partie à l'autre, comme par vn accés subit d'vne chose immaterielle : & quand l'ame est du tout changee de lieu, c'est par accident au mouuement du corps qu'elle informe. Il sera bon de noter en cet endroit de peur de se tromper, qu'autre chose est la mutation du dernier aliment en substance : comme pour exemple, en chair ou en os : & autre chose l'extension ou le flus de l'ame vers elle : car en la mutation de l'aliment en substance, il y a vn vray mouuement : à sçauoir vne alteration parfaitte en temps, laquelle est ensuiuie de la mutation de la substance : mais cette extension de l'ame à cette partie nouuellement engendree, est subite & en vn moment, & ne se peut appeller mouuement.

La forme est selon soy incorporelle & sans quantité : mais elle deuient quantitatiue par accident,

accident, entant qu'elle est estenduë selon la matiere quãtitatiue: à cause de quoy elle peut penetrer toutes les parties du corps, sans qu'il en reste aucune qu'elle n'anime, & sans aucune absurdité; tout ainsi que les accidents, comme pour exemple, la blancheur qui penetre le laict, & autres semblables: & tout ainsi que l'essence de la blancheur est toute entiere en chaque partie de la muraille blanche, non moins qu'en toute la muraille: de mesme l'ame est toute entiere en chaque partie de la chose viuante, & non toutesfois selon la quantité qu'elle a acquise par accident en se ioignant auec les corps, nõ plus que la blancheur en la muraille.

De la faculté generatiue & de son excellence par dessus les autres.

CHAPITRE VI.

LA faculté generatiue est celle qui sert pour les functions requises à la generation de la chose animee; elle vse pour cet effect de la semence, laquelle se fait és animaux parfaicts d'vne partie du mesme sang, dont l'animal est nourry. L'operation de la faculté generatiue, est la principalle de toutes les functions de l'ame vegetatiue, en l'intention de la nature vniuerselle: aussi les deux autres luy seruent elles: car il faut que la chose viuante ait esté nourrie, & qu'elle soit paruenuë à vne iuste quantité auparauant qu'elle puisse engendrer: en quoy la generatiue est plus noble que les deux autres: & aussi en ce qu'elles ne sont ordonnees que pour conseruer la vie de l'indiuidu: & la generatiue a en soy la conseruation de l'espece. Auquel office la nature l'a destinee; afin que cette perpetuité de duree qu'elle ne peut donner aux particuliers qui sont corruptibles, demeure à l'espece, laquelle defaudroit bien tost s'ils ne la reparoiẽt de cette sorte, en la production & generation de leur semblable, comme nous auons dit. *L. 2. de anim. c. 4. t. 35.*

Ἐπεὶ δὲ τρεφῆς μὲν τὸ εἶναι τροφῆς δεῖται τῆς ἄζων ἔχασι.

Arist. de respirat. c. 11. Cum autem quodque animal vt sit, cibo indigeat.

La faculté nutritiue est necessaire à l'augmẽtatiue & à la generatiue: mais elle peut exister sans elles: elle est aussi necessaire pour la conseruation de l'indiuidu: car tout viuant doit estre nourry cependant qu'il a vie, ainsi que nous voyons qu'és choses viuantes encores qu'elles n'accroissent, & n'engendrent plus; la nourriture est necessaire pour les conseruer iusqu'au temps que la nature leur a prescrit de pouuoir faire les autres operations naturelles: à sçauoir, contempler & entendre en l'homme. L'ordre n'est pas tel en ces facultez que la posterieure ensuiue la premiere, en sorte qu'elle soit faculté de faculté: car elles sont toutes immediatement en la substance & essence de l'ame, laquelle elles ensuiuent: mais l'ordre se doit entendre és seules operations: car pour operer l'vne presuppose l'operation de l'autre, selon lesquelles nous disons que l'vne est adressee à l'autre, & non à raison de leur procession l'vne de l'autre.

De la cause principalle des operations vegetatiues, & de ce qui les conduit.

CHAPITRE VII.

Τῆς ψυχῆς τοῖς ἔργοις ὑπηρετικώτατον τῶν σωμάτων τὸ θερμόν ἐστι· τὸ τρέφειν γὰρ καὶ κινεῖν ψυχῆς ἔργον ἐστί.

Ἐμπεδοκλῆς δ' οὐ καλῶς εἴρηκε τοῦτο προστιθεὶς αὔξησιν συμβαίνειν τοῖς φυτοῖς, κάτω μὲν ῥιζουμένων, διὰ τὸ τὴν γῆν οὕτω φέρεσθαι κατὰ φύσιν· ἄνω δέ, διὰ τὸ πῦρ, ὡσαύτως, οὔτε γὰρ τὸ ἄνω καὶ τὸ κάτω καλῶς λαμβάνει· οὐ γὰρ ταὐτὸ πᾶσι τὸ ἄνω, καὶ τὸ κάτω, καὶ τῷ παντὶ ἀλλ' ὡς ἡ κεφαλὴ τῶν ζώων, οὕτως αἱ ῥίζαι τῶν φυτῶν, εἰ χρὴ τὰ ὄργανα ἕτερα λέγειν καὶ ταὐτὰ, τοῖς ἔργοις.

Arist. l. 2. de partib. anim. c. 7. Ad exequenda animæ officia, calor omnium maximè administrandi vim obtinet. Cùm enim officium animæ sit alere & mouere, hæc ea ipsa facultas potissimùm efficiuntur.

L. 2. de animal. c. 4. t. 38. Empedocles verò non rectè hoc dixit, adiiciens auctionem plantis accidere, deorsum quidem, dum radices emittunt, quia terra sic fertur secundùm naturam: sursum autem propter ignem simili ratione: neque enim superum & inferum rectè accipit: quia non est idem omnibus superum atque inferum, & vniuerso: sed vt caput animalium se habet, ita radices plãtarum, si oportet ex officijs instrumenta dicere eadem et diuersa.

L'AME vegetatiue se sert pour les functions de toutes ses diuerses puissãces, de la chaleur naturelle, comme nous auons dit: & en vse comme d'vn instrument, operant

par son action parfaittement : non que ce ne soit l'ame vegetatiue mesme qui agisse : car comme nous auons dit, les actions procedent du composé és choses purement naturelles ; mais les actions sont principallement de l'ame : car l'action naturelle s'attribuë principallement à la forme, parce que chaque chose opere selon son acte & sa forme : & partant l'opinion de Plotin est friuolle, qui songeoit que la terre estoit animee, & que par son ame les plantes viuoient & en estoiẽt nourries, comme les ongles & les cheueux par celle de l'animal : aussi bien que celle d'Empedocles qu'Aristote refute : car il tenoit que les plantes prenoient accroissement tant és racines en bas, comme és rameaux en haut : parce que la terre tend en bas de sa nature, & le feu tousiours en haut, n'ayant pas connu que ces effects estoient de l'ame, par le moyen de la chaleur : que de toutes les choses de l'vniuers le bas & haut ne sont pas mesmes : & que les racines ont les mesmes lieux és plantes, que la teste és animaux.

Toutes les operations de l'ame vegetatiue sont conduittes par la nature vniuerselle à leur fin, sans que les vegetaux ayent connoissance de ce qui leur est bon ou mauuais, attirant seulement les choses necessaires, & conuenables pour se nourrir, croistre, & engendrer, par l'instinct de l'appetit naturel, qui est vne certaine inclination en eux, tendant au bien qu'ils ne connoissent pas : lequel appetit n'est pas seulement commun aux choses animees, mais aussi à toutes les inanimees : vne chacune desquelles est enclinee de sa nature à ce qui luy est propre, & au bien qui luy conuient, comme nous l'auons dit ailleurs.

Distinction des puissances vegetatiues entre-elles.

CHAPITRE VIII.

PVIS QVE la nature s'estudie à la breueté & paucité, plus qu'elle n'affecte la multitude, elle n'a point accoustumé de multiplier ses facultez ny les autres choses sans necessité ; comme nous voyons que quand quelques actes sont entre soy necessairement conioints & subordonnez, ils peuuent proceder d'vne mesme faculté, comme de la mesme lueur sort l'illumination & la mutation qui luy sont subordonnees & necessairement conioin-tes. Or nulle necessité ne cõtraint de multiplier les puissances pour les actes de nourrir & d'augmenter. Donques, il n'y a qu'vne faculté pour ces deux fonctiõs-la : car encores que les actes soient portez sur des obiects du tout diuers de genre, toutesfois cette diuersité ne suffit pas à inferer vne puissance reellement distincte, quand les actes sont subordonnez entre eux & necessairement conioincts : comme nous auons monstré que sont ceux-cy. Et pour le regard de ce que quelques vns ont voulu prouuer, que ces facultez estoient distinguees : parce que quand la chose viuante estoit paruenuë à sa grandeur arrestee, la faculté augmẽtatiue perissoit. Cela n'est pas : car encores qu'elle ne restituë point dauantage que ce qui a esté consommé, la mesme vertu demeure tousiours : mais moins vigoureuse & robuste qu'auparauant, en ses operations : tout ainsi que c'est la mesme vertu de voir qui est en l'œil du ieune & en l'œil du vieillard.

Il est probable aussi que la puissance d'engendrer, n'est point distinguee reellement de celle de nourrir : Et toutes fois combiẽ que par tout où est la vertu nutritiue la generatiue y soit : neantmoins où est l'acte de nourrir, celuy d'engẽdrer n'y est pas : tant par ce qu'vne plus grande perfection est requise en la chose viuante pour l'acte d'engendrer, que pour celuy de nourrir : que parce qu'vne faculté qui a diuers actes, est quelques fois empeschee de sortir en quelqu'vn deux : comme pour exemple, encores que ce soit vne mesme vertu qui attire l'aliment & le retient, ainsi qu'vne mesme vertu de l'aimant arreste & attire le fer : neantmoins il aduient quelquesfois par maladie, que cette vertu attractiue exerce en la chose viuante, le premier acte, & non le second. La vertu generatiue, entant qu'elle est la mesme que la nutritiue, est espandue par tous les membres ; mais entant qu'elle dõne au superflu de l'aliment, la vertu de semence, elle cõsiste en vne definie partie du corps, laquelle luy est accommodee : tant à cause de sa situation, qu'à cause du concours de ces autres qualitez.

LIVRE

LIVRE QVINZIESME DE LA PHYSIQVE,

Auquel il est traitté de l'ame sensitiue, & de ses facultez cognoscitiues.

De l'ame sensitiue ce que c'est.

CHAPITRE I.

Παραπλησίως δ' ἔχει τῷ περὶ τῶν σχημάτων καὶ τὰ περὶ τὴν ψυχήν· ἀεὶ γὰρ ἐν τῷ ἐφεξῆς ὑπάρχει δυνάμει τὸ πρότερον· ἐπί τε τῶν σχημάτων, καὶ τῶν ἐμψύχων· οἷον, ἐν τετραγώνῳ μὲν, τρίγωνον· ἐν αἰσθητικῷ δὲ, τὸ θρεπτικόν.

Τὸ δὲ ζῷον ἀναγκαῖον αἴσθησιν ἔχειν.

Arist. 2. de anima. c. 3. t. 31. Similiter autem res habet in figuris & in anima: semper enim in eo quod est deinceps, potestate illud inest quod est prius, tam in figuris, quàm in animatis, vt in quadrato quidem inest triangulus, in sensitiuo autem nutritiuum.

L. 3. de anim. c. 12. t. 60. Animal verò necesse est vt sensum habeat.

L'Ame sensitiue c'est l'acte premier des animaux bruts, que nous appellons aussi bestes; ou biẽ c'est celle par laquelle les animaux bruts viuent, sentent, appetent, & se meuuent selon le lieu. Elle contient en soy les puissances de la vegetatiue: car tout ainsi que les nombres se rapportent entre eux de telle sorte que les premiers sont és suiuants: comme pour exemple, le binaire est au ternaire, & le ternaire au quaternaire: (qui est de la façon qu'il faut entendre les figures contenuës les vnes és autres, ausquelles Aristote compare les ames, dont les vnes contiennent les autres:) car les especes naturelles ont cette proprieté, que la plus excellente compréd en soy la puissance & la vertu de la moins excellente; & a outre cela quelque chose dauantage. A cause de quoy l'ame vegetatiue qui a ses facultez par dessus les choses inanimees; & la vie outre l'estre, est contenuë en la sensitiue; & l'ame sensitiue contiẽt les puissances de la vegetatiue, & en peut faire les operations.

Des facultez de l'ame sensitiue.

CHAPITRE II.

Τὸ δὲ ζῷον, διὰ τὴν αἴσθησιν πρώτως· καὶ γὰρ τὰ μὴ κινούμενα, μηδ' ἀλλάττοντα τόπον, ἔχοντα δ' αἴσθησιν, ζῷα λέγομεν, καὶ οὐ ζῆν μόνον.

Τοῖς δὲ ζῴοις ᾗ μὲν ζῷον ἕκαστον, ἀνάγκη ὑπάρχειν αἴσθησιν.

Οὐ δὲ ἐνέργεια οὐ μηδὲ ὁρμή.

Arist. l. 2. de anima. c. 2. t. 16. Animal autem est propter sensum primò: nam & quæ non mouentur, neque mutant locum, habent tamen sensum, ea dicimus esse animalia, non solum viuere.

De sensu & sens. c. 1. Ipsis autem animalibus sensum inesse, qua nimirum ratione quodque animal est, necesse est.

L. 1. magn. moral. c. 4. Eius non erit actio, cuius nõ est appetitus.

OVTRE les facultez vegetatiues, l'ame sensitiue en a encores d'autres: à sçauoir les cognoscitiues, les appetitiues, & les motiues d'vn lieu à l'autre: auec toutes lesquelles ensemble, elle demeure és animaux bruts vne ame seule & vnique qui s'appelle sensitiue: à cause de sa plus noble operation qui est de sentir, laquelle n'est pas és vegetaux. Cette ame est aussi épãduë & dilatee parmy tout le corps, encores qu'elle ait quelques certains & determinez sieges, où ses operations se font pour le moins plus parfaittemẽt qu'és autres parties: comme nous le dirons cy apres: vers toutes lesquelles elle decoulle du cœur, qui est son principal siege, ainsi qu'il a esté dit.

Ὅτι δ' οὐκ ἔστιν αἴσθησις ἑτέρα παρὰ τὰς πέντε (λέγω δὲ ταύτας ὄψιν, ἀκοὴν, ὄσφρησιν, γεῦσιν, ἁφὴν· ἐκ τῶνδε πιστεύσειεν ἄν τις.

Arist. l. 3. de anim. c. 1. t. 128. Non esse autem alium sensum prater quam illos, nempe hos, aspectum auditum, odoratum, gustum, tactum, ex his credere quispiam possit.

Les puissances ou facultez cognoscitiues sont celles par lesquelles les animaux connoissent tout ce qui est propre ou nuisible, tant pour la necessité, que pour la conseruatiõ & cõmodité de leur vie. Les puissances appetitiues sont celles par lesquelles l'animal ayme ce qui luy est bon, & hait ce qui luy est mauuais. Les motiues selon le lieu, ce sont les facultez par lesquelles il suit ce que l'appetit desire, & fuit ce qu'il abhorre & hait. On diuise les puissances ou facultez cognoscitiues, qui sont les sens, en exterieurs & interieurs: les exterieurs sont la veüe, l'ouye, l'odeur, le goust, & l'attouchement, que nous appellons les cinq sens exterieurs. Les puissances interieures qui portent le nom de sens interieur, sont le sens commun, la fantaisie ou imaginatiue, & la memoire.

Ce que les sens sont diuisez en interieurs & exterieurs, ce n'est pas que ceux ausquels on donne le nom d'exterieurs, soient en l'animal par quelque principe exterieur: mais c'est pour ce qu'ils reçoiuent & sentent immediatement: c'est à dire sans aucun autre sens premier, les obiects sensibles qui sont au dehors de l'ame: & les interieurs ne les reçoiuent & connoissent que par le moyen des exterieurs, & apres qu'ils ont eu la connoissance les premiers, comme nous le dirons cy apres.

De l'obiect des puissances sensitiues.

CHAPITRE III.

Λέγεται δὲ τὸ αἰσθητὸν τριχῶς· ὧν δύο μὲν, καθ' αὑτά φαμεν αἰσθάνεσθαι· τὸ δὲ ἓν, κατὰ συμβεβηκός· τῶν δὲ δύο, τὸ μὲν, ἴδιόν ἐστιν ἑκάστης αἰσθήσεως, τὸ δὲ, κοινὸν πασῶν· λέγω δ' ἴδιον μὲν, ὃ μὴ ἐνδέχεται ἑτέρᾳ αἰσθήσει αἰσθάνεσθαι, καὶ περὶ ὃ μὴ ἐνδέχεται ἀπατηθῆναι· οἷον ὄψις, χρώματος, καὶ ἀκοὴ, ψόφου· καὶ γεῦσις, χυμοῦ· ἡ δ' ἁφὴ, πλείους μὲν ἔχει διαφοράς· ἀλλ' ἑκάστη γε κρίνει περὶ τούτων· καὶ οὐκ ἀπατᾶται, ὅτι χρῶμα, οὐδ' ὅτι ψόφος· ἀλλὰ τί τὸ κεχρωσμένον, ἢ ποῦ· ἢ τί τὸ ψοφοῦν, ἢ ποῦ· τὰ μὲν οὖν τοιαῦτα λέγεται ἴδια ἑκάστου· κοινὰ δὲ κίνησις, ἠρεμία, ἀριθμὸς, σχῆμα, μέγεθος· τὰ γὰρ τοιαῦτα, οὐδεμιᾶς ἐστιν ἴδια, ἀλλὰ κοινὰ πάσαις· καὶ γὰρ καὶ ἁφῇ κίνησίς ἐστί τις αἰσθητὴ, καὶ ὄψει· καθ' αὑτὰ μὲν οὖν ἐστιν αἰσθητὰ ταῦτα.

Οἷον μέγεθος κινήσει· ὥστε καὶ τὸ σχῆμα· μέγεθος γάρ τι καὶ τὸ σχῆμα, τὸ δὲ ἠρεμοῦν τῷ μὴ κινεῖσθαι· ὁ δὲ ἀριθμὸς, τῇ ἀποφάσει τοῦ συνεχοῦς, καὶ τοῖς ἰδίοις· ἑκάστη γὰρ ἓν αἰσθάνεται αἴσθησις.

Μέγεθος γὰρ καὶ σχῆμα, καὶ τὸ τραχὺ καὶ τὸ λεῖον, ἔτι δὲ τὸ ὀξὺ καὶ τὸ ἀμβλὺ τὸ ἐν τοῖς ὄγκοις, κοινὰ τῶν αἰσθήσεών ἐστι· εἰ δὲ μὴ πασῶν, ἀλλ' ὄψεώς γε καὶ ἁφῆς· διὸ καὶ περὶ μὲν τούτων ἀπατῶνται· περὶ δὲ τῶν ἰδίων οὐκ ἀπατῶνται· οἷον ὄψις περὶ χρώματος, καὶ ἀκοὴ περὶ ψόφων.

Arist. l. 2. de anim. c. 6. t. 63. Dicitur autẽ sensibile tribus modis: quorum duo dicimus per se sentiri, vnum ex accidenti: illorum autem duorum alterum est proprium cuiusque sensus, alterum commune omnibus. Proprium appello quod non potest alio sensu sentiri, & circa quod non contingit decipi: vt aspectus est coloris: & auditus, soni: et gustus, saporis: tactus vero plures habet differentias, sed vnusquisque sensus de his indicat: nec decipitur, quod sit calor, vel quod sit sonus: sed quid sit, quod est coloratum, vel vbi sit: aut quid sit quod sonat, vel vbi sit. Quæ igitur sunt eiusmodi, dicuntur propria cuiusque sensus. t. 64. Communia verò sunt, motus, quies, numerus, figura, magnitudo: nam quæ sunt eiusmodi, nullius sensus sunt propria, sed communia omnibus. Etenim tactu quoque motus aliquis est sensibilis, & aspectu: hæc igitur sunt per se sensibilia.

L. 3. c. 1. t. 133. Vt magnitudinem motu: proinde & figuram: nam & figura est magnitudo quædam, id verò quod quiescit, eo quod non moueatur: numerus autem negatione continui, & proprys: singuli enim sensus sentiunt vnum.

De sensu & sens. c. 4. Magnitudo, & figura, et asperitas, & leuor, & acuties, & obtusitas, quæ molli competit, sensibus communia sunt: quòd si non omnibus, saltem tamen visui & tactui. Quapropter & circa hæc falluntur: circa propria verò, ceu visus circa colores, & auditus circa sonos, nequaquam errare solent.

TOVTES ces puissances ont les choses sensibles pour obiect; lequel est de deux sortes, l'vn par soy & l'autre par accident. Le sensible par soy c'est ce que le sens connoist de luy mesme, sans l'aide d'vn autre. Des sensibles par soy l'vn est propre & l'autre est cõmun. Le propre obiect sensible c'est celuy qui n'est cõnu que par vn seul sens, & autour duquel le sens ne peut tromper: à sçauoir la couleur par la veuë: le son par l'ouye, l'odeur par l'odorer, la saueur par le goust, & les quatre premieres qualitez, & choses palpables par l'attouchement: sans que la veuë se trompe à iuger que c'est couleur, & l'ouye que c'est son,

ſon,& ſemblables: mais quand à la choſe coloree,ou ce qui ſonne,il ſ'y peut tromper, cela ne luy appartenant pas. L'obiect commun c'eſt celuy qui peut eſtre connu par tous les ſens ou par pluſieurs : comme pour exemple,nous connoiſſons le mouuement par l'attouchement & par la veuë. Ariſtote poſe cinq ſortes de tels obiects : à ſçauoir le mouuement de lieu, le repos, le nombre, la figure, & la grandeur. En quoy il faut noter qu'en cet endroit le repos n'eſt pas pris formellement pour vne priuation du mouuement de lieu, ains materiellement pour la choſe arreſtee & ferme en vne ſituation : ny le mouuement formellement pour vn flux cõtinu, mais materiellement pour la choſe qui eſt autrement ſelõ la ſituation, qu'elle n'eſtoit auparauant. Le nõbre auſſi ne ſ'entẽd en cet endroit que pour les choſes diſcontinues : de ſorte que le nombre n'eſt connu du ſens que par la negation du continu : car pour le regard de ſon formel, ces choſes ne tombent point ſoubs le ſens. Les optiques adiouſtent à ces cinq obiects, les quinze qui s'enſuiuent ; la diſtance, la ſituation, la corporeité, la continuité, la diſtinction, l'aſpreté, la poliſſure, la rareté, la trãſparence, l'épaiſſeur, la ſolidité, la beauté, la laideur, la reſſẽblance, la diſſimilitude, & ſemblables, ſ'il y en a encores: mais ces obiects ſe reduiſent tous aux cinq qu'Ariſtote a poſez.

Κατὰ συμβεβηκὸς δὲ λέγεται αἰσθητὸν, οἷον εἰ τὸ λευκὸν εἴη Διάρους υἱός· κατὰ συμβεβηκὸς γὰρ τούτου αἰσθάνεται, ὅτι τῷ λευκῷ συμβέβηκε τοῦτο, οὐκ αἰσθάνεται· διὸ καὶ οὐδὲν πάσχει, ᾗ τοιοῦτον, ὑπὸ τοῦ αἰσθητοῦ, τῶν δὲ καθ' αὑτὰ αἰσθητῶν, τὰ ἴδια, κυρίως ἐστὶν αἰσθητά, καὶ πρὸς ἃ ἡ οὐσία πέφυκεν ἑκάστης αἰσθήσεως.

Ariſt. l. 2. de anima. c. 6. t. 65. Ex accidenti autem ſenſibili dicitur, veluti ſi album ſit Diaris filius : ex accidenti enim hoc ſentimus : quoniam albo quod ſentimus, hoc accidit. Ideoque nihil patitur à ſenſibili, quatenus eſt tale, interea verò quæ ſunt per ſe ſenſibilia, quæ propria ſunt, & ad quæ eſſentia cuiuſque ſenſus ſuapte natura refertur.

Le ſenſible par accident, c'eſt celuy qui n'eſt ſenty que par le moyen d'vn autre, & ne fait point d'impreſſion au ſens : comme pour exemple, vne cloche qui eſt connue par le ſon, & le fils de Diaris n'eſt veu que par la couleur qu'il a : là où le ſenſible propre & le cõmũ, agiſſent par ſoy au ſens : celuy-là en a vn, & cettuy cy en pluſieurs. Non que le ſenſible par accident ne puiſſe bien eſtre connu par ſoy : mais c'eſt d'vn autre ſens exterieur ou interieur : comme pour exemple, du premier, la veuë connoiſt par accident la douceur du miel, laquelle eſt connoiſſable par ſoy du gouſt ; & Platon eſt veu par accident, entant qu'il eſt coloré: combien qu'il ſemble que la ſubſtance de la choſe coloree ſoit obiect par ſoy de la viſion : parce que la viſion tend par la couleur en la ſubſtance de la choſe, de la maniere qu'elle peut. De toutes ces ſortes d'obiects, il n'y a que les obiects propres des ſẽs qui ſoient proprement obiects, & auſquels l'eſſence des ſens ſe rapporte ſelon leur nature.

Des organes des ſens en general.

CHAPITRE IV.

Αἰσθητήριον δὲ πρῶτον, ἐν ᾧ ἡ τοιαύτη δύναμις, ἔστι μὲν οὖν ταὐτόν· τὸ δ' εἶναι ἕτερον.

Ariſt. l. 2. de anim. c. 12. t. 121. Inſtrumentum autem id ſenſus eſt primum : in quo eſt talis vis, atque potentia collocata. Atqui ſunt idem, ratio verò non eſt eadem ſed diuerſa.

AINSI que chacun des cinq ſens a ſon obiect, propre, il y a auſſi vne organe ou inſtrument par lequel il fait ſes operations, pour receuoir & connoiſtre ſon obiect. Et cet organe eſt informé de la faculté de ſentir, & n'eſt autre choſe qu'vne certaine partie du corps receuant la reſſemblance de ſon obiect: comme la matiere reçoit la forme :& le cõnoiſſant par ſon action, & ainſi l'œil eſt deſtiné pour la veuë : l'oreille pour l'oüye : la lanque pour le gouſt : les narines pour l'odorer : & les nerfs pour l'attouchement. Tous ces organes & les autres qui ſont en l'animal, ſont pour les puiſſances, & non les puiſſances pour eux : à cauſe de quoy, il n'y a pas des puiſſances diuerſes, parce qu'il y a diuers organes: mais la nature a inſtitué vne diuerſité és organes, afin qu'ils conuinſſent à la diuerſité des puiſſances : car les choſes moins nobles, ſont ordonnees aux plus nobles, & non à l'oppoſite.

Des especes intentionelles par lesquelles le sentiment se fait.

CHAPITRE V.

Ἀνάγκη δ' ἢ αὐτὰ, ἢ τὰ εἴδη εἶναι· αὐτὰ μὲν γὰρ δὴ οὔ· οὐ γὰρ ὁ λίθος ἐν τῇ ψυχῇ, ἀλλὰ τὸ εἶδος.

Τὴν ὄψιν κινεῖ, ὥσπερ ἂν εἰ τὸ ἐν τῷ κηρῷ σημεῖον διεδίδοτο μέχρι τοῦ πέρατος.

Δεῖ νοῆσαι τοιοῦτον τὸ γινόμενον διὰ τῆς αἰσθήσεως ἐν τῇ ψυχῇ, καὶ τῷ μορίῳ τοῦ σώματος τῷ ἔχοντι αὐτήν· οἷον, ζωγράφημά τι τὸ πάθος, οὗ φαμὲν τὴν ἕξιν εἶναι μνήμην· ἡ γὰρ γινομένη κίνησις ἐνσημαίνεται, οἷον τύπον τινὰ τοῦ αἰσθήματος, καθάπερ οἱ σφραγιζόμενοι τοῖς δακτυλίοις. &c.

Οὕτω καὶ τὸ ἐν ἡμῖν φάντασμα δεῖ ὑπολαβεῖν, καὶ αὐτό τι καθ' αὑτὸ εἶναι θεώρημα, καὶ ἄλλου φάντασμα.

Ὅτι καὶ ἀπελθόντος τοῦ θύραθεν αἰσθητοῦ ἐμμένει τὰ αἰσθήματα αἰσθητὰ ὄντα.

Arist. l. 3. de anim. c. 9. t. 38. Iam verò necesse est vel esse res ipsas, vel species : atqui non sunt ipsæ res : quoniam lapis non est in anima, sed species.

C. 12. t. 65. *Aspectum mouet, perinde ac si in cera sigillum transmitteretur vsque ad extremum terminum.*

L. de memoria. & reminis. c. 1. Scire oportet affectionem quandam quæ picturæ similis habeatur, per sensum in anima, aut certè in parte corporis eam habente, inuri : cuius habitum memoriam esse dicimus : siquidem motus ille qui fit, quandam veluti figuram sensionis imprimit, haud secus atque qui annullis sigillant. &c.

Sic & de phantasmate quod in nobis est censere oportet, & ipsum quippiam in se, & alterius simulachrum esse.

L. de insomn. c. 2. Abeuntibus externis sensibus, sensa quæ & ipsa quoque sensilia sunt, remanere.

Les Philosophes considerent deux choses par lesquelles le sentiment exterieur se fait; qui sont l'espece intentionelle ou formelle de l'obiect sensible, & vn moyen entre cet obiect & le sens. Quant à ce que les Philosophes appellent espece intentionelle de l'obiect, ce n'est autre chose qu'vne qualité procedant de l'obiect, & s'estendant en rond, selon vn certain espace. Et cette qualité est vne image & ressemblāce spirituelle de la chose sensible; comme nous l'auons declaré en expliquant sa nature : laquelle espece intentionelle ou ressemblance de l'obiect venant à toucher l'organe du sens, elle s'y imprime, comme la figure d'vn cachet en la cire: & lors le sentiment se fait. Nous connoissons que le sentimēt se fait par de telles especes ou images; en ce que l'œil ne se peut voir soy mesme qu'en vn miroir, dont il n'y a point d'autre raison, sinon que son image receuë au miroir, se reflechit en luy, par le moyen de laquelle il voit la chose. Mais cela paroist extremement és ressemblances des choses que nous fantasions & gardons en la memoire en l'absence des obiects, par le moyen desquels nous comprenons les choses qu'elles representent, comme si elles estoient presentes: non seulement pour le regard des choses visibles : mais aussi quād à ce qui concerne les sons, les odeurs, les saueurs, & l'attouchement: car ces ressemblances ne sont rien, que ces especes intētionelles. Cela se remarque aussi en ce que quelques-vns voyent mieux par des lunettes, qu'autrement: car il n'y a point d'autre raison de cela, sinon que les especes s'y vnissant dauantage au centre, comme les rayons du Soleil en la concauité d'vn miroir, elles ont plus d'efficace à representer. Platon a estimé que les formes par lesquelles nous apprehendons les choses sensibles, estoient nees en nostre ame où elles residoient actuellement : qu'elles ne s'acqueroient point de dehors : & que les exterieures ne seruoient qu'à les exciter, & à nous faire ressouuenir. Mais, comme dit Auerroes, s'il en estoit ainsi, nous n'aurions que faire de ces formes exterieures pour sentir, au moyen de quoy les organes seroient otieux, & faicts en vain par la nature. *Auerr. de sens. & sens.*

Pourquoy les especes intentionelles sont requises au sentiment encores que l'obiect soit present.

CHAPITRE VI.

Les especes intentionelles sont requises au sentiment : parce que la faculté de sentir estant indeterminee à apprehender cet obiect-cy ou çetuy la, il est necessaire pour cōnoistre l'vn plustost que l'autre, qu'elle soit determinee par quelque chose; & rien ne peut faire cet office que l'obiect, par sa ressemblance qu'il imprime au sens. Car si c'estoit l'obiect mesme, & non l'espece qui determinast la faculté, il seroit concurrent effectiuement ou non : si effectiuement, il faudroit quand il est esloigné de la faculté sensitiue, qu'il agist pre-

mierement au moyen qui est entre deux, & puis en la puissance; & nous ne connoissons rien par lequel il le peust faire, que par l'espece intentionelle. Que s'il ne concurroit pas effectiuement, mais seulement comme obiect par dehors, en terminant l'acte de la puissance, il s'ensuiuroit que la longue distance ny les tenebres n'empescheroient point la veüe, qui est contre l'experience: car quand les choses sont si elloignees que leurs especes defaillent deuant que d'arriuer iusqu'à nous, ou que l'obiect n'est pas illuminé, nous ne le voyons pas.

Que les especes intentionelles sont moins materielles que les obiects, & pourquoy.

CHAPITRE VII.

Καθόλου δὲ περὶ πάσης αἰσθήσεως δεῖ λαβεῖν, ὅτι ἡ μὲν αἴσθησίς ἐστι τὸ δεκτικὸν τῶν αἰσθητῶν εἰδῶν ἄνευ τῆς ὕλης· οἷον ὁ κηρὸς τοῦ δακτυλίου, ἄνευ τοῦ σιδήρου καὶ τοῦ χρυσοῦ.

Αἰσθητήριον, δεκτικὸν τοῦ αἰσθητοῦ ἄνευ τῆς ὕλης ἕκαστον· διὸ καὶ ἀπελθόντων τῶν αἰσθητῶν, ἔνεισιν αἱ αἰσθήσεις καὶ φαντασίαι ἐν τοῖς αἰσθητηρίοις.

Ἀνάγκη δ' ἢ αὐτὰ, ἢ τὰ εἴδη εἶναι· αὐτὰ μὲν γὰρ δὴ οὔ· οὐ γὰρ ὁ λίθος ἐν τῇ ψυχῇ, ἀλλὰ τὸ εἶδος.

Φαντάσματα ὥσπερ αἰσθήματά ἐστι πλὴν ἄνευ ὕλης.

Arist. l. 2. de anim. c. 12. t. 121. Hoc autẽ vniuersaliter accipere de omni sensu oportet; sensum, inquã, id esse, quod sensibiles sine materia formas suscipere potest, perinde atque annuli signum sine ferro vel auro suscipit cera.

L. 3. c. 1. t. 138. Vnumquodque sensorium vim habet suscipiendi sensibilis sine materia: ideóque absentibus sensibilibus insunt sensus, & phãtasiæ in sensoriis.

C. 8. t. 38. Iam verò necesse est vel esse res ipsas, vel species; atqui non ipsæ res, quoniam lapis non est in anima, sed species.

T. 39 Phantasmata sunt vt sensibilia, præterquã quòd sunt sine materia.

IL est requis aux puissances pour operer, qu'il y ait quelque certaine proportion entre elles & l'obiect. Or l'obiect qui est au dehors de l'ame est puremẽt materiel: & parce que le sens est vne puissance de l'ame esleuee par dessus toutes les formes naturelles, il a quelque chose de spirituel, & comme immateriel: à cause dequoy il est necessaire que les especes intentionelles ou ressemblances des obiects, par lesquels le sentiment se faict, soient comme spirituelles, & immaterielles en certaine maniere; comme elles sont aussi: ainsi que cela se connoist és images qui paroissent dans les miroirs, lesquelles ne sont point vrayement materielles: & en ce que les especes de plusieurs diuerses grandeurs, se trouuent ensemble en vn mesme poinct: ce qui ne pourroit estre si elles estoient materielles, à cause qu'il y auroit penetration de dimensions Ce n'est pas pourtant qu'elles soient purement & simplement immaterielles, car elles retiennent quelques certaines conditions de la matiere: mais elles le sont à comparaison de l'obiect, duquel elles procedent.

Du moyen requis entre l'obiect & le sens pour sentir.

CHAPITRE VIII.

Εἴπερ οὖν ἀλλοιοῦται τὸ ἀλλοιούμενον, ὑπὸ τῶν αἰσθητῶν· ἐν ἅπασί γε τούτοις φανερὸν ὅτι ἅμα ἐστὶ τὸ ἔσχατον ἀλλοιοῦν καὶ τὸ πρῶτον ἀλλοιούμενον· τῷ μὲν γὰρ, συνεχὴς ὁ ἀὴρ, τῷ δ' ἀέρι, τὸ σῶμα· πάλιν δὲ, τὸ μὲν χρῶμα, τῷ φωτί· τὸ δὲ φῶς, τῇ ὄψει· τὸν αὐτὸν δὲ τρόπον καὶ ἡ ἀκοὴ, καὶ ἡ ὄσφρησις· πρῶτον γὰρ κινοῦν πρὸς τὸ κινούμενον, ὁ ἀήρ· καὶ ἐπὶ τῆς γεύσεως ὁμοίως· ἅμα γὰρ τῇ γεύσει ὁ χυμός.

Διαφέρει δὲ, ὅτι τοῦ μὲν τὰ ποιητικὰ τῆς ἐνεργείας, ἔξωθεν, τὸ ὁρατὸν, καὶ τὸ ἀκουστόν· ὁμοίως δὲ καὶ τὰ λοιπὰ τῶν αἰσθητῶν.

Ὁ δ' αὐτὸς λόγος καὶ περὶ ψόφου, καὶ ὀσμῆς ἐστιν· οὐθὲν γὰρ αὐτῶν, ἁπτόμενον τοῦ αἰσθητηρίου, ποιεῖ τὴν αἴσθησιν· ἀλλ' ὑπὸ μὲν ὀσμῆς καὶ ψόφου, τὸ μεταξὺ, κινεῖται· ὑπὸ δὲ τούτου, τῶν αἰσθητηρίων ἑκά-

Arist. l. 7. phys. c. 3. t. 12. Si igitur quod variatur, à sensibilibus variatur: in his omnibus perspicuum est simul esse quod extremum variatur, & quod primum variatur: illi namque continuus est aër, aëri autem corpus, rursus color lumini, lumen aspectui. Et eodẽ modo se habet & auditus, & odoratus: quoniam aër est primum mouens, relatum ad id quod mouetur. Et in gustu similiter res se habet: nam sapor est simul cum gustu.

L. 2. de anim. c. 5. t. 59. Ea quæ hunc (id est sensum) ad actum deducendi vim habent extra sunt, & aspectabile, & audibile, itidémque cætera sensibilia.

C. 7. t. 75. Eadem ratio est de sono, & odore: nihil enim horum, tangendo sensorium, efficit sensum: sed ab odore & sono intermedium mouetur: ab hoc autem vtrumque sensorium. Si quis autem in ipsum sensoriũ imponat id quod sonat, vel olet, nullum sensum fa-

τερον· ὅταν δὲ ἐπ' αὐτό τις ἐπιθῇ τὸ αἰσθητήριον τὸ ψοφοῦν, ἢ τὸ ὄζον, οὐδεμίαν αἴσθησιν ποιήσει· περὶ δὲ ἁφῆς, καὶ γεύσεως, ἔχει μὲν ὁμοίως, οὐ φαίνεται δέ. &c. Τὸ δὲ μεταξὺ, ψόφου μὲν ἀήρ· ὀσμῆς δὲ, ἀνώνυμον· κοινὸν γάρ τι πάθος ἐπ' ἀέρος καὶ ὕδατός ἐστιν.

ciat.t.76. De tactu autem & gustu res quidem similiter habet, non tamen apparet. &c. In termedium verò soni quidem est aër: odoris autem, quiddam nomine vacans: est enim communis quædam affectio in aëre & aqua.

Ὥσπερ γὰρ τὸ κινοῦν κατὰ τόπον, μέχρι τινὸς μεταβάλλειν ποιεῖ· καὶ τὸ ὦσαν ἕτερον ποιεῖ ὥστε ὠθεῖν· καὶ διὰ μέσου ἡ κίνησις· καὶ μὲν δὴ τὸ πρῶτον κινοῦν ὠθεῖ οὐκ ὠθούμενον· τὸ δὲ ἔσχατον μόνον ὠθεῖται οὐκ ὦσαν· τὸ δὲ μέσον ἄμφω. &c.

L.3.c.12.t.65. Sicut enim quod loco mouet vsque ad aliquid mutationem facit: & pellens alterum, facit vt illud pellat: ac per medium est motus, & primum quidem mouens pellit non pulsum: vltimum autem tantùm pellitur, cùm ipsum non pellat: medium verò vtraque. &c.

Οἷον εἰ εἰς κηρὸν βάψειέ τις, μέχρι τούτου ἐκινήθη, ἕως ἔβαψε. &c.

Veluti si quis in ceram mergat aliquid, eo vsque mota est, quo vsque mersit. &c.

Ὥσπερ ἂν εἰ τὸ ἐν τῷ κηρῷ σημεῖον διεδίδοτο μέχρι τοῦ πέρατος.

Perinde ac si in cera sigillum transmitteretur vsque ad extremum terminum.

De ce que ces especes spirituelles sont requises au sentiment, les Philosophes tirent, qu'il ne se peut faire, si l'obiect sensible touche immediatement le sens: & que partant il faut qu'il y ait vn moyen entre l'obiect sensible & le sens, qui reçoiue l'espece spirituelle de l'obiect, pour estre portee à l'organe du sens: afin que le sentimẽt se face. Car puis que le mouuement prochain, & la chose meue doiuẽt estre ensemble, l'obiect qui meut le sens doit toucher: mais puis que ce ne peut estre selon soy, il faut que ce soit par vn moyen qui est l'espece de l'obiect sensible: laquelle est portee au sens par vn autre moyẽ: car vne chose ne peut passer d'vne extremité en l'autre, que par vn moyẽ: & ce moyen est le corps qui est entre la chose sensible & le sens dont elle est obiect. Lequel moyen ayant receu l'espece, la communique à l'organe du sens, comme vne chose meuë en meut vne autre; & vn cachet à trauers l'eau ou l'air imprime sa figure en la cire: en sorte que le premier est mouuant seulement, & le dernier meu, & les moyens meus & mouuants. Mais parce que les raisons, pour lesquelles on pose ce moyen, ne me contentent pas, i'en diray mon opinion, apres auoir traicté de tous les sens.

Comment le sentiment se faict en patissant & agissant.

CHAPITRE IX.

Καὶ ὅταν μὴ ὁρῶμεν τῇ ὄψει κρίνομεν καὶ τὸ σκότος καὶ τὸ φῶς· ἀλλ' οὐχ ὡσαύτως· ἡ δὲ τοῦ αἰσθητοῦ ἐνέργεια καὶ τῆς αἰσθήσεως, ἡ αὐτὴ μέν ἐστι καὶ μία· τὸ δὲ εἶναι αὐταῖς οὐ ταὐτόν· λέγω δὲ, οἷον ψόφος ὁ κατ' ἐνέργειαν, καὶ ἀκοὴ ἡ κατ' ἐνέργειαν.

Arist.l.3.de anim.c.2.t.138. Et quando non videmus, tamen aspectu diiudicamus & tenebras & lucē, non tamen eodem modo. &c. Iam verò actus ipsius sensibilis & ipsius sensus est quidem vnus & idem: sed eorum essentia non est eadem: verbi gratia sonus qui est actu, & auditus qui est actu.

Ἡ μὲν οὖν τοῦ ψοφητικοῦ ἐνέργεια, ἐστὶ ψόφος ἢ ψόφησις· ἡ δὲ τοῦ ἀκουστικοῦ ἀκοὴ, ἢ ἄκουσις.

T.139. Actus igitur eius quod sonandi vim habet, est sonus vel sonatio: actus verò eius quod audiendi vim habet, est auditus vel auditio.

Εἰ δὲ γένεσις ὅλως, ὅρασις καὶ ἀκοῆς τοῦ ἀκούειν, καὶ ὅλως αἰσθήσεως τὸ αἰσθάνεσθαι· καὶ τὸ γινόμενον ὑπ' αὐτῆς πάθος, οὐ μόνον ἐνυπάρχει ἐν τοῖς αἰσθητηρίοις, ἐνεργουσῶν τῶν αἰσθήσεων, ἀλλὰ καὶ ἀπελθουσῶν.

L. de insomn.c.1. Ergo si functio aspectus visio est, & auditus auditio, & omninò sensus sensio.

C.2. Et affectio quam ea inuehunt, nō modò in sensoriis inest, cùm sensus agunt, sed etiam cùm ab opera discessere.

L'Espece intentionelle ou ressemblance spirituelle de l'obiect estant paruenuë iusqu'à l'organe du sens & conioincte auec luy, le sens apres l'auoir receuë, connoist par son moyen, l'obiect dont elle est espece, & se la conioinct en telle maniere, qu'elle demeure imprimee en son organe, comme l'empreinte du cachet en la cire: en quoy on peut dire que le sens agit, & qu'il patit en certaine maniere, mais selon diuerses raisons: car entant qu'il est auec la forme ou ame informant l'organe, duquel l'office est de receuoir l'espece, il est dit patir en certaine maniere alors qu'il la reçoit: mais quand il cōnoist l'obiect en l'espece, il agit & produit le sentiment, & patit encores, non de l'espece intentionelle de l'obiect: mais de sa propre operatiō qu'il reçoit en sentant: attēdu que le sentiment

ment, eſt vne action immanente au ſens. De ſorte qu'il y a trois inſtãts à noter au ſentimẽt, qui ſont ordonnez & diſtincts, ſinon de temps, pour le moins de nature. Car premierement par l'action de l'obiect materiel, la reception de l'eſpece ſe fait en l'organe. Secondement l'animal connoiſt l'obiect par le ſens : en quoy il eſt dit agir. Et tiercement la connoiſſance eſt receue en l'organe animé : & ainſi le ſens comme vne des parties de l'organe, eſt dit patir en certaine maniere, par la connoiſſance qu'il reçoit. Le premier inſtant peut quelquesfois preceder de temps les deux autres : à ſçauoir, quand noſtre ame ententiue ailleurs, ne voit pas les choſes preſentes : mais le ſecond ne ſçauroit preceder le tiers de temps, ains ſeulement de nature : parce que le ſentiment eſt tout enſemble, l'action de l'ame & la reception de cette action.

Ἀλλοιοῦνται γὰρ πως καὶ αἱ αἰσθήσεις· ἡ γὰρ αἴσθησις, ἡ κατ' ἐνέργειαν, κίνησίς ἐστι διὰ τοῦ σώματος, πασχούσης τι τῆς αἰσθήσεως.

Πρότερον λεκτέον, τί τὸ νοεῖν, καὶ τί τὸ αἰσθάνεσθαι· πρότεραι γάρ εἰσι τῶν δυνάμεων αἱ ἐνέργειαι καὶ αἱ πράξεις κατὰ τὸν λόγον. &c.

Ὅθεν ἡ κίνησις αὐτή, καὶ τὸ οὗ ἕνεκα, καὶ ὡς ἡ οὐσία τῶν ἐμψύχων σωμάτων, ἡ ψυχὴ αἰτία.

Ἡ δὲ αἴσθησις, ἐν τῷ κινεῖσθαί τι καὶ πάσχειν συμβαίνει.

Καὶ ἀκοὴ ψόφου· καὶ γεῦσις, χυμοῦ· ἡ δ' ἁφή, πλείους μὲν ἔχει διαφοράς· ἀλλ' ἑκάστη γε κρίνει περὶ τούτων, καὶ οὐκ ἀπατᾶται.

Τὸ δὲ αἰσθητήριον αὐτῶν, τὸ ἁπτικόν, καὶ ἐν ᾧ ἡ καλουμένη ἁφὴ ὑπάρχει πρώτῳ, τὸ δυνάμει τοιοῦτόν ἐστι μόριον· τὸ γὰρ αἰσθάνεσθαι, πάσχειν τι ἐστίν· ὥστε τὸ ποιοῦν οἷον αὐτὸ ἐνεργείᾳ, τοιοῦτον ἐκεῖνο ποιεῖ δυνάμει ὄν· διὸ τοῦ ὁμοίως θερμοῦ ἢ ψυχροῦ, ἢ σκληροῦ καὶ μαλακοῦ οὐκ αἰσθανόμεθα.

Δοκεῖ δὲ καὶ τὸ νοεῖν καὶ τὸ φρονεῖν ὥσπερ αἰσθάνεσθαί τι εἶναι· ἐν ἀμφοτέροις γὰρ τούτοις ἡ ψυχὴ κρίνει τι καὶ γνωρίζει τῶν ὄντων.

Τὸ γὰρ αἰσθητὸν ἐνεργεῖν ποιεῖ τὴν αἴσθησιν, ὥσθ' ὑπάρχειν ἀναγκαῖον αὐτήν, ὃ δυνάμει πρότερον.

Τὸ γὰρ αἰσθητὰ καθ' ἕκαστον αἰσθητήριον, ἡμῖν ἐμποιοῦσιν αἴσθησιν.

Ariſt. l. 7. phyſ. c. 3. t. 12. Variantur enim aliquo modo etiam ſenſus: nam ſenſus qui eſt actu, eſt motus per corpus, ſenſu aliquid patiente.

L. 2. de anim. c. 4. t. 33. Prius dicendum, quid ſit intelligere, & quid ſentire: nam priores facultatibus ſunt actus & operationes ſecundum rationem. &c.

T. 36. Anima eſt cauſa vnde ipſe motus proficiſcitur, & eſt id cuius gratia, & vt eſſentia corporum animatorum.

C. 5. t. 51. Senſus accidit, eo quod aliquid mouetur & patitur.

C. 6. t. 65. Et auditus ſoni: & guſtus ſaporis: tactus verò plures habet differentias: ſed vnuſquiſque ſenſus de his indicat, nec decipitur.

C. 11. t. 117. Horum autẽ ſenſorium eſt id quod tangendi vim habet, & in quo primo ineſt ſenſus qui vocatur tactus, id eſt pars quæ poteſtate eſt talis. t. 118. Nam ſentire eſt quoddã pati: quapropter quod facit quale ipſum eſt actu, tale illud facit, quod eſt poteſtate. Idcirco æquè calidum aut frigidum, aut durum & molle non ſentimus.

L. 3. c. 3. t. 150. Vtique tam intelligere quàm prudẽtis munere fungi, videtur eſſe vt ſentire quiddam: eis enim vtriſque anima indicat, & cognoſcit entium aliquid.

L. de ſenſu & ſenſ. c. 2. Senſile enim ſenſum agere facit. Quare neceſſe eſt eundem ſenſum potentia prius eſſe.

L. de inſomn. c. 2. Etenim ſenſilia ipſa in nobis, per ſingula ſenſoria ſenſionem efficiunt.

Quant à ce qu'Ariſtote poſe que ſentir eſt vn certain patir, cela ſe doit entẽdre comme nous venons de dire : & ce qu'il inſiſte que c'eſt patir, il veut prouuer que le ſentiment ſe faict par reception des eſpeces en l'œil, & non par l'emiſſion d'aucune vertu qu'il enuoye dehors ; dautant qu'il comparoit alors les puiſſances auec les obiects, deſquels elles reçoiuent l'eſpece : & que d'ailleurs il reprend Democrite, poſant que la viſion eſt vne operation de l'obiect : parce qu'il faudroit que le miroir viſt : attendu que l'obiect y paroiſt par l'eſpece qu'il y a produitte. Ariſtote inſiſte auſſi à dire que c'eſt patir, parlant du ſens de l'attouchement, dautant que ſi ſon organe a les qualitez de chaud, de froid, & ſemblables au meſme degré que ſon obiect, il n'en patiſt point, & ne ſe faict point de ſentiment. Et au reſte il paroiſt aſſez par ſes eſcrits qu'il croyoit que le ſens agiſſoit au ſentiment, puis qu'il dit, que l'ame connoiſt, & diſcerne par le ſens : attendu que cela eſt agir : & en vn autre endroit il dit en termes exprés, que le ſenſible faict agir le ſens : & finalement par tout, que le ſens ne ſe trompe point autour de ſon propre obiect. A quoy quelques vns ne prenant pas garde, ont voulu dire que l'action de ſentir eſtoit de la part de l'obiect : & la paſſion du coſté du ſens, lors que le ſentiment ſe faict : mais il n'y a point de raiſon. Car ſi l'obiect faiſoit le ſentiment, ou ſi c'eſtoit ſon eſpece qui le repreſente, ils ſeroient plus nobles que les ſens : attendu qu'il eſt plus excellent d'agir que de patir : dautant que l'acte eſt par deſſus la puiſſance : mais cela eſt abſurde ;

car le ſens eſt vne forme connoiſſante, & partant plus noble que l'obiect qui ne connoiſt pas : donques c'eſt la faculté qui agit au ſentiment, & non l'obiect, ny ſa reſſemblance. Secondement le ſentiment eſtant vne action de la vie, elle ne peut proceder de l'obiect qui peut n'eſtre pas animé, ny ce qui ſent. Et en troiſieme lieu, toute action immanente reſide ſubiectiuement en ſon agent, & non en ſon obiect, au tour duquel elle eſt ſeulement: & partant le ſentiment qui eſt vne action immanente, vient effectiuement de la puiſſance où il eſt. Et outre cela, ſi l'eſpece intentionelle cauſoit le ſentiment effectiuement, elle le produiroit au miroüer, en l'air, & autres corps moyens eſquels elle eſt eſtendue : pour le moins on ne ſçauroit nier que cette image eſtant receüe en la faculté cognoſcitiue, la connoiſſance de l'obiect n'y fuſt produitte : ce que nous experimentons bien ſouuent eſtre faux : parce qu'il n'eſt pas ſeulement requis que l'image de l'obiect ſoit receüe en la faculté cognoſcitiue: mais il eſt auſſi neceſſaire outre cela, que l'ame y ait de l'attention: à cauſe dequoy, ceux qui ont l'eſprit appliqué à quelque ſerieuſe occupation, encores qu'ils ayent les yeux ouuerts & les autres organes des ſens en diſpoſition de receuoir les images de leurs obiects : toutesfois la faculté cognoſcitiue n'eſtant pas alors attentiuement occupee vers eux, il ne s'en produict aucune connoiſſance, encores que l'obiect ne laiſſe pas neantmoins de toucher le ſens par ſon eſpece, & la mouuoir : à ſçauoir, premierement comme principe effectif pour l'imprimer au ſens : & ſecondement au genre de la cauſe finale. Car puis que l'operation des puiſſances eſt leur fin, & que les operations ſe terminent en leurs obiects, l'obiect tient lieu de fin : à laquelle il n'appartient que d'exciter & ſoliciter la puiſſance à agir : & partant le ſentiment n'eſt pas vne ſeule paſſion du ſens par l'obiect.

Qu'il n'eſt point neceſſaire que le moyen reçoiue des obiects autre impreſſion qu'intentionelle.

CHAPITRE X.

Nous pouuons noter par la maniere dont nous venons de dire que le ſentiment ſe faict, qu'il n'eſt point neceſſaire que les obiects ſenſibles, entant que ſenſibles, facent autre impreſſion ou mouuement en l'organe, qu'intentionellement par leurs eſpeces ou reſſemblances, pour eſtre connus du ſens : & que s'il leur arriue de mouuoir le moyen materiellement, que cela ne leur conuient pas entant qu'ils regardẽt le ſens : parce qu'attendu que le moyen de ſentir ſert au ſens, il n'eſt pas neceſſaire qu'il reçoiue vne impreſſion de l'obiect ſenſible, autrement que le ſens : lequel receuant l'eſpece ſans matiere, elle ne faict point en luy d'emprainte qu'intentionellement : tellement que toute immutation autre qu'intentionelle, faitte au moyen par l'obiect ſenſible, eſt par accident à l'acte de ſentir : car l'obiect agiſſant pour ſe faire connoiſtre du ſens, ne faict autre choſe qu'imprimer ſa reſſemblance, ſoit au ſens, ſoit au moyen, encores que cette ſienne action ſoit reelle.

Que les plantes n'ont point de ſentiment.

CHAPITRE XI.

Ὧ δὲ αἴσθησις ὑπάρχει, τούτῳ ἡδονή τε, καὶ λύπη, καὶ τὸ ἡδύ τε, καὶ λυπηρόν· οἷς δὲ ταῦτα, καὶ ἡ ἐπιθυμία· τοῦ γὰρ ἡδέος ὄρεξις ἐστιν αὕτη.

Αἴσθησιν δὲ οὐκ ἀναγκαῖον ἐν ἅπασι τοῖς ζῶσιν· οὔτε γάρ, ὅσων τὸ σῶμα ἁπλοῦν, ἁφὴν ἐνδέχεται ἔχειν.

Καὶ τὰ φυτὰ διὰ τοῦτο οὐδεμίαν ἔχει αἴσθησιν, ὅτι γῆς ἐστιν.

Τὰ γὰρ φυτὰ ζῇ μέν, οὐκ ἔχει δὲ αἴσθησιν· τῷ δὲ αἰσθάνεσθαι τὸ ζῷον πρὸς τὸ μὴ ζῷον διορίζομεν.

Δοκεῖ δὲ καὶ ὁ σπόγγος ἔχειν τινὰ αἴσθησιν· σημεῖον δέ, ὅτι χαλεπώτερον ἀποσπᾶται, ἂν μὴ γένηται λαθραίως ἡ κίνησις, ὥς φασι.

Ariſt. l. 2. de anim. c. 3. t. 27. Cui autem ſenſus ineſt, ei voluptas quoque ac dolor, necnon iucundum & moleſtum ineſt: ſed quibus hæc inſunt, etiam cupiditas ineſt: quandoquidem hæc eſt appetitus iucundi.

L. 3. c. 12. t. 60. Senſum verò non neceſſe eſt in omnibus viuentibus ineſſe: nec enim ea, quorum corpus eſt ſimplex, tactum habere poſſunt.

T. 66. Plantæ quoque propterea nullum habent ſenſum, quia terreſtres ſunt.

L. de iuuent. & ſeneċt. c. 1. Plantæ viuunt quidem, ſed ſenſu carent, ipſa autem ſentiẽdi facultatem animal à non animali interſtinguitur.

L. 1. de hiſt. animal. c. 1. Spongia ſenſum habere aliquem creditur: argumento, quod multò difficilius abſtrahuntur, niſi clanculum agatur, vt referunt auulſores.

Empedocles

EMPEDOCLES, Anaxagoras, & Platon en ſon Timee, ont penſé que les plantes auoient ſentiment; mais comme obtus & endormy, à comparaiſon de celuy des bruts, qui eſt aigu & éueillé. Les Pytagoriens ne l'attribuoiẽt qu'aux plantes parfaittes. Mais cela n'eſt pas: car nous ne voyons point lors qu'elles ſont piquees, inciſees, ou frappees, qu'elles ſe reſerrent ou retirent en témoignage de douleur : ainſi que les animaux ont accouſtumé de faire, quelques imparfaicts qu'ils ſoient: comme les éponges, les huiſtres, & ſemblables: car cõme dit Ariſtote, par tout où il y a ſentimẽt, la douleur y eſt auſſi des choſes faſcheuſes. Et puis nous ne voyons point de dormir ny de veiller en elles, combien que ce ſoient choſes accompagnantes les ſens. Ioinct que, comme dit le meſme Ariſtote, leur nature eſt inhabile au ſens : à cauſe de leur trop grande terreſtreté. S. Auguſtin appelle leur opiniõ impieté ruſtique, plus de bois que les arbres meſmes : parce que les Manicheens la tenoient. Et quant à ce que les plantes reiettent les ſucs inutiles, & attirent les vtiles, cela ne prouient d'aucune faculté ſenſitiue & connoiſſance qui ſoit en elles : mais de la vertu attractiue & expultrice, laquelle eſt en la faculté nutritiue, ſans aucun ſentiment ny connoiſſance. Et pour le regard de la pourſuitte des choſes ſalutaires, & de la fuitte des nuiſibles qui ſe trouue en quelques plantes; cela vient de leur vertu naturelle & de certaines ſympathies & antipathies cachees, ſans aucun ſentiment ny connoiſſance : & en ſomme la ieuneſſe, la vieilleſſe, & la diuerſité de ſexe, & le mariage ne leur conuient que par metaphore.

S. Aug. l. de quant. anim. c. 33.

De la veuë & de ſon obiect.

CHAPITRE XII.

Οὐδὲ χρῶμα ταὐτὸ καὶ ὁρατόν.

Ὁρατὸν δέ ἐστιν, χρῶμά τε, καὶ ὃ λόγῳ μὲν ἔστιν εἰπεῖν, ἀνώνυμον δὲ τυγχάνει ὄν. &c.

Πᾶν δὲ χρῶμα, κινητικόν ἐστι τοῦ κατ' ἐνέργειαν διαφανοῦς· καὶ τοῦτ' ἐστὶν αὐτοῦ ἡ φύσις· διόπερ οὐχ ὁρατὸν ἄνευ φωτός, ἀλλὰ πάντως ἕκαστον χρῶμα ἐν φωτὶ ὁρατόν. &c.

Διαφανὲς δὲ λέγω, ὃ ἔστι μὲν ὁρατόν, οὐ καθ' αὑτὸ δέ, ὁρατόν· ὡς ἁπλῶς εἰπεῖν, ἀλλὰ δι' ἀλλότριον χρῶμα. &c.

Τὸ δὲ φῶς, οἷον χρῶμά ἐστι τοῦ διαφανοῦς, ὅταν ᾖ ἐντελεχείᾳ διαφανὲς ὑπὸ πυρός, ἢ τοιούτου.

Ἄχρουν δέ ἐστι τὸ διαφανὲς καὶ τὸ ἀόρατον.

Ἔνια γὰρ ἐν μὲν τῷ φωτὶ οὐχ ὁρᾶται, ἐν δὲ τῷ σκότει ποιεῖ αἴσθησιν· οἷον τὰ πυρώδη φαινόμενα καὶ λάμποντα· ἀνώνυμα δέ ἐστι ταῦτα ἑνὶ ὀνόματι, οἷον μύκης, κέρας, κεφαλαὶ ἰχθύων, καὶ λεπίδες, καὶ ὀφθαλμοί· ἀλλ' οὐδενὸς ὁρᾶται τούτων τὸ οἰκεῖον χρῶμα, δι' ἣν μὲν οὖν αἰτίαν ταῦτα ὁρᾶται, ἄλλος λόγος.

Ariſt. l. 3. phyſ. c. 1. t. 10. Neque color eſt idem quod aſpectabile.

L. 2. de anim. c. 7. t. 66. Aſpectabile autẽ eſt & color, & quod oratione quidem dici poteſt, ſed nomine vacat. &c.

T. 67. Omnis autem color eſt motiuus eius quod actu eſt perlucidum, atque hæc eſt eius natura. Idcirco non eſt aſpectabilis ſine lumine, ſed omninò quilibet color in lumine cerni poteſt. &c.

T. 68. Perlucidum autem voco, quod eſt quidem aſpectabile : verum, vt ſimpliciter dicam, non eſt aſpectabile per ſe, ſed per alienum colorem. &c.

T. 69. Porrò lumen eſt quaſi color perlucidi, quãdo eſt actu perlucidum ab igne, aut eiuſmodi alio.

T. 71. Colore autem vacat perlucidum, & quod videri nequit. &c

T. 72. Quædam enim in lumine non videntur, in tenebris autem efficiunt ſenſum : veluti quæ ignea videntur & ſplendent : hæc autem vno communi nomine carent : vt fungus, cornu, capita piſciũ, & ſquammæ, & oculi: ſed harum rerum proprius color non cernitur: quam igitur ob cauſam hæc videantur, alia eſt diſputatio.

C'EST aſſez diſcouru des ſens exterieurs en general, il eſt temps de venir à chacun d'eux en particulier: nous commencerons donques par la veue qui eſt le plus noble & le plus excellent de tous, comme nous le dirons apres auoir expliqué la nature de tous. La veue c'eſt vn ſens par lequel on connoiſt les couleurs illuminees, & les lueurs ou lumieres colorees. Quant à ſon obiect, ie ne voy point de reſolutiõ entre les Philoſophes: en quoy conſiſte ſon formel, ſoubs lequel toutes les choſes viſibles ſe rapportent, comme eſpeces ſoubs leur genre: car ils ne determinent point ſi c'eſt la lueur ou lumiere, & ſi ſoubs elles les couleurs ſont contenues comme lumieres diminuees: ou ſi c'eſt la couleur, & que la lumiere viſible en ſoit vne eſpece. Pour mon regard, ie ne trouue point que la lueur, ou lumiere, ny la couleur, ſoient l'vne ny l'autre à part, obiect formel, ny materiel de la veue. Car premierement quant à la couleur, chacun experimente qu'on n'en peut veoir aucune ſans eſtre illuminee : & pour le regard de la lueur ou lumiere, nous pouuons iuger qu'elle n'eſt point viſible de ſoy, ains ſeulement quand elle eſt ioincte auec quelque couleur; & cela ſe peut remarquer en la lumiere

du Soleil, laquelle ne se voit point la nuict, bien qu'elle soit espãdue parmy le Ciel, sinon és planetes & estoilles; qui sont des corps contre lesquels elle se reflechit: paroissant plus ou moins claire, plus palle ou plus rouge, selon le corps illuminé où elle est veuë. Et si l'air estoit purifié de toute vapeur, & qu'en plain iour on regardast du fonds d'vn puits dans lequel le Soleil ne luiroit point vers le Ciel, on ne verroit aucune lumiere du Soleil, sinon és astres, ou en quelqu'vne des parties du Ciel, qui est opaque: contre laquelle elle s'arreste. Cela est confirmé par ceux qui estiment qu'il y a vn element de feu au dessus de l'air: car ils disent qu'il est lumineux; mais qu'il ne se voit point, à cause de la pureté de sa lumiere, pour n'estre meslee d'aucune chose terrestre: c'est pourquoy les corps qui sont veus par leur propre lumiere, sans en emprunter d'ailleurs: comme le Soleil, le feu, les vers luisants, quelques bois pourris, certaines escailles de poissons, & semblables; ne sont iamais veus que soubs quelque couleur. Et si quelques vnes de ces choses sont mises en vne plus grande lumiere que la leur; il n'y a que leur seule couleur qui paroisse alors: dautant que cette plus grande lumiere, offusque la leur. Pour ces raisons, en attendant que quelqu'autre en propose de meilleures, ie m'arreste-là; que l'obiect formel de la veuë est la couleur illuminee, ou la lueur, ou lumiere coloree.

Quel estre la lumiere donne aux couleurs.

CHAPITRE XIII.

QVELQVES-VNS ont esté d'auis que la lumiere donnoit l'estre aux couleurs, & que sans elle les couleurs n'auroient estre qu'en puissance; se fondant principalement sur ce que l'œil estant en vn transparant illuminé, il ne voit pas la couleur si elle n'est en vn transparãt qui le soit aussi: & à l'opposite, si la couleur est en vn transparant illuminé, & l'œil en vn non illuminé, la couleur se voit. Cette opinion peut bien estre vraye pour le regard des couleurs apparantes: mais quant aux couleurs reelles, la lumiere les rend en acte, non selon l'estre actuel: mais selon le prochain estre visible: c'est à dire qu'elle les rend visibles en puissance prochaine, de l'esloignee où elles l'estoient seulement: leur donnant la derniere disposition, la force & la vertu de ietter leurs especes intentionelles. Car combien que sans la lumiere elles soient reellement & actuellemẽt couleurs, toutesfois elles ne peuuent faire impression en la veüe, ny produire leurs especes, sans estre illuminees: de sorte que la lumiere peut estre ditte sans plus; l'acte ou la forme des couleurs, pour le regard de leur visibilité prochaine. C'est pourquoy les corps opaques ne sont visibles qu'en leur superficie, combien qu'ils soient colorez actuellement en leur interieur, aussi bien qu'exterieurement: dautant que la lumiere n'y peut penetrer, à cause de leur opacité, ny par consequent les rendre actuellement visibles. Et ainsi la couleur est premier que d'estre visible en puissance prochaine: attendu qu'elle est auparauant que de pouuoir faire impression en la veuë.

Du transparent, qui est moyen de la vision.

CHAPITRE XIIII.

LA vision ne se peut faire qu'en vn moyen transparent: & ce transparẽt, c'est vn corps qui ne peut terminer la veüe ny la lumiere, & au trauers duquel toutes les choses visibles peuuent estre veües tel qu'est le Ciel, le verre, l'air, l'eau, & semblables: de sorte que la transparance est vne qualité commune à quelques elemẽts, à certaines choses elementaires & aux corps celestes: n'y ayant que la seule terre qui ne soit point transparente: à cause dequoy, elle ne reçoit la lumiere qu'en sa superficie, dont elle est reflechie. Or ce que la lumiere passe au trauers des corps transparans, comme l'experience nous le montre en l'air, en l'eau, au cristal, & semblables; ce n'est pas qu'ils soient percez, ou qu'ils ayent des pores; ains seulement parce que c'est la nature des corps trãsparans de receuoir la lumiere, & l'enuoyer à trauers eux. A l'opposite du corps transparant, le corps opaque c'est celuy que la lumiere ne penetre point, & à trauers duquel on ne sçauroit veoir les couleurs. Or la raison pourquoy le moyen de la vision doit estre trãsparant; c'est dautant que s'il estoit opaque, la lumiere ne pourroit illuminer l'obiect; lequel par ce defaut ne produiroit point son espece: & partant la vision ne se pourroit faire. Le pur & vray transparãt ne doit

point

point auoir de couleur : car s'il estoit coloré, ce qu'ō verroit atrauers paroistroit de sa couleur: cōme l'experience nous le monstre és choses que nous voyons atrauers les verres colorez. Donques le transparant n'est pas visible; attēdu qu'il n'est ny coloré ny corps luisant qui ait de la lueur de soy. Et quant à ce que nous voyons quelques corps transparants, comme pour exemple, certains verres, du vin, & autres telles choses: c'est à cause qu'ils ne sont pas puremēt transparants, & qu'ils sont colorez en quelque sorte: en quoy ils se trouuent contraires à la vraye nature de la transparance. Et combien qu'en voyant vn corps opaque, opposé à nostre veuë, nous iugeons bien qu'il y a vn corps transparant entre luy & nostre veuë : ce n'est pas qu'il ait aucune couleur qui le rende visible: mais cela prouient de nostre discours qui nous le fait conceuoir, & non de la veuë immediatemēt. De sorte que si on demandoit à quelqu'vn, qui ne seroit point versé du tout en la science naturelle, ce qui est entre luy & la Lune, il diroit qu'il n'y a rien. De cecy nous pouuons considerer que les elemēts de l'air & de l'eau estant destinez pour moyens à la veüe, qui fait sa vision à trauers, n'ont point de couleur de leur nature : autremēt on ne verroit pas les couleurs des choses visibles, mais celles de ces elements.

Que pour la vision l'illumination est requise de la part de l'obiect seulement.

CHAPITRE XV.

QVELQVES-vns ont eu opiniō que la lumiere estoit requise de la part du moyen trāsparant, afin que la visiō se peust faire: c'est à dire qu'il deuoit estre illuminé. Mais l'experience nous monstre qu'elle est necessaire du costé de l'obiect seulement. Car c'est bien sans doute qu'vne petite estoille seule ne sçauroit illuminer tout nostre hemisphere, & toutes fois elle peut estre veuë de nuict de tous ceux qui l'habitent. Et puis nous apperceuons en vne nuict fort obscure de bien loing, des choses qui sont aupres d'vne lumiere, dont elles sont illuminees, sans que le moyen qui est entre elles & nous, soit illuminé : là où nous ne sçaurions voir à trauers vn moyen, le plus clair du monde, les couleurs qui sont en quelque lieu, où il n'y a point de lumiere qui les illumine. La raisōde cela est, que la lumiere est la forme des couleurs pour le regard de leur prochaine visibilité, cōme nous auons dit: tellement qu'elles ne peuuent estre veuës actuellement, si elles ne sōt illuminees. La mesme chose se peut connoistre aux personnes qui nous semblent auoir le visage & le teint diuers, selon la differente nature des lumieres dont elles sont illuminees: combien que nous les regardions d'vn lieu auquel la lumiere qui les rēd visibles ne penetre point: comme on l'esprouue ordinairement la nuit à la lumiere du feu de certaines forges, ou à la flamme du soufre, ou de quelques autres semblables drogues mixtionnees. Nous voyons aussi que les vitres & eaux de couleur estant illuminees par le Soleil, sōt tellement actuees par sa lumiere, qu'elles deuiennent en certaine sorte corps lumineux : au moyē de quoy elles iettent vne lueur de leur couleur contre les corps opposez, selon que les rayōs du Soleil leur en donnent la vertu. Car elles ne deuiennēt pas corps lumineux en sorte qu'elles espandent leur lumiere egallement par tout le moyen : mais seulement selon le chemin des rayons qui leur dōnent cette vertu. Quelques fois aussi certaines fueilles d'arbres reçoiuent la lumiere auec vne telle disposition, qu'elles iettent vne verdeur qui paroist à l'entour d'elles. En somme s'il estoit requis que le moyen fust illuminé en la vision, vn qui seroit où est l'obiect illuminé, verroit tousiours l'œil qui regarderoit ledict obiect illuminé, de quelque distance qu'il fust, n'excedant point l'estenduë de son actiuité; ce que nous experimentons la nuict n'estre point, quād la distance est grande; & qu'il n'y a qu'vne petite lumiere aupres de l'obiect.

Du transparant en acte & en puissance.

CHAPITRE XVI.

Διαφανὲς δὲ λέγω, ὃ ἔστι μὲν ὁρατόν, οὐ καθ' αὑτὸ δέ, ὁρατόν, ὡς ἁπλῶς εἰπεῖν, ἀλλὰ δι' ἀλλότριον χρῶμα· τοιοῦτον δέ ἐστιν ἀήρ, καὶ ὕδωρ, καὶ πολλὰ τῶν στερεῶν· οὐ γὰρ ᾗ ὕδωρ, οὐδ' ᾗ ἀήρ, διαφ-

Arist. l. 2. de anim. c. 7. t. 68. Pellucidum autem voco, quod est quidem aspectabile; verùm, ut simpliciter dicam, non est aspectabile per se, sed per alienum colorem. Eiusmodi verò est aër, & aqua, et solidorum complura: non enim pellucidum est, quatenus

φανὲς· ἀλλ' ὅτι ἐστὶ φύσις ἐνυπάρχουσα ἡ αὐτὴ ἐν τούτοις ἀμφοτέροις, καὶ ἐν τῷ ἀϊδίῳ τῷ ἄνω σώματι. &c.

Τὸ δὲ φῶς, οἷον χρῶμά ἐστι τοῦ διαφανοῦς, ὅταν ἡ ἐντελεχείᾳ διαφανές.

est aqua, nec quatenus est aër; sed quia natura quedam in his vtrisque eadem inest, & in aeterno illo supero corpore. &c.

T. 69. Porro lumen est quasi color perlucidi, quãdo est actu perlucidum.

QVELQVES-vns diuisent le corps transparant, en trãsparant en acte, & en transparant en puissance; & disent que le transparant en puissance c'est celuy qui peut estre trãsparant, mais qui ne l'est pas encores; tel qu'est l'air durãt vne nuict tenebreuse, lors qu'on ne peut voir les couleurs à trauers; à cause qu'il n'est pas illuminé: & que le transparant en acte c'est vn corps à trauers duquel on peut voir les couleurs: tel qu'est l'air lors qu'il est illuminé. Tellement qu'à leur dire, la lumiere est acte du transparant, comme la couleur de la chose coloree, & n'est transparant que par la lumiere qui est en luy. Mais il paroist biẽ par ce que nous venons de dire, que c'est l'obiect qui est actué par la lumiere, & non le transparant; lequel doit estre trãsparant en acte de sa nature, & non par illumination de la lueur: laquelle sert bien à faire connoistre sa transparence, mais non à la luy dõner ny en acte ny en puissance: si ce n'est qu'on la voulust appeller son acte: parce que par accident elle le fait connoistre, en faisant voir les couleurs à trauers luy: ce qui ne se pourroit sans elle. De sorte qu'il n'y a point de transparant en puissance proprement, que le corps opaque qui peut estre rarefié.

De l'organe de la veuë.

CHAPITRE XVII.

Εἰ γὰρ ἦν ὁ ὀφθαλμὸς, ζῷον, ψυχὴ ἂν αὐτῷ ἦν ἡ ὄψις. &c.

Ὁ δ' ὀφθαλμὸς, ὕλη ὄψεως· ἧς ἀπολιπούσης οὐκ ἔστιν ὀφθαλμὸς, πλὴν ὁμωνύμως, καθάπερ ὁ λίθινος, καὶ γεγραμμένος.

Δημόκριτος δὲ ὅτι μὲν ὕδωρ εἶναί φησι, λέγει καλῶς· ἀλλ' ἐμφυλακτότερον καὶ εὐπιληπτότερον τὸ ὕδωρ τοῦ ἀέρος· διόπερ ἡ κόρη καὶ τὸ ὄμμα ὕδατός ἐστι. &c.

Τὸ λευκὸν τοῦ ὄμματος πῖον καὶ λιπαρόν· ὅπερ διὰ τοῦτό ἐστι, πρὸς τὸ διαμένειν τὸ ὑγρὸν ἄπηκτον· καὶ διὰ τοῦτο τοῦ σώματος ἀρρίγωτον ὁ ὀφθαλμός ἐστιν· οὐδεὶς γάρ πω τὸ ἐντὸς τῶν βλεφάρων ἐρρίγωσε· τῶν δὲ ἀναίμων σκληρόδερμοι οἱ ὀφθαλμοί εἰσι· καὶ τοῦτο ποιεῖ τὴν σκέπην.

Οὐ γὰρ ἐπὶ τοῦ ἐσχάτου ὄμματος ἡ ψυχὴ, ἢ τῆς ψυχῆς τὸ αἰσθητήριόν ἐστιν, ἀλλὰ δῆλον ὅτι ἐντός.

Τοῦ μὲν ὄμματος τὸ ὁρατικὸν, ὕδατος ὑποληπτέον.

Arist. l. 2. de anim. c. 1. t. 9. Si oculus esset animal: vtique aspectus esset eius anima. &c

Oculus vero est materia, quo deficiente non est oculus, nisi homonymos, quemadmodum lapideus & pictus.

L. de sensu & sens. c. 2. Democritus verò, quatenus visum esse aquã asserit, recte dicit. Verum aqua facilius quàm aer comprehendi atque retineri potest: Idcirco pupilla & oculus ex aqua constant. &c.

Albida portio oculi, opima pinguisque ob id est, vt humor persistat incongelabilis. Et ob id oculus minimò omnium partium corporis rigere solet: nemo enim vnquam interna parte oculi friguit. Exanguium verò oculos tunica dura ambire solet, que illos ab iniuria frigoris tuetur atque defendit.

Non enim anima ipsa, aut anima sensorium in oculi extremo; sed in parte, vt patet, interna existit.

Oculi enim partem cui videndi facultas data est, ex aqua constare existimandum est.

L'ORGANE de la veue, selon Aristote, c'est vne humeur aqueuse appellee crystaline, qui est enfermee dans les tuniques de l'œil, où les choses visibles font impression de leur espece & resemblance: laquelle est portee au sens cõmun par deux nerfs, l'vn partant d'vn œil, & l'autre de l'autre œil, & s'assemblãt en vn, en forme de fourche. Or encores que l'air soit transparant aussi bien que l'eau, la nature a fait l'organe de la veue d'eau: par ce, peut estre qu'elle se conserue mieux aux tuniques de l'œil, que ne feroit l'air: d'autant qu'il s'espandroit facilement à cause de sa subtilité, & s'euaporeroit s'il n'estoit retenu par des tuniques grosses & epoisses, lesquelles repugnent à la bonté de la vision: comme nous le connoissons, en ce que les animaux qui n'ont point de paupieres, & qui ont la tunique superieure de l'œil dure comme corne, ont la veue debile. La nature a procreé és animaux qui ont du sang, vne certaine gresse blanche autour de la prunelle, pour border l'humide aqueux contenu en ses tuniques; afin que la chaleur de cette gresse l'empeschast d'estre congelee par la froideur exterieure: qui est cause, comme dit Aristote, qu'aucun n'a iamais

senty

senty de froid en la partie interne de l'œil. Mais és animaux qui n'ont point de sang, la nature y a engendré vne peau dure comme corne, pour conseruer l'humide aqueux qui est en la prunelle : ainsi qu'il se voit és sauterelles, és mouches, & semblables animaux.

Τὰ γὰρ λεῖα πέφυκεν ἐν τῷ σκότει λάμπειν, οὐ μὴν τοι φῶς γε ποιεῖν. &c.

Ἐπεὶ εἴ γε πῦρ ἦν, καθάπερ Ἐμπεδοκλῆς φησι, καὶ ἐν τῷ Τιμαίῳ γέγραπται, καὶ συνέβαινε τὸ ὁρᾶν ἐξιόντος, ὥσπερ ἐκ λαμπτῆρος τοῦ φωτὸς, διὰ τί οὐ καὶ ἐν τῷ σκότει ἑώρα ἂν ἡ ὄψις;

Arist. l. de sensu & sens. c. 2. Quæ leuia sunt, fulgere in tenebris, non tamen illustrare, insitum habent. &c.

Nam si oculus constaret ex igni, vt Empedocli placet, & in Timeo scriptum est, accideretque videre egrediente veluti è laterna lumine, cur nõ etiam in tenebris aspectus videret?

Platon en son Timee a posé que l'organe de la veue est de feu, àcause de la clarté & lumiere de l'œil: & tenoit comme Empedocles, qu'il sort du feu de la prunelle de l'œil, ainsi que la lumiere part d'vne meche allumee : laquelle illuminoit vne certaine espace: dõt il prenoit pour signe, qu'en le fermant bien serré parmy les tenebres, il nous semble qu'il y a du feu qui luit deuant nos yeux; ce qui n'arriueroit pas s'il nen sortoit vne lueur ignee. Il auoit opinion que ce feu s'esteignoit la nuict dãs l'air tenebreux, & que la lumiere du iour luy aidoit à se conseruer. Mais la dissection de l'œil montre que l'organe de la veuë n'est pas de feu : & puis l'œil ne luit pas par sa propre lumiere, ains seulement par vne empruntee comme le crystal; ainsi qu'on le peut connoistre en vn lieu où il n'y aura aucune lumiere. Et quand en ce qu'en mouuant les yeux il paroist quelque splendeur en eux, cela prouient de leur pollisseure: non qu'il n'y puisse auoir quelque peu de lumiere qui soit nee en l'œil pour receuoir mieux, comme semblable, la lumiere qui accompagne l'espece qu'ils reçoyuent, ainsi que quelques vns disent. Les yeux ne iettent point de lumiere aussi : car si cela estoit, puis que la veue peut connoistre quand son obiect est illuminé en l'estendue de son actiuité, l'œil ayãt tousiours ce feu, il deuroit tousiours voir de nuict cõme de iour: mais cette emission de lumiere est repugnante au sens: attendu qu'il ne se voit aucune illumination la nuict, qui soit faitte par nos yeux. Que s'il arriue à quelqu'homme de voir la nuict, comme on escript que Thibere voyoit à son resueil parmy les tenebres, les choses qu'on luy presentoit, sans que son sens se trompast, & que ç'ait esté par quelque lumiere sortant de ses yeux: cela est vn accidẽt extraordinaire, & non propre à la nature humaine. On tient que la nature a donné de la lumiere & de la splendeur aux yeux de certains animaux nocturnes, afin que par son moyen, ils peussent voir, connoistre la nuict, & trouuer leur proye. Et toutesfois Aristote dit, que les choses polies luisent és tenebres, mais ne iettent pas de la lumiere : comme certaines testes de poisson & l'ancre de la seiche. Il faudroit experimenter si ces choses ou semblables estoient posees en vn lieu où il ne peust entrer aucune sorte de lumiere, ietteroient de la lumiere qui eclairast hors d'eux, pour en auoir certaine resolution.

Quant aux tenebres qui ne sont rien que priuation de lumiere, ils ne peuuent corrompre la lumiere : car les estants rationels n'ont point d'action : aussi l'experience nous montre, qu'ils ne l'esteignent pas. Que si la froideur & l'humidité de l'air nocturne esteignoit le feu ou la lumiere, pour quoy ne se mourroit il pas de iour aussi bien, ce pendant qu'il y a de la pluye en l'air, ou qu'il est tres-froid, estant remply de neige & de glace.

Que la vision ne se fait pas par quelque emission hors des yeux.

CHAPITRE XVIII.

Δημόκριτος δὲ ὅτι μὲν ὕδωρ εἶναί φησι, λέγει καλῶς· ὅτι δ' οἴεται τὸ ὁρᾶν εἶναι τὴν ἔμφασιν, οὐ καλῶς· τοῦτο γὰρ συμβαίνει, ὅτι τὸ ὄμμα λεῖον, καὶ ἔστιν οὐκ ἐν ἐκείνῳ, ἀλλ' ἐν τῷ ὁρῶντι· ἀνάκλασις γὰρ τὸ πάθος.

Arist. l. de sensu & sens. c. 2. Democritus verò quatenus visum esse aquam asserit, rectè dicit: quatenus visionem esse apparationem siue apparentiam, non rectè. Id enim euenit, quia oculus leuis est. Atque emphasis nequaquam in re visa, sed in vidente existit, quippe cùm ea affectio refractio sit.

DEMOCRITE disoit que la vision consistoit en la seule apparition de la chose veue en la prunelle de l'œil; parce que c'est vn corps poly comme vn miroir : mais si cette opinion estoit vraye, tout corps poly qui reçoit l'espece spirituelle, auroit la vision : at-

tendu que la raison est semblable : mais cela n'est pas : car l'œil ne voit que parce qu'il a la vertu visiue, laquelle a son origine de l'ame : combien que cette vertu ne sorte point en acte, qu'estant attachee à quelque organe, tel qu'est l'œil, où cette apparition est causee, & la veue agissant, la vision se fait. La vision estant vne conionction de la faculté visiue auec la chose veue, la faculté visiue est receue en la chose veue, où à l'opposite la chose veue est receue en la faculté ou en l'organe par son espece intentionelle : tellement que s'il ne part quelque espece de l'obiect, qui atteigne la veue & y soit receue ; il faut qu'il sorte quelque chose de l'œil, qui passe iusqu'à l'obiect.

Διὸ καὶ περὶ ἀνακλάσεως βέλτιον, ἢ τὴν ὄψιν ἐξιοῦσαν ἀνακλᾶσθαι, τὸν ἀέρα πάσχειν ὑπὸ τοῦ χρώματος καὶ τοῦ σχήματος.

Arist. l. 3. de anima. c. 12. t. 65. Quocirca & de refractione rectius, quàm aspectum egredientem reflecti, dicitur aërem pati à colore & figura.

Nous auons posé que tous les sentimens en general se font par la reception des especes intentionelles, que les obiects enuoyent aux organes des sens où elles sõt receues, & leurs obiects compris en elles par l'action des sens. Mais particulierement pour le regard de la vision ; ie dy auec Aristote, que l'espece de la chose visible est receue interieurement en la substance de l'œil, laquelle est aqueuse, transparente & aucunemét époisse, & que la veue agissant dessus produit la vision. A l'opposite, l'opinion de Platon, de Galien, & de plusieurs autres qui les ont suiuis, est que la vision se fait par emission, & que pour voir il sort quelque chose de nos yeux, qui va vers la chose visible, ce que ie reprouue auec le mesme Aristote en cette sorte.

Ἄλογον δὲ ὅλως τὸ ἐξιόντι τινὶ τὴν ὄψιν ὁρᾶν καὶ ἀποτείνεσθαι μέχρι τῶν ἄστρων, ἢ μέχρι τινὸς ἐξιοῦσαν συμφύεσθαι, καθάπερ λέγουσί τινες.

Arist. l. de sensu & sens. c. 2. Illud omninò metas egreditur rationis : nempe conspiciendi vim exeunte quopiam videre, & aut ad astra vsque deduci. Aut, cùm ad vsque certum quoddam spatium processerit, cum lumine externo vniri atque coniungi, sicuti quidam aiunt.

S'il sort quelque chose de l'œil pour voir, il faut que ce soit substance ou accident: quãt à dire que c'est vne substance qui va iusqu'à la chose à voir, il n'y a pas d'apparence qu'il en puisse sortir quelqu'vne de l'œil, suffisante pour atteindre iusqu'au Ciel, & par tout l'hemisphere : car tout le corps de l'œil ne suffiroit pas, en quelque sorte qu'il fust subtilié. Secondement vn corps ne se peut mouuoir en vn instant, comme la vision se fait. Et en troisiéme lieu, il se pourroit trouuer plusieurs corps ensemble en vne mesme partie de l'air, à laquelle les lignes visuelles de plusieurs regardants diuers obiects, viendroient à se rencõtrer, ce qui est impossible. Dauantage, si ce qui sort des yeux estoit corporel, commẽt penetreroit-il le verre qui est solide; & cõment pourroit il passer à trauers l'eau sans estre détruit. Pour euiter ces inconueniens, quelques vns ont dit que les esprits qui sortent, ne vont pas iusqu'à la chose visible; mais qu'ils se conioignent à l'air enuironnãt l'œil, & qu'étans meslez auec luy, ils le rendent semblable à eux, le conuertissant en leur nature: de sorte qu'il se fait vn corps des deux, par lequel l'animal voit comme par vn instrumẽt, les couleurs de toutes les choses qui l'enuironnent en l'air : non pas comme d'vn instrument estrange de sa nature ; ainsi que la main se sert du baston, auquel la chose meue exterieurement fait resistance : car, disent-ils, l'air estãt conioinct aux esprits animaux qui luy sõt enuoyez, il deuient vn instrument comme interieur, auquel il ne se fait aucune resistance. Cette eschappatoire n'est rien : car vn tel esprit estant corps, comme il ne peut estre autrement ; attendu qu'vn troisieme corps ne se fait pas de deux choses, si elles ne sont corps. Ie demande commẽt ce corps pourroit passer à trauers le verre qui se trouue entre la veue & l'obiect sans penetration de dimensions, qui est vne chose impossible. Dauantage, pourquoy ce corps sortant de l'œil, ne chasseroit-il l'air de son lieu; attendu que deux corps ne peuuẽt occuper vn mesme lieu. Et pourquoy cet esprit sorty n'est-il point meu le vẽt soufflant, & l'air auquel il s'est ioinct chassé: & par consequent la veue empeschee. Et puis d'ailleurs, la consommation des esprits se feroit si grande ; quand la veue auroit duré longuement, & qu'elle s'appliqueroit à diuers endroicts, qu'en peu de tẽps ils seroient tous épuisez. De sorte qu'on ne pourroit plus voir. Si on dit que ce qui sort de l'œil n'est pas corps, mais seulement vn accident, à sçauoir quelque lumiere: cela repugne à la nature de la lumiere ; car la lumiere n'est pas quelque chose du corps luisant : ainsi la lumiere du Soleil

qui eſt en l'air, n'eſt pas aucune partie de la ſubſtance du Soleil, ny quelque ſien accident reel qu'il ait tranſmis en l'air ; attendu qu'aucun accident ne peut paſſer d'vn ſubiect en l'autre. Auſſi cette lumiere n'eſt-elle qu'vn accident engendré en l'air, par la lueur du Soleil preſent.

Διαφανὲς ἄρα δεῖ εἶναι, καὶ ἀνάγκη ὕδωρ εἶναι, ἐπειδὴ οὐκ ἀήρ· οὐ γὰρ ἐπὶ τοῦ ἐσχάτου ὄμματος ἡ ψυχὴ, καὶ τῆς ψυχῆς τὸ αἰσθητήριόν ἐστιν, ἀλλὰ δῆλον ὅτι ἐντός.

Ariſt. l. de ſenſu & ſenſ. c. 2. Perſpicuum ergo eſſe oculum oportet, eundemque aquam eſſe neceſſe eſt, quando aër non eſt: non enim anima ipſa, aut animæ ſenſorium in oculi extremo, ſed in parte, vt patet, interna exiſtit.

Mais quand il ſortiroit quelque lumiere hors de l'œil, ou quelques eſprits ; ie demande ſi la viſion ſe fait dehors ou dedans l'organe. Si on dit qu'elle ſe fait dehors, il faut dõques que l'ame abandonne le corps, ou pour le moins que la faculté viſiue ſe ſepare de l'ame; qui ſont choſes ridicules & impoſſibles. Mais quãd ce ſeroit choſe poſſible que la veue ſortiſt dehors, il faudroit qu'elle viſt la grandeur d'vne choſe touſiours égale en quelque diſtance qu'elle fuſt : car elle l'embraſſeroit telle qu'elle ſeroit, n'eſtãt point reſerré en vn organe: choſe qui n'arriue pas ainſi car nous voyons vn homme proche comme plus grand: & vn eſlongné, comme plus petit. Là où ſelon la viſion par reception, la raiſon de cette difference eſt fort manifeſte : car vne meſme choſe eſtant proche ; fait l'angle des lignes viſuelles plus obtus & plus ample dans l'œil, au poinct où elles ſ'aſſemblent: & quand elle eſt eſloignee, plus aigu & plus reſerré : d'où vient que la choſe prochaine ſemble plus grande, & l'eſlongnee plus petite, ſelon que l'angle des lignes eſt plus obtus, ou plus aigu. Que ſi la viſion ſe fait en dedans, les eſprits ou la lumiere y apporteront les couleurs, ou ne les y rapporteront pas: ſ'ils les y apportent, la viſion donques ſe fera par reception : & partant nature qui n'opere iamais en vain & n'abonde point en choſes ſuperflues, auroit enuoyé des eſprits de la lumiere ou des rayons dehors en vain, pour reuenir à l'œil : attendu que les eſpeces peuuent eſtre receues en l'œil ſans cela ; dautant que par la vertu de la lumiere qui illumine les obiects, elles ſ'eſtendent par tout le milieu, iuſqu'à l'organe poſé en l'eſtendue de leur actiuité. Car c'eſt en vain qu'on fait auec beaucoup, ce qui ſe peut faire tout de meſme auec peu. Et puis outre cela, cette ſortie d'eſprits ou de lumiere iuſqu'au Ciel & leur retour pour rapporter l'eſpece de l'obiect en l'œil, ne ſe pourroit faire ſans tẽps, & par conſequent la viſion ne ſeroit pas en vn inſtant, comme elle ſe fait. Que ſi on poſe pour euiter cette abſurdité, que la viſion ne ſe fait pas interieurement en l'œil, mais en l'attouchement & la ſuperficie de l'œil: cela n'empeſche pas l'inutilité de ce qui ſeroit party de l'œil vers l'obiect: car l'eſpece pouuoit venir d'elle meſme iuſques à l'œil. Et puis tout cela eſt vne pure moquerie : car la viſion ſe feroit ſans l'humeur, cornee, & partant hors de l'humeur cryſtaline : & ainſi le retour ne ſeroit pas dedans l'œil, mais hors de l'œil. Car ſi l'eſpece doit reuenir à l'œil, il faut qu'elle ſoit receue en la ſubſtance de l'œil où reſide la vertu viſiue : par quoy l'emiſſion aura eſté ſuperflue. De dire auſſi que la couleur n'eſt pas apportee en l'œil, & que toutesfois la viſion ſ'y fait, cela eſt contraire à la raiſon : car toute connoiſſance eſt vne conionction du connoiſſant auec la choſe connue.

Ie me pourrois contenter de ce que ie viens de dire pour montrer que la viſion ſe faict par reception. Mais ie veux encores refuter trois raiſons les plus fortes de celles qui ſe mettent en auant pour montrer que la viſion ſe fait par emiſſion ou ſortie; cõtre l'opinion d'Ariſtote : dont la premiere eſt telle. Si l'œil voit en receuant au dedans, il ne peut voir rien de plus grand que ſoy: car le plus grand n'eſt pas contenu au plus petit. A quoy on reſpond, que la conſequence eſt fauſſe, quand la reception eſt intentionelle, comme il arriue en la veue : car il n'eſt non plus inconuenient de voir vne grande choſe, dont l'eſpece eſt entree par l'œil qui eſt petit, que d'auoir l'image d'vne grãde montaigne en la phantaiſie. C'eſt bien ſans doute que ſi l'œil receuoit la grandeur materielle de la montaigne, qu'elle ne pourroit paſſer par vn ſi petit trou qu'eſt celuy de la prunelle; mais puis que ce n'eſt que l'image ſpirituelle de la montaigne, cela ſe peut faire ſans aucune abſurdité : car l'image d'vne choſe grande, eſt quantitatiue par repreſentation : parce qu'elle repreſente la grandeur de la choſe: mais eſtant formellement priſe ſelon ſoy, elle n'eſt pas quantitatiue, ains indiuiſible, & eſt receue indiuiſiblement : & pour cela la grandeur de la choſe ne laiſſe pas d'eſtre connue tantoſt ample & tantoſt eſtroitte, ſelon que l'angle viſuel eſt obtus ou aigu en l'œil. L'indiuiſibilité de l'eſpece intentionelle de l'obiect quantitatif ſe con-

noist premierement, parce que l'espece est receuë en vn poinct indiuisible, auquel se termine l'angle, selon lequel l'espece touche la veue & oule fait la vision : & secondement, parce que les especes de diuerses couleurs passant par vn mesme endroit de l'air, les couleurs sont veues par diuers hommes en leur nature, sans se gaster l'vne l'autre , combien qu'elles soient contraires : ce qui arriue parce que les especes sont spirituelles.

Leur seconde raison est que voir estant agir, il y a quelque chose d'actif: & partant il necessaire que la vertu visiue agisse en la chose visible par des rayons sortants, ou que la chose visible agisse en la veue : or la chose ne pouuant agir en la veue, pource que la couleur n'est pas qualité actiue, il faut que ce soit la vertu visiue qui agisse par des rayons sortans. A cela on respond que l'actif de la vision c'est la veue sur l'espece de l'obiect visible ou sur l'obiect visible mesme, par le moyen de son espece intentionelle ; selon la commune opinion: & qu'encores que la couleur materielle ne soit pas qualité actiue d'action naturelle & corruptiue, l'espece de la couleur ne laisse pas d'agir reellement en certaine maniere, en s'imprimant au sens où elle demeure en l'absence de l'obiect : qui n'est pas vne plus grande action, que celle dont la couleur naturelle ou reelle adhere à son subiect.

Leur tierce raison c'est, que la chose visible estant posee sur ce sens, elle ne peut estre veue: parce qu'il faut en la vision vne espace entre l'obiect & le sens pour porter les rayõs qui sortent, afin d'aller atteindre la chose visible. Mais on respond que la distance n'est requise entre l'œil & l'obiect, qu'afin que la lumiere puisse illuminer l'obiect. On peut dire aussi qu'vne telle espace est requise : pour apporter l'espece intentionelle, & non pour la sortie de l'obiect.

Quelques-vns se veulent aussi seruir pour montrer que la veue se fait par vne sortie, de ce que l'homme & le basilic s'entre-tuent de leurs mutuels regards: & que la femme qui a ses mois laisse des marques partant de ses yeux au miroir où elle se mire. Mais cela ne fait rien pour eux contre nous ; car ces choses arriuent par de certaines euaporations qui fluẽt de leurs yeux, comme il en part des autres mixtes, lesquelles sortant de ceux du basilic, portent son venin à l'homme, si ce qu'on dit pour ce regard est vray ; & si elles sortent des yeux de l'homme, elles repoussent le venin du basilic sur luy mesme. Et semblablement c'est par de tels esprits que la femme empraint de certaines taches au miroir, lors qu'elle a ses mois.

Le fondement de l'opinion des Platoniciens & Galenistes estant renuersé, les pretendues raisons contre nous solues, & nos raisons restantes entieres: il demeure pour veritable que la vision se fait sans emission de quelque chose hors de l'œil. Mais ie ne laisseray pourtant d'adiouster encores deux raisons, lesquelles fortifiãt les autres, doiuent faire cõclure infailliblement que la veue se fait par reception & non par emission : dõt la premiere est, que toutes les choses actiues ont leur vertu limitee en l'estẽdue de certains termes, outre lesquels elles ne peuuent agir ; & à l'opposite les passiues ne sont point de soy limitees en leur puissance passiue ny n'ont point de limites de leur passiueté determinee, pouuant patir selon la vertu de l'agent qui agira dessus : c'est à dire que les choses actiues ne pouuant agir qu'autant qu'elles ont de force & de vertu actiue en elles : & à l'opposite les puissances pouuant patir autant que l'agent qui agit sur elles, a de puissance & de vigueur pour agir, il y a bien plus d'apparence que le Ciel, les astres, les elements, & toutes les choses elementaires agissent en l'organe de la veue par leurs especes intentionelles ; que de penser qu'il y ait assez de vertu qui sorte de la veue, pour aller iusqu'à ces choses, & agir dessus elles. La seconde raison est, que si la vision se faisoit par emission, la veue estant illuminee deuroit voir les obiects, encores qu'ils ne soient pas illuminez : attendu que l'action partiroit d'elle; & que nous auons prouué, que la lumiere n'est point requise de la part du moyen: ce que n'estant pas & au contraire la veue qui est situee parmy les tenebres voyant les obiects qui sont eclairez de la lumiere, il est certain que ce sont choses visibles qui enuoyent leurs especes par vne certaine force & vigueur que la lumiere leur donne, & qu'estant receuz en l'organe, comme nous voyons qu'elles sont au miroir, la veue voit les obiects par elles ou en elles.

Καὶ ὅτι ὁρῶμεν εἰσδεχόμενοί τι, καὶ οὐκ ἐκπέμποντες· καὶ γὰρ καὶ ἐπὶ ἄλλων αἰσθήσεων ὡσαύτως. ἀκούομεν τε γὰρ εἰσδεχόμενοί τι, καὶ οὐκ ἐκπέμποντες, καὶ γευόμεθα, καὶ ὀσμώμεθα, ὡσαύτως· ὁμοίως δὲ καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων.

Arist. l. 1. Topic. c. 14. Et nos videre recipientes quidpiam, non emittentes : quia in alijs quoque sensibus iidẽ res se habet: audimus enim recipientes quidpiam, non emittentes: atque eodem modo gustamus, & olfacimus: similis est aliorum ratio.

Nous

Nous pouuons encores adiouster à ces deux raisons, que puisque nous sentons par tous les autres sens en receuant, que la veue se doit faire aussi en receuant : & particulierement ayant l'exemple du miroir, qui reçoit les especes des obiects sans aucune emission de sa part.

Ἔστι δή τι ἔσχατον τοῦ ἀποστήματος ὅθεν οὐχ ὁρᾶται, καὶ πρῶτον ὅθεν ὁρᾶται.

Arist. de sens. & sensil. c. 7. Est itaque aliquid vltimum distantiæ vnde non videtur, & primum distantiæ vnde videtur.

Que si on me demande pourquoy on ne voit toutes les choses illuminees, de quelque distance que ce soit qu'elles soient eslongnees de nous, quand il n'y a point de corps opaque qui nous empesche la veue? A cela ie responds, que c'est peut estre pource que les especes intentionelles des choses sensibles ont vn certain terme limité qu'elles ne passent point : à cause que tout ainsi que la nature des obiects est finie, leur espece intentionelle doit estre finie aussi pour le regard de son estendue : ou si ces especes s'estendent dauantage, c'est sans auoir la force de s'imprimer en l'organe du sens : à cause de quoy le sentiment ne se peut faire.

Comment les especes intentionelles se font & sont au moyen.

CHAPITRE XIX.

LEs especes ou ressemblances des couleurs illuminees sont perpetuellement au moyen : parce que naturellement elles fluent des corps visibles, & sont en vn estre qui se faict continuellement, comme la lumiere du Soleil en l'air sans resistance. Chaque obiect ne iette qu'vne seule espece laquelle s'estend en rond au tour de luy : dont le signe est qu'elle est veue de ceux qui sont de tous les costez de l'obiect, s'il n'y a quelque corps opaque au deuant qui les empesche. Et ainsi que cette espece prend son estre de chaque partie de l'obiect, comme de ses parties partiales, elle les represente aussi toutes, quelques dissemblables qu'elles soient, pour le regard de leur vigueur, situation, & figure : & quelque estẽdue qu'ait cette espece, chacune des parties de son estendue represente toutes les parties de l'obiect, ausquelles on peut tirer vne ligne droitte du sens, sans passer par vn corps opaque. Et chaque partie de l'obiect est veue, selon qu'on luy peut tirer des lignes du poinct où se faict la veue, comme l'experience montre tout cela.

Que les obiects sont connus par le sens, en leurs especes intentionelles.

CHAPITRE XX.

ON peut doubter si les sens connoissent les obiects en leurs especes intentionelles, ou si estant emprainctes en eux, ils connoissent les obiects mesmes par elles. Quant à moy i'estime que les obiects se connoissent és especes intentionelles sans que leur presence soit requise que pour la production de l'espece intentionelle. La raison sur quoy ie me fonde est premierement, à cause qu'és songes nous apprehendons toutes les choses que nous connoissons par les sens, comme si elles estoient presentes, combien qu'elles ne le soient pas, & que le sens n'ait autre obiect alors que leurs images ou especes intentionelles reseruees en l'ame : car nous pouuons tirer de là, que l'image de la chose est vn suffisant obiect au sens pour luy faire connoistre la chose en son image. Secondement parce que selon que les images nous sont rapportees par les miroirs, nous voyons les choses & non autrement, ny pour le regard de la situation, ny de la couleur, ny de la figure, & semblables : de sorte que si le miroir rapporte la face alongee, élargie, racourcie, ou renuersee, comme il se trouue des miroirs qui font cet effect, nous ne la voyons pas en son naturel, mais selon que le miroir nous la represente. Cela se connoist encores, parce qu'il paroist autãt de choses, comme il paroistra d'images d'vn seul obiect dans vn ou plusieurs miroirs, ou par le moyen de quelque lunete. Et contre ces raisons, ie ne trouue pas les arguments assez forts pour conclurre que ce n'est point en la seule image ou espece intentionelle qu'on voit la chose, & me semble qu'il s'y peut donner de bonnes responses.

Premierement à ce qu'on obiecte que si on ne voyoit la chose qu'en son image, qu'on ne verroit l'image du miroir que par son image. Ie respõds qu'il n'y auroit point d'incõueniẽt

en cela: car puisque nous voyons en l'image ce qu'elle represente, comme si c'estoit la chose mesme, la nature vniuerselle par ce moyen & l'animal peuuent paruenir à leur fin. En quoy il faut bien noter, que ce n'est point le sens qui nous faict connoistre que nous ne voyons dans le miroir ou dans quelque peinture que l'image de la chose & non la chose mesme: mais c'est le discours & la raison: à cause de quoy les animaux sont meus de ce qui leur paroist dans le miroir, ou dans quelque peinture bien au naturel, comme si c'estoit la chose mesme, iusqu'à ce que par le sens de l'attouchement ou du goust, ils soient detrompez: & non seulement les animaux bruts, mais les petits enfans & les hommes mesmes qui sont en aage, estiment quelquesfois que certaines peintures soient les choses mesmes, & non leur peinture.

Secondement puisque l'obiect de la veuë est la couleur illuminee ou lumineuse, ou bien la lueur ou lumiere coloree; & que l'espece intentionnelle n'est couleur, ny lumiere: il s'ensuit qu'elle ne peut estre veüe. Ie respõds qu'il suffit pour la vision que l'obiect duquel procede l'espece intentionelle soit couleur illuminee ou lumineuse, ou bien lueur ou lumiere coloree, quelque multiplication qu'il puisse y auoir par apres d'images, sans qu'il soit besoing que l'espece intentionelle de la couleur, soit reellement couleur, & ainsi des obiects des autres sens.

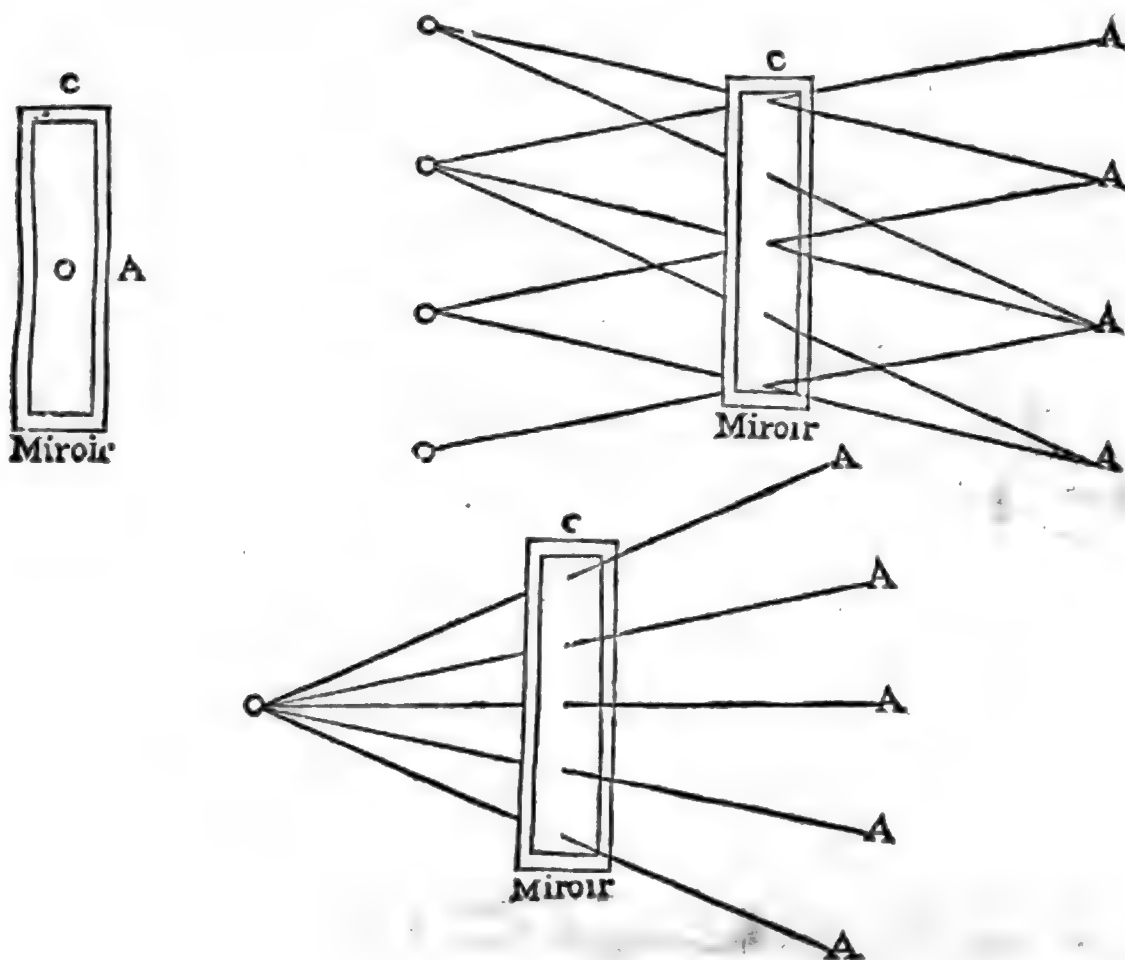
En troisiéme lieu si c'estoit l'image qu'on voit, on ne la verroit qu'en la superficie du miroir où elle est; & quelquesfois ce qu'on voit paroist au profond du miroir. Ie respõds qu'il est vray que l'image n'est qu'en la superficie, & dy qu'elle ne se voit aussi qu'en la superficie: car le miroir n'a point de profondeur: & que ce qu'on voit de profond, c'est l'image de l'espace ou distance qui se trouue entre l'obiect representé au miroir & le miroir: (comme cela se pourra connoistre par la diuersité qui paroistra en cette profondeur selon que la chose dont l'image est au miroir, s'approchera ou eslongnera du miroir) laquelle espace estant opposee au miroir aussi bien que l'obiect, l'obiect ne peut estre aussi representé qu'au bout de ceste espace où il est: car luy & l'espace ne font ensemble qu'vn obiect, duquel chaque partie paroist comme elle est situee au naturel.

En quatriéme lieu, si c'estoit l'image qu'on vist & non la chose, elle ne paroistroit pas plus grande que l'espace où l'image seroit empraínte. Ie responds que l'image pour representer la grandeur de la chose, n'a nõ plus de besoing de quantité que de couleur reelle ou materielle, ny en soy, ny pour le regard du subiect où elle est receue: comme nous esprouuons cela quand en l'absence des obiects ils nous sont representez par les sens interieurs en dormant ou veillant: car la grandeur d'vne ville nous paroist, bien que les organes des sens soient fort petits: & partant l'espece reelle ne sert de rien à representer la grandeur de la chose, cela dépendant seulement de l'espece intentionelle.

En cinquiéme lieu, si c'estoit l'image & non la chose qu'on voit au miroir, le droict ne paroistroit pas à gauche, & le gauche à droict. Ie responds que qui voudroit peindre sur le miroir de crystal auec des couleurs naturelles l'image telle qu'elle y paroist par les couleurs intentionelles de l'espece, & puis oster le plomb qui empesche la glace du miroir d'estre transparante, & regarder la peinture de l'autre costé de la glace tout à trauers, l'obiect qu'elle represente, on verroit que le droit correspõd au droit, & le gauche au gauche, & que c'est nous qui nous trompons quand nous estimons qu'elle soit autrement representee au miroir.

Finalement puisque l'image est au miroir, on la verroit de tous les costez qu'on voit le miroir, si c'estoit en l'image qu'on vist l'obiect & non l'obiect par l'image. Ie responds que la cause qui empesche qu'on ne puisse voir tousiours l'image representee au miroir, de tous les endroits où il se peut tirer vne ligne droitte du miroir à l'œil, combien que l'image demeure en la superficie du miroir sans le penetrer, n'est pas faute que l'image representee au miroir soit obiect de la veue. Mais c'est parce que la distance qui est entre le miroir & l'obiect se represente tousiours dans le miroir telle qu'elle est: au moyen de quoy l'image de la distance, est aussi obiect de la veue. Et dautãt que l'œil ne peut voir l'image de l'obiect qui est au bout de la distance, qu'il ne voye aussi celle de la distance representee selon toute son estendue; & que l'espece intentionelle, ou image de l'obiect ne vient que par lignes droittes de toutes les parties de l'obiect, desquelles la vision se faict; il aduient que l'image ne peut estre veue dans le miroir, que selõ la ligne droitte qui se peut tirer de l'image prise en autant de distance par delà le miroir, comme l'obiect est distãt du miroir; afin que la distance soit representee de la grãdeur qu'elle est, comme pour exemple, en ces figures où le miroir

miroir est representé par la lettre C, & l'obiect par la lettre A, & son espece intentiõnelle ou image, par la lettre O, en telle distance par delà le miroir, comme est l'obiect au deuant. Ladite image ne peut estre veuë en vn miroir plat, que delà où se rendent les lignes droittes tirees de ladicte image, lesquelles s'eslargissent d'auantage, selon que l'obiect est plus pres du miroir, & moins selon qu'il en est plus esloigné.



Du sens de l'ouye & de son obiect.

CHAPITRE XXI.

Γίνεται δὲ ὁ κατ' ἐνέργειαν ψόφος, ἀεί τινος πρός τι, καὶ ἔν τινι· πληγὴ γάρ ἐστιν, ἡ ποιοῦσα· διὸ καὶ ἀδύνατον, ἑνὸς ὄντος γενέσθαι ψόφον· ἕτερον γὰρ τὸ τύπτον, καὶ τὸ τυπτόμενον· ὥστε τὸ ψοφοῦν πρός τι ψοφεῖ· πληγὴ δ' οὐ γίνεται ἄνευ φορᾶς· ὥσπερ δ' εἴπομεν, οὐ τῶν τυχόντων πληγὴ ὁ ψόφος· οὐθένα γὰρ ψόφον ποιεῖ ἔριον ἢ πατάξαν, ἢ πληγέν· ἀλλὰ χαλκός, καὶ ὅσα λεῖα καὶ κοῖλα· ὁ μὲν χαλκός, ὅτι λεῖος· τὰ δὲ κοῖλα, τῇ ἀνακλάσει πολλὰς ποιεῖ πληγὰς μετὰ τὴν πρώτην, ἀδυνατοῦντος ἐξελθεῖν τοῦ κινηθέντος. &c.

Οὐκ ἔστι δὲ ψόφου κύριος ὁ ἀήρ, οὐδὲ τὸ ὕδωρ· ἀλλὰ δεῖ στερεῶν πληγὴν γενέσθαι πρὸς ἄλληλα, καὶ πρὸς τὸν ἀέρα· τοῦτο δὲ γίνεται, ὅταν ὑπομένῃ πληγεὶς ὁ ἀήρ, καὶ μὴ διαχυθῇ· διὸ ἐὰν ταχέως καὶ σφοδρῶς πληγῇ, ψοφεῖ· δεῖ γὰρ φθάσαι τὴν κίνησιν τοῦ ῥαπίζοντος τὴν θρύψιν τοῦ ἀέρος.

Arist. l. 2. de anim. c. 8. t. 78. Sonus porrò qui est actu, fit semper alicuius: ad aliquid, & in aliquo: etenim ictus est, qui facit sonum: ideoque cum vnum est, sonus fieri nequit: quippe diuersũ est quod verberat, ac quod verberatur. Quare quod sonat, ad aliquid sonat: ictus autem non fit sine latione: vt autem diximus, sonus nõ est ictus quorumcunque corporum: quia nullum sonum edũt lana, siue percutiẽtes, siue percussæ, sed æs, et quæcũque sunt leuia & concaua: æs quidem, quia est laue: concaua refractione multos ictus post primũ efficiunt, cùm id, quod motum est, non possit exire. &c.

T. 79. Non est autem soni potestas penes aërem, vel aquã: sed oportet ictum fieri solidorũ inter se, & erga aërẽ. Hoc autẽ fit, quando aër percussus permanet, nec dissipatur: idcirco si celeriter & vehemẽter percutiatur, sonum edit: nam opus est vt motus percutientis anticipet dissipationem aëris.

Διὰ τὸ ψαθυρὸς εἶναι, οὐ γεγωνεῖ, ἂν μὴ λεῖον ᾖ τὸ πληγέν· τότε δὲ εἷς γίνεται ἅμα, διὰ τὸ ἐπίπεδον· ἓν γὰρ τὸ τοῦ λείου ἐπίπεδον.

Οὐ δὴ πᾶν, ὥσπερ εἴρηται, ψοφεῖ τυπτόμενον, καὶ τύπτον, οἷον ἐὰν πατάξῃ βελόνη βελόνην· ἀλλὰ δεῖ τὸ τυπτόμενον ὁμαλὸν εἶναι, ὥστε τὸν ἀέρα ἀθρόον ἀφάλλεσθαι καὶ σείεσθαι.

T.81. Quia friabilis est, non personat, nisi lene sit quod percutitur: tum autẽ fit vnus simul propter planitiem: quoniam vna est planities rei lenis.

T.85. Non quiduis percussum & percutiens sonat: veluti si acus acum percusserit: sed oportet id quod percutitur, planum esse, vt aër confertim resiliat & quatiatur.

L'Ouye c'est vne puissance de l'ame pour connoistre le son, qui est son obiect. Le son est vne qualité prouenant du mouuement & rejallissement de l'air, pris & frappé entre-deux corps durs de suffisante grandeur, qui s'entrechoquent: car s'ils estoient trop petits, il ne s'entendroit point de son: de sorte que le frappemẽt de l'air n'est son que causellement. Cette qualité est premiere comme la lumiere, & non procedant d'autres qualitez. Il faut que les corps soient durs, comme nous auons dit, pour engendrer le son: d'autant que l'air ne rejaillssant pas contre les mols, mais se perdant plustost dans eux, alors qu'ils s'entre-heurtent, il ne s'en faict point de son. Tellemẽt que quãd le son prouiẽt de l'air frappé d'vn corps dur seulement: comme pour exemple d'vne gaule, sans qu'il y ait aucun corps dur, l'air resserré par ce mouuement, tient lieu de corps dur choqué. Les corps aussi qui ne sont pas polis, ne rendent gueres de son: parce qu'ils diuisent & separent l'air en plusieurs petites parties: mais les polis n'ayant qu'vne superficie, l'air en est frappé ensemble: à cause dequoy cette partie frappee tout d'vn coup, se meut, & faict vn plus grand son & vne plus grande impression en l'ouye.

Du moyen du son & du subiect où il reside.

CHAPITRE XXII.

Ἔτι ἀκούεται ἐν ἀέρι, καὶ ὕδατι, ἀλλ᾽ ἧττον.

Τὸ δὲ κενὸν ὀρθῶς λέγεται κύριον τοῦ ἀκούειν· δοκεῖ γὰρ εἶναι κενὸν ὁ ἀήρ· οὗτος δέ ἐστιν ὁ ποιῶν ἀκούειν, ὅταν κινηθῇ συνεχὴς καὶ εἷς.

Ἀλλ᾽ οἱ λεγόμενοι φωνεῖν, οἷον ἐν τῷ Ἀχελῴῳ ἰχθύες, ψοφοῦσι τοῖς βραγχίοις, ἢ τινὶ ἑτέρῳ τοιούτῳ.

Arist. l. 2. de anim. c. 8. t. 79. Praterea auditur in aëre, & in aqua, sed minus.

T.81. Recte autem dicitur penes inane esse potestatem audiendi: aër namque videtur esse inane: atque hic est qui audire facit, quando mouetur continuus et vnus.

T.87. Sed qui dicuntur vocem edere, vt pisces in Acheloo flumine, branchiis sonum faciunt, aut alio aliquo eiusmodi organo.

IL n'y a point de doubte que l'air ne soit le moyen par lequel le son paruient à l'ouye: & parce que l'air a quelque ressemblance au vuide que s'imaginoient les Anciens, Aristote les loüe de luy auoir attribué la cause de l'audition. Le son est causellement au corps qui peut rendre du son, ainsi que la santé est en la medecine: mais il est subiectiuement & formellement en l'air moyen, comme la santé est subiectiuement en l'animal: ce qui se prouue en cette sorte. Le son est subiectiuement au corps frappant, & au frappé, ou en l'vn d'eux, ou en l'air moyen. Il n'est pas en l'vn & en l'autre: parce qu'estant vn accident vn de nombre, il ne peut estre en deux subiects. Il n'y a pas aussi de raison qu'il soit plustost en l'vn qu'en l'autre: il est donques subiectiuement en l'air. Et dauantage le son est où est l'action dont il est produict, laquelle action à sçauoir le mouuement de rejallissement & de choquement, est en l'air pris entre les deux corps s'entre-choquants. Cette mesme preuue est encores confirmee par vn signe: car nous experimentons que le son est porté au mouuement de l'air, du costé que le vent pousse: & puis nous n'oyons point le son de deux corps que nous auons veu de loing s'entre-heurter, tant que l'air emeu nous l'ait apporté, qui est bien signe que le son est subiectiuement en l'air. Que s'il estoit en la chose sonante, il faudroit pour estre ouy qu'il ne s'espandist qu'intentionnellement & non reellement parmy son moyen, comme les especes des obiects visibles: mais en ce cas là, le vent ne pourroit empescher l'ouye, non plus que la vision, ce que nous esprouuons n'estre pas. Car on n'oit pas aysement ny de loing le son du costé que le vent souffle: chose qui monstre que le son est en l'air, & porté auec luy. Le son est aussi en l'eau; car l'experiẽce nous apprẽd que les poissons oyẽt le bruit qu'on faict sur l'eau & au riuage: & nõ seulement il y reside comme en son subiect, en prouenant du son qui se

faict

faict en l'air: mais auſſi il s'y en engendre ſelon Ariſtote meſme, qui rapporte que les poiſſons du fleuue Achelous en font. Dequoy il s'enſuit que le mouuement ſe faict d'autre choſe que du rejalliſſemẽt de l'air pris entre deux corps: car l'air ne peut demeurer en l'eau, qu'y eſtant detenu violammẽt, & enclos en quelque vaiſſeau ſolide: mais on peut dire que ce qu'Ariſtote n'a parlé que de l'air en la generation du ſon, c'eſt parce qu'il ne ſe faict ordinairement que d'air, & qu'en l'eau il eſt plus groſſier & imparfaict.

De l'organe de l'ouÿe.

CHAPITRE XXIII.

Ἀκοῇ δὲ συμφυὴς ἀήρ· διὰ δὲ τὸ ἐν ἀέρι εἶναι, κινουμένου τοῦ ἔξω, τὸ ἔσω κινεῖται· διόπερ οὐ πάντῃ τὸ ζῷον ἀκούει, οὐδὲ πάντῃ διέρχεται ὁ ἀήρ· οὐ γὰρ πάντῃ ἔχει ἀέρα τὸ κινησόμενον μέρος καὶ ἔμψυχον, ὥσπερ ἡ κόρη τὸ ὑγρόν· αὐτὸς μὲν δὴ ἄψοφος ὁ ἀήρ, διὰ τὸ εὔθρυπτον, ὅταν δὲ κωλυθῇ θρύπτεσθαι, ἡ τούτου κίνησις ψόφος· ὁ δ' ἐν τοῖς ὠσὶν ἐγκατῳκοδόμηται πρὸς τὸ ἀκίνητος εἶναι, ὅπως ἀκριβῶς αἰσθάνηται πάσας τὰς διαφορὰς τῆς κινήσεως. &c.

Σημεῖον τοῦ ἀκούειν ἢ μή, τὸ ἠχεῖν αἰεὶ τὸ οὖς ὥσπερ τὸ κέρας· ἀεὶ γὰρ οἰκείαν τινὰ κίνησιν κινεῖται ὁ ἀὴρ ὁ ἐν τοῖς ὠσίν· ἀλλ' ὁ ψόφος, ἀλλότριος, καὶ οὐκ ἴδιος.

Τὸ δὲ τῆς ἀκοῆς αἰσθητήριον ἀέρος εἶναί φαμεν· ἐκ μὲν οὖν τῶν ὀφθαλμῶν οἱ πόροι φέρουσιν εἰς τὰς περὶ τὸν ἐγκέφαλον φλέβας· πάλιν δ' ἐκ τῶν ὤτων ὡσαύτως πόρος εἰς τοὔπισθεν.

Ariſt. l. 2. de anim. c. 8. t. 82. Auditui verò eſt natiuus aër, et quia in aëre eſt, moto externo mouetur internũ. Quare non omni parte animal audit, nec quouis permeat aër, quia non vbique habet aërem pars mota et animata, quemadmodum pupilla humorem. t. 83. Ipſe igitur aër ſoni eſt expers, quia facilè diſſipatur, cùm autem diſſipari prohibetur, eius motus eſt ſonus. Hic autem in auribus conditus eſt, ab hoc vt ſit immobilis, vt exquiſitè ſentiat omnes differentias motus. &c.

T. 84. Signium audiendi vel non audiendi eſt, cùm auribus ſonat vt cornu: ſemper enim proprio quodam motu mouetur aër, qui eſt in auribus: ſed ſonus eſt motus alienus non proprius.

L. 2. de partib. animal. c. 10. Senſorium autem audiendi, aëris eſſe fatemur: vt igitur ab oculis meatus ad venas circa cerebrum ſparſas tendunt, ſic ab auribus meatus in occiput penetrat.

L'Organe de l'ouye c'eſt, ſelon Ariſtote, vn certain air naturel qui reſide en la coquille de l'aureille, & eſt ſeparé de l'air externe par vne petite pellicule ſubtile appellee tambour de l'aureille, à cauſe qu'elle eſt ſeiche & reſonante comme le parchemin qui couure vn tambour. L'eſpece du ſon ayãt frappé ce tãbour, elle ſe reçoit en cet air ou eſprit enclos, & de là eſt portee par vn nerf ſortãt de la ceruelle au lieu où le ſentiment ſe faict: & ſi cette pellicule eſtoit offencee ou l'air enclos dedans corrompu, le ſentiment de l'ouye ne ſe pourroit faire, ainſi que la veuë ſeroit offencee, ſi on bleſſoit la pellicule de l'œil ou l'humeur aqueuſe. A cauſe de quoy comme la nature bien aduiſee a donné des paupieres pour la deffence de l'œil, de meſme elle a faict les oreilles tortues par le dedans & ſinueuſes, afin que le tambour de l'oreille ſoit deffendu des choſes exterieures, qui le pourroiẽt corrompre. Or en la meſme ſorte que l'organe de la veuë doit eſtre du tout ſans couleur, pour receuoir les differences de toutes les couleurs: ſemblablement cet air naturel qui eſt en la pellicule de l'oreille, ne doit auoir entant qu'il eſt organe de l'ouye, aucun mouuement local, ny propre, ny commun, afin que l'ouye apprehende les differences de tous les ſons: de quoy s'enſuit que la bonté de l'ouye conſiſte au repos de l'air qui eſt en l'oreille, en ſorte qu'il n'y ait point de mouuement, ny de tintement.

Du Laurens deſcriuant les parties qui ſeruent à l'ouye, dit qu'il ne ſe peut perſuader que l'air naturel enclos en la coquille de l'oreille qui eſt ſeparé de l'air externe par la mẽbrane ou tambour ſoit le principal organe de l'ouye. Il y a vne des raiſons qu'il dõne que ie trouuerois bonne: à ſçauoir que cet air n'eſt pas animé, s'il le prouuoit bien. Il ſe fonde ſur ce qu'il l'eſtime eſtre vn corps ſimple, qui n'eſt point different de l'air externe: mais il ne demonſtre point cela, ny que ce ne puiſſe eſtre vne partie treſ-déliee du corps animé; en quoy l'eſchole de Conimbre ne trouue point de repugnance. Ie ne voudrois pas maintenir que ce corps qu'Ariſtote appelle air naturel fuſt corps ſimple: mais ie ſuis bien de cette opinion qu'il y a ſubiect de douter qu'il ſoit animé: d'autant que pour l'eſtre il faudroit qu'il fuſt continu auec les parties ſolides, car ſans eſtre continu il ne ſçauroit eſtre animé, ny ſans eſtre animé ſentir. Et dautant qu'il eſt auſſi difficile de prouuer qu'vn corps liquide ſoit continu à vn ſolide, comme il eſt facile à connoiſtre

Du Laur. l. 11. anat. q. 10.

qu'il y est contigu ; ie ne voy point de raison qu'il soit animé. Du Laurens estime que le nerf estendu aux aureilles portant l'espece du son, est l'organe de l'ouye. Que si cela estoit nous en pourrions autant dire du nerf optique qui porte l'espece de la couleur, & des nerfs apophyses qui portent l'espece du son, & tout de mesme des autres nerfs qui portent és autres sens, les especes de leurs obiects : mais outre que les nerfs semblent trop terrestres pour vne si delicate action que celle de sentir; ie trouue plus d'apparence qu'autrement, que toutes ces parties que nous appellons les organes des sens exterieurs : à sçauoir l'humeur crystaline, l'air connaturel, & semblables, ne seruent qu'à receuoir les images des obiects, & les nerfs à les porter en la ceruelle à vn centre commun, auquel reside la faculté de sentir, & où se faict l'action du sentiment : ce qu'aucun des autres organes ne faict : (de quoy nous donnons les raisons en traictant du sens commun) sans que cela retarde le sentiment : car il se faict au mesme instant que l'espece est receüe. Et selon cette maniere il n'importe que l'air naturel qui est en l'oreille, ny l'humeur crystaline de l'œil, soient continus aux autres parties ; car il suffiroit qu'ils leur fussent contigus pour receuoir les especes des obiects & seruir au sentiment: ainsi comme ils reçoiuent l'espece de la couleur & du son, de l'air externe, auquel ils ne sont pas continus.

Que le mouuement n'est pas son.

CHAPITRE XXIV.

Ψοφητικὸν μὲν ὂν τὸ κινητικὸν ἑνὸς ἀέρος συνεχείᾳ μέχρις ἀκοῆς.

Arist. l. 2. de anim. c. 8. t. 82. Vim igitur sonandi habet, quod habet vim impellendi aërem, vnum continuatione vsque ad auditum.

IL y a deux mouuements en la generation du son : l'vn est celuy par lequel les deux corps s'entre-choquẽt: l'autre c'est le rejallissement de l'air pris entre ces deux corps, par lesquels il est frappé. Donques puisque ce frappement & rejallissement est mouuement, le mouuement est cause du son. Or la cause n'est pas l'effect, & partant le son n'est pas le mouuement, mais son effect. Et cela se connoist encores, en ce que le graue & l'aigu sont les differences du son, & celles du mouuement c'est le tardif & le viste : or celles là sont distinguees de celles-cy: parce que les differences du son sont causees des differences des mouuements : car le son aigu vient du mouuement viste, & le son graue du mouuement tardif : mais les choses sont distinguees dont les differences sont distinctes : donques le son n'est pas mouuement.

Diuerses opinions de la maniere dont le son est au moyen & paruient à l'ouye.

CHAPITRE XXV.

LEs opinions des Philosophes sont diuerses, pour le regard de la maniere dont le son est au moyen, & de celle dont l'air où il reside est meu. Premierement celle d'Auicenne est que l'air est meu iusqu'à l'air interieur des oreilles : à sçauoir, que la mesme portion de l'air immediatemẽt frappé par les corps s'entre-choquãts, en laquelle est le son, va d'vne impetuosité par tout le moyẽ, rompãt l'air iusqu'à l'ouye ou aux oreilles: ainsi qu'vne flesche qui est portee au but. Mais cela n'est point: car vn son mesme de nombre ne paruient pas iusqu'à l'ouye : attendu que si cela estoit, plusieurs personnes ne pourroient ouyr vn mesme son entier, dautant que cette petite partie de l'air immediatement frappee, ne peut pas estre multipliee toute entiere: & nous éprouuons que plusieurs milliers de personnes peuuent ouyr vne mesme voix. Secondement, parce que le son estant vne chose successiue, il ne demeure pas mesme par toute l'espace, s'il ne se faict vn nouueau frappement. Et tiercement, il n'y a pas beaucoup d'apparence, qu'vn debile frappement de l'air, quand quelqu'vn parle, puisse rompre & penetrer tant d'air.

Simplicius estimoit que tout l'air estoit meu au mouuement de la partie frappee, par le choquement mutuel des corps, disant que le tout des choses cõtinues est meu au mouuement d'vne de leurs parties, & l'air est continu iusqu'à l'ouye. Mais il y a contre cela, que quand vne partie de l'air est frappee en sorte qu'on en oyt le son, il n'est pas necessaire que

tout l'air se meuue ensemble; autrement il faudroit que l'oüye se fist aussi promptement que la veuë: & si le son ne seroit pas plustost oüy de pres que de loing: dont l'experience nous monstre le cõtraire. Et d'ailleurs la continuité de l'air n'y sert de rien: car vne partie des choses continues fluides & fragilles, estant meuë, l'autre ne l'est pas tout incontinent, autremẽt l'air de tout l'vniuers seroit meu, quand vne petite partie seroit meuë; chose qui est sans raison: comme aussi nous l'apperceuons en vn vase plain d'eau, dont on peut mouuoir la partie superieure, sans que l'inferieure soit meuë.

Albert tenoit qu'il se faisoit plusieurs frappements en l'air: de sorte que le premier en frappe vn autre, & ce second vn autre, en la maniere que les cercles se font sur l'eau, quand on a ietté quelque pierre dedans: & que ce mouuemẽt & le son paruiennẽt iusqu'à l'oüye. Mais l'experience nous enseigne que le son n'est pas oüy de ceste façon: car nous oyons quelquesfois en des lieux si clos & cachez, que l'air n'y communique point auec la liberté qui luy seroit requise pour faire ces cercles; à cause des murs épois qui l'enuironnent, de sorte que l'exterieur ne sçauroit venir iusqu'à l'oüye: & puis les poissons oyent les voix des pescheurs, sans que l'eau soit meuë: tellement que tout le moyen continu n'est pas meu reellement iusqu'à l'oüye. Et en troisiesme lieu nous serions plus long temps que nous ne sommes à ouyr les paroles de ceux qui haranguent, si la multiplication estoit reelle & successiue. En quatriesme lieu, si c'estoit vn nouueau son produit par le premier, il faudroit que le son fust animé quand il seroit articulé: car les corps inanimez ne sçauroient produire de voix articulees, puisque la fluste mesme combien qu'elle soit meue de la langue, ne peut exprimer les voix distinctement. Et finallement il paroist que le mouuement ne va pas iusqu'à l'oüye: parce que nous entendons plusieurs sons tout ensemble: & il est impossible que ceste petite partie d'air qui est l'organe, soit frappee tout ensemble de plusieurs & diuers mouuements reels.

S. Thomas, Caietan, & plusieurs autres sont d'opinion, que le mouuement reel & le son reel se multiplient par nouueaux frappements durant vn certain espace, les vns apres les autres, à la façon des cercles qui se font sur l'eau, comme il a esté dit: & qu'au bout de ceste espace, ils se multiplient intentionnellement iusqu'à l'oüye. Mais il y a plus d'apparence que le son estant vne fois reellement produit, il se multiplie intentionnellement au reste seulement, & est oüy ainsi que la couleur fait impression en la veuë par son espece. De sorte que combien que l'air se meuue quelquesfois iusqu'à l'oreille quand le son est vehement, neantmoins il n'est pas necessaire que le mouuement par lequel le son est fait, paruienne iusqu'aux oreilles: autrement il faudroit que le son des cloches qui est oüy d'vne lieuë meust tout l'air en general compris dedans ceste lieuë en rond: en quoy il n'y a point de raison. Et secondemẽt, parce que si deux personnes opposees l'vne à l'autre, s'entre-appelloient en mesme temps, les mouuements contraires s'entre-empescheroient de paruenir à eux &, d'oüyr la voix l'vn de l'autre. En troisiesme lieu on ne pourroit oüyr vn son entier: car puis qu'il est impossible que tout le son coulle aux oreilles, il n'en peut estre apprehẽdé entier, que par le moyen de l'espece qui le represente tout entier.

Comment le son est porté & oüy.

CHAPITRE XXVI.

APres que le son a esté engendré en quelque lieu par le choc des corps durs, moyennant l'air pris entre eux qui est meu, l'espece intentionelle du son est portee iusqu'à l'oüye, suiuant le son que l'air émeu emporte durant vn certain espace: car le son ne demeure pas tousiours fixe en vn lieu: cõme nous l'eprouuons en ce que nous n'oyons pas tousiours à l'instãt que le son est nay, mais quelque tẽps apres: là où l'espece des choses visibles se trouue en l'œil en vn momẽt. Ce mouuemẽt est cause aussi que quelquesfois nous n'oyons pas de si loing que nous voyons, & quelquesfois nous oyons de plus loing que nous ne voyons: car selon la violence & la foiblesse de ce mouuement, l'espece intentionnelle du son est portee plus loin, ou elle s'arreste bien pres: cõme pour exemple, ie pourray veoir de bien loing deux corps s'entre-choquants, sans en oüyr le son: & au contraire ie puis oüyr vne canonade de plus loing que ie ne pourray veoir. Le vent peut aussi nuire & ayder ces effects: car il porte le son plus loing d'vn costé, & empesche qu'il ne s'estende de l'autre. En quoy il faut noter que le son porté ne paruient pas tousiours iusqu'à l'oüye,

comme aussi il n'est pas requis, suffisant que ce soit son espece intentionnelle, laquelle s'estend plus loing que luy.

De l'Echo.

CHAPITRE XXVII.

Ηχὼ δὲ γίνεται, ὅταν ἀπὸ τοῦ ἀέρος ἑνὸς γενομένου διὰ τὸ ἀγγεῖον τὸ διορίσαν καὶ κωλῦσαν θρυφθῆναι, πάλιν ὁ ἀὴρ ἀπωσθῇ ὥσπερ σφαῖρα· ἔοικε δὲ ἀεὶ γίνεσθαι ἠχὼ, ἀλλ' οὐ σαφής· ἐπεὶ συμβαίνει γε ἐπὶ τοῦ ψόφου, καθάπερ καὶ ἐπὶ τοῦ φωτός· καὶ γὰρ τὸ φῶς ἀεὶ ἀνακλᾶται· οὐ γὰρ ἂν ἐγίνετο πάντῃ φῶς· ἀλλὰ σκότος ἔξω τοῦ ἡλιουμένου· ἀλλ' οὐχ οὕτως ἀνακλᾶται, ὥσπερ ἀφ' ὕδατος, ἢ χαλκοῦ, ἢ τινος ἄλλου τῶν λείων· ὥστε σκιὰν ποιεῖν, ᾗ τὸ φῶς ὁρίζομεν.

Arist. l. 2. de anim. c. 8. t. 85. Echo autem fit, quando ab aëre, qui propter vas terminans ac friari probibẽs, vnus effectus est, rursus aër repellitur quasi pila: videtur autem semper fieri echo, quamvis nõ perspicua, quia contingit in sono, vt etiam in lumine, etenim lumen semper reflectitur: alioquin non fieret vbique lumen, sed essent tenebræ extra locum à sole illustratum: sed non ita reflectitur, vt ab aqua, aut aëre, aut aliquo corpore læui; quocirca facit vmbram, qua lumen terminamus.

LE son qui reuient vers le lieu dont il est party, auquel il est renuoyé & reflefchy par vn corps solide qu'il a rencontré, s'appelle echo: il se fait tousiours là où le son est arresté, combien que nous ne l'oyons pas tousiours: ainsi qu'vn corps estant opposé aux rayons du soleil, il se fait tousiours de la reflection contre luy. Les opinions des Philosophes sont diuerses de l'echo: à sçauoir s'il est mesme de nombre ou d'espece que le premier son qui est reflechy, ou s'il en est diuers: car Auicenne estimoit que l'echo est mesme de nombre que le premier son: parce que c'est la mesme portion de l'air qui a son, laquelle a esté premierement frappee par les corps s'entre-choquants, & qui passe par l'air moyen & y reuient de rechef elle mesme, ayant trouué vn obstacle qui l'empesche de passer outre, & la renuoye vers le lieu d'où elle est partie: de sorte qu'elle est deux fois ouye. S. Thomas, Caietan, & plusieurs autres tiennent, que l'echo est diuers de nombre du premier son, mais mesme d'espece: dautant que quand il rencontre vn obstacle, il se fait vn frappement à l'encontre & vn semblable son, & cet air retrocede tousiours frappant selon diuerses parties, & reuient par cercles en la mesme sorte qu'il est allé: & ainsi on oyt vn son mesme d'espece. Iandunus est d'opinion que l'echo est vn son diuers d'espece du premier quand c'est vne voix: parce que le premier est fait de l'ame, & le second par vn corps inanimé, à sçauoir l'obstacle. Pour mon regard ie trouue plus de raison d'estimer que l'echo est du tout le son mesme de nombre qui enuoye le premier ses especes, par lesquelles le mesme son est oüy; & estant reflefchies, elles font l'echo, & paroistre que c'est vn autre son, à cause de leur demeure à reuenir: car le son fait impression successiuement: parce que si c'estoit vn nouueau son produit par l'obstacle, il ne pourroit estre articulé n'estant pas faict de l'ame. Mais en quelque sorte que ce soit l'echo se forme mieux aux lieux concaues, cõme vallees, voultes, puits, & cisternes: par ce qu'elles retiennent mieux l'air & le renuoyent plus viuement.

De la voix.

CHAPITRE XXVIII.

Ἡ δὲ φωνὴ, ψόφος τίς ἐστιν ἐμψύχου· τῶν γὰρ ἀψύχων οὐθὲν φωνεῖ. &c. Πολλὰ δὲ τῶν ζώων οὐκ ἔχουσι φωνήν· οἷον τά τε ἄναιμα, καὶ τῶν ἐναίμων οἱ ἰχθύες· καὶ τοῦτ' εὐλόγως· εἴπερ ἀέρος κίνησίς ἐστιν ὁ ψόφος· ἀλλ' οἱ λεγόμενοι φωνεῖν, οἷον ἐν τῷ Ἀχελῴῳ ἰχθύες, ψοφοῦσι τοῖς βραγχίοις, ἢ εὐλόγως ἂν φωνοίη ταῦτα μόνα ὅσα δέχεται τὸν ἀέρα· ἤδη γὰρ τῷ ἀναπνεομένῳ καταχρῆται ἡ φύσις ἐπὶ δύο ἔργα, καθάπερ τῇ γλώττῃ ἐπὶ τὴν γεῦσιν καὶ τὴν διάλεκτον· ὧν, ἡ μὲν γεῦσις, ἀναγκαῖον, διὸ καὶ πλείοσιν ὑπάρχει· ἡ δ' ἑρμηνεία, ἕνεκεν τοῦ εὖ. &c.

Arist. l. 2. de anim. c. 8. t. 87. Vox autẽ est sonus quidã animati: nullũ enim inanimatũ vocẽ emittit. &c.

Sed multa animalia non edunt vocem vt exanguia, & inter sanguine prædita pisces, idque rani est consentaneum: si quidem sonus est motus aëris. Sed qui dicuntur vocem edere vt, pisces in Acheloo flumine, branchys sonum faciant, aut alio aliquo eius modi organo. t. 88. Meritò hæc sola vocem emittunt, quæ aërem suscipiunt. Iam enim spiritu abutitur natura ad duo officia, quemadmodum lingua ad gustum & locutionem: quorum quidem gustus est res necessaria: ideóque pluribus inest: interpretatio verò vt bene sit. &c.

Ὄργανον δὲ τῇ ἀναπνοῇ, ὁ φάρυγξ· οὗ δ' ἕνεκα καὶ τὸ μόριόν ἐστι τοῦτο, πνεύμων· τούτῳ γὰρ τῷ μορίῳ πλεῖστον ἔχει τὸ θερμὸν τὰ πεζὰ τῶν ἄλλων· δεῖται δὲ τῆς ἀναπνοῆς καὶ ὁ περὶ τὴν καρδίαν τόπος πρῶτος· διὸ ἀναγκαῖον εἴσω ἀναπνεομένου, εἰσιέναι τὸν ἀέρα· ὥστε ἡ πληγὴ τοῦ ἀναπνεομένου ἀέρος ὑπὸ τῆς ἐν τούτοις τοῖς μορίοις ψυχῆς πρὸς τὴν καλουμένην ἀρτηρίαν, φωνή ἐστιν· οὐ γὰρ πᾶς ζῴου ψόφος, φωνή, καθάπερ εἴπομεν· ἔστι γὰρ τοῖ γλώττῃ ψοφεῖν, ὥσπερ οἱ βήττοντες· ἀλλὰ δεῖ ἔμψυχόν τε εἶναι τὸ τύπτον· καὶ μετὰ φαντασίας τινός· σημαντικὸς γάρ τις ψόφος, ἐστὶν ἡ φωνή.

T.89. Instrumentum autem respirationis est guttur, cuius vero causa est etiam hac pars, id est pulmo: hac enim parte animalia terrestria plurimum caloris habent pre cæteris, eget etiam respiratione locus qui primus est circa cor. Idcirco necesse est, intus respirante animali ingredi aërem. Quapropter ictus aeris per respirationẽ ducti, factus ab anima, quæ in his est partibus, ad eam quæ vocatur arteria, hic (inquam) ictus est vox: non enim cuiusuis animalis sonus est vox, quemadmodum diximus: licet enim lingua sonum edere, vt qui tussiunt: sed oportet animatum esse id quod percutit, & cum phantasia quadam: nam vox est sonus quidam significandi vim habens.

Φανερὸν γὰρ, καὶ διότι οἱ ἰχθύες, ἄφωνοι· οὐ γὰρ ἔχουσι φάρυγγα· τοῦτο δὲ τὸ μόριον οὐκ ἔχουσιν, ὅτι οὐ δέχονται τὸν ἀέρα, οὐδ' ἀναπνέουσιν· ὥσθ' οἱ λέγοντες τοὺς ἰχθύας ἀναπνεῖν, σφάλλουσι.

Perspicuum enim est, et cur pisces sint muti: quia scilicet non habent guttur: hanc autem partem ideo non habent, quia non suscipiunt aërem: nec respirant: quocirca errant qui pisces respirare aiunt.

Οἱ δὲ ἰχθύες, ἄφωνοι μέν εἰσιν· οὔτε γὰρ πνεύμονα, οὔτε ἀρτηρίαν καὶ φάρυγγα ἔχουσι· ψόφους δέ τινας ἀφιᾶσι καὶ τριγμούς, οὓς λέγουσι φωνεῖν, οἷον λύρα καὶ χρομίς· οὗτοι γὰρ ἀφιᾶσιν ὥσπερ γρυλλισμόν.

L.4. hist. animal. c.9. Pisces vocis quidem expertes sunt: quippe qui neque pulmonem, neque arteriam, aut guttur obtineant: sed sonos quosdam, stridoresque mouẽt, qui vocales esse existimantur, vt lyra, vt chromis: his enim quasi grunnitus quidam emittitur. &c.

PVISQVE les voix sont aussi de l'obiect de l'oüye: attendu que ce sont des sons d'animal; ie diray en cet endroit ce que c'est. La voix, c'est le son sortant de la bouche d'vn animal, & prouenant de la repercussion ou rebattement de l'air aspiré, qui auoit esté auparauant respiré ou attiré par les poulmons. Lequel son, se fait ordinairemẽt auec intention de signifier quelque chose. Les instruments corporels qui forment la voix, sont le poulmon, la gorge, le palais, la langue, les deux leures, & les quatre premieres dents de deuant: car de leur collisiõ, la voix naist, entre lesquels l'air est reuerberé en la gorge & au palais de l'animal, par le mouuement de la langue. Le poulmon a esté donné à l'animal, afin que par ceste attraction & respiration de l'air, la voix soit formee: à cause dequoy l'animal qui n'a point de poulmon, ne peut respirer & former de voix. Non que le poulmon soit seulement necessaire aux animaux pour la voix: car il est aussi afin que de son esleuation attirant l'air comme des soufflets & le reiettant par sa compression, il refroidisse la chaleur du cœur, laquelle suffoqueroit l'animal, si elle n'estoit temperee par l'aspiratiõ & respiration. Et ainsi l'air attiré sert à deux operations, comme la langue au goust & à la parole. Or les animaux qui n'ont point de sang, & les poissons, n'ont point de voix: dont la raison est que la voix se forme de l'air, lequel les animaux qui n'ont point de sang n'aspirent point: parce qu'ils n'ont point de chaleur qui doiue estre rafraischie, estãs priuez de sang: & les poissons ne le peuuent aspirer, parce qu'ils viuent en l'eau. C'est pourquoy Aristote dit, que le son qu'on oit des poissons du fleuue Achelous, n'est pas vne voix, mais vn bruit de leurs machoires, ou de quelques autres de leurs parties. Au moyen dequoy nul son n'est voix, que celuy qui est fait par la bouche de l'animal, comme nous auons dit, & auec intention de signifier quelque chose.

Des voix, les vnes sont articulees, les autres non articulees. La voix articulee c'est celle qui est proferee distincte par certaines syllabes, en sorte qu'elle peut estre escrite. L'inarticulee c'est celle qui n'est point distincte de syllabes, & ne se peut escrire. Les voix ont double signification, l'vne naturelle & l'autre selon l'institution des hommes. La naturelle c'est celle qui exprime les passions interieures, & fait connoistre l'animal dont elle procede: comme pour exemple, les pleurs, l'abboy d'vn chien, & semblables. Ceste sorte de voix est commune à l'homme & aux bestes, pour signifier leurs passions de joye ou de tristesse; & est ordonnee de nature à cest effect: tellement que c'est la mesme chose que le signe naturel. La voix selon l'institution des hommes, c'est celle qui signifie & declare les conceptions de l'entendement, & est propre à l'homme seul. Des voix tant articulees que non articulees, il y en a qui ne signifient rien: à sçauoir pour le regard

des articulees, celles qui n'ont point de signification en aucune langue: & quant aux non articulees, c'est comme le sifflement d'vn homme, & semblables. Les bestes oyent toutes sortes de voix: mais parce qu'elles n'entendent que la signification de celles qui sont naturelles, & non les autres qui signifient par institution, il n'y a que les seuls hommes, lesquels ont donné cours aux termes ou vocables, qui soient capables de discipline & de doctrine: c'est a dire d'enseigner & d'estre enseignez és arts & és sciences.

Du sens de l'odorer & de son obiect & moyen.

CHAPITRE XXIX.

Ἔστι δὲ ἡ ὄσφρησις διὰ τοῦ μεταξὺ, οἷον ἀέρος ἢ ὕδατος· καὶ γὰρ τὰ ἔνυδρα δοκοῦσιν ὀσμῆς αἰσθάνεσθαι· ὁμοίως δὲ καὶ τὰ ἔναιμα καὶ τὰ ἄναιμα· ὥσπερ καὶ τὰ ἐν τῷ ἀέρι· καὶ γὰρ τούτων ἔνια πόρρωθεν ἀπαντᾷ πρὸς τὴν τροφὴν, ὑπόοσμα γινόμενα.

Ἔστι δ' ἡ ὀσμὴ, τοῦ ξηροῦ· ὥσπερ ὁ χυμὸς, τοῦ ὑγροῦ· τὸ δὲ ὀσφραντικὸν αἰσθητήριον, δυνάμει τοιοῦτον.

Οὐ γὰρ μόνον ἐν ἀέρι, ἀλλὰ καὶ ἐν ὕδατι τὸ τῆς ὀσφρήσεώς ἐστι· δῆλον δ' ἐπὶ τῶν ἰχθύων, καὶ τῶν ὀστρακοδέρμων· φαίνονται γὰρ ὀσφραινόμενοι, οὔτε ἀέρος ὄντος ἐν τῷ ὕδατι· ἐπιπολάζει γὰρ ἀὴρ, ὅταν ἐγγένηται.

Arist.l.2.de anim.c.9.t.97. Porrò etiam olfactus fit per medium interiectum, vt aërem, vel aquam: nã & aquatilia animalia videntur odorem sentire: pariterque sanguine prædita, & exanguia: sicut & ea quæ in aëre degunt: nam & eorum nonnulla è longinquo accurrunt, ad cibum odore illecta.

T.100. Odor autem est sicci, sicut sapor est humidi: odoratiuum autem sensorium, potestate est tale.

L.de sensu & sens.c 5. Nam non in aëre modo, sed etiam in aqua olfactio fit, id autem tam in piscibus, quàm in testaceo animaliũ genere palã est: nã pisces olfacere videntur, quamuis nec aër in aqua sit: nam simul aër in aqua gignitur, emergere assolet.)

LE sens de l'odorer c'est vne faculté ou puissance, par laquelle nous sentons l'odeur des choses, qui est son obiect: qui est situee audeuant de la ceruelle. Le moyen par lequel l'odeur est portee au sens, c'est l'air & l'eau. Cela est tout éuident pour le regard de l'air. Quant à l'eau, il paroist en certaines choses, lesquelles iettees en l'eau, sont incontinent senties par les poissons: à cause dequoy ils y accourẽt: & le polype qui ne peut estre arraché de la pierre ou il est attaché, souffrant plustost d'estre taillé en pieces: la quitte incõtinent par l'odeur de l'herbe aux pulces. L'odeur n'est iamais reellement au moyen immediatement, ains seulement en la chose odoriferante où elle est subiectement. Et la raison pourquoy l'odeur ne peut estre reellement au moyen, c'est premierement, pour ce qu'vn simple corps comme est l'element, ne reçoit point les qualitez secondes selon l'estre reel: or l'odeur est vne qualité seconde: & partant elle n'est pas receuë en l'air, qui est corps simple: mais elle est selon son espece intentionnelle au moyen, comme la couleur, & non reellement. Secondement c'est parce que les qualitez secondes, ne sont pas actiues de semblables qualitez, à raison dequoy ainsi que la blãcheur ne produit pas vne autre blancheur, de mesme l'odeur du subiect ne produit pas vne odeur au moyen; tellement que s'il arriue que l'odeur soit au moyen reellemẽt, c'est pource que certaines parties du subiect auquel l'odeur estoit, sont esleuees par la chaleur: ou biẽ la chaleur fait l'odeur aux parties du subiect éuaporees en diminuãt l'humide, & incorporãt le sec auec l'humide: & ainsi l'odeur ne passe pas d'vn subiect en vn subiect, s'il ne reçoit aussi de certaines petites parties subtiles ou est l'odeur. Or ces parties où est l'odeur c'est vne exhalatiõ, qui decoulle du corps odoriferant, par laquelle l'odeur est portee reellemẽt durãt vne certaine espace: (car quãd Aristote dit que l'odeur est vne vapeur fumeuse, il ne definit lors l'odeur que par son subiect, attendu que l'odeur est qualité & la vapeur substance.) L'experience nous monstre que la partie où est l'odeur est exhalation: premierement, en ce que les choses odoriferantes estant eschauffees, on les sent par l'odeur qu'elles iettent: là où par le froid elles ne sont pas senties. Secondement, en ce que nous attirons l'air pour le sentir; chose que nous ne feriõs pas, si vne telle exhalation ne se resoluoit du corps. Et en troisiesme lieu, en ce que les choses odoriferantes flestrissent en estant trop senties, qui nous monstre vne diminution en elles: à cause des exhalations qui en partent.

Le mesme se connoist par raison: car si ceste resolution ne se faisoit, nous odorerions tousiours incontinent, d'autant qu'il faudroit que l'impression se fist par les especes,

intentionnelles: mais nous eſprouuons le contraire, en ce que la choſe odoriferante eſtant preſente, nous ne ſentons pas touſiours incontinent: & puis les odeurs ne profiteroient ou ne nuiroiēt pas au cerueau cōme elles font, s'il ne ſe reſoluoit quelque choſe du corps odoriferant auec l'odeur; mais ce pendant que ceſte reſolution ſe fait iuſqu'à certaine eſpace, l'odeur s'imprime intentionellement au moyen, & agit en l'organe du ſens, de ſorte que l'exhalation eſt le prochain odorable.

On connoiſt qu'il n'eſt pas neceſſaire que l'odeur ſoit portee par l'exhalation du corps odoriferant juſqu'à l'organe de l'odorer, en ce qu'elle eſt ſentie en moins de temps que le mouuement de la ſubſtance fumeuſe n'en requiert pour aller au ſens de l'odorat: ioinct que la vapeur monte en haut & on ne laiſſe pas de ſentir au deſſoubs: comme il ſe connoiſt aux crocodilles, leſquels courent à la chair penduë au deſſus de l'eau, y eſtant inuitez par l'odeur. Et finalement parce qu'il faudroit que les choſes qui ſont ſenties de ſi loing, ſe conſommaſſent toutes en vapeurs, pour remplir l'air moyen.

De la diuerſe maniere d'odorer des animaux, & de l'organe par lequel ils odorent.

CHAPITRE XXX.

φαίνεται γὰρ καὶ τὰ ἔνυδρα τῶν ζώων ἔχειν αἴσθησιν ὀσμῆς· ἀλλ' ὁ μὲν ἄνθρωπος, καὶ τῶν πεζῶν ὅσα ἀναπνεῖ, ἀδυνατεῖ ὀσμᾶσθαι μὴ ἀναπνέοντα.

Ἔοικε δὲ τοῖς ἀνθρώποις διαφέρειν τὸ αἰσθητήριον τοῦτο, πρὸς τὰ τῶν ἄλλων ζώων· ὥσπερ τὰ ὄμματα, πρὸς τὰ τῶν σκληροφθάλμων· τὰ μὲν γὰρ ἔχει φράγμα, καὶ ὥσπερ ἔλυτρον τὰ βλέφαρα· ἃ μὴ κινήσας, μηδ' ἀνασπάσας οὐχ ὁρᾷ· τὰ δὲ σκληρόφθαλμα, οὐδὲν ἔχει τοιοῦτον, ἀλλ' εὐθὺς ὁρᾷ τὰ γινόμενα ἐν τῷ διαφανεῖ· οὕτως οὖν καὶ τὸ ὀσφραντικὸν αἰσθητήριον τοῖς μὲν ἀκαλυφὲς εἶναι, ὥσπερ τὸ ὄμμα· τοῖς δὲ τὸν ἀέρα δεχομένοις, ἔχειν ἐπικάλυμμα, ὃ ἀναπνεόντων ἀποκαλύπτεσθαι, διευρυνομένων τῶν φλεβίων καὶ τῶν πόρων· καὶ διὰ τοῦτο τὰ ἀναπνέοντα οὐκ ὀσμᾶται ἐν τῷ ὑγρῷ· ἀναγκαῖον γὰρ ὀσφρανθῆναι ἀναπνεύσαντα· τοῦτο δὲ ποιεῖν ἐν τῷ ὑγρῷ ἀδύνατον.

Ariſt. l. 2. de anim. c. 7. t. 76. Videntur enim animalia quoque aquatilia habere ſenſum odoris: ſed homo & quæcumque terreſtria reſpirant, nequeunt olfacere niſi reſpirant.

C. 9. t. 100. Videtur autem in hominibus differre hoc ſenſorium à ſenſorijs aliorum animalium: ſicuti oculi differunt ab oculis eorum quæ eos duros habent: illi namque ſeptum habent & quaſi velamen, nimirum palpebras; quas qui non mouerit, nec aperuerit, non videt: animalia verò duris oculis prædita nihil tale habent, ſed illico vident quæ fiunt in perlucido: ſic igitur & odoratiuum ſenſorium in alijs videtur eſſe detectū, vt oculus: in ijs autem quæ aërem ſuſcipiunt, habere operimentum quod ijs reſpirantibus detegitur, dilatatis venulis & meatibus. Idcirco ea quæ reſpirant, non olfaciunt in humido: quia neceſſe eſt vt olfaciāt reſpirando, quod in humido fieri nequit.

DEs animaux, les vns ſentent les odeurs en reſpirant, & les autres ſans reſpirer. Ceux qui ſentent en reſpirant comme l'homme, ne peuuent odorer en l'eau, mais en l'air ſeulement; lequel ils attirent: ce qu'ils ne pourroient pas faire de l'eau. L'organe de l'odorer eſt diſpoſé d'vne autre ſorte en l'animal qui odore par reſpiration, & attraction, qu'en celuy qui ne reſpire point: car és animaux qui odorent par reſpiration, outre les deux nerfs qui ſortent de la partie anterieure de la ceruelle, & deſcendent aux narines, au bout deſquels ſont deux boutons comme le bout d'vn tetin qui reçoiuent l'air portant l'eſpece de l'odeur, & ſont ſpongieux; Ariſtote dit qu'il y a vne petite peau qui ſe leue & baiſſe cōme vn couuercle: à cauſe dequoy tout ainſi que l'homme ne voit point ſi les paupieres ne ſont ouuertes, ſemblablemēt les animaux reſpirants n'odorent point, ſinon que ceſte pellicule ſoit eſleuee par l'attraction de l'air ſur les narines, & que l'eſpece de l'odeur ſoit portee à ces deux bouttons mamillaires: mais à cauſe d'vne telle attraction de l'air qui leur eſt requiſe, ils ne peuuent odorer en l'eau. Mais les animaux qui odorent ſans aſpirer, tels que ſont les poiſſons, leur organe de l'odorer contient ſeulement les nerfs & les boutons ſans eſtre couuertes de ceſte petite peau: à cauſe de quoy leur organe eſtant deſcouuert, ils peuuent odorer promptement ſans reſpirer, ainſi que les animaux aux yeux durs, leſquels n'ont point de paupieres, peuuent voir à l'inſtant.

Les narines quant à leurs parties anterieures ne ſont pas neceſſaires pour l'odorer: mais ſeulement pour le bien eſtre, afin que l'animal odore mieux, & pour la decoration de la teſte, ainſi que la partie exterieure des oreilles n'eſt pas neceſſaire à l'ouye: comme il ſe

prouue en ce que les narines & les oreilles estant couppees, on ne laisse de sentir & d'ouïr.

Διὸ καὶ τῷ περὶ τὸν ἐγκέφαλον τόπῳ τὸ τῆς ὀσφρήσεως αἰσθητήριόν ἐστιν ἴδιον· δυνάμει γὰρ θερμὴ ἡ τοῦ ψυχροῦ ὕλη ἐστί.

Ἡ δ' ὄσφρησις γίνεται διὰ τούτου τοῦ μέρους.

Ὅσων οἱ μυκτῆρες μακροί, οἷον τῶν Λακωνικῶν κυνιδίων, ὀσφραντικά.

Πρὸς γὰρ ἐγκέφαλον περαινοῦσα ἡ ὀσμή, αἴσθησιν ποιεῖν.

Arist. de sens. & sensil. c. 2. Quocirca & peculiare sensorium olfactus in cerebro situm est: nam eius frigidæ materia potentia calida est.

L. 1. de histor. animal. c. 11. Olfactus quoque, id est sensus odoris, hac eadem parte (naso) subministratur.

L. 5. de generat. animal. c. 2 Quorum nares porrectæ sũt lõgius, vt catellorũ Laconicorũ, hæc valẽt olfactu.

Problem. sect. 13 problem. 5. Quippe cum odor ad cerebrum penetrans mouere soleat sensationem.

Galen. de instrum. odorat. *Du Laur. l. 11. Anatom. quest. 10.*

Galien se plaint qu'Aristote n'a pas assez esclarcy l'organe de l'odorat, & dit qu'il a embarassé la chose de telle sorte, qu'il faut deuiner son opinion. Du Laurens dit, qu'Aristote constituë au 2. liure de l'ame, & au liure du sens & de son obiect, le nez exterieur pour principal organe de l'odorat, & qu'il y feint vn couuercle ou valuule qui ne s'ouure iamais que quand nous tirons nostre haleine. Mais il se trouue au contraire qu'Aristote dit au liure du sens & de son obiect, que le lieu de l'organe de l'odorat est là où est la ceruelle; & en ses problemes, que le sentiment se fait quand les odeurs sont paruenues à la ceruelle: de quoy il ne se peut inferer qu'Aristote ait posé l'organe de l'ouÿe en autre endroit qu'és boutons mamillaires qui sont au bout des nerfs apophyses. Aristote dit bien en l'histoire des animaux que le sens de l'odorer est administré par le nez, & au liure de la generation des animaux, que ceux qui ont les naseaux plus auancez ont le sentiment meilleur, comme les petits chiens de Lacedemon: desquels lieux on ne peut tirer autre chose sinon que le nez sert au sentiment de l'odorat: ce qui est tres-vray, nõ seulemẽt parce qu'il reçoit premierement l'odeur; mais encores parce que les boutons mamilaires y finissent. Quant à ce petit couuercle ou pellicule qu'Aristote dit estre aux animaux qui respirẽt, & s'ouurir pour odorer, comme les paupieres des yeux pour voir. On peut estimer qu'il n'a voulu entendre autre chose par là, sinon qu'il y a quelque membrane au tour de ces boutons mamillaires, qui s'esleue par aspiration. Si ceste pellicule est, il n'y a point de raison qu'elle ne soit vtile à l'odorat, comme les paupieres à la veuë. Mais pour affirmer qu'elle ne se trouue point, il faut beaucoup d'exactes experiences; car elle peut estre si subtile en plusieurs qu'elle ne s'apperceura point, si on n'y regarde de pres: il ne s'ensuit pas aussi des parolles d'Aristote, qu'il faille la chercher dans le nez externe.

Περὶ δὲ ὀσμῆς καὶ ὀσφραντοῦ, ἧττόν ἐστιν εὐδιόριστον τῶν εἰρημένων· οὐ γὰρ δῆλον, ποιόν τι ἐστὶν ὀσμή, οὕτως ὡς ὁ ψόφος, ἢ τὸ φῶς, ἢ τὸ χρῶμα· αἴτιον δ' ὅτι τὴν αἴσθησιν ταύτην οὐκ ἔχομεν ἀκριβῆ, ἀλλὰ χείρω πολλῶν ζώων· φαύλως γὰρ ὁ ἄνθρωπος ὀσμᾶται· καὶ οὐθενὸς αἰσθάνεται τῶν ὀσφραντῶν, ἄνευ τοῦ λυπηροῦ, ἢ τοῦ ἡδέος, ὡς οὐκ ὄντος ἀκριβοῦς τοῦ αἰσθητηρίου· εὔλογον δ', οὕτω καὶ τὰ σκληρόφθαλμα τῶν χρωμάτων αἰσθάνεσθαι, καὶ μὴ διαδήλους αὐτοῖς εἶναι τὰς διαφορὰς τῶν χρωμάτων, πλὴν τῷ φοβερῷ, καὶ ἀφόβῳ· οὕτω δὲ καὶ τὰς ὀσμὰς τὸ τῶν ἀνθρώπων γένος.

Arist. l. 2. de anim. c. 9. t. 92. De odore autem & odorabili difficilius est definire, quàm de iis quæ dicta sunt; quia non constat quale quid sit odor: sicuti sonus, aut lumen, aut color, causa est: quia hunc sensum non habemus exquisitum, sed deteriorem quàm multa animalia: exiliter enim homo olfacit: & nihil odorabile sentit sine dolore, aut voluptate, quia exquisitum non est hoc sensorium. Rationi autem est consentaneum etiam animalia duris oculis prædita colores ita sentire, nec manifestas eis fieri differentias colorum, nisi cum metu, & metus vacuitate: sicque hominum genus sentire odores.

Ἐγκέφαλος γὰρ ὑγρότατος καὶ ψυχρότατος τῶν ἐν τῷ σώματι μορίων ἐστί.

L. de sens. & sensil. c. 2. Cerebrum omnium partium corporis humidissimum frigidissimumque existit.

Ἐναργέστερον δ' ἡμῖν ἐστι τὸ τῶν χυμῶν γένος, ἢ τὸ τῆς ὀσμῆς· τούτου δ' αἴτιον, ὅτι χείριστην ἔχομεν τῶν ἄλλων ζώων τὴν αἴσθησιν ταύτην, καὶ τῶν ἐν ἡμῖν αὐτοῖς αἰσθήσεων. &c.

C. 4. Porrò saporum genus quàm odorem nobis euidentius est. Cuius causa est nos habere olfactum ceterorum animalium olfactu inferiorem, & omnium sensuum qui in nobis ipsis sunt. &c.

Καταχρῆται δ' ἡ φύσις τῇ ἀναπνοῇ ἐπὶ δύο, ὡς ἔργῳ μὲν ἐπὶ τὴν εἰς τὸν θώρακα βοήθειαν· ὡς παρέργῳ δέ, ἐπὶ τὴν ὀσμήν· ἀναπνέοντος γάρ, ὥσπερ ἐκ παρόδου ποιεῖται διὰ τῶν μυκτήρων τὴν κίνησιν· ἴδιον δὲ τῆς τοῦ ἀνθρώπου φύσεώς ἐστι τὸ τῆς ὀσμῆς τῆς τοιαύτης γένος, διὰ τὸ πλεῖστον καὶ ὑγρότατον ἐγκέφαλον ἔχειν τῶν ζώων, ὡς κατὰ μέγεθος διὰ γὰρ

C. 5. Natura autem respiratione abutitur ad duo, ex instituto ad opitulandum intraneis partibus pectoris, præter institutum ad odores excipiendos: nam spirante homine, natura quasi obiter per nares motum facit. Eiusmodi verò odoris genus naturæ hominis proprium est: quod homo inter animantia maximum

τοῦτο καὶ μόνον, ὡς εἰπεῖν, αἰσθάνεται τῶν ζώων ἄνθρωπος, καὶ χαίρει ταῖς τῶν ἀνθῶν, καὶ ταῖς τῶν τοιούτων ὀσμαῖς· σύμμετρος γὰρ ἡ θερμότης αὐτῶν καὶ ἡ κίνησις, πρὸς τὴν ὑπερβολὴν τῆς ἐν τῷ τόπῳ ὑγρότητος καὶ ψυχρότητός ἐστι.

proportione corporis humidiſſimumque cerebrum habeat, ob id enim, & è cunctis animantibus unus florũ taliumque rerum odores ſentit, & eiſdem gaudet. Nã calor eorum ac motio exuperationi humiditatis, & frigiditatis loci illius commenſu quodam reſpondet.

Ἄναιμος δ' ὁ ἐγκέφαλος ἅπασι, καὶ οὐδεμίαν ἔχει ἐν αὑτῷ φλέβα, καὶ θιγγανόμενος κατὰ φύσιν ψυχρός.

L.1.hiſt.animal.c.16. Cerebrum omnibus priuatum ſanguine eſt, nec venam intra ſe vllam continet, & ad tactum frigidum per naturam eſt.

Les hommes ont le ſens de l'odorer tel que les autres animaux, pour le regard de la perfection eſſentielle : car ils ſont de meſme eſpece: mais parce que leur organe au lieu qu'il deuroit eſtre ſec & chaud, ainſi que l'odeur qui eſt fondee au ſec & chaud, (comme il a eſté dit,) eſt humide & froid : d'autant qu'il eſt ſitué aupres de la ceruelle, laquelle eſt froide & humide plus que toutes les autres parties du corps, & plus en l'homme qu'en aucun autre animal, à raiſon de ſa grandeur, excedant celle de tous les autres animaux, quelques grands qu'ils ſoient ; cela eſt cauſe qu'il eſt indiſpoſé à receuoir les odeurs, ſi elles ne ſont vehementes : là ou les autres animaux, comme les chiens, les vautours & ſemblables, ont la ceruelle fort petite, laquelle ne refroidiſt & n'humecte point l'organe de l'odorer : à cauſe dequoy l'ayant ſec & treſ-chaud, ils ſentent ſubtilement. Pour ces raiſons l'homme n'a pas le ſens de l'odorer ſi ſubtil à ſentir les odeurs, que pluſieurs autres animaux ; dont le ſigne eſt, qu'il ne ſent pas les odeurs temperees, ny n'en connoiſt pas aiſément les differences : ains ſeulement celles qui ſont vehementes ; en ſorte qu'elles puiſſent offencer ou delecter la ceruelle, eſtant en cela comme les animaux qui ont les yeux durs, leſquels ne voyent point les obiects, s'ils ne ſont grands, & leur facent peur, ou quelqu'autre effect contraire: parce qu'ils ont la veuë imparfaitte. La nature a voulu faire la ceruelle de l'homme plus grande que celle de quel que ce ſoit des autres animaux, pour y colloquer conuenablement tous les ſens interieurs; & afin que les eſpeces & reſſemblances des obiects y puiſſent eſtre logees auec ordre: & l'a cõſtituee tres-froide: à cauſe qu'elle doit ſeruir aux operations de l'entendement, par les eſprits qui y ſont : car ſi elle eſtoit chaude de ſoy ; la chaleur du corps y arriuant encores d'autre part, les eſprits ſe troubleroient & ſeroient incapables de faire leurs offices : comme nous voyons qu'il arriue aux hõmes yures : & aux frenetiques, à cauſe de la trop grande chaleur de leur ceruelle : d'où vient que les hommes rudes & lourds odorent de loing : car cela denote de la chaleur en la ceruelle. Et au contraire les plus ingenieux ne ſentent pas de loing ordinairement. Pour remedier à la grande froideur & humidité de la ceruelle de l'homme, la nature ſe ſert de l'aſpiration des bonnes odeurs des fleurs & autres aromatiques: à raiſon dequoy cette aſpiration conuient à l'homme ſeul entre tous les animaux: comme auſſi il n'y a que luy ſeul qui reſſente de la volupté, de ſentir les bonnes odeurs. Et neantmoins la reſpiration n'eſt pas de l'intention de nature pour cet office, ne l'ayant inſtituee expres que pour ſecourir les parties interieures de la poitrine contre, l'excez de la chaleur.

Τὸ ὀσφραντὸν τῶν θρεπτικῶν ἐστι πάθος τι.

Ariſt.l.de ſenſu & ſenſ.c.5. Olfactile, affectio quadam nutritiuorum eſt.

Les animaux bruts n'ont l'odorer que pour ſeruir à leur gouſt: tellement qu'ils n'odorent quaſi autre choſe que ce qui y appartient. L'odeur ſert de loing aux animaux pour trouuer leur aliment, tout ainſi que la ſaueur à celuy qui eſt pres : & non ſeulement pour le trouuer, mais auſſi pour diſcerner le bon & le mauuais. Car d'autant qu'il y a des choſes ſi veneneuſes, qu'elles font mourir en les gouſtant, il a eſté neceſſaire que la nature donnaſt aux animaux irraiſonnables, vne puiſſance pour preuenir ce peril, en denonçant les choſes ſalubres, auſſi bien que les nuiſibles. Mais l'homme a outre cela par l'odorer, qu'il ſurpaſſe les animaux à ſentir les differences de pluſieurs odeurs, ainſi qu'il eſt ſurmonté d'eux à ſentir de loing & à bien odorer ce qui eſt pour leur nouriture. C'eſt pourquoy Ariſtote dit que l'odeur eſt vne proprieté de l'aliment, & que les animaux ne ſe ſoucient des odeurs, que pour ce regard; là ou les bonnes odeurs ſont recherchees de l'homme, pour l'vtilité qu'il en reçoit, en ce qu'elles temperent la froideur du cerueau, & pour la volupté.

Il faut noter que combien que nous ayons deux yeux pour l'organe de la veuë, deux oreilles pour l'ouye, & deux narines pour l'odorer; vne chacune desquelles reçoit vne espece intentiõnelle de l'obiect: que le sentiment ne laisse pas pourtant de se faire par vne seule espece intentionnelle: parce qu'en la veue les nerfs portant l'espece, s'vnissent en vn: & de mesme les autres sens: à tous lesquels la nature a voulu faire les organes doubles, afin que l'vn se perdant, l'autre demeurast aux animaux. En quoy elle les a beaucoup fauorisez, aussi bien qu'en plusieurs autres parties, qu'elle leur a donnees pour la commodité de leur estre.

Du sens du goust, de son obiect, moyen & organe.

CHAPITRE XXXI.

Ἡ δὲ γεῦσις, διὰ τὴν τροφήν· τὸ γὰρ ἡδὺ διακρίνει αὕτη καὶ τὸ λυπηρὸν περὶ τὴν τροφήν, ὥστε τὸ μὲν φεύγειν, τὸ δὲ διώκειν· καὶ ὅλως ὁ χυμός ἐστι τοῦ θρεπτικοῦ μορίου πάθος.

Οὐθὲν δὲ ποιεῖ αἴσθησιν χυμοῦ ἄνευ ὑγρότητος, ἀλλ' ἔχει ἐνεργείᾳ ἢ δυνάμει ὑγρότητα· οἷον τὸ ἁλμυρὸν· εὔτηκτόν τε γὰρ αὐτὸ καὶ συντηκτικὸν γλώσσης.

Arist. l. de sensu & sens. c. 1. Gustus ob alimentum, nam gustus quod voluptate afficit, quodque dolore in alimẽto discernit ac diiudicat, adeò vt hoc fugiat, illud persequatur: atque omnino sapor, partis altricis affectio existit.

L. 2. de anim. c. 10. t. 102. Nihil autem facit sensum saporis sine humiditate, sed habet actu vel potestate humiditatem: vt salsum quod et facile liquefieri potest, & colliquefaciendæ linguæ vim habet.

LE goust est vne puissance és animaux pour connoistre & discerner les diuerses saueurs de ce qu'ils mangent & boiuent: & ainsi la saueur de l'aliment est l'obiect du sens du goust. La connoissance des saueurs est necessaire aux animaux, afin de discerner ce qui est propre & contraire à leur nourriture, pour suiure l'vn & fuir l'autre: car puisque toutes les choses viuantes doiuent estre nourries, les animaux mourroient, si l'aliment leur manquoit, ou s'ils en prenoient de nuisible. Il n'y a aucune chose dont le sens puisse sentir la saueur, si elle n'est humide actuellement, ou en puissance, tel qu'est le salé, qui se liquefie aisément & humecte la langue.

Τὸ δὲ γευστόν, ἐστιν ἁπτόν τι· καὶ τοῦτ', αἴτιον τοῦ μὴ εἶναι αἰσθητὸν διὰ τοῦ μεταξὺ, ἀλλοτρίου ὄντος σώματος, οὐδὲ γὰρ ἡ ἁφή· καὶ τὸ σῶμα δὲ, ἐν ᾧ ὁ χυμὸς, τὸ γευστὸν, ἐν ὑγρῷ ὡς ὕλῃ· τοῦτο δ' ἁπτόν τι.

Arist. l. 2. de anim. c. 10. t. 101. Gustabile verò est tactile quiddam, atque hæc est causa, cur non sit sensibile per inter medium, quod sit alienum corpus: quia nec tactus est talis. Et corpus gustabile in quo est sapor, & consistit in humido, tanquam materia: hoc autem est tactile quiddam.

Parce que, comme dit Aristote, le goust se faict par attouchement de l'obiect en certaine maniere; son moyen n'est point externe, ny separé de l'obiect, comme en la veue, en l'ouye & en l'odorer: car si la saueur ne s'vnit reellement à celuy qui la gouste, il ne sçauroit gouster: à cause de quoy le moyen du goust, est vne certaine chose interieure à celuy qui gouste. Or cela est interieur à vne chose, quand il en est partie: Donques puisque nous sommes composez de chair, de nerfs & d'os, il faut que ce moyen soit l'vn des trois: mais ce n'est pas vn nerf, car le nerf est organe, comme nous dirons: ce n'est pas aussi l'os; attendu qu'il ne pourroit, à cause de sa dureté receuoir les especes & les porter à l'organe du goust: il reste donques que c'est la chair; non pourtant toute sorte de chair: car les especes de la saueur ne se reçoiuent pas en celle de la main, du bras, ny de la iambe: mais seulement celle qui est en la langue, iusqu'à sa racine, & selon l'opinion de quelques vns, celle du palais & de la gorge aussi, est le moyen par lequel nous goustons. La nature a faict fort à propos cette chair poreuse & insipide: à sçauoir poreuse, afin que par ses pores l'espece de la saueur passe à l'organe du goust: insipide, afin que par elle nous puissions gouster toutes sortes de saueurs: d'autant que tout ainsi que les moyens par lesquels les autres sentiments se font, n'ont pas de soy la qualité des obiects de leurs sens: de mesme cette chose spongieuse est insipide: autrement si elle auoit quelque saueur, elle empescheroit qu'on ne peust discerner les autres saueurs.

Ἐπεὶ δὲ ὑγρὸν, τὸ γευστόν· ἀνάγκη τὸ αἰσθητήριον

L. 2. de anim. c. 10. t. 104. Quoniam autem gustabile

αὐτοῦ

αὐτοῦ μήτε ὑγρὸν εἶναι ἐντελεχείᾳ, μήτε ἀδύνατον ὑγραίνεσθαι· πάσχει γάρ τι ἡ γεῦσις ὑπὸ τοῦ γευστοῦ, ᾗ γευστόν· ἀναγκαῖον ἄρα ὑγρανθῆναι τὸ δυνάμενον ὑγραίνεσθαι σωζόμενον, μὴ ὑγρὸν δέ, τὸ γευστικὸν αἰσθητήριον· σημεῖον δέ, τὸ μήτε κατάξηρον οὖσαν τὴν γλῶτταν αἰσθάνεσθαι, μήτε λίαν ὑγράν· αὕτη γὰρ ἁφὴ γίνεται τοῦ πρώτου ὑγροῦ· ὥσπερ ὅταν προγευματίσας τις ἰσχυροῦ χυμοῦ, γεύηται ἑτέρου· καὶ οἷον τοῖς κάμνουσι πικρὰ πάντα φαίνεται, διὰ τὸ τὴν γλῶτταν πλήρη τοιαύτης ὑγρότητος αἰσθάνεσθαι.

est humidum: necesse est, vt ſenſorium eius nec ſit humidum actu, nec impoſſibile vt humectetur. patitur enim aliquid guſtus à guſtabili, quatenus eſt guſtabile. ergo neceſſe eſt, humectari, quod poteſt humectari, ita vt ſeruetur, non tamen eſt humidum, videlicet guſtatiuum illud ſenſorium. Argumento eſt, quod lingua, neque cùm eſt præarida, neque cùm eſt valdè humida, ſentit: hic enim tactus fit primi humidi: ſicuti cùm quiſpiam prægustato vehementi ſapore, guſtet alium ſaporem, & vt ægrotantibus amara omnia videntur, quia lingua referta huiuſmodi humiditate ſentit.

Ἀλλ' ἐνίοις τῶν ἰχθύων ὁ οὐρανός ἐστι σαρκώδης, οἷον τῶν ποταμίων ἐν τοῖς κυπρίνοις· ὥστε τοῖς μὴ σκοπουμένοις ἀκριβῶς, δοκεῖν ταύτην εἶναι γλῶτταν.

L. 4. hiſt. animal. c. 8. Palatum nonnullis carnoſum pro lingua eſt, velut inter fluuiales cyprino, ita vt niſi diligenter inſpexeris, lingua id eſſe videatur.

L'organe du gouſt, ſelon Albert, conſiſte principalement en deux nerfs, qui ſont au milieu de la langue, leſquels s'eſtendent par pluſieurs rameaux en ſes extremitez, les nerfs reçoiuent les eſpeces des ſaueurs qui leur ſont portees par la chair poreuſe & puis le gouſtement ſe faict. Cet organe du gouſt doit eſtre ſelon ſoy humide en puiſſance, parce que pour connoiſtre l'obiect, l'organe doit eſtre tel que luy en puiſſance: donques puiſque ce qui eſt gouſtable eſt humide, il faut que l'organe du gouſt ſoit humide en puiſſance, en ſorte qu'il puiſſe eſtre reduict en acte ſans ſe corrompre. Or la neceſſité d'vne telle humectation pour le ſentiment du gouſt, ſe connoiſt, en ce que nous ne gouſtons pas bien quand la langue eſt trop ſeche. Mais cette humidité doit eſtre en puiſſance ſeulement & non actuelle, autrement on ne gouſteroit pas bien: parce que le gouſt ſe faict du premier humide qui eſt en l'organe, comme nous le prouuons en gouſtant quelque choſe, apres auoir gouſté quelque ſaueur aſpre, & comme les malades l'experimentent; auſquels toutes choſes ſemblent ameres: à cauſe d'vne telle humeur qui eſt ſur leur langue: comme auſſi ſi l'humeur qui ſe trouueroit en l'organe eſtoit de la meſme ſaueur, que de la choſe qu'on gouſte, l'obiect ne cauſeroit aucun changement au ſentiment, & ne ſeroit point gouſté.

Du ſens de l'attouchement & de ſon obiect & moyen.

CHAPITRE XXXII.

Ἁπτὰ μέν εἰσιν αἱ διαφοραὶ τοῦ σώματος, ᾗ σῶμα· λέγω δὲ διαφορὰς, αἳ τὰ στοιχεῖα διορίζουσι, θερμόν, ψυχρόν, ξηρόν, ὑγρόν, περὶ ὧν εἰρήκαμεν πρότερον ἐν τοῖς περὶ στοιχείων· τὸ δὲ αἰσθητήριον αὐτῶν, τὸ ἁπτικόν, καὶ ἐν ᾧ ἡ καλουμένη ἁφὴ ὑπάρχει πρώτῳ.

Ariſt. l. 2. de anim. c. 11. t. 117. Tactilia igitur ſunt differentiæ corporis, qua eſt corpus. Dico autem differentias quæ diſtingunt elementa, nimirum calidum frigidum, ſiccum, humidum, de quibus antea diximus in libris de elementis. Horum autem ſenſoriũ eſt id quod tangendi vim habet; & in quo primò ineſt ſenſus qui vocatur tactus.

LE ſens de l'attouchement c'eſt vne puiſſance pour connoiſtre les quatre premieres qualitez: à ſçauoir le chaud, le froid, le ſec & l'humide: & ſecondement le dur, le mol, le rude & le plain: toutes leſquelles ſont obiect de ce ſens: à cauſe dequoy on les nomme qualitez touchables.

Τὰ δὲ ἁπτόμενα ἀλλήλων ἐν τῷ ὕδατι, μὴ ξηρῶν τῶν ἄκρων ὄντων, ἀναγκαῖον ὕδωρ ἔχειν μεταξύ, οὗ ἀνάπλεα τὰ ἔσχατα· εἰ δὲ τοῦτο ἀληθές, ἀδύνατον ἅψασθαι ἄλλο ἄλλου ἐν ὕδατι· τὸν αὐτὸν δὲ τρόπον καὶ ἐν τῷ ἀέρι· ὁμοίως γὰρ ἔχει ὁ ἀὴρ πρὸς τὰ ἐν αὐτῷ, καὶ τὸ ὕδωρ πρὸς τὰ ἐν αὐτῷ τῷ ὕδατι· λανθάνει δὲ μᾶλλον ἡμᾶς.

Ariſt. l. 2. de anim. c. 11. t. 113. Quæ verò ſe inuicem in aqua tangunt, cùm extremitates non ſint ſiccæ, neceſſe eſt habere aquam interiectam, qua extremitates ſunt plenæ: quod ſi verum eſt; impoſſibile eſt, vt aliud ab alio tangatur in aqua. Eodem modo in aëre: æquè enim ſe habet aër ad ea quæ in ipſo ſunt, & aqua ad ea quæ ſunt in ipſa aqua: ſed magis nos latet.

Ἐπιτιθεμένων γὰρ ἐπὶ τὸ αἰσθητήριον οὐκ αἰσθάνεσθαι· ἐπὶ δὲ τὴν σάρκα ἐπιτιθεμένων, αἰσθάνεσθαι· ὥστε τὸ μεταξὺ τοῦ ἁπτικοῦ, ἡ σάρξ.

T. 116. Senſus ſenſorio impoſita non ſentit: carni autẽ impoſita ſentit. Quare caro eſt medium tactiuo interiectum.

Le moyen de l'attouchement c'est vn corps interieur à l'animal qui touche, aussi bien que celuy du goust: car il est necessaire que la chose touchable s'vnisse reellement à ce qui la touche: comme nous experimentons que les absentes ne peuuent estre touchees: & partant le moyen de l'attouchement est partie de l'animal: à sçauoir la chair de tout le corps, selon l'opinion d'Aristote, suiuy de la plus-part des Philosophes: dont il faict la preuue en cette sorte. La chair est le moyen ou l'organe de l'attouchement: Or ce n'est pas l'organe: parce qu'il s'ensuiuroit si on mettoit quelque chose de chaud dessus, qu'elle ne le sentiroit pas: d'autant qu'il est commun à chacun des sens, de ne sentir point l'obiect posé sur l'organe: mais si vn corps chaud est posé sur nostre chair, nous en sentons bien la chaleur: Doncques la chair n'est pas l'organe du sens de l'attouchement, & par consequent elle est le moyen, à sçauoir par soy & connaturel à l'animal: car selon les mesmes Philosophes, ce sens a encores vn autre moyen externe par accident, qui est l'air ou l'eau, ou quelqu'autre corps humide: attendu que tout ce que nous touchons, est en l'vne de ces choses: & que deux corps durs ne s'y peuuent toucher immediatement. Cela se prouue, en ce que dans l'eau on ne sçauroit ioindre deux corps durs ensemble, qu'il ne demeure tousiours de l'humidité entre deux: & se doit iuger tout de mesme de l'air: car la raison est mesme, combien que le sens ne le monstre pas, comme de l'eau.

De l'organe de l'attouchement.

CHAPITRE XXXIII.

Ηι δὲ δῆλον ὅτι ἐντὸς τὸ τοῦ ἁπτοῦ αἰσθητήριον.

Arist. l. 2. de anim. c. 11. t. 116. Vnde apparet sensorium rei tactilis esse internum.

ARistote dit que l'organe de l'attouchement est interne à l'animal sans l'exprimer, mais les susdits Philosophes tiennent que l'organe de l'attouchement ce sont deux nerfs qui sortent de la ceruelle & s'espandent en plusieurs & diuers rameaux, meslez parmy la chair en tout le corps, lesquels portent tout ce qui est senty au sens commun: dequoy il s'ensuit, que les choses qui n'ont point de chair ny de nerfs, comme les os nuds, les ongles & les cheueux ne sentent point du sens de l'attouchement. Au moyen dequoy, s'il estoit possible de picquer vn os pur, on ne sentiroit aucune douleur, nō plus qu'à coupper les cheueux ou les ongles, mais pour ce qu'ils sont attachez a la chair meslee de nerfs, on n'y peut faire de piqueure, qu'on ne le sente.

Plusieurs autres Philosophes tiennent que les nerfs seuls ne sont pas l'organe de l'attouchement & que c'est la chair aussi, en quoy il y a bien de l'apparence. Premierement parce qu'elle est la partie de nostre corps la plus temperee, telle que doit estre l'organe des sens, là où les nerfs sont fort terrestres. Secondement par ce que le sentiment de l'attouchement se faict par toutes les parties du corps, si ce n'est que leur trop grande terrestreté l'empesche, comme il aduient és os. Il semble qu'il estoit requis que ce sentimēt se trouuast ainsi par tout: afin que l'animal se puisse donner garde des qualitez touchables, dont l'exces le peut destruire. Or entre les parties où ce sentiment se faict, il y en a qui n'ont point de nerfs, à sçauoir le foye, le cœur, les veines, les tuniques des os, le pericrane de la teste, & plusieurs parties de la peau; les esponges sont aussi remarquees auoir le sens de l'attouchement: & toutesfois elles n'ont point de nerfs. Et puis l'experience nous monstrant en la maladie des gouttes & en plusieurs autres accidents, que les choses sensibles posees sur les nerfs sont senties, aussi bien que celles qui touchent la chair: l'argument de dire que le sentiment ne se peut faire, quand l'obiect materiel touche l'organe, est nul. Et de faict il semble qu'il est necessaire au sentiment de l'attouchement, que les choses sensibles soient mises sur l'organe: & y a bien de l'apparence qu'il n'est point besoing non plus d'vn moyen exterieur à ce sens, pour faire son operation: ny de sa part entant qu'il est sens, ny de la part de l'obiect, selon qu'il est obiect: & encore aussi peu de la part du corps, en ce qu'il est corps: comme il se connoist en l'air eschauffé, lequel est senty par l'attouchement, sans aucun moyen exterieur. Quant aux corps durs, s'ils ne se touchent pas immediatement, cela ne prouient pas de leur nature de corps durs, mais seulement par accident, de ce que leurs superficies ne sont pas égales, & non autrement: à cause dequoy nous disons, qu'vn corps liquide touche le dur immediatement; dont il n'y a autre raison, sinon que la superficie du liquide s'égale & s'vnit facilement

à celle du corps dur: & puis nous l'experimentons au coing, qui imprime la figure ſur de l'argent; & aux peintures legeres, dont on peinct vne muraille: entre leſquelles il n'y a point d'apparence, qu'il ſe referue de l'air enclos. Ce qui paroiſt encores en la partie d'vne branche d'arbre ſeiche, qui touche immediatement l'autre partie verte. De ſorte que ſi vn moyen exterieur ſe trouue au ſens de l'attouchemẽt: ce n'eſt pas vn moyen de ſentir, mais ſeulement il eſt moyen: pource qu'il ſe rencontre entre deux corps.

Qu'il n'y a qu'vn ſeul ſens d'attouchement.

CHAPITRE XXXIV.

Πᾶσά τε γὰρ αἴσθησις, μιᾶς ἐναντιώσεως εἶναι δοκεῖ· οἷον ὄψις, λευκοῦ καὶ μέλανος· καὶ ἡ ἀκοὴ, ὀξέος καὶ βαρέος· καὶ γεῦσις, πικροῦ καὶ γλυκέος· ἐν δὲ τῷ ἁπτῷ πολλαί εἰσιν ἐναντιώσεις, θερμὸν, ψυχρὸν, ὑγρὸν, σκληρὸν, μαλακὸν, καὶ τῶν ἄλλων ὅσα τοιαῦτα.

Ariſt. l. 2. de anim. c. 11. t. 107. *Omnis enim ſẽſus vnius cõtrarietatis eſſe videtur: vt aſpectus, albi & nigri; & auditus, acuti & grauis: & guſtus amari & dulcis: in tactili verò multæ ſunt cõtrarietates, calidũ, frigidum, ſiccum, humidum, durum, molle, & quæcumque alia ſunt eiuſmodi.*

IL ſe trouue és quatre premieres qualitez, qui ſont l'obiect de l'attouchement, deux premieres contrarietez: à ſçauoir l'vne entre le chaud & le froid qui ſont actiues, & l'autre entre le ſec & l'humide qui ſont paſſiues. Et pource qu'il ne peut y auoir qu'vne ſeule contrarieté parfaitte ſoubs vn genre, combien qu'il y en ait pluſieurs moyennes; comme pour exemple, au genre de la couleur, il n'y a point de premiere contrarieté que celle d'entre le blanc & le noir; mais bien pluſieurs moyennes, comme le vert & le rouge, & autres ſemblables: on tire de là, que les deux contrarietez entre le chaud & le froid, ne peuuent eſtre reduites, en vn ſeul genre, ſoubs lequel elles ſoient immediatemẽt contenues: d'autãt qu'il ne ſe trouue ſoubs chaque genre, qu'vne ſeule cõtrarieté parfaitte. Et partant, puiſque le ſens de l'attouchemẽt n'a pas vn ſeul genre pour obiect formel, auquel les quatre premieres qualitez ſe reduiſent immediatement: il ſ'enſuit qu'il n'eſt pas vn ſeul ſens auſſi, mais deux: car les facultez ſont diſtinguees, ſelõ celles de leurs obiects formels. De ſorte que d'vn attouchement, nous ſentirions le chaud & le froid: & d'vn autre attouchement, le ſec & l'humide: de quoy ſe concluroit qu'il y auroit deux ſens d'attouchement, & conſequenment, il faudroit nombrer ſix ſens exterieurs. Mais neantmoins le ſens de l'attouchement eſt vn en quelque ſorte qu'on le veuille conſiderer. Et premierement il eſt tres-certain qu'il ne ſent que par vne ſeule maniere: à ſçauoir par vn moyen interieur. Secondement il eſt vn de l'vnité materielle de ſon obiect: parce que toutes les qualitez touchables peuuent conuenir en vn meſme ſubiect; à ſçauoir en la choſe compoſee elementaire, & l'vnité materielle de l'obiect, c'eſt quand toutes les eſpeces contenues ſoubs luy, peuuent eſtre en vn meſme ſubiect. L'attouchement eſt vn auſſi, de l'vnité materielle de ſon organe: car l'experience nous apprend, que par quelque partie que nous ſentions le chaud & le froid; que par là meſme nous ſentons le ſec & l'humide; tellement que toutes les qualitez touchables, ſont ſenties par vn ſeul organe. Car l'vnité materielle de l'organe, c'eſt quand la ſubſtance de l'organe eſt vne de nombre; qu'elle n'eſt point diuerſifiee en pluſieurs: & que toute eſpece de ſon obiect eſt connue du ſens par cet organe. Or combien qu'il y ait deux premieres contrarietez entre les quatre premieres qualitez, elles ne laiſſent pour cela d'eſtre toutes quatre ſoubs le genre de premiere qualité: & d'eſtre vn ſeul obiect formel de l'attouchement: & partant ce ſens eſt vn. Et puis il peut eſtre que les premieres qualitez ſe reduiſent à vne premiere contrarieté: à ſçauoir d'actiues & de paſſiues: car il ſemble que le chaud & le froid ſoient actifs à comparaiſon du ſec & de l'humide, ou qu'elles ont vn autre genre commun: lequel encores qu'il nous ſoit inconnu & ſans nom, ne laiſſe pas d'eſtre vray de la part de la choſe. Et quand les contrarietez du chaud & du froid, du ſec & de l'humide, conſtitueroient deux genres; il y a de l'apparence que cela ne doit pas pourtant multiplier le ſens de l'attouchement: dautant que tout ainſi que le moyen de toucher eſt different de celuy des autres ſens, en ce que le ſentiment s'en faict par vn moyen interieur à l'animal, il peut bien auoir deux obiects formels, l'vn luy correſpondant ſelon la maniere de ſentir des autres ſens: à ſçauoir les qualitez actiues le chaud & le froid;

& l'autre selon le moyen materiel par lequel l'attouchement se faict : à sçauoir les qualitez passiues le sec & l'humide, qui ont beaucoup de proportion auec luy. En somme il y a plusieurs contrarietez en l'obiect des autres sens: car en la voix outre l'aiguë & la graue, il y a aussi la grande & la petite, la douce & la rude, & ainsi des semblables.

Αἰσθήσεως δ' ὑπάρχει πρῶτον πᾶσιν, ἁφή· καὶ ὥσπερ τὸ θρεπτικὸν δύναται χωρίζεσθαι τῆς ἁφῆς καὶ πάσης αἰσθήσεως, οὕτω καὶ ἡ ἁφὴ τῶν ἄλλων αἰσθήσεων. &c.

Τὰ δὲ ζῶα πάντα φαίνεται τὴν ἁπτικὴν αἴσθησιν ἔχοντα.

Ἔτι δὲ τῆς τροφῆς αἴσθησιν ἔχουσιν· ἡ γὰρ ἁφὴ τῆς τροφῆς αἴσθησις· ξηροῖς γὰρ καὶ ὑγροῖς, καὶ θερμοῖς καὶ ψυχροῖς, τρέφεται τὰ ζῶα πάντα· τούτων δὲ αἴσθησις ἁφή· τῶν δὲ ἄλλων αἰσθητῶν, κατὰ συμβεβηκός· οὐδὲν γὰρ εἰς τροφὴν συμβάλλεται ψόφος, οὐδὲ χρῶμα, οὐδὲ ὀσμή· ὁ δὲ χυμὸς, ἕν τι τῶν ἁπτῶν ἐστι· πεῖνα δὲ καὶ δίψα, ἐπιθυμία· καὶ ἡ μὲν πεῖνα, θερμοῦ καὶ ξηροῦ· ἡ δὲ δίψα, ὑγροῦ καὶ ψυχροῦ· ὁ δὲ χυμὸς, οἷον ἥδυσμά τι τούτων ἐστί.

Ἄνευ μὲν τοῦ ἁπτικοῦ τῶν ἄλλων αἰσθήσεων οὐδεμία ὑπάρχει· ἁφὴ δὲ ἄνευ τῶν ἄλλων ὑπάρχει· πολλὰ γὰρ τῶν ζώων οὔτε ὄψιν, οὔτε ἀκοὴν ἔχουσιν, οὔτε ὀσμῆς ὅλως αἴσθησιν.

Ἀνάγκη καὶ τοῦ ζώου σῶμα, ἁπτικὸν εἶναι, εἰ μέλλει σώζεσθαι τὸ ζῶον· αἱ γὰρ ἄλλαι αἰσθήσεις, δι' ἑτέρων αἰσθάνονται, οἷον ὄσφρησις, ὄψις, ἀκοή· ἁπτόμενον δὲ, εἰ μὴ ἕξει αἴσθησιν οὐ δυνήσεται τὰ μὲν φεύγειν, τὰ δὲ λαβεῖν· εἰ δὲ τοῦτο, ἀδύνατόν ἐστι σώζεσθαι τὸ ζῶον· διὸ καὶ ἡ γεῦσίς ἐστιν ὥσπερ ἁφή τις· τροφῆς γάρ ἐστιν· ἡ δὲ τροφὴ, τὸ σῶμα τὸ ἁπτόν· ψόφος δὲ, καὶ χρῶμα, καὶ ὀσμὴ οὐ τρέφει, οὐδὲ ποιεῖ οὔτε αὔξησιν, οὔτε φθίσιν· ὥστε καὶ τὴν γεῦσιν ἀνάγκη ἁφήν εἶναί τινα, διὰ τὸ τοῦ ἁπτοῦ καὶ θρεπτικοῦ αἴσθησιν εἶναι· αὗται μὲν οὖν ἀναγκαῖαι τῷ ζώῳ· καὶ φανερὸν, ὅτι οὐχ οἷόν τε ἄνευ ἁφῆς εἶναι ζῶον· αἱ δὲ ἄλλαι, τοῦ τε εὖ ἕνεκα· καὶ γένει ζώων ἤδη, οὐ τῷ τυχόντι, ἀλλά τισιν.

Φανερὸν τοίνυν, ὅτι ἀνάγκη μόνης ταύτης στερισκόμενα τῆς αἰσθήσεως τὰ ζῶα ἀποθνήσκειν· οὔτε γὰρ ταύτην ἔχειν οἷόν τε μὴ ζῶον· οὔτε ζῶον ὂν ἄλλην ἔχειν ἀνάγκη πλὴν ταύτης· καὶ διὰ τοῦτο τὰ μὲν ἄλλα αἰσθητὰ ταῖς ὑπερβολαῖς οὐ διαφθείρει τὸ ζῶον, (οἷον χρῶμα, καὶ ψόφος, καὶ ὀσμή) ἀλλὰ μόνον τὰ αἰσθητήρια· (ἂν μὴ ᾖ κατὰ συμβεβηκός· οἷον ἂν ἅμα τῷ ψόφῳ ὦσις γένηται καὶ πληγή, καὶ ὑπὸ ὁραμάτων καὶ ὀσμῆς ἕτερα κινεῖται) ἃ τῇ ἁφῇ φθείρει· καὶ ὁ χυμὸς δὲ, ᾗ ἅμα συμβαίνει ἁπτὸν εἶναι, ταύτῃ φθείρει· ἡ δὲ τῶν ἁπτῶν ὑπερβολὴ (οἷον θερμῶν καὶ ψυχρῶν.

Τὰς δὲ ἄλλας αἰσθήσεις, ἔχει τὸ ζῶον, ὥσπερ εἴρηται, οὐ τοῦ εἶναι ἕνεκα, ἀλλὰ τοῦ εὖ· οἷον ὄψιν, ἐπεὶ ἐν ἀέρι καὶ ὕδατι, ὅπως ὁρᾷ, ὅλως δ' ἐπεὶ ἐν διαφανεῖ, γεῦσιν δὲ, διὰ τὸ ἡδὺ καὶ λυπηρὸν, ἵνα αἰσθάνηται τὸ ἐν τροφῇ, καὶ ἐπιθυμῇ, καὶ κινῆται· ἀκοὴν δὲ ὅπως σημαίνηται τι αὐτῷ· γλῶτταν δὲ, ὅπως σημαίνῃ τι ἑτέρῳ.

Arist. l. 2. de anim. c. 2. t. 17. Ex sensibus autem inest primum omnibus tactus: & quemadmodum nutritiuum potest separari à tactu, & omni sensu: ita etiã tactus separari potest ab aliis sensibus. &c.

Omnia verò animalia videntur habere sensum tactus.

C. 3. t. 28. Praetereà alimenti sensum habent: nam tactus alimẽti est sensus: omnia namque animalia siccis & humidis, nec non calidis & frigidis aluntur: horũ autem sensus est tactus: aliorum verò sensilium est ex accidenti: quia nihil ad alimẽtum confert sonus, neq; color, neque odor: sapor autem est vnum quiddam ex iis, quae sub tactum cadunt: fames verò & sitis est cupiditas; nempe fames, calidi et sicci: sitis autẽ humidi & frigidi: sapor verò est veluti quoddam horum condimentum.

T. 31. Sine tactiuo nullus alius sensus inest: tactus autem sine aliis inest: multa namque animalia nec aspectũ, nec auditũ habent, nec omninò odoris sensum.

L. 3. c. 12. t. 63. Necesse est etiam animalis corpus habere vim tangendi, si futurum est vt animal conseruetur: alij nãque sensus per alia sentiũt, velut odoratus, aspectus, auditus: quod verò tangitur, nisi habeat sensum, non poterit alia vitare, alia sumere: quod si ita est, fieri nequit, vt animal conseruetur. Idcirco & gustus est veluti tactus quidam, quoniam est alimenti: alimentum verò est corpus tactile. *t. 64.* Sonus autem, & color, & odor non alit, nec efficit vel auctionem, vel deminutionem. Quapropter & gustum necesse est esse tactũ quendã: quia est sensus rei tactilis et nutritiuae: Ergo hi sensus necessarij sunt animali: ac perspicuum est non posse sine tactu esse animal. Alij verò sensus insunt, vt bene sit: ac necesse est vt insint generi animalium, non cuiuis, sed quibusdam.

T. 67. Perspicuum igitur est, necesse esse vt hoc solo sensu priuata animalia moriãtur: quia nec fieri potest vt non animal habeat hunc sensum; neque id quod est, habere alium sensum praeter hunc. Quamobrem alia sensibilia si exsuperẽt, non perimũt animal, (vt color, & sonus, & odor;) sed tantũ sensoria, (nisi sit ex accidenti: veluti simul cum sono fiat pulsus & plaga: et a b aspectabilibus atque odore alia moueãtur, quae tactu interimant: quin et sapor quatenus simul accidit vt sit res tactilis, hactenus interimit) sed tactiliũ exuperantia vt calidorum, et frigidorum, et durorũ, interimit animal.

T. 68. Reliquos verò sensus habet animal, sicuti dictum fuit, nõ vt sit, sed vt bene sit: vt puta aspectum, quia in aëre et aqua versatur necesse est vt videat, & omninò quia in perlucido versatur: gustũ autẽ, propter iucundũ et molestum, vt sentiat quod est in alimẽto, et cupiat et moueatur; auditũ verò, vt aliud ipsi aliquid significet: linguam autem, vt significet aliquid fieri.

Ai

Αἱ δὲ διὰ τῶν ἔξωθεν αἰσθήσεις, τοῖς πορευτικοῖς αὐτῶν, οἷον ὄσφρησις, καὶ ἀκοὴ, καὶ ὄψις, πᾶσι μὲν τοῖς ἔχουσι, σωτηρίας ἕνεκα ὑπάρχουσιν, ὅπως, διώκωσι τε προαισθανόμενα τὴν τροφὴν, καὶ τὰ φαῦλα, καὶ τὰ φθαρτικὰ φεύγωσι.

L. de ſenſu & ſenſ. c. 1. At ſenſus illi, qui intercedente aliquo extrinſecus modo fiunt; olfactus, inquam, auditus, & viſus, ex animantium numero inceſſilibus omnibus eos quidem habentibus, tutela ac ſalutis gratia, adiuncti ſunt, vt præſentientes alimentũ perſequantur, & quæ praua ſunt atque exitialia fugiant.

L'attouchemẽt eſt le ſens le plus vniuerſel de tous: attendu qu'il eſt en tous les animaux: en ſorte que pas vn ne s'en peut paſſer ny conſiſter ſans luy; & luy peut eſtre ſans les autres ſens: car tout ainſi que le vegetatif peut eſtre ſeparé des autres degrez de la vie, comme il ſe connoiſt és plantes qui n'ont ny le ſenſitif, ny l'intellectif; de meſme l'attouchement eſt ſeparé des autres ſens, ſe trouuant des animaux leſquels n'en ont point d'autre que luy, & celuy du gouſt: & ceux qui ont les autres, peuuẽt les perdre ſans eſtre deſtruits pour cela: dautant qu'ils ne leur ſont pas neceſſaires ſimplement pour leur vie, ſinon à ceux qui cheminent: parce que l'aliment n'eſtant pas touſiours aupres d'eux, ils ont beſoin des autres ſens pour le cõnoiſtre de loing & en leur abſence, afin de le chercher. Mais le ſẽs de l'attouchement eſt neceſſaire à l'animal pour ſon eſtre durant la vie de l'animal; pace que c'eſt luy qui connoiſt & donne l'auis des qualitez qui deſtruiroient la temperature de l'animal, s'il eſtoit ſurpris de l'excez de l'vne d'elles, du chaud, du ſec, du froid, ou de l'humide: car les qualitez de l'obiect par deſſus la proportion & le degré auquel l'organe eſt capable de les receuoir perfectiuement & delectablement, deſtruiſent la temperature des organes, dont ſ'enſuit leur corruption, & puis de tout l'animal. C'eſt pourquoy la nature vſant de ſa prouidẽce accouſtumee, l'a eſpandu par tout le corps: là ou les autres ſens n'ont leurs organes qu'en de certains lieux determinez: parce qu'il ne leur eſtoit point beſoin d'vne plus grande amplitude pour la conſeruatiõ de l'animal contre leurs obiects: dautãt qu'ils ne deſtruiſent par ſoy ſa ſubſtance, ains ſeulemẽt leurs organes: & encores par accident, entant que quelque choſe de deſtructif leur eſt conioinct: comme quand auec le ſon il ſe fait quelque impulſion trop violente de l'air, ou que quelque qualité nuiſible eſt portee par luy: là où les qualitez touchables par ſoy font reellemẽt mutation en l'animal, & deſtruiſent ſa ſubſtance. Auſſi les autres ne ſont-ils pas neceſſaires en l'animal par ſon eſtre, comme l'attouchement: mais ſeulement pour ſon bien eſtre, c'eſt à dire pour la faculté & cõmodité de ſes operatiõs ou pour ſon ornement. Quelquesvns ont eſtimé que le gouſt n'eſt neceſſaire abſolument à l animal, qu'entant qu'il a vn certain attouchement conioinct auec luy, ſans lequel il pourroit eſtre deſtruit par les qualitez touchables: & que cela eſt cauſe, que la nature a mis en la langue, l'attouchement auec le gouſt: il eſt certain, comme dit Ariſtote, que le gouſt eſt comme vn attouchement: car il eſt le ſens de l'aliment: mais neantmoins il ſemble, que le gouſt comme gouſt, ſans eſtre conſideré comme attouchement, ſert pour la conſeruation de l'eſtre de l'animal: car l'animal eſt maintenu par la reparation de ce que la chaleur naturelle conſomme en luy, & la reparation de l'animal ſe faict par le nourriſſement, le nourriſſement par vne choſe ſemblable à la ſubſtance nourrie, & la reſſemblance des ſubſtances ne ſe connoiſt que par leurs accidents: à cauſe dequoy la nature a engendré les ſaueurs pour cet vſage, qui ſont de certaines marques de leur complexion: afin que par leur moyen, les animaux connoiſſent les choſes ſemblables & diſſemblables à leur nature; à quoy l'office du gouſt eſt neceſſaire pour diſcerner ce qui conſerue la complexion des animaux & ce qui la deſtruit: afin de prendre l'vn & de ietter l'autre, qui eſt cauſe que l'organe du gouſt ſe trouue en tout animal, ſans que l'attouchemẽt y puiſſe eſtre premier, que de la primauté de nature. Et à cecy ne contrarie point ce qu'Ariſtote a dit au liure du ſomme & de la veille; que tous les animaux, n'õt pas la faculté de gouſter: car c'eſt parce qu'il y en a quelques vns ſi terreſtres & ſtupides, qu'ils ne diſcernẽt gueres plus par le gouſt ce qui eſt delectable ou deſagreable, que les plantes qui n'ont point de ſens du tout. La ſaueur ne ſert pas ſeulement aux animaux à leur faire connoiſtre ce qui eſt propre à les nourrir: mais elle ſert encores à l'alimẽt cõme d'vne certaine ſauce pour le rendre agreable & deſirable; ce qui a eſté inſtitué par la prudence de nature, laquelle a mis de la delectation és operatiõs neceſſaires pour la conſeruation de l'animal: de ſorte que la bonne ſaueur n'eſt autre choſe qu'vn temperament de meſlange des qualitez ſimples, ou ſelon la temperature du gouſt auquel elle eſt agreable.

Que le sens de l'attouchement est plus parfaict en l'homme qu'és autres animaux.

CHAPITRE XXXV.

Ἔοικε γὰρ ἀνάλογον ἔχειν πρὸς τὴν γεῦσιν, καὶ ὁμοίως τὰ εἴδη τῶν χυμῶν τοῖς τῆς ὀσμῆς· ἀλλ᾽ ἀκριβεστέραν ἔχομεν τὴν γεῦσιν, διὰ τὸ αὐτὴν εἶναι ἁφήν τινα, ταύτην δ᾽ ἔχει τὴν αἴσθησιν ὁ ἄνθρωπος ἀκριβεστάτην· ἐν μὲν γὰρ ταῖς ἄλλαις λείπεται πολλῶν τῶν ζῴων, κατὰ δὲ τὴν ἁφὴν, πολλῷ τῶν ἄλλων διαφερόντως ἀκριβοῖ· διὸ καὶ φρονιμώτατόν ἐστι τῶν ζῴων· σημεῖον δὲ τὸ καὶ ἐν τῷ γένει τῶν ἀνθρώπων, παρὰ τὸ αἰσθητήριον τοῦτο εἶναι εὐφυεῖς καὶ ἀφυεῖς, παρ᾽ ἄλλο δὲ μηδέν· οἱ μὲν γὰρ σκληρόσαρκοι, ἀφυεῖς τὴν διάνοιαν· οἱ δὲ μαλακόσαρκοι, εὐφυεῖς.

Arist. l. 2. de anim. c. 9. t. 93. Saporum species proportione, ac similiter videntur se habere ad gustum, vt species odoris ad odoratum. t. 94. Sed exquisitiorem habemus gustum: quoniam est tactus quidam: hunc verò sensum homo habet exquisitissimũ; nam alijs superatur à multis animalibus: quod verò ad tactum, longè præstantius quàm cætera, suo munere fungitur: ideoque est animaliũ prudentissimũ: argumento est, quia & in hominũ genere propter hoc sensorium sunt ingeniosi, & tardo ingenio, nec ob vllam aliud: nam qui duras habent carnes, sunt obtuso ingenio: qui verò molles, ingeniosi.

LEs hommes sont surmontez de plusieurs animaux en l'excellẽce des autres sens: mais ils ont celuy de l'attouchement plus parfait, qu'aucun de tous les autres animaux: parce que les elements y sont mieux temperez & que leur complexion est plus excellente. En quoy nature a eu de la prouidence; afin que le corps humain fust propre & capable de receuoir la plus noble de toutes les forme, qui est l'ame intellectiue, laquelle autrement ne pourroit exercer ses excellentes operations. C'est à cause de la perfectiõ de ce sens en l'homme, qu'Aristote dit, qu'il est le plus prudent des animaux: & que par ce sens on discerne ceux qui sont ingenieux & les grossiers d'esprit: car ceux qui ont la chair dure sont inhabiles de l'entendemẽt; & ceux qui l'ont mole, ingenieux: ce qui se doit entẽdre de la molesse prouenant du temperament aërien, & non de celle qui prouient d'eau & de la pituite: comme elle se trouue és femmes & és phlegmatiques. Themistius rend pour raison du dire d'Aristote, que le sens de l'attouchement se trouue tres-bon quand les qualitez sont bien temperees en la complexion de l'animal, & que la bonne temperature rend l'organe de l'imagination, & l'imagination mesme plus alaigre; d'où vient la facilité & prõptitude d'entendre à l'entendement, en quoy consiste la force de l'esprit. Or comme le sens du goust est conioinct auec celuy de l'attouchement, l'homme y excelle aussi par dessus les autres animaux. Et dautant qu'entre toutes les parties du corps la temperature est plus parfaitte en la paulme de la main, au doigt demõstratif, & en la plante des pieds, qu'en aucune autre; le sens de l'attouchement est plus vif en ce lieu-la, qu'en tous les autres endroicts: ce qui a esté ainsi ordonné par vne singuliere prouidence de nature: afin que ce qui peut destruire l'animal par son excez, puisse estre mieux cognu par les parties desquelles l'homme se sert, comme d'vn commun instrument pour toucher & prendre les choses entre lesquelles les mains & les pieds sont celles dõt il vse le plus. En somme, entre les animaux ceux-la ont l'attouchement plus parfait & plus excellent ausquels les qualitez sont mieux temperees les vnes auec les autres en leur complexion: & ainsi il est requis pour la bonté de l'attouchement, qu'aucune qualité ne domine auec excez. Les nerfs sentent plus la dissolution de la continuité, à cause qu'ils sont plus durs & plus espois; mais la peau a le sentiment plus aigu pour distinguer les qualitez differentes. En somme parce que le sentimẽt du goust est vn certain attouchement, Aristote dit que nous l'auons plus excellẽt que les autres animaux.

Comment le moyen & l'organe de l'attouchement sont & ne sont pas priuez de leur object, & en quoy ils different pour ce regard de ceux des autres sens.

CHAPITRE XXXVI.

Τὸ γὰρ αἰσθάνεσθαι, πάσχειν τι ἐστίν· ὥστε τὸ ποιοῦν, οἷον αὐτὸ ἐνεργείᾳ, τοιοῦτον ἐκεῖνο ποιεῖ δυνάμει

Arist. l. 2. de anim. c. 11. t. 118. Nam sentire est quoddam pati: quapropter quod facit quale ipsum, est actu, &

ὄν· διὸ τοῦ ὁμοίως θερμοῦ ἢ ψυχροῦ, ἢ σκληροῦ καὶ μαλακοῦ, οὐκ αἰσθανόμεθα· ἀλλὰ τῶν ὑπερβολῶν, ὡς τῆς αἰσθήσεως οἷον μεσότητός τινος οὔσης τῆς ἐν τοῖς αἰσθητικοῖς ἐναντιώσεως· καὶ διὰ τοῦτο κρίνει τὰ αἰσθητά· τὸ γὰρ μέσον, κριτικόν· γίνεται γὰρ πρὸς ἑκάτερον αὐτῶν θάτερον τῶν ἄκρων· καὶ δεῖ ὥσπερ τὸ μέλλον αἰσθήσεσθαι λευκοῦ καὶ μέλανος, μηδέτερον αὐτῶν ἐνεργείᾳ εἶναι, δυνάμει δ' ἄμφω· οὕτω δὴ καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων, καὶ τῆς ἁφῆς μήτε θερμὸν μήτε ψυχρόν.

tale illud facit quod eſt poteſtate. Idcircò æquè calidum aut frigidum, aut durum & molle non ſentimus: verùm exſuperantia ſentimus: tanquam ſenſus ſit medietas quædam cõtrarietatis in rebus ſenſibilibus cõſtituta, ac propterea iudicat ſenſibilia: medium enim vim habet iudicandi: quoniam ad vtrumque comparatum, fit vtrumque extremum. t. 119. Et quemadmodum quod ſenſurum eſt album & nigrum, neutrum eorum debet eſſe actu, ſed poteſtate ambo: ita etiam in alijs, & in tactu neque calidum neque frigidum.

LE moyen & l'organe des ſens doiuent eſtre priuez des qualitez qu'ils reçoiuent: mais cela arriue au moyen & en l'organe de l'attouchement, d'vne ſorte differente de celle des autres ſens: car l'organe & le moyen de ceux-cy, ſont du tout priuez de l'eſpece de leur obiect: choſe qui ne peut eſtre au moyen & en l'organe de l'attouchement: d'autant que la chair & les nerfs ſont compoſez des elements; & par conſequent ils ont les premieres qualitez: mais elles ſont reduittes & tẽperees à vne certaine mediocrité, laquelle nous ſert comme d'vne meſure, pour ſentir les qualitez, ſelon qu'elles excedent en force & en vertu ceſte mediocre temperature: car, comme dit Ariſtote, le moyen eſt iuge des extremes: à cauſe dequoy, l'organe & le moyen de l'attouchement, ne ſentent pas les choſes qui ſont de la meſme qualité & temperature, qu'il eſt en ſa complexion, apprehendant ſeulement celles qui l'excedent; ſoit en chaud ou en froid, en ſec ou en humide. Et ainſi il ſuffit que le moyen & l'organe de l'attouchement ſoient priuez en leur complexion des qualitez, au meſme degré, qu'elles ſont en leurs obiects. Les autres ſens ſont encores differents de celuy de l'attouchement, en ce que ſi leur organe auoit quelque choſe de leur obiect, le ſentiment ne ſe pourroit bien faire: parce que ceſte choſe feroit ſentir toutes les autres telle qu'elle ſeroit, car ſi l'humeur aqueuſe de l'œil eſtoit coloree, ce qu'elle verroit paroiſtroit de ceſte couleur: & ſi la langue auoit de l'amertume, tout ce qu'elle gouſteroit luy ſembleroit amer: là où l'organe de l'attouchement qui tient des quatre premieres qualitez, eſtant compoſé des elements ſent, au contraire d'eux, tous les autres temperaments; excepté celuy qui eſt ſemblable au ſien.

Diſtinction & conuenance des ſens du gouſt & de l'attouchement.

CHAPITRE XXXVII.

Ἁφὴ τῆς τροφῆς αἴσθησις· ξηροῖς γὰρ καὶ ὑγροῖς, καὶ θερμοῖς, καὶ ψυχροῖς, τρέφεται τὰ ζῶα πάντα· τούτων δὲ αἴσθησις ἁφή· τῶν δὲ ἄλλων αἰσθητῶν, κατὰ συμβεβηκός· οὐδὲν γὰρ εἰς τροφὴν συμβάλλεται ψόφος, οὐδὲ χρῶμα, οὐδὲ ὀσμή.

Ariſt. l. 2. de anima. c. 3. t. 28. Tactus alimenti eſt ſenſus: omnia nãque animalia ſiccis & humidis, necnon calidis & frigidis aluntur: horum autem ſenſus eſt tactus: aliorum verò ſenſilium eſt ex accidenti: quia nihil ad alimentum confert ſonus, neque color, neque odor.

Δηλοῖ δ', ὅτι πλείους, ἡ ἐπὶ τῆς γλώττης ἁφή· ἁπάντων γὰρ τῶν ἁπτῶν αἰσθάνεται κατὰ τὸ αὐτὸ μόριον καὶ χυμοῦ· εἰ μὲν οὖν ἡ ἄλλη σὰρξ ᾐσθάνετο τοῦ χυμοῦ, ἐδόκει ἂν ἡ αὐτὴ καὶ μία εἶναι αἴσθησις ἡ γεῦσις καὶ ἡ ἁφή· νῦν δὲ δύο, διὰ τὸ μὴ ἀντιστρέφειν.

C. 11. t. 112. Plures autem eſſe indicat tactus qui in lingua fit: quoniam hac parte ſentit omnia tactilia, & ſaporem. Itaque ſi alia caro ſentiret ſaporem; guſtus & tactus viderentur vnus et idem ſenſus: nunc verò duo apparent, quia non reciprocantur.

LE gouſt & l'attouchement ſont puiſſances eſſentiellement diſtinctes entre-elles, ainſi que la veuë & l'ouye: premierement, parce que leurs propres obiects ſont diuers: car le gouſt a les ſaueurs, & l'attouchemẽt les premieres qualitez: & n'y a point de doute que la ſaueur & ces qualitez ne ſoient diſtinguees de genre, & par conſequẽt les facultez dont elles ſont obiects: ſecondement, parce que ſi c'eſtoit vne meſme puiſſance, le gouſt ſeroit par tout où ſeroit l'attouchement, ce qui n'eſt pas: car l'attouchement eſt eſpars en tout le corps, meſme és organes de tous les autres ſens, & le gouſt n'eſt qu'vne ſeule petite partie: mais pource qu'il a cela de commun auec l'attouchement, qu'il ſent les premieres qualitez, il eſt attouchement en quelque ſorte. Ces deux ſens ont auſſi cela de commun

entre eux & seuls de tous les sens, que leur moyen est conioinct ensemble auec l'organe & en vn mesme corps: là où les autres sens ont leurs moyens, par lesquels le sentiment se fait hors d'eux, dont quelques vns assignent pour raison, que leur obiect est plus materiel que ceux de tous les autres sens: attendu que les quatre premieres qualitez sont les premiers accidents qui informent la matiere, comme il se connoist, en ce qu'elles conuiennent aux premiers corps: à cause dequoy ne pouuant estre connu que plus grossierement, il a esté necessaire de l'approcher de la vertu connoissante. Ces deux sens ont encores cela de cõmun, selon Aristote, que l'vn & l'autre est sens de l'aliment; car il dit que l'attouchemẽt est le sens de l'alimẽt; parce que toutes choses viuantes sont nourries de choses seiches & humides, de froides & de chaudes, lesquelles sont cõnues par l'attouchement: & le goust, cõme nous auons dit, discerne l'aliment conuenable & disconuenable par sa saueur.

Pourquoy le sens qui connoistre les quatre premieres qualitez, est seul nommé attouchement.

CHAPITRE XXXVIII.

COMBIEN que tous les sens cõnoissent leurs obiects en les touchant, à sçauoir par leurs especes: toutesfois il n'y a que le seul sẽs appellé propremẽt attouchemẽt qui cõnoisse les quatre premieres qualitez: parce qu'il sent par vn moyen interieur & connaturel: & que son vnion est si grande auec son obiect, qu'il semble y estre conioinct immediatemẽt. Les autres sens sont puissãces particulieres qui font leurs operatiõs en de certaines parties du corps, & se trouuẽt distinguez en l'animal parfait: parce qu'ils requierent en leurs actiõs diuerses dispositions d'organes: à sçauoir la veuë, vne humeur aqueuse: l'oüye, l'air: l'odorer, le sec & le chaud: mais l'attouchemẽt, d'autant que son organe & son moyen, qui est les nerfs & la chair, sont espandus par tout le corps, il sent par tout, mesmes és organes des autres sens.

Que les sentiments d'attouchement & du goust, se font par des especes intentionnelles.

CHAPITRE XXXIX.

ENCORES qu'és sentiments de l'attouchemẽt du goust, la raison de l'organe & du moyẽ soit materielle; il faut, parce que la chose connuë doit estre faite semblable à ce qui la connoist, que l'obiect du goust & de l'attouchement, soit aussi connu par vne espece intentionnelle: qui est la vraye raison & maniere par soy de sentir: car la reception materielle de leurs obiects, n'est pas la vraye nature du sentiment: tant s'en faut elle rend celuy de l'attouchement imparfait: car il ne sent que pource qu'il est sens, & il est sens, pource qu'il est spirituel en quelque certain degré: attendu que le sens, entant que sens, est vne puissance spirituelle: doncques il sent, parce qu'il reçoit spirituellement & non pas materiellement.

Refutation de l'opinion que quelques sentiments se font par des qualitez reelles, procedant des obiects.

CHAPITRE XL.

QVELQVES vns ont voulu dire que les qualitez des obiects de l'oüye, de l'odorer, du goust & de l'attouchement, agissoient reellement seulement: mais si cela estoit, elles produiroiẽt des qualitez autres de nõbre qu'elles: cõme pour exẽple, la chaleur produiroit vne chaleur autre de nombre en l'organe de l'attouchement: parce qu'vn accident reel ne peut passer d'vn subiect en vn autre subiect, de sorte que l'attouchement ne sentiroit pas le chaut qui agit en luy comme obiect, mais vn autre de nombre distinct: attendu que le sens connoist le mesme obiect de nombre, qu'il reçoit, & le iuge: tellement que s'il reçoit vne chaleur autre de nombre, il en iuge vne autre de nombre: de cecy il s'ensuiuroit que le degré de chaleur qui est vrayement en l'obiect, ne seroit iamais senty ny iugé: car comme

cóme pour exemple, si le fer froid est ietté dans le feu, & que peu apres il en soit tiré, il n'aura point du tout receu la chaleur du feu, ou il en aura receu fort peu: parce qu'il a resisté par le froid propre: de mesme la main de l'homme qui sera extremement froide en hyuer, touchant le feu, ne sentira pas la chaleur du feu; mais vne bien moindre: parce qu'elle receura peu de chaleur reelle en ce peu de temps, attendu qu'elle resiste par son froid. Toutesfois l'experience nous monstre que cela est faux: car la main ne reçoit gueres de chaleur reelle en ce peu de temps: & toutesfois elle sent & iuge l'extreme chaleur du feu, & la iuge d'autant plus grande, que l'excez & la distance de son froid propre est plus grande. Doncques il apparoist que la chaleur reelle qui est imprimee par l'obiect, est autre que la spirituelle qui est reellement imprimee par le mesme obiect & qui est connuë subitement: attendu que celle-cy est connuë tres-grande, & l'autre receuë debile. La raison de ceste difference est que l'action ou alteration reelle estant vn vray mouuemẽt & alteration corruptiue, elle ne se fait pas subitement, mais en temps, à cause de la resistance de la qualité contraire: mais le sentiment de la mesme qualité se fait incontinẽt, & sans aucune alteratiō corruptiue: & partant c'est par vne action spirituelle & par vne impression d'espece spirituelle: à laquelle il n'y a rien de contraire qui luy resiste, & qui soit chassé par elle. Semblablement si l'action du mol & du dur, qui sont sensibles par l'attouchement, estoit reelle; le dur imprimeroit en la chair vne dureté reelle, & le mol vne mollesse, ce qui n'est pas vray: doncques il agit spirituellement. Cecy se peut aussi prouuer par la quantité qui est sentie par soy, & imprime son espece en l'organe; car elle agit reellement ou spirituellement: si reellement, elle est doncques actiue; & ainsi la quantité produit vne semblable quantité, ce qui est manifestement faux & nié de tous: & partant elle agit spirituellement. Et d'auantage, si les sens receuoient les formes sensibles reellement, il s'ensuiuroit que les obiects auroient vn mesme estre en l'ame comme dehors: car ils auroiẽt en l'vn & en l'autre l'estre reel; ce qui est faux: car ils sont intentionnellement en l'ame, & dehors materiellement.

Que tout obiect sensible produit vne espece intentionnelle.

CHAPITRE XLI.

Ὅταν δὲ ἐπ' αὐτό τις ἐπιθῇ τὸ αἰσθητήριον τὸ ψοφοῦν, ἢ τὸ ὄζον, οὐδεμίαν αἴσθησιν ποιήσει.

Καὶ διὰ τί ποτε τὰ φυτὰ οὐκ αἰσθάνεται, ἔχοντά τι μόριον ψυχικὸν, καὶ πάσχοντά τι ὑπὸ τῶν ἁπτῶν· καὶ γὰρ ψύχεται καὶ θερμαίνεται· αἴτιον γὰρ, τὸ μὴ ἔχειν μεσότητα, μηδὲ τοιαύτην ἀρχὴν οἵαν δέχεσθαι τὰ εἴδη τῶν αἰσθητῶν.

Arist. l. 2. de anim. c. 7. t. 75. Si quis autem in ipsum sensorium imponat id quod sonat, vel olet, nullum sensum faciat.

C. 12. t. 124. Et cur quandoque plantæ non sentiant, cùm habeant partem aliquam animæ, & patiantur aliquid à tactilibus: nam & refrigerãtur, & calefiunt: causa enim est quia non habent mediocritatem, nec tale principium, quod recipiat species sensiles.

QVELQVES autres ont mis en auant qu'il n'y a que la seule vision qui se face par attouchement mediat de l'obiect: disant que la couleur est seule qui peut enuoyer vne espece intentionelle, & qu'encores n'est-ce pas de soy; mais par la vertu de la lumiere: & que tous les autres sentiments se font par attouchemẽt de leurs obiects. Et quād on leur oppose ce qu'Aristote dit, que les choses sensibles posees sur les organes, ne peuuent estre senties; ils respondẽt qu'il faut entēdre cela du premier subiect sensible, qui est crasse & espois: lequel pour estre senty doit estre conuerty en vapeurs, enquoy il luy est requis vn moyẽ tenue pour s'espandre, & que de ceste sorte les obiects agissent aux organes des sens. mais il est aisé à iuger qu'il ne l'entend pas comme cela, puis qu'il dit que les choses ne peuuẽt auoir le sens de l'attouchemẽt, si elles ne sōt capables de receuoir les especes ou formes sās matiere. Si ceste opiniō se pouuoit soustenir, ie l'embrasserois fort volontiers, estāt d'accord que c'est en vain qu'on fait auec beaucoup ce qui se peut faire auec peu, & qu'il ne faut pas multiplier les estants sans raison. Mais ie ne voy point comment le son reel pourroit estre oüy de si loing, par tant de diuerses personnes, ny l'odeur s'estendre six lieuës, cōme on dit que les milans sentent la charongne d'vne telle distance. Quant à l'attouchement, ce que nous venons de dire monstre que cela n'est pas: il y auroit plus d'apparence à la saueur qu'aux autres: mais nous ne voyons point de raison pourquoy la nature auroit

donné au goust vne maniere de sentir son obiect, differente de tous les autres sens. Et puis outre cela, il y a vne raison insoluble, qui monstre que le sentiment de tous les sens, se fait par des especes intentionnelles : qui est qu'en l'absence des obiects & sans qualitez reelles, nous connoissons les obiects de tous les sens és songes, comme s'ils estoient presents: ce qui ne se peut faire que par leurs especes intentiõnelles reserueces en la memoire. Nous pouuons encores adiouster que les puissances de l'ame estãt esleuees par dessus la matiere en quelque chose, elles requierent pour produire leurs actious, des moyens qui tiennent quelque chose de l'immaterialité.

Du lieu où le sentiment des sens exterieurs se fait.

CHAPITRE XLII.

Τὸ δὲ γευστικόν, εἶδός τι ἁφῆς ἐστιν· καὶ διὰ τοῦτο πρὸς τῇ καρδίᾳ τὸ αἰσθητήριον αὐτῶν, τὸ τε γεύσεως, καὶ τὸ ἁφῆς· ἀντίκειται γὰρ τῷ ἐγκεφάλῳ αὕτη, καὶ ἔστι θερμοτάτη τῶν μορίων.

Τὸ γὰρ κύριον τῶν αἰσθήσεων, ἐν ταύτῃ, τοῖς ἐναίμοις πᾶσιν· ἐν τούτῳ γὰρ ἀναγκαῖον εἶναι τὸ πάντων τῶν αἰσθητηρίων κοινὸν αἰσθητήριον· δύο δὲ φανερῶς ἐνταῦθα συντείνουσας ὁρῶμεν.

Arist. l. de sensu & sens. c. 2. Cui gustandi, species quedam tactus est, & ob id sensorium eorũ, gustus inquam & tactus haud procul à corde est: nam cor cerebro ex aduerso iacet, & omnium partium corporis calidissimum est.

De iuuent. & senect. c. 2. Sensuum principatus, in corde sanguinariis omnibus est : nam in corde omnium sensoriorum cõmune sensoriũ haberi necesse est. Duos autẽ id est tangendi & gustandi sensus, eò apertè tendere cernimus.

TOvs les sens exterieurs font leur operatiõ en la ceruelle, au deuãt de la teste, au lieu où les nerfs qui portẽt les especes intentionnelles des obiects se viennẽt rẽdre, cõme à leur source & origine. Et ce qu'il semble qu'Aristote a voulu poser celuy de l'attouchement au cœur & celuy du goust aussi, cõme estãt vne espece d'attouchement: c'est parce qu'ainsi que ce sens est necessaire à la vie, tout de mesme il respond particulierement au cœur, qui est la fontaine de la vie, le membre le plus vital, & le fondement de tous & perit auec luy: car au reste il se fait en la ceruelle, comme les autres sentiments.

Du nombre des sens exterieurs.

CHAPITRE XLIII.

Κόρη, ὕδατος· ἡ δὲ ἀκοή, ἀέρος· ἡ δὲ ὄσφρησις, θατέρου τούτων· τὸ δὲ πῦρ, ἢ οὐδενός, ἢ κοινὸν πάντων· οὐδὲν γὰρ ἄνευ θερμότητος αἰσθητικόν· ἡ δὲ γῆ, ἢ οὐδενός, ἢ ἐν τῇ ἁφῇ μάλιστα μέμικται ἰδίως. &c.

Πᾶσαι ἄρα αἱ αἰσθήσεις ἔχονται ὑπὸ τῶν μὴ ἀτελῶν, μηδὲ πεπηρωμένων· φαίνεται γὰρ καὶ ἡ ἀσπάλαξ ὑπὸ τὸ δέρμα ἔχουσα τοὺς ὀφθαλμούς.

Οἷς δ' αἴσθησις ὑπάρχει, καὶ τὸ λυπεῖσθαι καὶ τὸ χαίρειν· οἷς δὲ ταῦτα, καὶ ἐπιθυμία· τοῖς δὲ φυτοῖς οὐδὲν ὑπάρχει τούτων· σημεῖον δ' ὅτι καὶ τὸ ἔργον τὸ αὑτοῦ ποιεῖ τὸ θρεπτικὸν μόριον, ἐν τῷ καθεύδειν μᾶλλον ἢ ἐν τῷ ἐγρηγορέναι· τρέφεται γὰρ καὶ αὐξάνεται τότε μᾶλλον, ὡς οὐδὲν πρὸς δεόμενα πρὸς ταῦτα τῆς αἰσθήσεως.

Οὐ γὰρ ὁμοίως πᾶσιν ὑπάρχουσιν, ἀλλὰ τοῖς μὲν πᾶσαι, τοῖς δ' ἐλάττους· εἰσὶ δὲ πλεῖσται καὶ παρ' ἃς οὐδεμία φαίνεται ἴδιος ἑτέρα, πέντε τὸν ἀριθμόν, ὄψις, ἀκοή, ὄσφρησις, γεῦσις, ἁφή· ἄνθρωπος μὲν οὖν, καὶ τὰ ζωοτόκα καὶ πεζά, καὶ ἔτι πρὸς τούτοις καὶ ὅσα ἔναιμα καὶ ζωοτόκα, πάντα φαίνονται ἔχοντα ταύτας πάσας, πλὴν εἴ τι πεπήρωται γένος, οἷον τὸ τῶν ἀσπαλάκων· τοῦτο μὲν γὰρ ὄψιν οὐκ ἔχει· ὀφθαλμοὺς μὲν γὰρ ἐν τῷ φανερῷ οὐκ ἔχει

Arist. l. 3. de anim. c. 1. t. 130. Pupilla est aquæ, auditus aëris: odoratus autem alterius horum, sed ignis aut est nullius, aut omnium communis: quia nihil sensitiuum est sine calore, terra verò aut est nullius, aut maximè propriè in tactu commiscetur. &c.

T. 131. Omnes igitur sensus habentur ab animalibus non imperfectis, neque mutilis: quoniam etiam talpa sub pelle oculos habere videtur.

De somno & vigilia. c. 1. At quibus sensus inest, eisdẽ dolor & voluptas concedi debet: quibus verò dolor & voluptas eisdẽ & cupiditas. Plãtis autẽ nihil horũ tribui potest, argumento, quod facultas quæ nutrit & vegetat, munus suum melius consopitis quàm vigilantibus animalibus absoluat, tunc enim probius & alũtur & augentur, vt quæ nihil ad ea ope sensus egeant.

L. 4. de hist. animal. c. 8. Non enim pariter in omnibus vis inest sentiẽdi: sed aliis sensus omnes, aliis pauciores dedit natura. Sunt sanè sensus, qui plurimi habeãtur, & supra quos nullum adesse alium generis sui nouimus, numero quinque visus, auditus, olfactus, gustus, tactus. Homo igitur, & quæcũque terrestrium animal generant, atque etiam quæ & sanguinẽ habẽt, & animal pariunt, omnia hos omnes habere sensus videmus, nisi quid læsũ lacessitũmq; sit: quale genus talparũ, cui visus deest, nõ enim oculos in aperto id habet

ἀφαιρεθέντος δὲ τοῦ δέρματος ὄντος παχέος ἀπὸ τῆς κεφαλῆς κατὰ τὴν χώραν τὴν ἔξωθεν τῶν ὀμμάτων, ἔσωθεν εἰσὶν οἱ ὀφθαλμοὶ διεφθαρμένοι, πάντα ἔχοντες ταῦτα τὰ μέρη τοῖς ἀληθινοῖς.

Τοῦ μὲν ὄμματος τὸ ὁρατικὸν, ὕδατος ὑποληπτέον· ἀέρος δὲ, τὸ τῶν ψόφων αἰσθητικόν.

Τὸ δ' ἁπτικὸν, γῆς· τὸ δὲ γευστικὸν, εἶδός τι ἁφῆς ἐστί.

cute tamen detracta, quæ crassiuscula obtentaq; idem luminum opacat, oculi intus lacessiti imperfectique visuntur: sed ita, vt partes easdem habeant omnes quibus oculi integri constant.

L. de sensu & sens. c. 2. Oculi enim partem, cui videndi facultas data est, ex aqua costare existimādū est. ex aëre id, quod sonos percipit ob tactū ex igni. &c

Cui autem tangendi tributa est auctoritas, ex terra: cui gustandi, species quædam tactus est.

Nous iugeons que les animaux n'ont que cinq sens exterieurs; parce qu'il n'y en a pas d'auantage en l'homme, auquel la nature a donné, cõme au plus parfaict de tous, non seulement les choses requises pour la vie: mais aussi celles qui seruent pour la passer commodémẽt. La suffisance de ces cinq sens se prẽd de la perfection que l'animal en acquiert, laquelle est pour son estre, & pour son biẽ estre. Pour son estre & pour sa conseruation, sont les sens de l'attouchement & du goust: l'attouchemẽt pour discerner ce qui corrompt, & ne corrõpt pas sa complexion: le goust, pour sentir ce qui luy conuient & ne luy conuient pas pour sa nourriture: car ainsi que l'vn le conserue, l'autre le ruine. Si c'est pour le bien estre, c'est ou du corps ou de l'ame, principalement en l'homme. Pour le bien du corps és animaux bruts, c'est l'ouïe & la veue, & l'odorer qui leur seruẽt à chercher leur nourriture, & sentir ce qui leur est bõ en l'absence de l'obiect: & en l'hõme pour le regard du sẽs de l'odorer, outre ce qu'il sert à sõ goust, il est encores plus vtile à la ceruelle, où sont fondez les organes de tous les sens: car les bonnes odeurs la confortẽt, & conseruent sa bõne cõplexion: ainsi que les mauuaises la debilitent & gastent son tẽperament. Si pour le bien de l'ame, ce sera pour la science, qui concerne la perfection de l'entendemẽt: & si c'est celle qui s'acquiert de nostre inuention, la veue y sert: & à celle que nous apprenons par doctrine, l'ouye est necessaire: à cause dequoy elle s'appelle le sens de la discipline. Or les plantes n'ayant point besoin des sens pour leur estre, ny pour leur bien estre; la nature qui ne faict riẽ en vain, ne leur en a point donné: car n'ayant affaire que de la vertu nutritiue & de l'aliment qui est autour d'elles, le sens ne leur est point requis pour son operation: dont le signe est, qu'és animaux cette partie faict mieux ses functions, tant pour la nourriture que pour l'accroissement, quand ils ne sont point occupez aux operatiõs sensitiues. Nous pouuons encores nombrer les cinq sẽs exterieurs par leurs cinq organes: lesquels sont diuers entre eux: car celuy de la veue est aqueux: celuy de l'ouye, aërien: celuy de l'odorer, ignee: & celuy du goust & du toucher, terrestre.

L'ordre des sens se peut prendre, ou selon l'ordre de nature, ou selon l'ordre de perfection & de dignité. De la premiere façon, l'attouchemẽt & le goust sont les premiers, parce que les autres sont fondez sur eux, & qu'ils sont les plus vniuersels & separables des autres, & non les autres d'eux: & puis apres l'odorer, la veue & l'ouye suiuent d'ordre. Si c'est de la seconde façon, le sens est plus excellent en l'operation duquel il se trouue moins de changement naturel: car la mutation intentiõnelle est ce qui faict sentir: & ainsi la veue sera le premier, & apres l'ouye, l'odorer, le goust & l'attouchement.

De la difference dont l'obiect commun & le propre sont sentis.

CHAPITRE XLIIII.

Ἀλλὰ μὴν οὐδὲ τῶν κοινῶν οἷόν τε εἶναι αἰσθητήριόν τι ἴδιον ὧν ἑκάστῃ αἰσθήσει αἰσθανόμεθα κατὰ συμβεβηκός· οἷον κινήσεως, στάσεως, σχήματος, μεγέθους, ἀριθμοῦ, ἑνός· ταῦτα γὰρ πάντα κινήσει αἰσθανόμεθα.

Arist. l. 3. de anim. c. 1. t. 133. At verò neque communium potest esse aliquod sensorium proprium, quæ quolibet sensu sentiamus ex accidenti: vt motus, status, figuræ, magnitudinis, numeri, vnius: nam hæc omnia motu sentimus.

NOvs auons dit par cy deuãt ce que c'estoit de l'obiect cõmun du sens, reste maintenãt à declarer comme il est senty. Les obiects sensibles propres & les cõmuns sont sentis par vne mesme espece: comme il paroist premierement, en ce que les sensibles communs n'ont point la vertu d'agir par soy: attẽdu que c'est ou quãtité d'estẽdue, ou mouuemẽt ou nõbre, ou mode de la quãtité, qui est la figure, ou priuation, à sçauoir le repos: c'est à dire l'obiect consideré cõme ne se mouuant point: lesquelles choses n'ont aucune vertu d'agir. Et secondemẽt parce que la multitude de telles especes seroit superflue: attẽdu qu'vne suffit à representer la qualité sensible, & ce qui chãge sa mode: & ainsi l'obiect sensible cõ-

mun n'imprime point d'espece distincte de celle du propre obiect sensible, mais il luy adiouste seulement vne certaine mode: car c'est vne mesme espece par laquelle le propre obiect sensible & le cōmun font impression ensemble: toutesfois le propre produit l'espece pour le regard de son estre, mais le cōmun la modifie: cōme pour exēple, vne chose coloree produit son espece ou ressemblance de couleur; mais, parce qu'elle est d'vne telle figure & d'vne telle grandeur, ou qu'elle se meut, ou qu'elle se repose, ou qu'elle a consistence discōtinue sans flux, elle produit vne telle ou telle espece ou image, nō pas distincte, mais modifiee, & estāt autremēt: & en cette sorte le sensible cōmun est dit agir aux sens, cōbien que ce ne soit pas par vne propre espece. En somme les sensibles cōmuns n'ont pas leur espece distincte de l'espece des propres, mais ils adioustēt vne mode par laquelle elle est disposee: au moyen dequoy nous pouuōs dire tout ensemble, qu'ils ont & n'ont pas l'espece par laquelle ils meuuent, & qu'ils ne meuuent pas absolument, & premierement, mais ils meuuent ensemble: & ainsi les sensibles communs ne meuuent pas par soy premieremēt, mais concomitamment & secondement: & parce que le second n'opere point sans le premier, à cause de cela les communs sensibles ne seroient point sentis par le sens exterieur, sans les sensibles propres.

L'obiect cōmun est sensible par soy & non par accident: mais le propre sensible est plus proprement sensible par soy que le commun: à cause que la temperature de chaque organe est plus proportionnee à son propre obiect, qu'au commun: tellement que les propres obiects sensibles different des communs seulement, en ce que les propres sont sentis par soy premierement, & les communs non premierement: combien que ce soit par soy: dont la raison est, que les communs ne font point d'impression au sens, sinon estant conioincts aux propres: car la grandeur n'est point veue si elle n'est luisante ou coloree, ny sentie par l'attouchement, si elle n'est chaude, froide, dure, molle, ou semblable: mais estants conioincts auec eux, ils causent quelque diuersité au sentiment: car le sens est meu d'vne autre sorte par vne grande superficie, que par vne petite.

Les sensibles communs se reduisent tous à la quantité. Quant à la grandeur & au nombre, cela est euident: parce que ce sont especes de quantité: & la figure est vne qualité autour de la quantité: attendu que la nature de la figure consiste en la termination de la quantité d'estenduë. Le mouuement & le repos sont apprehendez par le sens, selon que le subiect se trouue d'vne façon ou de plusieurs, en l'estenduë du subiect ou de la distance locale pour le regard du mouuement d'augmentation, & de celuy de lieu: ou selon les qualitez sensibles, en ce qui est de celuy d'alteration: & ainsi sentir le mouuement & le repos est en certaine maniere vn & plusieurs, & finalement la quātité est le prochain subiect de la qualité alteratiue, comme la superficie de la couleur. La veue & l'attouchement sont les sens qui connoissent le plus d'obiects communs.

De ce qui est commun aux sens exterieurs entre eux.

CHAPITRE XLV.

Ὥσπερ δὲ καὶ ἡ ὄψις ἐστὶ τοῦ τε ὁρατοῦ, καὶ τοῦ ἀοράτου, (τὸ γὰρ σκότος, ἀόρατον· κρίνει δὲ καὶ τοῦτο ἡ ὄψις.) &c.

Ὁμοίως δὲ καὶ ἡ ἀκοή, ψόφου τε, καὶ σιγῆς. &c. οὕτω δὴ καὶ ἡ γεῦσις, τοῦ γευστοῦ τε, καὶ ἀγεύστου.

Ὥσπερ ὁρατοῦ καὶ ἀοράτου ἦν πως ἡ ὄψις· ὁμοίως δὲ καὶ αἱ λοιπαί, τῶν ἀντικειμένων· οὕτω καὶ ἡ ἁφή, τοῦ ἁπτοῦ καὶ ἀνάπτου.

Καθόλου δὲ περὶ πάσης αἰσθήσεως δεῖ λαβεῖν, ὅτι ἡ μὲν αἴσθησίς ἐστι τὸ δεκτικὸν τῶν αἰσθητῶν εἰδῶν ἄνευ τῆς ὕλης· οἷον ὁ κηρὸς τοῦ δακτυλίου, ἄνευ τοῦ σιδήρου καὶ τοῦ χρυσοῦ, δέχεται τὸ σημεῖον· λαμβάνει δὲ τὸ χρυσοῦν ἢ τὸ χαλκοῦν σημεῖον, ἀλλ' οὐχ ᾗ χαλκός, ἢ χρυσός· ὁμοίως δὲ καὶ ἡ αἴσθησις ἑκάστου, ὑπὸ τοῦ ἔχοντος χρῶμα, ἢ χυμόν, ἢ ψόφον, πάσχει· ἀλλ' οὐχ ᾗ ἕκαστον ἐκείνων λέγεται, ἀλλ' ᾗ τοιονδί, καὶ κατὰ τὸν λόγον.

Arist. l. 2. de anim. c. 10. t. 103. Sicut autem aspectus est rei visibilis, & inuisibilis. (nam tenebræ sunt inuisibiles: & has quoque diiudicat aspectus.) &c.

Et similiter auditus est soni & silentij. &c. Sic igitur gustus dicitur & rei gustabilis, & ingustabilis.

C. 11. t. 120. Sicut rei visibilis & inuisibilis erat aliquo modo aspectus: itidemque reliqui sensus erant oppositorum: ita etiam tactus est rei tactilis, & intactilis.

C. 12. t. 121. Uniuersaliter autem de omni sensu oportet sumere, sensum esse id, quod est capax sensibilium specierum sine materia: vt cera recipit signum annuli sine ferro & auro: accipit autem aureum aut æneum signum, non tamen quatenus est æs, vel aurum. Similiter etiā sensus cuiusque rei patitur ab eo quod habet colorem, aut saporem, aut sonum: non tamen quatenus vnumquodque illorum dicitur, sed quatenus est tale, & secundum rationem.

IL est cõmun à tous les sens externes de receuoir les especes de leurs obiects sãs matiere; cõme les couleurs & figures sont receuës au miroir, & cõme la cire reçoit la figure du cachet, sans receuoir l'or ou l'argent dont il est faict: mais elles ne vont pas à eux d'vne mesme maniere: car la couleur, le son, & l'odeur enuoyent leurs especes spirituelles en rond: & le goust & l'attouchement les reçoiuent en se conioignant à l'obiect mesme. Il leur est commun d'auoir leurs obiects determinez, desquels leurs organes patissent, & sur lesquels ils agissent: leurs organes limitez, desquels ils operent: de patir de leurs propres obiects: de ne receuoir point en soy l'espece de l'obiect propre d'aucun autre sens: de n'estre point meus des especes de leurs obiects, s'ils ne sont materiellement presents: de requerir vne conuenable distance de la chose sensible au sens, en sorte qu'ils ne soient ny trop loing ny trop pres les vnes des autres: de pouuoir connoistre leurs obiects, en leurs especes intentionelles, & les priuations d'iceux: & finalement de ne se reflechir point sur leurs actions: c'est à dire de ne connoistre pas leurs operations: & de r'apporter aux puissances cognoscitiues interieures comme messagers soigneux, ce que nous deuons connoistre & appeter.

Καὶ τὸ μὲν ἐπ' αὐτῷ τιθέμενον τῷ αἰσθητηρίῳ, ἀναίσθητον εἶναι, κοινὸν πάντων.

Arist. l. 2. de anim. c. 9. t. 98. Ac ipsi quidem sensorio obiectum appositum sentiri non posse, commune est omnium.

Et quant à ne pouuoir sentir en touchant immediatement la chose sensible, & sans vn moyen par lequel les organes reçoiuent l'impression des obiects, dont i'ay deduit les raisons, en parlant des moyens par lesquels le sentiment se faict. I'ay opinion que ce n'est pas chose necessaire simplement par soy, qu'il y ait vn corps moyẽ entre le sens & son obiect sensible, lors que le sentiment se faict: mais seulement par accidẽt. Car premieremẽt, pour le regard de la veue; la distance entre elle & la chose visible n'est requise que pour dõner lieu à la lumiere de l'illuminer, par la partie qui doit estre veue. Et en l'ouïe ce moyẽ n'est requis que pour la generation du son, à laquelle il faut de l'espace: parce qu'il s'engendre du mutuel choquement de deux corps durs, lequel ne se peut faire qu'en partant de diuers lieux, où ils estoient situez. Et pour le regard de l'odorer, du goust, & de l'attouchement, ils sentent leurs obiects approchez tout ioignant leurs organes: de sorte que s'il estoit requis quelque espace entre l'odeur & son obiect odorable; ce seroit plustost afin qu'il n'offençast point l'organe, que pour aucune autre raison. Et ainsi le corps moyẽ requis entre l'obiect & le sens, n'est pas de l'essence du sentimẽt, mais y est seulemẽt necessaire par accident & non de la part de la puissance sensitiue, ny de son obiect.

Αἴσθησις τῶν ἰδίων, ἀεὶ ἀληθὴς, καὶ πᾶσιν ὑπάρχει τοῖς ζώοις.

Ἡ αἴσθησις τῶν μὲν ἰδίων ἀληθής ἐστιν, ἢ ὅτι ὀλίγιστον ἔχουσα τὸ ψεῦδος· δεύτερον δὲ, τοῦ ᾧ συμβέβηκε ταῦτα· καὶ ἐνταῦθα ἤδη ἐνδέχεται διαψεύδεσθαι· ὅτι μὲν γὰρ λευκόν, οὐ διαψεύδεται· εἰ δὲ τοῦτο, τὸ λευκὸν, ἢ ἄλλό τι, ψεύδεται· τρίτον δὲ, τῶν κοινῶν καὶ ἑπομένων τοῖς συμβεβηκόσιν, οἷς ὑπάρχει τὰ ἴδια· λέγω δὲ, οἷον κίνησις καὶ μέγεθος συμβέβηκε τοῖς αἰσθητοῖς, περὶ ἃ μάλιστα ἤδη ἐστὶν ἀπατηθῆναι κατὰ τὴν αἴσθησιν.

Ὅτι οὐδ' ἡ αἴσθησις ψευδὴς τοῦ ἰδίου ἐστίν.

Ἔτι δὲ ἐπὶ αὐτῶν τῶν αἰσθήσεων, οὐχ ὁμοίως κυρία ἡ τοῦ ἀλλοτρίου καὶ ἰδίου, ἢ τοῦ πλησίον, καὶ τοῦ αὐτῆς· ἀλλὰ περὶ χρώματος ὄψις, οὐ γεῦσις, περὶ δὲ χυμοῦ γεῦσις, ἀλλ' οὐχ ὄψις· ὧν ἑκάστη ἐν τῷ αὐτῷ χρόνῳ περὶ τὸ αὐτὸ, οὐδέποτέ φησιν ἅμα οὕτω, καὶ οὐχ οὕτως ἔχειν.

Arist. l. 3. de anim. c. 3. t. 152. Sensus propriorum obiectorum semper est verus, & omnibus inest animalibus.

C. 4. t. 161. Sensus propriorum quidem obiectorum est verus, aut quàm minimũ habet falsitatis. Secũdò autem sensus est eius cui hæc accidunt: atque hîc iam potest esse falsus: nam quod album sit, non fallitur: sed vtrùm album illud, sit hoc, an aliud quidpiam, fallitur. Tertiò est communium & consequentium accidentia, quibus insunt propria: verbi gratia, motus & magnitudo accidunt rebus sensibilibus, in quibus iã maximè fit deceptio secundum sensum.

L. 4. metap. c. 5. t. 24. Neque sensum de proprio obiecto mendacem esse. &c.

In ipsis sensibus, non æquè certum est de alieno obiecto, atque de proprio iudicium, aut de propinquo, atque de eo quod ipsius est: sed de colore, aspectus, non gustatus: de sapore autem gustatus, non aspectus iudicat: quorum nullus vnquam eodem tempore circa idem simul ita habere, atque non habere dicit.

IL est aussi commun aux sens de ne pouuoir errer autour de leur obiect formel: comme pour exẽple, la veue à voir la couleur, & le goust à ce qui a de la saueur, sans pouuoir se tromper à prendre l'vn pour l'autre: à sçauoir la couleur pour l'odeur, ny le son pour la saueur, & semblables: car il ne sçauroit les sentir, ains seulement la couleur, & ainsi des au-

tres sens. Que si les sens exterieurs erroient autour de leur propre obiect, il n'y auroit aucune certitude des sciences : attendu que leurs principes sont fondez pour la plus grande partie sur l'experience & estimation des sens. Et ce que le sens est dit errer quelquesfois, & estre corrigé par l'entẽdemẽt, cela s'entẽd autour des especes de son propre obiect: comme pour exemple, le blanc apparoistre noir quelquesfois à la veuë : les couleurs de l'arc en ciel vrayes, qui ne sont qu'apparentes : le doux amer, & tout de mesme des autres sens : c'est pourquoy Aristote dit que la veue n'erre pas en la couleur, mais seulement en ce qui est coloré. Or cette tromperie du sens se faict par le defaut, ou de la distance, ou de l'organe, ou du moyen: comme pour exemple, premierement, quand l'obiect n'est pas approché du sens, comme il doit: car s'il est en vne trop grãde ou petite distãce, le sentimẽt ne se fera pas biẽ, les choses paroissãt estre d'vne autre sorte qu'elles ne sont: ainsi vne tour quarree paroist ronde de loing: parce que les prominẽces des angles s'espãdent en vn trop lõg espace. Secõdement alors que l'organe est gasté & non bien disposé: comme il se voit au goust d'vn qui a la fieure, lequel iuge que le doux est amer. Et en troisiesme lieu quand le moyen n'est pas tel qu'il doit estre: car le moyen faict sembler les choses autres qu'elles ne sont : comme il s'esprouue aux verrieres colorees, qui representent les obiects qu'on voit à trauers-elles de couleur. Mais le sens se peut tromper autour des obiects par accident : à sçauoir quand il iuge par la couleur qu'vne chose est douce: comme pour exemple le fiel qui ressemble au miel. Ils se peuuent aussi tromper és obiects communs : à sçauoir, és figures, grandeurs, distances, & semblables : les iugeants autres qu'elles ne sont.

φανερὸν δ' ἐκ τούτων, καὶ διὰ τί ποτε τῶν αἰσθητῶν αἱ ὑπερβολαὶ φθείρουσι τὰ αἰσθητήρια· ἂν γὰρ ᾖ ἰσχυροτέρα τοῦ αἰσθητηρίου ἡ κίνησις, λύεται ὁ λόγος· τοῦτο δ' ἦν ἡ αἴσθησις· ὥσπερ καὶ ἡ συμφωνία καὶ ὁ τόνος, κρουομένων σφόδρα τῶν χορδῶν.

Arist. l. 2 de ani. c. 12 t. 123. Perspicuũ etiam ex his est, cur aliquãdo sensibilium exsuperantia corrũpunt sensoria. Nam si fortior sit motus sensorio, dissoluitur ratio : hac autem erat sensus : vt dissoluitur concentus ac tonus fidibus vehementer percussis.

Il est encores commun à tous les sens exterieurs d'estre corrompus par les qualitez excessiues des obiects sensibles: parce qu'elles destruisent la tẽperature de l'organe, ainsi que l'armonie est destruite, si vne corde de luth est touchee trop fort, dont s'ensuit la ruine du sens qui y est attaché; comme il se voit en la lueur du Soleil qui dissoudroit l'humeur crystaline de l'œil si on le regardoit long tẽps : & és couleurs excellentes, lesquelles à raison de leur lumiere blessent la veue, en separãt les parties de la prunelle de l'œil: car c'est la nature de la lumiere de separer : attendu qu'elle eschauffe: & la vision est empeschee & l'œil blessé par vn trop grand desrõpement, & separation de parties. L'obiect sensible qui a des qualitez excessiues, se peut cõparer au sens : comme l'œil d'vne femme qui a ses mois, à vn miroir neuf & bien net : car ainsi qu'elle n'imprime pas seulement son image en luy, mais aussi des taches par des esprits corrompus qui sortent de ses yeux, lesquelles sont difficiles à oster de dessus le miroir où elles se prennẽt; de mesme l'obiect excessif n'agit pas sur les organes, cependant qu'ils sont presents seulemẽt : mais aussi il y laisse vne emprainte, qui demeure en son absence : comme il se connoist en l'œil, qui ayãt regardé le Soleil, ne peut voir incontinẽt les autres obiects : & au goust, qui apres auoir tasté quelque chose extremement douce ou amere, sent ce qu'il mange ou boit incõtinent apres, de mesme goust: & en l'ouye, qui apres vn bruit violent, n'entend que fort peu les autres sens: & ainsi des autres sens exterieurs. Les sens sont aussi offencez par leur action trop continuë: d'autant que les esprits s'en esuanouissent: d'où vient que nous auons besoin de sommeil & de repos: afin que l'operation des facultez sensitiues venant à cesser, les esprits sensitifs soient restaurez. Les sens reçoiuent encores du dommage par trop de cessation à les exercer & mettre en operations : d'autant qu'ainsi que l'exercice moderé corrobore & habilite l'organe des sens, le trop d'oysiueté les rend comme hebetez & ineptes en leurs functions.

La veue est offencee particulierement par les tenebres: dautant qu'ils refroidissent son organe: à cause que les esprits s'enfuyent aux parties interieures; or la trop grãde froideur empesche & constipe les parties de l'œil: dequoy il arriue que la lumiere fait mal aux yeux de ceux qui viennent d'vn lieu tenebreux, en separant les parties constipees. La veue est encores interessee, lors que l'obiect est trop petit, ou plus esloigné que la faculté ne requiert : car cela consomme les esprits & les dissipe : comme l'excez de l'obiect.

De

De la perfection de la veuë pardessus tous les autres sens.

CHAPITRE XLVI.

LA perfection & excellēce de la veue pardessus tous les autres sens exterieurs se connoist principalement par quatre choses: à sçauoir, par son obiect, par son operation, par son moyen,& par son organe: car en premier lieu pour le regard de l'obiect, il excelle ceux des autres sens, de noblesse, & d'amplitude: de noblesse, parce que la lueur est la plus excellente entre toutes les qualitez sensibles, dōt le signe est, qu'elle se trouue au plus noble & excellent corps qui est le Soleil, & Dieu mesme s'appelle lumiere: de la generalité ou amplitude de son obiect: car l'eau, la terre, & toutes les choses elemētaires estans colorees, la veue les voit sans les toucher, & puis elle reconnoist des corps en la region superieure qui ne peuuent estre compris par aucuns des autres sens: à sçauoir les corps celestes, & vn plus grand nombre de differences des choses: & n'y a point d'obiects communs és autres sens, qui ne le soiēt à la veue aussi: là où les autres sens ne peuuent pas connoistre tous ceux de la veue. Exo.c.3. 5 Ioã.c.1.

L'excellence de son operation qui est la vision, est pardessus les actions des autres sens: premieremēt en ce qu'il n'y a en sa production aucune mutatiō ou mouuement materiel, qui soit concurrent, ny de la part de l'obiect: car il ne cause qu'vne espece intētionelle: ny de la part du moyen, & de l'organe: attendu qu'ils ne reçoiuent immutatiō qu'intentionnellement: là ou és autres sentimens, il y a tousiours quelque mutation materielle de la part de quelqu'vn d'eux. La spiritualité & immaterialité de la vision paroist encores en trois choses: premierement en sa vitesse & promptitude, qui deuance tous les autres: ainsi que nous l'esprouuons en l'esclair, lequel est beaucoup plustost veu que le tonnerre n'est ouy, encores qu'ils se facent ensemble. Secondemēt en sa tres-claire & euidēte connoissance: car le sens de la veue est plus certain que l'attouchement, comme dit Aristote. Et en troisiesme lieu en ce qu'vn obiect contraire ne luy empesche pas la connoissance de son contraire: car le blanc ne le sçauroit garder de veoir le noir incontinent: là où le goust ayant gousté vne chose bien amere, il est long temps sans en pouuoir gouster vne douce: & ainsi des autres. De sorte que la veue est cognoscitiue intensiuement, & extensiuement plus que les autres sens: à sçauoir intensiuement, à cause de sa plus grande immaterialité & extensiuement pour l'amplitude de son obiect. Quant à l'excellence de son moyen elle paroist en ce qu'il ne se trouue pas seulement icy bas comme les moyens des autres sens, mais aussi és choses celestes.

Pour le regard de la noblesse de l'organe de la veue, elle se connoist premierement, en ce qu'elle a l'instrument le plus beau de tous & que la nature a faict le plus artificiellemēt, & l'a colloqué en la plus haute partie de l'animal, pour veoir mieux ce qui est necessaire au salut du corps, & y presider comme Dieu faict à tout le monde: à cause dequoy les Egyptiens representoient la Diuinité par vn œil. Secondement, son excellence paroist non seulement en l'agilité de sa forme ronde prōpte à se mouuoir de part & d'autre, mais aussi és defences que nature luy a preparees, pour sa conseruation, comme sont les paupieres, les sourcils, & les concauitez des os. Tiercement en ce que l'œil est facilement blessé de tout ce qui le touche, quelque petite chose que ce soit. Et finalement en ce que l'ame & la nature de l'homme est mieux exprimee & connuë par l'œil, que par les organes de tous les autres sens: car comme le miroir est l'œil de l'art, l'œil est le miroir de la nature.

Πάντες ἄνθρωποι τοῦ εἰδέναι ὀρέγονται φύσει. σημεῖον δ' ἡ τῶν αἰσθήσεων ἀγάπησις· καὶ γὰρ χωρὶς τῆς χρείας ἀγαπῶνται δι' ἑαυτάς, καὶ μάλιστα τῶν ἄλλων, ἡ διὰ τῶν ὀμμάτων· οὐ γὰρ μόνον ἵνα πράττωμεν, ἀλλὰ καὶ μηθὲν μέλλοντες πράττειν τὸ ὁρᾶν αἱρούμεθα ἀντὶ πάντων, ὡς εἰπεῖν, τῶν ἄλλων· αἴτιον δ' ὅτι μάλιστα ποιεῖ γνωρίζειν τι ἡμᾶς αὕτη τῶν αἰσθήσεων, καὶ πολλὰς δηλοῖ διαφοράς.

φρόνιμα μὲν ἄνευ τοῦ μανθάνειν, ὅσα μὴ δύναται τῶν ψόφων ἀκούειν· οἷον μέλιττα, καὶ εἴ τι τοιοῦτο ἄλλο γένος ζῴων ἐστί· μανθάνει δ', ὅσα πρὸς τῇ μνήμῃ καὶ ταύτην ἔχει τὴν αἴσθησιν.

Arist.l.1.metap.c.1.t.1. Omnes homines natura scire appetunt: cuius rei signū est ipse amor sensuum. Etenim remota vtilitate ipsi per se cari sunt, is maximè, qui fit per oculos. Non enim vt agamus solum, sed nihil etiam acturi ipsum videre omnibus, vt ita dicam, aliis anteponimus. Causa verò est, quod hic sensus vnus ex omnibus maximam nobis rerum cognitionem afferat multasque differentias ostendat. &c.

Ac prudentiam quidē sine docilitate habent quæcunque sonos audire non possunt, vt apes, & si quod est tale aliud genus animalium: discunt autē ea omnia, quæ cum memoria hunc quoque sensum habent.

La veue est le sens qui a le plus de ressemblance auec l'entendement, nous distinguons par son moyen le iour & la nuit, le temps & l'ordre des saisons & de la nature vniuerselle: sans la veue nous ne pourrions pouruoir aux choses necessaires, tant pour le regard de la nourriture que pour se deffendre du chaud, du froid, & des choses ennemies: aussi n'attribuons-nous ordinairement à l'entẽdement autre operation des sens, que celle de la veue: car nous disons les yeux de l'entendement par vne certaine ressemblance qu'il void, & qu'il regarde. En somme l'ame & la nature de l'homme se declare, & est mieux connue par la veue, que par aucun des autres sens: c'est celle qui porte la plus grande ressemblance de la veille & de la vie: & à l'opposite rien ne represente d'auantage l'image du sommeil, & de la mort, que l'aueuglement, qui est la priuation de la veue. Et finalement l'excellẽce, & la perfection de la veue est confirmee, en ce que les hommes s'affligent beaucoup d'auãtage de la priuation de la veue, & se delectent plus de son vsage, que d'aucun autre sens. Car encores qu'il nous fust plus dommageable d'estre priué de l'attouchement que de la veue: parce qu'en perdant l'attouchement on perd la veue mesme & la vie: il ne s'ensuit pas que la veue ne nous soit plus agreable que l'attouchement, en les comparant simplement l'vn auec l'autre selon leur nature. Mais si on auoit égard qu'auec l'attouchement est compris le fondement de tous les autres sens, sans lequel aucun animal ne peut viure: & que l'attouchement se r'apporte à la veue comme le viure simplement à viure ioyeusement: en ce cas l'attouchement nous seroit plus cher que la veue: tout ainsi que combien que viure ioyeusement soit plus agreable que viure simplement, il est neantmoins plus fascheux d'estre priué de la vie que de la douceur de la vie: parce qu'en la vie est enclose la vie ioyeuse. En somme quand nous aimons mieux l'attouchement, c'est comme animaux que nous auons cette affection: mais entãt qu'hommes, la veue nous est tousiours plus chere: parce que comme tels estans intellectuels, nous desirons de sçauoir à quoy la veue sert d'auantage que l'attouchement: car encores que cettuy-cy connoisse plus de contraires, la veue a connoissance de plus de differences de choses: à sçauoir des celestes, & des terrestres.

Ἐπεὶ δὲ ἡ ὄψις μάλιστα αἴσθησίς ἐστι, καὶ τὸ ὄνομα ἀπὸ τοῦ φάους εἴληφεν, ὅτι ἄνευ φωτὸς οὐκ ἔστιν ἰδεῖν.

Αἱ δὲ διὰ τῶν ἔξωθεν αἰσθήσεις, τοῖς πορευτικοῖς αὐτῶν, οἷον ὄσφρησις, καὶ ἀκοὴ, καὶ ὄψις, πᾶσι μὲν τοῖς ἔχουσι, σωτηρίας ἕνεκα ὑπάρχουσιν, ὅπως διώκωσί τε προαισθανόμενα τὴν τροφὴν, καὶ τὰ φαῦλα καὶ τὰ φθαρτικὰ φεύγωσι· τοῖς δὲ καὶ φρονήσεως τυγχάνουσι, τοῦ εὖ ἕνεκα· πολλὰς γὰρ εἰσαγγέλλουσι διαφορὰς, ἐξ ὧν ἥτε τῶν νοητῶν ἐγγίνεται φρόνησις, καὶ ἡ τῶν πρακτῶν· αὐτῶν δὲ τούτων πρὸς μὲν τὰ ἀναγκαῖα, κρείττων ἡ ὄψις καὶ καθ' αὑτήν· πρὸς δὲ νοῦν, κατὰ συμβεβηκὸς ἡ ἀκοή· διαφορὰς γὰρ πολλὰς εἰσαγγέλλει καὶ παντοδαπὰς ἡ τῆς ὄψεως δύναμις, διὰ τὸ πάντα σώματα μετέχειν χρώματος· ὥστε καὶ τὰ κοινὰ διὰ ταύτης αἰσθάνεσθαι μάλιστα· λέγω δὲ κοινὰ, σχῆμα, μέγεθος, κίνησιν, στάσιν, ἀριθμόν· ἡ δ' ἀκοὴ, τὰς τοῦ ψόφου διαφορὰς μόνον· ὀλίγοις δὲ, καὶ τὰς τῆς φωνῆς· κατὰ συμβεβηκὸς δ' εἰς φρόνησιν πλεῖστον ἡ ἀκοὴ συμβάλλεται μέρος· ὁ γὰρ λόγος αἴτιός ἐστι τῆς μαθήσεως, ἀκουστὸς ὢν, οὐ καθ' ἑαυτὸν, ἀλλὰ κατὰ συμβεβηκός· ἐξ ὀνομάτων γὰρ σύγκειται· τῶν δ' ὀνομάτων ἕκαστον, σύμβολόν ἐστι· διόπερ φρονιμώτεροι τῶν ἐκ γενετῆς ἐστερημένων εἰσὶν ἑκατέρας αἰσθήσεως οἱ τυφλοὶ τῶν ἐννεῶν καὶ κωφῶν.

Arist. l. 3. de anim. c. 4. t. 162. *Quoniam autem aspectus est maximè sensus, etiam nomen phãtasia sumpsit* ἀπὸ τοῦ φάους, *id est à lumine, quia sine lumine non potest videri.*

L. de sensu & sens. c. 1. *At sensus illi, qui intercedẽte aliquo extrinsecus medio fiunt, olfactus, inquã, auditus & visus, ex animantium numero incessilibus omnibus, eos quidem habentibus, tutelæ ac salutis gratia adiuncti sunt, vt præsentientes alimentum persequantur & quæ praua sunt atque exitialia fugiant. Sed iis quæ prudentiæ quoque participes sunt, gratia cuiuspiam commodi melioris accessere, nam auditus, & visus multas adnunciant differentias, quibus rerũ tam intellectilium quàm quæ sub actionem cadere solent, peritia comparetur. Horum ipsorum ad ea quæ vitæ necessaria sunt magis, per se visus conducit, ad cultum ingenij capessendum, per accidens auditus. Nam visus cõplures variasque differentias aduehit, quod corpora omnia colore participent. Quare & hoc sensu maximè communia sentimus, cõmunia dico, figuram, magnitudinem, motum, statũ, numerum. At auditus soni tantummodò discrimina, paucis etiã vocis renunciat. Sed per accidens magnum adfert adiumentum ad acquirendã sapientiam, prudentiamque: nam sermo, cum sit audibilis, disciplinæ causa nõ per se, sed per accidens existit, cõstat enim ex nominibus: singula autem nomina quarundã notionum symbola sunt. Quamobrem ex iis qui iam inde ab ortu naturã vtroq; sensu priuati sunt, qui cæci sunt, hisce qui muti surdique sunt, sapientiores euadũt atque prudẽtiores.*

Celuy de tous les sens qui peut plus iustement debattre la preference auec la veue, c'est l'oüye: car n'y ayant rien de plus precieux entre les hommes que les sciẽces, l'oüye, qui est l'instru-

l'instrument pour les apprendre, & receuoir des docteurs, doit estre extrememẽt estimee. Mais à cela nous respondõs, que l'ouye n'est vtile à acquerir les sciẽces, & arts que par accidẽt: à sçauoir entant que les voix ont esté imposees par l'institutiõ des hõmes à signifier les choses, n'estant pas de leur nature qu'elles nous les representent: ains, seulement, parce qu'elles ont esté iugees plus cõmodes à declarer les conceptiõs, que les couleurs, ny les saueurs, ny aucun autre obiect sensible. De sorte que quand l'ouye ne seroit point, on pourroit cõmuniquer les vns auec les autres, par le moyẽ des characteres & des figures, qui signifieroiẽt les choses, tels que sont ceux dont les Chinois vsent en leurs escritures. Et ainsi quãd il arriueroit que nous seriõs priuez de l'ouye, il n'y auroit que l'vsage de la seule musique de toutes les sciences, qui nous mãquast: la où si les hommes naissoient sans veue, ils seroient incapables presque de toutes les sciẽces. Et puis outre cela, la veuë est vtile par soy à l'inuention des arts & des sciences, plus que l'oüye: Premierement, parce qu'elle nous fait connoistre son obiect plus certainement, que les autres sens: à cause de sa plus grande spiritualité: & partant elle est plus propre à la science, à laquelle il est requis vne certitude de connoissance. Secondement, parce que nous connoissons par la veue vne infinité de differences de corps, de figures & d'especes, que l'oüye ne sçauroit comprendre: & de fait sans elle, nous n'aurions aucune connoissance des choses celestes & metaphysiques, suiuant ce que dit Platon en son Timee, que les yeux nous ont apporté la connoissance des meilleures choses: car s'ils n'eussent point esté, l'on n'eust peu rien inuẽter de ce qui appartiẽt au Ciel: & en somme que nous deuons la Philosophie à la veuë. Les Mathematiques, qui sont les plus faciles de toutes les sciences seroient les plus difficiles, & cõme incomprehensibles, sans les figures qui nous les font comprendre par le moyen de la veuë. Aucune chose, ny les sciences ne peuuent estre sauuees de l'oubliance, & cõseruees perpetuellement, qu'en les proposant & commettant à la veuë, par le benefice de l'escriture & des figures. Outre toutes ces excellences de la veuë par dessus l'ouye, pour le regard des sciences, on y peut encores adiouster que son obiect est permanent, & qu'il tient quelque chose de l'eternité pour le moins en ce qui est du Ciel: là où celuy de l'oüye est successif passager & subiect au temps. Il y a encores que les images des choses receues par la veuë, demeurent mieux imprimees en l'imaginatiue, que par l'ouye ny par aucun des autres sens: à cause dequoy Aristote appelle la veue extremement sens, & dit que l'imaginatiue prend son nom de la lumiere qui sert à la veue, de sorte que la phantaisie vient de φάος qui signifie lumiere, & ςάσις qui signifie station. Finalemẽt la doctrine acquise par notre inuẽtion, à quoy la veue est vtile par dessus tous les sens, nous estant plus agreable que celle que nous apprenons des autres; nous aymons encores mieux la veue qui nous sert à cet effect, que l'oüye qui n'est que pour apprendre des autres. Et neantmoins parce que les sciences sont escriptes, & qu'elles s'enseignent par la parole, les noms seruant de notes des choses, l'oüye est plus vtile à la science qui s'acquiert par doctrine: à cause dequoy Aristote conclud que par accident l'oüye sert plus à la prudence que la veue, comme il se voit en ce qu'vn aueugle peut deuenir plus prudent & sçauant, qu'vn sourd nay.

Des sens interieurs, & premierement du commun.

CHAPITRE XLVII.

Ἑκάστη μὲν οὖν αἴσθησις, τοῦ ὑποκειμένου αἰσθητοῦ ἐστὶν, ὑπάρχουσα ἐν τῷ αἰσθητηρίῳ ᾗ αἰσθητήριον· καὶ κρίνει τὰς τοῦ ὑποκειμένου αἰσθητοῦ διαφοράς· οἷον λευκὸν μὲν καὶ μέλαν, ὄψις· γλυκὺ δὲ καὶ πικρὸν, γεῦσις· ὁμοίως δ' ἔχει τοῦτο καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων· ἐπεὶ δὲ καὶ τὸ λευκὸν, καὶ τὸ γλυκὺ, καὶ ἕκαστον τῶν αἰσθητῶν, πρὸς ἕκαστον κρίνομεν, τινὶ δὲ καὶ αἰσθανόμεθα ὅτι διαφέρει· ἀνάγκη δὴ αἰσθήσει· αἰσθητὰ γάρ ἐστιν· ᾗ καὶ δῆλον, ὅτι ἡ σὰρξ οὐκ ἔστι τὸ ἔχατον αἰσθητήριον· ἀνάγκη γὰρ ἦν, ἁπτόμενον αὐτοῦ, κρίνειν τὸ κρῖνον· οὔτε δὴ κεχωρισμένοις ἐνδέχεται κρίνειν, ὅτι ἕτερον τὸ γλυκὺ τοῦ λευκοῦ· ἀλλὰ δεῖ ἑνί τινι ἄμφω δῆλα εἶναι) οὕτω μὲν γὰρ

Arist. l. 3. de anim. c. 2. t. 144. Vnusquisque igitur sensus est subiecti sensibilis, cùm sit in sensorio quà est sensorium: ac discernit subiecti sensibilis differentias: vt album & nigrum aspectus: dulce autem & amarum gustus: similiter autem hoc se habet etiam in alijs. t. 145. Quoniam autem et album et dulce & quodlibet sensibile cum quolibet comparamus, aliquo autem etiam sentimus hæc differre: necesse est igitur hoc fieri sensu: quia sunt sensibilia. t. 146. Quare manifestum est carnem non esse vltimum sensorium: quia necesse esset, vt id quod discerneret obiectum, tangendo ipsum discerneret. Fieri ergo non potest, vt separatis dijudicatur esse diuersum dulce ab albo: (sed oportet vni alicui esse vtraque manifesta) nam si ita esset, profectò etiam si alterum ego, alterum tu sentis.

κἂν εἰ τοῦ μὲν ἐγώ, τοῦ δὲ σὺ αἴσθοιο, δῆλον ἂν εἴη ὅτι ἕτερα ἀλλήλων· δεῖ δὲ τὸ ἓν λέγειν, ὅτι ἕτερον· ἕτερον γὰρ τὸ γλυκὺ τοῦ λευκοῦ.

Ἐπεὶ δ' ὑπάρχει καθ' ἑκάστην αἴσθησιν, τὸ μέν τι ἴδιον, τὸ δέ τι κοινόν· ἴδιον μὲν, οἷον τῇ ὄψει τὸ ὁρᾶν, τῇ δ' ἀκοῇ τὸ ἀκούειν· καὶ ταῖς ἄλλαις κατὰ τὸν αὐτὸν τρόπον· ἔστι δέ τις καὶ κοινὴ δύναμις ἀκολουθοῦσα πάσαις, ᾗ καὶ ὁρᾷ, καὶ ἀκούει, καὶ αἰσθάνεται· οὐ γὰρ δὴ τῇ γε ὄψει ὁρᾷ, ὅ,τι ὁρᾷ, καὶ κρίνει, δὴ καὶ δύναται κρίνειν, ὅτι ἕτερα τὰ γλυκέα τῶν λευκῶν, οὔτε γεύσει, οὔτε ὄψει, οὔτ' ἀμφοῖν, ἀλλά τινι κοινῷ μορίῳ τῶν αἰσθητηρίων ἁπάντων· ἔστι μὲν γὰρ μία αἴσθησις, καὶ τὸ κύριον αἰσθητήριον ἕν· τὸ δ' εἶναι αἰσθήσει τοῦ γένους ἑκάστου ἕτερον, οἷον ψόφου καὶ χρώματος.

res, constare posset ea esse inter se diuersa, sed opus, vt vnum dicat esse diuersum: diuersum enim est dulce ab albo.

L. de somno & vigilia. cap. 2. Porrò cum natura singulis sensibus propriū quid iniunxerit, & in quo omnes commune quid sparserit proprium & visui videre, auditui audire, & reliquis ad eundem modum communem vim quandam perspicuam, quæ omnes comitatur, quà animal & videre & audire se sentit: non enim visu se videre videt, nec visu aut gustu iudicat iudicaréue potest, distare dulce ab albo: neque seorsum, neque simul vtroque: sed particula quadam communi, quæ adiuncta sensibus omnibus sit. nam sensus vnus est, & etiam principale sensorium vnum: ratio tamen sensioni cuiusque generis, vt soni & coloris non vna, sed alia et alia.

LEs puissances cognoscitiues interieures sont trois, le sens commun, l'imaginatiue ou phantaisie, & la memoire. Le plus grand nombre des Philosophes sont d'accord que le sens commun est situé au deuant de la ceruelle respondant au milieu du front; que de là, comme de leur racine, procedent tous les nerfs aux organes des sens exterieurs, & qu'en ce lieu sont receus tous les esprits animaux ou sensitifs, lesquels le cœur y enuoye, comme en vn reseruoir, duquel ils decoulent aux sens exterieurs & à leurs organes, pour faire leurs functions: ainsi que nous l'apperceuons, en ce que quãd le passage leur est bouché, pour mõter au sens commun, les exterieurs cessent leurs operations, selon qu'il sera plus amplement monstré quand nous parlerons du somme. Les Philosophes conuiennent encores que par ces mesmes nerfs & par la communication qu'ils ont de ces esprits animaux, les diuerses especes des choses sensibles sont apportees de dehors au sens cõmun, retournant comme lignes au centre d'où ils partent. Et en tout cela ie ne voy point de difficulté, comme i'en trouue, à sçauoir qui est l'obiect & la function du sens commun. La plus-part des Philosophes tiennent auec Aristote que chaque sens externe ne connoist que son obiect & les differences de son obiect, & non les obiects des autres sens, ny leurs differences, ny ses actions propres de luy-mesme: comme pour exemple, que la veue ne connoist que les couleurs, & la difference d'entre la blancheur, la noirceur, & semblables; non la saueur, l'odeur, ny leurs differences, ny mesme sa propre operation qui est la vision: & par ce que ces choses sont sensibles, ils ont imaginé qu'il falloit vne faculté qui connust les operations des sens exterieurs, & la diuersité entre leurs obiects: d'autant que cela ne pouuoit estre iugé que par vne puissance qui connust toutes ces choses: & cette faculté est ce qu'ils appellent le sens commun. De sorte qu'à leur compte la vision, l'attouchement & autres semblables actions des sens exterieurs, seruiroient d'obiect au sens commun: & tout de mesme la diuersité de leurs obiects: & ainsi pour exemple, il connoitroit que le blanc n'est pas odeur & semblables. Ils attribuent outre cela au sens commun que par luy les bestes s'apperçoiuent, quand elles ne sentent point du tout, ou qu'elles ne connoissent pas bien quelque obiect: se fondants en cecy, premierement, sur ce que quelquesfois on voit les bestes se frotter les yeux pour se les dessiller, & porter leur patte en l'oreille pour oster quelque empeschement qui s'y est rencontré. Et secondement, sur ce qu'il arriue souuent que les renards, les chiens, & autres semblables animaux, dressent les aureilles pour écouter; & mesmes quand ils ont entendu quelque bruict confus, demeurent ententifs pour le comprendre plus distinctement.

Ἀνάγκη ἄρα ἕν τι εἶναι τῆς ψυχῆς, ᾧ ἅπαντα αἰσθάνεται, καθάπερ εἴρηται πρότερον· ἄλλο δὲ γένος δι' ἄλλου.

Τοίνυν θετέον καὶ ἐπὶ τῆς ψυχῆς τὸ αὐτὸ καὶ ἓν εἶναι ἀριθμῷ τὸ αἰσθητικὸν πάντων· τῷ μέντοι εἶναι ἕτερον καὶ ἕτερον τῶν μὲν γένει, τῶν δὲ εἴδει.

Arist. l. de sensu & sensili. c. 7. Necesse ergo est vnū quid animæ esse quo omnia sentiat, quemadmodum prius dictum est: sed aliud genus, per aliud. &c.

Ergo statuendum est in ipsa quoque anima id quod omnia sentiat, idem esse ac vnum numero: rationem tamen aliam & aliam esse horum quidem genere, illorum verò specie.

Pour mon regard ie ne puis conceuoir que ces connoissances des actions des sens & de la diuersité de leurs obiects, puissent tumber soubs les sens, ny que partant les bestes en

soient

ſoient capables : car encores que le ſens commun connoiſſe tous les obiects des ſens exterieurs, qui ſont choſes diuerſes, il ne connoiſt pas pourtant leur diuerſité : c'eſt à dire ſelon que les obiects ſont diuers entre eux: d'autāt que cette cōnoiſſance ne ſe peut faire qu'en comparant les choſes diuerſes les vnes auec les autres & iugeant de leur nature, enquoy il eſt requis du diſcours & par conſequent l'entendement dont il procede: lequel cōnoiſt les choſes ſenſibles & celles qui ne tōbent point ſoubs les ſens, ce que les beſtes n'ōt pas. Nous apperceuons bien qu'vn animal cōnoiſt par vn meſme ſens celuy d'entre pluſieurs obiects qui luy eſt cōuenable ou nuiſible; en ce qu'en ayāt gouſté, veu ou fleuré pluſieurs differents, il ſuit ou fuit quelquesfois l'vn pluſtoſt que l'autre. Mais il ſe peut dire qu'il n'y a aucun iugement en cela: & que c'eſt ſeulemēt que l'eſpece de l'obiect plus cōuenable à l'animal, qui meut dauātage ſon ſens, & l'emporte par deſſus les autres. Il cōnoiſt des choſes differentes, mais il ne les connoiſt pas comme differentes : & partant il ne iuge pas de leur difference: au moyen de quoy ſon ſentiment n'eſt qu'vne ſimple cōnoiſſance de pluſieurs choſes & non vn iugement: car tout iugement importe vne concluſion, laquelle ne peut prouenir que d'vn entendement. C'eſt pourquoy encores que le ſens commun connoiſſe les obiects de tous les ſens externes, leſquels ſont differents, il ne connoiſt pas qu'ils ſoient differēts ny leur difference, faute de pouuoir diſcourir. Et méme il ſemble qu'il ſeroit inutile à l'animal que le ſens commun euſt vn tel iugement, & que ce ſeroit vne choſe ſuperflue, Car quand l'animal a connu l'obiect par vn ſens, ou pluſieurs par pluſieurs, il n'a plus beſoing que de connoiſtre ce qui luy eſt bon ou nuiſible, qui eſt l'office de la phantaiſie; laquelle le pouſſe par le moyen de l'appetit vers l'obiect qui luy eſt conuenable, & le retire de celuy qui luy eſt mauuais; comme nous dirons tout cela par cy apres : enquoy le iugement ou connoiſſance de la diuerſité des obiects ne luy ſeruiroit de rien.

Quant aux actions des ſens, elles ne peuuent auſſi eſtre ſenties par le ſens commū, puis qu'elles ne produiſent point leur reſſemblance : car ce que les beſtes ſe frottent les yeux pour les ouurir, ou les oreilles pour les desboucher : ce n'eſt pas qu'elles connoiſſent la priuation des operations des facultez ſituees en ces organes, ny en intention de mieux voir & ouir: mais par ce qu'elles ſentent quelque choſe d'extraordinaire par le ſens de l'attouchement en cette partie la. Et pour le regard de ce qu'elles ſ'arreſtent & dreſſent les aureilles pour eſcouter, ce n'eſt autre choſe ſinon qu'ayāt veu quelque choſe ou ouy quelque bruit ſi confus, que leur phantaiſie ne le iuge pas encores bon ou mauuais, ny amy ny ennemy, elle les fait tenir en ſuſpens, tant qu'elle en ſoit aſſeuree, pour le ſuiure ſi elles l'eſtiment bon, ou le fuir ſ'il leur eſt mauuais. Ces raiſons ſurquoy cette opinion ſe fondoit, eſtant deſtruittes, ie ne voy aucun office qu'on puiſſe attribuer au ſens commun, que les meſmes operations qui ont eſté aſſignees aux ſens exterieurs : à ſçauoir voir, ouir, fleurer, gouſter, & toucher: que ſi elles ſont faittes par les puiſſances que nous appellons les ſens exterieurs, deuant que d'eſtre arriuee au commun, il n'y a point d'apparence qu'il les reïtere : car ce ſeroit vne operation vaine, à quoy la nature ne ſ'amuſe iamais. Et partant ou les ſens exterieurs ne ſentent pas auparauant que leurs eſpeces ſoient arriuees au lieu où le ſens commun reſide, & ainſi ils ne ſont pas proprement ſens, mais ſeulement organes du ſens commun: ou bien celuy que nous nommons ſens commun, n'eſt point ſens, mais ſeulement vn paſſage où les eſpeces de tous les ſens exterieurs ſe rencontrent en paſſant aux interieurs : à ſçauoir l'imaginatiue & la memoire. Mais il y a plus d'apparence que le ſentiment ſe fait en la ceruelle au lieu où eſt ce ſens commun, veu que nous reconnoiſſons auec Ariſtote que c'eſt là que le ſens de l'odorer ſe fait.

Ἀλλ' ὥσπερ ἣν καλοῦσί τινες στιγμὴν, ᾗ μία, καὶ ᾗ δύο, ταύτῃ καὶ διαιρετή· ᾗ μὲν οὖν ἀδιαίρετον, ἓν τὸ κρῖνόν ἐστι καὶ ἅμα· ᾗ δὲ διαιρετὸν ὑπάρχει, οὐχ ἕν· δὶς γὰρ τῷ αὐτῷ χρῆται σημείῳ ἅμα· ᾗ μὲν οὖν δυσὶ χρῆται τῷ πέρατι, δύο κρίνει καὶ κεχωρισμένα ἐστὶν, ὡς κεχωρισμένον· ᾗ δ' ἕν, ἑνὶ καὶ ἅμα.

Ὥσπερ δ' ὁ ἀὴρ τὴν κόρην τοιανδὶ ἐποίησεν, αὕτη δὲ ἕτερον, καὶ ἡ ἀκοὴ ὡσαύτως· τὸ δὲ ἔσχατον ἓν καὶ μία μεσότης· τὸ δὲ εἶναι αὐτῇ πλείω· τίνι δ' ἐπικρίνει, ᾗ διαφέρει γλυκὺ καὶ θερμὸν, εἴρηται

Ariſt. l. 3. de anim. c. 2. t. 149. Sed veluti quod nōnulli vocāt punctum, partim eſt vnum, partim duo, & hac ratione eſt diuiduum : quatenus ergo id quod diſcernit eſt indiuiduum ; ea tenus eſt vnum ſimul: quatenus autem eſt diuiduum, non eſt vnum : quia bis vtitur eodem ſigno ſimul : quatenus igitur pro duobus vtitur termino, duo diſcernit, et ſeparati ſunt, vtpote ſeparatorum: quatenus verò eſt vnum, vno et ſimul diſcernit.

C. 8. t. 31. Porro ſicut aër pupillam talem facit, hæc verò aliud, ſic etiam auditus: vltimum verò eſt vnum et vna medietas : ſed eſſentia ipſius eſt plura quo au-

μὶ καὶ πρότερον, λεκτέον δὲ καὶ νῦν· ἔστι γὰρ ἕν τι· οὕτω δὲ καὶ ὡς ὅρος.

Πάντα γὰρ τὰ ἔναιμα, καρδίαν ἔχει· καὶ ἡ ἀρχὴ τῆς αἰσθήσεως καὶ τῆς κινήσεως τῆς κυρίας, ἐντεῦθεν ἐστί.

tem discernit, quatenus differant dulce & calidum, dictum quidem et antea fuit, sed nunc quoque dicendum est, nam est vnum quiddam, sic autem vt terminus.

L. de somno. et vigil. c. 2. Quecunque sanguinem habent, habent et cor, à quo motus sensusque principis origo atque initium pendet.

Sur ce que dessus on peut dire que le sens commun, & ce que nous appellons les sens exterieurs, n'est qu'vn mesme sens, lequel porte diuers noms, selon qu'il est consideré diuersement: & que tout ainsi qu'vn poinct consideré, selon qu'il va du centre à la circonference perd le nom de poinct & prẽd celuy de ligne: de mesme le sens commun pris au regard de l'organe de la veue, ne s'appelle plus sens commun, mais veue; & à l'ouye, ouye: & ainsi des autres sens exterieurs: lesquels retournant de la circonference au centre, c'est à dire au sens commun, ils s'y r'assemblent & prennent le nom de sens commun; de sorte que cette faculté est vne de soy, & plusieurs selon les organes. On compare le sens commun à vn Roy en son trosne, & les exterieurs à des espions ou ambassadeurs, qui luy viennent r'apporter ce qu'ils ont découuert dehors: & lors le sentiment de chacun se fait, à sçauoir la vision, l'audition, l'odorer, le gouster, & l'attouchement. Car l'espece de l'obiect, sans s'arrester au sẽs exterieur, est portee tout incõtinent par des esprits cõtenus aux nerfs, droict au sens commun, lequel en iuge: & ainsi on peut dire, qu'il voit en ce qu'il est vny à la veue; & qu'il oit en ce qu'il est vny à l'ouie: & tout de mesme des autres sẽs exterieurs, en ce qu'ils sont vnis au commun. Car l'action du sentiment ne se fait qu'au commũ, auec lequel ils sont continuez & faicts vn. Pour ces raisons on pourroit estimer que ce sẽs n'opere qu'en la presence des obiects. Mais si c'est luy auquel les especes se presentent és songes par vn reflus de la memoire vers luy, qui nous face cõçeuoir leurs obiects, comme s'ils estoient presents; ainsi que plusieurs Philosophes tiennent: cela montre qu'il opere aussi en l'absence des obiects, dont les especes ont esté apportees de dehors, & nous doibt cõfirmer que le sentiment de ce qui est receu par la veue, par l'oreille, par le goust, & autres organes externes, ne se fait pas par eux, ains par ce sens commun en la ceruelle: n'y ayant point de raison que la nature qui ne fait rien en vain, ny n'abonde iamais en choses superflues, fist par ces parties au dehors de la ceruelle, les mesmes operations qu'elle fait au dedans par cette faculté: attendu que les vnes & les autres n'apporteroient qu'vne mesme connoissance à l'animal. Cette operation du sens commun peut estre confirmee en ce qu'il s'est trouué des hommes qui ont senty, plusieurs annees apres auoir eu vne iãbe coupee, de la douleur en vne certaine partie du pied de la mesme iambe coupee, où ils auoiẽt eu quelques fois de la douleur auparauant qu'on leur eust couppé ce membre: car cela ne se pouuoit faire que par l'espece reseruee en la memoire, & par vne faculté connoissante situee en la ceruelle, attendu que la douleur n'est point sans operation du sens qui precede. Et quand les operations que nous attribuons aux sens externes ne se feront qu'en la ceruelle par le sens commun: la vision, l'audition & semblables ne s'en feront pas moins promptement: car au mesme instant que l'espece touche l'organe externe, le sentiment se fait interieurement en la ceruelle, comme cela paroist, en ce que la phantaisie qui y est situee pousse au mesme instant l'animal vers l'obiect, ou l'en retire, selon qu'elle connoist qu'il luy est bon ou mauuais, comme cela sera declaré par cy apres.

Aristote a estimé que l'organe du sens commun estoit au cœur, & és animaux qui n'en ont point, en vne partie qui luy respond par proportion: se fondant sur l'opinion qu'il auoit que le cœur estoit l'origine des nerfs, du sens, & en somme des facultez animales, comme des naturelles & vitales. Mais il paroist par ce que nous auons dit, que la ceruelle en est le prochain principe; & encores en ce que le sommeil depend du sens commun, comme nous le montrerons; & que quand on veut exciter à dormir, on applique les remedes à la teste & non au cœur, selon l'experience & l'art de la Medecine. De sorte que le cœur n'est que principe eslongné du sens commun, en ce que l'origine de la chaleur naturelle est en luy, & que les esprits vitaux y sont engendrez: sans lesquels aucun sentiment ny mouuement ne peut estre faict.

De la phantaiſie ou imaginatiue, & de ſon organe, obiect & office.

CHAPITRE XLVIII.

Ὅτι δ' οὐκ ἔστιν ἡ αὐτὴ φαντασία καὶ ὑπόληψις, φανερόν· τοῦτο μὲν γὰρ τὸ πάθος ἐφ' ἡμῖν ἐστιν, ὅταν βουλώμεθα· πρὸ ὀμμάτων γὰρ ἔστι ποιήσασθαι, ὥσπερ οἱ ἐν τοῖς μνημονικοῖς τιθέμενοι καὶ εἰδωλοποιοῦντες· δοξάζειν δ', οὐκ ἐφ' ἡμῖν· ἀνάγκη γὰρ ἢ ψεύδεσθαι, ἢ ἀληθεύειν.

Ὅτι μὲν οὖν οὐκ ἔστιν αἴσθησις ἡ φαντασία, δῆλον ἐκ τῶνδε· αἴσθησις μὲν γάρ, ἤτοι δύναμις, ἢ ἐνέργεια, οἷον ὄψις καὶ ὅρασις· φαίνεται δέ τι καὶ μηδετέρου τούτων ὑπάρχοντος· οἷον τὰ ἐν τοῖς ὕπνοις. &c.

Εἶτα, αἱ μὲν ἀληθεῖς αἰεί· αἱ δὲ φαντασίαι γίνονται, αἱ πλείους ψευδεῖς. &c.

Καὶ ὅπερ δὴ ἐλέγομεν πρότερον, φαίνεται καὶ μύουσιν ὁράματα.

Ἡ φαντασία ἂν εἴη κίνησις ὑπὸ τῆς αἰσθήσεως τῆς κατ' ἐνέργειαν γιγνομένη.

Ariſt. l. 3. de anim. c. 3. t. 153. Non eſſe autem eandē phantaſiā & exiſtimationē, perſpicuum eſt: hæc enim affectio in nobis eſt, quando volumus: licet enim ob oculos ponere, vt y faciunt qui in memoriæ locis collocant & imagines faciunt: opinari autem non eſt in nobis: quia neceſſe eſt aut verè aut falsò opinari.

C. 4. t. 156. Phantaſiam igitur non eſſe ſenſum, ex his patet: quia ſenſus vel eſt poteſtas, vel actus, vt viſus & viſio: aliquid autem phantaſiæ videtur, etiam cum neutrum horum ineſt vt ea quæ in ſomnis videntur. &c.

Deinde illi quidem ſunt ſemper veri: phātaſiæ verò plæreque ſiunt falſæ. &c.

Et quod antea dicebamus, etiam clauſis oculis ipſi phantaſia videntur res aſpectabiles.

T. 161. Phantaſia vtique erit motus factus à ſenſu qui eſt ſecundum actum.

L'IMAGINATIVE ou phantaiſie c'eſt vne puiſſance cognoſcitiue, qui reçoit les eſpeces des choſes ſenſibles, leſquelles luy ſont tranferees par le ſens commun apres qu'il en a iugé; car ne les pouuant retenir ny garder à cauſe de ſa trop grande humidité, il les enuoye incontinent à l'imaginatiue, qui eſt ſituee aupres de luy en la ceruelle, de ſorte qu'elle a pour obiect les eſpeces apprehēdees par les ſens exterieurs. L'office de cette puiſſance és animaux bruts parfaicts, c'eſt en receuant les eſpeces, d'apprehender les choſes qu'elles repreſentent, comme bonnes ou mauuaiſes, conuenables ou diſconuenables, nuiſibles ou profitables, pour la conſeruation de leur vie, par vn certain inſtinct de nature, ſelon laquelle apprehenſion elle meut l'appetit à les ſuiure ou fuir, & à les aimer ou hayr : en quoy la nature donne aux beſtes, ce que la raiſon & le diſcours peut departir aux hommes pour ce regard. La preuue que nous auons de cette faculté : c'eſt qu'en l'abſence des obiects, elle nous les repreſente quand nous voulons, & quand nous ne voulons pas auſſi quelquesfois, & principalement és ſonges, nous montrant les choſes & eſmouuant en nous les meſmes affections, comme ſi elles eſtoiēt preſentes: en telle ſorte que nous croyons qu'elles ſoient vrayement deuant nous.

On attribuë auſſi à l'imaginatiue des hommes, de compoſer & d'adiouſter d'elle-meſme les eſpeces qui luy ſont tranſmiſes par le ſens commū & reſeruees en la memoire, les vnes auec les autres & les diuiſer en parties quand bon luy ſemble, faiſant d'vne montaigne & de l'or, vne montaigne d'or, ainſi qu'vn peintre, par ſon art, ioinct au corps d'vn homme la teſte d'vn cheual. C'eſt par cette action que nous figurons en noſtre phantaiſie tant de monſtres & chimeres qui ne ſont point en la nature, & que les ſens exterieurs n'ont iamais compris que par parties, deſquelles elle compoſe tant d'eſtranges figures.

Comment le ſens commun & l'imaginatiue apprehendent & n'apprehendent point les priuations.

CHAPITRE XLIX.

LA priuation peut eſtre priſe en deux façons : en l'vne poſitiuement entant qu'elle poſe quelque defaut en nature: & en l'autre negatiuement, entant qu'elle denotte la ſimple abſence de quelque nature : comme pour exemple, les tenebres peuuent eſtre priſes poſitiuement, pour le defaut de lumiere qu'elles poſent en noſtre hemiſphere, & negatiuemēt pour la ſimple abſence de la lumiere. En la premiere façon, il eſt impoſſible aux ſens de connoiſtre la priuation de leurs obiects, d'autant que le defaut qu'elle poſe en nature, ne peut eſtre conſideré ſoubs aucune forme d'obiect conuenable au ſens, ny par cōſequent exciter aucun ſentiment. Quant à la ſeconde façon, le ſens commun ny l'imaginatiue n'en peuuent auſſi former vne action de connoiſſance, mais ſeulement cependant

que l'organe & le sens ne reçoiuent point de mutation par l'espece de l'obiect, ils peuuēt estre dicts en sentir la priuation par accident, à cause de cela : & ainsi les animaux sont dits connoistre les tenebres, & tout de mesme le silēce, lors que la veue ne reçoit point d'impression par la coulour, ny l'oüye par le son: car il n'est pas necessaire que les sens connoissent tous les opposites d'vne mesme sorte, suffisant qu'ils connoissent les contraires l'vn & l'autre par soy, & les priuatifs l'vn par soy: à sçauoir l'habitude : l'autre par accident, qui est la priuation. Ils disent que c'est à cause de cette connoissance de priuatiō que les bestes ayant les yeux clos essayent de les ouurir, & que la lumiere leur manquant, ils la recherchent, tesmoignans par là, qu'elles en conçoiuent l'absence : comme aussi le chien qui est à la queste de son maistre, suit vn chemin & laisse l'autre : d'autant qu'il conçoit l'absence du sentiment de son maistre en l'vn; par laquelle conception de priuation, il est inuité de se tourner à l'autre. Mais quant à moy ie tiens qu'il n'y a que l'entendement qui puisse apprehender & connoistre la priuation, & que les animaux bruts quand ils frottēt leurs yeux pour les ouurir, sont incitez à cette action par quelque demangeaison, pointure ou autre ressentiment qui les incite à y porter la patte, comme nous auons dit. Et ce qu'vn chien laisse vn chemin pour retourner à l'autre, lors qu'il est en queste de son maistre, c'est que l'odeur qui l'attiroit luy manquant, son sens n'en reçoit plus l'espece de ce costé là, mais seulement de celuy par où il a passé : à cause dequoy son appetit l'y porte, sans connoistre aucune priuation en l'vne ny en l'autre de ces actions.

Εἶται, αἴσθησις μὲν ἀεὶ πάρεστι, φαντασία δ' οὔ· εἰ δὲ τῇ ἐνεργείᾳ τὸ αὐτό, πᾶσιν ἂν ἐνδέχοιτο τοῖς θηρίοις φαντασίαν ὑπάρχειν· δοκεῖ δ' οὔ, οἷον μύρμηκι, ἢ μελίττῃ, ἢ σκώληκι.

Arist. l. 3. de anim. c. 4. t. 156. Deinde sensus quidem semper adest, phantasia vero minimè. Quod si actu idem esset, omnibus bestiis phantasia inesse posset : videtur autem non inesse omnibus, vt formicæ, aut api, aut vermi.

On considere la phantaisie, comme determinee ou cōme indeterminee. La determinee c'est celle qui a son organe situé en vn certain lieu determiné en l'animal. L'indeterminee c'est celle qui n'a point d'organe determiné en aucun endroit de l'animal. Tous les animaux parfaicts ont leur imaginatiue determinee : car sō organe est en la ceruelle : mais les imparfaicts comme les vers, les limaçons & semblables, ont leur imaginatiue indeterminee; parce que sans auoir aucun organe determiné, ainsi que celle des animaux parfaits, elle est épandue par tout le corps, comme l'attouchement: ce qui paroist clairemēt és animaux qui se meuuent estant separez en pieces; car ce mouuement procedant de la vertu motrice moyennant l'appetit, lequel n'appete point, comme nous le dirons, que par direction de la phantaisie : on ne sçauroit nier qu'és parties diuisees la phantaisie ne soit imparfaitte auec l'appetit. Or vne telle phātaisie suffit à ces animaux-là : d'autant que tout ce qu'ils apprehendent c'est soubs raison de conuenable & disconuenable à leur nourriture: ne distinguāt pas, si c'est cettuy-cy, ou cettuy la. L'imaginatiue determinee est aussi appellee parfaitte, & l'indeterminee imparfaitte: d'autant qu'elle n'est meue que des choses presentes, & non des absentes, comme la parfaitte.

Auerroes & Albert sont d'opinion que les fourmis & les auettes ont vne phantaisie parfaitte & determinee : à cause de l'art dont ils vsent à faire leurs maisonnettes & assembler leurs prouisions, à pouruoir à l'aduenir & à operer en commun. Mais sainct Thomas tient la partie negatiue: disant que ce qu'ils operent pour quelque fin, comme pouruoyant à l'aduenir, que cela n'arriue pas de ce qu'ils ayent l'imagination de l'aduenir, mais seulement des actes presents : à sçauoir d'assembler & de construire, lesquels sont ordonnez à vne fin : c'est à dire à leur substentation, plustost par vne naturelle inclination, que par connoissance. Et ainsi ils ne font pas leurs œuures, lesquelles semblent estre conduittes d'vne admirable prudence, pour ce qu'ils ayent vne phantaisie determinee & distincte: mais par vne naturelle inclination: d'autant qu'ils n'imaginēt aucunes choses, que quand elles sont meues de l'obiect sensible.

De la memoire.

CHAPITRE L.

La memoire c'est la faculté qui garde & retient comme en vn reseruoir, les especes & ressemblances de toutes les choses, desquelles les sens tant interieurs qu'exterieurs ont

ont eu la connoissance auparauant & les represente à l'imaginatiue, quand elle s'en veut seruir, pour mouuoir & exciter les animaux à chercher ce qui leur est propre, & reietter & fuir ce qui est mauuais. Et parce que sans cette faculté l'animal ne sçauroit pas en l'absence des obiects, ce qu'il doit fuir comme nuisible, & rechercher comme bō: (car nous n'aimons ny ne cherchons pas les choses dont il ne nous demeure point de souuenance) elle luy est necessaire pour l'entretien & conseruation de sa vie.

Ὁμοίως καὶ ἐν τοῖς λόγοις, τὸ προχειρον εἶναι περὶ τὰς ἀρχὰς, καὶ τὰς προτάσεις ἀπὸ στόματος ἐξεπίστασθαι· καθάπερ γὰρ ἐν τῷ μνημονικῷ· μόνον οἱ τόποι τεθέντες, εὐθὺς ποιοῦσιν αὐτὰ μνημονεύειν.

Ὥσπερ οἱ ἐν τοῖς μνημονικοῖς τιθέμενοι καὶ εἰδωλοποιοῦντες.

Τοῦ δὲ νῦν ἐν τῷ νῦν οὐκ ἔστι μνήμη, καθάπερ εἴρηται· ἔστι γὰρ τοῦ μὲν παρόντος, αἴσθησις· τοῦ δὲ μέλλοντος, ἐλπίς· τοῦ δὲ γενομένου, μνήμη· διὸ μετὰ χρόνου πᾶσα μνήμη.

Ἀπορήσειε δ' ἄν τις, πῶς ποτε τοῦ μὲν πάθους παρόντος, τοῦ δὲ πράγματος ἀπόντος· μνημονεύεται τὸ μὴ παρόν· δῆλον γὰρ ὅτι δεῖ νοῆσαι τοιοῦτον τὸ γενόμενον διὰ τῆς αἰσθήσεως ἐν τῇ ψυχῇ, καὶ τῷ μορίῳ τοῦ σώματος τῷ ἔχοντι αὐτήν· οἷον ζωγράφημά τι τὸ πάθος, οὗ φαμὲν τὴν ἕξιν εἶναι μνήμην· ἡ γὰρ γινομένη κίνησις ἐνσημαίνεται, οἷον τύπον τινὰ τοῦ αἰσθήματος, καθάπερ οἱ σφραγιζόμενοι τοῖς δακτυλίοις.

Τί μὲν οὖν ἐστι μνήμη καὶ τὸ μνημονεύειν, εἴρηται, ὅτι φαντάσματος, ὡς εἰκόνος οὗ φάντασμα, ἕξις.

Ἐκ δὲ τῆς αἰσθήσεως, τοῖς μὲν αὐτῶν οὐκ ἐγγίνεται, τοῖς δὲ γίνεται.

Τὰ μὲν οὖν ἄλλα ταῖς φαντασίαις ζῇ, καὶ ταῖς μνήμαις.

Arist. l. 8. topic. c. 14. Similiter & in disputationibus vtile est, in principiis promptū esse, & propositiones memoriter tenere: quemadmodum enim in memoratiua anima facultate tantum loci positi statim faciunt eadem meminisse.

L. 3. de anim. c. 3. t. 153. Vt qui in memoria locis collocant imagines & faciunt.

L. de memoria & reminis. c. 1. Præsentium verò in tempore præsenti memoria non est, quemadmodum diximus: sed eorumdem sensus est, futurorum spes: præteritorum memoria. Quamobrem memoria omnis non nisi elapso quodā temporis curriculo exultat.

Sed quærat aliquis, qui fieri possit, vt affectione sola præsente, absentis rei meminerimus? Nam, vt constat scire oportet affectionem quādam quæ pictura similis habeatur, per sensum in anima, aut certe in parte corporis eā habente inuri: cuius habitum memoriam esse dicimus: siquidē motus ille qui fit, quandam veluti figuram sensionis imprimit, haud secus atque qui anulis sigillant.

Dictum est igitur quid sit memoria, quid meminisse: habitus scilicet phantasmatis, vt imaginis eiusce rei quæ imaginationi subditur.

L. 1. metap. c. 1. t. 2. Ex sensu autem in aliis memoria non gignitur, in aliis gignitur.

Cætera igitur imaginationibus, ac memoria viuunt.

Le terme de memoire ne signifie pas seulement la faculté memoratiue, mais aussi l'obiect de cette faculté; c'est à dire l'image ou espece intētionelle de la chose auparauāt connuë, laquelle y est emprainćte, comme vne peinture qui la represente apres y auoir esté imprimee par l'obiect, de la maniere qu'vn cachet imprime sa figure sur de la cire. Memoire signifie encores l'action de la faculté sur la chose qui auoit esté connue auparauāt: c'est pourquoy on definit que la memoire est la connoissance d'vne chose desia connue, entāt qu'elle est connue: non pourtant qu'il soit requis lors que nous en auons memoire, de connoistre que nous l'auons connue par cy deuant: car cela ne peut estre pour le regard de la memoire sensitiue: attendu que les sens ne se reflechissent point sur leurs actions: mais c'est seulement à dire que nous n'en acquerons pas alors l'espece ou l'habitude: (car ce seroit apprehender simplement, non se souuenir) & que nous connoissons la chose par l'espece que nous auons d'elle, l'ayant desia connue auparauant. Et de l'vne & de l'autre de ces deux dernieres sortes se doit entendre, quand nous disons, i'ay memoire de cela. Nous pouuons conclure de tout ce que dessus, que la memoire naist auec les animaux, puis que c'est vne faculté de l'ame, & qu'elle s'acquiert aussi, puis que quand l'obiect imprime si bien sa figure par vne ou plusieurs actions dans cette faculté, qu'elle y est demeurante & arrestee comme vne habitude, nous l'appellons memoire.

Quelques vns qui concedent que la memoire est faculte de l'ame conseruatiue des especes, & comme vn liure ouuert & promptuaire, auquel l'imaginatiue peut regarder & considerer les images des choses sensibles, disent qu'elle n'a point par soy la vertu de connoistre, & qu'elle ne l'a pas deu auoir: parce que la faculté cognoscitiue ne pouuāt receuoir l'espece, sans vne connoissance actuelle, (attendu que la receptiō de l'espece n'est autre chose que la connoissāce mesme) si la memoire cōnoissoit les images qu'elle garde, ou si la phantasie qui est cognoscitiue conseruoit les phātosmes, ces deux puissances connoistroient tousiours actuelemēt plusieurs choses en vn mesme momēt, ce qui leur est aussi

impossible, comme à la matiere d'estre informee de plusieurs formes specifiques en mesme instant, à cause dequoy la faculté qui est apte de retenir plusieurs choses ensemble, ne doit point auoir de connoissance, ce que la memoire faict, en gardant les especes intétionelles en l'absence de leurs obiects materiels : donques la nature n'a pas dóné à vne mesme faculté ny à vn mesme organe, la vertu de connoistre & de retenir les images des choses: mais elle à voulu que la memoire qui est conseruatiue, ne fust pas cognoscitiue, & que l'imaginatiue qui est cognoscitiue, ne fust pas conseruatiue.

Pour mon regard, ie ne trouue point la raison qu'ils mettent en auant cócluante, pour reprouuer que la faculté qui garde les fantosmes, soit cognoscitiue : car la posant telle, il n'est pas necessaire, pour cela qu'elle les cónust tousiours actuellemét: d'autant que les especes des obiects peuuent bien estre dans les organes, sans que la puissance les sente: à sçauoir quand l'ame est employee en quelque autre occupation : côme il arriue souuent que nous ne voyós pas des obiects qui sont opposez à nostre veue, ainsi qu'ils doiuent, n'y ayát rien qui empesche la vision de se faire, que le diuertissement de l'ame distraicte & ententiue à quelque autre action: car d'autant que toutes ces puissances sont enracinees en vne mesme essence de l'ame, il est necessaire que quand son intention est tiree auec veheméce à l'operation d'vne puissance, qu'elle soit distraicte de l'operation de l'autre ; ne pouuant y auoir d'vne seule ame qu'vne seule intention à la fois : comme nous l'esprouuons assez souuent: à cause dequoy, si quelque chose tire à soy toute l'intention de l'ame, ou vne grãde partie, elle n'en cópatit pas auec soy vne autre qui requiere vne autre intention. En somme si la memoire est cognoscitiue, son action est de se souuenir: & si elle ne l'est point, son office est seulement de presenter, lors que la souuenance se faict, les simulacres qu'elle garde à la fantasie, pour se souuenir.

Qu'il n'y a point de bonne preuue que la memoire soit distinguee reellement de l'imaginatiue.

CHAPITRE LI.

Εἴτε τὸ αὐτὸ, εἴτ᾽ ἕτερον τὸ φανταστικὸν τῆς ψυχῆς καὶ τὸ αἰσθητικὸν, οὐδὲν ἧττον οὐ γίνεται ἄνευ τοῦ ὁρᾶν καὶ αἰσθάνεσθαί τι.

Καὶ ἔστι μὲν τὸ αὐτὸ τῷ αἰσθητικῷ τὸ φανταστικὸν, τὸ δ᾽ εἶναι φανταστικῷ καὶ αἰσθητικῷ ἕτερον.

Arist. l. de insomn. c. 1. Siue imaginandi vis animae eadem ad numerum cum sensoria sit, siue diuersa habeatur, nihilominus hoc sine visione aut sentione aliqua non fit.

Et imaginandi vis eadem numero sit cũ potentia sentiendi, quamuis essentia rationéque differant.

TOVT ce que nous auons amené de raisons par-cy deuant, ne me semblent pas conclure necessairemét, que la memoire soit vne faculté distincte reellement de la phãtasie, ny qu'elle ne soit pas puissance cognoscitiue : car quant à l'office de conseruer les especes en l'absence des obiects; si conseruer est vne action de la memoire, il faut qu'elle soit continuelle & sans interruption, cependant que l'animal brut garde les especes, & qu'il se peut souuenir: & tout de mesme si c'est action & passion tout ensemble comme on dit des operations des autres sens : en quoy il semble qu'il y a de l'inconuenient : attendu que les operations des sens se font en vn instant. De dire aussi que c'est vne operation continuellement reiteree, il n'y a point d'apparence que ce sens peust durer si long temps en son actió & passion, sans se reposer: attendu que toutes les autres demãdent du repos comme nous l'esprouuons : de sorte qu'il y a bien plus d'apparence que l'espece estãt bien imprimee dans l'organe, y demeure autant que sa disposition le permet, côme la figure d'vn cachet emprainte dessus de la cire. Or si la memoire n'a point d'autre office que de cóseruer, & que conseruer ne soit autre chose qu'auoir en soy l'espece intétionelle adherante, il me semble que son office ne se doit non plus appeller action ny passion, que celuy d'vn corps, ou de sa superficie, qui a plusieurs couleurs: & partãt il n'y a point d'apparẽce de dire qu'elle soit vne puissance reellement distincte de la phantasie : mais bien plustost que c'est la phãtasie mesme, qui peut estre appellee memoire, entãt qu'elle conserue les especes: cóme quasi tous les Philosophes en sót d'accord, pour le regard de l'entẽdemẽt & de la memoire intellectuelle. D'auãtage tãt de fantosmes que l'imaginatiue nous represẽte à tous moments contre nostre volonté, & sans que la memoire en ait aucun commandement, semblent inferer que la memoire n'est distinguee que rationellement d'elle: & puis il n'est point besoin pour retenir les images des choses, d'auoir vn organe du tout diuers de celuy de la faculté cónoisante : mais seulemẽt au plus, d'vne distincte partie du mesme organe qui

qui soit vn peu plus seiche:pour retenir plus fermement: ioinct que d'ailleurs ce seroit en vain,quand nous voudrions fantasier sur les especes que nous auons en la memoire; que l'imaginatiue les allast prẽdre d'vne autre faculté,les pouuãt garder en elle. Et à cecy s'accorde la doctrine d'Aristote,qui au liure de l'ame cherchant soigneusement les puissances sensitiues interieures,n'en a trouué & constitué que deux: à sçauoir le sens commun, & la phãtasie. Et ce qu'vn des liures appellé les petites naturelles a pour tiltre de la memoire, & de la reminiscence, ce n'est pas pour auoir estimé la phantasie & la memoire deux facultez distinctes: car au premier chapitre du mesme liure, il colloque l'acte de souuenir en la mesme puissance où la phãtasie,& l'imaginatiue residẽt:mais la cause de l'inscription a esté, qu'il traictoit là de l'acte de souuenir, selon lequel cette puissance prend le nom de memoire; ainsi qu'elle est appellee phãtasie, à cause que les choses y apparoissẽt:& imaginatiue à raison de leurs images: & nõ seulemẽt cela,mais il semble qu'il estime que la phãtasie:& le sens commun ne sont distinguez,que rationellement en son liure des songes. *Arist. l. 3. de anim. c. 3. & 4.*

Que si on obiecte que plusieurs ont bõne memoire & l'imaginatiue mauuaise:& à l'opposite d'autres l'imaginatiue bonne & mauuaise memoire: ie dy que cela ne vient que de la diuerse temperature de l'organe & de l'animal qui a plus d'esprits, lesquels excitent dauantage l'imaginatiue,& font mouuoir les images,qui en ce faisant ny demeurẽt pas long temps empraintes:ou s'il a moins d'esprits, son imaginatiue n'est pas si viue, mais elle garde mieux les especes.Semblablement il ne seruiroit de rien d'alleguer qu'vne mesme personne a quelquesfois l'imaginatiue bonne, & la memoire mauuaise: & en vn autre temps l'imaginatiue mauuaise & la memoire bonne:car tout cela peut aduenir par la diuerse disposition de l'organe,tantost d'vne sorte & tantost d'vne autre,& de la viuacité & multitude d'esprits, montant du cœur à la ceruelle; ou de leur manquement & paucité: ioinct que ce qui blesse vne puissance sensitiue pour vn regard, ne l'offence pas tousiours quãt à l'autre: comme il se voit qu'en la vegetatiue la vertu retentiue manque quelquesfois, & non l'attractiue :combien que ce ne soit reellement qu'vne mesme faculté.

On pourra aussi mettre en auant contre cecy,que l'obiect selõ le tẽps present & le passé, sont choses differentes:à cause dequoy ils requierent des puissances distinctes, pour estre apprehendez. Mais auparauant que respõdre à ces obiections, faut noter que la memoire sensitiue representer les choses passees, n'est pas à dire qu'elles les represente selon le tẽps passé,ny que les animaux les connoissent cõme telles:car les differẽces du temps,à sçauoir le passé, le present, & l'aduenir, sont choses rationelles, lesquelles ne peuuent tomber soubs la conception du sens: aussi vne telle connoissance selon les differences du temps n'est-elle point necessaire aux animaux bruts:suffisãt que les especes reseruees en leur memoire les excitent à se mouuoir vers les obiects absents qui leur sont bons, & à fuir & euiter les mauuais presents:car la distinction de temps n'estant requise entre les animaux qu'aux raisonnables,à sçauoir les hõmes:parce qu'ils ont besoin de sapiẽce & de prudẽce, pour paruenir à leur fin:(en quoy la connoissance des choses passees,cõme passees est necessaire)la nature qui ne faict rien en vain,n'en a donné la capacité qu'à eux seuls.Les images donc des choses qui sont en la memoire des animaux bruts, ne les excitent que cõme si elles estoiẽt presentes,& qu'elles s'imprimassent en eux au temps present. Et à cela ne repugne point ce que nous en voyons aller en de certains lieux distants,chercher la chose dont ils ont l'espece en la memoire, car la distance mesme qui est entre les choses & eux, leur est representee aussi par l'espece auec l'obiect.Sẽblablement si nous voyõs que quelques bestes connoissent le temps qu'on leur doit donner à manger, cela ne prouient pas d'aucune connoissance qu'elles ayent de la duree; mais c'est par d'autres obiects circonstants exterieurs, ou par vn sentiment interieur, que leur donne la faim ou la soif, ou quelque autre disposition. De sorte qu'ainsi que le sens ne connoist pas la chose passee comme passee, la memoire sensitiue ne garde pas aussi ce qui est passé comme passé, si ce n'est par accident, entant qu'elle represente les circonstances par lesquelles l'entendement peut remarquer les differences de temps. En somme il est aisé à entendre que le sens ne sçauroit connoistre le temps ny ses differences, en ce que le formel du temps de quelque sorte qu'on le prenne,& ses differences, sont choses rationelles: qui ne peuuent par consequent auoir ny imprimer d'image sensible ou phantosme dans le sens: & partant le sens ne peut connoistre le temps.Nous pouuons encores remarquer cela,en ce que comme vn Imprimeur qui aura tiré plusieurs exemplaires tous semblables: ne sçauroit, si on les luy represente à part, connoistre par la veue ny aucun autre sens, lequel est

faict le premier ou le dernier, non pas mesme par l'entendement : s'il ne discourt sur quelques autres marques, que de ce qu'il a de semblable en eux ; à plus forte raison vn animal brut, ne sçauroit discerner le temps és phantosmes qui sont en sa memoire. Et cela se iuge encores mieux par les songes, où les images du passé reseruees en la memoire, nous font voir les choses, comme si elles estoient presentes.

Ταύτῃ γὰρ οὔτε τὸ μέλλον, οὔτε τὸ γενόμενον γνωρίζομεν, ἀλλὰ τὸ παρὸν μόνον· ἡ δὲ μνήμη, τοῦ γενομένου· τὸ δὲ παρὸν ὅτε πάρεστιν, οἷον τὸ δὶ τὸ λευκὸν ὅτε ὁρᾷ, οὐδεὶς ἂν φαίη μνημονεύειν.

Arist. l. de memoria & remin. c. 1. Sensu neque futura neque præterita cognoscimus, sed duntaxat præsentia. Præterea verò mandari memoriæ queunt. Quod autem præsens est, cum adest, vt hoc album cernitur oculis, nemo se meminisse dixerit.

Τοῦ δὲ μέλλοντος ἐλπίς· τοῦ δὲ γενομένου, μνήμη· διὸ μετὰ χρόνου πᾶσα μνήμη.

Futurorum spes præteritorum memoria. Quamobrem memoria omnis non nisi elapso quodam temporis curriculo exultat.

Ὅταν ἐνεργῇ τῇ μνήμῃ ὅτι εἶδε τοῦτο, ἢ ἤκουσεν, ἢ ἔμαθε προσαισθάνεται ὅτι πρότερον.

Cum quis meminit, præterea sentit se prius vidisse, aut audiuisse, aut didicisse, at prius & posterius in tempore sunt.

Aristote dit, que nous ne connoissons par le sens ny le passé, ny l'aduenir, mais que les choses passees peuuēt estre commises à la memoire: & que de ce qui est present, alors qu'il est present, comme pour exemple ce blanc : cependant qu'on le regarde auec les yeux, personne ne dira qu'on s'en souuient. Ce texte d'Aristote se doit entēdre comme il s'ensuit : à sçauoir premierement, que le sens se prend icy pour le sens exterieur seulemēt, & non pour l'interieur : car la memoire est posee par le mesme Aristote pour l'vn des sens interieurs : & secondement les choses passees pouuoir estre cōmises à la memoire, se doit entendre des images des choses que nous auons connuës auparauant, mais non du passé, qui est difference de temps : car il ne peut estre compris par le sens, ny reserué en la memoire sensitiue. Et à l'opposite, dire qu'on ne se souuiēt point des choses presentes, se doit entendre, selon ce qui est present d'elles seulement : car on se peut bien souuenir pour le regard de ce qui en est passé : cōme de quelques actions qu'elles ont faittes où de ce qu'elles ont souffert, ou de quelques accidents bons ou mauuais qui leur sont arriuez, du lieu, du temps passé, & de la maniere que cela leur est arriué. Ainsi pour exemple, en voyāt vn homme blanc deuant nos yeux, on se peut souuenir de l'auoir veu noir autrefois, s'il s'estoit presenté auparauant à nous, estant bruslé du Soleil, ou noir par quelque teinture ou peinture : on se peut souuenir de l'auoir veu combatre, estre blessé, respandre son sang, auoir esté enterré mort, & puis ressuscité : car en voyant le Lazare apres sa resurrection, ceux qui y auoient assisté s'en pouuoient souuenir. Le mesme Aristote dit que la memoire est des choses passees, que les seuls animaux, qui ont le sentiment du temps, peuuent se ressouuenir, & par cette mesme partie par laquelle ils sentent : & que quand quelqu'vn se ressouuient, il sent outre cela qu'il l'a veu ou ouy auparauant. Mais tout cela ne se doit entendre és animaux bruts, que pour le regard du materiel du temps, qui n'est non plus temps sans son formel, que le bois est buffet, & que la cire represente le lion, ou la fleur de lis ; auparauant que la cachet y ait imprimé sa figure.

Or pour reuenir maintenant à l'obiection de la difference des obiects, present & passé : ie dy qu'elle est nulle, & que quand elle auroit lieu, puis qu'elle est rationelle, la differēce est bien plus grande entre le blanc & le noir, & autres semblables qui sont cōnus par vne faculté sensitiue, mesme de nombre : attendu que leur distinction est reelle & essentielle, & puis ce qu'vne mesme chose distincte rationellement seulement, est l'obiect de la puissance cognoscitiue, & de l'appetitiue ; cōme nous le dirons cy apres : (car l'auoine est sentie du sens par le cheual entant qu'elle est sensible, & appettee de son appetit, entāt qu'elle est bonne) ne faict rien contre moy : d'autāt que la distinction reelle ou rationelle des obiects ne faict pas la distinction reelle ou rationelle és puissances : car elles sont distinguees d'elles mesmes, & de leur nature : mais elle sert seulement à les faire connoistre les vnes les autres, quelquesfois, & non tousiours. Et de faict la maniere des operations & mouuemēts de l'appetit qui pousse l'animal en certaine maniere vers l'obiect, & celle du sens qui à l'opposite tire l'obiect à soy : c'est ce qui nous faict cōnoistre la diuersité de leurs puissances : nous pouuōs conclure seulement de ce que leur obiect est mesme reellemēt, & diuers rationellement, que diuerses puissances agissent en vn mesme obiect diuers rationellement seulement : mais non pas que tous obiects diuers reellement ou rationellement requierent diuerses facultez.

Πρὸ ὀμμάτων γάρ ἐστι ποιήσασθαι, ὥσπερ οἱ ἐν τοῖς μνημονικοῖς τιθέμενοι καὶ εἰδωλοποιοῦντες.

Τοῖς μὲν ἐν κινήσει πολλῇ διὰ τὸ πάθος ἢ δι' ἡλικίαν οὖσιν οὐ γίνεται μνήμη, καθάπερ ἂν εἰς ὕδωρ ῥέον ἐμπιπτούσης τῆς κινήσεως καὶ τῆς σφραγῖδος· τοῖς δὲ, διὰ τὸ ψύχεσθαι, καθάπερ τὰ παλαιὰ τῶν οἰκοδεμημάτων· καὶ διὰ σκληρότητα τοῦ δεχομένου τὸ πάθος, οὐκ ἐγγίνεται ὁ τύπος· διόπερ, οἵ τε σφόδρα νέοι, καὶ οἱ γέροντες, ἀμνήμονές εἰσι· ῥέουσι γάρ, οἱ μὲν διὰ τὴν αὔξησιν, οἱ δὲ διὰ τὴν φθίσιν· ὁμοίως δὲ καὶ οἱ λίαν ταχεῖς, καὶ οἱ λίαν βραδεῖς, οὐδέτεροι φαίνονται μνήμονες· οἱ μὲν γάρ εἰσιν ὑγρότεροι τοῦ δέοντος, οἱ δὲ σκληρότεροι· τοῖς μὲν οὖν οὐ μένει τὸ φάντασμα ἐν τῇ ψυχῇ, τῶν δὲ οὐχ ἅπτεται.

Αἱ δὲ μελέται τὴν μνήμην σώζουσι, τῷ ἐπαναμιμνήσκειν· τοῦτο δ' ἐστὶν οὐδὲν ἕτερον, ἢ τὸ θεωρεῖν πολλάκις, ὡς εἰκόνα, καὶ μὴ ὡς καθ' αὑτό.

Καὶ ἔστιν εὐμνημόνευτα, ὅσα τάξιν τινὰ ἔχει, ὥσπερ τὰ μαθήματα, τὰ δὲ φαύλως καὶ χαλεπῶς.

Ariſt. l. 2. de anim. c. 3. t. 153. Licet enim ob oculos ponere, vt ij faciunt qui in memoriæ locis collocant, & imagines faciunt.

L. de memoria & reminiſ. c. 1. In biſce quos præ affectione aliqua aut ætate multiplex motus exercet, memoria non fit, quaſi motus & ſigillũ in amnem profugum incidat: in aliis verò ne impreſſio quidem afformatur, illiniturque: ob partis quæ affectionẽ excipere debeat, algorem (in algeſcit enim veterum ædificiorum ritu) duritiemque. Proinde tam pueri quã ſenes, immemores ſunt: propterea quod alteri ob accretionem in quodam quaſi fluxu ſint: alteri ob decretionẽ. Pari quoque modo carere memoria videtur, tum qui præ celeres & impendio volucres ſunt, tũ qui admodum tardi ſtupidique, nam hi quidem humidiores ſunt quàm par ſit, illi verò retorridiores. Primi ergo, viſorum impreſſionem ſeruare ac retinere non poſſunt alteri recipere.

Porrò meditationes recolendo memoriam conſeruant incolumem, recolere autem nihil aliud eſt, quàm crebro phantaſmata, vt imagines, nõ vt in ſe ſpectra ſunt recolere.

C. 2. Ea item facilè memoria continentur, quæ quodam ordine conſtant, vt Mathematica, at quæ prauè diſpoſita ſunt, ægrè cuſtodiuntur.

Quant aux ſieges du ſens commun, de la phantaiſie & de la memoire, il y a bien de l'apparence que le ſens commun eſt en la partie de deuant de la ceruelle, comme le poſe l'eſcolle de Conimbre, & la phantaſie par tout le reſte, & la memoire auſſi conſequemment: à cauſe dequoy ſelon que cette partie eſt diſpoſee, les animaux ont bonne ou mauuaiſe memoire. Car ſi elle eſt fort humide, ils apprehendent aiſément, & ne retiennent gueres les images: parce qu'elles s'y impriment & s'éuanoüiſſent facilemẽt, comme la forme d'vn cachet en quelque choſe liquide: & ſi la ceruelle eſt ſeiche & dure, les figures s'y impriment auec difficulté; mais elles y demeurent longuement; comme il aduient de l'empreinte faitte par vn coin en quelque metal dur. Que ſi la partie eſt temperee, en ſorte qu'elle ne ſoit ny trop humide ou molle, ny trop dure; alors les eſpeces s'y impriment aiſémẽt, & y ſont bien cõſeruees: à cauſe dequoy en l'aage viril, que nous auons vn tel temperament, noſtre memoire eſt bonne: & les ieunes gens & les vieux ont mauuaiſe memoire: ceux cy à cauſe de leur flux en décroiſſant, & ceux-là en croiſſant. Car encores que nous nous reſſouuenions eſtans hommes, de ce qui s'eſt paſſé en noſtre enfance: ce n'eſt pas que nous euſſions bonne memoire: ains au contraire elle eſtoit mauuaiſe: à cauſe de l'humidité & flus qui empeſche la ferme conſiſtance des images imprimees: mais c'eſt pource que la ieuneſſe eſtant nouuelle au monde, admire tout ce qu'elle voit, & l'admiration, à raiſon de ſa forte application, cauſe vne forte impreſſion en nous. La memoire eſt ſubiette à ſe perdre par bleſſure quelquesfois pour vn certain temps, quelquesfois pour iamais: comme il arriua à Meſſalla Coruinus, lequel oublia ſon nom: & de noſtre temps à Cornelius Ianſenius, qui oublia les lettres. Les meditations en les exerçant conſeruent la memoire, c'eſt à dire en conſiderant ſouuent les images des choſes que nous y auons, nous les repreſentant par ce moyen. Et des choſes celles-là ſont facilement conſeruees en la memoire qui conſiſtent en vn certain ordre: comme tout au contraire, il eſt difficile de retenir celles qui ſont mal diſpoſees. Ariſtote dit auſſi qu'on ſe remet deuant les yeux aiſément les choſes qui ſont logees en de certains lieux en la memoire, comme le pratiquent ceux qui ſe ſeruent de ce qu'on appelle memoire artificielle.

Quels animaux ont memoire.

CHAPITRE LII.

Τοῖς μὲν τῶν ζώων, ἐγγίνεται μονὴ τοῦ αἰσθήματος· τοῖς δ' οὐκ ἐγγίνεται· ὅσοις μὲν οὖν μὴ ἐγ-

Ariſt. l. 2. poſter. c. 19. In aliis animalibus res ſenſu percepta manet, in aliis non manet. In quibus igitur

γίνεται· ἢ ὅλως ἢ περὶ ἃ μὴ ἐγγίνεται, οὐκ ἔστι τούτοις γνῶσις, ἔξω τοῦ αἰσθάνεσθαι· ἐν οἷς δὲ, ἔνεστιν αἰσθανομένοις ἔχειν ἔτι ἐν τῇ ψυχῇ.

φύσει μὲν οὖν αἴσθησιν ἔχοντα γίνεται τὰ ζῷα· ἐκ δὲ τῆς αἰσθήσεως, τοῖς μὲν αὐτῶν οὐκ ἐγγίνεται μνήμη, τοῖς δὲ γίγνεται.

non manet : hæc aut omninò, aut eorum quæ non manent, cognitionem non habent extrà quam cùm sentiunt, alia verò cum sentiunt, vnum quid in anima retinent.

L.1.metaph.c.1.t.2. Natura igitur animalia ab ortu sensum habent: ex sensu autem in aliis memoria non gignitur, in aliis gignitur.

LE retour des oyseaux à leur nid, des bestes sauuages à leurs cauernes, & les songes des chiens qui aboyent en dormant, montrẽt que les animaux parfaicts ont memoire : car cela ne se peut faire sans especes reseruees des lieux, où ils retournent, & de ce qui les émeut. Quelques vns ont nié que les poissons eussent de la memoire, mais ils se sont mal fondez : car comme raconte Pline, il y auoit certains viuiers où les poissons auoient accoustumé de s'assembler au frappemẽt des mains, voire mesme venir particulierement & non en trouppe, estans appellez par leurs noms és piscines de Cæsar : & encores de ce temps és fossez de la ville de Strasbourg ils viennent au son de la cloche, pour manger. Mais les animaux imparfaicts n'ont point de memoire, & ne se meuuent que par la presence de leurs obiects exterieurs, à cause dequoy ils n'ont aucune connoissance en leur absence, & principalement ceux qui ne peuuent de soy changer de lieu : comme les huistres, les conques & autres tels animaux : aussi n'en ont-ils point de besoin : attendu que la memoire est principalement donnee aux animaux, afin qu'ils puissent certainement aller en quelque lieu connu, dont ils sont absents pour chercher ou fuir quelque chose: & partant ces animaux qui ne changent point de lieu pour chercher leur nourriture, n'ayãt point besoin de connoistre les choses distantes, les sens de l'attouchement, du goust, & la fantaisie, leur sont suffisants auec leur appetit, pour la conseruation de leur estre.

Quelqu'vn a eu opinion que les auettes ont de la memoire, par laquelle elles retournent au lieu où elles ont commencé à construire leurs logettes : & les formis pour retourner à la fosse, où ils ont assemblé leurs prouisions : & que la memoire est des choses absentes. Mais d'autres tiennent qu'ils ne retournent pas pour aucune souuenance qu'ils ayent, ains parce qu'ils sont en vn continuel exercice: de sorte que si on détourne les formis du chemin qu'ils ont faict, & qu'ils cessent de leur actuel & continuel exercice, ils ne pourront retourner au lieu accoustumé. Quãt à moy il me semble que les auettes retournant de paistre les fleurs, ne pourroient reuenir où sont leurs ruches, ny entre plusieurs reconnoistre la leur, comme nous apperceuons qu'elles font, si elles n'ont de la memoire, & mesme ce qu'on a estimé que les mouches n'en ont point, parce qu'estant chassees de quelque lieu, elles y retournent incontinent, n'est pas vne raison suffisante : attendu qu'au contraire cela peut arriuer de la memoire de la delectation qu'elles y prennent, & de la vehemence de leur appetit, par la presence de l'obiect qu'elles connoissent par la veue, ou par l'odorer.

Que l'estimatiue n'est point distinguee reellement de la phantasie.

CHAPITRE LIII.

PLVSIEVRS Philosophes ont esté d'opinion qu'il y auoit encores és animaux bruts, outre l'imaginatiue & la memoire, vne autre puissance cognoscitiue interieure distincte de l'vne & de l'autre, situee entre-elles deux, qu'ils appellẽt estimatiue: par laquelle les bestes tirent des intentions de bien ou de mal, d'amitié ou d'inimitié, qui n'ont point esté apprehendees par aucuns des sens exterieurs, les mouuant vers les obiects, selon l'estimation qu'elle en faisoit, comme pour exemple, que la brebis ayant veu le loup, tire de sa forme receue en son imaginatiue vne estimation d'inimitié par l'operation de l'estimatiue : à cause dequoy la brebis est esmeue à le fuir, non à cause de sa figure : mais comme ennemy, & tout de mesme elle est esmeue à suiure ce qui est bon, quand elle tire vne estimation que l'obiect soit tel. De sorte que sans cette puissance l'animal ne pourroit suiure ny fuir ce qui luy est bon ou mauuais, Ils tenoient aussi que l'imaginatiue conseruoit les especes qui luy estoient transmises par le sens commun, & que la memoire estoit la gardienne des intentions que l'estimatiue auoit tirees des especes de la phantasie : faisant leur compte que l'imaginatiue comparee à l'estimatiue, est comme vn champ où on cueille du bled, ou vne mine d'où l'or se tire, & la memoire comme vn

me vn coffre, dans lequel on garde l'vn & l'autre : dequoy l'estimatiue se sert en la mesme sorte qu'vne personne qui les possederoit. Mais quant à moy, ie ne trouue point par leurs pretendues raisons, que cette vertu estimatiue soit és animaux, ny qu'elle leur soit necessaire : car premierement pour le regard des bruts, c'est sans doubte que naturellement les brebis connoissent les loups comme contraires, aussi tost que l'image en est portee à leur phantaisie par son seul mouuement : les oyseaux sentent en quelle saison ils doiuent faire leurs nids & ce qui est propre pour les composer : & generallement toutes sortes de bestes ont connoissance de ce qui leur est bon pour leur nourriture & pour leur conseruation, par vn certain instinct de nature : comme nous voyons des plantes qui s'estendent pour se reculer ou approcher d'autres plantes, selon qu'elles sont ennemies ou amies de leur nature, & le soucy se tourner auec le Soleil : car quelle apparence y a-t-il que la brebis aussi tost qu'elle a veu le loup, sans iamais auoir esprouué son inimitié auparauant, puisse connoistre que c'est vn loup, & tirer de là vne intention qu'il est leur ennemy : & que les oyseaux puissent estimer en quelle saison il est à propos de faire leurs nids, ny comment il les faut composer, n'ayant point esté instruicts à cela, & n'en ayant iamais veu faire : si la nature ne leur apprend par vn certain instinct, & s'ils ne sont conduicts soubs quelque guide qui meut leur phantaisie, procedant par ce moyen à leur fin plus seurement & infailliblement que les hommes qui se deçoiuent bien souuẽt eux mesmes en leurs discours? & puis comment l'estimatiue pourroit-elle tirer quelques intentiõs des especes qui sont en l'imaginatiue, attendu qu'aucune estimation ne se peut faire, sans quelque sorte d'argumentation : dont il est tout certain que les animaux bruts sont incapables : parce que c'est vn office de l'entendement? Ie conclus dõques que les bruts n'ont autre estimatiue de ces choses qu'vn instinct qui n'est rien qu'vne operation de leur phantaisie determinee, selon qu'elle a estimé l'obiect bon ou conuenable à la nature de l'animal, suiuant quoy elle determine l'appetit à suiure ou fuir. Et ainsi l'hirondelle ayant veu de la fange, estime bon de la porter pour faire son nid. Mais d'autant qu'il n'est point d'obiect qui puisse monter à sa phantaisie la forme du nid, ny le temps qu'il le faut faire, & chãger de païs, il semble que la conduitte d'vne intelligence est requise en cela : comme pour la belette qui se frotte de ruë pour combattre le serpent.

Que la cogitatiue aux hommes, n'est autre chose que la phantaisie ou l'entendement.

CHAPITRE LIV.

CEs mesmes Philosophes appelloient cette pretendue faculté estimatiue des bestes, cogitatiue és hommes, laquelle leur donnoit la mesme connoissance qu'aux animaux bruts : & qui à cause de l'excellence de leur forme, auoit encores d'auantage la vertu de discourir des choses particulieres & indiuidues, pouuant former vn syllogisme expositif; comme pour exemple, cettuy-la est mon ennemy; cettuy-la est Socrates : dõques Socrates est mon ennemy : à cause dequoy ils luy ont donné le nom de raison particuliere, comme à l'entendement de raison vniuerselle, & posé qu'elle est cause des iugements temeraires en mouuant l'appetit, principallement l'irascible. Aucuns aussi luy attribuent la conference de plusieurs memoires, dont il se fait des regles : cette opinion que la cogitatiue est distincte de l'imaginatiue, peut estre fondee sur ce qu'il arriue que quelqu'vn aura la vertu d'imaginer fort bonne, & celle de iuger mauuaise : à cause dequoy il semble que ces deux actions n'appartiennent pas à vne mesme puissance, autrement celuy qui en exerceroit biẽ l'vne, pourroit tout de mesme exercer l'autre aussi. Mais ie ne voy point qu'vne telle puissance soit requise aux hommes : attendu que leur entendement fait toutes ces functions-la; ny qu'estant faculté sensitiue, elle puisse former vn syllogisme expositif : car encores qu'il soit de propositions particulieres, il faut qu'elles affirment ou nient, ce que le sens ne sçauroit faire : & puis la conclusion dépend tousiours de quelque principe vniuersel, dont il faut que celuy qui argumẽte ait vne precedente connoissance, sinon actuelle, pour le moins en puissance & en vertu. Et il est euident qu'vne telle connoissance, surpasse la portee du sens & appartient à l'entendement : lequel est si proche du sens & tellement ioinct auec l'imaginatiue, qu'elle ne peut faire aucune action qu'il ne soit prest à en iuger. Il n'est pas estrange au reste que quelqu'vn ait l'imaginatiue meilleure que le iugement : car celle-cy dépend de la viuacité des esprits, & non le iugement, comme il sera dit en son lieu.

En somme ie dy, que puisque les sens ne sont donnez par la nature aux animaux, que pour leur faire connoistre ce qui leur est bon & mauuais, afin de le suiure ou fuir, auec le mouuement de l'appetit: & ce pour la manutention de leur estre: & que les animaux peuuent faire toutes ces operations, sans poser que les sens exterieurs soient des puissances distinctes reellement du sens cōmun, ny que la phantaisie & la memoire soient reellement distinctes l'vne de l'autre & sans estimatiue & cogitatiue, que nous ne deuōs point admettre ces puissances-la: attendu qu'il ne faut pas multiplier les estants sans necessité & que la nature ne fait iamais aucune chose en vain. Ie m'arresteray donques pour ces raisons auec Aristote à ne tenir que trois sens interieurs: qui sont le commun, l'imaginatiue, & la memoire: (desquels le sens commū, est la racine des deux autres, qui presupposent son actiō,) & que l'imaginatiue & la memoire ne sōt distinguees que rationnellemēt l'vne de l'autre.

De la veille & du somne ou dormir.

CHAPITRE LV.

Ὅτι ἐν τῷ αὐτῷ τοῦ ζῴου, ἥ τε ἐγρήγορσις ὑπάρχει καὶ ὁ ὕπνος· ἀντίκειται γάρ, καὶ φαίνεται στέρησίς τις ὁ ὕπνος τῆς ἐγρηγόρσεως· ἀεὶ γὰρ τὰ ἔσχατα, καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων, καὶ ἐν τοῖς φυσικοῖς, ἐν τῷ αὐτῷ δεκτικῷ φαίνεται γινόμενα, καὶ τοῦ αὐτοῦ ὄντα πάθη· λέγω δέ, οἷον ὑγίεια καὶ νόσος, καὶ κάλλος καὶ αἶσχος, καὶ ἰσχὺς καὶ ἀσθένεια, καὶ ὄψις καὶ τυφλότης, καὶ ἀκοὴ καὶ κωφότης.

Εἰ τοίνυν τὸ ἐγρηγορέναι ἐν μηδενὶ ἄλλῳ ἐστὶν ἢ τῷ αἰσθάνεσθαι· δῆλον ὅτι ᾧπερ αἰσθάνεται, τούτῳ ἐγρήγορε τὰ ἐγρηγορότα, καὶ καθεύδει τὰ καθεύδοντα. &c.

Ἀνάγκη πᾶν τὸ ἐγρηγορὸς ἐνδέχεσθαι καθεύδειν· ἀδύνατον γὰρ ἀεὶ ἐνεργεῖν· ὁμοίως δὲ οὐδὲ καθεύδειν οὐδὲν ἀεὶ ἐνδέχεται· ὁ γὰρ ὕπνος πάθος τι τοῦ αἰσθητικοῦ μορίου ἐστίν, οἷον δεσμός, καὶ ἀκινησία τις.

Τὰ μὲν οὖν ἄλλα σχεδὸν ἅπαντα δῆλα κοινωνοῦντα ὕπνου, καὶ πλωτά, καὶ πτηνά, καὶ πεζά· καὶ γὰρ τὰ τῶν ἰχθύων γένη πάντα, καὶ τὰ τῶν μαλακίων ὦπται καθεύδοντα, καὶ ἄλλα πάντα ὅσα ἔχει ὀφθαλμούς· καὶ γὰρ τὰ σκληρόφθαλμα φανερόν, καὶ τὰ ἔντομα κοιμώμενα· βραχύυπνα, τὰ δὲ τοιαῦτα πάντα· διὸ γὰρ λάθοι ἄν τινα πολλάκις, πότερον μετέχει τοῦ καθεύδειν, ἢ οὔ· τῶν δ' ὀστρακοδέρμων κατὰ μὲν τὴν αἴσθησιν, οὐδέ πω γέγονε φανερόν, εἰ καθεύδει· εἰ δέ τῳ πιθανὸς ὁ λεχθεὶς λόγος, τούτῳ πεισθήσεται· ὅτι μὲν οὖν ὕπνου κοινωνεῖ τὰ ζῷα πάντα, φανερὸν ἐκ τούτων· τῷ γὰρ αἴσθησιν ἔχειν, ὥρισται τὸ ζῷον· τῆς δὲ αἰσθήσεως τρόπον μέν τινα τὴν ἀκινησίαν, καὶ οἷον δεσμὸν τὸν ὕπνον εἶναι φαμέν· τὴν δὲ λύσιν καὶ τὴν ἄνεσιν, ἐγρήγορσιν· τῶν δὲ φυτῶν οὐδὲν οἷόν τε κοινωνεῖν οὐδετέρου τούτων τῶν παθημάτων· ἄνευ μὲν γὰρ αἰσθήσεως, οὐχ ὑπάρχει οὔτε ὕπνος, οὔτε ἐγρήγορσις.

Ὕπνος, καὶ ὅτι τοῦ πρώτου αἰσθητηρίου κατάληψις πρὸς τὸ μὴ δύνασθαι ἐνεργεῖν.

Ὁμοίως δὲ καὶ τὰ ἔνυδρα. &c. Σημεῖον δὲ κατὰ μὲν τὰ ὄμματα λαβεῖν οὐκ ἔστιν (οὐδὲν γὰρ ἔχει βλέφαρον) ἀλλὰ ταῖς ἀτρεμίαις· ἁλίσκονται γὰρ οἱ ἰχθύες, εἰ μὲν μὴ διὰ τοὺς φθεῖρας καὶ τοὺς λεγομένους ψύλλους, κἂν ὥστε τῇ χειρὶ λαμβάνειν

Arist. l. de somno & vigilia. c. 1. Ad eandem animalis partem somnum & vigiliam pertinere: quādoquidem opposita inuicem sunt, & ille vt priuatio quædam huius habetur: nam semper extrema, tam in alijs quam in hisce quæ à natura dependent, in eodem recipi, & eiusdem affectiones esse videntur: vt sanitas & morbus, pulchritudo & fœditas, robur et imbecillitas, visus & cæcitas, auditus & surditas. &c.

Si ergo vigilia ipsa in alio nullo quam in sentiēdo cōsistat, certum est qua vigilant ac dormiunt, eodem vigilare ac dormire, quo sentiant. &c.

Necessarium est, vt quicquid vigilat, dormire aliquando contingat, quia vt semper agat fieri non potest. Consimiliter fieri nequit vt semper dormiat. Nā somnus, affectio quædam sensoriæ partis, quasi vinculum quoddam & immobilitas existit.

Cætera ferè omnia, pedestria, volatilia, natalitia somno participant: Etenim cuncta piscium genera, & ea quæ molli crusta integuntur, et præterea quæcūque oculos habent, soporari cernuntur. Nam & quibus oculi duri, & insecta, dormire palam est, quamquam isthæc omnia, somno exiguo cōtenta sunt. Vnde fit etiam, vt sæpe numero quempiam lateat, vtrum obdormiscant necne. Vtrū vero testacea sopore offūdantur, nondum sensu quidem cognitum fuit: sed ratione tamen ea quam prædiximus, si cui probabilis videatur, persuaderi id potest, somnum igitur animalibus communicatum omnibus esse hac ratione patescit. Nam animal eo finiri solet, quod sensum habeat, sensus verò immobilitatem quādam & quasi modum & vinculum, somnum esse dicimus: contrà, exolutionē atque relaxationē, vigiliam. At plantis neutra harum affectionum communicari potest, quippe cum citra sensum neque somnus esse, neque vigilia possit.

C. 3. Somnus, nempe nexus & vinculum primi sēsorij, vt suo fungi munere non possit.

L. 4. hist. animal. c. 10. Aquatilium quoque somnus apparet. &c. Argumentum vero quamuis nullum deduci ab oculis potest, quia palpebris carent: ipsa tamen quiete cernuntur placida, seu soporata. Pisces enim vel manu facilè caperentur, dum dormiunt, nisi

ῥᾳδίως

ῥᾳδίως· ὑπὸ δὲ τὸν χειμῶνα τοῦτον ἠρεμοῦσι σφόδρα, καὶ κινοῦσιν οὐθέν, πλὴν ἠρέμα τὸ οὐραῖον. &c.

pediculis, vt pulicibus appellatis solicitarentur. &c.

Quiescunt tantisper ex toto: neque parte aliqua, quam cauda leuiter mouentur. &c.

Καὶ Δελφῖνος δὲ καὶ ῥέγχοντος ἤδη ἠκρόανταί τινες. &c.

Iam delphinum stertentem etiam nonnulli audire.

Ἀργία γάρ ἐστιν ὁ ὕπνος τῆς ψυχῆς.

L. 1. Eth. c. 13. Somnus enim animi est cessatio, vacatioque ab opere.

Ἀργία ψυχῆς ὁ ὕπνος, ἀλλ' οὐκ ἐνέργεια.

L. 2. Eudem. c. 1. Somnus enim est vitæ otium, non operatio.

PVISQVE la veille, le somme, & les songes, dépendent des sens exterieurs, & des interieurs, il sera bon d'en parler à la suitte. La veille est vne solution, liberté, & disposition des sens exterieurs à faire leur operation, par la presence des obiects, sans empeschement. Le somme c'est vn lien de tous les sens exterieurs ensemble, qui les empesche d'exercer leurs functions, encores que les obiects soient presents, & qu'il n'y ait point d'empeschement de dehors. Le somme & la veille sont l'vn enuers l'autre, ainsi que l'habitude & la priuation: attẽdu que veiller c'est vser de quelqu'vn des sens exterieurs, & dormir estre priué de leur vsage: de quoy il s'ensuit qu'ils se trouuent en vn mesme, comme il arriue des autres opposites: à sçauoir la santé & la maladiel:a beauté & la laideur: la force & l'imbecilité, la veuë & l'aueuglement, & ainsi des autres. Et partant les animaux sont nez aptes à veiller & à dormir, tant les volatilles que les terrestres & aquatiles: sans qu'ils puissent tousiours veiller, ny tousiours dormir. Le somme se connoist plus difficilement és animaux, qui n'ont point de paupieres pour couurir les yeux, & toutesfois on voit qu'elquesfois les poissons iouir du repos en l'eau, sans mouuoir rien que la queuë, & se laisser prendre auec la main. Il est encores plus difficille de le remarquer és huistres & conques. mais quant aux insectes, & ceux qui ont les yeux durs, on experimente qu'ils dorment: mais d'vn somme fort bref: à cause de quoy il n'est pas aisé de s'en apperceuoir. Le sẽs n'auoit point encores appris à Aristote que les animaux à coquilles dormissent, ny ayãt que la raison qui le fist estimer. La veille & le dormir ne conuiennent qu'aux seuls animaux: car les plantes ny participent point: d'autant qu'elles n'ont pas le sentiment, sans lequel la veille ny le somme ne peuuent estre.

Φανερὸν δ' ἐκ πολλῶν, ὅτι οὐκ ἐν τῷ τὰς αἰσθήσεις ἀργεῖν, καὶ μὴ χρῆσθαι αὐταῖς ὁ ὕπνος, οὐδ' ἐν τῷ μὴ δύνασθαι αἰσθάνεσθαι· καὶ γὰρ ἐν ταῖς λειποψυχίαις τοιοῦτον συμβαίνει· ἀδυναμία γὰρ αἰσθήσεων ἡ λειποψυχία.

Arist. l. de somn. & vigilia. c. 3. Constat autem multis argumentis, somnum non ea re consistere, quod otiosi sensus sint, nec eis vtatur animal, quodque sentire non possint. Nam cum quis animo linquitur, tale quid euenire constat: quandò defectus animæ, non nisi nexus quidam & impotentia sensuum est.

Ἐν τῷ πρώτῳ ᾧ αἰσθάνεται πάντων· ὅταν μὲν γὰρ τοῦτ' ἀδυνατήσῃ, ἀνάγκη καὶ τοῖς αἰσθητηρίοις πᾶσιν ἀδυνατεῖν αἰσθέσθαι.

In primo sensu quo animal omnia percipit, somnus est, nam cum iste lassatur, necessario & cæteri sensus actus suos exercere non possunt.

Τοῖς μὲν οὖν ἄλλοις ζώοις, καθάπερ τοῖς ἀναίμοις, ὑποληπτέον εἶναι τὰ αἴτια τοῦ πάθους, ἢ τὰ αὐτά, ἢ ἀνάλογον· τοῖς δ' ἐναίμοις, ἅπερ τοῖς ἀνθρώποις.

Plane cætera animalia, quæ nimirum sanguine carent, eandem quam quæ prædita sanguine sunt, aut proportionalem causam somni habere: sanguinea vero eam ipsam quam homines, arbitrari addecet.

Πάντα γὰρ τὰ ἔναιμα, καρδίαν ἔχει, καὶ ἡ ἀρχὴ τῆς αἰσθήσεως καὶ τῆς κινήσεως τῆς κυρίας.

Quæcũque sanguinem habent, habent et cor, à quo motus sensusque principij origo atque initium pendet.

Οὐκ ἔστιν ὁ ὕπνος ἀδυναμία πᾶσα τοῦ αἰσθητικοῦ, ἀλλ' ἐκ τῆς περὶ τὴν τροφὴν ἀναθυμιάσεως γίνεται τὸ πάθος τοῦτο· ἀναγκαῖον γὰρ τὸ ἀναθυμιώμενον, μέχρι του ὠθεῖσθαι, εἶτ' ἀντιστρέφειν, καὶ μεταβάλλειν, καθάπερ εὔριπον· τὸ δὲ θερμὸν ἑκάστου τῶν ζώων πρὸς τὸ ἄνω πέφυκε φέρεσθαι· ὅταν δ' ἐν τοῖς ἄνω τόποις γένηται, ἀθρόον πάλιν ἀντιστρέφει καὶ καταφέρεται· διὸ μάλιστα γίνονται ὕπνοι ἀπὸ τῆς τροφῆς· ἀθρόον γὰρ πολὺ τότε ὑγρὸν καὶ σωματῶδες ἀναφέρεται.

C. 3. Non omnis impotentia sentiendi somnus est, sed ea solum, quam diuaporatio committit alimenti: quod enim sursum halat, quadãtenus attolli, deinde regredi ac refluere instar Euripi necesse est: nam animantis cuiusque calidum in sublime natura fertur: at vbi eo loci subuectum est, mox vniuersum reciprocat ac descen dit. Quamobrem somnus maxime post cibum fieri solet, tunc enim copiosus humor & corpulẽtus sursum commeat.

Ἔτι δὲ καὶ ἐκ κόπων ἐνίων· ὁ μὲν γὰρ κόπος συντηκτικόν· τὸ δὲ σύντηγμα γίνεται ὥσπερ τροφὴ ἄπεπτος, ἂν μὴ ψυχρὸν ᾖ.

Præterea à fatigationibus nõnullis: nam fatigatio colligandi vim obtinet, colligamentum autem vicem incocti alimenti, nisi frigidum sit, præstare solet.

Ὥστε φανερὸν ἐκ τῶν εἰρημένων, ὅτι ὁ ὕπνος ἐστὶ σύνοδός τις τοῦ θερμοῦ εἴσω καὶ ἀντιπερίστασις φυ-

Ex ijs quæ dicta sunt apertum est, somnum esse coitum quendam caloris ad intima refugientis, & na-

σικὴ· διὸ πολλὴ κίνησις τοῦ ὑπνοῦντος ὅθεν καὶ ἐκλείπει, καταψύχεται, καὶ διὰ ψύξιν καταπίπτει τὰ βλέφαρα· καὶ τὰ μὲν ἄνω κατέψυκται, καὶ τὰ ἔξω· τὰ δ' ἐντὸς καὶ τὰ κάτω, θερμά, οἷον τὰ περὶ τοὺς πόδας, καὶ τὰ εἴσω.

Γίνεται γὰρ ὁ ὕπνος, ὥσπερ εἴρηται, ἀναφερομένου τοῦ σωματώδους ὑπὸ τοῦ θερμοῦ διὰ τῶν φλεβῶν πρὸς τὴν κεφαλήν· ὅταν δὲ μηκέτι δύνηται, ἀλλὰ τῷ πλήθει ὑπερβάλλει τὸ ἀναχθέν, πάλιν ἀνταπωθεῖται, καὶ κάτω ῥεῖ, διὸ καταπίπτουσί τε ὑποσπωμένου τοῦ ἀνάγοντος θερμοῦ, οἱ ἄνθρωποι· μόνον γὰρ ὀρθὸν τῶν ζώων.

turalem antiperistasin circum obsistentiamque. &c. Quocirca qui somno premitur, in motu & agitatu vario est, vnde et deficit, & refrigeratur: atque ob frigus palpebræ decidunt: quinetiam partes superiores & extima frigent: contra inferiores & intima, vt pedes et quæ intrinsecus continemur, incalescunt.

Fit enim somnus, sicuti dictum iam est, corpulento quopiam vi caloris in sublime per venas euecto: quod cum diutius eo loci persistere non potest, sed copia exuperante aggrauatur, rursum depelli, & ad ima fluere solet: quapropter et ipsi homines corruunt (animalium enim homo vnus erectus est) calore qui eleuandi munere fungebatur, substracto.

La veille cesse, & le somme naist, quand la chaleur fluante du cœur qui estoit portee par les esprits aux organes des sens, vient à manquer; car alors ils ne peuuent operer: d'autát que par cette chaleur ils font leur fonction, comme l'experience le montre en leur veille, lors que cette chaleur flue à la ceruelle, & que par sa cessation & absence, l'animal demeure sans operation de ses sens & endormy. Ce defaut de chaleur arriue par plusieurs causes & entre autres quãd les esprits sensitifs qui portent la chaleur fluante, & sont enuoyez du cœur à la ceruelle comme à vn receptacle, & de là aux organes des sens: ainsi que l'eau d'vne fontaine à de petits ruisseaux, se trouuent empeschez d'y monter: lors que le cœur qui en est le principe & la racine a esleué par les veines des vapeurs à la ceruelle, ou estant espoissies par sa froideur, le passage des esprits au sens commun est bouché: & eux à cause de cela, repoussez vers le cœur, auec la chaleur qu'il enuoyoit par le mouuement: de sorte qu'ils ne peuuent aller de la ceruelle en leur organe: à cause de quoy, le somme vient ordinairement apres le repas: par ce que beaucoup de grosse humeur euapore alors à la teste. Le somme arriue en la mesme sorte toutes les fois que le cerueau est chargé de pituite, ou que quelqu'autre grossiere humeur bouche les conduits des esprits. Les aliments & medicaments receuz interieurement qui ont la vertu de refroidir, comme l'opium, la cigue, la mãdragore, la laictue, l'eau & semblables, & tout de mesme les refrigeratifs qui sont appliquez par le dehors, tels que les lauements des extremitez auec choses froides, induisent le sommeil: à cause que le froid est transmis par les veines, par les arteres & par les nerfs au cœur, & en tout le corps: de quoy il arriue que la chaleur naturelle deuient inhabile au mouuement. La lassitude aussi est cause de sommeil, en ce qu'elle resoult les esprits & la chaleur auec eux. La veue des choses delectables apporte aussi le sommeil à l'animal; par ce qu'alors il s'ouure, & les esprits & la chaleur qu'ils portent sont espandus en dehors & s'euaporent; & estant debilles, ils diminuent, & le froid vient qui cause le sommeil. Les mouuements circulaires encores engendrẽt le sommeil: par ce que la chaleur naturelle est distraitte des organes où elle va de droitte ligne. Le mesme aduiẽt aussi, & pour les mesmes raisons, des mouuements frequents en diuerses parties, à cause qu'ils detournent les esprits en diuers endroicts. Le somme prouient encores de ce que la chaleur demeure au cẽtre, sans aller aux extremitez: ce qui arriue quelquesfois faute d'esprits pour la porter aux organes & quelquesfois parce qu'elle est reuoquee aux parties interieures, pour faire les concoctions.

Le dormir prouient encores d'autres causes, mais par accident: car les tenebres, la nuit le silence l'engendrent: parce qu'ils ostent les spectacles exterieurs & les obiects des sens lesquels n'operant point par ce defaut, la chaleur se retire aux parties interieures, où il y a tousiours quelque concoction à faire: afin qu'elle ne demeure point otieuse. Et de cette mesme maniere, le murmure d'vne eau courante, le bruit de celle qui tombe de haut, vn chant agreable & la musique, sont causes du sommeil: car ils diuertissent l'esprit de ses pẽsees & n'occupent aucun sens fortement: à cause de quoy la chaleur estant deliuree des operations exterieures, elle se retire au dedans. On peut dire aussi, que ce que nous voyons que la musique endort doussement, c'est par ce que l'ame y estant ententiue, elle attire les esprits à l'organe de l'ouye, dont elle se sert du tout alors oubliant les autres sens: & ne se trouuant éueillee que par vn seul sens, il est puis apres aysement pris auec les autres.

Nous pouuons noter de toutes ces causes du dormir, que quand le somme naist, parce que le chemin est bouché à la chaleur, ou qu'elle est empeschee d'estre meue tout droit vers eux, comme il est requis; que la cause de la retraitte de la chaleur, c'est afin qu'il n'y ait

rien

rien d'otieux en la nature, car elle a fait la chaleur pour mouuoir & agir continuellement: mais quād le ſomme aduient par le refroidiſſement de la ſubſtāce de la chaleur naturelle, ainſi que ce n'eſt pas vn ſomme ſeul, mais auſſi vne certaine immobilité: de meſme ce n'eſt pas vne retraitte ny vn reſſerrement de la chaleur, mais vn certain aſſoupiſſemēt ou amortiſſement d'icelle.

Durant le ſomme, la chaleur ne quitte pas ſeulemēt les organes des ſens, mais auſſi elle ſe retire au profond du corps: cōme il paroiſt en ce que ceux qui dorment ſont plus froids, plus decolorez & liuides, & la digeſtion ſe fait mieux és parties interieures, que durant la veille. Laa reſpiratiō auſsi qui eſt plus grande en ceux qui dorment le mōtre: car de plus de chaleur, ſ'engendre dauantage d'excrements fuligineux, leſquels requierent vne plus grande purgation. Mais il faut noter qu'en cette retraitte de la chaleur fluante, les membres de l'animal durāt qu'il dort ne ſont pas du tout priuez de chaleur: mais c'eſt que toute chaleur n'eſt pas propre à l'exercice des ſens, ains ſeulement celle qui coulle du cœur par vn perpetuel flux: encores faut il qu'elle ſoit receuë és organes ſelon vne certaine quantité requiſe: à cauſe de quoy, quand quelque indiſpoſition és organes l'empeſche, leur operation ne ſe fait point du tout, ou bien c'eſt mal.

Ἐπειδὴ λέγομεν τὴν φύσιν ἕνεκά του ποιεῖν· τοῦτο δ' ἀγαθόν τι ἐστί· τὴν δ' ἀνάπαυσιν παντὶ τῷ πεφυκότι κινεῖσθαι, μὴ δυναμένῳ δ' ἀεὶ καὶ συνεχῶς κινεῖσθαι, μεθ' ἡδονῆς ἀναγκαῖον εἶναι καὶ ὠφέλιμον· τῷ δὲ ὕπνῳ, αὐτῇ τῇ ἀληθείᾳ προσάπτουσι τὴν μεταφορὰν ταύτην, ὡς ἀναπαύσει ὄντι· ὥστε σωτηρίας ἕνεκα τῶν ζώων ὑπάρχει· ἡ δ' ἐγρήγορσις, τέλος· τὸ γὰρ αἰσθάνεσθαι καὶ τὸ φρονεῖν, πᾶσι τέλος οἷς ὑπάρχει θάτερον αὐτῶν· βέλτιστα γὰρ ταῦτα, τὸ δὲ τέλος βέλτιστον.

Ariſt. l. de ſomn. & vigil. c. 2. Cum naturam sēper agere gratia alicuius, id eſt boni, dicamus: quietem vero vtilem eſſe, atque adeo neceſſariam iis omnibus que moueri quidem nata ſunt, ſed ſemper & continue moueri cum voluptate nequeunt, cumque ob veritatem ipſam tranſlatio hec vulgo recepta ſit, vt ſomnus quietis nomine deſignetur: ſomnus profectò ad ſalutem iunctus animalibus fuit, vigilatio verò rationem finis obtinet. Nam ſentire & ſapere, finis omnibus eſt, quibus alterū eorum competit: hæc enim optima ſunt: finis autem optimus eſſe ſolet.

Le ſomme eſt donné aux animaux pour leur ſalut: car ſans le repos qu'il leur apporte, tous leurs membres ſe diſſoudroient, & la triſteſſe les accableroit: par ce qu'ils ne peuuent pas ſe mouuoir continuellement auec delectation, au moyen de quoy ils ont beſoing de recouurer leurs forces par le ſomme. Cela eſt cauſe que le ſommeil eſt le plus parfaict repos que l'animal ſçauroit auoir: ainſi que la veille eſt le plus parfaict mouuement. Le ſomme eſt auſſi vtile pour l'operation des facultez vegetatiues, laquelle eſt empeſchee par l'exercice des animales: c'eſt à dire des ſens exterieurs & interieurs: car plus celles cy ſont tēdues, les autres ſont d'autant plus laſches & remiſes: à cauſe de la chaleur naturelle qui eſt employee à leur fournir des eſprits pour leurs functions: c'eſt pourquoy la nourriture ne ſe fait pas ſi bien en ceux qui occupent beaucoup leurs ſens, qu'és faineants. En ſomme ainſi que le dormir eſt neceſſaire aux animaux pour le repos de leur ſens, auſſi eſt la veille pour leur exercice & vſage: car comme l'ame ſe retire par luy en certaine maniere, en reuoquāt la chaleur & les eſprits, elle ſ'eſtēd par elle en certaine façō à leur œuure exterieure.

L'animal ſe réueille ordinairement quand la digeſtion eſt faitte: car alors la chaleur naturelle qui ſ'eſtoit retiree & aſſemblee au dedans par la concoction vient à ſ'eſpandre auec les eſprits aux organes exterieurs, & donne le moyen aux ſens d'operer.

Ὁ δ' ὕπνος εἶναι δοκεῖ τὴν φύσιν τῶν τοιούτων, οἷον τοῦ ζῆν καὶ μὴ ζῆν μεθόριον.

Ἀνάλογον δ' ἡ μὲν ἐγρήγορσις τῷ θεωρεῖν· ὁ δ' ὕπνος τῷ ἔχειν καὶ μὴ ἐνεργεῖν.

Ariſt. l. 5. de generat. animal. c. 1. Somnus autē talis ſua natura eſſe videtur, vt viuendi & non viuendi interliminium ſit.

L. 2. de anim. c. 1. t. 5. Proportione vero reſpondet, vigilia contemplationi, ſomnus autem habitui ſine operatione.

Le ſomme eſt vn certain moyen entre la vie & la mort, mais plus voiſin de celle cy: à cauſe de quoy on dit, que c'eſt ſon image: car les morts ſont immobiles comme ceux qui dorment profondement, cependant que le ſommeil lie leurs ſens. On cōpare auſſi la veille à la contemplation actuelle, & le ſomme à vne habitude ſans operation: parce que cōme la veille eſt l'vſage des ſens, la contemplation eſt l'vſage de la ſcience.

Du ſonge.

CHAPITRE LVI.

Ὑποκείσθω μὲν οὖν ὅπερ ἐστὶ καὶ φανερόν, ὅτι τοῦ αἰσθητικοῦ τὸ πάθος ἐνύπνιον.

Ariſt. de inſomn. c. 1. Ponamus igitur, id quod et iam clariſſimum eſt, inſomnium ſenſoriæ partis affectionem eſſe.

Τὸ δ' ἐνύπνιον φάντασμά τι φαίνεται εἶναι· τὸ γὰρ ἐν ὕπνῳ φάντασμα, ἐνύπνιον λέγομεν, εἴθ' ἁπλῶς εἴτε τρόπον τινὰ γινόμενον.

Insomnium vero spectrum quoddam & phantasma esse videatur: nam visum ipsum quod in somno apparet, insomnium dicimus, siue illud simpliciter siue quodammodo contingat.

Δεῖ συλλογίζεσθαι, ὅτι ἐστὶ τὸ ἐνύπνιον φάντασμα μέν τι καὶ ἐν ὕπνῳ.

C. 3. Colligi debet somnium esse visum quidem aliquod, sed quod in somno sese offerat.

Οὐ δὲ τὸ ἐν ὕπνῳ φάντασμα πᾶν· πρῶτον μὲν γὰρ ἐνίοις συμβαίνει καὶ αἰσθάνεσθαί πη, καὶ ψόφου καὶ φωτὸς, καὶ χυμοῦ, καὶ ἁφῆς· ἀσθενικῶς μέν τοι, καὶ οἷον πόρρωθεν· ἤδη γὰρ ἐν τῷ καθεύδειν ἀποβλέποντες καὶ εὐθὺς ἐγερθέντες οἱ ἠρέμα ἑώρων φῶς τοῦ λύχνου καθεύδοντες, ὡς ᾤοντο, ἐπεγερθέντες εὐθὺς ἐγνώρισαν τὸ τοῦ λύχνου ὄν.

Sed neque quicquid in somno se præsentat, insomnium est. Nam primo quidem nonnullis euenit, vt somnum & lucem, & saporem, & contrectationem quodammodo sentiat: sed languidè tamen, & quasi de longinquo: iam enim qui inter quiescendum cernebat, & mox excitati fuêre, lumen lucernæ quod dormientes (vt rebantur) exiliter videbant, protinus vbi experge facti fuerunt, verum lucernæ lumen fuisse deprehendêre.

Ἀλλὰ τὸ φάντασμα τὸ ἀπὸ τῆς κινήσεως τῶν αἰσθημάτων, ὅταν ἐν τῷ καθεύδειν ᾖ, ᾗ καθεύδει, τοῦτ' ἐστὶν ἐνύπνιον.

Sed visum, quod à sensorium motu ortum, per quietem animalibus occurrit in eo quod dormiunt, hoc somnium est.

QVAND il arriue durant le sommeil que les sens interieurs se deslient, les exterieurs demeurants liez, il paroist diuerses images & phantosmes en la phantaisie, que l'on appelle songes, & ce qui fait qu'on iuge ces representations comme vrayes, vient du defaut de l'operation des sens exterieurs : car si ce que nous imaginons l'ors que nous sommes eueillez, n'est pas chose presente, nous la iugeons biẽ par le sens commun, estãts aydez de l'office des sens exterieurs : & pour cette mesme cause si ce qui nous vient en la phantaisie parmy les tenebres nous fait peur, comme s'il estoit veritable & present, la lumiere par apres nous r'asseure, tout de mesme qu'vn menteur est conuaincu de ses mensonges, quand il y a quelqu'vn present qui sçait la verité pour le reprendre. Le songe donques est vn phantosme ou apparition en l'animal dormant, prouenant des simulachres de la memoire, qu'il estime par sa phantaisie, comme si c'estoient choses vrayes & presentes: lesquels se meuuent autrement qu'ils ne sont arriuez durant la veille : car lors que l'animal est éueillé, les sensibles externes meuuent les sens internes: à sçauoir le commun & les autres, par l'impression de leurs images, que le sens commun leur enuoye, les ayant receues, afin qu'ils les conseruent : & à l'opposite ces mesmes images se leuent de la memoire durant le somme, & émeuuent le sens commun ou la phantaisie, ou tous les deux, comme si elles venoient immediatement des sens exterieurs.

Or encores que le songe soit ce que nous venons de declarer : neantmoins Aristote dit que tout ce qui se presente à nous en dormant, n'est pas songe : car il est arriué quelquesfois à des personnes de sentir durant leur somme la saueur, qu'ils touchoient quelque chose, qu'ils dormoient, & de voir quelque lumiere: laquelle, estant éueilles ils ont reconnue estre vne vraye lumiere de flambeau posee deuant leurs yeux, qu'ils ne voyoient que fort debilement auparauant que d'estre éueillez. Or puisque ce sentiment est debile, il faut qu'il soit des sens externes, lesquels par consequent ne sont pas du tout liez alors, ny le dormir entier : car si c'estoit vne operatiõ des sens internes: les choses ne paroistroient pas moindres, mais plus grandes, pour les raisons que nous dirons cy apres.

Ὅτι ῥᾳδίως ἀπατώμεθα περὶ τὰς αἰσθήσεις ἐν τοῖς πάθεσιν ὄντες ἄλλοι δ' ἐν ἄλλοις, οἷον δειλὸς ἐν φόβῳ, ὁ δ' ἐρωτικὸς ἐν ἔρωτι· ὥστε δοκεῖν ἀπὸ μικρᾶς ὁμοιότητος, τὸν μὲν, τοὺς πολεμίους ὁρᾶν· τὸν δὲ ἐρώμενον· καὶ ταῦτα ὅσῳ ἂν ἐμπαθέστερος ᾖ, τοσούτῳ ἀπ' ἐλάττονος ὁμοιότητος φαίνεται.

Arist. l. de insomn. c. 2. Facile decipi circa sensus homines in alio effectu positos, atque alios in alio, vt meticulosã in metu, amatorẽ in amore, adeo vt ex tenui similitudine alter hostes se videre putet, alter quẽ amat. Et quo quis vtique arctius ipso affectu possidetur: eo leuiori similitudine talia sese illi offerunt.

Διὸ καὶ τοῖς πυρέττουσιν ἐνίοτε φαίνεται ζῷα ἐν τοῖς τοίχοις, ἀπὸ μικρᾶς ὁμοιότητος τῶν γραμμῶν συντιθεμένων.

Vnde etiam fit, vt febrientes interdum animalia quædam in parietibus videre videãtur, exigua similitudine permoti, quam lineamenta quædam congesta pratendunt.

Αἴτιον δὲ τοῦ συμβαίνειν ταῦτα, τὸ μὴ κατὰ τὴν αὐτὴν δύναμιν κρίνειν τό, τε κύριον, καὶ ἐν ᾧ τὰ φαντάσματα γίνεται· τούτου δὲ σημεῖον, ὅτι φαίνεται μὲν ὁ ἥλιος ποδιαῖος· ἀντίφησι δὲ πολλάκις ἕτερόν τι πρὸς τὴν φαντασίαν· καὶ τῇ ἐπαλλάξει τῶν δακτύλων τὸ ἓν δύο φαίνεται· ἀλλ' ὅμως οὔ φαμεν δύο· κυριωτέρα γὰρ τῆς ἁφῆς ἡ ὄψις.

Causa vero quamobrem hæc fiant, ea est, quòd id quod primatum obtinet, & id in quo phantasmata fiunt, non eadem vi indicant. Cuius rei signum est, quòd cùm sol appareat pedalis, sæpe aliud quippiam phantasia contradicit: item perplexis digitis, quamuis quod vnum est duo appareat, tamen esse duo nequaquam dicimus, quia visus superior optim... atsorque tactu est.

Τῶν δ'

Τοῦ δὲ διεψεῦσθαι αἴτιον, ὅτι οὐ μόνον τοῦ αἰσθητοῦ κινουμένου φαίνεται ἄττα ἐνίοτε, ἀλλὰ καὶ τῆς αἰσθήσεως κινουμένης αὐτῆς, ἐὰν ὡσαύτως κινῆται, ὥσπερ καὶ ὑπὸ τοῦ αἰσθητοῦ· λέγω δὲ οἷον ἡ γῆ δοκεῖ τοῖς πλέουσι κινεῖσθαι, κινουμένης τῆς ὄψεως ὑπ' ἄλλου.

Καὶ τῷ τὴν ἁφὴν δύο κινήσεις εἰσαγγέλλειν, τὸ ἓν δύο δοκεῖν· ὅλως γὰρ τὸ ἀφ' ἑκάστης αἰσθήσεως φησὶν ἡ ἀρχή, ἐὰν μὴ ἑτέρα κυριωτέρα ἀντιφῇ· φαίνεται μὲν οὖν πάντως· δοκεῖ δὲ οὐ πάντως τὸ φαινόμενον, ἀλλ' ἐὰν τὸ ἐπικρῖνον μὴ κατέχηται, εἰ μὴ κινεῖται τὴν οἰκείαν κίνησιν.

Causa autem circumuenientis ea est, quoniam non tantum quoties sensile mouetur, qualibet apparere solent sed etiam quoties sensus ipse mouetur, si eodem modo moueatur quod solet à sensili moueri: sic littus uidetur nauigantibus moueri, dum visus ab alio mouetur.

C.3. Et quæ tactu duos motus adnunciat: quod vnum est duo esse videtur. Nam sentiendi principium quicquid à singulis sensibus asseratur astruit: nisi aliqua alia virtus potior contraueniat, semper igitur apparet: sed non omne quod apparet etiam videtur, nisi uis illa arbitra manus dederit, aut non mouetur, motu vernaculo & suo.

Cette apparition des images de la memoire se faict quelquesfois en veillant par quelque violente passion, & par le commandement de la volonté qui se veut representer des choses absentes & y penser, & principallemēt en ce qui est de l'amour, de la haine, & de la pœur. Quelquesfois aussi les simulachres & images se meuuent en vn homme malade de fieure chaude, lors qu'il veille, par l'excessiue chaleur qui montant à la ceruelle, trouble l'imaginatiue auec telle impetuosité, que l'ame y est toute portee, & à cause de cela le iugemēt de la raison est du tout lié: & lors il pense voir des choses qui ne sont pas, & les asseure estre presentes & vrayes: car nous sommes deceuz quand vne puissance nous represente vne chose autre qu'elle n'est, & que nous en iugeons par la mesme puissance: comme il arriue au vulgaire, qui iuge la grandeur du Soleil par la mesme veuë dont il la voit: en quoy l'Astrologue n'est pas trompé cōme luy: parce qu'il en a la mesure par le discours de la raison. Il nous en arriueroit autant si nous iugions par le sens de l'attouchement vn obiect tenu entre deux doigts d'vne mesme main croisez l'vn sur l'autre, & s'entrepressants: car on l'estimeroit estre deux, comme ce sens le rapporte: si la veuë superieure à l'attouchechement, ne faisoit connoistre qu'il n'y a qu'vn obiect. Vne des causes de ces deceptions est aussi, que les mesmes choses apparoissent au sens quand il est meu, comme lors que les obiects sont meus, si la motion est en la mesme maniere: ainsi que cela paroist à ceux qui nauiguent, leur semblant que le riuage se meut.

Ὥσπερ τὰ ἐν τοῖς νέφεσιν, ἃ παρεικάζουσιν ἀνθρώποις καὶ κενταύροις ταχέως μεταβάλλοντα.

Δεῖ δὲ ὑπολαβεῖν ὥσπερ τὰς μικρὰς δίνας τὰς ἐν τοῖς ποταμοῖς ἀναφερομένας, οὕτω τὴν κίνησιν ἑκάστην γίνεσθαι συνεχῶς, πολλάκις μὲν ὁμοίως, πολλάκις δὲ διαλυομένας εἰς ἄλλα σχήματα διὰ τὴν ἀντίκρουσιν· διὸ καὶ μετὰ τὴν τροφήν, καὶ πάμπαν νέοις οὖσιν, οἷον τοῖς παιδίοις, οὐ γίνεται ἐνύπνια· πολλὴ γὰρ ἡ κίνησις, διὰ τὴν ἀπὸ τῆς τροφῆς θερμότητα· ὥστε καθάπερ ἐν ὑγρῷ, ἐὰν σφόδρα κινῇ τις, ὁτὲ μὲν οὐδὲν φαίνεται εἴδωλον· ὁτὲ δὲ φαίνεται μέν, διεστραμμένον δὲ πάμπαν, ὥστε φαίνεσθαι ἀλλοῖον, ἢ οἷόν ἐστιν· ἠρεμήσαντος δέ, καθαρὰ καὶ φανερά, οὕτω καὶ ἐν τῷ καθεύδειν τὰ φαντάσματα, καὶ αἱ ὑπόλοιποι κινήσεις, αἱ συμβαίνουσαι ἀπὸ τῶν αἰσθημάτων.

Arist. l.2. de insomn. c.1. Non aliter quàm portiones illæ nubium quæ cum modo effigiē centauri aut hominis referant, transitu ocissimo in alias sub inde formas conuertunt.

L. de insomn. c.3. Porrò existimare oportet, haud aliter motionem quanque fieri, quam paruas illas vertigines per summa amnium decurrentes: quæ interim similes euadūt, interim quod aquæ alio retorqueantur in alias sub inde formas soluuntur diuelluntur que. Quamobrem statim à cibo non somniant animalia, neque cum edita nuperrimè in lucem sunt, vt infantes: nam multa tum agitatio motioque est, propter alimentarium calorem. Quare admodum humore vehemēter commoto, quandoque nulla redditur effigies: quandoque redditur quidem aliqua, sed distorta penitus, adeò vt alia videatur esse quam sit: quiescente verò semper aliqua redditur, quæ etiam nulla ex parte affecta est sed pura et expressa: ita & inter dormiendū interim visa & motiones quæ per sensus haustæ supersunt.

Tout ainsi que les cercles qui se font sur l'eau en iettāt quelque chose dedās, ne sōt representez distinctemēt en l'eau que quand elle est en repos & non agitee, & que si elle est fort émeuë on ne les voit que cōfus, sans les pouuoir discerner en aucune maniere: ou si elle est moins agitee ils paroissent tortus, cōtrefaicts & sans consistance, cōme l'on voit quelques parties denuees qui paroissēt d'vne figure & en representēt incōtinēt vne autre, & ainsi tousiours successiuemēt: ressemblāt à vn hōme, quelquesfois à vn cētaure, & puis à quelqu'au-

tre chose, toutes lesquelles choses prouiênent de l'emotiõ de l'eau, & non des cercles. Il en arriue de mesme és songes lors que les vapeurs causees de l'alimẽt ou de quelque humeur humide superflue, montent en la teste: car cela trouble les images de la phãtasie, selon que l'emotion est grande ou petite; au moyen dequoy il ne se faict point de songes du tout: ou bien ils sont monstrueux. Et pour cette raison les enfans ne songent point ou peu, à cause des euaporations qui habondent: parce que l'humide & le chaud dont elles prouiennent dominent en eux. Tout de mesme les hommes yures ne songent point, cependant que leur vin boust, & que les fumees montent. Il y a peu de personnes qui songent les premieres heures apres le repas: mais vers la fin du dormir, lors que les vapeurs ne montent plus, les songes clairs & distincts se font, à raison dequoy les hommes sobres ou qui ieusnent, ont moins de resueries & plus de songes clairs & distincts que les autres.

Ἐνυπνιάζει δὲ τῶν ζώων μάλιστα ἄνθρωπος· καὶ νέοις μὲν οὖσι καὶ παιδίοις ἔτι πάμπαν οὐ γίνεται ἐνύπνιον, ἀλλ' ἄρχεται τοῖς πλείστοις περὶ τὰ τέτταρα ἔτη, ἢ πέντε ἤδη γεγονόσιν· εἰσὶ δὲ καὶ ἄνδρες καὶ γυναῖκες οἳ οὐδεπώποτε ἐνύπνιον εἶδον· συνέβη δέ τισι τῶν τοιούτων προϊούσης τῆς ἡλικίας ἰδεῖν ἐνύπνιον, καὶ μετὰ ταῦτα γενέσθαι περὶ τὸ σῶμα μεταβολήν, τοῖς μὲν εἰς θάνατον, τοῖς δὲ εἰς ἀρρωστίαν.

Arist. l. 4. de hist. animal. c. 10. Homo maximè animalium somniat. Editis nuper in lucem, & infantibus adhuc, nullum penitus contrahitur somnium: sed plurimis anno circiter quarto aut quinto ætatis visa incipiunt. Produntur tamen & viri & mulieres, qui nunquam quicquam somniarint. Quorũ nonnullis in processu ætatis accidit, vt viso somnio mutarentur habitu sui corporis, vel in mortem, vel in morbum.

Le songe suit le dormir, & se faict par la puissance sensitiue, ainsi qu'il a esté dit: & cela on le connoist és chiens qui aboyent en dormant, & és animaux bruts parfaicts, qui songent tous, ce dit Aristote, excepté ceux qui engendrent des œufs, desquels nous n'auons point de certitude. Mais l'homme entre tous songe le plus, & plusieurs commencent enuiron l'aage de quatre à cinq ans, & non auparauant. Il s'est trouué des hommes & des femmes qui n'auoient iamais songé, à aucun desquels estant arriué en fin de faire quelque songe, leur habitude corporelle s'est changee ou sont tumbez malades ou sont morts.

Καθάπερ ἐν τῷ ἐγρηγορέναι αἰσθανόμενοί τι· περὶ οὗ γὰρ αἰσθανόμεθα, πολλάκις καὶ διανοούμεθά τι· οὕτω καὶ ἐν τοῖς ὕπνοις παρὰ τὰ φαντάσματα, ἐνίοτε ἄλλα ἐννοοῦμεν.

Ὥστε δῆλον ὅτι οὔτε ἐνύπνιον πᾶν τὸ ἐν ὕπνῳ φάντασμα, καὶ ὅτι ὃ ἐννοοῦμεν, τῇ δόξῃ δοξάζομεν.

Πολλάκις γὰρ καθεύδων τις λέγει τι ἐν τῇ ψυχῇ, ὅτι ἐνύπνιον τὸ φαινόμενον· ἐὰν δὲ λανθάνῃ ὅτι καθεύδει, οὐδὲν ἀντίφησι τῇ φαντασίᾳ.

Περὶ δὲ τῆς μαντικῆς τῆς ἐν τοῖς ὕπνοις γινομένης, καὶ λεγομένης συμβαίνειν ἀπὸ τῶν ἐνυπνίων, οὔτε καταφρονῆσαι, οὔτε πεισθῆναι.

Τό, τε γὰρ θεὸν εἶναι τὸν πέμποντα, πρὸς τῇ ἄλλῃ ἀναλογίᾳ, καὶ τὸ μὴ τοῖς βελτίστοις καὶ φρονιμωτάτοις, ἀλλὰ τοῖς τυχοῦσι πέμπειν, ἄτοπον· ἀφαιρεθείσης δὲ τῆς ἀπὸ τοῦ θεοῦ αἰτίας, οὐδεμία τῶν ἄλλων εὔλογος εἶναι φαίνεται αἰτία. &c.

Arist. l. de insomniis. c. 1. Quemadmodum enim vigilando sentientes aliquid, plerumque etiam aliud de re quæ sensum ferit consideramus: ita dormiendo, præter visa interdum alia quædam mens nostra cogitat.

Vnde liquere arbitror, non quicquid in somnio videmus, insomnium esse: & nos intelligere, quæ opinione opinamur.

C. 3. Sæpè euenit, vt quis dormiendo in animo suo dicat, somnium esse quod videt. Quod si dormire se nesciat, nihil imaginationi contradicet.

L. de diuinat. per somn. c. 1. Diuinationem aliquã esse quæ in somno fiat, & prouenire dicatur ab insomniis, neque contemnere facile est, neque credere.

Nam si dicatur, deum esse qui somnia mittat, præter alia multa et hoc quoque subabsurdũ est, non optimis sapientissimisque, sed quibusvis sine discrimine mitti. Sublata autem causa quæ ad Deum referatur, nulla præterea alia videtur consentanea esse. &c.

Tout ce que nous auons dit des songes iusqu'en cet endroit, est naturel, & prouient de ce qui est resident en l'animal; mais les choses que les hommes preuoient par les songes, & mesme quelquesfois auparauant que la cause de l'euenement soit en nature; doit faire estimer que cela est extraordinaire, & vient de la part de Dieu, ou de quelque Ange ou mauuais Demon, qui a des connoissances plus hautes que les hommes. Car encores que l'entendement se mesle quelquesfois és songes, comme cela se cõnoist par des ratiocinations qui s'y passent, & des compositions mesme en vers, qui se font, & en ce que sans se réueiller on discerne en songeant, que ce qui nous paroist est vn songe, & non vne chose vraye. Neantmoins il n'y a point de raison d'estimer, que nostre ame preuoye les effects à venir des causes qu'elle ne connoist pas, & qui bien souuent ne sont pas encores en estre. Aristote se trouue fort empesché, voyant bien qu'il faut que ce soit quelque

chose

chose pardessus la nature, & ne pouuant attribuer cela qu'à vne cause diuine, il en est retenu, d'autant qu'il ne trouue pas raisonnable d'estimer que ce soit Dieu : parce que tels songes ne sont pas enuoyez aux plus gens de bien & prudents, mais à toutes sortes de personnes: & dit que si c'estoit Dieu, qu'ils arriueroient de iour. Auerroës estime que les preuisions par les songes viennent d'vne cause diuine. S. Bonauenture parle de cette matiere si à mongré que i'en r'apporteray icy les paroles. Il n'y a point és songes de preuision des choses futures, sinon qu'il y ait visitation enuoyee de Dieu: ainsi qu'il est porté Eccl. 14. Or le Seigneur visite plustost és songes que durant la veille, tant parce que durant la veille nostre ame est dispersee à comprendre les choses exterieures sensibles, qu'à cause que Dieu qui a posé les tenebres pour se cacher, veut plustost enuoyer des reuelations és songes qu'en veillant : & pource aussi que l'homme est plustost agité qu'il n'agit és songes, & se trouue en la reuelation diuine plus par maniere de receuant que d'agent: & parce encores qu'és songes l'homme tient le milieu entre le viuant & le mort: au moyen dequoy il est en certaine maniere ellongné de cette vie, de laquelle Seigneur dit, Exod. 23. l'homme ne me verra point & viura.

S. Bonau. dist. 25. q. 6. l. 2.

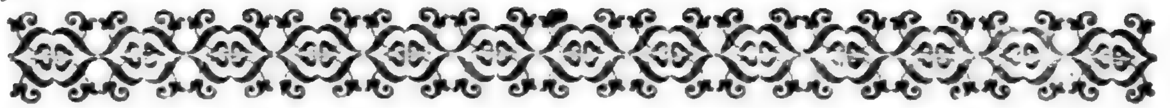
Ἐκ δὴ τούτων φανερόν, ὅτι οὐ μόνον ἐγρηγορότων αἱ κινήσεις αἱ ἀπὸ τῶν αἰσθημάτων γινόμεναι τῶν τε θύραθεν, καὶ τῶν ἐκ τοῦ σώματος ἐνυπαρχουσῶν, ἀλλὰ καὶ ὅταν γένηται τὸ πάθος τοῦτο, ὃ καλεῖται ὕπνος, καὶ μᾶλλον τότε φαίνονται· μεθ' ἡμέραν μὲν γὰρ ἐκκρούονται, ἐνεργουσῶν τῶν αἰσθήσεων καὶ τῆς διανοίας, καὶ ἀφανίζονται ὥσπερ παρὰ πολὺ πῦρ ἔλαττον· καὶ λῦπαι καὶ ἡδοναὶ μικραὶ παρὰ μεγάλας· παυσαμένων δὲ, ἐπιπολάζει καὶ τὰ μικρά· νύκτωρ δὲ, δι' ἀργίαν τῶν κατὰ μέρος αἰσθήσεων, καὶ ἀδυναμίαν τοῦ ἐνεργεῖν, διὰ τὸ ἐκ τῶν ἔξω εἰς τὸ ἐντὸς γίνεσθαι τὴν τοῦ θερμοῦ παλίρροιαν, ἐπὶ τὴν ἀρχὴν τῆς αἰσθήσεως καταφέρονται καὶ γίνονται φανεραὶ καθισταμένης τῆς ταραχῆς.

Αἱ μεθ' ἡμέραν γινόμεναι κινήσεις, ἂν μὴ σφόδρα μεγάλαι ὦσι καὶ ἰσχυραί, λανθάνουσι παρὰ μείζους τὰς ἐγρηγορικὰς κινήσεις· ἐν δὲ τῷ καθεύδειν, τοὐναντίον· καὶ γὰρ αἱ μικραὶ μεγάλαι δοκοῦσιν εἶναι· δῆλον δ' ἐπὶ τῶν συμβαινόντων κατὰ τοὺς ὕπνους πολλάκις· οἴονται γὰρ κεραυνοῦσθαι καὶ βροντᾶσθαι, μικρῶν ἤχων ἐν τοῖς ὠσὶ γινομένων· καὶ μέλιτος καὶ γλυκέων χυμῶν ἀπολαύειν, ἀκαρειαίου φλέγματος καταρρέοντος· καὶ βαδίζειν διὰ πυρός, καὶ θερμαίνεσθαι σφόδρα, μικρᾶς θερμασίας περί τινα μέρη γινομένης· ἐπεγειρομένοις δὲ ταῦτα φανερὰ τοῦτον ἔχοντα τὸν τρόπον.

Arist. de insomn. c. 3. Ex his itaque patere arbitror, non modo vigilantibus nobis, motiones illas quæ per eos sensus accipiuntur, qui formas prospectant, & in parte exteriore corporis iacent sentiri solere, sed etiam cum affectio ea suborta est, quam somnum vocamus: atque tunc impensius. Nam interdiu operantibus quidem sensibus ac mente, eliduntur atque vanescunt : quomodo exiguus ignis apud ingentem offuscari solet: et dolores voluptatesque modicæ accessu immodicarum effundi, quiescentibus verò, minima quæque emergunt. Noctu autē quia particulares sensus feriantur, & agere nequeūt propterea quod calor exteris partibus relictis in viscera se condit: ad initium sensus originemque delabuntur, & perturbatione sedata, manifestæ fiunt.

De diuinat. per somn. c. 1. Motiones quæ interdiu contingunt, nisi magnæ admodum fortesque sint, maioribus illis quæ secundum vigiliam fiunt, offunduntur. At in sommo contra fit, tunc enim quæ paruæ sunt, esse magnæ creduntur, id quod facile constat ex iis quæ in somno cōtingere solent, sæpe enim accidit vt dormientes modico strepitu exaudito, fulminare ac tonare putemus, & tenui pituita distillante, melle aut dulci alio sapore frui : & exiguo calore in quibusdā corporis partibus exorto, super prunas ambulare, & vehementer calefieri, excitati verò, isthac habere modo, deprehendimus.

Nous pouuons aussi tirer de la doctrine d'Aristote, que le temps est plus propre pour les reuelations durāt le dormir, qu'en la veille: parce qu'il dit que les choses comprises par les sens, nous apparoissent plus distinctement qu'estant eueillez : à cause qu'il n'y a point alors de diuertissemēt de la part des autres sens, qui trouble ou diuertisse nostre sentimēt. Là où de iour que les sens exterieurs & l'entendement operent, ils ne sont pas apperceus : parce que les moindres sentiments sont offusquez par les plus forts, comme vne petite lumiere par vne plus grande, & les moindres douleurs & voluptez par les plus grandes. Et tout au contraire, la nuict que les sens externes chomment, & ne peuuent agir, à cause de la retraicte de la chaleur vers le cœur; les moindres choses qui apparoissent au dedans, sont senties alors que les esprits se trouuent en repos. Il dit aussi que cependant que nous dormons, les petits bruits qui viennent en nos aureilles, nous semblēt estre des tonnerres, & nous eueillent tous espouuentez, & pensons gouster du miel, si vn peu de flegme nous descēd sur la langue, ou quelque chose de semblable. La raison de cela peut estre, que le sens se trouuant obtus durant le dormir, il ne peut alors connoistre & discerner exactement les differences des choses sensibles: à cause de quoy il s'addresse à ce qui est le plus connu en chaque genre, tel que sont les plus grands & acres obiects, qui tombent sous le sens.



LIVRE SEIZIESME DE LA PHYSIQVE,

Auquel il est traitté de l'appetit sensitif, de ses affections, & de la vertu progressiue de l'animal.

De l'appetit sensitif, ce que c'est, & de son obiect.

CHAPITRE I.

Δυνάμεις δὲ εἴπομεν, θρεπτικόν, αἰσθητικόν, ὀρεκτικόν, κινητικὸν κατὰ τόπον, διανοητικόν. &c.

Εἰ δὲ τὸ αἰσθητικὸν καὶ τὸ ὀρεκτικόν.

Οὐθὲν γὰρ μὴ ὀρεγόμενον ἢ φεῦγον κινεῖται· ἀλλ' ἢ βίᾳ.

Φαίνεται δέ γε δύο ταῦτα κινοῦντα ἢ ὄρεξις ἢ νοῦς, εἴ τις τὴν φαντασίαν τιθείη ὡς νόησίν τινα· πολλὰ γὰρ παρὰ τὴν ἐπιστήμην ἀκολουθοῦσι ταῖς φαντασίαις· καὶ ἐν τοῖς ἄλλοις ζώοις οὐ νόησις, οὐδὲ λογισμός ἐστιν, ἀλλὰ φαντασία.

Τὸ δὲ κινοῦν, διττόν, τὸ μὲν, ἀκίνητον, τὸ δὲ, κινοῦν καὶ κινούμενον· ἔστι δὲ τὸ μὲν ἀκίνητον· τὸ πρακτὸν ἀγαθόν· τὸ δὲ κινοῦν καὶ κινούμενον, τὸ ὀρεκτικόν· (κινεῖται γὰρ τὸ ὀρεγόμενον, ᾗ ὀρέγεται· καὶ ἡ ὄρεξις, κίνησίς τις ἐστὶν ἢ ἐνέργεια.

Ἔστι δ' ὅπερ ἐν διανοίᾳ κατάφασις καὶ ἀπόφασις, τοῦτ' ἐν ὀρέξει δίωξις καὶ φυγή.

Arist. l. 2. de anim. c. 3. t. 27. Facultates autem diximus, nutritiuum, sensitiuum, appetitiuum, motiuum secundum locum, & dianoëticum. &c.

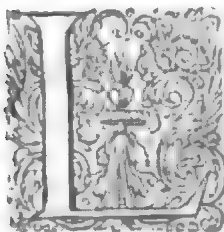
Quod si sensitiuum, certè inest etiam appetitiuum.

L. 3. c. 10. t. 44. Nihil enim quod non appetat aut fugiat: mouetur, nisi vi.

C. 11. t. 48. Videtur autem hæc duo mouentia esse, vel appetitus, vel intellectus, si quis phantasiam ponat tanquam intellectionem quandam; in multis enim post habita scientia sequuntur phantasias: & in aliis animalibus nõ est intellectio nec ratio, sed phantasia.

T. 54. Quod autem mouet, duplex sit, alterum immobile, alterum mouens, & motum: immobile quidem est bonum illud quod sub actionem cadit: mouens verò & motum est ipsum appetitiuum: mouetur enim quod appetit, quatenus appetit: & appetitus est motus quidam, quatenus est actus.

L. 6. Eth. c. 2. Quod est autem in cogitatione affirmatio & negatio, hoc est in appetitu rei alicuius persecutio & fuga.



'Appetit sensitif c'est vne puissance de l'ame sensitiue, par laquelle l'animal est poussé à suiure ou fuir les obiects, selon que l'imaginatiue les luy represente, cõme bons ou mauuais, pour la conseruation & commodité de son estre & de sa vie: soit qu'en effect les obiects soient tels ou non, comme ils paroissent à la fantasie: car ils n'excitent pas l'appetit selon ce qu'ils sont en soy, mais comme ils semblent aux sens seulement. Nous connoissons qu'vn tel appetit est és animaux, en ce que nous les voyons poursuiure les choses conuenables, & euiter les nuisibles. Cela arriue en cette sorte, l'obiect meut premierement la phãtaisie par le moyen de son espece sensible: la phantaisie l'estime bon ou mauuais; & selõ cela il meut l'appetit à le suiure ou fuir. En quoy l'appetit est meu & mouuant: à sçauoir meu, comme d'vne cause finale par l'obiect, que l'imaginatiue luy presente comme bon ou mauuais: qui sont les conditions sous lesquelles il est incité: & l'appetit est mouuant au genre de la cause efficiente morale: car il commande à la puissance motiue de lieu à autre, d'executer selon qu'il a incité l'animal d'aller vers son obiect ou de s'en eslongner: comme nous le dirons par cy apres. Et l'obiect est mouuant & non meu: à raison dequoy il est principe immobile du mouuemẽt de l'animal, au respect de son appetit. Il paroist par ce que nous venons de dire, que la puissance appetitiue ne meut iamais, que la cognoscitiue n'ait operé pour iuger l'obiect bon ou mauuais: sans lesquelles conditions il ne peut mouuoir l'appetit. C'est pourquoy on appelle la faculté cognoscitiue directrice de l'appetitiue.

Comment

Comment l'appetit est distingué du sens.

CHAPITRE II.

L'Appetit est reellement distinct du sens : ce qui se connoist, premierement, en ce que là où il y a diuerses manieres d'operer autour d'vn mesme obiect, en sorte que l'ame y procede en diuerses façons; on peut iuger qu'il y a diuerses facultez : tout ainsi que là où il y a mesmes manieres d'operer autour de diuers obiects, on doit iuger qu'il n'y a qu'vne mesme faculté de l'ame. Car de ce que le sens opere d'vne mesme maniere en la vision du blanc, & en la vision du noir, la faculté visiue est iugee vne : mais l'operation dont l'ame sent, & dont elle appete vn mesme obiect, n'est pas mesme; car sentir qui est connoistre, se faict par le passage de l'obiect à l'ame qu'elle attire en quelque sorte comme à soy, moyennant son espece intentionnelle: & en l'appetition, l'ame est portee en certaine maniere comme hors d'elle, à la suitte ou fuitte de l'obiect: donques elle faict ces deux offices, par deux facultez & non par vne. Et combien que l'operation de la faculté appetitiue presuppose la connoissance de l'obiect, sans laquelle l'animal ne se meut point : elle n'est pas pourtant formellement connoissante, ains plustost vne inclination seulement qu'a l'ame, à suiure l'obiect qu'elle a premierement connu.

Secondement les puissances subordonnees l'vne à l'autre, entre lesquelles il y a vn ordre de nature, & desquelles l'vne depend de l'autre en son operation, en sorte que l'acte de l'vne suppose celuy de l'autre, sont distinguees reellement: d'autant que rien (excepté Dieu) n'est ordonné à soy-mesme, ny ne despend de soy mesme, ny ne se suppose, ains tousiours vn autre. Or l'appetit sensitif est subordonné au sens : parce qu'il suit l'apprehension que la phantaisie a faitte du bon ou du mauuais, & dépend du sens en son operation: à cause que l'obiect apprehendé par le sens, est l'obiect de l'appetit: qui le peut appeter, & sans lequel il n'appeteroit pas: de sorte que l'action de l'appetit suppose celle du sens: donques le sens & l'appetit sont distinguez reellement l'vn de l'autre : & finalement parce que le commun consentement des Philosophes est, que nous ne sentons pas par l'appetit, ny n'appetons par le sens: mais que nous sentons par le sens & appetons par l'appetit.

Diuision de l'appetit en concupiscible & irascible.

CHAPITRE III.

φαίνεται δὲ τὰ μέγιστα, καὶ τὰ κοινὰ, καὶ ἴδια τῶν ζώων, κοινὰ τῆς τε ψυχῆς ὄντα καὶ τοῦ σώματος, οἷον, αἴσθησις, καὶ μνήμη, καὶ θυμὸς, καὶ ἐπιθυμία, καὶ ὅλως ὄρεξις· καὶ πρὸς τούτοις ἡδονὴ καὶ λύπη· καὶ γὰρ ταῦτα σχεδὸν ὑπάρχει πᾶσι τοῖς ζώοις.

L. de sensu & sens. c. 1. Planè tam cōmunia quàm propria animantibus, ceu sensus, memoria, ira, cupiditas, denique appetitus, & insuper voluptas & dolor (etenim hæc animantibus omnibus ferè competunt) promiscua corpori & animæ videntur esse.

L'Appetit est diuisé en concupiscible & irascible. Le cōcupiscible c'est celuy qui nous pousse vers l'obiect, lequel semble bō simplemēt, ou qui nous retire de celuy, qui semble mauuais simplement; sans qu'il paroisse de la difficulté à les obtenir ou à les fuir. L'irascible c'est celuy duquel nous sommes meus à la rencontre de l'obiect proposé, non simplement bon ou mauuais: mais sous condition de quelque difficulté auec pour l'atteindre ou fuir : car le bon simplement est l'obiect du concupiscible, entant qu'il est delectable & conuenant simplement à l'animal sans difficulté: & le bon où il paroist de la difficulté pour l'acquerir est l'obiect de l'irascible. Aristote appelle l'appetit concupiscible, cupidité; & l'irascible ire.

Des affections ou passions de l'appetit sensitif.

CHAPITRE IV.

Ἔοικε δὲ καὶ τὰ τῆς ψυχῆς πάθη πάντα εἶναι μετὰ σώματος, θύμος, πρᾳότης, φόβος, ἔλεος, θάρσος· ἔτι χαρὰ, καὶ τὸ φιλεῖν τε, καὶ μισεῖν· ἅμα

Arist. l. 1. de anim. c. 2. t. 14. Videntur etiam animæ affectiones omnes esse cum corpore, ira, mansuetudo, metus, misericordia, fiducia: præterea gaudium, &

γὰρ τούτοις πάσχει τι τὸ σῶμα· μηνύει δὲ τό, ποτὲ μὲν ὑπὸ ἰσχυρῶν καὶ ἐναργῶν παθημάτων συμβαινόντων μηδὲν παροξύνεσθαι, ἢ φοβεῖσθαι· ἐνίοτε δὲ καὶ ὑπὸ μικρῶν καὶ ἀμαυρῶν κινεῖσθαι.

Ἡ ὄρεξις, κίνησίς τις ἐστὶν ἢ ἐνέργεια.

Αὕτη γάρ ἐστι περὶ πάθη καὶ πράξεις. &c. οἷον καὶ φοβηθῆναι καὶ θαρρῆσαι, καὶ ἐπιθυμῆσαι, καὶ ἀποστραφῆναι, καὶ ὀργισθῆναι, καὶ ἐλεῆσαι, καὶ ὅλως ἡσθῆναι καὶ λυπηθῆναι.

Λέγω δὲ πάθη μὲν τὰ τοιαῦτα, θυμόν, φόβον, αἰδῶ, ἐπιθυμίαν ὅλως οἷς ἕπεται.

amare, & odisse: nam corpus, simulatque hæc adsunt, patitur aliquid. Idcirco est, quod interdum à vehementibus & euidentibus affectionibus quæ accidunt, nihil irritamur, aut terremur: interdum autem vel ab exiguis & obscuris commouemur.

L.3.c.11.t.54. Appetitus est motus quidam, quatenus est actus.

L.2.Eth.c.5. Hæc enim in perturbationibus atque actionibus versatur. &c Vt timere, fidere, concupiscere, odisse, atque aspernari, irasci, misereri, gaudere & dolere.

L.2.Eud.c.2. Voco autem affectus, iram, metum, verecundiam, cupiditatem, & in vniuersum quæ per se voluptas, tristitiá ve sensitiua sequitur.

LEs inclinations ou mouuements de l'vn & de l'autre de ces appetits par lesquels l'animal est poussé, incliné, incité & se meut à la suitte ou à la fuitte de l'obiect, selon que la fantasie le represente bon ou mauuais, s'appellent les affections de l'animal, qui sont vnze principalement & comme chefs: desquelles il y en a six, qui naissent de l'appetit concupiscible: à sçauoir l'amour, le desir, la ioye, la haine, la fuitte & la tristesse: & cinq de l'appetit irascible: qui sont, l'esperance, le desespoir, la crainte, la confidence, & l'ire. Ces affections se nomment aussi passions, à cause que l'animal estant attiré par l'obiect à desirer ou haïr, fuir ou suiure & autres semblables, il semble patir en cela; car toutes ses affections sont tousiours auec delectation ou tristesse corporelles, lesquelles sont ensuiuies prochainement d'vne emotion & d'vn mouuement, par lequel le cœur est dilatté ou reserré: au moyen dequoy elles ne faillent iamais de leur nature, à se faire auec vne certaine transmutation & alteration du corps & du sang ou des esprits; qui oste l'animal de sa naturelle disposition. Suiuāt cela, si l'acte regarde la fuitte ou retraicte, comme la crainte & la tristesse, elles font vn affoiblissement au mouuemeut de dilatation: & partant vn plus grand reserrement: mais si elles appartiennent à la poursuitte, & à la delectation, comme l'amour & le desir, elles causent vne plus grāde dilatatiō du cœur. Car le cœur se resserre tousiours à la rencontre de la tristesse, luy fermant la porte, comme à vne ennemie: & se dilatte & ouure à la venuë de la ioye pour la receuoir, comme amie. Ces alterations ou transmutations se connoissent par les changements sensibles, que les affections causent au corps, en émouuant leur matiere: attendu que l'ire épand la colere: la craincte tire le sang au cœur, laissant les parties du corps passes, froides & tremblantes: l'amour eschauffe les esprits: la delectation le sang, épand les esprits par le corps, & faict sauteler les membres: la tristesse obscurcit les esprits & engrossit le sang, & ainsi des autres passions.

Comment les passions naissent.

CHAPITRE V.

QVAND il se presente vn obiect soubs apparence de bien à l'imagination, il faict naistre, en s'offrant premierement, vne certaine complaisance & agreement en l'appetit, & vne certaine inclination à ce bien, laquelle s'appelle amour. S'il est proposé absent & à venir, & qu'il ne paroisse point d'impossibilité d'y paruenir, il s'ensuit vne maniere de poursuitte & tendāce appellée desir ou concupiscence: dont l'appetit se meut spirituellement vers l'obiect. Et lors qu'il est present, obtenu, & qu'on en iouïst; il naist en l'appetit vn repos qu'on nomme ioye, delectatiō ou volupté: qui est la fin où l'amour tend, & le terme du mouuement du desir. Non qu'il ne se trouue aussi du mouuement en la delectation ou volupté; mais parce qu'il y a du repos, qui n'est pas és autres passions. Et la raison de cela est qu'il y a deux mouuemēts en l'animal, l'vn qui est selō l'intentiō de la fin, lequel appartient à l'appetit: & vn autre selon l'execution, qui est l'operation exterieure pour paruenir à cette fin: desquels cettuy-cy cesse quand l'animal est paruenu au bien qui delecte, où il tendoit comme à la fin: au moyen de quoy il y a du repos en la delectatiō pour ce regard, en la presence & conionctiō du bien delectāt: mais au respect de l'immutation qui se trouue en l'appetit s'vnissant à la chose delectable dōt il iouït, la volupté est vn certain mouuement. & par ce moyen on accorde Platon qui disoit que la volupté estoit vn repos, auec Aristote qui

qui dit qu'elle est mouuement. L'amour és animaux est comparee à la connaturalité ou aptitude naturelle, que les choses inanimees ont à leur fin : laquelle s'appelle aussi en elles amour par metaphore Le desir ressemble le mouuement, dont elles sont portees à leur fin ou à leur lieu : & la ioye au repos qu'elles ont en leur fin & en leur lieu propre. Si l'obiect paroist comme mauuais, en se montrant premierement à l'appetit, il fait naistre en luy vne certaine desplaisãce, & vn abhorremēt appellé hayne. Quãd il est proposé cõme vn mal qui vient à nous, il naist vn certain diuertissement & abhorrement de l'appetit nommé fuitte, dont il se meut pour se retirer, afin de l'euiter. Et si le mal est actuellemēt present, la tristesse, douleur ou fascherie se fait.

S'il paroist de la difficulté en l'obiect pour y paruenir ou pour l'euiter; si c'est bien, & qu'il y ait apparence d'y pouuoir paruenir & de surmonter la difficulté, la passion de l'esperance naist, qui est vne inclination au bien proposé absent difficile, & toutesfois estimé pouuoir estre obtenu. S'il semble estre impossible d'y paruenir, la difficulté paroissant ne pouuoir estre surmontee, il arriue vne certaine desplaisance en l'appetit appellee desespoir. Si c'est mal & qu'il semble pouuoir estre euité en surmontant vne telle difficulté, la confidence ou audace naist pour se hazarder, nonobstant la difficulté; car l'audace ou la cõfidence est vne certaine esleuation & mouuement à surmonter vn mal difficile, laquelle on appelle aussi courage. Si le mal est prochain sur le poinct d'arriuer, auec grand doute de ne le pouuoir euiter, il se fait vn certain abbaissemēt, & vne perturbatiõ de l'appetit, appellee crainte. Si la difficulté viēt d'vne offence faite apparemmēt par quelque particulier apportãt du mal, ou empeschant le bien; l'ire s'esleue, qui est vn mouuement à rendre le mal receu, par vne certaine retribution ou recompense, que nous appellons vengeance.

Definition de chaque passion.

CHAPITRE VI.

NOvs pouuons doncques definir maintenant ces affections en ceste sorte. L'amour est vn mouuement, appetit, affection, ou passion, enuers vne chose absente ou presente; qui nous est agreable & plaisante. En quoy il faut notter qu'appetit signifie en ce lieu appetition: car il se prend pour la puissance & pour son action. La concupiscence ou le desir, c'est vne affectiõ de posseder & vnir à nous vne chose absēte, qui nous est agreable & nous plaist. Mais neãtmoins ces deux passiõs sont souuēt prises l'vne pour l'autre. La delectatiõ, ioye ou volupté, c'est la possession & iouyssance de la chose vnie, qui nous semble bonne & nous plaist. La hayne c'est vne passion cõtre quelque chose qui nous semble mauuaise. La fuitte c'est vne passion nous diuertissant & esloignant d'vne chose qui nous semble mauuaise, afin de l'euiter. La tristesse ou douleur c'est vne passion procedant de nostre vnion auec vne chose qui nous semble mauuaise. L'esperãce c'est vne affection qui nous pousse à la recherche ou attēte d'vn bien absent, que nous desirõs, & où il paroist de la difficulté; mais auec de la possibilité de l'obtenir. Le desespoir c'est vne affection nous retirant d'vn bien desiré: parce qu'il nous semble impossible d'y paruenir : à cause de quelque difficulté qui nous fait succomber & le fuir. La confidence ou audace c'est vne affection & asseurance d'euiter vn mal & d'en surmonter les difficultez. La crainte c'est vne passion & apprehension d'vn mal absent & nõ passé, mais prest à arriuer, & attendu auec peu d'apparence de le pouuoir euiter. L'ire, c'est vne affection de se venger de celuy qui fait mal, ou empesche le bien.

De la reduction de toutes les passions à six chefs.

CHAPITRE VII.

TOvtes ces passions se peuuent reduire à six chefs : trois en l'appetit concupiscible où elles y ont chacune leur contraire : à sçauoir l'amour, qui a la haine : le desir ou concupiscence, la fuitte; & la ioye, la fascherie : Trois en l'irascible, dont deux y ont leurs cõtraires & le tiers n'en a point : car l'esperance a le desespoir : l'audace ou la confidence, la crainte: mais l'ire n'a point de contraire, parce qu'estant d'vn mal present difficile, lequel elle espere surmõter par la vengeance, elle ne peut auoir de contraire selon la fuitte: car le mal est desia present; ny selon la possession de bien : car l'appetit ne regarde point de bien

possedé presẽt qui soit difficile,cõme est le mal de l'ire,& ne peut estre meu d'aucun obiect soubs telle consideration,parce que cela enferme de la repugnance: d'autant que si le bien est present il n'est pas difficile,& s'il est difficile il n'est pas arriué,ne pouuant estre tel qu'en son absence: tout au contraire du mal,qui peut estre difficile en presence,& estant arriué. L'appaisement est bien opposé à l'ire: mais ce n'est pas vne passion, ains vne priuation de mouuement.

De l'ordre des passions entre elles, selon la priorité & posteriorité.

CHAPITRE VIII.

L'Ordre des passions de l'appetit se considere,ou selon l'intention,ou selon la suitte & execution. Selon l'intention, les passions qui ont le bon pour obiect sont naturellement premieres, que celles dont le mal est l'obiect: à sçauoir vne chacune d'elles selon sa passion opposite:& la raison de cela est,que le bien a la raison de fin,laquelle est la premiere en l'intention de l'animal,car chasque chose tend naturellement à son bien:de sorte que le mal n'est reietté,que parce que le biẽ est recherché, lequel est outre cela naturellemẽt premier que le mal: parce que cettuy-cy n'est qu'vne priuation de l'autre,comme nous l'auõs monstré. Et ainsi l'amour est premier que la haine:le desir que la fuitte:l'esperance & la cõfidẽce que la crainte,& la colere & la ioye que la tristesse. Entre les passions qui ont le bon pour obiect,celle qui tient lieu de fin est la premiere,& les autres apres,selõ l'ordre qu'elles en approchent: & de ceste sorte la ioye ou volupté les precede toutes: car la delectation où on tend cause l'amour, & le desir au concupiscible, & l'esperance & l'audace en l'irascible: d'autant que rien n'est aimé ny esperé, que pource qu'il est conceu soubs raison de delectable: ny ne cause l'audace, que soubs la mesme raison. Quant à l'ordre des passions selon la suitte & execution, la premiere c'est celle qui se fait premierement vers quelque fin: car c'est chose manifeste que tout ce qui tend à quelque fin, a premierement quelque aptitude ou proportion auec elle; d'autant qu'aucune chose ne tend à vne fin, qui ne luy est pas proportionnee. La seconde, c'est celle par laquelle l'appetit se meut à la fin. Et la tierce celle, par laquelle il se repose en la fin, apres qu'il l'a attainte. Or ceste aptitude ou proportion de l'appetit au bon, pour le regard du concupiscible, c'est l'amour; qui n'est autre chose qu'vne complaisance au bien. Le mouuement au bon, c'est le desir ou la concupiscence: & le repos au bien, c'est la ioye ou delectation: car la complaisance au bien est premiere que le mouuement ou le repos qui s'y acquiert. Et partant selon cet ordre, l'amour precede le desir,& le desir precede la delectation;car la delectation qui est en l'intention, cause le desir & l'amour: d'autant que la delectation est la ioüyssance, laquelle est en certaine maniere fin:ainsi que le bien mesme. Et quant à l'appetit irascible, l'esperance est premiere que la confidence ou audace: attendu que celle-cy naist de l'esperance de surmonter & d'emporter la victoire. L'esperance precede aussi le desespoir:parce que l'esperance est vn mouuement au bien,selon la raison du bien, qui de sa nature est attrayant: & partant c'est vn mouuement au bien par soy, là où le desespoir est vn reculement du bien, lequel ne luy conuient pas par soy: car il a pour obiect le mal par soy & formellement: attendu que c'est vne fuitte: & n'a le bien que par accident & comme materiellement: & ce mal consiste au deffaut de puissance, qu'on estime auoir pour paruenir à ce bien difficile. Mais encores que vrayement & reellement l'ordre au mal soit plus formel & principal au mouuement du desespoir, qu'au bien; attendu que c'est vne fuitte: neantmoins le nom de desespoir se rapporte plus au bon obiect, qu'au mauuais.

L'ordre est aussi obserué tout de mesme és passions qui ont le mal pour obiect: car premierement pour le regard de l'intention, la tristesse est cause de la hayne & de la fuitte: & partant elles les precede,cõme leur source & origine au concupiscible. Et pour le regard de l'irascible,la tristesse y est aussi premiere que la crainte: car c'est d'elle que cette-cy naist. Et quant à l'execution; la hayne est la premiere & puis la fuitte: & finalement la tristesse, qui est precedee de la crainte en l'irascible.

Καὶ γὰρ ὁ θυμὸς ἡδονὴν ἔχει τινὰ· μετ' ἐλπίδος γὰρ ἐστι τιμωρίας.

Arist. l. 3. moral. Eud. c. 1. Ira voluptatem habet quandam, cum spe, nempe vltionis sumenda.

Si les passions de l'irascible sont comparees à celles du concupiscible qui signifient le

le repos au bien, elles les precedent d'ordre d'execution : cõme pour exemple, l'esperance precede la ioye, de laquelle elle est cause: parce que le repos estant la fin du mouuement, il est le premier en l'intention & le dernier en l'execution. Mais les passions du concupiscible, qui importent mouuement, sont premieres que celle de l'irascible: parce que le bien simplement qui est l'obiect du concupiscible, meut premierement, que comme bien difficile, qui est l'obiect de l'irascible. On peut dire pour le regard de la tristesse du concupiscible, qu'elle est moyenne entre la crainte & la colere, qui sont passions de l'irascible : car elle suit la crainte; attendu que quãd il se presente quelque mal qui estoit craint, la tristesse en naist : mais elle precede le mouuement de la colere : parce qu'elle fait esleuer l'animal à la vengeance, qui appartient au mouuement de l'ire: & parce que rendre le mal est apprehendé comme bien, apres que l'ire y est paruenuë, il se reioüyst.

De la diuersité des mouuements des passions.

CHAPITRE IX.

IL se trouue és passions du concupiscible & de l'irascible des mouuements, les vns vers l'obiect, qui est leur terme auquel: comme l'amour, le desir, l'esperance, la confidence: & les autres hors de l'obiect: comme la hayne, la fuitte & la crainte. Mais il n'y a rien appartenant proprement au repos, qu'au concupiscible : à sçauoir la ioye ou delectation: dõt la raison est, que le repos n'enferme point en soy la raison de difficile, qui est tousiours en l'obiect de l'irascible. Il y a és affections double contrarieté : à sçauoir à cause de l'obiect & du mouuement de l'appetit : comme pour exemple, l'esperance pousse vers l'obiect, & le desespoir en retire : & l'esperance & la confidence poussent vers des contraires obiects du bien & du mal : & le desir & la fuitte sont contraires de mouuement & d'obiect.

Du materiel & formel des passions.

CHAPITRE X.

Διαφερόντως δ' ἂν ὁρίσαιτο ὁ φυσικός τε καὶ διαλεκτικὸς ἕκαστον αὐτῶν, οἷον ὀργὴ τί ἐστιν· ὁ μὲν γὰρ, ὄρεξιν ἀντιλυπήσεως, ἤ τι τοιοῦτο· ὁ δὲ, ζέσιν τοῦ περὶ καρδίαν αἵματος, ἢ θερμοῦ· τούτων δὲ, ὁ μὲν τὴν ὕλην ἀποδίδωσιν· ὁ δὲ, τὸ εἶδος καὶ τὸν λόγον· ὁ μὲν γὰρ λόγος, εἶδος τοῦ πράγματος.

Arist. l. 1. de anim. c. 1. t. 16. Diuerso autem modo Physicus ac dialecticus definirent horum vnumquodque: veluti quid sit ira: alter enim diceret esse appetitum mutui doloris inferendi aut tale quidpiam: alter verò esse feruorem suffusi cordi sanguinis, aut calidi, quorum hic materiam tradit, ille autem formam & rationem: nam ratio est forma rei.

ES passions le mouuement ou acte second de l'appetit, est nommé par les Philosophes le formel de la passion : & la transmutation corporelle le materiel : comme pour exẽple, le mouuement ou acte par lequel nous appetons la vengeance, c'est le formel de l'ire: & l'ebulition du sang au cœur, le materiel. Le formel de la crainte c'est l'acte par lequel nous fuyons le mal : & le materiel c'est l'accez du sang au cœur. Le formel de la volupté, c'est l'acte, par lequel nous nous vnissons à vn bien vray ou apparent present en l'vsage, ou en l'esperance de l'auenir; & son materiel c'est vne dilatatiõ du cœur & des esprits vitaux: & ainsi des autres affections. Mais il y a vne difference entre ces mouuemẽts de l'appetit & le sentiment, en ce que le mouuement materiel de l'appetition suit le formel : cõme pour exemple, l'appetit de la vengeance est le premier, & le mouuement du sang posterieur : & au contraire au sentiment, la passion & alteration de l'organe est premiere : d'autant que l'obiect y imprime son espece, auparauant que le sentiment se face.

Que l'amour est la racine de toutes les passions du concupiscible & de l'irascible.

CHAPITRE XI.

OR encores que les passions se terminẽt tantost en ioye, tantost en tristesse, toutesfois l'amour du cõcupiscible est simplemẽt la racine de toutes: n'y ayãt point de haine qui ne naisse de quelque premier amour; d'autãt que l'appetit ne hayt aucune chose qu'à cause

qu'elle est contraire à ce qu'il aime comme bon & conuenable: car naturellement il y a en l'appetit vn certain amour de la vie & du bien estre de l'animal où il est: duquel amour general naissent les particulieres amours & les desirs de toutes les choses qui sont estimees conuenables à son bien & à sa vie: & en la mesme sorte que les affections partent de luy, aussi tendent-elles à la ioye & à la volupté, qui est leur derniere fin. De ce mesme amour general procede la haine generale de tout ce qui ne luy conuient pas: & de là, les haines particulieres des choses qui sont estimees comme contraires & repugnantes à la vie & au bien de l'animal. De maniere qu'il ne fuit le mal que pour auoir le bien, ou pour ioüyr en repos de celuy qu'il a. Et tout ainsi que les troubles de la guerre sont ordonnez pour le repos de la paix; en la mesme façon la haine & la fuitte sont pour le repos de la ioye: d'où il paroist que la ioye est par soy selon la nature de l'animal, & la tristesse son contraire: & de là vient que tout animal naturellement cherche la delectation, & la volupté, & fuit la douleur & la tristesse: cõme contraires qui le ruïnent & corrompent, le conduisant à la mort.

Que le mal se meut plus que le bien.

CHAPITRE XII.

OR combiẽ que le mal ne meuue que pour l'amour du bien; à cause dequoy son mouuement sembleroit deuoir estre plus foible que celuy vers le bon; neantmoins quãd de deux obiects l'vn paroist bon & l'autre mauuais; la peur du mauuais le gaigne & faict quitter le bon pour s'enfuir: d'autant que la nature de l'appetit est de se mouuoir plustost & auec d'auantage de vehemence à fuir les choses mauuaises & terribles, qu'à suiure les bonnes & delectables: dont la raison est, que l'amour de la delectatiõ est moindre, que l'amour de la conseruation de soy-mesme: parce que celle-cy est la fin essentielle & principale de chaque chose, & à quoy la volupté mesme est ordonnee, qui seroit inutile sans la conseruation de l'estre: & partant la douleur est plus fuye que la delectation n'est suiuie. Cela paroist iusqu'aux choses inanimees, qui fuyent leurs contraires, entant qu'elles peuuent, & leur resistent pour conseruer leur estre, plus qu'elles ne suiuent leur bien: qui est en somme parce que l'estre comme necessaire, est preferé au bien estre qui n'est pas necessaire.

Quelles affections participent le plus de la ioye ou de la tristesse.

CHAPITRE XIII.

Αἱ μὲν οὖν, ἐν τῇ κατὰ τὴν αἴσθησιν εἰσιν, ὥσθ' ὑπὸ αἰσθητοῦ τινος κινεῖσθαι· αἱ δ', ἐν τῇ μνήμῃ, καὶ τῇ ἐλπίδι, ἀπὸ ταύτης εἰσίν· ἢ γὰρ οἷα ἔπαθον μεμνημένοι ἥδονται, ἢ ἐλπίζοντες οἷα μέλλουσιν.

Ὁ θυμὸς ἡδονὴν ἔχει τινά· μετ' ἐλπίδος γὰρ ἐστι τιμωρίας.

Arist. l. 7. phys. c. 4. t. 19. Aliæ igitur voluptates consistunt in actione sensus, adeò vt à sensibili aliquo sensus moueatur, aliæ verò in memoria, & spe consistentes ab hac actione oriuntur, aut enim recordantes quæ passi sunt, lætantur, aut sperantes quæ expectant.

L. 3. moral. Eud. c. 1. Ira voluptatem habet quandam, cum spe, nempe vltionis sumendæ.

PVISQVE la fin de la puissance appetitiue en laquelle sont les passions, est de paruenir à l'obiect presenté comme bon & de fuir celuy qui est offert comme mauuais, il s'ensuit que la ioye ou volupté n'est plainemẽt, qu'à l'heure que nous sommes paruenus à l'vnion d'vn bon obiect, ou que nous en auons éuité vn mauuais: & la tristesse, quãd nous n'auons peu paruenir au bon obiect, ou que nous n'auons peu empescher le mal de nous arriuer. Parquoy ainsi que toutes les autres affections, à sçauoir l'amour, le desir, l'esperance, la confidence, la haine, la fuitte, le desespoir, la crainte & l'ire, regardent à ceste fin, d'attaindre au bon ou de fuir le mal; & ne naissent pour autre occasiõ, que pour vne addresse & ayde à ces fins: de mesme elles auront toutes quelque part de la ioye ou de la tristesse qui se trouue en l'acquisition, ou à n'estre peu paruenir plainement à ceste fin: & telle part sera plus grãde ou plus petite, selon que l'affection sera plus voysine ou reculee de ceste fin: de sorte qu'elles different seulement entre elles, ainsi que le plus parfait differe du moins parfaict: cõme pour exemple, le desir s'estant aduancé à l'acquisition de l'obiect que la complaisance ou amour fait desirer, nous sentons plus de ioye en desirant qu'en aymant simplement: & encores plus par l'esperance, que par le simple desir; & ainsi de la douleur au regard des

passiions

passions qui s'en approchent ou esloignent par proportion.

Que l'appetit sensitif se trouue en tous les animaux.

CHAPITRE XIV.

TOvs les animaux, non seulemẽt les parfaits, mais aussi les imparfaits, ont l'appetit sensitif, puis qu'ils sentent la douleur & la volupté: comme on le connoist en ce qu'ils se retirent & resserrent à la rencontre des choses nuisibles, & se delectent de celles qui leur conuiennent: mais parce qu'ils n'ont point de sens interieurs, leur appetit est fort imparfait; car leur phantasie qui n'est point limitee en aucune partie du corps, mais estenduë par tout, est quasi vne mesme chose que le sens de l'attouchement, & ne retient point les choses en l'absence de leurs obiects.

Que les affections des choses impossibles ne durent point.

CHAPITRE XV.

QVAND il se presente vn obiect soubs raison de bien & tout apparemẽt impossible d'y paruenir; l'amour ne laisse pas de s'esueiller, & de naistre, pource que ceste affection est tout subite & en vn instant; mais incontinent à cause de ceste apparente impossibilité, elle meurt & s'estaint. Il en arriue tout de mesme pour le regard de l'obiect qui est presenté comme mal: car naturellement nous ne nous mouuons iamais vers les choses impossibles: parce que les vaines operations sont ennemies de la nature. C'est pourquoy l'appetit irascible y enuoye en vn tel cas, le desespoir: afin que le desir & l'esperance n'y perdant point leur temps.

Que les mouuements de l'appetit sensitif sont sans deliberation.

CHAPITRE XVI.

TOvs les mouuements dont l'appetit est meu, se font naturellemẽt selõ le seul instinct de l'imaginatiue, sans eslection ou deliberation de l'animal sensitif: car cela n'appartient proprement qu'à l'homme, & improprement & par metaphore aux animaux bruts: comme nous le montrerons cy apres: & quand il y a plusieurs obiects proposez, celuy qui a le plus de force de mouuoir l'emporte, & fait tourner l'appetit vers soy. Que si vn animal brut se trouuant entre deux obiects, qui luy paroissent de mesme bonté, s'arreste quelquefois sans se mouuoir incontinent, ny vers l'vn ny vers l'autre, comme douteux auquel il yra: ce n'est pas pour cela qu'il consulte ou delibere: mais c'est qu'il est cõme la langue d'vne balance entre deux poids égaux, sans pancher d'vne part ny d'autre: & quand le brut se meut apres vers l'vn des deux obiects en quittant l'autre, il n'y a non plus d'election ny de conseil, qu'en la langue de la balance qui vient à pencher de l'vn des costez: aydee de quelque petit vent ou d'vn autre accident: car cela arriue parce que l'imaginatiue aura esté plus fixe & ententiue à vn obiect qu'à l'autre: à cause dequoy elle y aura fait tourner l'appetit.

Des principalles passions.

CHAPITRE XVII.

LEs Stoïciens mettoient quatre passions generales, desquelles toutes les autres dependent, comme de leurs genres: qui sont, la ioye, la douleur, la cupidité, & la crainte: lesquelles on accompare aux quatre principaux vents: parce qu'ils agitent de leur mouuement les esprits & les corps, cõme les vents troublent la mer par leur impetuosité. Platon ne mettoit que la ioye ou volupté, & la douleur ou tristesse, comme fontaines de toutes les autres affections. Les Cyrenaiques descendus d'Aristippus, ne posoient aussi que ces deux: appellant la volupté le mouuement doux, & la douleur le mouuement aspre. Mais cõme nous auons dit, elles ont toutes leur origine de l'amour, & sont vnze principalles desquelles nous auons consideré le nombre, en suiuant Aristote; selon celuy de la diuersité, dont

la fantasie presente les obiects à l'appetit, comme bons & mauuais, absents & presents, faciles ou difficiles : & entre toutes celle-cy, la delectation ou volupté, la douleur ou tristesse, l'esperance & la crainte, sont les principalles : d'autant qu'elles n'ont aucune habitude par accidēt à aucun obiect, cōme le desespoir au biē & l'audace au mal: car elles s'exercent, à sçauoir l'esperance au tour du bien, & la crainte au tour du mal par soy simplement : & parce aussi que chacune d'elles est la derniere en quelqu'vn des mouuemēts, ausquels toutes les passions peuuent estre reuocquees : car toute passion est mouuemēt au bien, auquel gēre l'esperāce est la derniere: ou vne inquietude au mal, enquoy la tristesse est la derniere

De la faim & de la soif.

CHAPITRE XVIII.

Πεῖνα δὲ καὶ δίψα, ἐπιθυμία· καὶ ἡ μὲν πεῖνα, θερμοῦ καὶ ξηροῦ· ἡ δὲ δίψα, ὑγροῦ καὶ ψυχροῦ· ὁ δὲ χυμὸς οἷον ἥδυσμά τι τούτων ἐστί.

Arist. l. 2. de anim. c. 3. t. 28. Fames verò & sitis cupiditas: nempè fames calidi & sicci: sitis autē humidi & frigidi, sapor est veluti quoddā horū condimentum.

IL y a selon Aristote deux des actes de l'appetit, dont l'vn est nommé faim, & l'autre soif: car il dit que la faim est vn appetit de chaud & de sec, & la soif de froid & humide : non que tout aliment soit sec & chaud, mais seulemēt parce qu'il l'est à comparaison du breuuage. Quelques vns ont estimé que ceste definition estoit par la cause finalle, se fondants sur ce que la faim & la soif sont donnees aux animaux pour leur faire chercher l'alimēt externe, requis à la conseruation de leur vie. Ils disent que la douleur qui se fait alors à la bouche du ventricule, est la cause formelle de la faim, & qu'elle se peut definir vne douleur à la bouche du ventricule, prouenant de l'attraction de l'aliment : mais bien que ceste douleur, soit pour exciter les animaux à l'appetition de l'aliment, pour la conseruation de leur estre: il ne s'ensuit pas que ceste appetition ne soit formellement la faim : & ainsi la definition d'Aristote seroit formelle : car l'obiect tient lieu de difference en la definition des actes. Et pour le regard de la douleur, elle tiendroit lieu de cause efficiente par accident de la faim & de la soif : ce qui se doit entendre tout de mesme des choses qui precedent ceste douleur, & la font naistre : lesquelles choses selon qu'on le recueille de Galien, sont : à sçauoir premierement en ce qui est de la faim, l'inanition des membres par le deffaut de l'aliment: secondement, le tiremēt des membres s'efforçants d'attirer à eux de toutes les parties qu'ils peuuent, l'aliment duquel ils ont besoin : & en troisiesme lieu, vne diuulsion du ventricule, auec vn mordement acre qui naist de ceste vehemente attraction, & de ce que la cauité du ventricule estant destituee d'aliment, ses costez tumbēt en eux mesmes & se ridēt: car de ceste diuulsiō du ventricule qui le blesse, & principallemēt en sa bouche, la douleur s'ensuit, contre laquelle l'animal appete l'aliment pour la chasser, & en ce faisant conseruer sa vie & son estre. La douleur cause de la soif, prouient du defaut du suc, que porte le breuuage : car estant consommé & defaillant au corps, les membres se seichent : d'où il naist vne attraction semblable à celle qui cause la faim, laquelle attraction pique principalement le ventricule & l'œsophage & le gosier. Et ainsi ceux qui disent que la faim est vn sentimēt de diuulsion du ventricule, procedant de l'attraction de l'aliment: c'est à dire vne douleur faite par la diuulsion & corrosion des parties, & que la soif est vn sentiment de picquement fait principallement au ventricule, en l'œsophage & au gosier, les definissent par leurs causes efficientes esloignees, & par accident. Or la cause efficiente n'estant point de l'essence des choses : le manquement de douleur qui se trouue aux plantes, n'empesche pas que la faim & la soif ne leur puisse estre attribuees : attendu qu'il est infaillible, qu'elles appetent les choses seiches & les humides, pour leur aliment & conseruation de leur estre. De sorte que la faim & la soif appartiendroient aussi aux plantes. Mais on peut dire que ce n'est pas si proprement comme aux animaux, selon l'vsage auquel les termes de faim & de soif sont receus, & que partant la faim & la soif, ne conuiendroiēt proprement qu'aux animaux.

Quelle est la distinction entre l'appetit irascible & le concupiscible.

CHAPITRE XIX.

IL y a du doute & non sans raison entre les Philosophes, si l'appetit irascible & concupiscible sont distinguez reellement entre eux, ou rationnellement seulement. Ceux qui tiennent

tiennent, que la distinction est reelle, se fondent premierement, sur ce que les obiects distincts, denottent que les puissances sont distinctes. Secondement, parce que les passions du concupiscible & de l'irascible repugnent l'vne à l'autre: car nous experimentons que la cholere enflammee diminuë la concupiscence: & la concupiscence allumee amoindrit l'ire: qui est vn signe qu'ils sont distinguez reellement: parce que rien ne se contrarie à soy-mesme selon vne mesme chose. En troisiesme lieu, l'irascible est souuent porté vers l'obiect contre le concupiscible: car vn chien supporte par l'irascible de receuoir vne bastonnade, pour auoir de la viande: & au contraire, il laisse quelquesfois par crainte ce qu'il appette. Et en quatriesme lieu, parce que l'vn est ministre de l'autre: car toutes les passions de l'irascible ont leur origine du concupiscible, comme celuy qui est seulement ordonné à son secours pour luy ayder, toutes les fois qu'il se trouue de la difficulté à paruenir au bien, ou à fuïr le mal, & sans lequel il n'estoit pas suffisant par soy pour son bien estre: car la nature n'a pas donné seulement vn appetit aux choses par lequel elles suiuent ce qui leur est conuenable; mais aussi pour repousser les empeschements qui les gardent d'y paruenir: & ainsi elle a departy à la terre la pesanteur pour se porter en bas, & pour repousser les empeschements: & aux animaux, elle leur a donné l'appetit concupiscible, pour poursuiure leur bien & fuïr leur mal, & l'appetit irascible pour chasser les empeschements qui les garderoient de paruenir au bien, ou de fuir le mal: comme pour exemple, lors que nous desirons quelque chose qui nous plaist, & que nous aymons, s'il venoit à paroistre de la difficulté d'en iouïr, l'appetit concupiscible s'en deporteroit retirant son desir, si l'irascible n'arriuoit à son secours auec l'esperance, pour maintenir son desir, nonobstant la difficulté: mais si dés le commencement du desir ou cependant qu'il dure, estant conioinct ou non auec l'esperance, l'acquisition de la chose desiree paroist impossible: alors l'irascible pour ne point laisser consommer le desir du concupiscible en vain, faict naistre le desespoir: & tout de mesme il enuoye au secours de la fuitte quand le mal ne paroist pas insurmontable, la confidence ou audace, pour le soustenir, tant qu'il soit euité: & afin que le trop de confidence ne precipite pas l'animal quand le mal paroist difficile à surmonter, il enuoye la crainte au secours, pour le rendre aduisé.

A ces raisons pour la distinction reelle entre l'appetit concupiscible & l'irascible: nous respondons premierement, que la raison du bon difficile, & du bon simplement, qui sont les obiects de ces appetits, n'est pas suffisante pour montrer qu'ils sont distinguez reellement: car premierement les puissances ne sont pas distinguees reellement, parce qu'elles ont leurs obiects formels distincts reellement ou rationnellement: mais seulement pour auoir leur nature diuerse. Et puis nous voyons que l'vn & l'autre de ces appetits est meu de l'obiect sous raison de bon & de mauuais; où la diuersité est aussi grande pour le moins, qu'entre le facile & le difficile. Et finalement soit que nous paruenions à l'obiect sans difficulté ou auec difficulté, ou que nous le fuyons: la ioye ou la tristesse qui en naissent, sont d'vne mesme nature, n'y pouuant auoir aucune difference entre elles que selon le plus & le moins, laquelle ne change point la nature: doncques cela ne prouue point de distinction reelle entre l'appetit concupiscible & l'irascible. Secondement, quant à ce qu'on dit de la repugnance d'entre les passions de l'vn & de l'autre, comme pour exemple, la passion du concupiscible poussera le chien vers la viande, & la crainte de l'irascible l'en retirera, à cause du baston qu'il voit aupres; & puis la cholere & la concupiscence qui s'entre-destruisent: il me semble que tout cela ne denotte point de distinctiõ reelle en l'appetit. Car ce que la viande attire le chien, & le bastõ, le chasse: c'est que ces obiects meuuent diuersement l'appetit, cõme le blanc & le noir la veuë: & quãd l'vn emporte sur l'autre, cela aduient parce que le plus puissant obiect le meut d'auantage: & tout de mesme ce que la concupiscence & la cholere s'entre-ruinent; c'est quand l'obiect de l'vn vient à surmonter celuy de l'autre. Pour le regard de ce qu'on allegue que le feu a la legereté pour monter en haut, & la chaleur pour consommer & ruiner les empeschemẽts: ie puis dire, que quand la legereté feroit monter le feu, que la terre n'a que la pesanteur pour descendre au centre du monde, où est son lieu naturel, & pour chasser les empeschements qui s'y opposent. Tout cecy consideré auec la coustume de la nature, qui n'abonde point en choses superflues, il me semble que l'appetit sensitif est vn: tout ainsi que celuy de l'ame raisonnable, à sçauoir la volonté, qui est vne, comme il sera montré cy apres.

Du siege de l'appetit sensitif.

CHAPITRE XX.

Ainsi que la ceruelle est le siege des sens, on tient que l'appetit sensitif est resident au cœur: d'autant que toutes les affections excitent des perturbations au cœur, comme nous auons dit: car l'animal connoissant quelque chose qui luy est bonne, son cœur s'ouure & les esprits s'espandent: & si c'est quelque chose mauuaise, il se ferme & resserre: & par ce moyen les esprits vitaux qui se retirent au cœur, rendent l'animal morne: d'où vient qu'on dit que ceux qui sont d'humeur gaye, ont le cœur ouuert; & que ceux qui sont d'humeur melancolique, l'ont resserré. Et puis le cœur estant selon le consentement de tous les Philosophes l'origine & la fontaine de toutes les operations vitales, l'appetit qui est donné de nature pour conseruer la vie, & repousser les perils, a deu y resider.

Αἴτιον τοῦ μὲν ἀναπνεῖν ὁ πνεύμων σομφὸς ὢν καὶ συρίγγων πλήρης· καὶ ἀναιμότατον δὴ μάλιστα τοῦτο τὸ μόριον τῶν χαλυμένων σπλάγχνων.

Δεῖ δ' ὑπολαβεῖν τὴν σύστασιν τοῦ ὀργάνου, παραπλησίαν μὲν εἶναι ταῖς φύσαις ταῖς ἐν τοῖς χαλκείοις.

Arist. l. de respir. c. 15. Causa spirandi pulmo est fungosus existens, & fistulis plenus, qui etiam omnium maximè partium quæ viscera appellantur, sanguine refertus est.

C. 21. Existimare autem oportet, instrumenti constitutionem similem esse follibus, qui in officinis ferrariis habentur.

Platon n'est pas d'opinion que l'appetit reside au cœur: car selon luy les ieunes dieux qui auoyent pris le soing de former le corps humain, apres qu'ils eurent estably la demeure de la raison & de la sagesse en la teste; craignant que cette partie diuine là fust gastee par les passions, ils leur assignerent diuers domiciles: à sçauoir; à l'ire, les parties autour du cœur: & à la cupidité, sa demeure aupres du diafragme, où ils lierent cette force là, comme vn animal furieux & sauuage: ils firent aussi les poulmons, pour l'amour du cœur, moulx & venteux, creux comme vne fluste & spongieux: afin que le cœur boüillant quelquesfois par l'ardeur de l'ire fust adoucy: & donnerent au foye de la douceur & de l'amertume, pour exciter la concupiscence de l'ame. Mais toutes ces choses sont selon la coustume de Platon, plustost des galanteries voilant la verité, que non pas la verité mesme.

D'autres ont pensé à cause que la bille est enuoyee à la vessie du fiel, que l'ire a là son siege; parce que la bille l'excite: à cause de quoy on dit, que les billieux sont choleres. Ils estimoient que la peur est au cœur, se fondant sur ce que ceux qui craignent y attirent incontinent le sang, & la chaleur tout à l'entour, où est principalement le tremblement; & aussi sur ce que les animaux qui ont le plus grand cœur à proportion de leurs corps, sont plus timides: parce que la vertu, qui chasse la crainte, estant plus espanduë, elle est moins vnie, & par consequent a moins de force à chasser la peur: & finalement que la ioye estoit en la ratte: parce que ceux qui en sont malades rient rarement, & que le ris accompagne tousiours la ioye. Tout cecy sont discours apparents & non veritables: car puisque les passions partent de l'appetit & y resident; si elles estoient ainsi separees les vnes des autres, il faudroit qu'il y eust autant d'appetit, ou que l'appetit fust diuisé en parties: qui sont pures moqueries. Et outre cela, leurs raisons ne vallent rien: car ce que les billieux sont choleres, c'est parce que la bille flaue est chaude & seiche, & que la composition de ces qualitez meut l'ire & la nourrit; & non pource que l'ire reside en la vessie du fiel. Et ce que ceux qui ont la ratte mal disposee sont tristes, ce n'est pas qu'elle soit la demeure de la ioye; mais parce qu'y ayant beaucoup de bille noire assemblee-là, elle induit la tristesse. Ce n'est pas aussi pource que la cupidité soit au foye, que les sanguins sont fort subiects à la concupiscence: mais c'est à cause que leur temperature estant chaude & humide, elle excite la concupiscence. Quant à la peur, nous sommes d'accord qu'elle reside au cœur, comme toutes les autres passions, puisque l'appetit y a son siege. Galien estime que l'appetit irascible est situé au cœur, comme c'est bien la verité: mais non ce qu'il dit, que le concupiscible reside au foye: parce que ceux qui ont beaucoup de sang sont de leur nature enclins au plaisir de Venus: car comme nous venons de dire, c'est à cause de leur temperature.

De

De la puissance motiue d'vn lieu à l'autre qui se trouue en l'animal.

CHAPITRE XXI.

Ἐπεὶ δὲ ἡ ψυχὴ κατὰ δύο ὥρισται δυνάμεις, ἡ τῶν ζώων, τῷ τε κριτικῷ (ὃ διανοίας ἔργον ἐστὶ, καὶ αἰσθήσεως), καὶ ἔτι τῷ κινεῖν τὴν κατὰ τόπον κίνησιν.

Arist. l.3. de anim. c.10. t.40. Cùm autem animalium anima duabus potestatibus definita sit, nempe iudicandi, (quod est munus dianœa, est id sensus) præterea loco mouendi.

Φαίνεται δέ γε δύο ταῦτα κινοῦντα, ἡ ὄρεξις, ἢ νοῦς, εἴ τις τὴν φαντασίαν τιθείη ὡς νόησίν τινα· πολλὰ γὰρ παρὰ τὴν ἐπιστήμην ἀκολουθοῦσι ταῖς φαντασίαις· καὶ ἐν τοῖς ἄλλοις ζώοις οὐ νόησις, οὐδὲ λογισμός ἐστιν, ἀλλὰ φαντασία· ἄμφω ἄρα ταῦτα κινητικὰ κατὰ τόπον, νοῦς καὶ ὄρεξις· νοῦς δὲ, ὁ ἕνεκα του λογιζόμενος, καὶ ὁ πρακτικός.

C.11. t.48. Videntur autem hæc duo mouentia esse, vel appetitus, vel intellectus, si quis phantasiã ponat tanquam intellectionẽ quandam, in multis enim post habita scientia sequuntur phantasias: & in aliis animalibus non est intellectio nec ratio, sed phãtasia: ambo igitur hæc vim loco mouendi habẽt, nimirùm intellectus & appetitus: intellectus inquam, qui alicuius causa raciocinatur & qui est actiuus.

Ὁρῶμεν δὲ καὶ τὰ κινοῦντα τὸ ζῶον, διάνοιαν καὶ αἴσθησιν, καὶ φαντασίαν καὶ προαίρεσιν, καὶ βούλησιν καὶ θυμὸν καὶ ἐπιθυμίαν· ταῦτα δὲ πάντα ἀνάγεται εἰς νοῦν καὶ ὄρεξιν.

De mot. animal. c.6. Animaduertimus autem cogitationem, phantasiam, selectionem, voluntatẽ & cupiditatem animal mouere: hæc autem omnia ad mentem referuntur, & appetitionem.

Κινεῖται γὰρ καὶ πορεύεται τὸ ζῶον ὀρέξει ἢ προαιρέσει, ἀλλοιωθέντος τινὸς κατὰ τὴν αἴσθησιν ἢ τὴν φαντασίαν.

Mouetur enim & ingreditur animal appetitione, vel selectione: alteratione tamen facta aliqua per sensum aut phantasiam.

Οὕτως μὲν οὖν ἐπὶ τὸ κινεῖσθαι καὶ πράττειν τὰ ζῶα ὁρμῶσι· τῆς μὲν ἐσχάτης αἰτίας τοῦ κινεῖσθαι ὀρέξεως οὔσης, ταύτης δὲ γινομένης ἢ δι' αἰσθήσεως, ἢ διὰ φαντασίας, καὶ νοήσεως.

C.7. Ita sanè ad motum & operationem animalia excitantur, cùm vltima motionis causa sit appetitio: quæ tamen vel per sensum, vel per phantasiam & notionem efficitur.

Τὰ δ' ὀστρακόδερμα τῶν ζώων, μεταξὺ ὄντα τῶν ζώων καὶ τῶν φυτῶν.

De generat. animal. l.1. c.23. Genus animalium testa intectum, inter animalia & plantas ambiguum est.

L'Animal a de trois sortes de mouuements de lieu naturels procedants de trois diuers principes. Le premier qui luy est commun auec tous les autres mixtes prouiẽt de la terre dominante en sa composition; à cause dequoy quand il se trouue en l'air sans estre soustenu ou appuyé, il est tousiours meu en bas par sa pesanteur: comme les autres corps terrestres. L'autre est le mouuement de dilatation & de resserrement du cœur, qui faict batre les arteres, lequel a son origine en luy & dépend de la vegetatiue. Le troisiéme est de deux sortes. Par l'vn les animaux ne changent pas de lieu selon leur tout, mais seulement selon leurs parties, & par l'autre ils changent d'vn lieu à l'autre selon leur tout. De ces deux mouuements le premier sans le second se trouue en quelques animaux imparfaicts, tels que sont les huistres, les conques & semblables, qui sont arrestez ou attachez à quelque lieu, qui ne se meuuent que du mouuement de dilatation & de resserrement, pour receuoir l'aliment & se refermer apres l'auoir pris, ou quand ils sentent quelque chose de nuisible, sans partir de leur place, si ce n'est d'vn mouuement violent & par accident: car le changement de lieu n'ayant esté donné aux animaux, que pour poursuiure ce qui leur est necessaire, & euiter les choses contraires à leur conseruation; la nature qui ne faict rien en vain, mais toutes choses pour l'amour de quelque fin, s'est contentee de leur donner de cette sorte: parce que l'aliment requis à la conseruation de leur estre se trouue tousiours aupres d'eux, au lieu où ils naissent. Tels animaux excedent de peu le mouuement des plantes, à cause dequoy ils sont comme moyens entre les autres animaux & elles. L'autre mouuement qui est le progressif se faict en cheminant, courant, sautant, rampant, volant, & nageant: il se trouue és animaux terrestres, volatilles & aquatilles, procede de la partie sensitiue, & dépend de trois facultez: à sçauoir, de la phantaisie aux bestes brutes, & de l'entendement aussi aux hommes: de la faculté appetitiue animalle: & de la faculté progressiue. La premiere de ces facultez au respect du mouuement progressif, est nommee adressante, & meut l'animal par le moyen de l'obiect, metaphoriquement en maniere de cause finale: car le luy ayant montré comme bon ou mauuais, il est excité à le suiure ou à le fuir. La secõde s'appelle poussante qui est l'appetit

sensitif : car selon ses affections ou passions excitees par l'obiect que la phantaisie estime bon ou mauuais, il pousse & meut effectiuement l'animal à le suiure ou à le fuir : & la troisiéme porte le nom d'executrice, parce qu'elle execute ce que l'appetit commande, pour le regard de la suitte & de la fuitte de l'obiect. Cette faculté a ses conduicts au derriere de la ceruelle, & est espanduë és nerfs, és muscles & és ligatures, par tous les membres : & exerce son office par le moyen de la tres-pure partie du sang, appellé esprits vitaux, sortans & prouenans du cœur : lequel ou bien quelque chose de proportionnee à luy és animaux qui n'en ont point, est le premier principe de cette puissance.

La maniere dont l'appetit meut la puissance motiue locale au genre de la cause efficiente, ce n'est pas en y introduisant quelque qualité alterante, ny par quelque action precedente qui soit receuë en elle, dequoy sa motion s'ensuiue : comme il arriue és instruments Geometriques, dont les parties appliquent vn mouuement l'vne à l'autre, ou comme quand quelqu'vn donne l'impetuosité à la hache, pour couper du bois : car il ne nous apparoist rien de tout cela : mais il y a bien plus d'apparence que l'appetit meut la puissance motiue & les autres sensitiues, d'vne certaine maniere, comme au genre de la cause efficiente morale, en forme de commendement : ou bien en concurrant en certaine façon auec elle, ainsi qu'vne cause plus vniuerselle concourt, auec vne particuliere : en sorte qu'il se face vne cause entiere des deux, dont il parte vne action mesme de nombre, selon qu'il se peut connoistre par l'analogie qui est entre les causes efficientes vniuerselles & les particulieres : car comme celles-la agissent pour le bien vniuersel de l'vniuers, & celles cy pour le particulier, de mesme l'appetit est porté au bien commun de l'animal, & les autres facultez sensitiues au particulier : de sorte que l'action dont l'appetit meut formellement les autres puissances, se peut dire passante, attendu qu'elle n'est point distinguee reellement de leurs actions.

Puis que le mouuement progressif de l'animal d'vn lieu à l'autre est donné par la nature à l'animal, pour rechercher l'aliment qui est eslongné de luy, lors qu'il en a besoing, nous pouuons tirer de la, qu'il est necessaire que tout animal tant parfaict qu'imparfaict, ait pour le moins le sens de l'attouchement, la phantaisie, l'appetit, & la puissance motiue de lieu : à sçauoir le sens de l'attouchement : parce qu'il est necessaire à l'animal, comme il a esté dit, la phantaisie pour en apposant la condition de bon ou de mauuais à l'obiect, emouuoir l'appettit, pour commander à la puissance motiue : & la puissance motiue pour executer ses commandements.

Le mouuement en bas de l'animal consideré selon qu'il est pesant luy est naturel, & en haut violent : mais ce mouuement en haut consideré selon qu'il est animal, & que l'appetit sensitif en est le principe, il luy est naturel absolument : d'autant que son corps est vn instrument de l'ame, faict par la nature pour luy seruir, nonobstant qu'il y ait quelque chose de violent en ce que l'animal est pesant, & qu'il en prouient de la lassitude. Il y a des mouuements de l'animal lesquels sont de luy comme animal, & procedent de l'ame, qui ne laissent pas pourtant d'estre violents : à sçauoir ceux qui sont contre l'institution & la disposition de ses organes : comme à cheminer sur les mains, aller à reculons, & semblables.

Νῦν δὲ ὡς ἐν κεφαλαίῳ εἰπεῖν, τὸ κινοῦν ὀργανικῶς, ὅπου ἀρχὴ καὶ τελευτὴ τὸ αὐτό· οἷον ὁ γίγγλυμος· ἐνταῦθα γὰρ τὸ κυρτὸν καὶ κοῖλον· τὸ μὲν τελευτὴ, τὸ δὲ, ἀρχή· διὸ τὸ μὲν, ἠρεμεῖ· τὸ δὲ, κινεῖται· λόγῳ μὲν ἕτερα ὄντα, μεγέθει δὲ ἀχώριστα· πάντα γὰρ ὤσει καὶ ἕλξει κινεῖται· διὸ δεῖ, ὥσπερ ἐν κύκλῳ, μένειν τι, καὶ ἐντεῦθεν ἄρχεσθαι τὴν κίνησιν.

Φανερὸν γὰρ καὶ ἐπὶ τούτων, ὅτι ἀδύνατον κινεῖσθαι, μηδενὸς ἠρεμοῦντος, πρῶτον μὲν ἐν αὐτοῖς τοῖς ζώοις· δεῖ γὰρ, ἂν κινῆταί τι τῶν μορίων, ἠρεμεῖν τι· καὶ διὰ τοῦτο αἱ καμπαὶ τοῖς ζώοις εἰσίν.

Arist. l. 3. de anim. c. 11. t. 55. Nunc verò vt summatim dicamus, illud est quod mouet organicè, vbi idem est principium & finis, veluti cardo : hic enim conuexum et concauum, alterum finis, alterum principium est, vnde alterum quiescit, alterum mouetur : cum ratione quidem differant, sed magnitudine non separentur, omnia nãque appulsu ac tractu mouẽtur : proinde oportet, vt in circulo, aliquid manere, & inde motum incipere.

L. de mot. animal. c. 1. Manifestum est non posse quicquam moueri, nisi aliquid quiescat. Ac primum quidem in animalibus. Oportet namque si aliqua mouetur pars, quiescere quippiam : & hanc ob causam articulorum flexus animalibus insunt.

Οἷον

Οἷον τοῦ μὲν βραχίονος κινουμένου, τὸ ὠλέκρανον· ὅλου δὲ τοῦ κώλου, ὁ ὦμος· καὶ τῆς μὲν κνήμης τὸ γόνυ, ὅλου δὲ τοῦ σκέλους, τὸ ἰσχίον.

Vt brachio quidẽ moto, cubitus: toto autẽ mẽbro humerus: et tibia quidẽ mota, genu; tota verò crure, coxa.

Τῶν δὴ ζώων ὅσα μεταβάλλει κατὰ τόπον, τὰ μὲν ἀθρόως παντὶ τῷ σώματι μεταβάλλει, καθάπερ τὰ ἁλλόμενα· τὰ δὲ μερικῶς, καθάπερ τῶν πορευομένων ἕκαστον· ἐπ' ἀμφοτέραις δὲ ταῖς μεταβολαῖς ταύταις, ἀεὶ μεταβάλλει τὸ κινούμενον, ἀποστηριζόμενον πρὸς τὸ ὑποκείμενον αὐτῷ.

L. de incess. animal. c. 3. Animaliũ profectò quæcunque loco mouentur, alia quidẽ toto simul corpore mouẽtur: vt illa quæ saltu locum mutant, alia verò per partes, vt quæcũque progressibus vtuntur. In vtrisque autem huiusmodi mutationibus semper mutatur id quod mouetur, innisum ad id quod illi subiacet.

Ἀεὶ δὲ τὸ κινούμενον δυσὶν ἐλαχίστοις χρώμενον ὀργανικοῖς μέρεσι, ποιεῖται τὴν μεταβολήν, τῷ μὲν ὥσπερ ἀνεὶ θλίβοντι, τῷ δὲ θλιβομένῳ· τῷ γὰρ μένον, θλίβεται, διὰ τὸ φέρειν· τὸ δ' αἰρόμενον, τείνεται τῷ φέροντι τὸ φορτίον· διόπερ ἀμελὲς οὐδὲν οὕτω κινηθῆναι δυνατόν· οὐ γὰρ ἔχει τὴν τοῦ πεισομένου καὶ τοῦ ποιήσοντος ἐν αὐτῷ διάληψιν.

Semper autem illud quod mouetur, duabus ad minus organicis vtens partibus, mutationem efficit, vt altera quasi comprimat, altera verò comprimatur. Quod enim stat, comprimitur, quoniam fert. Quod autem eleuatur extenditur ad id quod pondus sustinet. Quare nullũ carens mẽbris hoc moueri potest modo. Non enim habet c m agentium tum patientium in se partium distinctionem.

Il n'y a aucune partie de l'animal qui se meuue d'vn mouuement de lieu naturel animal selon l'appetit, si elle n'est appuyee & ioincte à vne autre interieure, qui se repose & demeure stable, cependant que l'autre se meut, en sorte que la stabilité d'vne partie soit cause de mouuement de l'autre: tout ainsi, dit Aristote, comme les gonds autour desquels vne porte s'ouure & ferme: car encores que tout l'animal soit meu en sautant, le principe en a esté vne partie qui a meu l'autre: mais la continuation n'est plus mouuement animal: ainsi le doigt n'est pas meu sinon que la main se repose, & si la main se meut, le bras se repose: si le bras, l'espaule, & ainsi de toutes les autres parties: les vers mesmes & les serpens qui rampent, se reposent d'vne partie, cependant qu'ils se meuuent de l'autre. La partie qui se repose est appellee instrument du mouuement, qui meut vne chose par le muscle meime. On connoist clairement de ce que dessus, qu'il est au moins requis deux organes à ce mouuement, lequel se faict d'est: e presse & de presser, à quoy se reduisent toutes les especes de mouuement progressif.

Ὥσπερ γὰρ καὶ ἐν αὐτῷ δεῖ τι ἀκίνητον εἶναι, εἰ μέλλει κινεῖσθαι, οὕτως ἔτι μᾶλλον ἔξω δεῖ τι εἶναι τοῦ ζώου ἀκίνητον, πρὸς ὃ ἀπερειδόμενον κινεῖται τὸ κινούμενον· εἰ γὰρ ὑποδώσει ἀεί, οἷον τοῖς μυσὶ τοῖς ἐν τῇ γῇ, ἢ τοῖς ἐν τῇ ἄμμῳ πορευομένοις, οὐ πρόεισιν, οὐδ' ἔσται οὔτε πορεία, εἰ μὴ ἡ γῆ μένοι· οὔτε πτῆσις ἢ νεῦσις, εἰ μὴ ὁ ἀὴρ ἢ ἡ θάλαττα ἀντερείδοι· ἀνάγκη δ' ἕτερον εἶναι τοῦτο τοῦ κινουμένου· καὶ ὅλον ὅλου, καὶ μόριον μηδὲν εἶναι τοῦ κινουμένου τὸ οὕτως ἀκίνητον· εἰ δὲ μή, οὐ κινηθήσεται· μαρτύριον δὲ τούτου, τὸ ἀπορούμενον, διὰ τί ποτε τὸ πλοῖον μὲν ἔξωθεν ἄν τις ὠθῇ τῷ κοντῷ τὸν ἱστόν, ἢ τι ἄλλο προσβάλλων μόριον, κινεῖ ῥᾳδίως· ἐὰν δ' ἐν αὐτῷ τις ὢν τῷ πλοίῳ, τοῦτο πειρᾶται πράττειν, οὐκ ἂν κινήσειεν.

Arist. l. de mot. animal. c. 2. Quemadmodũ enim in ipso immobile quiddam esse oportet, si debet moueri: ita etiam magis extra ipsum animal quippiam esse oportet immobile, ad quod innisum quod motum est mouetur. Si enim semper cesserit, vt muribus per terrã aut arenam progredientibus, non sane progredietur, neque certe vllus erit progressus, nisi stet terra: neque volatus, aut natatio, nisi aër aut mare resistant. Hoc autem aliud ab eo esse, quod mouetur necesse est, & totum à toto, nullamque rei motæ esse portionẽ, quod sic est immobile, sin secus fuerit, non mouebitur. Huic autem rei testimonio esse potest id, de quo ambigi solet, cur si quis nauigium extra propellat conto ad malum innisus, vel ad aliam illius partem, paruo negotio illud mouet: contra si in ipso sit nauigio, & id ipsum facere contendat, minime illud mouere possit.

Il ne suffit pas à ce mouuement de lieu, qu'vne partie interieure se repose; mais il faut aussi vn immobile exterieur, sur lequel le mouuement & le mobile se soustiennent, comme sur vn appuy: ainsi l'air sert d'appuy aux oyseaux qui volẽt, l'eau aux poissons nageants, la terre aux animaux marchans & rampans. Et si cet immobile n'estoit exterieur, il ne seruiroit de rien au mouuement: comme il se connoist à la conduitte d'vn batteau meu en poussant vn arbre, ou autre chose exterieure: ce qui ne se pourroit faire par vne interieure, & s'il n'y a quelque chose exterieure ferme qui tienne lieu d'immobile, il ne se pourroit faire de mouuement progressif: non qu'il soit necessaire que cette chose exterieure soit du tout fixe & immobile; suffisant qu'elle soit telle à comparaison de la partie meüe, en ce quelle a de la stabilité & de la resistance contre le mouuement.

Il est impossible és choses inanimees solides, non fluides, qu'vne partie se meuue ou repose sans l'autre, d'autant qu'elles sont continues, & n'ont point de ioinctures comme les animaux: & partant n'ont qu'vn mesme mouuement ou repos, & pour cette raison il ne leur faut point d'interieur qui se repose: mais és choses fluides, vne partie se pourroit bien mouuoir, l'autre se reposant, comme l'on peut mouuoir l'eau du haut d'vn vase, que le fond ne s'en sentira point.

Le premier & vniuersel mouuement organique en l'animal, duquel sort la vertu motiue qui faut mouuoir tous les autres organes, c'est le cœur: lequel quant à luy se meut par dilatation & par resserrement, ou par abbaissement & esleuement, en sorte qu'en se dilatant il s'esleue, & en se resserrant il s'abbaisse. L'esleuation se faict par vn mouuement de poussement, & l'abbaissement par vn mouuement d'attraction: c'est pourquoy on dit que le cœur n'est pas seulement principe de mouuement, mais qu'il en est la fin aussi: d'autant qu'en se mouuant par le poussement, il est principe du mouuement: (car le poussement differe de l'attirement en ce que le poussant recule quelque chose de soy, & le tirant attire à soy) parce qu'il commence de quelque chose distincte, & finit à l'attirant, auquel il s'approche, qui est cause que le cœur est globeux & concaue, pour estre propre à ce mouuement.

Πάντα δὲ φαίνεται τὰ ζῷα, καὶ ἔχοντα πνεῦμα σύμφυτον, καὶ ἰσχύοντα τούτῳ· τίς μὲν οὖν ἡ σωτηρία τοῦ συμφύτου πνεύματος, εἴρηται ἐν ἄλλοις· τοῦτο δὲ πρὸς τὴν ἀρχὴν τὴν ψυχικὴν ἔοικεν ὁμοίως ἔχειν, ὥσπερ τὸ ἐν ταῖς καμπαῖς σημεῖον, τὸ κινοῦν καὶ κινούμενον, πρὸς τὸ ἀκίνητον· ἐπεὶ δ' ἡ ἀρχὴ τοῖς μὲν ἐν τῇ καρδίᾳ, τοῖς δὲ ἐν τῷ ἀνάλογον, διὰ τοῦτο καὶ τὸ πνεῦμα τὸ σύμφυτον ἐνταῦθα φαίνεται ὄν· φαίνεται δ' εὐφυῶς ἔχον πρὸς τὸ κινητικὸν εἶναι καὶ παρέχειν ἰσχύν· τὰ δ' ἔργα τῆς κινήσεως, ὦσις καὶ ἕλξις· ὥστε δεῖ τὸ ὄργανον αὐξάνεσθαί τε δύνασθαι καὶ συστέλλεσθαι.

Arist. l. de mot. animal. c. 10. Omnia autem videntur animalia cum spiritum habere cognatum, tum ab illo robur capere. Quæ autem cognati spiritus sit conseruatio, in alijs dictum est locis. Is autem ad animale principium simili se habere videtur modo, vt in flexionibus punctum, quod mouet & mouetur ad ipsum immobile. Quoniam autem principium aliis quidem est in corde, aliis verò in parte proportione respondente, ea propter cognatos spiritus eo loci apparet.

Videtur autem percommodè se habere vt mouere possit, & robur præstare motionum: namque opera sunt impulsus & tractus: Idcirco instrumentum tum augeri tum contrahi posse oportet.

La raison pourquoy Aristote veut que le cœur ou quelque chose de proportionné au cœur soit vn organe commun du mouuement progressif és animaux, c'est parce qu'vn tel organe doit estre immobile, & que le cœur consistant au milieu comme au centre de la sphere, il se repose en certaine maniere, (combien qu'il soit agité d'vn perpetuel mouuement): à sçauoir entant qu'il adhere tousiours à vne mesme partie du corps, & ne prend son mouuement d'aucune autre. Mais il n'est vrayement organe, qu'entant que la vertu sensitiue & motiue de lieu à autre deriue du cœur, comme de son principe elloigné, qui est la fontaine de toutes les vertus & functions qui conuiennent aux animaux. Il est seulement principe prochain, pour le regard de la ceruelle; parce que les nerfs mouuants ont leur origine en elle, & que quand ce chemin est bouché, le mouuement des membres cesse incontinent, tout le corps demeurant stupide. Quant aux sens, à l'appetit, & à la vertu motrice, qui operent par le moyen des esprits fluants du cœur, & des nerfs procedants de la ceruelle, ils adherent fixement és organes où ils sont decoulez de l'ame: car ce que certains Medecins disent, que les sens externes ne sont pas puissances engendrees és organes comme fixes en eux, mais des vertus coulantes de la ceruelle par maniere d'irradiation, lesquelles ne durent en l'organe qu'autant que l'operation: chose qu'ils veulẽt prouuer, d'autant que le chemin estãt bouché, par lequel la ceruelle se communique aux sens externes, toute leur action cesse; cela est nul, d'autant que les sens ne chomment alors, que parce que les conduicts des esprits animaux vers eux, sont bouchez: à cause que les esprits estant subtils & s'euanouissant aysément, les facultez ont besoing qu'ils fluent continuellement à la ceruelle. Ioinct que d'ailleurs cette vertu ne peut estre vne: car depuis que les facultez sont distinguees par leurs actes & par leurs obiects, & que les sens ont des obiects diuers d'espece, & qu'ils reçoiuent des immutations selon les manieres diuerses d'espece, il s'ensuit que ce n'est pas vne seule vertu actiue, mais plusieurs differentes d'espece.

Ωσπερ

Ὥσπερ δὲ τὰ αὐτόματα κινεῖται, μικρᾶς κινήσεως γενομένης, λυομένων τῶν στρεβλῶν, καὶ κρουόντων ἀλλήλας τὰς στρέβλας· καὶ τὸ ἁμάξιον, ὅπερ ὀχούμενον αὐτὸ, κινεῖ εὐθὺ, καὶ πάλιν κύκλῳ κινεῖται, τῷ ἀνίσους ἔχειν τοὺς τροχούς· (ὁ γὰρ ἐλάττων, ὥσπερ κέντρον γίνεται, καθάπερ ἐν τοῖς κυλίνδροις) οὕτω καὶ τὰ ζῷα κινεῖται.

Arist. l. de mot. animal. c. 7. Quemadmodum autē spontanea appellata machinæ parua motione facta mouentur, laxatis seque mutuò impellentibus vertebris: & curriculus qui à se quidem vectum rectè mouet, ipse autem rursum circulo mouetur, quoniam inæquales habet rotas: minor enim veluti centrum fit, vt in cylindris: ita & animalia mouentur.

Tout ainsi qu'vn cocher conduit & meine son coche, en faisant marcher les cheuaux, lesquels font iouër tous les autres mouuements du coche en le tirant: semblablement l'ame meut premierement le cœur de l'animal: dont s'ensuiuent tous les autres mouuements du corps. Mais il y a difference, en ce qu'au mouuement du coche, les parties ne sont pas alterees necessairemēt comme au corps de l'animal: où elles s'accroissent & decroissent en se dilattant & resserrant par la chaleur & par la froideur: & puis les especes de la phantaisie alterēt le corps, selon qu'elles representēt de la ioye ou de la tristesse, du bien ou de la peur.

Ὅθεν μὲν γὰρ ἡ τοῦ σώματος τῆς κατὰ τόπον μεταβολῆς ἀρχὴ φύσει, τοῦτο μὲν δεξιὸν ἑκάστῳ· τὸ δ' ἀντικείμενον, καὶ τούτῳ πεφυκὸς ἀκολουθεῖν, ἀριστερόν.

Ὅτι δ' ἐκ τῶν δεξιῶν ἡ ἀρχὴ τῆς κινήσεώς ἐστι, σημεῖον καὶ τὸ φέρειν τὰ φορτία πάντας ἐπὶ τοῖς ἀριστεροῖς· εἰ μὲν γὰρ ἐνδέχεται κινεῖσθαι τὸ φέρον, λελυμένου τοῦ κινήσοντος· διὸ καὶ ἀσκωλιάζουσι ῥᾷον ἐπὶ τοῖς ἀριστεροῖς· κινεῖν γὰρ πέφυκε τὸ δεξιόν, κινεῖσθαι δὲ τὸ ἀριστερόν· ὥστε καὶ τὸ φορτίον οὐκ ἐπὶ τῷ κινήσοντι, ἀλλ' ἐπὶ τῷ κινησομένῳ δεῖ ἐπικεῖσθαι· ἐὰν δ' ἐπὶ τῷ κινοῦντι καὶ τῇ ἀρχῇ τῆς κινήσεως ἐπιτεθῇ, ἢ ὅλως οὐ κινήσεται, ἢ χαλεπώτερον· σημεῖον δ' ὅτι ἀπὸ τῶν δεξιῶν ἡ ἀρχὴ τῆς κινήσεως, καὶ αἱ προβολαί· πάντες γὰρ τὰ ἀριστερὰ προβάλλονται, καὶ ἑστῶτες προβεβλήκασι τὰ ἀριστερὰ μᾶλλον· ἂν μὴ ἀπὸ τύχης συμβῇ· οὐ γὰρ τῷ προβεβληκότι κινοῦνται, ἀλλὰ τῷ ἀποβεβληκότι· καὶ ἀμύνονται τοῖς δεξιοῖς· διὰ ταύτην δὲ τὴν αἰτίαν καὶ τὰ δεξιὰ, τὰ αὐτά ἐστι πάντων, ὅθεν μὲν γὰρ ἡ ἀρχὴ τῆς κινήσεως, τὸ αὐτὸ πᾶσι καὶ ἐν τῷ αὐτῷ τὴν θέσιν ἔχει πᾶσι κατὰ φύσιν.

Arist. l. de incess. animal. c. 4. Vnde enim mutationis per locum corporis naturaliter est initium, id vnicuiq; dextrum est, oppositum verò & quod hoc consequi natum est, sinistrum.

Quod autem à dextris motionis est initium, indicium est, omnes ferre onera in sinistris. Si enim moueri contingit illud quod fert, cum absolutum sit ipsum mouens. Quamobrem qui subsultim vno mouentur pede, facilius id in sinistris faciunt. Mouere etenim natū est dextrum: moueri autem sinistrum. Quapropter onus non in mouentem partem, sed in motam insidere oportet. Si enim in ipso mouente & motionis principio imponatur, aut non mouebit penitus, aut difficilius mouebit. Signum autem quod à dextris motionis sit initium, ipsæ pedum sunt proiectiones. Omnes enim quæ sinistra sunt proyciunt, stantes: quin etiā sinistra protendunt magis, nisi quid aliter forte contingat. Non enim à proiecta mouentur parte, sed ab ea quæ est abducta: eoque etiam modo dextra tuentur. Ac propterea eadem in omnibus dextra sunt partes, vnde enim initium est motus, idem est omnibus & in eodem omnibus naturaliter situm habet.

Le mouuement progressif de l'animal cōmence tousiours du costé droit, selon que l'experience nous l'apprēd en l'homme & és animaux parfaits, lesquels nous voyōs quasi tousiours quand ils ne sont point contraincts, leuer la iambe gauche la premiere, & la mettre en auant: car le principe du mouuemēt vient du costé sur lequel nous demeurons fermes, comme il se voit au mouuement d'vn batteau en poussant cōtre le fonds de l'eau ou autre chose stable, auec vn baton: & quand quelqu'vn veut aller sautelant sur vn pied, il le fait plus facilement sur le droict. Cela se connoist encores en ce qu'on charge sur l'espaule gauche les fardeaux qu'on veut porter: à cause qu'on y trouue plus de facilité: d'autant que le gauche est nay pour estre meu, & le droit pour mouuoir: à raison dequoy il faut que le faix soit chargé sur la partie meuë & non sur la mouuante. Et il est certain que là où est naturellement le principe du mouuement, il a vne mesme situation en tous.

Ὑποληπτέον δὲ συνεστάναι τὸ ζῷον, ὥσπερ πόλιν εὐνομουμένην· ἔν τε γὰρ τῇ πόλει, ὅταν ἅπαξ στῇ ἡ τάξις, οὐδὲν δεῖ κεχωρισμένου μονάρχου, ὃν δεῖ παρεῖναι παρ' ἕκαστον τῶν γινομένων· ἀλλ' αὐτὸς ἕκαστος ποιεῖ τὰ αὑτοῦ, ὡς τέτακται, καὶ γίνεται τόδε μετὰ τόδε διὰ τὸ ἔθος, ἔν τε τοῖς ζῴοις τὸ αὐτὸ τοῦτο διὰ τὴν φύσιν γίνεται· καὶ τῷ πεφυκέναι ἕκαστον

Arist. l. de mot. animal. c. 10. Existimandum profectò est constare animal, vt ciuitatē benè legibus institutam, in hac enim postquam semel ordo constiterit, nihil opus est secreto duce, quem singulis quæ geruntur interesse oporteat: sed quisque vt mandatum est, quod à se pertinet agit, & aliud post aliud consuetudine efficitur. In animalibus autem hoc ipsum natura efficitur. Et quoniam vnumque sic constitutorum

οὕτω συνεστώτων, ποιεῖν τὸ ἑαυτοῦ ἔργον· ὥστε μηδὲν δεῖν ἐν ἑκάστῳ εἶναι τὴν ψυχήν· ἀλλ' ἔν τινι ἀρχῇ τοῦ σώματος οὔσης, τὰ ἄλλα ζῆν μὲν τῷ προσπεφυκέναι· ποιεῖν δὲ τὸ ἔργον τὸ αὐτῶν, διὰ τὴν φύσιν.

ad sua exequenda munia natum est, vt nihil opus sit vnicuique animal inesse, sed cum illa in certo corporis consistat principio, alia quidẽ viuere quæ sunt anneca, proprium autem opus efficere per naturam.

Aristote compare le mouuement local de l'animal au mouuement d'vne republique bien instituee & munie de loix & de coustumes, en laquelle chacun opere selon l'authorité & la loy qui luy est donnee par le Prince; cõme pour exemple, que les gens de guerres la deffendent, que les Docteurs enseignent, que les Iuges decident les causes, que les laboureurs trauaillent pour la nourriture, les artisans pour les commoditez de la vie, & ainsi du reste. Car l'ame est comme le principe ayant la vertu de conseruer & de regler toutes les parties de l'animal & de distribuer diuers mouuements à tous pour le bien de l'animal : comme pour exemple, que le cœur se meuue par pulsion & attraction : que les pieds marchent: que les mains prennent, que la bouche & l'estomach reçoiuent la viande: & ainsi du reste. Et l'ame reside au cœur comme en sa forteresse, sans qu'il soit necessaire qu'elle en sorte pour aller à la main, quand elle doit se mouuoir, ny aux pieds quand ils doiuent cheminer, ny tout de mesme és autres parties, suffisant qu'elle leur enuoye de là les esprits, pour faire leurs functions selon les vertus qu'a chacune partie.

LIVRE DIXSEPTIESME DE LA PHYSIQVE,

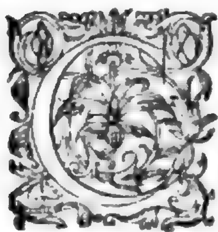
Auquel il est traitté de l'ame raisonnable, & de sa faculté cognoscitiue, l'entendement.

De l'ame raisonnable, ce que c'est.

CHAPITRE I.

Τῶν καλῶν καὶ τιμίων τὴν εἴδησιν ὑπολαμβάνοντες, μᾶλλον δ' ἑτέραν ἑτέρας ἢ κατ' ἀκρίβειαν ἢ τῷ βελτιόνων τε καὶ θαυμασιωτέρων εἶναι, δι' ἀμφότερα ταῦτα τὴν περὶ ψυχῆς ἱστορίαν εὐλόγως ἂν ἐν πρώτοις τιθείημεν.

Arist. l.1. de anim. c.1. t.1. Cùm omnem scientiam rem esse bonam arbitremur, ac honorabilem, & aliã alia magis ex eo talem esse putent, quia vel exactior est, vel rerum est earum, quæ magis præstabiles magisque sunt admirabiles: scientiam animæ nimirum ob hac vtraque non insanè ponendam in primis esse censemus.



COMBIEN que ce soit par l'ame que nous connoissons tout ce qui vient en nostre connoissance, & que nous la deussiõs connoistre plus facilemẽt que toutes les autres choses: parce que nous faisons en nous mesmes l'experience de toutes ses operations, effects & accidents: neantmoins l'ame raisonnable ne nous montre pas clairemẽt sa nature d'elle mesme sinon auec beaucoup de peine & de difficulté. C'est pourquoy les opinions des Philosophes se sont trouuees autresfois si diuerses à assigner son essence & ses facultez, & plusieurs y ont veu assez trouble. Mais neantmoins qui veut vn peu trauailler à en rechercher la verité, on vient en fin par elle à la connoissance d'elle mesme & de sa propre nature, qui est vne des plus belles que nous pouuons acquerir: tant à cause de l'excellence du subiect, que de sa certitude. Aussi est ce de ceste partie de l'homme principallement que se doit entendre ceste celebre inscription. Connoist toy toy mesme, grauee autresfois sur le temple d'Appollon en Delphe, laquelle l'antiquité a eue en tãt de reuerence & qui sera à iamais honoree par la posterité: à cause qu'elle addresse les hommes au vray moyen de monter à la cõnoissance & à l'amour des choses diuines & de Dieu mesme, dont l'ame est le miroir où il represente son image Et puis comme dit S. Augustin, *S. August. l. Confess.* que sert de comprendre les choses les plus hautes, mesurer les sommets des montaignes, ambrasser le circuit de la terre, courir les mouuements des astres & des mers, penetrer leur vertu, & se laisser & s'ignorer soy mesme, en negligeant sa propre condition? C'est pourquoy émeu & fortifié par ces iustes raisons, i'essaieray d'expliquer ce que i'en entends le plus clairement qu'il me sera possible.

Τὸ δὲ ζῆν ὁρίζεται τοῖς ζῴοις δυνάμει αἰσθήσεως· ἀνθρώποις δὲ, αἰσθήσεως ἢ νοήσεως.

Ἔοικε δὲ τὸ ζῆν εἶναι κυρίως τὸ αἰσθάνεσθαι ἢ νοεῖν.

L. 9. Eth. c. 9. Viuere autem in animalibus potestate sentiendi: in hominibus, vi sentiendi, aut intelligendi terminatur.

Videtur igitur viuere, propriè esse sentire, aut intelligere.

L'ame raisonnable est celle qui donne la vie, le sentiment, l'entendre & le vouloir aux hommes, & n'est autre chose que l'acte premier de l'homme, ou la forme par laquelle l'hõme est homme, & par laquelle il vit. Voyla la definition de l'ame consideree au corps humain, lors qu'elle y est ioincte & qu'elle l'informe actuellement: mais qui la voudra regarder à part, ou lors qu'elle en est separee, on trouuera que c'est vne substance du genre des immaterielles, existant sans le corps, lequel ne doit pas entrer en sa definition, que pour suppleer à la debilité de nostre intelligence: comme cela sera monstré en son lieu. Ceste

ame est seule & vnique en toutes les parties du corps qu'elle informe, enfermant en elle le degré vegetatif & le sensitif, comme le nombre de quatre contient celuy de trois: car la où se trouue le principe de ratiociner, là sont le principe vegetatif & le sensitif: ainsi qu'au quaternaire est le ternaire & le binaire: parce que cet ordre est en la nature, que les perfections qui se trouuent dispersees en plusieurs choses inferieures, s'assemblẽt en vne seule substance plus noble, laquelle fait ce que plusieurs moindres qu'elle, peuuent operer par soy. Ainsi nous voyons qu'és choses composees non animees, nous trouuons les vertus & operations des elements: és plantes celles qui sont és elements & és composez inanimez, és animaux tout ce qui est és plantes, & encores plusieurs autres puissances: & y en a encores d'auantage és hommes qu'en tous les autres animaux: dautant que toutes les perfections des choses corporelles inferieures s'assemblent en luy, comme en la pyramide les diuers costez qui sont separez en la base, se touuent vnis en sa pointe. Et ainsi l'ame raisonnable estant la forme la plus parfaitte des choses naturelles, elle contient les perfectiõs des autres ames. De sorte qu'elle peut exercer seule ce que toutes les autres formes peuuent chacune par soy separement: car auec la matiere, elle fait vn corps: elle est mouuante de lieu à autre, principe de nourrissement, & la cause de sentir. Et si elle ne contiẽt pas seulement la perfection des choses inferieures: mais elle participe à quelque chose de l'excellence des superieures; estant principe d'entendre comme les intelligences ou Anges. Tellement que combien que l'ame raisonnable soit vne seule substance en son entité, elle est toutesfois plusieurs en vertu & en puissance: parce qu'elle participe à la perfection de plusieurs.

Pour l'exercice de ses operations, l'ame raisonnable outre les facultez & puissances vegetatiues & sensitiues, qu'elle enclost en soy, auec leurs principes: elle a encores de plus deux puissances, qui sont l'intellect ou entendement & la volonté, par lesquelles elle faict les operations d'entendre & vouloir, qui sont propres aux seuls hommes entre tous les animaux, & plus nobles que les vegetatiues & sensitiues: comme nous le monstrerons par cy-apres. Ceste ame biẽ qu'elle se mesle & vnisse parmy les parties du corps humain qu'elle informe iusqu'aux plus petites, neãtmoins elle exerce les functions qui luy sont propres sans organes corporels, chose que nous connoissons par leurs operations, ainsi qu'il sera monstré en son lieu.

De l'intellect ou entendement & de son obiect.

CHAPITRE II.

Ἡ ψυχὴ, ὥσπερ ἡ χεὶρ ἐστί· καὶ γὰρ ἡ χεὶρ ὄργανόν ἐστιν ὀργάνων· καὶ ὁ νοῦς, εἶδος εἰδῶν.

Arist. l. 3. de anim. c. 9. t. 38. Anima est veluti manus etenim manus est instrumentum instrumentorum: & intellectus est species specierum.

Ὁ δ' ἄνθρωπος ὅπλα ἔχων φύεται φρονήσει καὶ ἀρετῇ.

L. 1. polit. c. 2. Homo armis instructus nascitur prudentia & virtute.

Ὥσπερ ψυχὴ καὶ σῶμα δύ' ἐστὶν, οὕτω καὶ τῆς ψυχῆς ὁρῶμεν δύο μέρη· τό τε ἄλογον, καὶ τὸ λόγον ἔχον· καὶ τὰς ἕξεις τὰς τούτων δύο τὸν ἀριθμόν· ὧν τὸ μέν ἐστιν ὄρεξις, τὸ δὲ νοῦς.

L. 7. c. 15. Quemadmodum animus & corpus duo sunt: sic et animi duas esse partes videmus: vnam rationis expertem, alteram rationis participem, & duos harum partium habitus, quorum alter appetitus, alter est in mens.

Ἀναξαγόρας μὲν οὖν φησι, διὰ τὸ χεῖρας ἔχειν, φρονιμώτατον εἶναι τῶν ζώων τὸν ἄνθρωπον. &c.

L. 4. de partib. animal. c. 10. Anaxagoras igitur hominem prudentissimum omnium animalium esse ait, quoniam vnus omnium manus obtinet. &c.

Οὐ διὰ τὰς χεῖρας ἐστὶν ὁ ἄνθρωπος φρονιμώτατος, ἀλλὰ διὰ τὸ φρονιμώτατον εἶναι τῶν ζώων, ἔχει χεῖρας· ὁ γὰρ φρονιμώτατος πλείστοις ἂν ὀργάνοις ἐχρήσατο καλῶς· ἡ δὲ χεὶρ ἔοικεν εἶναι οὐχ ἓν ὄργανον, ἀλλὰ πολλά· ἔστι γὰρ ὡσπερεὶ ὄργανον πρὸ ὀργάνων· τῷ οὖν πλείστας δυναμένῳ δέξασθαι τέχνας, τὸ ἐπὶ πλεῖστον τῶν ὀργάνων χρήσιμον τὴν χεῖρα ἀποδέδωκεν ἡ φύσις· ἀλλ' οἱ λέγοντες, ὡς συνέστηκεν οὐ καλῶς ὁ ἄνθρωπος, ἀλλὰ χείριστα τῶν ζώων, (ἀνυπόδητόν τε γὰρ αὐτὸν εἶναί φασι καὶ γυμνὸν, καὶ οὐκ ἔχοντα ὅπλον πρὸς τὴν ἀλκὴν) οὐκ ὀρθῶς λέγουσι. &c.

Homo non propter manus prudentissimus est: sed quia prudentissimus omniũ animaliũ est, ideo manus obtinet. Qui enim prudentissimus est, rectè plurimis vti instrumentis potest. Manus autem esse videtur non vnum instrumentum, sed multa. Est enim vt ita loquar, instrumentum ante instrumenta: natura igitur ei, qui artes plurimas recipere potest, manum reddidit, quæ ad plura instrumenta vtilis est. Qui autem hominem non benè sed deterrimè omnium animalium constare aiunt (nudum enim atque inermem creatum referunt) non rectè ysentiunt.

Η γὰρ χεὶρ, καὶ ὄνυξ, καὶ χηλὴ, καὶ κέρας γίνεται, καὶ δόρυ, καὶ ξίφος, καὶ ἄλλο ὁποιονοῦν ὅπλον καὶ ὄργανον.

Manus enim & vnguis est, & vngula, & cornu, & hasta, & ensis, & quodvis aliud genus armorum, aut instrumentorum.

Ο θεὸς ὄργανα ἐν ἑαυτοῖς ἡμῖν δέδωκε δύο, ἐν οἷς χρησόμεθα τοῖς ἐκτὸς ὀργάνοις· σώματι μὲν χεῖρα· ψυχῇ δὲ νοῦν· ἔστι γὰρ ὁ νοῦς τῇ φύσει ἐν ἡμῖν ὥσπερ ὄργανον ὑπάρχων.

Problem. sect. 30. num. 5. Natura parens & auctor omnium instrumenta nobis duo inseuit, quorum opera instrumentis extraneis vti valeremus: manum, inquã, corpori dedit, animo mentem. Est enim mens quoque rebus à natura nobis impertitis annumeranda.

ENTRE toutes les parties du corps humain obeissantes à l'appetit de l'homme, & qui luy seruẽt d'organes, la main est nommee à bon droict l'instrument des instruments, pour le regard des exterieurs, & des choses corporelles: car c'est elle qui fait tous les instrumẽts & outils necessaires pour l'vsage, pour la commodité, & pour le bien estre exterieur des hommes; ausquels elle doit seruir de ce qui a esté donné aux autres animaux pour se deffendre, pour assaillir & pour se couurir: luy fournissant de toutes sortes d'armes propre à cet effect: aussi combien qu'elle ne soit qu'vn seul organe, en contient elle plusieurs en puissances. Mais quant à ce qui concerne la connoissance & conduitte de la vie humaine, c'est l'entendement de l'homme à qui appartient le titre d'instrument des instruments: car c'est par son ordonnance que les mains se mettent en œuure, par son art & inuention, qu'elles font toutes sortes d'instrumẽts, & qu'il se peut deffẽdre des animaux les plus fiers & cruels, dompter les bestes de beaucoup plus fortes que luy en la terre & en la mer, nonobstant la puissance des armes dõt la nature les a armees en naissant. De sorte que ce seroit à tort que nous plaindrions d'elle, de ne nous auoir pas donné le corps robuste, muny, & armé, cõme aux bestes brutes, puis que la seule raison supplee à tout cela: estant vn instrument dont la vertu est telle, que celuy qui s'en sçait bien ayder, ne dõpte pas seulemẽt les animaux cruels & farouches: mais aussi il soubmet à son empire les hommes mesmes, dompteurs des autres animaux, & les rend obeissants à sa volonté. C'est par l'office de cet instrument que l'ame raisonnable acquiert toutes les sciences & les habitudes qui conferent au souuerain bien & à la felicité des hommes: transformant de telle maniere toutes choses en elle, par la connoissance qui luy en imprime, & par leurs especes qui y demeurẽt; qu'on dit que l'ame est toutes choses. Anaxagore disoit que l'hõme estoit le plus prudent des animaux parce qu'il auoit des mains: dequoy Aristote le reprent auec raison, disant que tout au contraire il a des mains, parce qu'il est le plus prudent des animaux: au moyen dequoy il peut bien vser de plusieurs instruments; & que la nature comme prudente donne à vn chacun la chose de laquelle il se peut seruir: estant plus raisonnable de donner vne fluste à celuy qui a l'art d'en iouër, que non pas l'art d'en iouër à celuy qui a vne fluste.

Ὡς ἐπιστήμη πρὸς ἐπιστητὸν, οὕτως αἴσθησις πρὸς αἰσθητόν.

Arist. l. 1. Top. c. 17. Vt se habet scientia ad scibile, ita sensus ad sensibile.

Ὡς ὄψις ἐν ὀφθαλμῷ, νοῦς ἐν ψυχῇ.

Vt visus est in oculo, ita mens in anima.

Ὁ ἄρα καλούμενος τῆς ψυχῆς νοῦς· λέγω δὲ νοῦν, ᾧ διανοεῖται καὶ ὑπολαμβάνει ἡ ψυχή.

L. 3. de anim. c. 5. t. 5. Qui igitur vocatur animæ intellectus (is, inquam, intellectus, quo anima raciocinatur & existimat.)

Ὅτι δυνάμει πως ἐστὶ τὰ νοητὰ ὁ νοῦς· ἀλλ' ἐντελεχείᾳ οὐδὲν, πρὶν ἂν μὴ νοῇ· δεῖ δ' οὕτως, ὥσπερ ἐν γραμματείῳ ᾧ μηδὲν ὑπάρχει ἐντελεχείᾳ γεγραμμένον ὅπερ συμβαίνει ἐπὶ τοῦ νοῦ.

T. 14. Intellectum potestate quodammodo esse intelligibilia, sed actu nullum eorum esse, antequam intelligat. Sic autem oportet vt in codice, in quo nihil sit actu scriptum, quod quidem euenit in intellectu.

Ὅτι ἡ ψυχὴ τὰ ὄντα πώς ἐστι πάντα· ἢ γὰρ αἰσθητὰ τὰ ὄντα, ἢ νοητά· ἔστι δ' ἡ ἐπιστήμη μὲν, τὰ ἐπιστητά πως. &c.

C. 9. t. 37. Animam quodammodo esse omnia entia: nam entia vel sunt sensibilia vel intelligibilia: ac sciẽtia quidem est quodammodo scibilia. &c.

Ἀνάγκη δ' ἢ αὐτὰ, ἢ τὰ εἴδη εἶναι· αὐτὰ μὲν γὰρ δὴ οὔ· οὐ γὰρ ὁ λίθος ἐν τῇ ψυχῇ ἀλλὰ τὸ εἶδος.

Iam verò necesse est vel esse res ipsas, vel species: atqui non sunt ipsæ res: quoniam lapis non est in anima, sed species.

Θυμὸς γὰρ καὶ βούλησις, ἔτι δὲ ἐπιθυμία, καὶ γενομένοις εὐθὺς ὑπάρχει τοῖς παιδίοις· ὁ δὲ λογισμὸς καὶ ὁ νοῦς, προϊοῦσιν ἐγγίνεσθαι πέφυκε.

L. 7. polit. c. 15. Animi quidem ardor seu excandescentia et voluntas & præterea cupiditas, in pueris statim in lucem editis inest: ratiocinatio verò & mens ætate progressis innasci solet natura.

L'entendement c'est vne faculté de l'ame raisonnable, simple & immaterielle, par laquelle les hommes peuuent entendre les choses materielles & les immaterielles: les substãces & les accidẽts, & generalemẽt tout ce qui est: car l'estant est l'obiect formel de l'en-

tendement: de sorte que rien ne peut estre connu par luy que selon qu'il est estant. Or comme la nature n'a donné aucune vision à l'animal, mais seulement la puissance visiue, par laquelle il peut veoir de soy les obiects: semblablement elle n'a departy aucune science à l'homme, mais seulement l'entendement pour l'acquerir. Au moyen dequoy l'entendement est en l'ame raisonnable, ce que la veuë est en l'œil, & est en puissance pour le regard de toutes les sciences & connoissances, au commancement de la naissance de l'homme: ainsi qu'vne table d'attente ou carte blanche, en laquelle il n'y a encore rien de peint, est en puissance au respect des figures qui s'y peindront: & les choses qui seruent d'obiect à la connoissance de l'entendement, sont comme cela dequoy l'ame se peint, & se parfaict d'elle mesme, cependant qu'elle y imprime leur ressemblance ou espece: de sorte que l'entendement consideré de ceste façon est ainsi qu'vne chose potentielle & parfaisable: & cõme tel il correspond à la matiere en certaine façon, & est accomply par l'espece intelligible de l'obiect & par la science, en la mesme façon que le sens l'est par les choses sensibles, & la matiere par la forme. Et comme la forme est le bon de la matiere, parce qu'elle la parfait: de mesme la science est le bien de l'entendement: car par son moyen l'ayant acquise auec le temps, il comprend toutes choses, cõnoist leurs essences, & les distingue selon la difference de leurs natures, par les diuerses operations qu'il fait: comme nous le deduirons bien particulierement, apres auoir traicté des choses requises auparauant.

Des actes de l'entendement, selon l'ordre qu'il procede à la connoissance des choses.

CHAPITRE III.

Χωριστὰ γὰρ τῇ νοήσει κινήσεώς ἐστι· καὶ οὐδὲν διαφέρει, οὐδὲ γίνεται ψεῦδος χωριζόντων.

Τὰ μὲν οὖν εἴδη τὸ νοητικὸν ἐν τοῖς φαντάσμασι νοεῖ· καὶ ὡς ἐν ἐκείνοις ὥρισται αὐτῷ τὸ διωκτὸν καὶ φευκτόν, καὶ ἐκτὸς τῆς αἰσθήσεως ὄν, ὅταν ἐπὶ τῶν φαντασμάτων ᾖ, κινεῖται· οἷον αἰσθανόμενος τὸν φρυκτόν, ὅτι πῦρ τῇ κοινῇ γνωρίζει.

Ἐν τοῖς εἴδεσι τοῖς αἰσθητοῖς τὰ νοητά ἐστι, τά τε ἐν ἀφαιρέσει λεγόμενα, καὶ ὅσα τῶν αἰσθητῶν ἕξεις καὶ πάθη· καὶ διὰ τοῦτο οὔτε μὴ αἰσθανόμενος μηδὲν, οὐδὲν ἂν μάθοι, οὐδὲ ξυνίοι· ὅταν δὲ θεωρῇ, ἀνάγκη ἅμα φαντάσματί θεωρεῖν.

Arist. l. 2. phys. c. 2. t. 18. Sunt enim res per intellectum separabiles, nihilque interest: nec falsum committitur ab iis qui separant.

L. 3. de anim. c. 8. t. 33. Species igitur intellectiua in phantasmatibus intelligit, & vt in illis definitum ei est: quod est persequendum & fugiendum, etiam quod est extra sensum, quando est in phantasmatibus, mouetur ut sentiens facem, sensu communi cognoscit esse ignem.

C. 9. t. 39. In speciebus sensilibus sunt intelligibilia, tam ea quæ in abiunctione dicuntur, quam ea quæ sunt sensibilium habitus & affectiones. Ideoque is qui nihil sentit, nihil discere aut intelligere potest. Cùm autem contemplatur, necesse est simul phantasma aliquid contemplari.

L'Ame raisonnable ayant en sa faculté memoratiue plusieurs images, memoires ou especes emprainctes des choses que l'homme a connues par ses sens, qu'elle reserue: elle en tire par les operations de son entendement plusieurs & diuerses connoissances, qui ne se peuuent acquerir par les sens. La premiere operation que l'homme fait par l'entendement, est de composer & diuiser ce qu'il connoist en ces especes reseruees en la memoire sensitiue: cõme pour exemple, y ayant les especes de Socrates, de quelque cheual, de quelque arbre, d'vne pierre, & semblables, il les compare les vnes auec les autres, selon qu'elles sont mesmes ou differẽtes & semblables ou diuerses: & connoissant que chacune est soubmise aux accidents, qui luy adherent, & subsiste d'elle mesme, il en forme la conception de substance, & entend & affirme que l'homme est substance, que le cheual est substance, & ainsi des autres: & cela est composer: car en ce faisant il considere la substãce ioincte auec ces choses. Et en entendant ainsi ces choses il s'en forme vne espece intelligible qu'il reserue, ou bien il conceura par la difference qu'il connoistra entre l'homme & le cheual, que l'vn n'est pas l'autre, & entendra que l'homme n'est pas cheual, ny le cheual homme; & vne telle operation de l'entendement s'appelle diuiser: parce qu'il considere ces choses cõme diuisees les vnes des autres. Telle est doncques la premiere operation de l'entendement, qui se fait des especes sensibles, desquelles il en tire par ce moyen, & forme en luy mesme des especes intelligibles.

Λέγω δὲ πρὸς ἡμᾶς μὲν πρότερα καὶ γνωριμώτερα, τὰ ἐγγύτερον τῆς αἰσθήσεως.

Arist. l. 1. poster. c. 2. t. 12. Quod ad nos priora & notiora appello, quæ sunt propinquiora sensui.

Τὰ συμβεβηκότα συμβάλλεται μέγα μέρος πρὸς τὸ εἰδέναι τὸ τί ἐστι.

Οἷον αἰσθανόμενος τὸ φρυκτὸν, ὅτι πῦρ τῇ κοινῇ γνωρίζει· ὁρῶν κινούμενον, ὅτι πολέμιος· ὅτε δ' ἐν τοῖς ἐν τῇ ψυχῇ φαντάσμασιν ἢ νοήμασιν ὥσπερ ὁρῶν, λογίζεται καὶ βουλεύεται τὰ μέλλοντα πρὸς τὰ παρόντα.

L.1.de anim c.2.t.11. Accidentia magnopere cōferunt ad cognoscendum quid est.

L.3.c.8.t.33 Sentiens facem sensu communi cognoscit esse ignē: & videns eā moueri, cognoscit esse hostem: quandoque vero in phantasmatibus seu conceptibus qui sunt in anima quasi cernens, ratiocinatur & consultet de futuris, respiciens ad præsentia.

La seconde operation de l'entendement c'est discourir, argumenter, ou ratiociner qui est vne mesme chose, & signifie inferer vne chose d'vne autre: c'est à dire tirer d'vne chose connue, la connoissance d'vne qui estoit inconnue. Cette operation dépend de la premiere, car de ce qui a esté composé ou diuisé par la premiere operation, celle-cy se faict moyennant les especes intelligibles des choses connues qu'il a reseruees en luy: comme pour exemple, de ce que Socrates est substance & Platon substance, & tout de mesme Aristote, il enfere que Theophraste qui est la mesme chose qu'eux, est substance; & n'est pas cheual, & par vn autre discours que tout homme est substance, & que nul homme est cheual & semblables.

Μόνον γὰρ ἔχει λόγον ὁ ἄνθρωπος.

Arist l 7.polit.c.13. Homo enim solum ex omnibus animalibus ratione præditum est.

La troisiéme operation de l'entendement est d'entendre simplement & contempler tout d'vn coup, les choses composees & diuisees par la premiere operation de l'entendement, & desquelles il a acquis la connoissance par le discours: cette simple intellection se faict par le moyen des especes intelligibles qu'il a reseruees des choses connues par ses precedentes operations: comme pour exemple de la substāce du cheual & semblables: sans qu'il ait plus besoing de discourir, argumēter, ou ratiociner, pour connoistre ces choses. On peut dire qu'vne telle intellection ou contemplation est semblable à celle dont les Anges entendent les choses: car leur connoissance est sans discours & semblable en certaine maniere, à la connoissance que les sens nous donnent des odeurs, des saueurs, du son, & semblables. Mais l'argumentation, ratiocination ou discours de l'entendement que nous appellons raison, est propre à luy seul, & ne conuient pas à vne autre chose: à cause dequoy les Philosophes ont donné le nom de raisonnable à l'ame humaine, plustost que d'intellectiue: parce que cette operation de raisonner la distingue d'auec les Anges, qui ont aussi entendement & volonté, comme les hommes; & d'auec les animaux, qui connoissent sans discours. Non que la differēce de raisonnable, par laquelle nous distinguons l'ame humaine d'auec les bestes & les Anges soit vne faculté ou vn sien acte: car c'est le degré essentiel de l'ame humaine qu'il faut entendre, lequel est substance, & duquel le principe & la faculté de ratiociner est proprieté & accident seulement, ainsi que son operation: lequel degré essentiel, estant connu par la ratiocination, nous luy donnons le nom de raisonnable, le tirant de cette operation appellee raison ou ratiocination, qui est propre & particuliere à l'homme.

Ὥσπερ δὲ τὸ σῶμα πρότερον τῇ γενέσει τῆς ψυχῆς, οὕτω καὶ τὸ ἄλογον τοῦ λόγον ἔχοντος· φανερὸν δὲ καὶ τοῦτο· θυμὸς γὰρ καὶ βούλησις, ἔτι δὲ ἐπιθυμία, καὶ γενομένοις εὐθὺς ὑπάρχει τοῖς παιδίοις· ὁ δὲ λογισμὸς καὶ ὁ νοῦς, προϊοῦσιν ἐγγίνεσθαι πέφυκε.

Arist.7.polit.c.15. Vt autem corpus animo origine prius est: sic & pars animi rationis expers parte rationis participe prior est: licet autem hoc quoque hinc intelligere, quod animi quidam ardor seu excandescētia & voluntas & præterea cupiditas, in pueris statim in lucem editis inest: ratiocinatio verò, & mens ætate progressis innasci solet natura.

Aussi tost que l'homme est homme, c'est à dire dés l'heure que l'ame raisonnable est ioincte auec le corps organique, & qu'elle l'actue & informe, il a l'entendement qui suit necessairement l'ame raisonnable, sans en pouuoir estre separé naturellement: & partant il est capable dés lors de raison: mais neantmoins faute de sollidité és organes des sens, & d'auoir les especes & la memoire des choses, il ne peut vser de cette faculté, que par succession de temps: au moyen dequoy il a l'vsage des sens & de l'appetit sensitif, auparauant que de ratiociner & faire les autres functions de l'entendement. Et c'est de cette sorte que se doit entendre ce qu'Aristote dit, que la partie irraisonnable est premiere que la raisonnable: que la collere, la volonté & l'appetit sont és enfans dés leur naissance; mais que l'entendement & la ratiocination ne leur naist que lors qu'ils sont auancez en aage.

Ἔστι δ᾽ ὥσπερ ἐν τῇ ψυχῇ ὅτε μὲν νόημα ἄνευ τοῦ ἀληθεύειν ἢ ψεύδεσθαι, ὅτε δὲ ἤδη ᾧ ἀνάγκη τούτων ὑπάρχειν θάτερον· οὕτω καὶ ἐν τῇ φωνῇ· περὶ γὰρ σύνθεσιν καὶ διαίρεσίν ἐστι τὸ ψεῦδός τε καὶ τὸ ἀληθές· τὰ μὲν οὖν ὀνόματα αὐτὰ καὶ τὰ ῥήματα ἔοικε τῷ ἄνευ συνθέσεως καὶ διαιρέσεως νοήματι.

Arist. l. de interpret. c. 1. *Quemadmodum autem in anima interdum est intelligentia veri vel falsi expers, interdum vero cui iam necesse est alterum horũ inesse: ita etiam in voce, nam in compositione & diuisione est veritas aut falsitas. Ipsa igitur nomina & verba assimilantur intelligentiæ quæ est sine compositione & diuisione.*

Νοῦ μὲν γὰρ κίνησις, νόησις. &c.

L. 1. de anim. c. 3. t. 48. Intellectus enim motus est intellectio. &c.

Νόησις ἔοικεν ἠρεμήσει τινὶ καὶ ἐπιστάσει, μᾶλλον ἢ κινήσει, τὸν αὐτὸν δὲ τρόπον ὁ συλλογισμός.

Intellectio similis est cuidam quieti & statui, potius quàm motui, eodemque modo syllogismus.

Ἐν οἷς δὲ τὸ ψεῦδος καὶ τὸ ἀληθές, σύνθεσίς τις ἤδη νοημάτων ὥσπερ ἓν ὄντων.

L. 3. c. 7. t. 21. In quibus autem est falsitas & veritas, iam est compositio quædam conceptuum, quasi vnum sint.

Αἰσθάνεσθαι, ὅμοιον τῷ φάναι μόνον, καὶ νοεῖν· ὅταν δὲ ἡδὺ ἢ λυπηρὸν, οἷον καταφᾶσα ἢ ἀποφᾶσα, διώκει ἢ φεύγει.

C. 8. t. 28. Sentire est simile dictioni soli, & intellectioni: cùm autem iucundum aut molestum percepit, quasi affirmasset aut negasset, persequitur vel fugit.

Συμπλοκὴ γάρ ἐστι νοημάτων τὸ ἀληθὲς ἢ ψεῦδος.

C. 9. t. 39. Verum aut falsum est complexio mentis conceptuum.

Αἴσθησις τῶν ἰδίων, ἀεὶ ἀληθής, καὶ πᾶσιν ὑπάρχει τοῖς ζώοις· διανοεῖσθαι δ᾽ ἐνδέχεται καὶ ψευδῶς, καὶ οὐδενὶ ὑπάρχει, ᾧ μὴ καὶ λόγος.

C. 3. t. 152. Sensus propriorum obiectorum semper est verus, & omnibus inest animalibus: ratiocinari verò contingit etiam falso, nec vlli inest, cui non insit etiam ratio.

Τὸ δὲ ὡς ἀληθὲς ὂν, καὶ μὴ ὂν ὡς ψεῦδος, περὶ σύνθεσίν ἐστι καὶ διαίρεσιν· τὸ δὲ σύνολον, περὶ μερισμὸν ἀντιφάσεως· τὸ μὲν γὰρ ἀληθὲς τὴν κατάφασιν ἐπὶ τῷ συγκειμένῳ ἔχει, τὴν δ᾽ ἀπόφασιν ἐπὶ τῷ διῃρημένῳ· τὸ δὲ ψεῦδος, τούτου τοῦ μερισμοῦ τὴν ἀντίφασιν.

L. 6. metap. c. 2. t. 4. Ens autem vt verum, & non ens vt falsum, in compositione & diuisione cernuntur, vtrumque autem simul in contradictionis partitione: habet enim verum affirmationem in coniunctis, in diuisis negationem, falsum vero, huius partitionis contradictionem.

Οὐ γάρ ἐστι τὸ ψεῦδος καὶ τὸ ἀληθὲς ἐν τοῖς πράγμασιν, οἷον, τὸ μὲν ἀγαθὸν, ἀληθές· τὸ δὲ κακὸν, ψεῦδος· ἀλλ᾽ ἐν διανοίᾳ· περὶ δὲ τὰ ἁπλᾶ καὶ τὰ τί ἐστιν, οὐδ᾽ ἐν τῇ διανοίᾳ.

Neque enim verum & falsum in rebus sunt, quasi verum sit id quod bonum; falsum autem, id quod malum; sed in mente: non tamen in mente, quæ circa simplicia, & quidditates rerum versatur.

Par la premiere operation de l'entendement, sa conception est ditte vraye ou fausse, selon qu'il compose l'vne auec l'autre des choses qui sont, vrayemẽt coniointes ensemble ou ne le sont pas: & tout de mesme selon qu'il diuise l'vne de l'autre celles qui sont vrayement diuisees ou ne le sont pas: en quoy vray & faux ne regarde que la conception mentale: mais parce qu'il ne donne son iugement, ny ne consent aux choses que par sa seconde operation, selon qu'il a conclu par son discours: à cause de cela la verité ou fausseté n'est proprement, ny vrayement en l'entendement, que par sa seconde operation, selon laquelle il donne son iugement en consentant ou dissentant. Ainsi nous voyons que celuy qui est enseigné, ne iuge pas incontinent des conceptions de celuy qui enseigne, comme il les entend en les oyant: parce qu'il a besoing d'y apporter auparauant la lumiere de son entendement, que nous appellons iugement: lequel se faict par le discours pour distinguer le vray du faux: car le Precepteur ne peut communiquer au disciple autre chose que ses conceptions, pour luy seruir d'obiect, & afin qu'il les approuue en reprouue en son entendement, selon la lumiere iudiciaire. Mais en la troisiéme operation de l'entendement, il n'y a verité, ny fausseté: car il ne faict qu'entendre simplement les choses & les contempler, selon les especes intelligibles qu'il en a, sans les composer, ny donner son iugement dessus. On compare la connoissance des sens exterieurs à la simple intellection ou contemplation: parce qu'il n'y a composition, diuision, ny discours: & celle de la fantaisie estimant l'obiect bon ou mauuais, a l'affirmation & negation. Boëce compare la simple intellection ou contemplation, à l'eternité: & la ratiocination, au temps: parce que comme l'eternité est stable aussi est l'entendement en sa maniere, cependant qu'il entend sans discours: & comme le temps consiste en vn flux, aussi faict la ratiocination, cependant qu'elle tend de l'vne à l'autre.

Voila l'ordre & la façon dont les connoissances sensitiues & les intellectuelles s'engendrent en l'ame raisonnable; au progrez desquelles on peut dire, qu'elle se comporte en l'vsage des sens & de l'entendement, comme nous ferions en prenant auec la main gauche vne poignee de plusieurs choses composees de diuerses parties chacune interieu-

rieurement en soy, lesquelles choses puis apres nous tirerions chacune à part par l'office de la main droitte, selon qu'elles conuiendroient ensemble, tant en leur parties externes qu'au regard des internes: car l'ame raisonnable ayant pris par les sens, les especes des obiects corporels & sensibles comme par sa main gauche, elle separe puisapres les parties où les conioinct par l'entendement, comme par sa main droitte, selon qu'elles sont semblables où diuerses: & connoist par son discours leur nature, & les parties dont elles sont composees: gardant des especes intelligibles de tout ce qu'elle cõçoit: en composant, diuisant & discourant.

La connoissance intellectiue semble nous confirmer que les choses sensibles sont connues en leurs especes, sans que la presence de l'obiect y soit requise pour autre chose que pour la production de l'espece, comme nous auons dit: attendu que nous pouuons entendre toutes choses és especes intelligibles des obiects, sans que leur presence y serue en façon quelconque à les faire entendre. Or cela estant, il semble que la distinction qu'on faict de science intuitiue ou de vision, d'auec la connoissance abstractiue ou de simple intelligence, ne pourroit auoir lieu en la sorte qu'on la pose pour nostre regard: qui est telle. La cõnoissance intuitiue ou de vision, c'est la connoissance de la chose presente selon qu'elle est presente, c'est à dire vne connoissance par laquelle nous atteignons la chose de sorte que la presence de l'obiect soit connue en soy, & non pource qu'elle soit prouuee: comme pour exemple, quand quelqu'vn voit la blancheur en vne muraille. La connoissance abstractiue ou de simple intelligence, c'est la cõnoissance d'vne chose selon qu'elle n'est pas presente, comme pour exemple, la connoissance par laquelle ie pense en Socrates absent, & celle par laquelle l'Astrologue cõsidere l'Eclipse qu'il ne voit pas, encores qu'il sçache qu'en cette heure, la terre est interposee entre la Lune & le Soleil: & celle par laquelle le Philosophe cõnoist Dieu par le moyen des creatures. Or l'obiect n'estãt connu qu'en son espece, sa presence ne sert de rien pour rendre la connoissance plustost intuitiue qu'abstractiue: & secondement parce qu'il ne faict aucune cõnoissance intellectuelle naturellement que par discours, que par composition, diuision ou discours: ou qu'ils n'ayent precedé: au moyen dequoy il ne peut y auoir de connoissance intellectuelle, qui soit intuitiue, que celle qui se faict par la troisiéme operation de l'entendement en l'ordre que nous l'auons posee: à sçauoir l'intelligence.

Δοκεῖ δὲ καὶ τὸ νοεῖν καὶ τὸ φρονεῖν ὥσπερ αἰσθάνεσθαί τι εἶναι· ἐν ἀμφοτέροις γὰρ τούτοις ἡ ψυχὴ κρίνει τι καὶ γνωρίζει τῶν ὄντων.

Arist. l. 3. de anim. c. 3. t. 150. Tam intelligere quam prudẽtis munere fungi videtur esse vt sentire quiddã: his enim vtrisque anima indicat & cognoscit entium aliquid.

Ie n'ignore pas que la plus part des Philosophes ne posent que la simple intellection des choses, est la premiere operation de l'entendement, se fondant sur ce qu'ils disent que l'entendement doit apprehender premierement les choses separément en leur termes, que de les conioindre ou diuiser. Quant à moy, ie ne suis pas de cette opinion; parce qu'en considerant la connoissance, soit de la part de l'homme entier, soit de la part de l'ame raisonnable: quand elle connoist quelques choses par le moyen des sens, selon qu'elles s'y offrent & en sont comprises: ce seroit vne chose superflue d'en rechercher par l'entendement la mesme connoissance qu'elle a desia par les sens: & par consequent contre la nature, qui fuit toute vaine operation. Mais ie dy que l'ame connoissant par ses sens les choses telles qu'elles sont par le dehors, & les tenant par leur moyen, comme par sa main gauche, elle vient auec l'entendement, comme de sa main droitte, y chercher d'autres connoissances, regarde leurs parties, les compare, découure en quoy elles conuiennent & sont distinguees, les composant ou diuisant, selon leur conuenance ou diuersité: & ainsi composer & diuiser est la premiere operation de l'entendement. Et ayãt tiré de là des connoissances, dont elle reserue des especes intelligibles, elle vient à argumenter & discourir par le moyen de ses especes, qui est la seconde operation de l'entendement: laquelle en fin est suiuie de la troisiéme, qui est la simple intellection ou contemplation, comme nous auons dit: par laquelle elle connoist les choses tout d'vne veuë, dont elle a acquis les especes intelligibles sans plus cõposer, ny diuiser. Ie n'ay point leu les liures d'aucuns Philosophes qui tiennent que les connoissances de l'entendement se tirent des especes sensibles, reseruees en la memoire de la maniere que nous venons de dire, c'est pourquoy nous rapporterons tout presentement leur opinion, & puis nous la refuterons.

De l'entendement agent & de l'entendement passif ou possible.

CHAPITRE IV.

Εἰ δή ἐστι τὸ νοεῖν ὥσπερ τὸ αἰσθάνεσθαι, ἢ πάσχειν τι ἂν εἴη ὑπὸ τοῦ νοητοῦ, ἤ τι τοιοῦτον ἕτερον.

Ὥσπερ τὸ αἰσθητικὸν πρὸς τὰ αἰσθητά, οὕτω τὸν νοῦν πρὸς τὰ νοητά.

Ἐπεὶ δ' ὥσπερ ἐν ἁπάσῃ τῇ φύσει ἐστί τι, τὸ μὲν, ὕλη ἑκάστῳ γένει (τοῦτο δὲ, ὃ πάντα δυνάμει ἐκεῖνα) ἕτερον δὲ, τὸ αἴτιον καὶ ποιητικὸν, τῷ ποιεῖν πάντα (οἷον ἡ τέχνη πρὸς τὴν ὕλην πέπονθεν) ἀνάγκη καὶ ἐν τῇ ψυχῇ ὑπάρχειν ταύτας τὰς διαφοράς· καὶ ἔστιν ὁ μὲν, τοιοῦτος νοῦς, τῷ πάντα γίνεσθαι· ὁ δὲ τῷ πάντα ποιεῖν, ὡς ἕξις τις, οἷον τὸ φῶς· τρόπον γάρ τινα, καὶ τὸ φῶς ποιεῖ τὰ δυνάμει ὄντα χρώματα, ἐνεργείᾳ χρώματα.

Arist. l. 3. de anim. c. 5. t. 2. Ergo si intelligere est vt sentire: aut pati quiddam fuerit ab intelligibili, aut liquid aliud eius modi.

T. 3. Vt sensitiuum ad sensibilia; ita intellectum, ad intelligibilia.

C. 6. t. 17. Quoniam autem vt in vniuersa natura est aliquid, quod est materia cuique generi subiecta; (idque quia potestate est omnia illa:) alterum verò, quod est causa, & vim habet efficiendi, quia facit omnia: (vt ars ad materiam affecta est) necesse est etiam in anima inesse has differentias: atque alter est talis intellectus, quia omnia fit: alter quia omnia facit, tanquam habitus quidam, velut lumen: nam quodammodo etiam lumen eos qui sunt potestate colores, facit actu colores.

COMME la matiere premiere se rapporte à toutes les formes naturelles, l'entendement humain regarde tout de mesme les choses qui peuuent estre entẽdues par luy; & est capable de deuenir toutes choses par leurs especes ou ressemblances intelligibles, comme elle par les formes; & ainsi que la matiere ne peut estre reduitte en acte pour le regard des formes qu'elle contient en puissance que par la vertu de quelque agent naturel, semblablement l'entendement humain qui naist comme vne carte blanche ou table d'attente, ne peut estre informé de la connoissance des choses, s'il n'interuient quelque cause efficiente. Pour ces raisons Aristote diuise la puissance intellectiue de l'ame humaine en entendement agent, & entendement possible, que plusieurs ont estimé estre deux facultez reellement distinctes. Quelques vns se sont persuadez que cet entendement agent estoit vne substance immaterielle: autre que l'ame raisonnable; à sçauoir vne intelligence: & d'autres que c'estoit Dieu mesme.

Ceux qui diuisent l'entendement en agent & possible, comme deux facultez de l'ame reellement distinctes, disent que l'entendement agent est vne puissance de l'ame raisonnable, simple & immaterielle, non attachee à aucun organe corporel, nee propre à illuminer les especes sensibles, qui sont en l'imaginatiue & en la memoire, produire les especes intelligibles, & rendre par ce moyẽ l'obiect actuellemẽt intelligible: & que l'entendemẽt possible est vne puissance simple & immaterielle de la mesme ame raisonnable, nee propre à entendre toutes les natures des choses: de sorte qu'ils dõnent à l'entendemẽt agent pour obiect, toutes les especes sensibles reseruees en l'imaginatiue & en la memoire. Les opinions sont diuerses pour le regard des effects de l'entendement agent en ces offices. Les vns veulent que tout ainsi que quand les couleurs sont illuminees, les choses colorees encores qu'elles soient corporelles, enuoyent & impriment en la veuë leurs especes & ressemblances d'vne certaine façon spirituelle, laquelle veuë les reçoit comme le miroir faict les images & les figures des choses qui luy sont representees: de mesme que l'entendement agent venant à esclaircir & illustrer de sa lumiere les especes sensibles des choses, qu'il estiment estre en la fantaisie & en la memoire, soubs des conditions particulieres; il les despoüille de toute leur materialité & les denue de toutes leurs differences singulieres ou indiuiduales: de sorte qu'estant ainsi espurees par vne telle lumiere, ces especes qui auparauant n'estoient intelligibles qu'en puissance esloignee seulement, selon leur opinion, sont faittes intelligibles en acte par l'action de l'entendement agent, sans conditions materielles, ny singulieres: ainsi que par la lumiere du Soleil, la seule blancheur du laict paroist & nõ sa douceur. Et puis l'entendemẽt possible entend par elles ainsi rendues intelligibles imprimees en luy, & y residentes subiectiuemẽt les choses dõt elles sont especes & ressemblãces, & cõnoist & cõprend les obiects qu'elles representẽt, qui sont rẽdus intelligibles actuellemẽt par leur moyẽ: & lors elles sont especes intelligibles des choses entẽdues. Ils disent que c'est luy qui cõnoist & nõ l'entẽdemẽt agẽt, lequel produit seulemẽt ces especes au possible, pour rẽdre les especes sensibles, ainsi intelligibles. Cet entẽdemẽt agẽt selon

S. Thom. l. 2. cõt. gent. c. 77.

(selon l'opinion d'aucuns) en illuminant les images de la fantaisie, leur imprime vne certaine forme spirituelle, qui leur dõne la vertu de mouuoir l'entendemẽt possible. Les autres tiennent qu'il les illumine seulement par sa presence & assistance, comme le Soleil esclaire par sa lumiere les couleurs qui sont és tenebres: d'autant que les conditions materielles empeschent l'intelligibilité: ainsi que les tenebres la visibilité. Les autres estiment que sa lumiere demeurãt en luy & s'interposant entre l'entẽdemẽt possible & l'obiect, il illumine par sa splendeur la nature commune de l'espece, sans éclairer la particuliere; dequoy il arriue, qu'il n'y a que ce qu'elle represente de la nature vniuerselle qui paroisse, & non la singuliere. Les autres estimẽt que la fantaisie conioincte auec l'entendement agent produict ces especes plus illustres & efficaces pour estre intelligibles. Et les autres que l'entendemẽt agent, comme vne lumiere externe, esleue actiuemẽt les especes sensibles à produire leurs especes intelligibles, esquelles la nature vniuerselle est representee dépoüillee des differences & conditiõs indiuiduales: en quoy l'entendemẽt agent & les especes sensibles peuuent estre comme la cause vniuerselle & la particuliere de l'espece intelligible, laquelle est produite en l'entendement possible, par l'entendement agent principalement & instrumentalement par les especes sensibles, qui ont esté ainsi esleuees par cette lumiere externe. Et en somme, soit par l'impression d'vne forme és especes sensibles reseruees en la memoire, soit par illuminatiõ ou éleuation, ils veulent que l'obiect soit rendu intelligible en acte, de puissance où il l'estoit, par l'entẽdemẽt agẽt, en ce que l'espece intelligible le represente estãt produitte en l'entẽdemẽt possible par l'entẽdemẽt agẽt, & par l'espece sensible, illustree illuminee ou esleuee: par le moyen dequoy elle se trouue purgee des conditions qui l'empeschoient d'estre ainsi intelligible: car ils tiennent que les fantosmes ne sont pas intelligibles, à cause qu'ils sont particuliers & materiels: & que partant l'entendement ne les peut entendre, qu'ils ne soient despoüillez de leur particularité & materialité, & faicts vniuersels: d'autant, disent-ils, que les especes intelligibles ayant à estre receuës en l'entendement possible qui est puissance immaterielle, il faut qu'elles soient despoüillees de leur materialité; parce que toute chose est receuë en vn autre, selon la maniere de ce qui la reçoit.

Refutation de l'opinion precedente touchant l'entendement agent.

CHAPITRE V.

CONTRE les vnes & les autres de ces opinions, ie tiens apres auoir bien consideré le progrez de l'ame raisonnable en la connoissance des choses, que l'intellect ou entendement agent, soit qu'on le prenne pour vne puissance de l'ame reellement distincte de l'entendement, qu'ils appellent possible: ou pour vne substance immaterielle, autre que l'ame, qui faict l'office que nous venons de dire qu'ils attribuent à l'entendement agent, n'est qu'vne chose feinte & imaginee, vaine & superflue. Et premierement, il n'est point besoing de poser cette puissance de l'ame qu'ils appellent entendement agent, pour estre principe passif & receptif de l'action d'entendre, puis qu'ils donnent cet office à l'entendement possible. Il n'est pas aussi principe actif de l'intellection: car entendre c'est vne operation immanente; à cause dequoy elle doit proceder de l'entendement possible, puisqu'elle y reside: attendu que les actiõs immanentes sont celles qui demeurent és facultez qui les produisent. L'entendement agent n'est non plus requis pour agir sur les fantosmes de l'imaginatiue, ny sur l'entendement possible: car s'il agissoit sur les fantosmes, ce seroit en y imprimant ou en ostant quelque chose: mais ce n'est ny l'vn, ny l'autre: d'autãt que si le fantosme est immateriel, il n'a que faire de l'impression d'aucune vertu de la part de l'entendement agent pour le rendre spirituel: s'il est materiel, cette pretẽduë vertu imprimee ne luy peut changer son estre materiel, nõ plus que l'ame raisonnable ne rend pas le corps auquel Dieu l'a creée immateriel: car il faut plustost iuger qu'vne telle vertu soit corporelle ou incorporelle, selõ que la nature de la chose où elle est receue requiert, que par l'agẽt exterieur (ce qu'il faut entẽdre des choses adherãtes, & nõ des substãces qui subsistẽt par soy. or) tous fantosmes tiennẽt de la matiere selõ leur dire: dõques si cette vertu imprimee estoit, elle seroit corporelle: & partãt si l'entẽdemẽt possible ne peut estre meu d'vn fantosme materiel: le fantosme qui auroit receu cette vertu de l'entẽdemẽt agẽt, ne pourroit mouuoir l'entendement possible nõ plus qu'auparauãt: attendu qu'il demeuroit corporel cõme il estoit. Se-

condement puisque les intelligences ne peuuent imprimer leurs especes immediatement en la matiere, comme il sera mõtré en son lieu; il semble que l'entẽdement agent le pourra encores moins faire és fantosmes, lesquels sont quelque chose de corporel : attendu que c'est à cause de cela qu'ils ne sont pas de soy intelligibles selon leur dire. En somme si le fantosme est immateriel, il n'a que faire de l'impression d'aucune vertu par l'entendement agent pour le rendre spirituel : & s'il est materiel, cette pretenduë vertu imprimee ne luy peut changer son estre materiel sans le corrompre, en le faisant immateriel : & partant l'entendement n'imprime rien és fantosmes qui seruent à les rendre immateriels, comme ils posent. L'entẽdemẽt agent n'oste pas aussi quelque chose des fantosmes: à sçauoir la materialité & particularité qu'ils pretendent y estre : car cette action seroit reelle ou rationnelle. Or elle n'est pas reelle: parce que si elle l'estoit, cette separation seroit de quelque chose reelle, existãte auparauant actuellement és fantosmes: ainsi qu'vne pierre est en celle dont elle est ostee & separee: ou vn accident au subiect d'où il est osté par sa corruption: mais rien ne cesse d'estre és fantosmes, ny par corruptiõ, ny par transport d'eux à l'entendement possible: d'autant que rien n'est corrompu au fantosme. La forme ne passe pas d'vn subiect en vn autre, & les fantosmes demeurent en la memoire tels qu'ils estoient : & partant vne telle separation ne peut estre reelle. Elle n'est pas rationnelle aussi : parce que toute action rationnelle est de l'entendement connoissant sur vne chose connue qui est en luy : mais l'entendemẽt agent n'agit pas sur les fantosmes, cõme les connoissant: car selon ceux qui tiennent cette opinion, son action n'est pas de connoistre; tant s'en faut ils la presupposent deuant toute connoissance. Donques son action sur les fantosmes n'est pas rationnelle : & partant les fantosmes demeurent tels qu'ils estoient auparauant. Or si l'entendemẽt agent ne peut par vne forme imprimee rẽdre les especes sensibles, intelligibles, ny par separation de quelque chose, il le pourra encores moins par l'interposition de sa lumiere entre elles & l'entendement possible, ny par aucune autre eleuation.

Si l'entendement agent agissoit sur le possible, ce seroit à part soy sans que le fantosme y agist, ny seul, ny auec luy: ou bien l'entendemẽt agent & le fantosme agiroient ensemble, comme deux agents imparfaicts, faisant l'vn auec l'autre l'office d'vn agent parfaict, en la mesme maniere que deux hommes tirent vn nauire, ce que l'vn, ny l'autre à part soy ne pouuoit faire. Or il ne peut estre que l'entẽdemẽt agent agisse seul en l'entẽdemẽt possible & que les fantosmes n'operent rien du tout : parce que s'il n'est point requis pour entendre que l'obiect ou ce qui le represente agisse en la puissance, il est certain que puisque l'entẽdemẽt agent demeure tousiours selõ soy en l'habitude qu'il a vers l'entẽdemẽt possible & qu'il peut agir en luy sans fantosmes, que l'entẽdemẽt possible auroit tousiours entendu dés le commencement, & entendroit tousiours toutes choses, sans auoir besoing de fantosmes, qui est vne pure mocquerie : comme chacun l'experimente. Il n'y a non plus d'apparence que l'entendemẽt agent & le fantosme soient concurrents partialement : car l'effect suiuant tousiours la plus debile partie de la cause efficiente, l'espece intelligible seroit necessairement quelque chose de materiel & telle que le fantosme qu'ils posent corporel. De dire aussi que l'vn influe en l'autre, ou que l'vn cause seulement la disposition & l'autre la forme, ou bien qu'ils soient comme deux imparfaicts agents dont chacun a la vertu d'agir, mais imparfaitte; ce sont choses qu'on ne prouue point, & de les supposer, c'est prendre pour concedé ce qui est en question : à cause dequoy nous ne nous y arrestons pas.

D'auantage s'il y auoit vn entendement agent, qui rendist par son action les choses vniuerselles, de materielles particulieres qu'elles estoient, & les separast les vnes d'auec les autres, elles seroient toutes en leurs parties egallement intelligibles, tant les essentielles que les accidentelles, dés lors qu'il en auroit illuminé les fantosmes : car il n'en peut despoüiller vne & la rendre intelligible sans les autres; tout ainsi qu'vne lumiere frappant quelque tableau, faict par la clarté qu'elle leur donne, que toutes les couleurs soient egallement visibles chacune selon sa nature: & ainsi l'entendement agent illuminant le fantosme d'vn cheual, rendroit distinctement apparente la nature du corps, la nature de la chose viuante, la nature de l'animal, la nature du cheual, la nature de la quantité, de la qualité, & generalement de tout ce qui est en luy: de maniere que sans trauailler l'entendement possible pourroit entendre la nature de toutes choses fort à son ayse : mais nous esprouuons bien le contraire : car auec toute la peine & le labeur que nous pouuons employer en la recherche des sciences par vn long estude,

estude, nous ne sçaurions acquerir la connoissance des essences, que de bien fort peu de choses: encores est-ce plustost confusement que distinctement. Que si l'entẽdemẽt agent illuminant les fantosmes, en rendoit vne partie intelligible & non l'autre: la connoissance intellectuelle ne se pourroit iamais auoir de ceste partie, qui ne seroit point illuminee: car ce que nous voyõs par la lumiere du Soleil la blancheur du laict sans voir sa douceur, c'est qu'il y a vn autre senspour la connoistre, qui est le goust, là où nous n'auons qu'vn entendemẽt possible, lequel selon leur dire ne peut entẽdre que par le benefice de l'entendemẽt agent. Il n'y a point de raison aussi d'estimer, que l'illumination des especes intelligibles decouurist l'vniuersalité & laissast en tenebres la singularité, comme ils posent.

Qu'il n'est point besoin que les especes sensibles ou fantosmes soient despoüillez de materialité ny singuliarité, afin que l'entendement en tire ses connoissances.

CHAPITRE VI.

IL est certain que l'obiect de l'entendement c'est l'estant transcendement consideré, & toutes les parties ou especes: dequoy il s'ensuit que les fantosmes, residents en la fantaisie, qui sont estants doiuent estre intelligibles: & partãt il n'est point besoin de despoüiller les fantosmes de materialité pour les rendre intelligibles: tant s'en faut, l'entendemẽt entend la matiere mesme. Ie suis bien d'accord qu'il faut que les choses soient receuës selon la maniere de ce qui les reçoit, & que partant les especes que l'entendement reçoit doiuent estre immaterielles comme luy: mais ie dis qu'il ne s'ensuit pas que les fantosmes bien que materiels doiuent estre despoüillez de leur materiallité, pour estre intelligibles. Ce qui leur a fait en penser autrement, vient de ce qu'ils n'ont pas bien pris garde à la façon dont l'ame procede en sa connoissance: car comme l'homme enti er, ou son ame reçoit en soy moyennant le ministere des sens, la connoissance des choses sensibles par les especes imprimees des obiects qui sont les fantosmes, lesquels sont spirituels à comparaison des obiects & proportionnez aux sens: semblablement l'entendement se forme en luy des especes intelligibles de ce qu'il tire des fantosmes: & de ce qu'il compose, diuise & conclud par son discours: en sorte que l'espece qu'il en tire & exprime demeure imprimee en luy & represente ces choses, sans estre materielle cõme les fantosmes. Et secondemẽt, parce que pour cõposer, diuiser & discourir dessus le fantosme, auparauãt que d'en exprimer quelque espece: il n'est point besoin que l'entendement ait en soy le fantosme, puis que le sens & l'entendement sont l'vn & lautre puissances de l'ame de l'homme, qui est vne de nombre en luy; que c'est par la mesme ame qu'il sent & qu'il entẽd, (combien que ses operations soiẽt diuerses,) & que ce qui est és sens interieurs, est en l'ame: laquelle se sert de leur ministere pour luy apporter les images des obiects sensibles, & puis de l'entendemẽt pour les composer, diuiser & discourir dessus, & en connoistre par son discours, & par sa ratiocination, ce que les sens ne luy peuuẽt apprendre: se formant de toutes ces nouuelles cõnoissances des especes intelligibles: à sçauoir de la nature & de l'essence, ainsi que nous faisons vne chose du pied & vne autre de la main. De sorte que ce seroit vne operation vaine & superflue à l'ame, de chercher la connoissance de la chose qu'elle auroit desia. Cecy est confirmé par l'ordre des operations de l'ame raisonnable qui est tel, qu'au mesme instant que l'espece intentionnelle touche vn des sens exterieurs, toute l'essence de l'ame est touchee: à cause qu'elle est indiuisible, & lors elle opere dessus par ordre auec toutes ses puissances sensitiues & intellectiues, (si ce n'est qu'elles soient occupees, ententiues, & bandees à quelqu'autre action,) & ses facultez selon leurs diuerses natures, s'inclinent & se meuuent diuersemet à l'arriuee des obiects. Les sens exterieurs apportent chacun l'espece du leur simplement: le sens commun les connoist tous: l'imaginatiue les reçoit cõme bons ou mauuais: la memoire en garde la ressemblance: & l'appetit selon l'apprehension de l'imaginatiue, les fait suiure ou fuir: l'entendemẽt compose, diuise & discourt dessus, recherche leur nature & essence qu'il entend, lors qu'elle est trouuee, & encores apres; par le moyẽ des especes qu'il en exprime par son intellection qu'il imprime en luy & les garde; & la volonté veut ou ne veut pas, selon que l'entendemẽt le iuge. L'entendement n'exprime pas des especes intelligibles des fantosmes seulement: car il en exprime encores puis a-

pres d'autres des especes intelligibles mesmes, & encores d'autres de celle-cy, & ainsi tousiours selon qu'il monte de connoissance en connoissance par son discours. Car aucune connoissance ne se fait qu'en exprimant vn espece ou ressemblance de la chose entenduë: comme pour exemple, quand i'entends l'operation de mon entendement connoissant, ie tire vne espece de ceste operation: quãd par la cõnoissance de ceste operation, i'entends la faculté dont elle est procedee: i'exprime vne espece de ceste faculté: & quand par la connoissance de ceste faculté, ie connois l'ame raisonnable, ie tire vne espece intelligible de l'ame raisonnable.

Ie dy doncques que combien que l'entendement puisse entendre les fantosmes, qu'il n'est pas besoin que ce soit par sa connoissance primitiue, & qu'il suffit à l'ame pour composer, diuiser, & discourir dessus, d'en auoir la connoissance telle qu'elle l'acquiert par les sens: car si elle s'amusoit à les connoistre encores par l'entendement tels qu'ils sont en la fantaisie, auant que de composer ou discourir dessus: ceste seconde connoissance seroit en vain & superfluë: attendu que de les apprehender par l'entendement tels qu'ils sont en la fantaisie, cela ne luy donneroit pas d'auantage de lumiere ny de connoissance qu'elle en auoit par les sens: doncques puis que la nature n'opere point en vain, il est raisonnable de croire que l'ame se contente de la connoissance qu'elle en a par les sens, quand elle viẽt à composer & diuiser dessus, par l'operation primitiue de l'entendement, pour en tirer des connoissances par son discours: & qu'elle ne les considere iamais directement par l'entendement d'vne connoissance primitiue, ains tousiours par reflexion premierement: à sçauoir quand elle remonte à l'origine du progrez de sa connoissance: mais elle les peut puis apres considerer directement quand elle veut.

Ces mesmes Philosophes tiennent que les choses particulieres materielles, sont bien connuës directement par le sens, moyennant leur espece sensible: laquelle selon leur opinion represente l'obiect comme particulier; mais que l'entendement ne les apprehende que par reflexion: en sorte que l'entendement entend premieremẽt la nature vniuerselle comme son propre obiect par l'espece intelligible qui la represente: qu'apres il retourne à connoistre l'action dont il a entendu & consideré que ceste action a esté causee par l'espece intelligible, auec l'entẽdement mesme: puis qu'il reuiẽt à cõsiderer l'espece intelligible, & comprendre qu'elle a esté extraitte de la fantaisie, & cõnoist qu'elle a esté causee d'vne chose singuliere qui l'a represente: & qu'alors il a connoissance en ce dernier degré de reflexion de la substance singuliere. Mais il n'en va pas ainsi, & n'est point besoin aussi de despoüiller les choses de leur particularité pour les rendre intelligibles: attendu que leur particularité n'est point materielle ny sensible, ny n'empesche point l'operatiõ de l'entendement. Car les choses ny leurs especes ou ressemblances intentionnelles, ne sont de soy ny vniuerselles ny particulieres selon leur nature: mais seulement elles se font telles par l'operation de l'entendement en ceste maniere. L'entendement ayant en soy la connoissance de quelque chose, soit substance ou accident, comme pour exemple, l'animal raisonnable, quand il vient à considerer que ceste nature est telle, & mesme en Socrates, comme en Platon, comme en Aristote & semblables, il en forme ceste conception, qu'elle est commune à plusieurs. Et considerant que la nature animal raisonnable qui est en Socrates, ne peut estre la mesme de nõbre en Platon ny en Aristote, ny autres tels que ceux-cy, mais seulement vne semblable: il forme ceste conception, qu'elle n'est qu'en Socrates, & suiuant ces diuerses contemplations, il appelle la mesme nature animal raisonnable vniuerselle, selon qu'elle conuient à plusieurs, & singuliere ou particuliere, selon qu'estant en vne chose elle ne peut estre mesme de nombre en vne autre: & cela des accidents cõme des substances, ainsi que nous l'auons deduit plus amplement en la Metaphysique vniuerselle. Pag. 136. De sorte qu'il s'ensuit premierement que les especes sensibles ne sont point receuës és sens comme vniuerselles ny particulieres: & secondement qu'il ne les faut point despoüiller de leur particularité pour les rendre intelligibles: & que tout au contraire, elles deuiennẽt particulieres ou vniuerselles, selon les diuers respects que l'entendement y cõsidere, & sont intelligibles & entendues de ceste sorte par luy. Or puisque les choses ne sont de soy, ny vniuerselles, ny particulieres, le sens ne les peut connoistre soubs aucune de ces conditions la, mais seulement indiferentes, comme elles sont de leur nature, (sans toutesfois connoistre l'indiference,) n'appartenant qu'à l'entendement seul de les connoistre de l'vne & de l'autre de ces manieres, ainsi qu'elles les ont par son operation. Et partant, puisque les fantosmes ne sont point enuoyez particuliers par les obiects, ils n'ont

n'ont point de particularité en la fantaisie, de laquelle ils ayent besoin d'estre despoüillez pour estre rendus intelligibles.

Que l'entendement agent & le poßible, ne sont distinguez que rationnellement ou de consideration.

CHAPITRE VII.

NOvs pouuons bien conclure maintenant par les raisons qui ont esté deduittes, qu'en quelque sorte qu'on prẽne l'entẽdemẽt agẽt, soit pour vne puissance de l'ame humaine distinguee reellement de l'entendemẽt possible, soit pour vne intelligence separee, luy attribuant les functions qui viennẽt d'estre refutees; que c'est vne chose imaginee & inutille. Et partãt il est tout éuidẽt qu'il n'est point necessaire de poser vn tel entẽdemẽt agẽt, tant s'en faut, ce seroit vne chose vaine & superflue, & multiplier les estants sans necessité contre l'ordre de nature; s'il y auoit deux puissances pour les operations qui peuuent proceder d'vne seule. Doncques nous parlerõs de l'entẽdemẽt simplement desormais, sans le distinguer plus en agent & possible, si ce n'est rationnellement. Il est possible entant qu'il reçoit l'espece intelligible laquelle s'imprime en luy lors qu'il la reçoit comme en son subiect: & il est entendement agent, entant qu'il tire & exprime des fantosmes qui sont en l'imaginatiue, produit en luy mesme ceste espece intelligible, & agit par son moyen sur l'obiect qu'elle represente toutes les fois qu'il l'entend actuellemẽt: car à la verité entẽdre c'est essentiellement agir, & l'intellectiõ que le seul entendemẽt produit, est vne actiõ: en quoy il est aydé par l'espece en deux choses: à sçauoir premierement au genre de la cause finale, attendu qu'elle sert à l'inciter & le determiner à vne certaine operation, estant de soy indeterminé, comme toutes les autres puissances de l'ame: & à luy representer l'obiect dont elle est espece, afin qu'il l'entende. Mais parce que l'espece intelligible est receuë & contenuë en l'entẽdemẽt, il deuiẽt en certaine maniere la chose intelligible, mesme en extrayant sa ressemblance ou espece, en connoissant la chose par son moyen, & en gardant sa ressemblance: & est dit patir en quelque sorte, d'vne passion, toutesfois qui est perfectiue. Et ainsi l'entendemẽt est efficient de l'intellection: & comme nud, receptif d'elle mesme & de l'espece intelligible qu'il a tiree & exprimee par son discours. De sorte que toute la substance de l'intellection est de l'entendement effectiuement & non en partie de l'espece, laquelle incite & meut, determine & specifie au genre de la cause finale: & representant l'obiect l'operation de la puissance connoissante, laquelle de soy est indifferente à connoistre cet obiect-cy ou cettuy-là.

Il ne faut pas trouuer estrange ce double office de l'entendement: car outre que comme nous l'auons declaré, le sens est agent & patient de ceste mesme maniere: il se trouue (comme S. Thomas l'a remarqué,) que ce qui est espars és choses corporelles en diuerses puissances, s'assemble en vn és incorporelles: & de ceste sorte ce qui appartient à l'appetit sensitif & intellectif se trouue en la volonté: & ce qui est és sens exterieurs & interieurs, en l'entendement possible.

De Thom. L. 2. contr. gent. c. 100.

Solution des obiections qu'on faict d'Aristote pour la distinction reelle de l'entendement agent & du paßif.

CHAPITRE VIII.

Εἴδη μὲν οὖν εἶναι, ἢ ἕν τι παρὰ τὰ πολλά, οὐκ ἀνάγκη, εἰ ἀπόδειξις ἔσται· εἶναι μέντοι ἓν κατὰ πολλῶν, ἀληθὲς εἰπεῖν ἀνάγκη, οὐ γὰρ ἔσται τὸ καθόλου, ἂν μὴ τοῦτο ᾖ.

Arist. l. 1. poster. c. 11. Species igitur esse aut vnum quidpiam preter multa, non necesse est si demonstratio fuerit. Sed necesse est vt verè dicatur esse vnum de multis, quia non erit vniuersale, nisi hoc sit

Τὸ δὲ ζῷον τὸ καθόλου, ἤ τοι οὐδὲν ἐστὶ, ἢ ὕστερον.

L. 1. de anim. c. 1. t. 8. Animal autem quod est vniuersale, aut nihil est, aut posterius.

φαίνεται δὲ τῶν πλείστων οὐδὲν ἄνευ σώματος πάσχειν, οὐδὲ ποιεῖν· οἷον ὀργίζεσθαι, θαρρεῖν, ἐπι-

T. 12. Videtur autem plurima neque pati neque facere sine corpore, vt irasci, confidere, cupere, & omnino

θυμεῖν, ὅλως αἰσθάνεσθαι· μάλιστα δ' ἔοικεν ἴδιον τὸ νοεῖν· εἰ δ' ἐστὶ καὶ τοῦτο φαντασία τις, ἢ μὴ ἄνευ φαντασίας, οὐκ ἐνδέχοιτ' ἂν οὐδὲ τοῦτο ἄνευ τοῦ σώματος εἶναι.

Νοῦ μὲν γὰρ κίνησις, νόησις.

Ἡ ψυχὴ δὲ, τοῦτο ᾧ ζῶμεν, καὶ αἰσθανόμεθα καὶ διανοούμεθα πρώτως.

Πάντες γὰρ οὗτοι τὸ νοεῖν σωματικὸν ὥσπερ καὶ τὸ αἰσθάνεσθαι ὑπολαμβάνουσι.

Ἀνάγκη ἄρα, ἐπεὶ πάντα νοεῖ, ἀμιγῆ εἶναι, ὥσπερ φησὶν Ἀναξαγόρας, ἵνα κρατῇ· τοῦτο δ' ἐστὶν ἵνα γνωρίζῃ· παρεμφαινόμενον γὰρ κωλύει τὸ ἀλλότριον, καὶ ἀντιφράττει· ὥστε μηδ' αὐτοῦ εἶναι φύσιν τινὰ μηδεμίαν, ἀλλ' ἢ ταύτην, ὅτι δυνατόν· ὁ ἄρα καλούμενος τῆς ψυχῆς νοῦς, (λέγω δὲ νοῦν, ᾧ διανοεῖται καὶ ὑπολαμβάνει ἡ ψυχὴ) οὐδέν ἐστιν ἐνεργείᾳ τῶν ὄντων πρὶν νοεῖν· διὸ οὐδὲ μεμίχθαι εὔλογον αὐτὸν τῷ σώματι· ποιός γὰρ ἄν τις γίγνοιτο, θερμὸς ἢ ψυχρὸς, κἂν ὄργανόν τι εἴη, ὥσπερ τῷ αἰσθητικῷ· νῦν δὲ οὐδέν ἐστι.

Καὶ οὗτος ὁ νοῦς χωριστὸς, καὶ ἀμιγὴς, καὶ ἀπαθὴς, τῇ οὐσίᾳ ὢν ἐνέργεια· ἀεὶ γὰρ τιμιώτερον τὸ ποιοῦν τοῦ πάσχοντος· καὶ ἡ ἀρχὴ τῆς ὕλης. &c.

Καὶ τοῦτο μόνον ἀθάνατον καὶ ἀΐδιον.

Ἀλλὰ μὴν οὐδὲ τὸ λογιστικὸν, καὶ ὁ καλούμενος νοῦς, ἐστὶν ὁ κινῶν· ὁ μὲν γὰρ θεωρητικὸς οὐθὲν νοεῖ πρακτὸν οὐδὲ λέγει περὶ φευκτοῦ καὶ διωκτοῦ οὐθέν.

Νοῦς δὲ, ὁ ἕνεκά του λογιζόμενος καὶ ὁ πρακτικὸς, διαφέρει δὲ τοῦ θεωρητικοῦ τῷ τέλει.

Ἔτι καὶ ἐπιτάττοντος τοῦ νοῦ, καὶ λεγούσης τῆς διανοίας φεύγειν τι ἢ διώκειν, οὐ κινεῖται. &c.

Ἡ ὄρεξις ἢ νοῦς, εἴ τις τὴν φαντασίαν τιθείη ὡς νόησίν τινα.

Φαντασία δὲ πᾶσα, ἢ λογιστικὴ ἢ αἰσθητική. &c.

Ἡ μὲν οὖν αἰσθητικὴ φαντασία (ὥσπερ εἴρηται) καὶ ἐν τοῖς ἀλόγοις ὑπάρχει· ἡ δὲ βουλευτικὴ ἐν τοῖς λογιστικοῖς.

Καὶ ὑποκείσθω δύο τὰ λόγον ἔχοντα, ἓν μὲν ᾧ θεωροῦμεν τὰ τοιαῦτα τῶν ὄντων, ὧν αἱ ἀρχαὶ μὴ ἐνδέχονται ἄλλως ἔχειν· ἓν δὲ ᾧ τὰ ἐνδεχόμενα.

sentire, maximè autem proprium videtur intelligere, quod si hoc est phantasia quædam, aut non sine phantasia: certè neque hoc potest esse sine corpore.

C.3.t.48. Intellectus enim motus est intellectio.

L. 2. c. 2. t. 14. Anima verò est id quo viuimus & sentimus, & intelligimus primo.

L.3.c.3.t.151. Hi namque omnes existimant intelligere esse corporeum, vt & sentire.

C.5.t.4. Necesse est igitur, eum quia omnia intelligit, esse non mixtum, sicut ait Anaxagoras, vt superet: hoc autem est, vt cognoscat, quod enim intus apparet prohibet alienum, atque obstruit. Ideò vt non sit eius vlla alia natura, quàm hæc, vt sit possibilis: qui igitur vocatur anima intellectus (is, inquam, intellectus quo anima ratiocinatur & existimat) nihil actu est eorũ quæ sunt antequam intelligat. Idcirco non est rationi consentaneum, eum esse mixtum cum corpore; quia fieret qualis quidam, vt calidus aut frigidus: & posset esse aliquid eius instrumentum, vt sensitiuo: nunc verò nullum eius instrumentum est.

C. 6. t. 19. Atque hic intellectus est separabilis, & non mixtus, & impatibilis, cùm essentialiter sit actus: semper enim præstantius est efficiens patiente, & principium materia. &c.

Et hoc solum est immortale & æternum.

C.10.t.46. Quin ne raciocinatiua quidem pars, & qui vocatur intellectus, est qui mouet: nam contemplatiuus nihil intelligit quod sub actionem cadat, nec aliquid dicit, de fugiendo & de persequendo.

C. 11. t. 49. Intellectus inquam: qui alicuius causa ratiocinatur, & qui est actiuus: sine autem differt à contemplatiuo.

T. 47. Præterea etiam iubente intellectu & mouente dianœa, fugere aliquid aut persequi, tamen non mouetur. &c.

C. 11. t. 48. Vel appetitus, vel intellectus, si quis phantasiam ponat tanquã intellectionem quandam.

T.56. Omnis verò phantasia vel est ratiocinatiua, vel sensitiua. &c.

T.57. Ergo sensitiua phantasia (sicut dictum est) etiam brutis animalibus inest: deliberatiua autem in iis dumtaxat, quæ sunt ratione prædita.

L. 6. Eth. c. 2. Atque hoc positum sit duas esse animi partes ratione præditas: vnam, qua res eas cernimus, quarum principia aliter sese habere non possunt: alteram, qua eas, quæ hoc vel illo modo possunt euenire.

ACEVX qui se veulent preualoir de ce que dit Aristote de l'entendement agent, pour en tirer qu'il est distingué reellement de l'entendement, qu'il appelle possible. Nous respondons que l'entendement agent dont parle Aristote, n'est point vne substance. Premierement, parce qu'il dit que les differences d'agent & de passible sont en l'ame, & par consequent accidents: car vne substance n'est point receue en vne substance. Secondemẽt parce qu'il pose l'entendement agent immateriel: car il n'a iamais nombré d'autres substãces immaterielles, que Dieu & les intelligences vnies auec les cieux qu'elles meuuent, & l'ame raisonnable. Et partant ce n'est pas vne substãce: doncques c'est vne faculté de l'ame. Or si c'est vne faculté, elle est accident: & n'y a point de raison qu'elle adhere à vne substance, ny qu'elle soit faculté d'autre que de l'ame raisonnable, à qui elle sert pour la faire
L.3. de anim. c. 6. entendre. Voyla donc comme l'entendement agent est faculté de l'ame raisonnable selõ Aristote. Reste à voir maintenant s'il est distingué reellement du passif ou possible. Ce qui en fait douter, c'est qu'Aristote dit qu'il y a vn certain entendemẽt tel, qu'il est fait toutes choses: & vn certain entendemẽt tel, qu'il fait tout, lequel est cõme acte & lumiere, qui rend en certaine maniere en acte les couleurs qui estoient en puissance. Mais il ne s'ensuit

point, ny de ce qu'Aristote nomme deux entendements, le possible & l'agent, ny de ce qu'il leur donne deux diuers offices, qu'il entende que ce soient deux entendements distinguez reellement: car selon sa coustume & des autres Philosophes, il parle d'vne mesme chose consideree diuersement, comme si c'estoit deux choses distinctes reellement; & de ceste sorte il parle de l'entendement contemplatif & de l'entendement pratique, & leur assigne à chacun vn diuers office, comme si c'estoient deux facultez distinctes reellement: & neātmoins ce n'est que le seul entendement possible consideré diuersemēt, selon sa doctrine & selon la verité: car il est contemplatif en la connoissance des choses que nous ne pouuons ou ne voulons que connoistre: & practic quand il considere quelque chose pour la faire & venir à la production d'icelle. Semblablemēt il pose l'action & la passion en deux diuers predicaments, combien qu'elles ne soient distinguees que rationnellemēt. Et pour le regard de ce qu'il cōpare l'entendement agent à la lumiere qui rend en certaine maniere les couleurs visibles en acte, qui ne l'estoient qu'en puissance: c'est d'autāt que par son actiō sur les fantosmes reseruez en la memoire sensitiue, il penetre & distingue les parties des choses qu'elles representent, les compare les vnes auec les autres, les compose & diuise selon leur conuenance & diuersité; & par son discours en tire des connoissances & especes intelligibles, qui n'estoiēt qu'en puissance és fantosmes: en quoy il ressemble à la lumiere, faisant connoistre les couleurs des obiects, qu'on ne connoissoit point auparauant. Et si on veut considerer la maniere dont il escript que l'vniuersel se fait de l'experience, & l'experience de plusieurs memoires, & la comparaison qu'il en fait à vne armee en routte, dōt les soldats se r'allient l'vn apres l'autre, faisant en fin vn gros: & tout de mesme comment l'intelligence s'acquiert par induction, & finalement la science par la demonstration, il se trouuerra selon sa doctrine, qu'il n'y a aucunes especes en l'entendement, que celles qu'il exprime ou extraict luy mesme des choses par son action, composant, diuisant & argumētant, & se les imprime en luy mesme: sans qu'il y ait d'autre lumiere pour despouiller les especes reseruees en la memoire ou fantaisie, de leur materialité ny pretenduë particularité. Il ne se peut dire qu'il ne parle pas là de l'vniuersel incomplexe, mais du complexe: car il parle de tous les deux, comme il paroist par ses paroles de l'vniuersel qu'il nomme apres, & outre plusieurs, lequel il concede, à l'opposite de l'vniuersel deuant plusieurs qui est celuy de Platon qu'il auoit reprouué au liure precedent: ioinct que l'vniuersel complexe ne se peut faire sans l'incomplexe, estant necessaire qu'vn des termes de la proposition soit vniuersel. Il paroist encores que l'entendement discourt sur les fantosmes, & en tire ses notions: parce que le mesme Aristote dit que l'entendement connoist les especes és fantosmes, & ce qu'il faut suire ou fuir, & mesmes ce qui n'est pas sensible: comme quand on voit vn flambeau pour signe, il cōnoist que c'est du feu, & quand il s'apperçoit qu'il se meut il iuge que c'est l'ennemy: & finalement il consulte quelquesfois sur les fantosmes des choses à venir. Tellement que l'entendement qu'il appelle passible selon qu'il reçoit en luy les especes intelligibles, est le mesme qu'il nomme agent consideré en acte produisant les intellections & especes intelligibles qui sont receues en luy mesme, ainsi que sa conception: car comme dit le mesme Aristote, l'intellection est la conception, & le mouuement de l'entendement: & l'entendemēt cela parquoy l'ame entend. Et partant voyla vne mesme faculté de l'ame qui se trouue entendement possible & agent. On peut encore obiecter ce que dit Aristote au mesme chapitre, que l'entendement agent est immortel & le passible mortel, pour monstrer de là que ce sont deux facultez distinctes reellemēt. Mais en considerant bien les paroles de ce chapitre, qui est vn des plus obscurs d'Aristote, on trouuera le contraire: car outre qu'Aristote a assez declaré au chapitre precedēt, que l'entendement possible est immateriel & sans organe, & par consequent immortel: cela se tire encore du mesme chapitre où sont les paroles, desquelles on veut inferer la distinction reelle de ces deux entendemēts: car il dit que l'entēdemēt agent est immateriel & sans organe, dautant qu'il est acte de sa nature, que ce qui agit est plus excellent que ce qui patit: car il ne pourroit conclure que l'entendement agent est immateriel & sans organe, parce qu'il est plus excellent que le possible, s'il n'entendoit que le possible fust aussi immateriel & par consequent immortel selon sa doctrine: attendu qu'il ne cōnoist point d'autre principe de corruption que la matiere: dequoy il s'ensuit que l'entendement possible qu'il dit puis apres estre mortel, ne peut estre le mesme entendement possible dont il auoit parlé au chapitre precedent & dont il venoit de parler. Or outre que la raison nous porte à en venir là, ce sens s'accommode à ses paroles qui sont telles: l'entendement separé n'est que

Arist l. categor. c. 9.

Arist l. 2. post. c. 19.

L. 3. de anim. c. 8. & 11.

son essence seulement, & cela est immortel & perpetuel: mais nous ne nous ressouuenons point: parce que cettuy-cy est bien incorruptible, mais l'entendement passible est mortel, & sans luy il n'entend rien; car l'entendement separé & immortel se peut entendre aussi bien du possible comme de l'agent, puis qu'il a dit de l'vn & de l'autre, qu'il est separé & immateriel. D'auantage on peut remarquer qu'Aristote par l'entendement separé & immortel, entend le possible: car puis qu'il dit que la cause pourquoy apres la mort nous ne nous ressouuenons point, encore que l'entendement soit immortel: & parce que l'entendement passif est corrupptible, & que sans luy il n'entend rien: il s'en suit, que si cettuy-cy ne paroissoit point, que l'entendement immortel entendroit, qui est l'office qu'Aristote attribuë à l'entendement possible & non à l'agent, qu'il ne pose que pour illustrer les especes & les rendre intelligibles. Tellement que si l'entendement agent estoit distingué reellement du possible separé & immateriel, l'entendemẽt agent ne pourroit estre signifié en ce lieu par le separé & immateriel. On pourroit bien dire aussi qu'Aristote entendroit en ce lieu par l'entendement possible mortel, l'entendement possible immateriel non simplemẽt, mais seulement pour le regard de son acte second qu'il nõme entendemẽt cõme le premier: lequel cesse apres la mort selõ sa doctrine: qui est, qu'il n'entend point sans les fantosmes ou especes: de la memoire sensible, pour le moins en ce qui est de ses premieres connoissances. Mais ie trouue plus d'apparẽce qu'il entend par l'entendement possible mortel, la fantaisie, laquelle il appelle assez souuent du nom d'entendement: & ceste façon d'vser d'vn mesme terme équiuoquement en mesme chapitre luy est assez frequente. Ie dy donc puisque la fantaisie qu'Aristote appelle entendement, est vne faculté meslee au corps & mortelle, & que sans ses fantosmes on ne peut entendre, il s'ensuit que c'est la fantaisie dont il parle, disant que l'entendement passible est mortel, & qu'on n'entend point sans luy. En quelque sorte qu'on prenne ce passage, il est bien difficile d'en sortir, sans qu'il en arriue quelque inconuenient en la doctrine d'Aristote: mais i'y en trouue moins de tenir comme c'est la verité, que l'entendement agent & le possible est reellement vne seule & mesme faculté de l'ame, distinguee de consideration seulement.

Refutation de l'opinion qu'il n'y a point d'especes intelligibles.

CHAPITRE IX.

Διαφέρει δὲ, ὅτι τοῦ μὲν τὰ ποιητικὰ τῆς ἐνεργείας, ἔξωθεν, ὡς τὸ ὁρατὸν καὶ τὸ ἀκουστόν.

Αἴτιον δὲ, ὅτι τῶν καθ᾽ ἕκαστον ἡ κατ᾽ ἐνέργειαν αἴσθησις· ἡ δ᾽ ἐπιστήμη, τῶν καθόλου· ταῦτα δὲ ἐν αὐτῇ πως ἐστὶ τῇ ψυχῇ· διὸ νοῆσαι μὲν, ἐπ᾽ αὐτῷ, ὁπόταν βούληται· αἰσθάνεσθαι δὲ, οὐκ ἐπ᾽ αὐτῷ· ἀναγκαῖον γὰρ ὑπάρχειν τὸ αἰσθητόν.

Εἴπωμεν πάλιν, ὅτι ἡ ψυχὴ τὰ ὄντα πώς ἐστι πάντα· ἢ γὰρ αἰσθητὰ τὰ ὄντα, ἢ νοητά· ἔστι δ᾽ ἡ ἐπιστήμη μὲν, τὰ ἐπιστητά πως· ἡ δ᾽ αἴσθησις, τὰ αἰσθητά.

Ἀνάγκη δ᾽ ἢ αὐτὰ, ἢ τὰ εἴδη εἶναι· αὐτὰ μὲν γὰρ δὴ οὔ· οὐ γὰρ ὁ λίθος ἐν τῇ ψυχῇ, ἀλλὰ τὸ εἶδος· ὥστε ἡ ψυχὴ, ὥσπερ ἡ χείρ ἐστι· καὶ γὰρ ἡ χεὶρ ὄργανόν ἐστιν ὀργάνων· καὶ ὁ νοῦς δὲ, εἶδος εἰδῶν· καὶ ἡ αἴσθησις, εἶδος αἰσθητῶν.

Ἐπεὶ δὲ οὐδὲ πρᾶγμα οὐθέν ἐστι παρὰ τὰ μεγέθη (ὡς δοκεῖ) τὰ αἰσθητὰ, κεχωρισμένον· ἐν τοῖς εἴδεσι τοῖς αἰσθητοῖς τὰ νοητά ἐστι, τά τε ἐν ἀφαιρέσει λεγόμενα, καὶ ὅσα τῶν αἰσθητῶν ἕξεις καὶ πάθη· καὶ διὰ τοῦτο οὔτε μὴ αἰσθανόμενος μηδὲν, οὐδὲν ἂν μάθοι, οὐδὲ ξυνίοι.

Arist. l. 2. de anim. c. 5. t. 59. Differunt autem quoniam ea quæ hunc (id est, sensum) ad actum deducendi vim habent, extra sunt, vt aspectabile & audibile.

T. 60. Causa est: quia sensus qui est actu, singularium est: scientia verò est vniuersalium, quæ sunt quodammodo in ipsa anima. Idcirco ipsius potestate est, vt intelligat quando velit: sentire autem non est in ipsius potestate: quia necesse est adesse rem sensibilem.

L. 3. c. 9. t. 37. Dicamus rursus animam quodammodo esse omnia entia, nam entia vel sunt sensibilia vel sunt intelligibilia: ac scientia quidem est quodammodo scibilia: sensus verò sensibilia.

T. 38. Iam verò necesse est vel esse res ipsas, vel species; atqui non sunt ipsæ res: quoniam lapis non est in anima sed species. Quapropter anima est veluti manus etenim manus instrumentũ est instrumentorum: & intellectus est species specierum: & sensus est species sensibilium.

T. 39. Quia verò res nulla est præter magnitudines (vt videtur) sensibiles, separatas: in speciebus sensibilibus sunt intelligibilia, tam ea quæ in abiunctione dicuntur, quam ea quæ sunt sensibilium habitus & affectiones: ideoque qui nihil sentit, nihil discere aut intelligere potest.

IL y a eu des Philosophes & des Theologiens qui ont tenu qu'il n'estoit point requis d'especes intelligibles pour entendre les choses: ie ne trouue que deux de leurs raisons qu

qui soient dignes de consideration. L'vne est que l'entendement peut contempler és images ou fantosmes de l'imaginatiue la nature des choses: l'autre raison est que nous entendons plusieurs choses desquelles nous ne pouuons auoir d'especes intelligibles: d'autant que ces choses ne tombent point sous les sens: comme pour exemple, Dieu, les Anges, l'ame raisonnable, & generalement tout ce qui est sans matiere: au moyen dequoy l'imaginatiue ou memoire sensitiue n'en peut auoir de fantosmes, d'où l'entendemẽt puisse extraire des especes intelligibles. Contre la premiere raison nous disons, que s'il n'y auoit des especes intelligibles reseruees en l'entendement, il ne nous seroit pas possible d'auoir promptement quand nous voulons, la connoissance actuelle des choses, qui ne tombent point sous le sens, quelque temps que nous eussions employé auparauãt à l'acquerir: parce qu'on ne peut auoir la connoissance de ces choses immediatemẽt des fantosmes, ains seulement par plusieurs discours, qui ne se peuuẽt faire qu'en temps: lequel est requis à argumenter, composer, diuiser, & à proceder de cõclusion en conclusion: comme pour exemple, quand par le moyen des fantosmes l'entendement a connu quelque obiect, il tire par le moyen de cette connoissance, vne autre cõnoissance: à sçauoir celle de l'operation de son entendement & de la maniere dont il a connu cet obiect; puis par la connoissance de cette operation, il vient à la connoissance de la faculté d'où elle est procedee, qui est l'entendement mesme: & finalement à celle de l'ame mesme, de sa substance & essence, de laquelle l'entendement est faculté. Car par la cõnoissance des obiects, on vient à celle des operations: des operations, aux facultez: & de la cõnoissance des facultez, à celle de la chose dont elles sont facultez. Tous ceux qui ont appris les sciences sçauent le temps qu'il faut employer pour tirer vne connoissance certaine de telles choses: & experimentent au contraire qu'ils peuuent connoistre actuellement en vn instant, quand ils veulent les choses, dont la connoissance n'a esté trouuee quelquesfois qu'en vn siecle: & ne se pourroit peut estre r'acquerir en moins de temps, si elle auoit esté perdue, auec celle des principes & conclusions, par lesquelles elle a esté acquise. Or cette prompte cõnoissance à point nommé de telles choses, ne se pourroit auoir, s'il n'y auoit des especes residẽtes en nostre entẽdemẽt, pour nous les representer quand nous voulons les entendre actuellement: desquelles especes la fantaisie n'est pas capable. Cette opinion destruit la plus noble operation de l'entendement, qui est la contemplatiõ sans discours qu'il faict des choses, dont il a la sciẽce; par le moyen de laquelle il les voit de l'entendement, comme les choses colorees par ses yeux, quand elles sont deuant luy. Quant à la seconde raison, il est vray que nous connoissons plusieurs choses desquelles nous ne pouuons trouuer de fantosmes en l'imaginatiue: parce qu'elles ne tombent point sous les sens. Et neantmoins il ne s'ensuit de là autre chose, sinon que nous ne pouuons pas tirer, ny exprimer immediatement leurs especes intelligibles des fantosmes; mais non que nous ne les puissions tirer par le moyen d'autres especes qui ont esté tirees d'eux: ou mesmes, par quelques operations sensibles de ces choses: desquelles ayant exprimé des especes intelligibles qui demeurẽt imprimees en nostre entendement, nous remontõs de discours en discours tousiours exprimant especes d'especes intelligibles, iusqu'à la substance & essence de la cause de telles operations: autant que nous en sommes capables en cette vie. Voila le moyen par lequel nous acquerons la connoissance de Dieu, des Anges, de l'ame raisonnable, & autres semblables choses esloignees des sens; quand nous procedons par la voye commune à tous les hommes, & de laquelle Aristote & les autres Philosophes se sont seruis, en leur recherche de la connoissance des choses: Et cela fait nous reseruons des especes ou ressemblances intelligibles en nostre entendemẽt, des choses que nous auons entẽdues, où elles demeurẽt en habitude: & par leur moyẽ nous entendons actuellement quand nous voulons, tout ce qu'elles representent. L'opinion contraire repugne à la doctrine d'Aristote, qui veut que l'vniuersel ne tombe point sous le sens & qu'il reside en l'entendement: ce qui ne peut estre que par des especes intelligibles, selon lesquelles il l'entend quand nous voulons, en l'absence des obiects: ce que le sens ne peut faire. Il dit que l'ame est toutes choses: ce qu'il entend (& ne peut estre entendu autrement) par les especes & ressemblances des choses sensibles, qui sont és sens, & par celles des choses immaterielles qui ne tombẽt point sous les sens, & resident en l'entẽdemẽt. C'est pourquoy il dit que les choses ne sont point en l'ame, ains leurs especes seulement: car la pierre n'y est pas, ains seulement sa ressemblãce. Il appelle le sens espece des choses sensibles, & l'entendement espece des especes: parce qu'il tire ses especes de celles des sens: disant que les intelligibles sont és sensibles. Aussi auons nous monstré com-

ment elles s'en tirent, en telle sorte que qui n'auroit point de sens ne pourroit apprendre.

Refutation de l'opinion de Platon touchant la connoissance intellectuelle & science.

CHAPITRE X.

Πρὶν δ' ἐπαχθῆναι ἢ λαβεῖν συλλογισμὸν, τρόπον μέν τινα ἴσως φατέον ἐπίστασθαι· τρόπον δ' ἄλλον, οὔ· ὃ γὰρ μὴ ᾔδει εἰ ἔστιν ἁπλῶς, τοῦτο πῶς εἰδείη, ὅτι δυσὶν ὀρθαῖς ἴσας ἔχει, ἁπλῶς; ἀλλὰ δῆλον ὡς ὡδὶ μὲν ἐπίσταται, ὅτι καθόλου ἐπίσταται, ἁπλῶς δὲ οὐκ ἐπίσταται· εἰ δὲ μὴ, τὸ ἐν τῷ Μένωνι ἀπόρημα συμβήσεται· ἢ γὰρ οὐδὲν μαθήσεται, ἢ ἃ οἶδεν.

Ἀλλ' οὐδὲν (οἶμαι) κωλύει, ὃ μανθάνει τις, ἔστιν ὡς ἐπίστασθαι, ἔστι δ' ὡς ἀγνοεῖν· οὐκ ἄτοπον γὰρ, εἰ οἶδέ πως ὃ μανθάνει· ἀλλ' εἰ ὡδὶ, οἷον ᾗ μανθάνει καὶ ὥς.

Ἀλλὰ μὴν καὶ εἰ τυγχάνει σύμφυτος οὖσα, θαυμαστὸν πῶς λανθάνομεν ἔχοντες τὴν κρατίστην τῶν ἐπιστημῶν.

Arist. l. 1. post. c. 1. At prius quam induxerit aut acceperit Syllogismum, aliquo modo fortasse fatendū est eum scire, aliquo modo non item: quod enim simpliciter nesciebat an esset, quomodo illud habere tres angulos aequales duobus rectis, simpliciter sciret? sed manifestum est eum ita scire, quia uniuersale scit, simliciter autem nescire: sin minus, ea dubitatio accidit, que est in Menone: quoniam aut nihil discet, aut que nouit.

Verum nihil (puto) prohibet, quod quis dicit, cū aliquo modo ignorare: non enim absurdum est, si quodammodo nouit quod discit: sed si ita nouit, veluti qua discit, & quomodo discit.

L. 1. metap. c. 7. t. 49. Atqui si nobis est insita, mirū sanè est, quo pacto nos lateat, optima scientiarum nos praditos esse.

In Phed. Memn. & 10. resp. PLATON ne tenoit pas que les premieres connoissances s'engendrassent en l'entendement de la façon que nous auons posé: car s'estant persuadé que les ames humaines estoient procreées hors des corps, & qu'alors elles auoiēt puisé les notions de toutes choses par l'influence des idees: il estimoit que venant en nos corps, elles apportoient auec elles les images ou especes & la science de tout: tellement qu'en cette sorte l'ame raisonnable auoit de sa condition, la connoissance de toutes choses; laquelle elle perdoit estant plongee au corps, sans qu'il luy en demeurast que les especes seulement, iusqu'à ce qu'elle fust resueillee par l'arriuee des images en la fantaisie: de sorte que la science n'estoit qu'vne ressouuenance selon son opinion. Pour la preuue de cela, il disoit, que personne ne pouuoit acquerir aucune science de nouueau, ny par consequent de sa propre inuention: d'autant que s'il sçait la chose dont il recherche la connoissance, ce n'est pas l'apprendre, ny en trouuer l'inuention, puis qu'il la connoist desia: & s'il ne la connoist pas, c'est en vain qu'il la recherche: par ce que quand il la rencontreroit, il ne la connoistroit pas: tout ainsi qu'vn seigneur cherchant son esclaue fugitif le connoistroit en le rencontrant, s'il l'auoit connu auparauant: & ne le connoistroit pas quand il se presenteroit deuant luy, s'il ne l'auoit connu premierement. Mais cet argument est solu par ce qu'Aristote respond; que nous cherchons, inuentons, & apprenons les choses que nous connoissons & sçauons vniuersellement en vertu & confusement seulement, lesquelles nous ignorons distinctement & en particulier: d'autant qu'il y a entre la science parfaitte & l'ignorance parfaitte, vn certain moyen de connoissance: qui est la connoissance confuse & potentielle, de laquelle il se donne vn passage à la science parfaitte, comme de la puissance à l'acte: car la faculté de connoistre & d'operer se trouue de deux sortes és hommes. Celuy qui n'a iamais esté instruict, le grossier, ou le rustique, a le principe de connoistre & d'operer: & le docte & l'artisan a le principe de bien operer & de parfaittement connoistre. Ce qui est en celuy-la n'est qu'vne puissance naturelle simplement, telle qu'elle est en tous les hommes & les premiers principes de connoissance acquis par cette faculté naturellement: & cettuy-cy a d'auantage vne habitude ou disposition acquise. La nature a donné ce premier principe au genre humain: & le second est acquis & produict par nous mesmes. Le premier est necessaire à toute operation: car on ne sçauroit operer, ny bien, ny mal, sans puissance naturelle: le second n'est pas necessaire à toute operation: car il n'y a pas des habitudes en tous ceux qui operent. Or celuy qui a le premier principe naturel peut acquerir l'habitude qui est le second: & ainsi il n'y a point d'inconuenient d'apprendre ce qu'on sçauoit d'vne autre sorte qu'on le sçauoit: comme il y auroit, si on l'apprenoit de la

façon

façon qu'on le sçauroit premierement : ainsi celuy qui apprend quelque art, c'est par vne action laquelle n'est pas de l'art qu'il veut apprendre, en la maniere qu'elle doit est apprise; à sçauoir parfaitement sans peine & resistance: car quand quelqu'vn commence à iouer du luth, il ne produit pas ses premieres actions d'vn parfait art: ains des premiers principes, esquels l'art n'est pas cõtenu actuellement & parfaittemẽt : mais seulement en vertu. Quand nous desirons sçauoir quelque chose, nous ne cherchons pas ce que nous ignorons du tout, ny ce que nous sçauons du tout, soit en acte ou en habitude : mais nous voulons sçauoir distinctement & parfaittement, ce que nous connoissons actuellement en confusion imparfaittement & en puissance. Or nous connoissons toutes choses confusement imparfaittement & comme le fruict en la racine; quand nous n'auons que la faculté & les principes seulement : & nous connoissons parfaittement & distinctement, quand nous les demontrons par les principes. Voila comment on peut bien conceder que celuy qui apprend quelque art, l'a desia imparfaitement: pour le moins quant aux principes: comme ce qu'on eschauffe a de la chaleur, mais imparfaitte : c'est à dire que nous auõs premierement sceu la chose vniuersellement & confusement és principes qui en sont en nous de nature, & que nous l'apprenons apres particulierement & distinctement. Mais cela ne s'accorde pas à l'opinion de Platon, qui vouloit que rien ne s'apprist de nouueau: car la ressouuenance est de la chose que nous auons sceue auparauant, en la mesme façon & sous la mesme forme que nous la sçauions; dont toutesfois l'obliance estoit interuenue, comme nous le disons en son lieu : & y a de l'apparence que son opinion venoit, de ce qu'il ne connoissoit que ces deux extremes, la parfaitte ignorance & la parfaitte science : à cause dequoy il n'a sceu resoudre le doubte de Memnon, dont nous venõs de parler: lequel Aristote a vuidé par cette cõnoissance cõfuse moyẽne entre l'ignorãce & la sciẽce parfaittes : ainsi qu'il a solu l'argumẽt des Anciens contre la generation qu'ils nioyent par l'estant en puissance : à sçauoir la premiere matiere, qu'il découurit estre comme moyenne entre l'estant en acte ou parfaict, & le pur rien, lesquels les anciens connoissoient seulement. Quant aux autres pretendues raisons de Platon, où il y a tant soit peu d'apparence, nous les auons solues en l'introduction de cette œuure. De sorte que nous pouuons donques bien conclure contre luy suiuant Aristote & comme l'experience nous enseigne; que nostre entendement lors que nous naissons, est comme vne carte blanche ou table d'attente : & que la science des hommes s'acquiert & ne naist point auec eux. Cecy peut estre confirmé, en ce que si la science estoit naturelle à l'ame, elle seroit mesme en tous les hommes: car ce qui est naturel se trouue mesme en tous, ce que nous esprouuons n'estre pas: & partant la science ne nous est pas naturelle. Or ce qui ne nous est pas naturel ne s'acquiert que par ce qui est naturel; comme nous faisons auec les mains qui sont naturelles, les ouurages artificiels. Et partant la science ne se trouue en nous qu'estant acquise par les principes que nous connoissons naturellement de la façon que nous dirons cy apres. D'auantage si les ames auoient la science des choses auparauant que d'estre infuses és corps, elles ne l'oublieroient pas en les informant : attendu que la science a son siege en l'entendement où elle reside, lequel opere sans se meller auec la matiere, comme il sera montré.

Refutation de l'opinion d'Auicenne touchant la maniere d'entendre.

CHAPITRE XI.

AVICENNE disoit que les especes intelligibles ne demeuroient point en l'entendement possible, qu'alors qu'elles estoient entendues actuellement : ce que pretendant prouuer ; il posoit que cependant que les formes connues demeuroient en la puissance cognoscitiue, elles estoient actuellement connues : & que partant puisque nous ne les connoissons pas tousiours, qu'elles estoient reseruees en vne puissance non cognoscitiue, laquelle n'estoit point corporelle: d'autãt que les especes qui residẽt en vne faculté corporelle, ne sont intelligibles qu'ẽ puissance. Il ne vouloit pas aussi que les especes intelligibles subsistassent par soy, cõme Platon posoit ses idees; ains qu'elles fussent en vn entendemẽt agent immateriel, cõmun à tous les hõmes, duquel elles decoulassent en l'entẽdemẽt possible de chacũ, toutes les fois qu'il entẽdoit actuellemẽt. Et à ce qu'on luy obiectoit qu'il n'y auoit point alors de differẽce entre l'hõme quand il apprẽd premieremẽt, ou quãd *S. Thom. contr. gẽt. l. 2. c. 74.*

il considere actuellement ce qu'il a desia appris; il respondoit, qu'apprendre n'estoit autre chose qu'acquerir vne parfaitte habitude de se conioindre à cette intelligence agente, pour receuoir d'elle la forme intelligible: de sorte qu'auant apprendre, il n'y auoit qu'vne puissance en l'homme à vne telle reception: mais qu'apprendre estoit comme la puissance disposee & adaptee. Or qui regardera diligemment cette opinion pour le regard de son origine, elle differe fort peu ou point de celle de Platon: attendu qu'il posoit que les formes intelligibles estoient certaines substances, lesquelles dés le commencement imprimoient en nos ames la science de toutes les choses, qui peuuent estre sceuës: & que les obiects sensibles éueilloient l'entendement, l'excitant à considerer les choses dont il auoit la science, qui auoit esté causee en luy, par ces causes exterieures: au moyen dequoy la science decouloit en nos ames d'vne substance immaterielle, qu'il appelloit entendemẽt agent. Mais il n'y a point de differẽce pour le regard de la maniere d'acquerir la science, si elle est engendree en nous par vne ou plusieurs substances immaterielles: attendu qu'en l'vne & en l'autre sorte, il s'ensuiuroit que nostre science ne prouiendroit pas des choses sensibles, ce qui est faux: comme nous l'auons montré, & comme il paroist euidemment, en ce que celuy qui a faute de quelque sens, ne peut auoir la science des choses sensibles, qui peuuent estre connues par vn tel sens. Que si quelqu'vn repart pour luy que cet entendement agent, illustre les fantosmes qui sont en la fantaisie, & par sa clarté les rend intelligibles en acte de puissance où ils estoient, comme le Soleil rend par sa lumiere les couleurs actuellement visibles, qui ne l'estoient qu'en puissance: nous auons montré, que cela ne peut estre, & que c'est par le discours de l'entendement, & non par vne telle illustration imaginaire que les especes sensibles de la fantaisie sont rendues vniuerselles & intelligibles. Et puis d'ailleurs, la raison sur quoy Auicenne fonde cette sienne opinion, est nulle: car encores que les especes intelligibles soient reseruees en l'entendement, qui est vne puissance cognoscitiue ou apprehensiue, il ne les entend pas neantmoins actuellement tousiours; ains seulement quand l'ame se conuertit dessus, y estant excitee par quelque espece; d'autant qu'elle n'opere que d'vne de ses puissances cognoscitiues à la fois, ne luy estant pas possible d'agir auec plusieurs tout ensemble: & principalement quand elle est bien ententiue à vne de ses operations cognoscitiue ou operatiue, comme nous le montrerons cy apres. Et puis d'ailleurs, apprendre selon sa proposition n'estant autre chose que se disposer & adapter pour s'vnir à l'intelligence qui influe les sciences: celuy qui apprendroit la science, ne l'apprendroit pas dauantage d'vne chose que de l'autre: ce qui est tout euidemment faux.

Des especes intelligibles, imprimees & exprimees.

CHAPITRE XII.

PVisque toute connoissance se faict par la ressemblance de la chose, comme nous auons dit, & que l'entendement connoist: il faut que ce soit par des especes representant les choses qu'il entend: ioinct que d'ailleurs, il y a telle raison de l'entendement à son intellection, comme du sens au sentiment, lequel se faict par des especes sensibles: & partant il faut qu'il y ait des especes intelligibles pour entendre les choses qu'elles representent. Ces especes sont de deux sortes, les vnes imprimees & les autres exprimees. Selon les Philosophes qui posent vn entendement agent, auec ses functions au tour des fantosmes ou especes sensibles, dont nous auons parlé: l'entendement agent imprime auec les fantosmes de l'imaginatiue qu'il a illustrez; en l'entendement possible des especes intelligibles: ainsi que les especes sensibles sont imprimees dans les organes des sens par les obiects sensibles. Et selõ les mesmes Philosophes, l'espece exprimee, c'est la ressemblãce de l'obiect que l'entendement possible entend, laquelle est produitte par luy lors qu'il l'entend & en forme quelque conception; de sorte que son intellection commence selon l'espece imprimee, & produict en se faisant l'exprimee. Or selon cette opinion d'vn tel office qu'ils donnent en l'entendement agent, il faut qu'il y ait vne espece intelligible premiere de nature, pour le moins en l'entendement possible, qu'il en puisse produire vne exprimee. Mais ayant refuté vne telle opinion de l'entendement agent pour le regard de ce pretendu office d'imprimer les especes par l'illustration des phantosmes, & montré que c'est la mesme faculté reellement que l'entendement possible. Il se trouue selon la

maniere dont l'intellection se faict que i'ay enseignee : qu'il n'y a point d'espece imprimee en l'entendement possible qui precede la premiere espece qu'il exprime, ains qu'elle se faict en mesme temps & n'en est distinguee que rationnellement: & tout au contraire elle est exprimee premiere de nature qu'imprimee : attendu qu'il faut que l'entendement la tire & exprime des fantosmes pour l'imprimer en luy, ce qu'il faict en mesme temps : ou plustost l'ame raisonnable l'exprime par son entendement, & l'imprime en sa substance d'elle mesme où elle adhere & se conserue. Et ainsi vne espece mesme de nombre est nommee exprimee selon qu'elle est extraitte & produitte des especes qui sont en la fantaisie par la ratiocination de l'entendement & par son discours, duquel elle resulte : & imprime entant qu'elle est produitte en luy, y reside, & y est conseruee, en la mesme maniere que les fantosmes en la memoire sensitiue : comme pour exemple, ainsi que la memoire sensitiue reserue en elle les fantosmes representant la couleur, la saueur & semblables: l'entendement retient en luy les especes d'ame raisonnable & d'irraisonnable, & semblables.

L'entendemēt ayāt en luy de telles especes imprimees des choses entendues, elles y demeurent en habitude : & quand il vient puis apres à en vser, pour considerer, entendre & contempler actuellement les mesmes choses qu'elles representent: alors ces especes imprimees sont en luy tousiours premieres de temps, que les exprimees qu'il produict par leur moyen, toutes les fois qu'il entend les mesmes choses qu'elles representent. Mais s'il discourt par ces especes sur les obiects dont elles sont les ressemblances, & qu'il tire de son discours quelque nouuelle connoissance autre que la precedente : l'espece qu'il exprime en cette action est ensemble de temps & precede de nature l'imprimee qui luy demeure alors de ce qui est connu de nouueau, & est la mesme reellement & de nombre. C'est aussi par le moyen des especes imprimees que nous pouuons entendre & cōtempler actuellement les choses qu'elles representent; d'vne simple cōnoissance sans auoir plus besoing de composer, diuiser, ny discourir pour les conceuoir. L'entendement s'en peut bien seruir, & s'en sert aussi de faict, pour en tirer & exprimer encores d'autres connoissances ou especes par son discours, desquelles il vse aussi puis apres pour contempler sans discours, les choses connues de nouueau qu'elles representent.

Comment l'intellection ou conception de l'entendement, l'espece imprimee & exprimee, le verbe & le terme interieur de l'intellection conuiennent & different.

CHAPITRE XIII.

L'Entendement humain ne peut comprendre tout d'vn coup & d'vne seule notion tout ce qui est en chaque chose, comme nous l'experimentons assez : à cause dequoy nous sommes contraincts de donner diuers noms à vne mesme chose, selon les diuerses manieres que nous la conceuons: & de là vient qu'vn mesme acte de l'entendemēt entendant, a diuers noms. Car si on le considere au respect du terme auquel il tend, il est comme production & voye à ce terme. Si on le regarde arriuer à son terme il est intellection, notion & conception de la chose entendue: & d'autant que l'entendement entant en se rendant semblable à la chose, à sçauoir en l'exprimant & representāt, cet acte est espece exprimee de la chose. Ce mesme acte arriuant à son terme consideré, comme sortant & decoulant de l'entendement, il est nommé son verbe, comme vne sienne race, & cela seulement durant qu'il arriue à son terme. Toutes ces choses ne sont distinguees que rationnellement ou formellement, & sont ensemble d'origine: car tout cela se faict en vn instant. Cette mesmeté est aisee à connoistre: car l'acte de l'entendement ou l'intellection considere comme production ou voye tendant à son terme, il n'en differe que cōme l'eschauffement de l'eau, de la chaleur par laquelle elle est eschauffee qui sont mesmes reellement, ainsi qu'est tout mouuemēt & son terme auquel; mais il est premier de nature que son terme auquel. Semblablement l'espece exprimee precede le verbe, d'autant qu'entendre n'est rien que la reception du verbe en l'entendement la produisant en soy, c'est à dire la ressemblance de la chose entenduë: car s'il se pouuoit faire qu'il produisist la ressemblance extraitte sans la receuoir, il parleroit interieurement : mais il n'entendroit pas par elle : & s'il la receuoit & qu'il ne la produisist pas, il n'entendroit pas aussi : parce qu'il faut que l'vn & l'autre y soit pour entendre; à sçauoir qu'il la produise & reçoiue en soy mesme, qui est ce qu'entend Aristote quand il dit, qu'entendre c'est patir en certaine maniere,

& que le syllogisme par lequel nous sçauons l'ayant, faict la science. Il paroist par ce que dessus, que parler de l'entendement ou former le verbe interne, n'est pas entendre; mais commencement d'entendre. Et ne faut trouuer estrange que l'entendement parle en luy mesme premier que d'entendre: car il est necessaire ainsi, & seroit absurde autrement: attendu que la locution interne par laquelle chacun parle en soy, n'est autre chose que l'expression de la ressemblance de l'obiect qu'on doit entendre, sans laquelle il ne peut estre entendu: tout au contraire de la parole exterieure, laquelle seroit absurde, si on n'entendoit auparauant, attendu qu'elle naist des conceptions internes necessairement & les doit representer. L'espece exprimee est aussi le terme interieur du mouuement de l'entendement: & l'obiect qu'elle represente est son terme exterieur: & d'autant que l'entendement en l'exprimant l'imprime en luy mesme, elle est aussi espece imprimee: laquelle renouuelle la precedente, si ce n'est point vne intellection primitiue de la chose: & demeure mesme de nombre auec elle: ainsi qu'vn cachet appliqué plusieurs fois sur vne figure la laisse tousiours vne & mesme.

Des intentions de l'entendement obiectiue formelle, premiere & seconde.

CHAPITRE XIV.

COMME l'entendement humain est contrainct d'appeller vne mesme chose de diuers noms, pour les raisons que i'ay dittes, il aduient bien souuent tout à l'opposite, qu'à cause de la pauureté des termes, on appelle l'obiect du nom de l'action, & l'action du nom de l'obiect, comme nous auons dit ailleurs. Cecy arriue en ce qui est de l'entendement; car la chose produitte par la ratiocination, composition & diuision, que l'entendement a faitte, n'ayant point de nom, on l'appelle conception qui est le mesme nom de l'action de l'entendement lors qu'il l'a connoist & comprent: mais pour euiter la confusion, & les distinguer l'vne d'auec l'autre, les Philosophes considerent les intentions de l'entendement, comme obiectiues & comme formelles: & appellent intention formelle, celle par laquelle l'entendement tend à quelque chose & l'entend: parce qu'elle luy represente la chose selon la forme ou nature qu'elle est entenduë: & nomment intention obiectiue, la chose mesme où il tend, & qu'il entend, ou a entenduë, selon qu'il l'entend ou l'a entenduë: parce qu'elle termine l'operation de l'entendement, comme obiect externe. Donques la connoissance, la conception, l'argumentation, l'intellection & semblables, peuuent estre considerees, comme obiectiues & comme formelles.

Et d'autant que chacune des intentions de l'entendement est de deux sortes, les Philosophes ont appellé l'vne premiere & l'autre seconde. La premiere intention formelle de l'entendement, c'est son action tendant à quelque chose & l'entendant. La seconde intention formelle, c'est l'action de l'entendement, par laquelle se reflechissant sur la chose conceuë, il comprend quelque chose qui l'ensuit, laquelle il n'auoit pas conceuë par la premiere intention: comme pour exemple: si par la premiere intention il a conceu l'animal, il connoist puis apres en se conuertissant dessus pour le reconsiderer, la relation d'vniuersalité ou ressemblance qu'il considere en l'animal au respect de toutes les especes d'animaux & de tous leurs indiuidus, & ainsi des autres, selon la mode dont l'entendement regarde les choses. La premiere intention obiectiue, c'est la chose qui a premierement esté ainsi conceuë par l'entendement: & la seconde intention obiectiue, c'est la relation mesme d'vniuersalité, de particularité, de ressemblance, ou autre semblable, qu'il a consideree en se reflechissant sur son action.

Des connoissances primitiue, non primitiue, confuse distincte, habituelle, actuelle, directe & reflechie.

CHAPITRE XV.

TOVTE connoissance est primitiue ou non primitiue. La connoissance primitiue, c'est celle de laquelle on connoist vne chose qui n'auoit iamais auparauāt esté connuë: & celle-là est non primitiue, dōt on connoist vne chose, qu'on auoit desia connuë autresfois, comme pour exemple, quand nous connoissons le triangle que nous n'auons point connu aupa-

auparauãt, la connoissance est primitiue : & quãd quelque Mathematicien en se réueillant commence à contempler quelque Theoreme Geometrique qu'il a autresfois connu, sa connoissance n'est pas primitiue.

Toute cõnoissance primitiue & nõ primitiue est cõfuse ou distincte: la cõnoissance confuse, c'est celle par laquelle nous cõnoissons qu'vne chose est, en ignorãt ce que c'est: & la distincte est celle qui nous fait cõnoistre qu'elle est & ce que c'est: ou biẽ la cõnoissance confuse c'est celle par laquelle nous comprenons quelque tout, sans discerner clairement ses parties : mais seulement en y attaignant obscurement : comme pour exemple, quand on connoist la couleur sans discerner son espece: vne maison sans distinguer ses chambres : la substance ou le corps sans connoistre clairement leurs parties: & vn genre sans sçauoir biẽ les choses inferieures contenuës soubs luy : où vne espece sans connoistre sa difference & son genre: & ainsi des autres sortes de tous. Ceste connoissance est vn moyen entre la simple ignorance & la parfaitte connoissance, comme nous auons dit. Et à l'opposite, la connoissance distincte, c'est celle de laquelle nous connoissons vne chose selon son essence, & ce qu'elle a de particulier: ou vn tout en penetrant à son essence & le resoluãt en ses parties essentielles ou puissancielles, si elle y est resoluable. Et d'autant que les choses que l'entendement connoist ont soubs soy plusieurs parties, lesquelles il ne connoist pas tout d'vn coup distinctes les vnes des autres : à cause de cela la connoissance primitiue qu'il a d'vne chose, est tousiours confuse : comme pour exemple, quand il connoist premierement l'estant, il ne comprend pas distinctemẽt toutes les choses qui y sont contenues: ny quand il conçoit la substance, toutes les especes de substance qui y sont contenues en puissance: & ainsi des autres de degré en degré selon la ligne predicamentale. Voyla pourquoy la connoissance primitiue de l'entendement qui tend de la puissance à l'acte, & de l'imparfait au parfait, est tousiours confuse premier que distincte, ainsi qu'Aristote le tient.

Toute connoissance est habituelle ou actuelle. La connoissance habituelle, c'est celle d'vne chose dont nous auons l'espece ou habitude en l'ame, laquelle est dite connoissance habituelle de ceste chose là, alors que nous ne la considerons pas actuellemẽt, mais la pouuons considerer incontinent par ceste habitude. La connoissance actuelle, c'est celle que nous auons d'vne chose durant le temps que nous la considerons de fait, sans estre occupez ny distraits à aucune autre chose.

La connoissance directe c'est celle qui se termine premierement à vn certain obiect representé par son espece : comme quand on voit la blancheur par sa propre espece, & qu'on entend la pierre par l'espece de la pierrre. La reflefchie, c'est quand on connoist quelque chose par le moyen d'vn autre : en sorte que la connoissance de celle-cy nous ameine à la connoissance de celle-là, comme quand on voit directement son image en vn miroir & moyennant vne telle image, on voit sa propre face par reflection.

Des choses que les Philosophes disent nous estre connues naturellement.

CHAPITRE XVI.

IL y a deux sortes de choses que nous connoissons naturellement à part soy: à cause dequoy les Philosophes les appellent naturellement connuës. A sçauoir premierement toutes celles qui tumbent soubs le sens, ou qui en sont prochaines & tres-éuidentes à l'entendement: comme pour exemple des premieres, le chaud, le froid, la lumiere: & pour les secondes les premiers principes de connoissance & semblables dont nous auons parlé. Et secondement cela est dit connu par soy, qui n'estant point connu le deuient incontinent qu'il est proposé simplement ou auec quelque consideration, sans l'ayde d'aucun moyen, car pour estre connu par soy en ceste sorte, c'est assez de n'estre pas prouué par vn autre, ainsi la definition du cercle qui n'est pas actuellement connue d'vn rustique, le sera en luy proposant, n'y en ayant pas vn, s'il n'est priué de sens commun, quãd on luy dira que c'est vne figure ayant vn poinct au milieu, duquel toutes les lignes tirees aux costez sont égalles entre elles, qu'il n'y consente.

Des choses premierement connoissables de soy que les autres : & de celles qui le sont pour nostre regard.

CHAPITRE XVII.

Πρότερα δ' ἐστὶ καὶ γνωριμώτερα διχῶς· οὐ γὰρ ταὐτόν, πρότερον τῇ φύσει, καὶ πρὸς ἡμᾶς πρότερον· οὐδὲ γνωριμώτερον καὶ ἡμῖν γνωριμώτερον· ἁπλῶς δὲ πρότερα καὶ γνωριμώτερα τὰ πορρώτερον· ἔστι δὲ πορρωτάτω μὲν τὰ καθόλου μάλιστα.

Οὐ γὰρ ταὐτὰ ἡμῖν τε γνώριμα καὶ ἁπλῶς.

Arist l.1.poster.c.2.t.11. Priora autem & notiora sunt duobus modis, non enim idẽ est prius natura, & prius quod ad nos : neque notius natura, & notius nobis. Simpliciter autem priora & notiora, quæ longius absunt; quæ sunt maximè vnius alia.

L. 1.phys. c.1.t.2. Non enim eadem sunt & nobis nota, & simpliciter.

Les choses sont premierement connoissables en deux sortes: à sçauoir simplement en soy ou selon nostre regard. Les premierement connoissables simplemẽt, qu'Aristote appelle aussi connues par nature, sont celles qui sont premieres de nature. Et nous appellons les choses premieres de nature, celles qui ont l'estre premierement, & dont les autres dependent: telles que sont les substances immaterielles au respect des materielles: l'acte au regard de la puissance: les puissances comparees aux accidents: les causes au respect des effects: les parties au respect du tout: & les simples au respect des composees. Dont la raison est que l'estre estant la cause dequoy les choses sont connoissables, elles se rapportent à estre connues comme à estre: au moyen dequoy celles qui ont premierement l'estre, sont premierement connoissables.

Λέγω δὲ πρὸς ἡμᾶς μὲν πρότερα καὶ γνωριμώτερα, τὰ ἐγγύτερον τῆς αἰσθήσεως. &c. ἐγγυτάτω δὲ, τὰ καθ' ἕκαστα.

Τὰ συμβεβηκότα συμβάλλεται μέγα μέρος πρὸς τὸ εἰδῆσαι τὸ τί ἐστιν· ἐπειδὰν γὰρ ἔχωμεν ἀποδιδόναι κατὰ τὴν φαντασίαν περὶ τῶν συμβεβηκότων, ἢ τῶν πάντων, ἢ τῶν πλείστων, τότε καὶ περὶ τῆς οὐσίας ἕξομεν τι λέγειν, ὅτι κάλλιστα· πάσης γὰρ ἀποδείξεως ἡ ἀρχὴ, τὸ τί ἐστιν.

Ἐπεὶ δ' ἐκ τῶν ἀσαφῶν μὲν, φανερωτέρων δὲ, γίνεται τὸ σαφές.

Arist l.1.poster.c.2.t.12. Quod ad nos priora & notiora appello ea quæ sunt propinquiora sensus. &c. Proxima verò sunt singularia.

L.1.de anim.c.2.t.11. Accidentia magnoperè conferunt ad cognoscendum quid est, cum enim possumus conuenienter ijs quæ apparent, statuere de accidentibus aut omnibus, aut plerisque : tunc etiam de essentia poterimus aliquid dicere quàm optimè. Omnis enim demonstrationis principium est cognitio quid est.

L.2.c.2.t.12. Quia verò ex iis quæ sunt quidem obscura, magis tamen sunt perspicua, efficitur quod est manifestum.

Les choses premierement connoissables pour nostre regard, sont tout à l'opposite, les accidents au respect des substances: les composees au respect des simples : les materielles ou sensibles, au respect des immaterielles, qui ne tombent point soubs le sens: les effects au respect des causes: & le tout au respect des parties. De maniere que les choses posterieures de nature sont les premieres en nostre connoissance: parce que la condition humaine est telle, que toute nostre connoissance a son origine des sens: à cause dequoy les choses sensibles sont les premieres connues : à sçauoir les vnes par soy, comme pour exemple, la couleur, le son, & autres telles par leurs propres especes: & les autres sont connoissables par leurs semblables: comme pour exemple, apres auoir veu vne ville, nous en imaginons d'autres que nous n'auons iamais veuës. En quoy nous pouuons remarquer que tout ainsi que la nature ne produit pas toutes les choses ensemble, & ne leur donne pas l'estre en mesme temps; obseruãt vn certain ordre de le distribuer aux vnes premierement & aux autres apres, qui est nommé l'ordre de nature; de mesme l'hõme ne connoist pas toutes choses ensemble par soy, mais les vnes premierement & les autres apres.

Entre les choses immaterielles le premier principe de l'estre de toutes choses, à sçauoir Dieu, est le plus connoissable & premierement intelligible de sa nature : car il a l'estre deuant toutes choses, & n'a en soy aucune puissance passiue, qui ombrage ou diminue son intelligibilité : attendu qu'il est vn pur acte incirconscript & illimité, contenant en soy la plenitude de l'estant : comme nous le montrons en la Metaphysique particuliere : à cause dequoy nous le comparons à la lueur du Soleil qui n'est meslee d'aucuns ombres, mais qui contient en soy comme vne pure lueur la vertu & la force de la lumiere. Apres Dieu l'intelligence ou Ange est la chose la plus intelligible & premierement connoissable: car elle

ne-

ne dépend d'aucune autre chose que de Dieu immediatement, n'est meslee d'aucune matiere ny de quantité ny de mutation naturelle, mais est immaterielle & perpetuelle, & est comparee à la lumiere sortant du Soleil, receuë immediatement en vn air tres-serain, espuré de toute estrange vapeur & de nuees. Il est tout éuidẽt aussi que de soy l'acte est premierement connoissable qne la puissance passiue, car celle-cy est comme vn non estre, & luy est l'estre mesme. Et puis les choses estant en puissance elles sont indistinctes & confuses: car c'est l'acte qui distingue & separe, & luy n'est distingué par aucune autre chose, attendu qu'il ne faut pas que les principes distinctifs, soient distinguez par d'autres: autrement le progrez seroit en infiny: & partant c'est l'acte qui fait connoistre: comme on le peut apperceuoir au bois, auquel il y a plusieurs figures & statues en puissances, lesquelles comme telles ne sont pas distinguees, iusqu'à ce qu'elles soient reduittes en acte par les formes artificielles: mais la puissance passiue ne distingue iamais que l'estant transcendemment cõsideré: & partant la premiere cause qui est l'acte non meslé de puissance, est la premiere intelligible & la plus connoissable: & les intelligences apres, comme nous auons dit.

L'acte n'est pas premier de connoissance que la puissance par nature seulement, mais aussi pour nostre regard: car ce qui meut premierement nostre entendement est premiement connoissable, d'autant que ce qui est connoissable est connu, à cause qu'il meut la puissance cognoscitiue. Et partant s'il la meut premierement, il est premierement connu: or c'est l'estant en acte qui meut premierement nostre entendement: donc il est premierement connu. Mais il faut que l'acte en ceste precedence de connoissance, soit comparé à la puissance en vn mesme genre: comme qui voudra auoir la science de la roze, il est necessaire de connoistre par la roze en acte, la roze en puissance: làoù si on les comparoit en diuers genres, l'acte ne seroit pas premier de connoissance quant à nous. Car puis que les choses immaterielles sont de tres-nobles actes, il s'ensuiuroit qu'elles nous seroient premierement connues que les autres inferieures corruptibles, lesquelles se rapportent aux superieures, comme la puissance à l'acte: attendu qu'elles sont plus parfaittes, & commencent & cessent d'estre quelquesfois & les autres sont tousiours: ce qui est faux: car nous ne montons point à la connoisance des choses superieures, que par les inferieures.

Il est certain aussi que les substances sont premieremẽt & plus connoisables que les accidents: car elles ont l'estre de soy & par soy: & eux par elles seulement où ils adherent. Ioinct que la substance entre en leur definition, & les parties definisantes sont premieres que la chose definie, & premierement connues. Semblablement les causes considerees cõme estants ont l'estre premier que leurs effects: car ils dépendent d'elles: les simples deuãt les composees: & les parties deuant le tout: puis que c'est ce qui les constitue: & partant elles sont de soy premierement connoissables. Et neantmoins il y a quelques causes qui sont plus connues de leur nature que leurs effects: comme pour exemple, nous connoissons premierement & plus facilement les qualitez, que leurs especes intentionnelles qui procedent d'elles.

D'où naist la difficulté és hommes d'entendre les choses materielles & les immaterielles.

CHAPITRE XVIII.

Συλλογίσαιτο γὰρ ἄν τις ἐκ γενετῆς ὢν τυφλὸς, περὶ χρωμάτων, ὥστε ἀνάγκη τοῖς τοιούτοις περὶ τῶν ὀνομάτων εἶναι τὸν λόγον, μηδὲν δὲ νοεῖν.

Ἡ περὶ τῆς ἀληθείας θεωρία, τῇ μὲν χαλεπὴ, τῇ δὲ ῥᾳδία· σημεῖον δὲ, τὸ μήτε ἀξίως μηδένα δύνασθαι τυχεῖν αὐτῆς.

Ἴσως δὲ καὶ τῆς χαλεπότητος οὔσης μετὰ δύο τρόπους, οὐκ ἐν τοῖς πράγμασιν, ἀλλ' ἐν ἡμῖν τὸ αἴτιον αὐτῆς· ὥσπερ γὰρ καὶ τὰ τῶν νυκτερίδων ὄμματα πρὸς τὸ φέγγος ἔχει τὸ μεθ' ἡμέραν, οὕτω καὶ τῆς ἡμετέρας ψυχῆς ὁ νοῦς πρὸς τὰ τῇ φύσει φανερώτατα πάντων.

Τῶν οὐσιῶν ὅσαι φύσει συνεστᾶσι, τὰς μὲν ἀγενή-

Arist. l. 2. phys. c. 1. t. 6. Aliquis enim qui ab ortu sit cacus potest de coloribus ratiocinari, quare necesse est his esse disputationem de nominibus, sed ipsos nihil intelligere.

L. 1. metaphys. c. 1. t. 1. Veritatis contemplatio partim difficitis est, partim facilis. Indicio autem illud est, quod neque eam pro dignitate quisquam assequi potest. &c.

Fortasse autem, cum difficultas duobus modis accidat, non in rebus, sed in nobis illius causa sita est. Nam quemadmodum vespertilionum oculi se habent ad lumen diurnum, ita & anima nostra ad ea qua natura sunt omnium manifestissima.

De partib. animal. l. 1. c. 5. Substantia qua natura

τοὺς καὶ ἀφθάρτους εἶναι τὸν ἅπαντα αἰῶνα, τὰς δὲ μετέχειν γενέσεως καὶ φθορᾶς· συμβέβηκε δὲ περὶ μὲν ἐκείνας τιμίας οὔσας καὶ θείας ἐλάττους ἡμῖν ὑπάρχειν θεωρίας· καὶ γὰρ ἐξ ὧν ἄν τις περὶ αὐτῶν, καὶ περὶ ὧν εἰδέναι ποθοῦμεν, παντελῶς ἐστὶν ὀλίγα τὰ φανερὰ κατὰ τὴν αἴσθησιν.

Οὔτε μὴ αἰσθανόμενος μηδὲν, οὐδὲν ἂν μάθοι, οὐδὲ ξυνίοι.

constant partim ingenita immortalesque saeculis omnibus sunt: partim ortus participes atque interitus intelliguntur. Sed partem illam aeternam, & proinde nobilem ac diuinam, minus contemplari propterea possumus, quod admodum pauca illius modo sensui patent, quorum beneficiorum tum de ipsa parte diuina, tum de iis quae nosse cupimus, facultas nobis cogitandi, indagandique suppeditetur.

L. 3. de anim. c. 9. t. 39. Qui nihil sentit nihil discere aut intelligere potest.

ENcores que les choses immaterielles, à sçauoir Dieu & les intelligences soient de soy extremement intelligibles, & que les materielles soient plus connoissables pour nostre regard : neantmoins nous ne pouuons acquerir la cõnoissance des vnes ny des autres, qu'auec beaucoup de peine. Mais la difficulté de connoistre & entendre les choses materielles, sensibles, & les immaterielles intelligibles prouient de differentes causes. Car pour comprendre les essences de la premiere & de la seconde chose intelligible, simplement & de soy, la difficulté n'est pas de la part ny de l'vne ny de l'autre, mais de nostre entẽdement cependant que l'ame est au corps : ainsi que la difficulté de voir le Soleil en son Ciel est du costé du hibou : car puisque ces choses sont estants separez, c'est à dire sans matiere ils sont de leur nature actuellemẽt intelligibles, cõme la lumiere est tres-parfaittement visible au Soleil : & d'ailleurs si la difficulté n'estoit de la part de nostre entendement, nous connoistrions ces estants à perfection, veu que nous en auons vn extreme desir, à cause de leur excellence. Mais comme l'imperfection des organes où la debilité du sens ne peut endurer l'excez des obiects sensibles : de mesme nostre entendement pendant que l'ame est empeschee & agrauee du corps, ne peut bien entendre les choses qui sont les plus intelligibles : de quoy il se peut donner plusieurs raisons. Premierement l'entendement ne prend ses premieres connoissances, par lesquelles il paruient à toutes les autres, que des especes sensibles & fantosmes de l'imaginatiue ou memoire sensitiue; & il n'y a point d'espece sensible qui puisse suffisamment representer la substance immaterielle : parce qu'vne telle espece estant tiree d'vn obiect materiel, elle ne sçauroit exprimer suffisamment la nature d'vn plus parfait estant qu'elle, tel qu'est la substance immaterielle. Secondement, parce que la substance immaterielle est plus differente de la materielle, qu'vn sensible n'est de l'autre : or il est impossible de connoistre distinctement vne chose sensible, par l'espece d'vne autre sensible : comme il se voit en vn aueugle né, lequel ne sçauroit acquerir la connoissance des couleurs par aucun des autres obiects sensibles, qu'il comprend. En troisiesme lieu, il n'y a point d'effects sensibles que nous connoissons, qui puissent égaler la vertu de la substance immaterielle ; principallement celle du premier principe, laquelle est infinie : car tout effect sensible est limité. Tellement qu'il est impossible que l'ame humaine pendant qu'elle est vnie au corps, comprenne les substances immaterielles distinctement, & qu'elle connoisse leurs essences parfaittement : ne luy estant concedé à cause de la matiere où elle est enueloppee, que de les cõnoistre confusement & imparfaittement. Auerroes est d'opinion que nous les pouuons connoistre distinctement, disant qu'elles seroient en vain & otieusement si elles n'estoient entendues. A quoy S. Thomas respond deux choses : premierement que la fin des substances immaterielles n'est pas d'estre connuë de nous : autrement leur fin seroit moins excellente que les choses qui y sont ordonnees : & partant il ne s'ensuit pas qu'elles soient en vain si nous ne les connoissons pas. Et secondement, si elles ne sont connues de nous, elles le sont des autres substances immaterielles : ainsi que le Soleil qui n'est pas veu du hibou, est toutesfois veu par l'aigle.

L'excellẽce des choses immaterielles & leur extresme intelligibilité, est cause que l'entendement humain alors qu'il en recherche la connoissance, est comparé au commencement de sa contemplation des choses immaterielles, à l'œil du hibou, qui ne peut supporter la lumiere du Soleil : mais il en differe au progrez de sa connoissance, en ce que l'hibou n'est iamais tant fortifié, qu'il puisse regarder la pure lumiere du Soleil. Là où l'entendement humain est tellement conforté par vn continuel estude en sa lumiere, qu'il paruient d'vne intellection obscure à vne claire & entiere : & ayant rassemblé sa lumiere, monte par degrez iusqu'à la connoissance de la premiere cause, où est la souueraine felicité : & la fin

du deſir, par lequel l'homme deſire naturellement de ſçauoir : comme nous montrerons cela en ſon lieu.

Les choſes corporelles & materielles ſont cõparees à la lumiere du Soleil meſlee de tenebres au commancement du iour, & à l'air remply de broüillarts;& ont la difficulté d'eſtres connues de leur part : dautant qu'elles ſont conioinctes à la matiere : qui les rend repugnantes à l'intelligibilité : car chaque choſe eſtant intelligible ſelon qu'elle eſt en acte, celles qui ont l'eſtre deffectueux & imparfait,telles que sõt les choſes materielles,ſont fort peu intelligibles de la part de la matiere qui eſt puiſſance ; mais ſeulemẽt par la forme, dont elles tirent toute leur intelligibilité comme de l'acte : à cauſe dequoy le mouuemẽt, le temps,l'infiny,les priuations,les negations & ſemblables, ſont eſtants fort peu connoiſſables : parce qu'ils n'ont que bien peu de l'acte,& beaucoup de la puiſſance.

Nous auons à remarquer de la connoiſſance qu'a noſtre entendement des choſes materielles & immaterielles,qu'il ne cõprend point les choſes propremẽt ſelon leur maniere: mais ſelon la ſienne ſeulement: cauſe qui eſt que les choſes materielles ſont d'vne plus ſimple maniere en noſtre entendement qu'en elles meſmes, à raiſon de ſon immaterialité. A l'oppoſite il ne peut connoiſtre les ſubſtances purement immaterielles ſelon qu'elles ſont en ſoy : parce qu'elles l'excedent, & qu'il ne les connoiſt que par leurs effects.Et partant il faut moins eſtimer les choſes corporelles que noſtre entendement ne les connoiſt : parce qu'en les entendant,il les conuertit ſelon quelque certaine maniere en ſa nature ſpirituelle,en les deſpoüillant de la matiere:& à l'oppoſite iuger plus des choſes immaterielles que nous n'en comprenons : dautant que la connoiſſance n'en vient à noſtre ame, que par des eſpeces corporelles & par leurs operatiõs, qui ſont moins excellẽtes que leur eſſence.

Quelles d'entre les choſes premierement connoiſſables pour noſtre regard, nous ſont premierement connues.

CHAPITRE XIX.

Τὸ δὲ καθόλου καὶ ἐπὶ πᾶσιν, ἀδύνατον αἰσθάνεσθαι.

Ἀνάγκη τὸν τρόπον τοῦτον προάγειν, ἐκ τῶν ἀσαφεστέρων μὲν τῇ φύσει, ἐπὶ τὰ σαφέστερα τῇ φύσει καὶ γνωριμώτερα.

Ἔστι δ᾽ ἡμῖν τὸ πρῶτον δῆλα καὶ σαφῆ, τὰ συγκεχυμένα μᾶλλον· ὕστερον δ᾽ ἐκ τούτων γίνεται γνώριμα τὰ στοιχεῖα καὶ αἱ ἀρχαὶ διαιροῦσι ταῦτα· διὸ ἐκ τῶν καθόλου ἐπὶ τὰ καθ᾽ ἕκαστα δεῖ προϊέναι· τὸ γὰρ ὅλον κατὰ τὴν αἴσθησιν, γνωριμώτερον· τὸ δὲ καθόλου ὅλον τί ἐστι· πολλὰ γὰρ περιλαμβάνει ὡς μέρη τὸ καθόλου.

Πρὸ ἔργου γὰρ τὸ μεταβαίνειν εἰς τὸ γνωριμώτερον· ἡ γὰρ μάθησις οὕτω γίνεται πᾶσι διὰ τῶν ἧττον γνωρίμων φύσει εἰς τὰ γνώριμα μᾶλλον.

Ariſt. l. 1.poſter.c.31.t.182. Quod autem vniuerſale in omnibus ſentiri, nequit.

L.1.phyſ.c.1.t.2. Neceſſe eſt hoc modo progredi ex ijs quæ natura ſint quidem obſcuriora, ad ea quæ ſunt notiora & clariora natura.

Ea verò ſunt nobis primum perſpicua & manifeſta quæ ſunt magis confuſa, deinde iis qui hoc diuidunt ex ipſis elementa & principia innoteſcunt.Idcirco ad ſingularia progredi oportet, totũ enim ſecundum ſenſum notius eſt: vniuerſale autem eſt totum quiddam, quoniam vniuerſale multa tanquam partes comprehendit.

L.7. metap.c.4.t.10. Eſt enim operæ pretium ad id quod notius eſt tranſire. Diſcimus enim hoc pacto omnes,cum ex minus natura ad ea,quæ magis nota ſunt proficiſcimur.

Il paroiſt par ce qui a cy-deuant eſté dit que l'homme a de deux ſortes de puiſſances cognoſcitiues, l'vne ſenſitiue & l'autre intellectiue.Mais nous connoiſſons premieremẽt par la faculté ſenſitiue que par l'intellectiue: car rien ne paſſe à l'entendement que par le moyen des ſens:qui eſt comme il faut entendre cet axiome Il n'y a rien en l'entendement qui n'ait eſté premierement és ſens. Or par quelque ſorte de connoiſſance primitiue que ce ſoit, nous connoiſſons és choſes ce qui eſt plus facile à connoiſtre auparauant que ce qui eſt moins facile.Dequoy il s'enſuit que ce que nous cõnoiſſons des choſes par noſtre connoiſſance primitiue,c'eſt ce qui y eſt le plus facile à connoiſtre : & cela ſont les choſes les plus ſenſibles : comme pour exemple vn tout enſemble,pluſtoſt que ſes parties : ſi plusieurs couleurs ſont offertes à la veuë,les plus viues & eſclatantes ſeront apprehendees les premieres: & tout de meſme des ſons, des ſaueurs,& ſemblables.Suiuant cela quand nous voyons quelque choſe de loing,comme pour exemple vn cheual, ſans pouuoir diſcerner ce que c'eſt: ſon mouuement nous fera premierement connoiſtre que c'eſt vn animal: par-

ce qu'il est plus sensible que la figure, la couleur ou semblable qui monstre l'espece: & puis nous approchant de plus pres, que ce sera vn cheual & non vn homme, vn bœuf ny autre semblable: & à mesure que nous en approcherons plus pres, nous le connoistrons plus distinctement d'ordre selon les parties les plus sensibles. Et parce que comme nous venons de dire, le sens nous rapporte l'animal plustost que le cheual, & ainsi des autres : à cause de cela Aristote dit que l'vniuersel est plus connu selon le sens, ou pour nostre regard, sans que pour cela il contreuienne à ce qu'il a dit ailleurs, que les choses les plus vniuerselles sont plus connues par nature: car il l'entẽd en ce lieu là de l'vniuersel en causant, & en cettuy-cy de l'vniuersel d'attribution, tel qu'est l'animal. Il est aussi à noter que le sens ne cõnoist l'vniuersel que pour le regard de son materiel & iamais de son formel, & ainsi se doit entendre ce qu'Aristote dit, que ce qui est vniuersel ne peut estre apprehendé du sens.

Ῥᾷον γὰρ εἰς τὰ μείζω διελεῖν, ἢ τὰ ἐλάττω, μείζω δὲ τὰ συγκείμενα, ἢ τὰ ἐξ ὧν σύγκειται.

Ἔστι δ' ἡμῖν τὸ πρῶτον δῆλα καὶ σαφῆ, τὰ συγκεχυμένα μᾶλλον· ὕστερον δὲ ἐκ τούτων γίνεται γνώριμα τὰ στοιχεῖα, καὶ αἱ ἀρχαὶ διαιροῦσι ταῦτα· διὸ ἐκ τῶν καθόλου ἐπὶ τὰ καθ' ἕκαστα δεῖ προϊέναι.

Arist. l. 1. prior. c. 32. Facilius est enim in maiora diuidere quàm in minora: maiora autem sunt composita, quam ea ex quibus componuntur.

L. 1. phys. c. 1. t. 3. Ea verò sunt nobis primum perspicua & manifesta, quæ sunt magis confusa, deinde iis qui hæc diuidunt, ex ipsis elementa & principia innotescunt. Idcirco ab vniuersalibus ad singularia progredi oportet.

Quant à la partie intellectiue l'estant est la chose la premiere cõnuë de la connoissance primitiue de l'entendement: parce premierement que l'estant est la chose la plus connoissable de toutes: attendu que les autres ne peuuent estre connues qu'en ce qu'elles sont estants: (car l'estant est l'obiect formel de l'entendement.) Secondement par ce qu'il se trouue le premier qui s'offre au sens : car l'estre reel de l'obiect & sa presence & son existance, n'est qu'vne mesme chose reellement: & tout ce qui meut le sens, c'est premierement entant qu'il existe, & est present: attendu que les choses en puissance passiue, ne peuuent exciter l'operation des sens, ny en estre apprehendees: bien que les sens ne connoissent pas l'estant selon qu'il est estant, mais seulement selon qu'il est quelque accident sensible. Au moyen dequoy la premiere chose que l'entendement rencontre aux especes sensibles & images qui sont en la fantaisie, quand il vient à composer ou diuiser, c'est leur estre & presence. Et en troisiesme lieu, c'est parce que la premiere connoissance de l'entendement se faisant par abstraction ou separation des fantosmes: quand il vient à composer ou diuiser, il commence par la partie de plus facile abstractiõ, qui est l'estant: car vne chose est d'autant plus aisee à separer, qu'il y a moins de parties à enleuer: & il n'y a rien de plus facile abstraction d'vne chose composee, que l'estant: car on n'emporte rien que l'estre simplement. Là où en separant la substance on oste l'estre soubmis aux accidents ou subsistant par soy, & la matiere & la forme, si c'est vne substance materielle. Si on veut abstraire le corps, faut enleuer l'estant, la substance & les trois dimẽsions. Si vn animal, l'estant, la substance corporelle & l'ame sensitiue, & ainsi tousiours en augmentant. De sorte que plus les choses sont de facile abstraction, elles sont plus faciles à connoistre par l'entendement : d'autant qu'il faut extraire moins de parties auec elles. Voyla pourquoy la premiere separation que l'entendement fait des especes sensibles, c'est celle de l'estant. Et parce que par vn opposite on connoist l'autre: la seconde connoissance primitiue de l'entendement, c'est le non estant: à cause dequoy les premieres propositions que faict l'entendemẽt sont de ces deux termes, estant & non estant : à sçauoir, Quoy que ce soit est estant ou non estant; &, Quoy que ce soit ne peut estre & n'estre pas tout ensemble, qui sont les deux premiers principes de cõnoissance, procedants d'vne mesme racine, desquels dépendent & ausquels se resoluent toutes les sciences: comme nous auons dit au Pag 80. traicté de la demonstation. En sommme ainsi que l'estre se trouue le premier degré de nature, il est aussi le premier connu de l'entendement par vn certain ordre que la nature a estably en la connoissance des choses : & apres luy les autres plus vniuerselles de degré en degré: comme estant : de moindre separation, & non entant que plus vniuerselles, comme nous le dirons.

Quelques vns apportent pour raison de cela que tout ainsi que les choses qui de pure puissance viennẽt en acte, paruiennent premierement à l'acte imparfait qu'au parfait: cõme nous voyons que l'eau vient premierement tiede que chaude : & en la generation de l'homme il y a premierement le degré vegetatif, puis le sensitif, & finalement l'intellectif, sembla-

semblablement nostre entendement qui est en pure puissance à receuoir la connoissance des choses, comprendra premierement les conceptions imparfaittes que les parfaittes: & puisque la conception des plus vniuerselles, est plus imparfaitte que celle des moins vniuerselles; parce qu'elle a plus de potentialité, l'estant qui est la plus vniuerselle de toutes les conceptions, sera le premier connu par l'entendement. D'autres adioustent que puisque le premier principe qui est composé de l'estant & du non estant, est le premier connu à l'entendement, qu'aussi seront ses parties. Mais cette comparaison qui peut seruir pour ayder à montrer que la connoissance confuse precede la distincte, n'atteint aucunement la cause pourquoy l'estant est premierement compris: & quant à la seconde raison, c'est tout au contraire: car cette proposition, l'estant n'est pas non estant, est la premiere connue: parce que les termes dont elle est composee, sont les premieres choses connues. Ie reuiens doncques à la raison que i'ay donnee, qui est que la conception de l'estant est premierement connoissable, & plus aysee à connoistre, qu'aucune autre conception.

La connoissance primitiue de l'entendement se faict ordinairement en la plus grande partie des hommes durant leur enfance: car alors nous commençons à conceuoir d'ordre les choses qui sont offertes du sens à l'entendement, lesquels nous n'auions iamais connues auparauant: combien que nous ne nous apperceuions pas en cet aage-là d'vne telle connoissance, estant necessaire qu'il se soit imprimé premierement en chacun de nous quelquesfois vne conception d'animal, de cheual, de lion, & ainsi des autres choses. Il arriue toutesfois que bien souuent il s'offre à des personnes qui sont desia aagees, des choses qui leurs auoient esté du tout inconnues auparauant: de sorte que la connoissance & conception leur en est primitiue & premierement imprimee en cet aage-là: attendu qu'ils n'en auoient deuant cela aucune connoissance.

Mais il est à noter, que combien que nous connoissions les choses les plus vniuerselles, les premieres, par la connoissance primitiue de l'entendement, que nous ne les connoissons pas pourtant comme vniuerselles: car l'vniuersalité ne resulte que des actions de l'entendement comparant les choses entre elles, non plus que les autres relations rationelles: & ne peut estre connue, que par vne action de l'entendement, se reflechissant sur ses considerations, laquelle ne se faict que quand nous y sommes incitez par plusieurs connoissances. De sorte que ce que nous disons que les choses vniuerselles sont les premieres connues par la connoissance primitiue de l'entendement, s'entend pour le regard de leur materiel, & signifie que ce qui est compris le premier de quelque chose que ce soit, d'vne telle connoissance, se rencontre estre ce qui se trouue tel en vne plus grande amplitude d'autres. Or d'autant que ce qui est le plus vniuersel contient le plus de choses sous soy, lesquelles ne sont pas connues distinctement par cette premiere connoissance primitiue de l'entendement: cela est cause que cette connoissance primitiue est tousiours confuse, & non que les choses nous soient premierement connues, à cause qu'elles soient confuses. Et parce que nous connoissons tousiours le plus vniuersel qui est en vne chose, par la connoissance primitiue que nous auons d'elle, sans connoistre par cette mesme connoissance, qu'il soit le plus vniuersel; il s'ensuit que nous la connoissons tousiours confusement, premier que distinctement, par vne telle connoissance.

Par quel moyen la premiere matiere est connuë.

CHAPITRE XX.

LA premiere matiere est directement connue de Dieu & des intelligences: mais ainsi qu'elle obtient l'estre parfaict & determiné par la forme substantielle, elle en a aussi l'estre premierement connoissable pour nostre regard: c'est à dire que nous la connoissons premierement par la forme: dont la raison est que tout ce qui est connoissable par l'entendement selon ses forces naturelles, doit estre premierement receu par les sens ou par l'vn d'eux. S'il doit estre receu par eux, il les doit mouuoir: car nous n'auons aucun sentiment que l'obiect ne les meuue par son espece intentionnelle, comme nous auons dit. S'il doit mouuoir, il est necessaire qu'il soit en acte limité: parce que ce qui meut les sens doit estre informé de quelque certaine forme determinee d'espece: autrement il ne seroit pas sensible. Il s'ensuit doncques, que puisque la matiere n'est en acte

limité que par la forme specifique, sans laquelle elle ne peut mouuoir ; que la matiere n'est pas connoissable premierement de soy, ains par la forme specifique : qui est pourquoy le Metaphysicien combien qu'il la connoisse par soy mesme, entant qu'elle est substance, prend toutesfois le principe de la connoissance du naturel; mais apres qu'on est paruenu à la connoissance de la premiere matiere, par le moyen des formes & du mouuement qui nous y conduit, elle peut estre entendue sans forme, d'vne seconde connoissance.

Λέγω δ' ὕλην ἣ καθ' αὑτὴν μήτε τί, μήτε ποσὸν, μήτε ἄλλο μηδὲν λέγεται, οἷς ὥρισται τὸ ὄν.

Arist. l. 7. metap. c. 3. t. 8. Materiam autem eam dico, quæ per se ipsam neque quid, neque quantū, neque aliud quidquā eorū dicitur, quibus ens definitum est.

En somme il paroist par ce que nous auons dit, que comme Dieu est connu à cause de l'infinie perfection de sa nature, en ostant & niant en luy toutes sortes d'imperfections: ainsi que les Sculpteurs en taillant vne statue, ostent tout ce qui empesche de voir la beauté de la figure qu'ils y introduisent : il en est de mesme de la premiere matiere, à cause de son defaut : car à l'opposite du premier principe, nous en nions tout acte & toute perfection, & luy attribuons tout ce qui signifie le defaut, l'imperfection & la puissance. Et ainsi le Metaphysicien definit, qu'elle n'est aucun estant parfaict : à sçauoir, ny element, ny pierre, ny arbre, ny cheual; mais quelque chose de plus imparfaict. S. Augustin dit que la matiere est connue en l'ignorant & ignoree en la connoissant : dont Ægidius assigne pour raison, que la matiere est ainsi que les tenebres : attendu qu'estant consideree en soy elle manque de la splendeur de toute forme, & comme les tenebres sont apperceus en ne voyant pas, & en les comprenant ne sont pas veus : (car nous disons voir les tenebres lors que nous ne voyons aucune couleur ou lumiere) de mesme la matiere est comprise lors que nous ne connoissons aucun acte en elle : & elle est ignoree quand l'acte est connu : qui est à dire en somme, que comme les tenebres sont veus en ne voyant pas la lumiere, de mesme en entendant quelque chose sans forme, nous connoissons la matiere : dont l'entité est si cachee soubs les formes, qu'on ne la peut autrement connoistre. On compare la premiere matiere à la Lune, parce qu'elle est veuë par autruy : à sçauoir les formes qu'elle reçoit tantost l'vne & tantost l'autre: ainsi que la Lune est veuë par la lumiere du Soleil, plus & moins, selon qu'elle en est illuminee.

S. Aug. l. 12. confess. c. 3. & 6. vel. 5.

Comment le non estant, la priuation & les indiuisibles de quantité, sont connus.

CHAPITRE XXI.

Η δὲ στιγμὴ καὶ πᾶσα διαίρεσις, καὶ τὸ οὕτως ἀδιαίρετον, δηλοῦται ὥσπερ ἡ στέρησις.

Arist. l. 3. de anim. c. 7. t. 25. Punctum verò & omnis diuisio, & quod ita est indiuiduum notificatur vt priuatio.

TOVT ainsi que l'entendement connoist le non estant par l'estant, & distingue l'estant d'auec ce qui n'est pas estant par vn certain discours en cette sorte : cela est estant, doncques il n'est pas non estant: de mesme apres qu'il en a eu la connoissance de l'habitude, il procede auec l'espece qu'il en a acquise, & paruient par vn certain discours à la connoissance de la priuation : comme pour exemple, par l'espece du bon il entend le bon, & connoist qu'il est appetable, & qu'il peut parfaire ce qui l'appete: & lors il faict cette consequence; dōcques ce qui n'est pas appetable, & qui peut rēdre la chose imparfaicte, est mauuais. Et ainsi vne mesme espece est principe de connoistre l'habitude & la priuation differemment : car au respect de l'habitude, elle est principe premierement representatif : & au respect de la priuation, elle est principe non representatif : mais inferant la chose, qui ne prouient pas de l'espece, de l'habitude seule, ny de l'entendement seul; mais de l'vn & de l'autre ensemble. A sçauoir de la part de l'espece : parce qu'il est commun à tout opposite, qui a la nature du plus parfaict, de faire connoistre son opposite imparfaict : comme pour exemple, par le sain on connoist le malade : par le sçauant l'ignorant : & par la lumiere les tenebres : & de la part de l'entendement : parce qu'attendu que nostre entendement connoist par discours, il peut inferer d'vn affirmatif la negation d'vn autre:

comme pour exemple, ayant connu que l'homme voit, il infere, il n'est donc pas aueugle. En quoy il est euident, qu'on peut entendre l'habitude d'vn acte distinct: car on peut conceuoir que c'est que la lueur, que c'est que le bon, que c'est que le droict, sans comprendre aucune chose des priuations opposites: mais on ne sçauroit entendre la priuation, sans conceuoir l'habitude: parce qu'elle denote l'habitude soubs ce mesme genre, laquelle entre en sa definition. Quant aux indiuisibles de quantité: comme le poinct, l'instant & semblables, ils sont connus comme les priuations: car c'est ce qui ne peut estre diuisé.

De quelle sorte l'estant rationel est en l'entendement.

CHAPITRE XXII.

APRES auoir declaré de quelle sorte l'entendement comprend & conçoit le non-estant & les priuations, il est à propos d'exposer en cet endroit comment les estants rationnels, que nous auons dit n'estre subiectiuement en aucune chose, ny hors de l'ame, ny en l'ame, sont obiectiuement en l'entendement; pour satisfaire à ce que i'en ay promis au traitté de la Metaphysique parlant de l'estant rationnel. Il faut doncques noter qu'estre subiectiuement en quelque chose, c'est estre vn sien accident adherant en elle, comme en son subiect: ainsi la froideur est subiectiuement en l'eau, l'odeur & la couleur en la pomme, la vertu & la science en l'ame, & ainsi des autres semblables. Mais estre obiectiuement en l'ame, c'est la chose en estre connuë par vne sienne espece ou ressemblance qui se trouue en l'ame; comme pour exemple, la maison du Roy est obiectiuement en l'ame de celuy qui la voit, ou qui l'a veüe: parce que la ressemblance ou similitude de la maison s'est imprimee en la fantaisie & memoire: semblablement l'animal est obiectiuement en l'entendement par son espece intelligible, qu'il s'est formee de luy, en considerant sa nature. Or l'estant rationnel n'ayant point d'autre estre qu'en l'ame, il y est subiectiuement ou obiectiuement: mais ce n'est pas subiectiuement: car rien n'y est de cette sorte, que les facultez nees auec elle: comme sont les cognoscitiues & appetitiues, les actes de ces facultez, les habitudes acquises par ces actes reiterez, & les ressemblances ou especes de ces choses: & l'estant rationnel n'est aucune de ces choses. Il reste doncques qu'il y est obiectiuement: à sçauoir entant que l'entendement en a en soy vne certaine espece qu'il s'enferme en l'entendement en connoissant: laquelle espece est reelle, bien que ce qui est entendu & obiect de l'intellection n'ait autre estre, que d'estre entendu, & soit rationnel seulement: car la nature de l'entendement est telle, qu'il se forme des especes reelles de toutes les choses qu'il entend, autant de celles qui ont l'estre reel comme de celles qui ne l'ont pas. Voila doncques comme l'estant rationel ne se trouue qu'obiectiuement en l'entendement: ce qu'il faut entendre pour le regard du formel de l'estant rationnel: car quant à son materiel, l'vn peut subsister par soy, & l'autre estre subiectiuement & hors de l'ame & en l'ame: ainsi le materiel du genre animal, subsiste par soy: car animal c'est vne substance, & la relation de la generalité qui est son formel, n'est qu'obiectiuement en l'entendement.

De la maniere dont l'ame raisonnable se connoist elle mesme.

CHAPITRE XXIII.

VOila jusques icy la façon expliquee par laquelle l'ame raisonnable procede à la connoissance des autres choses, par le moyen de son entendement: mais pour sçauoir maintenant comme elle se connoist elle mesme de sa connoissance primitiue: faut noter que durant qu'elle est liee au corps & l'informe, elle est assubiettie à n'entendre que ce qu'elle peut comprendre premierement par les sens: dequoy il arriue que n'estant pas sensible par soy, elle ne se peut pas considerer directement: à cause dequoy l'entendement ne s'entend pas de luy mesme par soy premierement & directement. Il entend bien en discourant sur les fantosmes l'existance de son action & de soy mesme, mais il ne comprend pas ce que c'est de l'vn ny de l'autre par vne seule action, ains seulement par

discours & auec beaucoup de meditation : à cause dequoy vn chacun se peut apperceuoir qu'il entend : mais non pas ce qu'est l'action ou la puissance d'entendre. Or puisque l'entendement s'entend & les choses qui sont en luy, il faut que ce soit par des especes residentes en luy de sa nature, ou procedentes de quelque chose hors de luy ; mais ce ne peut estre par vne espece qui soit en luy naturellement : car comme nous auons dit, il naist tout nud comme vne carte blanche : c'est donc par l'espece d'vn obiect hors de luy qu'il se connoist, non par la mesme action dont il entend cet obiect, ains par vne connoissance refleschie : & de faict nous n'entendons pas tousiours que nous entendons : (en quoy sainct Thomas n'estime pas que le progrez en infiny soit inconuenient, & que l'vn soit entendu par vne action, & l'autre par vne autre : parce qu'ils ne sont pas essentiellement subordonnez.) L'entendement donc s'entend soy mesme par vne autre action que celle, dont il comprend son obiect : à sçauoir, en se refleschissant dessus l'action mesme dont il a entendu son obiect, laquelle on ne sçauroit connoistre sans entendre premierement son obiect : car comme nous auons dit, les operations sont entendues par les obiects : & les puissances dont elles procedent par les operations. Tellement qu'apres que l'entendement en se reflesschissant dessus son action l'a entendue, il se conuertit vers la puissance, par laquelle il a compris son action & la connoist : & puis de là il remonte iusqu'à l'essence de l'ame mesme, laquelle en fin il connoist par ses puissances : & ainsi l'ame est semblable à l'œil qui voit tout, excepté luy mesme, si ce n'est dans vn miroir par reflexion de sa propre image : cela se doit entendre pour le regard de sa connoissance primitiue ; car quand l'ame s'est connuë ainsi indirectement, & qu'elle a formé vne espece intelligible de son essence d'elle mesme, qu'elle conserue en sa memoire : alors elle se peut contempler & connoistre immediatement, sans auoir plus besoing de passer par les susdits moyens. Quand l'ame est separee du corps, elle peut se connoistre directement aussi, comme nous le dirons ailleurs.

L. 3. de anim. c. 4. t. 14. pag. 739.

Confirmation que l'estant est l'obiect formel de l'entendement.

CHAPITRE XXIV.

PVISQVE de ce que nous auons dit de l'entendement iusques-icy, nous voyons qu'il peut connoistre tout estant, soit particulier ou vniuersel, reel ou rationnel, materiel ou immateriel, en acte ou en puissance ; nous pouuons asseurer que son obiect formel ou vniuersel, contenant tout ce qu'il peut connoistre, c'est l'estant transcendemment consideré : mais l'obiect qui le meut premierement & le faict sortir à sa premiere operation, ce sont les especes des choses sensibles receuës en l'imaginatiue & en la memoire, desquelles seules il faict premierement ses conceptions & diuisions : d'autant que les immaterielles ne peuuent imprimer leur espece en l'ame, durant qu'elle est conioincte au corps : parce qu'alors elle n'a aucune connoissance naturellement, dont la source ne procede des sens : à cause dequoy l'entendement humain n'entend les choses immaterielles que par la conduitte des choses sensibles qui l'y meuuent. Doncques les fantosmes sont le premier obiect, autour duquel l'entendement est occupé, pour composer, diuiser & discourir ; tellement qu'on le peut appeller son premier obiect incitant : parce que l'ame raisonnable est excitee par eux à y employer son entendement : & l'estant en general sans estre restrainct à aucun genre ; c'est son premier & égalé obiect. Le second obiect qui meut nostre entendement ce sont ces actions dont il a entendu, ce sont les especes qu'il a tirees & separees, c'est l'entendement mesme, & finalement l'ame raisonnable aussi : car toutes ces choses requierent necessairement vne precedente connoissance de quelques autres choses, pour pouuoir estre connues. Et quant aux conditiõs de l'obiect de l'entendemẽt, c'est l'intelligibilité ou la verité : car son obiect n'est autre chose que l'estãt : mais ces choses là sont conditions, soubs la raison desquelles l'entendement comprend son obiect.

De la memoire intellectiue.

CHAPITRE XXV.

Διὸ οὐδέποτε νοεῖ ἄνευ φαντάσματος ἡ ψυχή.

[1] *Arist. l. 3. de anim. c. 8. t. 16. Nunquam [illegible] intelligit sine phantasmate.*

Τὰ β

Τὰ μὲν οὖν εἴδη τὸ νοητικὸν ἐν τοῖς φαντάσμασι νοεῖ.

Ὅταν δὲ θεωρῇ, ἀνάγκη ἅμα φάντασμά τι θεωρεῖν.

Ἡ δὲ μνήμη, τοῦ γενομένου· τὸ δὲ παρὸν ὅτε πάρεστιν, οἷον τόδε τὸ λευκὸν ὅτε ὁρᾷ, οὐδεὶς ἂν φαίη μνημονεύειν, οὐδὲ τὸ θεωρούμενον, ὅτε θεωρῶν τυγχάνει καὶ ἐννοῶν· ἀλλὰ τὸ μὲν αἰσθάνεσθαί φησι, τὸ δὲ ἐπίστασθαι μόνον· ὅταν δ' ἄνευ τῶν ἐνεργειῶν ἔχῃ τὴν ἐπιστήμην καὶ τὴν αἴσθησιν, οὕτω μέμνηται τὰς τοῦ τριγώνου, ὅτι δυσὶν ὀρθαῖς ἴσαι· τὸ μὲν ὅτι ἔμαθεν, ἢ ἐθεώρησε· τὸ δὲ, ὅτι ἤκουσεν, ἢ ὁ εἶδεν, ἢ ὅτι τοιοῦτον· ἀεὶ γὰρ ὅταν ἐνεργῇ κατὰ τὸ μνημονεύειν, οὕτως ἐν τῇ ψυχῇ λέγει, ὅτι πρότερον τοῦτο ἤκουσεν, ἢ ᾔσθετο, ἢ ἐνόησεν. &c.

T. 33. Species igitur intellectiuum in phantasmatibus intelligit.

T. 39. Cùm autem contemplatur, necesse est simul phantasmata aliqua contemplari.

L. de memor. & reminisc. c. 1. Præterita verò mandari memoriæ queunt. Quod autem præsens est, cùm adest, vt hoc albũ, cum cernitur oculis nemo se meminisse dixerit: sed nec quod contẽplatur, cùm quid animo uersat speculaturque, sed alterum sentire solũ, alterum discernere ac meditari. At cum scientiam sensumue sine actione tenet, tum demum meminisse quippiã creditur, ceu angulos triãguli duobus rectis pares esse, tum quia id aliquando speculatus est, aut condidicit: tum quia ita accepit aut vidit, aut cuiuspiã sensus opera deprehendit: semper enim cum quis aliquid meminit, secum dicat oportet, hoc se antea aliquando audiuisse, aut sensisse, aut denique intellexisse. &c.

Καὶ ὅτι νοεῖν οὐκ ἔστιν ἄνευ φαντάσματος· συμβαίνει γὰρ τὸ αὐτὸ πάθος ἐν τῷ νοεῖν, ὅπερ καὶ ἐν τῷ διαγράφειν· ἐκεῖ τε γὰρ οὐδὲν προσχρώμενοι τῷ τὸ ποσὸν ὡρισμένον εἶναι τὸ τρίγωνον, ὅμως γράφομεν ὡρισμένον κατὰ τὸ ποσόν· καὶ ὁ νοῶν ὡσαύτως, κἂν μὴ ποσὸν νοῇ, τίθεται πρὸ ὀμμάτων ποσόν· νοεῖ δὲ, οὐχ ᾗ ποσόν.

Et fieri non posse vt sine phantasmate quicquam intelligatur: intelligenti enim euenit, cùm quid intelligit, quod nobis, cum figuram quampiam delineamus; nam quamvis nullus nobis vsus sit præfinitæ magnitudinis, describimus tamen triangulum constituta certate quantitaque: pari quoque modo & ille, quamuis quod quantum non sit intelligat, quantum tamen proponit sibi, & quasi subijcit oculis: sed non vt quantum intelligit.

Διὰ τίνα μὲν οὖν αἰτίαν οὐκ ἐνδέχεται νοεῖν οὐδὲν ἄνευ τοῦ συνεχοῦς, οὐδ' ἄνευ χρόνου, τὰ μὴ ἐν χρόνῳ ὄντα, ἄλλος λόγος.

Caterùm quam ob causam quæ sub tempore non sunt sine mole & tempore intelligi non possint, alio quidem loco dicendum est.

Ἡ δὲ μνήμη καὶ ἡ τῶν νοητῶν, οὐκ ἄνευ φαντάσματός ἐστιν· ὥστε τοῦ νοουμένου κατὰ συμβεβηκὸς ἂν εἴη· καθ' αὑτὸ δὲ, τοῦ πρώτου, αἰσθητικοῦ.

Memoria verò ea quæ de intellectilibus rebus est, non sine phantasmate habeatur: memoria profectò ipsa per se quidem in sensu principe constituenda est, per accidens autem in ipso intellectu.

IL y a en l'ame raisonnable vne faculté memoratiue, en laquelle les especes des choses que l'entendement a comprises demeurent & sont reseruees; encores que l'intellection actuelle cesse: comme on le connoist en ce que l'entendement se ressouuient des choses immaterielles qu'il a entendues quelquesfois & des sciences & arts, ainsi que le sens faict des sensibles: & puis s'il en estoit autrement, l'entendement du sçauant & de celuy qui apprend, seroict d'vne mesme sorte, lors qu'ils ne contemplent pas. Cette memoire la n'est pas la sensitiue: car les especes intelligibles ne peuuent estre reseruees en vn organe corporel: parce qu'elles sont immaterielles, & les choses ne sont receuës que selon la mode de celles qui les reçoiuent. Or si l'opinion de ceux qui disent qu'vne puissance cognoscitiue ne peut garder vne espece sans la connoistre actuellement, estoit bien fondee; il faudroit que la memoire intellectiue fust vne puissance distinguee reellement de l'entendement: car il est tout certain que nous auons les especes de plusieurs choses en la memoire, lesquelles nous ne connoissons pas tousiours actuellement: mais cela n'estant pas, comme nous auons dit en parlant de la memoire sensitiue: parce que l'ame ne connoist pas ses puissances, que selon qu'elle en applique quelqu'vne à quelque certain obiect: & ne le connoist pas encores qu'il se presente, si elle est ententiue à quelqu'autre: nous dirons que l'entẽdement & la memoire intellectiue sont vne mesme puissance reellemẽt, mais distinctes rationnellement: de sorte qu'elle est ditte entẽdement, selon qu'elle cõnoist, & memoire entant qu'elle retient les especes des choses connues, lesquelles elle garde: car se rapportant aux choses intelligibles, comme la matiere aux sensibles, en l'ordre de la generation: ainsi que la matiere garde la forme apres l'action de l'agent, l'entendemẽt doit conseruer les especes intelligibles, apres que l'intellectiõ est cessee. Dõques l'entẽdement estãt consideré cõme gardant & conseruãt les especes intelligibles qui sont en luy, on l'appelle memoire: par ce que tout ainsi, que quand l'imaginatiue se retourne sur les especes reseruees en la mẽ-

moire sensitiue, elle est meuë sans production de nouuelle espece, seulement par reprise & conuersion: de mesme l'entẽdement lors qu'il se cõuertit dessus les especes & habitudes qu'il conserue en soy, il les entend actuellement, & les choses representees par elles; sans qu'il soit besoing de les former de nouueau, non plus que celles de l'imaginatiue: & cette conuersion de l'entendement, s'appelle memoire ou souuenance: car memorer c'est entendre la chose qui est en la memoire, comme si elle nous estoit presente: attendu que la souuenance c'est la conuersion de l'ame, sur les images & intentions des choses, qui ont esté quelque temps auparauant cõnuës. Combien qu'Aristote enseigne constãment que l'entendemẽt soit immateriel, & qu'il opere sans organe corporel: neãtmoins il estime que l'entendemẽt regarde tousiours aux fantosmes de la fantasie en entẽdant. Or il est certain que cependant que l'ame raisonnable est en ce corps corruptible, quand l'entendement faict ses operations, l'imaginatiue & la memoire sensitiue y cooperent ordinairement en quelque sorte: ce qui arriue en deux façons: en l'vne auparauant qu'il comprenne quelque chose: d'autant qu'alors elles le meuuent par les images qui sont en elles: car telles images deuancent l'operation de l'entendement, comme nous auons dit: en l'autre, c'est apres que l'entendement a desia produict quelque espece intelligible des choses: car encores qu'alors il n'ait point besoing d'aucũ fantosme & qu'il puisse cõceuoir sans eux: toutesfois il s'en sert quelquesfois pour estre soulagé par l'image que la fantaisie se faint: afin que son acte s'y termine en certaine sorte: comme les figures sensibles aydent aux demonstrations des Mathematiques. De maniere que le fantosme y est concurrant non seulement quand l'entẽdemẽt acquiert la sciẽce de nouueau, mais aussi apres qu'elle est acquise: comme nous l'esprouuons tous les iours par experience, en ce que nous passons par la pensee: car nous le conioignons fort souuent à quelque figure de nostre fantaisie, en nous formant des images sensibles, & proposant à nous & aux autres des exemples materiels, mesme des choses immaterielles. Sainct Thomas dit que ceste maniere de connoistre est naturelle à l'ame durant qu'elle est au corps: parce que n'estant pas alors du tout immaterielle, à cause de sa trop grande conionction auec le corps, elle ne peut entendre les choses entierement separees de la matiere, qu'elle ne les limite à vne certaine image corporelle, ny operer que le corps & l'imaginatiue n'operent ensemble: & de là on conclud que l'entendement ne sçauroit se souuenir des choses, sans les images de la fantaisie. On fortifie ceste opinion, de ce que nous voyons que quand les sens interieurs sont offencez, l'entendement pert le iugement: à cause qu'il ne peut entendre & discourir sans estre aydé des fantosmes: tellement que l'imaginatiue estant troublee, mesme celle d'vn homme docte, la connoissance directe de l'entendement est empeschee: à cause dequoy les frenetiques qui ont la fantaisie blessee, & les lethargicques la memoire offensee, sont empeschez d'vser de la science qu'ils ont acquise.

Auicenne n'est pas de ceste opinion: car il tient qu'il n'est point besoing des fantosmes pour l'vsage de la science acquise: & les interpretes Grecs disent que les fantosmes sont superflus pour entendre quand l'ame contemple les choses vniuerselles & immaterielles, qui sont pardessus la vertu de la fantaisie. Quant à moy ie trouue de la probabilité en ceste opinion, que durant que l'ame est au corps participant en ses actions de la nature intellectiue & de la sensitiue, elle ne sçauroit se souuenir des choses sans les images de la fantaisie: car puisqu'en chaque chose l'operation est proportionnee à la vertu & à l'essence de l'operant, & que la partie intellectiue de l'homme est auec la sensitiue, il semble que ce soit la propre operation de l'homme durant cette vie, d'entendre toutes les choses, par le moyen des fantosmes de l'imaginatiue, comme il a esté dit: mais il ne paroist point de necessité, ny de raison assez forte, pour conclure qu'il soit tousiours besoing de fantosmes à l'entendement, non seulement pour contempler, mais mesmes pour discourir; quand ce sont choses dont les especes intelligibles sont desia en luy: & principalement en ce qui est de la contemplation des choses immaterielles, Dieu, les Anges, l'ame raisonnable mesme, la science, & semblables: qui ne se peuuent representer en l'imagination par aucune propre espece sensible. Au moyen dequoy i'estime que l'ame qui pour sa grande liaison auec le corps est portee à s'ayder des especes sensibles de la fantaisie, pour entendre, & mesme pour sa commodité de feindre auec sa fantaisie des images sensibles à ce qui n'en a point: peut neantmoins quand elle le veut, entendre & contempler les choses dont elle a les especes intelligibles toutes acquises, & principalement quand elles n'en ont point de sensibles propres: & en discourir, sans s'ayder des images de la fantaisie: bien

que

que ce soit auec plus de difficulté, à cause de ce qu'elle est meslee au corps qu'elle informe, & de l'vsage des facultez sensitiues desquelles elle a accoustumé de seruir, dés le commencement de la naissance de l'homme.

De la reminiscence.

CHAPITRE XXVI.

Ἡ δ' ἀνάμνησις ἀπ' ἐκείνης, ἐπὶ τὰς ἐν τοῖς αἰσθητηρίοις κινήσεις ἢ μονάς.

Ἀλλ' ὡς ἐπὶ πολὺ, μνημονικώτεροι μὲν οἱ βραδεῖς· ἀναμνηστικώτεροι δὲ, οἱ ταχεῖς καὶ εὐμαθεῖς.

Φανερὸν ὅτι μνημονεύειν ἐστὶ μὴ νῦν ἀναμνησθέντα, ἀλλ' ἐξ ἀρχῆς αἰσθανόμενον, ἢ παθόντα· ἀλλ' ὅταν ἀναλαμβάνῃ ἣν πρότερον εἶχεν ἐπιστήμην, ἢ αἴσθησιν, ἢ οὗ ποτε τὴν ἕξιν ἐλέγομεν μνήμην, τοῦτό ἐστι καὶ τότε τὸ ἀναμιμνήσκεσθαί ἐστι τῶν εἰρημένων.

Καὶ ἐκείνης πλείονος ἀρχῆς, ἢ ἐξ ἧς μανθάνουσι ἀναμιμνήσκεται· συμβαίνουσι δ' αἱ ἀναμνήσεις, ἐπειδὴ πέφυκεν ἡ κίνησις ἥδε γενέσθαι μετὰ τήνδε.

Ὅταν οὖν ἀναμιμνησκώμεθα, κινούμεθα τῶν προτέρων τινὰ κινήσεων, ἕως ἂν κινηθῶμεν, μεθ' ἣν ἐκείνη εἴωθε· διὸ καὶ τὸ ἐφεξῆς θηρεύομεν νοήσαντες ἀπὸ τοῦ νῦν ἢ ἄλλου τινὸς, καὶ ἀφ' ὁμοίου, ἢ ἐναντίου, ἢ τοῦ σύνεγγυς· διὰ τοῦτο γίνεται ἡ ἀνάμνησις.

Τάχιστα καὶ κάλλιστα γίνονται ἀπ' ἀρχῆς αἱ ἀναμνήσεις· ὡς γὰρ ἔχει τὰ πράγματα πρὸς ἄλληλα τῷ ἐφεξῆς, οὕτω καὶ αἱ κινήσεις· καὶ ἔστιν εὐμνημόνευτα, ὅσα τάξιν τινὰ ἔχει, ὥσπερ τὰ μαθήματα· τὰ δὲ φαύλως καὶ χαλεπῶς· καὶ τούτῳ διαφέρει τὸ ἀναμιμνήσκεσθαι τοῦ πάλιν μανθάνειν, ὅτι δυνήσεται πως δι' αὐτοῦ κινηθῆναι, ἐπὶ τὸ μετὰ τὴν ἀρχήν· ὅταν δὲ μὴ, ἀλλὰ δι' ἄλλου, οὐκέτι μέμνηται· πολλάκις δὲ ἤδη μὲν ἀδυνατεῖ ἀναμνησθῆναι· ζητεῖν δὲ δύναται, καὶ εὑρίσκει· τοῦτο δὲ γίνεται κινοῦντι πολλὰ, ἕως ἂν τοιαύτην κινήσῃ κίνησιν, ᾗ ἀκολουθήσει τὸ πρᾶγμα· τὸ γὰρ μεμνῆσθαι ἐστὶ τὸ ἐνεῖναι δύναμιν τὴν κινοῦσαν· τοῦτο δὲ, ὥστε ἐξ αὑτοῦ, καὶ ὧν ἔχει κινήσεων κινηθῆναι, ὥσπερ εἴρηται· δεῖ δὲ λαβέσθαι ἀρχῆς· διὸ ἀπὸ τόπων δοκοῦσιν ἀναμιμνήσκεσθαι ἐνίοτε· τὸ δὲ αἴτιον, ὅτι ταχὺ ἀπ' ἄλλου ἐπ' ἄλλο ἔρχεται· οἷον ἀπὸ γάλακτος ἐπὶ λευκὸν, ἀπὸ λευκοῦ δὲ ἐπ' ἀέρα, καὶ ἀπὸ τούτου ἐφ' ὑγρόν.

Ὅτι μὲν οὖν οὐχ οἱ αὐτοὶ μνημονικοὶ καὶ ἀναμνηστικοὶ ἐν τοῖς πρότερον εἴρηται· διαφέρει δὲ τὸ μνημονεύειν τοῦ ἀναμιμνήσκεσθαι, οὐ μόνον κατὰ τὸν χρόνον, ἀλλ' ὅτι τοῦ μὲν μνημονεύειν καὶ τῶν ἄλλων ζώων μετέχει πολλά· τοῦ δ' ἀναμιμνήσκεσθαι, οὐδὲν, ὡς εἰπεῖν, τῶν γνωριζομένων ζώων, πλὴν ἄνθρωπος· αἴτιον δ' ὅτι τὸ ἀναμιμνήσκεσθαί ἐστιν οἷον συλλογισμός τις· ὅτι γὰρ πρότερον εἶδεν, ἢ ἤκουσεν, ἤ τι τοιοῦτον ἔπαθε συλλογίζεται ὁ ἀναμιμνησκόμενος, καὶ ἔστιν οἷον ζήτησίς τις· τοῦτο δ' οἷς καὶ τὸ βουλευτικὸν

Arist. l. 2. de anim. c. 5. t. 64. Recordatio autem ab illa est ad eas motiones vel mansiones quæ sunt in sensuum instrumentis.

L. de memoria & reminiscen. c. 1. Sed magna ex parte qui tardo hebetique sunt ingenio, memoriores sint: qui celeri ac docili, reminiscentiores.

C. 2. Manifestum est fieri, vt qui nunc non reminiscitur, meminerit, si denuo sentiat, aut doceatur quod sit oblitus: at quoties quam prius tenebat scientiã, aut sensum, aut denique quodvis aliud, cuius habitum esse memoriam diximus, iam penè interlitum obsoletumque recolendo instaurat, & quasi postliminio reuersum tractat versatque: tum & hoc quoque alicuius eorum quæ dicta sunt reminisci est.

Qui reminiscitur, maius principium intus habere, quam qui discit aut inuenit: fit autem reminiscentia, cum motus animæ ita se habent, vt alter subinde post alterum fieri natus sit.

Cum ergo reminiscitur, quibusdam antegressis motibus mouetur, quo vsque eo moueamur post, quam ille sequi consueuit. Quocirca & ex hoc nunc aut alio quodam initio seriem sequelamque venamur, & à simili, aut contrario, aut finitimo: & ob id recordatio fieri assolet.

Omnis reminiscentia ex principio pulcherimè ac summa celeritate corrinatur. Nam quo res inter se ordine disposita sunt, eum quoque motus earundem obtinent, & ea item facilè memoria continentur, quæ quodam ordine constant, vt Mathematica, at quæ prauè disposita sunt ægrè custodiuntur. Atque hoc interest inter reminisci, & iterum discere: quòd qui reminiscitur, ab ipso se moueri quodam modo potest, ad id quod post principium est, at cum per se non potest, sed alterius ceu præceptoris auxilium desiderat, non amplius meminisse videtur. Sæpè verò iam quidẽ reminisci non potest, quærendo tamen potest, ac inuenit. Quod homini cõtingere solet, dum tantisper varia mouet, quoad in motionem eam inciderit, postquam res sequatur: est enim meminisse, mouentem quandam facultatem intus possidere: sed tamen eiusmodi, vt animus ex seipso, & motibus quos habet moueri queat, vt dictum est. Ac principium quidem sumi debet, quocirca non numquam videtur ex locorũ dispositione reminisci. Causa autem est, quod cito ex alio in aliud veniat: vt ex lacte in candorem, ex candore in aërem, ex aëre in humorem.

Quibus præcipua inest memoria, non eisdem & reminiscentiã inesse eximiam, diximus supra. Distat verò memoria à reminiscentia, non solũ ratione temporis, sed in eo quoque, quod & complures alij animantes memoria participant: reminiscentia nulli ex omnium animalium numero, quorum natura comperta explorataque habeatur, præterquam homini, concessa sit. Causa cur ita est, quod reminiscentia veluti syllogismus quidam, id est ratiocinatio, existit, nam qui reminiscitur, quod prius audierit, viderit, aut quippiam id genus fecerit, ratiocinari assolet. Item quasi disquisitio quadam, disquisitionem verò iis solis

ὑπάρχει, φύσει μόνοις συμβέβηκε· ἐ γὰρ τὸ βουλεύεσθαι συλλογισμός τις ἐστίν.

Βουλευτικὸν δὲ καὶ μόνον, οἷον ἄνθρωπος ἐστὶ τῶν ζώων, καὶ μνήμης μὲν ἐ διδαχῆς πολλὰ κοινωνεῖ· ἀναμιμνήσκεσθαι δὲ ἐ οὐδὲν ἄλλο δύναται, πλὴν ἄνθρωπος.

natura tribuit, quibus consultandi deliberandique ratio competit: etenim consultatio siue deliberatio, ratiocinatio quadam est.

L.1.de hist.animal.c.1. Homo vnus ex numero animalium omnium vim obtinet cogitandi, & cum memoriæ, atque disciplinæ complures animantes esse participes possint, nulla tamen præter hominem potest reminisci.

LA reminiscence ou ressouuenance qui est vne mesme chose, differe de la memoire: car la memoration, memoire, ou souuenãce, n'est autre chose, que la conuersion presente de l'ame, sur les especes & images, qu'elle conserue, des choses qui ont esté comprises au passé: mais rememorer c'est se ressouuenir de quelque chose quãd nous l'auons premierement connuë, puis l'ayãt oubliee, & ne la pouuant trouuer en nostre memoire d'où elle est eschappee, nous venons à la rechercher par le moyen de quelque autre chose qui y est restee, en discourant & argumentant dessus, auec des propositions particulieres; tant que nous l'y ramenions; en la déduisant de là, comme d'vn certain principe. Mais si nous l'auiõs du tout oubliee, en sorte que pour nous en ressouuenir, il fust besoin de la r'apprẽdre de nouueau auec le temps, par l'ayde d'vn precepteur, ou de soy mesme: cela s'appelleroit apprentissage, cõme si elle n'auoit iamais esté sceuë: & non ressouuenãce ny rememoratiõ. Or pource que la memoire se conuertit sur les choses pour s'en souuenir, sans aucune inquisition, & la reminiscence auec recherche: on compare la memoire à l'entendement entendant simplement; & la reminiscence à l'entendement discourant. Les lieux seruent fort à se ressouuenir: d'autant qu'on vient facilement de l'vn à l'autre: comme pour exemple, du laict au blanc: & les choses les plus aisees à retrouuer par la reminiscence, sont celles qui ont vn certain ordre les vnes enuers les autres: & à l'opposite les plus difficiles sont celles qui n'en ont point. Aristote remarque que ceux qui ont l'esprit grossier & mousse, ont pour la plus part meilleure memoire: & que ceux qui sont d'esprit prompt & docile, excellent en reminiscence. La raison peut estre que les premiers ayant cõpris quelque chose auec difficulté & par plusieurs actes reiterez, elle demeure plus auãt empreinte en leur memoire & s'y conserue long temps: parce qu'elle n'est pas habile. Et les seconds à cause de l'agilité de leurs esprits, font l'inquisition diligemment, qui est requise pour se ressouuenir. Les bestes ont memoire comme il a esté dict, & plusieurs d'elles sont capables de quelque discipline: mais elles n'ont point de reminiscence: parce qu'elles ne se peuuent proposer la recherche de ce qui ne s'offre pas de soy mesme, ny vn moyen ou principe pour y paruenir: à cause que le discours & la ratiocination leur manquent: & par consequent la vertu de consulter & deliberer, qui est requise à faire vne inquisition.

Des diuers noms de l'entendement.

CHAPITRE XXVII.

Αλλὰ μὴν οὐδὲ τὸ λογιστικὸν, καὶ ὁ καλούμενος νοῦς, ἐστὶν ὁ κινῶν, ὁ μὲν γὰρ θεωρητικὸς οὐθὲν νοεῖ πρακτὸν, οὐδὲ λέγει περὶ φευκτοῦ καὶ διωκτοῦ οὐθέν· ἀεὶ δὲ ἡ κίνησις, ἢ φεύγοντός τι ἢ διώκοντός ἐστιν· ἀλλ' οὐδ' ὅταν θεωρῇ τι τοιοῦτον, ἤδη κελεύει φεύγειν ἢ διώκειν.

Arist.l.3.de anim.c.1.46. Quin ne ratiocinatiua quidem pars, & qui vocatur intellectus, est qui mouet: nam contemplatiuus nihil intelligit quod sub actionẽ cadat, nec aliquid dicit de fugiendo & de persequendo: hic verò motus semper est aut fugientis aliquid aut persequentis, sed neque cum tale aliquid cõemplatur, iam iubet aliquid fugere aut persequi.

IL paroist par ce que nous auons dit de l'entendemnet ou intellect humain, qu'il a diuers noms: car il est appellé agent selon qu'il exprime les especes des choses qu'il cõpose, diuise, ou dont il discourt: & entendant & cõtẽplant, on le nõme possible ou passif, selõ qu'il reçoit en luy ses actes, & les especes intelligibles des choses qu'il conçoit. Il est nõmé memoire selõ qu'il cõserue ces mesmes especes ou qu'il les considere, cõme choses passees: & reminiscence quãd par le moyen de ce qu'il conserue il rameine en luy quelque chose qui en estoit comme eschapee. Il y a encores trois autres noms que les Philosophes luy font porter, dont le premier est raison: quand il discourt & s'il opere au tour de la verité diuine. Il est dit raison superieure: & si c'est au tour des choses inferieures, raison inferieure. S. Augustin

gustin compare la raison superieure à l'homme qui regit la femme & l'enseigne, & l'inferieure à la femme qui en est regie. L'autre tiltre est celuy de contemplatif ou speculatif, qu'on luy donne, quand il considere les choses sur lesquelles il ne peut rien, que de les connoistre & contempler; telles que sont les naturelles, supernaturelles, & semblables : & le tiers c'est quand il s'exerce au tour des actions humaines ou raisonnables, qu'il a reglees par cy-deuant, ou pour les regler par la raison : car alors il est appellé entendement pratic: parce que l'actiō humaine qui peut estre dressee ou reglee par la raison humaine, est nommee praticque pour ce regard. Et ainsi l'entendement speculatif s'arreste en la contemplation de la verité, à laquelle il est ententif pour l'amour de luy mesme: & le pratic considere la verité comme regle & principe de quelque operation humaine praticque.

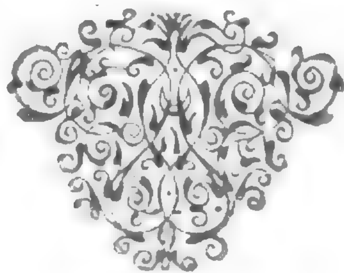
De l'admiration.

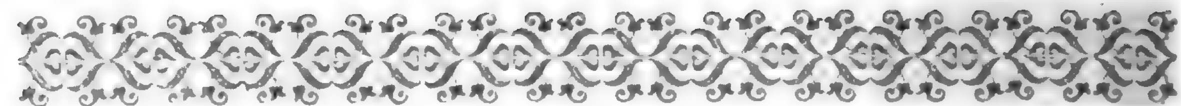
CHAPITRE XXVIII.

Διὰ γὰρ τὸ θαυμάζειν οἱ ἄνθρωποι καὶ νῦν, καὶ τὸ πρῶτον ἤρξαντο φιλοσοφεῖν, ἐξ ἀρχῆς μὲν τὰ πρόχειρα τῶν ἀπόρων θαυμάσαντες, εἶτα κατὰ μικρὸν οὕτω προϊόντες, καὶ περὶ τῶν μειζόνων διαπορήσαντες, οἷον περί τε τῶν τῆς σελήνης παθημάτων, καὶ τῶν περὶ τὸν ἥλιον, καὶ ἄστρα, καὶ περὶ τῆς τοῦ παντὸς γενέσεως· ὁ δ' ἀπορῶν, καὶ θαυμάζων, οἴεται ἀγνοεῖν.

Arist. l. 1. metap. c. 2. Propter admirationem, & nunc & olim cœperunt homines philosophari, principio quidem res minus difficiles admirati, deinde paulatim ita progressi de maioribus etiam quærentes, veluti de Lunæ, Solis, ac stellarũ affectionibus, de ortu etiam vniuersi. Qui autem dubitat, & admiratur, planè se ignorare existimat.

PVISQVE l'admiration appartient principallement à l'entendement, nous en dirons quelque chose en ce lieu. L'admiratiō c'est vne certaine fixe consideratiō de l'entendement, auec suspension au tour d'vn certain obiect, dont la cause ou mode d'operer, ou quelques circonstances qui le regardent, sont ignorees; à quoy est ioinct le desir de les sçauoir, & quelquesfois vne inquisition de la cause de ces choses : qui est la partie d'où la Philosophie est ditte auoir son origine de l'admiration : car de ce que les hōmes voyoient des effects dont ils ne sçauoient pas les causes : ils sont demeurez en suspens, cependant qu'ils les recherchoient, qui n'est rien que philosopher. S. Thomas dit, que combien que celuy qui admire refuse quelquesfois au commencement de donner son iugement de la chose *S. Thom.* qu'il admire, & n'ose le prononcer : parce qu'il craint de faillir en son opinion & d'errer; *1. 2. quæst. 41.* neantmoins il recherche & s'enquiert pour iuger de la chose apres l'auoir connuë. Mais *ar. 4.* quand nous auons acquis la connoissance des choses que nous admirions, alors l'admiration cesse : & parce que comme nous auons dit, l'admiration incite les hommes à philosopher, & est cause de la science: la science est comparee pour son regard à la vipere, qui tuë sa mere en naissant.





LIVRE DIX-HVICTIESME DE LA PHYSIQVE,

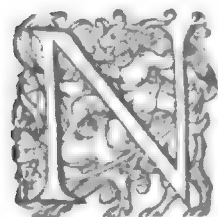
Auquel il est traitté des habitudes qui s'acquierent en l'ame raisonnable.

De l'habitude acquise en l'entendement, ce que c'est.

CHAPITRE I.

Ἁπασῶν δὲ τῶν δυνάμεων οὐσῶν, τῶν μὲν συγγενῶν, οἷον τῶν αἰσθήσεων, τῶν δὲ ἔθει, οἷον τῆς τοῦ αὐλεῖν· τῶν δὲ μαθήσει, οἷον τῆς τῶν τεχνῶν· τὰς μὲν ἀνάγκη προενεργήσαντας ἔχειν, ὅσαι ἔθει καὶ λόγῳ· τὰς δὲ μὴ τοιαύτας, καὶ τὰς ἐπὶ τοῦ πάσχειν, οὐκ ἀνάγκη.

Arist. l.9. metap. c.5. t.10. Cùm autem potentiarum omnium aliæ à natura insint, vt sensus, aliæ consuetudine, vt tibys canendi: aliæ disciplina, vt artes: eæ quidem quæ consuetudine, aut ratione comparantur, ab ijs qui ante operati sint, habeantur necesse est: quæ autem huiusmodi non sunt, & quæ in patiendo cõsistunt, non est necesse.



Ovs auons assez parlé des puissances ou facultez qui naissent auec l'ame, de l'ordre & de la maniere des cõnoissances de l'ẽtendemẽt, & des choses qui en sont cõnues, il est tẽps de venir à ce qui s'en acquiert en l'ame raisonnble. Ie dy dõc que quãd quelque espece qui a esté exprimee se trouue biẽ profondemẽt emprainte, imprimee & enracinee en l'ame, par plusieurs actes de l'entendement reiterez; si on la considere selon qu'elle demeure en luy & y est conseruee, elle s'appelle habitude & connoissance habituelle : à sçauoir science, opinion, ou autre semblable. Et l'entendement en est dit estre en habitude: là ou auparauant il estoit nud comme vne carte blanche, & seulement en puissance de l'acquerir. Et quand il considere par le moyen de ceste habitude la chose qu'elle represente, & qu'il entend actuellement, il en a alors la connoissance actuelle : sans qu'il s'altere pour cela d'vne alteration corruptiue, tant s'en faut il se parfait : (car la perfection de celuy qui sçait, c'est d'vser de sa science: & des sens de sentir: ainsi que la perfection de l'ouurier c'est d'operer selon l'art.) L'entendement se trouuãt ainsi en habitude, est encores neantmoins en puissance en deux façons, mais d'vne autre sorte, que quand il estoit en puissance sans habitude : à sçauoir premierement de pouuoir operer & entendre immediatement auec facilité les choses, dont les especes intelligibles sont habitudes en luy : & secondement de se pouuoir entendre luy mesme.

Nous pouuons dire maintenant que les habitudes de l'entendement sont certaines especes, ressemblãces, ou images qu'il a tirees des choses, & qu'il a emprainctes profondemẽt en luy, par plusieurs siens actes reiterez, par lesquels il les a considerees : ainsi qu'vne peinture est faitte de plusieurs coups de pinceau, dont chacun cõfere à sa perfection, & le dernier l'accomplit : à cause dequoy les especes demeurent habitudes en luy. Et pouuons nous conuertir dessus quand nous voulons, estant tousious presentes, & entendre aisement & facilement par leur moyen les choses qu'elles representent : car toutes & quantesfois que l'entendement a vn tel instrument qu'est l'habitude, & que l'ame n'est point occupee ny diuertie ailleurs, il peut agir en vn instant. Or que nons ayons de telles habitudes, & qu'elles naissent comme nous venons de dire, il est fort aisé à connoistre: car nous experimentons que par l'vsage & reiteration des actes, nous acquerons vne facilité de cõnoistre & d'agir interieurement, que nous n'auions pas auparauãt : & laquelle demeure en nous, pour en operer quand nous voulons.

De l'experience premiere habitude de l'entendement & comment elle s'acquiert.

CHAPITRE II.

Ἐκ μὲν οὖν αἰσθήσεως γίνεται μνήμη, ὥσπερ λέγομεν, ἐκ δὲ μνήμης πολλάκις τοῦ αὐτοῦ γινομένης, ἐμπειρία· αἱ γὰρ πολλαὶ μνῆμαι τῷ ἀριθμῷ ἐμπειρία μία ἐστίν.

Τὰ μὲν οὖν ἄλλα ταῖς φαντασίαις ζῇ, καὶ ταῖς μνήμαις, ἐμπειρίας δὲ μετέχει μικρόν, τὸ δὲ τῶν ἀνθρώπων γένος καὶ τέχνῃ, καὶ λογισμοῖς· αἱ γὰρ πολλαὶ μνῆμαι τοῦ αὐτοῦ πράγματος μιᾶς ἐμπειρίας δύναμιν ἀποτελοῦσι· καὶ δοκεῖ σχεδὸν ἐπιστήμῃ καὶ τέχνῃ ὅμοιον εἶναι ἡ ἐμπειρία· ἀποβαίνει δ' ἐπιστήμη καὶ τέχνη διὰ τῆς ἐμπειρίας τοῖς ἀνθρώποις· ἡ μὲν γὰρ ἐμπειρία τέχνην ἐποίησεν, ὥς φησι Πῶλος, ὀρθῶς λέγων, ἡ δ' ἀπειρία τύχην· γίνεται δὲ τέχνη, ὅταν ἐκ πολλῶν τῆς ἐμπειρίας ἐννοημάτων, καθόλου μία γένηται περὶ τῶν ὁμοίων ὑπόληψις· τὸ μὲν γὰρ ἔχειν ὑπόληψιν, ὅτι Καλλίᾳ κάμνοντι τηνδὶ τὴν νόσον τοδὶ συνήνεγκε, καὶ Σωκράτῃ, καὶ καθέκαστον οὕτω πολλοῖς, ἐμπειρίας ἐστί· τὸ δ' ὅτι πᾶσι τοῖς τοιοῖσδε κατ' εἶδος ἓν ἀφορισθεῖσι, κάμνουσι τηνδὲ τὴν νόσον, συνήνεγκε· οἷον τοῖς φλεγματώδεσιν, ἢ χολώδεσιν ἢ πυρέττουσι καύσῳ, τέχνης.

Ἡ μὲν ἐμπειρία τῶν καθέκαστά ἐστι γνῶσις· ἡ δὲ τέχνη τῶν καθόλου.

Arist. l. 2. post. c. 19. t. 104. Ex sensu igitur fit memoria: quemadmodum dicimus, ex memoria verò sæpe eiusdem rei facta, fit experientia. multæ enim memoriæ numero, sunt vna experientia.

L. 1. metap. c. 1. Cætera igitur imaginationibus, ac memoria viuunt, parũque experientiæ participant: genus autem hominum & arte viuit, & ratione. Multæ enim rei eiusdem recordationes vnius experiẽtiæ vim perficiunt, videturque experientia scientiæ, ac arti ferè similis. Per experientiam autem ars, & scientia hominibus proueniunt. Experientia enim, vt rectè Polus ait, artẽ genuit; inexperientia fortunam. Fit porro ars, cùm ex multis experientiæ notionibus vna de similibus existimatio in vniuersum oritur. Etenim compertum habere Calliæ hoc morbo laboranti hoc profuisse, itemque Socrati, ac eodem modo pluribus singulatim, experientiæ est: profuisse autem iis omnibus, qui vna specie definiti certo morbo laborẽt, vt iis qui pituita, aut bile, aut febri ex æstu afflictentur, id iam artis est. &c.

Experientia est rerum singularium cognitio, ars vniuersalium.

APRES auoir traicté des habitudes de l'entendement en general, il faut venir à la specialité. Ie commenceray par l'experience, comme la premiere qu'il acquiert. Aristote dit, que de plusieurs memoires se fait l'experience, & de l'experience l'art & la science. On donne pour exemple, qu'ayant plusieurs memoires de plusieurs morceaux de rhubarbe, qu'on a veu purger la collere chacun à part en diuerses personnes, l'experience s'en fait: & dit-on qu'il faut qu'il y ait plusieurs morceaux de plusieurs plantes de rhubarbe & diuerses personnes: parce que ce ne seroit pas assez pour la vraye experience d'auoir veu souuent l'effect d'vn mesme morceau, ny en vne mesme personne: d'autant que cela ne seroit que la memoire qui est commune auec les bestes. Aristote dit encore que l'experience est vne connoissance des choses singulieres. Or parce que la memoire sensitiue est aussi connoissance de la chose singuliere, dont l'espece est reseruee en la memoire, bien que non comme de chose singuliere: ie trouue de la difficulté à discerner la difference qui est entre memoire & experience en l'homme. Eustrace & Albert disent que l'experience est l'obseruation des œuures d'autruy: & cela ne me montre point encores de difference entre la memoire en l'homme & l'experience: car l'obseruation de la chose comme elle est passee en Calias, en Socrates, en cettuy-cy, & en cettuy-là, n'est qu'autant de memoires: sinon qu'on veuille dire qu'il n'y a que la memoire des seules choses que nous auons faittes nous mesmes ou obseruees se faire en autruy, qui soit experience, & cõuienne à l'homme: & que la memoire de toutes les autres choses dont les especes sont imprimees en la faculté memoratiue sans obseruation, n'est pas experience, ains memoire simplement commune aux bestes. Mais Aristote semble ne s'y accommoder pas, quand il dit, que de la memoire l'experience naist & que plusieurs memoires font vne experience: car cela montre qu'il entend que l'experience est quelque chose resultant de la memoire & autre que la memoire: & nous fait naistre du doubte si en cela la memoire, tient lieu de cause materielle ou d'efficiente: car il semble insinuer l'vne & l'autre par ses paroles. Or si on prend plusieurs memoires comme cause materielle de l'experience en l'homme, ainsi que plusieurs vns nombrez par l'entendement sont le materiel du nombre, qui resulte de leur

L. 2. Eth. c. 1.

assemblement, il faudroit que l'experience fust estant rationnel seulement, pour le regard de son formel : en quoy il n'y a point d'apparence : car toute connoissance est estant reel : & Aristote dit que l'experiẽce est vne cõnoissance du singulier. De dire aussi que plusieurs memoires soiẽt cause efficiente de cõnoissance, il ne se peut: car cela n'appartiẽt qu'aux facultez cognoscitiues, & memoire en ce lieu ne se prẽd pas pour faculté, mais pour les images de ce qu'on a connu reseruees en la faculté memoratiue : & quãd on la prendroit aussi pour l'acte de memorer, ce seroit vne simple cõnoissance d'vne chose auparauant connue, & non vne cause efficiente de connoissance. Que si donc l'experience en l'homme est vne cõnoissãce qui se tire de plusieurs memoires par le discours, ce sera ou par inductiõ ou par syllogisme. Si par induction, la conclusiõ qui en resultera, sera intelligẽce, en cas qu'on en recueille vn premier principe : mais l'experience ne semble pas estre intelligence: pour le moins les Philosophes ne dient point que ce soit par experience qu'on sçache ces principes, Chaque chose est ou n'est pas. Le tout est plus grãd que sa partie: & ainsi des sẽblables: ains tous conuiennẽt que c'est par intelligence. D'auantage l'intelligence est vne cõnoissance vniuerselle acquise par l'inductiõ : & il semble qu'Aristote ne veuille pas que l'experience soit vne connoissance vniuerselle : attendu qu'il en parle comme il s'ensuit : l'art se fait quand de plusieurs notions experimentales il s'engendre vne opinion vniuerselle des choses sensibles : car d'estimer que cela est profitable à Calias ayant vne telle maladie, & semblablement à Socrates, & ainsi à chacun des vns & des autres, cela appartient à l'experience : mais ce qui est profitable à tous ceux de quelque certaine espece, qui ont vne telle maladie, comme aux bilieux, aux pituiteux, & semblables : cela est propre à l'art. Si c'est par vn syllogisme que naisse l'experience, ce sera science ou opinion, selõ que les propositions dont elle aura esté deduitte, seront necessaires ou probables. Or il semble que l'experience n'est pas vne conclusion tiree par vn syllogisme: d'autant qu'il faudroit qu'elle fust science ou art, ou bien que ce fust quelque opinion : toutesfois ce n'est ny l'vn ny l'autre : car Aristote qui est suiuy des Philosophes en cela, dit que plusieurs memoires d'vne mesme chose font l'experience , & que l'experience est quelque chose presque semblable à l'art & à la science; mais que par l'experience l'art & la science se font és hommes :& loüe Polus d'auoir dit que l'experiẽce fait l'art, & l'inexperience la fortune. Doncques l'experience n'est intelligence, art, science, opinion, ny autre connoissance vniuerselle. Ce n'est pas aussi vne faculté nee auec l'ame : car chacun connoist bien en soy mesme que l'experience est vne chose qui s'acquiert. Ce n'est non plus l'acte second d'aucune faculté: parce que lors qu'on n'opere point actuellement, on ne laisse pas d'auoir l'experiẽce acquise auparauant.

Ἴδιαι δὲ καθ' ἑκάστην εἰσὶν αἱ πλεῖσται· διὸ τὰς μὲν ἀρχὰς τὰς περὶ ἕκαστον, ἐμπειρίας ἐστὶ παραδοῦναι· λέγω δ' οἷον τὴν ἀστρολογικὴν μὲν ἐμπειρίαν, τῆς ἀστρολογικῆς ἐπιστήμης· ληφθέντων γὰρ ἱκανῶς τῶν φαινομένων, οὕτως εὑρέθησαν αἱ ἀστρολογικαὶ ἀποδείξεις.

Μανθάνομεν ἢ ἐπαγωγῇ, ἢ ἀποδείξει· ἔστι δ' ἡ μὲν ἀπόδειξις ἐκ τῶν καθόλου· ἡ δ' ἐπαγωγὴ, ἐκ τῶν κατὰ μέρος· ἀδύνατον δὲ τὰ καθόλου θεωρῆσαι, εἰ μὴ δι' ἐπαγωγῆς.

Arist. anal. prior. c. 30. Propria verò principia in quaque scientia permulta sunt. Idcirco experientiæ proprium est, cuisque rei principia tradere: verbi gratia, Astrologica experientia suppeditat principia Astrologicæ scientiæ: sufficienter enim acceptis iis quæ apparent, ita inuentæ sunt Astrologicæ demonstrationes.

L. 2. c. 18. t. 134. Discimus autem inductione aut demonstratione: est autẽ demonstratio ex vniuersalibus, inductio verò ex particularibus: impossibile verò est vniuersalia contemplari nisi per inductionem.

Dirons nous que l'experience se face par plusieurs considerations que l'ame reitere sur plusieurs memoires qu'elle conserue : comme pour exemple, que plusieurs morceaux de rhubarbe auront chacun à part purgé la collere en diuerses personnes : mais cela ne se trouuerroit pas encores sans difficulté : d'autant qu'il semble que telles considerations ne seroient autre chose que memorer ou se souuenir souuent de ces choses. Il est vray qu'on peut respondre à cela, que memorer ou se souuenir proprement, n'est que quand on considere à part chaque chose reseruee en la memoire, & que la consideration ou connoissance qui engendre l'experience est de plusieurs memoires ensemble; ce que l'imagination ne peut faire : parce qu'vne faculté ne peut considerer plusieurs obiects ensemble, s'ils ne sont reduits en vn, comme il a esté enseigné : & le sens ne peut faire cet assemblement en

en vn : & partant l'experience seroit vne habitude de la partie raisonnable de l'ame humaine : à sçauoir son entendement, lequel considerant plusieurs memoires qu'il a de plusieurs singuliers d'vne mesme espece, acquiert vne habitude de bien connoistre, & iuger des autres singuliers de la mesme espece en semblable cas : comme pour exemple, l'homme ayant plusieurs memoires que la rhubarbe a purgé de la collere Calias, Socrates, & autres semblables ; il acquiert par la consideration de ces choses, qu'il compare les vnes auec les autres, vne faculté de connoistre que la rhubarbe purgera bien aussi Platon ou vn autre singulier de la collere: ou bien qu'elle purgera bien quelqu'vn, ou quelqu'autre. Et partant on pourroit definir que l'experience est vne habitude, selon laquelle par le moyen de plusieurs choses singulieres semblables, que nous auons connues de nous mesmes, & reseruees en nostre memoire: nous iugeons bien le plus souuent des autres choses singulieres semblables. Selon cette definition, c'est à dire, que l'experience est vne cõnoissance ou habitude moyenne entre la connoissance du singulier & de l'vniuersel : contre quoy il semble qu'Aristote nous faict naistre des doubtes, quād il dit ailleurs, que la science s'engendre par la demonstration, laquelle consiste des premiers principes, qui sont propositions vniuerselles, & que ces principes s'acquierent par l'induction qui est de choses particulieres, de sorte qu'il s'ensuit de là non seulement que la science ne s'engendre pas immediatement de l'experience: mais mesme qu'il ne s'en engendre point en tout: ou bien que l'experience n'est reellemēt autre chose que les memoires des choses que nous auons obseruees: car il se peut dire que l'induction se faict immediatemēt des memoires, comme pour exēple on infere, de la memoire qu'vn morceau de rhubarbe a purgé Calias de la bille, & vn autre Socrates, & vn autre Platō, & ainsi des semblables, que dōcques la rhubarbe purge la bille: & ne voy point qu'on peust respōdre à cela, sinon que l'entendement ne passe pas à conclure immediatement par l'induction du singulier, l'vniuersel : sans auoir auparauant conclud du singulier, le singulier, dont naist l'experience: mais qu'apres auoir inferé qu'vn morceau de rhubarbe a guary Calias de la bille, & vn autre Socrates, & ainsi des semblables : & là dessus conclud, doncques vn morceau de rhubarbe guarira bien Platon de la bille, & vn autre tout de mesme: de là il procede à l'induction & conclud de plusieurs experiences le general: doncques la rhubarbe purge la collere. Il y a encores vn autre doute, qui est, si toutes les sciences tant les contemplatiues comme les actiues, s'acquierent par l'experience: parce qu'il semble que le terme experience ne soit en vsage que pour les choses que nous connoissons par les effects. Mais la difficulté est aysee à resoudre : parce que nous ne connoissons aucune chose premierement que par les effects : car quant aux connoissances que nous auons par la cause: c'est par le moyen des effects que nous estions paruenus à connoistre la cause: de sorte qu'il n'y a aucun principe de science qui ne soit venu par experience, ou qui ne dépende d'vn autre descendu de l'experience : c'est à dire que tout art est fondé sur l'experience des premiers principes; mais non tous sur l'experience des conclusions, qui se deduisent de ces principes. Voila ce que nous pouuōs dire de l'experience prise pour vne connoissance certaine du singulier: ce que ie dy, parce que l'experience se prend aussi quelquesfois pour l'habitude d'operer, qu'on appelle pratique : & semble qu'Aristote l'entend en ce sens, quand il dit, que l'experience semble ne differer point de l'art pour agir : dequoy il s'ensuit que nous voyons que les experts paruiennent plustost à leur but, que ceux qui ont la raison sans l'experience. Et la cause en est, que l'experience est vne connoissance des choses singulieres, & l'art des vniuerselles: & que les actions & les generations se font autour des choses singulieres.

De l'intelligence seconde habitude de l'entendement & comment elle s'acquiert.

CHAPITRE III.

Ἐκ γὰρ τῶν καθ' ἕκαστα πλειόνων, τὸ καθόλου δῆλον.

Λέγω γὰρ νοῦν ἀρχὴν ἐπιστήμης.

Νοῦς ἂν εἴη ἐπιστήμης ἀρχή· ἡ δὲ τῆς ἀρχῆς εἴη ἄν.

Arist. l.1 post. c.31. Ex pluribus enim particularibus vniuersale manifestum fit.

L.1. post. c.33 t.195. Voco enim intelligentiam principium scientiæ.

L.2. c.19. t.109. Intelligentia erit scientiæ principiū, & principium quidē scientiæ erit cognitio principij.

Ἐκ δ' ἐμπειρίας ἢ ἐκ παντὸς ἠρεμήσαντος τοῦ καθόλου ἐν τῇ ψυχῇ, τοῦ ἑνὸς παρὰ τὰ πολλά, ὃ ἂν ἐν ἅπασιν, ἓν ἐνῇ ἐκείνοις τὸ αὐτό, τέχνης ἀρχὴ καὶ ἐπιστήμης· ἐὰν μὲν περὶ γένεσιν, τέχνης· ἐὰν δὲ περὶ τὸ ὄν, ἐπιστήμης· οὔτε δὴ ἐνυπάρχουσιν ἀφωρισμέναι αἱ ἕξεις, οὔτ' ἀπ' ἄλλων ἕξεων γίνονται γνωσιμωτέρων, ἀλλὰ ἀπὸ αἰσθήσεως· οἷον ἐν μάχῃ τροπῆς γενομένης, ἑνὸς στάντος, ἕτερος ἔστη, εἶθ' ἕτερος, ἕως ἐπὶ τὴν ἀρχὴν ἦλθεν.

Δῆλον δὴ ὅτι ἡμῖν τὰ πρ[illegible] ἐπαγωγῇ γνωρίζειν ἀναγκαῖον· καὶ γὰρ καὶ ἡ αἴσθησις οὕτω τὸ καθόλου ἐμποιεῖ.

Τῶν ἀρχῶν δέ, αἱ μὲν ἐπαγωγῇ θεωροῦνται, αἱ δὲ αἰσθήσει· αἱ δέ, ἐθισμῷ τινί· καὶ ἄλλαι δὲ ἄλλως.

Τῆς ἀρχῆς τοῦ ἐπιστητοῦ, οὔτ' ἂν ἐπιστήμη εἴη, οὔτε τέχνη, οὔτε φρόνησις.

Η φυσικὴ ἀρετὴ πρὸς τὴν κυρίαν· πᾶσι γὰρ δοκεῖ ἕκαστα τῶν ἠθῶν ὑπάρχειν φύσει πως.

L.2.c.19.t.104. At verò ex experientia: siue ex omni & uniuersali quiescente in anima: nimirum vno propter multa, quod in omnibus illis inest, vnum & idē sit principium artis & scientiæ: artis, si pertineat ad generationem: scientiæ, si pertineat ad id quod est. T.105. Itaq; nec insunt definiti habitus, nec fiunt ex alijs habitus notioribus, sed ex sensu, vt in bello, post quā acies in fugā conuersa est, vno stante alius stetit, deinde alius, donec ad principium peruenit.

Patet igitur necesse esse vt prima nobis inductione nota fiant: nam & sensus ita efficit in anima vniuersale.

L.1.Eth.c.7. Ex principiis verò alia quidem inductione, alia sensu, alia consuetudine, aliqua alia alio modo.

L.6.c.6. Principij rei scibilis nec est scientia, nec ars, nec prudentia.

L.6.Eth.c.13. Virtus ea, quæ propriè et præcipuè virtus est, cū virtute naturali comparatur: singuli enim mores in omnibus hominibus quodāmodo videntur inesse natura.

LA premiere habitude que l'ame acquiert apres l'experience, c'est l'intelligence, qui est l'habitude par laquelle nous connoissons les premiers principes de la demonstration, lesquels nous auons aussi nommez principes de connoissance. Et d'autant que la science s'engendre de ces premiers principes de demonstration, ou connoissance, desquels l'intelligence est l'habitude: à cause de cela l'intelligence est ditte commencement de la science. Et parce qu'en la resolution des propositiōs en leur principes, on ne sçauroit passer outre les premiers, l'intelligence est aussi appellee fin de la science, & principe de principe: c'est à dire connoissance par laquelle nous connoissons les premieres propositions qui sont principes: sans que cette connoissance procede d'aucune autre. Les premiers principes s'engendrent par vn certaine ord: car tout ainsi que la premiere connoissance que nostre ame tire de ce que les sens luy rapportent, c'est la presence & l'estre des obiects: parce que leurs especes intentionelle en les representant, nous fait connoistre qu'ils sont, estant impossible de se presenter sans qu'on existe: attendu que la presence & l'estre actuel ne sont distinguez que de consideration ou rationellement: tout de mesme la premiere experience qui s'engendre en l'entendement, des choses que l'ame connoist, c'est qu'elles ont l'estre: & de là elle connoist l'opposite, qui est le non estre: dequoy s'engendre par induction l'intelligence des deux premieremēt premieres principes des sciences: à sçauoir Tout ce qui est, est estāt: & Tout ce qui n'est point, n'est pas estant, ou bien est non estant; dont il s'infere tout d'vne suitte, que Chaque chose est, ou qu'elle n'est pas, & qu'Vne chose ne peut estre & n'estre pas tout ensemble: car tout cela dépēd d'vne mesme racine. Quant aux autres principes puis apres, ils s'engendrent d'ordre en cette mesme façon, selon que leur connoissance est plus facile: comme pour exemple, ayant pris garde qu'vn certain tout est plus grand que sa partie, & vn autre tout plus grand que sa partie, & ainsi de plusieurs autres l'experience s'engendre: & puis l'entendement en tire par induction ce principe, Le tout est plus grand que sa partie. Semblablement ayāt consideré que de certaines choses esgales, ostant de chacune d'elles vne partie égale, ce qui demeure est égal: & que cela se trouuoit encores en la mesme sorte és autres, il faict cet autre principe, De choses égales ostant choses égales, ce qui reste est égal. Tout de mesme considerant que chacune des choses corporelles dont les especes sont en sa fantaisie, ont quantité, & sont contenuës d'vne certaine figure, il en tire par induction ces principes: que Tout corps a quantité & que Tout corps est contenu soubs quelque figure. Puis considerant encores par les especes de diuers animaux, qui sont en la mesmé fantaisie, que chacun d'eux se meut de soy-mesme localement, il tire par induction ce principe, Tout animal se meut de soy-mesme localement. Et en cette mesme sorte ayant regardé que de toutes les choses qu'il a en la memoire, il a connu la couleur par le sens de la veuë, il induict ce principe: que toute couleur est visible, & ainsi des autres semblables. Aristote s'accorde à cette sorte de progrez & induction dont nous venons de dire que s'engendre l'intelli-

l'intelligence des premiers principes de connoissance vniuersels, disant que l'vniuersel se faict comme en la route d'vne armee, les soldats s'estant r'alliez à quelqu'vn d'eux qui s'estoit le premier arresté, composent vne trouppe : & ainsi d'vniuersel en vniuersel iusqu'au dernier : c'est à dire de l'espece specialissime iusqu'au souuerain genre, & en fin à l'estant. En quoy il paroist euidemment que tels principes ne sont pas en nous de nature ; mais que nous les connoissons par vne puissance de l'ame, qui est de nature en l'homme : à sçauoir l'entendement. Ce qu'il confirme encores en posant l'intelligence qui est l'habitude cognoscitiue des premiers principes de connoissance, entre les habitudes intellectuelles acquises en nostre ame. Mais parce qu'il ne nous souuient pas du temps que nous auons faict les premieres experiences & inductions des choses, qui se sont premierement presentees à nos sens, & de là à nostre entendement : d'autant que nous n'y auons pas pris garde en l'enfance, & à cause de la vistesse de l'entendement en tels actes : il semble de premier abort, que la connoissance des premiers principes est nee auec nous, iusqu'à ce que par vne reflexion sur les actes de nostre entendement, & par vn exact examen de la maniere dont il a procedé en ses premieres connoissances, nous venions à en connoistre la verité : qui est cause que quelques vns ont estimé que ces actes de l'entendement ne se faisoient pas : & que la connoissance des premiers principes estoit nee auec luy, comme certaines habitudes naturelles, sans en tirer la connoissance du sens ; mais il n'en est pas ainsi : car ils s'acquierent en la memoire, comme nous auons dit. Au moyen dequoy nous ne pouuons appeller les connoissances des premiers principes és hommes habitudes naturelles, que parce qu'elles sont en partie de la nature qui y est enclinee, de la sorte qu'Aristote dit que la vertu est estimee naturelle : parce que nous auons vne inclination naturelle à l'acquerir : & ainsi qu'on dit, que nous voyons naturellement les choses visibles : & que le mouuement en bas est naturel à la pierre : non pource qu'elle se meuue tousiours actuellement en bas : mais parce qu'elle en a le principe suffisant, & est en disposition prochaine de se mouuoir sans aucune ayde exterieure, telle qu'elle est requise és mouuements violents. Et encores parce qu'ils sont tres-euidents à l'entendement, sans auoir besoin d'aide d'ailleurs, ils sont dits estre naturellement connus. Et à cecy s'accorde fort bien Themistius disant, qu'il n'est pas intelligible, ny soustenable, que les premiers principes de connoissance soient nez auec nous : car comme aucun ne sçauroit auoir la demonstration s'il ignore l'auoir, il en est tout de mesme de ces premiers principes à plus forte raison. Nous ne sçauons pas doncques les principes dés le commencement de nostre vie, autrement nous naistrions parfaicts & absoluts. Ils ne viennent pas aussi d'vne autre connoissance premiere & plus excellente : autrement il faudroit admettre qu'il y a quelque chose connue auparauant les premiers principes.

Themist. l.2.post. cap.34.

Εἴ τις αἴσθησις ἐκλέλοιπεν, ἀνάγκη καὶ ἐπιστήμην τινὰ ἐκλελοιπέναι, ἣν ἀδύνατον λαβεῖν· εἴπερ μανθάνομεν ἢ ἐπαγωγῇ, ἢ ἀποδείξει.

Συλλογίσαιτο γὰρ ἄν τις ἐκ γενετῆς ὢν τυφλὸς, περὶ χρωμάτων· ὥστε ἀνάγκη τοῖς τοιούτοις περὶ τῶν ὀνομάτων εἶναι τὸν λόγον.

Οὔτε μὴ αἰσθανόμενος μηδὲν, οὐδὲν ἂν μάθοι, οὐδὲ ξυνίοι.

Arist. l.1.post.c.18.t.134. Si quis sensus desit, necesse esse vt aliqua scientia desit, quam impossibile est perspicere, siquidem discimus aut inductione, aut demonstratione.

L.2.phys.c.1.t.6. Aliquis enim qui ab ortu sit cæcus, potest de coloribus ratiocinari : quare necesse est his esse disputationem de nominibus.

L.3.de anim.c.9.t.39. Qui nihil sentit, nihil discere aut intelligere potest.

L'opinion donc des Platoniciens & de ceux qui tiennent que la connoissance des premiers principes est nee auec l'entendement de sa nature : qu'vn enfant comprend vn premier principe par vne seule exemple que son precepteur luy donne, comme si cela reueilloit la science apportee auec luy dés le commencement de son estre, ou le premier principe né en son entendement, est nulle : car il n'est pas vray, ny que la science soit réueillee, comme nous l'auons montré ailleurs : ny que cette seule exemple suffise aussi : mais c'est qu'il est aydé par d'autres exemples de semblables choses, qu'il auoit experimentees auparauant, lesquelles luy reuiennent alors en la memoire : sur quoy il faict la conclusion par induction : tout ainsi (sans sortir de la comparaison d'Aristote) qu'en la routte d'vne armee, si vn soldat s'arreste premierement, & puis qu'vn autre se r'allie auec luy, & encores vn autre, & ainsi iusqu'à ce qu'ils facent vn bon nombre ; celuy auquel

premierement cette trouppe a commencé de s'assembler, venant à attaquer l'ennemy, ne recommence pas pour cela la guerre par sa seule force, ains aussi par celle de ses compagnons; mais il faut bien notter, qu'encores que les premiers principes se facent par l'induction sur l'experience des sens, qu'il y a d'autres principes, lesquels nous ne connoissons aussi que par l'experience de l'entendement, dont les sens sont incapables: comme sont ceux de la Logique, & des choses qui ne tombent point sous le sens: & ses principes sont aussi premiers principes: car ils n'en ont point au dessus d'eux, par lesquels ils puissent estre demonstrez, dépendants seulement de l'induction faicte sur l'experience de l'entendement. Il est vray que nous ne la pouuons faire, ny les conclure, que la connoissance des dignitez & notions communes, n'ait precedé en nostre entendement. Mais quoy que s'en soit, nous pouuons dire que tout art & toute science par inuention ou par doctrine, a son origine & son principe de l'experience: car l'entendement ne consent iamais à vne proposition posee par vn autre, que par quelque experience qu'il a, en vertu de laquelle il s'induict à ce consentement Or puisque toutes les sciences dépendent des principes vniuersels, & que la connoissance s'en acquiert par induction, quand il nous defaudra quelqu'vn de nos sens de nostre naissance, nous demeurerons par necessité ignorans de la science que nous pouuons acquerir, par le moyen de ce sens-là: parce que comme dit Aristote, nous apprenons par induction & par demonstration: & n'y a rien en l'entendement qui n'ait esté premierement au sens: comme pour exemple, celuy qui sera aueugle, ne pourra iamais auoir la science des couleurs: dequoy il s'ensuit que le sens estant destruict, les choses qui ne tombent premierement que sous la connoissance, ne peuuent estre comprises; mais seulement le terme qui les signifie. Et s'il ne se faict poinct d'induction, il ne s'engendre point de principe, ny de connoissance vniuerselle: & partant, il n'y a point de demonstration: car combien que ce soit l'entendement proprement, qui faict les principes vniuersels, toutesfois ce n'est pas sans le ministere du sens, qui luy offre les choses dont il les faict: c'est pourquoy le sens est dit aussi les faire en certaine faço, à cause qu'il fournit le premier la matiere de la production vniuerselle: mais si on pert vn des sens, apres en auoir eu quelque temps l'vsage: la science qui a esté acquise par son moyen, ne laisse pas de demeurer ou de s'acquerir puis apres, si elle ne l'auoit point encores esté: car en celuy qui a veu autresfois, quand il deuient par apres aueugle, la science des couleurs qu'il auoit acquise auparauant son accident, ne perit pas pour cela: & si elle n'estoit en luy alors, il la peut acquerir depuis par le moyen des especes sensibles demeurees en sa memoire.

De la science troisiéme habitude de l'entendement & de sa difference auec l'opinion & l'intelligence.

CHAPITRE IV.

Ἐπίστασθαι δὲ οἰόμεθα ἕκαστον ἁπλῶς. &c. ὅταν τήν τ' αἰτίαν οἰώμεθα γινώσκειν, δι' ἣν τὸ πρᾶγμά ἐστιν, ὅτι ἐκείνου αἰτία ἐστὶ, καὶ μὴ ἐνδέχεσθαι τοῦτ' ἄλλως ἔχειν.

Arist. l. 1. poster. c. 2. t. 7. Scire autem putamus vnũquamque rem simpliciter. &c.
Cùm putamus causam cognoscere, propter quam res est, cuius rei causam esse, nec posse aliter se habere.

Ἐπεὶ δ' ἀδύνατον ἄλλως ἔχειν οὗ ἐστιν ἐπιστήμη ἁπλῶς, ἀναγκαῖον ἂν εἴη τὸ ἐπιστητὸν τὸ κατὰ τὴν ἀποδεικτικὴν ἐπιστήμην.

C. 4. t. 28. Quia non potest aliter se habere, cuius est scientia simpliciter: necessarium vtique erit quod cadit sub scientia demonstratiua.

Τὸ δὲ ἀναγκαῖον οὐκ ἐνδέχεται ἄλλως ἔχειν· ἔστι δέ τινα ἀληθῆ μὲν καὶ ὄντα, ἐνδεχόμενα δὲ καὶ ἄλλως ἔχειν· δῆλον οὖν ὅτι περὶ μὲν ταῦτα ἐπιστήμη οὐκ ἔστιν.

C. 33. t. 194. Necessarium autem non potest aliter se habere: quædam autẽ sunt vera & sunt, sed possunt etiam aliter se habere: constat igitur circa hæc non esse scientiam.

Λείπεται, δόξαν εἶναι περὶ τὸ ἀληθὲς μὲν ἢ τὸ ψεῦδος, ἐνδεχόμενον δὲ καὶ ἄλλως ἔχειν.

T. 195. Restat vt opinio sit circa id quod est quidẽ verum aut falsum, sed potest etiam aliter se habere.

Τότε γὰρ οἰόμεθα γινώσκειν ἕκαστον, ὅταν τὰ αἴτια γνωρίσωμεν τὰ πρῶτα, καὶ τὰς ἀρχὰς τὰς πρώτας καὶ μέχρι τῶν στοιχείων.

L. 1. phys. c. 1. t. 2. Tunc enim putamus vnumquodque cognoscere cum causas primas nouerimus, & principia prima; & vsque ad elementa.

APres que par l'induction l'entendement s'est acquis l'intelligence des principes, il en faict des syllogismes & tire des conclusions, desquelles la science ou l'opinion s'engendre.

gendre. Or la science est vne claire & parfaitte connoissance des choses necessaires, acquise en l'entendement humain par des moyens necessaires, que nous connoissons tels, auec certitude & sans aucun doute de sa verité. La preuue de cela est, que nous pensons que ce que nous sçauons ne peut estre autrement: & à l'opposite nous ne pensons pas sçauoir les choses qui peuuent estre autrement, que ce que nous auons de connoissance. Aristote definit que sçauoir est connoistre par les causes: mais cette definition n'est que d'vne espece de sçauoir & non du genre: comme il est aysé à connoistre, parce que la science est engendree par la demonstration, laquelle se faict par la cause & par l'effect: & en l'vne & l'autre sorte ses conclusions sont science selon le mesme Aristote: comme nous l'auons enseigné. Que s'il manque à la connoissance que nous acquerons par les conclusions des syllogismes, quelques vnes des conditions requises à la science: à sçauoir, ou qu'elle ne soit pas de choses necessaires, ou par des moyens necessaires connus tels, auec certitude & sans doute de leur verité; ce n'est pas science, mais opinion.

Ἔστι δὲ δυνάμει ἄλλως ὁ μανθάνων, ἐπιστήμων, καὶ ὁ ἔχων ἤδη καὶ μὴ θεωρῶν. &c. ὁ γὰρ ἔχων ἐπιστήμην, μὴ θεωρῶν δὲ, δυνάμει ἐστὶν ἐπιστήμων πως.

Arist. l. 8. physc. 6. Est autem potestate sciens qui discit, et is qui iā scientiā habet, neque contēplatur. &c. Nam qui scientia est praeditus nec cōtemplatur, is est quodammodo potestate sciens.

Ἡ γὰρ ἰατρικὴ ἐστὶ καὶ οἰκοδομικὴ· τὸ εἶδος τῆς ὑγιείας καὶ οἰκίας.

L. 7. metap. c. 8. t. 23. Ars enim medendi & ædificandi est species sanitatis & domus.

Ἀλλ' ἐπεὶ διχῶς λέγομεν τὸ ἐπίστασθαι· καὶ γὰρ ἔχων μὲν, οὐ χρώμενος δὲ τῇ ἐπιστήμῃ, καὶ ὁ χρώμενος λέγεται ἐπίστασθαι· διοίσει τὸ, ἔχοντα μὲν, μὴ θεωροῦντα δὲ πράττειν ἃ μὴ δεῖ πράττειν.

L. 7. Eth. c. 5. Sed quoniam dupliciter dicimus scire, (etenim qui habet et non vtitur scientia, & qui vtitur dicitur scire) intererit habentem quidem nec tamen considerantem agere ea quæ non oportet agere. &c.

Ἐν τῷ γὰρ οὖν ἔχειν μὲν, μὴ χρῆσθαι δὲ, διαφέρουσαν ὁρῶμεν τὴν ἕξιν· ὥστε καὶ ἔχειν πως, καὶ μὴ ἔχειν· οἷον τὸν καθεύδοντα καὶ μαινόμενον, καὶ οἰνωμένον.

Quod enim habeant quidem, sed non vtantur, differentem videmus habitum, ita vt habeāt aliquo modo et non habeant, quemadmodum dormientem, & furentem, et vinolentum.

La sciēce se considere cōme habituelle ou actuelle. Nous appellōs la science habituelle quād nous ne contēplons, ny n'entēdons pas actuellemēt la chose que nous sçauons: & la science prise de cette sorte n'est rien qu'vne certaine vraye image & ressemblance des choses necessaires, acquise & enracinee profondement en l'entendement humain, par des moyens necessaires, sans aucune doute de sa verité: car comme dit Aristote, l'art de medeciner & de bastir, c'est vne ressemblance de la santé & de la maison: & cela est ce que nous appellons l'habitude de la science. La science ou la connoissance actuelle c'est l'action ou intellection de nostre entendemēt alors qu'il considere de faict, & entend les choses qu'il a apprises auparauant, & dont il a la science & l'habitude en soy, selon laquelle il les considere: cōme pour exemple, alors qu'vn Mathematiciē dort, ou qu'il est distraict à quelqu'autre occupation, qu'à considerer les choses de la Mathematique, sa science mathematique est seulement habituelle, ou en habitude en luy: car il n'a alors que la ressemblance nue des choses mathematiques; & quand le mesme Mathematicien discourt des choses mathematiques, & qu'il les contemple reellement & de faict, alors il en a la science actuelle. Semblablement le Physicien dormant ou estant occupé à quelqu'autre action, sa science des choses naturelles est habituelle, & alors qu'il est eueillé & qu'il les contemple, sa science naturelle est actuelle. Il est tout de mesme d'vn homme yure cōme de celuy qui dort: car il n'a que la science en habitude, iusqu'à ce que son vin soit digeré. Pour ces raisons nous pouuons sçauoir habituellement quelquesfois, & ne sçauoir pas actuellemēt: mais quiconque est sçauant actuellement, il a l'habitude de la sciēce: car vn homme n'est pas estimé sçauant, pour entendre la verité de quelque conclusion, s'il n'a acquis l'habitude de la science.

Οὐδὲν ἐπιστήμης ἀκριβέστερον ἄλλο γένος ἢ νοῦς.

L. 2. poster. c. 19. t. 106. Nullum aliud genus præter intelligentiam exquisitius quam scientia.

Οὐδὲν ἀληθέστερον ἐνδέχεται εἶναι ἐπιστήμης ἢ νοῦ.

Nihil scientia verius esse potest præter intelligentiā.

Il paroist par ce que nous auons dit, que l'intelligence differe de la science, en ce que l'intelligence est l'habitude & la connoissance des premiers principes, par lesquels nous acquerons la science des conclusions, qui en sont déduittes, moyennant la demonstratiō: &

la science est l'habitude & la connoissance des conclusions tirees des principes. La science cede à l'intelligence; d'autant que les principes de demonstration, ont vne necessité plus certaine & euidente, que celle des conclusions: attendu qu'elles prennent leur certitude d'eux, & sont fondees dessus: là où les principes ne dépédent que d'eux mesme, & ne sont connoissables que par eux mesmes: comme Aristote le reconnoist disant, qu'il n'y a point de genre plus certain que la science, sinon l'intelligence.

De la foy, & de sa conuenance, & difference auec la science.

CHAPITRE V.

LA foy se cõsidere en deux sortes: à sçauoir naturelle & supernaturelle. La foy naturelle se peut dire vne habitude selon laquelle nous consentons à tout ce que nous connoissons & croyons, en vertu des habitudes de l'intelligence & de la science: laquelle foy suit la connoissance que nous auons par le moyen des deux susdites habitudes, & s'engendre d'elles: ou plustost elle n'est reellement que ces mesmes habitudes, considerees selon que par leur moyen nous prestons vn ferme consentement aux choses qu'elles nous font connoistre sans douter de leur verité. La foy supernaturelle, qui est vne des trois vertus Chrestiennes, dont l'esperance & la charité soubs deux autres, conuient en plusieurs choses auec la foy naturelle & la sciẽce, & en differe en quelques autres. La foy supernaturelle differe de la science: premierement en ce qu'elle est vne habitude infuse de Dieu en l'ame, & non acquise par les actes de l'entendement, repetez frequentement: secondement en ce qu'elle precede la connoissance, & croyance des choses que nous comprenons & croyons pour nostre salut, qui sont de son obiect. Et la foy naturelle au contraire est procedee des connoissances que nous auons auparauant & en est engendree. En troisiéme lieu la foy, vertu chrestienne, est fondee sur l'authorité & reuelation diuine simplement, & la foy naturelle sur le discours & ratiocination humaine, commune naturellement à tous les hommes qui ont l'vsage de la raison. Et finalement en ce que la foy supernaturelle ne nous faict pas connoistre clairement en soy ce qui est de son obiect, comme faict la science & l'intelligence: mais elles conuiennent ensemble en tous les autres poincts: à sçauoir, d'estre vne connoissance certaine de choses qui ne peuuent estre autrement; sans deception, auoir aucun doubte de leur verité, & par des moyens infaillibles. La science conuient auec la foy supernaturelle en tous les poincts de certitude & de necessité de la connoissance & de la chose: mais elle en differe, en ce qu'elle ne s'acquiert pas par des principes connus par la lumiere de nature, ny par plusieurs actes reiterez de l'entendemẽt, comme les autres habitudes: car c'est Dieu qui les infonde en l'ame, & nous la donne par sa bonté, nous reuelant les mysteres de nostre salut, que nous ne pourrions croire autrement.

Du subiect de la science.

CHAPITRE VI.

Εἰ δὲ ἡ τέχνη μιμεῖται τὴν φύσιν, τῆς δὲ αὐτῆς ἐπιστήμης εἰδέναι τὸ εἶδος καὶ τὴν ὕλην μέχρι του· (οἷον ἰατροῦ ὑγίειαν, καὶ χολὴν, καὶ φλέγμα, ἐν οἷς ἡ ὑγίεια· ὁμοίως δὲ καὶ οἰκοδόμου, τό, τε εἶδος τῆς οἰκίας, καὶ τὴν ὕλην, ὅτι πλίνθοι, καὶ ξύλα· ὡσαύτως δὲ καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων.)

Εἰ γὰρ πᾶσα ἀποδεικτικὴ ἐπιστήμη περί τι ὑποκείμενον, θεωρεῖ τὰ καθ' αὑτὰ συμβεβηκότα ἐκ τῶν κοινῶν δοξῶν· περὶ οὖν τὸ αὐτὸ γένος τὰ συμβεβηκότα καθ' αὑτὰ, τῆς αὐτῆς ἐστι θεωρῆσαι ἐκ τῶν αὐτῶν δοξῶν.

Λέγω δὲ ὕλην τὸ ὑποκείμενον, ἐξ οὗ τι ἀποτελεῖται ἔργον, οἷον ὑφάντῃ μὲν ἔρια.

Arist. l. 2. phys. c. 2. t. 22. Quod si ars imitatur naturam, eiusdem verò scientiæ est, quadantenus nosse formam & materiam: (vt medici est nosse sanitatem, necnõ bilem & pituitam, in quibus inest sanitas: similiter etiam est ædificatoris nosse formam domus & materiam, lateres & ligna: eademque est ratio aliarum rerum.

L. 5. metap. c. 2. t. 5. Cùm omnis demonstratiua sciẽtia ex communibus scientijs ea consideret quæ per se alicui subiecta accidunt. Itaque eiusdem scientiæ est, circa idem genus eadem per se accidentia, ex eisdem sententijs contemplari.

L. 1. polit. c. 8. Materiam autem appello; rem subiectã vnde opus aliquod efficitur: vt textori quidẽ lanã.

LA chose que quelque sciẽce connoist par soy, dõt elle traitte, à quoy premieremẽt elle a égard, & dont elle cõsidere les principes qui la constituent, les causes, les proprietez, les

les especes, les parties & les accidẽts, s'appelle son subiect: dõt la raison est, que ceste chose tombant soubs la consideration de la science, elle est soubmise en quelque certaine maniere à la science, comme la matiere naturelle est subiecte aux agents naturels, & aux artisans, pour receuoir les formes qu'ils y impriment. Le subiect tient le mesme lieu aux sciẽces, comme l'obiect aux facultez des choses. Aussi le diuise-t'on en subiect partial & total, comme nous auons fait l'obiect des puissances de l'ame. Le subiect total, c'est chacune des choses dont la science traicte, & soubs lequel le partial est compris, ou comme espece d'iceluy, ou comme principe de sa constitution, ou cõme vn sien accident: ainsi pour exemple, chacune de ces choses, les elements, les animaux, les plantes, les metaux, Socrates, Bucefale, le chaud, le froid, & semblables, sont le subiect partial de la science naturelle: & les choses materielles ou corporelles, sont son subiect total; car tout cela est compris soubs elles: attendu que les elements, les animaux, les plantes, les metaux, le chaud, le froid, & ainsi des autres, sont choses materielles & corporelles. On nomme aussi le subiect total de la science son subiect égalé: parce qu'il contient en soy tout cela dont elle traicte: ainsi que la science considere tout ce que son subiect total comprend; enquoy il y a de l'egalité entre l'vn & l'autre, selon vne certaine communauté d'estenduë. On appelle encores le subiect total, formel, à l'opposite duquel le partial est dit materiel.

Diuision de la science en ses especes.

CHAPITRE VII.

Καὶ τῶν ἐπιστημῶν, αἱ μὲν θεωρητικαί· αἱ δὲ, πρακτικαί· αἱ δὲ, ποιητικαί.

Πᾶσα διάνοια ἢ πρακτικὴ, ἢ ποιητικὴ, ἢ θεωρητική.

Arist. l. 8. top. c. 1. Scientiarum alias contemplatiuas, alias actiuas, alias affectiuas.

L. 6. metap. c. 1. t. 1. Omnis intelligentia, aut actiua, aut effectiua, aut contemplatiua.

La science se diuise en contemplatiue, actiue, & factiue. La science qui considere les choses qui ne dépendent point de nous, mais qui ont le principe de leur estre & d'estre connoissables en elles, & hors de nous, & sur lesquelles nous n'auons aucun autre pouuoir que de les connoistre, est nommee contemplatiue ou theorique. Et la science qui cõsidere & connoist les choses, que nous pouuons produire selon nostre entendement, qui dépend de nous, & dont le principe de leur estre & de leur cõnoissableté est en nous, porte le nom d'actiue.

Diuision de la science contemplatiue en ses especes.

CHAPITRE VIII.

Οὗ δ᾽ ἕνεκα νῦν ποιούμεθα τὸν λόγον, τοῦτ᾽ ἐστὶν, ὅτι τὴν ὀνομαζομένην σοφίαν περὶ τὰ πρῶτα αἴτια καὶ τὰς ἀρχὰς, ὑπολαμβάνουσι πάντες.

Ἡ καθόλου γὰρ οἶδέ πως πάντα τὰ ὑποκείμενα.

Ἥ τε γὰρ μάλιστ᾽ ἂν ὁ θεὸς ἔχοι, θεία τῶν ἐπιστημῶν ἐστὶ, κἂν εἴ τις τῶν θείων εἴη· μόνη δ᾽ αὕτη τούτων ἀμφοτέρων τετύχηκεν· ὅ τε γὰρ θεὸς, δοκεῖ τὸ αἴτιον πᾶσιν εἶναι καὶ ἀρχή τις· καὶ τὴν τοιαύτην ἢ μόνος, ἢ μάλιστ᾽ ἂν ἔχοι ὁ θεός.

Ἔστιν ἐπιστήμη τις, ἣ θεωρεῖ τὸ ὂν ᾗ ὂν καὶ τὰ τούτῳ ὑπάρχοντα καθ᾽ αὑτό· αὕτη δέ ἐστιν οὐδεμιᾷ τῶν ἐν μέρει λεγομένων ἡ αὐτή· οὐδεμία γὰρ τῶν ἄλλων ἐπισκοπεῖ καθόλου περὶ τοῦ ὄντος ᾗ ὄν· ἀλλὰ μέρος αὐτοῦ τι ἀποτεμόμεναι, θεωροῦσι περὶ τούτου τὸ συμβεβηκός.

Ἀπορήσειε δ᾽ ἄν τις, πότερόν ποτε τὴν τοῦ ὄντος ᾗ ὂν ἐπιστήμην καθόλου θεῖναι δεῖ, ἢ οὔ· τῶν μὲν γὰρ μαθηματικῶν ἑκάστη περὶ ἕν τι γένος ἀφωρισμένον ἐστίν· ἡ καθόλου κοινὴ περὶ πάντων.

Arist. l. 1. metap. c. 1. Id autem enim causa nunc sermonem instituimus illud est, eam quæ sapientia nominatur circa primas causas, & principia omnium scientiarum versari.

C. 2. Vniuersalis quodãmodo nouit subiecta omnia.

Nã & ea quæ maximè diuina sciẽtia est, quã Deũ habere maximè par est, & siqua est, quæ in rebus diuinis versetur. Hæc autem sola vtrumque sibi vendicat; quippe cùm Deus & rerum omnium causa, ac principium quoddam videatur esse, & eam aut solus ipse aut maximè habeat.

L. 4. c. 1. t. 1. Est scientia quædam quæ contemplatur ens, qua ratione est ens, & ea quæ huic per se insũt. Hæc autem nulla est earum quæ in parte dicuntur: nulla enim ceterarum de ente quatenus ens est, vniuersè agit: sed partem eius aliquam singulæ abscindentes, id quod ei accidit, in illa contemplatur.

L. 11. c. 6. Dubitabit autem quis num scientia quæ de ente vt ens est, agit, vniuersalis sit nec ne: Mathematicarum enim vna quæque in ente aliquo definito versatur: quæ autem vniuersalis est, communiter de omnibus differit.

La science cõtemplatiue se diuise en Metaphysique ou supernaturelle, en Physique ou naturelle, & en Mathematique, selon les diuers subiects qu'elle considere. La Metaphysique est double, l'vne vniuerselle & l'autre particuliere. La Metaphysique vniuerselle traicte de ce qui est commun à toutes choses : à sçauoir l'estant, selon qu'il est estant; c'est à dire sans estre limité à aucun genre, ny substance, ny accident materiel, ny immateriel, ou semblables, qui est son subiect total egalé & formel. La Metaphysique particuliere traicte de la substance immaterielle, qui est son subiect total, soubs laquelle sont comprises Dieu, les Anges, que les Philosophes appellent intelligences, & l'ame raisonnable. Ceste distinction que ie fais de la Metaphysique en deux sciences, n'est pas selon l'opinion commune : mais i'en donneray de si bonnes raisons à la fin de ceste œuure, qu'on ne les pourra refuser. Aristote appelle la Metaphysique premiere Philosophie, science vniuerselle, diuine, & Theologie; & tout cela à bon droit: car la Metaphysique vniuerselle traicte de l'estãt qui est le premier en toutes choses, n'y ayant rien dont il soit precedé, & le considere vniuersellemẽt selon qu'il est estant : & les autres sciences n'en ont cõnoissance qu'en quelque partie: à sçauoir la Physique de l'estant materiel, corporel ou naturel: la Metaphysique de l'estant quantité : & ainsi des autres dont nous parlerons par cy-apres: & finalement la Metaphysique particuliere traicte de Dieu & des Anges, autant qu'ils peuuent tomber soubs la raison naturelle, commune à tous les hommes : lesquelles choses sont diuines & appartenantes à la Theologie. Aristote appelle la Metaphysique Philosophie par excellence, en retraignant l'amplitude de sa signification des sciences qu'elle ait aux plus excellentes.

Ἐπεὶ τρόπον τινὰ τῆς φυσικῆς, καὶ δευτέρας φιλοσοφίας ἔργον ἡ περὶ τὰς αἰσθητὰς οὐσίας θεωρία.

Ἡ περὶ φύσεως ἐπιστήμη σχεδὸν ἡ πλείστη φαίνεται περὶ τὰ σώματα καὶ μεγέθη, καὶ τὰ τούτων οὖσα πάθη, καὶ τὰς κινήσεις· ἔτι δὲ περὶ τὰς ἀρχάς, ὅσαι τῆς τοιαύτης οὐσίας εἰσί.

Ἡ οὐκ ἔστι τις ὁ περὶ τὰ πάθη τῆς ὕλης τὰ μὴ χωριστά, μηδ' ᾗ χωριστά, ἀλλ' ὁ φυσικὸς περὶ ἅπανθ' ὅσα τοιουδὶ σώματος, ἢ τοιαύτης ὕλης ἔργα, καὶ πάθη.

Ἐπεὶ δὲ καὶ ἡ φυσικὴ ἐπιστήμη τυγχάνει οὖσα περὶ γένος τι τοῦ ὄντος (περὶ γὰρ τὴν τοιαύτην ἐστὶν οὐσίαν, ἐν ᾗ ἡ ἀρχὴ τῆς κινήσεως καὶ στάσεως ἐν αὐτῇ.)

Ἡ φυσικὴ θεωρητική τις ἂν εἴη, ἀλλὰ θεωρητικὴ περὶ τοιοῦτον ὄν, ὅ ἐστι δυνατὸν κινεῖσθαι.

Arist. l. 7. metap. c. 11. t. 39. Modo enim quodam naturalis secũdæque Philosophiæ munus est sensibiliũ substantiarum contemplatio.

L. 1. de cæl. c. 1. t. 1. Scientia naturalis fere plurima circa corpora magnitudinesque, atque horũ affectus motusve, & insuper circa principia quæ sunt substantiæ talis versari videtur.

L. 1. de anima. c. 1. t. 17. Annõ est aliquis qui in affectionibus materiæ separabilibus & nõ separabilibus versatur : sed Physicus in omnibus quæ sunt eiusmodi corporis & eiusmodi materiæ opera & affectiones.

L. 6. metap. c. 1. t. 1. Cum autem & naturalis scientia in quodam entis genere versatur (agit enim de ea substantia in qua principium proprij motus & quietis est.)

Naturalis profectò scientia quædã contemplatiua erit, sed contemplatiua eius entis quod moueri potest.

Le subiect total ou formel de la Physique, sont les choses materielles sensibles ou corporelles, (qui est vne mesme chose,) leurs especes & leurs accidents. Quelques vns se fondant en Aristote, ont dit que l'estãt mobile estoit le subiet de la Physique: d'autres que c'estoit l'estant naturel; & d'autres le corps mobile ou naturel. Mais cela est disputer du nom seulemẽt: car tous ces termes signifient vne mesme chose : & Aristote l'appelle de tous ces noms, & particulierement mobile : parce que c'est vne sienne proprieté d'estre soubmis au mouuement. Et toutesfois d'autant que les intelligences qui sont substances immaterielles ont aussi en elle le principe de mouuement (ce qu'il semble n'auoir pas esté consideré par Aristote) par lequel principe elles se meuuent d'vn lieu en l'autre & n'appartiennent pas à la Physique: il semble meilleur de ne constituer pas pour subiect total de la Physique l'estãt mobile: ains plustost les choses vniuerselles ou corporelles qui l'embrassent, comme aussi l'estant naturel, le corps mobile & le naturel; car tout cela est substance materielle ou quelque sien accident.

Ἀλλ' ἡ μὲν γεωμετρία περὶ γραμμῆς φυσικῆς σκοπεῖ· ἀλλ' οὐχ ᾗ φυσική· ἡ δ' ὀπτικὴ μαθηματικὴν μὲν γραμμήν, ἀλλ' οὐχ ᾗ μαθηματική, ἀλλ' ᾗ φυσική.

Arist. l. 2. phys. c. 2. t. 20. Geometria naturalẽ quidẽ lineã considerat, non tamẽ qua est naturalis : perspectiua autẽ Mathematicam quidẽ lineam considerat, nõ tamẽ qua est Mathematica, sed qua est naturalis.

Τὰ γὰρ μαθήματα περὶ εἴδη ἐστίν· οὐ γὰρ καθ' ὑποκειμένου τινός.

Καὶ γὰρ ἐπίπεδα καὶ στερεὰ ἔχει τὰ φυσικὰ σώματα, καὶ μήκη, καὶ στιγμὰς περὶ ὧν σκοπεῖ ὁ μαθηματικός.

Καθάπερ δ' ὁ μαθηματικὸς περὶ τὰ ἐξ ἀφαιρέσεως τὴν θεωρίαν ποιεῖται· περιελὼν γὰρ πάντα τὰ αἰσθητὰ, θεωρεῖ· οἷον βάρος καὶ κουφότητα, καὶ σκληρότητα, καὶ τοὐναντίον.

Ὕλη δὲ ἡ μὲν αἰσθητή ἐστιν, ἡ δὲ νοητή· αἰσθητὴ μὲν, οἷον χαλκὸς, καὶ ξύλον, καὶ ὅση κινητὴ ὕλη· νοητὴ δὲ, ἡ ἐν τοῖς αἰσθητοῖς ὑπάρχουσα, μὴ ᾗ αἰσθητὰ, οἷον τὰ μαθηματικά.

L.1.poster.c.13. Etenim scientiæ Mathematicæ circa formas versantur, quia non in ullo subiecto.

L.2.phys.c.2.t.16. Naturalia namque corpora planities habẽt, & soliditates, et longitudines, et puncta, quæ considerat Mathematicus.

L.11.c.3. Quemadmodum autem Mathematicus circa abstracta speculatur: tollendo namque omnia sensibilia ita speculatur, vtpote grauitatem & leuitatam, duritiem & contrarium.

L.7,metap.c.10.t.35. Estque alia materia sensibilis, alia intelligibilis, sensibilis vt æs, et lignum, & quæcumque motui subiiciuntur: intelligibilis quæ in sensibilibus existit, non vt sensibilia sunt: vt res mathematicæ.

La Mathematique a pour subiect total ou formel la quantité selon qu'elle peut estre mesuree & nombree, & que ces proprietez pour cet effect, sans auoir esgard à aucune autre chose du reste de sa nature de quantité. Les sciences Mathematiques se diuisent en pures & mixtes. Les pures sont celles qui considerẽt la quantité sans auoir esgard à aucune matiere; & sont deux, la Geometrie & l'Arithmetique. La Geometrie considere la quantité continue selon la longueur, largeur & profondeur, qui sont les trois dimensions des corps où elle se trouue, sans auoir esgard à la matiere où elles adherent, combien qu'elles n'en puissent estre iamais separees naturellement. l'Arithmetique traicte de la quantité discontinuë: à sçauoir du nõbre & de ses proprietez en general, sans auoir esgard à ce que sont les choses nombrees. Et d'autant que la Mathematique pure ne considere ny la matiere ny le mouuement, ny les autres accidents qui sont és corps auec la quantité; à cause de cela son subiect est dit intelligible & non sensible. Les Mathematiques mixtes, sont celles qui considerent la quantité appliquee à quelque matiere: telles sont l'Astrologie qui mesure les corps celestes, les distances qui sont entre eux, & la duree de leurs mouuemẽts. La perspectiue traicte des lignes visuelles, la Musique des nombres appliquez au son, & ainsi des autres.

De la sinderese & conscience, habitudes de l'entendement.

CHAPITRE IX.

AInsi comme és choses qui appartiennent à la contemplation, il y a certains principes qui s'engendrent en nous par l'induction, lesquels sont si connoissables par soy que nous y consentons, les connoissant comme par vne lumiere naturelle, tels qu'est cettuy-cy, Vne chose peut estre & n'estre pas tout ensemble, & semblables: desquels il se fait vne habitude en l'ame qui est nommee intelligence (comme nous auons enseigné tout cela assez amplement.) Tout de mesme en ce qui est des choses actiues il y a de certains premiers principes qui s'engendrẽt en nous, & nous sont si connus cõme par vne lumiere naturelle, que nous y consentons naturellement: ces principes sont, Il faut suiure le bien, reietter le mal: ne faire à autruy ce que nous ne voudrions pas nous estre fait, & semblables, desquels il se fait vne habitude en l'ame que nous nommons synderese, laquelle reside en l'entendement comme l'intelligence. Et comme des conclusions tirees des principes contemplatifs, ou de connoissance s'engendre la science, habitude contemplatiue, semblablemẽt des conclusions tirees des principes actifs ou moraux, il se fait vne habitude actiue en l'hõme appellee conscience, par laquelle nous approuuons le bien & reprouuons le mal moral selon trois diuers offices qu'elle a: à sçauoir tesmoigner & arguer, instinguer & retirer; & deffendre & accuser. Car premierement entant que nous cõnoissons auoir fait ou n'auoir pas fait, nostre conscience est ditte arguer ou tesmoigner, & de là viennent ces sentences, La conscience mille tesmoins, & le coulpable pense qu'on parle tousiours de luy. Secondement selon que nous iugeons qu'il faut faire ou delaisser quelque chose, la conscience est ditte instinguer ou retirer. Et finalement entant que nous iugeons auoir bien ou mal fait quelque chose, la consciẽce est ditte defendre le fait ou l'accuser: qui est le principal office de la conscience. Et tout cela à cause des vrayes & immuables regles & conclusions, que la synderese & conscience propose à la volonté, nous admonestant perpetuellement de ne les violer pas.

Diuision de la science actiue reelle en ses especes.

CHAPITRE X.

Γίνεται δὲ τέχνη ὅταν ἐκ πολλῶν τῆς ἐμπειρίας ἐννοημάτων, καθόλου μία γένηται περὶ τῶν ὁμοίων ὑπόληψις.

Arist. l. 1. metap. c. 1. ***Fit porrò ars cùm ex multis experientiæ notionibus, vna de similibus existimatio in vniuersum oritur.***

Ὅσων μὲν οὖν ἕτερόν τί ἐστι παρὰ τὴν χρῆσιν τὸ γιγνόμενον, τούτων μὲν ἡ ἐνέργεια ἐν τῷ ποιουμένῳ ἐστίν, οἷον, ἥ τε οἰκοδόμησις ἐν τῷ οἰκοδομουμένῳ, καὶ ἡ ὕφανσις ἐν τῷ ὑφαινομένῳ (ὁμοίως δὲ καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων) καὶ ὅλως ἡ κίνησις, ἐν τῷ κινουμένῳ.

L. 9. t. 16. ***Quorumcumque itaque aliud quiddam præter vsum est id quod fit horum actio, in eo quod fit est: vt ædificatio in eo quod ædificatur: & contextio eo quod contexitur: similiter & de aliis: et omnino motus in moto.***

Ὅσων δὲ μή ἐστιν ἄλλο τι ἔργον παρὰ τὴν ἐνέργειαν, ἐν αὐτοῖς ὑπάρχει ἡ ἐνέργεια, οἷον, ἡ ὅρασις ἐν τῷ ὁρῶντι, καὶ ἡ θεωρία ἐν τῷ θεωροῦντι, καὶ ἡ ζωὴ ἐν τῇ ψυχῇ.

Quorum verò non est aliud quoddam opus præter actionẽ, in ipsismet actio est, vt visio in vidente, & speculatio in speculante, & vita in anima.

Τοῦ δὲ ἐνδεχομένου ἄλλως ἔχειν, ἔστι τι καὶ ποιητὸν, καὶ πρακτόν· ἕτερον δ' ἐστὶ καὶ ποίησις καὶ πρᾶξις.

L. 6. Eth. c. 4. ***Eius autem quod contingit aliter se habere aliquid quod sub effectionem, & aliquid quod sub actionem cadit. Diuersa vero sunt affectio, atque actus.***

Ὥστε καὶ ἡ μετὰ λόγου ἕξις πρακτικὴ, ἕτερόν ἐστι· τῆς μετὰ λόγου ποιητικῆς ἕξεως· καὶ οὐδὲ περιέχεται ὑπ' ἀλλήλων· οὔτε γὰρ ἡ πρᾶξις ποίησις· οὔτε ἡ ποίησις πρᾶξίς ἐστιν· ἐπεὶ δ' ἡ οἰκοδομικὴ, τέχνη τίς ἐστι· καὶ ὅπερ ἕξις τις μετὰ λόγου ποιητικὴ, καὶ οὐδεμία οὔτε τέχνη ἐστὶν, ἥτις οὐ μετὰ λόγου ποιητικὴ ἕξις ἐστὶν, οὔτε τοιαύτη, ἣ οὐ τέχνη, ταὐτὸν ἂν εἴη τέχνη, καὶ ἕξις μετὰ λόγου ἀληθοῦς ποιητική.

Quare & habitus qui cum ratione actiuus est, diuersus est ab eo habitu qui cũ ratione est effectiuus: neque alterum ab altero cõtinetur, neque enim affectio actus est: neque actus affectio. Atqui cum extruendarum ædium facultas, ars quædam sit, ac habitus quidam faciendi cum ratione: nec vllus habitus talis qui non sit ars, fit vt idem sit ars atque habitus faciendi vera cum ratione.

Τῆς μὲν γὰρ ποιήσεως ἕτερον τὸ τέλος· τῆς δὲ πράξεως, οὐκ ἀεί.

C. 5. ***Finis enim effectionis est quid aliud præter ipsam effectionem. Actionis verò non semper.***

LEs sciences actiues se diuisent en reelles & rationnelles. Les sciences actiues reelles sont celles qui considerent quelque chose de reel, que nous pouuõs faire, & qui peut estre autrement: dont les vnes ont pour subiect les actions & passions humaines de l'entendement & de l'appetit, qui ne sortent point hors de nous: & les autres ont les œuures qui sortnet hors de nous: celles là s'appellẽt praticques, & celles-cy portent le nom de factiues & d'arts. Les sciences actiues qu'on appelle aussi morales; parce qu'elles traictent des mœurs, sont trois: à sçauoir, l'ethique ou morale, qui prend le nom de son genre: l'œconomique ou mesnagere: & la polytique. La morale traicte de la maniere de bien conduire les actions, moderer les passiõs, & former les mœurs particulieres d'vn chacun. L'œconomique d'instituer la famille, bien regler le mesnage, & l'entretenir. Et la polytique de cõposer les republiques ou citez, & de les bien gouuerner & regler. Et chacune de ces sciences à part soy & toutes ensemble, sont pour viure bien & heureusement, soit en particulier, soit en la societé & conuersation humaine, selon la droicte raison: car en cela consiste leur fin. Les sciences factiues que nous appellons arts, ont pour subiect les œuures qui se font hors de nous, soit qu'elles demeurẽt apres l'acti, ouõ qu'elles ne facent que passer, sans qu'il demeure rien d'elles apres l'action. On les peut definir en ceste sorte: La science factiue ou l'art, c'est l'habitude de connoistre les choses que nous pouuons faire au dehors de nous, & l'habitude de les faire. Et ceste definition se tire de ce que dit Aristote, que l'art s'engendre quand de plusieurs notions de l'experience, il se fait vne connoissance en general: & que l'art est vne habitude de faire selõ la droicte raison. Les arts ne sont pas limitez de nombre, mais il y en a sept principaux, ausquels tous les autres se rapportent: qui sont, l'agriculture, la chasse, l'art de faire des draps & estoffes pour s'habiller, l'art militaire, l'art de nauiger, la medecine, & l'art d'employer les metaux: combiẽ que la medecine en separãt la chirurgie & appoticairerie, soit plustost science praticque que factiue: & tout de mesme l'art militaire, dont vn chef de guerre doit estre instruit, comme il sera declaré ailleurs.

Περὶ τὰς τέχνας τὰς φορτικὰς, καὶ τὴν περὶ χρηματισμὸν, καὶ τὰς βαναύσους (λέγω δὲ φορτικὰς μὲν, τὰς πρὸς δόξαν πραγματευομένας μόνον· βαναύσους δὲ, τὰς ἑδραίας καὶ μισθαρνικὰς, χρηματιστικὰς δὲ, τὰς πρὸς ἀγορὰς καὶ πράσεις καπηλικάς.)

Τῶν δ' ἀναγκαίων οἱ μὲν ἑνὶ λειτουργοῦντες τὰ τοιαῦτα, δοῦλοι· οἱ δὲ κοινῇ, βάναυσοι καὶ θῆτες.

Δούλου δ' εἴδη πλείω λέγομεν, αἱ γὰρ ἐργασίαι πλείους, ὧν ἓν μέρος κατέχουσιν οἱ χερνῆτες· οὗτοι δ' εἰσὶν οἱ ζῶντες ἀπὸ τῶν χειρῶν· ἐν οἷς ὁ βάναυσος τεχνίτης ἐστί.

Ἐν μὲν οὖν τοῖς ἀρχαίοις χρόνοις, παρ' ἐνίοις ἦν δοῦλον τὸ βάναυσον, ἢ ξενικόν.

Οὐ γὰρ οἷόν τε ἐπιτηδεῦσαι τὰ τῆς ἀρετῆς, ζῶντα βίον βάναυσον ἢ θητικόν.

Ἐν μὲν οὖν ἐστι τὸ περὶ τὴν τροφὴν πλῆθος οἱ καλούμενοι γεωργοί· δεύτερον δὲ, τὸ καλούμενον βάναυσον· ἔστι δὲ τοῦτο περὶ τὰς τέχνας ὧν ἄνευ πόλιν ἀδύνατον οἰκεῖσθαι.

Βάναυσον δ' ἔργον εἶναι δεῖ τοῦτο νομίζειν, καὶ τέχνην ταύτην καὶ μάθησιν, ὅσαι πρὸς τὰς χρήσεις καὶ τὰς πράξεις τὰς τῆς ἀρετῆς, ἄχρηστον ἀπεργάζονται τὸ σῶμα τῶν ἐλευθέρων, ἢ τὴν ψυχὴν, ἢ διάνοιαν· διὸ τάς τε τοιαύτας τέχνας, ὅσαι τὸ σῶμα παρασκευάζουσι χεῖρον διακεῖσθαι, βαναύσους καλοῦμεν, καὶ τὰς μισθαρνικὰς ἐργασίας· ἄσχολον γὰρ ποιοῦσι τὴν διάνοιαν, καὶ ταπεινήν.

L.1.Moral.Eudem.c.4. Artes odiosæ,vt appellantur & quæstuariæ:odiosas autem voco gloriæ tantum destinatas, mechanicas autẽ voco sellularias, & mercenarias: quæstuarias autem, foro cauponicisque artibus comparatas.

C.5. Horum autem qui operibus & muneribus necessariis funguntur, ii qui vni funguntur, serui sunt: qui multis & populo, sordidi, ac mercenarii.

L. 3. polit. c. 4. Seruorum autem genera plura esse dicimus: opera enim sunt plures: vnum genus est eorũ qui operarii & opifices dicuntur: hi autẽ sunt qui manibus vitam tolerant quibusque victum manus suppeditat, in quibus est illiberalis & sordidus artifex.

Priscis igitur temporibus apud nonnullos opifices illiberales ac sordidi, aut peregrini, aut serui erant.

Non enim fieri potest, vt is qui vitam colit illiberalem ac sordidam, vitamque mercenariam, in ea quæ sunt virtutis, studium conferat.

L.4.c.4. Atque vna sane pars est ea quæ in alimento parãdo occupata: multitudo est qui aratores seu agricolæ nominantur: altera autẽ ea quæ appellatur (vt ita dicã) sedentaria, sordidaque et illiberalis. Est autem hæc quæ artes exercet sine quibus vrbs habitari et frequentari non potest.

L.8.c.2. Hæc ars atque hæc disciplina sũt illiberales iudicandæ, quæ ad virtutis vsus, et actionum hominũ liberorum aut corpus inutile efficiunt, aut animũ aut mentem. Quocirca et tales artes omnes, quæ corpus corrumpunt redduntque deterius, et operas mercenarias, illiberales appellamus: mentem enim occupatam atque impeditam distinent, eamque humilẽ reddunt.

Entre tous ces arts ceux-là sont nommez mechaniques, qui s'exercẽt par la main, ou par quelque autre partie corporelle, auec peine & labeur du corps: on les appelle aussi seruiles parce qu'ils sont principallement ordonnez au bien de la partie seruile: à sçauoir au corps, lequel doit estre comme instrument pour seruir l'entendement: ou par ce qu'ils depriment plustost l'entendemẽt & le conduisent en seruitude, l'occupãt au tour des choses basses & corporelles, que de l'esleuer & le rendre parfait. C'est pourquoy ils estoient anciennemẽt exercez par des esclaues: à cause de la vileté de l'œuure: & maintenant par des gents qui trauaillẽt pour le lucre & à prix d'argent: à raison dequoy ces arts là portẽt aussi le nom de seruiles & mercenaires. Mais tels arts sont propremẽt ceux qui rendẽt le corps ou l'ame inutiles à l'vsage & aux actiõs de la vertu: à cause de quoy ils infectent l'esprit, le poulluẽt & le diuertissent de la meilleure fin de l'hõme. Entre les arts on nõme sordides ceux qui rendẽt le corps sale & vilain, cõme celuy des Taneurs, Couroyeurs, Bouchers, & autres sẽblables. Aristote dit, que ceux qui ministrent les choses necessaires à plusieurs, sont sordides: mais non qui à vn seul. Il appelle les arts odieux qui ne sont destinez qu'à de la vaine gloire. A l'opposite de ces arts les sciences contemplatiues & les actiues sont appellees libres: par ce qu'elles esleuent l'entendement hors des choses seruiles, & les disposent pour paruenir à sa propre fin, qui est la felicité: à cause dequoy ces sciences sont vrayement dignes d'vn homme libre.

Il y a quelques vns des arts qui sont necessaires pour le maintien de la vie: comme l'agriculture & semblables, les autres vtiles pour rendre l'vsage de la vie plus facile: comme la nauigation, l'art militaire, & autres semblables. Il y a encores d'autres arts qui sont seulement delectables, ne seruant qu'à faire passer la vie plus doucement, & auec d'auantage de plaisir; comme le jeu des instruments de Musique, chanter, & semblables. Les autres aydent aux operatiõs & à la perfection de nature: comme la medecine & l'agriculture. D'autres imitent la nature, produisant des effects qui luy ressemblent: de ceste sorte sont les arts de la peinture & de la sculpture, & semblables.

Diuision de la science actiue, rationnelle en ses especes.

CHAPITRE XI.

LEs sciẽces actiues rationnelles sont trois, la Logique, la Rhetorique, & la Grammaire: lesquelles on appelle rationnelles : parce que le subiect dont elles traictent, est vn estant rationnel: c'est à dire quelques certaines considerations de l'entendement : & non pour n'estre pas qualitez reelles, aussi bien que les contemplatiues: car toute qualité en l'ame est reelle, encores qu'elle ne represente qu'vne chose rationnelle. La Logique considere la maniere d'inferer vne chose d'vne autre, qui est la ratiocination ou argumentatiõ, selon laquelle l'entendement procede, acquerant des choses connues la connoissance des inconnues. La Rhetorique traicte du moyen de persuader, tant par argumentation, qu'en esmouuant & excitant les passions auec l'ayde des belles paroles & l'ornemẽt du langage. Et la Grammaire regarde la congruité d'entre les termes & vocables, les assemblant pour composer l'oraison selon la raison, la bien seance, & la coustume.

Entre ces trois sciences, la Grammaire est la moins science ; d'autant qu'elle n'est pas commune à toutes nations, comme les autres sciences : à cause de la diuersité de leur langage: & parce qu'elle est plustost fondee sur l'authorité & sur l'vsage receu, que sur des regles infaillibles. Mais il se peut dire en recompense qu'elle est premiere que toutes les autres sciences: d'autant qu'elles ont à faire d'elle pour entendre & pour estre entendues. Et quant à ce qu'elle est ditte aussi l'art de bien parler & de bien escrire: ce n'est pas qu'elle enseigne les paroles, ny à former les caracteres: mais c'est à cause qu'elle donne les preceptes de bien & congruemẽt assembler & conioindre les paroles, desquels nous vsons en parlãt de viue voix aux presents, & aux absents par le moyẽ de l'escriture. La Rhetorique a beaucoup de ressemblance à la Logique, & se diuise en naturelle & artificielle, comme elle : & non seulement cela: mais elle en depend, en ce qu'elle vse de deux especes d'argumentation, qui sont du subiect de la Logique, & sa vraye fin, qui est de persuader le bien, n'est autre chose que l'inferer en certaine maniere de ce qu'elle deduit.

La Poësie dépend de la Dialectique & de la Rhetorique : car elle vse d'argumentatiõ, & principalemẽt de l'exemple : combien qu'elle ne reduise ny en forme, ny en acte ses argumentations. Sa vraye fin est de persuader le biẽ, comme de la Rhetorique, & de fuir le mal. Elle s'estudie à delecter pour cet effect, & luy est permis de feindre ce qu'elle voudra, pour paruenir à sa fin : pourueu que ce soient choses croyables, encores qu'en verité elles ne se puissent faire. Elle a cela de propre par le moyen des doux & agreables nombres de l'oraison liee dont elle vse, qu'elle delecte, & adoucit les esprits : & luy appartient de mettre les choses deuant les yeux, de telle façon qu'il semble qu'elle ne les dépeigne pas seulement, mais aussi qu'elle les face: à cause dequoy elle porte le nom de Poësie, qui est à dire factrice: mais à cause de ses fictions, elle ressemble plus à la sophisterie qu'à la Rhetorique.

Arist. de Poetic. c. 23.

Οὐ γὰρ πρὸς τὸν ἔξω λόγον ἡ ἀπόδειξις, ἀλλὰ πρὸς τὸν ἐν τῇ ψυχῇ.

Arist. l. 1. post. c. 10. t. 77. Non enim ad externum sermonem demonstratio, sed ad eum qui est in anima.

L'histoire n'est science ny art : car estant consideree en sa pure nature, elle n'a autre office que de representer les choses comme elles se sont passees : & si parmy leur narration on veut induire à suiure le bien & à fuir le mal, c'est en se seruant de la Rhetorique. Combien que toutes ces sciences soient appellees sciences des paroles : parce qu'elles en traictent toutes, bien que differemmẽt chacune selon son subiect : neantmoins la Logique ne l'est pas, parce que comme dit Aristote la demonstration ne se rapporte pas proprement à la parole exterieure, mais à celle qui est en l'ame.

De ces sciences rationnelles les vnes sont aussi plus ou moins necessaires, & vtiles aux hommes que les autres: & quelques vnes ne seruent qu'à la delectation, comme nous auõs dit, de certains arts reels: car la Grammaire & la Dialectique sont les plus necessaires: celle-là pour cõmuniquer par la parole de viue voix ou par escript, & celle cy pour trouuer la verité. L'histoire est fort vtile pour la cõduite de la vie humaine; à cause que la representation des choses passees nous instruit par les bõs & mauuais succez arriuez, de ce que nous deuons suiure ou fuir. Mais pour le regard de la Rhetorique & de la Poësie, elles ne sont pas necessaires, ains seulement vtiles pour la vie polytique. Car ce que Platon estime, qu'il

faut

faut reietter les Poëtes de la Republique, comme corrupteurs des mœurs: se peut interpreter de ceux qui ne tendent pas à la principale fin de la poësie : qui est d'exciter au bien, laquelle ils laissent, ne tendant qu'à la delectation seule, & encores en choses de mauuais exemple, & qui corrompent les mœurs : comme il y a subiect de l'estimer, parce qu'ailleurs il esleue de loüanges les Poëtes iusqu'au Ciel, parlant de ceux qui n'abusent pas de la poësie.

Les arts tant reels que rationels peuuent estre diuisez en certains & incertains Les arts certains sont ceux qui paruiennent infailliblement à leur fin : comme pour exemple, l'agriculture de labourer la terre : le menuisier, de faire du meuble. Les arts incertains sont ceux qui ne paruiennent pas tousiours à leur fin : cõme pour exemple, l'art militaire n'est pas certain d'emporter la victoire : ny l'orateur de persuader. C'est pourquoy les operations des arts certains prennent leur nom de la fin : comme pour exẽple labourer la terre, faire des meubles: & les operations des arts incertains prennent leur nom de l'agent: ainsi l'action de l'art militaire, sera nommee combattre, batailler, & semblables : celle de l'orateur orer, celle du Medecin, medeciner : & non gaigner la victoire, persuader & guarir.

Du double subiect des sciences actiues.

CHAPITRE XII.

Καὶ γὰρ ἐὰν τὸ πῶς ἔχει σκοπῶσι, οὐ τὸ αἴτιον καθ' αὑτὸ, ἀλλὰ πρός τι καὶ νῦν θεωροῦσιν οἱ πρακτικοί.

Οὐ γὰρ τῆς ὑφαντικῆς ἔρια ποιῆσαι, ἀλλὰ χρήσασθαι αὐτοῖς· καὶ γνῶναι δὲ τὸ ποῖον χρηστὸν, καὶ ἐπιτήδειον, ἢ φαῦλον καὶ ἀνεπιτήδειον.

Arist. 2. metap. c. 1. t. 3. Etsi practici considerant quo pacto res habeat, non tamen contemplantur causam per sese, sed ad aliquid et pro certo tempore.

L. 1. polyt. c. 10. Non est enim artis textoriæ lanam facere, sed ea uti, & praterea qualis sit bona & apta, qualisve mala atq; inepta, cognosceret, indicare.

Les sciences contemplatiues n'ont autre subiect que celuy dont elles recherchent les principes & les especes, & demonstrent les accidents: cõme pour exemple, la science naturelle n'a autre suiect que les choses materielles & corporelles telles que sõt les cieux, les elements, & les corps composez des elements, & leur accidents : mais d'autant que la science actiue ne se contente pas de dõner à connoistre le suiect par lequel elle est distinguee d'auec les autres sciences, ains aussi enseigne à faire & operer quelque chose : à cause de cela elle cõsidere encores vn second suiect. à sçauoir celuy où elle opere pour y introduire quelque autre suiect: comme pour exemple, la morale considere ce que c'est que la vertu, quels sont ses principes, ses especes, & ses proprietez: & considere encore l'ame humaine, pour y introduire la vertu. Semblablement le Medecin considere la santé & la maladie, leurs especes & proprietez, & le corps humain, entant qu'il est soubmis à l'vne & à l'autre seulement. Et tout de mesme le statuaire considere ce que c'est de la figure de la statuë, comme elle se faict & introduict en la matiere: & cõsidere outre cela, le metal, la pierre & autres telles choses, pour en faire des statuës, & y introduire autres telles formes : & ainsi les sciences actiues ont de deux sortes de subiect. Et parce qu'elles n'ont égard au second subiect, que pour y introduire la forme: la cõnoissance ne leur en est necessaire, que iusques au poinct requis pour cette introduction. Laquelle connoissance elles emprunteẽt de la contemplatiue qui contient vn tel subiect: comme pour exemple, la morale ne considere pas l'ame humaine qu'entant qu'il y faut engendrer la vertu pour reigler les passiõs de son appetit, & les actions humaines afin de les rendre conformes à la droitte raison : & tout de mesme le fondeur ne considere le metal, qu'entant qu'il est propre pour fondre, & conuertir aux choses qu'il en veut faire.

De la double habitude actiue selon chaque science actiue.

CHAPITRE XIII.

Ὅτι ἐπὶ τῶν ἐπιστημῶν συμβαίνει ἅμα εἰδέναι τὴν ἐπιστήμην τί ἐστι καὶ εἶναι ἐπιστήμονα. &c. Ἀλλ' οὐκ ἐπὶ τῆς ἀρετῆς τοῦτο συμβαίνει· οὐ γὰρ εἴ τις οἶδε τὴν δικαιοσύνην τί ἐστι, εὐθέως δίκαιός ἐστι· ὡς δ' αὔτως καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων.

Arist. l. 1. c. 1. magn. moral. In scientiis namque contingit vt vna eademque opera & scientiam cognoscamus quid qualisque sit, et ipsi docti euadamus, scientiamque teneamus. &c. At in virtutibus non ita est. Neque enim si quis nouerit quid sit iustitia, continuo etiam iustus est. Itidem & in aliis.

Il n'y a qu'vne seule habitude en chaque science contemplatiue qui porte le nom d'habitude cõtẽplatiue: mais ainsi qu'on considere deux sujects és sciences actiues, il y a double habitude aussi, qui porte le nom d'actiue: dont la premiere se peut auoir sans la secõde, mais non pas la seconde sans auoir la premiere, pour le moins en quelque sorte: & peuuẽt toutes les deux estre possedees ensemble. La premiere habitude c'est la sciẽce actiue dont nous auons parlé; & l'autre c'est l'habitude d'operer selõ la science actiue: laquelle seconde habitude s'appelle vertu és morales, & experience ou pratique simplement és choses artificielles en nostre langue: comme pour exemple de ce que dessus, ie puis auoir profondement emprainte en mon ame l'image de la vertu propre à moderer les passions, qui est la science pratique: sans estre neantmoins accoustumé à les moderer, & sans en auoir l'habitude appellee vertu morale: ainsi que nous en voyõs assez qui sçauent fort bien discourir des morales, & que nous tenons pour sçauans és sciences actiues, qui neantmoins sont infiniment desreglez & emportez par les passions: & tout de mesme, ie puis auoir l'image du moyen de faire des armes profondement emprainte en mon entendemẽt, sans estre accoustumé à en faire, & sans en auoir l'habitude, que nous appellons en François, la pratique ou experience. Mais ie ne sçaurois auoir la seconde habitude qui est de moderer les passions qu'on appelle vertu, ou celle de faire des armes qui est nommee pratique, ou experience, sans la premiere: car elles presupposent la connoissance de la maniere de les faire. Il est tout de mesme des operations selon la premiere & seconde habitude actiue: comme des habitudes dont elles procedent: car ie puis connoistre & considerer actuellement le moyen de moderer les passions, & de faire des armes, sans moderer les passions, ny faire des armes actuellement: mais ie ne sçaurois moderer les passions selon la vertu, sans connoistre que la vertu en est le moyen, ny tout de mesme faire bien des armes sans connoistre que i'en ay l'art: car autrement ce seroit par hazard. Tellement que cõme l'art est vne certaine & euidente connoissance du moyen de faire des choses artificielles auec raison: la pratique ou experience est l'habitude de les faire.

Τὸ μὲν πῦρ θερμαίνει, ψύχει δ' οὔ· ἡ δ' ἐπιστήμη δοκεῖ τῶν ἐναντίων εἶναι μία.

Arist. l. 8 phy c. 1. t. 8. Ignis calefacit quidem, non tamen refrigerat, scientia vero videtur contrariorum vna esse.

Ἡ μὲν ἐμπειρία τῶν καθ' ἕκαστά ἐστι γνῶσις, ἡ δὲ τέχνη τῶν καθόλου· αἱ δὲ πράξεις καὶ γενέσεις πᾶσαι, περὶ τὸ καθ' ἕκαστόν εἰσι· οὐ γὰρ ἄνθρωπον ὑγιάζει ὁ ἰατρεύων, πλὴν ἀλλ' ἢ κατὰ συμβεβηκός, ἀλλὰ Καλλίαν ἢ Σωκράτην.

L. 1. metap. c. 1. Experientia est rerum singularium cognitio, ars vniuersalium, actiones vero generationesque omnes in singularibus versantur. Neque enim hominem curat medicus, nisi per accidens, sed Calliam, aut Socratem.

Ἀλλ' ὅμως τό γε εἰδέναι, καὶ τὸ ἐπαΐειν τῇ τέχνῃ τῆς ἐμπειρίας ὑπάρχειν οἰόμεθα μᾶλλον, ὅτι τὰς αἰτίας τῶν ποιουμένων ἴσασι.

Scientiam atque intelligẽtiam in arte magis, quam in experientia inesse existimamus. Quod ex eo accidit quod illi causam sciunt.

Οἱ δ' ὥσπερ καὶ τῶν ἀψύχων ἔνια, ποιεῖ μὲν οὐκ εἰδότα δὲ ποιεῖ, οἷον καίει τὸ πῦρ.

Illi verò perinde se habeant, ac res quadam inanima, quæ faciunt illa quidem, sed nulla cognitione faciunt, quo pacto ignis comburit.

Οὐδὲ γὰρ τὸν αὐτὸν ἔχει τρόπον ἐπί τε τῶν ἐπιστημῶν καὶ δυνάμεων, καὶ ἐπὶ τῶν ἕξεων· δύναμις μὲν γὰρ καὶ ἐπιστήμη, δοκεῖ τῶν ἐναντίων ἡ αὐτὴ εἶναι· ἕξις δ' ἡ ἐναντία, τῶν ἐναντίων οὔ· οἷον, ἀπὸ τῆς ὑγιείας οὐ πράττεται τὰ ἐναντία, ἀλλὰ τὰ ὑγιεινὰ μόνον.

Eth. c. 1. Non enim in scientiis & potentiis, atque habitibus, res sese habet eodẽ modo. Eadem namque potentia, scientiaque contrariorum esse videtur, sed contrarius habitus non est contrariorum: nempe à sanitate sua duntaxat, & non contraria fiunt.

Ἡ μὲν οὖν τέχνη, ἕξις τις μετὰ λόγου ἀληθοῦς ποιητική.

L. 6. c. 4. Ars habitus faciendi vera cum ratione.

Οὐδεμία δὲ τέχνη σκοπεῖ τὸ καθ' ἕκαστον.

L. 1. Rhet. c. 2. Ars nulla considerat singularia.

Οἷον, ἡ ἰατρική, τί Σωκράτει ὑγιεινόν ἐστιν ἢ Καλλίᾳ, ἀλλὰ τί τῷ τοιῷδε ἢ τοῖς τοιοῖσδε.

Vt medicina, quid Socrati aut Calliæ salubre sit, sed quid tali vel talibus.

Ces deux habitudes distinctes en la science actiue, se tirent clairement de la doctrine d'Aristote en plusieurs lieux, autres que ceux que nous venõs de r'apporter: car pour le regard de l'habitude cognoscitiue, outre ce qu'il dit que l'art s'engendre, quãd de plusieurs notions de l'experience, il se faict vne connoissance en general: il dit à la suitte de cela au

mesme

mesme lieu, que l'experience est la cōnoissance des choses singulieres, & l'art des vniuerselles: que nous estimons y auoir plus de science & d'intelligēce en l'art qu'en l'experiēce: parce que celuy qui a l'art sçait la cause, & non l'expert qui opere sans connoissance, cōme les choses inanimees, ainsi que fait le feu: que le signe de sçauoir est de pouuoir enseigner ce que peuuent faire ceux qui ont l'art, & non ceux qui ne tiennent que l'experience. Il dit en vn autre endroit que nul art ne considere les choses singulieres: comme pour exemple, la medecine ne regarde point ce qui est salubre à Socrates ou à Callias, mais ce qui conuient en general à tous ceux qui auroient vne telle maladie. Or considerer appartiēt à l'habitude cognoscitiue, laquelle n'estant point autour des singuliers, & neātmoins l'art s'y exerçant comme l'experience, au dire du mesme Philosophe: car toutes les operatiōs se font autour des choses singulieres: au moyen dequoy le Medecin guarit Callias & Socrates, & l'homme par accident seulement) il faut que ce soit selon vne autre habitude, qui est l'operatiue: & c'est de celle-là qu'il dit que l'art est vne habitude de faire selon la vraye raison: & le cōtraire de l'art, l'habitude de faire contre la droitte raison, és choses qui peuuent estre autremēt. Cela est encores cōfirmé par ce qu'il escrit ailleurs, que les Medecins ne sont pas faicts par les liures: car cela se doit entendre de l'habitude operatiue: estāt certain que la cognoscitiue s'apprēd aussi des liures, & de la doctrine de viue voix. L'habitude operatiue est la mesme chose que nous appellons experience & pratique: de sorte que le nom d'art s'attribue quelquesfois à la seule habitude operatiue, comme à la cognoscitiue à part, & à toutes les deux ensemble. La distinction de ces deux habitudes se peut encores remarquer, en ce que par l'habitude cognoscitiue on peut cōnoistre des choses opposites ainsi que par la sciēce contēplatiue, & par les facultez cognoscitiues de l'ame: cōme pour exemple, par l'Ethique on connoist la vertu, & le vice: par l'œconomie, cōme il faut regler & desregler vne famille: par l'art militaire, cōme il faut ordonner vne armee pour gaigner vne bataille ou la perdre: ainsi que par la science naturelle on cōnoist le chaud & le froid, la veuë & l'aueuglement: & par le goust on sent l'amer & le doux, & semblables. Mais l'habitude operatiue n'est pas effectiue de choses contraires, bien qu'elle s'exerce autour des choses contraires: car par la vertu on ne sçauroit faire vne bonne & vne mauuaise action, ains seulement vne bonne: à sçauoir par la iustice, vn acte iuste & non iniuste: & par l'art de menuiserie faire bien & facilement des meubles, & non en faire mal, & ainsi des autres. En somme l'habitude actiue est autour de cōtraires obiectiuement, mais non actiuemēt.

De la double fin des habitudes actiues.

CHAPITRE XIIII.

Τέλος δὲ τῆς μὲν ποιητικῆς ἐπιστήμης, τὸ ἔργον· τῆς δὲ φυσικῆς, τὸ φαινόμενον ἀεὶ κυρίως κατὰ τὴν αἴσθησιν.

Arist. l. 3. de cæl. c. 7. t. 61. Est autem finis effectiuæ quidem scientiæ ipsum opus, naturalis autem, id quod semper proprieque per sensus apparet.

Οὔτε γὰρ ὁ ῥητορικὸς ἐκ παντὸς τρόπου πείσει, οὔτ᾽ ὁ ἰατρικὸς ὑγιάσει· ἀλλ᾽ ἐὰν τῶν ἐνδεχομένων μηδὲν παραλείπῃ, ἱκανῶς αὐτὸν ἔχειν τὴν ἐπιστήμην φήσομεν.

L. 1. top. c. 3. Neque enim orator omni modo persuadebit, neque medicus sanabit: sed si nihil eorum prætermittat quæ adhiberi possunt, sufficienter eum habere scientiam dicemus.

Θεωρητικῆς μὲν γὰρ τέλος ἀλήθεια, πρακτικῆς δ᾽ ἔργον· καὶ γὰρ ἐὰν τὸ πῶς ἔχει σκοπῶσι, οὐ τὸ αἴτιον καθ᾽ αὑτό, ἀλλὰ πρός τι.

L. 2. metap. c. 1. t. 2. Contemplatricis enim finis veritas est, practicæ autem opus: nam etsi practici considerant quo pacto res habeat, non tamen cōtemplantur causam ipsam per sese, sed ad aliquid.

Τὸ τέλος οὐ γνῶσις, ἀλλὰ πρᾶξις.

L. 1. eth. c. 3. Finis non cognitio sed actio.

Οὐκ ἔστι ἐν τοῖς πρακτοῖς τέλος τὸ θεωρῆσαι ἕκαστα καὶ γνῶναι· ἀλλὰ μᾶλλον τὸ πράττειν αὐτά· οὐ δὲ δὴ περὶ ἀρετῆς ἱκανὸν τὸ εἰδέναι· ἀλλ᾽ ἔχειν καὶ χρῆσθαι πειρατέον· ἢ εἴ πως ἄλλως ἀγαθοὶ γινόμεθα.

L. 10. c. 10. Non est in hoc rebus agendi finis, perspexisse cognouisseque singulas, sed potius agere. Nec de virtute dicere sat est: sed enitendum est ipsam habere ac vti: vel si quo alio modo boni efficiamur.

Ainsi que l'habitude contemplatiue n'a qu'vn subiect, elle n'a aussi qu'vne fin, qui est de sçauoir les choses dont elle traitte: mais comme il y a double habitude actiue selō chaque sciēce actiue, il y a aussi double fin actiue: car l'habitude actiue cognoscitiue a pour fin de sçauoir le moyen d'agir ou faire la chose, dōt elle est habitude cognoscitiue: & celle

de l'habitude operatiue, c'est d'agir & faire habillement auec facilité, & promptement la chose selon qu'il est requis : comme pour exemple, la fin de l'habitude morale operatiue, cognoscitiue, c'est de sçauoir comme il faut moderer les passions pour rendre l'homme heureux : & la fin de l'habitude morale operatiue, c'est de les moderer habillemēt, & auec facilité incontinent qu'elles s'esleuent. La fin de l'habitude cognoscitiue de l'armurerie, c'est de sçauoir comme il faut faire des armes: & celle de l'operatiue, de les faire habillement auec facilité & promptitude : mais en ces deux fins la cōnoissance est la moins principale, & l'operation ou faction, la principale fin pour laquelle se faict la contemplation. Es sciences actiues, pratiques, & factiues, celuy qui possede les deux habitudes ne paruient pas tousiours à la fin de l'habitude operatiue : car il se peut quelquesfois trouuer de telles indispositions au subiect qu'il n'y peut introduire la forme : mais comme dit Aristote, il ne laisse pas d'estre reputé pour cela d'auoir la science, quand il a faict de sa part tout ce qu'elle requiert : dont on peut donner pour raison, qu'elle ne dépend pas des choses, mais les choses d'elle, à l'opposite de la contemplatiue, qui dépend des choses, & non les choses d'elle.

Si quelqu'vn doute que les sciences rationelles soient actiues, il s'en pourra éclaircir aisement, en prenant garde qu'on peut connoistre leur subiect, & en auoir l'habitude cognoscitiue: c'est à dire sçauoir fort bien cōme il faut faire des arguments & persuader, sans pouuoir argumenter promptement & facilement, ny parler & escrire incontinent, selon que le requiert la Rhetorique, parce que cette seconde habitude operatiue manquera, laquelle se trouue és sciēces actiues, & qui est vne partie de leur perfection. Là où les sciences contemplatiues ne requierent plus pour la perfection d'autre habitude, apres qu'elles ont acquis la connoissance de leur subiect. Il y a encores plusieurs choses à dire conuenant les sciences reelles, & rationelles, lesquelles nous remettons à parler à la fin de cet œuure, où elles seront plus aisees à entendre, apres que nous aurons traitté des sciences.

De la sapience habitude de l'entendement.

CHAPITRE XV.

Φανερὸν δ' ὅτι οὐκ ἔστι τὰς ἑκάστου ἰδίας ἀρχὰς ἀποδεῖξαι· ἔσονται γὰρ ἐκεῖναι ἁπάντων ἀρχαί· καὶ ἐπιστήμη ἡ ἐκείνων, κυρία πάντων· καὶ γὰρ ἐπίσταται μᾶλλον ὁ ἐκ τῶν ἀνωτέρων αἰτίων εἰδώς· ἐκ τῶν προτέρων γὰρ οἶδεν, ὅταν μὴ ἐξ αἰτιατῶν εἰδῇ, ἀλλὰ αἰτίων· ὡς εἰ μᾶλλον οἶδε, καὶ μάλιστα, κἂν ἐπιστήμη ἐκείνη εἴη, καὶ μᾶλλον καὶ μάλιστα.

Τὴν ὀνομαζομένην σοφίαν, περὶ τὰ πρῶτα αἴτια καὶ τὰς ἀρχὰς ὑπολαμβάνουσι πάντες.

Ὑπολαμβάνομεν δή, πρῶτον μὲν ἐπίστασθαι μάλιστα πάντα τὸν σοφόν, ὡς ἐνδέχεται, μὴ καθ' ἕκαστον ἔχοντα ἐπιστήμην αὐτῶν.

Δεῖ ἄρα τὸν σοφὸν μὴ μόνον τὰ ἐκ τῶν ἀρχῶν εἰδέναι, ἀλλὰ καὶ περὶ τὰς ἀρχὰς ἀληθεύειν· ὥστ' εἴη ἂν ἡ σοφία, νοῦς καὶ ἐπιστήμη, καὶ ὥσπερ κεφαλὴν ἔχουσα ἐπιστήμη τῶν τιμιωτάτων.

Ἐκ δὴ τῶν εἰρημένων δῆλον, ὅτι ἡ σοφία ἐστὶ καὶ ἐπιστήμη, καὶ νοῦς τῶν τιμιωτάτων τῇ φύσει· διὸ Ἀναξαγόραν, καὶ Θαλῆν καὶ τοὺς τοιούτους, σοφοὺς μέν, φρονίμους δ' οὔ φασιν εἶναι, εἴτ' ἂν ἴδωσιν ἀγνοοῦντας τὰ συμφέροντ' αὐτοῖς, καὶ περιττὰ μὲν καὶ θαυμαστά, καὶ χαλεπά, καὶ δαιμόνια εἰδέναι αὐτούς φασιν· ἄχρηστα δέ, ὅτι οὐ τὰ ἀνθρώπινα ἀγαθὰ ζητοῦσι.

Ἡ δὲ σοφία ἐστὶν ἐξ ἐπιστήμης καὶ νοῦ συγκειμένη· ἔστι γὰρ ἡ σοφία καὶ περὶ τὰς ἀρχάς, καὶ τὰ ἐκ τῶν ἀρχῶν ἤδη δεικνύμενα· περὶ ἃ ἡ ἐπιστήμη.

Arist. l.1. post. c.9.t.70. Perspicuum quoque non posse cuiusque propria principia demonstrari, quoniā illa erunt omnia principia, & eorum scientia erit omnium domina : etenim magis scit qui ex superioribus causis nouit, ex prioribus enim nouit cum ex iis nouit quæ non sunt effecta, sed tantum causæ : quare si magis nouit, etiam maxime : & si scientia illa sit, & magis etiam maximè scientia est.

L.1. metap. c.1. Quæ sapientia nominatur, circa primas causas, et principia omnium sententia versatur.

C.2. Ac primum quidem existimamus sapientem maximè scire omnia, quoad fieri potest, non ita tamen vt ea singulatim scientia teneat.

L.6. eth. c.7. Sapientem igitur oportet non ea solum intelligere quæ ex principiis colliguntur : sed etiam in principiis ipsis versantem de iis verè loqui, verèque sentire. Itaque sapientiam dicere licebit esse tum mentem tum scientiam : ac scientiam quidem rerum honoratissimarum quasi capitis instar obtinentem.

Constat igitur ex iis quæ dicta sunt, sapientiā esse rerum præstantissimarum natura scientiam & intellectum, vnde Anaxagoram & Thalem atque huiusmodi homines cum ignorare ea quæ sibi vtilia sunt, viderint, non prudentes sed sapientes esse dicunt : ac eximia quidem & admiranda, & difficilia & diuina cognoscere ipsos asserunt, sed inutilia tamen, propterea quod non humana bona inquirerent.

Magn. moral. l.1. c.35. Sapientia porrò ex scientia menteque constituitur : complectitur enim sapientia tam principia quam quæ ex principiis sunt demonstrata, circa quæ versatur scientia.

Il se

Il se faict vne habitude de l'intelligence & de la science, les conioignant toutes deux ensemble, appellee sapience, laquelle consiste de l'vne & de l'autre: de sorte qu'elle est habitude des principes & des cõclusions qui en sont deduites. La sapience est aussi quelquesfois prise dans les liures des Philosophes, pour la seule science Metaphysique: mais cette signification n'est pas beaucoup esloignee de l'autre: attendu qu'on donne la superintendence à la Metaphysique pardessus les autres sciences: parce qu'elle cõnoist leurs premiers principes. Les anciens Philosophes ne comprenoient pas dans l'habitude de la sapience celle des sciences actiues: dont le signe est, ce dit Aristote, qu'Anaxagoras & Thales Milesien, qui ont esté appellez Sages, ne recherchoient que la nature des choses difficiles, subtiles & diuines, qui estoient pardessus la portee de la cõnoissance commune des hommes; & n'ont point esté veus se soucier, ny se mesler des affaires du monde, ny de la vie polytique. Le nom de sapience est quelquesfois pris pour celuy de prudence: au moyen dequoy on appelle sages, ceux qui ordonnent droittement les choses, & qui les gouuernent bien: car le mesme Aristote dit qu'il appartient au sage d'ordonner, & non d'estre cõmandé: Et S. Thomas, que toutes les sciences & tous les arts sont ordonnez à vne chose: à sçauoir à la perfection de l'homme, qui est sa felicité: au moyen dequoy il est necessaire qu'vne des sciences soit la gouuernante des autres, qui emporte à bon droit le nom de sapience: car c'est à celuy qui l'a d'ordonner les autres. Or d'autant que le bien ordonner & gouuerner appartient aussi aux sciences actiues, on attribue aussi le nom de sapience aux arts tres-parfaicts en particulier: & de cette sorte Phidias est appellé sage sculpteur, & Polyclet sage statuaire. Mais c'est improprement qu'on vse du nom de sapience, pour les sciences actiues: car il ne conuient proprement qu'aux contemplatiues, & n'est vrayement qu'en Dieu seul: pour le moins parfaittement, qui a la prouidence & le gouuernement de l'vniuers: comme il sera monstré en son lieu. La sapience est plus excellente que la science, & que l'intelligence chacun à part, puis qu'elle les comprend l'vne & l'autre, & qu'elles ne sont que ses parties. La perfection de chacune de ces trois habitudes de l'vne enuers l'autre, se rapporte aux trois degrez des ames, par vn certain ordre: en ce que la sensitiue enferme la vegetatiue, & est comprise de la raisonnable, & l'vne & l'autre suppose la vegetatiue: car il est tres-certain que la science dépend de l'intelligence & la contient, & que l'vne & l'autre est contenuë en la sapience.

S. Thom. Prolog. in metaph.

De la prudente habitude de l'entendement.

CHAPITRE XVI.

Δοκεῖ δὲ φρονίμου εἶναι, τὸ δύνασθαι καλῶς βουλεύσασθαι περὶ τὰ αὑτῷ ἀγαθὰ καὶ συμφέροντα, οὐ κατὰ μέρος, οἷον, ποῖα πρὸς ὑγίειαν ἢ ἰσχύν· ἀλλὰ, ποῖα πρὸς τὸ εὖ ζῆν ὅλον· σημεῖον δὲ, ὅτι καὶ τοὺς περί τι φρονίμους λέγομεν, ὅταν πρὸς τέλος τι σπουδαῖον εὖ λογίζωνται, ὧν μή ἐστι τέχνη· ὥστε καὶ ὅλως ἂν εἴη φρόνιμος, ὁ βουλευτικός. &c.

Διὰ τοῦτο Περικλέα καὶ τοὺς τοιούτους. φρονίμους οἰόμεθα εἶναι, ὅτι τὰ αὑτοῖς ἀγαθὰ, καὶ τὰ τοῖς ἀνθρώποις δύνανται θεωρεῖν· εἶναι δὲ τοιούτους ἡγούμεθα τοὺς οἰκονομικοὺς, καὶ πολιτικούς. &c.

Ὥστ' ἀνάγκη τὴν φρόνησιν ἕξιν εἶναι μετὰ λόγου ἀληθοῦς, περὶ τὰ ἀνθρώπινα ἀγαθὰ πρακτικήν.

Arist. l. 6. eth. c. 5. Ac prudentis quidem videtur esse in iis, quæ sibi bona et ex vsu sunt, non singillatim, verbi gratia, quænã ad bonam valetudinem, aut ad vires, sed vniuersa quæ ad benè beatèque viuendum conducant, benè consultare posse. Cuius rei argumentum est, quod prudentes in re aliqua dicimus eos, qui bene ratiocinando, quomodo ad honestum finem perueniam, assequuntur in iis, quæ arte non continentur. &c.

Ac propter hanc causam Periclem, caterósque tales viros prudentes esse arbitrabamur, quod ea quæ sibi hominumque generi bona sunt, dispicere ac prouidere possent: quales esse putamus eos, qui rei familiaris tuendæ, reique publicæ administrandæ periti sunt. &c.

Quapropter necesse est prudentiam habitum esse cum ratione vera coniunctum, ad agendum idoneũ, in bonis humanis occupatum.

LA prudence c'est vne habitude de prescrire & ordonner les actions humaines, que nous pouuons faire, ou ne faire pas, en vne maniere & en l'autre, pour bien & heureusement viure, c'est à dire, pour paruenir à la derniere fin qui nous conuient selon que

nous sommes hommes Et d'autant que pour cet effect nos actions doiuent estre selon la vraye & droitte raison, & que la fin de l'homme est son bien; Aristote dit que la prudence est vne habitude d'agir selon la droitte raison, autour des choses bonnes à l'homme, pour bien viure; tant a celuy qui agit. que aux autres. Or que la prudence soit cela, nous le connoissons, en ce qu'on a accoustumé d'appeller prudents ceux qui sçauent bien connoistre ce qui leur est bon, & aux autres: tel qu'estoit Pericles; & qui ordonnent bien leurs affaires, tant pour ce qui les concerne en particulier, qu'au respect du public. Cette habitude est vne des principales dont nous auons à traitter és sciences actiues, desquelles elle ne differe point pour le regard de la connoissance: mais seulement en ce qu'elle est vne habitude d'vser en particulier des preceptes vniuersels, & appliquer la droitte raison à tous les moyens requis pour bien & heureusement viure: laquelle droitte raison n'est autre chose que les premiers principes actifs & les conclusions qui en sont deduittes, que nous possedõs par les habitudes de la synderese & conscience, ainsi que nous le declarerons és Morales. Au moyen dequoy la prudence tient en certaine maniere le mesme lieu és choses actiues, que la sapience és contemplatiues.

Des choses qui ont faict douter quelques-vns du premier principe, & de la maniere de proceder contre eux pour les conuaincre.

CHAPITRE XVII.

LA verité & certitude de la science dépend de la verité & certitude des principes, desquels les conclusions sont déduites: & tous les principes se reduisent aux premiers en remontant, sans pouuoir passer outre. Et d'autant que les deux premiers principes que l'entendement acquiert par induction, desquels nous auons parlé aux traictez de la demonstration, & de l'intelligence, tiennent le premier rang entre tous les autres, & sont le fondement de toutes les sciences: en telle sorte que si leur verité & certitude estoit en doute, on ne pourroit estre asseuré de la science: ny par consequent de la sapience qui en consiste comme d'vne de ses parties, ainsi que nous l'auons enseigné. Il sera à propos de montrer en ce lieu, que les causes qui ont faict douter quelques vns de ces premiers principes, sont sans raison: afin qu'on demeure asseuré de la science, qui s'acquiert par leur moyen, & de la verité de l'intelligence qui les engendre en nostre ame.

Τέτταρες δ' εἰσὶν οἱ λόγοι περὶ κινήσεως Ζήνωνος, οἱ παρέχοντες τὰς δυσκολίας τοῖς λύουσι.

Εἰσὶ δέ τινες, οἳ (καθάπερ εἴπομεν) αὐτοί τε ἐνδέχεσθαί φασι τὸ αὐτὸ εἶναι καὶ μὴ εἶναι, καὶ ὑπολαμβάνειν οὕτως.

Ἔστι δ' οὐχ ὁ αὐτὸς τρόπος πρὸς ἅπαντας τῆς ἐντεύξεως, οἱ μὲν γὰρ πειθοῦς δέονται, οἱ δὲ βίας· ὅσοι μὲν γὰρ ἐκ τοῦ ἀπορῆσαι ὑπέλαβον οὕτως, τούτων εὐίατος ἡ ἄγνοια· οὐ γὰρ πρὸς τὸν λόγον, ἀλλὰ πρὸς τὴν διάνοιαν ἡ ἀπάντησις αὐτῶν· ὅσοι δὲ λόγου χάριν λέγουσι, τούτων δ' ἔλεγχος ἴασις τοῦ τ' ἐν τῇ φωνῇ λόγου, καὶ τοῦ ἐν τοῖς ὀνόμασιν.

Εἰσὶ δέ τινες, οἳ ἀποροῦσι καὶ τῶν ταῦτα πεπεισμένων, καὶ τῶν τοὺς λόγους τούτους μόνον λεγόντων.

Πρὸς δὲ τοὺς ἀποροῦντας ἐκ τῶν παραδεδομένων ἀποριῶν, ῥᾴδιον ἀπαντᾶν καὶ διαλύειν τὰ ποιοῦντα τὴν ἀπορίαν.

Arist. l. 6. phys. c. 14. t. 77. Quatuor autem sunt rationes Zenonis de motu, quæ negotium soluentibus facessunt.

L. 4. metap. c. 4. t. 9. Sunt autem quidam, qui quemadmodum diximus, & ipsi asserunt fieri posse, vt idẽ sit atque non sit, & ita esse aliquis existimet.

C. 5. t. 19. Congrediendi verò modus non idem est cum omnibus: alij enim persuasione, alij vi indigent. Qui enim dubitando eò progressi sunt, vt ita existimarent, eorum ignoratio facile sanari potest: neque enim eorum contentio de sermone est, sed de intelligentia; qui vero disputationis gratia ita dicunt, eorum curatio, redargutio est eius orationis, quæ & in voce & in nominibus posita est.

C. 6. t. 26. Sunt autem nonnulli & eorum qui hæc approbant, & eorum qui ea sermone tenus vsurpant.

L. 11. hum. 2. c. 5. Ad illos vero qui hæsitant facile est ex iam traditis dubitationibus obuiare, & ea dissoluere quæ faciunt in eis dubitationem.

Quelque euidente que soit la verité du premier principe, il s'est trouué des hommes, qui l'ont debatue: disant qu'vne mesme chose peut estre, & n'estre pas tout ensemble. Les vns n'en doutoient pas en l'ame, comme dit Aristote: mais de parole seulement, & par arrogance, pour paroistre par dessus les autres: pensant pouuoir maintenir vne telle opinion en n'admettant point de principe, sans qu'on le leur demonstrast. Et les autres y estoient meus par des arguments qu'ils ne pouuoient soudre: ainsi qu'on dit que Zenon

fut

fut contrainct de nier le mouuement, par vne raison sophistique : de laquelle il ne se put demesler. C'est pourquoy il ne faut pas proceder contre tous d'vne mesme faço. Les premiers doiuent estre forcez par raison, mais les autres sont aysez à estre remenez à la verité, en chassant leur ignorance.

Καὶ τοῦ λόγου ἀπηλλαγμένοι ἂν εἴημεν τοῦ ἀκράτου, καὶ κωλύοντός τι τῇ διανοίᾳ ὁρίσαι.

Ἔστι δὲ ἀποδεῖξαι ἐλεγκτικῶς καὶ περὶ τούτου, ὅτι ἀδύνατον, ἂν μόνον τι λέγῃ ὁ ἀμφισβητῶν· ἂν δὲ μηδέν, γελοῖον τὸ ζητεῖν λόγον πρὸς τὸν μηδενὸς ἔχοντα λόγον, ᾗ μηδένα ἔχει λόγον· ὅμοιος γὰρ φυτῷ ὁ τοιοῦτος, ᾗ τοιοῦτος. τὸ δ' ἐλεγκτικῶς ἀποδεῖξαι λέγω διαφέρειν, καὶ τὸ ἀποδεῖξαι, ὅτι ὁ ἀποδεικνύων μὲν ἂν δόξειεν αἰτεῖσθαι τὸ ἐν ἀρχῇ· ἄλλου δὲ τοῦ τοιούτου ὄντος, ἔλεγχος ἂν εἴη, καὶ οὐκ ἀπόδειξις.

Ἀρχὴ δὲ πρὸς ἅπαντα τὰ τοιαῦτα, οὐ τὸ ἀξιοῦν ἢ εἶναί τι λέγειν, ἢ μὴ εἶναι, τοῦτο μὲν γὰρ τάχα ἄν τις ὑπολάβοι τὸ ἐξ ἀρχῆς αἰτεῖν, ἀλλὰ τὸ σημαίνειν γέ τι καὶ αὐτῷ καὶ ἄλλῳ, τοῦτο γὰρ ἀνάγκη, εἴπερ λέγει τι· εἰ γὰρ μή, οὐκ ἂν εἴη τῷ τοιούτῳ λόγος, οὔτ' αὐτῷ πρὸς αὐτόν, οὔτε πρὸς ἄλλον· ἂν δέ τις τοῦτο διδῷ, ἔσται ἀπόδειξις.

Τεθείη γὰρ ἂν ἴδιον ὄνομα καθ' ἕκαστον τῶν λόγων· εἰ δὲ μὴ τεθείη, ἀλλ' ἄπειρα σημαίνειν φαίη, φανερὸν ὅτι οὐκ ἂν εἴη λόγος· τὸ γὰρ μὴ ἕν τι σημαίνειν οὐθὲν σημαίνειν ἐστί· μὴ σημαινόντων δὲ τῶν ὀνομάτων, ἀνῄρηται τὸ διαλέγεσθαι πρὸς ἀλλήλους, κατὰ δὲ τὴν ἀλήθειαν καὶ πρὸς αὑτόν.

Πρὸς μὲν οὖν τοὺς ἐκ λόγου τὰς εἰρημένας ἀπορίας ἔχοντας, οὐ ῥᾴδιον διαλῦσαι, μὴ τιθέντων τι, καὶ τούτων μηκέτι λόγον ἀπαιτούντων· οὕτω γὰρ πᾶς λόγος, καὶ πᾶσα ἀπόδειξις γίγνεται.

Ἀρχὴ δὲ πρὸς ἅπαντας τούτους ἐξ ὁρισμοῦ· ὁρισμὸς δὲ γίνεται ἐκ τοῦ σημαίνειν τι ἀναγκαῖον εἶναι αὐτούς· ὁ γὰρ λόγος, οὗ τὸ ὄνομα σημεῖον, ὁρισμὸς γίνεται τοῦ πράγματος.

Arist. l. 4. metap. c. 4. t. 9. Et ab insana sententia, quæ prohibet quidquam mente definire, liberi erimus.

Licet tamen redarguendo, id etiam impossibile esse demonstrare, si modo is qui contra disputat aliquid dicat : quòd si nihil dicat, ridiculum sanè erit aduersus eum quærere rationem, qui nullius rationẽ habet, quatenus rationem habet nullam. Iam enim is quatenus talis est, plantæ est similis: demonstrare autem redarguendo, & demonstrare hac ratione differre dico, quod is qui demonstrat id quod initio quæritur, petere videri potest, si autem alia eius rei causa sit, redargutio fuerit, non demonstratio.

T. 10. Principium autem ad hæc omnia est, nam petere quidem vtrum esse aliquid aut non esse dicat, (id enim forsitan eius quod initio quærebatur petitionem esse existimabit) sed & sibi & alteri aliquid significare, hoc enim faciat necesse est si quid dicat : sin minus, nec ipsi secum nec cum alio sermo esse poterit : quod si quis hoc concedat, erit demonstratio. &c.

Potest enim iuxta rationem quamque propriũ imponi nomen. Quod si imponi nequeat, sed infinita dicat, significare perspicuum est orationem nõ esse. Etenim non vnum quippiam significare, nihil significare est : sublata autem nominum significatione, mutuus hominum inter ipsos & vniuscuiusque reuera secum sermonis vsus tollitur.

L. 11. metap. c. 5. Ad eos igitur qui ex ratione prædicta dubitationes habent, non est facile dissoluere, si nihil ponant, nec huius rationem quærant: hoc enim modo omnis oratio & omnis demonstratio fit.

Lib. 4. c. 7. Principium autem ad hos omnes ex definitione sumendum est: definitio autem ex eo fit, quòd aliquid eos significare sit necesse : ratio enim cuius nomen est signum, definitio est rei.

Aristote appelle cette opinion enragee, & dit qu'elle empesche qu'on ne puisse rien decider par raison. Auicenne propose pour remede contre ceux qui la soustiennent de ne les lasser pas de raison, mais les rostir au feu, tãt qu'ils confessent que ce n'est pas vne mesme chose d'estre brullé & de n'estre pas brusle, de sentir de la douleur, & de ne sentir pas de la douleur. Or pour venir à d'autres moyens de les confondre : nous disons auec Aristote, que les raisons dont on doit vser contre ces arrogants disputeurs, ce ne sont pas demonstrations : car qui penseroit demõtrer le premier principe, tomberoit au vice appellé demande de principe : (dont il a esté parlé au traicté des sophismes) attendu qu'il n'y a riẽ de plus clair que luy pour le prouuer, ainsi qu'il a esté dit : mais il est permis d'vser de l'elẽche ou reprehension: c'est à dire de proceder par la chose qu'ils voudront prendre & conceder pour plus connuë, ou qu'ils estimeront plus absurde, que ce principe qu'ils nient. Pag 144. Pag. 80.
Combien que l'vn ny l'autre ne le soit pas en verité. Que s'ils ne veulẽt rien dire, ce seroit chose ridicule de chercher des raisons. contre ceux qui n'en vsent point. Car comme dit le mesme Aristote, ils ressemblent en cela à vne plante, & sont pires que les bestes: attendu qu'elles vsent de quelques signes sensibles, pour declarer leurs phantaisies & affections. S'ils parlent, faut leur demander si les paroles dont ils vsent en discourant, signifient quelque chose ou non : & s'ils respondent que non, il ne faut point disputer auec eux : car ils confondent tout en ostant la communion d'entre les hommes, qui se fait par les paroles signifiantes. Que s'ils concedent qu'vn vocable signifie plusieurs choses, & non vne de-

terminee : il leur faut demander si les choses signifiees sont infinies ou finies. S'ils respondent infinies : c'est comme s'ils ne disoient rien : car on ne pourroit s'entre-entendre par leur moyē, n'y ayāt point de raison pourquoy on s'arresteroit plustost à la significatiō d'vne chose que d'vne autre. Mais s'ils concedent que les vocables signifient quelque chose determinee. On peut proceder contre eux en cette maniere : comme pour exemple, si ce vocable homme signifie quelque certaine chose, ce sera estre animal raisōnable, ou quelque autre semblable: s'il signifie estre animal raisonnable, il ne signifie point n'estre pas animal raisonnable : autrement le vocable ne signifieroit pas quelque chose determinee, qui est contre ce qu'ils ont concedé : donques il ne signifie pas estre & n'estre pas animal raisonnable : & partant il est faux que les contradictoires soient vrays ensemble.

Ἀδύνατον γὰρ ὁντινοῦν ταὐτὸ ὑπολαμβάνειν εἶναι καὶ μὴ εἶναι, καθάπερ τινὲς οἴονται λέγειν Ἡράκλειτον· οὐκ ἔστι γὰρ ἀναγκαῖον ἅ τις λέγει, ταῦτα καὶ ὑπολαμβάνειν.

Εἰ ἀληθεῖς αἱ ἀντιφάσεις ἅμα κατὰ τοῦ αὐτοῦ πᾶσαι, δῆλον ὡς ἅπαντα ἔσται ἕν· ἔσται ἄρα τὸ αὐτὸ καὶ τριήρης, καὶ τοῖχος, καὶ ἄνθρωπος, εἰ κατὰ παντός τι ἢ καταφῆσαι, ἢ ἀποφῆσαι ἐνδέχεται.

Ὅθεν καὶ μάλιστα φανερόν ἐστιν ὅτι οὐδεὶς οὕτω διάκειται οὔτε τῶν ἄλλων, οὔτε τῶν λεγόντων τὸν λόγον τοῦτον. διὰ τί γὰρ βαδίζει μεγάραδε, ἀλλ' οὐχ ἡσυχάζει οἰόμενος βαδίζειν. &c.

Arist. l. 4. metap. c. 3. t. 9. Non enim fieri potest vt idem quisquam esse & non esse existimet: quemadmodum nonnulli Heraclitum dicere arbitrantur, neque enim necesse est, vt quequis dicit, ea & sentiat.

C. 4. t. 15. Si contradicentia simul de eodem vera sunt : perspicuum est omnia vnum fore, erunt igitur idem, & triremis, & murus, & homo, si quid de omni re aut affirmare aut negare possumus.

T. 18. Hinc et illud apertissimum est, neminem nō modo cæterorum, sed ne eorum quidem qui ita dicunt hoc pacto affectum esse cur enim : Megaram proficiscitur, nec quiescit existimans proficiscendum. &c.

Il s'ensuit vne infinité d'absurditez de cette desraisonnable opinion : comme entre autres, qu'on ne pourroit faire d'inquisition de la verité des choses, ny en disputer pour la cōnoistre. Car il est requis que celuy qui dispute die determinement que la chose est telle ou n'est pas telle : & s'il dit qu'elle est ainsi & non ainsi, il n'afferme ny ne nie determinement: & partant on ne peut rien conclure ny inferer. Secondement il s'ensuit si les contradictoires sont vrays ensemble, & qu'on puisse affermer tout d'vne mesme chose, que toutes choses sont manifestemēt vne. Et ainsi vne galere, & vn mur, & vn homme, ce ne sera qu'vne mesme chose. En troisiesme lieu, si on estimoit que les contradictoires fussent vrays ensemble, on n'en appeteroit ou fuiroit iamais plustost l'vne que l'autre. Au moyen de quoy celuy qui connoistroit ce qui luy est bon & ce qui ne luy est pas bon, n'appeteroit pas plus l'vn que l'autre : & celuy qui est elloigné de son païs, ne desireroit pas plus d'y retourner que de n'y retourner pas. Mais l'experience monstre le contraire : car nous voyons que proposant à vn homme qui a faim de manger, ou de ne manger pas : qu'il choisira de māger, & laissera l'opposite. Finalement laissant à part plusieurs autres raisons, pour connoistre que c'est faute de sens commun, ou par opiniastreté, qu'on soustient cette opinion : il ne faut que considerer, qu'il est impossible de conceuoir en l'entendement, qu'vne mesme chose puisse estre & n'estre pas tout ensemble : par ce qu'il faudroit auoir des opinions cōtraires en mesme temps, ce qui est manifestement faux ; car les contraires s'entre chassent l'vn l'autre, sans se souffrir iamais ensemble. Et ce qu'on attribuë à Heraclite d'auoir eu cette opinion, Aristote dit, qu'il n'est pas necessaire qu'elle ait esté en son esprit, comme en ses paroles.

Ἐλήλυθε δὲ τοῖς διαποροῦσιν αὕτη ἡ δόξα, ἐκ τῶν αἰσθητῶν, ἡ μὲν τοῦ ἅμα τὰς ἀντιφάσεις, καὶ τἀναντία ὑπάρχειν, ὁρῶσιν ἐκ ταὐτοῦ γινόμενα τἀναντία· εἰ οὖν μὴ ἐνδέχεται γίνεσθαι τὸ μὴ ὄν, προϋπῆρχεν ὁμοίως τὸ πρᾶγμα ἄμφω ὄν, ὥσπερ καὶ Ἀναξαγόρας μεμίχθαι πᾶν ἐν παντί φησι, καὶ Δημόκριτος· καὶ γὰρ οὗτος τὸ κενὸν, καὶ τὸ πλῆρες ὁμοίως καθ' ὁτιοῦν ὑπάρχειν μέρος, καί τοι τὸ μὲν ὂν τούτων εἶναι, τὸ δὲ μὴ ὄν.

Τὸ γὰρ μηδὲν ἐκ μὴ ὄντος γίνεσθαι, πᾶν δ' ἐξ ὄντος, σχεδὸν ἁπάντων ἐστὶ κοινὸν δόγμα τῶν περὶ φύσεως.

Arist. l. 5. t. 19. Orta est autē in ijs qui dubitāt opinio hæc ex ijs quæ sensibus percipiuntur, contra dicētia inquam & contraria inesse cum ex eodem contraria fieri cernerent. Itaque si id quod non est, fieri nequit : iā ante profecto res erat vtrumque, quemadmodum & Anaxagoras ait, rem quamuis in quauis mixtam esse & Democritus item: nam & hic inane plerumque æque in quauis parte esse, tametsi horum alterum ens, alterum non ens esse existimabat.

L. 11. c. 4. Nihil enim ex non ente fieri, omne verò ex ente, ferè omnium naturalium est decretum.

Venons

Venons maintenãt à ceux qui ont eſté induicts à doubter du premier principe par quelque apparence de raiſon. Ariſtote eſcrit qu'il ſ'eſt trouué meſme des Philoſophes qui ont traitté de la nature, leſquels ont tenu qu'vne meſme choſe eſtoit & n'eſtoit pas : & dit qu'vne telle opinion eſt procedee des choſes ſenſibles : Car de la maxime de preſque tous les Phyſiciens : à ſçauoir que de rien ne ſe faiſoit rien : & de l'experiẽce que d'vne meſme choſe il ſ'en engendre des contraires ; comme pour exemple, l'air, l'eau, le feu, & la terre : d'vn bois allumé, ils feroient que toutes ces choſes eſtoient au bois auparauãt : & que partant il y auoit des contraires en vne meſme choſe, & conſequemment des contradictoires : attendu que chaque contraire enueloppe en ſoy la negation ou le non eſtre de ſon contraire. Dequoy Anaxagore eſtant émeu, poſoit que toute choſe eſtoit meſlee en toute choſe : & ainſi que toutes choſes eſtoient enſemble. On peut dire que Democrite ſ'eſt laiſſé aller à cette meſme raiſon : car voyant que le feu ſe faiſoit de ce qu'il n'eſtoit pas feu, & l'eau ce qui n'eſtoit pas eau, il a poſé que toutes choſes ſe faiſoient de l'eſtant, qu'il appelloit plain : & du non eſtant, qu'il appelloit vuide : & par conſequent que l'eſtant & le non eſtant, eſtoit en chaque choſe.

Πλάτων ἐκ νέου συγγενόμενος πρῶτον Κρατύλῳ, καὶ ταῖς Ἡρακλειτείαις δόξαις ὡς ἁπάντων τῶν αἰσθητῶν ἀεὶ ῥεόντων, καὶ ἐπιστήμης περὶ αὐτῶν οὐκ οὔσης, ταῦτα μὲν ὕστερον οὕτως ὑπέλαβε.

Ἔτι δὲ πᾶσαν ὁρῶντες ταύτην κινουμένην τὴν φύσιν, κατὰ δὲ τοῦ μεταβάλλοντος οὐδὲν ἀληθευόμενον, περί γε τὸ πάντως πάντῃ μεταβάλλον, οὐκ ἐνδέχεσθαι ἀληθεύειν· ἐκ γὰρ ταύτης τῆς ὑπολήψεως ἐξήνθησεν ἡ ἀκροτάτη δόξα τῶν εἰρημένων, ἡ τῶν φασκόντων Ἡρακλειτίζειν, καὶ οἵαν Κρατύλος εἶχεν, ὅς τὸ τελευταῖον, οὐθὲν ᾤετο δεῖν λέγειν, ἀλλὰ τὸν δάκτυλον ἐκίνει μόνον, καὶ Ἡρακλείτῳ ἐπετίμα εἰπόντι, δὶς τῷ αὐτῷ ποταμῷ οὐκ ἔστιν ἐμβῆναι· αὐτὸς γὰρ ᾤετο οὐδ᾽ ἅπαξ.

Ariſt. l. 1. metap. c. 6. t. 5. Plato Cratyli, & Heracliti opinionibus aſſuetus, tãquam omnibus ſenſibilibus ſemper defluentibus, et de eis non exiſtẽte ſcientia, hæc quidem poſtea ita habere exiſtimauit.

L. 4. c. 5. t. 22. Præterea cum omnem hanc naturam mutari, de eo autem quod mutatur nihil vere dici cernerent, de eo quod omni ex parte mutaretur, nihil verè dici poſſe exiſtimabant. Ex hac enim exiſtimatione orta eſt extrema illa opinio eorum quos cõmemorauimus, ea in qua fuerunt ij qui ſe Heracliti ſectatores profitebantur quamque Cratylus habuit, qui tandem nihil dici oporte[illegible]xiſtimabant, ſed digitum modo mouebat, et Heraclitũ obiurgabat, quòd dixiſſet non poſſe quemquam bis fluuium eundem intrare: ipſe enim ne ſemel quidem exiſtimabat.

Quelques autres fondoient leur opinion ſur l'incertitude des choſes ſenſibles dont ils voyoient la varieté & l'inconſtance : car de là ils inferoient qu'on n'en pouuoit auoir aucune verité aſſeuree. Et Heraclite conſiderant que toute la nature eſtoit en vn perpetuel changement luy & ſes ſectateurs ont eſtimé, qu'il ne ſe pouuoit riẽ dire de vray de ce qui ſe change ainſi de toutes parts, cependant qu'il ſe change. Et Cratyle ſon diſciple paſſant outre, poſoit qu'il ne falloit rien dire : mais ſeulement monſtrer auec le doigt ; & tenſoit Heraclite de ce qu'il [illegible]uoit : dit, qu'aucun ne pouuoit entrer deux foix en vn fleuue, eſtimant qu'il n'y pouuoit pas ſeulement entrer vne, à cauſe du cõtinuel flus de l'eau nouuelle venant l'vne ſur l'autre.

Ἐπεὶ δ᾽ ᾤοντο (Δημόκριτος καὶ Λεύκιππος) ἀληθὲς ἐν τῷ φαίνεσθαι.

Ὁμοίως δὲ καὶ ἡ περὶ τὰ φαινόμενα ἀλήθεια, ἐνίοις ἐκ τῶν αἰσθητῶν ἐλήλυθε. &c.

Ἔτι δὲ πολλοῖς τῶν ἄλλων ζώων τἀναντία φαίνεσθαι, καὶ ἡμῖν, καὶ αὐτῷ δ᾽ ἑκάστῳ πρὸς αὑτὸν οὐ ταὐτὰ κατὰ τὴν αἴσθησιν ἀεὶ δοκεῖν· ποῖα οὖν τούτων ἀληθῆ, ἢ ψευδῆ ἄδηλον· οὐθὲν γὰρ μᾶλλον τάδε, ἢ τάδε ἀληθῆ, ἀλλ᾽ ὁμοίως· διὸ Δημόκριτός γέ φησιν ἤτοι οὐθὲν εἶναι ἀληθές, ἢ ἡμῖν γ᾽ ἄδηλον.

Παραπλήσιον δὲ ἔτι τὸ λεχθὲν ὑπὸ τοῦ Πρωταγόρου, καὶ γὰρ ἐκεῖνος ἔφη πάντων εἶναι χρημάτων μέτρον τὸν ἄνθρωπον, οὐθὲν ἕτερον λέγων, ἢ τὸ δοκοῦν ἑκάστῳ, τοῦτο καὶ εἶναι παγίως. Τούτου δὲ γινομένου, τὸ αὐτὸ συμβαίνει καὶ εἶναι καὶ μὴ εἶναι, καὶ κακὸν καὶ ἀγαθὸν εἶναι, καὶ τἆλλα τὰ κατὰ τὰς

Ariſt. l. 1. de generat. et corr. c. 2. t. 5. Quoniam quæ apparent ea vera eſſe putabant (Democritus et Leucippus.)

L. 4. metap. c. 5. t. 21. Sed & veritas eorum quæ apparent apud quoſdam ex ſenſibus eſt orta. &c.

Præterea pleriſque alijs animalibus contraria apparere, itemque nobis: neque etiam eadem quemque ſẽper quæ alias, ſenſuum iudicio æſtimare: quænam igitur vera ſint ex his aut falſa, obſcurum eſt: neque enim magis hæc quam illa, ſed æque vera ſint omnia: hinc Democritus ait, aut nihil verum eſſe, aut nobis manifeſtum non eſſe.

L. 11. c. 4. Simile autem dictis eſt quod & à Protagora dictum eſt: & ille namque omnium rerũ menſuram hominem aiebat eſſe, nihil aliud dicẽs, niſi quòd id quod vnicuique apparet, hoc etiã indubitabile: eſſe hoc autem poſito idem accidit eſſe & non eſſe, & malum & bonum eſſe, & cætera quæ ſecundum oppoſitas

ἀντικειμένας φάσεις λεγόμενα, διὰ τὸ πολλάκις τοῖσδι φαίνεσθαι τόδε εἶναι καλὸν, τοῖσδὶ δὲ τοὐναντίον· μέτρον δ' εἶναι τὸ φαινόμενον ἑκάστῳ.

locutiones dicũtur, propterea quòd plerumque his quidem hoc apparet, istis verò contrarium esse bonum: mensuram autem esse quod vnicuique appareat.

D'autres ont esté poussez à l'opinion contre le premier principe, par ce qu'ils voyoient que diuerses personnes auoient des opinions contraires d'vne mesme chose: que ce qui estoit bon au goust d'vn animal, ne l'estoit pas à celuy de l'autre: & qu'vne mesme personne en estimoit vne fois d'vne façon & quelques fois d'vne autre: chacun iugeant la verité en cela selon sa phantasie: car de là ils concluoient que l'vne & l'autre opinion estoit egalemẽt vraye ou egalemẽt fausse: & que partãt on ne pouuoit auoir la verité des choses, ou biẽ qu'elle cõsistoit en l'apparẽce & estimatiõ du sens. Democrite inferoit de cela, qu'il n'y auoit rien de vray, ou qu'il ne nous estoit pas manifeste: par ce que le sens n'est pas certain. Protagore le sophiste disoit que l'hõme estoit la mesure de toutes choses par sa cõnoissance: & que tout ce qui semble à vn chacun estoit indubitablemẽt vray: desquelles opiniõs il s'ensuiuroit que les contraires sont en vn mesme subiect & vrais ensemble: car l'vn iuge le vin doux & l'autre amer.

Ἔτι εἰ ἀληθεῖς αἱ ἀντιφάσεις ἅμα κατὰ τοῦ αὐτοῦ πᾶσαι, δῆλον ὡς ἅπαντα ἔσται ἕν· ἔσται ἄρα τὸ αὐτὸ καὶ τριήρης καὶ τοῖχος, καὶ ἄνθρωπος, εἰ κατὰ παντός τι ἢ καταφῆσαι, ἢ ἀποφῆσαι ἐνδέχεται, καθάπερ ἀνάγκη τοῖς τὸν Πρωταγόρου λέγουσιν λόγον· εἰ γάρ τῳ δοκεῖ μὴ εἶναι τριήρης ὁ ἄνθρωπος, δῆλον ὅτι οὐκ ἔσται τριήρης· ὥστε καὶ ἔστιν, εἴπερ ἀντίφασις ἀληθής· καὶ γίνεται δὴ τὸ τοῦ Ἀναξαγόρου, ὁμοῦ πάντα χρήματα, ὥστε μηδὲν ἀληθῶς ἓν ὑπάρχειν.

Arist. l. 4. metap. c. 4. t. 15. Si contradicentia simul de eodem vera sunt, perspicuum est omnia vnum fore: erunt igitur idem et triremis & murus & homo, si quid de omni re aut affirmare aut negare possumus; quemadmodum necesse est fateantur ij, qui Protagoræ sententiam sequuntur, nã si homo cuipiam videatur, non esse triremis, patet et illum non fore triremem, quare & triremis est si contradictio est vera. Atque etiam illud Anaxagoræ efficitur, res omnes simul esse, proinde nihil verum esse.

Ἔστι δὲ ἀπὸ τῆς αὐτῆς δόξης καὶ ὁ Πρωταγόρου λόγος, καὶ ἀνάγκη ὁμοίως ἄμφω αὐτοὺς ἢ εἶναι ἢ μὴ εἶναι· εἴ τε γὰρ τὰ δοκοῦντα πάντα ἐστὶν ἀληθῆ, καὶ τὰ φαινόμενα, ἀνάγκη πάντα ἅμα ἀληθῆ καὶ ψευδῆ εἶναι· πολλοὶ γὰρ τἀναντία ὑπολαμβάνουσιν ἀλλήλοις, καὶ τοὺς μὴ ταὐτὰ δοξάζοντας ἑαυτοῖς, διεψεῦσθαι νομίζουσιν· ὥστε ἀνάγκη τὸ αὐτὸ εἶναί τε, καὶ μὴ εἶναι.

C. 5. t. 19. Ab eadem verò opinione Protagoræ etiã sententia nascitur, & æquè necesse est vtramque aut esse aut non esse, nam si omnia quæ videntur, & quæ apparent vera sunt, necesse est omnia simul & vera & falsa esse: multi enim contraria inter se opinantur, & eos qui non eadem quæ ipsi sentiunt falli existimant, quo fit ut necesse sit rem eandem & esse & non esse.

Οὔτε δὴ καθ' Ἡράκλειτον ἐνδέχεται λέγοντα ἀληθεύειν· οὔτε καθ' Ἀναξαγόραν· εἰ δὲ μὴ, συμβήσεται τἀναντία τοῦ αὐτοῦ κατηγορεῖν· ὅταν γὰρ ἐν παντὶ φῇ παντὸς εἶναι μοῖραν, οὐδὲν μᾶλλον εἶναί φησι γλυκὺ, ἢ πικρὸν, ἢ τῶν λοιπῶν ὁποιασοῦν ἐναντιώσεων, εἴπερ ἐν ἅπαντι πάντα ὑπάρχει, μὴ δυνάμει μόνον, ἀλλ' ἐνεργείᾳ καὶ ἀποκεκριμένον· ὁμοίως δὲ οὐδὲ πάσας ψευδεῖς, οὐδὲ ἀληθεῖς τὰς φάσεις δυνατὸν εἶναι· δι' ἄλλα τε πολλὰ τῶν λεχθέντων ἂν δυσχερῶν διὰ ταύτην τὴν θέσιν· καὶ διότι ψευδῶν μὲν οὐσῶν πασῶν, οὐδ' αὐτὸ τοῦτό τις φάσκων ἀληθεύσει· ἀληθῶν δὲ, ψευδεῖς εἶναι πάσας λέγων, οὐ ψεύσεται.

L. 11. c. 5. sum. 2. Neque igitur secundum Heraclitum dicentibus vera dicere possibile est, neque secundum Anaxagoram aliter accidit contraria de eodem prædicari: cum enim in omni re dicat omnis rei partem esse, non magis dicit esse dulce quam amarum, aut quamcumque cæterarum contrarietatum, si omnia quidem non solum in omni potentia, verum actu & seiunctim insunt: similiter autem nec omnes locutiones falsas nec veras possibile est esse, cum propter alias multas difficultates quæ ob hanc positionem euenirẽt, tum etiam si cuncta falsæ sint, nec cum hoc ipsum aliquis dicet, verum dicet, si autem verè cùm omnes falsas dicet, non falsum dicet.

Aristote dit que de l'opinion que les contradictoires sont vrays ensemble, naist l'opinion de Protagore: & que de celle de Protagore l'autre naist mutuellement: & que de sa mesme opinion il s'ensuit que toutes choses sont vn, comme dit Anaxagore: au moyen de quoy vn hõme, vne galere, & vn mur, ce ne sera qu'vne mesme chose: car si quelqu'vn dit de quelque autre, qu'il n'est pas galere, il ne sera pas galere: & s'il dit qu'il est galere, il sera galere. Le mesme Aristote dit que de l'opinion d'Heraclite & d'Anaxagore il s'ensuiuroit que toutes choses seroient vrayes, que toutes choses seroiẽt fausses: & qu'elles ne seroient ny vrayes ny fausses. Mais comme il sẽble qu'Aristote n'estime pas qu'Heraclite tint en son ame ce qui paroissoit en ses paroles, ainsi qu'il a esté dit, aussi ne procede-il pas contre luy, ny contre Anaxagore & Democrite, comme contre les autres.

Δοκεῖ δὲ τὸ νοεῖν καὶ τὸ φρονεῖν, ὥσπερ αἰσθάνεσθαί τι εἶναι· ἐν ἀμφοτέροις γὰρ τούτοις ἡ ψυχὴ κρίνει τε καὶ γνωρίζει τι τῶν ὄντων· καὶ οἵ γε ἀρχαῖοι τὸ φρονεῖν καὶ τὸ αἰσθάνεσθαι ταὐτὸν εἶναί φασιν.

Arist. l. 3. de anim. c. 3. Vtique tam intelligere quam prudentis munere fungi videtur, esse vt sentire quiddam: his enim vtrisque anima iudicat & cognoscit entium aliquid. Ac veteres idem esse inquiũt prudentis munere fungi ac sentire.

Ὅλως δὲ διὰ τὸ ὑπολαμβάνειν φρόνησιν μὲν τὴν αἴσθησιν, ταύτην δ' εἶναι ἀλλοίωσιν, τὸ φαινόμενον κατὰ τὴν αἴσθησιν, ἐξ ἀνάγκης ἀληθὲς εἶναί φασιν· ἐκ τούτων γὰρ καὶ Ἐμπεδοκλῆς καὶ Δημόκριτος, καὶ τῶν ἄλλων ὡς ἔπος εἰπεῖν, ἕκαστος, τοιαύταις δόξαις γεγένηνται ἔνοχοι. &c. Ἀναξαγόρου δὲ καὶ ἀπόφθεγμα μνημονεύεται πρὸς τῶν ἑταίρων τινάς, ὅτι τοιαῦτα αὐτοῖς ἔσται τὰ ὄντα, οἷα ἂν ὑπολάβωσι.

L. 4. metap. c. 5. t. 21. Omninò autem quia prudẽtia sensum esse, atque hunc alterationem existimant, necessario esse dicunt id quod sensui apparet verum esse. Ob hac enim & Empedocles & Democritus, & vt vno verbo dicã, ceteri omnibus talibus opinionibus obnoxij facti sunt. &c. Sed & Anaxagoræ breuis illa sententia ad quosdam eius familiares memoria prodita, Talia ipsis fore ea quæ sunt, qualia ipsi existimabant.

Ἧι καὶ χαλεπώτατον τὸ συμβαῖνόν ἐστιν· εἰ γὰρ οἱ μάλιστα τὸ ἐνδεχόμενον ἀληθὲς ἑωρακότες (οὗτοι δ' εἰσὶν οἱ μάλιστα ζητοῦντες αὐτό, καὶ φιλοῦντες) οὗτοι τοιαύτας ἔχουσι τὰς δόξας, καὶ ταῦτα ἀποφαίνονται περὶ τῆς ἀληθείας, πῶς οὐκ ἄξιον ἀθυμῆσαι τοὺς φιλοσοφεῖν ἐγχειροῦντας; τὸ γὰρ τὰ πετόμενα διώκειν, τὸ ζητεῖν ἂν εἴη τὴν ἀλήθειαν.

Qua etiam ex re molestissimum est quod efficitur: si enim y quibus verum maximè videre contigit (sunt autem hi qui illud maximè quærunt ac amant) talia sibi persuadeant, atque hæc de veritate pronuntiant, quo modo non merito y non animi concidant, qui philosophari conantur. Erit enim nihil aliud veritatem quærere quam volantia insequi.

Ὅταν εἰς αἰσθητὴν μεταβάλλῃ ὕλην, γίνεσθαί φασιν· ὅταν δ' εἰς ἀφανῆ, φθείρεσθαι· τὸ γὰρ ὂν καὶ τὸ μὴ ὂν τῷ αἰσθάνεσθαι καὶ τῷ μὴ αἰσθάνεσθαι διορίζουσιν· ὥσπερ τὸ μὲν ἐπιστητὸν ὄν, τὸ δ' ἄγνωστον μὴ ὄν· ἡ γὰρ αἴσθησις ἐπιστήμης ἔχει δύναμιν· καθάπερ οὖν αὐτοὶ τῷ αἰσθάνεσθαι ἢ τῷ δύνασθαι καὶ ζῆν, καὶ εἶναι νομίζουσιν, οὕτω δὲ τὰ πράγματα τρόπον τινὰ διώκοντες τἀληθές, αὐτὸ δὲ λέγοντες οὐκ ἀληθές.

Arist. l. 1. de gener. & corr. c. 3. t. 19. Cùm ad sensibilem materiam mutatio fit, tum gigni quippiam aiunt cùm ad eam quæ sub sensum non cadit, corrumpi. Quandoquidem ens et non ens sentiendo et non sẽtiendo definiunt: quemadmodum quod scibile est, ens esse asserunt, quod sciri non solet, non ens: quippe cùm sensus ipse scientiæ vim obtineat. Igitur hi vt res ipsas viuere quia sentiant, aut sentire possint: ita easdem esse quia sub sensum cadant arbitrantur, veritatem quodammodo sectantur, sed hoc falsi dicẽtes.

Aristote considerant toutes ces erreurs declare qu'elles prouenoiẽt de deux causes: l'vne de ce qu'ils estimoient qu'il n'y auoit point d'autres choses que les materielles & sensibles: l'autre de ce qu'ils ne mettoient point de difference entre l'entendement & les sens. Car d'autãt qu'ils iugeoient toutes choses selon le sens, ils estimoiẽt qu'il n'y auoit aucune chose qui eust estre, que ce qui tomboit soubs le sens: & que ce qui n'estoit pas sensible n'estoit point: & de là tenoient, que quand il se faisoit quelque mutation és choses sensibles, que c'estoit generation: & si cela n'estoit pas sensible, corruption. Semblablement ils disoient qu'il n'y auoit point d'autre estãt que ce qui peut estre sceu, & nioient que ce qui ne pouuoit estre sceu fust: voulant que le sens eust la force de science. Leur erreur s'estendoit iusques là, que comme ils croyoient que les animaux viuoient parce qu'ils sentent actuellement ou peuuent sentir: que tout de mesme les choses estoient, parce qu'elles sont, où peuuent estre comprises par les sens. Aristote dit qu'Empedocles, Democrite, Homere, & les autres qui estimoient que la prudence est du sens, sont coulpables de cette opinion: entre lesquels il compte Anaxagore, qui disoit à ses familiers, que les choses leur seroient telles qu'ils les estimeroient. Et conclud que ce qui est le plus fascheux de ces opinions, c'est que si ceux qui aiment la verité & la recherchent, ont de telles opinions: ils dõnent vn iuste subiect de perdre courage à ceux qui commencent à philosopher: car chercher la verité, ne seroit autre chose que courir apres les oyseaux qui volent parmy l'air.

Πρὸς μὲν οὖν τοὺς ἐκ τούτων ὑπολαμβάνοντας, ἐροῦμεν ὅτι τρόπον μέν τινα ὀρθῶς λέγουσι, τρόπον δέ τινα ἀγνοοῦσι· τὸ γὰρ ὂν λέγεται διχῶς· ὥστε ἔστιν ὃν τρόπον ἐνδέχεται γίγνεσθαί τι ἐκ τοῦ μὴ ὄντος, ἔστι δ' ὃν οὔ· καὶ ἅμα τὸ αὐτὸ εἶναι ὂν, καὶ μὴ ὄν, ἀλλ' οὐ κατὰ τὸ αὐτὸ ὄν· δυνάμει μὲν γὰρ ἐνδέχεται ἅμα τὸ αὐτὸ εἶναι τὰ ἐναντία, ἐντελεχείᾳ δ' οὔ· ἔτι δ' ἀ-

Arist. l. 4. metap. c. 5. t. 20. Eos igitur qui ex his ducũtur, partim rectè dicere, partim ignorare dicim⁹ duobus enim modis dicitur ens, itaque est quo pacto aliquid ex non ente fieri possit, est item quo non possit idemque simul sit ens et non ens, non tamen eadem ratione: nam potestate idem simul contraria esse potest, actu non item. Deinde vero eos rogabimus vt aliam quoque rerum substantiam esse existiment, cuĩ

ξιῶσομεν αὐτοὺς ὑπολαμβάνειν καὶ ἄλλην οὐσίαν εἶναι τῶν ὄντων, ᾗ οὔτε κίνησις ὑπάρχει, οὔτε γένεσις τὸ παράπαν.

neque motus, neque corruptio nec generatio vlla sit.

Aristote respond à Anaxagore & Democrite, qu'il y a de la raison en quelque partie de leur opinion, & de l'ignorance en l'autre : parce qu'il y a quelque maniere selon laquelle vne chose peut estre faitte du non estant, & vne autre selon laquelle elle n'en peut estre faite, & comment vn mesme peut estre estant & non estant, contenir des contraires & n'en contenir pas. Car vne chose peut estre faitte du non estant en acte : qui est estant en puissance : comme pour exemple, le feu peut estre faict du bois qui n'est pas feu en acte, mais est en puissance de l'estre : & le bois n'a point en soy de contraires en acte, il a bien en puissance ceux qui s'engendrent de luy à sçauoir l'eau, l'air, & la terre : mais iamais les contraires ne se trouuent en acte en vn mesme subiect : & par consequent les contradictoires ne sont iamais vrais ensemble. Et puis outre cela, ils ne deuoient pas tirer vne consequence generale des choses sensibles: parce qu'ils auoient deu estimer qu'il y a quelque autre substãce qui n'est subiecte ny à mouuement, ny à generation, ny à corruption ; à sçauoir le Ciel, l'ame raisonnable, les intelligences, ou Anges, & Dieu.

Ἡμεῖς δὲ καὶ πρὸς τοῦτον τὸν λόγον ἐροῦμεν ὅτι, τὸ μὴ μεταβάλλον ὅτε μεταβάλλει, ἔχει τινὰ αὐτοῖς ἀληθεῖ λόγον, μὴ οἴεσθαι εἶναι· καί τοι ἐστί γε ἀμφισβητήσιμον· τό γε γὰρ ἀποβάλλον ἔχει τι τοῦ ἀποβαλλομένου, καὶ τοῦ γιγνομένου ἤδη ἀνάγκη τι εἶναι· ὅλως τε, εἰ φθείρεται, ὑπάρχει τι ὄν· καὶ εἰ γίγνεται, καὶ ὑφ' οὗ γεννᾶται ἀναγκαῖον εἶναι, καὶ τοῦτο μὴ εἶναι εἰς ἄπειρον.

Ἔτι δ' ἄξιον ἐπιτιμῆσαι τοῖς οὕτως ὑπολαμβάνουσιν, ὅτι καὶ αὐτῶν τῶν αἰσθητῶν ἐπὶ τῶν ἐλαττόνων τὸν ἀριθμὸν εἰδότες οὕτως ἔχοντα, περὶ ὅλου τοῦ οὐρανοῦ ὁμοίως ἀπεφήναντο· ὁ γὰρ περὶ ἡμᾶς αἰσθητοῦ τόπος ἐν φθορᾷ καὶ γενέσει διατελεῖ μόνος ὤν· ἀλλ' οὐδὲν, ὡς εἰπεῖν, μόριον τοῦ παντός ἐστι· ὥστε δικαιότερον ἂν δι' ἐκεῖνα τούτων ἀπεψηφίσαντο, ἢ διὰ ταῦτα ἐκείνων κατεψηφίσαντο· ἔτι δὲ δῆλον ὅτι καὶ πρὸς τούτους ταὐτὰ τοῖς πάλαι λεχθεῖσιν ἐροῦμεν· ὅτι γὰρ ἐστιν ἀκίνητός τις φύσις, δεικτέον αὐτοῖς, καὶ πειστέον αὐτούς.

Arist. l. 4. metap. c. 5. t. 22. Nos autem ad hanc quoque rationem dicemus eos vera quadam ratione duci vt existiment, quod mutatur cùm mutatur non esse, quamquam hoc non caret controuersia: nam & id quod abycitur, & eius quod fit, aliquid iam sit necesse est : ac omnino si corrumpitur, erit res aliqua : si fit & id ex quo fit & à quo generatur, necesse est existat, idque non in infinitum progrediatur.

T. 23. Præterea reprehẽsione digni sũt, qui ita existimant, quia cum vel ipsorum sensibilium numerum hoc pacto habere in minoribus animaduerterent : de toto Cœlo similem sententiam pronunciarunt. Is enim locus rerum sensibilium, qui circa nos est, corruptioni solus generationique obnoxius, & nulla prope dixerim pars est vniuersi, itaque iustius illa propter hæc absoluissent, quàm hæc propter illa damnassent : illud quoque apertum est nos eadem illa, quæ olim disseruimus, his esse obiecturos : est enim eis ostendendum ac persuadendum immobilem quandam naturam esse.

A ceux qui disent que l'incertitude des choses sensibles est cause qu'on ne peut auoir aucune asseurance de leur verité, & à Heraclite : Il respond qu'encores qu'il y ait quelque raison de dire, que ce qui se change n'est pas cependant qu'il se change : que cela neantmoins ne se trouue pas sans controuerse : car ce qui s'engendre a quelque chose de ce qui se corrompt : & ce qui se corrompt, quelque chose de ce qui s'engendre : & puis il y a de la certitude que ces choses sont subiectes à changement. Mais il dit qu'ils sont dignes de reprehention d'auoir eu cette opinion fondee sur les choses inferieures, qui font la moindre partie de l'vniuers, lesquelles seules sont soubmises à la generation & corruption: veu que la partie superieure : à sçauoir le Ciel, en est exempte : laquelle contient presque tout le monde : & qu'en cette consideration il estoit plus iuste d'absoudre les choses d'vn perpetuel changement, que de les y condamner.

Εἶτ' ἄξιον θαυμάσαι εἰ τοῦτ' ἀποροῦσι, πότερον τηλικαῦτά ἐστι τὰ μεγέθη, καὶ τὰ χρώματα τοιαῦτα, οἷα τοῖς ἄποθεν φαίνεται, ἢ οἷα τοῖς ἐγγύθεν· καὶ πότερον οἷα τοῖς ὑγιαίνουσιν, ἢ οἷα τοῖς νοσοῦσι· καὶ βαρύτερα, πότερον οἷα ἀσθενέσι, ἢ οἷα τοῖς ἰσχύουσι· καὶ ἀληθῆ πότερον οἷα τοῖς καθεύδουσιν, ἢ οἷα τοῖς ἐγρηγορόσι. &c.

Arist. l. 4. metap. c. 5. t. 24. Admiratione dignum est si hoc dubitent, tantæ ne sint magnitudines, talesque colores, quales videntur ijs qui procul sunt, an quales ijs, qui propè. Et num res tales sint quales videntur ijs qui rectè valent, an ijs, qui ægrotant, & grauiora, eane quæ imbecillibus, an quæ robustis : & vera eaque dormientibus, an quæ vigilantibus. &c.

En

Ἔτι δὲ περὶ τοῦ μέλλοντος, ὥσπερ καὶ Πλάτων λέγει, οὐ δήπου ὁμοίως κυρία ἡ τοῦ ἰατροῦ δόξα, καὶ ἡ τοῦ ἀγνοοῦντος, οἷον περὶ τοῦ μέλλοντος ἔσεσθαι ὑγιοῦς, ἢ μὴ μέλλοντος.

Ὅτι μὲν γὰρ οὐχ οἴονταί γε φανερόν· οὐδεὶς γὰρ ἐὰν ὑπολάβῃ νύκτωρ Ἀθήνησιν εἶναι, ὢν ἐν Λιβύῃ, πορεύεται εἰς τὸ ᾠδεῖον.

Ζητοῦσι γὰρ, τίς ὁ κρινῶν τὸν ὑγιαίνοντα, καὶ ὅλως τὸν περὶ ἕκαστα κρινοῦντα ὀρθῶς· τὰ δὲ τοιαῦτα ἀπορήματα ὅμοιά ἐστι τῷ ἀπορεῖν, πότερον καθεύδομεν νῦν, ἢ ἐγρηγόραμεν· δύνανται δὲ αἱ ἀπορίαι αἱ τοιαῦται πᾶσαι τὸ αὐτό· πάντων γὰρ λόγον ἀξιοῦσιν οὗτοι εἶναι, ἀρχὴν γὰρ ζητοῦσι, καὶ ταύτην δι' ἀποδείξεως λαμβάνειν· ἐπεί γε, ὅτι οὐ πεπεισμένοι εἰσί, φανεροί εἰσιν ἐν ταῖς πράξεσι.

Ἔοικε δ' ὁ μὲν Ἡρακλείτου λόγος λέγων πάντα εἶναι καὶ μὴ εἶναι, ἅπαντα ἀληθῆ ποιεῖν· ὁ δὲ Ἀναξαγόρου, εἶναί τι μεταξὺ τῆς ἀντιφάσεως ὥστε πάντα ψευδῆ· ὅταν γὰρ μιχθῇ, οὔτε ἀγαθὸν οὔτε οὐκ ἀγαθὸν τὸ μῖγμα· ὥστε οὐδὲν εἰπεῖν ἀληθές.

Ὁ σπουδαῖος γὰρ ἕκαστα κρίνει ὀρθῶς, καὶ ἐν ἑκάστοις τἀληθὲς αὐτῷ φαίνεται· καθ' ἑκάστην γὰρ ἕξιν, ἴδιά ἐστι καλὰ καὶ ἡδέα· καὶ διαφέρει πλεῖστον ἴσως ὁ σπουδαῖος, τῷ τἀληθὲς ἐν ἑκάστοις ὁρᾶν, ὥσπερ κανὼν καὶ μέτρον αὐτῶν ὤν.

Præterea de re futura, quemadmodũ & Plato ait, non esse profecto æquè certa Medici, & ignari opinio: verbi gratia de eo qui futurus sit, aut non futurus sanus.

Nam quòd non ita existiment perspicuum est. Nemo enim qui in Africa sit, si noctu Athenis se esse putet, in Odeum proficiscitur.

Quærunt enim quisnam internoscat eum qui rectè valeat, & omninò eum qui de singulis rectè indicet. Huiusmodi autem quæstiones similes sunt ei quoniā quærat, dormiamus nunc anne vigilemus, nāque tales dubitationes idem omnes valent, quippe cū hi omnium rationem esse cēseant: quærūt enim principium, idque per demonstrationem accipere nituntur. Etenim non esse eos in eam sententiam adductos ipsi actionibus declarant.

C.7.t.28. Porrò Heracliti sententia quæ omnia esse & non esse asserit, vera omnia facere videtur: Anaxagoræ autem medium aliquid contradictionis esse: atque ita falsa esse omnia. Cùm enim mixta sint, nec bonum nec non bonum est mixtio ipsa: quo fit, vt nihil verè dicatur.

Eth.l.3.c.4. Singula enim probus vir rectè indicat, & in singulis verum ipsi apparet. In vno quoque habitu propria quædam & honesta, & iucunda sunt, & in singulis plurimum fortasse probus vir in dignoscendo eo quod verum est differt: quippe qui tanquam regula ac mensura ipsarum sit.

Il respond à ceux qui vouloient qu'on iugeast la verité selon l'apparence du sens: que pour sçauoir la verité de deux opinions cōtraires d'vne chose sensible; faut tenir pour veritable le iugement de ceux qui sont sains: à cause que leurs sens ne sont ny empeschez ny indisposez: & pour faux celuy des malades, desquels les organes des sens sont alterez. Car rien de ce qui apparoist au sens n'est vray de la part de la chose, sinon quand les organes des sens sont bien disposez, le moyē par lequel se fait le sentimēt tel qu'il doit estre & l'obiect sensible en distāce conuenable: comme nous l'auons dit au liure de l'ame sēsitiue. Et à cecy s'accorde ce que dit le mesme Philosophe ailleurs: que pour cognoistre ce qui conuient à la nature, cela se doit considerer és choses où elle est en sa vigueur, & non és corrōpues & deprauees: & de mesme és choses morales l'hōme de bien iuge droittemēt chaque chose, le vray luy apparoist en chacune, & est la regle pour connoistre au vray ce qui est honneste & delectable. Or ce que les arrogans & opiniastres repliquēt là dessus, qu'il n'est pas raisonnable de croire le plus grand nōbre contre le plus petit: parce que si tous estants malades ou foux, iugeoiēt que le miel est amer; excepté deux ou trois sains de corps & d'esprit qui le diroiēt estre doux, il sembleroit que ceux-cy fussent malades & les autres sains: & que partāt il est impossible de sçauoir auec certitude, qui est sain, qui est sage, & en somme qui iuge bien ou mal. Tout cela c'est parce qu'ils demādent la demonstration des premiers principes, qui sont des questions: cōme si on demandoit; dormōs nous, ou sommes nous éueillez. Leur maladie est de cercher des raisōs de cela dōt il n'y a aucune raisō. Mais quand on les a forcez par raison (cōme il est aysé) de connoistre que la nature de la demōstration est telle qu'elle se resout en des certains premiers principes, qui ne peuuent estre demontrez, & ausquels il se faut arrester comme tres-connus; par le moyen desquels on acquiert la connoissance de la verité des choses: alors ayant l'entendement cōuaincu, ils ne defendent plus leur erreur, que de parole. Le signe de cela est, qu'ils ne precedent pas en leurs actions selon toute sorte d'opinion; mais suiuēt celle qu'ils reputent la plus vraye: & plustost selon l'opinion de celuy qui est éueillé, que de celuy qui dort: autremēt ceux qui ont songé, seroient éueillez comme ils ont songé, & nous voyons le cōtraire: chacun d'eux dementant par ses actions, leurs propres paroles: car il suit les choses qu'il estime estre bonnes, fuit les autres qu'il estime mauuaises: & non indifferemment les vnes & les

autres. En somme si Protagore n'eust parlé que des choses actiues & factiues, il y eust eu quelque raison en son dire: car ces choses dépendent de la science pratique de l'homme, & sont produites selon elle: au moyen dequoy elle en est la mesure: mais l'ayant prononcé en general, son opinion ne peut subsister, non plusque des autres.

De l'opinion d'Heraclite qui soustenoit que toute chose estoit & n'estoit pas, il s'ensuit que les contradictoires sont vrays. Et à l'opposite il s'ensuit de l'opinion d'Anaxagore, qui soustenoit qu'il y auoit vn moyen entre les contradictoires, que l'vn & l'autre est faux. Or outre que les arguments de la signification des noms, dont nous auons vsé, & les autres contre ceux qui disoient que les contradictoires estoient vrays, ruinent cette opinion: il y en a encores d'autres. A sçauoir, puis que ce qui signifie la chose estre, ainsi qu'elle est, où n'est pas ainsi qu'elle n'est pas, est vray: & ce qui la signifie estre autremẽt qu'elle est, faux;: il s'ensuit qu'il ne se peut donner de moyen entre les contradictoires: car on ne sçauroit signifier estre, ou n'estre pas d'vne chose, qu'ainsi qu'elle est ou n'est pas, ou autrement qu'elle est: & puis il s'ensuiuroit, qu'on pourroit enoncer quelque chose d'vne autre, & ne dire pas vray ny non vray, qui est chose qui ne peut tomber en l'opinion.

Συμβαίνει δὴ καὶ τὸ θρυλλούμενον πᾶσι τοῖς τοιούτοις λόγοις αὐτοὺς ἑαυτοὺς ἀναιρεῖν· ὁ μὲν γὰρ πάντα ἀληθῆ λέγων, καὶ τὸν ἐναντίον αὐτοῦ λόγον ἀληθῆ ποιεῖ· ὥστε τὸν ἑαυτοῦ οὐκ ἀληθῆ· ὁ γὰρ ἐναντίος ἐστι, οὔ φησιν εἶναι αὐτὸν ἀληθῆ, ὁ δὲ πάντα ψευδῆ, καὶ αὐτὸς ἑαυτόν· ἐὰν δ' ἐξαιρῶνται, ὁ μὲν τὸν ἐναντίον, ὡς οὐκ ἀληθὴς μόνος ἐστὶν, ὁ δὲ τὸν αὐτὸν αὐτοῦ, ὡς οὐ ψευδὴς, οὐδὲν ἧττον ἀπείρους συμβαίνει αὐτοῖς αἰτεῖσθαι λόγους ἀληθεῖς καὶ ψευδεῖς· ὁ γὰρ λέγων τὸν ἀληθῆ λόγον, ἀληθῆ, προσυπαχθέσθαι τὸ, ὅτι ἀληθής· τοῦτο δ' εἰς ἄπειρον βαδιεῖται.

Arist. l. 4. metap. c. 8. t. 29. Illud etiam tritum his omnibus sententiis accidit, vt ipsæ se ipsas perimant. Qui enim ait vera esse omnia, contrariã quoque huius sententiam veram facit: quare & suam non veram. contrariam enim eam veram esse nõ dicit, quæ autem falsa omnia esse pronũtiat, ea etiãm se ipsam falsam declarat. Quod si excipiant ille quidem contrariam, & quæ sola non sit vera, hic autem suam ipsam vt quæ falsa non sit, efficitur nihilominus vt infinitas orationes veras & falsas postulent. Qui enim veram orationem veram esse ait, præsupponit esse veram: hoc autem in infinitum progredietur.

En somme ceux qui disent que toutes choses sont vrayes, ou que toutes choses sont fausses, sont subiects à ce dire renommé, que leurs propositions se destruisent elles mesmes, comme dit Aristote: car qui dit que toutes choses sont vrayes, pose que le contraire de ce qu'il dit est vray: à sçauoir, que toutes choses ne sont pas vrayes: & que partant son opinion n'est pas vraye. Et tout de mesme qui tient que toutes choses sont fausses: pose aussi que l'opinion contraire à la sienne est fausse, qui est que toutes choses ne sont pas fausses. Or si toutes choses ne sont pas fausses, il y en a de vrayes: & partant l'opinion qui dit que toutes choses sont fausses, est fausse. Que s'ils exceptent, à sçauoir le premier, l'opinion contraire à la sienne, comme celle seule qui n'est pas vraye: & le second tout de mesme: comme n'estant pas fausse: on leur respond, qu'ils ne peuuent excepter leurs seules propositions, s'ils veulent que leurs sentences soient seules vrayes: car si elles sont vrayes; celle qui dit qu'elles sont vrayes est vraye aussi: & tout de mesme celle qui dit que celle-cy est vraye, & ainsi en infiny: & tout de mesme de celle qui dit, l'opposite de la sienne l'est.

De l'ignorance.

CHAPITRE XVIII.

Ἄγνοια ἡ μὴ κατ' ἀπόφασιν, ἀλλὰ κατὰ διάθεσιν λεγομένη, ἔστι μὲν ἡ διὰ λογισμοῦ γινομένη ἀπάτη.

φανερὸν δὲ καὶ, ὅτι, εἴ τις αἴσθησις ἐκλέλοιπεν, ἀνάγκη καὶ ἐπιστήμην τινὰ ἐκλελοιπέναι.

Arist. l. 1. post. c. 16. t. 109. Ignorantia verò quæ non secundum negationem sed secundum dispositionẽ dicitur, est deceptio quæ per syllogismum efficitur.

C. 18. Perspicuum etiam est, si quis sensus desit, necesse est vt aliqua scientia desit.

APRES auoir parlé de la science & des autres connoissances, l'explication de l'ignorance & de ses especes sera fort propre en ce lieu. L'ignorãce est de deux sortes, l'vne de negation, & l'autre de disposition. L'ignorance de negation c'est vn simple manquement de la science en quelqu'vn. Cette ignorance est double, l'vne nee & comme naturelle,

relle, telle qu'est celle des couleurs en vn aueugle né, ou de toutes choses en vn foux. L'autre c'est celle qui se trouue en vn hôme lequel peut vser de raisõ. Celle-cy est affectee, ou non affectee. L'affectee est de deux sortes: l'vne d'operation, l'autre d'obmissiõ: l'ignorance d'operation, c'est celle qui s'ensuit ordinairement de quelque operation faitte volontairement: comme quãd quelqu'vn s'enyure volontairement, & apres l'enyuremẽt il ne sçait ce qu'il faict, ny comment, ny à qui. L'ignorãce d'obmission c'est celle, qui est en celuy qui par negligence ou par mespris delaisse à chercher ce qui est, ou qui n'est pas licite: & est appellee crasse: principalemẽt quand elle est en ceux qui peuuent & ne veulent pas sçauoir de peur de biẽ faire. L'ignorãce non affectee, est quand vn hõme ignore quelque chose qu'il n'est pas tenu de sçauoir selõ sa condition, ou qu'il ne peut sçauoir en y apportãt de la diligence, ainsi quand l'idiot ne sçait en façon quelconque, ny que c'est de l'eclipse, ny des intelligences, ny de l'ame, & autres choses semblables, n'en ayant aucune bonne ou mauuaise opiniõ, son ignorãce est non affectee. L'ignorance selon la dispositiõ, c'est quand nous croyons le contraire de la verité, comme qui penseroit que l'hõme n'est pas capable de rire, que les plantes n'ont point de vie, & semblables. Cette ignorance peut arriuer en deux manieres: à sçauoir en l'vne sans discours, qui est appellee simple ignorãce de disposition, quãd estant trompé par quelque auctorité, ou par quelque vaine experiẽce ou par exemple, ou par accoustumãce, on croit le contraire de la verité, cõme qui iugeroit par la veuë que le Soleil est de petite quantité, ou que les trois angles du triãgle ne sont pas égaux à deux droits, ou qui receuroit quelque chose de faux sans raison. En l'autre, c'est quand estans trõpez par quelque mauuais discours, ou fausse argumẽtation, & fondez sur de mauuaises raisons, nous croyons l'opposite de la verité, principalement lors que c'est vne chose necessaire; comme si nous croyons auec Zenon, que rien ne se meut d'vn lieu à l'autre, à cause que l'espace contient infinies parties, & qu'on ne peut passer l'infiny. Vne telle ignorance est appellee de mauuaise disposition & deception. La difference d'entre l'ignorance de simple disposition, & celle de deception, c'est que celuy qui est trompé sans discours, est seulement deceu en ce poinct, mais celuy qui est trompé par ratiocinatiõ, l'est en plusieurs poincts: car l'argumentation qui prouue le faux a outre la cõclusion vne des propositions, ou toutes les deux fausses. L'ignorãce de simple negation peut estre chassee par l'induction & par la doctrine, & celle de dispositiõ par le discours & par la demonstration. Mais il y a vne sorte d'ignorance dont ceux qui sont frappez ont des opinions fausses sans estre fondez en aucune raison bõne ny mauuaise, croyant cõme il leur plaist les choses, selon que l'opinion naist en leur ceruelle. A ceste sorte d'ignorãce il n'y a point d'autre remede que le voyage d'Anticire. Vne autre ignorãce se trouue encores qui peut estre cõiointe auec la sciẽce, à sçauoir quãd on ignore actuellemẽt; ce qu'on sçait habituellement.

De quelle sorte l'habitude est distinguee de l'espece intelligible.

CHAPITRE XIX.

QVELQVES-VNS ont estimé que l'habitude estoit quelque qualité distincte reellement des especes intelligibles, ou emprainctes en nostre ame: mais quãt à moy, ie tiẽs que c'est la méme chose, principalemẽt en ce qui est des cognoscitiues. Car celles-cy n'apportent autre habilité ny aptitude à l'entendement, qui le face operer plus prõptement, & facilement, sinon entant qu'elles luy seruent de ressemblances & images perpetuellemẽt presentes, pour representer les choses, dont elles ont esté extraittes, quand il se conuertit vers elles: ce qu'il ne peut executer si promptement ny facilement, auparauant que de les auoir en luy: d'autant qu'il faut du temps à discourir pour les exprimer & cõceuoir: là ou les ayant acquises, elles luy representent le discours tout fait. Car quãt à ce qu'on consent quelquesfois à vne proposition sans connoistre actuellement pour lors le moyen qui l'infere, c'est que l'espece de la conclusion est plus presente en cet instant, que celle des propositions: ou que l'ame s'est plustost conuertie dessus: de sorte que l'espece intelligible des choses qui est en nostre ame, ne differe de l'habitude des mesmes choses, qu'en ce que celle-cy est profondement enracinee, & comme grauee par plusieurs actes reiterez, & comme immobilement: ce qui n'est pas requis à l'espece intelligible, comme telle, au moyen dequoy toute habitude est espece intelligible: mais non toute espece intelligible habitude. Et ainsi la distinction n'est que selon le plus & le moins.

Tout de mesme l'idee ou exemplaire residant en l'entendement humain, n'est aussi distinguee que rationellement de l'espece intelligible. Mais quant aux sciences actiues & autres arts, c'est chose tres-certaine qu'il faut encores vne autre habitude que celle qui est l'espece intelligible, & represente l'obiect de l'art & de la science, en leur seruant de regle & de guide. Et de faict tel sçaura fort bien & exactement les regles d'argumenter, comment il faut dompter les passions, & comme il faut faire des armes, en ayant l'habitude cognoscitiue, qui pour cela ne pourra aisement ny facilement argumēter, dompter ses passions, ny faire des armes : mais seulement en discourir & parler, faute d'auoir cette seconde habitude operatiue : laquelle ne s'acquiert pas en contemplant, mais par l'vsage & experience autour de ces choses-là.

Refutation des obiections faittes contre la mesmeté reelle de l'espece intelligible & habitude.

CHAPITRE XX.

CEVX qui estiment que les habitudes de l'entendement sont distinguees reellement des especes intelligibles, disent pour raison de leur opiniō, que les habitudes des sciēces sont acquises par demōstratiō, & les especes intelligibles nō. A cela ie respōds, pour le regard des habitudes cognoscitiues des sciēces, desquelles il s'agit en ces obiectiōs & respōses presentes: qu'il ne s'acquiert aucune premiere espece intelligible en l'ame, lors que l'en endement est encores cōme vne carte blanche, que cette espece ne soit exprimee des phātosmes par l'entendement cōposant, diuisāt, & induisant, & imprimee en luy au mesme instant de tēps: & que comme il ne peut auoir d'autre habitude de ce que representent les especes ainsi imprimees, què par l'expression & impression rejteree plusieurs fois de la mesme espece intelligible: que tout de mesme il ne sçauroit acquerir par le moyen de ces especes aucunes habitudes, par demonstration, qu'en exprimāt & imprimant de nouuelles especes qu'ils tire alors, non des phantosmes, mais des especes intelligibles precedentes. Ces especes exprimees & imprimees de nouueau, qui ne sont au cōmencement qu'especes intelligibles, deuiennent par plusieurs expressions & impressions habitudes : & ne se font iamais que d'vne mesme façon, soit par discours ou par simple contemplation, puis apres, demeurant à la fin comme au commencement tousiours vne & mesme de nōbre, & differant seulement en ce qu'au cōmencement elles ne sont qu'especes & non habitudes, & à la fin elles sont habitudes estant mieux & plus durablement imprimees par reiteration d'expressions & impressiōs de ressemblances des choses qu'elles representent. Secondement ils disent que l'habitude de la science est iudicatiue & l'espece non: mais cōprehensiue. A quoy ie respōds qu'elles seruent à iuger & à comprendre l'vne cōme l'autre, aydāt l'entendement en vne mesme maniere en ses operations, cōme nous le dirons au chapitre suiuant: sans differer en autre chose, que selō le plus & le moins de facilité & promptitude qu'elles apportent à l'entendement : & encores cela non en mesme temps, mais en diuers temps: car l'habitude estant acquise & la facilité & prōptitude d'operer: par consequēt l'espece imprimee est aussi habituee & la mesme habitude de nombre sans en differer reellement en aucune sorte. En troisiesme lieu, ils disent que les especes appartiennent aux obiects, desquels elles sont les offices, & se tiennēt de leur part : & les habitudes de la science appartiennent à la puissance d'entendre, laquelle ils disposent pour operer plus facilemēt & promptement. Ie responds que l'habitude de la science, & l'espece intelligible representēt en mesme temps la mesme chose dōt est l'habitude, & l'espece d'vne mesme maniere, & sont également l'vne & l'autre de la part de l'obiect : comme la peinture au respect de la chose qu'elle represente, & seruent en vne mesme maniere à l'ame pour exercer ses operations, attēdu que ce n'est qu'vne mesme chose reellement appellee, espece selō qu'elle represente, & habitude selon qu'elle est profondemēt empreinte par plusieurs reiterations. Et en quatriéme lieu, ils disent que quād toutes les especes intelligibles, selō lesquelles l'ētēdemēt peut agir, sōt en luy, il est indeterminé de leur part & de la tenuë à vser de celles-cy, ou de celles-là pour demōtrer: & que par l'habitude de la science, il est rēdu plus enclin & facile à vser d'elle, de laquelle il a vsé en demontrāt, que des autres dōt il n'a iamais vsé. Nous respondons qu'il ne reside iamais en nostre ame aucune habitude cognoscitiue de quelque chose que ce soit, que l'espece intelligible n'y soit de la mesme chose, & qu'elles ne soient reellement l'vne & l'autre mesme de nombre, comme nous auons dit: au moyen dequoy

dequoy elles ne determinent ny inclinent l'entendement que d'vne mesme maniere: & ne se trouuera iamais entre elles de distinction que rationelle.

De la maniere dont l'habitude est concurrente à l'action de l'entendement.

CHAPITRE XXI.

Πᾶσαι αἱ τέχναι, καὶ ποιητικαὶ καὶ αἱ ἐπιστῆμαι, δυνάμεις εἰσίν· ἀρχαὶ γὰρ μεταβλητικαί εἰσιν ἐν ἄλλῳ.

Ἐκ τῶν ὁμοίων ἐνεργειῶν ὁμοῖαι αἱ ἕξεις γίνονται.

Arist.l.9.metap.c.2.t.3. Artes omnes et quæ effectiuæ sunt, & quæ scientiæ in potentiis numerantur: sunt enim principia mutationis in alio.

L.2.eth.c.1. Ex similibus munerum functionibus atque actionibus similes habitus oriuntur.

IL y a du doute entre le Philosophes, si l'habitude est concurrente és operatiõs, comme cause efficiente ou formelle. Mais pour mon regard il me semble qu'elle n'y sert ny d'vne sorte ny de l'autre: & premieremẽt il est certain que l'intellection est vne action de l'entendement, & que celle qui se faict sans habitude ne differe d'auec celle qui se faict auec habitude, sinon que l'vne se faict plus facilement que l'autre: or il n'est point requis que cette facilité soit quelque influence en l'acte de connoistre, à quoy l'habitude soit concurrente: suffisant qu'elle represente seulemẽt à l'entendemẽt l'obiect promptement & plus pur, sans le meslange d'aucune condition qui retire ou retarde la faculté de connoistre vn tel obiect. On peut dire aussi, que l'habitude est vne perfection en la puissance qui la faict operer plus parfaittement: mais non pas que l'habitude opere effectiuement comme cause principale, ny comme cause instrumentale: car autrement l'intellection ne se pourroit faire, qu'en presupposant cette habileté: parce que l'acte secõd presuppose le premier: & il paroist assez que cela n'est pas vray, en ce que l'intellection se faict deuant l'acquisition de cette habitude: voire que l'habitude s'engendre de plusieurs intellections reiterees: donques l'habitude n'est point concurrente effectiuemẽt és connoissances de l'entendement. Ie ne voy point qu'elle y soit concurrente aussi comme forme: car encores que l'habitude soit vne forme, il ne se trouue aucune causalité d'elle comme forme en la connoissance, qui est vne forme elle mesme, estant accident en l'ame. Ce n'est pas aussi qu'elle soit le principe par lequel de l'operation, comme sont les formes essentielles des choses: car l'ame raisonnable qui est le principe & le subiect qui produit la connoissance par l'entendement, est forme substantielle elle mesme. Pour ces raisons ie tiens que l'habitude n'est non plus concurrente en l'acte d'entendre comme cause formelle, que comme cause efficiente: mais i'estime que les especes intelligibles, habitudes ou non habitudes, seruent à l'entendement obiectiuement, comme de ressemblances & d'images tousiours presentes, esquelles il entend l'obiect qu'elles representent, à l'instant qu'il se cõuertit dessus, comme nous auons dit des especes sensibles, pour le regard des sens, & encores à plus forte raison: parce que les especes intelligibles sont tirees des sensibles immediatement ou mediatement: car nous auons expliqué comment les premieres en sont exprimees, & ne s'en peut extraire d'autres, que par le moyen de celles qui ont esté exprimees des sensibles. Elles seruent aussi à l'exciter à entendre au genre de la cause finale en se presentant à luy: car la perfection de chaque chose consiste en sa propre operation.

Du siege des habitudes de l'ame.

CHAPITRE XXII.

Λέγομεν γὰρ αὐτῶν τὰς μὲν διανοητικάς, τὰς δὲ ἠθικάς· σοφίαν μὲν καὶ σύνεσιν καὶ φρόνησιν διανοητικάς.

Ἐν μὲν γὰρ δὴ τῷ λόγον ἔχοντι ἐγγίνεται φρόνησις, ἀγχίνοια, σοφία, εὐμάθεια, μνήμη, καὶ τὰ τοιαῦτα.

Arist.l.1. eth. c.13. Alias enim virtutes in cogitatione ac ratione positas esse dicimus, alias ad mores pertinere, quas morales appellamus: in ratione posita sunt sapientia, intelligentia, prudentia.

L.1.magn.moral.c.5. In ea parte quæ habet rationem, nascitur prudentia, solertia, sapientia, ingeniũ, memoria, & id genus alia.

LEs habitudes cognoscitiues contemplatiues & actiues des hõmes sont toutes en leur entendement, comme il est aisé à connoistre: car premieremẽt personne n'en doute pour le regard de l'experience, de l'intelligẽce de la sciẽce, de la sapiẽce, de la prudence & de l'art: car toutes celles-là ont besoin de quelque discours, les vnes plus parfaict que les autres, selon qu'elles sont plus eleuees: attendu qu'il est requis à l'experience vne cer-

taine conference des choses : comme il a esté dit : & que l'intelligence s'acquiert par induction : il est tout de mesme des habitudes operatiues de l'art comme des cognoscitiues : car puis que ses operations sont reglees par l'espece intelligible de son obiect, tout cela dépend de l'entendement. Quant aux vertus morales qui sont aussi habitudes operatiues, ie sçay bien que plusieurs en mettent le plus grand nombre en l'appetit sensitif, & la iustice en la volonté : mais ie trouue que cela n'est point, pour les raisons que ie deduiray au liure des morales, lesquelles ne font conclure que les habitudes cognoscitiues & operatiues sont en la partie intellectiue.

Il n'y a aucunes habitudes cognoscitiues ny operatiues en la memoire sensitiue, ny en la fantasie des hommes, bien que subiects à la raison : car premierement pour le regard des cognoscitiues, si quelqu'vne y residoit, il faudroit que ce fust l'experiẽce : mais à cause qu'elle s'acquiert par discours particuliers (comme il a esté dit) dont les sens sont incapables, elle n'y peut demeurer. Bien est-il vray que la memoire sensitiue, & l'imaginatiue, aydent les habitudes contẽplatiues & les actiues, & principalemẽt celles des arts mechaniques : en ce que durant que l'ame raisonnable est au corps, elle a besoin de l'ayde des fantosmes en certaine maniere pour les operations de l'entendement. S. Thomas est d'opinion, & moy, i'y consens fort volõtiers, qu'il ne peut y auoir d'habitude en la puissance motiue locale : parce qu'elle n'est qu'actiue, & non receptiue, comme il est requis aux puissances susceptibles d'habitudes. Il se trouue bien és animaux bruts quelques certaines habitudes ou choses semblables, non qu'ils en soient capables d'eux mesmes : mais seulement entant qu'ils sont soubmis à l'empire de la raison de l'homme, & qu'elles agissent par son commãdement ; car en cette sorte ils peuuent estre ordonnez à diuerses choses : à cause dequoy nous en voyõs quelques vns lesquels apres auoir esté disposez & dressez par les hommes, à faire certaines operations & exercices, & y estants accoustumez, auoir des habitudes en eux, selõ quelque maniere, encores qu'ils ne se puissent bien exercer selon elles, que par vne puissance qui est hors d'eux : à sçauoir l'entendement : comme pour exemple, vn cheual acquiert en cette sorte l'habitude de se biẽ manier selon la mesure, & d'aller à la cadence par accoustumance, & par plusieurs semblables operations, que l'Escuyer luy faict reiterer, & vne telle habitude n'est autre chose que l'image des actions & mouuements qu'on luy faict exercer, laquelle est profondement imprimee en sa memoire à force d'estre souuent reiteree, & vne habileté en ses membres de les executer & exercer facilement, obeissant promptement à ce que son appetit luy cõmande ; lequel est excité par le plaisir qu'il prend en telles actiõs, prouenant de l'accoustumance ; ou pour euiter le mal du chastiment qu'il a experimenté lors qu'il n'executoit pas bien. Quãt aux parties de la vegetatiue, il est tout euident qu'il ne s'y acquiert point d'habitudes : attendu que comme tous l'experimentent, elles sont determinees chacune à vne operatiõ particuliere, sans en pouuoir estre diuerties par l'opinion de l'empire sensitif, ny de la volonté : si ce n'estoit en leur ostant l'obiect, qui seroit destruire l'animal : car ce que nous experimentons, que par accoustumance la vertu nutritiue se passe de moins d'aliment, c'est seulement pource que les qualitez se relaschent, ou que les parties des corps se deseichent & resistent dauantage.

Et pour le regard du corps, le mesme S. Thomas tient qu'il n'y a point d'habitudes, cõbien que les dispositions aux operations, lesquelles sont principalement en l'ame, puissent estre secondement aux membres du corps, que les puissances de l'ame où resident les habitudes, appliquent comme instruments à l'œuure : de quoy il aduient que par l'accoustumance, ils sont disposez & habitez à se mouuoir plus aysement & facilement aux operations commandees par l'ame : à cause que l'exercice chasse la pesanteur d'vn membre, y faict venir les esprits plus aysément, leur donnant passage par l'ouuerture des pores, de quoy les nerfs sont rendus souples. Il paroist encores que les habitudes ne sont point és membres, en ce que si vn homme ayant la main coupee, s'en adapte vne artificielle, il escrira bien du premier coup : & n'y a point de doute, que si par la vertu diuine il luy en estoit restitué vne autre, qu'il n'escriuist comme auparauant il faisoit, sans auoir besoin d'autre habitude, que celle qui seroit demeuree en son ame : comme nous l'experimentons, en ce que ceux qui sçauent escrire, peuuent escrire de la main gauche, du coulde, & du pied, dés le premier coup d'essay qu'ils en font, sans aucune experience ny accoustumance precedente en ces membres-là : ce que nous ne sçaurions pas faire par la main droitte, quelque commode & disposee quelle soit

à vn

à vn tel effect, si nous n'auons premierement aprins à escrire. Et la raison de tout cela est, que les habitudes ont leur siege en l'ame, & resident en la memoire, où elles sont tousiours conseruees, cependant qu'il ne luy suruient point d'empeschement : mais si elle est troublee par quelque accident. Les membres manquent alors de conduitte aux exercices, à cause dequoy, quelque accoustumez qu'ils y soient & disposez, ils n'en sçauroient faire aucun à propos : mais seulement par hazard. Nous conclurons donques que les habitudes ne peuuent estre qu'en la seule memoire : & qu'elles ne se trouuent que là. En quoy il ne faut pas toutesfois entendre que l'accident puisse estre subiect par soy de l'accident: car cela n'appartient qu'aux substances : mais d'autant que tels accidents sont en l'ame par le moyen de ces facultez, on dit qu'elles sont les subiects des habitudes : de la mesme sorte que la superficie l'est de la couleur : & parce aussi que les habitudes seruent à l'accomplissement des operations des facultez : estant certain, que l'entendement n'est pas proprement le subiect des especes ny des habitudes, mais c'est l'ame par son moyen.

Nous auons dit par cy deuant qu'il y auoit double habitude actiue, selon chaque sciẽce actiue, il reste maintenant que nous auons conclud qu'elles resident toutes en l'entendement, de sçauoir, si l'habitude operatiue est distinguee reellemẽt de la cognoscitiue : mais nous reseruerons cet examen ès morales, apres que nous y aurons distingué les vertus en contemplatiues & actiues, & montré qu'elles resident aussi en l'entendement.

Des causes des habitudes & de leur accroissement, decroissement, & corruption.

CHAPITRE XXIII.

En la production des habitudes, la faculté & l'acte sont causes de l'habitude au genre de la cause efficiente, mais plus la faculté que l'acte : car l'acte precedent l'habitude differe d'elle, comme vne partie materielle, en certaine maniere par analogie de la chose qu'elle compose : ou bien comme vne forme imparfaitte & commẽcee, differe d'elle mesme quand elle est parfaitte. Et l'acte suiuant l'habitude differe aussi d'elle par quelque ressemblance, comme l'acte second differe du premier : combien que l'acte soit de la faculté & non de l'habitude. Les dispositions semblablement qui ne peuuent deuenir habitudes ou essentiellement des habitudes, ou comme le parfaict de l'imparfaict. Quand les habitudes sont engendrees elles peuuent estre augmentees en deux sortes : à sçauoir selon l'amplitude ou estenduë, & selon la force & vigueur. Selon l'amplitude, c'est entant qu'elles se peuuent estendre à d'auãtage de choses de la part de l'obiect materiel: comme à plus de cõclusions ainsi qu'vne peinture à laquelle on adiouste auec le pinceau en l'estendant. Secõdement de la part du subiect, entant qu'elles en peuuent estre participees plus parfaittement, estant enforcies en luy par les actes reiterez : comme qui augmenteroit auec le pinceau la viuacité des couleurs, sans y adiouster quelque chose de nouueau. Les habitudes peuuent estre diminuees extensiuement & intensiuement, ainsi comme augmentees : à sçauoir par des actes contraires.

Les actes contraires corrompent effectiuement les habitudes, en y introduisant les formes contraires. La cessation de l'acte est cause aussi de la corruption, non pour soy, mais par accident : entant qu'elle est occasiõ que d'autres actes s'exercent, par lesquels l'habitude est destruitte ou suffoquee : car si vne des puissances de nostre ame cesse de l'vsage de quelque habitude, elle s'employe en quelqu'autre incontinent, ne pouuant demeurer oisieuse : dequoy s'ensuit la corruption ou suffocation de l'habitude : ainsi qu'vne peinture est effacee, ou que la connoissance d'vne chose veuë se pert petit à petit par son esloignement, ou par l'interposition d'vn air, qui s'espoissit peu à peu.

Les habitudes des sciences & de l'opinion peuuent estre corrompues par soy selon leur cause ; car la cause de telles habitudes c'est la ratiocination, qui peut auoir vn contraire, tant pour le regard des propositions desquelles elle est contenuë, que pour le regard de la figure syllogistique ; comme quand on est deceu captieusement. Elles peuuent aussi estre corrompues par accident, à raison de l'organe corporel, dont elles ont dépendu en leur production, & dépendent en leur vsage.

LIVRE DIX-NEVFIESME DE LA PHYSIQVE,

Auquel il est traitté de l'appetit intellectif ou volonté & de ses affections.

De la volonté ce que c'est.

CHAPITRE I.

Πᾶσα γὰρ βούλησις ἐν τῷ λογιστικῷ.

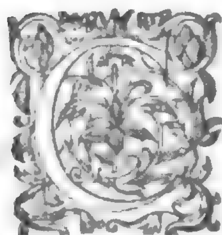
Ἐν τῷ λογιστικῷ γὰρ ἡ βούλησις γίνεται, καὶ ἐν τῷ ἀλόγῳ ἡ ἐπιθυμία καὶ ὁ θυμός.

Ἡ βούλησις, ὄρεξις· ὅταν δὲ κατὰ τὸν λογισμὸν κινῆται.

Arist. l. 4. top. c. 5. Omnis enim voluntas in ratiocinatiua parte.

L. 3. c. 10. t. 42. In facultate ratiocinãdi fit volũtas, & in facultate rationis experte cupiditas et ira.

C. 11. t. 50. Voluntas est appetitus: cum autem ratione mouetur.



COMME ainsi soit qu'il y ait en l'homme vne double puissance pour cõnoistre les choses, à sçauoir les sens & l'entendemẽt, suiuãt ce que nous l'auons enseigné: de mesme il se trouue deux appetits en luy, selon ces deux facultez. L'vn est conioinct au sens qui se meut selon sa phantaisie, aimant & poursuiuant ce qu'elle connoist luy conceuoir: & hayant & fuiãt ce qu'elle montre luy estre nuisible. L'autre appetit appartient à l'ame raisonnable seulement, lequel nous appellons appetit intellectif ou volõté: qui est vne puissance propre aux seuls hommes entre les animaux: par laquelle ils appettent, veulent, reiettent & ne veulent pas, les choses qu'ils connoissent & iugent bõnes ou mauuaises par leur entendement: comme nous en pouuons apperceuoir, par l'experience de celles que l'homme peut vouloir & ne vouloir pas, hait ou aimer, lesquelles le sens ne sçauroit comprendre par sa cõnoissance, ny nous par consequent les aimer ou hair auec l'appetit sensitif. En quoy il faut noter que ne vouloir pas en ce lieu, n'est point vne priuation de l'acte de vouloir, ains c'est vne action positiue de la volonté, aussi bien que vouloir: par laquelle elle fuit ce qui luy est discõuenable: laquelle actiõ nous ne signifiõs par vne negatiue, qu'à faute d'vn terme affirmatif propre à exprimer cet acte: car nouloir qui pourroit representer cette action, n'est pas en vsage en françois: & neantmoins nous nous en seruirons quelques fois, à faute d'vn autre. Et ainsi la volonté à deux actiõs, vouloir & ne vouloir pas ou nouloir: comme l'appetit sensitif aimer & hair: lesquelles elle exerce estant muë par l'obiect, comme les autres puissances de l'ame, & particulierement comme l'appetitiue sensitiue, au genre de la cause finale.

De l'obiect de la volonté.

CHAPITRE II.

Ὅταν εἴπῃ· ὡς ἐκεῖ τὸ ἡδὺ ἢ λυπηρὸν, ἐνταῦθα φεύγει ἢ διώκει, καὶ ὅλως ἐν πράξει.

Ἀεὶ μὲν κινεῖ τὸ ὀρεκτόν· ἀλλὰ τοῦτ' ἔστιν ἢ τὸ ἀγαθὸν, ἢ τὸ φαινόμενον ἀγαθόν· οὐ πᾶν δὲ, ἀλλὰ τὸ πρακτὸν ἀγαθόν.

Δεῖ δὲ τιθέναι καὶ τὸ φαινόμενον ἀγαθὸν, ἀγαθοῦ χώραν ἔχειν, καὶ τὸ ἡδύ· φαινόμενον γάρ ἐστιν ἀγαθόν.

Ἄρα φατέον, ἁπλῶς μὲν καὶ κατ' ἀλήθειαν βουλητὸν εἶναι τἀγαθόν· ἑκάστῳ δὲ τὸ φαινόμενον.

Arist. l. 3. de anim. c. 8. t. 34. Cùm dixerit vt illic est iucundum aut molestum, ita hic fugit aut persequitur, et omninò in actione est.

C. 11. t. 51. Semper quidem appetibile mouet: sed hoc est vel bonum vel quod videtur bonum: non tamen omne bonum, sed quod sub actionem cadit.

De animal. mot. c. 6. Oportet autem constituere, id quod apparet bonum, boni etiam locum obtinere, & ipsum iucundum, quandoquidem apparet bonum.

L. 2. Eth. c. 6. Dicendum est, absolutè & reuerà sub voluntate cadere verum bonum: sed sub cuiusque voluntatem cadere id, quod speciem boni habeat

Δοκεῖ δὲ καὶ τὸ αὑτῷ ἀγαθὸν φιλεῖν ἕκαστος· καὶ εἶναι, ἁπλῶς μὲν τἀγαθὸν, φιλητὸν· ἑκάστῳ δὲ τὸ ἑκάστῳ· φιλεῖ δὲ ἕκαστος, οὐ τὸ ὂν αὑτῷ ἀγαθὸν, ἀλλὰ τὸ φαινόμενον.

L. 8. c. 2. Videtur autem & id quisque amare quod sibi bonum est: & absolutè quidem amabile esse bonum, cuique verò amabile, quod cuique bonum est. Amat igitur vnusquisque non quod sibi reapse bonum est, sed quod videtur.

Αὑτῷ γὰρ μάλισθ' ἕκαστος βούλεται τἀγαθά.

C. 9. Sibi enim maximè vult quisque bona euenire.

Ἆρα φατέον, ἁπλῶς μὲν καὶ κατ' ἀλήθειαν, βουλητὸν εἶναι τἀγαθόν· ἑκάστῳ δὲ τὸ φαινόμενον.

L. 3. Eth. c. 6. Dicendum est absolutè & reuera sub voluntate cadere verum bonum: sed sub cuiuscũque voluntate cadere, id quod speciẽ boni habet.

TOVT ainsi que l'estant consideré transcendẽment, est l'obiect formel de l'entendement: semblablement le mesme estant consideré transcendemment soubs raison de bon est l'obiect vniuersel de la volonté. Mais la volonté estant comme l'appetit sensitif aueugle de soy, & incapable de connoistre aucune chose, il est necessaire qu'elle soit meuë & prouoquee à appeter, par quelque certaine puissance cognoscitiue, ce qui luy est bon: car nous ne voulons rien qui ne soit connu. Or il n'y a que deux puissances qui connoissent ce qui est bon à appeter: à sçauoir la phantaisie & l'entendement: lesquelles se trouuent l'vne & l'autre en l'homme, la phantaisie regardant les choses sensibles; & l'entendement, celles qui ne tombent point soubs la connoissance des sens. Or comme ce qui est estimé bon par la phantaisie, meut l'appetit sensitif: semblablement la volonté est meuë par l'obiect, selon qu'il le iuge bon ou mauuais, par l'entendement. Donques ce que l'entendement connoist estre bon, est l'obiect de la volonté: laquelle il meut comme fin: non entant qu'il est vrayement ou simplement bon, mais seulement en ce qu'il est estimé pour bon: car encores qu'en verité la chose que l'entendement iugeroit bonne ne le fust pas en soy: elle ne laisseroit pas de mouuoir la volonté la desirer, parce qu'il l'estimeroit telle: là ou si elle estoit bonne en soy, & que l'entendement la iugeast mauuaise, la volonté l'abhorreroit & nous la feroit fuir. En quoy il faut noter, que le bien en general auquel nous tendons par la volonté, est le vray bien: combien qu'elle ensuiue quelques fois vn faux, & tende à des moyẽs qui ne sont bons qu'en apparẽce: en quoy elle est frustree n'obtenant pas sa fin par eux.

Ἐγγὺς οὖν τὸ ἀλύπως τῆς ἡδονῆς ἐστί.

Arist. l. 2. magnor. moral. c. 7. Sine ægritudine esse igitur, vicinum voluptati est.

Ἔστι δὲ τοῦ ἀγαθοῦ ἴδιον τὸ αἱρετόν· εἴη ἂν κακοῦ ἴδιον τὸ φευκτόν.

L. 5. top. c. 6. Quod autem est eligendũ est boni propriũ, certè quod est fugiẽdum erit mali proprium.

Καὶ οὐχ ἕτερον τὸ ὀρεκτικὸν καὶ φευκτικὸν, οὔτε ἀλλήλων.

L. 3. de anim. c. 8. t. 29. Nec diuersa sunt appetitiuum et fugitiuum, nec inter se.

Τοῦ γὰρ εἶναι δοκοῦντος ἀγαθοῦ χάριν, πάντα πράττουσι πάντες.

L. 1. Polit. c. 1. Eius enim quod boni speciem præ se fert causâ, agunt omnes omnia.

Οὔτε γὰρ βούλεται οὐδεὶς, ὃ μὴ οἴεται εἶναι σπουδαῖον.

L. 5. c. 11. Neque enim vllus id vult quod non existimat esse bonum.

Τὸ δὲ μηθένα πράττειν παρὰ τὸ δόξαν βέλτιον.

L. 7. c. 3. Neminem agere præter id quod visum est melius.

Δοκεῖ καὶ τὸ μεῖον κακὸν, ἀγαθόν πως εἶναι. Ἔστι γὰρ τὸ ἔλαττον κακὸν, μᾶλλον αἱρετὸν τοῦ μείζονος, τὸ δ' αἱρετὸν, ἀγαθόν.

L. 5. Eth. c. 2. Videtur etiam minus malum quodammodo bonum esse.

C. 7. Leuius malum optabilius grauiore est. At quod optabile & expetendum est, id bonum est.

Οὐδεμία γὰρ οὔτ' ἐπιστήμη οὔτε δύναμις ἕνεκεν κακοῦ ἐστιν.

L. 1. magnor. moral. c. 1. Nulla siquidem scientia, & facultas nulla est, quæ finem malum habeat.

Quelqu'vn a escript que l'estant qui comprẽd le bon & le mauuais est l'obiect de la volonté, à cause qu'elle peut estre meuë de l'vn & de l'autre: à sçauoir à vouloir le bien, & à nouloir le mal, entant que mal. Et toutesfois comme nous auons dit de l'appetit sensitif, le propre & premier obiect de la volonté, c'est l'estant soubs raison de bon: & quãt au mal, il n'est son obiect que secondement & par accident: à sçauoir entant que nous le reiettõs: parce qu'il est contraire au bien, lequel nous voulons par soy. Mais en quelque sorte que ce soit, la volonté n'appette, ne veut, ny ne suit iamais aucune chose, que soubs quelque raison & espece de bien: ny ne reiette & fuit, que soubs espece de mal. On appette bien quelques fois de ne viure point, ou de n'estre point, qui est vn mal: mais ce n'est pas entãt que priuation de bien, & par consequent comme mal, que cela est appetté: ains seulemẽt entant qu'il est priuation de déplaisirs & d'infortunes, reputees plus grand mal que la perte de la vie: selon laquelle raison, il tient lieu d'vn certain bien: parce qu'estre priué de mal à la raison de bien, & vn moindre mal est estimé pour bien, à comparaison d'vn plus grand.

Comment la volonté sort en acte.

CHAPITRE III.

Ὅλως δὲ οὐχ οὕτω φαίνεται κινεῖν ἡ ψυχὴ τὸ ζῷον· ἀλλὰ διὰ προαιρέσεώς τινος καὶ νοήσεως.

Ὅταν δὲ ἡδὺ ἢ λυπηρὸν, οἷον καταφᾶσα ἢ ἀποφᾶσα διώκει ἢ φεύγει.

Καὶ ὅταν εἴπῃ· ὡς ἐκεῖ τὸ ἡδὺ ἢ λυπηρὸν, ἐνταῦθα φεύγει ἢ διώκει, καὶ ὅλως ἐν πράξει.

Ἐνταῦθα δ' ἐκ τῶν δύο προτάσεων τὸ συμπέρασμα γίνεται πρᾶξις· οἷον ὅταν νοήσῃ, ὅτι παντὶ βαδιστέον ἀνθρώπῳ, αὐτὸς δὲ ἄνθρωπος βαδίζει εὐθέως, ἂν δ' ὅτι οὐδενὶ βαδιστέον νῦν ἀνθρώπῳ, αὐτὸς δὲ ἄνθρωπος, εὐθὺς ἠρεμεῖ.

Arist. l. 1. de anim. c. 3. t. 44. Omninò anima non ita videtur mouere animal, sed ex praelectione quadam & intellectione.

L. 3. c. 8. t. 29. Cùm autem iucundum aut molestum percipit, quasi affirmasset aut negasset, persequitur vel fugit.

T. 34. At cùm dixerit, vt illic est iucundum aut molestum, ita hic fugit aut persequitur, & omninò in actione est.

De animal. mot. c. 7. Hic autem ex duabus propositionibus conclusio fit operatio, verbi gratia: cùm nouerit quoniam omni deambulandum est homini, ipse homo illicò deambulat. Si autem quod nulli incedendum est homini, ipse autem homo cōfestim quiescit, & vtrumque facit, nisi à quopiam prohibeatur aut cogatur.

NOVS auons traicté de l'appetit sensitif, comme il est meu par l'espece de l'obiect, que la phantaisie luy presente soubs raison de bon conuenable ou de mauuais disconuenable. Or tout de mesme la volonté estāt excitee de ce que l'entendement a iugé bon cōuenant, ou mauuais disconuenable, elle sort en acte: à sçauoir de vouloir & accepter, ou de nouloir & reietter: mouuant & commandant les autres puissances à la suitte du bien appetté, ou à la fuitte du mal abhorré.

Il paroist par ce que dessus que la connoissance ou iugement de l'entendement faict la condition, qui rend la chose obiect de la volonté: & ne le presente pas seulement comme celuy qui apporte du feu pour bruler, ou celuy qui ouure la fenestre, afin que la clarté entre: mais comme la lumiere, laquelle rēd les couleurs visibles en acte, qui sans elles ne l'estoient qu'en puissance. Et ainsi l'entēdement est concurrant à mouuoir la volonté, cōme faisant l'obiect, en ce qu'il luy donne par son iugement, la bonté apparente: & par consequent l'appetibilité, dont la volonté est meuë. Mais en cela le simple iugement de la connoissance & bonté de l'obiect, n'est pas suffisant de mouuoir la volonté, pour nous le faire suiure ou fuir, comme il l'est pour faire qu'il nous agree simplement: car il est requis encores outre cela vn autre acte de l'entendement, qui soit reellement distinct & en forme de commandement, qu'on appelle iugement praticq: ainsi qu'il apparoist en ce que nous ne suiuons pas tout ce que nous iugeons bon à faire; comme pour exemple, encores que i'aye iugé d'vne medecine, qu'elle est bonne pour la santé, neantmoins ie ne la prēdray pas, s'il n'interuient vn iugement de l'entendement, qu'elle m'est bonne, & qu'il la faut prendre tout presentement. Mais vn tel iugement estant interuenu, elle le suit infailliblement, s'il n'en interuient vn autre qui dicte au contraire.

De l'ordre des actes de l'entendement & de la volonté entre eux.

CHAPITRE IIII.

Ὁτὲ δ' ἐν τοῖς ἐν τῇ ψυχῇ φαντάσμασιν ἢ νοήμασιν ὥσπερ ὁρῶν, λογίζεται καὶ βουλεύεται τὰ μέλλοντα πρὸς τὰ παρόντα· καὶ ὅταν εἴπῃ· ὡς ἐκεῖ τὸ ἡδὺ ἢ λυπηρὸν, ἐνταῦθα φεύγει ἢ διώκει, καὶ ὅλως ἐν πράξει.

Ὁρῶμεν δὲ καὶ τὰ κινοῦντα τὸ ζῷον, διάνοιαν, καὶ αἴσθησιν καὶ φαντασίαν, καὶ προαίρεσιν, καὶ βούλησιν, καὶ θυμὸν, καὶ ἐπιθυμίαν· ταῦτα δὲ πάντα ἀνάγεται εἰς νοῦν καὶ ὄρεξιν· καὶ γὰρ ἡ φαντασία, καὶ ἡ αἴσθησις, τὴν αὐτὴν τῷ νῷ χώραν ἔχουσι· κριτικὰ γὰρ πάντα. &c.

Κινεῖται γὰρ καὶ πορεύεται τὸ ζῷον ὀρέξει ἢ προαι-

Arist. l. 3. de anim. c. 8. t. 33. Quandoque verò in phantasmatibus seu conceptibus, qui sunt in anima, quasi cernens ratiocinatur, consultat de futuris respiciens ad praesentia. & cùm dixerit: vt illic est iucundum aut molestum, ita hic fugit aut persequitur, & omninò in actione est.

De animal. mot. c. 6. Animaduertimus autem cogitationem, phantasiam, selectionem, voluntatem, & cupiditatem animal mouere: hac autem omnia ad mentem referuntur et appetitionem: phantasia enim & sensus cum mouente eundem habent locum, cùm iudicandi habeant facultatem.

Mouetur enim & ingreditur animal appetitione

μένης, ἀλλοιωθέντος τινὸς κατὰ τὴν αἴσθησιν ἢ τὴν φαντασίαν.

Οὕτως μὲν οὖν ἐπὶ τὸ κινεῖσθαι καὶ πράττειν τὰ ζῷα ὁρμοῦσι· τῆς μὲν ἐσχάτης αἰτίας τοῦ κινεῖσθαι, ὀρέξεως οὔσης· ταύτης, δὲ γινομένης ἢ δι' αἰσθήσεως ἢ διὰ φαντασίας καὶ νοήσεως.

vel selectione; alteratione tamẽ facta aliqua per sensum aut phantasiam.

C. 7. Ita sane ad motum & operationem animalia concitantur, cùm vltima motionis causa sit appetitio, quæ tamen vel per sensum, vel per phantasiam & notionem efficitur.

AINSI que l'operatiõ du sens precede celle que l'appetit sensitif, l'entendement sort premierement en acte d'entendre que la volonté à vouloir : car elle ne produit point d'acte second ou de vouloir, qu'il ne luy ait presenté vn obiect : & il ne luy en peut fournir, qu'ayant par son discours iugé auparauant s'il est bon ou mauuais : & puis luy estant offert, elle est meuë par luy au genre de la cause finale à agir : ce qu'elle faict produisant sõ action effectiuement d'elle mesme seule : ainsi que l'entendement faict son discours & sa conception luy mesme estãt excité à sortir en acte par les especes des choses residentes en l'ame : lesquelles le meuuent aussi au genre de la cause finale. C'est à dire en somme, que la volonté dépend essentiellement pour le regard de son acte secõd, de la causalité finale: d'autant qu'elle n'en peut appeter qu'estant meuë metaphoriquement par le bien qui luy conuient, ou qui est estimé par l'entendement luy conuenir : & la cause finale requiert necessairement & essentiellement l'estre connu, pour causer : car la motion metaphorique ne peut estre entenduë, que par le moyen de la connoissance. Et partant l'entendement dont dépend l'estre connu de l'obiect, meut la volonté par son iugement, en luy presentant l'obiect soubs la condition qu'il l'a iugé. Et quant à la volonté elle meut effectiuemẽt l'entendement par vne certaine impulsion, qu'on peut dire se rapporter en quelque maniere, au genre de la cause morale, l'appliquant à l'vsage de ce qu'il a iugé estre bon luy mesme, qu'il cõnust : non que l'entendement ne soit le principe effectif de son acte: mais par ce quelle luy commande de sortir en acte. Or encores que l'entendement & la volonté s'entre-meuuent, l'entendement est le premier principe du mouuement, comme il a esté dit : car la volonté n'est pas puissance cognoscitiue, & son subiect doit estre connu : là où l'entendemẽt sans estre meu d'elle, peut comprendre le sien, poussé par son desir naturel d'entendre : lequel il reduit en acte, moyennant les especes sensibles qui sont és sens interieurs, la phantaisie & la memoire : lesquelles luy sont subordõnees : ioinct que d'ailleurs la faculté ne fait aucune operation, sans vne fin qui l'incite à operer. Or vne telle fin pour le regard de la volõté, c'est l'obiect connu pour bon auparauant par l'entendement. Et partant l'intellection precede toute volition.

Nous connoissons que cet ordre est tel és actes de l'entendement & de la volonté, par ce que nous experimentons qu'elle ne sort iamais en acte non plus que les autres puissances, qu'estant meuë & excitee par son obiet au genre de la cause finale: & rien n'est actuellement obiect de la volonté, s'il n'est connu & presenté actuellement par l'entendement. Secondement, par ce qu'il y a vne cause par soy des operations des facultez de l'ame raisonnable, & vn dernier but où on s'arreste, ne se trouuant point des progres en infiny, ny de circulation. Or il n'y a point de raison pourquoy l'homme veut quelquesfois vne chose comme moyen pour la fin, sinon parce que son entendement la iuge conuenable à cet effect : ny pourquoy il la reiette quelquesfois, sinon qu'il la iuge disconuenable: qui est la derniere raison & le but, outre lequel on ne peut passer. Et en troisiesme lieu chacun experimente que durant la consultation & tout le temps que le iugement de l'entendemẽt est en suspens, si vne chose nous est bonne ou mauuaise, sa volonté demeure en balance & indeterminee, iusqu'à ce que l'entendement ait determiné si elle nous est bonne, ou biẽ si elle est mauuaise, & dicté qu'il la faut vouloir ou la nouloir, & qu'aussitost que la resolution de l'entendement est faicte, il la suit.

Οὗ γὰρ ἡ ὄρεξις, αὕτη ἀρχὴ τοῦ πρακτικοῦ νοῦ· τὸ δὲ ἔσχατον ἀρχὴ τῆς πράξεως· ὥστε εὐλόγως δύο ταῦτα φαίνεται τὰ κινοῦντα, ὄρεξις καὶ διάνοια πρακτική· τὸ ὀρεκτὸν γὰρ κινεῖ· καὶ διὰ τοῦτο ἡ διάνοια κινεῖ· ὅτι ἀρχὴ αὐτῆς ἐστι τὸ ὀρεκτικόν· καὶ ἡ φαντασία δὲ ὅταν κινῇ, οὐ κινεῖ ἄνευ ὀρέξεως· ἓν δή τι τὸ κινοῦν πρώτως, τὸ ὀρεκτόν· εἰ γὰρ δύο, νοῦς καὶ ὄρεξις ἐκίνουν, κατὰ κοινὸν ἄν τι εἶδος ἐκίνουν· νῦν δὲ ὁ μὲν νοῦς οὐ φαίνεται κινῶν ἄνευ ὀρέξεως· ἡ γὰρ βούλησις, ὄρεξις· ὅταν δὲ κατὰ τὸν λογισμὸν κινῆται, κ

Arist. l. 3. de anim. c. 11. t. 49. Cuius enim est appetitus, id principium est actiui intellectus: quod autem est postremum, est principium actionis. Quapropter meritò duo hæc mouẽtia vidẽtur, appetitus & dianœa actiua: etenim appetitiuũ mouet; ideoque dianœa mouet: quia quod est appetibile, est huius principium: quinetiam phantasia quando mouet, non mouet sine appetitu, vnum igitur quiddam est quod mouet primo, nempe appetitus: nam si duo, videlicet intellectus & appetitus, mouerent, secundum aliquam communem formam mouerent. Nunc autem intelle-

κατὰ βούλησιν κινεῖται· ἡ δὲ ὄρεξις κινεῖ παρὰ τὸν λογισμόν· ἡ γὰρ ἐπιθυμία ὄρεξίς τις ἐστί· νοῦς μὲν οὖν πᾶς, ὀρθός ἐστιν· ὄρεξις δὲ καὶ φαντασία, καὶ ὀρθὴ καὶ οὐκ ὀρθή· διὸ ἀεὶ μὲν κινεῖ τὸ ὀρεκτόν· ἀλλὰ τοῦτ' ἐστιν ἢ τὸ ἀγαθὸν, ἢ τὸ φαινόμενον ἀγαθὸν, οὐ πᾶν δὲ, ἀλλὰ τὸ πρακτὸν ἀγαθόν.

ctus quidē non videtur mouere sine appetitu: (nā voluntas est appetitus: cùm autē ratione mouetur, etiā voluntate mouetur) sed appetitus mouet sine ratione: quoniam cupiditas est appetitus quidā. Omnis igitur intellectus est rectus: appetitus autem & phantasia sunt recta & nō recta. Idcirco semper quidē appetibile mouet. Sed hoc est vel bonū vel quod videtur bonū, non tamē omne bonū sed quod sub actionem cadit.

Contre ce que nous venons de poser, on peut obiecter qu'Aristote dit, que la faculté appetitiue & la cognoscitiue meuuent l'animal: que l'appetit meut le premier: & que l'entendement ou la phantaisie meut, parce que l'obiect de l'appetit les meut. Mais la response que nous allons faire confirmera par Aristote mesme, l'ordre des actes de l'entendement & de la volonté, comme ie l'ay posé. Ie dy donques qu'il est vray que l'appetit meut premierement l'animal: c'est à dire immediatement, en ce qu'il meut effectiuement au genre de la cause morale, la vertu progressiue de l'animal, par laquelle il est meu à suiure l'obiect, qui luy est presenté comme bon, & fuir le mauuais: sans qu'il soit besoing d'aucune autre faculté moyenne entre l'appetit & cette vertu progressiue, pour faire cheminer l'animal en suiuant ou fuyant l'obiect. Mais ce que l'obiect de l'appetit est dit mouuoir la phantaisie ou l'entendement: à sçauoir selon que l'appetit est sensitif ou intellectif, il faut entendre que c'est auparauant que de mouuoir l'appetit: & qu'alors il ne meut pas la faculté connoissable comme obiect de l'appetit: c'est à dire comme chose appetable: mais seulement comme connoissable, entant qu'il est estant sensible, s'il s'agist de la phantaisie: ou intelligible, si c'est de l'entendement. Car il n'a point la condition d'appetable ou d'obiect de l'appetit, tant qu'il soit connu pour estre bon ou estimé l'estre: comme Aristote l'a dit en plusieurs lieux, & le touche en cetuy cy mesme. Et partant il faut que la faculté cognoscitiue meuue l'appetit auparauant qu'il puisse mouuoir l'animal. Dōcques si on entend par mouuoir premierement, estre cause immediate & prochaine du mouuemēt progressif de l'animal: c'est l'obiect appetable qui le meut au genre de la cause finale pour le moins, & l'appetit au genre de la cause efficiente morale. Mais si on entend mouuoir premierement pour celuy, qui meut auparauant vn autre, la faculté cognoscitiue meut premierement que l'appetitiue, en ce qu'elle connoist l'obiect premierement, & luy appose par son iugement ou estimation la condition qui le rend obiect de l'appetit, & le meut en vertu de cela au genre de la cause finale, voire & de l'efficiente morale aussi: quād l'entendement dicte par son iugement pratiq, qu'il faut suiure l'obiect, & tout de mesme s'il le faut fuir. Et ainsi est entēdu l'ordre de ces actes de l'entendement & de la volonté, par l'escolle de Conimbre, sur ces lieux d'Aristote.

Quant à ce qu'Aristote dit, que l'entendement praticq, dont il parle en ce lieu, ne meut point sans la volonté, cela est vray en ce qu'il ne meut l'animal à suiure ou fuir l'obiect, que par le moyē de la volōté, qui est le principe immediat de mouuoir la faculté de cheminer qu'a l'animal. Mais cela n'empesche pas que l'acte de l'entendement praticq, qui a dicté que l'obiect estoit bon & qu'il le falloit suiure, n'ait precedé celuy de la volonté qui meut l'hōme à le suiure. Et pour le regard de ce qu'il adiouste, que l'appetit meut sans l'entendement, cela ne fait encores rien contre ma position: car l'appetit sensitif suit la connoissance & estimation de la phantaisie, qui est celuy dont parle Aristote en ce lieu: comme il paroist en ce qu'il dit que la cupidité est vn certain appetit, & que l'appetit & la phātaisie suiuent quelquesfois le vray bien, & quelquesfois le faux, mais que l'entendement suit tousiours le vray. Ce qu'il faut entendre de son consentemēt aux premiers principes, soit qu'ils appartiennent à la cōtemplation comme cetuy cy, Chaque tout est plus grād que sa partie: ou à l'action, comme cet autre, Il ne faut pas faire a autruy ce que nous ne voudrions pas qui nous fust faict. Il s'en peut autant dire des conclusions qui se tirent des premiers principes actifs, en ce qu'elles concernent les choses que nous deuons suiure ou fuir, quand nous y voulons prendre garde de pres. Et partant l'ordre est tel entre les actes de l'entendement & de la volonté, comme ie l'ay posé.

Que l'entendement, & la volonté sont distinguees reellement.

CHAPITRE V.

L'Entendement & la volonté sont distinguees reellement, pour les mesmes raisons que nous auons dittes, que le sens & l'appetit sensitif sont distinguez: car ce sont

sont puissances subordõnees entre lesquelles il y a vn ordre de nature, & desquelles l'vne dépend de l'autre: & puis entendre c'est vn mouuement de la chose vers l'ame par son espece: & vouloir, c'est vn mouuement de l'ame vers la chose. Et partant ce sont mouuements opposites, dequoy il s'ensuit que leurs principes actifs l'entendement & la volonté, sont opposez; & consequemment l'entendement & la volonté sont distinguez reellement: car deux principes opposites, ne peuuent estre vne mesme chose reellement.

Que la volonté & l'appetit sensitif sont distinguez reellement.

CHAPITRE VI.

Ἐπεὶ δὲ αἱ ὀρέξεις γίνονται ἐναντίαι ἀλλήλαις· τοῦτο δὲ συμβαίνει, ὅταν ὁ λόγος καὶ ἡ ἐπιθυμία ἐναντίαι ὦσι· γίνεται δὲ ἐν τοῖς χρόνου αἴσθησιν ἔχουσιν· ὁ μὲν γὰρ νοῦς διὰ τὸ μέλλον, ἀνθέλκειν κελεύει· ἡ δὲ ἐπιθυμία, διὰ τὸ ἤδη· φαίνεται γὰρ τὸ ἤδη ἡδὺ, καὶ ἁπλῶς ἡδὺ, καὶ ἀγαθὸν ἁπλῶς, διὰ τὸ μὴ ὁρᾶν τὸ μέλλον.

Arist. l.3 de anim c.11.t.53. Cùm autem appetitus fiant inter se contrarij, quod quidem accidit cum ratio & cupiditas contrarij appetitus sunt: ac fit in ijs, quæ temporis sensum habent: intellectus enim propter id quod est futurum, reluctari iubet: cupiditas autem est propter id quod iam est iucundum, quia quod iam est iucundum videtur & simpliciter iucundũ, & simpliciter bonũ propterea quod nõ videt quod est futurũ.

L'Appetit sensitif & la volonté sont reellement distinguez entre-eux: premierement par ce qu'ainsi que l'entendement se rapporte au sens, de mesme la volonté à l'appetit sensitif: & partant puisque l'entendement & le sens sont distinguez reellement, comme il a esté monstré: il s'ensuit que la volonté & l'appetit sensitif sont distinguez de cette sorte. Secondement d'autant que l'appetit sensitif & la volonté sont souuent contraires l'vn à l'autre, ainsi qu'il se connoist en l'homme continent, lequel reiette par la volonté, ce qu'il desire par l'appetit sensitif: en quoy ils s'entrechoquent, ce qui ne peut estre en vne mesme puissance. Et en troisiéme lieu, à cause que l'appetit sensitif n'est porté que sur le bien materiel, & la volonté sur le materiel & sur l'immateriel: c'est à dire qu'elle peut vouloir de toutes sortes de biens, & l'appetit sensitif n'en sçauroit appeter que d'vn genre seulement: car les puissances sont diuerses, dont les obiects formels sont distinguez reellemẽt entre-eux.

Que l'appetit sensitif ne peut mouuoir immediatement la volonté.

CHAPITRE VII.

Τὸ βουλευτικὸν οὐκ ἔχει ἡ ὄρεξις. νικᾷ δὲ ἐνίοτε καὶ κινεῖ τὴν βούλησιν· ὁτὲ δὲ ἐκείνη ταύτην, ὥσπερ σφαῖραν· ἡ ὄρεξις τὴν ὄρεξιν, ὅταν ἀκρασία γένηται· φύσει δὲ ἀεὶ ἡ ἄνω, ἀρχικωτέρα.

Καὶ τῷ ποιοί τινες εἶναι, τὸ τέλος τοιόνδε τιθέμεθα.

Ἕκαστος δ' οἷός ἐστι τοιαῦτα λέγει καὶ πράττει, καὶ οὕτω ζῇ, ἐὰν μή τινος ἕνεκα πράττῃ.

Arist. l.3. de anim. c.11.t.57. Deliberandi vim appetitus non habet: vincit autẽ interdum ac mouet voluntatem: quandoque autem illa hunc, sicuti sphærã: appetitus scilicet appetitũ, quando incontinentia fit, naturaliter verò semper facultas superior est potior.

L.3. Eth. c 7. Ex eoque quod sic vel sic affecti sumus, talem nobis finem proponimus.

L.4. c.13. Qualis verò quisque est, talis eius & actio & oratio est, talis denique et vita, nisi rei alicuius agat et loquatur gratia.

QVelques vns sont d'opinion que l'appetit sensitif peut mouuoir la volonté & l'incliner, sans que l'entendement y interuienne: mais quãt à moy ie tiens que cela ne peut estre & que l'action de la volonté en ce cas seroit inutile & superflue: car puisque rien n'est obiect de la volonté qu'entant qu'il est connu par l'entendement: les affections de l'appetit sensitif qui ne seront point connues par luy, ne la pourront mouuoir. Et secondement si l'homme appette quelque chose par l'appetit sensitif, meu de la fantaisie, sans y interposer l'entendemẽt, pour discerner si cela est vrayemẽt bon ou mauuais; le mouuemẽt de l'appetit luy est suffisant pour faire qu'il le suiue ou fuie, sans qu'il soit besoing de la volonté: laquelle se trouueroit inutile en cela cõtre les loix de nature, qui n'abonde iamais en choses superflues: ainsi qu'elle ne defaut point és choses necessaires. De sorte que selõ le cours ordinaire des choses, la volõté ne peut estre mue que l'entẽdemẽt n'y interuiẽne auec l'obiet. Mais on peut biẽ dire que l'appetit meut la volõté indirectemẽt ou mediatemẽt: car parce que la chose bõne, obiet de la volõté, n'est pas iugee telle à cause des conditiõs qu'elle a en soy seulemẽt: mais aussi de la disposition de celuy à qui elle est proposee pour la vouloir; les hommes trouuent les choses conuenables diuersement, selon qu'ils sont diuersement disposez. Or d'autãt que toutes les puissances de l'ame sont enracinees en vne mesme essence

de l'ame, il est necessaire quand vne puissance est tendue en son acte, que l'autre soit totalement empeschee au sien ou affoiblie; tant parce que la vertu occupee en vne chose, est moins communiquee aux autres, & estant dispersee à plusieurs, elle diminue en sa vertu: qu'à cause qu'il est requis vne certaine tention aux operations de l'ame, par laquelle estant appliquee auec vehemence à vn obiect, elle ne peut estre attentiue fortement à vn autre; il aduient que l'appetit sensitif nous tenant occupez par ses passions, encline le iugement de la raison, & meut la volonté par consequent: mais c'est tousiours indirectement & mediatement par l'entendement.

Comment la volonté se meut vers la fin.

CHAPITRE VIII.

Εἰ δή τι τέλος ἐστὶ τῶν πρακτῶν, ὃ δι' αὐτὸ βουλόμεθα, τὰ ἄλλα δὲ διὰ τοῦτο, καὶ μὴ πάντα δι' ἕτερον αἱρούμεθα· (πρόεισι γὰρ οὕτω γ' εἰς ἄπειρον, ὥς εἶναι κενὴν καὶ ματαίαν τὴν ὄρεξιν) δῆλον ὡς τοῦτ' ἂν εἴη τἀγαθὸν, καὶ τὸ ἄριστον.

Ὅταν δὲ ἡδὺ ἢ λυπηρὸν, οἷον καταφᾶσα ἢ ἀποφᾶσα, διώκει ἢ φεύγει.

Ἔστι δ' ὅπερ ἐν διανοίᾳ κατάφασις καὶ ἀπόφασις, τοῦτ' ἐν ὀρέξει δίωξις καὶ φυγή.

Arist. l. 1. Eth. c. 1. Si quis est igitur rerum quæ in actionẽ cadunt finis, quam propter se velimus, cætera autem propter hũc, nec omnia propter aliud eligimus: (sic enim res progredietur in infinitũ, ita vt noster omnis appetitus, inanis & irritus sit futurus) perspicuum est hoc futurũ sũmũ bonũ, atque adeo bonorũ optimũ.

L. 3. de anim. c. 8. t. 28. Cum autem iucundum aut molestum percepit, quasi affirmasset aut negasset, persequitur vel fugit.

L. 6. Eth. c 2. Quod est autem in cogitatione affirmatio & negatio, hoc est in appetitu rei alicuius persecutio & fuga.

AInsi que par l'entendement les hommes desirent naturellement de sçauoir: tout de mesme ils appettent le bien par la volonté: c'est à dire qu'ils sont enclins à leur bien par la volonté, comme à la science par l'entendement. Or tout bien que la volonté appette, c'est comme fin ou comme vn moyen d'y paruenir: & tout ainsi que le consentement que nous donnons à vne conclusion, procede de la vertu des principes dont elle est deduitte, & celuy que nous donnons aux principes, ne vient que des principes mesmes & de nostre entendement: semblablement le vouloir de suiure, rechercher, & embrasser le moyen de paruenir à la fin, procede de la fin, & pour l'amour de la fin; mais le vouloir que nous auons de la fin, ne procede que de la fin mesme & de nostre volonté: car comme les premiers principes sont connus d'eux mesmes par l'entendement sans dépendre d'autres principes: semblablement la derniere fin est aymee & voulue pour l'amour d'elle mesme par la volonté, sans regarder aucune autre chose qui la face vouloir: mais les moyens ne sont voulus, ny recherchez que pour l'amour de la fin, & dépendent d'elle pour ce regard. Et cela c'est ce qu'Aristote dit que l'affirmation & la negation est en l'entendement, ce que la poursuitte & la fuitte est en l'appetit. Il s'ensuit, que comme en l'entendement il y a double genre d'affirmation, l'vn pour l'amour de soy, qui est des principes connus par soy, & le second à cause d'vn autre (à sçauoir des conclusions tirees de ces principes) de mesme en la volonté il y a double genre de poursuitte, l'vne pour l'amour de soy enuers la fin, & l'autre pour l'amour d'vn autre enuers les moyens: la poursuitte desquels dépend de la poursuitte de la fin par vn certain ordre, ainsi que l'affirmation des conclusions dépend de l'affirmation des principes. Or parce que la volonté se rapporte à la fin, comme l'entendement aux principes: il s'ensuit que tout ainsi que par l'acte dont l'entendement entend la verité de la conclusion, il comprend aussi les principes, comme raisons par lesquelles elle est entendue: que semblablemẽt la volonté par le mesme acte qu'elle veut les moyens, elle veut aussi la fin, comme raison de les vouloir: combien que cela ne soit pas tousiours explicitement: mais seulement en vertu, tant pour le regard de l'entendement que de la volonté. Et à l'opposite, encores que l'acte formel par lequel nous voulons formellement & explicitement la fin, ne soit pas tousiours le mesme acte par lequel nous voulons les moyens, attendu qu'il en est bien souuent diuers, & le precede quelquesfois de temps: comme quand quelqu'vn veut absolument la santé comme fin, & puis commence à penser des moyens, neantmoins il se peut faire que par vn mesme acte explicitement & formellement, nous voulons la fin & les moyens: comme nous voyons tousiours la lumiere & les couleurs.

Des diuers noms des actes de la volonté vers la fin, & vers les moyens d'y paruenir.

CHAPITRE IX.

Ἡ μὲν βούλησις τοῦ τέλους ἐστὶ μᾶλλον, ἡ δὲ προαίρεσις τῶν πρὸς τὸ τέλος.

Arist. l. 3. Eth. c. 3. Voluntas finis est, electio eorũ quæ ad finem.

IL y a de trois sortes d'actes extraicts de la volonté autour de la fin : à sçauoir la volition ou volonté, la iouïssance, & l'intention: & trois autour des moyens, qui sont l'élection, le consentement & l'vsage. La volonté se portant absolument à la fin ; entant qu'elle est bonne en soy ; son acte se nomme volition ou volonté : si elle y est portee selon que la fin est le dernier bien enquoy se repose son desir : encores qu'elle ne possede pas ce bien là actuellement, c'est iouïssance: & si elle est portee à la fin entant qu'elle est acquerable par de certains moyens, elle s'appelle intention. Quand la volonté est portee enuers quelque obiect connu e moyen pour paruenir à la fin, son acte c'est élection: & en ce qu'elle se complaist au moyen qu'elle a choisi, l'acte c'est consentement. Et en somme l'acte de la volonté est dit vsage, au regard de ce qu'elle applique le moyen pour obtenir la fin.

Βούλησις δ' ἐστὶ τῶν ἀδυνάτων, οἷον ἀθανασίας· καὶ ἡ μὲν βούλησίς ἐστι καὶ περὶ τὰ μηδαμῶς δι' αὑτοῦ πραχθέντα ἄν.

Βουλόμεθα μὲν ἀθάνατοι εἶναι, προαιρούμεθα δὲ οὔ.

Arist. l. 3. Eth. c. 4. Voluntas autem etiam eorum est, quæ contingere nequeũt: verbi gratia immortalitatis. Præterea voluntas etiam ad ea, pertinet quæ nullo modo is qui vult, per se agere possit.

L. 1. mag. moral. c. 18. Volumus quidem esse immortales, cæterùm de eo nentiquam capimus consilium.

Il y a encores vn autre acte de la volonté nommé souhait, qui est, quand la volonté veut quelque chose absente possible ou impossible : mais quand la chose est impossible le vouloir n'est iamais absolu, si elle n'est comprise par l'entendement comme possible : ains seulement conditionné : c'est à dire, qu'on ne veut iamais de telles choses, en sorte que l'homme se meuue à l'action pour y paruenir: comme pour exemple, souhaitter de viure tousiours, voler par l'air, & semblables. Aussi vn tel acte de la volonté est il priué de toute élection & conseil : car nous ne consultons & n'eslisons point en vain, pour le moins si nous le sçauons: ainsi que la nature fuit tout vain mouuement : d'autant que l'amour & le desir se maintiennent, & se nourrissent d'esperance accompagnee de la confience de paruenir à ce que nous desirons.

De l'élection.

CHAPITRE X.

Οὔτε ἄψυχον οὐθέν, οὔτε θηρίον, οὔτε παιδίον, οὐθὲν ποιεῖ ἀπὸ τύχης, ὅτι οὐκ ἔχει προαίρεσιν.

Ἡ δὲ προαίρεσις, κοινὸν διανοίας καὶ ὀρέξεως.

Προαίρεσις γὰρ οὐ χωρὶς διανοίας.

Τῶν δὲ ἑκουσίων τὰ μὲν προελόμενοι πράττομεν, τὰ δ' οὐ προελόμενοι· προελόμενοι μέν, ὅσα προβουλευσάμενοι, ἀπροαίρετα δέ, ὅσα ἀπροβούλευτα.

Arist. l. 2. phys. c. 6. t. 59. Nec inanimatum aliquid, nec bellua, nec infans, facit aliquid fortuitò, quia non habet praelectionem.

L. de animal. mot. c. 6. Selectio autem communis est cogitationis & appetitionis.

L. 10. met. c. 7. Electio namque absente mente non est.

L. 5. Eth. c. 10. Eorum autem quæ sponte agimus, alia electione agimus, alia sine electione. Ea cum electione agimus quæ antecessit deliberatio. Ea sine electione, quæ non antecessit deliberatio.

L'Eslection se considere en deux sortes, proprement & improprement. L'élection proprement prise, c'est l'acception que faict la volonté d'vne chose preferee à vne ou plusieurs autres, par la consultation ou deliberation precedente de l'entendement. L'élection impropre, c'est l'acception d'vne chose bonne ou meilleure, selon la connoissance de la fantaisie, ou sans deliberation, en delaissant vne autre. Cette élection est és bestes, és petits enfans, & és fols: & l'autre és hommes seulement qui discourent, & vsent de la raison. Quelques-vns ont pensé qu'en l'élection l'acte de l'entendement, & celuy de la volonté *S. Thom. 1. 2. q. 13. ar. 1. corp.* estoient meslez; mais elle est vn pur acte de la volonté, sur l'obiect que l'entendement luy a

faict & resolu en consultant & iugeant qu'il estoit bon de vouloir ou de faire cela, tout ainsi que la haine ou l'amour sensitiue n'est pas de la fantaisie de l'appetit sensitif: mais de l'appetit seulement.

Ἀρχὴ δ' ἐστὶ πράξεως καὶ σπουδαίας καὶ φαύλης, προαίρεσις καὶ βούλησις.

Πᾶς γὰρ νοῦς αἱρεῖται τὸ βέλτιστον ἑαυτῷ· ὁ δὲ ἐπιεικὴς πειθαρχεῖ τῷ νῷ.

ἀγαθῶν δὲ τὸ μεῖζον, αἱρετώτερον ἀεί.

Arist. l. 1. magn. moral. c. 12. Atqui actionis tàm bonæ quàm malæ principiū est consilium & voluntas.

L. 9. Eth. c. 8. Etenim mens omnis id sequitur ac sumit, quod sibi est optimum. At vir bonus imperio mentis paret.

L. 1. Eth. c. 5. Bonorum autem maius semper eligēdum est magis.

Quand deux obiects ont esté iugez bons, la volonté n'est determinee à vouloir l'vn & laisser l'autre, (qui est ce que nous appellons choisir ou eslire) que pource que l'entendement a iugé que celuy auquel elle s'arreste est meilleur en quelque sorte, que l'autre: car le chois ou l'election ne se peut faire que l'action de l'entendement, & celle de la volonté n'y interuiennent: à sçauoir celle de l'entendement, pour en les comparant toutes deux ensemble, discerner lequel est le meilleur des deux, ou le moins mauuais, selō leur nature, ou au respect de quelque autre chose: & celle de la volonté pour vouloir celuy que l'entendement a iugé le meilleur, vers lequel elle est tousiours poussee à cause de cette determination de meliorité faitte par luy. Car comme dit Aristote, nous eslisons les choses que nous estimons nous estre les meilleures, tellement que cette sienne action n'est tousiours que vouloir l'obiect iugé pour bon par l'entendement. Que si les obiects ont esté iugez par l'entendement également bons & à choisir, la volonté les embrassera également tous deux: & si en fin elle se determine plustost à l'vn qu'à l'autre, ce sera pour quelques considerations, que l'entendement y apportera par apres, au respect de quelque circonstance ou pour mettre fin à sa consultation, ou bien qu'il la terminera au sort, ou que quelque autre chose le detournera de considerer à l'heure la bonté de l'autre si attentiuement & fixement, comme il fera celle de celuy où il se laissera aller, en menant la volonté apres luy: car en quelque sorte que ce soit la volonté ne veut iamais vn obiect que comme bon, ou de deux bons l'vn comme meilleur, d'autant que le moins bon alors tient en certaine sorte lieu de mauuais à comparaison du meilleur: comme il a esté dit: car ainsi qu'abhorrer ou ne vouloir pas, ne peut estre autour du bien entant que bien, vouloir ne peut estre autour du mal entant que mal, à cause que tout appetit & inclination est de s'vnir au bien conuenant, & de fuir le mal disconuenant selon qu'ils sont estimez tels.

S. Dionys. Areop. de diuin. nom. c. 4. S. Aug. l. 2. conf. c. 6. Senec. de Benef. c. 17. S. Thom. 1. q. 19. ar. 9. c. l. 7. cont. gent. c. 95. Medin. in 1. 2. q. 8. ar. 1. Bellarm. de amiss. grat. & stat. peccat. l. c. 5.

Du desir que tout homme a naturellement de sçauoir.

CHAPITRE XI.

Πάντες ἄνθρωποι τοῦ εἰδέναι ὀρέγονται φύσει.

Arist. l. 1. metap. c. 1. Omnes homines natura scire desiderant.

OR afin que personne ne se trompe en l'intelligēce de ce qu'Aristote a prononcé, que tous les hommes desirent naturellemēt de sçauoir: c'est à dire, qu'ils sont enclins à la science, par vne certaine essentielle proprieté née auec eux: il faut notter que ce n'est pas de la volonté qu'ils ont cette inclination: parce que la volonté ayant pour obiect le bon, & estant meilleur d'ignorer certaines choses que de les sçauoir, les hommes ne desirent pas tousiours par la volonté de sçauoir: mais au contraire ils appettent quelquesfois de ne sçauoir pas. Ce n'est pas aussi de l'appetit sensitif: car il suit la connoissance du sens, lequel ne connoist point la science: attendu qu'elle n'est pas sensible. Et puis d'ailleurs nous appettons de sçauoir plusieurs choses qui ne tombent point soubs les sens: mais c'est par l'entendement que les hommes desirent naturellement de sçauoir. Et d'autant que les choses n'estant que pour leurs operations, elles tendent tousiours à les faire, l'homme par consequent desire tousiours d'entendre & de sçauoir, qui est vne sienne propre operation par son entendement, non commune aux autres animaux: comme celle de la pierre est de descendre en bas par sa pesanteur. Or encores que ce desir ne sorte pas en acte en tous les indiuidus, il est naturel pourtant & non en vain: car il appartient à l'espece humaine, & suffit pour n'estre pas inutile qu'il soit rassasié en quelques vns: & s'il s'en trouue d'incapables de la science, cela ne vient pas de l'essence de l'homme: mais de sa complexion particuliere, ou de quelque peruersion de nature, laquelle est cause quelquesfois qu'il reiette

reiette la science,& ainsi c'est par accidét : à sçauoir parce qu'elle luy est trop difficile à acquerir:ou qu'elle le priue de quelque autre chose que sa complexion luy faict desirer: ou pour ce qu'il vit bestialement: ou par quelque autre raison semblable. Mais pour cela, les hommes ne l'abhorrēt pas naturellement:non plus que ceux qui durant vne tempeste iettent leur marchandise en la mer:& d'autres qui se tuent eux mesmes:car cela n'est pas tant ne vouloir point ces choses-là, comme reietter celles qui y sont conioinctes : à sçauoir la crainte de perir en la mer , & estre miserables par vne longue vie penible. On connoist encores par analogie, que cet appetit est de l'entendement; en ce que nostre entendement est enuers la science, ainsi que la matiere se rapporte à la forme,au genre des estants. Car comme elle est en pure puissance à la forme, & qu'elle ne se parfaict que par elle : semblablement nostre entendement est en pure puissance, à la science & n'est accomply qu'en la receuant : à cause dequoy ainsi qu'on dit que la matiere appette naturellement la forme pour en estre parfaitte, le mesme arriue à l'entendement, pour le regard de la science: de laquelle sa perfection dépend.

Des affections de la volonté.

CHAPITRE XII.

φαμὲν γὰρ τὴν ψυχὴν λυπεῖσθαι, χαίρειν, θαρρεῖν, φοβεῖσθαι· ἔτι δὲ ὀργίζεσθαι καὶ αἰσθάνεσθαι, διανοεῖσθαι· ταῦτα δὲ πάντα, κινήσεις εἶναι δοκοῦσιν, ὅθεν οἰηθείη τις ἂν αὐτὴν κινεῖσθαι.

Τὸ δὲ λέγειν ὀργίζεσθαι τὴν ψυχὴν, ὅμοιον κἂν εἴ τις λέγοι τὴν ψυχὴν ὑφαίνειν, ἢ οἰκοδομεῖν· βέλτιον γὰρ ἴσως, μὴ λέγειν τὴν ψυχὴν ἐλεεῖν, ἢ μανθάνειν, ἢ διανοεῖσθαι.

Λέγω δὲ πάθη μὲν ἐπιθυμίαν, ὀργὴν, θυμὸν, φόβον, θάρσος, φθόνον, χαρὰν, φιλίαν, μῖσος, πόθον, ζῆλον, ἔλεον, ὅλως οἷς ἕπεται ἡδονὴ ἢ λύπη· δυνάμεις δὲ καθ' ἃς παθητικοὶ τούτων λεγόμεθα, οἷον καθ' ἃς δυνατοὶ ὀργισθῆναι, ἢ λυπηθῆναι, ἢ ἐλεῆσαι.

Arist. l. 1. de anim c. 5. t. 62. Dicimus animam dolere, lætari, confidere, metuere : præterea irasci, sentire, ratiocinari : quæ omnia videntur esse motus, vnde putare aliquis possit eam moueri.

T. 64. Dicere autem animam irasci, perinde est, ac si quis dicere, animam texere aut ædificare: melius enim fortasse est, non dicere animam misereri, vel discere, vel ratiocinari.

L. 2. Eth. c. 4. Perturbationes autem dico, cupiditatem, iram, timorem, audaciam, inuidentiam, gaudium, amicitiam, odium, desiderium, æmulationem, misericordiam, & omnino ea omnia quæ sequitur voluptas aut dolor. Potestates autem quibus ad eas perturbationes propensi dicitur : vt quarum impulsu vel ad irascendum, vel ad dolendum, vel ad miserandũ procliues sumus.

I'AY desia traicté des affections de l'appetit sensitif, en parlant des puissances de l'ame sensitiue : mais parce que ie ne les ay touchees en ce lieu là, que selon qu'elles conuiennent & sont communes autant à l'animal brut comme au raisonnable, i'en diray encores quelque chose : à sçauoir de ce qui appartient plus particulierement à l'homme, maintenant que ie veux traicter des affections de son appetit intellectif, appellé la volonté : lesquelles peuuent aussi estre nommees passions ; car encores que la passion soit proprement de l'appetit sensitif à cause qu'elle importe transmutation corporelle:& non de la volonté, qui est sans organe. Toutesfois parce que des actes de la volonté il s'ensuit de l'enforcissement & de l'affoiblissement au mouuement du cœur,& mesmes quelques transmutations corporelles, par l'entremise de celles de l'appetit sensitif, d'autant qu'elles redondent les vnes aux autres : toutes les mesmes passions de l'appetit sensitif peuuent estre attribuees à la volonté & principalement pour le regard des choses qui ne tombent point sous la connoissance des sens. Or la raison du redondement des affections de la volonté & de l'appetit sensitif, c'est à mon aduis, que l'entendement durant que l'ame est vnie au corps, se sert ordinairement des fantosmes pour son operation, & de l'imaginatiue, laquelles les connoist: dont il aduient, que ces deux puissances, ayant vne grande affinité pour la connoissance, dont leurs appetits sont meuz: les mouuements de l'vne & de l'autre s'entre suiuent: à cause dequoy nous donnons par metaphore & analogie le nom de passion, aux affections de la volonté. Il ne faut point d'autre preuue de ces affections de la volonté, que l'experience, que chacun faict à toutes heures, qu'il affecte des choses incomprehensibles au sens : ny d'autre tesmoignage, qu'elles sont passions, que des effects qu'elles causent en nous; c'est pourquoy nous ne nous arresterons point à le montrer. La volonté a aussi quelques autres affections qui luy sont propres, outre celles qu'elle a communes auec l'appetit sensitif, desquelles nous parlerons par cy apres.

Que l'amour est la premiere des affections.

CHAPITRE XIII.

S. Aug. de ciuit. Dei c. 7. S. Thom. q. 1. ar. 2. & q. 2. ar. 1.

LE premier mouuement de toute puissance appetitiue c'est l'amour : car puisque l'acte de l'appetit regarde le bien & le mal, comme ses propres obiects: & que le bon est principalement & par soy son obiect, & le mal secondement & par vn autre : à sçauoir entant qu'il est opposé au bien : il faut que les actes qui regardent le bien, soient naturellement premiers que ceux qui regardent le mal : car ce qui est par soy, est tousiours premier que ce qui est par vn autre. Or l'amour est le premier de tous les mouuements de l'appetit tendant vers le bien, comme nous l'esprouuons, en ce que personne ne desire quelque chose, ny ne se resiouit de l'auoir acquise, que comme vn bien aimé : & partant tous les mouuements de l'appetit presupposent l'amour, comme leur premiere cause & racine. Que s'il arriue que quelqu'autre passion soit cause de quelque amour, cette passiõ sera causee de quelque amour precedent : ainsi quand quelque delectation est cause de quelque amour: c'est parce que le bien auquel on se delecte, est aimé: car la delectation n'est que des choses aymees, & tout de mesme du desir, de l'esperance, & autres semblables.

De l'amour en general, de son obiect, & de ses especes.

CHAPITRE XIV.

L'Amour vniuersellement consideré, c'est vne affection que nous portons à quelque chose que ce puisse estre qui nous est agreable, soit que nous l'ayons ou que nous ne l'ayons pas. Son propre obiect, c'est le bon ou le biẽ: parce que l'amour important vne certaine connaturalité ou complaisance de l'amant à la chose aymee; ce qui est naturel & proportionné à chaque chose, luy est bon : dont il s'ensuit que le bon ou le bien est la propre cause de l'amour & son obiect : & que tout ainsi qu'il y a trois sortes de biens : à sçauoir l'honneste, l'vtile & delectable, que tout de mesme il se trouue autãt de sortes d'amours: attendu que les affections de l'appetit sont diuersifiees par la diuersité des obiects: comme les autres operations de l'ame. Le bien vtile termine l'appetit : comme vn moyen par lequel il tend à vn autre bien; le bien delectable arreste l'appetit comme s'y reposant & finissant le desir: (car la delectation importe du repos au bien acquis & possedé sans trouble,) & le bien honneste termine l'appetit comme vne perfection, à laquelle il tendoit par soy: d'autant que les choses honnestes sont desirees par soy, ayant en elles mesmes dequoy se faire aymer : & ainsi l'appetit qui est vn certain mouuement, tend par ces trois sortes d'amours au bien, comme les autres mouuements tendent à quelque chose: à sçauoir ou entant que c'est vn moyen au terme selon soy, ou au terme entant qu'en luy est le repos du mobile: selon que le bien est vtile, delectable & honneste.

Que l'amour honneste, ny l'vtile, n'est point és animaux bruts.

CHAPITRE XV.

TOut appetit sensitif ne se mouuant sinon selon que les puissances sensitiues luy montrent le bien ou le mal, à suiure ou fuïr: l'amour honneste ne peut estre vne de ses affections: attendu que l'honnesteté qui est le bien propre de la vertu, ne tombẽt point sous la connoissance des sens: estant seulement soubmise à celle de l'entendemẽt: & partant l'amour du bien honneste, est vne affection de la volonté. L'amour vtile n'appartient aussi que fort peu ou point du tout, à l'appetit sensitif : car comme l'experience nous le montre, les bestes n'ont point de connoissance, ou fort peu, des biens moyens, selon qu'ils leur peuuent seruir pour paruenir à d'autres biens : leur suffisant que la nature les guide. Mais pour le regard du bien delectable, l'appetit sensitif & la volonté y ont part également: estant celuy qui attire les animaux bruts, & la principale cause de tous les mouuements qu'ils font & de leurs operations.

De

De l'amour de concupiscence & de l'amour d'amitié.

CHAPITRE XVI.

LE mouuement de la puissance appetitiue suit l'acte de la faculté cognoscitiue, comme il a esté dit: & parce que la faculté cognoscitiue comprent les choses par maniere de simple: comme quand elle connoist quelque chose en la chose mesme: ou par maniere de composé, comme quand ceste chose se rapporte à vne autre: (ainsi pour exemple quelquesfois nous entendons la vertu en elle mesme, & quelquesfois nous entendons la vertu en vn homme où elle est) tout de mesme la puissance appetitiue peut tendre de l'vne & de l'autre de ces manieres au bien ou au mal: à sçauoir par maniere de simple: côme quâd l'appetit suit simplemēt ou adhere au biē, ou qu'il fuit le mal: & tels mouuements sont le desir, l'esperance, la delectation, la tristesse, & semblables: & en façon de composé, comme quâd l'appetit est porté à ce que quelque bien ou quelque mal, soit en vn autre: ainsi que cela se voit clairement en l'amour & en la hayne. Car si nous aymons vne personne, nous voulons qu'il y ait quelque bien en elle: & si nous en hayons vne autre, nous voulōs qu'il y ait quelque mal en elle. Et ainsi le mouuement d'amour tend à deux choses: à sçauoir au bien que quelqu'vn veut pour soy ou pour vn autre: & à la personne à laquelle il veut le bien. L'amour tendant au bien seulement qu'on veut pour soy ou pour vn autre, est appellé amour de concupiscence: & l'amour enuers celuy auquel on veut le bien, se nomme amour d'amitié, qui est la vraye amour: attendu que cela est proprement de la nature d'amour, que l'amant vueille le bien de l'aymé. Ceste diuision se prend de ce qu'aymer c'est vouloir le bien; car on ne le peut vouloir qu'en s'y arrestant, ou le referāt à vn autre; & ainsi elle est selon le deuant & l'apres: dautant que ce qui est aymé d'amour d'amitié, est aymé premierement, simplement & par soy: & ce qui est aymé d'amour de concupiscence, n'est pas simplement aymé de soy, ains il est aymé pour vn autre qu'on ayme, auquel on le refere apres: comme quand quelqu'vn desire des richesses par soy mesme, ou pour son amy: de sorte que l'amour d'amitié c'est vne inclination au bien selon soy, & comme au terme: & l'amour de concupiscence au bien, non selon soy ny comme au terme: mais comme referé à vn autre. Doncques tout ainsi que l'estant simplement c'est ce qui a l'estre, & ce qui a l'estre en vn autre, n'est estant en quelque sorte: & côme le bien qui se conuertit auec l'estant, est simplement ce qui a la bonté: & ce qui est le bien d'vn autre, n'est bon que selon quelque chose: de mesme l'amour par laquelle quelque chose est aymee, afin qui luy aduienne du bien, c'est amour simplemēt: & l'amour par laquelle vne chose est aymee, afin qu'elle soit le bien d'vn autre, c'est amour en quelque sorte. S. Thomas dit qu'il est encores requis à l'amour d'amitié que le bien qu'on ayme à quelqu'vn, soit aymé, entant qu'il est son bien: & partant cela est aymé simplement à quoy on ayme le bien: & le bien qui est aymé en vn autre est aymé en quelque sorte & par accidents; puisque c'est seulemēt entant qu'il confere au bien d'vn autre: ainsi que celuy qui veut que du vin soit conserué pour le boire, & qu'vn homme soit sauué entant qu'il luy est vtile, ou qu'il luy donne du plaisir, il les ayme par accident & s'ayme par soy. L'amour de concupiscence presuppose l'amour d'amitié, comme le moyen de paruenir à la fin, presuppose la fin: car on n'ayme ce qui est bon comme conuenable à quelqu'vn, que parce qu'on ayme celuy à qui on veut ce bien.

S. Thom. l. contr. gent. c. 91.

S. Thom. 1. 2. q. 25. ar. 4.

L'amour de concupiscēce ne se repose point en aucune acquisition ou iouïssance exterieure ou superficielle de ce qui est aymé: car il recherche de l'auoir parfaittemēt, & de l'vnir & paruenir à son interieur: mais en l'amour d'amitié, l'amant est en l'aymé, entant qu'il repute les biēs & les maux de l'amy comme siens, & la volonté de son amy comme sienne, en sorte qu'il semble souffrir le biē & le mal en son amy: à cause dequoy c'est le propre des amis de vouloir mesmes choses & de se resiouïr & s'attrister en mesme chose. L'amitié hōneste est contenue en l'amour d'amitié: & l'amour vtile & la delectable en l'amour de concupiscence.

De l'vnion, cause, & effect de l'amour.

CHAPITRE XVII.

Εν τοῖς ἐρωτικοῖς λόγοις ἴσμεν λέγοντα τὸν Αριστοφάνην, ὡς τῶν ἐρώντων διὰ τὸ σφόδρα φιλεῖν, ἐπιθυμούντων συμφυῆναι καὶ γενέσθαι ἐκ δύο ὄντων ἀμφοτέρους ἕνα.

Arist. l. 2. polytic. c. 4. In sermonibus amatorijs scimus dicere Aristophanem, amante propterea quòd vehementer amant, cupere coagmētari & coalescere, & ambos ex duobus vnum effici.

LE propre obiect de l'amour, qui est le bien, cōme nous auons dit, est cause de l'amour: & parce que le biē importe vne certaine cōnaturalité proportion & vnion à la chose dont il est bien; l'vnion la ressemblance en certaines choses, & la conuersatiō des vns auec les autres qui sont comme quelque connaturalité & vnion; engendrent l'amour : & selon que l'vnion & cōnaturalité est plus grande, l'amour se trouue plus grāde aussi. C'est pourquoy nous aymons d'auantage les hommes que les autres animaux : & ceux qui nous sont vnis de cōsanguinité, plus que les autres: & nous aymōs encores plus nous mesmes que les autres: parce que l'vnion est de substance, laquelle est plus intimee que celle de cōsanguinité. On experimente aussi tous les iours que la ressemblance ou vnion de mœurs & d'affection, engendre de l'amour. Or comme l'vnion, la connaturalité & la ressemblance, sont causes de l'amour: il se trouue aussi que l'amour est cause d'vnion, de ressemblance, & de connaturalité : au moyen dequoy nous voyons ordinairement l'amant auec la chose aymee, & les amis se conformer bien souuent de mœurs. Quant à l'vnion dont l'amour est cause, elle est de substance en certaine maniere, & reelle de presence des vns auec les autres, & non seulement d'affection: car premierement pour le regard de l'vnion de substance, cela est tout clair en l'amour de concupiscence: car l'amant ne s'arreste point en quelque externe ou superficielle possession ou iouÿssance de la chose aymee : mais il cherche de l'auoir parfaittement en y penetrant intimement. Et quant à l'amour d'amitié, la nature de chaque appetit estant ordonnee & encline au bien de celuy qui appete, & comme en son principal obiect en certaine maniere; celuy qui veut du bien à quelqu'vn, c'est parce qu'il l'estime comme vn autre soy mesme: à cause dequoy le bien qu'il veut à cet autre, est en quelque façon le sien propre. On ne peut douter de l'vnion d'affection, qu'elle ne se trouue de l'amant en l'aymé : car à l'opposite de l'entendement, qui moyennant ses actes fait venir les choses à luy en certaine maniere par leurs ressemblances; toutes les affections de la volonté poussent nostre ame comme hors de soy, pour se ioindre à l'obiect bon, & entre toutes l'amour produit ceste vnion: à sçauoir entant que l'amant est en l'aymé par vne certaine complaisance qu'il y prend: ou en se delectant en luy ou en y pensant : & l'aymé estant par là aussi en l'affection & en la pensee de l'amant, l'vnion naist entre eux. Mais sur tout elle se trouue grande & parfaitte quād l'amour est mutuel & que l'vn & l'autre est amant & aymé. Car de ce que chaque chose appete son propre bien selō sa mode, & que par la nature de la vraye amour d'amitié, l'amant veut & appete le bien de l'aymé, ils viennent à se rencontrer en ce faisant l'vn & l'autre, & se meslent en vn, selon l'vnion de leurs mutuelles affections, qui tendent d'vne part & d'autre de l'amant en l'aymé: en quoy consiste la vraye nature d'amour. De ceste vnion d'affectons s'ensuit puis apres l'vnion reelle: c'est à dire de se trouuer en presence l'vn de l'autre: car l'amour fait mouuoir les amants l'vn vers l'autre: chacun cherchant tousiours de s'vnir à la chose aymee, entant qu'il peut. Et lors l'amour se redouble, d'autant que par les desirs mutuels l'vnion qui estoit desia commencee en l'affection, vient à s'accomplir en acte : à cause dequoy il est propre aux amants de iouÿr de la presence mutuelle les vns des autres, de s'entretenir de discours & de viure ensemble: & ceste vnion est selon la conuenance d'amour. Car comme rapporte Aristote, Aristophanes a dit que les amants desiroient que de deux il ne se fist qu'vn : mais parce que de là il arriueroit la destruction de l'vn ou de l'autre, ou de tous les deux : ils cherchent l'vnion de la conuersation & de communiquer ensemble, & autres semblables choses.

Des

Des transports de l'amour & de son excellence sur les autres affections.

CHAPITRE XVIII.

EN l'amour de concupiscence l'amant est porté en certaine maniere hors de soy : à sçauoir selon que n'estant pas content de iouyr du bien qu'il a, il recherche quelque chose hors de soy. Mais parce qu'il recherche d'auoir pour soy ce bien exterieur, il ne sort pas simplement hors de soy, ains vne telle affection en fin s'arreste en luy : là où en l'amour d'amitié, l'affection de l'amant sort simplement hors de luy : parce qu'il veut du bien à l'amy & fait du bien comme ayant soing & pouruoyance du bien pour l'amour de son amy.

L'amour entre toutes les autres passions a ce priuilege que toutes sortes de personnes soubmettent le col à son ioug & à son empire, & l'amour n'est subiect à personne : car les presents des riches n'achettent point l'amour, les menaces & les violences ne peuuent faire aymer, ny empescher d'aymer : il est libre & naist en vne libre volonté : de sorte que l'amour qui peut faire violence à toutes choses, ne la sçauroit receuoir d'aucune. Sa liberté est si grande, que là où les autres affections de l'esprit, les arts & les operations, desirent le plus souuent vn loyer autre qu'elles mesmes ; l'amour est content de soy pour tout prix & pour recompence; l'amant ne desirant rien plus que d'estre aymé de ce qu'il ayme, comme s'il n'y auoit point de digne loyer de l'amour, que l'amour mesme.

De l'amour entre l'homme & la femme.

CHAPITRE XIX.

ENTRE les especes d'amour de concupiscence celuy, qui est de l'homme enuers la femme, & de la femme enuers l'hôme, auec desir de s'vnir ensemble selon le corps, porte le nom du genre de toutes les sortes d'amour, & s'appelle amour simplemẽt, sans aucune determination : dont la raison est, que ceste affection est la plus violente de toutes celles où la nature a assuiettis, non seulement l'homme & la femme, mais aussi tous les animaux bruts : à cause du desir qu'elle leur a emprainct, & de la volupté de ceste conionction qu'elle y a meslee tout expres, pour les inciter d'auantage à ceste actiõ là, afin que chacun cherchast d'engendrer son semblable pour la conseruation des especes, qui est son intention : dequoy ils ne se souciroient pas autrement. Là où toutes les autres amours sont restrainctes par leur obiect, car si nous aymons l'honneur, ceste affection s'appelle amour d'honneur, si les richesses amour des richesses, & ainsi des autres.

Διὸ φαίνονται καὶ οἱ ἐρασταὶ γελοῖοι ἐνίοτε, ἀξιοῦντες φιλεῖσθαι ὡς φιλοῦσιν· ὁμοίως δὴ φιλητοὺς ὄντας ἴσως ἀξιωτέον, μηδὲν δὲ τοιοῦτον ἔχοντας, γελοῖον.

Τοῦ καλοῦ μέγιστα εἴδη, τάξις καὶ συμμετρία, καὶ τὸ ὡρισμένον.

Arist. l. 8. Eth. c. 10. Videtur interdum & amatores ridiculi, cùm eos quos amant, sibi in amore respondere volunt. Et certe si æquè digni sint qui amentur, iure & volunt & postulant: sin nihil tale habeant, ridiculum sit id postulare.

L. 3. metap. c. 3. Pulchri namque maximè species sunt, ordo, commensuratio & definitum.

On donne à ceste amour la beauté pour obiect : à cause dequoy on la definit estre vne affectiõ de beauté. Ceste beauté n'est pas la generalle qui n'est riẽ qu'vne apte dispositiõ de certaines choses qui ont vn ordre entre elles : mais c'est la beauté humaine, qui est vne agreable situation & compartiment bien proportionné des lineaments & parties qui composent le visage; & si vne agreable couleur ou teint s'y rencõtrãt, & auec cela & la proportion des membres du corps droict, conuenable & de iuste hauteur, la beauté est accomplie & parfaitte, & non autrement, (car Aristote n'estime pas ceux de petite taille beaux quelque bien proportionnez qu'ils soient : mais iolis seulement.) La veuë qui connoist seule vne telle beauté, est à cause de cela celuy de tous les sens, par lequel les amants reçoiuent le plus ordinaire contentement : & par ce que les Poëtes feignent que Venus est la Deesse de beauté : de là vient qu'on dit qu'amour est son enfant & qu'il la suit. Le mesme Aristote escript qu'en telles amours, les plaintes que font les personnes laides de n'estre pas aymees des belles, autant qu'elles les ayment, sont ridicules : parce que le laid n'a pas

le fondement pour attirer ceste amour vers luy comme a le beau. Tout ce qui passionne les amants n'est pas tousiours vne telle beauté: car c'est quelquesfois la bōne grace, vn certain geste és actions & air au visage, l'humeur & la douceur de la conuersatiō de la personne aymee, qui sont la cause de ceste amour; & quelquefois l'amour mesme qu'elle porte à l'amant. Car l'amour d'vne personne engendre celle d'vne autre, ayant vne certaine connexion auec elle: d'autāt que l'amour mesme est quelque chose d'aymable & souhaittable de soy, & qu'elle vnit en certaine maniere l'amant auec la chose aymee, & fait que le bien de l'amant soit tout de mesme auec celuy de l'aymee: là où nulle autre chose n'est plaisante ny desirable sans elle, non pas mesmes les presents, la reuerence, la crainte, ny l'honneur. Mais on ne laisse pas pourtāt la voulant definir, de dire que cet amour est vn desir de beauté: parce que c'est l'obiect dōt elle prēd sa naissance le plus ordinairemēt: & à cause que l'affection des amants leur fait tousiours trouuer ce qu'ils ayment beau, encores qu'il fust laid; dautāt que leur iugemēt demeure lié par la passiō, aussi biē que leur volōté: à cause dequoy le prouerbe dit, qu'il n'y a point de laides amours. S. Denis Areopagite escript que l'amour naturel se trouue en toutes choses: parce que le beau & le bon aymable se trouue en toutes choses: attendu que chaque chose a vne connaturalité à ce qui luy est conuenable.

Le beau & le bon sont mesmes reellement: comme il paroist, en ce que le beau consistāt en vne deuë proportion des parties de la chose, il est fondé sur la forme comme le bon: au moyen dequoy ils ne different que rationnellement en vn mesme subiect: à sçauoir en ce que le bon se rapporte propremēt à l'appetit, qui se repose en luy cōme en sa fin: à cause dequoy toutes choses appetent le bon: & pour le regard du beau, parce qu'il consiste en vne deue proportion, il regarde la faculté cognoscitiue, qui se repose aussi en luy: c'est pourquoy les choses qui plaisent en les voyant, sont dittes belles: d'où il arriue que les sens les plus cognoscitifs se rapportent principalement au beau: & tels sont la veuë & l'oüye: car nous disons de belles choses à veoir & de beaux sons: là ou pour le regard des obiects des autres sens moins cognoscitifs, nous n'vsons point du nom de beau: à cause dequoy nous ne disons pas de belles saueurs ny de belles odeurs. Et ainsi le beau ayant de plus que le bon vn certain respect ou ordre à la faculté cognoscitiue, le beau est cela dont la connoissance est plaisante: comme le bon est dit ce qui complaist à l'appetit simplement.

S. Ambr. l. 1. de vie- land. Virg. Quand l'amour de la beauté corporelle, laquelle est, comme dit S. Ambroise, vne image de l'ame, & vne figure de la probité; passe sans s'arrester au corps seulemēt, iusqu'à la beauté de l'ame de la chose aymee, qui est ornee de vertu: alors ces deux beautez qui sont comme vne splendeur diuine reluisant aux yeux & rauissant l'esprit humain rendent l'amour si grand, que les effects qui en procedent sont merueilleux, & la liaison d'vn tel amour quasi indissoluble. Car là se trouuent tout ensemble vnies en vn, l'amour de concupiscence, d'amitié, celle de l'esprit & du corps, & le delectable, & l'honneste. Mais quand la chose aymee cache interieuremēt vne laideur, soubs l'apparence de la beauté qui paroist aux yeux: ceste beauté n'est qu'vne ombre legere, & vne vaine imaginatiō, qui trompe les pauures amants: de sorte qu'ils ayment plustost ce qu'ils songent estre aymable, que ce qui l'est.

Il se trouue peu d'amour entre l'homme & la femme qui ne soit meslé d'amour de concupiscence & d'amour d'amitié: & que la vanité, & l'ambition ne soient de la partie, quand leur affection est fondee sur ce qui n'appartient qu'aux sens & à l'opinion. C'est pourquoy les ieunes gens possedez de ces deux passions ensemble (chacune desquelles à part est des plus violentes) en sont transportez à faire tant de folies, comme nous en lisons aux histoires du passé & en voyons encores tous les iours. C'est en vne telle passion que se trouuent principalement & tres apparemment les quatre effects qu'on peut attribuer à l'amour: à sçauoir la liquefaction, la ioüyssance, la langueur, & la ferueur. La liquefaction importe vn certain amolissemēt de l'appetit, par lequel il est disposé à receuoir l'aymé en luy: car il appartient à l'amour que l'appetit soit preparé à la reception du bien aymé; entant que l'aymé est en l'amant: à cause dequoy la congelation du cœur & sa dureté, est repugnante à l'amour; car les choses congelees sont serrees en elles, en sorte qu'elles ne peuuent souffrir l'entree d'vne autre chose. Quand l'aymé est present & possedé, la ioüyssance naist: & s'il est absent deux passions s'ensuiuēt: à sçauoir la tristesse de l'absence, qui est signifiee par la langueur, & vn violent desir d'acconceuoir la chose aymee, qui est signifiee par la ferueur.

Les autres passions donnent du relasche & quelque plaisir à la fin de leur course, lors qu'elles sont arriuees iusqu'à la ioüyssance: mais cet amour ne tourmente pas seulement

les

les amants cependant qu'ils sont à la poursuitte de ce qu'ils aymẽt; ains aussi encores apres qu'ils sont paruenus à la iouÿssance. Car desirant tousiours de posseder seuls ce qu'ils ayment, sans auoir de compagnons, & n'en pouuant prendre d'asseurance par les faueurs, par les paroles, ny par le mouuement des yeux; dautant que ces choses en peuuent promettre autant à vn autre, l'inquietude ne les abandonne iamais, & ne peuuent trouuer de repos; car la seule vertu qui nous peut donner vne certaine asseurance de l'affection, & de la verité des paroles de ce qu'on ayme: ne sçauroit estre que fort rarement de la partie d'vne telle passion.

Tout ce que nous venons de dire de ceste amour & de tous les effets & proprietez que nous luy auons attribuez, se doibt plustost entendre de l'amour non simple passion, mais deuenue habitude, enracinee en l'ame auec le temps, par vne passion cõtinuee, ou par plusieurs reiterees dont elle s'engendre, que de l'amour simple passion: car ce n'est pas la simple passion passagere, & en vn instãt, qui produit tous ces effets: mais celle qui est deuenue profondement grauee en l'ame: & tout de mesme des autres passions dont nous auons traicté, & auons a traicter.

De la jalouzie & du zele.

CHAPITRE XX.

EN l'amour de concupiscence le mouuement de l'amant qui desire fort quelque chose, & se meut contre ce qui repugne à l'acquisition ou iouÿssance de ce qu'il ayme, s'appelle jalouzie, quand l'vn des amants craint que par l'accointance de l'aymé auec d'autres, la particularité qu'il desire en soy, luy soit empeschee. Ceste craincte est fondee sur les merites du riual, que l'amãt apprehẽde estre preferez aux siens: parce qu'en effect ils sont plus grãds: ou ils sõt moindres, il doute que l'aymé ne les iuge pas tels, par quelque sien defaut. La grande amour d'amitié qui fait mouuoir l'amant contre tout ce qui repugne au biẽ de l'aymé, s'appelle zele: & tout de mesme c'est zele, quand on s'efforce de repousser de son pouuoir, ce qui est contre l'honneur & contre la volonté de Dieu.

Entre tous les tourments dont les amants sont affligez en cet amour de l'homme & de la femme, il n'y en a point de si fascheux que la jalouzie: laquelle est en fin la mort de l'amour, si elle dure long temps: car ceste crainte diminuãt peu à peu l'esperance, sans laquelle il ne peut subsister: il va tout de mesme s'affoiblissant, tant que finalement le desespoir ruine l'esperance, & conuertit bien souuent l'amour en rage & en fureur: laquelle se trouuant accompagnee de haine, on est transporté quelquesfois iusqu'à offencer ce qu'on aymoit le plus auparauant. On pourroit dire en faueur de la jalouzie, que c'est vn mal qui en chasse vn autre, n'estoit qu'ainsi que la maladie dont il guarit est grande & fort perilleuse; le remede est bien dangereux aussi: de sorte que ceux-là sont bien heureux qui sont affranchis & à couuert de la tyrannie de l'vn & de l'autre.

Diuision des principales passions en leurs especes.

CHAPITRE XXI.

SOVBS chacune des principales passions il y a plusieurs autres particulieres affections, comme especes soubs leur genre: ainsi pour exemple, l'amour & le desir ont soubs soy l'amour & le desir immoderé d'honneur que nous appellons ambition: l'amour & le desir d'auoir, nommé cupidité, & autres semblables en infiny: la où les concupiscences naturelles que nous auons communes auec les bestes, sont finies: parce que ce qu'elles appetent, est determiné comme appartenant à leur estat naturel: à cause dequoy la condition des hommes est déplorable pour ce regard.

De la hayne.

CHAPITRE XXII.

AInsi que l'amour est vne certaine conuenance de l'appetit auec ce qui est apprehẽdé comme conuenable à la nature, la hayne est vne disconuenance de l'appetit auec la

chose connuë cõme repugnãte & nuisible: à cause dequoy elle en aliene & diuertit nostre esprit: lequel a desagreable les choses qui sont fascheuses. Or cõme toute chose cõuenante, entant qu'elle est conuenante, a la raison du bien : de mesme toute chose repugnante selon qu'elle est, a la raison de mal: & partant ainsi que le bien est l'obiect de l'amour, de mesme le mal est l'obiect de la hayne : & comme l'amour est de deux sortes : à sçauoir de concupiscence & d'amitié; de mesme il y a hayne d'abomination & haine d'inimitié. La hayne d'abomination c'est vn diuertissement de l'appetit de ce qui est desagreable, ou estimé mauuais & nuisible. La hayne d'inimitié c'est vne affection, qu'il aduienne quelque mal, soit par nous ou par vn autre, a quelque chose estimee mauuaise : au moyen dequoy vne telle hayne ne consiste pas en vn abhorrement ou fuitte de l'appetit, mais plustost en vne certaine poursuitte: à cause dequoy ceste sorte de hayne n'est pas si proprement hayne cõme l'autre : car en affectionnant & poursuiuant du mal à autruy, nous auons quelque bien en certaine maniere pour obiect, lequel nous en reuiẽt, ou à ce que nous aymons: en quoy elle a quelque chose approchant de la collere. Et de ceste sorte le desespoir est dit s'exercer au tour du bien auquel nous desesperons de pouuoir paruenir: combien que formellement & par soy il ne soit qu'autour de quelque certaine chose mauuaise: à sçauoir vne impossibilité apprehendee de pouuoir obtenir vn bien.

Il n'importe que le mal soit consideré en la chose haye, ou en quelqu'autre qui s'y rapporte : car en l'vne & en l'autre sorte le mal nous peut mouuoir à le haïr : dequoy il aduiẽt que combien que chacun s'ayme necessairement, & que partant il ne se puisse haïr au regard de ce qu'il a en soy, toutesfois il se peut estre odieux, au respect de certaines miseres de la vie, & incommoditez qu'il souffre en ses affaires.

Puis que la hayne procede de l'amour comme de sa cause, & qu'il est impossible que l'effect soit plus fort que la cause, la hayne ne sçauroit estre simplement plus forte que l'amour; mais il faut que l'amour soit plus forte simplement que la hayne : car vne chose est meuë plus fort à la fin qu'à ce qui est pour la fin: & l'esloignemẽt du mal est ordonné à l'acquisition du biẽ, lequel biẽ est la fin: à cause dequoy le mouuemẽt de l'ame au bien est plus fort qu'au mal: dont il s'ensuit que l'amour qui est vn mouuemẽt droit au bien, est plus fort simplement que la haine, qui est vne fuitte du mal; laquelle se rapporte au bien. Et neantmoins la hayne semble quelquesfois plus forte que l'amour pour deux raisons. Premierement, parce que la hayne est plus sensible que l'amour: car puisque le sentiment consiste en vne certaine immutation, ce qui est desia changé n'est pas tant senty comme lors qu'il se change : & partant la repugnance de ce qui est hay, laquelle cause la hayne, est apprehẽdee plus sensiblemẽt que la conuenance de la chose qu'on ayme. Et pour ceste mesme raison l'amour est plus sentie en l'absẽce de la chose aymee; à cause de l'indigẽce, au moyẽ de quoy il arriue en ces passions cõme en la chaleur de la fiebure hectique: laquelle combien qu'elle soit plus grande, elle n'est pas toutesfois sentie comme celle de la tierce : parce que celle de l'hectique est quasi tournee en habitude & nature. Secondemẽt la hayne se trouue plus forte quelquesfois que l'amour, quand elle n'est pas comparee à l'amour qui luy correspond : car diuerses amours sont plus grandes ou plus petites, selon la diuersité des biens ausquels par proportion les haynes opposees correspondent : au moyen dequoy la hayne qui correspond à vn plus grand amour, meut d'auantage, qu'vne autre moindre amour.

De la delectation ou ioye.
CHAPITRE XXIII.

Πρόδικος διῃρεῖτο τὰς ἡδονὰς εἰς χαρὰν, καὶ τέρψιν, καὶ εὐφροσύνην· ταῦτα γὰρ πάντα τοῦ αὐτοῦ τῆς ἡδονῆς ὀνόματός ἐστιν.

Τὸ μὲν γὰρ ἥδεσθαι τῶν ψυχικῶν.

Διῃρήσθωσαν δὲ αἱ ψυχικαὶ καὶ αἱ σωματικαί· οἷον φιλοτιμία, φιλομάθεια· ἑκάτερος γὰρ τούτων χαίρει, οὗ φιλητικός ἐστιν, οὐθὲν πάσχοντος τοῦ σώματος, ἀλλὰ μᾶλλον τῆς διανοίας.

Ἀλλ᾽ εἰλήφασι γε τὴν τοῦ ὀνόματος κληρονομίαν αἱ σωματικαὶ ἡδοναί, διὰ τὸ πλειστάκις τε παραβάλλειν εἰς αὐτὰς καὶ πάντας μετέχειν αὐτῶν· διὰ τὸ μόνας οὖν γνωρίμους εἶναι, ταύτας μόνας οἴονται εἶναι.

Arist. l. 2. top. c. 6. Prodicus diuisit voluptates in gaudium, et iucunditatem, et letitiam. Hæc enim omnia eiusdem rei, id est voluptatis, nomina sunt.

L. 1. Eth. c 9. Delectari enim in eorum numero ponitur, quæ ad animum pertinent.

L. 3. c. 13. Constituatur hæc voluptatum partitio, vt aliæ sint animi, aliæ corporis, vt honoris cupiditas, & discendi studium : vterque enim horum eo delectatur, cuius amore & studio tenetur, cum corpus nihil patiatur, sed vis cogitandi potius.

L. 7. c. 14. Sed nominis hereditas venit ad corporis voluptates. propterea quod plerumque sese ad eas homines applicant, earumque sunt omnes participes. Quia igitur hæ solæ notæ sunt, iccirco has solas putant esse voluptates.

Tout ainsi que la ioye ou volupté sensitiue est vne passion de l'appetit concupiscible, naissant en luy de la conionction de l'animal, auec l'obiect qui luy est conuenable; par l'operation de l'vn des sens (comme pour exemple, lors que quelque couleur proportionnee à la veuë y est ioincte par la vision : c'est à dire par l'action de la veuë : & tout de mesme lors qu'vn son conuenable frappe l'ouye : ou que des viandes proportionnees touchent le goust : & generallement de tous les autres sens,) semblablement la delectation intellectuelle c'est vne affection ou passion de la volonté, en suiuant l'operation de l'entendement, autour d'vn certain obiect intelligible, qui luy est conuenable & proportionné : ne differant la delectation & la volupté, sinon en ce que la volupté est plus ordinairement prise pour vne passiõ de l'appetit sensitif, que de l'intellectif. Et cela suiuant ce que dit Aristote, que les voluptez du corps ont herité de ce nom : parce que les animaux y sont fort addonnez, & en sont tous participants : & la ioye semble n'appartenir qu'aux hommes seuls entre les animaux ; à cause qu'il n'y a qu'eux qui connoissent que leur fin est leur fin.

Que l'amour compatit auec la iouïssance & non le desir.

CHAPITRE XXIV.

L'Amour regarde le bien en commun possedé ou non possedé : à cause dequoy il n'y a point de doute que l'amour ne soit tousiours auec la iouïssance : car on ne se delecte qu'en la chose aymee. C'est pourquoy S. Augustin dit que iouir, c'est adherer d'amour à quelque chose pour l'amour d'elle mesme : & S. Thomas que l'amour est d'vne chose qu'õ a : mais le desir ne peut cõpatir auec l'amour, puis qu'il est d'vne chose absente ou qu'on n'a pas, si ce n'est par accident : à sçauoir, quand la chose delectable n'est pas possedee parfaittement. Et cela peut estre ou de la part de la chose possedee : comme quand on ne l'a pas tout ensemble, & qu'elle est receuë successiuement : car alors on desire la iouïssance du reste ; ainsi qu'il arriue aux delectations de l'attouchement : ou de le part de celuy qui l'a : comme quand quelqu'vn n'a pas tout d'vn coup vne chose parfaitte en soy ; de la sorte qu'il arriue en la connoissance des choses diuines, cependant que nous sommes en ce monde.

S. Thom. in 12. l. metap. lect. 6.

De la conionction de la chose delectable requise à la delectation.

CHAPITRE XXV.

LA delectation est causee par la presence du bien conuenable ; lequel doit estre conioinct : à sçauoir reellement, en acte ou en puissance : ou bien selõ sa ressemblance par la connoissance. Mais parce que la conionction reelle est plus grande que selon la ressemblance : & plus grande de la chose en acte qu'en puissance ; à cause de cela, la plus grande delectation corporelle, c'est celle qui ensuit le sens, lequel requiert le plus la presence de la chose delectable : à sçauoir l'attouchement & le goust. La delectation de l'esperance tient le second rang, en laquelle la conionction du delectable n'est pas seulement selon la connoissance : mais aussi selon la faculté d'acquerir le bien qui delecte. La delectation de la memoire a le troisiéme lieu. L'amour & la concupiscence causent aussi de la volupté : mais l'amour engendre en certaine maniere quelque tristesse actuelle, entant qu'elle faict souuenir de la chose aymee, de l'absence de laquelle on s'attriste : & à l'opposite, la memoire de la tristesse faict naistre de la delectation : à cause que le mal est passé : car estre priué d'vn mal, est reputé pour bien.

Quelle connoissance est requise pour la delectation.

CHAPITRE XXVI.

LA connoissance actuelle de l'obiect delectable & de son vnion, est requise aussi en la delectation : comme il paroist, en ce que quand l'animal dort, ou qu'il est empesché par quelqu'autre accident de connoistre actuellement cette vnion de l'obiect, il ne se delecte pas en la chose vnie, encores qu'elle soit conuenable. Cecy est confirmé parce que nous ne

nous resiouïssons point en la souuenance des choses passees, sinon entant que nous comprenons qu'elles ont quelquesfois esté presentes; & n'auons point de plaisir de ce que nous desirons qu'en l'esperance, que nous y paruiendrons quelquesfois: Doncques la delectation requiert la connoissance actuelle, tant pour le regard de ce que l'obiect luy est conuenable, que de son vnion auec celuy qui se delecte.

De la delectation naturelle.

CHAPITRE XXVII.

Καθ' ἑκάστην γὰρ ἐνέργειαν οἰκεία ἡδονή ἐστιν.

Δοκεῖ δ' εἶναι ἑκάστῳ ζώῳ καὶ ἡδονὴ οἰκεία, ὥσπερ καὶ ἔργον· ἡ γὰρ κατὰ τὴν ἐνέργειαν· καὶ ἐφ' ἑκάστῳ δὲ θεωροῦντι τοῦτ' ἂν φανείη· ἑτέρα γὰρ ἵππου ἡδονὴ καὶ κυνὸς καὶ ἀνθρώπου, καθάπερ Ἡράκλειτός φησιν, ὄνους σύρματ' ἂν ἑλέσθαι μᾶλλον ἢ χρυσόν.

Τὸ γὰρ οἰκεῖον ἑκάστῳ τῇ φύσει κράτιστον καὶ ἥδιστόν ἐσθ' ἑκάστῳ.

Ποιεῖ δὲ τὴν ἡδονὴν ἑκάστοις τὸ κατὰ φύσιν οἰκεῖον.

Arist. l. 10. Eth. c. 5. Sua enim cuiusque functionis muneris voluptas est.

Videtur autem sua cuiusque animalis, vt et munus, esse voluptas. Est enim functionis muneris consentanea cuiusque animantis propria. Quod in singulis si quis spectare voluerit, perspicuum esse poterit. Alia enim equi voluptas est alia canis, alia hominis: quemadmodum ait Heraclitus, iucundius enim est asinis pabulum quàm aurum.

C. 7. Nam quod cuiusque proprium est natura, idem & optimum cuique est, & iucundissimum.

L. 8. politic. c. 7. Affert autem vnicuique voluptatem id quod cuiusque naturæ accommodatum est.

LA vraye & naturelle delectation se faict autour de chaque operation naturelle & propre à chaque chose; qui est cause que nous voyons, comme dit Aristote, que la delectation d'vn cheual est d'vne sorte: & celle d'vn homme d'vne autre: parce que leurs formes estant distinctes d'espece, leurs propres operations sont diuerses. Et de là Heraclite dit que le foing est plus delicieux à vn asne, que l'or: & à l'opposite l'homme prefere l'or au foing, & en reçoit plus de plaisir. Et ainsi l'hõme se delecte autour des sciences & disciplines, des vertus, de l'honneur, des richesses, du recit des histoires, ou des fables: dequoy les animaux bruts n'ont aucune connoissance, ny volupté.

Des especes des choses delectables.

CHAPITRE XXVIII.

DEs choses delectables les vnes le sont selon la nature de ceux qui s'en delectent: & les autres contre leur nature. Des choses delectables selon la nature, les vnes le sont vniuersellement; comme pour exemple, manger & engendrer son semblable: car chaque animal capable d'engendrer, se delecte de ces deux choses: parce qu'il en est conserué en son indiuidu & en son espece. D'autres sont delectables non simplement à tout animal, mais à quelqu'vn seulemẽt: & ces choses sont diuersifiees selõ les genres & especes des animaux: & en l'espece humaine selon les diuerses complexions. Car autre est l'aliment qui est delectable à l'asne, & autre celuy qui est delectable au lion: & autre celuy qui est delectable à l'homme: & entre les hommes, autre celuy du colere, & autre celuy du sanguin.

Les choses delectables aux hommes selon la nature sont de deux sortes, les vnes leur sont necessaires, & les autres volontaires. Les necessaires sont celles, sans lesquelles l'homme ne peut estre conserué en l'indiuidu: comme manger & boire: ou en l'espece, comme l'acte de la generation. Et les volontaires sont celles, sans lesquelles l'homme peut estre conserué; & toutesfois il les recherche ordinairement: comme pour exemple, amasser des richesses, estre honoré, loüé, commander, & semblables.

Καὶ τὸ νικᾶν ἡδύ, οὐ μόνον τοῖς φιλονίκοις, ἀλλὰ καὶ πᾶσι· φαντασία γὰρ ὑπεροχῆς γίνεται, οὗ πάντες ἔχουσιν ἐπιθυμίαν, ἢ ἠρέμα, ἢ μᾶλλον.

Καὶ τὸ μανθάνειν, καὶ τὸ θαυμάζειν, ἡδύ, ὡς ἐπὶ τὸ πολύ.

Arist. l. 1. Rhetor. c. 11. Et vincere iucundum est, non solum, studiosis victoriæ, sed etiam omnibus: phãtasia enim excellentiæ gignitur, cuius omnes habent cupiditatem, aut remissius, aut vehementius.

Et discere & admirari iucundum est plerumque.

L'admiration est cause de delectation, comme dit Aristote, non pas entant qu'elle a l'ignorance conioincte auec elle; mais à raison du desir de sçauoir, la cause de l'effect excedant nostre connoissance: dequoy s'ensuit l'esperance d'y paruenir; à laquelle la delectation est conioincte: c'est pourquoy toutes choses admirables sont delectables comme les rares. Car comme dit Aristote, conferer vne chose auec vne autre: c'est vn acte connaturel de la raison. Et pour cette mesme raison estre deliuré de grands perils, est delectable: parce qu'il est admirable. Vaincre est aussi vne chose delectable, non seulement à ceux qui s'estudient de vaincre, mais aussi à tous les hommes: car il y a vn desir d'exceller commun à la nature humaine, que les vns ont plus grand, & les autres moindre.

Que l'homme seul entre les animaux recherche des delectations de diuerse espece.

CHAPITRE XXIX.

COmbien que nous voyons entre les bestes de mesme espece, que quelques-vnes cherchent diuerses delectations, selon diuerses habitudes, dispositiõ, aage & saison: neantmoins il n'y a que les seuls hommes proprement entre tous les animaux de mesme espece, qui ayent des delectatiõs distinctes d'espece: car l'vn ayme vne chose, & quelqu'autre vne differente de luy: & ce qui est agreable à cettuy-cy, desplaist à cettuy-là: dont la raison est, que leurs operations & delectations ne prouiennent pas de la seule naturelle inclination, ny de la seule conduitte de la nature: mais aussi de la raison, laquelle n'est pas determinee à vne seule chose: comme est la puissance naturelle: dequoy il aduient, que chacun se delecte en ce qu'il conçoit comme conuenable: & s'attriste en l'opposite: & d'autant que le iugement & l'apprehension sont diuersifiez selon diuerses dispositions, il aduient qu'vne mesme chose peut estre plaisante en vn temps à l'homme, qui luy sera fascheuse en vne autre saison: là où és autres animaux, les operations prouiennent de l'inclination naturelle, qui est determinee à vne chose: c'est pourquoy les hirõdelles cõposent leurs nids d'vne mesme sorte: & ceux qui construisent des maisons les bastissent de differente façon. De cecy nous pouuons dire, que quand vne nature est simple & inuariable, qu'vne mesme action luy est tousiours delectable: à cause dequoy Dieu (ce dit Aristote) iouït tousiours d'vne mesme & simple delectation, qui consiste en la contemplation & amour de soy-mesme.

La cause que la varieté des delectations est tres-plaisante à l'homme, c'est comme dit Aristote vne certaine malice, c'est à dire, vn defaut de la nature humaine, qui ne peut pas tousiours s'arrester en vn mesme estat: de sorte qu'ainsi qu'il est delectable au meschant de passer d'vn peché en vn autre, de mesme la nature imparfaitte de l'homme, est capable de plusieurs choses & de plusieurs perfections, dont il est priué: à cause dequoy il n'arreste pas son esprit en vne seule, ains il cherche de viure delectablement par la varieté.

De la fin de la delectation.

CHAPITRE XXX.

Ἡ δὲ ἡδονὴ τελειοῖ τὰς ἐνεργείας, καὶ τὸ ζῆν δὲ, οὗ πάντες ὀρέγονται.

Συναύξει γὰρ τὴν ἐνέργειαν ἡ οἰκεία ἡδονή· μᾶλλον γὰρ ἕκαστα κρίνουσι καὶ ἐξακριβοῦσιν οἱ μεθ' ἡδονῆς ἐνεργοῦντες.

Ἐπιδιδόασιν εἰς τὸ οἰκεῖον ἔργον χαίροντες αὐτῷ.

Arist. l. 10. Eth. c. 4. Voluptas functiones muneris perficit atque absoluit, & vitam quoque, quam omnes expetunt.

C. 5. Auget enim & amplificat muneris functionẽ sua voluptas: nam diligentius quidque iudicant, accuratiusque persequuntur & administrant, qui cum voluptate munere funguntur.

Magnos progressus in suo quisque studio et munere faciunt, si eo delectentur.

LA nature a ordonné & estably la volonté & la delectation à la suitte des propres operations de l'animal, lors qu'il s'vnit par ses facultez cognoscitiues, auec son propre & proportionné obiect, afin qu'en estant alleché & attiré, il insiste à operer, & ne demeure point otieux, mais paruienne à la fin, pour laquelle il a esté produit, & d'autant que l'intention de cette sage ouuriere est de perpetuer les especes des animaux, qui sont le plus bel ornement du monde sensible: & ne le pouuant faire

selon les loix de l'vniuers, qu'en conseruãt l'estre des indiuidues par la nourriture, autant que leur duree est ordonnee & par la propagation & generation de leurs semblables, pour leur succeder quand ils meurent: pour ces raisons, elle a conioinct aux actions de boire & manger, & à l'acte de Venus, les plus grãdes voluptez du corps: afin que les animaux y vacassent plus volontiers; & que par ce moyen elle les conduisist à leur fin, & paruint à la sienne. Et quant à ce qu'Aristote dit que la delectation est appettee pour l'amour d'elle-mesme, & que c'est follie de s'enquerir pourquoy quelqu'vn cherche à se delecter: c'est parce qu'on ne la rapporte ordinairement qu'à elle mesme, qui est desirable de soy; quand elle ne seroit point conioincte à l'operation: combien que comme nous auons dit, la nature vniuerselle l'ait instituee à sa suitte; comme vn certain allechement, & pour exciter les animaux à leurs œuures, & les parfaire en y insistant. Tout ainsi que combien que la solde ou le buttin que le Capitaine propose à ses soldats, afin de les exciter à combattre pour obtenir la victoire, soit la cause pour l'amour de laquelle ils se hazardent aux combats: neantmoins la victoire est plus noble & parfaitte, qui est la fin du combat, & celle où le Capitaine tendoit, & dressoit les actions de ses soldats, par le moyen de la solde & de l'esperance du butin. Cecy peut estre confirmé par l'exemple des choses inanimees: car tout ainsi que l'animal est enclin à sa fin par son appetit, & qu'il s'y repose, de mesme les corps natruels ont des inclinations naturelles vers leurs propres fins, esquelles ils se reposent quand ils les ont acquises. Or il seroit ridicule de dire, que la fin du mouuement d'vn corps pesant, n'est pas d'estre en son lieu propre; & que le repos de l'inclination par laquelle il y tendoit est sa fin. Car si la nature auoit pour principalle intention de faire reposer cette inclination à se mouuoir, elle ne la donneroit pas: attendu qu'elle ne faict rien en vain. Mais ce n'est pas pour cela aussi qu'elle l'a instituee: ains afin de tendre par elle à son propre lieu; lequel ayant atteint, elle s'y repose: & ainsi le repos n'est pas la fin: mais il l'accompagne seulement. Et partant la delectation n'estant qu'vn repos de l'appetit en quelque bien conuenable, comme le desir est vne inclination vers ce bien pour l'atteindre, elle n'est pas fin: mais elle l'accompagne comme vn repos en cette fin.

Que la delectation est vn acte de l'appetit.

CHAPITRE XXXI.

Καθὰ πάσαν γὰρ αἴσθησίν ἐστιν ἡδονή· ὁμοίως δὲ καὶ διάνοιαν καὶ θεωρίαν.

Τελειοῖ δὲ τὴν ἐνέργειαν ἡ ἡδονὴ, οὐχ ὡς ἡ ἕξις ἐνυπάρχουσα, ἀλλ' ὡς ἐπιγινόμενόν τι τέλος, οἷον τοῖς ἀκμαίοις ἡ ὥρα.

Οὐ μὴν ἔοικέ γε ἡδονὴ διάνοια εἶναι, οὐδ' αἴσθησις· ἄτοπον γάρ· ἀλλὰ διὰ τὸ μὴ χωρίζεσθαι φαίνεταί ταὐτόν τισιν.

Arist.l.10.Eth.c.4. Habet enim sensus suam quisque voluptatem: item cogitatio et cognitio.

Perficit autem muneris functionem voluptas, non vt habitus penitus insitus, sed vt finis quidem subsequens: veluti eos, qui florent ætate, forma maturitas.

C.5. Non tamen videtur voluptas cogitationis aut sensus esse functio. Absurdum enim fuerit: sed propterea quod non separentur, idẽ esse nonnulli existimant.

ARistote dit, & auec raison, que la delectation est vne perfection qui accomplit & augmente les operations, les ensuit, & leur est coniointe d'vne tres-grande affinité: (car les choses operent plus absolument, exactement, & auec d'auantage de vigueur, quand elle y est meslee) & tient que la delectation se trouue en toutes les operations des sens & de l'entendement: mais il n'a point determiné assez clairement, si elle est quelque chose reellement distincte des operations, ou si c'est l'operation mesme: ny si estant operation, elle est l'acte d'vne puissance connoissante, ou de l'appetit; combien qu'il semble incliner d'auantage du costé des operations de la faculté connoissante que de l'appetit. Or l'experience que tout sentiment & toute intellection parfaitte sont delectables, & les imparfaittes sans delectation, est cause que plusieurs de ceux qui ont commenté les Ethiques d'Aristote, veulent que la delectation ne soit autre chose que la perfection de l'operation d'vn agent connoissant; laquelle est nommee perfectiõ: parce qu'elle parfaict l'operation. Dont nous auons pour signe, que l'homme & les bestes entendants & sentants, perseuerent autant en leur operation qu'ils s'y delectent & non d'auantage, s'ils, n'y sont contraincts: & là dessus ils concluent, que la delectation est vne perfection ou forme accidentelle suruenant à l'operation du sens, ou de l'entendement, & la parfaisant: laquelle

laquelle forme resulte de la deuë conionction de l'obiect conuenable auec vne de ces deux puissances cognoscitiues qui opere. Quant à moy ie suis bien d'accord que la delectation n'est point l'operation d'vne puissance cognoscitiue : car nous receuons quelquesfois de la delectation, quelquesfois de la tristesse de l'operation d'vne mesme puissance cognoscitiue, autour d'vn mesme obiect, elle demeurant en mesme disposition de connoistre, & luy tousiours également connoissable : en sorte que l'operation peut estre aussi parfaitte vne fois comme l'autre : ce qui ne pourroit arriuer si la connoissance mesme estoit la delectation : car de mesme cause les effects doiuent tousiours estre semblables, quand il n'y a point de changement és dispositions, ny és circonstances, d'vne part ny d'autre. Mais mon opinion n'est pas que cette forme soit la delectation, ains plustost vne chose delectable & delectante, laquelle resultant de l'vnion de l'obiect auec la faculté cônoissante, cause la delectation en l'appetit sensitif ou intellectif, & en est l'obiect : soit que cette forme ou perfection soit distinguee reellement, ou non de l'action de la faculté connoissante. Car sans doute la delectation est vne affection : & partant vne operation ou mouuement de l'appetit sensitif ou intellectif. Là où à leur compte ce ne seroit pas vne operation, ny de la puissance cognoscitiue, ny de l'appetit, ains seulement vne perfection accidentelle, arriuant de dehors à l'operation qui la constitueroit en estre formellement, & non effectiuement : ainsi que la beauté parfaict la ieunesse non affectiuement, mais comme vne forme accidentelle suruenante. (car en cette sorte les choses imparfaittes en parfont bien de plus parfaittes, & les accidents les substances,) Et neantmoins on peut dire, que la delectation prise pour acte de l'appetit, est la perfection de l'operation : d'autant que ceux qui contemplent quelque chose auec plaisir, la iugent plus clairement & certainement, & demeurent plus long temps en la contemplation : parce que l'esprit est retenu d'auantage en cela où il se delecte, tant és choses naturelles qu'és sciences & arts. Et ainsi la delectation n'est pas vne perfection adherante à l'operation, mais seulement cause de sa perfection ; entant que nous y faisant insister, nous la produisons plus parfaittement.

S.Thom. in l. 10. Eth. c.8.

Scol. Conimb. in l. 2 de anim. q.2.ar.2.

Comment la delectation se faict en vn instant & en temps.

CHAPITRE XXXII.

Δῆλον οὖν ὡς ἕτεραί τε ἂν εἶεν ἀλλήλων· καὶ τῶν ὅλων τι καὶ τελείων ἡ ἡδονή· δόξειε δ' ἂν τοῦτο καὶ ἐκ τῶ μὴ ἐνδέχεσθαι κινεῖσθαι ἢ μὴ ἐν χρόνῳ, ἥδεσθαι δέ· τὸ γὰρ ἐν νυνῶ, ὅλον τι.

Arist. l. 10. Eth. c. 3. Perspicuum igitur est, motum & voluptatem inter se differre, voluptatemque totum quiddam & perfectum esse. Quod quidem etiam ex eo intelligere licet, quod fieri non potest, vt quis moueatur nisi in tempore : sed vt voluptate efficiatur potest. Nam quod in puncto temporis positum est, totũ quiddam est.

PVISQVE la delectation ensuit l'action de la puissance cognoscitiue, & que l'acte de toute puissance cognoscitiue est immanent, & partant faict en vn instant : à cause de cela la delectation suiuant vne telle operation, se faict en vn instant, & est toute ensemble & parfaitte tellemẽt qu'il ne se peut prendre aucun temps, auquel la delectation se face ; ny vn plus grand temps auquel elle soit parfaitte : excepté quand par quelque accident vne operation du sens se faict par parties : car alors il en aduient tout de mesme de la delectation, ainsi que nous auons dit : comme pour exemple, quand quelque chose commence à estre veuë de loing, & peu à peu deuient plus proche, alors la vision se faict par parties, ainsi que la representation. Mais neantmoins combien que la delectation se face en vn instant, elle ne laisse pas d'auoir de la duree, autant de temps, que l'obiect & la puissance cognoscitiue demeurent en vne mesme & deuë disposition : à sçauoir, cependant qu'ils sont deuëment conioincts ensemble. Dont la raison est, que les choses actiues & passiues demeurant en vne mesme disposition & habitude les vnes enuers les autres, le mesme effect demeure : car la chose delectable resultant de l'vnion de l'obiect & de la puissance cognoscitiue, elle durera autant qu'ils sont conioincts ensemble par leur action & passion : & par consequent la delectation tout de mesme.

Que la delectation de l'homme n'est pas continuelle.

CHAPITRE XXXIII.

L'Homme ne peut pas continuellement se delecter, mais il est necessaire qu'apres quelque temps la delectation deffaille: & bien souuent elle est suiuie de fascherie & de tristesse. La raison de cela est, qu'il se peine & trauaille en operãt: car toutes les choses qui ont des corps subiects à alteration, ne peuuent continuellement operer: parce que les organes se lassent & se debilitent, & ont besoing de repos. Or en toute operation de l'homme pendant qu'il est en cette vie, il y a ordinairement des organes passibles concurrents: car le sens opere par vn organe auquel il est lié: & l'entendement combien qu'il n'ait point d'organe, toutesfois durant cette vie, il entend rarement sans que la fantaisie luy administre les fantosmes: doncques parce que l'homme trauaille en toute operation, il a besoing de repos: à cause dequoy il ne peut pas tousiours, ny continuellement operer, ny consequemment se delecter: parce que la delectation ensuit l'operation, & est operation elle mesme: & que l'operation estant ostee la delectation l'est aussi.

Que la delectation ou volupté est reelle.

CHAPITRE XXXIV.

Ἀναπλήρωσις γὰρ τῆς ἐνδείας, ἡ φυσικὴ ἐπιθυμία.

Οὐ τῶν αὐτῶν ἡδεῖ χαίρουσιν, ἀναπληρουμένης τε τῆς φύσεως καὶ καθεστηκυίας· ἀλλὰ καθεστηκυίας μὲν, τοῖς ἁπλῶς ἡδέσιν· ἀναπληρουμένης δὲ καὶ τοῖς ἐναντίοις.

Ἰατρεῖαι, ὅτι ἐνδεοῦς, καὶ ἔχειν βέλτιον ἢ γίνεσθαι.

Ὑποκείσθω δ' ἡμῖν εἶναι τὴν ἡδονὴν, κίνησίν τινα τῆς ψυχῆς, καὶ κατάστασιν ἀθρόαν καὶ αἰσθητὴν εἰς τὴν ὑπάρχουσαν φύσιν· λύπην δὲ τοὐναντίον.

Arist. l. 3. Eth. c. 13. Naturalis enim cupiditas est id, quod deest, explere velle.

L. 7. c. 13. Non iisdem rebus iucundis delectantur homines, cum expletur, & cum in suo statu est natura. Sed natura constituta, rebus delectantur absolutè iucundis: cum expletur verò, etiam contrariis.

C. 15. Voluptates curationes sunt eius quod aliquid desiderat: & possidere quam aquirere prestat.

L. 1. Rhetor. c. 11. Iam positum sit nobis, voluptatem esse motionem subitam et sensibilem, in statu naturæ conuenienti, molestiam verò contrarium.

PYTHAGORAS, Heraclite, & Empedocles, essayans, comme seueres censeurs des mœurs & de la vie; de mettre en mespris la volupté corporelle: ils ont dit qu'elle n'auoit aucune essence; mais qu'elle apparoissoit quelque chose en la fuitte de la douleur. Ceux qui ont suiuy Democrite & les Epicuriens, estimoient que c'estoit vne indolence au corps, & vne tranquillité en l'esprit. Les Philosophes Sceptiques qui sont descendus de Piro Eliense, affermoient, qu'il n'y auoit point de volupté du tout; & que selon la diuersité des hommes, ce qui sembloit volupté à l'vn, estoit déplaisant à l'autre. Mais selon Aristote & selon la verité, la volupté corporelle, & la delectation, ou ioye spirituelle, sont quelque chose de reel: soit qu'elles ayent leur nature & essence reellement distincte des operations qu'elles ensuiuent, ou qu'elles soient les operations mesmes, ou quelques passions & affections de l'appetit. Cela est tres-manifeste à qui les voudra considerer selon chacun des sens; car premierement, il n'y a point de doute que les voluptez de l'attouchement ne soient quelques choses de reel, nonobstant qu'elles soient tousiours conioinctes à l'indigence: & que ce qui nous le faict desirer soit, quant à son materiel, vne certaine priuation de la temperature, soubs laquelle les animaux demeurent en repos: & comme vne maladie dont les choses delectables sont la medecine: car neantmoins elles ont pour leur regard certaines formes, qui accomplissent vne telle indigence & priuation: à cause dequoy Aristote dit, que c'est vne perfection suruenante à l'operation qu'elle ensuit & accomplit. Et de faict si elles n'estoient quelque chose de reel, les animaux bruts qui n'ont point de connoissance des priuations, ny autres estants rationels, ne seroiẽt pas émeus & poussez à les rechercher, depuis qu'ils en ont gousté, auec vne telle violence, cõme nous les voyõs poussez à la suitte de celles du goust & de l'attouchement.

mẽt. Il est tout de mesme des autres sens exterieurs & des interieurs, cõme de ces deux cy; cõbien que ce soit moins sensiblemẽt, & moderemẽt; & principalemẽt és animaux bruts: ausquels il semble que la nature se soit contentee de donner de la volupté aux sens de l'attouchement, pour les affectionner à la conseruation de leurs indiuidus par sa nourriture: & à celle de l'espece, par la generation: & qu'elle a voulu aussi que ceste volupté fust fort grande aux hommes, en ces mesmes sens entre tous les autres, pour les mesmes considerations: afin que sa laideur eust moins de moyen de les en diuertir du tout, pour s'addonner aux delectations spirituelles; & de se ruyner par ce moyen bien tost eux & toute leur espece. Quant aux delectations spirituelles que nostre ame ressent de la connoissance des belles choses & de leur iouyssance par l'entendemẽt & par la volonté, elle demõstre assez par ses effects, qui redondent iusqu'au corps, qu'elle est quelque chose de reel, dont la nature les a voulu accompagner: afin de perseuerer plus longuement en ces operatiõs, qui sont seules dignes de l'homme: & partant nous concluons, que la volupté & la delectation ont essence, sont quelque chose de reel, & non vne priuation ou opinion seulement.

Quelles delectations sensuelles sont plus & moins pures.

CHAPITRE XXXV.

LA perfection de la delectation dépend de l'obiect, de sa faculté, de son organe, pour le regard de celle qui en a, & du moyen: de sorte que selon que la puissance & l'obiect sont plus nobles, & l'organe & le moyen bien disposez, la delectation est plus grande & plus parfaitte; comme nous l'experimentons en chacun de nos sens: à sçauoir en voyant de belles choses, en oyant la musique proportionnee à nostre humeur, & au gouster des certaines saueurs qui nous plaisent, & sont desagreables à d'autres: parce qu'elles sont plus proportionnees à nostre organe qu'au leur: & finalement en la contemplation des choses esleuees, & diuines quand nostre entendement en est capable. Et parce que la pureté des delectations dépend aussi de celle des operations qu'elles ensuiuent, & que les operations des sens sont plus pures les vnes que les autres; (car la veuë est plus immaterielle, & l'oüye apres, & puis l'odorer & le goust, & finalement l'attouchement, qui l'est le moins de tous) il aduient de là, qu'entre les delectations sensuelles, la plus pure c'est la delectation qui procede de la veuë: & la plus impure, c'est celle de l'attouchemẽt & du goust: encores qu'elle soit la plus forte: à cause dequoy elle est moins noble, plus blasmable & appellee brutale. Et de là vient que les delectations des autres sens, sont d'autant plus pures, qu'elles approchent de la veuë, & d'autant plus impures, qu'elles approchent de l'attouchement.

Il y a des voluptez qui ne sont pas simples voluptez ou pures: parce qu'elles sont meslees de douleur, mais voluptez par accident: & telles sont celles qui suiuent les operations tendant à la constitution de quelque nature: comme pour exemple, quand nous auons faim ou soif, la nature semble auoir de l'indigence en cela, & par la repletion elle est restituee: laquelle repletion est suiuie de volupté, mais meslee de la douleur de la faim, & de la soif, la volupté de l'vn n'estant poit sans la douleur de l'autre.

Du ris.

CHAPITRE XXXVI.

PVISQVE le ris conuient à l'homme seul & qu'il est ordinairement auec les choses delectables, il ne sera pas hors de propos d'en dire quelque chose en cet endroict. Le ris c'est vn prompt mouuement de l'ame, prouenant d'vne chose plaisante, pour declarer la ioye conceue interieurement; par lequel les muscles de la poitrine & de la bouche, sont meus, auec vne certaine impetuosité, moyennant les esprits que le cœur enuoye en se dilatant.

Que les delectations spirituelles sont plus grandes & pures que les corporelles.

CHAPITRE XXVIII.

LEs delectations spirituelles sont plus grandes que les voluptez corporelles: premierement à cause du bien dont elles sont causees, de la partie qui le reçoit, & de la conionction qui s'en fait: car le bien spirituel est plus aymé que le corporel, cõme nous le connoissons en ce que ceux qui ont l'vsage de la raison libre, s'abstiennẽt des plus grandes voluptez corporelles, pour ne perdre point l'honneur qui est vn bien spirituel. Quant à la partie intellectiue, qui iouyt du bien spirituel, elle est plus noble & aymee que la sensitiue, comme il paroist en ce qu'il n'y a personne qui ne voulust plustost perdre la veuë qui est le plus excellent des sens, que l'vsage de l'entendement, pour demeurer comme vn fol & cõme vne beste. Et pour le regard de l'vnion du bien, celle qui se fait par la partie intellectiue est plus intime, plus parfaitte & plus stable, que par la sensitiue: d'autãt que les sens ne s'arrestent qu'au tour des accidents de la chose, & l'entendement penetre iusqu'à l'essence. Elle est encores plus parfaitte, parce qu à la conionction de l'obiect sensible auec le sens, il y a vn mouuement adioinct, qui est vn acte imparfait: à raison dequoy les delectations sensibles ne sont pas toutes ensemble: car quelque partie d'elles passe cependant que l'autre vient & succede: comme il se voit en la delectation des viandes & des choses veneriennes. Mais les delectations intellectuelles estants sans mouuement, elles se trouuent à cause de cela toutes ensemble. Elles sont aussi plus durables: parce que les choses corporelles sont corruptibles & subiectes à vne infinité d'accidents, qui les peuuent troubler: à cause dequoy elles defaillent bien tost: là où les biens spirituels sont incorruptibles & hors de l'empire des accidents. Or les delectations des biens qui sont les plus aymez, receus en la partie la plus noble & estimee, & auec lesquels la conionction est plus parfaitte, & de plus longue duree, estant les plus grandes: il s'ensuit que les delectations spirituelles qui ont toutes ces conditions sont plus grandes que les corporelles. Nous connoissons encores que les delectations spirituelles sont les plus grandes, en ce que le bien qui conuient aux choses selon leur propre nature, estant le plus delectable (dautant que la propre delectation de chaque chose luy est extremement delectable, comme nous le voyons au cheual qui prend plaisir à courir, au chien qui ayme la chasse, & en l'oyseau qui se delecte à chanter:) les delectations de l'homme selon sa propre operation entre tous les animaux, qui est entendre, luy seront plus grandes que les corporelles, qui ne sont qu'autour des choses delectables par accidents, & plaisantes seulement entant qu'elles ostent l'indigence; laquelle estant chassee, la delectation cesse: comme l'experience s'en fait en la viande & és breuuages, qui donnẽt du plaisir seulement alors & selon qu'ils ostent la faim & la soif, & partant ne sont pas tousiours delectables: voire mesme l'indigence y estãt elles ne sont pas delectables, si l'homme n'est sain: car la vertu nutritiue estant debilitee, c'est peine à l'homme, & non soulagement de manger. Et d'auantage les voluptez corporelles destruisent la nature en les voulant continuer, & deuiennẽt fascheuses: comme il se void en la delectation des viandes; à cause dequoy quand quelqu'vn est venu à la perfection & à s'en assouuir, il les mesprise: & tout de mesme pour celle de Venus. Mais les delectations spirituelles parfont la nature intellectuelle: de sorte que quand on en est venu à l'accomplissement, elles sont alors plus delectables: si ce n'est d'auanture par accident, entant que quelques operations corporelles estant adioinctes aux operations contemplatiues, les organes se lassent par l'assiduité d'operer. Doncques les delectations spirituelles estãt au tour des choses tousiours delectables, selõ la propre nature de l'homme, & non par accidẽt & indigence: & les delectatiõs corporelles au tour des choses plaisantes par accidẽt, indigẽce, & à temps seulemẽt: il s'ensuit que les spirituelles sont les plus grãdes.

Les delectations corporelles ne sont pas si pures aussi que les spirituelles; premieremẽt parce que les corporelles se trouuent meslees de tristesse: car si quelqu'vn a faim il s'attriste premieremẽt, & desire la viande, & puis il se delecte en remplissant son vẽtre, & a de l'incõmodité apres: & tout de mesme du plaisir de Venus. Mais la delectatiõ qui vient premierement de la contemplatiõ, ne suppose point de tristesse precedente le plaisir. Or puis que les delectations spirituelles ne sont point meslees de tristesse, & que les corporelles sont conioinctes à l'indigẽce & au trauail: les spirituelles sõt plus pures: car chaque cõtraire est d'autant plus parfait qu'il est moins meslé auec son cõtraire: comme la chaleur du feu qui n'est meslé auec aucun degré de froid, & la blancheur qui n'a rien du noir, sont tres parfaittes.

Les

Les delectatiōs spirituelles sont aussi meilleures que les corporelles: car premieremēt les delectatiōs esquelles la superabondāce n'est point blasmable, ains loüable, sont meilleures que les delectatiōs esquelles la superaboãndce est vituperalle. Or és delectatiōs spirituelles, la superabondāce n'est point blasmable: tant s'en faut plus elle est grāde, elle est d'autāt plus loüable: car qui se delecte de la iustice, de la verité, & de la sapiēce, du seruice de Dieu, & autres semblables, est loüé, & d'autāt plus qu'il s'y plaist dauātage, il en est loüé dauantage; de sorte qu'il n'y a point de bornes à sa loüāge. Mais celuy qui excede en se delectāt és hoses sensuelles, est blasmé d'autāt plus qu'il s'y delecte dauantage: & s'il excede de beaucoup il deuient infame, & est mesprisé des gens vertueux: doncques les delectations spirituelles sont meilleures que les corporelles. Secondement les delectations qui n'empeschent point la raison, sont meilleures que celles qui l'empeschent: or les delectations qui s'ensuiuent de l'entendement contemplant ou ratiocinant, n'empeschent point l'vsage de la raison, ains elles l'aydent: parce que nous faisons auec plus d'attention les choses esquelles nous nous delectons, & l'attention ayde à l'operation. Mais les delectations corporelles empeschēt l'vsage de l'entendemēt, pour trois causes: l'vne à raison du diuertissement: car quand l'ame est fort attachee à vne chose, elle se debilite au tour des autres, ou en est du tout reuocquee: & ainsi selon que la delectation corporelle sera grande, elle empeschera du tout ou en partie l'vsage de l'entendement. L'autre à raison de la contrarieté: car certaines delectatiōs extremement excedētes, sont contre l'ordre des operatiōs de l'entendement: & de ceste sorte les delectations corporelles corrompent l'estimation & office de la prudence. Et finalemēt selon vne certaine liaison qu'elle fait: car la delectation corporelle est suiuie d'vne certaine transmutation du corps, laquelle empesche l'vsage de la raison: comme il se voit en vn homme yure.

De la tristesse.

CHAPITRE XXXVII.

LA tristesse est, cōme nous auons dit, vne passion prouenāte de nostre vnion, auec vn obiect disconuenable & iugé pour mauuais; à sçauoir pource qu'il priue de quelque bien: (car le mal formellemēt n'est rien que priuatiō) à quoy il est requis outre cela cōme en la delectatiō, la connoissance de la conionction de la puissance & de l'obiect, pour faire naistre la tristesse, douleur ou fascherie, qui est vne mesme chose: excepté que la douleur se dit plus proprement & ordinairemēt des choses corporelles. Nous pouuons donc definir la tristesse ou douleur en ceste sorte: la tristesse c'est vne passion par laquelle l'appetit abhorre auec vne certaine inquietude, le mal present actuellemēt ou selon l'apprehension.

Les Stoïques disoient que la tristesse ne pouuoit tomber en l'esprit de l'homme sage: & ce pour deux raisons: dont la premiere est, que la tristesse est d'vn mal desia aduenu: & estimoient quil ne pouuoit arriuer aucun mal au sage. Leur fondement de ceste opinion estoit qu'ils croyoient qu'ainsi que la vertu est le bien seul de l'homme; & qu'il n'y a aucuns biens corporels qui soient sa felicité: de mesme que ce qui est des-honneste estoit le seul mal de l'homme, lequel ne peut aduenir aux vertueux. Mais leur opinion estoit desraisonnable en cela: car veu que l'homme est composé de l'ame & du corps, ce qui contribue à conseruer la vie corporelle, est quelque bien de l'homme, non toutesfois le souuerain, par ce qu'elle en peut mal vser: à cause dequoy le mal contraire à ce bien peut estre au sage; & induire vne tristesse moderee. Et d'auantage, combien que les vertueux puissent estre sans commettre de grandes erreurs: il ne s'en trouue toutesfois aucun qui passe sa vie sans quelque legere faute pour le moins. Leur seconde raison estoit, que la tristesse procede d'vn mal present, & de la crainte d'vn mal auenir; & qu'il appartient à la vertu de se garder d'vn mal aduenir: mais que c'est chose du tout contraire à la raison, que l'esprit du sage soit abbatu par vn mal present: cōme il arriue par la tristesse: & partant que cela ne peut consister auec la raison. Mais cecy est encore desraisonnable: car il y a certain mal qui peut estre present à l'homme vertueux, lequel mal est detesté par la raison: à cause dequoy l'appetit suit en cela la deliberation de la raison, & s'attriste d'vn tel mal: mais moderement toutesfois, selon que son iugement le requiert. Et ainsi il appartient à la vertu de se contrister moderement és choses où il ne se faut contrister. Et puis la tristesse est v-

tile à fuir le mal : car ainsi que les biens sont recherchez plus promptement à cause de la delectation : semblablement les maux sont dauantage reiettez, à cause de la tristesse : doncques la tristesse des choses qui conuiennent à la vertu, ne peut estre ensemble auec la vertu : parce que la vertu se delecte en ce qui luy est propre : mais des choses qui en quelque sorte que ce soit luy repugnent, la vertu peut moderement s'attrister.

Comparaison de la delectation & de la tristesse.

CHAPITRE XXXIX.

ENTRE toutes les passions la ioye ou delectation est celle, qui est comme la fin & le cõmencement de toutes les autres, & comme le centre, & d'où elles partent, & la circonference où elles s'arrestent : car la plus-part de ce que nous faisons & poursuiuons c'est en cherchant la volupté tendant à la ioye : & tout ce que nous faisons, c'est pour euiter la tristesse sa contraire. Or ainsi que la ioye est la fin & le commencement des autres passions, elle & la tristesse son opposite sont les deux plus violentes qui soient entre elles toutes : attendu que les autres n'ont la force ny la vigueur de nous esmouuoir, que selon qu'elles participent de l'vne & de l'autre : car le bien & le mal qui sont leurs obiects, en donnent à ceux qui en sont esmeus : à sçauoir le bien de la ioye, & le mal de la tristesse ou douleur.

L'appetit de la delectation est par soy & de sa nature plus fort que la fuitte de la tristesse, dont la raison est que la cause de la delectation estant vn bien conuenant : & le motif de la douleur ou tristesse, quelque mal repugnant ; il peut arriuer quelque bien conuenant sans aucune disconuenance : à cause dequoy la delectation en peut estre entiere & parfaitte : là où la tristesse n'est iamais pure ains tousiours selon vne partie : autremẽt l'animal ne pourroit subsister : à cause dequoy l'appetit de la delectation est naturellement plus grand que la fuitte de la tristesse. Et puis le bien estant obiect par soy de la delectation, il est suiuy par soy : & le mal qui est obiect de la tristesse, est fuy entant qu'il est priuation de bien : or ce qui est par soy est plus que ce qui est par accident : doncques l'appetit tend auec plus de violence à la delectation, qu'il ne fuit la tristesse : & partant la delectation est plus grande que la tristesse. Mais combien que par soy l'appetit de la delectation soit plus fort de sa nature, que la fuitte de la tristesse ; il aduient neantmoins par accident, que l'animal quitte la fuitte de la delectation, pour fuir la tristesse : dont la raison est, que la principale fin & intention de l'animal estant la conseruatiõ de son estre : & la seconde celle de son bien estre, il abandonne la delectation qui ne regarde que ce second, pour fuir la tristesse, qui est destructiue du premier : lequel s'il venoit à manquer, l'animal ne seroit plus capable de delectation. Aussi comme nous auons dit, la nature ne l'a-t-elle colloquee à la fuitte des operations, qu'afin qu'il en fust alleché pour conseruer son estre indiuidu : & que celuy de l'espece demeurast perpetuel. Et c'est pourquoy nous voyons ordinairement que les hommes sont plus touchez de la crainte de la mort, qu'ils ne se trouuent esmeuz d'aucun plaisir de la ioye.

La ioye est plus prompte & violente que la tristesse, dont il y a plusieurs raisons. Et premierement, puis que tout ce que nous appetons a la raison de ce que nous fuyons naturellement la raison de mal, & qu'il est naturel à tout animal de rechercher la delectation & d'euiter la tristesse ; il s'ensuit que la ioye a la raison de bien, & la tristesse de mal : & partant celle-cy est mauuaise & l'autre bonne. Or le bien estant amy de la nature & le mal ennemy, l'animal est ouuert & espanoüy à receuoir la ioye se presentant, & au contraire il se referme & se resiste à la tristesse : & partant la ioye est la plus violẽte que la tristesse : tout ainsi qu'vn batteau qui descend selon le cours de l'eau, va plus viste & de plus grande force, que celuy qui monte contre l'eau.

Secondement la ioye est meslee & plaine de chaleur, comme on le voit par ses actions de dilater & dissiper les esprits : au contraire la tristesse est froide, & les resserre & appesantit ; or naturellement les choses chaudes sont plus promptes & plus soudaines : à cause qu'elles tiennent du feu, & mettent plustost fin à leur operation, que les froides : doncques elles sont plus violentes, (car les choses sont dittes violentes selon qu'elles sont plus soudaines en leurs actions.) Dauantage, ce qui a plus de melancholie est plus terrestre : & ce

qui est plus terrestre est plus pesant : ce qui est plus pesant a moins de vehemence : la tristesse tient de la melancolie : doncques elle est plus terrestre & plus pesante : & par consequent elle a moins de vehemence: & ainsi la ioye est plus violente que la tristesse. On connoist aussi que la ioye est violente: parce qu'elle ne dure gueres : car tout ce qui est violent, est de peu de duree.

En troisiesme lieu, l'experience nous apprend qu'il est bien plus aisé de supporter & dissimuler la tristesse & la douleur, que non pas la ioye & la volupté : car tel se sera monstré constant parmy de grandes tristesses & aduersitez, qui deuient insolent en la bonne fortune, & ne peut contenir la ioye : & plusieurs ont sceu deguiser leur douleur, soubs l'apparence d'vn visage gay : qui par ce moyen sont eschappez de grand peril : & au contraire la ioye en a perdu plusieurs: pour n'auoir sceu couurir la vehemence de leur ioye ou volupté : & partant elle est plus violente que la tristesse.

Et finalement, ainsi que nous disons que les venins & poisons ont plus de violence qui tuent le plus promptement : nous pouuons aussi conclure que la ioye estant plus soudaine en ses actions, est plus violente que la tristesse : laquelle cause de longues maladies & des langueurs, qui rongent, minent, & consomment l'homme peu à peu. La ioye au contraire cause vne soudaine effusion du sang & des esprits, qui s'espandēt & separēt au dehors, auec des signes manifestes, & quelquesfois demeurēt au dedās: & de ceste trop grāde dilatatiō la mort arriue bien souuent tout soudain. Au lieu qu'és plus excessiues tristesses, ceux qui desirent la mort sont contraincts de recourir au fer, au feu, aux cordeaux, aux poisons, & aux remedes violents & mortels; paroissant assez par là, que la ioye est trop plus vehemente. Et certes il semble en ce fait, que la nature n'a pas monstré moins de preuoyance & de sagesse, qu'en toutes les autres choses : car les hommes estants si continuellement affligez & abbatus d'extremes tristesses : & n'ayant au contraire bien souuent entre dix mille fascheries vne seule occasion de ioye: si la tristesse estoit aussi violente prix pour prix, arriuant ordinairement comme elle fait : elle seroit plus mortelle & plus pernicieuse aux hommes, que la guerre, la peste, & tant d'autres calamitez qui les poursuiuent.

L'estre & la vie de l'animal consistēt en vne certaine motion du cœur, par laquelle les esprits sont enuoyez & espandus par tous ses membres : & parce que la tristeste l'empesche & retarde en certaine maniere: d'autant qu'elle resserre le cœur entant qu'il se restraint, & ferme à son arriuee, comme contre vne ennemye. Dequoy il s'ensuit qu'auec le temps le sang est grossy & appesanty, & les esprits obscurcis; & qu'en fin l'animal est destruit. La tristesse tēd à la destructiō de la vie & de l'estre de l'animal, selō la nature de son mouuemēt: & à l'opposite, parce que le cœur s'ouure à la ioye, pour l'embrasser & receuoir comme amie, elle ayde son mouuement & la diffusion des esprits vitaux, par les membres : en quoy elle sert à la vie & à l'estre de l'animal par soy & de sa nature. Mais neantmoins il aduient quelquefois que par accident la ioye tuë l'animal : à sçauoir quand estant trop grande, elle cause de l'excez en la motion du cœur & en la diffusion des esprits, par dessus la mesure & la proportion requise, à la consistance & vie de l'animal.

Toutes ces raisons peuuent estre confirmees par des éuenements conformes à leur cōclusion. A la bataille de Cannes, qui fut la plus grande & la plus dangereuse que perdit iamais le peuple Romain : & qui par aduenture eust esté la fin de sa domination, si Hannibal eust sceu bien vser de sa victoire : durant que toute la ville estoit en troubles, les maisons toutes plaines de larmes & de pleurs, & qu'on ne sçauoit pas encores ceux qui estoient morts, ou restez d'vne si grande déconfiture ; vne femme Romaine qui auoit eu nouuelle de la mort de son fils, & estoit à le pleurer : le voyant reuenir sain, mourut tout soudain de la grande ioye qu'elle en receut. De sorte que comme dit Vallere, la ioye mit fin à la vie de celle, que la douleur n'auoit sceu faire mourir. Il en allegue vn autre qui mourut en la mesme sorte, entre les bras de son fils, qu'elle pensoit auoir esté tué au lac Trasymene. Marcus Iuuencus Consul Romain, mourut de trop de ioye, lisant des lettres par lesquelles on l'aduertissoit que le Senat luy auoit ordonné des processions generalles, qui estoient des honneurs destinez aux plus grands & victorieux Capitaines. Chilon Lacedemonien mourut embrassant son fils vainqueur és jeux olympiques. Diagoras Rodien eut trois fils, qui furent tous trois victorieux és mesmes jeux, & gagnerent trois prix differents : & comme ils vindrent pour mettre sur son chef les trois couronnes, il rendit l'ame en les embrassant, à la veuë de tout le monde. Sophocles le Tragique aagé de quatre

vingts dix ans, ayant dix-huict fois gaigne le prix: comme il eut aussi remporté la victoire, en la derniere Tragœdie qu'il fit representer; il mourut de ioye entre les acclamations de ses amis. Philippe Poëte Comique, ayant semblablement esté declaré vainqueur outre son esperance, fit la mesme fin. Pline en dit autant de Denys le Tyran, lequel estant priué de son Royaume par Dyon, s'alla retirer à Corinthe, où il mourut de ioye; sçachant qu'il auoit esté declaré vainqueur pour vne de ses Tragœdies. Philemon Siracusien Poëte Comique, mourut de force de rire, voyant vn asne qui mangeoit des figues. Et l'excellent Peintre Zeuxis, mourut aussi de la mesme sorte, regardant vne vieille qu'il auoit peinte. Cratinus vn autre Comique, mourut soudainemẽt de ioye, d'auoir esté declaré vainqueur pour vne sienne Comœdie: ou de douleur, d'auoir veu respandre vn vase plain de vin qu'il aymoit fort. Policrite Naxienne, ayant par les charmes de sa beauté & de sa prudence, contrainct les Capitaines qui tenoient sa ville assiegee d'en leuer le siege: elle mourut soudainement comme elle retournoit en la ville, entre les benedictions & loüanges de ses Citoyens. Ptolomee Philometor regardant la teste d'Alexandre Roy de Syrie son ennemy, mourut aussi de ioye. On en pourroit alleguer infinis autres exemples, si cela n'ennuoãt les lecteurs: mais les laissant là, ie concluray auec Socrates au Phedon, que la ioye & la tristesse sont si voisines, qu'il semble que la fin de l'vne soit le commencement de l'autre: & qu'Esope eust peu faire vne fable, que Iupiter n'ayant peu separer leur querelle, les auoit liees l'vne à l'autre par les cheueux.

Plat. in Phad.

Des especes de tristesse.

CHAPITRE XL.

La tristesse a soubs soy plusieurs especes, esquelles elle se diuise, & entre autres celles-cy; la misericorde ou cõmiseratiõ, l'indignatiõ, l'enuie & l'emulatiõ. La misericorde ou cõpassion c'est vne tristesse que nous auons de quelque grand mal apparent, qui soit pour apporter destruction de la vie ou quelque grande affliction & calamité à vne personne qui ne la merite pas: à laquelle vn tel mal soit present ou fort voisin, & estimé de tous tel qu'il nous puisse arriuer, ou à vn semblable à nous, ou à quelqu'vn qui nous appartienne. Les Stoïques blasmoient particulierement ceste passion comme vice & maladie d'esprit. Mais S. Augustin les en reprend, & loüe Ciceron de ce qu'il l'a prisee en Cesar.

S. August. de ciuit. Dei. l. 9.

L'indignation c'est vne iuste tristesse conceuë en l'esprit de l'homme de bien, de la prosperité des meschants qu'ils n'ont pas meritee: non qu'il la leur enuie; mais par ce qu'il est fasché de ce qu'ils en abusent, en la faisant seruir à leur vice & meschanceté: & craint que par leur mauuaise vie, par leur exemple ou par force, ils attirent les autres au mal: en quoy leur prosperité est pernicieuse à la republique. Ceste passion n'est pas au tour des biens spirituels: car personne ne s'indigne de voir vn autre auoir vne science, vn art ou semblable: attendu que les contraires de ces choses ne sont pas propres à esmouuoir à compassion: ains seulement elle s'exerce au tour des richesses, de la puissance, de la noblesse, de la beauté, & autres semblables biens. L'indignation est opposee proprement à la commiseration; car se douloir des infortunes de quelqu'vn qu'il n'a pas merittees, procede de mesme habitude, que se douloir des bonnes fortunes de celuy qui n'en estoit pas digne: & sont l'vne & l'autre passions procedãtes des bõnes mœurs: car ce qui se fait sans merite, est iniustice: à cause de quoy on attribue aux Dieux, d'estre touchez d'indignation.

φθονερὸς δὲ, τῷ λυπεῖσθαι ἐπὶ πλείοσιν εὐπραγίαις ἢ δεῖ· καὶ γὰρ οἱ ἄξιοι εὖ πράττειν, λυποῦσι τοὺς φθονεροὺς εὐπράττοντες.

Arist. l. 2. Moral. Eud. c. 3. Inuidus ob successum plus quàm decet affligitur: nam & dignorum successibus affliguntur tales.

L'enuie est vne tristesse ou fascherie que nous auons des biens ou prosperitez qui sont en quelques personnes pareilles ou esgales à nous, en certaines choses: comme de nation, de sang, de professiõ, d'authorité, de reputatiõ, de richesses, de biẽs, de nature, & sẽblables: & cela non, pource qu'ils en soiẽt indignes, ou qu'ils nous en arriue quelque vtilité ou cõmodité: mais seulement parce qu'il nous desplaist de leur voir iouÿr de ce bien là, à cause que

que par vne certaine comparaison, il nous semble diminuer l'excellence ou gloire du nostre propre, en l'excedant : à cause dequoy nous estimons leur bien nostre mal. Quand l'enuieux desire du mal à autruy, c'est à cause de l'appetit de sa propre gloire, & nõ comme mal : enquoy l'enuie est moins mauuaise que la haine, qui n'appette le mal que soubs raison de bien. On dit que cette affection ne tombe point en Dieu, parce que n'estãt subiect à aucun mal, il ne peut auoir de tristesse; ny son excellence estant infinie, pẽser qu'elle puisse estre diminuee par la prosperité d'vn autre.

L'emulation c'est vne fascherie ou douleur qui naist en nous de certain bien importãt l'honneur, & principalement pour le regard de celuy de l'esprit; qui se trouue en nos pareils, & nous peut arriuer aussi : laquelle fascherie ne vient pas de ce qu'il se trouue quelque bien en ces personnes-là : mais seulement par ce que nous en sommes priuez. Cette passion nous faict efforcer de n'estre point surmontez par les autres en ces biens-là, & de les exceller; & a cela de propre, qu'elle nous faict admirer & estimer ceux, qui la font naistre en nous.

Il y a encores vne douleur du bien d'autruy, dont on craint de receuoir du mal, par l'accroissement de ses prosperitez, laquelle n'est indignation, enuie, ny emulation, mais pure crainte.

De la crainte & de son obiect.

CHAPITRE XLI.

LA crainte est l'apprehension d'vn mal à venir, difficile à supporter, & qu'on doute ne pouuoir euiter; mais dequoy on ne desespere pas du tout pourtant : car la crainte ne marche iamais sans l'esperance. Le signe en est, que la crainte faict consulter l'hõme: & personne ne cherche iamais de conseil és choses qui n'ont point de reste d'esperance : à cause dequoy ceux qui connoissent qu'il faut mourir necessairement, & en sont pressez, ne craignent plus. Tous les maux ne sont pas craints, comme d'estre iniuste, d'auoir l'esprit pesant, & semblables : mais seulement ceux qui causent de tres-grandes douleurs & fascheries : ou qui peuuent apporter la destruction & la mort mesme : encores faut-il qu'ils soient presents ou prochains d'arriuer : car les maux qui ne doiuent aduenir de long temps, ne sont pas craints. C'est pourquoy nous n'auons point de peur de la mort, encores que nous soyons certains qu'elle arriuera : parce que nous l'imaginons ne deuoir pas si tost venir, & ne nous en soucions, sinon quand nous l'estimons prochaine. Les choses terribles hors de nostre puissance, sont l'obiect de la crainte, & n'y en a point d'autres: car ce qui y est soubmis & à nostre volõté, n'a point la raison de terrible : d'autãt que nous sommes asseurez de le pouuoir euiter. Il y a vne crainte naturelle : laquelle regarde le mal qui blesse en quelque maniere, & qui corrompt la nature du bon : & vne autre certaine crainte non naturelle, selon laquelle nous craignons le mal non opposé à nature : mais au bien-aymé ou desiré.

Δύο γὰρ εἴδη τῶν φόβων· ὁ μὲν γὰρ, εὐλαβής τε καὶ σεμνός· οἵῳ δὴ χρῶνται τῶν τε παίδων οἱ μέτριοι πρὸς τοὺς πατέρας, καὶ τῶν πολιτῶν οἱ εὔτακτοι πρὸς τοὺς εὐνοϊκῶς διοικοῦντας· ὁ δὲ τῇ ἀπεχθείᾳ καὶ τῷ μίσει συνών· οἵῳ οἱ δοῦλοι πρὸς τοὺς δεσπότας, καὶ οἱ πολῖται πρὸς τοὺς ἀδίκους καὶ ἀνόμους τῶν τυράννων.

Arist. l. 1. œconom. c. vlt. Formæ enim timoris duæ sunt : vna quæ adiunctam habet reuerentiam ac pudorem, qualis est erga patres proborum liberũ, & benè moratorum ciuium erga magistratus, quibus se esse curæ sentiunt : Altera non caret alienatione animi & odio, & ita timent serui dominos, & qui iniustâ potentiâ oppressi sunt, tyrannos.

Les hommes ont deux sortes de crainte non communes aux autres animaux : l'vne libre, l'autre seruile. La crainte libre, c'est vn iuste mouuement de l'esprit, par lequel l'hõme est retenu auec reuerence & pudeur de mal faire, & d'offencer quelque personne, à cause de l'opinion de sa vertu, ou parce qu'il l'aime. De cette crainte sont touchez les enfans biẽ naiz enuers leurs parens : le mary & la femme l'vn enuers l'autre : les bõs citoyens enuers leurs gouuerneurs qui les ayment : & les gens de bien enuers Dieu. La crainte seruile, c'est vne passion d'vn esprit bas, par laquelle les gẽs de peu sont poussez à leur office & deuoir : & cette-cy est auec haine, & se trouue és esclaues enuers leurs seigneurs. Sainct Thomas appelle aussi crainte libre, celle dont quelqu'vn craint de perdre le bien ho-

neste & selon la raison: & crainte seruile celle par laquelle on apprehende de perdre quelques biens du corps.

Περὶ δὲ αἰδοῦς ὥς τινος ἀρετῆς, οὐ προσήκει λέγειν· πάθει γὰρ μᾶλλον ἔοικεν, ἢ ἕξει· ὁρίζεται γοῦν φόβος τις ἀδοξίας· ἀποτελεῖται δὲ τῷ περὶ τὰ δεινὰ φόβῳ παραπλήσιον· ἐρυθραίνονται γὰρ οἱ αἰσχυνόμενοι, οἱ δὲ τὸν θάνατον φοβούμενοι, ὠχριῶσι.

Arist. l. 4. eth. c. 15. De verecundia autem, quasi virtus sit aliqua, non attinet dicere. Perturbationi enim quàm habitui, similior est. Definitur itaque, infamiæ metus quidam. Existit autem similiter atque metus, qui in rebus formidolosis versatur. Erubescunt enim ij qui pudore efficiuntur: pallescunt autẽ, qui mortem extimescunt.

Il y a encores vne autre espece de crainte, appellee honte ou pudeur, laquelle on definit en cette sorte: la honte ou pudeur, c'est vne crainte de quelque mal passé, present, ou aduenir, apportant à nous ou aux nostres du deshonneur, de l'infamie, ou de la perte de reputation, qui nous faict demeurer confus; à cause dequoy nous baissons les yeux en bas: comme ayant peur qu'on voye en eux les choses dont nous auons honte. Car les yeux sont le miroir de nostre ame, que la nature a faict pour la representer. Or encores que la honte soit vne crainte, comme nous venons de dire: neantmoins les honteux rougissent, au contraire de ceux qui ont peur, lesquels ont accoustumé de pallir: dont la raison est, que la nature enuoye des esprits & de l'humeur là où elle sent du defaut; afin d'y subuenir: & parce que le siege de la vie est le cœur, à cause de cela quand le peril est craint, & principalement celuy de la vie, l'esprit & le sang se retirent au cœur, qui est source de la vie. Et alors les parties exterieures comme la face, estant quasi desertes d'esprits & de sang, elles pallissent, apportant à l'animal vn certain tremblement, par le defaut de la vertu retiree. Et par ce que l'honneur & la confusion sont és parties exterieures & non au cœur: quand l'homme craint la confusion & le deshonneur, les esprits & le sang courant aux extremitez, & principalement à la face. Car la forte imagination d'infamie les attirant en la phantaisie, & n'y pouuant estre compris, ils sont incontinent espandus au visage, d'où procede cette rougeur, que nous appellons, à raison de sa cause, la reincture & la splendeur de la vertu: car le visage en est le plus fidele indice, representant comme vn miroir, les affections de l'ame.

De l'ire.

CHAPITRE XLII.

POVRCE que le mal receu cause de la tristesse en l'appetit concupiscible, l'irascible s'auance pour le repousser, & quãd il ne peut il s'efforce d'offencer, & de se vanger de celuy qui faict le mal: & de là il s'esleue vn mouuement appellé ire; qui n'est autre chose qu'vn desir qui nous afflige d'en faire vengeance, en sorte qu'il connoisse en receuant le mal, qu'il vient de nous, en recompense du mal qu'il a faict, ou à nous, ou aux nostres: afin qu'il s'en afflige. Car autrement nous ne serions pas satisfaicts, ny quand le mal viendroit d'ailleurs.

Toutes les causes de l'ire se reduisent au moins d'estime, que ce qui est iuste, qu'on faict, ou qui nous semble estre faict, ou qu'on a voulu faire de nous, ou de quelque personne qui nous appartient, à tort & contre le deuoir. Car la fausse opinion de moins d'estime produict le mesme effect comme la veritable: ainsi que le vray moins d'estime n'estant point connu, ne nous émeut point & n'excite point d'ire. Le moins d'estime n'est autre chose que ne priser & ne tenir pas digne de consideration ou de bien ou de mal quelqu'vn: car ce que les hommes estiment n'estre aucunement digne, ils en font fort peu de compte: laquelle chose dérogeant à l'excellence de l'homme, que chacun cherche naturellement en ses biens, le moins d'estime est reputé vn mal, contre lequel l'ire s'esleue. On connoist que le moins d'estime est la cause par soy de l'ire: en ce que de quelqu'autre cause que ce soit que quelqu'vn souffre du mal, l'ire ne s'en esleue pas tãt que du moins d'estime: là où le moins d'estime augmente l'ire. Les bestes mesmes combiẽ qu'elles n'appettent point l'hõneur soubs raison d'honneur: toutesfois elles appettent naturellement quelque certaine excellence, & se cholerent contre ce qui y deroge. Il y a de trois sortes de moins d'estime: à sçauoir, le pur mespris premierement: & en secõd lieu le faire dépit ou donner empeschement d'accomplir la volonté. Car d'autãt que les hõmes cherchent

chent vne certaine excellence en tous leurs biens, il semble qu'en quelque façon qu'on y nuise, cela se rapporte au moins d'estime, entant qu'il deroge à l'excellence. Et finalemēt il y a la contumelie, l'outrage, ou l'iniure : car en tous ces actes nous faisons peu d'estime & vilipendons les personnes, à l'endroit desquelles nous en vsons : ce que nous ne ferions pas, si nous les auions en quelque compte ou estime.

L'ire a la tristesse pour principe en certaine maniere: la delectation où elle se termine pour effect, en quelque sorte: car elle regarde tousiours deux obiects : à sçauoir la vengeance du mal receu, & celuy qui a faict du mal, ou empesché le bien, dōt elle veut prendre vengeance. Elle tend à la vengeance qu'elle regarde comme à vn certain bien, & à la personne dont elle se veut vanger, comme à vne chose contraire & nuisible : & par consequent comme à vn mal. Et d'autant qu'en se mouuant à la vengeance comme à vn bien, elle s'y delecte : & au contraire elle s'attriste, pour le regard de la personne, dont le mal a esté receu : l'ire se trouue composee en certaine maniere de deux passions contraires : à cause dequoy elle est ditte enfermer en soy de la contrarieté.

La vengeance où l'ire tend, se represente en deux manieres : en l'vne par l'esperance : car personne ne se cholere qu'en esperant la vengeance : & en l'autre selon la continuelle pensee : attendu qu'il est delectable à celuy qui desire, de demeurer en la meditation de ses desirs : à cause dequoy il y a des imaginations qui sont delectables. Et partant puis que celuy qui est émeu d'ire, pense fort à la vengeance, il s'en delecte. C'est à dire en somme que l'ire a de la delectation conioints auec elle en l'absence de la vengeance mesme, par l'opinion qu'on a d'executer par elle, ce qu'on desire. Car l'esperāce des choses ioyeuses nous les rendant comme presentes, est ioyeuse aussi : & son plaisir se redouble en l'imagination qui est tousiours bandee : en quoy elle se faict semblable à celle que nous auons en songeant. C'est pourquoy l'ire est ditte couler plus douce que du miel, en la poitrine des hommes. Et quand la vengeance vient à estre presente reellement, alors il se faict vne delectation parfaicte, laquelle exclud totalement la tristesse, & appaise l'ire du tout.

La vengeance où l'ire tend, c'est comme à vne iuste recompense du mal receu : laquelle elle recherche par le mal de la peine qu'elle veut inferer. Au moyen dequoy riē ne prouoque l'ire, que soubs raison de iuste : mais elle ne s'obserue pas parfaittement, comme il paroist en ce qu'elle ne tient pas vne regle conuenable en la vengeance.

Puis que l'ire se meut soubs raison de iuste, & que la vengeance importe vne comparaison de la peine à inferer, en recompense de l'offence receuë : l'ire ne se faict pas volontiers, sans quelque raison. Et de la vient, dit Aristote, que ceux qui sont fort yures, ne se cholerent point : d'autant qu'alors il n'ont aucun iugement : là où quand ils ne le sont gueres, ils sont subiects à l'ire, comme ayans le iugement de la raison encores qu'il soit emspesché. Mais combien que l'ire soit auec ratiocination és hommes, elle peut estre neantmoins és animaux bruts, qui n'ont point de raison : d'autant que par vn naturel instinct, l'imagination les meut à quelque chose de semblable, aux œuures de la raison.

Les causes de l'ire, & les conditions que requiert la vengeance, nous montrent que l'ire ne peut se mouuoir contre les choses insensibles, contre les irraisonnables, ny contre les morts : parce que le moins d'estime ne peut venir de leur part, & qu'ils ne pourroient s'affliger du mal qu'ils receuroient de nous, ny le connoistre. Et s'il arriue que l'ire s'esleue en l'homme contre ces choses, elle ne procede pas alors d'aucune raison; mais de la seule imagination comme és bestes. Il n'y a point de passion contraire à l'ire, comme nous auons dit : mais on y oppose vn desordonné appaisement de l'ire, qui est vn vice, sans nom, la mansuetude luy est opposee aussi, mais ce n'est que selon qu'elle est desordonnee.

Comment l'ire ressemble à la chaleur du feu, & l'amour à celle de l'air.

CHAPITRE XLIII.

DE ce que le mouuemēt de l'ire ne se faict pas par vne maniere de retraicte, à laquelle le froid est proportiōné, mais plustost par vne maniere de suitte, qui est selon la façō de la chaleur : il s'engēdre vne certaine ferueur de sang & d'esprits autour du cœur, qui est l'instrument des passiōs de l'ame, & d'autāt que cette ferueur de l'ire est auec vne certaine

amertume pour consumer, parce qu'elle tend à la punition de l'aduersaire: elle ressemble à la chaleur du feu. Mais la ferueur de l'amour qui est auec vne certaine douceur, parce qu'elle tend au bien aimé, se compare à la chaleur de l'air, & du sang; à cause dequoy l'humeur sanguine est plus subiecte à l'amour: & on dit que le foye auquel se faict la generation du sang, contrainct d'aimer.

En quelle maniere l'ire & la concupiscence sont plus naturelles l'vne que l'autre.

CHAPITRE XLIIII.

L'IRE est en vne certaine maniere plus naturelle que la cõcupiscence: & en vn autre la concupiscence l'est plus que l'ire: car la cause de la passion peut estre prise en deux sortes: en l'vne de la part de l'obiect, & en l'autre de la part du subiect où elle est. Si la cause de l'ire & de la cõcupiscence est cõsideree de la part de l'obiect, la concupiscẽce, & principalement celle des choses veneriennes, est plus naturelle que l'ire; entãt que ces choses sont plus selon la nature que la vengeance Si de la part du subiect où elle est, alors l'ire est plus naturelle en vne certaine maniere, & la concupiscence aussi en vne autre façon: car la nature de quelque chose peut estre consideree, ou selon la nature de l'espece, ou selon la propre complexion de l'indiuidu. Si la nature du genre est consideree, qui est la nature de l'homme, entant qu'il est animal: en cette sorte la concupiscence est plus naturelle que l'ire: parce que l'homme a de la nature commune, vne certaine inclination à appeter les choses qui sont conseruatiues de sa vie, ou selon l'espece, ou selon l'indiuidu. Si aussi nous considerons la nature de l'homme de la part de l'espece: à sçauoir, entant qu'il est raisonnable, l'ire est plus naturelle à l'homme que la concupiscence: à cause dequoy Aristote dit, qu'il est plus humain de punir ce qui appartiẽt à l'ire, que d'estre paisible: car chaque chose s'esleue naturellement contre ce qui luy est contraire & nuisible. Que si on considere la nature de quelque certaine personne, qui soit de complexion cholerique, & subiecte à la concupiscence; l'ire est plus naturelle en luy que la cõcupiscẽce: parce que l'ire suit plus facilement l'habitude naturelle de se courroucer, qui vient de la complexion collerique, que ne faict pas la concupiscence ou quelqu'autre passion: d'autant que la cholere entre toutes les autres humeurs se meut plus vistement: à cause dequoy elle est comparee au feu: & partant il est plus facile à celuy qui est disposé à l'ire de se courroucer promptement, qu'à celuy qui est subiect à la concupiscence d'en estre emporté. C'est pourquoy Aristote dit que l'ire passe plus des peres aux enfans, que la concupiscence.

Comment il est plus difficile de resister à l'ire qu'à la volupté.

CHAPITRE XLV.

L'IRE est comme le flambeau de l'ame, lequel allume la bille, eschauffe le sang, & enflamme les esprits; à cause dequoy il est plus difficile de resister à l'ire sur le champ, qu'à la concupiscence ou volupté. Mais d'autant que la volupté est plus nee auec nous, & y demeure tousiours comme amie de la nature, & est comme la cigue qui tuë en fin la raison: à cause de cela il est plus difficile de resister à la volupté qu'à la cholere. L'ire est ouuerte, & la volupté en embusche: la douleur nous contrainct de nous cholerer, & la nature nous persuade de vieillir aux delices: l'ire ne demeure pas d'autant qu'elle est fascheuse, mais la volupté iette de profondes racines: parce qu'elle est plaisante & agreable.

Conuenance & disconuenance de l'ire & de la haine.

CHAPITRE LXVI.

L'IRE conuient en partie auec la haine d'inimitié, & en differe en partie: elle y conuient premierement en ce qu'elle a deux maux, pour obiect naturel, cõme la haine: l'vn qu'elle appete de faire, & l'autre auquel elle desire de le faire. Secondemẽt en ce qu'estant vn mouuement de poursuite, elle a cõme la haine quelque bien pour obiect formel: mais l'ire differe de cette méme haine en quatre manieres. Premieremẽt, parce que le bon que

que l'ire regarde formellement, consiste en vne certaine recompence: & celuy de la haine, d'inimitié, en ce que la chose haye soit soubmise à quelque autre mal, par lequel elle tende en certaine maniere, comme à sa ruine: & partant ait moins de force à resister & à nuire à vn autre. Secondement, parce que le bien que l'ire regarde, est estimé estre au mal mesme qu'on veut faire; entant qu'il est iuste en certaine maniere, & égal au mal receu, dont on se vange: là où le bien, qui est l obiect formel de la haine, n'est conneu estre qu'en cette conionction du mal auec le mal, sans autre consideration. En troisiesme lieu, parce que l'ire estant en l'appetit irascible, elle a tousiours pour obiect quelque chose de difficile: car l'ire ne s'engendre point pour choses qui paroissent de petite importance & faciles: mais la haine n'a point d'égard à la difficulté, & tend seulement en cette conionction du mal, auec le mal absolument. En quatriesme lieu, en ce que l'ire est tousiours autour de l'indiuidu de quelque espece, & la haine peut estre autour d'vn genre: car l'ire naissant du moins d'estime, elle ne peut venir que de quelque personne particuliere; ny la vengeance tout de mesme tendre qu'aux particuliers: attendu qu'elle s'esleue contre celuy qui nous a offencé par son acte: & tous les actes procedent des choses singulieres: & partant l'ire & la vengeance sont autour de quelque singulier: & quand toute vne cité nous offence, elle est comptee comme vn particulier: mais l'amour & la haine, encores qu'elles puissent naistre d'vne chose particuliere, elles se peuuent neantmoins terminer à tout vn genre: comme aimer les vertueux, la science: hair les vicieux, les ignorants, les larrons, les calomniateurs: les vns à cause de la vertu, les autres pour raison de leurs vices, qui sont choses generales.

L'ire est tousiours meslee de haine; car elle appette du mal à quelqu'vn, & est occasion que la haine s'engendre: à cause qu'elle porte auec elle vne certaine offence d'esprit, laquelle se conuertit bien souuent en haine, quand elle ne peut estre satisfaitte par la vengeance: mais la haine est plus blasmable que la cholere, dont la raison est, que celuy qui hait, desire le mal de son ennemy, entant que c'est mal: & la personne émeuë d'ire appete le mal en celuy contre lequel l'ire s'esleue: non entant que mal, mais entant qu'il a quelque raison de bien: à sçauoir selon qu'il l'estime estre iuste pour se venger; à cause de quoy la vengeance est par application de bien au mal. Or appetter le mal soubs raison de iuste, à moins de la nature de mal, que vouloir mal à quelqu'vn simplement comme mal: car vouloir le mal de quelqu'vn soubs raison de iuste, cela peut estre aussi selon la vertu de la iustice, si on obtempere au commandement de la raison. Mais la cholere defaut en cela seulement, qu'elle n'obeit point au commandement de la raison, en se vengeant: parce qu'elle ne l'oit pas parfaittement, & n'obserue pas la regle de la mediocrité.

On peut considerer deux choses en l'ire & en la haine, à sçauoir ce qui est desiré, & l'intention du desir. Quant à ce qui est desiré, l'ire a plus de misericorde que la haine; parce que la haine appettãt le mal d'autruy selon soy, elle n'est rasasiee d'aucune mesure de mal: d'autant que les choses appetees selon soy, sont appettees sans mesure: mais l'ire n'appette le mal que soubs raison de iuste vengeur: à cause dequoy quand le mal inferé excede la mesure de la iustice, selon l'estimation de celuy qui se cholere, alors il a pitié. Quant à l'intention du desir, l'ire exclud plus la misericorde, que ne faict la haine: parce que le mouuement de l'ire est plus impetueux, à cause de l'inflammation de la cholere.

La haine a son origine d'vne cause plus permanente que l'ire: car l'ire prouient d'vne certaine émotion de l'esprit, à cause de l'iniure receuë: mais la haine procede de quelque dispositiõ de l'homme, selon laquelle il repute, que ce qu'il hait, luy est contraire & nuisible: & partant ainsi que la passion passe plustost que la disposition ou habitude; de mesme l'ire s'en va plus viste que la haine: c'est pourquoy la haine est plus incurable que la cholere.

L'ire est guarissable auec le temps, mais la haine ne prend iamais de fin, tant que son obiect dure: car l'ire nous pousse à desirer de faire de la peine & du mal à nostre aduersaire, & qu'il sçache qu'il vient de nous: & par ce moyen la vengeance estant faitte, l'ire cesse. Mais la haine, qui regarde seulement le mal & le dommage de la personne haïe, sans que celuy qui en est poussé se soucie du reste, pourueu que la personne haïe ait le mal, il n'y met point de borne. Et puis la cholere voyant multiplier les infortunes, & les calamitez sur son aduersaire, a de coustume en fin de se mouuoir à compassion: mais celuy qui hait, n'a iamais de pitié: dont la raison est, que celuy qui

est émeu d'ire, ne cherche & ne desire autre chose sinon que celuy contre lequel il est irrité, sente auec douleur & fascherie qu'il s'est recompensé, & a faict vengeance de l'offence commise contre luy : mais celuy qui hait, voudroit la destruction & le non estre, de la personne haïe

L'Ire est ordinairement plus forte & plus plaine d'efficace à agir : à sçauoir à s'esleuer & à nuire à celuy contre lequel on est irrité, que la haine n'est contre ceux que l'on hait : car les hommes sont poussez bien plus violemment estant agitez de l'ire, que quand ils hayent seulement : parce qu'vne telle perturbation emporte la cholere à la vengeance. Or la raison pourquoy celuy qui est en cholere s'esleue incontinent à la vengeance, sans ratiociner que fort peu, ou point du tout : c'est parce que l'ire est auec tristesse, amertume & inquietude d'esprit, à cause du mal receu : choses qui empeschent l'vsage de la raison, poussant l'homme à s'esleuer promptement : mais parce que la haine n'est pas auec vne telle amertume, elle peut ratiociner & penser comme il faut faire mal, & quand: à cause dequoy celuy qui hait s'esleue plus tardiuement que le choleré, mais il nuit dauantage que luy : car il opere de propos deliberé, & auec premeditation.

L'ire est tousiours accompagnee de tristesse : parce que ne pouuans naistre que d'vn mespris apparant, enuers celuy qui est offencé, dont il reçoit de la fascherie en l'esprit: elle tient en luy cependant qu'elle dure, l'iniure tousiours viue dont elle est nee, & par consequent la tristesse aussi qui en procede. Mais la haine n'est pas tousiours auec douleur: car elle peut estre en quelqu'vn, sans qu'il ait esté offencé ou iniurié : à sçauoir, seulement pour quelque vice, ou autre chose fascheuse, qui est en celuy qui est hay : dequoy il s'ensuit, que comme il n'y a point d'iniure en nous de la part de la haine, il n'y a point de douleur aussi, & puis la haine pouuant estre non seulement enuers les particuliers: mais aussi enuers le genre, il n'en peut venir de douleur non plus que d'iniure.

De l'extase ou rauissement.

CHAPITRE XLVII.

OR par ce que le rauissement ou extase a quelque chose de semblable aux vehementes passions, & qu'il s'ensuit quelquefois de la partie appetitiue aussi bien que de la cognoscitiue, nous en parlerons en cet endroit. Le rauissement ou extase, c'est vn certain mouuement de l'ame de l'homme vers quelque chose, à laquelle elle n'a pas d'inclination selon soy, ou pour le moins en la maniere qu'elle est meuë, mais en vn autre; en sorte que ce mouuement est pardessus sa nature. Le rauissement se faict selon la partie intellectiue de l'ame seulement, ou selon l'intellectiue & la sensitiue tout ensemble: & arriue en cette sorte. La nature a cette proprieté d'enuoyer des esprits, qui sont les premiers instruments du sens & du mouuement de lieu, à la partie qui en a le plus de besoin: ainsi qu'elle enuoye des humeurs aux membres plus debiles : comme nous experimentons en temps de crainte, qu'elle enuoye des esprits au cœur, dont les extremitez estant denuees par cet effect, elles tremblent. Et parce que les hommes durant ceste vie n'entendent ordinairement que par le moyen des fantosmes, & des sens exterieurs libres & non liez : la nature, lors qu'ils discourent auec grande attention, où qu'ils contemplent quelque chose qui leur soit connaturel ou supernaturel, enuoye à la fantaisie qui trauaille le plus, des esprits, & les reuoque des sens exterieurs & des autres membres : lesquels à cause de cette reuocation deuiennent immobiles, & l'homme comme mort, sans aucun sentiment exterieur : à cause dequoy l'ame se trouuant durant ce temps-là libre du trauail de la function des sens exterieurs, l'homme est dit estre rauy, ou en extase. Et partant vn tel rauissement peut estre definy en cette sorte. Le rauissement c'est vne operation de l'ame intellectuelle, selon laquelle elle est portee à discourir ou cõtempler sur quelque chose qui luy est naturelle ou supernaturelle, par vne maniere non naturelle; c'est à dire, par le liement & immobilité des sens exterieurs.

Il arriue aussi quelquesfois, que tout ainsi que l'homme est rauy selon l'entendement à contempler l'obiect supernaturel ou naturel, d'vne maniere non naturelle : que tout de mesme il se trouue en extase, selon la partie appetitiue, tant raisonnable que sensitiue : à sçauoir la volonté & l'appetit concupiscible & irascible, vers quelque chose aimee, soit naturelle ou supernaturelle: telles que sont les choses diuines, c'est à dire par l'abstra-

l'abstraction des sens exterieurs & par leur immobilité. Ce rauissement semble estre vne vehemente application de l'ame causee d'vn tres grand desir sur quelque chose, pour l'atteindre & acconceuoir, comme vn bien extremement desiré; ou pour fuir vn mal horrible: ou bien c'est vne vehemente adherence de l'ame à quelque chose qui nous est chere: par ce que nous l'aimõs: ou c'est quelque grande delectation par l'immobilité des sens, en ce qui est extremement plaisant, ou selon l'entendement: comme tous les biẽs spirituels: ou selon les sens, comme sont les sensibles: en quoy l'ame ayant reuoqué les esprits, comme nous auons dit, & se trouuant libre des functions des sens exterieurs & du mouuement du corps: elle deuient plus forte au desir, en l'amour & en la delectation de l'obiect aimé: auquel elle est toute portee de toutes ses forces: & auquel cõme à vn souuerain biẽ elle adhere: & alors elle est ditte rauie, iouïr, & languir d'amour.

En l'espece humaine, ceux qui ont peu d'esprits, debiles & mobiles, sont rauis vers l'obiect aimé hors de leurs sens, faicts immobiles & auec moindre attention de l'ame: car peu d'esprits & debiles, ne suffisent pas à causer vn mouuement fort des choses interieures & exterieures: c'est pourquoy ils tumbent facilement en extase; comme il arriue souuent aux femmes. Mais ceux qui ont des esprits abondants & vigoureux, ils ne souffrẽt point de rauissement que par vne vehemente intention & application de l'ame vers l'obiect qu'ils contemplent ou aiment. Et par ce qu'és hommes les esprits sont plus communement abondants & forts, qui suffisent à causer le mouuement aux sens exterieurs & aux corps: cela fait qu'ils sont plus rarement & difficilement rauis, que les femmes.

LIVRE VINGTIESME DE LA PHYSIQVE,

Auquel il eſt traitté de quelques choſes communes à l'ame en general, d'autres à l'intellectiue & ſenſitiue, & autres en quoy elles different, dont il n'a eſté parlé és liures precedents.

Qu'il y a pluſieurs formes au corps de l'animal, & vne ſeule ame.

CHAPITRE I.

NOVS auons dit comment toutes les choſes naturelles ſont compoſees de la premiere matiere & des formes ſpecifiques, par vn certain ordre : à ſçauoir premierement le Ciel, & les elements, qui ſont les premiers & ſimples corps : c'eſt à dire non cõpoſez d'autres corps. Secondement des elements meſlez enſemble ſe font les corps mixtes inanimez : & puis apres des mixtes inanimez, les animez de degré en degré ſ'engendrent. Les elements n'ont qu'vne ſimple forme ſpecifique, & ne ſont point cõpoſez de matiere, en laquelle il y ait quelque forme determinee, autre que la leur. Les mixtes auſſi cõbien que les elements dont ils ſont compoſez & qui ſont leur matiere, ayent diuerſes formes: ils n'en ont pourtant qu'vne ſpecifique, laquelle ſ'engendre de l'aſſemblement & meſlange de quatre elements, & eſt diuerſe d'eſpece de chacune de leurs formes. Car apres leur meſlange & affoibliſſement, les elements auec leurs formes ne tiennent lieu que de matiere au mixte: ſemblablemẽt tous les diuers mixtes qui ſe trouuent au corps de l'animal & leurs formes, ſeruent de matiere aux choſes animees par vn certain ordre. Premierement ceux qui ſont és vegetaux, ne ſeruent que de matiere à l'ame vegetatiue: laquelle tient lieu d'acte, & les mixtes de puiſſãce paſſiue. Secondemẽt les vegetaux & leurs formes ſont la matiere des ames ſenſitiues, nõ pas les vegetaux parfaicts, mais les imparfaicts, tels qu'ils ſe trouuent ſoubs la forme de l'ẽbriõ: & finalement les ſenſitifs puis apres, prouenus du meſme embrion, ſont matiere de l'ame intellectiue, qui tient lieu d'acte; & les corps qui ont eſté ſoubs les formes paſſees, tiẽnent lieu de matiere. Nous auons montré ce que nous venons de dire des elements, lors que nous auons traitté de la mixtion. Il reſte maintenãt à faire le ſemblable des animaux: à ſçauoir de prouuer premierement, qu'il y a diuers mixtes actuellemẽt auec leurs formes és choſes animees, à quoy ie procede en cette ſorte.

Selon qu'vne forme eſt plus noble elle demande de la matiere plus noblement preparee & elabouree. Or l'ame eſt plus noble que les formes des elemẽts & des mixtes : comme ſes operatiõs nous le monſtrent: dõques il luy faut vne matiere plus elabouree qu'aux elements & aux mixtes. Il ſ'enſuit de là que la premiere matiere qui eſt celle des elements & les elements qui ſont celle des mixtes, ne ſont pas la matiere immediate que l'ame informe : & partant il faut que ce ſoient les mixtes meſmes : car il n'y a point d'autre matiere. Or qu'il y ait pluſieurs mixtes au corps de l'animal : à ſçauoir ſes parties organiques: qui ſont de diuerſe nature : & par conſequent ont diuerſes formes ſubſtantielles : cela paroiſt, premierement par les diuerſes qualitez elementaires qui ſont és diuerſes parties de l'animal : comme pour exemple, la froideur en la ceruelle, la chaleur au cœur, & autres ſẽblables : car elles montrent que ces parties dont elles precedent, ont chacune vne diuerſe forme, & ſont diuers mixtes. Secondement le mouuement de l'animal qui eſt en luy naturellement ſelon l'element qui domine és mixtes dont il eſt compoſé, le montre : car il ne prouient pas de l'ame: comme il ſe connoiſt en ce que l'animal vif tombe en dormant, comme

comme le cadauer, qui n'a plus d'ame : & tant s'en faut que ce mouuemēt soit en l'animal selon l'ame, qu'au contraire il y repugne, & est contraire aux mouuements, qui prouiennent d'elle ; à sçauoir au cheminement & semblables : de sorte que le marcher est violēt à l'animal, entant que pesant : combien qu'il luy soit naturel, selon qu'il est animal.

En troisiesme lieu, par ce qu'on peut separer quelque partie d'vn des organes : comme pour exemple, vn morceau d'os & demeurer os actuellement apres la separation : ainsi qu'il se voit souuent. Or il ne demeure pas actuellement tel par la forme du tout : attendu qu'il est hors du tout : n'y par vne forme nouuellement engendree : parce qu'en vn instāt auquel cette separation se peut faire, l'agent ne sçauroit introduire vne nouuelle forme : dautant qu'il luy faut des dispositions precedentes, & par consequent de l'alteration, laquelle ne se peut faire en vn instant : donques le morceau d'os demeure par la propre forme qu'il auoit premierement, pendant qu'il estoit vny au tout

En quatriesme lieu, par ce que l'ame & les formes des parties organiques de la chose animee, ne se separent pas en mesme temps : car l'ame s'en va par la mort : qui est vne extinction de la chaleur naturelle : & les formes des mixtes par la pourriture, qui est vne attraction de la chaleur cōioignāte les parties du mixte, laquelle attractiō se faict par la chaleur enuirōnante : ce qui ne peut arriuer que l'ame ne soit separee : car durāt la vie de l'animal, la chaleur vitale est si grande, qu'elle ne peut estre tiree par la chaleur enuironnante. Mais apres qu'elle est estainte par la mort, la chaleur enuironnante tire par succession de temps, celle qui se trouue destituee de la vitale.

Et finalement, par ce que plusieurs accidents, comme les figures des choses animees tant naturelles qu'accidentelles : à sçauoir les cicatrices, les odeurs, & les couleurs des plātes, & autres semblables, demeurants quelque temps apres leur mort ; monstrent qu'elles dépendent d'autres formes que de l'ame. Pour maintenir le corps de l'animal en vnité apres sa mort iusqu'à la dissolution de ses parties, quelques vns ont estimé, qu'il y auoit vne forme de cadauer : mais cela n'est point : car il ne demeure vn durant ce temps là, que par la continuité materielle des diuerses parties les os, la chair, les nerfs & semblables, dont les ligaments ne se putrifient pas incontinent : à cause de quoy nous appellons cet assemblement de diuerses parties vn, comme vne branche dont vne partie est viue, & l'autre morte : & comme la greffe, & le sauuageau, où elle est entee : & aussi en cōsideration de ce qu'estant viuant, il estoit vrayement vn par l'ame qui l'animoit tout : & qu'il a esté la matiere d'vn corps viuant. Ceux qui disent que de ces diuerses parties d'vn corps mort il procede vne forme commune de mixtion, appellee forme du cadauer : ne prennent pas garde, qu'en la mixtion les choses meslables doiuent estre diuisees, & meslees en tres petites parties, & s'entre alterer ; afin de cesser d'estre ce qu'elles estoient, & estre faittes vne certaine autre chose moyenne entre elles : laquelle diuision & meslange n'arriue pas au cadauer, où les parties demeurent entieres sans changer de nature, & ne se pourroit faire en vn instant, comme il feroit requis, s'il y auoit vne forme du cadauer qui succedast à celle de l'ame en l'animal. Nous pouuons donques à bon droit conclure de tout ce que dessus, qu'il y a diuers mixtes auec leurs formes en la chose animee, seruāt de matiere à l'ame qui les informe : en quoy ils tiennent lieu de puissance passiue, & elle celuy d'acte qui donne l'estre specifique au tout : car encores qu'il y ait plusieurs formes en la chose animee : toutesfois elle n'a qu'vn estre specifique, non plus que l'element, & les mixtes inanimez : attendu que toutes les autres formes ne seruent que de matiere & de preparation pour la receuoir.

Ἀδύνατον γὰρ οὐσίαν ἐξ οὐσιῶν εἶναι, ἐνυπαρχουσῶν οὕτως ὡς ἐντελεχείᾳ· τὰ γὰρ δύο οὕτως ἐντελεχείᾳ, οὐδέποτε ἓν ἐντελεχείᾳ· ἀλλ' ἐὰν δυνάμει δύο ᾖ, ἔσται ἕν· οἷον ἡ διπλασία ἐκ δύο ἡμίσεων δυνάμει γε· ἡ γὰρ ἐντελέχεια χωρίζει.

Ἐπεὶ δὲ τὸ ἓν λέγεται ὥσπερ καὶ τὸ ὄν, καὶ ἡ οὐσία ἡ τοῦ ἑνὸς μία, καὶ ὧν μία οὐσία ἀριθμῷ, ἓν ἀριθμῷ.

Arist. l. 7. metap. c. 13. t. 49. Impossibile enim est ex substantijs quæ ita insunt vt sint actu, substātiam vllam constare : duo enim quæ hoc pacto sunt actu, nunquam sunt vnum actu : sed si potentiâ duo sunt, erunt vtique vnum : quo pacto duplicitas ex duobus dimidijs potētia consistit : actus enim separat.

C. 16. t. 57. Cùm autem vnum perinde, atque ens dicatur, & substantia vnius vna sit, ea quæ sunt vnū numero, quorum substantia est vna numero.

On faict contre la position de diuerses formes au corps de l'animal, deux obiections de la part d'Aristote : l'vne est que si les organes du corps de l'animal auoient diuerses formes substantielles, qu'ils seroient distinguez d'espece & seroient plusieurs estāts, non en puis-

fance feulement, mais en acte, defquels il ne fe peut faire vn eftant en acte : au moyen de quoy, l'animal ne feroit pas vn eftant feul, mais plufieurs : car l'acte eft ce qui diftingue. Mais cette obiection ne faict rien : par ce que toutes les diuerfes parties organiques auec leurs formes, ne tiennent lieu que de matiere, & par confequent de puiffance en la chofe animee : & l'ame feule de forme & d'acte : au moyen de quoy, il fe faict de cette puiffance & de cét acte vn feul eftant.

Διαφέρει δὲ σύμφυσις ἁφῆς· ἔνθα μὲν γὰρ οὐδὲν παρὰ τὴν ἁφὴν ἕτερον ἀνάγκη εἶναι· ἐν δὲ τοῖς συμπεφυκόσιν ἔστι τι ἓν τὸ αὐτὸ ἐν ἀμφοῖν, ὃ ποιεῖ ἀντὶ τοῦ ἅπτεσθαι, συμπεφυκέναι, καὶ εἶναι ἓν κατὰ τὸ συνεχὲς καὶ ποσόν, ἀλλὰ μὴ κατὰ τὸ ποιόν.

Arift. l. 5. metap. c. 4. t. 5. Differt autem copulatio à tactu, quod hic præter tactum nihil aliud effe neceffe eft: in copulatis autem eft aliquid vnũ in vtroque idem quod pro tactu copulationem efficit, & vt continuatione, quantitate quæ non qualitate fint vnum.

L'a feconde obiection de la part d'Ariftote eft, que fi les organes eftoiẽt diftinguez d'efpece, qu'ils ne feroient pas continuez comme ils font, ny par confequent la chofe animee vne de nombre. A quoy ie refponds que la cõtinuité peut eftre entre les parties materielles qui compofent vn corps organique, encores que leurs formes foient diuerfes, comme cela fe voit en vne branche d'arbre, ou de quelque fimple, dont vne partie eft viuante & l'autre morte: en la põme & en la branche d'arbre ou elle pend: en Egypte au limon que le Nil a laiffé fur les terres, apres f'eftre retiré, où on voit diuerfes fortes d'animaux imparfaicts qui s'y engendrent par la chaleur du Soleil, dont vne partie eft defia formee, voire animee, & l'autre encores eft limon : cela fe voit auffi és ongles cheueux & femblables, qui font continus auec la peau, bien que leurs formes foient differentes.

On faict quelques autres arguments contre cette mefme pofition, aufquels ie n'eftime point qu'il foit befoing de faire refponfe, excepté à vn, qui eft : que la generation ayant fon vnité du terme formel, f'il y auoit plufieurs formes fubftantielles en l'animal ; il feroit engendré par plufieurs generations. Nous refpondons premierement qu'encores qu'Ariftote tienne qu'en la generation de l'homme, il y ait premierement l'ame vegetatiue & puis la fenfitiue, auparauant la raifonnable : que neantmoins il ne compte cela que pour vne generation. Secondement ie dy que la production des diuerfes parties organiques informees de diuerfes formes fubftantielles de la chofe animee, n'eft qu'vne preparation & difpofition de la matiere, pour receuoir l'ame : attendu que comme nous l'auons dit, tout cela ne tient lieu que de matiere à l'ame, laquelle eft terme formel, & vn de la generation. Et d'ailleurs le vray terme de la generation, c'eft la chofe produitte de l'vnité de laquelle dépend celle de la generation : & partant la chofe animee eftant vne, nonobftant les diuerfes natures de fes organes, la generation fera vne auffi.

Plat. lib. 9. der publ. Platon en fon Timee, & en d'autres endroicts, attribuë trois ames à l'homme, felon fes trois operations de la vie, la connoiffance, l'ire, & le nourriffement : dont il colloque la premiere en la ceruelle, la feconde au cœur, & la troifiefme au foye. Et les compare en fon *Ibid. lib. 4.* liure de la Republique à trois parties de la Republique, la confulaire, la militaire, & la lucratiue : & à trois genres d'hommes, au Philofophe, au contentieux, & à l'auare. Le fondement de fon opinion eft, que fouuent la collere perfuade vne chofe en vn mefme hõme, & la concupifcence le cõtraire, qui eft vne guerre inteftine : laquelle il eftime ne pouuoir eftre excitee en luy que par diuerfes ames Mais Ariftote reprouue cette opinion par vn argument pris de ces animaux imparfaicts, lefquels eftant diuifez en parties, chacune d'elles vit encores quelque temps : car de là on connoift par leurs operations, que l'ame n'eft pas en vne feule partie, mais en toutes : dautant que là où eft l'operation, là eft la faculté, & là où eft la faculté, là eft l'effence de l'ame.

Il y a encores dautres modernes qui fuiuant ou approchant de cette opinion, ont eftiné qu'il n'y a point de repugnance, que plufieurs ames puiffent eftre en vne mefme & feule chofe viuante, en la maniere qui s'enfuit : à fçauoir premierement, que les plufieurs ames qu'ils pofent en l'homme, qui font la vegetatiue, la fenfitiue, & la raifonnable, foient plufieurs effences liees enfemble, par vne certaine fubordinatiõ, de ce qu'vne fe rapporte à l'autre : & que de la collection de ces ames ainfi affemblees, il f'en face vne en certaine maniere, qui f'appelle toute l'ame : laquelle prenne le nom de la plus excellente d'elles, & que chacune des trois foit vne partie de cette ame : de forte qu'és hommes elle f'appelle raifonnable : & és animaux bruts, fenfitiue : contenant les autres en puiffance : ainfi que le carré

le carré embrasse le triangle : & retraignant & appropriāt à son espece les operations des autres : comme pour exemple, que l'ame raisonnable restraigne en l'homme la vegetatiue, & la sensitiue, & les rende humaines : les faisant nourrir, engendrer, voir, ouyr, & semblables humainement : & non comme vne plante, ou brutalament : de sorte que le nourrissement en l'homme est dit prouenir de la partie vegetatiue : & la maniere & le ressferrement par lequel se faict le nourrissement humain, de la raisonnable : à cause de quoy les operatiōs de la vegetatiue & de la sensitiue, sont attribuees à la raisonnable. Cecy posé, ils pretendent de prouuer que ces trois ames sont en l'homme reellement distinctes, les vnes des autres comme il s'ensuit.

Premierement s'il n'y a que l'ame raisonnable en l'homme, l'animal ne sera pas genre de l'homme du cheual, & des semblables : dautant qu'en cette sorte ils ne participeroiēt pas vne nature commune : car l'ame de cheual est autre que celle de l'homme : ou bien le genre ne signifie pas vne conuenance essentielle entre les especes : ains seulement pour le regard des proprietez : dautant que si l'homme & le cheual conuiennent seulemēt ensemble par leurs facultez vegetatiues & sensitiues : il s'en suiura de là que la conuenance des diuerses especes, qui sont soubs vn mesme genre prochain, ne sera qu'en des accidēts: & que partant il suffira aux choses d'auoir des accidents sensibles, pour estre colloquees dessoubs vn mesme genre prochain. Or si la conuenance de l'homme & du cheual en vn mesme genre est essentielle, & du principe duquel s'ensuiuent les facultez vegetatiues & sensitiues, & que ce principe soit toute l'ame, ou la forme de l'homme, attendu qu'elle est simple: il s'ensuiura que le principe essentiel du cheual, duquel les facultez vegetatiues & sensitiues s'ensuiuēt, sera mesme & semblable à toute l'ame & forme de l'homme: en quoy il y a de l'absurdité : mais si ce principe est seulement vne partie de l'essence de l'ame humaine, auec laquelle le principe essentiel du cheual, duquel les facultez vegetatiues & sēsitiues s'ensuiuēt, conuient. Il faudra dōques que l'essence de l'ame humaine ait plusieurs parties formelles reellement & non rationellement diuisees l'vne d'auec l'autre, dont l'vne responde à l'essence de celle du cheual qui est reelle : & vne autre tout de mesme à celle des plantes : ce qui semble ne pouuoir estre, sinon en posant ces trois ames : car toute forme est indiuisible.

Secondement si le vegetatif n'est qu'vne puissance en l'homme, il y aura puissance de puissance : car la nutritiue, l'augmentatiue & la generatiue, sont puissances du vegetatif: & de mesme pour le regard du sensitif: mais cela est absurd : car il conuient à la seule substance de l'ame, d'auoir certaines facultez d'operer, attendu : que la faculté n'est qu'vne puissance ou vne aptitude à operer, laquelle estant accident absolut & non relatif, elle ne peut estre fondee en vn autre accident : par ce que, comme nous auons dit ailleurs, il n'y a point d'accident d'accident.

En troisiesme lieu : par ce que la forme estant vne simple essence, qui donne vn simple estre, & non plusieurs: celle qui donne d'estre homme ne donne pas d'estre animal : & partant si l'homme est homme par l'ame raisonnable, il ne peut pas estre animal par la mesme ame, & estre viuant : mais par la raisonnable il est homme, par la sensitiue animal : & par la vegetatiue viuant.

En quatriesme lieu, par le continuel combat du sens auec la raison que nous experimētons, l'vn voulant ce que l'autre ne veut pas : vne mesme chose estant agreable à l'vn, & desagreable à l'autre : car il ne peut prouenir d'vne mesme substance deux operations diuerses en mesme instant, ny des deux puissances qui les produisent. Vne mesme vertu motiue se peut bien mouuoir à des lieux contraires : mais ce n'est pas en vn mesme instant; & ne repugne point en soy pour cela, comme l'appetit & la volonté font.

Apres auoir consideré les fondements de cette opinion, ie trouue premierement la liaison & enchaisnement de ces diuerses ames qu'elle propose, pour en faire vne fort peu philosophique, & sans aucune vraye semblance : laquelle y seroit plus grande, s'ils eussent posé que tout ainsi que les elements entrent en la composition du mixte, de la forme, duquel ils ne sont eux & leur formes que matiere: & comme les mixtes & leurs formes sont la matiere des vegetaux, qui se ressentent des qualitez des mixtes, ainsi que les mixtes de celle des elements : que tout de mesme les vegetaux auec leurs ames, ne tiennent lieu que de matiere aux ames sensitiues, dont ils sont informes : & les sensitifs semblablemēt aux ames raisonnables, qui en sont les formes. Car par ce moyē il y auroit quelque apparēce d'vne liaison substantielle de degré en degré entre les vns & les autres : là où de la pre-

miere sorte elle n'est pas seulement telle qu'és estants par accident, où les formes accidentaires adherent subiectement à leur subiect. Car ie ne voy pour tout autre liaison en cet enchainement & subordination, qu'vne espece de contiguité: & moins d'assemblement qu'entre les causes essentiellement subordonnees l'vne à l'autre : & partant cette vnité imaginaire de ces trois ames ou formes, ne peut consister. Il n'est point besoing aussi de les poser distinctes reellement de la seconde maniere, que nous venons de déduire : car quand elles pourroient s'accommoder ensemble, la nature qui ne fait rien en vain & qui tend à contenir les choses en vnité le plus estroictement qu'elle peut, ne prendroit iamais cette voye là, puisque celle d'vne seule ame est plus courte & meilleure: comme nous ferons paroistre maintenant. Il ne reste dóques qu'à soudre les raisons par lesquelles ils pretendent soustenir ensemble ces trois ames mal liees.

Pour responce à la premiere raison, ie dy que l'homme & l'animal conuiennent essentiellement soubs vn mesme genre : sans que le vegetatif, le sensitif, & le raisonnable soiẽt trois ames en l'homme: car la cõuenance de l'animal, comme pour exemple, du cheual auec l'homme, qui le fait estre soubs vn mesme genre que luy, est par le principe essentiel qui est au cheual, & que les facultez vegetatiues & sẽsitiues ensuiuẽt: lequel principe est de mesme nature que le principe essentiel en l'homme, duquel s'ensuiuent les semblables facultez qu'il a, Et ce principe essentiel en l'homme, respondant à celuy du cheual, n'est pas toute son ame, ains seulement vne partie ou degré dicelle, laquelle partie est reelle: sans que pour cela l'essence de l'ame laisse d'estre indiuisible materiellement: d'autãt que cette partie n'estant pas quantitatiue, non plus que l'essence. Car ce qu'on dit que les formes & essences sont indiuisibles, c'est pour deux causes, l'vne qu'elles ne sont pas quantitatiues, & l'autre qu'on n'en sçauroit separer aucun de leurs degrez par l'entendement mesme, qu'elles ne soient changees : attendu que si de l'ame vous ostez le raisonnable, elle ne sera plus que sensitiue : & si le sensitif, vegetatiue seulement. Mais afin de mieux & plus facilement comprendre en l'ame raisonnable la realité du principe vegetatif, du sensitif, & de l'intellectif, chacune à part : combien qu'ils ne soient pas diuisez, faut considerer qu'ils y sont, elle demeurant vne simple essence & indiuise reellement & materiellemẽt: comme l'vn, le deux, & le trois sont au nombre ternaire, combien que le nombre ternaire soit vn & indiuis. Et qui voudra bien cõsiderer la realité de ces trois principes en nostre ame, qui neãtmoins est vne & indiuise, il verra en cela vne image de la Trinité en quelque sorte : & pourra monter par là comme par des degrez à conceuoir plus aisement la distinction des trois personnes diuines, en vne seule essence : selon que la hauteur du subiect & la foiblesse de l'entendement humain luy peut permettre de paruenir à vn mystere tãt esleué par dessus sa nature. Voila comment chaque homme n'a qu'vne ame, & tout de mesme les animaux bruts, & partant il n'y a qu'vne forme substantielle en l'homme, laquelle luy departit plusieurs degrez d'estre: à sçauoir d'estre intellectif, d'estre sensitif, d'estre animé, ou vegetatif : à cause de quoy il n'est pas necessaire que tout ce qui conuiẽt à l'homme, entant qu'il est homme, luy conuienne selon le degré intellectif, & toutesfois l'vn & l'autre degré est fondé en l'essence d'vne mesme forme.

La responce à ce premier argument sert pour le second & pour le troisiesme : car premierement par ce moyen, il n'y a point puissance de puissance. Et secondement l'ame raisonnable contenant en soy les principes vegetatif, sensitif, & intellectif, elle donne à ce qu'elle informe d'estre viuant animal, & homme : car tout ce qui est animé est viuãt : tout ce qui a sentiment, animal, & tout ce qui discourt, homme. Ce qui n'est point estrange : car d'autant qu'vne forme a son essence plus noble, elle contient le principe de plus d'operations, & de proprietez: par ce que la nature a accoustumé de rassembler és choses plus excellentes, ce qu'elle a espandu és moins parfaittes.

Quant au quatriesme argument, ie responds qu'il n'est point estrange de voir ce combat en l'homme animé de l'ame raisonnable, laquelle a diuerses puissances, dont les vnes sont propres à contenir la liaison du corps & de l'ame ensemble, pour la conseruation de l'indiuidu, à quoy leur office est determiné, & commun auec tous les animaux : & celles là sont les facultez vegetatiues & sensitiues. Les autres puissances sont pour faire les operations propres à l'homme qui sont plus nobles que celle des autres animaux: & ces facultez sont l'entendement & la volonté: lesquelles tendãt tousiours à separer l'ame du corps, pour l'esleuer vers Dieu son principe, par la connoissance & par l'amour des choses celestes & diuines, en mesprisant les sensibles & corporelles : & au contraire les sensitiues se ban-

dant de toutes leurs forces vers les choses corporelles, qu'elles appettent seules, pour le bien de l'animal: n'ayant point d'autre connoissance: & la fantasie ne regardant que le present & non l'aduenir, comme l'entendement: il y a vne perpetuelle contention en l'homme des vnes auec les autres. En quoy il leur sert de theatre, où elles ioüent successiuement leurs jeux: car elles n'en peuuent estre maistresses toutes ensemble. Qui est cause qu'elles s'entre-chassent, iusqu'à ce que celle qui demeure la plus forte, donne la loy à la plus foible: rendant l'homme parfaict & accomply, si c'est l'intellectiue, qui domine comme elle doit, selon que la superiorité luy appartient, par la condition de sa nature: ou tout brutal comme les autres bestes, s'y laisse gaigner la place aux sensitiues. Or ainsi qu'vne chose qui n'auroit qu'vne faculté ne pourroit produire qu'vne seule action par soy, selon cette faculté, n'appartenant à aucune chose vne & simple de faire diuerses actions, ny d'operer par son essence, qu'à Dieu seul: à l'opposite plusieurs & diuerses actions peuuent proceder d'vne seule substance, pourueu qu'elle ait diuerses facultez pour les produire, comme a l'ame raisonnable: laquelle partant est suffisante auec les puissances sensitiues & intellectiues, pour faire les operations des sens & de l'entendement: sans qu'il soit besoin d'vne ame ensitiue separee d'elle, pour cet effect. Et finalement tant s'en faut que ces diuerses operations opposees l'vne à l'autre montrent diuerses ames en l'homme: c'est vn signe certain, qu'il n'y en a qu'vne seule: car si les facultez dont elles procedent, n'auoient leur racine en vn mesme principe, elles ne s'entre-empescheroient point d'agir, si d'auanture elles n'estoient contraires: ce qui ne se trouue pas en mesme subiect: de sorte que puis qu'elles s'entre-empeschent comme nous l'esprouuons, il faut que ces actions & les facultez, qui sont leurs prochains principes, soient reduites en vn principe: lequel ne peut estre le corps, tant par ce qu'il ne communique point à l'action d'entendre, & de vouloir; que par ce que s'il en estoit principe entant que corps, elles se trouueroient en tous les corps, ce qui est faux. Et ainsi il reste que le principe de ces actions & facultez, est vne certaine forme, qui est l'ame, par laquelle le corps, est corps humain. A cecy se peut encores adiouster, que que l'vnité de l'ame est fort prouuee en l'homme, en ce qu'estant ententiue à l'operation d'vne de ses facultez connoissante ou appetante, sensitiue ou intellectiue: les autres demeurent empeschees d'operer cependant, comme nous l'exposerons cy apres: car cela montre que ces operations prouiennent de facultez subordonnees à vne forme qui opere par elles: d'autant que si elles n'auoient vne subordination entre-elles, & qu'elles ne se rapportassent pas à vn commun principe; chacune d'elles auroit son operation independente de l'autre, & n'y auroit point de raison, pourquoy l'effort de l'vne empescheroit celuy de l'autre dauantage, que si elles estoient en diuers subiects. Donques l'ame est seule & vnique en l'homme: sans qu'il y ait aucun inconuenient, qu'estant vne forme simple, elle actue des parties si diuerses: car la matiere s'adapte à chaque forme selon sa nature: & ne se peut colliger des diuers appetits & des differentes operations de l'ame en l'homme, sinon qu'elle a plusieurs & diuerses facultez.

Que l'ame est en tout le corps selon son essence.

CHAPITRE II.

PVISQVE, comme nous auons dict par-cy deuant, les operations de la vie se trouuent en toutes les parties de l'animal, il s'ensuit que les facultez dont elles procedent y sont: & par consequent l'essence de l'ame: car elles ne peuuent estre qu'en elle, où en ce qu'elle informe. Donques l'ame est par tout le corps animé selon son essence.

Secondement puis que l'ame est la forme substantielle de l'animal, on ne peut douter qu'elle ne soit selon sa substance en tout le corps qu'elle informe, & en toutes les parties de l'animal, qui appartiennent à sa constitution: car estant le premier acte du corps organique, elle est en tout l'animal ensemble.

Cccc

Et en troiſieſme lieu, ſi l'ame eſtoit en vne ſeule partie du corps, les autres parties corporelles ne feroient pas vn tout auec les autres parties : & ne pourroit eſtre vne choſe par ſoy : mais quelque tout par vn certain aſſemblement : car la forme eſſentielle eſt ce qui donne l'vnité ſpecifique.

Φαίνεται δὲ καὶ τὰ φυτὰ διαιρούμενα ζῆν· καὶ τῶν ζώων ἔνια τῶν ἐντόμων, ὡς τὴν αὐτὴν ἔχοντα ψυχὴν τῷ εἴδει, εἰ καὶ μὴ ἀριθμῷ· ἑκάτερον γοῦν τῶν μορίων αἴσθησιν ἔχει, καὶ κινεῖται κατὰ τόπον ἐπί τινα χρόνον· εἰ δὲ μὴ διατελοῦσιν, οὐδὲν ἄτοπον· ὄργανα γὰρ οὐκ ἔχουσιν, ὥστε σώζειν τὴν φύσιν· ἀλλ' οὐδὲν ἧττον ἐν ἑκατέρῳ τῶν μορίων ἅπαντα ἐνυπάρχει τὰ μόρια τῆς ψυχῆς· καὶ ὁμοειδῆ εἰσιν ἀλλήλοις, καὶ τῇ ὅλῃ ἀλλήλων, ὡς οὐ χωριστὰ ὄντα.

Ariſt. l. 1. de anim. c. 9. t. 93. Videntur etiam plantæ diſſecta viuere, necnon animalia quædam inſecta, tanquam habeant eamdem animam ſpecie, quamuis non eandem numero : vtraque igitur pars habet ſenſum, & mouentur ſecundùm locum ad aliquod tempus. Quod ſi non perſeuerant, nihil eſt abſurdi : quia non habet organa, quibus naturã ſeruent : ſed nihilominus in vtraque parte inſunt omnes partes animæ : ſuntque eiuſdem ſpeciei inter ſe, cum tota anima inter ſe, vt pote quæ non ſunt ſeparabiles.

Si l'eſſence de l'ame n'eſtoit en chaque partie du corps, il s'enſuiuroit que l'animal ne feroit pas animé ; car c'eſt vne mocquerie de dire que l'ame eſt en vn certain lieu, comme le Roy en ſa Cour ſelon ſon eſſence, enuoyant ſeulement par diuers miniſtres l'authorité de gouuerner en toutes les prouinces : attendu que toutes les puiſſances qui ſont les miniſtres de l'ame, n'eſtant qu'accidents, ne pourroient animer la matiere, & luy donner l'eſtre ſubſtantiel d'animal. Ce n'eſt pas ſeulement l'ame qui eſt ſelon ſon eſſence par tout le corps qu'elle informe : car cela eſt commun à toute autre forme ſubſtantielle & accidentelle : de ſorte que comme chaque petite partie de la blancheur a la meſme nature & definition que le tout, ſemblablement la partie de toute forme, & ame l'a auſſi. Nous conclurons donques que l'ame eſt par toutes les parties de l'animal ſelon ſon eſſence : mais de telle ſorte, qu'elle a l'eſtre principal au cœur, & l'eſtre participé aux autres parties, comme la lumiere a l'eſtre principal au Soleil, & en l'air l'eſtre par participation & deriuation du Soleil. Au moyen de quoy tout ainſi que quand il s'interpoſe quelque corps opaque, l'air ou vne de ſes parties ſe trouue incontinent priuee de la lumiere du Soleil : parce qu'elle eſt priuee de ſa participation dont elle dépend ; de meſme ſi la main ou quelque autre partie corporelle eſtoit ſeparee de tout le corps, la vie demeureroit eſteinte incontinent en elle : parce que la main n'auoit l'ame, que par vne continuelle deriuation du cœur, de laquelle eſtant deſtituee elle ceſſe d'eſtre animee. Le contraire arriue és animaux imparfaicts, pour le regard de leurs parties ſeparees : eſquelles la vie demeure encores quelque temps : parce que ces animaux là ont au lieu de cœur, vne certaine humeur homogene, ſemee par toute l'eſtendue de l'animal, laquelle correſpond par proportion au cœur : de quoy il arriue, que ſi la diuiſion ſe faict, de maniere qu'il demeure en toutes les parties quelque portion de cette humeur, chaque partie vit quelque temps : parce qu'elle a en ſoy quelque partie du membre principal, auquel l'ame eſt enracinee. Cela ſe trouue auſſi en quelque plante : car il ſ'en voit qui ont la racine en puiſſance quaſi en toutes leurs parties : à cauſe de quoy vne partie ſeparee des autres peut viure, & deuenir vne autre plante par ſoy : mais és animaux plus parfaicts eſquels le cœur ou quelqu'autre choſe, qui eſt heterogene, requiert vne certaine figure ; cela ne ſe peut faire en aucune maniere : parce qu'vn tel membre ne peut eſtre diuiſé, & la vie de l'animal demeurer.

Que l'ame raiſonnable eſt indiuiſiblement toute en tout, & tout en chaque partie du corps.

CHAPITRE III.

Vne

VNE chose est diuisible en parties selon la quantité en trois sortes. En l'vne, par soy premierement: c'est à dire, sans auoir les parties d'extension d'vne autre: & de cette sorte, il n'y a que la seule extension de la quantité mesme qui soit diuisible. En l'autre vne chose est diuisible, à raison de la quantité qu'elle a: & de cette façon il n'y a que la seule substance corporelle qui soit diuisible. Et en troisiesme lieu, vne chose est diuisible par accident: d'autant qu'elle est coëstandue auec vne chose diuisible où elle est: comme pour exemple, la blancheur est diuisible selon la substance corporelle où elle adhere, laquelle est diuisible. Or l'ame raisonnable n'est diuisible d'aucune de ces sortes: car premieremẽt il n'y a point de doute que l'ame ne soit indiuisible des deux premieres sortes de diuision: à cause qu'elle n'est pas quantité ny materielle. Et pour le regard de la troisiesme, cela est tout clair: car l'ame raisonnable estant immaterielle, elle est indiuisible: attendu que ce qui est immateriel ne peut estre diuisé. Or estant indiuisible, & en chaque partie de l'homme, elle est non seulement toute en tout, mais aussi toute en chaque partie.

La mode dont l'ame raisonnable est au corps, se peut apprendre par deux exemples, dont l'vn est de sainct Augustin, lequel dit, que Dieu est au monde comme l'ame raisonnable est au corps pour ce regard: Or Dieu estant en tout le monde, & tout en chaque partie, de sorte que ce qui est icy, est ce qui est là: l'ame raisonnable est toute en tout le corps, & toute en chaque sienne partie: different toutesfois en ce que Dieu n'informe pas le monde, mais il y assiste & n'y est pas enclos: là où l'ame informe le corps, & y est enclose. L'autre exemple est de sainct Thomas lequel dit, que tout ainsi que l'intelligence est en vn certain lieu, en sorte qu'vne partie n'est pas en vne partie, ains elle est toute en chaque partie: semblablement l'ame raisonnable est au corps de la mesme sorte: auec cette difference neantmoins, que l'intelligence n'informe pas, & l'ame informe. En quoy l'intelligence n'est pas aussi du tout semblable à l'ame: d'autant que l'intelligence estant seulement motiue du Ciel, il ne luy est pas necessaire d'estre par tout le Ciel: mais l'ame qui est la forme, doit estre en tout le corps: combien que selon la puissance motiue, elle soit en quelque partie determinee. Donques puis que les substances incorporelles sont en lieu, toutes en tout, & toutes en chaque partie: l'ame pourra bien estre en tout le corps, & toute en chaque partie indiuisiblement. Nous auons à noter, que combien que la matiere & les substances materielles soient premier principe de receuoir la quantité, laquelle les rend diuisibles, neantmoins tout ce qui est receu en la matiere n'est pas diuisible pourtant: autrement Dieu, qui est par tout le monde, & l'intelligence qui est en lieu, seroient diuisibles Il est bien necessaire que tout ce qui est en la chose quantitatiue soit present par toute la chose où il existe, & de cette sorte l'ame est en tout le corps: mais cela n'est pas de la nature de ce qui est en la chose quantitatiue, qu'vne partie soit en vne partie: car comme nous auons dit ailleurs, cet axiome que chaque chose est receuë en vne autre selon la mode de ce qui la reçoit, ne s'entend que pour le regard des accidents, qui luy adherent. Et à cette resolution que l'ame raisonnable est toute en chaque partie, ne preiudicie point le mouuement qui reste par vne espace de temps, en quelques certains membres de l'homme, estant separez de son corps: comme pour exemple en la main: car il ne prouient pas de l'ame, mais de la vertu & de l'esprit qu'elle a laissé. Le semblable ne se peut pas dire des animaux imparfaicts: parce que le mouuement de leurs parties separees dure beaucoup de temps apres la separation: ce qu'il ne pourroit faire si leur ame n'estoit diuisible, & qu'vne partie d'icelle n'y restast: comme il paroist par leur fuitte des choses nuisibles, lors qu'elles en sont touchees. Aussi n'y a-t-il que la seule ame raisonnable entre toutes les formes informant la matiere, qui soit proprement toute en tout, & toute en chaque partie.

Que l'ame des animaux bruts & des plantes est toute en tout le corps diuisiblement, vne partie en chaque partie.

CHAPITRE IIII.

Ὥσπερ γὰρ ἐπὶ τῶν φυτῶν ἔνια διαιρούμενα φαίνεται ζῶντα καὶ χωριζόμενα ἀπ' ἀλλήλων, ὡς οὔσης τῆς ἐν αὐτοῖς ψυχῆς, ἐντελεχείᾳ μὲν μιᾶς ἐν ἑκάστῳ φυτῷ, δυνάμει δὲ πλειόνων· οὕτω καὶ περὶ τὰς ἄλλας διαφορὰς τῆς ψυχῆς ὁρῶμεν συμβαῖνον ἐπὶ τῶν ἐντόμων ἐν τοῖς τεμνομένοις· καὶ γὰρ αἴσθησιν ἑκάτερον τῶν μερῶν ἔχει, καὶ κίνησιν τὴν κατὰ τόπον· εἰ δὲ αἴσθησιν, καὶ φαντασίαν, καὶ ὄρεξιν, ὅπου μὲν γὰρ αἴσθησις, λύπη τε καὶ ἡδονὴ παρακολουθεῖ· ὅπου δὲ ταῦτα, ἐξ ἀνάγκης καὶ ἐπιθυμία.

Arist. l. 2. de anim. c. 2. t. 20. Sicut enim in plantis quædam diuisa et à se inuicem separata viuere videntur: tanquam anima, quæ in ipsis inest, actu quidem vna sit in quaque planta, potestate vero plures: ita etiam circa alias animæ differentias videmus accidere in insectis, quæ inciduntur: nã vtraque pars habet sensum & motum secundum locum quod si sensum habet, certè & phantasiam & appetitum habet: vbi namque est sensus, ibi et dolor et voluptas consequitur: et vbi hæc sunt, necessario est etiam cupiditas.

LES ames des animaux bruts, tant parfaicts comme imparfaicts, ne sont pas comme les raisonnables és corps qu'elles informent: car chacune est toute en tout le corps selon ses parties: mais non pas toute en chaque partie; & est estenduë & diuisible par accident: à cause qu'elle est tiree de la puissance de la matiere qui a quantité: autrement elle seroit toute tiree de chaque partie de la matiere: là où elle est tiree toute de toute la matiere, & vne partie d'vne partie: ainsi que la blancheur du subiect. Or l'ame vegetatiue & la sensitiue estant de cette sorte és corps, elles sont diuisibles. Mais vne forme peut s'entendre estre diuisee en deux sortes; en l'vne, en parties qui demeurent diuisees: & en l'autre, en parties qui ne consistent point, ains se corrompent par la diuision: comme pour exemple, l'eau peut estre diuisee en parties si petites, que la forme de l'eau ne demeure pas és parties. De cette sorte quand quelque partie de l'ame des animaux parfaicts est diuisee auec quelque membre, ou vne de ses parties: cette partie de l'ame est sans consistance, & ne demeure pas, ains elle se perd: à cause de quoy ces ames sont dittes indiuisibles en quelque sorte. Mais nonobstant la diuision de ces petites parties, toute l'essence de l'ame ne laisse pas de se cõseruer au cœur, au foye, & en la ceruelle, qui sont les principales parties. Là où il n'en est pas ainsi de l'ame des plantes, comme de celles de ces animaux: car estant diuisee, elle consiste en leurs parties, durant quelque temps: comme il se void en leurs branches, dont mesme quelques vnes retournent à leur perfection, reprenant racine & s'en faict vn arbre. Ce qui prouient de ce que la vertu radicale est épandue par tout leur corps. Semblablement nous voyons és animaux imparfaicts ou insectes, que la vie demeure en leurs parties diuisees les vnes des autres: parce qu'elles se meuuent, & mesmes se retirent à la rencontre des choses nuisibles: qui montre que l'appetit, la fantaisie, & ce qui correspond par proportion au cœur, est estendu par tout le corps. Nous conclurons donques, que les ames des animaux bruts considerees selon qu'elles ont quantité par accident, à l'extention du subiect; ont le tout au tout, & la partie en la partie, & en vne plus grande partie vne plus grande partie, & en vne moindre, vne moindre: ainsi que toutes les autres formes tirees de la puissance de la matiere. Mais nonobstant tout cela, ces ames different des autres formes materielles en deux sortes: premierement en ce que la totalité de l'ame requiert vne certaine integrité du corps, auec vn ordre & connexion de ses principales parties: attendu qu'elle est la perfection du corps organique. Secondement, parce qu'elle ne regarde pas également chaque partie du corps, mais vne principalement dont elle dépend pour sa conseruation: & cela prouient de la condition de son commun instrument: à sçauoir des esprits, dont il n'y a qu'vn principe au corps, qui est le cœur: combien que l'ame consideree selon son essence, soit toute en chaque partie. Car ce qui est en vne partie, doit plustost estre dit forme de la partie, que partie de la forme. Quelques vns ont estimé, que les ames des animaux bruts parfaicts estoient chacune toute en chaque partie indiuisiblement: parce qu'elle ne demeure pas en leurs parties diuisees

fees les vnes des autres, comme és animaux imparfaicts. Cette opinion ne manque pas de probabilité: mais neantmoins ie m'arreste à la premiere: à cause de la dignité de l'ame raisonnable qui semble estre seule indiuisiblement au corps.

Qu'il ne s'engendre point de nouuelles ames és parties diuisees de la plante.

CHAPITRE V.

QVELQVES-VNS tiennent que toutes les sortes d'ames sont indiuisibles, & disent que l'ame ne demeure pas en la partie diuisee de la plante où elle estoit auparauant: mais qu'elle se corrompt, & qu'il s'en engendre deux de nouueau; vne en chaque partie: ainsi que quand vne ligne est diuisee, le poinct qui la continuoit se corrompt, & s'en produit deux nouueaux auec l'vne & l'autre partie; & que c'est vne certaine disposition à l'ame qui demeure en la branche separee: mais il n'y a pas beaucoup d'apparence que plusieurs ames soient produittes de nouueau reellement en vn instant, par la seule diuision: & que la precedente soit corrompuë: autrement cet inconuenient s'ensuiuroit, que les ames qui requierent vn si grand preparatif au corps, à cause de leur perfectiõ, pourroient estre engendrees par vn seul mouuement de lieu, sans aucune alteration disposante, qui eust precedé: chose qui est contre l'ordre de nature. Mais la raison est plus grande de croire que leur ame est diuisible, & comme dit Aristote, plusieurs en puissance; sans que ce soit par vne production qui se fasse de nouueau, ains seulement par la separation des parties: de la sorte qu'vne piece de bois est plusieurs en puissance, sans que les parties s'engendrent par la diuision: mais seulement à cause que la separation estant faitte, elles sont actuellement & par soy. Et quant à ce qu'vn ver ou autre semblable animal, estant touché à la queuë seulement, il se meut par tout: ce n'est pas que son ame y soit toute: mais ce mouuement prouient parce que toute l'ame est continuë, & qu'vne partie se mouuant, le tout se peut mouuoir: à cause de la continuation. Elles se peuuẽt aussi douloir par sympathie, ou par vne certaine influence de douleur communiquee aux autres parties.

De quelle façon l'ame est selon toutes ses puissances par tout le corps.

CHAPITRE VI.

PVISQVE les qualitez de l'ame ensuiuent sa nature & son essence, ainsi que les proprietez des autres substances: & que l'ame est par tout le corps animé, elles sont toutes en chaque partie du corps: auec l'ame qui l'informe, mais originairement seulement, & non selon la puissance d'operer: car pour cet effect, il leur est requis des organes particulieres, propres & disposees: de sorte que la vertu visiue est originairement au pied aussi bien qu'en l'œil; mais elle n'y sçauroit veoir pourtant, à cause que son organe dont elle peut operer, n'y est pas: ainsi la faculté vegetatiue faict ses operations és os, & non la sensitiue: parce qu'ils n'ont pas la disposition à l'exercice d'vne telle puissance. La puissance motiue opere és nerfs: la visiue és yeux: l'attouchement en la chair, & és nerfs: les sens interieurs en la ceruelle, & toutesfois l'ame est par tout, selon son essence, & selon ses puissances originairement, en des parties où elles ne peuuent operer: sans que pour cela ces puissances soient en vain, puis qu'elles exercent leurs operations en d'autres parties: à sçauoir chaque sens en son organe, l'appetit au cœur, & la puissance motiue és nerfs, aux muscles, & és arteres. Mais il n'y en a point qu'on puisse assigner à l'entendement où il fasse particulierement ses operations: si ce n'est à cause qu'il a besoin des fantosmes pour entendre, qu'on estime que c'est en la teste: d'autant que l'imaginatiue y a son siege auec les autres sens. Quant aux parties qui ne sont pas de l'animal, l'ame n'y est, ny selon son essence, ny selon sa puissance: à cause dequoy elle n'est pas au poil ny és ongles, qui ne sont pas parties de l'animal: comme nous l'auons declaré.

Comme l'ame se peut mouuoir, & ne se mouuoir pas localement.

CHAPITRE VII.

Μεταβάλλει γὰρ τὸν τόπον τὸ σῶμα· ὥστε καὶ τὸ ἐν ᾧ σώματι ὄν, καὶ τὸ τῇ μοχλείᾳ κινεῖν ἑαυτό.

Ὅτι ἣν τὸ σῶμα κινεῖται, ταύτην καὶ αὐτή· τὸ δὲ σῶμα κινεῖται φορᾷ· ὥστε καὶ ἡ ψυχὴ μεταβάλλοι ἂν κατὰ τὸ σῶμα καὶ αὐτὴ ἢ ὅλη, ἢ κατὰ μόρια μεθισταμένη.

Οὐ δεῖ δὲ ᾧ τὸ ὑφ' ἑαυτοῦ κινεῖσθαι, ἀπ' ἄλλου κινεῖσθαι πλὴν εἰ μὴ κατὰ συμβεβηκός· ὥσπερ οὐδὲ τὸ καθ' αὑτὸ ἀγαθόν, ἢ δι' αὑτό, τὸ μὲν δι' ἄλλο εἶναι, τὸ δ' ἑτέρου ἕνεκα.

Κατὰ συμβεβηκὸς δὲ κινεῖσθαι, καθάπερ εἴπομεν, ἔστι, καὶ κινεῖν ἑαυτήν· οἷον κινεῖσθαι μὲν, ἐν ᾧ ἐστι, τοῦτο δὲ κινεῖσθαι ὑπὸ τῆς ψυχῆς· ἄλλως δὲ οὐχ οἷόν τε κινεῖσθαι κατὰ τόπον αὐτήν.

Arist. l. 8. phy. c. 8. t. 51. Corpus enim mutat locum, quocirca & id quod est in corpore, & quod vecte se ipsum mouet.

L. 1. de anim. c. 3. t. 41. Quo motu corpus mouetur, ipsam quoque moueri: atqui corpus mouetur latione: quare etiam anima mutabitur, perinde atque corpus, ipsa quoque hoc motu, vel tota, vel secundum partes translata.

T. 42. Non oportet, vt in cuius essentia est moueri à seipso, id ab alio moueatur, præterquam ex accidenti: sicuti neque quod est bonum per se, aut propter se, id est bonū propter aliud, vel alterius gratia.

C. 4. t. 61. Ex accidenti autem moueri potest, vt diximus, & mouere semetipsam: vtpote moueri quidem id in quo est, hoc autem moueri ab anima, aliter verò ea secundum locum moueri nequit.

L'Ame se peut mouuoir par soy au corps en s'estendant, & se retirant, comme elle faict d'vne certaine maniere quasi incomprehensible, autre que celle des formes materielles, & semblable en quelque sorte, à l'estendue de la lumiere du Soleil parmy l'air, quand il le trouue disposé. Car quand l'homme se nourrit, l'ame qui estoit auparauant entre en l'aliment conuerty en sa substance: & semblablement au decroissement, elle s'en recule: & de mesme en la separation d'vn membre, elle se retire: & puis le cœur est le premier qui vit, & le dernier mourant. Donques l'ame se meut par soy de ces mouuements. Mais elle ne se peut mouuoir par soy d'autre mouuement de lieu estant au corps, que de l'vn de ces deux; ains seulement par accident, au mouuement de tout l'animal qu'elle meut: au moyen dequoy elle est meuë auec luy, puis qu'elle l'informe & anime. Car si elle se retiroit toute en vne partie, & de celle-là en vne autre, la partie qu'elle laisseroit, demeureroit sans ame, & par consequent morte: tellement qu'elle ne la pourrois plus r'animer.

Distinction des puissances de l'ame raisonnable entre-elles.

CHAPITRE VIII.

Τὸ λογιστικόν ἐστιν ἕν τι μέρος τοῦ λόγον ἔχοντος.

Γίνονται αἱ ἀρεταὶ πᾶσαι καθ' αὑτὰς ἐν τῷ λογιστικῷ τῆς ψυχῆς μορίῳ.

Arist. l. 6. eth. c. 2. Ea quæ ad ratiocinandum valet, vna quædam pars est eius animæque ratione prædita est.

L. 1. magnor. moral. c. 1. Ratio in sola parte animæ gignitur qua cogitamus & ratiocinamur.

Des puissances de l'ame, les vnes sont en la seule ame, sans communiquer au composé: à sçauoir l'entendement & la volonté. Et les autres sont communiquees au composé: à sçauoir les vegetatiues & sensitiues: & neantmoins elles sont toutes proprietez de l'ame: car elles sont en elle, ou communiquees par elle au composé. Or puis que l'entendement & la volonté sont en la seule ame & non ailleurs, & les sensitiues & vegetatiues communiquees au composé, il n'y a point de doute que les intellectiues ne soient distinguees reellement des sensitiues & vegetatiues.

Les puissances sensitiues & vegetatiues sont au respect de certaines parties, separees necessairement de subiect entre elles, és animaux parfaicts: car en quelque endroit, l'vne se trouue sans l'autre: comme pour exemple, le vegetatif est és os, & le sensitif n'y est pas; à cause de leur terrestreté, qui approche de la nature de la plante. Mais au respect de certaines autres, elles ne sont point separees de subiect: comme nous la connoissons és animaux imparfaicts, tels que sont les vers, les mouches, les lezards & semblables. Car la puissance vegetatiue, la sensitiue, la motiue selon le lieu, & l'appetitiue sont en vne mesme partie de l'animal: attēdu qu'ils se meuuent selon le lieu auec vne partie de leur queuë couppee, laquelle se delecte aussi à la rencontre de ce qui luy est cōuenable, & s'attriste du contraire,

contraire, chose qui est de l'appetit & du sens. Ainsi que nous voyons és plantes que la puissance nutritiue & l'augmentatiue sont par tout, attēdu qu'elles verdissent & croissent en chacune de leurs parties.

Diuision des puissances de l'ame en raisonnables & irraisonnables.

CHAPITRE IX.

Τὸ μὲν γὰρ φυτικὸν οὐδαμῶς κοινωνεῖ λόγου· τὸ δὲ ἐπιθυμητικὸν καὶ ὅλως ὀρεκτικὸν μετέχει πως, ᾗ κατήκοόν ἐστιν αὐτοῦ καὶ πειθαρχικόν.

Arist. l. 1. Eth. c. 13. Nam quæ ad stirpes propriè pertinet, nulla ex parte rationis est particeps: ea autem, quæ ad concupiscendum, & omnino ad appetendum impellit, aliqua ex parte ratione prædita est, nempè quæ ei paret atque obtemperat.

Πρότερον μὲν οὖν ἐλέχθη δύο εἶναι μέρη τῆς ψυχῆς, τό, τε λόγον ἔχον, καὶ τὸ ἄλογον.

L. 6. c. 2. Dictum est supra, duas esse animi partes: alteram rationis participem, expertem alteram. &c.

Υποκείσθω δύο μέρη ψυχῆς τὰ λόγου μετέχοντα· οὐ τὸν αὐτὸν δὲ τρόπον μετέχειν λόγου ἄμφω, ἀλλὰ τὸ μὲν τῷ ἐπιτάττειν, τὸ δὲ τῷ πείθεσθαι καὶ ἀκούειν πεφυκέναι.

L. 2. Moralium. Eud. c. 1. Sunt enim animæ duæ partes, quarum vtraque ratione participat, sed non eodem modo: altera enim vt imperio, altera verò vt obsequentiæ auscultationique nata.

Ἐπεὶ δ' αἱ μὲν ἐν τοῖς ἀψύχοις ἐνυπάρχουσιν ἀρχαὶ τοιαῦται, αἱ δ' ἐν τοῖς ἐμψύχοις, καὶ ἐν ψυχῇ, καὶ τῆς ψυχῆς ἐν τῷ λόγον ἔχοντι, δῆλον ὅτι καὶ τῶν δυνάμεων, αἱ μὲν ἔσονται ἄλογοι, αἱ δὲ μετὰ λόγου.

L. 9. metap. c. 2. t. 3. Cum autē huiusmodi principia partim in rebus inanimis, partim in animatis insint, atque adeo in anima, eaque animæ parte, quæ est rationis particeps: illud perspicuum est, for, vt potentiarum aliæ sint rationis expertes, aliæ cum ratione.

L'Entendement est seul des puissances de l'ame humaine qui doit porter le nom de raisonnable: car raisonner c'est à dire discourir: & il n'y a que luy seul qui puisse discourir: sans que les animaux bruts y ayent aucune part: ainsi qu'on le connoist en plusieurs choses, & particulierement és presentations & figures qui paroissent és miroirs & és peintures. Car les prenant pour choses vrayes, cela monstre qu'ils n'ont point de discours ny de iugement. Mais à cause que l'acte de raisonner est la plus eminente proprieté, par laquelle l'ame humaine est connuë differer des autres animaux, & des intelligences: & qu'elle est la plus noble de ses operations: on donne aussi le nom de raisonnable à l'ame humaine, pour la distinguer des autres ames. Or cette ame ayant ainsi obtenu le titre de raisonnable, elle le communique à la volonté, qui est vne puissance d'elle seule, & non du cōposé, & par participation. Nous l'attribuōs aussi aux puissāces sensitiues, cognoscitiues, appetitiues, & motiues selon le lieu: à cause qu'elles obeissent à l'entendemēt & à la volōté, dont elles reçoiuent le commandement & l'executent. Et non seulement les puissances sensitiues, mais aussi les mouuements de leurs organes sont dits raisonnables: parce qu'ils sont tout de mesme soubmis à la raison. L'entendement qui a la raison de soy, est cōparé en cecy au Soleil, lequel ne se trouue iamais sans lumiere: & la partie sensitiue qui reçoit de luy quelque participation de la raison, est comme la Lune, qui ne luit que d'vne lumiere emprūtee. Car quād la partie sensitiue ne participe point à la raison de l'ētēdemēt, en estāt empeschee par la terrestreté de la matiere qui se met entre deux, elle est toute brutale & vilaine. Mais pource que les vegetatiues ne sont raisonnables, ny de leur nature ny par participation, ny les facultez naturelles aussi: nous les appellons puissances irraisonnables: comme aussi les mouuements des membres qui ensuiuent la nature, sont dits irraisonnables.

Καὶ αἱ μὲν μετὰ λόγου πᾶσαι τῶν ἐναντίων αἱ αὐταί· αἱ δ' ἄλογοι, μία ἑνός· οἷον τὸ θερμὸν τοῦ θερμαίνειν μόνον, ἡ δὲ ἰατρικὴ, νόσου καὶ ὑγιείας· αἴτιον δὲ ὅτι λόγος ἐστὶν ἡ ἐπιστήμη· ὁ δὲ λόγος ὁ αὐτὸς δηλοῖ τὸ πρᾶγμα καὶ τὴν στέρησιν, πλὴν οὐχ ὡσαύτως· καὶ ἔστιν ὡς ἀμφοῖν, ἔστι δὲ ὡς τοῦ ὑπάρχοντος μᾶλλον· ὥστ' ἀνάγκη καὶ τὰς τοιαύτας ἐπιστήμας εἶναι μὲν τῶν ἐναντίων· εἶναι δὲ τοῦ μὲν καθ' αὑτὰς, τοῦ δὲ μὴ καθ' αὑτάς.

L. 9. metap. c. 3. t. 5. Atque eæ quidem (potentiæ) quæ cum ratione sunt in contrariis eadem versatur: quæ autem sunt rationis expertes, vna vnius est, quo pacto calidum calefaciendi solum vim habet: medicina verò morbum & sanitatem afficit. Huius rei causa est, quia scientia ratio est: ratio autem et rem et priuationem eadem ostendit, nisi quod non eodem modo, cùm partim vtriusque sit, partim eius magis quod inest. Quo fit vt necesse sit, eiusmodi scientias contrariorum quidem esse: verumtamen vnius per se, alterius non per se.

Aristote dit que les puissances raisonnables s'exercent au tour des choses contraires, & suiuant cela que la medecine peut faire la santé & la maladie : dequoy il donne pour raison, que la science est vne connoissance de la definition de la chose & de sa priuation : il dit qu'à l'opposite chacune des puissances irraisonnables ne s'exercent qu'en vne seule chose : comme pour exemple, que la chaleur n'a la vertu que d'eschauffer. Cecy n'est vray proprement que des puissances & habitudes cognoscitiues, qui nous font connoistre les choses & leurs opposites, tant pour le regard de ce qui tumbe soubs la contemplation, cõme soubs l'action : car par la medecine on connoist que la santé est vn deu & conuenable temperament des humeurs, & par consequent, à l'opposite que la maladie est vne intempere d'humeurs. La mesme habitude en connoissant ce qui est salubre, connoist aussi ce qui est nuisible à la santé, & ce qui la peut destruire. Par l'entendement on connoist le bien & le mal : le vray & le faux : l'estant & le non estant : la vertu & le vice : & ainsi des semblables. Mais il semble que cecy ne peut estre vray de l'habitude operatiue : car par la vertu morale ie ne sçaurois faire mal : ny par l'habitude operatiue de la medecine causer la maladie : ny par aucune telle habitude de l'art faire quelque chose contre l'art : au moyẽ de quoy quand il se fait quelque chose cõtre l'art ou science actiue : c'est en vertu de l'habitude cognoscitiue & par vne autre habitude ou puissance, que l'habitude operatiue. Et cõbien que l'habitude cognoscitiue soit de la chose & de son opposite : elle tend neantmoins principallement & directement à la connoissance de ce qu'est la chose, comme à sa fin, & moins principalement & indirectement à ce qui luy est opposé : qui est pourquoy Aristote dit que la sciẽce tend plus à l'habitude qu'à la priuation : & que c'est à celle la par soy, & à celle cy non par soy. En quoy la priuation ne signifie pas vne pure priuatiõ proprement, mais vn defaut de perfection : & l'opposite du subiect de la science.

Η μὲν παντελῶς γε, ὥσπερ Δημόκριτος· ἐκεῖνος μὲν γὰρ ἁπλῶς ταὐτὸ τὴν ψυχὴν καὶ τὸν νοῦν· τὸ γὰρ ἀληθῶς εἶναι, τὸ φαινόμενον· διὸ καλῶς ποιῆσαι τὸν Ομηρον, ὡς Εκτωρ κεῖτ' ἀλλοφρονέων· οὐ δὴ χρῆται τῷ νῷ, ὡς δυνάμει τινὶ περὶ τὴν ἀλήθειαν· ἀλλὰ ταὐτὸ λέγει ψυχὴν καὶ νοῦν.

Οὐ φαίνεται δὲ ὅ γε κατὰ φρόνησιν λεγόμενος νοῦς, πᾶσιν ὁμοίως ὑπάρχειν τοῖς ζώοις, ἀλλ' οὐδὲ τοῖς ἀνθρώποις πᾶσιν.

Ποῖον γὰρ μόριον ἢ πῶς ὁ νοῦς συνέχει, χαλεπὸν καὶ πλάσαι.

Οἵ γε ἀρχαῖοι τὸ φρονεῖν καὶ τὸ αἰσθάνεσθαι ταὐτὸν εἶναί φασιν· ὥσπερ καὶ Εμπεδοκλῆς εἴρηκε.

Πάντες γὰρ οὗτοι τὸ νοεῖν σωματικὸν, ὥσπερ τὸ αἰσθάνεσθαι ὑπολαμβάνουσι.

Οτι μὲν οὖν οὐ ταὐτόν ἐστι τὸ αἰσθάνεσθαι καὶ τὸ φρονεῖν, φανερόν· τοῦ μὲν γὰρ πᾶσι μέτεστι· τοῦ δὲ, ὀλίγοις τῶν ζώων.

Περὶ δὲ τοῦ νοεῖν· ἐπεὶ ἕτερον τοῦ αἰσθάνεσθαι.

Arist. l. 1 de anim. c. 2. t. 23. Non tamen omnino vt Democritus : is enim asseruit simpliciter idem esse animam et mentem : verè enim esse, quod videtur. Idcirco, scitè cecinisse Homerum, quòd Hector iaceret inops mentis. Non ergo vtitur mente, vt facultate quadam, quæ circa veritatem versentur : sed idem esse ait animam & mentem.

T. 24. Sed non videtur mens quæ secundum prudentiam dicitur, æquè cunctis inesse animalibus : immò ne quidem cunctis hominibus.

C. 9. t. 92. Quam enim partem aut quomodo intellectus continebit, & etiam fingere difficile est.

L. 3. c. 3. t. 150. Veteres idem esse inquiunt prudentis munere fungi ac sentire : sicut & Empedocles ait. &c.

T. 151. Hi namque omnes existimant intelligere esse corporum, vt & sentire.

T. 152. Ergo non esse idem sentire & prudentis munere fungi, perspicuum est : nam alterum omnia, alterum pauca animalia participant.

C. 4. t. 155. Quod verò ad intelligere, quoniam est aliud, quàm sentire. &c.

Aristote rapporte que plusieurs des anciens Philosophes estimoient que l'entendemẽt & le sens estoient vne mesme chose : Theætus tient cette opinion en Platon. Empedocles se fondoit sur ce que la prudence s'augmente par la connoissance des choses presentes : comme il se voit en ce que les hommes croissent tous les iours en prudence : & parce que cette vertu s'attribuë à l'entendement & que la connoissance des choses presentes est du sens, il concluoit que l'entendement & le sens est vne mesme chose. Homere aussi estimoit que le sens & l'entendement n'estoient point distinguez reellement : & tenoiẽt tous qu'entendre estoit vne chose corporelle comme sentir. Mais il paroist que cette opinion est fausse, en ce que le sentiment est en tous les animaux, & la prudence és hommes seuls. Dauantage comme nous esprouuons que les sens font leur operation par vn organe corporel lequel nous connoissons & remarquons : à sçauoir l'œil pour la veuë, les oreilles pour l'ouye, & ainsi des autres : tout à l'opposite nous ne connoissons, ne pouuons remarquer, ny mesme feindre aucune partie du corps, où l'entendement soit contenu, ny en quelle maniere.

Qu'il

Qu'il y a subordination entre les facultez de l'ame.

CHAPITRE X.

NOVS pouuons remarquer par ce qui a esté dit, que l'ame est vne, & ses facultez plusieurs: & de ce que le progrez de l'vn à la multitude se faict tousiours par vn certain ordre, pour euiter la confusion: qu'il doit y auoir quelque ordre entre les facultez de l'ame, dont l'vne se rapporte à l'autre. Et d'ailleurs, puisque l'essence de l'ame est comparee à ses puissances, comme vn principe, les receuant, & final: (car elles resident en elle, & elle opere par elles, s'en seruant comme d'instruments en ses operations: de sorte que les facultez se rapportent à l'ame comme à leur fin, pour l'amour de laquelle elles sont:) il faut qu'elles soient comparees les vnes auec les autres en sorte, que les plus parfaittes soient principes des autres, en maniere de fin. Et partant qu'elles soient subordonnees les vnes aux autres. Comme de faict, nous esprouuons que les sens exterieurs sont ordonnez aux interieurs: ceux cy à l'appetit, auquel la faculté motrice obeit: & les vns & les autres à l'entendement: lequel presente ce qu'il connoist de bon & de mauuais à la volonté, pour l'embrasser ou reietter: & elle suiuant son conseil & ordonnance, commande puis apres à toutes ces facultez ce qu'elles doiuent executer, chacune selon son office.

Que l'ame n'opere en mesme instant que d'vne seule de ses puissances cognoscitiues & appetitiues.

CHAPITRE XI.

LES facultez cognoscitiues de l'ame tant les sensitiues que les intellectiues, ne sçauroient operer plusieurs ensemble, en vn mesme instant: à sçauoir ny deux sensitiues ny deux intellectiues, ny vne sensitiue & vne intellectiue, si les operatiõs ne sont subordonnees l'vne à l'autre. Car tout ainsi qu'vn globe marqué de plusieurs poincts ne peut toucher que d'vn poinct à la fois le plan sur lequel il roulle: de méme l'ame ne sçauroit atteindre les obiects qui tombent soubs sa connoissance, que les vns apres les autres, & d'vne seule action à la fois: comme nous en pouuons faire l'experience à toutes heures. Attendu que lors que nous sommes attentifs à discourir, nous ne voyons pas les obiects qui sont deuant nous: & si nous les regardons bien fixement, nous n'oyons pas les sons qui frappent nos aureilles: & en vn combat lors que l'ame est bien occupee contre l'ennemy, on reçoit bien souuent des playes sans les sentir. Que si quelquesfois en nous essayãt de voir & d'ouïr tout ensemble, ou d'entendre, & de voir, & semblables: il nous semble que nous facions l'vn & l'autre en mesme temps, nous sommes trompez: car c'est que les operations des puissances connoissantes, qui se font en vn instant & non en temps, cõme les mouuements naturels; s'entre succedẽt si promptement l'vn à l'autre, qu'il nous semble qu'elles sont continues, & vont toutes d'vn mesme temps: & de faict nous ne pouuons estre si ententifs à deux obiects de diuerses puissances, par des operations non subordonnees que l'vn ou l'autre nous eschappe. Or il y a plusieurs raisons de cela: dont l'vne est, que l'ame estant vne, elle procede tousiours selon l'vnité, à laquelle cette pluralité d'actions en mesme temps non subordonnees repugneroit: car elle n'appartient qu'à Dieu seul: par ce que ces actions & son essence ne sont point distinguees reellemẽt: veu que les intelligences mesmes n'entendent les choses que les vnes apres les autres, & non toutes ensemble: combien que ce soit sans discours. Secondement, c'est par ce que l'ame se trouuant fort occupee à l'operation d'vne de ses facultez, elle ne peut estre attentiue à l'operation des autres: à cause que sa vertu estant finie, elle peut tellement estre épuisee par vne de ses operatiõs, qu'elle n'est pas suffisante pour les autres en mesme temps. Ioinct que les esprits requis aux operations des facultez ne pourroient pas fournir à plusieurs diuerses operations. Et en troisiesme lieu, si nostre ame agissoit de plusieurs actions connoissnantes non subordonnees, elle connoistroit tousiours actuellement toutes les especes qui sont és sens interieurs & en l'entendement, & les choses qu'elle represente: attẽdu que ces especes luy sont tousiours presentes. On peut dire le mesme des puissances appetitiues, comme des cognoscitiues: car à l'instant que nous appe-

tons extremement vne chose par l'appetit sensitif, nous n'en desirons pas vne contraire par la volonté : & puis si l'ame pouuoit appeter par deux puissances, elle appeteroit tousiours ce qui seroit appetable, dont elle auroit les obiects en elle. Et ny ayant pas plus de raison si l'ame pouuoit operer de plusieurs puissances cognoscitiues à la fois : qu'elle ne peut encores auec cela operer par les appetitiues aussi : elle connoistroit tousiours & appeteroit tout ensemble actuellement, toutes les choses dont elle auroit les especes, pour les connoistre & appeter : mais cela ne se fait point, comme chacun le peut experimenter. On pourra obiecter que diuerses operations de l'ame ne repugnent point à son vnité : attendu qu'en agissant par les puissances sensitiues ou intellectiues, nous sçauons que les vegetatiues ne laissent pas de faire leurs operations. Ie responds à cela que les puissances vegetatiues estant necessaires pour la cõseruation du corps, de laquelle dépẽd celle de l'animal : que la nature a ordonné que leurs operations ne pourroient estre empeschees par les autres : ce qui n'est pas de mesme des cognoscitiues & appetitiues : parce que leurs operations ne sont pas necessaires toutes ensemble pour la vie de l'animal, suffisant qu'elles succedent les vnes aux autres : & partant il ne repugne point à l'vnité de l'ame, qu'elle agisse par ses puissances vegetatiues en mesme temps auec les intellectiues ou sensitiues : ains il est necessaire pour la conseruation de son estre. En somme par ce que toutes les facultez de l'ame sont enracinees en sa seule essence ; quand l'intention de l'ame est tiree auec vehemence à l'operation de quelque puissance, elle se retire de celle d'vne autre : car d'vne ame il ne peut y auoir qu'vne seule intention : & partãt vne sienne action ou passiõ forte, n'en compatist aucune autre, qui requiere vne grande intention.

Que l'ame ne connoist ny appette actuellement qu'vn seul obiect à la fois.

CHAPITRE XII.

Οὐκ ἄρα ἐνδέχεται δυοῖν ἅμα αἰσθάνεσθαι τῇ μιᾷ αἰσθήσει.

Arist. l. de sens. & sensil. c. 7. Nequaquam ergo contigit vero sensu duo simul sentire animam.

VNE mesme puissãce cognoscitiue ou appetitiue intellectuelle ou sensitiue, ne sçauroit aussi connoistre diuers obiects en mesme temps : attendu qu'elle ne peut produire qu'vn acte en vn instant : parce premierement qu'ainsi qu'à l'vnité du mouuement l'vnité du terme est requise : de mesme a l'vnité de l'operation l'vnité de l'obiect. Et secõdement, parce que la mode de chaque action ensuit la forme qui est le principe de l'actiõ : or cette forme est vne : donques & son action, laquelle partant doit auoir vn seul obiect. Et en troisiesme lieu, les puissances estant indifferentes aux especes contenues soubs leurs obiects formels : c'est à dire, à connoistre l'vn ou l'autre de leurs obiects materiels, il faut qu'elles soiẽt determinees par quelqu'vn particulierement, lequel les incite à operer & sortir en acte second de la puissance où elles estoient, & qui les actue en certaine maniere. Or elles ne peuuent estre actuees que d'vn obiect à la fois : car tout ainsi que la puissance regarde l'acte, de mesme vne puissance vn acte, & plusieurs, plusieurs actes : & partãt elles ne peuuent operer, que sur vn seul obiect en mesme instant. Sainct Thomas dit bien que plusieurs obiects peuuent estre connus par vn acte : mais nõ en maniere de plusieurs, ains seulement en façon d'vn obiect : car il arriue que certaines choses sont prises comme plusieurs & comme vne : & ainsi nostre entendement entend le subiect & l'attribut d'vne proposition : parce qu'ils s'vnissent. Il faut vne action pour comprendre chaque terme des choses signifiees : comme pour exemple, en cette proposition, L'homme est animal : l'entendement apprehende l'homme, & l'est, & l'animal par trois actions : mais ce n'est pas par aucune d'elles, ny par toutes ensemble qu'il entend la proposition, ains c'est par vne autre action vnique suruenante : car la proposition n'est pas seulement les trois termes, mais aussi vne certaine vnion entre eux. Or qu'il se trouue vne telle actiõ, nous l'experimentons, en ce que quelquesfois nous auons compris tous les termes d'vne proposition, sans qu'elle soit connuë : parce que cette action a manqué, par laquelle tout doibt estre connu, comme vne seule chose. L'entendement peut aussi comprendre par vne seule action deux choses comparees l'vne auec l'autre, selon qu'elles conuiennent en vne mesme comparaison : de sorte que plusieurs choses, selon qu'elles sont distinctes, ne peuuent estre entendues ensemble : mais bien selon qu'elles s'vnissent en vne mesme

espece

espece intelligible. Et partant tout ce que l'entendement peut entendre soubs vne espece, il le peut entendre ensemble. C'est pourquoy, ainsi qu'il n'y a point d'apparence que le nombre des obiects que nostre ame connoist tout à la fois, tire d'elle vn pareil nombre d'actions, il y en a aussi peu que plusieurs obiects s'vnissent en vne connoissance. Mais il faut noter que le nombre des obiects pour s'vnir ainsi, doit auoir des limites. Car c'est bien sans doubte, que s'il y en auoit vne trop grande multitude, elle ne pourroit estre comprise par vne seule action de la faculté cognoscitiue: d'autant qu'elle est determinee à vn certain nombre: comme nous le connoissons en ce que l'entendement entend bien vne proposition conceuë soubs quelque certain nombre de termes, & n'en sçauroit cõprendre ny conceuoir vne composee de trop grand nombre. On peut remarquer la mesme chose és facultez sensitiues: car la veuë ne sçauroit comprendre vne trop grande multitude de couleurs: ny le goust de sçaueurs, & ainsi des autres sens, tant interieurs qu'exterieurs: bien qu'ils en sentent plusieurs vnis selon vn nombre proportionné à leur vertu determinee: & principallement la veuë, à laquelle cela vient de ce que tous les obiects qui se representent à elle, sont vnis en l'espace où ils sont contenus: de sorte que tout cela est representé par vne seule espece diuersifiee, comme vn certain tableau.

De la mesmeté ou inegalité des ames raisonnables.

CHAPITRE XIII.

Les ames raisonnables sont toutes mesmes entre elles selon leur essence: car s'il y auoit quelque degré en l'vne qui ne fust pas en l'autre, ces deux ames differeroient d'espece: attendu qu'il n'y a point d'autre difference specifique, que celle qui adiouste vn degré de perfection essentielle. Et de faict on prouue par là qu'vn homme differe d'espece d'vn cheual, d'autant que combien que l'vn & l'autre soit animal: toutesfois il y a quelque chose en l'essence de l'homme qui n'est pas au cheual: mais il est faux, que les ames raisonnables different d'espece, donques elles sont mesme d'essence.

La cause des differents effects de l'ame, que nous voyõs en diuerses personnes, lesquelles font paroistre que les ames sont plus & moins parfaittes les vnes que les autres, procede des diuers temperaments du corps, des organes, & de la diuersité des habitudes acquises. Premierement la temperature sanguine est fort apte aux functions des vertus vegetatiues: lesquelles sont administrees par le chaud & par l'humide: mais non à celles des sens interieurs, qui sont requises aux operations de l'entendement: à cause des phãtosmes dont il a besoing, pour en tirer ses notions, & contempler, comme dit Aristote. Les bilieux ont les mouuements prompts pour conceuoir & entendre: mais ils n'ont pas assez de poids pour iuger, ny de fermeté pour retenir. Le naturel flegmatique est le plus inepte de tous aux actions de l'entendement: car à cause de l'imbecillité de la chaleur naturelle, il a beaucoup de superfluité & de crasse & de la lenteur, qui empesche les esprits & les rend tardifs à se mouuoir: à cause de quoy les flegmatiques sont fort endormis, pesants, & rudes ordinairement. Quant aux melancholiques, il y en a deux genres: és vns il y a beaucoup de bile noire, mais fomentez de bile subtile & d'vn sang clair, qui les rend de couleur vermeille. Es autres, la bile noire abonde, mais fort froide, seche & epesse: & sont de couleur liuide & plombee. Les melancholiques du premier tamperament, sont selon Aristote d'vn grand esprit & nais pour de grãdes choses, soit en la Philosophie contemplatiue, soit au gouuernement des Republiques, soit en la Poësie, soit és arts; Hercules, Ajax, Socrates, Platon, & plusieurs autres grands personnages, estoiẽt de cette humeur. Mais les seconds ont l'esprit obtus, sont stupides, solitaires, craintifs des plus petites choses, & subiects à des alienations de leur esprit. Tous ces diuers temperaments se peuuent trouuer successiuement en vne mesme personne, selon la diuersité des aages, ésquels les complexions se changent: car l'enfance est chaude & humide: la ieunesse chaude & seiche, à comparaison de l'enfance: l'aage viril temperé: & la vieillesse froide & seiche. Ce changement peut encores aduenir en vn mesme aage, & en vne mesme personne, par certains accidents: comme de maladies, & semblables Or puis que nous esprouuons que toute la difference qui se trouue en diuers hommes, quelque grãde qu'elle soit, se rencontre en vn mesme homme selon le seul changement de la dispo-

fition corporelle:(attendu que nous voyons arriuer, qu'vn mefme homme fera maintenant enclin à de certaines chofes, aura l'efprit, la memoire, le iugement fort bon: lequel au bout d'vn certain temps aura des inclinations toutes contraires, fera hebeté & fans memoire, efprit, ny iugement: & vn mefme qui fera vertueux deuiendra vicieux,) on peut manifeftement colliger, que les diuerfes perfections qu'on voit és hommes, ne viennent pas de la diuerfité de l'effence de leurs ames: mais des habitudes qu'ils acquierent, de leur liberté, de leur conuerfation & nourriture, & de la diuerfe difpofition des organes: à caufe de quoy, Ariftote dit, que fi le vieillard auoit l'œil du ieune, qu'il verroit comme luy.

Que fi l'ame eftoit plus parfaitte effentiellement felon la perfection du corps, il f'en enfuiuroit vne chofe impoffible: à fçauoir que l'ame fe chágeroit: & qu'vne mefme ame qui eft maintenant moins parfaitte, feroit apres plus parfaitte, par ce que la perfection du corps change: car il eft tres imparfaict alors que l'ame y eft premierement introduitte, puis apres il fe parfaict de plus en plus, & fes cõplexions & difpofitiõs fe changent: de forte que fi l'ame fe parfaifoit felon le corps, elle fe changeroit, ce qui eft impoffible: car les fubftances ne reçoiuent point le plus ny le moins. Dauãtage, fi felon que le corps eft plus parfaict, l'ame intellectiue deuenoit plus parfaitte, il f'enfuiuroit que le corps donneroit l'eftre à l'ame, & qu'elle feroit tiree de fa puiffance: autrement il ne la pourroit pas rendre plus parfaitte: mais cela n'eft pas vray, tant f'en faut, l'ame a fa perfection par la creation, auparauant que d'eftre vnie au corps: ou fi elle y eft infufe enfemble de nature, toutesfois elle eft produitte de Dieu feul effectiuement, comme il a efté dit. Donques elle ne prend pas fa perfection fubftantielle du corps. Que fi on obiecte, que Dieu cree vne ame plus parfaitte pour vn corps plus parfaict: la raifon eft toute claire contre cela: parce que ce n'eft pas à caufe du corps que Dieu cree l'ame plus parfaitte: attendu que ce feroit ordonner la caufe à l'inftrument, & le plus parfaict à l'imparfaict: chofe qui ne feroit pas bien feante, car l'ouurier n'eft pas pour fon outil, ains à l'oppofite, l'outil pour l'ouurier: & partant nous conclurons, que les ames raifonnables font egallement parfaittes, pour le regard de leurs effences, & qu'elles n'ont point d'inegalité de perfection qu'accidẽtelle.

Comparaifon de l'entendement & de la volonté, pour le regard de leur excellence.

CHAPITRE XIV.

NOVS ne comparons point l'entendement & la volonté felon leurs natures & effences: car eftant l'vne & l'autre immaterielles, comme il fera montré cy apres, és puiffances d'vne mefme ame, il n'y a point de preeminence entre elles pour ce regard. Nous confidererons feulement leur excellence felon les habitudes qui refident en elles, felon leurs actes & felon leurs obiects: en quoy il fe trouue de la difference entre l'vne & l'autre. Ie dy donques premierement que cette puiffance la eft plus noble, de laquelle les habitudes, les actes & les obiects font plus excellents. Or la fapience, & la prudence qui refident en l'entendement, font les plus excellentes habitudes de celles que les hommes acquierent par leurs forces naturelles & d'eux mefmes, & de celles qui leur font infufes naturellement. Quant aux actions, parce que celles la font plus nobles efquelles confifte la felicité. Il faut confiderer fi c'eft en ceux de la volonté, ou de l'entendement. Le fouuerain bien obiectiuement pris eft vn & mefme reellement de la volonté & de l'entendement: & l'ame raifonnable f'vnit par l'action de l'vne & de l'autre de ces puiffances auec luy, felon la maniere de chacune. Par l'entendement elle cherche & connoift l'obiect, & f'vnit auec luy en certaine maniere en le connoiffant: & par la volonté elle f'y vnit auffi, en l'aimant, le defirant, l'embraffant, & f'y réiouïffant: apres que l'entendemẽt la trouué. En quoy faifant il femble que l'ame reçoit en quelque forte par l'entendement, & qu'elle iouït par la volonté: chofe qui feroit paroiftre l'entendement aucunement plus paffif, & la volonté plus actiue, n'eftoit que l'entendement agit auffi de fon cofté embraffant l'obiect qu'il reçoit. Si la perfection de la facilité eft plus grande felon que nous fommes plus eftroittement vnis auec l'obiect, on pourroit eftimer que l'operation de la volonté y confere dauantage, que celle de l'entendemẽt: car l'amour qui eft vne affection de l'appetit, faict que l'amant cherche de f'vnir à la chofe aymee: à caufe de quoy elle eft plus vnitiue que la connoiffance: & partant l'ame f'vniffant dauantage auec fon obiect par la volonté

volonté, que par l'entendement: il semble que la felicité consiste d'auantage en l'operation de la volonté, qu'en celle de l'entendement. Et neantmoins Aristote veut qu'elle reside en la contemplation des substances immaterielles, comme nous le montrerõs en son lieu: en quoy ie trouue bien plus de raison que de la poser en la ioye qui nous reuient de leur connoissance; laquelle ioye appartient à la volonté. Et de faict quand vne beste iouïroit de la plus grande & parfaitte delectation qu'on peut auoir en cette vie, nous ne voudrions pas luy ressembler: à cause de l'imperfection de sa connoissance. Aussi est il certain que la derniere fin des hommes n'y consiste pas, tant s'en faut la delectation est pour l'amour de leurs operations, & principalement des connoissances: qui est cause que nous voyons que la delectation & l'vnion pour l'amour, n'est grande ou petite, que selon celle de la connoissance qui la precede & dont elle procede. Au moyen dequoy il est tout certain, que la felicité consiste principallement és operations de l'entendemẽt. Aussi la vraye beatitude est elle colloquee par les Theologiens en la vision de Dieu, encores que la ioye qui est vn acte de la volonté, soit de la partie aussi, ensuiuant celuy de l'entendement.

En somme les actes d'entẽdre sont plus intimes que ceux de la volõté; car celle-cy operãt, elle sort en certaine maniere hors de soy, estant rauie apres la chose aimee: mais ceux de l'entendemẽt demeurent interieuremẽt, parce qu'il attire à soy la chose cõnue par l'image qu'il a extraicte. Or il est plus excellẽt, cõme dit S. Thomas, que chaque chose ait en soy cela dont elle est parfaitte, que d'aller chercher dehors. Doncques les actes de l'entẽdemẽt sont plus excellẽts que ceux de la volõté. A cela ne nuit point que l'hõme est rẽdu simplement bon par l'amour & nõ par l'intellectiõ: car cela ne prouue autre chose, sinon que l'acte d'aimer est plus excellẽt au gẽre des mœurs, & nõ au genre de la nature: c'est à dire au gẽre de l'estant, de quoy il est questiõ en cette operation. Et partãt combien que l'opposite de l'amour au regard de ce qui concerne les mœurs, soit pire que l'opposite de la connoissance: toutesfois au genre de la nature ou de l'estant, l'opposite de la connoissance est pire: parce qu'il est contraire à la connoissance, qui est vne plus noble chose: & consequemment la connoissance est plus excellente: car le contraire du pire c'est tousiours le meilleur. *2. 2. q. de verit. ar. 11*

Pour le regard de l'obiect, celuy de l'entendement est plus simple & ample que celuy de la volonté; car combien que l'estant transcendemment consideré, sous raison de bon soit, comme nous auons dit, l'obiect de la volonté, toutesfois il ne la meut pas lors qu'il est simplement conneu comme tel de l'entendement: ains seulemẽt sous raison de bien conuenant & particulier: car le bien vniuersel entant qu'vniuersel, ne meut point l'appetit à le suiure ou fuïr: de quoy il arriue que l'entendement contemplant ce qui est delectable ou desagreable en general, nous ne sommes resiouïs, ny attristez de ce bien-là, si la contemplation n'est appliquee à quelque chose de particulier qui nous soit conuenable: là où l'entendement ne connoist pas seulement l'estant vray determiné sous les genres & especes des choses: mais transcendemment aussi: en quoy il paroist qu'il est vne faculté plus ample que la volonté en certaine maniere, ainsi que son obiect. *S. Thom. sect. 4. in l. de mot. ani mal.*

Secondement l'entendement est plus excellent que la volonté si on les compare comme causes motrices: car la volonté ne se peut mouuoir sans estre meüe par l'entendement, d'autant qu'elle ne veut rien qui n'ait esté conneu par luy: là où l'entendement n'a que faire du vouloir de la volonté pour son premier acte: à cause dequoy ainsi que les intelligences qui meuuent les cieux sont apres Dieu, les premiers moteurs du mõde inferieur: semblablement en l'homme qui est le petit monde, l'entendement est le premier apres Dieu, qui le meut selon sa partie raisonnable: car par luy la volonté, la vertu motrice & finalement les membres sont meuz. La volonté meut bien l'entendement: mais c'est luy qui la meut premierement par luy, puis qu'il luy fournit l'obiect apres y auoir apposé la condition dont elle est meuë, qui est le bien connu: & elle ne meut l'entendement que comme par accident: à sçauoir entant que luy mesme a apprehendé l'entendre comme vn bien conuenable: à cause de quoy la volonté le desire & l'applique à entendre, ce qu'elle ne feroit iamais sans cela. Et puis d'ailleurs l'entendement meut la volonté de la maniere que la fin meut: car le bien connu est la fin de la volonté, là où elle meut l'entendement à operer actuellement, de la maniere que l'agent est dict mouuoir effectiuement au genre de la cause morale: lequel ne meut qu'apres la fin, qui est la premiere des causes: car il ne meut que pour l'amour d'elle. Or parce que des autres choses qui s'entre-font causes, celle qui meut de la plus noble façon, est plus excellente, entant que cause: & que la fin est plus noble que les autres causes, d'autant qu'elle est la premiere qui meut sans estre meuë des au- *S. Thom.* *S. Thom. l. 3. cont. gẽs. c. 25.* *S. Thom. 1. 2. q. 15. ar. 1. c.*

Dddd

tres; l'entendement qui meut la volonté au genre de la cause finale par le moyen de l'obiect qu'il luy presente auec la condition de bien conuenable, est vne plus excellente cause, que la volonté, qui meut l'entendement en maniere de cause efficiente moralement.

En troisiéme lieu l'office de l'entendement c'est premierement de connoistre la fin de l'homme,& l'ayant connue soit vrayement ou faussement,de rechercher les moyens propres & commodes pour y paruenir, reiettant ceux qui n'y sont pas propres & commodes; & puis ayant cõnu,deliberé,iugé,& resolu ce qui est nostre derniere fin,& les moyens qui nous y peuuent faire atteindre; il les propose à la volonté: dont l'operation est d'approuuer ce que l'entendement a iugé estre bon & conuenable,& de mouuoir effectiuement au genre de la cause morale les autres puissances, en leur commandant de s'employer & de s'occuper à l'acquisition du bien, que l'entendement luy a monstré. En quoy on peut dire que l'vne & l'autre de ces deux puissances ioüe le personnage d'vn Roy au royaume de l'ame: mais l'vne en verité & en effect,& l'autre plus en apparence & moins en effect. Car en cela il me semble que la volonté est comme vn de ces anciens Monarques de France qui auoient seulement le titre de Roy, viuants en oysiueté, cependant que les Maires du palais tenoient l'authorité entre leurs mains, donnant la loy au royaume qu'ils regissoient, resoluant, deliberant, creant & annullant tout ce que bon leur sembloit: qu'ils faisoient puis apres aduoüer au Roy, lequel ne seruoit que de dire ouy ou non, pour approuuer & reprouuer ce qui plaisoit à ces maistres tuteurs. Et l'entendement ioüe le personnage de Maire du palais: car il delibere, il consulte, il admet, il reiette, il ordonne & commande tout ce qu'il iuge estre bon, & l'impose à la volonté comme loix: laquelle selon ce qui luy a esté ordonné, consent & commande qu'on face ou qu'on ne face pas. Tellement qu'encores que ce soit elle qui dit ouy ou non, c'est à dire, qui veut, ou qui ne veut pas, & que partant le titre de roy luy soit attribué; c'est neantmoins l'entendement qui l'est en verité & en effect, & dont elle commande qu'on execute les deliberations & les resolutions, se reposant en ce qu'il a proposé, tant pour le regard de la fin, que des moyens. Mais parce que la volonté ioüit de ce que l'entendement a proposé pour souuerain bien, ou pour moyen d'y paruenir: on la peut aussi comparer à vn Roy, qui se seruiroit d'vn fidelle ministre & conseiller pour le maniement de son estat: approuuant & ratifiant tout ce qu'il delibere, pour l'asseurance qu'il a de sa capacité, de son integrité & de sa prud'hommie.

S. Thom. 1.2.q.17. art.9.

La volonté est ditte auoir la domination,& tenir l'empire sur toutes les puissances cognoscitiues, tant l'entendement que les sens, & sur l'appetit sensitif aussi; en ce qu'elle les faict mouuoir, non metaphoriquement, comme elle est meuë par son obiect, mais effectiuement au genre de la cause morale, en les appliquant à l'operation: non que les puissances ne se puissent mouuoir sans son cõmandement: (car l'obiect presenté à la veuë la meut naturellement à voir, & l'entendemẽt aussi est naturellemẽt meu à entendre par les phantosmes de l'imaginatiue, sans que l'vne ny l'autre s'en puisse empescher,) mais parce qu'elles obeissent à la volonté, qui les faict conuertir à tel obiect que bon luy semble, quand l'entendement a ordonné qu'il est bon de le faire: comme l'experience nous le monstre, puisque nous contemplons, nous nous mouuons localement,& faisons telles autres choses, quand nous voulons. La raison nous l'enseigne aussi: car le principe de mouuemẽt de chaque puissance actiue, est de la part de la fin, veu que tout agent opere pour l'amour de la fin. Or le bien en commun qui a la raison de la fin, est l'obiect de la volonté: parquoy il s'ensuit, que la volonté doit mouuoir toutes les autres puissances à l'exercice de leurs actes. Car l'art & la puissance qui regarde la fin vniuerselle, meut à agir: l'art & la puissance qui sont pour la fin particuliere, contenue sous cette vniuerselle: comme il se voit en l'art de nauiger, en l'architecture, au general d'armee, & en ses Capitaines, & semblables.

L'empire de la volonté sur tous les sens,& principalement sur l'imagination, est seigneurial,& sur tous les membres du corps aussi, pour le regard de leur mouuement de lieu; n'estant pas en leur puissance de resister à ses commandements: excepté le cœur, le membre genital & les operations de la vegetatiue: parce qu'ils ne reçoiuent aucune connoissance. La volonté a plus d'empire sur l'appetit sensitif que sur le cœur, le membre genital, & les operations de la vegetatiue: mais elle en a moins que sur les sens: car il resiste bien souuent deuant

deuant que d'obeir: & n'obeit pas quelquesfois. La raison de cela est qu'il suit l'apprehention des sens, & faict son effect auparauant que l'entendement ait deliberé s'il est bon ou mauuais pour le representer à la volonté. A cet empire de la volonté, ioignant qu'elle n'est point meuë par vn autre appetit superieur, cōme est l'appetit sensitif; elle peut estre comparee à la plus haute sphere, qui n'est point menë par vn autre: & l'appetit à l'inferieure, lequel est emporté par son mouuement. Aristote la compare encores auec la mesme sphere superieure, en ce que comme la sphere inferieure ne laisse pas estāt meuë par la superieure de se mouuoir d'vn mouuement qui luy est propre selon la position des Mathematiciens, à l'opposite de celuy de la superieure: de mesme l'appetit qui est subiect à la volonté, ne luy rend pas neantmoins tousiours obeissance, contrariāt quelquesfois à ce qu'elle cōmande. Et non seulemēt en ce qu'il appette les choses temporelles & corporelles, & elle les supernaturelles; mais aussi parce qu'il les desire selō l'excez & le desordre; & la volōté selon vne deuë moderation, & non pour leur seul respect; mais comme conduisant à autre chose.

De ce que dessus nous pouuons tirer, que si on considere la volonté selon qu'elle commande à l'entendement, & qu'elle est obeye de luy & des puissances sensitiues, qui se meuuent selon son commandement; qu'elle est royne au royaume de l'ame, & que c'est d'elle que le commandemēt de l'execution dépend. Mais si nous la considerons en ce qu'elle se meut necessairement au genre de la cause finale, ou qu'elle suspēd son action, selon que l'entendement iuge, determine & resout, tantost qu'il est bon de vouloir, & tantost de ne vouloir pas; sans doute il faut conclure que c'est l'entendement qui est roy veritablement & de faict au royaume de l'ame, & qu'il est le gouuerneur & conducteur comme sage & clair voyant: & la volonté est conduitte par luy comme aueugle & ignorante. Et à la verité il n'y auroit point de raison qu'elle commandast sans sçauoir pourquoy, & à l'aduanture, ainsi qu'elle feroit, si elle operoit sans estre addressee par luy: & au contraire il n'y a rien meilleur en l'homme, que quand l'appetit est submis à la volonté, & la volonté à la raison.

LIVRE VINGT-VNIESME DE LA PHYSIQVE,

Auquel il est traitté de l'immaterialité & immortalité de l'ame raisonnable.

Que l'ame raisonnable est immaterielle.

CHAPITRE I.

Διὸ καὶ Ἀναξαγόρας ὀρθῶς λέγει, τὸν νοῦν ἀπαθῆ φάσκων καὶ ἀμιγῆ εἶναι· ἐπειδήπερ κινήσεως ἀρχὴν ποιεῖ αὐτὸν εἶναι· οὕτω γὰρ μόνως ἂν κινοίη ἀκίνητος εἶναι ὤν, καὶ κρατοίη ἀμιγὴς ὤν.

Ἀναξαγόρας δὲ μόνος ἀπαθῆ φησιν εἶναι τὸν νοῦν, καὶ κοινὸν οὐθὲν οὐδενὶ τῶν ἄλλων ἔχειν.

Ὅτι μὲν οὖν οὐκ ἔστιν ἡ ψυχὴ χωριστὴ τοῦ σώματος, ἢ μέρη τινὰ αὐτῆς, εἰ μεριστὴ πέφυκεν, οὐκ ἄδηλον· ἐνίων γὰρ ἡ ἐντελέχεια τῶν μερῶν ἐστὶν αὐτῶν· οὐ μὴν ἀλλ' ἔνιά γε οὐθὲν κωλύει, διὰ τὸ μηθενὸς εἶναι σώματος ἐντελεχείας.

Ἀνάγκη ἄρα, ἐπεὶ πάντα νοεῖ, ἀμιγῆ εἶναι, ὥσπερ φησὶν Ἀναξαγόρας.

Καὶ οὗτος ὁ νοῦς, χωριστὸς, καὶ ἀμιγὴς, καὶ ἀπαθής.

Διότι καὶ περὶ ψυχῆς ἐνίας θεωρῆσαι τοῦ φυσικοῦ, ὅση μὴ ἄνευ τῆς ὕλης ἐστίν.

Ἀπορήσειε δ' ἄν τις, εἰς τὸ νῦν λεχθὲν ἐπιβλέψας, πότερον περὶ πάσης ψυχῆς, τῆς φυσικῆς ἐστὶ τὸ εἰπεῖν, ἢ περί τινος· εἰ γὰρ περὶ πάσης, οὐδεμία λείπεται παρὰ τὴν φυσικὴν ἐπιστήμην φιλοσοφία· ὁ γὰρ νοῦς, τῶν νοητῶν· ὥστε περὶ πάντων ἡ φυσικὴ γνῶσις ἂν εἴη.

Δῆλον οὖν ὡς οὐ περὶ πάσης ψυχῆς λεκτέον· οὐδὲ γὰρ πᾶσα ψυχὴ φύσις, ἀλλά τι μόριον αὐτῆς ἓν, ἢ καὶ πλείω· ἔτι δὲ τῶν ἐξ ἀφαιρέσεως οὐδενὸς οἷόν τ' εἶναι τὴν φυσικὴν θεωρητικήν.

Arist.l.8.phys.c.5.t.37. Idcirco & Anaxagoras rectè ait, mentem inquiens esse impatibilem & non mixtam: quoniam eam facit principium motus: hoc enim dumtaxat mouere potest, cùm sit immobilis: & dominari, cùm non sit mixta.

L.1. de anim.c.2.t.34. Solus Anaxagoras ait mẽtem esse passionis expertem, nec habere quicquam cõmune cum vlla alia re.

L.2.c.1.t.11. Animam igitur non esse separabilem à corpore, aut partes quasdam eius, si sua natura est partibilis, non est obscurum: quarumdam enim actus est ipsarum partiũ: verumtamen quasdam separabiles esse nihil prohibet, quia nullius corporis sunt actus.

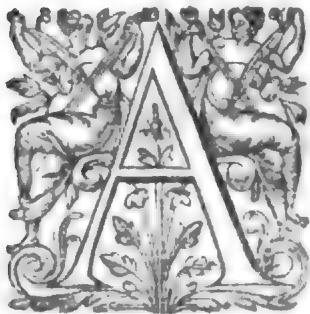
L.3.c.5.t.4. Necesse est igitur eam quia omnia intelligit, esse non mixtum, sicut ait Anaxagoras.

C.6.t.19. Atque hic intellectus est separabilis, et nn mixtus, et impatibilis.

L.6. metap.c.1.t.2. Cur etiam de quadam anima naturalis physicus consideratione instituat, de ea inquam, quæ non sine materia existit.

De partib.anim.l.1.c.1. Sed quærat quispiam animaduertens ad id quod modò dixi: vtrùm de anima omni dicere naturalis scientiæ intersit, an de aliqua vna. At si de omni, nulla certe præter naturalem philosophiam relinquatur scientia: intellectus enim siue mens, rerum intelligibilium est: itaque rerum omnium notiones naturales vna tenebit.&c.

Constat igitur non de anima differere omni oportere, quãdoquidem non anima omnis natura est, sed aliqua eius pars vna, aut etiam plures. Ad hoc rẽ à materia abstractã nullam potest scientia naturalis complecti.



ARistote enseigne ouuertement par toutes ses œuures que l'ame raisonnable est immaterielle, à ceux qui le sçauẽt entendre. Il loüe Anaxagoras de ce qu'il dit qu'elle n'est point meslee en la matiere, & qu'il faut qu'elle soit telle pour entendre toutes choses. Il dit qu'il y a quelques parties de l'ame qui ne sont pas separees du corps: à sçauoir le vegetatif & le sensitif: car elles l'actuẽt: mais que rien n'empesche qu'il y en ait de separees: parce qu'elles ne l'actuẽt pas: (& telles sont l'entendement & la volonté) & dit que l'entendement est separé non meslé en la matiere & impassible. Le mesme Aristote ne veut pas que le Physicien traitte de toute ame, exceptant la raisonnable de sa iurisdictiõ: dautãt qu'il ne doit auoir égard qu'aux choses materielles, & non à celles qui sont separees de la matiere: si ce n'est qu'il la considere selon qu'elle est forme du corps organique qu'elle actue.

Ὁ δὲ νοῦς εἷς, καὶ συνεχής, ὥσπερ καὶ ἡ νόησις· ἡ δὲ νόησις, τὰ νοήματα.

Ἔτι λεκτέον, τί τὸ νοεῖν, καὶ τί τὸ αἰσθάνεσθαι· πρότεραι γάρ εἰσι τῶν δυνάμεων αἱ ἐνέργειαι καὶ αἱ πράξεις κατὰ τὸν λόγον· εἰ δ' οὕτως, τούτων δ' ἔτι πρότερα τὰ ἀντικείμενα δεῖ τεθεωρηκέναι.

Arist. l. 1. de anim. c. 3. t. 47. Intellectus verò est vnus, quemadmodum & intellectio: intellectio verò est intelligibilia.

L. 2. c. 4. t. 33. Prius dicendum quid sit intelligere, et quid sentire, nam priores facultatibus sunt actus & operationes secundum rationem: quod si ita est, adhuc autem his priora obiecta contemplari oportet.

Les facultez de l'ame (comme nous l'auons montré sont definies & connues par leurs operations, & leurs operations par leurs obiects, où elles se terminent: tout ainsi que la matiere qui est puissance se connoist par l'acte & par la forme: tellement que l'obiect des puissances est la pierre de touche qui faict connoistre ce qu'elles sont. Doncques si vne faculté ne peut operer que sur vn obiect materiel, elle est necessairement materielle: & à l'opposite si son opperation s'estend sur vn obiect immateriel, elle est immaterielle: car quel est l'obiect, telle est l'operation: & telle qu'est l'operation, telle est la faculté dont elle procede. En quoy il faut entendre par les choses materielles non seulement les substances composees de matiere & de forme: mais aussi les accidents qui n'ont estre qu'en la matiere.

Il est aysé à prouuer que l'obiect de l'entendement est immateriel: car il connoist les sciences, le premier efficient qui est Dieu, les intelligences ou Anges, qui sont toutes choses immaterielles. Et si elles ne sont connues par luy distinctement, pour le moins, il en a vne connoissance confuse, sçachant bien que toutes ces choses sont immaterielles, & la difference d'entre-elles & ce qui est materiel. Or puis que l'entendement a des obiects immateriels, sur lesquels son opperation s'estend, & qu'il connoist; il est faculté immaterielle: car tel qu'est l'obiect, telle est l'operation, & telle qu'est l'operation, telle est la puissance dont elle procede.

Ποῖον γὰρ μόριον ἢ πῶς ὁ νοῦς συνέξει, χαλεπὸν καὶ πλάσαι.

Αἴσθησις οὐ δύναται αἰσθάνεσθαι ἐκ τῶν ἰσχυρῶν ὀσμῶν, καὶ χρωμάτων, οὔτε ὁρᾶν οὔτε ὀσμᾶσθαι· ἀλλ' ὁ νοῦς, ὅταν τι νοήσῃ σφόδρα νοητόν, οὐχ ἧττον νοεῖ τὰ ὑποδεέστερα, ἀλλὰ καὶ μᾶλλον, τὸ μὲν γὰρ αἰσθητικόν, οὐκ ἄνευ σώματος· ὁ δὲ νοῦς, χωριστός.

L. 1. de anim. c. 9. t. 92. Quam enim partem, aut quomodo intellectus continebit, etiam fingere difficile est.

L. 3. c. 5. t. 7. Sensus non potest sentire post vehementes odores, vel colores, aut videre, aut olfacere: sed intellectus cùm intellexerit aliquod valde intelligibile, nihilominus intelligit inferiora, immo etiam magis: quia sensitiuum non est sine corpore, intellectus autem est separabilis.

Nous connoissons aussi que l'entendement est vne puissance immaterielle de l'ame, en ce que toutes les facultez materielles qu'elle à font leurs operations chacune par vn organe corporel, auquel elle adhere: à sçauoir la veuë, par les yeux: l'ouye, par les aureilles: & ainsi des autres sens. Au moyen dequoy si l'entendement estoit vne puissance qui operast par vn organe, il en auroit vn determiné en quelque partie du corps pour cet effect, & y adhereroit, côme toutes les autres puissances cognoscitiues, attachees aux organes: mais il ne s'est point trouué, ny ne se peut remarquer qu'il en ait, ny mesme l'imaginer: doncques l'entendement n'est pas vne puissance organique. Cela se connoist encores en ce que toute faculté cognoscitiue qui vse d'organe, est restraincte à la connoissance d'vn certain genre d'estant, & à vne seule espece de chose, auec le difference du lieu où de la presence, ou de l'vn ou de l'autre: comme pour exemple, la veuë est limitee à la couleur & ne peut veoir que le blanc, le noir, le rouge, le vert, & semblables couleurs en vn certain lieu où elles sont situees, & durant qu'elles y resident: mais l'entendement n'est borné à aucun genre d'estant, ny à aucune chose determinee d'espece, ny aux differences du lieu & du temps. Car il entend toutes choses tant particulieres, comme vniuerselles, ayant l'estant vniuersellement consideré pour son obiect: comme il a esté dit: sans estre restrainct à aucune difference de lieu & de temps: pouuant entendre sans elles, & les connoistre toutes aussi. Et d'ailleurs toute vertu organique est offencee par la vehemence de son obiect, comme l'experience des sens nous l'apprend; lesquels estants en des organes, & constituez en vne certaine mediocrité, ils sont corrompus par l'excez des obiects, surpassant la temperature de leur organe: là où l'entendemêt pour-

ce qu'il n'est point meslé en la matiere, ny organique, il ne cõsiste pas au temperament des qualitez materielles: à cause dequoy tant s'en faut qu'il soit corrompu par vn excellent intelligible, qu'au contraire il en est parfaict. Doncques puisque l'entendement ne dépend point de l'organe en son operation, ny par consequent de la matiere, il est immateriel: car les manieres d'operer ensuiuent la maniere d'estre, & l'operation l'estre: d'autant que chaque chose opere selon que l'estre luy conuient: de sorte que les formes qui font leurs operations sans organes corporels, c'est parce qu'elles ont l'estre immateriel. On peut adiouster encores d'autres raisons à celle-cy: à sçauoir, premierement que toute vertu organique se debilite par l'affoiblissement du corps, & l'entendement à l'opposite se fortifie. Car en la vieillesse alors que par l'imbecilité du corps tous les sens & les puissances vegetatiues se diminuent & desfaillent, l'entendement augmente sa vigueur & raieunit en certaine maniere en vieillissant; sans se debiliter par soy, ny par accident: bien qu'en la vieillesse du corps il ne puisse pas tousiours si bien faire ses operations: à cause de la debilité des organes corporels, qui ne luy peuuent seruir pour luy administrer les fantosmes, sur lesquels il agit, comme quand ils sont vigoureux: mais si on les luy peut reparer, il fera ses functions tousiours de mieux en mieux. Secondement la vertu organique ne connoist pas ce qu'elle a en soy: comme pour exemple, l'attouchement ne sent pas les qualitez de son organe selon le degré de son temperament: mais seulement selon qu'elles sont plus vigoureuses: car nous ne sentons pas la chaleur qui est telle que nous l'auons en la main, mais seulement si elle est plus grande: là où l'entendement apprehende les habitudes, les especes, & les actes qui sont en luy.

L'immaterialité de l'entendement se peut aussi conclure par ses propres operations, qui sont pardessus les sens & la nature, & qu'elle ne sçauroit faire: à sçauoir, discourir, definir, ordonner, connoistre ses actions, & se reflechir dessus: car si le sens ne les peut faire, ny le corps aussi, il faut que ce soit vne puissance immaterielle. Et finalement si l'entendement auoit son operation d'entendre commune auec le corps, il ne l'empescheroit pas d'entendre purement, comme il faict, au contraire il ayderoit son intelligence: ainsi que les autres organes seruent aux sens: mais nous esprouuons le contraire: car il y a de la peine à entendre, à cause du corps.

Εἰ μὲν οὖν ἐστί τι τῶν τῆς ψυχῆς ἔργων ἢ παθημάτων ἴδιον, ἐνδέχοιτ' ἂν αὐτὴν χωρίζεσθαι· εἰ δὲ μηδέν ἐστιν ἴδιον αὐτῆς, οὐκ ἂν εἴη χωριστή.

Λείπεται δὲ τὸν νοῦν μόνον θύραθεν ἐπεισιέναι, καὶ θεῖον εἶναι μόνον· οὐδὲν γὰρ αὐτοῦ τῇ ἐνεργείᾳ κοινωνεῖ σωματικὴ ἐνέργεια.

Arist. l. 1. de anim. c. 1. t. 13. Ergo si est aliqua animæ operatio vel affectio propria, potest ipsa anima separari à corpore: quod si nulla eius propria est, certe nõ erit separabilis.

L. 2. de gener. animal. c. 3. Restat igitur vt mens sola extrinsecus accedat, eaque sola diuina sit: nihil enim cum eius actione communicat actio corporalis.

Ie sçay que tout ce qu'on peut opposer à ces preuues, c'est que sans les fantosmes & les images reseruees en la fantaisie ou memoire, on ne peut entendre, & qu'elles meuuẽt premierement l'entendement à discourir: dequoy quelques-vns veulent inferer que son operation dépend de la fantaisie: & que partant il ne peut operer sans organe, non plus que les puissances sensitiues, & est de mesme condition comme elles. Mais c'est tresmal argumenté: car encores que cependant que l'ame humaine est ioincte au corps, la premiere operation de l'entendement dépende obiectiuement des fantosmes de l'imaginatiue: d'autant que le premier obiect de la connoissance primitiue de l'entendement humain, durant que l'ame raisonnable est en cet estat, sont les especes sensibles ou images reseruees en la fantaisie: au moyen dequoy il ne peut alors auoir aucune connoissance, que son premier obiect n'ait passé en quelque sorte par les sens: c'est à dire qu'il ne le reçoiue d'eux par les especes qui sont reseruees és organes de la fantaisie ou memoire: cela n'est pas pourtant agir par vn organe, non plus que celuy qui verroit quelque figure grauee sur des lunettes que porteroit vn autre, ne verroit pas par ces lunettes, comme par vn instrument: car elles ne seruiroiẽt à sa vision, que cõme vne chose portant l'obiect: ainsi que la toille qui porte vne peinture. D'auantage cette mode dont l'entendement est contrainct de commencer sa connoissance primitiue alors, n'empesche pas que les choses immaterielles qu'il entend puis apres, ne soient immaterielles: & que partant son action de laquelle il les considere & conçoit ne soit immaterielle, & sans organe: car l'obiect immateriel ne pert pas son imma-

immaterialité, pour n'eſtre pas connu & apprehendé directemẽt par la connoiſſance primitiue de l'entendement : attendu qu'il ne la laiſſe pas dans les moyens, par leſquels l'entendement le connoiſt. L'entendement auſſi ne deuient pas corporel pour diſcourir ſur les fantoſmes : car cela ne deroge point à ſon immaterialité : attendu qu'il n'eſt pas inconuenient que ce qui peut le plus, puiſſe le moins : à ſçauoir que l'entendemẽt qui connoiſt les choſes immaterielles, connoiſſe les materielles. Mais c'eſt l'oppoſite qui ſeroit eſtrange : à ſçauoir que le ſens qui ne connoiſt que les choſes materielles, peuſt connoiſtre les immaterielles : dautãt qu'vne puiſſance materielle receuroit des choſes immaterielles, & agiroit deſſus : choſe qui eſt du tout impoſſible. Car cõbien que les natures qui excellẽt en nobleſſe, contiennẽt en ſoy la force & la vertu des moins nobles : les moindres n'õt pas en ſoy les vertus des plus excellẽtes : eſtãt neceſſaire qu'il y ait touſiours de la proportion entre l'obiect & la puiſſance. A cecy nous pouuons adiouſter l'opinion d'Auicenne, qui tenoit que pour l'vſage de la ſcience, la contemplation des phantoſmes n'eſtoit point requiſe : laquelle les interprettes Grecs diſent eſtre ſuperflue, quãd l'ame regarde les choſes viuerſelles & immaterielles, qui ſont par deſſus la vertu de la fantaiſie. Doncques ie conclus que ceſte opinion eſt mal fondee : & que puiſque l'entendement entend des choſes immaterielles, qu'il eſt faculté immaterielle, pour les raiſons que nous auons déduites.

La volonté eſt vne puiſſance immaterielle de l'ame raiſonnable, auſſi bien comme l'entendement : car ſon action eſt immaterielle, puis qu'elle a vn obiect immateriel : n'eſtant diſtingué que rationnellement de celuy de l'entendement, quel qu'il ſoit & puiſſe eſtre. Elle eſt ſans organe auſſi pour les meſmes raiſons que nous auons déduittes, en monſtrant que l'entendement n'en a point : à quoy on ne ſçauroit oppoſer pour ſon regard les fantoſmes de la fantaiſie : car ſon action n'a rien à faire auec eux, d'autant qu'elle n'en eſt iamais meuë. Or puiſque l'entendement & la volonté ſont puiſſances immaterielles, l'ame raiſonnable dont elles ſont puiſſances, eſt neceſſairement immaterielle : car tel qu'eſt l'obiect d'vne faculté, tel eſt ſon operer : & tel qu'eſt l'operer d'vne faculté, tel eſt ſon eſtre & ſon eſſence, attendu que l'operation ſe connoiſt par l'obiect : la puiſſance par l'operation, l'eſtre & l'eſſence d'vne choſe par la faculté : & ainſi nous montons du ruiſſeau à la ſource, & de la racine à l'arbre.

Il paroiſt par ce que nous auons dit de l'entendemẽt, & de la volõté qui operent ſans organes ; que l'entendement entend, & la volonté veut, ſans que le corps qui eſt vne de ſes parties y coopere. Mais neantmoins à cauſe de l'vnion de l'ame raiſonnable auec le corps, en quoy il ſe fait vne communion de leurs natures, dont la communion de leurs proprietez ſ'enſuit : on attribue les proprietez de chacune de ces natures au ſubiect qu'elles compoſent : à cauſe dequoy on peut dire que l'homme entier bien qu'il ſoit compoſé de corps auec l'ame, entẽd & veut, parce qu'il entend par ſon entendement, & veut par ſa volonté, mais non pas que ſon corps entend & veut, d'autant qu'il ne contribue rien en ſes actions là.

Τῆς δὲ αὐτῆς ἐπιστήμης, εἰδέναι τὸ εἶδος καὶ τὴν ὕλην μέχρι του.

Τῶν ἐξ ἀφαιρέσεως οὐδενὸς οἷόν τ' εἶναι τὴν φυσικὴν θεωρητικήν.

Ariſt. l. 2. phyſ. c. 2. t. 22. Einſdem verò ſcientia eſt quadamtenus noſſe formam et materiam.

L. 1. c. 1. de part. animal. Abſtractum nullam poteſt ſcientia naturalis contemplari.

Encores que l'ame raiſonnable ſoit immaterielle, comme nous venons de la prouuer, ie ne laiſſe pas d'en traitter en ces liures de la Phyſique : parce qu'elle eſt creée forme d'vn corps naturel, & qu'il appartient à vne meſme ſcience de traicter de la matiere & de la forme auſſi, pour le moins iuſqu'à vn certain poinct : c'eſt à dire en ce qu'elle informe, & non ſelon ce qu'elle eſt ſubſtance immaterielle : car de ceſte ſorte le Philoſophe naturel n'en traicte point.

Que l'ame n'eſt point compoſée des elements.

CHAPITRE II.

Ἐμπεδοκλῆς μὲν, ἐκ τῶν στοιχείων πάντων· εἶναι δὲ καὶ ἕκαστον ψυχὴν τούτων.

Ariſt. l. 1. de anim. c. 2. t. 25. Empedocles ex elementis omnibus: eſſe autem vnumquodque horum animã.

Τὸν αὐτὸν δὲ τρόπον ἐν τῷ Τιμαίῳ Πλάτων τὴν ψυχὴν ἐκ τῶν στοιχείων ποιεῖ· γινώσκεσθαι γὰρ ὁμοίῳ ὅμοιον· τὰ δὲ πράγματα ἐκ τῶν ἀρχῶν εἶναι.

Ἀρχὴν γε τὸν νοῦν τίθεται μάλιστα πάντων· μόνον νοῦν φησιν αὐτὸν τῶν ὄντων ἁπλοῦν εἶναι, καὶ ἀμιγῆ τε, καὶ καθαρόν.

Ἀνάγκη ἄρα, ἐπεὶ πάντα νοεῖ, ἀμιγῆ εἶναι, ὥσπερ φησὶν Ἀναξαγόρας· ἵνα κρατῇ· τοῦτο δ᾽ ἐστίν, ἵνα γνωρίζῃ· παρεμφαινόμενον γὰρ κωλύει τὸ ἀλλότριον καὶ ἀντιφράττει· ὥστε μηδ᾽ αὐτοῦ εἶναι φύσιν τινὰ μηδεμίαν, ἀλλ᾽ ἢ ταύτην, ὅτι δυνατόν· ὁ ἄρα καλούμενος τῆς ψυχῆς νοῦς (λέγω δὲ νοῦν, ᾧ διανοεῖται καὶ ὑπολαμβάνει ἡ ψυχή) οὐδέν ἐστιν ἐνεργείᾳ τῶν ὄντων πρὶν νοεῖν· διὸ οὐδὲ μεμίχθαι εὔλογον αὐτὸν τῷ σώματι· ποιός γὰρ ἄν τις γίγνοιτο, θερμὸς ἢ ψυχρός, κἂν ὄργανόν τι εἴη, ὥσπερ τῷ αἰσθητικῷ· νῦν δὲ οὐδέν ἐστι.

Ἵππωνα μὲν γὰρ οὐκ ἄν τις ἀξιώσειε θεῖναι μετὰ τούτων διὰ τὴν εὐτέλειαν αὐτοῦ τῆς διανοίας.

Τῆς ψυχῆς τοῖς ἔργοις ὑπηρετικώτατον τῶν σωμάτων τὸ θερμόν ἐστι· τὸ τρέφειν γὰρ καὶ κινεῖν ψυχῆς ἔργον ἐστί· ταῦτα δὲ διὰ ταύτης γίνεται μάλιστα τῆς δυνάμεως· ὅμοιον οὖν τὸ τὴν ψυχὴν φάναι πῦρ, καὶ τὸ πρίονα εἴτε τρύπανον τὸν τέκτονα ἢ τὴν τεκτονικήν, ὅτι τὸ ἔργον περαίνεται ἐγγὺς ἀλλήλων οὖσιν.

T.26. Eodem modo etiam Plato in Timæo animam ex elementis efficit. Simile enim simili cognosci: ac res ex principiis esse.

T.31. Ponit mentem maximè omnium esse principium: nam inter ea quæ sunt, hanc solam ait esse simplicem, & non mixtam & puram.

L.3.c.5.t.4. Necesse est igitur, eum qui omnia intelligit, esse non mixtũ, sicut ait Anaxagoras, vt superet: hoc autem est, vt cognoscat: quod enim intus apparet, prohibet alienum atque obstruit. Adeo vt nõ sit eius vlla alia natura, quam hæc, vt sit possibilis: qui igitur vocatur animæ intellectus, (is inquã intellectus, quo anima ratiocinatur & existimat) nihil actu est eorum quæ sunt, antequam intelligat. Idcircò non est rationi consentaneum, eum esse mixtum cum corpore: quia fieret qualis quidem, vt calidus aut frigidus: & posset esse aliquod eius instrumentum, vt sensitiuo: nũc vero nullum eius instrumentum est.

L.1.metap.c.3. Hipponem enim nemo dignum putabit quem cum his numeret, propter mentis eius vilem & abiectam conditionem.

L.2. de partib. anim. c.7. Ad exsequenda animæ officia calor omnium maximè administrandi vim obtinet. Cùm enim officium animæ sit alere, et mouere, hæc ea ipsa facultate potissimũ efficiuntur. Igitur animã esse ignem arbitrari: simile est atque si serram aut asciã, fabrũ, aut artem fabrilem ideo esse arbitreris quia opus non nisi istis iunctis efficitur.

EMPEDOCLES estimoit que l'ame consistoit des elements: & Platon en son Timee a esté de ceste opinion. Ils posent pour fondement qu'il falloit que l'ame fust composee des principes de toutes choses, afin qu'elle connust tout. Aristote reprouue cela & approuue Anaxagore qui a dit tout au contraire, que puis que l'entendement entendoit toutes choses, qu'il estoit necessaire qu'il ne fust point meslé en la matiere: afin qu'il surmonte & veinque: c'est à dire qu'il cõnoisse: & dit que de l'opiniõ cõtraire il s'ensuit plusieurs absurdite. Car si l'ame estoit element ou des elements, elle n'auroit point d'autres proprietez que les elements, & ne pourroit connoistre comme elle fait, non seulement les choses immaterielles, mais mesme aucune autre. Car connoistre est vne operation plus excellẽte que les qualitez elementaires. Le mesme Philosophe dit de Hippon qui estimoit que l'ame estoit eau, & par consequent materielle; que personne ne l'a estimé digne d'estre nombré entre les Pholosophes: à cause de la vile & abiecte condition de son entendement. Il n'est pas estrange qu'il eust ceste indigne opinion de l'ame, puis qu'il est remarqué auoir esté impie, & abhorrãt la connoissance de Dieu. Il dit aussi contre ceux qui ont estimé, que l'ame estoit feu, qu'auoir ceste opinion, c'est comme si on disoit qu'vne sie ou vne coignee sont l'art de charpenterie ou le Charpentier: parce que l'ouurage ne se fait point sans ces choses: ayant esté induits à penser cela de l'ame: à cause que la chaleur a le plus de vertu entre toutes choses pour exercer les functions de l'ame: à sçauoir nourir mouuoir, & semblables.

Alexand. 1. phys.

Que l'ame n'est point complexion, harmonie, ny nombre.

CHAPITRE III.

Ἄτοπον δέ, καὶ εἰ ἡ ψυχὴ ἐκ τῶν στοιχείων, ἢ ἕν τι αὐτῶν· αἱ γὰρ ἀλλοιώσεις αἱ τῆς ψυχῆς, πῶς ἔσονται, οἷον τὸ μουσικὸν εἶναι, καὶ πάλιν ἄμουσον, μνήμη ἢ λήθη· δῆλον γὰρ ὅτι εἰ μὲν πῦρ ἡ ψυχή, τὰ δὲ πάθη ὑπάρξει αὐτῇ ὅσα πυρί, ᾗ πῦρ· εἰ καὶ μικτόν, τὰ σωματικά· τούτων δὲ οὐδὲν σωματικόν.

Ἁρμονίαν γάρ τινα, αὐτὴν τινὲς λέγουσι· καὶ γὰρ

Arist. l.2. de gener. & corrupt. c.6. t.45. Porrò absurdum est animam ex elementis constare, aut elemẽtorum vnum aliquod esse. Quomodo enim animæ alterationes, ceu musicũ esse, & rursum nõ musicum, aut memoria, aut obliuio erunt? Perspicuũ enim est quod si anima ignis sit, eadem illi quæ igni, vt ignis est, affectiones competent. Si verò ex elementorum mistura constet, corporea. At harum nulla corporea existit.

L.1. de anim. c.4. t.54. Nonnulli enim asserunt:

τὴν ἁρμονίαν, κρᾶσιν, καὶ σύνθεσίν τινα ἐναντίων εἶναι, καὶ τὸ σῶμα συγκεῖσθαι ἐξ ἐναντίων· καίτοιγε ἡ μὲν ἁρμονία λόγος τίς ἐστι τῶν μιχθέντων ἢ σύνθεσις· τὴν δὲ ψυχὴν οὐδέτερον τούτων εἶναι οἷόν τε. ἔτι δὲ, τὸ κινεῖν οὐκ ἔστιν ἁρμονίας· ψυχῇ δὲ τοῦτο ἀπονέμουσι πάντες μάλιστα, ὡς εἰπεῖν· ἁρμόζει δὲ μᾶλλον καθ᾽ ὑγιείας λέγειν ἁρμονίαν, καὶ ὅλως τῶν σωματικῶν ἀρετῶν, ἢ κατὰ ψυχῆς.

Ὁμοίως δὲ ἄτοπον, καὶ τὸν λόγον τῆς μίξεως εἶναι τὴν ψυχήν· οὐ γὰρ τὸν αὐτὸν ἔχει λόγον ἡ μίξις τῶν στοιχείων. &c.

Πῶς λέγεται τὸ ἐκ τῶν στοιχείων αὐτὴν εἶναι· λέγουσι μὲν γὰρ, ἵν᾽ αἰσθάνηταί τε τῶν ὄντων, καὶ ἕκαστον γνωρίζῃ.

eã esse harmoniã quandã etenim harmoniã esse temperationẽ & compositionẽ quandã cõtrariorũ, corpus autẽ componi ex contrariys. Atqui harmonia est ratio quadã mixtorum, vel compositio : anima verò neutrũ horum esse potest. Praetereà mouere non est harmoniae: omnes autem (penè dixerim) maximè hoc animae attribuunt. Magis autem quadrat de sanitate dicere harmoniam, & omnino de corporeis virtutibus, quàm de anima.&c.

T.58. Similiter etiam est absurdum animam esse rationem mixtionis : quia non habet eandem rationem mixtio elementorum.&c.

C.7.t.75. Quomodo dicatur eam constare ex elemẽtis : hoc enim ideo inquiunt, vt sentiat ea quae sunt, & quamcumque rem cognoscat.

GALIEN le Medecin considerant que des diuerses complexions, il s'engendroit diuerses passions en nous, lesquelles on attribuoit à l'ame: & ne prenãt pas garde qu'elles sont attribuees à la complexion, comme à ce qui nous dispose, (qui est le materiel de la passion :) & à l'ame comme à la principale cause, & de la part de ce qu'elles ont de formel: (ainsi que nous l'auons expliqué, traictant des passions de l'ame sensitiue) il a estimé apres Empedocles, que l'ame de l'homme n'estoit qu'vne certaine complexion & temperature des quatre premieres qualitez. Mais outre que Galien s'est dédit de ceste opinion, ayant escrit au liure de la doctrine d'Hippocrates & de Platon, que l'ame est substance incorporelle : & que ceste opinion est destruite par les preuues que nous venons de donner, que l'ame est immaterielle : (attendu que le temperament est materiel & conuient plustost à la santé, & à ce qui est du corps que de l'ame, ainsi que dit Aristote refutant ceste opiniõ cõme friuole:) on peut encores facilemẽt cõnoistre d'ailleurs, que ceste opinion est fausse. Car la complexion qui est composee des qualitez materielles, actiues & passiues, ne peut estre principe des operations de l'ame, sentir & entendre: qui sont de beaucoup esleuees par dessus les conditions de la matiere & les operations des premieres qualitez; à sçauoir, eschauffer, refroidir & semblables. Et partant elle ne peut estre ame de l'homme, aux facultez de laquelle appartiennent ces operations, comme nous auons dit. Secondement la complexion ne pouuant mouuoir localement l'animal, qu'en bas, selon l'inclination de l'element dominant, qui est la terre; elle ne peut estre l'ame : car cette cy meut l'animal en toutes parts. En troisiesme lieu, l'ame raisonnable gouuerne le corps & repugne aux passiõs qui suiuẽt la complexion, refrenant la coucupiscence, l'ire & semblables en quelques vns: comme sont les incontinents & colleres : ce que la complexion ne sçauroit faire: & partãt elle ne peut estre ame. Et finalement le temperament estant vn accident, il ne peut constituer vne substance auec le corps, cõme fait l'ame qui est substãce, & la forme essentielle des choses viuantes, qui sont toutes substances. Et d'alleguer que l'animal meurt quãd sa temperature se dissoult : & partant que son ame est la complexion des quatre premieres qualitez: on ne le sçauroit non plus inferer de là, que de ce que le cœur estant blessé, l'animal meurt, conclure, que le cœur est ame. Mais seulement on peut recueillir de là, que le temperament est vne disposition, sans laquelle l'ame ne peut estre receuë au corps, ny y demeurer.

Gal. lib. quod animi mores. c. 3. & 4.

Ἡράκλειτος δὲ τὴν ἀρχὴν εἶναί φησι τὴν ψυχὴν· εἴπερ τὴν ἀναθυμίασιν, ἐξ ἧς τἆλλα συνίστησι· καὶ γὰρ ἀσωματώτατον δὴ καὶ ῥέον ἀεί· τὸ δὲ κινούμενον κινουμένῳ γινώσκεσθαι· ἐν κινήσει δ᾽ εἶναι τὰ ὄντα κἀκεῖνος ᾤετο καὶ οἱ πολλοί.

Πολὺ δὲ τῶν εἰρημένων ἀλογώτατον, τὸ λέγειν ἀριθμὸν εἶναι τὴν ψυχὴν κινοῦνθ᾽ ἑαυτόν.

Arist. l. 1. de anim. c. 2. t. 32. Heraclitus ait animã esse principium : siquidem ait esse exhalationem, ex qua reliqua constituit: esse enim rem maximè incorpoream, et semper fluentem: quod autem mouetur, eo cognosci quòd mouetur, entia verò esse in motu, et is putauit, & aly.

C.6.t.67. Multo magis quàm ea quae dicta sunt à ratione distat, dicere animam esse numerum mouentem semetipsum.

L'opinion de ceux qu'ont estimé que l'ame estoit vne certaine armonie, est destruite par les mesmes raisons, que celles dont nous auons vsé contre l'opinion de Galien : car

s'ils l'entendẽt pour ce qui resulte du meslange des qualitez contraires, ce n'est autre chose que la complexion: & si auec encore moins de raison ils estimoient que ceste harmonie fust de sons, il ne faudroit que les siffler pour toute responce. L'opinion d'Heraclite est refutee par les susdites raisons: attendu qu'il estimoit l'ame estre vne exhalation, dequoy il s'ensuiuroit que l'ame seroit corps: par ce que quelque subtile que soit l'exhalation, elle est tousiours corporelle. Et quant à ce que Platon appelle en son Timee l'ame raisonnable nombre; ce n'est pas qu'il l'ait estimee estre quantité: mais c'est qu'il suiuoit en cela la façon de parler embrouillee de l'ancienne Philosophie, & la coustume des Pythagoriẽs, qui rapportoient tout aux nombres: ayant voulu par là voiler la dignité de l'ame.

Que l'ame raisonnable n'est point forme aßistante au corps.

CHAPITRE II.

Τὸ δὲ λέγειν ὀργίζεσθαι τὴν ψυχὴν, ὅμοιον κἂν εἴ τις λέγοι τὴν ψυχὴν ὑφαίνειν, ἢ οἰκοδομεῖν· βέλτιον γὰρ ἴσως, μὴ λέγειν τὴν ψυχὴν ἐλεεῖν, ἢ μανθάνειν, ἢ διανοεῖσθαι, ἀλλὰ τὸν ἄνθρωπον τῇ ψυχῇ.

Ἄδηλον, εἰ οὕτως ἐντελέχεια τοῦ σώματος ἡ ψυχὴ, ὥσπερ πλωτὴρ πλοίου.

Τὸ δὲ ζῶον, διὰ τὴν αἴσθησιν πρώτως.

Ἐπεὶ δὲ οὔτε τῆς ψυχῆς ἴδιον τὸ αἰσθάνεσθαι, οὔτε τοῦ σώματος· οὗ γὰρ ἡ δύναμις, τούτου καὶ ἡ ἐνέργεια· ἡ δὲ λεγομένη αἴσθησις, ὡς ἐνέργεια, κίνησίς τις διὰ τοῦ σώματος τῆς ψυχῆς ἐστι· φανερὸν ὡς οὔτε τῆς ψυχῆς ἴδιον τὸ αἰσθάνεσθαι, οὔτ' ἄψυχον σῶμα δυνατὸν αἰσθάνεσθαι.

Τῷ γὰρ αἴσθησιν ἔχειν, ὥρισται τὸ ζῶον.

Arist. l. 1. de anim. c. 5. t. 64. Dicere autem animã irasci, perinde est, ac si quis diceret, animã texere aut ædificare: melius enim fortasse est, non dicere animam misereri, vel discere, vel ratiocinari, sed hominem animâ.

L. 2. c. 1. t. 11. Incertum est, an anima ita sit actus corporis, ut nauta nauis.

C. 2. t. 16. Animal autem est propter sensum primò.

L. de somn. & vigil. c. 1. Cùm autem sentire ipsum neque animæ neque corporis propriũ sit (nam ad idẽ actus & potentia pertinent: sensus autem actu est motio quædam animæ interuentu corporis proueniens) manifestum est affectionem hanc, dico ipsum vigilare, neque propriam animæ esse, neque item corporis, cùm corpus inanime sentire non possit.

Eo enim quod sensum habeat, definitum est animal.

Plat. in Alcib. PLATON estimoit que l'ame raisonnable n'estoit pas au corps comme la forme informante; mais seulement qu'elle luy est assistante, conioincte & appliquee, comme le moteur au mobile, & le pilote au nauire. Et pour euiter l'inconuenient qu'il y auoit en cela: à sçauoir que par vn tel attouchement il ne se faisoit qu'vne chose par accident & en quelque sorte, & non simplement & par soy, telle qu'est l'homme: il posoit que l'homme n'est pas quelque chose composee de l'ame & du corps: mais que l'ame vsant du corps est tout l'homme: ainsi comme Socrates n'est pas quelque chose composee du corps & de l'habillement, ains vn homme vsant de l'habillement. Et ainsi suiuant son opinion il s'ensuiuroit, que l'hôme se definiroit estre vne ame vsant du corps, auquel elle est vnie par attouchement de vertu seulement & non comme partie essentielle ou forme informante: & s'ensuiuroit qu'il n'y auroit aucune continuité d'attouchement entre la substance d'Adam & la nostre, ny par consequent aucune contagion de peché originel. Or cela est faux & impossible: car premieremẽt l'animal & l'homme sont certaines choses sensibles & naturelles, ce qui ne seroit pas si le corps & l'ame n'estoient de l'essence de l'homme: attendu que l'ame n'est pas quelque chose sensible ny materielle. Secondement, puis que le mobile comme mobile, prend son espece du mouuement, & non du moteur: si l'ame n'estoit conioincte au corps que comme le moteur au mobile: le corps ny ses parties ne prennent pas leurs especes de l'ame, & partant elle s'en allant ils demeurent d'vne mesme espece; chose qui est éuidemmẽt fausse. Car la chair, l'os, la main, & semblables, ne sont plus dittes de l'homme qu'équiuocquement: attendu que l'operation en suiuant l'espece, n'est en aucune d'elles. Il s'ensuiuroit encores que le corps ne viuroit pas par l'ame, qui est vne autre fausseté. Et finalement si l'homme n'est pas composé du corps & de l'ame qui l'informe, ains est vne ame vsant du corps: cela s'entend seulement de l'ame intellectiue ou des trois ames, s'il y en a autant, ou de deux d'elles. Si de trois ou de deux, il s'ensuit que l'homme n'est pas vne chose, mais deux ou de trois: car il y a trois ames, ou pour le moins deux selon ceste opinion. Si cela s'entend aussi de l'ame intellectiue seulement, en sorte que l'ame sensitiue soit forme du corps, & que l'ame intellectiue vsant du

corps

corps animé & ſenſible ſoit l'homme; il ſ'enſuiura encores d'autres inconuenients : à ſçauoir que l'homme n'eſt pas animal, mais qu'il vſe de l'animal: (attendu que la choſe eſt animal par l'ame ſenſitiue) ny que l'homme n'eſt pas ſenſitif, mais qu'il vſe d'vne choſe ſenſitiue. Or tout ce que deſſus eſtant impoſſible, la poſition de Platon demeure fauſſe & impoſſible : & partant l'ame n'eſt pas vnie au corps, comme le moteur au mobile, ou le Pilote au nauire: au ſens que Platon l'a poſee, ſans l'informer: ny cõme l'hõme à ſon habillement: mais cõme la forme à la matiere. Car cõbien que l'ame raiſonnable ait quelque propre operation en laquelle le corps ne communique point : à ſçauoir entendre & vouloir : elle en a aſſez d'autres communes à toutes les deux : telles que ſont ſentir, craindre, ſe collerer, & ſemblables, leſquelles ſe font par changemẽt qui arriue en vne certaine partie determinee du corps: dequoy il paroiſt qu'elles procedẽt toutes enſemble de l'ame & du corps, & que partant il ſe fait vne choſe de l'ame raiſonnable & du corps, & non deux, qui ſoiẽt diuerſes ſelon l'eſtre. Ariſtote tient au contraire de Platon, que l'homme eſt vn compoſé de l'ame & du corps, & que ſon ame ſe definit en commun auec le corps : qui eſt la vraye opinion conforme à la raiſon, laquelle nous auõs expliquee & demonſtree. Non que l'ame, encores qu'elle donne l'eſtre au corps humain, ne puiſſe eſtre ditte ſemblable au Nautonnier, en ce qu'elle gouuerne & regit le corps, comme le Nautonnier fait le nauire: qui eſt la maniere à quoy Ariſtote a eu eſgard, en les comparant enſemble : & non ſeulement pour ce qui cõcerne l'ame intellectiue, mais auſſi pour ce qui touche la ſenſitiue, & non plus Car quant à la vegetatiue, la comparaiſon en ſeroit hors de raiſon : parce qu'elle n'a point de connoiſſance. *Concil. later. ſeſſ. 4.*

Que l'ame raiſonnable n'eſt point tiree de la puiſſance de la matiere.

CHAPITRE III.

COMBIEN que l'ame raiſonnable ſoit forme informante le corps: neantmoins elle n'eſt pas tiree de la puiſſance de la matiere, lors que l'hõme eſt engendré: car vne forme eſtre tiree de la puiſſance de la matiere, c'eſt eſtre faitte & auoir l'eſtre conſequemment par la meſme action de l'agent naturel, de laquelle vne certaine choſe eſt faitte: de telle façon qu'elle a tout ſon eſtre dépendant de la matiere en laquelle il agit; comme pour exemple, la forme d'vn lyon qu'on engendre, eſt tiree de la puiſſance de la ſemẽce ou menſtrue, par l'engendrant, en produiſant le lyon : tout ainſi que d'vne pierre en la taillant en ſtatue, on tire d'elle l'eſtre & la forme de ſtatue, qui n'y eſtoit auparauant qu'en puiſſance. Mais les agents naturels ne ſçauroient produire de la matiere aucune forme immaterielle: d'autant que cela eſt par deſſus les eſpeces & natures d'eux & d'elle, outre leſquelles aucunes choſes n'agiſſent iamais naturellement, ny ne patiſſent. Doncques l'ame raiſonnable qui eſt immaterielle & par deſſus les choſes corporelles, n'eſt pas tiree de la puiſſance de la matiere, ny par conſequẽt n'en dépend pas auſſi pour le regard de ſon eſtre & exiſtance. Cela ſe connoiſt encores, en ce que la forme qui ne dépend point de la matiere en quelques ſiennes operatiõs, n'en dépẽd point quant à ſon eſtre: attendu que la maniere d'eſtre & d'operer ſ'entre-ſuiuent. A cauſe de quoy ce ſont les compoſez des formes dépendãtes de la matiere, qui operent conioinctement, & non les formes ſeules : leſquelles ne ſont que principe de l'operation, par leſquels la choſe ſe fait, & non ce qui la fait. Or l'ame raiſonnable entend & veut ſans organes corporels, comme nous auons monſtré : doncques elle n'en eſt pas dépendante en ſon eſtre. Et toutesfois nonobſtant ceſte indépendance du corps, l'ame raiſonnable a cela de commun auec les autres formes; qu'elle requiert certaines diſpoſitions au corps: mais ce n'eſt pour l'informer; là où les autres formes les requierent auſſi en la matiere, afin d'eſtre faittes & d'auoir l'eſtre.

Comment l'ame raiſonnable informe le corps.

CHAPITRE IIII.

AINSI que nous voyons diuers degrez d'eſſence és choſes naturelles, elles ſont informees de diuerſes façons par leurs formes : car la forme des elements eſt meſlee &

insinuee immediatement en la premiere matiere: celle des mixtes és elemẽts dont la mixtion est faitte: celle des vegetaux és mixtes: l'ame sensitiue és vegetaux: & la raisonnable és corps sensitifs: à cause de quoy ainsi que la mode de chacune est differente à informer, selon que le degré de son estre differe: aussi est celle de l'ame raisonnable en informant le corps humain: car elle l'actue en sorte, qu'elle ne s'y mesle pas pour le regard de l'entendemẽt & de la volonté; qui sont les prochains principes par lesquels l'ame entend & veut; mais seulement selon ses autres puissances vegetatiues & sensitiues, tant cognoscitiues comme appetitiues. La raison de cela est que l'entendement & la volonté estants accidents ils ne peuuent estre meslez per soy au corps, qu'en y adherant; ce qui ne sçauroit estre: à cause qu'aucune chose n'est receuë en vn subiect que selon sa maniere d'estre, & l'vne & l'autre sont facultez immaterielles, & le corps materiel. C'est pourquoy nous disons qu'elles adherent & resident en la seule ame raisonnable, laquelle n'a point besoin pour son regard d'adherer encore en s'insinuãt par toutes ses parties pour informer: d'autant quelle est substance qui existe par soy. Et ces choses conuiennent fort bien auec ce que disoit Anaxagoras, que le seul entendement n'estoit point meslé auec les choses; afin de leur pouuoir commander. Il arriue de là, que l'entendement peut estre dit plus separé du corps en certaine maniere que l'ame raisonnable mesme: parce qu'il n'est pas acte du corps comme l'ame, combien qu'elle soit pour le regard de son essence simplement & absolument plus noble, plus separee & plus simple que l'entendement: d'autant qu'elle est telle & subsistante par soy, & l'entendement n'a existance qu'en elle seulement, comme vn sien accidẽt: lequel n'est iamais si excellent que la substance où il adhere: ioinct que c'est de la noblesse de l'ame, de son excellence, & de sa simplicité que dépend celle de l'entendement, comme les autres accidents de leurs substances, nonobstant que nous cõnoissons la dignité & l'immaterialité de l'ame, pour la dignité & immaterialité de l'entendement: doncques ce que l'entendement semble & peut estre dit plus separé que l'ame, c'est dautant qu'il n'est pas acte substantiel du corps, n'estant qu'vn accident de l'ame & qu'il fait ses operations sans les communiquer à la matiere; mais en verité il n'est pas plus immateriel que l'ame, puisque c'est d'elle qu'il a de n'estre pas puissance organique. Ainsi que la vertu d'attirer en l'aymant n'est pas moins corporelle que l'aymant mesme, quelque excellente que soit son operation. Et de ceste façon il n'y a point d'absurdité que l'ame intellectuelle soit la forme du corps, & que sa partie plus esleuee soit separee des organes corporels: car estant la supreime forme des choses naturelles & la plus basse des supernaturelles; (à cause de quoy elle est appellee lien du monde, parce que par elles les choses superieures sont conioinctes aux inferieures en l'ordre de nature, comme il sera delaré par cy-apres(ce n'est pas de merueille si elle ressent la nature de l'vn & de l'autre extreme, & qu'elle soit en partie separee & en partie conioincte.

Or en ceste maniere d'informer le corps humain qu'a l'ame raisonnable, la condition requise aux choses dont il se fait vn composé par soy: à sçauoir que l'vne & l'autre ne soit pas puissance, ny l'vne ny l'autre acte par soy, n'est pas violee: nonobstant que l'ame ait son estre par soy: car iaçoit que les choses qui sont en acte de telle sorte qu'elles ont leur nature parfaitte; comme pour exemple Socrates, Platon, le blanc, le chaud, ne puissent, s'ils sont conioincts ensemble, faire aucun estant par soy: neantmoins si l'vn d'eux est acte accomply, en sorte que de sa nature il ait vne habitude & la capacité d'actuer la chose potentielle à laquelle il arriue, il n'est pas inconuenient qu'ils constituent ensemble vn composé par soy, comme il paroist en la forme du mixte qui actue les elements meslez ensemble, combien qu'ils ayent estre par soy: à cause dequoy l'ame humaine qui est de ceste nature, peut, estant ioincte au corps, faire vne chose par soy, sans qu'il y ait aucun inconueniẽt en cela: à cause qu'elle n'a pas vne telle habitude ny capacité d'actuer comme l'ame raisonnable.

Arist. l. 7. metap. c. 13.

De ce l'ame raisonnable informe ainsi le corps humain & est partie essentielle auec luy de l'homme, laquelle le corps & elle, composent, estant ioincts ensemble; il n'arriue aucun preiudice à son immaterialité, de l'axiome des Philosophes, lequel dit, que tout ce qui est receu en vn autre, est selon la maniere de la chose qui la reçoit, dont il semble s'ensuiure qu'estant receuë en vn corps, elle est materielle & corporelle: car cela ne s'entend pas des choses subsistantes par soy, telles qu'est lame raisonnable: ains seulement des choses qui n'ont point d'existance qu'en vn autre: car celles-là n'y peuuent

adherer

adherer, qu'eſtant accommodees à ſa nature: c'eſt à dire, d'eſtre materielles ou immaterielles: ſelon que ce qui les reçoit, eſt materiel ou immateriel.

Que l'ame raiſonnable n'eſt pas premiere de temps, que le corps.

CHAPITRE V.

COmbien que l'ame raiſonnable ne dépende point de la matiere ou du corps, ny en ſon eſtre, ny en ſon eſſence, puis qu'elle eſt immaterielle, & qu'elle puiſſe ſubſiſter ſans luy; neantmoins elle ne peut eſtre premiere de tẽps que le corps qu'elle informe, non plus que les autres formes qui ſont tirees de la puiſſance de la matiere: & ce pour pluſieurs raiſons. Et premierement, parce que les formes informantes ne ſont pas premieres de temps que les corps qu'elles informent: tant s'enfaut elles ſont poſterieures: car la puiſſance eſt premiere que l'acte, pour le regard d'vn meſme nombre. Or l'ame eſt le premier acte en l'homme, & le corps tient lieu de puiſſance: (combien que l'ame n'en ſoit pas extraitte.) Doncques le corps eſt premier que l'ame en chaque hõme. Secondemẽt ce qui eſt ſelon nature eſt premier que ce qui eſt outre nature: (parce que ce qui eſt en quelque choſe par ſoy, y eſt premier que ce qui y eſt par accident: & ce qui eſt ſelon nature, eſt en la choſe par ſoy, & ce qui eſt outre nature, par accident.) Or l'ame eſtre au corps c'eſt ſelon nature, & en eſtre hors, outre nature; car attendu qu'elle eſt ſa forme ſubſtantielle, il luy eſt naturel d'eſtre au corps: & conſequemmẽt, outre nature, d'en eſtre hors. Dõcques l'ame eſt premierement au corps que dehors du corps. En troiſieſme lieu, ſi l'ame a eſté premiere que d'eſtre introduitte au corps, il luy a eſté violent ou naturel, ou ſelon ſa volonté, d'y eſtre miſe par apres. Cela ne luy a pas eſté violent: parce que l'homme ne ſeroit pas vn eſtant naturel: choſe qui eſt abſurde: attendu qu'il eſt le premier des eſtants naturels: & puis l'ame n'auroit pas le deſir naturel de demeurer & de ſe conſeruer au corps, dont nous experimentons le contraire. Il ne luy eſt pas naturel auſſi, d'autant qu'elle demeureroit hors du corps contre nature, durant le temps qu'elle n'y ſeroit point introduitte: parce que quand vn eſtre eſt naturel, l'autre eſt contre nature: & nous auons prouué que ce qui eſt contre nature, n'eſt pas premier. Ce n'eſt pas auſſi de ſa volonté: car choiſir ce qui eſt le pire procede de l'erreur ou ignorance de l'entendement. Mais eſtre au corps luy eſt pire que d'en eſtre hors; veu les maux qu'elle y endure. Doncques elle n'eſliroit pas d'y eſtre, ſinon eſtant trompee. Or il ne paroiſt point de cauſe de cette deception: parce qu'elle ne choiſiroit pas d'eſtre au corps ſi elle ne le connoiſſoit premierement: & par la meſme raiſon qu'elle le connoiſtroit, elle auroit la connoiſſance de toutes les choſes naturelles. Et ſi ainſi eſtoit, l'ame ſeroit introduitte au corps ayant la ſcience des choſes, dont le contraire a eſté prouué. L'ame raiſonnable n'eſt doncques pas deuant le corps, ny par conſequent de tout temps. Et en ſomme il n'y a point d'apparence, puiſque l'ame doit eſtre faitte en quelque lieu, que ce ne ſoit pluſtoſt en celuy où elle doit demeurer, qu'en vn autre.

Que l'ame raiſonnable n'eſt pas produitte par le pere, ny par la mere, ny extraitte d'eux.

CHAPITRE VI.

L'HOMME & la femme agiſſant en la generation de leurs ſemblables, ainſi que les autres animaux; ils operent comme agents naturels, leſquels agiſſent d'vne action autour de la matiere, & qui eſt receuë en la matiere: au moyen dequoy ils ne peuuent produire d'eſtre plus eſleué qu'elle, ny d'vn autre genre. Or l'ame raiſonnable a l'eſtre par deſſus la matiere: attendu que ſon operation de diſcourir & d'entendre, la ſurpaſſe, comme nous l'auons demonſtré. Doncques l'ame raiſonnable ne peut eſtre produitte par vn agent naturel. Secondement toute forme qui eſt produitte par vn agent naturel, ne l'eſt pas à part, ains elle eſt comproduitte auec le compoſé, par vne meſme action: mais tout ce qui eſt comproduict auec le compoſé par la meſme action, n'a point d'eſtre à part ſoy, ains ſeulement auec le compoſé: autrement

il ne seroit pas produict de cette action; mais d'vne autre: doncques l'ame raisonnable dépendroit du composé & de la matiere en son estre & subsistance: ce qui est faux, comme nous l'auons montré. Car elle donne l'estre specifique au composé, ne dépend pas de la matiere: & partant elle n'est pas produitte d'vne action naturelle, qui se termine au composé; ains elle a estre par vne autre action. En troisieme lieu, si les ames raisonnables sont extraittes du pere & de la mere: c'est de leur corps ou de leur ame, ou de la semence de l'ame. Si du corps, elles sont corporelles, comme celles des autres animaux: ce qui qui ne peut estre: car nous auons montré qu'elles sont immaterielles. Si de l'ame, c'est de tout ou d'vne partie: ce n'est pas de tout: car il faudroit qu'elle passast toute du pere au fils, ou qu'elle fust commune à l'vn & à l'autre: ce qui est euidemment faux. Ce n'est pas d'vne partie aussi; car l'ame n'est pas diuisible en parties separees. Si de la semence de l'ame, il faut que cette semence soit corporelle ou spirituelle; elle n'est pas corporelle: car l'ame qui est immaterielle n'en pourroit estre faitte. Si elle est spirituelle, c'est substance ou accident. Si c'est substance, il faut qu'elle soit produitte d'vne autre substance ou de rien. Si de rien, l'homme créeroit doncques vne substance spirituelle: mais cela ne peut estre: car comme nous le montrerons, il n'appartient qu'à Dieu seul de creer. Si d'vne autre substance, ie demande si elle est corporelle ou spirituelle: & ainsi le progres iroit en infiny. Que si elle est accident, à sçauoir vne certaine vertu seminale: l'ame qui est substance n'en peut estre faitte: car vn accident ne peut estre matiere d'vne substance. Et partant l'ame raisonnable n'est pas produitte par les parens, ny extraitte d'eux aussi.

Que l'ame n'est pas produitte par les intelligences.

CHAPITRE VII.

PVISQVE l'ame n'est pas premiere que le corps qu'elle informe, ny engendree par vn agent naturel, comme nous l'auons montré; il reste doncques que c'est par vn agent supernaturel, n'y ayant que ces deux sortes d'agents qui puissent produire. Et ainsi il faut que ce soit les intelligences ou Dieu mesme; attendu qu'il n'y a point d'autres substances immaterielles, outre l'ame raisonnable. Si les intelligences produisoient l'ame raisonnable; il faudroit que ce fust en la tirant de la puissance de la matiere, ou par creation: mais ce n'est pas de la matiere. Car premieremẽt on ne sçauroit extraire de la matiere vne chose plus excellente qu'elle, comme est l'ame raisonnable. Et secondement, si c'estoit de la matiere, l'intelligence la produiroit comme cause vniuerselle, ou comme cause particuliere. Si comme vniuerselle, ce ne seroit pas immediatement, ains auec la vertu de la semence y concurrant: chose que nous auons montré ne se pouuoir faire. Si comme cause particuliere, il faudroit qu'elle la produisist semblable d'espece à soy: ce qui n'est pas. Quant à la creation, elle requiert vne puissance infinie, dont elle procede: à cause dequoy elle n'appartient qu'à Dieu seul: attendu qu'il n'y a rien d'infiny que luy, comme nous le montrerons au liure de la Metaphysique particuliere. Vne ame raisonnable n'en peut produire aussi vne autre, pour les mesmes raisons que nous venons de dire.

Que c'est Dieu qui produict l'ame raisonnable au corps humain.

CHAPITRE VIII.

PVISQVE l'ame a vn principe d'estre, & que ce n'est pas l'agent naturel, ny les intelligences qui le luy donnent, il reste par la suffisante diuision, que c'est Dieu: n'y ayant que ces trois sortes d'agents desquels on puisse attendre sa production. Et parce que comme nous l'auons montré: elle ne peut estre produitte d'aucune autre chose preexistante: il faut que ce soit par creatiõ, Dieu en quoy faisant n'est pas concurrãt auec les causes secõdes, comme en la production des autres formes: à sçauoir, en sorte qu'il produise aussi auec la cause particuliere, par la mesme action qu'elle produict la forme: car vne telle production est des formes dépendantes de la matiere en leur estre. Mais il faict seul l'ame raisonnable, sans vser de l'action d'aucune chose particuliere; ainsi qu'il a creé les

Anges:

anges : excepté que ceux-cy sont produits par vne simple creation, & l'ame raisonnable au corps par increation : de sorte que son action se termine en la seule ame qu'il produict dans le corps, & l'y vnit en mesme instant de temps. Car puisque l'ame est le premier acte du corps, elle ne doit pas estre creée seule : mais en l'vnissant au corps : autrement elle seroit violemment engendree, & violemment hors du corps ; auparauant que d'y estre vnie. Cela est encores confirmé : parce que toute chose qui est produitte de Dieu, est produitte en son estat naturel parfaict. Or l'ame n'a son estat naturel parfaict qu'au corps, attendu qu'elle est sa forme naturelle. Doncques il la produict & l'vnit au corps en mesme temps qu'elle est produitte. Mais de sçauoir si elle a l'estre premier de nature & deuant qu'elle soit en la matiere, il se peut dire probablement en l'vne & en l'autre part : à sçauoir ou qu'elle est premiere de nature en soy, afin qu'en cette sorte elle termine la creation de Dieu ; ou qu'elle n'est pas premiere : mais qu'elle est infuse & a estre ensemble de nature au corps : parce que ce n'est pas du tout vne simple creation, telle qu'elle seroit d'vn ange : mais vne increation : car elle n'est pas creée en soy, ains au corps & dedans le corps.

Que l'ame raisonnable n'est pas de l'essence de Dieu.

CHAPITRE IX.

ENCORES que Dieu cree l'ame raisonnable au corps luy mesme, elle n'est pas toutesfois de sa diuine essence, comme quelques vns ont pensé : car cela se connoist manifestement par les variations qui apparoissent en la science, en la vertu & en leurs oppösites, qui resident en l'ame : chose qui repugne à l'essence de Dieu, qui est du tout inuariable par soy & par accident : ainsi qu'il sera montré en la seconde partie de la Metaphysique : comme aussi que Dieu est acte pur, sans estre meslé aucunement de puissance, laquelle se trouue en l'ame : attendu, comme il a esté dit, que l'entendement possible est en puissance à toutes les choses intelligibles, & en reçoit les especes en luy.

Comme l'homme peut estre dit engendrer l'homme.

CHAPITRE X.

LA premiere matiere qui est partie de l'homme, n'est pas engendree ; attendu que de sa nature elle n'est pas engendrable. La forme aussi qui est l'ame raisonnable, n'est pas engendree : puis qu'elle est creée, comme nous auons dit. Il reste doncques qu'en la generation de l'homme, rien n'est engendré que le composé. Et partant l'homme peut estre dit seulement engendrer l'homme, pour le regard du composé : à sçauoir, parce qu'il en fournit vne partie comme les autres animaux, qui est la matiere seconde : à sçauoir la semence, & par ce moyen le corps organique, dont il est constitué Secondement parce qu'il dispose le subiect & le rend capable de receuoir la forme, faisant toutes les dispositions iusqu'à la derniere, qui sont necessaires à l'introduction de l'ame : car sans elles, elle ne peut estre vnie substantiellement au corps, ny l'informer. Et ainsi l'homme est aussi concurrent dispositiuement & cause de l'introduction de l'ame au corps : parce que la cause induisant la derniere disposition, est cause de l'introduction de la forme qui l'ensuit. En troisiéme lieu : parce qu'il est concurent à l'vnion de l'ame raisonnable auec le corps, & à son information : car en mesme instant que Dieu l'a creée, l'agent naturel qui est l'homme engendrant par le moyen de la semence, l'vnit auec la matiere qu'il auoit disposee iusqu'à cet instant. En quoy il faut noter deux actions de Dieu : à sçauoir l'vne par laquelle il produict l'ame : & celle-cy est de luy seul, & s'appelle increation : & l'autre qui est introduction ou vnion de l'ame au corps, laquelle il faict auec l'agent naturel, qui est concurrent à cette information : & partant à la production de tout le composé : attendu qu'il consiste du corps & de l'ame. Et ainsi il est cause : mais different des autres agents naturels en la generation des choses, dont la forme ne s'esleue point pardessus la matiere : en ce que l'engendrant qui induict la derniere disposition, est aussi cause de la forme qui se tire de la puissance de la matiere. Donc-

ques ce que l'homme est cause de l'homme & l'engendre, ce n'est pas qu'il produisse sa forme: (car cela est par accident en la generation:) mais c'est parce qu'il fournit la matiere seconde, qu'il la dispose, & introduict la forme au corps, en ce qu'il les vnit ensemble: car parce que de cette vnion du corps & de l'ame le composé qui est l'homme en resulte, l'homme est dit engendrer l'homme: & vn semblable d'espece à luy. Et en cela la generation de l'homme qui est equiuoque à celle des bruts, pour le regard de la comproduction de la forme: est vniuoque quant à l'introduction, & vne de l'vnité generique.

Que l'ame raisonnable est immortelle.

CHAPITRE XI.

Ἐπίπονον δὲ καὶ τὸ μεμῖχθαι τῷ σώματι, μὴ δυνάμενον ἀπολυθῆναι, καὶ προσέτι φευκτόν· εἴπερ βέλτιον τῷ νῷ μὴ μετὰ σώματος εἶναι, καθάπερ εἴωθέ τε λέγεσθαι καὶ πολλοῖς συνδοκεῖ.

Τούτου φθειρομένου, οὔτε μνημονεύει, οὔτε φιλεῖ· οὐ γὰρ ἐκείνου ἦν, ἀλλὰ τοῦ κοινοῦ, ὃ ἀπόλωλεν, ὁ δὲ νοῦς ἴσως θειότερόν τι καὶ ἀπαθές ἐστιν.

Περὶ δὲ τοῦ νοῦ καὶ τῆς θεωρητικῆς δυνάμεως οὐδέπω φανερόν· ἀλλ' ἔοικε ψυχῆς γένος ἕτερον εἶναι, καὶ τοῦτο μόνον ἐνδέχεται χωρίζεσθαι, καθάπερ τὸ ἀΐδιον τοῦ φθαρτοῦ.

Καὶ οὗτος ὁ νοῦς χωριστὸς, καὶ ἀμιγὴς καὶ ἀπαθὴς, τῇ οὐσίᾳ ὢν ἐνέργεια.

Χωρισθεὶς δὲ ἐστὶ μόνον τοῦθ' ὅπερ ἐστί· καὶ τοῦτο μόνον, ἀθάνατον καὶ ἀΐδιον· οὐ μνημονεύομεν δέ· ὅτι τοῦτο μὲν ἀπαθές· ὁ δὲ παθητικὸς νοῦς φθαρτός· καὶ ἄνευ τούτου οὐθὲν νοεῖ.

Προϊόντα δὲ, καὶ τὴν αἰσθητικὴν καθ' ἣν ζῶόν ἐστιν· οὐ γὰρ ἅμα γίνεται ζῶον καὶ ἄνθρωπος, οὐδὲ ζῶον καὶ ἵππος· ὁμοίως δὲ καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων ζώων· διὸ καὶ περὶ νοῦ, πότε, καὶ πῶς μεταλαμβάνει, καὶ πόθεν, τὰ μετέχοντα ταύτης τῆς ἀρχῆς, ἔχει δ' ἀπορίαν πλείστην.

Λείπεται δὲ τὸν νοῦν μόνον θύραθεν ἐπεισιέναι, καὶ θεῖον εἶναι μόνον· οὐδὲ γὰρ αὐτοῦ τῇ ἐνεργείᾳ κοινωνεῖ σωματικὴ ἐνέργεια.

Ὀρθὸν μὲν γάρ ἐστι μόνον τῶν ζώων ἄνθρωπος, διὰ τὸ τὴν φύσιν αὐτοῦ καὶ τὴν οὐσίαν εἶναι θείαν· ἔργον δὲ τοῦ θειοτάτου, τὸ νοεῖν καὶ φρονεῖν.

Τὰ μὲν οὖν κινοῦντα αἴτια, ὡς προγεγενημένα ὄντα· τὰ δ' ὡς ὁ λόγος, ἅμα· ὅτε γὰρ ὑγιαίνει ὁ ἄνθρωπος, τότε καὶ ὑγίεια ἐστί· καὶ τὸ σχῆμα τῆς χαλκῆς σφαίρας ἅμα, καὶ ἡ χαλκῆ σφαῖρα· εἰ δὲ καὶ ὕστερόν τι ὑπομένει, σκεπτέον· ἐπ' ἐνίων γὰρ οὐδὲν κωλύει· οἷον ἡ ψυχὴ τοιοῦτον· μὴ πᾶσα, ἀλλ' ὁ νοῦς· πᾶσαν γὰρ ἀδύνατον ἴσως.

Ἥ τε λεγομένη αὐτάρκεια, περὶ τὴν θεωρητικὴν μάλιστ' ἂν εἴη.

Arist. l. 1. de anim. c. 3. t. 49. Laboriosum est, esse cõmixtum cum corpore, nec posse ab alio solui, & insuper fugiendum: siquidem est melius intellectui esse sine corpore, sicuti dici solet, & plerisque concorditer videtur.

C. 5. t. 66. Hoc corrupto, neque recordatur, neque amat: quia non erat illius, sed communis quod periit: ceterùm intellectus fortasse diuinius quiddam et impatibile est.

L. 2. c. 2. t. 21. Verùm de intellectu & contemplatiua facultate nondum est perspicuum: sed videtur esse aliud quoddam genus animæ, atque hoc solum posse separari, quemadmodum æternum ab eo quod est interitui obnoxium.

L. 3. c. 6. t. 19. Atque hic intellectus est separabilis & non mixtus, & impatibilis, cùm essentialiter sit actus, &c.

T. 20. Separatus autem est solum hoc ipsum quod est et hoc solum est immortale & æternum. Non recordamur autem: quoniam hoc est quidem impatibile: sed patibilis intellectus est interitui obnoxius, ac sine hoc nihil intelligit.

De generat. animal. l. 2. c. 3. Sensibilem etiam, qua animal est, tempore procedente recipi, & recondi, quâ homo certum est. Non enim simul & animal fit & homo, nec animal & equus. Eademque in ceteris animalibus ratio est. &c. Quamobrem etiam de mente, quonam tempore & quomodo, & vnde enim recipiant, quæ principium id participant, plurimum dubitatur. &c.

Restat igitur vt mens sola extrinsecus accedat, eaque sola diuina sit. Nihil enim cùm eius actione communicat actio corporalis.

De partib. animal. l. 4. c. 10. Homo solus omnium animalium erectus est: quoniam eius natura, & substantia diuina est, & diuini officium est intelligere & sapere.

L. 12. metap. c. 3. t. 16. Causæ itaque mouentes tanquã antea ortæ existunt: quæ verò vt ratio, simul sunt: cùm enim sanus sit homo, tunc etiam sanitas est. Et forma ænea sphæra, simul atque ænea sphæra. Si autem aliquid posterius permanet, considerandum est: in quibusdam enim nihil prohibet: veluti si anima tale sit non omnis, sed intellectus: omnem namque fortassis impossibile est.

L. 10. Eth. c. 7. Ea quæ appellatur vita bonis omnibus per se cumulata, nihilque externum desiderãs, in ea beatitudine maximè quæ in rerum contemplatione versatur, reperitur.

Ὁ δὲ τοιοῦτος ἂν εἴη κρείττων, βίος ἢ κατ᾽ ἄνθρωπον· οὐ γὰρ ᾗ ἄνθρωπός ἐστιν, οὕτω βιώσεται, ἀλλ᾽ ᾗ θεῖόν τι ἐν αὐτῷ ὑπάρχει.

Erit autem talis vita melior, quàm hominis natura ferat. Non enim quà homo eſt, ita viuet, ſed quà diuinum quiddam in eo ineſt.

PHERECYDES Syrien, l'vn des plus anciens Philoſophes, & qui a eſté precepteur de Pythagoras; tenoit que l'ame eſtoit immortelle; & le prouuoit auec tant de raiſon, que Pythagoras Samien l'en ayant ouy diſputer, s'en trouua ſi émeu, que d'Athlete il ſe fit Philoſophe: mais ce que cettuy cy diſoit que l'ame ayant eſté en vn corps, paſſoit apres qu'elle en eſtoit ſeparee par la mort, en vn autre, ſans aucune difference ny diſtinction d'eſpece; eſt vne fable des Pythagoriens, comme dit Ariſtote: parce que chaque animal a vne propre eſpece & forme. Anaxagoras auſſi, & en ſomme toutes les principales ſectes des Philoſophes anciens: à ſçauoir les Pythagoriens, les Stoïques, les Platoniciens, & Ariſtote entre autres qui eſt le chef des Peripateticiens, ont tenu que l'ame raiſonnable, par laquelle l'homme eſt homme, & differant des autres animaux, eſtoit immortelle: & neantmoins il s'eſt troué quelques hommes ſi brutaux, & eſloignez de la verité, qui ont douté de ſon immortalité: leſquels pour authoriſer leur beſtialité deſtituee de raiſon, ſe ſont eſſayez d'extorquer quelques preuues du texte d'Ariſtote, pour leur opinion: mais cela eſt contraire formellement à ce qu'il a eſcrit en pluſieurs lieux; comme entre autres, au premier liure de l'ame refutant l'opinion de Timee: à ſçauoir que l'entendement Diuin eſtoit ioinct au monde, dont il eſt ame, par le mouuement de laquelle il ſe mouuoit; il dit que l'entendement eſt plus heureux ſans corps qu'auec le corps, & qu'il s'enſuiuroit que l'entendement Diuin ne pourroit auoir la beatitude qu'a l'entendement humain, qui eſt ſans corps: & partant l'ame eſt immortelle; car rien n'eſt corruptible que ce qui a corps; & telle qu'eſt la faculté, telle eſt l'ame dont elle eſt faculté. Il dit encores au meſme liure, que les operations de l'ame qui ſont communes au corps, ne ſe font plus apres la corruption du compoſé: à ſçauoir quand l'ame eſt ſeparee du corps, lequel ſe corrompt: mais que l'ame qui eſt quelque choſe de Diuin, demeure au deuxiéme: qu'il eſt ſeparé de la matiere, comme vne choſe perpetuelle d'vne corruptible: au troiſiéme, qu'il eſt vrayement ſeparé, immortel, & perpetuel: ſans que ce qu'il dit que l'entendement paſſible eſt mortel, contreuienne à cela: eſtant de ſon acte ſecond, ou de l'imaginatiue qu'il parle, comme nous l'auons montré. Il dit au quatriéme liure des parties des animaux, que la nature & l'eſſence de l'homme eſt diuine, & qu'entendre & s'exercer la ſapience, eſt vne function diuine: au ſecond liure de la generation des animaux, où il dit que la ſeule ame de l'homme n'eſt point tiree de la puiſſance de la matiere, qu'elle vient de dehors & eſt ſeule Diuine: attendu que l'operation de l'entendement ne communique point auec le corps: au ſixiéme de la Metaphyſique, qu'il appartient au Phyſicien de traitter de toute ame qui n'eſt point ſans matiere: au deuxiéme, que les formes ne ſont pas deuant la matiere: mais qu'il n'y a rien qui empeſche que quelqu'vne demeure: à ſçauoir ſi elle eſt ame, non toute ame: mais l'intellectuelle: au premier liure des parties des animaux, il nie que l'entendement ſoit de la conſideration du Phyſicien: parce que ce n'eſt pas vne choſe naturelle, ny vn principe de mouuement. Il dit au liure des Ethiques que la felicité de l'homme conſiſte principalement en la contemplation des choſes, & qu'vne telle vie eſt meilleure que la nature de l'homme ne porte: & que ce n'eſt pas comme homme qu'il vit d'vne telle vie: mais entãt qu'il a quelque choſe de diuin en luy: que ſi les Dieux immortels ont quelque ſoing des choſes humaines, comme cela eſt vray ſemblable: qu'il eſt probable qu'ils ſe delectent de la meilleure & qui leur eſt plus proche, à ſçauoir la partie intellectiue: & qu'ils donnent des recompenſes à ceux qui l'aiment extremement & en font grand cas. Et ainſi en vn grand nombre d'autres lieux. Et partant combien qu'on ait peu douter de ſon opinion du commencement que ſes liures furent publiez, auparauant que ſa doctrine fuſt bien eſclaircie, il n'y a maintenant qu'elle eſt bien expliquee, aucune excuſe pour ceux qui en penſent autrement en ce poinct là: car ils ne contreuiennent pas ſeulement à ſon authorité, mais auſſi à ſes principes, & à la raiſon cõmune à tous les hõmes qui ſçauent bien diſcourir: cõme ie le vay montrer tout preſentement, pour chaſſer par ce diſcours les tenebres des ames qui en aurõt: afin qu'elles qui connoiſſent tout ce qui eſt au dehors d'elles, ſe puiſſent connoiſtre elles meſmes: & que s'eſtãt connues les hõmes facent

Cic. Tuſcul. c. 1. & de natur. Deor. c. 1.

Ariſt. l. 6. Metap. c. 1. vt ſuprà.

mieux leur deuoir de reconnoistre Dieu qui leur a esté liberal d'vn si riche & precieux tresor.

Premierement toute forme substantielle donne l'estre specifique au composé qu'elle informe, comme il a esté assez deduict & prouué és liures precedents, & celle qui dépend de la matiere, la reçoit de sa part de luy aussi en certaine maniere, entant qu'elle ne peut subsister, ny operer sans luy, à cause de quoy elle vient à estre destruitte, quand le composé est destruict. Mais la forme du composé qui luy donne l'estre specifique, & ne dépend point de luy en son estre, ny en son operer, ne doit pas estre destruitte à la destruction du composé, pour le regard de l'vn ny de l'autre. Doncques l'ame raisonnable laquelle comme nous l'auons montré, ne dépend point de luy, & opere sans organes, & partant sans le composé; n'est point corrompuë par sa corruptions; ains demeure apres luy: & partant elle est immortelle.

Pag. 322.

Secondement nous auons par-cy deuant demontré, que les puissances & facultez de l'ame raisonnable, l'entendement & la volonté, sont immaterielles : parce qu'elles font leurs operations sans organes corporels, & qu'elles agissent sur des obiects immateriels : & cela encores est enseigné par Aristote en termes exprez. Nous pouuons donc conclure necessairement de là, que par consequent la nature dont elles procedent, à sçauoir l'ame raisonnable, est immaterielle : puisque les operations se connoissent par les obiects, & que telle qu'est l'operation, telle est la puissance dont elle procede: & telle qu'est la puissance d'vne chose, telle est sa nature & son essence. Doncques nostre ame est immaterielle en son estre, aussi bien qu'en son operation, puisque l'estre & l'operer s'entre-respondent necessairement.

Pag. 864.

Nous pouuons aussi connoistre que nostre ame est immaterielle, par la capacité de nostre entendement, laquelle nous decouurons estre infinie, en ce qu'il peut tousiours plus connoistre qu'il ne connoist. Car il peut entendre non seulement tout le monde: mais, deux, trois & d'auantage, s'il y en auoit autant, & ainsi infiniment : & tout de mesme il peut conceuoir diuers degrez de perfection tousiours en augmentant sans fin. Or si la capacité de nostre entendement est infinie, il n'est point meslé auec la matiere : car tout ce qui la reçoit en sa composition, est limité & borné en sa vertu & capacité. Doncques il est immateriel & l'ame aussi, dont il est faculté.

L'immaterialité de l'ame se connoist encores par sa repugnance aux sens & à ses appetits : car il est necessaire que ce qui y repugne ne soit pas corps, mais esprit : d'autant que ce qui est corporel suiuroit selon sa nature les choses corporelles, & ne s'entre-repugneroit pas. Doncques ce qui s'abstient des desirs corporels, & ne consent pas aux appetits du corps, il est necessaire qu'il soit immateriel. A cecy nous pouuons encores adiouster que ce qui commande au sens, à l'appetit & au corps, comme sont l'entendemẽt & la volonté, qui les domptent: est par dessus le sens, par dessus l'appetit, & par dessus le corps; & partant immateriel : suiuant ce que disoit Anaxagoras, que l'entendement n'est point meslé aux choses corporelles; afin qu'il commande à toutes.

Or puisque l'ame raisonnable est immaterielle, il est tout certain qu'elle est immortelle : car la Philosophie ne connoist point d'autre principe de corruption que la matiere: ny d'autres choses subiettes à la mort, que les materielles : car toute corruption est par la separation de la forme d'auec la matiere. A sçauoir la simple corruption, par la separation de la forme substantielle : & celle en quelque sorte, par la separation de la forme accidentelle : d'autant que la forme demeurant, il faut que la chose demeure : puis qu'elle a l'estre specifique d'elle. Mais où il n'y a point de composition de forme & de matiere, il ne peut y auoir de separation d'elles : & partant ny de corruption. Et de faict nous tenons que Dieu & les intelligences sont immortelles; parce qu'elles sont immaterielles, n'ayant en soy aucune puissance au non estre, comme ont les choses materielles, qui donnent prise aux agents sur elles, à cause de leur matiere : doncques tout de mesme les ames raisonnables sont immortelles, par la conuenance qu'elles ont auec Dieu, & les intelligences en leur immaterialité.

En troisiesme lieu, l'immortalité de l'ame se connoist par le contraste & debat, que le sens & l'entendement ont sans cesse durant cette vie : car la nature ayant concedé à toute operation & œuure naturelle, vn certain arrest & estat où elle se repose, & atteint à sa perfection; la raison qui est vn des plus nobles ouurages de la nature, doit

re, doit auoir vn certain terme où elle obtienne ſa perfection. Or puis que cependant qu'elle reſide en ce corps, elle eſt en vne perpetuelle lutte auec le ſens, il faut qu'il y ait vn autre eſtat, où elle ſoit libre & en repos, qui eſt apres qu'elle en eſt ſeparee.

En quatrieſme lieu, l'immortalité de l'ame nous eſt connue par l'eſtendue de ſa connoiſſance à l'auenir: car au lieu que le ſens n'eſt qu'au tour des choſes preſentes, & ne cõprend ny ne diſtingue le temps: l'entendement connoiſt par deſſus le temps preſent, non ſeulement le paſſé, mais auſſi l'aduenir: & diſtingue l'vn & l'autre: en vertu de quoy le ſens eſt refrené des allechements preſents, & retiré de ſes propres concupiſcences: parquoy l'entendement n'eſt point plongé és choſes preſentes, ainſi que le ſens. Doncques noſtre ame qui va deuant le temps, ne peut eſtre ſubiette au temps: & partant elle eſt immortelle.

En cinquieſme lieu, par les appetits de l'entendement & de la volonté, qui ſont en nous de nature: leſquels ne pouuants eſtre entierement contentez durant ceſte vie; il faut qu'ils en ayent vn autre où ils le ſoient ſuffiſamment. Car puis que la nature a ordonné à chaque choſe de quoy raſſaſier l'appetit qu'elle leur a anté en naiſſant, il n'y a pas d'apparence que l'homme qui eſt vn de ſes plus excellents ouurages, ſoit demeuré imparfaict, ny qu'elle qui eſt ſi ſage en toutes ſes actions, ait vſé d'imprudence en l'vne de ſes plus nobles. L'inſatiabilité de l'entendemẽt ſe remarque par le deſir de ſçauoir, qui croiſt en nous d'autant plus que nous ſçauons: or ce deſir doit eſtre quelquesfois remply, autrement il feroit en vain contre la nature des choſes: mais ce ne peut eſtre pendant que l'ame eſt au corps: comme vn chacun l'experimente aſſez en ne trouuant aucune connoiſſance qui la contente: ce ſera doncques apres qu'elle en ſera partie qu'elle ſe remplira: à ſçauoir de Dieu qui eſt infiny. Et partant ſi elle demeure eſtant ſeparee du corps, elle eſt immortelle. A cecy nous pouuons adiouſter, que c'eſt vne choſe naturelle à l'homme, ayant connu vn effect, d'en rechercher par ſon entendement la cauſe, & la cauſe de la cauſe iuſqu'à la premiere: car tous les hommes deſirent naturellement de ſçauoir. Et l'entendement eſtant paruenu à la premiere cauſe, il deſire connoiſtre ſon eſſence, par laquelle l'effect a eſté produit: mais cela ne peut arriuer en ceſte vie, doncques il eſt neceſſaire qu'il y ait vne autre vie en laquelle cela arriue apres la mort. La volonté monſtre aſſez ſon inſatiabilité par l'experiẽce qu'il n'y a rien ſoubs le Ciel qui la rende contente, & mette ſes deſirs en repos: dont la raiſon eſt que l'homme aſpire à la felicité qui eſt la derniere fin de l'homme, où nous ne pouuons parfaittement paruenir en ce monde. D'auantage l'ame raiſonnable a vne meſme fin que les intelligences, à ſçauoir la connoiſſance & l'amour de Dieu par l'entendement & par la volonté, & n'en pouuant eſtre contentee en ce monde, à cauſe de la matiere où elle eſt plongee, qui l'empeſche d'en iouyr; il faut que ce ſoit en vne autre vie. Le deſir inſatiable d'Alexandre le grand n'eſtant pas content d'vn ſeul monde, le faiſoit enquerir s'il n'y en auoit point d'autre que celuy que nous habitons: & le noſtre non ſatisfait de ce qui eſt en ceſte vie, attend ſon contentement en vn autre.

En ſixieſme lieu, par le deſir de l'immortalité: car puiſque les choſes corporelles ne peuuent aller qu'apres les plaiſirs corporels ſeulement, l'ame monſtre bien ſon immortalité en ſe delectant és choſes immortelles, & reſpirant l'immortalité. Il eſt aſſez manifeſte que l'homme eſt tourmenté interieuremẽt du ſoin de viure en honneur & en gloire apres ſa mort, en la memoire de la poſterité: & qu'il y a en toute l'eſpece humaine vn certain deſir planté naturellement de l'immortalité, lequel ne peut eſtre fruſtré: car les œuures de la nature ne ſont iamais en vain. Les operations de l'entendement & de la volonté, qui ne ſont point bornees du temps, aſpirent iuſqu'à l'eternité, & ne ſe repoſent iamais qu'en vn obiect eternel: parce que nous ne connoiſſons pas ſeulement les choſes eternelles, mais nous les connoiſſons comme telles, nous les aymons & cherchons d'en iouÿr. L'enuie d'immortaliſer ſon nom en la memoire des hommes fit qu'Heroſtratus bruſla le temple de Diane d'Epheſe, que toute l'Aſie auoit eſté plus de deux cens ans à baſtir. Et Hannon Cartaginois ayant ceſte meſme ambition, apprit à pluſieurs oyſeaux à prononcer, Hannon eſt Dieu: penſant qu'annonçant cela au monde il ſe feroit reputer tel. Bref le ſeul homme deſire vne vie apres la mort ſi naturellement, que ceux meſmes qui veulent diſputer à l'ame ſon immortalité, l'aduoüent, forcez, ſans y penſer, par le deſir de la leur, qui

se cache d'eux pour y aspirer, lors qu'il les pousse à perpetuer leur memoire és sciences contemplatiues ou és actiues. Et Epicure entre autres qui la nioit, ordonna à ses disciples de faire des festins és iours de sa naissance, apres qu'il seroit mort; s'establissant par ce moyen vne seconde vie en leur pensee & en leur memoire. Or quelle apparence y a-t-il que nostre ame se represente en vne eternité, comme extremement distante & esloignee, & qu'elle la saluë de loing, si elle n'est immortelle ? comment se pourroit-il faire qu'elle eust estendu ses desirs iusqu'à vne duree sans fin, y vollant auec des aisles de la pensee, si elle la pourroit attaindre comme elle desire? La curiosité que nostre ame a de connoistre son immortalité, & d'en rechercher les raisons, nous deuroient suffire de preuue qu'elle est immortelle: ce n'est point vne science estudiee par elle ny apprise, elle est nee auec elle; elle la sçait d'elle mesme, & la ressent comme luy appartenant. En somme vne chose doit autant durer que son operation s'estend: doncques nostre ame qui souhaitte l'eternité, qui la connoist sans l'auoir apprise, & qui la recherche, ne peut qu'elle ne soit immortelle: ou bien il faudroit que l'appetit de l'ame raisonnable qui est la plus parfaitte nature, fust en vain, & plus imparfait que celuy des choses inanimees; mais cela ne peut tomber en vn esprit raisonnable. Que s'il ne trouue quelques vns entre les hommes, qui ne desirent point l'immortalité, & qui ne negligent l'opinion qu'on aura d'eux apres leur mort, il faudra que cela leur prouienne d'vne nature stupide & brutale, ou d'vne vie si mauuaise qu'ils menent, que la souuenance leur en fait horreur, & desire qu'elle soit enseuelie dans les tenebres de l'oubly: car ceux qui sont bien nez, & font profession de la vertu ne s'espargnent en aucunes choses, afin qu'ils entendent bien dire d'eux aux siecles aduenir.

En septiesme lieu, par la maniere dont l'ame humaine deuient plus parfaitte: car chaque chose se parfait selon sa maniere de son estre: à cause dequoy la maniere de l'estre d'vne chose se peut prendre de la maniere de sa perfection. Là de l'ame raisonnable consiste en vne certaine separation du corps: attendu quelle est parfaitte par la science, & par la vertu. Quant à la science elle se parfait d'autant plus qu'elle considere les choses immaterielles. Et pour le repart de la vertu morale, sa perfection gist à ne suiure point les passions du corps, & à les temperer selon la raison. Or les choses ne sont pas corrompues par cela, en quoy consiste leur perfection: doncques la corruption de l'ame ne consiste pas à estre separee du corps: & si sa perfection est contenuë en sa separation du corps selon l'operation, aussi est-elle selon l'estre: dautant que toutes choses operent selon ce qu'elles sont & la propre operation de la chose ensuit sa propre nature & son entité. Et partant l'operation d'vne chose ne peut estre parfaitte, que selon son essence est parfaitte: & consequemment si l'ame se parfait selon son operation en abandonnant les choses corporelles, son estre ne defaudra point quand elle sera separee du corps. Il n'y a point de gens adonnez aux sciences esleuees, ou à la deuotiō, qui n'esprouuēt que d'auãt plus, que les actions de l'entendement humain & de la volonté, sont d'autant plus parfaittes & accomplies qu'elles sont separees du corps: & rendent l'ame plus noble & excellente en ses functions: de sorte que ce n'est pas mourir à l'ame de partir du corps qui est son sepulchre & sa prison portatiue; mais plustost acquerir sa liberté en sortant de seruitude où elle estoit enchainee. Qui ne sçait la separation de l'ame d'Archimedes, qui abandonnoit (par maniere de dire) son corps luy encore viuant, pour mieux exercer sa science: de quoy il luy cousta la vie à la prise de Syracuse, lors que Marcellus Romain y entra. Porphire escrit que Plotin excellent Philosophe auoit vne certaine honte, de quoy son ame estoit en son corps. Il n'y a personne qui puisse ignorer que l'esprit ne soit d'autant plus disposé à comprendre les choses diuines, qu'il est plus deslié du corps: c'est pourquoy és songes alors que l'ame est comme retiree en soy, & aux alienations des sens, elle reçoit des reuelations, & les visions se presentent à elle plustost qu'en vn autre temps.

En huictiesme lieu, par la qualité de sa felicité de l'ame: car puisque chaque chose naturelle a vne fin en laquelle elle se repose & se delecte comme en sa perfection & en son souuerain bien, y estant paruenue, l'homme qui est la principalle de toutes, ne doit non plus manquer de felicité que les autres: or le souuerain bien & la beatitude de l'homme c'est vn estat permanent, fixe, parfait & accomply de toutes sortes de biens à suffisance, tant delectables, vtiles que necessaires, sans estre meslé d'aucun mal ny d'aucune douleur ou tristesse: comme nous le monstrons au commencement des Morales; car la souueraine

volupté eſt touſiours conioincte au ſouuerain bien : mais il n'y a point d'apparence que les hommes puiſſent ioüyr d'vne telle felicité en ce monde. Car tant ſ'en faut toutes choſes y ſont caduques & ſans arreſt, excepté les maux & les deſplaiſirs : & noſtre vie y eſt plaine de ſollicitudes & de labeurs, plus que celle d'aucun autre animal : puis qu'en la preſence meſme des choſes delectables, nous ſommes tourmentez de l'apprehenſion de ce qui doit auenir, & emeus d'vne perpetuelle agitation par la penſee. Mais noſtre derniere fin ne giſt pas là auſſi, elle eſt conſtituee en vn plus excellent eſtat : à ſçauoir en la parfaitte connoiſſance de la plus parfaitte choſe qui ſoit, & au plus parfait amour du plus parfait bien : leſquelles choſes ſe trouuent en la viſion de Dieu, & en la ioüyſſance de ſa preſence : ce que ne pouuans auoir cependant que nous ſommes en ceſte vie : c'eſt doncques en vne autre qu'il nous eſt reſerué. Que ſi on poſe la felicité en la parfaitte ſcience de toutes choſes, qui eſt ce qui peut arriuer de meilleur aux hommes durant ceſte vie ? peu de perſonnes y pourroient paruenir en ce monde, ſelon le cours de nature : car les femmes, les enfans, les pauures, les idiots, les laboureurs, les ruſtiques & ſemblables, en ſeroient fruſtrez : attendu que fort peu de gens, & encores ceux qui ont les meilleurs eſprits, & les commoditez des precepteurs & des biens de fortune, ne la peuuent acquerir que rarement, & auec vn long temps, en leur vieilleſſe, & au declin de leurs ans. Mais la derniere fin des hommes & de toutes les autres choſes auſſi, doit eſtre telle, que toutes ou la plus grande part l'attaignent, ou pour le moins la puiſſent attaindre ayſement. Autrement la nature auroit failly, en ordonnãt les choſes à vne fin, où elles ne peuuẽt arriuer du tout, où que fort rarement : veu que cela ſeroit en vain & ſuperflu : (ce qui ne ſe doit iamais dire de la nature, ny de ſon autheur.) Doncques noſtre derniere fin n'eſt pas en ceſte vie : mais en vne autre. Et certes ſi noſtre felicité eſtoit en ce monde, la mort ſeroit le plus grand de tous les maux : car en nous priuant de noſtre eſtre, elle nous priueroit de tout bien : & les animaux bruts qui ont leur vie de plus lõgue duree que celle des hommes, auroiẽt trop d'auantage par deſſus eux, puis qu'il leur ſeroit permis d'en ioüyr plus long temps : & la nature qui voit ſi clair en toutes ſes actiõs, auroit eſté aueugle au chef d'œuure de ſes mains.

En neufieſme lieu, la liberté de l'homme, telle que nous la demonſtrerons és Morales, ſur laquelle le Ciel, les intelligences, ny toute la nature n'ont aucune puiſſance, (excepté Dieu ſeul,) de l'empeſcher de ioüyr de ſon bien, ny de reietter ce qui luy eſt contraire : mõſtre bien que l'ame raiſonnable dont elle eſt faculté, a vne eſſence eſleuee par deſſus le Ciel & la nature, & de condition pareille à celles des intelligences : & partant qu'elle eſt immortelle.

En dixieſme lieu, puis que nous voyons les gens de bien qui viuent ſelon la droicte raiſon, eſtre ſubiects aux iniures du monde, & aux incommoditez de la nature, autant & plus que les meſchants ; s'il n'y auoit vne autre vie pour l'ame, où la vertu fuſt infailliblement recompenſee, & le vice puny ; il ſemble que la prouidence de Dieu qui eſt infaillible, auroit manqué, & que le gouuernement de l'vniuers ne ſeroit pas comme il eſt, la monarchie la mieux ordonnee de toutes celles qui y ſont contenues : au contraire il ſeroit ſans ordre & extremement deſreglé. Or la raiſon, la loy, l'equité, & la nature des choſes, requierẽt que les gens de bien ſoient à leur aiſe, & les meſchants tourmentez : il n'y a point de doute & perſonne ne le ſçauroit nier. Mais puis que nous ne voyons pas touſiours cela en ceſte vie, il faut confeſſer que neceſſairement il demeure en l'autre vie vne recompenſe aux bons de leurs bienfaits, laquelle ils n'ont pas receuë comme ils en eſtoient dignes : & aux meſchants le ſupplice & la peine deuë pour leur mal fait. De ſorte que ſi cela manquoit, il ſemble que la Iuſtice de Dieu meſme qui eſt tres-iuſte, & non iniuſte, defaudroit. Et partant ceux qui nient l'immortalité, ſont iniurieux enuers ſa diuine Majeſté, le faiſant trop illiberal, & ne rendant pas vne condigne recompenſe aux vertus, ny le ſupplice merité aux vices.

En vnzieſme lieu, l'eſperance que nous voyons reluire dans le viſage des bons, & la crainte qui tourmente les meſchants, en partant de ce monde : nous montrent bien que ceux-là ſ'en vont ioyeux ſ'attendans à la vie future & à la beatitude à aduenir, où ils ſerõt recompenſez de leurs bonnes actions : & au contraire que les meſchants à l'heure de la mort ſont frappez d'horreur & de crainte, comme s'ils voyoient la peine de leurs meſfaits toute éminente ſur leur teſte : parce qu'alors leur ame commençant à ſe deſlier de la priſon du corps : dont les ſales paſſions qui l'aueugloient, luy oſtoient la connoiſſance d'el-

le mesme ; elle n'a plus assez de dureté pour resister à la verité, qui la force d'apprehender le iuste iugement de Dieu, les gehennes, les tourments & la misere où elle se voit preste d'entrer pour iamais. Que s'il se trouue des gens de bien & vertueux, comme cela arriue quelquesfois, qui ayent apprehension de la mort; ceste crainte est, ou des facultez raisonnables qui nous font iustement apprehender le iugement final; dont tous les bons doiuēt bien esperer, mais nul demeurer asseuré pour son particulier : ou bien c'est vne passion de l'appetit sensitif, qui est toute naturelle & inseree par la nature en l'ame: afin que l'indiuidu aueuglé de l'amour du corps s'y conserue, pour en ce faisant conseruer l'espece, suiuant l'intention de ceste sage ouuriere, qui sçait que nous ne pourrions autrement desirer d'y demeurer. Car encores que la perfection de l'ame soit d'y estre, puis qu'elle fait vne partie de l'homme qui consiste de corps & d'ame : ce ne peut estre parfaittement, iusqu'à ce qu'il soit despoüillé de sa corruptibilité, alors qu'il sera glorifié.

En douziesme lieu, il semble que la prouidente nature, pour ne laisser aucune œuure de l'homme selon son ame raisonnable, despourueuë de quelque espece de cognoissance de la perpetuité de son estre, veut que les songes mesmes en seruent de tesmoignage à ceux que les autres occupations diuertissent de la contemplation. L'immortalité de l'ame n'est point vn songe, ny ne la veux prouuer par songes. Ie sçay que les songes ne sont que songes, comme l'ont dit: à cause de quoy il ne s'en faut pas tourmenter : mais si est-ce vn des accidents qui arriuent aux hommes, où ie trouue autant de subiect d'admiration, voire d'auantage qu'en aucun autre : & ce d'autant plus, qu'on ne sçauroit attribuer la cause de plusieurs qui arriuent, qu'à quelque chose de diuin & supernaturel. Car il est certain qu'vne infinité de personnes ont fait des songes, qui ont monstré l'euenement de beaucoup de choses, lesquelles n'auoient point encores d'estre en nature, & qui n'estoient point auparauant connues par coniectures ny ratiocinations, fondees sur vne precedente connoissance, & ne l'ont esté auparauant que d'estre arriuees, que par la seule reuelation: bien qu'elle ne soit pas tousiours si claire & éuidente, qu'il ne faille quelque discours & comparaison pour l'entendre. Et partāt nous n'en pouuons rapporter la cause qu'à Dieu, ou à quelque Demon, ou bien à nostre ame, qui fait ses operations merueilleuses, cependant qu'elle est en repos du costé des sens externes & des choses sensibles qui sont dehors. Et certes si c'est d'elle que viennent ces connoissances qui deuancent le temps & l'estre des choses qu'elle connoist : ceux-là sont bien brutaux, qui doutent que sa nature ne soit esleuee par dessus les choses materielles, & exempte de la corruption & du changement où elles sont soubmises. Et si c'est Dieu ou vn Demon qui luy communique ces secrets, lors qu'elle est à elle, & comme deliuree des occupations corporelles qui la distrayent en veillant; ils ont aussi peu de discours que les bestes, de ne pouuoir tirer de ceste sienne communication & de son commerce auec les substances diuines, que son essence tient de la leur. Aristote se trouue bien empesché à se demesler de la diuination par les songes, ne voyant point de raison naturelle qui en puisse assez contenter son esprit. Il dit que tous ou plusieurs afferment, que les songes signifient quelque chose : & partant qu'il ne faut pas mespriser la diuination qui se fait par eux, ny en demeurer persuadé aussi : parce qu'ils ne viennent pas seulement aux bons & aux prudents, mais aussi à qui que ce soit: à raison de quoy il estime que c'est chose deraisonnable, de pēser que Dieu les enuoye. Et conclud de là, qu'ostant que Dieu en soit la cause, il n'y en a point d'autre conuenable. Qui est en somme montrer par son discours, que les songes sont choses merueilleuses, & qu'il ignore leur cause, quelque grand Philosophe qu'il soit. Mais la raison en est, que cela surpasse la nature, laquelle il suiuoit pied à pied : n'ayant aucune connoissance ny principe de reuelation, qui excitast sa curiosité, à la recherche d'vne cause plus particuliere en la Metaphysique, qu'il n'a fait. Auerroes reconnoist bien plus franchement la diuinité des songes : car il escrit que nier que les songes soient de certaines diuinations & propheties, c'est nier les choses sensibles : n'y ayant personne qui n'ait veu quelque songe, lequel luy ait annoncé certaines choses à venir : de sorte adiouste-t-il, que quand on l'aura experimenté plusieurs fois, on verra que cela n'est point vn hazard au songe, mais essentiel. Il dit encores que ce qui donne la connoissance en songeant est extremement noble, & qu'on en attribue le principe à la volonté; mais qu'il vient d'vne chose diuine, & du parfait soin qu'elle a des hommes : & parce que la prophetie se refere à Dieu, & aux intelligences; que celuy qui donne ceste connoissance, est vn entendement deliuré de la ma-

tiere

tiere. Iamblique dit que les preſages des ſonges viennent de dehors, contre l'opinion de Porphire: par ce que nous eſtudions bien ſouuent, & faiſons quelques choſes pour auoir vn certain preſage, lequel ne nous eſt point donné: & ſouuent en ne le cherchant pas il nous aduient: mais ſi cela dépendoit de noſtre nature & arbitre, il nous arriueroit alors que nous y pouruoyons. *Iamblic. de myſt. Chr.*

Finalement, comme les premiers principes qui ſont la ſource & le fondement des ſciences & diſciplines, ſont connus naturellement par vne certaine induction que noſtre entendement fait dés le commencement, que nous ſommes capables de connoiſſance, ſans que nous nous en apperceuions; de meſme nous connoiſſons quaſi naturellement, qu'vn chacun de nous a vne ame: & auons vne telle & ſi viue imagination de noſtre eſtre; qu'il ne nous eſt preſque pas poſſible d'apprehender vn eſtat à l'auenir, auquel nous n'ayons point d'eſtre: tant noſtre ame ſe reſſent en elle meſme, que ſa nature ne mourra iamais. Que s'il ſe trouue encore au monde quelque ame ſi dure & ſi opiniaſtrement coniurée à ſa ruine, que de doubter de ſon immortalité; ie la renuoye ſi elle y veut aller, à l'eſcole des Indiens deſcouuerts de noſtre temps, & elle y apprendra que la nature leur a tellement engrauée la croyance de l'immortalité de leur ame, qu'ils ſe font bruſler auec leurs amis morts, croyant d'aller viure encores en leur compagnie en tout heur & contentement.

Comment l'immortalité de l'ame a eſté cauſe de l'erreur de ceux, qui ont poſé vn entendement vniuerſel pour tous les hommes.

CHAPITRE XII.

QVELQVES Philoſophes conſiderant qu'Ariſtote tient que ceſte partie de l'ame par laquelle les hommes entendent, eſt immortelle, comme la raiſon nous le monſtre; & que ſelō ſa doctrine, le monde eſt eternel, & ne peut y auoir d'infiny en acte de quantité, ny diſcrete, ny continue; ils inferoient de cela, que ſi Ariſtote euſt entendu que le nombre des ames raiſonnables euſt reſpondu à celuy des hommes, il ſeroit infiny: attendu qu'elle eſt immortelle ſelon ſa doctrine, & qu'il y a eu vne infinité d'hommes qui ont eſté. Pour remedier à ce pretendu inconuenient, ils ſont tombez en vne autre erreur: à ſçauoir de poſer vn ſeul entendement vniuerſel. Quelques vns pour ſauuer Ariſtote de ceſte attaque ont voulu ſouſtenir qu'il n'y a point d'incompatibilité en ſa doctrine pour ce regard: d'autant qu'il ne reiette l'infiny ſelon leur dire, qu'en ce qui concerne les choſes materielles: & que par conſequent il ne s'enſuiuroit point d'inconueniēt de celuy des ames raiſonnables. Et voulant monſtrer que cela eſtoit l'intention d'Ariſtote, ils diſoient que le meſme Philoſophe ne doutoit point qu'il ne ſe fuſt paſſé vne infinité de reuolutiōs du Ciel, de iours, d'heures & de moments. Mais ceſte raiſon eſt nulle: d'autant que ceſte pluralité de reuolutions ne ſont que choſes rationnelles en toutes façons: car premierement la reuolution du Ciel eſt reellement vne & continuë; & n'y a aucune diuiſion ny partie reelle en elle pour le regard des ans, des iours, des mois & ſemblables: que ſelon certaines conſiderations de noſtre entendement, voire meſme quand ces choſes ſeroient permanentes & durables. Et ſecondemēt, parce qu'il n'y a rien qui ſoit en eſtre reel pour fondemēt de tout cela, que le ſeul indiuiſible du mouuemēt en inſtāt preſent: lequel ne merite pas quaſi le nom reel, tant ſon eſtre eſt debile & voiſin du rien, & de n'eſtre plus: de ſorte que tout le reſte n'a aucun eſtre qu'en noſtre memoire intellectiue & en noſtre entēdemēt qui luy en fait vn, pour s'en ſouuenir & ſe le repreſenter. Mais moy ie dy pour reſpondre à cet incōuenient qu'ils trouuōt en la doctrine d'Ariſtote, que quand le monde ſeroit de toute eternité, cōme il l'a poſé, qu'il ne s'ēnſuiuroit pas que les ames raiſōnables, leſquelles auroient eſté creées les vnes apres les autres ſucceſſiuement, conſtituaſſent vne multitude infinie, bien qu'elles ſoient immortelles. Car celles que Dieu cree tous les iours & qu'il peut creer, dementent cela: puis qu'elles apportent de l'augmentation à vne telle multitude; de laquelle augmentation l'infiny eſt incapable. Que ſi on me replique qu'Ariſtote entendoit que nonobſtant ceſte augmentatiō, la multitude des ames creées ſeroit infinie, parce que l'entendement humain ne la pourroit nombrer: ie reſpondray (ſans m'amuſer à dire que la capacité de l'entendement humain en cela, ne doit pas eſtre la meſure de l'infiny: qu'ainſi qu'Ariſtote a erré en poſant le monde eternel, comme nous le

monstrerons en son lieu: il auoit erré, en ne prenant pas garde, que de la position de ceste absurdité, s'ensuiuroit ceste autre du nombre infiny, en acte des ames raisonnables, s'il estimoit qu'vne multitude innombrable à l'entendement humain, fust impossible à l'entendement des Anges, ou à Dieu.

Que l'immortalité de l'ame raisonnable ne contreuient point à sa creation.

CHAPITRE XIII.

A Ces preuues que nous auons donnees de l'immortalité de l'ame, ne contreuiẽt point ceste maxime, que tout ce qui a commencement doit auoir fin: c'est à dire, que ce qui est engendré est subiect à changement & à corruption: car elle ne s'entend que des choses qui ont leur estre par vne production naturelle, lesquelles sont subiectes aux arrests du destin: d'autant que les seuls estants sont perissables, qui ont des contraires assez puissants pour les corrõpre & destruire: ou qui ont en soy des qualitez cõtraires. Car à la verité tout estant de ceste sorte en quelque maniere qu'il puisse auoir eu commancemẽt, est necessairement corruptible: parce qu'il a vn contraire interieur ou exterieur determiné, duquel il peut patir, & par lequel il peut estre corrompu. Or tout estant n'ayant point de contraire interieurement ny exterieurement, peut estre perpetuel, encores qu'il soit engendré de nouueau: & de ceste sorte les substances immaterielles, à sçauoir les intellgences, le Ciel & la lumiere, peuuent estre perpetuez. Nous pourrons reconnoistre que cela est vray, par le seul exemple de la lumiere: car alors que la terre est opposee entre le Soleil & la Lune, en sorte que l'eclipse est generale: la Lune n'a du tout point de lumiere en elle, iusqu'à ce que ceste opposition soit cessee. Mais la lumiere que le Soleil produict par apres en elle, peut estre perpetuelle, si le Soleil & la Lune arrestiont leurs cours pour iamais: parce qu'elle ne pourroit estre corrompue, n'ayant point d'autres contraires que les tenebres qui ne sont que priuation. Et partant il s'ensuit que lame raisonnable, qui est des choses lesquelles n'ont point de contraires determinez, peut demeurer perpetuellement, combien qu'elle soit creée.

Refutation en general de l'opinion que les hommes entendent par vn seul entendement commun à tous.

CHAPITRE XIIII.

Λείπεται δὴ πρακτική τις τοῦ λόγον ἔχοντος· τούτου δὲ τὸ μὲν, ὡς ἐπιπειθὲς λόγῳ λόγον δ' οὐκ ἔχον· τὸ δ' ὡς ἔχον καὶ διανοούμενον.

Arist. l. 1. Eth. c. 6. Relinquitur ergo vita quedam que ad actionem apta sit, eius propria quod ratione praditum est. Huius autem pars vna est que rationi obtemperat, ipsa rationis expers: altera, que ratione pradita est, cogitandique munere fungitur.

QVELQVES Philosophes estimant impossible qu'il residast au corps vne vertu si grande que celle de l'entendement; lequel comprend les choses vniuerselles & immaterielles, ont estimé que c'estoit par le moyen d'vne substance immaterielle separee, à sçauoir Dieu, ou quelque intelligence, qui les entendoient. Mais ils sont aysez à refuter: car premierement de dire que c'est par la concurrence d'vne telle substance comme cause vniuerselle, que nous entendons, il n'y a point d'apparence: car la cause vniuerselle n'est point cõcurrãte immediatemẽt és propres operatiõs naturelles des choses, mais seulemẽt auec la cõcurrẽce de certaines propres vertus de la part des choses & des agẽts: cõme pour exemple, Dieu n'est pas immediatemẽt concurrẽt à échauffer auec le feu: ains mediatemẽt par vne vertu propre communiquee, que le feu a en soy pour eschauffer: ou autrement les causes inferieures seroiẽt imparfaittes, voire elles ne seroiẽt pas causes. Or entẽdre est vne propre operation de l'homme: donques outre la concurrence de Dieu, qui est vne cause vniuerselle, il y a vne particuliere vertu en l'hõme, pour faire cette operatiõ. Que si Dieu faisoit entendre les hommes immediatement, il arriueroit qu'au lieu qu'on les constitue pour les plus parfaicts de tous les animaux, ils seroient produits de la nature auec du defaut & du manquement, n'ayant pas en eux mesmes les principes suffisants pour pouuoir accomplir leur propre operation, qui est entendre: & seroient les plus imparfaicts de tous les

les agẽts, ſi la vertu actiue de leur operation n'eſtoit en eux, comme és autres. Et auſſi à la verité Dieu n'eſt concurrent à l'intellectiõ, que comme il eſt auec toute autre cauſe particuliere en ſon operatiõ. Donques cette opiniõ eſt friuole. De mettre en auant auſſi que ce ſoit Dieu meſme ou vne intelligence qui entend en nous; cela ne peut eſtre: car il faut que ce ſoit vne vertu reſidãte en nous meſmes cõme vn inſtrument, qui ſoit noſtre: autrement nous n'entendrions pas, ains ce ſeroit vn autre qui entendroit pour nous: ou bien nous ſerions ſeulemẽt vne vertu paſſiue & receptiue, & non actiue de nos operatiõs: choſe qui eſt tres-abſurde, & au contraire de toutes les choſes naturelles qui font leurs operatiõs & ne les patiſſent pas ſeulemẽt. Mais nous éprouuõs qu'il n'en va pas ainſi & que cette operation eſt du tout noſtre, en ce qu'il y a pluſieurs choſes que nous entendons quãd nous voulõs. Dõques la vertu actiue, par laquelle ſe faict l'intellectiõ eſt en nous, & nõ en vn autre. Cecy eſt encores fort ayſé à prouuer: parce que la propre operatiõ de chaque choſe ne peut prouenir que de la forme qui luy donne l'eſtre ſpecifique: car l'operation ſuit l'eſtre, & la propre operation decoule du propre eſtre: or diſcourir c'eſt la propre operation de l'homme, comme dit Ariſtote: dõques elle prouient de ſa forme, laquelle luy eſt interieure. Et partant ce n'eſt pas Dieu ny vne intelligẽce qui entend en l'homme, mais luy meſme par ſon propre entẽdement, qui eſt vne faculté de ſa forme qui luy a dõné l'eſtre ſpecifique. En ſomme cette erreur eſt bien plus groſſiere & deſraiſonnable que celle de l'entendement agent, que nous auons refutee: car encores qu'elles ſoient fauſſes, ce n'eſt pas neãtmoins choſe ſi eſloignee de la raiſon ny de l'imagination, qu'vne faculté ou ſubſtãce immaterielle illuſtre des fantoſmes, par vne certaine clarté pour les rẽdre intelligibles en acte de la puiſſance où ils eſtoiẽt, ainſi que le Soleil fait les couleurs de viſibles en puiſſance, viſibles en acte, par la lumiere qu'il iette deſſus: cõme de poſer que les hõmes puiſſent entendre par vn entendemẽt aſſiſtant, qui n'eſt pas propre à la nature de celuy qui entẽd: car cela eſt auſſi ridicule & impoſſible, cõme de voir par les yeux & ouïr par les oreilles d'vn autre. Mais ie ne laiſſeray pas pourtant de mõtrer l'erreur & la fauſſeté de cette operation, par pluſieurs autres bõnes preuues encores, d'autãt qu'elle a trouué quelques ſectateurs plus par l'authorité d'Auerroes, que pour aucun fondemẽt de raiſon. Ioinct que comme dit S. Thomas, eſtant naturel aux hõmes de fuïr les erreurs, & de les confuter quãd ils peuuent, ainſi que d'apprendre la verité: celles qui ſont autour de l'entendement, que la nature nous a donné pour apprendre, meritent particulieremẽt d'eſtre confutees, comme les plus mal ſeantes aux hommes qui ont l'vſage de la raiſon.

Refutation de l'opinion d'Auerroes touchant l'entendement poßible vniuerſel.

CHAPITRE XV.

AVERROES donques, & quelques ſiens ſectateurs ont poſé qu'il y auoit vne intelligence humaine ou intellectiue, vniuerſelle, laquelle aſsiſtoit aux hõmes & s'vniſſoit à tous en general, par les fantoſmes & eſpeces qui ſont en la fantaiſie de chaque homme, deſquels luy & elle ſe trouuoient informez, ſelõ quelque certaine maniere par cette conionction; ainſi que l'eſchauffement vnit l'agent quil'eſchauffe, & le patiẽt qui eſt eſchauffé: & moyennant vne telle vnion, cet entendement entendoit, & chacun auec luy. Poſant au demeurant, que les hommes ne ſont diſtinguez d'eſpece des animaux bruts, que par la cogitatiue, laquelle il diſoit eſtre multipliee ſelon le nombre des hommes: en ſorte que chacun a la ſienne. Tellement que ſelon Auerroes, la cogitatiue eſt en l'homme, ainſi que la figure au nauire, laquelle luy donne l'eſpece de nauire en informant ſa matiere: & cette intelligence vniuerſelle eſt comme le nautonnier, qui ſuruient au nauire deſia faict: & l'homme a d'elle de contempler & d'entendre, comme le nauire a l'acte de nauiger du nautonnier.

Premierement la cogitatiue par laquelle Auerroes faict differer l'homme des beſtes, & par laquelle il conſtitue l'eſpece humaine; c'eſt vne choſe imaginee qui n'eſt point en nature, où ce n'eſt autre choſe que la fantaiſie commune aux beſtes: & quand elle ſeroit és hommes, il faudroit qu'elle fuſt ame raiſonnable ou qu'elle ne le fuſt pas: ſi elle eſt ame raiſonnable, elle connoiſt donques les choſes vniuerſelles, & partant elle a entẽdement: car elle ne peut connoiſtre les vniuerſels ſans diſcours, puis que c'eſt par luy qu'ils ſont faits. Que ſi elle n'eſt pas raiſonnable, les hommes ſont donques beſtes & incapables de raiſon: tellement qu'Auerroes en poſant cette opinion, s'eſt declaré beſte luy meſme pour ce re-

gard. Ce n'est donques point par cette cogitatiue qui n'est qu'vne chimere & vne feinte, que l'espece humaine est constituee: mais c'est par cette partie de l'ame de laquelle l'hôme a la faculté de ratiociner & enoncer, qui le distingue des bestes. Or il fait ces operatiôs par l'ame raisonnable ou intellectiue: donques elle est la seule forme qui côstitue l'espece humaine, & le separe des autres animaux. Et partât puis que l'ame raisonnable est forme informant le corps, par laquelle l'homme est homme, & que ce qui donne l'estre donne l'vnité: il est necessaire qu'elle soit multipliee selon le nombre des hommes. Car si elle estoit vne de nombre en tous: tous les hommes seroient vn homme particulier: ou bien l'vn seroit par l'estre de l'autre, qui est vne chose ridicule.

Secondement il n'y a rien si propre à l'homme ny dont il puisse tant disposer, que de sa propre volonté: or elle est puissance de la mesme ame que l'entendement, & du mesme ordre que luy: & partant l'entendement est propre & particulier à l'hôme, tout ainsi que la volonté. Là où si cet entendement vniuersel n'estoit qu'vn de nombre pour tous les hommes, ils n'auroient qu'vne volôté: chose que chacun éprouue estre tres-fausse à tous moments par leurs diuerses volontez ainsi que par diuerses intellections.

En troisiesme lieu, si cette intelligence humaine ou entendemēt vniuersel, est en l'hôme seulement vne forme separee de la matiere, & côme le nautônier est au nauire: & non en informāt & donnant l'estre specifique il arriuera qu'ainsi que le nautonnier qui est separé du nauire selon sa substāce, contemple au nauire sans que pour cela le nauire soit dit contempler: que tout de mesme cet entendement entendra en l'hôme, sans que pour cela l'homme entende: & partant on ne pourra montrer comment l'hôme entend. Car pour le regard de ce qu'ils disent que cet entendement entendant l'hôme entend: cela n'est rien: d'autant que quand nous côcederions vne telle vnion, cela ne peut faire que ce soit l'hôme qui entende, parce que combien que les fantosmes soient de luy, neantmoins au respect de l'entendemēt, ils ne tiennent lieu que d'obiect mouuāt, & de chose connue, & non de connoissante: de sorte que c'est cet entendement vniuersel qui entēd & non l'homme. Donques l'homme ne deuient pas entendant par les fantosmes, non plus que la muraille n'est pas renduë voyāte par l'espece de sa couleur dont elle meut la veuë. Là où si l'vniô de cette intelligence par son operation estoit suffisante de denommer l'homme entendant, parce qu'elle s'vnit aux especes qui sont en la fantaisie: la muraille deuroit aussi estre ditte voyante: parce que l'œil prend l'espece de sa couleur & figure, dont elle meut la veuë, encores que l'œil ne soit pas dans la muraille, puis que toute l'vnion ne côsiste qu'en la conionction auec l'espece intentionelle: car elle est aussi vrayemēt en l'œil & en la muraille, comme en cet entendement possible & en la fantaisie de l'homme.

En quatriesme lieu, si l'entendement possible est vn pour tous les hômes & eternel, il faut qu'il ait desia receu toutes les especes intelligibles des choses que tous les hômes ont iamais sceuës par le passé, & que ceux du present sçauent: & partāt chacun de nous qui entend par cet entendemēt possible, voire dont l'entendre est l'entendre mesme de l'entendement possible: entend toutes les choses qui ont esté iamais & sont sceuës: ce qui est manifestement faux, & comme Auerroes luy mesme le pouuoit experimenter, s'il s'en fust aduisé.

En cinquiesme lieu, si cet entendement n'est pas la forme informante de l'hôme, mais assistante seulemēt, comme le nautonnier au nauire: entendre est vne actiô passante hors de l'homme: car l'action par laquelle le nautonnier meut le nauire, est passante sans doute: attendu qu'il n'est pas la forme du nauire: & tout de mesme l'action par laquelle l'intelligence celeste meut les cieux, est passante. Et partant l'homme n'en peut estre dit entendant, non plus que le nauire ou le chariot estre nommé parlant & entendant: quand le nautonnier ou le chartier, parle ou entend: & le Ciel estre appellé entendant, quād l'intelligence qui le meut entend. Or l'hôme est dit discourant & entēdant, puis que par le côsentemēt de tout le monde, chacun entend vrayement & l'experimente: tout ainsi côme il apperçoit, qu'il oit, qu'il voit, & sēblables. Donques il faut que le discours & l'intellection soient immanents en l'homme: & par consequent qu'ils prouiennent de sa propre forme qui est l'ame raisonnable: car il ne peut auoir d'operations immanentes prouenantes d'ailleurs. Nous pouuons donques seurement conclure, que l'ame intellectiue est forme informante de l'homme.

En sixiesme lieu, deux habitudes contraires ne peuuēt demeurer ensemble en vn mesme subiect & en mesme instant: car il est impossible d'estre sçauant & auoir vne opinion contraire

contraire d'vne mesme chose, prudent & imprudent, & semblables: mais nous voyõs que ces habitudes contraires se trouuẽt en diuers hõmes en mesme temps: donques il ont diuers entendements: à sçauoir chacun le leur particulier, & non vn seul en commun. Dauantage s'ils n'en auoient qu'vn seul pour tous, il s'en ensuiuroit des impossibilitez. A sçauoir, qu'il receuroit deux contraires ensemble: qu'il seroit en mesme instant sage en vn homme, & sot en l'autre, sçauant & ignorant, & semblables: qui sont toutes choses absurdes & ridicules. Il aduiendroit aussi de l'vnité de cet entendement vne autre absurdité: à sçauoir, qu'il feroit des operations contraires en diuers hommes en mesme instãt. A quoy ne sert de rien d'alleguer pour penser soudre cet inconueniẽt; que tout ainsi que le Soleil estant vn, illumine tout ensemble diuers corps diuersement: à cause de leurs diuerses dispositions & natures: que de mesme cet entendement peut faire diuerses intellections en diuers hommes, selon leurs diuers fantosmes & leurs differẽtes especes intelligibles: sans qu'il y ait de la contradictiõ impliquee parce que cela n'oste pas la difficulté: attendu que la raison de l'illumination du Soleil est du tout dissemblable à l'intellection. Car d'autant que l'action du Soleil illuminante passe aux choses illuminees: (à cause de quoy la diuersité des illuminations de la part des choses ne demeure pas en luy) elle n'importe pas d'inconuenient en diuers subiects. Mais les intellections qui sont actions immanẽtes en l'entendement ne peuuent estre actuellement toutes ensemble en vn mesme, contraires & repugnantes. De sorte qu'vn entẽdement ne peut en vn mesme instãt croire qu'vne chose est blanche & qu'elle est noire, selon vne mesme partie: ou que l'ame est immortelle, & qu'elle est mortelle: autrement les cõtradictoires pourroient estre vrays ensemble: ce qui est impossible. Or nous voyons plusieurs hommes en mesme instant auoir des opinions d'vne mesme chose, toutes contraires les vnes aux autres: donques ils sont plusieurs entendements, & non vn seul.

En septiesme lieu, si cette intelligence assiste & s'vnit à tous les hommes, elle assiste aussi par toute l'espace moyenne qui est entre eux: ou elle n'assiste qu'aux hommes seuls: mais puis qu'elle ne s'vnit que par son operation auec les fantosmes de la phantaisie, elle ne se peut vnir au milieu: car elle n'a point d'operatiõ auec luy. Et puis ainsi que l'intelligence de la Lune ne s'vnit qu'à son Ciel, cette intelligẽce humaine ne s'vnit pas aux choses qui ne sont pas humaines. Et dauantage les bestes pourroient entendre si elle estoit en eux, veu que leurs fantosmes, ne sont pas differents d'espece des nostres. Que si elle assiste aux seuls hommes, commẽt cela se peut-il faire sans assister à l'espace qui est entre eux: puis qu'elle est vne & indiuisible? car il s'ensuiuroit manifestement, qu'vne chose seroit en plusieurs lieux separez, ce qui ne peut estre naturellement; & partãt nous conclurons que ce pretendu entendement vniuersel n'est point.

Que l'opinion de l'entendement vniuersel est contraire à la doctrine d'Aristote.

CHAPITRE XVI.

Εὐλαβητέον δὲ, ὅπως μὴ λανθάνῃ, πότερον εἷς ὁ λόγος αὐτῆς ἐστι, καθάπερ ζώου, ἢ καθ' ἕκαστον ἕτερος, οἷον ἵππου, κυνὸς, ἀνθρώπου.

Νοῦ μὲν γὰρ κίνησις· νόησις.

Ὥσπερ ἐνδεχόμενον, κατὰ τοὺς Πυθαγορικοὺς μύθους, τὴν τυχοῦσαν ψυχὴν εἰς τὸ τυχὸν ἐνδύεσθαι σῶμα. Δοκεῖ γὰρ ἕκαστον ἴδιον ἔχειν εἶδος καὶ μορφήν· παραπλήσιον δὲ λέγουσιν, ὥσπερ εἴ τις φαίη τὴν τεκτονικὴν εἰς αὐλοὺς ἀνδύεσθαι· δεῖ γὰρ τὴν μὲν τέχνην χρῆσθαι τοῖς ὀργάνοις, τὴν δὲ ψυχὴν τῷ σώματι.

Ἀναγκαῖον ἄρα τὴν ψυχὴν οὐσίαν εἶναι, ὡς εἶδος σώματος φυσικοῦ δυνάμει ζωὴν ἔχοντος.

Διὸ ψυχή ἐστιν ἐντελέχεια ἡ πρώτη σώματος φυσικοῦ ζωὴν ἔχοντος δυνάμει.

Ἡ ψυχὴ δὲ, τοῦτο ᾧ ζῶμεν.

Τῆς ψυχῆς νοῦς (λέγω δὲ νοῦν, ᾧ διανοεῖται, καὶ ὑπολαμβάνει ἡ ψυχή.)

Arist. l. 1. de anim. c. 1. t. 8. Ceterùm cauendum est, ne nos lateat: vtrum vna sit eius definitio, quemadmodum animalis; an in singulis diuersa, vt equi, canis, hominis.

Intellectus enim motus est intellectio.

T. 53. Quasi fieri possit, secundùm Pythagoricas fabulas, vt qua vis anima ingrediatur in quodvis corpus: videtur enim vnũquodque habere propriam speciem & formam: ac si quis diceret, artem fabrilem in tibias ingredi: oportet enim artem vti quidem instrumentis, animam autem corpore.

L. 2. c. 1. t. 4. Necesse est igitur animam esse substantiam, tanquam formam corporis naturalis, potestate vitam habentis.

T. 6. Proinde anima est actus primus corporis naturalis vitam habentis potestate.

T. 24. Anima verò id quod viuimus.

L. 3. c. 5. t. 5. Animæ intellectus (is inquam intellectus quo anima ratiocinatur & existimat.

Αἰσθητικὴ φαντασία (ὥσπερ εἴρηται) καὶ ἐν τοῖς ἀλόγοις ζώοις ὑπάρχει· ἡ δὲ βουλευτικὴ ἐν τοῖς λογιστικοῖς.

C.11.t.57. Sensitiua phantasia sicut dictum est, etiã in brutis animalibus inest: deliberatiua autem in iis dumtaxat, quæ sunt ratione prædita.

Ὥσπερ γὰρ αὐλητῇ, καὶ ἀγαλματοποιῷ, καὶ παντὶ τεχνίτῃ, καὶ ὅλως ὧν ἐστὶν ἔργον τι καὶ πρᾶξις, ἐν τῷ ἔργῳ δοκεῖ τὸ ἀγαθὸν εἶναι, καὶ τὸ εὖ· οὕτω δόξειεν ἂν καὶ ἀνθρώπῳ, εἴπερ ἐστί τι ἔργον αὐτοῦ.

L.1.eth.c.6. Vt enim tibicini & statuarum fictori, omnique adeò artifici, & omninò iis qui opus aliquod efficiunt, actionemque aliquã obeunt atque exercent, in opere ipso bonũ & perfectio consistere videtur: sic & homini, si quod est eius opus & munus, in eo ipso bonum eius & bene viuere positum esse videatur.

Ἀρετὴν δὲ λέγομεν ἀνθρωπίνην, οὐ τὴν τοῦ σώματος, ἀλλὰ τὴν τῆς ψυχῆς· καὶ τὴν εὐδαιμονίαν δὲ, ψυχῆς ἐνέργειαν λέγομεν.

C.13. Virtutem porro humanam appellamus non corporis, sed animi virtutem. Etenim beatitudinem functionem muneris animi dicebamus.

Πρότερον μὲν οὖν ἐλέχθη δύο εἶναι μέρη τῆς ψυχῆς· τό, τε λόγον ἔχον καὶ τὸ ἄλογον· νῦν περὶ τοῦ λόγον ἔχοντος, τὸν αὐτὸν τρόπον διαιρετέον.

L.6.c.2. Dictum est supra, duas esse animi partes: alteram rationis participem, expertem alterã. Nunc autem eius partis, quæ ratione prædita est, facunda eodem modo diuisio est.

Καὶ γὰρ ὁ νοῦς τῶν ἐν ἡμῖν, καὶ τῶν γνωστῶν, περὶ ἃ ὁ νοῦς· ἔτι δὲ συνεχεστάτη· θεωρεῖν τε γὰρ δυνάμεθα συνεχῶς μᾶλλον, ἢ πράττειν ὁτιοῦν.

L.10.c.7. Eorum quæ sunt in nobis, mens quiddam est longè optimum, & omniũ quæ cognosci possunt, ea quæ mente complectimur, lõgè sunt optima. Præterea verò & maximè assidua: nam res assiduè cõtemplari, magis quàm quiduis agere possimus.

Τὸ γὰρ οἰκεῖον ἑκάστῳ τῇ φύσει, κράτιστον καὶ ἥδιστόν ἐσθ' ἑκάστῳ· καὶ τῷ ἀνθρώπῳ δὴ ὁ κατὰ τὸν νοῦν βίος, εἴπερ μάλιστα τοῦτο ἄνθρωπος· οὗτος ἄρα καὶ εὐδαιμονέστατος.

Quod cuiusque proprium est natura, idem & optimum cuique est, & iucundissimum. Ergo & homini optima ea vita est, quæ menti conuenienter traducitur: siquidem hæc pars homo est maximè. Hæc igitur vita est beatissima.

IL y a outre ce que nous auons dit encores vne infinité de choses cõtre cette opinion, & autant d'absurditez qui l'ensuiuent: mais elle est si extrauagãte, hors de raison, & sans aucun exẽple de chose semblable en la nature, qu'elle ne vaut pas la peine d'en parler dauantage: & partant ie n'en diray plus autre chose, sinon qu'il est aysé de cõuaincre de fausseté & d'ignorance ceux qui pour la deffendre essayent de tirer par les cheueux Aristote à garant de leur resuerie. Car premierement il n'a iamais connu d'autres substãces separees de la matiere, que celles qui meuuent les Cieux, selon le nombre desquels il a cherché celuy des intelligences, sans auoir iamais pensé à celle que les Auerroistes establissent pour l'entendement possible. Secondemẽt Aristote declare qu'il definit l'ame vniuersellement, en posant qu'elle est acte premier, ou forme du corps naturel organique: il cherche s'il y a equiuocation és ames: il n'y en trouue point, & n'y en met iamais: ce qu'il eust deu faire deuant que de les definir, si elles n'eussent conuenu en cette definitiõ, d'estre acte ou forme du corps qu'elles animẽt. Quand il parle des fables des Pythagoriens, qui disoiẽt que l'ame de l'hõme estant sortie de son corps, entroit en celuy d'vn autre, ou de quelque animal brut, il les reprend: non de ce qu'ils estimoient qu'elle demeuroit apres estre separee du corps, & de ce que chacun auoit vne ame: mais de ce que chaque ame doit estre coniointe à son propre corps, pour faire ses functions: comme chaque art a ses propres instruments, ne pouuant pas vser de ceux qui ne luy sont pas proportionnez. Il dit que l'ame est cela par quoy nous viuons, sentons & entendons; que l'entendement possible est la partie par laquelle l'ame raisonnable cõnoist, ratiocine, estime, est sage, opine & entend: que l'intellection est la conception & le mouuement de l'entendement: & en somme depuis le commencement où il traicte de l'ame raisonnable iusqu'à la fin, toute sa doctrine montre qu'entendre est vne operation de l'ame, & non d'vne autre substance. Il dit en ses Morales qu'il y a deux parties de l'ame: l'vne capable de raison, & l'autre incapable, & que celle-là est faculté de ratiociner: que la felicité de l'homme cõsiste en sa propre operation: que sa propre operation est d'entendre & contempler: qui est la function de son entendement: lequel il nomme humain, & dit que cette partie est principalement l'hõme. En quoy il est du tout contraire à Auerroes pour le regard de l'entendement possible. Et partant nous conclurons apres que nous auons refuté toutes les opiniõs contraires à la verité, touchãt l'essence de l'ame raisonnable & son vnion auec le corps: qu'elle est ainsi qu'Aristote l'a posee, & que nous la demontrons: vne substance immaterielle, laquelle informe le corps humain, & compose l'homme auec luy: comme vne sienne partie essentielle. Platon tenoit que chaque ame auoit son entendement, bien qu'il estimast qu'elle assistoit au corps seulement sans l'informer.

Qui

Qu'il n'y a point d'ame vniuerſelle informant toutes choſes.

CHAPITRE XVII.

ORPHEE, Zenon, & Varron Romain, ont eu cette opinion que Dieu eſtoit la forme & l'ame du monde, & de tout ce qui eſt cótenu en l'vniuers, & que cette forme eſtoit diuerſes en diuerſes choſes, à ſçauoir és elements ſimple forme, és choſes animees ame, és mixtes compoſition : & que finalement elle ſ'eſpandoit par tout: ce qui ſembleroit que Virgile voudroit ſignifier par ces vers, *Principio Cœlum ac terras, &c.* n'eſtoit que dãs le meſme liure, il diſtingue les ames d'vn chacun, parmy les champs Elizees: d'autres ont eſtimé que c'eſtoit vne intelligence qui informoit tous les hómes. Mais l'vne & l'autre opinion eſt ſi inepte, qu'elle ne merite pas qu'on prenne la peine d'y reſpondre : & neantmoins nous ne laiſſerons pas d'amener quelques preuues pour montrer ſa fauſſeté particulierement.

Premierement puis que l'ame ſ'vnit au corps comme forme informãte, ainſi que nous l'auons montré: & que les formes doiuent eſtre proportionnees à leurs propres matieres: parce que le propre acte & la propre puiſſance ſ'entre-correſpondent : eſtant certain que l'ame & le corps ſe rapportent naturellement l'vne à l'autre, comme à l'acte & la puiſſance : vne ame ne peut ſ'vnir à pluſieurs corps ny les informer.

Secondement, ſi cette forme a l'inclination & la puiſſance d'informer pluſieurs corps enſemble, il faut que le nombre en ſoit infiny ou finy: s'il doit eſtre infiny, la capacité de cette forme eſt en vain : car il ne peut y auoir infinis corps enſemble. Si finy, comme pour exemple d'vn million d'hommes, il ne s'en pourroit engendrer dauantage, tant qu'il n'en fuſt mort de ceux-là : car les choſes n'ont eſtre ſpecifique que par leurs formes : & ſi ce nombre ſe diminuoit par la mort de quelqu'vn, cette forme ſeroit violemment priuee de ſon appetit, qui eſt vne choſe ridicule : attendu que la forme informante doit eſtre proportionnee à la capacité de la choſe informee, en ſorte qu'elle n'excede point, & qu'elle ne ſoit point excedee : autrement ſi la forme excedoit, la matiere n'auroit point alors de proportion auec elle, & ainſi il n'y auroit point d'vnion eſſentielle entre l'vne & l'autre.

En troiſieſme lieu, diuerſes matieres ſeparees de quantité ne peuuent eſtre informees d'vne ſeule forme: car puis que chaque choſe pred l'eſpece de ſa forme, il s'enſuiuroit que l'homme, le lion, le cheual, & la plante, ſeroient de meſme eſpece, attẽdu qu'ils auroient vne meſme ame, & qu'ils ne differeroient que de la diſpoſition corporelle, il aduiendroit encores de l'vnité de cette forme qu'vn homme ſot & vn meſchãt auroient vne ame tres-bonne & tres-ſage : & au contraire l'hóme de bien & le ſage, auroient vne ame meſchãte & ſotte. En ſomme tous les meſmes incóuenients arriueroient de l'vnité de cette pretendue ame informante, comme de l'vnité de l'entendement commun à tous les hómes, que nous auons refutee. Dauantage, puis qu'entendre & diſcourir eſt la propre operation de l'homme, comme dit Ariſtote, & que la propre operation prouient de la forme qui dóne l'eſtre ſpecifique à la choſe, il s'enſuit que l'ame raiſonnable qui donne l'eſtre ſpecifique à l'homme, eſt ſa propre forme.

Que l'ame qui eſt incorruptible de ſoy, ne peut auſſi eſtre corrompuë par accident.

CHAPITRE XVIII.

L'AME qui eſt incompatible de ſoy, comme nous venons de le montrer, ne peut auſſi eſtre corrompuë par accident à la corruption du corps qu'elle informe: comme il ſera ayſé à connoiſtre, en conſiderant qu'vne forme ne peut eſtre corrompue qu'en trois ſortes : à ſçauoir premierement, par ſon contraire, comme la chaleur par la froideur: ſecondement par l'abſence de la cauſe efficiente, ainſi que la lumiere perit, le flãbeau eſtant eſteint : en troiſieſme lieu, par la deſtructiõ du ſubiect, de laquelle s'enſuit celle de toutes les choſes qui auoient eſtre en luy. Or l'ame raiſonnable ne peut eſtre corrompue en aucune de ces manieres : car premierement elle n'a point de contraire : attendu qu'elle eſt ſubſtance. Secondement elle ne dépend d'aucune cauſe efficiente, que de Dieu qui la peut annichiler, ainſi qu'il l'a creé ſelon ſon bon plaiſir, comme toutes les au-

tres choses. Mais il ne s'ensuit pas qu'elle doiue estre annichilee de fait: & n'y a point d'apparence que Dieu destruise vn sien ouurage si grād. Et en troisiesme lieu, par ce qu'elle n'a pas son estre dépendant de la matiere: comme il se prouue en cette sorte. L'estre est pour operer, & l'operation selon l'estre: mais l'operation d'entendre ne dépend pas du corps: donques le degré de l'estre selon lequel est l'entendre, n'en dépēd pas aussi. Or que l'operation d'entendre ne dépende pas du corps, cela se connoist en ce que l'entendement n'est pas vne puissance organique, & qu'il a plusieurs operatiōs qu'il exerce sans le corps: cōme il a esté montré. Mais ce qui n'a pas l'estre dépēdant de la matiere, ne peut pas estre corrōpu en le separant de la matiere; dōques l'ame raisonnable ne se corrompra pas, en estant separee. Tout ce qu'on peut dire qui se corrompt de l'ame raisonnable, c'est son acte d'informer, (car elle cesse d'informer & d'estre actuellement forme, lors qu'elle est separee du corps) ou bien son operation des sens: mais quant à son essence, iamais elle ne se corrompt.

Que ce n'est point miracle que l'homme soit mortel, & que son ame demeure apres sa mort separee du corps.

CHAPITRE XIX.

COMBIEN que l'ame raisonnable soit immortelle, il ne s'ensuit pas pour cela que l'homme soit immortel: car son essence ne cōsistant pas de la seule ame, comme disoit Platon: mais estant composee d'elle & du corps vnis ensemble: quand le corps humain, qui est materiel & corruptible, à cause de sa constitution des elements, vient à perdre sa complexion & temperature requise pour tenir l'ame vnie auec luy, & qu'elle est destruite par l'actiō des elements contraires qui la dissoluent, ou par quelque violence, l'humanité se corrompt: la mort de l'homme s'ensuit: & l'ame raisonnable abandonne son corps. Et ainsi l'homme cesse d'estre: & ne reste que sa plus noble partie qui est l'ame raisonnable: laquelle ne perit pas en cette dissolution: parce que comme nous auons dit plusieurs fois, elle ne dépend en aucune façon de la matiere, pour le regard de son estre & de son existance, comme faict l'homme & son essence. Or on ne trouuera point de difficulté ny aucun miracle, qui voudra considerer qu'il n'y a point d'impossibilité, que quelque forme soit sans matiere: car la forme entant qu'elle est forme, ne dépend pas de la matiere pour le regard de son estre actuel ou existance: comme elle faict seulement quant à l'acte d'informer: car combien qu'il se trouue certaines formes, lesquelles ne peuuent estre sans la matiere: parce que leur estre en dépend, à cause de leur imperfection particuliere, & de leur grande distance du premier principe, qui est acte pur; cela n'empesche pas, que les formes qui ne dépendent point de la matiere en leur operation, soient aussi independentes d'elle, pour le regard de leur estre: attēdu que l'estre & l'operer, vont d'vne mesme maniere, comme il a esté dit. Et partant ce n'est point de miracle, que l'ame raisonnable, que nous auons montree estre forme de telle nature & condition, qu'elle a l'estre par soy, lequel elle communique au corps sans dépendre de luy, demeure à part elle, apres estre separee de luy. Ioinct que combien que l'vnion de l'ame au corps soit plus grande, que celle de l'accident au subiect, elle en est toutesfois moins indissoluble: parce que l'accident y a sa racine, & s'appuye dessus: ce que l'ame humaine ne faict pas en la matiere, encores qu'elle l'actuë.

Comment l'ame humaine est moyenne entre les choses materielles & les immaterielles.

CHAPITRE XX.

LA disposition, la structure & l'ordre de l'vniuers est telle: que depuis le plus infime estant iusqu'au plus haut; & depuis le moindre chose, iusqu'au plus excellent, les choses sont toutes liees ensemble, & dépendentes l'vne de l'autre de degré en degré, auec ordre & proportion: qui est ce qu'Homere signifie par sa chaine d'or, pendente depuis le Ciel iusqu'ē la terre. Et entre toutes les choses, l'ame humaine se trouuant cōme moyēne, elle cōioint & assēble le mōde inferieur & le superieur, en certaine maniere: à quoy les anciens ayāt égard, l'ont nommee lien & nœu de Dieu & du monde: & horison ou finissant de

Trismegist. in Asclepio l. de caus.

de l'eternité, du temps & des choses corporelles & incorporelles : d'autant qu'elle contiet en soy l'vne & l'autre nature. Ce que ie dy est aisé à apperceuoir : en contemplant que Dieu & les intelligences sont substances purement immaterielles, sans auoir aucune liaison ny vnió auec la matiere: & à l'opposite les elemēts & toutes les choses elementaires, qui en sont cōposees, sont du tout materielles, sans estre separees de la matiere en aucune maniere. Là où l'ame raisonnable n'estant pas purement intellectuelle comme les intelligences, ny purement sensitiue, comme celle des bestes, elle est vne substance moyēne au milieu d'elles, tenant de l'vne & de l'autre nature. Car elle est intellectuelle de façon qu'elle est principe de sentir en l'homme: en quoy elle differe des intelligences : & tellemēt sensitiue, qu'elle est principe de discourir & d'entēdre: & en cecy elle est differēte des formes purement sensibles: & contient l'vne & l'autre soubs vne mesme substance. Elle cōuient encores pour le regard de sa substāce auec les intelligēces, en ce qu'elle peut subsister par soy sans corps : & en differant en ce que l'intelligence est vne substance complete par soy en son espece, & non capable de se ioindre à la matiere : & l'ame est vne substance non accomplie de soy, apte de faire vne chose par soy auec la matiere: en quoy elle conuient auec leurs formes corruptibles. Mais elle en differe en ce qu'elle peut exister par soy. Bref il semble qu'en l'ame humaine, l'intellectif soit restrainct au sensitif, & le sensitif resserré à l'intellectif. C'est vne forme naturelle ayāt en qu'elque sorte vne difference supernaturelle : & vne forme supernaturelle en certaine maniere, qui a vne difference naturelle. Car si elle est consideree entre les formes naturelles sensibles, alors elle en differe par l'intellectif : si aussi entre les formes supernaturelles, elle en est distinguee par le sensitif. Tellement que l'essence de l'ame est moyenne entre les choses corporelles & spirituelles, non par participation des extremes, mais par vne ressemblance : cōme on estime, que l'espōge & les autres Zoophytes ou plantes animees, sont moyens entre les animaux sensitifs & les plantes. Et ainsi elle lie par vne telle nature les choses inferieures auec les superieures, suiuant l'orde de nature en cela : laquelle disposant toutes choses conuenablement, procede de degré en degré, sans conioindre iamais vn extreme auec vn extreme. Mais tousiours l'extreme à vn moyen : comme on voit les arbrisseaux entre les herbes & les arbres : les animaux immobiles, à sçauoir les huistres & semblables, entre les vegetaux & les animaux parfaicts. Pour ces raisons quelquesvns ont dit que l'ame est la sōme ou abbregé du monde : dautāt que la nature moyenne represente les extremes : àsçauoir les superieures comme image, & les inferieures comme exemplaire : en quoy elle est comme vn certain abbregé des choses diuines & humaines. Et partant puisque l'ame humaine est vn simple degré d'essence moyen entre les formes corporelles & les purement intellectuelles : à cause de quoy elle contient eminemment les inferieures, & atteint le bas des superieures : par certains degrez de son essence, & par les puissances & operatiōs communes, qu'elle a auec les vnes & auec les autres : ce n'est point miracle qu'elle viue quelquesfois en vn corps, & qu'elle suiue sa dispositió : attendu que c'est sa forme, & y exerce des operations cōmunes aux autres animaux, durant la cōsistence de l'homme: ny qu'apres qu'il est corrompu, elle demeure à part elle subsistante par soy, comme les intelligences, & exercant les actions qui ne luy sont pas communes auec le corps. Tant s'en faut il semble que l'ordre de l'vniuers & l'enchainement de ses parties manqueroit de sa bienseance conuenable, si la nature de l'ame humaine estoit faitte autrement. Mais estāt telle, elle est cause que les hommes se trouuent constituez comme au milieu des choses: à raison de quoy ils iugent des causes au dessus & au dessoubs d'eux, par quelque certaine experience & connoissance qu'ils en trouuent en eux mesmes. En somme nous pouuons bien conclure de la consideration de l'ame raisonnable, que ce n'est point en vain ny sans raison, que les sages de Grece aduertissoient les hommes de se connoistre eux mesmes : car nous portons auec nous des miracles tels, que les cieux n'en ont point de semblables là haut, ny la terre icy bas : lesquels il est en nostre puissance de voir : en recherchant l'interieur de nostre ame, sans hasarder nostre vie en passant les mers, pour voir de nouuelles merueilles.

S. Dionisius. lib. de diuin. nom. c. 7.

Conclusion de l'immortalité de l'ame.

CHAPITRE XXI.

Οἰητέον τά, τε φυτὰ τῶν ζώων ἕνεκεν εἶναι, καὶ τὰ ἄλλα ζῶα τῶν ἀνθρώπων χάριν, τὰ μὲν ἥμερα, καὶ διὰ τὴν χρῆσιν, καὶ διὰ τὴν τροφήν· τῶν δ' ἀγρίων, εἰ μὴ πάντα, ἀλλὰ τά γε πλεῖστα τῆς τροφῆς καὶ ἄλλης βοηθείας ἕνεκεν· ἵνα καὶ ἐσθὴς, καὶ ἄλλα ὄργανα γίνηται ἐξ αὐτῶν· εἰ οὖν ἡ φύσις μηθὲν, μήτε ἀτελὲς ποιεῖ μήτε μάτην, ἀναγκαῖον τῶν ἀνθρώπων ἕνεκεν αὐτὰ πάντα πεποιηκέναι τὴν φύσιν.

Arist. l. 1. polit. c. 8. Existimare oportet scilicet, etiam animalium causa stirpes ac plantas esse natas, & hominum gratia cætera animalia, mansueta quidem tum propter vsum, tum propter victum: feræ autem & agrestia, si non omnia, ac certè plurima victus, et cæteri subsidii atque adiumenti causa, vt vestitus & alia instrumenta ex iis comparentur. Si igitur natura nihil neque imperfectum neque frustra facit, necesse est ea omnia hominum causa fecisse naturam.

VOILA l'immortalité de l'ame si bien demonstree par l'authorité d'Aristote, & par les principes mesmes sur lesquels il fonde sa Philosophie: qu'on ne sçauroit excuser ceux qui luy veulent faire à croire que son opinion a esté douteuse entre la mortalité & l'immortalité: sans l'accuser de contradiction: & luy faire nier les principes qu'il a posez. Or estant bien seant & honneste pour la dignité de nostre ame, qui est la principale & la plus noble partie de l'homme, d'auoir vne digne & honneste opinion de son essence, c'est à dire la connoistre aussi excellente qu'elle est: afin d'estre conuiez à imiter les intelligẽces, ausquelles elle ressemble, & s'esloigner de la sale vie des bestes bruttes. Et d'ailleurs la croyance de cette verité estant fort vtile & pleine de seureté: à cause qu'elle n'apporte point de peril durant cette vie, ny apres; car estãt passee il est certain qu'on ne peut estre puny d'auoir creu que l'ame est immortelle, ny moqué de ceux qui ne croyent pas: là où la contraire est tres dangerieuse, & accompagnee de peines qui l'ensuiuent apres la mort, & bien souuent des cette vie mesme. Ie ne me puis persuader quant à moy, que cette fiction aux escrits d'Aristote, depuis que sa doctrine est esclarcie, n'ait esté inuentee & persuadee par les mauuais esprits, pour tourmenter perpetuellement les ames de ceux qui sont si foux & impies, que de se laisser aller à vne telle erreur, que de croire qu'elles ne sont pas immortelles; dont l'experience du contraire leur coustera bien cher vn iour. Et si les mauuais demons n'ont fait ce coup, ce sont ceux qui menant vne vie Epicuriẽne, essayant de corrompre leurs propres esprits, voulant forcer la nature & leur consciẽce mesme, qui naturellement y resiste, pour fuir l'apprehension des supplices à venir, qui les agite de cette vie, quand quelque rayon de raison luit en leur ame. Mis ils se trompent, ils pensent que pour se feindre vne fausse opiniõ, ils changeront les loix de la nature. Et pour desirer qu'il ne demeure rien de l'homme apres la mort, que leur souhait arriue. Ils voudroient volontiers par leurs faux arguments & impiees sophisteries, prouuer à Dieu mesme que les ames humaines sont mortelles, pour sauuer les leur de l'immortalité, qu'elles meritent en gehennes & en tourments continuels, pour punition de leurs blasphemes & de leur mauuaise vie. Et là dessus ils veulent faire à croire à Aristote, qu'il a branlé sur cette opinion, & s'efforcent d'attirer les autres à la leur, qu'ils authorisent de son nom: & par ce moyen, les rendre compagnõs des meschãcetez dont ils sont coulpables & autheurs: car par là ils destruisent du tout la societé des hommes, fermant la porte à la vertu, à la religion & à la crainte de Dieu: lequel ne punit pas tousiours les malfaicts en ce mõde, pour de secrettes causes que nous ignorons: & par vn mesme moyen ils ouurent vn ample & large champ à toutes sortes de vices & d'abominations. Ceux qui doubteront à l'aduenir de l'intention d'Aristote pour le regard de l'immortalité de l'ame humaine seront dignes d'vn grand blasme, attendu que les preuues n'en peuuent plus estre obscures qu'à leur ignorance & à leur indignité, à cause de l'excellence du subiect, lequel il n'a pas traicté vulgairemẽt: mais auec respect & modestie, selon qu'il l'a peu connoistre par la conduitte de nature & par le discours de l'entendement. Mais esperant qu'aucun qui ait l'esprit capable de la Philosophie ne tumbera iamais en ce doubte. Ie mettray fin à ce discours, où ie ne suis entré que pour montrer en ensuiuant plusieurs grãds personnages anciẽs & modernes, que nostre foy n'est pas si destituee de la nature sa seruante, qu'elle ne luy fournisse assez de quoy se defendre contre l'ignorance & l'impie-

té

té de quelques impoſteurs, qui ſoubs l'ombre de rechercher l'opinion d'Ariſtote, eſſaiét de gliſſer la leur qui eſt heretique & indigne de la Philoſophie, tant elle eſt mal fondee : afin que noſtre ame qui recherche & acquiert la connoiſſance de toutes choſes, ſe voyāt elle meſme dans ſon propre miroir, nous arreſte és actions dignes de ſa beauté & excellence. Et quant à toy qui que tu ſois ignorant rempli d'impieté qui doubteras de l'immortalité de ton ame, ie te prie de hauſſer les yeux au Ciel, ſi tu en peux ſouffrir la lumiere : & puis ayant conſideré le bel ordre certain & admirable des aſtres & de leurs mouuemēts rabaiſſe ta veuë ſur le monde inferieur pour laquelle ils iettent leurs influences ſans ceſſe, en continuant leurs reuolutions. Et ſi tu crois apres cela, que l'homme pour lequel Ariſtote dit qu'il eſt faict, ne ſoit point creé pour quelque choſe de plus que le monde, dont la bonté de Dieu luy a mis l'empire entre les mains : & qu'il ait vne ame corruptible, & mortelle comme les beſtes brutes, auſquelles il commande & donne la loy. Certes ie te pardonne comme à la plus grande beſte de toutes celles qui l'habitent, & te laiſſe dedans la fange, auec vne extreme pitié, de ta brutalité incurable.

De l'eſtat de l'ame raiſonnable eſtant ſeparee du corps, & premierement de ſa ſeparation d'auec luy.

CHAPITRE XXII.

ENCORES qu'il ſemble que la conſideration de l'ame raiſonnable ſe trouuant ſeparee du corps, appartiēne au Metaphyſicié, à cauſe qu'elle eſt ſubſtance immaterielle : neantmoins parce qu'elle a touſiours vne certaine habitude au corps & qu'elle le regarde en quelque maniere, nous en dirons quelque choſe en cet endroit. L'vnion de l'ame raiſonnable auec le corps eſtant la meſme choſe que ſon information du corps & ſa cauſalité en effect, ainſi que les autres formes ſubſtantielles: la ſeparation de la meſme ame hors du corps formellement conſideree, n'eſt autre choſe que la priuation de cette information & vnion auec le corps, & de la relation de preſence au meſme corps & aux autres choſes auſquelles à ſon occaſion elle eſtoit preſente : & en ſomme de tout le concours qu'elle auoit accouſtumé d'exhiber par ſes propres facultez. Apres vne telle ſeparation, l'ame ſe trouue en vn autre eſtat, au regard de ces choſes, qu'elle n'eſtoit auparauant : ſans qu'il y ait rien de merueilleux en cela. Attendu que puis qu'elle actuoit le corps d'vne maniere diuerſe de celle des autres formes : à ſçauoir ſans ſe meſler comme elles en la matiere, dōt ſon eſtre ne dépend pas, ainſi qu'il a eſté monſtré : ce n'eſt pas choſe eſtrange qu'elle exiſte hors du corps : apres qu'elle l'a quitté : comme il aduiendroit ſi elle dependoit de luy en ſon eſtre.

Comment l'ame raiſonnable ſeparee du corps ſ'y refere encores & en eſt acte.

CHAPITRE XXIII.

Τοῦτο καλῶς ὑπολαμβάνουσιν, οἷς δοκεῖ μήτε σώματος εἶναι, μήτε σῶμά τι ψυχή· σῶμα μὲν γὰρ οὐκ ἔστι, σώματος δέ τι.	*Ariſt. l. 2. de anim. c. 2. t. 26. Rectè exiſtimant quibus videtur anima nec ſine corpore, nec aliud corpus eſſe: non eſt enim corpus, ſed aliud corporis.*

PAR ce que toute forme qui ſ'vnit à la matiere, eſt receuë en elle ſelon la capacité & diſpoſition de la matiere : l'ame humaine reçoit ſon eſtre tellement proportionné au corps, auquel Dieu l'a creée pour l'informer, qu'elle n'a point de proportion à vn autre : de ſorte que quand elle en eſt ſeparee, cette commenſuration luy demeure touſiours, & ſ'y refere, encores qu'il ſoit deſtruict : comme il aduient à l'eau congelee par le froid en vn certain vaſe apres qu'il eſt caſſé : cōbien qu'elle n'ait pas eſté cōgelee en cette figure par luy. Il y a dauātage : à ſçauoir que l'ame raiſonnable apres la diſſolutiō du cors humain & que l'hōme eſt mort, ſe trouuāt ſeparee, ne laiſſe pas d'eſtre inſeparablement acte du corps organique humain: tout de meſme qu'il conuient de ſoy inſeparablement au corps peſant d'eſtre en bas. Car encores qu'il ſoit inſeparable de l'ame d'eſtre acte du corps, toutesfois il n'eſt pas inſeparable d'actuer le corps : ainſi qu'il n'eſt pas inſeparable du corps peſant d'eſtre en bas. De maniere que comme vn corps peſant eſtant tenu en haut ne laiſ-

se pas d'estre pesant: semblablement quand l'ame n'actuë pas le corps, elle ne laisse pas d'estre acte du corps: au moyen de quoy, elle est tousiours acte du corps de faict ou d'aptitude. Et cela luy suffit, ainsi qu'au corps pesant d'estre tousiours de fait ou d'aptitude en bas.

Que l'ame raisonnable n'est point otieuse, apres sa separation du corps.

CHAPITRE XXIV.

IL est certain que puisque les facultez de l'ame sont proprietez ensuiuant son essence, quelle les emporte toutes auec elle: combien que quant aux puissances vegetatiues, aux sens & à l'appetit sensitif, qui sont facultez lesquelles ne peuuent operer sans les organes corporels: elle demeure sans exercice lors qu'elle se separe du corps. Non que ses facultez perissent pour cela quãt à leur estre: car elles sont tousiours en l'ame qui est leur racine & incorruptible comme elle: ainsi que la veuë ne laisse pas d'estre lors qu'elle ne peut exercer son operation parmy les tenebres sans clarté. Mais pour cela elles ne peuuent estre dittes en vain ny otieuses: car pour en estre exemptes, il leur suffit d'auoir operé: cependant que l'ame raisonnable informoit le corps mortel & perissable. Quãt à l'entendement & à la volonté, qui n'ont point besoing d'organes corporels pour leur exercice, elle en peut faire les functions. Et partant l'ame raisonnable ne demeure pas otieuse entant que sa principale fin & tout son biẽ n'est pas d'informer & d'operer au corps: mais plustost d'entendre, comme le pose Aristote. Et puis il n'est pas necessaire qu'vne forme pour estre separable du corps, ait toutes ses operations propres separees de luy: suffisant qu'il y en ait quelqu'vne qu'elle puisse exercer en estant hors, encores que les autres n'operent plus. Donques si l'ame raisonnable peut entendre apres qu'elle est separee du corps, elle ne sera pas otieuse cependant qu'elle en est hors. Or ainsi qu'vne mesme chose peut faire ou receuoir quelqu'autre chose intentionellement ou reellement, estant iointe à quelque corps: ce qu'elle ne pourroit pas si elle en estoit separee ou iointe à vn corps d'vne autre nature: comme pour exemple, le verre estant ioinct au plõb, ou à quelqu'autre chose de semblable, reçoit les especes visibles, lesquelles il n'admettroit pas autremẽt: semblablement il n'y a rien qui empesche qu'vne mesme ame ne puisse auoir diuerses manieres d'operer, ainsi que d'estre: & particulierement la raisonnable, attendu qu'elle est moyenne entre les formes materielles, & les substantielles immaterielles. Et partant il se peut dire, que comme l'ame raisonnable a deux sortes d'estre: l'vn au corps, dont elle est acte substantiel, & l'autre hors du corps: semblablement elle aura deux façons d'operer proportionnees à ses deux sortes d'estre. Car chaque chose opere selon qu'elle est en acte & selon la mode de son essence. Tellement que comme nostre ame estant conioint au corps connoist dependamment des phantosmes & en discourant. Il est certain qu'apres qu'elle en sera separee, elle operera par son entendement & par sa volonté, deux facultez qui peuuent estre exercees sans organes corporels, lesquelles elle a communes auec les intelligences. Car encores que la façon dont elle faict ses operations, ne nous soit pas si claire & euidente; toutesfois il y a de l'apparence, puisque la mode d'operer de chaque chose suit sa mode d'estre: qu'il est necessaire que l'ame separee du corps entende: nõ par sa conuersion sur les phantosmes qui sont és organes corporels: mais par sa conuersion sur les choses simplement intelligibles, en la mesme façon que les intelligences entendẽt & veulent ou de quelqu'autre façon.

Quelles choses l'ame emporte en sa memoire lors qu'elle se separe du corps.

CHAPITRE XXV.

TOVT ce qui est corruptible ne pouuant estre corrompu que par son contraire, ou a la corruption de son subiect: les especes intelligibles des choses, dont nostre ame a faict habitude pendant qu'elle estoit au corps, peuuent demeurer en elle apres sa separation. Car les accidents immateriels n'ont point de contraires, & ne dépendent pas des fantosmes en leur conseruation, comme elles ont faict au principe de leur production. Et quãt au suject, qui est l'ame raisonnable, il est immortel. Au moyẽ de quoy l'ame emporte auec elle la souuenance des choses intelligibles: & non seulement des vniuerselles, mais aussi

auſſi de quelques particuliers : car il n'y a point d'inconuenient que les concluſions des choſes particulieres eſtant actions ou enfantements de l'entendement, dont les eſpeces peuuent eſtre profondement empreintes en luy ; ne ſoient ſoubs la meſme loy d'incorruptibilité que les vniuerſelles : pourueu que nous en ayons faict vne habitude comme de celles-cy.

Qu'il eſt plus naturel à l'ame d'eſtre vnie au corps, que d'en eſtre ſeparee, & plus ſon bien, & qu'elle l'affecte.

CHAPITRE XXVI.

Οὐχ οἷόν τε δὲ σῶμα ἔχειν μὲν ψυχὴν καὶ νοῦν κριτικὸν, αἴσθησιν δὲ μὴ ἔχειν, μὴ μόνιμον ὄν, γεννητὸν δέ· διὰ τί γὰρ οὐχ ἕξει; ἢ γὰρ τῇ ψυχῇ βέλτιον, ἢ τῷ σώματι· νῦν δ' οὐδέτερον· ἡ μὲν γὰρ οὐ μᾶλλον νοήσει· τὸ δ' οὐδὲν ἔσται μᾶλλον δι' ἐκεῖνο.

Ariſt. l. 3. de anim. c. 12. t. 61. Fieri autem nequit, vt corpus habeat animam & intellectum indicandi vi præditum, ſenſu tamen careat, corpus (inquam) quod non eſt ſtabile, ſed generabile : quamobrem enim non habebit ? vel enim animæ eſſet melius vel corpori : nunc verò neutrum eſt : illa namque nõ magis intelliget : hoc verò ob id non magis erit.

AVICENNE auoit opinion que l'vn & l'autre eſtat de l'ame ioincte au corps, & en eſtant ſeparee luy eſtoit naturel : ainſi que la maniere d'eſtre au ventre de la mere, & en eſtre hors, eſt naturelle à l'homme, chacune en ſon temps. Mais parce que l'hõme eſt vn certain tout, & que l'ame de ſa nature eſt partie de l'homme, & par conſequent encline à l'accompliſſement de l'homme; quand l'vn & l'autre eſtat ſeroit naturel, celuy auquel elle eſt conioincte au corps, le ſeroit bien plus que l'autre. Car premierement ſi noſtre ame eſt cõſideree ſelon qu'elle eſt forme non abſolument en ſoy, mais ſe referant à la choſe corruptible ; il luy eſt naturel auſſi de ſ'vnir au corps : car la corruptibilité du corps n'oſte pas la nature de l'ame, ny n'empeſche pas ſon inclination naturelle. Donques noſtre ame combien que par accident elle ſoit mal au corps, toutesfois elle a vne inclination à celuy duquel il luy eſt arriué d'auoir eſté ſeparee par accident. En troiſieſme lieu, noſtre ame peut eſtre conſideree entant qu'elle eſt forme immaterielle & incorruptible, & toutesfois la derniere au genre des choſes intelligibles : de cette ſorte, il luy eſt naturel d'eſtre vnie au corps : parce qu'il eſt naturel que le bas du plus haut touche le haut du bas : afin qu'il ſe face par ce moyen vne connexion & aſſemblement des choſes ſuperieures & des inferieures. Et de cette meſme ſorte il ne luy eſt pas cõtre nature, d'eſtre ſeparee du corps : attendu que cela prouient de la reſſemblance & communion du genre. Car ainſi que le raiſonnable aduenant à l'animalité, n'oſte pas la nature de l'animal : de meſme l'vnion au corps aduenant à l'ame, n'oſte pas la capacité d'eſtre ſeparee, que noſtre ame a de ſa nature. Donques en parlant abſoluement, il eſt naturel à noſtre ame d'eſtre vnie au corps : mais il ne luy eſt pas violent & contre ſa nature d'en eſtre ſeparee, ains ſeulement outre ſa nature. Car combien qu'entant qu'elle eſt forme, ou forme d'vne choſe corruptible, il luy ſoit naturel d'eſtre vnie, & violent & cõtre l'inclination & nature de la forme, entant que forme, d'en eſtre ſeparee : neantmoins ſelõ qu'elle eſt ame & forme incorruptible, ainſi qu'il luy eſt naturel deſtre cõiointe au corps : de meſme il luy eſt naturel d'ẽ eſtre ſeparee; cõbiẽ qu'il luy ſoit plus naturel d'y eſtre cõiointe, que d'en eſtre ſeparee.

Qu'il eſt naturel à l'ame d'eſtre vnie au corps pour ſon propre bien.

CHAPITRE XXVII.

IL eſt naturel à l'ame de ſ'vnir au corps, non ſeulement pour le bien de tout le compoſé, & pour le bien du corps; mais pour le ſien particulierement; d'autant que la matiere eſt pour la forme & non la forme pour la matiere. Elle ſ'y vnit pour ſon meilleur eſtre, & ſon eſtat ſe trouue plus parfaict lors qu'elle y eſt conioincte ; parce qu'il luy eſt plus naturel & qu'elle y a l'accompliſſemẽt formel de ſon eſtre & l'entiere eſſence de ſon eſpece. Elle y a non ſeulement la premiere perfection qui eſt eſtre, mais auſſi la ſecõde : qui eſt d'influer de communiquer au corps. En quoy elle eſt faitte plus ſemblable à Dieu, & conforme à la nature du bien, qui eſt diffuſif de ſoy meſme : parce qu'elle eſtend & employe toutes ſes vertus & facultez : à ſçauoir la vegetatiue & la ſenſitiue, qu'elle ne peut exercer

qu'auec des organes corporels, lesquelles demeurent cachees en elle radicallement, lors qu'elle est separee du corps: ne pouuaut exercer alors que les seules intellectiues: parce qu'elles ne sont pas organiques & dependantes du corps: encores est-ce confusement & improportionnement: d'autant que l'ame est vne partie de la nature humaine, & l'acte du corps: à cause de quoy elle entend plus proportiõnement au corps: d'où on peut connoistre que nostre ame y est ioincte pour son bien estre, & non pour celuy du corps. Or combien qu'il s'ensuiue de ce que dessus, que l'ame humaine a vn propre estre formellement, qu'elle subsiste & ait existance par soy, & qu'elle soit incorruptible; neantmoins elle n'est pas substance parfaitte ny accomplie en soy: parce qu'elle a la raison de partie en l'homme: à cause de quoy elle affecte le corps, auquel elle se ioinct, & le desire comme la partie le tout, pour composer auec luy la nature humaine: laquelle est accomplie en cet assemblement.

Comment la resurrection des corps humains apres la mort s'infere, de la subsistance de l'ame qui en est separee.

CHAPITRE XXVIII.

ON peut suiuant ce que nous auons dit de l'ame separee, tirer la resurrectiõ des corps de la maniere que l'enseigne la religion Chrestienne. Car puisque l'ame sortant du corps emporte auec elle les puissances sensitiues, comme en leur racine, qui ne peuuent estre exercees sans le corps, & qu'elle n'a sa perfection qu'au corps, auec lequel elle compose l'homme, comme sa principalle partie; au moyen de quoy elle affecte le corps: il s'ẽsuit qu'elle y doit estre reunie: attẽdu que la nature ne donne aucunes facultez cognoscitiues ny appetitiues en vain. Mais ce ne peut estre en vn autre corps que celuy qu'elle a informé premierement: parce que chaque forme requiert vne certaine matiere determinee d'espece & de nombre, à laquelle elle soit proportionnee, comme Aristote le mõtre contre la ridicule transmigration de l'ame d'vn corps en vn autre, qu'enseignoient les Pythagoriens: & partant chaque ame raisonnable se reunira vn iour au corps, duquel elle auoit esté separee par la mort: qui est la doctrine de la religion Chrestienne.

Que les ames sensitiues & vegetatiues sont materielles.

CHAPITRE XXIX.

LEs puissances vegetatiues ont pour obiect vne substance materielle, à sçauoir l'alimẽt comme il a esté dit, & n'operant qu'au tour de luy: leurs operations sont toutes materielles: & tellement materielles, qu'elles n'excedent celles des choses inanimees: qu'en ce que les operations des facultez vegetatiues se font au dedans des vegetaux, & celles des choses inanimees au dehors d'elles en des obiects externes. Et partant l'ame vegetatiue est materielle: car comme nous l'auons enseigné, telle qu'est l'operation, telle est la faculté, & telle qu'est la faculté telle est la substance, dont elle est faculté.

Quant aux sens, il n'y a personne qui puisse doubter que leurs obiects ne soient materiels & corporels: car il est tout euident que la couleur est tousiours adherente en quelque corps: le son en l'air: l'odeur au corps, dont elle exhale, ou en l'exhalation qui s'en est euaporee: la saueur en la chose sauoureuse, laquelle est corporelle. Et pour le regard des premieres qualitez, estant proprietez des elements; elles resident tousiours en eux, ou és choses qui en sont composees: & partant tous ces obiects sont materiels: car rien n'est en vn autre que selon la mode de cela où il est: de quoy il s'ensuit que les operations sensitiues sont aussi materielles: & par consequent les puissances sensitiues. Cela est confirmé encores, en ce qu'elles font toutes leurs operations par des organes corporels: à sçauoir la veuë par l'œil, l'odeur par les narines, & ainsi des autres: de quoy les facultez immaterielles sont exemples: Donques l'ame sensitiue est materielle.

Que

Que l'ame vegetatiue & ſenſitiue ſont corruptibles.

CHAPITRE XXX.

Τῶν δὲ θηρίων ἐνίοις φαντασία μὲν ὑπάρχει λόγος δὲ οὔ.

Ariſt. l. 3. de anim. c. 4. t. 157. Sed quibuſdam beſtis phantaſia ineſt, ratio verò non ineſt.

PVISQVE l'ame vegetatiue & la ſenſitiue ſont materielles, comme nous le venons de montrer: il s'enſuit qu'elles ſont corruptibles, n'y ayãt rien exempt de la corruption que les choſes immaterielles. Nous connoiſſons qu'il ne ſe trouue point és beſtes d'operations elleuees par deſſus la partie ſenſitiue, parce qu'elles n'ont aucun diſcours, & ſont ſans intelligence: comme il paroiſt, en ce que tous les animaux ſemblables d'eſpece operent touſiours d'vne meſme maniere: car toutes les hyrondelles font leurs nids les vnes comme les autres: les araignees leurs toilles: & ainſi de toutes les autres choſes; qui eſt vn ſigne qu'elles n'operent ny par art ny par diſcours, mais ſeulement eſtant pouſſees par la nature. Or puis qu'il n'y a aucune operation de l'ame ſenſitiue qui ſe puiſſe faire ſans le corps, & que toute ſubſtance pour n'eſtre point en vain, ny otieuſe, doit auoir quelques operations, il ſ'enſuit que leur ame ne peut eſtre ſans corps, & conſequemmẽt que luy periſſant elle perit. Dauãtage, les ames des animaux bruts eſtant tirees de la puiſſance de la matiere, elles dépendent de ſes diſpoſitions en telle ſorte, que quand le compoſé ſe vient à corrõpre, elles demeurent corrõpuës auec luy par accidẽt, & perdent leur eſtre tout de meſme. Car ainſi que la forme d'vne maiſon qui eſt la compoſition des pierres aſſemblees, dont elle eſt conſtruitte, ceſſe d'eſtre, auſſi toſt que les pierres ſont renuerſees & dejointes d'enſemble: d'autant qu'elle n'a ſon eſtre que par leur compoſition & aſſemblement: de meſme ces ames qui ſont les perfections & les formes des compoſez, qu'elles animent, eſtant tirees de la puiſſance de la matiere, elles perdent leur eſtre, lors que la choſe qu'elles informent ſe corrompt, & cette perfection ceſſe: & partant les ames vegetatiues & ſenſitiues ſont corruptibles.

Comparaiſon des trois eſpeces d'ame entre-elles.

CHAPITRE XXXI.

L'AME vegetatiue eſt imparfaitte: parce qu'elle eſt proche de la forme des choſes inanimees. La ſenſitiue eſt plus parfaitte, d'autant que ſon office qui eſt de ſentir, eſt plus immateriel, à cauſe qu'il ne s'exerce pas par des qualitez proprement corporelles. La troiſieſme eſt tres-parfaitte: parce que ſon office d'entendre eſt tres-immateriel: en quoy elle eſt accomparee aux ſubſtances immaterielles, de ſorte que ſelon que l'operation de l'ame dépend plus ou moins de la matiere & du corps, l'ame eſt plus ou moins noble, & d'autant qu'elle eſt plus excellente elle ſurpaſſe dauantage les operations des natures purement corporelles: à ſçauoir, les actiõs des elements, & des choſes qui en ſont cõpoſees.

Ces trois ames conuiennent en vne choſe, & different en vne autre. Elles cõuiennent en ce qu'elles ſont toutes formes informant la matiere, & compoſant vne choſe auec elle, ainſi que les autres formes font des compoſez propres auec leurs propres matieres. Et elles different en leurs operations: car la ſenſitiue & la vegetatiue communiquent toutes leurs operations au corps, en ſorte qu'elles ne ſont pas ſeules qui operent, ains c'eſt le compoſé. Mais la raiſonnable a des operations qu'elle ne luy communique pas, ſe les reſeruant, & exerçant ſeule, ſans qu'il y ait rien de la matiere, qui en ſoit cauſe auec elle: à ſçauoir, entendre, ſe reſſouuenir & vouloir, qui ſont en la ſeule ame, & s'y exercent ſans le corps.

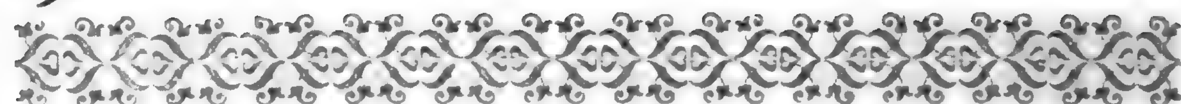


TABLE DE L'ORDRE DES CHAPITRES CONTENVS és Liures de la Physique.

LIVRE PREMIER,

Auquel il est traitté des premiers principes & causes des choses naturelles.

Des

LIVRE SECOND DE LA PHYSIQVE, auquel il est traitté du premier corps simple, à sçauoir le Ciel.

LIVRE TROISIESME DE LA PHYSIQVE, auquel il est traitté des autres corps simples, les elements.

LIVRE

LIVRE QVATRIESME DE LA PHYSIQVE, auquel il est traitté du temps.

LIVRE CINQVIESME DE LA PHYSIQVE, auquel il est traitté du lieu des choses naturelles, & du vuide.

LIVRE SIXIESME DE LA PHYSIQVE, auquel il est traitté de la production des choses en general, & de ses especes.

LIVRE SEPTIESME DE LA PHYSIQVE, auquel il est traitté du mouuement.

LIVRE HVICTIESME DE LA PHYSIQVE, auquel il est traitté de la generation simple, & en quelque sorte, ou substantielle & accidentelle.

LIVRE NEVFIESME DE LA PHYSIQVE, auquel il est traitté de l'opinion des anciens Philosophes, touchant les principes & causes des choses naturelles.

LIVRE DIXIESME DE LA PHYSIQVE, auquel il est traitté de la mixtion ou generation des corps mixtes.

LIVRE VNZIESME DE LA PHYSIQVE, auquel il est traitté des Meteores.

LIVRE DOVZIESME DE LA PHYSIQVE, auquel il est traitté de la generation des choses animees.

Du principal

LIVRE TREIZIESME DE LA PHYSIQVE, auquel il est traitté de l'ame, de ses facultez & especes en general.

LIVRE QVATORZIESME DE LA PHYSIQVE, auquel il est traitté de l'ame vegetatiue.

LIVRE QVINZIESME DE LA PHYSIQVE, auquel il est traitté de l'ame sensitiue, & de ses facultez cognoscitiues.

LIVRE SEIZIESME DE LA PHYSIQVE, auquel il est traitté de l'appetit sensitif, & de ses affections, & de la vertu progressiue de l'animal.

De la

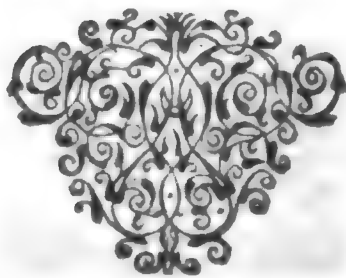
LIVRE DIXSEPTIESME DE LA PHYSIQVE, auquel est il est traitté de l'ame raisonnable, & de sa faculté cognoscitiue l'entendement.

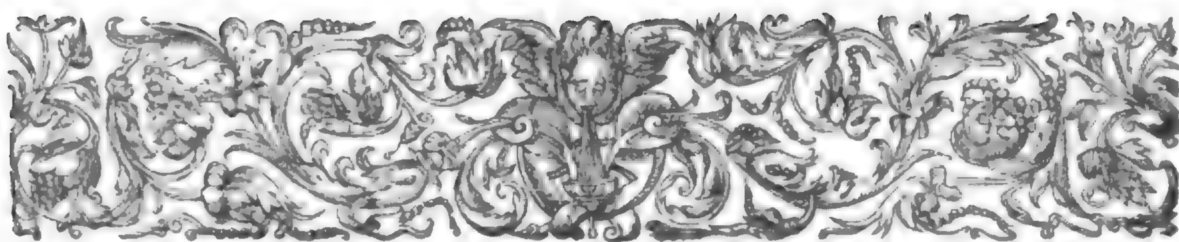
LIVRE DIXHVICTIESME DE LA PHYSIQVE, auquel il est traitté des habitudes qui s'acquierent en l'ame raisonnable.

LIVRE DIXNEVFIESME DE LA PHYSIQVE, auquel il est traitté de l'appetit intellectif ou volonté, & de ses affections.

LIVRE VINGTIESME DE LA PHYSIQVE, auquel est il est traitté de quelques choses communes à l'ame en general, d'autres à l'intellectiue & sensitiue, & autres en quoy elles different, dont il n'a esté parlé és liures precedents.

LIVRE VINGT-VNIESME DE LA PHYSIQVE, auquel il est traitté de l'immaterialité & immortalité de l'ame raisonnable.





DE LA METAPHYSIQVE PARTICVLIERE, contenue en deux Liures.

LIVRE PREMIER, Auquel il est traitté de Dieu.

AVANT-DISCOVRS.

Πῶς δὲ ἔχει τὸ χωριστὸν, καὶ τί ἐστι, φιλοσοφίας τῆς πρώτης διορίσαι ἔργον.

Χρὴ δὲ οὐ κατὰ τοὺς παραινοῦντας, ἀνθρώπινα φρονεῖν, ἄνθρωπον ὄντα, οὐδὲ θνητὰ τὸν θνητόν· ἀλλ' ἐφ' ὅσον ἐνδέχεται ἀπαθανατίζειν.

Τῶν μὲν γὰρ ἀφθάρτων, εἰ καὶ κατὰ μικρὸν ἐφαπτόμεθα, ὅμως διὰ τὴν τιμιότητα τοῦ γνωρίζειν ἥδιον, ἢ τὰ παρ' ἡμῖν ἅπαντα.

Arist.l.2.phys.c.2.t.26. Quomodo autem se habeat quod est separatum, & quid sit, prima philosophia munus est definire.

L.10.eth.c.7. Neque verò nos oportet humana sapere ac sentire, vt quidam monent, cùm simus homines: neque mortalia, cùm mortales: sed nos ipsos, quoad fieri potest, à mortalitate vindicare.

L.1.de part.anim.c.5. Res namque illas superiores, tametsi leniter attingere possumus, tamen ob eius cognoscendi generis excellentiam amplius oblectamur quàm cùm hæc nobis iuncta omnia teneamus.

IE sçay bien que la capacité de l'esprit des hommes est bornee de certaines limites, outre lesquelles sa puissance ne peut aucunement s'estendre: & ne suis point ignorant de ce que le Sage dit, qu'il ne faut pas estre facile à discourir de Dieu: d'autant qu'il est au Ciel, & que nous sommes en terre. I'aprouue aussi la cõparaison qu'Aristote fait à bon droit, de l'entendement humain, lors qu'il cõtemple les choses immortelles, aux yeux du hibou regardant le Soleil: parce que cõbien que de leur nature elles soiẽt plus intelligibles que toutes les autres; son imbecilité neantmoins luy empesche de les comprendre: cõme la foiblesse de la veuë de cet oyseau nocturne, ne peut supporter la lumiere du Soleil, lequel est tres-visible entre toutes les choses. Ie sçay bien encores que plusieurs ont ordinairement en la bouche, que ce qui est pardessus nous ne nous importe de rien: & que Symonides dit que puis que nous sommes hõmes & mortels, que nous nous deuõs arrester aux choses humaines, sans nous enquerir si curieusemẽt des immortelles, qui surpassent nostre portee. Mais n'ignorant pas aussi que l'Escriture nous recõmande tant la Sapiẽce, qui a Dieu pour obiect, & nous aduertit qu'il peut estre connu par les choses visibles: ioinct que tout ce que ie viens de dire, estãt sainement pris, s'entend de ceux qui par leur curiosité & presomptiõ entreprennẽt de penetrer plus auãt que leur nature ne porte: i'estime que nous deuons estudier à connoistre, & imiter le plus que nous pouuõs les choses diuines, en nous esleuant à l'immortalité: non seulement par les actions de la vertu morale, mais aussi par la cõnoissance: attẽdu que la felicité humaine cõsiste en l'vn & en l'autre, cõme nous le montrõs ailleurs: & que la delectatiõ & la ioye sont plus grandes à connoistre les choses hautes, à cause de leur excellence, bien qu'on ne les voïe que de loing & legeremẽt: qu'à tenir les inferieures embrassees, & en iouïr plainemẽt. De toutes lesquelles considerations estant émeu, ie ne feray point de difficulté en ce liure

Sapient. 13.

Ad Rom. cap. 1.

Arist. 2. de mund.

de la Metaphysique particuliere, de toucher quelque chose de Dieu & des Anges (que les Philosophes appellent intelligences) soubs la conduite de la raison humaine, par la voye de la Philosophie que nous auons tenuë en traictant des autres choses. Ie laisseray à part seulement ce que nous en pouuons apprendre des principes de reuelation par la Theologie Chrestienne. Car combien que ce que les plus grands & excellents Philosophes peuuent sçauoir des choses diuines, par les forces naturelles de leur entendement, soit fort peu, à comparaison de ce que la reuelation qu'il a pleu à Dieu de nous faire en apprend aux plus petits d'entre les fideles: neantmoins cela ne sera pas inutile, pour montrer que nostre foy peut estre soustenue par la raison naturelle, laquelle ne luy est pas contraire, mais seulement inferieure de beaucoup.

De quelle connoissance de Dieu les hommes sont capables en cette vie.

CHAPITRE I.

Τῶν οὐσιῶν ὅσαι φύσει συνεστᾶσι, τὰς μὲν ἀγενήτους καὶ ἀφθάρτους εἶναι τὸν ἅπαντα αἰῶνα, τὰς δὲ μετέχειν γενέσεως καὶ φθορᾶς· συμβέβηκε δὲ περὶ μὲν ἐκείνας τιμίας οὔσας καὶ θείας ἐλάττους ἡμῖν ὑπάρχειν θεωρίας· καὶ γὰρ ἐξ ὧν ἄν τις περὶ αὐτῶν καὶ περὶ ὧν εἰδέναι ποθοῦμεν παντελῶς ἐστιν ὀλίγα τὰ φανερὰ κατὰ τὴν αἴσθησιν.

Ὡς γὰρ ἐν σώματι ὄψις, ἐν ψυχῇ νοῦς, καὶ ἄλλο δὴ ἐν ἄλλῳ.

Arist. de partib. anim. l. 1. c. 5. Substantiæ quæ natura constant, partim ingenitæ immortalésque seculis omnibus sunt: partim ortus participes, atque interitus intelliguntur, sed partem illiarũ æternam, & proinde nobilem ac diuinam, minus cõtemplari propterea possumus, quòd admodum pauca illius modo sensili patent quorum beneficio tum de parte diuina, tum de iis quæ nosse cupimus, facultas nobis cogitandi de ipsa iudicandique suppeditetur.

Arist. l. 1. eth. c. 4. Vt in corpore videndi sensus, mẽs in animo, & aliud in alio.

LES hommes ayant naturellement le desir de sçauoir la cause des effects qu'ils voyẽt, il n'y a point de doute qu'ils ne desirent cõnoistre Dieu, qui est la premiere cause. Et partant nous pouuons inferer de là, que l'homme peut naturellement cõnoistre Dieu. Car la nature qui ne faict rien en vain, ne luy a pas donné ce desir pour demeurer inutile. Et de faict il n'y a rien plus aisé à la raison humaine, que de connoistre Dieu pour le regard de son estre & de son existance. Car les choses sensibles mesmes, desquelles l'entendement prend le principe de sa connoissance, retiennent quelques marques de luy, & en ont vne certaine ressemblance, en ce qu'elles ont l'estre & sont bonnes: & n'y a aucune science ou art, qui n'ait quelques demonstrations qui luy soiẽt propres, par lesquelles ils montre que Dieu est, excepté les Mathematiques. D'autant qu'elles n'õt point d'esgard à la cause efficiente proprement, ny à la derniere fin, par lesquelles il est connu: car toutes choses declarent qu'elles ont vn ouurier, & qu'elles sont pour quelque fin: cõme nous l'auõs montré, & allons mõtrer plus expressemẽt. Tellement que par le discours de la raison, nous auons plus de lumiere de l'existance de Dieu, que non pas de celles des autres choses, qui sont du tout separees de la matiere; à sçauoir les intelligences: à cause que ses effects sont plus manifestes que les leurs. Mais pour le regard de l'essence de Dieu & de ce qu'il est, les hõmes sont du tout incapables de sa connoissance, selon les forces de leur nature. La raison de cela est, que la maniere d'entendre & de conceuoir, suit la mode d'estre, & la nature du connoissant: à cause que rien n'est receu és choses, que selon la maniere de ce qui reçoit: comme nous l'experimentons en nostre connoissance par les sens, & és choses materielles, desquelles seules nous auons vne propre conception, & des immaterielles par analogie seulement; cependant que nostre ame est iointe auec le corps; bien que de soy elle soit immaterielle. Car de là il s'ensuit, que la maniere d'estre de Dieu, estant d'vn ordre superieur à toute autre nature: celle de l'homme ne peut par ses forces naturelles former vne propre cõception de luy, selon ce qu'il est. D'autãt que cõme l'œil empesché de sa foiblesse, ne peut endurer la lumiere du Soleil, quoy qu'il soit de sa nature tres visible, & cause par sa lumiere, que toutes choses sont visibles: ainsi l'entendement qui est l'œil de l'ame, estant empesché par son imbecilité, ne peut arriuer à la parfaitte connoissance de Dieu: bien que Dieu soit infinimẽt intelligible. Car il est le souuerain estre, & l'estre est la cause que les choses sõt intelligibles: & ce qui a plus d'estre est plus intelligible de soy. De quoy on peut inferer, qu'il est cõnaturel à Dieu seul, de se cõnoistre soy mesme essentiellemẽt: car il excede la maniere d'estre de toute autre chose, qui puisse connoistre. Cela a esté cause que Symonides demãdoit delay de iour en iour de respondre au tyran, qui s'enqueroit de luy ce que c'estoit que Dieu: denotãt par là, que l'entẽdement humain ne le peut iamais

mais assez expliquer. Nous cônoissons bien Dieu, mais nous ne le comprenons pas: nous entêdons quelques siennes perfectiôs, & en ignorôs vne infinité : car l'ame est en la contemplant, comme celuy qui du riuage de la mer void de l'eau autant que sa veuë se peut estendre, & luy en reste encores dauantage à voir. En somme l'essence diuine excede par son immensité, toutes les formes ausquelles nostre entendement peut atteindre. Et partât nous ne sçaurions côprendre ce que c'est, mais biê auoir quelque notion de ce qu'il n'est pas. Car nous approchons d'autant plus de la connoissance de Dieu, que nous pouuons separer de luy dauantage de choses par nostre entendement. Dont la raison est, que nous connoissons chaque chose d'autant mieux, que nous penetrons plus auant sa difference des autres : parce que toute chose a en soy vn estre propre, qui est distingué des autres, lequel la faict cônoistre. Et certes il est bien raisonnable, puis que nous ignorons les proprietez de plusieurs choses sensibles, & que nous ne pouuôs rendre la raison parfaittemêt de celles qui nous sont manifestes au sens; que l'entendement humain ne soit pas suffisant de trouuer tout ce qui est intelligible de cette diuine & supréme essence: estât assez que nous ayons la faculté de sa cônoissance en partie, côme dit S. Paul. Hermes Trimegiste & Platon disoiêt, qu'il estoit difficile d'entêdre Dieu, & impossible de l'expliquer. Et quelqu'autre au côtraire estime qu'on le peut nommer plus parfaittement que l'entêdre. Mais quoy que s'en soit, il est certain qu'il n'y a point de nom qui puisse exprimer suffisamment l'essence de Dieu, lequel se nomma luy-mesme Estant; quand il commanda à Moyse de dire à Pharao, qu'il estoit enuoyé pour celuy qui est. Et neantmoins les Hebreux l'appellent *Ioua*, d'vn nom de quatre lettres, comme font presque toutes les autres nations : car les Grecs le nomment Θεὸς: les Latins *Deus*: les François *Dieu*: l'Italien *Idio*: les Espagnols *Dios*: les Turcs *Alla*: les Perses *Siry*: les Egyptiens *Tout*: par quelque secret mystere enclos dans ce nombre de quatre.

Exod. 3.

Que tout ce qui a vne cause finale a vne cause efficiente.

CHAPITRE II.

Ἔστι δὲ ἕνεκά του, ὅσα τε ἀπὸ διανοίας ἂν πραχθείη, καὶ ὅσα ἀπὸ φύσεως.

Εἰ οἰκία τῶν φύσει γινομένων ἦν, οὕτως ἂν ἐγένετο, ὡς νῦν ὑπὸ τέχνης· εἰ δὲ τὰ φύσει, μὴ μόνον φύσει, ἀλλὰ καὶ τέχνῃ γίγνοιτο· ὡσαύτως ἂν γίνοιτο ᾗ πέφυκεν· ἕνεκα ἄρα θατέρου θάτερον.

Εἰ οὖν τὰ κατὰ τέχνην, ἕνεκά του· δῆλον ὅτι καὶ τὰ κατὰ φύσιν, τὰ γὰρ ἔχει πρὸς ἄλληλα, ἐν τοῖς κατὰ τέχνην· καὶ ἐν τοῖς κατὰ φύσιν.

Εἰ ἐνῆν ἐν τῷ ξύλῳ ἡ ναυπηγικὴ, ὁμοίως ἂν τῇ φύσει ἐποίει· ὥστε εἰ ἐν τῇ τέχνῃ ἔνεστι τὸ ἕνεκά του, καὶ ἐν τῇ φύσει ἔνεστι.

Ὁ δὲ θεὸς καὶ ἡ φύσις οὐδὲν μάτην ποιοῦσιν.

Ἑκάστου ἐστὶν, ὧν ἔργον ἐστὶν, ἕνεκα τοῦ ἔργου.

Ἕνεκά του γὰρ ἅπαντα ὑπάρχει τὰ φύσει, ἢ συμπτώματα ἔσται τῶν ἕνεκά του.

Οὐ γενέσεως δὲ καὶ φθορᾶς οὐδαμῶς οἷόν τε αὐτὸ αἴτιον εἶναι αὐτῷ οὐδέν· προϋπάρχειν γὰρ δεῖ τὸ κινοῦν τοῦ κινουμένου, καὶ τὸ γεννῶν τοῦ γεννωμένου· αὐτὸ δὲ αὑτοῦ πρότερον οὐδέν ἐστι.

Arist. l. 2. phys. c. 5. t. 49. Sunt autem alicuius gratia, cùm ea quæ à mente fieri possunt, tùm etiam quæ à natura.

C. 8. t. 78. Si domus in eorum numero esset, quæ natura fiunt: sic vtique à natura fieret, vt nunc fit ab arte: quòd si ea quæ fiunt natura, non solum natura, sed etiam arte fieret: eodem sanè modo fierent, quo natura fieri apta sunt: alterum igitur alterius gratia.

T. 79. Si igitur artificiosa fiunt alicuius gratia: patet etiam naturalia ita fieri: nam posteriora & priora similiter inter se affecta sunt in rebus artificiosis, atque in rebus naturalibus.

T. 86. Si in ligno inesset ars nauium extruendarũ, similiter et natura faceret, quapropter si in arte inest, quod est alicuius gratia: etiam in natura inest.

L. 1. de cœl. c. 5. t. 32. Deus & natura nihil prorsus faciunt frustra.

L. 2. c. 3. 17. Eorum quoque, quorum est opus, operis ipsius gratia esse constat.

L. 3. de anim. c. 12. t. 60. Quæcunque enim natura constant, vel sunt alicuius gratia, vel casus eorum quæ sunt alicuius gratia.

L. de mot. animal. c. 5. Generationis autem & corruptionis minimè sibi ipsi quippiam causa esse potest. Præcurrere enim debet motor id quod mouetur, & genitum generans: nihil autem seipso est prius.

COMME nous voyons que tout ce qui a vne cause efficiête, par laquelle il est produit, a aussi vne cause finale à laquelle il est ordôné: attêdu que Dieu & la nature n'operêt iamais en vain: de mesme tout ce qui a vne cause finale à laquelle il se rapporte, a aussi vne cause efficiête, par laquelle il a esté produit & ordôné à cette fin. Pour en venir à la preuue, il est à noter qu'vne chose ne se peut faire soy-mesme, à cause de la côtradictiô que cela

enueloppe: parce que si elle se faisoit soy-mesme elle seroit, & ne seroit pas tout ensemble puis que ce qu'on fait n'a pas encore l'estre, & que la cause qui le fait a l'estre, autrement elle ne pourroit operer, d'autant que toute action procede de l'estre reel actuel. Or cóme vne chose ne se peut faire soy-mesme, à cause de la contradiction, que nous venons de montrer que cela s'enuelopperoit; elle ne se peut aussi elle mesme ordonner sa fin: d'autant que pour s'ordonner sa fin, il faudroit qu'elle fust auparauant que d'estre ordonnee à sa fin: car l'estre d'vne chose precede tousiours son operatiõ. Mais si vne chose estoit auparauant que d'estre ordõnee à sa fin, elle seroit en vain: attẽdu que toute chose est pour sa propre operation, en quoy consiste sa fin, comme il a esté montré. Or Dieu & nature ne produisent iamais rien en vain. Donques vne chose ne se peut ordõner sa fin elle mesme. Cela peut estre confirmé parce que les choses qui se rapportent à quelque fin, sont moins nobles que celles ausquelles elles sont ordõnees, à raison dequoy elles ne s'ordonneroient iamais elles mesmes à vne fin quand il seroit en leur puissance: parce que naturellement toutes choses recherchent leur perfection & excellence, & non à s'abaisser & à se diminuer. Et partant il faut qu'vne chose qui est pour quelque fin, soit ordõnee à sa fin par vn autre, au mesme instant qu'elle reçoit l'estre: autrement elle seroit en vain, comme il a esté dit. Vn homme se peut bien constituer quelque certaine fin pour vn dessein particulier, mais sa propre fin à laquelle il est destiné comme homme, c'est de la cause efficiẽte qui a constitué la nature humaine, qu'elle luy est ordonnee: sans qu'il luy soit concedé autre chose que la faculté de la cõnoistre, de la suiure, & d'y paruenir. Cecy se découure non seulement en toutes les choses naturelles & supernaturelles: mais la raison & l'experience nous le faict voir aussi tres-clairement és choses de l'art, qui imite la nature, & en toutes nos actions; car rien de tout cela ne se faict qu'en le destinant à quelque fin. L'armurier forge des armes, pour les gens de guerre: l'escuyer dresse les cheuaux pour le plaisir, ou pour les combats: les maisons sont basties afin d'euiter les iniures des saisons: nous fortifions nos villes pour les deffendre contre les ennemis: la guerre se faict pour viure en paix, & iouïr de la felicité: & ainsi de toutes les autres choses. Donques nous concluons que tout ce qui a vne cause finale, a vne cause efficiente aussi. Cecy peut estre confirmé parce que Dieu qui n'a point de cause efficiẽte, n'a point aussi de cause finale, comme nous le dirons par-cy apres.

Que l'vniuers a vne cause finale & vne cause efficiente par consequent.

CHAPITRE III.

Ἐπεὶ δὲ ποιοῦσιν αἱ τέχναι τὴν ὕλην· αἱ μὲν ἁπλῶς· αἱ δὲ, εὔεργον· καὶ χρώμεθα, ὡς ἡμῶν ἕνεκα πάντων ὑπαρχόντων· (ἐσμὲν γάρ πως καὶ ἡμεῖς τέλος.

Ἐπειδὴ ὁρῶμεν τὰ μὲν ἀεὶ ὡσαύτως γινόμενα· τὰ δὲ, ὡς ἐπὶ τὸ πολύ· φανερὸν ὅτι οὐδετέρου τούτων αἰτία ἡ τύχη λέγεται, οὐδὲ τὸ ἀπὸ τύχης.

Ἀλλὰ ὅταν τοῦτο ἀεὶ ἢ ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ γίγνηται, οὐ κατὰ συμβεβηκός, οὐδὲ ἀπὸ τύχης· ἐν δὲ τοῖς φυσικοῖς ἀεὶ οὕτως, ἂν μή τι ἐμποδίσῃ.

Ἅμα δὲ καὶ οὐκ ἔστιν ἐν τοῖς φύσει τὸ ὡς ἔτυχεν· οὐ δὲ τὸ πανταχοῦ καὶ πᾶσιν ὑπάρχον, τὸ ἀπὸ τῆς τύχης.

Τὰ γὰρ γινόμενα φύσει, πάντα γίγνεται, ἢ ἀεὶ ὡδὶ, ἢ ὡς ἐπὶ τὸ πολύ· τὸ δὲ παρὰ τὸ ἀεὶ, καὶ ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ ἀπὸ ταὐτομάτου, καὶ ἀπὸ τύχης.

Arist.l.2.phys.c.2.t.24. Cùm aut artes materiam faciant, aliæ simpliciter, aliæ ad opus idoneã: nosque his omnibus vtamur, tanquam nostra causa sint (sumus enim & nos aliquo modo finis. &c.

C.5.t. 48. Cùm videamus quædam semper, alia plerumque eodem modo fieri: manifestũ est neutrius horum causam dici aut fortunam, aut quod est fortuitum.

C.8.t.85. Sed cùm hoc semper aut plerumque fit: tunc non fit ex accidenti, nec à fortuna: in rebus verò naturalibus semper ita fit, nisi quid impediat.

L.2.de cœl.c.5.t.45. In hisce quæ sunt à natura nõ est id quod fit à casu, neque id quod vbique & in omnibus proficiscitur, à fortuna.

L.2.de generat.& corrupt.c.6. Omnia quæ natura gignuntur, aut semper sic aut plerumque fiunt, quæ verò non semper, aut plerumque fiunt, à casu & fortuna fieri assolet.

AINSI que nous connoissons que les parties de l'vniuers ont chacune à part vne certaine fin & vn but; parce que nous les voyõs proceder tousiours ou pour le moins le plus souuent d'vne mesme façon en leurs effects & en leurs operations, chacune selon la maniere de sa nature, comme nous l'auons montré ailleurs: semblablement quand plusieurs choses de diuerse nature se raportent par vn certain ordre entre-elles, en dépendant les vnes des autres, auec certains degrez & proportions de leurs actions & passiõs, & de la

de la situation de leur lieu, selon leurs differentes natures, & qu'elles procedent tousiours en cela d'vne mesme maniere : c'est vn signe manifeste qu'elles ne conuiennent point en cet œuure par hazard, & que partant elles ont toutes ensemble vne certaine fin cōmune à laquelle elles tendent, & pour l'amour de laquelle elles sont. Or les parties du monde quelques diuerses qu'elles soient tendent toutes à la constitution de l'vniuers, auec vn ordre, & selon de certaines loix qu'elles obseruent inuiolablement chacune en particulier, & toutes en general, procedant en tout temps par leurs operations à cet effect, auec vne telle conspiration, temperie & moderation; que les contraires mesmes semblent estre assemblees par leur discorde en vne alliance perpetuelle & liens d'vn nœud indissoluble, par le moyen de cette fin commune où elles tendent, laquelle les vnit ainsi. Et certes ie croy qu'il n'y a personne qui puisse en penser autremēt en éleuāt les yeux au Ciel, & contemplant la dependance & l'enchainement qui est entre les causes premieres & secōdes, entre les choses superieures & les inferieures, depuis les plus esleuees iusques aux plus basses, & depuis les plus excellentes iusques aux moindres de degré en degré, en leurs actions & passions des vnes enuers les autres, & leur progrez & succez, en leur naissance & decadence: & en la conseruation de l'estre de chacune en particulier, & de celuy de l'vniuers en general, & tout cela par vn ordre reglé & perpetuel. Suiuant lequel nous voyons que les corps celestes sont meus incessamēt par les intelligences, d'vn mouuemēt reglé chacun de sa maniere : & que selon l'ordre de dépendance que l'vn a de l'autre, ils iettent leurs influences & agissent sur les elements & sur les choses elementaires icy bas. Les elements qui patissent & sont émeus tant par le mouuemēt des corps celestes que par leurs influences, & du concours desquels ils reçoiuent de l'aide en leurs operations, cōme de leurs causes premieres : s'entre alterent & se meslent ensemble continuellement, & de leurs mutuelles alterations & meslanges tous ensemble, cōposent tous les autres corps naturels, & sont causes de la mort, de la vie, de la generation & corruption des choses elementaires, & les conseruent en leur estre, autant que la nature de chacune le porte : si sa duree n'est abregee deuant son temps par la violence de quelque accident estrange & de dehors. Les autres corps puis apres tout de mesme, font continuellement leurs operatiōs par vn certain ordre reglé & continuel, chacun à part & tous ensemble en general. Cet ordre & dependance se faict encores remarquer par la perpetuelle conuersiō des eaux de l'Ocean en nuees, par leur resolution & pluies pour arrouser la terre & la rendre fertile, & par leurs assemblees en ruisseaux, en lacqs, & en fleuues, retournant à la mer dont elles sont parties. De quoy il aduient que la terre & les eaux produisent tout ce qui est suffisant pour la nourriture & conseruation des animaux. Bref le Ciel eschauffe, humecte & faict produire la terre : & non seulement pour l'estre des choses, mais pour leur bien estre aussi & tout cela encores par vn certain ordre entre elles. Car les choses inanimees se rapportent aux animees, & celles-cy les vnes auec les autres. A sçauoir premierement les vegetatiues aux sensitiues : & tous les deux aux raisonnables : d'autant que comme dit Aristote, toutes choses sont pour l'amour de l'homme, qui est en quelque maniere, la fin du monde inferieur. Et de faict le Ciel eschauffe, humecte & faict produire la terre & non pour soy : la terre produict & nourrit les herbes & n'en a que faire : les herbes nourrissent les animaux : les animaux & tout le reste seruent à l'homme. Tellement que comme les diuers organes & membres de l'animal, sont tous ordonnez pour sa conseruation: toutes les parties de l'vniuers se rapportent les vnes aux autres par vn certain ordre reglé & toutes à vne fin commune, qui maintient & conserue l'vnité au monde. De telle sorte que si les fins des choses n'estoient ainsi ordonnees l'vne à l'autre, pour se rapporter à vne fin commune, mais qu'elles tendissent à plusieurs sans s'assembler en vne seule, qui leur fust commune; l'vnité de l'vniuers ny son ordre ne pourroient estre gardez en elles: il n'y auroit que desordre & confusion : & le monde se dissoudroit par la tendance des choses, les vnes à vne fin, & les autres à vne autre. Dōques les parties de l'vniuers, outre la fin où chacune d'elles tend en particulier, ont toutes ensemble encores vne fin commune, à laquelle elles se rapportent. Et partant l'vniuers, à raison de l'vne & de l'autre fin des parties dont il est composé, a vne cause efficiente qui la produict : car comme nous l'auons prouué, tout ce qui a vne cause finale en a vne efficiente aussi.

Que l'vniuers a esté produict expres par quelque cause par soy, & non par accident du hazard, ny de la fortune.

CHAPITRE IIII.

Ἀπὸ τύχης δ' οὐδὲν ἕνεκά του γίνεται.

Εἰσὶ δέ τινες, οἳ καὶ οὐρανοῦ τοῦδε, καὶ τῶν κοσμικῶν πάντων αἰτιῶνται τὸ αὐτόματον· ἀπὸ ταὐτομάτου γὰρ γίγνεσθαί φασι τὴν δίνην καὶ τὴν κίνησιν, διακρίνασαν καὶ καταστήσασαν εἰς ταύτην τὴν τάξιν τὸ πᾶν.

Οὐ δὲ τὸ πανταχοῦ καὶ πᾶσιν ὑπάρχει, τὸ ἀπὸ τῆς τύχης.

Οὐθὲν ὡς ἔτυχε γίγνεται τῶν κατὰ φύσιν.

Arist. l. 2. poster. c. 11. t. 55. A fortuna verò nihil fit alicuius gratia.

L. 2. phys. c. 2. t. 44. Sunt autem nonnulli, qui & cœli huius, & omnium mundi partium causam adscribunt casui: casu enim fieri aiunt conuersionẽ, & motum, qui vniuersum distinxit & redegit in hunc ordinem.

L. 2. de cœl. c. 8. t. 45. Neque id quod vbique et in omnibus est, proficiscitur a fortuna.

L. 3. c. 2. t. 24. Nihil eorum quæ sunt secundùm naturam fit fortefortuna.

IL est tout euident que les choses diuerses, qui procedent tousiours en leurs actions & en leurs œuures, selon qu'il est conuenable à leur nature, les rapportant toutes à quelque certaine fin commune, auec vn ordre continuel, & par vne proportion infaillible; ont toutes esté faittes expres pour ces operations & pour ces ouurages la: & que ce n'est point par accident du hazard ou de la fortune, qu'elles ont esté produittes, ny quelles gardẽt vne telle reigle si iustemẽt & infailliblement: cõme l'experience nous le mõtre chacun iour en toutes les artificielles, & és moindres de nos actiõs & desseins. Et si quelqu'vn estoit si priué de sens commun & abandonné de iugement naturel; que de dire en voyant toutes les rouës & ressorts d'vne orloge se mouuant soy mesme, selon vne dépendance les vnes des autres, & vn rapport ordonné pour marquer egalement, par vne certaine reuolution successiue, les heures du iour & de la nuict, qu'elles distinguent: ou en considerant l'artifice de quelque belle maison qui fust bien proportionnee en ses parties, & d'excellente architecture: ou vn nauire bien faict & appareillé de toutes ses voiles & cordages: que ces choses fussent ouurage de la fortune, ou que le seul hazard eust mis les mains à leur fabrication: il n'y a personne qui ne se moquast de luy, comme d'vn fol insensé tel qu'il seroit. Semblablement quand nous considerons quelque belle disposition & sage ordonnance en la conduitte & au regime d'vne famille ou d'vne Republique; en laquelle les parties font toutes en general & chacune en particulier, leur deuoir de s'acheminer vers la fin qui leur est proposee: nous demeurons asseurez sans aucũ doubte, que cela a esté institué & faict expres pour vne telle fin: & qu'il n'est pas en la puissance du hazard ny de la fortune, de produire des effects si bien reglez & ordonnez. Donques à plus forte raison toutes les parties dont l'vniuers est composé: comme entre autres l'exercite des corps celestes si merueilleusement disposez à leurs actions & influẽces, sur les inferieurs qui en dépendent: l'admirable situation des elements: à sçauoir la terre suspenduë entre les airs, qui est le centre du monde, laquelle est enuironnee des autres elements, qui s'en approchent ou reculent vers le Ciel de degré en degré, selon que l'estendue ou resserrement de leur matiere requiert vne plus grande ou moindre espace: les bornes de la mer où elle se contient sans iamais les violer par son flus & reflus contre sa propre nature: afin de laisser vne partie de la terre découuerte, pour le bien des choses animees: les essences des choses proportionnees en perfection de degré en degré: à sçauoir l'estre: l'estre & le viure: l'estre & le viure & le sentir: & l'estre, le viure, le sentir & le ratiociner: qui se trouuent és choses inanimees, és vegetaux, és animaux bruts, & en l'homme. Et en somme la grande multitude de diuers organes auec tant de prouidence au corps des animaux, & leurs membres admirables: non seulement pour la beauté & elegance: mais aussi pour leur aptitude, à tant de diuers vsages & si differentes functions, à quoy ils se rapportent, selon vn ordre certain pour seruir à l'animal. Toutes ces choses dy-je qui procedent sans iamais varier de leur reigle, auec vn ordre perpetuel constãt & si admirable, & conspirent auec tant de proportion à vne fin commune, par vne mutuelle dépendance, les vnes des autres, qu'il n'y a aucun art qui en sceust approcher: ne peuuẽt auoir esté faittes ny addressees à cet effect par le hazard ny par la fortune: mais il faut que ce soit vne cause par soy qui ait produit toutes ces choses, & les ait ainsi enchainees expres

& esta-

& estably vn tel ordre. C'est pourquoy Aristote dit qu'il n'est pas raisonnable qu'vne si grande chose que l'ordre de l'vniuers, soit attribué au hazard & à la fortune : & que partant celuy qui a dit, que c'estoit vn entendement lequel estoit la cause de tout l'ordre en la nature & au monde, comme és animaux, semble estre sobre à comparaison des autres qui parlent temerairement. Et certes ie croy qu'il ne se trouuera point d'homme qui ait assez d'entendement, pour considerer le merueilleux artifice d'vne telle constitution de l'vniuers, & le rapport de toutes ses parties; qui ne iuge aussi par vn mesme, que le hazard n'en sçauroit estre l'autheur, & qu'il faut que ce soit quelque cause par soy, à qui la construction est deuë : tout ainsi qu'il ne s'est iamais trouué personne ayant leu l'Æneide de Virgile, ou de quelqu'autre œuure semblable, qui n'ait creu qu'elle a esté faitte expres : & qu'vn milion de caracteres iettees vn milion de fois au hazard, ne sçauroient s'assembler pour en composer le moindre vers : ou apres auoir veu la sphere de verre d'Archimede se mouuant d'vn mouuement conforme & semblable à celuy du vray Ciel, & des corps celestes, ou seulement ouy parler de la description de sa fabrique (bien qu'infiniement inegale à celle du monde superieur) se soit allé imaginer qu'elle fust faitte par hazard. Et croy encores, qu'il ne s'en trouuera point à l'aduenir, qui peust estimer que quelque excellent tableau soit faict par quelques peintures renuersees par hazard. Dauantage si les diuerses parties, dont le monde est composé, se fussent assemblees par hazard, comme Empedocles Democrite, & Epicure disoient; elles seroient desia dissoultes : car le hazard n'est iamais perpetuel. Et en somme qui voudroit attribuer l'ouurage de l'vniuers auec son ordre & ses loix à la temerité & au hazard; cettuy la seroit bien hazardeux & temeraire luy mesme. Et partant nous conclurons, que ce qui a produict l'vniuers auec cette belle ordonnance dont chaque chose qui y est cōtenue & le compose, se rapporte à sa fin particuliere, & toutes à vne commune: est quelque cause par soy qui la construit expres, est non le hazard & la fortune.

Que la cause qui a produit le monde est vne.

CHAPITRE V.

Εἴπερ οὖν ἀΐδιος ἡ κίνησις, ἀΐδιον καὶ τὸ κινοῦν ἔσται πρῶτον, εἰ ἕν· εἰ δὲ πλείω, πλείω τὰ ἀΐδια· ἓν δὲ μᾶλλον, ἢ πολλά, καὶ πεπερασμένα, ἢ ἄπειρα, δεῖ νομίζειν· τῶν αὐτῶν γὰρ συμβαινόντων, ἀεὶ τὰ πεπερασμένα μᾶλλον ληπτέον· ἐν γὰρ τοῖς φύσει, δεῖ τὸ πεπερασμένον καὶ τὸ βέλτιον, ἐὰν ἐνδέχηται, ὑπάρχειν μᾶλλον· ἱκανὸν δὲ, καὶ εἰ ἕν, ὃ πρῶτον τῶν ἀκινήτων ἀΐδιον ὂν, ἔσται τοῖς ἄλλοις ἀρχὴ κινήσεως,

Ὅπου γὰρ ἐνδέχεται, μίαν βέλτιον ἢ πολλάς.

Τὰ δὲ ὄντα, οὐ βούλεται πολιτεύεσθαι κακῶς· οὐκ ἀγαθὸν πολυκοιρανίη, εἷς κοίρανος.

Arrst. l. 8. physi. c. 7. t. 48. Siquidem igitur motus sit aeternus, etiam primum mouens aeternum erit, si vnum sit: si vero multa, erunt multa aeterna: vnum autem esse potius, quam multa: & finita potius, quā infinita putare oportet: nam si eadē eueniant, semper finita potius sumenda sunt: in ijs enim quae natura constant, oportet id potius inesse, quod est finitum, & melius, si modo inesse possit: atqui sufficit, etsi vnum sit, quod cum primum sit inter immobilia, & aeternū, alijs erit principium motus.

L. 3. de partib. animal. c. 4. Vbicūque enim fieri potest vnum esse, quam multa melius est.

L. 11. Metap. c. 10. t. 54. Entia nolunt malè gubernari. Non est bonum pluralitas principatuum; vnus ergo princeps.

IL faut que la cause par soy qui a produict l'vniuers soit vne & seule, ou bien plusieurs ensemble. Que si plusieurs causes ont esté concurrentes à la constitution de l'vniuers, c'est parce qu'elles n'auoient pas le puissance chacune à part de le produire : & en ce cas leur vertu est donques foible & limitee. Et partant de toutes ensemble il ne s'en sçauroit faire vne infinie, telle que la production du monde la requiert: comme il sera montré. Si aussi toutes les causes qui se sont assemblees à la constitution du monde, sont suffisantes chacune à part pour le constituer : ce seroit en vain & inutilement qu'elles seroient conuenues ensemble en vne telle production, contre l'ordre de la nature, laquelle n'abonde iamais en choses superflues. Dauantage il paroist encores que ce ne peuuent estre plusieurs causes : parce que pour les faire si bien accorder ensemble à la production de toutes les choses de l'vniuers, pour les enchainer & faire tendre par leurs actiōs à vne seule mesme fin commune, nonobstant la diuersité de leur nature, auec vn ordre perpetuel si certain & inuariable : il seroit requis qu'elles fussent vnies en certaine maniere entre elles. Car il est tout euidēt, que plusieurs ne peuuent pas vnir quelque grāde multitude de choses si diuerses & les accorder si bien, sans estre premierement vnis les vns auec les autres,

de quelques liés indissolubles & perpetuels: tellemēt qu'il faudroit encores recourir à vne autre cause superieure, qui leur eust donné ce consentement en vnité, pour vne telle cōstruction, & qu'il les y contint perpetuellement : afin de les accorder à la conduitte & conseruation perpetuelle, d'vne machine de tant de diuerses parties si bien ordonnees: tout ainsi que quand plusieurs artisants diuers trauaillent à la construction de quelque grand edifice, ils ont besoing d'vn architecte pardessus tous, qui les conduise & maintiēne en ordre & vnité: (Et de cette sorte nous voyons qu'vne famille, vne armee, vne Republique, sont maintenues par vn chef qui vnit les parties: & que l'hōme mesme ne peut pas gouuerner son petit monde en vn estat reglé, si l'entendement seul n'est le superieur.) n'y ayant point de raison que les parties de l'vniuers peussent tousiours cōuenir à cet effect: & que les choses qu'il comprend en soy, suyuissent continuellemēt leur ordre & leur nature sans se confondre, si elles n'estoient ainsi vnies par quelque cause qui soit vne de soy: sans laquelle toutes ne feroient pas tousiours vne mesme operation en certains tēps limitez. Mais au contraire toutes choses seroient produittes promiscuement les vnes auec les autres, de sorte que les hommes naistroient de la mer, les poissons de la terre, & toutes les autres natures iroient tout de mesme en confusion de leur part: ce qui est tout plain d'absurdité & contre les loix de la nature, qui n'est iamais confuse ny desordonnee en ses œuures. Cela se connoist encores en toutes les choses qui ont quelque forme d'vnité si clairement, qu'on ne le sçauroit nier, qu'en repugnant à la raison humaine, & en se declarant plus irraisonnable que les bestes. Donques la cause qui a produict toutes choses n'est pas plusieurs, mais vne seule & par soy: telle qu'elle estoit requise par l'vnité de l'vniuers: attendu que ce qui est vn par soy, est plus conuenablement cause de l'vnité, que plusieurs vnis par accident. A quoy ie puis adiouster que ce qui peut estre mieux faict par vne seule cause, il est meilleur de le faire par elle seule, que nō pas auec plusieurs. Or l'ordre de l'vniuers a peu estre mieux fait par vn que par plusieurs: (car le principe de tout ordre procede d'vn, & se reduict à vn.) Et partant puisqu'en la nature les choses procedēt & sont faittes tousiours par les meilleurs moyens qu'il est possible, l'vniuers a esté produict par vne seule cause. Au moyen dequoy nous pouuōs conclure par ce discours, qu'il n'y a qu'vne seule cause, laquelle a produit l'vniuers.

Que la cause qui a produict l'vniuers est efficience & ce que nous appellons Dieu.

CHAPITRE VI.

Ὅθεν γὰρ ἡ τῆς κινήσεως ἀρχὴ πᾶσιν, ἐκείνην αἰτίαν νομιστέον πρώτην.

Arist. l. 1. meteor. c. 2. Ea siquidem causa prima putanda omnibus est, vnde motus principium existit.

CETTE cause qui a ainsi produict toutes les choses de l'vniuers, ne peut estre la materielle: car sa causalité & puissance n'est que de patir & non d'agir, & addresser les choses à quelque fin. Cela ne peut aussi appartenir à la forme informante: attendu que sa causalité est d'estre partie, principe de mouuoir la chose à la fin particuliere, où sa nature est ordonnee, & donner l'estre specifique. Il y a aussi peu d'apparence que ce soit vne forme assistante, comme les intelligences qui meuuent les corps celestes, pour le moins selō qu'elle est telle: car l'office de celle-cy n'est pas de donner l'estre, mais seulement de mouuoir quelque corps qui est desia constitué en estre: comme il sera dit cy-apres. Ce n'est pas la cause finalle aussi, pour le moins entant qu'elle est cause finale: car elle ne s'ordōne pas les choses, mais tant s'en faut elles luy sont ordonnees selon qu'elle est cause finale. Il reste donques que cette production de toutes les choses de l'vniuers appartient à la cause efficiente. Donques il y a vne seule cause efficiente qui a ainsi produict toutes choses. Or cette cause efficiente qui a ainsi produict toutes choses, ne peut estre que la premiere de toutes les causes efficientes, & deuant toutes les autres causes: car si elle estoit moyenne elle auroit esté faicte par vne qu'elle n'auroit pas produitte: & s'il y auoit d'autres choses deuant elle, ou aussi tost qu'elle, il faudroit qu'elle n'eust pas faict toutes choses: en quoy il y auroit de la contradiction enuelopee. Donques nous pouuons conclure qu'il y a vne seule premiere cause efficiente, laquelle a produict l'vniuers & addressé toutes les choses qu'il contient à vne fin commune & chacune à la sienne particuliere. Or cette premiere

cause

cause efficiẽte est ce que nous appellons Dieu: car ce ne peut estre vn autre que luy qui ait produict le monde. Et partant cette mesme preuue de la production de l'vniuers, sert pour montrer que Dieu est, à quiconque voudroit repugner au consentement commun, & à l'accord de tous les hommes: & estre si dénaturé que de ne croire pas à la voix de la nature mesme, qui le crie tant qu'elle peut, & nous fait voir par ses creatures visibles, dont le monde est composé, qu'il y a vn Createur, biẽ qu'il soit inuisible. En quoy elles seruent de liure pour montrer par leurs merueilles, qu'elles portent de toutes parts l'excellence & la puissance infinie de l'Architecte qui la construict.

Que Dieu a destiné chaque chose à sa fin, & est la fin de toutes.

CHAPITRE VII.

LA derniere fin de quelque agent que ce soit, entant qu'il est agent, & selon son intention, c'est luy mesme: car tout ce que nous faisons, n'est que pour l'amour de nous. A cause de quoy tout ainsi que l'artisan en faisant ses ouurages, les ordonne, & dispose la forme de chacune selon sa maniere, à vne certaine fin commune, qui est le bien estre & la commodité de la vie des hommes: & chacune à part a la sienne propre & particuliere, à quoy il les a destinees, & pour laquelle il s'est mis à la faire & à leur donner la forme conuenable à son desseing. Semblablement Dieu qui est la premiere cause efficiente a addressé en produisant l'vniuers, chacune des choses dont il est composé, à la fin commune, à laquelle sa diuine sapience les a ordonnees toutes en general: & chacune à celle qui luy est propre: & leur a donné vne nature & des facultez conuenables pour paruenir aux effects qu'elles doiuent produire, afin qu'elles ne fussent point en vain, inutiles & otieuses: ce qu'elles eussent esté sans cela. La fin cõmune des choses est double, ainsi qu'il a esté dit ailleurs. La premiere fin est de composer l'vniuers comme parties, & le conseruer de tout leur pouuoir, chacune selon sa maniere: comme cela se connoist en leurs effects, & operations. Et quant à la seconde & derniere, c'est Dieu tout bon & tout sage, qui les a addressees à sa diuine bonté, dés l'instant de leur creation; & de qui elles dépendent, tant en la production de leur estre & de leur essence, qu'en leur conduitte & conseruation. En la mesme maniere qu'vne armee bien ordonnee, a ses mouuements selon la regle & ordonnance du general qui la leue, qui la conduict & la commande, ainsi qu'il sera declaré cy-apres. Au moyẽ de quoy les choses procedent de Dieu, comme de leur premier principe, & y retournẽt comme à leur fin, ainsi que les fleuues tirent leur origine & leur source de l'Ocean, & y recourent par vn flus continuel. Et partant Dieu est Alpha & Omega, le commencement & la derniere fin de toutes choses: comme il est bien raisonnable. Premierement, parce que la fin estant la premiere entre toutes les cau es finales: attendu qu'elles s'y rapportent toutes, & sont pour l'amour d'elle: il appartient au premier efficient qui est Dieu, la premiere de toutes les causes, d'estre la derniere fin de toutes choses, & partant leur fin commune. Secondement, Dieu estant seul qui a faict le monde & qui le pouuoit faire, il a esté raisõnable qu'il fust faict pour luy: c'est à dire afin que l'vniuers fust vn liure des perfections diuines, par lequel toutes les creatures intellectuelles connussent, aimassent, & glorifiassent ce souuerain Seigneur.

Quant à la fin particuliere des choses, c'est, comme nous auons dit, leur estre, sa conseruation & leur bien estre, à quoy elles tendent toutes, & pour l'amour de quoy chacune faict ses operations, qui se rapportent à leur fin commune: vers laquelle elles procedent diuersement. Car les vnes s'y meuuent & ne la connoissent aucunement: les autres y vont en connoissant leur fin particuliere, sans sçauoir toutesfois que ce soit leur fin & leur perfection: & les autres s'y aduãcent en cõprenant bien & conceuant ce que c'est & leur fin particulieremẽt, & leur felicité, & la commune à quoy toutes les autres se rapportent: mais c'est fort imparfaittement. Les choses inanimees & les vegetaux ne connoissent point du tout leur fin. Les animaux sensitifs connoissent la leur, & y tendent: mais c'est auec vne connoissance imparfaitte, qui ne leur montre que l'obiect seulement, comme vne chose bonne & conuenable à leur nature, pour la suiure en estãt esmeus & incitez: sans comprendre qu'ils vont à leur fin & à leur perfection: là où les hommes peuuent

connoistre non seulement leur propre fin; mais aussi quelle est leur fin : & qu'ils sont encores pour l'amour d'vne autre fin.

Διὸ καὶ τοὺς ἀρχιτέκτονας περὶ ἕκαστον τιμιωτέρους, καὶ μᾶλλον εἰδέναι νομίζομεν τῶν χειροτεχνῶν, καὶ σοφωτέρους, ὅτι τὰς αἰτίας τῶν ποιουμένων ἴσασιν· οἱ δ' ὥσπερ καὶ τῶν ἀψύχων ἔνια, ποιεῖ μὲν, οὐκ εἰδότα δὲ ποιεῖ, οἷον καίει τὸ πῦρ.

Arist. l. 1. metap. c. 1. t. 3. Unde fit vt Architectos in vna quaque re majoris dignos honore, doctiores, sapientioresque opificibus esse existimemus, quod teneant causas rerum quæ fiunt. illi verò perinde se habeant, ac res quadam inanime, quæ faciunt illæ quidem, sed nulla cogitatione faciunt; quo pacto ignis comburit.

La raison de ce diuers progrés des choses & de leur differẽte maniere d'operer. & de se mouuoir pour arriuer vers leur fin; vient de ce que Dieu a procedé en la creation de l'vniuers comme vn grand architecte: lequel ayant en desseing la construction de quelque superbe bastiment, ordonne à chacũ des ouuriers dont il se sert ce qu'il doit faire en particulier : assignant aux moindres la plus vile besongne, sans leur declarer aucune chose de son intention : & donnant aux autres qu'il employe à des œuures plus importantes, quelque peu de connoissance de leurs ouurages. Et quant aux tiers, ceux la sçauent ce que les premiers & les seconds operent, & connoissent ce qui est de leur charge particuliere, & à quoy l'ouurage se rapporte : sans comprendre toutesfois distinctement la fin du desseing, ny du bastiment, pour lequel ils trauaillent tous : l'Architecte s'en estant reserué l'entiere connoissance à luy seul. Car les choses inanimees & les plantes tendent à leur fin suiuant la volonté du grand Architecte du monde, sans en connoistre rien; non plus que les tireurs de pierre, & autres semblables manœuures. Et les animaux sensitifs ont quelque connoissance, mais petite, ressemblant aux tailleurs de pierre, maçons & charpentiers, qui donnent la figure & assemblent les materiaux, selon l'ordre que leur prescriuent les conducteurs de l'œuure: lesquels sçauent la forme que l'architecte a designee à l'edifice, sans en entendre la fin, & ausquels se rapportent les animaux raisonnables : à sçauoir les hommes, d'autant qu'ils ont vne plus excellente condition que toutes les choses inferieures.

Que le Ciel n'est point le premier efficient, ny par consequent Dieu.

CHAPITRE VIII.

Ξενοφάνης δὲ εἰς τὸν ὅλον οὐρανὸν ἀποβλέψας, τὸ ἓν εἶναί φησι τὸν θεόν.

Arist. l. 1. metap. c. 5. t. 1. Xenophanes autem in totum Cœlum respiciens, vnum ipsum ait Deum.

XENOPHANES disoit que le Ciel estoit Dieu, comme Aristote le rapporte: mais cela est faux : car puisque le Ciel ne se meut pas luy mesme, comme nous l'auons mõtré, il faut que la cause qui le meut, soit d'vne plus excellente nature que luy : attendu que l'agẽt est plus noble que le patiẽt. Donques elle n'est point produitte par le Ciel ny par vn autre qui ait receu de luy la vertu de produire: car les choses n'agissẽt point pardessus l'excellence de leur nature. Or si la cause motiue du Ciel n'est point produitte par le Ciel mediatement ny immediatement : nous pouuons bien conclure que le Ciel n'est pas le premier efficient, ny par consequent ce que nous appellons Dieu. Dauantage, puisque le Ciel faict ses mouuements & ses reuolutions, & iette ses influences icy bas, pour les choses inferieures, & principalement pour l'homme: s'il les auoit faittes, il se les seroit ordonnees comme à leur fin, & ne leur seruiroit pas, comme si la sienne consistoit en cela.

Que Dieu est eternel.

CHAPITRE IX.

Γεννᾷ δ' οὐθὲν αὐτὸ ἑαυτό, ἀλλὰ σῴζει.

Τὸ δὲ ἀΐδιον καλὸν, καὶ τὸ ἀληθῶς καὶ πρότερον ἀγαθόν· καὶ μὴ ποτὲ μὲν, ποτὲ δὲ μή· θειότερον καὶ τιμιώτερον, ἢ ὥστ' εἶναί τι πρότερον.

Ὅτι μὲν οὖν ἐστὶν οὐσία τις ἀΐδιος, καὶ ἀκίνητος, καὶ κεχωρισμένη τῶν αἰσθητῶν, φανερὸν ἐκ τῶν εἰρημένων.

Arist. l. 2. de anim. c. 4. t. 47. Nihil autem se ipsum generat, sed conseruat.

De animal. mot. c. 6. Sempiternum autem pulchrum, & id quod vere & primo est bonum: neque modo quidem est, modo verò non est: Diuinius profectò honorabilius q. est, quã vt illo quicquã sit prius.

L. 11. metap. c. 7. t. 41. Quod itaque est aterna quadam immobilisque substantia, et à sensibilibus separata, constat ex dictis.

Dieu

DIEV estant le premier efficient qui a produict l'vniuers, il n'a point esté produict quant à luy, & est sans commencement : car il faudroit que c'eust esté par quelque agent premier qui le precedast : attendu que ce qui produict a l'estre, & la chose qu'il produict passe du non estre à l'estre. Mais il ne peut y auoir d'efficient qui precede le premier efficient. Et puis ayant produict toutes les choses de l'vniuers : il n'y auoit rien auparauant luy, par quoy il peust estre produict. Il ne s'est pas aussi produict luy mesme: car riē ne s'engendre soy mesme: d'autant qu'il faudroit pour cet effect, qu'il eust esté pour se produire, premier que d'estre: chose qui est impossible. Doncques Dieu a tousiours esté & n'a point eu de commancement. D'auātage, tout estant a esté produict, ou n'a pas esté produict: (car de deux cōtradictoires l'vn doit estre vray.) Mais toutes les choses de l'vniuers ne peuuent pas estre faittes: car tout ce qui est produict, est produict par vn autre. Et partāt s'il n'y auoit quelque chose qui ne fust point produitte, le progrez seroit en infiny : ce que nous auons montré estre impossible. Doncques il est necessaire que quelque chose n'ait point esté produitte, & soit sans commancement: & cela est le premier efficiēt, à sçauoir Dieu. Il ne prendra point de fin aussi : car il faudroit qu'il se la donnast luy mesme, ou qu'il fust corrompu par vn autre. Or il ne se destruira pas luy mesme : attendu que toutes choses tendent naturellement à la conseruatiō de leur estre, & fuiēt de le perdre. Ce ne sera pas aussi par vn autre qu'il sera corrompu: car le premier efficient qui a donné & limité l'estre à toutes choses, ne leur a pas estēdu la puissance iusques là, de le pouuoir quelquesfois destruire, cela estant impossible, & contre la nature de chaque chose, qui a en soy vn desir empraint de se conseruer en estre, autant qu'elle peut. Et puis d'ailleurs, c'est vne maxime receuë entre les Philosophes, que ce qui n'a point de commencement & n'aura point de fin, est eternel: car les choses qui ont tousiours esté & demeureront tousiours, sont eternelles. Doncques Dieu est eternel Aristote a voulu prouuer qu'il y auoit vne substance eternelle par l'eternité du mouuement & du monde: mais nous refutons ses arguments au liure du monde, & montrons par ses propres principes que le monde est creé en temps : Dequoy il s'ensuit, qu'il a deduict vne conclusion vraye, d'vne proposition fauce. Laquelle conclusion se peut colliger r du contraire de sa conclusion, en cette sorte.

Arist. phys. 8. & Met. 12.

Γενέσεως δὲ καὶ φθορᾶς, οὐδαμῶς οἷόν τε αὐτῷ αἴτιον εἶναι αὐτὸ οὐδέν· προϋπάρχειν γὰρ δεῖ τὸ κινοῦν τοῦ κινουμένου, καὶ τὸ γεννῶν τοῦ γεννωμένου· αὐτὸ δὲ αὐτοῦ πρότερον οὐδέν ἐστι.

Arist. de animal. mot. c. 5. Generationis autem & coruptionis minimè sibi ipsi quippiā causa esse potest: praecurrere enim debet motor id quod mouetur, & genitum generans : nihil autem se ipso est prius.

Si le monde n'est pas eternel, il n'a pas tousiours esté : & partant il a esté produit par quelqu'autre ou par soy mesme. Mais ce n'a pas esté par soy mesme : (car il auroit esté premier que d'estre, attendu que toute production suppose l'estre de celuy qui produit) dōcques ç'a esté vn autre qui l'a produit. Or cet autre qui l'a produit a esté produit par vn autre, ou ne la pas esté: s'il n'a pas esté produit par vn autre, il est eternel. Car tout ce qui a l'estre, & n'est point produit, a tousiours eu l'estre, comme Aristote le tient. S'il a esté produit, faut que ce soit par vn qui ait l'estre de soy ou non; & ainsi des autres, iusqu'à ce qu'on soit venu à vn non produit ; (car il n'y a point de progrez en infiny selon sa doctrine) lequel non produit est eternel

De l'eternité.

CHAPITRE X.

Θεοῦ δὲ ἐνέργεια, ἀθανασία· τοῦτο δ' ἐστὶ ζωὴ ἀΐδιος.

Τὰ δ' ἀΐδια ἀγένητα καὶ ἄφθαρτα.

Arist. l. 2. de cœl. c. 8. t. 17. Dei verò operatio immortalitas est. Hoc autem est perpetua vita.

L. 6. Eth. c. 3. Aeterna autem quae sunt, ea neque vnquam orta sunt, neque interire possunt.

LA duree de ce qui a tousiours esté & sera, sans iamais auoir eu commencement, ny estre subiect à prendre fin; & qui par consequent est deuant toute autre duree, & peut estre encores apres; s'appelle eternité, & ne conuient qu'à Dieu seul. Quelques-vns font entrer la permanence toute ensemble, en la definition de l'eternité; mais il me semble que cela appartient à l'essence & à l'existence des choses, dont les vnes sont permanentes, & les autres successiues, & non à leur duree, qui est quantité par analogie : & partant ie ne l'y

Alb. magn. lib. 4. phys. tract. 1. c. 5.

ay point mise: car encores que la permanence se trouue en Dieu; ce n'est pas entant qu'il est eternel, mais selon qu'il est pur acte. I'en dis tout de mesme de la definition de Boëce, qui dit que l'eternité est vne possession tout ensemble d'vne vie qui ne peut estre terminee. Et quant à ce que quelques vns disent, que l'eternité differe du temps, en ce que le temps a commencement & fin, & l'eternité n'a ny l'vn, ny l'autre; voulant que leur difference soit en ce que l'eternité est vne duree tout ensemble & inuariable, ainsi qu'est l'estre de Dieu: & que le temps est vne duree variable & successiue; telle qu'est l'estre d'vne chose corruptible. Il me semble aussi que cette difference n'est pas generale entre le temps & l'eternité, & qu'elle ne regarde la nature du temps seulement, que selon qu'il est pris pour la mesure de la duree des choses: & non entant qu'il signifie la duree mesme des choses: laquelle duree est permanente és choses permanẽtes: & partãt le temps ne differe point d'auec l'eternité, entant que duree, par l'estre successif & variable: ains seulement entant qu'il a commencement & aura fin, & l'eternité n'a l'vn, ny l'autre: car il est certain qu'vn homme sera tout ensemble homme, & inuariablement homme en son essence, cependant qu'il durera. Mais considerant l'eternité selon la mesure de la duree de Dieu, alors cette difference la distingue d'auec le temps: car le temps pris pour la mesure de la duree des choses subiectes à generation & corruption, n'est distingué que rationellement du mouuement du firmament, qui est vne chose successiue & variable. Il semble encores que la difference que S. Thomas met entre l'eternité & le temps, regarde plus la difference entre la chose eternelle & la temporelle, que leur duree, ny que la mesure de leur duree. Ie dis doncques qu'il n'y a point de difference entre le temps pris pour la duree des choses & l'eternité comme eternité, sinon en ce quil a commencement & aura fin, & l'eternité n'a point de commencement n'y n'aura point de fin: car si le temps n'auoit point eu de commencement, & ne deust point auoir de fin, suyuant l'opinion d'Aristote, & comme S. Thomas estime, que Dieu l'eust peu creer de toute eternité: sa nature successiue, non permanente ou tout ensemble, n'empescheroit pas que sa duree ne fust eternelle, qu'il n'eust l'eternité en luy, & que par luy on ne peust mesurer la duree des autres choses eternelles. Il me semble aussi, que combien que nous ne puissions pas mesurer toute la duree des choses eternelles par le temps: à cause que sa duree est moindre que la leur, & ne se peut iamais tant redoubter qu'elle l'égale; que neantmoins nous en pouuons bien mesurer autant, comme est celle du temps. Et est certain que comme la vie de l'Ephimere se mesure par le temps, qu'vne partie de l'eternité est égale à vne partie de la duree des choses temporelles: ou à toute leur duree, selon ce qu'on en voudra considerer: & que rien n'empesche, que nous ne puissions mesurer la duree des choses par elle; que parce qu'elle n'est pas sensible, ny successiue comme le temps.

Nous donnons aussi le nom d'eternité à ce qui mesure la duree eternelle: c'est à dire l'eternité: non qu'il faille estimer pourtant qu'elle puisse estre proprement mesuree. Car premierement pour mesurer la duree de quelque chose, la duree d'vne autre est requise, par la connoissance de laquelle nous puissions connoistre la quantité de la duree de celle qu'on mesure: attendu qu'il doit y auoir vne relation reelle de la mesure, à la chose qu'on mesure: & partant il faut que la distinction soit reelle entre elles. Et secondement il est requis à la mesure de la duree, qu'elle égale ou qu'elle excede la duree qu'elle mesure. Or il n'y a point de duree hors de Dieu, par laquelle nous puissions connoistre la sienne, dont il dure selon soy: (car il dure infinimẽt de tous costez,) & il n'y a point de duree infinie autre que l'estre infiny de Dieu, qui est l'eternité. Mais nous ne laissons pas de mesurer improprement selon nostre maniere de conceuoir & de conceuoir la duree de Dieu, par son eternité mesme: car en connoissant qu'il dure infiniment de tous costez, nous connoissons iusques-là autant qu'il dure. Et encores que l'eternité n'estant autre chose que l'estre de Dieu, elle soit toute ensemble comme nous auons dit; neantmoins nous en pouuons auoir des conceptions de la part de nostre entendement prieures & posterieures, comme celles du temps: mais elles ne sont pas fondees en parties reellement prieures & posterieures, comme celles du temps, qui sont successiues, quand il est pris pour la mesure de la duree; ains seulement, selon l'imagination & consideration de nostre entendement.

Comment

Comment Dieu est substance.

CHAPITRE XI.

Οὐσίαι δὲ τρεῖς· μία μὲν, αἰσθητή. &c. ἄλλη δὲ ἀκίνητος.

Ταύτας δεῖ οὐσίας εἶναι ἄνευ ὕλης· ἀιδίους γὰρ δεῖ. &c.

Ὅτι μὲν οὖν ἐστὶν οὐσία τις ἀΐδιος, καὶ ἀκίνητος, καὶ κεχωρισμένη τῶν αἰσθητῶν, φανερὸν ἐκ τῶν εἰρημένων.

Τἀγαθὸν ἰσαχῶς λέγεται τῷ ὄντι (καὶ γὰρ ἐν τῷ τί λέγεται, οἷον ὁ θεὸς, καὶ ὁ νοῦς.

Ἐν οὐσίᾳ μὲν ὁ νοῦς καὶ ὁ θεὸς· ἐν δὲ τῷ ποιῷ, τὸ δίκαιον· ἐν δὲ τῷ ποσῷ, τὸ μέτριον.

Arist.l.11.metap.c.5.t.29. Substantiæ tres sunt: vna sensibilis,&c. Alia immobilis &c.

C.6.t.30. Has oportet esse substantias absque materia: sempiternas enim esse oportet.

C.7.t.41. Quod itaque est æterna quedam immobilisque substantia,& ea sensibilibus separata, cõstat ex dictis.

L.1.Eth.c.4. Bonum totidem modis dicitur, quot id quod est: nã & in substantia dicitur, vt Deus & mens.

L.1.moral.Eud.c.8. Substantia enim mentem & Deum, qualitas iustum quantitas mediocre complectitur.

PVISQVE Dieu est eternel, il faut qu'il soit premier que tout autre estant: car il n'y a rien qui soit deuant l'eternité. Doncques si Dieu entre és predicaments, il est substance: car la substance est le premier de tous les estants, & tellement le premier, qu'il n'y en auroit aucun autre sans elle: attẽdu que tout ce qui est, est substãce ou accident, & l'accident n'a aucun estre, ny existance naturellement qu'en la substance: laquelle partant il presuppose: Doncques Dieu est substance. Secondement puisque Dieu a produict toutes les choses, il faut qu'il soit substance, car vn accident ne sçauroit produire de soy la substance qui est premiere & plus excellente que luy. Et puis, comme dit Auerroes, le nom de substance se dit plus veritablement du premier principe que des autres choses, attendu que sa substance est cause de la leur. La pluspart des Philosophes tiennent que Dieu n'est sous aucun des predicaments, parce qu'il est infiny & illimité, & rien n'y doit estre admis que les estants finis & limitez à quelque espece. Il n'entre point sous le predicament de la substance, parce qu'il n'a rien de commun vniuoquement auec aucun autre estant, comme il est requis à ce qui entre sous le genre: & puis son extresme simplicité empesche qu'il soit composé de genre & de difference. Et outre cela il ne peut y auoir en Dieu de difference proprement ditte: parce qu'il est de l'essence de la difference, qu'elle soit hors de la nature du genre: & il est impossible de separer en Dieu vn attribut d'vn autre, en sorte qu'ils ne demeurent pas mesmes reellement, à cause qu'il est tres-simple. Et neantmoins parce que Dieu a toutes les conditiõs requises à l'essence de la substance, on peut dire qu'il est substance & non accident: mais par analogie & non vniuoquement: car il est d'vne plus parfaitte maniere que toutes les autres choses, n'y ayant point de raison qu'elles luy fussent égales en quelque degré de perfection. Et de cette sorte se doit entendre ce qu'a dit Aristote, & qu'on peut tirer de luy, que Dieu est substance.

Que Dieu est immateriel.

CHAPITRE XII.

DIEV n'est pas materiel; car les choses en l'essence desquelles la matiere entre, sont sensibles, comme les sens nous l'apprennent. Mais le premier efficient ne tombe point sous leur connoissance, puisque personne ne l'a iamais connu & ne le peut connoistre naturellement, que par le discours de l'entendemẽt. Dieu doncques n'est pas materiel. Que si on obiecte que les formes substantielles des choses corporelles sont materielles en certaine façon, entant qu'elles sont tirees de la puissance de la matiere, & neantmoins sont insensibles; nous respõdrons premieremẽt, que celle du corps celeste, n'est pas le premier efficient, comme nous l'auons montré; & pour le regard des terrestres: que Dieu ne peut estre vne telle forme: parce qu'elle est corruptible: & luy estant eternel, il est incorruptible. Et puis il faudroit qu'il eust esté reduict en acte par quelque agent premier que luy, de la façon que les formes corruptibles sont engendrees & corrompues: chose qui ne peut estre: car il n'y a point d'agent qui precede le premier efficient.

Que Dieu est simple, & acte pur.

CHAPITRE XIII.

Δεῖ ἄρα εἶναι ἀρχὴν τοιαύτην, ἧς ἡ οὐσία ἐνέργεια.

Arist. l. 11. metap. c. 6. t. 30. Oportet igitur esse talo principium, cuius substantia actus sit.

DIEV estant le premier principe, il est simple en sa nature, sans aucune composition: car s'il estoit composé, il ne seroit pas premier principe: attendu que tout composé est posterieur aux choses qui le composent: & partant il est simple. Or tout ce qui est simple est puissance passiue ou acte: mais Dieu n'est pas puissance passiue: car il a produict toutes les choses, ce qu'vne telle puissance ne sçauroit faire: parce que les operations ne procedẽt que de l'acte. Ioinct qu'il ne se peut trouuer aucune chose qui soit puissance passiue, sans estre ioincte à vn acte: de quoy il s'ensuit qu'elle n'est pas simple. Or puisque Dieu, qui est simple, n'est pas puissance passiue, il reste doncques qu'il est acte: car comme nous auons dit, il n'y a rien de simple qui ne soit acte ou puissance passiue. Et d'autant que cet acte n'est pas meslé de puissance, attendu que Dieu est eternel, à quoy la potentialité repugne, il est acte pur.

Que Dieu est immobile & immuable.

CHAPITRE XIV.

Διτταὶ δὲ ἀρχαὶ αἱ κινοῦσαι φυσικῶς· ὧν ἡ ἑτέρα, οὐ φυσική· οὐ γὰρ ἔχει κινήσεως ἀρχὴν ἐν ἑαυτῇ· τοιοῦτο δ' ἐστίν, εἴ τι κινεῖ μὴ κινούμενον, ὥσπερ τό, τε παντελῶς ἀκίνητον, καὶ τὸ πάντων πρῶτον.

Ἀναγκαῖον εἶναί τι, τὸ ἀεὶ ἀκίνητον μὲν αὐτὸ πάσης τῆς ἐκτὸς μεταβολῆς, καὶ ἁπλῶς, καὶ κατὰ συμβεβηκός, κινητικὸν δ' ἑτέρου.

Ὥστ' εἴπερ ἀνάγκη συνεχῶς εἶναι κίνησιν· εἶναί τι δεῖ τὸ πρῶτον κινοῦν ἀκίνητον, καὶ μὴ κατὰ συμβεβηκός.

Ὅτι ἐστὶ τὸ μὲν, ἀκίνητον τὸν ἅπαντα χρόνον, τὸ δὲ, κινούμενον ἀεί· τούτων δὲ, περὶ μὲν τῆς ἀκινήτου ἀρχῆς, τῆς ἑτέρας καὶ προτέρας διελεῖν ἐστὶ φιλοσοφίας.

Ἐπεὶ δ' ἦσαν τρεῖς οὐσίαι, δύο μὲν αἱ φυσικαί, μία δὲ ἡ ἀκίνητος.

Ἡ μὲν γὰρ ἀρχὴ καὶ τὸ πρῶτον τῶν ὄντων, ἀκίνητον καὶ καθ' αὑτό, καὶ κατὰ συμβεβηκός.

Arist. l. 2. phys. c. 7. t. 37. Duo autem sunt principia mouentia naturaliter, quorum alterum non est physicum, quia non habet in se principium motus: tale autem est si quid mouet, nec mouetur, veluti quod est omnino immobile, & omnium primum.

L. 8. c. 7. t. 46. Necesse est vt sit aliquid quod semper sit quidem immobile, et omnis mutationis expers, tam simpliciter quàm ex accidenti: vim autem habeat alterius mouendi.

T. 52. Quapropter si necesse est continenter esse motum: oportet esse aliquod primum mouens immobile, quod nec quidem ex accidenti moueatur.

L. 1. de generat. & corrupt. c. 3. t. 14. Esse inquam aliud quod in omni tempore predurat immobile & aliud quod in motu semper est. Sed de principio illo quod mutationi non est obnoxium, primæ philosophiæ est determinare ac pertractare.

L. 11. metap. c. 6. t. 29. Cum verò tres sint substantiæ, duæ quidem naturales, alia autem immobilis.

C. 8. t. 43. Principium enim ac primum entium, tum per se, tum per accidens, immobile est.

DIEV ne pouuant estre meu par vn autre superieur, attendu qu'il est le premier efficiẽt, & que tout mouuant est efficient, il faut s'il est mobile, qu'il se meuue soy mesme. Or premierement pour le regard du mouuement de lieu, l'immensité de Dieu, c'est à dire, sa presence en tout lieu, dont nous parlerons cy apres, montre qu'il est immobile pour ce regard. Secondement, tout ce qui se meut localement soy mesme, c'est pour acquerir quelque bien & quelque perfection qui luy manque; mais il n'y a point de perfections en aucunes choses, que le premier efficient ne leur ait donnees en les produisant, & qui ne decoulent de son essence, en laquelle elles sont toutes contenues eminemment. Et puis d'ailleurs toute mutation repugne à la simplicité de Dieu qui est acte pur. Doncques il ne peut acquerir aucune nouuelle perfection: & partant il ne se meut pas de mouuement de lieu, autrement il opereroit en vain; en quoy il y a de l'absurdité. Quant aux autres mouuements & mutations: à sçauoir l'accroissement, le decroissement, la generation & l'alteration corruptiue, il n'y a que les choses materielles qui y soyent soubmises: & partant Dieu qui est immateriel, ne les admet point en luy; & puis

& puis d'ailleurs estant acte pur, non meslé de puissance, il ne peut estre meu: car ce qui est mobile a le non estre en quelque sorte: au moyen dequoy il n'est pas susceptible, non plus de l'alteration perfectiue, que de la corruptiue: & aussi parce que sa perfection estant infinie, comme nous le montrerons, il n'en peut plus receuoir. Doncques nous conclurons que Dieu est immobile & immuable, encores qu'il meuue toutes choses. A quoy ne repugne point ce que dit Platon, que le premier moteur qui est Dieu, se meut luy mesme: parce qu'il entend par-là, qu'il veut & ayme: car cela prouient de ce que Platon donnoit le nom de mouuement à toute operation prenant le mouuement auec plus d'estenduë, qu'Aristote n'a pas faict, lequel nous suiuons comme ayant philosophé plus veritablement & raisonnablement pour ce regard, qu'aucun de ceux qui l'ont precedé, n'a faict.

Que Dieu est infiny d'entite, & de vertu ou puissance.

CHAPITRE XV.

VN acte est d'autant plus parfaict qu'il a moins de puissance passiue meslee en luy; à cause de quoy tout acte auquel la puissance est meslee à vn terme de sa perfection, & celuy qui n'en est point meslé du tout, est sans limite & borné de sa perfection. Or Dieu est acte pur sans puissance passiue, comme il a esté montré, & partant il est infiny. D'auantage il est certain que l'estre d'vne chose ne peut estre limité, ou que par la cause efficiente qui le produict, laquelle le termine selon sa volonté, si c'est vn agent intellectuel; & selon sa puissance & disposition du subiect, si c'est vne cause naturelle: ou que par le subiect auquel il adhere & est receu: car chaque chose est receuë selon la maniere de celle qui la reçoit, & l'acte qui n'adhere à aucune chose, n'est terminé de rien: parce qu'il a toute la vertu & la perfection de ce genre la; comme pour exemple si la blancheur subsistoit par soy ou de soy, elle auroit toute la perfection de la blancheur: mais Dieu n'a point de cause efficiente: car il est la premiere de toutes; il n'est point aussi vn accident pour estre limité par son subiect: ains il est substance, comme nous auons montré tout cela. Doncques il ne peut estre limité d'aucune chose: & partant son estre est infiny & non limité à aucun genre d'estant, & semblablement son essence qui est reellement la mesme chose que son estre, est infinie aussi. Or puisque la puissance suit l'estre & est telle que luy, il s'ensuit que la puissance d'vn agent est d'autant plus grande à agir, que son estre par lequel il agit est plus parfaict: comme nous voyons que d'autant que quelque chose est plus chaude, elle a vne plus grande puissance à eschauffer, & l'auroit infinie, si sa chaleur estoit infinie. Et partant puisque l'estre de Dieu est infiny, il s'ensuit aussi que la puissance par laquelle il agit est infinie & que sa vertu ne peut estre limitee: ny restrainte d'aucune chose. Doncques Dieu est d'entité & de vertu infinie. Et cette puissance ou vertu infinie, n'est autre chose que l'essence mesme & l'estre de Dieu, dont elle n'est distinguee que rationellement: attendu qu'il est simple & acte pur.

En quoy consiste la puissance infinie de Dieu.

CHAPITRE XVI.

LA puissance infinie de Dieu consiste à pouuoir faire tout ce qui est possible. Or tout cela peut estre qui n'en forme point en son essence le non estre, mais l'estre seulement: & parce que le non estre est opposé à la nature de l'estãt, tout ce qui enferme en soy le non estre, repugne à la nature du possible: à cause dequoy il n'est pas soubmis à la puissance de Dieu: non pour aucun defaut qui soit en elle, mais parce qu'il ne peut estre faict: c'est pourquoy les Theologiens Scolastiques disent, que la toute puissance de Dieu consiste à pouuoir tout ce qui n'enuelope point de contradictiõ: car ce qui l'ẽuelope est du tout impossible: parce qu'il pose l'estre & le non estre: de quoy il s'ensuiuroit s'il estoit possible, qu'on pourroit faire quelque chose dont l'estre seroit le nõ estre. Doncques encores que la puissance de Dieu soit infinie, il ne faut pas admettre pour cela qu'il puisse produire ce qui est simplement impossible: car puisque ce qui peut produire & ce qui peut estre produict se regardãt mutuellemẽt: & que riẽ n'est produict, que ce qui est produisable, si Dieu pouuoit

produire quelque impossible, cet inconuenient s'ensuiuroit, que l'impossible seroit possible. D'auantage tout ce qui est faict, doit estre semblable en quelque maniere à l'agent qui le faict. Or le non estre n'ayant aucune ressemblance auec Dieu qui est l'estre mesme & tout estre, il ne peut estre produict par luy. Et outre cela, faire quelque chose qui ne soit point, ce n'est pas faire, mais deffaillir à faire, & ne rien faire: comme aussi pouuoir les choses impossibles, c'est ne pouuoir pas, & ne pouuoir rien du tout: & partant cela n'appartient pas à la puissance, ains à l'impuissance. C'est pourquoy nous disons, que Dieu ne peut mourir, ne peut pecher, ne peut deffaillir: parce que la mort & le peché sont formellement defauts ou priuations & non estants: & les pouuoir, cela appartient à l'impuissance & non à la puissance: d'autant que pouuoir, les choses impossibles, est ne pouuoir pas, comme il a esté dit. De sorte que ce seroit plus proprement parler de dire, que ces choses ne peuuent estre faittes, que de dire, que Dieu ne les peut faire: car les choses impossibles ne sont pas nommees telles, parce qu'elles ne peuuent estre faittes par la toute puissance de Dieu: ains elles ne peuuent estre faittes par luy, à cause qu'elles sont impossibles. De cette toute puissance de Dieu, il s'ensuit, qu'il peut en infiny faire plusieurs choses, qui participent de plus en plus sa perfection, outre celles qu'il a desia faittes: car outre celles-là, il y en a de possibles sans fin: attendu que cela ne repugne point de la part de la puissance de Dieu, puisqu'elle est infinie: ny de la part de la nature des autres choses produittes: veu que cela n'oste point leur estre, n'implique point de contradiction & n'importe point de changement en Dieu; attendu qu'il a peu sçauoir de toute eternité ces choses là, & sa science, & la puissance c'est vne mesme chose reellement. Mais il ne sçauroit produire vn effect infiny: parce que cela contient de la repugnance, puisque sa puissance seroit bornee & espuisee: d'autant qu'il n'y pourroit plus rien à adiouster de la part de sont infinité: car l'infiny est incapable de toute augmentation. Et parce d'ailleurs que Dieu n'agit point temerairement, ny par hazart: mais pour quelque intention, & à quelque vsage, ce qui ne se trouue point en l'infiny; qui ne se peut rapporter à aucun bien, ny à aucun vsage.

Il s'ensuit aussi que Dieu peut faire les choses meilleures en infiny, qu'il ne les faict selon leur essence: attendu que cela n'implique point de contradiction aussi de leur part, ny de la sienne, puisqu'elles sont de bonté finie selon leur essence, selon leurs accidents, & selon leur mode: & qu'il peut y auoir vne chose finie meilleure que toute autre chose. Mais il ne peut pas faire vne chose meilleure selon son essence, elle demeurãt mesme d'essence: parce qu'il y auroit de la contradiction en cela: veu que sa nature seroit changee. En somme tout ce que Dieu faict estant finy, il le peut faire tousiours meilleur: à cause qu'il opere par sa puissance & par sa bonté, qui sont illimitees: ce qui n'est pas de mesme en l'homme doüé de sapience, qui opere par vne puissance finie & limitee.

On diuise la puissance de Dieu en puissance ordonnee, & en puissance absoluë. La puissance de Dieu est ditte ordonnee, selon que nous la connoissons estre accommodee, determinee, & comme deuë à l'execution de la loy commune, que Dieu a instituee; soit comme autheur de la nature, soit comme autheur de la grace, à certains effects. Et de cette sorte, l'ordre dont toutes les choses de l'vniuers se comportent & procedent: à sçauoir, le Soleil se meut au tour de la terre en vingt & quatre heures: les corps celestes iettent leurs influences sur les choses inferieures: l'homme a deux pieds: les generations & corruptions naturelles se font: Iesus Christ est Dieu & homme: a souffert mort & passion en sa personne pour nostre salut: le renouuellement du monde apres le iugement vniuersel; ce qui se faict par les communes inspirations supernaturelles & habitudes diuines infuses: & semblables: sont faictes par la puissance ordonnee de Dieu. Quelques-vns nomment cette puissance de Dieu ordinaire: mais il semble que ce soit moins à propos: parce qu'elle se dit aussi des effects extraordinaires; comme sont les races imparfaittes & monstrueuses d'animaux, qui arriuent quelquesfois par hazard. La puissance de Dieu opposee à l'ordonnee est ditte absoluë, selon que nous la considerons estre deliee de toute loy & de tout ordre diuin, qui soit institué & commun aux choses, pour estre executé selon sa mode: comme pour exemple, les effects esquels nous ne connoissons pas que la volonté diuine soit determinee, encores que nous ne doutions pas que Dieu ne les puisse faire s'il luy plaist; parce que cela n'enuelope point de contradiction: nous disons qu'ils sont faicts par la puissance absoluë de Dieu. Par ceste puissance le monde a esté creé de rien: & tout ce qui s'est fait & sera par dessus la vertu des causes naturelles, & generalement tout ce qui n'enue-

n'enuelope point de contradiction, se rapporte à ceste puissance.

Qu'il n'y a, ny ne peut auoir qu'vn seul & vnique Dieu.

CHAPITRE XVII.

ESTANT certain que le premier efficient a produit toutes choses, lequel est vnique & seul, comme nous l'auons monstré, & que le premier efficient c'est ce que nous appellons Dieu: il s'ensuit que Dieu est vnique & seul. Secondement, puis que Dieu est infiny & tout puissant, s'il y auoit plusieurs efficients de puissance infinie, & que l'vn voulust conseruer vne chose en estre, & l'autre la destruire: si l'vn & l'autre executoit son dessein, il s'ensuiuroit de la contradiction: à sçauoir l'estre & le non estre de ceste chose. Et si l'vn ou l'autre, ou ny l'vn ny l'autre ne pouuoit executer son desseing, leur puissance seroit limitee & non infinie: & ainsi l'vn & l'autre s'entrepriueroient de la toute puissance. Dauantage il faudroit qu'ils fussent égaux entre eux, ce qui est impossible: attendu que rien ne peut estre égal à l'infiny. L'vn pourroit ruiner l'autre, autrement il ne seroit pas tout puissant: & s'il le ruinoit, celuy qui auroit esté destruit seroit encores moins puissant de n'auoir peu resister à la force de l'autre. Il s'ensuit de ce qui a esté dit, qu'on ne sçauroit, donner deux estants tres bons absolument de vertu & de perfection: car comme Dieu est seul infiny, il n'y a que luy qui soit tres-vray, tres-bon, & tres parfait. C'est pourquoy Zenon disoit, que si Dieu est le meilleur & le plus excellent, il est vnique: car s'ils estoient deux, il ne seroit pas le meilleur de tous. On peut encore considerer que Dieu est vnique, en ce que s'il ne l'estoit, le monde ne pourroit estre bien gouuerné, qui est contre la nature des choses, lesquelles veulent estre bien disposees, comme dit Aristote. Quelques vns ont voulu poser pour cause de ceste impossibilité de plusieurs Dieux, que s'ils estoient plusieurs, il faudroit qu'ils conuinssent en quelque chose, & differassent en quelqu'autre: dequoy il s'ensuiuroit qu'il y auroit composition en eux, & qu'ils ne seroient pas simples ny actes purs, chose contraire à la nature de Dieu. Et puis d'ailleurs celuy qui seroit priué de ce que l'autre posséderoit, ne seroit pas simplement parfait. Mais ceste raison est nulle: car la cõuenance en vne chose, & differẽte en vne autre, n'a lieu qu'és choses qui n'ont pas leur essence toute diuerse, cõme celles de la substance & de l'accident, ny toute semblable, cõme de deux Anges de mesme ordre. Ioinct que c'est chose certaine qu'il n'y a point d'incõuenient de poser plusieurs choses distinguees de nõbre seulemẽt, sans qu'il y ait aucune difference essentielle, ny accidentelle reelle entre elles: suffisant pour estre distinguees de nombre, que l'vne ne soit pas l'autre: cõme pour exemple, deux ames raisonnables, deux Anges de mesme ordre, & semblables. De sorte que la vraye raison de ceste impossibilité, est qu'il ne peut y auoir deux choses reelles distinctes d'essence, qui soient infinies.

Que Dieu est le souuerain bien, & le plus desirable.

CHAPITRE XVIII.

CHAQVE chose estant bonne autant qu'elle est en acte & qu'elle a d'estre reel; & Dieu estant non seulement extremement en acte, mais tout acte & tout estre actuel: il s'ensuit qu'il est extremement bon & le souuerain bien: (car la bonté suit l'estre reel, & est l'estre reel mesme, comme il a esté enseigné,) & par consequent Dieu est extremement desirable; attendu que chaque chose est desiree, selon qu'elle est bonne. Il s'ensuit aussi de ce que dessus, que Dieu est immuable: car s'il estoit muable, ce seroit en pis: par ce qu'estant tres-bon, il ne peut estre meilleur: & partant il faudroit qu'il decheust de sa bonté, chose qui est absurde.

Que Dieu est la dernière & commune fin de toutes choses.

CHAPITRE XIX.

Μάλιϛα μὲ γὰρ ἐκείνε τυχεῖν ἄριϛον πᾶσι τῦ τέλυς.

Arist. l. 2. de cœl. c. 12. t. 66. Nam maximè quidem est optimum omnibus illum consequi finem.

LE bien particulier est ordonné au bien commun comme à sa fin : car l'estre de la partie est pour l'estre du tout, à cause dequoy le bien de tout vn peuple est plus excellent & diuin, que celuy d'vn homme seul. Or le souuerain bien est le bien commun : attendu que le bien par lequel chaque chose est bonne en dépend. Doncques puis que le souuerain bien & la derniere fin sont vne mesme chose, comme il a esté monstré, & que Dieu est le souuerain bien, toutes choses luy sont ordonnees comme à leur fin commune: car la fin de chaque chose, est son bien & sa perfection : & ceste fin est rapportee encores à vne autre fin, & à vne perfection tousiours en remonstant, iusques à ce qu'on soit paruenu à la tres-bonne & tres-parfaitte fin, qui est Dieu.

Dauantage, puis que ce qui est plus excellent en chaque genre, est cause de toutes les choses qui sont de ce genre : comme pour exemple, l'eau qui est tres-froide, est cause de la froideur és autres corps, le souuerain bien qui est Dieu, est cause de la bonté en tous les biens : & partant est cause de quoy chaque fin est fin ; attendu que rien n'est fin qu'entant qu'il est bon. Et d'autant que cela pourquoy vne chose est telle, est encores plus tel: Dieu est principalement la fin de toutes choses, & par consequẽt leur derniere & commune fin: car la derniere est la principale, puis qu'on ne tend aux autres que pour l'amour d'elle seulement.

Οὐ γὰρ οὗτος διὰ τὴν τάξιν, ἀλλ' ἐκείνη διὰ τοῦτόν ἐστιν.

Arist. l. 2. metap. c. 10. t. 52. Non enim ipse propter ordinem verùm ordo propter ipsum est.

Nous pouuons doncques conclure que Dieu est la fin commune de l'vniuers, en laquelle toutes les autres s'vnissent, & pour laquelle elles sont faittes : comme Aristote le confesse luy mesme : ainsi que les arts seruants à vn art principal, obseruent principalement sa fin & regardent à luy comme à leur regle. Doncques Dieu est la fin commune de toutes choses, & l'est de la plus excellente maniere : parce que toutes le desirent chacune selon sa mode, & operent pour l'amour de luy tout ce qu'elles font : à cause de quoy Aristote dit, qu'il meut comme aymé & desiré, qui est le propre de la fin.

En quelle sorte Dieu est la fin des choses.

CHAPITRE XX.

PARCE qu'il faut que l'effect tende à la fin de la maniere, que l'agẽt agit pour l'amour de la fin: & que Dieu qui est le premier efficient de toutes choses n'agit pas comme s'il acqueroit quelque chose : mais comme en donnant & conferant quelque chose puis qu'il n'est pas en puissance de receuoir, & est en acte parfait, selon lequel il peut donner. Les choses ne sont pas ordonnees à Dieu comme à la fin: à laquelle quelque chose soit acquise de ce qui y tend. Mais pour paruenir par luy, chacune selon sa maniere, à luy mesme qui est leur fin & en acquerir leur perfection. Et d'autant que Dieu produit toutes choses & n'est produit par aucune, il n'est pas aussi vne fin constituee ny faitte par elles : doncques il est seulement fin, en ce qu'il est acquis aux choses.

Comment toutes choses tendent à Dieu, afin de luy ressembler.

CHAPITRE XXI.

IL paroist éuidemment en toutes choses, qu'elles appetent l'estre naturellement, à cause de quoy elles resistent de leur nature à ce qui les pourroit corrompre, & tendent au lieu qui les peut conseruer: comme nous voyons arriuer en l'eau & en la terre, qui tendent en bas. Or les choses ont par leur estre qu'elles ressemblent à Dieu, qui est l'estre mesme subsistant : attendu qu'elles ne le sont qu'en participant. Et partant toutes choses en appetant l'estre, appetent de ressembler à Dieu, comme leur derniere fin. L'agent est dit fin de l'effect, entant que l'effect tend à la ressemblance de l'agent qui le produit, comme il paroist en la forme de la chose engendree, qui est la fin de la generation : & partant Dieu estant la fin des choses, en sorte qu'il est leur premier efficient, aussi elles tendent toutes à luy ressembler.

De

De quelles sortes Dieu est cause.

CHAPITRE XXII.

CE qu'Aristote dit que Dieu est cause de toutes choses, ne se doit pas entendre de la materielle composante, ny de la formelle informante l'vniuers: car il n'est matiere ny forme informante. Il ne se doit pas entendre aussi qu'il soit forme assistante, de la sorte que l'intelligence assiste aussi au Ciel, & le nautonnier au nauire; comme nous auons dit. Mais bien qu'il est cause efficiente & finale, ainsi qu'il a esté monstré. De quoy il s'ensuit, qu'il les a toutes produites pour l'amour de luy. Et d'autant que Dieu est inseré parmy toutes les choses, leur donnant continuellement l'estre, les conseruant & concurrant en toutes leurs actions: (cóme nous le declarerons plus amplement par cy apres:) on peut dire en ce sens, qu'il est forme assistante en certaine maniere, differente de celle de l'intelligence.

Quant à estre cause exemplaire, il n'y a aucun doute; car comme il sera dit en son lieu, les idees de toutes les choses, qui sont, ont esté & seront, resident en l'entendemẽt diuin: ainsi que celles des choses artificielles se trouuent en l'entendement de l'artisan. Que si on prenoit tres generalemẽt les genres des causes, c'est à dire selon qu'elles importẽt les tres generales raisons de causer: il n'est pas incóueniẽt d'estimer que Dieu n'est pas seulemẽt cause és gẽres de la cause efficiẽte finale & exẽplaire: mais aussi encores en deux autres genres qui n'ont point de nom: esquels il est concurrent auec la matiere, & les formes informantes és manieres de dóner l'estre, qui sont propres à la matiere & à la forme. Attẽdu qu'il se peut dire qu'il cótient la matiere en certaine maniere, & soustiẽt les formes qui dépẽdent de leur subiect: sans qu'il y ait de l'imperfection en cela: car encores qu'il y ait de l'imperfectió en la matiere qui cause en receuant les formes, il n'y en a point à les soustenir en leur estre, en quoy il est cause. Et semblablement combien que ce soit imperfection à la forme de causer en actuant la matiere, il n'y en a point à la contenir en son estre.

Que Dieu n'a point de cause finale proprement.

CHAPITRE XVII.

Τῷ δ' ὡς ἄριστα ἔχοντι, οὐδὲν δεῖ πράξεως· ἔστι γὰρ αὐτῷ τὸ οὗ ἕνεκα· ἡ δὲ πρᾶξίς ἐστιν ἀεὶ ἐν δυσὶν, ὅταν καὶ οὗ ἕνεκα ᾖ, καὶ τὸ τούτου ἕνεκα.

Arist. l. 2. de cœl. c. 12. t. 64. Ei verò quod quàm optimè sese habet, non est opus actione: est enim id cuius gratia cætera agunt, actio verò semper in duobus consistit quando & id gratia cuius agitur est et id, quod huius gratia agit.

DIEV qui est la fin de toutes choses, n'a point quant à luy de cause finale de son estre ny de ses actions. Pour le regard de son estre, la raison est que comme tout ce qui a cause efficiente en a vne finale aussi (ainsi que nous l'auons dit): d'autant que la cause efficiente ne produit son effet, que pour l'amour de quelque fin, à laquelle elle le distine: semblablement tout à l'opposite, ce qui n'a point de cause efficiente n'a point de cause finale aussi: car rien n'a cause finale que la chose à qui l'efficient qui le produit en ordonne vne. Et partant Dieu, qui n'a point de cause efficiente: attendu qu'il est premier que toutes les causes, comme il a esté dit: n'en a point de finalle aussi.

Secondement il y a de la repugnance, que quelque chose soit de soy, & toutesfois qu'elle ne soit pas pour l'amour de soy, mais pour vn autre: d'autant que ce n'est point moindre perfection d'estre pour l'amour de soy, que par soy & de soy: & seroit sans cause qu'on attriburoit à quelque estant la premiere perfection auquel on denieroit l'autre. Et partant Dieu qui est de soy & par soy; est pour l'amour de soy, & non pour vn autre: & consequemment il n'a point de cause finale. Ioinct que puisque la nature qui a l'estre de soy, est du tout absolue, & n'a besoin d'aucune chose pour estre: Dieu qui est tel, ne peut enfermer en son estre, aucune habitude, à quelque chose, comme à sa fin.

Dieu n'a point aussi de cause finale de ses actions en ce qui le regarde: car ce qui est à chaque agent la meilleure fin de ses actiós, estant aussi son plus grand bien: (si son intentiõ est droicte & reglee, comme dit Aristote:) le premier agent auquel rien n'est tres grand biẽ

que sa bonté interieure, ne peut auoir pour son regard aucune chose qui soit la derniere fin de ses actions & de ses effects, ayāt tout en luy mesme, qui est la meilleure & tres-excellente fin, en toute intention & action. Ioinct que la nature de la derniere fin estant de la perfectiō de celuy dont elle est fin; Dieu n'en peut auoir d'autre que ce qu'il en a en luy. Et partāt il n'y a aucune fin qui en allechant sa diuine volonté, exerce enuers elle la causalité. Et puis outre cela les actions internes de Dieu ne peuuent auoir aucune cause, attendu qu'elles sont Dieu mesme.

Dieu agit pour vne fin quant à ce qui concerne ses actions exterieures : c'est à dire ses Prin. 16. œuures hors de luy, en ce qu'il les destine toutes à vne fin : à sçauoir pour leur communiquer sa bonté seulement. Mais cela est la fin des choses proprement plustost que la sienne. Car ce n'est pas comme s'il estoit parfait par la fin, ou ordonné à quelque fin comme les autres choses, ny comme agissant par le desir & par la fin: attendu que rien ne luy defaut: & partant ne peut rien desirer. Et neantmoins la motion metaphorique de la fin se trouue en Dieu d'vne certaine maniere, en ce que sa bonté l'attire à se communiquer aux creatures.

Il n'y a point de repugnance en la production des choses, qu'vn mesme Dieu soit cause efficiente & finale : car ceste cause finale n'est pas la fin à laquelle il est ordōné, ains celle des creatures: c'est à dire que Dieu ny son operation n'ont point sa diuine bonté pour fin: mais seulement Dieu agit par sa bonté comme pour fin: à sçauoir des creatures, en leur communiquant sa bonté. Car parce que son operation, à sçauoir l'entendre & le vouloir, sont du tout la mesme chose que sa bonté, on ne sçauroit dire que sa bonté soit la fin de son operation, non plus que son operation soit ordonnee à sa bonté.

En somme encores que Dieu soit la fin de toutes choses & qu'elles operent toutes pour l'amour de luy, il n'est pas necessaire pourtāt qu'il ait vne fin: car il suffit que celle qu'il entend en la productiō des choses, soit la fin des choses produites, sans qu'il soit requis que ce soit sa fin ny de son operation : comme pour exemple, si vn maistre fait quelque chose en la faueur de son seruiteur, il agit pour vne fin, & non toutesfois pour sa fin; mais pour quelque certaine fin pour son seruiteur: de mesme Dieu agit en la production des creatures pour vne fin, non toutesfois pour la sienne; ains pour la leur qui est sa bonté.

Que Dieu opere auec connoissance.

CHAPITRE XXIV.

LEs corps naturels operent pour quelque certaine fin, comme nous le connoissons, en ce qu'ils font leurs operations presque tousiours d'vne mesme façon, pour atteindre à leur derniere perfection, ainsi qu'il a esté dit. Car cela nous monstre que ce n'est pas par hazard qu'ils paruiennent à leur fin, mais en y tendant. Or ceux qui n'ont point de connoissance ne tendent pas à leur fin, que n'y estant addressez par quelque connoissance, (ainsi que la flesche tend au but, parce que l'archer y tire & y vise;) autrement leurs actions se confondroient bien souuent. Doncques il y a quelque chose connoissante qui conduit celles qui n'en ont point à leur fin. Mais ceste cause conduisante ainsi les choses naturelles à leur fin, les precede toutes: & partant elle ne peut estre autre que Dieu, qui est le premier efficient: lequel est deuant toutes les choses qu'il produit : & qui en les produisant, les ordonne aussi à leurs fins, & les y addresse: & par consequēt il opere auec connoissance. Secondement il faut que tout ce qui opere pour vne fin, la cōnoisse, ou qu'elle soit connue par vn autre, qui l'addresse à son operatiō. Doncques Dieu en produisant le monde, connoissoit la fin pour laquelle il le produisoit, ou bien il estoit addressé par vn autre à ceste action, lequel la connoissoit pour luy. Mais il n'y pouuoit estre addressé par vn autre, car il n'y en auoit point qui le precedast. Doncques il connoissoit luy mesme la fin pour laquelle il operoit. Et partant le premier efficient opere auec connoissance. En troisiesme lieu, la distinction des choses ne peut estre prouenue du hazard : attendu qu'elle a vn certain ordre qui est repugnant au hazard. Doncques il faut qu'elle soit faitte selon l'intention de quelque cause. Mais ce n'est pas de celle d'aucune qui agisse par la necessité de nature: (comme sont toutes les choses qui n'ont point de connoissance) parce que la nature est determinee à vne seule chose : & partant ne le peut estre à plusieurs choses distinctes. Doncques la distinction des choses est prouenue d'vne cause cōnoissante. Or la distinctiō

vniuerselle

vniuerselle des choses ne peut prouenir des causes secondes: car elles ont esté toutes produittes & consequemmēt distinctes: & partāt c'est de la premiere qui est Dieu, laquelle les a distinguees en les produisant premierement: de quoy il s'ensuit qu'il agist en connoissant. Et d'ailleurs puisque les agents qui agissent auec connoissance sont les plus parfaits, il s'ensuit que Dieu qui est le premier efficient & le plus parfait de tous les agents, opere auec connoissance. Et finalement il est impossible qu'vne cause sans connoissance eust peu accomplir vn œuure si parfaicte que l'vniuers, composé de tant de diuerses choses, lesquelles suiuent tousiours auec vn ordre & vne regle si esmerueillable leur nature, sans y manquer iamais.

Que Dieu opere par l'entendement & par la volonté.

CHAPITRE XXV.

PVISQVE le premier efficient opere auec connoissance, elle est sensitiue ou intellectuelle: car on ne s'est iamais apperceu qu'il y ait d'autres sortes de connoissance, que ces deux là. Or sa connoissance ne peut estre des sens: attendu que celle-cy n'appartient qu'aux choses materielles, & nous auons monstré qu'il est purement immateriel. Doncques elle est intellectuelle: & partant il agit par l'entendemēt. C'est pourquoy Anaxagoras a bien dit, que l'entendemēt estoit le principe de distinctiō. Dauātage il ne se voit point en l'ordre des agēts, que celuy qui agit par l'entendemēt soit instrumēt, de celuy qui agist sans entēdemēt; mais plustost le contraire. Or entre les agents qui sōt au monde, il s'en trouue plusieurs qui agissēt par l'entēdemēt. Et partāt il est impossible que Dieu dōt ils sōt instruments en certaine maniere: cōme du premier agēt, n'agisse par l'entēdemēt. Et dautāt que toutes choses cōnoissantes agissent estant meues de l'appetit, conforme à la nature de leur puissance cognoscitiue; le premier efficient agist aussi par la volonté qui est l'appetit conuenant aux choses intellectuelles. Secondement la premiere & plus parfaitte connoissance, & le plus noble appetit, est deu au premier agent, ainsi qu'au premier mobile, le premier est tres noble mouuement. Et partant il connoist par l'entendement, & appete par la volonté, qui sont des facultez plus excellentes que les sensitiues. En troisiesme lieu, Dieu n'estāt point cause agente par hazard, il est cause agente pour l'amour d'vne fin: or tout agent de ceste sorte se constitue sa fin, où elle luy est constituee par vn autre. Mais la fin de Dieu ne luy est pas constituee par vn autre: d'autant qu'il ne seroit pas premier agent simplement, ny tres-noble. Car celuy qui constitue la fin à vn autre est premier & plus noble, comme le reglant & addressant. Doncques Dieu se constitue sa fin: & partant il est agent par l'entendement & par la volonté; car autrement il ne pourroit la constituer s'il ne l'entendoit, & s'il ne la vouloit: & consequemment il ne fait rien qui ne soit entendu & voulu. En quatriesme lieu, selon Aristote en sa Metaphysique, ordonner c'est l'office & la charge du sage, qui connoist la proportion des choses entre elles & en est amateur: Doncques puis qu'il paroist en l'vniuersité des choses vne si grande élegance d'ordre, & qu'il reluit tant de beauté, il s'ensuit que celuy qui a produit le monde a vsé d'vne grande sapience: & partant qu'il opere par l'entendement & par la volonté.

Des idees de l'entendement diuin.

CHAPITRE XXVI.

ENCORE que les idees prises de la sorte que Platon les posoit, soient choses feintes & chimeriques, comme nous l'auons monstré: il ne laisse pas d'y auoir des idees. L'idee doncques selon la verité, c'est vn exemplaire immateriel, residant en l'entendement, à la ressemblance duquel ce qui agist par l'entendement pour vne fin produit d'autres choses hors de luy. L'idee est exterieure à l'œuure & non interieure: parce que l'œuure doit estre faitte à sa ressemblance; & la ressemblance n'est qu'entre choses distinctes: ainsi le Medecin exercant la medecine a esgard à la santé qu'il a en l'ame, pour l'introduire au malade. Or parce que Dieu est agent intellectuel, non temerairement ny par hazard, ains auec cōseil & par sa science, on conclud qu'il a en son entendement diuin les idees à la ressemblāce desquelles il fait tout ce qu'il produit en estre, & sans lesquelles il ne les pourroit pro-

duire : ainsi qu'vn artisan ne sçauroit faire vne chose artificielle, s'il n'en a l'exemplaire conceu en son entendement. Et partant l'idee en Dieu, c'est vne forme en son entendement diuin, à laquelle regardant comme à vn exemplaire, il produit les choses produisables à sa ressemblance. Et consequemment toutes les choses que Dieu a creées, peut creer & faire, creera & fera, sont en luy. En quoy il faut noter qu'il n'est pas necessaire que la ressemblance soit vniuoque entre l'idee & la chose, suffisant qu'elle soit analogue, selon vne certaine proportion. Car vne telle ressemblance se trouue entre l'essence diuine qui est infinie & chaque perfection des choses qui sont finies. De sorte que l'idee mesme de la premiere matiere y est, non comme de chose existante par soy, ou constituee par soy en quelque degré specifique : mais comme d'vne chose existante auec vne autre ou soubs vne autre au moyẽ dequoy son idee n'est pas autre que celle du composé; ains vne siẽne partie. Et quant au mal, parce que Dieu le connoist, non par la propre nature du mal, mais par celle du bon : le mal n'a point d'idee en luy, ny selon qu'elle est exemple pour la facture des choses, ny principe de connoissance. Il peut aussi y auoir en Dieu des idees des choses possibles, qui ne seront iamais actuellement faittes.

S. Thomas tient de S. Augustin, que l'idee de Dieu est sa mesme essence entant que connue de Dieu : comme cela à l'imitation ou ressemblance de quoy la chose est connue ainsi qu'en vn sien exemplaire éminẽt. Laquelle opinion peut estre entẽdue en deux sortes, en l'vne & en l'autre vrayement. A sçauoir premierement de l'essence diuine, entant qu'elle est cause des choses dont elle a éminemment les perfections : car en ceste maniere chaque chose est faitte à vne certaine imitation & ressemblance de l'essence diuine par analogie. Et secondement elle peut estre entendue de la mesme essence, selon qu'elle est ceste connoissance ou conception que Dieu a de chaque chose à faire. Car de ceste manieres les choses sont produittes à quelque certaine ressemblance de l'essence diuine, en ce qu'elles sont du tout faittes comme Dieu a pensé de les faire, par ceste sienne conception, qui est son essence. Tellement qu'il n'y a pas plusieurs idees en l'entendement diuin, en sorte qu'elles soient distinguees entre elles reellement : & n'y a pas vne idee à part égale de chacune chose : mais vne seule idee excellente ou non égalee de toutes ; laquelle à cause de sa perfection infinie, represente aussi parfaittement chaque chose, comme si elle estoit son idee égalee; de maniere qu'il y a plusieurs idees selon les diuers respects rationnels de l'essence & de la connoissance diuine aux choses : car l'essence & la connoissance diuine, s'appelle l'idee de l'homme : entant que par quelque conception de nostre entendement, nous conceuons qu'elle peut estre entendue & regardee de Dieu : comme cela à vne certaine ressemblance analogue, de quoy l'homme est produit. Ceste mesme essence est ditte l'idee du lion, entant que par vne autre certaine conception, nous conceuons qu'elle est entendue de Dieu comme cela à la ressemblance, de quoy le lion se fait. Et parce que par nos conceptions nous referons la connoissance diuine à diuerses choses : nous disons à cause de ces diuers respects ratiõnels, qu'il y a plusieurs idees en Dieu, qui sont distinguees. En somme deuant l'operation de nostre entendemẽt, il n'y a reellement qu'vne vnique idee en Dieu éminente & non égalee de toute choses : & n'y en a plusieurs actuellement, que par l'operation de nostre entendement : combien qu'on puisse dire qu'il y en a plusieurs virtuellement en la chose : à sçauoir en ce qu'il y en a vne équiualante à plusieurs : c'est à dire, representant chaque chose aussi parfaittement, comme si elle la representoit seule également.

Αἴτιον δὲ τοῦ ἐπ᾽ ἔλαττον δύνασθαι, ἡ ἀπειρία· διὸ ἐνῳκήκασι μᾶλλον ἐν τοῖς φυσικοῖς, μᾶλλον δύνανται ὑποτίθεσθαι τοιαύτας ἀρχὰς, αἳ ἐπὶ πολὺ δύνανται συνείρειν· οἱ δ᾽ ἐκ τῶν πολλῶν λόγων ἀθεώρητοι τῶν ὑπαρχόντων ὄντες, πρὸς ὀλίγα ἐπιβλέψαντες, ἀποφαίνονται ῥᾷον.

Ἐξ ἐνίων δὲ καὶ οὐχ ὧν οἰόμεθα, τούτων εἴδη γίγνεται.

Καίτοι τῶν εἰδῶν ὄντων, ὅμως οὐ γίγνεται τὰ μετέχοντα, ἕτερα, οἷον οἰκία, καὶ δακτύλιος, ὧν οὔ φαμεν εἴδη εἶναι.

Τὴν δ᾽ οὐσίαν οἰόμενοι λέγειν αὐτῶν, ἑτέρας οὐσίας εἶναί φαμεν.

Arist. l. 1. de generat. & corr. c. 2. t. 7. Sed cur parum valeant, causam habet ipsa experientiæ vacuitas. Quamobrem quotquot diutius circa rerum naturalium speculationẽ versati sunt, in eiusmodi principia, quæ inter se cohærẽt, consentiunt, quæ quamplurimum supponere magis possunt. At qui è multis rationibus, quænam vera sint, haud quaquà expendere consueuerunt, paucis inspectis facile pronuntiant.

L. 1. metap. c. 7. t. 27. Ex quibusdam autem eorum etiã formæ efficiuntur, quorum nullas esse arbitramur

T. 34. Atqui existentibus formis res, quæ illarum participes sunt, nequaquam fiunt, alia, vt domus ac annulus, quorum non dicimus formas esse.

T. 44. Cumque substantiam eorum nos exponere existimamus, alias substantias inducimus. &c.

ei101

Ενιοι δὲ ᾤοντο παρὰ τὰ πολλὰ ταῦτα ἀγαθὰ, ἄλλό τι καθ᾽ αὑτὸ εἶναι, ὃ καὶ τοῖς δὲ πᾶσιν αἴτιόν ἐστι τοῦ εἶναι ἀγαθά.

Τὸ δὲ καθόλου, βέλτιον ἴσως ἐπισκέψασθαι, καὶ διαπορῆσαι πῶς λέγεται, καίπερ προσάντους τῆς τοιαύτης γινομένης ζητήσεως, διὰ τὸ φίλους ἄνδρας εἰσαγαγεῖν τὰ εἴδη· δόξειε δ᾽ ἂν ἴσως βέλτιον εἶναι, καὶ δεῖν ἐπὶ σωτηρίᾳ γε τῆς ἀληθείας καὶ τὰ οἰκεῖα ἀναιρεῖν, ἄλλως τε καὶ φιλοσόφους ὄντας· ἀμφοῖν γὰρ ὄντοιν φίλοιν, ὅσιον προτιμᾶν τὴν ἀλήθειαν· οἱ δὲ νομίσαντες τὴν δόξαν ταύτην, οὐκ ἐποίουν ἰδίας ἐν οἷς τὸ πρότερον καὶ τὸ ὕστερον ἔλεγον· διόπερ οὐδὲ τῶν ἀριθμῶν ἰδέαν κατισκεύαζον.

L. 1. Eth. c. 2. Quidam verò præter hæc complura bona aliud quoddam per se bonum esse putabant, quod & his omnibus cur bona sunt, causa est.

c. 4. Uniuersum autem bonum considerare, quoque modo dicatur, quærere fortasse præstiterit: tametsi nobis sit hæc quæstio lubrica sanè atque ardua futura, propterea quod homines amici ideas introduxerunt, fortasse autem præstare, atque adeò oportere videatur, veritatis tuendæ causa, vel nostra ipsorum decreta euertere, præsertim cum etiam nos philosophi simus. Nam cum vtraque cara sint, tum primum est amicis antiquiorem habere veritatem. Qui porro hanc opinionem attulerunt, non faciebant earum rerum ideas, in quibus prius & posterius aliquid esse dicerent. Itaque ne numerorum quidem ideam constituebant.

SI Platon auoit posé ses formes appellees idees au premier moteur, en ce sens, il n'auroit point failly : & Aristote ne l'eust pas nié, non plus qu'Auerroës, lequel reiettant les idees de Platon prises pour substances separees, qui ont existance hors des choses, dont elles sont idees, ne laisse pas d'en constituer au premier moteur : voulant que toutes les formes produittes icy bas, reçoiuent leur regle & leur mesure, des dispositions des estoilles : dit que tout prouient de l'art intellectuel de Dieu : & conclud que toutes les compositions & formes qui sont en la puissance de la premiere matiere, que nous pouuons appeller idees, sont en acte au premier moteur. A cause de quoy on pourroit estimer (comme quelques-vns l'ont voulu persuader,) que l'opinion de Platon auoit esté, que les idees ne sont qu'en Dieu, quoy que ses paroles sonent autrement : & qu'Aristote l'auoit repris, comme il faict quelques-vns des Anciens, selon ce qui paroist dans leurs paroles, sans auoir égard autrement à leur intention ; condamnant par là, ceux qui vsent de figures & des termes equiuoques en philosophant. Mais il paroist dans le Parmenide de Platon, qu'Aristote commença dés le viuant du mesme Platon, à impugner les idees en ce sens : car il introduict Parmenide, disputant des idees en la presence d'Aristote. Cela paroist encores parce qu'Aristote impugnant ces idees, vse de ces mots en pluriel, Nous estimons, nous disons & semblables, qui montre bien qu'il parle comme disciple de Platon. Cela est confirmé par l'excuse qu'il faict de ne s'accorder pas auec son maistre, en faueur de la verité, qu'il prefere à toutes choses. Mais quand tous ces tesmoignages ne seroient point, la raison le montre assez, n'y ayant point d'apparence qu'Aristote qui est tenu pour vn des plus clair-voyants esprits qui ait iamais esté, & comme ses liures le donnent assez à connoistre, eust voulu mettre vn mensonge en auant, duquel il eust esté conuaincu sur le champ, & honteusement en sa face, par tant de personnes qui auoient esté auditeurs de Platon, comme luy. Il y a bien plus de raison d'estimer que Platon considerant que la premiere cause est simple, & que là où il y a pluralité d'estants absoluts & distincts les vns des autres, que là il y a de la composition : il n'a pas voulu poser ses idees en la premiere cause, de peur de luy oster sa simplicité, en y establissant de la composition. Pour laquelle euiter, il a posé autant de Dieux seconds que d'idees, & en leur mesme ordre ; & selon qu'il les reduict en l'essence de l'vnité & de la bonté, qu'il appelle vn par soy, & bon par soy. Il a semblablement adressé tous ces Dieux seconds au premier, qu'il constituoit estre absolument estant, & disoit que tous en participent. De sorte qu'il y a apparence que Platon s'est trompé en ces idees, pour auoir suiuy vne methode en la Philosophie toute contraire à celle d'Aristote : car cettuy-cy est venu des sensibles materiels aux intelligibles : & l'autre des intelligibles aux sensibles. C'est pourquoy Aristote condamne Platon de peu d'exercice és choses naturelles, & de s'occuper plus és sciences Mathematiques : & dit que l'amour de la Geometrie & de son maistre Socrates, ont esté cause de son erreur. Qui a esté d'auoir pensé que ce qu'il voyoit arriuer en l'entendement, pour le regard des choses intelligibles, estoit semblable en la nature des choses. Et considerant que la nature specifique vniuerselle, comme homme entant qu'homme, pouuoit estre entendue, sans entendre les hommes particuliers ; il a creu qu'il se pouuoit donner de mesme vn homme en la nature des choses vniuersel par soy, ayant existance hors de tous les hommes particuliers : & disoit que cet homme vniuersel estoit

vne espece, idee & essence, de quoy on peut auoir la science. Et parce qu'il appereeut que ces natures vniuerselles connues par l'entendement, differoient reellement l'vne de l'autre: (car la definition de l'homme est autre que celle du cheual,) il creut qu'il en estoit ainsi en la nature des choses: à sçauoir que ces idees ou especes estoient reellement distinctes.

Que Dieu agit librement.

CHAPITRE XXVII.

LA liberté en Dieu, c'est la faculté de faire en general tout ce qui luy plaist, sans en pouuoir estre empesché, ny contrainct de faire ce qui ne luy plaist pas: car elle n'est pas limitee, ainsi que celle des hommes & des intelligences; ains elle est infinie, comme son essence & sa puissance, & vniuersellement tout ce qui est en luy. Cette liberté n'est autre chose que la volonté de Dieu, selon laquelle agissant, comme nous auons montré, il n'y a point de doute qu'il ne soit agent libre, & qu'il n'agisse librement. A quoy ne repugne point ce qu'Aristote dit, que le premier principe agit de la necessité de nature: car cela s'entend de la seconde sorte de necessité de nature, qui est metaphorique & impropre; ne signifiant autre chose, sinon que la volonté diuine à vne necessaire habitude aux choses que Dieu entend de faire: de sorte qu'elle ne peut ne vouloir pas les faire; & non de la premiere: c'est à dire par vne necessité de nature preuenante l'entendre & le vouloir; comme l'homme digere la viande, le Soleil luit, & le feu eschauffe.

Que Dieu communique le bien de sa nature à toutes choses.

CHAPITRE XXVIII.

TOVT ainsi que la chose naturelle a non seulement vn appetit & vne propre inclination à son propre bien, pour l'acquerir quand elle ne l'a pas, ou pour s'y reposer quand elle le possede: mais aussi pour l'espandre & le communiquer aux autres, comme choses appartenant à sa perfection: ainsi que nous le voyons en ce que tout agent qui est parfaict en acte, agit & produict vn semblable à soy, entant qu'il peut: qui est communiquer & espandre sa bonté. De mesme les choses intellectuelles ont de leur nature par la volonté, cette inclination communicatiue de leur propre bien, aux choses selon qu'il leur est possible. Doncques Dieu qui agit selon l'entendement & selon la volonté, communique le bien aux choses, par sa volonté: & non seulement le communique, par sa volonté, mais cela luy est propre: car c'est de la volonté de Dieu, par vne certaine similitude, que toute perfection deriue. De sorte que comme les choses naturelles, entant qu'elles sont parfaittes, communiquent leur bien & leur estre aux autres; cela appartient encores beaucoup plus à la volonté de Dieu. Et ainsi il se communique aux choses qu'il produict, leur donnant l'estre, selon qu'il est bien seant à sa bonté, que les autres choses mesmes le participent. En quoy il est extremement liberal: car il n'agit pas par indigence, ny pour son vtilité, comme l'agent imparfaict: mais seulement pour les creatures & pour leur perfection, dont il ne luy reuient rien, que de la leur auoir donnee.

Qu'en Dieu l'entendement, l'entendre, & la chose entendue, ne sont point distinguez reellement de son essence, ny la volonté, la volition & la chose voulue.

CHAPITRE XXIX.

PVISQVE Dieu est acte pur, comme nous l'auons montré, son entendement n'est point distingué reellement de son essence, ny de son estre: autrement il ne seroit pas acte pur, & y auroit quelque chose estrange & accidentelle en Dieu. Son entendre aussi

aussi qui est vn acte immanent en la puissance qui le produict, est aussi son essence & son estre reellement; non seulement pour la mesme raison : mais aussi parce que l'acte second estant plus noble que le premier, comme la science actuelle est plus excellente que l'habituelle, si l'entendre de Dieu estoit plus excellent que le principe dont il procede, il y auroit quelque chose en Dieu plus parfaitte que son essence. Secondement si l'entendre estoit distingué reellement de l'entendement Diuin en Dieu, il y auroit de la puissance meslee en son essence, & ne seroit pas acte pur; attendu que l'entendre tient lieu d'acte, & ce qui entend de puissance és choses, où le principe d'entendre & l'intellection sont distinguez reellement.

Toute substance est pour son operation : & partant si l'operation de Dieu est quelque autre chose que sa diuine substance, sa fin sera quelque chose autre que luy : & ainsi il ne sera pas sa bonté: attendu que le bien de chaque chose est sa fin. Or tout cela estant plain d'absurditez, nous conclurons que l'essence de Dieu, son entendre & son entendement sont vne mesme chose reellement.

Καὶ γὰρ μὴ ὁρᾶν ἔνια, κρεῖττον ἢ ὁρᾶν· οὐκ ἂν εἴη τὸ ἄριστον ἡ νόησις· αὑτὸν ἄρα νοεῖ, εἴπερ ἐστὶ τὸ κράτιστον· καὶ ἔστιν ἡ νόησις, νοήσεως νόησις.

Arist. l. 11. metap. c. 9 t. 51. Quedam melius est non videre quàm videre : alioqui non fuerit quid optimũ intellectio. Se ipsam ergo intelligit si est quiddã quod optimũ est : & est intellectio, intellectionis intellectio.

Puis qu'entendre & sçauoir prennent leur specification de l'obiect, comme toute autre operation : si l'entendre regarde vn excellent subiect, l'entendre sera excellent : & s'il en considere vn vil, il sera vil aussi : en confirmation de quoy nous disons qu'il y a plusieurs choses ausquelles il vaut mieux ne penser point que d'y penser : d'autant que si l'entendement s'y occupe il deuient vil. A l'opposite il y a plusieurs choses lesquelles il est tres-bon de contempler : à sçauoir les diuines : au moyen de quoy la felicité de l'homme y est colloquee, comme il sera montré en son lieu : doncques puisque l'entendre de Dieu est son essence, il faut que ce soit quelque chose tres-bonne, & tres-excellente : & partant son obiect doit estre le plus excellent & le plus parfaict de tous. Or n'y ayant rien de plus noble & de plus accomply que Dieu mesme, il faut qu'il se soit son obiect, & qu'il s'entende luy mesme. Doncques l'entendement, l'entendre, & la chose entenduë sont mesmes entre-eux en luy, comme aussi son essence diuine.

Tout ainsi comme en Dieu l'entendement, l'entendre & la chose entenduë ne different point reellement entre-eux, mais sont sa mesme essence : semblablement sa volonté son vouloir & la chose voulue, & generalement toutes ses operations interieures, sont reellement entre elles la mesme chose que l'essence de Dieu, pour les mesmes raisons que nous venons de deduire.

Que Dieu entend par son essence immediatement.

CHAPITRE XXX.

SI Dieu entendoit son essence par vne espece intelligible qui la representast, il faudroit que cette espece fust substance ou accident : si c'estoit vne substance, elle ne pourroit estre autre que l'essence Diuine mesme : car comme nous auons dit, il est impossible qu'il y ait plus d'vn Dieu : & puis l'espece intelligible, ayant à estre receuë en la chose qui entend, elle ne peut estre substance : car les substances ne s'entre-reçoiuent point, n'appartenant qu'aux accidents d'estre receuz. Si cette espece intelligible aussi estoit accident, il y auroit doncques des accidents en Dieu : & par consequent il y auroit de la puissance passiue en luy pour les receuoir, & de l'imperfection aussi : car l'espece intelligible parfaict l'entendement se rapportant à luy, comme l'acte à la puissance passiue : qui sont toutes choses contreuenantes à l'essence de Dieu, qui est pur acte : & finalement il est impossible qu'vn accident lequel ne peut estre que finy & de genre determiné, represente ce qui est infiny en son essence & en son estre, tel que Dieu; & partant Dieu n'entend que par son essence.

Que Dieu entend tousiours actuellement toutes choses & simplement sans discours.

CHAPITRE XXXI.

Εἴτε γὰρ μηδὲν νοεῖ, τί ἂν εἴη τὸ σεμνόν· ἀλλ' ἔχει ὥσπερ ἂν εἰ ὁ καθεύδων· εἴτε νοεῖ, τούτου δ' ἄλλο κύριον (οὐ γάρ ἐστι τοῦτο, ὅ ἐστιν αὐτοῦ ἡ οὐσία, νόησις, ἀλλὰ δύναμις, οὐκ ἂν ἡ ἀρίστη οὐσία εἴη· διὰ γὰρ τοῦ νοεῖν, τὸ τίμιον αὐτῷ ὑπάρχει. &c.

Δῆλον τοίνυν, ὅτι τὸ θειότατον καὶ τιμιώτατον νοεῖ, καὶ οὐ μεταβάλλει· εἰς χεῖρον γὰρ ἡ μεταβολή, καὶ ἡ κίνησίς τις ἤδη τὸ τοιοῦτον. &c.

Ἔτι δὴ λείπεται ἀπορία, εἰ σύνθετον τὸ νοούμενον. μεταβάλλοι γὰρ ἂν ἐν τοῖς μέρεσι τοῦ ὅλου· ἢ ἀδιαίρετον πᾶν τὸ μὴ ἔχον ὕλην, ὥσπερ ὁ ἀνθρώπινος νοῦς· ἢ ὅ γε τῶν συνθέτων ἔχει ἔν τινι χρόνῳ, οὐ γὰρ ἀεὶ τὸ εὖ ἐν τῳδί, ἢ ἐν τῳδί, ἀλλ' ἐν ὅλῳ τινὶ τὸ ἄριστον, ὂν ἄλλο τι· οὕτως δ' ἔχει αὐτῆς ἡ νόησις τ ἅπαντα αἰῶνα.

Arist. l. 11. metap. c. 9. t. 51. Siue enim nihil intelligat, sed ita se habeat vt dormiens, quidnam praecellēs erit? siue intelligat, huius verò aliud sit principale: nō enim id quod est huius substantia, intellectio erit, sed potentia, profectò non erit optima substantia. Siquidem eo quod intelligit ei honorabilibus inest. &c.

Manifestum itaque est: quod illud quod intelligit diuinissimū honorabilissimumque est, neque mutatur: in deterius namque mutatio fieret, ac motus quod huiusmodi iam esset. &c.

Item restat dubitatio vtrum compositum sit quod intelligitur: mutaretur enim in partibus totius. An non omne habens materiam indiuisibile est, quemadmodum, humanus intellectus: an compositum, se in aliquo tempore habet. Nam non bene esse habet in hoc, aut in hoc, verum in toto quoddā, quod optimum est, aliud ab eo existens. Sic autem ipsius intellectio, per totum aeternum se habet.

PVISQV'EN Dieu l'entendement l'entendre & la chose entendue, ne sont point distinguez reellement de son essence, & que son essence est l'obiect de son entendement, il s'ensuit qu'il entend tousiours actuellement toutes choses, ainsi qu'il est tousiours son essence. L'entendement Diuin entend tousiours actuellemēt & iamais en puissance; parce qu'autrement il seroit comme vn sçauant qui dort, lors qu'il n'entendroit point actuellement: & quand il entendroit actuellemēt il luy arriueroit du changement & de la perfection: car l'entendre est comparé à l'entendement, comme l'acte à la puissance: ce qui ne peut estre en Dieu. Dieu entend aussi toutes choses d'vne tres-simple apprehēsion & non en composant, diuisant, ou discourant, comme l'entendemēt humain. Car premierement tout entendement qui compose, peut receuoir du changement en composant: attēdu que les parties de la composition peuuent estre separement entēdues, deuāt que d'estre composees: mais toute sorte de changement est repugnāt à Dieu. Doncques il n'entend pas de cette sorte. Secondement tout entendement composant, prend sa science des choses composees & materielles: mais l'entendemēt de Dieu ne prend point sa science de telles choses: attendu que c'est son essence mesme, qui est son obiect, & qu'il est du tout simple & indiuisible en estre & en entendāt. Et en troisiéme lieu l'entendement qui entend par composition les choses composees, n'a pas tousiours sa perfection; mais seulement en quelque temps: c'est à dire qu'il l'acquiert successiuement. (Car sa perfection ne consiste pas en l'intellection de quelque partie, comme animal & raisonnable; mais du tout: comme pour exemple, animal raisonnable.) Doncques puisqu'il entend premierement les parties & le composé, apres: sa perfectiō s'acquiert auec le tēps, & n'est pas tousiours en luy: chose qui repugne au tres-simple acte, tel qu'est l'entendemēt de Dieu. Il faut doncques cōclure que l'entendre duquel Dieu s'entēd, est tres simple: & que pour estre tel l'obiect de son intellection luy doit estre correspondāt en simplicité. De quoy il s'ensuit, qu'il s'entēd premierement soy mesme, en soy mesme: c'est à dire qu'il s'entend par son essence. Car s'il entēdoit vne autre chose par la propre espece ou essence de l'obiect connu, son intellection dépendroit de l'espece ou de l'essence de la chose connue: & ainsi il seroit parfaict par vn autre, ce qui ne peut estre.

Que Dieu entend toutes choses en son essence.

CHAPITRE XXXII.

Διὸ καὶ ἡ θάλασσα κατὰ μέρος μὲν διαιρουμένη, ταχὺ σήπεται, ἅπασα δὲ οὔ, καὶ τἆλλα ὕδατα ὡσαύτως.

Arist. l. 4. meteor. c. 1. Vnde etiam fit vt mare in partes quidem distractum celeriter putreat. Sed integrū ac totū haud quaquā et reliqua aquae pari modi.

Dieu

DIEV entend les autres choses nõ en elles mesmes, ains cõtenuës & representées eminemment en son essence, comme en la cause de leur estre, dont elles dépendent. Car puisque Dieu s'entend parfaittement, il entend toutes les autres choses contenues en luy, autrement il n'entendroit pas parfaittement. Or toutes les choses sont eminemment au premier efficient, dont elles ont precedé & qui les a produittes. Doncques il les entend & leurs perfections aussi: parce que la perfection enclost l'habitude enuers cela dont elle est perfection: comme pour exemple, Dieu en entendant la perfection qui est en l'homme, à cause qu'elle est eminemment en luy; il faut qu'il entende aussi l'homme: & ainsi des autres choses. De sorte que comme celuy qui a de l'or en sa possession, n'est pas dit auoir faute d'argent: de mesme l'entendement comprenant la mer d'entité, n'est pas dit ignorer les petits ruisseaux, qui en decoulent & y retournent. Au moyen de quoy Dieu entend toutes choses en soy auec plus de perfectiõ qu'elles ne sont en elles mesmes. Car ainsi que selon l'opiniõ d'Aristote, la mer ne peut estre corrompue comme les petits ruisseaux, à raison de quoy elle est plus parfaitte: de mesme les choses selon qu'elles resident en la science de Dieu, sont d'vne plus noble maniere qu'en luy mesme: d'autant qu'en cette sorte elles sont la mesme chose que la science de Dieu, qui les connoist tousiours comme presentes à cause qu'elles se rapportent à luy comme à vn centre, duquel les lignes partent & où elles retournent. Or combien que Dieu conoisse toutes choses iusqu'aux plus viles, son entendement n'en deuient point plus vil: car il ne prend rien d'elles pour les entendre: veu qu'il entend toutes choses par son essence & de la plus parfaitte maniere, voire les moindres: ainsi que le Soleil n'est point polu d'ordures par les vilaines choses qu'il illustre des rayons de sa lumiere, sans aucune ayde de leur part. En somme il faut, comme dit Aristote contre Empedocles, que Dieu connoisse tout ce que nous connoissons: dont la raison est; que sa science est aussi estendue à connoistre toutes les choses qu'il a creées, comme son efficace à les creer. Au moyen de quoy il n'y a pas iusqu'aux maux que Dieu ne connoisse par son essence, non qu'ils soient en son essence: mais parce que le bon & le bien y sont, desquels les maux sont priuations, qui se connoissent par les habitudes: c'est à dire par les choses dont elles sont priuations.

Que Dieu entend tousiours directement toutes choses.

CHAPITRE XXXIII.

PVISQVE Dieu entend par sa seule essence, il s'ensuit que la cõnoissance qu'il a de son essence, de son entendement & de son entendre, est directe: car nous entẽdons directement les choses que nous connoissons immediatement en elles mesmes, sans y venir par le moyen d'autres especes. Et cela n'est pas ainsi en l'homme, à cause que son essence, son entendement, & son entendre, sont distinguez reellement l'vn de l'autre; & qu'il n'entend que par des especes intelligibles. A cause de quoy il faut que ce soit indirectement & par vne connoissance reflechie, qu'il connoisse son ame, son entendre & son entendement, comme nous l'auons montré au traitté de l'ame.

Que Dieu a la connoissance certaine de toutes les choses auenir.

CHAPITRE XXXIV.

LEs raisons qui nous font croire que Dieu a la connoissance de toutes les choses à venir, c'est que puisqu'il connoist les presentes, s'il les auoit ignorees auparauant qu'elles fussent arriuees, il y auroit du changement en luy: car il seroit deuenu sçauãt de ce qu'il estoit ignorant. Secondement s'il acquiert la connoissance de ces choses là de nouueau, il n'auroit pas tousiours esté la souueraine sapience. Et en troisiesme lieu il ne seroit pas acte pur, puisqu'il seroit en puissance de receuoir tous les iours la science de ce qui arriueroit de nouueau. Il s'ensuit doncques que Dieu a la science des choses à venir.

Les effects peuuent estre connus en trois manieres: à sçauoir en eux mesmes, en leurs causes, & en l'vne & en l'autre maniere tout ensemble: & tout effect est necessaire ou contingent. Nous pouuons connoistre certainement par le moyen de quelques causes qui nous sont connues, leurs effects necessaires qui serõt à l'aduenir, & ceux du passé & du present: comme pour exemple, les eclipses. Mais nous ne sçaurions connoistre certainement

en aucune maniere, les effects contingẽts futurs: parce qu'ils sont incertains: attendu qu'estant contingents, il peut arriuer que les causes les produirõt, & arriuer qu'elles ne les produiront pas: & nous ne sçaurions preuoir auec certitude de quelle façon ils arriueront. Or parce que la science de Dieu est plus excellente que la nostre, autant que le finy est pardessus l'infiny, nous croyons que Dieu cõnoist certainement de toute eternité les effects contingents, en eux & en leurs causes, tels qu'ils seront reellement & actuellement estant arriuez: & ce en les preuoyant conioincts prochainement & immediatement à leurs causes determinees: ainsi que quelqu'vn éleué par dessus vn autre, verra ce que cettuy cy ne peut apperceuoir, à cause d'vn empeschement.

On peut dire aussi que Dieu connoist les effects contingents à venir, sans passer par les causes: d'autant qu'ayant en son entendement diuin les idees de toutes choses, tant des necessaires que des contingentes, elles luy sont tousiours presentes: à raison dequoy comme quelque Ancien a dit, Dieu ne voit pas les effects à venir en leurs causes, comme faict le sage; mais estant le sage des sages, il les voit en soy mesme, qui est la cause des causes, & l'estre de tout estre, ou elles sont d'vne plus excellente maniere, qu'en elles mesmes. En quoy il faut noter, que quand nous disons que toutes choses sont presentes à Dieu: ce n'est pas à dire que celles qui n'existent pas encores, soient presentes de leur part, en sorte qu'elles existent reellement actuellement, comme il est requis à vne chose de sa part pour estre presente. Mais c'est à dire, qu'il les voit tousiours en luy de toute eternité presentes, selon toutes les manieres d'estre, dont elles sont capables: à sçauoir present, passé, & à venir, sans que sa connoissance puisse changer, estant son essence mesme, & la chose connue. Mais il ne connoist pas les choses à venir, comme presentes de leur part à son entendement Diuin, en la maniere qu'elles seront quand elles existeront, autrement sa connoissance seroit fausse. La raison de cela est, que rien n'empesche, ny ne peut empescher que Dieu coëxiste present tout ensemble à ce qui est hors de luy, comme à ce qui est en luy: car son eternité est tout ensemble. Ce qui n'est pas ainsi de la part des choses au dehors de luy: car elles ne peuuent coexister, presentes tout ensemble à l'eternité de Dieu, pour deux causes. L'vne parce que les choses successiues n'existent pas tout ensemble, ayant vn deuant & vn apres incompatibles auec le present: l'autre cause est, parce que les creatures permanentes n'existent pas toutes ensemble: car celles qui sont subiettes à generation & corruption, n'existent que les vnes apres les autres: & les Anges & ames raisonnables n'ont existance que depuis que Dieu les a creez, & non de toute eternité. Doncques ainsi que Dieu, bien qu'il soit en tout par son immensité, n'est pas neantmoins és choses qui ne sont point: semblablement encores qu'il soit par son eternité en tous les temps & choses temporelles, il n'est pas pourtant és temps qui ne sont point.

Voila comment Dieu connoist toutes choses auant qu'elles soient arriuees. Quant à la certitude de sa prescience, pour le regard des effects contingents; qui voudra sçauoir comment cela peut estre, il faut noter qu'il y a difference entre connoissance necessaire simplemẽt, ou absolumẽt, & entre connoissance certaine ou infaillible. Car la connoissance necessaire absoluë requiert que la chose connue soit necessaire absolument & ne puisse estre aduenir, ou auoir esté autrement: & il n'importe à la connoissance pour estre certaine ou infaillible, que la chose soit necessaire ou contingente: car pourueu qu'elle ait esté, qu'elle soit, ou qu'elle doiue estre, telle qu'elle est connue; la connoissance en est certaine. De sorte que toute connoissance necessaire est tousiours certaine, combien que toute connoissance certaine, ne soit pas necessaire absolument.

Or parce que la science de Dieu est la cause des choses, & que d'ailleurs si les effects contingents desquels Dieu a la prescience arriuoient autrement, qu'il les a preueus, sa diuine science seroit fausse; ce qui est impossible. Quelqu'vn ny prenant pas garde, pourroit estimer que ces effects changent leur contingence en necessité par sa prescience, puis qu'ils ne peuuent arriuer autrement qu'il les preuoit. Mais qui voudra bien considerer ces choses, sortira facilement de cette difficulté: car combien que reellement toutes choses soient vn en Dieu, elles sont neantmoins distinctes selon nostre maniere de conceuoir, qui est telle: que nous cõsiderons premieremẽt en Dieu la connoissance de toutes les choses possibles, soit qu'elles ayent esté, qu'elles soient, qu'elles puissent estre, ou qu'elles n'ayent esté, ny ne soient iamais, laquelle nous appellons science de simple intelligence, & qui precede toute determination de la volonté de Dieu, pour le regard des choses qui doiuent estre. Secondement, on peut considerer la connoissance, par laquelle Dieu

preuoit

preuoit de toute eternité, ce qui arriueroit ou n'arriueroit pas, en cas qu'il determinast cecy ou cela. Ceste sciẽce de Dieu peut estre nõmee suppositiue : parce qu'elle adiouste à la premiere vne determination supposee, de la volonté de Dieu. En troisiesme lieu, on peut considerer en Dieu la science par laquelle il a iugé de toute eternité deuant aucune determination de sa volonté, qu'il falloit ordonner ou permettre cecy ou cela: laquelle science est nommee par quelques vns science d'approbation. Et finalement on considere en Dieu la sciẽce de vision, par laquelle il cõnoist toutes les choses determinees par sa diuine volõté, qui ont existé, existẽt, ou existeront: c'est à dire qui existent deuant luy au passé, present, ou futur pour nostre regard. Or la science de Dieu qu'on dit estre la cause des choses, c'est la science d'approbation, selon laquelle les choses ont esté ordõnees, les vnes libres, les autres necessaires, & les autres contingentes, comme par la science practique diuine: & la determination de la diuine volonté ayant suiuy ceste ordonnance de toute eternité, les choses demeurent tousiours de ceste sorte sans pouuoir changer, par la presciẽce de Dieu, qui est la science de vision, ny par aucune des autres sciences. Au moyen dequoy Dieu ne change point la nature des choses ny n'impose par consequent aucune necessité aux choses contingentes par sa prescience, laquelle n'est point leur cause comme telle : tant s'en faut, elle suppose tant de la part de Dieu, que de la part de quelque autre cause que ce soit requise à vn tel effect, toute l'efficace & concours à venir en son temps. Car encores que la science de Dieu, par laquelle il donne l'estre aux choses, soit reellement celle la mesme par laquelle il connoist les choses contingentes à venir : neantmoins celle-cy est distinguee rationnellement de l'autre, & dépend en certaine maniere des choses à venir: cõme la connoissance que nous auons des choses artificielles qui serõt faittes à l'auenir, dépend d'elles. Au moyen dequoy les choses contingentes n'arriuent pas de ceste maniere, parce qu'elles ont esté presceuës en cette sorte, ains elles sont presceuës de cette maniere, parce qu'elles y arriueront.

Doncques quand on dit que les effets contingents ne peuuent auenir autrement que Dieu les a preueus, ce n'est pas à dire qu'ils deuiennent necessaires pour cela ; mais seulemẽt que la prescience diuine ne peut estre trompee. A cause dequoy si vn effect cõtingent ne doit point arriuer, il n'y aura point da prescience diuine qu'il doiue arriuer: ains seulement qu'il arriueroit si ces causes n'estoient empeschees. Au moyen de quoy encores que l'effect contingent ne puisse arriuer autrement que la diuine prescience l'aura preueu, il ne pert pas sa contingence pour cela. Et partãt ceste proposition, Tout ce que Dieu a presceu arriuera necessairemẽt, n'est vraye que de la necessité de supposition : à sçauoir en ce sens, qu'il ne se peut faire, que la presciẽce diuine d'vn effet futur soit en Dieu, & que l'effect ne doiue point auenir: qui est l'effect contingent arriuer necessairemẽt, en sens composé; c'est à dire, supposant que Dieu a preueu, qu'il arriuera. Mais sans ceste supposition de la prescience diuine, considerant l'effect au sens diuisé: c'est à dire considerant l'effect & sa cause selon soy, sans auoir esgard à la prescience que Dieu en a, la proposition est fausse. Il se dit aussi, que ceste proposition est necessaire de necessité de consequence, & non de necessité de consequent: car par la necessité de consequent, vne chose est tellement qu'elle ne peut estre autrement; & la necessité de consequence, c'est quand vne proposition soit contingente, soit necessaire, est inferee en bonne consequence. Ceste autre proposition aussi, qu'il n'y a point de contingence au respect de Dieu & de sa prescience, mais seulemẽt pour nostre regard; est vraye en ce sens, que les choses ne sont point incertaines, selon qu'elles terminẽt la prescience diuine : attendu qu'elles la determinẽt, selon qu'elles sont necessaires, de la supposition de leur aduenement, que Dieu preuoit. Mais elles sont incertaines au respect de nous, qui les connoissons seulement, selon qu'elles sont en leurs causes, sans estre encore necessaires d'aucune supposition; mais du tout incertaines.

Or la certitude de la science de Dieu, touchant les choses contingentes à venir, estant de ceste sorte, il n'y a rien d'incomprehensible, que la maniere par laquelle Dieu voit l'effect ioinct immediatement à sa cause prochaine, auparauant qu'il existe: mais nous ne deuons pas trouuer cela estrange, ayant égard à la puissance infinie de Dieu & à nostre entendement, dont la connoissance est fort finie & limitee: & principalement, cependant que nostre ame est dedans vn corps mortel.

De la delectation de Dieu en se contemplant.

CHAPITRE XXXV.

Τῶν μὲν γὰρ, εἰ καὶ κατὰ μικρὸν ἐφαπτόμεθα, ὅμως διὰ τὴν τιμιότητα τοῦ γνωρίζειν ἥδιον, ἢ τὰ παρ' ἡμῖν ἅπαντα, ὥσπερ τῶν ἐρωμένων μικρὸν μόριον κατιδεῖν ἥδιόν ἐστιν, ἢ πολλὰ ἕτερα καὶ μεγάλα δι' ἀκριβείας ἰδεῖν.

Διαγωγὴ δ' ἐστὶν, οἵα ἡ ἀρίστη, μικρὸν χρόνον ἡμῖν· οὕτω γὰρ ἀεὶ ἐκεῖνό ἐστιν· ἡμῖν μὲν γὰρ ἀδύνατον· ἐπεὶ καὶ ἡδονὴ ἡ ἐνέργεια τούτου· καὶ διὰ τοῦτο ἐγρήγορσις, αἴσθησις, νόησις, ἥδιστον· ἐλπίδες δὲ καὶ μνῆμαι διὰ ταῦτα· ἡ δὲ νόησις ἡ καθ' αὑτὴν, τοῦ καθ' αὑτὸ ἀρίστου· καὶ ἡ μάλιστα, τοῦ μάλιστα· αὑτὸν δὲ νοεῖ ὁ νοῦς κατὰ μετάληψιν τοῦ νοητοῦ· νοητὸς γὰρ γίνεται θιγγάνων καὶ νοῶν, ὡς ἐν αὐτὸν νοῦς καὶ νοητόν· τὸ γὰρ δεκτικὸν τοῦ νοητοῦ καὶ τῆς οὐσίας, νοῦς· ἐνεργεῖ δὲ ἔχων· ὥστε ἐκεῖνο μᾶλλον τούτου, ὃ δοκεῖ ὁ νοῦς θεῖον ἔχειν· καὶ ἡ θεωρία τὸ ἥδιστον καὶ ἄριστον· εἰ οὖν οὕτως εὖ ἔχει, ὡς ἡμεῖς ποτε, ὁ θεὸς ἀεὶ θαυμαστόν· εἰ δὲ μᾶλλον, ἔτι θαυμασιώτερον. ἔχει δὲ ὧδε.

Arist.l.1.de partib.animal.c.5. Nos namque illas superiores tametsi leuiter attingere possumus, tamen ob eius cognoscendi generis excellentiam amplius oblectamur, quam cùm hæc nobis iuncta omnia teneamus: quemadmodum quamlibet partem minimamque corporis nostrarum puellæ deliciarum vidisse gratius ac iucundius est, quàm cæterorum hominum membra tota perspexisse & contrectasse.

L.11.metap.c.7.t.39. Degentia verò (qualis nobis pauco tempore) optima illi est: siquidem ita semper illud est: nobis autem profectò id impossibile est: quoniam & delectatio actus huius est. Et ob hoc vigilatio, sensus, intellectio, maximè delectabile est. Spes autem ac memoria propter hæc. Ipsa vero intellectio secundum se optimum est: & quæ maximè est, eius quod maximè est. Se ipsũ verò intellectus intelligit assumptione intelligibilis. Intelligibilis namque fit, attingẽs & intelligens, ita vt idem intellectus, & intelligibile sit. Susceptum enim intelligibilis et substantiæ intellectus est, operatur autem habens. Quare istud magis quam illud, est id diuinum, quod intellectus videtur habere: et speculatio optimum, & maximè delectabile est. Si igitur ita benè se habet Deus semper, vt nos aliquando, admirabile est: quod si maius, adhuc admirabilius est. At ita se habet.

LA noblesse & excellence des facultez & de leurs operations estant connues par celles de leurs obiects; l'excellence & la perfection de leur delectation doit aussi estre apprise, selon les degrez de bonté, de beauté & de perfection de l'obiect qui delecte, suiuant la connoissance que la puissance connoissante en a, & selon l'vnion dont elle se conioinct auec luy: de sorte que s'il y a peu de bonté & de perfectiõ en l'obiect, & que l'vnion & la cõnoissance en soient foibles & petites, la delectation le sera aussi, & selon que ces choses seront plus grandes, la delectation se trouuera plus grande: & si elles sont en vn extreme degré, la delectation sera extreme. Et cecy se doit entendre, tant pour le regard du sens que de l'entendemẽt: car la delectatiõ est aussi bien & mieux au tour des choses intelligibles que des sensibles: parce que la bonté & la perfection des immaterielles est plus grande que des materielles: & la connoissance de l'entendement plus grande, que celle du sens: & finalement l'vnion de la volonté est plus grande auec son obiect, que celle de l'appetit sensitif. Or Dieu s'entend soy mesme & s'vnit à soy mesme de la plus parfaitte maniere: parce que l'entendement & la chose entenduë, l'appetant & la chose appetee sont mesmes: à cause dequoy il se delectent aussi de la plus parfaitte delectation: laquelle nous pouuons estimer estre tres grande & émerueillable, par celle dont nous ioüyssons durãt quelque temps en la cõnoissance que nous acquerons: car encore qu'il n'y ait point de proportion entre sa delectation infinie & eternelle, & la nostre qui est finie & de peu de duree: neantmoins nous ressentons beaucoup d'aise & de contentement en contemplant les choses diuines & celestes. D'autãt que combiẽ que nous ne les attaignons que legerement; toutesfois nous nous en delectons d'auãtage, à cause de leur excellẽce; que de tenir toutes les autres choses embrassees. Ainsi dit Aristote, qu'il nous est plus agreable de voir quelque petite partie du corps d'vne belle fille, que de voir & toucher les membres de tous les hommes du monde. Au moyen dequoy Auicenne dit que Dieu est le premier qui connoist le plus excellemment, auec la plus excellente cõnoissance, la plus excellente chose connue: parquoy il se delecte le plus excellemment de la plus excellente delectatiõ, & au plus excellent delectable: & c'est cela à quoy rien ne peut estre comparé. Et adiouste qu'alors il est necessaire que ce qui est au dernier degré de perfection, de beauté & d'honneur, pour ce qu'il s'entend soy mesme en vn tel degré, auec la perfection d'entendre, & auec l'intelligence de l'entendement & de l'entendu, qui sont vnies tres-parfaittement; soit à cause de cela, extremement amateur & aymé de soy mesme, & le plus delectãt & delecté: parce que la delectation n'est autre chose que de comprendre bien ce qui est conuenable.

Que Dieu est soy mesme sa vie eternelle, tres-parfaitte, tres-heureuse & tres-suffisante.

CHAPITRE XXXVI.

Καὶ ζωὴ δέ γε ὑπάρχει· ἡ γὰρ νῦ ἐνέργεια, ζωὴ· ἐκεῖνος δὲ ἡ ἐνέργεια· ἐνέργεια δὲ ἡ καθ' αὐτὴν, ἐκείνου ζωὴ ἀρίστη καὶ ἀΐδιος· φαμὲν δὲ τὸν θεὸν εἶναι ζῷον ἀΐδιον, ἄριστον· ὥστε ζωὴ καὶ αἰὼν συνεχὴς καὶ ἀΐδιος ὑπάρχει τῷ θεῷ· τοῦτο γὰρ ὁ θεός.

Arist. l. 11. metap. c. 7. t. 39. Ceterùm vita quoque profectò inexistit, siquidem intellectus operatio, vita est: ille vero est actus: actus vero per se; illius vita optima & perpetua est. Dicimus itaque Deum sempiternum, optimumque viuens esse. Quare vita, & æuũ, et æternum Deo inest. Hoc enim est Deus.

De ce que nous auons montré que Dieu entend, il s'ensuit qu'il est viuant aussi. Car tout ainsi que sentir c'est viure, de mesme l'entendre & l'intellection qui est l'acte de l'entendement, est vie aussi bien que le sentiment: à sçauoir vie supernaturelle ou Metaphysique des substances immaterielles. Et comme entendre est plus excellent que sentir, à cause que c'est l'operation d'vne plus noble puissance: semblablement la vie intellectiue est plus noble, que la sensitiue. Et partant l'homme cõme intellectuel vit d'vne plus excellente vie, que les autres animaux: & les intelligences plus excellemment que l'homme: & Dieu tres-excellemment: par ce que son intellection est tres excellente. Or encores que les autres choses viuantes ayent la vie, toutesfois elles ne sont pas leur vie: parce que leur action n'est pas substance en elles, tant s'en faut elles sont parfaittes par leur action, & consequemment elles sont comparees, comme ce qui est parfaisable à cela qui parfait. Mais en Dieu auquel il n'y a aucune puissance meslee en son essence, estant pur acte, il est necessaire de conceder qu'il n'est pas seulement vif, mais qu'il est sa vie. Et d'autant que son intellection de soy mesme est continuë & sempiternelle, & que l'intellection est sa vie: à cause de cela, sa vie & sa duree sont continuelles & eternelles. Et ainsi que l'estre & l'entendre du premier principe sont infiniment parfaicts, sa vie l'est aussi: là où toute autre chose viuante a la perfection de sa vie limitee, aussi bien comme son estre. La vie de Dieu est aussi tres-heureuse & tres-suffisante: car elle ne dépend d'aucun autre, estant en soy & de soy, comme son estre: là où la vie de toutes les autres a besoin d'estre conseruee par luy, aussi biẽ que leur estre. Doncques le premier principe est à soy mesme sa vie eternelle tres-parfaitte, tres-heureuse & tres-suffisante. De laquelle Auerroes parlãt, dit que le premier principe vit d'vne vie telle, qu'il ny en a point de plus parfaitte, ny une plus grãde delectation que la sienne, parce qu'il est sa ioye à luy mesme, & celles des autres choses leur aduient de par luy.

Auerr. l. Epit. metap. traict.

De la prouidence & du gouuernement en general.

CHAPITRE XXXVII.

La prouidence ou pouruoyance en general, c'est l'excogitation que fait l'entẽdemẽt, des moyens & de l'ordre qui sont requis aux choses ordonnees à vne fin, pour les y faire paruenir: comme pour exemple, la prouidence du chef de quelque republique, c'est son excogitation des moyens qu'il faut conferer à chaque partie de sa republique en particulier, & à toutes en general: afin qu'ils puissent faire leurs œuures & offices, & attaignẽt la fin à laquelle chacune est ordonne en particulier, & toutes en general: à sçauoir, que les Iuges ayẽt la methode de rendre la iustice: les Docteurs, d'enseigner: les gens de guerre, de manier les armes: & ainsi toutes les autres parties: pour viure heureusement chacune en particulier en la conuersatiõ ciuile, & pour le bien public de la republique. La prouidence est proprement des choses futures & non des passees ny des presentes: à cause dequoy elle est partie de la prudence, qui comprend toutes les trois, comme il sera dit en son lieu.

Le gouuernement c'est l'actuelle application ou execution de l'ordre & des moyens requis aux choses, & qui ont esté excogitez pour paruenir à la propre fin qui leur est ordonnee, & à celle qui est commune à toutes: comme pour exemple, quand le gouuerneur de la cité fait exercer aux Iuges la Iustice, selon les loix qui doiuent estre obseruees: aux Docteurs, la methode prescrite d'enseigner: aux gens de guerre, l'ordre & la maniere qu'ils

doiuent tenir; & ainsi des autres, alors il est dit gouuerner, & son action est ditte gouuernement.

Que Dieu a la prouidence & le gouuernement de l'vniuers.

CHAPITRE XXXVIII.

Ὁ νόμος τάξις τίς ἐστιν καὶ τὴν εὐνομίαν ἀναγκαῖον εὐταξίαν εἶναι· ὁ δὲ λίαν ὑπερβάλλων ἀριθμὸς, οὐ δύναται μετέχειν τάξεως· θείας γὰρ δὴ τοῦτο δυνάμεως ἔργον, ἥτις καὶ τόδε συνέχει τὸ πᾶν. &c.

Arist. l. 7 polit. c. 4. Lex ordo quidam est & bona quedam ordinatio est. At numerus valde modum superans non potest ordinis esse particeps: hoc enim diuinæ potestatis opus est, qua & hoc vniuersum moderatur & continet. &c.

PARCE que la vertu de la cause motrice se connoist és choses qui sont meuës par elle, nous iugeons que toutes les choses qui gardent l'ordre de la raison en leurs mouuements, sont meuës & conduittes par quelque chose qui a entendement; ainsi voyant les mouuemẽts des rouës d'vne orloge ou de quelqu'autre chose artificielle, nous disons que cela est ordonné par quelque cause qui a entendement, & tout de mesme des fleches qui tendent au blanc. C'est pourquoy considerant l'ordre merueilleux, l'egalité & la constance dont toutes les choses de l'vniuers tendent à leur fin commune: & qu'il y a vne certaine alliance perpetuelle pour cet effet entre les choses les plus contraires: que la terre pesante & massiue pendue en l'air ne se bouge point: que la mer menasse perpetuellement la terre sans se desborder outre ses limites: & ainsi des autres semblables: & que neantmoins le plus grand nombre des parties du monde sont sans connoissance ou entendement. Nous concluons par nostre discours, qu'il y a quelque chose doüé d'intelligence qui y pouruoit & les gouuerne par raison & par conseil. Or en toutes les parties de l'vniuers, il n'y a que l'homme, les Anges & Dieu qui soient doüez d'entendement pour vser de raison & de cõseil, & sçauõs par experiẽce que les corps celestes, les elements & les choses elementaires ne sont pas conduittes en leurs operations, selon le iugement ny selon la volonté des hõmes. Il reste doncques que ce sont les intelligences, ou Dieu, qui ont la prouidence & le gouuernement de l'vniuers. Mais il est bien raisonnable que ce soit Dieu; car puis que les choses doiuent estre poureueuës & gouuernees dés l'instant de leur estre, pour paruenir à la fin pour laquelle elles sont creées; il n'y a que celuy qui leur donne l'estre & constitue leurs fins en general & en particulier, qui excogite les moyens d'y paruenir, & les leur confere & applique: autrement ce seroit en vain, qu'il les y auroit addressees & ordõnees. Et partant ie concluds que Dieu pouruoit à toutes choses, & les regit & gouuerne selon sa prouidence; en leur appliquant & conferant les moyens qu'il a excogitez pour les cõduire à leur fin, sans y manquer iamais de sa part: car ainsi que toutes les choses en general & en particulier n'ont l'estre, qu'autant qu'elles participent celuy de Dieu, & qu'elles l'ont tousiours cependant qu'elles le participent; de mesme elles sont toutes soubmises à sa prouidence & à son gouuernement, cependant qu'elles ont l'estre.

De ce que c'est que la prouidence & le gouuernement de Dieu.

CHAPITRE XXXIX.

LA prouidence en Dieu, c'est l'idee & l'exemplaire qu'il a en son entendement diuin, des moyens & de l'ordre excogitez propres à chaque chose de l'vniuers à part, & à toutes en general, pour les faire paruenir à la fin qui leur a ordonnee en commun & en particulier: & son gouuernement c'est l'actuelle conference, application ou execution des moyẽs & de l'ordre excogitez & requis à toutes les choses de l'vniuers, pour paruenir à la fin qui leur est ordõnee à chacune en particulier, & à celle qui leur est cõmune à toutes en general. En quoy la prouidence & le gouuernement sont comme la consideratiõ de ce qu'il faut faire, & comme l'execution de la chose ordonnee selon la connoissance: ainsi qu'est l'idee de la maison à bastir en l'entendement de l'artisan, & la construction de la maison au dehors: c'est pourquoy les choses creées ont esté soubs la prouidence diuine de

de toute eternité : & soubs son gouuernement de tout temps seulement : car auparauant qu'elles fussent crees, il excogitoit les moyens pour les conduire à leur fin : & il ne les leur a appliquez qu'en les creant.

Comment Dieu gouuerne le monde par les causes secondes.

CHAPITRE XL.

DIEV ayãt luy seul la pouruoyãce de toutes choses, il pouruoit immediatement iusques aux moindres, & dõne à toutes les causes la vertu de produire les effets qui sont soubmis à leur puissance: mais quant à l'execution de ce qu'il excogite, pour conduire les choses à leur fin, il en gouuerne quelques vnes par le moyẽ des autres. De quoy il y a plusieurs raisons qui se prennent de l'ordination & de l'execution. L'ordination se fait par la vertu cognoscitiue: à cause de quoy ceux qui ont la connoissance ou meditation plus parfaitte, sont ceux qui ordonnent les autres : car, comme dit Aristote, c'est au sage à ordonner: & l'execution se fait par la vertu operatiue. Or parce que l'ordination est d'autant plus parfaitte, qu'elle descend iusques aux petites choses, Dieu se l'est reseruee à luy seul. Et parce qu'vne vertu inferieure proportionnee à l'effect, suffit pour l'execution de ce qui a esté ordonné, il l'a fait comme cause superieure: par le moyen de certaines vertus inferieures, qui sont les causes secondes: à sçauoir les intelligences, les corps celestes, les elements, & semblables. Secondement, d'autant que par le gouuernement les choses qui sont gouuernees, doiuent estre conduittes à la perfection : le gouuernemẽt sera d'autant meilleur que la perfection aura esté communiquee plus grande aux choses, par le gouuernement. Or parce que la perfection est plus grande, que quelque chose soit bonne en soy: & cause aussi de la bonté d'vn autre, que si elle estoit seulement bonne en soy : pour ceste raison, Dieu qui est la bonté mesme, gouuerne les choses, de sorte qu'il en institue quelques vnes causes des autres: & de ceste maniere nous voyõs qu'il gouuerne les inferieures par les superieures : & cela selon l'abondance de sa bonté : afin qu'il communique la dignité de sa causalité aux creatures: & non pour aucun defaut de vertu. A quoy nous pouuons adiouster, qu'ainsi que la cause est plus noble que l'effect, l'ordre des causes estant meilleur que celuy des effects; qu'il est bien seant à la prouidẽce diuine, qu'il n'y ait pas vn ordre d'effets seulement és choses, mais aussi vn de causes. Ainsi nous voyons diuers ministres en vne famille executants les cõmandements de l'œconome, selon l'ordre qu'il leur a estably : & est tout éuident qu'il appartient à la perfection & à la dignité d'vn Roy, d'auoir des ministres de son gouuernemẽt: parce que par l'ordre, la puissance royalle est rendue plus excellẽte & plus venerable, selõ qu'ils sont en plus grãd nombre & bien disposez. Et ces causes superieures ou gouuerneurs moyens, regissent les inferieures necessairement, ou contingemment, selon que le requiert leur nature. Car, comme dit S. Thomas, il n'appartient pas seulement à la prouidence diuine de faire les choses : mais aussi de leur donner la contingence ou la necessité : & selon qu'il leur a voulu donner l'vn ou l'autre, leur preparer des causes moyennes, desquelles la necessité s'ensuiue de la necessité: & la contingence de la contingence. Et ainsi Dieu attaint d'vne fin à l'autre fortement & dispose toutes choses suauement.

Mais nonobstant ces causes moyennes qui sont employees au gouuernement de l'vniuers, le monde n'a qu'vn gouuernement & est gouuerné par vn seul: parce qu'elles executent toutes les loix & les ordonnances de Dieu : ainsi que les Lieutenants & magistrats qui gouuernent en vn Royaume selon la volonté & soubs l'authorité du Monarque. Cõme aussi la raison requiert que l'vniuers soit gouuerné par vn seul : d'autant que ce gouuernement est le meilleur de tous: car l'vnité appartiẽt à la nature du bon. A cause de quoy ainsi que toutes choses desirẽt le biẽ, elles desirẽt aussi l'vnité: & repugnẽt de tout leur pouuoir à la diuisiõ: or la cause par soy de l'vnité c'est l'vn: car il est tout éuidẽt, que plusieurs ne peuuẽt pas vnir plusieurs choses, & les accorder, si ce n'est par accidẽt, ou qu'ils ne soiẽt reduits à l'vnité par vn seul, duquel ils dépẽdẽt. Mais ce qui est par soy vn, peut estre cause de l'vnité plus cõuenablemẽt que plusieurs vnis par accidẽt. A cause de quoy la multitude est mieux gouuernee par vn, que par plusieurs. Doncques le gouuernement du monde qui est tres bon, est d'vn seul gouuerneur, qui est Dieu, comme nous auons dit. Et partant A-

ristote a tres bien prononcé contre les Pytagoriens, qui posoient plusieurs principes, que les choses ne veulent pas estre mal gouuernees, concluant par ce vers d'Homere, La pluralité des principautez n'est pas bonne: qu'vn seul ait le commandement.

Arist. pag. 917.

Cecy peut estre confirmé en ce que ce qui se fait suffisamment par vne seule chose, il est meilleur de le faire par elle seule que par plusieurs. Or l'ordre des parties de l'vniuers est le mieux qu'il peut estre, car la puissance du premier efficient ne defaut point à la perfection des choses. Et partant puis que le premier ordre est par la reductiō à vn seul, & que les choses sont suffisamment accomplies en les reduisant à vn principe: il s'ensuit qu'il n'y a qu'vn seul qui ait la pouruoyance & le gouuernement en l'vniuers. En somme tout ainsi que l'art qui regarde la fin, donne des loix & commande aux arts qui sont pour ceste fin: (comme il se void en la Polytique, qui cōmāde à l'art militaire, à la iurisprudēce, & aux autres qui seruent à la felicité, & l'art de piloter à celuy de faire des nauires): semblablement toutes les choses qui seruent à quelque fin, sont soubmises à la disposition & au regime de celuy qui les y a addressees & ordonnees. Or Dieu en produisant les choses les a toutes destinees à la fin où elles tendent, & pour l'amour de laquelle elles sont: comme nous l'auons monstré. Doncques il les conduit par sa prouidence, & en a luy seul le gouuernement.

S. Thom. cont. gent. c. 43.

Que Dieu a la prouidence des choses particulieres.

CHAPITRE XL.

DIEV n'a pas seulement la prouidence des choses en general, mais aussi de chacune en particulier: car puis qu'il est la cause de tout ce qui est, conferant l'estre à toutes choses, il faut que l'ordre de sa prouidence embrasse toutes choses: estant necessaire qu'il conserue les choses ausquelles il donne l'estre, & leur departe la perfectiō, pour paruenir à leur derniere fin. Or la prouidence est d'autant plus parfaitte qu'elle s'estend iusques aux plus petites choses: car nous estimons celuy là d'autant plus habile à pouruoir, qui peut premediter d'auantage de particularitez: & celuy moins prudent, qui ne pouruoit qu'aux choses vniuerselles: & ce que les hommes ne peuuent premediter les choses qu'ils ont à disposer, cela prouient du defaut de leur connoissance, laquelle ne peut embrasser toutes les choses particulieres. Doncques Dieu duquel la sapiēce est parfaitte, a aussi la plus parfaitte prouidence des choses: & partant il pouruoit à toutes en general & à chacune en particulier. Si nous voulons r'entrer en nous mesmes, & cōsiderer vn corps & des membres aptes à toutes sortes de mouuements: vne ame qui sans se mouuoir les fait tous mouuoir comme bon luy semble; vne raison en l'ame qui les conduit chacun en son action: nous trouuerons que l'homme est vn abbregé de l'vniuers: & de là nous pourrons cōprendre que ce grād vniuers a vn esprit souuerain, qui fait, qui meut & conduit tout ce que nous voyons, par lequel nous sommes, viuons, & mouuons: qui a formé en nos corps vn modelle de l'vniuers, & en nostre ame graué vne image de soy mesme. Et certes puis que Dieu est la cause de toutes choses, & de leur ordre en quoy consiste la perfection de l'vniuers, il est bien raisonnable qu'il en ait soin, & qu'il les conduise & addresse luy mesme à leur fin: car ainsi que ce ne luy est point d'iniure de les auoir toutes faittes, iusqu'aux plus petites, ce luy en sera encores moins estant faittes, d'en auoir soin, & les regir: attendu qu'il ne prend rien d'elles en les faisant & regissant: mais au contraire il leur communique sa bonté à toutes pour leur bien. De sorte qu'ainsi que le Soleil communique les rayons de sa lumiere à toutes choses, quelques basses & viles qu'elles soient, sans en receuoir aucun detriment: semblablemēt Dieu employe du soing & de la prouidēce à toutes choses sans aucune diminution de sa dignité. Mais il faut noter qu'il n'y a que les choses qui sont hors de Dieu, qui tombent soubs la diuine prouidence: car luy & ses perfections ne sont pas choses qui soient addressees à quelque fin: attendu qu'elles sont elles mesmes la derniere fin, puis qu'elles sont Dieu mesme: comme il a esté enseigné.

Contre

Contre ceux qui nient la prouidence en Dieu.

CHAPITRE XLI.

Ἐν ταῦθα λεκτέον, ὡς εἴπερ ἐφέρετο τὰ σώματα τούτων, εἴτ' ἐν ἀέρος πλήθει κεχυμένῳ κατὰ τὸ πᾶν, εἴ τε πυρὸς, ὥσπερ πάντες φασὶν, ἀναγκαῖον ποιεῖν ὑπερφυᾶ τῷ μεγέθει, τὸν ψόφον· τούτου δὲ γινομένου, καὶ δεῦρο ἀφικνεῖσθαι, καὶ διακναίειν· ὥστ' ἐπείπερ οὐ φαίνεται τοῦτο συμβαῖνον, οὔτ' ἂν ἔμψυχον οὔτε βίαιον φέροιτο φορὰν οὐθὲν αὐτῶν· ὥσπερ τὸ μέλλον ἔσεσθαι προνοούσης τῆς φύσεως.

Εἰ γάρ τις ἐπιμέλεια τῶν ἀνθρωπίνων ὑπὸ θεῶν γίνεται, ὥσπερ δοκεῖ, καὶ εἴη ἂν εὔλογον χαίρειν τε αὐτοὺς τῷ ἀρίστῳ καὶ τῷ συγγενεστάτῳ· τοῦτο δ' ἂν εἴη ὁ νοῦς· καὶ τοὺς ἀγαπῶντας μάλιστα τοῦτο καὶ τιμῶντας ἀντευποιεῖν.

Τὸν γὰρ θεὸν ἀξιοῦμεν κύριον ὄντα, τοῖς ἀξίοις ἀπονέμειν καὶ τἀγαθὰ καὶ τὰ κακά. &c. Τὸν δὲ θεὸν τῶν φαύλων οὐκ εἰκὸς ἐπιμελεῖσθαι.

Arist. l. 2. de cœl. c. 9. t. 56. Dicendum est hinc, si stellarum corpora per aërem fusum per vniuersum aut ignem (vt omnes aiunt) feratur, necessariò vehementem fieri sonum, atque huc pertinere, & hæc offendere corpora, sed cùm fieri videatur, neque animantis motu, neque violenter vllam stellarum ferri, quasi futuris ipsa prouidente natura:

L. 1. eth. c. 9. Si dij immortales curam habent aliquam rerum humanarum, quemadmodum verisimile est: illud quoque probabile fuerit, eos re omniũ optima, sibique maximè cognata, delectari: hæc autem mens fuerit, iisque qui hanc maximè diligunt & plurimi faciunt, præmia persoluere.

L. 2. mag. moral. c. 8. Dominum facimus Deum, vt bona, malaque meritis distribuat. &c.
Atqui Deum malorum curam habere fas non est.

CETTE preuue si euidente & manifeste de la prouidence, dont Dieu gouuerne les choses, conuainc bien clairement l'erreur de Democrite, de Zenon, & d'Epicure, lesquels niant la cause finale, nioient aussi tout l'ordre des choses à leur fin. Et partant ils ostoient du tout la prouidence, le soin & la solicitude du premier principe: car elles enferment en soy vn ordre des choses à leur fin, par des moyens determinez. Aussi se mocquoient-ils de la prouidence des choses, qu'ils nommoient par derision vieille fee, & ostant certaines causes efficientes, ils pensoient que toutes choses se faisoient par la concurrence fortuite des atomes. Aristote reiette cette opinion comme fausse: parce que, comme il dit, les choses ne veulent pas estre mal disposees, & elle faict la nature de l'vniuers sans ordre interieur, en ce qu'elle pose qu'vne partie ne confere point à l'autre, soit qu'elle existe ou non: & sans ordre exterieur aussi: d'autant qu'elle establit plusieurs principes, & oste par consequent l'ordre des choses à vn premier principe, qui est admettre la confusion. C'est en la personne de tels fols insensez & de leurs semblables qu'il est dit de Dieu en Iob, Que les nuees sont sa cachette, qu'il se promene au tour des gonds du Ciel, & n'a point d'égard à ce qui nous touche. Aristote biẽ plus aduisé qu'eux, dit que Dieu distribue le bien & le mal selon les merites: mais qu'ils n'est pas licite d'estimer que Dieu ait soing des meschants: & en vn autre endroit, Que si les dieux ont soin des choses humaines, comme il est vray-semblable, que c'est chose probable qu'ils se delectent principalement de ce qui est le meilleur de tout, & leur touche de parenté, à sçauoir l'ame humaine, & qu'ils donne des recompenses à ceux qui l'aiment & ont en estime. Et en autre endroit, qu'il est creu & raisonnable qu'ils rendent les vertueux heureux. Il escrit aussi qu'il ne peut croire que les songes qui pronostiquent les choses aduenir soient de Dieu: parce qu'ils aduiennent aux meschants comme aux bons. Alexandre Aphrodisee le plus ancien commentateur d'Aristote que nous auons, & sainct Thomas inferent d'vn des passages, où il dit que les estoilles ne se meuuent point par vn mouuement animal ny violent: la nature ayant pourueu qu'aucun corps ne fust offensé par vn son violent, qu'Aristote attribuoit à Dieu la prouidence des choses inferieures. Et si on reçoit le liure du monde pour estre de luy, comme on luy attribue, la prouidence de Dieu en toutes choses y est declaree clairement. *Arist. l. 2. metaph.*

Mais ie demanderois volontiers à ces nieurs de prouidence diuine, quel fondement ils peuuẽt auoir de leur irraisonnable opiniõ autre que l'ignorance: car si Dieu ne pouruoit point aux choses, c'est ou parce qu'il ne les cõnoist pas, ou parce qu'il ne le veut pas: mais il les connoist bien: attendu qu'il a vne souueraine science de tout: & leur pouuant pourueoir, parce qu'il est infiniment sage, & infiniment puissant, il le veut d'autant

qu'il est infiniment bon. Car la nature du bien est de se communiquer: & cela est contraire à la sagesse de l'ouurier de negliger son ouurage, & n'en auoir point de soing. Qu'ils apprennent donques auec Simplicius, que Dieu conduit toutes choses, & vse de la nature pour le droict, & pour l'equité, selon ce qui luy plaist: & qu'ils se souuiennent qu'ainsi que les figures Mathematiques descrites sur le sable, furent reconnuës par Aristippus pour traces d'hommes, que celle de l'vniuers & son ordre montrent encores plus clairement la prouidence & le gouuernement de son autheur, qui en a le soin. En somme comme dit quelqu'vn, si nier vne diuinité est dementir ses sens, sa nature, l'ordre de ce monde, & le monde mesme: ie ne sçay si confesser la diuinité, & luy denier la conduitte des choses ne seroit point encores plus intollerable, veu que c'est l'iniurier en la confessant: à sçauoir, luy attribuer vn œil sans veuë, vne aureille sans ouye, vne puissance sans entendement, vn entendement sans raison, vne volonté sans bonté, voire vne diuinité sans diuinité. De là vient que les Anciens ont tenu autant athee celuy qui nie la prouidence que qui nie la diuinité mesme. Car si on demande à vn sauuage, pourquoy confessez vous qu'il y a vn Dieu, il respondra, par la conduitte & liaison de toutes choses: par leur ordre qui ne defaut point, par mille contrarietez tendantes à vn but. Si donques par la prouidence que nous auons obseruee, nous disons qu'il y a vn Dieu, s'ensuit-il pas qu'en Dieu il y a prouidence? ains c'est la mesme prouidence. Et qui la nie, nie la diuinité, veu qu'on ne connoist pas la diuinité sans la prouidence. Ie sçay que quelques vns choppent contre les heureux succez en apparence, qu'ils voyent bien souuent arriuer, pour le regard des biens de la fortune & des richesses, de la puissance, & autres vanitez mondaines, à ceux qui ne font profession ny de la pieté ny de la vertu: ains sont tres-meschants, pernicieux & impies: mais leur scandale est mal pris. Car ces choses ne sont pas bonnes ny biens en soy comme les vertus intellectuelles contemplatiues & morales: tant s'en faut, elles sont plus souuent causes du malheur de ceux à qui elles affluent que de leur bonne fortune, s'ils ne les sçauent ranger au seruice de la prudence & de la iustice; desquelles n'estant point commandees, elles commandent elles mesmes, & tiennent l'esprit humain & le corps en vne extreme captiuité. Si on veut considerer le mal qu'ont les meschants auant que de pouuoir venir à bout de mal-faire, le mal qu'ils ont en le faisant, & le mal que la conscience leur faict apres qu'ils l'ont faict; on trouuera que le plus heureux tyran est plus mal-heureux que le plus opprimé citoyen qui soit soubs sa tyrannie. Que si l'homme ne peut comprendre tous les secrets de la prouidence de Dieu, qu'il le louë en ce qu'il en connoist, & l'admire en ce qu'il n'en connoist point: reconnoissant plustost le defaut de son entendement à comprendre les choses, que de la nier ou de la reprendre; puis qu'à peine pouuons nous comprendre nostre ame, qui represente en nostre petit monde, celuy qui a la prouidence du grand vniuers.

Simpl. in l. 2. Phys. t. 132.

Comment la prouidence & le gouuernement de Dieu n'empeschent pas qu'il n'y ait du mal és choses.

CHAPITRE XLII.

LA prouidence ny le gouuernement de Dieu, n'excluant pas l'operation des causes secondes, lesquelles defaillent quelquesfois, elle n'empesche pas qu'il se trouue du mal & du defaut és choses. Mais il n'est pas de la part de Dieu, qui est le premier agent & & concourt seulement à l'action & non à la priuation de la droitteur de l'action: ainsi qu'en l'effect d'vn parfaict artisan, il aduient quelque defaut à raison de celuy de l'instrument, sans que l'artisan en soit cause: & comme il arriue à vn homme de clocher, à cause du vice de sa jambe, encores que sa vertu motiue soit vigoureuse. Et c'est de là que naissent les monstres, qui se trouuent en l'vniuers, sans montrer du defaut ny de l'imperfection au premier agent: lequel ayant estably vne loy aux causes, il les laisse aller leur cours: ioinct que ces monstres la seruent à la beauté de l'vniuers.

Il y a plusieurs raisons qui montrent qu'il n'appartient pas à la prouidence que Dieu a de l'vniuers ny à son gouuernemẽt, d'exclure du tout des choses, la puissance de manquer au bien, de quoy le mal s'ensuit. Et premierement la parfaitte bonté ne se trouueroit pas és choses que Dieu a produittes, s'il y auoit vn ordre de bonté entre elles: à

sçauoir, que les vnes fussent meilleures que les autres : dautant que tous les degrez de bonté qui peuuent estre ne seroient pas remplis, & vne chose n'auroit point plus de ressemblance à Dieu, entant qu'elle seroit eminente pardessus l'autre. La souueraine bienseance aussi des choses seroit ostee, si on ostoit l'ordre de celles qui sont distinctes & disparcilles; & leur multitude cesseroit, si l'inegalité de bonté ne se trouuoit entre-elles : & n'y auroit qu'vn bien produit, si l'égalité en toutes sortes estoit és choses produites. Or le superieur degré de bonté consiste en ce qu'il y ait quelque chose bonne qui ne puisse manquer de bonté, & l'inferieur en ce qu'il y puisse auoir du defaut de bien : & partant la perfection de l'vniuers requiert l'vn & l'autre degré de bonté. Or il appartient à la perfection de gouuerner, de conseruer la perfection és choses qu'il gouuerne, & non de la diminuer. Donques il n'appartient pas à la prouidence ny au gouuernement de Dieu d'exclure du tout des choses de l'vniuers la puissance de manquer au bien ; encores qu'elle soit ensuiuie du mal : d'autant que ce qui peut deffaillir defaut quelquesfois du bien, en quoy consiste le mal.

Secondement il y a plusieurs biens és choses qui n'auroient point de lieu, si le mal n'estoit : car la generation d'vne chose ne se faict point sans la corruption d'vne autre. La vie du Lion ne peut estre conseruee sans le meurtre des autres animaux : ny la patience des gens de bien, sans la persecution des meschants : ny la iustice vindicatiue, s'il n'y auoit des forfaits : & partant si le mal estoit du tout osté de l'vniuersité des choses par la prouidence, & par le gouuernement de Dieu, il faudroit que la multitude des biens fust diminuee, ce qui ne doit pas estre. Sainct Augustin dit que combien que les maux de la coulpe soient en eux vilains & difformes, & qu'estant considerez precisément selon soy, ils impriment vne marque de deshonneur au monde, ils seruent neantmoins à son ornement : entant que par leur comparaison, la splendeur des vertus reluit dauantage, les biens en sont plus eminemment recommandables, & plaisent dauantage : & principalement parce que, comme dit le mesme sainct Docteur, Dieu qui est sa mesme bonté & puissance, tire le bien du mal, quand il ordonne bien les maux : & amande la hôte du peché par la peine du peché : à cause de quoy plusieurs biens seroient empeschez, si Dieu ne permettoit aucun mal : car dit-il, ny la iustice vindicatiue, ny la patience suffisante, ne seroit pas loüee, s'il n'y auoit point d'iniquité. *D. August. l. 3. de lib. arb. c. 9.*

Et finalement puis que le bien du tout est plus excellent que celuy d'vne partie, il appartient au prudent gouuerneur de negliger quelque defaut de bonté en vne partie, pour l'accroissement du bien au tout : ainsi que l'artisan cache les fondements soubs la terre, afin que toute la maison ait de la fermeté. Que si le mal estoit soustraict de quelques parties de l'vniuers, il perdroit beaucoup de sa perfection : attendu que sa beauté resulte d'vn assemblement reglé des choses bonnes & des mauuaises : car cependant que le mal prouient du bien qui defaut, il s'en ensuit du bien par la pouruoyance du gouuernement : ainsi que l'interposition du silence, rend la Musique plus douce : & partant le mal n'a point deu estre osté des choses par la prouidence ny par le gouuernement de Dieu.

Nous pouuons encores adiouster que celuy qui a la prouidence particuliere, & celuy qui a l'vniuerselle, sont differents : parce que le prouident particulier exclud, entāt qu'il peut, le defaut de ce qui est soubmis à son soing : & le prouident vniuersel permet que quelque defaut arriue en particulier, de peur que le bien vniuersel soit empesché : à cause de quoy les corruptions & les defauts és choses naturelles regardent la nature particuliere : mais toutesfois ils sont de l'intention de la nature vniuerselle entant que le defaut de l'vn cede au bien de l'autre, voire mesme de tout l'vniuers : car la corruption de l'vn est la generation de l'autre, par laquelle est conseruee. Dōques puis que Dieu pouruoit vniuersellement à tout estant, il appartient à sa prouidence de permettre, qu'il y ait quelque defaut és choses particulieres : afin que le biē parfaict de l'vniuers, ne soit point empesché : dautant que si tous les maux estoient empeschez, beaucoup de biens defaudroient en l'vniuers : comme nous auons dit. Et partant il ne faut point trouuer estrāge, si Dieu comme sage, prouident, pouruoyant premierement & principalement au bien vniuersel du monde, & secondement & consequémment seulement aux particulieres parties de cet vniuers : il aduient souuent que le bien vniuersel enclost en soy le mal particulier, voire que les maux particuliers, seruent & sont parties du bien vniuersel.

Que Dieu ne veut pas le mal.

CHAPITRE XLIII.

OR encores que Dieu par sa prouidence & par son gouuernement n'exclue pas le mal des choses, ce n'est pas pourtãt qu'il le veuille: car premierement la volõté n'est iamais portee sur le mal, qui estant induite par quelque erreur de la raison : dautant que puis que le bien commun est l'obiect de la volonté, elle ne peut s'addresser au mal, s'il ne luy est proposé en quelque sorte cõme bien, ce qui ne peut estre sans erreur: laquelle ne tombe point en la connoissance diuine: & partant la volonté de Dieu ne peut tendre au mal. Secondement la volonté diuine est portee sur les choses au dehors d'elle, entant que voulant & aimant son estre & sa bonté, elle veut que sa bonté soit diffuse selon qu'il est possible en communiquant sa ressemblance. Or cela est le bien de chaque chose, qu'elle participe la ressemblance de la bonté diuine: car chaque bonté n'est autre chose qu'vne ressemblance de la vraye bonté. Et finalement comme dit S. Thomas, l'amour que nous voyons en toutes les choses actiues, se doit trouuer au premier agent. Or elles ayment toutes leurs effects chacune de sa maniere, entant qu'ils procedent d'elles: comme les peres ayment leurs enfans: les Poëtes leurs poëmes: les artisans leurs ouurages: Dõcques Dieu ayme toutes choses: & partant il ne veut pas le mal d'aucune.

D. Thom. contr gent. c. 96.

Du destin.

CHAPITRE XLIIII.

LE destin ou la destinee se cõsidere en Dieu, & és choses creées. Le destin en Dieu ce sont les loix & l'ordre des choses pour paruenir à leur fin, selon lesquelles les vnes procedent tousiours à gouuerner, & les autres à estre gouuernees, par vne certaine dépẽdance, & suitte perpetuelle & infaillible entre-elles: tant pour le regard de leur generation & corruption, que de la conseruation de leur estre: ainsi qu'il conuient à la nature de chacune. Selon cet ordre & ces loix, les intelligẽces qui sont gouuernees immediatemẽt par le premier efficient, meuuent les corps celestes: & ceux-cy par leurs mouuements, & par leurs influences qu'ils iettẽt de degré en degré sur les choses inferieures, sont causes de la generation, corruption, & conseruation de toutes les choses naturelles.

Le destin consideré és choses, c'est l'ordre, la disposition & connexion des causes secondes, executant la prouidence de Dieu en la production infaillible des effects naturels, selon qu'il l'a ordonné par sa puissance ordinaire, & selon la mode d'operer, qui conuient naturellemenr à ces causes. En quoy il faut noter que dessoubs cette connexion de causes les efficientes seules ne sont pas comprises, mais aussi les materielles: car d'elles dépend en grande partie la necessaire suitte de tels effects. Et neantmoins le destin est plus reduit à la cause efficiente: parce que c'est celle qui induit l'effect, la matiere estant supposee, & les autres conditions requises à agir. Et si vn tel ordre des causes est cõsideré selon la relation à son principe, qui est Dieu, il est vn: & ainsi le destin sera appellé vn, & & n'y aura qu'vn destin: mais s'il est consideré au regard des causes moyennes, il se multiplie selon leur pluralité: & de cette sorte il y aura plusieurs destins, qui est pourquoy le Poëte a dit, Tes destinees te traisnent.

Il paroist par ce que nous auons dit, que la prouidence & le destin en Dieu, ne different que rationnellement: car les mesmes loix & ordre des choses pour paruenir à leur fin, considerees en l'entendement diuin, selon qu'il les excogite pour cet effect, c'est prouidence: & entant que les choses procedent tousiours selon ces loix par vne perpetuelle suitte & connexion des causes & des effects, ces loix sont destin en Dieu. C'est pourquoy Seneque dict, Appelle Dieu destin, tu ne te tromperas point: car tout dépend de luy, & de luy sont les causes des causes: appelle-le prouidence, tu dis bien: car par son conseil ce monde marche sans s'esbransler, & desployε toutes ses actions: appelle-le nature, tu ne faux point: c'est luy duquel sont nees toutes choses. Le destin és choses & le gouuernement ne sont aussi distinguez que rationnellement: car cet ordre des moyens consideré és choses, selon qu'ils y sont appliquez pour les conduire

Seneca quæst. nat. & l. de benefic.

conduire à leur fin, eſt le gouuernement : & entant que ſelon ces loix, & cet ordre appliqué elles ſont liees & enchainees par vne ſuitte perpetuelle & infaillible de cauſes & d'effects, c'eſt deſtin : lequel nous pouuons dire eſtre vne diſpoſition immobile attachee és choſes mobiles : par laquelle la diuine prouidence lie chacune d'elles ſelon ſon ordre. Tellement que le deſtin és choſes ne differe que rationellement d'vne des ſortes de ce que nous appellons nature vniuerſelle : & non ſeulement de l'vniuerſelle, ains de la particuliere auſſi : ſuiuant ce qu'Alexandre Aphrodiſee dit, que le deſtin ſignifie quelquesfois la nature de chaque choſe : laquelle ſignification a fondement en Ariſtote au liure de la Phyſique, ou il nomme la generation & corruption naturelle fatalle.

Alexandr. Aphrod. l. de fato. c. 5.

En ſomme le deſtin pour le regard de ſon formel, n'eſt qu'vn eſtant rationel : car en Dieu c'eſt ſon diuin entẽdement meſme, ſa pouruoiance & ſon gouuernement des choſes inferieures : à ſçauoir tout cela eſtant conſideré ſelon l'ordre & les loix qu'il excogite & applique és choſes, pour paruenir à leur fin : les vnes en cauſant, les autres en eſtãt cauſees, par vne certaine ſuitte & dépendance de degré en degré. Et le deſtin conſideré és choſes, c'eſt la relation de la cauſe ſeconde à ſon operation, & de ſon operation à la choſe qui la reçoit : entant que cela procede par vn ordre infaillible. Mais quelquesfois il eſt pris pour les cauſes meſmes ordonnees, & en cette ſorte il eſt reputé cauſe efficiente & reelle.

Ariſt. l. 5. Phyſ. c. 6. t. 57.

Quelques Philoſophes comme Democrite, Heraclite, Empedocles, & Ariſtote, cõme Ciceron le rapporte, entre leſquels on met les Stoïques, conſtituoient le deſtin en vn certain ordre des cauſes de l'vniuers, ſelon leſquelles ils eſtimoient que toutes choſes prouenoient par neceſſité : à raiſon de quoy ils definiſſoient le deſtin eſtre vne connexiõ de cauſes, tirant ſon efficace des mouuements, & de la vertu des aſtres : comme rapporte Albert le Grand d'Appulee, & autres : ſoubs laquelle neceſſité quelques vns d'eux comprenoient auſſi la volonté de l'homme : mais les Stoiques n'eſtoient pas de cette opinion, & Ariſtote encores moins, non plus que de la premiere, quoy qu'en ait eſtimé Ciceron. Mais de qui que ſoit cette opinion, elle eſt fauſſe : car de ce que le deſtin eſt vne ordination des ſecondes cauſes aux effects, ſelon la prouidence diuine, comme nous auons dit, il ne ſ'enſuit ſinon que ce qui eſt ſoubmis à ces cauſes, eſt ſoubmis au deſtin. Et partant ce qui procede immediatement de Dieu, & ne dépend point d'elles, n'eſt pas ſubiect au deſtin : comme la creation des choſes, les intelligences, les corps celeſtes, l'ame raiſonnable, & ſemblables : car l'eſtre ne dépendant point d'vne autre cauſe naturelle, il n'eſt pas ſoubs le deſtin, ainſi qu'il n'a pas eſté faict par generation & par mutation. L'homme auſſi quant à ſes actions humaines libres, n'eſt pas ſubiect par ſoy au deſtin : mais par accident, ſon corps auquel reſide l'ame raiſonnable, qui eſt le ſiege de ſa liberté, ſe trouue regy par les corps celeſtes, qui l'alterent & l'inclinent à de certains effects, & toutesfois ſans le contraindre n'y le forcer.

Cicero de fato, & Topic. ad Trebat. S. Auguſt. de ciuit. Dei. l. 5. c. 8. Albert. 2. Phyſi. tr. 2. c. 19. S. Aug. l. 5. de ciuit. c. 10.

Et pour le regard des autres choſes, la deſtinee ne leur impoſe pas vne neceſſité à toutes, comme quelques vns ont penſé : car Dieu a ordonné aux effects contingents, des cauſes contingentes : & aux effects neceſſaires des cauſes neceſſaires. C'eſt pourquoy chaque choſe agit ſelon la maniere de ſa nature. En cette ſorte, tout ce qui eſt deſſoubs le Ciel eſt ſubiect au deſtin, eſtãt ſoubmis aux mouuemẽts, aux mutations, & aux actions prouenantes du Ciel & des elemẽts. Et ainſi le premier efficient a preparé des cauſes neceſſaires à de certains effects, afin qu'ils aduiennent neceſſairemẽt : & à quelques vns des cauſes contingentes, afin qu'ils arriuent contingemment : ſelon la condition des cauſes prochaines. Au moyẽ dequoy l'ordre de la prouidẽce du premier efficient eſt immuable & certaine : parce que les choſes eſquelles il pouruoit, aduiennent chacune en la maniere qu'il pouruoit, ſoit neceſſairement ou cõtingemment. A quoy ne contreuiẽt point ce qu'elles ſont neceſſairement & agiſſent par neceſſité contingemment, & que leurs effects arriuent neceſſairement contingents : car elles ne laiſſent pas auſſi d'auoir leur eſtre contingent, leur cauſalité contingente, & leurs effects contingents. Parce que combien que tout ce que Dieu veut produire, il le vueille produire neceſſairement : c'eſt à dire, ſans qu'il puiſſe arriuer autrement ; il ne veut pas toutesfois, que tout ce qu'il produict, ait vne cauſalité neceſſaire ſur ſon effect : mais que certaines choſes l'ayent neceſſaire, & les autres contingente. A cela ne contreuient point auſſi qu'elles ayent eſté produittes neceſſairement : parce que Dieu a voulu les produire : car toute cauſe ſeconde ne cauſe pas de la maniere qu'elle eſt cauſee, & meuë par la premiere :

attendu que la causalité actiue n'est receuë en la seconde, sinō comme il conuient à sa nature. Et partant encores que Dieu agisse de la necessité de nature, en la sorte qui a esté dicte, toutes les choses qu'il veut agir, entant qu'il les veut agir : elles n'aduiennēt pas pourtant de la necessité de nature.

Senec. l. 2. q. 11. c. 35. 37. & l. epist. 18. Seneque posoit le destin en la volonté de Dieu, & disoit que c'estoit vne necessité de toutes les choses, & des actions, qu'aucune force ne rompoit. Sainct Augustin, au liure de la cité de Dieu, dit que si quelqu'vn appelle la volonté ou puissance de Dieu, destin, qu'il tienne cette opinion & retienne sa langue. Mais neantmoins Dieu ny sa volonté ne sont pas le destin causellement, comme le nom de *Fatum* s'y accorde, selon le mesme sainct Augustin, qui dit, qu'il vient *à Fando*, de sorte qu'il signifie cela, *quod effatum est*, & non celuy qui *affatus est*. Il est si vray que le destin est selon les sens que nous l'auōs posé: que sainct Thomas dit, que le nier en cette acception, c'est nier la prouidence diuine. Mais parce que nous ne deuons pas auoir toutes choses communes auec les infidelles de peur que de cette societé de noms, on puisse prēdre occasion d'erreur; il ne faut pas vser librement du nom de destin : afin qu'il ne semble point, que nous consentions à ceux qui sentant mal du destin, soubmettent tout à la necessité des astres. A cause de quoy sainct Augustin disoit, comme nous le venons de rapporter, en tenant l'opinion du destin, qu'il falloit retenir sa langue, c'est à dire n'vser pas du nom.

S. Aug. l. 5. de Ciuit. c. 1. C. 9.

S. Thomas lib. 3. con. gent. c. 93.

Comment la prouidence, le gouuernement de Dieu, ny le destin n'empeschent pas la fortune ny le hazard.

CHAPITRE XLV.

PVISQVE la prouidence, le gouuernement de Dieu, & le destin sont tels cōme nous auons dit, il est impossible qu'il arriue rien de fortuit ny de casuel pour son regard, ny au respect des causes vniuerselles : sans toutesfois que cela empesche que la fortune & le hazard ayent lieu és choses particulieres. Il paroist que le hazard ny la fortune n'ont lieu qu'au respect des agents particuliers, en ce que selon l'ordre que Dieu a estably en l'vniuers, les causes vniuerselles procedent tousiours en leurs actions, de la maniere qu'il leur a ordonnee: à sçauoir les libres librement, les necessaires necessairement, & les contingentes contingemment, & ne manquent iamais à agir de cette sorte : au moyen de quoy le hazard ny la fortune ne peuuent auoir lieu en Dieu, pour le regard de leurs effects. Et quāt aux effects particuliers que Dieu produict outre le cours ordinaire des choses, ils ne sont aussi iamais fortuitz ny casuels pour son regard : d'autant qu'ils arriuent tousiours selon son intention, sans que pour cela les causes agissent autrement que selon leur nature : à sçauoir les libres librement, les necessaires necessairement, & les contingentes contingemmēt : sçachant disposer toutes choses suauement & atteindre d'vne fin à l'autre fortement.

Quant aux autres causes vniuerselles, il ne peut aussi rien arriuer contre leur intention: car elles viennent tousiours à leur fin : qui est, à sçauoir pour le regard des corps celestes, de ietter leurs influences sur les corps inferieurs. Suiuant quoy le Soleil ne manque iamais d'eschauffer par ses rayons & d'illuminer selon la disposition & autres circonstances requises en la matiere : & ainsi des autres astres, chacun selon sa nature. Les elements se meslent tousiours autant qu'ils peuuent pour engendrer les mixtes : la terre deseiche tousiours : l'eau humecte & refroidit, autāt que le suiect en est capable: qui est cause qu'il ne se peut trouuer de monstre ou effect, qui soit fortuit pour leur regard. Dont il n'y a point d'autre raison, sinon que la cause vniuerselle n'agit point pour vne intention particuliere : & que l'intention que Dieu a pour quelque effect particulier, ne peut estre empeschee par aucune autre cause vniuerselle ny particuliere : comme les agents particuliers en sont empeschez.

Donques le hazard & la fortune ne se trouuent qu'au respect de la cause particuliere agissant pour vne intention particuliere. Et cela arriue quand quelque autre cause empesche l'ordre d'agir : comme pour exēple, le bois est empesché d'estre bruslé outre l'ordre de la nature du feu, par l'action de l'eau: & l'indigestion aduiēt outre l'ordre de la vertu nutritiue, par quelque empeschement d'vne grosse viande: laquelle cause il est necessaire de reduire à vne autre cause, & ainsi iusques à la premiere vniuerselle. Or d'autant

que

que toutes les causes particulieres sont renfermees & comprises en l'vniuerselle, il est impossible qu'aucun effect fuie l'ordre de la cause vniuerselle. Et partant c'est entant que quelque effect fuit l'ordre de quelque cause particuliere, qu'il est dit estre casuel ou fortuit.au respect de la cause particuliere. Mais ne pouuant estre soubstraict de l'ordre de la cause vniuerselle, il est dit pour son regard, estre selon la prouidence de Dieu : ainsi que combien que la rencôtre de deux seruiteurs enuoyez par leur maistre, sans que l'vn sceust rien de l'autre, soit casuelle pour leur regard; elle est toutesfois pourueuë par le maistre, qui les a enuoyez expres en ce lieu, sans que l'vn sceust rien de l'autre: & tout de mesme si quelqu'vn sçachant où il y a vn tresor caché, incite quelqu'autre à fouiller là pour vne autre cause, l'inuention du tresor sera vn cas fortuit à celuy qui foüille, & non à celuy qui le fait foüiller. Donques puisque Dieu est la premiere cause commune non d'vn genre seulement, mais vniuersellement de tout l'estant, il est impossible que quelque chose arriue outre l'ordre de son gouuernement : car la mesme chose qui semble d'vne part sortir de l'ordre de sa prouidence, estant consideree selon quelque particuliere cause, il est necessaire qu'elle retombe au mesme ordre, selon vne autre cause. De sorte qu'en rapportant les euenements aux causes prochaines: rien n'empesche qu'il ne s'en trouue de fortuits & de casuels : mais iamais au regard du premier efficient : car de sa part toutes choses sont infaillibles & certaines, comme si elles estoient toutes necessaires de leur nature. Et ainsi il ne se fait rien temerairement au monde: puisque tout est soubmis à la prouidence & au gouuernement de Dieu. En somme ce que la fortune & le hazard ont part aux choses, cela monstre qu'elles sont soubmises à quelque certain gouuernement : car si celles qui sont corruptibles n'estoient gouuernees par les superieures, elles ne tendroient à aucune certaine fin : & principallement celles qui ne connoissent pas, & ainsi il ne se trouueroit rien en elles outre leur intention.

Comparaison auec diuerses, choses de la maniere dont Dieu gouuerne l'vniuers.

CHAPITRE XLVI.

Ἐπισκεπτέον δὲ καὶ ποτέρως ἔχει ἡ τοῦ ὅλου φύσιος, τὸ ἀγαθὸν καὶ τὸ ἄριστον· πότερον κεχωρισμένον τι, καὶ αὐτὸ καθ' αὑτό, ἢ τὴν τάξιν, ἢ ἀμφοτέρως, ὥσπερ στράτευμα· καὶ γὰρ ἐν τῇ τάξει τὸ εὖ, καὶ ὁ στρατηγός, καὶ μᾶλλον οὗτος· οὐ γὰρ οὗτος διὰ τὴν τάξιν, ἀλλ' ἐκείνη διὰ τοῦτόν ἐστιν.

Ἀλλ' ὥσπερ ἐν οἰκίᾳ τοῖς ἐλευθέροις ἥκιστα ἔξεστιν, ὅ,τι ἔτυχε ποιεῖν, ἀλλὰ τὰ πάντα ἢ τὰ πλεῖστα τέτακται· τοῖς δὲ ἀνδραπόδοις καὶ τοῖς θηρίοις μικρὸν τὸ εἰς τὸ κοινόν, τὸ δὲ πολύ, ὅ,τι ἔτυχε· τοιαύτη γὰρ ἑκάστου ἀρχὴ αὐτῶν ἡ φύσις ἐστί· λέγω δ' οἷον εἴς τε τὸ διακριθῆναι ἀνάγκη ἅπασιν ἐλθεῖν· καὶ ἄλλα οὕτως ἐστίν, ὧν κοινωνεῖ ἅπαντα εἰς τὸ ὅλον.

Arist. l. 11. metap. c. 10. t. 52. Perscrutandum autem etiam hoc, quonam modo natura vniuersi habeat ipsum bonum, & ipsum optimum : vtrum separatum quiddam, & ipsum an per se, an ipso ordine, an vtroque modo, quemadmodum exercitus: etenim bene esse eius in ordine, & dux ipse est, ac magis ipse: non enim ipse propter ordinem, verum ordo propter ipsum est.

Verum quemadmodum in domo liberis quidem minimè licet quodcumque facere, sed ea omnia aut plurima, que ordinata sunt : mancipijs vero & bestijs, parum quod commune conferat, sed vt plurimum quodcumque contingit: (tale namque principium cuiusque eorum natura est) dico autem pariformiter, quod necesse est omnia in discrimen venire: & alia ita sunt, quibus omnia communicant ad vniuersum conplendum.

ON peut comparer Dieu pour le regard de la maniere de gouuerner l'vniuers, à vn Empereur, à vn general d'armee, à vn pere de famille, & à l'architecte de quelque superbe bastiment : & l'vniuers à vn empire, à vne armee, à vne famille, & à vn grand edifice. L'Empereur donne les loix à ses subiects, afin que tous les obseruent chacun selon sa charge & condition : les vns commandent aux autres auec diuerses prerogatiues & preéminences d'hôneur, selon l'authorité qu'ils ont receuë de luy: & les autres leur obeissants. Car il y a des lieutenants generaux, des particuliers, des magistrats souuerains, des subalternes, la noblesse & le peuple : exerçâts cecy auec vn tel ordre parmy eux, qu'ils s'entre aydent tous les vns les autres, par leurs actions de commandement & d'obeissance: lesquelles outre cela se rapportent toutes à vne fin commune, qui est le bien de son empire, en quoy elles conuiennent, & à laquelle l'Empereur les a addressees, les y faict mouuoir, & les conserue en estre, autant qu'il est requis chacune selon sa nature. Le pere de

famille establit des loix en sa maison, selon lesquelles les vns sont superieurs, & les autres inferieurs de degré en degré : les vns commandant, les autres obeissants tous soubs son authorité. Car les enfans sont pardessus les seruiteurs, & les seruiteurs pardessus le bestial: & leurs actions en diuers degrez d'excellences : mais neantmoins conuenants tous en ce qu'elles se rapportent au bien commun de la famille, comme le pere de famille l'a institue. Le General d'armee dresse, reigle, ordonne & range, toutes les trouppes, dont elle est cõposee au but qu'il se propose, qui est d'emporter la victoire dessus les ennemis; en sorte que toutes les parties conferent & aident les vnes aux autres pour l'obtenir : non par vne mesme maniere, mais diuersement, comme il conuient à leurs charges, & selon les loix qui leur en a prescriptes. Car la cauallerie y sert d'vne façon, l'infanterie de l'autre, l'artillerie d'vne sorte, & les trompettes, & tambours, d'vne autre : & ainsi du reste. L'architecte adresse diuersement les actions de ses ouuriers à la construction du bastiment qu'il a en desseing : les vns à vn ouurage, les autres à vn autre de degré en degré, selon que les vns doiuent commander aux autres; car les maistres maçons ont soubs eux des tailleurs de pierre & de moindres maçons, & ceux-cy encores des aydes : & tout de mesme des menuisiers, charpentiers, & autres artisants : en sorte que toutes leurs actions se rapportent à l'ordonnance de l'architecte. Tous ces diuers degrez de cõmandement & d'obeissance dont nous venons de parler, se peuuent remarquer en l'vniuers : car selon les loix que Dieu y a constituees en le creãt, les intelligences font mouuoir les cieux & les astres: les cieux meuuent les elements leurs voisins : les elements estant meus composent par leurs meslanges les mixtes tant inanimez qu'animez, auec la concurrence des influences celestes : les choses superieures agissent sur les inferieures: & les inferieures seruent d'obiect aux superieures, ausquelles elles obeissent : rapportant toutes leurs actions à la fin commune que Dieu leur a ordõnee. Et tout ainsi qu'en vn empire les lieutenants de l'Empereur, & les principaux magistrats ont plus de connoissance de la volonté & des affaires de l'Empereur que les moindres : & ceux-cy dauantage que le commun, qu'on veut seulement estre dressé à l'obeissance. Et en vne armee le Lieutenant general, les Mareschaux de Camp, & autres principaux chefs, plus que les maistres de Camp Colonels, & simples capitaines : & ceux cy plus que les soldats desquels on ne requiert que l'obeissance en l'execution: & en la famille les enfans plus que les seruiteurs, & les seruiteurs plus que le bestial : & au bastimẽt l'architecte plus que les maistres maçons & charpentiers : & ceux-cy plus que les aydes à maçons, fouſſoyeurs, buscherons, sieurs de bois, & autres manœuures. De mesme ces trois degrez de commandement, d'obeissance, & de connoissance, & principallement ceux qui sont en la famille, se trouuent en l'vniuers: car les intelligences ont le plus de connoissance, les hommes apres, les animaux bruts fort peu. Et suiuant ces degrez de connoissance, les intelligences connoissant la volonté de Dieu, sans en attendre vn autre commandemẽt particulier, l'executent comme les enfans qui font d'eux mesmes ce qu'ils sçauent plaire à leur pere : les hommes comme seruiteurs obeissants aux commandements qui leurs sont faicts par la reuelation qu'ils en ont : au moyen de quoy ils suiuent la volonté du maistre : & les animaux bruts obeissent, non selon la connoissance qu'ils ont du commandement de ce qu'ils doiuent faire : mais estants conduits par vn autre, qui supplee au defaut de leur connoissance, qui n'est suffisante que pour executer. Il paroist par ce que dessus que le biẽ de l'vniuers cõsiste en son ordre qui luy est interne, & Dieu est son bien au dehors, lequel n'est pas pour cet ordre, mais l'ordre pour luy: ainsi qu'en vne armee, le general n'est pas pour l'ordre, mais l'ordre pour luy, comme Aristote l'estime. En somme, cõme dit le mesme Aristote, ce qu'est le pilote au nauire, le cocher en vn coche, le chant au chœur, le capitaine en l'armee: Dieu est cela au monde. Y ayãt toutesfois cette difference entre autres qu'ils ont vne grande peine & vn trauail ennuyeux & fascheux en leur gouuernement : & luy n'a ny peine ny labeur, estant exempt de tout effort corporel.

Tout ce qui se remarque en l'vniuers & en la maniere dont il est gouuerné, peut aussi estre consideré en l'homme : car il y a diuerses parties, les vnes commandant comme superieures, & les autres obeissantes comme inferieures, de degré en degré. Il se trouue aussi en luy diuers degrez de connoissance: à sçauoir ceux du sens & de l'entendement: & le tout est soubs l'empire de l'ame. C'est pourquoy l'homme à cause qu'il contient tout cela, est appellé le petit monde.

Que

Que Dieu conserue toutes choses, & comment.

CHAPITRE XLVII.

ENCORES que Dieu apres auoir creé les choses, les ait laissees aux forces de la nature & à son cours : c'est neantmoins en telle sorte qu'il y assiste tousiours, qu'il coopere auec elles, leur influë l'estre, les conserue & en a la pouruoyāce & le gouuernement. Et ainsi le Ciel & la nature ne dépēdent pas de Dieu pour le regard de leur création seulement: mais aussi quant à leur conseruation. Dieu est au monde, dit Aristote, comme Phydias auoit mis son effigie en l'escu de sa Minerue, en telle sorte qu'on ne pouuoit l'oster sans ruiner tout l'ouurage. Il y est ce qu'est le pilote au nauire, au chariot le chartier, au chœur le maistre de la musique, en la cité la loy, en l'armee le chef. Tout agent doit estre conioinct à son effect. Donques Dieu qui est cause de l'estre de toutes choses est par tout auec elles: & n'y est pas seulement, mais il y est inseré intimement : attendu que c'est par la participation de son estre que toutes les choses ont l'estre. Dautant qu'encores qu'il soit au dessus de toutes choses par l'excellence de sa nature, il est toutesfois en elles cōme causant leur estre: & non seulement alors qu'il les produict, & qu'elles commencent de sortir hors du rien, mais aussi autant qu'elles durent : c'est à dire qu'il les conserue en cōtinuant l'action par laquelle l'estre est departy aux choses, & les contient de sorte en estre que sans son aide elles ne peuuent pas subsister vn moment : ainsi que la lumiere ne demeure pas és choses qu'autant que le Soleil les illumine : que la figure n'est imprimee en l'eau qu'autant que le cachet y demeure: & la chose pesante en l'air qu'autant qu'elle y est retenuë. Donques durant que la chose a l'estre, il faut que Dieu l'assiste selon la maniere qu'elle a l'estre. Car ainsi que l'air ne reçoit point la lumiere selon la mesme raison qu'elle est au Soleil, qui est le principe de la lumiere, où elle a sa racine & non en l'air : au moyen de quoy elle cesse en l'air incontinent que l'action du Soleil cesse. De mesme toutes choses se rapportent à Dieu pour le regard de leur essence & de leur existance, comme la lumi ere au Soleil illuminant, & encores plus que cela : car les choses produittes ne dépendent pas seulement du premier efficient comme la lumiere en l'air du corps lumineux, mais encores dauantage : attendu que la premiere cause influe plus inseparablement aux effects que les causes secondes : or si la lumiere n'est conseruee par le corps lumineux, elle perit incontinent : donques les creatures retomberoient en rien, si la concurrence de Dieu cessoit.

Tout cecy est soustenu par plusieurs bonnes raisons, & premierement, Dieu regit toutes choses par sa prouidence, de quoy il s'ensuit qu'il les conserue en estre : car tout cela par quoy les choses paruiennent à leur fin, appartient à leur gouuernement. Or l'estre des choses est leur fin interne, & essentielle, comme il a esté montré. Donques il appartient à la prouidence diuine, que les choses soient conseruees en estre. Dauantage ce qui conuient à vne chose par son essence, est la propre cause de ce qui l'a par participation. Or Dieu seul a l'estre par son essēce, & les autres choses par la participatiō qu'elles ont de luy. Donques elles n'ont l'estre, ny en leur production, ny en leur conseruation que par vne certaine cōmunication de Dieu : (car la conseruation de l'estre d'vne chose n'est que la continuation de son existance.) Et tout ainsi qu'vne partie de l'arbre paroist au dessus de la terre, & l'autre est cachee dessoubs, laquelle engendre, donne l'estre, nourrit, & conserue le tout : il en est tout de mesme des choses creées en leur estre, & en leur conseruation au respect de Dieu. Dauantage ainsi que l'ouurage de l'art humain suppose la nature : de mesme l'ouurage de la nature suppose l'art diuin : car la matiere des choses artificielles est de la nature, & celle des naturelles de Dieu par leur production. Or les choses artificielles sont soustenues en leur estre par le benefice des naturelles : à sçauoir vne maison par la solidité des pierres, du bois, & semblables: donques les choses naturelles sont cōseruees en estre par la vertu de Dieu. Et combien qu'il y ait des choses incorruptibles de leur essence, & que tēdre au non estre soit cōtre la nature de toutes : (attendu que le desir de perpetuité est né en chacune) toutesfois elles ne se suffisent pas sans l'ayde de Dieu, pour conseruer leur estre : d'autant que, comme dit sainct Augustin, la creature est au regard de Dieu, comme l'air au respect du Soleil, quant à son illumination, duquel il n'a pas esté, mais il est continuellement faict luisant : car s'il ne se faisoit pas tousiours, & qu'il fust fait, il demeureroit lumineux en l'absence de la lumiere. C'est à di-

re, qu'il est luysant par la presence du Soleil seulement, lequel s'en allant l'air demeure tenebreux : de sorte qu'ainsi que la creature ne peut auoir l'estre si Dieu ne luy donne, elle ne le sçauroit retenir s'il ne le conserue aussi. En somme Dieu conserue tellement les choses en estre par son action, que s'il la retiroit, toutes choses seroient reduittes en rien : & si elles consistoient sans son influence, il s'ensuiuroit contre sa toute puissance, que quelque chose pourroit subsister contre son intention : car il n'apparoist aucune raison par laquelle il peut reduire toutes les substances immaterielles en rien, quand il le voudroit, qu'en soubstrayant son action.

La conseruation des choses se considere comme passiue & comme actiue. La conseruation passiue n'est rien que les choses mesmes ,entant qu'elles durent en leur estre : & la conseruation actiue de Dieu pour le maintien & duree: ce n'est pas vne nouuelle action, mais la mesme action diuine continuee, par laquelle elles ont esté produittes : entant que par la production la chose reçoit l'estre absoluement; & par la conseruation, de perseuerer en cet estre receu. Et ainsi la creation & la conseruation des choses de la part de Dieu, sont mesmes reellement,& distinguees rationellement seulement : car la creation importe en son essence vn respect à la chose, selon qu'elle commance d'estre & a son estre precedent : & la conseruation ne regarde point le non estre precedent, ny la nouueauté d'estre : mais elle dit, outre le respect qu'elle a vers la production, la cõtinuation de l'influence, & de la production du mesme estre : & l'ordre de l'estre de la chose vers la duree precedente, en laquelle elle a l'estre. Car ce n'est pas comme le bastiment d'vne maison, dict sainct Augustin, laquelle demeure apres que l'ouurier en a retiré sa main. Ceste action de conseruer est sans mouuement & sans temps, ainsi que la conseruation de la lumiere en l'air, est par l'influence du Soleil. La creation & la conseruation tendent l'vne à l'estre actuel ou existance de la chose : mais la creation auec nouueauté d'estre, & la conseruatiõ sans nouueauté, n'estant autre chose que la conseruation de l'existance mesme de nõbre.

De l'ordre dont Dieu conserue les choses.

CHAPITRE XLVIII.

LE premier efficient ne conserue pas immediatement toutes choses en estre, mais les vnes immediatement, & les autres par de moyens : car veu qu'il y a plusieurs causes subordonnees, il est necessaire que l'effect dépende premierement & principallement de la cause premiere, & secondement de toutes les causes moyennes, selon vn certain ordre: & partant la premiere cause est principallement conseruatrice de l'effect, & secondemẽt toutes les autres moyennes causes : & ce d'autant plus que la cause sera plus haute & plus prochaine de la premiere cause. Le premier efficient a bien produict les choses immediatement, mais en leur reparation il a institué vn ordre, que quelques vnes dépendissent des autres, par lesquelles elles fussent cõseruees secondement en estre, presupposant toutesfois la principale conseruation qui est de luy, sans laquelle l'vniuers ne pourroit subsister: car puisque la propre cause conserue son effect qui dépend d'elle, il s'ensuit qu'ainsi qu'il ne peut estre donné à aucun effect d'estre cause de soy mesme, mais bien d'estre cause d'vn autre: que tout de mesme on ne luy sçauroit dõner qu'il se puisse cõseruer soymesme, mais bien qu'il soit conserué d'vn autre.

Les choses peuuent estre conseruees en deux manieres, à sçauoir directement ou indirectement : conseruer vne chose directemẽt, c'est luy influer l'estre en quelque sorte que ce soit : & indirectement c'est oster ce qui la corrompoit. Les choses incorruptibles, comme les Anges, & les ames raisonnables, sont conseruees directement seulement, n'estant pas necessaire d'en reculer quelque chose, par quoy elles peussẽt estre corrõpues. Et quãd aux corruptibles, elles sont conseruees directement & indirectement. Mais il n'y a aucune chose creée qui se puisse conseruer directement de soy nõ plus que d'estre cause de soy mesme : combien qu'indirectement elle le puisse, en esloignant d'elle, ce qui luy est contraire. Et en cette sorte chaque chose se conserue autant qu'elle peut. En somme tout ce que Dieu conserue par des causes secondes, qui n'appartiennent point à la constitution de la chose conseruee, il le peut conseruer de luy mesme.

Que

Que Dieu est par tout, & en qu'elle maniere.

CHAPITRE XLIX.

Πάντες γὰρ ἄνθρωποι περὶ θεῶν ἔχουσιν ὑπόληψιν, καὶ πάντες τὸν ἀνωτάτω τῷ θείῳ τόπον ἀποδιδόασιν, καὶ Βάρβαροι καὶ Ἕλληνες, ὅσοι περ εἶναι νομίζουσι Θεούς, δηλονότι ὡς τῷ ἀθανάτῳ τὸ ἀθάνατον συνηρτημένον.

Θαλῆς ᾠήθη πάντα πλήρη Θεῶν εἶναι.

Καὶ καθάπερ Ἡράκλειτος λέγεται πρὸς τοὺς ξένους εἰπεῖν, τοὺς βουλομένους αὐτῷ ἐντυχεῖν, οἳ ἐπειδὴ προσιόντες εἶδον αὐτὸν θερόμενον πρὸς τῷ ἰπνῷ, ἔστησαν· ἐκέλευσε γὰρ αὐτοὺς εἰσιέναι θαρροῦντας· εἶναι γὰρ καὶ ἐνταῦθα Θεούς.

Arist. l. 1. de cœl. c. 3. t. 22. Omnes enim homines de Diis existimationem habent, & vniuersi qui deos esse putant, tam Græci quam Barbari, ipsum supremum locum diis tribuerunt, propterea quod immortale ad immortale accommodatum.

L. 1. de anim. c. 8. t. 86. Thales putauit omnia esse deorum plena.

L. 1. de partib. animal. c. 5. Et quod Heraclitum dixisse ferunt ad eos qui cum alloqui eum vellent, quod forte in casa furnaria quadam caloris gratia sedentem vidissent, accedere temperarunt: ingredi enim eos fidenter iussit, quoniam, inquit, ne huic quidem loco dii desunt immortales.

DIEV estant infiny comme nous l'auons montré, il ne peut estre borné d'aucuns limites: de quoy il s'ensuit qu'il est par tout. C'est pourquoy sainct Augustin compare Dieu par son immensité aux lieux: comme par son eternité aux temps: parce qu'elles sont egallement infinies. Car ainsi que l'eternité est en tous les temps finis, & les excede infiniement: de mesme l'immensité est en tous les lieux finis & les surmonte infiniement. Doncques ainsi que l'eternité de Dieu ne peut estre cõprise par des temps finis, estant encores par delà deuant & apres: l'immensité en est tout de mesme, pour le regard des lieux finis. Comme aussi n'y auroit il aucune raison d'assigner à celuy qui est infiny d'essence, vn lieu particulier où il residast, separé des autres. C'est pourquoy Heraclite dit à ceux qui retardoient d'aller à luy en la maison d'vn boullanger où il se chauffoit, qu'ils entrassent hardiment, & que les dieux n'estoient pas absents de ce lieu là. Et Thales disoit que toutes choses sont plaines de dieux: & Virgile apres luy. Car ce que Dieu est au Ciel particulierement, & que toutes les nations s'accordent en cela, comme dit Aristote: ce n'est pas qu'il ne le creust estre par tout. Mais c'est que le vulgaire a cete opinion, à cause de l'euidẽce de ses plus nobles effects qui y paroissent auec dauantage de lustre, & auec plus de signes de sa vertu, en l'exercite des astres, & en la vitesse de son mouuement, qu'en aucune autre des parties du monde: & parce aussi que le Ciel est l'organe vniuersel que Dieu a choisy pour communiquer son action aux creatures sensibles & materielles: & qu'il est l'vne des œuures de Dieu la plus rare & la plus parfaitte. Et c'est de cette façon qu'il l'entend quand il dit, que le premier moteur est en la circonference du Ciel. Nous voyons qu'il en arriue tout de mesme de l'ame raisonnable: car encores qu'elle soit espanduë vniuersellement par tout le corps humain: & qu'elle assiste toute en tout, & toute en chaque partie, nous disons neantmoins qu'elle est particulierement au chef: à cause que c'est le lieu où ses perfections sont plus eminentes, & le siege de ses plus nobles & esleuees operations.

La maniere dont Dieu est present à toutes choses n'est pas comme vn accident: car toutes choses subsistent par luy, & luy ne subsiste en aucune chose. Ce n'est pas aussi cõme partie de leur essence: attendu qu'il est tres simple & non partie composante: mais c'est d'vne maniere ineffable qu'il est par tout. Et tout ainsi que nous disons que le Roy est en son Royaume où il peut commander: Dieu est en tout ce qui est, & le remplit & penetre, comme il l'a fait par la vertu de son estre: & n'estant point diuisible, il est tout en tout, & tout en chaque partie. Qui est ce que disent les Platoniciens, que Dieu est en tout non r'enclos, dehors tout non forclos, pardessus tout sans estre abaissé. C'est la sphere intellectuelle de Mercure Trimegiste, dont le centre est par tout, & la circonference nulle part. Car Dieu estant par tout, il n'y est point neantmoins renclos, à cause de son infinité.

Dieu par sa puissance est en toutes choses, entãt qu'elles luy sont soubmises: par sa presence, entant que rien ne luy est caché: & par son essence, entant qu'il les substante en certaine maniere, les conserue & est concurrent auec elles en toutes leurs actions. Les choses corporelles se trouuent contenues des autres où elles sont: de sorte qu'elles sont subiettes à trebucher si ce qui les contient se retire: & tout au contraire, les spirituelles contiennent les corporelles, se trouuent contenues des autres où elles sont, & les sou-

tiennent, comme nous le voyons en l'ame, qui soutient le corps : à cause de quoy toutes choses sont dittes estre en Dieu, entant qu'elles en sont contenues : & parce qu'elles ne le contiennent pas, il est dit estre hors du monde. Non qu'il y ait quelque lieu hors du monde où il soit : car cela est faux, mais il est en soy mesme, & non en quelques autres lieux : en la mesme maniere qu'il estoit deuant que d'auoir creé le monde. Et cela n'est autre chose sinon qu'il n'y a point de lieu qui puisse egaler l'infinie quantité de perfection par laquelle Dieu est en lieu.

De la maniere dont Dieu est en lieu.

CHAPITRE L.

DIEV n'est pas en lieu d'aucune de ces trois façons dont nous auons parlé, à sçauoir, ny en lieu de situation, ny en lieu enuironnant, ny definitiuement : attendu que sa diuinité ny sa vertu n'est ny conscripte ny determinee d'aucune difference de lieu : car il est là, où il est en soy, au monde & hors le monde, sans estre contenu tout en aucun endroit : de sorte qu'il est au lieu en excedant, parce qu'en remplissant tout lieu, il n'est point resserré en aucun lieu. C'est pourquoy sainct Augustin compare Dieu par son immensité aux lieux : comme par son eternité aux temps : d'autant qu'elles sont egallement infinies : car comme son eternité est en tous les temps finis, & les excede infiniement ; de mesme son immensité est en tous les lieux : qui est cause qu'ainsi que l'eternité de Dieu ne peut estre comprise par des temps finis, estant encores par dela deuant & apres : l'immensité est tout de mesme en tous les lieux finis. Mercure Trimegiste dit que Dieu est vn cercle dont le centre est par tout, & la circonference en nul lieu : entendãt par là, qu'il est tout parfaittement tout, sans que sa presence soit definie d'aucun terme : là où l'intelligence ou Ange ne peut estre qu'en vn particulier lieu, parce qu'il est finy, & non par tout comme Dieu qui est infiny.

Que Dieu peut mouuoir effectiuement tout corps immediatement.

CHAPITRE LI.

ABVLENSIS tenoit que Dieu ne pouuoit mouuoir aucun corps immediatement, se fondant sur ce que le mouuement est vne chose imparfaitte : à sçauoir l'acte d'vn estant en puissance : & partant si Dieu mouuoit quelque corps immediatement qu'il y auroit quelque action diuine imparfaitte : & puis d'ailleurs la vertu infinie deuant mouuoir en vn instant de temps, il n'y auroit point de mouuement en temps, mais ces raisons sont nulles : car le mouuement estant vn estant parfaict en son genre, ayant l'accomplissemẽt tel qu'il conuient à sa nature : & n'est point mal seant que Dieu face vne action imparfaitte à raison de l'obiect, non plus que de produire vn monstre s'il veut, autrement il n'eust pas creé la premiere matiere : qui est si imparfaitte à comparaison des autres choses, qu'à grand' peine les Philosophes la daignent ils appeller du non estant. Quant à la vertu infinie, Aristote entend qu'elle mouuoit en vn instant, si elle estoit en vne quantité : parce qu'alors elle emploiroit necessairement toute sa vertu motrice : mais Dieu qui opere par l'entendement & par la volonté & selon la capacité des choses, il met vne mesure & des limites au cours de sa puissance. Sainct Thomas dit qu'on ne sçauroit nier que Dieu ne puisse faire par soy immediatement tous les effects determinez, que les causes secondes produisent, attendu qu'il contient en soy la force & l'efficace de toutes, d'vne plus excellente maniere.

Comment Dieu meut le premier mobile.

CHAPITRE LII.

Ανάγκη δὲ, ἢ ἐν μέσῳ, ἢ ἐν κύκλῳ εἶναι· αὗται γὰρ αἱ ἀρχαί· ἀλλὰ τάχιστα κινεῖται τὰ ἐγγύτατα τοῦ κινοῦντος· τοιαύτη δ' ἡ τοῦ ὅλου κίνησις· ἐκεῖ ἄρα τὸ κινοῦν.

Arist. l. 8. physi. c. 15. t. 84. Porro necesse est, vt vel sit in medio, vel in circulo : principia nãque hec sunt : atqui celerrimè ea mouentur, quæ sunt mouenti maximè propinqua : talis autem est motus vniuersi : illuc igitur est id quod mouet.

Ἐστί τι, ὃ οὐ κινούμενον κινεῖ, ἀΐδιον, καὶ οὐσία καὶ ἐνέργεια οὖσα· κινεῖ δὲ ὧδε τὸ ὀρεκτὸν καὶ τὸ νοητὸν οὐ κινούμενον.

Κινεῖ δὲ ὡς ἐρώμενον, κινούμενον δὲ τἆλλα κινεῖ.

Ἐκ τοιαύτης ἄρα ἀρχῆς ἤρτηται ὁ οὐρανὸς καὶ ἡ φύσις.

L. 2. metap. c. 7. t. 35. Est etiam aliquid quod non motum mouet, quod æternum & substantia, & actus est. Hoc autem modo concupiscibile, & intelligibile mouet, non motum.

T. 37. Mouet itaque vt quod amatur: quod mouetur autem, cætera mouet. &c.

T. 35. A tali ergo principio tum cœlum tum natura dependet.

TOVS les Philosophes sont d'accord que le premier moteur que constitue Aristote, duquel le C el & la nature depend, (qui est le premier efficient, & proprement ce que tout le monde appelle Dieu:) est celuy qui meut toutes choses: mais ils ne conuiennent pas s'il meut effectiuement ou metaphoriquement le Ciel, selon l'opinion du mesme Philosophe: amenant chacun des raisons d'vne part & d'autre à leur phantaisie De façon que plusieurs tiennent qu'Aristote a posé que le premier moteur mouuoit effectiuement sans moyen le premier mobile: à cause que par ce mouuement il a cherché vn premier & perpetuel moteur, & que des mouuements des corps celestes il prend le nombre des intelligences, entre lesquelles il compte Dieu: à cause de quoy il a donné à la premiere intelligence, le mouuement du premier Ciel. Plusieurs autres luy attribuent qu'ainsi que par le mouuement metaphorique, qui est celuy du desir, il est monté iusqu'au premier moteur; que son opinion est, que Dieu ne meut que metaphoriquement comme fin, & estant aimé de l'intelligence qui le veut imiter. De quoy il conclud qu'il y a vn premier moteur du tout immobile en telle sorte, qu'il n'est point meu par vn autre plus digne que luy, auquel il soit ordonné comme à sa fin: tant s'en faut toutes les intelligences se rapportent à luy. Mais quoy qu'ait tenu Aristote, il y a plus d'apparence selon la verité, que Dieu ne meut pas effectiuement ny immediatement le premier mobile: autrement il seroit mouuant particulier: & qu'il a laissé cet office à la premiere intelligence, laquelle il meut metaphoriquement: c'est à dire, en l'incitant à mouuoir: ou bien il luy a imposé de sa nature mesme, qu'elle meuue tousiours le Ciel. Car il n'y a point de doute que Dieu, qui pour le regard de la connoissance ou direction interieure des choses à faire, gouuerne immediatement toutes choses par soy, n'administre tout, quant à ce qui est de l'execution exterieure, par ses creatures, ausquelles il a voulu faire cet honneur: combien qu'il eust peu mouuoir immediatement le premier mobile, & faire toutes les autres executions exterieures de mesme: ainsi qu'il coopere auec toutes.

Que Dieu est concurrant és operations de toutes les causes.

CHAPITRE LIII.

TOVT ainsi que Dieu est inseré parmy toutes les choses, en sorte que sans luy elles ne peuuent durer, il en est de mesme pour le regard de leurs operations: car l'agent creé qui est en certaine maniere l'instrument de l'art du premier agent, ne faict aucune action sans le concours de Dieu, & sans son influence, qui imprime vne certaine vertu. La connoissance de cette concurrence de Dieu cooperãt actuellement auec chaque actiõ de secondes causes, est fondee principalemẽt sur cette raison: qu'entre les mouuãts subordõnez par soy, l'inferieur ne meut point s'il n'est meu par les superieurs. De quoy Aristote conclud, que tels moteurs ne peuuent estre infinis: parce que s'ils l'estoient, la motion des premiers ne paruiendroit iamais aux derniers, sans laquelle il n'y auroit aucun mouuement. Nous disons donques, que comme és formes l'estre sensitif presuppose le vegetatif, & cettuy-cy l'estre corporel; & és matieres la seconde presuppose la premiere, & és fins la moyenne presuppose la derniere: tout de mesme és mouuements & efficients subordonnez par soy entre eux; le dernier presuppose necessairement le premier, & la causalité de la premiere cause precede de nature la causalité de la seconde. Cecy paroist fort clairemẽt; à sçauoir premieremẽt és choses naturelles inanimees: car en toutes leurs operations il faut necessairement que leur nature particuliere soit guidee par vn entendement qui n'erre point, pour estre ordonnees & conduittes à leur fin: attendu qu'elles n'ont point de cõnoissance. Secõdement parce que si le premier

Mmmm

agent n'estoit concurrẽt auec les causes secondes, il ne pourroit empescher leurs actions naturelles, qu'en interposant des contraires, chose qui contreuient à sa puissance absolue. En troisiesme lieu, parce qu'il faut que ce soit vn tiers en l'vniuers qui constitue l'ordre des choses: attendu qu'elles ne s'ordonnent pas d'elles mesmes. Et finalement puis que les Cieux, les astres, & autres causes vniuerselles agissent auec les causes inferieures: car l'homme, & le Soleil engendrent l'homme, le premier agent y agit encores bien plus. On dit que le premier moteur agit sans estre meu, & que les secondes causes ne meuuent point, sinon estant excitees ou meuës par la cause superieure: cela est vray, mais il ne signifie sinon que le premier agent ne dépend point en son action d'vne cause superieure, & que les causes secondes meuuent & dependent du premier agent. Car Dieu concourt & influe de telle maniere en l'action de toutes les causes inferieures, qu'il ne cause aucune motion en elles, non plus que les autres causes qui leur sont superieures: car autrement il exciteroit la volonté aux actes vicieux, ce qui n'est pas. Au moyen de quoy la vertu que Dieu imprime comme passante en influant és secondes causes, cependant qu'elles operent, n'est rien que la vertu naturelle mesme, entant que Dieu en vse pour parfaire cette action: & sa concurrence agissant auec les mesmes causes, n'est autre chose que son action externe auec chacune des leurs. Car encores qu'vne action ne procede pas de deux agents d'vn mesme ordre, rien n'empesche qu'vne mesme action procede du premier & du second agent, comme nous l'auons dit ailleurs, & que de plusieurs causes il n'y ait qu'vn effect. Et en tout cela Dieu est concurrent librement auec les causes libres, necessairement auec les necessaires, debillement auec les debiles, & vigoureusement auec les vigoureuses: agissant auec toutes d'immediation de vertu, mais d'immediation de subiect auec quelques vnes seulement. Or ainsi qu'il agit d'immediation de subiect en la production & conseruation de chaque chose, qui ne peut estre produitte que par creation, comme sont les Anges, l'ame raisonnable, la premiere matiere & les corps simples: il en faict de mesme concurrant auec les actions de ces choses, sans agir par le ministere, ny comme par le ministere d'aucune chose en cela: & pour le reste il agit d'immediation de vertu, & en cõparaison de quelque agent que ce soit: car sa vertu n'est point receuë d'aucun autre, mais de luy mesme.

Difference entre Dieu & l'artisan en leur concurrence és actions.

CHAPITRE LIIII.

DIEV differe en la maniere d'estre concurrent auec les causes naturelles de l'artisan auec l'instrument, en deux sortes: premierement l'artisan ne rend pas l'effect semblable à l'instrument, mais à l'art & à l'exemple, qu'il en a en la pensee: là où Dieu rend l'effect semblable en espece non pas à soy, mais à la cause particuliere qui est son instrument: cõme pour exemple, auec du feu il produit du feu, & auec le lion vn lion. Secondement l'artisan n'attaint point l'effect que moyennãt vn instrument: mais Dieu à cause de son infinité, touche immediatement par sa vertu tout effect: attendu qu'il est present par tout auec son essence, en sorte qu'il produiroit bien sans les causes particulieres. Car il n'est pas dit faire plusieurs choses par le moyen des seconds agents, pour n'estre pas immediatement present à tous les effects, ny pour les faire par le moyen de l'action des causes secondes seulement: mais pource qu'il est present auec elles, à faire ce qu'il pourroit produire tout seul. En quoy il faict connoistre son admirable disposition, sa sapience & sa prouidence, par les choses qu'il a produittes, & par leurs operations: ce qui ne seroit pas si connu, s'il faisoit toutes choses luy seul. Or de ce que Dieu touche immediatement chaque effect, & que la forme substantielle des choses leur est interieure, & vne participation de son estre en elles, il s'ensuit qu'il opere interieurement en toutes choses, là ou l'artisan n'opere qu'exterieurement,

Comment l'action de Dieu est determinee par la seconde cause, auec laquelle il agit.

CHAPITRE LV.

L'Action de Dieu agissant auec la seconde cause est, determinee, pour le regard de l'espece, selon celle de l'action de la cause seconde: parce qu'attẽdu que la cause premiere consideree en soy, peut produire le lion, l'aigle & semblables indifferemment: la raison pourquoy auec le lion elle produit le lion & non l'Aigle, & auec l'Aigle elle ne produit pas le lion, mais l'Aigle: c'est parce que sa concurrence auec celle du lion ou de l'Aigle, est definie & limitee à produire plustost vne action ou vn effect de cette espece, qu'vn autre. Car nous ne disons pas de ce que le Soleil est cõcurrent à la production d'vn homme, que ce qui est produit soit homme; parce qu'il naist du Soleil: mais parce qu'il est produit par vn homme: attendu que par cette mesme concurrẽce du Soleil, vn bœuf eust peu estre produit, ou vn cheual; si la cause seconde eust esté telle. Et tout de mesme on ne rapporte pas la cause du defaut aux causes vniuerselles, mais aux particulieres: à sçauoir à l'homme & au cheual. Et ainsi Dieu est de soy cause vniuerselle & indifferente, qui ne specifie point l'action. S. Dionys. c. 4. de diuin. nomin.

Or combien que l'actiõ de Dieu en son cõcours auec les choses creées, soit ditte estre determinee selon celles des causes secondes; quant à l'espece: elle ne depend pas d'elles neantmoins, ny n'en est pas determinee. Mais c'est qu'il a voulu de toute eternité, que son concours fust de cette maniere, selon l'espece de l'action & nature des causes, & quãd les libres veulent operer, & quand les necessaires le doiuent. Au moyẽ dequoy, combien qu'il puisse faire toutes choses de luy mesme, neãtmoins cependant qu'il opere selon l'ordre ordinaire, qu'il a institué en la nature & non miraculeusement: il cõcourt tousiours selon leur nature & maniere, sans iamais leur deffaillir: demeurant tousiours libre; bien qu'il concourre necessairement: parce que cette necessité est de la volonté, & qu'il ne peut faire contre ce qu'il a voulu de toute eternité.

Nous auons dit que Dieu peut faire toutes choses de luy mesme, c'est à dire suppleer l'efficience de toutes les secondes causes. Cela est vray, & n'y a que luy qui le puisse faire: parce qu'il est seul de vertu infinie, & contenant eminẽment la perfection de toute creature: & n'y auroit point d'inconueniẽt qu'il les suppleast en effect, pour le regard de celles qui n'apportent point d'imperfection auec elles, & ne se referẽt pas de soy à vne creature agente: comme pour exemple, voir, s'attrister, & semblables. Nulle cause formelle aussi ne peut estre suppleée de Dieu entãt que telle, encores qu'elle fust exterieurement adiointe, comme pour exemple le lieu. Car Dieu ne peut suppleer pour le lieu, en colloquant en lieu, c'est à dire, fournir de soy qu'vne chose soit colloquee en lieu sans lieu.

Que les agents seconds, ou particuliers agissent.

CHAPITRE LVI.

PArce qu'aucune chose n'a l'estre de soy, & que l'operation suit l'estre: il s'en est trouué qui ont pensé, que les agents seconds n'agissoient pas: les vns disant que c'estoit le premier agent qui operoit en leur presence, & les autres qu'ils luy seruoiẽt d'instruments: de sorte qu'il n'y auoit aucune vertu produite qui operast és choses, ains que c'estoit Dieu qui faisoit immediatement toutes choses, & operoit en chaque particulier agent. A sçauoir que Dieu operoit au feu, & que le feu n'eschauffoit pas: & de mesme de tous les autres. Or il n'est pas ainsi: car les causes secondes sont vrayement causes & non instruments proprement de Dieu, ains seulement en quelque sorte, entãt que Dieu agit par leur interuention. Mais poser que les agents seconds n'agissent point, il s'en ensuit plusieurs inconuenients. Premierement parce qu'en cette sorte on osteroit aux choses produittes l'ordre de la cause & des choses causees: ce qui importeroit de l'impuissance au creant: car il appartient à la vertu de l'agent, de donner la vertu d'agir à son effect: luy estãt bien plus seant de creer les choses auec la perfectiõ qu'elles peuuent auoir: laquelle sera plus grande si elles operent, que si elles n'operent pas. Donques Dieu qui leur a peu dõner cette perfectiõ, n'a pas mãqué de la leur cõceder. Secondemẽt parce que les choses

seroient produittes en vain & otieuses, si elles n'operoiẽt rien par elles: attẽdu que toutes les choses sont pour leur propre operatiõ. Il s'ẽsuiuroit encores si ce n'estoit pas le feu qui eschauffe & le Soleil qui illumine, que le sens seroit trompé au tour de son propre obiect, contre la raison, & cõtre l'authorité d'Aristote: il n'y auroit point de lieu à l'experience, & si on ne pourroit assigner la cause de la naissance des monstres appellez pechez de nature, si Dieu faisoit tout: attendu que l'erreur ne tõbe point en luy, ainsi qu'il ne se trouueroit point de defaut és choses artificielles, si l'artisan estoit si parfaict qu'il ne peust errer. Dauantage si c'estoit luy seul qui agist en la presence des causes particulieres, & non elles mesmes, il n'y auroit point de raison pourquoy les enfans ressemblent souuent au pere, à la mere, ou à quelqu'vn des parents, ny pourquoy il eschaufferoit plustost à la presence du feu que de l'eau. Et ailleurs labourer la terre, la fumer, la semer, les pluyes, les mouuements du Ciel, les tours & retours des astres, & semblables seroient superflus: & tant d'organes & d'instruments és choses animees ne seruiroient de rien. Mais Aristote a bien mieux dit, que toutes choses estoient pour leur operation: ce qu'il faut entendre de celles qui peuuent operer: car encores qu'il y en ait qui n'agissent point comme la premiere matiere, elles ne sont pas en vain pourtant, parce qu'elles sont vtiles à d'autres.

Cette desraisonnable opinion destruit les sciences: car nous connoissons les essences des choses par leurs propres operations. Elle ruine les Republiques, ostant le merite & le demerite, la loüange & le blasme, la recõpense des bonnes actions, & la punition des meschants, en posant que les hõmes n'agissent point. Elle fait, que c'est Dieu qui attaque le taureau par le lion, & resiste à luy mesme dans le taureau: & en somme elle le faict autheur du peché, puisque c'est luy qui faict tout. Donques nous concluons, qu'ainsi que la matiere est pour la forme: de mesme la forme qui est l'acte premier, est pour son operatiõ, qui est l'acte second: & ainsi l'operation est la fin de la chose produitte. Et partãt la droitte disposition de l'vniuers requiert que tout ce que les causes secondes peuuent commodement faire, soit faict pour elles, & faut entendre que Dieu opere de sorte és choses qu'elles ont leur propre operation.

Pour finir ce discours, ie ne diray plus autre chose, sinon que si Dieu eust voulu, il pouuoit bien donner aux causes particulieres en les creant, la vertu de produire sans la concurrence des vniuerselles: mais il a iugé qu'il estoit meilleur que toutes les choses de l'vniuers fussent conioinctes & liees ensemble par vne certaine dependance les vnes des autres, & toutes de luy, qui les a produittes de rien: à cause de quoy s'il ne les conseruoit tousiours, les tenant comme par la main, elles ne pourroient estre, ny rien faire, qui est la chaine d'or d'Homere pendante du Ciel en la terre. Et partant la concurrence de Dieu auec les causes secondes, n'est pas superflue comme quelques vns ont pensé.

Que toutes les sortes de perfections conuiennent à Dieu seul selon son essence.

CHAPITRE LVII.

TOVT ce qu'il y a de perfection en l'effect, doit estre en sa cause efficiente en la mesme maniere ou en vne autre. Et partant Dieu, qui a fait les perfectiõs de toutes choses, les contient toutes en soy: ioinct que d'ailleurs aucune perfection ne peut manquer à ce qui est estant non par participation, mais infiny & de soy, tel que Dieu est. On considere de trois sortes de perfections és choses. La premiere c'est l'estre de la chose: la seconde ce sont les accidents necessaires à sa parfaitte operation. Et la troisiesme c'est son vnion & son repos à la fin, à laquelle elle est ordonnee: ainsi la premiere perfection de la terre consiste en l'estre qu'elle a par sa forme essentielle. La secõde en sa seicheresse, pesanteur, & semblables qualitez: & la troisiesme en son vniõ à son tout, & en son repos en son lieu. Et cette triple perfection ne conuient à aucune chose creée selon son essence qu'à Dieu seul, lequel ne l'apprend d'aucune chose qui soit hors de sa nature. Car estant vn simple tout acte, son essence & son estre, il n'y a aucuns accidents qui luy aduiennent: attendu que ce qui est dit des autres accidentellement, luy cõuient essentiellement, comme estre, puissant, sage, & autres semblables: il n'est aussi ordonné à aucune autre chose, comme à sa fin: mais il est la derniere fin de toutes choses comme il a esté dit. Et partant il est manifeste que Dieu seul a toutes sortes de perfections selon son essence: & consequemment il est seul bon par son essence.

Des

Des attributs communs aux autres choſes qui conuiennent à Dieu.

CHAPITRE LVIII.

PARCE que les choſes ſenſibles & les operations, que nous experimentons en nous meſmes, ſont celles dont nous auons premierement la connoiſſance, nous auons accouſtumé d'appliquer aux choſes inſenſibles & immaterielles, les meſmes termes dont nous auons nommé les naturelles, ſelon que nous comprenons quelque conformité ou reſſemblance en leur nature & en leurs operations, & ſelon noſtre maniere d'entendre. Ainſi de ce que la premiere racine de la vie eſt de ſe mouuoir ſoy-meſme diuerſement, nous diſons que les choſes qui connoiſſent, entendent & appettent, comme Dieu, les intelligences, & l'ame raiſonnable ſeparee du corps, ſont viuantes, & ont la vie : parce qu'elles ſont ces diuerſes operations d'vn principe interieur. A cauſe de quoy ce n'eſt point deroger à la ſimplicité de Dieu, de luy attribuer les noms des autres choſes, & dire pluſieurs relations de luy : combien qu'elles ne ſignifient pas ſon eſſence, puis que cela vient de noſtre maniere d'entendre, que nous exprimons les choſes par les termes, ainſi que nous les conceuons : & que rien n'empeſche que noſtre entendement entendant pluſieurs choſes, ſe rapporte en pluſieurs manieres à ce qui eſt ſimple en ſoy, les conſiderant ſoubs pluſieurs relations : car d'autant plus qu'vne choſe eſt ſimple, elle eſt de plus grande vertu & principe de dauantage de choſes. Mais afin de ne ſe meſprendre point en ces attributs diuins, & qu'on ſçache leſquels ont peu dire de Dieu, faut noter que les noms qui ſignifient quelque perfection abſoluë ſans aucun defaut, luy peuuent eſtre attribuez ſimplement, ainſi qu'aux autres choſes : comme eſt la bonté, la ſapience, l'eſtre, & ſemblables : mais tous les noms qui ſignifient vne telle perfection, par vne maniere propre aux creatures, ne peuuent eſtre dits de Dieu, que par ſimilitude & metaphore, ſelon laquelle, ce qui appartient à vne choſe a accouſtumé d'eſtre adapté à vne autre : comme quand quelqu'vn eſt appellé rocher, à cauſe de ſa conſtance ou de la dureté de ſon eſprit. De cette ſorte ſont tous les noms impoſez à deſigner les eſpeces des choſes creées, comme homme, arbre & ſemblables : car à chaque eſpece eſt deuë vne propre mode de ſa perfection & de ſon eſtre. Semblablement tous noms qui deſignent les proprietez des choſes, leſquelles ſont cauſees des propres principes des eſpeces, ne peuuent eſtre dits de Dieu, que metaphoriquement : & à l'oppoſite ceux qui expriment de telles perfections auec vne façon ſuperéminente, par laquelle elles conuiennent à Dieu, elles ſont dittes de Dieu ſeul, ainſi que ceux-cy, le ſouuerain bien, le premier eſtant, & ſemblables. Il eſt tout euident qu'il n'y a point de paſſions en Dieu, mais neantmoins outre l'amour & la delectation qui luy conuiennent proprement, on luy attribue celles meſmes qui luy ſont repugnantes de leur nature : à ſçauoir, l'ire, la repentance, la miſericorde, & ſemblables, qui ne luy conuiennent qu'improprement par metaphore & analogiquement : car rien ne ſe dit de luy & des autres choſes, equiuoquement ny vniuoquement.

Que les attributs diuins ne ſont diſtinguez que rationellement de l'eſſence de Dieu.

CHAPITRE LIX.

TOVTES les perfections qui conuiennent à Dieu, & qu'on luy attribue, à ſçauoir, la ſapience, la bonté, la iuſtice, l'intelligence, la volonté, & autres ſemblables, ne ſont pas diſtinguees reellement entre-elles, ny de ſon eſſence : comme il ſe prouue en cette ſorte : là ou il y a pluſieurs eſtants reels abſoluts diſtincts reellement, là il y a compoſition reelle : (car il n'eſt pas poſſible que pluſieurs choſes conuiennent en vn eſtant abſoluës & diſtinctes reellement de la choſe où elles ſont, & entre-elles : qu'il n'y ait compoſition des vnes auec les autres) mais toute compoſition reelle repugne au premier principe : (parce qu'il ne ſeroit pas premier eſtant : attendu que tout compoſé eſt

posterieur aux choses qui le composent.) Donques il n'y a pas plusieurs estants distincts reellement au premier principe, qui est Dieu. Mais combien que ces perfections soient mesmes reellement auec sa substance, & entre-elles; toutesfois elles sont distinguees rationellement: parce que l'entendement forme vne autre consideration de la sapience de Dieu, vne autre de la bonté, vne autre de la iustice, & ainsi des autres semblables.

La position de ces diuerses perfections en Dieu, lesquelles sont vne mesme chose reellement, prouient de la part de la diuine essence, & de la part de nostre entendement. A sçauoir, de la part de la diuine essence: parce qu'estant tres-parfaitte de toutes sortes de perfections, elle est tres-suffisante pour fonder diuerses sortes de considerations, & leur correspondre. Et de la part de nostre entendement; d'autant qu'il est limité & debile: à cause de quoy il ne peut expliquer suffisamment par vne seule conception, la perfection diuine: mais seulement en la particularisant par des considerations distinctes. Tellement que la distinction rationnelle est en la diuine essence, pour le regard de ses perfections, de la part de l'entendement, & de celle de la chose. Or encores que comme nous auons dit, ces perfections ne soient point reellement distinguees: par ce qu'auec leur realité, la pure simplicité de la diuine essence ne pourroit estre sauuee: on peut neantmoins dire qu'elles sont distinguees de l'essence du premier principe fondamentalement & correspondamment, selon qu'vne chose correspondante à vne conception, est ditte auoir vne maniere d'estre: comme il se voit au mouuement sur lequel sont fondez les relations de l'action & de la passion.

DE LA METAPHYSIQVE PARTICVLIERE,

LIVRE SECOND,

Auquel il est traitté des intelligences ou Anges.

Qu'il y a des intelligences qui sont substances immaterielles.

CHAPITRE I.

Ἐν οὐσίᾳ μὲν ὁ νοῦς καὶ ὁ θεός· ἐν δὲ τῷ ποιῷ, τὸ δίκαιον.

Arist. l. 1. moral. Eud. c. 8. Substantia enim mẽtem & Deum, qualitas iustum complectitur.

PLVSIEVRS des anciens Philosophes deuant Platon & Aristote, n'estimoient point qu'il y eust d'autres substãces que les sensibles. Mais Platon & Aristote qui ont mieux philosophé, reconnoissent qu'il y a des substances immaterielles, autres que Dieu & l'ame raisonnable. Aristote & les Philosophes les appellent intelligences, à cause de l'excellence de leur entendement: & ces intelligences sont les mesmes creatures, que les Theologiens nõment Anges. Lesquelles le mesme Aristote a inferees estre en la nature des choses parce que les corps celestes sont meus incessammẽt en rõd: car ne se pouuant mouuoir d'eux mesmes de cette sorte, comme nous l'auons montré, il faut qu'ils soient meus par vn autre, & cet autre c'est ce que nous appellons intelligence, à laquelle Aristote assigne pour office le mouuemẽt continuel des cieux. Nous connoissons que les intelligences sont substances par le mouuemẽt qu'elles causent: car tout mouuemẽt & action prodece des substances. Quant à estre immaterielles, nous le presupposons de ce qu'elles ne tõbent point soubs le sens: & de ce qu'elles meuuẽt continuellement les corps celestes en diuerses sortes tousiours reglement, chacun selon sa maniere: on deduit qu'elles ont connoissance. Laquelle ne pouuant estre sensitiue; (attendu que tout ce qui est sensitif est materiel, & peut estre conneu par quelqu'vn des sens, & les intelligences sont insensibles) il faut que leur cõnoissance soit intellectuelle: n'y en ayant que de ces deux sortes: & par consequent qu'elles soient immaterielles. Car puisqu'elles ont entendement, & que l'entendement est vne faculté immaterielle, comme nous l'auons prouué au liure de l'ame, la substance dont il est faculté, à sçauoir l'intelligence, est immaterielle: parceque telle qu'est la faculté telle est l'essence dõt elle est faculté. On peut encores inferer qu'il y a des substãces immaterielles, de ce que Dieu est vne cause parfaitte & souuerainement bonne, laquelle ne peut estre empeschee d'aucune chose: au moyen de quoy, l'effect n'en a pas deu sortir autrement que parfaict. Or il appartient à la perfection de l'effect d'estre semblable à sa cause, autant qu'il se peut faire. Et partant il est requis pour la perfection de l'vniuers que Dieu a creé, qu'il y ait des substances simples immaterielles: qui soient douees d'entendement. Ioinct que puisque Dieu en creant l'vniuers tendoit à communiquer sa bonté & manifester sa perfection, il y a constitué diuers degrez & ordre des choses: à cause que pas vne n'estoit suffisante par soy à cette fin où il tendoit, en la constitution & perfection de l'vniuers. Et partant il a deu faire des substances simples immaterielles en l'vniuers, qui sont de cet ordre des choses, qui conferent à sa perfection.

Du nomb re des intelligences.

CHAPITRE II.

Ἀνάγκη καὶ τούτων ἑκάστην τῶν φορῶν ὑπ᾽ ἀκινήτου τε κινεῖσθαι καθ᾽ αὑτὸ, καὶ ἀϊδίου οὐσίας· ἥ τε γὰρ τῶν ἄστρων φύσις, ἀΐδιος οὐσία τις οὖσα· καὶ τὸ πρότερον οὐσία, οὐσίαν ἀναγκαῖον εἶναι· Φανερὸν τοίνυν, ὅτι τοσαύτας οὐσίας ἀναγκαῖον εἶναι, τήν τε φύσιν ἀϊδίους καὶ ἀκινήτους καθ᾽ αὑτὰς διὰ τὴν εἰρημένην αἰτίαν πρότερον.

Τὸ δὲ πλῆθος ἤδη τῶν φορῶν ἐκ τῆς οἰκειοτάτης φιλοσοφίας τῶν μαθημάτων ἐπιστημῶν δεῖ σκοπεῖν, ἐκ τῆς ἀστρολογίας.

Εὔδοξος μὲν οὖν ἡλίου καὶ σελήνης, ἑκατέρου τὴν φορὰν ἐν τρισὶν ἐτίθετο εἶναι σφαίραις.

Κάλλιππος δὲ τὴν μὲν θέσιν τῶν σφαιρῶν τὴν αὐτὴν ἐτίθετο Εὐδόξῳ. &c. Τῷ δὲ ἡλίου καὶ τῷ σελήνης δύο ᾤετο ἔτι προσθετέον εἶναι σφαίρας.

Ὁ δὲ ἁπασῶν ἀριθμὸς, τῶν τε φερουσῶν, καὶ τῶν ἀνελιττουσῶν ταύτας, πεντήκοντά τε καὶ πέντε· εἰ δὲ τῇ σελήνῃ καὶ τῷ ἡλίῳ μὴ προσθείη τις ἃς εἴπομεν κινήσεις, αἱ πᾶσαι σφαῖραι ἔσονται ἑπτά τε καὶ τεσσαράκοντα· τὸ μὲν οὖν πλῆθος τῶν σφαιρῶν ἔστω τοσοῦτον· ὥστε καὶ τὰς οὐσίας καὶ τὰς ἀρχὰς τὰς ἀκινήτους καὶ τὰς αἰσθητὰς, τοσαύτας εὔλογον ὑπολαβεῖν.

Arist. l. 11. metap. c. 8. t. 43. Necesse est harum quoque lationum vnamquamque à per se immobili, & æterna substantia moueri: nam & stellarum natura perpetua substantia quadam existens: & quod prius substantia est, substantia sit necesse est. Constat itaque, necesse esse tot substantias esse natura perpetuas, & per se immobiles, ac absque magnitudine, ob causam prædictam.

T. 44. Pluralitatem vero lationum ex peculiarissima Philosophia Matemathicarum scientiarum, videlicet ex astrologia, considerandum est.

T. 45. Eudoxus igitur solis & lunæ vtriusque lationem in tribus posuit sphæris esse. &c.

T. 47. At Callippus situm quidem sphærarum eundem Eudoxo ponebat. Solis vero & lunæ duas adhuc putabat sphæras addendas esse.

Cunctarum verò numerus, tum earum quæ ferunt tum quæ reuoluunt eas: quiquaginta quinque. Quod si lunæ & soli non addat aliquis quos diximus motus omnes sphæra earū septē & quadraginta erū: pluralitas itaque sphærarum tanta sit. T. 48. Quare substantias quoque & principia, tum immobilia: tum sensibilia, tot rationaliter arbitrandum est esse.

DE ce que chaque corps celeste est meu par vne intelligēce, comme nous auons dit, Aristote conclud qu'il y a autant d'intelligēces que de corps celestes, qui sont meus chacun à part, selon le nombre desquels il a cherché combien il y a d'intelligences, estimant qu'il ny en peut auoir moins, à cause de leurs mouuements: & s'il y en auoit dauātage, qu'elles seroient otieuses: parce qu'elles n'auroyent pas à quoy s'occuper. Et neantmoins le mesme Aristote constituë par dessus le premier Ciel, des substances immaterielles qui demeurent là, menant vne vie tres heureuse, exemptes de toute mutatió. En quoy il paroist qu'il n'estoit pàs bien resolu en cette matiere. Mais sans s'addresser au nombre des cieux: la raison humaine peut bien estimer qu'il est bien seant & comme necessaire, pour la perfection de l'vniuers, qu'il contienne dauantage de naturels nobles que d'ignobles, & que partant elles sont en vain tres grand nombre.

Que les intelligences ne sont pas actes purs.

CHAPITRE III.

ENcores que les intelligences soient immaterielles, elles sont neantmoins meslees de puissance, & non actes purs: autrement elles seroient de vertu & de puissance infinie: & partant il y auroit plusieurs puissances infinies: ce que nous auons montré estre impossible, à cause des absurditez qui s'en ensuiuroient. Secondement estāt certain qu'il n'y a aucune chose produitte dont l'action soit son essence, cela n'appartenant qu'à Dieu seul, comme nous auons dit ailleurs: l'action de l'intelligence n'est pas son essence, mais c'est vn sien accident, auquel sa substance est comparee, comme la puissance passiue à l'acte, & comme ce qui est parfaisable à sa perfection: en quoy se trouuant priuees de quelque perfection, la puissance est meslee en leur essence. Cecy peut encores estre prouué, parce qu'entre le premier acte qui est Dieu, lequel tient le premier degré au genre de l'acte, & la premiere matiere qui est au dernier degré au genre de la puissance, il est necessaire

faire que toutes les natures moyennens participent la nature des extremes, & qu'elles soient composees d'acte & de puissance : mais en diuerse maniere, ainsi que la nature de ces choses moyennes est diuerse : à cause de quoy il y a en toutes les intelligences, excepté la premiere qui est Dieu, quelque chose de semblable à la matiere : & ny en a aucune qu'elle que ce soit, qui ait en soy toute la perfection qui peut estre trouuee en l'amplitude de l'estant : combien que chacune en contienne autant qu'il y en est requis. Donques les intelligences sont meslees de puissance & d'acte, & ne sont pas purs actes.

De quelle façon l'acte & la puissance se trouuent és intelligences.

CHAPITRE IV.

LA comparaison d'acte & de puissance és intelligences, n'est pás de deux substances reelles positiues comme és substances corporelles, de la forme & de la matiere, mais seulement comme de positif & de priuatif. Et partant la puissance meslee en leur nature, n'est distinguee que rationellement de leur acte : à sçauoir entant qu'il n'est pas parfaict & accomply. Or tels actes ne sont pas parfaicts absoluement, car il faudroit qu'ils ressemblassent du tout à Dieu, & partant que les intelligences fussent purs actes & infinies : ce qui est impossible, à cause des inconueniẽts qui s'en ensuiuent, desquels nous auons parlé. Et puis d'ailleurs ayant esté creez de Dieu, puis qu'il est la premiere cause efficiente de tout, elles ne peuuent iamais estre egalles absoluement à leur Createur. Que si l'acte & la puissance qui se trouuent en l'essence de l'intelligence estoient deux choses reelles positiues, il faudroit que chacune des deux fust substance, l'vne puissance passiue & l'autre actiue : autrement l'intelligence ne seroit pas vn estant par soy : car la composition d'vne substance & d'vn accident ne faict qu'vn estant par accident, comme il a esté enseigné. Que si l'vn & l'autre estoit substance, il s'ensuiuroit que la puissance qui entreroit en l'essence de l'intelligence seroit vne substance immaterielle nõ meslee d'acte, & par cõsequẽt pure puissance passiue : & que l'acte qui seroit l'autre partie de l'intelligence, seroit vne substance acte, non meslee de puissance : & ainsi il se trouueroit vne substance immaterielle pure puissance passiue, & vn acte non meslé de puissance autre que Dieu : qui sont toutes choses absurdes : car il n'y a point de substance immaterielle qui soit pure puissance passiue en la nature, que la premiere matiere : ny d'acte non meslé de puissance que Dieu seul. Que si pour sauuer cet inconuenient on dit que la puissance qui entre en l'essence de l'intelligence, est meslee d'acte, & l'acte meslee de puissance, & retombera en vn autre : à sçauoir au progrez en infiny : car cet acte dont cette puissance sera meslee, sera acte meslé de puissance ou acte pur, si acte, meslé de puissances. Cette puissance sera pure passiue, ou meslee d'acte : mais elle ne peut estre pure puissance, comme il a esté dit : elle sera donques meslee d'vn acte, lequel sera aussi meslé de puissance ou acte pur. Si acte meslé de puissance, le progrez sera en infiny, ou il faudra s'arrester à vn acte nõ meslé de puissance qui soit partie de l'intelligence & autre que Dieu : & tout de mesme de la puissance meslee d'acte, qui seroit multiplier les incõuenients au lieu de les sauuer. Donques il faut que la puissance & l'acte qui sont en l'essence de l'intelligence ne soient pas deux choses reelles positiues, mais que la composition soit comme de positif & de priuatif. Donques il faut que la composition comme de positif & de priuatif soit rationelle & logique seulement, comme quelques vns ont dit, laquelle ne soit autre chose qu'vn certain defaut de perfection en l'acte laquelle il pourroit auoir plus grãde, n'y ayant point de repugnãce des termes, mais iamais iusqu'à ce poinct qu'il peust estre acte pur, & non subiect à la toute puissance de Dieu : en sorte qu'il n'en peust patir, & neantmoins cette puissance passiue de l'intelligence est reelle materiellement, entant qu'elle n'est distinguee de l'acte que rationellement ou de consideration. Il paroist de ce que l'acte & la puissance qui se trouuent en l'essence de l'intelligence ne sont pas deux choses reelles positiues, comment la composition Metaphysique du genre & de la difference, n'infere pas que les parties où est la conuenance, & la difference d'vne chose auec l'autre, soient deux choses reelles positiues, desquelles il se face quelque vnion substantielle pour faire vn mesme subiect, suffisant és substances immaterielles que leurs diuerses naturelles soient distinguees comme le degré sensitif & intellectif en l'essence de l'ame raisonnable, qui est simple &

sans composition reelle, bien que ces deux degrez soient reels materiellement, pour le moins.

Que les intelligences ne sont pas eternelles, & quelle est leur duree.

CHAPITRE V.

LES intelligences ne sont pas eternelles aussi : car cette condition ne conuient qu'au pur acte ainsi que l'infinité. Et puis ayant esté creées par le premier efficient qui a produict toutes choses, comme nous l'auons montré, elles ne peuuent estre eternelles. Car auoir esté faittes presuppose qu'elles n'ont pas esté quelquesfois, & infere vne duree precedente la leur, (comme nous montrõs cela plus amplement en refutant l'opinion de l'eternité du monde) dont il s'ensuit qu'elles ne sont pas eternelles : car ce qui est eternel n'a point de duree qui precede la sienne. Mais encores qu'elles ne soient pas eternelles, de la part de leur duree interieure; attendu qu'elles ont commencé d'estre apres vne duree precedente la leur; elles peuuent estre eternelles selon leur duree posterieure : parce qu'estant immaterielles & par consequent incorruptibles ; elles peuuent demeurer eternellement.

La duree des intelligences n'estant pas eternelle, mais pouuant aussi durer plus que le temps pris pour la mesure de la duree des choses naturelles & le nombre du mouuement, (comme la foy nous l'enseigne des Anges qui sont la mesme chose que les intelligences) leur duree ny la mesure de leur duree, n'est ny l'eternité ny le tẽps : mais vne autre tierce moyenne entre ces deux-cy, laquelle nous appellons aage ou euiternité, qui est la duree & la mesure de la duree des choses permanentes, lesquelles ont eu commancement & n'auront iamais de fin. Mais la duree des actions & operations des Anges peut estre mesuree par le temps.

Le temps pris pour la mesure de la duree n'est pas tout ensemble, comme nous auons dit, ains en vne continuelle succession de parties : l'eternité & l'euiternité sont toutes ensemble sans succession : les choses temporelles ont commencement & fin en temps : l'eternité ne peut auoir commencement ny fin : les choses euiternelles, comme les cieux & les intelligences ont commancement & n'auront point de fin : mais combien que les choses eternelles & euiternelles ne soient pas soubmises au temps, selon qu'elles sont tousiours : neantmoins elles y sont soubmises au regard de certaines choses qu'elles ont, qui ne sont pas tousiours : comme pour exemple, le Soleil selon les diuers lieux & situation dont il change, se trouue soubmis au temps. Et ie puis mesurer autant de la duree des intelligences par le temps, comme il durera : & ainsi des autres choses semblables.

Comment les intelligences entendent.

CHAPITRE VI.

D'AVTANT que nous ne conceuons point que la connoissance intellectuelle se face sans especes des choses intelligibles, lesquelles se tirent des especes sensibles, qui sont receuës premierement par les puissances organiques & enuoyees par les obiects sẽsibles aux organes : & les intelligences se trouuant dépourueuës de tels organes, & à cause de cela incapables de receuoir des especes sensibles, nous estimons que leur intellectiõ se fait par des especes concreées auec elles, & que par leur moyen elles entendent les choses. Quelques vns ont opinion que les intelligences s'entendent elles mesmes par leur essence & que l'vne entend tout de mesme l'autre : à sçauoir l'intelligence entendante, entend par l'essence de l'intelligence entenduë. A cela ie ne trouue point tant de difficulté, pour le regard de l'intellectiõ que l'intelligence a de soy mesme : car l'espece n'estãt requise que pour proportionner l'obiect à entendre auec la puissance connoissante & luy vnir ; la chose connoissante n'a besoin d'vne espece pour entendre quelque chose, que quand elle ne luy est pas conioincte & proportionnee. Mais qu'vne intelligence entende vne autre par son essence, cela est difficile à conceuoir, si elles ne s'vnissent alors selõ leur essence : attendu qu'il faut que la chose connuë soit auec la connoissante par sa presence

propre

propre, ou par son essence, ou par vne sienne ressemblance. Il y a de la probabilité que l'intelligence pour parler à vne autre intelligẽce, cause en soy la cogitatiõ de quelque obiect: & cette cogitation ainsi causee en elle sert d'obiect à l'intelligence, à laquelle elle parle, pour faire entendre ce qu'elle luy dit. Pour le regard de la comparaison des intelligences entre elles en leur capacité d'entẽdre, on peut dire que comme quelques vns ne peuuent conceuoir la verité distinctement, si elle ne leur est expliquee particulieremẽt par le menu: (ce qui arriue par la debilité de l'entẽdement) & d'autres qui ont l'entendement plus fort: peuuent cõprendre beaucoup auec peu de choses: semblablement on peut dire que les intelligences selon qu'elles sont superieures, entẽdent par des especes plus vniuerselles, que celles par lesquelles les inferieures entendent.

Difference de la connoissance de l'intelligence & de celle de Dieu & des hommes.

CHAPITRE VII.

Ainsi que les intelligences sont moins parfaittes que Dieu, aussi est leur intellection moins parfaitte que la sienne: laquelle est, comme nous auõs dit, en son essence mesme: tellement qu'il n'en reçoit pas de la perfection: & la leur est vn accident qui les accomplit. Mais leur intellection est plus parfaitte que celle des hommes: à cause que les intelligences estant immaterielles, leur connoissance ne commence pas en diuisant, cõposant & discourant, comme celle des hommes: attendu qu'elles connoissent d'vne simple conception & d'vn seul aspect, les choses qui sont en vn subiect, & les principes & les conclusions d'vne seule conception. Pour lequel effect elles ne discourent point: car il ne suffit pas au discours d'auoir la connoissance de l'effect ou de la conclusion par le moyen de sa cause, mais il faut que de la cause connuë par vne connoissance precedente, on vienne à vne autre connoissance de l'effect ou conclusion. En quoy elles ont cet aduantage pardessus les hommes, qu'elles ne peuuent errer en la connoissance des choses naturelles: parce que, comme dit Aristote, en la simple connoissance, il n'y a point de fausseté non plus qu'au sens. Mais l'intelligence n'entend pas pour cela toutes les choses ensemble, qui peuuent estre entendues, ains seulement autant qu'il s'en peut ensuiure, de quelque certain nombre de causes. Et combien que ce ne soit pas en discourant, (ainsi qu'il a esté dit) qu'elles les entendent: c'est neantmoins les vnes apres les autres, ou l'vne en l'autre: comme pour exemple, en la pasleur du visage la crainte: à cause de quoy la maniere d'entendre des intelligences est moyenne en certaine façon entre celle des hommes, qui procede du discours, pendant que leur ame est conioincte à la matiere: & celle de Dieu qui entend toutes choses ensemble, sans priorité ny posteriorité. L'entendement humain procede de la connoissance de la cause à celle de l'effect, l'ange connoist l'effect en la cause, ou par la cause tout ensemble: & Dieu connoist l'effect non par la cause, ny en la cause, mais en son essence, sans laisser de connoistre, que l'effect est en la cause & par la cause. Et au moyen de cette maniere d'entendre, qui denote que leur entendement est plus excellent que celuy des hommes, les Philosophes ont nommé ces substãces intelligences, que les Theologiens appellent Anges.

On peut connoistre que les intelligences entendent tousiours actuellement, en considerant que toute substance viuante à de sa nature tousiours quelque operation de la vie en acte, combien qu'elle en ait d'autres en puissance: comme il se trouue és animaux, lesquels sont tousiours nourris, encores qu'ils ne sentent pas tousiours. Or les intelligences n'ayant autre operation de la vie qu'entendre, ou celles qui en dependent: à sçauoir se mouuoir & appeter: il faut qu'elles entendent tousiours: chose qui leur est facile: parce que l'intellection se faict en vn instant: d'autant que la distance locale de l'obiect ne les en empesche point: attendu que la proximité de l'obiect n'est requise que pour l'entendement humain, durant que l'ame raisonnable est au corps: & encores par accident: à sçauoir entant qu'il prend sa connoissance du sens.

Que les intelligences ne se lassent iamais en mouuant les cieux.

CHAPITRE VIII.

LA lassitude n'estant rien qu'vne certaine defaillance de la vertu mouuante: elle prouient d'vne resolution des membres & des esprits, par le ministere desquels le mouuement s'exerce: à cause de quoy les intelligences qui sont incorporelles, ne se lassent iamais en mouuant les cieux. A cela on peut adiouster ce que dit sainct Thomas, que cõbien que la vertu d'vn plus haut ordre soit finie en soy, au respect de ce qui luy est superieur, toutesfois elle est infinie au respect des choses inferieures: ainsi qu'est la vertu du Soleil à comparaison des choses subiettes à generation & corruption, en la promotion desquelles iamais elle ne se lasseroit encores qu'elles eussent à durer vn temps infiny. Et tout de mesme la vertu des intelligences mouuant les cieux, est infinie à comparaison du mouuement des corps, & partant en l'exerçant elle ne se lasse iamais.

Que la puissance motrice d'vn lieu à l'autre, de l'intelligence est distinguee de son entendement & de sa volonté.

CHAPITRE IX.

ON remarque és choses de moindre condition, que ce qui est distinct, & qui s'en va en multitude, a accoustumé d'estre assemblé en vn, és choses superieures: ainsi que les lignes au centre, & les costez de la pyramide en sa pointe: comme il se voit en plusieurs choses. De cette sorte pour exemple, ce qui est departy és cinq sens exterieurs, se trouue conioinct en vn sens commun: ce qui est és interieurs, en l'entendement: ce que l'entendement compose & diuise par plusieurs actes en discourant, l'intelligence le comprent par vn simple acte. Semblablement ce qui tombe en vn double appetit attaché à la matiere, à sçauoir l'irascible & le concupiscible: s'assemble au seul obiect de la volõté. Pour cette consideration, plusieurs ont eu opinion qu'és intelligẽces, la vertu motrice n'estoit point distinguee de leur entendement & de leur volonté: à cause de la prerogatiue de leur plus excellente nature: & principallement, d'autant que cette puissance est immaterielle, comme les facultez d'entendre & de vouloir. Mais ce fondemẽt qu'ils posent vniuersel ne l'est pas: car cela n'arriue que quand la nature des choses le souffre & le requiert, autrement la volonté & l'entendement, qui sont des puissances distinctes en l'homme, ne seroient qu'vne puissance en l'intelligence, ce que nous sommes d'accord estre deux. Et dauantage le contraire de leur opinion se prouue en cette maniere. Mouuoir localement & vouloir ne sont pas des actions moins distinctes que vouloir & entendre: tant s'en faut la distinction en est plus grande: attendu que mouuoir est vne action passante, & entendre immanente. Or l'intellection & la volition requierent des puissances distinctes: donques le mouuement de lieu & l'intellection en requierẽt aussi. Secondemẽt la faculté motrice constituë son obiect (à sçauoir le mouuement) en nature: c'est à dire en estre vray & reel, & suppose l'existance du mobile. Mais la puissance entendante, & la puissance appetante n'en sont pas de mesme: car de ce qu'vne chose est connuë ou desiree, elle ne peut estre pour cela en la nature des choses. Donques ces puissances sont distinguees reellement entre elles. En troisiesme lieu, l'intelligence se refere egallement selon l'entendement & selon la volonté à la chose prochaine & à la distante: car elle entend & veut les choses proches & les esloignees d'vne mesme maniere. Mais il n'en est pas de mesme de la vertu motrice: par ce que tout ce qui meut prochainement, doit toucher immediatement le mobile. Et finallement la force executrice du mouuement ne peut estre l'entendement ou la volonté; parce principallement, que ny luy ny l'autre, ne sont pas ordonnez aux actions exterieures, comme est le mouuement du Ciel. Donques la vertu mouuante est distinguee de la vertu intelligente & appetante. De quoy s'ensuit que l'intelligence meut le Ciel, par quelque puissance autre que son entendement, & que sa volonté. Cette puissance motrice est la seule, que la Philosophie nous montre

monstre pouuoir estre distincte reellement de l'entendement & de la volonté és intelligences : de sorte qu'elles accomplissent à ce que nous pouuons connoistre, toutes leurs operations par ces trois puissances, en quoy il y a à remarquer qu'és choses eternelles & immaterielles, les plus parfaittes ont le moins d'actions, tout au contraire des choses caducques & mortelles : où celle qui a plus d'actions est plus parfaitte, & celle qui en a moins, plus imparfaitte : ainsi les elements ont moins d'actions que les mixtes : & les mixtes moins que les vegetaux : & les vegetaux moins que les bruts : & les bruts moins que les hommes.

Que l'intelligence ne se meut pas localement en vn instant.

CHAPITRE X.

φυσικὴν μὲν εἶναι πραγματείαν περὶ κινήσεως.

Arist. l. 4. de cæl. c. 1. t. 2. Naturalis tractatio est de motu.

SI la duree & succession du mouuement local ne prouient que de la resistance du mobile au moteur, ou du moyen auquel il se faict au mobile, il semble que les intelligences font leur mouuement d'vn lieu à l'autre en vn instant ; parce qu'elles se meuuent d'elles mesmes volontairement & sans resistance du mobile au mouuant : ny du moyen au mobile, à cause qu'elles sont immaterielles. Mais parce que se mouuoir localement c'est estre successiuement en vn lieu apres l'autre, il aduiendroit de là que l'intelligence se trouueroit en vn mesme instant en toutes les parties de l'espace entre le terme d'où, & le terme auquel de son mouuement, en quoy il y a de la contradiction enueloppee ; parce qu'elle seroit en mesme instant en vn endroit & n'y seroit pas. Or pour sauuer cette contradiction, ie ne voy que deux moyens, dont le premier est de poser que l'intelligence ne se meut pas en vn instant, quelque subit que soit son mouuemẽt de lieu : & le second qu'elle se meut d'vn lieu à l'autre, sans passer par le moyen : en chacun desquels y ayant beaucoup de difficulté, ie m'accorderay plustost au premier, en attendant vn autre expedient, pour euiter cette contradiction, que non pas au second : cela semblant s'ensuiure necessairement selon l'ordre des choses, qu'vne substance incontinent qu'elle delaisse vn lieu, soit receuë au prochain, & qu'elle passe par le milieu, auparauant que d'arriuer à l'extremité, voire quand elle ne le voudroit pas : puisque le mouuement est local. Ioinct que ce seroit donner par le second vne trop grande puissance à l'intelligence, & par dessus sa nature : car par ce moyen elle pourroit se mouuoir en vn instant du bout du monde à l'autre, de quoy il s'ensuiuroit qu'elle pourroit estre en vn mesme instant par tout : parce qu'en mesme instant elle se pourroit mouuoir par toutes les parties de l'vniuers : de sorte qu'elle y seroit toute ensemble, qui seroit estre par tout. Et puis d'ailleurs l'intelligence superieure ne se pourroit mouuoir plus viste que l'inferieure, si son mouuement estoit en vn instant. Il semble qu'Aristote n'a pas estimé que les intelligences fussent mobiles localement : mais seulement ce qui est corporel : ayant peut estre eu opinion qu'elles n'auoyent autre function que de mouuoir les cieux, sans se mouuoir localement. On peut recueillir cela de luy parce qu'il n'a point parlé du mouuement local, & de ce qu'il dit que rien n'est mobile s'il n'a quantité. On pourroit respondre, qu'il n'entendoit cela que des corps naturels ; car il auoit dit auparauant, que tout ce qui mouuoit estoit diuisible en parties tousiours diuisibles, ce qui ne se peut entendre des intelligences. Mais parce qu'il dit ailleurs que tous les corps naturels & les magnitudes sont mobiles de lieu à autre par soy : & en vn autre endroit, qu'il n'y auoit aucun mouuement sans corps : & finalement que c'est à la Physique à traicter du mouuement. Il semble qu'il n'ait reconnu le mouuement local qu'és corps.

De l'égalité ou inegalité des intelligences entre-elles.

CHAPITRE XI.

LA Philosophie qui nous apprend qu'il y a des intelligences par le mouuement des cieux, & parce qu'il semble estre conuenable à la perfection de Dieu d'en auoir creé, ne nous donne pas grãde certitude si la nature des vnes est plus noble que celle des autres.

Car quant à ce que quelques-vns disent que tout ainsi qu'és elements les superieurs sont plus excellents que les inferieurs,(parce que le contenant est comme acte & comme conseruant au respect du contenu) qu'il est conuenable, afin qu'il y ait vne proportion raisonnable gardee entre le mobile propre & son mouuant, que tel qu'est l'ordre de situation selon le superieur & l'inferieur entre les corps celestes, les degrez de noblesse soient tels entre les intelligences; en sorte que selon qu'elles sont appliquees à vn plus haut ciel, elles soient d'autant plus nobles. Cette raison ne m'emeut point: d'autant que le Soleil qui est le quatriéme en rang entre les planettes, semble par raison, estre le plus noble de toutes. Mais il y a bien de la conuenance, que comme les creatures materielles ont des degrez d'excellence & de perfection les vnes pardessus les autres, que Dieu ait creé en mesme proportion, les substances immaterielles.

Que l'intelligence n'informe pas le ciel qu'elle meut.

CHAPITRE XII.

L'Intelligence, comme nous auons dit au liure du ciel, n'est pas forme du ciel qu'elle meut, dont il y a plusieurs raisons: & premierement, parce qu'elle subsiste par soy & est accomplie en son espece; à cause de quoy il luy repugne d'informer le ciel, de telle façon qu'elle luy donne l'estre specifique. Car il n'y a point de substance entiere contenant la totalité de la nature d'vne espece, qui puisse informer la matiere ou vn corps: parce que tout ce qui informe de cette sorte, cõstitue quelque tiers: & par consequẽt n'est pas vne nature entiere, mais vne partiale. C'est pourquoy nous disons que l'intelligẽce est plus simple que l'ame raisonnable, parce qu'elle ne compose pas vne chose comme elle. Et secondement parce que toutes les intelligences sont pardessus l'ordre de toute la nature corporelle: à cause de quoy elles sont appellees substances diuines. Doncques elles n'informent pas le corps. Et puis cette vnion & information seroit en vain; parce qu'elle n'est pas necessaire au mouuement, ny pour entendre, comme il a esté dit; suffisant pour cet effect, qu'elle soit forme assistante. Et partãt l'intelligence qui meut le ciel n'est pas sa forme informãte, mais elle y assiste & y est appliquee par vn attouchement virtuel ou metaphorique. Au moyen de quoy elle s'y vnit virtuellemẽt, & non autrement: (attendu qu'elle n'a point de quantité) & en influãt en luy & par son influence le mouuant. Cette influence de l'intelligence sur le ciel pour le mouuoir, peut estre consideree en deux sortes: à sçauoir premierement selon l'estre fixe & permanent, de la maniere que la vertu attractiue est receuë en la Calamite. Secondement en estre, comme passant & consistant à se faire, & non à estre faict: de la maniere que la lumiere est causee en l'air, laquelle ne demeure pas, le corps lumineux estant osté. Or la vertu ou influence ne peut estre causee par l'intelligence mouuante en son ciel, selon l'estre fixe: parce que les formes immaterielles n'introduisent point par soy aucune forme ou qualité au corps de cette sorte: mais elle y peut bien estre causee selon l'estre passant: parce que cependant que le ciel est sous le mouuement, il est comme vn instrument meu par l'intelligence, en receuant la vertu passante: laquelle ne semble pas tousiours estre apportee à vne certaine partie determinee, mais successiuement à toutes. De sorte que tout ainsi que le potier touche toutes les parties de la roüe les vnes apres les autres, & par vn continuel attouchement en continue le mouuement, estant au dehors d'elle, & commençant à mouuoir de quelque situation: comme pour exemple à dextre: de mesme l'intelligence meut son ciel. Et assistant seulement & n'informant pas, on luy conserue par ce moyen son immobilité interieure, tant par soy que par accident: à cause que les cieux demeurent tousiours selon leur tout en vn lieu, lequel ils ne changent que selon leurs parties. Mais si le ciel changeoit de lieu à dextre, & à senestre, ou à quelqu'autre difference; alors les intelligences seroient meuës par accident, ou autrement elles ne mouuroient plus les cieux: attendu qu'il est requis vn approchement de vertu, & que leur vertu n'est pas infinie, pour estre presente par tout comme Dieu: qui ne se meut par accident au mouuement d'aucun ciel. Et cette vertu & influence peut estre posee sous la disposition au premier genre de la qualité, d'autant que le ciel est disposé à estre meu par elle.

De

De la fin de l'intelligence en mouuant le ciel.

CHAPITRE XIII.

ARISTOTE, Auerroës, & leurs sectateurs, disent que l'intelligence motrice du premier ciel, le meut, parce qu'elle entend & desire quelque chose de bon, comme sa fin qu'elle ne peut aconceuoir que par le mouuement: ainsi que ce qui desire la santé & comprend de n'y pouuoir paruenir, & y estre conserué que par l'exercice. Le bien que l'intelligence desire comme sa fin, n'est pas quelque chose de sensible: car le premier ciel estant tres-excellent entre toutes les choses sensibles, & l'intelligence qui le meut plus noble qu'aucun autre sensible: si la fin pour laquelle elle meut, estoit quelque chose sensible, elle mouuroit pour obtenir quelque chose de moins digne qu'elle, ce qui est absurde: car la fin a la raison de cela qui parfaict. Doncques c'est le tres-excellent estant qu'elle appette, qui n'est autre chose que le premier efficient, lequel nous appellons Dieu, & qu'Aristote nomme le premier moteur immobile. Or ce qui faict que l'intelligence appette Dieu, c'est parce qu'il contient en soy toutes les perfections, & toutes les formes des choses, ce elle le connoist & entend: à raison de quoy elle desire luy ressembler, en produisant actuellement en la nature des choses, les formes qui sont en vertu au premier moteur, & qu'elle faict par le mouuement du ciel, qui iette ses influences sur les corps inferieurs. Car tout ainsi que nous disons que les formes artificielles ont l'estre en acte, en la matiere, & en puissance, en l'ame de l'artisan: il semble que ces formes materielles ayent double estre, l'vn en puissance au premier efficient, lequel est ideal: & l'autre en acte: à sçauoir leur estre materiel, d'ou elles sortent: mais neantmoins les intelligences ne sont pas ententiues au mouuement des cieux, pour faire sortir ces formes de puissance en acte, de sorte qu'il soit leur premiere perfection. Car comme celuy qui s'essaye de conseruer sa santé par quelque exercice, tend premierement à sa santé, & secondement à cet exercice; de mesme l'intelligence meut le ciel, comme vn instrument, duquel elle se sert pour ressembler au premier moteur: c'est à dire, afin d'agir, de produire, de disposer & conseruer le monde inferieur, comme luy, qui est le premier agent disposant & conseruant l'vniuers. En quoy elle luy est semblable: ainsi que le gouuerneur ressemble au Roy, non également: mais en ce qu'il se rapporte en vne ville, comme le Roy à tout son royaume. En ce mouuement du ciel par l'intelligence, ce qui est desiré ou la chose desirable, c'est le premier efficient, ou Dieu: que nous pouuons appeller premier moteur, auec Aristote: parce qu'il meut metaphoriquement l'intelligence motrice du premier mobile, c'est à dire, y estant incitee par luy: & le ciel est l'organe qu'elle meut, pour ressembler au premier efficient. Et ainsi le premier efficient ou moteur meut metaphoriquement & est immobile: l'intelligence est meuë metaphoriquement, est immobile localement, & meut toutesfois le ciel: & le ciel est meu & meut les corps celestes & les elements.

Or parce que la ressemblance au premier efficient, que les intelligences acquierent en mouuant les cieux, est quelque chose de tres-bon en elles & és autres estants qui en acquierent l'estre, & que par ce mouuement elles demeurent motrices diuines & deiformes. Ces Philosophes ont voulu assigner la fin & la perfection des intelligences motrices, au mouuement des cieux, & en la generation des choses, lesquelles sont de leur intention & en leur entendement, les considerant en celuy de Dieu, comme les formes des choses artificielles en celuy de l'artisan: & le ciel leur organe en cette production, dont elles sont les principaux agents. Mais il y a bien plus d'apparence, qu'encores que ce mouuement & la generation des choses inferieures soient de leur office, que neantmoins leur felicité consiste en l'action de l'entendement & de leur volonté, par laquelle entendant & aymant le premier principe, elles sont tousiours en vne tres-bonne disposition. Car sans doubte la delectation consistant en l'vnion actuelle de la chose desiree, & en la connoissance actuelle de la chose & de son vnion, & les actions estant plus parfaittes selon la plus grande excellence & noblesse de leurs obiects: les intelligences qui connoissent actuellement & perpetuellement le souuerain principe & premier efficient par leur entendement, & qui y sont tousiours vnies actuellement par leur volonté, se trouuent tousiours constituees en vne perpetuelle delectation & felicité: d'autant que l'intellection de la-

quelle l'intelligence entend le premier moteur : & l'amour dont elle l'aime, luy sont extremement plaisantes: comme nous l'experimentons en la veuë & iouissances des choses que nous aymons, & principalement en la contemplation des diuines : encores que nous ne les goustions que fort imparfaittement, à comparaison des intelligences : à cause de la difference qui est entre les hommes & elles : à sçauoir, en ce qu'estant empeschez & destournez en plusieurs façons durant cette vie, nous persistons fort peu de temps en cette tres-bonne disposition : là où, parce que l'intelligence n'est point empeschee, ny destournee ; mais contemple continuellement le premier moteur, elle est tousiours en vne tres-bonne & mesme disposition.

De l'excellence des intelligences.

CHAPITRE XIV.

LES intelligences sont finies vers la partie superieure: parce qu'elles reçoiuent de Dieu, comme de la premiere superieure cause leur estre : & infinies vers la partie inferieure: par ce qu'elles ne sont pas formes en la matiere, qui soiẽt terminees selon sa capacité. Leur vie est perpetuelle en vne continuelle delectation, tres-bonne & sans besoin d'aucune chose. Car premieremẽt leur estre estant immateriel, il est perpetuel & inalterable: leur intellection par laquelle elles s'entendẽt, & le premier principe, tres-noble: & tout de mesme l'vnion de laquelle ils s'vnissent à luy en l'entendant, en le desirant, & en l'aimant, comme leur souuerain bien : laquelle n'est pas vne vnion par l'attouchement, mais par vne penetration d'vne maniere que nous ne sçaurions dire, & tres delectable continuellement: parce que c'est le premier principe tres-bon & tresparfaict, auquel elles s'vnissent, & l'entendant continuellement elles l'aiment tousiours & se delectent incessamment. Et à cause de la possession du bien tres-parfaict auquel elles sont attachees immuablement, leur vie n'a besoin d'aucune chose corporelle. Et partant leur nature est excellente.

De la maniere dont les substances immaterielles sont en lieu.

CHAPITRE XV.

LES intelligences sont en lieu de situation, comme sont toutes les choses finies. Mais estant substances immaterielles, & par consequent n'ayant point de quantité, ny d'estenduë, elles ne peuuent estre par soy au lieu enuironnant, ny en l'où, selon leur essence: mais seulement par accident, selon leurs operations exterieures : car par là elles peuuent estre definies & terminees en certaine maniere du lieu, selon qu'elles s'estendent hors d'elles: attendu qu'elles ne sont pas infinies. Et neantmoins il y a difference entre-elles & les substances materielles, pour le regard de cette maniere : car la substance materielle est en lieu enuironnant selon la quantité qui luy est interieure, laquelle estant diuisible, la substance qui est en lieu enuironnant selon la quantité, est diuisible aussi selon la quantité, & existe toute au lieu, & chacune de ses parties est en vne partie du lieu, auquel elle respond. Mais l'operation de la substance incorporelle, selon laquelle elle est ditte estre au lieu qui la definit, est hors de sa substance mesme, & luy est exterieure: à cause de quoy l'intelligence n'est pas diuisee par la diuision de son operation, & peut estre toute en tout le lieu, & toute en chaque partie : & de mesme toute autre substance incorporelle : à sçauoir l'ame raisonnable.

Οὐ γὰρ πᾶν τὸ ὂν ἐν τόπῳ, ἀλλὰ τὸ κινητὸν σῶμα.

Ταῦτα δὲ κινητὰ πάντα, ἐν τόπῳ γὰρ πάντα.

Ἅμα δὲ δῆλον ὅτι οὐδὲ τόπος, οὐδὲ κενὸν, οὐδὲ χρόνος ἐστὶν ἔξω τοῦ οὐρανοῦ· ἐν ἅπαντι γὰρ τόπῳ δυνατὸν ὑπάρξαι σῶμα.

Ἔξω δὲ τοῦ οὐρανοῦ δέδεικται ὅτι οὔτ' ἔστιν οὔτ' ἐνδέχεται γενέσθαι σῶμα· φανερὸν ἄρα, ὅτι οὔτε τόπος, οὔτε κενὸν, οὔτε χρόνος ἐστὶν ἔξωθεν· διόπερ οὔτ' ἐν τόπῳ τἀκεῖ πέφυκεν, οὔτε χρόνος αὐτὰ ποιεῖ

Arist. l. 4 phys. c. 7 t. 47. Non enim omne ens in loco, sed corpus mobile.

C. 20. t. 130. Hæc verò omnia mobilia sunt, quia omnia sunt in loco.

L. 1. de cœl c. 9. t. 99. Patet insuper neque locum extra cœlum esse, nec vacuum, neque tempus : in omni namque loco corpus esse profectò potest.

T. 100. At demonstratum est extra cœlum, nec esse corpus, nec etiam esse posse. Patet ergo neque locum extra cœlum esse vacuum, neque tempus. Quocirca neque apta sunt ea quæ illic sunt, esse in loco, neque

γηράσκειν,

γηράσκειν, οὐδ' ἐστὶν οὐδενὸς οὐδεμία μεταβολὴ τῶν ὑπὲρ τὴν ἐξωτάτω τεταγμένων φοράν.

tempus senescere ipsa facit, neque vllius eorum est vlla mutatio, quæ super extima sunt latione.

Il semble qu'Aristote a estimé que les seules choses corporelles estoient en lieu : car il dit que tout estant n'est pas en lieu, mais seulement le corps mobile. Il conclud aussi de ce qu'il n'y a point de corps par delà le ciel, qu'il n'y a point de lieu : & que par consequent les substances immaterielles qui y demeurent, ne sont pas capables d'estre en lieu. Mais cette sienne opinion doit estre procedee, de ce qu'il n'a connu que le lieu enuironnant: comme il paroist en ce qu'il dit, que le plus haut ciel n'est pas en lieu. En quoy il semble qu'il se soit condamné luy mesme, quand il dit, que tous estimẽt que ce qui a esté, est en quelque part, & que le non estant n'est pas en lieu: car cela monstre que les choses immaterielles sont aussi en lieu, puis qu'elles sont estãts. Or parce que selõ sa doctrine il semble que la chose n'est en lieu, que selon sa quantité: il infere de ce qu'vne chose est en lieu, qu'elle est mobile: suiuant ce qu'il a dit, que rien n'est mobile s'il n'a quãtité. De quoy on pourroit tirer, qu'il n'estimoit les intelligences, ny mobiles localement, ny estre en lieu. Il y a de l'apparence que de là soit venuë l'opinion de ceux qui estiment, que l'intelligence n'est en lieu que par son operation passante exterieurement en la chose qui est en lieu : parce que c'est comme vne certaine quantité de l'estendue de sa vertu. Cela est cause que la maniere dont l'intelligence, l'ame raisonnable, & les especes intelligibles ; sont en lieu, s'appelle definitiue ou terminatiue : & estre en lieu definitiuement, c'est la chose estre & assister par sa reelle presence & existance en vn certain lieu determiné; en sorte qu'elle ne puisse estre en mesme temps par sa nature en vn autre : qu'elle ne soit pas contenue de ce lieu là, & qu'elle n'en occupe point l'espace : & neantmoins qu'elle y soit definie selon son operation, lors qu'elle opere. Tout cecy se peut conceder pour le regard du lieu definitif ou terminatif : mais quant à ce qui est d'estre en lieu simplement, c'est à dire en celuy de situation, lequel est commun à toutes choses, excepté à Dieu, qui est en tout lieu, & comprẽd tout lieu par son immensité: il n'y a point de raison d'estimer cela, apres qu'on a connu vrayement la nature du lieu, comme nous l'auons monstree. Car premieremẽt, puisque l'operation est posterieure à l'estre, il faut que l'intelligence soit au lieu auparauant que d'y operer : estant certain que l'operation exterieure de l'intelligence, n'est pas nee auec elle. Ioinct que quand Dieu suspendroit l'operation de l'intelligence en certain lieu où elle seroit, il n'y a aucune raison qu'elle cessast d'y estre pour cela, qui ne suppose ny mouuement local, ny annichilation de l'intelligence: & toutesfois ce sont tous les moyens, par lesquels elle pouuoit cesser d'y estre. Or combien que nous ne puissions connoistre que les intelligences soient en lieu, que par leurs operations & effects ; neantmoins il est impossible qu'aucune chose puisse estre actuellement en nature, soit qu'elle opere, ou qu'elle n'opere pas, sans exhiber sa presence en quelque part: c'est à dire en laquelle on ne puisse fonder vne relation de distance ou situation à quelques certaines parties de la terre. De sorte que combien que l'intelligence ne puisse estre que par son operation exterieure en lieu definitif, lequel respond par analogie au lieu circonscriptif des choses materielles ; elle peut estre tousiours par son existance au lieu de situation, puisque c'est vne relation qui peut estre tousiours fondee sur elle, entant qu'elle existe.

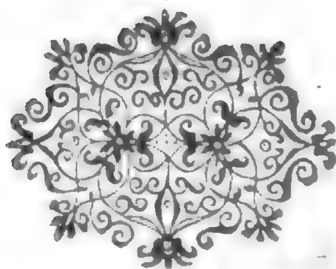
Les choses immaterielles remplissent le lieu où elles sont ; mais elles ne l'occupent pas, ny n'empeschent pas les autres, ny les corps mesmes d'estre au mesme lieu : parce qu'elles sont sans quantité. Mais les choses qui ont quantité, occupent le lieu, & n'en souffrent pas d'autres auec elles qui ayent quantité : d'autant que les dimensions ne s'entre-peuuent penetrer.

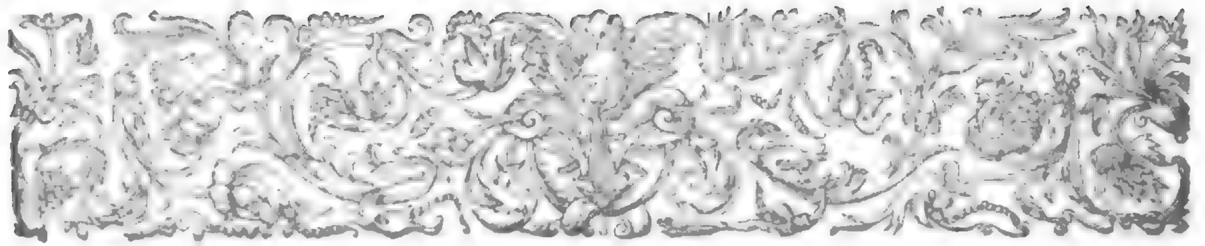
TABLE DE L'ORDRE DES CHAPITRES CONTENVS és Liures de la Metaphysique.

LIVRE PREMIER,

Auquel il est traitté de Dieu.

LIVRE SECOND DE LA METAPHYSIQVE particuliere, auquel il est traitté des intelligences ou Anges.





DV MONDE OV VNIVERS, ET DE SON ORIGINE.

Ce que c'est l'vniuers ou monde.

CHAPITRE I.

Εἰ δ' ἐν ζώῳ τοῦτο δυνατὸν γίγνεσθαι, τί κωλύει τὸ αὐτὸ τοῦτο συμβῆναι καὶ κατὰ τὸ πᾶν; εἰ γὰρ ἐν μικρῷ κόσμῳ γίνεται, καὶ ἐν μεγάλῳ.

Πυρὸς καὶ ἀέρος καὶ ὕδατος καὶ γῆς. &c. ὁ δὴ περὶ τὴν γῆν ὅλος κόσμος ἐκ τούτων συνέστηκε τῶν σωμάτων.

Arist l.8.phys.c.2.t.17. Quod si in animali hoc fieri potest; quid prohibet hoc idem euenire, etiam in vniuerso? nam si in paruo mundo fit, etiam in magno.

L.1.meteor.c.2. Ignis, aer, aqua & terra. &c. Totus profecto mundus terra vndique incumbens ex hisce constat corporibus.

L'VNIVERS qui s'appelle autrement monde, est composé de toutes les choses dont nous auons traicté iusqu'à ceste heure, tant des materielles que des immaterielles: à cause de quoy Aristote le definit estre l'assemblement du Ciel & de la terre, & des choses qui sont contenuës entre eux. Le monde consideré de ceste sorte s'appelle le grand monde, à l'opposite duquel l'homme est nommé le petit monde: parce qu'il a la possession de toutes les natures assemblees en vne, & la somme de tout l'vniuers en luy. Car son corps est cõposé des elements, il a la vie des plantes, le sens des animaux bruts, son ame immaterielle comme les intelligences, & l'image de Dieu emprainte en luy. Outre le grand & le petit monde, les Philosophes considerent encores trois autres sortes de monde, les elements & les choses qui en sont composees: à sçauoir tout ce qui reside au dessous du cercle de la Lune, est dit le monde elementaire: ce qui est dessus, le mõde celeste: & l'entendement diuin auquel sont contenues toutes les formes & exemplaires des choses, porte le nom de monde Archetype ou intelligible.

Des deux extremes de l'vniuers.

CHAPITRE II.

DE toutes les choses qui se peuuẽt cõsiderer en l'vniuers, Dieu & la premiere matiere sont les deux extremes en toute la latitude de l'estant. Car Dieu a le tres parfait estre & est extrememẽt estant: & à l'opposite la premiere matiere a le plus imparfait estre, & est le moins estant. A cause de quoy S. Augustin dit, que Dieu a fait deux choses, l'vne approchãte de luy, à laquelle y est le superieur, qui est le premier Ange: & l'autre approchãte du rien, laquelle n'a rien de plus bas qu'elle, qui est la premiere matiere, (ce qu'il faut entẽdre pour le regard des substãces: car elle est plus excellẽte que les accidẽts.) Or tout ainsi que la premiere matiere estãt vne pure puissace passiue indifferẽte à receuoir toutes choses, & n'ayãt en soy rien de l'acte: est la plus passiue de toutes les choses, & tellemẽt passiue, qu'elle n'est aucunemẽt actiue: à l'opposite Dieu estãt pur acte, n'ayãt rien du tout meslé en soy de la puissãce passiue, est extrememẽt actif par dessus toutes choses, indifferẽt à agir, quoy que ce soit, principe de toute actiõ & en nulle façon passif pour pouuoir receuoir quelque chose, ny patir d'vne autre, ny de soy mesme: non plus que la matiere ne peut agir en soy mesme

S. Aug. l. 2. conf. c. 5.

mesme, quoy qu'elle aye receu des autres agents. Car encores qu'elle prenne beaucoup, elle ne donne rien à aucun : tout au contraire de Dieu, lequel combien qu'il donne toutes choses à tout, & qu'il communique à chaque chose l'estre, & leur departe toutes les autres perfectiõs; il ne reçoit toutesfois rien de personne, ny n'a pas la puissance d'en prendre quelque chose. Nous pouuons bien considerer en cet endroit qu'il conuenoit à la bien seance de l'vniuers & de son autheur; qu'ainsi qu'au souuerain degré des choses il y a vn acte pur, qui n'a besoin de rien, franc de toute mutation, & auquel la suite & l'ordre de toutes les choses se rapporte cõme à la premiere: que tout de mesme il y eust au dernier degré quelque chose, qui fust pure puissance passiue, ayant besoin de tout, receptiue de toute forme, & sans forme par soy, n'ayãt aucune vertu effectiue, capable de toutes les mutatiõs corporelles, & en laquelle l'ordre des choses possibles se termine, & qu'ainsi que le premier efficient est mouuant non meu par sa beauté & bonté, laquelle attire toutes choses à luy; la premiere matiere fust meuë non mouuante; à cause de sa difformité & imperfection; dont elle prend le nom de vilaine & de laide

Comment la puissance de Dieu paroist, en la production de la plus deffectueuse & imparfaitte partie, des choses de l'vniuers.

CHAPITRE III.

COMBIEN que la premiere matiere soit la plus imparfaitte de tous les estants, la plus distante de Dieu, tres prochaine du non estãt & du rien: & qu'entre l'agent & l'effet il y doiue auoir quelque ressemblãce; il ne faut pas trouuer estrãge cõme Dieu qui est le tres-parfait acte, tres pur & forme tres-simple, ait peu, ou voulu créer, vne si impure puissance, & si vile creature : car tant s'en faut que cela soit indigne de sa perfection, qu'au contraire luy, qui est tout puissant a fort manifié sa toute puissance en cet effet; la demonstrant si grãde & vigoureuse, qu'il l'a peu estendre iusques à ceste derniere & tres imparfaitte chose, qui est extremement distante de son essence; attaignant d'vne fin à l'autre fortement: c'est à dire de la perfection, à l'imperfection, de ce qui n'est quasi rien : ainsi que nous tenons pour la plus excellente veuë celle qui voit les plus petites choses.

Refutation d'vne folle opinion, que Dieu est la premiere matiere.

CHAPITRE IIII.

COMBIEN que la differẽce soit si extreme entre Dieu & la premiere matiere, qu'on n'en sçauroit imaginer ny feindre vne plus grande; il s'en est trouué de si fouls & aueuglez en plain iour, qu'ils posoient que Dieu estoit la premiere matiere; ce qu'ils vouloiẽt maintenir par ce vain argument. Si la premiere matiere & Dieu ne sont pas mesmes : ils differẽt doncques entre eux. Mais il est necessaire que toutes les choses differẽtes conuiennent en quelque chose, & differẽt en quelqu'autre. Et partãt il faut qu'elles soient cõposees. Doncques puis qu'en Dieu & en la premiere matiere il n'y a aucune composition, il n'y pourra auoir de difference entre l'vn & l'autre aussi : parquoy il est necessaire que Dieu & la premiere matiere soient vne mesme chose. Voyla le leger argument, par lequel ils ont esté induits en vne telle erreur, ou plustost en vne si grande folie: n'entendant pas que Dieu & la premiere matiere sont diuerses choses, qui sont distinguees par elles mesmes : parce qu'elles sont tres-simples: & qu'il n'est pas requis aux choses diuerses de conuenir en quelque chose: tant s'en faut, elles ne seroiẽt plus diuerses, mais differentes, si elles conuenoient en quelque degré d'essence. Car au reste, quant à la conuenance analogique, que les choses diuerses ont en l'estant, il ne s'en peut inferer de composition, cela n'important que l'estre seulemẽt. Et partant Dieu & la matiere premiere ne sont pas vne mesme chose, mais deux extremes, l'vn de perfection, l'autre d'imperfection: les plus separez & esloignez en toute la latitude de l'estant. Mais il ne se faut pas estonner d'vne si absurde opinion, considerant les Autheurs dont elle est deriuee: car Albert le grand la refere à vn certain Alexandre Epicurien, lequel pouuoit auoir esté rendu bestial par la volupté, que ceux de sa secte se proposoient pour souuerain bien. Et S. Thomas estime qu'elle est d'vn certain Dauid de Dinant heretique, du temps de l'Empereur fils de Barberousse, dont les liures furent con-

Albert. l. phys. tr. 3. c. 8. S. Thom. 1 p. q. 3 ar. 8. L. 1. contr. gent. c. 17.

damnez & bruslez. Laquelle opinion il est fort croyable quelle est nee en la teste d'vn tel homme, selon la coustume de l'heresie, par laquelle l'ennemy du genre humain peruertit ordinairement la raison.

De la conuenance & disconuenance de la forme des choses materielles, auec Dieu.

CHAPITRE V.

A L'opposite de la matiere qui est extrememẽt esloignee de Dieu, en sorte qu'elle n'en a quasi aucune ressemblance, la forme qui est la partie, composant les choses corporelles auec la matiere, se trouue fort semblable & voisine de Dieu. Car premierement ainsi qu'il est vn acte tres-parfait, elle est vn acte simple, qui n'est point composé de matiere; differant toutesfois de Dieu, en ce qu'elle communique & a societé auec la matiere, qui est puissance, composant les choses naturelles auec elle: & luy n'admet aucune puissance passiue en soy, ny auec soy, & est exempt du tout de composition. Secondemẽt toute forme substantielle a la vertu d'agir & d'operer au corps qu'elle informe, toutes les choses qui luy conuiennent. Mais elle differe de Dieu, en ce que son actiuité est entre de certains limites, outre lesquels elle ne sçauroit aucunement estendre son action: là où Dieu opere tout en tout, par sa vertu illimitee. En troisiesme lieu, la forme est vn principe tout actif, & nullement passif, qui ne reçoit en soy aucune forme: mais neantmoins elle se trouue esloignee de la diuine perfection, en ce qu'elle peut estre destruitte par quelque vertu cõtraire qui domine. En quatriesme lieu, la forme substantielle donne l'estre specifique aux choses, opere en elles, leur departit tout ce qui leur est requis, & ne reçoit rien pourtant de la matiere en contre eschange: & toutesfois elle est deffectueuse au regard de Dieu, en ce qu'elle donne l'estre specifique seulement à son composé: & Dieu contribue tout à tous, sans receuoir aucune commodité de ceux ausquels il fait du bien: là où la forme reside en la matiere comme en vne demeure necessaire, hors laquelle elle ne peut exister. En somme, puis que sa forme est cela qui donne l'estre specifique aux choses, & que chaque chose selon qu'elle a l'estre approche de la ressemblance de Dieu, qui est mesme son estre simple; il est necessaire que la forme ne soit rien que la diuine ressemblance que les choses participent plus & moins parfaittement, selon que les formes approchent plus ou moins d'elle: à cause de quoy Aristote dit, qu'elle est quelque chose de diuin & appetable.

Arist. l. 1. phys. Pag. 323.

Que toutes les parties de l'vniuers sont moyennes entre Dieu & la premiere matiere, & quelle est leur duree.

CHAPITRE VI.

ENTRE Dieu qui est tout acte au souuerain degré de perfection, & la premiere matiere qui est au dernier d'imperfectiõ, & rien que pure puissance passiue, sont cõtenus tous les autres estants participãt chacun de luy & d'elle: à sçauoir d'elle vrayement ou par analogie, plus & moins de l'vn & de l'autre, selon qu'ils s'en approchent ou reculent de degré en degré. Et premierement pour le regard de la matiere, il y a de deux sortes de choses qui la participent vrayement, les vnes du tout incorruptibles, & les autres du tout corruptibles: & d'autres qui sont corruptibles en certaine maniere & incorruptibles en vne autre. Entre les corps simples; à sçauoir le Ciel & les elemẽts, nous tenõs que les corps celestes sont du tout exempts de generation & corruption, soit par leur nature, soit faute d'agent assez puissant. Les elements sont subiects à changement en leurs parties, comme nous le voyons tous les iours par leurs mutuelles alterations, voire mesmes corruptibles en leurs parties selon l'opinion de quelques vns, & incorruptibles selon leur tout; attendu que l'vniuers n'a iamais esté ny ne sçauroit estre sans les elemẽts. Et entre les choses cõposees des elements: l'homme qui est incorruptible selon son tout, est immortel quant à sa principale partie, qui est son ame raisonnable, laquelle demeure apres la dissolution du corps qu'elle informoit. Et pour le reste de toutes les autres choses elementaires, tant animees qu'inanimees, il n'y en a aucune qui ne perisse par le temps.

De toutes ces choses, celles qui ne sont point engendrees par d'autres, ne laissent aucune

cune posterité apres elles pour leur succeder, d'autãt qu'il n'en est point de besoin, à cause de leur estre continuel. Mais à celles qui ne sont pas affranchies de la corruption, Dieu par sa bonté a donné la vertu de se perpetuer en espece: en laissant de la posterité apres elles qui leur succede, principalement pour le regad des choses animees, ausquelles la generation appartient proprement. Et celle-cy font leur propagation & se multiplient par le moyen de la semence: non sans admiration à ceux qui veulent considerer cõme d'vn petit grain receu dans le sein de la terre, il pullule quelque plante, où ayant pris nourriture elle croist par succession de temps, en vne conuenable grandeur & admirable dispositiõ, selon que la condition de sa nature le requiert. Les effets de la semence en la generation des animaux sont si merueilleux à former par vn ordre, tant de diuers organes necessaires à receuoir l'ame, comme en son palais preparé; que c'est auec raison qu'Aristote dit, qu'il y a vn ouurier diuin meslé parmy elle. Mais pour le regard des autres choses inanimees, elles s'entre-corrompent & engendrent les vnes des autres sans semence: & conseruent chacune selon leur mode, leur nature qui ne peut tousiours durer en leur indiuidu. Les choses qui ne sont point soubmises à la generation ny à la corruption selon leurs indiuidus, & les animaux & autres mixtes parfaits qui ont leur perpetuité selon l'espece, obseruẽt les vns & les autres de certaines loix, que nature leur a cõstituees, lesquelles elles n'outre-passent iamais. Mais il y a d'autres corps entre ceux-cy qui n'ont aucune loy determinee de leur generatiõ, de leur duree, ny de leur corruptiõ, qui sont la neige, la pluye, la gresle, le tonnerre, la foudre, les esclairs, la pruine, la rosee, les frimats, & autres tels mixtes imparfaits.

De l'autre costé opposite à la matiere, c'est à dire de la part de Dieu, les choses qui approchent le plus pres de son excellence, entant qu'vne chose finie peut estre comparee à vne infinie d'essence & de perfectiõ, ce sont les intelligẽces ou Anges, de degré en degré, selõ que leur nature est plus noble, lesquelles sõt toutes immaterielles & actes, nõ pas purs toutesfois; car elles ont toutes de la puissance meslee en leur nature: en quoy elles corespondent en certaine maniere aux choses materielles: combiẽ qu'elles soient sans matiere. Apres les intelligences la forme de l'homme, à sçauoir l'ame raisonnable, tient le premier lieu deuant toutes les autres choses: car elle est immaterielle, & acte aussi approchant de fort pres de la nature des intelligences. C'est pourquoy elle est estimee la plus excellente entre les choses inferieures, & la plus voisine en perfection de celle de substances immarielles. De sorte qu'elle est cõme moyenne entre les choses superieures & les inferieures, & comme vn lien qui les conioinct ensemble: & en somme vne chose diuine qui habite en vn corps mortel, ainsi nous l'auons monstré. A quoy la nature ayant esgard & voulant loger dignement vne si noble hostesse, elle luy a donné vn corps dont la compositiõ est digne d'admiration en ses diuers mẽbres & organes, en la disposition & en l'ordre qui y reluit, en leurs mutuelles dependances, és facultez & vertus qui les accompagnent & és operations qu'elles font. Et de fait qui pourroit s'empescher de s'estonner de la merueilleuse fabrique, & de la promptitude des operations de l'œil, qui vont en vn instant par dela les elements, plus loing que la Lune & le Soleil, iusques au dernier Ciel, qui limite le monde.

Εοικε τῷ μὲ ἄριςα ἔχοντι ὑπάρχειν τὸ εὖ, ἄνευ πράξεως· τῷ δ' ἐγγύτατα διὰ ὀλίγης καὶ μιᾶς.	*Arist. l. 2. de cœl. c. 12. t. 62. Ei quidem quod optimè se habet, inesse ipsum bonum sine actione videtur: at vero quod illi propinquissimum, per paruam ac vnã.*

De toutes ces choses contenues entre Dieu & la premiere matiere, il y en a quelques vnes qui ont peu d'operations, & n'ont pas de grandes vertus aussi, & telles sont les choses inanimees. Les autres ont beaucoup de perfections, lesquelles ils obtiennent auec plusieurs puissances distinctes & diuerses, comme elles se trouuent és animaux parfaits, & principalement en l'homme. Et finalement il y en a d'autres plus simples que tout cela, lesquelles approchant par leur nature plus pres du souuerain bien, attaignent leur perfection auec fort peu de facultez: & celles-là sont les intelligences ou esprits celestes, lesquels peuuent beaucoup plus par l'entendement & par la volonté, sans vser d'aucuns sens ny d'organes corporels, que tout le genre humain ensemble.

De la cause de la diuersité & inegalité des parties du monde.

CHAPITRE VII.

LA difference des parties de l'vniuers que nous voyons, prouient de la difference de leurs formes, selon qu'elles ont plus ou moins de la ressemblance de Dieu, cela est manifeste; aussi sont elles comparees par Aristote aux nombres dont les especes sont variees par l'addition ou substraction d'vne vnité. Et quant à la difference des formes entre elles, nous connoissons bien qu'elle ne prouient point premierement du hazard de la diuersité de la matiere ny de l'entreuenue de quelques autres certaines causes; mais nous ne pouuons conceuoir d'autre cause qui les rende ainsi differentes, que la seule volonté de Dieu tout bon & tout sage, pour donner de la perfection aux creatures: car outre ceste raison il ne nous en paroist aucune autre de la difference & diuersité de la nature & essence des choses. On peut dire que sa volonté y a esté meuë, parce seulemēt qu'il ordōne par sa prouidence, toutes choses à sa diuine bonté, cōme à la fin: non qui luy aduienne quelque accroissement des choses qui se font, mais pour imprimer, entant qu'il est possible, sa ressemblance és choses: car d'autant qu'il ne se peut faire qu'elles ne soient deffectueuses de la perfection de la diuine bōté: il a esté necessaire pour leur cōmuniquer sa ressemblance, qu'il y eust diuersité en elles: afin que ce qui ne peut estre representé en quelqu'vn, soit diuisement representé par plusieurs diuers, en diuerses manieres, d'vne plus parfaitte faςō: ainsi que l'homme voyant que sa conception ne peut estre exprimee suffisamment par vn seul mot, multiplie ses paroles diuersement, pour exprimer par la diuersité de plusieurs, la conception de son entendement. En quoy nous pouuons remarquer l'eminence de la perfection diuine, laquelle est vne simplement & vniformement en Dieu: mais ne peut estre és creatures que selon vne diuerse maniere, & qu'elles ne soient plusieurs & diuisement. Et ainsi la fin, à sçauoir la diuine bonté, est cause de la diuersité des choses. A cecy nous pouuons adiouster qu'autant que quelque chose ressemble à Dieu en dauantage de parties, elle s'approche plus parfaittement de sa ressemblance: or en Dieu est non seulement la bonté, mais aussi la communication de sa bonté aux autres choses; & partant si les choses produittes peuuent outre leur bonté agir pour la bonté des autres choses, elles approchent plus pres de la ressemblance de Dieu, que si elles estoient seulement bonnes en elles: ainsi que ce qui luit & illumine, est plus semblable au Soleil, que ce qui luit seulement. Mais d'autant que la creature ne pourroit agir pour la bonté d'vne autre, s'il n'y auoit pluralité & inegalité és choses creées (car l'agent est autre que le patient & plus honorable que luy,) il a esté necessaire afin qu'il y eust vne parfaitte imitatiō de Dieu és creatures, qu'il y eust diuers degrez d'essence & de creatures en l'vniuers. Et n'est pas estrange encore que Dieu soit vn & simple de la plus parfaitte sorte d'vnité & de simplicité, qu'il ait produit tant de choses diuerses, dont le monde est composé: car ce que chaque agent naturel ne produit qu'vn effet, c'est dautant qu'il agit par la forme qui luy donne l'estre, laquelle est vne d'vn: là où l'agent volontaire agissant par l'entendemēt, & ne repugnant point à l'vnité & à la simplicité de Dieu, d'entendre plusieurs choses differentes & diuerses, il peut produire plusieurs choses differentes & diuerses. De sorte qu'ainsi que la diuine sapience est cause de la multitude & distinction des choses pour la perfection de l'vniuers, elle l'est aussi de la difference & diuersité qui est entre elles, parce que l'vniuers ne seroit pas parfait, s'il ne se trouuoit seulement qu'vn degré de bonté és choses.

Comment les parties de l'vniuers sont vnies & assemblees.

CHAPITRE VIII.

TOVTES les substances contenues entre Dieu & la premiere matiere composent l'vniuers, en s'assemblant & s'vnissant les vnes auec les autres, par leur subordinatiō, mutuelle dépendance & vsage commun des vnes & des autres, & par leur rapport vniuersel à Dieu, comme à leur fin commune à toutes & à celle de la nature vniuerselle. Car premieremēt par la subordination des causes efficientes, qui est le principal bien de l'vniuers, les corps inferieurs sont soubmis aux celestes: ceux-cy aux intelligences, & celles-cy à Dieu, les

les inferieurs dépendent des superieurs en leurs operations, & ceux-cy des inferieurs en ce qui est de la determination de leur operation. Les choses seruent les vnes aux autres qui vsent d'elles selon l'ordre des quatre degrez, estre, viure, sentir, & entendre: les plus grands corps de l'vniuers, le ciel & les elements, & les corps composez de ceux qui n'ont que le simple degré d'estre, seruent aux plantes qui ont l'estre & le viure, lesquelles en tirent leur nourriture par la racine. Les animaux bruts qui se trouuent au troisiéme rang, comme ayant estre, viure, & sentir, se seruent de ces deux, prenant leur nourriture des elements & des plantes par la bouche: & finalement l'homme qui tient le quatriéme degré & embrasse les trois autres auec, ayãt viure, sentir, & entendre, vse de tous les precedents, & leur commande. Vne region abonde d'vne chose, dont l'autre est sterile, & l'indigence & abondance les lie. Les hommes qui exercent diuerses sciences, offices & arts, ne se peuuent passer les vns des autres: car les plus nobles & esleuez en dignité, ont autant de besoin des moindres, comme ceux-cy reçoiuent d'vtilité d'eux. Toutes les parties de l'vniuers sont encores vnies en ce que Dieu est meslé en toutes, par son essence, par sa presence & par sa puissance; leur conseruant continuellement l'estre qu'il leur a donné: comme nous l'auons enseigné. De sorte que toutes ces parties ainsi liees & enchaisnees les vnes auec les autres, composent le monde ou vniuers.

Qu'il n'y a qu'vn seul monde.

CHAPITRE IX.

Ἀλλ' ὁπόσοι μὲν ἀπείρους κόσμους τε εἶναί φασι, καὶ τοὺς μὲν γίνεσθαι, τοὺς δὲ φθείρεσθαι τῶν κόσμων.

Ὅτι μὲν οὖν οὔτε γέγονεν ὁ πᾶς οὐρανὸς, οὔτε ἐνδέχεται φθαρῆναι, καθάπερ φασί τινες, αὐτόν, ἀλλ' ἔστιν εἷς καὶ ἀΐδιος.

Arist. l. 3. phys. c. 1. t. 1. Sed quot quot infinitos mundos esse aiunt, & ipsorum alios fieri alios perire.

L. 2. de cœl. c. 1. t. 1. Cœlum igitur vniuersum, neque ortum esse neque corrumpi posse, vt quidam inquiunt: sed vnum esse ac sempiternum.

ARISTOTE a tenu qu'il n'y auoit qu'vn seul monde, & rapporte que d'autres ont estimé qu'il y en auoit plusieurs, voire en nõbre infiny. S. Athanase dit que Dieu n'a faict qu'vn monde, afin que plusieurs mondes ne fissent point estimer qu'il y eust diuers ouuriers; mais que d'vne œuure on ne creust qu'vn ouurier. Platon prouue l'vnité du monde en ce qu'il ne seroit pas parfaict, ny entier, s'il ne comprenoit toutes choses, & qu'il n'en fust constitué. Et secondement, parce qu'il est conuenable que le monde corresponde à son archetype & exemple intelligible: c'est à dire à la diuine nature, afin que tout ainsi qu'il n'y a qu'vn Dieu & vne premiere cause, de mesme qu'il n'y ait qu'vn vniuers. Il est si euident qu'il n'y a qu'vn monde, que la connoissance de cela s'engendre en nous quasi insensiblement, comme celle des premiers principes de connoissance: car puisque l'vniuers comprẽd tout, il faut croire que la nature qui n'opere iamais en vain, ne s'est pas amusee és choses superflues: attendu que si elle en auoit fait d'autres ils seroient semblables ou dissemblables: mais elle ne les auroit pas faits semblables; car ce seroit en vain: ny dissemblables aussi, parce qu'autrement aucun d'eux ne seroit parfait: chose qui contreuiendroit à la nature, laquelle opere tousiours le plus parfaittement qu'elle peut. Et toutesfois il s'en est trouué auec l'imaginatiõ si gastee, que de penser qu'il y en auoit plusieurs. Metrodorus disoit que c'estoit vne chose absurde qu'il ne naquist qu'vn epy en vn chãp, & en l'infiny qu'vn seul monde. Il est bien certain que Dieu en peut creer plusieurs: car cela n'est pas repugnãt de la part de sa diuine puissance, qui est infinie: ny de la part de l'effet: attendu qu'il ne s'en ensuit aucune contradiction. Et s'il en auoit creé plusieurs, l'assemblement de tous & de ce qu'ils contiendroient, s'appelleroit vniuers; cõme nous nommons le grand monde. Car comme Hugues de S. Victor dit, ainsi que le temps n'egale point l'eternité de Dieu, ny le lieu son immensité, de mesme le sens n'egale point sa sapience, ny la vertu sa bonté, ny l'ouurage sa puissance: parquoy il faut confesser que tout ce que Dieu faict demeure au dessous de la perfection & de l'eminence de sa vertu. Et partant Dieu peut tousiours faire de nouuelles choses, & des mondes mesmes en infiny.

S. Athan. orat. contr. idolat.

Hug. de S. Victor. l. 1. de Sacr.

Que le monde est finy.

CHAPITRE X.

LE monde est finy;car le ciel estant finy en sa grandeur,comme nous le connoissons par sa figure & par le changement de lieu de toutes ses parties : les lieux d'en haut & d'en-bas le sont aussi:& consequemment les corps qui se meuuent de mouuement local droit: puisque les termes de leur mouuement sont finis,& l'espace finy dessous le globe de la Lune. La pesanteur & la legereté qu'ils ont selon leur grandeur,le montre aussi d'vn autre costé : car s'ils estoient infinis,ils l'auroient infinie : & par consequent ils mouuroient subitement,comme en vn instant;attendu qu'ils se meuuent tost ou tard, selon la proportion de leur pesanteur. A cecy nous pouuons adiouster qu'il n'y a point de corps infiny en acte:car s'il y en auoit quelqu'vn, il faudroit qu'il fust homogene ou heterogene : il ne peut estre heterogene:car les elements dont il est composé sont finis : & de choses finies il ne se compose rien d'infiny. Quant à ce que dit Aristote,que le feu se peut augmenter en infiny,en luy apposant vn corps combustible : cela se doit entendre qu'il ne se peut donner de feu si grand,qu'il ne s'en donne encores vn plus grand : & toutesfois quelque grand qu'il soit,il sera finy. Les preuues que nous auons donnees qu'il n'y a rien d'infiny que Dieu,& qu'aucun corps ne le peut estre,seruent aussi à prouuer que le monde est finy.

Comment l'vniuers est bon.

CHAPITRE XI.

IL appartient à vn tres-bon agent de produire tout son effect tres-bon, nõ toutesfois de faire chaque partie du tout tres-bonne simplement, mais tres-bonne selon sa proportion au tout:car ainsi que la beauté de l'animal seroit ostee si chaque partie auoit la dignité de l'œil : semblablemẽt si l'inegalité des choses corruptibles & incorruptibles estoit ostee, l'vniuers defaudroit en sa perfectiõ. Car les choses corruptibles ayant besoin des incorruptibles pour leur conseruation & propagation , & celle-cy des corruptibles pour exercer leurs operations , elles sont toutes conioinctes entre elles , partie en agissant & partie en patissant , comme par vn certain lien qui leur faict conseruer l'ordre de l'vnité : en quoy le bien & la perfection de l'vniuers consiste pour la plus grand' part. C'est en cette sorte que Dieu a creé l'vniuers tres-bon,non simplement comme luy;car cela est impossible,mais selon la mode des creatures,& non pas selon chaque partie,desquelles il a faict vne meilleure que l'autre, sans que pour cela il y en ait aucune pour petite qu'elle soit , qui ait esté faitte, ny qui demeure en vain. Car combien que la diuine sapiẽce n'ait pas donné la vertu d'agir à toutes choses,neantmoins elles sont toutes,tant celles qui agissent que celles qui n'agissent pas,vtiles aux autres selon la mode de leur nature. Et s'il y a quelque mal parmy les creatures,il n'appartient point à la perfection de l'vniuers,ny n'est compris sous son ordre que par accident, à raison du bien adioinct : car cet ordre & dependance qui est entre ses parties selon que l'vne agit en l'autre,& qu'elle est fin & exemple,elle ne peut conuenir au mal qu'à raison du bien adioinct.

Comment l'vniuers est parfaict.

CHAPITRE XII.

LE grand monde ou vniuers est parfaict,non simplemẽt,mais en quelque sorte : car rien ne luy defaut de ce qui appartient à sa principale composition. Et combien qu'il contienne en soy plusieurs defauts, comme diuers monstres & autres choses imparfaittes, cela n'empesche pas qu'il ne soit parfaict:car sa perfection ne dépẽd pas de l'imperfection de leur nature:mais elle consiste en l'ordre dont les choses se rapportẽt les vnes aux autres,& en la varieté & diuersité des estants : ainsi que celle d'vn tableau procede de la difference des couleurs , dont les vnes sont parfaittes & les autres imparfaittes : & toutesfois au regard de leurs dispositions , & estant comparees à la figure qu'elles composent , il s'y trouue de la perfection. De sorte que les monstres & les choses laides seruent à la beauté de l'vniuers,entant que les autres apparoissent plus belles par leur comparaison , & plaisent d'auan-

d'auantage: ainsi que l'obscurité de la nuict recommande la beauté de la lumiere: Ioinct qu'il ne faut pas que chaque partie du tout soit simplement tres bonne: car l'ordonnance de la republique seroit mal faitte, si tous les citoyens estoient constituez en la dignité de Senateurs. En somme comme lors qu'on chante en musique, il se faict vn accort de diuerses voix, de mesme il resulte vne harmonie & cõsentemẽt agreable de la diuersité des parties du monde: & la generation & corruption ordinaire des corps inferieurs qu'il contient, l'ornent par leur diuers changement: ainsi qu'vne oraison bien composee est belle, combien qu'vne partie des syllabes & des sons passent quasi comme en mourant lors qu'on la prononce, cependant que les autres naissent. Doncques Dieu a faict l'vniuersité du monde tres-parfaitte, combien que de ses parties les vnes soient plus parfaittes que les autres: parce que la structure de l'œuure le requeroit ainsi.

Contre ceux qui disent que le monde n'est pas parfaict.

CHAPITRE XIII.

A Ceux qui disent que le monde est imparfaict, & qu'il ne peut pas iustement estre appellé vniuers; parce qu'il ne contient pas toutes les especes des choses que Dieu peut produire par son infinie puissance. La response est prompte & facile: à sçauoir que la perfection du monde ne consiste pas en ce qu'il contient toutes les especes infinies des choses possibles: car autrement le monde ne pourroit estre parfaict: attẽdu que Dieu pourra tousiours creer d'auantage & de plus parfaittes especes que toutes celles qui sont creées: mais la perfection du monde se doit principalement considerer, de ce qu'il contient en soy tous les premiers & vniuersels degrez de l'estant, & tous les premiers & souuerains genres des choses, esquels l'estant se diuise prochainement: tels que sont la puissance & l'acte, la cause & le causé, la substance & l'accident, le corporel & l'incorporel, & ce qui est composé de l'vn & de l'autre, l'animé & l'inanimé, le contingent & le necessaire; & ainsi de toutes les autres parties de l'estant dont nous auons parlé.

Comment Dieu peut faire, & ne peut pas faire l'vniuers plus parfaict.

CHAPITRE XIV.

POur le regard de la maniere d'operer de la part de l'ouurier & non de l'œuure, il est impossible que l'vniuers ou quelqu'autre chose soit faitte de Dieu mieux & plus parfaittement que ce qu'il a faict: parce qu'il ne peut operer auec vne plus grãde bonté, auec vne plus grande puissance, ny auec vne plus grande sapience. Il ne peut aussi parfaire d'auantage le monde pour le regard de la perfection essentielle des especes dont il consiste: parce qu'elle n'en peut receuoir plus: attendu que les especes sont comme les nombres, ausquels adioustant ou en diminuant, ils changent. Mais Dieu peut bien parfaire l'vniuers pour le regard de la perfection accidentelle des especes: à sçauoir en departant aux corps celestes plus de clarté, & aux elements & choses elementaires d'autres qualitez perfectiues, & d'auantage qu'elles n'en ont, & ainsi des semblables; d'autant qu'il ne s'en ensuit point de repugnance. Il le peut aussi parfaire en y adioustant des parties integrantes nouuelles; comme plusieurs cieux & plusieurs nouuelles especes, tant materielles qu'immaterielles, simples que composees, & animees qu'inanimees: en quoy il n'y a point de cõtradiction. Mais en ce cas ce ne seroit pas le mesme vniuers: attendu qu'en y adioustant ou diminuant des parties integrales, le mesme tout ne demeure pas. Et partant l'vniuers parfaict de cette sorte là se rapporteroit à ce qu'il estoit auparauant, comme le tout à la partie.

Dieu peut aussi rendre l'vniuers plus parfaict pour le regard des ordres dont les vnes des parties conseruent & augmentent le bien & la beauté des autres selõ leur pouuoir: & pour le regard de l'ordre aussi qu'ils ont au commun bien & à la decoration de l'vniuers: car puisque chaque indiuidu peut estre conduict à vne plus grande perfection accidentaire, ils peuuent operer auec plus d'efficace: & partant s'entre-assister d'vne plus noble maniere & s'entre-accommoder, & consequemment les parties estre ordonnees à vn plus excellent bien, & obtenir de ce costé là, vne plus grande excellence.

Quand quelque partie de l'vniuers seroit conduitte à vne plus parfaitte condition, les autres demeurãt en leur mesme estat sans se chãger, il n'y auroit point pour cela de disconuenãce, ny de discord en l'vniuers; autremẽt si vne espece qui se trouue seulement en

quelque certaine partie du monde, comme il se voit de quelques animaux & de quelques arbres, se changeoit en mieux ou en pis, (ce qui arriue assez souuent,) il faudroit que les autres receussent vne mesme mutation auec elles; ou bien la proportion, & la bonté de l'vniuers se destruiroit souuent: chose qui est absurde: d'autant que son harmonie consiste au degré inuariable, & en la proportion des bontez essentielles, en leur concurrence à la derniere fin, & en la connexion & habitude que les choses inferieures ont entre elles, selon l'impression de vertu & le mouuement qu'elles reçoiuent des causes superieures, desquelles elles dépendent pour ce regard: car les especes ne sont pas au monde en ce qui concerne leurs perfections accidentaires, comme les cordes en vn luth: attendu qu'elles ne font pas la consonnance du monde, selon la proportion de l'ornement accidentaire, ains sous la consideration que nous auons ditte.

Que le monde n'est pas animé.

CHAPITRE XV.

IL s'est trouué des hommes qui ont estimé que le monde est animé, se fondant sur ce que quelques vnes de ses parties iouissent de la vie: mais il n'est pas necessaire pour cela que tout le monde viue, de sorte qu'il n'y ait rien en luy qui ne soit animé: car le monde n'est pas vn tout de continuation, comme il luy seroit requis pour estre informé d'vne ame: mais il est vn tout d'assemblement, lequel doit consister de parties de diuerses natures & especes des choses animees & inanimees: afin qu'il resulte de cette varieté, la beauté & bien seance conuenable que nous y voyons reluire.

L'opinion de Platon a esté que l'homme estoit la fin de toutes choses. Aristote aussi dit que l'hôme est en certaine maniere la fin des choses inferieures, & que si la nature ne faict rien d'imparfaict, ny en vain, qu'il est manifeste qu'elle a faict toutes choses pour l'amour des hommes. Or combien que l'homme soit partie du monde qu'il habite & qu'il ayde à le composer; neantmoins ie trouue vne grande apparence & de la raison, qu'il en est aussi fin en quelque sorte: non que le monde ait esté creé pour luy: car ç'a esté pour faire que les perfections diuines sortissent en euidence, & que les creatures intellectuelles eussent occasiõ de loüer & glorifier Dieu createur de toutes choses. Mais il en est fin, dy-ie en quelque sorte, en ce que les corps celestes faisant leurs mouuements iettent leurs influences icy bas, esleuent les vapeurs, font les pluyes qui arrousent la terre & la rendent fertile, pour la nourriture & conseruation des animaux: car de là il s'ensuit que tout cela se rapporte au seruice de l'homme, qui en a la disposition & l'empire. Et partant il peut en cette maniere estre dit la fin pour laquelle les cieux se meuuent, les élements se meslent, la generation & composition des choses se faict icy bas. Et certes il y a de l'apparence que Dieu a creé le monde inferieur pour l'amour de l'homme: attẽdu qu'il luy a soumis toutes choses, & que par la prerogatiue de sa noblesse & plus excellente forme, il se vendique le droit & l'authorité sur toutes les inferieures, & les applique à son vsage: car il est ordonné par les loix de la nature, que les moindres choses se referent à l'vsage des plus parfaittes: ainsi la forme de l'élement est ordonnee à celle du mixte; celle des mixtes, à celle des vegetaux: la forme des vegetaux, aux sensitifs: & celle de ceux-cy, à l'homme; dont la forme contient les nombres & la perfection de toutes les autres en soy, & est vn petit monde: non pas moindre en dignité que le monde sensible: mais en grandeur seulement: voire bien plus grand & meilleur de noblesse & de sa nature: attendu qu'il en est comme seigneur, ou pour le moins vsufructier. Aussi voyons nous qu'il marche la teste droitte, & y commande comme vn maistre en sa maison, appriuoisant & domptant tout par amour ou par force.

En somme si l'homme est comparé auec le monde corporel qui consiste de luy & des autres choses sensibles, l'homme est moins parfaict que tout cela ensemble: attendu que les perfections des autres choses corporelles y sont encloses outre la sienne. Aussi le monde consideré de cette sorte là, n'est pas creé pour l'amour de l'hôme: autremẽt l'hôme qui y est compris seroit faict pour l'amour de soy-mesme: mais si on considere l'hôme à part & le reste du mõde corporel, l'homme sera dit sa fin & plus parfaict que luy: non pas en estenduë comme il cõtenoit plusieurs estãts: mais intensiuement, entãt qu'il a en soy la collectiõ de toutes les creatures en certaine maniere, & la puissance pardessus toutes, soit par la cõnoissance, soit par l'vsage: c'est pourquoy l'hôme a esté mis au mõde, ce dit Philõ Iuif, cõme vn banquet,

banquet, & en vn theatre: pouuant vser d'vne partie des choses qui y sont & contempler les autres.

Que le monde a esté produict.

CHAPITRE XVI.

ENCORES que de ce que nous auons si clairement demonstré au commencement de la Metaphysique particuliere, qu'il n'y a rien en l'vniuers que le premier efficient n'ait faict, il s'ensuiue que le monde a esté produict par luy; neantmoins i'en donneray encores quelqu'autre preuue en ce lieu. Aucune chose corporelle ne peut auoir de limites arrestez; sinon ou parce que sa fin ne requerroit pas qu'elle fust plus grãde: ou que sa figure ne pouuoit pas estre en vne plus grande machine: ou parce qu'il n'y auoit pas d'auantage d'espace ou de matiere pour la faire: ou s'il n'y auoit point faute de matiere, ny d'espace, parce que la cause efficiente n'a pas peu ou voulu la faire plus grande. Or le monde est finy & corporel: mais si c'est à cause de sa fin, il s'ensuit doncques qu'il a vne fin, & partant vne cause efficiente: car à chaque fin il respond quelque cause efficiente, comme nous l'auons monstré. Si pour la figure, il peut estre plus grand: car elle est ronde & peut croistre en infiny. Ce n'est pas à cause de l'espace; car elle n'a point de borne que celle du monde: ny pour la matiere: car s'il n'y en a point eu du tout, celuy qui l'a faict sans matiere si grand, le pouuoit faire encores plus grand. S'il y a eu quelque matiere, elle estoit finie ou infinie: si elle eust esté infinie, le monde eust esté faict infiny: ce qui est faux: si elle estoit finie, la mesme question est qu'il l'a faitte ainsi finie: & attendu que les choses ne peuuent pas proceder en infiny, il est necessaire qu'il y ait eu quelque cause qui ait faict & la matiere & le monde tel qu'il est. Si le monde a ses limites arrestez, parce que la cause efficiente n'a peu le faire autrement, cela est absurd: si parce qu'elle l'a voulu, cela est vray: & cette cause qui a ainsi faict le monde, c'est le premier efficient, à sçauoir Dieu, comme nous auons dit.

De la creation.

CHAPITRE XVII.

LA production dont Dieu a produict l'vniuers & tout ce qui y est contenu, differe de la production dont les choses sont engendrees naturellement; en ce que la produ[illegible] naturelle est de l'estre vne chose de quelque certaine nature specifique determinee; [illegible] ne autre chose qui se faict d'elle simplement, ou en elle en quelque sorte: comm[illegible] exemple par la generation simple, il s'engendre des plantes & des animaux de la sem[illegible] & ainsi des autres semblables. Et pour exemple de la generation selon quelque chose [illegible] accidentelle, qui n'est qu'alteration, vne pomme verte deuient rouge, vne chose froide deuient chaude: au moyen de quoy l'vne & l'autre de ces generations a besoin d'vn subiect, lequel elle presuppose, & ne se peut faire sans luy. Mais la creatiõ par laquelle Dieu a produict l'vniuers, est vne production du non estre simplemẽt aucune chose quelle que ce soit, à estre quelque chose puisapres: laquelle production par consequent n'a que faire d'vn subiect precedent: comme aussi n'y en peut il auoir naturellement de commun à ces deux termes l'estre & le non estre: mais seulement on en peut considerer vn rationellement, entant que nous entendons & disons d'vne chose qui n'estoit pas auparauant, qu'elle est apres qu'elle a esté creée: & ainsi l'opposition d'entre les termes de la creation, est contradictoire: car le terme duquel est non estant & celuy auquel est estant.

Nous pouuons doncques definir la creatiõ en cette sorte. La creation c'est la production d'vn estant du tout selon qu'il est estãt, c'est à dire sans supposer aucun subiect de sa production: ou bien, comme nous auons dit ailleurs. La creation c'est la production par laquelle vne chose est produitte, qui n'estoit point auparauant selon aucune sienne partie en puissance passiue reelle, mais seulement en puissance de non repugnance: & vne telle creation actiuement consideree, c'est à dire selon qu'elle signifie l'action de Dieu, n'est que la mesme essence intellection & volition diuine: & passiuement consideree, c'est vne relation de dependance de la creature au createur, entant que nous considerons que la chose n'estoit pas auparauant, & qu'elle est maintenant.

La creation n'est mouuement, ny mutation proprement: car premierement en tout

mouuement & en toute mutation, il faut qu'il y ait quelque chose qui soit autrement en vn instant qu'en l'autre; comme le nom de mutation le monstre; ce qui ne peut estre en la creation : d'autant que si toute la substance de la chose estoit autrement auparauant, elle ne seroit pas produitte, ains presupposee à la production. Et puis le mouuement où la mutation, est l'acte d'vne chose en puissance passiue, qui reçoit l'action, comme nous l'auons montré: & partant la creation n'est mouuement, ny mutation.

La creation se faict en vn instant & non par succession: car en toute production successiue, il y a quelque moyen entre les extremes: attendu que le moyen est cela, à quoy ce qui est produict successiuement paruient premierement qu'au dernier. Mais cela ne peut arriuer entre l'estre & le non estre, qui sont comme les extremes de la creation : parce qu'il n'y a point de moyen entre-eux. Ioinct qu'en toute production où il y a succession, on faict la chose deuant qu'elle soit faitte, ce qui ne sçauroit estre en la creation. Car ce qu'on feroit precederoit ce qui seroit faict, de sorte que la creature auroit besoing de quelque subiect, ce qui ne peut estre de la chose en sa creation, comme nous l'auons dit. Doncques la creation se faict en vn instant: à sçauoir au dernier non estre de la chose creée.

Qu'il n'y a point d'absurdité en la creation.

CHAPITRE XVIII.

IL est certain selon la voye de nature que de rien il ne se faict rien : mais quand c'est vne puissance superieure à la nature, cela n'a aucun lieu: & ne s'ensuit de cette sorte de production que nous appellons creation, aucun inconuenient pour le regard de la puissance actiue, ny de l'action. Car la puissance actiue n'importe pas vne habitude égalee à la passiue: parce qu'il n'est pas de l'essence de la puissance actiue de pouuoir agir en quelque chose, mais de pouuoir faire quelque chose : & partant quelque chose peut estre possible simplement, par la seule puissance actiue. Quant à l'action, elle importe vn ordre essentiel vers l'agent : à cause dequoy il y auroit contradiction de poser vne action sans agent. Mais l'action entant qu'action, n'importe point le patient, ny la passion, ains seulement vne habitude à l'effect produit par elle.

Que Dieu a produict le monde de rien.

CHAPITRE XIX.

PVISQVE l'vniuers qui contient & ambrasse en luy toutes les choses dont nous auons traicté iusqu'à cette heure, qui sont les parties desquelles il est composé; a esté produict par le premier efficient qui est Dieu, comme nous l'auons montré : il s'ensuit necessairement qu'il a esté produict de rien : c'est à dire sans supposer aucune matiere. (Car, de, ne signifie point en ce lieu vne cause materielle, mais seulemẽt vn ordre, comme quand on dit que du matin se faict le midy.) Que si le premier efficient auoit produict le monde de quelque chose qui eust l'estre auparauant; il faudroit qu'il eust produict cette chose: car il n'y a rien de reel en l'vniuers qu'il n'ait produict. Or s'il l'a produicte, c'est de quelqu'autre chose precedente ou de rien. Mais ce n'est pas de quelqu'autre chose precedente: car il faudroit que cette-cy eust encores esté produitte d'vne precedente, & celle-cy encores d'vne autre, & ainsi en infiny; ce qui est faux : attendu qu'il n'y a point de progrés en infiny. Il reste doncques qu'il auroit produict de rien cette chose, dont le monde seroit faict, qui est ce que nous disons, que Dieu a tout creé de rien.

Puisque de cette demonstratiõ que Dieu a produit le monde, il s'ensuit necessairement qu'il l'a produict de rien: il n'est point besoin de montrer qu'il l'a peu : veu qu'il ne l'auroit pas creé, s'il n'auoit peu: & neantmoins nous pouuons montrer d'ailleurs qu'il l'a peu. Car puisque la puissance de Dieu est infinie, il peut tout ce qui n'enuelope point de contradiction. Or il n'y a point de contradiction enuelopee, qu'il produise le monde de rien. Doncques il l'a peu produire. Outre ces raisons necessaires il y en a encores d'autres si probables & conuenables, qu'elles approchent de la necessité.

Premierement, puis qu'aucune chose excepté Dieu n'a l'estre parfaict, ny de soy, mais meslé d'imperfection & par participation; il faut que ces choses ayent l'estre d'vne cause superieu-

superieure, en laquelle soit le premier & parfait estre, comme en sa premiere origine. Et puis y ayant parmy les choses plusieurs substances immaterielles, comme les intelligences & l'ame raisonnable; elles ne peuuent estre produittes de matiere. Il faut doncques que ce soit de rien par la creation, laquelle appartient à Dieu seul, comme il a esté monstré.

Secondement, il n'y a point de raison, que le premier efficient qui est immateriel, infiny, illimité & accomply de toutes perfectiōs, opere en introduisant vne forme en la matiere, par la corruption de celle qui y estoit, ainsi que font les agēts naturels qui sont imparfaits, & dont la vertu est limitee à la matiere. Il est donc raisonnable qu'il ait vne action differente de celle de toutes les choses naturelles, lesquelles agissent toutes par mutatiō d'vne chose en vne autre. Et partant l'actiō du premier agent est sans presupposer aucun subiect, comme il est conuenable à vn acte pur, & illimité comme luy.

En troisiesme lieu, chaque chose agit selon ce qu'elle est. Mais le premier efficient est de telle sorte qu'il ne dépēd d'aucune chose, ny ne requiert rien de precedent pour son estre. Donceques semblablemēt il ne dépēd d'aucune chose, ny n'en requiert aucune en agissant: ny ne presuppose point de matiere precedente, ny aucune autre chose.

En quatriesme lieu, puis que Dieu est tout puissant, & a en soy la plenitude & suffisance de tout bien, sans auoir besoin d'aucune chose; il est tout clair qu'il est suffisant d'agir de soy, & qu'il n'a besoin d'aucun subiect pour cet effect.

En cinquiesme lieu, puis que le premier efficient est de puissance infinie, laquelle ne peut estre exercee en vn effet infiny hors de luy: parce que rien ne peut estre infiny que luy mesme; il faut qu'il exerce en la maniere de produire, laquelle consiste à creer: c'est à dire à produire sans supposer aucune matiere, de laquelle la chose soit produitte. Car encores que l'effet prouenant d'vne telle production soit finy, au moyen de quoy il ne monstre pas vne puissance infinie en celuy qui produit, neantmoins elle paroist par la maniere de la production: parce qu'il y a vne distance infinie entre l'estant & le rien. Et puis il appartient à vne puissance infinie de faire quelque chose de rien: parce que d'autant qu'il y a moins de puissance passiue de la chose qui se fait; il faut que la puissance actiue soit d'autant plus grande.

En sixiesme lieu, ainsi que la nature est par dessus l'art, de mesme Dieu est par dessus la nature: celle-cy fait de ce qui n'estoit qu'en puissance passiue, la matiere de chaque art: & Dieu fait de riē la matiere à la nature. La nature suppose vn subiect qui est toute puissance passiue, & le moindre des estants: & Dieu tres-excellent par dessus la nature ne suppose rien du tout.

Finalement il a esté conuenable que Dieu produisist le monde de rien, pour monstrer par la creatien, qu'il est autheur de toute chose, tout puissant, & que tout dépend de luy: afin qu'il soit reueré & craint comme il est conuenable.

Qu'il n'y a que Dieu seul qui puisse creer sans que la faculté de creer puisse estre communiquee à vn autre.

CHAPITRE XX.

AVTANT qu'vn effet à produire est plus esloigné de l'estre reel, il faut vne plus grande puissance pour le produire. Or il n'y a aucun effet à produire plus esloigné de l'estre reel, que celuy qui doit estre produit par creation. (car entre le rien & l'estre la distance est infinie, n'y ayant aucune proportion de l'vn à l'autre.) Doncques il faut qu'il y ait en l'agēt vne puissance infinie, laquelle ne peut estre qu'en Dieu. Secondement puis qu'il n'y a point d'effet plus vniuersel que de donner l'estre, il se doit attribuer à la premiere cause efficiente: (car les effets les plus vniuersels conuiennent aux causes les plus vniuerselles) & l'estre ne pouuant estre donné premieremēt par soy que par la creation: elle ne peut doncques conuenir qu'au premier efficient & non à vn autre. Ou bien la creation estant la premiere de toutes les actions, par laquelle l'estre par participation peut estre communiqué, & qui tend premierement à produire tout l'estant simplement, selon qu'il est estant: il est vray semblable que de sa nature elle requiert de proceder de ce qui est l'estre mesme par son essence. Et partant la puissance de creer ne peut estre communiquee à aucune creature. Et d'ailleurs, cela est aysé à prouuer de toute chose, tant materielle comme im-

materielle. Car premierement puis que tout agent & son effect doiuent estre semblables, l'agent qui n'agit pas par toute sa substance, ne sçauroit produire vn effet selō toute sa substance: or nul corps n'agit par toute sa substance: (car tout agent agit par la forme qui le constitue en estre specifique, & le corps n'est pas toute forme ayant la matiere pour vne des parties de sa substance) donceques nul corps n'agit par toute sa substāce: & partant il ne produit aucune chose selon toute sa substance, comme il est requis en la creation. Secondement, puis que les intelligences mesmes encores qu'elles soiēt immaterielles, ont leurs actes meslez de puissance en certaine maniere, comme nous l'auons enseigné: il est vray semblable qu'elles ne sont pas capables de leur nature d'vne puissance d'agir autremēt que par mouuement & mutation: attendu que la maniere d'agir est selon la maniere d'estre. En somme non seulement la creature ne peut creer comme cause principale, mais mesme comme instrument: dont la raison est, que l'instrumēt n'est employé à aucun effet, s'il n'y communique quelque vraye & propre operation, soit par sa vertu propre, telle que la cognee és ouurages de charpenterie, tranchant le bois à cause de sa dureté, & la chaleur de l'animal en la production de la chair: soit par la vertu seule du principal agent: & il ne se peut communiquer d'action en la creation que par vne vertu infinie, de laquelle la chose creée est incapable.

Que la creation du monde n'a point apporté de changement en Dieu.

CHAPITRE XXI.

COMBIEN que Dieu n'ait pas produit le monde de toute eternité, il a voulu de toute eternité le produire, alors qu'il l'a creé, faisant le bien quand il le faut, & alors qu'il est requis: car encores qu'il ait eu l'acte de la volonté en luy de le creer de toute eternité, il ne l'a eu que de le creer au dehors à l'instant qu'il l'a creé: c'est à dire que sa volonté est eternelle, bien que l'ouurage de sa volonté produit au dehors de son essence, n'ait pas esté eternel; parce qu'encores qu'il ait tousiours voulu qu'il se fist, il n'a iamais voulu qu'il fust fait plustost: mais seulement faire quelquesfois par son eternelle puissance, ce qu'il a tousiours voulu par son eternelle bonté, & disposé par son eternelle sapience: n'estant pas necessaire encore que le monde archetype qui est en l'entendement diuin soit eternel, c'est à dire l'idee & l'exemplaire sur lequel Dieu a creé le monde hors de luy alors qu'il l'a creé, que le monde creé ait deu estre eternel pour cela: attendu que Dieu n'auoit deliberé de le creer qu'au commancement du temps, alors qu'il l'a creé: ainsi qu'il n'est pas necessaire que les choses artificielles pour ressembler à l'idee que l'artisan en garde en son esprit, ayēt esté faittes dés-lors qu'elle y est; suffisant que l'ouurage luy ressemble, & que sa forme s'y rapporte. De sorte que ç'a esté sans aucun changement de dessein que Dieu a creé le mōde, puis qu'il l'auoit resolu de toute eternité: & sans que pour cela, il soit arriué aucune mutation ne luy. Car puis que nous voyons mesmes és choses inferieures, que l'agent peut venir de la puissance prochaine actiue, à son acte second sans mutation: cōme pour exemple, le feu vient de non eschauffant à estre eschauffant sans mutation en soy: parce que l'agent n'est iamais meu selon qu'il est agent: (attendu que l'action selon son reel, est tousiours au patient.) A plus forte raison Dieu, dont l'action n'est rien que son essence mesme, & non quelque chose de nouueau vient de non produisant, produisant sans changement en luy, en qui la production nouuelle n'est pas, mais en la chose produitte: veu mesme qu'vne chose n'est point ditte changee, que quād il luy arriue qu'elle acquiert quelque chose de reel, ou qu'elle pert de ce qu'elle auoit: or il n'arriue point de perfection en Dieu de ce qu'il communique sa bonté aux creatures, ce qu'il ne faisoit pas auparauant la creation du monde: car c'est la perfection des choses & non la sienne. Ainsi qui auroit vne science infinie, n'acquerroit point de perfection d'enseigner les autres, mais seulement ceux qui l'acquerroient en deuiendroient parfaits. Et n'importe qu'il soit arriué en Dieu par la creation du monde, la relation de Createur, de seigneur, de gouuerneur & semblables: car elle n'est distinguee que rationnellement de luy: & partant il ne luy est point arriué de perfection, & n'est rien sorty de luy aussi qu'il ait perdu. Donceques Dieu n'a point receu de changement en creant, & ne s'est point parfait, l'estant de toute eternité, & ayant la puissance de parfaire les autres. Il ne s'est pas aussi changé en la creation du monde selon l'acte de la volonté: parce qu'il a tousiours eu pour terme de le produire alors qu'il l'a produit:

duit : car combien que Dieu puisse faire & ne faire pas, vouloir & ne vouloir pas, il ne se meut ny ne se change pas pourtant : car le changement est seulement pour le regard des œuures qui se font, comme il a esté dit : & n'a pas pour cela diuers actes de la volonté qui succedent les vns aux autres, comme il y en a en nous : car son vouloir est son estre, ainsi qu'est son entendre, & non quelques actes accidentels informant la puissance de la volonté, selon qu'il a esté monstré. Il n'y a doncques que le respect vers luy des choses voulues qui se change : parce qu'elles se trouuent autrement au regard de la volonté qu'auparauant. Car quand a Dieu, bien qu'il soit exemple de toutes choses, il ne s'y refere qu'au temps qu'elles sont produittes : de sorte que toutes ces relations ne sont qu'exterieures & rationnelles, & ainsi la creation du monde n'a point apporté de changement en Dieu.

Pourquoy le monde a esté produit lors que Dieu l'a creé.

CHAPITRE XXII.

LA meilleure raison que nous pouuons rendre pourquoy le monde a esté fait en l'instant que Dieu la creé & non auparauant ny apres, c'est qu'il l'a voulu produire alors : parce que sa volonté a esté telle, & qu'il auoit deliberé de le creer alors par vn oculte conseil de sa sapiéce : non sans vne tres-bonne raison, combien qu'elle nous soit cachee entre les tresors de sa diuine sagesse. Il n'a pas manqué à sa bonté pour ne l'auoir pas creé plustost : car elle n'y estoit pas obligee, comme il a bien monstré, en ne luy donnant l'estre qu'en cet instant là. Tellement que quand il a appliqué sa puissance efficace à la creation des choses, ce n'est pas qu'il se soit ennuyé ou repenty de sa vacation eternelle, ny qu'il soit venu à la structure du monde par hazard ou par vne incõstance fortuitte : mais c'est qu'encores que son repos eternel luy plaise, il a trouué bon de former le monde exterieurement en l'instant qu'il auoit conceu de toute eternité de le creer : car il sçait agir en se reposant, & se reposer en agissant : & peut à vne nouuelle action, appliquer vn eternel conseil. Dauantage, puis qu'en creant le monde il n'a pas operé de la necessité de nature, c'est à dire en sorte qu'il n'eust peu n'agir pas selon qu'il le iuge estre bon, il a monstré qu'il n'y auoit aucune raison necessaire de l'auoir creé plustost, & qu'il n'a point esté inconuenient souuerain bien, encores qu'il luy soit propre de se communiquer, d'auoir diferé la liberalité de la creation : attendu qu'il appartient au liberal & prudent, non de donner tousiours & promptement, mais à propos selon l'ordre & quand il est requis. Et puis, combien que les materiaux soient necessaires pour construire vne maison, sans qu'il soit de l'essence de la maison à bastir, qu'elle soit construitte de marbre : attendu que la sorte de la matiere dépend de la volonté de l'architecte. Semblablement encores que Dieu aime necessairemẽt sa diuine bonté, il ne s'ensuit pas qu'elle doiue estre representee necessairement par les creatures, veu que sans cela la diuine bonté est parfaitte : à cause dequoy, combien que ce soit de la nature de la diuine bonté que les choses ont leur origine & d'estre produittes, cela dépend neantmoins de la simple volonté de Dieu. Il est simplement meilleur d'estre eternel que non eternel : mais il n'est pas meilleur au monde, premierement parce qu'il repugne à sa nature d'estre coëternel à Dieu, ainsi qu'estre incorporel est meilleur simplement que d'estre corporel, mais il n'est pas meilleur à l'homme, dautant qu'il repugne a sa nature d'estre incorporel. Secondement il n'est pas meilleur au monde d'estre eternel pour le regard de sa fin, qui est pour faire cõnoistre aux hõmes l'infinie puissance de Dieu, laquelle se connoist plus facilement, plus clairement, & plus certainement par sa nouuelle creation, que par son eternité. Nous pouuons encores dire de ce que le monde n'a pas esté creé plustost, qu'il n'est pas meilleur absolument que les choses soient tousiours que de n'estre point : mais qu'il est bon qu'elles soient quand la diuine sapience l'a disposé. Car elles sont produittes afin que sa diuine bonté soit manifestee en elles, laquelle neãtmoins peut estre suffisamment connue quand elles ne seroiẽt point perpetrees en estre : car Dieu est parfait de soy, sans qu'il luy aduienne aucune perfection de la production des choses. Et partant il n'est point besoin de leur perpetuité. Nous pouuons dire aussi de ce que Dieu n'a pas voulu se communiquer plustost aux choses, qu'il auoit en soy toute suffisance de beatitude & de perfection, sans auoir besoin d'elles : & qu'il ne les a creées que pour nous rendre participans de sa beatitude. En somme puis que Dieu a voulu de toute eternité

ce qu'il veut, la question seroit ridicule de demander pourquoy Dieu, qui auoit deliberé de toute eternité de creer le monde, ne l'a point plustost creé: ainsi qu'il est ridicule de s'enquerir pourquoy il n'a point fait d'auantage de corps ou de plus grands: car attendu que de quelque quantité qu'on les pose, ils doiuẽt estre finis, la question demeureroit tousiours à faire, pourquoy Dieu ne les auroit pas faits plus grands.

Que la puissance de produire le monde deuant qu'il fust creé, n'a point esté d'imperfection en Dieu.

CHAPITRE XXIII.

CE n'est point d'imperfection à Dieu d'auoir esté en puissance à la production actuelle du monde au dehors de son entendement, auparauant qu'il l'eust creé: car ceste puissance n'est pas passiue, qui est la seule puissance imparfaitte, mais actiue & l'essence de Dieu mesme qui est toute perfection. Ioinct qu'il n'est pas requis à la perfection d'vn agẽt libre d'operer tousiours tout ce qu'il peut operer; suffisant qu'il face les choses bonnes à faire lors qu'elles doiuent estre faittes: car encores que la science de Dieu mesme qui est cause de tout estant soit eternelle en luy, elle n'est non plus suffisante à les produire, si la diuine volonté n'y est cõioincte, que celle de l'artisan de faire quelque chose artificielle, si le vouloir operer n'y est aussi: & il n'est pas necessaire qu'elle y soit tousiours conioincte pour le regard de la production des choses hors de Dieu: parce que soit qu'elles soient produittes ou non, la perfection diuine en laquelle elles sont d'vne plus noble façon que dehors, ne s'en augmente ny diminue. En somme tant s'en faut que la creation du monde en tẽps monstre de l'imperfection en Dieu, qu'au contraire elle monstre qu'il est, qu'il est cause efficiente, intelligente, & pouruoyante à toutes choses, & qu'il est de vertu infinie.

Que Dieu n'estoit pas otieux deuant la creation du monde.

CHAPITRE XXIV.

ON peut aussi considerer que combiẽ que Dieu n'ait pas tousiours produit le monde, iaçoit qu'il ait tousiours eu la puissance de le produire, qu'il n'estoit pas otieux pourtant ny sans action: car il agit tousiours de l'entendement, & de la volonté, ce qu'il sçait estre bon à faire. Ioinct qu'il n'y a que celuy-là dit otieux, qui pouuant quand il agiroit acquerir quelque perfection, n'agit pas quand il peut. Mais celuy qui en agissant n'acquerroit aucune perfection, il ne seroit pas otieux en ne faisant rien. Et ainsi Dieu qui estoit en soy, habitoit en soy, se contemploit & s'aimoit auant que le monde fust fait, n'estoit pas otieux.

Comment le monde peut durer perpetuellement.

CHAPITRE XXV.

LE monde qui a esté creé, comme nous l'auons monstré, pourroit perpetuellemẽt durer par soy en l'estat auquel il se trouue, par la seule cõmune & ordinaire cõcurrence de laquelle il est maintenant conserué de Dieu: parce premierement que les corps celestes sont incorruptibles de leur nature ou par accident: & puis leur mouuement estant administré par les intelligences qui ne peuuent lasser, il n'y a point de doute qu'il ne soit perpetuel de soy. Quant aux corps qui sont soubs le Ciel de la Lune, leur premiere matiere ne peut estre corrompuë par aucune force: de sorte qu'ainsi qu'elle a pris l'estre de Dieu par la creation, semblablement elle ne peut estre destruitte que quand Dieu luy soustrairoit sa concurrẽce qui luy confere vn tel estre: & les formes sont de telle sorte, qu'aucune d'elles ne laisse la matiere, qu'vne autre n'entre en son lieu: tant à cause de la matiere qui demeureroit du tout sans forme substantielle, (ce qui est impossible) que parce que l'agent naturel ne tend pas à la corruption des choses, (à cause que cela est mauuais) mais à la generation: à raison de quoy la corruption d'vne chose est tousiours la generation de l'autre. De quoy il arriue que combien que les susdits corps meurent l'vn apres l'autre: à sçauoir

sçauoir les mixtes du tout, & les elements en partie, selon l'opinion d'Aristote; toutesfois ils peuuent tousiours demeurer mesmes d'espece ou de genre: doncques le monde peut perpetuellement durer en l'estat qu'il est.

Que Dieu peut annichiler le monde.

CHAPITRE XXVI.

Tovte chose qui dépend d'vn autre n'est pas necessaire simplement; parce que pour le moins elle peut perdre son estre par la puissance qui est en cet autre, dont elle dépend; combien qu'en soy elle n'ait point de vraye puissance reelle interieure au non estre: laquelle se trouue seulement és choses qui ont la puissance naturelle à deuenir vne autre chose. C'est pourquoy tout ainsi que Dieu a creé le monde de rien, il est en sa puissance de le reduire en rien: (car l'annichilation n'est que priuation) sans que pour cela il y eust de la malice, du vice; ou de l'enuie en luy: d'autant que comme il n'estoit pas bon que le monde & les choses qu'il contient fussent, deuant que d'estre creées, puisque sa diuine sapience ne l'auoit pas ordonné. Semblablement ce ne seroit point de mal, s'il auoit pleu à la volonté de Dieu, que le monde fust dissoult & annichilé, encore que ce soit vne chose parfaitte. Car tout ainsi qu'il n'y a point de vice à desacorder vn luth, lors qu'õ n'en veut plus iouër, de mesme le monde qui n'a point d'vsage qu'autant qu'il plaist à Dieu, peut estre dissoult sans qu'il y ait de la part de sa diuine bonté aucun mal ny enuie; non plus que de ne l'auoir pas creé plustost qu'il a fait. En somme s'il plaist à Dieu il dissoudra le monde par la mesme bonté qu'il l'a fait, combien que la raison de sa dissolution nous soit cachee: car nous ne deuons pas estimer les choses temeraires ny mal faittes dont nous ignorons les causes.

De l'opinion des Anciens touchant l'origine & duree du monde, auec leur refutation par Aristote.

CHAPITRE XXVII.

Εἶναι μὲν οὖν κίνησιν πάντες φασὶν οἱ περὶ φύσεως τι λέγοντες, διὰ τὸ κοσμοποιεῖν.

Ἀλλ' ὁπόσοι μὲν ἀπείρους κόσμους τε εἶναί φασι καὶ τοὺς μὲν γίγνεσθαι, τοὺς δὲ φθείρεσθαι, τῶν κόσμων ἀεί φασιν εἶναι κίνησιν.

Η ὡς Αναξαγόρας λέγει· φησὶ γὰρ ἐκεῖνος, ὁμοῦ πάντων ὄντων καὶ ἠρεμούντων, τὸν ἄπειρον χρόνον κίνησιν ἐμποιῆσαι τὸν νοῦν καὶ διακρῖναι· ἢ ὡς Εμπεδοκλῆς, ἐν μέρει κινεῖσθαι, καὶ πάλιν ἠρεμεῖν. κινεῖσθαι μὲν, ὅταν ἡ φιλία ἐκ πολλῶν ποιῇ τὸ ἕν, ἢ τὸ νεῖκος πολλὰ ἐξ ἑνός· ἠρεμεῖν δὲ ἐν τοῖς μεταξὺ χρόνοις.

Γενόμενον μὲν οὖν ἅπαντες εἶναί φασιν· ἀλλὰ γενόμενον οἱ μὲν, ἀΐδιον· οἱ δὲ φθαρτὸν ὥσπερ ὁτιοῦν ἄλλο τῶν φύσει συνισταμένων· οἱ δ', ἐναλλὰξ ὁτὲ μὲν οὕτως, ὁτὲ δὲ ἄλλως ἔχειν φθειρόμενον.

Καὶ τοῦτο ἀεὶ διατελεῖν οὕτως, ὥσπερ Εμπεδοκλῆς ὁ Ἀκραγαντῖνος, καὶ Ηράκλειτος ὁ Εφέσιος.

Καίτοι εἰ ὡς λέγουσιν οἱ Θεόλογοι, οἱ ἐκ νυκτὸς γεννῶντες, ἢ ὡς οἱ φυσικοὶ, ἦν ὁμοῦ πάντα χρήματα.

Ὥστε οὐκ ἦν ἄπειρον χρόνον χάος ἢ νύξ.

Οἱ μὲν οὖν περὶ Ησίοδον, καὶ πάντες ὅσοι θεόλογοι, τῶν μόνον ἐφρόντισαν. &c.

Arist. l.8. phys. c.1. t.1. Esse igitur motum omnes asserunt qui de natura aliquid dicũt: propterea quod mundum faciunt.

Sed quicumque infinitos mundos esse aiunt, & alios quidem mundos fieri, alios verò interire, ij semper inquiunt esse motum.

T.2. Vel enim vt anaxagoras dicit: Is enim ait, cùm simul omnia essent ac quiescerẽt, infinito tempore mentem illam produxisse motum, vel secreuisse: vel vt inquit Empedocles, vicissim moueri, et rursum quiescere: moueri quidem cùm amicitia ex multis vnum facit, aut dissidium multa ex vno: quiescere autem temporibus interiectis.

L.1. de cœl. c.10. t.112. Omnes itaque factum quidem asserunt esse: sed factum quidam perpetuum, quidam caducum: perinde vt quodvis aliud eorum qua natura constant inquiunt esse: quidam vicissim interdum hoc, interdum alio modo se habere subeuntem corruptionem.

Idque semper hoc fieri modo dicunt, vt Agrigentinus Empedocles. vt Ephesius Heraclitus dicit.

L.11. metap. c.6. t.30. Vt Theologi, qui ex nocte cuncta generant: scire vt physici dicunt, omnes res simul erant.

Quare non erat tempore infinito chaos, aut nox.

L.3. c.4. t.15. Hesiodo quidem, cunctisque Theologis id solum curæ fuit. &c.

Aristote reconnoist que tous les Philosophes qui ont esté deuant luy conuenoient que le monde auoit eu commancement: à sçauoir les Theologiens & les Physiciens.

Il nomme Theologiens Orphee, Hesiode & semblables: & ceux-cy estiment que le monde auoit esté engendré de la nuict: c'est à dire de pure priuation, comme S. Thomas l'interprete: de quoy il s'ensuit qu'il n'y auoit rien auparauant, & qu'il auoit esté produit sans mouuement. Les autres comme Anaxagoras & Empedocles disoient qu'il auoit esté engẽdré de ceste masse qu'Empedocles appelloit Sphærum, & les autres, mixte, ou chaos: auquel toutes choses estoient assemblees ou confuses: & ceux cy Aristote les appelle Physiciens: duquel nom il exclud tous ceux qui nioyent le mouuement: comme faisoient Parmenide Melisse & autres. Ces Philosophes qui tenoient que le monde auoit eu commancement ne s'accordoient pas pour le regard de sa duree: car Orphee, Hesiode, Platon & Anaxagore disoient qu'il n'auroit point de fin: & Democrite au contraire qu'il estoit subiect à corruption comme les autres corps naturels composez des elements, & qui ne seroit point refait. Et Empedocles & Heraclite ont estimé qu'il s'engendroit & corrompoit, puis renaissoit & perissoit en infiny, la concorde assemblant les choses en vn, & la discorde les dissoluant.

Τὸ μὲν οὖν γενέσθαι μὲν, ἀΐδιον δ' ὅμως εἶναι φάναι, τῶν ἀδυνάτων· μόνα γὰρ ταῦτα θετέον εὐλόγως ὅσα ἐπὶ πολλῶν ἢ πάντων ὁρῶμεν ὑπάρχοντα· περὶ δὲ τούτου συμβαίνει τοὐναντίον· ἅπαντα γὰρ τὰ γινόμενα, καὶ φθειρόμενα φαίνεται.

Ἔτι δὲ, τὸ μὴ ἔχον ἀρχὴν τοῦ ὡδὶ ἔχειν, ἀλλ' ἀδύνατον ἄλλως ἔχειν πρότερον τὸν ἅπαντα αἰῶνα, ἀδύνατον καὶ μεταβάλλειν· ἔσται γάρ τι αἴτιον, ὃ εἰ ὑπῆρχε πρότερον, δυνατὸν ἂν ἦν ἄλλως ἔχειν, τὸ ἀδύνατον ἄλλως ἔχειν· εἰ δὲ πρότερον ἐξ ἄλλως ἐχόντων συνέστη ὁ κόσμος, εἰ μὲν ἀεὶ οὕτως ἐχόντων καὶ ἀδυνάτων ἄλλως ἔχειν, οὐκ ἂν ἐγένετο· εἰ δὲ γέγονεν, ἀνάγκη δηλονότι κἀκεῖνα δυνατὰ εἶναι ἄλλως ἔχειν, καὶ μὴ ἀεὶ οὕτως ἔχειν.

Τὸ δ' ἐναλλὰξ συνιστάναι καὶ διαλύειν, οὐδὲν ἄλλο ποιεῖν ἐστὶν, ἢ τὸ κατασκευάζειν αὐτὸν ἀΐδιον μὲν ἀλλὰ μεταβάλλοντα τὴν μορφήν· ὥσπερ εἴ τις ἐκ παιδὸς ἄνδρα γινόμενον, καὶ ἐξ ἀνδρὸς παῖδα, ὁτὲ μὲν φθείρεσθαι, ὁτὲ εἶναι οἴοιτο.

Τὸ δ' ὅλως γενόμενον φθαρῆναι, καὶ μὴ ἀνακάμπτειν, ὄντος μὲν ἑνὸς, ἀδύνατόν ἐστι· πρὶν γὰρ γενέσθαι, ἀεὶ ὑπῆρχεν ἡ πρὸ αὐτοῦ σύστασις· ἣν μὴ γενομένην οὐχ οἷόν τ' εἶναί φαμεν μεταβάλλειν.

Arist. li. de cœl. c. 10. t. 102. Igitur factum quidem esse, perpetuum tamen esse asserere, ex iis est profectò, quæ nequeunt esse: ea namque sola ponenda sunt, quæ in multis aut in omnibus esse videntur: de his autem contrarium accidit: vniuersa enim quæ fiunt, & corruptionem subire videntur.

T. 103. Præterea quod non habet principium hoc habendi modo, sed aliter habere prius vniuersa æternitate non potest: id & mutari profectò nequit: erit enim aliqua causa, quæ quidem si prius esset, aliter id se habere posset, quod aliter sese habere non potest. Quod si mundus ex aliter prius habentibus constat: si semper sic se habentibus, & non potẽtibus aliter se habere, factus: profectò, nõ est: si verò est factus, & illa aliter se habere posse, & non semper ita se habere necesse est.

T. 107. Constituere verò mundum vicissim atque dissoluere, nihil aliud esse videtur quam ipsum sempiternum quidem, formam autem mutantem extruere: perinde atque si quis interdum corrumpi interdum esse putaret quempiam, qui vir ex puero, & ex viro fieret puer.

T. 108. Hoc autem ortum mundum, inquam, omnino corruptũ iri, & non redire, si sit quidem vnus, impossibile est: namque antequam ortus esset constitutio præcedens ipsum semper nimirum erat, quam quidem haud factam mutari non posse dicimus.

Aristote reprend la premiere de ces trois opinions de la production du monde pour deux raisons, dont l'vne est que le Philosophe ne doit rien poser qu'il ne soit ainsi en toutes choses ou en plusieurs: or dire que le monde a esté engendré, & qu'il sera perpetuel, c'est poser ce qui ne peut estre: car nous voyons que toutes les choses engendrees sont subiectes à coruption. La seconde raison est, que si le mõde a esté produit, ç'a esté de quelques principes: or ces principes ont peu estre autremẽt deuãt la productiõ du mõde, ou ne l'ont peu estre: que si ils n'ont peu estre autremẽt, qu'ils estoiẽt deuãt la constitutiõ du mõde, le monde n'en a peu estre cõstitué: car vne mesme chose demeurãt en mesme estat, fait tousiours ou ne fait pas vne mesme chose. Si ces principes ont peu estre autrement qu'ils n'estoiẽt deuant la constitution du monde, ils pourront encores estre apres sa constitutiõ autrement qu'ils ne sont, le monde estant constitué: & partant le monde qui en consiste pourra estre changé & destruit. Il reiette la seconde opinion, disant qu'il est impossible si on ne pose qu'vn monde, qu'il puisse perir sans estre reproduit: car s'il a esté produit il l'a esté de quelque chose (attẽdu que de rien il ne se fait rien) or s'il en a esté produit & qu'il vienne à se dissoudre, il en pourra encores estre reproduit. Finalement il refute la troisiesme opinion, disant que ceste vicissitude du monde ne peut consister que la substance & la nature du monde ne demeure: c'est à dire les elemens de l'assemblement desquels il est fait,

fait, & de leur desassemblement de fait. Mais cela estant, le mõde ne cessera pas proprement, ains il sera comme si quelqu'vn d'enfant deuenoit homme, & d homme enfant: au moyen dequoy cette opinion dit des choses repugnantes: car elle fait que le monde est produit, & ne l'est pas.

Καὶ γὰρ ἔοικε τὸ οὕτω λέγειν, πλάσματι μᾶλλον· ὁμοίως δὲ καὶ τὸ λέγειν ὅτι πέφυκεν οὕτω, καὶ ταύτην δεῖ νομίζειν ἀρχὴν εἶναι.

Τάχα δὲ καὶ οἱ μίαν ἀρχὴν ποιοῦντες, ὥσπερ καὶ Ἀναξαγόρας, οὕτως ἂν εἴποιεν· ἀλλὰ μὴν οὐδέν γε ἄτακτον τῶν φύσει καὶ κατὰ φύσιν· ἡ γὰρ φύσις, αἰτία πᾶσι τάξεως· τὸ δ' ἄπειρον πρὸς τὸ ἄπειρον οὐδένα λόγον ἔχει· τάξις δὲ πᾶσα, λόγος· τὸ δ' ἄπειρον χρόνον ἠρεμεῖν, εἶτα κινηθῆναί ποτε· τούτου δὲ μηδεμίαν εἶναι διαφορὰν, ὅτι νῦν μᾶλλον ἢ πρότερον, μηδ' αὖ τινα τάξιν ἔχειν, οὐκ ἔτι φύσεως ἔργον· ἢ γὰρ ἁπλῶς ἔχει τὸ φύσει, καὶ οὐκ ὁτὲ μὲν οὕτως, ὁτὲ δὲ ἄλλως (οἷον, τὸ πῦρ ἄνω φύσει φέρεται, καὶ οὐχ ὁτὲ μὲν, ὁτὲ δὲ οὔ) ἢ λόγον ἔχει τὸ μὴ ἁπλοῦν· διόπερ βέλτιον, ὡς Ἐμπεδοκλῆς, κἂν εἴ τις ἕτερος εἴρηκεν οὕτως ἔχειν, ἐν μέρει τὸ πᾶν ἠρεμεῖν, καὶ κινεῖσθαι πάλιν· τάξιν γὰρ ἤδη τινὰ ἔχει τὸ τοιοῦτο· ἀλλὰ καὶ τοῦτο δεῖ τὸν λέγοντα μὴ ἀποφῆσαι μόνον, ἀλλὰ καὶ τὴν αἰτίαν αὐτοῦ λέγειν· καὶ μὴ τίθεσθαι μηδὲν, μηδ' ἀξιοῦν ἀξίωμα ἄλογον· ἀλλ' ἢ ἐπαγωγὴν, ἢ ἀπόδειξιν φέρειν· αὐτὰ μὲν γὰρ οὐκ αἴτια, τὰ ὑποτεθέντα, οὐδὲ τοῦτο ἦν τὸ φιλότητι εἶναι ἢ νείκει· ἀλλὰ τῆς μὲν, συνάγειν, τοῦ δὲ, τὸ διακρίνειν, εἰ δὲ προσδιορισθείη τὸ ἐν μέρει, λεκτέον ἐφ' ὧν οὕτως.

Arist. l. 8. phys. c. 1. t. 13. Etenim sic dicere figmento potius simile videtur: similiter etiam dicere sic natura esse comparatum, ex hoc pro principio haberi debere.

T. 15. Fortassis autem & qui vnum principiũ faciunt, vt & Anaxagoras, idem dicerent. At verò nihil ordine vacat ex iis quæ natura & secundum naturam constant: quandoquidem natura omnibus est causa ordinis infinitum vero ad infinitum, nullam rationem habet. Omnis autem ordo est ratio. Cæterùm infinito tempore quiescere, deinde motum aliquando esse, & nulla esse huius differentiam, cur nunc potius quàm antea, nec rursus aliquem ordinẽ habere, certè hoc non est amplius naturæ opus: aut enim simpliciter se habet, quod natura cõstat, nõ modo sic modo aliter (vt ignis sursum natura fertur, nec aliquãdo fertur, aliquãdo minimè) aut nõ ex simplicis rationẽ habet. Idcirco melius est vt Empedocles, et si quis alius dixit ita rẽ se habere, vt vniuersum vicissim quiescat, & rursus moueatur: iam enim ordinem aliquem habet, quod tale est: sed & qui hoc dicit, non solum id pronuntiare debet, sed etiã eius causam dicere: nec ponere, nec petere sibi concedi aliquod axioma sine ratione, sed vel inductionem vel demonstrationem afferre. Nam ea quæ sunt ab Empedocle supposita, non sunt causa, neque hæc est amicitiæ, vel dissidij essentia: sed illius est cõiungere, huius verò secernere: quòd si adiungatur illud vicissim, dicendum est in quibus ita se habeat.

Or d'autant qu'il s'ensuit de ces opiniõs des Philosophes, que le mouuemẽt a eu commancemẽt, & aura fin quelquesfois: Aristote dit que cela semble plustost vne fictiõ qu'vne assertion philosophique, parce qu'vn Philosophe ne doit riẽ mettre en auant sans raison, si ce n'est quelque principe indemonstrable, & connu par soy. Cette propositiõ n'est point vn premier principe indemõstrable cõnu par soy, & n'a point de raison, parce qu'il ne s'en peut dõner, pourquoy il aura plustost commẽcé ou finira vne fois qu'vne autre. Il dit aussi qu'Empedocles n'a rẽdu aucune raison de son opiniõ, à sçauoir, que la concorde & la discorde regnoiẽt successiuement, faisant mouuoir & reposer le mõde: disant seulemẽt que cela estoit ainsi ordõné de nature, & estoit necessairement de cette façon és choses. Il dit aussi que si on eust demandé à Anaxagore pourquoy l'entendemẽt diuin s'estoit reposé par vn temps infiny, & auoit cõmancé à separer les choses similaires en vn certain tẽps, du globe, où il dit qu'elles estoient assemblees; qu'il n'eust sceu respõdre autre chose sinon qu'il estoit ainsi ordonné de nature, sans pouuoir donner de raison de son dire: & faict deux arguments contre sa maxime en cette sorte. Tout ce qui est institué de nature a ordre, (car la nature est cause de tout ordre: cõme pour exemple, que la terre soit en bas, l'air au dessus, & l'eau entre les deux.) Or il n'y a point d'ordre de poser que l'entendemẽt diuin se soit reposé durant vn certain temps, & puis qu'il ait commancé à mouuoir en infiny: (parce que l'infiny ne peut estre cõparé selon qu'il est infiny.) Dõques il n'est pas ordonné de nature. Le second argument est tel: Tout ce qui est institué de nature est tousiours d'vne mesme sorte, ou s'il se change, il y a quelque cause de son chãgement: Or que l'entendement diuin se soit reposé durant vn certain temps, & puis qu'il ait commancé à mouuoir, cela n'est pas auoir tousiours esté d'vne mesme sorte, & n'y a point de cause de sa diuersité. Donques cela n'est pas institué de nature. Il dit qu'Empedocles a moins failly, parce qu'il y a quelque certain ordre à poser le mouuement, & le repos successiuemẽt, & neantmoins il a manqué au deuoir de Philosophe, n'ayant confirmé son opinion d'au-

cune raison : car encores qu'il ait posé la concorde & discorde pour causes efficientes, il ne donne point de raison de leur vicissitude, laquelle mesme ne se trouue pas en l'hôme, qui est le petit monde : leur office estant seulement de conioindre & de separer.

Les raisons par lesquelles Aristote reprend la premiere des trois opinions de ces Philosophes sont bonnes contre eux : car premierement il est certain que tout ce qui s'engendre selon la maniere de production qu'ils connoissoient & posoient, est subiect à corruption. Mais posant que le monde a esté produit par creation, cōme nous l'auons mōtré par les principes mesmes d'Aristote, sans qu'il y eust aucune matiere precedente : & que Dieu le peut faire durer perpetuellement, sans estre subiect à corruption, comme il a conserué le Ciel & les elements entiers depuis que le monde est : cette raison d'Aristote est nulle. La seconde raison d'Aristote est bonne aussi cōtre les mesmes Philosophes, qui ne connoissoient autre productiō que celle qui se faisoit de quelque matiere precedēte : mais elle n'a point de lieu contre la creation qui ne se faict point de principes precedēts. Sa raison contre la seconde opinion est valable aussi : puis que selon leur maxime, aucune chose ne se corrompt en rien, ainsi qu'elle ne s'engendre point de rien. Et partant si le monde estoit corrompu, il pourroit estre refait de la chose en quoy il seroit corrompu. Et finalemēt la raison du mesme Aristote est encores bonne cōtre la troisiesme opinion, pour les mesmes raisons que nous venons de dire.

Pour le regard de ce qu'Aristote estime que ce qu'Empedocles & Anaxagore disoient, estoit plustost vne fiction qu'vne assertiō philosophique, il y a quelque raison contre eux, qui posoient vne matiere preexistante, & ne rendoient pas raison du commācement, ny de la cessation du mouuement. Mais il n'y a point de replique à la responce que nous allons donner à ces deux arguments, à sçauoir au premier, Qu'encores qu'il n'y ait aucune proportion du finy à l'infiny, & que l'ordre des choses naturelles consiste ordinairement en proportion, neantmoins il n'y a point d'absurdité que Dieu, qui n'est point astrainct aux loix qu'il a imposees à la nature, n'ait pas voulu qu'elle, ny le mouuement fussent de toute eternité, ayant égard à vne autre proportiō d'ordre qu'il sçait, pour laquelle il estoit plus conuenable de creer le monde auec le temps, & toutes les choses alors qu'il l'a produit qu'auparauant : & ainsi ce n'a pas esté outre l'ordre diuin que le mouuement a commancé apres vn temps infiny. Et la raison est bonne de dire que le moteur a commancé à mouuoir quand le monde a esté creé, plustost qu'auparauant : parce que Dieu l'a ainsi voulu.

Et au second argument nous respondons, que Dieu a de toute eternité voulu que le monde fust au temps qu'il a esté, & non plustost ; sans empeschement, contrainte, ny mutation de sa part : parce qu'il est libre & immuable, comme il a esté monstré : & sans qu'il ait precedé aucun mouuement : attendu que les choses naturelles n'estoient pas encores alors, ausquelles seules conuient le mouuement : comme aussi il n'appartient qu'à elles que le mouuement & le mobile estant en disposition cōuenable pour mouuoir, le mouuemēt soit tousiours : car pour le regard des choses intellectuelles, cela n'a point de lieu : parce que la volonté ne se meut qu'en suiuant l'entendement alors, & selon qu'il le iuge bon : & n'agit pas de la necessité de nature cōme les choses naturelles. Ie suis biē d'accord auec Aristote que ce n'est point vne œuure de nature qu'apres vn repos infiny le mouuement ait commācé quelquesfois : car à la verité ce sont effects metaphysiques : à sçauoir du premier efficient qui est Dieu, lequel excede par sa puissance infinie, les loix qu'il a definies & limitees à la nature : laquelle n'estoit point durant tout ce repos, & n'a esté que depuis qu'il l'a creé de rien. Aristote pouuoit considerer que la terre est mobile de sa nature, & neantmoins elle se repose de toute eternité, selon sa doctrine.

Arguments par lesquels Aristote veut prouuer l'eternité du monde.

CHAPITRE XXVIII.

Πότερον δὲ γέγονέ ποτε κίνησις οὐκ οὖσα πρότερον, καὶ φθείρεται πάλιν οὕτως, ὥστε κινεῖσθαι μηδέν. ἢ οὔτε ἐγένετο, οὔτε φθείρεται, ἀλλ' ἀεὶ ἦν, καὶ ἀεὶ ἔσται.

Φαμὲν δὴ τὴν κίνησιν εἶναι ἐντελέχειαν τοῦ κινητοῦ ᾗ κινητόν· ἀναγκαῖον ἄρα ὑπάρχειν τὰ πράγματα

Arist. l. 8. phys. c. 1. t. 1. Vtrum autem factus est aliquando motus cùm antea non esset, & interit rursus, ita vt nihil moueatur, an neque factus est, neque interit, sed semper erat, & semper erit. &c.

T. 4. Dicimus ergo motum esse actum mobilis, quatenus est mobile: necessarium igitur est res subesse, quæ

τὰ

τὰ δυνάμενα κινεῖσθαι καθ' ἑκάστην κίνησιν. &c. ὥστε δεῖ πρότερον καυστὸν εἶναι πρὶν καίεσθαι, καὶ καυστικὸν πρὶν καίειν.

Οὐκοῦν καὶ ταῦτα ἀναγκαῖον ἢ γενέσθαι ποτὲ οὐκ ὄντα, ἢ ἀΐδια εἶναι· εἰ μὲν τοίνυν ἐγένετο τῶν κινητῶν καὶ κινητικῶν ἕκαστον· ἀναγκαῖον πρότερον τῆς ληφθείσης ἄλλην γενέσθαι μεταβολὴν καὶ κίνησιν, καθ' ἣν ἐγένετο τὸ δυνατὸν κινηθῆναι· εἰ δ' ὄντα προϋπῆρχεν, κινήσεως μὴ οὔσης· ἄλογον μὲν φαίνεται καὶ αὐτόθεν, ἐπιστήσασιν. οὐ μὴν ἀλλὰ μᾶλλον ἔτι προϊοῦσι, τοῦτο συμβαίνειν ἀναγκαῖον· εἰ γὰρ τῶν μὲν, κινητῶν ὄντων, τῶν δὲ, κινητικῶν· ὁτὲ μὲν ἔστι τι πρῶτον κινοῦν, τὸ δὲ, κινούμενον· ὁτὲ δὲ οὐδὲν, ἀλλ' ἠρεμεῖ· ἀναγκαῖον τοῦτο μεταβάλλειν πρότερον· ἦν γάρ τι αἴτιον τῆς ἠρεμίας· ἡ γὰρ ἠρέμησις, στέρησις τῆς κινήσεως, ὥστε πρὸ τῆς πρώτης μεταβολῆς ἔσται μεταβολὴ προτέρα.

Ἀλλ' οὖν γε ὅσα δυνατὰ ποιεῖν, καὶ πάσχειν ἢ κινεῖν, τε καὶ κινεῖσθαι, οὐ πάντως δυνατά ἐστιν, ἀλλ' ὡδὶ ἔχοντα, καὶ πλησιάζοντα ἀλλήλοις· ὥσθ' ὅταν πλησιάσῃ, τὸ μὲν κινεῖ· τὸ δὲ κινεῖται.

Εἰ τοίνυν μὴ ἀεὶ ἐκινεῖτο, δῆλον ὡς οὐχ οὕτως εἶχεν, ὡς δυνάμενα, τὸ μὲν κινεῖσθαι, τὸ δὲ κινεῖν· ἀλλ' ἔδει μεταβάλλειν θάτερον αὐτῶν· ἀνάγκη γὰρ ἐν τοῖς πρός τι τοῦτο συμβαίνειν· οἷον εἰ μὴ ὂν διπλάσιον νῦν διπλάσιον, μεταβαλεῖν εἰ μὴ ἀμφότερα, θάτερον· ἔσται ἄρα τις προτέρα μεταβολὴ τῆς πρώτης.

Λέγωμεν μετὰ ταῦτα, πότερον ἀγεννητὸς, ἢ γεννητός.

Γενόμενον μὲν οὖν ἅπαντες εἶναί φασιν.

possint vno quoque motu cieri. &c. Quapropter oportet prius esse cremabile quàm crémetur, & ia quod cremandi vim habet prius quam cremet.

T. 5. Ergo & hæc necesse est aut facta aliquando fuisse, cum non essent, aut æterna esse: si igitur factũ est vnumquodque eorum quæ mouere & moueri possunt; necesse est ea mutatione quæ sumpta fuit, aliam priorem factam esse mutationem ac motionem, qua factum est id quod potest mouere & moueri. Quod si semper fuerunt, cum motus non esset: absurdũ etiam apparet per se ijs qui animaduertunt. Sed magis adhuc progredientibus, hoc euenire necesse est: nam si cùm alia sunt mobilia, alia quæ mouendi vim habent: aliquando est aliquod primum mouens, & quod mouetur: aliquando vero nihil, sed quiescit: necesse est hoc mutari prius: erat enim aliqua causa quietis: quandoquidem quies est priuatio motus: quare prima mutatione erit mutatio prior.

T. 8. Sed quæcunque possunt facere & pati, vel mouere ac moueri, non omninò id possunt, sed si ita se habeant, & sibi inuicẽ propinqua sint: quocirca cum prope accesserit, alterum mouet, alterum mouetur.

L. 9. Si igitur non semper mouebatur, patet ea non fuisse ita affecta, vt alterum posset moueri, alterum mouere: sed oportebat alterum eorum mutari: necesse est enim in ijs quæ ad aliquid referuntur hoc accidere: veluti si cum non esset duplum, nũc est duplum; necesse est vt si non ambo, saltem alterum sit mutatũ: erit igitur aliqua mutatio prior mutatione prima.

L. 1. de cœl. c. 10. t. 101. Cõsideremus deinceps oportet vtrum mundus generabilis sit, an ingenerabilis.

T. 102. Omnes itaque factum quidem asserunt esse.

ARISTOTE a tenu le premier des Grecs, ainsi qu'il le dit luy mesme, que le monde estoit eternel: & apres auoir refuté l'opinion de tous ceux qui l'ont precedé, lesquels tenoient qu'il auoit eu commãcement, il a essayé de le prouuer par les arguments qui s'ensuyuent.

Si le mouuement n'a pas esté de toute eternité, & qu'il ait eu commancement: (c'est à dire, qu'il y ait eu vn premier mouuemẽt auparauant lequel il n'y auoit point de mouuement:) Il faut que le moteur & le mobile de ce premier mouuement ayent commancé d'estre, ou ayẽt tousiours este. S'ils ont commencé d'estre, ç'a donques esté par quelque mouuement, qu'ils ont esté produits (car toute production des choses se faict par mouuement.) Et ainsi ce mouuement par lequel le moteur & le mobile ont esté produits, a esté premier que celuy qu'ils ont causé: & par consequent le mouuement qu'on pose auoir esté le premier, n'auroit pas esté le premier: ne pouuant auoir esté le premier, s'il n'y a eu mouuement par lequel son moteur & son mobile ayent esté produits: car le moteur & le mobile sont auparauant leur mouuement. Si aussi le moteur & le mobile ont tousiours esté, & non le mouuement: il s'ensuit que le moteur a demeuré vn temps infiny, sans mouuoir, & le mobile sans estre meu: ce qui est absurd: comme il paroistra, par ce qui s'ensuit. Si apres ce repos infiny le mouuement a commancé, il y auoit quelque cause de ce repos: (car le repos est priuation de mouuement.) Donques il a fallu oster cette cause ou la changer, afin que le mouuement se fist. Dequoy il s'ensuit que cette mutation se seroit faitte auparauant le premier mouuement: lequel partant n'aura pas esté le premier mouuemẽt. Or cette mutatiõ ne peut auoir esté le premier mouuement: car il a fallu que quelqu'autre mutatiõ l'ait precedee, qui ait esté sa cause: & ainsi en infiny. La raison est, que puis que le moteur ne peut pas tousiours mouuoir, ny le mobile estre meu: mais seulemẽt quãd ils sõt approchez l'vn de l'autre en la dispositiõ requise: si le mobile n'estoit pas tousiours meu, il falloit qu'il y eust quelque empeschemẽt. Donques pour oster cet empeschemẽt & mettre l'vn en dispositiõ de mouuoir, & l'autre

d'estre meu, il a esté besoin d'vn mouuement pour cet effect : car le moteur & le mobile estant relatifs, il faut, puis qu'il se faict vne nouuelle relation entre eux, que ce soit par la mutation de l'vn ou de l'autre, ou de tous les deux. Et ainsi il y auroit eu mouuement auparauant le premier mouuement, chose qui est impertinente. Et partant il y a eu mouuement de toute eternité.

Πρὸς δὲ τούτοις πρότερον καὶ ὕστερον πῶς ἔσται, χρόνου μὴ ὄντος; ἢ ὁ χρόνος, μὴ οὔσης κινήσεως; εἰ δ᾽ ἐστὶν ὁ χρόνος κινήσεως ἀριθμὸς, ἢ κίνησίς τις· εἴπερ ἀεὶ χρόνος ἐστὶν, ἀνάγκη καὶ κίνησιν ἀΐδιον εἶναι· ἀλλὰ μὴν περί γε χρόνου, ἔξω ἑνὸς, ὁμονοητικῶς ἔχοντες φαίνονται πάντες· ἀγέννητον γὰρ εἶναι λέγουσι· καὶ διὰ τοῦτο Δημόκριτός τε δείκνυσιν ὡς ἀδύνατον ἅπαντα γεγονέναι· τὸν γὰρ χρόνον ἀγέννητον εἶναι. Πλάτων δὲ αὐτὸν γεννᾷ μόνος· ἅμα γὰρ αὐτὸν τῷ οὐρανῷ γεγονέναι, τὸν δὲ οὐρανὸν γεγονέναι φησίν· εἰ οὖν ἀδύνατόν ἐστι καὶ εἶναι καὶ νοῆσαι χρόνον ἄνευ τοῦ νῦν· τὸ δὲ νῦν ἐστι μεσότης τις, καὶ ἀρχὴν καὶ τελευτὴν ἔχον ἅμα· ἀρχὴν μὲν τοῦ ἐσομένου χρόνου, τελευτὴν δὲ τοῦ παρεληλυθότος· ἀνάγκη ἀεὶ εἶναι χρόνον· τὸ γὰρ ἔσχατον τοῦ τελευταίου ληφθέντος χρόνου, ἔν τινι τῶν νῦν ἔσται· οὐδὲν γάρ ἐστι λαβεῖν ἐν τῷ χρόνῳ παρὰ τὸ νῦν· ὥστε ἐπεί ἐστιν ἀρχή τε καὶ τελευτὴ τὸ νῦν, ἀνάγκη αὐτοῦ ἐπ᾽ ἀμφότερα εἶναι ἀεὶ χρόνον· ἀλλὰ μὴν εἴ γε χρόνον, φανερὸν ὅτι ἀνάγκη εἶναι καὶ κίνησιν.

Arist. l. 8. phys. c. 1. t. 10. Ad hæc prius & posterius quonã modo erit nisi sit tempus, aut tempus, nisi sit motus? Quod si tempus est numerus motus, aut quidam motus : siquidem semper est tempus, necesse est motum quoque sempiternũ esse : atqui de tempore præter vnum, omnes videntur in eadem sententia conuenire : ingenitum enim esse dicunt. Ideoque Democritus probat non posse omnia esse genita, quia tempus est ingenitũ. Plato autem solus ipsum gignit. Ipsum enim simul cum cœlo genitũ esse, cœlũ autem genitũ esse asserit. t. 11. Si igitur impossibile est & esse & intelligere tẽpus sine momento : momentũ verò est medietas quadã, simulque habet principium & finem : principium quidẽ futuri temporis, finẽ autem præteriti : necesse est semper esse tempus : quia vltimi accepti tẽporis erit in aliquo momento, quandoquidem nihil licet sumere in tempore præter momentum : quapropter cùm momẽtum sit principium & finis : necesse est, ex vtraque eius parte semper esse tempus. Atque si tempus : patet necesse esse, vt sit etiam motus.

Tous les Philosophes, dit le mesme Aristote, ont estimé que le temps estoit eternel, excepté Platon, qui a dit qu'il estoit engendré auec le Ciel. Mais il paroist qu'il est eternel : car si le temps auoit commancé quelquesfois, ç'auroit esté par vn instant (c'est à dire que son commancement auroit esté en vn instant) mais tout instant presuppose vn temps precedent & vn suiuant : c'est à dire vn passé & vn aduenir : car ainsi qu'il a esté dit, tout instant de temps est comme le poinct en la ligne : il ne se peut donques poser aucun temps, qu'il n'y en ait eu vn precedent, & vn suiuant. Donques poser que le temps a eu commancement, c'est à dire, qu'il y a eu vn temps deuant le premier temps : attendu que poser vn maintenant, c'est dire que ce maintenant n'a pas esté au temps passé, ny ne sera pas au temps à venir. Et partant y ayant tousiours eu du temps, le temps est eternel. Or le temps est mouuemẽt, ou nombre, ou mesure de mouuement, au moyen de quoy, il ne peut estre sans mouuement. Donques puis que le temps est eternel, aussi est le mouuement.

Ὁ δ᾽ αὐτὸς λόγος καὶ περὶ τοῦ ἄφθαρτον εἶναι τὴν κίνησιν· καθάπερ γὰρ ἐπὶ τοῦ γενέσθαι κίνησιν συνέβαινε προτέραν τινὰ εἶναι μεταβολὴν τῆς πρώτης, οὕτως ἐνταῦθα ὑστέραν τῆς τελευταίας· οὐ γὰρ ἅμα παύεται κινούμενον, καὶ κινητὸν ὄν· ἢ καιόμενον καὶ καυρόν· ἐνδέχεται γὰρ καυρὸν εἶναι μὴ καιόμενον, οὐδὲ κινητικὸν, καὶ κινοῦν· καὶ τὸ φθαρτὸν δὲ δεήσει φθαρῆναι, ὅταν φθείρηται, καὶ τὸ τούτου φθαρτικὸν πάλιν ὕστερον· καὶ γὰρ ἡ φθορὰ, μεταβολή τις ἐστίν· εἰ δὴ ταῦτα ἀδύνατα· δῆλον ὡς ἔστιν ἀΐδιος κίνησις· ἀλλ᾽ οὐχ ὁτὲ μὲν ἦν, ὁτὲ δ᾽ οὔ.

Arist. l. 8. phys. c. 1. t. 11. Eadẽ ratio de eo quoque valet, quod motus nõ sit interitui obnoxius : sicut enim eo posito quod mot⁹ factus fuerit, eueniebat mutationẽ aliquã esse priorem prima : ita hic euenit esse posteriorẽ postrema : quia nõ simul desinet esse mobile & moueri, aut esse cremabile et cremari (potest enim esse cremabile quod non crematur) nec habere vim mouendi & mouere : sed & quod interitui est obnoxiũ oportebit interiisse, quando interiit : & rursus postea, quod huiusmodi vim habet. Etenim interitus est mutatio quædã. Ergo si hæc sunt impossibilia, manifestum est motum esse æternum, non interdum esse, interdum non esse.

D'auantage, ainsi comme poser que le mouuement a commancé, c'est poser vn mouuement auparauant le premier mouuement : qui voudroit poser que le mouuement pourroit cesser, en sorte qu'il n'y eust plus de mouuemẽt, ce seroit poser vn mouuemẽt

apres

apres le dernier mouuement : car quand le mouuement cesse, le mobile ne cesse pas, ny sa puissance d'estre meu, ny le mouuant, ny sa faculté de mouuoir. Or le mouuant & le mobile demeurant, ils sortiront en acte quelquesfois, autrement ils seroient en vain & inutiles, ce que Dieu & la nature ne souffre point. Donques il demeureroit vn mouuement apres le dernier mouuement, chose qui est absurde. Et partant il n'y a point de fin du mouuement, non plus que du commancement. Que si on obiecte contre cet argument, que la cessation du dernier mouuement est la destruction du mobile, & qu'vne chose destruitte ne peut estre meuë : il respond premierement, que quand vne chose perit, elle ne peut estre reduitte en rien, non plus qu'auoir esté engendree de rien. Donques quand la chose perit, il en reste encores quelque chose qui pourra de rechef estre destruitte. Et partant, quand elle perira, elle estoit desia perie, qui est vne absurdité. Secondement il respond, que quand quelque chose perit par la destruction qu'on pose estre le dernier mouuement, il est necessaire qu'il y ait quelque chose qui la destruise (car rien ne se destruit soy-mesme) laquelle chose venant à perir par apres, ce sera vne destruction posterieure à la derniere, qui est vne seconde absurdité, laquelle s'ensuit de l'obiection qui a esté faitte.

De ces conclusions de l'eternité du mouuement, que le mouuement & le mobile sont & seront tousiours, & le mouuement ne se faisant qu'en des corps mobiles, il s'ensuit que le monde qui en est composé a tousiours esté, & durera perpetuellemẽt. De sorte qu'ainsi qu'il n'a point esté engendré, il ne peut aussi estre corrompu. Et puis si le monde n'estoit perpetuel, il seroit engendré par quelque mutation, qui partant auroit esté premiere que le monde : & consequemment auparauant qu'il y eust des corps mobiles : ce qui est impossible : car le mouuemẽt presuppose tousiours le mobile, & ne peut estre sans luy : comme nous l'auons montré au traicté du mouuement. Semblablement si le monde se corrompoit, ce seroit en quelque chose : car ainsi que de rien il ne s'engendre rien, les choses ne se peuuent resoudre en rien : & ces choses ausquelles le monde se resoudroit, ne pouuant demeurer hors du monde, elles demeureroient au monde, apres qu'il ne seroit plus : chose qui est toute pleine d'absurditez & impossible.

Comment les arguments d'Aristote sont bons, contre les Philosophes desquels il refutoit les opinions.

CHAPITRE XXIX.

S'IL n'y auoit point d'autre moyen de prouuer que le mouuement & le monde ont eu commencement, que celuy dont les anciens Philosophes, Anaxagore, Empedocle, Democrite, & Platon mesme vsoient, contre lesquels Aristote dispute : il auroit aussi bien demontré que le monde n'auroit point eu de commencement, comme il a refuté leur opinion de son origine & duree : car ils posoient qu'ils auoient commãcé par mouuement & par mutation naturelle. A sçauoir, Anaxagore par la separation des parties du mixte ou cahos que faisoit l'entendement diuin apres vn infiny repos, qui auoit precedé Empedocles par le mouuement de la discorde qui separoit de la masse les choses que la concorde y assembloit. Democrite par le concours des atomes, comme nous l'auons rapporté. Et Platõ presupposoit la matiere en estre deuãt que le monde fust produit : desquelles manieres il est impossible que le monde ait commencé ny qu'il finisse : car il s'ensuiuroit necessairemẽt qu'il y auroit eu vn mouuement auparauant que le premier mouuement fust.

Que les arguments d'Aristote, pour l'eternité du monde sons nuls entre les Philosophes Chrestiens.

CHAPITRE XXX.

LES Philosophes Chrestiens tiennent que Dieu est de toute eternité deuant le monde, qu'il l'a creé de rien en l'instant qu'il luy a pleu, & produit tout ensemble le premier mouuement, son mobile, son mouuant, le temps, & generallemẽt toutes les choses contenuës en l'vniuers : sans que riẽ eust precedé que Dieu & son eternité. Or cõtre leur croyance les arguments d'Aritoste se vont brisant, comme les ondes qui choquent con-

tre vn rocher : ainsi qu'il est aisé à connoistre : car premierement, ces maximes des Physiciens que toute production se faict par mouuement, & que de rien il ne se faict rien; quand on les luy accordera pour le regard des choses naturelles desia constituees en estre, alors que la nature est establie, que la matiere & la forme sont iointes ensemble és elements, & és corps mixtes, & que le premier mobile est meu par son moteur : cette concession ne luy seruira de rien, si on luy nie ces mesmes maximes, pour le regard de la premiere constitution des choses, alors qu'elles ont receu premierement l'estre du premier efficient, que la matiere & la forme ont eu commencement auec les corps, & le premier mobile & son moteur aussi, & la nature mesme. Et partant ses arguments demeurent sans aucun effect, attendu que toute leur force n'est que contre la generation en la nature desia constituee, & contre les choses naturelles ayant aussi l'estre, sans qu'il luy soit possible de reprouuer la premiere production des choses, par laquelle elles ont receu l'estre premierement, comme nous l'auons demonstree par ses propres principes, ny de montrer d'ailleurs qne la creation telle que nous la posons, ne se puisse faire par le premier efficient.

Refutation des susdits arguments d'Aristote, touchant l'eternité du monde par ses propres principes.

CHAPITRE XXXI.

Ἀνάγκη εἶναι ἀΐδιόν τινα οὐσίαν, ἀκίνητον αἵ τε γὰρ οὐσίαι πρῶται τῶν ὄντων. Ἀλλ' ἀδύνατον κίνησιν ἢ γενέσθαι ἢ φθαρῆναι.

Ὥστε ἀΐδιος ἂν εἴη ὁ πρῶτος οὐρανός· ἔστι τοίνυν τι καὶ ὃ κινεῖ· μέσον τοίνυν ἐστί τι, ὃ οὐ κινούμενον κινεῖ, ἀΐδιον, καὶ οὐσία καὶ ἐνέργεια οὖσα.

Arist. l. 2. metaph. c 6. t. 29. Necesse est perpetuã aliquam & immobilem substãtiam esse. Etenim substantiæ primæ entium sunt. At impossibile est aut generari motum aut corrumpi, &c.

C. 7. t. 34. Quare æternum est profectò primum cælum : estque aliquid quod mouet : medium est etiam aliquid quod non motum mouet, quod æternum, substantia & actus est.

MAIS pour respondre en particulier à chacun de ses arguments, nous disons pour le regard de la premiere partie de son dilemme, que le mouuant & le mobile du premier mouuement ont commencé d'estre & esté produits : mais nous luy nions que ç'ait esté par mouuement ou mutation naturelle, qui ne regarde que les agents naturels seconds, lesquels ne peuuent produire que de cette maniere, supposant tousiours le mobile, & n'agissant que par mouuement & mutation. Nous soustenons que ç'a esté par creation que Dieu les a produits de rien, & le premier mobile auec eux, & qu'auparauant cette production, il n'y auoit aucune chose qui eust estre que Dieu seul, comme nous l'auons montré par les principes d'Aristote mesme.

Quant à l'autre partie du dilemme, nous respondons que le mobile n'est pas de toute eternité, ains a commencé d'estre, comme nous auons dit, mais ayant esté creé de rien, sans qu'il y eust aucune matiere preexistante, il n'y a point eu de mutation precedente, ny de mouuement : lesquels ne se peuuent faire qu'en vn subiect, & ne conuiennent qu'aux choses naturelles desia constituees en estre. Or le mobile n'estant point auparauant sa creation, il n'a point esté requis d'oster aucun empeschement pour le faire mouuoir. Il n'y a point eu aussi de mutation au premier moteur qui est Dieu : car il a creé le monde à l'instant qu'il auoit voulu le creer de toute eternité, sans qu'il soit rien resulté de cette production qu'au dehors de luy où elle s'est faicte, & par consequent il n'y auoit point aussi d'empeschement en luy qu'il ait fallu oster.

Pour le regard de ce qu'Aristote dit que le repos est priuation de mouuement, il ne s'en peut inferer que le mouuement ait precedé le repos, attendu que toute priuation ne presupose pas vne habitude : car il y a vne sorte de priuation qui presupose l'habitude & forme, comme pour exemple l'animal est dit estre priué de la vision auparauant que de voir, de laquelle priuation tant s'en faut qu'on en puisse inferer l'habitude precedẽte, que tout au contraire elle importe que l'habitude soit posterieure.

Οὐδὲν ἄρα ὅλως σῶμα ἔξω τοῦ οὐρανοῦ· εἰ μὲν γὰρ νοητόν, ἐν ἔσται τόπῳ· τὸ γὰρ ἔξω καὶ ἔσω τόπον σημαίνει.

Arist. l. 1. de cœl. c. 7. t. 69. Nullum ergo corpus omnino est extra cælum : nam si intelligibile sit, erit sane in loco, extra enim & intus locum significat.

A l'ar-

A l'argument du temps, nous respondons que l'auparauant & l'apres le temps, ou le quelquesfois, qui signifie l'auparauant & l'apres, se peuuent donner sans tẽps: & cela en deux façons: à sçauoir premierement quand ils nient le temps: car tout ainsi que selon l'opinion d'Aristote mesme & selon la verité, & par dela le dernier Ciel ne pose pas le lieu, mais au contraire le nie: attendu que ce n'est ny Ciel, ny element ny chose elementaire: mais seulement c'est à dire que le Ciel n'est pas infiny & illimité, ains qu'il a vne fin & des limites: n'y ayãt rien par dela son corps: de mesme ce terme, quelquesfois, se prend negatiuement, comme quand nous disons l'heure du matin a esté quelquesfois, cela ne signifie pas que cette heure ait esté en quelqu'autre temps, mais qu'elle na pas tousiours esté: ains quelquesfois seulement; semblablement dire quelquesfois le tẽps n'a pas esté, & quelquesfois il ne sera pas; c'est nier qu'il ait tousiours esté, & qu'il soit tousiours, & poser qu'il y a eu commencement & qu'il finira. Tout de mesme ces deux termes auparauãt & apres, se prennent negatiuement en certaines choses, ainsi que celuy de quelquesfois, qui les signifie: comme quand nous disons auparauant que le monde fust, & apres qu'il ne sera plus, car l'auparauant ny l'apres ne signifient point de temps en cet endroit, au contraire ils le nient: attendu que le temps & le monde ne pouuant estre l'vn sans l'autre il n'y a point de temps deuant ny apres le monde.

Ἐπεὶ ὅτι ὁ χρόνος οὐχ ὑπολείπει, καὶ τὸ ὅλον ἀΐδιον.

Arist. l. 1. meteor. c. 12. Cùm tempus nunquam deficiat, & vniuersum sempiternum sit.

Secondement quand l'auparauant, l'apres & le quelquesfois, ne sont pas pris negatiuement, mais signifient les differences de quelque certaine duree, ils se peuuent donner sãs le temps qui importe mouuement: parce qu'à defaut d'autres termes pour signifier les differences de la duree qui a precedé le monde & sera tousiours apres: à sçauoir l'eternité, nous auons accoustumé en nos discours ordinaires, d'vser des mesmes termes qui signifient les differences du temps. De sorte que quand nous disons quelquesfois le monde n'a pas esté, & quelquesfois il ne sera pas, ou bien auparauant que le monde fust & apres qu'il ne sera plus: ces termes, quelquesfois, auparauant, apres & semblables signifiẽt pour nostre regard des differences de la duree que nous appellons eternité: ou bien on pourra dire que tels termes signifient des differences de temps, en faisant le terme de temps equiuoque pour signifier vne perpetuelle duree, comme il se prẽd quelquesfois en la sainćte Escriture, qui dit que la sapiẽce estoit auec Dieu, lors qu'il preparoit les cieux & qu'elle se ioinćt deuãt luy en tous temps: elle appelle aussi l'eternité du temps, & les siecles eternels. Il est aussi en vsage en la façon de parler commune, & l'estoit encores dauãtage deuant Platon, qui a le premier d'entre les Philosophes distingué le temps de l'eternité. Or en cette sorte diuisant le temps en vray ou propre qui importe mouuement, & en impropre ou imaginaire qui n'importe point de mouuemẽt ains seulement vne duree selon la façon ordinaire, & posant que le temps impropre ou imaginaire, c'est la duree de deuãt & apres le monde, qui n'est autre chose que l'eternité: nous accordons que le temps a commencé & finira en temps imaginaire ou impropre, & que deuant & apres le temps propre il y a vn temps impropre ou imaginaire: ainsi qu'Aristote concede par delà le Ciel, en espace imaginaire & infiny selon nostre conception, lequel temps n'est pas reel toutesfois: car encores qu'on ne puisse imaginer aucun instant sans vne duree precedẽte, on peut biẽ se le representer sans le temps propre qui importe mouuement: duquel Aristote parle. Tellement que quand nous disons que le monde a esté deuant ou apres, nous ne signifions pas le temps propre par ces termes, deuant & apres: ains vn ordre de l'eternité, & de cette mesme sorte Dieu est vrayement dit auoir esté deuant le temps propre en tout tẽps impropre ou imaginaire. Tellement que les arguments d'Aristote prouuant la perpetuité du temps qui importe mouuement sont nuls: car il n'y a point d'inconuenient qu'il ait commencé & qu'il finisse en vn temps sans mouuement, & impropre ou imaginaire, n'y qu'il en soit precedé & suiuy.

L'argument aussi par lequel Aristote veut montrer que le mouuemẽt ne cessera point ainsi qu'il n'a pas commencé, est nul aussi par les mesmes raisons que nous auons dittes: car si Dieu faisoit cesser le mouuement non par corruption naturelle du mobile, laquelle est tousiours suiuie de generation, mais par l'annichilation du monde, il n'y auroit plus de mobile ny de moteur qui restassent apres pour mouuoir: attendu qu'ils cesseroient les

vnes auec les autres : ou bien s'il vouloit faire cesser le mouuement & conseruer le Ciel, & tout ce qu'il embrasse sans qu'il y eust plus aucun mouuement, il le pourroit par sa toute puissance, cela n'enuelopant point de contradiction : comme nous voyons les dances & autres semblables mouuements cesser, sans qu'il en reste rien apres, combien que les mobiles qui estoient meus demeurent. Il se peut dire aussi qu'il n'est pas necessaire apres que le mobile a cessé de se mouuoir, que la puisság qui luy reste d'estre meuë soit reduitte en acte puisque la terre qui est mobile selon le lieu ne se meut iamais pour le regard de sõ tout : & que les elements lesquels sont corruptibles de leur nature, ne sont iamais corrõpus pour le regard de leur tout, ny ne le seront iamais, selon l'opinion d'Aristote.

Quelques autres arguments d'Aristote pour l'eternité du monde, auec leur refutation.

CHAPITRE XXXII.

Τὸ γὰρ αὐτὸ καὶ ὡσαύτως ἔχον ἀεὶ, τὸ αὐτό πέφυκε ποιεῖν.

Εἰ γὰρ ἡ φύσις ἀεὶ ποιεῖ τῶν ἐνδεχομένων τὸ βέλτιστον.

Βέλτιστον γὰρ κινεῖσθαι ἁπλῶν τε κίνησιν καὶ ἄπαυστον.

Ἐπεὶ γὰρ ἐν ἅπασιν ἀεὶ τοῦ βελτίονος ὀρέγεσθαί φαμεν τὴν φύσιν· βέλτιον δὲ τὸ εἶναι, τοῦ μὴ εἶναι.

Arist. l. 2. de gener. et corr. c. 10. t. 56. Idem eodemque modo se habens, idem facere natum est.

L. 2. de cœl. c. 5. t. 34. Natura semper id facit, quod est optimum.

Est enim optimum sanè simplici ac incessabili motu scieri.

L. 2. de generat. & corrup. c. 10. t. 59. Nam cum in omnibus quod prestabilius est, natura semper expetere dicatur, prestabilius autem sit esse quàm non esse.

ON peut encores tirer quelques arguments de ce qu'Aristote dit en d'autres lieux, comme il s'ensuit. Vne mesme chose estant tousiours en vn mesme estat, faict tousiours vne mesme chose. Dõques puis que le premier moteur est tousiours mesme & immuable, il a tousiours meu ou iamais: mais ce dernier est euidemment faux : attẽdu que le mouuement est cõnu d'vn chacun. Dõques il a tousiours meu, & par cõsequent il a tousiours eu mouuement. Dieu & la nature font tousiours ce qui est le meilleur. Or il est meilleur que le mouuement du Ciel soit continuel & eternel : car ainsi que l'estre vaut mieux que le non estre : tout de mesme il est meilleur d'auoir tousiours esté, que d'auoir commencé d'estre. De quoy il s'ensuit que le mouuement du Ciel est continuel & eternel. Nous respondons au premier de ces deux arguments que cette proposition, vne mesme chose estant tousiours mesme, faict tousiours vne mesme chose, n'est simplement veritable, que pour le regard des choses naturelles & non des intellectuelles : & si on la veut estendre aux intellectuelles, l'estre en vn mesme estat se doit entendre aussi biẽ pour l'acte second comme pour le premier : c'est à dire que le iugement & le vouloir soient mesmes : à sçauoir que l'entendemẽt dicte ce qu'il faut faire : car alors la volonté veut l'action, ou qu'il ne faut pas faire, & lors elle la reiette. Et la raison de cela est, que l'entendement demeurant mesme pour le regard de son acte premier, peut iuger d'vne mesme chose selon diuerses raisons, qu'il est bon en vn temps de la faire, & en vn autre qu'il n'est pas bon: à quoy la volonté s'accordera ou ne s'accordera pas, demeurant aussi mesme en ce qui est do son acte premier. Or suiuãt cela le premier moteur demeure tousiours mesme & immuable en creant le monde en temps & non plustost, combien qu'il n'y ait eu aucũ mouuement auparauant, & qu'il y en ait tousiours eu depuis: car son vouloir & son entendre qui est la mesme chose que son essence, a esté de toute eternité de creer le monde, & le mouuement à l'instant qu'il l'a creé, & non plustost ny plus tard. Et partant il ne s'ensuit pas de ce que le premier moteur est tousiours mesme & immobile, qu'il ait tousiours meu ou iamais.

Au second argument nous respondons que Dieu qui agit librement ne faict pas tousiours les choses tres bonnes absolument : attendu qu'il en peut faire de meilleures en infiny : combien que toutes les circonstances considerees, il faict ce qui est le plus conuenable. Or il est plus conuenable qu'il ait creé le monde auec le tẽps, puis qu'il l'a produict alors : car sa sapience est infinie, laquelle connoist mieux ce qui est à propos, que celle des hommes qui est finie.

Continuation

Continuation de raisons, contre l'eternité du monde.

CHAPITRE XXXII.

CE qu'Aristote a obiecté aux Philosophes contre lesquels il dispute, à sçauoir qu'ils ne dõnoient ny induction ny demonstratiõ de leur position, ne luy eust de riẽ seruy s'il n'eust eu des raisons pour la renuerser: car vne proposition subsiste cõme vraye, tãt qu'elle soit prouuee estre fausse: au moyen de quoy la position des Philosophes Chrestiẽs pour la creation du monde, ne pouuant estre conuaincuë par aucuns autres arguments: elle demeure ferme au milieu des raisons humaines qui la choquẽt, lesquelles elle brise comme vn rocher faict les vagues de la mer. Mais nous auons encores deux choses de plus; à sçauoir l'vne que les arguments d'Aristote, pour l'eternité du mouuement & du temps, sont solidement refutez: l'autre, que i'ay demõtré la creatiõ du mõde par les propres principes d'Aristote mesme. Et neantmoins ie ne laisseray pas de toucher encores quelques raisons fort probables, & quasi comme sensibles pour la confirmer. Et premierement ce qui va en defaillant & comme enuieillissant, ainsi que nous voyõs plusieurs parties de l'vniuers, semble deuoir finir vn iour. Et partant auoir eu commencement selon l'axiome, commun des Philosophes, que tout ce qui a fin a eu commencement. Secondement le defaut de mouuements de l'eternité du monde nous fait voir sa nouueauté: car les deluges ne pouuant estre naturellement vniuersels selon la constitution du monde: la memoire du temps infiny ne seroit pas totallement perie parmy le monde, comme elle est: attendu que de tous les historiens profanes on ne trouue point de plus ancien que Berõse Caldeen, lequel n'excede point en ses escripts la memoire du deluge de Noé. En troisiesme lieu, les sciences & les arts qui estoient encores comme en enfance du temps d'Aristote, qui appelle les anciens Philosophes, ceux qui auoient esté cent & deux cents ans auparauãt luy, nous sont vn signe infaillible que le monde n'est pas de toute eternité: car ce seroit vne chose trop absurde que les hommes qui desirent naturellement de sçauoir, & qui ne sont ordinairement que trop curieux d'inuentions nouuelles, eussent vescu durant vn temps infiny sans inuenter les arts & les sciences. En l'Europe l'an a esté confus & incertain iusques à Iules Cesar: Euclide a recueilly les propositions des anciens Mathematiciens, des Auteurs les plus notales, cõme Pythagoras Eudoxe & semblables; l'art de nauiger semble nouueau: la plus part du monde n'a pas l'vsage de l'aimant. On sçait les inuenteurs de cultiuer la terre pour semer les bleds presque en chaque region. En quatriesme lieu posant le mont Taurus, au sommet duquel appellé Caucasus, les historiens disent que s'arresta l'arche de Noé en la plaine de Sanaar ou Moyse dit que fut la confusion des langues & dispersion des peuples, ou en quelqu'autre lieu de la Mesopotamie, on trouuera que le monde a esté peuplé, commençant de là, ainsi que d'vn centre & s'estendant vers la circonference. Les plus anciens estats sont celuy d'Assyrie & Syrie d'Egypte, & de Perse: & puis des Perses aux Grecs, aux Latins, aux François, aux Alemãs: & tout de mesme la politesse & les arts. Et en tout cela la memoire que nous auons du commencement des empires, des monarchies & republiques, de leurs loix, & estenduë de leur domination, est si petite en nombre & en duree, qu'il n'y a point d'apparence que les hõmes, qui sont de leur nature animaux sociables, politiques, & extremement ambitieux de dominer, eussent vescu tant de millions de siecles, sans en establir plustost: ny qu'ils fussent demeurez si barbares & inconnus, comme il s'en descouure tous les iours de nouueau. Il y a encores tant d'autres raisons probables que le monde n'est pas eternel, qu'il n'est point besoin d'escrire, ayant de bonnes demonstrations. C'est pourquoy ie me contenteray de ce que i'en ay rapporté iusques à cette heure.

Continuation contre ceux qui ont posé l'eternité du monde.

CHAPITRE XXXIII.

LA source de l'erreur des Philosophes qui ont posé d'autres choses eternelles que Dieu, vient de ce qu'ils pensoient qu'aucune chose ne se pouuoit faire de rien, mesme par la premiere cause: mais seulement de quelque matiere, à raison de quoy ils con-

ſtituoient le monde eternel ou la matiere eternelle, de laquelle le monde peut eſtre faict: comme Auerroes l'aduouë, & dit que le vulgaire eſtime que quelque choſe ſe peut faire de rien, d'autant qu'il eſt deceu par deux erreurs. L'vne parce qu'il penſe qu'il n'y a riẽ que ce qu'il voit: & d'autant qu'il experimente que quelque choſe viſible ſe faict de ce qu'il ne voit pas, il penſe que cela ſoit faict de rien : ce qui eſt toutesfois faux. L'autre eſt qu'il eſtime que c'eſt ſigne d'imperfection & d'impuiſſance à l'agent, de ne pouuoir rien faire ſans matiere: en quoy il dit qu'il eſt trompé : parce que ce n'eſt pas faute de perfection ou de puiſſance au premier agent qui eſt Dieu, ains du defaut de la choſe qui doit eſtre faitte : à cauſe de la nature du mouuement & de la mutation, qui requiert neceſſairement vn ſubiect. Mais certes Auerroes ſe trompe bien dauantage luy meſme : car combien que ce ſoit de la nature du mouuement qu'il eſt requis vn ſubiect pour agir, toutesfois c'eſt imperfection d'agir par le mouuement & par la mutation : & vne grande perfection de ne dependre en ſon action d'aucune autre choſe hors de ſoy. Dauantage nous ne tenons pas que par la creation meſme, les choſes ſe facent ſimplemẽt de rien : car Dieu qui eſt la cauſe efficiente eſt : & toutesfois nous ne croyons pas, comme Auerroes impoſe aux Chreſtiens, que Dieu produiſe les choſes de rien, pour aucun defaut qui ſ'en enſuiuiſt en luy, ſ'il auoit beſoin de matiere : mais la raiſon eſt, que quand Dieu a produict la nature, il a produict ſa matiere & ſa forme : là où l'agent creé ne produict pas toute la choſe : mais il introduict ſeulement la forme en quelque matiere, qui auoit exiſtance premierement, ſoubs quelqu'autre forme.

Concluſion pour la creation du monde.

CHAPITRE XXXIV.

IE concluds donques que la verité des Philoſophes Chreſtiens demeure & demeurera touſiours: à ſçauoir que le monde, le temps, & le premier mouuement ont eſté tous produits enſemble les vns auec les autres, & ſans aucun mouuement precedent. Et tout de meſme ſi Dieu les vouloit anichiler, il le pourroit ſans qu'il reſtaſt apres ny mouuements ny temps. Car ainſi qu'il a produict librement les choſes en eſtre, & qu'il les conſerue : de meſme il peut ſelon ſa volonté les reduire en rien. Et comme deuant que les choſes fuſſent, il a peu ſans preiudice de ſa bonté ne leur communiquer pas l'eſtre, & ainſi ne le faire pas : ſemblablement apres qu'elles ſont faittes, il peut ſans detriment de ſa meſme bonté ne leur influer pas l'eſtre : & de cette ſorte elles ne ſeroient pas conſeruees, mais ceſſeroient d'eſtre: qui eſt les reduire en rien : ce qui arriueroit non par aucune ſienne action, mais ſeulement pource qu'il ceſſeroit d'agir. De ſorte que ces arguments d'Ariſtote ne peuuent pour tout, ſinon que le temps & le mouuement & le monde ſont de tout temps, & qu'ils n'ont point eſté engendrez en aucun temps, & que le monde n'eſt engendrable ny corruptible d'vne generation ny d'vne corruption naturelle : mais ces preuues ne paſſent point plus outre. Et qui les veut eſtendre dauantage, comme ont mal penſé quelques vns, poſant que le temps & le monde ſont & ſeront de toute eternité, ils ſe trompent car il y a bien de la difference entre eſtre de tout temps, & eſtre eternel. En ſomme il paroiſt par ce que nous auons dit, que la croyance des Chreſtiens, touchant la creation du monde, bien qu'elle ſoit fondee ſur la reuelation que Dieu en a faitte aux hommes: peut eſtre neantmoins prouuee par la raiſon humaine, & defenduë par elle meſme, contre tous les aſſauts de ſa part.

Qu'il y a grande apparence qu'Ariſtote a eſtimé que Dieu auoit creé le monde de rien de toute eternité.

CHAPITRE XXXV.

Ὁ Θεὸς, ἐντελεχῆ ποιήσας τὴν γένεσιν.

Ὅ τε γὰρ Θεὸς, δοκεῖ τὸ αἴτιον πᾶσιν εἶναι καὶ ἀρχή τις, καὶ τὴν τοιαύτην ἢ μόνος, ἢ μάλιστ᾽ ἂν ἔχοι ὁ Θεός.

Ariſt. l. 2. de gener. et corr. c. 10. t. 59. Deus ipſe vniuerſum compleuit continuo facta generatione.

L. 1. metaph. c. 2. Quippe cum Deus et rerum omnium cauſa : ac principium quoddam eſſe videatur et eam aut ſolus ipſe, aut maxime habeat.

Ἀλλὰ μὴν ὅτι γ' ἐστὶν ἀρχή τις, καὶ οὐκ ἄπειρα τὰ αἴτια τῶν ὄντων. &c. Οὔτε ὅθεν ἡ ἀρχὴ τῆς κινήσεως.

Διὸ δεῖ μὴ δυσχεραίνειν παιδικῶς τὴν περὶ τῶν ἀτιμοτέρων ζώων ἐπίσκεψιν· ἐν πᾶσι γὰρ τοῖς φυσικοῖς ἔνεστί τι θαυμαστόν· καὶ καθάπερ Ἡράκλειτος λέγεται πρὸς τοὺς ξένους εἰπεῖν τοὺς βουλομένους αὐτῷ ἐντυχεῖν, οἳ ἐπειδὴ προσιόντες εἶδον αὐτὸν θερόμενον πρὸς τῷ ἰπνῷ, ἔστησαν· ἐκέλευσε γὰρ αὐτοὺς εἰσιέναι θαῤῥοῦντας, εἶναι γὰρ καὶ ἐνταῦθα θεούς· Οὕτω καὶ πρὸς τὴν ζήτησιν περὶ ἑκάστου τῶν ζώων προσιέναι δεῖ.

L. 2. metap. c. 2. t. 5. At verò quoddã esse principium, nec infinitas esse rerum causas. &c. Neque id vnde est principium motus.

De part. animal. l. 1. c. 5. Quamobrem aliorũ animalium disputationem fastidio puerili quodam spreuisse molesteque tulisse, dignũ nequaquam est, cum nulla res sit natura, in qua non mirandum aliquid iudicium habeatur. Et quod Heraclitum dixisse ferunt ad eos qui cum alloqui eum vellẽt, quod forte in casa furnaria quadam caloris gratia sedentem vidissent, accedere temperarunt: ingredi enim eos fidenter iussit, quoniam, inquit, ne huic quidẽ loco dij desunt immortales, Hoc idem in indaganda quoque natura animantium faciendum est.

NOvs auons veu qu'Aristote recommande en ses escripts & soustient pour vray cet axiome des Philosophes, que de rien il ne se fait rien: il suppose tousiours vn subiect à l'action, il definit la puissance estre principe de transmuer vn autre, & la cause efficiente par le mouuement, lequel requiert tousiours vn moteur precedent. Mais il n'y a pas faute d'apparence aussi, qu'il a parlé de toutes ces choses selon la façon ordinaire des generations & de la nature desia constituee, qui se font par transmutation & en temps, & qu'il reconnoist vne autre sorte de production, par laquelle les choses ont esté premierement constituees en estre. Car il dit que Dieu a accomply l'vniuers, reparant les choses qui n'ont pas tousiours l'estre par vne continuelle generation: que le Ciel & la nature dependent de Dieu: & que le principe des estants & le premier estant est immobile, que le sexe du masle & de la femelle a esté ainsi disposé de la volonté diuine, pour le bien mutuel de leur communion en la vie: qu'il n'y a point de progrez en infiny és causes efficientes, y ayant vn principe où il faut s'arrester: qu'vne si grande chose que l'ordre de l'vniuers ne doit point estre attribuee au hazard ou à la fortune: que Dieu & la nature n'operent iamais en vain. Et en somme il dit que le desdain puerile duquel aucuns ont mesprisé & trouué comme facheuse la contemplation des plus vils animaux, n'est pas digne qu'on s'en fasche, attẽdu qu'il n'y a aucun œuure de nature en laquelle il n'y ait quelque chose de merueilleux: & qu'il faut dire de la recherche qu'on en faict, ce qu'Heraclite dit quelques vns qui se retenoient d'entrer vers luy en la maison d'vn boulanger où il s'estoit allé chauffer, qu'ils entrassent hardimẽt & que ce lieu n'estoit pas sans les dieux. Desquels passages on peut tirer que son opinion estoit que Dieu a produit le monde de rien. Or d'autant qu'il y a apparence qu'il tenoit que cette production a esté de toute eternité, nous monstrerons par ces propres principes qu'il a erré en cela.

Que le monde n'a peu estre creé de toute eternité.

CHAPITRE XXXVI.

Ἀδύνατον γὰρ τὸ μὴ ὂν κινεῖσθαι, εἰ δὲ τοῦτο, καὶ τὴν γένεσιν, κίνησιν εἶναι· γίνεται γὰρ τὸ μὴ ὄν.

Arist. l. 5. phys. c. 2. t. 8. Impossibile est non est moueri: quòd si hoc fit, etiam generationem esse motum, quia fit quod non est.

POvr monstrer que le monde n'a peu estre creé de toute eternité, on peut proceder comme il s'ensuit: Nul effect hors de sa cause efficiente & distingué d'elle reellement d'essence, ne peut estre produict de toute eternité. Le monde est vn effect hors de sa cause efficiente: & distingué reellement d'essence d'elle: donques le monde ne peut estre produict de toute eternité. La mineure ne peut estre disputee, car le monde est hors de Dieu, qui est sa cause efficiente, & distingué reellement d'essence de luy. La majeure se prouue ainsi: Nul effect ayant le non estre, precedent l'estre, d'vn instant de duree, ne peut estre produict de toute eternité. Tout effect hors de sa cause & distingué reellement d'essence d'elle, a le non estre precedent l'estre d'vn instant de duree: donques nul effect, hors de sa cause & distingué reellement d'essence d'elle, ne peut estre produict de toute eternité. La preuue de la majeure est telle, si l'effect dont le non estre precede l'estre d'vn instant du duree, peut estre produict de toute eternité, il s'ensuit que les contradictions peuuent estre vrayes ensemble: mais le consequent est faux, donques & l'antecedent. La

consequence est toute manifeste. Car dire qu'vne chose peut estre produitte de toute eternité, c'est dire qu'elle peut tousiours estre: & dire que son non estre precede sa production d'vn instant de duree, c'est dire qu'elle ne peut pas tousiours estre. Or dire qu'vne chose peut tousiours estre, & dire qu'elle ne peut tousiours estre, ce sont choses contradictoires, lesquelles poser, c'est dire que les contradictoires sont vrais ensemble. Il n'y a point de subiect de doubter de la mineure, neantmoins elle se montre aussi en cette sorte: si le non estre de l'effect hors de sa cause ne precede son estre d'vn instant de duree, le non estre & l'estre de cet effect, sont en vn mesme instant de duree. Mais l'estre & le non estre d'vne mesme chose, ne peuuent estre en vn mesme instãt de duree: (parce que cela enuelope de la contradictiõ.) Donques le nõ estre de l'effect hors de sa cause & distingué reellement d'essence d'elle, precede l'estre du mesme effect d'vn instant de duree. I'ay parlé en ces arguments de l'effect produict hors de sa cause, & distingué reellement d'essence d'elle, pour la difference de la production des personnes diuines esquelles il n'y a qu'vne mesme essence. Cette opinion est confirmee par auctorité: car plusieurs des anciens peres disputants contre les Ariens vsoient principallement de cette argumentation. Nulle creature n'est coëternelle à sõ createur. Or le Verbe n'est coëternel à Dieu, (selõ qu'il se recueille des sainctes escritures) Dõques le Verbe n'est pas creature. Sainct Athanase dit qu'aucune ne peut estre coëternelle à son createur: parce qu'elle passe du non estre à l'estre, & n'estoit pas auparauant qu'elle fust faitte: & ce qui n'estoit pas auparauant qu'il fust faict, ne peut pas estre coëternel à son createur. Sainct Ambroise dit qu'il n'y a rien tãt absurde que de ioindre l'eternité de la creature à l'eternité de son autheur. Sainct Augustin dit que le createur est de ce qui n'est pas encores, ou de ce qui n'a pas esté quelques fois. Sainct Iean Damascene dit que parce que la creatiõ est vne œuure de la diuine volõté, elle n'est pas coëternelle à Dieu, d'autant que ce qui passe du non estre à l'estre, n'est pas capable d'estre coëternel à son principe.

S. Athas. orat. 2. Arian. *S. Ambro. l. 1. Exam. c. 1.* *S. Aug. cõtr. Felic. Arian. c. 7.* *S. Damasc. l. 1. de fid. ortod. c. 8.*

Ceux qui tiennent que le monde à peu estre creé de toute eternité, respondent contre cet argument, qu'il n'est point necessaire que la cause qui produict en vn instant, precede son effect d'vn instant de duree, suffisant que ce soit d'vn instant de nature, dont ils assignent pour raison, qu'en quelque instant qu'vne telle cause soit, elle peut produire son action: comme pour exemple, en l'instant que le Soleil est, l'illumination de l'air a commencé d'estre, de sorte que si le Soleil estoit de toute eternité, son illuminatiõ auroit esté de toute eternité. De quoy ils inferent, que Dieu qui est agent eternel & agist en vn instant, auroit peu auoir creé le monde de toute eternité; sans le preceder que d'vn instant de nature, & non d'vn instant de duree: Et s'ensuiuroit de cette opinion que l'argument precedent ne concluroit la priorité de duree des autres causes au respect de leurs effects, que pour le regard de celles qui n'operent pas en vn instant comme Dieu faict. Mais cette responce & ses raisons sont nulles. Car puisque tout instant de nature est en quelque instant de duree, & n'en est distingué que rationellement, il faut considerer que l'instant de nature dont Dieu auroit precedé le monde, respondroit à l'instant de duree; auquel le monde auroit esté creé, ou à vn instant precedent sa creation. Si à vn instant precedent la creation du monde, le monde n'auroit pas esté cree de toute eternité: car l'eternité n'est precedee d'aucun instant de duree. Si cet instant de nature respondoit au mesme instant, auquel Dieu a creé le monde, il s'ensuiuroit que le monde auroit esté & n'auroit pas esté en mesme instant de duree; chose qui ne peut estre, à cause qu'elle enuelope de la contradiction: attendu que c'est poser le monde estre & n'estre pas en vn mesme instant de duree: car par la creation la chose passe du non estre à l'estre. Et partant si le Soleil estoit de toute eternité, il ne pourroit auoir produict la lumiere és autres corps de toute eternité: bien qu'il eust eu en luy de toute eternité la lueur, c'est à dire la faculté de produire la lumiere és autres corps. Et quant à ce que le Soleil a illuminé au mesme instant qu'il a eu l'estre, c'est parce qu'il a vne cause precedente autre que luy, laquelle l'a creé illuminant, en sorte que cette illumination qui s'est trouuee au mesme instant de duree que le Soleil a esté procedé de Dieu, qui l'a creée auec le Soleil: suiuant ce que dit S. Thomas en sa somme Theologicque, que cõbien qu'vne chose puisse commancer d'operer au premier instant qu'elle commence d'estre, toutesfois cette operation procede de l'agent duquel la chose a l'estre. Mais si Dieu eust produict le Soleil, auec sa lueur seulement sans le faire illuminer actuellement, il n'eust peu illuminer de luy mesme qu'en vn instant de duree apres son estre: car l'effect presuppose l'estre actuel de la cause efficiente,

Thom 1. part. quæst. 63 ar. 5. c.

laquelle

laquelle selon qu'elle est estant, le doit preceder d'vn instant de duree, & non de nature seulement, quand l'effect est produit hors de la cause, & distingué reellement d'essence d'elle: parce qu'vne chose ne peut estre en vn instant de nature, ce qu'elle n'est pas en l'instant de duree, auquel est cet instant de nature; autrement il y auroit de la contradiction enueloppee: à sçauoir, qu'vne chose seroit, & ne seroit pas en mesme instant de duree, comme il a esté montré, ce qui est impossible. De sorte que les arguments qui montrent que le monde n'a peu estre creé de toute eternité, demeurent en leur force.

Ceux qui tiennent la mesme partie affirmatiue font encores des arguments pour la prouuer. La perfection d'vne chose est, qu'elle puisse operer incontinent qu'elle est. (car si vne plante produisoit du fruict incontinent qu'elle est, elle seroit plus parfaitte) Or Dieu est cause tres parfaitte. Donques tout ce qu'il peut faire maintenant, il l'a peu faire deslors qu'il est Dieu. A quoy nous respondons que cela est repugnant non du defaut de la vertu effectiue de Dieu: mais de la part de l'effect au dehors de Dieu: parce qu'il s'y trouueroit de la contradiction enueloppee. Et pour cela, il ne s'en ensuit aucune imperfection en Dieu: car cõme dit Auerroes, on n'appelle pas vn agent impuissant, pour ne pouuoir operer ce qui est impossible. Il a communiqué à ses creatures toutes les perfections que la condition de creature portoit: & n'a peu, ny deu communiquer celles qui excedent la condition de la creature: à sçauoir, d'estre d'essence ou de vertu infinie: d'estre sans cause: d'estre independente: & d'estre coeternelle à Dieu. Tant s'en faut c'est perfection en Dieu de ne pouuoir communiquer ces perfections à ses creatures: car cela montre sa souueraine excellence, en ce qu'aucune de ses creatures ne luy peut estre égale en ces perfections. *Auer. destruct. dest. disp. 1.*

Secondement ils argumentent comme il s'ensuit. Tout ce que Dieu a connu il l'a peu faire deslors qu'il l'a connu. Dieu a connu le monde de toute eternité: Donques Dieu a peu faire le monde de toute eternité. A cela la response est bonne de dire que Dieu a connu de toute eternité le monde qu'il pouuoit faire: mais non qu'il le peust faire de toute eternité: ains en temps, à cause de la repugnance de la part de l'effect.

En troisiesme lieu, ils font cet argument, Dieu a peu vouloir faire le mõde de toute eternité. Donques il l'a peu faire: autrement il eust peu vouloir ce qu'il n'eust peu faire. Cet argument est nul aussi: car à cause de la repugnance de la part de l'effect: c'est à dire, de ce qu'il ne peut estre faict de toute eternité Dieu n'a peu vouloir le faire de toute eternité: mais seulement vouloir de toute eternité le faire en temps.

Et finalement ils argumentent ainsi, Si Dieu n'a peu faire le monde de toute eternité, ains seulement en temps, il a donques esté empesché par vne infinie duree de faire le monde deuant que de le faire: parce qu'il y a deuant tout temps vne infinie eternité. La response à cet argument est, qu'il n'y a non plus d'inconuenient en cela qu'à ne pouuoir augmenter l'excellence d'vne creature, qu'il n'y ait tousiours vne distance infinie entre luy & elle.

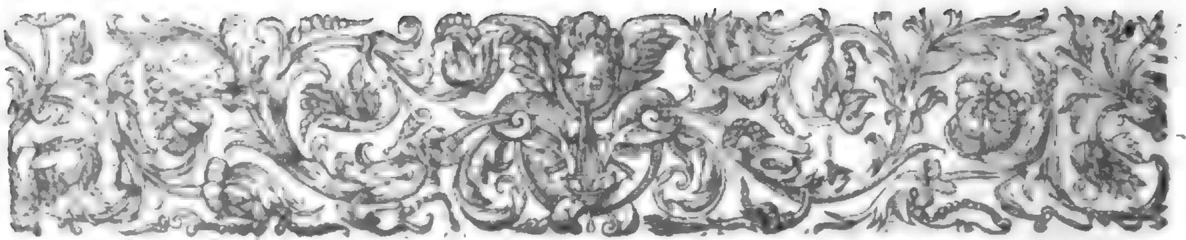
De la difficulté qui se presente en l'imagination, tant de l'eternité que de la creation du monde.

CHAPITRE XXXVII.

CEVX qui voudront peser auec l'entendement & la raison les demonstrations que nous auons donnees de la creation du monde, & la nullité des arguments faicts pour son eternité. Ie me promets qu'ils demeureront tous asseurez sans aucun doute, que le monde n'est pas eternel, & que la Philosophie s'accorde en cela auec nostre foy, comme elle doit faire en toute autre chose pour estre bonne & veritable. Mais neantmoins ainsi qu'encores que nous entendions facilement que par necessité il n'y a aucun espace outre le dernier Ciel, ou bien qu'il y a vn lieu infiny par delà, l'vn ou l'autre desquels est necessairement vray: neantmoins il est impossible d'arrester nostre esprit à ne se phantasier point quelque chose pardessus, ny le satisfaire aussi, comment vne distance peut s'estendre en infiny sans aucuns termes ny limites, qui bornent sa grandeur. Il

eſt tout de meſme de l'eternité & de la creation du monde, de l'vne ny de l'autre deſquelles l'hõme ne ſe peut mettre en repos. Car il y a des choſes dont la raiſon nous aſſeure, que de deux l'vne ou l'autre doit eſtre neceſſairement: de pas vne deſquelles neantmoins nous ne nous pouuons contenter qu'auec beaucoup de peine. Au moyen dequoy, quand l'homme ſe repreſente le commancement du monde depuis vn certain temps, & qu'il ne peut voir où l'vniuers eſtoit auparauant, ny les materiaux dont il eſt baſty, ny à quoy s'occupoit durant cette infinie duree precedente, l'Architecte qui en eſt l'autheur, il s'en va tout eſtonné & incredule deuers l'eternité, cherchant à ſe contenter auec elle. Mais quand il a remonté de temps en temps, & de ſiecle en ſiecle, tant qu'il ſe trouue engoufré bien auant dedans cette duree infinie, ſans fin & ſans commancement, ſans bornes & ſans limites: il ſe retire alors bien viſtement tout eſtonné, & comme tremblant de la peur qu'il a acquiſe en cette abyſme, de ne retrouuer pas aſſez toſt le temps, & la creation pour y prendre terre; comme en vne riue, & vn port moins expoſé à la tempeſte & au naufrage. Mais apres auoir repris ſes eſprits, & s'eſtre r'aſſeuré, comme le calme eſt venu, l'oubliance de ſon erreur & du peril paſſé, le retente de deſployer encores quelquesfois les voiles ſur cette mer immenſe de l'eternité: & puis la ſouuenance des hazards qui y ſont ſans port, ny havres d'aucun coſté, le retirant par apres; il demeure touſiours agitté flottant, & incertain parmy les ondes de l'opinion plaine de vent, iuſqu'à ce qu'il ſe vienne rendre entre les bras de la foy, ou pour le moins à la Philoſophie, qui marche de loing ſur ſes pas, guidee par la raiſon: pour la ſuiure d'oreſnauant auec l'entendement, & ietter l'ancre ou elle nous arreſte à la ſuitte de la foy: ſans ſe plus laiſſer guider à ſon imagination, dont il a experimenté l'imbecile incertitude.

TABLE DE L'ORDRE DES CHAPITRES CONTENVS au Liure du Monde.



ESCLARCISSEMENT DE PLVSIEVRS POINCTS, CONTENANT LES SCIENCES, qui n'ont pas esté vuidez és Liures precedents.

Du nombre des sciences.

CHAPITRE I.

I'AY laissé à dire au traicté de l'introduction à la Philosophie, & en d'autres endroits quelques choses concernantes les sciences, pour en parler à la fin des contemplatiues, où i'en auois remis le discours: parce qu'elles y sont plus aysees à entendre apres qu'il a esté traicté des choses qui seruent à leur esclarcissement. C'est pourquoy ayant acheué les sciences contemplatiues, ie reprendray en ce lieu, ce que i'y auois remis.

Τούτων δὲ τὸ μὲν πάντα ἐπίστασθαι, τῷ μάλιστα ἔχοντι τὴν καθόλου ἐπιστήμην ἀναγκαῖον ὑπάρχειν· οὗτος γὰρ οἶδέ πως πάντα τὰ ὑποκείμενα.

Arist. l. 1. metaph. c. 2. Qui maximè praeditus est scientia vniuersali, is quodammodo nouit subiecta omnia.

Ἅπαντος δὲ γένους καὶ αἴσθησις μία, καὶ ἐπιστήμη· οἷον, γραμματικὴ μία οὖσα, πάσας θεωρεῖ τὰς φωνάς· διὸ καὶ τοῦ ὄντος ὅσα εἴδη θεωρῆσαι, μιᾶς ἐστιν ἐπιστήμης τῷ γένει, τά τε εἴδη τῶν εἰδῶν.

L. 4. c. 2. t. 2. Cuiusque generis vnius & sensus est vnus, & scientia. Sic grammatica vna cum sit, omnes contemplatur voces. Quare & entis quotquot sunt species, vnius scientia genere est, & specierum species contemplari.

Καὶ ἔστι τοῦ φιλοσόφου, περὶ πάντων δύνασθαι θεωρεῖν· εἰ γὰρ μὴ τοῦ φιλοσόφου, τίς ἔσται ὁ ἐπισκεψόμενος, εἰ ταὐτὸ Σωκράτης, ἢ καὶ Σωκράτης καθήμενος, ἢ εἰ ἓν ἑνὶ ἐναντίον, ἢ ποσαχῶς λέγεται.

T. 5. Philosophi est de omnibus posse agere. Si enim Philosophi non est, quisnam erit qui cōsiderabit sit ne idem Socrates & Socrates sedens: vel, sit ne vnum vni contrarium: vel quid sit contrarium, quotve modis dicatur.

Il y a eu plusieurs opinions du nōbre des sciences: quelques vns en posant plus, les autres moins: iusques à dire, qu'il n'y auoit qu'vne seule sciēce de toutes choses. Pour en sçauoir la verité nous auons à considerer que tout ce qui est en l'vniuers est substance ou accidents, comme nous l'auons montré. Les accidents trouuent qu'és substances esquelles ils resident & adherēt, & toutes les substances ne se trouuent que de deux sortes: les vnes immaterielles, comme sont Dieu & les Anges: & les autres materielles, comme sont les corps. Ceux qui n'admettent qu'vne science, disent, que puis que l'estant, selon qu'il est estant, est le subiect de la Metaphysique: qu'elle doit traitter de toutes ses parties ou especes & proprietez: que toutes choses sont parties, especes ou proprietez de l'estant: & que la science prend son vnité de celle de son subiect formel, cōme les facultez de l'ame, de quoy il s'ensuit qu'il n'y a qu'vne science de toutes choses. Cela se peut fortifier par Aristote qui dit, que la Metaphysique est science vniuerselle: parce qu'elle connoist de toutes choses: & que de chaque genre, il y a vn sens & vne science: ainsi la Grammaire estant vne, elle considere tous les vocables: parquoy il appartient à vne science, de contempler autāt qu'il y a d'especes de l'estant, & les especes des especes: qu'il appartient au Metaphysicien de traitter de toutes choses. Et ailleurs, quelqu'vn doutera s'il faut poser vne science vniuerselle de l'estant ou non.

p. 640.

p. 783.

La science n'est rien que l'image des choses selon leurs natures & proprietez, qui est grauee en nostre ame auec les autres conditions requises: car quand Aristote escrit que la science est les choses mesmes, & que l'ame deuient toutes choses en certaine maniere:

niere: cela s'entend par la connoissance & representation qu'elle a de toutes les choses en elle: estant bien certain qu'elle n'est point les autres choses, qui sont hors d'elle, ny ne les a point en elle d'autre façon, comme nous l'auõs enseigné au liure de l'ame raisonnable. Or quand les choses de l'vniuers se representeroient toutes ensemble en l'ame, comme nous voyons qu'on peint en vne seule carte toutes les regions & prouinces de la terre, auec les villes, plantes, & animaux qui sont dessus la mer qui l'enuironne, les poissons qui y nagent, & le Ciel semé des estoilles, embrassant toutes les deux: on pourroit dire qu'en la mesme sorte l'emprainte de toutes ces choses ensemble en l'ame, ne seroit qu'vne science. Mais aussi d'ailleurs, ainsi que si on veut peindre en vne carte à part la mer & la terre, en vne autre les plantes, & en vne autre les animaux, & en vne autre le Ciel, auec les estoilles, pour voir chacune de ces choses separément, ce seront diuers tableaux. Semblablement quand on considerera les choses distinguees les vnes des autres soubs quelques certains gẽres, il s'en engẽdrera diuerses sciences en l'ame. De sorte, que selon qu'on voudra regarder les diuerses natures des choses de l'vniuers toutes ensemble, ou separément: ce ne seroit qu'vne mesme science, ou plusieurs. Et toutesfois dautant que la distinction est meilleure que la confusion ennemie de la science, & qu'il n'est pas si conuenable de mesler les choses immaterielles auec les materielles, ny les choses qui ne dependent pas de l'entendemẽt & volonté des hõmes, auec celles qui en dependent: comme de les representer à part, pour les faire mieux connoistre: il semble estre plus raisonnable de constituer diuerses sciences, selon les diuers genres des choses, cõme les principaux Philosophes ont faict, que de les confondre toutes en vne. Suiuant lesquels nous auons diuisé la science en contemplatiue & actiue: la contemplatiue en Metaphysique, Physique, & Mathematique: (soubs lesquelles il y en a d'autres subalternes:) la sciẽce actiue en reelle & rationelle: la reelle en morale, Oeconomique, Polytique, & és arts: & la rationelle en Grammaire, Logique, & Rhetorique. Donques pour les raisons que i'ay deduites, ie concluds qu'il y a plusieurs sciences: combien qu'elles se rapportent toutes soubs la Metaphysique, comme subalternes: mais d'vne subalternatiõ impropre, ainsi qu'il sera deduict.

Μία δ' ἐπιστήμη ἐστίν, ἡ ἑνὸς γένους.

Arist. l. 1. poster. c. 28. t. 179. Vna scientia est, quæ scilicet vnius generis est.

Τέμνεται οὖν ἡ ἐπιστήμη καὶ ἡ αἴσθησις εἰς τὰ πράγματα.

L. 3. de anim. c. 9. t. 38. Scinditur igitur in ipsas res scientia.

Ἅπαντος δὲ γένους, καὶ αἴσθησις μία ἑνὸς καὶ ἐπιστήμη.

L. 4. metap. c. 2. t. 2. Cuiusque generis vnius, & sensus est vnus & scientia.

Ἀλλὰ πᾶσαι αὗται περὶ ἕν τι, καὶ γένος τι περιγραψάμεναι, περὶ τούτου πραγματεύονται, ἀλλ' οὐχὶ περὶ ὄντος ἁπλῶς.

L. 6. c. 1. t. 1. Verum hæ omnes circa vnum aliquid occupatæ, certũque genus circumscribẽtes, de eo disserunt, non de ente simpliciter.

Πολλάκις μὲν οὖν γνωρίζεται ἡ ἐναντία ἕξις ἀπὸ τῆς ἐναντίας· πολλάκις δὲ αἱ ἕξεις ἀπὸ τῶν ὑποκειμένων.

L. 5. eth. c. 1. Sæpè igitur contrarius habitus ex contrario cognoscitur: sæpè etiam habitus ex subiectis.

Il s'en est trouué lesquels admettant plusieurs sciences, les multiplioient en plus grãd nombre que celuy que nous venons d'assigner: posant pour vne science chacune à part, celle du Ciel, celle de l'ame, celle des meteores, celle des animaux, & tout de mesme des autres parties de la Physique. Mais ainsi qu'il y auroit de la confusion à constituer toutes choses soubs vne mesme science: cela seroit aussi vne chose superfluë & en vain, de multiplier les sciences en plus grand nombre, que les subiects formels dont elles traittent. Et partant nous tiendrons auec Aristote & ceux qui le suiuent, comme chose tres-raisonnable, qu'il y a autant de sciences ou habitudes principales, comme il y a de sorte de sujects formels ou totaux: afin de ne point faire par plus, ce qui se peut faire par moins, contre l'ordre de la nature. Au moyen dequoy, comme le subiect total contient soubs soy diuers subiects partiaux: l'habitude de la science comprend en soy diuerses habitudes, encores que ce soit d'vne diuerse maniere. Car le subiect total, les contient comme especes analogues ou vniuoques, & accidents qui leur sont propres: ainsi pour exemple, l'estant a soubs soy l'estant reel, le rationel, la substance, l'accident & les autres membres de l'estant selon qu'il est estant: & la substance immaterielle comprend soubs soy Dieu, les Anges, & l'ame raisonnable consideree en elle mesme, separee du corps: la substance materielle a le Ciel, les elements, & les choses animees & inanimees, qui sont composees des elements. Tellement que la science du subiect total comprend en soy plusieurs connoissances particulieres, comme parties, qui composent vn tout. Suiuant cela, la science

naturelle est composee de la connoissance du Ciel, de celle des elements, de celle des choses animees, & inanimees & de semblables, comme de parties qui composent vn tout. Il s'ensuit de ce que dessus, qu'ainsi que l'espece de la science se prend de son subiect formel, qu'aussi fait son vnité, laquelle elle ne sçauroit receuoir de son subiect partial ou materiel: tant à cause qu'il n'appartient pas à vne science entiere, que parce qu'il peut estre soubmis à plusieurs. Car l'homme selon qu'il est composé de matiere & de forme, sera du subiect de la Physique: selon la santé & la maladie, il appartient à la medecine: selon qu'il peut estre reglé en ses passions, acquerir la vertu, & par son moyen la felicité, il est subiect de la morale: & pour le regard de son ame, selon qu'elle est substãce immaterielle, il est sousmis à la Metaphysique particuliere. Ie concluds dõques qu'il y a autant de sciences en nombre comme de subiects formels, & non plus. Sainct Thomas dit, que tout ainsi que le mouuemẽt prend son vnité du terme où il tend, que la sciẽce reçoit le siẽ du subiect total, ou formel, qui est le terme du mouuement de la ratiocination, & du discours ou progrés de la science: & cette vnité est la specifique: c'est à dire que cet obiect total faict estre la science d'vne certaine espece.

Ὑπολαμβάνομεν δὴ, πρῶτον μὲν ἐπίστασθαι μάλιστα πάντα τὸν σοφὸν, ὡς ἐνδέχεται, μὴ καθ᾽ ἕκαστον ἔχοντα ἐπιστήμην αὐτῶν. &c.

Ἔστιν ἐπιστήμη τις ἣ θεωρεῖ τὸ ὂν, ᾗ ὂν, καὶ τὰ τούτῳ ὑπάρχοντα. &c. οὐδεμία γὰρ τῶν ἄλλων ἐπισκοπεῖ καθόλου περὶ τοῦ ὄντος, ᾗ ὄν· ἀλλὰ μέρος αὐτοῦ τι ἀποτεμόμεναι, θεωροῦσι περὶ τούτου τὸ συμβεβηκός.

Ὥσθ᾽ ὅσα περ τοῦ ἑνὸς εἴδη, τοσαῦτα καὶ τοῦ ὄντος ἐστίν. &c.

Καὶ τοσαῦτα μέρη φιλοσοφίας ἐστὶν, ὅσαι περ αἱ οὐσίαι.

Arist. l. 1. metaph. c. 2. Sapiẽtem maximè scire omnia quoad fieri potest: non ita tamen, vt ea singulatim scientia teneat. &c.

L. 4. metaph. c. 1. t. 1. Est scientia quædam quæ contemplatur ens qua ratione est ens, & ea quæ huic per se insunt, &c. Nulla enim cæterarum de ente quatenus ens est, vniuersè agit: sed partem eius aliquam singula abscindentes. &c.

C. 2. t. 3. Quare quot sunt vnius, totidem entis species sunt. &c.

Tot etiam sunt Philosophiæ partes, quot ipsæ sunt.

Nous auons maintenãt à soudre ce qui a esté allegué d'Aristote pour l'vnité d'vne sciẽce de toutes choses, & cela est bien aisé à faire: car il enseigne en ses escrits, qu'il y a plusieurs sciences. Il dit qu'il y a autãt de sciences comme d'especes d'estant, & autres choses semblables en plusieurs lieux, comme nous l'auons rapporté. Il diuise la Philosophie en sciences actiue & contemplatiue: & la contẽplatiue en Metaphysique, Physique & Mathematique: & l'actiue en Ethique, Oeconomique, & Polytique & és arts: comme aussi apres auoir traicté de la Physique & de la Metaphysique separémẽt l'vne de l'autre, il traicte des sciences actiues en d'autres liures à part. Et pour respõdre à ce qu'il appelle la Metaphysique science vniuerselle, c'est parce qu'elle traicte de l'estant & de ses proprietez, & parties selon qu'il est estant: car en cela elle traicte de ce qui est commun à toutes choses, & touche leurs subiects & matieres. Et pour le regard de ce qu'on obiecte du quatriesme de sa Metaphysique, l'interpretation est bonne & cõuenable, que la Metaphysique connoist toutes les especes de l'estant, selon qu'il est estant: & les autres sciences, les especes des especes de l'estant, telles que sont la substance immaterielle, la materielle, la quantité, & ainsi des autres: cõme cela paroist par plusieurs endroits de ses escrits, & entre autres, où il dit: La sciẽce Metaphysique est seule vniuerselle: car la Mathematique & la naturelle s'exerce autour des estants particuliers. Et en vn autre lieu, apres auoir dit que le sage sçait toutes choses, il adiouste, selon qu'il est possible, n'en ayant pas la science en particulier. Et plus bas, Celuy qui a la sciẽce vniuerselle, sçait en certaine maniere toutes les choses qui sont soubs les vniuersels. Et ailleurs, elle contemple l'estant selon qu'il est estant, & les choses qui luy conuiennent par soy, mais aucune des autres ne traicte de l'estant selon qu'il est estant, mais elles en separent quelque partie. Or encores que la Metaphysique vniuerselle soit vne science separee des autres, il est neantmoins necessaire que celuy qui a departy les subiects à chaque science, pour en constituer vn certain nombre selon la diuersité de leurs obiects, ait eu la science de toutes choses, autrement il n'eust peu faire ce departement: car pour connoistre leurs diuersitez & differences, il a fallu auoir la connoissance de tout: d'autant que, comme dit Aristote, on ne sçauroit connoistre la distinction entre les extremes, si on ne les connoist l'vn & l'autre, selon leurs propres natures: en quoy elles different. Et ailleurs, Il appartient par soy au Philosophe

losophe, de pouuoir traićter de tout: car si ce n'est à luy qui sera ce qui considerera si c'est vne mesme chose, Socrates, & Socrates assis? ou bien si vne chose est contraire à vne? ou s'il y a vn contraire, & en combiẽ de manieres il se dit? Il est bien vray que celuy qui a ainsi diuisé les sciences chacune selon son subiećt, il auoit vrayement la sapience, laquelle consiste de l'intelligence & de l'habitude de toutes les autres sciẽces, pour le moins des contemplatiues. Mais les sciences estant ainsi establies, il n'est pas necessaire pour en apprendre quelqu'vne, de les sçauoir toutes: suffisant de supposer que le subiećt soit, & les principes vrais, par lesquels on faićt les demonstrations: car par ce moyẽ on peut auoir la science. Que si on ne veut rien supposer, ains connoistre iusques au premier principe, autant qu'on peut connoistre par la lumiere naturelle: il faut auoir recours à la Metaphysique, dont l'office est de faire les preuues de l'estre des subiećts des principalles sciences, soubs lesquelles toutes les autres se reduisent, comme subalternes: parce que ce sõt parties de l'estant, selon qu'il est estant. C'est encores d'elle que depend non seulement la connoissance de la diuersité ou difference des obiećts formels: car le moyen de telle demonstration est la raison ou essence de la diuersité: comme pour exemple, qui veut mõtrer que le cheual differe du lion, il faut que ce soit par la raison de la difference de leurs natures: & finallement les premierement premiers principes de toutes les sciences ausquels tous les autres principes se reduisẽt. A sçauoir, Chaque chose est ou n'est pas: &, Vne mesme chose ne peut estre ou n'estre pas tout ensemble, appartiennent à la Metaphysique.

Qu'il y a deux sciences Metaphysiques, l'vne vniuerselle, & l'autre particuliere.

CHAPITRE II.

Οὗ δ' ἕνεκα ποιούμεθα τὸν λόγον, τοῦτ' ἐστὶν, ὅτι τὴν ὀνομαζομένην σοφίαν περὶ τὰ πρῶτα αἴτια καὶ τὰς ἀρχὰς ὑπολαμβάνουσι πάντες.

Ἥν τε γὰρ μάλιστ' ἂν ὁ Θεὸς ἔχοι, θείαν τῶν ἐπιστημῶν ἐστὶ, καὶ εἴ τις τῶν θείων εἴη· μόνη δ' αὕτη τούτων ἀμφοτέρων τε τύγχανει· ὅ,τε γὰρ Θεὸς δοκεῖ τὸ αἴτιον πᾶσιν εἶναι καὶ ἀρχή τις· καὶ τὴν τοιαύτην ἢ μόνος, ἢ μάλιστ' ἂν ἔχοι ὁ Θεός.

Θεωρεῖ τὸ ὂν ᾗ ὂν καὶ τὰ τούτῳ ὑπάρχοντα καθ' αὑτό.

Εἰ δέ τι ἐστὶν ἀκίνητον καὶ ἀΐδιον καὶ χωριστὸν, φανερὸν ὅτι θεωρητικῆς τὸ γνῶναι· οὐ μὴν τοι φυσικῆς γε (περὶ κινητῶν γάρ τινων ἡ φυσική) οὐδὲ μαθηματικῆς, ἀλλὰ προτέρας ἀμφοῖν.

Arist. l. 1. metaph. c. 1. Id autem cuius causa nunc sermonem instituimus, illud est eam, quæ sapientia nominatur, circa primas causas & principia omnium scientiarum versari.

C. 2. Nam & ea quæ maximè diuina scientia est, quam Deum maximè habere par est, & si qua est quæ in rebus diuinis versetur. Hæc autem sola vtrũque sibi vendicet: quippe cùm Deus & rerum omniũ causa ac principium quoddam videatur esse, & eam aut solus ipse aut maximè habeat.

L. 4. c. 1. t. 1. Contemplatur ens qua ratione est ens, & ea quæ huic per se insunt.

L. 6. c. 1. Quod si quid est immobile, sempiternum ac separabile, non dubium est quin eius cognitio ad contemplatiuam aliquam scientiam pertineat, non tamen ad naturalem (cùm ea in quibusdam rebus mobilibus versetur) neque verò ad Mathematicam sed ad aliquam aliam, quæ vtraque prior sit.

ARISTOTE appelle la Metaphysique Philosophie par excellence, premiere Philosophie, science diuine & Theologie, & la plus excellente des sciences contemplatiues. Et parce que c'est là où il explique les choses qui sont par dessus la nature, & traićte de Dieu, & des intelligences, (que nous nommons Anges,) selon qu'il les a peu connoistre par la lumiere de nature, la coustume est introduitte d'entendre par Metaphysique ce qui est par dessus la nature, combien que Metaphysique signifie apres la nature. Mais il semble dãs les escripts d'Aristote, qu'il veuille que la sciẽce qui traitte de l'estãt, de ses especes & proprietez, selon qu'il est estant & de Dieu & des intelligences, ne soit qu'vne seule science: car premierement il dit, Elle comtemple l'estant selon qu'il est estant, & ce qui luy conuient par soy. Et ailleurs, La cause pourquoy i'ay entrepris ce traićté, c'est que celle qui est nommee sapience s'exerce au tour des premieres causes, & des principes de toutes les sciences. Et derechef, car celle la qu'il est tres conuenable que Dieu ait, & s'il y en a quelqu'vne qui s'exerce és choses diuines, est science tres diuine. Or celle là se vẽdique l'vn & l'autre: par ce que Dieu est la cause & quelque certain principe de toutes choses, & le seul ou plus que tous les autres. Et en vn autre endroit, que s'il y a quelque chose sempiternelle & immobile: il n'y a point de doubte que la connoissance n'en appartienne à quelque science contemplatiue: non toutesfois à la nature; (attendu que celle-cy considere les choses mobiles) ny à la Mathematique, mais à quelqu'autre premiere que toutes deux, &c.

Donques il y a trois Philosophies contemplatiues, la Metaphysique, la naturelle, & la Theologie: car ce n'est point chose obscure que si la diuinité est en quelque endroit, qu'elle ne soit en vne telle nature, veu principallement qu'il faut que la tres excellente Philosophie ait le plus excellent subiect, &c. Et de rechef, s'il y a quelque substance immobile, elle sera premiere, & la Philosophie premiere & vniuerselle : & luy appartiendra de traicter de l'estant selon qu'il est estant, de ce que c'est, & de ce qui est en luy comme tel.

Δόξειε δ' ἂν ἴσως βέλτιον εἶναι, καὶ δεῖν ἐπὶ σωτηρίᾳ γε τῆς ἀληθείας καὶ τὰ οἰκεῖα ἀναιρεῖν· ἄλλως τε φιλοσόφους ὄντας· ἀμφοῖν γὰρ ὄντοιν φίλοιν, ὅσιον προτιμᾶν τὴν ἀλήθειαν.

Arist. l. 1. Ethicor. c. 6. Videbitur eitam melius esse & oportere pro conseruatione veritatis etiã propria tollere, præsertim verò qui philosophantur: cùm enim ambo amici sint: sanctum esse principem locum tribuere veritati.

Or encores qu'on doiue beaucoup deferer à l'opinion des grands Philosophes, neantmoins quand la raison marche en Philosophie, l'authorité ne doit point auoir de lieu: car puisque la raison est le fondement de la Philosophie, & que, cõme dit Aristote, il est meilleur au Philosophe de condamner sa propre opinion, soy mesme, pour la conseruation de la verité, elle doit estre preferee à tout. C'est pour ces considerations que nous examinerons par la raison en ce lieu, si ce n'est qu'vne science, ou s'il y en a deux. Pour mon regard ie ne voy point de raison, pour faire que ce soit vne seule science, qui traicte de l'estant, de ces especes ou parties, & proprietez, selon qu'il est estant, & des substãces immaterielles tout ensemble: car cela repugne aux principes d'Aristote mesme, qui dit qu'vne science est autour d'vn genre d'obiect, & que les sciences se diuisent selon les choses. Or l'estant a selon qu'il est estant, ne se peut pas plus reduire auec les substances immaterielles, soubs vne seule raison formelle, pour en faire vn genre d'obiect, qu'auec les substances materielles: car il faudroit que la raison formelle de cet obiect fust ou l'estant, ou la substãce immaterielle: & qu'elle fust soubs luy, ou luy soubs elle. Si on dit que c'est le premier: à sçauoir que tout ce que la Metaphysique traicte, c'est selon qu'il est estant, ou luy appartient: il se trouuera que la substance immaterielle n'est pas seule estant, & que la substance materielle l'est aussi, & que l'vne & l'autre est partie de l'estant, & nulle d'elles proprieté de l'estant, qui se conuertisse auec luy, comme faict l'vn, le vray & semblables: attendu que tout estant n'est pas substance immaterielle, ny substance materielle. Et partant si les substances immaterielles sont de la consideration de la Metaphysique, soubs la raison formelle d'estant: c'est à dire selon qu'elles sont estants, aussi sont les substances materielles & tous les autres estants: car toutes choses sont estants. De sorte que par ce moyen il n'y auroit qu'vne seule science de toutes choses: mais cela est contre l'opiniõ d'Aristote, & contre la verité, comme il a esté montré. Que si on veut que la raison formelle de l'obiect de la Metaphysique soit substance immaterielle, c'est à dire qu'elle ne traicte rien qui ne soit substance immaterielle, ou luy appartienne: on exclura bien alors les substances materielles, & toutes les autres choses qui les ensuiuent: mais il arriuera aussi, que l'estant comme estant, ne tombera point soubs la Metaphysique : car la nature de l'estant ne regarde non plus la substance immaterielle, que la materielle; ny les choses qui les ensuiuent: ainsi que l'vne ny l'autre n'en est excluse: attendu que l'estant se dit de toute substance, & de tout accident : comme pour exemple, l'Ange est estant, la pierre estant, la chaleur estant, & semblables.

Sainct Thomas pour chercher quelque moyen d'vnir l'estant & la substance immaterielle en vn obiect, a voulu assigner pour la raison formelle de cet obiect, ne dépendre point de la matiere ny selõ l'estre ny selõ l'essence: afin d'ambrasser Dieu & les intelligẽces qui ne sont iamais en la matiere; & la substãce, la puissance, & l'acte, qui n'enfermẽt point la matiere en leur essence: (attendu qu'il s'en trouue sans matiere cõme auec matiere,) au moyẽ de quoy le subiect de la Metaphysique seroit tout ce qui ne dependroit point de la matiere, ny selon l'estre, ny selon l'essence. Mais cette raison formelle ne peut auoir de lieu: premierement parce que l'estre & l'essence d'vne chose n'estant point distinguez reellement, mais de consideration seulemẽt: il faudroit que la Metaphysique ne traictast que de ce qui appartient aux choses immaterielles. Secondement la nature de l'estant selon qu'il est estant, lequel Aristote pose estre subiect de la Metaphysique, n'exclud non plus la materialité que l'immaterialité de l'estre: attendu que l'estre se trouue és choses materielles & és immaterielles, & s'entend des vnes comme des autres: encores qu'on les considere, sans auoir egard à l'vne ny à l'autre. Et quant à l'essence dont la Metaphysique traicte,

traićte c'est vniuersellement autant des choses materielles comme des immaterielles, & selon qu'elle leur est commune, encores qu'elle ne regarde ny l'vne ny l'autre en les cõsiderant. Donques l'estant, l'estre, & l'essence, dont la Metaphysique traićte, estants communs tant aux choses materielles, comme aux immaterielles: le subiećt formel de la Metaphysique ne peut estre. Ce qui ne depend point de la matiere, ny selon l'estre, ny selon l'essence.

Quelqu'vn pensant peut estre expliquer cela plus distinćtemẽt, a dit que la raison formelle soubs laquelle on considere l'obiećt de la premiere Philosophie, est vne abstraćtiõ ou separation, de la matiere sensible & intelligible: en sorte que toutes les choses qui n'ẽferment ny l'vne ny l'autre en leur essence, sont considerees du premier Philosophe, & toutes les autres excluses: mais cela ne sauue pas d'auantage l'vnité de l'obiećt composé de l'estant selon qu'il est estanr, & des substances immaterielles: entendant par la matiere intelligible, la matiere consideree en general, ou la quantité, selon que le Mathematiciẽ en traićte: car il arriueroit de là que l'estant & l'essence, ne seroient considerez en la Metaphysique, que selõ qu'ils conuiendroient aux choses separees de toute matiere, qui est contre leur nature: d'autant que tout ainsi que l'estant selon qu'il est estant; & l'essence selon qu'elle est essence, n'enferment ny le materiel ny l'immateriel, aussi n'excluent-ils ny l'vn ny l'autre. Donques l'estant selon qu'il est estant, & subiećt de la Metaphysique, ne peut tomber soubs cette raison formelle d'estre abstraićt de la matiere sensible & intelligible, & traićter de Dieu & des intelligences. Et partant si on pose que l'estant selon qu'il est estant, & la substance immaterielle appartiennent à vne seule science: c'est dire que cette science est vne & n'est pas vne, & enuelopper de la contradićtion: car l'vnité de la science depẽd de l'vnité de l'obiećt formel: celle qui aura deux obiećts formels, sera double & non vne, comme est l'estant selon qu'il est estant: & la substance immaterielle.

Quelqu'autre pour sauuer cette vnité en la Metaphysique, a dit, qu'elle traićtoit de Dieu comme principe de l'estant: mais cela ne sauue la difficulté en façon quelconque: d'autant que si elle considere de cette sorte, & que l'estant s'y rapporte comme estãt causé de Dieu, cela sera aussi commun à toutes les especes des choses: car non seulement il n'y en a pas vne que Dieu n'ait creée, mais mesme il n'a creé l'estant qu'en elles. Dauantage, quand la Metaphysique traićteroit de Dieu comme cause de l'estant, il n'y a point de raison pourquoy elle traićteroit des intelligences plustost que des autres especes, qui en sõt aussi causees comme elles. Ioinćt qu'Auerroes dit que la science naturelle considere les deux premieres causes, l'efficiente & la matiere: & la Metaphysique les deux dernieres, la forme & la fin.

Ie dy donques que si l'estant est la raison formelle, du subiećt de cette sciẽce, Dieu ne peut entrer en la diuision de l'estant, que comme partie ou membre, soit immediatemẽt comme en disant des estants: l'vn est finy l'autre infiny, l'vn independant & l'autre depẽdant, l'vn est principe ou cause & l'autre causé: ou mediatement, en disant des principes l'vn est premier, & l'autre second: (car le premier c'est Dieu,) & semblablement des estants, l'vn est substance & l'autre accident: & des substances, l'vne immaterielle & l'autre materielle. Mais de l'vne & de l'autre de ces façons, la Metaphysique qui traićte de l'estãt ne peut traićter de Dieu, dauantage que des autres membres d'estant n'y ayant point plus de raison pour l'vn que pour l'autre. Et partant ie cõclus, que puisque celuy qui ne veut point confondre toutes choses soubs vne seule science, ains les distinguer: ne le peut faire que par le moyen des diuers genres ou subiećts, selon diuerses raisons formelles: que ce n'est point vne seule science qui traićte de l'estant selon qu'il est estant, & des substances immaterielles tout ensemble: mais deux sciences, qu'on pourra appeller l'vne & l'autre, du nõ de Metaphysique, puisque la coustume l'a receu entre les Philosophes. Mais nous pouuons donner la science qui traićte de l'estant, selon qu'il est estant, le nom de Metaphysique ou science vniuerselle: parce que luy & ses proprietez conuiennent vniuersellement à toutes choses sans aucune excepter: & à raison de cela l'appeller encores auec Aristote maistresse de toutes: & pour le regard de celle qui traićte des substances immaterielles, nous la pouuons nommer Metaphysique particuliere, science diuine & Theologie naturelle, comme l'appelle le mesme Philosophe: d'autant qu'elle ne traićte pas de toutes choses, ains seulement de Dieu, & des Anges, selon qu'on peut auoir la connoissance par la lumiere naturelle, auec le discours de la raison, sans estre aydé de la grace supernaturelle & reuelation que Dieu en a faićt aux hommes.

Or combien qu'Aristote n'ait point expliqué disertement que la connoissance de l'estant selon qu'il est estant, & de Dieu & des intelligences, soient deux sciences : il a donné assez d'occasion de le faire, non seulement en disant en plusieurs lieux que les sciences se diuisent selon leurs subiects formels, mais encores en appellant la premiere science vniuerselle, & la seconde Theologie : & ayant dit autant qu'il y a de substãces ; il y a autant de parties de la Philosophie : au moyen de quoy il est necessaire que quelqu'vne soit premiere & que l'autre suiue. Ce qu'Auerroes, Albert, S. Thomas & autres commentãt ce lieu interpretent de la substance immaterielle & de la materielle. De quoy on peut cõclure, qu'il y a pareille raison pour le moins de constituer vne science à part de la substance immaterielle, comme Aristote a faict la Physique de la substãce materielle. Et de faict Iauelle tres bon Philosophe, & des premiers qui a aussi facilement & amplement traicté les questions sur la Philosophie contemplatiue d'Aristote qu'aucun autre : sans se separer iamais que par force de la doctrine de S. Thomas & d'Aristote : ne se pouuant bien demesler d'vn doubte. A sçauoir pour quoy le Metaphysicien considere les substances immaterielles en general & en particulier, autant qu'il peut, & les materielles en general seulement : veu que la raison semble mesme : car l'essence materielle entant qu'essence materielle, est abstraicte du mouuement, comme l'essence immaterielle : il respond, qu'il se peut dire que la Metaphysique est double : à sçauoir, commune & appliquee : & que la commune, est celle qui est traictee aux liures precedents le douziesme : parce qu'il s'y traicte de l'estant, des communes diuisions de l'estant & de ses proprietez : & l'appliquee est au douziéme liure, où il s'agist de l'estant separé de la matiere selon l'estre.

Iauel. in l. 2 de anim. q. 9.

Que la diuision des sciences contemplatiues d'auec les actiues ne se doit pas faire par leur fin, comme fin.

CHAPITRE III.

QVELQVES-vns ne diuisent pas les sciences contemplatiues d'auec les actiues par leurs subiects comme i'ay faict, ains par leurs fins : disant que la contemplatiue est celle qui n'a autre but que de cõnoistre son subiect, & l'actiue de la produire : mais ie n'approuue pas cette opinion pour les raisons qui s'ensuiuent. La fin de la sciẽce actiue entant qu'habitude cognoscitiue, ne peut estre autre pour le regard de la science habituelle, que de representer à l'entendement son subiect, & le faire sçauoir : car la science habituelle represente comme vne certaine peinture les choses qu'elle faict sçauoir. Mais cet office estant commun à toutes les sciences habituelles, tant contemplatiues comme actiues, elles ne peuuent estre distinguees les vnes d'auec les autres, que par la diuersité des subiects qu'elles representent. Quant aux sciences actuelles, n'estant autre chose que certaines actions de l'entendement selon ces habitudes, elles sont la fin du mesme entendement : parce que la fin des choses consiste en leur propre operation. Et à l'opposite ces mesmes operations de l'entendement n'ont point d'autre fin immediate que l'entendement mesme, dont elles procedent. De sorte qu'ainsi que la vision n'est vision que pour seruir à la veuë à voir : c'est à dire, à estre vision de la veuë : tout de mesme la science actuelle, n'est que pour faire sçauoir actuellement l'entendement. Donques la science actuelle estant vne action de l'entendement, & sa fin : & toutes les actions de l'entendement operations d'vne mesme puissance de l'ame raisonnable : à sçauoir de l'entendement, lequel est leur fin : elles ne peuuent estre distinguees par leur fin, qui est mesme : mais seulemẽt par leurs subiects totaux ou formels qui sont diuers : selon lesquels elles sont diuersifiees.

Ce n'est pas aussi par la fin & par l'intention de celuy qui a la science habituelle ou actuelle que les sciences sont diuisees entre elles : c'est à dire selon qu'il luy plaira de les ordonner à entendre & connoistre leur subiect seulement, ou à quelqu'autre action à quoy il le voudra rapporter, les ayant connuës & entendues. Car autrement les sciences qui prendroient le nom de ces fins, ne seroient pas fixes & asseurement contemplatiues ny actiues : d'autant que selon les diuerses volontez de ceux qui les recherchoient, ou qui les auroient desia acquises : les contemplatiues pourroient deuenir actiues, si leur intention estoit de les apprendre non seulement pour les sçauoir : mais aussi afin de les rapporter à vne vaine gloire, ou d'en tirer du profit en les enseignant, ou bien en les appliquãt à quelque autre chose derogeant à leur nature semblablement, les actiues passeroient en contem-

contemplatiues, si la fin de celuyqui l'estudie, estoit de les entendre seulement, sans les vouloir referer à aucune autre operation. Et finallement il pourroit arriuer qu'vne mesme science seroit actiue, & contemplatiue, en diuers temps, selon les desirs & les mutations, qui arriueroient en la volonté de celuy qui en auroit l'habitude, s'en seruāt tantost à vne chose & tātost à vne autre. Ou bien si vne science mesme d'espece estoit rapportee à diuerses fins, par deux diuerses personnes: elle pourroit estre en mesme instant actiue, & contemplatiue, chose qui enueloperoit de la contradiction, & qui par consequent est impossible. Il est tout de mesme des habitudes operatiues, comme des cognoscitiues: car ce sont habiletez d'agir ou faire, auec facilité, & proprement, les choses dont on sçait le moyen de les agir & faire. Dauantage, il n'y auroit pas de certitude à diuiser les sciences par la fin, les considerant au poinct de leur inuention & naissance. Car combien qu'il y ait de l'apparence & de la raison que la science des choses ait esté recherchee pour les cōnoistre seulement, ou pour les faire, comme ils posent: & que les premiers qui ont inuenté les sciences contemplatiues, n'ayent deu auoir autre but que de connoistre leur subiect & non de la produire: (attendu que nous ne desirons point les choses impossibles) & à l'opposite qu'on a premierement recherché les sciences actiues, en intention de s'en seruir & les rapporter à l'operation: (car autrement la curiosité eust semblé vaine & inutile) toutesfois il n'y a point de necessité ny de certitude en cela: car il peut estre que quelqu'vn s'est mis en queste, de la nature des choses qui tombent soubs la contemplatiō, pour descouurir, si ayant trouué leurs premiers principes, ils pourroient produire par apres des choses semblables à elles: de quoy les Chymistes qui cherchēt tous les iours à faire l'or, & Auicenne, & Paracelse qui ont estimé, qu'on pouuoit entreprēdre plus que cela sur la nature, nous seruent de garands. Quant aux sciences actiues, encores qu'il soit croyable, que ceux qui les ont recherchees, n'auoient autre but que de les produire, & qu'il soit tres certain que la connoissance de la fin qu'ils se proposoient, & des accidents qui l'accompagnoient & la deuoient ensuiure estant obtenuë, ils trouuoient les principes & les causes, dont ils la deuoient engendrer: & connoissoient le subiect où elles deuoient resider. Il n'est pas pourtant hors de raison aussi, de penser qu'ils peuuent auoir acquis ces sciences: ayant premieremēt esté meus par vn desir de connoistre les causes de certaines choses, sans penser alors à les faire: comme pour exemple, quelques vns curieux de sçauoir la cause du bon heur qu'ils voyoient en certaines personnes, & du malheur qui suiuoit les autres: comme en considerant de quel bien & de quel repos d'esprit iouïssoit celuy qui auoit de la temperance, l'heureux succez de la prosperité d'vn autre qui se laissoit conduire à la prudence, l'honneur & la gloire qu'on deferoit aux vaillants, & à ceux qui exerçoient la liberalité, & autres semblables biens, qui arriueroient aux vertueux: sont venus à resoudre de leurs obseruations: que la vertu estoit cause du bon heur, & le vice du malheur, & que par la vertu nous pouuons acquerir le souuerain bien & la plus parfaitte felicité, dont les hommes peuuent iouïr en ce monde. Et puis de toutes ces resolutions, ils ont faict vne science, enseignant le moyen de paruenir à cette felicité. De sorte que par ce progrés, la science actiue morale n'auroit pas pris sa naissance de la seule fin d'agir, qu'on s'est proposee: mais aussi du desir de connoistre la cause du bonheur & du malheur des autres. Donques quand il n'est pas question d'inuenter les sciences, mais estant trouuees de les distinguer, pour les enseigner sans cōfusion, & discourir de leur nature: ie concluds qu'il est meilleur & plus certain, d'assigner la diuision de la science contēplatiue & des habitudes actiues, selon celle de leurs sujects formels & egalez qui sont fixes & immobiles sans varier, ainsi que les puissances naturelles sont distinguees par les subiects.

Or à mon aduis, ce qui trompé tous ceux qui diuisent les sciences par la fin, c'est qu'ils les considerent comme au poinct de leur naissance & inuētion, encores qu'on ne le pense pas. Car alors on a seulement egard à la fin, qui est en l'intention de celuy qui la recherche, de laquelle depend la generation de la science, & l'inuention des principes, qui la doiuent constituer. Mais s'ils eussent estendu leur consideration plus auant, en prenant garde que ce qui a esté la fin en l'intention de celuy qui inuentoit la science, deuient apres qu'elle est inuentee & engendree, science habituelle & espece, ou ressemblāce du subiect de l'actuelle. Leur opinion eust esté conforme à la mienne: à sçauoir, que les sciences se doiuent diuiser par leurs subiects formels: car alors que quelqu'vn inuente vne science contemplatiue: comme pour exemple, la naturelle: si sa fin est la connoissance des choses naturelles: apres qu'il a trouué & acquis cette connoissance: la fin où il tendoit, est alors deuenuë science en luy: attendu que la science naturelle n'est autre chose, que la cōnois-

sance certaine des choses naturelles. Et aux sciences actiues, celuy qui inuente, comme pour exemple, la morale, il se propose premierement pour fin de sa recherche, la connoissance du moyen de moderer les passions : apres qu'il a decouuert que ce moyen sont les vertus, & qu'il en a profondement imprimé l'espece ou ressemblance en son entendemēt: cette espece ou image qui est celle du moyen inconnu, qu'il s'estoit proposé pour fin de connoistre, & ce qu'il recherchoit, est alors science en luy : à sçauoir la connoissance des vertus. Et si lors on vient à definir vne de ces sciences inuentees : comme pour exemple, que la Physique est la connoissance des choses naturelles: les choses naturelles n'entrent pas alors en la definition comme fin, ou partie de la fin du Physicien: mais comme subiect de la science. Semblablement en definissant la science morale, le moyen de moderer les passions qui entre en sa definition, duquel elle est connoissance, n'y est pas receu cōme sa fin, ny de celuy qui l'a inuentee: mais comme subiect de la science formee: ainsi que l'obiect entre en la definition des puissances cognoscitiues, de l'ame.

Que les sciences contemplatiues ne se diuisent point les vnes d'auec les autres, selon les diuerses abstractions de la matiere.

CHAPITRE IV.

S. Thom. in l. 1. Phy.

SAINCT Thomas a estimé qu'il falloit distinguer les sciēces contēplatiues les vnes d'auec les autres, selon que les choses qu'elles considerent, se rapportent diuersement à la matiere : disant que la Metaphysique considere celles qui ne dependēt de la matiere ny selō l'estre ny selon l'essence, ou pour ce qu'elles ne sont iamais en la matiere, cōme Dieu & les intelligences : ou pour ce qu'elles ne sont pas vniuersellemēt en la matiere, cōme la substance: que la Mathematique a pour subiect celles qui dependēt de la matiere sensible selon l'estre, mais non selon l'essence : & la Physique traicte de celles qui dependent de la matiere selō l'estre & selon l'essence. On assigne pour raison de cette distinction des sciēces contēplatiues, que toute science est en l'entendement, & que les choses sont intelligibles actuellemēt, selō qu'elles sont abstraictes en quelque sorte de la matiere. Mais ny cette distinctiō, ny la raison ne me contētent pas. Premieremēt, parce que la Metaphysique vniuerselle qui traicte de l'estāt, ne le considere point plus selō qu'il est abstraict de la matiere, qu'en la matiere : attēdu ou qu'elle n'a nō plus d'égard en cela à l'immaterialité qu'à la materialité: ou que si elle a egard à l'vne, elle a aussi égard à l'autre: car elle le considere cōme cōmun à toutes choses, tant materielles qu'immaterielles. Quāt à la Metaphysique particuliere ou Theologie naturelle, elle ne regarde point les intelligences cōme abstraictes de la matiere: attēdu qu'elles n'y sont iamais meslees: mais cōme substāces purement spirituelles en elles, & d'elles mesmes (car le terme immateriel ne signifie autre chose) Et pour le regard de la Physique, elle cōsidere les choses materielles puremēt, parce que c'est son subiect. La Mathematique ne s'enqueste point aussi si la quantité dont elle traicte est separee de la matiere ou nō: car elle n'en cherche que la mesure & le nōbre: & n'appartiēt point au Mathematicien selō qu'il est Mathematicien, d'en connoistre dauantage : & est certain que la vraye distinctiō d'entre la Physique & la Mathematique pour le regard de la quantité dont l'vne & l'autre traicte, ne consiste pas en ce que la Mathematique la considere separee de toute matiere particuliere seulement : & la Physique sans auoir egard à aucune matiere particuliere: mais c'est en ce que la Physique en traicte selon son essence, cōme d'vn accident des corps naturels, & la Mathematique selō ses dimensiōs, longueur, largeur, & profondeur, par lesquelles elle est mesurable: & vne telle quātité n'est qu'vne partie du suject de la Mathematique: car elle cōsidere aussi la quātité de duree & la discrete & les mesure & nombre. Il ne se peut dire aussi que le Metaphysiciē pour assigner les subiects à ces diuerses sciences, ait eu égard à leurs diuerses relatiōs à la matiere : mais seulement à la diuersité de la nature des subiects entre eux mesmes, pour en cōstituer diuerses sciēces: car cōme nous auons dit, les sciēces ne sont que les images grauees en nostre ame profondemēt, des choses qu'elles representēt. Or la diuersité de la nature de l'estant selon qu'il est estāt, se prēd de ce qu'il se trouue en toutes choses, ce que ne faict pas la substance ny l'accident : car la substāce n'est point en l'accident, ny l'accidēt en Dieu, qui est cause que l'estāt se peut cōsiderer sans auoir egard à la materialité, ny à l'immaterialité. La difference d'entre la substāce immaterielle & la materielle, se prēd de ce que celle-là est esprit, celle-cy corps : & la diuersité de l'vne & de l'autre d'auec la quantité, selon que la quantité est subiect de la Mathematique, consiste en ce que la quantité est mesurable & nombrable par soy, & les autres choses par elle seulement. Quant à la raison de la susdicte opinion,

opinion, elle est nulle aussi : parce que les choses ne sont point intelligibles, selõ qu'elles sont separees de la matiere : attẽdu qu'au cõtraire les materielles sont les premieres entenduës, & les immaterielles par leur moyẽ, cõme i'ay mõtré cela traictãt de l'ame raisõnable.

Que les sciences ne se diuisent point selon la diuerse maniere du moyen de leur demonstration.

CHAPITRE V.

Ἑτέρας δ' ἐπιστήμης ἐστὶν, ὅσων αἱ ἀρχαὶ μή τι ἐκ τῶν αὐτῶν, μήθ' ἕτεραι ἐκ τῶν ἑτέρων.

Arist. l. 1. poster. c. 28. t. 179. Diuersæ scientiæ sunt, quorum principia nec ex eisdem, nec altera ex alteris. &c.

ENCORES que les sciences soient diuerses, qui n'ont pas mesmes principes, comme dit Aristote, & qu'on connoisse leur diuersité selon le moyen de la demonstration : ce n'est pas neãtmoins ce qui leur dõne l'espece, ny ce qui les cõstitue diuerses : car la demonstration, ny son moyen, ne peuuent tenir lieu que de cause efficiente instrumentale, ou par decoulement, au respect de la science qui en prouient : comme l'on dit que des trois degrez essentiels de l'ame humaine, le vegetatif, le sensitif & le raisonnable, fluent les facultez de vegeter, de sentir, & de discourir. Or ainsi que la differẽce de ces facultez entre-elles, ne prouient pas de ce que leurs causes efficientes sont differentes : mais parce que la nature de chacune de ces facultez est differẽte de l'autre : tout de mesme les habitudes des sciences, lesquelles ont quelque correspondance aux facultez de l'ame, sont distinguees entre-elles, par les subiects qu'elles representent, en quoy consiste leur nature : comme les peintures le sont l'vne de l'autre, selon la diuersité des choses qu'elles representent : & non par la demonstration, ny par son moyen, qui se reduisent au genre de la cause efficiente de la science : soit par decoullement, ou comme instruments de l'entendement. Et partant combien que la diuersité des sciences puisse estre connue par celle de leurs principes & moyens, comme les facultez par leurs causes efficiẽtes, neãtmoins elles ne sont pas distinguees interieuremẽt par elles, nõ plus que les facultez de l'ame, ny celle des autres choses.

Que les sciences ne sont point distinguees entre-elles par les relations à leurs obiects.

CHAPITRE VI.

IL paroist clairement par ce que nous auons dit, que les sciences ne sont point distinguees aussi les vnes des autres, selon la diuersité des relations à leurs obiects : attendu que les sciences n'estãnt rien que les ressemblances des obiects, elles sont sciences premieres de nature, que ces relations soient, cõme le fondement est premier que ce qui est fondé dessus : & comme la peinture de quelque personne precede de nature, la ressemblance qu'elle a à cette personne qu'elle represente. De sorte que ces relatiõs s'ensuiuẽt de la sciẽce & non la science d'elles : à cause de quoy la science estant premiere qu'elles, elle n'est pas distinguee par les diuerses relations des subiects. Et ce qui pourroit tromper ceux qui en penseroient autrement, seroit le defaut de considerer, que les choses ne sont pas diuerses par la diuersité : mais plustost la diuersité resulte de ce que les choses sont diuerses, comme l'humanité resulte de l'homme : ou pour mieux dire, la chose diuerse & sa diuersité, ne sont distinguees que rationellement.

Difference de la demonstration & de la science.

CHAPITRE VII.

LA demonstration differe de la science & du sçauoir : premierement en ce que la science ou le sçauoir, c'est l'effect, & la fin de la demonstratiõ ; & la demonstration est l'instrument par lequel nous acquerons la science des choses : car la science est l'effect & la derniere fin de ceux qui demontrent. Secondement la science est vne chose plus connue que demontrer. Et en troisiéme lieu, sçauoir est plus general, puisque nous sçauons sans la demonstration : car il y a la science des principes de la connoissance, qui sont immediats ou indemonstrables, que nous appellons intelligence : comme il a esté declaré.

Quelle science est la plus certaine.

CHAPITRE VIII.

Ἐπίσταται μᾶλλον ὁ ἐκ τῶν ἀκριβεστέρων αἰτίων εἰδώς· ἐκ τῶν προτέρων γὰρ οἶδεν.

Ἀκριβεστέρα δ' ἐπιστήμη ἐπιστήμης, καὶ προτέρα, ἥ τε τοῦ ὅτι καὶ διότι ἡ αὐτή.

Καὶ ἡ μὴ καθ' ὑποκειμένου, τῆς καθ' ὑποκειμένου· οἷον, ἡ ἀριθμητικὴ τῆς ἁρμονικῆς· καὶ ἡ ἐξ ἐλαττόνων, τῆς ἐκ προσθέσεως· οἷον, γεωμετρίας ἀριθμητική. λέγω δὲ ἐκ προσθέσεως· οἷον μονὰς, οὐσία ἄθετος· στιγμὴ δὲ, οὐσία θετός· ταύτην ἐκ προσθέσεως.

Arist. l. 1. post. c. 9. t. 70. Magis scit qui ex superioribus causis nouit, ex prioribus enim nouit.

C. 27. t. 178. Est autem scientia exquisitior & prior quàm alia scientia: nempe ea quod sit & cur sit.

Et quæ non est de subiecto quam ea quæ est de subiecto vt Arithmetica, quàm musica, & quæ est ex paucioribus, quàm ea quæ ex adiectione: vt Arithmetica quàm Geometria. Dico autem ex adiectione, veluti vnitas est substantia absque situ, punctum verò est substantia non sine situ: hanc verò ex adiectione.

La certitude de la science se peut prendre de la part des principes de la demõstration, du moyẽ & du subiect. Pour le regard des principes, la science est la plus certaine, qui est plus des premiers principes: dont la raison est, que la certitude des principes, d'où prouient celle de la science, dépend des immediats ou premiers, qui sont au dessus d'eux: & la cõnoissance de ceux-cy, ne dépend que d'eux mesmes: & par consequẽt la certitude de la science qui procede d'eux, est tres-certaine. La science par la cause est plus certaine que celle par l'effect ou par vn signe. Quant au subiect de la science, celle qui est d'vne chose separee de la matiere, est plus certaine que celle d'vne conioincte à la matiere sensible: parce que son subiect est necessaire & immuable: de cette sorte les pures mathematiques sont plus certaines que les mixtes ou les moyennes: car tant plus qu'vne chose est materielle, elle est d'autant plus exposee aux accidents, lesquels empeschent qu'on en puisse auoir facilement la science. Celle aussi qui traitte d'vn subiect plus simple & de moins de choses, est plus certaine que celle qui est d'vn moins simple & de plus de choses: comme pour exemple, l'Arithmetique est premiere & plus certaine que la Geometrie: car l'Arithmetique considere l'vnité, qui est plus simple que le poinct: d'autant que l'vnité n'est qu'estant indiuisible, & le poinct y adiouste la situation, laquelle a vn ordre & respect au lieu: à cause de quoy il est subiect aux accidents qui arriuent au lieu de situation: ce qui n'est pas de l'vnité: non que selon soy le poinct soit en lieu, mais selon le corps où il se trouue, qui est terminé de lignes, de poincts & de superfices.

Que la Metaphysique vniuerselle traicte de l'estant rationel & de l'estant par accident, ce qui s'en peut traicter.

CHAPITRE IX.

Ἐπεὶ δὲ πολλαχῶς λέγεται τὸ ὂν, πρῶτον περὶ τοῦ κατὰ συμβεβηκὸς, λεκτέον ὅτι οὐδεμία περὶ αὐτὸ ἐστὶ θεωρία· σημεῖον δὲ, οὐδεμία γὰρ ἐπιστήμη ἐπιμελὲς περὶ αὐτοῦ.

Ὅτι δ' ἐπιστήμη οὐκ ἔστι τοῦ συμβεβηκότος, φανερόν· ἐπιστήμη μὲν γὰρ πᾶσα, ἢ τοῦ ἀεὶ, ἢ τοῦ ὡς ἐπὶ τὸ πολύ.

Arist. l. 6. metap. c. 2. t. 4. Cùm ens inquam multis modis dicatur, primum quidem de eo quod per accidens dicitur, id statuendum est, nullam de eo considerationem existere. Signum eius rei est, quod illud nulla scientiæ cura sit. &c.

T. 6. Quòd autem accidentis non sit scientia, perspicuum est. Omnis enim scientia aut in eo quod semper, aut in eo quod maiori ex parte, versatur.

Qvelques vns estiment que la Metaphysique vniuerselle ne traitte que de l'estant reel, & non du rationel: & que l'estãt par accident ne tombe point sous sa consideratiõ. Mais il me semble qu'on ne deuroit point douter qu'elle ne traicte de l'estãt rationel, & de celuy par accidẽt aussi: car puisque les Philosophes cõnoissent que l'estãt rationel est partie de l'estant, & que la Physique, la Mathematique, ny les sciẽces actiues ne traitẽt point de la nature des proprietez, ny des especes de l'estãt rationel: il reste par necessité que c'est à la metaphysique à en traicter, en tout & par tout: excepté de la partie qui cõcerne les termes, pour signifier les choses & en faire les oraisons: car elle les distribue à la Grãmaire, à la Logique & à la Rhetorique, pour s'y exercer, cõme autour de leur propre subiect. Il appartiẽt encores

encores à la mesme Metaphysique,& pour les mesmes raisons,de considerer ce qui se peut dire de l'estât par accident;car il est espece ou partie de l'estant,& n'est consideré generalement comme tel par aucune des autres sciences;mais il ne luy appartiēt pas de traitter des estants par accident,desquels il n'y a point de science:à sçauoir quand ces accidents ne sont point necessaires au subiect: (qui est ce qu'entend Aristote,quand il dit qu'il n'y a point de science des estants par accident)car ce seroit vne chose vaine & superflue, puis qu'on n'en peut auoir de certaine connoissance:mais bien de ceux qui ne sont pas tels,& ne tombent point sous les autres sciences:à sçauoir les relatifs,l'où,le quand, l'auoir, la situation, l'vniuersel,le particulier,le genre,l'espece,la difference,le propre,le cōmun,& semblables : car encores que la relation ou formel de tels estants ne soit pas distingué reellement de leur fondement:neantmoins puis qu'ils sont composez de materiel & formel,qui ne sont point puissance & acte,dont il se face vne vraye essence substātielle, ils sont estants par accident. Quant aux autres estants par accidēt,tels que sont les choses & leurs proprietez qui fluent de leur essence:cōme pour exemple, la rhubarbe,auec la vertu de purger la bille,& l'homme auec la capacité de rire:ceux la tombent chacun sous la science, qui traicte de leur subiect:car la consideration de l'Ange intellectuel appartient à la Metaphysique particuliere: celle de la rhubarbe purgatiue de la bille,à la science naturelle:& ainsi des autres.

Que la science actiue ne laisse pas d'estre encores que son subiect ne soit qu'en idee.

CHAPITRE X.

QVand le subiect de la science actiue n'auroit autre estre que d'estre connu,& qu'il n'y eust de luy qu'vne certaine espece ou image;neantmoins on en peut auoir la science: comme pour exemple, si quelqu'vn a en son ame l'image emprainte des vertus, qui sont le moyen de regler les passions : sans auoir la vertu , ny connoistre personne qui l'ait:cette image qu'il a des vertus representant le subiect de la science morale,est suffisante de luy faire auoir la science habituelle, par le moyen de laquelle il a l'actuelle, quand il veut: car cette image luy sert d'espece & de moyē,pour les contempler& considerer: tout ainsi que la peinture d'vn bastiment qui n'est encores qu'en la phantaisie, & en l'intention, le represente;& tout de mesme celle d'vne chimere qui ne sera iamais. C'est pourquoy ce que S. Thomas dit est fort veritable & à propos : à sçauoir que nous ne pouuons auoir la connoissance des choses naturelles,si elles ne sont premierement: parce qu'elles sont causes de nostre science,& qu'elle leur est posterieure: attendu que nostre entendement ne les comprēd que par leur ressemblance , & que la ressemblance de la chose est posterieure à la chose: & qu'à fin qu'elle soit effect,il faut que la chose dont elle part la precedde : car toute cause est selon son estre,premiere que son effect. De quoy il s'ensuit que ces choses estant destruictes,la science en est destruitte: parce que la science est des choses vrayes : & la ressemblance est ditte vraye, quand elle represente vrayement la chose dont elle est ressemblance,tant pour le regard de l'existance, que pour leur essence. Mais il n'est pas ainsi des choses artificielles: car de leur destruction la science qu'on a d'elles,n'est pas destruitte:par ce que l'espece de la chose artificielle qui est en l'ame,est cause exemplaire de la chose artificielle,qui est hors de l'ame:en sorte que la science de l'artisan, est cause des choses artificielles,sans que la chose artificielle soit en effect: parce que la cause estant connue , l'effect en est connu:& ainsi de toute science actiue.

Que les habitudes actiues , ne laissent pas d'estre science encores qu'elles soient instruments.

CHAPITRE XI.

QVelques vns considerant que l'instrument est vne chose ordonnee à vn autre comme à sa fin, & n'est vtile que pour y paruenir, ne pouuant seruir à aucun autre vsage: ont estimé que les sciences actiues sont de cette condition: d'autant qu'elles ne sont pas pour la simple cōnoissance de leur subiect,mais encores pour le faire:au moyē de quoy elles tiennent lieu d'instrumēt pour ce regard. Ils veulēt inferer qu'elles ne sont pas sciences:ains seulement instruments. Mais il ne s'ensuit pas:car les habitudes cognoscitiues des choses actiues ne laissent pas d'estre sciences , puis qu'elles sont claires , certaines & euidentes connoissances , acquises & profondement enracinees en l'entendement , & des

choses necessaires, par des moyens necessaires & vniuersels, sans aucun doubte de leur verité, qui est la condition de la science. Car les sciences habituelles contemplatiues mesmes sont bien instruments des actuelles, si on veut appeller leur office de faciliter & addresser les operations de l'entendement, instrument.

Solution de quelque doubte touchant les sciences actiues.

CHAPITRE XII.

IL semble qu'on pourra maintenant soudre quelques doutes qui naissent des paroles
Pag. 783. d'Aristote, que nous auons par-cy deuant citees. Il diuise les sciences en contemplatiues
& actiues. Les actiues reelles en pratiques & factiues, & dit que les practiques sont celles
Pag. 786. dont les actions sont immanentes en l'agent: les factiues, celles qui passent au subiect de la chose qui se faict: & que l'habitude factiue est l'art. Or de cela naist vn doubte: à sçauoir, que les habitudes sont vrayement sciences pratiques, & qu'elles sont arts. Car si nous prenons pour arts toutes les habitudes, dont l'œuure passe dehors au subiect, au tour duquel elles s'exercent: il semble qu'il n'y auroit qu'vne partie de l'Ethique, qui soit science: car l'œuure de la liberalité, de la iustice & quelques autres vertus, passe au dehors du vertueux: & quant à l'Oeconomique & Politique elles ne seront point science du tout: attendu que l'œuure de l'Oeconomique passe en la famille: & celuy de la Politique en la republique: & semblablement l'œuure de la medecine passe au malade, auquel la santé s'introduict. A cela ie ne voy point d'autre response, sinon qu'on vueille dire que l'habitude seule qui introduict immediatement par elle mesme la forme au subiect, est l'art: & celle la pratique selon l'ordonnance de laquelle les autres introduisent la forme au subiect, entant qu'en eux est. Car par ce moyen l'Oeconomique & la Politique, & la Medecine, (pour le moins ce qui est separé de la Chirurgie & Apoticairerie,) seront sciences pratiques: d'autant qu'elles n'introduisent pas immediatement la forme en la famille, en la republique, ny au corps humain; mais elle y est introduicte selon leur ordonnance & conduitte. Suiuant cette distinction des sciences pratiques & factiues, les actiues qu'on nomme architectones, c'est à dire qui ont la superintendance sur d'autres qui sont sous elles: comme pour exemple, la Medecine, sur la Chirurgie & Apoticairerie: l'Architecture qui commande aux Maçons & Charpentiers pour le regard de la forme que chacun d'eux doit donner à son ouurage, & en general à tout l'edifice: l'art militatre du chef d'armee, qui ordonne aux Capitaines & officiers, ce qu'il faut pour la conduire, conseruer, & faire combattre pour la victoire: se trouueroient plustost sciences pratiques qu'arts simplement.

Τοῦ δ' ἐνδεχομένου ἄλλως ἔχειν, ἔστι τι καὶ ποιητὸν καὶ πρακτόν.

Οὔτε γὰρ τῶν ἐξ ἀνάγκης ὄντων ἢ γινομένων, ἡ τέχνη ἐστίν· οὔτε τῶν κατὰ φύσιν· ἐν αὐτοῖς γὰρ ἔχουσι ταῦτα τὴν ἀρχήν.

Οὐκ ἂν εἴη ἡ φρόνησις ἐπιστήμη, οὐδὲ τέχνη· ἐπιστήμη μὲν, ὅτι ἐνδέχεται τὸ πρακτὸν ἄλλως ἔχειν.

Arist. l.6. Eth. c.4. Eorum autem quæ aliter sese habere possunt, est & aliquid quod sub effectionem, et aliquid quod sub actionem cadit.

Nam neque eorum quæ necessario sunt vel fiunt, est ars, neque eorum quæ sunt secundùm naturam. Hæc enim in se ipsis habent principium ipsum.

C.5. Ipsa prudentia profecto neque scientia neque ars esse potest: scientia quidem, quia quod sub actionẽ cadit, aliter se habere potest.

Ce qu'Aristote dit aussi que le subiect des sciences contemplatiues est necessaire, & celuy des actiues contingent: c'est à dire qui peut estre autrement, sembleroit contreuenir à ce qu'il a dit ailleurs en general; que la science est des choses necessaires: si nous n'admettons que le subiect des sciences actiues estre contingent, ce doit entendre, non du subiect qui les distingue des autres sciences: mais de la forme seulement, qu'on doit introduire en ce subiect. Car il est en la volonté de l'homme de faire vne chose artificielle, ou de ne la faire pas; & tout de mesme de regler ses passions & actions: comme aussi de trauailler au reglement de la republique, ou de ne le faire pas. Ce qui n'est pas ainsi du subiect que la science actiue considere, qui la distingue des autres: car ce subiect est necessaire & inuariable, aussi bien que celuy de la contemplatiue: attendu que quand toutes les vertus morales periroient, toutes les republiques, & toutes les choses artificielles: la maniere de regler les mœurs, dresser les republiques, & les gouuerner, qui est le subiect dont ces sciences sont distinguees,

gues, se peut conseruer en l'entendement de celuy qui l'auroit, c'est à dire les especes ou ressemblances de la vertu & gouuernement, selon lesquels ont peut regler les meurs, & dresser & gouuerner les familles & republiques.

Nous pouuons dire aussi que le subiect auquel la science actiue introduict la forme est aussi necessaire que celuy de la Physique, & qu'il luy correspond, parce que les actions & passions humaines ne manquent non plus de naistre en la presence de l'obiect quand toutes choses requises à agir se rencontrent, que le chauffement par le feu, & le refroidissement par l'eau; quand il n'y a point d'empeschement en leurs operations; & tout de mesme le subiect des choses artificielles : à sçauoir le bois, les pierres, les metaux & en general, & en particulier est aussi necessairement qu'iceluy de la Physique. Et partant en quelque sorte qu'on prenne le subiect des sciences reelles actiues : à sçauoir l'homme selon que ses actions & passions peuuent estre conduittes & reglees selon la droicte raison, & luy estre guari des maladies qui luy suruiennent; ou la maniere de conduire & regler ses actions & passions selon la droitte raison: & de guarir ses maladies, qui n'est qu'vne mesme chose: il ne se trouue rien de contingent en cela, que la forme à introduire: à sçauoir le reglement, & la santé: car le subiect est necessaire au reste, au moyen de quoy, les habitudes actiues sont necessaires, pour ce regard aussi bien que les contemplatiues, & consequemment elles sont sciences.

Diuision de la science en subalternante & subalterne.

CHAPITRE XIII.

LA science est diuisee en subalternante & subalterne. La science subalternante est celle de laquelle vne autre dépend qui luy est inferieure: & la science subalterne est celle qui dépend d'vne autre science, à laquelle elle est soubmise, comme inferieure : à sçauoir pour le regard de la fin, ou pour le regard du subiect, ou pour le regard du subiect & des principes de la demonstration tout ensemble.

De la subalternation propre & impropre.

CHAPITRE XIV.

Ἡ δ' ὀπτική, μαθηματικὴν μὲν γραμμήν, ἀλλ' οὐχ ᾗ μαθηματική, ἀλλ' ᾗ φυσική.

Φυσικοῦ δὲ περὶ ὑγιείας καὶ νόσου τὰς πρώτας ἰδεῖν ἀρχάς. &c.

Τῶν δὲ περὶ φύσεως οἱ πλεῖστοι, καὶ τῶν ἰατρῶν οἱ φιλοσοφωτέρως τὴν τέχνην μετιόντες, οἱ μὲν τελευτῶσιν εἰς τὰ περὶ ἰατρικῆς, οἱ δ' ἐκ τῶν περὶ φύσεως ἄρχονται περὶ ἰατρικῆς.

Arist. l. 2. phys. c. 2. t. 20. Perspectiua autem Mathematicam quidem lineam considerat, non tamen quà est mathematica, sed quà est naturalis.

De sensu & sensili. c. 1. Naturalis autem de sanitate & infirmitate prima cognoscere principia. &c.

Naturalium plurimi & medicorum qui magis Philosophia artem prosequuntur, illi quidem finiunt ad ea quæ de medicina, hi verò ex jis quæ sunt de natura incipiunt ea quæ sunt de medicina.

DEs sciences subalternes, les vnes sont proprement subalternes & les autres improprement. Celle-là est proprement subalterne qui dépend pour le regard de son subiect d'vne superieure, & le prend d'elle, en y adioustãt quelques conditions accidentelles & estranges qui le restraignent; & qui reçoit de la mesme science les principes dont elle demonstre & faict ses preuues. De cette sorte la perspectiue est subalterne à la Geometrie: car elle prend la ligne d'elle & la considere, y adioustant le visuel: en sorte que la ligne visuelle est son subiect: & la musique est subalterne à l'Arithmetique: d'autant qu'elle prend d'elle le nombre, & luy adiouste le sonoreux: car le subiect dont elle traicte, c'est le nombre sonoreux. La medecine est subalterne à la Physique, adioustant au corps humain le guarissable: car elle considere selon qu'il est soubmis à la santé & à la maladie, & peut estre guary: & reçoiuent chacune les principes de demonstratiõ, de ces sciences dont elles prennent leurs subiects. Les sciences impropremẽt subalternes sont celles qui ne dépendẽt des superieures, que pour le regard du subiect: comme sont toutes les sciẽces au respect de la Metaphysique vniuerselle: attẽdu que le subiect de chacune d'elles est partie de l'estant, que la Metaphysique cõsidere: car la Physique traicte de l'estãt materiel, la Mathematique de la quantité & ainsi des autres. De cette sorte la science du ciel est subalterne

à la Physique : car elle considere le ciel qui est substance materielle. On pourroit dire aussi que les sciences pratiques & les arts, seroient subalternes de cette sorte, à la science naturelle : car les morales prennent d'elle les actions & passions humaines, pour les regler: & les arts la matiere de laquelle se font les ouurages. Les sciences qui dépendent d'vne superieure subalternãte pour le regard de la fin, sont comme l'art de dresser les cheuaux, la militaire, l'oratoire & semblable, au respect de la politique : à la fin de laquelle leurs fins sont ordonnees. Et comme la morale au respect de la sapience parfaitte: à cause qu'elle en prend la fin de l'homme, qu'elle considere pour y paruenir. Or parce que toute science doit estre certaine de ce qu'elle enseigne: & qu'elle ne peut obtenir cela que par la certitude qu'elle a de ses principes : les sciences subalternes ne sont pas vrayement sciences, si on les prend separees d'auec les subalternantes, dont elles reçoiuent leurs principes.

Des sciences subalternes du tout, & en partie.

CHAPITRE XV.

Ἔχει δὲ καὶ πρὸς τὴν ὀπτικήν, ὡς αὕτη πρὸς τὴν γεωμετρίαν, ἄλλη πρὸς ταύτην· οἷον, τὸ περὶ τῆς ἴριδος· τὸ μὲν γὰρ ὅτι, φυσικοῦ εἰδέναι· τὸ δὲ διότι, ὀπτικοῦ, ἢ ἁπλῶς, ἢ κατὰ τὸ μάθημα.

Arist. l. 1. poster. c. 13. t. 102. Ut autem optice ad Geometriam, sic ad opticem effecta est alia scientia, veluti quod tractat de iride : scire enim quod sit, proprium est physici; cur sit, optici, aut simpliciter aut ratione scientiæ Mathematicæ.

VNe science est subalterne à l'autre, du tout ou selon vne partie. Celle la est subalterne du tout, quand son subiect égalé dépend du tout de celuy de la subalternante, n'en differant que d'vne difference accidentelle & estrange, qu'elle y adiouste. En cette sorte la perspectiue est subalterne à la Geometrie, & la Musique à l'Arithmetique. Les sciẽces sont subalternes à vne autre science selon vne partie, ou quand leur subiect n'y est pas soubmis du tout : comme pour exemple, la science naturelle n'est subalterne à la perspectiue, qu'à cause de l'arc en ciel: ou quand elle en emprunte quelque principe: cõme la Geometrie au respect de cettuy-cy: De tout poinct tirer vne ligne en tout poinct, qui se demonstre en la Physique, au moyen dequoy vne science subalterne peut estre subalternante, au respect d'vne autre : car la perspectiue qui est subalterne de la Geometrie, est subalternante de la Physique, pour le regard de l'arc en ciel.

Πολλαὶ δὲ καὶ τῶν μὴ ὑπ' ἀλλήλας ἐπιστημῶν ἔχουσιν οὕτως· οἷον ἰατρικὴ πρὸς γεωμετρίαν· ὅτι μὲν γὰρ τὰ ἕλκη τὰ περιφερῆ βραδύτερον ὑγιάζεται, τοῦ ἰατροῦ εἰδέναι· διότι, δὲ τοῦ γεωμέτρου.

Arist. l. 1. post. c. 13. t. 102. Ex iis quoque sciẽtiis quarum vna non collocatur sub altera, multæ sic se habẽt, veluti medicina ad Geometriã: scire enim quod vulnera orbicularia tardius sanantur, medici: cur verò, Geometræ.

Il a des sciences qui ne sont point subalternes, ny selon le tout, ny selon vne partie d'aucune de ces sortes; ains seulement à cause de quelque conclusion, en quoy elles conuiennent; de laquelle l'vne dit la raison ou cause, & l'autre l'effect : cõme pour exemple, la Chirurgie est subalterne à la Geometrie, pour le regard de cette conclusiõ; Toute playe circulaire est plus longue à guarir que l'angulaire, dont le Chirurgien ne sçait pas la cause. Car entant que Chirurgien, il n'en a que l'experience: & le Geometre en sçait la cause: à sçauoir, que la figure circulaire est la plus grande de toutes, & n'a point d'angles: car quand la figure est moindre, ou qu'il y a quelque angle, ses parties sont plus prochaines: & partant elles sont plustost reprises: là où la playe circulaire ne se guarit que peu à peu tout à l'entour.

De la dependance & connexion des sciences entre-elles.

CHAPITRE XVI.

MAINTENANT que nous auons traicté de toutes les sciences contemplatiues, il est ayse à iuger qu'elles ont toutes vne certaine connexion entre-elles, & qu'elles dépendent les vnes des autres en quelque maniere: à cause dequoy il est difficile & comme impossible, de sçauoir aucune science parfaittement : sans auoir la connoissance des

autres:

autres: parce qu'elles ressemblent aux elements des choses naturelles, lesquels ne se trouuent iamais en la nature, separez du tout les vns d'auec les autres: car ainsi que la terre en contient des vns & des autres en ses entrailles, que l'eau est meslee de terre & d'air, & l'air des exhalations & vapeurs terrestres & aquatiques: de mesme la Logique, la Physique, & la Metaphysique sont sciences tellement enchainees & liees d'vne mutuelle dependance entre elles, que la Logique n'a point d'vsage sans la matiere des deux autres. Semblablement la Physique ne peut estre bien & parfaictement entenduë, sans la Metaphysique & sans la Logique: ny la Metaphysique mesme qui commande & est superieure à toutes les autres sciences, ne peut donner de vraye & certaine connoissance de ce qu'elle traicte, si elle ne la confirme ou l'asseure pour le moins par les preuues & resolutions de la Logique. Car d'où prendra le Logicien la matiere de ses arguments s'il ne la tire des sciences? Il n'y a point d'inuention qui puisse monstrer à la Physique les causes de ses corps mobiles, & ce qui est le premier efficiẽt, dont elles dépendent toutes, si elle se contient dans ses bornes & limites, sans donner iusqu'à la Metaphysique pour les apprendre: & puis d'où luy viẽdra la certitude de ce qu'elle aura cõnu, si la Logique ne luy asseure par ses discours? La Metaphysique monte à ses considerations par les degrez des choses naturelles, & n'y a aucune lumiere qui luy puisse esclairer pour viser à la verité, ny aucun tesmoignage d'y auoir frappé, comme au but où elle tendoit: si la Logique ne luy fournit de l'vn & de l'autre. Car ainsi que la science des choses par les effets, n'est pas si parfaitte science, que celle de ce qui a esté demonstré par les causes: semblablemẽt les choses de la Metaphysique & de la Physique, ne sont pas bien ny certainement sceuës, tant qu'elles ayent esté confirmees par la demonstratiõ, qui appartient à la Logique. Laquelle de son costé par vn certain commerce & essentielle conuenance auec les autres sciences ne peut sortir en vsage sans leur matiere. Cet enchainement de sciences ne s'arreste pas à la Logique, à la Physique, & à la Metaphysique seulement: car la liaison passe aussi aux Morales & à la Rhetorique: bien que le lien ne soit pas si estroit, ny leur connoissance si necessaire pour l'intelligence des trois premieres: mais la science de l'ame est en partie necessaire pour bien entẽdre les Morales & la Rhetorique. Et faut par necessité emprunter de la Metaphysique la cõnoissance de nostre souuerain bien & de nostre derniere fin, tant pour nous y dresser en particulier que les familles & les prouinces. Personne ne doute que l'œconomique n'ait besoin de la Physique, puis qu'elle recherche ses principales richesses & ses moyẽs de la nature: & que la Politique qui donne la loy aux sciences, pour le regard de les admettre ou receuoir, & en quelle sorte on en doit vser; n'en doiue auoir la connoissance, pour en iuger. Toutes les Morales ensemble ne se peuuent asseurer de leur verité & bonne procedure en general, sans la Logique qui la leur monstre, & les confirme. De sorte que toutes les sciences sont enchainees en quelqe maniere ensemble, & dépendent les vnes des autres. Et partant il ne faut pas s'attendre de sçauoir bien parfaittement vne des parties de la Philosophie, sans auoir beaucoup de connoissance des autres.

De la conuenance entre doctrine & discipline, & de leur difference.

CHAPITRE XVII.

VNE mesme science est appellee doctine ou discipline, mais pour diuers respects. Car consideree de la part du maistre enseignant le disciple, elle est ditte doctrine, qui est l'acte de l'enseignãt: & cõme le disciple la reçoit de celuy qui l'enseigne, elle s'appelle discipline: de sorte que la discipline & la doctrine se r'apportẽt entre elles en quelque sorte, cõme l'eschauffemẽt actif procedant du feu & le passif en l'eau qui le reçoit, & ne sont qu'vne mesme chose reellemẽt, mais distinguees rationnellemẽt ou de consideration. Quant à la connoissance que nous auons de nostre propre inuention, ce n'est ny doctrine ny discipline: car elle ne s'acquiert pas par l'enseignement de quelqu'vn, mais par nostre estude, par la recherce des sens & par la vertu de l'entendement. Et toutesfois la science inuentee & la science acquise par leçon ne different point entre elles, si ce n'est de la maniere de rechercher ou de l'acquerir. Car la science du premier inuenteur de la medecine est mesme d'espece, que celle que nous auons apprise d'vn precepteur, ou par la lecture: puis qu'elle est d'vne mesme chose, & par vn mesme moyen: ainsi que c'est vn mesme chemin lequel deux font, l'vn ne le sçachant pas; mais ayant vne guide auec luy, & l'autre sans guide.

combien qu'il ignore le chemin, & comme cettuy-cy a plus de difficulté, pource que son esprit trauaille à parfaire son chemin sans faillir. Semblablement l'inuention est vne chose tres-difficile & exposee à plusieurs erreurs, & particulierement és choses contemplatiues à la connoissance desquelles il est quasi impossible qu'vn seul homme sans auoir recours à la doctrine paruienne par sa propre inuention, ou pour le moins cela est fort rare: parce que la science ne commance que par l'experience qui ne peut faire qu'en vn long temps, & nostre vie est trop courte, comme Theophraste le disciple d'Aristote s'en plaignoit: de sorte que cela est seulement concedé aux esprits fort esleuez : à cause dequoy Aristote appelle les premiers inuenteurs de la science, diuins. Quant à la science actiue l'inuention en est bien plus aysee, parce que nous experimentons & esprouuons nous mesmes quasi toutes les choses dont elle traicte.

De l'vsage & abus des noms de science & art.

CHAPITRE XVIII.

Τῶν ἐπιστημῶν αἱ μὲν θεωρητικαὶ, αἱ δὲ πρακτικαί.

Τό γε εἰδέναι καὶ τὸ ἐπαΐειν τῇ τέχνῃ τῆς ἐμπειρίας ὑπάρχειν οἰόμεθα μᾶλλον.

Arist. l.8. top. c.1. Scientiarum alias contemplatiuas, alias actiuas.

L.1. metap. c.1. Scientiam atque intelligentiam in arte magis, quàm in experientia inesse existimamus.

QVELQVES vns ont voulu dire que la Morale, l'œconomie, la Polytique & la Logique ne sont pas sciences, ains arts seulement : parce que leur subiect est cõtingent & non necessaire, comme celuy des sciences contemplatiues. Mais encore que le nom de science appartienne proprement & principalement aux contemplatiues, il ne laisse pas de conuenir aux actiues, car puis que toutes les conditions requises à la science se trouuẽt en elles, telles que nous les auons posees en sa definition, elles portent iustemẽt le nom de science: & disputer là dessus, c'est s'attacher non à la chose, mais au nom seulement, à la signification duquel l'vsage & la coustume donnent la loy. Quant aux habitudes factiues que nous appellons arts, combien que le nom de science simplement ne leur conuienne pas non plus que celuy d'art simplement aux contemplatiues : toutesfois par vn mauuais vsage qui a pris pied, on donne quelques fois le nom de science aux arts, & celuy d'art aux sciences contemplatiues, mais c'est impropremẽt d'vne part & d'autre : quant au nom de sciẽce actiue aux arts, ou celuy d'art aux sciẽces actiues, on les peut attribuer de l'vn à l'autre moins improprement à cause de leur conuenance, comme il semble qu'Aristote en a vsé, disant qu'il y a plus de sciẽce en l'art qu'en l'experience. Mais quand on employe le nõ de science pour ce qui cõcerne les choses artificielles, c'est l'abbaisser de sa dignité, & alors qu'on attribue le tiltre d'art à la connoissance des choses, qui ne tombent que soubs la cõtemplation, c'est l'employer à vn plus excellẽt office que sa nature ne porte : il est vray que pourueu qu'il conste de la chose, c'est le principal n'important pas du nom, puis qu'il ne sert qu'à la signifier. Voyla ce que i'ay à dire pour ceste heure de la science & de l'art : car encore qu'il y ait plusieurs questions appartenantes à ce subiect : neantmoins parce qu'elles seront mieux & plus facilement comprises, apres que nous aurons enseigné les choses qui tombent soubs leur connoissance; ie remets à la fin de cet œuure à en traicter.

Comparaison des sciences contemplatiues entre elles.

CHAPITRE XIX.

NOvs auons dit en traictant de la demonstration, que chaque science particuliere supposoit ses principes & son subiect: & partant il faut qu'elles le reçoiuent d'vne autre qui leur soit superieure : & celle-là est la sapience parfaitte qui départ à toutes les autres leurs principes, & les prouue: car nulle science ne rend raison de ses principes; ce qui faut
Pag. 86. entendre des principes de la demonstration par la cause, ce dit Aristote. Et si ces principes ne sont point dignitez ou notions communes, elle les demonstre ostensiuement ; mais si ce sont maximes & dignitez, elle se sert du syllogisme reprehensif, pour conduire à l'impossible & à quelque absurdité, celuy qui les nie: pourueu qu'il énonce quelque chose: car s'il

s'il ne dit rien, c'est vne moquerie comme tient Aristote, de rechercher de la raison en celuy qui n'en a point, & est semblable à vne plante. Que s'il parle & concede : comme pour exemple, que deux contraires ne peuuent estre ensemble en vn mesme subiect, ce qu'il accordera plus facilement : à cause que les contraires qui tombent soubs les sens, luy sont plus connus que les contradictoires, lesquels ne sont pas compris : on luy pourra mettre en auant, qu'à plus forte raison il y a d'auantage de repugnance d'auoir deux opinions diuerses en l'entendemẽt d'vne mesme chose : & ainsi par des concessions semblables qu'on tirera de luy, procedant tousiours par ce principe, Qu'vne chose peut estre & n'estre pas tout ensemble; qui est le principe le plus impossible de tous les impossibles : on le conuaincra en le conduisant par ce moyen à l'impossible.

Auicenne dit qu'ainsi qu'il appartient à celuy qui a le souuerain commandement, de constituer, & establir les loix, selon lesquelles ceux qui gouuernent soubs luy, se doiuent conduire; de mesme c'est au Metaphysicien à asseurer les premiers principes dont les sciences ont à descendre & à les leur départir. Mais puis que l'habitude qui fait le département des sciences doit considerer les subiects de toutes les sciences particulieres, enseigner ce que c'est, les leur distribuer, & descendre en elles toutes, les fortifiant par le moyen des deux principes premierement premiers qui entrent en vertu dedans toutes les demonstrations : attendu qu'elles se resoluent en eux : il faut qu'elle comprenne l'intelligence & les sciences contemplatiues & actiues, à laquelle ie ne trouue point d'autre nom que celuy de sapience parfaitte, car la sapience simplement ne comprend pas les sciences actiues proprement.

Οὗ δ' ἕνεκα νῦν ποιούμεθα τὸν λόγον, τοῦτ' ἐστίν, ὅτι τὴν ὀνομαζομένην σοφίαν περὶ τὰ πρῶτα αἴτια, καὶ τὰς ἀρχὰς ὑπολαμβάνουσι πάντες.

Ἀρχικωτάτη δὲ τῶν ἐπιστημῶν καὶ μᾶλλον ἀρχικὴ τῆς ὑπηρετούσης, ἡ γνωρίζουσα τίνος ἕνεκέν ἐστι πρακτέον ἕκαστον· τοῦτο δ' ἐστὶ τὸ ἀγαθὸν ἑκάστου· ὅλως δὲ τὸ ἄριστον ἐν τῇ φύσει πάσῃ.

Arist. l. 1. metap. c. 1. Id autem cuius causa nunc sermonem instituimus, illud est, eam quæ sapientia nominatur, circa primas causas & principia omnium sententiâ versari.

C. 2. Ea verò sciẽtia maximè princeps, est ministrãtique preponitur, quæ nouit cuius causa quidque agẽdum sit: hoc autem est cuiusque rei bonum, & omninò quod in omni natura est optimum.

Or les sciẽces ayãt ainsi esté départies par la sapiẽce parfaite, nous pouuõs dire qu'entre les sciẽces contẽplatiues la Metaphysique vniuerselle est la plus excellẽte de toutes, parce qu'elles en prẽnent leurs principes, & leur defence cõtre ceux qui les nient, au moyen de quoy elle leur tient lieu de fin: & par consequent est plus excellẽte qu'elles qui luy sont ordonnees pour ce regard. Et parce aussi qu'elles en reçoiuent leur vertu & certitude, elle est enuers les autres sciences, comme la teste de l'animal, au regard de ses autres membres, entre lesquels elle tient le plus honorable lieu : à cause qu'ils prennent tous la vertu d'elle & la supposent, de telle sorte que si elle est ostee, ils demeurent otieux & inutils. Quant à la Metaphysique particuliere, elle est plus excellente que les autres sciences : parce qu'elle est ordonnee à la connoissance de Dieu & des intelligences, dont elle traicte; (qui est le plus noble de tous les subiects,) à cause de quoy Aristote l'appelle Deesse des sciences & possessiõ diuine. Doncques la Metaphysique est excellẽte par dessus toutes les autres sciẽces cõtemplatiues. Apres la Metaphysique, la science de l'ame tient le premier rang: parce que son obiect est le plus noble de toutes les choses inferieures, & à cause qu'elle est trescertaine & facile : ce qui procede de ce que nous en ressentons les effets en nous mesmes qui nous la font plus aisement connoistre.

Les Mathematiques pures, à sçauoir la Geometrie & l'Arithmetique, sont les moindres de toutes les contẽplatiues & actiues reelles, pour le regard de la noblesse de leur subiect, attendu que le subiect de la Geometrie est la quantité continue, qui n'est qu'vn simple accident de la matiere; duquel encore la Geometrie ne considere pas la nature, ains seulement l'estendue en toutes dimensions du corps, & la duree de leurs mouuements. Le subiect de l'Arithmetique, c'est la quantité discrete, à sçauoir le nombre, qui est estant rationel. Quant aux Mathematiques mixtes, comme l'Astrologie & autres, ce qu'elles ont de plus noble en leur subiect que les pures, cela appartient à la Physique, dont elles l'empruntent. Mais en recompense la Mathematique marche deuant toutes les autres sciences, quant à la facilité de la connoissance & de la demonstration pour nostre regard, dont naist la certitude que nous en auons, par le moyen des figures sensibles dont ses demonstratiõs

sont aysees, comme cela a esté deduit plus amplement en la Logique. Ceste science est estimee moyenne entre la Physique & la Metaphysique : parce qu'elle n'est pas attachee à la matiere comme celle-là, ny ne donne pas iusques aux substances immaterielles, comme celle-cy : mais à la quantité intelligible, qui est moyenne en certaine maniere, entre les choses corporelles & les spirituelles.

Comparaison de l'art auec l'experience, & de l'artisan auec l'expert.

CHAPITRE XX.

Μέγιστον γὰρ ἴσως ἀρχὴ παντός, ὥσπερ λέγεται· διὸ καὶ χαλεπώτατον· ὅσῳ γὰρ κράτιστον τῇ δυνάμει, χαλεπώτατόν ἐστιν ὀφθῆναι· ταύτης δὲ εὑρημένης ῥᾷον τὸ προσθεῖναι καὶ συναύξειν τὸ λοιπόν ἐστιν, ὅπερ καὶ περὶ τοὺς πολιτικοὺς λόγους συμβέβηκε· σχεδὸν δὲ καὶ περὶ τὰς ἄλλας ἁπάσας τέχνας· οἱ μὲν γὰρ τὰς ἄλλας ἀρχὰς εὑρόντες, παντελῶς ἐπὶ μικρόν τι προήγαγον· οἱ δὲ νῦν εὐδοκιμοῦντες, παραλαβόντες παρὰ πολλῶν, οἷον ἐκ διαδοχῆς, τῶν κατὰ μέρος προαγαγόντων, οὕτως ηὐξήκασι· Τισίας μὲν μετὰ τοὺς πρώτους, Θρασύμαχος δὲ Τισίαν, Θεόδωρος δὲ μετὰ τοῦτον καὶ πολλοὶ πολλὰ συνενηνόχασι μέρη· διόπερ οὐδὲν θαυμαστόν, ἔχειν τι πλῆθος τὴν τέχνην.

Arist. l. 2. Elench. c. 9. Nam principium fortasse est maxima totius pars, vt dicit solet : ideoque est difficilimum : cùm enim quò potentiore est facultate, eò minore sit magnitudine, difficilimũ est visu : hoc autem reperto, facilius est adiungere & conferre quod reliquum est, quod quidem & in Politicis orationibus accidit, & fere in omnibus alijs artibus, etenim qui principia inuenerunt parum admodum sunt progressi : qui verò nunc sunt celebres, accepta quasi per successionem à multis per partes promouentibus, sic auxêre. Tisias quidẽ post primos auctores, Thrasimachus verò post Tisiam, Theodorus autem post hunc, ac multi alij multas partes contulerunt. Quocirca non est mirum artem illam continere multitudinem quandam praeceptorum.

Ἡ μὲν ἐμπειρία τῶν καθ᾽ ἕκαστά ἐστι γνῶσις, ἡ δὲ τέχνη τῶν καθόλου· αἱ δὲ πράξεις καὶ αἱ γενέσεις πᾶσαι, περὶ τὸ καθ᾽ ἕκαστόν εἰσιν.

L. 1. metap. c. 1. Experientia est rerum singularium cognitio, ars vniuersalium : actiones verò generationesque omnes in singularibus versantur.

Ἀλλ᾽ ὅμως τό γε εἰδέναι καὶ τὸ ἐπαΐειν, τῇ τέχνῃ τῆς ἐμπειρίας ὑπάρχειν οἰόμεθα μᾶλλον, καὶ σοφωτέρους τοὺς τεχνίτας τῶν ἐμπείρων ὑπολαμβάνομεν, ὡς κατὰ τὸ εἰδέναι μᾶλλον ἀκολουθοῦσαν τὴν σοφίαν πᾶσι· τοῦτο δέ, ὅτι οἱ μὲν τὴν αἰτίαν ἴσασιν, οἱ δ᾽ οὔ· οἱ μὲν γὰρ ἔμπειροι, τὸ ὅτι μὲν ἴσασι, διότι δ᾽ οὐκ ἴσασιν· οἱ δὲ τὸ διότι, καὶ τὴν αἰτίαν γνωρίζουσι· διὸ καὶ τοὺς ἀρχιτέκτονας περὶ ἕκαστον τιμιωτέρους, καὶ μᾶλλον εἰδέναι νομίζομεν τῶν χειροτεχνῶν, καὶ σοφωτέρους, ὅτι τὰς αἰτίας τῶν ποιουμένων ἴσασιν· οἱ δ᾽ ὥσπερ καὶ τῶν ἀψύχων ἔνια, ποιεῖ μέν, οὐκ εἰδότα δὲ ποιεῖ, οἷον καίει τὸ πῦρ.

Sed tamen scientiam atque intelligentiam in arte magis quàm in experientia inesse existimamus, artificesque iis, qui experientia rerum valenit, sapientiores esse arbitrantur : quòd omnes ratione potius scientiæ sapientes esse censeantur, quòd ex eo accidit, quòd illi causã sciunt hi nõ itẽ : experti enim rem quidẽ sciũt propter quid autẽ nesciunt. Illi verò propter quid sit, causaq; cognoscũt : vnde fit, vt architectos in vnaquaq; re maiors dignos honore, doctiores, sapientioresque opificibus esse existimemus, quòd teneant causas rerum quæ fiunt, illi verò perinde se habeant ac res quædam inanima, quæ faciunt illa quidem : sed nulla cognitione faciunt : quo pacto ignis comburit.

Ὅλως τε σημεῖον τοῦ εἰδότος καὶ τὸ δύνασθαι διδάσκειν ἐστί.

Scientis signum esse posse docere. &c.

Ὁ μὲν ἔμπειρος τῶν ὁποιανοῦν ἐχόντων αἴσθησιν εἶναι δοκεῖ σοφώτερος· ὁ δὲ τεχνίτης, τῶν ἐμπείρων· χειροτέχνου δ᾽, ἀρχιτέκτων· αἱ δὲ θεωρητικαί, τῶν ποιητικῶν μᾶλλον.

Expertus quidem iis qui quemuis sensum habent, artifex verò, expertis; architectus, opifice : qui autem in contemplatione versantur, ijs, qui in actione, sapiẽtiores videntur esse.

Τὸν μὲν οὖν πρῶτον εἰκὸς τὸν ὁποιανοῦν εὑρόντα τέχνην παρὰ τὰς κοινὰς αἰσθήσεις, θαυμάζεσθαι ὑπὸ τῶν ἀνθρώπων, μὴ μόνον διὰ τὸ χρήσιμον εἶναί τι τῶν εὑρεθέντων, ἀλλ᾽ ὡς σοφόν, καὶ διαφέροντα τῶν ἄλλων, πλειόνων δὲ εὑρισκομένων τεχνῶν, καὶ τῶν μέν, πρὸς τἀναγκαῖα, τῶν δέ, πρὸς διαγωγὴν οὐσῶν, ἀεὶ σοφωτέρους τοὺς τοιούτους ἐκείνων ὑπολαμβάνομεν, διὰ τὸ μὴ πρὸς χρῆσιν εἶναι τὰς ἐπιστήμας αὐτῶν· ὅθεν ἤδη πάντων τῶν τοιούτων κατεσκευασμένων, αἱ μὴ πρὸς ἡδονήν, μηδὲ πρὸς τἀναγκαῖα τῶν ἐπιστημῶν εὑρέθησαν, καὶ

Verisimile quidem est eum, qui primus præter cõmunem sensum quamlibet artem inuenit, admirationi hominibus fuisse : non solum quia id vtile esset, quod inuenisset, sed quia sapiens esset, cæterisque antecelleret. Cùm autem plures artes inuenirentur, quarum aliæ ad res necessarias, ad cultum vitæ conferrent, semper tales cæteris sapientiores fuisse putamus, quod eorũ sciẽtia non ad vsum referatur. Quocirca omnibus iam huiusmodi rebus comparatis, eæ scientiæ repertæ sunt, quæ nec ad voluptatem nec ad vsus necessario;

πρῶτον

πρῶτον τούτοις τοῖς τόποις οὗπερ ἐσχόλασαν· διὸ περὶ Αἴγυπτον αἱ μαθηματικαὶ πρῶτον τέχναι συνέστησαν· ἐκεῖ γὰρ ἀφείθη σχολάζειν τὸ τῶν ἱερέων ἔθνος.

Οὐ μόνον δὲ χάριν ἔχειν δίκαιον τούτοις, ὧν ἄν τις κοινωνήσαι ταῖς δόξαις, ἀλλὰ καὶ τοῖς ἔτι ἐπιπολαιότερον ἀποφηναμένοις· καὶ γὰρ οὗτοι συμβάλλονταί τι· τὴν γὰρ ἕξιν προήσκησαν ἡμῶν. εἰ μὲν γὰρ Τιμόθεος μὴ ἐγένετο, πολλὴν ἂν μελοποιίαν οὐκ εἴχομεν· εἰ δὲ μὴ Φρῦνις, Τιμόθεος οὐκ ἂν ἐγένετο. τὸν αὐτὸν δὲ τρόπον καὶ τῶν περὶ τῆς ἀληθείας ἀποφηναμένων· παρὰ μὲν ἐνίων παρειλήφαμέν τινας δόξας· οἱ δὲ τοῦ γενέσθαι τούτοις αἴτιοι γεγόνασι.

conducunt, ac primum iis in locis vbi homines in otio vitam agebant. Hinc mathematicæ artes in Aegypto primum constitutæ sunt, quod ibi concessum sit, vt sacerdotes otio fruantur.

L.2.c.1.t.2. Aequum est autem, vt nõ solum iis habeatur gratia, quorum quis placita sequatur, sed iis etiam, qui crassiore minerua quicquam statuerunt: nã & hi aliquid conferunt, cum habitum nostrum antè excoluerint. Si enim Timotheus non fuisset, haud multum haberemus musicæ: quod si Phrynis non extitisset, nec Timotheus. Eodem modo res habet in iis, qui de veritate aliquid pronunciarunt. A quibusdã enim nonnullas sententias accepimus, alij verò vt hi essent, auctores fuerunt.

L'Experience se considere en deux sortes. En l'vne c'est vne habitude cognoscitiue, selon laquelle de plusieurs choses singulieres semblables, que nous auons connues de nous mesmes, & reseruees en nostre memoire, nous iugerons bien le plus souuent des autres choses singulieres semblables. En l'autre sorte l'experience c'est la mesme chose que l'habitude operatiue qu'on appelle aussi praticque; selon laquelle nous sommes rendus habiles à faire aysement certaines œuures de l'esprit ou du corps, & autres exercices. L'art & l'experience consideree de la premiere sorte, peuuent estre comparez selon les puissances de l'ame où est leur residẽce, selon leur obiect, & selon la connoissance. Quant à leur residence, ils ne different point: car l'vne & l'autre sont en l'entendement, comme en leur subiect. Mais pour le regard de leur obiect, c'est à dire la matiere où ils s'exercent, il y a de la difference entre eux: car l'art est vne habitude & connoissance des choses vniuerselles, & l'experience n'est que des choses particulieres: & partant l'art est plus noble que l'experience, & tout de mesme sa connoissance est bien plus excellente que celle de l'experience: attendu qu'elle est vniuerselle comme son subiect, & par les causes: & celle de l'experience n'est que particuliere & par l'effet, à raison de quoy l'experiẽce & l'art se r'apportent en la connoissance, comme le mouuement & le terme du mouuemẽt en la generation des choses naturelles. Car ainsi que le mouuement est la forme imparfaitte, pendant qu'elle s'acquiert: & le terme du mouuement, la forme parfaitte, lors qu'elle est acquise: ainsi l'experience est vn sçauoir imparfait, lequel ne s'engendre par elle que confusement & potentiellement: à cause qu'elle ne sçait pas vniuersellement, & ne cõsidere que le particulier, là où l'art fait sçauoir parfaittement, en donnant la connoissance expresse & formelle de l'vniuersel. C'est pourquoy on dit qu'il y a plus de doctrine en l'art, qu'en l'experience: car les artisans peuuent enseigner aux autres, ce qui n'est pas en la puissance des experts: & pouuoir enseigner c'est vn signe de sçauoir: à cause de quoy les artisans sont plus excellents, & reputez plus sages que les experts. La cause de cela est que ceux qui ont la science, sçauent par raison & par les causes; & les experts ne cõnoissent que la chose, & non sa cause: car pour estre sage, il faut entendre les choses par raison, & en sçauoir les causes; lesquelles estant ignorees par l'expert, il ne sçauroit deffendre l'art en vne dispute, comme fera l'artisan, qui ne les ignore pas. En somme les arts se r'apportẽt en toutes choses à l'experience, comme les architectonnes aux inferieurs qui leur seruent: c'est pourquoy ceux qui ont les arts architectonnes de quelque sorte que ce soit, sont estimez plus honorables & plus sçauants, que ceux qui trauaillent selon leur ordonnance: parce qu'ils sçauent les causes des choses, & les autres operent sans connoissance, comme les choses inanimees. Mais entre les artisans l'inuenteur de l'art est tenu pour plus digne que celuy qui l'a appris d'vn autre: non seulement à cause de l'vtilité: mais parce qu'il est estimé sage & admirable entre les hommes, d'auoir trouué ce qui excede leur sens commun. Car ce qui a esté premierement inuenté en quelque science ou art, encores que ce soit fort peu de chose, est toutesfois meilleur & plus vtile, que ce qui s'est trouué & adiousté par apres: d'autant que c'est le premier principe de l'art ou de la science: & que les principes quelques petits qu'ils soient, sont neantmoins grands en vertu: attendu que tout dépend d'eux: d'autãt que tout ainsi qu'vn arbre d'extreme hauteur, est cõtenu en puissance dans le petit grain de semẽce, duquel il est engendré: de mesme l'art & la science sont compris dans les premiers & brefs principes inuentez par les autheurs primitifs. Parquoy il faut sçauoir bon gré & rendre

graces à ces premiers inuenteurs auec Aristote,& non seulement à ceux aux opinions desquels nous acquiesçons,mais encores à ceux qui n'en ont parlé que superficiellement: car ils profitẽt aussi en quelque chose en exercant nostre esprit. Et de fait si Thimothee, dit-il, n'eust point esté, nous n'eussions pas beaucoup de melodie: mais aussi si Phrynis n'eust point esté, Thimothee n'eust point esté. En somme si les premiers inuenteurs n'eussent point esté, ceux d'apres n'eussent pas adiousté aux arts & aux sciences, en les conduisant à la perfection: car il est tres-difficile de trouuer les premiers principes,& facile d'y adiouster, quant ils sont inuentez. Mais entre tous les inuenteurs des arts, il prononce que tous ces hommes là ont plus de sapience qui ont trouué ceux lesquels ne conferẽt à l'vtilité, ny ne seruent de rien à l'introduction des autres sciẽces: dont la raison est à mon aduis, qu'ils se sont employez à ceste recherche poussez du seul desir de sçauoir, sans auoir aucune vtilité pour fin ny autre but que la science mesme. En somme l'experience se trouue estre inferieure à l'art en tout; excepté pour le regard de l'operation: car en ce poinct les experts semblent mieux paruenir à leur but, que ceux qui n'ont que l'art: d'autant que les actions se font par soy autour des choses singulieres, & par accident és vniuerselles: car c'est par soy que le Medecin guarit Socrates, & l'homme par accident seulement. Au moyen de quoy si quelqu'vn a l'art sans l'experience; & qu'il connoisse l'vniuersel ignorant le singulier, qui est contenu dessoubs, celuy-la errera souuent en la cure du malade.

L'experience prise de la seconde sorte: à sçauoir pour habitude operatiue, c'est la mesme chose que l'habitude operatiue de l'art, qu'on appelle aussi pratique: tellemẽt qu'elles ne different point l'vne de l'autre en soy, combien qu'en operant l'habitude operatiue de l'art, suiue le singulier, comme contenu sous l'vniuersel, & l'habitude operatiue de l'experience, n'y a esgard qu'au respect de quelques autres singuliers.

Que la Dialectique naturelle est auparauant que les sciences reelles, & la Dialectique artificielle ayent esté inuentees.

CHAPITRE XXI.

Πάντες ἄνθρωποι τοῦ εἰδέναι ὀρέγονται φύσει.

Arist. 1. metap. c. 1. t. 1. Omnes homines natura scire desiderant.

LA Logique naturelle est premiere de nature, qu'aucune des connoissances qui s'acquierrent par le discours: car c'est par sa conduitte & par son moyen, qu'elles ont premierement esté inuentees, & que nous sommes paruenus à la connoissance des choses. Mais la Logique artificielle est posterieure de temps à la connoissance des autres choses: car il est certain que ceux qui ont esté poussez à la recherche des sciẽces par le desir naturel de sçauoir qui est né auec nous: ont de premier abord tourné leurs esprits, auec l'ayde de la Logique naturelle, à la contemplation des choses sensibles & corporelles, dont le sens leur donnoit quelque connoissance, dautant que toute la connoissance que nous pouuõs auoir procedant premieremẽt des sens exterieurs: à sçauoir de la veuë, de l'oüye, du goust, du fleurer & du toucher: comme il a esté monstré au traicté de l'ame, c'est par necessité que les hommes ont premieremẽt consideré la nature des choses materielles & sensibles: (d'autant qu'elles tombent seules soubs les sens) & puis de la monté peu à peu aux choses spirituelles & intelligibles: & estant paruenus iusques à la premiere cause de toutes choses, qui est Dieu: ils sont redescendus de degré en degré, reuenant sur leur pas, au commencement d'où ils estoient partis. Et en fin ne se contentant pas de la connoissance de ce qui estoit hors d'eux, ils ont voulu connoistre leur ame mesme, par laquelle ils auoient connu les autres choses, & de quelle façon elle procedoit à les entendre: pour à quoy paruenir, ils ont reflechy leur entendement sur les notions acquises, & moyennant ceste cõuersion, & par ce reflechissement, ont compris le moyen dont la connoissance s'en estoit engendree en leur ame, & dont leur venoit la certitude d'auoir compris la verité, & de ne s'estre point trompez. Et lors ils ont fait vne science & habitude, de ce moyen d'acquerir la science: lequel est la Logique artificielle, dont nous auons traicté amplement.

Du

Du subiect de la Logique artificielle.

CHAPITRE XXII.

LE subiect total ou formel de la Logique, c'est l'argumentation, & cette argumentation est vne oraison en laquelle certaines choses estant posees, il s'en infere ou s'ensuit vne autre, comme nous l'auons declaré plus amplement en traictant de la Logique. Et d'autant que par l'argumentation la science s'engendre, & que la Logique habituelle est l'exemplaire de l'argumentation, imprimee profondement en nostre entendement: par laquelle argumentation la science est engendree: la Logique est ditte mode, maniere, & instrument de sçauoir ou de la science. Et parce qu'elle sert comme d'vne regle & exemplaire en cela à l'entendement qui la regarde pour se conduire en argumentant, ainsi que l'artisan est guidé en ses operations par l'art ou idee des ouurages à faire, laquelle il a en la pensee: la Logique est ditte dresser & regler les operations de l'entendement. *Pag. 3c.*

Le subiect partial ou materiel de la Logique, ce sont les especes de l'argumentation, les propositions dont l'argumentation est composee, les proprietez & accidents d'icelles, & certains termes, desquels les propositions se font, comme des materiaux dont on construict vn edifice: ou comme de ses principes prochains, les relations aussi de ces termes entre-eux, & des propositions entre-elles, en composant l'argumentation, & les proprietez qui prouiennent de leurs liaisons & assemblements, sont du subiect partial de la Logique: car elle traicte de toutes ces choses & les demonstre. *Alb. Mag. de pradic. c.2.*

Sainct Thomas dit que le subiect de la Logique est estant rationel, ce qui est tout euident par ce que nous venons de dire. Car les termes dont se font les propositions, les relations qui sont entre-eux, & celles des propositions entre-elles, les assemblements de ces choses l'vne auec l'autre, les especes de l'argumentation & leurs proprietez, sont estants rationels: c'est à dire choses mentales, & simples considerations de l'entendement: comme nous l'auons enseigné en la Metaphysique vniuerselle. Et partant la Logique est science rationelle: c'est à dire, que le subiect dont elle traicte, n'est pas quelque chose reelle, qui ait subsistance par soy, ny qui adhere à vn autre, comme à son subiect: ains seulement, c'est vne consideration obiectiue de l'entendement, que nous appellons estant rationel; en quoy ie n'entends pas que l'estant rationel soit le subiect de la Logique: car elle ne traicte ny de ses causes, ny de ses principes, ny de ses especes en general, ny ne recherche d'en faire des demonstrations: attẽdu que cela appartient à la Metaphysique; mais ie veux dire que le subiect duquel elle cõsidere les principes, les especes, les proprietez & accidẽts, & dont elle faict des demonstrations; à sçauoir l'argumentation, ou ratiocination obiectiue: n'est pas estant reel, ains seulement vne espece de l'estant rationel, & mental. Il aduient de ce que le subiect de la Logique est rationel, qu'estant prise en sa pure & simple nature de Logique, elle n'est appliquee à aucune chose reelle: car elle est telle, que qui la pourroit sçauoir seule, ne sçauroit rien de reel: aussi l'habitude de la Dialectique n'est elle aucunement pour soy, ny desirable de soy: mais seulemẽt pource qu'elle sert à acquerir toutes les autres sciences reelles. C'est pourquoy Aristote voulant traicter de l'argumentation, selõ la pure nature de la Logique: ne faict ordinairement les termes de ses propositions & conclusions que de lettres, comme A, B, C, & semblables: afin de ne la mesler point d'auantage auec les choses dont elle est separee. Car quand elle est appliquee à quelque chose reelle, elle semble perdre le nom de Logique, & acquerir en certaine maniere celuy de la sciẽce des choses, dont elle traicte: à sçauoir de naturelle, si elle discourt des choses de la nature, & Mathematique, si elle discourt de ce qui tombe sous la consideration des Mathematiques: & ainsi de toutes autres choses soubmises à nostre connoissance: & deuient science reelle en quelque sorte, comme nous disons ordinairement, quand vn homme discourt bien des choses naturelles, qu'il est bon Physicien, & des Mathematiques, bon Mathematicien, du droit & des loix, qu'il est bien versé en la Iurisprudence: & ainsi de toutes les autres choses qui tombent sous la ratiocination. *S. Thom. in lib. 4. met. c. 4. lect. 4.*

Or que l'argumentation obiectiuement prise, les oraisons & les termes dõt elle est composee, & toutes les proprietez qui en resultent, soient le subiect de la Logique, cela paroist en ce qu'elle seule en traitte selon qu'elles sont telles, & tout ce qu'elle traicte se rapporte

à l'argumentation, sans qu'aucune des autres sciences ait égard à ces choses de cette sorte: comme aussi de sa part la Logique ne considere point de soy, comme Logique, le subiect d'aucune des autres sciences.

Diuision de la Dialectique en enseignante ou abstraicte, ou en vsante ou concrette.

CHAPITRE XXIII.

POVR les raisons que nous venons de deduire, quelques vns ont diuisé la Dialectique en celle qui enseigne à discourir, & en celle qui vse du discours: ou en la Dialectique separee des choses qu'ils appellent abstraicte: & en la conioincte & attachee aux choses, nommee concrette par eux: lesquelles distinctions reuiennent à vne. Car la Dialectique, ce disent ils, est enseignante, entant qu'elle monstre à discourir, sans auoir égard à aucune matiere: & est abstraicte, ou separee, lors qu'elle donne des preceptes de discourir, sans estre attachee à aucune matiere. Semblablement la mesme Dialectique est ditte vsante, entant que son discours est appliqué à quelque matiere que ce soit: & concrette ou conioincte, pour la mesme raison. (En quoy ie n'entends pas la Dialectique ou Logique estre vsante seulement, quand elle discourt probablement, comme aprend sainct Thomas en quelque endroict: mais generalement soit qu'elle discoure necessairement, ou probablement.) Nous pouuons dire en ce lieu comme en passant, que le Reteur & l'Orateur different, comme la Dialectique enseignante, & l'vsante: car cetuy là enseigne, & l'autre met en vsage. Or c'est lors que la Dialectique est vsante ou concrette, que nous disons qu'elle perd son nom en certaine maniere, & se confond auec celuy de la science, sous laquelle sont contenuës les choses, dont elle vse, & ausquelles elle se conioinct pour discourir: car pour demeurer pure en sa nature, sans se mesler auec les autres sciences; il faut que les termes des propositions de son argumentation, ne soient que des lettres ou autres caracteres, qui ne signifient aucune chose; dont la nature soit specifiee. Mais pour en parler plus clairement & plus distinctement, il faut noter que la Dialectique comme science, n'a aucun autre subiect, ny matiere, où elle puisse estre attachee, ny dont elle doiue traicter, que les termes dont les propositions sont composees, les propositions & argumentations qui s'en font, la relation qui est entre les termes & entre les propositions, & toutes les vertus d'inferer, resultãtes de cet assemblemẽt; de sorte que le Logiciẽ, comme Logiciẽ ne sçauroit passer outre: car comme i'ay dit, il ne sçait en vertu de la Logique, aucune chose reelle, naturelle, supernaturelle, morale, Mathematique, ny artificielle. Que si on considere la Dialectique en l'vsage, comme vne maniere de scauoir, alors c'est le Mathematicien, le Physicien, le Metaphysicien, & le Moral, qui en vsent & s'en seruent, formant leurs discours, selon ses preceptes & l'appliquant chacun au subiect de sa science, pour enseigner les choses dont elle traicte, & en faire des demonstrations. De sorte que ce n'est pas la Dialectique qui vse, ny qui se conioinct aux choses reelles, ny le Logicien comme Logicien qui l'applique: non plus qu'vn armurier, selon qu'il est armurier, ne va pas combattre auec les armes qu'il a faittes: car ce sont les gens de guerre, qui les prennent de luy, & en vsent chacun selon sa charge. Nous pouuons encores adiouster à ce que dessus, pour mieux esclaircir la nature de la Logique, que les termes & les propositions, sans auoir esgard aux choses qu'elles signifient: mais seulement à leur assemblement, sont la matiere essentielle propre interne & par soy de l'argumentation: & les choses signifiees par ces termes: comme pour exemple, l'homme, l'animal raisonnable, le capable de discipline, & autres semblables, la matiere externe & par accident: lesquelles choses sont par soy matiere & subiect, de la science naturelle.

S. Thom. 4. met. l. 4. c. 5.

Or la logique pour le regard de l'argumentation, des termes, & des proportions, est enseignante, abstraicte, & separée, (car c'est son subiect propre) & pour le regard des autres choses ausquelles l'argumentation est appliquee, elle est vsante & concrette, & perd son nom en certaine maniere, comme nous auons dit. Mais encores que le subiect de la dialectique soit tout rationel, neantmoins, nous n'auons pas donné en parlant de l'argumentation & de ses especes, des exemples de lettres A, B, C, & semblables, ainsi qu'a faict Aristote en ses Analytiques prieures: ains au contraire tousiours de reels, afin d'ayder à l'entende-

l'entendement, & luy donne plus de prise pour comprendre ceste science: laquelle en a le moins de toutes de soy.

Quelques vns estiment qu'il faut comprendre soubs la maniere ou mode de sçauoir, la definition & la diuision, qui par ce moyen seroient aussi à leur compte du subiect de la Logique, laquelle comme nous auons dit, n'est autre chose que la mode ou maniere de sçauoir. Mais quant à moy ie ne suis pas de cette opinion: car ie tiens que la definion n'est point vne maniere de sçauoir, ny la diuision aussi. Ce que ie prouueray apres auoir traitté encores, de quelques autres poincts

Des causes efficiente & finale de la Dialectique.

CHAPITRE XXIIII.

LA cause efficiente de la Dialectique, ainsi que des autres sciences, c'est l'entendement humain, qui en introduit l'habitude en l'ame. Et sa fin prochaine, c'est d'enseigner & donner la maniere d'argumenter, ou discourir: c'est à dire, d'inferer vne chose d'vne autre necessairement: qui est l'argumentation: car connoistre vne chose inconnue par le moyen d'vne chose connue, & en trouuer la verité, n'est pas la fin prochaine de la Logique: comme plusieurs ont estimé: parce qu'encores que nous ne puissions connoistre ny faire connoistre vne chose inconnue, par le discours, sinon par le moyen d'vne connue: & que ce soit par le discours qu'on trouue la verité des choses, qui ne tombent pas soubs les sens: neantmoins, tout cela est accidentaire à la Dialectique: car elle n'a pour but, que d'inferer vn terme d'vn autre: & ce qui est connu ou veritable, dépend de dehors: à sçauoir de la matiere externe de l'argumentation. Cela montre aussi que la science n'est pas sa fin immediate, comme quelques vns ont estimé.

Que la Dialectique est science.

CHAPITRE XXV.

QVelques vns voyãt que la Dialectique ou Logique, discouroit & disputoit de toutes choses, ont pẽsé qu'elle n'estoit pas sciẽce d'aucun certain subiect limité: & que c'estoit plustost vn moyẽ & instrumẽt, pour acquerir les arts & les sciẽces. Ceux-là ont dit vray en vne chose, & se sõt trõpez en l'autre: car encores que la Dialectique soit vtile, & vn moyẽ pour acquerir toutes les autres sciẽces & disciplines, entant qu'elle est la science & regle du discours, qui est l'instrument des sciences: elle ne laisse pas pourtant d'auoir vn subiect de genre determiné, & d'estre science: ainsi que les autres sciences qui sont vtiles & necessaires à d'autres arts, & pour monstrer que la Dialectique artificielle est sciẽce, comme ie l'ay nommee. Ie dy qu'elle a toutes les conditions requises à la nature de la science, & en vertu desquelles seules vne connoissance peut estre sciẽce: car elle est connoissance & habitude certaine & necessaire, elle a vn subiect qui est l'argumentatiõ, dont elle considere les principes: à sçauoir les termes & les propositions: elle contemple les proprietez, consequences & illations qui fluent de leurs relations, assemblements, & liaisons des vnes & des autres, & les demontre par des moyens necessaires. Cecy peut estre encores confirmé par authorité: car Platon dit, que la Dialectique est tellement science, que les autres ne sont appellees sciences, que par la coustume: que si on les confere auec elle, il ne les faut pas appeller sciences, ains d'vn autre nom. Et bien qu'on respõde à cela, qu'il ne diuisoit pas la Dialectique de la Metaphysique, cela n'empesche pas qu'il ne l'estimast science en cette partie. Les Stoïques l'estimoient aussi la principale des sciences. Ciceron l'appelle la plus grande des arts, & la lumiere de toutes: & S. Augustin, la sciẽce de bien disputer, & sciẽce de verité. S. Thomas dit, ainsi que nous l'auons desia rapporté, que le Dialectique enseignante est science. Donques la Dialectique est science. Ie ne feray point d'autre respõse à l'opinion qu'elle n'est pas sciẽce, sinon à ceux qui ont pensé se fonder en Aristote: à sçauoir premieremẽt sur ce qu'il dit que c'est vne chose absurde de chercher la sciẽce & la maniere de la sciẽce tout ensẽble, de quoy ils veulẽt inferer qu'elle n'est que l'instrument de la science. Secondement parce qu'il dit, qu'elle discourt de tout: de quoy ils cõcluent, que puis qu'elle n'a point de suject determiné, & que chaque sciẽce

en doit auoir vn limité, qu'elle n'est point science. Et finalement parce qu'il la compare à la Rethorique, & dit que l'vne & l'autre regarde les choses qui sont connues en certaine maniere, & ne sont d'aucune science determinee: & tout cela és textes que nous auons rapportez de luy. Ie leur responds donques en premier lieu, que ce que la Logique est la maniere & l'instrument d'acquerir les autres sciences: d'autant qu'elle est la science & regle du discours, par lequel elles sont engendrees en l'ame: cela n'empesche pas pourtant qu'elle ne soit science, n'y ayant point de raison que la commodité qu'elle apporte aux autres, luy doiue ou puisse faire perdre ce qu'elle a en soy, & de sa nature. Ie responds en second lieu, qu'elle a vn subiect determiné, qui est l'argumentation ou maniere de discourir: comme nous l'auons montré. Car quant à ce qu'elle est sans limitation, appliquee à toutes les choses, desquelles on veut discourir: cela ne contreuient point à la condition de la science: attendu que ces choses ne sont pas le subiect, duquel elle considere les principes ny les proprietez qu'elle en demonstre, ny en somme dont elle prend son vnité & espece. Au moyen de quoy, cela ne l'empesche non plus d'estre science, que l'art de faire des statues, d'estre art: parce qu'il opere de toutes les sortes de matieres qui se trouuent en la nature: car il n'est pas necessaire que tous les deux subiects des sciences actiues, soient limitez: suffisant que ce soit celuy dont elles considerent les principes & montre les proprietez. Cette responce au second poinct, sert pour le troisiesme: car ce que la Rethorique vse de tout ce qui appartient aux autres sciences, pour venir à sa fin: (qui est de faire tout ce qui se peut pour persuader) n'empesche pas qu'elle ne soit science de persuader. Donques la Dialectique est science. Et tant s'en faut que la Dialectique artificielle ne soit pas science, qu'elle l'est premiere de nature que toutes les autres vrayes sciences. Car combien qu'il soit en nostre puissance de sçauoir vne chose par la Logique naturelle, sans auoir la connoissance ou habitude de la mode ou maniere de sçauoir, qui est la Logique artificielle: comme pour exemple, Ie puis sçauoir que l'homme est animal raisonnable, & capable de rire, sans entendre que c'est par les conclusions des argumentations & syllogismes demonstratifs, faicts en mode & figure: & qui ne pechent ny en la forme ny en la matiere, qu'il le faut sçauoir: neantmoins, cette science là n'est pas vrayement science, iusques à ce que la connoissance de la maniere, par laquelle nous auons eu la science, soit acquise: c'est à dire, tant que nous sçachions discerner si nostre discours & nostre argumentation qui nous en donne la science, ont procedé comme il faut, & si les preuues en sont infaillibles: car la science & la connoissance de la maniere de discourir, c'est la Dialectique artificielle, cóme nous auős dit. Dőques la Dialectique est premiere de nature que toute autre science. Et partant, encores que quelque science puisse preceder la Dialectique artificielle, d'autant que la cőnoissance par discours qu'on peut auoir d'vne chose, sans sçauoir la raison que la connoissance est certaine, (laquelle raison appartient à la Dialectique artificielle) precede de nature les vrayes sciences: neantmoins la vraye science ne sçauroit deuancer la Dialectique artificielle. Tellemēt que les premieres sciences, ou cőnoissances acquises par la Dialectique naturelle, auparauant que d'auoir de l'artificielle, n'estoient pas vrayes sciences: mais plustost opinions. C'est pourquoy Aristote dit, qu'il faut venir és sciences, instruit de la Logique: à quoy quelques vns rapportent aussi ce qu'il prononce ailleurs, que c'est vne absurdité, de chercher la science: & la maniere de sçauoir tout ensemble: combien que d'autres entendent en ce lieu la maniere pour la methode de la science. En somme, si on considere la Logique comme habituelle, elle est l'image du discours obiectif, ou obiectiuemēt consideré, qui sert d'obiect à l'entendemēt argumentant, & à son action: & sert aussi au discours qu'il faict, comme vne regle: selon laquelle il le forme. Et si on la prend comme actuelle, c'est la consideration & connoissance de ce discours ou argumētation obiectiue: & ce discours est la maniere & le moyē d'inferer vne chose d'vne autre: duquel l'entendement se sert comme d'vn instrument pour apprendre les sciences, en l'appliquant aux choses qu'on veut sçauoir. Car le suject de la Logique, qui est l'argumentation, n'est autre chose que le discours obiectif: lequel se rapporte à l'inuention de la verité en quelque science que ce soit, comme vn excellent chien de chasse, pour trouuer le gibier & le prendre.

Arist. pag. 121.

Arist. l. 2. Metaph. c. 3. t. 18. & l. 4. c. 3. t. 8.

Que

Que la Dialectique est science rationelle & actiue.

CHAPITRE XXVI.

AYANT monstré que la Logique est science, & que son subiect est rationel, il s'ensuit qu'elle est science ratioenlle. Car il n'y a point d'autre moyen de monstrer qu'vne science est reelle ou rationelle, que parce que son subiect est estant reel ou rationel : attendu que parce qu'elle n'est qu'vne vraye representation : ou image d'iceluy, elle en prend sa nature : comme les peintures prennent la leur des choses qu'elles representent, selon lesquelles ce sont pourtraicts ou d'hõmes ou de femmes, ou païsages & semblables. Or que l'argumentation obiectiue, qui est le subiect de la Logique, soit vn estant rationel, nous l'auons monstré en la Metaphysique vniuerselle, à laquelle il appartient de traicter de l'estant rationel en general, comme d'vn des membres de l'estant, selon qu'il est estant parce que c'est son subiect. Ie croy qu'il ne se trouuera aucun Philosophe qui voulust disputer que les termes qui composent les oraisons, & l'argumentation obiectiue, qui en est faitte, ne soient toutes choses rationelles. C'est pourquoy S. Thomas, qu'on peut dire auoir aussi bien ou mieux sceu les escrits d'Aristote, qu'Aristote mesme: n'a pas esté biẽ repris de quelques vns, d'auoir escrit que le subiect de la Logique, estoit estãt rationel. Et si ce que quelques autres ont voulu dire que la Logique estoit sciẽce reelle : parce qu'elle regloit les operatiõs de l'entẽdement discourant, qui sont reelles, auoit lieu : la Grãmaire seroit aussi vne science reelle : car elle regle l'entendement en parlant : attendu que la locution exterieure, est procedee, & procede de l'interieure, qui se faict par l'entendement : & neantmoins, la Grammaire est vne science rationelle : d'autant que la congruité qu'elle considere, est rationelle. Mais ainsi que celle cy ne considere que les paroles pour en faire l'oraison, selon la bien seance : sans considerer ny les choses, ny les actions de l'entendement : il en est tout de mesme de la Logique, pour le regard des propositions : car elle les considere & les lie ensemble, pour leur donner la vertu d'inferer : sans auoir egard aux actions de l'entendement : & prend les choses où elle applique les propositions des autres sciences, qui traictent de ces choses. Or que la Dialectique soit sciẽce actiue, il paroist en ce que son subiect naist des operations de l'entendement, lequel impose les termes & les assemble, pour en faire les oraisons & les argumentations, & n'est point vne chose qui soit produicte ny de Dieu ny de la nature, & que nous ne puissions faire : mais seulement la connoistre, comme chacun l'esprouue en faisant des arguments.

Que la Dialectique est partie de la Philosophie.

CHAPITRE XXVII.

ZENON, duquel la secte des Stoïques est descẽduë, disoit que la Philosophie estoit comme vn certain animal, que la Logique ressembloit aux os & aux nerfs, l'Ethique à la chair, la Physique, (soubs laquelle il comprenoit la Metaphysique) à l'ame : ou biẽ qu'elle est comme vne cité biẽ administree : en laquelle la Logique fait l'office des murs, la Physique des citoiens, & l'Ethique des bõnes loix : & ainsi il posoit la Logique pour partie de la Philosophie. Les Platoniciens ont dit, que la Logique estoit partie & instrumẽt de la Philosophie : les Peripateticiens qu'elle en estoit l'instrument ; & les vns & les autres ont dit vray : car elle ne laisse pas d'estre partie, pour estre instrumẽt : d'autãt que la Philosophie, estant comme nous l'auons definie, la connoissance de toutes choses, il n'y a point de doute que la Logique n'y soit comprise. Et sans cela la Philosophie seroit imparfaitte, attendu qu'elle ne nous pourroit enseigner le moyen de comprendre les choses qu'elle requiert que nous sçachions.

Solution du doubte en Aristote sur le subiect de la Logique.

CHAPITRE XXVIII.

Ἡ δὲ διαλεκτικὴ οὐκ ἔστιν οὕτως ὡρισμένων τινῶν, οὐδὲ γένους ἑνός τινος· οὐ γὰρ ἂν ἠρώτα.

Arist. l. 1. poster. c. 11. t. 85. Dialectica verò non ita definitorum quorundam, neque vnius cuiusdam generis, alioqui non interrogaret.

Νῦν δ' οὐκ ἔστιν ὁ διαλεκτικὸς περὶ γένος τι ὡρισμένον, οὐδὲ δεικτικὸς οὐδενός, οὐδὲ τοιοῦτος, οἷος ὁ καθόλου· οὔτε γάρ ἐστιν ἅπαντα ἐν ἑνί τινι γένει.

L. Elench. c. 11. Iam verò non versatur dialecticus in genere aliquo definito: nec enim comparatus ad quippiam demonstrandum: nec talis qualis vniuersalis Philosophus, quia nec sunt omnia in vno aliquo genere.

Οἱ γὰρ διαλεκτικοὶ, καὶ σοφισταὶ τὸ αὐτὸ μὲν ὑποδύονται σχῆμα τῷ φιλοσόφῳ (ἡ γὰρ σοφιστικὴ φαινομένη μόνον σοφία ἐστὶ, καὶ οἱ διαλεκτικοὶ διαλέγονται περὶ ἁπάντων) κοινὸν δὲ πᾶσι τὸ ὄν ἐστι· διαλέγονται δὲ περὶ τούτων δηλονότι, διὰ τὸ τῆς φιλοσοφίας εἶναι αὐτὰ οἰκεῖα· περὶ μὲν γὰρ τὸ αὐτὸ γένος στρέφεται ἡ σοφιστικὴ, καὶ ἡ διαλεκτικὴ τῇ φιλοσοφίᾳ.

L. 4. metaph. c. 2. t. 5. Dialectici enim & sophistæ eandem quam Philosophi personam induunt: (sophistica enim apparens tantum est sapiētia Dialectici etiam de omnibus disserūt.) Ens autem omnibus commune est. De his verò propterea disserunt, quòd ea Philosophia sint propria. In eadem enim genere sophistica & Dialectica versatur, in quo Philosophia.

IL y a vn doute qui peut naistre des paroles d'Aristote, duquel i'ay differé de parler iusques en ce lieu, afin que la resolutiõ en fust plus aisee à estre entēduë. Il dit en vn endroit, que le Dialecticien n'est point arresté en quelque certain subiect, ny n'est point tel, que le Metaphysicien: parce que toutes choses ne sont pas en vn mesme subiect: & en vn autre lieu, que le Dialecticien & le sophiste, iouent vn mesme personnage, que le Metaphysicien: que les Dialecticiens discourent de toutes choses, & qu'ils en discourent parce qu'elles appartiennent proprement à la Metaphysique: d'autant que la Dialectique & la sophistique, s'exercent au tour du mesme subiect, que la Metaphysique. Or parce que la Logique n'estre point arrestee en vn certain subiect, & n'estre point au tour d'vn subiect definy, semble contreuenir à s'exercer en mesme subiect, que la Metaphysique: nous aduertissons que ces choses ne repugnent point l'vne à l'autre, estant entendues comme elles doiuent estre: ny à ce que nous auons dit du subiect de l'vne & de l'autre science: car ils conuiennent, en ce que l'vn & l'autre traitte de tout estant, sans aucun excepter: mais ils different en plusieurs sortes. Premierement, en ce que le Metaphysicien ne traicte que de l'estant en general: & de ses proprietez & parties, selon qu'il est estant: & le Dialecticien traicte de l'estant, non seulement de cette sorte, mais aussi de toutes ces especes, tant des substances que des accidents; & des choses de la Physique, que de la Metaphysique: & des contemplatiues, comme des actiues. Secondement en ce que le Metaphysicien traicte de l'estant, selon qu'il est estant: comme de son propre obiect formel; & le Dialecticien ne traicte point de l'estant, selon qu'il est estant de cette sorte: car l'argumentation, ou maniere de discourir, est son subiect formel: mais seulement il le considere, & ses parties, comme la matiere exterieure, à quoy s'applique l'argumentatiõ. En troisiesme lieu, le Metaphysicien procedant par les principes necessaires, le Dialecticien par des probables seulement, ils different en cela. Le sophiste qui conuient auec le Dialecticien, pour le regard du subiect obiectif & exterieur, differe de luy, & du Metaphysicien, pour le regard de la fin, (car il ne cherche pas la verité comme eux) & pour le regard des principes & de la maniere de discourir: d'autant qu'il se sert de faux principes, & fais des paralogismes: là ou les autres n'vsent que de syllogismes concluants.

Que la definition ny la diuision ne sont point modes de sçauoir, ny n'appartiennent point à la Logique comme telles.

CHAPITRE XXIX.

QVELQVES-vns ont estimé, qu'il faut comprendre soubs le subiect de la Logique, la definition & la diuision, comme modes de sçauoir: mais ie ne suis pas de cette opinion, n'estimant ny l'vne ny l'autre mode de sçauoir: pour les raisons qui s'ensuiuent. La definition est consideree par ceux qui la posent estre vne mode de sçauoir: ou comme oraison exprimant l'essence d'vne chose: c'est à dire ce que c'est: ou pour l'essence de la chose consideree; soit physiquement, soit metaphysiquement: ou pour la raison des parties de la definition entre elles, en composant le tout: ou pour la chose mesme: ou pour l'operation de l'entendement definissant: ou pour son obiect, alors qu'il definit: ou pour la mode de definir.

S'ils

S'ils entendent la definition comme oraison, de laquelle on fait vne propositiō, en l'attribuant à la chose definie, & les liant ensemble, par la conionction est, pour la faire seruir de principe en l'argumentation: comme pour exemple, si ceste definition de l'homme, animal raisonnable, est prise cōme oraison, & qu'on en face ceste proposition, l'homme est animal raisonnable: la definition en ce sens sera bien l'attribut d'vne proposition: mais elle n'appartiendra à la Logique, que comme les autres parties des propositions de l'argumentation: & non comme maniere ou moyen de sçauoir: car les oraisons, les propositiōs ny leurs parties, ne sont pas maniere de sçauoir ains parties seulement de l'instrument de sçauoir, qui est l'argumentation.

Διόπερ φανερὸν ὅτι οὐκ ἔστιν ἀπόδειξις οὐσίας, οὐδὲ τοῦ τί ἐστιν ἐκ τῆς τοιαύτης ἐπαγωγῆς.

Καὶ εἰδέναι δὲ τότε οἰόμεθα ἕκαστον μάλιστα, ὅταν τί ἐστιν ὁ ἄνθρωπος γνῶμεν, ἢ τὸ πῦρ.

Ἐπιστήμη τε γὰρ ἑκάστου αὕτη, τὸ τί ἦν ἐκείνῳ εἶναι.

L.6.metap.c.1.t.1. Neque substantia rei, neque ipsius quid est illam esse demonstrationem.

L.7.metap.c.1.t.4. Scire quoque tum demum rem quamque putamus maximè, cùm quid sit homo, aut ignis cognoscimus.

C.6.t.20. Scientia enim cuiusque cognitio quidditatis illius est.

Si la definition est prise pour l'essence de la chose definie, elle ne peut estre maniere ny moyē de sçauoir: car au contraire on cherche la maniere & le moyen de sçauoir, pour sçauoir l'essence d'vne chose, comme veut Aristote. Et puis d'ailleurs, les essences en general, ne tombent pas soubs la consideration de la Logique, que comme matiere exterieure & obiectiue: mais en general la connoissance en appartient à la Metaphysique, & en particulier aux autres sciences à chacune selon sa nature: car les naturelles appartiennent à la Physique: les Mathematiques à la Mathematique: & ainsi des autres. Et à cela ne repugne poinct, ce que le mesme Aristote dit en vn autre endroit, qu'il n'y a point de demonstration de l'essence de la chose: car il s'entend des sciences particulieres n'appartenāt qu'à la Metaphysique de connoistre de l'essence en general: & de la demonstration par la cause, qui ne se peut donner de l'essence: parce qu'elle ne tombe que soubs la demonstration par l'effet.

Si la definition est prise pour les parties essentielles de la chose definie: comme pour exemple, vn composé du corps organique d'vne telle figure & d'ame raisonnable, qui est la definition Physique de l'homme: ou animal raisonnable qui est sa definition Metaphysique, composee de genre & de difference: tant s'en faut que cela soit ny maniere ny moyē de sçauoir, qu'au contraire c'est le resultat de la maniere & du moyen de sçauoir; à quoy l'vne & l'autre se rapportent, comme le terme au mouuement: car c'est par l'argumentation ou discours, qui est maniere ou instrument de sçauoir, que nous apprenons ce qu'est vne chose, apres auoir trouué ses parties essentielles. Et puis d'ailleurs les parties essentielles des choses ne peuuent tomber soubs la consideration de la Logique, si ce n'est cōme matiere exterieure ou obiectiue, dont il n'est pas question.

Si la definition n'est consideree que pour le regard de la relation de conuenance, du genre, & pour celle de disconuenance, de la difference: elles resultent tout de mesme de la maniere & du moyen de sçauoir: car apres que par l'argumentation nous auons appris que l'homme est animal raisonnable: en nous reflechissant sur l'animal, nous connoissons qu'il a vne relation ou ressemblance à tous les autres animaux: que nous appellons generalité, & vne relation de disconuenance aux choses insensibles. Et puis outre cela, ces relations rationnelles, sont du département du Metaphysicien, & non de celuy du Dialecticien: car encores qu'elles soient rationnelles; & connuës par des secondes intentions, elles ne sont pas de la consideration de la Logique: attendu qu'elle ne connoist pas du tout l'estant rationnel, & de ses parties, qui sont les priuations & les relations rationnelles & chimeriques: cela appartenant à la Metaphysique. Elle ne considere point aussi les termes qui les expriment: entant qu'ils les expriment: car ils sont soubs la iurisdiction de la Grammaire: mais seulement elle traicte des termes de la seconde intention; qui signifient les proprietez des autres termes, desquels les propositions sont faittes: comme subiect, attribut, & semblables. Aussi Aristote collige-t-il, de ce que le genre & l'espece sont en l'estant: qu'il appartient à la Metaphysique d'en traicter. *Arist.l.4. metap.c.1. t.6.*

Quant à prendre la definition pour l'operation de l'entendement definissant, elle n'est point mode de sçauoir: au contraire l'entendement suppose la mode de sçauoir, deuant

que de definir: puis qu'il faut qu'il ſçache ce que ſont les choſes ſelon ceſte mode, auparauant que de pouuoir aſſigner leur definition. Et puis telles operations ſont reelles, appartenantes à la ſcience de l'ame, & pour le regard de l'obiect de l'entendement definiſſant, ce n'eſt autre choſe que la definition meſme.

Finalement, ſi on entend par la definition la mode ou maniere de definir : c'eſt auſſi la definition meſme: (ainſi que l'argumentation obiectiuement priſe & la mode d'argumenter, ne ſont pas diſtinguees reellement.) ou l'eſpece & image de la definition, qui eſt vne qualité ou habitude emprainte en l'entendement: à quoy regardant comme à vn exemplaire il forme les definitions: ainſi que l'idee ou image des choſes artificielles, qui ſe trouue en l'entendement de l'artiſan: eſt l'exemplaire, & la mode ou maniere, ſelon laquelle il fait les choſes artificielles. Or la definition, comme nous le venons de monſtrer n'eſtant point vne mode de ſçauoir: ſi la mode de definir eſt priſe pour la definition meſme, elle ne peut eſtre maniere de ſçauoir. Semblablement, ſi nous prenons la maniere de definir, pour eſpece ou image de la definition empraintee en l'entendement : c'eſt vne qualité ou habitude de l'entendement, laquelle eſt partie de l'habitude ou ſcience Metaphyſique qui conſidere ce qui eſt commun à toutes choſes, comme eſt l'eſſence repreſentee par la definition. Et partāt la definition n'eſtant point vne mode ny maniere de ſçauoir en quelque ſorte qu'on la puiſſe prendre : elle n'eſt point du ſubiect de la Logique, mais elle appartient à celuy de la Metaphyſique, duquel elle eſt vne partie. Auſſi Ariſtote n'a-t-il parlé en la Logique, de la nature, du genre, & de la difference, dont la definition qui eſt eſpece eſt compoſee: ces choſes n'eſtant ny termes ny énonciations, bien qu'elles ſoient ſignifiees par des termes. Er partant ie concluds, que combien que des reſultats de l'argumentation, s'enſuiuent la definition des choſes, ſans laquelle les hommes qui ne ſçauent rien que par diſcours, ne peuuent auoir la connoiſſance de ce qu'elles ſont, ny de leurs parties, neantmoins il n'appartient pas au Logicien ſelon qu'il eſt Logicien d'en traicter, non plus qu'à l'Armurier de diſcourir des exploicts de guerre faits par les armes qu'il a forgees. Il eſt tout de meſme de la diuiſion, comme de la definition pour les meſmes raiſons: à cauſe de quoy elle appartient auſſi à la Metaphyſique, dont l'office eſt de diuiſer & diſtribuer les choſes ſelon leurs meſmes & diuerſes natures.

Δύο γάρ ἐστιν, ἅ τις ἂν ἀποδοίη Σωκράτει δικαίως, τούς τ᾽ ἐπακτικοὺς λόγους, καὶ τὸ ὁρίζεσθαι καθόλου.

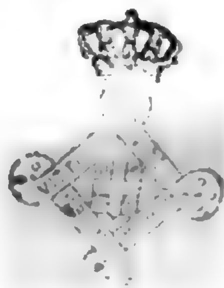
Καὶ περὶ τῶν ῥητορικῶν μὲν ὑπῆρχεν ἴσως πολλὰ καὶ παλαιὰ τὰ λεγόμενα· περὶ δὲ τοῦ συλλογίζεσθαι παντελῶς οὐδὲν εἴχομεν πρότερον ἄλλο λέγειν, ἀλλὰ τριβῇ ζητοῦντες, πολὺν χρόνον ἐπονοῦμεν· εἰ δὲ φαίνεται θεασαμένοις ὑμῖν, ὡς μὴ ἐκ τοιούτων τῶν ἐξ ἀρχῆς ὑπαρχόντων ἔχειν ἡ μέθοδος ἱκανῶς παρὰ τὰς ἄλλας πραγματείας τὰς ἐκ παραδόσεως ηὐξημένας, λοιπὸν ἂν εἴη πάντων ὑμῶν, ἢ τῶν ἀκροωμένων ἔργον, τοῖς μὲν παραλελειμμένοις τῆς μεθόδου, συγγνώμην· τοῖς δ᾽ εὑρημένοις πολλὴν χάριν ἔχειν.

Ariſt.l.12.metap.c.4.t.20. Duo namque ſunt quæ Socrati iure proprio attribuat quiſpiam in, ductiuas orationes et definitionem vniuerſalem. Nondum enim tunc erat vis dialectica.

Elench.c.34. At de rhetoricis quidem multa & antiqua dicta extabant; de ſyllogiſmis autē conficiendis nihil aliud habebamus antea quod diceremus: ſed exercitatione quærentes multū temporis laborauimus. Si igitur vobis inſpicientibus videtur non eſſe hæc methodus ex talibus initio extantibus perfecta, ad alias traditiones, quæ ex traditione ſunt aucta: reliquum ſtrum auditorumque partes erunt ad huius methodi prætermiſſa venia, quæ verò ſunt inuenta, multa proſequi gratia.

Al. Aphr. In 7. top. c.1. & 10. Nous pouuons confirmer tout ce que deſſus par Alexandre Aphrodiſee, qui dit que la Dialectique eſt la raiſon & la voye ſyllogiſtique: & ailleurs qu'elle a deux inſtruments, le ſyllogiſme & l'induction, ſans faire aucune mention de la definition ny de la diuiſion. Le meſme autheur eſcrit qu'Ariſtote a le premier inuenté la Logique, & qu'il l'a parfaitte, & eleuee à telle amplitude, que nous ne luy deuons pas ſeulement rendre graces: mais auſſi les plus grandes que nous pourrons. Et Ariſtote qui reconnoiſt la definition auoir eſté trouuee par Socrates, & la diuiſion par Platon : s'attribue luy meſme l'inuention & la perfection de la Logique: & toutesfois il n'a traicté de la definition en ſes liures de la Logique à ſçauoir és Analytiques poſterieures, que comme du moyen & principes de la plus excellente demonſtration, ainſi que nous l'auons dit. Il en parle auſſi és Topiques, & de la diuiſion : mais ſeulement entant qu'elles peuuent ſeruir à l'inuention des arguments : qui eſt reuenir à ce que nous auons dit, que toutes les maximes des lieux, ſont empruntees de la Meta-

Metaphysique: mais en la Logique, il traitte exactement de l'argumentation, soubs le syllogisme, auquel se reduisent toutes les especes d'argumentation. En quoy il montre bien, qu'il ne tient pas la definition, ny la diuision pour appartenir à la Logique; si ce n'est comme matiere externe, ainsi que toutes les autres choses ausquelles elle est appliquee, en chaque science: & de la sorte qu'elle est principe en la demonstratiõ; mais pour cela, elles ne sont pas dittes estre contenuës soubs la Logique: laquelle comme nous l'auons declaré, n'a point d'autre matiere ou subject propre à elle que l'argumentation, les termes & propositions, dont elle est composee, & les proprietez & vertus, resultantes de leur assemblement. Et ce qu'il est permis au Logicien, d'vser de la definition & diuision, selon qu'il en a à faire, c'est en l'empruntant du Metaphysicien: ainsi que le Metaphysicien & les autres, prennent la Logique de luy, pour s'en seruir: car quelque distinction & separation de subiects qu'il y ayt entre les sciences, elles ont besoing les vnes des autres, pour exercer leurs functions. Mais tout ainsi que nous connoissons les diuerses natures chacune à part, qui se trouuent assemblees en vne mesme chose: nous en faisons de mesme, de ce qui appartient à chaque science: encores qu'elles soient meslees les vnes auec les autres.



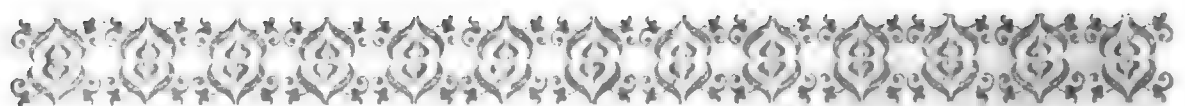


TABLE DE L'ORDRE DES CHAPITRES CONTENVS EN ce present Esclarcissement de plusieurs poincts.

TABLE

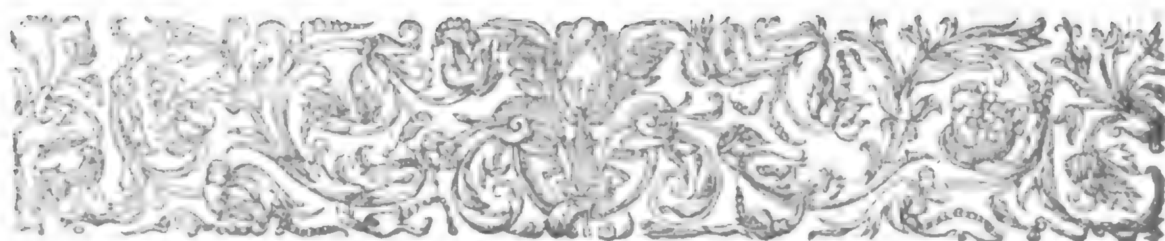


TABLE DES MATIERES CONTENVES ES LIVRES DE LA PREMIERE PARTIE du corps de la Philosophie.

A

B

C

principaux

choses

D

en se

que c'est

Estant

Fontaines

G

trois

H

I

Impossible

Moyen

Ordre

R

S

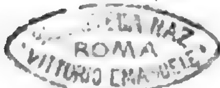
T

V

Z

Fin de la Table de la premiere partie.

Fautes suruenuës en l'impression de la premiere partie, que le Lecteur auroit de la peine à supleer.



Le nombre des lignes du costé du Latin où il y en a.

Mots à changer.

Page 1. ligne 19. croyoient, voyoient. p. 4. l. 19 terre, nature. p 6. l. 38. Pytagoras, Protagoras. p. 15. l. 50. pieté, pitié. p. 26. l. 32 contemplation, contemplatiue. p. 32 l. 21. veritables, veritablement. p. 35. l. 1. de, par. p. 55. l. 26. ces, ses. p. 58. l. 33. affection, attention. p. 61 l 40. est, n'est p 68. l 3. n'estoit, n'a esté. p. 88. l. 10. de, des. p. 93. l 28 de des. p. 21. l. 18. la iudicatiue, l'inuentiue. p. 141. l. 27. discipline, est, discipline, & p. 152 l. 42. vou, voulant p. 161 l. 14. les, ses. p. 178. l. 38 quelque, quelle. p. 189. l 34. depende. p. 203. l. 30. les deux redouble, le deux redoublé. p. 205 l. 26 lueur, leur p. 207 l. 44. de chaud, d'humide p 209. l. 8. que, auquel. p 214. l. 21. sa forme, la force. p. 219. l. 31 &, ou. p. 243. l. 10. car, Et. p 251 l. 15 idees, intelligences. p. 256 l 33. diuision, la diuision p. 259. l. 42. leur, son. p. 261. l. 35. le, la p 287. l 41 incitee, incitees p 291 l. 13 qu'elle est ordonnee a la fin, outre ce qu'elle a de sa, qu'ils sont ordonnez à la fin, outre ce qu'ils ont de leur p. 292. l. 1. faict, fist. p. 297. l 27 des, de l. 43. en, &. d'vne, vne. p. 313. l. 13 ou, au. p 314 l. 49 des, les. p 326. l. 19 nature &, matiere & la. p. 329. l. 22. appellee, appellé. p 332. l 5 la, sa. l. 26 informer, d'informer. p. 348 l. 8. esté, estre. p. 365. l. 25. l'intelligence, les intelligences, qu'il, qu'ils p. 371. l. 2. es, aux. quelle, ausquelles il. p. 375 l. 42. Supplicius, Sulpitius. p. 409. l. 32. poullets, poulles. p. 419 l. 29. comme, que p 421. l 21. confermer, conseruer. p. 440 l. 33. d'elles, desquelles p. 448 l 13. en, à la p. 451. l. 32. remontre, rencontre. p. 460. l. 19. pour, par. p. 468. l. 25. preuoyant, pouruoyant. p. 476. l. 10. qu'il, qui p. 486. l. 40. corps, repos p. 494. l. 40. l'eau, lieu. p. 499. l. 39. l'epoissement, l'epoississement. p. 500. l. 12. quantité, qualité. p. 504. l. 39. engendré, l'engendre. p. 508. l. 32. est, estre. p. 520. l. 4. est en, en est. l. 6. vniuoque, equiuoque. p. 521. l 39. qualitez, quantitez. p. 535. l. 44. peut, peuuét. p. 538. l. 18. en, de. p. 541. l. 49. toute, toutes. p. 547. l. 38. c'est. cet. p. 555. l. 20. meust, meut. réplist, emplisse. p. 559. l. 55. il, s'il. p. 561. l. 14. furent, fussent. p. 571. l. 7. alors, apres. p. 577. l. 23. sont, estant. p. 608. l. 32. estraignant, extrayant. p. 615. l. 40. l'animal, l'alimét. l. 56. en, de. p. 617. l. 45. subite, subtile. p. 631. l. 39. plátes, planetes. p. 642. l. 5. nutrice, nutritiue. p. 668. l 41. puissances, passiues. p. 675. l. 10. le son fust animé quád il seroit articulé, ce premier son fust animé. p. 679. l. 46. les, es. l. 48. couuertes, couuerts. p. 690. l. 12. connoistre, connoist. p. 696. l. 12. preminences, prominences. p. 713. l. 10. la, leur. p. 726. l. 14. s'emeut, emeut. p. 727. l. 19. perdant, perdent. p. 729. l. 44. bast, baston. p. 721. l. 5. pratique, pratiq. p. 752. l. 7. &, est. l. 9. paroissoit, perissoit. p. 759. l. 16. si elle, s'il. p. 766. l. 38. meuuent, menent. l. 43. ces, ses. p. 780. l. 21. la, sa. p. 784. l. 20. ayt, a. l. 48. vniuerselles, materielles. p. 786. l. 32. sornet, sortent. p. 792. l. 23. cõuenant, concernant. p. 797. l. 7. feroient, infereroient. l. 12. qu'il, qui. p. 801. l. 52. precedent, procedent. p. 804. l. 20. indiuisant, induisant. l. 50. tenuë, sienne. p. 806. l. 37. l'opinion de l'empire, par l'empire de l'appetit. l. 46. habitez, habilitez. p. 808. l. 16. conceuoir, conuenir. p. 811. l. 6. que, de, de. l. 15. n'en, ne. p. 815. l. 14. connuë, comme. p. 817. l. 54. que, quel. p. 819. l. 29. en, qu'en. p 823. l. 22. ils, s'ils. p. 824. qu'elle est, quelle l'est. p. 831. l. 21. au, a. des, de. p. 834. l. 11. faisons, fuyons. l. 15. &, ou. l. 29. fuitte, suitte. p. 839. l. 29. inferer, infliger. l. 30. s'obserue, l'obserue. l. 33. inferer, infliger. p. 848. l. 12. n'estant, n'est. p. 849. l. 37. s'adopte, s'adapte. p. 587. l. 9. rapportent, rapportant. p. 860. l. 32. es, &. l. 40. naturellement, supernaturellement. l. 44. chacun, chacune. l. 50. facilité, faculté p. 869. l. 37. sont les, és. p. 872. l. 24. pour, par. p. 877. & que telle, & telle. p. 893. l. 8. laquelle, lequel. l. 23. les, des. p. 915. l. 9. liens, liez. l. 31. & pluyes, en pluyes. l. 37. auec, aux. p. 919 l. 15. caues, causes. p. 925. l. 16. borné, borne. p. 927. l. 39. actuel, reel. p. 930. l. 36. que ny, qu'en y. p. 939. l. 37. au, en. p. 940. l. 42. delectent, delecte. p. 954. l. 29. puis veu, car puis. p. 956. l. 37. mouroit, mouuroit. p. 961. l. 19. ont peu, on peut. p. 966. l. 11. in[illegible]eure, anterieure. p. 966. l. 38. du, de leur. p. 997. l. 45 entre, contre. p. 1000. l. 6. meuë, meu. p. 1001. l. 17. mouuemen[illegible]monuments. p. 1004. l. 16. verbe n'est, verbe est. p. 1008. l. 3. contenants, concernant. p. 1013 l. 24. depend, dependant. p. 1015. l. 24. les produire, produire quelque chose. p. 1020. l. 12. que les, quelles. p. 1021. qu'iceluy, que celuy. p. 1025. l. 5. ne, n'en. p. 1030. l. 16. apend, la prend. p. 1031. l. 1. donne, donner. p. 1032. l. 41. n'estoient, ne sont. p. 1033. l. 20. est procedee, est precedee. p. 1035. l. 48. du, de.

Mots à adjouster.

P. 22. l. 44. a, bastir, d'autres. p. 57. l. 54. a, quatre, premieres. p. 106. l. 23. a, qui, en. p. 120. l. 35. a, &, le. p. 172. l. 20. a, bõ, car tout estant est chose, vn, quelqu'autre, vray & bon. p. 192. l. 20. a, est, en. p. 193. l. 8. a, l'accident, car cettuy cy signifie. p. 262. l. 9. a, fois, trois. p. 331. l. 17. a secondement, d'autant. p. 372. l. 25. a, Triangle, le Cygne, la Couronne, la Lyre, Hercule, & la Cheuelure. p. 380. l. 2. a, indice, que. p. 419. l. 1. a mesmes, &. p. 424. l. 12. a, que, le. p. 530 l. 10. a, animé, le corps animé. p. 531. l. 54. a, que, des. p. 543. l. 39. a, ou de. p. 588 l. 24. a, cautee, du sec. &. p 597. l. 5. a, temps, exceder, trois. p. 631. l. 5. a, apres, estãt. p. 696. l. 19. a, de, leur. p. 743. l. 3. a, l'intelligence, lors que l'entendement considere l'espece intelligible, comme espece. p. 767. l. 39. a, l'entendement, le materiel du genre science est en l'entendement, comme en son subiect, & la relation de generalité, son formel, n'y est qu'obiectiuement. p. 781. l. 5. a, nous, en. l. 29 a, deception, ny. p. 785. l. 35. a, chose, ne. p. 793. l. 13. a, l'eau, de. p. 809. l. 24. a volonté, a. p. 834. l. 40. a, naturellement, a. a &, puis. p. 839. l. 6. a maniere, &. p. 849. l. 16. a, sens, &. p. 872. l. 50 a, ce, que. p. 875. l. 23. a, Metaphysique, particuliere. p. 892. l. 23. a, ne, le. p. 954. l. 16. a, son, non. p. 997. l. 48. a, vne habitude, precedente. p. 1003. l. 37. a, dit, a. p. 1021. l. 48. a subiect, ou de la fin. p. 1029. l. 13. a, l'entendement, comme l'idee que l'artisan a, des choses artificielles luy sert à conduire sa main. p. 1036. l. 19. a, il, point.

Mots à effacer.

P. 83. l. 56. ou. p. 178. l. 38. que. p. 214. l. 21. & le moins. p. 272. l. 22. pas. p. 341. l. 8. &. p. 424. l. 51. leur. p. 487. l. 53. &. p. 532. l. 28. Mais parce que cette derniere espece de quantité par accident n'est pas sans difficulté, nous en parlerons ailleurs, apres auoir expliqué ce que c'est du mouuement. p. 655. l. 26. a. p. 687. l. 27. que est. p. 743. l. 27. que par discours. p. 766. l. 38. en. p. 834. l. 44. se p. 847. l. 45. des. p. 872. l. 26. substantiel. p. 875. l. 22. seconde partie de. p. 880. l. 37. d'autant plus que. p. 890. l. 46. chose. p. 1008. l. 29. a les accidents, ne se. p. 1032. l. 40. de.

Tiltres à changer au haut des pages.

P. 473. Du lieu, De la production. p. 501. Du lieu, Du mouuement. p. 512. liure sept, liure huict. p. 527. 529. 531. 533. Du mouuement, De la generation. p. 547. Iusqu'à 599. Des principes & causes naturelles. De l'opinion des anciens Philosophes. p. 609. iusqu'à 617. Des choses animees, De la generation des choses animees. p. 653. iusqu'à 719. De l'ame sensitiue, De l'ame sensitiue, & de ses facultez cognoscitiues. p. 721. iusqu'à 735. De l'animal, sensitif & de ses passions. p. 809. 811. Des habitudes de l'ame. De la volonté & de ses affections. p. 913. iusqu'a 961. liure I. liure premier traittant de Dieu. p. 965. iusqu'à 973. liure II. liure II. Des Intelligences ou Anges.

Changement à faire és Chapitres.

Il faut mettre le 13. chapitre au lieu du 12. & le 12. au lieu du 13. p. 883. 884.

Faut du 15. chapitre en faire deux, dont le second commencera par ces mots, *L'opinion de Platon.* &c. & aura pour tiltre, *De quelle sorte l'homme est la fin du monde.* p. 984.

Les fautes suruenuës és textes Grecs & Latins, se pourront corriger sur les liures d'Aristote.

Digitized by Google